



HAL
open science

À Teplitz et dans le monde. Les Clary-Aldringen : une maison princière dans l'Europe des Habsbourg au temps des révolutions

Matthieu Magne

► To cite this version:

Matthieu Magne. À Teplitz et dans le monde. Les Clary-Aldringen : une maison princière dans l'Europe des Habsbourg au temps des révolutions. Histoire. COMUE Université Côte d'Azur (2015 - 2019), 2017. Français. NNT : 2017AZUR2024 . tel-03092241

HAL Id: tel-03092241

<https://theses.hal.science/tel-03092241>

Submitted on 2 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



École doctorale Sociétés, Humanités, Arts et Lettres (ED 86)
Unité de recherche : Centre de la Méditerranée Moderne et Contemporaine EA1193

Thèse de doctorat

Présentée en vue de l'obtention du grade de docteur en Histoire
et civilisations des mondes moderne et contemporain
de l'Université Côte d'Azur

par

Matthieu Magne

À Teplitz et dans le monde. Les Clary-Aldringen : une maison princière dans l'Europe des Habsbourg au temps des Révolutions



Codirigée par M. Pierre-Yves Beaupaire, Professeur à l'Université Nice Sophia-Antipolis
et M. Michel Figeac, Professeur à l'Université Bordeaux-Montaigne

Soutenue le 20 octobre 2017

devant un jury composé de :

M. Pierre-Yves Beaupaire, Professeur à l'Université Nice Sophia-Antipolis, codirecteur de la thèse

M. Gilles Bertrand, Professeur à l'Université Grenoble-Alpes

M. François Cadilhon, Professeur à l'Université Bordeaux-Montaigne

M. Olivier Chaline, Professeur à l'Université Paris IV-Sorbonne, rapporteur

M. Michel Figeac, Professeur à l'Université Bordeaux-Montaigne, codirecteur de la thèse

Mme Christine Lebeau, Professeur à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne, rapporteur

Mme Milena Lenderová, Professeur à l'Université de Pardubice, République tchèque

Remerciements

Cette thèse n'aurait pu voir le jour sans le soutien et l'engagement d'un grand nombre de personnes. Mes remerciements vont d'abord à mes deux directeurs, M. Pierre-Yves Beaurepaire et M. Michel Figeac, pour leur confiance, leur exigence et leur profondeur de vue.

En 2008, un très beau cours de Michel Figeac sur la table des élites à l'époque moderne a décidé de mon intérêt pour cette période. Il a su m'encourager au moment d'organiser le séjour ERASMUS à l'université de České Budějovice en Bohême du Sud. La présence de Caroline Le Mao a aussi été d'une aide précieuse, à ce moment, durant la préparation de l'agrégation et jusqu'à la rédaction de ce manuscrit. Grâce au soutien d'Ivo Cerman, j'ai pu vivre une belle rencontre d'archives, en découvrant les journaux de voyage du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen à Děčín en Bohême du Nord. Je leur suis reconnaissant pour leur intérêt et leurs conseils, ainsi que pour nos échanges toujours fructueux.

Je lisais aussi les travaux de Pierre-Yves Beaurepaire sur les sociabilités et les circulations en Europe. Je ne me doutais pas alors que j'aurais la chance de recevoir son appui, sans lequel la thèse n'aurait pu être menée à terme. Ma reconnaissance va encore à Silvia Marzagalli, Jean-Paul Pellegrinetti et Barbara Meazzi, ainsi qu'à l'équipe du Centre de la Méditerranée Moderne et Contemporaine qui m'a accueilli pendant les trois années passionnantes du contrat doctoral. Ils m'ont offert le cadre de travail idéal pour mener les recherches. Leur soutien fut décisif pour organiser les voyages d'archives et participer à la dynamique scientifique, tout comme celui du Centre d'Étude des Mondes Modernes et Contemporains de l'Université Bordeaux-Montaigne.

L'intérêt, les échanges personnels et scientifiques ainsi que les encouragements de mes amis et collègues méritent d'être soulignés. Les personnes à remercier en France, en République tchèque et en Autriche sont trop nombreuses pour être toutes citées ici. Je tiens à témoigner toute ma gratitude aux archivistes de République tchèque, en particulier à Otto Chmelik (Děčín), à Lada Kosmálová (Teplice) et à Jan Kahuda (Prague). Ce n'est pas d'accueil, mais d'hospitalité qu'il faudrait parler à leur endroit. Les conservatrices Bohuslava Chleborádová et Jana Michlová, m'ont permis d'accéder au château de Teplice et à ses archives, un moment fort des recherches. Mes pensées vont également à Václav Bůžek, Jitka Radimská, Claire Madl, Tereza Pilíková. Il est impossible d'oublier Pauline Valade, Éric Hassler, David Do Paço et Nicolas Richard. Il faut également remercier pour leur soutien et leur intérêt Mélanie Traversier, Jiří Brňovják, Benjamin Landais, Dominik Feri, Pierre Mouriau de Meulenacker, Jeroom Verecruysse et Elena Gretchanaïa. Le manuscrit doit beaucoup à l'aide scientifique de Milena Lenderová, Blandine Bertrand, Fanny Billot, Markéta Trávníčková, Jiří Kubeš, Hana Sedláčková, Michaela Hýsková, Wilma Buchinger. Enfin, je remercie Valérie Sottocasa, Sylvie Mouysset et Azzurra Mauro pour avoir contribué à faire de l'Université de Toulouse un cadre stimulant et épanouissant où poursuivre ce travail de longue haleine.

La recherche a donné lieu à de belles rencontres personnelles et scientifiques. Mais rien n'aurait été possible sans l'engagement indéfectible d'une chère relectrice et l'humour réconfortant de mon frère et de ma sœur, auxquels ce travail est également dédié.

Abréviations :

SOAL-Děčín : *Státní okresní archiv v Litoměřicích - Pobočka Děčín* [Archives régionales d'État de Litoměřice en République tchèque - liaison Děčín, Bohême du Nord]

Cette désignation renvoie par défaut aux archives familiales des Clary-Aldringen : *Rodinný archiv Clary-Aldringenů. Teplice (1138) 1416–1948*

SOAL-Děčín, Vk Teplice : Archives de la seigneurie/grand domaine de Teplitz / *Velkostatek Teplice* (1468) 1532-1945, Archives régionales d'État de Litoměřice - liaison Děčín, Bohême du Nord.

SOAL-Děčín, Vk Bynovec, Archives de la seigneurie/grand domaine de Binsdorf / *Velkostatek Bynovec*

TRM : *Regionální muzeum v Teplicích* [Musée régional de Teplice, fonds du château Clary-Aldringen]

SOkA-Teplice : *Státní okresní archiv Teplice* [Archives régionales d'État de Teplice, archives de la ville]

NAPC/NAPH : Archives nationales de République tchèque, Prague-Chodovec et Prague-Holešovice
Národní archiv - Státní ústřední archiv

OeStA : *Oesterreichisches Staatsarchiv* [Archives d'État Autrichiennes]; AVA : *Allgemeines Verwaltungsarchiv*; HHStA : *Haus-, Hof- und Staatsarchiv*, FHKA : *Finanz- und Hofkammerarchiv*

ÖNB : *Österreichische Nationalbibliothek* [Bibliothèque nationale d'Autriche à Vienne]

SWSC : *Kayserslicher Und Königlichher Wie auch Ertz-Hertzoglicher Und Dero Residentz-Stadt Wien Staats- und Stands- Calender* [Schématismes et almanachs de la cour de Vienne et de l'État]

WZ : *Wiener Zeitung*, journal viennois

Conventions :

Afin de simplifier les références aux archives, seuls les cartons sont indiqués dans les notes infra-paginales. Les différentes cotes sont recensées dans la présentation des sources du tome II.

Le développement de l'abrégié, souvent employé dans les écrits personnels, est nécessaire pour faciliter la lecture. La mention « abrégé développé » (ab. dév.) indique les modernisations orthographiques légères, les corrections de l'inflexion et de la ponctuation lorsque celles-ci s'avèrent nécessaires. Le langage des citations transcrites est l'original par défaut, les traductions sont signalées.

Les noms et les prénoms ont été conservés dans la forme la plus couramment employée dans les sources. La francisation du nom du prince Johann/Jean (1753-1826) correspond à une réalité des archives, qui emploient l'allemand dans les écrits officiels ou administratifs, et le français dans les correspondances personnelles. Ces usages ont une portée sociale et politique très forte, ainsi qu'une dimension historique importante car le recours au français dans cette famille se développe au milieu du XVIII^e siècle. Dans le premier chapitre, une francisation a pu être effectuée afin d'éviter les confusions entre les acteurs.

Après avoir expliqué l'origine du préfixe « Clary-Aldringen » au cours du premier chapitre, la dénomination « Clary » pourra être employée. Il n'y a pas de liens avec la famille de négociants de Marseille d'où est issue Désirée Clary (1777-1860).

En ce qui concerne les noms de lieux, la lecture des sources a conduit à privilégier les désignations allemandes. L'usage de la dénomination tchèque Teplice pour Teplitz renvoie donc à la ville contemporaine, et permet de prendre en compte les transformations politiques du XX^e siècle.

Sommaire

Introduction	4
Première partie. L'entrée dans le monde : le soin des héritages dans une maison noble de la monarchie des Habsbourg à la fin de l'époque moderne	
Chapitre I. De la nouvelle noblesse à l'aristocratie: la formation d'un héritage en Europe centrale entre 1627 et 1767.....	24
Chapitre II. La chaîne et les anneaux. Héritages et mariages dans la maison princière au tournant du XIX ^e siècle	132
Chapitre III. Grandir et voir grandir en aristocrate de la monarchie des Habsbourg : instruire, éduquer et transmettre entre Vienne et Teplitz (années 1770-années 1830) ..	223
Conclusion de la première partie	346
Deuxième partie. Un monde en mouvement : la maison princière des Clary-Aldringen et les équilibres de l'Europe centrale au temps des Révolutions	
Chapitre IV. Les Clary-Aldringen et la mobilité en Europe centrale au tournant du XIX ^e siècle	347
Chapitre V. Une maison princière entre seigneurie et thermalisme au début du XIX ^e siècle	471
Chapitre VI. Réformes, guerres, révolutions. Les Clary-Aldringen et l'engagement aristocratique en Europe centrale du règne de Joseph II aux suites du Printemps des peuples	580
Conclusion de la deuxième partie.....	695
Troisième partie. Le monde et ses représentations : une lecture aristocratique de l'Europe des Habsbourg au temps des Restaurations	
Chapitre VII. Les voyages des Clary-Aldringen dans l'Europe des Habsbourg au début du XIX ^e siècle	696
Chapitre VIII. Le théâtre et la musique dans la maison Clary-Aldringen au tournant du XIX ^e siècle	831
Chapitre IX. La plume et les pinceaux. Représenter une grande famille de la monarchie des Habsbourg au temps des Révolutions et des Restaurations.....	930
Conclusion	1045
Index	1059
Table des matières	1071
Table des figures.....	1081

Introduction

Quels évènements importants ! quels tems bizarres et peu tranquilles, quelles histoires qu'on oublie ! – quel siècle pour y vivre ! que d'embarras et de conflits de devoir ! et puis nous croyons bonnement que jamais il n'y a eu des tems et des évènements comme ceux que nous avons vus et erlebt [vécus]¹.

[Journal du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen, le long du Rhin entre Coblenze et Bingen, 11 juillet 1822]

Cette réflexion est notée par le comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen (1777-1831) lorsqu'il découvre l'ancien trône des électeurs du Rhin au cours de son deuxième voyage entre Vienne et Paris en 1822. Les mobilités de cet héritier d'une maison princière de Bohême l'amènent à s'interroger sur le caractère spécifique du début du XIX^e siècle, période qui voit proclamer l'Empire d'Autriche en 1804 et disparaître le Saint-Empire Romain Germanique en 1806. En 1810, le comte autrichien avait découvert la cour de Compiègne pour le mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise. Il s'était ensuite rendu deux fois en Italie entre le Congrès de Vienne et l'insurrection napolitaine de 1820. En 1822, il quitte le Paris de Louis XVIII pour se rendre à Bruxelles et Beloeil, où se trouvent les propriétés de la famille de son grand-père, le prince Charles-Joseph de Ligne (1735-1814). En voyageur de son temps, Charles-Joseph de Clary-Aldringen visite le champ de bataille de Waterloo où il prend la mesure du changement d'époque. Entre 1810 et 1827, les voyages en France et en Italie de ce comte de Bohême lui permettent de renouer avec les circulations aristocratiques au cœur d'une période de grands bouleversements à l'échelle européenne.

Ces pérégrinations ont donné lieu à une importante production épistolaire : le comte ne cessait d'écrire à son père, le prince Johann/Jean de Clary-Aldringen (1753-1826), à sa mère, la princesse Marie-Christine née princesse de Ligne (1757-1830), et à sa femme, la comtesse Louise née Chotek (1777-1864). Cette correspondance familiale forme la genèse de journaux personnels dont la découverte dans les archives de Děčín en République Tchèque fut à l'origine de cette thèse. La manière de vivre et de penser le voyage s'est imposée comme une des problématiques centrales pour interroger le fonctionnement d'une maison princière, celle des Clary-Aldringen, à une époque charnière de l'histoire de l'Europe entre 1789 à 1848.

¹ Archives régionales d'État de Litoměřice (SOAL), liaison Děčín, Bohême du Nord, fonds Clary-Aldringen, carton 178, journaux du second voyage de Paris, 11 juillet 1822, p. 20. Abrégé développé.



La constitution d'une maison princière en Europe centrale et ses enjeux à la fin de l'époque moderne

Le comte Charles-Joseph est le descendant d'une maison issue de la « nouvelle noblesse » illustrée au service des Habsbourg au cours de la guerre de Trente Ans². Les Aldringen et les Clary font partie des officiers qui s'installent en Bohême au lendemain de la bataille de la Montagne Blanche, dont le mythe nourrit l'imaginaire de la « renaissance nationale » du XIX^e siècle³. L'analyse de cette période avec des travaux comme ceux d'Olivier Chaline ont permis de réévaluer l'idée d'un « âge des Ténèbres » en Bohême qui a longtemps pesé sur l'histoire des noblesses en Europe centrale⁴. Cette histoire s'est d'abord concentrée sur les XVI^e-XVIII^e siècle, en raison des enjeux soulevés par la construction de la nation tchèque contemporaine aux XIX^e et XX^e siècles⁵. Le renouveau de l'histoire des élites nobiliaires en

² Petr Mat'á, *Svět české aristokracie (1500-1700)* [le monde de l'aristocratie de Bohême], Prague, Nakladatelství Lidové Noviny, 2004, p. 67-76. Jiří Kubeš, « Vyšší šlechta z českých zemí v letech 1650-1750 [La haute noblesse dans les pays de la couronne de Bohême entre 1650 et 1750] », dans J. Kubeš (dir.), *Vyšší šlechta v českých zemích v období baroka (1650-1750)* [La haute noblesse dans les pays de la couronne de Bohême de l'époque baroque], Pardubice, FHPP, 2007/3, p. 9-33 ; Ivana Austová, « Počátky nové šlechty: šlechtické nobilitace 1627-1637 [la naissance d'une nouvelle noblesse: les anoblissements entre 1627 et 1637] », *Středočeský sborník historický*, Prague, Státní oblastní archiv v Praze, 38/2012, p. 3-34 ; Petr Klapka, *Jean-Louis Ratuit de Souches (1608-1682). De La Rochelle au service des Habsbourg. Contribution à l'étude des migrations nobiliaires francophones dans les pays de la couronne de Bohême aux XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, Honoré Champion, 2015, p. 49-53.

³ Marie-Élisabeth Ducreux, « Histoire et identité : autour du cas tchèque », dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004, p. 827-844 ; Josef Petráň, « Le mythe de la Montagne Blanche », dans M.-E. Ducreux, A. Marès (dirs.), *Enjeux de l'histoire en Europe Centrale*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 15-50.

⁴ Olivier Chaline, *La bataille de la Montagne blanche. Un mystique chez les guerriers*, Paris, Noesis, 1999 ; Olivier Chaline, « Présentation de la famille », dans Olivier Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, une famille dans l'histoire de l'Europe (XVI^e-XXI^e siècles)*, Panazol, Lavauzelle, 2012, p. 11-32 ; Svatava Raková, « Pobělohorské Temno v české historiografii 90. let: pokus o sondu do proměn historického vědomí » [L'âge des Ténèbres dans l'historiographie tchèque des années 1990 : les transformations de la conscience historique], *ČČH*, Prague, 2001, p. 569-588.

⁵ P. Klapka, *Jean-Louis Ratuit*, *op. cit.*, p. 15-37 A. Marès, « Ruptures et continuités dans la mémoire tchèque », *Vingtième siècle*, Revue d'histoire, 1992, vol. 36, p. 71-80.

Europe centrale a notamment porté sur la transformation des noblesses de Bohême au lendemain de la Constitution rénovée de Ferdinand II de Habsbourg en 1627 :

Les fortes interventions qui furent celles du souverain dans l'organisation, la titulature et le patrimoine des nobles contribuèrent lors de la période après la Montagne Blanche à la dislocation progressive de l'ancienne identification à la diète et au pays. Après 1620, ils ne représentèrent plus qu'un groupe social peu homogène qui possédait des terres dans le royaume de Bohême mais aussi dans les autres pays de la monarchie habsbourgeoise, qui parlait diverses langues, qui concluait des alliances matrimoniales internationales, qui faisait son grand tour en Italie, en Espagne et en France, qui était à même de profiter de l'attraction croissante de la Cour impériale à Vienne pour l'avancement des carrières individuelles et qui, par son style de vie, déterminait ce que devait être la culture, tant matérielle que spirituelle⁶.

Václav Bůžek souligne ainsi plusieurs aspects au cœur des débats historiographiques sur l'émergence d'une « aristocratie latifundiaire » dominée par les Schwarzenberg et les Liechtenstein au cours de la période moderne⁷. Des ouvrages importants comme ceux de Petr Mat'a contribuent à une synthèse convaincante sur le monde de l'aristocratie en Bohême au début de l'époque moderne⁸. Ces travaux mettent en perspective la manière dont les comtes de Clary-Aldringen construisent un patrimoine autour de la seigneurie et ville d'eau de Teplitz/Teplice en Bohême du Nord dans la seconde moitié du XVII^e siècle. L'acquisition d'anciens domaines appartenant aux Kinsky les place au centre des enjeux traditionnels de l'histoire nobiliaire en République Tchèque : les conflits politiques et religieux opposant les noblesses aux souverains, et le monde des seigneuries aux XVI^e-XVII^e siècles⁹.

Après 1648, la maison Clary-Aldringen ne s'établit au prix d'une histoire heurtée, liée à celle des souverains Habsbourg. La situation particulière de Teplitz, dont les eaux attirent la

⁶ Václav Bůžek, « Les changements dans la noblesse du royaume de Bohême à l'époque moderne », dans Olivier Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 43. Pour accéder à l'état politique de seigneur dans la nouvelle organisation sociale, « il n'était plus nécessaire d'avoir l'assentiment de la diète, mais un privilège du roi suffisait, délivré par la chancellerie de Bohême ».

⁷ Josef Petráň, « Skladba pohusitské aristokracie v Cechách » [Structure de l'aristocratie en Bohême après l'époque hussite], dans J. Petráň (dir.), *Proměny feudální třídy v Čechách v pozdním feudalismu*, Prague, AUC, 1976, p. 9-80 ; O. Chaline, « Une très grande fortune d'Europe centrale XVII^e-XX^e siècles », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 263-290 ; Marek Vařeka, Aleš Zářický (éd.), *Das Fürstenhaus Liechtenstein in der Geschichte der Länder der Böhmischen Krone*, Ostrava, Vaduz, 2013.

⁸ P. Mat'a, *Svět české aristokracie (1500-1700)*, op. cit.. Voir aussi James Van Horn Melton, « The Nobility in the Bohemian and Austrian Lands, 1620-1780 », dans Scott Hamish (éd.), *The European Nobilities in the seventeenth and Eighteenth Centuries*, Londres/ New York, Longmann, 1995, vol. 2, p. 171-209. Le poids de la noblesse dans la population globale du royaume passe d'environ 1 à 1.5% aux XVI^e-XVII^e siècles à 0,1% à la fin du XVIII^e siècle, tandis qu'en Hongrie et en Pologne, la petite noblesse représente 5% et 10% selon Ronald G. Asch, *Europäischer Adel in den Frühen Neuzeit. Eine Einführung*, Stuttgart, Böhlau, 2008, p. 22-23.

⁹ Václav Bůžek, « Frühneuzeitliche Adelsgeschichte in der tschechischen Geschichtsschreibung », dans R. G. Asch et alii (dir.), *Adel in Südwestdeutschland und Böhmen (1450-1850)*, Stuttgart, Kohlhammer, 2013, p. 261-288 ; Petr Klapka, « L'image de la noblesse de Bohême à l'époque baroque dans l'historiographie actuelle », dans Jean-Louis Ratuit, op. cit., p. 55-77. Voir aussi Pavel Matlas, *Shovívavá vrchnost a neukáznění poddaní? Hranice trestní disciplinace poddaného obyvatelstva na panství Hluboká nad Vltavou v 17.-18. Století* [Seigneurs bienveillants et sujets indociles? Les limites de la disciplinarisation pénale des sujets de la seigneurie de Hluboká nad Vltavou], Prague, Argo, 2011.

cour de Saxe dès la seconde moitié du XVII^e siècle fait de cette famille un cas intéressant parmi les « gentilshommes gestionnaires¹⁰ » de l'Europe centrale. En poursuivant son ancrage en Bohême, la famille affirme ensuite sa présence à Prague en achetant un hôtel dans le quartier de Malá Strana en 1680, puis à Vienne où un hôtel est acquis dans la Herrengasse proche de la Hofburg en 1760. La maison des comtes de Clary-Aldringen est alors élevée au rang de princes d'Empire et de Bohême en 1767. Ce parcours est à comparer à celui d'autres maisons, notamment celles qui accèdent au rang princier à la fin du XVIII^e siècle, comme les Colloredo-Waldsee en 1763, les Paar en 1769 ou les Lobkowitz en 1786¹¹.

L'attention croissante portée aux archives familiales depuis 1989 a élargi les problématiques de l'histoire nobiliaire en Europe centrale, en rapport avec les historiographies autrichiennes, allemandes ou françaises¹². Depuis les travaux de Grete Klingenstein sur la formation du chancelier Kaunitz et ceux de Thomas Winkelbauer sur le prince de Liechtenstein, le recours à la biographie éclaire les enjeux politiques des carrières de ces acteurs à la cour de Vienne et dans les offices du pays de la couronne de Bohême¹³. La compréhension du monde de la haute noblesse de cour durant la période de « l'absolutisme éclairé » a considérablement progressée grâce aux travaux pionniers de Christine Lebeau autour du cas des Zinzendorf¹⁴. Les recherches de Milena Lenderová et d'Ivo Cerman sur la culture aristocratique apportent des éclairages importants, en interrogeant la construction de l'État bureaucratique des Habsbourg grâce à l'étude des pratiques éducatives dans les maisons Chotek, Schwarzenberg, Dietrichstein ou Windischgrätz¹⁵. Le fonds des Clary-Aldringen représente un apport important sur les problématiques de l'engagement de la haute noblesse

¹⁰ Thomas Winkelbauer, « Les Liechtenstein, gentilshommes gestionnaires aux XVII^e et XVIII^e siècles », dans J.-M. Boehler, C. Lebeau, B. Vogler, *Les élites régionales (XVII^e-XX^e siècle). Construction de soi-même et service de l'autre*, Strasbourg, PUS, 2002, p. 121-126.

¹¹ Jiří Brňovják, *Šlechticem z moci úřední. Udílení šlechtických titulů v českých zemích 1705- 1780* [Du pouvoir de faire les nobles. L'attribution des titres de noblesse dans les pays tchèques (1705-1780)], Ostrava, OOU, 2015, 488 p. 95.

¹² R. G. Asch, *Adel in Südwestdeutschland*, op. cit., p. IX-XXVII; Ronald G. Asch (dir.), *Der Europäische Adel im Ancien Régime. Von der Krise der ständischen Monarchien bis zur Revolution (1600-1789)*, Vienne, Böhlau, 2001 ; P. Klapka, *Jean-Louis Ratuit*, op. cit., p. 55-77.

¹³ G. Klingenstein, *Der Aufstieg des Hauses Kaunitz*, Göttingen, Vandenhoeck, 1975; T. Winkelbauer, *Fürst und Fürstendiener. Gundaker von Liechtenstein, ein österreichischer Aristokrat des konfessionellen Zeitalters*, Vienne, MIÖG, 1999.

¹⁴ C. Lebeau, *Aristocrates et grands commis à la cour de Vienne (1748-1791). Le modèle Français*. Paris, CNRS éditions, 1996.

¹⁵ Voir notamment M. Lenderová, *Tragický bál. Život a smrt Pavlíny ze Schwarzenbergu* [Le bal tragique. La vie et la mort de Pauline de Schwarzenberg], Prague, Paseka, 2004 et « Pauline, princesse de Schwarzenberg » dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg*, op. cit., p. 203-216. Nous renvoyons à la bibliographie pour ses nombreux travaux. I. Cerman, *Chotkové. Příběh úřednické šlechty* [Les Chotek, histoire d'une noblesse de robe], Prague, LN, 2008 ; Du même, *Šlechtická kultura v 18. století. Filozofové, mystici, politici* [La culture nobiliaire au XVIII^e siècle. Philosophie, mystique, politique], Prague, LN, 2011 et *Habsburgischer Adel und Aufklärung*, Stuttgart, Steiner, 2010. Voir aussi I. Cerman, L. Velek (dir.), *Adelige Ausbildung: die Herausforderung der Aufklärung und die Folgen*, Munich, Martin Meidenbauer, 2006.

dans les transformations de cette période de réformes durant laquelle l'élaboration du code civil modifie les rapports entre seigneurs et sujets au tournant du XIX^e siècle¹⁶.

La famille Clary-Aldringen renforce son intégration à la haute noblesse de la cour des Habsbourg au moment où celle-ci est appelée à repenser sa présence dans l'État moderne au temps de l'*Aufklärung*. La hiérarchie nobiliaire avait connu une importante transformation avec les réformes thérésiennes au mitan du XVIII^e siècle¹⁷. La guerre de Succession d'Autriche, marquée par la remise en cause des liens entre la noblesse de Bohême et la souveraine, fut aussi un tournant dans l'histoire des Clary-Aldringen. Le comte Franz Carl parvint à sécuriser le patrimoine de Teplitz en obtenant par décret la constitution d'un fidéicomis qui rend une partie des seigneuries inaliénables en 1749. Il s'agit d'un signal très fort de l'ancrage en Bohême et de la fidélité du grand veneur du Royaume¹⁸. La branche principale des Clary-Aldringen s'affirme parmi les *Wiener Hofadels*¹⁹ [noblesses de cour à Vienne], jusqu'à l'élévation au rang de princes d'Empire et de Bohême obtenue par le comte Franz Wenzel en 1767. À l'instar des promotions nobiliaires de ce temps, la maison est princière en primogéniture : seul le chef de famille porte le titre de prince, ses enfants restent comte jusqu'à ce que l'aîné prenne sa suite²⁰. L'année 1767 marque le début d'une nouvelle dynamique dynastique. Les sources conservées dans les fonds de Bohême et d'Autriche autorisent d'en analyser le fonctionnement. Il s'agira alors de montrer l'importance structurante de cet héritage, jusque dans la manière dont s'organise la vie quotidienne dans l'hôtel Clary-Aldringen à Vienne entre 1770 et 1840²¹.



Franz Wenzel, premier prince de Clary-Aldringen (1706-1788), ÖNB Bildarchiv und Grafiksammlung

¹⁶ M.-E. Ducreux, dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire de l'Europe*, *op. cit.*, p. 414 ; Christine Lebeau, « La notion de "propriétaire" et sa construction dans l'espace germanique: le cas de la monarchie des Habsbourg aux XVII^e et XVIII^e siècles », dans Antonella Alimento (dir.), *Il Pensiero gerarchico in Europa, XVIII-XIX secolo*, Florence, Leo S. Olschki, 2002, p. 65-82 ; Marie-Laure Legay, « La science des comptes dans les monarchies française et autrichienne au XVIII^e siècle », *Histoire & mesure*, 2010/XXV-1, p. 231-260.

¹⁷ Jiří Brňovják, *Šlechticem z moci*, *op. cit.*, p. 77-129.

¹⁸ P. Klapka, *Jean Rautit*, *op. cit.*, p. 53 ; Valentin Urfus, « Rodinný fideikomis v Čechách », *PHS*, 1962/9, p. 193-238 ; J.-F. Chauvard, A. Bellavitis, P. Lanaro, « De l'usage du fidéicomis à l'âge moderne. État des lieux », *Mélanges de l'École française de Rome, Italie et Méditerranée Modernes et Contemporaines*, 2012/124-2, p. 321-337.

¹⁹ I. Cerman, *Habsburgischer Adel*, *op. cit.*, p. 93-135.

²⁰ J. Brňovják, *Šlechticem z moci*, *op. cit.*, p. 95.

²¹ Des travaux récents comme ceux d'Anne Perrin-Khelissa analysent l'importance des héritages dans la fabrique d'un décor aristocratique: *Gènes au XVIII^e siècle. Le décor d'un palais*, Paris, CTHS, 2013. Sur l'historiographie des maisons nobles, voir en particulier Roger Baurly, « La terre et le nom : la noblesse française face au devoir de durée », dans A.-M. Cocula, M. Combet (éd.), *Château et stratégies familiales*, Bordeaux, Ausonius, 2007, p. 167-194 ; et Élie Haddad, « La « maison » noble : pistes de recherches concernant les contraintes de la transmission dans la noblesse française des XVI^e et XVII^e siècles », dans A. Bellavitis, L. Croq, M. Martinat (dir.), *Mobilité et transmission dans les sociétés de l'Europe moderne*, Rennes, PUR, 2009, p. 203-218.

Après la mort du prince Franz Wenzel en 1788, son successeur eut à cœur de poursuivre l'affirmation familiale menée par le grand veneur de la cour à Vienne. Johann/Jean de Clary²² fait du château familial et des domaines de Teplitz l'écrin d'une identité familiale et aristocratique dans les années 1790. Il transforme en théâtre la salle que son père avait aménagée en 1751 pour les comédies de société caractéristiques de l'appartenance à l'élite sociale et culturelle d'une « Europe française », un modèle culturel, aristocratique et mondain dont Pierre-Yves Beaurepaire a finement retracé les enjeux en 2007²³. En 1789, le théâtre néo-classique du château est ouvert au public des curistes, de plus en plus nombreux à venir prendre les eaux à Teplitz. L'administration seigneuriale dut alors engager des compagnies professionnelles pour satisfaire les attentes de ces curistes qui achetaient leur place dans l'aile gauche du château. 1789 marque symboliquement l'entrée de la seigneurie dans l'âge d'or des villes d'eaux de Bohême du Nord. Les archives de Děčín et de Prague conservent des affiches de théâtre professionnel et amateur au château du prince de Clary-Aldringen : ces documents permettent d'insister sur la place des arts dans le fonctionnement d'une ville d'eau où la loge princière distinguait un public aristocratique dans la foule des spectateurs. La comparaison avec Carlsbad, ou même Baden, la nouvelle résidence impériale près de Vienne, souligne le caractère spécifique de Teplitz. La rencontre des logiques seigneuriales et thermales constitue un objet d'étude exceptionnel alors que le renouvellement de l'historiographie des villes d'eaux laisse un vide à explorer entre le triomphe de Spa et l'apogée des stations thermales du second XIX^e siècle²⁴.

Nombre d'émigrés apparaissent dans les registres mondains et policiers consignants les circulations de ce public qui appréciait les promenades dans le parc à l'anglaise constamment embelli depuis 1790²⁵. Parmi eux figure le prince de Ligne (1735-1814), qui avait marié sa

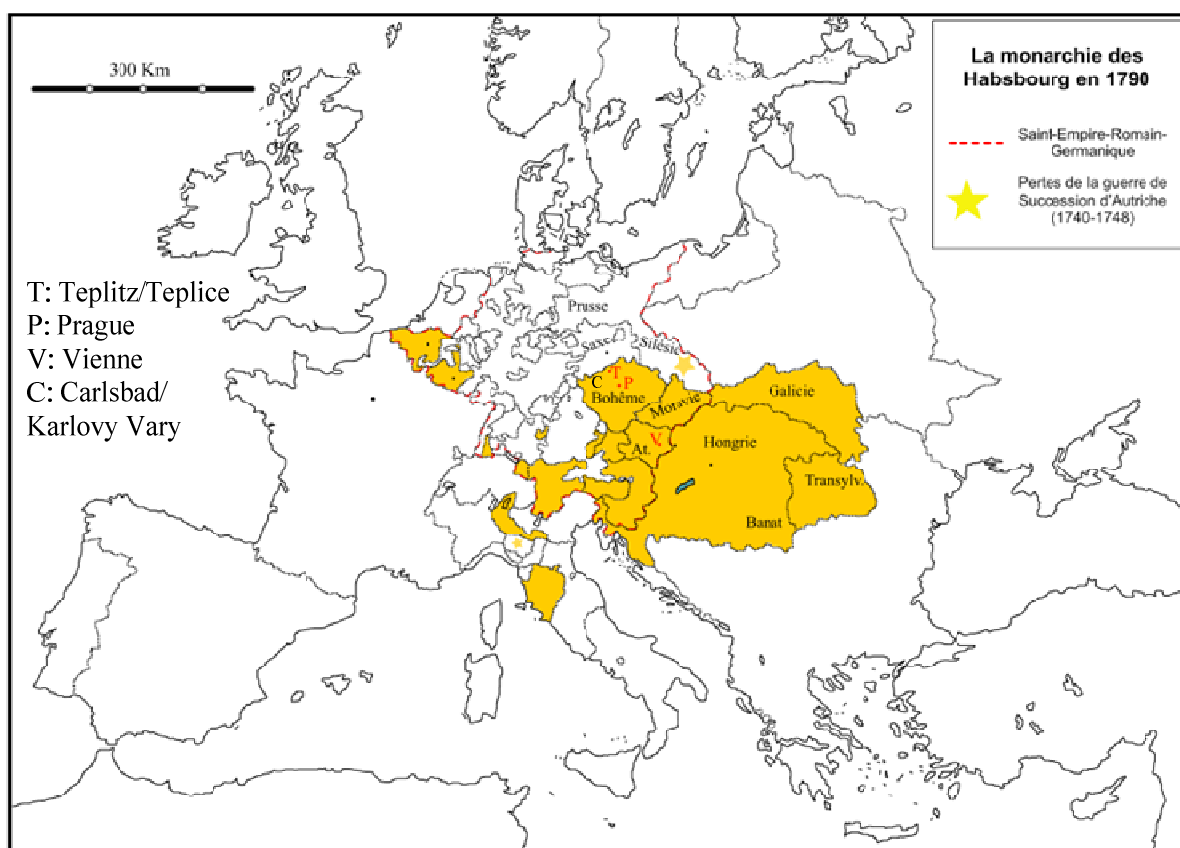
²² Les deux dénominations Johann/Jean renvoient à la nature des sources seigneuriales ou administratives en allemand d'une part, et des sources familiales le plus souvent rédigées en français. Par la suite, nous utiliserons les noms francophones car l'usage de cette langue marque les écrits personnels à partir de la génération de Franz Wenzel de Clary-Aldringen.

²³ P.-Y. Beaurepaire, *Le mythe de l'Europe française au XVIII^e siècle*, Paris, Autrement, 2007, p. 7. Voir aussi les analyses de R. Markovits, *Civiliser l'Europe. Politiques du théâtre français au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2014 et A. Estratov, *Les spectacles francophones à la cour de Russie (1743-1796) : l'invention d'une société*, Oxford, Voltaire Foundation, 2016.

²⁴ Daniel Droixhe (dir.), *Spa carrefour de l'Europe des Lumières. Les hôtes de la cité thermale au XVIII^e siècle*, Paris, Hermann, 2013; *Histoire urbaine*, n°41, 2014/3, *Villes de villégiature* ; Jill Steward, « The Spa Towns of the Austro-Hungarian Empire and the Growth of Tourist Culture: 1860-1914 », dans P. Borsay, G. Hirschfelder, R.-E. Mohrmann (éd.), *New Directions in Urban History. Aspects of European Art, Health, Tourism and Leisure since the Enlightenment*, Münster, Waxmann, 2000, p. 87-125.

²⁵ Archives municipales de Teplice, SOkA, *liste der angekommenen Kur- und Badegäste in der Badestadt Teplitz*, inv. c. 1262 sq. ; et registres policiers, *Anzeigs-Protokollen*, inv. c. 215-236 : 1799-1846. Mille à trois mille curistes fréquentent Teplitz à la belle-saison entre 1800 et 1840. Ils sont principalement issus de Bohême, de Saxe, et de Prusse.

filles au comte Jean de Clary-Aldringen à Bruxelles en 1775²⁶. L'annexion des Pays-Bas autrichiens à la République française impose à cette figure du cosmopolitisme de reconstruire son mode de vie en Europe centrale. Aux émigrés français et francophones s'ajoutent encore les grandes familles d'Europe du Nord venues de Courlande ou de Pologne au lendemain des recompositions territoriales qui modifient la géopolitique européenne de la fin du XVIII^e siècle. L'arrivée de la famille de Biron eut ainsi des conséquences sur les perspectives matrimoniales qui occupent fort le prince Jean pour son « prince héréditaire²⁷ », le comte Charles-Joseph. Une nouvelle époque s'ouvrait dans l'histoire de cette famille. Elle est liée à cette Europe des dynasties déstabilisée par les révolutions, et bientôt par les guerres nationales dont les effets se font sentir à Vienne et à Teplitz entre 1805 et 1813²⁸.



²⁶ Voir les généalogies simplifiées et la galerie de portraits en annexe, p. 110.

²⁷ SOAL-Děčín, c. 108, lettre du prince Jean à sa mère la princesse Marie-Josèphe née Hohenzollern-Hechingen (1728-1801), Teplitz, 3 octobre 1794.

²⁸ Daniel Schönplflug, *Die Heiraten der Hohenzollern. Verwandtschaft, Politik und Ritual in Europa 1640-1918*, Göttingen, Vandenhoeck, 2013, p. 247-276 ; du même, « De la parentèle à la famille : Perspectives prussiennes sur l'Europe des dynasties à l'époque de la Révolution Française », *La Révolution française*, 2011/4 : *Dire et faire l'Europe à la fin du XVIII^e siècle*, en ligne.

Une maison noble dans l'« Europe des Habsbourg » entre réformes, révolutions et restaurations

L'apparente continuité monarchique des Habsbourg en Europe centrale offre un cadre spécifique pour étudier l'alliance entre tradition et modernité au fondement de l'*ethos* aristocratique et nobiliaire²⁹. Le témoignage du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen est d'abord celui d'un homme pris dans la société des héritages de la fin du XVIII^e siècle. Il porte un regard personnel souvent plein d'humour sur le monde qui est le sien. En faisant lui-même appel à « mes commentateurs dans cinq cent ans d'ici³⁰ », le comte invite à interroger sa participation à la transmission d'une mémoire familiale et à la formation d'une culture aristocratique en Europe centrale au début du XIX^e siècle. Il a fallu moins de cinq siècles pour que la manière de concevoir la noblesse lors la refondation de l'ordre européen en 1815 soit placée sous la focale des historiens.

La construction de l'édifice dynastique des Habsbourg fait l'objet de nombreux débats dans lesquels s'inscrit l'histoire des élites nobiliaires en Europe centrale³¹. L'expression de « monarchie des Habsbourg » s'est imposée pour évoquer l'ensemble dynastique et territorial rassemblé à l'époque moderne. Comme le souligne Marie-Élisabeth Ducreux, cette « dénomination minimale [...] permet d'éviter l'enfermement dans des histoires strictement territoriales ou nationales³² ». Elle permet aussi de marquer l'importance de la proclamation de l'Empire d'Autriche entre 1804 et 1806, qui change la perception de cet espace politique en ouvrant la voie aux nouvelles lectures nationales de l'époque contemporaine comme le montre par exemple Robert Evans³³. Cette désignation s'avère donc particulièrement utile au moment d'étudier les mobilités des Clary-Aldringen qui appartiennent à la noblesse seigneuriale de Bohême et s'intègrent à la haute noblesse de cour à Vienne au cours du XVIII^e

²⁹ R. G. Asch, *Adel in Südwestdeutschland, op. cit.*, p. IX-XXVII ; Michel Figeac, *L'automne des gentilshommes. Noblesse d'Aquitaine, noblesse française au Siècle des Lumières*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 49-94 et *Les noblesses en France, du XVI^e au milieu du XIX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2013.

³⁰ SOAL-Děčín, c. 177, journal du 29 juin 1822, p. 29.

³¹ Dans une bibliographie très riche, voir en premier lieu Petr Mat'a, « Der Adel aus den böhmischen Ländern am Kaiserhof 1620-1740. Versuch, eine falsche Frage richtig zu lösen », dans V. Bůžek, P. Král, *Šlechta v habsburké monarchii a císařský dvůr (1526-1740)* [Les noblesses dans la monarchie des Habsbourg et à la cour impériale], České Budějovice, *Opera historica* 10, 2003, p. 191-233 ; P. Mat'a, T. Winkelbauer (dir.), *Die Habsburgermonarchie 1620 bis 1740. Leistungen und Grenzen des Absolutismusparadigmas*, Stuttgart, Franz Steiner, 2006 ; V. Bůžek, P. Král, Z. Vybiral, *Der Adel in den böhmischen Ländern 1526-1740. Stand und Tendenzen der Forschung*, Österreichischen Akademie der Wissenschaften, *Anzeiger phil.-hist.*, 2002/137 ; V. Bůžek et alii, *Společnost českých zemí v raném novověku. Struktury, identity, konflikty* [La société des pays de la couronne de Bohême à l'époque moderne. Structure, identités, conflits], Prague, LN, 2010 ; et les approches de Robert J. W Evans, *The Making of the Habsburg Monarchy, 1550-1700*, Oxford, Clarendon Press, 1979.

³² M.-E. Ducreux, « Nommer l'État et définir l'Empire. Monarchie des Habsbourg, Autriche-Hongrie », *Monde(s)*, n° 2 : *Empires*, Paris, Armand Colin, 2012, p. 39-65 ; Voir aussi Natalia Aleksium et alii (dir.), *Histoire de l'Europe du Centre-Est, op. cit.*, p. 339.

³³ Robert J. W Evans, *Austria, Hungary, and the Habsburgs: Essays on Central Europe, c.1683-1867*, Oxford, OUP, 2006, p. 101-146.

siècle. Elle pose en termes singuliers la question de l'ubiquité aristocratique développée par Roger Baury pour la France des XVII^e-XVIII^e siècles³⁴. Éric Hassler a montré la richesse de cette thématique pour l'Europe centrale de l'époque baroque³⁵. Ces travaux invitent à approfondir cette dimension centrale du mode de vie aristocratique dans le contexte des réformes centralisatrices de l'État Habsbourg au lendemain de la guerre de Succession d'Autriche.

La notion d'Europe centrale n'est pas moins problématique, ainsi que le souligne Martina Ondo Grečenková en se demandant si une « Europe centrale » existait au XVIII^e siècle³⁶. Dans le cadre de cette étude, ce terme désigne spécifiquement le quadrilatère passant par Dresde, Cracovie, Budapest et Salzbourg. Les domaines Clary-Aldringen se trouvent à la frontière septentrionale des pays de la couronne de Bohême. Cet ancrage local dans la ville d'eau qui accueille les cours de Saxe et de Pologne au XVII^e siècle caractérise cette maison dans les « identités multiples de la noblesse habsbourgeoise au XVIII^e siècle » étudiées par Christine Lebeau³⁷. Il se conjugue avec les alliances dans et surtout hors de la Bohême, avec les Hohenzollern-Hechingen en 1747 ou les Ligne en 1775. Ces mariages sont des indicateurs de l'appartenance au monde de la haute noblesse de cour dans la « monarchie composite³⁸ » des Habsbourg. Ils rapprochent ce lignage des « grands seigneurs auxquels fortune, intérêts et cousinages conféraient une dimension européenne³⁹ ». Le temps des Révolution impose de repenser ces conceptions traditionnelles et la place de ces maisons dans l'émergence d'un nouvel ordre européen.

Les archives Clary-Aldringen offrent un contrepoint aux études sur les maisons les plus fortunées de l'Europe centrale, les Liechtenstein et les Schwarzenberg⁴⁰. Cette thèse

³⁴ Roger Baury, « L'ubiquité nobiliaire aux XVII^e et XVIII^e siècles », dans J. Pontet *et alii* (éd.), *La noblesse de la fin du XVI^e siècle au début du XX^e siècle, un modèle social ?* Anglet, Atlantica, 2002, t. 1, p. 133-155.

³⁵ Éric Hassler, *La cour de Vienne (1680-1740). Service de l'empereur et stratégies spatiales des élites nobiliaires dans la monarchie des Habsbourg*, Strasbourg, PUS, 2013, p. 117-194. Voir aussi Marie-Laure Legay, Roger Baury (dir.), *L'invention de la décentralisation. Noblesse et pouvoirs intermédiaires en France et en Europe (XVII^e-XIX^e siècle)*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009.

³⁶ M. Ondo Grečenková, « Une « Europe centrale » existait-elle au XVIII^e siècle ? » dans F. Cadilhon, M. Figeac, C. Le Mao (dir.), *La correspondance et la construction des identités en Europe centrale*, Paris, Honoré Champion, 2013, p. 17-38.

³⁷ C. Lebeau, « Les identités multiples de la noblesse habsbourgeoise au XVIII^e siècle », dans M. Wrede, L. Bourquin (dir.), *Adel und Nation in der Neuzeit. Hierarchie, Egalität, Loyalität, 16.-20. Jahrhundert*, Ostfildern, Thorbecke, 2016, p. 143-162.

³⁸ M.-E. Ducreux, « Nommer l'État... », *Monde(s)*, n° 2 : *Empires*, *op. cit.*, p. 39-65

³⁹ Bertrand Goujon, *Les Arenberg, le Gotha à l'heure des nations*, Paris, PUF, 2017, p. 47.

⁴⁰ Les études sur ces familles sont nombreuses : voir en particulier Hannes Stekl, *Österreichs Aristokratie im Vörmärz. Herrschaftsstil und Lebensformen der Fürstenhäuser Liechtenstein und Schwarzenberg*, Vienne, VGP, 1973 ; O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg*, *op. cit.* ; M. Vařeka, A. Zářický (éd.), *Das Fürstenhaus Liechtenstein*, *op. cit.*

rejoint la volonté d'éclairer « d'autres parcours, semblables et différents à la fois⁴¹ », depuis les plus brillants représentants de « l'aristocratie d'Autriche⁴² » jusqu'à la « seconde noblesse » comme celle du comte Franz Anton de Hartig. Les recherches de Claire Madl sur l'engagement intellectuel de ce noble fait suite à celles d'Ivo Cerman sur les comtes de Chotek, famille alliée aux Clary-Aldringen à la fin du XVIII^e siècle, et de Radmila Slabáková sur les Mensdorff-Pouilly⁴³. La finalité de ces recherches n'est pas de dresser l'impossible tableau d'une aristocratie « austro-bohême », mais d'analyser l'insertion de la branche princière des Clary-Aldringen dans la « première société » qui se forme au début du XIX^e siècle. En Europe centrale, l'emploi de cette expression est lié à l'émergence d'une « seconde société » des nouveaux nobles issus du renforcement de la bureaucratie autrichienne à partir des réformes d'Haugwitz et de Kaunitz entre 1740 et 1763⁴⁴. La haute noblesse de cour se définissait ainsi par l'antériorité politique et sociale dans une monarchie administrative à laquelle plusieurs seigneurs éclairés prirent part en tant que ministres ou grand commis, à l'instar des Chotek.

La formation d'une élite exclusiviste désignée comme la « première société » ne se limite cependant pas au cadre spécifique de la monarchie des Habsbourg. Les années 1770-1780 sont celles d'un tournant conceptuel dans l'histoire des noblesses du Saint-Empire : William Godsey analyse le développement d'une terminologie permettant de distinguer l'ancienne noblesse (*Geschlechtsadel*, *Geburtsadel* ou *Uradel*) des anoblis récents en 1770-1780⁴⁵. Cette mutation de l'*Adeligkeit* chère à Heinz Reif traduit l'inscription de la haute noblesse dans la formation progressive d'une « société bourgeoise industrialisée⁴⁶ ». La conjugaison entre l'extraction et le mérite se posait en termes neufs, à l'heure de l'attachement à la culture d'ordre dans la « noblesse réinventée » de Franche-Comté étudiée

⁴¹ Marie-Elisabeth Ducreux dans sa préface de Claire Madl, « *Tous les goûts à la fois* ». *Les engagements d'un aristocrate éclairé de Bohême*, Genève, Droz, 2013, p. X.

⁴² H. Stekl, *Österreichs Aristokratie*, *op. cit.*

⁴³ C. Madl, « *Tous les goûts*, *op. cit.* ; I. Cerman, *Chotkové* ; R. Švaříčková-Slabáková, *Rodinné strategie šlechty. Mensdorffové-Pouilly v 19. Století* [Les stratégies familiales de la noblesse. Les Mensdorff-Pouilly au XIX^e siècle], Prague, Argo, 2007. Voir encore H. Stekl, M. Wakounig, *Windischgraetz: ein Fürstenhaus im 19. und 20. Jahrhundert*, Vienne, Böhlau, 1992 et plusieurs articles de Thibaut Klinger sur la famille Colloredo, dans *Histoire, Économie et Société*, 2007/3, p. 59-86 et la *Revue des Études Slaves*, 2007/78-4, p. 397-405.

⁴⁴ Jean Béranger, *Histoire de l'Empire des Habsbourg (1273-1918)*, Paris, Fayard, 1990, p. 468 ; C. Lebeau, *Aristocrates et grands commis*, *op. cit.*, p. 11-12. Le comte de Clary-Aldringen emploie l'expression de « seconde noblesse » dans ses journaux.

⁴⁵ William D. Godsey Jr., *Nobles and Nation in Central Europe: Free Imperial Knights in the Age of Revolution, 1750-1850*, Cambridge, CUP, 2004, p. 57-60.

⁴⁶ Le concept d'*Adeligkeit* pourrait se traduire imparfaitement par identité nobiliaire. Pour la monarchie des Habsbourg, voir I. *Habsburgischer*, *op. cit.*, p. 65-92. Heinz Reif, *Adel im 19. und 20. Jahrhundert*, Munich, Oldenbourg, 1999, p. 119-120 et sa mise au point récente : *Adel, Aristokratie, Elite : Sozialgeschichte von Oben*, Berlin, De Gruyter Oldenbourg, 2016. Voir enfin Markus Raasch (dir.), *Adeligkeit, Katholizismus, mythos, Neue Perspektiven auf die Adelsgeschichte der Moderne*, Munich, Oldenbourg, 2014 ; Andreas Dorheim, *Adel in der bürgerlich-industrialisierten Gesellschaft. Eine Sozialwissenschaftlich-historische Fallstudie über die Familie Waldburg-Zeil*, Francfort, Peter Lang, 1993.

par Claude-Isabelle BreLOT⁴⁷. Dans le sillage de ces travaux pionniers, Bertrand Goujon s'est appuyé sur la constitution du Gotha après 1764 pour envisager cette problématique des clivages et des rapprochements entre noblesses fortunées à partir du cas d'une famille des Pays-Bas autrichiens liée aux princes de Schwarzenberg en 1794, les Arenberg⁴⁸. Les situations sont bien sûr variables à l'échelle de l'Europe, soulignant le besoin de travaux collectifs autant que d'approches monographiques. Les voyages du petit-fils du prince de Ligne dans le monde des élites françaises du Premier Empire offrent à cet égard un témoignage éclairant sur les recompositions à l'œuvre après la fin de l'Ancien Régime français.

La « première société » renvoie enfin à cette « petite société internationale » qui fit du cosmopolitisme aristocratique une marque de fabrique à l'heure de la construction des identités nationales en Europe⁴⁹. L'expression apparaît sous la plume de la baronne Juliana de Krüdener en 1816-1818, à propos d'un voyage en Europe de l'ouest réalisé dans les années 1770⁵⁰. Que ce soit par les alliances ou les voyages, les mobilités sont un objet central des études sur l'inscription de la haute noblesse dans l'Europe des Restaurations. Ce nouveau vocable invite donc à poursuivre les recherches sur la réinvention de l'identité aristocratique par une élite qui manifeste la conscience de son origine sociale et culturelle à la fin du XVIII^e siècle.

La situation de Teplitz, le rang de prince d'Empire et de Bohême et les alliances de la famille Clary-Aldringen impliquent de souligner la situation complexe du Saint-Empire Romain Germanique et sa recomposition après 1806. Alors que l'historiographie germanique a insisté sur le caractère corporatiste d'une « noblesse définie par l'Empire⁵¹ », l'inscription politique de cette maison princière sans immédiateté est un enjeu important au seuil de l'« éveil des nationalités » en Europe centrale. En étudiant le journal du comte de Sternberg, Rita Krueger a ainsi mis en lumière l'engagement politique et culturel d'une partie de la

⁴⁷ C.-I. BreLOT *La noblesse réinventée. Nobles de Franche-Comté de 1814 à 1870*, Paris, Les Belles Lettres, 1992, t. 2, p. 615.

⁴⁸ B. Goujon, *Les Arenberg, op. cit.*, p. 19. Au cours de nos recherches, nous avons utilisé le manuscrit de la thèse dont est tiré cet ouvrage, *Entre cosmopolitisme, insertions nationales et ancrages locaux, l'aristocratie au XIX^e siècle : la Maison d'Arenberg (1820-1919)*, Université Lumière de Lyon, 2006.

⁴⁹ *Idem*, p. 15-46.

⁵⁰ Extraits des *Souvenirs* dans les annexes de l'ouvrage d'Elena Gretchanaïa, « *Je vous parlerai la langue de l'Europe...* » : *la francophonie en Russie (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Bruxelles, Peter Lang, 2012, p. 334. La baronne se rend à Teplitz à la fin du XVIII^e siècle. En 1838, la voyageuse Frances Milton Trollope consacre une lettre à « La Crème » viennoise, cette « superdivision du beau monde », « point culminant de la haute aristocratie » dont elle compare sur un ton railleur les déclinaisons dans les capitales européennes : *Vienne et les autrichiens* Paris, Fournier, 1838, p. 189-199.

⁵¹ Christophe Duhamelle, « Les noblesses du Saint-Empire du milieu du XVI^e siècle au milieu du XVIII^e siècle », *RHMC*, 1999/46-1, p. 146-170.

noblesse de Bohême dans la formation des identités nationales au tournant du XIX^e siècle⁵². Les guerres de la Révolution et les reconfigurations territoriales des années 1800 posent en termes nouveaux la question des rapports entre noblesses et nations, ainsi que le montrent encore les travaux de William Godsey sur le groupe des chevaliers d'Empire et ceux de Bertrand Goujon sur les Arenberg⁵³. Il s'agit donc de prendre la mesure de ces bouleversements pour l'aristocratie francophone de la monarchie des Habsbourg, et de se demander par quels moyens celle-ci cherche à retrouver ses repères au moment de l'exaltation d'un nouveau patriotisme monarchique⁵⁴.

Les journaux de voyages du comte de Clary-Aldringen ont fourni une première piste de réflexion⁵⁵. Débutés par une mission impériale à Compiègne en 1810, ils s'achèvent dans l'Europe de la Restauration. Le chambellan autrichien est présenté à la cour de Ferdinand à Naples en 1816 et circule de Pompéi à Waterloo entre 1818 et 1827. Il témoigne de la transformation de l'Europe du Grand Tour au lendemain de la crise révolutionnaire⁵⁶. Son regard est donc précieux pour comprendre les mutations d'une période marquée par la recherche de nouvelles légitimités et de nouvelles manières de penser l'Europe au seuil de l'époque contemporaine. La reprise des voyages dans la maison Clary-Aldringen permet d'interroger la formation d'une « Europe des Habsbourg » comme référence politique et culturelle qui inscrit ces acteurs aristocratiques dans les différentes lectures qui font toute la complexité du temps des Restaurations⁵⁷. Pour ce faire, les seuls journaux de voyages ne sont pas une source suffisante. Ils doivent être mis en rapport avec des sources nombreuses et variées d'un fonds très riche dont il faut souligner la nature, l'originalité et l'intérêt historique.

⁵² Rita Krueger, *Czech, German, and Noble: Status and National Identity in Habsburg Bohemia*, Oxford/New York, OUP, 2009.

⁵³ W. D. Godsey, *Nobles and Nation*, *op. cit.*; B. Goujon, *Les Arenberg*, *op. cit.*, p. 47-72 et « Un lignage aristocratique d'envergure européenne à l'épreuve du national. La maison d'Arenberg en France au XIX^e siècle » dans M. Wrede, L. Bourquin (dir.), *Adel und Nation*, *op. cit.*, p. 275-292 ;

⁵⁴ Sur cette question du patriotisme, voir en premier lieu Teodora Shek Brnardić, « Modalities of enlightened monarchical patriotism in the mid-eighteenth century Habsburg Monarchy », dans B. Trencsényi, M. Zászkaliczky (éd.), *Whose Love of Which Country? Composite States, National Histories and Patriotic Discourses in Early Modern East Central Europe*, Leyde, Brill, 2010, p. 631-662.

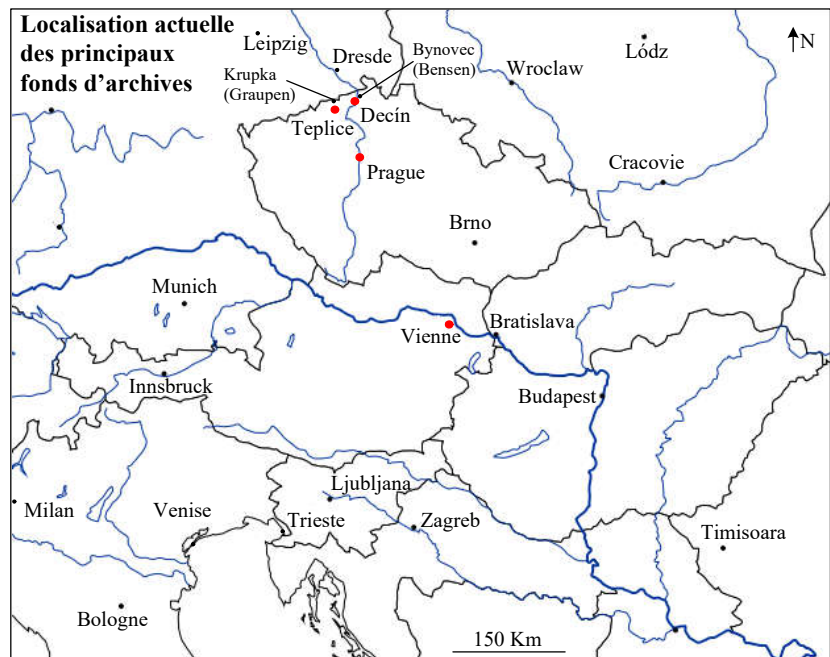
⁵⁵ Leur étude a fait l'objet d'un mémoire de Master sous la direction de Michel Figeac et Caroline Le Mao, *Identité en voyage et voyage de l'identité, Pratiques de l'écrit et trajectoires parisiennes d'un noble francophone de Bohême : le comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen (1777-1831)*, Université Bordeaux-Montaigne, 2011.

⁵⁶ Gilles Bertrand, « Le cosmopolitisme à l'épreuve de la Révolution française. Pratiques aristocratiques et bouleversements des idéaux chez les voyageurs émigrés français en Italie », dans R. Chagny (dir.), *La Révolution française : idéaux, singularités, influences*, Grenoble, PUG, 2002, p. 101-114.

⁵⁷ L'historiographie des restaurations en Europe s'est considérablement enrichie : Jean-Claude Caron, Jean-Philippe Luis (dir.), *Rien appris, rien oublié ? Les Restaurations dans l'Europe postnapoléonienne (1814-1830)*, Rennes, PUR, 2015 ; Jean-Yves Mollier, Martine Reid, Jean-Claude Yon (dir.) *Repenser la Restauration*, Paris, Nouveau Monde, 2005.

Dans les archives des grandes familles de Bohême du Nord : présentation des sources

Les archives de Litoměřice/*Pobočka* Děčín en Bohême du Nord rassemblent les fonds de plusieurs grandes familles : les Clary-Aldringen, les Thun, les Desfours, les Clam-Gallas, les Kinsky. On trouve encore le fonds des Rohan qui recomposent un mode de vie



en Bohême après leur départ de la France dans les années 1780⁵⁸. Les journaux du comte Charles-Joseph sont le point de départ d'un élargissement progressif des recherches centrées sur la maison des Clary-Aldringen, auxquelles ces différents fonds apportent la richesse de cas parallèles et la possibilité de comparaisons.

Le premier objectif fut de replacer ces journaux francophones tenus entre 1794 et 1830 dans un fonds dont l'allemand et le français sont les langues dominantes⁵⁹. L'usage du français dans les écrits personnels se développe au moment de l'affirmation à la cour de Vienne après 1750, et se renforce au moment de l'alliance des Clary-Aldringen avec la maison de Ligne en 1775. Le gouvernement des Pays-Bas autrichiens au XVIII^e siècle se traduit par un rapprochement des lignages qui satisfait la recherche d'alliances impériales de prestige qui confortent l'appartenance à la haute noblesse⁶⁰. Le « sociolecte⁶¹ » qui caractérise les élites nobiliaires en Bohême et leur insertion dans les réseaux d'échanges de l'Europe de

⁵⁸ Archives régionales d'État de Litoměřice (SOAL), liaison Děčín, Bohême du Nord.

⁵⁹ Les premiers journaux ont fait l'objet d'une première transcription par Marco Leeftang, non éditée. Le manuscrit se trouve dans les archives de Děčín. Quelques présentations avec Silvia Ostrovka, « Les papiers inédits de Teplice : la chronique familiale des Clary-Aldringen 1792-1825 », *Nouvelles Annales du Prince de Ligne*, 1997/XI, p. 213-246 ; Ivo Cerman, « Instruire et plaire. Lolo [Charles-Joseph de] Clary-Aldringen et son œuvre littéraire », dans E. Gretchanaïa, A. Stroeve, C. Viollet (dir.), *La francophonie européenne aux XVIII^e-XIX^e siècles. Perspectives littéraires, historiques et culturelles*, Berne, Peter Lang, 2012, p. 151-158. Sur la famille en général : *Stadt und Kreis Teplitz-Schönau. Unsere unvergessene Heimat*, éditeur Arbeitskreis und Verein Heimatbuch Stadt und Kreis Teplitz-Schönau, sous la présidence du prince de Clary-Aldringen, Amberg, Druckhaus Oberpfalz, 2000 (1994).

⁶⁰ Thibaut Klinger, « Mariage et famille dans la noblesse bohême : l'exemple des Colloredo », *Revue des études slaves*, 2007/78-4, *Les noblesses dans l'empire des Habsbourg*, p. 397-405. Sur le tournant du XVIII^e siècle : É. Hassler, *La cour de Vienne*, op. cit., p. 261-285.

⁶¹ Ivo Cerman, « La noblesse de Bohême dans l'Europe française. L'énigme du français nobiliaire », dans O. Chaline, J. Dumanowski, M. Figeac, *Le rayonnement français en Europe Centrale*, Bordeaux MSHA, 2009, p. 365-386.

la fin des Lumières est le produit d'histoires familiales spécifiques. Si les enfants de Marie-Christine de Ligne et Jean de Clary sont parfaitement bilingue, la princesse ne parle pas allemand, et ne l'apprend pas⁶². Elle n'en est pas moins dame du palais de l'impératrice au début du XIX^e siècle. Sa situation diffère du bilinguisme du prince Jean qui administre les seigneuries de Bohême et assume la direction des bâtiments de la cour de Vienne de 1808 à 1825. L'exercice de l'autorité seigneuriale dans la partie germanophone de la Bohême exclut de fait l'usage du tchèque dont le comte Kinsky encourage l'apprentissage à la même époque⁶³.

Les enjeux attachés aux usages linguistiques de la noblesse au début du XIX^e siècle imposent de ne pas restreindre l'enquête à l'important volume des journaux et des correspondances familiales⁶⁴. Les comptabilités et les rapports seigneuriaux invite à se pencher sur la fabrique de l'autorité princière entre Vienne et la Bohême. Ces documents permettent de distinguer la maison noble dotée de sa propre comptabilité, des seigneuries qui la font vivre⁶⁵. À la fin du XVIII^e siècle, le domaine de Teplitz est le cœur économique et politique d'un ensemble composé de la seigneurie montagnarde de Graupen dans les monts métallifères et de celle plus forestière de Binsdorf dominant la vallée de l'Elbe. Ces trois espaces administrés par le seigneur de Clary-Aldringen ont leurs fonds particuliers dans les archives de Děčín⁶⁶. Intégralement en allemand après 1620, ils conservent notamment les livres de décrets ou les instructions qui consignent les décisions des princes de Clary-Aldringen. L'articulation des fonds familiaux et « territoriaux » offre l'occasion de revenir sur les pratiques administratives qui structurent les rapports économiques et politiques dans un espace local où le prince n'est physiquement présent qu'une partie de l'année⁶⁷.

⁶² La princesse est dame du palais au moins de 1816 à 1830, au service de Caroline Auguste de Bavière (1792-1873), selon les almanachs de la cour, ÖNB, *Hofstaat*, 1816-1830.

⁶³ Comte Franz Joseph Kinsky (1739-1805), *Errinerung über einen wichtigen Gegenstand von einem Böhmen*, Prague, Gerle, 1773, p. 131-133 ; R. Krueger, *Czech, op. cit.*, p. 33 ; P. Derlon, *Identités et savoirs en construction : les pratiques de l'écrit du comte Franz Joseph Kinsky (1739-1805) entre Prague et Vienne*, Paris, EHESS, Master, 2006, dactyl., p. 183. Voir aussi I. Cerman, « Le précepteur français en Bohême (XVIII^e siècle), dans V. Rjéoutski, A. Tchoudinov (éd.), *Le Précepteur francophone en Europe, XVII^e-XIX^e siècles*, Paris, L'Harmattan, 2013, p. 21-37

⁶⁴ Nous renvoyons aux différentes contributions dans Patrick Renaud (dir.), *Les situations de plurilinguisme en Europe comme objet de l'histoire*, Paris, L'Harmattan, 2010 ; et Claire Madl, « Pour une étude des choix de langue en milieu plurilingue : représentations et pratiques en Bohême à l'époque des Lumières », *Revue historique*, 2013/3 n° 667, p. 637-359.

⁶⁵ L'approche par les comptabilités bénéficie des apports d'Aurélie Châtenet-Calyste : *Une consommation aristocratique fin de siècle. Marie-Fortunée d'Este, princesse de Conti (1731-1803)*, Limoges, Pulim, 2013.

⁶⁶ O. Chmelik et alii, *Velkostatek Teplice (1468) 1532-1945*, catalogue d'inventaire dactyl., Děčín, 2000, 2 vol. ; Státní oblastní archiv v Litoměřicích, *Velkostatek Bynovec, 1576-1945*, cat. d'inventaire dactyl., Děčín, n. d..

⁶⁷ Les rencontres entre chercheurs tchèques et allemands éclairent ces thèmes depuis les années 1990 : Markus Cerman, Hermann Zeitlhofer, *Soziale Strukturen in Böhmen. Ein regionaler Vergleich von Wirtschaft und Gesellschaft in Gutsherrschaften, 16.-19. Jahrhundert*, Vienne, Oldenbourg, 2002 ; Markus Cerman, Robert Luft (dir.), *Untertanen, Herrschaft und Staat in Böhmen und im « Alten Reich »*, Munich, Oldenbourg, 2005.

Cette approche est indispensable dans le contexte de la Bohême du XIX^e siècle, où la multi-résidence des princes est aussi interprétée dans le sens d'une coupure avec les réalités nationales, par exemple chez certains Jeunes Tchèques ou encore dans les écrits de Hans Kudlich (1823-1917)⁶⁸. Les archives des Clary-Aldringen permettent d'étudier la manière de concilier le cosmopolitisme aristocratique et l'ancrage local de la noblesse seigneuriale en Europe centrale au tournant du XIX^e siècle⁶⁹. L'accent est à mettre sur l'ensemble des circulations matérielles et financières liées à la maison Clary-Aldringen⁷⁰.

La période 1790-1830 apparaît comme celle où les mobilités familiales entre Vienne et Teplitz sont les plus intenses. Elles s'inscrivent dans l'essor sans précédent de Teplitz comme ville d'eau de Bohême. Cet espace est le lieu d'une hybridation entre les logiques seigneuriales et la modernité thermale du début du XIX^e siècle. La ville se transforme considérablement avant d'accueillir quelques uns des grands congrès politiques qui établissent l'ordre du Congrès de Vienne en 1819 puis actent de ses fissures en 1848. Il s'agit d'un laboratoire particulier des mutations de l'Europe à l'âge des thermes romantiques⁷¹. À bien des égards, la rencontre entre seigneurie et thermalisme synthétise les tensions de la période et forme le pivot de cette thèse.

Il n'a donc pas été secondaire de s'arrêter sur le paysage qu'offre actuellement Teplice, en arpentant les rues situées entre les archives de la ville et celles du château. Les premières conservent les célèbres listes des baigneurs, source bien connue dans le cas de Spa⁷². On y trouve également de précieux registres qui témoignent de l'affirmation progressive d'une nouvelle conscience édilitaire chez les magistrats locaux qui géraient une partie des bains publics. Il est ainsi possible d'étudier quelques aspects de leur rapport avec l'autorité seigneuriale dont le siège est le château des Clary-Aldringen. Le Musée régional occupe aujourd'hui ce complexe ancien, érigé sur les fondations du monastère de la reine Judith de Thuringe au XII^e siècle et embelli par les seigneurs de la Renaissance avant l'arrivée des Aldringen en Bohême après 1634. Grâce à l'accueil de Bohuslava Chleborádová et Jana Michlová, nous avons pu accéder à nombre de pièces fermées au public, en particulier la

⁶⁸ M.-É. Ducreux, « Histoire et identité... », dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, op. cit., p. 835-838 ; Hans Kudlich, *Rückblicke und Erinnerungen*, Vienne, Hartlebens, 1878, p. 45.

⁶⁹ Dans le sillage des travaux de B. Goujon, *Les Arenberg*, op. cit..

⁷⁰ L'importance de la culture matérielle est au cœur des analyses de Michel Figeac, *Destins de la noblesse bordelaise (1770-1830)*, Bordeaux, FHS-O, 1996 ; *Châteaux et vie quotidienne de la noblesse. De la Renaissance à la douceur des Lumières*, Paris, Armand Colin, 2006, et *La douceur des Lumières : noblesse et art de vivre en Guyenne au XVIII^e siècle*, Bordeaux, Mollat, 2001.

⁷¹ Dominique Jarrassé, *Les Thermes romantiques. Bains et villégiature en France de 1800 à 1850*, Clermont-Ferrand, PUBP, 1992.

⁷² SOKA Teplice. Les recherches sur les circulations thermales en Europe connaissent un renouveau important, pour lequel les archives Clary-Aldringen offrent un apport certain. Voir Daniel Droixhe (dir.), *Spa, carrefour de l'Europe des Lumières*, Paris, Hermann, 2013.

bibliothèque où les conservatrices tentent de reconstruire les rayonnages renouvelés après 1840 puis dispersés après 1945⁷³. Cet objet central des recherches historiques sur la culture nobiliaire en Bohême est donc une source délicate à aborder dans le cas des Clary-Aldringen⁷⁴. D'autres indices de la vie culturelle à Teplitz se sont avérés être des matériaux plus directement exploitables. Il faut ainsi souligner la grande richesse des archives iconographiques de la famille qui caractérisent la période 1790-1840. Un tel fonds suggère une forme de réinvention culturelle qui passe autant par les crayons et les pinceaux que par la plume ou la pierre au tournant du XIX^e siècle.

Cette floraison visuelle ne renvoie pas seulement au renouveau de la pratique du dessin dans l'éducation aristocratique, en lien avec les reconfigurations du monde des amateurs d'art à la fin du XVIII^e siècle⁷⁵. Alors que les débats sur la peinture de paysage sont très vifs dans l'espace germanique, les nombreuses aquarelles et peintures à l'huile réalisées par le comte et son épouse laissent la trace d'un regard particulier sur le monde et la place qu'y occupe l'individu⁷⁶. Comment interpréter les beaux médaillons grâce auxquels la comtesse Louise immortalise les paysages pittoresques du prince de Clary-Aldringen à Teplitz comme la princesse Schwarzenberg ceux de la Bohême du Sud⁷⁷ ? Quelle est cette Italie dont Charles-Joseph laisse une superbe série de vue de 1818 à 1820 ? De nombreuses créations littéraires – théâtre et littérature de société – témoignent encore d'une volonté d'illustrer une manière de vivre et de prendre la parole au temps des révolutions. Il s'agit ainsi de mesurer la portée du tournant visuel et culturel dans la « première société » entre la Révolution française et le Printemps des peuples.

En rédigeant près de quinze mille pages de journaux, le comte Charles-Joseph a construit un témoignage exceptionnel, dont l'analyse critique est le premier fil conducteur de cette recherche⁷⁸. Il apparaît fondamental de ne pas perdre de vue une sensibilité et un « art

⁷³ J. Michlová, *Knižní sbírka Karla Ludvíka Ficquelmonta (1777-1857) v Teplické Zámecké knihovně, Katalog* [La collection des livres de Karl Ludwig Ficquelmont dans la bibliothèque du château de Teplice], *Problematika historických avzácných knižních fondů Čech*, 2005/14, p. 173-181. Karl Ficquelmont est le beau-père du prince Edmund (1813-1894), le fils de Charles-Joseph de Clary-Aldringen.

⁷⁴ Nous renvoyons aux travaux de Claire Madl cités en bibliographie et Ivo Cerman, *Chotkové, op. cit.*, p. 351-353.

⁷⁵ Charlotte Guichard, *Les amateurs d'art à Paris au XVIII^e siècle*, Seyssel, Champ Vallon, 2008, p. 150-153, 258-259 ; Pascale Mormiche, *Devenir prince. L'école du pouvoir en France, XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, CNRS éditions, 2009, p. 355-358.

⁷⁶ É. Décultot, *Peindre le paysage : discours théorique et renouveau pictural dans le romantisme allemand*, Tussont, Du Lérot, 1996 ; D. Zanone (éd.), *Le Moi, l'Histoire 1789-1848*, Grenoble, Ellug, 2005.

⁷⁷ M. Lenderová, « Pauline, princesse de Schwarzenberg », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 209

⁷⁸ À ce jour, les recherches sur les écrits en langue française en Bohême ont surtout mis l'accent sur les documents personnels des élites féminines : Milena Lenderová dénombre une trentaine de journaux, dont deux sont rédigés en langue allemande : « Sociální a kulturní funkce francouzštiny ve společnosti českých zemí v období „mezi časy“ [Fonctions sociales et culturelle du français dans la société des pays de la couronne de

d'écrire⁷⁹ » qui en disent aussi long que les thèmes abordés pour décrire une vie de comte dans la maison princière entre 1794 et 1830. Il y relate les étés à Teplitz, les hivers à Vienne et les courts séjours à Prague. Les recherches se sont poursuivies dans ces capitales où la famille se dote de résidences aux XVII^e et XVIII^e siècle. L'enjeu fut alors de parvenir à retracer les formes de la présence familiale aux différentes échelles de la monarchie, entre le renforcement des institutions viennoises et l' « éveil des nationalités » en Europe centrale.

Les archives de Prague et Vienne

Un seigneur de Bohême se devait de posséder un pied-à-terre dans la capitale où siégeait la Diète, même-ci celle-ci avait vu ses prérogatives réduites au cours de la construction de l'État héréditaire des Habsbourg⁸⁰. L'hôtel Clary-Aldringen de Prague acquis entre 1680 et 1682 est aujourd'hui un des bâtiments du Parlement de République Tchèque. Son accès est difficile, et aucune archive n'y est conservée à notre connaissance. L'enquête dans les archives nationales s'est avérée plus fructueuse pour l'histoire de cet hôtel, et surtout pour mesurer l'importance de Prague pour les seigneurs de Clary-Aldringen. Les registres de la Table du pays (*Landtafel*) conservent la mémoire du patrimoine lentement constitué en Bohême. Si la vie de cour se déroulait à Vienne, Prague restait un repère identitaire pour l'aristocratie foncière, dans une Bohême où « le mot même de seigneur n'a pas la même signification [qu'en France], puisqu'il désigne ici, non pas d'abord le propriétaire d'une seigneurie, mais un membre de la catégorie supérieure de la noblesse, celle des *Pani* ou *Herren*, par opposition aux chevaliers, *Rytíři* ou *Ritter*⁸¹ ». La tension fondatrice entre la cour et la seigneurie est au cœur de l'historiographie du début de l'époque moderne⁸². Elle rend d'autant plus impérieuse l'étude de l'engagement des Clary-Aldringen dans le développement des institutions culturelles du Royaume, en le comparant à celui d'autres nobles comme les Chotek ou les Sternberg. Rita Krueger a mis en évidence le rôle joué par le comte Sternberg dans

Bohême au tournant des XVIII^e et XIX^e siècle] »), dans J. Lorman, D. Tinková (éd.), *Post tenebras spero lucem. Duchovní tvář českého a moravského osvícenství*, Prague, Casablanca, 2009, p. 236-248. M. Lenderová, *A ptáš se, knížko má... ženské deníky 19. Století* [Et tu demande mon petit livre... journaux féminins au XIX^e siècle], Prague, Triton, 2008.

⁷⁹ Nathalie Ferrand, « Transparences accrues », *Dix-Huitième Siècle*, 2014/46, *Des recherches dix-huitiémistes aujourd'hui*, p. 151.

⁸⁰ Une question très débattue dans la problématique de « l'absolutisme des Habsbourg » : Petr Mat'a « Landstände und Landtage in den böhmischen und österreichischen Ländern (1620-1740). Von der Niedergangsgeschichte zur Interaktionsanalyse » dans P. Mat'a, T. Winkelbauer (dir.), *Die Habsburgermonarchie, op. cit.*, p. 345-400.

⁸¹ O. Chaline, Une très grande fortune..., dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 272.

⁸² Avec les travaux de Petr Mat'a ou Thomas Winkelbauer précédemment cités, voir les perspectives de Katrin Keller, « Der Hof als Zentrum adliger Existenz ? Der Dresdner Hof und der sächsische Adel im 17. und 18. Jahrhundert » dans R. G. Asch (dir.), *Der Europäische Adel, op. cit.*, p. 207-233 ; M.-L. Legay, R. Baurly (dir.), *L'invention de la décentralisation, op. cit.* ; É. Hassler, *La cour de Vienne (1680-1740), op. cit.*, p. 17.

l'émergence d'un nouveau regard sur le passé de la Bohême, avec d'importantes conséquences sur la légitimité de la noblesse liée à la dynastie des Habsbourg⁸³. Cette question traverse tout le XIX^e siècle, et s'ajoute aux antagonismes croissants entre tchèques et allemands dans les zones frontalières de la partie germanophone de la Bohême où se trouve Teplitz⁸⁴.

L'étude de la présence aristocratique à Vienne comporte des difficultés matérielles similaires à celles rencontrées à Prague. L'hôtel acquis en 1760 dans la Herrengasse [rue des seigneurs] proche de la *Hofburg* accueille maintenant le musée des globes de la bibliothèque nationale autrichienne⁸⁵. Les archives de l'*Österreichische Nationalbibliothek* contiennent les almanachs de la cour (schématismes) qui livrent une image de l'engagement des différents membres de la famille à la cour des Habsbourg⁸⁶. On y trouve également les multiples gazettes, dont les méthodes d'exploitation historique bénéficient d'un important travail de numérisation facilitant les recherches précises à l'aide de l'outil informatique. Les archives nationales autrichiennes complètent l'approche de l'insertion politique et sociale d'une famille qui n'est pas agrégée aux États de Basse-Autriche. Les archives de la cour conservent plusieurs actes familiaux et les dossiers sur les charges de grand maître de la chasse en Bohême puis à Vienne que les chefs de la famille Clary-Aldringen occupent au XVIII^e siècle, tandis que les branches secondes s'orientent vers les administrations comme celle du Banat étudié par Benjamin Landais⁸⁷. Parmi ces dossiers, il faut noter ceux liés à l'office de directeur général des bâtiments de la cour attribué à Jean de Clary-Aldringen entre 1808 et 1825. Cette fonction semble récompenser son activité de bâtisseur et de gestionnaire dans la ville d'eau de Bohême, créant un lien spécifique entre les différentes échelles de la vie aristocratique en Europe centrale au début du XIX^e siècle. Ces archives enrichissent considérablement la lecture des correspondances du prince et des journaux de son fils.

⁸³ Rita Krueger, *Czech, German and Noble, op. cit.*

⁸⁴ Jean-Paul Bled, *les fondements du conservatisme autrichien (1859-1873)*, Paris, PUS, 1988, p. 389-482. Ces enjeux sont très présents chez les historiens du début du XX^e siècle comme Hugo Hantsch (Teplitz, 1895-1972), qui ont à penser l'histoire moderne des Habsbourg et posent la question des nationalités dans l'ancien empire austro-hongrois : Johannes Holeschowski, *Hugo Hantsch, eine biografische Studie*, thèse à l'Université de Vienne, 2012 ; Jacques Droz (éd.), *Les historiens des pays successeurs sur l'Autriche-Hongrie, Austriaca*, 1984/18.

⁸⁵ Outre l'intérêt de la visite, il ne reste que peu d'archives sur cet hôtel, dont la connaissance bénéficie des monographies par les historiens de l'art : Hellmut Lorenz, Wilhelm G. Rizzi, « Zur Planungs- und Baugeschichte des Palais Mollard-Clary in Wien », *Wiener Jahrbuch für Kunstgeschichte* 1985/38, p. 239-246.

⁸⁶ Ce type de source est au fondement du travail d'Éric Hassler dans *La cour de Vienne, op. cit.*

⁸⁷ B. Landais, *Nations, Privilège et ethnicité à l'époque des Lumières. L'intégration de la société banataise dans la monarchie habsbourgeoise au XVIII^e siècle*, Thèse soutenue à l'Université de Strasbourg en 2013.

Le parcours de cette maison princière offre donc bien des pistes pour explorer la période charnière que Reinhardt Koselleck définit comme le *Sattelzeit* (1750-1870)⁸⁸. Cette thèse d'histoire sociale et culturelle s'inscrit entre le temps des réformes de Joseph II et celui des révolutions nationales et populaires qui mettent fin au régime seigneurial en 1848. L'engagement du quatrième prince, Edmund de Clary-Aldringen (1813-1894), est une expérience de la recomposition du « pacte seigneurial⁸⁹ » et de la présence aristocratique dans le contexte de cristallisation des identités nationales particulièrement vif dans cette région plus tard identifiée comme les « Sudètes ». La révolution ferroviaire des années 1850 est un nouveau tournant dans l'histoire de la ville d'eau et de la maison princière. L'objectif de cette réflexion est de caractériser la refondation de l'identité aristocratique en Europe centrale au cours de la période 1788-1848 et d'en analyser les différents aspects.

Les générations nées dans les années 1770 et 1810 furent saisies par un puissant sentiment d'entre-deux qu'il faut tenter de comprendre⁹⁰. Le comte de Clary-Aldringen et ses proches perçurent-ils un « épilogue de l'Ancien Régime⁹¹ » dans la disparition du Saint-Empire en 1806 et l'occupation de Vienne par les troupes françaises en 1809 ? Quel sens prit pour eux l'effondrement du régime napoléonien après que la bataille de Leipzig eut ruiné vingt ans d'efforts pour embellir les domaines de Teplitz ? Par quels moyens ces hommes et ces femmes de la maison Clary-Aldringen parvinrent-ils à s'inscrire en grand nobles dans l'Europe du congrès de Vienne ? Ces questions sont au fondement de cette thèse. La manière de vivre sa noblesse dans cette maison princière de l'Europe centrale au tournant du XIX^e siècle est la problématique qui a guidé le dépouillement des fonds d'archives en République Tchèque et en Autriche.

Trois parties permettent d'appréhender les enjeux sociaux et politiques de la réinvention culturelle d'une maison princière dans l'Europe des Habsbourg au temps des révolutions de 1789 à 1848. Les trois premiers chapitres portent sur le soin des héritages dans la constitution et le fonctionnement de cette maison noble de la monarchie des Habsbourg à la fin de l'époque moderne. Il s'agit d'abord d'étudier l'implantation de cette famille à Teplitz sur laquelle repose son affirmation à la cour de Vienne dans la seconde moitié du XVIII^e

⁸⁸ Reinhardt Koselleck, « Einleitung », dans O. Bruner, W. Conze, R. Koselleck, *Geschichtliche Grundbegriffe*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1972, t. 1, p. XV. Il souligne que « depuis le milieu du XVIII^e siècle s'est produit un changement des *topoi* classiques, des termes anciens ont gagné de nouvelles significations ».

⁸⁹ B. Goujon, « Le grand domaine aristocratique dans le monde rural en France et en Belgique au XIX^e siècle », *Ruralia*, 2004/14, p. 45-74.

⁹⁰ Zdeněk Hojda, Roman Prahel (éds.), *Mezi časy... kultura a umění v českých zemích kolem roku 1800* [Entre les temps. La culture et les arts dans les pays de la couronne de Bohême autour de 1800], Prague, KLP, 2000 ; Anouchka Vasak (dir.), *Entre deux eaux. Les secondes Lumières et leurs ambiguïtés (1789-1815)*, Paris, Le Manuscrit, 2012.

⁹¹ J.-C. Caron, J.-P. Luis dans *Rien appris, rien oublié ?*, *op. cit.*, p. 16.

siècle (chapitre 1). La question de la perpétuation du lignage princier est ensuite examinée, car elle est au cœur de cette conscience qu'« on doit quelque chose au nom qu'on porte, au titre dont on est revêtu⁹² » qui anime les grandes familles (chapitre 2). La notion de transmission implique enfin de se pencher sur l'éducation aristocratique dont les canons sont réévalués à l'aune des transformations politiques du tournant du siècle (chapitre 3).

La deuxième partie poursuit cette réflexion en étudiant l'inscription de la maison princière dans les équilibres de l'Europe centrale au temps des Révolutions. Les mobilités apparaissent alors comme un élément fondamental de l'appartenance à l'aristocratie foncière de Bohême présente à la cour de Vienne (chapitre 4). L'essor des circulations thermales à Teplitz interfère avec « itinérance résidentielle codifiée en fonction des saisons⁹³ » qui distingue la noblesse et recompose les logiques domaniales et seigneuriales à Teplitz (chapitre 5). La venue des émigrés et des soldats convalescents donne un caractère particulier à la manière dont les seigneurs de Teplitz doivent s'adapter aux réformes et aux guerres qui bouleversent l'espace du Saint-Empire Romain Germanique à la fin du XVIII^e siècle (chapitre 6).

La troisième partie aborde la refondation de la culture aristocratique, grâce à laquelle les Clary-Aldringen donnent à la période des révolutions et des restaurations son caractère propre. Cette refondation passe d'abord par la reprise des voyages dans « l'Europe des Habsbourg », alors que les guerres nationales ont profondément altéré la conception du cosmopolitisme après la mort du prince de Ligne en 1814 (chapitre 7). Les arts sont l'autre moyen de manifester la persistance d'une voix aristocratique entre le temps des révolutions et des restaurations. Il s'agit alors d'approfondir l'importance du rapport à la musique et au théâtre dans la maison Clary-Aldringen entre 1788 et 1830 (chapitre 8). La plume et les pinceaux viennent enfin renforcer l'identité familiale et aristocratique dans la construction des sociétés européennes au XIX^e siècle (chapitre 9).

⁹² SOAL-Děčín, c. 189, Fédor Golovkine (1766-1823) à Ch.-J. de Clary-Aldringen, Moscou, 8/20 juillet 1807.

⁹³ B. Goujon, « Un lignage aristocratique d'envergure internationale dans l'Europe du XIX^e siècle. La Maison d'Arenberg », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 2010/88-2, p. 502.

Première partie

Des comtes aux princes : l'entrée dans le monde et le soin des héritages dans une maison noble de la monarchie des Habsbourg à la fin de l'époque moderne

Chapitre I

De la nouvelle noblesse à l'aristocratie. La formation d'une maison princière en Europe centrale entre 1627 et 1767

...den Aldringer kann ich nicht entrathen schicke aber den Gallas. [Je ne peux me passer d'Aldringen, mais j'envoie Gallas].

[Albrecht von Wallenstein au comte de Collalto, 27 avril 1629]¹.

Au cours de la guerre de Trente Ans, le service de l'empereur Ferdinand II permet à Johann Aldringen (1588-1634) de se distinguer auprès des généraux de son époque comme Albrecht von Wallenstein (1583-1634). Il réalise une carrière militaire qui conduit à son anoblissement au rang des comtes d'Empire en 1632. Après avoir mené des opérations contre les Saxons et les Suédois en Bohême, c'est dans ce royaume qu'il obtient des terres. À l'instar d'autres familles nobles comme les Gallas ou les Clary, le nouveau noble bénéficie de la réorganisation du royaume après la défenestration de Prague en 1619 et la défaite des ordres rebelles à la bataille de la Montagne Blanche en 1620². L'objectif de ce chapitre est de retracer la manière dont deux de ces familles, les Clary et les Aldringen, fondent une maison noble dans la monarchie des Habsbourg au cours des XVII^e-XVIII^e siècles. La perspective n'est pas celle d'une histoire familiale telle que le XIX^e siècle a pu en produire, mais la mise au jour des héritages fondateurs qui caractérisent la présence des Clary-Aldringen en Europe centrale à la fin du XVIII^e siècle.

Les archives de Děčín ont permis de retrouver un ensemble de documents sur lesquels repose la mémoire familiale, dont Václav Bůžek souligne qu'il s'agit d'« un élément constitutif de l'identité nobiliaire pendant toute l'époque moderne³ ». Cette mémoire s'enrichit au fur et à mesure que la maison se constitue entre la Bohême du Nord, Prague et Vienne. Ce processus ne va pas de soi. Le parcours des Clary et Aldringen est heurté, contingent : il invite à déconstruire l'idée d'ascension nobiliaire en se penchant sur l'accumulation des marqueurs de la distinction dans les différentes échelles de la monarchie.

¹ Cité dans Peter von Chlumecky, *Die Regesten*, Brünn, Nitsch & Grosse, 1856, p. 117.

² La notion de « nouvelle noblesse » s'est imposée pour désigner les familles possédantes qui composent l'élite terrienne de la Bohême après 1620, par rapport à celle de « noblesse étrangère » très connotée depuis son usage par les mouvements nationaux du XIX^e siècle : Petr Mat'á, *Svět české aristokracie (1500-1700)* [le monde de l'aristocratie de Bohême], Prague, Lidové Noviny, 2004, p. 11-17 ; Marie-Elisabeth Ducreux, « Histoire et identité : autour du cas tchèque », dans Natalia Aleksium *et alii*, *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, Paris, PUF, Nouvelle Clio, 2004, p. 827-843 ; Claire Madl, « *Tous les goûts à la fois* ». *Les engagements d'un aristocrate éclairé de Bohême*, Genève, Droz, 2013, p. 14.

³ Václav Bůžek, « Les changements dans la noblesse du royaume de Bohême à l'époque moderne », dans Olivier Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, une famille dans l'histoire de l'Europe (XVI^e-XXI^e siècles)*, Panazol, Lavauzelle, 2012, p. 42. Voir aussi V. Bůžek, P. Král (dir.), *Paměť urozenosti* [La noblesse et la mémoire], Praha, LN, 2007.

Ce chapitre débute par l'étude de la construction d'une présence patrimoniale et d'une autorité politique dans des seigneuries anciennes à la frontière de la Saxe luthérienne. La renommée des « eaux miraculeuses » de Teplitz en fait un espace singulier qui ajoute une dimension particulière à la formation de ce « toponyme » en Bohême⁴. L'analyse porte ensuite sur l'insertion de la famille dans la catégorie supérieure de la noblesse de Bohême (l'ordre des seigneurs ou *Herrenstand*) à Prague et ses rapports avec le pouvoir monarchique des Habsbourg à Vienne⁵. La troisième partie étudie l'affirmation des Clary-Aldringen dans cette capitale, un aspect clé de son intégration dans le monde de l'aristocratie en Europe centrale avant qu'elle devienne princière en 1767⁶.

Cette aristocratie se compose des « grands » qui concentrent les pouvoirs politiques et le prestige au travers d'un mode de vie spécifique dans les palais de Vienne. Le groupe complexe et composite des « *Wiener Hofadel* » [noblesse de cour réunie à Vienne] sera surtout appréhendé en tant qu'élite sociale et culturelle sélective⁷. Les Clary et les Aldringen ne peuvent être assimilés d'emblée aux grandes familles « bien nées » qui monopolisent les plus hautes charges à la cour de Vienne à l'instar des Liechtenstein ou des Dietrichstein aux XVII^e-XVIII^e siècle. Comme ces familles particulièrement étudiées par l'historiographie, cette maison noble se trouve confrontée au défi de l'ubiquité aristocratique⁸. Son parcours s'étudie dans cette tension permanente entre la recherche d'une visibilité sociale dans les capitales et l'ancrage terrien en Bohême qui caractérise la noblesse de cour en Europe centrale⁹.

⁴ Un arbre généalogique simplifié est fourni en annexe 1, p. 112. Voir aussi la carte annexe 3a, p. 114.

⁵ Sur l'ordre seigneurial en Bohême : Olivier Chaline, « Une très grande fortune d'Europe centrale (XVII^e-XX^e siècle), dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 41, 272.

⁶ Petr Mat' a, Thomas Winkelbauer (dir.), *Die Habsburgermonarchie 1620 bis 1740. Leistungen und Grenzen des Absolutismusparadigmas*, Stuttgart, Franz Steiner, 2006, p. 27. Sur les recherches actuelles: Thomas Winkelbauer, « Neuere österreichische Forschungen zur Geschichte der böhmischen Länder in der Frühen Neuzeit », dans D. Schriffl, N. Perzi (dir.), *Schlaglichter auf die Geschichte der böhmischen Länder vom 16. Bis 20. Jahrhundert*, Berlin, Lit, 2011, p. 25-36 et V. Bůžek, « Frühneuzeitliche Adelsgeschichte in der tschechischen Geschichtsschreibung », dans V. Bůžek, V. Trugenberg (dir.), *Adel in Südwestdeutschland und Böhmen (1450-1850)*, Stuttgart, Kohlhammer, 2013, p. 261-288.

⁷ Expression employée par Ivo Cerman, *Habsburgischer Adel und Aufklärung. Bildungsverhalten des Wiener Hofadels im 18. Jahrhundert*, Stuttgart, Steiner, 2010. Sur la définition de ce terme: Nadir Weber, « Die Republik des Adels. Zum Begriff der Aristokratie in der politischen Sprache der Frühen Neuzeit », *Zeitschrift für Historische Forschung*, 2011/38-2, p. 217-258 et l'article éclairant de Frédérique Leferme-Falguières, « La noblesse de cour aux XVII^e et XVIII^e siècles. De la définition à l'autoreprésentation d'une élite », *Hypothèses* 2001/1-4, p. 87-98.

⁸ Voir par exemple Marek Vařeka, Aleš Zářický (éd.), *Das Fürstenhaus Liechtenstein in der Geschichte der Länder der Böhmisches Krone*, Ostrava, Vaduz, 2013. Ce concept est abordé par Roger Baur, « L'ubiquité nobiliaire aux XVII^e et XVIII^e siècles », dans Josette Pontet et alii (éd.), *La noblesse de la fin du XVI^e siècle au début du XX^e siècle, un modèle social ?*, Anglet, Atlantica, 2002/1, p. 90-113. Il est développé en Europe centrale par Éric Hassler, *La cour de Vienne (1680-1740). Service de l'empereur et stratégies spatiales des élites nobiliaires dans la monarchie des Habsbourg*, Strasbourg, PUS, 2013, p. 117-194.

⁹ Petr Mat' a, « Der Adel aus den böhmischen Ländern am Kaiserhof 1620-1740. Versuch, eine falsche Frage richtig zu lösen », dans V. Bůžek, P. Král, *Šlechta v habsburké monarchii a císařský dvůr (1526-1740)* [La

I. Forger la mémoire : une nouvelle noblesse en Bohême au cours du XVII^e siècle

A. De l'Europe à Teplitz : Johann Aldringen et la Bohême (1588-1634)

L'entrée dans l'histoire d'un « condottiere sans racine »

Johann Aldringen fait partie de ces acteurs de la guerre de Trente Ans qui ont fait l'objet de multiples biographies au cours du XIX^e siècle¹⁰. Les différentes notices s'accordent sur une origine roturière à Luxembourg, un territoire alors placé sous la souveraineté des Habsbourg¹¹. Le service des familles de gentilshommes comme les comtes milanais Madrucci à Milan le conduisent à étudier en France et en Italie, et lui fournissent les moyens de rejoindre la carrière des armes qu'il débute dans les années 1600 : c'est d'abord comme un secrétaire soldat que le « *polyglotten Luxenburger* » se fait connaître¹².

Un certificat de bravoure en français faisant office de passeport pour circuler en Europe atteste de son service sous les ordres de « Baudentz de Coret, Lieutenant Colonel au régiment de Barbanson, et Capitaine d'une Compagnie allemande au service de Sa Majesté le Roÿ d'Espagne, l'archiduc Serenissime Albert d'Autriche » à Dunkerque en 1609¹³. Plusieurs attestations confirment le service de l'archiduc Maximilien dans les années 1610, puis l'obtention du grade de capitaine en 1618¹⁴. Suivent deux nominations par Íñigo Vélez de Guevara (1566-1644), émissaire espagnol pour la signature du traité éponyme de 1617 : une en 1620 pour l'entretien d'un régiment espagnol, l'autre en 1621 à la tête d'une compagnie

noblesse dans la monarchie des Habsbourg et à la cour impériale], České Budějovice, Opera historica 10, 2003, p. 191-233. V. Bůžek *et alii*, *Der Adel in den böhmischen Ländern 1526-1740. Stand und Tendenzen der Forschung*, Vienne, ÖAW, 2002/137, p. 55-98.

¹⁰ Les travaux de référence sont Ernst Brohm, « Johann von Aldringen », dans G. Droysen, *Hallesche Abhandlungen zur neueren Geschichte*, vol. XVII, Halle, Max Niemeyer, 1882 et Hermann Hallwich, « Aldringen letzter Ritt. » dans *Mitteilungen des Vereines für Geschichte der Deutschen in Böhmen*, Prague, édition de la société, vol. 45, 1907, p. 21-38. H. Hallwich est l'historien de Teplitz, engagé par le prince Edmond pour mener une enquête généalogique dans la seconde moitié du XIX^e siècle : SOAL-Děčín, c. 1-8, 42 matériel documentaire sur Johann Aldringen. Sur la place de ces biographies dans l'histoire nobiliaire : C. Madl, « *Tous les goûts à la fois* ». *Op cit*, p. 13, 31.

¹¹ Auguste Neÿen, *Biographie Luxembourgeoise, Histoire des hommes distingués originaires de ce pays*, Luxembourg, P. Bruck, 1860, p. 8 : « les uns [...] le disent d'une naissance fort obscure ; d'autres au contraire le font sortir d'une famille un peu moyennée où il aurait pu faire quelques études ». Les informations sont reprises d'une notice à l'autre, par exemple dans la *Biographie nationale de Belgique*, 1866, p. 203-204, ce qui invite à la prudence. SOAL-Děčín, c. 42 : une chronologie du prince Edmond Clary le désigne comme « Bürger/Bourgeois » à Luxembourg.

¹² E. Brohm, « Johann von Aldringen », dans G. Droysen, *Hallesche, op. cit.*, p. 2 ; Neÿen, *op. cit.*, p. 8. Heinrich Bücheler, *Von Pappenheim zu Piccolomini*, Sigmaringen, Thorbecke, 1994, p. 52 : expression de Golo Mann dont André Reszler souligne cependant le « regard fasciné » (*Le génie de l'Autriche-Hongrie*, Genève, Georg, 2001, p. 79).

¹³ SOAL-Děčín, c. 42, « Dunquerque », dernier juillet 1609.

¹⁴ *Idem*, c. 42, acte de nomination au grade de « *Hauptmann* », Reyff (Riva), 30 mars 1618.

allemande¹⁵. Johann Aldringen est donc placé au cœur du rapprochement des branches espagnoles et autrichiennes de la maison de Habsbourg : comme Jean-Louis Ratuit de Souches ou Baltasar Marradas, il fait partie des nombreux hommes qui cherchent fortune et bâtissent leurs carrières dans les armées impériales à l'heure des affrontements religieux en Europe¹⁶.

À la différence de ces hommes ou encore d'un Longeval de Buquoy, Johann Aldringen n'est pas noble : c'est en adoptant les codes et les critères fondamentaux du service nobiliaire dans l'Europe des princes qu'il se distingue sous les ordres du comte wallon Jean de Tilly (1559-1632) et Albrecht von Wallenstein (1583-1634) dans les années 1620¹⁷. Ernst Brohm le retrouve propriétaire d'un régiment d'infanterie dans la vallée du Rhin en 1622, pour une carrière qui le mène sur les différents théâtres de la guerre de Trente Ans ainsi qu'en attestent les documents logistiques (recrutement, organisation et fourniture des régiments), stratégiques (lettres aux autres commandants, négociations avec les places européennes comme Wimpfen en 1626) et impériaux (nominations et récompenses) au cours des différentes phases de la guerre de Trente Ans jusqu'en 1634¹⁸. C'est donc un homme nouveau qui entre en relation avec les chefs de guerre des armées impériales Matthias Gallas (1588-1647)¹⁹, Rudolph Colloredo (1585-1657)²⁰ ou Octavio Piccolomini (1599-1656)²¹. Johann Aldringen sert ensuite d'émissaire (*Gewandter Diplomat*) entre Wallenstein et l'empereur

¹⁵ *Idem*, c. 42, Vienne, 29 décembre 1620, 14 février 1621.

¹⁶ Petr Klapka, *Jean-Louis Ratuit de Souches (1608-1682). De La Rochelle au service des Habsbourg. Contribution à l'étude des migrations nobiliaires francophones dans les pays de la couronne de Bohême aux XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, H. Champion, 2015 ; Étienne Bourdeu, « Entre deux empires. Circulation, stratégies et difficultés d'un Valenciennais dans le Saint-Empire au début du XVII^e siècle », *Diasporas*, 2015/25, p. 59-72 ; Georg Schmidt, *Der Dreissigjährige Krieg*, Munich, C. H. Beck, 2010.

¹⁷ Jeremy Black, *A Military Revolution? Military Change and European Society, 1550-1800*, Londres, Macmillan, 1991, p. 20-34 ; Thomas M. Barker, *Army, Aristocracy, Monarchy: Essays on War, Society, and Government in Austria, 1648-1780*, New York, Columbia University, 1982 ; Olivier Chaline, « Les Buquoy, d'Artois en Bohême », *Revue des Études Slaves*, 2007/4, *Les noblesses dans l'empire des Habsbourg*, p. 431-450.

¹⁸ *Id.*, c. 43-44 : campagnes contre les Danois, les Suédois et les Saxons en Europe du Nord et en Europe centrale, campagnes italiennes, 1625-1634.

¹⁹ Issu d'une riche famille du Trentin, il est proche d'Aldrigen. Il participe à la prise de Mantoue en 1630, arrive à temps à Breitenfeld puis se bat contre les Suédois en Bohême puis en Bavière contre Bernard de Saxe-Weimar en 1634. Il bâtit une véritable fortune en Bohême dans un parcours tout à fait comparable à celui de J. Aldringen. Hermann Hallwich, « Gallas, Matthias Graf von », dans *Allgemeine Deutsche Biographie*, Leipzig, Duncker/Humblot, 1878, p. 320-321. Robert Rebitsch, *Matthias Gallas (1588-1647). Generalleutnant des Kaisers zur Zeit des Dreißigjährigen Krieges. Eine militärische Biographie*, Münster, Aschendorff Verlag, 2006.

²⁰ Aristocrate italien d'ancienne extraction, *Generalfeldwachtmeister* en 1632. Fritz Redlich, *The German military and his work force*, Wiesbaden, Steiner Verlag, 1964, vol. I., p. 160.

²¹ D'ancienne noblesse italienne, il sert dans l'armée espagnole et prend part à la bataille de la Montagne Blanche sous le commandement Buquoy et aux événements de la guerre de succession de Mantoue. T. Barker, *Army, op. cit.*, p. 61-111 ; Richard Brzezinski, *Lützen 1632*, Oxford, Osprey, 2001, p. 58 ; Magdalena Rajlichová, *Ottavio I. Piccolomini a jeho vztahy k Itálii v letech 1650 – 1656*. [Ottavio Piccolomini et ses relations avec l'Italie dans les années 1650-1656], Université de Pardubice, *Bakalářská práce*, 2011.

Ferdinand II en 1628²². Les lettres polyglottes conservées permettent d'étudier une présence militaire placée sous le signe des alliances et des fidélités, comme lors du siège de Mantoue qui lui vaut le surnom de « *Maledetto* » en 1630 ou lors de l'appel à l'aide de Tilly devant Magdebourg en 1631²³. Une amitié naît avec Gallas. Après avoir été son compagnon d'arme, celui-ci devient son beau-frère : en 1629/1630, les deux hommes épousent les comtesses Livie et Isabelle d'Arco, issues d'une famille du Tyrol d'où est originaire Matthias Gallas en 1629/1630, illustrant une manifestation caractéristique de la création d'une élite socio-militaire très mobile à l'échelle du Saint-Empire²⁴.

Cette amitié le porte vers le Tyrol, et la conduite des opérations vers l'Europe du Nord : son lien avec la Bohême est celui de l'entrepreneur de guerre dont il acquiert la réputation²⁵. Comme pour ses émules, Johann Aldringen y trouve un espace à investir au moment où le souverain prend l'ascendant sur les Ordres par la Constitution rénovée en 1627. Depuis la défaite des nobles protestants en 1620, les vagues de confiscations de leurs terres permettent le développement de liens militaro-fonciers dont profitent les chefs de guerre²⁶. Johann Aldringen ne fait pas exception, et son optique n'est pas exactement celle d'une installation. Entre les campagnes contre les Danois et les Saxons en Bohême en 1629 et son départ pour l'Italie, il organise la mise à contribution de la région de Leitmeritz en Bohême du

²² E. Brohm, « Johann von Aldringen », dans G. Droysen, *Hallesche, op. cit.*, p. 6, occupation du duché de Mecklenbourg. Les lettres de Děčín évoquent une présence sur le terrain (c. 43, lettres à Melchoir Köhler, recrutement et fournitures entre Hambourg et Magdebourg, avril-juillet 1628). Pekka Suvanto, *Wallenstein und seine Anhänger am Wiener Hof zur Zeit des zweiten Generalats 1631-1634*, Helsinki, Studia Historica 5, 1693, p. 265-269, 361.

²³ SOAL-Děčín, c. 43: lettres en français du duc Charles de Nevers, Mantoue, 15 mai 1630, du comte de Tilly, de Westerhausen proche de Magdebourg, 12 mai 1631. Le pillage de Mantoue lors de la guerre de Succession (1628-1631) et le surnom d'Aldringen marquent la mémoire contemporaine : Alfons Clary-Aldringen (1887-1978), *Geschichten eines alten Österreichers*, Francfort, Ullstein, 1977, p. 7 « Pendant que nous visitons le palais [ducal], notre guide, [...] répétait constamment le nom de « maledetto Aldringen », montrant à chaque fois le poing de colère à un homme mort depuis 300 ans. Ce fut la même scène au Musée municipal ». David Parrott, « The Mantuan Succession and the Thirty Years' War » dans Klaus Bussmann, Heinz Schilling (éd.), *1648. War and Peace in Europe*, Munich, Bruckmann, 1998, p.153-160.

²⁴ SOAL-Děčín, c. 42, contrat de mariage en italien avec la comtesse Livie d'Arco, fille de Sigismund d'Arco, en février 1630 [une note d'archive mentionne janvier 1629]. Leur amitié aurait débuté avec le service d'Aldringen comme capitaine à Riva en 1618, et aurait peut être servi la carrière de ce dernier : R. Rebitsch, *Matthias Gallas, op. cit.*, p. 34, 376 ; F. Redlich, *The German, op. cit.*, p. 303. Jörg-Peter Findeisen, *Der Dreissigjährigen Krieges: eine Epoche in Lebensbildern*, Brunswick, Archiv Verlag, 1998, p. 304-306. H. Hallwisch, *Gestalten aus Wallenstein Lager*, vol. 2 : *Johann Aldringen, ein Bruchstück aus seinem Leben*, Leipzig, Ducker et Humblot, 1885.

²⁵ Caractère trempé souligné par E. Brohm, « Johann von Aldringen », dans G. Droysen, *Hallesche, op. cit.*, p. 4, avec des rappels à l'ordre de Questenberg où une discipline de fer (A. Neÿen, *Biographie, op. cit.*, p. 10) caractéristique de la guerre mercenaire : Philippe Contamine (dir.), *Guerre et concurrence entre les États européens du XIV^e au XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1998, p. 27.

²⁶ V. Bůžek, Les changements, dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 42 ; Tomáš Knoz, *Pobělohorské konfiskace. Moravský průběh, středoevropské souvislosti, obecné aspekty* [Les confiscations après la Montagne blanche. Déroulement morave, contexte européen, aspects généraux], Brno, Matices moravská, 2006 ; Olivier Chaline, « Les seigneurs conquérants : confiscations et redistribution foncière en Bohême au temps de la guerre de Trente Ans », dans C. Le Mao, C. Marache, *Les élites et la terre du XVI^e siècle aux années 1930*, Paris, Armand Colin, 2010, p. 13-24.

Nord : 34 localités envoient de l'argent, et peut être des recrues, en Italie. Teplitz, Bensen, Binsdorf et tous les futurs domaines des Clary-Aldringen y sont mentionnés, mais aussi Dux, Tetschen (Děčín) aux comtes Thun²⁷.

S'il ne dispose pas des attaches bohêmes d'un Wallenstein, Johann Aldringen y trouve une opportunité pour « enraciner » les titres qu'il reçoit : après un coup d'éclat sur le pont de Dessau en 1626, il obtient le titre de chevalier d'empire (*Reichsfreiherr*) en 1627, suivi de sa nomination comme « *Obristen Feldzeugmeister* » (grand-maître de l'artillerie)²⁸. Il est fait comte d'Empire avec le prédicat « *Hoch und Wohlgebohren* » après Mantoue et Magdebourg le 10 mars 1632, la même année que Matthias Gallas²⁹. Le titre de Johann von Aldringen est d'abord appuyé sur le service impérial et secondairement sur la terre. Le comte est un homme d'Empire et ne passe que progressivement du statut de chef de guerre à celui d'élite territoriale. Son parcours individuel rejoint alors l'entreprise de reconquête politique de la Bohême, en partie au profit d'une nouvelle élite dont les origines étrangères nourrissent l'image « d'une horde de condottieres qui fondent comme des vautours sur la Bohême après la bataille de la Montagne Blanche³⁰ ».

Ce secrétaire devenu commandant de la guerre de Trente Ans correspond à l'image de « *rootless condottierri* » employée par David Worthington. Il se différencie des généraux catholiques d'origine italienne ou ayant servi en Italie comme Gallas ou Piccolomini³¹. Contrairement à eux, son origine obscure empêche de parler d'une migration ou d'un « exil » nobiliaire comme dans le cas de Rautit de Souches: il ne dispose pas de l'« enracinement artésien » des Longeval de Buquoy « famille de noblesse féodale » étudiée par Olivier

²⁷ SOAL-Děčín, c. 43,44, *Militaria* : comptes et dépenses de la guerre italienne (1629-1631) : « *Schleinige abführ für die alte Commandirte Nach Italien, geführte Mannschaft mit denen Landes Recrouten* », 5210 fl. levés.

²⁸ Le diplôme n'est pas mentionné par Ernst Brohm, qui retrace le détail des opérations militaires et les rapports entre généraux. Référencé dans le catalogue des archives, il n'a pas été retrouvé, mais la chronique établie par Edmund Clary (SOAL-Děčín, c. 42, fol. III) note au 17 décembre 1627 l'obtention du « *Reichfrei. Diplom* », avec armes, en faisant le lien avec Dessau, sur la base des documents référencés par Hallwich (cote 57 et 58). Sur le parcours militaire, notamment les fonctions de major (*Obristwachtmeister*) qu'exerce Aldringen : F. Redlich, *The German military, op. cit.*, p. 223.

²⁹ SOAL-Děčín, c. 42 : diplôme d'élévation au titre de comte d'Empire (*Reichsgrafen*), en considération des services rendus à la maison d'Autriche en temps de guerre et de paix (« *allgemeinesliche dienste, so Er Unns, dem heiligen Reich, auch Unns lobl. Hauss Östereich, zu krieg unnd Friedens Zeitten.* ») ; lettre d'attribution du prédicat, Vienne, 10 mars 1632. Georg Schmidt, « Voraussetzungen oder Legitimation? Kriegsdienst und Adel im Dreißigjährigen Krieg », dans O.-G. Oexle, W.Paravicini (dir.), *Nobilitas. Funktion und Repräsentation des Adels in Alteuropa*, Göttingen, V&R, 1997, p. 431-451; Jiří Brňovják, « *Aus Böheimischer Königlicher Macht und Vollkommenheit. Wandlungen der Adelstitulatur in den böhmischen Standeserhöhungen und bei der Aufnahme in die Stände in der Zeit der Herrschaft der Habsburgerdynastie* », *Bohemia* 2015/55-1, p. 96-137.

³⁰ Voir annexe 2, p. 113. Josef V. Polišínský, *The Thirty Years War*, trad. Robert Evans, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1971, p. 182. David Worthington, *Scots in Habsburg Service (1618-1648)*, Leyde, Brill, 2004, p. 144-145: à propos des généraux Piccolomini, Marradas, Gallas, Aldringen et Collalto.

³¹ Gregory Hanlon, *The twilight of a military tradition. Italian aristocrats and european conflicts, 1560-1800*, Londres/New York, Routledge, 2014 (1998), p. 96 sq.

Chaline³². Puisque Johann Aldringen n'a pas de « racines » ancrées dans la terre et l'histoire, son arrivée en Bohême colore la dialectique déracinement/enracinement nobiliaire proposée par Petr Klapka³³. Son parcours est celui d'un homme qui trouve dans l'Europe des princes un ensemble de ressources et d'opportunités pour construire et affermir une noblesse contemporaine.

De l'équipement des régiments à leur commandement, cet officier développe ses attaches en s'intégrant aux « sous systèmes semi-autonomes de pouvoir » des entrepreneurs de guerre au service de la dynastie catholique³⁴. Entre Vienne et les États-majors de Tilly et Wallenstein, Johann Aldringen devient un acteur incontournable, ce qui lui vaut de voir cette position de chef de guerre entérinée socialement par l'empereur Ferdinand II³⁵. Officier devenant noble et bientôt général fameux, cet acteur trouve dans la maison impériale le moyen de fixer une légitimité³⁶. Il est ainsi placé au cœur du processus de formation de la monarchie composite des Habsbourg. Il fait partie des nouveaux seigneurs de Bohême qui acquièrent des biens dans le contexte des vagues de confiscations et de l'exil des nobles protestants lors de la réorganisation du Royaume par Ferdinand II et Ferdinand III à partir des années 1620-1630. La construction d'une assise foncière et politique est une étape clef pour tenter de convertir une présence militaire en présence seigneuriale, et ancrer dans le sol de Bohême une noblesse définie par le métier des armes. Cet ancrage est nécessaire pour parvenir à combiner « la vertu et l'hérédité » en fondant un lignage noble : le cas de Johann von Aldringen vient illustrer les analyses d'Ellery Schalk et leur discussion par Michel Nassiet³⁷. Avec « l'épée et le sang », il y a la terre : l'acquisition de seigneuries par les acteurs militaires au début du XVII^e siècle est un tournant dans l'histoire des noblesses en Bohême.

³² P. Klapka, *Jean-Louis Ratuit de Souches*, *op. cit.*, p 136 ; O. Chaline, « Les Buquoy... », *op. cit.*, p. 433-436.

³³ P. Klapka, *Jean-Louis Ratuit de Souches*, *op. cit.*, sur la base des travaux de Paul-André Rosental, « Maintien/rupture : un nouveau couple pour l'analyse des migrations. », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1990 (45^e année), n° 6, p. 1403-1431.

³⁴ Thomas Callagy, *The State-Society Struggle: Zaire in Comparative Perspective*, New York, Columbia University Press, 1987; Yann Lagadec : « Les sociétés en guerre au XVII^e siècle », dans Annie Antoine, Cédric Michon (dir.), *Les sociétés au XVII^e siècle (Angleterre, Espagne, France)*, Rennes, PUR, 2006, p. 471-493 ; David Parrott, *The Business of War. Military Enterprise and Military Revolution in Early Modern Europe*, Cambridge, CUP, 2012.

³⁵ H. Bücheler, *Von Pappenheim*, *op. cit.*, p. 52, E. Brohm s'appuie sur la lettre de Wallenstein à Collato, Küstrau 27 Avril 1629, citée dans P. Chlumecky, *Die Regesten*, *op. cit.* p. 117 (« Johann von Aldringen... », *op. cit.*, p. 7)

³⁶ Steffen Leins, « Soziale und räumliche Mobilität im Dreißigjährigen Krieg. Peter Melander von Holzappels Aufstieg vom „Bauernsohn“ zum Reichsgrafen », dans R. Rebitsch *et alii* (dir.), *Migration und Reisen. Mobilität in der Neuzeit*, Innsbruck, IHS 28, 2012, p. 55–69.

³⁷ E. Schalk, *L'épée et le sang. Une histoire du concept de noblesse (vers 1500-vers1600)*, Seyssel, Champ Vallon, 1996 ; M. Nassiet, « Pedigree and Valor. Le problème de la représentation de la noblesse en France au XVI^e siècle », dans J. Pontet *et alii* (éd.), *La noblesse*, *op. cit.*, p. 251-262. Voir aussi M. Figeac, *Les noblesses en France*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 41-42.

La gloire acquise par les armes dans un délai si court n'est pas un phénomène marginal dans le monde des entrepreneurs de guerre dominé par la figure de Wallenstein. S'il ne dispose pas des biens-fonds de ce dernier, Johann von Aldringen parvient à intégrer le système d'échanges militaires qui lui permet de constituer une force opérationnelle³⁸. C'est dans ce cadre que se bâtissent les fortunes de guerre comme celle de Matthias Gallas³⁹. La Bohême représente un espace particulier, car la « reconquête » politique de Ferdinand II s'accompagne de plusieurs vagues de confiscations des biens des nobles protestants et de l'octroi de la « Constitution Rénovée » en 1627 qui confère au roi Habsbourg le droit de faire les nobles en attribuant l'incolat au détriment des Ordres⁴⁰. La phase de remembrement foncier et de reconfiguration politique qui s'ouvre après la bataille de la Montagne Blanche en 1620 permet d'asseoir la domination d'une élite composite faite de seigneurs conquérants comme Wallenstein, de nouveaux venus comme Aldringen et de nombreux petits acquéreurs. L'article d'Olivier Chaline et les travaux récents d'Ivana Austová montrent que les cartes sont rebattues au profit d'une « nouvelle noblesse » catholique qui ne se confond pas tout à fait avec cette « noblesse étrangère » sur laquelle l'historiographie s'est longtemps focalisée⁴¹.

Les travaux de Thomas Knoz en Moravie mettent en lumière les modalités variées des transferts de propriétés, pour des acquisitions plus ou moins durables au cours des trois vagues qui se succèdent jusque dans les années 1630: avec les ventes forcées, les achats réguliers de terres au rabais et les donations impériales, les officiers de l'armée impériale trouvent en Bohême une occasion d'entrer en bien ou de rentrer dans leurs frais suite à des prêts au fisc ou à la levée de régiments⁴². L'officier Aldringen investit le vide laissé par l'exil protestant vers la Saxe dans l'ombre de Wallenstein bâtissant un empire seigneurial mis en

³⁸ S. Leins, « Soziale..., *op. cit.* ; P. Contamine, *Guerre, op. cit.*, p. 61-65 compte 1500 entrepreneurs « levant et entretenant des régiments équipés » ; Steffan Davies, *The Wallenstein Figure in German Literature and Historiography (1790-1920)*, Londres, MHRA, 2009 ; Robert Rebitsch, *Wallenstein. Biographie eines Machtmenschen*, Vienne, Böhlau, 2010 ; Josef Kollmann, Josef Polišenský, *Wallenstein, Feldherr des Dreißigjährigen Krieges*, Cologne/ Vienne/Weimar, Böhlau, 1997.

³⁹ F. Redlich, *The German, op. cit.* ; R. Rebitsch, *Matthias Gallas, op. cit.*, p. 214 sq..

⁴⁰ L'attribution de l'incolat permet de siéger à la Diète, accéder aux offices et disposer de terres dans le royaume. Cette institution est la base de l'existence nobiliaire : P. Klapka, *Jean-Louis Rautuit, op. cit.*, p. 58 ; V. Bůžek, « Les changements..., dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 40 ; J. Brňovják, « Aus Böhmeischer..., *op. cit.*, p. 122 sq.

⁴¹ O. Chaline, « Les seigneurs..., dans C. Le Mao, C. Marache, *Les élites, op. cit.* p. 13-24 ; I. Austová, « Počátky nové šlechty: šlechtické nobiletace 1627-1637 » [Les débuts d'une nouvelle noblesse. Le processus d'anoblissement entre 1627 et 1637], *Středočeský sborník historický*, Prague, Státní oblastní archiv v Praze, 38/2012, p. 3-34. Voir aussi P. Mat'a, *Svět české aristokracie, op. cit.*

⁴² T. Knoz, *Pobělohorské konfiskace, op. cit.* ; O. Chaline, « Les seigneurs..., *op. cit.* p. 16 : Ferdinand II conserve très peu des terres confisquées. Ses remboursements peuvent s'apparenter à des « cadeaux empoisonnés » avec des terres en Bohême déconnectées des patrimoines des prêteurs, comme dans le cas des Buquoy qui s'installent justement en Bohême. O. Chaline, « Les Buquoy..., *op. cit.*, p. 436.

valeur au profit d'une économie militaire en Bohême du Nord. Ne disposant pas des atouts d'un lignage anciennement présent en Bohême, son entrée en bien s'effectue au moment de la Constitution rénovée de 1627, après le passage de la commission de confiscation en 1626. Une première acquisition est la terre confisquée de Tuchorschirtz en Bohême du Nord : le *Hof Decret* signé à Vienne le 5 mai 1627 après passage de la *Confiscations Commission* assure à Johann Aldringen ce bien estimé à 18 000 florins possédé par Adam Kaplier.⁴³ La mention d'un « *Obrister Meister- Zahl und Quartierungs Commissarius* » laisse à penser qu'il s'agit d'une donation impériale en récompense ou en dédommagement : c'est donc bien un lien militaro-foncier qui selon toute vraisemblance renforce la présence du major (*ObristWachtmeister*) à la frontière de la Saxe, peu avant qu'il soit anobli en décembre et devienne colonel et commissaire impérial (« *Röm. Kais. Mayt. HoffkriegsRath, General Commisar und Obristen*⁴⁴ »).

La possession et l'élévation sont deux phénomènes liés mais découplés : il s'agit d'un cas de subversion de l'ordre ancien qui fait de l'incolat une procédure incontournable pour la possession de terres et l'intégration au sein des élites nobiliaires du royaume de Bohême en étant inscrit sur la Table des biens nobles du Pays (*Landtafel*)⁴⁵. Ce droit est saisi par le souverain, pour rétablir un ordre nobiliaire en introduisant une préséance des titres d'Empire qui permet l'intégration d'hommes nouveaux dans un groupe anciennement constitué :

Dans la nouvelle organisation sociale, l'état des seigneurs occupa la deuxième place. Pour y entrer, il n'était plus nécessaire d'avoir l'assentiment de la Diète, mais un privilège du roi suffisait, délivré par la Chancellerie de Bohême. L'Empereur supprima l'exigence des trois générations pour l'accès des nouveaux seigneurs parmi les vieilles familles⁴⁶.

Johann Aldringen est un cas typique de ces hommes qui bénéficient de l'entreprise de construction d'une élite harmonisée à l'échelle de la monarchie composite grâce au système impérial de titulature. La rénovation institutionnelle de 1627 permet de légitimer l'entrée en bien d'un officier sans extraction, au prix d'une régularisation a posteriori d'une acquisition foncière. Cette dernière est obtenue dans le cadre de l'économie de guerre entre la

⁴³ SOAL-Děčín, c. 43. Il s'agit très probablement de la branche de Tuchoritz des Kaplirz de Sulewicz, une des anciennes familles de Bohême, dont plusieurs membres connaissent l'exil et l'émigration.

⁴⁴ SOAL-Děčín, c. 43, correspondance allemande entre Hambourg et Magdebourg 1628 (M. Köhler) ; E. Brohm, « Johann von Aldringen », dans G. Droysen, *Hallesche, op. cit.*, p. 6 ; Pekka Suvanto, *Wallenstein und seine Anhänger am Wiener Hof zur Zeit des zweiten Generalats 1631-1634*, Helsinki, Studia Historica 5, 1693, p. 265-269, 361.

⁴⁵ P. Klapka, *Jean-Louis Ratuit, op. cit.*, p. 136 ; Jiří Brňovják, *Šlechticem z moci úřední* [Du pouvoir de faire les nobles], Ostrava, Ostravská univerzita v Ostravě, prodejna 2015, p. 101 sq.

⁴⁶ V. Bůžek, « Les changements... », *op. cit.*, p. 40 ; Heinrich W. Bergerhausen, « Die « Vernewerte Landesordnung », *Historische Zeitschrift*, 2001/272 : *Böhmen 1627. Ein Grunddokument des habsburgischen Absolutismus*, p. 327-351 ; Robert Bireley, *Ferdinand II, Counter-Reformation Emperor, 1578-1637*, Cambridge, CUP, 2014, p. 164.

Constitution rénovée octroyée par Ferdinand II et le couronnement de son fils à Prague en novembre 1627⁴⁷.

En effet, c'est sans doute le contexte des opérations qui amène à cette possession. Le secrétaire Joseph Daniel Smola met en évidence un autre cas lorsqu'il enquête dans les archives de Teplitz pour rassembler les preuves pour l'obtention du titre princier en 1767, celui de la seigneurie de Warberg dans le duché de « Brunswick » (Basse-Saxe) en 1629 :

Le célèbre Wallenstein n'a fait que passer dans la seigneurie de Warbeg, dans le pays de Brunshwig. En raison de la rébellion des trois frères von Walberg contre le fisc impérial, elle a été concédée au General feld Wachtmeister le baron von Aldringen [sic], en partie comme le solde d'un traitement précédemment établi et de prétentions, et en partie comme récompense pour ses mérites, par une ratification et une confirmation impériale et ce en 1629⁴⁸.

Pour l'empereur, il s'agit autant de rémunérer un officier que de punir une rébellion dans l'Empire. Cet épisode réinvesti au moment de briguer le titre de prince d'Empire montre que Johann Aldringen est un bénéficiaire qui n'est pas exclusivement tourné vers la Bohême, à l'instar des Liechtenstein ou des Schwarzenberg qui au même moment établissent les bases d'un patrimoine morcelé⁴⁹. Le lien avec le royaume semble plus opportuniste que prédateur quand la reconfiguration de l'ordre politique et religieux se traduit par la circulation accélérée des biens nobles. C'est sur cette base qu'il investit le marché foncier de Bohême en usant de toutes les modalités à disposition de « redoutables profiteurs » comme le seigneur Wilhelm Kinsky, riche propriétaire d'un domaine foncier en Bohême du Nord dont fait partie la seigneurie de Teplitz⁵⁰ :

⁴⁷ Lötthar Höbelt, *Ferdinand III (1608-1657). Frieden Kaiser wider Willen*, Graz, Ares Verlag, 2008 ; Mark Hengerer, *Kaiser Ferdinand III (1608-1657). Eine Biographie*, Vienne, Böhlau, 2012.

⁴⁸ SOAL-Děčín, c. 96: registres économiques de Franz Wenzel Clary (1752-1776), Teplitz, 13 mars 1767, « *Der bekannte Wallensteiner hat nur gedachte in dem Braunschweiger Landen gelegen herrschaft Warberg, welche wegen der rebellion der 3 Brüdern von Walberg von dem kail. Fisco eingezogen werden, dem damahligen General FeldWachtmeister Freyl. von Aldringen Theils a Conto ferner rückständigen besoldung und Pratenion und theils zur recompens seiner meriten, bis auf allerhöchste Kail. Ratification und Confirmation einräumen lassen, und dieses ist im Jahr 1629 geschehen.* »

⁴⁹ M. Vařeka, A. Zárický (éd.), *Das Fürstenhaus Liechtenstein, op. cit.*; Thomas Winkelbauer, « Les Liechtenstein, gentilshommes gestionnaires aux XVII^e et XVIII^e siècles. De l'économie théorique à la pratique économique », dans Jean-Michel Boehler *et alii*, *Les élites régionales (XVII^e-XX^e siècle). Construction de soi-même et service de l'autre*, Strasbourg, PUS, 2002, p. 121-126 ; O. Chaline, « Une très grande fortune..., dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 263-290.

⁵⁰ O. Chaline, « Les seigneurs..., op. cit. », p. 19, 22.

Bien acquis	Date	Modalité	Estimation
Tuchorschirtz Boh. du nord	Mai 1627	Confiscation	18000 florins rheinisch
Koschetitz Boh. du nord	Sept. 1628	Contrat d'achat avec intervention impériale (<i>Kaiserlichen Commission</i>) pour régler un conflit le comte Wilhelm Slavata, le baron Otto von Nostitz et l'épouse du comte Philipp von Solms	30000 schock (soit 18 000 fl. ⁵¹)
Neuchloss Boh. du nord	Août 1629	Achat par courtage à Wolf de Wrzesowitz, négociations par l'intermédiaire d'Alexander Regner baron de Bleyleben qui écrit en français et obtient en retour le placement et la protection d'un parent dans le régiment Aldringen en partance pour l'Italie ⁵² .	35666 fl. immédiats et 60 000 en trois ans : 95 666 fl.
Total			131666 fl.

Historique des terres probablement acquises par Johann von Aldringen entre 1627 et 1630 (SOAL-Děčín, c. 43)⁵³.

D'abord baron impérial, Johann Aldringen devient progressivement seigneur dans la Bohême qu'il connaît, les régions septentrionales marquées par l'émigration et le passage des troupes. En se fondant sur les bases de données de Tomáš Knoz établies pour la Moravie, ces sommes le placent dans la moyenne haute des acheteurs, mais loin derrière Franz von Dietrichstein (111406 florins pour la seule terre de Dolni Kounice), Gundaker et Karl von Liechtenstein (300 000 florins pour Miravsky Krumlov, 60 000 florins pour Bludov), Gerhard Questenberg (49838 pour Jaroměřice) ou l'empereur qui verse entre 15 000 et 135000 florins outre les terres qu'il récupère⁵⁴. Au niveau de la Bohême du Nord, sa situation n'est pas comparable à celle de Wallenstein déjà solidement implanté, mais il représente un exemple typique de petits acheteurs dont certains font souche en Bohême. C'est le cas de la famille de Clary, d'origine florentine et anoblie par l'empereur Charles IV au XIV^e siècle : « *Franz Clary oder Clario de Riva [-1649], wahrscheinlich aus Welsch-Tyrol* » profite des ventes forcées au lendemain du Grand Pardon de 1622 pour acquérir la terre de Dobritschan dans le

⁵¹ Estimation, d'après Siegfried Becher, *Das österreichische Münzwesen vom Jahre 1524 bis 1838*, Vienne, Möslé's Witwe u. Braumüller, 1838, vol. 1, p. 78. En 1623, le prager groschen (Schock Böhmisches groschen) perd environ 5% de sa valeur. Ici nous avons pris pour référence 1 Schok = 6 guten kreuzer et 10 guten kreuzer = 1 Gulden Reichswerth ; Petr Vorel, *From the Silver Czech Tolar to a Worldwide Dollar. The Birth of the Dollar and its Journey of Monetary Circulation in Europe and the World from the 16th to the 20th Century*, New-York, Columbia University Press 2013; Günther Probszt-Ohstorff, *Österreichische Münz- und Geldgeschichte. Von den Anfängen bis 1918*, Vienne, Böhlau, 1994.

⁵² SOAL-Děčín, c. 43. Prague, 29 octobre 1629. Alexandre Regner, Ritter von Bleyleben est originaire de la noblesse des Provinces Unies (*Alten niederländischen Adel*). Il est élevé par l'empereur Rodolphe II en 1610 et reçoit l'incolat de Bohême. Heinrich von Kadich, Conrad Blažek, *Der mährische Adel*, Nüremberg, Bauer & Rospe, 1899, p. 23. Carl G. F. Heyer von Rosenfeld, Otto T. von Hefner, *Grosses und allgemeines Wappenbuch*, vol. 4, part. 1, Nüremberg, Bauer u. Raspe, 1857, p. 29. Si la prise de possession effective est sujette à caution, on retrouve toutes les étapes de la procédure d'achat mises en évidence par Olivier Chaline : « Acheter signifiait qu'il y avait eu, auparavant, estimation du bien, élucidation des dettes etc., ensuite qu'on avait été informé que telle terre était à vendre » : « Les seigneurs..., *op. cit.*, p. 22.

⁵³ Localisées avec Nicolas Sanson (1600-1667), *Königreich Boheim. Royaume de Bohême divisé en ses Quinze Cercles*, Paris, 1654, BNF, département cartes et plans, CPL GE DD-2987 (3383) accessible sur Gallica.

⁵⁴ T. Knoz, *Pobělohorské konfiskace*, *op. cit.*, p. 782-791. Les terres sont souvent vendues bien en deçà de leur valeur réelle. 60 % des transactions concernent des sommes inférieures à 5000 florins.

cercle de Saatz, confisquée aux Hrobschitzky von Hrobschitz (Hrobčický z Hrobčic) et vendue 35 434 florins⁵⁵. Deux parcours se croisent entre le Tyrol et la Bohême, pour des trajectoires individuelles qui se recoupent en partie : le premier contact attesté entre ces deux familles distinctes est un conflit de propriété dans les années 1630⁵⁶.

Franz de Clary entre en Bohême selon un processus similaire à celui du colonel Aldringen : la possibilité d'un indigénat reçu de Charles IV est relevée par l'agrégation « dans la classe, le nombre et l'ordre des nobles du Saint-Empire Romain et de notre Royaume héréditaire de Bohême et des Provinces y annexées » le 16 février 1625⁵⁷. Les Clary intègrent le rang de la petite noblesse des chevaliers d'Empire (*Reichs Ritterstand*) en Bohême avec le prédicat « von Dobritschan », ce qui les arrime plus fermement à la Bohême du Nord. Ce membre de la nouvelle noblesse du royaume peut ainsi poursuivre une politique de construction territoriale locale par des achats enregistrés à la Table des biens nobles du pays (*Landtafel*)⁵⁸. L'anoblissement permet l'intervention de l'empereur pour entériner l'achat de terres appartenant à Aman von Stampach, vraisemblablement confisquées et changeant de main entre 1623 et 1625 pour 39 480 schocks (26 688 florins). 29 000 florins gulden sont versés au comte Paul Michna von Waizenhofen pour un achat régulier en 1626 : si l'origine de sa fortune reste à retracer, tout semble indiquer que François de Clary profite de ces nouvelles conditions économiques et politiques pour établir une assise foncière et sociale en Bohême⁵⁹.

Les Clary s'inscrivent dans le circuit achat/revente qui alimente la circulation des terres dans les années 1620 : le chevalier entre en négociation avec Albrecht von Wallenstein pour la seigneurie de Rohosetz entre 1625 et 1629 et la somme de près de 60 000 florins évoquée dans le contrat indique un accroissement de la fortune qui va de pair avec la

⁵⁵ Johann S. Ersch, Johann G. Gruber, *Allgemeine Encyclopädie der Wissenschaften und Kunst*, Leipzig, Gleditsch, 1828, vol. 17, p. 381. SOAL-Děčín, c. 16, enregistrement à la *Landtafel*. Les Hrobschitzky famille florissante en Bohême du Nord au XVI^e siècle, mais qui perd ses biens dans la région de Teplitz après que la majorité de ses membres ont soutenu le *Winterkönig* Frédéric V et s'éteint dans les années 1770. Jan Halada, *Lexikon české šlechty*, Prague, Akropolis, 1992, p. 60 ; Roman von Procházka, *Genealogisches Handbuch erloschener böhmischer Herrenstandsfamilien*, Neustadt an der Aisch, Degener, 1973, p. 120-122; Andreas C. Eichler, *Teplitz und seine Umgebungen*, Teplitz, Helm/Fischer, 1834 (8^e éd.), p. 19.

⁵⁶ SOAL-Děčín, c. 16 : affaires des domaines et questions financières, 1625-1635. Conflit en 1630 autour de la région du Spittlberg. Les liens entre la Bohême et le Tyrol sont anciens : V. Bůžek, *Ferdinand von Tirol zwischen Prag und Innsbruck. Der Adel aus den böhmischen Ländern auf dem Weg zu den Höfen der ersten Habsburger*, Cologne/Vienne, Weimar, Böhlau, 2009.

⁵⁷ SOAL-Děčín, c. 16, diplôme « Donné en Notre ville Archiducal de Vienne le 6 des calendes de Février de l'année de Notre Seigneur 1625 » ; trad. attribuée à H. Hallwich. L'indigénat y est mentionné, comme dans tous les diplômes nobiliaires suivants. J. Brňovják, « Aus Böhemischer..., *op. cit.*, p. 96-137.

⁵⁸ Pour comparaison : I. Austová, « Počátky..., *op. cit.*, p. 3-34 ; Václav Bůžek, Petr Mat'a, « Wandlungen des Adels in Böhmen und Mähren im Zeitalter des "Absolutismus" (1620-1740) », dans R. G. Asch (dir.), *Der Europäische Adel im Ancien Régime Von der Krise der ständischen Monarchien bis zur Revolution (1600-1789)*, Vienne, Böhlau, 2001, p. 287-321.

⁵⁹ SOAL-Děčín, c. 16, vente enterinée à la *Landtafel* grâce à Ferdinand II en 1625. Estimation. Nous donnons les valeurs monétaires des contrats ; *idem*, *Kauf-Kontrakt, Prager Schloss*, 23 Janvier 1626.

consolidation d'un noyau patrimonial⁶⁰. Dobritschan est le cœur de cet ensemble opportunément construit mais soigneusement localisé, qui multiplie les conditions d'une installation pérenne : au moment de la rencontre avec les Aldringen, la famille Clary vient de jeter les bases foncières d'une implantation durable en Bohême. Ancienne et nouvelle noblesse échangent et se rencontrent dans un espace à l'organisation socio-politique renouvelée en profondeur. D'abord militaire, la présence en Bohême prend l'allure d'investissements à plus ou moins long terme relancés avec le démembrement des immenses biens de Wallenstein autour du duché de Frýdlant et sa redistribution aux chefs de guerres qui choisissent le camp de Ferdinand II en 1634.

Les deux officiers évoluent ensemble dans un environnement commun, qui fait du Tyrol un espace charnière en Europe, et de la Bohême un bassin d'opportunités foncières pour plusieurs familles de rangs différents. Sur le même espace se côtoient ainsi des nobles d'inégale extraction arrivés en Bohême à la faveur du service des Habsbourg (Franz de Clary et Johann von Aldringen), d'anciens seigneurs tchèques qui se bâtissent une fortune pour une carrière mercenaire à l'échelle de l'Empire (Albrecht von Wallenstein) et d'autres qui sauvent leurs biens comme Wilhelm Kinsky : d'ancienne noblesse protestante de Bohême, il « reste passif » pendant les épisodes de 1618-1620, se réfugie en Saxe et ne rentre en grâce que par sa conversion au catholicisme en 1628 et la protection de Wallenstein dont il devient un lieutenant⁶¹. Ensemble ils rejoignent la diversité des acheteurs qui tirent leur épingle des recompositions foncières pour asseoir un statut social et politique dans l'ordre « rénové » du royaume après 1627. Nous pensons donc que Johann (von) Aldringen et Franz de Clary ne sont pas exactement des « seigneurs conquérants », mais plutôt des conquérants devenus seigneurs. Ils appartiennent à une nouvelle élite impériale qui s'installe plus ou moins durablement dans le royaume de Bohême tandis que le roi tente de prendre l'ascendant sur la Diète sans faire table rase de l'ordre sur lequel repose sa couronne, et avec elle un électorat pour assurer le trône impérial⁶².

⁶⁰ SOAL-Děčín, c. 16 : affaires foncières 1622-1635 ; sur les opérations de courtage de Wallenstein : O. Chaline, *Les seigneurs*, *op. cit.*, p. 17 ; J. Kollmann, J. Polišenský, *Wallenstein*, *op. cit.*.

⁶¹ O. Chaline, « Les seigneurs... », dans C. Le Mao, C. Marache (dir.), *Les élites*, *op. cit.*, p. 21 ; Karel Richter, *Sága rodu Kinských*, Chlumec nad Cidlinou 2008, p. 9 ; Aleš Valenta, *Dějiny rodu Kinských*, České Budějovice, Veduta, 2004, p. 47.

⁶² O. Chaline, « Les seigneurs... », *op. cit.* ; Michael Kaiser: « « Ist er vom Adel ? Ja. *Id satis videtur* ». Adlige Standesqualität und militärische Leistung als Karriere faktoren in der Epoche des Dreißigjährigen Krieges, dans F. Bosbach *et alii* (dir.), *Geburt oder Leistung ? Eliten bildung im deutsch-britischen Vergleich*, Munich, K. G. Saur, 2003, p. 77.

Entre l'empereur et Wallenstein: l'acquisition de Teplitz en 1634

Le cas de Johann Aldringen est révélateur d'une noblesse hors sol dont la mobilité a permis l'ascension sociale. Récente et donc fragile, son extraction est liée au contexte politique de la guerre de Trente Ans, et c'est par cette voie qu'il cherche à la consolider. La pénétration impériale en Bohême se fait au prix d'une grande instabilité. Entre 1627 et 1656, 417 attributions de l'incolat ont lieu, venant rebattre le jeu des pouvoirs et de la propriété dans le royaume, avec un marché à la fois très attractif et fortement volatile⁶³. Peu après son mariage, le baron Aldringen reçoit une lettre officielle de la Table du Pays qui entérine le droit de transmettre par héritage les terres achetées en 1631 : la logique d'implantation est avérée, ou au moins celle d'une pérennisation des avoirs qui ne porte pas exclusivement sur la Bohême⁶⁴. Une fois devenu comte, il rédige ses dernières volontés en allemand le 20 août 1632, révélant les préoccupations d'un homme maintenant dépositaire d'un titre. La validité nouvelle des titres impériaux en Bohême lui permet de rejoindre l'état des seigneurs de Bohême, (*Herrenstand*), qui ajoute à la propriété d'une seigneurie l'appartenance à la catégorie supérieure de la noblesse. Il a donc un premier patrimoine matériel et immatériel à transmettre : en l'absence d'héritier direct, ses dernières volontés institueront sa femme, ses deux frères Marc et Paul et ses trois sœurs à titre présomptif⁶⁵.

Le chef de guerre tout juste « bien né » pense à sa mort en termes chrétiens dans le contexte de la défaite contre les Suédois et la mort de Tilly en avril 1632, alors que Wallenstein multiplie les manœuvres autour de l'empereur. Aldringen est alors un commandant reconnu, statut qui lui confère une marge de manœuvre bien plus étendue que celle d'acteurs comme les Clary pour affermir sa position sur le long terme. Entre la levée du siège de Constance en 1632 et la prise de la ville libre de Biberach en 1633, il est attaché au « *General Commissariat Amt bey unserer Khajserlichen Armada* » par décret du 4 septembre 1632 avant le rescrit de mars 1634 le nommant « *Marschal Generalis Camei Imperatoris* » au service de l'empereur⁶⁶. Les occasions d'enrichissement ne manquent pas : la *Donation brief* de Wallentein pour un établissement religieux à Augsbourg en Bavière le 4

⁶³ Josef Polišenský, Frederick Snider, « Změny ve složení české šlechty v 16. a 17. Století », *Československý časopis historický* 20, 1972, p. 520-522. P. Klapka, *Jean-Louis Ratuit, op. cit.*, p 59.

⁶⁴ SOAL-Děčín, c. 43.

⁶⁵ *Idem*, c. 42. V. Bůžek, « Les changement, *op. cit.*, p. 40 ; O. Chaline, « Une très grande fortune..., dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 272.

⁶⁶ SOAL-Děčín, c. 44 : contrat avec la ville de Biberach. E. Brohm, « Johann von Aldringen », dans G. Droysen, *Hallesche, op. cit.*, p. 17 *sq.*, pour ces étapes décisives de la carrière du « commandant général » autour des affrontements avec le général Horn en 1633. Johann Baptist Schels, *Kriegsgeschichte der Oestereicher*, vol. 2, 1619-1637, Vienne, Heubner, 1844, p. 90 ; Friedrich Förster (éd.), *Albrecht von Wallenstein des herzogs von Friedland un Mecklenburg*, Berlin, Reimer, 1829, p. 14. SOAL-Děčín, c. 42, nominations impériales avec trois arguments : *valorem, intelligentia experientiam*.

janvier 1633, ou la promesse de l'électeur Maximilien I^{er} de Bavière d'un fief tiré des terres confisquées le 9 avril 1633 montrent un acteur pris dans l'équilibre instable des forces politiques au cœur de la guerre de Trente Ans⁶⁷. Dans le premier document, le comte est désigné avec tous ses titres impériaux. Dans le second, seul son titre comtal de 1632 est reconnu. Maximilien I^{er} avait obtenu le renvoi de son ennemi Wallenstein en 1630 contre les prétentions de Ferdinand II. L'électeur participa aux affaires de Bohême, et sa proximité avec Tilly a pu jouer pour ce rapprochement avec Aldringen après la défaite sur la Lech en 1632 et la fuite devant les Suédois aux environs de Munich sans que Wallenstein n'intervienne⁶⁸. La propriété ne procède donc pas toujours de l'empereur, et le système mercenaire permet des ouvertures multiples à celui qui cherche à ancrer sa noblesse dans les terres de l'Empire.

Les commandants disposent d'une marge de manœuvre réelle, et ne forment pas un groupe monolithique. Ils sont placés au cœur d'un système d'alliances militaires, matrimoniales et politiques qui se reconfigurent. Un épisode rapporté par Polišíenský montre qu'Aldringen n'est pas un simple lieutenant de Wallenstein : en 1633, le duc de Feria se trouve bloqué par les armées Suédoises commandées par Horn lors de son retour d'Italie et appelle à l'aide. Wallenstein s'oppose à toute intervention des forces commandées par Aldringen dans le sud ouest de l'espace germanique. Ce dernier consulte pourtant le *Hofkriegsrath* à Vienne, présidé par le comte Schlick « ennemi personnel » du généralissime avant d'intervenir⁶⁹. Le comte Johann von Aldringen n'est donc jamais une simple créature de Wallenstein ou de l'empereur, pour définir un parcours individuel qui s'adapte aux rapports de force entre les acteurs de la période.

Alors que le crédit de Wallenstein est en baisse à la cour de Vienne, le comte Aldringen renforce encore son attachement à la dynastie en prenant en charge les seigneuries d'Enns et de Caldifff au Sud Tyrol en 1633 en tant qu'engagiste (*Pfandtinhaber*) auprès de l'empereur et de l'archiduchesse Claude de Médicis, veuve de l'archiduc Léopold V d'Autriche-Tyrol (1586-1632). Il est capable de déposer 100 000 florins pour l'administration et l'usage de terres archiduciales confiées pour treize ans⁷⁰. Ces liens avec le pouvoir impérial dénotent une position de confiance, et cet acte ne correspond pas au remboursement d'un chef

⁶⁷ SOAL-Děčín, c. 43, Prague, 4 janvier 1633 ; *Ibid.*, s. l., 9 avril 1633. Voir le cas d'Adam Schwarzenberg dans les années 1630, favori de l'électeur de Brandebourg qui administre pour lui des terres dans le duché de Clèves avant de bâtir la fortune d'un seigneur d'Empire. Jean Béranger, « La fortune des Schwarzenberg au XVII^e siècle », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 292.

⁶⁸ Albrecht Dieter, *Maximilian I. von Bayern (1573-1651)*, Munich, Oldenburg, 1998, p. 663 sq.

⁶⁹ J. Polišíenský, *The Thirty Years War, op. cit.*, p. 212; Jörg K. Hoensch, *Histoire de la Bohême*, Paris, Payot, 1995 (1992), p. 232 sq.; P. Suvanto, *Wallenstein, op. cit.*, p. 265-269, 361

⁷⁰ SOAL-Děčín, c. 43 : « *Pfandbrief, der herrschaften Enn und Caldifff gegen 100000 f. vom Kayser Ferdinand, an Johann von Aldringen, auf 13 Jahr* », juin 1633. À la mort de l'archiduc, ces terres sont gérées par les Trautson.

de guerre, mais à l'initiative d'un noble récent qui s'inscrit dans les reconfigurations dynastiques au sein de la maison de Habsbourg en Europe centrale⁷¹. Le comte multiplie les leviers d'intégration pour renforcer une noblesse dont le statut et la légitimité demeurent fragiles : un service diplomatique à Vienne et dans l'Empire, l'acquisition de propriétés et de l'incolat en Bohême, une ouverture vers l'ensemble autrichien avec le mariage d'Arco et un premier pas vers la propriété tyrolienne. Il s'inscrit ainsi dans le renouvellement des élites qui suit la relocalisation de la cour à Vienne après le règne de Rodolphe II (1552-1612) et provoque la réaction de l'ancienne noblesse apostolique et rodolphine qui fait des États de Basse-Autriche un « conservatoire identitaire⁷² ». Entre la Bohême et le Tyrol, le parcours de Johann von Aldringen illustre les ressources qui s'offrent aux militaires pour convertir leur stature diplomatique à Vienne en un ancrage nobiliaire dans une monarchie en pleine reconfiguration.

Ces liens territoriaux noués en dehors du royaume peuvent aussi s'expliquer par les tensions qui s'accumulent autour de Wallenstein et de ses domaines en Bohême. Les contacts avérés du général avec les forces protestantes et le serment de fidélité qu'il fait prêter à ses officiers Trcka, Kinsky ou Illow à Plzeň le 13 janvier 1634 préludent à son assassinat à Egra/Cheb en février⁷³. Pour les grands généraux, l'heure est au choix dans un contexte d'incertitude sur l'attitude à adopter entre les instructions ambiguës de l'empereur sur le sort du généralissime et « l'avidité de *condottieri* comme Piccolomini et Gallas⁷⁴ ». Le comte rejoint leurs échanges au cours du « *Winterquartiere* » de 1633 sans cesser de correspondre avec Wallenstein jusqu'en décembre, puis se montrant de plus en plus critique⁷⁵. La bénédiction du pape Urbain VIII pour ses campagnes au service de l'empereur qui intervient le 2 décembre 1633 achève de le présenter comme un défenseur de la foi catholique attaché à la dynastie au moment où se décide la chute du général et de ses lieutenants rassemblés à Eger⁷⁶. Le comte est informé à distance des événements. Il fait ensuite partie des officiers autrefois proches de Wallenstein qui reçoivent les grands commandements militaires au terme de « longues tractations et de généreuses promesses » visant à éviter l'anarchie et à

⁷¹ Voir annexe 3b, p. 115. Ce type d'engagement n'est pas rare : J. Béranger, « La fortune... », *op. cit.*, p. 292 ; Martin Khull-Kholwald, *Der Adel auf dem Lande und sein Kredit. Der Schuldstein als zentrales Finanzinstrument in der Steiermark (1515-1635)*, Vienne, Lit, 2013.

⁷² É. Hassler, *La cour de Vienne (1680-1740)*. *op. cit.*, p. 34-40.

⁷³ Voir annexe 3 et les biographies citées. Récit des événements dans William Coxe, *Histoire de la maison d'Autriche (1218-1792)*, trad. P. F. Henry, T. III, H. Nicolle, 1810, p. 325-329 ; Jörg K. Hoensch, *Histoire*, *op. cit.*, p. 232 sq..

⁷⁴ J. Polišenský, *The Thirty Years War*, *op. cit.*, p. 197.

⁷⁵ E. Brohm, « Johann von Aldringen », dans G. Droysen, *Hallesche*, *op. cit.*, p. 82 ; R. Rebtsch, *Wallenstein*, *op. cit.*, p. 219 ; Friedrich Förster, *op. cit.* p. 349 sq..

⁷⁶ SOAL-Děčín, c. 43. D. Worthington, *Scots*, *op. cit.*, p. 158 ; Florian Greiner, *Das Verfahren gegen Albrecht von Wallenstein (1634)*, Vienne, Grin Verlag, 2009.

restructurer les armées impériales⁷⁷. Le 27 avril 1634, il est nommé au grade de *Kaiserliche Feldmarschall und Armee Commandant* et sort politiquement gagnant du bras de fer entre l'empereur et le généralissime⁷⁸.

L'élimination de Wallenstein et de ses lieutenants ouvrit une nouvelle phase de démembrement et de redistribution des terres que ce seigneur conquérant avait accumulées depuis les années 1620 : l'immense patrimoine érigé autour du duché de Frýdland en Bohême du Nord fut « saisi, partagé vendu », au profit « des officiers italiens de l'entourage du généralissime qui avaient organisé la chute de celui-ci en le faisant assassiner par des Irlandais. Frýdland passa donc à Gallas, Náchod à Piccolomini. Il en résulta plus tard la conviction répandue que les bénéficiaires étaient avant tout des étrangers⁷⁹.» Le comte Aldringen reçut quant à lui la seigneurie de Teplitz par donation impériale le 4 mai 1634⁸⁰.

Cette seigneurie fait partie des anciennes propriétés de Wilhelm Kinsky, assassiné au château de Cheb avec l'armée des « rebelles ». Sa fortune estimée à 600 000 florins subit le même sort que celle de Wallenstein⁸¹. L'octroi de la terre par donation impériale (1634) n'est pas immédiatement corrélé à celui du titre comtal (1632) : le nom et le patrimoine sont deux choses distinctes pour cette création nobiliaire, qui met en avant la fidélité, réelle ou consentie, à l'autorité impériale des Habsbourg. La prise de possession « légale » s'effectue très vite sous condition de loyauté et surtout du paiement des impôts au souverain. Le comte reçoit pour lui, ses héritiers et descendants (*seinen Erben und Nachkommen*) un ensemble seigneurial composite qui reflète la politique d'accumulation foncière du précédent propriétaire⁸². Les terres regroupent le complexe seigneurial de Teplitz et celui de Bensen sur l'Elbe. Bensen est partagée entre les Aldringen et les Thun (*Nieder et Ober Schloss*, bas et haut château), illustrant un démembrement qui redessine la carte politique des seigneuries⁸³. Une estimation de 1653 permet d'évaluer la valeur de cet ensemble à 350 084 gulden 5 kreutzer dont 216 183, 2 pour Teplitz et les 46 villages attenants. Malgré les importantes fluctuations monétaires de la période, cette donation inscrit le comte au rang des gros

⁷⁷ J. Polišenský, *The Thirty Years War*, *op. cit.*, p. 197.

⁷⁸ SOAL-Děčín, c. 42.

⁷⁹ O. Chaline, « Les seigneurs... », *op. cit.*, p. 19 ; J. Polišenský, *The Thirty Years War*, *op. cit.*, p. 198, y lit la phase déterminante venant compléter « la révolution de l'ordre territorial en Bohême. » David Worthington a mis en lumière l'implication des chefs de guerre écossais : *Scots...*, *op. cit.*

⁸⁰ SOAL-Děčín, c. 43 : acte de donation, 4 mai 1634.

⁸¹ K. Richter, *Sága rodu Kinských*, *op. cit.*, p. 9. A. Valenta, *Dějiny rodu Kinských*, *op. cit.*, p. 47.

⁸² Selon les termes de l'acte de donation, SOAL-Děčín, c. 43. J. Brňovják, *Šlechticem*, *op. cit.*

⁸³ Voir annexe 3, p. 114. Zdeněk Henig, *Souhrnné zpracování kulturních památek města Benešov nad Ploučnicí* [Sur la conservation du cœur historique de Bensen], Benešov nad Ploučnicí, 2012.

acheteurs qui dépensent entre 100 000 et 300 000 florins au cours de la période des confiscations⁸⁴.

En deux mois, le comte est général et possédant : son assise se renforce tout en révélant la fragilité du groupe des chefs de guerre dont il est issu. Les campagnes se poursuivent : peu avant l'obtention de Teplitz, il reçoit l'ordre de marcher en Bavière et de gagner Passau avec 8 à 10 000 hommes dans le contexte de réaffirmation des forces impériales contre les troupes suédoises et d'une alliance possible avec l'électeur de Bavière⁸⁵. Le maréchal Aldringen est emporté par une balle sur le pont de Landshut en Bavière sans avoir le temps de connaître sa seigneurie⁸⁶. Sa mort est aussi brutale que son ascension fut rapide : il n'a pas de descendants et ses frères, Paul et Marc ont embrassé l'état ecclésiastique. Dans une période de grande instabilité politique, elle menace d'effacer un prestige acquis par les armes en quelques années, soutenu par une légitimité comtale récente et un patrimoine qui l'est plus encore. Sans lignage venant assurer une logique dynastique et avec deux frères dans les ordres, le risque est fort de voir le nom d'Aldringen disparaître, la maison noble à peine fondée s'éteindre, et la seigneurie de Teplitz changer une nouvelle fois de main.

B. La refondation du patrimoine et l'union des armes entre 1634 et 1666

L'héritage du Maledetto Aldringen

La mort du comte Johann correspond à l'entrée dans les archives du futur évêque de Tripoli « *Hoch ehewürdigen Edlen, herren Paul von Aldringen* » (-1644), son frère « *herrn Johann Marcen von Aldringen* » (-1664) chanoine au service de l'archevêque de Salzbourg et évêque de Seggau (*Kirchenprovinz Salzburg*) depuis 1633 et ses sœurs Anne (-1665), Catherine et Susanna/Barbara⁸⁷. Conformément aux dernières volontés de 1632, ils se partagent les

⁸⁴ Voir annexe 4, p. 116. SOAL-Děčín, c. 45, Estimation de la valeur des seigneuries Aldringen pour l'enregistrement à la *Landtafel* de 1653, sur la base des contributions des sujets. T. Knoz, *Pobělohorské konfiskace, op. cit.*, p. 782 sq. : en 1624, seules 2% des terres (5 sur 215) pour lesquelles nous avons les chiffres d'achat en Moravie sont achetées au dessus de 100 000 florins.

⁸⁵ E. Brohm, « Johann von Aldringen », dans G. Droysen, *Hallesche, op. cit.*, p. 106. Un traité « pour alliance » avec l'empereur est scellé en mai 1634 : J.-Y. de Sain-Prest, *Histoire des traités de paix*, T. 2, Amsterdam/la Haye, Bernard/ Vaillant et Prevost, 1725, p. 200. Guido Braun, Arno Strohmeier (dir.), *Frieden und Friedenssicherung in der Frühen Neuzeit. Das Heilige Römische Reich und Europa*, Münster, Aschendorff, 2013.

⁸⁶ E. Brohm, « Johann, op. cit. », p. 105-110; A. Neÿen, *Biographie Luxembourgeoise, op. cit.*, p. 10 : « On n'a jamais su s'il est tombé sous les balles des Suédois ou bien s'il est mort victime d'un attentat dirigé contre lui par ses propres soldats qui ne l'aimaient pas à cause de sa cruauté, disent beaucoup d'auteurs ; il aurait, ce semble, été plus juste de dire de sa sévérité pour la discipline, de son peu de soin pour les troupes qu'il commandait et aux nécessités desquelles il a généralement la réputation de n'avoir jamais eu égard. » Attitude caractéristique de la « politique de discipline » présentée dans P. Contamine (dir.), *Guerre, op. cit.*, p. 27 ; D. Parrott, *The Business, op. cit.*, p. 98-99.

⁸⁷ SOAL-Děčín, c. 42, désignation dans les dernières volontés du comte. Paul est évêque de Tripoli entre 1635 et 1644 (c. 45). La carrière ecclésiastique du cadet débute de Luxembourg à Cologne (*artistische bakkalaureat*,

100 438 florins de liquidités que laisse leur frère⁸⁸. Pour les domaines et le titre, les choses ne se passent pas simplement : le 22 mars 1635, il faut l'intervention de Ferdinand II (1578-1637) avec un acte renouvelé de donation pour organiser le transfert légal des domaines de Teplitz (et biens attenants)⁸⁹. Entre 1635 et 1638, le processus d'enregistrement à la Table du royaume (*Landtafel*) vise à confirmer et garantir la possession - et par là l'appartenance à la noblesse de Bohême - sous réserve d'un incolat qu'aucun d'entre eux ne semble posséder. Il faut donc émettre un second diplôme pour les agréer au *Herrenstand* en juin 1635, cette fois sur décision de Ferdinand III (1608-1657)⁹⁰. Ce découplage entre l'empereur et son successeur roi de Bohême souligne deux échelles d'actions qui mettent en regard un titre et des terres reçus à titre personnel dans l'Empire d'une part, et la réalité de l'intégration au sein de la haute noblesse de Bohême de l'autre. La possession en Bohême n'est alors pas synonyme d'installation durable ni d'intégration au sein de l'élite du royaume, et les souverains jouent un rôle clef dans la construction complexe d'un nouvel équilibre élitaire en Bohême. Avec la mort du comte sans descendance directe tout est donc presque à refaire pour perpétuer le lignage fondé en 1632 et ancré dans la terre en 1634.

La fratrie est reconnue habitante légitime de Bohême dans le diplôme de Ferdinand III, dans un souci de stabilisation nobiliaire alors que la recomposition politique du royaume amène la réduction drastique du nombre des grandes familles au cours du XVII^e siècle⁹¹. Une lettre témoigne de l'arrivée d'Anne depuis l'Alsace et le Tyrol en 1634 et de son installation

1610, *Magistergrad* 1611) avec des cours de philosophie et de théologie jusque dans les années 1620. Il entre ensuite au service de l'archevêque de Salzbourg et reçoit de l'empereur un canonicat au chapitre d'Öllmutz, (c. 42, dern. vol. : « *Hochfürtl. Salzburgl Rath, und Thumbherren zu Olmütz [sic]* ») et mène une vie de bibliophile à l'évêché de Seckau : Rainald Becker, « Lesepraktiken im tridentinischen Episkopat-Geistliches und Weltliches in der Bibliothek des Seckauer Bischofs Johannes Markus von Aldringen. Mit der Edition seines Bücherinventars von 1633 » dans B. Löfler, K. Ruppert (dir.), *Religiöse Prägung und politische Ordnung in der Neuzeit*, Vienne, Böhlau, 2006, p. 83-112 ; A. de Noue, *Biographie nationale de Belgique, op. cit.*, t. 1, p. 205-206. Il y a peu d'indices sur les sœurs mariées, hors le cas d'Anne, mariée avec Jean Nicolas Müller de Ruspach en 1622 et veuve probablement en 1626 (c. 39, contrat de mariage de 1622).

⁸⁸ SOAL-Děčín, c. 43 : « *Designation des verstorbenen herrn GeneralWeldtmarschallcthen [sic] Graffen Won Altringen hochseeligen Ap. hinderlassener gelder.* » 27 271 florins sont consacrés à l'enterrement et aux fondations pieuses. Sur les liquidités, E. Bourdeu, « Entre deux empires..., *Diaspora*, 2015, *op. cit.*, p. 59-72, indique dans le cas de Marradas que 50 000 fl. mensuels sont nécessaires à l'entretien de ses troupes en 1617, et que le colonel reçoit une pension de 1500 fl. de l'ambassade espagnole.

⁸⁹ SOAL-Děčín, c. 45. *Landtafel Extract*. Le diplôme reprend les termes de celui de 1634.

⁹⁰ *Id.*, c. 45, « *Diplom von Kaiser Ferdinand III* », juin 1635. Marc n'est pas mentionné. Il est possible que sa cure en Styrie l'écarte *de facto* de cet acte de donation, sans l'exclure toutefois de l'héritage. J. Brňovják, « Aus Böhemischer..., *op. cit.*, p. 113 sq..

⁹¹ De 1128 à 238 à la fin du XVII^e siècle : M.-E. Ducreux, dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire de l'Europe du Centre-Est, op. cit.*, p. 187 ; V. Bůžek, « Les changements, *op. cit.*, p. 42. Les chercheurs s'accordent sur le passage de 0,5% de nobles dans la population globale du royaume à la fin du XVII^e siècle à 0,1% un siècle plus tard : V. Bůžek *et alii*, *Společnost českých zemí v raném novověku. Struktury, identity, konflikty*, Prague, Lidové Noviny, 2010, p. 81 ; Eila Hassenpflug-Elzholz, *Böhmen und die böhmischen Stände in der Zeit des beginnenden Zentralismus*, Munich, Oldenbourg, 1982, p. 312-371.

en Bohême⁹². Paul est reconnu comme comte (« *Graf von Aldringen* ») : l'anoblissement de Johann a ouvert la voie à la propriété en Bohême du Nord, c'est maintenant l'argument du maintien de la propriété qui permet de sauver le titre au prix d'un transfert que la carrière ecclésiastique vient renforcer. En effet, c'est à partir de 1635 que Paul devient évêque de Tripoli. La succession difficile du général entraîne l'arrivée de sa famille en Bohême, que le souverain confirme au sein de la « nouvelle noblesse » par une démonstration royale au moment où se prépare la succession dans l'Empire⁹³.

Pour autant, l'absence de Marc dans le diplôme et la mention de baron (« *Freyherr* », « *Freyjin* ») retrouvée pour les sœurs et leurs enfants dans ceux des années 1640/1650 laissent supposer un contrôle de la diffusion du titre comtal alors même qu'il est couramment attribué à toutes les anciennes familles catholiques restées dans les pays de la couronne tchèque après 1620⁹⁴. Le roi soude avec mesure la légitimité impériale du titre comtal et la possession de terres en Bohême pour faire entrer les Clary dans la refondation délicate de l'architecture monarchique après 1627. Ce premier sauvetage ne résout cependant rien puisqu'il ne fait ainsi que reporter le problème à la mort de Paul Aldringen qui survient en 1644.

Cette fragilité successorale exacerbe les appétits des seigneurs voisins autour de domaines morcelés : les conflits fonciers avec les Thun, les Gallas, ou les Kinsky von Wchincz (branche demeurée en Bohême) ne cessent pas entre 1630 et 1679⁹⁵. L'incertitude de la possession est une faiblesse quand 90% des biens nobiliaires sont concentrés aux mains des comtes et princes, au détriment de nombreuses autres familles anciennement ou nouvellement installées entre 1620 et 1648⁹⁶. La famille Clary n'est pas en reste parmi les repreneurs potentiels actifs en Bohême du Nord : en 1637 les relations de voisinage passent du conflit au mariage avec l'union de Hieronymus (Jérôme) Clary (1610-1671) et Anne Aldringen. Le contrat comprend une dot et une contre-dot au quart des biens des deux époux,

⁹² SOAL-Děčín, c. 39, « *Geburtsbrief, dem Sohne des Stephan Erb* », Prague, 1652. Nous n'avons pas retrouvé d'indice sur les raisons de sa présence en Alsace.

⁹³ Pour comparaison : O. Chaline, « Les Buquoy..., *op. cit.* ; P. Klapka, *Jean-Louis Ratuit, op. cit.* ; J. Brňovják, « Aus Böhemischer..., *op. cit.*, p. 96-137.

⁹⁴ P. Klapka, *Jean-Louis, op. cit.*, p. 61 : entre 1620 et 1741, les comtes forment le principal contingent de la haute noblesse de Bohême, 70% des membres en 1741. J. Zupanic, *Nová šlechta, op. cit.*, p. 48-56 ; P. Mat'a, *Svět české, op. cit.*, p. 52-76.

⁹⁵ SOAL-Děčín, c. 51-54 : conflits sur les biens du maréchal Aldringen, 1630-1679. Les fonds d'archives de ces familles sont également conservés Státní oblastní archiv v Litoměřicích- Pobočka Děčín. A. Valenta, *Dějiny rodu Kinských, op. cit.*, p. 53-61 et SOAL-Děčín, *Inventaire du fonds Kinsky*, 1964, p. 6-7 : les seigneurs catholiques de Chlum parviennent à se maintenir en Bohême. Jaroslav Schaller, *Topographie des Königreichs Böhmen*, vol. 16 : *Bidschower Kreis*, Vienne/Prague, Schönfeld-Meissnerischen Handlung, 1790, p. 42.

⁹⁶ Le recul des surfaces possédées par la petite noblesse débute plus tôt : Olivier Chaline, « Les noblesses dans les pays de la Couronne de Bohême, de Georges de Poděbrady à Ferdinand de Habsbourg », dans M.-M. de Cevins (dir.), *L'Europe centrale au seuil de la modernité. Mutations sociales, religieuses et culturelles (Autriche, Bohême, Hongrie et Pologne, fin du XIV^e-milieu du XVI^e siècle)*, Rennes, PUR, 2010, p. 85-101. La situation diffère en Hongrie : Istvan György Toth, « Le monde de la petite noblesse Hongroise au XVIII^e siècle », *RHMC*, 46/1, 1999, p. 171-184.

avec en perspective l'héritage des frères ecclésiastiques. Anne prend donc le nom de Clary née Aldringen : la pérennité du titre et l'assise en Bohême sont loin d'être assurées pour cette « nouvelle noblesse » de Bohême avant le mitan du XVII^e siècle⁹⁷.

Tout en ayant à clarifier sa propre situation familiale avec son frère Dominique (-1666) autour de Dobritschan, Jérôme Clary s'impose aux côtés de sa femme comme l'acteur principal de la refondation du patrimoine Aldringen entre 1637 et 1653, bien qu'il n'ait théoriquement aucun droit, sauf en cas de décès de sa femme⁹⁸. Les terres rassemblées autour de Teplitz et Bensen/Binsdorf à proximité de l'Elbe font l'objet d'un partage entre les héritiers en 1636 sous l'exécution testamentaire de Paul Aldringen. La mort de ce dernier en 1644 entraîne une nouvelle répartition pour laquelle des registres de séparation des biens sont établis en 1652/1653 en vue de leur enregistrement à la *Landtafel* :

Erster Theil Taxes des Herrschaft Töplitz [partie 1]	108873 fl. (Gulden) 55 kr (Kreutzer)
Andre Theil Taxes des Herrschaft Töplitz [part. 2]	108855 fl. 32 kr
Total pour Teplitz - (Paul et Marc)	217728 fl. 87 kr.
Theilung der Herrschaft Bensen in Vier Theill [répartition en quatre parties] - (Anne et ses soeurs)	28156 fl. 49 kr. / partie soit 112625 fl. 96 kr.
Total	330354 fl. 83 kr

Partage des seigneuries de Teplitz, Bensen et terres attenantes d'après les termes de 1636, et selon les chiffres des registres établis en 1652-1653 sur la base des contributions des sujets (SOAL-Děčín, c. 790 - inv. c. 1330-1331 et 792, inv. c. 1350-1355).

Les seigneuries du Tyrol servent à équilibrer le partage entre frères et sœurs dont plusieurs ont une descendance. Afin de légaliser la procédure patrimoniale l'enregistrement a lieu à la table des biens nobles : les registres sont supervisés, contresignés et présentés par d'autres nobles qui connaissent la situation locale et servent de garantie. Pour les registres de Teplitz en 1652, celui qui se charge de ce travail n'est autre que Jérôme de Clary. Il n'intervient pas sur les registres de Binsdorf dont le partage revient intégralement à sa femme⁹⁹. En 1653, il supervise encore la redistribution de la part du défunt Paul Aldringen « *als Wollmächitgten [par procuration] des Hoch. und Wohlgebohr. [...] Joannis Marci Bischoffers zu Seggau* ». Depuis sa nomination en 1633, l'évêque se consacre aux affaires de son diocèse de Grätz-Seckau¹⁰⁰. Il n'est pourtant pas absent des terres qui lui reviennent et se

⁹⁷ SOAL-Děčín, c. 1, matériel généalogique, traduction pour le chapitre de Nivelles collationnée par le notaire impérial Henri Jacobi à Vienne le 14 novembre 1780. Le contrat est « Fait à Prague le 3 may de l'an mil six cent trente sept ». « Anne Muller, née baronne [et non comtesse] d'Aldringen », épouse « Jérôme de Clary, seigneur de Dobritschan et Dobschan &c, Colonel de Sa Majesté Impériale... ».

⁹⁸ Le risque de fragmentation apparaît au grand jour avec les litiges de 1650-1665. SOAL-Děčín, c. 17-22 : fonds Dominik Clary, conflits d'héritage, plaintes et comptes rendus des litiges, extraits de la *landtafel*, 1650-1665.

⁹⁹ SOAL-Děčín, c. 790 pour Teplitz, page de garde et de conclusion ; et 792 pour Binsdorf. Sur les opérations patrimoniales dans la noblesse : P. Mat'a, *Svět české aristokracie, op. cit.*

¹⁰⁰ Où il est le premier à porter le titre de *Fürstbischoff* et organise une bibliothèque : Erwin Gatz (dir.), *Die Bischöfe des Heiligen Römischen Reiches von 1648 bis 1803. Ein biographisches Lexikon*. Berlin, Duncker &

préoccupe des affaires patrimoniales¹⁰¹. Sachant que son état l'appelle au célibat, il laisse Jérôme s'imposer en son nom dans les affaires locales et patrimoniales : ce dernier en retire les bénéfices en devenant garant (*zu becräftigung*) des registres partageant les terres de Teplitz qui ne reviennent pas à son épouse. C'est lui qui entre en relation avec les commissaires royaux et présente les documents à l'enregistrement à la *Landtafel* de Prague.

En effet, plusieurs grands nobles des familles Schönfeld, Mitrowitz ou Bernsdorff contresignent les registres pour plus de sûreté (*mehr Sicherheit*) : Jérôme Clary apparaît comme le plus à même d'être leur interlocuteur¹⁰². Non seulement cette procédure met en rapport avec les autorités monarchiques qui l'entérinent à la *Landtafel* de Prague, mais elle intervient en même temps que la mise en place de la *Berni Rula*, premier grand rôle fiscal du royaume de Bohême au lendemain de la paix de Westphalie. Décidée par la Diète, cette opération de type cadastral aboutit à la mise en place du nouvel ordre fiscal et foncier en 1654/1655 après le passage de commissions de visitations par cercles¹⁰³. Elle accompagne le recensement des sujets d'après la foi (*Soupis poddaných podle víry*) de 1651¹⁰⁴. La réorganisation de la Bohême à la fin de la guerre de Trente Ans est un motif probable de celle des biens familiaux. Des commissaires sont accueillis sur les domaines pour deux procédures concomitantes mais différentes, ce qui pose la question d'éventuelles interpénétrations, d'autant que les Aldringen font partie du *Herrenstand* et ont en théorie droit de vote sur la

Humblot, 2001 (1990), p. 7; Michaela Kronthaler (dir.), *Lebensbilder steirischer bischöfe*, Grätz, Styria, 2002, p. 90 ; R. Becker, « Lesepraktiken, dans B. Löfler, K. Ruppert (dir.), *Religiöse, op. cit.*, p. 84. Il écrit à Jérôme de Clary de Graz en décembre 1655 (SOAL-Děčín, c. 43).

¹⁰¹ En 1657, il participe à la réception de la visite de l'électeur de Saxe Jean-Georges II (1613-1680, électeur en 1656) aux eaux de Teplitz et organise le service religieux (c. 46, affaires de propriété (1629-1664), affaires ecclésiastiques (1629-1664)).

¹⁰² SOAL-Děčín, c. 790, « *Ausstheilung des herrschaft Töplitz auf zwey Theill, des Erste Töplitz Theill* », fol. 90 : « *Nicolas freyherrn von Schönfeld [...] Röm. Kay. Majt. Rath, Obristen Münzmeistern, und Cammer Rath in Königreich Böhaimb, dem Wohl Edler Gestrengen Ritter, herrn Friedrich von Friessleben [...] Röm. Kay. Majt. Wirklichen Cammer Rath, in gedachten Königreich Böhaimb* ». À l'été 1653, Aloys Wratislaw von Mitrowitz, Johann Wilhem von Bernsdorff et Johann Reichard von Ragersdorff sont « *Verordnete Commissarien [...] der Röm. Kay. Auch zu hungarn undt böheimb königl. Majt. respective Rätthen, Landrechts wie auch Hoff-Lehn undt CammerRechtes beysizern im Königreich Böheimb* » Plusieurs membres de ces familles ont occupé la position de capitaine de cercle au cours du XVII^e siècle : Johann Jacob von Weingarten, *Codex Ferdinando-Leopoldinus*, Prague, 1701, p. 90 ; Franz Huber, *Neue Kronik von Böhmen vom jahre 530 bis 1780*, Prag, Schönfeld, 1780. On ne trouve aucune trace d'époux des sœurs d'Anne Aldringen bien que leurs héritiers soient nommés à plusieurs reprises. L'hypothèse d'un veuvage semble accréditée par la disparition rapide des archives de ces dernières, hors une contestation testamentaire avec Anne notamment en 1651 (SOAL-Děčín, c. 39).

¹⁰³ Jan Bumba, *České katastry od 11. do 21. Století* [Le cadastre de Bohême du XI^e au XXI^e siècle], Prague, Grada, 2007, p. 23 sq.; Otakar Bauer et alii (éd.), *Berni Rula – Scazek Uvodni k Edici Berni Ruly*, Prague, Kniha Byla Vydana v Praze, 1950.

¹⁰⁴ Recensement effectué par des commissaires assistés des capitaines de seigneurie. Les résultats sont conservés aux archives nationales de Prague, fonds *Stará manipulace*. Thibault Klinger, « Évaluer les seigneuries de la noblesse austro-bohême à l'époque moderne : l'exemple des domaines de la famille Colloredo », dans O. Chaline (dir.), *Familles nobles, châteaux et seigneuries en Bohême, XVI^e-XIX^e siècles, Histoire, Economie & Société*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 65.

levée des impôts qui reste une prérogative des corps constitués à la Diète après 1627¹⁰⁵. À la fois mari et voisin, seigneur par procuration, Jérôme est au cœur de la rencontre entre deux volontés : celle des autorités de Bohême de définir le territoire imposable et celle des Aldringen occupés de la répartition interne des biens hérités.

La famille fonde ses estimations patrimoniales sur le relevé topographique des feux assujettis aux taxes et contributions, qui font également l'objet des relevés fiscaux¹⁰⁶. Les seigneurs d'Aldringen ne reprennent pas les critères de la *Berni Rula* d'un partage entre dominical (partie exploitée directement par le seigneur) et rustical (tenures exploitées par les sujets et seuls espaces cadastrés à supporter le poids des impôts jusqu'aux années 1740)¹⁰⁷. Les terres leur reviennent dans leur ensemble. La *Berni Rula* et les registres sont deux documents d'apparence similaire mais de portée différente : le partage patrimonial vise une division au plus juste appuyée sur l'estimation chiffrée de l'ensemble des terres, tandis que le relevé fiscal cherche d'abord à établir les unités de labour pour calculer ensuite des assiettes d'impositions¹⁰⁸. Les Aldringen visent la Table du pays comme instance de reconnaissance et de garantie juridique du patrimoine, placée au dessus des contingences familiales, et servant de point de référence dans les conflits. Si les procédures peuvent avoir été menées de manière indépendante, les deux corpus ont pour fil directeur une meilleure connaissance d'un territoire dont la maîtrise est un enjeu essentiel pour les seigneurs possédants et les autorités monarchiques. Les affaires familiales ne sont jamais locales, les enjeux patrimoniaux à l'échelle locale se greffent sur les deux piliers de la refondation politique des institutions du Royaume de Bohême : la foi et l'impôt. Au moment de définir l'assiette fiscale de la région, Jérôme Clary et Anne née Aldringen se donnent les moyens de pouvoir interférer dans les recensements, tandis que les commissaires fiscaux peuvent trouver dans les grandes familles un appui ambigü pour mener leurs opérations¹⁰⁹.

¹⁰⁵ Il semble que des commissaires différents soient envoyés ; O. Bauer *et alii* (éd.), *Berni Rula*, *op. cit.*, p. 41-42 ; V. Bůžek *et alii*, *Společnost*, *op. cit.*, p. 77.

¹⁰⁶ SOAL-Děčín, c. 790 - inv. c. 1328-1331 : « *Taxes des herrschafft Töplitz, alles auf schok und Groschen Meiss geraittet* », 1652. Il s'agit principalement des taxes foncières (*Grund Zinsen*), *Erb Zinsen*, *Fallenden Zinsen*, Taxes sur les résidents juifs, de diverses contributions le plus souvent annuelles indexées sur le sol, la production et la corvée (*Robot*) selon le statut des chefs de famille contribuables.

¹⁰⁷ T. Klinger, « Évaluer... », *op. cit.*, p. 61.

¹⁰⁸ Karel Doskočil, *Berni rula 2, Popis Čech r. 1654. Souhrnný index obcí, osad a samot k berní rule*, Prague, Státní pedagogické nakladatelství, 1954, Litomericko 16, p. 362-363 pour Teplitz/Tepllice.

¹⁰⁹ Eduard Maur, « Staat und die lokalen Grundobrogkeit. Das Beispiel Böhmen und Mähren », dans P. Mat'a, T. Winkelbauer (dir.), *Die Habsburgermonarchie 1620 bis 1740*, *op. cit.*, p. 443-453 ; Michael Hochedlinger, Thomas Winkelbauer (dir.), *Herrschaftsverdichtung, Staatsbildung, Bürokratisierung. Verfassungs-, Verwaltungs- und Behördengeschichte der Frühen Neuzeit*, Vienne, Böhlau, 2010, p. 421-477 ; Zdenek Hojda, « Les officiers de l'ancienne ville impériale et leurs activités culturelles : le cas de Prague aux XVII^e et XVIII^e siècles », dans J. -P. Genêt, G. Lottes (éd.), *L'État moderne les élites (XIII^e-XVIII^e siècles)*, Paris, PS, 1996, p. 436.

Ces clarifications permettent de réaliser un ancrage plus solide au nord de la Bohême. Anne Aldringen se montre très active pour éviter la dissolution du patrimoine, au prix de nombreux conflits internes. Entre 1634 et 1653, elle apparaît comme la principale bénéficiaire des partages avec son frère Marc : c'est à elle que revient la majorité des parts de la seigneurie de Bensen, sans mention d'intervention de son mari¹¹⁰. Il est par ailleurs avéré qu'elle les administre « en personne », puisque c'est elle qui patronne et dirige le capitaine de Bensen dès 1635¹¹¹. Ses sœurs laissent très peu de traces dans les archives : c'est avec leurs descendants qu'Anne a maille à partir dans les années 1650. Barbara est morte probablement avant 1653, et le conflit oppose Anne à son neveu Johann « *Freyherr von Aldringen* » en 1651 : il y a bien procès porté devant le *Landrecht* avec échos dans la *Landtafel* autour de restitutions et de compensations en argent¹¹². Anne se place également aux côtés de son frère pour étouffer les appétits des Kolowrat à la mort du fils de Catherine en 1650¹¹³. Les autres enfants semblent progressivement écartés du cœur du patrimoine, et s'effacent peu à peu de la mémoire familiale accessible dans les archives. Au cours des années suivantes, c'est avec ses propres filles mariées qu'Anne Aldringen entre en désaccord, rappelant encore combien les conflits pèsent sur la fabrique des maisons nobles, plus ou moins contenus jusqu'à la limite extrême où un des bénéficiaires voudra retirer ses gains et démembrer concrètement les seigneuries¹¹⁴. Le contexte fiscal et religieux de la Bohême accélère le regroupement progressif du double héritage Clary et Aldringen aux mains du couple Clary et de leurs descendants, pour assurer le maintien au sein des familles nobles au nord de la Bohême.

L'union des armes en 1666 : une recreation nobiliaire

Anne et Jérôme sont incontestablement les gagnants de la répartition de 1652/1653, sanctionnée par l'inscription dans les Tables du Royaume. Cela ne fait pas de Jérôme Clary un Aldringen mais il en est le meilleur représentant à l'échelle de l'Empire. Il y poursuit une carrière militaire notamment en Italie (1638-1647), puis en Bohême (années 1650). En 1645, il est *Obristen* (colonel) et *General Adjutant* au service de la maison d'Autriche, se voyant

¹¹⁰ SOAL-D., c. 39, conflits sur l'héritage Aldringen 1632-1653, c. 792, registres de partage, inv. c. 1356, 1653.

¹¹¹ SOAL-Děčín, c. 39, « *Geburtsbrief* », 1652, *op. cit.*

¹¹² *Idem*, « *Abschrift dem hochlöbl Landrecht ergangenen Sententzes zwischen Johann freyherrn von Aldringen, eines Theil undt des andern Aldringrische MitErbe [Anna et Marc] andern theils, welcher publicirt worden, den 16 octob. 1651* », fol. 3. Le conflit porte sur la part de Paul divisée entre les héritiers restants.

¹¹³ SOAL-Děčín, c. 47-50, conflit autour du contrat de mariage de Maxime, « *frejh. von Aldringen* » et Maria Elisabeth von Kollowrat, fille de Ferdinand von Kollowrat, « *königl. Hauptmann, undt ober Commisarium des Saazer Creyses* », 19 mars 1646.

¹¹⁴ SOAL-Děčín, c. 40-41 : conflits de propriété 1644-1699.

notamment confier une compagnie dans le régiment de Matthias Gallas par l'empereur¹¹⁵. Jérôme est donc actif sur plusieurs fronts : militaires à Naples et Milan en 1642-1644, patrimoniaux autour de Dobritschan et Teplitz en Bohême dans les années 1650¹¹⁶. Le lien entre son activité au service de l'Empire et son implication dans les affaires familiales apparaît au moment de renouveler l'engagement contracté par le commandant Aldringen pour les seigneuries du Tyrol. En 1648, le pli de l'archiduc d'Autriche Ferdinand Charles relatif à cet *alienation Contract* des seigneuries d'Enns et de Caldifff est adressé à « *Hieronymo Clari, der [kais My] zu hispanien bestelten Obristen*¹¹⁷ ». Ce dernier agit au nom de Marc qui lui laisse toute latitude. Distingué par ses mérites militaires dans les armées impériales, il est le mieux placé pour traiter cette affaire dans un espace éloigné du cœur patrimonial.

En 1650, il réalise un montage financier auprès de Ferdinand Charles d'Autriche : le 2 juin 1650, l'archiduc autorise le transfert du capital des seigneuries d'Enns et de Caldifff (100 000 florins et les intérêts afférents), vers celles de Petersberg et Juan in Valsugan, également au Tyrol (Voralberg) estimées respectivement à 50 000 et 70 000 gulden. Jérôme Clary ajoute 20 000 gulden au capital de Johann Aldringen, payés en décembre 1650 : cet enchérissement sur un bien qui ne lui appartient pas laisse supposer une relative confiance sur la valeur d'un patrimoine en pleine structuration dans le royaume de Bohême¹¹⁸. Le contrat est de nouveau fixé à treize ans renouvelables (et renouvelés) avec des intérêts à 5%. L'engagiste doit rendre des comptes sur la gestion des seigneuries, ce qui conduit le colonel Clary à passer la fin de sa vie en déplacements entre Prague et les *Pfandschafften*, entrecoupés d'arrêts dans les cours archiduciales et impériale d'Innsbruck et de Vienne entre 1665 et 1671¹¹⁹. Grâce à son mariage avec Anne Aldringen en 1637, tout se passe comme s'il prenait le relais du général défunt pour une présence à l'échelle impériale qui profite aux Clary et aux Aldringen.

¹¹⁵ SOAL-Děčín, c. 37 : correspondance militaire en italien et en allemand, à partir de 1638 ; lettre impériale conférant une compagnie signée par Gallas en février 1642.

¹¹⁶ *Idem* : imprimés en espagnol et en italien sur l'organisation de son régiment entre 1642 et 1647, relations avec le duc de Medina Ramiro P. de Guzman autour de Naples et à Milan en 1642-1644.

¹¹⁷ *Idem*, c. 24 : *Alienation Contract*, Prague, 4 avril 1648, confirmant les 100 000 florins investis par Johann von Aldringen.

¹¹⁸ *idem* : accord de Ferdinand Carl d'Autriche estimé 1650, et quittances en 1655 ; *Zahlungbestätigungen*, 1 décembre 1650. Selon toute vraisemblance, les seigneuries d'Enn et Caldifff sont reprises/achetées par le vénitien Pietro Zenobio dès 1648 : p. 182 ; *Zeitschrift des Ferdinandeums für Tirol und Voralberg*, Innsbruck, Wägner'schen Universität-Buchdruckerei, 1875, p. 182 ; Eduard Widmozer, *Südtirol-Brevier von A-Z*, Innsbruck/Munich, Südtirol Verlag, 1966, p. 37.

¹¹⁹ Voir annexe 3b, 5, p. 115-116. SOAL-Děčín, c. 24, relevé des *Pfandschafften*, 1650-1671. Sur l'administration du Tyrol : Martin P. Schennach, *Gesetz und Herrschaft. Die Entstehung des Gesetzgebungsstaates am Beispiel Tirols*, Cologne, Vienne/Weimar, Böhlau, 2010, p. 311, 404, 592 ; Karin Greiffenhagen, « Oberinntal : gerichte Hörtenberg und St. Petersberg », dans N. Grass, H. C. Faussner (éd.), *Die tirolischen Weisthümer* vol. 6., Innsbruck, Wagner, 1966-1994. Hubert Weitensfelder, *Industrie-Provinz. Voralberg in der Frühindustrialisierung 1740-1870*, Francfort/New York, Campus, 2001, p. 58 précise que l'une de ces seigneuries rapporte 2900 gulden/an à la fin du XVII^e siècle.

Jérôme Clary assure la continuité de la fondation religieuse à l'établissement franciscain en mémoire du général à Passau près du lieu où il est mort. Il supplée Marc à Teplitz, faisant ainsi le pendant de sa femme responsable de l'administration de Bensen : des rapports lui parviennent quand le feu ou les intempéries causent des dégâts à Teplitz (1651, 1654, 1661), pour les affaires de patronage ou lorsqu'il s'agit de construire un établissement de bain quand la réputation des eaux de Teplitz entraîne la venue régulière de « Magdalena Sibylla de Saxe » entre 1659 et 1669¹²⁰. Il poursuit enfin la politique de renforcement foncier initié par les ancêtres des deux familles, en acquérant de petites terres comme Hradeschek¹²¹ ou en rachetant des parts aux héritiers afin de poursuivre la sécurisation du patrimoine : en 1657, le mari d'Anne Aldringen rachète au nom de Marc la terre de Welbine à « *Johann Paul Frejyern von Aldringen* » pour 5000 gulden, prévenant ainsi tout risque de fragmentation ultérieure¹²². Toutes ces opérations sont liées dans une politique de remembrement familial et de mise en système d'une économie locale fondée sur les revenus des terres. Anne et Jérôme clarifient auprès de leur fils Johann Georg Marc (1638-1700) le statut de la terre de Sazadka en 1665, propriété des Isolani en 1627, engagée selon toute vraisemblance à Wallenstein avant de passer à Paul Aldringen. Le couple Clary parvient à redistribuer les revenus initialement destinés à une fondation pieuse en mémoire des Isolani à Prague (1500 gulden) vers l'établissement franciscain de Passau et l'entretien de la mémoire du général Aldringen (contrat de 5000 gulden). Le contrat est scellé en 1665, signe que la circulation accélérée des terres a créé des confusions de possessions et donc d'assise sociale bien après les vagues de confiscations¹²³.

Jérôme Clary et sa femme agissent de manière à rassembler les conditions pour créer un topolignage, sans parvenir à l'assise suffisante pour prétendre à un fidéicommiss qui les inscrirait dans la hiérarchie de l'opulence nobiliaire à l'instar des Liechtenstein (1606), Colloredo (Opočno), Piccolomini (Náchod) ou Ratuit de Souches (Jevišovice) dans les années 1650¹²⁴. L'aval du souverain permet d'établir ce garant juridique de l'indivisibilité des biens

¹²⁰ SOAL-Děčín, c. 37, lettre du 17 avril 1668 signée, « *Magdalena Sibylla Churfürstin Herzogin zu Sachsen, [...], Churfürstin, gebohrne Marggräffin zu Brandenburg und herzogin in Preussen* », probablement l'épouse de Johann Georg II von Sachsen (1613-1680). Franz Otto Stichart, *Galerie der sächsischen Fürstinnen*, Leipzig, Fleischer, 1857.

¹²¹ Achat à Balthasar Khyn von Khyn pour 1000 Schock Reinhisch. SOAL-Děčín, c. 24, *Actum Sazadka*, 8 avril 1656.

¹²² Il semble s'agir de son beau-fils, sans certitude cependant. Il est reconnu héritier de la « *Töplitzer Herrschaft Welbiner theill* » par une lettre de Marc signée à Grätz le 2 juin 1662. SOAL-Děčín, c. 24, où se trouve aussi le contrat de vente scellé à Prague en septembre 1657.

¹²³ SOAL-Děčín, c. 24, « *Kauff Contracts wegen Sasadka* » 17 janvier 1665 ». Le couple est désigné « *als Ehe Consorten* » et Johann Georg « *Freyherrn von Clary, Herrn vom Aldringen* ». Anne et Jérôme se disent seigneurs de la terre et du château de Sazadka dès les années 1650.

¹²⁴ Avec le risque d'une trop grande puissance nobiliaire, comme dans le cas de Wallenstein en 1622. O. Chaline, « Une très grande fortune... », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 263-290 ; P. Mat'a, *Svět*

et de la puissance du chef de famille, base d'une possession de longue durée¹²⁵. Les Buquoy y parviennent en 1666 et les Thun autour de Tetschen, dans le cercle de Leitmeritz, en 1671 avec l'aval de Léopold I^{er}¹²⁶. Le renforcement territorial des Clary a lieu dans un contexte où les grandes familles cherchent l'assurance de leur pouvoir seigneurial pour s'imposer au sein de « l'aristocratie latifundiaire » qui se constitue dans la seconde moitié du XVII^e siècle¹²⁷. Jérôme Clary n'est pas un inconnu du prince Habsbourg, mais le manque de lisibilité des affaires de sa famille et de celles de sa femme le place encore dans une situation relativement précaire au regard du renouvellement des élites en Bohême.

En 1652, Anne Aldringen est désignée comme « *Anna Freylin von Clari, Geborne Freylin von Aldringen, Frau auff Benssen, Dobritschan, Sasadka, und mit Erbin* [cohéritière] *der herrschaft Töplitz*¹²⁸ » : la fusion des deux familles est en train de s'opérer de fait. Tandis que Marc vieillit dans l'état ecclésiastique, l'enjeu pour Jérôme Clary est de ne pas laisser échapper les biens des Aldringen dans lesquels il a investi. Cette perspective n'est pas tant la sienne que celle de sa succession, à savoir son fils Johann Georg Marc vers lequel il a déjà dirigé une partie des acquisitions en Bohême. Contrairement à son père, ce dernier peut prétendre de plein droit à l'héritage de sa mère, mais aussi de son grand-père puisqu'il est le seul héritier mâle dans les années 1660, ses frères et cousins étant soit décédés, soit écartés par rachat ou procès du patrimoine¹²⁹. En 1658, son oncle Marc évêque de Seckau reconnaît à son neveu le droit de porter le prédicat, entériné au château de Prague en 1660 avec la signature des familles les plus influentes engagées dans les offices du pays : Johann Georg

české aristokracie *op. cit.*, p. 170-171. T. Winkelbauer, « Les Liechtenstein..., *op. cit.*, p. 123 et *Fürst und Fürstendiener. Gundaker von Liechtenstein, ein österreichischer Aristokrat des konfessionellen Zeitalters*, Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung, 34, Vienne, 1999, p. 22 ; T. Klinger, « Évaluer..., *op. cit.*, p. 76 ; P. Klapka, *Jean-Louis Ratuit, op. cit.*, p. 363.

¹²⁵ Valentin Urfus, « Rodinný fideikomis v Čechách », *Právněhistorické studie*, 1962/9, p. 193-238 ; Miroslav Gersic, « Erbverträge der Familie Liechtenstein und Bemühungen, das Eigentum der Familie zu erhalten », dans M. Vařeka, A. Zářický (éd.), *Das Fürstenhaus Liechtenstein, op. cit.*, p. 163-169.

¹²⁶ O. Chaline, « Les Buquoy..., *op. cit.*, p. 439 ; Johann Gottfried Sommer, *Das Königreich Böhmen, statistisch-topographisch dargestellt*, vol. 1: *Leitmeritzer kreis*, Prague, Calve, 1833, p. 229 et mention du fidéicomis de Dux par les Waldstein en 1680 (p. 132).

¹²⁷ Josef Petráň, « Skladba pohusitské aristokracie v Cechách » [Structure de l'aristocratie en Bohême après l'époque hussite], dans J. Petráň (dir.), *Proměny feudální třídy v Čechách v pozdním feudalismu*, Prague, AUCPH, 1976/1, p. 9-80.

¹²⁸ SOAL-Děčín, c. 39, « *Geburtsbrief* », 1652.

¹²⁹ Les généalogies des XIX^e-XX^e siècles font commodément disparaître les autres enfants d'Anne Aldringen (issus d'un premier mariage). Dans la présentation des extraits du testament de son frère, le général Aldringen, qu'elle utilise pour ces procès en 1650, elle nomme Johann Paul, Maria Elisabeth, Anna Maria de Clari, Maria Brissigellin, Susanna Stossin (SOAL-Děčín, c. 39, nés *Freyherm.in* von Aldringen). Johann Georg n'est pas mentionné, et n'apparaît que dans les documents portant sur le partage de la part héritée de l'évêque Paul. L'hypothèse est donc que les enfants issus du premier mariage Müller sont « écartés » des opérations de concentration patrimoniale au profit de Johann Georg, fils naturel de Jérôme Clary.

Marc est officiellement désigné comme l'héritier légitime des deux familles¹³⁰. À la mort de sa mère en 1665, il revendique l'héritage auprès de « Mrs les Chevaliers, Conseillers de Sa Majesté Impériale Officiers dénommés de la Table Royale des Etats, au Château de Prague » en vertu des enregistrements successifs à la Table¹³¹. La succession apparaît comme le moment le plus favorable pour tenter d'entériner en droit la conjonction de familles qui allient une noblesse ancienne et un prestige récent.

Les deux familles sont de poids et de statut différents. Les Clary ne sont que chevaliers, mais possèdent une extraction de trois siècles tandis que Johann Georg Marc peut prétendre au titre de comte d'Aldringen sauvé par Ferdinand II et Ferdinand III qui en sont les pourvoyeurs. En 1666, une véritable entreprise de recréation nobiliaire est conduite sous la houlette de Léopold I^{er} (1656-1705). Cinq ans après le dernier indice relatif à sa vie militaire dans les archives, Jérôme Clary se voit élevé au rang « des Comtes de notre Royaume héréditaire de Bohême¹³² ». Il ne s'agit pas d'un héritage ni d'un transfert du rang de comte du Saint-Empire qu'a obtenu son beau-frère le général Aldringen en 1632, mais d'une forme de préalable qui égalise en partie la titulature des deux maisons. Une différence de titulature entre Bohême et Empire est alors maintenue. Johann Aldringen s'est rendu comte dans l'Empire, Jérôme le devient par la Bohême, illustrant la complexité de l'agrégat de territoires qui composent la monarchie des Habsbourg dont le souverain est aussi empereur du Saint-Empire. Léopold I^{er} cumule ces couronnes, et procède ainsi à une forme d'alignement des dignités nobiliaires des deux familles.

Plusieurs éléments justifient cette agrégation : le service militaire, l'action entre Vienne, Innsbruck et les seigneuries du Tyrol, et surtout l'ancienneté du lignage qui semble placer Léopold I^{er} dans une situation de continuité souveraine en jetant un pont sur les ruptures politiques de la première moitié du XVII^e siècle¹³³. L'argument de l'indignat obtenu

¹³⁰ SOAL-Děčín, c. 61, accord du prédictat à la majorité de J. G. M., Teplitz, 16 septembre 1658 en présence de Jérôme Clary ; *Kaiserl. Bewilligung, Prager Schloss*, 17 janvier 1660 en présence des autorités du royaume : les comtes Martinitz, « Trautmanstorf », Wilhem von Kollowrath ou Ferdinand v. Slavata.

¹³¹ SOAL-Děčín, c. 1 : Copie des références de la *Landtafel*, « à la chambre et Cour Féodale ainsi qu'à la chambre intérieure des États au Royaume de Bohême, le 13 février 1759 », pour la déduction de preuve du chapitre de Nivelles en 1780.

¹³² SOAL-Děčín, c. 1, diplôme de 1666. La dernière trace de la vie militaire de Jérôme Clary est un document portant sur la parade du général comte de Montecuccoli qui obtient le haut commandement des armées de Léopold I^{er} en 1661. Jean Béranger, « Montecuccoli homme d'État (1609-1680) », dans *Combattre, gouverner, écrire*, Paris, Economica, 2003, p. 109-120. Ivo Cerman, « Raimundo Montecuccoli a „válečná strana“ na dvoře Leopolda I. » [Montecuccoli et un « parti de la guerre » à la cour de Léopold I^{er}], *Historie a vojenství*, 2002/51, p. 568-603

¹³³ SOAL-Děčín, c. 1, diplôme de 1666, collationné en 1780. Les termes reprennent le langage classique d'un souverain « bien plus porté d'élever les noms les races et les familles de ceux dont les ancêtres aussi bien qu'eux-mêmes se sont signalés en temps de guerre et de paix dans les charges importantes tant militaires que d'autres par leur fidélité, leur obéissance, persévérance, valeur et services rendus à nous, au S^t Empire Romain et à nos Royaumes et Pays héréditaires. »

de Charles IV en 1363 renforce ainsi l'image d'un pouvoir ancien des Habsbourg en Bohême qui légitime les opérations de reconquête provoquées par la « forfaiture » d'une partie des nobles, et leur corollaire, l'arrivée de nouvelles familles dans le royaume¹³⁴. La différence comtale induit une différence hiérarchique qui permet d'élever un homme moins distingué que Johann von Aldringen, tout en ancrant plus solidement la présence de la famille en Bohême au moment où Jérôme multiplie les déplacements dans la monarchie¹³⁵.

Il importe également à Léopold I^{er} de ne pas laisser perdre la mémoire et l'héritage du comte Johann von Aldringen. Il permet de ne pas effacer l'action de ses prédécesseurs directs et d'ajouter à l'antériorité de la présence des Habsbourg en Bohême la reconnaissance de leur pouvoir rénové depuis la constitution de 1627 au moment où les opérations se portent en Hongrie¹³⁶. En 1666, Léopold I^{er} permet l'union des armes en usant de la rhétorique de la faveur du souverain prêt à soutenir ses élites :

...la famille d'Aldringen a été entièrement éteinte à la réserve de Jean Marc, fils légitime du dit Jérôme Comte de Clary, auquel la dite famille a été d'ailleurs entée en vertu du privilège accordé à ceux d'Aldringen, Nous lui avons accordé et donné permission de pouvoir lui et ses descendants **se nommer, signer, et se faire nommer Comtes de Clary et d'Aldringen**, et de pouvoir dériver [...] ce rang de Comte du privilège de feu Jean Comte d'Aldringen ci-devant Feldmarechal, Nous avons fait en outre la grace spéciale au dit Jérôme Comte de Clary et d'Aldringen, et lui avons permis de notre autorité Impériale et Royale **d'unir et de joindre ses armes légitimes à celles des Comtes d'Aldringen en mémoire de cette famille**¹³⁷.

La décision entérine un processus de concentration lignagère qui permet d'aboutir « naturellement » à cette refondation nobiliaire. Elle vient réassurer la présence en Bohême en maintenant le prestige d'un nom d'empire sans pour autant accorder la préséance attachée aux titres impériaux dans la hiérarchie des ordres de Bohême. Jérôme est élevé en tant que Clary, le nom d'Aldringen est sauvé, la valeur du titre impérial est préservée et son obtention est remise à une date où la famille sera plus solidement installée, plus sûre d'elle-même. Ce type d'intervention n'est pas rare, et Christine Lebeau a montré dans le cas des États de Basse-Autriche que les familles les plus anciennes reprennent les titres et les armoiries d'autres familles en voie d'extinction, comme c'est le cas avec les Zinzendorf autorisés par grâce

¹³⁴ Jean Béranger, *Histoire de l'Empire des Habsbourg (1273-1918)*, Paris, Fayard, 1990, p. 294 : la *Verwirkungstheorie* permet à Ferdinand II de réorganiser la Bohême après la Montagne Blanche (1620) en vertu de la rupture du contrat entre le roi et les Ordres provoquée par la défenestration de Prague.

¹³⁵ Voir annexe 5, p. 116. Johannes Arndt, « Zwischen kollegialer Solidarität und persönlichem Aufstiegsstreben. Die Reichsgrafen im 17. und 18. Jahrhundert », dans R. G. Asch (dir.), *Der Europäische, op. cit.*, p. 105-128.

¹³⁶ Petr Mat'a, « *Patres Patriae or Proditores Patriae? Legitimizing and De-Legitimizing Provincial Estates' Authority in Seventeenth-Century Bohemia* », dans B. Trencsényi, M. Zászkaliczky (éd.), *Whose Love of Which Country? Composite States, National Histories and Patriotic Discourses in Early Modern East Central Europe*, Leyde, Brill, 2010, p. 405-442; P. Mat'a, T. Winkelbauer (dir.), *Die Habsburgermonarchie, op. cit.*

¹³⁷ Voir annexe 6, p. 117. SOAL-Děčín, c. 1, diplôme 1666. J. Brňovják, *Šlechticem, op. cit.*, p. 357.

impériale à adjoindre les armoiries des Zelking aux leurs en 1627. On voit ainsi des noms illustres ressurgir dans les branches des familles apostoliques¹³⁸. Entre enrichissement de la généalogie et illustration de la capacité royale de faire les nobles en Bohême depuis 1627, ces manipulations scellent la relation entre le monarque et les noblesses qui participent de la reconstruction du système monarchique en Europe centrale.

Au grand dam des anciennes familles qui sécurisent leur pouvoir sur les États de Basse-Autriche en attendant trois générations pour entrer dans l'ordre des seigneurs, l'empereur agit en tant que roi de Bohême pour pérenniser le statut de cette « nouvelle noblesse » composite. Les Clary peuvent prétendre à une extraction aussi ancienne que les lignages apostoliques, mais l'obtention du titre de chevalier par François de Clary en 1625 jette une ombre sur l'ancienneté de ce lignage peu connu, qui doit beaucoup à la dynastie tout comme les Aldringen qui lui doivent tout. Le bénéfice est clair pour Léopold I^{er} qui cherche à reconstruire son royaume après la guerre de Trente Ans. Le souverain élève Jérôme (1610-1671) pour permettre cette union des armes et créer les conditions d'une nouvelle maison spécifiquement attachée à la Bohême. En outre, il garde un pouvoir sur les dynamiques élitaires alors que les familles les mieux nées (Dietrichstein, Eggenberg, Harrach, Lamberg, Liechtenstein, Lobkowitz) monopolisent les plus hautes charges¹³⁹. Si elles peuvent faire pression pour contrôler l'accès au groupe des comtes d'empire au cours de la phase de stabilisation qui suit les traités de Westphalie, c'est au souverain qu'il appartient de faire cette mise au point de l'ordre nobiliaire, tout en invitant une nouvelle élite à se distinguer à son service dans son royaume, à la cour ou sur le front hongrois.

Le titre originel est donc mort avec le *Maledetto* et son frère Paul sur qui il avait été transféré. Johann Georg Marc est alors incité à poursuivre dans la voie des honneurs et à se montrer digne du titre autrefois attaché à son nom maternel. Il est élevé au rang de comte d'Empire en 1680, au moment où se décide sa mission d'envoyé impérial à la cour de Saxe. Une nouvelle maison comtale est érigée, une forme de rénovation nobiliaire s'opère et s'illustre dans un prédicat : les Clary et Aldringen. Les armes sont d'abord conjointes par un mariage, unies par un acte souverain puis fondues autour d'un patrimoine composite (Teplitz,

¹³⁸ Selon la différenciation hiérarchique demandée par les grandes familles en Basse-Autriche, les lignages apostoliques sont immémoriaux et n'ont pas de preuves à présenter pour accéder à l'ordre ancien des seigneurs dans les États. Ils sont suivis des familles rodolphines agrégées sous Rodolphe II entre 1588 et 1593, par opposition aux anoblis après 1620. Christine Lebeau, *Aristocrates et grand commis à la Cour de Vienne (1748-1791) : le modèle français*, Paris, CNRS éditions, 1996, p. 44 ; É. Hassler, *La cour de Vienne, op. cit.*, p. 38.

¹³⁹ Rostislav Smíšek, « Johann Adolf et Ferdinand Schwarzenberg, deux carrières de courtisan », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg...*, op. cit., p. 65. Ivo Cerman, « Pojmy 'frakce', 'strana' a 'kabala' v komunikativní praxi dvořanů Leopolda I. » [« Fraction », « parti » et « cabale » dans les pratiques de communication des courtisans de Léopold I^{er}], *ČČH* 2002/100, p. 33-54 ; Mark Hengerer, *Kaiserhof und Adel in der Mitte des 17. Jahrhunderts. Eine Kommunikationsgeschichte der Macht in der vormoderne*, Constance, Université de Constance, 2004.

Bensen et Dobritschan) et d'une lignée incontestable¹⁴⁰. Plus qu'une alliance, il s'agit d'un alliage forgé au cours de la guerre de Trente Ans, à renforcer en construisant une présence durable en Bohême du Nord. L'acte de Léopold I^{er} encourage les Clary et Aldringen à poursuivre dans leur entreprise de légitimation en tant que seigneurs de Teplitz recevant les cours de Saxe, puis comtes d'empire envoyés à Dresde. C'est d'abord en tirant parti des spécificités d'un territoire frontalier récemment acquis que cette famille parvient à réaliser son inscription au sein des élites de la monarchie.

II. Construire la mémoire nobiliaire : seigneurs en Bohême, seigneurs de Bohême, de la paix de Westphalie à la guerre de Succession d'Autriche (1648-1748)

A. Quelle présence en Bohême dans la seconde moitié du XVII^e siècle ?

L'installation dans un espace anciennement constitué

L'installation en Bohême d'une famille aux armes refondues est une rencontre avec un territoire morcelé qui a plusieurs fois changé de main au cours de la période précédente. Si l'on excepte les *Tyrolische Pfandesherrschaften*, les biens qui reviennent aux Clary et Aldringen au cours du XVII^e siècle regroupent des terres dans la zone frontalière du Nord de la Bohême, au pied des Monts Métallifères et en bordure du territoire des princes-électeurs de Saxe. Cette région est celle des *Erzgebirge* caractérisée par l'exploitation minière et forestière des deux côtés d'une frontière traversée par l'Elbe. Les seigneurs de Clary-Aldringen sont en possession de terres relativement éloignées les unes des autres, qu'il est possible de regrouper en trois ensembles : Teplitz, à 90 km de Prague et 70 de Dresde, Binsdorf/Bensen dominant l'Elbe à 60 km au nord de Teplitz, et Dobritschan propriété « originelle » des Clary, à 50 km au sud¹⁴¹.

Les Clary-Aldringen investissent un espace anciennement structuré, qui a fait l'objet de plusieurs configurations territoriales. La seigneurie de Teplitz a des origines mythiques qui contribuent à la renommée de ses eaux au moins à l'échelle régionale au XVII^e siècle. Le château qui accueille les seigneurs successifs repose en partie sur les fondations du monastère bénédictin de la reine Judith de Thuringe au XII^e siècle¹⁴². Confiées en gage à la chambre

¹⁴⁰ Voir annexe 6, p. 117.

¹⁴¹ Voir annexe 7. Wolfgang Piersig, *Ein geschichtlicher Überblick zum Eisen im Erzgebirge: Der Frohnauer Hammer*, Grin Verlag, Beitrag zur Technikgeschichte, 2010 ; Vlastimil Pažourek (dir.), *Burgen im Grenzraum Sachsen – Böhmen*, Děčín, Děčinský Zámek, 2012 ; Karlheinz Blaschke, Uwe Ulrich Jäschke, *Kursächsischer Ämteratlas 1790*, Chemnitz, Klaus Gumnior Verlag, 2009.

¹⁴² Joseph K. E. Hoser, *Beschreibung von Teplitz in Böhmen*, Prague, Calve, 1798, p. 19-25, Theodor L. Richter, *Les eaux thermales de Teplitz Essai topographique et médical*, Prague, Kronberger et Rziwnatz, 1840. Cette présentation s'appuie sur le travail des archivistes Otto Chmelik *et alii*, *Velkostatek Teplice (1468/1532 – 1945)*,

royale après les guerres hussites, les terres changent très souvent de main. Au début du XVI^e siècle, les biens gagés sont échangés au seigneur Albrecht de Kolowrat qui fait en 1508 l'acquisition de la seigneurie de Teplitz et de la seigneurie montagnarde [*Bergherrschaft*] de Graupen afin de fonder une base économique et patrimoniale. Ces terres entrent par mariage dans la famille Waldstein qui obtient le passage de Teplitz en tenure héréditaire en 1512 : l'ensemble enregistré à la *Landtafel* inclut le château, la ville et 32 villages. Graupen apparaît durablement lié à Teplitz, et la perspective de l'exploitation minière attire les Rozmítal en 1529 avant que le président de la Chambre Royale Wolf de Vresovic (1532-1569) ne les achète au cours d'une politique familiale de regroupement de terres : l'accord royal pour l'achat de Teplitz en 1543 fait de la seigneurie le cœur d'un complexe territorial de 80 villes et villages, unifié sous l'autorité d'un seul seigneur. La seigneurie de Graupen est dotée du statut de « *kaiserliche freie Bergstadt* » en 1579, pour protéger la production d'étain face à la concurrence saxonne au cours du règne du roi Rodolphe II¹⁴³. C'est bien le seigneur qui crée une forme de continuité en collectionnant les sièges administratifs (*Schloss*) : à la mort de Vresovic en 1569, le doublon Teplitz-Graupen éclate. Teplitz passe dans les possessions des Kinsky jusqu'à l'émigration de la famille en Saxe et les redistributions de 1634. Graupen est isolée du complexe territorial rassemblé par Vresovic, transférée par donation de l'empereur Matthias aux seigneurs de Sternberg en 1616¹⁴⁴. À l'arrivée des Aldringen, les terres ont déjà un riche passé seigneurial¹⁴⁵.

Lorsqu'en 1708 le fils de Johann Georg Marc, Franz Carl de Clary-Aldringen (1675-1751) se porte acquéreur de Graupen auprès des Sternberg, il ne fait que « recoudre » un

catalogue du fonds d'archives SOAL- pob. Děčín, 2 Vol., Děčín, 2000, p. I-VII. Je remercie Otto Chmelik, directeur des archives, pour son aide dans l'enquête ciblée du fonds Vč Teplice autour des éléments rapportés ici. Anton L. Grossman, « Die Geschichte von Teplitz im Kontexte der böhmischen Landesgeschichte, dans *Stadt und Kreis Teplitz-Schönau. Unsere unvergessene Heimat*, Amberg, Druckhaus Oberpfalz, 2000 (1994), p. 60-140.

¹⁴³ La terre reste seigneuriale mais ses habitants reçoivent des privilèges spécifiques qui les protègent alors que la concurrence minière se développe à l'échelle de l'Europe. Le roi cherche à mettre en valeur les Monts Métallifères et les mines d'argent de Joachimsthal dans la région de Carlsbad. Hermann Hallwich, *Geschichte der Bergstadt Graupen in Böhmen*, Prague, Credner, 1868, p. 113-154. Götz Altmann, « Gründung und Aufstieg der böhmischen Bergstadt St. Joachimsthal (Jáchymov) », *Mitteilungen des Landesvereins Sächsischer Heimatschutz*, Dresde, 2005/2, p. 4-12.

¹⁴⁴ Un témoignage direct : Jans Kilian (éd.), *Michel Stüelers Gedenkbuch (1629–1649): Alltagsleben in Böhmen zur Zeit des Dreißigjährigen Krieges*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2014, p. 23. Les Kinsky constituent un riche ensemble patrimonial, avec des terres souvent rachetées à la mort d'autres seigneurs : K. Richter, *Sága rodu Kinských*, op. cit., p. 9 ; A. Valenta, *Dějiny rodu Kinských*, op. cit., p. 23 sq..

¹⁴⁵ J. Harasimowicz, M. Weber (dir.), *Adel in Schlesien*, op. cit., p. 223-262 ; Jaroslav Čechura, *Adelige Grundherrn als Unternehmer: zur Struktur südböhmischer Dominien vor 1620*, Munich, Oldenbourg, 2000 ; Josef Hrdlička, « Seigneurie, résidence et cour à l'époque moderne: Jindřichův Hradec, du XVI^e au XVIII^e siècles », *Historie, Économie et Société* 26, 2007, p. 47-58. Jan Štěpán, « Ein neuer Herr – eine alte Herrschaft », dans M. Vařeka, A. Zářický (éd.), *Das Fürstenhaus Liechtenstein*, op. cit., p. 289-294.

espace que le contexte politique du siècle précédent avait fragmenté¹⁴⁶. Peut être séduit par les perspectives économiques de la production minière une fois passée la crise du XVII^e siècle, il renouvelle l'ancienne articulation avec Teplitz, et complète un ensemble économique combinant les trois principales ressources seigneuriales (l'exploitation agricole, minière et forestière), les sources « miraculeuses », et le débouché sur l'Elbe avec la seigneurie de Bensen/Binsdorf. Cette dernière est possédée successivement par les Salhausen et les Wartenberg au XVI^e siècle, rattachée ensuite à la seigneurie de Kamnitz dont elle est coupée entre 1614 et 1612 pour passer enfin dans le patrimoine des seigneurs de Kinsky¹⁴⁷. Son lien avec Teplitz n'a rien d'évident et résulte des combinaisons seigneuriales et familiales qui dominent le partage de la terre en Bohême et expliquent en partie la constitution d'une « aristocratie latifundiaire » au cours de la période. Les Clary-Aldringen ne font alors que s'inscrire dans un contexte de construction patrimoniale qui entraîne un renouvellement seigneurial antérieur à l'accélération des transferts de propriété lors de la guerre de Trente Ans¹⁴⁸.

Lorsque les Clary-Aldringen sont en mesure de prendre en main les affaires de seigneuries morcelées, ils bénéficient de bases administratives en place. Dans chaque unité seigneuriale, la vie des sujets est polarisée par le village et la communauté villageoise (*Gemeinde*), mais aussi par les métairies, centres nerveux de l'espace économique, et les espaces culturels, paroisses et filiales¹⁴⁹. Les registres du partage des biens entre les Aldringen en 1652/1653 apposent leur grille de lecture patrimoniale sur un système territorial et économique anciennement constitué avec des communes (*Stadtgemeinden* Teplitz ou Bensen) et plus de soixante communautés regroupées autour de villages-métairies¹⁵⁰.

Les propriétaires des terres incarnent une autorité seigneuriale (*Obgrigkeit*) dont ils sont dépositaires et se trouvent en relation de pouvoir vis-à-vis des sujets¹⁵¹. Ces relations multiples passent le plus souvent par l'intermédiaire du capitaine de seigneurie (*Hauptmann*

¹⁴⁶ SOAL-Děčín, c. 83 : lettre du 21 août 1708, prix négocié entre 30 et 40 000 gulden. H. Hallwich, *Geschichte der Bergstadt Graupen*, op. cit., p. 229-237 précise que plusieurs années sont nécessaires pour assurer le transfert de pouvoir au comte de Clary.

¹⁴⁷ Une source précieuse : la *Pastor Schlegel's Chronik von Bensen* [1203-1571], Bensen, Amand Böhm, 1887.

¹⁴⁸ Ales Valenta, *Lesk a Bida barokni aristocracie* [Splendeur et misère dans l'aristocratie Baroque], Hradec Kralove, Veduta, 2011 ; O. Chaline, « Les noblesses, dans M. Cevins (dir.), *L'Europe centrale*, op. cit., p. 85-101.

¹⁴⁹ La *Gemeinde* est interlocutrice du seigneur et référence pour le rôle fiscal (*Berni Rula*) de 1651. Jiří Mikulec, *Poddanska otazka v baroknich Cechach* [la question des sujets dans la Bohême de l'âge baroque], Prague, Historicky Ustav, 1993.

¹⁵⁰ Voir annexe 7, p. 118.

¹⁵¹ Les relevés des obligations des sujets (*Urbare*) du XVI^e siècle, malheureusement peu nombreux, permettent de retracer une partie de ces relations : par. ex. SOAL-Děčín, Vk Bynovec, c. 4. J. Čechura, *Adelige Grundherrn*, op. cit. ; Markus Cerman, Robert Luft, *Untertanen, Herrschaft und Staat in Böhmen und im « Alten Reich »*, Sozialgeschichtliche studien zur Frühen Neuzeit, Munich, Oldenbourg, 2005.

ou *Hejtmann*), premier officier du seigneur et homme fort de la seigneurie, dont la présence est attestée pour Bensen dès le XV^e siècle¹⁵². C'est ce qui explique que Jérôme de Clary puisse passer la fin de sa vie en déplacements constants entre la Bohême, l'Autriche et le Tyrol. Les journaux en latin laissés par son fils Johann Georg Marc Clary-Aldringen dans les années 1670 mentionnent des relations suivies avec le *Stadt* ou *Bezirkshauptmann* de Teplitz, Bensen ou Dobritschan, reçus à table et le plus souvent entretenus par voie de lettres, de rapports et d'instructions¹⁵³. En janvier 1671, le *Bezirkshauptmann* est au centre d'un conflit concernant la « *Bürgerschaft* » (bourgeoisie) de Bensen. Le comte de Clary-Aldringen reçoit un *Memoriale* qu'il lui renvoie corrigé et augmenté de quelques remarques¹⁵⁴. La plupart des affaires locales semblent traitées de cette manière sans que la présence directe du détenteur de l'autorité seigneuriale ne soit toujours nécessaire ni même requise. Les lettres suffisent pour gérer un espace morcelé, et leur écriture compte bien parmi les occupations principales relevées dans ce journal. Le seigneur est l'autorité qui rassemble l'administration de territoires historiquement constitués conformément aux observations de Joseph Hrdlička pour la Bohême du Sud : « sur certains domaines, de véritables complexes de seigneurie commencent à se développer à partir du milieu du XVI^e siècle, une administration centrale ou des organes financiers coiffant la gestion de chaque seigneurie¹⁵⁵. »

La famille Aldringen, puis Clary-Aldringen crée un lien entre différentes terres en se coulant dans les rouages anciens d'un système seigneurial dont la tête a souvent changé en Bohême du Nord¹⁵⁶. Ce phénomène se traduit par une dualité du fonds d'archives de Děčín entre un fonds familial où les affaires locales prennent une place croissante, et les fonds de l'administration économique (*Ober und Wirtschaft-Amt*) des seigneuries de Teplitz et Bensen qui fonctionnent bien avant l'arrivée des nouveaux seigneurs¹⁵⁷. Prendre la mesure de leur interpénétration permet donc de déceler les changements et les continuités qui

¹⁵² Souvent un petit noble : J. Hrdlička, « Seigneurie, résidence et cour... », p. 55. *Pastor Schlegel's Chronik*, p. 28; 1454. « 1454. Bensen. Kaspar von Lužtitz. hauptmann alhier ; hauptsche, hauptmann allhier 1457. »

¹⁵³ SOAL-Děčín, c. 71, fragments des journaux de Johann Georg Marc, *Lateinische Tagebuch*, traduction allemande Richard Müller en 1886-1887 à la demande du prince Edmund Clary.

¹⁵⁴ SOAL-Děčín, c. 71, *Lateinische Tagebuch*, Teplitz, 24 janvier 1671, fol. 3a. Jean Georg Marc Clary-Aldringen prend le relais de son père qui meurt en 1671. Sur l'entourage du seigneur : J. Hrdlička, « Seigneurie, résidence... », *HES* 2007, *op. cit.*, p. 53.

¹⁵⁵ J. Hrdlička, « Seigneurie... », *op. cit.*, p. 55.

¹⁵⁶ Le détenteur du pouvoir possède une autorité démultipliée selon le nombre de possessions et le statut des terres. Cet émiettement local caractéristique de la propriété en Bohême du Nord s'articule avec les seigneuries du Tyrol pour former un complexe nobiliaire que l'on retrouve à grande échelle dans le cas des Schwarzenberg ou des Liechtenstein. O. Chaline, « Une très grande fortune... », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg*, *op. cit.*, p. 274 ; M. Vařeka, A. Zářický (éd.), *Das Fürstenhaus Liechtenstein...*, *op. cit.*

¹⁵⁷ SOAL-Děčín, fonds *Velkostatek* Teplice (Vk Teplice) ((1438) 1562-1945) et *Velkostatek* Bynovek [Binsdorf] (Vk Bynovec) (1576-1945). Le terme *Velkostatek* renvoie au passage de la seigneurie (*Panstvi/Herrschaft*) au grand domaine (*Velkostatek*) après 1848.

caractérisent la prise en main des affaires locales par la famille qui assure son implantation en Bohême dans la seconde moitié du XVII^e siècle.

La prise en main des affaires locales par une famille catholique

Anne et ses frères doivent faire reconnaître leur autorité locale (*Grundobrigkeit*) sur des espaces où ils pourraient bien ne constituer que des seigneurs de passage. Ils se trouvent dépositaires d'un pouvoir antérieur à eux, une domination manoriale qu'ils incarnent à leur tour. Cette disjonction entre l'*Obrigkeit* permanente et ses dépositaires successifs permet à Anne d'entrer en responsabilité à Bensen en tant que propriétaire actuelle, tandis que son frère qui jouit du même statut à Teplitz peut lui s'en dégager au profit de Jérôme de Clary. Cet écart a une conséquence majeure : la personnalisation du pouvoir local est un impératif à qui veut pérenniser sa présence en Bohême. Les Clary-Aldringen doivent s'identifier avec le pouvoir qu'ils détiennent depuis peu en agissant sur deux terrains minés par la condamnation romantique de la « noblesse étrangère » au XIX^e siècle : la question du « remplacement » des anciens seigneurs par une noblesse plus dépendante du souverain et l'action religieuse des nouveaux venus sur la « frontière mouvante de la catholicité¹⁵⁸. »

La Bohême du Nord étant une région anciennement animée par les échanges avec la Saxe voisine, le contraste entre un seigneur « allemand » et des sujets tchèques est pratiquement inexistant¹⁵⁹. Les archives de Prague conservent bien un inventaire de Teplitz rédigé en tchèque en 1619, mais les documents patrimoniaux relatifs aux seigneurs de Vresovic et de Kinsky dans les archives familiales sont intégralement tenus en allemand dès 1547. Ce bilinguisme facilite l'introduction de seigneurs au moins aussi pragmatiques et gestionnaires que conquérants¹⁶⁰. Au moment de partir pour la Bohême entre 1634 et 1635, Anne Aldringen s'adjoint Stephan Erb venu avec elle d'Alsace au Tyrol, pour remplir le rôle

¹⁵⁸ Olivier Chaline, « Frontières religieuses : la Bohême après la Montagne Blanche », dans E. Andor, I. Toth (dir.), *Frontiers of Faith. Religious Exchange and the Constitution of Religious Identities (1400-1750)*, Budapest, CEU, 2001, p. 55-65. L'idée d'une noblesse « dénationalisée » est encore présente chez le philosophe Jan Patočka, *L'idée de l'Europe en Bohême*, trad. E. Abrams, Grenoble, Millon, 1991, p. 62. Largement investie au cours des mouvements nationaux du XIX^e siècle, elle est aujourd'hui réexaminée en tenant compte de cet héritage, au profit de l'idée de « nouvelle noblesse » : M.-E. Ducreux, « Histoire et identité : autour du cas tchèque », dans N. Aleksium et alii, *Histoire de l'Europe du Centre-Est, op. cit.*, p. 827-843. Svatava Raková, « Pobělohorské Temno v české historiografii 90. let: pokus o sondu do proměn historického vědomí » [L'âge des Ténèbres dans l'historiographie tchèque des années 1990 : les transformations de la conscience historique], *ČČH*, Prague, 2001, p. 587 ; J. Petráň (dir.), *Proměny feudální, op. cit.*

¹⁵⁹ La présence de colons allemands venus mettre en valeur la région est ancienne : Louis Leger, *Histoire de l'Autriche-Hongrie*, Paris, Hachette, 1879 ; J. Béranger, *Histoire de l'Empire, op. cit.*, p. 77. Johann Gottfried Sommer, *Das Königreich Böhmen, op. cit.*, 1833. Markus Cerman, Hermann Zeitlhofer, *Soziale Strukturen in Böhmen. Ein regionaler Vergleich von Wirtschaft und Gesellschaft in Guts Herrschaften, 16.-19. Jahrhundert*, Vienne, Oldenbourg, 2002 ; M. Cerman, R. Luft, *Untertanen, op. cit.*

¹⁶⁰ NAPC, *Fideikomissi Spisy*, VII E 30 (F50/98) 1619-1920, inv. c. 139, c. 1037) ; SOAL-Děčín, c. 15, 1547-1625 ; T. Winkelbauer, « Les Liechtenstein... », dans J.-M. Boehler, C. Lebeau (dir.), *Les élites régionales, op. cit.*, p. 125.

de capitaine de la seigneurie de Bensen: avec l'évêque Marc officiant en Styrie, la famille arrive avec des critères et des attentes formés dans les pays héréditaires des Habsbourg où la condition paysanne n'a rien à voir avec celle de la Bohême¹⁶¹. Les Aldringen placent ainsi à la tête d'un système ancien un « *capo* » (capitaine) vraisemblablement expérimenté mais étranger à la situation de « second servage » du nord de la Bohême¹⁶². Il s'adapte aux formes locales de l'administration, et sa loyauté se confirme car Anne parraine son fils en 1656. Cette lettre témoigne d'ailleurs de sa position spécifique, puisque l'acte de naissance s'apparente à un certificat d'être né libre et de mariage légitime¹⁶³. L'héritage remporté par l'épée et le sang est approprié grâce à un renouvellement administratif qui prélude à une présence de plus longue durée.

L'importance du changement se mesure en comparant la situation des domaines voisins de Friedland passés de Wallenstein à Gallas en 1634. On y retrouve cet équilibre entre domination manoriale et institutions communales, entre lesquelles le capitaine (*Hauptmann/Hejtman*) occupe traditionnellement une position intermédiaire au fondement de son pouvoir local. Sheilagh Ogilvie souligne qu'il s'agit d'une charge héréditaire tenue par un membre des communautés villageoises, qui de ce fait ne peut être perçue comme un « outil du propriétaire »¹⁶⁴. Elle ne mentionne pas une pratique largement en usage par la suite : la mise en place d'un homme de confiance qui, parce qu'il est étranger à la communauté locale, apparaît plus efficace aux yeux du seigneur qu'il représente. En même temps que les Aldringen découvrent leur seigneurie, ils introduisent des agents de confiance. Ils parlent aux sujets une langue qui leur est familière mais dont les accents sont ceux de l'autorité en place. L'hérédité de la charge demeure, le contenu de la fonction aussi, mais un homme neuf l'occupe, ouvrant une nouvelle phase de l'histoire des relations entre seigneur et sujet. La multi-territorialité des familles nobles, même à l'échelle des Aldringen, s'accompagne ainsi

¹⁶¹ Voir annexe 3b, p. 115. SOAL-Děčín, c. 39, « *Geburtsbrief* », *op. cit.*. Stephan Erb et sa femme sont désignés originaires d'Alsace, aux Habsbourg jusqu'aux traités de Westphalie : « *Anno 1634 und 1635 mit mir und meinen Kindern von selbigen Orthen in Tyrol, und hier in Böhmeim begeben* » : ils sont venus avec moi [Anne] et mes enfants de ces lieux [Elsaß/Alsace] au Tyrol, et ici en Bohême. Tore Iversen *et alii*, *Bauern zwischen Herrschaft und Genossenschaft. Peasant relations to Lords and Government. Scandinavia and the Alpine region 1000-1750*, Trondheim, Tapir, 2007.

¹⁶² Ce terme de l'historiographie marxiste désigne le pouvoir croissant des seigneurs sur la population rurale renforcée par les édits de Ferdinand II. Il fait débat, pour identifier la nature exacte des relations entre seigneurs et communautés rurales : Sheilagh Ogilvie, « Communities and the “second selfdom” in early modern Bohemia », *Past & Present*, 2005/187, p. 69-120 ; Alexander Klein, Sheilagh Ogilvie, *Occupational structure in the Czech lands under the second serfdom*, Coventry, Working Paper, University of Warwick, WRAP, <http://wrap.warwick.ac.uk/59349>; M. Cerman, *Villagers and lords in Eastern Europe, 1300–1800*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2012, p. 10-39.

¹⁶³ SOAL-Děčín, c. 39, « *Geburtsbrief dem Sohne des Stephan Erb, Hauptmann der Herrschaft Bensen unter der Frau Anna Freyÿin von Clary gebornen Freyfrau von Aldringen ausgestallt von der Bensen Stadtgemeinde 1648* », Prague, 1652 : certificat de naissance du fils de Stephan Erb, *Hauptmann* de la seigneurie de Bensen sous la Dame Anna baronne de Clary née baronne von Aldringen émis par la commune de Bensen

¹⁶⁴ S. Ogilvie, « Communities », *op. cit.*, p. 90 ; J. Čechura, *Adelige Grundherrn*, *op. cit.*

d'une circulation des savoirs administratifs qui participe d'une relative harmonisation des espaces de la monarchie plurielle. Bâtir une autorité seigneuriale localisée, c'est participer indirectement à la construction de l'édifice habsbourgeois.

Cette installation fonctionne bien comme le miroir de la réassurance du souverain Habsbourg en Bohême : les cadres traditionnels sont réinvestis par des propriétaires qui s'appuient sur les structures en place. Le remplacement d'une noblesse par une autre est un processus complexe qui ne fait pas plonger la Bohême dans l'« âge des Ténèbres » mais se traduit par un phénomène de (re)territorialisation par et pour cette noblesse¹⁶⁵. Les Aldringen ne sont pas des nobles étrangers qui gagnent la Bohême : ce sont des sujets Habsbourg qui viennent refonder une noblesse récente en Bohême. Pour la famille, la prise en main des affaires est aussi une expérience d'enracinement dans un nouvel espace de légitimité.

Les archives laissent apparaître une organisation croissante de l'administration seigneuriale à partir des années 1660, au moment où les héritages Clary et Aldringen se concentrent dans les mains de Johann Georg Marc. Cette structuration est perceptible dans la mise en place des instructions délivrées aux différents agents seigneuriaux. Johann Georg Marc s'appuie sur l'implication locale de son père et poursuit sa politique de consolidation patrimoniale par de nombreux achats¹⁶⁶. Son *Lateinische Tagebuch* tenu dans les années 1670 souligne la stabilité d'une vie seigneuriale faite de rapports normalisés avec les acteurs qui composent le microcosme seigneurial. Le maintien de cadres anciens conçus comme les supports évidents du fonctionnement des rapports sociaux dans une seigneurie permet d'ancrer une autorité rénovée dans une région marquée par les exils protestants vers la Saxe voisine.

Sur le plan religieux, l'arrivée des Clary correspond à la phase de régulation que Wulf Wänting qualifie de « disciplinarisation des sujets » au lendemain de la victoire du Habsbourg catholique¹⁶⁷. En 1651, Jérôme Clary est concerné par une lettre de Ferdinand III sur l'émigration en Saxe, au moment où se décide la *Reformationkommission* pour le recensement des sujets d'après la foi (*Soupis poddaných podle víry*)¹⁶⁸. Les autorités locales (*lokale Obrigkeiten*) tenues par des noblesses dont la catholicité ne fait pas de doute et qui ont tout intérêt à une stabilisation de la situation religieuse, doivent relayer les institutions royales à

¹⁶⁵ Ivana Cornejova, « Das Temno im Mitteleuropäischen Kontext: Zur Kirchen- und Bildungspolitik im Bohmen der Barockzeit », *Bohemia* 1993/34, p. 342-358.

¹⁶⁶ SOAL-Děčín Teplice, c. 61-62: affaires foncières, 1678-1694 ; c. 64-69, affaires locales de la seconde moitié du XVII^e siècle.

¹⁶⁷ Wulf Wäntig, *Grenzerfahrungen. Böhmisches Exulanten im 17. Jahrhundert*, Constance, UVK, 2007, p. 166 ; Alexander Schunka, « *Forgotten Memories – Contested Representations. Early Modern Bohemian Migrants in Saxony* », *Francia*, 2006/62, p. 35-46.

¹⁶⁸ SOAL-Děčín, c. 37, fond J. Clary, copie d'une lettre de Ferdinand III à l'électeur de Saxe, Vienne, 23 juin 1651 sur la responsabilité des seigneurs de la région.

l'échelle des seigneuries. Anne Clary née Aldringen remplit ce rôle lorsqu'elle écrit au *Statthalter* Bernhard Ignaz von Martinitz en 1656, au moment où les questions de partage patrimonial sont portées à la connaissance de ce grand noble qui occupe un poste clef à Prague. Elle plaide pour un renforcement de l'effort de conversion à Bensen, en exposant les difficultés rencontrées par son capitaine de seigneurie (Stephan Erb) pour lister les sujets selon la foi dans toutes les parties de la seigneurie. Il y a des arrestations et une négociation avec le seigneur qui agit dans le respect des traités : Anne indique que les détenus, manifestement bien informés, ont demandé un report de sentence aux conclusions du recès de Nuremberg pour l'exécution des traités de Westphalie et en profitent pour passer en Saxe¹⁶⁹. La seigneurie de Bensen participe activement de l'entreprise de recatholicisation, mais dans un cadre légal qu'elle semble s'efforcer de mettre en place et de maintenir dans ses terres, à l'instar des seigneurs voisins. Le degré de violence réel est difficile à appréhender pour cet aspect le plus marquant de l'installation d'une nouvelle figure de l'autorité dans un ancien château, qui détient le pouvoir de légitimer mariages, installations et corporations sur son territoire¹⁷⁰.

Il faut souligner que le substrat catholique n'est pas absent de ces terres, où les cours protestantes viennent dès la seconde moitié du XVII^e siècle prendre les eaux miraculeuses de Teplitz, tandis que les exilés religieux circulent fréquemment aux abords de la ville. Les jésuites sont installés en collège à Komotau depuis 1589. Johann Georg Marc les reçoit à sa table en 1670-1671, tout comme le *Dechant* de l'église décanale sur la place du château, le prélat du monastère voisin d'Osseg. La proximité avec les responsables religieux est très visible dans le *Lateinische Tagebuch* où sont encore mentionnés des jeux et des parties de chasse¹⁷¹. Ce journal est écrit sur le principe du livre de raison : les messes quotidiennes et les fêtes des saints, les confessions et les communions se succèdent sans que rien ne transparaisse des troubles religieux et de la phase de régulation pendant l'enfance de Johann Georg Marc. Si on compare son journal à la chronique du pasteur Schlegel qui compile la nomination des

¹⁶⁹ NAPH, *Stara Manipulace*, R109/12, 1567-1568, avec un rapport de Stephan Erb. Elle est également citée par W. Wäntig, *op. cit.*, p. 166 pour illustrer le rôle des seigneurs. Alexander Schunka, « Pragmatisierung konfessioneller Autorität. Zuwanderer im Kursachsen des 17. Jahrhunderts im Spiegel des Supplikenwesens », dans Joachim Bahlcke (dir.), *Glaubensflüchtlinge. Ursachen, Formen und Auswirkungen frühneuzeitlicher Konfessionsmigration in Europa*, Berlin, Lit, 2008, p. 236. Antje Oschmann, *Der Nürnberger Exekutionstag 1649–1650*, Munich, Aschendorff, 1991.

¹⁷⁰ S. Ogilvie, « Communities », *op. cit.*; Howard Louthan, *Converting Bohemia. Force and persuasion in the Catholic Reformation*, Cambridge, CUP, 2009.

¹⁷¹ SOAL-Děčín, c. 71, *Lateinische Tagebuch*, p. ex. fol. 1a, 8 oct. 1670. Le prince Zdeněk Adalbert Lobkowitz, chef du parti catholique, est à l'origine de ce collège qui devient un haut lieu éducatif de la Réforme catholique dans cette région. Olivier Chaline, *La reconquête Catholique de l'Europe Centrale XVI^e-XVII^e siècle*, Paris, Éditions du Cerf, 1998, p. 47 sq. ; Tadhg Ó Hannracháin, *Catholic Europe, 1592–1648 : Centre and Peripheries*, Oxford, OUP, 2015.

capitaines de seigneuries, des *Caplan* et des administrateurs de paroisses (*Pfarrherr*) un siècle plus tôt, l'impression qui ressort est celle d'une prise de relais après une période de normalisation religieuse qui se poursuit en Bohême jusqu'à la fin du XVII^e siècle¹⁷². Il y a toujours un *pfarrer* à Bensen, mais ce n'est plus un pasteur, comme il y a toujours une administration seigneuriale, pour laquelle la « *Römisch-Catholischen Religion* » figure en tête des instructions qui sont distribuées du capitaine (*Hauptmann*) au contrôleur des céréales, de la brasserie ou des impôts (*Korn-, Bier-, Steuerschreiber*)¹⁷³. Ainsi, la répétition des pratiques religieuses perceptible dans le *Lateinische Tagebuch* peut être interprétée comme une forme de retour – peut être de réactivation – d'un ordre latin sous le patronage des seigneurs de Clary et Aldringen.

C'est donc dans l'ordre refondé de l'échelle locale à celle du royaume que la maison construit son autorité. Autant que la prise en main des affaires locales, les liens avec Prague s'avèrent décisifs pour qualifier un ordre seigneurial (*Herrenstand*) qui en Bohême désigne autant le propriétaire d'une seigneurie qu'un membre de la catégorie supérieure de la noblesse par rapport à l'ordre des chevaliers (*Ritterstand*) où Jérôme de Clary est agrégé jusqu'en 1666¹⁷⁴. Devenus comtes de Bohême puis d'Empire en 1680, la vie des Clary-Aldringen ne se conçoit pas sans un rapport étroit à la capitale, où se joue autant qu'à Teplitz leur incorporation de fait à la haute noblesse du royaume.

La construction d'une présence élitaires entre Teplitz et Prague

Comme dans d'autres espaces européens, le système nobiliaire de la monarchie tend à faire dépasser à ses membres les limites locales, régionales et même royales¹⁷⁵. Ce phénomène est très visible dans le cas de Johann von Aldringen ou dans celui de Franz et Jérôme Clary qui deviennent seigneurs pendant les vagues de confiscations en Bohême. Les circulations militaires et diplomatiques les conduisent à se déplacer en Europe tout en jetant les bases d'une territorialisation progressive en Bohême. Bien que les circulations militaires soient converties en circulations seigneuriales dans les années 1660, le champ relationnel des Clary-Aldringen ne se restreint pas. Vienne apparaît toujours comme un espace de rencontre avec

¹⁷² *Pastor Schlegel's Chronik, op. cit.*

¹⁷³ SOAL-Děčín, Vok Teplice, c. 80: instructions au personnel de la seigneurie (*Beamten*), 1675-1728.

¹⁷⁴ En Bohême, l'ordre des seigneurs se distingue de celui des chevaliers (*Ritterstand*), et désigne d'abord un statut politique et une autorité supérieure, perturbés par l'introduction des titres d'Empire dans le royaume au moment de la Constitution Rénovée que Ferdinand II met en place en 1627 après ses victoires en Bohême au début de la guerre de Trente Ans. V. Bůžek, « Les changements... » et O. Chalíne, « Une très grande fortune... », dans O. Chalíne (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 41, 272.

¹⁷⁵ Franco Angiolini, Jean Boutier, « Noblesses de capitales, noblesses périphériques. Les dynamiques des élites urbaines dans le grand-duché de Toscane, XVI^e-XVIII^e siècles », dans M. Boiteux *et alii*, *Le nobiltà delle città capitali*, Rome, Tre-CROMA, 2009, p. 62.

une partie des élites nobiliaires, parfois des seigneurs voisins comme le prince de Lobkowitz. En 1670, le comte Johann Georg Marc qui réside à Teplitz pendant que son père Jérôme circule entre le Tyrol et l'Autriche, note dans son journal que ce prince « arrive de Raudnitz [Roudnice] car il a parlé l'année dernière à mon père à Vienne et a cru qu'il le trouverait sûrement ici [...] Jacob Bös [son agent] m'a dit, que le secrétaire (*cancellarium*) du prince Lobkowitz [...] ne voulait pas me rendre visite en l'absence de mon père, qu'il connaît bien¹⁷⁶. » Si on hérite d'un patrimoine et d'une réputation, les relations effectives sont sans cesse à refonder. Le futur comte d'Empire saisit cette occasion de faire les honneurs du château et des jardins, de la grotte aménagée et des bains avant que la livrée du prince ne parte au sanctuaire marial de Mariaschein près de Graupen. Il travaille ainsi à transformer une relation personnelle en reconnaissance familiale de l'appartenance au groupe nobiliaire fermement arrimé en Bohême, rappelant la remarque de José Maria Imizcoz Beunza sur les rapports élitaires à l'époque moderne :

En général, ces liens n'étaient pas le produit d'une adhésion libre et révocable. Qu'ils soient donnés par naissance ou par alliance, comme les liens de maison, de parenté, de voisinage, ou qu'ils soient acquis, comme ceux d'amitié politique et de clientèle, les termes de la relation, loin d'être construits par les acteurs, étaient antérieurs à eux et s'imposaient à eux avec une force toute particulière¹⁷⁷.

En mettant en regard les circulations de Jérôme Clary et de Johann Georg Marc entre 1665 et 1676, l'enracinement en Bohême apparaît nettement. Le premier arrive de l'Empire et s'installe en Bohême, le second grandit en Bohême et ne se porte à l'échelle de l'Empire qu'en recevant une mission d'envoyé impérial en Saxe au début des années 1680. Pour autant, il ne s'agit pas d'un repli sur la seigneurie : l'affirmation à l'échelle locale se joue dans l'articulation étroite avec la capitale de Bohême, siège de la mémoire administrative et de la légitimité des possessions. C'est en effet à la Table du pays que sont enregistrés les biens nobles : le fonds *Fideicommiss Spisy* conserve les testaments et les inventaires des biens établis au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, dont des copies conservées dans les archives familiales¹⁷⁸. En étendant la recherche au fonds *Stara manipulace* contenant les *Familien-und vermögenakten* de 1655 à 1749, on retrouve les testaments, incolats et agrégations nobiliaires au cours du XVII^e siècle, ainsi que les dossiers des procès entre héritiers et des procédures

¹⁷⁶ SOAL-Děčín, c. 71, *Lateinische Tagebuch*, fol 2a, 3a.

¹⁷⁷ José Maria Imizcoz Beunza, « Communauté, réseau social, élites. L'armature sociale de l'Ancien Régime, dans J. L. Castellano, J.-P. Dedieu, *Réseaux, familles et pouvoirs dans le monde ibérique à la fin de l'Ancien Régime*, Paris, CNRS, p. 41.

¹⁷⁸ NAPC, *Fideikomissni Spisy*, 1564-1953, VII E 30 (F50/98), inv. c. 49, c. 396-418 ; inv. c. 139, 1619-1920, 1037-1046). Nous remercions Jan Kahuda pour la liberté d'accès offerte dans les archives nationales. Pavla Burdová, « Úřad desek zemských » [*Das Landtafelamt*], *Sborník archivních prací*, 1986/36, p. 273-381.

d'acquisition des terres depuis les confiscations des années 1620. L'assise d'une grande famille et la mémoire de ses possessions se joue à Prague autant qu'à Teplitz : les institutions du royaume sont les seules garantes d'une légitimité avalisée par le souverain¹⁷⁹.

Cette articulation est permise par l'existence d'une « *Aldringische Hauss* » à proximité du château royal (le Hradschin), attestée au mitan du siècle¹⁸⁰. Un inventaire de 1673 permet d'en ouvrir les coffres : outre la vaisselle et l'équipement religieux (2 fol.), l'essentiel est pour les écrits conservés dans cette maison (14 fol.)¹⁸¹. Un « coffre commun » contient les « *Paquet, Acten, Fascicul* » et surtout les reconnaissances de dettes (« *schuldscheine* ») et obligations courantes entre 1652 et 1671, et un second coffre de mauvaise facture conserve les documents plus anciens. Plusieurs « *Memorialen* » renvoient aux affaires liées aux seigneuries de Dobritschan et Teplitz depuis les années 1640. Ils évoquent aussi les dossiers judiciaires contre le comte de Waldstein ou les procès contre diffamation qui concernent peut-être l'outrage aux armes sur lesquels les diplômes d'anoblissement se montrent particulièrement sensibles¹⁸². Prague apparaît comme une place politique où les Clary confirment, affirment et défendent leur légitimité et leur ancrage local.

La capitale est espace de circulation plus commode pour Jérôme de Clary occupé de la gestion des seigneuries engagées au Tyrol dans les dernières années de sa vie : l'inventaire contient des fascicules les concernant qui n'ont pas leur réplique dans les archives de Teplitz. Les correspondances militaires abondent, relatives à sa carrière: c'est à Prague qu'il choisit de conserver une partie de ses souvenirs et de ses preuves de service militaire¹⁸³. Enfin, l'essentiel des documents concerne les engagements financiers auprès d'autres nobles, les von Arch, Brisigell, Ladron ou Paar pour des prêts de 100 à 1000 florins contractés dans la capitale tout au long de l'année. Ces sommes se trouvent dans la moyenne du crédit nobiliaire relevés par Martin Khull, qui montre que Prague est une place financière pour les noblesses. Les documents sont conservés là où ils sont directement utiles et employés, faisant de la

¹⁷⁹ NAPH, *Stará manipulace*, signatur C 8-C 10, c. 246-247 : *Akten der Böhmischen Statthalterei, Kammer und Kanzlei*.

¹⁸⁰ Katrin Keller, Alessandro Catalano (éd.), *Die Diarien und Tagzettel des Kardinals Ernst Adalbert von Harrach (1598-1667)*, Vienne, Böhlau, 2010, vol. 2, p. 464, 3 janvier 1648, Prague : « *Die graf Khefenhillerin [Susanna Eleonora Khevenhüller] incontriret grosse difficultet mit der wohnung heroben auf dem Rättschin underzukommen, das aldringische hauss ist ihr woll destinirt gewesen, aber weill die frau im hauss [Maria Elisabeth von Aldringen [une fille d'Anne Aldringen], täglich niederkommen solle* ».

¹⁸¹ SOAL-Děčín, c. 61, inventaire du 17 février 1673.

¹⁸² *Idem*, notamment dans le coffre ancien, fol. 8-13, classés par lettres (A-X) puis par chiffre (1-57). Sur les armes : J. Brňovják, « Aus Böhmeischer..., *op. cit.* ; C. Lebeau, *Aristocrates, op. cit.*, p. 34.

¹⁸³ Voir annexe 3b, p. 115.

résidence un espace mémoriel central dont l'importance est sans commune mesure avec la durée réelle des séjours du comte¹⁸⁴.

En effet, les fragments du *Lateinische Tagebuch* n'indiquent que de courts séjours. Pour autant, le lien avec la Bohême du Nord est attesté par la mention d'agents envoyés « nacher Prag », et la consignation de flux financiers dans le *Schreib-Kalender* imprimé à son nom pour l'année 1696. Une partie des revenus des domaines sont distribués vers la capitale pour alimenter des échanges financiers et peut être commerciaux, pour les produits de la seigneurie¹⁸⁵. D'autre part, le fonds du *Zemsky Vybor* (*Landes-Ausschuss*) de Prague-Chodovec n'a pas fait émerger les décisions de la Diète antérieures à la révision fiscale de 1706, et ne permet pas de retracer un engagement politique de Johann Georg Marc dans une institution qui a conservé le pouvoir de voter des impôts impossibles à lever sans l'action des seigneurs. Le dépouillement des comptes-rendus des assemblées de la Diète (*Landtag-Ausschuss*) conservés dans les bibliothèques de Prague appose un nouveau silence sur celui des archives familiales. En l'état actuel de la recherche, le lien est donc avant tout patrimonial et pratique, principalement orienté vers la Bohême du Nord, sans interdire à cette noblesse de regarder vers la cour des Habsbourg à Vienne¹⁸⁶.

Quand Johann Georg Marc intègre le service aulique de l'empereur en tant que conseiller (*O. Ö. Hoff-Cammer Rathstelle*) en 1678 et qu'il est élevé au rang de comte d'empire en 1680, les actes mentionnent son statut de « *Hoff- lehn undt Cammer Rechts beysitzers im Königrich Böhheim* », membre du tribunal du pays : la double appartenance aux offices de Bohême et à ceux de la cour à Vienne caractérisent la présence nobiliaire, sans rien dire de la réalité du service. Ce parcours institutionnel classique entre deux capitales, fait de Prague un espace de mise en relation des élites qui n'ont pas tous les moyens d'une présence durable à la cour, comme cela semble être le cas des Clary¹⁸⁷. Le *Lateinische*

¹⁸⁴ Voir annexe 5 et 8, p. 116, 119. SOAL-Děčín, c. 61, inventaire du 17 février 1673, fol. 4 *sq.*, p. ex. 1000 florins aux Paar en décembre 1667, plusieurs petites *Schuldscheinen* aux von Arch dans les années 1670. Martin Khull-Kholwald, *Der Adel auf dem Lande und sein Kredit. Der Schuldstein als zentrales Finanzinstrument in der Steiermark (1515-1635)*, Vienne, Lit, 2013.

¹⁸⁵ SOAL-Děčín, c. 61, calendrier lunaire imprimé au nom du comte par Andreas Richter, Buditzin, 1696. Les sommes sont modestes, de 20 à 500 florins tirées des revenus seigneuriaux, de Binsdorf, avec des apports réguliers d'environ 300 florins. Une vente de fruit est mentionnée le 20 février peu après l'envoi de 336 florins en capital à un religieux de Dresde par le contrôleur de Binsdorf. Le comte envoie ses agents, et rétribue un *Postmeister* (fol. 11).

¹⁸⁶ NACP, *stavovský zemský výbor*, c. a. s. 1054/1, 1714-1784 ; Bibliothèque nationale de République tchèque, *Artikule sněmu království českého/Articulu dess allgemainen Landtag-Schlusses/ so auff dem Königlichen Prager-Schloss den... Jahrs gehalten*, 1515-1810. En l'état actuel de la recherche, aucune mention des Clary comme membres actifs n'est apparue entre 1660 et 1730. Petr Maťa « Landstände und Landtage in den böhmischen und österreichischen Ländern (1620-1740). Von der Niedergangsgeschichte zur Interaktionsanalyse » dans P. Maťa, T. Winkelbauer (dir.), *Die Habsburgermonarchie*, *op. cit.*, 2006, p. 351.

¹⁸⁷ SOAL-Děčín, c. 61, nominations du comte J. G. M.. Václav Bůžek, Pavel Král (dir.), *Šlechta v habsburské monarchii a císařský dvůr (1526-1740)* [La noblesse dans la monarchie des Habsbourg et à la cour impériale],

Tagebuch montre que le seigneur de Teplitz profite de son séjour à Prague à l'été 1670 pour envoyer de l'argent au grand burgrave Bernard Ignatz von Martinitz, le retrouver à la messe dans un « *Schloss* » qui peut être le Hradschin et lui souhaiter son anniversaire. Le personnage clef de l'architecture monarchique entre Prague et Vienne, actif dans les procès et les affaires de partage patrimonial, est également un grand noble fréquenté dans la capitale. Le comte intègre ainsi un horizon politique incontournable où se joue la définition d'une identité territoriale en lien avec la proximité des institutions et des acteurs du pouvoir propre à la garantir¹⁸⁸. Une dynamique similaire est à l'œuvre à Vienne, que le comte gagne de manière épisodique, au moment de recevoir ses instructions pour une mission en Saxe, puis en 1692 pour une affaire très précise liée à cette mission¹⁸⁹.

Comme le souligne Rostislav Smíšek, « la plupart des nobles se satisfont d'une charge de chambellan ou d'une dignité de conseiller privé mais ne venaient à Vienne que quelques semaines dans l'année. [...] il faut bien marquer la différence entre les véritables courtisans vivant quotidiennement dans la proximité du monarque et occupant les plus hauts offices de cour [Dietrichstein, Eggenberg, Harrach, Lobkowitz, Lamberg...] »¹⁹⁰. Les Clary-Aldringen correspondent plutôt à ce cas de figure, et c'est à Prague que le comte Johann Georg Marc se lance dans une entreprise d'affirmation urbaine à l'acquisition du titre de comte d'Empire : entre 1680 et 1682, il achète deux maisons dans le même quartier et en fait unifier la façade pour créer le « palais Clary » qui accueille aujourd'hui des bureaux du parlement de République Tchèque sur la Valdštejnské náměstí¹⁹¹. La conjonction des dates ne laisse pas de doute : il s'agit bien d'une décision sociale et politique plus que d'une nécessité pratique. Le comte accentue sa présence en changeant de résidence dans un quartier historique et dynamique pour un investissement d'une valeur d'achat estimée à 12 000 florins, quand le palais que le comte Sporck aménage dans la Neustadt dans les années 1690 coûte 20 000

České Budějovice, *Opera historica* 10, 2003 ; P. Mat'a, *Svět české aristokracie*, *op. cit.* ; voir aussi Vinzenz Czech, *Legitimation und Repräsentation: Zum dynamischen Selbstverständnis thüringisch-sächsischer Reichsgrafen in der Frühen Neuzeit*, Berlin, Lukas, 2003.

¹⁸⁸ SOAL-Děčín, c. 71, *Lateinische Tagebuch*, Prague, 19, 20 août 1670, fol. 1. P. Mat'a « Landstände, *op. cit.* ; du même, « Wer waren die Landstände ? » dans Gerhard Ammerer *et alii*, *Bündnispartner und Konkurrenten der Landesfürsten? Die Stände in der Habsburgermonarchie in der Neuzeit*, Vienne, Munich, Oldenbourg, 2007, p. 68-89.

¹⁸⁹ SOAL-Děčín, c. 72, mission en Saxe, rescrit de Léopold I^{er} au comte arrivé à Prague en juillet 1684 ; appel à Vienne en août pour organiser la mission ; Lettre de Ferdinand Dietrichstein concernant l'envoi du comte à Vienne pour confirmer des relations entre un général saxon et les émissaires français dans le cadre de la guerre de la Ligue d'Augsbourg, citée dans Jiří Kubeš, « Jan Marek z Clary a Aldringenu jako vyslanec Leopolda I. u saského kurfiřtskeho dvora na konci 17. Století » [Johann Marc de Clary et Aldringen, ambassadeur de Léopold I^{er} à la cour de Saxe à la fin du XVII^e siècle], *český časopis historický*, 2015/2, p. 354, 362.

¹⁹⁰ Rostislav Smíšek, « Johann Adolf et Ferdinand Schwarzenberg », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg*, *op. cit.*, p. 65. J. Kubeš, « Dienerschaft der Aristokraten in den böhmischen Ländern in den Jahren 1550-1750 », dans A. Fundárková *et alii*, *Die kirchliche und weltliche Elite aus dem Königreich Böhmen und Königreich Ungarn am Wiener Kaiserhof im 16.-17. Jahrhundert*, Vienne, Bêcs, 2013, p. 273-299.

¹⁹¹ Voir annexe 9, p. 119.

florins¹⁹². Le nouveau comte d'Empire participe ainsi à la phase de reconstruction baroque qui culmine entre 1710 et 1720 en s'inscrivant comme petit acheteur aristocratique dans un quartier qui ne l'est pas exclusivement, mais concentre les propriétés urbaines de la haute noblesse de Bohême. L'unification des façades est un processus courant pour des complexes avec jardins et écuries dont Éric Hassler a montré combien ils étaient source de prestige pour la Vienne de la même époque¹⁹³. Avec l'autorisation des autorités urbaines, le comte conserve les arcades gothiques et aménage un étage principal détaillé dans un relevé topographique à but fiscal qui identifie la disposition des maisons pragoises en 1723 : le comte se trouve dans le voisinage immédiat des Nostitz et des Waldstein, solides acquéreurs, mais aussi d'une dépendance de la chancellerie de Bohême¹⁹⁴. Un tel document permet de mesurer l'implantation nobiliaire dans le paysage urbain et traduit l'impératif d'adéquation que la noblesse attache à son rang.

Le passage du comte de Bohême au comte d'Empire se traduit de manière visible dans la capitale pragoise : Johann Georg Marc ne semble pas avoir les moyens ou le besoin d'investir à Vienne et préfère changer de résidence plutôt que de doubler ses points d'attache dans la monarchie. Avec vingt-deux chambres et une écurie pouvant accueillir quatorze chevaux, la capacité de logement est considérable. On note aussi la présence d'une *Saal* qui pourrait bien être une salle de réception¹⁹⁵. C'est bien dans cette Bohême dont ils ne sont pas issus que les Clary-Aldringen se manifestent en tant que grands nobles, tandis que les liens avec la dynastie Habsbourg empêchent de circonscrire l'action du seigneur aux frontières d'un royaume dont la tête est à Vienne. L'hôtel est ainsi le signe fort du désir de faire reconnaître sa place à ce niveau de l'État princier, avec une présence urbaine corrélée au rang social mais qui n'est pas synonyme de noblesse citadine.

En effet, les maisons sont fortement attachées à l'ensemble seigneurial : dans le registre de 1723, la section « *Graf Clarische Zwej häusser* » ne porte pas mention de taxe, suggérant une exemption de maisons nobles liées au patrimoine et à la seigneurie (« *Von der*

¹⁹² SOAL-Děčín, c. 93, *Kurzer überschlag*, estimation patrimoniale de 1787 basée sur la valeur d'achat enregistrée à la *Landtafel*. Paveil Preiss, *František Antonín Špork a barokní kultura v Čechách*, Prague, Paseka, 2003 (1981), p. 47.

¹⁹³ É. Hassler, *La cour de Vienne (1680-1740)*, op. cit., p. 213 sq. ; voir aussi « Dans l'ombre de la cour impériale : les palais aristocratiques viennois. Distribution, ameublements intérieurs et collections, 1683-1750 », *Bulletin du Centre de recherche du château de Versailles*, 2011, en ligne; Eve Menk-Bertrand, *L'image de Vienne et de Prague à l'époque baroque (1650-1740)*, Strasbourg, PUS, 2008, ch. 7. Pour comparaison : Martin Krummholz, « *Pražský Palác* » dans M. Krummholz et alii, *Clam-Gallasův palác* [Le palais Clam-Gallas], Prague, Archiv hlavního města Prahy, 2007, p. 81-102.

¹⁹⁴ ANPC, archives de la ville de Prague, *Urad purkmistrovsky*, Ms. 1485, fol. 89 : autorisation de construction en 1690 ; *Varia, soupis bytu 1723*, Ms. 167 : enregistrement des maisons du petit côté de Prague.

¹⁹⁵ Voir annexe 9, p. 119.

herrschaft bewohnt »)¹⁹⁶. La mention de caves (*Kellern*) n'est pas anodine, car il se pourrait qu'elles servent de dépôt pour les produits tirés des domaines et peut être écoulés à Prague. Enfin, l'occupation du bâtiment est réglée par usage testamentaire dès 1691 : le comte réserve l'étage principal et une place à l'écurie à l'aîné et garantit aux veuves et filles célibataires un logement¹⁹⁷. L'usage (*Genuss*) fixé dans ce testament est caractéristique de l'habitat nobiliaire et s'inscrit dans la mécanique de transmission qui permet la longévité des grandes familles. Son activité de seigneur et sa mission en Saxe empêchent tout séjour prolongé du comte, mais il tient à décliner à l'échelle intra-urbaine une présence qui met en relation les niveaux de pouvoir dans la monarchie des Habsbourg : la seigneurie, le royaume, la monarchie, l'Empire. La façon dont ces échelles sont investies, articulées et contractées dans des espaces signifiants délimite le champ des possibilités nobiliaires pour s'inscrire dans l'ordre politique d'une société en plein essor.

B. La définition d'une identité territoriale

Du local à l'impérial : la renommée des eaux de Teplitz

Sept ans après la mort de son père, Johann Georg Marc débute une carrière aulique avec le titre de conseiller à la cour de Vienne en 1678, suivi de près par le titre de comte d'Empire. Ces décisions de Léopold I^{er} s'inscrivent dans un contexte précis et localisé. Depuis les années 1650, les eaux de Teplitz attirent la cour électorale de Saxe pour des séjours estivaux dans la propriété des comtes de Bohême : en 1654, un « *Fourier-Zettel* » prépare l'arrivée de la maison de l'électrice Magdalena Sybilla (60 personnes et 41 chevaux)¹⁹⁸. Les circulations se font plus régulières à partir de 1663 où le seigneur accueille l'électrice, le prince Johann Georg II et l'envoyé impérial en Saxe Maximilian Valentin von Martinitz. Comme le souligne Jiří Kubeš en retraçant l'historique de ces circulations, le franchissement de la frontière ne peut se faire sans le consentement des autorités souveraines : c'est au comte de Clary qu'il revient de jouer le rôle de commissaire impérial ainsi qu'en attestent les rescrits successifs en 1667, 1669, 1683, 1684 et ceux qui suivent¹⁹⁹. Les Clary doivent assurer le bon déroulement de la réception des électeurs, ce qui est très vite perçu comme un service de l'empereur, tenu informé de la venue des circulations dès les années 1660. Une lettre signée à Dresde en son nom le 30 juin 1668 associe Jérôme et son fils « pour avoir souvent servi la cour à Teplitz ».

¹⁹⁶ ANPC, Archives de la ville, *Varia, soupis bytu* 1723, Ms. 167, fol. 65. « occupation seigneuriale ».

¹⁹⁷ SOAL-Děčín, c. 61, testament de J. G. M., 1691, fol. 7-9.

¹⁹⁸ *Idem*, c. 37, fond Jérôme Clary, *Fourier-Zettel* (estimé 1654), accueil de la « *Churfürstin zur Sachssen undt Burggräfin zur Magdeburg* » (1612-1687), épouse de Johann Georg II (1613-1680).

¹⁹⁹ Voir annexe 10, p. 121. J. Kubeš, « Jan Marek z Clary..., *op. cit.*, p. 352 ; SOAL-Děčín, c. 71, rescrit impérial du 6 avril 1667, août 1669, avril 1683-1684.

Les « *guten meriten* » du père et les « *qualitäten* » du fils soulignent leur dévotion et leur loyauté (« *devotion Undt aller Unterthenigste treüe* »). Après les circulations militaires du colonel Jérôme Clary, c'est donc à Teplitz que le service du prince permet de distinguer et d'élever la famille²⁰⁰.

Entre 1663 et 1680, le père et le fils se familiarisent avec la cour de Saxe dans un contexte extra-diplomatique où le dispositif de représentations entre souverains est adapté²⁰¹. Après l'épisode rapidement étouffé du vol de l'argenterie de l'électrice en 1662, un protocole se met en place qui marque le début d'une tradition d'accueil des cours à Teplitz²⁰². En 1668, le fourier qui se présente au comte reçoit la proposition de loger l'électrice au château, acceptée semble-t-il. Cette proposition sera ensuite constamment répétée et refusée, ainsi que le comte en informe son homologue auprès de la cour de Vienne, le comte Franz Dietrichstein dans les années 1680. La cour prend l'habitude de se loger dans le faubourg de Teplitz, au plus près des sources : après une première réaction « spontanée », un protocole relativement informel se met en place où il convient que le comte propose et que l'électrice refuse²⁰³. Les autorités de Prague suivent de près cette définition du comportement le plus adéquat pour recevoir une cour en Bohême, et la chancellerie transmet de nombreuses directives concernant le confort (« *bequemigkeit* ») de ces hôtes, et en particulier la qualité du château et des bains. Entre 1664 et 1668, le *Gubernium* met en place une procédure visant à préparer et codifier les modalités des circulations des Saxons passant la frontière sans autre but affiché que celui de la cure²⁰⁴. Les frais restent en grande partie à charge du seigneur, qui mobilise les produits de sa seigneurie pour alimenter la table électorale : c'est l'administration seigneuriale qui pourvoit aux 4665 gulden de frais de bouches nécessaires au séjour d'un mois du couple électoral en mai 1669²⁰⁵. Au moment où Léopold I^{er} cherche un nouvel émissaire pour défendre ses intérêts à la cour de Saxe face à la politique des réunions de Louis XIV, le comte de Clary connaît les souverains et leurs usages : il est tout désigné pour remplir cette mission²⁰⁶.

²⁰⁰ SOAL-Děčín, c. 37, accueil de l'électrice, lettre 2.

²⁰¹ Michel Foucault, *Sécurité, territoire, population. Cours au Collège de France. 1977-1978*, Paris, Gallimard, 2004, p. 301 ; Lucien Bély, *L'art de la paix en Europe*, Paris, PUF, 2007 et *La société des princes XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, Fayard, 1999, p. 387-509.

²⁰² SOAL-Děčín, c. 37, inv. c. 65, affaire du vol de l'électrice, traitée « en secret » entre Dresde et Teplitz.

²⁰³ *Idem*, lettre de Magdalena Sibylla, Dresde, 17 avril 1668, c. 72 pour les différentes propositions de Johann Marc au cours des années suivantes, dont est informé le grand maître de la cour de Vienne Ferdinand Dietrichstein : J. Kubeš, « Jan Marek... », *op. cit.*, p. 368-369.

²⁰⁴ SOAL-Děčín, c. 37, mandat de la *hochlobl. Königl. Böhm. Cammer* concernant la « *Churf. Sach. Töplitzer badtspesierung* » pour l'année 1668, accompagné de rescrits et *statthaltereish Schreiben* de 1664-1668.

²⁰⁵ SOAL-Děčín, c. 71, « *vermög des Ambt Töplitz Specification* », sans compter les frais de boisson.

²⁰⁶ Miloš Vec, « "Technische" gegen "symbolische" Verfahrensformen? Die Normierung und Ausdifferenzierung der Gesandtenränge nach der juristischen und politischen Literatur des 18. und 19. Jahrhunderts », dans B. Stollberg-Rilinger (éd.), *Vormoderne politische Verfahren*, Berlin, Ducker & Humboldt, 2001, p. 559-587.

En 1684, Johann Georg Marc est un comte d'Empire de 46 ans dont l'expérience du Saint-Empire semble relativement mince. Une maladie jette un doute sur sa capacité à tenir le poste au début des années 1680²⁰⁷. Il a pour lui une position décisive dans les échanges entre la Saxe, la Pologne, la Bohême et l'Autriche, ainsi que l'illustre sa situation matrimoniale : un premier mariage est contracté en 1667 au sein de la noblesse Bohême, avec Ludmila de Schönfeld, issue d'une famille voisine. À la mort de cette dernière, le comte épouse à Innsbruck en 1678 la comtesse Maria Anna Lamberg-Greifffensels, « *Hoff Dame* » de la reine douairière de Pologne Éléonore d'Autriche (1653-1697) de retour en Autriche. Les seigneuries du Tyrol servent une proximité avec les cercles de la cour où il est reçu lors de ses passages dès la mort de son père en 1671. Cette union place le comte dans une position favorable pour prendre la suite de Johann Philipp von Lamberg (1652-1712) à la cour de Saxe²⁰⁸.

En 1684, le comte Johann Georg Marc reçoit sa nomination en tant qu'envoyé impérial (*abgesandte*) pour un service sans cesse reconduit entre 1686 et 1694 sous les règnes successifs de Jean-Georges III et Jean-Georges IV. Son statut à la cour de Vienne est rehaussé en conséquence, comme en témoigne une coupure de gazette en langue française :

Ces lettres ajoutent [...] Que le comte de Clari avoit esté fait membre du Conseil privé de l'Empereur, & estoit ensuite parti en poste pour aller à la Cour de Saxe y porter la ratification du traité conclu depuis peu avec l'Électeur de ce nom²⁰⁹.

La nomination l'autorise expressément à circuler entre Dresde et ses domaines, ce dont il ne se prive pas, pour adapter au mieux son service aux mobilités des électeurs. Son service se déroule entre la capitale électorale, les résidences de chasses en Saxe et Teplitz, en lui laissant l'hiver pour les affaires du Tyrol où il ne se rend qu'une seule fois en 1689, signe d'une vie clairement orientée vers la Bohême du Nord²¹⁰. Il est en correspondance avec le grand maître de la cour (*Obersthofmeister*) et ministre de la Conférence de Léopold I^{er} (*Konferenzminister*) Ferdinand Dietrichstein, et des envoyés ponctuels assurent une liaison

²⁰⁷ J. Kubeš « Jan Marek..., *op. cit.*, p. 354-355. *A contrario*, nombre de parcours nobiliaires en Europe Centrale se caractérisent par un séjour dans les capitales du Saint-Empire (Vienne, Ratisbonne ou Wetzlar) : C. Madl, « *Tous les goûts*, *op. cit.*, p. 22 sq.

²⁰⁸ SOAL-Děčín, c. 61: contrat de mariage, 25 août 1678. Éléonore d'Autriche est reine douairière après la mort de Michał Wiśniowiecki en 1673 et son retour à Vienne en 1676. Les Lamberg sont une maison historique possessionnée en Bohême et en Autriche dont plusieurs membres se distinguent à la cour de Léopold I^{er}. Roman Procházka, *Genealogisches Handbuch erloschener böhmischer Herrenstandsfamilien*, Neustadt, Degener, 1973; J. Kubeš « Jan Marek..., *op. cit.*, p. 354-355.

²⁰⁹ SOAL-Děčín, c. 72, archives diplomatiques, probablement 1693. Il s'agit sans doute du traité de Dresde du 2 mars 1693, 400 000 rixdales de subsides et levée de troupes électorales à envoyer sur le Rhin : J. Bernard, *Recueil des Traitez de paix, de trêve, de neutralité...*, Amsterdam, Henry et Boom, 1700, t. 4, p. 628-629.

²¹⁰ Voir annexe 3b et 10, p. 115-121.

actualisée avec le souverain²¹¹. Son statut est celui d'un résident en charge de représenter l'empereur, d'observer la cour et d'entretenir une chapelle d'ambassade, ce qui n'est pas sans poser problème en pays protestant. Le souvenir de l'émigration religieuse n'est pas effacé, et cette mission est l'occasion pour le comte d'apparaître comme un catholique fervent, « zélé papiste » capable de convertir un secrétaire pour le seconder à Dresde et permettre l'ouverture permanente d'une maison aux voyageurs catholiques²¹². Le comte accentue son caractère de grand noble romain en s'inscrivant dans l'équilibre géopolitique et confessionnel de la région.

Contrairement à Carlsbad, ville de charte royale sous autorité échevine qui reçoit également les princes de Saxe, l'empereur trouve à Teplitz un seigneur intégré dans les logiques de représentation et de service de l'Europe des cours, propre à défendre ses intérêts dans une zone animée de multiples circulations transfrontalières (l'argent et les eaux de Joachimsthal, Carlsbad et Teplitz, le bois des seigneuries de l'Elbe)²¹³. Teplitz est donc intégré de fait comme un excursus dans les espaces de la diplomatie impériale. Les souverains prennent les eaux, accompagnés de leurs ministres et des personnages éminents de l'État saxon comme le général Hans Adam von Schöning (1641-1696), directeur du jeune électeur Johann Georg IV qui arrive au pouvoir en 1691. Ces déplacements ne peuvent être considérés comme neutres : lorsque le général Schöning est soupçonné de négocier avec les émissaires français et d'entretenir la réticence du nouvel électeur à envoyer des troupes sur le Rhin, l'empereur saisit l'occasion d'un séjour aux eaux pour le faire arrêter et l'envoyer à la tristement célèbre forteresse du Spielberg en 1692. Le comte est désigné pour mener à bien l'affaire, qui contraint l'électeur à rejoindre la Grande Alliance et à envoyer des troupes en 1693. L'avantage des bains tourne en inconvénient : la compromission de l'émissaire que les eaux ont contribué à mettre en poste signe son retrait progressif de la cour de Dresde²¹⁴.

Tout n'est pas perdu pour le comte : il gagne une stature de diplomate et Teplitz conforte sa renommée de ville d'eau. Les visites des Saxons et les relations locales entre

²¹¹ J. Kubeš, « Jan Marek..., *op. cit.*, p. 361: Sigmund Franz von Thun (1688), Ludwig Badensky (1689), Christoph Dietmar von Schallenberg (1689-1690), Ludwig Gustav von Hohenole-Schillingsfürst (1690), Johann heinich von Dünwald (1691), Adolph Wratislaw von Sternberg (1693), le baron de Boineburg (1693,1694).

²¹² Selon le théologien luthérien Philip Jakob Spener, cité dans J. Kubeš « Jan Marek, *op. cit.*, p. 351. Jiří Kubeš, « Kaple císařských vyslanců v Dráždanech v druhé půli 17. Století » [Les chapelles d'ambassades impériales à Dresde], *Folia Historica Bohemica*, 2015/30, p. 127-156; Benjamin J. Kaplan, « Diplomacy and domestic devotion: Embassy chapels and the toleration of religious dissent in early modern Europe », *Journal of Early Modern History* 2002/6, p. 341–361.

²¹³ Archiv města Karlovy Vary, fond 75, listes manuscrites conservées pour 1686, 1691, 1695, 1705, 1708, 1725... L'électeur s'y rend en 1686, le prince Frédéric Auguste I^{er} (1670-1733) futur roi de Pologne sous le nom d'Auguste II le Fort (1697-1702/1709-1733).

²¹⁴ J. Kubeš, « Jan Marek..., *op. cit.*, p. 364, remplacé par Alois von Harrach puis le baron Boinebourg de 1696 à 1698.

Teplitz et Dresde se poursuivent malgré les crispations diplomatiques²¹⁵. Le seigneur de Clary fait montre de sa capacité à assumer les frais d'une mission internationale, puisqu'il ne perçoit les appointements de diplomate qu'entre 1694 et 1696 (37074 gulden versés par la chambre de Bohême à Prague)²¹⁶. À l'échelle locale, il reçoit un poème célébrant sa fête, la « *Johannis-Tage* » qui le dépeint comme un « brillant » représentant de Léopold I^{er} en 1691, année de la succession électorale. Étant donné qu'il regagne Teplitz d'avril à juillet, ce document qui ne comporte pas de date précise peut être une trace d'une cérémonie organisée dans la seigneurie. Les eaux sont mentionnées, faisant le lien entre les activités du comte d'Empire et la mise en valeur de Teplitz. Les circulations transfrontalières scellent la relation entre un seigneur, « représentant typique d'une partie du spectre de la noblesse entre Bohême et Autriche [česko-rakouské] dans la monarchie des Habsbourg » et son territoire. Ce jeu d'échelles appose une marque « claryenne » sur un parcours pourtant comparable à celui des autres grandes familles comme les Lamberg ou les Thun²¹⁷.

Quand le prince-électeur de Saxe Frédéric-Auguste I^{er} (1694-1733) est élu au trône de Pologne en 1697 après sa conversion, Teplitz fait partie de ses itinéraires entre Dresde et Cracovie. La petite scène estivale ne quitte pas l'échiquier impérial. Les archives conservent une copie des négociations de Ratisbonne d'avril 1698 où la proposition de Louis XIV de la définition de la ligne du Rhin autour de Bryssac est insérée en français : il est possible que le comte ait été chargé d'un intérim à la fin de la mission de son successeur le baron Boineburg²¹⁸. Il reçoit ensuite la *Creditio* de l'empereur pour une mission auprès d'Auguste le fort en 1700 : le comte doit le rejoindre à Dresde pour représenter l'empereur dans le contexte du déclenchement de la Grande Guerre du Nord (1700-1721). Léopold I^{er} lui renouvelle sa confiance pour gagner celle du roi de Pologne²¹⁹. Le comte entre dans la mémoire des souverains, et la venue des cours de Saxe et de Pologne est une constante pour ses successeurs qui ont toujours à se positionner dans le fragile équilibre des relations entre les Habsbourg et leurs voisins du Nord.

²¹⁵ SOAL-Děčín, c. 71 : l'électrice s'y rend en juin 1693, août 1694, Auguste II en 1799.

²¹⁶ *Idem*, c. 72, frais de mission et « *Subsistenzgeldern* ». Kubeš, « Jan Marek... », *op. cit.*, p. 373.

²¹⁷ *Idem*, c. 61, inv. c. 147. J. Kubeš, « Jan Marek... », *op. cit.*, p. 347, 351; P. Mat'a, *Svět české, op. cit.*.

²¹⁸ *Idem*, c. 72, actes diplomatiques, Regensburg, 22 avril 1698.

²¹⁹ *Idem*: nomination et instructions auprès du roi de Pologne, Vienne, 26 janvier 1700. Jacek Staszewski, *August II Mocny*, Varsovie, Ossolineum, 1998, p. 103; Dietmar Wolloweit, Hans Lemberg (dir.), *Reiche und Territorien in Ostmitteleuropa. Historische Beziehungen und politische Herrschaftslegitimation*, Munich, Oldenbourg, 2006, t. 2.

Marquer le paysage : autorité et Memoria au cœur de l'ensemble seigneurial

La noblesse se définit en grande partie par son territoire et elle contribue à le définir progressivement en retour. La première empreinte des Clary-Aldringen en Bohême du Nord est religieuse et mémorielle. Le 30 septembre 1670, Johann Georg Marc passe contrat avec l'architecte de la « *Königl. Altstadt Prag* » Domenico Orsy [Orsy] pour une chapelle aux environs de Graupen, près du collège jésuite de Mariaschein/Bohosudov²²⁰. Il ne s'agit pas d'une propriété des Clary. Les Jésuites de Komotau y ont établi un pèlerinage dédié à la « Vierge des Douleurs » qui serait apparue aux religieuses en fuite après l'incendie du couvent par les Hussites. Ce sanctuaire qui affirme une antériorité catholique de l'espace reçoit les visites fréquentes de la noblesse²²¹. Certains font étape à Teplitz, rapidement comme le prince Lobkowitz, ou de manière plus prolongée comme la comtesse Desfours, tous deux reçus peu avant la fondation de la chapelle en 1670²²². Pour construire cette dernière, le comte fit appel à un architecte reconnu à Prague, autre signe de son inscription au sein de l'élite confessionnalisée qui adopte les formes baroques de la piété qui prolonge la Réforme catholique en Bohême. La chapelle est dédiée à « *unser lieber Frauen* », sa construction terminée en 1672 aurait coûté 3000 Gulden. Elle est ornée des armes récemment acquises, soulignées par l'inscription « *DEO DEIQUE Virgini Matri, Joannes Marcus S. R. I. Comes Clary ab Aldringen 1672* ». Les Clary-Aldringen rejoignent ainsi un ensemble de sept chapelles auquel sont associées d'autres familles comme les Kollowrat, ou le duc Julius Francis de Saxe-Laxenburg en 1684. Au-delà de la dévotion personnelle, il s'agit bien d'une fondation destinée à affirmer la présence religieuse dans les formes baroques admises par la noblesse de la Monarchie²²³.

²²⁰ SOAL-Děčín, c. 61: Teplitz, 30 septembre 1670, 800 gulden. Dominico [Orsy] (Vienne 1634 – Prague 1679) est un architecte baroque reconnu pour ses travaux au Clementinum, au Hradschin, pour l'ordre jésuite et dans les palais que plusieurs familles nobles possèdent à Prague. *Münchner Jahrbuch der bildenden Kunst*, Munich, Prestel, 1927/4, p. 145.

²²¹ Joannes Miller, *Historia Mariascheinensis [...] zu Maria-Schein Unweit Graupen/ im Königreich Böhmeim*, Prague, Alt-Stadt Prag in der Academischen Buchfruckerey des Collegii S. J., 1710, p. 56 ; Abbé Migne (éd.), *Troisième et dernière encyclopédie Théologique*, Paris, Chez Migne éditeur, 1866, T. 44, p. 520: « L'église Mariaschein [près de Toeplitz] est une des églises de la Compassion. En souvenir des épreuves douloureuses du peuple catholique, auxquelles cette antique effigie fut jadis en quelque sorte associée, en mémoire aussi des flots de larmes versées à ses pieds depuis quatre siècles par les affligés. »

²²² SOAL-Děčín, c. 71, *Lateinische Tagebuch*, 1670, fol 3a, 10 oct. pour l'équipage Lobkowitz ; 1671, fol. 1c, 21 jan. pour la comtesse « De Four » [Desfours] séjournant à Teplitz, et gagnant Graupen dans une voiture du comte.

²²³ J. Miller, *Historia, op. cit.*, p. 52-57 ; V. Bůžek, « Les changements... », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 43. Sur le culte marial et la Réforme catholique : Damien Tricoire, « "Sklave sein heisst herrschen": Die Münchner und Prager Mariensäulen in ihrem religiösen und politischen Kontexte », dans M. Bogade (dir.), *Transregionalität in Kult und Kultur. Bayern, Böhmen und Schlesien zur Zeit der gegenreformation*, Vienne, Böhlau, 2016, p. 59-70.

Les testaments retrouvés ne mentionnent pas de fondation de messes dans cette chapelle, qui semble dès lors apparaître comme un support de la piété familiale plus qu'un lieu de la *Memoria* dynastique. De fait, la mémoire des ancêtres ne pénètre que tardivement à Teplitz. Celle du général Aldringen est entretenue à Passau sur la base d'une fondation « *in perpetuum* » alimentée par un capital de 5000 gulden dont le testament de Johann Georg Marc en 1691 assure le maintien. Jérôme Clary meurt au cours de ses circulations d'engagiste au Tyrol et c'est à Innsbruck que sont financées ses messes. Quant à Anne Aldringen, elle est enterrée dans l'église de Notre Dame des Neiges à Prague, là même où Johann Georg Marc, seigneur et patron de Teplitz souhaite être enterré en versant 400 gulden pour l'entretien d'un *Altar* par les pères franciscains en 1676. Le souvenir des ancêtres est soigneusement entretenu, mais Teplitz n'est pas immédiatement perçu comme un espace familial, un fief avec sa nécropole : tout se passe comme si une période d'appropriation était nécessaire²²⁴.

Un tournant décisif intervient avec la commande de la chapelle de Lorette à Teplitz en 1675, alors que la femme de Johann Georg Marc, Ludmila de Schönfeld, est très malade. Elle est cependant administrée à Mariaschein et cette chapelle est à destination d'une tante du comte, la première des Clary à être enterrée dans une chapelle érigée par le patron du lieu²²⁵. Cet édifice s'inscrit dans la diffusion à l'échelle européenne des modèles de Lorette à l'âge baroque. Près de cinquante chapelles de ce type sont construites en Bohême, à l'initiative de seigneurs catholiques comme les Lobkowitz en 1584 pour un mouvement qui culmine entre 1660 et 1680. À la fin du XVII^e siècle, le lien net entre la diffusion du baroque catholique en Bohême et le processus d'émergence d'une élite aristocratique prend la forme du développement des enterrements dans les chapelles funéraires dédiées au culte marial de la Santa Casa. Aux côtés des seigneurs voisins de Thun (Tetschen, 1667), des Mannsfeld au sud de Prague puis des Liechtenstein qui engagent Hildebrandt à Rumburk (1704-1709), les Clary participent à la diffusion de ce culte qui ajoute un trait commun à la diversité des grands nobles de cette partie de la monarchie des Habsbourg. Une partie des contrats sont en italien, et le journal du comte suggère un voyage à Rome du temps du pape Alexandre VII (1655-

²²⁴ SOAL-Děčín, c. 61, testament de Johann Marc, 1691, fol. 3-4. Institution de messes quotidiennes à St. Maria Schnee (Chrám Panny Marie Sněžné). Cette église est fondée aux alentours de 1347 par Charles IV, qui a anobli les Clary. Les franciscains y sont installés depuis le début du XVII^e siècle. Pavel Král, *Smrt a pohřby české šlechty na počátku novověku*, České Budějovice, Monographia historica 4, 2004, du même, « Aussterben der böhmischen Adelsgeschlechter an der Wende vom 16. zum 17. Jahrhundert », dans M. Wrede, C. Horst (dir.), *Zwischen Schande und Ehre.*, Mainz, Institut für Europäische Geschichte, 2007, p. 387-398.

²²⁵ SOAL-Děčín, c. 71, *Lateinische Tagebuch*, 1676, Mariaschein, mars, fol. 19a sq., pèlerinages et deuil ; c. 66, « *Einige schriften die Loreth Capelle bey Teplitz* », 18 septembre 1675, pour « *Margaretha Barona freyin von Clary* ».

1667) : la chapelle est le premier signe visible d'une présence aristocratique au cœur de l'ensemble seigneurial²²⁶.

Johann Georg Marc demande à son fils Franz Carl de Clary-Aldringen (1675-1751) d'entretenir la chapelle, ce qu'il fait effectivement entre 1701 et 1704. S'il souhaite être enterré à Prague, le comte prévoit en 1691 un ensemble de messes quotidiennes « *in dem Loretanischen Kirchel zu Töplitz* », deux messes hebdomadaires « *pro Vivis, & Defunctis Familiae* » et une anniversaire pour lui et sa deuxième épouse « *in perpetuum* ». Le culte mémoriel est donc établi dans la seigneurie et la capitale. Avec Innsbruck et Passau, il dépasse largement les frontières de la Bohême, et même de la monarchie²²⁷. Franz Carl poursuit cette entreprise en s'éloignant du cœur urbain, par exemple avec la chapelle de Saint Eustache à Tischau en 1701, qui accompagne la construction d'un pavillon de chasse à Tupperlbουργ en 1702. Le culte marial y est célébré après sa consécration en 1708, créant un lien direct avec la chapelle construite par son père²²⁸.

Les Clary parviennent ainsi à combiner l'histoire de Teplitz avec celle de la famille au tournant des XVII^e et XVIII^e siècle. Franz Carl de Clary-Aldringen achète la seigneurie minière de Graupen à proximité de Mariaschein et la réunit à l'ensemble familial en 1708, puis porte ses efforts vers la seigneurie de l'Elbe, Bensen/Binsdorf. Il réunit ainsi un patrimoine économiquement complet avec les eaux, l'étain et le fleuve qui offre un débouché ancien pour la sylviculture vers la Saxe²²⁹. Ces productions traditionnelles ne portent cependant pas la marque des Clary-Aldringen. En 1710, le successeur du comte Johann Georg Marc lance la construction de l'imposant belvédère de chasse de Binsdorf, un théâtre de pierre aux armes des Clary-Aldringen qui domine l'Elbe et termine une allée aux flambeaux depuis le petit château de Binsdorf²³⁰. En usant du plus signifiant des privilèges seigneuriaux, il crée une continuité visible entre des seigneuries géographiquement et administrativement séparées. Teplitz est la résidence des Clary, mais dans le système seigneurial de Bohême du Nord, elle

²²⁶ Voir annexe 11, p. 123. SOAL-Děčín, c. 66, *Einige schriften...*, *op. cit.* ; c. 71, *Lateinische Tagebuch*, 1676, Mariaschein, 12 mars, fol. 19a, 19b: « Je lui [L. de Schönfeld] ai donné une indulgence plénière qu'Alexandre VII [1655-1667] a accordé pour le moment de la mort alors que j'étais à Rome ». J. G. M. a peut être effectué un Grand Tour, ou accompagné son père militaire pour l'investiture. Daniel Drahotka, *Loretánská kaple v Rumburku*, BP (dir. Marek Pučálík), Université Charles de Prague, 2013, p. 31-33. Hildebrandt reprend le modèle italien pour Rumburk, et reçoit 500 gulden, ce qui correspond aux sommes éparées retrouvées à Teplitz : près de 700 fl. pour les travaux, le parapet, l'autel et les images mariales. Voir aussi Maria Antonia Mayrhofer, *Loreto- und Grufkapelle der familie Schönborn in Göllersdorf in Niederösterreich. Ein Werk von Johann Lucas von Hildebrandt*, Magistra der philosophie (dir. H. Lorenz), Université de Vienne, 2008.

²²⁷ SOAL-Děčín, c. 66, *Einige schriften*, *op. cit.*, c. 61, testament, 1691, fol. 3. Mark Hengerer, *Macht und Memoria: Begräbniskultur europäischer Oberschichten in der Frühen Neuzeit*, Vienne, Böhlau, 2005; J. Harasimowicz, M. Weber (dir.), *Adel in Schlesien*, *op. cit.*, p. 35-134.

²²⁸ SOAL-Děčín, c. 90, brève papale avec sanctification et indulgence. Dotation de 100 gulden reihnisch.

²²⁹ *Idem*, c. 83, 21 août 1708, prix négocié entre 30 et 40 000 gulden.

²³⁰ Voir annexe 12, p. 123.

n'est qu'un des centres d'un pouvoir local fragmenté et unifié sous l'action des familles possédantes. Ce belvédère qui supporte la pratique des petites et grandes chasses déjà attestée dans les journaux de Johann Georg Marc en 1670 illustre le phénomène de territorialisation qui accompagne la prise de possession. De Tupperlbourog près de Graupen à Binsdorf au dessus de l'Elbe, le maillage cynégétique de l'espace prend une forme durable présentée aux autorités locales et aux grands nobles qui s'arrêtent dans les domaines²³¹.

Le belvédère n'a pas qu'une fonction d'appropriation territoriale. Il traduit aussi les ambitions des comtes à l'échelle de la monarchie. En effet, la chasse qui a bien souvent alimenté la table des curistes venus de Saxe dans les dernières décennies du XVII^e siècle, fournit également des cadeaux qui accompagnent les déplacements du comte à Dresde et dans les domaines de chasse de l'électeur : Annaburg, Meissen, Moritzburg, Plauen ou Torgau entre 1686 et 1694²³². Au moment où il accueille à son tour le couple royal polonais entre 1702 et 1715, le comte Franz Carl brigue pour lui et ses descendants la place d'*Obristlandjägermeister*, grand maître de la chasse de l'empereur en Bohême. La place est une charge héréditaire confiée à une famille pour trois générations, détenue par les Lobkowitz. Le comte se manifeste en 1704, augurant une libération de la charge en l'absence de descendance des comtes Félix et Ferdinand de Lobkowitz. Il se positionne le plus rapidement possible en versant 1500 gulden à la *Hofkammer* de Vienne pour la taxe attachée à cette fonction et payée dans l'expectative. Elle lui permet d'assurer la demande d'attribution qui fait l'objet des promesses de Léopold I^{er} en 1704, Joseph I^{er} en 1706 puis Charles VI en 1721. Cette ambition traduit la vision sur le long terme qui anime la haute noblesse, et peut motiver l'édification du belvédère comme une affirmation locale des prétentions à l'échelle du royaume, et de leur triomphe s'il obtient la place souhaitée. Le belvédère caractérise une insertion personnelle dans les structures de pouvoir et les dynamiques élitaires en Europe centrale : il sert à la fois l'identification d'un territoire à ses propriétaires, la présence dans l'ordre des seigneurs de Bohême et de la monarchie, et dans la noblesse impériale quand les

²³¹ Il ne reste rien concernant les travaux. Amand Paudler, « Das Belveder bei Elbleiten », *Mitteilungen des nordböhmisches Excursions-Club*, 1899/22, p. 18-190 ; P. Mat'a, *Svět české aristokracie*, op. cit., p. 250 ; Jakub Nobicht, « Lov a myslivost na panství Brtnice za vlády Antonína Rombalda Collalta v letech 1725-1740 » [la chasse et la pêche dans la seigneurie de Brtnice pendant le règne de A. R. Collalto (1725-1740)], dans J. Kubeš, R. Pavlíčková (éd.), *Šlechtic mezi realitou a normou* [Le noble entre normes et réalités], Olomouc/Pardubice, UPO, 2008, p. 163-191 ; Philippe Roy, « Les Schwarzenberg et la vénerie française » et Ivan Ivanega, « Le château de chasse d'Ohrada au temps d'Adam Franz zu Schwarzemberg », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg*, op. cit., p. 313-342.

²³² SOAL-Děčín, c. 71: réception et service diplomatique. Philippe Salvadori, *La chasse sous l'Ancien Régime*, Paris, Fayard, 1996, p. 148. Des faisans sont également envoyés au grand burgrave de Prague (*Lateinische Tagebuch*, 9 octobre 1670). Voir annexe 12, p. 123.

domaines reçoivent la visite des électeurs et roi de Saxe-Pologne ou le tsar Pierre le Grand en 1712²³³.

La place du château de Teplitz au centre de l'espace commandé par les comtes est un écrin historique qu'ils préservent soigneusement. Pour construire une présence pérenne, les Clary-Aldringen se placent dans la continuité des anciens possédants, Wolf de Wresovic avant 1569 puis les Kinsky qui aménagent le château selon une disposition particulière transmise aux Clary et qu'illustrent les manches d'une carte de 1717. Un « nouveau bâtiment » est agrégé aux fondations du monastère de la reine Judith en partie détruit pendant les guerres hussites. Cette historicité conservée par les seigneurs successifs, même protestants, crée un lien direct avec le passé médiéval tchèque. Pour les Clary-Aldringen, cet héritage catholique est d'autant plus précieux que l'installation de la famille est une conséquence des affrontements politico-religieux du XVII^e siècle. Une aile ouest est ajoutée à l'arrière du corps de bâtiment au cours du XVIII^e siècle, qui n'apparaît pas sur la carte de 1717. La famille souhaite le maintien d'une continuité : le cœur urbain est donc à la fois une ressource de légitimité historique du pouvoir seigneurial et de la présence catholique, en même temps qu'une contrainte forte dans l'entreprise de personnalisation de ce pouvoir²³⁴.

Pour ne pas apparaître en rupture avec l'histoire de l'espace, de ses paysages et de son organisation, le comte Franz Carl reporte ses efforts sur la place du château, où il commande en 1717 une *Pestsäule* [colonne de la peste] au sculpteur Matthias Braun (1684-1738), architecte renommé qui conçoit les groupes statuaires du pont Charles et travaille pour les grandes familles comme les Sporck²³⁵. Le comte possède un entregent suffisant pour le faire venir à Teplitz afin de rendre grâce à la Providence pour avoir épargné la seigneurie au cours des épidémies de peste qui touchent la région entre 1708 et 1714. Ces monuments allégoriques se multiplient dans l'ensemble de la monarchie des Habsbourg. Le comte met à disposition une carrière (clause 1-4), 2300 gulden et les corvées dues par ses sujets pour que la colonne de la Trinité soit construite en un an (cl. 9). Alors que le souvenir des pestes est

²³³ SOAL-Děčín, c. 80, *Quittung* Vienne, 2 septembre 1704. « *Anticipation* » évoquée dans les promesses (*Versprechen*, Vienne, 30 août 1704, 28 oct. 1706, 22 avril 1721) des souverains successifs, qu'il faut reverser à chaque nouveau règne. Sur Pierre le Grand qui visite Carlsbad et Teplitz : Eduard John, *Licht und Schatten oder: Teplitzer Zeitereignisse seit dem Jahre 1848 in sozialer, politischer und kommunaler Bezeichnung*, Teplitz, Alexander Helm, 1863, p. 66-67. Selon la légende, il y aurait admiré les réseaux d'adduction d'eau et débauché un ouvrier.

²³⁴ Voir annexe 13, p. 124. Il ne reste aucune indication de travaux. Nous remercions la conservatrice Bohuslava Chleborádová qui nous a permis d'accéder à ces fondations et de prendre la mesure de cette conservation. Matthias Müller, *Das Schloß als Bild des Fürsten. Herrschaftliche Metaphorik in der Residenzarchitektur des Alten Reichs (1470-1618)*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht 2004, p. 47 sq..

²³⁵ Il est alors un artiste très demandé : Emanuel Poche, *Matthias Bernhard Braun – Der Meister des Böhmisches Barock und seine Werkstatt*, (dir. Hans Jäger), Innsbruck, StudienVerlag, 2003; Bernhard Grueber, « Braun, Matthias v. », *Allgemeine Deutsche Biographie*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1876, vol. 3, p. 271.

dans toutes les mémoires, il érige une œuvre impressionnante, dont la dimension votive et édifiante évidente est également le signe d'une prospérité locale retrouvée. Cette colonne est donc un monument profondément ancré dans l'histoire locale mais s'inscrit en même temps dans le mouvement esthétique et religieux du baroque danubien de Vienne à Linz²³⁶.

Sa lecture convoque l'autorité religieuse et seigneuriale des Clary-Aldringen, à l'image de la formule « *vor Gott und seine gnädigste hohen Obrigkeit* » des instructions délivrées aux agents de la seigneurie²³⁷. Une fontaine sert de socle à une structure pyramidale avec une iconographie biblique en crescendo sur trois étages. Les deux premiers présentent les statues de saints connus, Saint Roch ou saint François Borgia, détachés de scènes bibliques en arrière plan. Toutes n'ont pu être identifiées, mais le culte du veau d'or derrière Saint Roch et la destruction d'une ville derrière Charles Borromée sont des thèmes baroques classiques et édifiants²³⁸. Au second palier, la figure d'Abraham et la lutte de Jacob avec l'ange permettent une lecture plus claire du thème des épreuves imposées et du serment d'alliance qui y sont généralement attachés. Une troisième corniche mène aux trios d'anges et d'éphèbes couronnés de la Sainte Trinité triomphante. Les paliers sont séparés par des corniches massives à rouleaux terminées par des visages de *putti*. C'est précisément sur l'entrée du dernier étage que le comte demande au sculpteur de faire apparaître les armes familiales, comme sur le belvédère de Binsdorf²³⁹. Cette fois pourtant, il ne s'agit pas simplement de représenter les armes fondues en 1666, mais de les allier à celles de la maison de Künigl dont est issue l'épouse de Franz Carl, la comtesse Maria Theresia von Ehrenburg und Warth. Elle est la fille de Sebastian Johann, gouverneur impérial du Tyrol (1663-1739) et Gabrielle comtesse von Mauleon de Tassigny qui réside principalement à Innsbruck, rappelant l'importance de cet espace pour les Clary-Aldringen qui y possèdent toujours les seigneuries engagées de St Petersburg et St. Juan. Le mariage est conclu à Vienne en 1696, car la comtesse appartient au même cercle des Dames de la cour de la reine douairière de Pologne d'où provient la propre mère de Franz Carl. Le dessin de ces armes, alliées mais non confondues, est surmonté d'une couronne placée sous la Trinité : les Clary-Aldringen

²³⁶ Voir annexe 14, p. 125. SOAL-Děčín, c. 90, contrat signé à Teplitz le 12 avril 1717. Friedrich Polleroß, « Tradition und Recreation. Die residenzen der österreichischen Habsburger in der frühen Neuzeit (1490-1780) », *Majestas*, 1998/6, p. 91-148 ; E. Menk-Bertrand, *L'image de Vienne, op. cit.* ; Jutta Schumann, *Die andere Sonne. Kaiserbil und Medienstrategien im Zeitalter Leopold I.*, Berlin, Akademie Verlag, 2003, p. 267 sq.; Rudolf Leeb *et alii* (dir.), *Stattmacht und Seelenheil. Gegenreformation und Geheimprotestantismus in der Habsburgermonarchie*, Munich/Vienne, Oldenburg, 2007, p. 68, 144.

²³⁷ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 80 : instructions au personnel de la seigneurie (*Beamten*), 1675-1728 : « pour Dieu, et Votre Très Haute Autorité ». M. Hengerer, *Macht und Memoria, op. cit.*.

²³⁸ Anna Coreth, *Pietas Austriaca. Österreichische Frömmigkeit in Barock*, Vienne, VGP, ÖA, 1982.

²³⁹ Voir annexe 14, p. 125.

s'inscrivent ainsi dans l'ordre monarchique et divin en introduisant sans rupture un élément marquant dans le paysage urbain.

Ce rapprochement des armes est un regard tourné vers les cours de Vienne et Innsbruck : les Clary prennent position dans un bassin régional où les visites régulières du couple royal polonais entre 1702 et 1715 prennent des allures d'exil quand Stanislas Leszczyński est élu entre 1706 et 1709, avant que les troupes saxonnes et russes stationnent en Pologne alors qu'Auguste II est en plein conflit avec sa noblesse à la fin des années 1710. L'attachement à la monarchie des Habsbourg est rappelé sous l'angle esthétique et religieux. Les seigneurs de Clary introduisent des éléments exogènes révélateurs d'une appartenance nobiliaire caractéristique de la culture baroque danubienne sans se départir des réalités locales. Le « microcosme d'une résidence seigneuriale » dépasse la simple dimension de création d'un héritage: il met en jeu l'autorité et la légitimité des grandes familles en jetant les bases visibles d'une affirmation dynastique qui reste à consolider dans la première moitié du XVIII^e siècle²⁴⁰.

C. Consolider et sécuriser les héritages : du chef de famille au chef de lignage (1700-1750)

Clarifier le lignage et protéger le patrimoine : la mise en place d'une branche principale

Un des phénomènes les plus caractéristiques de l'émergence d'une « nouvelle » noblesse en Bohême au cours du XVII^e siècle est le recours de plus en plus massif au fidéicomis. Il s'agit d'un acte juridique et politique issu d'une pratique testamentaire garantie sous l'égide du souverain Habsbourg qui permet de rendre inaliénable une partie du patrimoine entre les mains d'un chef de famille qui devient alors dépositaire d'un lignage²⁴¹. À l'instar de nombreuses familles, les Colloredo obtiennent par exemple cette « garantie foncière de la puissance du chef de famille » qui définit un cœur patrimonial autour de la seigneurie d'Opočno (dans le cercle de Königgrätz, au nord-est de la Bohême) dès 1654. La procédure n'intervient que très tardivement dans le cas des Clary. Elle n'aboutit qu'avec l'autorisation de Marie-Thérèse en 1749. Ce cas permet donc de suivre un processus de longue haleine où la

²⁴⁰ F. Polleroß, « Adelige Repräsentation in Architektur und bildender Kunst vom 16. bis zum 18. Jahrhundert in Ost-österreich. Literatur- und Forschungsüberblick », dans V. Bůžek (dir.), *Spojující a rozdělující na hranici - Verbindendes und Trennendes an der Grenze*, České Budějovice, *Opera Historica* 2, 1992, p. 49-59. Sur le concept de résidence, appliqué à l'ensemble de l'espace seigneurial : T. Winkelbauer, *Fürst und Fürstendiener. op. cit.*, p. 374 sq..

²⁴¹ « Des règles très strictes sont définies au moyen des différentes variantes de fidéicomis – primogénitures (l'aîné du nom est l'usufruitier), majorats ou séniorats (respectivement l'aîné ou le plus ancien de la branche) » : C. Lebeau, *Aristocrates, op. cit.*, p. 42 pour la Basse-Autriche. Cette pratique n'est pas un privilège noble, mais elle caractérise l'aristocratie qui protège ainsi ses terres.

maison noble se structure progressivement en attribuant une place à chacun de ses membres²⁴².

Premier comte de Bohême et d'Empire, Johann Georg Marc Clary et Aldringen appelle de ses vœux l'institution fidéicommissaire dans son testament de 1691. La procédure requiert l'aval du souverain, mais elle doit émaner de la famille : le processus de concentration des domaines ayant abouti en la personne de Johann Georg Marc, il lui revient de fonder l'acte de transmission testamentaire nécessaire à l'institution d'un fidéicommissaire. Il ne s'agit pas d'une récompense qui suit automatiquement le titre, mais d'une nouvelle étape de la définition d'une dynastie régnante. Christine Lebeau indique que « l'autorisation impériale n'est nullement indispensable en 1674 », l'implication du souverain donnant toutefois une portée supplémentaire à l'acte comme l'illustre le cas des Liechtenstein²⁴³. Le geste souverain est politique, c'est à lui que la famille doit son implantation en Bohême et son appartenance à l'« aristocratie latifundiaire » de Bohême. Les enjeux du fidéicommissaire se mesurent donc à plusieurs échelles. Dans le cas des Clary-Aldringen, il viendrait renforcer une assise foncière récente et favoriserait l'assimilation à l'aristocratie possédante. Toutefois, l'institution fidéicommissaire peut être reportée en raison de la situation familiale, comme le montre le testament du comte Ferdinand de Gallas. Ce dernier demande que ses deux fils fassent de Liberec et de Frýdlant la base d'un fidéicommissaire afin d'éviter le morcellement territorial qui suivrait un partage entre les héritiers. La mort de Rudolph en 1699 suspend toutes les démarches, Johann Wenzel devenant le seul chef de la famille. Cette clarification naturelle semble atténuer le besoin de fidéicommissaire, l'action étant de nouveau reportée à la mort de l'héritier principal. Né en 1638, Johann Georg Marc ne peut avoir oublié les questions de partage patrimonial de sa jeunesse. Les naissances de quatre fils et plusieurs filles issus de deux mariages avivent la nécessité d'une telle institution afin d'éviter l'émiettement foncier qui affaiblit et parfois condamne plusieurs maisons en Bohême à l'époque moderne²⁴⁴.

Sans fidéicommissaire ou majorat rendant inaliénable une partie du patrimoine, c'est le principe de seniorat qui prévaut dans les testaments. Franz Carl prend ainsi la suite de son père en tant qu'aîné après la mort de Johann Georg II en 1702. À la différence des Gallas d'autres *Universal-Erben* ont droit à l'héritage : ses sœurs aînées et les enfants du second mariage Johann Georg Ignaz Raphael (1669-1721) et Philipp (après 1689-années 1740). Cette

²⁴² T. Klinger, « Évaluer les seigneuries..., *op. cit.* ; V. Urfus, « Rodinný..., *op. cit.* ; P. Mat'a, *Svět české, op. cit.*, p. 170-171 ; P. Klapka, *Jean-Louis Ratuit, op. cit.*, p. 62. Anne-Valérie Solignat, « Fidéicommissaire et hégémonie politique de la noblesse auvergnate au XVI^e siècle », *MEFRIM*, 2012/124-2, p. 403-419.

²⁴³ C. Lebeau, *Aristocrates, op. cit.*, p. 42 ; A. Valenta, *Lesk a Bida, op. cit.*, p. 47-55.

²⁴⁴ Voir annexe 1, p. 112. SOAL-Děčín, c. 61, testament de Johann Marc, 1691.

situation entraîne un conflit qui gangrène tout le début du XVIII^e siècle²⁴⁵. L'administration des biens revient à l'aîné, qui verse 1000 florins annuels aux cadets sur les revenus seigneuriaux, pour éviter le morcellement de l'héritage. Franz Carl se trouve donc une position dominante sans inégalité²⁴⁶. Or le « *Fidei Commissum Familia perpetuum* » exclut *de jure* une partie des domaines de l'héritage réparti entre *Universal-Erben* et crée une hiérarchie entre branche dominante et branches cadettes. Raphaël et Philipp protestent contre cette « différence notable » lorsqu'ils apprennent que Franz Carl a transmis la demande d'extension du testament paternel en fidéicommiss à Charles VI en 1714. L'empereur travaillait alors à éviter le démembrement de son propre héritage avec la Pragmatique Sanction de 1713. Il émet un rescrit d'acceptation qui « confirme et étend » le testament de 1691, après envoi d'une commission. Le document signé à Laxenburg le 11 mai 1714 est cependant suspendu dès 1715 par l'envoi d'une « *Divisions-Gesuch und Protestation* » des frères. Ces indices laissent supposer que Franz Carl a tenté de mettre ses frères devant le fait accompli en sollicitant l'empereur. Ce dernier partage sa lecture du testament de Johann Georg Marc, mais ne peut rien faire tant qu'une structuration lignagère n'est pas clairement établie avec l'aide de la nouvelle commission mandatée pour régler le différent familial²⁴⁷.

La mise en place d'un topolignage est loin d'être aussi évidente que les diplômes de rang le laissent supposer par la suite. Les cadets insistent sur le maintien de l'ensemble des biens Clary-Aldringen en allodiaux, c'est-à-dire des terres libres de tous liens fidéicommissaires, des biens « fluides » et disponibles à la revente, mais aussi sources de nombreux procès, comme le souligne Thibaut Klinger dans le cas des Colloredo²⁴⁸. Il n'est pas dit que les frères s'opposent à un fidéicommiss qui renforcerait leur maison et apparaît conforme aux volontés du père, mais cette perspective les amène à défendre leurs intérêts immédiats. Avant d'obtenir l'aval de l'empereur, il faut mettre en ordre les affaires familiales, conclure des pactes qui conditionnent la mise en place du majorat avec l'identification d'une ligne dominante au sein de la maison. La procédure est donc reportée jusqu'à ajustement (« *adjustirung* ») du conflit (« *Clarÿscher Erbschafts Strittigkeiten* »), avec envoi d'une nouvelle commission présidée par le comte Schaffgotsch sous l'autorité du grand burgrave

²⁴⁵ Toutes les pièces à partir du testament fondateur de J. G. M. (dans les termes exacts de celui de 1691) sont compilées et imprimées en 1748 dans un *Extractus Actorum* (EA) conservé SOAL-Děčín, c. 1, matériel généalogique.

²⁴⁶ SOAL-Děčín, c. 61, testament de 1691, fol. 2-4.

²⁴⁷ *Idem*, c. 1, EA, fol. 4 et rescrit suspensif de 1715. Celui de 1714 n'y apparaît pas, il est conservé dans le fonds particulier de Franz Carl (1675-1751), c. 86. Le commissaire est le comte de Hartig. La procédure semble se dérouler normalement et les frères sont peut être tenus éloignés à ce moment. A. Bellavitis, J.-F. Chauvard, P. Lanaro, « De l'usage du fidéicommiss à l'âge moderne. État des lieux », *MEFRIM*, 2012/124-2, p. 321-337 ; Bernard Derouet, « Les pratiques familiales, le droit et la construction des différences (XV^e-XIX^e siècles) », *Annales HSS*, 52, 1997/2, p. 369-391.

²⁴⁸ T. Klinger, « Évaluer..., *op. cit.*, p. 78, à la mort de Ludwig Colloredo en 1693.

comte Wrtby²⁴⁹. L'affaire traîne en longueur entre 1715 et 1722, tandis que Franz Carl travaille son image de primo-héritier légitime en commandant la *Pestsäule* en 1717, en achetant les terres de Voitsdorf, Bihanken et Soborten à Ferdinand von Harrach pour 30 000 gulden en 1719²⁵⁰. La commission rend son verdict en faveur d'un pacte familial. Les parts des deux frères sont évaluées à 130 000 et 120 000 florins indexés sur les domaines à 6% d'intérêts semi-annuels. Raphaël s'éteint à Dobritschan, propriété originelle des Clary en 1721, son fils Caspar Franz (1707-1735) semble institué en pupille de Franz Carl. Cette possession originelle des Clary n'apparaît plus dans le testament de Franz Carl en 1751 : elle sert à l'établissement d'une branche secondaire. Le chef de famille se « sépare » ainsi de l'apport foncier des Clary dans l'ensemble Clary-Aldringen au profit de la création d'une branche principale. Les commissaires jouent surtout le rôle de médiateurs avec Philipp : il conclut un pacte avec son frère pour le remboursement de sa part de 130 000 florins qui se substitue aux 1000 florins de rente du testament paternel. L'aîné verse 54 000 florins jusqu'à la mort de son frère en 1744, et achète ainsi sa légitimité de chef de famille et propriétaire des seigneuries²⁵¹.

L'analogie avec la reconnaissance de la Pragmatique Sanction par les différentes Diètes sur la même période ne peut manquer de retenir l'attention. Fort du premier règlement, Franz Carl obtient la création d'une station de poste à Teplitz pour faciliter la venue des curistes en 1724 : une construction simultanée de l'ensemble Habsbourg semble à l'œuvre de la seigneurie à la monarchie. L'union dynastique voulue par Charles VI s'accompagne sans lien mécanique d'un raccordement de Teplitz à l'axe Prague-Dresde avec l'obtention du « *Kaysl. Post.-Regali* ». En se rapportant à l'empereur pour tenter de définir un lignage clair, le comte de Clary met en valeur son patrimoine et l'intègre à l'architecture habsbourgeoise dont le degré de structuration socio-politique se reflète dans l'aménagement des postes et du réseau routier²⁵².

Franz Carl parvient à exclure progressivement ses frères du lien direct avec le cœur patrimonial composé de Teplitz, Graupen et Binsdorf, pour débloquer l'institution fidéicommissaire. Rien n'est réglé cependant, car sa dette est placée sous hypothèque des

²⁴⁹ SOAL-Děčín, c. 1, EA, fol. 6. Adam Friedrich Glafeys, *Pragmatische Geschichte der Cron Böhmen*, Leipzig, Christoph Riegel, 1729, p. 845.

²⁵⁰ SOAL-Děčín, c. 82, contrat d'achat retrouvé dans le dossier « affaires financières » du fonds Franz Wenzel (1706-1788), scellé à la *Landtafel* le 2 septembre 1719 en présence du baron Ferdinand von Strebowitz et du comte Johann W. von Kaunitz.

²⁵¹ SOAL-Děčín, c. 1, EA, fol. 6. Le pacte ne peut être rompu, sauf à payer 25 000 florins supplémentaires. C. 80, testament de Franz Carl, 30 mars 1750, 27 janvier 1751.

²⁵² Voir annexe 7, p. 118. SOAL-Děčín, c. 90, acte du *General Erb-Postmeister* le comte Carl Joseph von Paar, Vienne, 27 juillet 1724, répondant à une plainte de Franz Carl concernant l'inconvénient pour les baigneurs de devoir envoyer des messagers à la poste d'Aussig.

domaines, ce que le système du majorat généralement adopté interdit formellement. Le comte semble attendre la mort de son frère pour se libérer de ce pacte, au grand dam des héritières de Philipp qui réclament les 76 000 florins restant devant le tribunal du pays. Le 20 décembre 1744, le tribunal décide une compensation pour les filles qui renoncent à cette prétention. Franz Carl obtient la séparation entre propriété et usufruit qui le fait passer d'administrateur à dépositaire de l'intégralité du patrimoine. L'impression de l'*Extractus Actorum* en 1748 dégage la voie pour la mise en place du fidéicomis l'année suivante²⁵³.

L'acte émanant de Marie-Thérèse institue l'inaliénabilité de la seigneurie de Teplitz et de la « Bergherrschaft Graupen ». Ces terres forment un ensemble territorial cohérent, en refermant définitivement la perspective de séparation politique que ces terres ont connu avant l'achat de 1708. Le fidéicomis est initialement institué en seniorat, mais Franz Carl insiste sur la variante du majorat. L'enjeu est d'établir une ligne claire de succession en primogéniture de la branche dominante. Le chef de famille se transforme dès lors en chef de lignage, dans une maison structurée autour du principe de branches, similaire au processus observé par Thomas Winkelbauer dans le cas des Liechtenstein au début du XVII^e siècle :

En 1606, dix ans après être devenu le chef de la maison, Charles [de Liechtenstein] obtient, par le partage de Feldsberg, l'accord de ses frères pour ériger un fidéicomis strict : les biens de la branche aînée sont rassemblés avec tous les autres biens de la famille en un fidéicomis inaliénable et non cessible. L'aîné de la famille « gouvernant et chef de la maison » (*Regierer und Chef des Hauses*), n'est plus seulement le plus âgé selon le principe du séniorat (*Senioratsprinzip*), mais, en vertu de la primogéniture et du majorat, le premier né de la branche régnante.²⁵⁴

La pratique testamentaire change donc de dimension à partir de Franz Carl. Le majorat est transmis en bloc à son héritier institué en dépositaire « *in caput* », Franz Wenzel de Clary (1706-1788). Tous les autres héritiers de la fratrie reçoivent des compensations désignées comme « appanage » sur un capital fixé à 100 000 florins dont les intérêts à 6% sont versés sur les revenus du fidéicomis. Le principe de substitution fidéicommissaire permet le transfert de Teplitz sur sa tête à la mort de ses frères Joseph Sebastian (1698-1748) et Johann Anton (1702-1743). Leur descendance respective est considérée comme branche secondaire.

²⁵³ SOAL-Děčín, c. 1, EA, fol. 7-12.

²⁵⁴ T. Winkelbauer, « Les Liechtenstein... », dans J.-M. Boehler *et alii*, *Les élites régionales, op. cit.*, p. 123. SOAL-Děčín, c. 79, institution de Teplitz/Graupen en fidéicomis et c. 80, testament de F. C., 1751, fol. 1-2 précisant le changement du séniorat en primogéniture : « *jedoch nicht in forma Senioratis, sondern in forma Primogenitura per dispositionem inter vivos aut testamentariam [errichten kann]* ».

L'ordre successoral est clarifié, une ligne « régnante » est définie, la maison devient dynastique²⁵⁵.

Si la seigneurie minière de Graupen sur la frontière saxonne est incorporée au majorat, les seigneuries de Bensen/Binsdorf demeurent des biens allodiaux, c'est-à-dire cessibles et hypothécables. Les modalités concrètes de leur administration et de leur exploitation ne changent pas, ils demeurent des espaces clefs pour l'économie seigneuriale, mais aussi pour le fonctionnement de la maison noble. En n'étant pas immobilisés, ils forment des biens « en réserve » pour venir au secours de l'héritier en cas de crise économique, doter une branche secondaire, et surtout verser les pensions qui permettent d'établir les héritiers de la branche principale ou d'honorer les termes des contrats de mariage. Le maintien d'un allodial est ainsi une assurance foncière complémentaire du fidéicommiss. La comtesse Catherine de Schönfeld ne procède pas autrement quand elle obtient la même autorisation pour les domaines de Tupadel (cercle de Czaslau, au sud-est de Prague) en 1746. Au moment de se marier avec le prince Johann Adam Auersperg, la dernière héritière Schönfeld établit une primogéniture, et conserve des terres allodiales pour établir clairement la constitution de la branche Auersperg-Schönfeld en laissant certains biens circuler dans la familles Auersperg et d'autres non. Dans le cas des Clary, sept entités sont ainsi maintenues allodiales: les *pfand-herrschaften* au Tyrol, les terres de Liebkowitz et alentours en Bohême, les seigneuries de Bensen et Binsdorf, la terre d'Hospozin, les maisons et jardins de Prague (5-7)²⁵⁶.

Comme Dobritschan pour Caspar Franz et sa descendance, les seigneuries du Tyrol sont alors « détachées » de la branche principale pour passer aux descendants de Joseph Sebastian. Le patrimoine des comtes régnants est centré sur Teplitz/Graupen, Binsdorf sur l'Elbe et Prague. Cette séparation des branches a des effets très concrets en termes de prestige et de mode de vie. Sans véritable assise foncière, le monde de la haute noblesse de cour est moins accessible aux branches secondaires dont les membres se tournent vers des carrières administratives en Bohême et dans la monarchie. On observe une progressive différenciation entre les membres d'une même maison. Différents fonds à Prague et à Vienne permettent de retracer le parcours de Leopold Kaspar (1736-1800), héritier de Dobritschan, membre du *Gubernium* de Bohême Geheimer Rath à Vienne entre 1762 et 1764 puis *Obersten Justiz-*

²⁵⁵ SOAL-Děčín, c. 80, testament de mars 1750/janvier 1751, fol. 33-34, clause 16. Intérêts de 6000 florins annuels, divisés en trois : une pour les descendants du primo-héritier, les deux autres aux descendants de Joseph Sebastian et Johann Anton *in stirpem* (par souche, quel que soit le nombre des neveux/nièces de Franz Carl).

²⁵⁶ AT-OeStA/HHStA AVA FA Harrach, *Schönfeld Gräfin Katharina. Ehevertrag mit Josef Fürst Auersperg und Fideicommiss-Errichtung 1746*. Nous remercions Hana Sedláčková pour nous avoir communiqué ce document. J. Sommer, *Das Königreich Böhmen, op. cit.*, Chrudimer Kreis, p. 259. SOAL-Děčín, c. 80, Testament F. C. 1750/1751, fol. 15-16, définition des allodiaux. T. Klinger, « Évaluer... », *op. cit.*, p. 75.

Präsidenten en 1780²⁵⁷. Karl Ignatz (1729-1791), héritier des seigneuries du Tyrol, débute comme nombre de « cadets » au poste de capitaine de cercle²⁵⁸. Son parcours le mène également au *Gubernium* de Prague puis en mandat de président de l'administration régionale dans le Banat de 1769 à 1773²⁵⁹. Leurs carrières au sein de l'espace monarchique s'effectuent ainsi selon des modalités bien différentes de celles de la branche principale qui s'oriente nettement vers le monde de la cour²⁶⁰.

La poursuite de l'intégration dans la haute noblesse de cour

Dès 1702, Franz Carl de Clary se comporte en chef de famille. Afin de renforcer sa légitimité, et peut être les chances de voir aboutir l'institution du fidéicomis, il se rapproche des offices de la cour de Vienne auprès de souverains qui ont tout à gagner en se faisant les artisans de l'émergence de maison fortes et structurées, comme l'illustre le rescrit de Charles VI en 1714. Les grandes familles sont de véritables soutiens financiers et politiques en temps de guerre. Franz Carl adopte l'attitude adéquate en versant d'importantes sommes sous les prédécesseurs de Charles VI. Le 15 juillet 1704, il s'engage dans une affaire de prêt direct au Trésor pour des sommes de 25 000 puis 30 000 florins gulden en obligations à 6%. Ce taux est habituel, offrant « une bonne rémunération du capital » pour des prêts à court terme qui renfluent le Trésor des Habsbourg en période de guerre, à l'instar de Franz Adam Schwarzenberg qui souscrit à cinq reprises à des emprunts de 100 000 florins entre 1689 et 1697²⁶¹. Le comte de Clary dépense des sommes un peu inférieures à celles de l'aristocratie de cour comme les Lamberg, les Dietrichstein (200 000 fl.), les Liechtenstein ou Trauttmansdorff (100 000 fl.) qui investissent entre 100 000 et 200 000 florins dans ce type d'opération de crédit selon Jean Béranger. Il rappelle néanmoins que d'autres familles comme les Lobkowitz n'y participent

²⁵⁷ NACP, *stavovský zemský výbor* (arch. *Landtag*), c. a. s. 1054/1, 1714-1784, année 1764, 24957, 25032, 25119, 25162 : affaires de recouvrement et d'administration de la région d'Eger. Archives nationales de Vienne : AT-OeStA/HHStA RK GehR 2-1-41, KA KK *Nachlass* Leopold Kolowrat 6-350, OMaA Akten 603-63, 603-206, KA *Vertrauliche Akten* 107-2-15. Il est ensuite possible de suivre sa carrière dans les schématismes de la cour de Vienne : ÖNB, SWSC, 1701-1736, 4478-MF. Neu-Mik 1702; 1709; 1721-1918. 393.866-A-B-C. Neu-Kat).

²⁵⁸ SAPC, *stavovský zemský výbor*, c. a. s. 1054/1, 1714-1784, année 1759, inv. c. 21298 (nomination de Karl Ignatz, capitaine de cercle, en tant que commissaire militaire par le *k. k. Oberlandesgerichte in Böhmen*), 21543 (fournitures), 21968 (contributions militaires).

²⁵⁹ Benjamin Landais, *Nations, Privilège et ethnicité à l'époque des Lumières. L'intégration de la société banataise dans la monarchie habsbourgeoise au XVIII^e siècle*, Thèse à l'Université de Strasbourg, 2013, p. 347. Peter. G. M. Dickson, *Finance and Government under Maria Theresia, 1740-1780*, Oxford, Clarendon, 1987, I, p. 467, 475. Il réapparaît ensuite dans les archives du *Landtag*.

²⁶⁰ Voir annexe 15, p. 128.

²⁶¹ SOAL-Děčín, c. 82 : deux « *kaiserl. Schuldverschreibungen über 25000 und 30000 Gulden als Darlehen [prêt]* » 15 juillet et 24 août 1704. Sur les 30000 florins, le remboursement se fait à hauteur de 8000 florins par an, plus intérêts à 6% ; c. 90, lettre de Léopold I^{er} en appelant à la noblesse au début de la guerre de Succession d'Espagne, 15 mai 1702. J. Béranger, « La fortune des Schwarzenberg au XVII^e siècle », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 291 sq. ; du même, *Finances et absolutisme autrichien dans la seconde moitié du XVII^e siècle*, Paris, IN, 1975, p. 448-450.

pas. Ces contrats avec la chambre des comptes découlent d'un véritable engagement nobiliaire. Dans le cas plus modeste du comte de Clary, il s'agit d'une réponse à l'appel de Léopold I^{er} contre les visées « despotiques » du royaume de France au début de la guerre de Succession d'Espagne²⁶².

Cette quittance accompagne le décret de nomination de Franz Carl au conseil du prince (*Geheimer Rath*) le 12 juillet 1704, et elle est suivie de très près par le versement de la taxe qui assure sa candidature au poste de grand maître des chasses royales en Bohême. La nomination de Franz Carl intervient le jour même où Charles XII de Suède fait élire Stanislas Leszczynski au trône de Pologne au grand dam de la Russie et du roi Auguste II que Franz Carl accueille à Teplitz à l'été 1703 avec la protestante Christiane Erberhardine von Brandebourg-Bayreuth (1671-1727), de retour en 1704. Le comportement de Franz Wenzel n'est pas une simple capitalisation des signes de l'exception chère à Nicolas Le Roux, il ne s'agit pas seulement de recueillir les fruits de l'action de son père : cette proximité nouvelle des souverains le positionne clairement dans le contexte politique contemporain²⁶³.

Les faveurs du prince sont remises en jeu à chaque changement de règne. Joseph I^{er} (1705-1711) choisit de se placer dans la continuité de Léopold en confirmant son statut de conseiller le 3 octobre 1705, geste qui manifeste en même temps sa capacité à réformer ses conseils en contrôlant l'accès à la Conférence et au Conseil Privé²⁶⁴. En 1706, un nouveau prêt de 6000 gulden est délivré contre un *Kriegszahlsamtsquittung*. De Léopold I^{er} à Joseph I^{er}, le comte de Clary réaffirme son « patriotisme » et sa « dévotion » tout en se ménageant les moyens d'une reconnaissance par les dignités à la cour de Vienne²⁶⁵. En octobre, l'empereur émet une nouvelle promesse d'obtention du poste d'*Obristlandjägermeister*²⁶⁶. Ces confirmations dynamisent fortement le système de cour, car des préséances y sont attachées. Ainsi, le *Hofdecret* du 8 avril 1712 par lequel Charles VI choisit ses conseillers mentionne le rang du comte de Clary-Aldringen²⁶⁷. Ce dernier est reconduit dans l'ordre précédent derrière

²⁶² SOAL-Děčín, c. 90, lettre de Léopold I^{er} en appelant à la noblesse, 15 mai 1702.

²⁶³ *Idem*, *Decretum* Léopold I^{er}, 12 juillet 1704. Franz Carl est déjà *Cammerer*, und *O. Ö Regiments Rathen* ; c. 80, quittance d'anticipation, 2 sept. 1704 ; c. 81 : réception du couple royal polonais. Nicolas Le Roux, *La faveur du roi : mignons et courtisans au temps des derniers Valois (vers 1547-vers 1589)*, Seyssel, Champ Vallon, 2000, p. 12 ; Jaroslaw Dumanovski, Michel Figeac (éd.), *Noblesse française et noblesse polonaise*, Bordeaux, MSHA, 2006.

²⁶⁴ SOAL-Děčín, c. 80: nominations de Franz Carl, 1704-1745, décret du 3 octobre 1705.

²⁶⁵ *Idem*, c. 82, engagement contracté entre janvier et mars 1706, au moment où Joseph fonde la banque de Vienne et la Députation ministérielle bancaire pour faire plus que doubler les revenus de la *Hofkammer*. J. Béranger, *Finances*, *op. cit.* ; M. Hochedlinger et alii, *Herrschaftsverdichtung*, *op. cit.*, p. 195 ; C. Lebeau, *Aristocrates*, *op. cit.*, p. 178.

²⁶⁶ SOAL-Děčín, c. 80, *Versprechen*, 28 octobre 1706. Sur le lien entre engagement financier et positionnement à la cour : Andreas Pečar, *Die Ökonomie der Ehre. Höfischer Adel am Kaiserhof Karls VI. (1711-1740)*, Darmstadt, WB, 2003, p. 104 sq. ; É. Hassler, *La cour de Vienne*, *op. cit.*, p. 80.

²⁶⁷ SOAL-Děčín, c. 80, Vienne, 8 avril 1712.

le comte de Clarenstein, conformément à la date du décret de nomination qui « classe » l'ordre des conseillers selon leur accès théorique à la personne du monarque. La place du comte à la cour de Vienne est ainsi confirmée.

Éric Hassler a montré combien cette cour était le lieu d'interactions complexes entre les noblesses d'Empire, d'Autriche, de Bohême, de Hongrie ou encore d'Espagne en 1711. L'ordre des préséances a un effet structurant pour des noblesses très attachées à leur statut mais devant s'adapter sans cesse à la nature des événements politique qui mettent en avant différents groupes issus de la monarchie²⁶⁸. Cet effet se prolonge en dehors de Vienne, car ces distinctions ne sont pas nécessairement synonymes de présence soutenue à la cour²⁶⁹. Dans le cas des Clary-Aldringen, aucune trace de séjours dans la métropole danubienne n'a encore été retrouvée. Les dignités obtenues à Vienne sont bien le reflet d'une stature politique du comte, mais elles semblent le produit de l'affirmation familiale à l'échelle locale de Teplitz plus que d'une activité de courtisan en Autriche. En effet, tout au long de ce parcours surtout fait de promesses de distinction, les empereurs successifs sont informés des visites des souverains de Pologne ou du Tsar à Teplitz tout au long des années 1702-1715. Les Clary-Aldringen sont des intermédiaires utiles pour que ces séjours de princes étrangers se passent au mieux. Le 19 août 1715, Charles VI édicte par exemple un rescrit pour garantir la venue de la reine de Pologne alors que la peste sévit dans la région, six jours après le rescrit suspensif sur l'institution de Teplitz en fidéicommiss²⁷⁰.

Les ambitions du comte le tournent résolument vers la résidence de l'empereur, mais c'est en Bohême qu'il vise le poste de grand veneur, qui se différencie du *Obristhofjägermeister*, grand maître des chasses impériales attaché à la cour. Cette obtention se dénoue dans les années 1720, en même temps que les affaires familiales après les rescrits fidéicommissaire de 1714-1715. Malgré les anticipations, la place n'est pas assurée au comte. Sa libération déclenche des luttes d'influences dans les plus hautes sphères de la cour dont le comte est éloigné, car Charles VI décide de chasser plus en plus souvent en Bohême :

Le Kayserliche Ober-hof-Jägermeister le prince de Liechtenstein est entré en concurrence avec le Böhmischen Erb-Jägermeister au temps des séjours de l'empereur en Bohême pour son divertissement en chasses. Sa Majesté a tranché la dispute en faveur du

²⁶⁸ Sur le contexte et les recompositions à la cour de Charles IV, voir les hypothèses de Janos Kalmâr, « autour de l'Empereur Charles VI : « Allemands » et Espagnols » dans la Cour Viennoise du premier tiers du XVIII^e siècle », dans J.-P. Genet, G. Lottes (éd.), *L'État moderne et les élites*, op. cit., p. 255-264, discutées dans Hassler, *La cour*, op. cit., p. 50.

²⁶⁹ É. Hassler, *La cour*, op. cit., p. 73-116.

²⁷⁰ SOAL-Děčín, c. 81, réception des souverains, rescrit du 19 août 1715 après échanges avec la cour polonaise. Une comparaison avec Dresde : Katrin Keller, « Der Hof als Zentrum adliger Existenz? Der Dresdner Hof und der sächsische Adel im 17. und 18. Jahrhundert » dans R. G. Asch (dir.), *Der Europäische Adel*, op. cit., p. 207-233.

prince de Liechtenstein, mais à cause de l'indisposition de l'Ober-Schützen-Meister comte de Hardeck [...] et du fait que cet office n'est pas un office du pays, mais se trouve administré par la chambre de Bohême, la place fut conférée selon la volonté de Sa Majesté au comte Clary, sans confirmer sa possession héréditaire²⁷¹.

Le comte de Clary apparaît peut-être comme le tiers opportun pour résoudre une des intrigues et des luttes de pouvoir liées à l'architecture complexe de la cour et de l'État des Habsbourg. Le service du souverain en Bohême que Franz Carl peut penser acquis de longue date tourne à l'épreuve de force quand son voisin le comte de Waldstein se met également sur les rangs dans les années 1720. L'enjeu est fort, puisque toutes les promesses (1704, 1706, 1721) mentionnent explicitement la détention de la charge sur trois générations, contrairement à ce qu'écrit Glafey. Cet épisode met en lumière la façon dont Franz Carl travaille pour son lignage en même temps que celui-ci se structure autour des domaines de Teplitz²⁷². L'affaire de 1721 n'est pas une confirmation mais un dossier où le comte défend sa légitimité de candidat (*Antwortschaft*) déclaré à la succession des Lobkowitz depuis dix-sept ans face à Johann Joseph comte de Waldstein. Il convoque alors ses ancêtres comme s'il lui fallait prouver sa noblesse, à commencer par le « *General feldtMarchall Graff von Aldringen* » qui a payé de son sang et de sa vie (« *mit seinem todt, und seiner Blut* ») le service de l'empereur. Le lien générationnel entre sa famille et les souverains successifs est ainsi mis en avant jusqu'au service de son père envoyé impérial de Léopold I^{er} pendant sept ans à Dresde : apprenant sa mission auprès du roi de Pologne en 1700, Johann Georg Marc malade n'aurait pas hésité à se lancer en traîneau sur les pistes enneigées de Bohême, quitte à y laisser la vie quelques semaines plus tard, « nous laissant nous ses enfants dans une grande tristesse »²⁷³.

Des champs de bataille à la cour saxonne, la mémoire familiale devient une arme opposée au passé des Waldstein, avant une attaque directe sur la position socio-économique. Le père de son concurrent a été longtemps « *Super numeronum der Statthalter zu Prag* » et a laissé son fils avec des moyens confortables (« *grosse mitteln verlassen* »). Lui, en revanche, a servi pendant sept ans en tant que « *O. Ö Regiments Rath* » sous Léopold I^{er} sans émoluments. Il lance ensuite ses derniers arguments : les confirmations des prédécesseurs, une activité au Tyrol (sans mention des seigneuries engagées qui font partie de son héritage), ses trois désignations « comme commissaire impérial auprès de la reine de Pologne dans ma

²⁷¹ A. Glafey, *Pragmatische Geschichte*, op. cit., p. 884. A. Pečar, *Die Ökonomie*, op. cit. ; du même, « Gab es eine höfische Gesellschaft des Reiches ? Rang- und Statuskonkurrenz innerhalb des Reichsadels in der ersten Hälfte des 18. Jahrhundert » dans Harm Klueping, Wolfgang Schmale (dir.), *Das Reich und seine Territorialstaaten im 17. und 18. Jahrhundert. Aspekte des Mit-, Neben- und Gegeneinander*, Berlin, Lit, 2004, p. 183 sq. ; I. Cerman, « Pojmy 'frakce'... », op. cit., p. 33-54.

²⁷² SOAL-Děčín, c. 80, « *Dritte Versprechen* » sous « *Secret-Insigl* », 22 avril 1721 : « *Jägermeister [stelle] im königreich Böhaimb, und zwar auf drej seiner Descendenten männlichen geschlechts* ».

²⁷³ SOAL-Děčín, c. 80, chasses royales en Bohême, « *dritte Versprechen* », lettre 1, fol. 4-5.

seigneurie de Teplitz », précisant bien qu'il en assume presque tous les frais. Le « *Czar auss Mosckau* » n'est évidemment pas oublié. Il ne lui reste qu'à conclure sur l'importance des « familles méritantes de la maison souveraine d'Autriche », pilier de la monarchie que le souverain doit continuer de soutenir afin de les mettre en état de lui rendre la pareille. Après cette démonstration, le comte n'est pourtant pas sûr de lui : à défaut, la place de « *Vice-ObristJägermaister* » serait une « *Grösse Consolation* ». L'entreprise de consolidation de la maison comtale est encore loin d'être assurée, mais la mémoire familiale s'affirme²⁷⁴.

Il n'y a aucune mention de patronage chère aux historiens de la cour de Vienne, mais la mobilisation d'un « capital social » fonctionne à plein. Cette concurrence participe du fonctionnement du système courtisan. Elle met en jeu les familles plus que les individus, transformant momentanément les relations de voisinage en passes d'armes mémorielles. La relation de proximité et d'émulation nobiliaire avec les Waldstein apparaît à de nombreuses reprises dans l'histoire des Clary-Aldringen. C'est par exemple le cas avec l'engagement du sculpteur Matthias Braun qui travaille dans la Dux voisine ces mêmes années et renforce la création d'une iconographie partagée par la noblesse. Quarante ans après le comte Johann Georg Marc Clary-Aldringen, un Léopold Waldstein est envoyé impérial à Dresde et se rend à Teplitz en qualité de grand maître de Marie Joséphe d'Autriche (1699-1757, reine consort de Pologne et électrice de Saxe) dans les années 1730. Les cours sont un creuset où les parcours nobiliaires se croisent sur plusieurs générations, construisant ainsi des relations marquées par la rivalité autant que par les rapprochements matrimoniaux qui caractérisent le monde des noblesses²⁷⁵.

Le troisième *Versprechen* accorde enfin la place tant souhaitée en Bohême. Il est suivi d'un mouvement de rang à la cour de Vienne, puisque Charles VI confirme de nouveau son conseiller le 19 février 1723, cette fois « *nach dem herrn Johann Carl Grafen v. Nostitz* », contre quittance de 1502 florins. La promotion à son prix, à l'instar des charges anoblissantes qui alimentaient le trésor des monarques au XVII^e siècle. En retour, cette place d'*Obristlandjägermeister* donne enfin au belvédère de chasse de Binsdorf le caractère triomphal que le comte préfigurait en 1710.

Défendre son héritage, c'est ensuite tenir son rang. C'est par la Bohême et dans le royaume que le comte réalise l'intégration de sa famille à la haute noblesse de cour. Le poste de grand veneur lui ouvre les portes de l'ordre de Saint Hubert présidé par le comte Sporck qui signe l'admission le 22 décembre 1723. Le comte de Clary est inscrit à la suite de Charles

²⁷⁴ *Ib.*, fol. 6-7.

²⁷⁵ SOAL-Děčín, c. 81, réception des souverains, 1732-1743, par exemple la lettre mandatée de l'empereur, « *Schloss zur Prag* », 11 juin 1732 ; A. Pečar, *Die Ökonomie, op. cit.*, p. 92-103.

VI, devenu membre après les chasses estivales de Poděbrad et Chlum et son couronnement à Prague. Franz Carl reçoit le *Jäger-Lied*, une partition semblable à celle étudiées par Philippe Roy dans le cas des Schwarzenberg²⁷⁶. Ce document symbolique rappelle l'importance des fanfares ou des modulations des cors qui permettaient de diriger les meutes. Franz Carl est donc reconnu comme un acteur de l'art de la vénerie dont il maîtrisait les codes musicaux et les rituels structurants pour la noblesse²⁷⁷.

Cette fonction n'a pas pour seul objet la reconnaissance au sein de la haute noblesse. Elle confère à son détenteur un pouvoir particulier sur les terres des nobles : les dossiers de son service de veneur entre 1726 et 1735 montrent qu'il peut circuler dans toutes les réserves de chasses en Bohême, les domaines royaux, mais également les seigneuries sur lesquelles des parties de chasses sont organisées sous sa responsabilité. Une instruction établie au nom de l'empereur en 1731, un an avant les chasses de Brandýs nad Labem (Brandeis an der Elbe) est particulièrement éclairante. Le comte a pleine autorité sur les services forestiers des seigneuries du *Kayserdomäne*, mais aussi sur celles qui les avoisinent, comme la « *graff Clenauischer herrschaft benatek* », à proximité des domaines Sporck au nord-est de Prague. Le « *Possessor dieser herrschaft* » doit mettre ses régions (« *Jagd-Revieren* ») à disposition, la « *Leopoldinischer Resolution de Anno 1680* » permettant de faire passer la vénerie royale devant les droits de chasse particuliers (*Jagdbarkeit*). Franz Carl n'apparaît plus seulement comme un grand seigneur de Bohême dont les domaines sont également mobilisés pour allier bains et chasses en avril 1735 : il gagne une proximité avec le souverain et une autorité transversale étendue à l'ensemble des administrations seigneuriales²⁷⁸.

Sa position en Bohême s'éclaire également au contact des archives de la Diète de Prague : sans que sa présence politique soit confirmée sur le banc des seigneurs, il contribue au versement de l'impôt extraordinaire dès les années 1700. Les 61 000 gulden de 1704-1706 ne court-circuitent pas les instances du Royaume, et s'inscrivent dans le cadre de l'appel du souverain aux Ordres qui conservent le vote de l'impôt. Ces opérations financières ont lieu au moment où se décide la révision fiscale de 1706 qui fixe un *extraordinarium* payé par les seigneurs. Franz Carl participe aux contributions et à l'effort de levée des recrues tout au long de la période. Bien que possédant une maison à Prague, c'est de Teplitz qu'il répond à la «

²⁷⁶ Voir annexe 16, p. 130. SOAL-Děčín, c. 81, admission à l'ordre de Saint Hubert, avec les compliments et les vœux à la comtesse de Clary du comte Sporck ; P. Roy, « Les Schwarzenberg et la vénerie française », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 320, 324.

²⁷⁷ P. Salvadori, *La chasse, op. cit.*, p. 148 ; Monika Lustig, *Jagd- und Waldhühner. Geschichte und musikalische Nutzung*, Augsburg, Wissner, 2006, p. 201 sq..

²⁷⁸ SOAL-Děčín, c. 80, affaires des chasses, instruction au nom de l'empereur, juillet 1731 en vue des chasses au nord-est de Prague, fol. 93 sq. Le document insiste sur la présence du veneur, la lutte contre le braconnage et la préparation des parcours (clause 1-9), la remise en état des réserves royales (cl. 10), le lien avec les propriétaires.

Landtags Proposition » de Charles VI pour un prêt de deux fois 100 000 florins accordé par la Diète en 1734, au début de la guerre de succession de Pologne. Le comte souscrit en envoyant 3000 florins aux cotés d'autres grands nobles et de plusieurs monastères. Le détail fait apparaître le comte à une place relativement modeste parmi les seigneurs de Bohême dont il partage les engagements à l'échelle des cercles régionaux en levant les recrues, ou du royaume en faisant converger des flux financiers vers la capitale²⁷⁹. Les Clary-Aldringen sont bien seigneurs en Bohême, mais leur activité politique en tant que seigneurs de Bohême reste à établir : aucune trace de l'usage des prérogatives des seigneurs à la Diète (*Herrenstand*) n'est apparue, bien qu'un catalogue de la bibliothèque renseigné en 1751, mentionne les comptes-rendus de l'assemblée dont les comtes se tiennent informés entre Prague et Teplitz²⁸⁰. L'investissement politique à la Diète n'est pas la voie privilégiée par les Clary-Aldringen pour construire une présence aristocratique sur la base du pouvoir seigneurial entre les terres et les capitales. Les grands propriétaires ne peuvent être absents à Prague, mais les institutions monarchiques sont perçues sous l'angle du seigneur et non de la carrière, laissée aux branches secondaires. Qu'ils agissent ou non aux différents niveaux de pouvoir de la monarchie, ces acteurs sont sans cesse aux prises avec la double attractivité de deux capitales offrant deux types de ressources institutionnelles, socio-économiques et politiques qui interfèrent sans cesse. Ne pas aller à Vienne ou s'y établir sont deux configurations préjudiciables aux affaires locales : les familles développent alors des stratégies de présence collective qui articulent la cour et les domaines dans le système monarchique de l'Europe centrale²⁸¹.

Entre la cour et les eaux : la construction de l'ubiquité aristocratique

Construire une mémoire convertie en puissance sociale est une entreprise dans laquelle le chef de famille implique ses fils selon leur rang dans la maison. Dans les années 1720, il garde son aîné Joseph Sebastian (1698-1748) auprès de lui en tant que futur héritier de l'administration des domaines, et envoie ses deux cadets Johann Anton (1702-1743) et Franz Wenzel (1706-1788) sur les routes du Grand Tour pour compléter la formation universitaire reçue à Prague

²⁷⁹ Voir annexe 17, p. 131. NACP, *stavovský zemský výbor*, c. a. s. 1054/1, 1734, c. 39, 4238 ad XIII.

²⁸⁰ Recherches infructueuses dans les archives nationales Prague-Chodovec, et la Bibliothèque nationale, *Artikule sněmu království českého/Articulu dess allgemainen Landtag-Schlusses, 1515-1810*. Inventaire de la bibliothèque : NACP, FS, VII E 30 (F50/98), inv. c. 139, c. 1038, 1751 p. 98-214 (numérotation des rectos seulement) ; 1752 fol. 32 sq., rubrique *Miscelannei*, « *Unterschiedliche Landtages Schlüsse* ».

²⁸¹ T. Winkelbauer *Fürst*, *op. cit.* ; V. Bůžek, P. Král, *Šlechta*, *op. cit.*, p. 191-233 ; Grete Klingenstein, *Der Aufstieg des Hauses Kaunitz*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1975. On retrouve cette tension dans le cas de la Saxe : K. Keller, « Der Hof als Zentrum ... », dans R. Asch (dir.), *Der Europäische Adel*, *op. cit.*, p. 207-233.

par des cours de droit à Leyde en 1727²⁸². Ce premier signal d'appartenance à la noblesse de cour débute une dynamique de placement des enfants à des fins de représentation. L'entrée dans le monde de la cour du premier cadet intervient en 1732, quand la reconstruction des domaines de chasse en piteux état de Brandeis épuise le grand veneur de cinquante-sept ans. C'est en tout cas ce prétexte qu'il avance pour demander le transfert de sa charge sur la tête de Johann Anton. Franz Carl reste titulaire de la charge, mais elle est assumée par son fils, sur consentement de l'empereur²⁸³. Franz Wenzel reçoit quant à lui la dignité de chambellan en 1735, dont Éric Hassler a bien montré qu'elle est attendue dans toutes les grandes familles et contribue à servir leur présence réelle ou virtuelle à la cour. Chaque membre de la fratrie joue ainsi sa partition dans une maison de mieux en mieux structurée autour de la branche visiblement dominante²⁸⁴.

Les apports de 1735 ne sont pas dus au hasard. Des places se libèrent avec la mort de Caspar Franz comte de Clary, seigneur de Dobritschan et la résignation du comte de Butler qui profite au comte de Pötting. Ce renouvellement du corps des chambellans permet aux Clary d'introduire une image de succession d'oncle à neveu qui met en valeur le lignage aux yeux des autres grandes familles sous la forme d'une présence pérenne dans l'entourage de l'empereur. Cette dimension est cruciale dans les valeurs de clan et les logiques relationnelles et clientélares soulignées par l'historiographie²⁸⁵. Franz Wenzel se conforme à son statut de cadet, pour une présence réelle à Vienne qui n'est assurée que dans les années 1740 où un mariage prestigieux complète la « panoplie » identitaire de la haute noblesse réunie à Vienne : après le mariage de Johann Anton et Maria Josepha von Trauttmansdorff en 1737, il épouse à Vienne la comtesse Marie-Josèphe de Hohenzollern-Hechingen en 1747²⁸⁶. Fort de cette

²⁸² Les journaux rédigés en allemand et en italien par Franz Wenzel sont enregistrés SOAL-Děčín, c. 93, inv. c. 238. Nous n'avons pu les retrouver lors du dépouillement de ce carton. Heureusement, les fragments ont fait l'objet d'une transcription par Jiří Kubeš, « Fragmenty písemností z kavalírské cesty hrabat z Clary-Aldringenu z roku 1727 », *Theatrum historiae.*, Pardubice, U. Pardubice, 2006/1, p. 83-108, 92 pour les cours de droit public de Johann Jakob Vitrianus dont il ressort avec un diplôme qui complète les études à l'université Charles de Prague où les frères signent les matricules comme « Bohemus Teplicensis » en 1722/23 (arch. de l'Université, M 12, *Matricula renovata...* 1638-1762 cités par J. Kubeš).

²⁸³ SOAL-Děčín, fonds Johann Anton, c. 92, autorisation impériale, 19 avril 1732 : « dispense » du veneur et intronisation de son fils.

²⁸⁴ SOAL-Děčín, fonds Franz Wenzel c. 93, 4 août 1735. É. Hassler, *La cour de Vienne. op. cit.*, p. 44.

²⁸⁵ A. Pečar, *Die Ökonomie der Ehre. op. cit.*, p. 92-103 ; Christine Lebeau, « Verwandtschaft, patronage und freundschaft : die Rolle des Buches in der KaunitzchenVerflechtung », dans G. Klingenstein, F. Szabo, *Staatskanzler Wenzel Anton von Kaunitz-Rietberg, 1711-1791*. Grätz, Andreas Schneider, 1996, p. 291-304. Des cas similaires dans José Maria Imizcoz Beunza, D'une génération à l'autre. Réseaux et pratiques familiales de reproduction dans les carrières de la monarchie hispanique au XVIII^e siècle », dans A. Bellavitis *et alii* (dir.), *Construire les liens de famille dans l'Europe moderne*, Mont-Saint-Aignan, PURH, 2013, p. 153-180.

²⁸⁶ SOAL-Děčín, fonds Franz Wenzel, c. 93, *Heiraths-Contract*, 8 février 1747. Le lointain cousinage avec la famille régnante en Prusse ne doit pas laisser de doute : elle est issue de la lignée catholique souabe qui a des liens de parenté avec les Liechtenstein, et se rend à Vienne avec sa sœur Marie-Sidonie mariée au prince Kinsky en 1749. Rebecca Gates-Coon, *The Charmed Circle. Joseph II and the « Five Princesses » 1765-1790*, West Lafayette, Purdue University Press, 2015. La présence du comte est attestée par Rudolf comte Khevenhüller-

visibilité dans la capitale, le chef de famille Franz Wenzel peut se consacrer à l'administration de Teplitz et à la réception des souverains de Saxe et de Pologne ces mêmes années.

Ces placements sont des investissements auliques pour les enfants. Ils libèrent Franz Carl dans le contexte de crispation diplomatique des guerres de succession de Pologne puis d'Autriche, qui ne peut manquer d'infléchir les circulations de l'archiduchesse Maria Josepha, reine de Pologne et électrice de Saxe qui franchit la frontière de Bohême entre 1732 et 1743. Le souverain Frédéric Auguste II (1733-1763) se présente à Teplitz en 1737 et 1739, où il recrée une cour en miniature avec audiences au château des comtes, bals et parties de chasse. Des tables à servir aux parcours cynégétiques à organiser, la présence du seigneur est indispensable tandis que la représentation de la famille est assurée à Vienne par ses enfants²⁸⁷. L'idéal d'« ubiquité » aristocratique, passe d'abord par une présence simultanée favorisant la prise de conscience du lignage en tant qu'entité collective²⁸⁸.

Cette présence politique et sociale démultipliée permet une alternative aux mobilités, grâce à un positionnement des individus dans les différentes institutions que la famille est en mesure d'investir. Le déclenchement de la guerre de Succession d'Autriche met cette dimension en avant, puisque le risque de voir Teplitz changer de souveraineté est très fort :

La bourgeoisie locale de Prague affichait [avant 1741] une attitude frondeuse, et pour des raisons commerciales (unification de la voie de l'Elbe), penchait pour Auguste III [ou Frédéric-Auguste II], électeur de Saxe et Roi de Pologne, tandis que les cercles septentrionaux, de population en majorité allemande et imparfaitement convertis au catholicisme, réclamaient leur attachement à la Saxe, dont l'électeur avait une réputation de tolérance²⁸⁹.

Les traces du passage des cours aux eaux disparaissent brusquement en 1743, peu après la perte de la Silésie. Les redécoupages frontaliers placent une nouvelle fois les Clary dans une situation ambiguë, dans le contexte des prétentions de Charles-Albert de Bavière qui mettent à l'épreuve la fidélité de la noblesse de Bohême. Après Mollwitz en 1741, le nord de la Bohême est occupé et l'appui des corps d'armée français permet d'envisager le partage pur

Metsch : Hanns Schlitzter (éd.), *Aus der Zeit Maria Theresias. Tagebuch des Fürsten Johann Joseph von Khevenhüller-Metsch (Kaiserlichen Obersthofmeister)*, Vienne, Holzhausen, 1742-1776, p. 144, 188, pour des apparitions aux bals de la cour avec sa fiancée en octobre 1746 et février 1747.

²⁸⁷ SOAL-Děčín, c. 81, les frais de bouche et les plans de tables montrent une pratique d'accueil bien rodée ; une chronique de cour (*Hoffnota*) de juillet-août 1739 et un *Diarum* de 1743 décrivent de manière laconique mais très précise l'activité des souverains. En 1739, une spécification indique que douze zones de chasses sont parcourues et 668 pièces tuées.

²⁸⁸ R. Baurly, « L'ubiquité nobiliaire aux XVII^e et XVIII^e siècles », dans J. Pontet *et alii* (éd.), *La noblesse, op. cit.*, p. 90-113 : Voir aussi sa thèse : *La maison de Bonneval : destins et fortunes d'un lignage de la "noblesse seconde" des guerres de Religion au début de la Troisième République*, Paris IV, 2004. Ce concept est employé par Éric Hassler dans, *La cour de Vienne. op. cit.*, p. 117-194. Sur les sociétés à maison, voir également Élie Haddad, *Fondation et ruine d'une « maison » : histoire sociale des comtes de Belin 1582-1706*, Limoges, Pulim, 2009.

²⁸⁹ J. Béranger, *Histoire, op. cit.*, p. 461.

et simple de la monarchie entre la Bavière, la Saxe et la Prusse. Prague est occupée, et le prince-électeur Charles-Albert de Bavière peut se proclamer roi de Bohême le 7 décembre 1741, recevant l'hommage des Ordres le 19. La « défection » d'une partie de la noblesse de Bohême qui conduit Marie-Thérèse à rechercher l'appui de la noblesse hongroise est un épisode bien connu²⁹⁰. Pour les comtes de Clary, il faut donc être au plus près du terrain, et suivre les événements en Bohême et les décisions de Vienne. La situation frontalière de Teplitz rend stratégique le soutien actif ou au moins passif de cette famille alors que les soupçons de trahison de la noblesse se répandent à la cour.

Les dignités auliques ne suffisent plus à sécuriser leur position sociale. Le seigneur de Teplitz ne peut simplement adopter la neutralité prudente des nobles retirés sur leur domaine. Sa fidélité est démontrée grâce au soutien de l'effort de guerre sous forme de contributions financières. Pour assurer la défense de ses terres, il lève ensuite une milice après autorisation de Marie-Thérèse en 1744. L'autorisation royale légitime la constitution de cette « *Landt-Militz* » dont le comte est patron et propriétaire. Elle eut en effet une double fonction : les sujets recrutés devaient assurer la sécurisation de la région, mais également protéger la position de seigneur des Clary-Aldringen dans l'incertitude de la guerre de Succession. Sa loyauté n'en apparaît que plus évidente à la fin de la guerre. Il parvient ainsi à maintenir le crédit familial entre Teplitz, Prague et Vienne. Les Clary font partie des acteurs bohêmes sortis gagnants de la réassurance des fidélités qui transforme la cour de Vienne avec l'arrivée des familles hongroises²⁹¹.

L'alerte silésienne est entendue par la souveraine, et apporte un indice supplémentaire à l'autorisation du fidéicommissaire pour un territoire à proximité des frontières perdues, que Vienne entend reconquérir ou au moins contenir dans les limites actuelles face à la puissance de Frédéric II. Il s'agit bien d'un geste politique qui vise à récompenser la loyauté des élites, à l'image de l'autorisation accordée pour les domaines de Nieder-Waldsee (Basse-Autriche) au comte Léopold Daun (1705-1766) en récompense de ses années de service entre 1755 et

²⁹⁰ *Idem*, p. 460-461. E. Denis, *La Bohême, op. cit.*, p. 455 sq. ; J. K. Hoensch, *Histoire, op. cit.*, p. 271. E. Hassenpflug-Elzholz relève une assemblée du *Landtag* avec 16 membres du clergé, 25 du *Herrenstand*, 18 du *Ritterstand* et 27 représentants des villes (*Böhmen, op. cit.*, p. 38). Rita Krueger, *Czech, German, and Noble: Status and National Identity in Habsburg Bohemia*, Oxford/New York, OUP, 2009, p. 70 ; Robert J. Kerner, *Bohemia in the Eighteenth Century*, New York, Macmillan, 1932, p. 36.

²⁹¹ SOAL-Děčín, c. 90, contribution de 4000 florins en subsides en 1739, obligation de 10 000 florins en réponse au rescrit impérial le 15 mai 1741, 6000 florins tirés des seigneuries du Tyrol et versés en « *kriegs-angaben* » (dépenses de guerre) en 1747, nouvelle participation de 9000 florins en 1748 ; toutes sommes qui précèdent le recès décennal de 1749 vidant le pouvoir lié au vote de l'impôt par la Diète d'une partie de sa substance. *Ibid.*, autorisation de 1744 et constitution du régiment de 118 hommes à équiper et exercer. Une situation comparable: Dagmar Zuzicka, *Friedrich Wilhelm Graf von Haugwitz (1702-1765): Weg, Leistung und Umfeld eines schlesische-österreichischen Staatsmannes*, Francfort, Neue Wissenschaft, 2002, p. 448-449.

1766²⁹². La reine assure ainsi l'ancrage patrimonial d'une maison frontalière au moment de la transformation de la monarchie en union dynastique. Cette décision semble ainsi participer au renforcement de l'architecture monarchique grâce aux réformes d'Haugwitz qui organisent alors l'union (éphémère) des chancelleries de Bohême et d'Autriche²⁹³. L'institution du fidéicomis de Teplitz fait partie de la reconstruction de l'édifice habsbourgeois. Il s'inscrit parmi les mesures de rénovation fiscale engagée avec le cadastre thérésien, ou encore les entreprises de refontes militaires et judiciaires. Cette attention accordée à une grande famille de Bohême illustre bien l'esprit de synthèse et de tradition qui anime la souveraine à l'aube du despotisme éclairé en Europe.

Les réformes s'accompagnent aussi d'une importante reconfiguration de la hiérarchie nobiliaire, qui vise à approfondir l'unité des territoires habsbourgeois. Václav Bůžek note que « la complexe hiérarchie des titres nobiliaires se stabilisa après 1746 lorsque fut unifiée la noblesse dans les pays gouvernés de manière héréditaire par la dynastie habsbourgeoise²⁹⁴ ». Les Clary-Aldringen se trouvent très bien placés pour tirer parti de ce nouvel ordre des choses. Après la mort de ses frères aînés en 1743 et en 1748, Franz Wenzel passe du statut de cadet à celui de chef de famille, dépositaire d'un fidéicomis qui structure la maison Clary-Aldringen et fixe la ligne de conduite de ses héritiers au mitan du XVIII^e siècle. Dès lors, le comte de Clary-Aldringen ne peut se contenter d'une position de chambellan. La sécurisation patrimoniale en Bohême lui permet d'affirmer la position familiale dans l'aristocratie de cour (*Wiener Hofadel*). C'est donc à Vienne se joue l'émergence de la maison des Clary-Aldringen, au moment où la politique centralisatrice des Habsbourg renforce le poids de la capitale dans l'ensemble austro-bohême.

²⁹² Ignaz Wildner, *Das Fideikomiss-Recht nach dem Iest. Allg. b. Gesetz-Buche*, Vienne, Beck, 1835, p. 92

²⁹³ M.-E. Ducreux, « La monarchie des Habsbourg », dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, *op. cit.*, p. 382 : « en 1749 interviennent deux innovations : d'une part un changement du mode d'articulation des gouvernements tchèques et autrichiens avec les institutions de la cour, et, ce qui est lié, le regroupement à Vienne sous une instance commune des pays héréditaires autrichiens et de la Bohême-Moravie-Silésie. » ; R. Krueger, *Czech*, *op. cit.*, p. 70 ; Hamisch Scott, « Reform in the Habsburg Monarchy, 1740-1790 » dans H. Scott (dir.), *Enlightened Absolutism. Reform and Reformers in Later Eighteenth-Century Europe*, Londres, Macmillan, 1990, p. 145-187. P. Dickson, *Finance*, *op. cit.*.

²⁹⁴ V. Bůžek, « Les changements... », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg*, *op. cit.*, p. 42 ; J. Brňovják, « Aus Böhemischer... », *op. cit.*, p. 129. Christine Lebeau suit les étapes de l'abolition de la différence entre noblesse Bohême et noblesse d'Autriche en 1752, puis celle entre noblesse d'Empire et noblesse patrimoniale en 1773 : *Aristocrates*, *op. cit.*, p. 33. Grete Klingenstein, Richard Plascka (dir.), *Österreich im Europa der Aufklärung. Kontinuität und Zäsur in Europa zur Zeit Maria Theresias und Joseph II*, Vienne, ÖAW, 1985, p. 339-364

III. Affirmer la mémoire : un majorat, un hôtel et un titre pour rejoindre l'aristocratie de la monarchie des Habsbourg dans la seconde moitié du XVIII^e siècle

A. L'institution du fidéicommiss : un signal fort dans la société des élites

Fixer une ligne de conduite : les décrets de 1749 et la définition de la naissance dans une maison fidéicommissaire

L'institution du fidéicommiss le 8 décembre 1749 ne définit pas seulement un mode de transmission par la primogéniture : il permet à la maison de prendre vie et corps. Au plus fort de la refondation de l'édifice Habsbourgeois, les deux décrets émis en mars et septembre 1749 énoncent les quatre fondamentaux du grand noble chef de lignage en Bohême et dans la monarchie. Le premier point fixe le respect d'une stricte primogéniture qui met en place une « *Clari und Aldringen Männlichen Descendenz restringiret* » dont les femmes sont exclues. Il fonde la reconnaissance d'une branche régnante. Le second point exclut tout descendant légitime qui embrasse l'état ecclésiastique ou effectue une mésalliance : le rapport au clergé et l'endogamie sociale dérivent aussi de supports normatifs qui règlent l'entrée des nobles dans les carrières ecclésiastiques et la conduite vis-à-vis des autres grandes familles. Il s'agit de clarifier les statuts du dépositaire du fidéicommiss en place et à venir : celui qui tient ce patrimoine doit le transmettre à celui qui se prépare à la recevoir et ainsi de suite sans déchoir à son rang. La famille dispose ainsi d'un contrôle assez large du « choix » matrimonial des générations à venir. Ces critères explicitent ce qu'est une « naissance » dans une maison fidéicommissaire avec une ligne de descendance dépositaire de domaines immuables et non cessibles²⁹⁵.

Le troisième point porte sur le comportement même du dépositaire, lui retirant toute légitimité s'il conduit l'économie domaniale à la ruine, avec la possibilité de placer l'administration du fidéicommiss sous curatelle. Cette « obligation de prospérité » fait partie de l'institution fidéicommissaire et pèse lourdement sur la mentalité nobiliaire : on ne reçoit pas seulement un patrimoine inaliénable, encore faut-il le transmettre en l'état à son successeur et si possible le bonifier. Cet engagement est fixé « *in perpetuum* » : lorsque Carlos Clary-Aldringen (1844-1920) se montre trop dispendieux à la fin du XIX^e siècle, un conseil de famille le dépose de l'administration du fidéicommiss, met en place la curatelle du comte Czernin pour assurer une transition vers le dépositaire suivant entre 1902 et 1918²⁹⁶. Les vues

²⁹⁵ SOAL-Děčín, c. 79, décret 9 septembre 1749.

²⁹⁶ Et ce après la fin du système féodal en 1848 qui convertit les seigneuries en grand domaine : SOAL-Děčín, fonds Carlos Clary-Aldringen, c. 422, inv. c. 639. Il reste possesseur mais la gestion lui est retirée par un conseil de famille, et remise au comte Czernin.

des monarques et des maisons nobles convergent pour fonder en droit l'impératif de prospérité des cellules administratives du royaume que sont les seigneuries. Enfin, la dernière clause impose la fidélité à l'église catholique et au souverain, rappelant que l'institution fidéicommissaire est un geste politique qui vaut obligation dans une monarchie toujours marquée par la *pietas austriaca* :

celui qui abandonnerait la seule vraie foi chrétienne catholique, comme celui qui se rendrait coupable de lèse-majesté envers le souverain spirituel [le pape] et temporel [l'empereur], ou se verrait condamné pour tout autre vice, sera exclu de ce fidéicommiss²⁹⁷

La famille et le monarque se dotent ainsi des moyens d'exclusion des comportements « déviants », tandis que les cadres du mode de vie aristocratique sont clairement définis. La mémoire n'est pas qu'un héritage, elle est un poids et une responsabilité qui pèsent sur les épaules des héritiers. Des lignes de vie et de conduite leur sont assignées au motif de la garantie du patrimoine. Avant d'être un produit de l'éducation, l'assimilation à l'aristocratie de la monarchie se joue dans les normes avec ici une institution qui n'est pas un privilège noble, mais sert la définition du groupe social sur le long terme en forgeant les premiers critères de la reconnaissance élitair²⁹⁸.

Les repères structurants de la société d'ordre sont bien en place, et stabilisent une période marquée par les guerres de successions, les reconfigurations géopolitiques et les deux grandes vagues de réforme en 1749 et 1761 avec l'entrée en lice de Kaunitz pendant la guerre de Sept Ans. Pour les élites qui animent l'édifice habsbourgeois, les signes visibles de l'exclusivité juridique et de la puissance sociale demeurent le langage le plus clair : l'obtention du fidéicommiss est un signal très fort envoyé à une société nobiliaire harmonisée par l'unification des titres de noblesse dans la monarchie après 1746.

Fixer la mémoire : les inventaires de 1751-1752 au château de Teplitz

Être un chef de lignage reconnu répond à des critères précis, qui s'accompagnent de la définition des biens sécurisés. L'autorisation de 1749 est suivie d'une procédure d'inventaire à la mort de Franz Carl en 1751. Les archives de Prague conservent un double relevé des biens fidéicommissaires, conformément à l'enregistrement à la Table du Pays qui survient en février 1751 et août 1752. La légitimité affermie à Vienne est reconnue officiellement à

²⁹⁷ SOAL-Děčín, c. 79, *Decretum*, fol. 3: « die jenige, welche von dem allein seeligmachenden Christ-Catholischen Glauben abfielen, dann die jenige, welche das Laster der beleidigten geistlich- und Weltlichen Majestät begangen hätten, oder wegen eines andern Lasters gerichtlich verurtheilt worden wären, von diesen Fideicommissis excludiret seyn ». Helmut Kuzmics, Roland Axtmann, *Autorität, Staat, und nationalcharakter. Der Civilisationsprozess in Österreich und England 1700-1900*, Leske/Budrich, Opladen, 2000, p. 93 sq..

²⁹⁸ C. Lebeau, *Aristocrates, op. cit.*, p. 42.

Prague. Le premier inventaire reprend le parcours du camerlingue envoyé par la *Landtafel* Joseph Michael Schreiber qui décrit les pièces du château de Teplitz en Bohême du Nord, la « *Saal* » meublée pour recevoir les curistes (p. 74-75), les pavillons de chasse (p. 77) puis les bâtiments économiques et administratifs et jusqu'aux cheptels inclus dans la structure fiduciaire (p. 214-fin). Le registre établi l'année suivante reprend cette base pour fournir un condensé par catégorie mobilière : bijoux, vaisselle, portraits, armurerie, têtes de bétail que l'héritier doit entretenir et conserver. Le comte de Clary ne sécurise pas seulement des terres, mais un ensemble d'objets en partie sacralisés comme des trésors et des trophées de l'histoire familiale²⁹⁹.

Les dossiers donnent une image précieuse pour la culture matérielle des Clary-Aldringen, révélatrice du caractère de leur présence dans la monarchie : ils consignent les bijoux de la maison (248 pièces), une argenterie de mille pièces qui compte les porcelaines reçues en cadeaux lors de la visite des cours de Saxe, les épées d'estoc (*panzer Stecher*) qui rappellent les affrontements du XVI^e siècle ou les mousquets gravés de noms du XVII^e siècle (314 pièces). 123 bijoux sont examinés par deux joailliers pragois qui les estiment 212 grän soit 11 loth sur une échelle de finesse d'argent de 16 loth : ce n'est pas le prix réel qui fait la valeur des pièces conservées. Il en va de même pour les armes dont plusieurs sont « *ruiniert* » : à l'instar des biens de l'aristocratie génoise étudiés par Anne Pherrin-Khelissa, les inventaires distinguent l'état d'usure (« *Abgenützt* ») de l'ancienneté (« *Altes* ») qui fonde la valeur symbolique de l'objet. Hors les bijoux, aucun des inventaires ne fait de bilan financier des pièces répertoriées. La culture matérielle sauvegardée à Teplitz est une culture mémorielle, marquée par les relations avec la Saxe et la Pologne, jusque dans les écuries : les têtes des chevaux regroupent des pièces de facture allemande et polonaise, certaines argentées ou dorées destinées à la parade, souvenir de l'accueil des maisons souveraines aux XVII^e-XVIII^e siècles³⁰⁰.

Il n'est pas jusqu'aux instruments de géométrie et aux livres de la bibliothèque qui ne soient catalogués, ajoutant une dimension culturelle dans la logique de transmission. Le dépositaire reçoit aussi un patrimoine immatériel, révélateur d'une appartenance à un groupe

²⁹⁹ NACP, *Fideikomisni Spisy*, VII E 30 (F50/98) 1619-1920, inv. c. 139, c. 1038, *Inventar panstvi Teplice*, enregistrés 9 février 1751, 22 août 1752. Sur le traitement des inventaires : Anne Perrin-Khelissa, *Gènes au XVIII^e siècle. Le décor d'un palais*, Paris, CTHS, 2013 ; Élie Haddad, « Les substitutions fiduciaires dans la France d'Ancien Régime : droit et historiographie », *MEFRIM*, 2012/124-2, p. 365-381.

³⁰⁰ NACP, FS, VII E 30 (F50/98), inv. c. 139, c. 1038, 1751 p. 457 et 1752 fol. 1-3 : bijoux et argenterie. Vorel, *From the Silver*, *op. cit.*, 1752, fol. 14-30, armurerie. Souvent de facture ancienne, la plupart des pièces n'ont plus de valeur d'usage, mais un « *Turckische Pistolhe mit einen Teütschen Schloss* » (N°8), un « *Spanische Flinte* » (N°9), les armes damasquinées ou à double détente rappellent le prestige de la noblesse d'épée devenue grande propriétaire terrienne après 1620. 1751, p. 66-67, têtes. A. Perrin-Khelissa, *Gènes*, *op. cit.*, p. 200 ; Kzrystof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux : Paris, Venise, XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 43-47, parle de « sémiophores » dont la fonction glisse du pratique au symbolique.

élitaire « qui, par son style de vie, déterminait ce que devait être la culture, tant matérielle que spirituelle³⁰¹ ». 1099 titres composent un ensemble polyglotte dominé par l'allemand. Les dates d'éditions renvoient majoritairement à la seconde moitié du XVII^e siècle, ce qui peut laisser penser avec prudence à une première constitution sous Jérôme Clary et Johann Georg Marc à l'époque de l'union des armes en 1666. Il s'agit d'une petite bibliothèque nobiliaire loin derrière les 8500 volumes de la bibliothèque Nostitz à Prague ou les 8750 du fonds fidéicommissaire que le comte de Kinsky met à disposition du public dans le Clementinum en 1777³⁰². Elle contient l'essentiel des références attendues au sein de ce groupe social : la théologie, l'histoire et la géographie, l'économie agricole et le droit sont les matières principales utiles aux grands nobles et que l'on souhaite conserver et transmettre. Une rubrique *Miscelannei* regroupe plus particulièrement les allocutions des/aux souverains, les comptes-rendus de la Diète, et les procédures en matière de succession dans l'Empire : les Clary affirment un héritage nourri des représentations traditionnelles du cosmopolitisme nobiliaire mais profondément ancré dans un champ socio-politique précis³⁰³.

L'inventaire de 1751 permet aussi de retracer la disposition des 195 portraits et représentations accrochées sur les murs du château. Ces objets mémoriels les plus signifiants suivent une iconographie largement dédiée à la famille et aux souverains Habsbourg et saxo-polonais. Les chronologies familiales et impériales s'articulent étroitement pour accueillir le visiteur en haut de l'escalier intérieur : Joseph I^{er}, Charles VI et Johann Georg III de Saxe côtoient le général Aldringen, son frère Marc, évêque de Seggau, Jérôme (« *Hieronymus von Clary* ») et son fils « *Johann Georg Marcus graff von Clary und Aldringen* ». Une image du Christ et une représentation de la « *Bauern Krieg in Tyroll* » rappellent le caractère catholique de la famille et ses anciennes attaches au Tyrol. On retrouve cette iconographie dans les espaces de « sociabilité sélective » comme la « *Garten Zimmer* », la chambre à coucher du comte, mais les portraits sont disséminés dans l'ensemble du château³⁰⁴. La « *Garten Zimmer* » est ornée d'un grand portrait de François de Clary, le seul à porter la mention « *Grosses Bild* ». Il s'accompagne de ceux des fondateurs Aldringen et de Léopold I^{er}. L'ameublement (table et fauteuil), la disposition (articulation d'une « *andern zimmer* » avec un lit, une « *Quarderobe* » et des espaces utilitaires/« *Wasch-hause* ») indiquent qu'il ne s'agit sans doute pas d'une pièce de réception où serait affichée la généalogie : pièce de vie ou

³⁰¹ V. Bůžek, « Les changements... », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 43 ;

³⁰² Claire Madl, « Trois bibliothécaires des Lumières et leur participation à la constitution de bibliothèques 'bohêmes' », Actes du colloque Histoire des bibliothécaires (2003), Lyon, ENSSIB, 2008, en ligne.

³⁰³ Voir annexe 18, p. 132. NACP, FS, VII E 30 (F50/98), inv. c. 139, c. 1038, 1751 p. 98-214 ; 1752 fol. 32 sq..

³⁰⁴ Voir annexe 19, p. 133. NACP, FS, VII E 30 (F50/98), inv. c. 139, c. 1038, 1751, Stiegen, p. 19-20. A. Perrin-Khelissa, *Gènes, op. cit.*, p. 186.

chambre d'amis, il est difficile de retrouver l'usage qui en a été fait au fil du temps et de la conception nobiliaire de l'habitat. Moins que la sacralisation d'une salle des ancêtres dédiée au culte familial telle qu'a pu l'observer Éric Hassler, la mémoire au château est diffuse, et la présence d'une des trois représentations du général Aldringen dans les pièces de service peut signifier une mobilité des objets. Par rapport aux *Familien-galerie* et représentations mythologiques du bon gouvernement des Questemberg à Jaroměřice, des Kaunitz à Slavkov ou du comte Carl Anton Sérenyi à Milotice (Moravie) au début du XVIII^e siècle, le château se conçoit au regard de ces inventaires comme un espace de vie où la dimension de représentation n'est pas absente, sans exaltation excessive. En attendant de trouver la trace d'éventuelles fresques murales, le cas de Teplitz montre que le décor du château n'est pas que programme symbolique et allégorie du pouvoir nobiliaire. Ce sont des souvenirs précis que l'on rend fidéicommissaires dans l'écrin du majorat. Ce nouveau statut accompagne la disposition d'intérieurs auxquels les personnes ont accès selon leur rang, du comte à ses héritiers, des visiteurs aux compagnons de chasse³⁰⁵.

Ces derniers sont accueillis dans la grande salle, où douze scènes de paysages et une véritable animalerie se déploient sur les murs, patronnées par deux portraits sans cadres « *des Kayßers Carl des VI und der Kayserin* ». Aucun portrait de famille n'y est disposé, le comte choisit de mettre l'accent sur la faune préférée des chasseurs (cerfs, faisans, perdrix et sangliers) et les plaisirs champêtres de la campagne aristocratique³⁰⁶. Il n'y a pas d'explosion de l'iconographie aristocratique, mais une affirmation plus subtile : Charles VI est celui qui a accordé la dignité de grand-maître de la chasse en Bohême et Marie-Thérèse le fidéicommissaire. Sous l'angle de l'amour pour la vénerie partagé par toute la noblesse, les comtes de Clary rappellent leur position dans la monarchie dans les termes qui conviennent à leur rang. La conjugaison de ces équipements forme la déclinaison « claryenne » d'un « *Reichstil* » à Teplitz. Le « vocabulaire de la puissance » cher aux historiens de la Hofburg est modulé dans le sens d'un parcours aristocratique dans et hors de la monarchie³⁰⁷. La « scénographie

³⁰⁵ *Idem*, 1751, p. 26 (*Gartenzimmer*) et p. 8v-10v : portrait du général Aldringen au rez de chaussée, « In der Canditerey » entre la haus-Hofmeister Zimmer et la « *Buchhalerey* », pièce d'office. É. Hassler, « *Stemmata quid faciunt ? Représentations et idéologies familiales des maisons aristocratiques entre cour et provinces austro-bohêmes* », *Revue historique*, n° 643, 2007, p. 595-621. T. Knoz, « *Šlechtická paměť v uměleckém ztvárnění moravských renesančních Zámků* » [La mémoire aristocratique dans les représentations artistiques des châteaux moraves de la Renaissance], dans V. Bůžek, P. Král (dir.), *Paměť urozenosti, op. cit.*, p. 23-36. M. Müller, *Das Schloß, op. cit.*, p. 224 sq.

³⁰⁶ Norbert Elias, *La société de cour*, Paris, Flammarion, 1985, p. 259, et sa discussion : Jeroen Duindam, *Myths of Power. Norbert Elias and the Early Modern European Court*, Amsterdam, AUP, 1990, p. 159-180.

³⁰⁷ Meinrad von Engelberg, « *Reichstil, Kaiserstil, « Teutscher Gusto » ? Zur « Politischen bedeutung des Deutschen Barock* », dans Hans Ottomeyer, *et alii* (dir.), *Heiliges Römisches Reich Deutscher Nation 962-1806. Altes Reich und Neue Staten 1495-1806*, Dresde, Michael Sandstein, 2006, p. 288-300 ; Moritz Csáky, *et alii* (dir.), *Barock, ein Ort des Gedächtnisses.*, Vienne, Böhlau, 2007. Hellmut Lorenz, « *Der habsburgische « Reichsstil ». Mythos und Realität* », dans Thomas Gaehtgens (dir.), *Künstlerischer Austausch*, Berlin,

familiale » n'est ni tapageuse ni confinée, mais elle est omniprésente au quotidien, grâce à des choix qui semblent en accord avec le rang social de la famille. Le fief dynastique dans la Bohême des années 1750 présente une tension entre représentation et retenue, mémoire familiale et rang comtal, qui préside à la conception des intérieurs³⁰⁸.

Au cœur du majorat, le château apparaît ainsi comme le lieu semi-clos où le passé familial se rappelle avec la plus grande intensité à ses dépositaires. Le fidéicommiss permet une forme de sanctuarisation aristocratique, grâce à un acte d'un grand retentissement à Teplitz, à Vienne et à Prague. Au croisement du *decorum* et de l'*ethos*, c'est un mode de vie qui est défini avec le patrimoine qui situe les Clary dans la hiérarchie de l'opulence nobiliaire en Bohême et donc dans la monarchie³⁰⁹.

Fixer le statut de grand propriétaire en Bohême : la preuve par le cadastre

Le fidéicommiss apporte la touche finale à la relation entre la famille et les domaines. La seconde clause du testament de Franz Carl en 1751 demande un enterrement dans la *Teplitzer Pfarr-Kirche* où reposent également ses frères. Un tournant s'opère pour la génération qui suit Johann Georg Marc (1638-1700), et Teplitz apparaît plus que jamais comme un fief dynastique sur lequel repose l'assise familiale des seigneurs de Clary-Aldringen. L'institution est un acte fondateur qui dégage un bloc foncier de l'ensemble des domaines et le transmet de manière immuable de génération en génération. Une inversion a lieu avec la fixation d'une primogéniture et du statut du premier-né (« *erst geboren* ») dès avant sa naissance : ce n'est plus exactement l'individu qui lègue un héritage, mais l'héritage qui s'impose avec conditions aux chefs de lignage successifs. De fait, la transmission de Teplitz/Graupen n'occupe qu'une place minimale dans les testaments à partir de 1751. La transmission est automatisée et le testateur n'a de prise que sur le partage des biens allodiaux pour ajouter aux apanages indexés sur les revenus fidéicommissaires qui compensent la dépossession des branches secondaires³¹⁰.

Ce dispositif normatif devient une pratique reconduite d'héritier en héritier, pour créer une ligne testamentaire à partir du décret thérésien. Le testament de Franz Carl qui intègre ce

Akadémie Verlag 1993, vol. 2, p. 163-172; du même, « Die Wiener Hofburg im 18. Jahrhundert: legitimation durch Tradition », dans C. Kampmann *et alii* (dir.), *Bourbon, Habsbourg, Oranien*. Vienne, Böhlau, 2008, p. 98 et « The theory and practice of Architectural Representation in Baroque Vienna » dans C. W. Ingrao, *State and Society in Early Modern Austria*, West Lafayette, Purdue, 1994, p. 93-109 ; E. Menk-Bertrand, *L'image de Vienne et de Prague*, *op. cit.*, p. 37 sq..

³⁰⁸ On peut la rapprocher des remarques d'Anne Pherrin-Khelissa pour les palais urbains de l'aristocratie génoise au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles : « Au début du XVIII^e siècle [années 1730], les portraits de famille ornaient majestueusement les murs des premières salles de réception ; désormais, ils se voient cantonnés à une utilité domestique ». *Gênes*, *op. cit.*, p. 246.

³⁰⁹ O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg*, *op. cit.*, p. 263-290.

³¹⁰ SOAL-Děčín, c. 80, testament mars 1750, fol. 1-2. M. Hengerer, *Macht und Memoria*, *op. cit.*.

décret en 1751 est un acte fondateur et une référence pour l'ensemble des documents patrimoniaux jusqu'en 1848 et au-delà. Son fils Franz Wenzel n'a qu'un héritier mâle, Jean Népomucène/Johann Nepomuk (1753-1826), ce qui le conduit à organiser un simple transfert du majorat. En 1825, le testament de Jean Népomucène illustre une procédure automatisée, puisque la transmission du majorat à son aîné n'occupe qu'une clause et quelques lignes. Il peut alors se concentrer sur la répartition des biens allodiaux³¹¹. Le document de 1751 est l'acte juridique auquel les descendants ont immédiatement accès et qu'ils convoquent à chaque temps fort de la vie aristocratique, ainsi que l'illustre un feuillet compilant les usages du testament entre 1770 et 1818 : le mariage de Jean Népomucène avec la princesse de Ligne en 1775, sa succession en 1787, le mariage de leur héritier Charles-Joseph (1777-1831) en 1802³¹². De manière symptomatique, ce dernier copie le testament de son arrière grand-père entre 1826 et 1831, au moment de succéder à Jean Népomucène à la tête des domaines. Un bloc foncier est livré « clef en main » avec pour seule marge de manœuvre la possibilité de le bonifier³¹³.

Le décret de 1749 fixe une estimation de 400 000 florins, que l'on retrouve dans les différentes évaluations lors des successions en 1787/1788, 1826 et 1831 où l'ensemble fidéicommissaire est évalué 310 518 florins sur la base d'une mise en concordance de la valeur historique et de la valeur courante qui permet de s'adapter aux fluctuations monétaires de la période³¹⁴. À la même époque, le fidéicommissaire des Schönfeld-Auersperg est estimé à 300 000 florins, ce qui place les Clary dans la moyenne de la haute noblesse. En effet, cette base inamovible à laquelle il faut ajouter quelques 500 000 florins de valeur allodiale, correspond à une valeur équivalente à la seigneurie de Wittingau/Třeboň acquise à la fin du XVII^e siècle par les Schwarzenberg, dans un ensemble foncier de plus de 2.8 millions de florins d'actifs pour la seule secondogéniture en 1820. Avec un actif global de près de 900 000 florins en 1751, les Clary-Aldringen représentent une solide maison comtale, mais se

³¹¹ L'usage du français apparaît dans les correspondances amicales et familiales de la seconde moitié du XVIII^e siècle qui sont transmises à Jean, tandis que les documents officiels et seigneuriaux parviennent à Johann. Ces choix n'étant pas neutres, nous adoptons la désignation francophone pour signifier ce tournant linguistique au sein d'une noblesse depuis longtemps polyglotte, comme le souligne Jean Béranger, « La maison de l'Empereur Léopold I^{er} dans les années 1670 », dans J.-P. Poussou *et alii* (éd.), *Monarchies, noblesses et diplomaties européennes*, Paris, PUPS, 2005, ou Jill Bepler, Helga Meise (dir.), *Sammeln, Lesen, Übersetzen als höfische Praxis der Frühen Neuzeit*, Wiesbaden, Harrasowitz, 2010. Ivo Cerman, « La noblesse de Bohême dans l'Europe française. L'énigme du français nobiliaire », dans Olivier Chaline *et alii*, *Le rayonnement français en Europe Centrale du XVII^e siècle à nos jours*, Bordeaux MSHA, 2009, p. 365-386.

³¹² Voir les généalogies familiales en annexe, p. 108-112.

³¹³ AT-OeStA/AVA FA Harrach Fam. in spec 778.31 et SOAL-Děčín, c. 116, testament du prince Jean de Clary, original de mai 1825 (et copie par son héritier). SOAL-Děčín, c. 80, fonds F. C., usages du testament de Franz Carl, copie par Charles-Joseph.

³¹⁴ Par exemple SOAL-Děčín, c. 155, « *Ausweis Ueber den Landrechtlichen Fidei-Commis-Werth der herrschaft teplitz, und des Gutes Sensemitz, dann der bergherrschafft Graupen* », 1831.

trouvent loin derrière les familles princières les plus riches. Leur capital en bien-fonds représente ce que les Liechtenstein dégagent des leurs en revenus sur une année. Cependant, cette valeur patrimoniale ainsi fixée ne sert qu'à définir un socle fidéicommissaire qui sécurise le lignage et envoie un signal fort dans la société des élites : c'est avant tout sur les revenus effectivement dégagés par les domaines que l'on peut situer une famille sur l'échelle aristocratique³¹⁵.

Le décret de 1749 intervient à un moment très précis : la constitution du cadastre thérésien qui aboutit en 1756 après vingt ans de travail pour établir les unités fiscales à partir de deux types de territoires : le rustical exploité par les sujets et le dominical directement possédé par le seigneur. Ce cadre fiscal de référence reste en vigueur jusqu'en 1819 (rustical) et 1848 (dominical). Il permet à Eila Hassenplug d'établir la hiérarchie des possessions nobiliaires à la fin du XVIII^e siècle à partir des revenus annuels du dominical :

1. Schwarzenberg (prince) : 329 000 florins	22. Schlick (comte): 53000 fl.
2. Kinsky (comte) : 165000 fl.	23. Desfours (comte): 51 000 fl.
3. Czernin (comte) : 156000 fl.	24. Krakowsky v. Kolowrat (comte): 50 000 fl.
4. Lobkowitz (prince) : 154000 fl.	25. Sternberg (comte): 50 000 fl.
5. Waldstein (comte) : 12000 fl.	26. Pachta (comte): 50 000 fl.
6. Trauttmansdorff (comte) : 115000 fl.	27. Auersperg (comte): 45 000 fl.
7. Herzog in Bayern (prince) : 94000 fl.	28. Harrach (comte): 44 000 fl.
8. Martinitz (comte) : 84000 fl.	29. Schaffgotsch (comte): 44 000 fl.
9. Colloredo (comte) : 82000 fl.	30. Liebsteinsky v. Kolowrat (comte): 43 000 fl.
10. Gallas (comte) : 79000 fl.	31. Nostitz (comte): 42 000 fl.
11. Morzin (comte) : 74000 fl.	32. Breda (comte): 42 000 fl.
12. Thun (comte) : 71000 fl.	33. Bubna v. Lititz (comte): 41 000 fl.
13. Markgraf z. Baden (prince) : 68000 fl.	34. Losy v. Losimthal (comte): 41 000 fl.
14. Clary und Aldringen (comte) : 67000 fl.	35. Löwenstein (prince): 36000 fl.
15. Savoyen (prince) : 63000 fl.	36. Mannsfeld (comte): 35000 fl.
16. Fürstemberg (prince) 60000 fl.	37. Sporck (comte): 32000 fl.
17. Dietrichstein (prince) : 59000 fl.	38. Wratislaw v. Mitrowitz(comte): 32000 fl.
18. Wrtby (comte): 59 000 fl.	39. Auersperg (prince): 31000 fl.
19. Hartig (comte): 59 000 fl.	40. Sweerts-Sporck (comte): 31000 fl.
20. Buquoy (comte): 57 000 fl.	41. Piccolomini (prince) : 29000 fl.
21. Liechtenstein (prince) : 53000 fl.	42. Sinzendorf (comte) : 29000 fl.

Classement des grandes familles de Bohême par revenu annuel du dominical, toutes branches confondues, au milieu du XVIII^e siècle³¹⁶.

³¹⁵ AT-OeStA/HHStA AVA FA Harrach, Schönfeld Gräfin Katharina. *Ehevertrag mit Josef Fürst Auersperg und Fideicommiss-Errichtung 1746* ; O. Chaline, « Une très grande fortune... », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg*, op. cit., p. 267 ; Hannes Stekl, *Österreichs Aristokratie im Vörmärz. Herrschaftsstil und Lebensformen der Fürstenhäuser Liechtenstein und Schwarzenberg*, Vienne, Verlag für geschichte und Politik, 1973, p. 217: la secondogéniture Schwarzenberg a un passif de 1.2 millions de florins *Conventionsmünze*.

³¹⁶ E. Hassenpflug-Helzhol, « Dominikalerträge der reichsten böhmischen Geschlechter », *Böhmen und die böhmischen Stände*, op. cit., p. 335 ; T. Klinger, « Évaluer... », op. cit., p. 60.

Fruit d'un travail de longue haleine, ce reflet de la situation économique des grands nobles en Bohême est un bon indicateur de l'assise des Clary. Il faut néanmoins tenir compte des aléas comme le passage des troupes prussiennes au cours des conflits de la période, et du fait que plusieurs de ces familles ont aussi des possessions extérieures à la Bohême³¹⁷. Il faut se reporter aux tableaux de détails de l'ouvrage d'Eila Hassenpflug, car sa synthèse confond les différentes branches, ouvrant la voie à des surinterprétations. Ils permettent de faire ressortir un *steuerpflichtige Dominikal-erträge* de 44946 florins pour la branche principale dont Franz Wenzel est le chef. Il se situe alors au cinquième rang des comtes, derrière Philipp Joseph Gallas (78999 fl.), Franz Norbert Trauttmansdorff (55166 fl.), Leopold Kinsky (50 920 fl.) et Stephan Wilhelm Kinsky (49381 fl.). Les quatorze princes ont un revenu compris entre 50 000 et 100 000 florins avant les sommets atteints en Bohême par Ferdinand Philipp Lobkowitz (137 629 fl.) et Joseph Johann Schwarzenberg (329 170 fl.). Les Clary apparaissent donc comme une famille richement dotée, au seuil du revenu princier au mitan du XVIII^e siècle³¹⁸.

Avec 26 802 florins de dominical seigneurial, Teplitz apparaît peu après les 14 seigneuries de Bohême les plus rentables (revenus compris entre 30 000 et 67 000 florins)³¹⁹. Les Clary comptent parmi les premiers seigneurs du cercle de Leitmeritz, derrière les Waldstein, au niveau des Thun, devant les Hatzfeld ou les Kaunitz. Le seigneur de Teplitz gouverne un ensemble de 10302 strich pour le dominical (2915 ha.) et 14215 strich pour le rustical (4022 ha.), soit un peu moins de 7000 hectares pour cette seule seigneurie. Elle est bien au dessus de la taille moyenne des seigneuries de Bohême (38.56 km² soit 3800 ha) dans une structure foncière marquée par les vastes domaines en Europe centrale, devant la Galicie polonaise (26.34 km² soit 2600 ha) et les seigneuries plus petites de Basse-Autriche (20.24 km² soit 2000 ha)³²⁰. À titre de comparaison, Jean-Pierre Poussou fixe la barre de la grande propriété en Grande Bretagne à 405 hectares, dominée par une aristocratie de *Landlords* possédant plus de 4000 hectares. Bien que la nature de la propriété y soit différente, les trois

³¹⁷ Depuis les révisions fiscales de 1706 qui décident le paiement d'un *extraordinarium* par les seigneurs, les formes de l'évasion fiscale basées sur le rapport entre dominical non imposé et rustical qui supporte seul les impôts sont compliquées par l'établissement du cadastre thérésien. T. Klinger, « Évaluer... », *op. cit.*, p. 61. Les chiffres restent à considérer avec prudence, car ils sont actualisés entre 1710 et 1756, date du dernier passage d'une « *Commissio Rectificatis Bohemica* » à Teplitz, qui nous a permis de vérifier ces chiffres. SOAL- Děčín, Vk Teplice, c. 12, inv. c. 42.

³¹⁸ E. Hassenpflug-Helzhol, *Böhmen*, *op. cit.*, p. 112-113. Le reste des revenus est attribué à Johann Philipp son frère défunt (6984,21 fl., terres de Kostenblat, Lenneschitz, Pozden) ; Léopold Caspar (7320, 50 fl., Dobritschan) et Maria Josepha née Trauttmansdorff, épouse d'un des fils de Franz Carl, Johann Anton (7677,5 fl., Hft. Obristwi).

³¹⁹ Aleš Chalupa (éd.), *Tereziánský katastr český. 3. Dominikál*, Prague, Archivní správa Ministerstva vnitra, 1970, p. 298.

³²⁰ *Idem* ; comparaisons avec T. Klinger, « Évaluer », *op. cit.*, p. 67 ; E. Hassenpflug-Helzhol, *Böhmen*, *op. cit.*, p. 94 sq..

domaines Ahrenberg étudiés entre la France et la Belgique par Bertrand Goujon forment un ensemble de 5921 hectares³²¹. La Opočno des Colloredo au nord-est de la Bohême est estimée à 11 000 hectares de terres arables, mais avec un dominical inférieur (7235.2 strich) et un rustical supérieur (31852 strich pour Opočno), ce qui fait que les seigneurs de Clary ont une richesse immédiate plus importante. Grands propriétaires à l'échelle de l'Europe, les comtes de Clary-Aldringen occupent une place intermédiaire dans l'aristocratie latifundiaire qui concentre entre ses mains la majorité des terres du royaume, et fait reposer sur elle une grande partie de la distinction sociale et politique attachée au rang des seigneurs jusqu'en 1848³²².

Les compilations effectuées à Teplitz avant leur report au cadastre général excluent la seigneurie minière de Graupen, et font porter l'ensemble Teplitz/Binsdorf à un total de 11 412 hectares (40 332 strich, 21894 en dominical et 18437 en rustical). Les Windischgrätz en ont 20 000 à la fin du XVIII^e siècle, très loin derrière les 450 000 hectares possédés par la primogéniture des Schwarzenberg et les 50 000 par la secondogéniture³²³. Le nombre des habitants n'est pas apparu de manière précise dans les relevés, pourtant essentiel à la richesse des possessions. La ville de Teplitz possède 3000 âmes dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, et la seigneurie 11 014 habitants sur les 350 000 que compte le cercle de Leitmeritz en 1831. Ces chiffres permettent de situer les terres des Clary à la hauteur des Waldstein ou des Kinsky, pour des terres dont le rassemblement fait la richesse³²⁴.

L'étude d'Eila Hassenpflug lui permet de définir 1200 fl. de revenus annuels comme « *Existenzminimum* » pour assurer le train d'un membre du *Herrenstand*, 5000 pour un comte et 10 000 pour un prince. Selon ces chiffres, le chef du lignage Clary a les moyens de son rang, et correspond bien à cette aristocratie protéiforme dont l'étude ne peut se limiter à l'opulence de quelques familles immensément riches³²⁵. Selon les estimations d'Ignaz de Luca qui observe la Vienne de 1787, les revenus princiers s'étalonnent de 100 000 à 500 000 florins annuels, ceux d'une maison comtale entre 20 000 et 80 000 florins. La métropole

³²¹ Jean-Pierre Poussou, « Les Landlords et la terre », dans C. Le Mao, C. Marache (dir), *Les élites et la terre op. cit.*, p. 267 ; Bertrand Goujon, « Le grand domaine aristocratique dans le monde rural en France et en Belgique au XIX^e siècle : l'exemple de trois propriétés de la famille d'Arenberg (1820-1919) », *Ruralia*, 2004/14, en ligne.

³²² T. Klinger, « Évaluer... », *op. cit.*, p. 67. Si les deux seigneuries sont des espaces frontaliers, la comparaison entre les monts métallifères du cercle de Litoměřice et la Bohême du nord-est du cercle de Hradec Králové n'est qu'un indicateur, pour des types de productions différents. Tatjana Tönsmeier, *Adelige Moderne. Grossgrundbesitz und ländliche Gesellschaft in England und Böhmen (1848-1918)*, Cologne, Böhlau, 2012.

³²³ SOAL- Děčín, Vlk Teplice, c. 12, inv. c. 42; O. Chaline, « Une très grande fortune... », *op. cit.*, p. 267 ; Hannes Stekl, Marija Wakounig, *WindischGraetz: ein Fürstenhaus im 19. und 20. Jahrhundert*, Vienne, Böhlau, 1992, p. 103.

³²⁴ Chiffres issus des notices sur la ville de Teplice de la fin du XVIII^e siècle, et J. Sommer, *Das Königreich Böhmen*, vol. 1: *Leitmeritzer kreis*, Prague, Calve, 1833.

³²⁵ E. Hassenpflug-Helzhol, *Böhmen*, *op. cit.*, p. 338. Voir les perspectives de Michel Figeac, *L'automne des gentilshommes. Noblesse d'Aquitaine, noblesse française au Siècle des Lumières*, Paris, Champion, 2002, p. 48, 263.

danubienne est une vitrine de la fortune, dont l'appréciation varie selon les espaces de la monarchie : compter parmi l'aristocratie de Bohême, ce n'est pas nécessairement être assimilé à celle qui a les moyens de résider à Vienne³²⁶.

Depuis l'obtention du fidéicommiss, les Clary peuvent se prévaloir d'une certaine garantie de l'existence aristocratique, qui ne correspond pas nécessairement à la situation économique réelle de la famille. Un fidéicommiss n'a jamais garanti de la ruine, mais il est un outil de reconnaissance sociale autant que de sécurité juridique. La mise en dynastie du patrimoine permet de faire reconnaître la famille parmi les grands propriétaires de Bohême, et sert de fil directeur tout au long de la période. Entre le fief du nord et la maison de Prague, la présence des Clary est maintenant solidement ancrée en Bohême : c'est vers Vienne que se porte l'effort d'affirmation de la famille. Ce n'est plus seulement la proximité du souverain qui est recherchée, mais bien l'intégration urbaine de la société aristocratique désignée comme les *Wiener Hofadels* par Ivo Cerman et dominée par un cercle de grandes familles issues de la Bohême, de la monarchie et de l'Empire³²⁷.

B. Sur la neige et dans la pierre : la construction de la présence aristocratique entre Vienne et la Bohême durant la seconde moitié du XVIII^e siècle

La défense la situation familiale entre la Bohême et la cour de Vienne au mitan du XVIII^e siècle

Au cours des années 1730-1740, Franz Carl et ses fils ont investi les différents niveaux de pouvoir selon les possibilités offertes à la famille : à Joseph Sebastian les responsabilités seigneuriales pour assurer la suite de son père, à Johann Anton le poste de grand veneur entre Vienne et la Bohême et à Franz Wenzel celui de chambellan. À cette date, l'enjeu est de manifester une présence élitaire à la cour de Vienne sans rien perdre de l'identité seigneuriale et féodale qui vient caractériser les Clary-Aldringen parmi les noblesses de la monarchie.

À l'heure des réformes du règne de Marie-Thérèse, une partie des grands propriétaires de Bohême voient dans la cour le moyen d'affirmer un prestige aristocratique qui repose en grande partie sur leur pouvoir seigneurial et la proximité avec les souverains. Le parcours des Clary-Aldringen est donc différent de celui des Chotek, qui mènent une carrière brillante dans les offices à Prague et à Vienne, conduisant Ivo Cerman à les qualifier de noblesse « de

³²⁶ Ignaz de Luca (1746-1799), *Wiens gegenwärtiger Zustand unter Josephs Regime*, Vienne, Wacherers, 1787, p. 341. Ses analyses montrent que l'on vit confortablement à Vienne avec 500 florins et qu'un invalide se soutient avec 25 florins : cité dans Lebeau, *Aristocrates*, op. cit., p. 68 ; G. Klingenstein, R. Plascka (dir.), *Österreich*, op. cit., p. 252. Voir aussi le *Guide des étrangers à Vienne*, Vienne, Mörschner et Jasper, 1838, p. 59-60 : « les revenus ordinaires annuels d'une famille princière sont entre 60 000 et 300 000 florins ; les revenus d'un comte entre 20 000 et 60 000 florins ».

³²⁷ I. Cerman, « die Lebenswelten des Wiener Hofadels », dans *Habsburgischer*, op. cit., p. 93 sq..

robe »³²⁸. Si les Clary partagent bien les mêmes référents culturels et un niveau d'éducation similaire, ainsi que l'illustre le Grand Tour de Johann Anton et Franz Wenzel en 1727, leur affirmation à Vienne est étroitement liée au rapport à la cour impériale qu'ils développent depuis les premiers titres obtenus jusqu'à la réception des princes de Saxe et de Pologne dans les années 1730. Puisque les eaux et la chasse ont servi l'intégration des Clary dans le monde courtisan, c'est sur cette base que Franz Wenzel s'appuie pour assumer son nouveau rôle de chef de lignage à la mort de ses frères (1743, 1748), puis de son père (1751)³²⁹.

Devenu *primus* en 1751/1752, sa position dans la maison, et par conséquent à la cour, n'est plus celle qui lui était initialement dévolue. Passé à la tête de la branche principale, il doit se faire reconnaître et insuffler la vitalité nécessaire à la jeune maison fidéicommissaire que son père a fondée. La mort de son père le rappelle d'abord de Vienne en Bohême pour assurer la transition selon les modalités prescrites dans le testament. Le 9 février 1751, le camerlingue enregistre à Prague l'inventaire mobilier de Teplitz qui consigne la mémoire des Clary à côté de celle des autres grandes familles à la Table des biens nobles du pays. Il est fort probable que Franz Wenzel s'y trouve, puisque le 15, il y signe la réactualisation de son contrat de mariage avec la comtesse Marie-Joseph de Hohenzollern-Hechingen. Elle a épousé un comte cadet en 1747, et se trouve maintenant mariée à un *primus* : ses pensions sont relevées sur décision unilatérale de Franz Wenzel, afin qu'elle puisse soutenir le train de vie qui correspond au nouveau statut du ménage. Cet avenant au contrat traduit l'affirmation du comte à son nouveau rang³³⁰.

Il lui reste à régler les affaires de Teplitz. Deux *Vergleich(en)* [accord en droit] permettent d'attester de sa présence en Bohême du Nord au cours de l'été 1751. Le premier met en place une pension de veuvage de 500 florins à la veuve Charlotte von Osten, deuxième femme de Franz Carl, épousée en 1748. Le contrat de mariage signé à Teplitz est garanti sur l'hypothèque des biens de Teplitz, ce qui est en contradiction avec les termes de l'institution fidéicommissaire de 1749. Franz Wenzel négocie avec sa belle mère pour tenter de dégager la seigneurie de ce lien débiteur³³¹. Le deuxième accord est passé avec les filles de Phillip Clary, le frère de Franz Carl pour enterrer le conflit né dans les années 1700 : elles avaient obtenu la compensation des 50 000 florins dus à leur père pour le rachat de sa part d'héritage. Craignant une nouvelle remise en cause à la mort du comte engagé, elles se mobilisent et le comte

³²⁸ Ivo Cerman, *Chotkové. Příběh úřednické šlechty* [Les Chotek. Histoire d'une noblesse de robe], Prague, Lidové Noviny, 2008.

³²⁹ Voir son portrait en annexe, p. 110.

³³⁰ Voir le portrait de la princesse en annexe. SOAL-Děčín, c. 93, « *Eheliches Schäncks-Vermehrungs-Instrumentum* ». Il ajoute 300 florins au capital matrimonial et 1000 au capital de veuvage.

³³¹ SOAL-Děčín, c. 93. Son propre contrat avec M.-J. Hohenzollern-Hechingen en 1747 est directement garanti sur les allodiaux de Binsdorf.

Buquoy (« *Obristen land-Marschall* » en Bohême) est envoyé en « *interposition* » pour régler définitivement des tensions avivées par la succession³³². Le comte Franz Wenzel se dégage ainsi de toutes les obligations contractées par son père. A l'échelle locale, il marque sa succession en lançant l'aménagement de l'aile ouest du château de Teplitz pour y bâtir un petit théâtre dédié à son usage personnel, dans le sillage de ceux que l'on rencontre « dans des formes plus au moins élaborées, dans les châteaux des principales familles aristocratiques de l'Europe centrale³³³ ». On retrouve enfin sa présence dans les archives des instructions administratives dédiées aux agents qui font fonctionner l'économie seigneuriale (*ambt-Instruction*) : il ajoute des compléments précis (*Internis Puncta*) à ceux que son père a renouvelés dans les années 1740. Les *Puncta* sont signés à Teplitz le 3 novembre 1751 par Joseph Johann Vögl « *als bevollmächtigtes* [procurateur] » : le comte laisse à son nouvel homme fort la bonne application des mesures prises et gagne Vienne où il peut maintenant porter son effort³³⁴.

Les Clary-Aldringen rejoignent ainsi un mouvement ancien des noblesses des pays de la couronne de Saint Venceslas, étendu avec le regroupement des chancelleries de Bohême et d'Autriche. Le comte y fait enregistrer le règlement de la transaction avec les filles de Philipp Clary, grâce à un décret de la souveraine « *in supremo Justitie Consilio Caesareo Regio* », c'est-à-dire une des nouvelles instances plus ou moins durables de l'État Habsbourg depuis les réformes de Haugwitz³³⁵. C'est de Vienne qu'il informe les autorités franciscaines de Passau de la continuation de la fondation mémorielle dédiée au général de la guerre de Trente Ans et premier comte d'Aldringen pour la période de 1752-1781³³⁶. Enfin assuré de sa position, il adresse au grand maître de la cour une supplique pour ne pas laisser perdre le bénéfice de la charge d'« *Obristlandjägermeister* » en Bohême obtenue par son père et transférée en 1732 sur la tête de son frère Johann Anton. Quand ce dernier meurt en 1743, la charge reste détenue par Franz Carl qui n'y fait pas placer ses autres enfants : elle est vacante de fait pendant dix ans, les responsabilités passant au « *Vice-Jägermeister* » le comte Kinsky. Au vu des almanachs de cour, ce type de situation est assez fréquent : elle tient à l'importance de ces

³³² *Ibidem*. « *Verordneten Commissarius* » par décision du *Landrecht*, 30 juillet 1751. Le paiement prend la forme usuelle d'une pension de 2000 fl.. Maria Antonia et Maria Walpurga n'en sont pas moins considérées en droit comme des « *Gräfliche Pupillen* » de la maison Clary-Aldringen (fol. 7, cl ; 4).

³³³ Jana Franková, « La musique et le théâtre baroque de Český Krumlov », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 189. Jana Michlová, *Zámecké divadlo v Teplicích* [Le théâtre du château de Teplice], Teplice, RMT, 2014, p. 5.

³³⁴ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 81, Instructions, Tepliz, *Internis Puncta* 1751.

³³⁵ P. Mat'á, T. Winkelbauer (dir.), *Die Habsburgermonarchie, op. cit.*, R. Krueger, *Czech, op. cit.* ; C. Lebeau, *Aristocrates, op. cit.*. M.-E. Ducreux, dans N. Aleksium et alii, *Histoire de l'Europe du Centre-Est, op. cit.*, p. 382 sq.. SOAL-Děčín, c. 93, Vienne, 16 août 1752 : la résolution du conflit doit ainsi être enregistrée à la « *kayserlich-königlichen Obrist Justiz-Stelle* » nouvellement réformée.

³³⁶ SOAL-Děčín, c. 93, le père franciscain à son « patron », 23 juillet 1752.

charges dans la définition de la haute noblesse de cour. Il n'est pas question pour la souveraine d'en priver Franz Carl, et son caractère héréditaire permet au nouveau seigneur de Teplitz et chef de la maison Clary-Aldringen de s'avancer en 1752 pour réclamer les 15 500 florins d'émoluments non versés au cours des dix dernières années³³⁷. La motivation financière apparente n'est peut être pas le motif premier d'une telle démarche : au travers de ce recouvrement « légitime », Franz Wenzel fait surtout valoir son droit à la succession de son père. Le comte obtient le versement des arriérés sur dix ans en mars 1752, c'est une belle victoire dont le retentissement ne peut passer inaperçu aux yeux des autres membres de la cour de Vienne³³⁸.

Cette supplique traduit peut être la crainte que l'état seigneurial qui est maintenant le sien n'avive les appétits de rivaux qui le verraient déjà délaissant Vienne pour les domaines. En cette période de transition successorale, l'articulation des positions de seigneur et de courtisan auparavant partagée entre la fratrie semble malaisée à tenir, signe probable d'une mobilité encore mal assurée entre Vienne et les domaines de Bohême du Nord. Un tel document vaut donc reconnaissance de son appartenance au monde de la cour grâce à la réactualisation des prétentions familiales sur une charge dont aucune preuve n'atteste qu'il l'occupe effectivement à son tour. Derrière la charge de grand veneur, c'est peut être la fonction de conseiller privé (*Geheimer Rath*) qu'il vise et obtient le 12 mai 1753, avec un décret sous sceau secret qui rappelle les mérites familiaux et le service de la maison d'Autriche. S'il lui faut dix-huit ans pour passer de chambellan à conseiller privé, c'est que les parcours aristocratiques sont corrélés aux situations familiales. Le temps courtisan n'est pas celui d'un crescendo des carrières mais plutôt d'une mise en adéquation du rang avec la position sociale. L'activité politique peut l'accélérer brusquement grâce à des récompenses, mais le passage du statut de chambellan à celui de conseiller (sans annulation du premier) marque une forme de majorité sociale autant qu'une progression de carrière au service du prince. Franz Wenzel n'entre pas seulement dans le cercle des conseillers privés, il rejoint surtout celui des têtes de grandes maisons nobles³³⁹.

³³⁷ Ce traitement annuel correspond aux taxes versées par l'impétrant avant d'entrer en charge. AT-OeStA/FHKA, *Hofzahlamtsbüchern*, c. 160-1770 pour les années 1740-1760. Josef Pauser *et alii* (éd.), *Quellenkunde der Habsburgermonarchie (16.-18. Jahrhundert). Ein exemplarisches Handbuch*, Vienne/Munich, Oldenburg, 2003, p. 128-161. Christian Sapper, « Die Zahlamtbücher im Hofkammerarchiv 1542-1825 », MÖStA, 1982, p. 404-454.

³³⁸ SOAL-Děčín, c. 93, décret souverain, Vienne, mars 1752, émit « *in consilio Directorii in Publicis et Cameralibus* », soit le *Directorium in publicis et cameralibus* institué par Haugwitz depuis 1749. La réforme de l'appareil d'État ne se fait pas au détriment du système de cour dont l'historiographie est présentée par Hassler, *La cour de Vienne, op. cit.*. Voir aussi Jeroen Duindam, *Vienna and Versailles : the courts of Europe's major dynastic rivals, 1550-1780*, Cambridge, CUP, 2003.

³³⁹ SOAL-Děčín, c. 93, entrée au conseil du prince et ordre protocolaire, Vienne, 12 mai 1753.

Du fidéicommiss à la cour de Vienne, le comte réinnove autant que possible la présence de la famille dans la société thérésienne. C'est toujours le lignage qui est avancé derrière l'individu comme motif légitime de son entrée au conseil : il n'a que ses « *qualitäten* » pour lui, et les premières lignes insistent de manière classique sur le service de son père auprès de la maison d'Autriche. La présentation de l'ancienneté des mérites ne remonte pas au-delà d'une génération, et le décret de l'empereur François est ainsi ancré dans le présent contemporain, celui de la génération du fils prenant le relais de celle du père. Le décret n'en précise pas moins que ses conseils et son action sont attendus sur les points de droits utiles aux intérêts souverains, ce qui réactive le souvenir, certes lointain, des cours suivis à l'université de Prague et conclus à Leyde en 1727, au moins comme une preuve supplémentaire de son appartenance à la noblesse formée qui sert le souverain. Une fois parvenu à faire cette double mise au point sociale entre Vienne et la Bohême dans le contexte de réassurance de la loyauté des grandes familles après la guerre de succession d'Autriche, le comte réoriente les formes de son intégration à une aristocratie renouvelée grâce à une présence active dans la métropole danubienne³⁴⁰.

De la Hofburg aux rues de Vienne : la participation aux réjouissances aristocratiques et monarchiques dans la capitale des Habsbourg

Des journaux du prince Khevenhüller dans les années 1740 à ceux du fils de Franz Wenzel, Jean Népomucène (1753-1826) en 1767, la participation des Clary-Aldringen aux divertissements organisés à la cour et dans la ville est un fait établi³⁴¹. La famille adopte le mode de vie de la haute noblesse de cour sur cette période. Cela se traduit par une démonstration de sa présence à Vienne, auprès des souverains qui leur garantissent une légitimité mais aussi dans les cercles aristocratiques qui chaque hiver sortent des palais pour organiser de grandes courses de traîneaux à travers toute la ville. Dans le sillage des enquêtes menées par Éric Hassler sur la période précédente, le dépouillement ciblé des gazettes, principalement le *Wiener Zeitung* entre 1740 et 1850 a permis de retrouver la composition des imposants cortèges qui parcourent les rues de Vienne. Leurs trajets sont soigneusement relevés par les gazetiers et relayés à l'échelle de l'Europe du Nord. Ces listes restituent la participation des Clary-Aldringen à deux types de cortèges : les courses aristocratiques organisées par des particuliers, et les courses auliques auxquelles participent les souverains.

³⁴⁰ J. Kubeš, « Fragmenty..., *op. cit.*, p. 83-108; C. Lebeau, *Aristocrates*, p. 123 sq.

³⁴¹ Voir annexe 20, p. 139. H. Schlitzer (éd.), *Aus der Zeit Maria Theresias. op. cit.* p. 144. En février 1744, il confond Franz Wenzel avec son père Franz Carl, signe d'une visibilité sociale encore en construction. SOAL-Děčín, c. 182, journaux de Charles-Joseph de Clary-Aldringen (1777-1831), 1826-1829, qui copie les fragments de ceux de son père en février 1826, p. 24-27.

Outil efficace pour « signifier la parentèle » et la position sociale, elles confirment l'entrée en scène des Clary dans une capitale où ils ne possèdent pas de résidence en propre avant 1760³⁴².

Leur première apparition survient l'hiver suivant le titre de conseiller, pour une occasion aulique le 16 février 1754. L'article reprend la structure du cortège avec les deux traîneaux de la famille impériale en tête, suivis de la section « *Würcklich Kaiserl. Königl. Geheime Rätthe* » avec onze traîneaux, puis la section « *W. K. K. Kammerherren* » avec dix-sept traîneaux, pour une composition d'ensemble hiérarchisée. Le couple Clary-Aldringen figure dans les deux dernières voitures des conseillers privés, la comtesse née Hohenzollern avec le comte Althann, et le comte Franz Wenzel juste derrière avec la comtesse Insaghi dont l'article précise qu'elle est « *k. k. Hofdame* ». Cette première course à laquelle la maison Clary-Aldringen est invitée comprend l'*Obershofmeister* comte Weissenwolf (4^e), l'*Oberstkuchelmeister* comte St Julien (17^e), l'*Oberpostmeister* comte Paar (19^e) et la plupart des *Hofdamen* : toutes les têtes des plus prestigieux services de l'État présentés dans les schématismes de la cour glissent à la suite de l'empereur dans trente traîneaux. Il y a plus de soixante participants. La date marque le point de départ d'une participation accrue des Clary-Aldringen, témoignant d'une insertion décisive et renforcée dans la société des élites. La famille est représentée à vingt courses sur les vingt-sept recensées entre 1754 et 1778³⁴³.

Fort de la première invitation de 1754, les Clary réagissent immédiatement à l'hiver suivant : le comte est l'instigateur d'une « somptueuse course de traîneaux aux flambeaux, au son des cors de chasse » du samedi 1^{er} février 1755. Pour les occasions aristocratiques, l'article place en tête le nom de l'organisateur. Les traîneaux sont tirés par des rennes au coeur de Vienne, sur la Burgplatz et devant le palais Kaunitz sur la Freyung, dans le quartier occupé par la haute noblesse. Le même numéro du *Wiener Zeitung* rapporte ensuite la course du lendemain organisée par le prince Kinsky, ce qui permet des comparaisons utiles pour comprendre les subtilités de l'intégration élitaires au sein des *Wiener Hofadel*³⁴⁴. Bien sûr, ce

³⁴² Voir annexe 21, p. 142. ÖNB, Gazettes, en partie accessibles sur *Austrian Newspapers Online (ANNO)*, *Historische österreichische Zeitungen und Zeitschriften online*. Cette numérisation a permis une recherche avec le mot-clef « Schlitten » (traîneau) pour mettre au jour la majorité des courses relatées entre 1750 et 1850. Le *Wiener Zeitung* relaie les courses qui ont lieu dans les autres capitales ce qui rehausse la publicité de tels événements à Vienne, dès lors comparées par exemple à cette « *magnifique Schlitten-fahrt in halliesiger Residenz* » de soixante traîneaux occupés par la noblesse et les princes étrangers à Munich le 20 février 1751 (ÖNB, WZ, 20 février 1751, p. 6). Éric Hassler, *La cour de Vienne*, op. cit., p. 286-295, en fait un observatoire des logiques de maison et des configurations qui s'opèrent autour d'un noyau aristocratique qui se met en scène.

³⁴³ Voir annexe 21b, p. 143. ÖNB, WZ, 16 février 1754, p. 6-7.

³⁴⁴ Voir annexe 21c, 22, p. 144. ÖNB, WZ, 5 février 1755, p. 4. Pour l'âge baroque, Éric Hassler note que ce divertissement est une épreuve de munificence nécessitant laquais et livrées, trompettes, traîneaux et harnachements dorés ou argentés coûtant 20 à 30 000 thalers (soit 15000 florins, 10 ans de loyer d'un palais selon l'auteur, avec un exemple Harrach en 1742) : *La cour de Vienne*, op. cit., p. 289.

n'est pas un hasard si les cors de chasse retentissent : ces maisons de Bohême ont fourni un grand veneur et un vice-grand veneur. Elles affirment leur rang seigneurial et entretiennent une certaine émulation. Les Clary défendent leurs prétentions légitimes sur cette charge que les Kinsky ont occupée de fait pendant dix ans. Une inégalité de prestige est pourtant décelable entre les deux maisons organisatrices : le comte de Clary laisse les honneurs du traineau de tête au prince Auersperg (1696-1783), *Oberstallmeister* et *Obercämmerer* à la cour de Marie-Thérèse. Il se contente de conduire la princesse de Liechtenstein dans le quatrième traineau, sa femme le suivant au bras du prince de Schwarzenberg. Le prince Kinsky qui occupe le deuxième traineau dans cette course n'hésite pas à prendre la tête de son cortège le lendemain, accompagné à son tour par la princesse de Liechtenstein. Organisée le dimanche, sa course a plus de visibilité que celle du comte de Clary, qui y participe dans le neuvième traineau avec la comtesse de Harrach. Son épouse, Marie-Josèphe de Hohenzollern-Hechingen, est conduite par le prince de Liechtenstein dans le septième. En se tenant en retrait, le comte de Clary oppose une modestie de place au prestige de l'organisation. Les frais liés à ces événements n'ont pas été retrouvés, mais le comte ayant dépensé 4000 gulden pour son entrée au conseil du prince en 1753, il ne lésine certainement pas pour cette nouvelle démonstration mesurée de la présence familiale à Vienne. Impossible de prouver que l'organisateur du cortège est identifié comme tel au moment du départ, mais les lecteurs du *Wiener Zeitung* du 5 février auront soin de juger du choix du comte de ne pas glisser en tête de son propre cortège³⁴⁵.

Les cors de chasses du comte de Clary ne résonnent pas dans le vide : le rescrit impérial du 26 mai 1758 annonce qu'il est nommé à la charge de grand veneur de la cour impériale à Vienne (*Obristhoffjägermeister Stelle*). Le cadre du royaume de Bohême est dépassé : Franz Wenzel fait son entrée dans les schématismes de cour. Le diplôme convoque tout le passé familial depuis le XIV^e siècle comme s'il s'agissait d'une élévation nobiliaire. Une telle décision ne peut laisser de doute aux yeux des pairs qui connaissent la procédure : les Clary-Aldringen font bien partie de la noblesse historique active à Vienne, et il faut compter avec eux³⁴⁶. Le comte entre en fonction à la tête d'un service d'environ 100 à 150 personnes, prenant la suite du comte de Harrach dont la femme l'accompagne sur le traineau

³⁴⁵ SOAL-Děčín, c. 93, *Quittung Hof-Tax-Amt*, 16 août 1753.

³⁴⁶ SOAL-Děčín, c. 93, *Kajl. Rescript*, Vienne, *Secret-Insiegl*, 26 mai 1758. ÖNB, SWSC, *Hoffsystemismus*, 1758, *Staat*, p. 12 sq. Volker Bauer, « Publicité des cours et almanachs d'État dans le Saint-Empire au XVIII^e siècle », dans Christine Lebeau (dir.), *L'espace du Saint-Empire du Moyen-âge à l'époque moderne*, Strasbourg, PUS, 2004, p. 157-171. Pour replacer cet office dans l'économie globale de la cour de Vienne : Martin Scheutz, Jakob Wührer, « Dienst, Pflicht, Ordnung und „gute policey“. Instruktionbücher am Wiener Hof im 17. und 18. Jahrhundert », dans I. Pangerl *et alii* (dir.): *Der Wiener Hof im Spiegel der Zeremonialprotokolle (1652–1800)*, Innsbruck, Studienverlag, 2007, p. 15–227.

de 1755³⁴⁷. Aucune preuve n'est apparue pour appuyer l'idée de relations clientélares mobilisées pour cette place, et dont les courses de traîneaux seraient un reflet.

Prises dans leur ensemble, ces courses démontrent d'abord une solidarité de groupe sur la longue durée, une cooptation affichée aux yeux de tous. Les grands nobles changent de partenaire d'une course à l'autre, et si les occasions aristocratiques peuvent fonctionner sur la base du système de la parentèle, les cortèges auliques rebattent les cartes. Toutes ces courses fonctionnent comme un miroir grossissant présentant la fine fleur de la haute noblesse de cour qui représente la monarchie. Les rapports entre participants sont d'abord ceux de la reconnaissance qui permettent ensuite de développer d'éventuelles obligations mutuelles qui animent un espace relationnel où la sociabilité peut se convertir en ressource politique³⁴⁸. Le premier message envoyé est donc celui de la présence « naturelle » au sein d'un groupe et de ses logiques propres. La comparaison des courses auxquelles participent les Clary entre 1754 et 1778 permet ensuite de dégager l'ensemble des relations affichées : les Liechtenstein, les Schwarzenberg, les Thun ou les Kinsky, soit la noblesse de Bohême, composent l'essentiel des partenaires. Mais on trouve aussi les Esterhazy ou les Zichy, de grandes familles hongroises. Le rapprochement avec les pairs de Bohême est évident, sans que l'on puisse conclure à l'existence d'un parti à la cour de Vienne. L'idée d'une métropole creuset des élites de la monarchie garde elle sa pertinence, quand les costumes et les livrées permettent à chacun d'affirmer ses liens avec les royaumes attachés à la dynastie régnante³⁴⁹.

La distinction entre courses auliques et aristocratiques permet de retrouver quelques modalités de la présence familiale dans la métropole. En 1765, l'année débute mal puisque les Clary ne sont pas priés à la « *Adel Rennschlitten* » rassemblant la « haute noblesse locale »

³⁴⁷ Carl Anton von Harrach, en fonction depuis les années 1740 : ÖNB, SWSC, *Hoffsystemismus*, p. ex. 1746, *Staat*, p. 24, à la tête d'un service pouvant mobiliser 90 personnes ; 1750, *Staat*, p. 17 sq., 68 pers. environ ; 1758, *Staat*, p. 12 sq., 110 p. env. En 1760, le comte Franz Wenzel prend la suite avec un effectif rehaussé de 150 p. env. (*Staat*, p. 12 sq.), en 1765, il préside aussi la « *Kajserliche Königliche Jägerey Commission* », et dirige un service de 148 p. env. (*Staat*, p. 12 sq.) ; en 1770, 157 fonctionnaires (*Staat*, p. 12 sq.). Au cours des années 1770, le service bascule du *Staat* au *Hofstaat*, devenant office aulique à part entière. En 1775, service de 140 p. env. (*Hofstaat*, p. 338 sq.) ; 1780, 176 p. env. (*Hofstaat*, p. 194 sq.), en 1785, 130 p. env.. Nombre de fonctionnaires passant d'un service à l'autre ces chiffres sont hauts, et nuancent les 200 p. indiquées par Rebecca Gates-Coon, *The Charmed Circle. op. cit.*, p. 29, qui sans citer les schématismes affirme pourtant une « increasingly marginal nature of the job ».

³⁴⁸ Les relations clientélares sont un thème abordé avec prudence : Mark Hengerer, « Amtsträger als Klienten und Patrone? Anmerkungen zu einem Forschungskonzept » dans Stefan Brakensiek, Heide Wunder (dir.), *Ergebene Diener ihrer Herren? Herrschaftsvermittlung im alten Europa*, Cologne, Vienne, Böhlau, 2005, p. 45-48 ; Heiko Droste, « Patronage in der Frühen Neuzeit : Institution und Kulturform, *Zeitschrift für historische Forschung*, 2003/30, p. 555-590 ; C. Lebeau, « Verwandtschaft, patronage und freundschaft », dans G. Klingenstein, F. Szabo, *Staatskanzler, op. cit.* p. 291-304 ; A. Pečar, *Die Ökonomie, op. cit.*, p. 92-103.

³⁴⁹ Voir annexe 21, p. 142. I. Cerman, *Habsburgischer, op. cit.*, p. 136 sq. ; R. Asch (dir.), *Der Europäische Adel, op. cit.* ; Peter Csendes et alii (dir.), *Wien, Geschichte einer Stadt*, Vienne, Böhlau, 2003.

autour du prince de Liechtenstein pour un trajet qui met son palais à l'honneur³⁵⁰. Si cette course fonctionne logiquement sur le système de la parenté, premier prisme relationnel des grandes familles, il ne faut pourtant pas en conclure trop rapidement à une exclusion des absents, et donc à une logique de clan. On retrouve les Liechtenstein au côté des Clary dans une autre occasion aristocratique en 1767, et les liens avec les deux familles se confirment dès la fin des années 1770 quand se forme le cercle des cinq princesses qui composent la société de Joseph II. Une course isolée donne l'impression de logiques de clan, mais ne dit rien de relations bâties sur le long terme qui semblent mieux correspondre à la mentalité des élites nobiliaires.

Quelques jours plus tard, le comte Franz Wenzel de Clary conduit l'archiduchesse Amalia dans le cortège aulique du 2 janvier, tandis que sa femme monte dans le traîneau du prince Schwarzenberg, présent dans la course Liechtenstein³⁵¹. Outre la possibilité que le comte ait décliné l'invitation du prince de Liechtenstein, celui-ci a pu anticiper un événement prévu de longue date : sachant que le comte pouvait être à l'honneur dans la course impériale, il n'était pas nécessaire de le prier absolument dans la course Liechtenstein. Il y a cependant une perte de publicité pour Franz Wenzel, notamment en regard du prince Schwarzenberg qui paraît à la fois dans la haute noblesse locale et dans la haute noblesse de cour au moment où les courses créent une relative séparation entre les deux. En acceptant l'invitation de ce prince, la comtesse de Clary affiche ainsi une affiliation indirecte avec le groupe précis réuni quelques jours plus tôt, sans que cela procède nécessairement d'une logique partisane. La mise en regard de ces deux courses permet, avec grande prudence, de souligner que les Clary apparaissent d'abord comme membres de la haute noblesse de cour et pas encore comme la haute noblesse locale. Les Clary sont d'abord des *Hofadels*, des nobles de Bohême présents à la cour de Vienne, et ne deviennent que progressivement des *Wiener Hofadels*, membres d'une élite de l'élite, une aristocratie distinguée par sa présence dans la capitale d'Europe centrale et du Saint-Empire Romain Germanique.

C'est par la voie de la cour que les Clary démontrent avec force leur appartenance à cette « haute noblesse ; [...] composée de princes, comtes et barons » dont les revenus annuels

³⁵⁰ ÖNB, WZ, 2 janvier 1765, p. 4. 14 traîneaux de la noblesse tirés par des rennes : prince Liechtenstein/ Fraule Steinberg (ép. de l'envoyé du Hanovre), p. Albert de Saxe/ p. Liechtenstein née Sternberg, p. Auersperg/comtesse Pálffy née F. Liechtenstein, Baron Blum/ css Hatzfeld née Ostein, cte Pálffy/ pss Liechtenstein, cte Esterhazy/css Lichnovsky née Althann, cte Schönborn/css Esterhazy née Erdödy, p. Schwarzenberg/css Thun née css Uhlfeld, cte Wallis/ css Batthyány née Esterhazy, cte Colloredo/css Colloredo, p. Liechtenstein/css Pálffy, cte Thunn [sic]/css Sinzendorf née Schwarzenberg, p. Schwarzenberg/ pss Liechtenstein née Oettingen, cte Batthyány/ css Wallenstein née Liechtenstein.

³⁵¹ *Idem*, 5 janvier 1765, p. 4-5. Traîneaux 13 et 16.

sont compris entre 20 000 et 300 000 florins³⁵². Le 13 février 1765, l'envoyé du roi d'Espagne Mahony organise un bal masqué pour célébrer les noces du roi des Romains, le futur Joseph II, avec Josépha de Bavière à Munich le 13 janvier. Le *Wiener Zeitung* mentionne « 500 masques de la première et seconde noblesse », témoignant d'une distinction en vigueur dans la société contemporaine entre l'aristocratie viennoise et les élites plus récemment anoblies³⁵³. Le terme est à distinguer clairement du concept historique de « noblesse seconde » et sert aux contemporains pour se repérer dans le mille-feuille hiérarchique des élites impériales, royales, archiduciales et urbaines qui se côtoient à Vienne³⁵⁴. Dès le lendemain, un équipage impérial de douze traîneaux fait le trajet de Vienne à Laxenburg : un groupe très réduit émerge au su de la noblesse rassemblée la veille. Les princes d'Auersperg (2, 3), les comtes de St. Julien (5), Clary (9), Leslie (10), Pálffy (11) et les Dames du Palais Ferraris et Trauttmansdorff (10, 11) conduisent la famille impériale. Le comte Franz Wenzel retrouve l'archiduchesse Amalia et le grand veneur apparaît proche des souverains³⁵⁵. En janvier 1767, la désignation « *Oberstjägermeister* » est mentionnée pour les deux types de courses, celles des princes Dietrichstein et Schwarzenberg qui sont de « grandes fêtes » et se terminent par des bals, et celle de la cour où le comte conduit la princesse Kinsky. La comtesse quant à elle est conduite par les comtes Sternberg et Thun dans les courses particulières. Au moment où se décide l'élévation de la maison au rang princier, la famille imprime son appartenance à la haute noblesse et au groupe aristocratique³⁵⁶.

³⁵² *Guide des étrangers à Vienne*, 1838, p. 59-60 : rev. princiers 60-300 000 florins, comtaux entre 20-60 000 florins. Le comte de Clary tire près de 45 000 florins de son dominical de Bohême selon le cadastre thérésien.

³⁵³ ÖNB, WZ, 16 février 1765, p. 4, « 500 Masquen von dem ersten und mindern Adel ». Le *Guide des étrangers*, *op. cit.*, indique : « La seconde noblesse [...] est composée de chevaliers et landmans, et de nobles. » Suit « la bourgeoisie [...] en général assez aisée, et compte un nombre considérable de maisons riches... ». Le comte Janos Fekete dans son *Esquisse d'un tableau mouvant de Vienne tracé par un cosmopolite* (1787), p. 58-60, dénombre quatre degrés de noblesses : la grande noblesse, la seconde noblesse « composée de Conseillers de toute espece et de leurs chastes moitiés, de ces barons, si differens de ces Herrn Von... de l'Empire auxquels on donne le même titre », la troisième « composée des secrétaires et des subalternes des départemens et du Militaire, des Agents innombrables », et la quatrième qui « renferme les Avocats, les Bourgeois titrés ». Pour lui, « c'est toujours le même tableau, qu'on ne distingue qu'aux teintes affoiblies ». Les « masquerades » sont une pratique ancienne : Heinrich Dormeier, *Feste und Bräuche aus Mittelalter und Renaissance*, Munich, Chronik Verlag, 2007.

³⁵⁴ Robert Descimon, « Chercher de nouvelles voies pour interpréter les phénomènes nobiliaires dans la France moderne », RHMC, 1999/46, p. 11.

³⁵⁵ ÖNB, WZ, 16 février 1765, p. 4. Composition : Sr. Maj. Der Röm. König (Joseph) conduisant la « Prinzessin v. Lothringen », arch. Christina/p. Auersperg (*obersten Stallmeister*), arch. Elisabeth/ p. Adam von Auersperg, arch. Leopold (futur Léopold II)/arch. Maria Anna, cte St. Julien/ *Fräule* Schirdiug, *Kammerfräule*, duc Carl von Lothringen/*die Röm. Königin* (princesse Joséphe de Bavière), Prinz Albert von Sachsen/*Fräule* von Berchtold (*Kfr*), Sr. Maj. Der Kaiser /*ihro Maj. Die Kaiserin Königin* (le couple impérial et royal, François I^{er} décède en août 1765), arch. Amalia /cte Clari [*Sic*], cte Leslie/*Fräule* Ferraris (*Hofdame*), cte Pálffy/ *Fräule* von Trauttmansdorf (*Hd*).

³⁵⁶ ÖNB, WZ, 17, 21, 28 janvier 1767. Celle du 14 janvier (WZ 17 janvier, p. 6-7) est « *Ein Grosses fest und feuerliche Schlittenfahrt gegeben, 24 Renn-Schlitten* ». Elle traverse la ville et aboutit au « *Liechtenstein Palast in der Herrengasse : ein grosse Gesellschaft vom hohen Adel, und darauf eine Abendmahlzeit von 100, und*

La haute noblesse s'accompagne d'un mode de vie basé sur la reconnaissance élitaires. Le comte de Fekete introduit ainsi une nuance entre haute noblesse et grande noblesse, « composée de gens, qui par leur naissance, ou par d'heureux hasards, sont parvenus à être admis chez les Ministres et chez les femmes qui donnent le ton ». Pour lui, « Vienne s'étant partagée en plusieurs coteries, il faudroit les peindre toutes, entrer dans un détail individuel », mais la proximité avec le pouvoir et la culture à la cour, à l'opéra, en exposant costumes et traîneaux demeurent le fil intégrateur d'une communauté historique, sociale et politique définie plus tard comme la « première société »³⁵⁷. Les années 1760 sont celles d'une grande visibilité des Clary à la cour de Vienne : cette position affirmée rend nécessaire de développer un ancrage urbain pour passer de la présence à la résidence. Si les traîneaux et les schématismes identifient le comte de Clary à l'aristocratie de son temps, l'hôtel acquis au cœur de la métropole impériale en 1760 permet un ancrage durable de la maison au sein de la noblesse historique de la monarchie des Habsbourg.

L'hôtel Clary dans la Herrengasse, une présence durable et un triomphe de la mémoire

L'organisation d'une course de traîneau en 1755 dénote la volonté de participer à la vie aristocratique à Vienne. L'obtention de la fonction de grand veneur qui la suit de près n'est pas nécessairement le signe d'une stratégie de conquête mûrement réfléchi, mais plutôt d'une intégration réussie dont les fruits se traduisent en termes de prestige social et d'empreinte historique. On assiste ainsi à la construction contingente mais cohérente d'un parcours parmi d'autres, « semblables et différents à la fois » au sein de l'armature nobiliaire de l'Europe centrale. Franz Adam Hartig construit une carrière au *Gubernium* de Prague qui le conduit à l'ambassade électorale à Ratisbonne en 1764, les Chotek s'affirment à Vienne en tant que hauts fonctionnaires, les Zinzendorf, nobles saxons, y assurent une stratégie de retour. Tous travaillent, sous des formes différentes, à une capitalisation des signes efficaces de la noblesse³⁵⁸.

Après l'atténuation légale des différences entre les noblesses de Bohême et d'Autriche et dans le contexte d'un fort renouvellement de l'ordre entre 1741 et 1780, les Clary-Aldringen figurent parmi la nouvelle aristocratie qui investit le « bastion » de l'ancienne noblesse apostolique et rodolphe³⁵⁹. La famille n'est pas membre des États de Basse-

etlich 20 Couverts gehalten wurde ; diesem folgte ein Bal ». La gazette souligne la magnificence (*Pracht*), l'ordre, le bon déroulé et le goût (*Geschmack*) de cette course aristocratique. Voir annexe 21, p. 142.

³⁵⁷ Comte Janos Fekete, *Esquisse*, op. cit., p. 41, C. Lebeau, *Aristocrates*, op. cit., p. 26.

³⁵⁸ C. Madl, *Tous les goûts*, Op. cit., p. 26 ; I. Cerman, *Chotkové*. Op. cit. ; C. Lebeau, *Aristocrates*, op. cit..

³⁵⁹ Noblesses agrégées avant et pendant le règne de Rodolphe II, soit avant 1620 : É. Hassler, *La cour de Vienne*, op. cit., p. 34-40.

Autriche, mais il paraît indispensable de se doter d'une demeure fixe qui l'identifierai immédiatement au plus haut niveau de l'élite sociale et politique de la monarchie des Habsbourg. La possession d'une ou plusieurs résidences à l'intérieur des anciens remparts caractérise fortement les familles de la noblesse historique ou immémoriale. Être propriétaire dans la Vienne intra-muros est un privilège, un signal fort de l'appartenance au groupe aristocratique qui se concentre dans les quartiers de la Freyung et de la Herrengasse (significativement rue des seigneurs) à proximité de la Hofburg. Pour les Liechtenstein, Diestrichstein ou les Trautson, les Starhemberg, les Sinzendorf ou encore les Harrach, l'hôtel est une extension du patrimoine dont la façade manifeste la puissance et l'identité aristocratique dans l'espace urbain. Les trois premières familles font de la Herrengasse le centre historique de leurs possessions viennoises, et définissent par là un véritable quartier aristocratique où la monumentalité baroque répond aux hôtels bâtis dans le petit côté de Prague. Les Clary-Aldringen visent cet espace stratégique pour acquérir l'hôtel devant laquelle les traîneaux glisseront. La neige fond, la pierre demeure : il n'y a pas de manifestation plus forte du rang social que la pénétration de l'espace le plus prisé de la ville³⁶⁰.

Le 1^{er} septembre 1760, le comte Franz Wenzel débourse 44 000 gulden pour racheter aux Mollard l'hôtel qu'ils possèdent depuis les XVI^e-XVII^e siècle. Cette dépense relativement fastueuse se déroule dans le contexte d'une série de victoires pour les Habsbourg face à la Prusse fédéricienne dans la guerre de Sept Ans. L'implantation viennoise des Clary-Aldringen se réalise ainsi dans la symbiose entre le prestige de la famille et la gloire de la monarchie. Cette victoire d'une grande famille faisait oublier la déchéance des anciens propriétaires, une famille de Basse-Autriche ruinée et en passe de s'éteindre. À bien des égards, cet achat s'apparente à une refondation aristocratique au moment où la monarchie peut espérer recouvrir la Silésie et affermir ainsi la grandeur de la maison de Habsbourg.

Cet hôtel démontre l'assise financière et de la prospérité des terres Bohême. Il s'agit d'un investissement de taille moyenne, réalisé dans le cadre d'une stratégie patrimoniale sur plusieurs générations, selon le modèle identifié par Éric Hassler pour la période précédente :

[Outre les multiples demeures des Liechtenstein, Dietrichstein, Harrach...], une trentaine d'autres familles adoptent un parti pris patrimonial similaire [à celui des Schwarzenberg], concentrant leurs investissements dans une seule demeure destinée à pérenniser l'ancrage

³⁶⁰ Voir annexe 23, p. 148. É. Hassler, *La cour, op. cit.*, p. 34-40 ; du même, « Dans l'ombre de la cour impériale, *op. cit.* : le rapprochement entre l'aménagement de deux maisons mitoyennes pour le palais Clary à Prague (années 1680) et le palais Questemberg (années 1700) est riche d'enseignement sur la convergence des pratiques esthétiques entre les capitales de la monarchie à l'âge baroque. David Do Paço, « Aménagements urbains et reconfiguration d'une sociabilité aristocratique : les jardins viennois du XVIII^e siècle », *Lumières*, 2013/21, p. 91-104 ; E. Menk-Bertrand, *L'image de Vienne et de Prague, op. cit.*

viennois sur une période plus ou moins longue, mais toujours supérieure à deux générations³⁶¹.

Les Clary-Aldringen rejoignent ainsi le voisinage des palais Daun (plus tard Kinsky) ou les Orsini-Rosemberg (plus tard Batthyány) en prenant la suite des Mollard qui disparaissent progressivement du groupe aristocratique. Ils investissent dans un noyau baroque bien constitué dont ils ne touchent pas les aspects extérieurs hérités des précédents propriétaires. Les Mollard avaient notamment fait intervenir Domenico Martinelli en 1695, prenant ainsi part au mouvement de construction baroque du tournant du XVIII^e siècle³⁶². Une famille s'efface, une autre prend le relais : la préservation de la façade historique assure une continuité de la possession aristocratique. Elle accentue le caractère immémorial de cette élite en minorant son renouvellement. Les nouveaux propriétaires y renforcent leur appartenance en ajoutant au passé familial des éléments achetés aux anciens occupants³⁶³.

Les Clary-Aldringen préservent donc soigneusement les héritages la frénésie baroque qui s'empare de la noblesse après le siège de 1683. Martinelli avait adapté les principes appris à l'académie de San Luca à Rome pour jouer de la lumière dans un espace compressé. Des peintres et architectes Viennois prirent la suite, faisant évoluer le plan de départ pour une composition baroque avec une structure porteuse aux pilastres puissants et un *piano nobile* travaillé avec précision. L'ordre corinthien sur les axes de la façade créent un antagonisme défini par Dagobert Frey comme un « pathos surprenant » qui singularise cet hôtel dans l'ensemble urbain. Il s'agit donc d'une belle acquisition pour une famille soucieuse de s'intégrer et de se distinguer au sein des *Wiener Hofadels*³⁶⁴.

Cet édifice aristocratique est le signal d'une pérennisation de la présence familiale à Vienne. Comme le souligne Éric Hassler, « le choix de la propriété ou du statut « précaire » de locataire permet a priori de mesurer le degré d'ancrage et d'intégration socio-spatiale [...] »

³⁶¹ É. Hassler, *La cour de Vienne*, p. 157. SOAL-Děčín c. 93, inv. c. 239: mention d'un contrat d'achat, non retrouvé. c. 94, transfert du patrimoine de Franz Wenzel à son fils Jean, Vienne, 1 mars 1787 « *unterm 1^{ten} September 1760 von denen Johann Ernst gräfl. v Mollartischen Frauen Erbinnen um eine Kaufschillings Summa per 44 000 fl. erkaufet* ». La présentation complète de Paul Harrer mentionne 50 000 gulden : cette somme correspond aux 54 000 fl. que Franz Wenzel indique dans le document de transfert, comprenant la valeur d'achat et les équipements intérieurs (« *Einrichtungs Effecten [...] Mobilien, Fahrnisse, und Preziosen* »). Paul Harrer, *Wien, seine Häuser, Menschen und Kultur*, vol. 7, Vienne, dactyl. 1957, p. 100-102, Herrengasse N° 9, alt. Nr. 28.

³⁶² Hellmut Lorenz, Wilhelm G. Rizzi, « Zur Planungs- und Baugeschichte des Palais Mollard-Clary in Wien », *Wiener Jahrbuch für Kunstgeschichte* 38, Vienne, Böhlau, 1985, p. 239-246.

³⁶³ P. Harrer, *Wien*, op. cit. reprend toute l'histoire de l'occupation de l'hôtel. Voir annexe 23, p. 148.

³⁶⁴ Voir annexe 22, 24, p. 147, 151. D. Frey, *Johann Bernhard Fischer von Erlach. Eine Studie über seine Stellung in der Entwicklung der Wiener Palastfassade*, Vienne, WJK, 1921, p. 177. Pour une comparaison : Hellmut Lorenz et alii (éd.), *Palais Daun-Kinsky - Wien, Freyung*, J. Lehner Verlagsbüro, Vienne, 2001 ; Wilhelm Georg Rizzi, « Das Palais Harrach auf das Freyung », dans *Palais Harrach. Geschichte, Revitalisierung und Restaurierung des Hauses an der Freyung in Wien*, Linz, Trauner, 1995. Et en France: Natacha Coquery, *L'hôtel aristocratique*, Paris, PS, 1998.

de la noblesse dans la résidence [impériale]³⁶⁵ ». Les Clary-Aldringen avaient d'abord assuré leur présence à Prague à la fin du XVII^e siècle, avant de se porter vers Vienne et d'y confirmer leur statut à la fin du siècle suivant. Les premières générations, Jérôme de Clary en particulier, apparaissent comme des nobles gravitant autour de la cour de Vienne, séjournant en ville pour des besoins précis. Il est possible qu'ils bénéficient de l'institution du *Hofquartier* qui oblige les propriétaires à loger les personnes reçues à la cour facilitant la présence épisodique à Vienne. Les Clary-Aldringen furent d'abord locataires. Leurs adresses provisoires sont difficiles à retrouver en l'absence d'offices qui les feraient figurer dans les schématismes de cour. La charge de grand veneur actée dans le schématisme de 1760 permet de localiser le comte Franz Wenzel non loin de la Herrengasse, « *in der oberen Breneurstrassen, in dem Graf-Trautsonischen haus* ». Sans surinterpréter la portée des schématismes, ces documents donnent une publicité au passage de l'hôtel loué à une autre noble à la propriété familiale³⁶⁶. L'acquisition de 1760 identifie immédiatement le grand noble à l'aristocratie résidente. Elle traduit bien une forme d'élévation sociale qui fait partie de la fabrique d'une maison de la haute noblesse de cour.

La propriété a de grands retentissements sur le mode de vie des Clary-Aldringen. Au fur et à mesure qu'ils adoptent les critères de la vie aristocratique, la polarisation de Vienne se renforce. Les activités de grand veneur de la cour impliquent de fréquents séjours entre Vienne et Laxenburg dont attestent les registres économiques des années 1760-1770³⁶⁷. De manière significative, le fonds d'archives de Franz Wenzel est le premier à ne pas comporter de documents ayant trait à la réception des curistes de prestige à Teplitz. Il n'y est pas inactif, et s'y rend presque chaque année, mais l'activité de seigneur se concentre sur de courtes périodes entre août et septembre ainsi qu'en témoignent les décrets qu'il rend sur place³⁶⁸. La vie de Franz Wenzel est clairement orientée vers Vienne à partir de 1752. Il est presque le seul lien avec les domaines : sa femme Marie-Josèphe de Hohenzollern-Hechingen n'est pas attirée par la Bohême et ne s'y rend pas, préférant les courses de campagnes à proximité de Vienne en compagnie de sa sœur Kinsky et de ses amies les princesses de Liechtenstein et

³⁶⁵ É. Hassler, *La cour de Vienne*, p. 136-140. Maximilian Maurer, *Das Hofquartierwesen am Wiener Hof in der Frühen Neuzeit*, DA (dir. Martin Scheutz), universität Wien, 2013. P. Csendes *et alii* (dir.), *Wien, op. cit.*.

³⁶⁶ Voir annexe 22, p. 147. ÖNB, SWSC, *Hoffschematismus, Staat*, 1760, p. 12. Le schématisme porte sur l'année 1759. La charge précédente de grand maître des chasses en Bohême peut figurer dans les *Schématismus für das Königreich Böhmen* auxquels nous n'avons eu accès qu'à partir de 1789 dans la bibliothèque des archives de Prague-Chodovec. L'hôtel Trautson se trouve à quelques rues de la Herrengasse. V. Bauer, « Publicité des cours, dans C. Lebeau (dir.), *L'espace, op. cit.*, p. 157-171.

³⁶⁷ SOAL-Děčín, c. 96 : registres de la maison 1752-1776, les informations concernent surtout juin 1771, février 1772, août 1773.

³⁶⁸ Signés sur le lieu où il se trouve : SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 90-91, *Dekretenbüchern*, 1767-1787.

Kaunitz dans les années 1760-1770³⁶⁹. Les registres économiques laissent à penser que ses enfants résident principalement à Vienne où ils reçoivent des leçons tout au long de l'année. Son fils Jean-Népomucène (1753-1826), dont le nom résonne comme un rappel de l'attache Bohême, y fréquente le manège jusque dans les années 1770. Il ne s'agit peut être que d'un perfectionnement dans l'art équestre indispensable à l'éducation aristocratique, mais en l'absence de preuves plus solides, cet indice semble appuyer l'idée d'une enfance viennoise. Il en va de même pour son propre fils, Charles-Joseph (1777-1831), qui ne découvre Teplitz qu'en 1788 d'après ses souvenirs³⁷⁰. On observe donc un mouvement de la Bohême vers Vienne qui correspond à l'affirmation au sein des *Wiener Hofadels* et aux activités de grand veneur conduisant sur les domaines de chasses de la cour et d'autres grands nobles en Autriche. Les domaines de Bohême ne perdent rien de leur importance : le nouvel hôtel n'est pas incorporé au fidéicomis. Une nouvelle forme de territorialisation s'opère néanmoins, à mesure que se reconfigure la place de la famille dans la monarchie. En termes socio-spatiaux, l'enjeu est de taille, car la demeure à Vienne crée une différence nette avec les élites pragoises, accentuant le sentiment de provincialisation que ces dernières manifestent jusqu'au début du XIX^e siècle³⁷¹.

Tandis que Vienne devient la capitale d'un ensemble austro-bohême refondé sous le règne de Marie-Thérèse, elle demeure un creuset aristocratique stimulant et le dernier échelon d'une puissance aristocratique formée autour du souverain, affirmée aux yeux de tous et exprimée dans la magnificence des palais. Le parcours de Franz Wenzel Clary cherchant à se définir au sein de la haute noblesse participe de cette articulation plus étroite des espaces de la monarchie qui se traduit par la définition d'un « univers commun » donnant à Vienne son caractère cosmopolite et son statut de capitale de l'édifice habsbourgeois. Sans chercher à participer activement à l'entreprise de réforme qui débute dès la fin des années 1740, Franz Wenzel fait montre d'une confiance dans un système de cour toujours fortement attractif dans lequel il s'affirme en tant que grand propriétaire. L'acquisition de l'hôtel viennois complète l'armature de la famille en la dotant de résidences dans les places stratégiques de la monarchie

³⁶⁹ R. Gates-Coon, *The Charmed Circle*, *op. cit.*, d'après les lettres des cinq princesses (Clary, Kinsky, Liechtenstein, Kaunitz) qui forment la société de Joseph II à partir des années 1770. Nous pouvons ajouter sa correspondance familiale, SOAL-Děčín, c. 103-109, notamment le témoignage de son fils Jean qui lui écrit de Teplitz tout au long des années 1790 (c. 108).

³⁷⁰ SOAL-Děčín, c. 96 : registres 1771 ; SOAL-Děčín, c. 181, journal Ch.-J. du 9 mai 1825, p. 10 : « Tous les souvenirs de ma première enfance sont attachés à Laxenburg. J'y ai passé les étés de 84, 5 et 6 avec l'Empereur Joseph et mon grand-père [Franz Wenzel] qui y avait une maison [louée, pas de traces retrouvées]. Mes parents habitaient le Alte Schloss comme chambellans ». Journal du 8 août 1825, p. 7 : « je suis arrivé à Teplitz pour la première fois de ma vie en 1788 ». Abrégé développé.

³⁷¹ Radmila Švaříčková Slabáková, *Le destin d'une famille noble émigrée d'origine française dans l'Empire des Habsbourg et en Tchécoslovaquie de la fin du XVIII^e aux années trente du XX^e siècle: les Mensdorff-Pouilly*, Thèse Université de Grenoble 2, 1999, p. 116.

composite, permettant au comte d'accroître sa légitimité parmi l'élite des serviteurs du prince et de l'État³⁷².

C. Le prestige d'un rang de prince d'Empire et de Bohême en 1767

Une légitimité accrue dans la société des élites du début de la co-régence

Construire et affirmer la noblesse s'apparente à une prise de conscience de la maison par ses membres, conduits à « rechercher hors d'eux mêmes une légitimité nobiliaire qu'ils ne peuvent acquérir seuls³⁷³ ». L'appartenance au groupe dominant se joue dans la construction d'une stature qui implique toute les membres de la maison et se décline différemment dans les espaces de la monarchie. Les enquêtes généalogiques sont alors indispensables pour forger le passé légitimant qui caractérise le pouvoir de la noblesse³⁷⁴.

Pour donner à une maison d'Europe centrale ses piliers que sont les titres et le fidéicomis, ses membres rassemblent les preuves de noblesse nécessaires à l'aval du souverain. Ces plongées récurrentes dans la généalogie développent une pratique des archives et une sensibilité mémorielle au sein des grandes familles. Au fur et à mesure que Franz Carl s'affirme comme le chef de famille, il fait établir sa généalogie clarifiée sous forme écrite puis d'un arbre entre 1710 et 1727. Les années 1740 représentent un tournant avec l'enregistrement de la *Schemata genealogica* à la *Landtafel* de Bohême en avril 1742. Cette reconnaissance à l'échelle de l'État princier permet d'écrire la première histoire familiale officielle en 1746, peu avant l'érection du fidéicomis. Le même processus se reproduit au début des années 1760, à la veille de l'obtention du titre princier. La famille n'écrit jamais de manière isolée, mais procède toujours à partir des documents enregistrés à la Table du pays : la démarche généalogique n'est pas égocentrée, elle est un travail social que la maison effectue sur elle-même pour s'affirmer dans la société d'ancien régime. Ces réactualisations ponctuelles ne sont pas formées dans une circonstance précise : elles sont une pratique récurrente qui met à disposition des générations successives un arsenal identitaire qu'elle peut mobiliser dans les moments décisifs de son histoire. Les Zinzendorf effectuent par exemple le même travail au même moment³⁷⁵.

³⁷² M.-E. Ducreux, dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, *op. cit.*, p. 350-353 et « Nommer l'État et définir l'Empire. Monarchie des Habsbourg, Autriche-Hongrie », *Monde(s)*, n° 2 : *Empires*, Paris, Armand Colin, 2012, p. 39-65.

³⁷³ F. Angiolini, J. Boutier, « Noblesses de capitales », *op. cit.*, p. 62.

³⁷⁴ G. Butaud, V. Piétri, *Les enjeux de la généalogie (XII^e-XVIII^e siècles). Pouvoir et identité*, Paris, Autrement, 2006, p. 225-234 ; R. Bizzocchi, *Généalogies fabuleuses : inventer et faire croire dans l'Europe moderne*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2010 (1995).

³⁷⁵ SOAL-Děčín, c. 1-2 : matériel généalogique rassemblé par le prince Edmund Clary (1813-1894). C. Lebeau, *Aristocrates*, p. 26 sq..

Au moment de faire la demande du titre de prince d'Empire, Franz Wenzel dispose ainsi d'une généalogie détaillée et actualisée de vingt et une pages rédigée en 1763. Chaque ancêtre apparaît avec une courte biographie pour appuyer des prétentions dont le comte de Zinzendorf donne un exemple dans son journal de décembre 1763 :

Dernièrement Monsieur de Clary a voulu entrer [à la cour], Frechchapel a refusé de l'annoncer, Sa Majesté ayant dit expressément qu'elle ne voulait voir que les ministres, là-dessus il est allé se faire annoncer par les femmes et l'Impératrice [...] a fait entrer Monsieur de Clary. Cela n'est pas bien³⁷⁶.

Le comte de Zinzendorf s'était vu refuser cette entrée, ce qui provoque sa remarque outrée. Elle dénote l'atmosphère d'émulation qui règne entre les élites, relancée par l'abolition de la différence entre les noblesses de Bohême et d'Autriche en 1752. Le grand veneur est suffisamment assuré pour déroger à l'ordre protocolaire séparant les ministres des courtisans, qui semble bien difficile à faire respecter malgré les refontes de l'appareil monarchique. Le comportement du comte en 1763 est celui d'un homme pour qui le service du prince prend le pas sur celui de l'État. Si le co-régent développe la vision inverse, une telle décision souligne la prégnance du modèle aristocratique traditionnel sur les mécanismes du pouvoir à la cour de Vienne. En revendiquant une position sociale, le comte de Clary défend le mode d'organisation sociale qui apporte aux grandes familles patrimoniales une puissance sur les organes de la monarchie.

En 1767, les Clary-Aldringen sont placés en situation de concurrence avec les comtes Paar, une autre famille possessionnée en Bohême, pour le titre de prince. Les Paar, fréquentés dans les courses de traîneaux, sont plus anciennement implantés à Vienne. Si le comte Franz Wenzel Clary joue la carte de la chasse, qui lui permet de mettre en avant un service sur deux générations, le comte Johann Wenzel Paar peut se prévaloir d'appartenir à une véritable *Postmeisterdynastie*, tandis que sa femme est grande maîtresse de Marie-Thérèse depuis les années 1750³⁷⁷. Les mérites et les généalogies respectives sont examinées par l'empereur et co-régent, et c'est peut être la réputation qui semble faire pencher la balance :

Le bruit qui a percé que le comte de Clary deviendra prince, anime déjà à suivre cet exemple. Le comte Paar désire aussi cette dignité, et mettant en balance ses mérites postaires à ceux de chasse du comte Clary, et le lustre de sa famille avec la sienne, je trouve autant de raisons pour l'un que pour l'autre. Paar veilla dans plusieurs grands voyages aux précieuses vies d'Empereurs, Impératrices, épouses, Archiducs. Clary en

³⁷⁶ SOAL-Děčín, c. 1, « *familiam bettrefend* », dernière date mentionnée : 1763. Karl Graf von Zinzendorf, *Aus den Jugendtagebüchern 1747, 1752-1763*, éd. M. Breunlich, M. Mader, Vienne, Böhlau, 1987, p. 385, 28 décembre 1763.

³⁷⁷ ÖNB, SWSC, *Hoffsystemismus*, 1767, p. 14. Sur la comtesse Paar : (*Hofstaat*, 1760, p. 407 ; 1765, p. 436 ; 1770, p. 474), remplacée En 1771/1772 par la comtesse Pinos Wasquez (*Hofstaat*, p. 487).

revanche préserva les mêmes des dents meurtrières des sangliers et des coups de bois des cerfs. Je ne sais si les mérites de Paar ou ceux de Clary prévalent, et selon ses désirs l'un, aucun ou tous les deux seront décorés de ce fastueux titre, qui, en pendant des *fiocchi* sur le nez des chevaux, fait donner le *Euer Liebden* à des gens qui ne s'aiment pas, et passer les femmes de quelques secondes plutôt par la porte³⁷⁸.

Le ton mordant de Joseph II indique que le titre est surtout synonyme d'un plus grand prestige social, relevé par la taxe qu'il faut verser (12 000 florins selon Jiří Brňovják). C'est en tant qu'empereur qu'il arrête la décision, car le titre de prince est un titre d'Empire avec équivalence dans les pays tchèques depuis la réforme de la hiérarchie nobiliaire de la fin des années 1740³⁷⁹. Les Clary sont ainsi agrégés dans la nomenclature des maisons d'empire édictée par Charles VI en 1728. Quatre groupes composent le sommet de l'aristocratie impériale : le premier comprend les maisons souveraines et les chefs des « maisons intermédiaires » assis sur des territoires ayant une forme d'immédiateté d'Empire, leur ouvrant l'accès au banc de la Diète impériale. Le deuxième contient les chefs des quarante maisons princières intermédiaires de l'Empire mais non introduites à la Diète. Le troisième regroupe les branches princières cadettes issues des maisons des deux premiers groupes. Le quatrième groupe enfin, qui accueille les Clary, contient les dix-neuf princes d'Empire sans immédiateté et les princes des pays héréditaires : en 1767, les Clary-Aldringen y rejoignent les Ligne (1601), Lubomirski (1659), Chigi (1659), Porcia (1662), Lamberg (1707), Odescalchi (1714), Jablonowsky (1743), Kinsky (1747), Sultkowski (1752), Batthyány (1764) et après eux viennent les Paar (1769), Belgiojoso (1749), Palm (1783), Grassalkowitz (1784), Bretzenheim (1790), Lynar (1806), Pálffy (1807) et Collalto (1822). Franz Wenzel est élevé en tant que prince d'Empire, son titre vaut à cette échelle, mais il demeure un grand noble de la monarchie. Le titre n'est donc pas synonyme d'un pouvoir impérial ni d'une autonomie politique, mais il permet de s'inscrire sans conteste dans l'ordre nobiliaire refondé par Marie-

³⁷⁸ Joseph à Marie-Thérèse, 31 janvier 1767, tiré (sans traduction) de A. von Arneth (éd.), *Maria Theresia und Joseph II. Ihre Correspondenz sammt Briefen Joseph's an seinen Bruder Leopold*, vol. 1, 1761-1772, Vienne, Carl Gerold's Sohn, 1867, p. 215. Citation reprise dans R. Gates-Coon, *The Charmed Circle*, *op. cit.*, p. 61, qui cite un fonds viennois : « HHStA, HA, SB4 » (AT-OeStA/HHStA HausA *Sammelbände* 4-5, *Korrespondenz von kaiser Joseph II mit seiner Mutter*) que nous n'avons pas pu consulter. François Fejtö, *Joseph II. Un Habsbourg révolutionnaire*, Paris, Quai Voltaire, 1994 (1^{er} éd. 1953), p. 169, fait du comte Clary le grand maître de la cour, et de sa femme « la duchesse de Clary aux lèvres vermeilles, aux yeux brillants ».

³⁷⁹ D'après Jiří Brňovják, la régulation thérésienne avalisée par l'empereur François-Joseph et les institutions du royaume met en lien la pairie d'Empire et de Bohême : candidater au titre de prince à Vienne, c'est le faire en même temps en Bohême : *Šlechticem*, *op. cit.*, p. 140. Aucune trace de ce versement n'a été retrouvée dans les archives de Vienne et de Děčín; Petr Maťa, « Bohemia, Silesia and the Empire. Negotiating Princely Dignity on the Eastern Periphery », dans R. Evans, P. Wilson (éd.), *The Holy Roman Empire*, *op. cit.*, p. 143-165.

Thérèse et d'entrer dans un des cercles les plus restreints des élites sociales de la monarchie³⁸⁰.

Être prince apporte une vraie considération de rang, affinée encore par la date des diplômes, qui est un motif de la concurrence entre les Clary et les Paar. Dans le contexte de la transformation de la monarchie de Léopold I^{er} à Joseph II, le titre est plus qu'une confirmation des armes et de la généalogie, il est une réaffirmation sociale³⁸¹. Il y a près d'un siècle que la famille n'a pas obtenu d'élévation : le comte de Clary dispose d'un *schemata genealogica* à présenter, mais il lui faut rassembler les preuves concrètes de sa noblesse. Au moment de rédiger le nouveau diplôme, il envoie son secrétaire Joseph Daniel Smola dans les archives de Teplitz. L'extraction des Clary et les mérites du général Aldringen sont de nouveau reconnus, bien que Smola ne parvienne pas à retrouver l'original de Charles IV en 1363. Les diplômes étant construits de manière cumulative les uns à partir des autres, les généalogies qu'ils produisent sont consacrées et rendent moins nécessaires la production de preuves parfois difficiles à produire. Joseph II ne va pas contredire Léopold I^{er} qui a permis l'élévation des comtes de Bohême aux comtes d'Empire en 1680. Le texte signé par l'empereur co-régent vaut reconnaissance et légitimation impériale de la période 1680-1767, tout en actualisant la généalogie³⁸².

L'occasion est trop belle pour ne pas tenter de faire officialiser des prétentions oubliées depuis longtemps mais que la perspective du titre réactive. Le 9 février, le secrétaire Smola avertit le prince qui travaille à l'établissement de son diplôme, qu'« il n'y a rien à trouver dans les archives concernant un achat du droit des seigneuries d'Enns et Caldifff [au Tyrol], ou d'achats d'autres seigneuries dans l'empire³⁸³ ». Il importe surtout d'apparaître

³⁸⁰Voir annexe 24, p. 151. H. Stekl, *Österreichs Aristokratie, op. cit.*, p. 128-131. Confirmation par Ferdinand V en 1837 : R. Kučera, *Staat, Adel und Elitenwandel. op. cit.*, p. 8-15 ; Martin Scheutz, « Die Elite der Hochadeligen Elite. Sozialgeschichtliche Rahmenbedingungen der obersten Hofämter al Wiener Kaiserhof im 18. Jahrhundert » dans G. Ammerer, *et alii* (dir.), *Adel im 18. Jahrhundert. Umriss einer sozialen Gruppe in der Krise*, Innsbruck/Vienne, Studien Verlag, 2015, p. 141-145; Thomas Klein, « Die Erhebungen in den weltlichen Reichsfürstenstand 1550-1806 », *BDL*, 1986/122, p.137-192 ; Harry Schlip, « Die neuen Fürsten » dans V. Press, D. Willoweit (dir.), *Liechtenstein – Fürstliches Haus und staatliche Ordnung*, Munich, Oldenbourg, 1987, p. 251-292.

³⁸¹ Le nombre global d'anoblissements passe de 713 entre 1710 et 1740, à 1449 entre 1741 et 1780 (C. Lebeau, *Aristocrates*, p. 37). Johann Georg Megerle von Mühlfeld compte 33 *Reichsfürsten* et 129 *Reichsgräfen* élevés entre 1701 et 1820 : 12 princes et 48 comtes avant 1740, 9 et 33 sous Marie-Thérèse (1740-1780), 4 et 17 sous le règne personnel de Joseph II (1780-1790), un seul prince sous Léopold II (1790-1792), 7 princes et 31 comtes sous François I/II jusqu'en 1820 : *Österreichisches Adels-Lexikon des achtzehnten u. neunzehnten Jahrhunderts...*, Vienne, Mörschner-Jasper, 1822.

³⁸²AT-OeStA/ FHK A SUS Fam.A. CK-238 et AVA Adel RAA 66.8, « *Intimation über die Verleihung des erbländischen Fürstenstands in der Primogenitur, Titel "Hochgeboren"* », 27 janvier 1767 ; SOAL-Děčín, c. 93, inv. c. 236, Copia, fol. 10 ; SOAL-Děčín, c. 1, J. Smola, 9 février 1767, sept jours après délivrance du diplôme. J. Brňovják, *Šlechticem, op. cit.*

³⁸³ SOAL-Děčín, c. 1, Tepl., 9 février 1767 : « *Von einem besondere Diplomate worinnen Euer Durchlaucht herr Gross gross Vater sich bey dem Verkauf der herrschaften En und Caldifff das Recht vorbehalten, andere herrschaften im Reich ankaufen zu können, ist im Archiv nichts zu finden* ».

comme une famille historiquement liée au cadre impérial, d'autant plus que la différence existe toujours entre noblesse d'Empire et noblesse des pays héréditaires (avec celle de Bohême), bien que théorique. En mars encore, le secrétaire Smola écrit au prince à propos de la seigneurie de Warberg que le général Aldringen aurait pu recevoir dans le cercle de Basse-Saxe près de Magdebourg en 1629. La situation géopolitique n'est plus celle de la guerre de Trente Ans, et le pouvoir de Frédéric II sur ce cercle au cœur du Saint-Empire se lit dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg* de 1748. Plus qu'une réelle augmentation patrimoniale, c'est une stature que les Clary veulent faire reconnaître en regardant vers d'autres territoires pour s'affirmer comme une noblesse à la fois monarchique et impériale³⁸⁴.

Quelques années auparavant, l'aristocrate polonais Alexandr Josef Sułkowski (1695-1762), qui joue un rôle important dans les relations avec la Saxe, est parvenu à faire élever ses domaines de Bilsko au rang princier (1752) puis ducal (1754) en étant simultanément promu parmi les princes de Bohême. Les échelles d'Empire ont toujours leur pertinence même si le « monstre » apparaît de plus en plus désuet aux yeux des contemporains. Au-delà des considérations sociales que relève Joseph II, une telle élévation met en jeu les structures et les dynamiques du Saint-Empire, au moment où son empereur est affaibli par la perte de la Silésie. La position de sa monarchie, à la fois dans et hors de ce cadre, travaille en profondeur une haute noblesse irréductible à un seul espace de souveraineté³⁸⁵.

Tout le fonctionnement de la maison désormais princière est affecté. Conformément aux attributions de cette époque, le titre est en primogéniture, réservé au chef du lignage dominant uniquement, ce qui a pour effet de renforcer encore la structure fidéicommissaire entérinée par Marie-Thérèse. Ses enfants portent le titre de comte et de comtesses. Son fils Jean Népomucène reste comte jusqu'à la mort de son père en 1788. Ses filles Marie-Josèphe (1747-1768), Sidonie (1748-1824), Christine (1755-1821) et Thérèse (1756-1790) sont comtesses toute leur vie, puisque seule l'épouse du chef de lignage peut prétendre au titre de princesse. Une différence de position est donc introduite dans la maison princière, qui se traduit très concrètement en termes de visibilité sociale³⁸⁶.

³⁸⁴ SOAL-Děčín, c. 96 : registres économiques de Franz Wenzel v. Clary (1752-1776), J. Smola au prince, Teplitz, 13 mars 1767, non folioté.

³⁸⁵ Jiří Brňovják, « Hrabě - kníže - vévoda. Titulární vzestup Alexandra Josefa Sułkowského, držitele bílského panství » [Comte, prince, duc. Les élévations d'A. J. Sułkowski, propriétaire des domaines de Bilsko], *Slezský sborník*, 2015/113-c1, p. 23-46.

³⁸⁶ J. Brňovják, *Šlechticem*, op. cit., p. 95: c'est le cas pour les Khevenhüller (1763), Colloredo (1763), Batthyány (1763/64), Starhemberg (1735), Poniatowski (1765) puis les Paar (1769), Kaunitz (1776), Palm (1783) ; Grassalkowitz (1784)... Les Esterhazy font exception.

La maison recomposée : une nouvelle visibilité dans la monarchie

Le changement de titulature ne manque pas d'apparaître dans les colonnes du *Wiener Zeitung* pour la course de traîneau de la cour du 11 janvier 1770. Le nouveau prince conduit la princesse Auersperg dans le sixième traîneau. L'année suivante, c'est la princesse Kinsky qui l'accompagne pour une occasion similaire. La princesse de Clary est absente et ne paraît plus dans les courses successives comme celle du prince de Schwarzenberg en 1770 où se rendent les nouveaux princes de Paar³⁸⁷. Dans une lettre à sa fille, elle dit craindre le changement que ce titre apportera à son quotidien, et c'est peut être pour affecter un détachement tout aristocratique qu'elle se retire des cortèges. Elle forme alors avec les princesses Sidonie Kinsky (sa sœur), Kaunitz et Liechtenstein le cercle des cinq princesses qui reçoivent Joseph II dans l'atmosphère plus feutrée des palais³⁸⁸. Après les apparitions de rigueur, le prince lui-même se retire au début des années 1770 : il s'agit de laisser les enfants Clary-Aldringen prendre le relais dans les courses aux flambeaux. Le détail des listes des gazettes permet de voir que le nom de Clary ne disparaît pas des cortèges. Après avoir épousé le comte Hoyos en 1772, Marie Christine prend part à la course de 1775 et son nom de naissance n'est bien sûr pas oublié. En 1776, c'est au tour de l'héritier Jean Népomucène de conduire une comtesse de Paar, rappelant que la concurrence entre les grandes familles est avant tout une émulation au sein d'un groupe social dont les liens sont équivoques et renfloués à chaque génération. Pour l'homme du titre Franz Wenzel, le temps n'est plus à l'affirmation, il est à faire avancer ses enfants dans le monde. La même lettre de Marie-Josèphe née Hohenzollern-Hechingen à sa fille mentionne que ce changement statutaire sera bénéfique pour son fils³⁸⁹.

Le lignage est donc mis en avant. Entre l'hôtel et le titre, la confusion est de plus en plus difficile avec les branches secondaires de la famille dont plusieurs membres séjournent à Vienne. Les schématismes de cour permettent de retracer des parcours sensiblement différents en indiquant à la fois fonctions et adresses, permettant aux lecteurs de comparer carrières et trajectoires urbaines. Quand la branche principale fleurit dans les offices de la cour (*Hofstaat*), les branches de Dobritschan (Léopold) et du Tyrol (Karl Ignatz) sont à chercher dans le service de l'État (*Staat*). Le comte Léopold Clary, « *Böhmisch- und Oesterreichischer Vice-Kanzler* » et président de la *Büchercensurskommission*, loge Breunerstrasse 1168 en 1776. Il s'agit exactement de la même adresse que celle occupée par le futur prince en 1759³⁹⁰. L'idée

³⁸⁷ Voir annexe 21d, p. 145.

³⁸⁸ Lettre citée dans R. Gates-Coon, *The Charmed Circle. op. Cit.*, p. 61, mais la référence citée ne correspond pas aux cotes des archives. La lettre à sa fille Marie-Josèphe (ép. Ledebur en 1766) est à retrouver SOAL-Dëcïn, c. 104.

³⁸⁹ ÖNB, WZ, 13 et 17 janvier 1770, 13 février 1771, 28 jan. 1775, 24 janvier 1776.

³⁹⁰ Voir annexe 15, p. 128. ÖNB, SWSC, *Hoffschematismus*, 1776, *Staat*, p. 8; 1760, *Staat*, p. 12.

d'une recommandation après que Franz Wenzel a acquis la maison de la Herrengasse n'est pas impossible, et l'image donnée est édifiante : la branche principale est propriétaire et devient princière, l'autre reste comtale et locataire. Léopold déménage « *im gräfl Ogilvischen hause an der Löwenbastei 35* » en 1784, puis Himmelpfortgasse 990 en 1793 où se trouve l'office de l'*Oberste Justizstelle* dont il vient de prendre la tête. Stabilité princière et « précarité » comtale distinguent deux modes de vies et deux modes de résidence³⁹¹.

Pour le prince, l'éloignement pour gérer les domaines n'est qu'une absence momentanée. Son hôtel reste ouvert, sa femme y réside, ses enfants y grandissent. Pour le comte Karl Ignatz (1729-1791), le déplacement dans la monarchie prend des allures de relégation avec un mandat aux confins de la monarchie de 1769 à 1773. Comme le souligne Benjamin Landais, « occuper la première place dans le Banat n'est en effet pas une situation particulièrement courue au sein des couches dirigeantes des pays héréditaires allemands. Le comte de Clary et Aldringen s'en aperçoit rapidement après sa nomination³⁹². » D'une branche à l'autre, absence et présence, mobilité et service prennent dès lors des sens très différents, avec deux formes de parcours dans la capitale. En laissant sa place dans les traîneaux à ses enfants, le prince rappelle que tous les comtes d'une même maison ne se valent pas en termes de statut. C'est peut être pour cette raison qu'aucune trace de demande d'extension du rang de la primogéniture à l'ensemble des descendants légaux n'est apparue dans les archives, alors qu'on la trouve pour le prince Alexandr Josef Sułkowski qui obtient le titre en 1752 et l'extension en 1754³⁹³. La branche principale se détache nettement des autres, et le principe dynastique en son sein est encore plus affirmé puisque la succession est aussi un changement de rang pour l'héritier. La maison apparaît alors comme une entité morcelée, hiérarchisée et stimulante, ce qui n'empêche pas le maintien de bons rapports d'oncle à neveu d'une branche à l'autre. Elle possède des paliers sociaux qui se reflètent jusque dans l'aménagement de l'hôtel, avec un *piano nobile* occupé par le prince et la princesse, et un troisième étage réservé à la descendance. Le renouvellement générationnel prend une valeur très symbolique puisque le primo-héritier monte dans les dignités et descend d'un étage³⁹⁴.

Cette visibilité nouvelle sert le comte dans l'exercice de la charge de grand veneur, qui n'est pas sans lui faire quelques ennemis. Elle offre une vraie proximité avec les souverains, mais impose d'interférer dans les administrations seigneuriales en Basse-Autriche, ce qui est très mal considéré par les pairs comme le *feldmarschall* Lacy, ami de sa femme, membre du

³⁹¹ Voir annexe 22, p. 147. ÖNB, SWSC, *Hoffschematismus*, 1784, *Staat*, p. 32 ; 1793, *Staat*, p. 32 ;

³⁹² B. Landais, *Nations*, *op. cit.*, p. 348, que nous remercions pour ses réponses autour de ce cas.

³⁹³ J. Brňovják, « Hrabě... », *op. cit.*.

³⁹⁴ Décrit dans le journal du petit-fils de Franz Wenzel, le prince Charles-Joseph, en 1826 : SOAL-Děčín, c. 182.

cercle des princesses autour de Joseph II qui entre en conflit avec Franz Wenzel autour des domaines de Dornbach près de Vienne en 1765³⁹⁵. Aussi le titre accordé par Joseph II le 2 février 1767 apporte-t-il le supplément d'autorité nécessaire à un service qui demande une certaine assurance. Le système des faveurs est décisif, et cette fonction à mi-chemin entre la seigneurie et la cour oriente clairement le comportement du personnage, se montrant très inquiet des attitudes des souverains envers sa personne, craignant d'être perdu à leurs yeux. En se référant aux lettres échangées entre les princesses qui font cercle autour de Joseph II dans les années 1770 (dont la princesse de Clary), Rebecca Gates-Coon dresse le portrait d'un homme irascible et acariâtre, « excentrique » et peu sociable. Elle lie cette attitude à « la nature de plus en plus marginale de son travail [de grand veneur]³⁹⁶. Cette image contraste avec les démonstrations d'affection de sa correspondance conjugale ou sa participation antérieure aux événements de la sociabilité aristocratique que l'auteur n'évoque pas. La vénerie n'est pas une fonction de pouvoir dans l'appareil d'État, mais les grandes chasses ne perdent rien de leur prestige et de leur fonction de représentation de la cour des Habsbourg à Laxenburg en 1770 à celle de Napoléon à Compiègne en 1810³⁹⁷. Le comportement du prince est indubitablement affecté par la maladie qui l'affaiblit dans les dernières années de sa vie, mais il n'en demeure par moins un des représentants d'une société aristocratique dont l'urbanité se construit entre ville et campagne, ou plus exactement entre capitales et seigneuries. Le prince doit concilier sa position de seigneur et celle de courtisan, et la charge de grand maître des chasses facilite des interpénétrations entre les deux. Les remarques des princesses habituées à l'amabilité du comte de Lacy, proviennent peut être du décalage entre les activités du prince et les attendus sociaux qui accompagnent un tel rang.

Avec la famille, ce sont les domaines de Bohême du Nord qui deviennent princiers, à côté de ceux des Lobkowitz. Il en ressort un surcroît de prestige pour les sujets comme pour le seigneur qui peut siéger à Prague sur le banc des princes, de moins en moins fréquenté par cette aristocratie à mesure que le pouvoir de décision se trouve concentré à Vienne à partir des années 1749³⁹⁸. Le changement est perceptible dans la façon dont les agents et les sujets

³⁹⁵ R. Gates-Coon, *The Charmed Circle*. *op. cit.*, p. 29, sans renvoi à une source. Les fonds viennois conservent une patente du 20 octobre 1766 autorisant la circulation du grand veneur et de son personnel : AT-OeStA/FHKA SUS Patente 161.10, « *Wegmautbefreiung des Oberst-, Hof- und Landjägermeisters Graf von Clary und seinem Personal.* »

³⁹⁶ R. Gates-Coon, *The Charmed*, *op. cit.*, p. 29

³⁹⁷ Et même au-delà : celles de François-Joseph I^{er} (1830-1916) sont bien connues. Fritz Skowronnek, *Die Jagd*, Leipzig, V&K, 1901 ; Karl Vocelka, *Die Familien Habsburg und Habsburg-Lothringen: Politik, Kultur, Mentalität*, Vienne, Böhlau, 2010, p. 154.

³⁹⁸ Avec le recès décennal des impôts qui dépouille la Diète de sa principale prérogative : R. Krueger, *Czech*, *op. cit.*, p. 70. Ivo Cerman, *Šlechtická kultura v 18. století* [La culture nobiliaire au XVIII^e siècle.], Prague, Lidové noviny, 2011, p. 521. Une situation similaire en Moravie : Rudolf Dvorak, *Jednání sněmu moravských v letech 1792-1835* [les assemblées de Moravie], Brno, Nákl. Matice moravské, 1904-06, qui contraste avec la

s'adressent à l'autorité seigneuriale devenue « *Hochfürstliches Obrigkeit*³⁹⁹ ». La présence plus limitée de la famille à Teplitz prend alors tout son sens pour les communautés locales. Cette nomination intervient au moment où la question des redevances agraires et de la corvée positionne les grands propriétaires comme des intermédiaires décisifs entre les sujets et le pouvoir souverain. Les débats sont vifs à la cour de Vienne, où bien des seigneurs se montrent réticents à transformer les rapports socio-économiques qui encadrent la vie locale, tandis qu'ils sont les seuls à même d'introduire ces mesures sans heurts dans les seigneuries. Les agitations paysannes qui se multiplient entre 1767 et 1785 forcent tous les acteurs à chercher des compromis et ce regain de prestige attaché à l'autorité locale n'est pas de trop pour tenter de mettre en œuvre la réforme la plus spectaculaire de la monarchie éclairée⁴⁰⁰.

Les sujets servent un prince sur un territoire dont le cœur est le « *Landfürstliches Clarischen Majorat* » : les liens d'appartenance à la seigneurie prennent une valeur nouvelle, alors que ce cadre territorial demeure une échelle essentielle dans l'armature sociale de l'Europe centrale jusqu'en 1848. Il n'est pas question d'autonomie politique, mais d'un éclat particulier qui ne concerne pas seulement les rapports avec la présence croissante des agents du *Gubernium* et du cercle de Leitmeritz : le contraste s'accroît avec Carlsbad, l'autre ville d'eau de Bohême du Nord. Teplitz n'obtient pas les privilèges royaux accordés à cette dernière. Les voyageurs qui se rendent à Teplitz trouvent un modèle de domination aristocratique conforme aux structures du système monarchique. Le patrimoine matériel et immatériel n'est plus seulement sécurisé, il est mis en valeur par cette redéfinition statutaire.

Le bénéfice du titre ne se traduit pas tout à fait en termes d'ascension politique. Sans quitter le service des souverains, le grand maître de la chasse et son fils Jean Népomucène ne s'engagent pas dans celui de l'État avant les années 1800. Le titre acquis à Vienne est à la fois un aboutissement et le signal d'un mode de vie recomposé entre Teplitz, Prague et Vienne qui caractérise les Clary-Aldringen comme des grands nobles d'Europe centrale présents dans les cercles aristocratiques de la monarchie des Habsbourg. Il s'agit d'une nouvelle pierre à l'édifice familial dont la trame est solidement en place au début des années 1770. Cette reconnaissance survient juste à temps dans le monde de la fin du XVIII^e siècle, peu avant que les guerres de la Révolution et de l'Empire napoléonien ne bouleversent l'Europe des princes.

période précédente : Pour une mise en contexte : Petr Mat'á, « Český zemský sněm v pobělohorské době (1620-1740). Relikt stavovského státu nebo nástroj absolutistické vlády? [La Diète de Bohême après la bataille de la Montagne Blanche, relique du pouvoir des États ou instrument d'un gouvernement absolu ?] », dans M. J. Ptak (dir.), *Sejm czeski od czasów najdawniejszych do 1913 roku* [Les Diètes tchèques des premiers temps à 1913], Opole, Uniwersytet Opolski, 2000 p. 49-67.

³⁹⁹ Par exemple SOAL-Děčín, c. 96-101, affaires seigneuriales de Franz Wenzel (1706-1788), 1752-1787.

⁴⁰⁰ R. Krueger, *Czech, op. cit.*, p. 85 ; M.-E. Ducreux dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire de l'Europe du Centre-Est, op. cit.*, p. 382 sq..

Le relevé des *Wiener Zeitung* laisse à voir une interruption des courses de traîneaux après 1792 : les traîneaux de guerre (« *Krieg-Schlitten* ») remplacent ceux de la cour, qui ne semblent véritablement renouer avec ce divertissement de prestige qu'au Congrès de Vienne en 1815⁴⁰¹. Au moment du tournant révolutionnaire, la famille peut apparaître forte des attributs qu'elle a mis deux siècles à établir, en s'appuyant sur la construction progressive du pouvoir des Habsbourg en Europe centrale.

* * *

Au lendemain de la guerre de Succession d'Autriche, les Clary et Aldringen sécurisent leur assise en Bohême avec un fidéicomis et défendent une position sociale à Vienne, affirmée dans l'achat d'une ancienne demeure de l'aristocratie. Ces gardiens de la frontière du nord s'intègrent au sein du groupe restreint des *Wiener Hofadels*, une aristocratie de la richesse et du prestige animée de pratiques communes. La centralité politique de Vienne permet la rencontre des histoires particulières construites dans la monarchie danubienne. Génération après génération, la famille se dote de marqueurs qui permettent à la fois sa reconnaissance et sa caractérisation : la charge de grand veneur obtenue en Bohême puis à Vienne au XVIII^e siècle, ou encore la rente de situation des bains de Teplitz qui attirent les cours de Saxe et de Pologne depuis le XVII^e siècle. En conjuguant la cour et les eaux, cette maison noble réussit à convertir une identité militaire en statut curial, grâce à la pérennisation de son assise politico-foncière en Bohême du Nord. Le titre princier de 1767 intervient donc comme la confirmation d'un lignage parvenu à dépasser ses conflits internes pour affirmer le caractère héréditaire de l'association entre la terre et le nom indispensable à la longévité des maisons nobles en Europe.

L'idée de la constitution d'un capital social, politique et symbolique est maintenant solidement implantée dans l'historiographie⁴⁰². Les recherches récentes viennent l'affiner en montrant que cette accumulation de preuves de noblesse reste fragile : elle n'est pas transmise comme un trésor acquis mais grâce à un mode de fonctionnement et à un engagement familial et social des membres de la maison⁴⁰³. Il apparaît donc indispensable d'étudier le rapport aux héritages que peuvent exprimer ceux qui en sont les dépositaires à la fin du XVIII^e siècle. Comme les autres familles élevées après les réformes des titulatures dans la monarchie

⁴⁰¹ Les courses se poursuivent, mais ne semblent pas avoir la publicité des années précédentes. Le comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen (1777-1831) en mentionne une dans ses journaux de 1803, SOAL-Děčín, c. 158, 12 janvier.

⁴⁰² Ainsi que le montre la mise au point de J. Brňovják, *Šlechticem*, *op. cit.*, p. 7-26.

⁴⁰³ Voir les travaux de José María Imízcoz Beunza en Espagne, en particulier « Communauté, réseau social, élites », dans J. L. Castellano, J.-P. Dedieu, *Réseaux*, *op. cit.*, p. 31-66.

thérésienne, les Clary-Aldringen permettent d'observer une dynamique successorale dont la mise en place vient d'être retracée. Seul le chef de famille porte le titre de prince d'Empire et de Bohême, ses enfants sont comtes jusqu'à ce que l'aîné assume la succession à la tête de la maison, des domaines et des seigneuries. Après avoir écrit « Papa a été fait prince⁴⁰⁴ » dans son journal de 1767, le comte Jean de Clary (1753-1826) est le premier à s'inscrire dans le nouvel ordre du lignage fondé par ses prédécesseurs. Il grandit au milieu des réjouissances de la cour, se marie avec une princesse issue d'une maison illustre des Pays-Bas autrichiens et succède à son père le prince Franz Wenzel en 1788. C'est une autre forme de passage du comte au prince qui s'opère alors, mettant en jeu la longévité de la famille pour une nouvelle génération.

⁴⁰⁴ Voir annexe 20, p. 139. Journal transcrit dans celui de son fils Charles-Joseph (1777-1831), SOAL-Děčín, c. 182, février 1826, p. 24-27.

Chapitre II

La chaîne et les anneaux. Héritages et mariages dans la maison princière au tournant du XIX^e siècle

Savés vous bien que des gens de votre qualité appartiennent tout entier à l'Histoire et qu'illustrés au non par leurs actions, ils se trouvent au milieu d'une chaîne dont aucun chaînon ne doit avoir l'air étranger. [...] On doit quelque chose au nom qu'on porte, au titre dont on est [revêtu].

[Fédor Golovkine (1786-1823) à Charles-Joseph de Clary-Aldringen (1777-1831), Moscou, 8/20 Juillet 1807]¹.

Au début du XIX^e siècle, le comte russe Fédor Golovkine souligne le lien entre la qualité de grand noble et le devoir envers une histoire liée à celle de la maison princière. Il rappelle ainsi les fondamentaux de l'appartenance à la haute noblesse de la monarchie des Habsbourg. La maison noble correspond au cadre historique dans lequel se déroule le cycle de l'existence nobiliaire : l'individu est pris entre « la terre et le nom² », une chaîne forgée à partir des héritages spécifiques de sa famille. Chacun peut les enrichir en s'illustrant, et tous sont incités à les respecter et à s'y soumettre pour trouver leur place dans cette société patrimoniale³.

Chaque testament à exécuter, chaque contrat de mariage à établir crée un nouveau chaînon qui assure la perpétuation de la maison Clary-Aldringen. Le comte de Golovkine a bien conscience de ce principe qui régit les sociétés nobiliaires : il est de son devoir de prévenir Charles-Joseph au moment où ce dernier, cédant à l'engouement pour le roman des années 1800, lui fait part de son désir de prénommer son fils Alfred. Fédor Golovkine craint le hiatus dans la continuité onomastique de la maison. Charles-Joseph porte le prénom de son grand-père, le prince de Ligne (1735-1814), tandis que celui de son père Jean Népomucène (1753-1826) évoque l'ancêtre fondateur le maréchal Aldringen et le saint de Bohême : la tradition des prénoms illustre la parenté définie par les alliances aristocratiques et renvoie à l'ancrage territorial que les « passeurs de patrimoines⁴ » préservent grâce à l'institution du fidéicommiss par Marie-Thérèse en 1749.

Ce chapitre étudie la manière dont se déroule la dynamique de succession après l'obtention du rang de princes d'Empire et de Bohême en 1767. Le chef de famille porte seul

¹ SOAL-Děčín, c. 189.

² Roger Baury, « La terre et le nom : la noblesse française face au devoir de durée », dans A.-M. Cocula, M. Combet (éd.), *Château et stratégies familiales*, Bordeaux, Ausonius, 2007, p. 167-194.

³ José Maria Imizcoz Beunza, « Communauté, réseau social, élites. L'armature sociale de l'Ancien Régime », dans J. L. Castellano, J.-P. Dedieu, *Réseaux, familles et pouvoirs dans le monde ibérique à la fin de l'Ancien Régime*, Paris, CNRS Éditions, p. 41. La famille patrimoniale est définie par le sociologue Georges Menahem comme une communauté organisée de manière à assurer la transmission d'un patrimoine : « Les mutations de la famille et les modes de reproduction de la force du travail », *L'homme et la société*, 1979/51-1, p. 63-101.

⁴ R. Baury, « La terre et le nom..., *op. cit.*, p. 167.

ce titre, ses enfants sont comtes jusqu'à ce que l'aîné change d'état en prenant la suite de son père dans l'hôtel urbain à Vienne et le château familial à Teplitz. Il doit alors faire débiter un nouveau cycle familial en assumant une administration domaniale et seigneuriale dont dépendent les pensions matrimoniales ou la maisonnée d'une trentaine de domestiques entre 1780 et 1830. Cette logique patrilinéaire commune aux maisons distinguées après la réforme thérésienne des titulatures en Bohême et en Autriche (1749-1752) offre un observatoire remarquable des enjeux de reproduction familiale et sociale dans la monarchie des Habsbourg au tournant du XIX^e siècle⁵.

Cette étude se situe dans le sillage d'une historiographie tchèque attentive aux « rites de passages et cycles de vie dans la famille noble » explicitée par Pavel Král⁶. En abordant les conséquences de la période révolutionnaire et de l'émigration sous l'angle des alliances aristocratiques en Bohême, les thèses de Bertrand Goujon ou Radmila Slabáková ont souligné l'importance de l'analyse des pratiques matrimoniales de la haute noblesse en Europe centrale à la fin de l'époque moderne⁷. L'objectif est d'explorer le fonctionnement spécifique de la maison princière des Clary-Aldringen à partir des testaments et des contrats de mariages retrouvés dans les archives de Děčín. Les écrits personnels permettent de lire entre les lignes de ces documents fondateurs, pour approcher la tension entre économie et affection au cœur de la construction des liens de famille en Europe centrale au tournant du XIX^e siècle⁸.

Pour répondre à la problématique de la perpétuation du lignage, le prince de Clary-Aldringen s'inscrit dans un principe de succession qui définit la position de chacun dans la maison noble. Chaque génération se montre très attentive à la conclusion des alliances qui mettent en jeu l'intégration dans la société aristocratique de la monarchie des Habsbourg et l'avenir du lignage. Les mariages sont scellés par des contrats et célébrés par des noces qui traduisent la position sociale de cette aristocratie seigneuriale dans la monarchie des Habsbourg. C'est à partir de ces lignes directrices que les jeunes mariés cherchent à définir un « bonheur domestique » au début du XIX^e siècle.

⁵ Sur ces réformes et leurs conséquences : Jiří Brňovják, *Šlechticem z moci úřední. Udílení šlechtických titulů v českých zemích 1705- 1780* [Du pouvoir de faire les nobles. L'attribution des titres de noblesse dans les pays tchèques (1705-1780)], Ostrava, OU, 2015, p. 95 sur les princes en primogéniture après 1760.

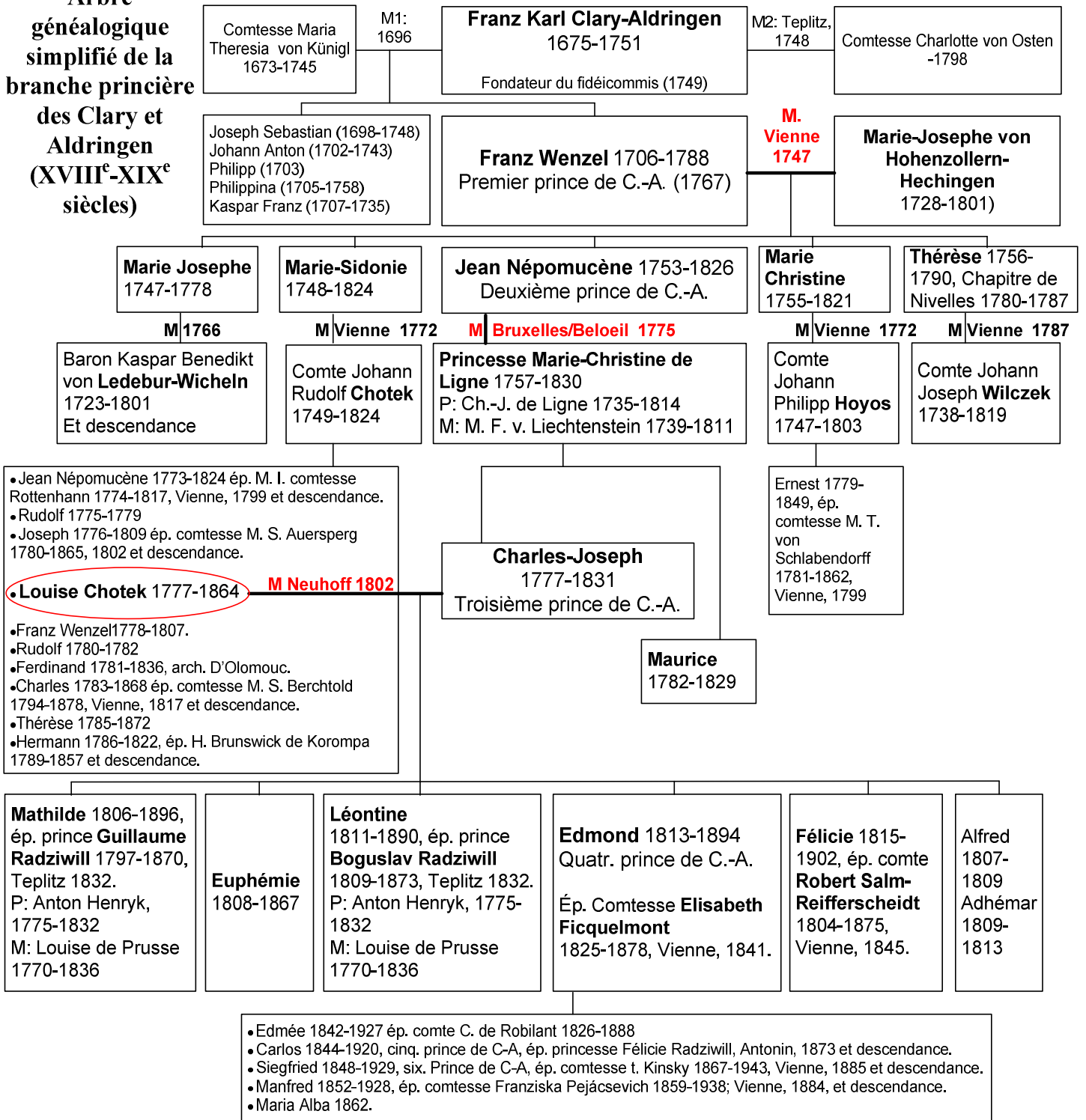
⁶ P. Král, « Rites de passage et cycles de vie de la famille noble », *HES*, 2007/3, p. 111-126.

⁷ B. Goujon, *Entre cosmopolitisme, insertions nationales et ancrages locaux, l'aristocratie au XIX^e siècle : la Maison d'Arenberg (1820-1919)*, thèse soutenue à l'Université Lumière de Lyon en 2006 (dir. C.-I. Brelot), publié sous le titre *Les Arenberg*, Paris, PUF, 2017 ; R. Švaříčková-Slabáková, *Rodinné strategie šlechty. Mensdorffové-Pouilly v 19. Století* [Les stratégies familiales de la noblesse. Les Mensdorff-Pouilly au XIX^e siècle], Prague, Argo, 2007.

⁸ Une thématique développée dans Anna Bellavitis, *et alii* (dir.), *Construire les liens de famille dans l'Europe moderne*, Mont-Saint-Aignan, PURH, 2013.

* * * * *

**Arbre
généalogique
simplifié de la
branche princière
des Clary et
Aldringen
(XVIII^e-XIX^e
siècles)**



I. Du comte au prince : le principe de succession dans la maison princière entre 1787 et 1831

A. Une refondation de l'ordre familial lors des transitions princières

Héritiers et héritières dans la maison Clary lors de la première transition en 1787-1788

Jean de Clary-Aldringen (1753-1826) est le premier à véritablement vivre la transition du comte au prince au sein de sa maison élevée en 1767, lorsque survient la mort de son père Franz Wenzel en 1788⁹. Afin de préparer la transmission du patrimoine, ce dernier établit en 1787 un bilan financier des biens allodiaux de sa maison sur lesquels sont fixés les héritages de son fils et de ses quatre filles¹⁰. Cette estimation revient sur le fonctionnement du principe de succession dans cette famille noble.

Depuis 1749, le prince de Clary-Aldringen est responsable d'un patrimoine juridiquement double : le fidéicomis de Teplitz-Graupen et les terres allodiales qui comprennent principalement les seigneuries de Bensen et Binsdorf en Bohême du Nord. Depuis l'institution en primogéniture de 1749, la transmission du cœur patrimonial de Teplitz se fait toujours au bénéfice du premier né (« *erst gebahren* ») qui devient dépositaire du fidéicomis. Ce patrimoine inaliénable est donc exclu du bilan de Franz Wenzel en 1787. Deux lignes suffisent pour l'évoquer dans les testaments depuis 1750, comme l'illustre ensuite celui du prince Jean de Clary en 1826 copié par son fils le prince Charles-Joseph en 1831¹¹. Comme dans le cas des Colloredo étudié par Thibault Klinger, ce sont les terres allodiales qui permettent de verser un héritage aux autres enfants issus de la branche princière¹². Elles sont donc indispensables pour assurer la cohésion familiale au sein d'une structure porteuse de nombreux conflits familiaux, comme l'indique les études récentes¹³.

La richesse des grandes familles ne se conçoit que dans cet ordre patrimonial qui permet de préserver le patrimoine, tout en assurant un héritage à chacun selon la position qui est la sienne dans la maison princière à la fin du XVIII^e siècle. Le bilan de 1787 estime à 190 000 florins la valeur mobilière en actifs du patrimoine allodial, soit environ la moitié de

⁹ Voir leurs portraits en annexe, p. 110-111.

¹⁰ SOAL-Děčín, c. 93, « *Kurzer überschlag meines [...] allodial-Real- und Mobiliar Vermögens in Böhmen und Österreich* » (KU), 1787. Les biens allodiaux sont libres de tout lien fidéicommissaire, et peuvent sortir du patrimoine.

¹¹ SOAL-Děčín, c. 80, 30 mars 1750, c. 116, testament de son petit-fils Jean, mai 1825, avec copies de Charles-Joseph de Clary, 3^e prince de 1826 à 1831.

¹² Thibault Klinger, « Évaluer les seigneuries de la noblesse austro-bohême à l'époque moderne : l'exemple des domaines de la famille Colloredo », dans O. Chaline (dir.), *Familles nobles, châteaux et seigneuries en Bohême, XVI^e-XIX^e siècles, Histoire, Économie & Société*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 59-86.

¹³ J.-F. Chauvard, A. Bellavitis, P. Lanaro, « De l'usage du fidéicomis à l'âge moderne. État des lieux », *Mélanges de l'École française de Rome, MEFRIM*, 2012/124-2, p. 321-337.

celle du fidéicommiss¹⁴. Hannes Stekl retrouve des estimations similaires dans la secondogéniture Schwarzenberg, par exemple avec les terres de Zaluschan, Zbenitz et Bukowan en Bohême, respectivement estimées à 93 000, 86 500 et 132 000 florins quand le fidéicommiss de Worlik est estimé à 1 087 500 florins¹⁵. L'estimation allodiale de Franz Wenzel Clary est ensuite divisée en deux parties de 95 000 florins. La première est conservée en réserve d'hypothèque ou de paiement de rentes, l'autre est subdivisée en cinq parts de 19 000 florins, pour les cinq enfants du prince Franz Wenzel¹⁶. Sa descendance n'est pas la mieux dotée de la monarchie des Habsbourg, mais elle hérite d'un capital suffisant pour garantir une existence noble aux comtes et comtesses de la maison Clary-Aldringen.

Le fait que Jean de Clary-Aldringen soit le futur dépositaire du fidéicommiss ne change rien au partage équitable des allodiaux avec ses quatre sœurs. Cette équité définit les droits sur la succession hors préciput, selon des pratiques normées que l'on retrouve dans d'autres familles comme les Arenberg au début du XIX^e siècle¹⁷. Les chefs de famille tentent ainsi d'éviter les contestations toujours possibles sur les biens allodiaux. Ce partage ne vise pas à compenser l'inégalité du fidéicommiss, mais à pourvoir aux besoins spécifiques de chacun des enfants. Le capital individuel de 19 000 florins n'est pas placé, il ne fournit pas de rente. Les héritiers touchent progressivement leur part jusqu'à ce que le seuil soit atteint, et dès lors n'ont plus rien à prétendre sur les allodiaux. Cette procédure conserve intact le patrimoine allodial transmis à l'héritier et permet au prince d'étaler les versements tirés des revenus des terres de Bohême. Le bilan précise que Jean de Clary ne touche pas nécessairement ces 19 000 florins qui lui reviennent de droit car en tant que successeur, il hérite des terres allodiales qui fournissent une large part des revenus de la maison princière. Il est mentionné en dernier dans la description de la manière dont ces parts ont été distribuées : c'est donc le sort des comtesses qui est au cœur de ce partage.

Lorsque Franz Wenzel établit son bilan en 1787, les 19 000 florins sont déjà presque intégralement versés au moment de l'établissement de ses filles. Cet héritage est au fondement de la position des comtesses de Clary-Aldringen dans la société des élites de la

¹⁴ La valeur du fidéicommiss est tirée du bilan des actifs retrouvé dans les documents de succession du prince Jean en 1826, SOAL-Děčín, c. 116, « *Commission Protocoll* », 4 avril 1826 n° E8717, « *Uebersicht des gesammten Activ und Passiv Stand* ».

¹⁵ H. Stekl, *Österreichs Aristokratie im Vörmärz. Herrschaftsstil und Lebensformen der Fürstenhäuser Liechtenstein und Schwarzenberg*, Vienne, VGP, 1973, p. 217. Valeurs tirées des actifs de 1820. Il faut donc compter avec un passif allodial de 220 200 florins.

¹⁶ Les traités de changes de l'époque s'accordent sur la base de 1 florin gulden = 52 sols soit 2,60 livres tournoi. 19 000 florins représenteraient alors 49 400 livres. La situation des comtesses est éloignée du cas de la princesse de Conti qui hérite de 346 118 livres de sa mère en 1761. Aurélie Chatenet-Calyste, *Une consommation aristocratique fin de siècle. Marie-Fortunée d'Este, princesse de Conti (1731-1803)*, Limoges, Pulim, 2013, p. 69.

¹⁷ B. Goujon, *Entre cosmopolitisme, op. cit.*, p. 131 (*Les Arenberg, op. cit.*, p. 77-102).

monarchie des Habsbourg à la fin du XVIII^e siècle. La définition des sommes allodiales est révisée à chaque nouvelle naissance, car le versement effectif n'a lieu qu'au moment où la comtesse se marie. Lorsque l'aînée Josepha Maria (1747-1778) épouse le baron Ledebur en 1766, sa mère la princesse de Hohenzollern-Hechingen a trente-huit ans, et il est probable qu'elle n'ait pas d'autres enfants. Les 19 000 florins sont indispensables pour préparer cette union, comme celles de Marie-Sidonie (1748-1824) et Marie-Christine (1755-1821) avec les comtes Chotek et Hoyos la même année 1772. Ils permettent aussi de pourvoir aux frais d'entrée de la cadette Thérèse (1756-1790) au chapitre de Nivelles en 1780, dont elle sort en 1787 pour épouser le comte Wilczek¹⁸. À chaque fois, la somme est répartie sur une base similaire : 9000 florins sont constitués réserve matrimoniale (« *Heirats-austattung* »), effectivement versés au moment du mariage au titre de dot ou de cadeau de noce (« *Morgengabe* »). Le reste de la somme est constituée en versements annuels de 500 florins à partir du mariage ou de l'entrée au chapitre. Non seulement la maison porte ses comtesses dans le monde ou au chapitre, mais elle maintient aussi un lien monétaire avec elles, une attache fondée sur le patrimoine de Bohême du Nord.

Ce cordon financier facilite la transition d'une maison à l'autre, ce que les correspondances relaient sur le mode affectif. Avec cette ressource temporaire, les comtesses ne dépendent pas totalement de leur époux et des maisons qui les accueillent. La fin des dotations « héritées » achève de les établir en femmes dont les conditions matérielles d'existence reposent principalement sur les contrats de mariages.

Les situations individuelles peuvent varier. Josepha Maria Clary-Ledebur bénéficie de la réserve matrimoniale et touche 6000 florins entre 1766 et sa mort en 1778. Les 4000 florins restant à sa mort ne retournent pas dans les caisses de la maison : ils sont versés par le prince pour l'éducation des deux filles qu'elle laisse et le paiement du loyer qui leur permet de résider avec leur père dans une partie de l'hôtel Clary de Prague (*Prager Hausszins*). L'aînée a reçu l'autorisation de s'établir à Prague en plus de son héritage légitime¹⁹. Les Clary-Aldringen maintiennent une présence dans la capitale du royaume de Bohême alors que la famille poursuit son insertion dans la société de cour à Vienne en acquérant l'hôtel de la Herrengasse en 1760 et en obtenant le rang princier en 1767.

À la mort de Franz Wenzel en 1788, les comtesses de Hoyos et Chotek ont encore 3000 florins de « part légitime » à percevoir. En sortant du chapitre de Nivelles, Thérèse avait

¹⁸ SOAL-Děčín, c. 93, KU, 1787, fol. 9-12.

¹⁹ Son contrat de mariage n'y fait pas allusion (SOAL-Děčín, c. 103). Cet accord rappelle l'importance du logement des héritiers, en particulier des filles célibataires et des veuves dans les testaments depuis le XVII^e siècle. P. ex. SOAL-Děčín, c. 1/c. 61, testament du comte Johann Georg Marc, lit. A., fol. 8-9, 1700.

bénéficié de 3000 florins que son père avait fixés sur ses droits dans l'expectative d'un mariage tardif, et doit encore toucher 7000 florins. Ces charges reviennent à Jean de Clary-Aldringen, qui doit à la fois assumer la fin du cycle successoral de son père, tout en faisant débiter le sien. Le bilan allodial de 1787 est un document de référence que Franz Wenzel transmet à son fils Jean de Clary : en 1789, celui-ci réalise ses propres estimations à partir de ce document²⁰. Tout en respectant le fil des héritages de ses ancêtres, il regarde vers l'avenir pour ses propres enfants, les comtes Charles-Joseph et Maurice nés en 1777 et en 1782.

Les sommes sont revues à la baisse, pour les adapter aux prix courants à Vienne. Le passage de témoin est très visible dans les documents : au moment de définir la situation du nouveau « *fideikommis-anwarter*²¹ », il biffe son propre nom et le remplace par celui de son jeune premier né. Ce trait de plume illustre la transition à l'œuvre. L'actif allodial, réévalué à 175 838 florins est de nouveau divisé en une part de réserve et l'autre attribuée à ses deux fils, qui se voient donc mieux dotés que la génération précédente. Le prince Jean appartient à la génération éduquée aux sciences camérales dans la monarchie des Habsbourg et choisit un traitement différent de l'héritage : il fixe une rente à 4% sur la part estimée des allodiaux, soit un intérêt annuel de 1758 florins (4500 livres environ). À la différence des comtesses dont les attaches patrimoniales sont théoriquement coupées au seuil des 19 000 florins, ce système rentier établit un lien à vie entre le cadet Maurice et sa maison. Le principe de ce type de rente viagère est commun à la majorité des maisons aristocratiques au tournant du XIX^e siècle, à l'instar des Schwarzenberg entre 1815 et 1848²². Si cette maison est justement pionnière dans les opérations de finances, la terre demeure la première richesse de la noblesse qui adopte un système de rentes patrimoniales caractéristique du XIX^e siècle.

Prince depuis un an, Jean de Clary prépare déjà le cycle familial suivant. Dès 1789, il est prévu que le comte Charles-Joseph ait une responsabilité envers son frère et prenne le relais en cas de décès de son père²³. Le frère devient alors responsable des rentes indexées sur le patrimoine. Or cette situation est exactement celle que Jean de Clary-Aldringen est en train de vivre. Le passage du comte au prince en 1788 se traduit par une reconfiguration des liens de famille. Au cours de la première transition dans la maison princière, la reconnaissance du nouveau chef de famille qui n'est plus le père mais le frère est un enjeu important. Derrière le principe successoral commun à l'ensemble des maisons fidéicommissaires, chaque transition reste un moment délicat mettant en jeu la cohésion familiale pour une génération. L'attitude

²⁰ SOAL-Děčín, c. 116, KU, 1789.

²¹ Littéralement « expectant du fidéicommiss ».

²² H. Stekl, *Österreichs, op. cit.*, p. 37.

²³ SOAL-Děčín, c. 116, KU, 1789, fol. 2-3.

des sœurs de Jean de Clary-Aldringen en 1788 montre que l'application des règles fixées par les ancêtres ne va pas sans une négociation permettant d'assurer la continuité de la maison princière.

Maintenir la cohésion familiale : un enjeu de la succession

L'arsenal juridique des grandes familles ne suffit pas à canaliser les aspirations individuelles au cours de la transition princière de 1788. En 1787, les sœurs de Jean de Clary voient arriver le terme des 19 000 florins qui leur reviennent légitimement. Marie Sidonie Chotek et Christine Hoyos tentent alors de peser auprès de leur père malade qui met en ordre ses affaires. Leur but est d'obtenir une clause testamentaire qui convertirait leur pension provisoire de 500 florins en une « rente viagère » tirée d'un « capital à fond perdu » attesté par le prince Franz Wenzel. Ces deux expressions sont les seuls termes français de lettres rédigées en allemand en mars 1787²⁴. Dans la monarchie des Habsbourg, ce choix donne un caractère officiel à la démarche qui vise à modifier le testament et contraste avec l'écriture en français que l'on retrouve dans la correspondance familiale ou le journal de Marie-Sidonie²⁵. Les enjeux des lettres ressortent grâce à l'usage du français. Cet usage conjugué de la langue administrative de la monarchie avec l'idiome des grandes familles pourrait traduire la mise en rapport de l'ordre familial institué avec l'affection princière sur lesquelles les sœurs comptent pour le modifier. Quelle que soit la langue employée, les comtesses tentent de tirer parti de la transition en faisant vibrer la corde de l'amour paternel (« *Väterlichen liebe* »).

Il ne s'agit pas des inévitables querelles d'héritiers qui n'épargnent pas les maisons à majorat. Il n'y a pas de contestation de la succession comme chez les cadets et les filles de la maison Arenberg au début du XIX^e siècle, dont les protestations, « pétries d'individualisme témoignent indéniablement d'une crise post-révolutionnaire du principe du droit d'aînesse dans les mentalités aristocratiques » selon Bertrand Goujon²⁶. Cette idée de crise est toutefois nuancée par le maintien d'un attachement au majorat, alors l'attitude la plus fréquente dans une partie de la noblesse française. Le testament de la duchesse de Rohan-Chabot en 1818 en est une illustration²⁷. L'individualisme est une réalité qui éclaire la face plus sombre de l'attachement aux maisons nobles et constitue la hantise des pères de familles patrimoniales à

²⁴ SOAL- Děčín, c. 93, succession du prince Franz Wenzel. L'ainée Josèphe Ledebur est décédée depuis 1778 et la comtesse Thérèse ne participe pas à cet échange.

²⁵ SOAL- Děčín, c.104-106, 110-114.

²⁶ B. Goujon, *Entre cosmopolitisme, op. cit.*, p. 130.

²⁷ Cité par Adeline Daumard, « Noblesses parisiennes et civilisation bourgeoise au XIX^e siècle », dans C.-I. Brelot (éd.), *Noblesses et villes (1780-1850)*, Tours, Maisons des sciences de la ville, 1995, p. 109-121, ici p. 115. En France, les majorats sont progressivement supprimés entre 1835 et 1848.

l'époque moderne. Le prince Franz Wenzel l'exprime dans sa réponse au tiers familial pris à témoin dans cette affaire :

je ne souhaite rien plus ardemment que d'établir de mon vivant une description précise des biens allodiaux que je possède, afin que je puisse passer le reste de ma vie en paix et je dois donc être convaincu qu'une fois que mes yeux seront fermés à jamais, mon épouse vivra correctement et qu'une véritable concorde régnera au sein de l'ensemble de ma descendance²⁸.

Les comtesses se mobilisent au moment où le successeur de Franz Wenzel ne dispose encore que d'une autorité par procuration²⁹. Une pression est exercée sur le vieux prince qui rédige les documents censés aider son fils à assumer sa nouvelle position et déterminer ses engagements futurs. C'est bien Jean de Clary qui serait tenu de verser cette rente si son principe était accepté. Les comtesses ne reculent pas devant le chantage affectif : elles insistent sur le fait que le calme (*Ruhe*) et la satisfaction générale (*Zufriedenheit*) dépendent de l'accès à leur requête³⁰. En menaçant de porter le trouble au sein de leur maison d'origine, les comtesses tentent d'imposer leurs propres aspirations sur l'exigence de paix sociale indispensable à la stabilité des maisons³¹. Les phases de transitions ouvrent des opportunités qui placent les individus devant la tentation d'améliorer leur sort individuel, mettant ainsi la maison noble à l'épreuve de la solidarité familiale.

La mécanique des héritages conduit les femmes hors de la maison en leur permettant de réaliser des alliances de rang. Ces dernières se rappellent au lignage au prix de négociations pour transformer les conditions de vie liées à la naissance dans les grandes familles. Un tel comportement illustre aussi la capacité des élites féminines à peser dans un ordre successoral qui favorise la descendance masculine³². Le sujet n'est cependant pas tant les rapports de genre que l'utilisation de la conflictualité par des « individus qui sont dans une double temporalité, la leur et celle de la « maison³³ » ». Les acteurs les moins favorisés, les cadets et leurs sœurs, peuvent tenter d'en faire bouger les lignes, au risque de la fragiliser³⁴.

²⁸ SOAL-Děčín, c. 93, Vienne, 5 mars 1787, trad.. Les lettres sont toutes adressées à un cousin à l'identité inconnue qui permet de conserver une discrétion.

²⁹ Malade, le prince met en place une procuration de l'autorité seigneuriale pour son fils Jean en 1786. SOAL-Děčín, c. 93, « *Gewalt und Vollmacht* », Vienne, 4 juillet 1786.

³⁰ Termes employés dans les lettres des comtesses : SOAL-Děčín, c. 93, Vienne, 17 mars 1787.

³¹ Anna Bellavitis, « Genre, transmission, mobilité sociale : quelques notes bibliographiques », dans A. Bellavitis, L. Croq, M. Martinat (dir.), *Mobilité et transmission dans les sociétés de l'Europe moderne*, Rennes, PUR, 2009, p. 13-23.

³² *Idem*, p. 23.

³³ Élie Haddad, « La « maison » noble : pistes de recherches concernant les contraintes de la transmission dans la noblesse française des XVI^e et XVII^e siècles », dans A. Bellavitis *et alii* (dir.), *Mobilité et transmission, op. cit.*, p. 211.

³⁴ Ces conflits n'épargnent pas les fidéicommissaires : J.-F. Chauvard *et alii*, De l'usage du fidéicommissaire, *MEFRIM, op. cit.*, p. 321-337.

Sidonie et Christine ne se rebellent pas contre l'ordre familial, elles ne disposent d'aucun argument lignager pour revendiquer un héritage. Leur demande ne correspond pas à un besoin vital car leur situation matrimoniale est établie. Elles la justifient comme un moyen de valoriser la capacité de la maison Clary-Aldringen à prendre soin de celles qui restent ses représentantes dans la monarchie des Habsbourg. Aussi écrivent-elles conjointement que « cette proposition n'est pas un fardeau pour la maison, car le capital demeure dans les mains de notre frère, et s'il se prive de mille florins de plus, il nous permet de maintenir notre état et peut être de constituer une petite réserve pour nos enfants³⁵ ». L'argument n'est pas celui du lignage mais s'inscrit dans la préservation d'une descendance. Il met en jeu la reconnaissance de la succession du frère, Jean de Clary. Comme le souligne Élie Haddad, « il ne faut pas voir la « maison » comme une entité en soi : elle ne se perpétuait que parce que des possessions la soutenaient, que des personnes jouaient le jeu qu'elle imposait, et que le capital symbolique qui la constituait était reconnu par les autres³⁶ ».

Le résultat de ces échanges où Jean de Clary n'apparaît qu'indirectement n'est pas confirmé en raison de l'absence du testament de Franz Wenzel et de l'obscurité des comptes princiers entre 1790 et 1825³⁷. Le nouveau prince semble toutefois avoir pris conscience de la faille qui s'est ouverte en 1787 : en choisissant le système de rente viagère pour l'héritage allodial de son cadet Maurice, il consolide la mécanique lignagère en évitant que ce type de situation se reproduise. Dès 1789, la refondation suivante est facilitée³⁸. Lorsqu'elle intervient en 1826, Charles-Joseph n'a qu'à reprendre le fil continu du versement des intérêts sur le capital de Maurice. Ce dernier pourrait sans doute réclamer sa « *legitima portio* », mais il grèverait les finances de la maison et couperait ce lien vital qui lui est garanti à vie. L'adoption de la gestion capitalistique du patrimoine répond donc à la construction d'une cohésion familiale essentielle à la pérennité de la maison. Cette dernière se construit aussi bien à partir de normes progressivement instituées que d'expériences qui permettent d'anticiper les conflits et le risque de désagrégation.

Les Clary-Aldringen sont une ancienne famille noble mais une jeune maison princière, dont le mode de fonctionnement est renforcé à la fin du XVIII^e siècle. Les décisions de chaque prince peuvent être lourdes de conséquences pour ses héritiers, avec un risque de dispersion monétaire des revenus des terres de Bohême, notamment vers des personnes de plus en plus éloignées de la parenté proche.

³⁵ SOAL-Děčín, c. 93, Vienne, 17 mars 1787, trad..

³⁶ É. Haddad, « La « maison » noble..., *op. cit.*, p. 213.

³⁷ SOAL-Děčín, c. 93, les tables annuelles de dépenses ne conservent pas le détail des quittances qui permettrait d'éclairer la rubrique « capital versé ». L'irrégularité des paiements ne laisse pas supposer de rentes fixes.

³⁸ SOAL-Děčín, c. 116, KU, fol. 2.

La gestion du risque de dispersion monétaire à la fin du XVIII^e siècle

Chaque prince doit composer avec les héritages des générations précédentes. Outre le versement des apanages aux branches secondes, Jean de Clary-Aldringen assume logiquement les créances contractées par ses ancêtres : le capital des frères franciscains pour l'entretien de la mémoire du général Aldringen (1588-1634) à Passau où le prêt du prince Kinsky lorsque la maison connaît des difficultés pendant la guerre de Succession de Bavière³⁹. Les crises peuvent avoir un effet dévastateur sur l'équilibre des finances. À la fin du XVIII^e siècle, celles-ci reposent presque intégralement sur les revenus domaniaux et les droits seigneuriaux sans émoluments ou pensions royales qui peuvent composer jusqu'à la moitié des revenus des officiers de la cour de France comme le prince de Lambesc⁴⁰. L'aide ponctuelle de Marie-Thérèse au moment de la guerre de Succession (mille ducats, environ 4000 florins) est une marque de l'appartenance à la haute noblesse de cour, un don permettant de poursuivre le train de vie aristocratique à Vienne, mais une goutte d'eau pour relever l'économie foncière et seigneuriale⁴¹. L'inaliénabilité du fidéicommiss sauve le patrimoine de la conjoncture, mais rend problématique tout assainissement par vente de terre. Le risque est un appauvrissement réel masqué par la valeur patrimoniale, avec une famille vivant sur des allodiaux lourdement grevés jusqu'à la banqueroute, comme le rappelle le cas des Trauttmansdorff, Kinsky et Morzin au XVIII^e siècle étudiés par Aleš Valenta⁴². Les Clary-Aldringen ont sous les yeux un exemple concret de dispersion d'un patrimoine, puisqu'ils vivent depuis 1760 dans l'ancien hôtel baroque incorporé au fidéicommiss des Mollard à la fin du XVII^e siècle : la structure juridique ne résiste pas à l'endettement de cette famille dont la lignée masculine s'éteint au XVIII^e siècle⁴³.

Chaque testament, chaque mariage, chaque accord intra-familial doit être soigneusement mûri par le prince, car ces engagements sont assurés avec les revenus de l'économie seigneuriale. En 1799, les charges familiales représentent 16 857 florins, près de

³⁹ SOAL-Děčín, c. 116, KU, fol. 2-4. La femme du prince Franz Ulrich Kinsky est la sœur de la princesse Joséphe de Clary-Aldringen, Sidonie Hohenzollern-Hechingen. C'est une des « cinq dames » de la société de Joseph II, dont une lettre mentionne un prêt de 50 à 60 000 florins, citée par Rebecca Gates-Coon, *The Charmed Circle. Joseph II and the « Five Princesses » 1765-1790*, West Lafayette, Purdue, 2015, p. 193. Dans les archives, il est fait mention d'un capital de 21 000 florins.

⁴⁰ Guy Chaussinand-Nogaret, *La noblesse au XVIII^e siècle*, Bruxelles, Complexe, 1984, p. 84. Le prince perçoit 176 620 livres de rentes foncières (67 900 florins environ) et 137 300 livres de traitements et gratifications de la cour (52 800 florins environ).

⁴¹ Citée dans R. Gates-Coon, *The Charmed*, *op. cit.*, p. 193.

⁴² A. Valenta, « Zur finanziellen Situation der aristokratischen Grossgrundbesitzer in Böhmen in den Jahren 1740-1800 », dans I. Cerman, L. Velek (dir.), *Adel und Wirtschaft. Lebensunterhalt der Adelligen in der Moderne*, Munich, M. Meidenbauer, 2009, p. 23-46.

⁴³ Paul Harrer, *Wien, seine Häuser, Menschen und Kultur*, Vienne, dact., 1957, vol. 7, p. 100-102.

60% des revenus envoyés de Binsdorf ou de Teplitz (près de 28 000 florins par seigneurie) ou 30% de ces revenus cumulés⁴⁴. L'année précédente, l'administration de Binsdorf avait pu envoyer 22 072 florins, insuffisants pour couvrir les 37 149 florins dépensés par la maison⁴⁵. Ces charges sont donc très lourdes : les rentes testamentaires, les pensions matrimoniales ou les capitaux engagés correspondent en moyenne à 30 à 40% des dépenses de la maison entre 1790 et 1831⁴⁶. Ces frais fixes viennent en premier dans les comptabilités. Le prince peut ensuite songer aux frais de bouche ou d'écurie qui permettent d'assurer le train aristocratique. Cette perspective rend d'autant plus nécessaire une gestion rigoureuse de l'économie domaniale et seigneuriale que les « gentilshommes gestionnaires » comme les Liechtenstein s'attachent à développer aux XVII^e-XVIII^e siècle et que Jean Duma analyse en France dans le cas des Bourbon-Penthièvre⁴⁷.

La mécanique des héritages conduit le produit des seigneuries à se disperser dans plusieurs maisons nobles. Parmi les contrats que le prince Jean est en devoir d'honorer dans les années 1790, se trouve celui du remariage de son grand-père le comte Franz Carl avec la comtesse Charlotte von Osten en 1748. La comtesse devient veuve trois ans plus tard et reste liée à la maison Clary-Aldringen en percevant une pension de veuvage jusqu'à sa mort dans les années 1790. Ce lien c'est en outre doublé par la rente d'un capital de 28 000 florins qui s'apparente à un prêt de la comtesse, selon la pratique répandue de l'endettement aristocratique au XVIII^e siècle. Ces remboursements étaient généralement fixées à 5%. Or c'est le taux que la comtesse retient lorsqu'elle institue une rente viagère sur ce capital dans son testament de 1795. La bénéficiaire est sa nièce, la comtesse Charlotte de Callenberg née Bassewitz. Avec ce legs, elle doit aussi accepter la responsabilité de plusieurs pensions dépendant de cette rente. En 1798, la comtesse de Callenberg écrit au prince Jean sa crainte de ne pouvoir garantir le versement des pensions, et demande de « transporter la rente viagère que ma bonne tante m'a léguée, sur la tête de mon mari [Conrad von Callenberg, 1749-1812, épousé en 1791]⁴⁸ ». Ce nouveau transfert éloigne encore les 1400 florins annuels de la maison d'origine. Le prince Jean a déjà refusé de modifier le testament de la comtesse van Osten par une « convention secrète » qui établirait la fin des versements à la mort du comte

⁴⁴ SOAL-Děčín, c. 122, rapports financiers et bilans des envois d'argent comptant (*baaren Abfhür*).

⁴⁵ *Idem*, c. 122.

⁴⁶ *Idem*, c. 117, 191 : comptabilités princières, à distinguer de celle des seigneuries qui les alimentent.

⁴⁷ Thomas Winkelbauer, « Les Liechtenstein, gentilshommes gestionnaires aux XVII^e et XVIII^e siècles. De l'économie théorique à la pratique économique », dans J.-M. Boehler, C. Lebeau, B. Vogler, *Les élites régionales (XVII^e-XX^e siècle). Construction de soi-même et service de l'autre*, Strasbourg, PUS, 2002, p. 121-126 ; Jean Duma, « Caractères d'une économie aristocratique en France, XVI^e-XVIII^e siècle », dans C. E. Nunez (éd.), *Aristocracy, patrimonial management strategies and economic development 1450-1800*, Séville, PUS, 1998, p. 27-42.

⁴⁸ SOAL-Děčín, c. 116, lettre de Charlotte von Callenberg, Vienne, 3 avril 1798. Voir annexe 1 p. 152 pour la transcription de cette lettre sur une affaire passablement complexe.

Callenberg et non plus de sa femme. La comtesse use de tous les registres : elle fait appel à la « délicatesse » et à l'amitié du prince, tente de le culpabiliser en lui écrivant de ne point « être ingrat ». Les mots sont forts : « Voulez vous me rendre la vie pénible, et la mort cruelle ? » écrit-elle avant de présenter son argument décisif : si le prince accepte, elle lui léguera dans son propre testament « une somme de 10 000 fl. qui lui sera payée après la mort de mon mari par ses héritiers, et mon mari sera obligé d'assurer cette somme sur son héritage ». La comtesse engage donc sa propre famille sur plusieurs générations. Le prince Jean finit par céder, et la convention est scellée en présence d'agents juridiques en mai 1798⁴⁹. Les liens de parenté conduisent à de complexes entrelacs financiers entre les maisons dont les héritiers ont les mains en partie liées par les engagements de leurs prédécesseurs.

Avec les charges familiales, le prince de Clary-Aldringen doit donc prendre garde aux relations avec les prêteurs ou leurs héritiers, qui bien souvent s'appuient sur l'argument du lien familial et amical. Le grand nombre de procès dont attestent les sources judiciaires n'est que la partie émergée d'un ensemble de pressions familiales auxquelles sont confrontés les capitaines de lignage. Le prince de Clary doit gérer l'émiettement des rentes et des pensions qui représentent une réalité inévitable des sociétés patrimoniales de la fin du XVIII^e siècle. Dans le cadre du prêt aristocratique, Jean Duma a mis en évidence 501 rentes viagères ou perpétuelles constituées par le duc de Bourbon-Penthièvre entre 1730 et 1783⁵⁰. Une stricte politique de remboursement fut nécessaire pour conserver l'équilibre des finances : le duc ne s'engage à long terme que de manière modérée, et multiplie au contraire les opérations de court terme qu'il peut rembourser de son vivant. Le devoir de transmettre des finances saines fait partie du principe de succession, pour ne pas confronter les héritiers au risque d'accumulation qui peut conduire à la faillite.

Aux charges familiales et aux rentes, il faut encore ajouter le traitement et les pensions de la « maisonnée » qui permettent parfois à des familles entières d'assurer leur quotidien. C'est le cas de l'intendant de l'hôtel de Vienne Michael Zacharias, logé sur place avec sa femme et une cuisinière et qui se déclare chef de famille lors de l'imposition des années 1800⁵¹. Jean Duma a ainsi exploité la notion de « nébuleuse aristocratique » pour analyser la nature des relations financières qui lient plus ou moins fortement les individus diversement

⁴⁹ SOAL-Děčín, c. 116, convention devant J. Kohlker et J. Vogelhuber D^r.

⁵⁰ J. Duma, *Les Bourbon-Penthièvre (1768-1793). Une nébuleuse aristocratique au XVIII^e siècle*, Paris, PS, 1995, p. 105.

⁵¹ SOAL-Děčín, c. 147, *Klassensteuer*, taxation selon la situation des habitants de l'hôtel Clary, 1802-1808. Le prince déclare un traitement annuel de 300 florins (780 francs) pour son *Haushofmeister*. Le portier Richter et le cocher Salfer sont aussi considérés comme « *familien haupt* » dans le relevé fiscal de 1808.

attachés à la maison et dont le prince est responsable⁵². Cette nébuleuse est aussi un filet de contrats et d'engagements dont le prince a la responsabilité. Avec la gestion financière du duc de Penthièvre, Jean Duma remettait en question l'image de la noblesse endettée et dépensière. Les sources comptables et épistolaires laissées par le prince Jean de Clary-Aldringen traduisent également une gestion raisonnée, loin du mythe de l'inconséquence nobiliaire ou du devoir de magnificence à tout prix. Sans renoncer aux dépenses de rang, le dépositaire du fidéicommissaire adapte son train de vie aux ressources de sa maison, et mesure la portée de ses engagements. Les consommations quotidiennes ou somptuaires servent de variable d'ajustement, ce que la princesse-mère Marie-Josèphe Hohenzollern-Hechingen rappelle constamment à son fils, au point que la ruine devient « son idée fixe⁵³ » à la fin du XVIII^e siècle. La direction d'une économie patrimoniale repose sur la tension entre d'anciens comptes à solder et l'obligation inévitable d'en établir de nouveaux. Le défi qui se pose au responsable des circuits financiers de la maison est celle de la perception au plus juste de l'état de ses finances. De multiples acteurs interviennent entre les revenus tirés de la terre ou des droits seigneuriaux et l'établissement de la comptabilité globale de Jean de Clary. Ce n'est que sur la base de rapports établis pour lui par ses agents que le prince doit veiller à ne pas se laisser « écraser⁵⁴ » ou étouffer par sa maison, en stabilisant l'économie de la parenté.

Les circulations monétaires qui reposent sur le patrimoine de Bohême sont un vaste champ à explorer. Elles n'engagent pas seulement le prince en exercice, mais concernent aussi le « prince héréditaire » qui n'en a pas encore la charge : c'est par ces termes que Jean de Clary désigne la position spécifique de son fils aîné dans la maison Clary-Aldringen⁵⁵. Le prince souligne ainsi combien l'appartenance au lignage pèse sur les existences individuelles⁵⁶. Le passage du comte au prince est au cœur du fonctionnement des maisons élevées au rang princier dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Le journal et la correspondance du comte Charles-Joseph offrent un regard personnel sur ce processus entre 1790 et 1831.

⁵² J. Duma, *Les Bourbon-Penthièvre (1768-1793)*. *op. cit.*

⁵³ Selon son petit-fils Charles-Joseph dans les notes laissées sur sa correspondance, SOAL-Děčín, c. 108, 1794.

⁵⁴ Nous reprenons la formule célèbre du duc de Croÿ : « ce sont les maisons qui ont écrasé la plupart des grandes familles », citée par Norbert Elias, *La société de cour*, Paris, Flammarion, 1985, p. 32.

⁵⁵ SOAL-Děčín, c. 108, J. d. C. à sa mère M. J. Hohenzollern-Hechingen, Teplitz, 3 octobre 1794.

⁵⁶ Sur le poids de cette appartenance : Michel Figeac, *Les noblesses en France, du XVI^e au milieu du XIX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 41-42.

B. La condition de « prince héréditaire » dans la maison Clary-Aldringen au début du XIX^e siècle

Des ressources contre une reconnaissance de la filiation

L'égalité qui prévaut au moment du partage de l'héritage allodial n'est pas seulement nécessaire pour établir les sœurs et les cadets dans le monde. Elle permet aussi au premier-né de « vivre convenablement selon son état⁵⁷ » au sein de la maison Clary-Aldringen. Tout comme son cadet Maurice (1782-1829), Charles-Joseph dispose donc de ressources garanties à vie qui ne dépendent pas seulement du bon vouloir de son père, mais du fonctionnement de la maison. *De facto*, l'héritier des domaines touche théoriquement moins que son frère. Maurice reçoit encore un « apanage » annuel de 666 florins (1731 livres), une compensation fixée par la règle de dévolution instituée lors de la mise en place du fidéicommiss⁵⁸. Cette rente viagère est la preuve d'une filiation et d'une naissance légitime en tant que cadet. Son frère ne touche que la somme allodiale, mais avec la perspective d'hériter de l'ensemble des biens qui l'astreint à prendre la suite de son père dans l'ordre familial refondé en 1789. Ce devoir est à la base de l'inégalité instituée par le système des majorats, et demeure présent au sein des noblesses européennes du début du XIX^e siècle, comme le souligne le testament de la duchesse de Rohan-Chabot en France en 1818 : « il est essentiel qu'il y ait un chef dans une famille et il est même de l'intérêt de tous que sa fortune puisse lui donner une existence et une considération qui puisse le mettre à même de s'en servir pour rassembler et protéger tous les membres qui la compose⁵⁹ ».

Tandis que le fidéicommiss sécurise le lignage, ces ressources permettent d'orienter les parcours nobles vers des établissements conformes aux attentes de la famille. Comme pour la génération précédente, l'enfance et l'éducation sont prises en charge par la maison : les deux enfants sont confondus dans une seule rubrique de la comptabilité princière entre 1790 et 1801⁶⁰. Les parcours s'individualisent à partir de cette date qui marque le début des paiements ritualisés de la rente patrimoniale. Maurice intègre un régiment et commence une carrière dans l'armée des Habsbourg, un parcours synonyme d'éloignement géographique qui contraste avec l'attachement au territoire de Charles-Joseph :

Lolo [Ch.-J.] a reçu hier une lettre de son frère [Maurice] ; il devient exact. Je crois que les détails qu'on lui envoie d'ici [Teplitz] lui font venir l'eau à la bouche, et qu'il regrette

⁵⁷ André Dupin, *Des apanages en général ; et en particulier de l'apanage d'Orléans*, Paris, 1827, p. 7 sq.

⁵⁸ SOAL-Děčín, c. 116, KU, 1789, fol. 2. Le décret de 1749 fixe un capital de 100 000 florins, distribué entre les branches secondes et les cadets, ce qui explique la faiblesse de la somme.

⁵⁹ Cité par A. Daumard, *Noblesses parisiennes*, dans C.-I. Brelot (éd.), *Noblesses et villes*, op. cit., p. 115. En France, les majorats sont progressivement supprimés entre 1835 et 1848.

⁶⁰ Voir annexe 2, p. 155. SOAL-Děčín, c. 117, comptabilité princière, « *kinder auslagen* ».

les spectacles et les chasses dont nous lui parlons. Avec cela, je suis persuadé qu'il ne troquerait pas avec son frère, et qu'il aime mieux être capitaine et rester garçon que d'être Majorathsherr [dépositaire du majorat] et destiné au mariage⁶¹.

Bien qu'il semble « délivré » de la pression matrimoniale qui pèse sur les épaules de son frère, Maurice n'est en fait pas réellement plus libre du choix de son état. Le décret fidéicommissaire de 1749 précise que tout membre entrant dans la carrière ecclésiastique se trouve *de jure* exclu de la substitution.⁶² En cas de décès de l'aîné Charles-Joseph, Maurice doit être disponible pour assurer la transition. À défaut, le fidéicommissaire passerait au substitut suivant, c'est-à-dire à une branche seconde des Clary-Aldringen. Cette configuration familiale rend plus difficile une éventuelle entrée dans les ordres. Tout autant que l'armée, le régime juridique des mariages dans la monarchie incline aussi vers le célibat : une alliance aristocratique demande en effet une solide garantie foncière et financière de la part du fiancé. Cette garantie est assurée pour l'aîné. Ce n'est pas le cas du cadet qui doit assurer son mariage avec ses rentes ou en faire accepter la prise en charge par le détenteur du patrimoine. Le fidéicommissaire étant exclu des contrats de mariage aussi bien que des testaments, c'est la richesse allodiale qui détermine la plus ou moins grande facilité des cadets à se constituer en « partis » dans la société des élites. Thibaud Klinger établit ainsi un lien entre le taux de célibat des cadets et l'ampleur des possessions allodiales dans la maison Colloredo entre le XVII^e siècle et le XIX^e siècle⁶³. Le fonctionnement institutionnel de la maison princière assigne des positions à ses membres, favorisant l'idéal-type de la fratrie nobiliaire auxquels les deux frères se conforment à la fin du XVIII^e siècle.

La « maison » n'est pas une entité uniforme mais une organisation familiale : la place de chacun est en partie définie par les ressources auxquelles il a droit. L'évolution fiscale de la société moderne accentue encore cette conception, par exemple avec le paiement du *Klassensteuer* viennois qui regroupe les individus en classes selon leur situation professionnelle et les revenus associés⁶⁴. Les déclarations du prince révèlent ainsi une sociographie de l'hôtel viennois où Maurice n'apparaît pas, car tout en demeurant lié à sa maison, il réside le plus fréquemment hors d'elle⁶⁵. Son existence est garantie par les 2425 florins annuels (6 305 livres) qui représentent environ six fois le salaire de l'intendant du domaine de Teplitz ou de l'hôtel à Vienne⁶⁶. Une maison aristocratique abrite plusieurs trains

⁶¹ SOAL-Děčín, c. 108, J. d. C. à sa mère M.J. H., Teplitz, 24 août 1801.

⁶² *Idem*, c. 79, décret 9 sept. 1749, article 2.

⁶³ T. Klinger, « Mariage et famille dans la noblesse bohême : l'exemple des Colloredo », *Revue des études slaves*, 2007/78-4, *Les noblesses dans l'empire des Habsbourg*, p. 397-405, ici p. 405.

⁶⁴ SOAL-Děčín, c. 147, déclarations du prince pour l'ensemble des habitants et personnels de l'hôtel, 1802-1825.

⁶⁵ Les ego-documents attestent cependant qu'il dispose d'appartements à l'hôtel de Vienne.

⁶⁶ SOAL-Děčín, c. 118 sq., 147, bilans financiers des domaines et déclarations du *Klassensteuer*.

de vie, selon que l'on soit prince ou comte, aîné ou cadet, homme ou femme, parent ou employé.

Ces conditions sont toutefois faussées par les relations familiales et l'affection d'un père qui donne à ses enfants bien plus qu'il ne leur doit. Les comptes du prince Jean entre 1802 et 1825 montrent que les 1758 et 2425 florins calculés en 1789 ne forment que le minimum de l'existence comtale. Le prince l'augmente parfois considérablement comme le montre le tableau fourni en annexe 2. Comparer les sommes instituées aux 4000 florins d'apanages que reçoivent les fils du prince Schwarzenberg au début du XIX^e siècle permet bien de révéler les inégalités de richesses au sommet de la hiérarchie nobiliaire, mais ne reflète pas la réalité des sommes véritablement versées⁶⁷.

Les fluctuations monétaires de la période rendent problématique la lecture des données du tableau des versements⁶⁸. Il est toutefois possible d'indiquer une moyenne annuelle de 4679 florins pour Maurice et 17 000 florins pour Charles-Joseph avant les dévaluations de 1811, puis de 5950 et 36 578 florins entre 1811 et 1825. La régularité des versements mensuels cache une grande variabilité des montants, liée à l'adaptation aux revenus des terres et aux besoins des comtes. Le pic de 50 000 florins attribués à Charles-Joseph entre 1818 et 1820 correspond par exemple au voyage de santé que celui-ci effectue à Naples avec son épouse et ses enfants. Ces dotations représentent entre 15% et 30% des dépenses annuelles de la maison princière, dont la moyenne sur la période est de 144 405 florins. À titre de perspective, il est possible de rappeler que l'étude d'Eila Hassenpflug fixe l'« *Existenzminimum* » nécessaire au train de vie d'un seigneur de Bohême à 1200 florins annuels, d'un chef de famille comtal à 5000 florins, et d'un prince à 10 000 florins au milieu du XVIII^e siècle⁶⁹. Par comparaison, le prince consacre 4000 florins pour les gages de sa domesticité, soit une vingtaine de personnes dans les années 1810⁷⁰. Les comtes de Clary-

⁶⁷ H. Stekl, *Österreichs*, op. cit., p. 37.

⁶⁸ Les guerres contre la France conduisent le gouvernement autrichien à introduire un papier monnaie en 1795, le *Bankozettel*. D'abord à parité avec le gulden ou florin *Conventionsmünze* (C.M.), l'écart devient important avec l'inflation, jusqu'à la banqueroute de l'État en 1811. Le ministre des finances, le comte Wallis réalise une dévaluation et introduit le florin papier ou *Wiener Währung*. 1 florin CM vaut de 2 à 3.5 fl. W.W. entre 1811 et 1819, avec une stabilisation à 1 fl. C.M. = 2.5 fl. W.W. avec la création de la banque nationale autrichienne en 1816. Le problème est que la comptabilité des Clary-Aldringen utilise les deux systèmes de mesure, et le prince Jean ne précise pas lequel est employé dans ses comptes. Nous reprenons ici l'excellente mise au point d'Olivier Chaline dans *Les Schwarzenberg, une famille dans l'histoire de l'Europe (XVI^e-XXI^e siècles)*, Panazol, Lavauzelle, 2012, p. 271, reproduite en annexe 2, p. 156. Pour la métrologie, voir aussi Wayne M. Senner (éd.), « Viennese and European Currencies 1792-1827 », dans *The Critical Reception of Beethoven's Composition by His German Contemporaries*, Lincoln/Londres, UNP, 2001, p. XV-XVIII.

⁶⁹ Eila Hassenpflug-Helzhol, *Böhmen und die böhmischen Stände in der Zeit des beginnenden Zentralismus*, Munich, R. Oldenbourg, 1982, p. 338, à propos du cadastre thérésien estimé valable jusqu'en 1818.

⁷⁰ Sans compter quelques 2000 florins de pensions. SOAL-Dëčín, c. 117, comptabilité de la maison. Les officiers les mieux rémunérés de la maison princière (secrétaire, comptable, cuisinier) touchent entre 150 et 500 florins au début du XIX^e siècle

Aldringen ont les moyens d'une consommation aristocratique conforme à leur rang et à leur position dans la maison noble.

Les devoirs du prince fixés par les cadres historiques de la maison se diluent dans la générosité du père. La capacité à dépasser les termes des héritages est un reflet de la vitalité économique des grands propriétaires. Elle permet aux enfants de représenter leur maison le plus dignement possible, en permettant par exemple à Maurice d'acquérir les chevaux et la sellerie nécessaires lorsqu'il se trouve au régiment en Hongrie dans les années 1800⁷¹ ou en soutenant les voyages de son aîné qui représente sa maison en France et en Italie dans les années 1810. Cette prodigalité offre un modèle émulateur à Charles-Joseph, qui doit se montrer à la hauteur lorsqu'il prend la succession en 1826. C'est que sa famille lui rappelle dès la mort de son père, en la personne de sa tante Flore de Ligne : « Voyez vos caisses, voyez ce que votre père a fait, il vivoit noblement, honorablement, il a payé toutes ses dettes, il a fait une fortune a votre frère, l'argent venoit régulièrement [des domaines], en abondance⁷² ». Le nouveau prince est ainsi invité fermement à reproduire cette gestion saine dont lui et ses enfants ont bénéficié tout au long de leur vie.

Alors que Maurice dispose de sa solde, et n'a pas de descendance, Charles-Joseph dépend entièrement de son père pour assurer la subsistance de ses cinq enfants nés entre 1806 et 1815. Lorsque Mathilde et Alfred viennent au monde en 1806/1807, la rubrique « dépenses pour le comte Charles » passe de 9663 florins en 1806 à 16 900 florins en 1807 pour ne jamais redescendre sous les 15 000 florins ensuite. Deux générations ont leurs conditions de vie liées à la gestion domaniale de Jean de Clary. Une note du comte en 1815 permet de détailler le renfort financier du prince pour des dépenses quotidiennes insuffisantes à combler avec la rente patrimoniale :

Mon père m'a donné in fixo a 2000 par mois : 24 000. vendu 100 # mois de mai : 1500, mon père me les a donné le 12 Decembre. / August. provision de bois : 1070/ October en partant de Teplitz : 500/ Novembre pour les couches de félicie : 700/ Item. séjour de Feldsberg : 120/ Decemb. Nachgelossen Schuld vom Sommer : 300 [Soit] 28 190⁷³

Du chauffage aux mobilités en Bohême ou dans les domaines de chasse des Liechtenstein à Feldsberg/Valtice en Moravie, le comte est redevable au prince Jean. Sa correspondance des années 1800-1810 s'en ressent largement : la gestion de ses finances est abordée en détail, et le comte reçoit souvent avec « un peu d'effroi les comptes d'apothicaire

⁷¹ Ainsi qu'en atteste les lettres de Maurice à son frère, SOAL-Děčín, c. 189, corr. 1800-1810.

⁷² SOAL-Děčín, c. 182, propos rapportés par Ch.-J. dans son journal du 5 février 1826, p. 6, abrégé développé.

⁷³ *Idem*, c. 191, verso de la table financière du comte de 1815. Ab. dév.

que vous m'envoyez mon cher père⁷⁴ ». Le prince a un droit de regard sur le comportement du fils. À trente-et-un ans, ce dernier doit rendre compte de la manière dont il organise son ménage et reconnaître sa position d'héritier en attente :

tout ce que je désire c'est de vous persuader que je ne dépense pas par trop ; vous êtes si bon, si parfait pour moi sous ce rapport là, comme sur tous les autres, que je crains d'en abuser. Je suis désolé que vous me donniez tant d'argent, et je reconnois bien combien peu de pères en agiroient ainsi, et croyez que si je ne suis pas assez témoignant de mon métier, je n'en suis pas moins reconnoissant de tout ce que vous faites pour moi, que j'apprécie bien⁷⁵.

L'existence de Charles-Joseph est conditionnée par ce lien mêlant économie et affection, héritage et filiation. Ces relations filiales représentent un aspect important de l'étude de la sphère privée des noblesses en Europe⁷⁶. Lorsque Charles-Joseph utilise l'image du « comte sans le sou » dans ses écrits, il exprime une dépendance caractéristique du monde nobiliaire, plus qu'une réelle précarité. Cette dépendance apparaît particulièrement lorsqu'elle contraint les circulations du comte en Europe à la fin des années 1810 :

Helas j'ai toujours le Heimweh [la nostalgie] après ma chère Suisse, mais ne puis plus penser à faire des voyages que pour courir après le soleil [...]. Quand il faut puiser dans la poche d'un autre, il n'y a pas moyen, et plus l'autre est bon et généreux comme mon excellent père, plus il est impossible d'en abuser⁷⁷.

À quarante-trois ans et lui-même père de cinq enfants, le comte est toujours dans cette situation d'autonomie sans indépendance qui définit l'appartenance aristocratique de l'héritier et matérialise les liens de filiation. Que ce soit dans ou hors de la monarchie des Habsbourg, le comte ne peut adopter les mobilités caractéristiques de son milieu social sans accepter d'intégrer une dynamique de succession perceptible dans les conditions matérielles de la vie à l'hôtel Clary-Aldringen de Vienne au début du XIX^e siècle.

La succession dans l'hôtel aristocratique

Grâce aux ressources que lui fournit sa maison, le comte Charles-Joseph de Clary peut organiser sa propre « maisonnée » à partir de son mariage en 1802. Le comte établit sa propre comptabilité et sa propre domesticité qui fonctionnent comme des modèles réduits de celles de son père⁷⁸. Lors de l'enquête fiscale viennoise des années 1800, le prince Jean déclare entre trente et quarante employés, dont six à onze sont explicitement attachés au comte et à la

⁷⁴ SOAL-Děčín, c. 147, Ch.-J. à son père, 27 août 1809, fol. 3-4.

⁷⁵ *Idem*, Vienne, 6 juin 1808.

⁷⁶ Voir les aspects développés par M. Figeac, *Les noblesses*, *op. cit.*, p. 237-252.

⁷⁷ SOAL-Děčín, c. 190, lettre au comte russe Golovkine, Vienne, 31 décembre 1820, fol. 2-3.

⁷⁸ *Idem*, c. 191, comptabilité du comte, dont il ne reste que quelques années.

comtesse de Clary⁷⁹. Cette domesticité rapproche le ménage comtal des Mensdorff-Pouilly étudiés par Radmila Slabáková, dont la domesticité se compose de six personnes en 1812, avec des gages annuels allant de 12 à 100 florins⁸⁰. En 1808, Charles-Joseph emploie un chasseur rémunéré à 156 florins, un cocher (156 fl.), une cuisinière particulière (100 fl.) tandis que le prince rémunère au même titre deux chasseurs, deux cochers, une cuisinière en plus du cuisinier au service de l'ensemble de la maison à Vienne. Le comte a aussi besoin de deux femmes de chambre (100 fl.), deux gouvernantes pour ses filles (100 fl.), deux laquais (156 fl.), un palefrenier (156 fl.) et un valet de chambre. En 1815, il dépense 4908 florins sur 28 916 en gages et en livrée (17 % du budget comtal), ce qui indique que les gens du comte se différencient de ceux du prince qui dépense 8701 florins sur 212 659 (4 % du budget princier)⁸¹. On retrouve ces échelles budgétaires dans les différentes rubriques, des frais de bouches à la pharmacie, en passant par l'habillement ou l'éclairage. Le comte crée donc sa propre maison, dépendante de celle de son père. Cette « maison gigogne » lui permet de s'initier à l'administration des finances aristocratiques sans assumer la responsabilité de l'économie domaniale et seigneuriale en Bohême.

À la mort du prince Jean en 1826, le comte dispose d'un personnel prêt à prendre la relève. Bien des gens ont servi le père et le fils. Leur présence facilite la transition. Le prince Jean a pensé au devenir de ses gens dont il récompense la fidélité, conformément aux pratiques testamentaires des grands nobles⁸². Outre les sept pensions accordées de son vivant, il en fonde dix-neuf autres à Vienne, sans compter avec le personnel seigneurial en Bohême⁸³. Au total, Charles-Joseph débourse 9446 florins pour ce poste soit 4 % du budget princier de 1826⁸⁴. Ces pensions qui sont un trait commun des successions aristocratiques assurent une « retraite » à ce personnel qui s'en retourne souvent à Teplitz, où nombre de domestiques sont engagés⁸⁵. En 1826, Charles-Joseph n'a pas à faire face aux pressions familiales comme lors de la transition de 1788. Les sources font cette fois apparaître des enjeux de succession qui s'exercent au niveau de la domesticité. Chacun tente de maintenir sa situation, d'obtenir une

⁷⁹ SOAL-Děčín, c. 147, *Klassensteuer*.

⁸⁰ R. Š. Slabáková, *Le destin d'une famille noble émigrée d'origine française dans l'Empire des Habsbourg et en Tchécoslovaquie de la fin du XVIII^e aux années trente du XX^e siècle: les Mensdorff-Pouilly*, Thèse à l'Université de Grenoble, 1999, p. 159.

⁸¹ SOAL-Děčín, c. 191, comptabilité comtale 1815 ; c. 117, comptabilité princière.

⁸² La place de la domesticité dans les testaments du prince et de la princesse (c. 116, 150), qui héritent de pensions, de sommes ou de la garde-robe, se retrouve dans l'étude des sources Mensdorff-Pouilly par R. Š. Slabáková, *Le destin, op. cit.*, p. 159, ou les testaments de l'aristocratie génoise évoquée par Anne Perrin Khelissa, *Gênes au XVIII^e siècle. Le décor d'un palais*, Paris, CTHS, 2013, p. 58.

⁸³ Les pensions des agents seigneuriaux sont directement intégrées dans la comptabilité seigneuriale, celles des domestiques en émanent indirectement puisqu'elles dépendent de la comptabilité princière.

⁸⁴ SOAL-Děčín, c. 191, comptabilité princière 1826.

⁸⁵ Aurélie Chatenet Calyste note cette « attention soutenue pour les anciens serviteurs » dans les pratiques comptables de la princesse de Conti : *Une consommation, op. cit.*, p. 35.

nouvelle place ou une pension, en sollicitant le prince dès la mort de Jean de Clary en janvier 1826 :

Toute la maison est en émoi. On a déclaré au vieux cuisinier qu'on ne le garde pas. Il a sa pension de 250 fl[orins conv.] de plus je lui laisse la Wohnung [logement] et le bois. [...] Je payerai des sommes fabuleuses, je ferai des malheureux et des ingrats. [...] scène bien pénible avec Liebhart [secrétaire comptable/*Kanzlist*]. Il pleure, il sanglote, il dit qu'il est perdu, qu'il meurt de faim, il veut se jeter à mes pieds. Il a sa pension, je lui donnerai encore plus, mais il ne veut pas quitter la maison. Ils sont tous comme cela⁸⁶.

Chaque domestique représente souvent une famille qui dépend des gages ou de la pension. Les liens durables construits à chaque génération empêchent de considérer la plupart comme de simples employés⁸⁷. Les « charges familiales » dont hérite Charles-Joseph sont donc à entendre au sens large, celui de la responsabilité d'une « maisonnée » comme celle de la princesse de Conti ou d'une « *famiglia* » perceptible dans les testaments de l'aristocratie génoise à la fin du XVIII^e siècle⁸⁸. Ces engagements de longue durée incitent le prince à surveiller ses propos, ainsi qu'en témoigne l'attitude de son commis Heinrich le 21 janvier 1826 : « [Il] est insolent et prétend qu'il a ma parole de le garder. Il m'a surpris une demi-promesse dans un moment ou en vérité je ne savais pas ce que je disais⁸⁹ ». La maison apparaît ainsi traversée de pressions qui s'exercent de la parenté à la domesticité, face auxquelles le nouveau détenteur doit imposer sa présence et faire reconnaître son autorité légitime.

Il est donc nécessaire que la transition soit visible. L'organisation de l'hôtel urbain s'y prête particulièrement. Tout au long de sa vie de comte, Charles-Joseph dispose d'appartements au troisième étage, tandis que le prince et la princesse occupent le *piano nobile*. Les journaux du comte mentionnent clairement un « chez moi », « chez ma mère », « chez Louise » (son épouse) en se référant aux visites, thés et *kammerfesten* que chaque membre de la famille peut organiser de manière presque indépendante. La maison est donc disposée en deux parties, elles mêmes subdivisées entre les appartements du prince et de la princesse, du comte et de la comtesse⁹⁰. Cette disposition n'encourage pas seulement le maintien d'une politesse entre parents caractéristique de la société des élites à la fin de l'époque moderne : les formes de l'habitat aristocratique traduisent le rang occupé dans la maison princière. L'hôtel urbain est un reflet architectural des logiques structurantes de la

⁸⁶ SOAL-Děčín, c. 182, journal de Ch.-J., 16 janvier 1826, p. 19-20.

⁸⁷ Ces liens durables ne doivent pas faire oublier la circulation des personnels qui ne sont pas retenus et n'effectuent que de courts passages au service des Clary. Aurélie Chatelet Calyste revient sur ce personnel « aux marges de la maison » dans *Une consommation*, *op. cit.*, p. 34-35.

⁸⁸ *Idem*, p. 41-44 ; A. Perrin Khelissa, *Gênes*, *op. cit.*, p. 58.

⁸⁹ SOAL-Děčín, c. 182, journal de Ch.-J., 21 janvier 1826, p. 25.

⁹⁰ Les journaux attestent aussi que le cadet Maurice conserve une chambre au troisième.

maison princière, avec un étage princier et un étage comtal. Les escaliers où se croisent les invités sont un révélateur : plus il y a de marches à monter, plus le rang diminue. En 1823, le comte dit être honteux de faire prier la haute noblesse pour admirer ses souvenirs de voyage dans ses appartements :

Grand thé et bien hardi a mon troisième. Quand je vois à présent la liste des personnages qui ont grimpé mes 93 [marches], quand je pense à mon courage de les prier et de les recevoir dans ma chambre de garçon, je m'admire, ou pour parler plus juste, c'est que j'en suis d'une honte à mourir. C'est madame [la comtesse] Lanskoronska qui étoit l'héroïne de la fête. C'est elle qui m'a demandé un Kammerfest [fête en chambre] au 3^{sième}⁹¹

Avec le prince Metternich, les Liechtenstein, les Grassalkowitz, les comtes Stadion, Sedlitzky ou Windischgrätz, c'est le noyau de la première société viennoise qui est cité dans le journal. La venue de ces invités est une marque de distinction. Elle peut aussi apparaître comme une forme de rappel au rang par la gêne que la montée des marches cause au comte. S'il évoque sa « chambre de garçon » bien qu'il soit mari et père depuis longtemps, c'est qu'il se trouve encore dans cette condition de « prince héréditaire » quittée à la mort de son père en 1826.

L'habitat se reconfigure alors, avec le déménagement de Charles-Joseph dans les appartements du prince Jean⁹². Descendre d'un étage à l'hôtel Clary-Aldringen, c'est manifester clairement l'arrivée d'une nouvelle génération aux affaires. La conception d'appartements séparés permet de laisser à Marie-Christine de Ligne ses chambres à l'étage noble, qu'elle occupe en tant que princesse-mère jusqu'à sa mort en 1830. Les appartements de Charles-Joseph au troisième étage sont réaménagés pour accueillir son propre fils, Edmund (1813-1894). Un autre « prince héréditaire » prend la place de l'ancien, et la transformation de l'appartement est un symbole de la page qui est en train de se tourner. Au seuil de la vie princière, Charles-Joseph tient alors à garder un souvenirs de son ancienne vie de comte : « a 9 h. est venu mon architecte, Mr Höhenrieder, a 11 h. celui qui donne leçon a mes enfans, pour dessiner ma chambre avant qu'elle ne soit déchirée. Ma jolie chambre ! je la regrette tant !⁹³ » En même temps, il pénètre dans l'univers de son père, ouvre son secrétaire, s'agenouille peut-être devant sa chapelle. Il doit s'approprier des lieux chargés de souvenirs, qu'il lui faut préserver tout en imposant une marque personnelle avant de se présenter en tant que successeur légitime à la tête des seigneuries de Bohême.

⁹¹ SOAL-Děčín, c. 179, journal Vienne, 19 mai 1823, p. 13-14.

⁹² Le journal du comte le décrit en détail, SOAL-Děčín, c. 182, journal janvier-juin 1826.

⁹³ SOAL-Děčín, c. 182, journal 22 mars 1826, p. 21. Ab. dev..

Entre héritages et rénovation : un remplacement progressif au début du XIX^e siècle

La chambre du comte est une chambre de transition, plus facile à rénover que les appartements princiers qui concentrent la mémoire familiale. Le troisième prince de Clary-Aldringen, le premier à être né alors que la maison était déjà princière, est saisi par le génie de ces lieux familiers au moment où il doit entreprendre les travaux d'installation :

Le tapissier enlève le damas verd. Croiroit-on que j'y ai du regret ? et une espece de honte, comme d'une mauvaise action ? Je connois cette chambre verte depuis ma naissance. Il y a peut être 60 ans que mon grand-père [le prince Franz Wenzel, (1706-1788)] a acheté cette maison et a meublé cet appartement a recevoir, en boiseries blanches et or et en damas. C'étoit le premier appartement de ce genre a Vienne. Il a fait furore, on venoit le voir comme une curiosité. Mon grand-père donnoit de grands diners. Ai-je rêvé que Marie-Thérèse y a diné pour voir l'appartement ? hélas a qui le demander [...] toute la génération a disparue et que de souvenirs, que de traditions ils ont emporté avec eux !⁹⁴

Avec le vert et le doré, ces appartements reflétaient la symbolique des décorations somptuaires de l'aristocratie à l'époque moderne⁹⁵. Les écrits personnels de la noblesse offrent ainsi un éclairage complémentaire sur la fabrique et la transmission des décors urbains finement analysées par Anne Perrin Khelissa dans le cas des palais de l'aristocratie à Gênes au XVIII^e siècle⁹⁶. En croisant testaments, inventaires et commandes, elle met au jour la tension qui existe entre les héritages à préserver, la rénovation nécessaire au regard des exigences croissantes de confort au XIX^e siècle et le goût personnel des propriétaires. C'est celle que ressent Charles-Joseph et qu'il exprime dans son journal en détaillant le chantier qu'il commande lors de l'hiver 1826.

Dans le contexte du renouveau de l'écriture mémorialiste en Europe, le damas vert symbolisant l'installation des Clary-Aldringen à Vienne en 1760 devient un fil conducteur qui le relie directement à ses ancêtres et permet de retrouver ses souvenirs de jeunesse :

Dans ma jeunesse ma grand-mère [la princesse Josèphe de Hohenzollern-Hechingen, 1728-1801] y dinoit et nous y a donné de charmans bals d'enfans. Quand mon père a donné ses grands bals au premier, je crois qu'on a soupé dans cette chambre verte. Dans les années 1805, 6, 7 il y a eut un charmant théâtre [...]. Depuis, mon père y a mis des

⁹⁴ SOAL-Děčín, c. 182, journal 23 février 1826, p. 32. Ab. dév. Ces boiseries s'inscrivent dans la veine des appartements thérésiens de la Hofburg et de Schönbrunn, évoquées par Éric Hassler, « Dans l'ombre de la cour impériale : les palais aristocratiques viennois. Distribution, ameublements intérieurs et collections, 1683-1750 », *BCCRCV*, en ligne, 2011.

⁹⁵ Michel Figeac, *Châteaux et vie quotidienne de la noblesse de la Renaissance à la douceur des Lumières*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 273. Voir aussi A. Chatenet-Calyste, *Une consommation*, *op. cit.*, p. 122 ; et sur la symbolique des couleurs les travaux de Michel Pastoureau, *Dictionnaire des couleurs de notre temps, symbolique et société*, Paris, C. Bonneton, 2007 (1999).

⁹⁶ A. Perrin Khelissa, *Gênes*, *op. cit.*,

livres, de vilaines armoires, la chambre n'a plus guère servi que de garde-meuble. L'hiver dernier de 1824 à 25 elle est devenue la chapelle de mon père, il l'a un peu vidée, rattachée et y a placé son joli autel et nous y avons entendu la messe tout l'hiver [...] et le damas verd a traversé glorieusement toutes ces vicissitudes - et aujourd'hui on l'a arraché ! cela me paroît eine Art Frevel [une profanation]⁹⁷.

Charles-Joseph a le sentiment de commettre un sacrilège en ôtant le damas et les boiseries caractéristiques du mouvement rococo à Vienne, rendu désuet par la vague néoclassique (*Klazzissismus*) et la pénétration du style Biedermeier dans les intérieurs de la noblesse. En utilisant le terme de « profanation », le comte renvoie à une conception presque sacrée de certaines pièces qui font figure de temple familial. Il souffre de rompre la « symphonie d'or et de lumière⁹⁸ » qui accompagnait l'insertion de sa famille dans les fastes de l'aristocratie des années 1770. Certaines parties du décor résistent à la succession des princes. Elles deviennent presque intemporelles face à la mode et aux exigences de confort qu'un prince de la fin des années 1820 peut attendre de ses appartements. Cette crainte affective de Charles-Joseph de Clary-Aldringen peut être un frein supplémentaire à la modernisation des hôtels déjà fortement contrainte par la dimension historique de ce patrimoine aristocratique dans la capitale des Habsbourg⁹⁹.

Sa description permet de dégager une utilisation souple des pièces, qui connaissent leurs heures de gloire et d'oubli et peuvent passer de la fonction d'apparat à celle d'étude et de dévotion. La succession dans la monarchie des Habsbourg passe par un travail d'appropriation qui doit en même temps maintenir une continuité d'un prince à l'autre, ce fil directeur que le comte exprime si bien. Il en ressort des hybridations de décors, qui font coexister le style rococo avec des éléments Biedermeier dans plusieurs salons, ainsi que l'illustrent les quelques aquarelles du début du XIX^e siècle conservées dans les archives du château de Teplice¹⁰⁰. La transformation des hôtels aristocratiques ne peut se faire que par une rénovation mesurée, variable selon la nature et l'histoire des pièces, du salon d'apparat aux cabinets privés. La transformation des hôtels urbains se réalise à plusieurs vitesses, avec une accélération certaine au moment des transitions princières comme celle de 1826.

Charles-Joseph doit donc trouver la juste mesure pour conserver les traces d'une vie princière et en débiter une nouvelle. Le 11 avril, il écrit : « On démeuble en partie la chambre de mon père [le prince Jean de Clary]. On transporte au grenier ce qu'on peut. Les deux

⁹⁷ SOAL-Děčín, c. 182, journal 23 février 1826, p. 32. Ab. dev.

⁹⁸ M. Figeac, *Châteaux et vie quotidienne, op. cit.*, p. 273.

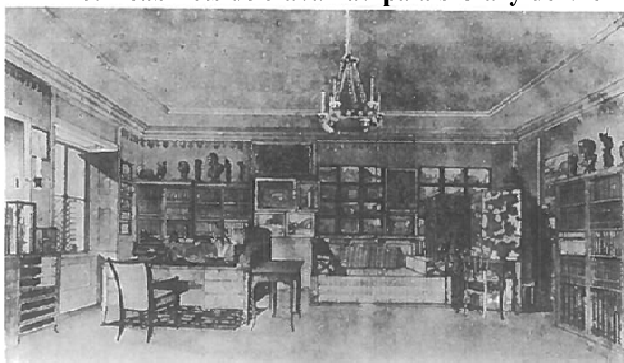
⁹⁹ Dans les années 1890, l'hôtel dispose d'une tuyauterie mais pas de salle de bain, les corridors restent glacés et le seul éclairage était des bougies et des lampes à huile selon les Mémoires du prince Alfons Clary-Aldringen (1887-1978), *Geschichten eines alten Österreichers*, Francfort, Ullstein, 1977, p. 52.

¹⁰⁰ Voir un exemple en annexe 3, p. 158.

étagères et la seconde armoire brune sont chez moi. Ce pillage fait mal¹⁰¹. » En dispersant l'ameublement de son père dans l'hôtel, le prince entretient une mémoire plus diffuse de son prédécesseur tout en installant ses propres souvenirs, en particulier les toiles de paysages qui évoquent ses voyages en Italie. Les aquarelles des années 1820 permettent ainsi de donner une image du passage de témoin d'un prince à l'autre :

De la chambre du comte aux appartements du prince.

Deux cabinets de travail au palais Clary de Vienne, Aquarelles anonymes, fonds du château de Teplice



En haut: pièce vraisemblablement au troisième étage, 1825 ; à droite: cabinet attenant à la bibliothèque, deuxième étage, 1825-1831



Le portrait du deuxième prince figure probablement parmi ceux qui dominent la pièce dans l'aquarelle de 1825-1831. Le souvenir de Jean de Clary n'est pas absent de la vie quotidienne des années 1830 : il est présent dans l'ameublement, dans l'iconographie et pénètre même au cœur de l'écriture de soi. Charles-Joseph a intégralement copié son almanach de 1767 (l'année de l'élévation princière) dans son propre journal de 1826¹⁰².

Le troisième prince de Clary doit participer à son tour à l'entreprise familiale pour dépasser le sentiment de « profanation ». Dès mars 1826, les artisans travaillent à la bibliothèque qui lui tient à cœur, comme s'il y avait une urgence à marquer son arrivée par une nouvelle pièce. Le prince embellit l'hôtel familial tout en reflétant le goût pour les lettres qui caractérise sa personne¹⁰³. Au total, Charles-Joseph dépense 7205 florins *Wiener Währung* pour aménager un « *Neues Appartement* » en 1826, auxquels s'ajoutent encore 6000 florins en 1827¹⁰⁴. Il l'équipe en dépensant encore 3 648 florins d'équipement, dont 985 en « *luxus-meublen* », pour du travail d'ébénisterie, des luminaires ou des cadres dorés dans le goût des aristocrates du début du XIX^e siècle. Son attitude se rapproche donc de celle de l'aristocrate génois Paolo Francesco Spinola au début du XIX^e siècle, qui s'attache à concilier « les

¹⁰¹ SOAL-Děčín, c. 182, journal 11 avril 1826, p. 11.

¹⁰² SOAL-Děčín, c. 182, février 1826, p. 24-27. Voir annexe 20 du chapitre I, p. 139.

¹⁰³ Ainsi qu'en témoigne par ex. la baronne du Montet dans ses *Souvenirs*, Paris, Plon, 1904, p. 257.

¹⁰⁴ 1 fl. argent de convention = 2.5 fl. *W.W.* = 2.5 francs. SOAL-Děčín, c. 191-192, comptabilité princière. Il faut ajouter les travaux au château de Teplitz qui s'élèvent à près de 30 000 fl. en 1826 sur une dépense annuelle totale de la maison de 215 954 fl. en 1826.

typologies préconisées cinquante ans plus tôt (la table pariétale, le siège, le trumeau en bois sculpté et doré » avec un « renouvellement du répertoire ornemental¹⁰⁵ ». Comme cet hériter, le journal de Charles-Joseph montre que celui-ci se tient informé des ventes après-décès qui permettent la circulation du mobilier aristocratique dans les capitales¹⁰⁶. La marge de manœuvre du grand noble se situe ainsi entre l'héritage matériel et symbolique de sa famille et des autres maisons nobles, et les mutations du goût à la fin de l'époque moderne. Ces travaux sont indispensables au renouvellement générationnel permettant d'inscrire la maison Clary-Aldringen dans le contexte des années 1820-1830.

Charles-Joseph a bien à faire à Vienne en ce début d'année 1826 : il est reçu par l'empereur, accueille les visites de ses pairs comme le prince Trauttmansdorff qui « m'a appelé mon Prince. Cela m'a fait mal comme un coup de couteau. J'ai demandé grâce a mes gens pour quinze jours¹⁰⁷ ». Il se prépare à « revêtir » le titre de prince de Clary-Aldringen, pour reprendre les termes du comte Golovkine cités en introduction. Pendant ce temps, le corps de son père est acheminé vers Teplitz où les funérailles sont célébrées en son absence¹⁰⁸. Les habitants de Teplitz ont ainsi le temps de faire le deuil d'un prince avant d'en accueillir un autre en mai. Charles-Joseph s'en tient au mode de vie des grandes familles, en regagnant les seigneuries de Bohême comme les années précédentes. Il ne bouscule donc pas le calendrier de la présence aristocratique à Teplitz. Les quelques mois qui séparent les funérailles de son arrivée sont mis à profit pour préparer la réforme de l'administration seigneuriale : il envisage le renouvellement d'une partie du personnel, détermine ses premières mesures et ébauche un projet à l'aide de ses agents proches et de l'expert agricole qu'il vient d'engager¹⁰⁹.

Le journal de Charles-Joseph est malheureusement muet sur les réaménagements du château familial, dont les pièces sont chargées de souvenirs plus anciens encore que celles de l'hôtel urbain. L'architecture plus horizontale du château rend moins évident l'effet de succession qu'offre la verticalité de l'hôtel. C'est en fait aux portes du château que se joue la transition successorale. Charles-Joseph arrive la veille de la Fête-Dieu, à temps pour une procession qui prend un sens très fort, d'autant plus que 1826 est l'année du jubilé :

¹⁰⁵ A. Perrin Khelissa, *Gênes, op. cit.*, p. 160.

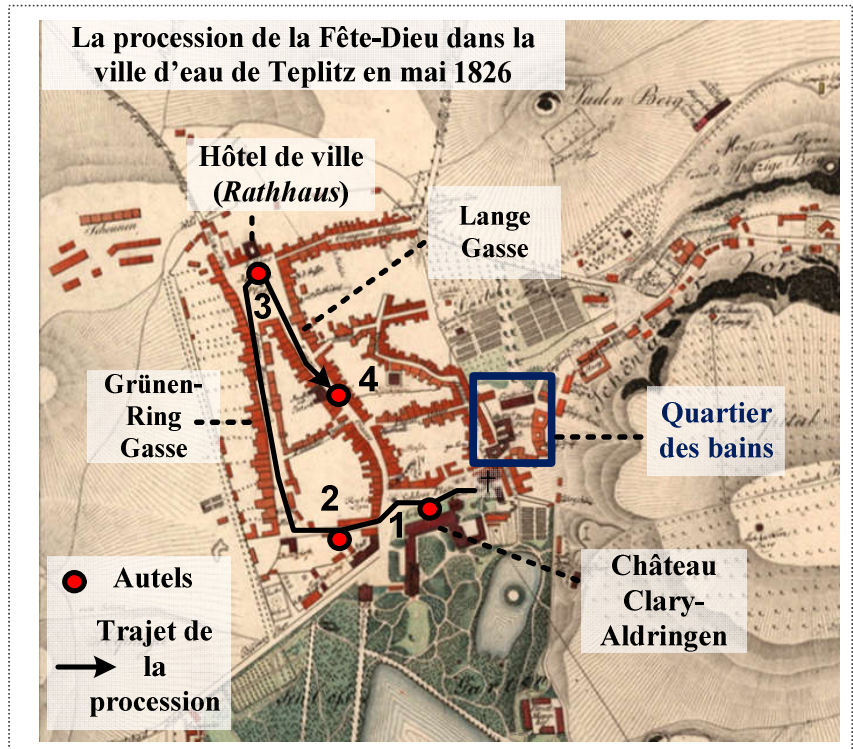
¹⁰⁶ *Idem*, p. 152.

¹⁰⁷ SOAL-Děčín, c. 182, journal 6 janvier 1826, p. 7.

¹⁰⁸ Ce sont ses gens qui lui en rapportent le détail : SOAL-Děčín, c. 182, 15 janvier 1826, p. 17.

¹⁰⁹ En témoigne son journal, puis les archives seigneuriales, SOAL-Děčín, Vč Teplice, c. 81, instructions.

[Jeudi 25 mai 1826. fête Dieu]
 J'ai été charmé de débiter par cette procession et de commencer mon règne par une action sainte. D'abord je me suis montré aux peuples étonnés à la grande messe. Tout fait mal, chaque mot, chaque personne que l'on voit. [...] Mes peuples, pour allonger le plaisir de la procession ont composé d'avoir le premier autel à l'ordinaire au Château, le second contre le mur de Bauhof, de descendre par la Grün Ring-gasse, le 3^e autel à l'hôtel de ville et le 4^eme [...] dans la Lange Gasse¹¹⁰.



Après les funérailles où chacun se recueille dans le souvenir des quarante ans d'administration de l'ancien prince, la célébration de la fête catholique intronise le seigneur de Clary-Aldringen en Bohême du Nord. Le prince est suivi des « fonctionnaires » seigneuriaux (*Beamten*). Le trajet évite le quartier des bains. C'est là que se joue le renouveau économique de Teplitz au début du XIX^e siècle, au prix de nombreux conflits entre le seigneur propriétaire et les autorités urbaines de la ville sujette. L'heure est à l'apaisement, marqué par ce parcours du château siège de l'administration seigneuriale à l'hôtel de ville où se réunissent les « magistrats », ces notables locaux que Charles-Joseph désigne comme les « bourgeois » de Teplitz dans son journal. Cette procession marque le début du cycle seigneurial de Charles-Joseph avec l'établissement de nouveaux rapports entre seigneurs et sujets et une tentative de modernisation de l'économie domaniale : ces aspects accaparent le prince et envahissent l'écriture du journal.

La dynamique de succession dans les familles patrimoniales est donc un processus visible, qui s'étend de la parenté à l'ensemble des sujets en Bohême. L'implication de nombreux individus dont le sort est lié à la pérennité de la maison Clary-Aldringen entretient l'image d'une « grande famille » qui nourrit le paternalisme aristocratique du XIX^e siècle. Ce dernier ne se limite pas à la « maison » et s'étend aux domaines qui la font vivre. La représentation du maître de maison et « *pater familias*¹¹¹ » à la fin du XVIII^e siècle se mue

¹¹⁰ SOAL-Děčín, c. 182, journal 25 mai 1826, p. 34.

¹¹¹ Terme employé par A. Chatenet-Calyste dans son analyse de la dimension familiale de la « société domestique » de la princesse de Conti : *Une consommation, op. cit.*, p. 41-44.

progressivement en celle de capitaine d'une économie « familiale », dont on retrouve encore les traces dans les *Mémoires* du prince Alfons Clary-Aldringen au XX^e siècle :

J'ai commencé à comprendre la manière dont nos employés percevaient la propriété. Ils parlaient de « nos bains », « notre forêt » comme une évidence que montrait encore leur attitude et leur travail. Nous, la famille, ressentions la même chose. Nous nous considérions également comme les gardiens de quelque chose qui était là avant, et durerait bien après nous. Nous n'aimions pas les gens parlant de « mon » domaine ou « mon » château. Un étranger qui ne comprenais pas cette relation remarqua une fois : « vous utilisez toujours le nous royal ! » Plus tard, quand nous avons tout perdu [avec l'expropriation au cours des années 1940], « nous » avons tous soufferts de la même façon, employés aussi bien que propriétaires¹¹².

L'histoire du domaine, de ses bains et de son château dépasse l'échelle des générations qui en sont les dépositaires et les gardiennes. Ce discours aristocratique sur la dimension familiale de la gestion du domaine met en avant un sentiment d'appartenance partagé à une terre qui élargit la perception des déboires nobiliaires du XX^e siècle. Cette idée d'un « destin commun », marque fortement la période qui suit la fin du régime seigneurial en Bohême en 1848.

L'organisation de la succession favorise la perception du lignage comme une construction historique qu'il s'agit de perpétuer, ce que Michel Nassiet a fort bien montré dans un ouvrage fondateur pour les XV^e-XVI^e siècles¹¹³. Au XIX^e siècle, les arbres généalogiques et les études héraldiques viennent renforcer cette fabrique de l'histoire nobiliaire, permettant aux princes d'alors de définir leur place dans les histoires nationales en train de s'écrire¹¹⁴.

La chronologie familiale est rythmée par deux temps cérémoniels importants que sont les funérailles et le mariage. Ces « rites de passages » chers à Pavel Král assurent la continuité de la maison¹¹⁵. Avec le testament, le contrat de mariage est l'autre document clé de la vie aristocratique. L'étude des pratiques matrimoniales des Clary-Aldringen en Europe centrale permet d'éclairer quelques aspects d'un enjeu crucial à la fin du XVIII^e siècle. La menace de ruine que les bouleversements politiques font planer sur nombre de grandes familles européennes dans les années 1790 invite à mettre en perspective la conclusion des alliances aristocratiques entre la génération née au temps de Marie-Antoinette et celle qui devient nubile à l'époque des guerres de la Révolution.

¹¹² A. Clary-Aldringen, *Geschichten, op. cit.*, p. 198.

¹¹³ M. Nassiet, *Parenté, noblesse et États dynastiques (XV^e-XVI^e siècles)*, Paris, EHESS, 2000, p. 29.

¹¹⁴ On les retrouve dans l'arbre exposé dans le bâtiment de Děčín et dans les archives Clary (c. 1-7). Nous renvoyons d'abord M.-E. Ducreux, « Histoire et identité autour du cas tchèque », dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, Paris, PUF, 2004, p. 827-844.

¹¹⁵ P. Král, « Rites de passage et cycles de vie de la famille noble », *HES*, 2007/3, p. 111-126.

II. La recherche des alliances aristocratiques en Europe centrale à la fin de l'époque moderne

A. L'établissement des enfants dans la société des élites de la monarchie des Habsbourg à la fin du XVIII^e siècle

Le mariage des comtesses dans la société « austro-bohême » de la cour des Habsbourg

La question du mariage des quatre filles du prince Franz Wenzel et de la princesse Marie-Josèphe de Hohenzollern-Hechingen se pose au moment où la maison accède au rang princier en 1767. L'aînée Marie-Josèphe (1747-1778) épouse en 1766 le baron Caspar von Ledebur (1723-1801), issu d'une famille qui reçoit l'incolat de Bohême dans les années 1650. Ses cadettes se marient toutes deux en 1772, Marie-Sidonie (1748-1824) avec le comte Johann Rudolph Chotek (1749-1824) et Marie-Christine (1755-1821) avec le comte Johann Philipp Hoyos (1747-1803)¹¹⁶. Les Chotek font partie de l'ancienne noblesse tchèque et se distinguent au XVIII^e siècle en comptant parmi les acteurs les plus influents du gouvernement de Marie-Thérèse comme le montre la thèse d'Ivo Cerman¹¹⁷. Quant au comte Hoyos (1747-1803), il est issu d'un lignage prestigieux venu d'Espagne au XVII^e siècle et possessionné en Basse-Autriche avec les domaines de Horn, Gutenstein, Stixenstein ou Frohsdorf non loin de Vienne¹¹⁸. Ces alliances sont semblables à celles des Colloredo pour lesquels Thibaud Klinger compte vingt-deux mariages sur vingt-quatre avec des familles illustrées au service de la dynastie des Habsbourg au XVIII^e siècle, dont cinq familles de l'ancienne noblesse Bohême, cinq de l'ancienne noblesse autrichienne, les autres étant issues de la « nouvelle noblesse » installée dans ces espaces au cours de la guerre de Trente Ans¹¹⁹. Les Clary-Aldringen se conforment ainsi au comportement des familles de la noblesse de cette partie de la monarchie, auxquelles ils s'assimilent.

Le baron de Ledebur est une relation de voisinage en Bohême. La seigneurie familiale de Perutz acquise dans les années 1670 est proche de Teplitz, le château est connu pour accueillir chanteurs et musiciens dans les années 1740¹²⁰. Les almanachs de cour suggèrent que cette famille n'occupe pas de position de premier plan à Vienne¹²¹. Au moment de son mariage, le baron Caspar Ledebur occupe la fonction caractéristique de chambellan, qui permet de l'identifier immédiatement à la noblesse de cour des Habsbourg. Il s'agit d'un

¹¹⁶ Voir le portrait de Marie-Christine en annexe, p. 110.

¹¹⁷ I. Cerman, *Chotkové. Příběh úřednické šlechty* [Les Chotek, histoire d'une noblesse de robe], Prague, LN, 2008

¹¹⁸ Il est issu de la branche cadette qui prend en 1681 le nom d'Hoyos-Sprinzenstein. Constantin von Wurzbach, *Biographisches Lexikon des Kaiserthums Oesterreich*, Vienne, 1863, vol. 9, p. 348-348.

¹¹⁹ T. Klinger, « mariage... », *op. cit.*, p. 399-401.

¹²⁰ Johann G. Sommer, *Das Königreich Böhmen*, vol. 13: *Rakonitzer kreis*, Prague, Calve, 1845, p. 88-89.

¹²¹ ÖNB, SWSC.

critère commun à la jeunesse en âge de se marier, ainsi que l'indique encore le cas des comtes Chotek ou Hoyos, ou celui de Jean de Clary-Aldringen qui devient chambellan en 1773, peu avant son mariage qui a lieu en 1775¹²². Les jeunes hommes sont ainsi mis en situation d'occuper des fonctions à la cour, grâce à une position traditionnelle au sein des grandes familles qui ne dit rien de la présence réelle à la Hofburg, comme l'indique l'étude d'Éric Hassler sur le début du XVIII^e siècle¹²³. Après 1766, le couple Ledebur s'installe dans le palais Clary de Prague. En l'état actuel de la recherche, peu d'informations sont apparues sur ce mariage tourné vers la Bohême, et permettant une présence accrue des Clary-Aldringen dans la capitale du royaume au moment où celle-ci affirme sa présence à Vienne.

Les mariages de 1772 avec les comtes Chotek et Hoyos présentent une autre configuration qui doit être examinée dans ce contexte de la récente promotion princière. Ils sont mieux renseignés grâce aux travaux d'Ivo Cerman et d'Hana Mixánková autour de la correspondance et du journal de Marie-Sidonie Clary-Aldringen¹²⁴. L'alliance avec les Chotek rapproche cette maison de courtisans et de propriétaires terriens des grands commis de l'État engagés dans les réformes de l'époque thérésienne¹²⁵. Il ne s'agit pas des familles les plus influentes de la monarchie comme les Starhemberg ou les Kaunitz, mais ces alliances peuvent témoigner de l'attrait des « partis issus de familles au pouvoir, capables d'aider à obtenir de hautes charges » comme le suggère Thibaut Klinger à propos des Colloredo¹²⁶. Elles soulignent surtout le renforcement des liens entre les noblesses de Bohême et d'Autriche dont les titulatures sont progressivement « harmonisées » à partir des réformes des années 1740¹²⁷. Choisir un parti dans la société « austro-bohême » de Vienne, c'est maintenir une proximité entre parents qui se poursuit après l'établissement des comtesses. Les comtes Hoyos et Chotek sont les héritiers de maisons seigneuriales. De fait, ces mariages renforcent les attaches des Clary-Aldringen en Basse-Autriche et en Bohême. Frohsdorf (à 70 km au sud de Vienne) puis Weltruss (à 30 km au nord de Prague) deviennent des domaines souvent fréquentés jusque dans les années 1820.

¹²² SOAL-Děčín, c. 115, 9 novembre 1773. Le comte Jean a vingt ans.

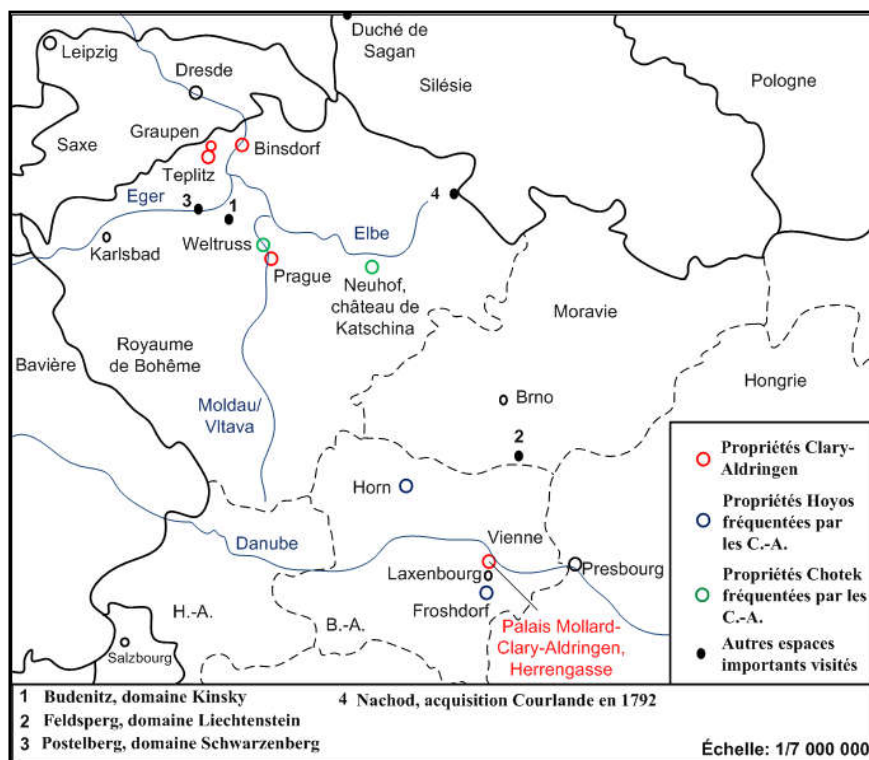
¹²³ É. Hassler, *La cour de Vienne (1680-1740)*, Strasbourg, PUS, 2013.

¹²⁴ H. Mixánková, *Odras života hraběnky Marie Sidonie Chotkové a dění v jejím okolí v osobních denících* [Réflexions sur la vie de la comtesse Marie-Sidonie Chotek et les événements de son quotidien dans les journaux personnels], Université de Pardubice, *Diplomová práce* (dir. M. Lenderová), 2011.

¹²⁵ Voir l'action du comte Rudolf Chotek dans I. Cerman, *Chotkové. op. cit.*, p. 250-300.

¹²⁶ T. Klinger, « Mariage... », *op. cit.*, p. 399-401.

¹²⁷ Sur ce processus : J. Brňovják, *Šlechticem, op. cit.*



La géographie
« familiale » au
tournant du
XIX^e siècle.

Comme Versailles, la cour des Habsbourg a une fonction essentielle dans la conclusion de ces alliances en favorisant l'endogamie aristocratique¹²⁸. Cet espace politique permet aux souverains de s'immiscer dans le jeu matrimonial, proposant ainsi une variation à la « volonté royale de connaître sa noblesse » que Michel Figeac analyse au moment de la réforme des preuves de noblesse et de la formation du système de la cour dans la France de Louis XIV¹²⁹. Marie-Thérèse évoque le mariage du jeune comte Chotek auprès du père de ce dernier en 1770. Ce dernier s'empresse d'en faire part à Johann Rudolph : « sur quoi j'ai répondu ingénieusement que je n'avois pas grande idée de mariage compulsé [arrangé], que nous vous laisserons choisir vous-même, nous flattons que vous y preferies solidement a nous donner au plutôt cette consolation¹³⁰ ». Ivo Cerman y perçoit une liberté de choix plus grande accordée au prétendant révélatrice du passage à un modèle de la « famille sentimentale » de la seconde moitié du XVIII^e siècle¹³¹. Maurice Daumas a souligné le passage de l'exigence d'une obéissance absolue des enfants à une nouvelle manière d'exercer l'autorité paternelle

¹²⁸ Mathieu Marraud, *La noblesse de Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, 2000, p. 184.

¹²⁹ M. Figeac, *les noblesses*, op. cit., p. 147-152. Sur la définition du concept de cour dans la monarchie des Habsbourg et les débats historiographiques, nous renvoyons aux analyses de Jeroen Duindam, *Vienna and Versailles : the courts of Europe's major dynastic rivals, 1550-1780*, Cambridge, CUP, 2003, et à la présentation de É. Hassler, *La cour*, op. cit., p. 13-22.

¹³⁰ Cité dans I. Cerman, *Chotkové*, op. cit., p. 359., n. 177, tirée d'une lettre du fonds Chotek de Prague, RACH, c. 107, inv. c. 1402, Johann Karl à son fils, 10 février 1770, fol. 136.

¹³¹ *Ibidem*. L'historien semble s'inscrire dans la tendance historiographique à minorer sans toujours déconstruire les arrangements familiaux des mariages dans la société des élites.

par la tendre incitation et la valorisation de l'amour filial¹³². La « consolation » du comte Chotek a pour pendant cette peur de décevoir qui doit remplacer la crainte du fils dans la nouvelle conception du respect des parents. Cette thèse était celle de Diderot dans le *Père de famille* (1758) dont Anne Saada a souligné le succès outre-Rhin¹³³. Moins qu'une émancipation du jeune adulte, il s'agit d'une confiance du comte Chotek dans la transmission de l'esprit familial inculqué à son fils grâce à l'éducation reçue dans la maison noble. Comme l'écrit Maurice Daumas, « bien éduqué, à la manière moderne qu'incarnera Émile [...], l'enfant devenu adulte ne peut décevoir ses parents¹³⁴ ». La plus belle récompense pour ce père noble de la fin du XVIII^e siècle, c'est de voir son fils lui présenter de lui-même un choix raisonnable auquel il puisse donner son aval en signant le contrat. Si le comte Chotek se tient en retrait, c'est qu'il espère voir son fils faire honneur à cette éducation dans les espaces de la cour et des palais de l'aristocratie.

Comtes et comtesses évoluent dans un milieu spécifique où sont partagées les valeurs de la noblesse, ce qui permet aux parents d'exprimer leurs attentes en des termes plus ou moins directs. Pour le comte Johann Rudolph, il s'agit donc moins d'une liberté de choix que d'une liberté de faire le bon choix, venant couronner un parcours nobiliaire caractéristique : neveu de l'*Oberste Hofkanzler* Rudolph Chotek, il reçoit une formation pratique au bureau de district (*kreisamt*) de Czaslau en Bohême avant un Grand Tour (*Kavalierreise*) en Italie, à Paris et dans l'espace du Saint-Empire effectué de 1769 à 1770 avec son cousin Johann Joseph von Wilczek. De retour dans la monarchie, il est « *Praktikant* » à la *Hofkanzley*, office à partir duquel la famille s'est distinguée tant sur le plan du service de l'État Habsbourg que sur celui de la sociabilité avec un salon brillant dans le palais de la chancellerie de Bohême (*Böhmische Hofkanzley*)¹³⁵. Quant à Marie-Sidonie Clary-Aldringen, la fille du grand veneur vient d'être distinguée par le co-régent lors des réjouissances de la cour en 1772. Joseph II la complimente sur sa manière de danser, saluant indirectement les leçons du maître Gaëtan Vestris (1729-1808) que la maison Clary-Aldringen avait obtenues pour ses enfants¹³⁶. L'éducation aristocratique d'une part, et l'insertion familiale à la cour fournissent des garanties solides à la perpétuation des élites dans les capitales de la monarchie des Habsbourg.

¹³² M. Daumas, *Le mariage amoureux*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 277-280 ;

¹³³ *Ibidem.* ; A. Saada, *Inventer Diderot : les constructions d'un auteur dans l'Allemagne des Lumières*, Paris, CNRS éditions, 2003, p. 210.

¹³⁴ M. Daumas, *Le mariage*, *op. cit.*, p. 279.

¹³⁵ I. Cerman, *Chotkové*, *op. cit.*, p. 286, 291-303.

¹³⁶ SOAL-Děčín, c. 113, M.-S. à sa sœur M.-J., 11 jan. 1772, citée dans H. Mixánková, *Odráz*, *op. cit.*, p. 34.

L'autorité parentale ne disparaît pas pour autant et les jeunes comtes ne sont pas seulement « maintenu dans l'orbite de la famille par les liens de l'amour¹³⁷ ». Le comte de Hoyos respecte les directives de son père lorsqu'il fait sa cour aux comtesses de Clary :

Le Comte de Hoyos est parti aujourd'hui, pour aller trouver son père, et compte être de retour mercredi au matin, la chose me paroît d'autant plus assurée, qu'il dit avoir une lettre de son père, dans laquelle il lui marque de rechercher une de nous en mariage, et s'il n'obtient pas l'ainée, de demander la seconde¹³⁸

Les héritiers de la noblesse forment de multiples plans matrimoniaux selon les circonstances et les partis du moment, multipliant les chances de voir aboutir un mariage patronné par les parents. Les démarches du comte Hoyos font passer l'intérêt pour la maison avant l'inclination personnelle. C'est bien une famille qu'il s'agit d'approcher, et le comte n'hésite pas à solliciter le frère des comtesses, Jean de Clary :

Les affaires de la Christine vont grand train, le Comte de Hoyos paroît tout de bon décidé pour elle, et dit n'être encore arrêté que par la crainte d'un second refus, il à hier fait une visite à mon frere, et lui a dit qu'il iroit encore cette semaine chès ses parens pour s'arranger avec eux¹³⁹

La phase de cour, marquée par des refus rituels, adopte les formes de la vie sociable dans les hôtels de l'aristocratie. Les visites de politesse sont d'autres marqueurs d'une éducation réussie. Il s'agit bien sûr du comportement idéal, et d'autres situations sont possibles. Ici, le jeune noble se passe de ces intermédiaires qui caractérisent le mariage arrangé. Dans le cas des comtes Hoyos et Chotek, on observe donc la mise en avant de la figure individuelle du prétendant. Elle semble une réponse à la dénonciation de la « tyrannie des pères » qui transforme la perception du mariage arrangé au XVIII^e siècle selon Dominique Godineau¹⁴⁰. Cette perception se dilue dans les démarches des prétendants sans que l'effacement des parents ne soit synonyme de désengagement. L'inclination personnelle est souhaitable, elle est encouragée par le comte Chotek. Elle n'est pas toujours manifeste, ni immédiatement nécessaire, comme semble en témoigner l'attitude de Christine de Clary concernant son mariage avec le comte Hoyos :

elle ne l'aime, ni ne le hait, elle ne le craint ni ne le souhaite ; [...] impatientée de cet excès d'indolence, je lui dis, au nom de Dieu, dites moi donc, si ce mariage vous feroit plaisir ou peine ? Elle me répondit, mais cela me feroit plaisir, c'est tout ce que je désire,

¹³⁷ M. Daumas, *Le mariage, op. cit.*, p. 279.

¹³⁸ SOAL-Děčín, c. 113, M.-S. à sa sœur M.-J., 11 janvier 1772, transc. de H. Mixánková, *Odras, op. cit.*, p. 40.

¹³⁹ *Idem*, 4 janvier 1772. Son portrait se trouve en annexe, p. 110.

¹⁴⁰ D. Godineau, *Les femmes dans la société française XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 31.

car il est certain, que n'ayant point de repugnance, elle pourra être fort heureuse avec lui¹⁴¹

Marie-Sidonie souligne l'indolence, dont le sens ancien définit « l'état de l'âme qui s'est mise au dessus des passions¹⁴² ». Cette indifférence affichée vis-à-vis d'un jeune homme qui n'a pas été choisi pour elle, mais qui s'impose comme une évidence dans la société des élites de la capitale. Le ton de ces lettres dénote l'absence de coupure radicale avec la fabrique des mariages au XVIII^e siècle, où le « poids des normes et des conventions sociales est tel que les mariages arrangés ne choquent pas les intéressés du moment que le fiancé ne leur répugne pas¹⁴³ ». Au sein des grandes familles qui organisent les héritages féminins en vue de l'établissement des comtesses, le mariage est toujours conçu comme un devoir social d'où peut découler le « bonheur domestique » cher à la génération suivante.

L'endogamie aristocratique des années 1770 se joue dans les espaces maîtrisés par ce groupe social dont elle renforce les logiques de l'entre-soi. C'est précisément à cette période que la baronne de Krüdener fait référence lorsqu'elle emploie l'expression de « première société » dans ses *Souvenirs* au début du XIX^e siècle¹⁴⁴. Cette image est aussi celle d'un marché matrimonial restreint que le comte Charles-Joseph reprend dans son journal de 1803 :

Dans une société aussi resserrée que celle de Vienne, qui n'est presque jamais renouvelée, il faut que chaque homme soit toujours amoureux de chaque femme, et pour faire des événements il n'y a comme à la lotterie que les différentes combinaisons entre 10 ou 12 personnes¹⁴⁵.

La formation d'une « première société » dans la monarchie des Habsbourg oriente clairement les perspectives matrimoniales. Les alliances sont prévisibles dans ce cercle restreint des grands propriétaires terriens dont l'endogamie est perçue comme un facteur de stabilité sociale grâce au maintien des patrimoines¹⁴⁶. Les visites rendues ne passent pas inaperçues dans ce « petit monde choisi » des élites aristocratiques. Elles alimentent le « capital social » des maisons courtisées en les faisant apparaître comme des partis recherchés. Cette représentation de l'exclusivisme matrimonial de la noblesse de cour et de ses héritiers ne doit pas faire oublier que Vienne est une capitale impériale où se rendent les

¹⁴¹ SOAL-Děčín, c. 113, M.-S. à sa sœur M.-J., 11 janvier 1772, transc. de H. Mixánková, *Odras, op. cit.*, p. 40. La citation est soulignée, Marie-Sidonie reprend ensuite la parole.

¹⁴² Définition qui apparaît dès la première édition du dictionnaire de l'Académie française en 1694.

¹⁴³ D. Godineau, *Les femmes, op. cit.*, p. 31.

¹⁴⁴ Citée dans les annexes de l'ouvrage d'Elena Gretchanaïa, « *Je vous parlerai la langue de l'Europe...* » : *la francophonie en Russie (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Bruxelles, Peter Lang, 2012, p. 334.

¹⁴⁵ SOAL-Děčín, c. 158, journal 22 juin 1803, p. 70.

¹⁴⁶ M. Lanzinger, « Mariages entre parents, l'économie de mariage et le « bien commun ». La politique de dispense de l'État dans l'Autriche de l'Ancien Régime finissant », dans A. Bellavitis *et alii*, *Construire, op. cit.*, p. 69-83

élites des Pays-Bas autrichiens ou du Saint-Empire à la fin du XVIII^e siècle. L'idée d'un éloignement géographique important des filles de la noblesse n'empêche pas de nouer des alliances aristocratiques dans ces espaces. La présence du prince de Ligne à la cour des Habsbourg permet ainsi aux Clary-Aldringen d'envisager un mariage francophone pour l'héritier du titre et du fidéicomis. Cette alliance fait l'objet de négociations entre Vienne et Bruxelles en 1774, autour de l'installation de la princesse Marie-Christine de Ligne dans un espace qu'elle ne connaît pas, alors qu'elle ne maîtrise pas l'allemand.

Le prestige de la maison de Ligne pour le mariage de l'héritier du fidéicomis en 1774-1775

Le mariage de Jean de Clary-Aldringen avec la princesse de Ligne fait passer la création de liens familiaux en Europe de l'ouest avant les mariages de proximité que l'on retrouve dans la noblesse rhénane étudiée par Christophe Duhamelle, et plus largement dans l'ensemble des milieux sociaux¹⁴⁷. Sans sortir du cadre de la monarchie des Habsbourg, les Clary-Aldringen trouvent dans la maison de Ligne l'opportunité de s'insérer dans la fabrique des réseaux transfrontaliers qui caractérisent les aristocraties européennes à la fin de l'époque moderne.

Cette union s'inscrit dans les échanges entre les Pays-Bas autrichiens et la cour de Vienne au lendemain de la guerre de Succession d'Espagne: nombre de nobles de Bohême font leur Grand Tour dans cette partie de l'Europe, à l'instar du père de Jean de Clary qui en 1727 visite la cour de Marie-Elisabeth d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas de 1725 à 1740¹⁴⁸. À l'inverse, le prince Charles-Joseph de Ligne (1735-1814) est présenté à Vienne en 1751 où il est fait chambellan par Marie-Thérèse¹⁴⁹. En août 1755, il y épouse Maria Franziska princesse de Liechtenstein (1739-1821) avant son célèbre service au cours de la guerre de Sept Ans¹⁵⁰. Cette présence s'affirme au moment des voyages de Charles de Lorraine entre Bruxelles et Vienne au début de son gouvernement dans les Pays-Bas autrichiens (1744-1780)¹⁵¹. Michèle Galland, suggère que ces séjours liés à l'attachement familial à la cour de Marie-Thérèse correspondent aussi à la volonté politique d'un contact étroit avec les autorités viennoises, renforcé lors de la reprise en main de ce territoire après la guerre de Succession d'Autriche. L'union de la fille du prince de Ligne avec l'héritier d'une

¹⁴⁷ C. Duhamelle, *L'héritage collectif. La noblesse d'Église rhénane (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Paris, EHESS, 1998, p. 111 ; Adeline Daumard, « Affaire, amour, affection : le mariage dans la société bourgeoise au XIX^e siècle », *Romantisme*, 1990/68, *Amours et société*, p. 33-47.

¹⁴⁸ Jiří Kubeš, « Fragmenty písemností z kavalírské cesty hrabat z Clary-Aldringenu z roku 1727 [les fragments des écrits du Kavalierreise des comtes de Clary-Aldringen en 1727] », *Theatrum historiae*, 2006/1, p. 83-108. Voir aussi son travail d'habilitation : *Kavalírské cesty české a rakouské šlechty (1620-1750)* [Le Grand Tour dans la noblesse de Bohême et d'Autriche], Université de Pardubice, 2011, p. 98-112.

¹⁴⁹ *Mémoires du prince de Ligne*, Paris, Mercure de France, 2004, cah. I, p. 59.

¹⁵⁰ Voir la généalogie de cette famille en annexe, p. 109.

¹⁵¹ Michèle Galland, *Charles de Lorraine, Gouverneur des Pays-Bas autrichiens (1744-1780)*, Bruxelles, EUB, 1993, p. 33-35.

maison princière de Bohême est une manière d’approfondir les attaches des Ligne dans l’Europe dynastique et politique des Habsbourg de Vienne¹⁵².

Les deux familles se rencontrent à la cour¹⁵³. Comme pour l’aristocratie anglaise étudiée par Lawrence Stone où Londres devient un « marché matrimonial à l’échelle de la nation » au XVII^e siècle, la capitale permet un élargissement géographique des alliances tout en maintenant une forte endogamie sociale¹⁵⁴. Dans les années 1770, les Clary jouissent de leur récent statut de prince qui les intègre au groupe des nobles non immédiat d’Empire auquel les Ligne appartiennent depuis 1601¹⁵⁵. En 1770, Joseph II décide de promouvoir la maison de Ligne en donnant à la seigneurie de Fagnolles dans le cercle du Bas-Rhin-Westphalie le statut de comté d’Empire, permettant au prince d’accéder à la Diète d’Empire¹⁵⁶. Ce privilège rehausse encore le prestige de l’une des familles les plus illustres des Pays-Bas en les rapprochant des puissances territoriales immédiates de l’Empire. Il est nécessaire de rappeler le caractère corporatif des différentes noblesses de l’Empire afin de mesurer ce qu’une telle alliance avec une maison historique peut représenter pour une grande famille de la « noblesse impériale mineure¹⁵⁷ » de Bohême comme les Clary-Aldringen. Il s’agit bien de renforcer la position de cette maison en Europe centrale, avec un mariage qui la distingue dans le giron de la noblesse « austro-bohême » où les critères de l’ancienneté et de la stature politique impériale sont déterminants dans la conclusion des alliances lignagères depuis le début du XVIII^e siècle¹⁵⁸.

La réputation de Charles-Joseph de Ligne, prince cosmopolite de l’Europe des Lumières, n’est plus à faire. Elle est entretenue par un luxe de dépenses retracé dans ses *Mémoires*¹⁵⁹. Pour le prince et la princesse de Clary, c’est la promesse d’un mariage brillant qu’il s’agit de concrétiser. Des démarches sont faites en 1774, rapidement suivies d’une

¹⁵² Une « Europe des dynasties » analysée par Daniel Schönplugg dans son étude des Hohenzollern, *Die Heiraten der Hohenzollern. Verwandtschaft, Politik und Ritual in Europa, 1640-1918*, Göttingen, Vandenhoeck, 2013, p. 249.

¹⁵³ Marie-Sidonie Chotek y fait allusion dans sa lettre à sa sœur du 16 février 1767, (SOAL-Dëčín, c. 113).

¹⁵⁴ Lawrence Stone, *The Crisis of the aristocracy 1558-1641*, Oxford, OUP, 1967, p. 285, cité dans C. Duhamelle, *L’héritage collectif, op. cit.*, p. 116. Ce dernier souligne combien le développement d’un centre princier puissant ou « la construction d’un cadre national peuvent entraîner l’élargissement d’un champ d’alliance ». Pour notre étude, nous renvoyons surtout aux recherches d’Éric Hassler sur la construction des lignages à Vienne, *La cour de Vienne, op. cit.*, p. 261-285.

¹⁵⁵ H. Stekl, *Österreichs Aristokratie, op. cit.*, p. 130. Voir annexe 24 du chapitre I, p. 151.

¹⁵⁶ *Annuaire généalogique et historique*, Paris, 1821, vol. 3, p. 323.

¹⁵⁷ C. Duhamelle, « Les noblesses du Saint-Empire du milieu du XVI^e siècle au milieu du XVIII^e siècle », *RHMC*, 1999/46-1, p. 146-170. Il distingue la haute noblesse d’Empire, « disposant de la puissance territoriale et d’une voix dans le Collège des princes au sein de la Diète d’Empire. Venaient ensuite les noblesses impériales mineures, qui comprenaient les princes ou comtes d’Empire à titre personnel mais sans puissance territoriale, les chevaliers d’Empire qui n’étaient vassaux que de l’Empereur mais ne députaient pas à la Diète, les patriciens nobles de certaines villes dites impériales ».

¹⁵⁸ É. Hassler, *La cour, op. cit.*, p. 269.

¹⁵⁹ *Mémoires*, cah. IX, p. 166-167. Voir annexe 4, p. 159.

négociation autour des termes du contrat de mariage entre Bruxelles et Vienne où réside la princesse de Ligne. Dans une lettre adressée à une « ambassadrice » de la princesse de Ligne à Vienne, Maria-Franziska Liechtenstein évoque plusieurs points délicats et suggère notamment que les affaires des Ligne ne sont pas aussi brillantes qu'il y paraît¹⁶⁰. « Les procès avec la maison de Salm¹⁶¹ » ou la possibilité que Marie-Christine soit éventuellement héritière des biens de la maison de Ligne sont autant d'affaires internes sur lesquelles « mon mari m'a promis le secret ». Rien ne doit filtrer avant la conclusion du contrat, pour ne pas mettre en doute la prospérité de la famille et ruiner le crédit matrimonial des Ligne au cas où ce mariage échouerait. Il est un pari sur l'avenir mettant en balance la position sociale et financière des maisons nobles.

Il s'agit toutefois d'arguments de négociation, car les points évoqués n'empêchent pas le prince de Ligne de s'engager à verser 30 000 livres de rentes à son héritier Charles-Antoine (1759-1792) lorsque celui-ci se marie avec la princesse polonaise Hélène Massalka (1763-1814) entre Versailles et l'Abbaye-aux-Bois en 1779¹⁶². Dans le cas de sa fille cadette, la princesse demande à son intermédiaire une approche discrète afin de convaincre les Clary d'accepter le principe d'une substitution de dot contre une pension annuelle. Elle s'appuie sur « les coutumes du pays », rappelant ainsi l'attitude caractéristique des noblesses habituées à rechercher les situations juridiques les plus avantageuses dans les territoires où les mariages sont conclus¹⁶³. La princesse insiste aussi pour que la noce soit célébrée à Bruxelles, car « il m'en coûte toujours 1000 ducats pour aller à Vienne, ce seroit le double, pour une noce ». La princesse insiste pour qu'à Vienne « personne ne le sache que quand le départ du fils sera fixé, que tous les articles [du contrat de mariage] seront convenus, et signés ». Ce n'est qu'une fois la solidarité aristocratique assurée par un contrat dont la princesse chiffre précisément les termes que le secret des fortunes peut être levé. Ce mariage est un engagement entre deux familles patrimoniales conclu au terme d'observations mutuelles et de négociations qui décident de la viabilité de l'alliance et des termes du contrat.

Tout le sel de cette lettre réside dans le fait qu'il s'agit d'une copie d'une écriture féminine imputable à la princesse de Clary. Elle témoigne de cette phase où la réalité matérielle s'impose au lustre des grandes familles. La princesse de Liechtenstein s'interroge

¹⁶⁰ SOAL-Děčín, c. 149, lettre anonyme, s. d., estimée 1774, transcrite en annexe 5, p. 159. Une autre lettre indique que l'intermédiaire est probablement la sœur de la princesse, Marie-Thérèse (1738-1814) qui épouse le comte Emanuel Waldstein en 1754.

¹⁶¹ Procès évoqué dans Félicien Leuridant (éd.), *Lettres & billets inédits du prince de Ligne et de ses familiers*, Bruxelles, Lamertin, 1919, p. 39.

¹⁶² Selon Lucien Perey, *Histoire d'une grande dame au XVIII^e siècle : la princesse Hélène de Ligne*, Paris, Calmann Lévy, 1888, p. 216. Voir la généalogie en annexe, p. 109.

¹⁶³ Élie Haddad : « Mariages, coutumes échanges dans la noblesse française à l'époque moderne », dans A. Bellavitis, *et alii* (dir.), *Construire, op. cit.*, p. 49-68.

quant à elle sur l'existence de « diamants-majorats¹⁶⁴ », ces bijoux dont Élie Haddad souligne la portée symbolique : ce sont les « bijoux de la famille », attachés au fidéicommiss et qui font l'objet d'une attention particulière tant ils concentrent la représentation du lignage et de son identité, de sa richesse et de ce patrimoine dont le comte Jean est l'héritier¹⁶⁵. Ces biens portés par les princesses de Clary accompagnent l'importance accordée au « capital social » des Clary-Aldringen, exprimée dans la valorisation de la « probité des parents » et de la « bonne opinion » formée sur le jeune homme¹⁶⁶. Les signes de l'insertion des Clary-Aldringen dans la haute noblesse de cour sont passés au crible afin de sécuriser l'avenir de la princesse Marie-Christine. Cette dernière n'est impliquée qu'aux derniers moments d'une affaire conduite par ses parents :

bien vite une reponse je vous prie, car alors j'en parlerois a Christine bien persuadée que je suis qu'elle ni sent aucune repugnance, je vous recommande l'affaire une fois que ns avons dit nos conditions, il ne s'agit plus que de dire, je les accepte ou je ne les accepte pas et de conclure et fixer le tems [de la noce]¹⁶⁷

Le bonheur conjugal est donc à construire entre ces promis qui ne se connaissent pas. Le prince de Ligne y travaille en assurant au comte à Vienne sa certitude que Marie-Christine « ne vous aime bientôt plus encore que je ne vous aime¹⁶⁸ ». Après avoir séduit le prince et convaincu la princesse, il reste maintenant à assurer la bonne entente entre les fiancés sur lesquels doit reposer l'avenir de la maison Clary. Des portraits sont d'abord échangés, une pratique nécessaire pour les grandes familles vivant dans des espaces éloignés, qui précède les peintures de mariage célébrant les alliances lignagères comme le montre Beatrix Bastl dans le cas des Harrach au XVIII^e siècle¹⁶⁹. Cette iconographie matrimoniale est surtout à rapprocher des mariages souverains en Europe, dont le portrait de Marie-Antoinette peint par Joseph Ducreux en 1769 et envoyé à Louis XVI est un exemple contemporain¹⁷⁰. Les Clary-Ligne répliquent à leur échelle cette remise des portraits, selon les mots de la princesse Liechtenstein : elle peut aviver le sentiment d'appartenir à l' « Europe des dynasties » avant

¹⁶⁴ SOAL-Děčín, c. 149, correspondance de Jean de Clary, lettre anonyme, s. d., estimée 1774.

¹⁶⁵ É. Haddad, La « maison » noble, dans A. Bellavitis *et alii* (dir.), *Mobilité et transmission, op. cit.*, p. 209.

¹⁶⁶ SOAL-Děčín, c. 149, lettre anonyme, s. d., estimée 1774.

¹⁶⁷ *Ibidem*.

¹⁶⁸ SOAL-Děčín, c. 149, le prince de Ligne au comte de Clary, 20 mai 1774.

¹⁶⁹ Beatrix Bastl, « Un discours entre proximité et distance : les portraits et les correspondances de la famille Harrach au XVIII^e siècle », dans J-F. Chauvard, C. Lebeau (dir.), *Éloignement géographique et cohésion familiale (XV^e-XX^e siècle)*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2006, p. 139-152.

¹⁷⁰ Xavier Salmon, « Vienne à Versailles : les portraits de la famille impériale par Joseph Ducreux (1735-1802) », dans É. Maisonnier, C. Seth, *Marie-Antoinette : Femme réelle, femme mythique*, Paris, Magellan, 2006, p. 39-52. Sur l'importance du portrait : E. Kernbauer, A. Zahradnik (dir.), *Höfische Porträtkultur : die Bildnissammlung der österreichischen Erzherzogin Maria Anna (1738-1789)*, Berlin, De Gruyter, 2016.

que la Révolution n'en mette la solidarité à l'épreuve ainsi que le souligne Daniel Schönflug¹⁷¹.

Fort de ces modèles royaux, les parents se montrent très engagés dans la définition du comportement de leurs enfants lorsque ceux-ci se présentent aux belles familles. Les brouillons des lettres à la princesse de Ligne et à ses deux parents composés par Jean de Clary sont soigneusement revus par sa mère, qui corrige les tournures mal appropriées¹⁷². C'est donc sous son contrôle qu'il déclare sa flamme à sa promise : le langage de l'amour s'ajoute à celui des tractations en sous-main, avec un vocabulaire soigneusement choisi. Ces usages témoignent d'une forme de diplomatie matrimoniale qui prélude à l'adoption d'un nouveau membre dans le sein des grandes familles. Le « bonheur » des enfants dont l'avenir est envisagé se différencie de celui des conjoints, entre lesquels la question de l'inclination semble intervenir dans un second temps. Si la notion de mariage arrangé est nuancée par les historiens du XIX^e siècle, force est de constater ici que le mariage des héritiers se plie aux conventions de la société aristocratique de la fin du XVIII^e siècle. Au moment des approches, la relation entre les époux n'est qu'une donnée de l'équation matrimoniale. L'ordre familial s'impose aux héritiers comme aux filles de la noblesse qui adhèrent au projet parental. Michel Figeac a pu observer finement une « stratégie consentie » autour du partage des valeurs lignagères à propos des alliances des noblesses françaises¹⁷³. Les jeunes gens ne peuvent s'y soustraire qu'au prix d'une rupture ou d'un combat pour faire accepter un amour imprévu aux parents attentifs. Le célibat masculin n'est envisageable que dans le cas des cadets, comme le montre ensuite le parcours du deuxième fils du prince Jean et de Christine de Ligne, Maurice Clary-Aldringen. Quant au célibat féminin, il conduit inmanquablement à songer à un établissement dans un des chapitres nobles de l'Empire, à l'instar de la cadette du prince Jean qui est reçue au chapitre de Nivelles dans les Pays-Bas autrichiens en 1780.

Une sélection « diaboliquement difficile » au chapitre de Nivelles en 1780

Vingt-deux ans représentent un seuil critique pour le mariage des comtesses Clary-Aldringen dans la société de cour des Habsbourg¹⁷⁴. Le 29 juillet 1778, la princesse Marie-Josèphe écrit

¹⁷¹ Daniel Schönflug, « De la parentèle à la famille : Perspectives prussiennes sur l'Europe des dynasties à l'époque de la Révolution Française », *La Révolution française*, 2011/4 : *Dire et faire l'Europe à la fin du XVIII^e siècle*, en ligne.

¹⁷² SOAL-Děčín, c. 149, brouillons des lettres à la famille de Ligne, transcription en annexe 6, p. 160. La princesse Christine fait exactement la même chose à l'endroit de la princesse de Clary. Ses lettres se trouvent SOAL-Děčín, c. 108, 1794-1801, liasse 1794, Bruxelles, 21 mai 1774.

¹⁷³ M. Figeac, *Les noblesses*, op. cit., p. 244.

¹⁷⁴ C'est aussi l'âge moyen des filles dans les mariages de la noblesse nantaise au XIX^e siècle : Marcel Launay *et alii*, *La noblesse nantaise au XIX^e siècle*, Nantes, Ouest éditions, 2001, p.24. Scarlett Beauvalet-Boutouyrie note

à propos de sa cadette Thérèse (1756-1790) : « vingt deux ans et pas d'établissement. Fiat voluntas tua [que votre volonté soit faite]¹⁷⁵ ». Les liens avec la société de cour, où la princesse appartient au cercle des « cinq princesses » qui se forme ces années dans l'entourage des souverains, ne font pas apparaître de parti satisfaisant. La solution envisagée est alors celle du chapitre, souvent perçu comme un « séminaire de filles à marier » par les familles de la noblesse au XVIII^e siècle¹⁷⁶. Thérèse bénéficie du même héritage que ses sœurs. L'enjeu de cette entrée n'est pas de toucher la prébende permettant une « retraite honorable pour les filles de condition, dont la fortune ne répond pas à leur naissance¹⁷⁷ ». Il est d'abord social. La princesse de Clary-Aldringen choisit l'éloignement pour assurer à sa fille une position entre le monde et Dieu qui soit en accord avec le rang de la famille.

En 1779, Marie-Thérèse offre à la princesse de candidater à une place vacante au chapitre noble de Nivelles, ravivant ainsi les liens des Clary-Aldringen aux Pays-Bas autrichiens depuis l'alliance avec les Ligne en 1775¹⁷⁸. Il s'agit de l'un des établissements les plus prestigieux de la monarchie. Pour la souveraine, le souci de sa noblesse va de pair avec la mise en valeur des chapitres de l'Empire dont elle réforme les statuts et les conditions d'accès entre 1759 et 1769¹⁷⁹. Dans le sillage de bien des chapitres, Marie-Thérèse durcit l'exclusivisme de ces institutions qui exigent seize quartiers de noblesse (huit paternels et huit maternels)¹⁸⁰. La présentation des dossiers de prébende devient « diaboliquement difficile », ainsi que le note le comte de Zinzendorf dans son journal de 1761¹⁸¹. Marie-Thérèse se montre sûre de l'extraction des Clary-Aldringen en s'impliquant dans une démarche dont le retentissement peut être aussi important que celui d'un grand mariage. Le chapitre des Pays-Bas accueille en effet plusieurs filles de la noblesse de Bohême, comme le montre l'historique des prébendes établi par Jules Fréson¹⁸². Cette entrée au chapitre se présente donc comme une variation sur la conclusion des alliances dans la société austro-bohême de la monarchie des Habsbourg entre le traité d'Utrecht et la Révolution brabançonne. L'appartenance à la haute

que la majorité matrimoniale de la femme est généralement fixée à vingt-cinq ans et donne les taux de célibat féminin dans *Les femmes à l'époque moderne*, Paris, Belin, 2003, p. 77-78.

¹⁷⁵ Citée dans R. Gates-Coon, *The Charmed*, *op. cit.*, p. 93.

¹⁷⁶ Françoise Boquillon, *Les chanoinesses de Remiremont, 1566-1790: contribution à l'histoire de la noblesse dans l'Église*, Remiremont, SHLR, 2000, p. 9.

¹⁷⁷ E. Discailles, *Les Pays-Bas sous le règne de Marie-Thérèse (1740-1780)*, Bruxelles, Muquardt, 1873, p. 107.

¹⁷⁸ R. Gates-Coon, *The Charmed*, *op. cit.*, p. 93.

¹⁷⁹ Jules Fréson, *Histoire du chapitre noble de Nivelles*, Nivelles, Ch. Guignardé, imprimeur de la société archéologique, 1890, p. 332-333. Voir aussi Félix de Salles, *Chapitres nobles d'Autriche*, Vienne, St. Norbert, 1889.

¹⁸⁰ Voir par exemple le cas des chapitres cathédraux de l'Empire : C. Duhamelle, *L'héritage*, *op. cit.*, p. 34-38.

¹⁸¹ Cité dans R. Gates-Coon, *The Charmed Circle*, *op. Cit.*, p. 92-94.

¹⁸² J. Fréson, *Histoire*, *op. cit.* p. 360-409, 1610-1794.

noblesse de la cour de Vienne est le critère déterminant de l'établissement de tous les enfants Clary-Aldringen.

L'offre de la reine n'est pas un passe-droit. L'entrée au chapitre demande une solide extraction, vérifiée de manière bien plus formelle et plus stricte que pour un mariage¹⁸³. Les familles de l'aristocratie sont familières de ce type d'exercice, auxquelles elles se confrontent au moment des promotions nobiliaires. Cette fois, ce sont deux fonds archives qu'il faut ouvrir pour les preuves de la qualité nobiliaire maternelle et paternelle, en dépêchant des enquêtes à Teplitz et à Sigmaringen, le fief des Hohenzollern-Hechingen entre le Wurtemberg et la Bavière. L'entrée au chapitre est une manière de renouveler l'excellence de l'extraction, qui, si elle est reconnue, prépare l'avenir matrimonial de la comtesse et des générations futures.

Les princesses de la société de Josèphe Clary sont informées de cette collecte, et des difficultés faites sur les preuves fournies par la famille Hohenzollern-Hechingen¹⁸⁴. Avec sa vivacité bien connue, le co-régent Joseph II qui fréquente ce petit cercle propose d'intervenir directement auprès du chapitre¹⁸⁵. Cette démarche désole la princesse, car elle peut laisser sous-entendre l'idée d'une défaillance de noblesse, à une époque où la politique d'anoblissements du souverain avive la différenciation entre anoblis anciens et récents¹⁸⁶. Christophe Duhamelle et William Godsey ont montré le rôle que joue la justification de l'hérédité nobiliaire dans l'attachement aux titres et à la pureté des origines qui a pu caractériser les noblesses de l'espace germanique aux yeux des contemporains¹⁸⁷. Dans ce contexte, la dépendance à l'égard d'un pouvoir royal dont les interventions prennent une importance croissante dans la constitution des groupes nobiliaires en Europe ne doit pas apparaître trop visiblement. C'est en ce sens qu'Éléonore Liechtenstein écrit à la princesse Kaunitz que Joseph II a seulement accéléré une procédure qui aurait « sans doute réussi sans lui et aurait alors moins semblé être une faveur¹⁸⁸ ».

¹⁸³ Sur l'intransigeance des chapitres : Françoise Boquillon, « Les dames nobles des chapitres de Lorraine sous l'Ancien Régime », dans M. Parrisé, P. Heili, *Les chapitres de dames nobles entre France et Empire*, Paris, Messene, 1998, p. 87-108.

¹⁸⁴ SOAL-Děčín, c. 1, « Deduction des preuves de filiation et de Noblesse » ; *Landesarchiv Baden-Württemberg, Staatsarchiv Sigmaringen*, FAS HH 1-50 T 1-5 A 491 : Thun (Österreich): attestations.

¹⁸⁵ R. Gates-Coon, *The Charmed Circle. Op. Cit.*, p. 93-94.

¹⁸⁶ William Godsey situe dans les années 1780 le développement et l'usage de la notion d'« *Uradel* », « noblesse d'origine » à l'absence d'anoblissement connu : « Vom Stiftsadel zum Uradel. Die Legitimationskrise des Adels und die Entstehung eines neuen Adelsbegriffs im Übergang zur Moderne » dans A. Hartmann *et alii* (dir.), *Eliten um 1800. Erfahrungshorizonte - Verhaltensweisen - Handlungsmöglichkeiten*, Mainz, Philipp von Zabern, 2000, p. 371-391. Voir aussi du même, *Nobles and Nation in Central Europe: Free Imperial Knights in the Age of Revolution, 1750-1850*, Cambridge, CUP, 2004, p. 57-60.

¹⁸⁷ C. Duhamelle, *L'héritage*, *op. cit.*, p. 103. W. Godsey, « Vom Stiftsadel... », *op. cit.*.

¹⁸⁸ Cité dans R. Gates-Coon, *The Charmed*, *op. cit.*, p. 94. Sur le rôle du pouvoir royal : C. Duhamelle, *L'héritage*, *op. cit.*, p. 115.

L'enjeu est d'autant plus grand que la guerre de succession de Bavière n'a pas épargné les domaines Clary-Aldringen en Bohême du Nord. Le voyage à Nivelles a un coût que nul n'ignore et qui peut affirmer la vitalité des Clary-Aldringen mise à mal par le passage des troupes prussiennes. Les Clary-Aldringen ne se confondent pas avec les familles de la noblesse désargentée dont les filles peuvent être accueillies dans l'institut que Marie-Thérèse avait fondé au palais Rosenberg de Prague en 1755¹⁸⁹. Les archives de la princesse de Clary conservent les comptes de cet établissement, qui n'a rien à envier aux 604 pièces de vêtements et mousseline du trousseau de Marie-Sidonie en 1772¹⁹⁰. 6000 florins de l'héritage allodial de la princesse servent à assumer les premiers frais de l'installation¹⁹¹. La chambre de la comtesse est préparée par la comtesse de Thürheim, qui dépense pour cela 1205 florins¹⁹². Il faut encore engager nombre d'artisans pour aménager la pièce (et celle d'une femme de chambre), puis la meubler avec « caftiere, poilon, chandelier, mouchette pour bassin et pots de nuit¹⁹³ ». Au total, le coût de cette entrée est de 12 393 florins. 113 florins sont versés aux autorités locales car « il est d'usage, lorsqu'on obtient une prebende noble, de repandre quelques gratifications dans les maisons des différents Ministres attachés au Gouvernement¹⁹⁴ ». À leur tête se trouve le plénipotentiaire Georges Adam, prince de Starhemberg qui reçoit 12 couronnes. L'arrivée d'une nouvelle pensionnaire venue de Vienne a ses témoins comme pour un mariage. Son entrée au chapitre participe de la reconnaissance sociale de la maison Clary-Aldringen à Vienne comme à Bruxelles.

En 1780, la comtesse s'installe au chapitre pour sept ans, au moment où Joseph II mène ses réformes religieuses de grande ampleur. À partir de 1783, 163 couvents sont fermés. Les chapitres nobles de l'Empire aux Pays-Bas sont maintenus, peut-être en raison de leur importance sociale pour nombre de familles de l'aristocratie¹⁹⁵. Les règlements sont réformés, en particulier les exercices de piété fixés dans le décret de 1786. Le prestige de l'établissement de Nivelles lui permet de survivre aux transformations de la vie religieuse dans la monarchie des Habsbourg. Son exclusivisme joue un rôle important dans la manière

¹⁸⁹ Olga Broulímová, *Výchova a vzdělávání šlechtičen v českých zemích 18. - 19. Století* [L'éducation des femmes nobles en Bohême aux XVIII^e-XIX^e siècles], Université Charles de Prague, *Bakalářská práce*, 2013, dactyl., p. 54 ; F. de Salles, *Chapitres nobles d'Autriche*, op. cit., p. 7.

¹⁹⁰ SOAL-Děčín, c. 103, 1772.

¹⁹¹ *Idem*, c. 93, KU, 1787, fol. 11.

¹⁹² Quatre fois la première somme envoyée par la princesse de Clary. SOAL-Děčín, c. 103 : lettre de la comtesse de Thürheim à la princesse de Clary, s. d. Il s'agit probablement de Marie-Thérèse de Thürheim, entrée au chapitre en 1772 selon J. Fréson, *Histoire*, op. cit., p. 401. Elle peut être une « dame tante » qui présente la nouvelle venue : F. Boquillon, Les dames nobles, dans M. Parisse, P. Heili, *Les chapitres*, op. cit., p. 93.

¹⁹³ SOAL-Děčín, c. 103, « détail des dépenses pour l'établissement de ma fille Thérèse », 71 postes dont les frais liés la recherche des preuves de noblesses et des frais de réception de 271 florins. Sur les « maisons » des chanoinesses : F. Boquillon, Les dames, dans M. Parisse, P. Heili, *Les chapitres*, op. cit., p. 94-101.

¹⁹⁴ *Ibidem*.

¹⁹⁵ J. Fréson, *Histoire*, op. cit., p. 285, 338.

dont la haute noblesse affirme son ancienneté et ses préséances dans le monde des élites de l'espace impérial à la fin du XVIII^e siècle¹⁹⁶.

La comtesse Thérèse vit donc le bouleversement josphiste de l'intérieur. Ses conditions de vie dépendent de la pension héritée de 500 florins, complétée par la prébende. Ces ressources semblent insuffisantes, le prince décide d'allouer 1000 florins supplémentaires de son héritage afin d'améliorer son quotidien en 1785¹⁹⁷. La perspective d'une sortie du chapitre ne semble pas à l'ordre du jour. Le mariage de proximité dans la société des élites de Vienne permet de rester plus proche de ses parents que le célibat. Il s'agit d'un idéal, qui se concrétise pour la comtesse Thérèse lorsque le comte Johann von Wilczek, cousin du comte Chotek qui a épousé sa sœur, revient d'un service brillant à Milan à la fin des années 1780. Le comte présente un parcours similaire à celui des Hoyos ou des Chotek alliés aux Clary : après son grand tour avec le comte Chotek en 1769-1770, il débute une carrière de haut fonctionnaire et diplomate¹⁹⁸. Les schématismes attestent de son service en Italie dans les années 1770¹⁹⁹. On le retrouve à l'*Oberste Justizstelle* [tribunal suprême], puis il part en Espagne et à Naples jusqu'en 1778. Au début des années 1780, il est plénipotentiaire impérial en Italie, et s'engage dans la réforme des institutions du duché de Milan sous le gouvernement de l'archiduc Ferdinand d'Autriche-Este. En 1784, le comte Jean de Clary le rencontre lors d'un voyage dans le nord de l'Italie où le comte l'accueille entre Mantoue et Milan²⁰⁰. La relation avec les Chotek permet de maintenir un lien particulier avec ce haut fonctionnaire de la monarchie. Cette opportunité décide la fin de la sortie du chapitre de la comtesse, qui retrouve la Vienne de son enfance après une retraite temporaire de sept ans. L'union est célébrée en 1787 : le chapitre a bien servi de transition avant un mariage tardif qui réponde aux critères recherchés par la famille Clary-Aldringen.

À la mort du prince Franz Wenzel en 1788, tous ses enfants sont établis dans la maison et la société des élites de la monarchie. Un nouveau cycle successoral peut débiter, à partir de ces ancrages renforcés dans le cercle des grandes familles d'Autriche et de Bohême. Les alliances conclues au lendemain de l'obtention du titre princier indiquent clairement la construction de liens de parenté dans ces espaces. Aucune démarche auprès des familles hongroises n'a été mise au jour, renvoyant ainsi aux logiques identitaires socio-géographiques de plusieurs grands lignages relevées par Éric Hassler pour la période précédente²⁰¹. D'autres

¹⁹⁶ W. Godsey, « Vom Stiftsadel zum Uradel, op. cit. p. 371-391; et *Nobles and Nation, op. cit.*, p. 57-60.

¹⁹⁷ SOAL-Děčín, c. 93, KU, 1787, fol. 11.

¹⁹⁸ I. Cerman, *Habsburgischer, op. cit.* p. 291-292.

¹⁹⁹ ÖNB, SWSC.

²⁰⁰ SOAL-Děčín, c. 149, *Journal d'un voyage fait en 1784*, fol. 36-38.

²⁰¹ É. Hassler, *La cour, op. cit.*, p. 277.

lignages comme les Abensberg und Traun ont au contraire noué des alliances avec les familles hongroises anciennement présentes à la cour de Vienne²⁰². Peut-on parler d'une « stratégie nationale » accompagnant l'exclusivisme matrimonial de la haute noblesse dans la monarchie des Habsbourg ? Le cas des Clary-Aldringen manifeste surtout la volonté d'approfondir un enracinement déjà solide en développant des liens auprès des familles de propriétaires dynamiques et engagés dans la transformation de l'État des Habsbourg au cours de la période des absolutismes éclairés. Au-delà de la recherche d'une insertion dans les sphères du pouvoir, c'est d'abord la construction d'un espace de parenté mettant en lien les domaines de Bohême et de Basse-Autriche. En effet, ces alliances n'amènent pas d'engagement des Clary-Aldringen dans les grands offices de l'État au tournant du XIX^e siècle, mais elles répondent parfaitement au mode de vie familial entre Vienne et Teplitz adopté par le prince Jean, la princesse de Ligne et leurs enfants dans les années 1790.

Les grands familles issues d'autres espaces, en particulier les Pays-Bas autrichiens, servent ensuite de trait d'union entre noblesse bohême et noblesse hongroise. En 1798, le prince de Ligne unit sa fille Euphémie de Ligne (1773-1864) avec le comte Pálffy (1775-1811), issu d'une famille de la haute noblesse de cour. Les Clary-Aldringen participent alors à la noce hongroise célébrée près de Presbourg en 1798. L'établissement des enfants est donc un élément clef pour définir une appartenance spécifique au groupe nobiliaire d'une génération à l'autre. Les écrits témoignent des moyens mis en œuvre par le prince pour tenter d'offrir aux enfants « un sort qui soit conforme à leur position et à la mienne », ainsi que le note Jean de Clary lorsqu'il songe à son tour à la situation de ses fils dans les années 1790²⁰³. Les mêmes enjeux matrimoniaux se posent alors dans des circonstances différentes, dont le prince Jean tient compte en essayant de se concilier le « cœur changeant²⁰⁴ » de son fils aîné, le comte Charles-Joseph (1777-1831).

B. Entre la Bohême et l'Europe du Nord : quelles perspectives matrimoniales au temps des révolutions ?

Les opportunités offertes par la ville d'eau à la fin du XVIII^e siècle

La correspondance du prince Jean de Clary entre 1794 et 1801 est riche de détails sur les recherches d'une épouse pour son héritier. Elle permet d'observer les permanences et les changements d'attitudes dans la conception des alliances aristocratiques à la fin du XVIII^e

²⁰² *Ibidem*.

²⁰³ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à sa mère la princesse M.-J. née Honhenzollern-Hechingen, Teplitz, 13 septembre 1799.

²⁰⁴ *Idem*, Teplitz, 10 sept. 1800.

siècle. Le prince se place sous les auspices de sa mère, Marie-Josèphe née Hohenzollern-Hechingen en lui écrivant de Teplitz que « nous travaillerons j'espère à fixer l'établissement de Lolo [Charles-Joseph], à décider celui de Maurice²⁰⁵ ». L'avenir du cadet, relativement plus libre de « fixer sa vie par l'indépendance ou par le mariage²⁰⁶ », occupe une place moindre dans cette correspondance. Cela rend d'autant plus visible le soin attaché à arrêter un parti pour le « prince héréditaire » du patrimoine en Bohême et à Vienne.

Le prince emploie le verbe juste : « fixer », c'est à la fois attacher son fils à une terre et un mode de vie, mais aussi déterminer un choix parmi un ensemble de possibilités matrimoniales dont sa correspondance livre le tableau à la fin du XVIII^e siècle²⁰⁷. Après une enfance passée à Vienne, Charles-Joseph adopte les mobilités de son père entre l'Autriche et la Bohême en 1794, l'année de ses dix-sept ans. C'est aussi à ce moment que la fréquentation thermale de Teplitz connaît un premier essor. À la différence de la génération précédente qui affirme la présence familiale à la cour de Vienne, le regard se décentre et c'est dans la petite ville d'eau que se dessine la perspective d'une alliance prestigieuse pour l'héritier du fidéicommiss.

Plusieurs grandes familles de la monarchie des Habsbourg viennent prendre les eaux, à l'instar du comte de Ferraris, brillant officier issu d'une famille distinguée en Lorraine et cartographe de l'empereur, dont la fille Molly n'est pas insensible au charme du comte Charles-Joseph en 1797. La princesse Marie-Christine de Clary/Ligne reçoit des ouvertures, mais la jeune comtesse « n'a pas le bonheur de plaire » au comte : « elle nous a parlé souvent de la fortune de Molly ; mais elle n'est pas jolie, cela gâte tout. Heureusement que d'ici cinq ou six ans il peut encore se trouver quelque morceau friand, et nous avons bien ce tems là pour y songer²⁰⁸ ». La ville d'eau élargit le champ des possibilités matrimoniales, permettant au prince de Clary de se ménager une marge de manœuvre dans la « société resserrée » des grands propriétaires de Bohême. Il peut ainsi tenter d'accorder ses vues à celles de son fils. La ville d'eau devient un nouvel espace matrimonial, où chaque saison amène des partis potentiels. En retour, ces visiteurs découvrent le patrimoine de la famille : le château, la salle de bal et les promenades aménagées par le prince offrent des occasions de démarches dans le cadre de la sociabilité estivale qui se met en place après 1794. La circulation des élites entre capitales et villes d'eau prolonge en Bohême la dynamique matrimoniale des grandes familles attachées à la cour des Habsbourg.

²⁰⁵ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 13 sept. 1799.

²⁰⁶ Selon les mots de Benjamin Constant, Journal, Coppet 6 juin 1804, dans *Œuvres*, Gallimard, 1957, p. 315-316.

²⁰⁷ Selon les éditions du *Dictionnaire de l'Académie française* depuis 1694.

²⁰⁸ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 5 juin 1797. Leur arrivée est relatée le 26 mai.

Ce cadre permet de dépasser les frontières de la monarchie : l'accueil de plusieurs grandes familles de l'Europe du Nord crée des liens avec les Clary-Ligne. En témoigne par exemple le « cabaret de porcelaine de Berlin » et la « housse de velours gros bleu » offerts en 1797 par Pierre de Biron, duc de Courlande de 1769 à 1795 et de Sagan de 1786 à sa mort en 1800²⁰⁹. Le duc se rend pour la première fois à Teplitz avec sa femme et ses quatre filles en 1796. La sociabilité des eaux facilite le rapprochement des deux familles : la perspective d'un mariage avec l'héritier de Teplitz est évoquée par la gouvernante des princesses lors d'un bal dans la salle du prince en août 1797²¹⁰. Le développement des circulations thermales en Bohême du Nord confère un caractère spécifique à la « mode des partis du Saint-Empire » repérée par Thibaud Klinger dans le cas des Colloredo, mode dans laquelle s'inscrivait le mariage de Jean de Clary et Marie-Christine de Ligne²¹¹. Dans les années 1790, ce champ s'élargit aux maisons princières de l'Europe du Nord marquée par l'affirmation de la Prusse et de la Russie au moment des partages de la Pologne. Les eaux continuent d'apporter à la famille les moyens de définir une identité particulière au centre de l'Europe.

La maison de Courlande a de quoi séduire : c'est toute une cour qui s'installe provisoirement à Teplitz, en retenant pas moins de trente chambres en 1796²¹². Les cadeaux princiers ne font cependant pas oublier que le duc est en fait un « ex-duc²¹³ ». En effet, Pierre de Biron a renoncé au duché de Courlande au profit de la Russie dans le contexte du troisième partage de la Pologne en 1795. Il reconstruit alors son mode de vie en Europe centrale où il avait fait l'acquisition du duché de Sagan en Silésie en 1786, puis celle de la seigneurie de Náchod en Bohême en 1792²¹⁴. La princesse Marie-Christine de Clary-Aldringen, née Ligne, met en balance cette précarité politique avec le prestige de l'ancienne maison souveraine lorsque madame d'Arnim, la gouvernante, profite des bals pour l'approcher en 1797, puis en 1798 :

[Août 1797:] Elle finit par lui dire assez clairement que mon fils n'étoit pas indifférent à cette petite, qu'elle étoit triste parce qu'elle ne dansoit pas avec lui et enfin que ce seroit un bien joli couple. Christine forcée de répondre dit qu'avec les avantages de ces Princesses on ne les marieroit sans doute que dans des maisons souveraines. Oh ! le Duc ne genera jamais leur inclination, répondit la demoiselle. [août 1798 :] Ma femme fort

²⁰⁹ SOAL-Děčín, c. 157, journal de Ch.-J., Teplitz, 3 août 1797, p. 2-3. Cadeaux offerts au prince et à la princesse de Clary.

²¹⁰ *Idem*, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 24/25 août 1797.

²¹¹ T. Klinger, « Mariage..., *op. cit.*, p. 401. É. Hassler évoque la « très convoitée noblesse d'Empire » dans *La cour, op. cit.*, p. 276.

²¹² SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 18 juillet 1796.

²¹³ *Idem*, 26 juillet 1797.

²¹⁴ Voir la carte au début de cette partie. I. Lancmanis, « Das Herzogtums Kurland-Semgallen. Ephemerer bestandteil der Republik Lettland » dans F. Anton, L. Luks (dir.), *Deutschland, Rußland und das Baltikum*, Vienne, Böhlau, 2005, p. 87-108.

embarrassée parla de la religion des enfans : on lui répondit que surement cela s'arrangeroit comme nous le demanderions²¹⁵.

L'inégalité de rang puis l'attachement au catholicisme de la haute noblesse des Habsbourg sont avancés d'une saison à l'autre pour éviter cette union sans froisser la famille de Courlande. Des « négociations » sont pourtant ébauchées, car le comte Charles-Joseph manifeste des sentiments à l'égard de Pauline de Courlande. Le prince de Ligne ou Elisa von der Recke, sœur de la duchesse Dorothée de Courlande née von Medem (1761-1821), jouent le rôle d'intermédiaires en 1798²¹⁶. Mais pour la princesse de Hohenzollern-Hechingen à Vienne, il est impensable d'accepter une fiancée protestante. Sa réticence semble indiquer que les tentatives de tolérance de Joseph II n'ôtent rien à la perception négative des mariages mixtes par cette noblesse sensible à la « culture nouvelle autour de la légitimité du catholicisme et de la dynastie²¹⁷ » que les Habsbourg développent depuis l'âge baroque. Pour Jean de Clary, un changement de religion avant le mariage est douteux, car « cela n'a guère lieu que lorsqu'il s'agit d'épouser des souverains : alors les raisons politiques tiennent lieu de conviction²¹⁸ ». Dès lors, il « regarde la négociation comme rompue » car « les inconvéniens sautent aux yeux, l'article de la religion, tous les desagrémens d'un pareil beau-père, l'éducation dont on ne peut gueres juger sur quelques propos indifférens, tout cela pourroit dégouter, il n'y a que l'argent à mettre dans l'autre partie de la balance²¹⁹. » L'argument financier n'est pas un motif suffisant pour conclure une alliance aristocratique avec une maison à l'avenir aussi incertain que celle de Sagan.

La parenté Clary-Aldringen est alors mobilisée afin de réfréner les ardeurs du comte Charles-Joseph pour lequel au contraire « les difficultés s'aplanissent davantage de jour en jour²²⁰ ». Après un congé douloureux décrit dans ses journaux, le comte « tire un voile sur cet affreux moment²²¹ » en étant envoyé dans les domaines Hoyos de Frohsdorf en Basse-Autriche, auprès de son cousin Ernest (1779-1849). « L'amitié seule peut adoucir les peines de l'amour²²² », écrit-il dans son journal dont il détruit les passages concernant Pauline lorsqu'il se rend à la raison de ses parents. Il est ainsi réintroduit dans la chasse gardée des domaines de la haute noblesse de cour, perturbée par les sociabilités thermales à Teplitz. Ces dernières ont ouvert d'autres possibles sur lesquels ses parents ont moins de prise.

²¹⁵ SOAL-Děčín, c. 108, Teplitz, août 1797- août 1798.

²¹⁶ *Idem*, Teplitz, 13 août 1798.

²¹⁷ M.-E. Ducreux, dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire, op. cit.*, p. 350, 399. Sur la réaction des « cinq princesses » de la société de Joseph II à ces réformes : R. Gates-Coon, *The Charmed, op. cit.*, p. 223-246.

²¹⁸ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à sa mère, Teplitz, 19 août 1798.

²¹⁹ *Idem*, 1 août 1798.

²²⁰ *Idem*, 19 août 1798.

²²¹ *Idem*, 5 septembre 1798, p. 4.

²²² *Idem*, 25 septembre 1798, p. 26-28.

En 1800, le « danger » est écarté car la princesse se marie à Prague avec le prince Friedrich von Hohenzollern-Hechingen²²³. Un autre survient en la personne de la ravissante Angélique Radziwiłł (1781-1808), la fille du magnat polonais Michał Hieronim (1744-1831)²²⁴. Cette famille est encouragée à prendre les eaux à Teplitz par la princesse Louise de Prusse (1770-1836), épouse du célèbre Anton Radziwiłł (1775-1833) et nièce de Frédéric II de Prusse²²⁵. Ses *Mémoires* attestent des liens noués avec les Clary, et de l'attrait du comte pour Angélique. Les lettres de Jean de Clary décrivent « une fort jolie personne, bien douce, remplie de talents, d'un beau nom, avec une dot de 200 000 fl[orins]²²⁶ ». Ce dernier point ne tient pas compte du fait que le prince Michał Hieronim est très engagé dans les affaires de Pologne avec la Russie, au point que sa famille et sa fortune n'en sortent pas indemnes. Ses circulations se rapprochent d'une émigration discrète marquée par la crainte de « rencontrer les russes » qui fréquentent aussi Teplitz²²⁷. Après quelques échanges, la réalité apparaît au prince : « Je suis bien aise qu'elle n'ait pas fait une impression trop vive sur le cœur changeant de Lolo, car avec tous ces avantages, elle n'aura pas beaucoup de fortune, et vous savez que nous ne pouvons pas négliger cet article là²²⁸ ». Le souci économique qui ne put convaincre Jean de Clary de prolonger les démarches avec les Courlande est ici l'obstacle principal à une alliance. La solidité politique et financière est une condition essentielle que le contexte du partage de la Pologne ne permet pas de garantir à ce moment. Plus que jamais, les familles de grands propriétaires se montrent prudentes. Les *Mémoires* du prince Alfons Clary évoquent ainsi les craintes de Marie-Christine de Ligne qui « voyait déjà cette famille Radziwiłł jadis prospère mais aujourd'hui appauvrie s'installer à Teplice et dévorer la fortune des Clary comme des sauterelles²²⁹ ». Ce contexte politique annule ainsi les perspectives matrimoniales offertes par l'attractivité nouvelle de la ville d'eau au tournant du XIX^e siècle.

La perception des alliances avec la noblesse de l'Empire ou des principautés voisines se modifie dans les années 1790. Les guerres de la Révolution et les partages de la Pologne favorisent un repli sur la Bohême où Jean de Clary se montre très actif auprès des grandes familles. Le désir de stabilité l'emporte sur la perspective brillante d'une parenté avec les maisons souveraines de l'Europe malgré le mirage des fortunes que peuvent entretenir ces familles. Jean de Clary privilégie l'ancrage dans la société des propriétaires terriens au

²²³ Georg Adolf Wilhelm von Helbig, *Russische Günstlinge*, Tübingen, Gott'schen Buchhandlung, 1809, p. 174.

²²⁴ Elisabeth Vigée le Brun réalise son portrait en 1803.

²²⁵ *Mémoires. Quarante cinq années de ma vie (1770-1815)*, Paris, Mercure de France, 2013, p. 153-154.

²²⁶ *Ibidem* ; SOAL-Děčín, c. 108, Teplitz, 6 juillet 1800.

²²⁷ SOAL-Děčín, c. 108, Teplitz, 22 juillet 1799.

²²⁸ *Idem*, 10 septembre 1800.

²²⁹ A. de Clary, *Geschichten*, *op. cit.*, p. 13-14. Trad.

développement de l'appartenance à cette Europe des dynasties dont les liens sont mis à l'épreuve depuis le début de la période révolutionnaire²³⁰.

Orienter l'inclination : les démarches en Bohême à la fin des années 1790

Les circulations thermales des filles de la noblesse n'empêchent pas Jean de Clary-Aldringen de s'engager en Bohême pour trouver un parti convenable à son fils. Ses mobilités annuelles entre Vienne, Prague et Teplitz sont mises à profit pour sonder la situation des autres maisons nobles, à commencer par celles qui ont déjà un lien de parenté avec les Clary, comme les Thun et les Kinsky :

A propos de mariage, j'ai vu une assez jolie personne à Prague, et qui sera riche un jour ; c'est la fille de notre cousine Thun, la veuve du général. Elle étoit autrefois sujette à quelque peu de convulsion, mais madame de Thun de Vienne m'a assuré qu'il n'en est plus question depuis une certaine époque. Kinsky m'a parlé à Budenitz en disant : si Lolo [Charles-Joseph] ne l'épouse pas il faut que ce soit Ferdinand. En attendant elle ne plait pas à monsieur Charles qui a trouvé aussi qu'elle étoit mise avec trop de recherche et trop à la mode²³¹.

Jean de Clary met une nouvelle fois l'accent sur cette marge de manœuvre matrimoniale de la deuxième génération des princes de Clary-Aldringen. La maison étant bien établie et alliée à d'autres grandes familles, le choix semble plus libre qu'au moment de l'alliance avec les Ligne en 1775. Le goût vestimentaire peut alors devenir un critère « recevable ». Toutes ces maisons ont l'avantage d'offrir une proximité avec le patrimoine des Clary-Aldringen. Le domaine de chasse Budenitz est situé entre Prague et Teplitz : cette activité structurante de la noblesse permet aux princes Jean de Clary et Joseph Ernst Kinsky (1751-1798) d'échanger autour des mariages entre les familles seigneuriales de Bohême du Nord. Le prince Kinsky a aussi une fille, Maria Rosa (1780-1842), qui conviendrait fort au prince de Clary. Les mobilités aristocratiques aux eaux de Teplitz ou aux chasses de l'aristocratie organisent un chassé-croisé à Prague et dans les domaines qui s'ajoutent à Vienne pour définir l'espace maîtrisé par les grands propriétaires à la fin du XVIII^e siècle.

La santé et la fortune de la petite comtesse de Thun sont des critères importants. Avec la solidité de la maison, c'est aussi la pérennité du nouveau ménage qui est envisagée. À la différence de ce qu'ont pu connaître Jean de Clary et Marie-Christine de Ligne, l'inclination des enfants est aussi présentée comme une condition indispensable. Le prince et la princesse de Clary s'attachent notamment à connaître le « cœur changeant » de leur fils, en l'abordant avec tact pour que celui-ci prenne progressivement la mesure « de ce qu'il appelle lui-même

²³⁰ D. Schönplug, « De la parentèle à la famille », *op. cit.*.

²³¹ SOAL-Děčín, c. 108, Teplitz, N° 7, entre le 14 et le 21 juin 1798.

la chose la plus importante de sa vie²³² ». La conception de la parenté se modifie à la fin du XVIII^e siècle, comme en témoignent les études de Milena Lenderová et Ivo Cerman sur le comportement des « mères nouvelles » en Bohême²³³. Le mariage n'est plus seulement l'occasion de mettre en valeur une éducation réussie, mais de la poursuivre en formant une alliance des caractères qui témoigne de l'importance prise par le ménage et le foyer domestique au seuil du siècle bourgeois :

Ce n'est pas une femme évaporée, une élégante de profession qu'il faut à mon fils. Les qualités que je crois réunies dans Rosette [Kinsky] le guerroient sûrement de la légereté qui est son principal défaut. [...] son cœur est bon assurément, mais il est un peu faible et facile à gagner. La société d'une femme sage et douce, les détails intéressants d'un nouveau ménage, fixeroient j'espère son caractère²³⁴.

L'influence du couple sur le comportement individuel apparaît comme un élément de nouveauté par rapport aux alliances précédemment étudiées, sans pour autant faire disparaître les impératifs fondamentaux du mariage aristocratique au début du XIX^e siècle. Le prince ne cherche pas seulement à « fixer un établissement », mais aussi un caractère sur lequel repose la direction future des domaines. Outre le bonheur des enfants, la vie en ménage, la gestion d'une parenté resserrée sont autant de facteurs de maturité qui préparent le jeune héritier à assumer sa position et son rôle dans la société contemporaine.

Tout l'enjeu d'un mariage fin de siècle est donc d'arranger une alliance sans l'imposer, ni brusquer les enfants, comme le note le prince Jean en 1799 : « on n'aurait même certainement pas Rosette, si elle pouvoit croire que c'est un mariage de convenance qu'on veut arranger ; il faut donc que l'inclination vienne si l'on doit pouvoir faire la plus légère démarche²³⁵ ». Le prince renverse donc la situation qu'il a connue, puisque la recherche de l'inclination précède les démarches²³⁶. Il travaille à orienter l'opinion de son fils en le familiarisant avec le parti auquel il tient, celui de la fille du prince Kinsky : « Je crois toujours que s'il voyoit Rosette pendant quelques temps, son cœur finiroit par se trouver d'accord avec sa raison, qui ne lui permet pas de méconnoître tout ce qu'elle vaut » écrit-il en 1800²³⁷. Pour ce faire, la société des princes rassemble ses enfants dans les domaines, en s'appuyant sur la

²³² SOAL-Děčín, c. 108, Teplitz, 2 août 1799.

²³³ I. Cerman, *Chotkové. op. cit.*, p. 291-303.; M. Lenderová, « “La mère nouvelle” ou l'éducation de l'enfant noble dans les pays tchèques au début du XIX^e siècle », *HES* 2007/3, p. 145-152.

²³⁴ SOAL-Děčín, c. 108, Teplitz, 13 septembre 1799.

²³⁵ *Idem*, 2 août 1799.

²³⁶ Le cas de Jean de Clary n'est pas un modèle. Michel Figeac indique ainsi à propos des alliances nobiliaires de la France des années 1770 : « dans la majorité des cas, les parents s'efforçaient de susciter une inclination entre les futurs époux, même quand les intérêts socio-économiques et patrimoniaux étaient le moteur des alliances » : *Les noblesses, op. cit.*, p. 243.

²³⁷ SOAL-Děčín, c. 108, Teplitz, 22 août 1800.

sociabilité campagnarde chère à la noblesse seigneuriale²³⁸. Charles-Joseph est ainsi séparé de son frère pour être conduit plusieurs fois dans le domaine de Budenitz à l'occasion (et sous le prétexte) des chasses. Une belle lettre d'octobre 1799 décrit le rendez-vous d'une petite société, où les instruments à vents font danser la « bande joyeuse des jeunes gens » qui s'attablent ensemble à l'écart des adultes sérieux partageant la lecture des gazettes²³⁹. Le prince parle à son fils au matin, et « demande positivement le résultat de ses réflexions ; à mon grand étonnement il m'a prié d'un air très décidé de faire quelque proposition vague pour voir comment elle seroit reçue ». Dès lors, c'est à Jean de Clary d'entrer en scène, avec des démarches débutées dans le huis clos des châteaux familiaux. Enfants et parents œuvrent en commun à la réalisation de ces « grandes affaires » conduites dans le fil des pratiques caractéristiques de la vie aristocratique en Bohême.

L'entre-soi des grandes familles est pourtant interrompu par le départ de la famille Clary-Aldringen pour Vienne en hiver. La résidence viennoise est un élément majeur de la distinction aristocratique en Europe centrale, avec pour conséquence ces mobilités qui facilitent certes le développement de relations familiales en Bohême, mais empêchent aussi leur approfondissement lorsque les familles approchées résident principalement dans le royaume. Le prince Jean quitte Budenitz avec des propositions concrètes en 1799, tout en ayant le sentiment que la relation entre les jeunes gens doit se poursuivre : il note que les propositions sont « fort honnête, mais supposeroit avant tout un gout décidé qui n'existe point, et qu'une connoissance suivie pourroit seule faire naître ; et comment faire cette connoissance quand on est à 100 lieues l'un de l'autre !²⁴⁰ ». Cet éloignement est préjudiciable dans un marché matrimonial concurrentiel. De fait, le champ se libère pour une autre famille devenue princière peu après les Clary-Aldringen : les Paar. En regagnant Teplitz après l'hiver viennois 1799-1800, le prince Jean de Clary se laisse dire que « le prince de Paar a des vues sur Rosette pour son fils Charles qui est à Carlsbad dans ce moment²⁴¹ ».

Dans le même temps, cette distance aristocratique laisse le temps de bien songer à la possibilité d'une alliance avec les Kinsky. Peu après son retour de Budenitz en 1799, Jean de Clary tempère son jugement, estimant que « la mere en qualité de tutrice ne pourroit faire que très peu d'avantages, et s'il falloit faire de très grandes avances jusqu'à la majorité de Rosette, outre la difficulté de trouver de l'argent, il y auroit de quoi se ruiner en attendant²⁴² ». Les

²³⁸ Elle est notamment abordée dans les analyses de Norbert Elias sur la curialisation : *La société de cour*, Paris, Flammarion, 1985, p. 238-305.

²³⁹ Voir annexe 7, p. 162. SOAL-Děčín, c. 108, Budenitz, 2 et 3 octobre 1799.

²⁴⁰ *Ibidem*.

²⁴¹ SOAL-Děčín, c. 108, Teplitz, 18 juillet 1800.

²⁴² *Idem*, 23 septembre 1799.

démarches visent à mettre au jour les conditions particulières de chaque engagement, en tentant de soulever les « dessous de cartes²⁴³ » avec en arrière-plan le spectre de la ruine. La venue des Radziwiłł à Teplitz en 1800-1801 est l'alerte décisive : la famille Clary-Aldringen choisit le parti le plus simple, celui de la comtesse Louise Chotek, fille du comte Johann et de la comtesse Marie-Sidonie de Clary-Aldringen, la sœur du prince Jean. Les deux jeunes gens ont dansé ensemble dans les bals de Vienne, Charles-Joseph a visité les domaines Chotek au nord de Prague, et Louise est venue prendre les eaux²⁴⁴. Les démarches sont à peine évoquées dans les lettres du prince Jean en 1801, car le lien de cousinage facilite un nouveau rapprochement, d'autant que Louise a vingt-quatre ans, l'âge critique du mariage au sein des grandes familles. L'embellissement du domaine Chotek de Weltruss ou la rumeur de la nomination du comte au poste de Grand Burgrave de Bohême achèvent sans doute de convaincre de la viabilité de ce projet de mariage, célébré en 1802²⁴⁵.

Une étude de Margareth Lanzinger montre que l'union entre cousins n'est pas un problème pour la noblesse qui obtient facilement les dispenses papales nécessaires à des unions entre des degrés de parenté proche, ce qui est très difficile pour les autres groupes sociaux²⁴⁶. Les enjeux patrimoniaux et seigneuriaux sont considérés comme un facteur de stabilité sociale favorisant le renforcement des topolignages dépositaires de fidéicommiss. Comme le souligne Christophe Duhamelle en étudiant la récurrence des cousinages dans la noblesse rhénane, cette consanguinité permet de « renouer à travers les générations, les fils de l'amitié et le dialogue des sangs²⁴⁷ ». Il note une apogée de cette manière de resserrer les lignages au début du XIX^e siècle, et les pratiques matrimoniales des Clary-Aldringen confirment cette « victoire de la logique de lignage sur celle de groupe solidaire²⁴⁸ ». Si Marie-Christine de Ligne se montre d'abord réticente à une parenté si proche, c'est peut-être qu'elle regrette la fabrique des alliances impériales ou européennes qui caractérisait les héritiers des maisons princières à la fin du XVIII^e siècle. Elle se range pourtant à l'avis familial : la sécurité est privilégiée à l'aventure européenne rendue possible par les circulations des Courlande et des Radziwiłł. Des liens d'amitié sont toutefois maintenus avec cette dernière famille : la possibilité d'une alliance est en fait reportée à la génération

²⁴³ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H. à propos des Radziwiłł, Teplitz, 9 septembre 1801.

²⁴⁴ Ainsi que l'indique le journal du comte (c. 157) et la correspondance de son père (c. 108). Un portrait de la comtesse Louise en annexe, p. 111.

²⁴⁵ Sur la mise en valeur des domaines : I. Cerman, *Chotkové.op. cit.*, p. 343-358. Sur la rumeur de nomination : SOAL-Děčín, c. 108, Teplitz, 22 juin 1801. Elle se confirme peu avant le mariage en 1802.

²⁴⁶ M. Lanzinger, « Mariages entre parents », dans A. Bellavitis *et alii*, *Construire, op. cit.*, p. 69-83

²⁴⁷ C. Duhamelle, *L'héritage, op. cit.*, p. 139.

²⁴⁸ *Idem*, p. 142.

suivante. La situation de ces maisons du nord de l'Europe s'est alors stabilisée, après la tourmente des années 1790-1800.

Le maintien des parentés transfrontalières dans les années 1830

La passion supposée du comte Charles-Joseph pour Angélique Radziwiłł a marqué la mémoire familiale, car les relations avec cette famille sont ravivées dans les années 1830²⁴⁹. En 1832 est célébré le double mariage de ses filles Mathilde (1806-1896) et Léontine (1811-1890) avec les princes de Radziwiłł à Teplitz²⁵⁰. Charles-Joseph entretient une correspondance amicale avec Louise de Prusse avant que celle-ci se rende avec le prince Anton et ses fils Guillaume (1797-1870) et Boguslav (1809-1873) à la cure de Teplitz au début des années 1830²⁵¹. Charles-Joseph décède en 1831, il ne voit pas les rencontres estivales et les échanges de petits cadeaux entre le prince et Louise Clary née Chotek²⁵². Trente ans après la première rencontre aux eaux de Teplitz, les deux familles forment des liens plus solides qui indiquent la permanence des logiques d'alliances transfrontalières essentielles à la caractérisation des grandes familles du « Gotha », ou de la « première société » au XIX^e siècle²⁵³. Bertrand Goujon insiste sur ces logiques en étudiant le nouveau contexte de l'insertion européenne des lignages post-révolutionnaires au moment où la maison Arenberg se reconstitue en branches nationales²⁵⁴. Des membres de la haute noblesse de la cour des Habsbourg comme les Clary-Aldringen développent alors leurs relations avec les grandes maisons de l'Europe du Nord, pour des alliances qui identifient immédiatement les familles de l'aristocratie au XIX^e siècle.

La cour de Vienne n'a rien perdu de sa fonction de centre matrimonial. Le nouvel héritier des domaines, Edmund Clary (1813-1894) y épouse la comtesse Elisabeth Ficquelmont (1825-1878)²⁵⁵. Elle est issue d'une famille de haute noblesse lorraine qui connaît l'émigration et que les Clary-Aldringen ont pu fréquenter dans la Vienne des années 1820²⁵⁶. Son père, Charles-Louis de Ficquelmont et du Saint-Empire (1777-1857) se distingue comme diplomate dans les cours de Stockohlm, Naples et Saint-Petersbourg après 1815. Il est actif au moment du congrès de Teplitz de 1835 où se rencontrent les souverains d'Autriche, de Prusse et de Russie puis remplace le prince Metternich aux affaires étrangères à Vienne en

²⁴⁹ Voir les souvenirs d'A. de Clary, *Geschichten, op. cit.*, p. 13-14.

²⁵⁰ Voir le portrait de Léontine en annexe, p. 111.

²⁵¹ SOAL-Děčín, c. 189, correspondance amicale du comte, années 1800-1820.

²⁵² P. ex. des lunettes : SOAL-Děčín, c. 202, A. Radziwiłł à Louise née Chotek, Berlin, 25 février 1832.

²⁵³ Un point essentiel de la thèse de Bertrand Goujon sur les Arenberg, *Entre cosmopolitisme, op. cit.*, p. 9-19 (*Les Arenberg, op. cit.*, p 15-46).

²⁵⁴ *Ibidem*.

²⁵⁵ Voir leurs portraits en annexe, p. 111.

²⁵⁶ En témoignent les journaux du comte Ch.-J., par exemple SOAL-Děčín, c. 179, Vienne, 26 nov. 1823, p. 8.

1838²⁵⁷. Sa fille est présentée à la cour impériale en 1840, et se marie avec le prince Edmund en 1841²⁵⁸. Les eaux de Teplitz et la cour des Habsbourg caractérisent ensemble une identité familiale qui se recompose à la faveur de ces mariages. En effet, l'union avec les Radziwiłł conduit Mathilde et Léontine à adopter le mode de vie de leurs époux entre Berlin et la Pologne. De manière significative, la princesse Mathilde tient alors ses journaux en allemand, après avoir écrit en français comme son père et sa mère au cours de ses jeunes années²⁵⁹. La princesse Louise Clary/Chotek leur rend visite, orientant ainsi la vie familiale vers la Prusse²⁶⁰. Quant à Edmund, il reçoit de son beau père le palais vénitien des Ficquelmont au milieu du XIX^e siècle. Sans rompre avec la résidence à Teplitz, il est le premier à introduire une césure dans l'ancrage en Bohême de sa famille avec la vente du palais de Prague aux Auersberg, au profit d'un nouvel espace de vie en Italie. Ces mariages aristocratiques ont des conséquences considérables sur l'identité familiale mise en jeu au travers de ses manifestations les plus évidentes, l'usage du français ou les résidences multiples accumulées au cours de la construction du patrimoine depuis le XVII^e siècle.

Au-delà de la quête d'une alliance de prestige, le mariage aristocratique est un équilibre à définir entre la présence sociale et l'assise patrimoniale indispensable à la pérennité de la maison comme à l'expression d'une identité familiale. Cet équilibre s'inscrit dans des contextes précis qui déterminent l'attitude matrimoniale des grandes familles. Celles-ci remodelent les liens familiaux dans une « Europe des dynasties » qu'elles continuent de construire jusqu'en 1914. Ce cadre se restreint au cercle des grands propriétaires de Bohême au début du XIX^e siècle, avant un redéploiement dans l'ordre refondé du congrès de Vienne au cours des années 1830-1840. Chaque contrat de mariage est l'aboutissement d'un engagement familial et un point de départ vers une nouvelle situation. Les deux familles qui se sont reconnues fixent les conditions d'existence du jeune ménage au sein de la maison princière. Le rituel des noces princières permet ensuite de célébrer l'établissement d'un maillon de cette « chaîne dont aucun chaînon ne doit avoir l'air étranger²⁶¹ », en particulier quand il s'agit des héritiers du majorat.

²⁵⁷ Alain Petiot, *Au service des Habsbourg : officiers, ingénieurs, savants, artistes lorrains en Autriche*, Paris, Messene, 2000, p. 121-126 et 141.

²⁵⁸ Matěj Měříčka, *Alžběta Alexandra Clary-Aldringen v zrcadle své korespondence* [Elisabeth de Clary-Aldringen au miroir de sa correspondance], Université Charles de Prague, *Bakalářská práce*, 2010, p. 20-21.

²⁵⁹ SOAL-Děčín, c. 205-206, journaux de Mathilde Clary-Aldringen, 1849-1895.

²⁶⁰ *Idem*, c. 200-201, 347 : correspondance de Louise Clary-Chotek.

²⁶¹ Selon le comte Golokine en 1809, cité en tête de ce chapitre.

III. Les contrats et les noces pour sceller les alliances au tournant du XIX^e siècle

A. Les termes des contrats : quels engagements concrets entre les maisons ?

Les contrats étudiés

Le contrat est l'acte fondateur du mariage nobiliaire, défini par Christophe Duhamelle comme le « point de rencontre entre différents lignages, entre les individus et les nécessités du lignage auquel ils appartiennent, entre le présent d'une union, le passé qu'elle unit et le futur qu'elle doit préserver ou préparer²⁶² ». Ce document important de l'organisation des maisons aristocratiques fixe la situation financière de l'épouse au moment où celle-ci s'apprête à entrer dans une nouvelle famille. Grâce à la mise au jour de quatorze contrats dans la maison Colloredo entre 1661 et 1845, Thibaud Klinger offre un point de comparaison avec ceux retrouvés dans les archives Clary-Aldringen²⁶³. Dans le cadre de cette étude, nous proposons de placer la focale sur deux mariages en particulier, ceux des héritiers de la maison princière. Il s'agit de Jean de Clary qui épouse la princesse Marie-Christine de Ligne en 1775, puis de leur fils Charles-Joseph qui épouse la comtesse Louise Chotek en 1802²⁶⁴. Ces mariages concentrent les enjeux de succession et de perpétuation du lignage dans une maison fidéicommissaire. Le contrat liant Edmund Clary et Élisalex Ficquelmont en 1841 n'a pu être retrouvé, imposant de se centrer sur la fin du XVIII^e siècle et de s'appuyer sur des contrats extérieurs à ces maisons pour un regard sur la première moitié du XIX^e siècle²⁶⁵.

Les contrats de 1775 et 1802 présentent neuf et sept clauses, une simplicité formelle qui contraste par exemple avec les vingt-six articles du contrat de mariage de la princesse de Conti en France en 1759 ou avec ceux de la noblesse rhénane au XVIII^e siècle²⁶⁶. Outre les pratiques normatives en vigueur, cette simplicité s'explique aussi par le fait que la structure fidéicommissaire fixe déjà un certain nombre de règles concernant la transmission des biens et les conditions d'existence dans les maisons nobles d'Europe centrale²⁶⁷. Les contrats se contentent d'entériner le principe de succession présenté dans la première partie de ce chapitre. Les deux documents s'appuient sur le même type de régime matrimonial, réglé par les normes thérésiennes puis joséphistes²⁶⁸. Ils témoignent du vocabulaire juridique partagé

²⁶² C. Duhamelle, *L'héritage*, *op. cit.*, p. 97.

²⁶³ T. Klinger, « Mariage et famille », *RÉS*, 2007/78-4, p. 397-405.

²⁶⁴ SOAL-Děčín, c. 150, 1775 ; c. 155, 1802.

²⁶⁵ Il est référencé SOAL-Děčín, c. 250, mais n'est pas apparu au dépouillement.

²⁶⁶ A. Chatenet-Calyste, *Une consommation*, *op. cit.*, p. 65 ; C. Duhamelle, *L'héritage*, *op. cit.*, p. 119-127.

²⁶⁷ SOAL-Děčín, c. 79, décrets septembre 1749. Voir le chapitre I, p. 96-97.

²⁶⁸ Ces régimes sont présentés en détail dans Margareth Lanzinger *et alii*, *Aushandeln von Ehe. Heiratsverträge der Neuzeit im europäischen Vergleich*, Vienne, Böhlau, 2010. Sur le *Codex Theresianus* de 1753 et le

par les grandes familles dans une pluralité de régimes progressivement (et relativement) harmonisés avec les codes civils de Bavière et de Prusse puis avec celui de l'Empire d'Autriche en 1811²⁶⁹. Les dispositifs de 1775 et 1802 se structurent autour de plusieurs temps essentiels : les sommes versées par la famille du fiancé au moment du mariage, la définition d'une dot et d'une contredot, l'institution des pensions matrimoniales et des douaires. Ces contrats présentent ensuite des particularités liées aux arrangements familiaux qui précèdent l'apposition des sceaux. Ils posent ainsi les bases d'une intégration de l'épouse dans la maison princière. Les modalités de cette intégration éclairent quelques aspects importants du fonctionnement des sociétés aristocratiques en Europe centrale.

Des cadeaux rituels pour des mariages d'équivalence

Le contrat du comte Jean et de la princesse Marie-Christine de Ligne en 1775 débute par une clause de copulation (clause 1) suivie par le traditionnel cadeau du lendemain ou *Morgengabe* (cl. 2) offert par les parents du fiancé²⁷⁰. 2000 florins (environ 5200 l. t. au change de 1780) doivent être remis par le prince Franz Wenzel au prince de Ligne en argent comptant ou sous formes d'intérêts à 4%²⁷¹. Cette clause nuptiale héritée des droits coutumiers de la période médiévale est en vigueur dans tous les milieux sociaux au début du XIX^e siècle²⁷². Dans le cas des Colloredo, Thibaud Klinger indique des sommes comprises entre 1000 et 40 000 florins, l'apport le plus fréquent étant de 4000 florins²⁷³. Hannes Stekl la retrouve dans le contrat du prince Johann Adolph II Schwarzenberg et Eleonore princesse Liechtenstein en 1830, pour un montant de 300 ducats, soit environ 1350 florins²⁷⁴. La clause n'apparaît pas pour le mariage de Charles-Joseph en 1802²⁷⁵. La question d'un accord familial ou de la situation de la mariée reste à éclaircir pour expliquer cette absence. Il est douteux d'en conclure que la fonction de *pretium virginitatis* à l'origine de l'institutionnalisation du *Morgengabe* est dépassée dans la société de la fin de l'époque moderne. S'il s'agit bien d'un outil normatif, cet échange entre

Josephinische Gesetzbuch en vigueur de 1787 à 1811 : Ph. Harras v. Harrasovsky, *Codex Theresianus und seine Umarbeitungen*, Vienne, Gerold, 1886, vol. I pour le droit matrimonial ; Gernot Kocher, *Privatrechtsentwicklung und Rechtswissenschaft in Österreich*, Vienne, Böhlau, 1997, p. 50-62.

²⁶⁹ Jean-Paul Barrière, « Femmes, droit et droits en Europe du Nord-Ouest (XIX^e-XX^e siècles) », dans J.-P. Barrière, Véronique Demars-Sion (éd.), *La femme dans la cité*, Lille, CIJ, 2003, p. 13-72.

²⁷⁰ SOAL-Děčín, c. 150.

²⁷¹ 5200 livres tournois environ au change de 1780.

²⁷² Gabriela Signori, « L'éphémère voix vivante. Les contrats de mariage dans le sud de l'Allemagne (XIV^e-XV^e) siècles », dans A. Bellavitis *et alii*, *Construire, op. cit.*, p. 15-33. Dans les milieux paysans et artisans de Basse-Autriche, Gertrud Langer-Ostrawsky et Margareth Lanzinger indiquent des sommes comprises entre 50 et 1000 gulden, cette somme versée par un artisan drapier étant définie comme un maximum : *Aushandeln von Ehe. op. cit.*, p. 55, 273.

²⁷³ T. Klinger, « Mariage..., *op. cit.*, p. 403.

²⁷⁴ 3500 francs environ au change de 1830. H. Stekl, *Österreichs, op. cit.*, p. 36.

²⁷⁵ SOAL-Děčín, c. 155.

parents n'est pas délaissé au profit du *hochzeits-Geschänke* ou « cadeau de mariage » qui accompagne le moment de la rencontre entre les futurs époux.

Le *hochzeits-Geschänke* offert par la maison du fiancé correspond dans les deux cas à des bijoux, estimés à 10 000 florins. Les articles précisent qu'il s'agit d'une clause habituelle (*Gewöhnliche*), un attendu qui symbolise la richesse de la famille d'accueil dont les fiancés sont les héritiers principaux. Il n'est pas fait allusion aux « diamants-majorats » évoqués par la princesse de Liechtenstein en 1774, mais cette clause reflète bien l'attachement des grandes familles aux « bijoux de la couronne », une expression employée par Jean de Clary lorsque son épouse porte les bijoux pour la première fois dans la société des élites de Bruxelles en 1775²⁷⁶. Contrairement au *Morgengabe* remis par le prince, Jean de Clary est seul mentionné dans l'article 4. C'est lui qui pare son épouse pour qu'elle se présente au monde avec des biens offerts par la maison qu'elle accepte de représenter. Cette clause ritualise le consentement des époux, elle est indispensable à la cérémonie des noces. En 1802, elle prend le pas sur la consommation du mariage signalée par le *Morgengabe*. Le fait qu'il ne s'agit pas explicitement de bijoux inaliénables met en avant la bonne santé financière de la maison sur laquelle repose l'avenir de l'épouse dans le régime matrimonial de la monarchie des Habsbourg. En 1802, les 10 000 florins représentent exactement les revenus de Teplitz dégagés pour la maison princière en 1801, et un tiers environ de ceux de Binsdorf²⁷⁷. Jean de Clary offre l'équivalent d'un quart de ses ressources pour l'épouse de son fils. Ce montant représente le double de la valeur des « présents en nature » fixés à 5000 florins dans le contrat de ses parents à Vienne en 1747, indiquant que la maison accorde ses cadeaux à son rang lorsqu'elle devient princière²⁷⁸. C'est donc à la maison des fiancés qu'il revient de faire la démonstration de son assise économique et de sa puissance financière au cours de noces toujours célébrées dans les capitales ou les domaines des fiancées.

Les sommes peuvent être plus élevées, à l'instar des 24 000 florins offerts par le prince de Schwarzenberg à la princesse Liechtenstein au début du XIX^e siècle²⁷⁹. Il faut toutefois se garder d'établir un lien mécanique entre ces montants et les revenus des domaines, en raison de la portée symbolique de ces cadeaux. Leur caractère ostentatoire est encore signalé par la comtesse Louise Chotek en 1811 à propos du mariage du comte hongrois Ladislav Festetics

²⁷⁶ SOAL- Dëčín, c. 149, J.d.C. à M.-J. H.-H., Bruxelles, 29 janvier 1775.

²⁷⁷ *Idem*, c. 123, corr. seign., part des revenus envoyés en argent comptant à Vienne (rubr. *Baaren Abführ*).

²⁷⁸ *Idem*, c. 93, contrat entre le comte Franz Wenzel et Marie-Josèphe Hohenzollern-Hechingen, 1747.

²⁷⁹ H. Stekl, *Österreichs, op. cit.*, p. 36.

de Tolna (1785-1846) avec une fille de la maison Hohenzollern-Hechingen²⁸⁰. Bien que devant être célébré à Hechingen, le contrat est signé aux eaux de Teplitz où la fiancée est présentée toute parée : « hier autre visite mais je n’y était pas pour présenter l’Epouse, qui avait déjà collier, peigne, et boucles d’oreilles très jolies, en émeraudes et diamants que lui avait donné le beau-père ». Ces présentations magnifiques sont une invitation à examiner les termes des contrats qui filtrent au sein des grandes familles. Louise indique clairement que celui-ci est hors norme :

Le contrat est une chose incroyable, argent d’épingles 12 mille florins guten geld, waher Gulden ; 50 mille Morgengabe, une terre considérable, au moins 20 mille fl[orins] de revenus pour domaine [...] ; enfin un contrat si magnifique, que le père assure tout de suite au fils pour qu’il ait une fortune indépendante, que la princesse mere [Hohenzollern] me disait qu’elle en était toute étonné tant c’est hors de la règle ordinaire. [...] Ce que c’est que l’argent! Et quand on en a pas, tout ce qu’on fait pour en avoir, et quand on en a, et que la noblesse cloche, comme on paye cher le plaisir de s’illustrer !!²⁸¹

La valeur du *Morgengabe* est à la hauteur d’un mariage royal tel que l’union de Frédérique-Charlotte de Prusse avec le Duc d’York en 1791²⁸². Pour la comtesse Louise, la splendeur du contrat dénote immédiatement la négociation entre « le titre et l’argent, l’ancienneté et l’illustration, le prestige et l’influence » permettant de rehausser les finances ou le statut. Elle met en doute la noblesse des hongrois Festetics, une famille récompensée par le service impérial au XVII^e et dont le parcours au XVIII^e siècle n’est pas sans offrir quelques points de comparaison avec les Clary-Aldringen²⁸³. En restant dans la norme, les Clary-Aldringen reconnaissent le prestige des Ligne ou la stature politique et la stabilité économique des Chotek sans donner l’impression de les acheter. Les cadeaux de rang sont le prix de l’égalité aristocratique revendiquée par les grandes familles.

Les montants engagés par les maisons nobles reflètent la dynamique sociale qui est en jeu, en définissant un étalon permettant de mesurer l’équivalence des maisons alliées qui renforcent mutuellement les avantages acquis²⁸⁴. Ce qui paraît surtout hors norme à la princesse Hohenzollern en 1811, c’est la fortune indépendante assurée au fils du comte Festetics. Cette volonté déroge aux visées des maisons fidéicommissaires qui cherchent plutôt

²⁸⁰ Joséphine Hohenzollern-Hechingen (1790-1890), nièce de la princesse Marie-Josèphe de Clary, la mère du prince Jean et grand-mère du comte Charles-Joseph auquel la comtesse Louise adresse cette lettre conservée c. 187, Teplitz, 18 juillet 1811.

²⁸¹ *Ibidem*.

²⁸² D. Schönplflug, *Die Heiraten der Hohenzollern, op. cit.*, p. 111: le *Morgengabe* est de 6000 livres sterling soit près de 54 000 florins au change de 1799.

²⁸³ François Cadilhon, « Keszthely ou le château hongrois comme démonstration du savoir », *Theatrum Historiae*, 2012/10, p. 179-187. L’originalité bien connue du comte Georges, ses sentiments à l’égard des Habsbourg et son engagement dans le développement de la Hongrie jouent peut-être un rôle dans ce jugement.

²⁸⁴ Selon la définition du « mariage ancrage » de C. Duhamelle, *L’héritage collectif. Op. cit.*, p. 118-119.

à intégrer le nouveau ménage dans le cycle successoral dominé par l'autorité paternelle et princière.

Dots et pensions : un engagement patrimonial pour intégrer le ménage dans la maison

Définir les termes d'un contrat, c'est contribuer à bâtir la solidarité aristocratique entre les maisons et dans la maison. Cette solidarité est profondément patrimoniale : l'article final des contrats de 1775 et 1802 est une clause de protection : les sommes sont garanties par le placement sous hypothèque de la seigneurie allodiale de Binsdorf²⁸⁵. Après avoir permis de fixer un partage équitable des héritages entre les comtes et les comtesses, cette terre indispensable joue le rôle de caution foncière qu'interdit le fidéicomis de Teplitz/Graupen, selon une organisation similaire à celle d'autres familles comme les Colloredo²⁸⁶. La mécanique des héritages et celle des alliances vont de pair : le contrat de mariage insère l'épouse dans la dynamique patrimoniale spécifique des maisons de la monarchie des Habsbourg, en particulier celles qui sont élevées au rang princier au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle.

La fixation des dots et des pensions est au cœur du dispositif des contrats de mariage. Elles définissent les conditions de vie prévues pour la future comtesse de Clary, appelée à devenir princesse à la mort de son beau-père. Au moment du mariage, la fiancée se voit constituer un *Heirat-Gut* [capital matrimonial] qui s'apparente à la dot. Selon Lady Montagu, les lois de la monarchie empêchent qu'elle excède 2000 florins au début du XVIII^e siècle²⁸⁷. Sa constitution est ensuite réglementée par les codes thérésiens et joséphistes²⁸⁸. Les mariages nobles se différencient donc du régime dotal connu en France, qui permet à la Marie-Fortunée d'Este ou à Henriette Mazade de Saint Bresson de se voir constituer des dots d'un million de livres à la fin des années 1760²⁸⁹. Les enquêtes de Christophe Duhamelle ou de Thibaut Klinger, corroborées par les contrats Clary-Aldringen du XVIII^e siècle, indiquent des dots généralement comprises entre 2000 et 4000 florins (entre 5000 et 10 000 l. t. selon les changes)²⁹⁰. Le contrat de 1775 a la particularité de ne pas fixer de dot : en utilisant la coutume du pays de Bruxelles, les Ligne ont fait accepter que la dot soit remise sous forme

²⁸⁵ Une pratique fondée en droit : Scarlett Beauvalet-Boutouyrie, « La femme dans la cité : entre subordination et autonomie » dans J.-P. Barrière, V. Demars-Sion (éd.), *La femme, op. cit.*, p. 7.

²⁸⁶ T. Klinger, « Mariage..., *op. cit.* ; et son travail sur les seigneuries : Évaluer HES/2007, *op. cit.*, p. 59-86.

²⁸⁷ Les *Lettres de Milady Montague* paraissent en 1767. Cette loi est évoquée lettre XI, Vienne, 26 sept. 1716.

²⁸⁸ G. Langer-Ostrawsky, « Vom verheiraten der Güter Bäuerliche und kleinbäuerliche Heiratsverträge im Erzherzogtum Österreich unt der Enns », dans M. Lanzinger *et alii*, *Aushandeln, op.cit.*, p. 55.

²⁸⁹ La première devient princesse de Conti en 1769 : A. Chatenet-Calyste, *Une consommation, op. cit.*, p. 64 ; la deuxième épouse le duc de Villequier en 1771 : G. Chaussinand-Nogaret, *La noblesse, op. cit.*, p. 173.

²⁹⁰ C. Duhamelle sur la chevalerie immédiate d'Empire : *L'héritage, op. cit.*, p. 120 ; T. Klinger sur la famille Colloredo : « Mariage..., *op. cit.*, p. 403.

d'une pension annuelle de 2000 florins par le prince de Ligne (ou ses héritiers) jusqu'à la mort du prince Franz Wenzel de Clary²⁹¹. Ces versements avantagent aussi les Clary-Aldringen, puisque le montant s'élève finalement à 26 000 florins entre 1775 et 1788, bien au-delà des sommes habituelles en Europe centrale. Le contrat de 1802 adopte l'usage conventionnel : le comte Chotek verse 3000 florins en argent liquide²⁹². Le prince Jean ajoute 6000 florins de *Wiederlag*, une pratique comparable à l'augment dont les proportions sont fixées par le code thérésien²⁹³. Cette enchère traduit la solidarité aristocratique entre les deux familles : le mariage est un échange, et la promesse de perpétuation du lignage que représente l'arrivée de la nouvelle épouse est saluée par l'engagement du beau-père à son intégration financière dans la maison. Comme l'a souligné Christophe Duhamelle, ce type de dot est reconnaissant²⁹⁴.

En 1802, le *Wiederlag* reste dans les mains du prince Jean (qui ne la débourse donc pas) puis de son fils et revient à la maison si l'épouse décède. Dans le cas contraire, elle augmente la dot de veuvage²⁹⁵. Le contrat définit une sécurité pour l'épouse, et ne sert pas à compenser une renonciation de la mariée à l'héritage. Dans le cas des maisons fidéicommissaires de Bohême comme les Clary-Aldringen ou les Chotek, ce point est déjà réglé par les testaments : légalement exclues de la dévolution, les comtesses renoncent à toute prétention sur les terres allodiales en héritant d'un capital formé sur leur évaluation, et versé sous forme de dot et de pensions. L'institution fidéicommissaire représente donc la face cachée des contrats de mariages qui se nouent après elle. Les alliances de la noblesse de Bohême étudiées ici ne se traduisent pas en termes de gains patrimoniaux par apport de dot comme ce peut être le cas dans la noblesse française²⁹⁶. Il semble donc délicat de parler de stratégie de construction patrimoniale autrement qu'à long terme, si la mariée hérite de biens allodiaux comme c'est le cas dans la famille Colloredo au XIX^e siècle²⁹⁷. Ces mariages favorisent toutefois le développement d'attaches et de liens inter-nobiliaires qui peuvent à terme favoriser des ventes de biens allodiaux. Mais au moment de la signature des contrats, la dot et l'augment ou *Wiederlag* accompagnent d'abord l'échange matrimonial entre des familles dont elle traduit l'équivalence sociale.

²⁹¹ SOAL-Děčín, c. 150.

²⁹² *Idem*, c. 155, clause 1.

²⁹³ G. Langer-Ostrawsky, « Vom verheiraten... », dans M. Lanzinger *et alii*, *Aushandeln*, *op.cit.*, p. 55. Elle fournit l'exemple d'un maître cisaillieur de l'étain ajoutant 800 florins aux 400 fl. de dot en 1759. On retrouve cette pratique dans le contrat de son père Franz Wenzel en 1747. SOAL-Děčín, c. 93 : 6000 fl. contre 3000 fl.

²⁹⁴ C. Duhamelle, *L'héritage*, *op. cit.*, p. 119-123

²⁹⁵ Voir les conclusions de M. Lanzinger sur ce « système dotal » en Basse-Auriche : *Aushandeln*, *op.cit.*, p. 470

²⁹⁶ M. Figeac, *Les noblesses*, *op. cit.*, p. 237-244.

²⁹⁷ T. Klingner, « Évaluer les seigneuries... », *op. cit.*, p. 79-83.

Les ressources des nouvelles comtesses de Clary ne dépendent pas de ce capital, mais plutôt des pensions qui sont stipulées dans les articles suivants. Ces sommes sont désignées comme *Spennadelgeld* et servent littéralement au soutien matériel du rang de l'épouse, d'abord comtesse puis princesse de Clary-Aldringen (« *Standmässigen Unterhaltung* »)²⁹⁸. Pour Marie-Christine de Ligne, la pension se compose des 2000 florins versés par son père au titre de dot, auxquels les Clary-Aldringen ajoutent 1000 florins versés par quartiers²⁹⁹. L'article du contrat précise que la somme est à verser par le comte, et donc indirectement par le prince qui est pourvoyeur de ses ressources personnelles. L'alliance avec les Chotek présente une autre configuration : le prince de Clary est le responsable direct des 1500 florins annuels, ne laissant ainsi aucun doute sur l'identité de celui qui tient les cordons de la bourse du ménage comtal. Avec ces pensions, les comtesses rejoignent le principe de succession qui définit déjà la situation de leurs époux, « princes héréditaires » dépendant de l'héritage allodial et des ressources supplémentaires que leur verse le prince de Clary.

La nature de ces pensions est liée au rang dans la maison, et change avec lui. Les deux contrats prévoient le passage de la comtesse à la princesse lorsque l'époux « devient maître de son bien³⁰⁰ » au moment de la succession Clary-Aldringen de Jean en 1788 puis de Charles-Joseph en 1826. Marie-Christine, déjà princesse de Ligne, conserve les 3000 florins, qui sont cette fois intégralement versés par la maison Clary. Louise Chotek voit sa pension passer de 1500 à 3000 florins afin de soutenir le nouvel état qui est le sien. Thibaut Klinger donne un intervalle de 1000 à 6000 florins chez les Colloredo avec une moyenne de 2200 florins³⁰¹. Les 3000 florins représentent un standard dans la haute noblesse de la monarchie des Habsbourg que l'on retrouve dans le mariage du prince Schwarzenberg avec Eleonore de Liechtenstein en 1830³⁰².

Le montant du *Spennadelgeld* est un reflet de l'élévation progressive du rang des familles nobles dans la monarchie des Habsbourg. En effet, le contrat de mariage de Franz Wenzel et Marie-Josèphe Hohenzollern en 1747 est révisé par deux fois lorsque le comte devient chef de famille en 1751, puis lors de l'accession au rang princier en 1767³⁰³. Les revalorisations ont pour but explicite « d'accorder à ma femme une position plus conforme à son nouveau statut³⁰⁴ ». En 1767, le nouveau prince double le *Spennadelgeld* de sa femme,

²⁹⁸ SOAL-Děčín, c. 150, 155, cl. 5 et 6.

²⁹⁹ Environ 5200 et 2600 l. t. au change de 1780.

³⁰⁰ Propos de la princesse de Ligne-Liechtenstein dans sa lettre de 1774, SOAL-Děčín, c. 149, transc. ann. 5.

³⁰¹ T. Klinger, « Mariage... », *op. cit.*, p. 403.

³⁰² H. Stekl, *Österreichs*, *op. cit.*, p. 36, soit environ 7800 francs. Dans la fiction d'un placement à 4%, 3000 florins représenteraient la rente d'un capital de 75 000 florins ou 195 000 francs.

³⁰³ SOAL-Děčín, c. 93.

³⁰⁴ *Idem*, « *Ehe-Pactis* » et « *Augmentation instrument* », Vienne, 26 mars 1767.

fixé à 1000 florins en 1747. La famille n'atteint donc que progressivement le seuil des 3000 florins qui marque le cap de l'appartenance au cercle des grandes familles de l'aristocratie en Europe centrale. Viennent ensuite les mariages souverains comme ceux des Hohenzollern en Prusse, ou la pension (« *Nadelgeld* ») atteint une moyenne de 6000 Thalers annuels au XIX^e siècle, soit environ 8670 florins de convention ou 22 560 francs au change de 1830³⁰⁵.

Les montants fixés pour la comtesse Louise du vivant du prince Jean de Clary (1500 florins, environ 4000 francs) correspondent à la moyenne des rentes annuelles instituées dans les contrats de mariage de la noblesse nantaise au XIX^e siècle, estimées entre 2000 et 4000 francs, soit entre 770 et 1500 florins environ³⁰⁶. Ces sommes, très importantes au regard du reste de la population de l'archiduché d'Autriche³⁰⁷, sont inférieures aux rentes instituées dans les contrats de mariages aristocratiques d'autres espaces européens. Même si Marie-Christine de Ligne touche 3000 florins dès 1775 (environ 7800 l. t.), ses revenus matrimoniaux sont sans commune mesure avec les 40 000 livres tournoi de rentes annuelles que produit la dot de la princesse de Conti ou les 60 000 livres que touche la princesse Hélène de Massalka-Ligne dans la seconde moitié du XVIII^e siècle³⁰⁸. Outre les cas particuliers et les héritages, les contrats de mariage en Europe centrale ne reflètent pas la fortune des familles ni le corps des biens : ils répondent à une norme qui permet de définir la place du jeune ménage dans la maison qu'il habite.

Comme son mari le comte de Clary, les revenus de la comtesse sont pourvus par le prince Jean de Clary à partir de l'argent envoyé des terres de Bohême. C'est ce qu'indique la comptabilité princière où figure la réalité des versements. Jean de Clary est scrupuleusement exact à l'égard de sa femme, Marie-Christine de Ligne, qui touche 3000 florins de 1788 à 1809³⁰⁹. Le montant passe à 4000 puis 5000 florins dans les années 1810-1820, ce qui peut refléter l'évolution des prix dans la monarchie. Le versement exceptionnel de 1811 (12 708 florins) s'explique peut-être par des dépenses nécessaires pour paraître en Dame du Palais après l'obtention des petites entrées à la cour³¹⁰. Comme pour ses fils, le prince Jean semble prêt à soutenir les dépenses de sa femme. Le *Spennadelgeld* de la comtesse Louise est plus fluctuant, avec un minimum de 500 florins annuels dans les années 1800, et une moyenne de 1200 florins (sur 1500 prévus) entre 1803 et 1825. La correspondance familiale atteste que les

³⁰⁵ D. Schönflug, *Die Heiraten*, op. cit., p. 110.

³⁰⁶ M. Launay et alii, *La noblesse nantaise*, op. cit., p. 26.

³⁰⁷ Pour comparaison, nous renvoyons à M. Lanzinger et alii, *Aushandeln*, op.cit., p. 409, 442, évoquant des pensions de 50 à 300 florins annuels dans les milieux marchands et artisans.

³⁰⁸ A. Chatenet-Calyste, *Une consommation*, op. cit., p. 65 ; L. Perey, *Histoire*, op. cit., p. 246-247.

³⁰⁹ Voir annexe 2, p. 155. SOAL-Děčín, c. 117, rubr. « *Spennadelgeld der Fürstin* ».

³¹⁰ ÖNB, SWSC, *Hofstaat* 1811, p. 134. En l'absence de détails supplémentaires, nous renvoyons aux travaux d'A. Chatenet-Calyste sur le coût d'un habit de cour : *Une consommation*, op. cit., p. 143-147.

montants importants accordés par le prince Jean à son fils servent aussi à la comtesse, à qui il ne verse plus que des sommes relatives à ses besoins particuliers. Si on compare à titre indicatif les revenus conjugaux avec ceux de la noblesse française au XVIII^e siècle fournis par Guy Chaussinand-Nogaret, le ménage se situerait au sommet du deuxième groupe, les quelques 3500 familles de la riche noblesse provinciale percevant entre 10 000 et 50 000 livres de revenus³¹¹. En 1812 et 1813, les deux seules années où la comptabilité est établie avec certitude en florins *Wiener Wahrung* après la banqueroute de l'État, le couple touche 49 914 et 55 437 florins, soit environ 64 900 et 72 000 francs. Le comte et la comtesse sont dotés de revenus confortables excédant largement les termes des contrats conçus comme un simple engagement légal nécessaire à la protection de l'épouse. Cette dernière n'est pas strictement dépendante de son mari, lui-même dépendant de son père : la gestion des factures ou la circulation de l'argent au sein du couple indique plutôt une association dans la conduite des affaires du ménage³¹². L'autonomie de la comtesse Louise Chotek se conçoit dans la construction d'une relation conjugale au sein de la maison Clary-Aldringen dont elle devient partie prenante.

Quelle autonomie pour les femmes de la maison ?

Au début du XVIII^e siècle, Lady Montagu soulignait que la spécificité du régime matrimonial en Autriche favorisait une plus grande liberté féminine :

Les loix de l'Autriche ne permettent pas que les dots excèdent deux mille florins, c'est-à-dire à peu près deux cent livres sterling : tout ce qu'une femme possède au-dessus de cette somme reste entre ses mains, et elle a droit d'en disposer ; aussi y a-t-il beaucoup de femmes plus riches que leurs maris. Ceux-ci n'en sont pas moins obligés de leur donner une pension proportionnée à leur rang, pour leurs menues dépenses ; j'attribue à cette étonnante prérogative les libertés et le ton qu'elles prennent en toute occasion³¹³.

Bien que refondues à la fin du siècle, ces normes juridiques mettent en perspective la souplesse avec laquelle Louise touche ses pensions dans la maison Clary-Aldringen. Pour bien des femmes de la noblesse, la pension matrimoniale n'est qu'un des liens financiers qui peut s'ajouter par exemple aux legs testamentaires et surtout aux pensions représentant leur part d'héritage ainsi que l'a montré l'exemple des sœurs du prince Jean à la fin du XVIII^e siècle. L'étude des comptabilités des princes de Clary-Aldringen ne présente donc qu'une image partielle de la situation des épouses. Marie-Christine de Ligne ou Louise Chotek

³¹¹ G. Chaussinand-Nogaret, *La noblesse, op. cit.*, p. 77.

³¹² SOAL-Děčín, c. 187, 191. Sur le rôle des femmes gestionnaires dans l'historiographie, voir A. Chatenet-Calyste, *Une consommation, op. cit.*, p. 18.

³¹³ *Lettres de Milady Montague*, 1795, lettre XI, Vienne, 26 septembre 1716, p. 65.

possédaient sans doute une cassette personnelle, à l'instar de la princesse de Conti dont les débours issus de ce fonds échappaient au regard du trésorier de sa maison³¹⁴. Dans le cas de Louise, l'adaptation des montants aux dépenses de consommation de la comtesse est bien le signe d'une allocation patriarcale des ressources. Mais à l'idée d'un contrôle masculin sur ses revenus, la lecture des écrits personnels substitue celle d'une intégration réussie de la comtesse Chotek dans la maison Clary-Aldringen.

Le contrat de mariage scelle une appartenance qui ne se traduit pas nécessairement par une dépendance absolue : les femmes de la noblesse peuvent librement disposer de ressources propres, personnelles ou attachées à une autre maison. Ainsi lorsque Jean décide d'offrir à son épouse l'hôtel qu'il fait construire dans sa ville d'eau de Teplitz en 1802, il accomplit un geste très fort : le *Morizhof* est à libre disposition de Marie-Christine de Ligne, qui peut le léguer à qui bon lui semble et ainsi le faire quitter la propriété des Clary-Aldringen. Dans son testament d'avril 1830, la princesse décide de le transmettre à sa belle-fille, Louise Clary-Chotek³¹⁵. Il n'en est pas de même de la maison qu'elle possède par les Ligne à Hietzing, un quartier aristocratique de Vienne. Cette dernière revient à sa sœur Flore de Ligne, baronne de Spiegel (1775-1849). Les femmes de la noblesse peuvent donc avoir les moyens de construire une indépendance tout en s'intégrant dans la maison qui les accueille. Or c'est justement comme une forme de refuge, un temple personnel que la baronne du Montet décrit la maison de Hietzing au début du XIX^e siècle. Marie-Christine de Ligne l'« a ornée elle-même d'une multitude de découpures, de dessins, de vers, de chansons, de caricatures, sur un fond de papier bleu clair³¹⁶ ». Ces motifs renvoient fortement à la sociabilité des élites féminines en Europe centrale, notamment avec la pratique du livre d'amitié, *album amicorum* ou *Stammbuch*, dont l'exemplaire de la princesse est conservé dans les archives³¹⁷. La princesse crée son propre espace de liberté, une thématique travaillée par les *gender studies*³¹⁸. Pour la baronne, la princesse choisit « les plus étranges sujets [...] amusants quoique très bizarres » : elle témoigne d'une forte personnalisation du décor de la maison, permettant à la princesse de Ligne de faire entendre sa petite musique dans la société de Vienne à la fin du XVIII^e siècle.

³¹⁴ A. Chatenet-Calyste, *Une consommation*, op. cit., p. 70-79. Elle était alimentée par une pension royale.

³¹⁵ SOAL-Děčín, c. 150.

³¹⁶ *Souvenirs de la Baronne du Montet (1785-1866)*, Paris, Plon-Nourrit, 1914, p. 106-107.

³¹⁷ SOAL-Děčín, c. 150. Elena Gretchanaïa, « Fonction des citations littéraires dans les albums féminins russes rédigés en français (fin du XVIII^e-début du XIX^e siècle) », dans I. Brouard-Arends (dir.), *Lectrices d'Ancien Régime*, Rennes, PUR, 2003, p. 431-439.

³¹⁸ Milena Lenderová et alii (éd.), *Žena v českých zemích od středověku do 20. Století* [La femme dans les pays tchèques de la période médiévale au XX^e siècle], Prague, Nakladatelství Lidové Noviny, 2009, p. 278-357 ; Milena Lenderová et alii (dir.), *Dějiny žen aneb Evropská žena od středověku do poloviny 20. století v zasetí historiografie* [Histoire des femmes en Europe de la période médiévale au milieu du XX^e siècle dans l'historiographie], Pardubice, Univerzita Pardubice, Fakulta filozofická, 2006.

La princesse exprime plus librement sa féminité et ses goûts personnels à Hietzing, car la décoration des appartements de l'hôtel Clary est plus contrainte. Ces espaces sont empreints d'une mémoire familiale à laquelle semble répondre cette individualisation d'une maison privée. À propos de l'hôtel parisien de la princesse de Conti à la fin du XVIII^e siècle, Aurélie Chatenet-Calyste indique que « le rang, la destination des pièces seraient des facteurs plus déterminants que le genre³¹⁹ ». La princesse semble reporter à Hietzing la « manie décoratrice » des Grands étudiée par Natacha Coquery avec le cas de la princesse de Kinsky à Paris³²⁰. Grâce à l'héritage des Ligne, la princesse Marie-Christine de Clary-Aldringen se trouve dans une situation privilégiée pour concilier l'expression d'un goût personnel et l'appartenance à un lignage noble matérialisée dans l'agencement ou le décor des hôtels urbains.

C'est donc dans le respect de la mémoire des Clary-Aldringen que princesses et comtesses de Clary construisent leur autonomie dans l'hôtel aristocratique de Vienne. Les appartements des épouses leurs permettent de recevoir à leur aise. Selon le journal du comte Charles-Joseph, Louise Chotek loge au second étage de l'hôtel. La dynamique palatiale de succession ne concerne donc que le fils héritier. Du côté de la comtesse, l'héritage des sociabilités féminines et du monde des salons semble imposer des appartements capables de recevoir de « grands thés » de quarante personnes comme celui du 20 décembre 1822³²¹. Dans ses appartements, la comtesse Louise née Chotek représente deux maisons et une position de Dame du Palais de l'impératrice³²². Ses réceptions préfigurent celles qu'elle donne en compagnie de son mari après 1826, pour présenter au monde le nouveau couple princier³²³. Ses appartements participent à la transition princière en permettant d'accueillir la société des élites de Vienne, pendant que les chambres du prince sont aménagées. Les cabinets de la princesse Louise ne sont remis à neuf qu'en 1827, car il semble y avoir moins d'urgence à ces travaux, tandis que les rénovations nécessaires au déménagement des appartements du comte à ceux du prince sont la priorité en 1826³²⁴. Quant à la princesse de Ligne devenue veuve, elle conserve ses appartements. Entre 1826 et 1830, deux princesses cohabitent dans l'hôtel viennois, deux générations organisent leur train de vie.

³¹⁹ A. Chatenet-Calyste, *Une consommation*, op. cit., p. 121.

³²⁰ N. Coquery *L'hôtel aristocratique : le marché du luxe à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998, p. 134.

³²¹ SOAL-Děčín, c. 179, journal 20 déc. 1822, p. 4 : « Grand thé chez Louise. Le troisième et dernier pour la grande liste », celle du grand monde des Stadion, Zichy, Grassalkowitz... Le comte distingue cette pratique de ce qu'il désigne comme le « thé de famille ». Nous faisons bien sûr référence à l'étude d'Antoine Lilti, *Le monde des salons, sociabilités et mondanités à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005.

³²² ÖNB, SWSC, almanach de cour, à partir de 1816. Elle était également membre du *Sternkreuz Orden*.

³²³ SOAL-Děčín, c. 182, descriptions des grands thés au retour de Teplitz en novembre-décembre.

³²⁴ *Idem*, 4 janvier, 30 janvier, 14 février 1827.

Cette situation est la dernière prévue par les contrats. Le document de 1775 stipule un gain de survie de 18 000 florins pour Marie-Christine de Ligne, celui de 1802 une somme 10 000 florins qui peuvent revenir en propre à l'épouse, d'où la désignation de « *frey-eigens capital*³²⁵ ». La hauteur de la première somme traduit le souci des Ligne de sécuriser l'avenir de leur fille, et la capacité des Clary-Aldringen à garantir cette somme importante sur la terre de Binsdorf. Elle peut éventuellement apparaître comme une forme de contrepartie à l'important substitut de dot versé jusqu'en 1788. La princesse est aussi douairière : l'article 7 du contrat de 1775 lui prévoit une pension de veuvage incompressible de 4000 florins (« *Wittiblichen Unterhalt* »). Le prince Jean son époux l'augmente à 7000 florins par une convention de 1789 qui lui permet d'amender le contrat de 1775 pour améliorer encore la situation de son « épouse adorée³²⁶ ». Cet acte peut témoigner du développement d'un réel amour, au moins d'une belle entente conjugale telle que Michel Figeac a pu l'observer dans les correspondances qui suivent un mariage d'intérêt dans la noblesse française au XVIII^e siècle³²⁷. Il met surtout la princesse de Clary-Ligne dans une position semblable à la princesse de Kinsky en France, dont le prince augmentait le douaire dans les mêmes proportions en 1763 selon l'enquête de Natacha Coquery sur les fortunes aristocratiques³²⁸. Outre cette pension, la veuve se voit garantir un logement dans la maison (qu'elle peut échanger contre 1000 florins de *Quartiergeld* avant 1789). Louise Chotek dispose de conditions similaires instituées dans le contrat de 1802. Comme les pensions, les seuils sont progressivement atteints après les revalorisations du contrat du premier prince de Clary-Aldringen, qui anticipent le veuvage de Marie-Josèphe de Hohenzollern-Hechingen. Ses ressources sont accordées au rang de princesse douairière de Clary-Aldringen qui est le sien entre 1788 et 1801.

L'objectif est bien sûr de permettre aux princesses de continuer à vivre dans la maison. Les mariées de 1747, 1775 et 1802 conservent aussi les moyens de se meubler et surtout de circuler avec une « une belle voiture, de la vaisselle et des chevaux », ainsi qu'une voiture de voyage. Il s'agit d'avantages matériels indispensables que l'on retrouve dans les contrats des années 1830 comme ceux des Schwarzenberg³²⁹. Ils sont tout à fait traditionnels et s'inscrivent dans les pratiques anciennes de ces familles depuis le XVII^e siècle³³⁰. Les maisons prennent ainsi soin de leurs « pensionnaires » dont les conditions d'existence

³²⁵ SOAL-Děčín, c. 150, 155, contrats de mariage.

³²⁶ *Idem*, c. 150, amendement scellé par Jean de Clary, Vienne, 5 avril 1789.

³²⁷ M. Figeac, *Les noblesses*, *op. cit.*, p. 243-244.

³²⁸ N. Coquery, *L'hôtel*, *op. cit.*, p. 151-152.

³²⁹ H. Stekl, *Österreichs*, *op. cit.*, p. 36.

³³⁰ En témoignent les contrats et testaments Clary-Aldringen des XVII^e-XVIII^e siècles.

s'adaptent à l'ordre du lignage qu'elles continuent de représenter par leurs dépenses et leurs mobilités à Vienne et en Bohême.

À l'inverse, les membres de la maison peuvent s'attacher à faciliter les transitions successorales sur lesquelles repose cet ordre. En 1826, lorsque le prince Charles-Joseph calcule le douaire de sa mère, la princesse Marie-Christine de Ligne, il écrit dans ses comptes : « Son douaire est de 20 000 florins Wiener Währung ou 8000 argent de convention [...] elle ne prend que ce qu'elle avoit auparavant, c'est 625 [florins *W.W.* par mois]³³¹ ». Son veuvage est moins une « capacité retrouvée³³² » que la poursuite du mode de vie qui lui convient. La princesse décide de maintenir l'ordre ancien et simplifie la succession de Charles-Joseph au rang de prince de Clary-Aldringen. Elle définit un équilibre entre ses droits théoriques et son attachement à l'entreprise collective de perpétuation de la maison princière. Les liens financiers qui définissent des existences sous contrat ne sont bien sûr qu'un aspect des relations familiales. Les individus sont capables de les reconsidérer lorsque la maison doit présenter un nouveau prince à la tête de la maison, des domaines et des seigneuries de Bohême du Nord.

En scellant une alliance entre deux maisons, les chefs de famille signent la promesse de continuité au fondement des existences nobiliaires en Europe centrale. L'approbation des souverains et le témoignage d'autres représentants des grandes maisons donnent un cachet aristocratique à ces supports juridiques de l'ordre familial en Europe centrale au tournant du XIX^e siècle.

B. Autour des contrats : les témoignages d'une insertion aristocratique entre 1750 et 1800

La place des souverains dans les contrats de mariage

La bénédiction des souverains Habsbourg ouvre les contrats de mariages des Clary-Aldringen depuis le XVII^e siècle. Pour les comtes Johann Georg Marc en 1678, puis Franz Carl en 1697, la reine douairière de Pologne Éléonore d'Autriche (1653-1697) appose un « *consens* » par lequel elle autorise deux de ses dames de cour à s'unir à cette jeune maison noble³³³. Les contrats reflètent donc l'intégration familiale à la société de cour qui crée un lien entre Vienne, la Pologne et la Saxe après la guerre de Trente Ans.

³³¹ SOAL-Děčín, c. 191, comptabilité princière, « Ausgabe Jenner 1826, Chargen, Ihr Douaire », p. 1. Ab. dév.

³³² S. Beauvalet-Boutouyrie, « La femme dans la cité : entre subordination et autonomie » dans J.-P. Barrière, V. Demars-Sion (éd.), *La femme, op. cit.*, p. 9.

³³³ SOAL-Děčín, c. 61, 80.

Le rôle des souverains dans la fabrique des alliances aristocratiques est un trait commun à la construction des états monarchiques, comme le montrent les enquêtes en France, en Angleterre ou dans les principautés d'Empire³³⁴. Le phénomène de curialisation des élites et la fidélité à la dynastie régnante est très présente dans le contrat de Franz Wenzel et Marie-Josèphe de Hohenzollern-Hechingen scellé à Vienne en pleine guerre de succession d'Autriche en 1747³³⁵. L'invocation catholique est immédiatement suivie de l'approbation de Marie-Thérèse et de l'empereur François puis de l'attestation du grand maître de la cour, le prince Johann Wilhelm Trautson dont la titulature complète de grand seigneur de l'archiduché d'Autriche figure dans le document. Cette reconnaissance par la cour de Vienne s'inscrit dans un double contexte : celui de la mise en cause de la loyauté d'une partie de la noblesse de Bohême dans l'affrontement avec l'électeur de Bavière puis la préparation des réformes des hiérarchies nobiliaires entre la Bohême et l'Autriche³³⁶. Le mariage viennois de celui qui n'est encore qu'un cadet de la maison noble résonne comme un témoignage de l'attachement de cette maison noble dont le chef organise une milice dans ses domaines frontaliers de Bohême du Nord en 1744³³⁷. Elle précède de deux ans l'érection de Teplitz en fidéicommiss par la souveraine et l'entrée des Clary-Aldringen dans le cercle étroit des grandes familles seigneuriales de la monarchie née de la Pragmatique Sanction, dont le prince Trautson est un représentant. Les contrats de mariage matérialisent la relation entre le souverain et sa noblesse, ajoutant aux liens de fidélité créés entre les maisons nobles celui plus vertical d'une reconnaissance de l'ordre monarchique.

Les souverains apparaissent beaucoup plus en retrait à l'époque du renforcement des monarchies administratives après 1750. Aucune bénédiction n'apparaît dans les contrats de 1775 et de 1802. Les maisons princières de Clary et de Ligne viennent d'être distinguées par les souverains de la corégence, qui se concentrent sur l'anoblissement d'autres acteurs engagés dans la modernisation des territoires de la monarchie³³⁸. Dans le dernier tiers du XVIII^e siècle, les Clary-Aldringen sont solidement établis en Europe centrale, et la reconnaissance des souverains apparaît moins nécessaire pour sanctionner la position familiale. Seules les correspondances, et notamment les lettres de félicitations adressées aux

³³⁴ C. Duhamelle revient sur cette historiographie et la développe dans *L'héritage*, *op. cit.*, p. 115-119.

³³⁵ SOAL-Děčín, c. 93.

³³⁶ Sur ces contextes, voir notamment R. Krueger, *Czech, German, and Noble: Status and National Identity in Habsburg Bohemia*, Oxford, OUP, 2009, p. 66-70.

³³⁷ SOAL-Děčín, c. 90, levée d'une milice de 118 hommes en Bohême, 1744.

³³⁸ J. Brňovják, *Šlechticem*, *op. cit.*.

familles attestent d'une présence plus discrète alors que la cour joue un rôle toujours aussi important dans la conclusion des alliances aristocratiques à la fin du XVIII^e siècle³³⁹.

Aucun indice d'implication de François II d'Autriche n'a été retrouvé en 1802. Au début du XIX^e siècle, les pratiques matrimoniales de la noblesse sont plus fermement associées à la vie privée des grandes familles. Comme le souligne Marie-Elisabeth Ducreux, « l'empereur François et ses conseillers prétendent maintenir une stricte séparation entre sphère publique et sphère privée³⁴⁰ ». Il poursuit la transformation de la monarchie des Habsbourg en un état de droit régi par le code civil élaboré au tournant du XIX^e siècle. Dans ce processus de « nivellement des statuts particuliers face au droit général³⁴¹ », la présence du souverain s'efface, ce qui par contraste renforce celle des témoins aristocratiques dans le contrat de Charles-Joseph et de Louise Chotek en 1802. Plus que la relation entre une dynastie et sa noblesse, ce sont les liens noués au sein de la « première société » qui attestent maintenant de la « qualité » des mariages aristocratiques dans la monarchie des Habsbourg. Les contrats ne sont plus le reflet de l'affirmation du pouvoir royal, mais celui de la construction d'une présence sociale élitaires dans une société que les lois cherchent à rendre de plus en plus égalitaire depuis le règne de Joseph II.

Le miroir des témoins

L'interprétation des listes de témoins est une question délicate pour les historiens confrontés à l'étude des rapports entre liens sociaux et actes notariés³⁴². Vincent Gourdon souligne la prudence indispensable à l'analyse des réseaux familiaux, lorsqu'il explore la fabrique de l'entre-soi bourgeois ou la volonté de mobiliser des personnes issues de couches sociales supérieures au travers des sélections de témoins dans la société française du XIX^e siècle³⁴³. La volonté d'ajouter un nom prestigieux comme garant du mariage n'est pas une pratique étrangère à la haute noblesse en Europe centrale. Elle ne traduit pas toujours une parenté ou même une relation approfondie. La comtesse Louise Chotek indique ainsi que les comtes de Festetics entendent profiter de la cure des ducs de Weimar et de Wurtemberg aux eaux de Teplitz pour les associer au contrat avec les Hohenzollern-Hechingen en 1811 : « hier matin on a cherché partout ces deux Ducs, pour la signature du contrat donné par M^f Solm, ces noms

³³⁹ I. Cerman, *Chotkové. op. cit.*, p. 360, SOAL-Děčín, c. 110, journal Marie-Sidonie, 1772, p. 68-69.

³⁴⁰ M.-E. Ducreux dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire, op. cit.*, p. 414-415.

³⁴¹ *Ibidem*.

³⁴² Scarlett Beauvalet-Boutouyrie *et alii* (dir.), *Liens sociaux et actes notariés dans le monde urbain en France et en Europe (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Presses PUPS, 2004.

³⁴³ V. Gourdon, « Les témoins de mariage civil dans les villes européennes du XIX^e siècle : quel intérêt pour l'analyse des réseaux familiaux et sociaux ? », *Histoire, économie & société*, 2008/2, p. 61-87.

surtout auront fait encore rengorgé les Festetisch [*sic*]³⁴⁴ ». La signature ne dit rien des liens réels, et c'est là que repose son intérêt. Les listes de témoins peuvent démontrer une présence sociale qui éblouit ceux qui ignorent les circonstances de la signature. Elles sont destinées à enrichir les archives des châteaux, où la mémoire familiale se renforce et les travaux généalogiques de la noblesse sont élaborés au XIX^e siècle.

Qu'en est-il des contrats de Jean de Clary en 1755 et de son fils Charles-Joseph en 1802 ? Le premier signe le sien à Bruxelles, loin du cadre familial de Vienne où l'attendent le prince et la princesse de Clary-Aldringen. Grâce aux commissions de ses parents et au patronage du prince de Ligne, il est introduit auprès du ministre plénipotentiaire des Pays-Bas autrichiens, le prince Georges Adam de Starhemberg (1724-1807), qui accepte d'être son témoin³⁴⁵. Le comte Jean cumule le soutien aristocratique d'un très grand lignage et la notabilité politique d'un homme d'État au service des Habsbourg. Le nom de Starhemberg est un des plus fameux parmi les familles dirigeantes, « auquel s'unit tout ce qui compte dans la seconde moitié du XVIII^e siècle³⁴⁶ ». Le mariage de Jean de Clary présente une variation sur cette recherche du parrainage des princes et comtes occupant de hauts offices qui caractérise par exemple les contrats Colloredo. Thibaut Klinger peut ainsi établir une corrélation entre la voie des honneurs poursuivie par les comtes Colloredo dans la monarchie et l'Empire, et les sollicitations à signer les contrats d'autres familles nobles³⁴⁷. Ascension politique et alliances familiales se construisent simultanément. Les familles dirigeantes sont associées à différents degrés au parcours des enfants de la maison princière des Clary-Aldringen. Le prince de Starhemberg réapparaît cinq ans plus tard au moment de reconnaître l'entrée de la comtesse Thérèse, sœur de Jean de Clary, au chapitre de Nivelles en 1780. L'établissement des enfants est un soutien fort des liens sociaux et politiques noués au sein de la haute noblesse de cour.

Avec la mise en valeur des relations familiales, l'accueil du prince Starhemberg à Bruxelles a également une finalité pratique. Il explique au jeune comte les modalités légales de signature des contrats devant notaire, et surtout l'importance qu'ils soient lus en français et en allemand dans cette partie de la monarchie qu'il a en responsabilité. Le bilinguisme des élites de la cour de Marie-Thérèse trouve des applications concrètes dans la configuration politique des territoires rassemblés sous la souveraineté des Habsbourg au XVIII^e siècle.

Sur les huit témoins dont les sceaux sont reliés par un cordon, seuls trois se rendent réellement à l'hôtel de Ligne à Bruxelles où les contrats sont signés le 29 janvier 1775. Le

³⁴⁴ SOAL-Děčín, c. 187, L. à Ch.-J., Teplitz, 18 juillet 1811.

³⁴⁵ *Idem*, c. 149 Bruxelles, J.d.C. à son père le prince Franz Wenzel, 25 janvier 1775.

³⁴⁶ T. Klinger, « Mariages..., *op. cit.*, p. 400 ; C. Lebeau, *Aristocrates et grands commis*, Paris, CNRS, 1996, p. 67.

³⁴⁷ *Idem*, p. 402-403, notamment lorsque le comte J. R. Colloredo est vice-chancelier d'Empire sous Léopold II.

prince Starhemberg se tient au côté du comte Jean qui a en poche la liste de ses autres témoins : le prince de Paar et le comte de Harrach apposent donc leur signature *a posteriori*³⁴⁸. Il s'agit d'anciennes familles, très bien insérées dans le système de la cour de Vienne comme le montre le parcours des Harrach dont les alliances au début du XVIII^e siècle ont été retracées par Éric Hassler³⁴⁹. Avec les Paar, le comte de Clary retrouve la dynastie des postes en concurrence avec son père pour le rang princier en 1767, titre que cette maison obtient en 1769 : l'heure est maintenant au resserrement des liens et à la solidarité aristocratique suggérée dans les témoignages matrimoniaux. Du côté des Ligne, les présents sont le duc d'Arenberg et le général Kaunitz, qui représentent l'ancrage des Ligne aux Pays-Bas et les liens avec Vienne, en particulier militaires. Franz Wenzel, comte de Kaunitz (1742-1825) est le fils du réformateur de la monarchie sous Marie-Thérèse. Il vient d'être nommé *Generalmajor* de l'armée des Habsbourg en 1773, et sa présence seule suffit à rappeler le parcours militaire du prince de Ligne depuis la guerre de Sept Ans. Quant aux Arenberg, il s'agit d'un des lignages les plus prestigieux des Pays-Bas. Leur présence au travers des parrainages précède le développement des alliances en Bohême au cours de la période révolutionnaire³⁵⁰. Le prince de Ligne tient aussi à mettre en valeur ses liens avec la noblesse de Bohême qui se distingue dans les hautes charges à Vienne : les témoins absents de la princesse sont le comte de Chotek déjà allié au Clary depuis 1772 et le prince de Trauttmansdorff. Il peut s'agir du prince Ferdinand von Trauttmansdorff-Weinsberg (1749-1827), qui fait alors un court passage à la chancellerie des Pays-Bas autrichiens depuis 1774. Les Pays-Bas sont une étape clé dans les carrières de nombre de diplomates de l'empereur. La noblesse de ces espaces facilite leur intégration dans cette partie de l'édifice monarchique, et bénéficient ainsi de belles signatures. Les contrats livrent ainsi un instantané des circulations politiques et militaires dans la monarchie des Habsbourg, qu'ils conjuguent avec le prestige de lignages construit sur plusieurs générations. Ce n'est pas la présence réelle de ces témoins qui fait la valeur du document, mais leur participation à l'image du positionnement socio-politique de ces maisons de la noblesse d'Empire des Pays-Bas et de Bohême.

Cette association participe de l'exclusivisme matrimonial et social que ces contrats laissent supposer. Ils forment un miroir social accompagnant la création d'une parentèle dont les études récentes montrent qu'elle est « signifiée » au cours de différents événements

³⁴⁸ Ainsi qu'un troisième nom que nous ne sommes pas parvenus à identifier avec certitude.

³⁴⁹ É. Hassler, *La cour de Vienne, (1680-1740)*, *op. cit.*, p. 276-285.

³⁵⁰ Avec le mariage de Pauline d'Arenberg avec le prince Schwarzenberg en 1794. Nous renvoyons aux travaux de B. Goujon, *Les Arenberg*, *op. cit.*, et Blandine Bertrand, *La vie de Pauline de Schwarzenberg et des siens au travers de son journal et de sa correspondance de 1789 à 1810*, Dijon, Master Université de Bourgogne, 2005.

comme les courses de traîneaux au XVIII^e siècle³⁵¹. Les réseaux de témoins s'ajoutent ainsi aux graphiques lignagers qui permettent à Christophe Duhamelle d'étudier le resserrement des liens de familles et notamment les cousinages dont le mariage de Charles-Joseph et Louise Chotek en octobre 1802 est une illustration³⁵². Les quatorze témoins qui signent le contrat sont issus de lignages alliés ou de la haute noblesse patrimoniale de Bohême. Le lieu de signature met en valeur cet ancrage : les témoins semblent s'être réunis dans les domaines Chotek de Neuhoff près de Prague. Il faut bien sûr rester prudent quant à la mobilité réelle des signataires, mais ce contrat offre une image des circulations familiales entre les domaines de la noblesse de Bohême, notamment au temps des chasses d'automne.

Après leur établissement en tant que maison princière entre 1767 et 1788, les Clary-Aldringen font apparaître plus nettement une parenté triomphante avec les Wilczek, les Hoyos et les Pálffy. Cette dernière famille de la noblesse hongroise est alliée aux Ligne en 1798. Trois oncles par alliances viennent soutenir leur neveu, après que celui-ci ait assisté aux noces hongroises dans les domaines Pálffy³⁵³. L'enquête de Marion Trévisi a montré que les oncles ne sont pas des témoins privilégiés dans les contrats du nord de la France au XVIII^e siècle³⁵⁴. Bien souvent, ils « remplacent » un parent conformément au rôle de tutelle qui peut leur incomber. Le comte Pálffy comble peut-être l'absence de signature du prince de Ligne : il se ferait alors le représentant d'un parent fondateur de ce clan dans lequel le rôle structurant des oncles et tantes a été longtemps minoré. La présence de ces « figures mythiques de l'histoire familiale³⁵⁵ » traduit aussi des liens affectifs réels exprimés dans les correspondances et les circulations inter-domaniales en Autriche et en Bohême. Leur signature laisse entrevoir une carte familiale et sociale dont les contours sont épaissis ou redessinés d'une génération à l'autre.

Les autres familles sont issues de l'aristocratie de Bohême et de la monarchie des Habsbourg : les Schwarzenberg, les Lobkowitz sont en outre des relations de voisinage et de chasse. Leur prestige, tout comme celui des Dietrichstein, n'est plus à souligner. Les correspondances Clary permettent d'attester de l'existence d'une proximité réelle de ces grandes familles qui associent leurs connaissances à Vienne et à Prague, avec les Auersperg, Wrtna, Sternberg, Colloredo ou Wurmbrand, famille alliée avec les Chotek. Parenté et sociabilité jouent ici un rôle décisif pour deux maisons établies qui renouvellent les liens de

³⁵¹ É. Hassler, *La cour de Vienne, (1680-1740)*, op. cit., p. 286-294. Nous renvoyons au chap. I, part. 3.

³⁵² C. Duhamelle, *L'héritage*, op. cit., p. 129-144. Louise est la fille de Marie-Sidonie, sœur du prince de Clary.

³⁵³ SOAL-Děčín, c. 157, Journal Ch.-J., octobre 1798.

³⁵⁴ M. Trévisi, *Au cœur de la parenté. Oncles et tantes dans la France des Lumières*, Paris, PUPS, 2008, p. 180-224.

³⁵⁵ *Idem*, p. 147.

sang. Ces noms sont très exactement ceux qui figurent dans les listes de la famille Colloredo³⁵⁶. Les contrats Clary illustrent l'expression de la solidarité au sein de la « tranche supérieure de la noblesse patrimoniale » de la monarchie des Habsbourg³⁵⁷. Chaque génération appose les armes de sa famille, attestant de la participation à la formation d'un « héritage collectif³⁵⁸ » de cette haute noblesse seigneuriale. Cet héritage peut ensuite prendre d'autres aspects avec les tutelles comme celle assumée par le comte Hoyos à la mort précoce de son cousin Charles-Joseph en 1831 ou les curatelles comme celles que le comte Czernin exerce après les dépenses ruineuses de l'héritier Carlos Clary-Aldringen au début du XX^e siècle³⁵⁹.

Afin de compléter cet acte (re)fondateur de la solidarité aristocratique qu'est le contrat de mariage, des noces sont organisées. Les jeunes mariés sont au centre d'un parcours rituel qui articule hôtels urbains et châteaux familiaux. Il permet de célébrer l'entrée dans le monde des « passeurs de patrimoines³⁶⁰ » de la maison Clary-Aldringen au tournant du XIX^e siècle.

C. Le rôle du château familial dans l'organisation des noces aristocratiques

De l'auberge de Bruxelles au château de Beloeil : l'introduction du comte de Clary en 1775

Le mariage de Jean de Clary-Aldringen à Bruxelles respecte certaines étapes qui sont nécessaires à la reconnaissance de l'alliance avec la famille de Ligne. Dès son départ de Vienne le 15 janvier, son voyage est placé sous le signe de la sociabilité aristocratique. Il accompagne Wolfgang-Guillaume d'Ursel (1750-1804), le fils du duc Charles (1717-1775), lieutenant feld-maréchal et gouverneur militaire de Bruxelles. Wolfgang quitte Vienne en comte et arrive à Bruxelles en duc, son père venant de décéder. C'est à l'aide de ses équipages que Jean de Clary affronte les aléas de ce voyage sur les routes de l'Empire qui coûte 100 ducats ou 430 florins à sa maison³⁶¹. Le comte Jean n'est pas directement reçu à l'hôtel de Ligne : il occupe « un appartement à rez de chaussée, consistant en deux chambres, dont l'une pour moi, meublée en haute lice, et l'autre pour mes gens » retenu à l'hôtel royal par les gens du comte d'Ursel³⁶². Le comte s'installe en voyageur de rang le 25 janvier 1775, et conserve ce logement jusqu'à la cérémonie de mariage. Cette distance lui permet de « faire la cour » aux Ligne, à commencer par ce billet qu'il fait porter le soir même à un dîner chez le général

³⁵⁶ T. Klinger, *Mariages, op. cit.*, p. 403.

³⁵⁷ *Ibidem.*

³⁵⁸ Nous reprenons le titre de la thèse de C. Duhamelle.

³⁵⁹ SOAL-Děčín, c. 156, tutelles de Louise Chotek et Ernest Hoyos. c. 422, inv. c. 639, curatelle 1902-1918.

³⁶⁰ R. Baury, « La terre et le nom... », dans A.-M. Cocula, M. Combet (éd.), *Château et stratégies, op. cit.*, p. 167.

³⁶¹ SOAL-Děčín, c. 149, lettres à ses parents de janvier 1775 ; c. 147, factures du voyage de Bruxelles.

³⁶² *Idem*, c. 149, Bruxelles, à son père, 26 janvier 1775. Il s'agit d'une des principales auberges de la ville.

Murray. C'est alors le prince de Ligne qui se présente à l'auberge pour accueillir chaleureusement son futur gendre et préparer une visite en bonne et due forme à l'hôtel de Ligne le lendemain. Cette visite marque le début d'une intégration progressive à la « première société » de Bruxelles, selon l'expression que la baronne de Krüdener utilise *a posteriori* pour son voyage en France et en Angleterre réalisé en 1774³⁶³.

La première entrevue de Jean de Clary et Marie-Christine est conduite sous l'égide des parents. Elle se déroule de manière presque protocolaire :

[Le prince de Ligne] descendit avec moi chez la Princesse, qui me reçut parfaitement bien et m'embrassa. La Princesse Christine étoit dans son appartement [...]. On fit d'abord des difficultés ; mais enfin nous y allames tous trois. Elle prenoit sa leçon de harpe. Madame sa Mere me fit voir d'abord. Lorsqu'elle m'aperçut, elle se leva d'un air embarrassé pour me faire une révérence. [...] on ne me laissa pas le tems de lui parler. Il fallut ressortir tout de suite, pour aller faire des visites avec le prince, qui me mena à la cour ; chez le duc et la duchesse d'Ahremberg, chez le prince de Starhemberg [...]. Nous fumes aussi chez M^r de Rosemberg, et chez quelques autres. En général je puis dire qu'on me reçut très bien partout³⁶⁴.

Cette rencontre des fiancés n'est pas sans rappeler les gravures de Moreau le Jeune. Elle n'est que la première étape d'une tournée de présentation qui ouvre les portes de la société bruxelloise au moment du carnaval. Si le comte loue les charmes de Marie-Christine dans ses lettres, très peu de place semble accordée à l'expression du sentiment amoureux dans leurs échanges concrets. La présentation du fiancé se conçoit dans un champ social plus large, celui des élites de la partie occidentale de la monarchie des Habsbourg. Le prince de Ligne l'introduit dans les salons, les loges de théâtre et surtout la cour de Charles-Alexandre de Lorraine (1712-1780). Jean de Clary y représente sa famille. Le gouverneur des Pays-Bas autrichiens depuis le milieu du siècle se rappelle aux bons souvenirs du grand veneur à Vienne, le prince Franz Wenzel de Clary³⁶⁵. Les premiers jours du comte à Bruxelles sont un moment très intense où il s'efforce de paraître en jeune homme du monde à l'aise avec le modèle salonnier si bien décrit par Antoine Lilti³⁶⁶. Pour cela, il est armé des commissions viennoises et de « présents pour la valeur de cent ducats » (430 florins ou 1100 l. t. environ) offerts en gages d'amitié dans les maisons où il est reçu³⁶⁷. L'éducation qu'il a reçue à Vienne joue un rôle important pour se distinguer dans cet univers à la fois familial et étranger. En témoignent ses belles descriptions des « masquerades » et des « épreuves de contredanse » à la cour ou des concerts amateurs auxquels il prend part en jouant du clavecin devant la

³⁶³ E. Gretchanaïa, « *Je vous parlerai*, op. cit., p. 334.

³⁶⁴ SOAL- Děčín, c. 149, Bruxelles, à son père, 26 janvier 1775. Pour une vue d'ensemble de la société de cour à Bruxelles : *Almanach de la cour de Bruxelles* Bruxelles, H. Tarlier, 1864.

³⁶⁵ *Idem*, Bruxelles, à son père, 25 janvier 1775.

³⁶⁶ A. Lilti, *Le monde des salons*, op. cit., p. 102-109.

³⁶⁷ SOAL-Děčín, c. 149, lettres à ses parents de janvier 1775 ; c. 147, factures du voyage de Bruxelles.

comtesse de Cobenzl, ce qu'il ne manque pas de rapporter à ses parents³⁶⁸. Le comte est accaparé par les répétitions des bals et les jeux comme la roulette où il perd 260 florins au cours de son voyage³⁶⁹. Il n'a d'yeux que pour sa fiancée mais ne peut encore l'approcher tant les convenances sociales encadrent leur rencontre qui se déroule en public.

L'étiquette aristocratique domine ce mariage. Tant que le contrat n'est pas signé, Jean de Clary n'est pas admis à l'hôtel de Ligne autrement que dans le cadre des visites mondaines. Le comte commande une livrée personnelle pour les quatre laquais qu'il engage à Bruxelles : 980 florins sont nécessaires pour conserver une autonomie et éviter une confusion hâtive avec la maison de Ligne³⁷⁰.

Suivant les termes du contrat, le comte de Clary remet une cassette de bijoux à la princesse de Ligne, puis les offre en personne à sa fiancée qui lui remet à son tour une bague de diamants³⁷¹. Cette étape symbolique prélude à la signature des contrats à l'hôtel de Ligne le 29 janvier, après la messe ordinaire chantée à la chapelle de la cour. Parents et témoins se rendent ensuite à la table du duc d'Arenberg où se tient un dîner qui « n'étoit pas à notre honneur et gloire³⁷² ». Cette première cérémonie se fonde dans le programme des réjouissances urbaines de l'hiver 1775. La princesse y paraît certes revêtue de « tous les bijoux de la couronne » mais il manque encore une étape fondamentale pour que le jeune couple soit reconnu par une société aristocratique attentive à son renouvellement. Après une nouvelle partie de Wisth avec la comtesse d'Argenteau chez le duc, le comte s'en retourne seul à l'auberge afin de préparer le départ de la famille vers le domaine familial de Beloeil où les noces vont être célébrées.

Le 30 janvier, le comte et sa belle-famille sont accueillis dans le fief des Ligne par une délégation paysanne qui les escorte jusqu'à l'entrée du château, où « une compagnie d'environ 90 de leurs camarades nous reçut au bruit de la mousqueterie³⁷³ ». Cette entrée réplique les cérémonies décrétées par le pouvoir royal au XVIII^e siècle, étudiées dans le cadre parisien par Pauline Valade³⁷⁴. Aurélie Chatenet-Calyste les retrouve aussi avec la circulation des cortèges princiers dans le royaume de France³⁷⁵. La salve joue un rôle clef. Les paysans armés reconnaissent le pouvoir politique et militaire d'un prince qui s'est par ailleurs distingué sur les champs de bataille de la guerre de Sept Ans. La reconnaissance n'est plus

³⁶⁸ SOAL-Děčín, c. 149, Bruxelles, à son père, 26 janvier 1775.

³⁶⁹ *Idem*, c. 147, factures du voyage de Bruxelles.

³⁷⁰ *Ibidem*.

³⁷¹ SOAL-Děčín, c. 149, Bruxelles, à sa mère, 27 janvier 1775. Cette bague ne fait pas partie du contrat.

³⁷² *Ibidem*.

³⁷³ SOAL-Děčín, c. 149, Bruxelles, à sa mère, 1 février 1775.

³⁷⁴ P. Valade, *Joie populaire et pouvoir politique : assentiment, construction et interrogation du pouvoir politique par l'émotion (1715-1799)*, thèse soutenue à l'Université de Bordeaux, 2016 (dir. M. Figeac).

³⁷⁵ A. Chatenet-Calyste, *Une consommation, op. cit.*, p. 184-185.

seulement sociale, elle est domaniale et politique et s'inscrit dans le cadre du régime seigneurial.

Le prince de Ligne tient à faire de la noce un événement local qui compense ses fréquentes absences de ce domaine qu'il a considérablement embelli. À l'instar des déplacements royaux, il reçoit à dîner les notables des environs avant la célébration qui conduit le jeune couple de la chapelle aux portes du château où les sujets se rassemblent, puis dans le village avoisinant :

Les portes de la chapelle étant ouvertes, les habitants qui étoient accourus en foule, purent nous voir tout à leur aise. Le diné fut encore en public. Vers les cinq heures, nous allames au bal dans le village, ou nous dansames quelques contredanses avec ces braves gens. Il y avoit une autre nôce le matin ; les deux formerent une Contredanse. [...] La première fois que j'aurai l'honneur de vous écrire, je vous enverrai des vers qu'on a fait pour ma Charmante petite femme³⁷⁶.

La salve des mousquets était un prélude nécessaire. Elle créait la barrière sonore qui signifiait le retour au fief du seigneur détenteur de l'autorité locale, et symbolisait ainsi la distance entre le prince et les sujets liés à lui par serment. Ce premier temps prépare un élargissement de la cérémonie vers des réjouissances partagées qui se terminent par les danses matrimoniales au village. D'abord « couple-spectacle », le comte de Clary et de la princesse de Ligne participent à une noce collective qui n'est pas sans rappeler les grands mariages monarchiques de la France des Lumières. La fête organise un glissement progressif vers la « jouissance³⁷⁷ » de la famille et des sujets. Sa portée symbolique est très forte. Ce temps seigneurial du mariage aristocratique est un rappel de l'équilibre politique et social dans les sociétés de l'ancien régime. Ce type de scène se reproduit fréquemment à la fin du XVIII^e siècle : le journal du descendant de Jean de Clary et Marie-Christine de Ligne décrit un tableau similaire pour le mariage de Flore de Ligne avec le comte Pálffy en Hongrie en 1798³⁷⁸.

L'importance d'une célébration au château familial est d'autant plus intéressante que le comte Jean de Clary n'est pas l'héritier de ces terres ancestrales. Les sujets ne saluent pas seulement cette princesse qu'ils ne verront plus : ils sont associés à une cérémonie qui atteste la prospérité familiale par une communion dans la joie répondant à l'idéal seigneurial. Ce dernier s'inspire de l'ordre monarchique dont il est issu, d'autant plus que le prince de Ligne

³⁷⁶ SOAL-Děčín, c. 149, Bruxelles, à sa mère, 1 février 1775. Bertrand Goujon, « Le grand domaine aristocratique dans le monde rural en France et en Belgique au XIX^e siècle : l'exemple de trois propriétés de la famille d'Arenberg (1820-1919) », *Ruralia* [En ligne], 2004/14.

³⁷⁷ Ce terme a été analysé par Géraud Poumarède, président du jury lors de la soutenance de P. Valade, *Joie populaire et pouvoir politique*, op. cit. à l'université de Bordeaux, 3 décembre 2016.

³⁷⁸ SOAL-Děčín, c. 157, 4 octobre 1798, p. 9.

venait de progresser dans la hiérarchie des noblesses d'Empire avec l'accès à la Diète autorisée par Joseph II en 1770. Des travaux comme ceux de Pauline Valade ont bien montré combien les mesures prises par les souverains pouvaient donner lieu à de multiples initiatives particulières, créant ainsi un *continuum* de festivités à laquelle cette union du château et du village fait écho³⁷⁹.

Il n'est pas fait mention de jet d'argent, une pratique caractéristique des réjouissances princières à laquelle le prince de Ligne avait assisté lors du voyage de Catherine II en Crimée en 1787³⁸⁰. À Beloeil, il incarne le *pater familias*, autre image très forte partagée par nombre de seigneurs. La prodigalité des élites qui « se montrent » au peuple se fait plus discrète avec les « petits présents aux noces, au curé³⁸¹ » qui coûtent tout de même 130 ducats au comte Jean de Clary (environ 760 florins, un peu moins de 2000 livres tournoi au change de 1780). Le contexte est celui du monde paysan, ce qui peut se traduire par une monétarisation moins visible de ce temps d'échange, peut-être au profit des produits du domaine. Les gratifications demeurent toutefois nécessaires à la représentation des élites qui vivent justement de l'argent comptant dégagé des produits de la terre. La redistribution sous forme d'aumônes ou de dons – un poste de dépense à part entière des comptabilités princières – fait partie des devoirs seigneuriaux. Ce n'est peut-être pas tant la magnificence et la libéralité des grands qui est ici mise en avant, que l'image de l'ordre seigneurial qui se perpétue dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Les mariages sont une promesse de renouvellement et de fécondité dont la célébration s'ajoute aux fêtes paysannes et au calendrier religieux de la fin du XVIII^e siècle. Les noces s'inscrivent ainsi comme un épisode marquant de l'histoire locale et de la mémoire collective formée autour de l'union symbolique des propriétaires, des notables locaux et des villageois. La lecture en public de vers imprimés conserve une trace de l'événement. Elle participe de cette « véritable mythologie à la fois sentimentale et idéologique » que la noblesse continue d'élaborer autour de la possession foncière tout au long du XIX^e siècle³⁸². Cette dernière est le ciment d'un « pacte seigneurial³⁸³ » refondé à chacun des temps forts de la vie familiale, le mariage et les funérailles. De tels vers sont produits à chacun des mariages, en 1802, en 1832

³⁷⁹ P. Valade, *Joie populaire et pouvoir politique*, op. cit..

³⁸⁰ C.-J. de Ligne, *Le voyage de Crimée : lettres à la marquise de Coigny*, éd. R. Bonette, Toulouse, Ombres, 1997, p. 51-60.

³⁸¹ SOAL-Děčín, c. 147, « Mémoires relatifs au voyage de Bruxelles », facture du comte, 1775.

³⁸² Bertrand Goujon, « Le grand domaine aristocratique dans le monde rural en France et en Belgique au XIX^e siècle », *Ruralia*, 2004/14, p. 45-74.

³⁸³ *Ibidem*.

ou en 1841 pour les mariages des enfants de Charles-Joseph et Louise Chotek³⁸⁴. Toujours rédigés en allemand, la langue du pouvoir royal des Habsbourg comprise par les sujets de Bohême du Nord. Leur forme rappelle cette cantate chantée à Léopold II par les ordres de Bohême lors de la grande fête populaire (*volks-feste*) de Prague en 1791 conservée dans les archives de Charles-Joseph³⁸⁵. L'ordre familial et l'ordre seigneurial apparaissent bien comme une modèlè réduit de l'ordre monarchique qui se perpétue avec les couronnements. Le lien entre les hôtels urbains et les châteaux permet à la haute noblesse de s'inscrire dans les différentes échelles du pouvoir de régimes seigneuriaux bientôt interrogé avec l'organisation des fêtes civiques entre 1789 et 1848. L'articulation entre le monde des domaines et celui des capitales est au fondement du rituel matrimonial : le passage dans la seigneurie est une étape nécessaire qui prépare aussi le retour de Jean de Clary-Aldringen à Bruxelles.

Du château à l'hôtel urbain : la reconnaissance du nouveau ménage à Bruxelles

Le retrait provisoire à Beloeil permet au comte de Clary de faire une nouvelle entrée dans la capitale politique des Pays-Bas autrichiens. Elle contraste avec l'incognito de son arrivée une semaine plus tôt. Le couple Clary-Ligne est spécifiquement salué dans les rues de la capitale :

[1 février] Je vous écris mon Adorable Maman, au bruit du canon que les bourgeois d'ici font tirer à notre honneur. Nous voilà de retour de Beloeil et c'est ce retour qu'on célèbre avec tant de fracas [...]. [4 février] Comme le Prince de Ligne est adoré par la bourgeoisie d'ici, il y avoit dans quelques rues de petites illuminations à notre honneur et gloire : C'étoit par ou nous devions passer pour aller au bal : il y eut aussi des cris de joie. [...] Je dinai hier à la Cour où je suis fort bien traité et de S. A. R. et de l'archiduc³⁸⁶.

Comme à Beloeil, la reconnaissance du couple cache surtout celle du prince de Ligne. Le fracas du canon destiné aux honneurs militaires rendus au prince du sang dans la France d'ancien régime célèbre surtout sa stature sociale et politique. Cette dernière est publiquement reconnue par les notables de la résidence des gouverneurs au service des Habsbourg. Le trajet des mariés relève bien d'une forme de communication politique entre les aristocrates, les élites urbaines et la population³⁸⁷.

Les illuminations éclairent le retour symbolique dans la société des élites et à la cour. Les cris populaires donnent l'impression d'une joie spontanée analysée par Pauline Valade. Ils peuvent apparaître comme un « anti-charivari » aux yeux des intéressés, attestant du caractère « naturel », de l'évidence d'un événement exceptionnel sans être surprenant. Jean

³⁸⁴ Voir annexe 8, p. 164. Ceux de 1775 manquent. Ils ont sans doute été rédigés en français. SOAL-Děčín, c. 155, vers en allemand pour le mariage de 1802 ; c. 208, fonds Mathilde Clary-Aldringen ; c. 250, fonds Edmond.

³⁸⁵ SOAL-Děčín, c. 185, cantate du 12 septembre 1791.

³⁸⁶ *Idem*, c. 149, Bruxelles, à son père, 4 février 1775.

³⁸⁷ Nous suivons les analyses de P. Valade, *Joie populaire, op. cit.*.

de Clary ne paraît plus comme un jeune homme du monde, mais comme un comte marié s'apprêtant à mener son épouse à Vienne. Ces manifestations publiques accompagnent son entrée à l'hôtel de Ligne :

L'appartement que j'occupe est au second étage. Ma femme a une Chambre à Coucher, un Cabinet de jour, et un autre de toilette, de l'autre côté est ma Chambre. Un des Cabinets est en boiserie, l'autre en papier, et les deux grandes pièces en haute lice. La Princesse vouloit absolument que je me servisse de leur équipage³⁸⁸.

Le comte Jean est précis dans ses détails, car le prince et la princesse de Ligne souhaitent être informés de la vie bruxelloise, tant dans sa culture matérielle avec l'ameublement et les costumes que dans ses manifestations comme les bals ou les jeux. Ses lettres créent un lien entre les « premières sociétés » urbaines de la monarchie, au sein desquelles il lui est maintenant offert de se déplacer avec les insignes familiaux de la maison de Ligne. Le comte est invité à abandonner sa livrée discrète pour représenter cette maison alliée. La circulation des équipages, un reflet de l'appartenance élitare, sanctionne l'union des maisons et l'intégration du nouveau ménage dans l'ordre familial et social de la fin du XVIII^e siècle. Cette reconnaissance allège la pression sociale qui pesait sur les mariés. La princesse semble respirer plus librement, et les deux jeunes mariés peuvent véritablement faire connaissance³⁸⁹.

L'intégration est également politique, et la reconnaissance vient de la cour des Habsbourg. L'*Almanach de la cour de Bruxelles* mentionne que la princesse Marie-Christine reçoit l'Ordre de la Croix-Étoilée (*Stern-Kreuz Ordens*), prestigieuse institution de l'Impératrice Éléonore de Gonzague où « la noblesse est une condition nécessaire d'admission³⁹⁰ ». Il s'agit d'un signal important dans la monarchie des Habsbourg : ce même ordre a été reçu par la princesse de Clary née Hohenzollern le 3 mai 1747, trois mois après son mariage, alors qu'elle ne fait pas partie du service actif de sa présidente Élisabeth Christine (la veuve de Charles VI) ou de Marie-Thérèse sur la période 1740-1770³⁹¹. Cette distinction marque son entrée dans le système courtois permise grâce à la nouvelle situation matrimoniale. Elle apparaît comme un aval de la souveraine à ces mariages aristocratiques qui resserrent les liens de la noblesse de cour dont elle couronne l'ancienneté et le prestige par l'obtention d'un ordre historique. Les époux ne sont pas en reste. Fait chambellan en 1773 peu avant son mariage, Jean de Clary intègre le service de l'archiduc Maximilien dès son retour à

³⁸⁸ SOAL-Děčín, c. 149, Bruxelles, à son père, 17 février 1775.

³⁸⁹ *Idem*, 4 février 1775.

³⁹⁰ *Almanach de la cour de Bruxelles, op. cit.*, p. 96, date précise inconnue.

³⁹¹ ÖNB, SWSC, Année 1748, *Hofstaat*, p. 429-430, parmi une promotion de 24 dames.

Vienne³⁹². C'est le début d'un possible parcours à la cour des Habsbourg qui s'offre à l'héritier de la maison Clary-Aldringen. Sans être une condition, le mariage aristocratique est un temps fort et une étape dans la construction des parcours individuels au sein des cours européennes.

Il ne reste au jeune couple qu'à préparer son arrivée à l'hôtel des Clary à Vienne. Le comte insiste pour verser immédiatement les pensions fixées par contrat³⁹³. Jean de Clary tient à souligner son respect de cet acte fondateur au moment où il demande l'autorisation à son père de prolonger son séjour par des voyages en Angleterre et en France au moment du sacre de Louis XVI. Il anticipe l'arrivée de Marie-Christine à Vienne, notamment en ce qui concerne les domestiques. Élevée dans un couvent parisien, la princesse de Ligne ne parle pas allemand. Il faut donc engager un domestique bilingue et une femme de chambre qu'il propose de faire entrer dans la domesticité des Clary-Aldringen à Vienne³⁹⁴. Ce mariage n'a pas la contrainte de ceux des princesses de sang comme Marie-Fortunée d'Este qui se voit affecter une domesticité choisie par la maison de Conti en 1759³⁹⁵. Ici, le pragmatisme l'emporte, signalant par ailleurs la pénétration très restreinte du français dans la société viennoise. Ces domestiques sont toutefois engagés par le comte. Il n'est pas question d'organiser un détachement de la maison de Ligne où la princesse est sans doute déjà accompagnée d'une coiffeuse et d'un valet de chambre : l'alliance aristocratique ne se traduit pas par une fusion des « maisons ». Il s'agit bien de former une nouvelle domesticité autour du couple héritier, entièrement dépendante de la maison Clary-Aldringen dont elle participe du renouvellement. La princesse n'abandonne cependant pas tous ses souvenirs. Elle emporte une partie de son linge et des articles qui lui sont familiers pour faciliter son installation.

Après que Jean de Clary eut été reçu et admis à l'hôtel de Ligne, la situation se renverse : c'est à la princesse de Ligne et comtesse de Clary de faire accepter sa présence à Vienne. Le comte et son épouse multiplient alors les protestations de reconnaissance filiale dans leurs lettres au prince et à la princesse de Clary-Aldringen. Marie-Christine de Ligne prépare par exemple un brouillon où elle assure à son beau-père que « toute mon application au contraire et mon plaisir sera d'étudier vos goûts, de m'y conformer, enfin de vous prouver même dans les moindres choses que ma tendresse et ma reconnaissance sont sans bornes³⁹⁶ ». Le message est clair : l'étrangère ne sera pas une intruse. Pour trouver sa place dans sa

³⁹² ÖNB, SWSC, *Hoffsystemismus*, 1776, *Hofstaat*, p. 365.

³⁹³ SOAL-Děčín, c. 149, Bruxelles, à sa mère, 1 février 1775.

³⁹⁴ *Idem*, 8 février ; à son père, 17 février.

³⁹⁵ A. Chatenet-Calyste, *Une consommation*, *op. cit.*, p. 29-47. Après la séparation de 1776, la princesse organise sa propre domesticité.

³⁹⁶ SOAL-Děčín, c. 108, lettres de Marie-Christine de Ligne à ses beaux-parents.

nouvelle maison, elle entend se conformer au mode de vie princier en Europe centrale. Après les arrangements du contrat et le rituel de la noce, l'heure est à la construction de la vie conjugale et surtout de la cohésion familiale pour le couple héritier qui emménage dans les appartements de l'hôtel Clary de la Herrengasse. Ce rapprochement des enfants et des parents met fin à l'échange épistolaire : les sources sur les premiers mois de Marie-Christine de Ligne à Vienne sont demeurées silencieuses jusqu'ici.

Les tenants du mariage de l'héritier sont donc familiaux et sociaux, politiques et seigneuriaux : ils engagent la maison dans tous les aspects de sa présence à la cour et à la ville, dans les domaines comme dans le for-privé des familles. Le château joue un rôle pivot dans cette transition de l'enfance à l'âge adulte sanctionnée par un « établissement », une position dans la maison patrimoniale et le monde de la cour. La portée des alliances dépasse les premiers concernés. Ils doivent construire un « bonheur domestique » dépendant de l'ordre familial qu'ils représentent et perpétuent. Cette expression est empruntée à la comtesse Louise Chotek, dont le mariage avec le fils de Jean de Clary et Marie-Christine de Ligne en Bohême en 1802 éclaire d'autres aspects clé du mariage aristocratique à la fin du XVIII^e siècle³⁹⁷. Elle invite notamment à interroger les conceptions matrimoniales de la génération de l'âge romantique, sensible aux nouvelles conceptions du foyer et de la vie familiale qui gagnent les élites européennes de la fin de l'époque moderne.

Entre deux châteaux : la place du sentiment dans la préparation des noces en Bohême en 1802

L'alliance des Clary-Aldringen et des Chotek en 1802 se joue principalement entre leurs châteaux en Bohême. Le rapprochement des fiancés est organisé grâce à l'échange épistolaire et aux visites réciproques. Elles permettent de présenter la comtesse au prince de Ligne qui salue une belle calligraphie, et donc indirectement les leçons d'écriture reçues dans la maison Chotek³⁹⁸. Cette distance maintenue est d'autant plus nécessaire qu'il faut marquer la transformation de la relation de cousinage en vie conjugale. Il s'agit d'une problématique de ce mariage, ainsi que l'écrit Louise lorsqu'elle évoque sa « tendre amitié » pour ce comte qu'elle était « habitué[e] à regarder presque comme un frère³⁹⁹ ».

Les codes de la politesse et de la cour amoureuse éloignent les prétendants pour mieux les rapprocher. Le prince Jean est à la manœuvre : c'est lui qui a incité son fils à « présenter

³⁹⁷ SOAL-Děčín, c. 187, L. à son amie Sidonie [Wurmbrand], Prague, 24 mai 1802.

³⁹⁸ *Idem*, c. 187, Ch.-J. à Louise, Teplitz, 4 juin 1802.

³⁹⁹ *Idem*, L. à Sidi, que nous identifions comme Sidonie Wurmbrand, Prague, 24 mai 1802.

[s]es hommages⁴⁰⁰ » à la comtesse en prétextant n'avoir pas le temps d'écrire à sa sœur, Marie-Sidonie Chotek née Clary. La correspondance de Charles-Joseph et Louise quitte le ton de l'amitié polie qu'elle avait dans les échanges autour des sujets chers à l'élite cultivée comme le théâtre de société ou les tableaux de Claude Lorrain et Elisabeth Vigée-Lebrun admirés par Louise à la galerie de Dresde en 1801⁴⁰¹. Un tournant s'opère au moment où le comte se déclare avec une « harangue » que Louise décrit à son amie Sidonie Wurmbrand :

ce pauvre Lolo n'étoit pas bien a son aise non plus, cependant il a très bien fait sa harangue ; pour moi j'aurois voulu rentrer sous terre ; cette conversation fut assez longue, on nous avoit ménagé un tête a tête ; il vouloit d'abord une réponse ; ma première fut de lui demander s'il y avoit bien songé ; On peut demander dans ces moments einen bedenckzeit [un temps de réflexion].

La présence des parents dans les antichambres exacerbe la théâtralité de cette scène soigneusement pensée par la génération précédente au château Chotek de Weltruss. Louise indique que ses parents et le prince de Clary « entrent successivement » après le départ du prétendant pour recueillir son consentement. La place accordée au sentiment personnel renouvelle les orchestrations familiales. L'enjeu est toujours de faire reconnaître « les agréments de ce parti⁴⁰² » qui permet à la comtesse d'entrer dans une maison familiale.

De fait, Louise craint l'éloignement du foyer protecteur qu'elle a toujours connu : « l'idée de quitter la maison de mes Parens me seroit insupportable, si ma destinée n'étoit d'être toujours établie où ils sont, et à Vienne, et en Bohême⁴⁰³ ». À vingt-quatre ans, elle redoute l'entrée dans une maison « étrangère ». Le maintien d'une proximité qui marquait déjà le mariage des comtesses de Clary à la génération précédente se retrouve de manière exacerbée chez cette jeune femme. Louise Chotek envisageait un célibat sans entrée au chapitre, en écrivant « je ne comprenais pas qu'il fut possible que je me mariasse jamais⁴⁰⁴ ». Ce cousin de Teplitz se présente juste à temps pour remédier à cette perspective qui n'était peut-être pas partagée par ses parents.

Les lettres de Charles-Joseph au cours de l'été 1802 abordent de plus en plus clairement le sentiment amoureux et la question de l'avenir conjugal. Il évoque très rapidement la formation d'une maison autour de leur couple, prévoyant dès septembre qu'un

⁴⁰⁰ *Idem*, Ch.-J. à L., Teplitz, 28 septembre 1801.

⁴⁰¹ SOAL-Děčín, c. 187, L. à Ch.-J., Neuhoř (domaines Chotek près de Prague), 7 octobre 1801.

⁴⁰² *Ibidem*.

⁴⁰³ SOAL-Děčín, c. 187, L. à S., Prague, 24 mai 1802. Sur cette conception : I. Cerman, *Chotkové. op. cit.*, p. 291-303.; M. Lenderová, « La mère nouvelle... », *op. cit.*, p. 145-152 et « Le "sweet home" de la noblesse d'Europe Centrale dans la première moitié du XIX^e siècle » dans Catherine Horel (éd.), *Nations, cultures et sociétés d'Europe centrale aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, PS, 2006, p. 185-194. Voir aussi le portrait d'une aristocrate Biedermeier dans Ingeborg Weber-Kellermann, *Frauenleben im 19. Jahrhundert. Empire und Romantik, Biedermeier, Gründerzeit*, Munich, Beck, 1998, p. 48.

⁴⁰⁴ SOAL-Děčín, c. 187, L. à S., s.d., suivant une lettre de L. à Ch.-J., Prague, 31 mai 1802.

domestique du prince lui soit « donné⁴⁰⁵ ». Ces considérations pratiques accompagnent sa certitude de « trouver le bonheur avec vous » et sa présentation de « toute une litanie de défauts » personnels qu'il entend réduire par ses efforts de comportement en ménage⁴⁰⁶. Il exprime à son tour la valorisation de l'« amour sage » où la confiance et l'amitié sont le véritable ciment du couple des Lumières selon Dominique Godineau⁴⁰⁷. Plus encore, le comte va jusqu'à la remise en question de son comportement adolescent, pour se tourner vers la construction d'un idéal de tranquillité conjugale caractéristique du « bon mari » à l'aube du triomphe du foyer bourgeois de la période Biedermeier en Europe centrale.

Cette exposition personnelle va crescendo jusqu'à la déclaration amoureuse en anglais du 15 juin 1802. Le comte utilise la langue de Jane Austen, celle du renouveau de l'écriture romanesque et sentimentale à la fin du XVIII^e siècle pour « dire que je vous aime d'une manière nouvelle et joliment tournée⁴⁰⁸ ». Outre la relative désinhibition que permet l'emploi d'une langue moins familière à cette élite aristocratique, la recherche d'une nouvelle expression amoureuse s'ajoute au vocabulaire de la diplomatie matrimoniale que le comte ne délaisse pas : cette déclaration accompagne son arrivée dans les domaines de Weltruss « en plénipotentiaire, muni de pouvoirs illimités pour arranger différents points, j'espère que la paix parfaite s'ensuivra, et durera au moins une cinquantaine d'années » : la génération du tournant du siècle définit sa propre manière de concilier raison et sentiment, en se montrant tout aussi attachée que la précédente à perpétuer l'harmonie familiale.

Le ton de l'échange épistolaire se différencie de celui des « lettres sentimentales » de la génération précédente⁴⁰⁹. Il redéfinit la conception du sentiment amoureux et du « bonheur domestique » à rechercher dans la sphère privée et peut-être dans la création d'une forme de « société parentélaire⁴¹⁰ » autour du couple et des enfants. L'anticipation de la relation qui suit l'union conjugale telle qu'elle se manifeste chez le comte traduit ses interrogations sur les attentes domestiques et l'intimité à créer entre les époux au début du XIX^e siècle. Cette question est importante dans les sociétés à maison, car une nouvelle lecture du ménage risque de modifier les équilibres générationnels en conduisant à une plus grande réserve du couple à

⁴⁰⁵ SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à L., Teplitz, 3 septembre 1802.

⁴⁰⁶ *Idem*, 26 mai 1802.

⁴⁰⁷ D. Godineau, *Les femmes, op. cit.*, p. 173.

⁴⁰⁸ *Ibidem*. Le catalogue manuscrit de la bibliothèque Clary, estimé du premier XIX^e siècle conserve les romans de Jane Austen, dans les éditions des années 1810 cependant (SOAL-Děčín, c. 744, cah. I).

⁴⁰⁹ Ivo Cerman, « Empfindsame Briefe. Familienkorrespondenz der Adelligen im Ausgang des 18. Jahrhunderts », dans V. Bůžek, P. Král (dir.), *Společnost v zemích habsburské monarchie a její obraz v pramenech (1526–1740)*, České Budějovice, Opera historica 11, 2006, p. 283–301.

⁴¹⁰ Cette expression est substituée à celle de « relation conjugale » par le révolutionnaire Pierre-Louis Roederer en 1793 « pour qualifier les rapports entre père et mère qui, selon lui, « forment les fondements de l'union conjugale » » : Anne Verjus, *Le bon mari. Une histoire politique des hommes et des femmes (1780-1804)*, Paris, Fayard, 2010, p. 271.

l'égard des parents. En étudiant la correspondance de Louise à sa mère, Ivo Cerman évoque un tournant de l'écriture de soi avec des lettres où « on ne lit pas le cœur battant, [les] sentiments sur la vie intérieure de l'écrivaine⁴¹¹ ». Or il ne s'agit peut-être pas d'une tendance à l'introspection qui viendrait caractériser la génération romantique. En prenant en compte les autres acteurs de la correspondance de la comtesse, il est possible de montrer que l'esprit des lettres sentimentales ne s'est pas éteint pour cette génération éduquée par la précédente. Les lettres de Charles-Joseph attestent d'une expression des sentiments par laquelle il marque un contraste avec l'ancienne amitié. Le fiancé remplace ainsi progressivement le cousin. Cette amitié se reporte sur les lettres à Sidonie, l'amie qui recueille les confidences intimes de la comtesse sur ce mariage et son prétendant. Les lettres de Louise traduisent l'établissement de différents types de relations qui se définissent les unes par rapport aux autres. L'amitié de Sidonie Wurmbrand permet à la comtesse de s'exprimer plus librement, en regard des attentes de ses parents et de son fiancé⁴¹². En termes de méthodologie, il est indispensable de ne pas cloisonner les correspondances filiales, conjugales ou amicales. Elles expriment différemment le ressenti de la comtesse qui se demande « comment serais toute autre femme dans ma position⁴¹³ » : la place du sentiment ou de l'amitié dans les écrits du for privé sont des objets historiques importants car ils permettent de retrouver la manière dont les individus cherchent leur place entre les normes sociales et les aspirations individuelles de leur temps.

Quant au comte Charles-Joseph, ses derniers mois de célibataire sont un condensé de ses jeunes années à Teplitz. Il multiplie les courses à Dresde et dans les domaines voisins, en particulier celui des Kinsky à Budenitz⁴¹⁴. C'est là qu'ont eu lieu les approches de la fille du prince de Kinsky, et ces courses laissent supposer une nouvelle tournée des châteaux, cette fois pour relayer la perspective du mariage avec la comtesse Chotek. Les fiancés restent séparés jusqu'à la noce organisée au château de Neuhof en octobre. Louise réside dans les domaines Chotek de Sidonienwald tandis que le château est préparé. Toute la famille est donc absente de Weltruss lorsque le comte s'y arrête le 8 octobre, reproduisant alors la tradition des étapes familiales lors des mobilités entre Vienne et Teplitz. Sa lettre à Louise est une description romantique de ce château silencieux où ses pas et sa voix résonnent dans les

⁴¹¹ I. Cerman, « Sidi et Louise. Correspondance de trois générations de femmes nobles à la fin du XVIII^e siècle », dans F. Cadilhon, M. Figeac Michel, C. le Mao (dir.), *La correspondance et la construction des identités en Europe centrale*, Paris, Champion, 2013, p. 315.

⁴¹² Sur la liberté affective dans les amitiés féminines : Nicole Pellegrin, « Des amitiés « particulières » ? Nonnes et pensionnaires, entre normes et souvenirs (XVIII-XIX^e siècles), dans Maurice Daumas (éd.), *L'Amitié dans les écrits du for privé et les correspondances de la fin du Moyen-âge à 1914*, Pau, PUP, 2014, p. 143-162.

⁴¹³ SOAL-Děčín, c. 187, L. à S., Prague, 24 mai 1802.

⁴¹⁴ *Idem*, Teplitz, 3 septembre 1802.

corridors⁴¹⁵. Le temps semble suspendu durant cette « promenade solitaire et lunatique » au seuil d'une nouvelle vie. Quand les lumières se rallumeront, un nouveau cycle familial aura débuté.

Très peu d'informations nous sont parvenues sur les illuminations du château de Neuhoff, pour une cérémonie reconduisant le principe des noces domaniales. Il ne reste que le contrat et les vers allemands imprimés pour la célébration⁴¹⁶. Il faut se contenter des modèles qui circulent et offrent un contrepoint à l'organisation des noces aristocratiques au tournant du XIX^e siècle. Outre les expériences concrètes comme le mariage Pálffy-Ligne en 1798, les mariages aristocratiques font l'objet de descriptions envoyées par lettre, à l'instar de celui du comte et futur prince Franz Dietrichstein (1767-1854) avec la comtesse Schouvaloff en juillet 1797⁴¹⁷. Le prince rédige une description de toutes les étapes rituelles de la noce, depuis le banquet jusqu'au coucher. La cour de Russie est associée à ce mariage qui crée un lien avec celle des Habsbourg : l'importance de ces noces impose peut-être au prince de garder la main sur la manière dont il en est question dans la société des élites, en fournissant son propre témoignage. Le comte Charles-Joseph en reçoit une copie par son ami Joseph Dietrichstein dès septembre 1797. Lorsqu'ils se marient, les jeunes nobles ont en tête les codes des grands mariages aristocratiques dont cette lettre donne un exemple en annexe 10. La correspondance du comte permet toutefois de retrouver l'importance du château familial et son lien avec la capitale où le mariage est placé sous le feu des regards.

D'un château à l'autre : l'intégration de la comtesse Louise Chotek dans la maison Clary

Le mariage de l'héritier de la maison Clary se conclut loin de la capitale viennoise. Les deux familles y sont bien connues, ce qui évite d'avoir à reproduire un processus d'intégration proche de celui que Jean de Clary a connu à Bruxelles. Le château familial joue pourtant toujours son rôle d'espace de transition : en 1802, il protège le couple des commentaires qui vont bon train lorsque la nouvelle du cousinage se répand dans la société viennoise de retour de ses domaines à la fin de l'été. Ce mariage attire particulièrement l'attention dans l'actualité matrimoniale qui anime les conversations de la « première société », car il suit la nomination du comte Chotek au poste de Grand Burgrave du royaume de Bohême en septembre 1802. Malgré ses avantages en termes lignagers, le cousinage demande un temps d'acceptation sociale au début du XIX^e siècle, y compris dans une société nobiliaire familière de ce type

⁴¹⁵ Voir annexe 9, p. 167. SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à L., Teplitz, 8 octobre 1802.

⁴¹⁶ SOAL-Děčín, c. 155, vers en allemand. Voir annexe 8.

⁴¹⁷ Voir annexe 10, p. 168. SOAL-Děčín, c. 189, copie dans une lettre de Joseph Dietrichstein à son ami Charles-Joseph de Clary, Udine, 6 sept. 1797. Description datée de Saint-Petersbourg, 9/20 juillet 1797.

d'alliances tout au long de l'époque moderne⁴¹⁸. Le séjour traditionnel en Bohême et les noces domaniales prennent alors des allures de retraite matrimoniale laissant à la « première société » de Vienne le temps de s'habituer à cette union.

Les échos viennois sont rapportés par la princesse Marie-Christine de Ligne qui demeure dans la capitale pour marquer sa désapprobation initiale à ce mariage consanguin. La situation financière des prétendants est évaluée. Au jugement des détracteurs s'opposent les « admirateurs », à l'instar du marquis de Bonnay qui saisit cette occasion pour consolider ses relations dans cette société où le conduit son émigration⁴¹⁹. Le marquis soutient le mariage, espérant se concilier les faveurs de la princesse de Ligne et gagner celle d'un comte pouvant faciliter la réservation d'un logement à Teplitz au cours de la saison des eaux⁴²⁰. Une fois que cette pression sociale retombée, le ménage peut faire son entrée en ville et rejoindre les appartements qui lui sont dévolus dans l'hôtel de la famille. Le comte reçoit en décembre le diplôme de chambellan qui marque son retour dans le monde de la haute noblesse de cour⁴²¹. La quête plus affirmée d'un « bonheur domestique » n'ôte rien à l'importance de l'insertion dans la société aulique dans la monarchie des Habsbourg, qui continue de caractériser cette élite seigneuriale au tournant du XIX^e siècle.

La correspondance de Charles-Joseph apporte un éclairage sur l'arrivée de la comtesse dans les domaines familiaux de Teplitz. Depuis le printemps 1802, le comte lui vantait le charme des promenades aménagées par son père dans la seigneurie⁴²². Il se disait impatient de lui en faire les honneurs, et la comtesse répondait sur le même ton. Il s'agissait alors de préparer son entrée dans les domaines du prince de Clary, qui s'opère sur un mode plus doux et plus discret que la célébration des noces dans le château des Chotek. La fête domaniale semble réservée aux propriétés de la famille des épouses qui, avec Vienne, sont à chaque fois les espaces choisis pour les noces entre 1750 et 1850. L'héritier n'est pas mis en avant dans les seigneuries dont il est appelé à prendre la direction. Avec prudence, il est possible d'interpréter l'absence de preuve de grande fête à Teplitz comme une autre manifestation du respect de la filiation et de l'autorité paternelle dont la figure domine la vie quotidienne dans la seigneurie et le domaine. L'organisation des noces aristocratiques répond à la conception de l'autorité locale au sein des grandes familles seigneuriales de la monarchie des Habsbourg. La célébration anime un domaine, la succession prévaut dans l'autre. L'ordre patrimonial est affirmé sous deux formes différentes : le mariage des héritières est l'occasion de rappeler

⁴¹⁸ M. Lanzinger, « Mariages... », dans A. Bellavitis, *et alii* (dir.), *Construire, op. cit.*, p. 80.

⁴¹⁹ SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à L., Teplitz, 4 juin 1802.

⁴²⁰ Ainsi qu'en témoignent les nombreuses sollicitations que reçoit le comte dès 1803 : SOAL-Děčín, c. 189.

⁴²¹ SOAL-Děčín, c. 155, Vienne, 31 décembre 1802, décret impérial contresigné par le prince Colloredo.

⁴²² *Idem*, c. 187, Ch.-J. à Louise, Teplitz, 26 mai 1802.

ostensiblement l'union du seigneur avec ses sujets, celui des héritiers de mettre en valeur une transmission du pouvoir local qui s'opère progressivement et ne devient effective qu'à la mort du prince.

Il est également à noter qu'aucune trace de célébration seigneuriale n'est apparue pour la naissance des enfants. Il faut compter avec le taux de mortalité infantile qui rend incertain l'avenir de l'héritier au début du XIX^e siècle, le comte et Louise perdant par exemple deux garçons entre 1809 et 1813. Le mariage des filles et les funérailles du prince sont donc les deux temps cérémoniels qui rythment l'exercice continu de l'autorité princière : le mariage de l'héritier n'est pas encore le moment de regarder vers la succession. Les maisons patrimoniales affirment ainsi une grande stabilité tout en préparant leur renouvellement grâce à l'établissement d'une maison (*haus*) comtale au sein de la maison princière.

Un bonheur domestique à construire dans la maison princière au début du XIX^e siècle

Le journal du comte en 1803 montre que Louise adopte sans mal le mode de vie des Clary-Aldringen entre Vienne et Teplitz. Le nouveau ménage a le temps de mettre en place sa comptabilité et sa livrée, gérée de manière conjointe⁴²³. La construction du bonheur domestique est facilitée par un cadre de vie aristocratique où chacun peut organiser ses mobilités et dispose de ses appartements. En s'inscrivant dans l'ordre du lignage que le comte et la comtesse accèdent chacun à une autonomie nouvelle. C'est là tout le paradoxe de la chaîne familiale qui attache les héritiers à leur maison tout en leur donnant les moyens d'une liberté plus grande grâce au versement de l'héritage allodial.

Le mariage est aussi un devoir, celui de faire comme ses pères et de se conformer à l'ordre établi, pour reprendre les termes du président au Parlement de Besançon Mareschal de Vezet au XVIII^e siècle⁴²⁴. La richesse patrimoniale permet d'arranger des mariages en laissant ensuite aux époux une souplesse dans la manière de conduire leur genre de vie selon l'intensité de leur relation. Il est relativement aisé d'adopter une vie séparée, réalité qui n'échappe pas aux contemporains dans les années 1780-1800. C'est ainsi qu'au moment de la préparation du code civil en France en 1804, le juriste François Laurent envisage la « séparation de fait » à côté du divorce et de la séparation de corps pour adapter le droit à la réalité de nombreux mariages qui ne sont que des faux-semblants⁴²⁵. Lucien Perey décrit par exemple le cas de la comtesse de Kinsky, née Dietrichstein, dont l'époux ne se présente que le

⁴²³ Un phénomène observé dans la France du XVIII^e siècle : M. Figeac, *Les noblesses*, *op. cit.*, p. 251-252.

⁴²⁴ Cité dans M. Figeac, *Les noblesses*, *op. cit.*, p. 237.

⁴²⁵ R. Bauthier et V. Piette, « Évolution du code civil dans sa dimension historique », dans J.-P. Barrière, V. Demars-Sion (éd.), *La femme dans la cité*, *op. cit.*, p. 146.

jour de la célébration, se marie et part dans une chaise de poste rejoindre celle qu'il aime véritablement⁴²⁶. De même, il est rapidement de notoriété publique que l'ancien amour de Charles-Joseph, Pauline de Courlande, vit rarement avec son époux le prince Frédéric de Hohenzollern-Hechingen depuis leur mariage en 1800⁴²⁷. Pour nombre de nobles, le mariage s'apparente à un affranchissement de la pression familiale et sociale permettant à chacun des partis de vivre comme bon lui semble une fois les contrats signés.

Cette perception est toutefois très relative, car les mariés s'engagent auprès des deux maisons dans lesquelles leur alliance est contractée, quels que soient leurs sentiments mutuels. Les familles sont omniprésentes : le jeune marié ne forme pas seulement un couple mais il intègre un groupe, presque un clan. Pour le comte Golovkine, cette appartenance conduit chacune des familles à exercer un droit de regard sur les nouveaux venus. La liberté individuelle par le mariage s'obtient alors au prix d'un « odieux noviciat » dans la maison. C'est cette vision désabusée du mariage noble qu'il présente au jeune Charles-Joseph en réponse aux interrogations sur l'absence de passion que celui-ci ressent pour sa femme en 1803 :

Ah ! vous ne savez pas combien il est odieux de tomber dans une maison où tout vous est inconnu, où chacun avant d'avoir rien fait pour les mériter, réclame impertinemment toute votre confiance et tous vos soins ; ou tous se réunissent pour vous connoître ou vous juger, où à chaque fois que vous sortés de la chambre, l'ennuyeux tribunal se trouve rassemblé pour examiner tous vos dits, faits et gestes ; où vous êtes fort longtemps entre le trop et le trop peu de procédés ; ou vous voyés trop tôt ou trop tard que vous êtes déplacés. Bénissés donc le ciel de votre étoile ; vous n'avez pas cet odieux noviciat à faire⁴²⁸.

Si le mariage est censé renforcer l'unité de la noblesse, le seuil des grandes maisons apparaît bien souvent comme un univers étranger où il faut se faire accepter. Il n'est pas rare que la première inconnue soit le caractère du conjoint, ainsi que le comte Golovkine en fait l'expérience auprès de Nathalie Petrovna Ismaïlov (1769-1849)⁴²⁹. Par contraste, la « tendre amitié » qui prévaut avec Louise apparaît comme un juste milieu entre l'intégration parfois difficile dans une maison noble et la passion romantique pouvant conduire un jeune amant à rompre avec sa famille⁴³⁰. Les « arrangements » ne cessent pas avec la signature du contrat pendant les noces : il faut ensuite construire la sphère privée, et s'entendre pour organiser une

⁴²⁶ L. Perey, *Histoire d'une grande dame*, op. cit., p. 323.

⁴²⁷ Georg A. W. von Helbig, *Russische Günstlinge*, Tübingen, Gott'schen, 1809, p. 174.

⁴²⁸ SOAL-Děčín, c. 189, F. Golovkine (1786-1823) à Ch.-J., Dresde, 12 novembre 1802.

⁴²⁹ F. Golovkine, *La cour et le règne de Paul I^{er}*, Paris, Plon, 1903, p. 271-273.

⁴³⁰ Sur la conception de l'amour romantique : Julia Augart, *Eine romantische Liebe in Briefen. Zur Liebeskonzeption im Briefwechsel von Sophie Mereau und Clemens Brentano*, Würzburg, Königshausen et Neumann, 2006, p. 61-93 ; Niklas Luhmann, *Liebe als Passion : zur Codierung von Intimität*, Francfort, Suhrkamp, 1994, p. 186-187.

vie commune qui ne heurte pas les limites de la bienséance. Lorsque le comte et la comtesse Golovkine se retrouvent à Dresde, ils accordent leur « genre de vie » : « elle, de 6 à 11, recevra tous les jours l'univers ; mais sans donner à souper. Elle veut du monde et en aura ; je veux de l'économie et de la liberté et j'en auroi. Mais qu'il a fallu d'années pour parvenir à de tels arrangements !⁴³¹ ». La perspective d'une convention de séparation n'est pas envisagée, alors qu'il s'agit d'une procédure relativement courante au sein de la haute noblesse française du XVIII^e siècle⁴³². Pour ce qui est de l'Europe centrale au moins, les conditions des contrats semblent plutôt favoriser la vie séparée et le maintien des apparences de la vie conjugale à la rupture d'avec la maison pourvoyeuse des ressources.

D'un côté, la noblesse ne renonce pas à une vie individuelle permise par le dispositif de la maison aristocratique : la présence des gouverneurs, la disposition de l'habitat ou la constitution de plusieurs équipages. De l'autre, cette élite est gagnée par la conception du foyer comme idéal matriciel permettant de nouer des liens étroits entre la mère et les enfants. Elle provoque une nouvelle lecture du rôle de la femme dans la sphère domestique⁴³³. Au tournant du siècle, une différence de genre apparaît plus nettement dans cette famille. À la fin du XVIII^e siècle, Marie-Christine de Ligne organisait ses propres déplacements en Europe centrale, ses enfants voyageant séparément avec le gouverneur. La comtesse Louise se déplace quant à elle avec les siens au début du XIX^e siècle⁴³⁴. Ses mobilités contrastent nettement avec les circulations individuelles de son époux le comte Charles-Joseph. Ce dernier peut s'offrir un voyage personnel de huit mois en Italie en 1816⁴³⁵. Puis, lors de l'installation du couple et des enfants à Naples entre 1818 et 1820, les journaux du comte et de la comtesse décrivent deux itinéraires distincts, où l'amateur des arts et des paysages croise la « caravane » de la mère et des enfants avant leur réunion dans le golfe napolitain⁴³⁶. La comtesse accorde les conceptions renouvelées de la maîtresse de maison au tournant du siècle avec le modèle des femmes voyageuses que son journal tente de suivre. Ces deux témoignages sur une expérience partagée illustrent la richesse des écrits personnels pour éclairer la manière dont les enfants du lignage conçoivent leur attachement à la maison noble au tournant du XIX^e siècle⁴³⁷.

⁴³¹ SOAL-Děčín, c. 189, F. G. à Ch.-J., Dresde, 27 septembre 1802.

⁴³² M. Marraud, *La noblesse*, *op. cit.*, p. 147 dénombre 200 cas à Paris en 1788.

⁴³³ D. Godineau, *Les femmes*, *op. cit.*, p. 163 ; M. Lenderová, « La mère nouvelle... », *op. cit.*, p. 145-152.

⁴³⁴ À l'instar d'autres mères issues de la noblesse : M. Lenderová, « La mère... », *op. cit.*, p. 145-152.

⁴³⁵ SOAL-Děčín, c. 189, c. 161-166.

⁴³⁶ *Idem*, c. 189, c. 167-176 ; c. 198, Louise Clary/Chotek, « Mon voyage en Italie 1818 ».

⁴³⁷ Le journal de Louise permet de rejoindre les analyses de Margot Irvine qui s'est attachée à comparer les écritures féminines et masculines du voyage dans sa thèse *Pour suivre un époux. Les récits de voyages des couples au XIX^e siècle*, Québec, Éditions Nota Bene, 2008. Une piste également explorée par Nicolas Bourguinat, « Franz Liszt et Marie d'Agoult sur les routes de Suisse en 1835 : un voyage d'un autre genre » dans

En 1824, le comte Charles-Joseph souhaite que son fils Edmund, né en 1813, « soit le conservateur et le continuateur de ma race [...], qu'il soit bon pour ses parents, pour ses sœurs et un jour pour ses sujets⁴³⁸ ». Il répond donc à l'appel de son ami russe Golovkine en 1809 et accepte de se trouver « au milieu d'une chaîne dont aucun chaînon ne doit avoir l'air étranger⁴³⁹ ». La définition juridique d'un patrimoine, le choix des alliances et la célébration des noces libèrent l'expression d'une joie du lignage et d'un souci de la transmission. Le comte fait référence à une valeur fondamentale de la noblesse depuis le XVI^e siècle, comme le rappelle Michel Figeac : « c'est bien de conscience de race dont il faudrait parler pour décrire la force de ce lien qui attachait les nobles à leur parentèle et leur inspirait « l'honnête désir de perpétuer l'honneur et la vertu de leur race⁴⁴⁰ » ». Au début du XIX^e siècle, cette conscience qu'« on doit quelque chose au nom qu'on porte, au titre dont on est revêtu⁴⁴¹ » est toujours au fondement de la culture d'ordre que Claude-Isabelle Brelot analyse dans le cas de la « noblesse réinventée » de Franche-Comté de 1814 à 1870⁴⁴². En Europe centrale, elle soutient la haute noblesse de cour au moment de traverser le temps des révolutions.

Portés par cette maison dont ils ont d'abord la charge dans le cadre resserré de leur ménage, les comtes de Clary se préparent à se présenter à la tête des seigneuries de Bohême et du lignage princier. L'enjeu de cette autonomie sans émancipation est de continuer à maintenir étroitement associés la terre et le nom, ces deux composantes de l'identité familiale qui contribuent à la structuration socio-politique des pays de la couronne de Bohême entre 1748 et 1848. Assurer la transmission des propriétés patrimoniales et d'une autorité seigneuriale est impératif pour les maisons issues de la « nouvelle noblesse » qui constituent un toponymage sur des terres non éponymes au cours des XVII^e-XVIII^e siècles⁴⁴³.

La chaîne nobiliaire est un engagement patrimonial et familial qui permet de combiner assise sociale et solidité financière. La mécanique des héritages et la conclusion des alliances aristocratiques dans la monarchie des Habsbourg reposent sur l'équilibre entre le fidéicommissaire et les biens plus fluides des allodiaux. Cette organisation détermine la régulation

N. Bourguinat (dir.), *le voyage au féminin : perspectives historiques et littéraires, XVIII^e-XIX^e siècles*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2008, p. 37-58. Sur la spécificité d'une expérience féminine du voyage, voir enfin Nicole Pellegrin (dir.), *Voyageuses et Histoire(s), Genre et Histoire*, 2011/8-9 ; *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 2008/28, *Voyageuses*.

⁴³⁸ SOAL-Děčín, c. 180, journal du 22 avril 1824, p. 21, ab. dev.

⁴³⁹ *Idem*, c. 189, F. G. à Ch.-J., Moscou, 8/20 juillet 1807 citée en tête de ce chapitre.

⁴⁴⁰ M. Figeac, *Les noblesses*, *op. cit.*, p. 41, citant ici les *Mémoires* de Henri de la Tour d'Auvergne.

⁴⁴¹ SOAL-Děčín, c. 189, F. G. à Ch.-J., Moscou, 8/20 juillet 1807.

⁴⁴² C.-I. Brelot, *La noblesse réinventée*, Paris, Les Belles Lettres, 1992, p. 615.

⁴⁴³ Nous reprenons les analyses de Roger Baurry, « La terre et le nom : la noblesse française face au devoir de durée », dans A.-M. Cocula, M. Combet (éd.), *Château et stratégies familiales*, *op. cit.*, p. 167-194.

des transferts d'argent dans un système de la parenté réuni autour du prince. Dès lors, la « maison » se conçoit comme une entreprise dont le prince est l'artisan principal, tout en restant soumis à un contrôle collectif. Une nouvelle manifestation de ce contrôle apparaît à la fin du XIX^e siècle : après avoir renouvelé les liens de sang avec la famille Radziwiłł par un cousinage en 1871, le prince Carlos (1844-1920) menace la maison par son administration dispendieuse. Un conseil de famille le dépose, et fait appel au comte Czernin en tant que curateur pour assurer le passage du titre et de la terre au cadet, conformément à l'ordre du lignage⁴⁴⁴. Ce changement de branche entretient l'idéal de continuité qui permet de survivre à la dissolution de la monarchie des Habsbourg en 1918. Il n'est pas suffisant pour éviter la dispersion familiale lorsque la maison Clary-Aldringen est coupée de son ancrage patrimonial suite à l'entrée des troupes nazies puis communistes en Bohême au milieu du XX^e siècle. L'expatriation tranche net un lien vital, mettant fin à trois siècles de présence familiale en Bohême du Nord.

⁴⁴⁴ SOAL-Děčín, c. 156, tutelles de Louise Chotek et Ernest Hoyos. C. 422, inv. c. 639, curatelle 1902-1918.

Chapitre III

Grandir et voir grandir en aristocrate de la monarchie des Habsbourg. Instruire, éduquer, transmettre entre Vienne et Teplitz (années 1770-années 1830)

Qu'il [Alfred Clary-Aldringen (1807-1809)] soit un bon Landwirth¹, si d'ici là il est encore dans le cas d'avoir telle chose que des terres. [...]. Si avec cela il peut avoir les formes, les talents et l'éducation (: parfaite pour une demoiselle :) de son père, il sera parfait. Que personne ne soit offensé par ce que je dis là ; je suis loin de vouloir faire un reproche a mon père [le prince Jean de Clary (1753-1826)]. Dieu m'en garde ; mon sang ne seroit pas trop pour payer ce que je lui dois, sa bonté, son amour, ses soins ; mais il ne pouvoit pas prévoir que j'aurois besoin d'une éducation militaire. [...] je veux qu'on fasse grâce a Alfred du droit et de toute chancellerie et de toute Civilanstellung [emploi civil]; qu'il soit soldat quand il le faut et Landwirth pour avoir a manger².

[Charles Joseph de Clary-Aldringen (1777-1831), juin 1809]

Entre les héritages du nom, les attributs du titre et les réalités du siècle, l'éducation aristocratique est un objet particulièrement sensible au sein des grandes familles d'Europe centrale. Le pseudo-testament que le comte de Clary-Aldringen rédige à trente-deux ans exprime les inquiétudes d'un héritier qui devient père entre les deux occupations de Vienne par les troupes françaises en 1805 et 1809. En opposant l'économie agricole et le génie militaire aux « talents » comme la danse, la musique ou le dessin, il exprime un malaise au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles : l'éducation aristocratique fournit-elle encore les ressources nécessaires pour affronter les défis d'une époque de réformes et de révolutions politiques, économiques et sociales ? La mise en regard des ego-documents avec les dépenses éducatives et les cahiers d'études de trois générations d'enfants nés dans la maison Clary Aldringen entre 1750 et 1820 permettent d'apporter quelques éclairages sur les éléments fondamentaux et les transformations du contexte éducatif de la haute noblesse en Europe centrale.

La maison a une mémoire, elle a un mode de fonctionnement. Il s'agit ici d'interroger la construction d'un environnement éducatif tenant compte de tous les acteurs du savoir et du savoir-vivre qui travaillent à intégrer l'enfant puis l'adolescent dans une communauté socio-linguistique pour lui permettre de faire ses premiers pas dans la société des élites à la fin de l'époque moderne. Les Clary-Aldringen adoptent les pratiques communes aux grandes familles d'Europe centrale, reposant en partie sur l'engagement d'un gouverneur qui travaille

¹ Expert de l'économie rurale, « économiste agricole ». *Supplément au dictionnaire de la langue allemande et française* de C. F. Schwan, Mannheim, Schwant, 1798, p. 7 ; *Nouveau dictionnaire allemand-français et français-allemand à l'usage des deux nations*, t. 2, Strasbourg/Paris, Armand Koenig, an IX (1800/1801), p. 506.

² Voir annexe 1, p. 170. SOAL-Dècîn, c. 184, compositions, dessins et travaux littéraires du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen, pseudo-testament, fol. 1-3.

en complémentarité avec les maîtres de langues, de musique ou de dessin à Vienne. Dans les années 1790, la renommée des eaux de Teplitz y attire une « foule des étrangers³ » qui perturbe le déroulement traditionnel de l'apprentissage de l'urbanité aristocratique entre villes et domaines. Des invités du château aux danseurs de la *Gartensaal* (salle de bal), les divertissements qu'offre cet espace de villégiature fournissent un cadre particulier pour l'apprentissage social des enfants Clary : il invite à une approche nuancée de pratiques familiales pour lesquelles aucun des auteurs pédagogiques présents dans les bibliothèques de la noblesse de Bohême ne peut fournir de modèle tout à fait satisfaisant. Grâce aux apports d'une historiographie renouvelée, il est ainsi possible de mettre en perspective l'éducation reçue au sein de la maison Clary-Aldringen avec les pratiques d'autres grandes familles afin de colorer l'acquisition d'une instruction et d'un savoir social au cœur de la fabrique des élites sous l'Ancien Régime⁴.

Alors qu'il poursuit sa « scolarité » dans la maison en vue de l'examen public qui attend les fils des maisons nobles, le comte Charles-Joseph est au contact à Teplitz et à Vienne de ce qu'il désigne comme l'idéal de la « personne accomplie⁵ » dans les années 1790. Il applique ce qualificatif aux hommes aussi bien qu'aux femmes, ce qui invite à réexaminer les manifestations d'une éducation genrée alors que le pseudo-testament amène l'idée d'une féminisation des talents avant que s'ouvre la période Biedermeier (1815-1848)⁶. Les journaux livrent ainsi une image de ce qu'est une comtesse accomplie en 1795 :

[La comtesse de Fritsch, de Dresde] passe pour une des grandes beautés de la Saxe ; en effet elle est fort jolie mais bien guindée et roide [...]. Elle parle fort bien, et très savamment, mais elle a l'air de s'en douter et d'être contente d'elle même; et elle se loue un peu trop, quoiqu'indirectement. Elle parloit beaucoup du magnétisme un jour; elle magnétise elle même. Elle est aimable, elle dessine a merveille, elle a pris 2 ou 3 vues du jardin; elle parle anglois et italien, elle chante &c enfin c'est une petite personne accomplie⁷.

³ SOAL-Děčín, c. 108 : Jean de Clary à sa mère, née Hohenzollern-Hechingen, Teplitz, 7 juillet 1794.

⁴ Ivo Cerman, *Habsburgischer Adel und Aufklärung. Bildungsverhalten des Wiener Hofadels im 18. Jahrhundert*, Stuttgart, Steiner, 2010 ; Ivo Cerman, Luboš Velek, *Adelige Ausbildung: die Herausforderung der Aufklärung und die Folgen*, Munich, M. Meidenbauer, 2006 ; Milena Lenderová, « “La mère nouvelle” ou l'éducation de l'enfant noble dans les Pays tchèques au début du XIX^e siècle », *Histoire, Economie et Société*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 145-152. François Cadilhon *et alii* (dir.), *Construire l'éducation de l'Ancien Régime à nos jours*, Pessac, PUB, 2009.

⁵ Terme récurrent des journaux des années 1790, SOAL-Děčín, c. 157.

⁶ Époque du développement de l'art et de la culture dite « bourgeoise » où le foyer et la famille sont au centre de la construction d'un bonheur domestique mis en avant par rapport à l'engagement politique ou la démonstration de la richesse et de la position sociale. Ingeborg Weber-Kellermann, *Frauenleben im 19. Jahrhundert. Empire und Romantik, Biedermeier, Gründerzeit*, Munich, Beck, 1998, p. 48 sq.

⁷ SOAL-Děčín, c. 157, journal, Teplitz, 19 juillet 1795, p. 86-87. Le lien entre talent et perspective matrimoniale est explicite dans le journal. Margareth Lanzinger, « Mariages entre parents, l'économie de mariage et le « bien commun ». La politique de dispense de l'État dans l'Autriche de l'Ancien Régime finissant », dans Anna Bellavitis, *et alii* (dir.), *Construire les liens de famille dans l'Europe moderne*, Mont-Saint-Aignan, PURH, 2013, p. 80.

Savoirs, talents, et savoir-vivre font jeu égal. Il s'agit de mettre en lumière les modalités de leur acquisition et de leur application par des comtes et des comtesses promus à des parcours différenciés⁸. En grandissant sous l'œil attentif de sa parenté et du personnel pédagogique choisi pour lui, le comte fait de Vienne et de Teplitz un lieu d'observation dans lequel il s'intègre progressivement. L'écriture des lettres, mais aussi la danse ou la chasse font partie des attributs essentiels de l'homme accompli dont le comte trouve un émule en la personne du prince Henri Lubomirski à Vienne en 1797 :

Le prince Henri a joué a la harpe a merveille, puis il a accompagné mademoiselle de Wallerskirchen, puis son violon a joué les quatuors de sa façon que j'avois déjà entendu chez madame Lansgoronska; a 10 heures a commencé le bal [...]. Le prince Henri a dansé le menuet de la reine, le chapeau sur la tête, avec une grace et une noblesse incroyable; il étoit superbe; je ne conçois pas comment il ne fait pas tourner la tête a toutes les femmes; bon garçon, ayant de l'esprit, instruit, poli, prévenant, rempli de talents, d'une figure charmante, et n'ayant pas la moindre prétention a tout cela, enfin je ne connois point d'homme plus accompli⁹.

Le comte applique aussi ce qualificatif à une actrice ou au secrétaire de son grand-père le prince de Ligne. Ses descriptions invitent à s'interroger sur ce qui fait le noble en Europe centrale à la fin de l'Ancien Régime à la lumière de ces portraits.

Les jeunes comtes et comtesses nés dans la maison Clary-Aldringen grandissent en aristocrate avec pour l'aîné la perspective de devenir prince. Cette dynamique de transmission des savoirs et de la mémoire permet de comprendre la manière dont cette élite se donne les moyens de s'inscrire sans rien perdre de son identité dans les exigences croissantes de l'État depuis la fondation du Theresianum en 1742 et la définition du commis compétent dont rêvait Joseph II dans les années 1780¹⁰.

L'approche consiste à étudier les modalités et les enjeux de l'éducation aristocratique en Europe centrale en suivant trois configurations familiales. La génération de Jean de Clary (1753-1826) et de ses sœurs reçoit son instruction au moment de la phase d'affirmation conduite à Vienne par Franz Wenzel (1706-1788), le premier prince de Clary en 1767. Les fils du prince Jean et de Marie-Christine de Ligne (1757-1830), Charles-Joseph et Maurice expérimentent la construction de l'éducation dans la maison entre Vienne et Teplitz dans les années 1790. Enfin, les cinq enfants (quatre filles et un fils) du comte Charles-Joseph et de

⁸ Hannes Stekl, *Österreichs Aristokratie im Vörmärz. Herrschaftsstil und Lebensformen der Fürstenthäuser Liechtenstein und Schwarzenberg*, Vienne, Verlag für Geschichte und Politik, 1973, p. 103-115.

⁹ SOAL-Děčín, c. 157, journal du 2 février 1797, p. 2-3.

¹⁰ Eugen Guglia, *Das Theresianum in Wien: Vergangenheit und Gegenwart*, Vienne, Böhlau, 1996; Cerman, *Habsburgischer*, op. cit., p. 219-242 ; Christine Lebeau, *Aristocrates et grand commis à la Cour de Vienne (1748-1791) : le modèle français*, Paris, CNRS éditions, 1996, p. 10 ; Jean Béranger, *Joseph II : serviteur de l'État*, Paris, Fayard, 2007 ; Derek Beales, *Joseph II*, Cambridge, CUP, 2 vol., 2008-2009.

Louise Chotek fournissent une situation d'éducation dans les années 1810-1820, dont deux ans se déroulent à Naples entre 1818 et 1820¹¹.

Les historiens tchèques insistent sur deux problématiques majeures : l'une s'inscrit dans l'histoire des idées, en étudiant le rapport des grands nobles aux savoirs à l'époque de l'*Aufklärung*¹². La deuxième est une approche plus pratique centrée sur le rapport des parents à l'enfant et la construction de la maison comme lieu d'éducation¹³. En croisant ces deux optiques, les sources conservées à Děčín invitent à étudier les conditions dans lesquelles se déroule l'instruction du jeune noble. Ce cadre permet surtout l'acquisition d'un savoir social partagé et reconnu par la « première société ». L'accomplissement individuel s'intègre ainsi dans un processus de renouvellement de la maison au début du XIX^e siècle.

I. Une instruction reçue à la maison pour une éducation personnalisée au tournant du XIX^e siècle

A. La mise en place d'un « système de gouvernement » des enfants pour répondre aux besoins aristocratiques

Parents et aristocrates : des attentes précises en matière de gouverneurs et de gouvernantes

En choisissant les individus qui vont contribuer à élever et à instruire ses enfants, le comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen met en place ce qu'il désigne comme un « gouvernement¹⁴ ». Il s'agit d'une entreprise collective de longue haleine mobilisant l'ensemble de la famille bien avant l'entrée en scène du gouverneur ou de la gouvernante (selon le sexe des enfants) qui n'intervient qu'à l'âge de cinq ans. Cet usage permet de voir évoluer la santé de l'enfant, quand la mortalité infantile n'épargne aucun groupe social : au début du XIX^e siècle, le comte et sa femme Louise Chotek perdent Alfred (1807-1809) et

¹¹ Mathilde (1806-1896), Alfred (1807-1809), Euphémie (1808-1867), Adhémar (1811-1813), Léontine (1811-1890), Edmond (1813-1894) et Félicie (1815-1902). Pour une perspective sur le XVIII^e siècle : Grete Klingenstein, *Der Aufstieg des Hauses Kaunitz*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1975, p. 112-157.

¹² I. Cerman, *Habsburgischer*, *op. cit.* et I. Cerman, L. Velek, *Adelige Ausbildung*, *op. cit.*. André Holenstein *et alii*, *Scholars in Action. The practice of Knowledge and the Figure of the Savant in the 18th Century*, Londres, Brill, 2013.

¹³ M. Lenderová, « La mère nouvelle », *op. cit.*, et « Une femme de deux espaces : Pauline de Schwarzenberg », dans C. Horel, B. Michel (dir.), *Les noblesses dans l'empire des Habsbourg de la Montagne Blanche au Printemps des peuples 1620-1848*, *RÉS*, 2008-78/4, p. 391-393 ; Alena Budíková, « Hraběnka Josephina Stackelbergová, roz. Brunswicková, ovdovělá Deymová a její představy o šlechtické výchově v 1. polovině 19. Století » [la comtesse Joséphine Stackelberg et ses idées sur l'éducation aristocratique dans la première moitié du XIX^e siècle] dans Milena Lenderová, Jiří Kubeš (éds.), *Osobní deník a korespondence - snaha o prezentaci, autoreflexi nebo (proto)litterární vyjádření ?* [Le journal intime et la correspondance. Effort de présentation, écriture de soi et écriture (proto)littéraire], Univerzita Pardubice, 2004, p. 33-39 ; Meike S. Baader *et alii* (dir.), *Kindheiten in der Moderne. Eine Geschichte der Sorge*, Francfort/New York, Campus, 2014.

¹⁴ Nombreuses occurrences dans la correspondance conjugale ou les journaux du comte, par exemple SOAL-Děčín, c. 167, cah. III, 2 mai 1816, p. 10.

Adhémar (1809-1813), qui ne survient pas à une trop faible constitution¹⁵. Dans les années 1770, la petite enfance est aussi définie comme un temps d'observation fondamental où l'enfant est laissé « libre » afin de repérer « tant ses bonnes qualités, ses petites inclinations, que ses défauts » et d'adapter les pratiques éducatives en conséquence, ainsi que l'indique Marie-Christine de Dietrichstein dans son « Plan ou observation sur la manière avec laquelle je veux élever ma fille Thérèse depuis l'âge de cinq ans en l'an 774¹⁶. » Le comte fait l'objet d'une attention similaire en 1779, quand sa grand-mère la princesse Marie-Josèphe née Hohenzollern-Hechingen écrit au prince Franz Wenzel : « Il a dormi et a pris deux tasses, de Reißschleim. Il a déjà battu la garde d'enfant, et paroît plus dans son naturel ». Ces informations n'ont rien d'anodin : la maison entière est attentive à la façon dont l'enfant grandit, pour fixer un cap au futur gouverneur¹⁷.

Les parents nobles attendent d'abord une personne apte à répondre au caractère de l'enfant, qui soit un tuteur et un précepteur. Son recrutement n'est pas un détachement parental, même si certaines des lectrices de la littérature pédagogique des Lumières et de l'*Aufklärung* comme Marie-Christine Dietrichstein ressentent le besoin d'une justification :

En vous chargeant de l'éducation de ma fille, ce n'était point dans l'idée de me délivrer d'un fardeau désagréable bien au contraire je trouve que quand on a le bonheur d'être Mère et Mère tendre, on ne peut avoir d'occupation plus agréable que celle de former et le cœur et le caractère des dépôts précieux, que le Ciel confie à nos soins¹⁸.

La gouvernante n'est pas recrutée pour suppléer les parents, mais pour mener avec eux un travail conjoint sur la base d'une attention qui se poursuit tout au long de l'enfance et n'est pas le seul fait de la mère. Le prince Jean de Clary s'inscrit dans cette logique d'observation jusqu'à ce que ses deux fils embrassent un état à la fin des années 1790 :

Je suis extrêmement content de Maurice [17 ans], je ne crois pas que ce qu'il vous a écrit sur les ennuyeux dont effectivement nous ne manquons pas [à Teplitz] doive vous allarmer ; il est fort poli et gagne tous les jours du côté des formes de la société. Je n'ai rien à reprocher à Charles [22 ans], que peu de gout pour l'application ; il aime trop la société lui, il est vrai qu'il y est fort bien, mais il ne sait pas assez ce qui lui manque encore du côté de l'instruction et combien il est important de ne point s'habituer a perdre son tems¹⁹.

¹⁵ Voir le portrait de la comtesse Louise née Chotek en annexe, p. 111.

¹⁶ Plan dédié à la gouvernante Jenamy étudié par I. Cerman, *Habsburgischer, op. cit.*, p. 357. SOAL-Děčín, c. 167, cah. III, 2 mai 1816, p. 10.

¹⁷ SOAL-Děčín, c. 93, Vienne, 8 sept. 1779. La perte des enfants est évoquée dans la correspondance conjugale, c. 187. Milena Lenderová, Karlem Rýdlem, *Radostné dětství ? Dětství 19. století v českých zemích* [Une enfance heureuse? L'enfance dans les pays tchèques au XIX^e siècle], Prague, Paseka, 2006.

¹⁸ Cité dans I. Cerman, *Habsburgischer, op. cit.*, p. 357. M. Lenderová, « La mère nouvelle », *op. cit.*, p. 145-152.

¹⁹ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C à M.J. H.-H., Teplitz, 20 juillet 1799. Des pratiques similaires dans le cas des Esterhazy : Mathieu Aubert, « Préoccupations pédagogiques et pratiques éducatives dans les correspondances

Ici, il ne s'agit pas de mesurer les résultats obtenus par le gouverneur Jechner, mais bien de repérer des comportements afin d'orienter son action. Au cours des années 1790, l'arrivée croissante de baigneurs aux eaux de Teplitz dont attestent les *Bädelisten* fausse la complémentarité ville-campagne sur laquelle le prince compte pour équilibrer l'éducation de ses fils²⁰. Charles-Joseph et Maurice présentent deux défauts que les grands nobles cherchent à combattre : le manque de sociabilité du « sauvage » Maurice et son contraire la dissipation chez Charles-Joseph. Il faut redéfinir les modalités d'acquisition d'une urbanité articulant sociabilité et instruction, une forme d'usage du monde qui permet de garder la tête froide dans la société des élites sans la fuir ni trop la rechercher, « ce qui n'est pas aisé quand on est aussi neuf que lui [Charles-Joseph] dans le monde²¹ ». La situation de Teplitz rend imparfaite l'application stricte des traités théoriques. La pratique commune du recours aux gouverneurs et aux gouvernantes cache la volonté de définir une éducation adaptée au contexte de chaque maison²².

Ce recours rejoint aussi le besoin des aristocrates de conserver une liberté de mouvement nécessaire à la vie sociale dans la haute noblesse de cour. Dès avant l'arrivée d'un gouverneur, les gardes d'enfant²³ et la parenté permettent à Marie-Christine de Ligne (1757-1830) de cumuler sa situation de mère avec une position sociale qui implique d'aller dans le monde. Elle ne laisse aucune trace d'une préoccupation pédagogique marquée au moment où Marie-Christine Dietrichstein s'exclame « Je suis mère » et témoigne d'une tension entre les devoirs maternels et sociaux qu'elle entend concilier en encadrant strictement la nouvelle gouvernante. Sous le règne de François I/II (1792-1835), l'appartenance à la haute noblesse s'accompagne toujours de devoirs auliques qui sortent la mère du foyer comme c'est le cas pour Louise Chotek en 1810 :

Bien mes compliments, ma chère dame du palais. Voilà ce que c'est que le mérite, il perce toujours, et l'on vient le chercher jusque dans l'humble chaumière. [...] c'est une extreme bonté a l'Impératrice d'avoir pensée a nous ou vous sans que nous l'ayons demandé²⁴.

familiales des aristocrates hongrois : le cas des princes Esterhazy », dans François Cadilhon, *et alii*, *La correspondance et la construction des identités en Europe centrale*, Paris, H. Champion, 2013, p. 285-298.

²⁰ Listes des curistes conservées sous leur forme imprimée dans les archives de la ville de Teplice, SOkA, *Liste der angekommenen Kur- und Badegäste in der Badestadt Teplitz*, inv. c. 1262 sq.

²¹ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C à M.-J. H.H., Teplitz, 25 août 1799.

²² D'autres situations dans I. Cerman, L. Velek, *Adelige Ausbildung*, *op. cit.*, p. 195.

²³ Dans les sources, il s'agit d'une jeune fille, employée à ce titre et souvent liée à un membre du personnel.

²⁴ SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à L., Vienne, 24 février 1810. Ab. dév.; Christa Diemel, *Adelige Frauen im bürgerlichen Jahrhundert: Hofdamen, Stiftsdamen, Salondamen, 1800-1870*, Francfort, Fischer, 1998.

Sa position l'appelle dans le monde, elle ne pourra jamais être simplement mère de famille. Ses lettres familiales ne regorgent pas moins des remarques affectives, sanitaires et pédagogiques qui se multiplient dans les correspondances des aristocrates du début du XIX^e siècle, à l'instar de Pauline de Schwarzenberg, Élise de Schlick (1790-1855) ou Joséphine de Stackelberg (1781-1821)²⁵. Milena Lenderová y dénote une responsabilisation de lectrices assidues de la littérature pédagogique spécialisée en français et en allemand. Elle en tire l'idée d'un « modèle de la mère nouvelle de Rousseau » qui repose sur un postulat historique discutable, celui du passage d'une indifférence à un amour maternel mêlé de la volonté « d'attester qu'elle [la mère] est vraiment « éclairée »²⁶ ». Si l'image de la « bonne mère » de l'*Émile* est bien connue de la haute noblesse, Dominique Julia souligne très bien combien il est peu opératoire d'opposer une indifférence à un instinct maternel naissant à la fin de l'époque moderne²⁷. Les recherches s'orientent vers une redéfinition de la conception du foyer aristocratique au temps des révolutions, à l'aube de la période Biedermeier (1815-1848), dont l'accent sur le bonheur dans la limitation et la sphère intime de la famille bourgeoise ne laisse pas indifférente la haute noblesse²⁸. Le gouverneur ou la gouvernante n'intègre pas seulement une maison et sa domesticité, mais va devoir entrer dans un foyer, une « humble chaumière » dans laquelle il doit trouver sa place. Il lui faut alors répondre aux attentes d'une aristocrate qui n'hésite pas à prendre nourrice et nourrissons avec elle en voiture, tout en souhaitant conserver sa liberté de circuler qui fait partie des attendus de ce groupe social. Ces attentes sont clairement exprimées par la belle sœur de Louise, Isabelle Chotek, lorsqu'elle adresse ses conseils au comte quand Mathilde atteint cinq ans en 1811 :

une bonne conduite et de la douceur, c'est tout ce qu'on peut se promettre de ces jeunes personnes qui font à présent les gouvernantes. J'en parle avec un peu d'humeur, parce que c'est précisément ce manque de moyen de la gouvernante, qui m'empêche de réaliser

²⁵ M. Lenderová, « La mère nouvelle », *op. cit.*, p. 148 ; Alena Budíková, *Výchova šlechtice v první polovině 19. Století* [L'éducation noble dans la première moitié du XIX^e siècle], České Budějovice, Thèse (dir. M. Lenderová), 2001 ; A. Budíková, « Hraběnka Josephina Stackelbergová... », dans M. Lenderová, J. Kubeš (éds.), *Osobní deník op. cit.*, p. 33-39.

²⁶ M. Lenderová, « La mère nouvelle », *op. cit.*, p. 147, les auteurs lus sont les plus connus : Fénelon, Rousseau, Genlis, Braquaval, Beaumont ; en allemand : Pestalozzi, Campe, Salzmann. Ivo Cerman, « L'instruction privée dans les familles nobles en Bohême au XVIII^e siècle » dans F. Cadilhon *et alii* (dir.), *Construire l'éducation, op. cit.*, p. 67-74

²⁷ D. Julia, « Elisabeth Badinter, *L'Amour en plus : histoire de l'amour maternel (XVII^e-XX^e siècle)* », Paris, Flammarion, 1980 », *Histoire de l'éducation*, n° 9, 1980, p. 46-52 ; Egle Becchi, Dominique Julia (dir.), *Histoire de l'enfance en occident du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 1998, p. 24. Voir aussi l'introduction de l'ouvrage dirigé par Anne Defrance, Denis Lopez, François-Joseph Ruggiu (dir.), *Regards sur l'enfance au XVII^e siècle*, Tübingen, G. Narr, 2007.

²⁸ M. Lenderová, « La mère nouvelle », *op. cit.* ; I. Weber-Kellermann, *Frauenleben, op. cit.*, p. 48 sq. Les pistes les plus récentes se trouvent notamment dans Doris Bühler-Niederberger (dir.), *Macht der Unschuld. Das Kind als Chiffre*, Wiesbaden, VFS, 2005 ; M. S. Baader *et alii*, *Kindheiten, op. cit.*. En France, un constat similaire relaté par M. Figeac-Monthus, *Les enfants, op. cit.*, p. 197.

mon projet, de venir soigner notre bonne Louise dans ses couches ; ma sœur n'est pas ici, et j'ai donc mille difficultés pour quitter la maison²⁹

La mère de famille ne se doit pas seulement à ses enfants, et son comportement est à replacer dans le cadre plus large de maisons aristocratiques qui rassemblent plusieurs ménages. Il semble donc qu'une focalisation sur la « mère nouvelle » masque une redéfinition des équilibres entre parents et gouverneurs dont la présence est toujours nécessaire au début du XIX^e siècle malgré un engagement visible des mères de familles nobles.

La définition d'un équilibre entre parents et gouverneurs

Une relecture de l'espace familial semble s'opérer face à l'insécurité qui suit l'émigration et les guerres de l'Empire. La maison princière apparaît comme havre sécurisant face aux aléas géopolitiques, avec une conséquence sur l'image de la femme et les rapports aux hommes et aux femmes en charge d'accompagner les enfants. La représentation genrée de la « mère poule » pénètre l'imaginaire collectif de l'aristocratie d'Europe centrale par exemple dans les lettres du comte Charles-Joseph :

Louise va samedi à Vienne et part Lundi ; moi je commence ma régence par aller à Frohsdorf [domaines Hoyos en Basse-Autriche] ce lundi la, ensuite je ne quitte plus les enfants jusqu'au retour de la mère-poule. En attendant, je pondrai de mon mieux, mais en tremblant car je n'ai de tranquillité que quand je les sais avec Louise³⁰.

En réponse, Louise se définit avec humour comme une « poule voyageuse », car elle doit mener sa vie d'aristocrate, Dame du Palais à partir de 1810. Si on assiste à une reconstruction des liens de famille à la fin de l'époque moderne, la femme est toujours mère et aristocrate, maîtresse de maison et « souveraine » ainsi que l'induit le comte, un terme que Milena Lenderová utilise pour qualifier l'activité de Pauline de Schwarzenberg³¹.

Malgré la proximité affichée avec les enfants, Louise n'entend pas se substituer aux gouvernantes, et garde avec son mari un rôle d'autorité :

Mathilde écrit à Thérèse en anglais, cela l'amuse beaucoup. Je désire que ce zèle dure, cela l'avancera, quand même ses lettres ne seraient que des zusammen gestallte Worte [des mots accolés ensemble] comme je ne sais pas arranger les phrases, je ne puis pas en juger, et je vais pourtant vous envoyer aussi cet épître³².

²⁹ SOAL-Děčín, c. 189, Isabelle Chotek à Ch.-J., Obristwi, 16 oct. 1811.

³⁰ SOAL-Děčín, c. 147, Ch.-J. à sa mère Marie-Christine de Ligne, Baden, 15 juin 1813.

³¹ SOAL-Děčín, c. 187, L. à Ch.-J., Carlsbad, 17 juillet 1813. M. Lenderová, « Une femme de deux espaces : Pauline de Schwarzenberg », dans C. Horel, B. Michel (dir.), *Les noblesses, op. cit.*, p. 391-393 ; Blandine Bertrand, *La vie de Pauline de Schwarzenberg et des siens au travers de son journal et de sa correspondance de 1789 à 1810*, Dijon, Master Université de Bourgogne, 2005.

³² SOAL-Děčín, c. 187, L. à Ch.-J., Naples, 26 juillet 1818.

Son mari Charles-Joseph maîtrise mieux l'anglais pour juger des progrès de ses filles. En tant que père et comte, sa position semble plus nette, ainsi que l'illustre une remarque à sa femme en 1817 : « J'ai mis le nez à la leçon d'écriture, je vous assure que cela n'est ni drôle ni gentil ». Les parents s'attachent surtout à la supervision du personnel pédagogique et aux résultats, en n'interférant que peu dans le déroulé des leçons³³.

La perception du rôle de père par Charles-Joseph de Clary-Aldringen diffère donc de celle professée dans les lettres de Lord Chesterfield en 1774³⁴. Ces dernières présentent un cas d'intervention approfondie du père dans les pratiques du précepteur. Le comte n'est cependant pas un père absent, mais considère la situation depuis la position socio-économique qui est la sienne. De fait, l'attention aux enfants dont Ivo Cerman ou Milena Lenderová se servent pour évoquer le modèle de la « mère nouvelle » n'est pas la marque d'une correspondance « féminine » de Louise à sa mère ou à ses sœurs : le choix de la nourrice puis de la gouvernante, la qualité du lait et le sevrage, le comportement des enfants, sont aussi un thème important des lettres conjugales. Charles-Joseph répond en se montrant attentif et concerné : il engage la nourrice sur recommandation du médecin de Teplitz, et multiplie les démonstrations épistolaires – donc éloignées – d'affection envers le nourrisson. Marquée par l'idée d'une séparation entre éducation masculine et féminine, l'historiographie met en lumière l'implication pédagogique des pères mais insiste moins sur la façon dont ils concilient eux aussi mobilité et affection, présence au monde et parentalité. Sous l'œil du prince et de la princesse, le couple comtal crée en fait un environnement éducatif précis et véritablement aristocratique, dans lequel gouverneur et gouvernantes viennent trouver leur place comme une pièce essentielle³⁵.

L'intervention dans les pratiques du gouverneur est une question de personnalité, car des attitudes maternelles et paternelles variées apparaissent dans les différentes recherches³⁶. Le comportement généralement attendu pour la génération du comte consiste à superviser les

³³ SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à L., Vienne, 10 novembre 1817. Les enfants Esterhazy apprennent l'anglais dans les mêmes années : M. Aubert, « Préoccupations pédagogiques », dans F. Cadilhon *et alii*, *La correspondance*, *op. cit.*, p. 293. D'autres perspectives dans : Isabelle Brouard-Arends, Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval (dir.), *Femmes éducatrices au siècle des Lumières*, Rennes, PUR, 2007 ; Gillian Lathey, *The role of translators in Children's Literature. Invisible Storytellers*, Londres/ New York, Routledge, 2010.

³⁴ P. D. Stanhope Chesterfield, *Lettres de Lord Chesterfield à son fils à Paris*, Paris, Payot, 1993.

³⁵ M. Aubert, « Préoccupations pédagogiques », dans F. Cadilhon *et alii*, *La correspondance*, *op. cit.*, p. 285-298. I. Cerman, *Habsburgischer*, *op. cit.*, pour trois études de cas : les Chotek, les Dietrichstein et les Windischgrätz., et sa thèse : *Chotkové*. *op. cit.*. Un exemple de démonstration paternelle de l'affection : SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à sa femme, Teplitz, 9 octobre 1807, « si je tenois Mathilde [1806-1896], elle ne sortirait de mes bras qu'étouffée plus ou moins, et en disant Baaba, Baaba. Qu'elle tremble de me voir ; ce que je compte l'embrasser est inimaginable et d'ici la deviendra rage tout-à-fait ».

³⁶ Voir les travaux de M. Lenderová et I. Cerman, notamment *Habsburgischer*, *op. cit.*. Travaux comparés par exemple avec les recherches de S. Cherrad, *Le discours pédagogique féminin au temps des Lumières*, Oxford, Voltaire Foundation, 2015.

leçons, et surtout à avaliser les progrès en fournissant l'occasion d'employer les acquis des leçons. Mais le point essentiel est que l'engagement d'un gouverneur permet de créer un contraste entre l'autorité de l'instructeur et celle du père et comte/prince en situation qui coexistent dans la maison. La fortune permet de mettre en place deux figures complémentaires, où l'aristocrate se distingue de l'érudit. Un témoignage de mai 1826 montre combien la présence de la gouvernante crée une distance qui accentue l'autorité du père, en l'occurrence Charles-Joseph qui venait d'hériter du titre de prince quelques mois auparavant :

dans cet état ou j'étois plus qu'à moitié fou de tant à faire et les chevaux mis depuis une heure – m'arrive une députation des enfans Euphémie [18 ans] portant la parole et Leontine [15 ans] toute rouge d'expectance. Elles viennent me demander un jardinet à Teplitz pour travailler comme on demanderoit une paire de gands. – je les ai à peu près envoyés promener, et puis je m'en suis fait des reproches³⁷.

Le prince emploie envers ses propres enfants le vocabulaire qui est celui des relations avec ses sujets à Teplitz. Le rang aristocratique est très sensible au cœur même du foyer. Charles-Joseph oscille ainsi entre sa position d'autorité et son affection de père, dont les démonstrations d'affection ne manquent pas dans ses lettres. Il faut donc distinguer les situations d'autorité qui n'entravent pas le partage affectif mais apprennent clairement à l'enfant quelle est sa place dans la maison grâce à un contraste éducatif. L'enfant n'est pas éloigné, mais il est tenu à une certaine distance. L'enjeu est de mettre l'enfant au contact d'un étranger avec lequel il va se familiariser, faisant ainsi l'apprentissage de positions différenciées dans la maison.

Du point de vue de Louise, la mère agit toujours en complémentarité avec les gouverneurs et les gouvernantes : les leçons ne deviennent pas le domaine réservé des femmes, mais restent aux mains de ce personnel dont l'avenir dépend du comte et de la comtesse. L'important n'est pas tant que la mère se charge du catéchisme ou de la lecture, mais bien cette création d'un monde en miniature qui inculque le respect des parents, mais sensibilise également aux rouages inégalitaires d'une société d'ordre grâce à la cohabitation des conditions dans l'hôtel aristocratique. Le premier rôle du gouverneur, c'est d'être là, d'être lui, investi d'une autorité spécifique sur laquelle les parents se reposent pour bâtir un cadre éducatif plus complexe car il dépasse la question de l'instruction et des savoirs.

Un tel cadre n'est possible qu'au prix du maintien de l'ambiguïté entre l'espace domestique et l'espace social, les deux pôles conciliables de la vie des élites urbaines. Les transformations de la conception de la sphère privée des élites n'ôtent rien à la perception de

³⁷ SOAL-D., c. 182, journal du 18 mai 1826, p. 22. ab. dév.

la maison comme un microcosme dans lequel se crée le rapport au monde de l'enfant noble. Ce dernier est d'abord sensibilisé à la différence des rangs et non à la relative mixité permise par le développement des établissements publics dont les grands nobles comme les Chotek et les Buquoy sont parmi les premiers contributeurs. La confiance accordée aux gouverneurs ou aux gouvernantes permet donc les conditions d'un régime de la distance qui fait intervenir chaque membre de la maison princière. L'enfant grandit dans un champ de relations de différentes natures, ce que le statut de la maison Clary reflète très bien : son premier cercle est bâti sur les liens entre père, mère et gouverneurs. Le deuxième implique les grands-parents qui présentent un modèle supérieur d'autorité et sont les dépositaires des héritages de la maison dont ils incarnent la mémoire. Le troisième implique des tantes et des oncles qui jouent un rôle clef d'accompagnateurs vers le monde de la première société. Les analyses de Marion Trévisi ont souligné l'importance du parrainage et de l'amitié véritablement structurant pour l'enfant noble et plus largement pour les sociétés d'ancien régime³⁸. Enfin, il faut tenir compte de la proximité des domestiques : la société ancillaire fait intégralement partie de l'environnement éducatif. Cet ensemble de relations de nature et d'intensité variées offrent autant de point de repères pour grandir en aristocrate dans la monarchie des Habsbourg à la fin de l'époque moderne.

Au-delà des pratiques communes, aucune famille ne peut être érigée en modèle de comportement. Il faut donc définir officiellement ou tacitement les relations avec les personnes engagées pour gouverner les enfants. Aucun plan d'éducation n'est apparu dans les archives de Děčín, alors que Marie-Christine Dietrichstein en 1774 ou le comte Johann Rudolph Chotek dans les années 1780 s'impliquent de cette façon dans l'éducation de leurs enfants³⁹. De manière générale, les travaux de Marguerite Figeac ont prouvé la floraison de ces documents entre la seconde moitié du XVIII^e siècle et la première moitié du XIX^e siècle⁴⁰. De 1770 à 1835, les Clary-Aldringen adoptent la *via media* de la confiance dans le gouverneur intégré dans la maison. Ils semblent ainsi se rapprocher des pratiques constatées dans la maison Schwarzenberg où un érudit organise soigneusement l'instruction de l'héritier dans les années 1810⁴¹, tandis que la princesse Pauline née Arenberg manifeste une attitude qui s'apparente à celle de Louise Clary née Chotek. Mais d'autres rapports à la figure du gouverneur apparaissent dans cette même maison Schwarzenberg, ce que la femme du comte Charles-Joseph relève en 1809 :

³⁸ M. Trévisi, *Au cœur de la parenté. Oncles et tantes dans la France des Lumières*, Paris, PUPS, 2008.

³⁹ I. Cerman, *Habsburgischer*, *op. cit.*, p. 305, 358.

⁴⁰ M. Figeac-Monthus, *Les enfants de l'Émile? Effervescence éducative de la France au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles*, Berne, Peter Lang, 2015, p. 13-81.

⁴¹ Hannes Stekl, *Österreichs Aristokratie im Vormärz*, Vienne, VGP, 1973, p. 104.

Betty [Elisabeth Schwarzenberg] fait toujours le désespoir de toute la famille ; c'est un entre deux de raison et de folie [...] ; ses petits garçons ont a présent un gouverneur, qui va devenir un vrai martyr, si on la laisse faire ; elle lui dit tous les jours autre chose, tantôt, elle veut qu'il vienne avec les enfants, puis que les enfants viennent seuls, puis qu'il s'établisse dans telle chambre, puis dans une autre⁴²

Le comportement des mères, qu'il soit déviant ou exemplaire, échappe à la sphère privée et circule dans le monde. S'il n'existe pas de maison idéale, les conversations autour de la pédagogie favorisent la construction commune de normes éducatives. La conversation mondaine prend ainsi une valeur pédagogique, ne serait-ce que dans la définition de contre-modèles répondant plus ou moins à la réalité des situations.

Ce cas extrême de tyrannie domestique dans la maison Schwarzenberg traduit le fait que l'engagement est aussi un risque pour le gouverneur ou la gouvernante qui pénètre dans une maison inconnue. La personne choisie doit répondre aux attentes d'une élite instruite, au fait de la littérature spécialisée et sensible à ce que font les pairs. Dans le cas du comte et de la comtesse de Clary, il existe peu de preuves de la lecture probable des ouvrages pédagogiques comme les notes de lectures spécifiques à ces ouvrages d'Élise de Schlick ou de Joséphine de Stackelberg dans les années 1810⁴³. En l'état actuel de la recherche, il faut se contenter de la certitude de l'accès aux ouvrages de Rousseau, Fénelon, Madame de Genlis qui est bien attesté dans les catalogues des bibliothèques Chotek et Clary⁴⁴. Le comte peut être inclus : en 1791, à quatorze ans, son gouverneur Jechner lui fait étudier les *Veillées du château ou Cours de morale à l'usage des enfants* de madame de Genlis (1784). Ainsi, il est impossible de faire de Louise une rousseauiste convaincue, ni d'exclure le comte de la familiarisation avec les auteurs qui repensent l'éducation des enfants entre l'espace francophone et germanique de la fin du siècle des Lumières⁴⁵.

Élever un enfant prend la forme d'un gouvernement à plusieurs mains, où l'établissement de relations multiples dans la maison compte autant que l'instruction reçue. Le

⁴² SOAL-Děčín, c. 187, L. à Ch. J., Vienne, 16 avril 1809, fol. 16-17/23.

⁴³ M. Lenderová, « La mère nouvelle », *op. cit.*, p. 148 ; I. Brouard-Arends, M.-E. Plagnol-Diéval (dir.), *Femmes éducatrices, op. cit.*

⁴⁴ Se reporter aux ouvrages d'Ivo Cerman dans le cas des Chotek. Le fonds de Děčín conserve un catalogue manuscrit, non daté de la bibliothèque aujourd'hui dispersée. Des notes permettent de situer son établissement dans la première moitié du XIX^e siècle. Le cahier III(XII), *Französische Litteratur und Briefen*, contient par exemple les *œuvres complètes de Rousseau* (Amsterdam, 1773), *l'Instruction d'un père à son fils sur la manière de se conduire dans le monde* de Dupuy (Paris 1762), *d'un père à sa fille* (Paris 1779), « *L'école de jeunes demoiselles ou lettres d'une mère vertueuse à sa fille...* recueillies et publiées par M. l'Abbé Reyne » (Paris 1786) ou encore les « *Nouveaux dialogues des morts avec des contes et fables composés pour l'éducation d'un prince* par Fénelon » (Leipzig, 1773). Ces indices attestent d'un répertoire pédagogique similaire à celui des autres familles, SOAL-Děčín, c. 744, cah. III, fol. 26-47.

⁴⁵ SOAL-Děčín, c. 183, cahiers d'études du comte Ch.-J., étudiées entre avril et juillet 1792, fol. 5. M. Figeac-Monthus, *Les enfants de l'Émile ?*, *op. cit.*, p. 17-20. Cette historienne indique aussi que Rousseau pouvait très bien servir de contre-modèle (p. 63).

gouverneur doit être capable de donner des leçons et d'accompagner la vie quotidienne de l'enfant dans la maison. Son engagement participe de la perpétuation d'une identité familiale et aristocratique en Europe centrale à la fin du XVIII^e siècle.

Qu'est ce qu'un bon gouverneur ? Les critères de l'engagement

Les gouverneurs et les gouvernantes sont engagés pour leurs qualités personnelles autant que pour leurs savoirs, afin de construire un environnement pédagogique dans la maison, selon le modèle préceptoral hérité de la période précédente. Il se traduit par la recherche de la perle rare, une personne capable de « gouverner » les premiers pas de l'enfant pour l'aider à trouver sa place dans une grande famille aristocratique.

Les institutions religieuses qui jouent un rôle décisif dans les pratiques éducatives de bien des familles nobles en Europe ne sont pas la voie privilégiée ici⁴⁶. Seule Marie-Christine de Ligne grandit dans un couvent parisien, et sa belle-sœur la comtesse Thérèse Clary (1756-1790) intègre tardivement le prestigieux chapitre de Nivelles en 1780 d'abord en raison de l'absence de parti convenable, et non pour y parfaire son éducation. Les autres demoiselles sont éduquées dans la maison. Les apports pédagogiques de ce type d'institutions peuvent toutefois être intégrés de manière indirecte : le plan d'éducation de Marie-Christine Dietrichstein traduit son intérêt pour une gouvernante formée au couvent⁴⁷. Cette dernière peut en transmettre les principes, tout en maintenant l'enfant dans un univers aristocratique où le contact avec les parents demeure essentiel.

Depuis l'*Allgemeine Schulordnung* (Règlement général des écoles) de 1774, il existe une professionnalisation accrue des acteurs du savoir⁴⁸. Comme l'indique le prince Paul Esterhazy lorsqu'il demande à son père d'« examiner » son choix en 1826, le gouverneur doit avoir « l'avantage d'une condition qui le rend capable de suppléer à l'instruction qui sans cela

⁴⁶ Chantal Grell, Arnaud Ramière de Fortanier (dir.), *L'éducation des jeunes filles nobles en Europe, XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, PUPS, 2004 ; Ute Küppers-Braun, « Zur Sozialgeschichte katholischer Hochadelsstifte im Nordwesten Alten Reiches im 17. und 18. Jahrhundert » dans I. Crusius (dir.), *Studien zum Kanonissenstift*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2001, p. 349-394. Dominique Picco, « Peut-on parler de modèle nobiliaire à propos des familles des demoiselles de Saint Cyr entre 1686 et 1793 ? », dans Josette Pontet *et alii* (éd.), *La noblesse de la fin du XVI^e siècle au début du XX^e siècle, un modèle social ?*, Anglet, Atlantica, 2002, t. 1, p. 173-198. Guy Chaussinand-Nogaret parle d'une « mode toute neuve dans la seconde moitié du siècle » pour l'éducation des jeunes filles à la maison: *La noblesse au XVIII^e siècle. De la féodalité aux Lumières*, Complexe, Bruxelles, 1984, p. 96-103. Pour une perspective: Rebecca Rogers, *Les Bourgeoises au pensionnat. L'éducation féminine au XIX^e siècle*, Rennes, PUR, 2007.

⁴⁷ Cité dans I. Cerman, *Habsburgischer*, *op. cit.*, p. 358.

⁴⁸ Ivo Cerman, « Le précepteur français en Bohême (XVIII^e siècle) », dans V. Rjéoutski, A. Tchoudinov (éd.), *Le précepteur francophone en Europe, XVII^e-XIX^e siècles*, Paris, L'Harmattan, 2013, p. 21-37. *Sur cette question en France* : M. Figeac-Monthus, *Les enfants de l'Émile ?*, *op. cit.*, p. 162-168.

doit être confiée à différents maîtres⁴⁹ ». C'est ainsi que l'héritier des Schwarzenberg Johann Adolph (1799-1888) se voit attaché l'érudit Emerich Thomas Hohler en 1809 : ce « mentor » est engagé comme précepteur puis bibliothécaire afin de préparer un parcours disciplinaire (*Lehrplan*) complet, suivi de quatorze à vingt ans (1813-1819)⁵⁰.

Les hommes « bien choisis » ont évidemment de réelles qualités pédagogiques, et les gouvernantes ne font pas exception au début du XIX^e siècle. Une mention dans les journaux de Charles-Joseph de Clary montre que « M^{lle} König », la gouvernante retenue par les Clary en 1816 se tient informée de la littérature scolaire de l'époque. Lorsque ses enfants viennent en délégation lui demander l'autorisation de planter un jardin en 1826, il ajoute :

Or ces choses là m'impatientent a mort, ces idées imprimées et tirées du *Kinderfreund*, cette invention ou je reconnois le cachet de M^{lle} König pour faire dès le matin – ces jardinets qui au bout de 15 jours tombent a la charge d'un garçon jardinier qui y plante des choux pour son compte⁵¹

Charles-Joseph de Clary fait sans doute référence aux manuels pédagogiques en vogue dans les écoles publiques, en ville comme à la campagne. Le comte Johann Rudolph Chotek fonde des écoles de ce type sur ses domaines près de Prague au début du XIX^e siècle⁵². Après dix ans passés dans la maison, Katharina König poursuit ses lectures sur la manière d'éduquer les enfants, différentes de celles que l'on trouve dans les bibliothèques des grands nobles.

Les attentes développées dans les maisons nobles favorisent la création d'une image du gouverneur modèle. Dans sa lettre au comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen en 1811, Isabelle Chotek écrit « je crains que vous vous attendez à une gouvernante toute formée, ce qui a la vérité est beaucoup plus commode⁵³ ». L'idéal d'une personne éduquée ou d'un gouverneur érudit délaisse cependant tous les aspects sociaux qui entourent la transmission du savoir dans la maison : la meilleure formation peut être vaine si la gouvernante n'est pas en adéquation avec le caractère spécifique de la maison qui l'engage, la loge et la nourrit. L'éducation et l'érudition ne sont en fait qu'une première condition pour entrer dans une famille aristocratique avec ses traditions et son cadre de vie particulier. Il est donc

⁴⁹ Lettre du 24 décembre 1826 au prince Nicolas Esterhazy, citée dans M. Aubert, « Préoccupations pédagogiques », dans F. Cadilhon, *et alii*, *La correspondance op. cit.*, p. 296. Sur la formation des précepteurs et l'« *Allgemeine Schulordnung für die deutschen Normal- Haupt- und Trivialschulen in sämtlichen kaiserl. Königl. Erbländern, 1774* » (*Stadtarchiv* St. Pölten): I. Cerman, « Le précepteur français » dans V. Rjéoutski, A. Tchoudinov (éd.), *Le précepteur, op. cit.*, p. 21-37 ; Kristin Heinze, *Zwischen Wissenschaft und Profession. Das Wissen über den Begriff "Verbesserung" im Diskurs der pädagogischen Fachlexikographie vom Ende des 18. bis zur Mitte des 19. Jahrhunderts*, Opladen & Farmington Hills, Budrich Unipress, 2008.

⁵⁰ H. Stekl, *Österreichs, op. cit.*, p. 104.

⁵¹ SOAL-Děčín, c. 182, journal 18 mai 1826, p. 22. Ab. dév.

⁵² F. E. von Rochow, A. Winter, *Der Kinderfreund : ein Lesebuch zum Gebrauche für Bürger- und Landschulen*, Paderborn, Wesauer, 1826. I. Cerman, *Chotkové. op. cit.*, p. 348.

⁵³ SOAL-Děčín, c. 189, s. n., probablement Isabelle Chotek à Ch.-J. Obristwi, 16 octobre 1811.

pratiquement impossible de trouver une gouvernante ou un gouverneur qui réponde immédiatement aux attentes familiales, ainsi que l'indique Isabelle Chotek en 1811 :

En attendant vous venez de faire le choix d'une gouvernante, je désire qu'il soit heureux, je ne connois pas moi-même la personne en question, mais on m'en dit du bien, elle doit avoir un talent distingué pour la musique ; c'est toujours quelque chose, mais je crois qu'il vous restera encore toujours de quoi la former, surtout pour la tournure et le parler ; on me dit qu'elle ne sait pas bien le français, mais qu'elle a grande envie de l'apprendre, elle est jeune, bonne et douce, toutes des qualités qui promettent pour l'avenir⁵⁴.

Il peut s'avérer intéressant de ne pas engager une gouvernante « toute formée », afin que la maison prenne en charge une partie de son éducation, orientée vers la culture familiale qu'elle est seule à pouvoir transmettre. La jeunesse est alors privilégiée à l'expérience, car elle facilite l'adaptation au cadre familial, et bien sûr aux enfants. Le premier critère d'engagement est moral, une condition *sine qua non* des recherches que mène Paul Esterhazy pour ses propres enfants⁵⁵. La maison se charge ensuite de l'éducation spécifique des hommes et des femmes qui vont contribuer à perpétuer son identité familiale et aristocratique.

La maîtrise du français semble indispensable, d'autant que les alliances ont encore affirmé le caractère francophone de la famille avec l'arrivée de la princesse Marie-Christine de Ligne dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Les Clary-Aldringen ne s'inscrivent donc pas dans les conceptions plus franchement patriotiques de l'éducation des enfants qui se développent dans une partie de la noblesse de Bohême à la fin du XVIII^e siècle. Le comte Kinsky raille par exemple les « *Päriserböhmen* » en 1774⁵⁶. Il appelle les grands nobles à faire apprendre le tchèque à leurs enfants en détaillant les rapports entre éducation et patriotisme⁵⁷. Mathieu Aubert a également montré que la « qualité de compatriote » est un aspect important du choix d'une grande famille hongroise comme les Esterhazy⁵⁸. D'un point de vue pratique, il faut rappeler que le tchèque est moins nécessaire aux relations administratives et seigneuriales dans la partie germanophone de la Bohême où se trouvent les domaines de Teplitz et Binsdorf, ainsi qu'en témoignent les listes de conscription⁵⁹. Le

⁵⁴ SOAL-Děčín, c. 189, s. n, Isabelle Chotek à Ch.-J. Obristwi, 16 octobre 1811.

⁵⁵ M. Aubert, « Préoccupations... », dans F. Cadilhon, *et alii*, *La correspondance op. cit.*, p. 295-296.

⁵⁶ Comte Franz Joseph Kinsky (1739-1805), *Über die Hofmeister*. [sur les gouverneurs]. *Ein Nachtrag zu den Erinnerungen von einem Böhmen*, Prague, Gerle, 1776, par. 9 ; il complète les *Erinnerung über einen wichtigen Gegenstand von einem Böhmen*, Prague, Gerle, 1773, où l'on retrouve ce thème par. 15,31,89 : Rita Krueger, *Czech, German and Noble*, Oxford, OUP, 2009, p. 33 ; T. Shek Brnardić, *The enlightened officer at work : the educational projects of the bohemian count Franz Joseph Kinky (1739-1805)*, PhD, Central European University, 2004, p. 175-183 ; P. Derlon, *Identités et savoirs en construction : les pratiques de l'écrit du comte Franz Joseph Kinsky (1739-1805) entre Prague et Vienne*, Paris, EHESS, Master, 2006, dactyl., p. 183.

⁵⁷ *Ibidem*.

⁵⁸ M. Aubert, « Préoccupations... », dans F. Cadilhon, *et alii*, *La correspondance op. cit.*, p. 295-296.

⁵⁹ SOAL-Děčín, Vk Teplice (archives seigneuriales), c. 16-17.

maintien du caractère familial et d'une appartenance élitaires héritée de la période précédente demeure un critère fondamental pour les Clary ou les Chotek.

La recherche d'un précepteur francophone est une pratique solidement ancrée dans la plupart des maisons nobles de cette partie de l'Europe centrale, ainsi que le montrent les recherches d'Ivo Cerman sur la complexité de cette figure au XVIII^e siècle⁶⁰. Les conséquences des réformes josphistes puis des guerres de la Révolution sur le profil des précepteurs demeurent un chantier stimulant des recherches historiques. Le contexte révolutionnaire en France modifie logiquement les conditions de la présence des français en Europe centrale. La crainte des complots jacobins alimente encore une certaine méfiance qui peut avoir une incidence sur les conditions d'engagement au sein des grandes familles⁶¹. Elle est accrue par la variété des profils que Vladislav Rjéoutski a par ailleurs pu mettre en lumière au XVIII^e siècle⁶². Dans les premières années du siècle suivant, tous les parents ont à l'esprit le risque d'introduire un « intrus dans le cercle familial : le mauvais éducateur⁶³ ». Les pères du XVIII^e siècle pouvaient tenter d'y parer en usant de leurs relations dans le but de sélectionner des candidats solides. C'est le cas du comte Colloredo qui en 1730 écrivait à un professeur de l'université de Strasbourg à propos d'un jeune français dont le portrait souligne la maîtrise des notions d'allemand⁶⁴. Ce point était important car l'accès à une bibliothèque privée de la noblesse est en jeu derrière l'obtention du poste de précepteur. Après la Révolution, l'engagement se porte vers des personnes originaires de la monarchie qui apprennent le français, comme semblent l'indiquer les critères du ménage Clary-Aldringen.

L'idéal du jeune français demeure toutefois bien présent dans l'esprit de ces élites même après les guerres napoléoniennes, ainsi qu'en témoigne une annonce de gazette en allemand puis en français découpée et collée dans le carnet de notes pratiques du comte en mars 1819 :

Avis. On cherche un François, qui sache donner 2 à 3 heures par jour des leçons de danse, surtout dans la tenue, et tournure gracieuse à des jeunes comtes. Il faut qu'il parle sa langue avec l'accent de société, pour faire la conversation pendant la leçon. [...] Les appointements sont 50 fl. W. W. [environ 50 francs] par mois contre l'entretien, logement, déjeuner, dîner etc. Celui, qui a envie d'en savoir davantage, n'a qu'à s'annoncer chez l'Agent de Cour Mons. Joseph Menninger, Rienmarkt, Nr. 497 au 2^{de}

⁶⁰ I. Cerman, « Le précepteur », dans V. Rjéoutski, A. Tchoudinov (éd.), *Le précepteur*, op. cit., p. 21-37.

⁶¹ Charles Ingrao, *The Habsburg Monarchy (1618-1815)*, Cambridge, CUP, 2003 (2^e éd.), p. 225.

⁶² Il montre qu'on trouve le meilleur et le pire en Russie, « des cuisiniers, des coiffeurs ou même des bagnards en cavale » : « Les précepteurs francophones en Russie au XVIII^e siècle », dans V. Rjéoutski, A. Tchoudinov (éd.), *Le précepteur*, op. cit., p. 26.

⁶³ M. Aubert, « Préoccupations pédagogiques, dans F. Cadilhon, et alii, *La correspondance*, op. cit., p. 295-296, évoque le cas de deux précepteurs anglais renvoyés après des châtiments corporels en 1821.

⁶⁴ I. Cerman, *Le précepteur*, dans V. Rjéoutski, A. Tchoudinov (éd.), *Le précepteur*, op. cit., p. 27-29.

étage. En cas, que l'individu qu'on cherche posséderait plusieurs talents, comme : le dessin, faire des armes etc, les appointements seraient haussés en proportion⁶⁵.

La nature même de ce document peut traduire la rareté d'un tel candidat. Le mystérieux annonceur qui s'abrite derrière un agent de cour est contraint de sortir du traditionnel circuit des recommandations qui ne l'a visiblement pas satisfait⁶⁶. Cette coupure de gazette exprime cependant les attentes culturelles de la haute noblesse. Elles sont confrontées avec la situation des candidats disponibles pour une intégration de longue durée dans une maison bilingue. C'est toute la différence avec les maîtres rémunérés à la leçon : le gouverneur ou la gouvernante est intégré au cœur de domesticité où ils occupent une place spécifique. La majorité des grandes familles passe par d'abord une phase de recherche et d'essais qui apporte d'autres éclairages sur ce processus de sélection si délicat au tournant du XIX^e siècle.

Réalités de l'engagement pour un poste clé dans la maison princière

L'entrée au poste de gouverneur dans une maison aristocratique représente la promesse d'un engagement de longue durée après une phase d'essai. Il n'est pas rare que les candidats passent d'une maison à l'autre, bénéficiant des recommandations entre les grandes familles. C'est de cette manière que Friedrich Jechner entre dans la maison Clary-Aldringen après avoir gagné la capitale et s'être fait connaître chez les Paar :

Je pense à Jechner qui venant à Vienne a peu près dans le tems de ma naissance en 1777 ou 78, [...] est entré comme précepteur ou sous-gouverneur dans la maison Paar, & l'année 1782, lorsque j'avois 5 ans il est venu chez moi, m'a élevé tant bien que mal ainsi que mon frere, et est resté dans la maison jusqu'à sa mort en 1819 je crois, pendant que j'étois en Italie. Requiescat in Pace. Il nous étoit bien attaché⁶⁷.

Cet attachement se reflète dans l'activité de ce personnage dans la maison. Comme son prédécesseur, un certain Liebetran qui élevait le comte Jean dans les années 1770, il n'était pas simplement précepteur mais se chargeait aussi de la vie quotidienne des comtes dans la maison princière⁶⁸. À la fin du XVIII^e siècle, Liebetran et Jechner occupent une fonction à mi-chemin entre le secrétaire et le précepteur. Ils organisent la vie matérielle du comte : habillement, voitures et frais divers les font entrer en relation avec des acteurs variés, ce qui implique une bonne connaissance de l'économie d'une maison noble pour laquelle l'allemand est absolument indispensable auprès des fournisseurs viennois ou des maîtres de postes. Les

⁶⁵ SOAL-D., c. 176, carnet du comte, 1818-1821, *Anerbiethen/Avis*, périodique inconnu, mars 1819, p. 76.

⁶⁶ À cette époque, le comte se trouve à Naples où il s'est établi en famille entre 1818 et 1820. S'il recherche bien un nouveau gouverneur pour son fils, il n'est pas à l'origine de cette annonce, sans doute relevée comme une curiosité intéressante, surtout s'il connaît l'identité de l'annonceur.

⁶⁷ SOAL-Děčín, c. 184, journal d'Italie du comte Ch.-J., cah. LXVII, p. 26-27.

⁶⁸ En témoignent les factures conservées SOAL-Děčín, c. 96, comptabilité du prince Franz Wenzel, 1752-1776.

lettres de Jechner retrouvées dans les archives sont toutes rédigées en allemand⁶⁹. Il n'est pas même certain qu'il maîtrisait le français. L'idéal culturel du précepteur francophone est à concilier avec la position réelle d'un gouverneur : celui-ci est un intermédiaire entre les parents nobles, les comtes et le monde de la domesticité principalement engagée entre Vienne et Teplitz. Avec lui, l'enfant noble apprend à vivre et à se comporter dans une maison hiérarchisée qui comprend une trentaine de domestiques en 1802, sans compter avec les familles qui les accompagnent parfois. Un précepteur étranger risque de ne pas s'intégrer dans la maison, et donc de manquer à une partie de ses devoirs.

Le gouverneur occupe une position clé dans la maison, ce qui se traduit par l'importance de ses gages. Friedrich Jechner jouit d'une excellente condition dans la maison Clary-Aldringen : en 1802, ce fidèle de vingt ans est pensionné à 500 florins annuels. C'est la plus forte somme déclarée lors du recensement fiscal de Vienne (*Klassensteuer*)⁷⁰. Jechner est alors mentionné comme « *Erzieher meiner Söhne* [éducateur de mon fils] », ce qui ne traduit qu'imparfaitement la réalité d'un rôle qui le place au sommet de la hiérarchie domestique de trente-deux personnes. La majorité d'entre elles touche des gages annuels (*Jährliche Gehalt*). La pension récompense la fidélité en sécurisant la situation de cet homme au moment où celle-ci est en passe de changer avec le mariage et l'entrée au régiment de ses élèves Charles-Joseph et Maurice. Friedrich Jechner est gardé dans la maison, mais se trouve reclassé dans le système de la domesticité : il occupe désormais la fonction de « *Kassier*/trésorier », avec le même traitement, perçu sous la forme de gages jusqu'à sa mort en 1819⁷¹. En assumant une part de la responsabilité de l'éducation aristocratique, ce personnage s'est imposé comme un homme de confiance. Il est associé à la gestion des finances aristocratiques, ce qui lui permet de seconder le comte Charles-Joseph lorsque celui-ci gère ses propres ressources après son mariage avec la comtesse Louise Chotek⁷². L'ancien précepteur peut ainsi observer et accompagner la mise en pratique des leçons de mathématiques qu'il a pu donner ou surveiller dans les années 1790.

Le cas de Friedrich Jechner contraste avec la précarité d'autres jeunes précepteurs qui tentent d'améliorer leur condition dans les maisons qui les engagent comme l'illustrent les exemples donnés par Ivo Cerman pour la maison Chotek à la fin du XVIII^e siècle⁷³. Un engagement réussi cache une multiplicité d'échecs logiquement moins visibles dans les

⁶⁹ Elles sont mêlées à la correspondance familiale, témoignant de sa position spécifique dans la maison.

⁷⁰ SOAL-Děčín, c. 147, relevés du *Klassensteuer*, 1802.

⁷¹ *Idem*, 1806-1819.

⁷² *Idem*, c. 191, comptabilité du comte de Clary, factures établies par Jechner, années 1810.

⁷³ I. Cerman, *Habsburgischer. op. cit.* p. 305. Entre 1775 et 1789, l'étudiant Herger et son successeur accompagnent leurs plans d'étude de demandes d'augmentations de gages. Ils espèrent la place de bibliothécaire.

sources, puisque les grands nobles coupent court à toute possibilité de construire une relation durable. Dans la maison Clary-Aldringen, cette situation se présente à la fin des années 1800 lorsque les filles du comte atteignent l'âge décisif de cinq ans. Même avec la perspective de former la personne engagée, la période de recherche peut être assez longue, comme l'indique Isabelle Chotek lorsqu'elle prépare le comte à une éventuelle déception au moment de son premier essai en 1811 : « c'est un choix si difficile qu'on rencontre rarement mieux à la seconde fois ; nous en sommes à la troisième et il y avait encore beaucoup à désirer⁷⁴ ». Mathieu Aubert relève une remarque similaire chez le prince Paul Esterhazy : « toujours cela reste une espèce de loterie ». La première gouvernante envisagée en 1811 ne réussit pas son essai, pas plus que la suivante : « M^{ll} Wendt me déplaît tous les jours davantage, il faudra encore changer⁷⁵ » écrit le comte en 1813. Des solutions d'appoint sont donc adoptées pour Mathilde (1806-1896), Euphémie (1808-1867) et Léontine (1811-1890), et ce n'est qu'aux cinq ans de cette dernière que Katharina König est finalement engagée. Elle est choisie par Louise alors que le comte se trouve en voyage en Italie, sous réserve que ce dernier l'accepte à sa rencontre. Avec humour, il livre un autre critère de sélection : « Vous avez envie que je devienne amoureux de M^{ll} König, parce que vous me dites tant qu'elle est laide. Pensez donc à Monsieur de Loos et d'autres qui ont trouvé les gouvernantes trop à leur gré⁷⁶ ». Les critères pédagogiques ne sont pas toujours les plus déterminants dans la constitution d'un personnel éducatif.

Le cas d'Edmund, né en 1813, présente un autre mode de recrutement. L'ancien gouverneur Jechner est trop âgé pour reprendre du service. En 1817, le départ du ménage pour que le comte rétablisse sa santé à Naples de 1818 à 1820 ne laisse pas de temps pour des essais. Le comte se tourne vers les seigneuries de Bohême, et c'est le Père Tobisch, chapelain de Teplitz, qui est engagé et amené bon gré mal gré à Vienne où il ne connaît personne en 1817⁷⁷. Cet ecclésiastique présente l'avantage de pouvoir donner des leçons d'écriture et de catéchisme aux enfants, mais aussi des messes à la famille en voyage⁷⁸. Le critère de la religion est essentiel, ainsi que le suggèrent les choix des Esterhazy⁷⁹. Ici, la décision relève aussi d'une adaptation pragmatique à la situation immédiate de la famille, avec un homme

⁷⁴ SOAL-Děčín, c. 189, s. n., probablement Isabelle Chotek à Ch.-J. Obristwi, 16 octobre 1811.

⁷⁵ SOAL-Děčín, c. 147, Ch.-J. à son père, Baden, 4 août 1813.

⁷⁶ Très peu d'informations sont parvenues sur l'origine et le niveau de qualification des gouverneurs. SOAL-Děčín, c. 163, lettre à Louise copiée dans le journal d'Italie, cah. XXXIII, 1 septembre 1816, p. 3. Les quelques lettres de Louise à ses parents parlent d'une gouvernante à Vienne en mai 1816. K. König est vraisemblablement recrutée dans la capitale. SOAL-Děčín, c. 199, 30 mai 1816.

⁷⁷ SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à L., Vienne, 7 novembre 1817 : « Je conçois que le petit père vous fasse pitié ; mais quand il aura quelques connaissances à Vienne, il s'ennuyera moins ».

⁷⁸ Par exemple sur la route de Foligno à Rome : SOAL-Děčín, c. 167, cah. III, 3 mai 1818, p. 10.

⁷⁹ M. Aubert, « Préoccupations... », dans F. Cadilhon, *et alii*, *La correspondance op. cit.*, p. 295-296.

connu dont les qualités sont appréciées par tous. Les seigneuries de Bohême, où le seigneur est patron des églises, offrent un recours efficace pour constituer le personnel des grandes maisons nobles.

Le Père Tobisch est toutefois une solution provisoire, de la même manière que Friedrich Schwarzenberg se voit confié à un officier Wallon dans ses premières années, un individu très peu qualifié pour cela⁸⁰. Pour le prêtre de Bohême, le voyage napolitain de 1818-1820 est une vraie expérience de déracinement. À la différence de Madame König, il n'entend pas entrer dans ce que le comte qualifie d' « affreux métier » et cherche à retourner au plus vite à Teplitz⁸¹. Au grand soulagement du comte à Naples, il accepte de prolonger son engagement en 1819, et son « sacrifice », selon les mots du comte, est récompensé le 31 août 1820, quand il sollicite et obtient la *Schlosskaplanstelle* (chapelain du château de Teplitz) par décret princier. Le prêtre a subi Naples, mais deux ans loin de ses terres lui valent une belle place en retour. Le choix d'un gouverneur s'inscrit dans le fonctionnement interne et même seigneurial de la maison princière. Sa présence à Naples semble équilibrer celle de Katharina König vraisemblablement engagée à Vienne : le lien du comte et de ses enfants avec les domaines de Bohême du Nord s'incarne aussi dans ce personnage indispensable pendant les deux ans passés à Naples. La famille maintient ensuite une relation forte avec le Père Tobisch lorsque celui-ci officie à Teplitz au cours des années suivantes.

Ce premier gouverneur est finalement remplacé par Frantz Fritsch, probablement engagé à Vienne et attaché à la personne du jeune comte Edmund Clary. Les Clary ne semblent pas avoir recherché un précepteur spécifiquement issu des terres de Bohême. Les capitales constituent le premier espace de recrutement de personnes qualifiées. Son arrivée permet de stabiliser le « gouvernement » des enfants après une longue phase de recherche et d'essais entre 1808 et 1816/1820. Avec Katharina König, ils occupent toujours des fonctions bien rémunérées dans la maison du comte de Clary, et plus largement dans la maison princière. Le prince Jean déclare des gages annuels de 150 et 200 florins *Wiener Währung* en 1827, tandis qu'une dame de compagnie est déclarée à 100 florins de gages et le cuisinier à 120 florins ou un cocher à 144 florins de gages⁸². Ils viennent après le *Haushofmeister* (maître d'hôtel) Nigris, indexé à 250 florins annuels dans cette présentation fiscale de la hiérarchie de la maison. Cette différence reflète aussi une évolution de leur activité par rapport aux

⁸⁰ De l'aveu même de son protégé : Alena Kielhorn, « Die adelige Erziehung der Söhne Carls. I. von Schwarzenberg », dans I. Cerman, L. Velek, *Adelige Ausbildung, op. cit.*, p. 199-211; H. Stekl, *Österreichs, op. cit.*, p. 103-115.

⁸¹ SOAL-Děčín, c. 168, journal Ch.-J., cah. XXVII, 22 mars 1819, p. 12.

⁸² *Idem*, c. 147, *Klassensteuer*. Dans les années 1820 1 fl. gulden = 2.5 fl. *W.W.* = environ 2.6 francs. Sur la métrologie, voir l'annexe 2 du chapitre II, p. 156.

gouverneurs précédents : tandis que Jechner, désigné comme « *Erzieher*/éducateur », remplit de nombreux rôles dans la maison à la fin du XVIII^e siècle, le « gouverneur » Franz Fritsch a des attributions plus réduites. Les comptes sont gérés par Louise Chotek et l'intendant Julius Nigris après 1819. Il y a là une différence nette d'engagement féminin avec Marie-Christine de Ligne. Elle tient pour part aux personnalités, mais peut aussi traduire une réappréciation des rôles dévolus à chacun dans les nouvelles conceptions du cadre domestique au début du XIX^e siècle.

Les données du *Klassensteuer* viennois sont déclaratives, et à considérer avec précaution. Avec les comptes personnels du prince Charles-Joseph en 1826-1831, on s'aperçoit que le « gouvernement⁸³ » à quatre mains touche deux fois 66.40 florins par mois dans les années 1820, avant une hausse des appointements de Franz Fritsch à 83.20 florins en 1827 : leurs émoluments réels, de 800 à 1000 florins *Wiener Währung* par an, soulignent le coût que représente une éducation dans une maison princière⁸⁴. Ces gages sont légèrement supérieurs à ceux retrouvés dans la maison des Mensdorff-Pouilly par Radmila Slabáková où l'enseignant le mieux rémunéré touche 240 florins gulden ou 600 florins *W.W.* environ en 1828⁸⁵. Ils s'inscrivent dans les échelles des traitements dégagées par Hannes Stekl pour les maisons les plus fortunées de la monarchie, les Schwarzenberg et les Liechtenstein⁸⁶. Ces travaux attestent de l'importance particulière accordée à ces acteurs qui forment un corps intermédiaire entre les domestiques et la parenté.

Durablement attachés aux enfants, des premiers pas jusqu'au mariage, ces hommes et ces femmes marquent leurs souvenirs : l'engagement est un choix crucial dans le renouvellement de ces maisons. À la différence de Friedrich Schwarzenberg qui se voit attribuer deux étrangers, un français et un anglophone en 1810, aucun des enfants de la génération née dans les années 1800-1810 n'est élevé par un gouverneur ou une gouvernante d'origine étrangère. On observe donc des configurations différenciées dans la monarchie : un retour vers la Bohême avec les écrits pédagogiques du comte Kinsky, une ouverture vers l'Europe de l'ouest chez les Schwarzenberg, le maintien d'un attachement à l'espace germanique chez les Clary-Aldringen après le mariage avec la princesse Marie-Christine de Ligne. Dans ce dernier cas, les parents – et la comtesse Louise Chotek en particulier – jouent

⁸³ Expression du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen.

⁸⁴ SOAL-Děčín, c. 191-197 : comptabilité du prince Ch.-J. 1826-1830, rubr. 45 : « gouvernement ». Par comparaison, les trois *Hausoffiziere* touchent entre 50 et 60 florins mensuels, le *Haushofmeister* Nigris 124.35 fl., les douze femmes de chambre de 18 à 60 fl., les onze chasseurs de la livrée 40 fl. W. W..

⁸⁵ R. Švaříčková Slabáková, *Le destin d'une famille noble émigrée d'origine française*, op. cit., p. 160.

⁸⁶ H. Stekl, *Österreichs*, op. cit., p. 69-70. La gouvernante de Pauline de Schwarzenberg touche 500 florins annuels à la fin du XVIII^e siècle, selon Olga Broulímová, *Výchova a vzdělávání šlechtičen v českých zemích 18. - 19. Století* [L'éducation des femmes nobles en Bohême aux XVIII^e-XIX^e siècles], Université Charles de Prague, *Bakalářská práce*, 2013, dactyl., p. 36

un rôle essentiel dans l'apprentissage des langues. Comme les autres grandes familles, ils s'appuient ensuite sur la complémentarité entre maîtres et gouverneurs pour que leurs enfants acquièrent les savoirs nécessaires à leur position dans la monarchie d'Europe centrale.

La complémentarité entre maîtres et gouverneurs

L'activité principale des gouverneurs comme des gouvernantes consiste à inculquer les savoirs fondamentaux, à commencer par la lecture et l'écriture. Pour ce faire, ils doivent construire une atmosphère éducative qui ne se limite pas aux heures des leçons, en vivant au plus près de leurs protégés. Cette proximité apparaît de manière très claire à Vienne où le Père Tobisch puis Franz Fritsch logent non loin du jeune Edmund, au troisième étage de l'hôtel. Les gouverneurs se trouvent ainsi dans une position d'entre-deux assez délicate. Les parents attendent une proximité morale avec l'enfant qui peut aller jusqu'à l'amitié, comme en témoigne le prince Jean qui parle de « Maurice [...] et son ami Jechner » à sa mère en 1797, mais sans y céder toutefois. Le comte Charles-Joseph est lui-même attentif à la façon dont l'enfant vit l'introduction d'un « mentor » à ses côtés :

Le petit père est arrivé, installé, [...] ; c'est auj. qu'Edmund couchera chez lui. Je lui demandois hier si cette arrivée lui faisait plaisir, il me dit un oui faible, [...] mais aujourd'hui, tout en jouant il chantait à propos de bottes, sur le ton du récitatif – ich freu mich dass der P. T. hier ist ! [je me réjouis que le Père Tobisch soit là] – comme Napoléon quand il étoit de bonne humeur. Cela m'a paru une preuve de la vérité⁸⁷.

Poursuivant la tradition du précepteur, son successeur Franz Fritsch fait preuve d'une autorité d'enseignant, mais s'affirme aussi en tant que référent, par exemple lorsque Edmund Clary se trouve seul avec lui pour prendre les bains d'Ischl en 1830. Le jeune homme hésite à inviter les filles de la princesse de Liechtenstein à une promenade. Il en fait part à sa mère qui le rassure en disant que « Mr de Fritsch fera les fraix [*sic*] de la conversation » et elle le renvoie vers lui : « Vous saurez mieux que moi, en consultant Mr Fritsch, si et comment faire la proposition ». La fonction de gouverneur dépasse la simple relation du maître à l'élève⁸⁸.

Pour autant, il s'agit bien d'un métier, et non d'un asservissement. Les gouverneurs ont leur vie personnelle grâce à la présence d'une garde d'enfant ainsi qu'en atteste le *Klassensteuer* avec Nanette Schachinger de 1806 à 1826 : « deux fois M^{lle} König et le père Tobisch ont été dans la loge, alors la Nana garde les 5 enfants⁸⁹. » La situation est plus difficile à Naples en 1819 où le Père Tobisch après avoir découvert une Vienne inconnue se

⁸⁷ SOAL-Děčín, c. 187, Ch. J. à L., Vienne, 7 novembre 1817. Abrégé développé.

⁸⁸ *Idem*, c. 347, L. à Edmund, Teplitz, 23 juin 1830.

⁸⁹ *Idem*, c. 187, Ch.-J. à L., Vienne, 10 novembre 1817 ; c. 147, *Klassensteuer*.

retrouve avec Katharina König hors de la monarchie sans bénéficier des repères ni des relations de ses employeurs :

Ils ne veulent ni faire connaissance avec personne, ni aller aux théâtres. Ils donnent chacun 5 heures de leçon par jour, et le reste du temps, ils sont à se regarder, à gémir et à se coucher à 10 heures. Mieux vaudrait presque fendre du bois. Il est sur que jamais on ne saurait assez récompenser les gens qui se vouent à cet affreux métier. Pour se délasser, ils ont pris un maître d'Italien⁹⁰.

Leur fonction consiste à assurer cette présence continue qui permet le développement des mobilités familiales, qu'elles soient exceptionnelles comme les voyages italiens ou plus habituelles avec les mobilités d'une partie de la maison entre Vienne et Teplitz dans les années 1790.

Les sources relatives à cette période montrent que la relation du gouverneur à l'enfant n'était pas exclusive au sein de la maison. Les journaux du comte Charles Joseph mentionnent deux personnages, Pehem et Türmann, qui l'accompagnaient avec son frère quand « monsieur Jechner » était malade ou occupé à d'autres tâches, par exemple lors d'une course familiale dans les domaines hongrois des Esterhazy :

A 7 heures nous sommes partis pour Königshaiden; dans la première voiture Maman, Grandpapa, Grandmaman [le prince et la princesse de Ligne], et Flore [de Ligne, tante du comte]; puis nous deux avec Brûle-pavé, Türmann et Cristian; Papa nous avoit donné le dernier (Türmann) comme quasi-gouverneur, et surtout pour veiller sur notre santé; il étoit insupportable. Si geschäftig [empressé], voulant se mêler de tout⁹¹

Ce sont des hommes du prince, et nous retrouvons Türmann agissant en secrétaire dans les registres économiques⁹². Le prince Jean n'hésitait donc pas à faire participer les autres personnels à l'éducation de ses enfants. Dans cet extrait, le comte est au contact d'un palefrenier (Brûle-pavé), du chasseur personnel du prince (Christian) et de son secrétaire officiant en qualité de gouverneur suppléant. La constitution de cet équipage offre une image de l'implication de l'ensemble des acteurs de la maison princière dans l'éducation des enfants. Il atteste encore une fois de l'environnement pédagogique particulier au monde des grands propriétaires de Bohême.

⁹⁰ SOAL-Děčín, c. 168, journal Ch.-J., cah. XXVII, 22 mars 1819, p. 12.

⁹¹ *Idem*, c. 157, 29 septembre 1798, p. 33. Le comte souligne les noms propres. Selon le prince de Ligne, Brûle-pavé est un des surnoms donnés par le comte aux « gens d'écurie ». Christian est chasseur des princes Franz Wenzel et Jean Népomucène, comme le comte le précise le 7 mai 1803.

⁹² *Idem*, c. 157 : 25-26 juin 1795 et c. 96 : registres de la maison 1752-1776, factures liées aux dépenses de la maison. Dans les années 1790, Türmann joue le rôle d'agent de liaison entre Vienne et les domaines : en avril, le prince lui laisse un « *vollmacht* » (pleins pouvoirs) à Vienne pendant qu'il se rend à Teplitz (SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C à sa mère, Teplitz, 24 avril 1797).

La présence du gouverneur permet de s'adapter au calendrier aristocratique, ainsi que l'illustre une information complémentaire donnée dans l'annonce franco-allemande découpée par le comte en mars 1819 : le français recherché « doit aller le mois de Mai à la campagne à 9 postes de Vienne, et s'il n'a pas envie de rester en condition on le renverrais [*sic*] à Vienne vers l'hiver ». Il est probable que la famille regagne la capitale en même temps que lui. La métropole offre alors une réserve de maîtres rétribués à l'heure de leçon, qui viennent compléter les apports du gouverneur dès les années 1770.

Le comte Jean et ses quatre sœurs reçurent ainsi des cours de langue, de musique et de dessin dans les années 1760 et 1770. En 1771, les enfants prenaient aussi des leçons d'un maître d'écriture (*Schreibmeister*). Ce professeur complète les enseignements d'un *Italienischer meister* et des maîtres d'allemand et d'anglais, mais aussi de piano, de chant et de dessin (*Clavier- Zeichnen- und Singermeister*) qui touchaient entre 10 et 25 florins par mois. Les cours de piano sont les plus chers à 24 florins par mois et le comte se rend aussi au manège (*Reitschul*, pour 16.30 florins en juillet 1771)⁹³. Ces leçons particulières fournissent aux enfants le bagage commun jugé nécessaire à la haute noblesse de cour⁹⁴.

Cette forme d'école à la maison perdure dans les années 1810-1820 où les quatre filles du comte Charles-Joseph et son fils Edmund reçoivent le même type de leçons jusqu'au début des années 1830. Les registres du comte, plus détaillés quand il devient prince en 1826, montrent que les enfants ont entre onze et treize heures de cours par mois pour chaque matière, l'heure étant rémunérée à 3 florins en moyenne. Les disciplines restent inchangées, sauf l'ajout d'un « *Tanz meister* » et d'un « *Meister von Religion* » (8-13h/mois entre 1826-1827). Les langues et les arts font l'objet d'enseignements spécialisés pour lesquels les gouverneurs ne suffisent pas, quand bien même Fritsch se montre capable de jouer « des choses délicieuses » en 1826⁹⁵.

Les princes et les comtes de Clary organisent ainsi une école à la maison. Les indices fragmentaires indiquent que les cours débutent entre huit et onze ans, et se poursuivent jusqu'à la fin de l'adolescence vers dix-neuf ans. Il faut donc ajouter entre 2 et 3000 florins annuels de leçons à l'appointement des gouverneurs à la fin des années 1820. En 1826, 1681 florins sont dépensés pour le « gouvernement », 2861 fl. pour les leçons, soit 4542 florins

⁹³ SOAL-Děčín, c. 96, registres économiques de Franz Wenzel, 1752-1776, comptes mensuels de la maison princière, 1771. Sur la fréquentation des manèges : Corinne Doucet « Les académies équestres et l'éducation de la noblesse (XVI^e-XVIII^e siècle). », *Revue historique* 2003/4 - 628, p. 817-836.

⁹⁴ Dans le cas des Dietrichstein, Ivo Cerman montre qu'une éducation genrée fait clairement partie des objectifs du prince dans les années 1780 : *Habsburgischer. Op. cit.* p. 376.

⁹⁵ SOAL-Děčín, c. 191-197. Pour Charles-Joseph et Maurice dans les années 1790, les dépenses sont diluées dans la rubrique « *Kinder Auslagen* » des comptes de Jean de Clary (c. 117, 1788-1825). SOAL-Děčín, c. 182, journal Ch.-J., Vienne, 2 avril 1826.

annuels, près de onze fois le salaire annuel moyen d'un domestique de la maison princière et seulement 2% des dépenses (sur un total de 216 000 florins)⁹⁶. Les cours durent tant que durent le séjour viennois. Dans les années 1770, période d'affirmation socio-politique du comte puis prince Franz Wenzel, l'éducation se déroule principalement à Vienne. Les registres de son successeur Jean ne permettent pas d'établir un calendrier, mais ceux de son fils indiquent clairement que les leçons s'interrompent avec le départ estival pour Teplitz. Le gouverneur prend alors le relais, secondé par le Père Tobisch pour le catéchisme en 1826. Avec la mise en place de séjours estivaux réguliers dans les années 1790, une impression de « grandes vacances » apparaît très vite.

L'apprentissage ne cesse pas pour autant. L'interruption des leçons ne dure que le temps du trajet. Dès juillet 1816, Louise parle « des études qu'il a fallu reprendre avec beaucoup de zèle » alors que son aînée a 10 ans⁹⁷. Un autre versant de l'éducation nobiliaire s'ouvre avec la chasse, tandis que les bals dans la ville d'eau permettent de mettre en valeur le maintien et le savoir vivre. L'encadrement ne cesse pas, ainsi qu'en témoigne l'attitude du petit Edmund qui à sept ans « jouit avec délice de l'Interrègne des Gouverneurs [entre le P. Tobisch et le futur Monsieur Fritsch], et en est beaucoup plus gai » à Teplitz en août 1820⁹⁸. Le système éducatif de la haute noblesse de cour repose sur cette alternance dans laquelle se construit l'urbanité propre à cette élite. Le prince Jean craint les effets d'un séjour prolongé à la campagne alors que la menace des français sur Vienne oblige de quitter plus tôt la capitale en avril 1797 : « Papa veut nous envoyer à Horn parce qu'il dit que pour nos études nous ne pouvons pas rester 6 mois à Töplitz⁹⁹ ». Les domaines Hoyos de Basse-Autriche sont plus près de Vienne, plus accessibles à d'éventuels maîtres dont l'activité apparaît indispensable et complémentaire de celle du gouverneur.

L'avantage des leçons reçues en ville est de fournir une ouverture aux comtes et aux comtesses, évitant ainsi le repli sur une éducation strictement domestique. Lors de l'année clef 1767, Jean de Clary et ses sœurs sont à l'école du célèbre Gaëtan Vestris (1729-1808), maître de danse des archiduchesses, rencontré à la cour. L'empereur en personne complimente bientôt la comtesse Marie-Sidonie sur sa façon de danser, ce qui rehausse le prestige de ces leçons. Une lettre de Marie-Sidonie laisse à penser qu'elle reçoit des cours particuliers, le plus probable étant qu'elle se déplace, peut être à la cour¹⁰⁰. Les maîtres plus ou moins renommés

⁹⁶ SOAL-Děčín, c. 191, comptabilité princière 1826.

⁹⁷ *Idem*, c. 199, L. à sa mère, Teplitz 8 juillet 1816.

⁹⁸ *Idem*, Ch.-J. à sa tante Euphémie de Ligne, Teplitz 12 juillet 1820. Ab. dév.

⁹⁹ *Idem*, c. 157, journal de Ch.-J., 3 avril 1797.

¹⁰⁰ *Idem*, c. 113, lettre de Marie-Sidonie future épouse Chotek à sa sœur Marie Josephe ép. Ledebur, 18 février 1767, citée dans Hana Mixánková, *Odras života hraběnky Marie Sidonie Chotkové a dění v jejím okolí v*

rassemblent les élèves ou se déplacent dans les hôtels : ils sont partagés et engagés par les grandes familles, fournissant des souvenirs communs, un « nous » nobiliaire à la génération montante des *Wiener Hofadels*. Dans le cas des maîtres célèbres, les leçons ont une portée internationale, par exemple lorsque Jean de Clary gagne Paris en 1775, assiste au spectacle de son ancien professeur qui danse avec son fils à l'Opéra puis retrouve la marque de son enseignement au bal de la cour de Marie-Antoinette :

La Reine ouvrit le bal avec Monsieur, elle danse bien, Madame de Piémont ensuite avec Mr le Comte d'Artois, après 5 ou 6 autres menuets, qui furent parfaitement bien dansé, il y eu des Contredanses, entremêlées de danses figurées fort agréables, quoique d'une exécution très difficile. [...] j'ai remarqué que le menuet est exactement comme Vestris l'enseignoit. On observe toutes les petites choses qu'il nous recommandoit sans cesse, et qui contribuent infiniment à le rendre agréable¹⁰¹.

Le comte reconnaît un style qui crée un lien entre les élites et les cours européennes grâce à une tournure particulière, des mouvements caractéristiques annonciateurs d'une éducation de qualité partagée avec des pairs qu'il n'a jamais rencontrés et jusqu'aux princes du sang.

Cette dynamique se poursuit à une moindre échelle dans la Vienne des années 1790. Le comte Charles-Joseph prend des leçons de dessin avec Martin Molitor (1759-1812), qui donne également des leçons aux enfants Chotek, et à Molly Ferraris¹⁰². Les cours de musique sont aussi l'occasion de travailler sur la socialisation de l'enfant, comme lorsque le « sauvage » Maurice accueille son cousin à l'hôtel Clary, ainsi que le rapporte son frère le 15 mars 1797 : « Ventzi [Chotek] est venu ici avec son maître de flute pour répéter avec Maurice un vent de Hoffmeister qu'ils doivent jouer à un des concerts¹⁰³. » L'enjeu est de taille : il

osobních deníčkách [Réflexions sur la vie de la comtesse Marie-Sidonie Chotek et les événements de son quotidien dans les journaux personnels], Université de Pardubice, *Diplomová práce* (dir. M. Lenderová, 2011), p. 34 : « parlons à cette heure un peu en détail de Vestris, n'avez-vous pas été surprise que je prends leçon de lui pour moi cela me fait plaisir, j'aime à danser et à bien danser, et assurément vous trouverez de la différence [...] l'Empereur m'a dit que je dansois fort bien ». Gaëtan Vestris passe à Dresde et Vienne après l'Italie. Il est sept ans professeur des archiduchesses après 1754. Emile Campardon, *L'Académie royale de musique au XVIII^e siècle*, Paris, Berger-Levrault, 1884, t. II, p. 202. Il triomphe en 1767 dans le ballet *Médée et Jason* d'après Noverre nommé maître des ballets par Marie-Antoinette, dont il est un admirateur. Sibylle Dahms, *Der konservative Revolutionär. Jean Georges Noverre und die Balletreform des 18. Jahrhunderts*, Munich, Epodium, 2010, p. 250 ; Jean Duron (éd.), *Amadis de Gaule (1779) de Johann Christian Bach, Philippe Quinault et Saint-Alphonse*, Wavre, Mardaga, 2011, p. 174 sq..

¹⁰¹ SOAL-Děčín, c. 149, recueil des lettres de 1775, J.d.C. à sa mère, Paris, 23 août 1775. Jean-Michel Guilcher, *La Contredanse. Un tournant dans l'histoire française de la danse*, Paris, Complexe, 2003.

¹⁰² SOAL-Děčín, c. 157, journal Ch.-J., 15-30 mars 1797. Première leçon de Molitor le 3 novembre 1795, à « Pepi » Chotek le 12 janvier 1797, à Molly Ferrary le 12 mai 1797. Le 9 novembre 1798, le comte suggère qu'il reçoit trois heures de leçons par semaine, à Vienne. Le modèle et les conseils du fils du prince de Ligne Charles-Antoine, dessinateur de talent, ont pu jouer un rôle important avant les premières leçons. La conservatrice Bohuslava Chleborádová nous l'a présenté comme un « maître » du petit Charles-Joseph avant 1792, sans qu'une preuve véritablement convaincante ne soit apparue dans le fonds des dessins conservé au Musée Régional de Teplice ni dans les lettres conservées.

¹⁰³ SOAL-Děčín, c. 157, journal Ch.-J., 15 mars 1797, p. 18.

s'agit d'un des concerts amateurs organisés par les Chotek. Le petit Ventzi vient plusieurs fois « éprouver son trio avec Maurice¹⁰⁴ » avant la représentation du 29 mars 1797 :

Il y a un concert chez les Chotek assez ennuyeux a ce qu'on dit; Maurice n'a pas bien joué son trio; il a manqué. Ventzi quoique dans un état terrible de peur a fort bien joué. un autre monsieur a joué un grand concert extrêmement difficile¹⁰⁵.

Les heures de leçons créent les conditions d'une école entre les maisons. La première instruction de l'enfant noble le confronte à de multiples situations d'apprentissage dans et de plus en plus hors de la maison. La rémunération des leçons des maîtres est un remède aux éventuelles déficiences des gouverneurs. Ce système permet de faire acquérir aux enfants les savoirs indispensables dans la monarchie des Habsbourg sans passer par les autres formes d'enseignement qui connaissent un développement sans précédent sous les règnes de Marie-Thérèse et Joseph II. Les Clary-Aldringen font partie des nobles engagés dans les opérations de crédit mises en place par l'ordre jésuite dont les collèges assurent longtemps un encadrement pédagogique essentiel¹⁰⁶. Sans compter la présence du représentant de la branche secondaire des Clary, Karl Ignatz, qui après son mandat au Banat préside la « *Normalschulkommission* » en 1778. L'engagement scolaire des Chotek avec qui les Clary sont liés laisse penser que cette maison n'ignore pas le renouveau de l'accès à l'éducation dans la monarchie¹⁰⁷. Mais comme pour les enfants Chotek qui n'intègrent l'académie militaire de Wiener Neustadt en 1794 que pour compléter l'éducation domestique, cette dernière reste le premier cadre pour former un jeune noble compétent qui ne perde pas de vue l'identité de sa maison¹⁰⁸.

L'éducation des jeunes Clary-Aldringen diffère donc sensiblement de celle reçue dans la monarchie française où la tradition des collèges, des écoles et des pensionnats est solidement établie pour toute une partie de la noblesse¹⁰⁹. Les enfants nobles y sont éloignés de leur milieu familial pour une formation qui intégrait au monde des élites. Le rapport aux

¹⁰⁴ SOAL-Děčín, c. 157, journal Ch.-J., 17 mars 1797, p. 20.

¹⁰⁵ *Idem.*, 28 mars, p. 37. I. Cerman, *Habsburgischer. op. cit.* p. 302-314.

¹⁰⁶ SOAL-Děčín, c. 93, affaires de succession de Franz Wenzel, s.d., 1787 au crayon, fol. 2-4 : 20 000 florins engagés dans le « *Exjesuitenfond* » mis en place après la suppression de l'ordre en 1773. SOAL-Děčín, c. 116, réévaluation de Jean de Clary en 1789, fol. 2-4 : 6000 florins engagés. Rebecca Gates-Coon, *The Charmed Circle. Joseph II and the « Five Princesses » 1765-1790*, West Lafayette, Purdue, 2015, p. 161-174.

¹⁰⁷ I. Cerman, *Chotkové. op. cit.*, p. 348 sq. Sur Karl Ignatz: ÖNB, SWSC, 1779, *Hofstaat*, p. 428 ; Léopold, le représentant de la branche de Dobritschan est lui membre de la k. k. *Studienhoffkommission en 1778 (Staat*, p. 107).

¹⁰⁸ Ils ont alors 18 et 21 ans. I. Cerman, *Habsburgischer, op. cit.* p. 309-310. Au moment de présenter ses fils au directeur de l'académie militaire de Wiener Neustadt, le comte Franz Joseph Kinsky, Johann Rudolph Chotek se montre réticent à envoyer les enfants hors de la maison s'ils peuvent y rester. Le *Kollegien* n'est envisagé qu'au terme d'une solide formation morale, physique et intellectuelle. Le comte Kinsky répond favorablement, indiquant que l'enseignement primaire est superflu pour les jeunes Chotek du fait de leur éducation domestique.

¹⁰⁹ Michel Figeac, *Les noblesses en France du XVI^e au milieu du XIX^e siècle*, Paris, Armand Colin, p 255-260, revisitant G. Chaussinand-Nogaret, *La noblesse, op. cit.*, p. 96-103.

établissements publics alors en plein développement en Europe centrale fait ressortir la dimension aristocratique des pratiques éducatives que nous étudions. Les maisons de la haute noblesse de la monarchie des Habsbourg restent plus proches du modèle traditionnel. Elles sont attachées à l'éducation domestique permettant de « transmettre les valeurs du lignage et une culture de la supériorité nobiliaire » comme l'écrit Michel Figeac¹¹⁰. En même temps, les grands nobles n'en attendent pas moins que leurs enfants fassent l'acquisition des nouvelles formes du savoir nécessaires au parcours de l'« aristocrate compétent » que Joseph II appelle de ses vœux. Sans jamais cesser l'apprentissage propre à la haute noblesse de cour, les héritiers travaillent en vue d'un examen public qui représente la principale différence dans l'éducation des filles et des garçons. Dans le cas des Clary, aucune trace de passage dans les nouvelles académies comme le Theresianum (1742) ou Wiener Neustadt (1752) n'est attestée, ce qui souligne cette confiance accordée à la maison comme espace de formation¹¹¹.

B. L'école à la maison au tournant du XIX^e siècle

Encadrer, enseigner, contrôler : les tâches dévolues au gouverneur des enfants

Employés par le prince, les gouverneurs ont un rôle essentiel de suivi quotidien. Dans les années 1790, Friedrich Jechner supervise un emploi du temps (*Tagsordnung*) dont les cahiers d'études du jeune Charles-Joseph livrent le détail pour l'été de ses quinze ans en 1792 :

Schlafen [repos]	7-8	Poesie.
Idem	8-9	Frühstück und Lektüre.
Latein	9-10	Aufsetzen [rédaction]
Idem	10-11	Messe
Kateschismus	11-12	Ueberstezen [traduction]
Geographie	12-1	Montag Schmidt, Dienstags Goldsm. [Histoire]
Idem.	1-2	Essen.
Idem.	2-3	Rekreation
Idem	3-1/2 4	Rechnen [droit]
Schreiben [écriture]	½ 4-4	Montags Klavier, Dienstag Cateschismus
Konstruktionen	4-5	Poesie
Geschichte [histoire]	5-6	Geographie. <u>7 Julius 1792</u> ¹¹² .

Cette organisation journalière est comparable à celle que Marguerite Figeac a pu observer dans les collèges français des années 1780¹¹³. Le comte a quinze ans, il entre dans le cycle des enseignements plus intellectuels, la participation à la chasse et aux promenades

¹¹⁰ M. Figeac, *Les noblesses, op. cit.*, p 255.

¹¹¹ I. Cerman, L. Velek, *Adelige Ausbildung, op. cit.*, p. 143-168.

¹¹² SOAL-Děčín, c. 183, prem. cah.. Voir annexe 2, p. 172.

¹¹³ M. Figeac-Monthus, *Les enfants, op. cit.*, p. 177-178.

assurant l'épanouissement physique à la campagne¹¹⁴. L'esprit encore embrumé de sommeil s'ouvre au charme mystérieux de la poésie avant le petit-déjeuner (*Frühstück*). La journée pouvait par exemple commencer avec *L'imagination et le bonheur* de Catherine Bernard (1662-1712)¹¹⁵. Le lait, la crème ou un bretzel viennent ensuite rassasier le corps, pendant qu'une lecture prépare au travail de rédaction¹¹⁶. Comme pour les pensionnaires français, la messe est un temps essentiel de la matinée. Le catéchisme régulier est une constante des emplois du temps retrouvés à la fin du XVIII^e siècle, qui permettent aussi de canaliser l'instabilité de l'adolescence¹¹⁷. Les exercices se poursuivent jusqu'à l'interrogation du soir sur le genre poétique, l'histoire et la géographie à partir de questions posées en allemand sur le modèle de ce qu'avait connu Jean de Clary dans les années 1770¹¹⁸.

Cet encadrement estival devient plus nécessaire encore avec le développement de la villégiature à Teplitz. Jusqu'à la fin des études du comte en 1799 (il a alors vingt-deux ans), le prince Jean s'efforça de tempérer les enthousiasmes du jeune homme. L'emploi du temps était un moyen de lutter contre « l'extrême et l'inévitable dissipation de ce séjour¹¹⁹ », en tentant d'apprendre à Charles-Joseph « combien il est important de ne point s'habituer à perdre son temps¹²⁰ ». Le prince de Clary savait bien de quoi il parlait, étant lui-même partagé entre les devoirs mondains du propriétaire de Teplitz et les impératifs de l'administration seigneuriale. Le développement du thermalisme introduit une nouvelle donne dans les pratiques éducatives de cette maison princière.

Il revenait au gouverneur de bâtir et de faire respecter cet emploi du temps. Jechner ajoute ainsi ses propres observations à celles du prince. La princesse mère Marie-Josèphe de Clary y était intéressée : « j'espère que Jechner vous rassurera sur l'article de la dissipation, il m'a dit bien souvent que le petit [Maurice] n'en étoit pas moins attentif à ses leçons » lui écrit son fils en 1794¹²¹. L'intégration du gouverneur Jechner dans les échanges familiaux autour de l'enfant peut ainsi expliquer l'absence de propositions pédagogiques similaires à celles que les gouverneurs proposèrent au comte Chotek en 1775 et 1789¹²². Ivo Cerman note que ces derniers écrivaient dans l'espoir d'améliorer leur sort dans la maison, accompagnant leurs essais de plaintes sur leur statut précaire. Ces initiatives tiennent autant du souci d'une

¹¹⁴ Sur la conception des études selon l'âge : *Idem*, p. 159.

¹¹⁵ SOAL-Děčín, c. 183, cah. 1792, n° 49.

¹¹⁶ Selon les produits retrouvés dans le poste « *Frühstück* » des comptabilités, SOAL-Děčín, c. 117, 191.

¹¹⁷ Sur la perception de l'adolescence : M. Figeac-Monthus, *Les enfants, op. cit.*, p. 176.

¹¹⁸ SOAL-Děčín, c. 183, cah. 1792, n° 62, parmi d'autres exemples.

¹¹⁹ *Idem*, c. 108, J.d.C à sa mère M.-J. H.-H., Teplitz, 25 août 1799.

¹²⁰ *Idem*, J.d.C à sa mère, Teplitz, 20 juillet 1799. C'est lui qui « distribue » les journées que le gouverneur organise ensuite.

¹²¹ *Idem*, Teplitz, 10 octobre 1794.

¹²² I. Cerman, *Habsburgischer. op. cit.* p. 305 sq. et son chapitre sur les gouverneurs p. 205-218.

éducation planifiée que d'une volonté de démonstration de leurs compétences pour obtenir le poste fixe de bibliothécaire recherché par les éducateurs privés.

Il ne reste donc que les cahiers d'études tenus par Charles-Joseph pour conserver la trace des enseignements qu'il reçoit, grâce aux exercices qu'il effectue de 1790 à 1799. Ceux de 1792 sont datés : le premier est commencé le 28 avril et terminé le 31 juillet, suivi d'un second cahier du 31 juillet au 25 novembre. On retrouve une organisation en semestre d'été et semestre d'hiver semblable à celle qu'Emerich Hohler met ensuite en place dans son *Lehrplan* pour Johann Adolph Schwarzenberg sur les semestres 1813-1819¹²³. Le calendrier s'interrompt au moment du carnaval de Vienne, qui correspond au plus fort de l'activité des maîtres engagés à l'heure. Ce système correspond à ce que les parents aristocrates estiment être le meilleur pour leurs enfants avec une instruction continue dont les formes sont modulées selon les espaces de la vie nobiliaire.

Friedrich Jechner joue son rôle de précepteur en faisant suivre à Charles-Joseph un programme cohérent dont les cahiers d'étude sont le reflet. Moins technique que celui de l'érudit Hohler, qui fait étudier la chimie, la minéralogie, l'hydrostatique ou l'astronomie à son élève, les études du jeune comte suivent une progression que l'on retrouve lors de l'étude des manuels d'histoire à laquelle les cahiers attribuent une place fondamentale avec le latin, la poésie et les traductions allemandes et anglaises. Le comte doit copier de nombreux extraits de manuels en français et en allemand à partir des histoires romaines de Goldsmith, Schmidt et Millot, soit un anglais, un allemand et un français¹²⁴. Les manuels de l'abbé Millot sont privilégiés pour l'époque médiévale entre 1790 et 1792¹²⁵. Les XVII^e et XVIII^e siècles sont envisagés sous l'angle international en copiant les manuels de Millot entre 1793 et 1797 pour l'histoire d'Angleterre, de Hollande, de l'Empire, du Danemark, d'Espagne, de Suède, et

¹²³ SOAL-Děčín, c. 183, cahiers d'études de Ch.-J. de Clary. H. Stekl, *Österreichs, op. cit.*, p. 104.

¹²⁴ Oliver Goldsmith (1728-1774), étudié dans une traduction allemande. Sa *Geschichte der Griechen* fait l'objet d'une édition à Leipzig, Schwicker, 1793. On retrouve *The vicar of Wakefield* dans le catalogue manuscrit de la bibliothèque Clary, s.d., estimé XIX^e siècle (SOAL-Děčín, c. 744). Michael Ignaz Schmidt est le professeur de l'archiduc et futur empereur François, auteur d'une *Neuere Geschichte der Deutschen*, 1778-1793 qui s'arrête en 1626. Bruno Dressler, *Geschichte der Englischen Erziehung*, Wiesbaden, Springer, 1928, p. 142-143 ; Julius Hart, *Geschichte der Weltliteratur*, Paderborn, Salzwasser, 1896, vol. 2., p. 629 ; Joachim Whaley, *Germany and the Holy Roman Empire*, Oxford, OUP, 2012, p. 440.

¹²⁵ Claude-François-Xavier Millot (1726-1785). Ses *Éléments d'histoire* sur les différents espaces européens paraissent entre 1767 et 1783 et sont considérés comme un modèle de narration : Matthias Meirlaen, « "Reaping the Harvest of the Experiment ?" The Government's Attempt to Train Enlightened Citizens through History Education in Revolutionary France (1789-1802) », dans L. Jensen, J. Leersen, M. Mathijsen (éd.), *Free Access to the Past. Romanticism, Cultural heritage and the Nation*, Leiden/Boston, Brill, 2010, p. 268 ; John Rogister, « "Le temps du viziriat est révolu" ; l'histoire politique du règne de Louis XV », dans C. Grell (dir.), *Les historiographes en Europe de la fin du Moyen Âge à la Révolution*, Paris, PUPS, 2006, p. 393.

enfin de France. Les cahiers sont organisés selon le système de la demi-marge qui permet au comte de noter les repères chronologiques utiles, et de les apprendre¹²⁶.

Franz Fritsch ne se contente pas de simples remarques orales aux parents dans les années 1820 : le carton conservant les journaux du comte Charles-Joseph pour 1826 contient aussi deux carnets remplis des remarques sur le comportement d'Edmund et de Léontine pendant leur « *Lehrstunde* » et leurs travaux d'écriture entre 1821 et 1824¹²⁷. Le gouverneur fait montre de son zèle et de son assiduité en cherchant à pointer les défauts des enfants au cours des leçons de langues et de latin, d'histoire et de géographie. Les remarques sont surtout négatives, ce sont les manquements qui sont consignés. Le gouverneur souligne par exemple l'« *Unaufmerksamkeit* » (manque de concentration) de Léontine (1811-1890) dans son travail ou une « *grosser Liederlichkeit* » (négligence) d'Edmund (1813-1894) dans ses travaux d'allemand¹²⁸. Des punitions sont évoquées, malheureusement sans plus de précision, ce qui peut s'interpréter dans le sens de la dénonciation des « vieux châtiments » corporels sous la plume des pédagogues éclairés¹²⁹. L'enfant est ainsi mieux connu, ses défauts corrigés avec cette arme supplémentaire du rapport aux parents. Edmund est éduqué avec sa sœur, au moins jusqu'à la fin de ses bulletins en 1824, l'année où il affronte l'examen auquel tous les grands nobles instruits hors des établissements publics sont attendus à la fin du XVIII^e siècle¹³⁰. Jean de Clary passe les siens à partir de quinze ans entre 1768 et 1772, Charles-Joseph mentionne un premier examen à Vienne à dix-neuf ans en 1796¹³¹. Celui d'Edmund intervient donc très jeune. Il n'est pas question de passage par une institution publique, et c'est bien son instruction domestique qui est évaluée et sanctionnée par un jury d'érudits dont la composition reste inconnue¹³². Pour l'héritier au moins, l'enseignement à la maison n'est pas déconnecté du monde réel. Son programme est construit en vue de cet examen, et le système

¹²⁶ Voir annexe 2, p. 172. Sur le système de la demi-marge : Nathalie Ferrand, « Transparences accrues », *Dix-huitième Siècle*, 46, 2014, p.139-152

¹²⁷ SOAL-Děčín, c. 182, cahiers précédents les journaux.

¹²⁸ Termes récurrents, ici SOAL-Děčín, c. 182, 17 mai 1821: « *Edmund verdient wegen grosser Liederlichkeit in der deutschen Schrift in diess buch geschrieben zu werden.* »

¹²⁹ Louis Fontaine de Saint-Fréville, cité dans M. Figeac-Monthus, *Les enfants*, op. cit., p. 181. Condorcet, dont on connaît les échanges fructueux avec le comte de Windishgrätz grâce à Martina Ondo-Grečenková, allait également dans ce sens.

¹³⁰ Suite aux réformes de Marie-Thérèse et Joseph II, le modèle de l'examen s'impose, notamment pour les fonctionnaires de l'État administratif : Martina Ondo-Grečenková, « L'itinéraire professionnel et l'univers intellectuel des bureaucrates éclairés. La formation de l'identité des fonctionnaires d'État dans la monarchie des Habsbourg des Lumières », *Histoire, Économie & Société*, 2004/4, p. 503-524.

¹³¹ SOAL-Děčín, c. 115, comptes-rendus des examens de Jean de Clary ; c. 157, journal de Ch.-J., 18 juin 1796, fol. 160. Voir le cas du comte Sternberg qui se prépare à l'université de Prague : R. Krueger, *Czech*, op. cit., p. 21.

¹³² Selon les travaux d'Ivo Cerman et Hannes Stekl, il s'agit principalement de professeurs d'université et de membres des ordres religieux pour la théologie et les mathématiques.

de gouvernement n'a donc pas entièrement la main sur le contenu des leçons, ainsi qu'en témoigne le comte Charles-Joseph en 1824 :

Triste devoir a remplir. Examen d'Edmond. Il y est allé à 10h. Louise, Leontine et M^{lle} König a 10 ½ et moi avec Euphémie a 11. Pauvre Edmond avoit bien peur. J'aurois trop a dire si je voulois parler de l'absurdité du Schulplan [projet éducatif], des choses inutiles qu'on est obligé d'apprendre, de ce tems si précieux qui est gaspillé par là, d'une manière si effrayante &c &c. On lui a fait faire des comptes, des phrases latines, quelques mots sur l'histoire d'Autriche sur les Babenberger et Jasomirgott, un peu de géographie pas beaucoup, car ce n'étoit que quelques mots sur la entheilung [situation] de l'Autriche. [...]. Ce qu'il y a de plus misérable c'est l'examen sur la religion. Il n'a pas su un mot, ce qui n'a pas empêché qu'on lui donne eminenz¹³³.

Des acquis incontournables sont à restituer, probablement pensés par les commissions scolaires qui se réunissent depuis la fin du XVIII^e siècle. Toute la famille assiste à un événement qui marque la première séparation nette entre une instruction féminine et masculine dirigée en commun dans les années 1820, ce qui pose la question d'une pédagogie différenciée selon les sexes et le rang dans la maison princière.

Une pédagogie différenciée : la première définition des parcours aristocratiques

Les *Gender Studies* se sont attachées à mettre en évidence les marqueurs d'une éducation genrée qui prépare chaque individu au rôle qu'il va tenir dans la maison et dans le monde. Aux demoiselles le rôle de maîtresses de maison, aux garçons celui d'hommes du monde actifs de la cour aux champs de batailles. Il s'agit d'une réalité, que la fréquentation des académies militaires nouvellement créées renforce encore, à l'instar des jeunes Chotek qui y complètent leur cursus en 1794¹³⁴. Jusqu'à l'adolescence cependant, comtes et comtesses reçoivent en partie le même type de leçons, après une période de relative indifférenciation dont le comte Charles-Joseph témoigne à propos d'Alfred en 1809 : « Il peut être jusqu'à 3 ans habillé en fille¹³⁵ ».

Les registres du prince Franz Wenzel dans les années 1760 n'établissent pas de différence pour les leçons reçues par ses trois filles et son fils, sauf pour les maîtres de piano explicitement destinés aux comtesses et le manège pour Jean de Clary. Encore la précision nominale n'a-t-elle lieu que pour une partie des cours de piano, l'autre étant indifférenciée.

¹³³ SOAL-Děčín, c. 180, journal Ch.-J., 12 mai 1824, p. 23-24. Ab. dév.. Le comte souligne les noms propres.

¹³⁴ I. Cerman, *Habsburgischer. Op. cit.* p. 309-310. Jiří Hutečka et alii (éd.), *Konstrukce maskulinní identity v minulosti a současnosti*, [la construction de l'identité masculine jusqu'à nos jours] Prague, Lidové Noviny, 2012. Bernard Bodinier et alii (dir.), *Genre et éducation. Former, se former, être formée au féminin*, Mont-Saint-Aignan, PURH, 2009 ; C. Grell, A. Ramière (dir.), *L'éducation des jeunes filles nobles, op. cit.* ; R. Rogers, *Les Bourgeoises, op. cit.*

¹³⁵ SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à L., Tetschen, 18/19 avril 1809. I. Cerman, *Habsburgischer. op. cit.* p. 302-314, avec un cas comparable chez les Dietrichstein. Pour les Schwarzenberg : H. Stekl, *Österreichs, op. cit.*, p. 114.

Des sources attestent par ailleurs de la maîtrise du clavecin par Jean de Clary. À l'inverse, les filles ne sont pas exclues de l'équitation, ni même de la chasse, comme en témoigne la correspondance de Pauline de Schwarzenberg dans les années 1810. Elena Gretchanaïa et Catherine Viollet montrent que les jeunes aristocrates russes reçoivent une éducation complète faisant une large part à la maîtrise des langues conformément à leur position dans la société de cour. Ces remarques semblent valoir également en Europe centrale. Les archives ne conservent pas d'indices concernant une orientation domestique de l'éducation féminine pour les trois générations étudiées¹³⁶.

En ce qui concerne les humanités et la culture littéraire, et plus particulièrement l'histoire et la géographie qui depuis longtemps tiennent une place importante dans l'éducation des princes, on observe une similitude des pratiques. La princesse Flore de Ligne (1775-1849), sœur de Marie-Christine, compose ainsi une collection de biographies des philosophes, souverains et hommes illustres de l'époque moderne. Pour chaque notice, elle colle un portrait et rédige quelques pages en français, parfois en allemand, créant ainsi une prosopographie selon le modèle connu depuis la Renaissance. La fin de l'ouvrage comporte des chronologies fragmentaires et des listes de personnages qui témoignent d'une entreprise de collection personnelle à partir des volumes empruntés dans différentes bibliothèques. On retrouve ainsi une activité qui s'apparente à la copie des manuels d'histoire que le comte Charles-Joseph effectue dans les années 1790¹³⁷.

En 1809, alors que le comte est major de la *Landwehr* de Bohême - un bataillon de miliciens chargé de la défense de la frontière - il correspond avec sa femme à propos des notes de Wieland sur l'ouvrage de Cicéron. Leurs lettres témoignent d'une culture latine partagée. En retour, elle lui fait part des mouvements de troupes et suit ses déplacements sur une carte depuis la Moravie où elle s'est réfugiée suite à l'invasion des troupes françaises. Ce mélange des genres est dans une certaine mesure le produit d'une instruction en commun, qui se différencie selon l'usage que l'on fait des savoirs¹³⁸. Si le comte ne semble pas recevoir de cours d'architecture comme les enfants Chotek dans les années 1790, ou Johann Adolph Schwarzenberg au semestre d'hiver 1815, ses leçons de dessin le rendent parfaitement capable de lever un plan ainsi qu'en témoigne une carte de la région de Teplitz dressée par ses soins et

¹³⁶ Elena Gretchanaïa, Catherine Viollet, « l'éducation européenne des jeunes aristocrates russes, d'après leurs journaux inédits (fin XVIII^e-début XIX^e siècle), dans B. Bodinier *et alii*, *Genre, op. cit.*, p. 435-444.

¹³⁷ SOAL-Děčín, c. 151, fonds F. de Ligne, conservés avec son journal de 1821-1823. Frédérique Leferme-Falguières, « La noblesse de cour aux XVII^e et XVIII^e siècles. De la définition à l'autoreprésentation d'une élite », *Hypothèses* 2001/1-4, p. 90.

¹³⁸ SOAL-Děčín, c. 187, correspondance conjugale 1809. Le comte dit se déplacer avec « de ces choses qu'on lit toujours : mon Wallenstein, les satyres d'Horace avec les charmantes notes de Wieland, un volume de Shakespeare, les 3 petits vols. de Voltaire. Outre cela j'ai des livres militaires », à L., Tischowitz (Boh. du nord), 2 mai 1809).

glissée parmi ses travaux d'instruction¹³⁹. Major en 1809, il adresse à sa femme un croquis de la région dont les contours pourraient très bien servir à réaliser des aquarelles ou des eaux fortes comme celles que Louise fait de Teplitz ou Pauline de Schwarzenberg des châteaux de Bohême du Sud. Des paysages aux relevés des domaines, il y a là deux applications d'une même compétence¹⁴⁰. Dans les années 1820, il semble que le maître de dessin que le comte engage pour ses enfants soit un architecte, et la mention « *alle* » (tous) dans ses comptes précise que tous bénéficient de ses leçons. L'articulation entre l'activité de loisir et les applications pratiques permet de définir la notion de « talents » qui sont autant de marqueurs de l'appartenance à la haute noblesse. Ils caractérisent ce que le comte désigne comme une « personne accomplie » comme la comtesse de Fritsch ou le prince Lubomirski au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles¹⁴¹.

Filles et garçons ont un accès différencié aux bibliothèques. « Au moment où le roman sort de son image de paria des Belles-Lettres », le comte ne peut découvrir que tardivement les ouvrages « dangereux » de son époque, notamment à partir de 1802, quand le mariage l'a délivré du gouverneur¹⁴². Il rattrape alors son retard sur sa femme ou sa tante Flore de Ligne en lisant les romans « dangereux » de l'époque : les *Souffrances du jeune Werther* (1774) découvert en 1800 ou les *Liaisons dangereuses* (1782) en 1803¹⁴³. Les lectures féminines n'en sont pas moins contrôlées, ainsi qu'en témoignent les notes laissées dans le catalogue manuscrit de la bibliothèque Clary à propos des textes « bons pour Mathilde », la fille de Louise. Au final, les deux sexes partagent les mêmes références et la même culture littéraire, acquise à des moments différents¹⁴⁴.

Les carnets de monsieur Fritsch en 1821-1824 prouvent une éducation en commun au moins jusqu'aux treize ans de Léontine, avec un niveau d'exigence similaire, ce qui nuance l'idée d'une éducation féminine trop nettement séparée et dominée par « l'influence de l'étiquette française » que Hannes Stekl note dans le cas des filles de la maison Schwarzenberg¹⁴⁵. Avant lui, le Père Tobisch a été conduit de Vienne à Teplitz pour

¹³⁹ SOAL-Děčín, c. 183.

¹⁴⁰ Voir annexe 3, p. 174. SOAL-Děčín, c. 187, mai 1809. Les croquis de Louise sont conservés au Musée régional de Teplitz. Milena Lenderová, « Pauline, princesse de Schwarzenberg », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, une famille dans l'histoire de l'Europe (XVI^e-XXI^e siècles)*, Panazol, Lavauzelle, 2012, p. 209.

¹⁴¹ SOAL-Děčín, c. 182, journal du 22 mars 1826, p. 21, cité en introduction ; c. 192-195 : comptes de la maison.

¹⁴² Nathalie Ferrand, « Les circulations européennes du roman français, leurs modalités et leurs enjeux », dans P.-Y. Beaurepaire, P. Pourchasse (dir.), *Les circulations internationales en Europe (1680-1780)*, Rennes, PUR, 2010, p. 407.

¹⁴³ SOAL-Děčín, c. 184, travaux littéraires de Ch.-J. de Clary, *Ueber Goethe's Werke*, mai 1800 ; c. 158, Journal 8 mai 1803, p. 40 : Flore avait lu le roman de Goethe « 3 ou 4 fois et toujours en mourant de pleurs et de sanglots ».

¹⁴⁴ SOAL-D., c. 744, cat. manuscrit de la bibliothèque princière, s.d., estimé premier XIX^e siècle, cah. I, fol. 18.

¹⁴⁵ H. Stekl, *Österreichs Aristokratie. Op. cit.*, p. 114.

accompagner Edmund, mais le comte précise en 1817 « qu'il nous sera fort utile pour tous les enfants », en référence sans doute au catéchisme¹⁴⁶. Outre la création d'une fraternité qui prend des sens sociaux très forts au début du XIX^e siècle, l'instruction en partie partagée permet une émulation dont les parents ont conscience et qui débute très tôt ainsi que l'écrit Louise en 1809 :

J'ai pris à la Bibliothèque la Bible de Royaumont qui a de grands succès, même près d'Alfred mais c'est surtout pour se réjouir des animaux qu'il y trouve ; il les nomme en allemand et plusieurs en français, ce qui pique d'émulation Mathilde et lui fait dire aussi alors les quelques mots qu'elle sait¹⁴⁷.

La différence entre les sexes se fait donc dans l'application des connaissances acquises en commun, et dans l'approfondissement des savoirs spécialisés nécessaires aux héritiers. Le comte en distingue deux dans son pseudo-testament de 1809 : l'économie agricole et l'éducation militaire. Les livres d'examen de son père permettent d'ajouter le droit civil et naturel et les mathématiques qui permettent au grand noble de maîtriser l'espace institutionnel et politique où il doit s'inscrire en tant que grand propriétaire. Le rang d'héritier oriente logiquement l'éducation reçue, qui doit le rendre apte à se conduire en seigneur, à intégrer une académie viennoise ou étrangère, et à poursuivre une carrière dans les institutions de la monarchie des Habsbourg¹⁴⁸.

Comme le souligne Michel Figeac pour les noblesses en France, « l'éducation des jeunes filles ne répondait pas aux mêmes objectifs que les jeunes nobles puisqu'il s'agissait avant tout de leur donner une éducation qui leur permettrait d'assumer leur rôle social. Leur formation était d'abord assurée par le milieu familial¹⁴⁹. » Dans le cas des Clary-Aldringen en Europe centrale, la maison reste aussi la principale pourvoyeuse de l'éducation pour les jeunes comtes, alors que la suppression du pouvoir des jésuites dans la monarchie en 1773 entraîne un renouvellement de l'offre pédagogique. Ni Charles-Joseph ni Maurice pas plus qu'Edmund à la génération suivante, ne semblent avoir fréquenté de collège.

¹⁴⁶ SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à L., Vienne, 7 nov. 1817.

¹⁴⁷ *Idem*, L. à Ch. J., Neuhof, 1 juillet 1809. L'émulation est explicitement recherchée par Marie-Christine Dietrichstein en 1774 : I. Cerman, *Habsburgischer, op. cit.* p. 357. Christopher H. Johnson, « Das 'Geschwister Archipel': Bruder-Schwester-Liebe und Klassenformation im Frankreich des 19. Jahrhunderts », *L'Homme*, 2002/13, p. 50-67 ; Christopher H. Johnson, David W. Sabeau (dir.), *Sibling Relations and the Transformation of European Kinship 1300-1900*, New York, Berghahn, 2011.

¹⁴⁸ C'est le cas du comte Sternberg au Collegium Germanicum de Rome : R. Krueger, *Czech, op. cit.*, p. 21. On songe également au fils du prince de Ligne, Charles-Antoine (1759-1792), formé aux écoles du génie de Strasbourg à quatorze ans : Albert de Ligne, *Histoire généalogique de la maison de Ligne*, Bruxelles, la Caravane, 1950, p. 118. Sur ces académies : Pierre-Yves Beaurepaire, *Le mythe de l'Europe française au XVIII^e siècle*, Paris, Autrement, 2007, p. 148-159. B. Vogler, J. Voss (éd.), *Strasbourg, Schoeplin et l'Europe au XVIII^e siècle*, Bonn, Bouvier, 1996. D'autres exemples dans Claire Madl, « Tous les goûts à la fois ». *Les engagements d'un aristocrate éclairé de Bohême*, Genève, Droz, 2013, p. 44.

¹⁴⁹ M. Figeac, *Les noblesses en France, du XVI^e au milieu du XIX^e siècle*, Paris, A. Colin, 2013, p. 259-260.

L'instruction en commun au sein de la maison pose également la question de la différence entre aîné et cadet qui grandissent ensemble jusqu'en 1800. Aucun cahier d'étude ou journal n'a été retrouvé pour Maurice Clary-Aldringen dans les années 1790. Charles-Joseph, qui passe son examen à Vienne le 18 juin 1796, n'a apparemment rien noté à propos de son frère, alors qu'il mentionne celui de Joseph « Pepi » Dietrichstein avant son départ pour l'armée ou celui de Ventzi Chotek qui répète la flûte avec Maurice¹⁵⁰. Ce dernier partageait pourtant le même précepteur/*Erzieher* que son frère. Il est probable que Maurice reçut des enseignements similaires à ceux de Charles-Joseph, bénéficiant de l'instruction organisée pour l'aîné. La différence de leur situation dans la maison transparaît au travers de certains détails, comme cette mention du prince de Clary qui conservait le contrôle de l'emploi du temps des enfants et pouvait intervenir pour distinguer l'aîné du cadet dans l'organisation des activités quotidiennes :

De la manière dont j'ai distribué la journée, ces Messieurs [de 17 et 22 ans] ont la matinée pour leurs occupations ; je ne les vois qu'à la messe, et à diner à 2 h., hors quand j'ai des conférences importantes avec mes gens d'affaires auxquelles Charles assiste¹⁵¹.

Le gouverneur intervient dans un second temps pour définir et surveiller les leçons des jeunes gens. Maurice fut donc dispensé de l'initiation au métier d'héritier qui passait par l'observation du seigneur en activité. Il rejoignait son frère pour les bals et la chasse, qui sont les deux autres volets d'un apprentissage poursuivi dans les domaines Clary. La vènerie était essentielle à la formation de tout jeune noble, mais elle était perçue différemment selon la position dans la maison. Il faut donc nuancer l'interprétation de la participation commune des deux adolescents à cette activité structurante de la noblesse, conduite sous la surveillance du gouverneur et des chasseurs du prince¹⁵². Les lettres du prince Jean permettent de saisir la différenciation croissante entre la sensibilisation de l'héritier aux domaines pour l'aîné et la carrière militaire qu'il destinait à son cadet. Il s'attachait particulièrement à souligner l'habileté de Maurice dans cet art noble par excellence qui le préparait à la vie militaire, comme l'ont montré les recherches de Philippe Salvadori :

Je suis fort content de la santé de Maurice qui chasse avec nous comme un grand garçon : son adresse ne se dément pas, il a tiré un cerf dernièrement, on ne compte plus les lievres¹⁵³.

¹⁵⁰ SOAL-Děčín, c. 157, journal du 12 mai, 1 juin 1796.

¹⁵¹ *Idem*, c. 108, J.d.C. à sa mère, Teplitz, 20 juillet 1799.

¹⁵² Au cours de ces parties de chasse, le prince Jean parle de « mentors » au pluriel et ne désigne donc pas seulement le gouverneur Jechner qui accompagne ses enfants : les chasseurs du prince sont impliqués dans cet apprentissage de l'art noble.

¹⁵³ *Idem*, Teplitz, 12 sept. 1794 ; Philippe Salvadori, *La chasse sous l'Ancien Régime*, Paris, Fayard, 1996, p. 171. Sur la chasse comme expression d'un style de vie et de pouvoir : Daniel Roche, *Histoire de la culture*

Peu à peu, le stéréotype du cadet plus doué de sens pratique que son frère transparaît dans les sources, et débouche « naturellement » sur son orientation vers l'armée. Pour Charles-Joseph, la chasse est à considérer comme un privilège du propriétaire foncier, qui le rend visible (et audible) en tant que seigneur aux yeux de tous¹⁵⁴. C'est ainsi que deux manières d'arpenter le territoire se cachent derrière l'éducation conjointe. La différence apparaît encore plus clairement lorsque le prince Jean décide d'exclure son cadet de la participation aux chasses de Budenitz, alors que celui-ci avait été invité par le prince Kinsky en 1794. L'enjeu n'était pas la chasse, mais la perspective d'un lien matrimonial avec cette autre famille princière. Seul le « prince héréditaire » avait sa place dans les réjouissances champêtres de Budenitz¹⁵⁵.

Les mêmes considérations s'appliquent aux différents aspects de la vie quotidienne des enfants durant les étés passés dans la ville d'eau où ils appliquent les savoirs aristocratiques acquis auprès des maîtres viennois. La *Gartensaal*, le château et les allées de Teplitz sont autant d'espaces où les frères produisent les mêmes gestes avec une connotation seigneuriale et lignagère pour l'un, militaire et autonome pour l'autre. Ce qui vaut pour la chasse est également valable pour la danse et le jeu. Le prince Jean souligne la maîtrise de son cadet: « la danse et les graces de Maurice ont été admirées à ce bal, son adresse ne se dément pas, il est étonnant au billard et au jeu de passe¹⁵⁶. » La salle de bal n'est pas un espace aussi stratégique pour Maurice que pour l'aîné que l'on cherche à marier. Elle ne permet pas moins de démontrer des qualités physiques qui caractérisent le parfait officier des armées d'ancien régime¹⁵⁷. Les leçons des gouverneurs ne sont que la partie émergée d'une éducation différenciée qui oriente les parcours aristocratiques selon les attentes des parents. Les professionnels engagés devaient évidemment en tenir compte.

Cette différenciation apparaît enfin comme une conséquence de l'organisation des domaines en fidéicommiss qui eut lieu au mitan du XVIII^e siècle. Les décrets thérésiens fixant les principes généraux de la conduite de l'aîné excluent de la succession un cadet qui entre dans les ordres ecclésiastiques. Si l'héritier de la branche principale n'a que deux garçons, comme c'est le cas pour Jean Népomucène, le cadet doit regarder vers l'armée plutôt que vers l'Église. En cas de décès du primo-héritier, il doit être à même d'assurer la substitution

équestre XVI^e-XIX^e siècles, t. 2, La gloire et la puissance, Paris, Fayard, 2011, p. 100, 134-135 sur les enjeux de l'instruction équestre.

¹⁵⁴ *Ibidem*.

¹⁵⁵ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à sa mère, Teplitz, 3 octobre 1794.

¹⁵⁶ *Idem*, 23 juin 1794.

¹⁵⁷ On retrouve une image de cette différence entre l'héritier et le militaire dans les romans de Jane Austen, par exemple avec les personnages de Darcy et Wickam dans *Pride and Prejudice* (rédaction 1796/97, édité en 1813).

fidéicommissaire et le maintien de la ligne principale¹⁵⁸. L'école à la maison permet ainsi de maintenir à la fois une relative instruction commune qui ne sépare pas les enfants tout en se donnant les moyens d'une éducation personnalisée, avant que le service du prince et de l'État qui a fait la fortune de ces maisons individualise plus fermement les parcours masculins.

C. La formation de l'aristocrate compétent entre 1770 et 1810

Les savoirs de l'Aufklärung : les examens de Jean de Clary-Aldringen (1768-1772)

Les savoirs fondamentaux acquis par l'enfant et l'adolescent nobles au sein de la maison sont sanctionnés par l'examen public, au moins pour les héritiers, avant un éventuel passage dans les universités ou les académies. Après la mise en place du Theresianum en 1742, la formation des grands nobles est encadrée et infléchie dans le sens des savoirs d'État, notamment sous Joseph II sensible à l'idée d'élites compétentes, c'est-à-dire « des hommes qui connaissent les lois, les mœurs et les besoins de la nation » et « devront dorénavant avoir donné des preuve de capacité¹⁵⁹ ».

Jean de Clary conserve les comptes rendus imprimés de ses thèses de poésie et de rhétorique soutenues en allemand et en latin en 1768. En 1770, il passe un examen de droit naturel en latin. Enfin, deux épreuves de mathématiques en français ont lieu en avril 1768 et janvier 1772. Ce corpus diplômant fournit le socle de base que tout noble se doit de posséder, quel que soit son parcours dans la monarchie¹⁶⁰. Il crée un lien entre la maison et l'université, puisque l'imprimé des thèses de mathématiques se termine par une série d'exercices manuscrits datés qui donnent le calendrier des « leçons » reçues par le comte. Alors que ses journaux de l'année princière 1767, mettent l'accent sur les réjouissances de la cour, ce travail éclaire un autre aspect de son quotidien : les leçons de mathématiques un jour sur deux en janvier/février, seulement les 9 et 10 mars avant une relâche en avril, puis des semaines entières de mai et juin, avant interruption le 2 juillet, et reprise le 15 décembre. La formation

¹⁵⁸ SOAL-Děčín, c. 79, décrets 1749 : l'état ecclésiastique exclut de la substitution fidéicommissaire.

¹⁵⁹ *Lettres inédites de Joseph II, précédées d'une notice historique sur ce prince et suivies de détails sur ses derniers moments*, Paris, Persan et C^e, 1822, p. 57-59 ; Une perspective avec la Prusse à la fin du Saint-Empire : Gunter Heinickel, *Adelsreformideen in Preussen. Zwischen bürokratischen Absolutismus und demokratisierendem Konstitutionalismus (1806-1854)*, Oldenbourg, De Gruyter, 2014.

¹⁶⁰ SOAL-Děčín, c. 115, « *Des hoch und wohlgebhornen Herrn Johann des heil- Röm-Reichs-Grafen von Clary und Aldringen Hauptprüfung über die sittenbesserende Wissenschaften aus den Grundsätzen der Vers- Dicht- und Redekunst* », 18 mars 1768 ; « *Joannis S. R. I. Comitum de Clary et Aldringen, Mansuetorium Literarum Specimen Supremum ex institutionibus prosodiacis, Poeticis et Oratoriis* », avril 1768 ; thèses de Mathématiques [...] résolues et démontrées par Monsieur le comte Jean de Clary et Aldringen à Vienne », 1768 et 1772. Vienne, Trattner.

est plutôt erratique, ordonnée par la famille selon ses impératifs, avec des périodes de latence laissant supposer d'autres leçons et un séjour estival hors de la capitale¹⁶¹.

De facto, il n'existe aucune mention d'une université, et le nom de Jean de Clary est encore à trouver dans les matricules des institutions qui accueillent près d'un tiers du groupe des aristocrates grands commis de l'État Habsbourg étudié par Christine Lebeau¹⁶². Il ne reste que ces répertoires des questions posées par un jury à la composition inconnue, la plupart imprimés « chez Jean-Thomas de Trattner, imprimeur et libraire de la cour¹⁶³ ». Une allocution manuscrite de six pages (« *anrede* »), glissée dans le corpus de poésie et de rhétorique, est prononcée en allemand par le candidat devant un comte non identifié. Des pairs sont donc présents lors de l'examen, qui en 1796 se tient « chez monsieur Pehem » pour Charles-Joseph. S'il s'agit bien de l'homme attaché au service du prince qui fait office de pseudo-gouverneur pour les comtes, l'examen a lieu dans un cadre extérieur aux universités, ce qui semble renforcer l'idée d'une articulation entre la maison, l'État et la cour des Habsbourg¹⁶⁴.

Jean de Clary étudie les sciences en français, mais l'ensemble du corpus révèle des usages linguistiques complexes qui nuancent l'usage du français comme langue de cour et de culture des élites. La métrique, la différence entre *Schausspiel*, *Lustspiel*, *Trauerspiel* (drame, comédie, tragédie), l'usage des figures de style, de la déclamation, des formes de discours sont maîtrisés en allemand. Le latin reste la langue du droit et de la philosophie. Ivo Cerman ne mentionne que les mathématiques dans son article sur les précepteurs francophones en Europe centrale, mais le corpus doit être appréhendé dans son ensemble pour ne pas laisser supposer que l'enseignement de la haute noblesse est intégralement en français¹⁶⁵. Les études littéraires en allemand révèlent un plurilinguisme qui caractérise cette élite en Europe centrale, modulé selon le milieu dans lequel l'aristocrate se trouve et les attentes qui sont les siennes. Ivo Cerman le montre très bien en détaillant l'usage de l'allemand et du français

¹⁶¹ Voir annexe 4a, p. 176. SOAL-Děčín, c. 115, « Theses sur les principales parties des mathématiques..., 1766-1772, partie manuscrite : leçons reçues, mars 1767. Les mentions comme « Le 13 [mars] Monsieur le comte n'eut pas de leçon » semblent indiquer des cours particuliers.

¹⁶² C. Lebeau, *Aristocrates*, *op. cit.*, p. 72 ; en 1761, les universités privilégiées par cette fraction sont Strasbourg, Leipzig, Fribourg. L'empire plus que la monarchie sert de cadre de référence universitaire avant les réformes de Marie-Thérèse qui font de Fribourg la première université de la Monarchie. Grete Klingensein, « Vorstufen der thesesianischen Studienreformen in der Regierungszeit Karls VI », *MIÖG* 1968/76, p. 327-377.

¹⁶³ SOAL-Děčín, c. 115, Theses, 1772. Trattner reçoit ce titre après 1752, imprime de nombreux ouvrages universitaires et scientifiques en développant son activité de libraire à toute la monarchie. Ingeborg Jaklin, *Das österreichische Schulbuch im 18. Jahrhundert. Aus dem Wiener Verlag Trattner und dem Schulbuchverlag*, Vienne, Praesens, 2003.

¹⁶⁴ SOAL-Děčín, c. 157-158, journal Ch.-J., Vienne, 18 juin 1796. En 1824, l'examen d'Edmond a lieu hors de l'hôtel, dans un lieu non précisé.

¹⁶⁵ I. Cerman, « Le précepteur », dans V. Rjéoutski, A. Tchoudinov (éd.), *Le précepteur op. cit.*, p. 30 ; du même, *Habsburgischer*, *op. cit.*, p. 194.

selon la nature des ouvrages et le public visé par les auteurs de la noblesse qui s'inscrivent dans le champ scientifique, philosophique ou littéraire de leur époque¹⁶⁶.

Cette acquisition des règles de la poésie et de la dramaturgie s'inscrit particulièrement dans le mouvement de promotion du théâtre national par Lessing ou Goethe, marqué par l'*Enlèvement au sérail* de Mozart (1782)¹⁶⁷. L'allemand est la langue administrative de la monarchie, et gagne ses lettres de noblesse en tant que langue de culture à l'heure du succès des *Souffrances du jeune Werther* publiées à Leipzig en 1774. L'apprentissage des principes du théâtre canonique allemand permet surtout à Jean de Clary-Aldringen de s'inscrire dans le contexte culturel de Vienne marqué par un théâtre populaire récemment étudié dans ses rapports avec la dramaturgie classique allemande par Marc Lacheny¹⁶⁸. Ce dernier interroge la distinction contemporaine entre un « théâtre d'en haut » et un « théâtre d'en bas » symbolisé par le personnage du Hanswurst, le bouffon autrichien contre lequel luttent les réformateurs autrichiens comme Sonnenfels. Dès lors, la maîtrise du *Bildungstheater* peut apparaître comme la marque d'une culture élitaine et savante différenciée d'un art populaire (*Volkstheater*) dans les théâtres de Vienne à la fin du XVIII^e siècle¹⁶⁹. L'éducation du comte est aussi un reflet des enjeux et des débats culturels de son temps.

Les grandes réformes des comptabilités camérales entreprises entre 1760 et 1780 transparaissent dans les leçons de mathématique reçues avant les examens de 1768 et 1772. Après des années d'attentisme, le penseur Johannes Mathias Puechberg s'appuie sur son expérience de teneur de livres dans les manufactures et les grands domaines pour préconiser l'adaptation des principes de la comptabilité marchande aux pratiques administratives¹⁷⁰. Ses écrits et ses conférences données dans les années 1770 rencontrent un écho auprès de grands nobles comme le prince Auersperg, ainsi que l'indique Marie-Laure Legay. La rénovation de la gestion des finances de l'État Habsbourg lors de l'affirmation de la monarchie administrative pénètre le contenu éducatif vérifié lors de l'examen nobiliaire. Le comte Jean de Clary-Aldringen s'exerce aux théorèmes et aux « règles de société » simples et composées à partir de mises en situation commerciales ou financières. Il apprend à allouer des ressources, résoudre des dettes, gérer des opérations de paiement et de change. Nombre des problèmes qu'il résout présentent des entraînements utiles pour l'héritier d'une l'administration

¹⁶⁶ I. Cerman, « La noblesse de Bohême dans l'Europe française. L'énigme du français nobiliaire », dans Olivier Chaline et alii, *Le rayonnement français en Europe Centrale*, Bordeaux MSHA, 2009, p. 379.

¹⁶⁷ Roland Krebs, *L'idée de « Théâtre National » dans l'Allemagne des Lumières*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1995, p. 262.

¹⁶⁸ M. Lacheny, *Littérature « d'en haut », littérature « d'en bas » ? La dramaturgie canonique allemande et le théâtre populaire viennois de Stranitzky à Nestroy*, Berlin, Frank & Timme, 2015.

¹⁶⁹ *Id.*, p. 22. L'auteur développe lui une approche littéraire des rapports entre ces théâtres.

¹⁷⁰ Marie-Laure Legay, « La science des comptes dans les monarchies française et autrichienne au XVIII^e siècle », *Histoire & mesure*, 2010/XXV-1, p. 231-260.

seigneuriale et domaniale en Bohême. Les conversions entre les livres de Venise, Lyon, Toulouse et Genève sont utiles dans la perspective du *Kavaliertour* qui, chez de nombreux aristocrates, apporte le point final à l'éducation aristocratique. Quand il faut engager des travaux dans les domaines, le comte peut mettre en application un problème comme celui résolu en 1768 : « 24 Ouvriers en travaillant 6 jours à un certain ouvrage ont gagné 432 florins ; combien gagneroient à proportion 32 ouvriers qui travailleroient pendant 8 jours à un pareil ouvrage ?¹⁷¹ ». Jean de Clary travaille aussi la géométrie indispensable, montrant le 20 mai 1768 qu'il est capable de « prolonger une ligne droite sur le terrain malgré un élément impénétrable¹⁷² ». Les leçons du maître de dessin (*Zeichnenmeister*), attestées en 1771, sont mises au service de connaissances utiles en matière de génie civil, d'architecture et de fortifications. À dix-neuf ans, le comte de Clary possède le même bagage que les jeunes nobles présentés au directeur de l'académie militaire de Wiener Neustadt le comte Franz Joseph Kinsky afin de se spécialiser dans le génie civil et militaire¹⁷³.

Des usages à contrepied apparaissent ainsi, qui confrontent l'acquisition des savoirs théoriques avec leur application dans la société des élites. La poésie étudiée en allemand correspond au développement d'un théâtre patriotique depuis l'époque de Lessing et Mozart¹⁷⁴. Ce savoir contraste pourtant avec la culture aristocratique qui le met en pratique en français avec le théâtre et la littérature de société, malgré les appels du comte Kinsky qui publie en allemand. Le français était toujours le langage des cours et celui des philosophes comme le montre les échanges entre Windischgrätz et Condorcet étudiés par Martina Ondo-Grečenková¹⁷⁵. Il donnait aux écrits des auteurs nobles de Bohême une portée supplémentaire. Les travaux d'Ivo Cerman retracent ainsi un usage modulé et non exclusif de l'allemand et du français selon la nature des écrits produits par les nobles de Bohême à la fin du XVIII^e siècle¹⁷⁶. Il faut différencier le langage permettant de penser les savoirs de celui qui sert à leur circulation et à leurs applications. Les aristocrates se trouvent ainsi placés au milieu d'une complexe circulation des savoirs d'État, qui ne se confondent pas exactement avec la culture

¹⁷¹ SOAL-Děčín, c. 115, Thèses, partie imprimée, examen d'avril 1768, « proposition V, Problème », p. 5.

¹⁷² *Idem*, partie manuscrite.

¹⁷³ Voir annexe 4b, p. 177. I. Cerman, *Habsburgischer, op. cit.* p. 309-310.

¹⁷⁴ R. Krebs, *L'idée de « Théâtre National » dans l'Allemagne des Lumières*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1995. Nous renvoyons aussi aux analyses de P. Bourdin dans le contexte particulier de la France : *Aux origines du théâtre patriotique*, Paris, CNRS Éditions, 2017.

¹⁷⁵ M. Ondo-Grečenková, « La noblesse de la monarchie des Habsbourg au cœur de la République des lettres européenne : le cas de la relation entre Windischgrätz et Condorcet », *RÉS*, 2007-78/4, *Les noblesses dans l'empire des Habsbourg*, p. 451-467.

¹⁷⁶ I. Cerman, « La noblesse de Bohême dans l'Europe française. L'énigme du français nobiliaire », dans O. Chaline et alii, *Le rayonnement français en Europe Centrale*, Bordeaux MSHA, 2009, p. 365-386.

de cour pourtant indispensable à leur diffusion¹⁷⁷. La poésie en est un aspect culturel, qui accompagne la constitution progressive des cultures nationales au tournant du XIX^e siècle. Les échanges autour des pratiques administratives et comptables entre la France, les Pays-Bas autrichiens et l'Empire sont un exemple plus clair, qui explique que les mathématiques soient apprises en langue française¹⁷⁸. Ces circulations à l'échelle européenne se déclinent ensuite dans les différents périmètres d'action, les finances publiques rénovées par Puechberg ou l'économie seigneuriale assumée par le comte Jean de Clary-Aldringen en 1786. Ce dernier a donc à appliquer en allemand des savoirs acquis en français : là réside un caractère fondamental de l'identité aristocratique dans l'Europe de la fin de l'époque moderne.

Les exercices réalisés par Jean de Clary-Aldringen le mettent en position d'intégrer une fonction de grand commis, et de s'impliquer dans les institutions d'État. Les travaux de Christine Lebeau ont montré l'importance des chambres de commerce dans le parcours de la noblesse¹⁷⁹. Si l'instruction n'est pas exactement un reflet de la culture aristocratique, elle intérait celle-ci dans la transformation de la monarchie administrative. Selon Arno Mayer, ce point est décisif, car il permet aux élites de la naissance de compenser les empiétements de leur pouvoir seigneurial au profit des États centralisateurs comme celui que Joseph II avait appelé des ses vœux¹⁸⁰. La voie de l'engagement bureaucratique ne fut pas celle retenue par Jean de Clary. Le deuxième prince de Clary-Aldringen se tourna vers ses terres, suivant ainsi le modèle des aristocrates agronomes de son temps. L'analyse des registres des décrets princiers rendus pour Teplitz et Binsdorf suite aux suppliques des sujets souligne l'utilité des exercices qui avait initié Jean de Clary-Aldringen à la conduite des affaires¹⁸¹. Le parcours du prince permet ainsi de souligner la grande porosité entre les savoirs d'État et l'exercice d'une autorité seigneuriale, les deux continuant de se construire selon le modèle des « gentilshommes gestionnaire » mis en évidence par Thomas Winkelbauer¹⁸². Du point de vue éducatif, le renforcement étatique de la fin du XVIII^e siècle vint ainsi renforcer les pratiques seigneuriales. L'acquisition des savoirs administratifs et d'une « science politique » devint incontournable à tout propriétaire terrien, ainsi que le montre la comparaison entre la

¹⁷⁷ C. Lebeau, « Circulations internationales et savoirs d'État au XVIII^e siècle », dans P.-Y. Beaurepaire, P. Pourchasse, *Les circulations internationales en Europe 1680-1780*, Rennes, PUR, 2010, p. 169-179.

¹⁷⁸ M.-L. Legay, « La circulation de la science comptable entre États européens au XVIII^e siècle : capillarité géographique et hybridations administratives », dans AHMUF, *Les circulations internationales en Europe*, Paris, PUPS, 2011, p. 171-197 et « La science des comptes... », *op. cit.*

¹⁷⁹ C. Lebeau, *Aristocrates et grands commis*, *op. cit.*

¹⁸⁰ A. Meyer, *La persistance de l'Ancien Régime*, Paris, Aubier, 2010 (1981), p. 16.

¹⁸¹ SOAL-Děčín, Vok Teplice, c. 90-93, Livres des décrets.

¹⁸² T. Winkelbauer, « Les Liechtenstein, gentilshommes gestionnaires aux XVII^e et XVIII^e siècles. De l'économie théorique à la pratique économique », dans J.-M. Boehler, C. Lebeau, B. Vogler, *Les élites régionales (XVII^e-XX^e siècle). Construction de soi-même et service de l'autre*, Strasbourg, PUS, 2002, p. 121-126.

formation de Jean de Clary-Aldringen et celle reçue par son fils Charles-Joseph au cours des années 1790.

Un nouveau rapport au savoir pour la génération héritière de l’Aufklärung ?

Le caractère plurilingue des études nobiliaires apparaît d’une autre manière dans les cahiers de Charles-Joseph entre 1792 et 1799. Comme le laisse supposer l’emploi du temps mentionné précédemment, les humanités semblent dominer ses études, mais il s’agit peut être d’un « effet de source ». En effet, le penchant très net du comte pour la littérature a pu le conduire à sauver ces cahiers en laissant perdre d’autres contenant les matières scientifiques, comme en témoigne la présence d’une chemise presque vide portant la mention intitulée « *Metaphisica* » et contenant neuf folios d’ « *Aequationen* » et un brouillon avec des remarques sur la « somatologie ». Le comte reçoit bien les fondamentaux communs à l’éducation de la noblesse. Le droit n’a pas disparu, et les *Liber Institutionem* copiés en latin sensibilisent au droit des héritages ou aux règles de l’usufruit. Cette fois, les mathématiques sont travaillées en allemand rappelant que les élites qui composent la monarchie des Habsbourg grandissent dans un environnement socio-linguistique complexe qui résiste à toute schématisation¹⁸³.

La poésie est apprise de manière différente : l’accent est mis sur la pratique de traduction, sans rien perdre du travail grammatical qui prévaut dans les livrets de Jean de Clary. Thèmes et versions sont le fil conducteur de l’étude du latin, de l’allemand, du français et de l’anglais. Horace et Ovide, les auteurs classiques maîtrisés par la plupart des grands nobles comme le comte Hartig, sont étudiés de manière approfondie : le texte latin est construit avec les termes en allemand et en français entre parenthèses, puis une version française est construite en vis-à-vis. Il s’agit de la disposition principale. Quelques pages plus loin pourtant, on trouve le schéma inverse ou une traduction intégrale en allemand des discours de Marcus Furius Camillus¹⁸⁴. Il n’est pas seulement question de littérature classique : tout au long des années 1790, le comte copie les poètes anglais, Southey en tête, et en donne des versions allemande et française. La poésie est envisagée de manière moins théorique, comme un langage esthétique permettant aussi l’apprentissage des langues, poursuivi par la copie allemande des lettres de Lady Montagu. Ces dernières fournissent un outil reconnu pour apprendre la langue, la géographie socio-culturelle de l’Europe et l’art du

¹⁸³ SOAL-Děčín, c. 183, études de Ch.-J. de C-A.

¹⁸⁴ Voir annexe 5, p. 179. SOAL-Děčín, c. 183, versions des *Odes*, avec références bibliographiques des traducteurs français, allemand et italiens qui aident le comte dans sa « construction » et « traduction pour moi ». Sur Horace et le comte Kinsky : C. Madl, *Tous les goûts, op. cit.*, p. 166-167.

récit de voyage¹⁸⁵. Cet effort de traduction est une nouveauté par rapport au corpus pédagogique de Jean de Clary-Aldringen, exprimant de manière plus pratique la mise en relation des cultures et la maîtrise des langues sur laquelle repose la distinction aristocratique au début du XIX^e siècle.

La formation est poussée. Si le comte mentionne l'examen de philosophie que passe Joseph Dietrichstein en mai 1796, il ne mentionne pour lui qu'une seule épreuve dans ses journaux de juin 1796 : « Mon examen aus dem Staats- und Völkerrecht [droit d'État et droit international]¹⁸⁶ ». Ses travaux littéraires se poursuivent après cette période d'examen et ne s'y limitent pas : l'aptitude polyglotte et le bagage culturel qui caractérisent la haute noblesse n'ont rien d'un vernis aristocratique, à l'heure où la définition du serviteur de l'État compétent met l'accent sur les savoirs administratifs¹⁸⁷.

La grande nouveauté est l'arrivée de la science politique et de la statistique, deux nouvelles matières issues des réformes de Sonnenfels et introduites dans les années 1760 et 1770. Indispensables aux fonctionnaires d'État, elles apparaissent logiquement dans les corpus nobiliaires, par exemple avec ces notes de leçons sur les « connaissances politiques » prises par le comte Charles-Joseph de Clary à la fin des années 1790¹⁸⁸. Comme le souligne Martina Ondo-Grečenková, la science politique devient la discipline reine et comprend l'étude des sciences administratives et financières¹⁸⁹. Elle est complétée par la statistique, alors entendue comme une géographie administrative, économique, politique et fiscale de la monarchie. Les notes du comte livrent ainsi un panorama complet de l'appareil d'État mais aussi de l'ordre social de la monarchie, centré sur les réformes de Joseph II et leur actualisation contemporaine. Un jeune noble de Bohême ne fait pas l'économie des connaissances juridiques de base que les bureaucrates approfondissent au cours de leur formation¹⁹⁰.

Rien n'indique où ces cours ont lieu, ni quel professeur les donne. Ils s'ouvrent sur les chantres du modèle britannique et de l'absolutisme français : « Sully, Elisabeth, Colbert, étaient les premiers à avoir éclairé la politique de cabinet¹⁹¹ ». Le jeune aristocrate peut donc réinvestir ses connaissances en histoire moderne, pour mettre en perspective l'organigramme

¹⁸⁵ « Les Lettres écrites par Lady Marie Wortley Montagu [1689-1762] pendant son voyage à Constantinople, sont l'un des ouvrages les plus généralement adoptés pour l'étude de la langue Anglaise » Avertissement des *Lettres de Lady Marie Wortley Montagu*, trad. G. Hamonière, Paris, Barrois, 1816, vol. 1.

¹⁸⁶ SOAL-Děčín, c. 157, journal Ch.-J., Vienne, 18 juin 1796.

¹⁸⁷ Sur les normes du parfait bureaucrate : M. Ondo-Grečenková, « L'itinéraire professionnel... », *op. cit.*, p. 503-524.

¹⁸⁸ SOAL-Děčín, c. 183, *Auszug der Politischen Wissenschaften* (APW), s.d..

¹⁸⁹ M. Ondo-Grečenková, « L'itinéraire professionnel... », *op. cit.*, p. 509.

¹⁹⁰ *Ibidem*.

¹⁹¹ SOAL-Děčín, c. 183 : « Sully, Elisabeth, Colbert waren die ersten welche die Kabinete hierüber aufklärten ».

complet de l'appareil d'État des Habsbourg : le comte apprend la nomenclature et les attributions des *Staatsrath, Hofkanzley, Finantz und Commerzien-hofstelle, Landesregierung*... et de tous les offices qui pourraient un jour accueillir l'étudiant. Les cours adoptent ensuite un point de vue centré sur Vienne pour décrire la situation socio-culturelle puis le cadre légal et commercial l'ensemble désigné comme « *Oestreichischen [Österreichischen] Monarchie*¹⁹² ». Chaque noble peut le mettre en rapport avec la situation de sa propre famille, ce que le comte ne manque pas de faire en dessinant la carte du cercle de Leitmeritz en Bohême du Nord¹⁹³.

Toutes les institutions et les lois sont passées en revue. L'« *oestreichisches finantzsystem* » et les impôts – y compris sur les domaines – sont présentés de manière simple et efficace¹⁹⁴. Conformément aux vues de Joseph II, il s'agit de doter les serviteurs de l'État d'une solide connaissance de l'organisation monarchique dont le comte a déjà pris conscience grâce aux mobilités familiales entre Teplitz, Prague et Vienne. Il est ainsi confronté de manière théorique et globale à la diversité culturelle d'un ensemble « autrichien » peuplé de « 2 classes principales : 1^e les habitants allemands, et 2^e ceux d'origine slave », « mélangés » ou non¹⁹⁵. Les conditions sociales sont également abordées :

Eintheilung des bürgerlichen Rangs.

1t Der Adel theilt sich

- a. In den hohen Adel, Rudolphinischen Adel, bestehend aus fürsten, Grafen, und Baronen.
- b. In den nieder Adel welcher den Ritterstand und diplomatischen Adel in sich begreift. Das Incolat giebt sitz und Stimme bey den Landständen.

2t Der Bürgerstand. // 3t Der Bauernstand.

Vormals gab es auch noch einen 4t Stand der Leibeigenschaft auenlich, die aber Kaiser Joseph gänztlich aufhob.

Répartition des sujets selon le rang civil.

1^e : la noblesse, qui se partage en :

- a. la haute noblesse, noblesse Rodolphine, constituée des princes, comtes et barons.
- b. la petite noblesse, dans laquelle on compte l'ordre des chevaliers et ceux qui possèdent des lettres de noblesse. L'incolat donne un siège et une voix dans les États.

2^e : la bourgeoisie. // 3^e : l'état paysan. Il y avait autrefois un 4^e état, le servage, que l'Empereur Joseph [II] a entièrement abrogé [dans les années 1780].

Le comte peut retrouver la situation de sa famille dans cet ensemble marqué par les réformes de Joseph II¹⁹⁶. De Jean de Clary à son fils, la grille administrative de l'État

¹⁹² SOAL-Děčín, c. 183, *APW*, cah. 2, p. 11-12.

¹⁹³ Voir annexe 3, p. 174. SOAL-Děčín, c. 183, carte en couleur précédant ses notes de cours. Le découpage en zone de la région de Tetschen/ Děčín n'inclut pas Teplitz. Bien que conservé dans le matériel éducatif, ce croquis laisse penser à l'activité du comte en tant que major de la *Landwehr*, le corps qu'il est chargé de recruter et de commander en Bohême en 1809, justement dans la zone sur laquelle la carte est centrée. Les documents relatifs à ce service sont conservés dans un autre carton (186).

¹⁹⁴ SOAL-Děčín, c. 183, *APW*, cah. 3, p. 10.

¹⁹⁵ *Idem*, p. 12: « *haben wir in die ostr. Erblanden 2 Hauptclassern: 1t Die bewohner deutschen, und 2t die Slavischer herkunft* ». Suit ensuite une répartition entre « *Deutsche unterthanen* » [sujets allemands], *gemischt* (mélangés) ou non, et « *Slaven oder Czechen* » pour la Bohême et la Moravie. Ce point ajoute qu'« *eine grosser Theil von Deutschen* » peuple la Silésie et la frange de la Pologne.

¹⁹⁶ SOAL-Děčín, c. 183, *APW*, cah. 2, p. 11-13. J. Béranger, *Joseph II, op. cit.*, p. 433.

centralisateur est désormais un cadre de référence partagé par les élites traditionnelles appelées à le faire vivre. Le comte apprend les mécanismes de crédit, l'organisation de la conscription et de la perception des impôts qui affirment un cadre régalien et constitutionnel pour l'ensemble des sujets selon leur rang. Ce cours permet de prendre conscience de l'appartenance à un État monarchique structuré et structurant. En creux, il offre le panorama rassurant et stabilisant d'un État fonctionnel alors que les guerres révolutionnaires font rage depuis 1792 et que l'armée de Bonaparte franchit l'Isonzo pour marcher sur Vienne en 1797¹⁹⁷.

Dans ce contexte, l'examen devant un jury composé de pairs et d'érudits est vécu comme une étape incontournable avant de poursuivre le *cursus honorum* de la haute noblesse. Jean de Clary est fait « *Würkliche Kämmerer* » en 1773¹⁹⁸, puis passe par les conseils des États : il entre en « supernuméraire » avec *voto informativo* au *Nieder-Oesterreich Landrechtsrath* en 1774, puis au *N. Ö. Regierungsrath* en 1775¹⁹⁹. Les États de Basse-Autriche font partie de cette pépinière de conseillers dont Joseph II entend revoir la formation et l'engagement au service de l'État²⁰⁰. Il entre ensuite au service de la cour de l'archiduc Maximilien après son mariage en 1775. La carrière est lancée, même si Jean de Clary ne l'approfondit pas en devenant grand commis, et se contente du service traditionnel des aristocrates à la cour jusqu'au début des années 1800. Le poste de supernuméraire est un « stage », qui s'apparente aux postes de pratiquants que les fonctionnaires occupent à la fin de leur *cursus*²⁰¹. Il s'agit d'un passage obligé que l'on retrouve chez Charles-Joseph. Celui débute dans « petite chancellerie²⁰² » à peine évoquée dans ses lettres et journaux au début des années 1800. Il s'agit en fait de la *Hofkammer, Ministerial Banko-Hof-Deputation, Finanz u. Kommerzhofstelle*, une institution qui inscrit le comte dans le parcours attendu des jeunes nobles entre la trajectoire du comte Zinzendorf étudiée par Christine Lebeau et celle des jeunes Schwarzenberg abordée par Hannes Stekl²⁰³. Tandis que son frère se forme à l'armée,

¹⁹⁷ Ainsi qu'en témoignent les journaux du comte, obligé de quitter précipitamment Vienne pour la Bohême : SOAL-Děčín, c. 157, avril 1797.

¹⁹⁸ SOAL-Děčín, c. 115, offices, décret du 9 novembre 1773, avec instruction et *Rang-Ordnung* selon l'année d'entrée. Le comte est 35^e derrière les princes de Lobkowitz (1) et de Ligne (2), les comtes Kauniz (19), Cleirfait (20), Thürheim (26), Chotek (31) ou Cobenzl (35). Le décret fait suite à la dignité de chambellan reçue à treize ans en 1767.

¹⁹⁹ *Ibidem*. Décrets de nominations. Un noble de Bohême non agrégé peut y entrer sans peine après les réformes nobiliaires de 1746-1754.

²⁰⁰ *Lettres inédites de Joseph II*, Paris, Persan, 1822, p. 57-59. Sur la conception du fonctionnaire d'État promue par les souverains : M. Ondo-Grečenková, « L'itinéraire professionnel... », *op. cit.*, p. 503-524.

²⁰¹ M. Ondo-Grečenková, « L'itinéraire professionnel... », *op. cit.*, p. 516.

²⁰² SOAL-Děčín, c. 158, journal Ch.-J., Vienne, 5 janvier 1803.

²⁰³ D'après une lettre de son futur beau-père le comte Chotek que nous avons confrontée aux almanachs d'État (SOAL-Děčín, c. 189, Prague, 26 mars 1803 ; ÖNB, *Staatshandbuch*, 1803). C. Lebeau, *Aristocrates*, *op. cit.* ; H. Stekl, *Österreichs*, *op. cit.*, p. 118.

l'héritier achève ses études auprès de deux des dix-neuf *hofsekretärer* du bureau ministériel présidé par le comte Zichy, qui lui sont recommandés par son beau père le Grand Burgrave Chotek :

Hab. et Bosi sont des gens remplis d'esprit et de Connaissances, surtout le dernier, célèbre pour des Réparties, qui étoit ame des fameuses soirées de herr Born ; je vous prie de bien le saluer de ma part ; au reste je suis sûr que vous vous bornerez a imiter leurs talens, et à adopter leurs idées en principes en Commerce et finances, car il ne [?] moins dignes et utiles à être saisis²⁰⁴.

De la théorie à la pratique, le comte est doté des savoirs administratifs jugés indispensables. Sa formation est toutefois moins approfondie que celle des fonctionnaires non nobles qui sont de plus en plus nombreux à occuper les postes supérieurs des bureaux administratifs²⁰⁵. Le comte bénéficie encore de son statut qui permettait aux aristocrates de monopoliser tous ces postes au temps de Marie-Thérèse. Comme son père, il ne prolonge pas cette expérience qu'il vit personnellement comme une obligation. Son nom n'apparaît pas dans les colonnes des schématismes, et la chambre de commerce n'a pu être identifiée que grâce aux noms des secrétaires mentionnés par le comte Chotek. Il est bien « supernuméraire », observateur et non praticien à la différence du comte Zinzendorf qui acquiert une solide formation de caméraliste entre l'université de Iéna et le conseil de commerce dans les années 1760²⁰⁶.

Le comte respecte les passages obligés de son temps. À l'heure où « l'origine sociale cesse de jouer un rôle prépondérant dans la promotion des bureaucrates » au profit du degré de qualification, il se démarque du monde des fonctionnaires finement éclairé par Martina Ondo-Grečenková pour la Bohême²⁰⁷. Le comte semble estimer que ces savoirs administratifs ne sont pas les plus utiles dans sa position à l'heure des révolutions politiques et techniques. C'est ainsi qu'il souhaite une formation plus efficace et concrète pour son fils Alfred, qu'il exprime dans son pseudo-testament de 1809 : « je veux qu'on fasse grâce a Alfred du droit et de toute chancellerie et de toute Civilanstellung ; qu'il soit soldat quand il le faut et Landwirth [agronome] pour avoir a manger²⁰⁸ ». Charles-Joseph n'est pas entré à l'académie militaire et l'économie agricole est la grande absente des corpus éducatifs conservés à Děčín. Le comte

²⁰⁴ SOAL-Děčín, c. 189, lettre non signée attribuée au comte Chotek, à Ch.-J., Prague, 26 mars 1803. La famille Chotek a une tradition de service dans les offices commerciaux et financiers qui a pu jouer un rôle dans l'obtention de ce poste. Dans les années 1750, c'est un comte Chotek qui est président du conseil de commerce. C. Lebeau, *Aristocrates*, *op. cit.*, p. 107 ; . I. Cerman, *Chotkové. Příběh úřednické šlechty* [Les Chotek, histoire d'une noblesse de robe], Prague, LN, 2008, p. 164-300.

²⁰⁵ M. Ondo-Grečenková, « L'itinéraire professionnel... », *op. cit.*, p. 516.

²⁰⁶ ÖNB, SWSC, Année 1803, *Staat*, p. 35 sq. C. Lebeau, *Aristocrates*, *op. cit.*, p. 91 sq..

²⁰⁷ M. Ondo-Grečenková, « L'itinéraire professionnel... », *op. cit.*, p. 517-524.

²⁰⁸ Voir annexe 1, p. 170. SOAL-Děčín, c. 184, fol. 1-3

déplore son manque de connaissance dans ces deux domaines qui deviennent indispensables dans les années 1800, et remettent en question les attentes éducatives des grands nobles de la génération précédente. Charles-Joseph indique ainsi que son père Jean de Clary « ne pouvoit pas prévoir que j'aurois besoin d'une éducation militaire ». Il constate aussi des lacunes familiales en matière d'économie agricole alors que d'autres familles comme les Chotek ou les Hoyos se montrent très engagées et parfois pionnières :

Qu'il soit un bon Landwirth [agronome], si d'ici là il est encore dans le cas d'avoir telle chose que des terres. La dessus Louise [Chotek] ne peut mieux faire que de consulter Ernest [Hoyos] ; Mon père s'y entend peu et moi beaucoup moins ; Il est indispensable qu'il s'y entende de beaucoup si l'on veut qu'il ait de quoi manger²⁰⁹.

Le prince Jean semble avoir une perception traditionnelle de la formation aristocratique. Seul son cadet était destiné à l'état militaire, et il laisse son aîné développer son goût pour la culture littéraire plutôt que d'insister sur les principes d'agronomie qui transforment les grands domaines à l'instar de ceux de son contemporain Johann Rudolph Chotek ou ceux de la génération suivante avec son neveu Ernest Hoyos²¹⁰. Charles-Joseph ressent alors vivement qu'un « homme accompli » ne peut se passer des savoirs militaires et plus encore des nouvelles compétences en matière d'administration des propriétés sur lesquelles repose le statut social et politique des noblesses en Europe centrale. À sa manière, il exprime les mutations de la notion de grand propriétaire du statut politique vers une dimension plus fermement économique²¹¹.

Au moment où le comte rédige son pseudo-testament, le professeur Léopold Trautmann, a débuté ses cours d'agronomie (*Landwirtschaftlehre*) à l'université de Vienne (1805-1819) : il devient le professeur du prince cadet Friedrich Schwarzenberg (1809-1885)²¹². Ce dernier est de la génération d'Edmund Clary-Aldringen, qui malgré les vœux du comte ne semble pas recevoir ce type d'éducation dans les années 1820. Les Clary-Aldringen présentent le cas non paradigmatique d'une noblesse terrienne qui se convertit tardivement aux nouveaux impératifs de formation. D'autres grandes familles, en particulier celles de la noblesse d'office comme les Chotek, réagissent plus vite en envoyant leurs fils acquérir les compétences en génie civil et militaire jugées nécessaires dans les académies qui réforment en partie le système éducatif des élites : l'académie civile du Theresianum fondée en 1742,

²⁰⁹ *Ibidem*.

²¹⁰ I. Cerman, *Chotkové, op. cit.*, p. 351 sq..

²¹¹ C. Lebeau, « La notion de "propriétaire" et sa construction dans l'espace germanique: le cas de la monarchie des Habsbourg aux XVII^e et XVIII^e siècles », dans A. Alimento (dir.), *Il Pensiero gerarchico in Europa, XVIII-XIX secolo*, Florence, Leo S. Olschki, 2002, p. 65-82.

²¹² Professeur de 1805 à 1819, H. Stekl, *Österreichs, op. cit.*, p. 109.

l'académie militaire de Wiener Neustadt fondée en 1751, ou l'académie orientale fondée en 1754²¹³.

Le comte de Clary-Aldringen n'en ressent pas moins un écart entre ce qu'il faut savoir et les besoins réels du grand noble en Europe centrale. Le contenu des examens passés entre onze et dix-neuf ans est perçu comme désuet et vécu comme un « triste devoir » que le comte estime éloigné du quotidien aristocratique en 1824 : « c'étoit de si sottés questions que j'aurois été bien embarrassé d'y répondre. Cette farce coute 60 florins chaque fois²¹⁴ ». Bien qu'incontournable, cette étape n'occupe *de facto* qu'une place minime dans les ego-documents. La transformation des formes de l'apprentissage nobiliaire s'accélère avec les réformes de l'État et se précipite avec les campagnes de la Révolution et du Premier Empire. Ce contexte permet de comprendre l'œil avec lequel le comte de Clary considère ce que doit être un grand noble dans les années 1800 :

Je désire qu'il devienne ein gantzer Kerl der Haar auf den Zähnen hat²¹⁵ ; qu'il sache se helfen et se freundrechen dans le monde²¹⁶. [...] Si avec cela il peut avoir les formes, les talents et l'éducation (: parfaite pour une demoiselle :) de son père, il sera parfait.

La pénétration des nouveaux critères qui définissent l'aristocrate éclairé se fait à des rythmes différents au sein de cette élite, avec pour conséquence une différenciation plus marquée entre éducation féminine et masculine qui amène à concevoir les humanités comme l'habit des compétences techniques. En souhaitant un fils « viril », le comte traduit la mutation du regard porté sur la culture de cour dont il est l'héritier. Comme dans bien d'autres domaines, l'année 1809 est un tournant majeur dans la transformation des mentalités qui marque le passage des Lumières à l'âge industriel, avec ici une séparation des savoirs et une féminisation des « talents » (la musique, la danse, le dessin) qui ne va pas de soi au début des années 1800²¹⁷.

L'expérience militaire du comte Charles-Joseph révèle une sorte de malaise aristocratique entre l'idéal de l'honnête homme et les besoins du seigneur et de l'aristocrate²¹⁸. Il semble patent en 1809. Ivo Cerman parle d'un « « *innere* » *Aufklärung* » pour qualifier la réaction de cette élite qui fait de la maison le foyer d'une culture héritée du

²¹³ L'académie orientale fournit des experts diplomates. David Do Paço, *L'Orient à Vienne au dix-huitième siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2015.

²¹⁴ SOAL-Děčín, c. 180, journal Ch.-J., mercredi 12 mai 1824, p. 23-24.

²¹⁵ Expression difficilement traduisible, qui insiste sur la virilité. En langage familier, elle signifie « un homme, un vrai ». SOAL-Děčín, c. 184, fol. 1-3. Voir annexe 1, p. 170.

²¹⁶ Tournures familières : « qu'il sache s'aider et se retourner [s'adapter] dans le monde ».

²¹⁷ Anne-Marie Sohn, *"Sois un homme !" La construction de la masculinité au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2009. Dans un tout autre contexte, voir par exemple le changement de regard porté sur les sigisbées en Italie que Stendhal date de 1809 : R. Bizzocchi, *Les sigisbées*, Paris, Alma, 2016, p. 362.

²¹⁸ I. Cerman, *Chotkové. op. cit.*, p. 348 sq.. ; M.-E. Ducreux dans N. Aleksium *et alii, Histoire, op. cit.*, p. 394.

XVIII^e siècle²¹⁹. La génération née dans les années 1770 dut la concilier avec un savoir technique de plus en plus exigeant. Ce savoir, les Zinzendorf s’y était formé dès les années 1770 sans se départir des attributs indispensables de la sociabilité qui qualifient fortement les élites nobiliaires²²⁰. La maison noble repose sur la transmission d’un héritage matériel et immatériel spécifique, et ne peut considérer l’État comme le seul acteur de la formation de l’enfant noble. Le regard des grands nobles était bien différent quand il s’agissait de l’éducation des sujets de la monarchie : les comtes Buquoy et Chotek furent à l’origine de plusieurs réformes économiques et scolaires inspirées des échanges entre les sociétés savantes à Vienne et en Europe²²¹. Leurs expériences locales vinrent ainsi influencer les plans de réforme à l’échelle de la monarchie. L’écart entre l’« *innere Aufklärung* » et l’engagement public de la haute noblesse est un bon révélateur de l’inscription des grandes maisons dans un monde aux contours redéfinis entre l’effacement du Saint-Empire en 1806 et le Congrès de Vienne en 1815. La conception des maisons comme matrice de l’éducation aristocratique est un trait fondamental qui donne à la « première société » plurielle de la monarchie des Habsbourg une cohérence autour de traditions et de valeurs partagées. La différence entre instruction et éducation explique le mélange de souplesse et d’exclusivisme avec lequel l’aristocratie parvint à conserver une position dominante dans la société du XIX^e siècle, occupant par exemple près de 80% des postes de la haute fonction d’État en 1848²²².

II. Une éducation par la maison pour l’entrée dans le monde de la « première société » au tournant du XIX^e siècle

A. L’intégration dans une communauté socio-linguistique

La correspondance familiale : une éducation par la communication

Les lettres familiales ne sont pas seulement un recueil de préoccupations pédagogiques ou de témoignages édifiants, elles sont en elles-mêmes un support de formation. En tant qu’objet de lien social dans une société mobile, la correspondance fait l’objet d’une attention particulière depuis la calligraphie jusqu’à la façon de s’exprimer. Elle représente une application concrète des leçons d’écriture. Comme le souligne Mathieu Aubert dans le cas des Esterhazy la correspondance est « un savoir technique qu’il est nécessaire d’assimiler par la pratique²²³ ».

²¹⁹ I. Cerman, *Habsburgischer*, op. cit., p. 313.

²²⁰ C. Lebeau, *Aristocrates*, op. cit..

²²¹ M.- E. Ducreux, « La monarchie des Habsbourg », dans N. Aleksium et alii, *Histoire de l’Europe du Centre-Est*, Paris, PUF, 2004, p. 394 ; I. Cerman, *Chotkové*. op. cit., p. 348 sq..

²²² M.-E. Ducreux dans N. Aleksium et alii, *Histoire*, op. cit., p. 409. Voir aussi A. Meyer, *La persistance*, op. cit., p. 111-121.

²²³ M. Aubert, « Préoccupations pédagogiques », dans F. Cadilhon et alii, *La correspondance*, op. cit., p. 291.

Dans les années 1780, Marie-Sidonie Chotek, née Clary reçoit ainsi des billets composés par l'un de ses enfants :

Je suis bien charmée ma chere maman que mon écriture ait eu le bonheur de vous plaire de mem qu'a mon cher Papa, et en meme tems bien fachée que vous avés crue que c'étoit l'instructer [sic] qui avoit composé mon billet, mais je pus vous assure que c'est moi qui l'ait fait [sic]²²⁴

Ce ne sont pas seulement les parents, mais également les grands-parents qu'il faut convaincre. La relation que le comte noue avec sa grand-mère la princesse Marie-Josèphe de Hohenzollern-Hechingen à la fin des années 1780 en est une belle illustration²²⁵. Le prince Jean encourage son fils à écrire quand les voyages à Teplitz deviennent récurrents dans les années 1790, et la princesse se montre bienveillante en encourageant leurs efforts, soulignant par exemple la qualité de l'écriture et l'intérêt des informations que Charles-Joseph et son frère Maurice lui communiquent. Les enfants sont ainsi au contact de différentes formes d'autorité, qui du comte au prince leur permettent de prendre conscience d'un espace social dans lequel il leur faut trouver leur place.

L'enfant participe donc progressivement à la mise en place d'un circuit épistolaire dans la maison Clary-Aldringen, similaire à ce qui se produit chez les Schwarzenberg²²⁶. Chaque lettre particulière est réutilisée pour faire circuler l'information : le jeune épistolier doit donc prendre en compte le destinataire direct mais également les autres membres de la famille. À Baden près de Vienne en 1789, la princesse Marie-Josèphe répond à son petit-fils Charles-Joseph qui vient de partir pour ses premiers séjours de Teplitz :

Je vous remercie mon cher petit ami de vôtre billet, et des nouvelles que vous me communiqués je vous les renvoye afin que vous, rendiés celui de [louise], et montriés celui de Papa, a [maman] [...]. je vous prie de la garder cette lettre, jusqu'à mon retour²²⁷

La princesse répond à l'enfant sur le registre de l'amitié, en le faisant participer à l'échange des nouvelles rendu indispensable par les mobilités estivales qui se développent au sein de cette maison. On attend de lui non seulement qu'il écrive et décrive son quotidien à Vienne ou à Teplitz, mais encore qu'il montre ses productions pour rejoindre la sociabilité des élites dans le cadre de la maison Clary-Aldringen : l'enfant fait ainsi l'apprentissage d'une double forme de communication « à la croisée de l'individuel et du social²²⁸ ».

²²⁴ SOAL-Děčín, c. 105, cité dans H. Mixánková, *Odras, op. cit.*, p. 34, n. d.. L'identité de l'auteur est incertaine.

²²⁵ *Idem*, c. 109, 188.

²²⁶ M. Aubert, « Préoccupations... », dans F. Cadilhon *et alii*, *La correspondance, op. cit.*, p. 291.

²²⁷ SOAL-Děčín, c. 188, M.J. H.H. à Ch.-J., Baden, 5 juin 1789.

²²⁸ Mireille Bossis (dir.), *La lettre à la croisée de l'individuel et du social*, Paris, Kimé 1994.

À rebours de l'image d'un détachement parental dans les milieux aisés, le régime de la distance permis par l'engagement de gouverneurs donne aux deux générations précédentes une autorité spécifique pour opérer un glissement net de l'instruction à l'éducation aristocratique. Les lettres deviennent de véritables observatoires des progrès, comme lorsque le comte Charles-Joseph se trouve en Italie en 1816 : « la première lettre d'Euphémie m'a enchanté, mais pas une faute d'orthographe ? Cela sent le corrigé, vous m'avouerez²²⁹ ». L'écriture des lettres est aussi l'occasion d'exercer les langues étrangères dans le cadre protégé de la correspondance familiale : à Naples en 1818-1820, Mathilde, Edmund et leurs sœurs prennent des leçons d'anglais et s'adressent dès lors à « my dear father » pour conter leur journée. Les réponses avalisent les progrès autant qu'elles contribuent à stimuler l'enfant²³⁰.

Les nouveaux venus dans la maison sont intégrés dans un échange où les parents font figures de modèles, ainsi qu'en témoigne Louise en 1823 :

Il faudra que je mette la lettre de votre mere [Marie-Christine de Ligne] en Lotterie, puisque chacune des petites voudroit la garder, Mathilde comme l'ainée, Léontine comme n'en ayant pas encore dans ses archives &c Je suis bien aise que vous ayez trouvé les leurs bien, Mathilde en écrit de très jolies a ma sœur et avec facilité²³¹

Une lettre a plusieurs vies et ne finit pas toujours oubliée au fond d'un secrétaire. Dès l'enfance, les individus voyagent avec leurs archives épistolaires, conservées dans des portefeuilles qui sont un cadeau traditionnel²³². Les jeunes nobles puisent dans ces pratiques des exemples à réinvestir, dont on trouve des traces au travers d'expressions récurrentes d'une lettre à l'autre. Il s'agit aussi de forger les souvenirs qui permettent l'intériorisation des pratiques de communication dans la société aristocratique. En 1813, le comte Charles-Joseph laisse sa petite Mathilde prendre la plume et la parole dans la lettre qu'il écrit à sa femme :

[Le comte :] Edmond se porte très bien et a quelquefois les plus belles couleurs du monde. [Mathilde :] ma chere maman je tanbrasse e efemie [Euphémie] tanbrasse uasie e leontin e tre jantille. [Le comte :] J'aime beaucoup l'orthographe d'aussi²³³.

Il ne s'agit pas simplement de donner des nouvelles, mais de se rendre compte de la portée de lettres qui ne se résument jamais à l'échange entre deux individus, et sont bien souvent ouvertes à un collectif plus large : à sept ans la petite Mathilde voit faire son père, elle

²²⁹ SOAL-Děčín, c. 162, Premier voyage d'Italie, Naples, 7 mai 1816, p. 11.

²³⁰ Exemples similaires pour les enfants Esterhazy, aidés de précepteurs anglais en 1821 : M. Aubert, « Préoccupations... », dans F. Cadilhon *et alii*, *La correspondance*, *op. cit.*, p. 292-293.

²³¹ SOAL Děčín, c. 187, L. à Ch.-J., [Franzensbad en Bohême], 29 juillet 1823.

²³² Charles-Joseph et Maurice en reçoivent chacun un, de facture saxonne en 1797 : SOAL-Děčín, c. 189, Ch.-J. à Joseph « Pepi » Dietrichstein, Teplitz, 2 oct. 1797.

²³³ SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à Louise, Baden, 3 juillet 1813.

le voit souligner les propos rapportés pour les démarquer de ceux qu'il rapporte lui-même, elle le voit copier des passages d'autres lettres pour relayer l'information. Mais elle ne fait pas qu'observer et reproduire, elle est invitée à prendre part à un échange à plusieurs voix. Le partage affectif permet une première sensibilisation de la comtesse à la gestion de l'information dans un milieu mobile et polyglotte.

Le quotidien est rythmé dès l'enfance par les jours de postes, notamment à Teplitz où les mercredis et les dimanches sont une vraie fête au château, ainsi que le comte le rapporte à son ami Joseph « Pepi » Dietrichstein qui vient d'entrer au régiment dans le district de Presbourg en 1797 :

À 11h30, tout le monde se rassemble chez Granpapa [le prince de Ligne], où sont lues toutes les lettres et les nouvelles, ce qui est très amusant ; là je montre ma lettre [...], je la lis [...], puis je dis : voyez comme elle est longue. Là les tantes [de Ligne] disent, ce bon Pepi, mais c'est charmant à lui de vous écrire si souvent, comme il est exact ; et là je raconte ce qu'il y a d'intéressant, et ce : Pepi me mande, Pepi m'écrit me rend fier à un point dont tu n'as pas idée²³⁴.

Le jeune Charles-Joseph est alors le seul à recevoir des nouvelles de l'armée en Hongrie. Il s'avance dans le cercle et prend la parole le feuillet à la main. L'absent est rappelé au monde par la voix de son ami, qui prend conscience de son rôle dans la circulation des informations. Ces dernières sont croisées avec celles des gazettes et des autres lettres, ainsi qu'en témoigne le prince Jean par la suite : l'échange épistolaire dépasse les deux écrivains pour alimenter une conversation qui inscrit comtes et comtesses dans un cercle familial rapidement élargi²³⁵.

Des pratiques similaires ont lieu chez les Schwarzenberg, ainsi que le relève Blandine Bertrand : « les lettres se font publiques à l'intérieur du cercle de la parentèle²³⁶ ». Le cadre des circulations thermales à Teplitz offre une ouverture spécifique de ce cercle à d'autres individus. Les jeunes gens y sont introduits et apprennent en retour à structurer une lettre afin de permettre sa communication modulée : plusieurs passages sont accessibles à un large

²³⁴ SOAL-Děčín, c. 189, lettre a Pepi Dietrichstein, 16 juillet 1797. « *Um ½ 11 wersammen sich alle leute beym Grossmampapa [le prince de Ligne] wo alle briefe und Neuigkeiten gelesen wieder, was sehr unterhaltlich ist, da zeige ich meinen brief [...], denn ich lese [...], da sage ich: voyez comme elle est longue. Da sagen alle die tanten [Flore et Euphémie de Ligne], ce bon Pepi, mais c'est charmant à lui de vous écrire si souvent, comme il est exact ; und da erzähle ich, was interessant denn steht, und das : Pepi me mande, Pepi m'écrit macht mich so stolz, dass kannst du gar nicht glauben* ».

²³⁵ SOAL-Děčín, c. 108 J.d.C. à M.-J. H.H., Teplitz, 3 sept. 1797 : « Pepi Dietrichstein écrit a son ami Lolo [Charles-Joseph] qu'il a vu monsieur de Gallo a Gorice [Goritz] retournant a Udine, et qu'il donnoit beaucoup d'espoir d'une pais prochaine. [...] En attendant on assure que 15000 Hongrois de l'insurrection vont camper près de Neustadt. » D'autres situations de communication: Pierre-Yves Beaurepaire (dir.), *La plume et la toile. Pouvoirs et réseaux de correspondance dans l'Europe des Lumières*, Arras, Artois Presses Université, 2002 ; du même, *La communication en Europe, de l'âge classique au siècle des Lumières*, Paris, Belin, 2014.

²³⁶B. Bertrand, *La vie de Pauline de Schwarzenberg*, op. cit., 2005, p. 50.

public, d'autres à une personne directement apostrophée, certains sont réservés au destinataire direct. C'est ce dont le comte témoigne plus tard en écrivant à sa femme en 1809 : « Montrez de mes lettres à Féfé et Flore ce qui peut les amuser ; la partie militaire, dass Gott erbarm [que Dieu aie pitié] ! à Spiegel, la partie littéraire a personne, les bêtises à Titine²³⁷ ». Certaines de ses lettres deviennent de véritables fictions communicationnelles où il apostrophe « mon père », puis délivre un message « à Féfé [Euphémie de Ligne] » avant d'en revenir à Louise. Il faut donc apprendre à écrire en articles séparés par des paragraphes dont l'omission discrète permet d'adapter le contenu aux individus présents dans la pièce au moment de la lecture. Comtes et comtesses sont ainsi initiés à l'art de la communication qui alimente la sociabilité aristocratique²³⁸.

L'apprentissage de la sociabilité dans les cahiers d'étude du comte Charles-Joseph (années 1790)

Les cahiers de l'élève Charles-Joseph sont complétés au fil de l'emploi du temps décidé pour lui. Si les mathématiques et la logique font l'objet de feuillets à part, il n'y a pas de séparation disciplinaire dans les cahiers littéraires : une fois terminée la version latine, le comte tire un trait et numérote le travail suivant, la copie d'un manuel de l'abbé Millot par exemple. Ces exercices ne représentent cependant qu'une partie du contenu de ces cahiers : le comte met également en forme des fragments de journaux (*Tagebuch*) où il décrit de manière laconique ses activités du quotidien entre Vienne et Teplitz, par semainiers intercalés entre les copies des historiens et les traductions. Le jeune noble apprend à tenir un journal comme à composer des lettres, ce qui renvoie à la « sage discipline » étudiée par Daniel Roche²³⁹. Cette genèse du journal l'aide à structurer le quotidien à Teplitz, avec l'ordre des promenades, ou les pièces représentées au théâtre de son père. Il permet aussi au comte de trouver ses repères au cours de ses premières mobilités. En effet, ce travail ne vise pas à un compte-rendu complet de chaque jour, mais seulement des semaines marquantes de son adolescence comme les séjours de Hütteldorf-Weidlingau, la campagne des Kinsky à proximité de Vienne, particulièrement appréciée de la princesse de Clary. Avec les dates d'arrivée, les courses à Maria-Brunn et les messes entendues, quelques mots suffisent pour apprendre à rendre compte d'une mobilité, et le faire ensuite dans les lettres. Cette pratique répond ainsi au mode de vie aristocratique comme à l'appel de son père pour éviter la dissipation. On retrouve un souci similaire chez

²³⁷ SOAL-Děčín, c. 187, Ch. à L., Prague, 13 mars 1809. Voir les généalogies en annexe, p. 108-109.

²³⁸ Les exemples ne manquent pas dans la correspondance conjugale, c. 187.

²³⁹ D. Roche, *Les circulations dans l'Europe moderne*, Paris, Hachette, Pluriel, 2011 (2003), p. 84. M. Magne, « De la vie à l'œuvre : les inédits du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen (1777-1831), *Opera Romanica 16 - Knihy v proměnách času* [Les livres dans le temps], 2016, p. 306-326.

Madame de Genlis lorsqu'elle est « gouverneur » des enfants d'Orléans et se rend avec eux à Spa en 1787²⁴⁰.

Ces fragments de journaux en allemand se distinguent de ceux tenus en français à partir de 1794. Ils trouvent leur place dans le parcours « scolaire » du comte, tout comme les brouillons de lettres et de billets aux membres de sa famille qui alternent dès 1790 avec les traductions en allemand de l'*Oratio Filiscorum ad paedagogum Faliscorum*, la copie des lettres de madame de Sévigné ou des extraits des *Errors of innocence*, roman épistolaire en cinq volumes de Harriet Lee (1757-1851), paru en 1786. Les cahiers de 1792 permettent de revenir sur cette fabrique d'un savoir social combiné à l'instruction, au travers d'un évènement précis de la vie d'un comte de quinze ans : l'organisation d'une loterie sur le modèle de celles qui réunissent fréquemment les membres de la haute noblesse à Vienne. Charles-Joseph prépare ainsi soigneusement un « Billet a la princesse Jean [Liechtenstein] » avant de la solliciter :

vous me pardonnerez la peut-être trop grande liberté que je prends de Vous écrire, charmante princesse. Mais ayant appris que Vienne vous devoit perdre aujourd'hui j'ai voulu vous dire auparavant que j'ai un cheval, qu'il m'est inutile puisque je ne sais pas m'en servir de sorte que j'ai pris le parti d'en faire une lotterie, qu'il y a 30 billets a 1 Ducat chacun²⁴¹

Le comte a reçu l'autorisation de son père le prince Jean de Clary pour organiser ce petit évènement, comme le montre la lettre qu'il lui prépare le 4 juillet (N°47 du cahier d'étude). Madame O'Donnel est quant à elle sollicitée « en faveur de notre cousinage et de [en marge :] la bonté que vous avez toujours bien voulu me témoigner ». Le Prince de Ligne n'est pas oublié. Le brouillon de lettre est un exemple de l'apprentissage des formes de la lettre dans la société des élites :

Mon prince !

J'espère que vous aurez une assez bonne mémoire pour vous souvenir d'un certain discours qu'il vous a plu de me tenir dans un certain cabinet jaune au premier étage de cette maison-ci l'autre jour. C'est la que gravement assis dans un fauteuil et voulant bien jouer avec votre petit Lolo, vous me disiez : Que ne m'avez-vous [rature] encore envoyé votre billet de lotterie avec un petit billet gracieux de votre main. J'aurois payé 10 Ducats pour cela. Eh bien le voila ce billet [...]. Adieu mon prince, j'ai l'honneur d'etre

De son Altesse²⁴²

²⁴⁰ SOAL-Děčín, c. 183, cahiers d'étude, fragments en allemand sous le titre « Hütteldorfer sejour N° 7 », avec une demi-marge similaire aux autres exercices. Des exemples comparables dans N. Ferrand, « Transparences... », *op. cit.* ; Isabelle Havelange, « Madame de Genlis ou la pédagogie aux bains », dans Daniel Droixhe (dir.), *Spa carrefour de l'Europe des Lumières*, Paris, Hermann, 2013, p. 164. Sur les campagnes des « cinq princesses », une présentation dans R. Gates-Coon, *The Charmed Circle*, *op. cit.*, p. 70-71.

²⁴¹ SOAL-Děčín, c. 183, N° 14, billet N°1.

²⁴² *Idem*, N° 3, 42.

L'adolescent participe à la sociabilité des élites dont il acquiert les formes et le langage. Entre chaque billet, il copie des extraits de l'historien Goldsmith sur Crassus et Metellus. Le cercle s'élargit : dix-neuf personnes acceptent de prendre des billets, selon la liste que le comte dresse dans ces mêmes cahiers (N° 78), qui doivent bien être distingués des aide-mémoires et cahiers de notes pratiques qu'il peut tenir à l'âge adulte. Seuls trois Clary y apparaissent, avec la parenté proche (les Hoyos), puis les princes et princesses Dietrichstein, Rosenberg, Gallizin ou Liechtenstein, les comtes et comtesses Potocki, Starhemberg, Buquoy, Razoumowski. Grâce à ces billets, le comte est introduit dans les pratiques de sociabilité des élites nobiliaires rassemblées à Vienne au début des années 1790 en bénéficiant du parrainage familial. Le tirage a lieu le dimanche 1 juillet à l'hôtel de l'ambassadeur russe Andrei Rasoumowsky (1752-1836) après un « goûté ». Il semble que ce soit le comte Rottenhan, alors à Prague, qui emporte le « bien mangeant » tandis que le comte empoche 25 florins sur un cheval offert par son père²⁴³.

À la fin de chaque cahier, le comte organise un sommaire chronologique à partir des numéros des exercices ou brouillons (*Register der Numern*), qu'il fait suivre d'un sommaire thématique (*Register der Sachen*) à partir du type de document (*Auszüge*/extrait, billets, *orationes*, journaux, descriptions), du nom de l'auteur et des pages concernées pour faciliter la consultation de cahiers semestriels de 100 pages environ. Il apprend ainsi à structurer un mémoire et à mettre en forme un travail dont la conservation atteste de sa dimension formatrice. La formation d'une culture littéraire accompagne les premières expériences sociables. Ces pratiques permettent au comte de trouver sa place dans la maison qui est la sienne, en s'ouvrant progressivement à la société des élites nobiliaires de la monarchie²⁴⁴.

L'épreuve des langues : trouver sa place dans une société polyglotte

Chaque maison fonctionne comme un microcosme. L'enfant y apprend à se comporter selon la position qui est la sienne. Il intègre les contraintes de la vie de grand noble en s'initiant aux formes de l'échange aristocratique grâce à la reproduction des pratiques de ses aînés. Parents et grands parents jouent un rôle actif : c'est à l'intention de sa mère la princesse de Clary que le comte laisse des marges dans le brouillon des lettres au prince et aux princesses de Ligne

²⁴³ Termes du brouillon de lettre à son père, c. 183, n° 47. La liste des billets pris donne une indication du cercle très proche des Clary-Aldringen à Vienne : « 1 comte Rottenhan ; 3 prince Dietrichstein ; 4 prince Rosenberg ; 5 comtesse Hoyos ; 6 Maman Clary ; 7 P[epi] Dietrichstein ; 8 comte Potocki ; 9 princesse Lichnovski ; 11 comte Starhemberg ; 12 Maman Clary ; 13 Grandmama Clary ; 14 comtesse Hoyos ; 15 comte Razoumowski ; 18 comte Starhemberg ; 19 comtesse Bouquoi [Buquoy] ; 20 comtesse Starhemberg ; 21 princesse Dietrichstein ; 22 comte Rottenhan ; 23 comtesse Razoumowski ; 24 princesse Jean Liechtenstein ; 25 prince Gallizin ; 26 princesse Jean Liechtenstein ; 27 comte Starhemberg ; 28 comtesse Thun ; 30 prince de Ligne. »

²⁴⁴ Voir annexe 6, p. 180.

qu'il rédige en 1774 et lui soumet « afin que je puisse les écrire et les faire partir demain²⁴⁵. » Pour présenter un jeune comte comme il faut à sa future belle famille, elle reprend certains termes et propose des modifications qui sont intégrées dans le second brouillon avant mise au propre :

application sens trop l'écolle on peut l'ometre, je crois qu'on pouroit metre, jamais je pourois par tous mes efforts pour vous plaire, en rendant votre adorable fille aussi heureuse qu'il dependera de moi, vous témoigner &c.

Le travail des parents n'est pas seulement d'avaliser des acquis, mais aussi de débarrasser l'enfant de ce qui « sens trop l'écolle ». Cette représentante de la société aristocratique éduquée à parler français au cours de l'époque thérésienne apprend les codes d'un autre langage à son fils. Il s'agit de lui donner les accents de ce « familier noble » que décrit Marmontel, à la fois spontané et recherché, aimable sans être affecté²⁴⁶. Elle reprend aussi les formules d'usage qui correspondent à la situation du comte vis-à-vis d'un interlocuteur comme le prince de Ligne :

Il faut métre ~~Mon Prince~~ vôtre altesse en haut, et a la fin, et Madame a la jeune princesse. [phrase biffée et illisible] ~~la signature~~ doit être partout votre très humble, et très obéissant serviteur.

Son fils, et après lui ses petits-enfants, apprennent à moduler le registre et le ton auprès d'un personnage tendre et impressionnant, afin de trouver ceux qui conviennent à leur place dans la maison puis dans la société de la fin du XVIII^e siècle. Ce souci est constant chez l'ensemble des membres de cette élite, comme en témoignent les hésitations amusées de la princesse Pauline de Schwarzenberg à l'égard de Philippe de Stadion (1763-1824), un comte, un diplomate et surtout un ami en 1802 :

Mr le comte est trop sérieux. Mon cher Stadion serait trop familier ! Mon cher comte n'est pas trop bon ton ! Au fond cela est égal ! Conservez moi amitié et souvenir, je le mérite, vous ayant voué l'un et l'autre pour la vie²⁴⁷

L'enjeu est aussi de s'adapter à un environnement plurilingue en adoptant non seulement le ton mais l'idiome qui convient. Le voyage de Jean de Clary dans les Pays-Bas autrichiens en 1775, fournit un cas éclairant. Le comte développe une correspondance à trois

²⁴⁵ SOAL-Děčín, c. 149, brouillon de trois lettres rédigées sur la même double page, avec corrections de la princesse mère en demi-marge. I. Brouard-Arends, M.-E. Plagnol-Diéval (dir.), *Femmes éducatrices, op. cit.*

²⁴⁶ Jean-François Marmontel, *Éléments de littérature* (1787), Paris, Firmin Didot frères, fils et C^{ie}, 1856, t. II, art. « familier », p. 163. Le prince de Ligne en est un représentant célèbre. Voir aussi : Ivo Cerman, « Der literarische Stil des Grafen von Lamberg », dans Ronald G. Asch *et alii* (dir.), *Adel in Südwestdeutschland und Böhmen (1450-1850)*, Stuttgart, Kohlhammer, 2013, p. 165-170.

²⁴⁷ SOA-Třeboň, RAS, fc. 539, Vienne, 25 jan. 1802, p. 2-3, cité par B. Bertrand, *La vie de Pauline, op. cit.*, p. 148.

voix avec ses parents qu'il entretient alternativement tandis que le couple princier resté à Vienne s'échange les lettres. Quelle plus belle occasion qu'un séjour dans un espace francophone pour éprouver son français ? Toutes les lettres de Jean de Clary sont d'abord rédigées dans cette langue. La princesse Marie-Josèphe née Hohenzollern-Hechingen lui répond en français, le prince Franz Wenzel en allemand : le comte se trouve dans une situation d'entre-deux linguistique au sein même de sa famille, qui intègre l'univers plurilingue des élites nobiliaires réunies à Vienne dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Les lettres du jeune homme sont composées dans un français à la grammaire et à l'orthographe impeccables, qui contrastent avec celui de sa mère. Le comte témoigne ainsi d'un degré de maîtrise supplémentaire depuis les ouvertures francophones qui caractérisent les premières années du despotisme éclairé. La princesse de Clary tient sa correspondance amicale et familiale en français, sans se départir totalement de la maîtrise de l'allemand nécessaire à la vie d'une grande dame qui réside à Vienne. Son cas est un exemple typique d'un usage du français qui se répand de la cour aux palais sous le règne de Marie-Thérèse, passant de la diplomatie à la sociabilité au sein d'une élite qui reste polyglotte²⁴⁸. La relation avec son père est moins simple. Le prince Franz Wenzel possède un français plus heurté qu'il utilise pour écrire à sa femme et à ses filles, marqué par l'usage récurrent de formules convenues²⁴⁹. Sa situation linguistique est plus complexe : en tant que seigneur de Teplitz et *Obersthofjägermeister* (grand maître de la chasse à la cour), l'allemand lui est bien plus nécessaire qu'à son épouse. En 1775, il n'impose pas la langue de l'échange à son fils : « *Ich lasse dir aber die wahl zu schreiben, wie du wilst, deisch, oder frantzöschisch [sic]* », mais ses réponses ne souffrent pas d'équivoque²⁵⁰. Le comte réagit dès la lettre du 28 février 1775, en passant à l'allemand pour son père tout en maintenant le français pour sa mère. Pour autant, il n'y a pas de changement dans les sujets traités : l'expression du « cœur sensible » plein des « sentiments de tendresse et de reconnaissance » ou le détail de la vie sociale à Bruxelles nourrissent les lettres que le couple princier se communique. Il n'y a pas séparation de deux

²⁴⁸ SOAL-Děčín, c. 104-109, correspondance familiale et amicale. Ivo Cerman, « Sidi et Louise. Correspondance de trois générations de femmes nobles à la fin du XVIII^e siècle », dans F. Cadilhon *et alii* (dir.), *La correspondance, op. cit.*, p. 311-316.

²⁴⁹ SOAL-Děčín, c. 93, 94 : lettres du prince à sa femme (1769-1785), ses filles Marie-Sidonie (ép. Chotek) et Marie-Josèphe (ép. Ledebur).

²⁵⁰ « Je te laisse le choix d'écrire comme tu le veux, en allemand ou en français ». SOAL-Děčín, c. 94, 5/17 mars 1775, également citées dans Kateřina Haplová, *František Václav z Clary-Aldringenu (1706-1788) a jeho rodina ve světle osobní korespondence z 60.-80. let 18. století* [Franz Wenzel de Clary-Aldringen et sa famille à la lumière de leur correspondance dans les années 1760-1780], Un. Pardubice *Bakalářská práce*, 2012, p. 33.

styles épistolaires, l'un aimable et l'autre pratique, mais la création d'un environnement polyglotte modulé selon la situation sociale de chacun²⁵¹.

En même temps que les lettres de son fils arrivent de l'ouest, le prince reçoit du nord les rapports germanophones de ses agents de Teplitz et Binsdorf à propos de la révolte des paysans qui gronde en Bohême. Il entend aussi les échos pragois de cette situation avec les lettres francophones de sa fille aînée, rédigées en français²⁵². S'il répond à cette dernière en français, il n'entend pas que son héritier s'éloigne des réalités seigneuriales qu'il aura un jour à assumer en allemand. Ses vues se rapprochent de celles de ces hommes qui regardent d'un mauvais œil le développement des usages francophiles des « *Päriserböhmen* », dont le comte Kinsky fait un de ses chevaux de bataille dans ses *Souvenirs* et les écrits pédagogiques qu'il rédige au même moment²⁵³. Dans le cas du prince de Clary, le français est un français d'éducation qui ne peut se concevoir sans l'allemand, qu'il perçoit non seulement comme une langue d'administration/*Amtsprache* mais aussi comme un remède à une écriture affectée. Il encourage ainsi son fils à écrire « *einen Deütschen guthen Brief* » dans un style naturel proche de l'échange oral²⁵⁴. Ces recommandations sont similaires à celles que le précepteur du prince Charles-Philippe Schwarzenberg conseille à son protégé pour écrire des lettres francophones où « les mots semblent s'être mis d'eux-mêmes à la place qu'ils occupent » en 1785²⁵⁵. Le prince n'est pas opposé à la belle écriture, qui peut se faire en allemand, mais entend que son fils soit en mesure d'assumer les différentes situations qui se présenteront à lui de la cour de Vienne aux domaines de Teplitz.

La langue et le style du comte sont donc placés sous un feu croisé et nourri. La princesse profite de ce premier voyage pour un commentaire comparé : « Je passerai sous silence ce que vous me dites dans cette dernière de votre stile, et du mien » lui écrit son fils le 10 août 1775. Le prince Franz Wenzel lui reproche quant à lui un style trop affecté dans lequel on repère toutes les marques de l'*Empfindsamkeit* qui caractérise les lettres personnelles de la noblesse d'Europe centrale à la fin du XVIII^e siècle, où la part belle est

²⁵¹ SOAL-Děčín, c. 149, recueil, Beloeil, à son père, 29 juillet 1775. Le comte choisit alors le français dans sa lettre. Claire Madl, « Představy o jazycích a jejich užívání u jednoho osvícenského aristokrata » [Représentations et pratiques des langues chez un aristocrate des Lumières] dans J. Lorman, D. Tinková (dir.), *Post tenebras spero lucem ? Duchovní tvář českého a moravského osvícenství*, Prague, Casablanca, 2009, p. 208-221.

²⁵² Les deux corpus sont conservés dans le même carton 94. La lettre de Marie-Josèphe ép. Ledebur sur la révolte n'est pas datée, conservée entre celle du 15 février et du 4 avril 1775, au moment où le comte Jean repasse à l'allemand à Bruxelles.

²⁵³ Franz Joseph Kinsky (1739-1805), *Über die Hofmeister*, Prague, Gerle, 1776, par. 9 ; *Errinerung über einen wichtigen Gegenstand von einem Böhmen*, Prague, Gerle, 1773, où l'on retrouve ce thème par. 15, 31, 89. P. Derlon, *Identités et savoirs*, op. cit., p. 183. R. Krueger, *Czech*, op. cit., p. 49 sq..

²⁵⁴ SOAL-Děčín, c. 94, 5/ 17/22 juin 1775, K. Haplová, *František*, op. cit., p. 27.

²⁵⁵ Cité dans Cerman, Sidi et Louise, dans Cadilhon *et alii* (dir.), *La correspondance*, op. cit., p. 312.

faite à l'expression des sentiments²⁵⁶. Le comte écrit par exemple que « la joie que j'éprouverai dans cet heureux moment doit surpasser infiniment toutes celles que j'ai goûté de ma vie²⁵⁷. » Les parents tempèrent cette recherche du beau langage qui passionne les générations de la seconde moitié du XVIII^e siècle, au point qu'Ivo Cerman évoque une « génération sentimentale, qui s'était vouée à l'ostentation des sentiments intérieurs²⁵⁸ ». Ce point appelle des nuances, notamment au regard des travaux sur l'expression affective dans d'autres contextes²⁵⁹. Il n'en demeure pas moins que la fabrique de lettres, et en particulier de la lettre en français, n'est pas une simple pratique transmise d'une génération à l'autre. Elle fait l'objet de débats sur le langage, d'un échange entre parents et enfants où la nouvelle génération cherche et affirme son propre vocabulaire. L'appropriation de l'outil épistolaire est le signe d'une affirmation sans rupture par laquelle la jeunesse aristocratique définit le ton de la fin du XVIII^e siècle.

L'écriture de soi participe du processus de construction personnelle et d'auto-définition dans le monde des élites. Le français a une fonction spécifique dans les années 1770. En Bohême, il distingue le prince et sa famille au sein de leur seigneurie, sans toutefois les isoler des sujets germanophones. À Vienne, sa maîtrise doit se remarquer dans le monde des élites, ne serait-ce que pour sanctionner les leçons des maîtres. Il se colore de la multiplicité des accents allemands et étrangers qui s'entendent dans la monarchie des Habsbourg. L'allemand de Bohême du Nord, déjà différent de celui de Dresde, n'a rien à voir avec l'autrichien viennois ou les accents hongrois de Presbourg. En Europe, il sert à identifier les élites, c'est-à-dire à signifier leur appartenance à la haute noblesse de cour par un rapprochement linguistique auquel le comte Jean ne résiste pas en 1775 : lorsqu'il prolonge son séjour pour assister au sacre de Louis XVI et découvrir Paris à l'été 1775, il bascule de nouveau vers le français pour écrire à son père. Le français n'est pas vécu comme un simple moyen de communication mais comme un sociolecte qui répond à différents contextes, parmi lesquels le séjour parisien d'un jeune noble d'Europe centrale n'est pas le moins important.

Au moment de prendre la plume, le jeune épistolier se trouve face aux termes d'une équation socio-linguistique : il cherche à mettre en valeur sa position dans un espace et un milieu social donné, par exemple un comte de Bohême à Bruxelles ou Paris en 1775, tout en tenant compte de celle de son interlocuteur, par exemple sa mère à Vienne ou son père qui a le

²⁵⁶ Ivo Cerman, « Empfindsame Briefe. Familienkorrespondenz der Adelligen im Ausgang des 18. Jahrhunderts », dans Václav Bůžek, Pavel Král (dir.), *Společnost v zemích habsburské monarchie a její obraz v pramenech (1526–1740)* [La société de la monarchie des Habsbourg et son image dans les sources], České Budějovice, *Opera historica* 11, 2006, p. 283–301.

²⁵⁷ SOAL-Děčín, c. 149, recueil, Beloeil, à son père, 29 juillet 1775.

²⁵⁸ I. Cerman, « Sidi et Louise... », dans F. Cadilhon *et alii* (dir.), *La correspondance, op. cit.*, p. 315

²⁵⁹ Voir par exemples les recherches exposées dans P.-Y. Beaurepaire (dir.), *La communication, op. cit.*

regard tourné vers les chasses de Laxenburg et les domaines de Bohême. L'usage du français et de l'allemand n'est jamais univoque et seul leur accord modulé permet de transcrire au mieux l'expression d'une « première société » dans l'Europe des Habsbourg. L'adolescent noble apprend ainsi à se mouvoir dans un espace plurilingue où le voyage à l'étranger porte sur d'autres scènes le mode de vie aristocratique. Entre assimilation et distinction, l'usage des langues placent les grands nobles dans une position particulière à l'heure où le cosmopolitisme mondain est interrogé par des réflexions nouvelles sur les identités nationales en Europe centrale et germanique²⁶⁰.

L'arrivée de Marie-Christine de Ligne dans la maison Clary en 1775 provoque une nouvelle configuration linguistique et un nouveau contexte d'apprentissage. Elle ne maîtrise pas l'allemand, et ne semble pas l'apprendre. La princesse se contente d'un usage phonétique dont le comte cite des exemples dans ses lettres et ses journaux de 1810, ce qui suggère que son cas est relativement exceptionnel dans la société danubienne qu'elle rejoint en 1775²⁶¹. Pour le comte et son frère Maurice, le français est donc littéralement une langue maternelle : si la famille entre progressivement dans une forme d'âge d'or du sociolecte à Vienne et surtout à Teplitz dans les années 1780-1790, c'est aussi, et peut-être d'abord, en raison d'une circonstance particulière. Elle n'en est pas moins le produit de la rencontre entre les pratiques matrimoniales de la haute noblesse de cour et le complexe territorial de la monarchie des Habsbourg qui s'étend d'ouest en est de l'Europe. Un tournant s'opère à cette génération : contrairement à son père, le prince Jean n'hésite pas à écrire à ses enfants en français, sans se départir de l'allemand dont il use par ailleurs pour ses missions à la cour et pour administrer la seigneurie. Dans un certain sens, il est obligé de le faire, pour ne pas exclure la princesse de Ligne de l'échange des lettres qui participe de l'éducation des enfants. Son cas montre qu'une femme noble vit très bien sans parler allemand au cœur de la monarchie des Habsbourg. Il est pourtant plus révélateur qu'exemplaire, rappelant que chaque maison présente une situation particulière et difficilement généralisable.

Grâce à ses cahiers d'études, le comte Charles-Joseph prend conscience de ce monde polyglotte qui l'entoure. Pour lui, le français n'est plus seulement un français d'éducation. Pour autant, l'allemand gagne ses lettres de noblesse comme langue de culture avec les débats sur la langue et le génie des nations lancé par Lessing, repris par Goethe et la génération du

²⁶⁰ Michael Wögerbauer, « La vernacularisation comme alternative au concept d'« éveil national » ? L'exemple de la Bohême », *Histoire et civilisation du livre*, 2008/IV, p. 149-173 ; Claire Madl, « Pour une étude des choix de langue en milieu plurilingue : représentations et pratiques en Bohême à l'époque des Lumières », *Revue historique*, 2013/3 n° 667, p. 637-359. D'autres situations en Europe centrale : Patrick Renaud (dir.), *Les situations de plurilinguisme en Europe comme objet de l'histoire*, Paris, l'Harmattan, 2010.

²⁶¹ SOAL-Děčín, c. 158, lettre à Louise du 2 février 1810, copiée dans le journal du comte.

Sturm und Drang et affirmé par l'*Entführung aus dem Serail* de Mozart en 1782. Le comte s'y montre très sensible lorsqu'il réalise sa traduction allemande de *Sappho*, drame de Southey (1774-1843), ou commente en français les œuvres complètes de Goethe lues en allemand en 1800²⁶². Dès les années 1790, il réalise que la force de l'éducation aristocratique réside dans cette maîtrise des langues qui donne accès à la littérature européenne sans être dépendant de la traduction, alors que le débat sur la médiation des traducteurs se poursuit au début du XIX^e siècle²⁶³. En décembre 1797, il écrit en français un long commentaire *Sur la Messiade* où il refuse de prendre la plume pour traduire le poème de Klopstock achevé en 1777, poussant ainsi à l'extrême la position du grand noble polyglotte avec la fougue d'un jeune homme de vingt ans :

Ce poème intraduisible (qu'on me pardonne ce mot) est le vrai triomphe de notre pauvre langue, trop exaltée par nous autres, mais aussi trop cruellement maltraitée par messieurs les étrangers. Quel dommage que nous ne puissions les convaincre ! Jamais un étranger ne lira Klopstock ; jamais un étranger (j'en excepte bien peu) ne le comprendra, n'en sentira les beautés. On dit : les Allemands ne le comprennent pas eux-mêmes ! – d'accord ! ceux qui ne connoissent pas leur langue ; et il y en a beaucoup plus qu'on ne pense²⁶⁴.

Effectué à Vienne, cœur impérial où résonnent les accents de l'Empire, ce bel exemple du travail littéraire d'un jeune comte affirme en creux une capacité à lire dans le texte. Plus que jamais, le mythe de l'Europe française cède à la capacité de comprendre et de manier plusieurs langages. Sous la plume du comte, les grandes familles d'Europe centrale acquièrent une stature culturelle unique entre deux mondes littéraires, francophone et anglo-saxon, qui se regardent souvent sans se comprendre. Ce modèle colore le sentiment d'appartenance à une « première société » moins cosmopolite qu'animée par des pratiques communes dans laquelle les comtes de Clary trouvent leur place grâce à un apprentissage dans et par la maison.

Les transformations de l'environnement socio-linguistique

La pratique de la diglossie envisagée sur trois générations permet d'insister sur la caractérisation d'un environnement éducatif évolutif, calqué sur les structures des maisons aristocratiques d'Ancien Régime. *De facto*, les lettres de la princesse Marie-Josèphe ne sont jamais exclusivement en français, et se mâtinent de termes allemands reflets de son quotidien, comme lors d'une consultation médicale qui se tient en allemand en 1779 :

²⁶² SOAL-Děčín, c. 183, traductions, années 1790 ; c. 184, commentaires et compositions, « *Göthe's Werke* ».

²⁶³ François Genton, « Le drame du *Sturm und Drang* dans la France d'Ancien Régime, » dans Marita Gilli (éd.), *Le Sturm und Drang : une rupture ?*, Paris, Les Belles Lettres, 1996, p. 156-161 ; Maïke Oergel, *Culture and Identity. Historicity in German Literature and Thought 1770-1815*, Berlin, Gruyter, 2006.

²⁶⁴ SOAL-Děčín, c. 183, décembre 1797, non fol..

je suis donc montée et l'ai trouvé fort malade mit starken zuken und sehr grosse hiz [hitze], la garde d'enfant c'est trouvée seule avec lui quand il a pris un mouvement convulsive. [...] un quart d'heure après arrive le jeune Habermann, puis le vieux Mollinary, on a ordonnés de nouveaux lavements, les sangsues et une mixture des habermann hat mir proposiert, es sol sein sohn oder der rechtsberger, in der nacht da bleiben. [...] Il a dormi et a pris deux tasses, de Reißschleim²⁶⁵.

Outre un terme sans véritable équivalent comme le *Reißschleim*, la princesse retransmet la conversation qu'elle a vécue, évoquant les symptômes et les remèdes tantôt en allemand, tantôt en français. Franz Wenzel fait de même dans sa correspondance à ses filles²⁶⁶. À la génération suivante, la diglossie se fait beaucoup plus discrète et répond également aux situations plurilingues qui animent la vie à l'hôtel ou à la cour. Il peut s'agir du résultat d'une éducation plus formelle dans un environnement où le français est devenu indispensable à l'élite et mieux maîtrisée par elle. Le cas de Jean de Clary est très clair : marqué par la relation à son père, il s'attache à savoir quand, où, et comment employer l'un des deux langages, ce qui se traduit concrètement par un usage séparé des deux langues dans ses correspondances²⁶⁷. Il quitte le français de diglossie pour un bilinguisme net dans le contexte de la lecture plus nationale des usages linguistiques qui accompagnent la réflexion sémantique sur le terme « *Aufklärung*²⁶⁸ ».

Une troisième configuration apparaît avec la génération née dans les années 1770-1780. Obligé d'écrire intégralement en français à sa mère, le comte Charles-Joseph compose en allemand ses premières lettres à son frère Maurice puis dans les deux langues comme il le fait avec son père. Il renoue alors avec une pratique de la diglossie qui le conduit à utiliser les termes allemands dans les lettres françaises quand ceux-ci rendent mieux son idée. Sa pratique va plus loin que celle de la génération élevée avant 1750 : sa maîtrise du français grammaticalement plus assurée lui permet de faire des lettres familiales un espace de recherche linguistique. Tout au long de sa vie, il salue ainsi les trouvailles qui illustrent la situation spécifique de l'aristocratie en Europe centrale :

²⁶⁵ S.-Děčín, c. 93, M.-J. à F. W., Vienne, 8 sept. 1779 : « une mixture que [le médecin] Habermann m'a proposée. Son fils ou Rechtsberger doivent rester là cette nuit ». D'autres cas de diglossie, par exemple chez les souverains : Corina Petersilka, *Die Zweisprachigkeit Friedrichs des Grossen*, Tübingen, Niemeyer, 2005, p. 45.

²⁶⁶ Jiřina van Leeuwen-Turnovcová, « Ego-dokumenty, diglosie a gender. O možnostech retrospektivní analýzy diglosie v Čechách » [Edodocuments, diglossie et genre], dans M. Lenderová, J. Kubeš (éds.), *Osobní deník, op. cit.*, p. 49-60.

²⁶⁷ SOAL-Děčín, c. 146-149.

²⁶⁸ I. Cerman, L. Velek, *Adelige Ausbildung, op. cit.*; I. Cerman, « Die Adelskultur im Böhmen des 18. Jahrhunderts », *Adel im Wandel (16.–20. Jahrhundert) / La noblesse en mutation (XVII^e–XX^e siècles)*, discussions 2, 2009, http://www.perspectivia.net/publikationen/discussions/2-2009/cerman_adelskultur.

Madame Alexandre Potocka a fait chanter M. de Flahaut [...]. Il chante avec un gout prodigieux, des romances charmantes. J'aurais bien voulu lui en demander une pour notre Haus-Nachtigal [rossignol domestique] – Remerciez moi Titine, je crois que l'expression est jolie²⁶⁹.

De facto, le français ne devient jamais l'unique langue de référence de la famille. Les lettres de Louise à son mari montrent que Mathilde, Edmund et ses sœurs de la génération née dans les années 1800-1810 prennent la parole en allemand et reçoivent une instruction polyglotte. Dans ces grandes familles d'Europe centrale, la maîtrise des langues est un phénomène complexe : bien que nées à Vienne ou en Bohême, les générations des années 1770-1820 doivent apprendre l'allemand et ne peuvent se contenter de la maîtrise de la langue dominante de l'espace dans lequel elles grandissent. Les Clary ne font pas apprendre le tchèque à leurs enfants, sans doute en raison de la situation de la ville d'eau de Teplitz dans la Bohême germanophone, contrairement au comte Kinsky et plus tard aux prince Esterhazy qui développent l'apprentissage du hongrois²⁷⁰. Le français n'en garde pas moins sa fonction de sociolecte et de langue de culture aristocratique modulée avec l'allemand de l'Elbe et du Danube, pour fournir un univers sonore et un travail bilingue qui permet aux jeunes élites de se familiariser avec le monde dans lequel les parents pensent qu'elles vont avoir à évoluer.

Dans les années 1830-1840, une nouvelle recomposition a lieu : avec le développement d'un débat sur les langues et les nationalités en Bohême et dans la monarchie, les usages linguistiques se cristallisent. Edmund adopte l'allemand pour rédiger ses journaux de voyage en Angleterre en 1835. Après leur mariage avec les frères Radziwiłł en 1832, ses sœurs Mathilde et Euphémie utilisent plus fréquemment l'allemand alors que leur mode de vie se déroule entre Berlin et la Pologne²⁷¹. Ayant reçu la même instruction polyglotte que leurs parents, la génération de Bismarck et de František Palacký en fait des usages bien différents. Louise Chotek qui continue de leur écrire en français, s'adapte et passe à l'allemand quand elle rejoint ses filles²⁷². L'impression d'une période francophone qui s'achève se dégage des archives. Le français continue d'être employé dans le théâtre de société, mais quitte peu à peu le champ des ego documents²⁷³. Son usage change : du français langue des élites, on passe à une « élitisation » du français avec un renversement de la diglossie qui saupoudre les textes étrangers d'expressions caractéristiques. L'apprentissage et l'usage des langues vivantes sont profondément liés au contexte familial et aristocratique. Les modifications qui s'opèrent

²⁶⁹ SOAL-Děčín, c. 159, journal de Paris du 2 et 3 mai 1810, lettres N° 24-25 à Louise.

²⁷⁰ M. Aubert, « Préoccupations... », dans F. Cadilhon, *et alii*, *La correspondance op. cit.*, p. 297 ; P. Derlon, *Identités et savoirs, op. cit.*, R. Krueger, *Czech, op. cit.*, p. 33.

²⁷¹ SOAL-Děčín, c. 258-265 : journaux de voyage d'Edmund Clary, c. 205-206 : journaux de Mathilde 1837-1867, 208-220, correspondance amicale et familiale de Mathilde et Euphémie, journaux d'Euphémie (1872).

²⁷² SOAL-Děčín, c. 347, correspondance avec Edmund Clary.

²⁷³ SOAL-D., c. 747 : affiches manuscrites des « spectacles de société » joués au théâtre de Teplitz, 1840-1860.

révèlent les bouleversements culturels dans un monde de plus en plus international après les révolutions de 1830 et 1848. Elles soulignent aussi combien le chercheur doit rester attentif à chaque contexte d'apprentissage. L'enfant noble intègre un espace socio-linguistique donné avec ses contraintes spécifiques. Elles correspondent certes aux traits communs de l'identité aristocratique, mais elles caractérisent aussi une période et une famille en particulier.

B. Entre protection et surveillance : préparer l'entrée dans le monde de l'enfant noble à la fin du XVIII^e siècle

Écoute et écriture dans un cadre protecteur et stimulant.

Dans un environnement si complexe, la maison offre donc un cadre protecteur et semi-ouvert sur le monde. Dès 1775, Jean de Clary peut s'y livrer à une application pratique du « familial noble », car il dispose d'un jury indulgent qui lui permet d'ajuster le ton de ses lettres avant qu'il s'en serve d'aide-mémoire pour rédiger la relation de son voyage en Europe de l'ouest qu'il laisse inachevée :

enfin mes lettres arrivent à point nommé. [...] Vous en jugez trop favorablement, et j'ose le dire, avec partialité. J'en suis flatté, mais tout le monde n'est pas prévenu en ma faveur, et il est possible que cette même lettre qui vous fait plaisir par l'intérêt que vous y prenez à ce qui me regarde ait été trouvée assez mal écrite par ceux à qui vous l'avez fait voir : elle ne l'étoit que pour vous, et dans la situation où je me trouvois, je ne songeois guère à la beauté du stile²⁷⁴.

Jean de Clary se prépare à ce que ses lettres soient lues par d'autres que ses parents, et il compte sur eux pour jouer le rôle de censeurs. Cette protection permet de faire de la lettre un brouillon de soi qui sert utilement l'entrée dans le monde et ses marques visibles comme les récits de voyage, à l'instar de celui qu'il esquisse à son retour d'Europe de l'ouest²⁷⁵.

L'enfant noble trouve dans la maison un modèle et un espace de référence à observer et à transcrire. Après avoir eu les *Veillées du château* au programme de ses études en mai 1791, le comte Charles-Joseph observe des situations pratiques avec les conversations du prince de Ligne et de Casanova accompagnées des airs de harpe donnés par la princesse

²⁷⁴ SOAL-D., c. 149, J.d.C. à sa mère M.-J. H.-H., Bruxelles, 2 avril 1775. Le comte choisit le français.

²⁷⁵ SOAL-Děčín, c. 147, « Papiers et Memoires relatifs à un voyage à Bruxelles, en Hollande, en France et en Angleterre, 1775 ». Les lettres des enfants ou à propos des enfants lorsque ceux-ci sont au collège ou placés chez des parents et proches protecteurs sont, au sens littéral, un objet de fierté pour les parents, qui les montrent à un entourage dépassant le cercle familial, comme le souligne José Maria Imizcoz Beunza à propos d'une lettre du président du séminaire Noble de Vergara en 1789 : « D'une génération à l'autre. Réseaux et pratiques familiales de reproduction dans les carrières de la monarchie hispanique au XVIII^e siècle », dans Anna Bellavitis *et alii* (dir.), *Construire les liens de famille dans l'Europe moderne*, Mont-Saint-Aignan, PURH, 2013, p. 166.

Marie-Christine Clary-Ligne à Teplitz²⁷⁶. Ce ne sont plus ses cahiers d'études mais ses journaux, cette fois bel et bien constitués en tant que tels, qui relatent l'atmosphère châtelaine qui règne à Teplitz dans les années 1790. Son oreille est formée :

a 10 heures les instruments a vent ont essayé la musique des ballets que Papa a apportés de Vienne; Papa et ces dames ont passés la matinée dans le petit salon pour entendre la musique²⁷⁷.

Le prince de Clary maîtrise le clavecin, et le comte représente sa mère penchée sur ses partitions de harpe dans ses croquis²⁷⁸. Tous ses sens sont en éveil. Il découvre alors les usages sociaux des talents appris auprès des maîtres, par exemple avec la pratique du *Stammbuch*, ou *liber amicorum*, un cahier que la princesse Marie-Christine ouvre aux individus qu'elle distingue en les invitant à laisser une trace, un poème ou un dessin entre 1774 et 1815. Ce cahier s'ouvre sur quelques vers du prince de Ligne sur l'usage du *Stammbuch* comme recueil de sociabilité, espace d'émulation des talents dont la présentation participe de la démonstration d'une éducation réussie :

Chacun icy mit ce qu'il fit de mieux. // on voit avec plaisir le dessein, la peinture.
mais je suis bien plus orgueilleux, // de mon ouvrage plus heureux
qui fait autant d'honneur, à moi qu'a la nature²⁷⁹.

Sa cadette Flore de Ligne (1775-1849) ou son petit-fils Maurice Clary y font la preuve de leurs talents, même si en l'absence de date précise, il est difficile de dire à quel âge ils prennent les pinceaux. Le gouverneur Fritsch lui-même y figure, de la même manière qu'il chante et joue de la musique : il est logique que la figure centrale de l'instruction des enfants soit associée à l'accomplissement de leurs talents²⁸⁰.

Dans ses journaux, le comte ne se décrit jamais en train de participer aux conversations entre le prince de Ligne, Casanova et les invités du château, qui ne manquent

²⁷⁶ SOAL-Děčín, c. 183. *Veillées du château ou Cours de morale à l'usage des enfants* de madame de Genlis (1784). Amel Ben Amor, « Madame de Genlis, romancière et pédagogue » dans S. Imperato-Prieur, *Écrits de civilité, op. cit.*, p. 167-180 ; I. Brouard-Arends, M.-E. Plagnol-Diéval (dir.), *Femmes éducatrices, op. cit.* ; Gillian Lathey, *The role of translators in Children's Literature. Invisible Storytellers*, Londres/ Nex York, Routledge, 2010.

²⁷⁷ SOAL-Děčín, c. 157, journal du 21 juill. 1795, p. 89.

²⁷⁸ Voir annexe 7, p. 181.

²⁷⁹ SOAL-Děčín, c. 150. Sur les livres d'amitié: Sylvie Mouisset, « L'Amitié reste et jamais ne s'efface ». les alba amicorum : de la marque d'amitié au réseau d'amis (France-Suisse, XVI^e-XIX^e siècles) », dans Maurice Daumas (éd.), *L'Amitié dans les écrits du for privé et les correspondances de la fin du Moyen-Âge à 1914*, Pau, Presses universitaires de Pau, 2014, p. 61-76. Sur la pratique des élites féminines en Europe du Nord : Elena Gretchanaïa, « Fonction des citations littéraires dans les albums féminins russes rédigés en français (fin du XVIII^e-début du XIX^e siècle) », dans I. Brouard-Arends (dir.), *Lectrices d'Ancien Régime*, Rennes, PUR, 2003, p. 431-439.

²⁸⁰ La haute domesticité est également associée au théâtre de société : Marie-Laurence Netter, *Du théâtre à la liberté. Dans les coulisses des Lumières*, Paris, Armand Colin, 2012.

pas de saluer la famille en venant prendre les eaux. Il n'est cependant pas inactif, et ne perd pas une miette des jeux de société qui se déroulent devant lui avant qu'il ne les rapporte de mémoire dans ses journaux. Les « Enigmes, Logogriphes, rébus, Charades » des cahiers d'étude de 1792 trouvent un champ concret d'application avec les bouts-rimés ou les « questions » que l'on s'envoie de l'un à l'autre, parfois jusqu'à trois heures du matin :

Grp.[le prince de Ligne] Comment ose t'on mettre le nom de la froide amitié a coté de celui de l'amour?/ [le comte de] Waldstein²⁸¹. L'amour a tout age et saison enflamme et l'amitié a quelque fois besoin du coin de feu pour s'échauffer.

[Comte de] Brown²⁸². Peut-on angliser le Diable?/ Grp. Non, car on ne pourroit plus le tirer par la queue.

Waldstein. Comment pourrois-je rester ici et etre demain a 3 milles d'ici en même tems?/ [comtesse de] Bernsdorf²⁸³.La pensée, et la présence, peuvent etre séparées.

Brown. Pourquoi peint-on l'amour en enfant?/ Féfé [Euphémie de Ligne].Parceque il en a les caprices et l'inconstance.

Brown. Croyés vous que le Diable soit bien noir?/ Grp.Il ne l'est que lorsque le Comte de Waldstein est en deuil.

Waldstein. Que préférez vous d'etre une tabatiere ou une pierre a fusil?/ Brown. Le dernier pour faire feu sur vous²⁸⁴.

Il ne s'agit là que de quelques extraits des longs florilèges qui émaillent des journaux. Ils pourraient bien servir de réserve et de source d'inspiration pour le jeune comte. Les vers et les bons mots qu'il entend se retrouvent dans ses lettres avant qu'il ne s'essaie lui-même à la composition à la fin des années 1790²⁸⁵.

La venue des curistes permet aussi d'introduire au château des personnalités issues du monde des érudits et des savants. Cette perspective ouvre un volet plus original de l'apprentissage par le contact avec des professeurs et des scientifiques venus prendre les eaux. Le 12 juillet 1795, le prince de Clary et son fils découvrent ainsi la science du professeur Melzer venu de Leipzig :

Il a composé une théorie de la déclamation allemande; c'est une espèce de musique; il y a 5 tons principaux qui font les 5 voyelles, et quatre tons subordonnés. Chaque ton est pour

²⁸¹ Le comte est propriétaire de la seigneurie voisine de Dux, où Casanova est bibliothécaire.

²⁸² Le journal présente le comte de Brown comme irlandais, et évoque son service militaire. Il prend les eaux à Teplitz.

²⁸³ Le journal n'évoque qu'une « madame de Bernsdorf ». Il peut s'agir de la comtesse Augusta zu Stolberg-Stolberg (1753-1835), épouse du ministre danois von Bernstorff (1735-1797).

²⁸⁴ SOAL-Děčín, c. 157, journal 14 septembre 1795, suivant des « Vers pour la fête de l'été ». Cette atmosphère est celle des jeux d'esprit dont Madame de Maintenon tire des supports de formation morale à la fin du XVII^e siècle : Christine Mongenot, « Conversations » et « Proverbes » : *le théâtre d'éducation de Madame de Maintenon ou la naissance du théâtre d'éducation*, thèse (dir. M.-EM. Plagnol-Diéval), UPEC, 2006.

²⁸⁵ D'autres exemples : Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, « Poésie de circonstance et fêtes privées », dans C. Seth (éd.), *L'éveil des muses, poétique des Lumières et au-delà.*, Rennes, PUR, 2002, p. 213-222 ; et en Russie, avec la participation du prince de Ligne : Elena Gretchanaïa, « *Je vous parlerai la langue de l'Europe...* » : *la francophonie en Russie (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Bruxelles, Peter Lang, 2012.

une autre espèce de poésie; le ton a par exemple, comme le plus naturel et celui que les enfants articulent le premier, est destiné pour les dialogues poétiques, les fables, contes &c. le ton e s'emploie pour les narrations, leçons, sermons; il nous récita un morceau de sermon &c; le ton i qui a ce qu'il dit, excède la voix naturelle est réservé pour les plaintes, et pour demander du secours; le ton o pour la prière, pour les monologues de tragédie, comme celui de Hamlet et de Richard 3. Enfin le ton u (ou) est pour les conjurations d'esprits, les apparitions, enfin pour tout ce qui exige une voix sépulcrale. Il fera imprimer dans peu un livre ou toute cette théorie sera détaillée. Ce qu'il récite même les choses les plus connues comme les fables de Gellert deviennent méconnoissables par les beautés qu'il y fait découvrir en les déclamant. - Sa conversation se ressent un peu de son métier, car par-ci par là elle est un peu ampoulée; il disoit par exemple à Maurice au bal: nun sind sie wieder dahingeschwebt wie ein leichter Zephir!²⁸⁶

Les premiers journaux du comte sont ainsi un trésor d'expériences accumulées entre Teplitz et Vienne, qui accompagne ses portraits des « personnes accomplies » qu'il rencontre. Il s'agit du témoignage rare d'un héritier, car les journaux conservés en Bohême sont plutôt ceux des jeunes filles de l'aristocratie²⁸⁷. Il s'inscrit dans une perspective d'observation et de restitution tout à fait différente de celle du *Mémorial d'un mondain* du comte Lamberg, dont il reprend en partie le caractère de collection des portraits et anecdotes pour présenter un aspect plus direct de la vie sociale des années 1790²⁸⁸. La maison est le premier espace d'appréhension des pratiques partagées par l'élite nord-européenne qui circule à Teplitz et à Vienne, tout en fournissant un modèle, un environnement et un encadrement impossible à transposer simplement à l'ensemble de l'aristocratie d'Europe centrale. Elle est le lieu d'une surveillance des comportements, encadrés selon les attentes et les pressions qui s'exercent sur l'ensemble des individus qui la composent.

Surveiller les premiers pas dans le monde

Malgré les dispositifs d'ouverture permis par les maîtres et les gouverneurs, l'éducation domestique qui vise à former un enfant noble peut conduire à une forme d'isolement, partiellement comblé par la fréquentation accélérée des académies. Charles-Joseph et son frère Maurice ne semblent pas suivre ce parcours, et ils restent formés par le « *private Erziehungs system des Adels* » jusqu'à l'entrée au régiment pour l'un et le passage en chancellerie pour l'autre au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles²⁸⁹. Ils ne sont certes pas coupés du monde, surtout lorsque celui-ci s'invite aux eaux de Teplitz, mais sont exposés à une faille de ce système éducatif qui apprend à s'orienter dans la société : le risque d'une

²⁸⁶ SOAL-Děčín, c. 157, Jnl 12 juillet 1795, p. 67.

²⁸⁷ M. Lenderová, J. Kubeš (éd.), *Osobní deník, op. cit.* ; Milena Lenderová, « Frauentägebücher des 19. Jahrhunderts als reflexion der privaten Alltäglichkeit » dans Jirina van Leeuwen-Turnovcová *et alii* (dir.), *Gender-Forschung in der Slawistik*, Vienne, WSA 55, 2002, p. 349-360.

²⁸⁸ I. Cerman, « Der literarische Stil des grafen Lamberg », dans R. G. Asch *et alii* (dir.), *Adel, op. cit.*, p. 165-170.

²⁸⁹ Stekl, *Österreichs, op. cit.*, p. 115.

surprotection qui se traduit dans le comportement des adolescents au travers d'une trop grande confiance en soi²⁹⁰. Le prince Jean de Clary s'en ouvre à sa mère en 1799 :

Je vous le repete, ma bonne Maman, et vous prie de ne pas vous allarmer sur son compte ; son cœur est bon, mais sa tete on ne peut pas plus legere : il a avec cela assez bonne opinion de lui-même et prend un peu trop le ton tranchant. Vous le connoissez aussi bien que moi. Avec de fort bonnes qualités, on le gateroit facilement²⁹¹.

Ce « ton tranchant » est celui des « jeunes gens de la aufgeklärte Erziehung » qui ne plaît pas toujours à la génération pourtant née au cœur du siècle des Lumières : le comte Kinsky le redoute ainsi dans les mêmes termes au moment d'accepter les jeunes Chotek à l'académie²⁹². De l'observation pédagogique à la surveillance étroite, il n'y a qu'un pas que le stéréotype de la décadence générationnelle aide à franchir.

L'enfant ne doit pas être surprotégé mais introduit dans le monde sans se laisser « tourner la tête ». Les comportements sont donc scrutés, depuis les grimaces de Maurice jusqu'à son peu d'appétence pour l'écriture des lettres où il se contente du strict minimum²⁹³. Alors que son père apparaît soucieux de le voir gagner en amabilité, les échanges avec son frère montrent la pression qui s'exerce autour de l'écriture. En 1793, Charles-Joseph lui envoie des lettres de dix pages auquel il peine à répondre : son aîné multiplie les reproches pour des réponses trop courtes, jusqu'à lui demander une « réparation d'honneur » lorsqu'il ne répond pas. Maurice se défend en lui répliquant qu'il le bombarde de lettres (« *du mich mit briefen bombardiert* ») et qu'il en a écrit sept : « [Tu m'as écrit] Une lettre envoyée sans que tu y répondes. Voilà qui est nouveau, oh le méchant monde ! J'en suis déjà à ma septième lettre, oh le méchant monde !²⁹⁴ ». Puisque la conversation se déroule dans le registre du duel, Maurice désigne son frère comme « *Ein Mann von Wort* », un homme de parole²⁹⁵. Ce trait d'esprit souligne les implications sociales de l'écriture au sein d'une grande famille. Les

²⁹⁰ On le retrouve chez les élites hispaniques : J. M. Imizcoz-Beunza, « D'une génération à l'autre... », dans A. Bellavitis *et alii* (dir.), *Construire, op. cit.*, p. 166.

²⁹¹ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à sa mère M.-J. H.-H., Teplitz, 25 août 1799.

²⁹² Réponse du comte Kinsky au comte Chotek : « un peu physionomiste de jeunes gens par ma pratique ; j'ai remarqué lorsque vous m'avez fait le plaisir de m'envoyer messieurs vos fils à Neústadt [qu'ils] sont pleins d'égards, attentions, politesse, sans avoir ce ton, ces manières, ce tranchant des jeunes gens de la aufgeklärte Erziehung », 27 février 1794, cité dans I. Cerman, *Habsburgischer, op. cit.*, p. 310. Des remarques similaires sur les « typiques enfants du siècle présent » chez les élites de la Péninsule Ibérique, ici une lettre de 1784 à Pedro José Gaston de Iriarte en Navarre en 1784, J. M. Imizcoz-Beunza, D'une génération à l'autre, dans A. Bellavitis *et alii* (dir.), *Construire, op. cit.*, p. 171.

²⁹³ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à sa mère, Teplitz, 16 juin 1797 : « Maurice gagne tous les jours et ces dames l'aiment beaucoup. [il] ne fait presque plus de grimaces ».

²⁹⁴ Le comte Maurice souligne pour citer la phrase de son frère. SOAL-Děčín, c. 189, M. à Ch.-J., Froschdorf (domaine Hoyos, B.-A.), 2 août 1793 : « *Briefe empfangen ohne sie zu beantworten. Was das erst wieder ist, o die böse Welt! Schon mein 7ter brief, o die böse welt* ».

²⁹⁵ SOAL-Děčín, c. 189, Maurice à Ch.-J., Froschdorf, 12 août 1793.

considérations d'honneur abordées ici sous l'angle de l'humour portent aussi dans le champ des lettres : tenir la plume, c'est apprendre à tenir son rang.

Charles-Joseph semble s'épanouir dans ce contexte dans lequel il est immergé en raison de sa position d'héritier. Son goût pour l'écriture contraste avec les pratiques de Maurice qui se contente de répondre aux attentes de son milieu. L'immense volume des journaux laissé par le premier, et le vide des archives concernant le second placent ces jeunes gens aux deux extrémités de l'échelle des pratiques de l'écrit au sein de la haute noblesse.

Dans une première société en partie structurée par l'échange épistolaire, le cas de Maurice est plus préoccupant pour l'ensemble de la famille. Au-delà de l'inquiétude qui accompagne le silence d'un parent, les reproches de Charles-Joseph pour des lettres laconiques signifient à son frère que celui-ci ne joue pas le jeu du cercle épistolaire dont il fait partie. Le fait que ce soit quelqu'un de sa génération qui se charge de ce rappel accrédite l'idée d'une « pression des égaux » partagée que l'on retrouve dans le cas des élites ibériques étudiées par José Maria Imizcoz Beunza : « Les parents et amis qui s'écrivent semblent partager une « économie morale », dont les valeurs engagent en principe, à l'accomplissement de certaines solidarités ». L'enfant n'est pas seulement encouragé à écrire : les lettres sont un attendu nobiliaire, un devoir auquel il faut satisfaire dans les formes : son insertion dans le groupe de solidarité Clary-Aldringen en dépend²⁹⁶.

Le contrôle des lectures pour lutter contre le risque de la mélancolie

À la crainte du noble sauvage s'ajoute celle de la mélancolie, qui concerne cette fois Charles-Joseph. Alors qu'il va se marier avec Louise Chotek, le comte Johann Rudolph se montre plus particulièrement attentif à l'éducation de son futur gendre, ainsi qu'en témoigne sa fille en 1802 :

Je ne vous cacherai pas que papa n'est pas revenu aussi content de vous ; il est fort scandalisé de votre goût pour la lecture, et surtout du choix de livres que vous faites ; vous ne vous êtes pas aperçu de son habileté à vous enlevé les lettres de Mathison, et Barthelem pour les tirer de vos mains, et apparemment les livrer aux flammes ; en attendant cependant nous les lisons et il faut avouer qu'il y a de fort jolies choses²⁹⁷.

Cet homme mûr, versé dans la lecture des traités agricoles et leur mise en pratique sur ses domaines, très soucieux de l'éducation de ses propres enfants, confisque les lettres de voyage du poète allemand Mathison qui viennent de paraître avec un « plan d'étude pour un jeune poète ». Cet auteur est connu pour le caractère mélancolique de ses ouvrages par

²⁹⁶ J. M. Imizcoz Beunza, « D'une génération ... », dans A. Bellavitis *et alii* (dir.), *Construire, op. cit.*, p. 171.

²⁹⁷ SOAL-Děčín, c. 187, Louise à Ch.-J., Neuhof [domaine Chotek de Bohême], 14 sept. 1802, fol. 6. Orthographe modernisée.

Schiller depuis un recueil de 1787. Cette nouvelle publication est interdite à Charles-Joseph, mais accessible à Louise. Jean de Clary se montre moins inquiet que ce brillant représentant de l'*Aufklärung* qu'est le comte Chotek. Le premier s'est focalisé sur la dissipation du séjour de Teplitz, mais ne partage pas explicitement la crainte d'une tendance à la rêverie, à la mélancolie, qui peut être perçue comme dangereuse pour un héritier et futur seigneur²⁹⁸. Le prince Jean aime à se promener avec un livre à la main, mais la rêverie littéraire est une pratique bien plus prononcée chez son fils. Le mariage le libère ce dernier de la tutelle du gouverneur, lui permettant de se plonger dans de nouvelles lectures. Ses journaux témoignent de son inclination pour les plaisirs de l'imagination en 1803 :

Assis longtemps seul au bord du grand étang indulging the melancholy pleasures of imagination. Dimanche le 3. Point de lettres de Vienne. Lu au jardin le voyage de Bristow²⁹⁹.

La captivité de Bristow en Inde accompagne la manière dont Charles-Joseph appréhende l'espace seigneurial. Ces plaisirs mélancoliques sont une source d'inspiration, car à cette même époque, le comte compose une nouvelle sur l'histoire d'un naufragé qui trouve l'amour aux antipodes³⁰⁰. Cette scène n'a en soi rien de surprenant pour le prince de Clary, mais elle ne doit pas être poussée trop loin, par crainte que le jeune héritier s'abandonne à une pratique considérée comme caractéristique de la société des femmes. On retrouve des scènes similaires de rêverie dans la description des jardins Czernin de Schönhoff au nord de la Bohême par Madame de Krüdener³⁰¹. Le risque est celui de voir le comte devenir un promeneur solitaire, ce qui se produit en 1809. Il est alors major d'un bataillon de la *Landwehr* de Bohême du Nord, doit faire preuve d'autorité sur les terres de son père... et part explorer les montagnes de l'Elbe :

j'ai trouvé aujourd'hui un vallon unique au bas de ma ruine d'hier [...] ; tout le monde me connoît, et les villages les plus reculés ont entendus parler de ce fou qui grimpe les montagnes son chapeau sur le dos et un livre à la main, qui aime les enfants et la crème, et du reste ne fait de mal a personne³⁰².

²⁹⁸ Le lien entre art, littérature et mélancolie est au cœur de la belle exposition au Grand Palais et du catalogue Jean Clair (éd.) *Mélancolie. Génie et folie en Occident*, Paris, Gallimard, 2008.

²⁹⁹ SOAL-Děčín, c. 158, journal 2-3 juillet 1803, p. 5. La citation n'est pas identifiée, mais rappelle le poème de Thomas Warton, *The Pleasures of Melancholy*, 1747. Il doit s'agir de James Bristow, *A narrative of the sufferings of James Bristow, belonging to the Bengal Artillery during Ten Years Captivity*, Calcutta/Londres, Murray, 1793.

³⁰⁰ SOAL-Děčín, c. 184, *Coralie*, rédigée en juillet-août 1803 selon le journal (c. 158). Les chapitres 5 et 6 du catalogue *Mélancolie* (op. cit.), montrent combien ce terme ne se réduit pas à l'idée de dépression.

³⁰¹ Baronne Julianna de Krüdener, *Description du jardin de Schönhoff*, manuscrit rédigé en 1799, conservé aux archives d'État russes (GARF), transcrit dans E. Gretchanaïa, *Je vous parlerai*, op. cit., p. 319-330.

³⁰² SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à Louise, Gross Priesen, 30 mai 1809.

L'héritier des domaines se plonge dans Horace qui le fait « vivre à Rome sous Auguste » : cette projection hors du temps contraste avec le pragmatisme attendu d'un futur seigneur et prince. Il va surtout à l'encontre des principaux stéréotypes de la construction de la masculinité dans la formation desquels l'éducation militaire joue un rôle central³⁰³. La passion de la lecture peut être jugée responsable de la « mobilité de caractère » que le comte se reconnaît en mars 1803, et que son père cherche à canaliser depuis les années 1790. L'entourage développe ainsi un certain nombre de garde-fous pour préparer l'héritier, et plus généralement les enfants, à l'époque de la lecture en liberté à la fin de l'adolescence.

Le comte doit attendre que le mariage le libère de la tutelle du gouverneur pour s'adonner véritablement à cette passion. Au cours de son éducation, les bibliothèques sont donc des lieux aussi attractifs que dangereux. Cette tension s'explique par le fait que les grands nobles y rassemblent les ouvrages dont la possession fait partie du prestige de l'aristocrate capable de se les procurer malgré l'appareil de censure de la monarchie, tout en cherchant à préserver la jeunesse de lectures considérées comme subversives. C'est par exemple le cas pour les *Liaisons dangereuses* que le comte découvre en 1803 :

Aujourd'hui j'ai fini les liaisons dangereuses. C'est bien amusant, on ne peut pas davantage, mais c'est vraiment un affreux abominable livre, le seul roman que j'aye rencontré jusqu'à présent, auquel je fasse l'honneur de le trouver dangereux³⁰⁴.

Charles-Joseph ne mentionne jamais qu'on lui a restreint l'accès à la bibliothèque, ou explicitement interdit certaines lectures. Il est tout à fait probable que les ouvrages controversés soient mis hors de portée des enfants. Si les notes du chapelain et *Schlossbibliothekar* Anton Bergmann attestent de la présence d'une bibliothèque au château de Teplitz, les journaux du comte en 1826 indiquent que Jean de Clary conserve aussi certains de ses livres dans ses appartements de l'hôtel viennois³⁰⁵. Les grands nobles organisent ainsi ce lieu central de la vie aristocratique en apportant peut être un soin particulier à la garniture des rayons. La présence des enfants peut entraîner une forme d'auto-censure dans un espace clef des châteaux et des hôtels. Celui qui compose une bibliothèque est pris entre ses goûts personnels, la dimension d'apparat qu'il veut présenter à ses pairs, et le souci de préserver les enfants des lectures qui ne sont pas de leur âge³⁰⁶. En l'absence d'indications sur l'accès à la

³⁰³ Parmi plusieurs contributions : Jiří Hutečka, « Militární maskulinita jako koncept historického bádání » [La masculinité militaire comme concept de la recherche historique] dans J. Hutečka et alii (éd.), *Konstrukce maskulinní, op. cit.*, p. 36-46 ; A.-M. Sohn, "Sois un homme !", *op. cit.*, p. 94-95.

³⁰⁴ SOAL-Děčín, c. 158, journal du 8 mai 1803, p. 40.

³⁰⁵ *Idem*, c. 744, prise de fonction d'Anton Bergmann, années 1780-1790. SOAL-Děčín, c. 182, journal 1826.

³⁰⁶ Claire Madl, « L'aristocrate client, complice et concurrent des libraires. Quelques traits de l'approvisionnement des bibliothèques nobiliaires de Bohême dans la seconde moitié du XVIII^e siècle », dans J. Frimmel, M. Wögerbauer (dir.), *Kommunikation und Information in 18. Jahrhundert. Das Beispiel der*

bibliothèque du château gardée par le chapelain, il est nécessaire de se montrer prudent. Il est certain que tous les ouvrages controversés ne sont pas stockés à part et rien n'atteste que le prince de Clary conserve un fond subversif hors de portée des enfants. Il s'agit plutôt de montrer combien la création d'un environnement éducatif conduit à repenser le mode de vie spécifique au sein des grandes familles.

La présence de l'enfant oblige à revoir les pratiques quotidiennes, à commencer par la lecture en commun que l'on retrouve dans les lettres de Jean de Clary dans les années 1790. Les enfants n'y sont intégrés que très progressivement. En 1810, Louise indique que « Nous avons lu, le comte de Soissons, et la Duchesse d'Elbeuf. [...] Vous savez notre train de vie, nous ne lisons en commun que quand Mathilde va se couché, et après Souppé³⁰⁷. » Chacun émet alors un jugement sur les œuvres qui complètent les lectures individuelles et permettent d'infléchir celles conseillées aux enfants. On retrouve une trace de cet usage dans le catalogue de la bibliothèque princière estimée du premier XIX^e siècle. Des notes anonymes, de Charles-Joseph ou plus probablement de Louise Chotek, commentent ainsi les œuvres lues afin d'émettre un jugement personnel :

- Lettres d'un voyageur américain [James Franklin, 1823]. Liberal, mauvais gout, caricature du jour. Je ne suis pas persuadé que Mr franklin ne soit pas un petit étudiant, qui a fait du train au Père La Chaise au 3 juin³⁰⁸. Mauvais livre. Jolies choses. Rien de neuf. Prétention. Affectation.
- Tablettes Napolitaines, par Santo-Domingo, auteur des tablettes romaines. Bruxelles, 1827, 1 [vol.]. Impie. Blasphémateur. menteur. Enragé. Jacobin. Exagéré. Impatientant. Abominable. Amusant³⁰⁹.

Les ouvrages ne sont donc pas lus en fonction des enfants, mais ces derniers ne sont pas perdus de vue. Les notes mentionnent souvent Mathilde, probablement l'aînée du comte (1806-1896), et seulement elle. En tenant compte du fait que la bibliothèque est refondée par le prince en 1826 et qu'elle se marie en 1832, il est possible d'envisager un soin particulier apporté aux lectures à la fin de l'adolescence et jusqu'à 25 ans. Les notes permettent ainsi d'esquisser une grille de lecture préparée pour la jeune fille, et valable ensuite pour ses sœurs :

Habsburgermonarchie. Wiesbaden, Harrassowitz, 2009, p. 173-187 ; C. Madl, « La bibliothèque aristocratique comme bien de famille, source de savoirs et instrument de représentation » dans I. Cerman, L. Velek (dir.), *Adelige, op. cit.*, p. 227-240. Sur l'étude des bibliothèques : C. Madl, *Tous les goûts, op. cit.*

³⁰⁷ SOAL-Děčín, c. 187, L. à Ch.-J., Neuhof, 22 jan. 1810.

³⁰⁸ Des rassemblements ont lieu le 3 juin 1823, anniversaire de la mort de l'étudiant Nicolas Lallemand en 1820, qui survient dans un temps de contestation du gouvernement.

³⁰⁹ SOAL-Děčín, c. 744, catalogue manuscrit de la bibliothèque princière, s.d., estimé premier XIX^e siècle, cah. VII, *Reisebeschreibungen...*, fol. 72-96. Abrégé développé.

- Emma, a Novel by the author of Pride and prejudice, 1816, Londres, 3 [vol.] - Emma. Charmans. Excellent. Bon pour Mathilde.
- Hyde Nugent. A tale of fashionable life, Londres, 1827, 3 [vol.]. Médecine – claire, pas mal. Assez ennuyeux ; je crois Math. Peut lire. Non – non – peut pas lire.
- Lissabon in den Jahren 1821-23 von Marianne Baillie. Aus dem Englischen..., Stuttgart, 1827, 1. Très amusant. Très joli. Très intéressant. Très anti-catholique a cela près bon pour enfans³¹⁰.

Certains livres sont donc bel et bien interdits, ou sévèrement censurés, et les comtesses font l'objet d'une surveillance aussi stricte que les comtes. Parfois, ce ne sont que des chapitres, ou des pages que l'on soustrait aux yeux innocents :

- December tales. Londres, 1823, 1. Fort joli, fort bien écrit, bon pour Mathilde excepté IV Recollections contre les moines.
- Lights and shadows of scottish life. 4^e, 1824, 1. Sermons. Charmant. Pur. Excepté "an hour in the manse" pas a donner³¹¹.

Dans la maison noble, les adultes contrôlent ce qu'ils donnent, c'est-à-dire ce qu'ils lisent aux enfants ou en leur présence. Certains chapitres ne sont à découvrir qu'avec une plus grande maturité. Il est possible que l'enfant ne s'aperçoive de rien, tout en participant aux lectures en commun qui conservent toute leur importance dans le travail de socialisation. Elles amènent le lecteur et les auditeurs à réagir en société selon les sujets abordés. L'horizon littéraire de l'adolescente est ainsi défini selon le référentiel du prince et de la princesse, mais l'enjeu dépasse leur relation. Toute la maison participe à cet encadrement collectif, ainsi que l'illustrent ces billets que l'on retrouve dans certains volumes des bibliothèques :

Le soir nous [Louise et le comte] avons été a la bibliothèque chercher une lecture. J'y ai trouvé un billet de la main de ma belle-mère qui disoit : ce livre est rempli des plus basses et dégoûtantes obscenités, je déconseille a tout le monde de le lire ; ah quelle connoit mal l'esprit humain si par là elle a cru en empecher la lecture. Pour moi dumoins je n'ai pas su resister à l'appat du fruit défendu et en effet je l'ai trouvé d'une force incroyable en fait de sottises. C'est l'histoire du Duc de Roquelaure³¹².

Des années 1790 aux années 1830, il ne s'agit pas de brider le goût pour la lecture mais de l'orienter fortement. Ce goût n'est finalement pas remis en question, il est même cultivé comme en témoigne le prince Jean pour son cadet Maurice au régiment : « Il ne lui manque que des livres ; je suis charmé qu'il en sente la privation, surement il trouvera moyen de s'en procurer³¹³. » Ce qui scandalise le comte Chotek, ce n'est donc pas tant l'appétit de lecture que l'usage qui en est fait. Cette génération s'inquiète en fait du développement

³¹⁰ SOAL-Děčín, c. 744, catalogue, cah. I, *Englische Litteratur*, fol. 18 et 27, cah. VII, *Reisebeschreibungen, Länder und Volkerkunde...*, fol. 105. Nous surlignons.

³¹¹ SOAL-Děčín, c. 744, catalogue, cah. I E.L., fol. 23-27. Ab. dév..

³¹² *Idem*, c. 158, journal 14 octobre 1803, p. 31. Le comte souligne lorsqu'il cite le billet.

³¹³ *Idem*, c. 108, J.d.C. à sa mère, Teplitz, 11 août 1800.

supposé d'une fascination malade pour le roman d'introspection venant perturber les traditionnels usages des lectures en commun ou du théâtre de société, à l'instar des *Souffrances du jeune Werther* que le comte lit « toujours sur le qui-vive et en garde contre moi-même attendant aussi à chaque page des principes affreux et sans réplique qui me donneroient envie de me tuer sur le champ³¹⁴ ».

Cette entreprise collective influe sur les comportements de l'ensemble des personnes qui composent l'environnement socio-affectif de la maison noble. Tout en remettant une partie de l'instruction aux gouverneurs et aux gouvernantes, les parents travaillent leur comportement pour proposer un autre modèle d'autorité. Une lettre de Marie-Josèphe Clary épouse Ledebur à son père le prince Franz Wenzel rappelle qu'elle adapte son attitude : « je dis et fais devant elle tout ce que je dis, et ferois devant mes enfants, je n'y mets de différence que d'omettre les corrections, dont elle n'a jamais besoin³¹⁵ ». Ces corrections, ce sont les remarques et l'éducation par l'exemple de parents nobles qui agissent en complément des gouverneurs pour apporter la touche aristocratique faisant passer des savoirs à l'application, de l'instruction au savoir-vivre, de l'enfant instruit à l'enfant éduqué.

Cet effort n'est pas sans conséquences dans un milieu où école, famille et vie en société se construisent mutuellement : lorsqu'elle compare son style épistolaire à celui de son fils en 1775, la princesse Marie-Josèphe de Clary se tient au plus près des pratiques de la génération suivante. Il en va de même pour la princesse Marie-Christine de Ligne : si elle ne parle pas l'allemand, elle tient cependant à composer une lettre dans cette langue pour sa petite fille Mathilde qui grandit dans un univers bilingue. Le comte Charles-Joseph la copie dans sa lettre à Louise en 1810 :

Je vous envoie une lettre de Maman à Mathilde, il faut que je la copie pour que vous compreniez plusieurs choses. Elle a sué sang et eau en la composant, il y a des phrases qu'elle répétoit 20 fois avant de trouver la tournure qu'elle vouloit. Maurice et moi nous avons ri aux larmes pendant ce laborieux travail. [suit la copie:] Ich dank schoëne Mathilde für die briff ich habe füle freäte (freunde) von angennem antüng (andenken). Jech liebe füle mein schnà Kind. Teine portrait mit Schoërtz (Scwester) mir mack inzeslig (macht ensetzliche) gross freäte...³¹⁶

La pression collective ne porte donc pas seulement sur l'enfant. Élever l'enfant noble, c'est faire entrer toute la famille et ses fréquentations dans un contexte éducatif qui bénéficie à tous les individus. Les adultes ne lisent plus les livres du même œil, ni de la même façon.

³¹⁴ SOAL-Děčín, c. 184, mai 1800 : « je suis parvenu ainsi dans l'attente jusqu'à la fin du livre [...] je le croyais sur reputation – extrêmement dangereux, et je n'ai rien trouvé de tout cela ; en un mot il m'a fait grand plaisir, mais rien moins que l'effet que j'en attendois. »

³¹⁵ *Idem*, c. 94, Prague, 4 juillet 1794, à propos d'un personnage inconnu.

³¹⁶ *Idem*, c. 158, Ch. à Louise du 2 février 1810, copiée dans le journal du comte.

Quand la petite Mathilde est au salon, Louise lui « conte entre autre l'Écriture sainte » que tous peuvent entendre, ainsi que les questions que Mathilde fait en allemand, et que sa mère reproduit dans la lettre à son mari comme des exemples d'un caractère moral en pleine formation³¹⁷. Dans une certaine mesure, la présence de l'enfant rééduque même les parents : « Je suis charmé que ma tante (à Neuhof) s'humanise avec Mathilde, le vrai mérite perce toujours » écrit le comte en 1810³¹⁸. Socialisation de l'enfant d'un côté, « humanisation » de l'adulte de l'autre, la relation éducative est à double sens.

Tous les individus n'adoptent cependant pas l'attitude attendue par les parents pour élever l'enfant en lui montrant le bon exemple. Cette même Marie-Christine de Ligne qui se force à prendre la plume en allemand tient en même temps des propos très libres devant ses petites filles. Le comte aurait aimé les préserver, jugeant que le spectacle de la nature fournit déjà une introduction suffisante :

Entre le rut a Tupelburg [jardin du domaine] et la conversation de ma mere et du [comte de] Salmour j'espère que mes filles sauront bientôt tout ce qu'il faut qu'elles sachent un jour si elles se marient. Le respect pour la jeunesse est une chose qui n'entre pa] du tout dans les principes d'éducation de ma Mère. Il est vraiment curieux de suivre tout ce qui se dit tous les jours au salon [de Teplitz]³¹⁹.

Le comportement de la princesse de Ligne, pourtant élevée au couvent, permet ainsi de nuancer la figure de la grand-mère qui joue un rôle clef dans l'éducation. En offrant un autre modèle à ses petits-enfants, elle n'en participe pas moins de leur instruction, même si celle-ci arrive un peu tôt au goût de son fils. L'éducation par la maison se colore de la variété des personnalités qui toutes contribuent à ce que l'enfant adopte le mode de vie nobiliaire en Europe centrale³²⁰. La jeunesse qui danse à Teplitz et à Vienne est encadrée, canalisée, stimulée et accompagnée pour découvrir le monde de la haute noblesse de la monarchie des Habsbourg au tournant du XIX^e siècle.

Danse, musique et théâtre pour une première expérience du monde

Une éducation aristocratique réussie passe par la mise en application des leçons grâce à des activités qui permettent de découvrir le fonctionnement de la société des élites. C'est le cas de la danse, pour laquelle toutes les générations reçoivent des leçons des maîtres viennois. La danse est un enseignement fondamental pour la haute noblesse de cour qui le fait débiter en

³¹⁷ SOAL-Děčín, c. 187, L. à Ch.-J., Neuhof, 22 janvier 1810.

³¹⁸ *Idem*, c. 158, lettre à Louise du 2 février 1810. Il ne s'agit pas de Marie-Sidonie Chotek, née Clary, la mère de Louise, car dans sa lettre, celle-ci désigne aussi le personnage dont il est question par « ma tante ».

³¹⁹ *Idem*, c. 180, journal 22 septembre 1824, p. 27. Ab. dev..

³²⁰ Olga B. Cragg (dir.), *Sexualité, mariage et famille au XVIII^e siècle*, Québec, PUL, 1998.

priorité dans la Vienne de Gluck³²¹. Après les enseignements de Vestris en 1767, les registres du prince Franz Wenzel ne mentionnent pas de leçons de danse pour Jean et Thérèse entre 1771 et 1775 alors que les cours de langue, de musique et d'équitation se poursuivent. Les comptes de Jean de Clary ne donnent aucun détail, et il faut se reporter à ceux de son fils en 1817 pour en apprendre : les leçons ont commencé alors que Mathilde fête ses onze ans et que ses sœurs en ont huit et cinq. Entre onze et treize heures de danses à 3 florins *Wiener Währung* sont payées chaque mois jusqu'au départ pour Teplitz en juin³²². Les enseignements s'achèvent entre seize et dix-huit ans, soit la période des *Kinderbals* ou bal d'enfants qui mettent en pratique les enseignements reçus en rassemblant les enfants hors du cadre de leçons parfois prises en commun³²³.

Il s'agit d'un évènement très apprécié de la jeunesse noble, qui débute très tôt entre les hôtels viennois et les résidences de Bohême. Milena Lenderová insiste sur l'organisation de ces bals au sein des résidences de Bohême comme Krumau aux Schwarzenberg en Bohême du Sud³²⁴. Les sources provenant du fonds Clary attestent plutôt d'une pratique urbaine :

A 5 heures nous nous sommes en allés en fiacre, nous avons mené Titine [Christine de Ligne (1788-1867)] chez madame Severin où il y avait goûté et bal d'enfants, Titine en est revenue enchantée; au goûté il y avait une tourte qu'on a ouverte, et dont il est sorti, 6 petits oiseaux au grand étonnement et plaisir de toute la compagnie³²⁵.

Les hôtels sont mis en relation en fin d'après-midi, pour des danses qui se prolongent jusqu'à l'heure du souper et au-delà, comme en témoigne Pauline de Schwarzenberg à Krumau : « j'ai eu de la peine à faire la fin à dix heures et leur ai promis pour les jours gras un bal et souper où ils pourront danser jusqu'à minuit³²⁶. » Les pratiques urbaines facilitent la mise en relation des enfants avec le retour des grandes familles dans les capitales, tandis que les *kinderbals* dans les châteaux familiaux sont socialement plus resserrés mais s'achèvent plus tard et encadrent les premières veilles.

³²¹ Les sœurs aînées sont mariées.

³²² SOAL-Děčín, c. 191, rubr. *Kinder auslagen* tenue par Louise née Chotek. La danse est le deuxième poste derrière les treize heures de piano à 14 fl. en janvier. S'y ajoutent treize heures de dessin à 2 florins, dix de français (*Französische Schreibstunden* à 2 fl.) et douze avec un maître allemand (20 fl.). En 1817, le change est à 1 fl. gulden = 3.32 fl. *W.W.* = 2.6 francs environ.

³²³ SOAL-Děčín, c. 193, 194, comptes 1827-1828, rubrique 49. *Kinder-Unterricht* : les douze/treize heures de danse mensuelles à 5 florins sont dispensées par le *Tanz meister* aux « 4 Kleine » en 1827 puis aux « 3 Jüngen » en 1828. Euphémie (1808-1867) prend des leçons jusqu'à ses dix-neuf ans en 1827, et la plus jeune à douze ans en 1828. Les leçons de danse semblent cesser en 1829/1830 tandis que celles de musique et de langue se prolongent : Léontine a alors dix-huit ans, Edmond seize, et Félicie quatorze.

³²⁴ M. Lenderová, « Une femme de deux espaces : Pauline de Schwarzenberg », dans C. Horel, B. Michel (dir.), *Les noblesses*, op. cit., p. 393.

³²⁵ SOAL-Děčín, c. 157, journal du 5 janvier 1797, p. 6. Le comte souligne les noms propres.

³²⁶ M. Lenderová, « Une femme de deux espaces..., op. cit., p. 393, lettre à son époux, 14 février 1810.

Kinderbals et goûters préparent aux bals et soupers, et sont intégrés dans la sociabilité aristocratique. Ils fournissent aux adultes une distraction qui rappelle les ballets d'enfants fréquemment donnés au théâtre. Le comte peut ainsi se réjouir des succès de ses enfants, tout en poursuivant sa propre vie sociale, comme lorsqu'il quitte un *Kinderbal* pour écouter les nouvelles politiques du jour dans un autre salon de Vienne :

Très petit et très laid bal d'enfants chez [la comtesse] Grabovska beym Hahnenbeis am hof [près de la *Herrengasse*]. Petites chambres où l'on ne peut pas se remuer. Euphémie [15 ans] et Leontine [12 ans] ont dansé leur tarantèle et leur gavotte avec beaucoup de succès. Je n'y suis pas resté longtemps. Il y avait une soirée chez Mad. [la comtesse] Molly Zichy où j'ai été. Mons. [le comte] de Caraman y était. On croit à la guerre contre l'Espagne. On est fort occupé de la Séance royale, et de l'ouverture des chambres³²⁷.

Les bals d'enfants peuvent aussi avoir lieu en même temps que ceux des adultes, comme ce « bal d'enfants et de grands » qui se tient en 1815 chez la princesse Marie Liechtenstein³²⁸. Forts de ces modèles, les adolescents se distinguent des *Kinderbals* et dansent ensemble aux cours des bals de jeunesse dont les journaux du comte fournissent un bel aperçu entre 1795 et 1820. Ses dernières participations à des bals d'enfants remontent à ses quinze ans en 1792³²⁹. Quand il débute la rédaction du journal, il n'est plus question pour lui que des bals adolescents pour des soirées très intenses, par exemple à Vienne le 11 janvier 1797 :

A 7 heures nous avons été au bal chez monsieur de Trautmannsdorf [à Vienne] ; [...] il a duré jusqu'à 3 heures; J'ai dansé la première allemande avec mademoiselle de Wallis, la 2^e avec mademoiselle Leonore Fürstenberg, la 3^{ème} avec madame Mostorska, la 4^{ème} et la 5^{ème} avec madame Krasicka qui danse à merveille; la première écossaise avec Louise Hardegg, la seconde avec madame de Salm, la colonne avec mademoiselle Czernin, la tempête avec madame Mannsfeld et la gallopade avec mademoiselle Trautmannsdorf la cadette. Pendant qu'on dansait très tranquillement, le feu prit à la maison dans une cheminée et même très fort, les pompes arrivèrent [...]. Personne ne le sut que longtemps après, et on ne discontinua pas la danse³³⁰.

Comme les duos d'instruments, la danse « est un exercice de sociabilité qui se fait autrement que par la parole ; c'est une conversation intime, mystérieuse dont il résulte des secrètes sympathies, conduisant toujours à la bienveillance et quelquefois même au

³²⁷ SOAL-Děčín, c. 179, 4 février 1823, p. 5. Ab. dév. ; voir le portrait de Léontine en annexe, p. 111.

³²⁸ *Idem*, c. 160, journal 5 février 1815, p. 7. Ab. dév.

³²⁹ *Idem*, c. 183, fragments de journaux dans les cahiers d'étude, 1792.

³³⁰ *Idem*, c. 157, journal 11 janvier 1797, p. 10-11. Sur ces danses : Eugène de Montalembert, Claude Abromont, *Guide des genres de la musique occidentale*, Paris, Fayard, 2010. Voir aussi la bibliographie présentée dans Bonfait Olivier, Guillouet, Jean-Marie, Koering Jérémie, « Le prince et les arts en France et en Italie, XIV^e-XVIII^e siècle », *Historiens et géographes*, Avril-Mai 2010, n° 410, p. 155-160.

mariage³³¹ ». Parmi les paires qui se forment au bal Ferraris du 30 janvier 1797, le comte danse « une colonne avec Molly [Ferraris], une avec Louise [Chotek], une allemande avec la princesse Schwarzenberg, une avec Auguste [Groschlag]³³² ». On danse aussi entre garçons, soulignant le caractère universel de cette pratique dans la société aristocratique de la fin du XVIII^e siècle. La perspective matrimoniale est toutefois une finalité claire de ces réjouissances juvéniles : en janvier 1797, le jeune homme ne se doute pas que quelques mois plus tard, les Ferraris approcheraient son père à Teplitz pour une éventuelle union, puis que Louise deviendrait sa femme en 1802³³³.

Ces expériences sont très formatrices. La danse est une école de comportement où le « corps chorégraphié » est mis en avant³³⁴. L'erreur est vécue comme une humiliation, par exemple lorsque le comte écrit à sa tante Flore de Ligne en 1801 :

[25 juin] Danserez vous encore avec Moi ? quoique je sois tombé l'autre jour au bal ? mais ou je l'espere, vous oublierez ces petits malheurs et vous me rendrez votre estime.
[5 juillet] Ma Flore se moque de son serviteur, parcequ'une fois seulement il s'est trouvé le nez par terre ! ah mon Dieu qui n'a fait des faux pas en sa vie ! ne sait elle point qu'on peut glisser, qu'on peut s'accrocher, qu'on peut être poussé, qu'on peut manquer la mesure enfin qu'il est mille manières de se trouver par terre ? Mais je vous promets de faire tout mon possible pour que cela n'arrive plus³³⁵.

Le faux pas du danseur est une métaphore de la vie dans le monde. La danse n'est jamais simple divertissement, plus encore lorsqu'elle se déroule sous les yeux d'invités de marque comme le roi de Prusse à Teplitz. La ville d'eau fournit une scène bien particulière entre capitales et domaines. En 1822, le prince Jean prépare un bal au château pour le roi Frédéric-Guillaume et ses danseurs de Berlin : Euphémie (14 ans) exécute une contredanse avec le chorégraphe Michel François Hoguet (1793-1871) et le comte se souvient qu'elle « y a eu le plus prodigieux succès, qu'on n'a parlé que de sa danse et de sa grâce, tout le bal, que j'ai avec peine engagé Louise à venir regarder à la fenêtre du corridor au second³³⁶ ». Le château de Teplitz offre une atmosphère stimulante en inscrivant l'enfant dans un univers sonore et visuel différencié, comme en août 1824 où la jeunesse côtoie « toute la belle

³³¹ Henri Blanchard, « Grand duo pour piano et violon par M. Guichard », *Revue et gazette musicale de Paris*, Paris, 1845/12, p. 70.

³³² SOAL-Děčín, c. 157, journal 30 janvier 1797, p. 27.

³³³ *Idem*, Vienne, 3 février 1797, p. 4. De ce bal, il retient seulement qu'il est « ennuyeux, il n'y avoit presque personne, une musique detestable, Hansi [Chotek] pour directeur, un parquet qui menaçoit d'enfoncer tant il craquoit à chaque pas. »

³³⁴ Sabine Huschka, « Szenische Wissen im ballet en action. Der choreographierte Körper als Ensemble », dans S. Huschka (dir), *Wissenskultur Tanz*, Bielefeld, Transkript, 2009, p. 35-54.

³³⁵ SOAL-Děčín, c. 189, Ch.-J. à Flore de Ligne, Teplitz, 25 juin et 5 juillet 1801.

³³⁶ *Idem*, c. 179, journal Ch.-J., 15 août 1822, p. 11. Ab. dév.. Sonja Günther, *Berlin zwischen 1789 und 1848: Facetten einer Epoche*, Berlin, Frölich & Kaufmann, 1981, p. 294.

société » des princes de Solms et de Reuss, des Buquoy, Palombini, Nostitz, Schlick ou le poète Ludwig Tieck :

Beau Salon chez nous [au château]. Thé dans le billard. Pendant que la folle jeunesse dansoit dans la salle, on a fermé les portes et l'on a fait déclamer le prince de Solms. Il s'est démené comme un possédé, en Agamemnon en Sémiramis [...]. Puis nous avons été voir danser la jeunesse. Le prince de Reuss jouoit du clavecin. Ils étoient pourtant 7 ou 8 paires³³⁷.

Après avoir fait partie de cette « folle jeunesse » dans les années 1790, le comte laisse la place à ses enfants, et trouve dans l'atmosphère plus feutrée du billard un nouvel espace plus convenable à son âge et son statut. La ville d'eau dispose encore d'un équipement spécifique : la *Gartensaal*, une salle de bal et de réunion avec traiteur destinée au plaisir des baigneurs. Il s'agit d'un espace favorable pour que les enfants Clary rencontrent une population plus variée de danseurs :

[juillet 1824] Premier bal raisonnablement assez de monde, un cotillon de 20 paires que Mathilde [18 ans] a dansé avec le prince Taxis. Elle s'est fort amusée. Le Roi [de Prusse] s'est tenu dans la porte latérale. [...] Une toute petite juive de Berlin est jolie quoique bien l'air juif. C'est la fille d'un banquier très riche. La longue Mlle Mladota, sa tante Mad. Wasmuth, Mons. Hobe qui est très zélé pour les bals et les réunions³³⁸.

Cette atmosphère de la ville d'eau rappelle les pratiques pédagogiques de Madame de Genlis à Spa, puisque le journal de Louis-Philippe témoigne de la participation des enfants d'Orléans aux divertissements de la Redoute ou du Waux-Hall, et notamment aux bals, « occasion d'exercer leur maintien et leur aisance » en 1787³³⁹.

Plus largement, la danse est un moyen de socialisation codifié très efficace pour découvrir l'espace social et politique de la haute noblesse et en intérioriser les codes. Les adolescents font ainsi l'apprentissage progressif de la conduite à tenir lors des galas en uniformes et des redoutes parées dont les écrits familiaux soulignent la continuité de 1780 à 1830³⁴⁰. Les parents s'engagent en jouant le rôle de chaperon. Le comte accompagne Mathilde pour le premier bal de la saison à Teplitz en 1824, mais ce rôle est plus souvent dévolu à Louise, notamment à Vienne où les bals d'adultes finissent fort tard :

³³⁷ SOAL-Děčín, c. 180, journal du 15 août 1824, p. 20. Ab. Dév. *Sémiramis* de Rossini triomphe alors à Vienne.

³³⁸ *Idem*, 11 juillet 1824, p. 12. Ab. dév..

³³⁹ C. Havelange, « Madame de Genlis ou la pédagogie aux bains », dans D. Droixhe (dir.), *Spa, op. cit.*, p. 163-182.

³⁴⁰ Les fragments du journal du comte Jean, qui a treize ans en 1767, sont riches sur la présence des enfants à la cour et à l'Opéra. SOAL-Děčín, c. 182, journal Ch.-J., février 1826, p. 24-27 (fragments copiés : voir ch. I, annexe 20, p. 139). Herbert Lachmayer (dir.), *Mozart. Experiment Aufklärung im Wien des ausgehenden 18. Jahrhunderts*, Vienne, Hatjecantz, 2006, p. 409; I. Cerman, *Habsburgischer, op. cit.* p. 190-199. E. Hackspiel-Mikosch, S. Haas (dir.), *Die zivile Uniform als symbolische Kommunikation*, Stuttgart, Steiner, 2006.

Ma rentrée dans le monde par le bal Hatzfeld. J'y ai été à 9 ½ avec Louise Thérèse [sœur de la comtesse] et Mathilde. Jolie robe que mon père [le prince Jean de Clary] lui a donné. garniture en écailles rose de crepe. guirlande rose avec des perles. [...] Superbe bal pas trop chaud. 400 personnes. Je suis parti à minuit ½ [...]. Louise est restée jusqu'à 6 ½. C'étoit fini. Mathilde s'est bien amusée quoiqu'elle n'a eu que de mauvais danseurs. Elle n'a pas dansé les deux premières valces et la contredanse. Fredo étoit engagé avec elle, et a eu la maladresse de ne pas la trouver³⁴¹.

L'adolescente habillée est menée par sa famille. Elle intègre la sociabilité des danseurs qui composent la première société réunie à Vienne et qui se retrouvent pour des valses et des contredanses au cours de « l'âge d'or du salon viennois³⁴² ». Elle a son propre carnet de bal, tandis que les parents se tiennent plus en retrait, sans être absents.

Les galas de la cour sont en ligne de mire dès que l'enfant prend ses premières leçons. Les hôtels servent alors d'antichambres de la cour, par exemple avec le bal que la princesse Marie Liechtenstein organise pour le roi de Naples Ferdinand qui se trouve à Vienne en février 1823. Les petites Clary font partie des danseurs et danseuses de la contredanse de seize paires prévue pour le 3 février. La préparation est digne d'une cérémonie officielle. Elle permet à Félicie Clary-Aldringen de faire ses débuts à huit ans avec ses sœurs pour des pas de deux ou des tarentelles³⁴³. Les costumes choisis sont ceux de la haute et basse Autriche, du Tyrol et de la Hongrie : les enfants sont ainsi sensibilisés aux différences nationales qui font de la cour de Vienne un reflet de la diversité de la monarchie d'Europe centrale³⁴⁴.

Avec les répétitions débutées quelques jours plus tôt, les enfants dansent plusieurs jours de suite, triomphent le jour de l'événement, et se produisent encore le lendemain au cours du bal d'enfant organisé par la comtesse Grabovska. Enfin, un bal de cour a lieu le 6 février, où Mathilde danse de nouveau. Ces événements sont des marqueurs pour définir les âges de l'enfance : pour le comte Charles-Joseph, les seize ans sont l'année charnière : quinze ans, « ce n'est pas encore le bel âge » tandis que « de 16 à 20 sont les plus belles années d'une femme. À 18 elle [Mathilde (1806-1896)] devrait se marier³⁴⁵ ». On retrouve l'articulation entre *Kinderbals* et bals de jeunesse qui prennent ensuite une allure plus franchement

³⁴¹ SOAL-Děčín, c. 180, journal Ch.-J., 23 janvier 1824, p. 20. Ab. dév. « Frédo » n'a pu être identifié.

³⁴² M. Lenderová, « Une femme de deux espaces : Pauline de Schwarzenberg », dans M. Horel (dir.), *Les noblesses, op. cit.*, p. 391-394. Elizabeth Aldrich, « Social Dancing in Schubert's World » dans Raymond Erickson (éd.), *Schubert's Vienna*, New Haven, Yale University Press, 1997, p. 119-140. Quelques informations dans Marcel Brion, *La vie quotidienne à Vienne au temps de Mozart et Schubert*, Paris, Hachette, 1959. Voir aussi Jean-Michel Guilcher, *La Contredanse. Un tournant dans l'histoire française de la danse*, Paris, Complexe, 2003.

³⁴³ SOAL-Děčín, c. 179, journal du 3 février 1823, p. 3-4. Le pas de deux accompagne une entrée dansée par deux personnes, les tarentelles sont des danses traditionnelles.

³⁴⁴ Voir annexe 8, p. 181. Françoise Knopper, « Le cosmopolitisme viennois », *Dix-huitième siècle*, 1999/25, p. 131-151.

³⁴⁵ SOAL-Děčín, c. 177, journal du 13 janvier 1821, p. 8. Ab. dév. Le comte souligne les noms propres.

matrimoniale. Aussi les seize ans de Mathilde ont ils une résonance singulière en 1822 : « Le Bal de cour décommandé a cause de la mort du prince Clément de Saxe [...] a couté des larmes à Mathilde. Elle a eue une soirée chez elle. Des Schwarzenberg, Mniczek, Marie Czernin, des Liechtenstein³⁴⁶. » L'occasion était belle de faire de ce dimanche une entrée symbolique à la cour de Vienne, non plus en enfant noble, mais en jeune comtesse et bientôt en parti aristocratique à courtiser. En guise de consolation, c'est l'hôtel des Clary qui reçoit un « échantillon » des grands noms de la première société, permettant à la comtesse Mathilde de se comporter en maîtresse de maison près de ses aînées³⁴⁷.

Des considérations similaires peuvent s'appliquer à la musique et au théâtre de société. Maurice fait ses débuts de flûtiste au concert Chotek de Vienne en 1797 et assiste avec son frère au théâtre amateur des aristocrates à Vienne comme au théâtre du château que le prince Jean fait réaménager dès 1787. Ils sont ensuite invités à participer aux représentations et aux répétitions qui sont une autre forme de réunion mondaine, par exemple à Vienne en 1797 :

A midi il y a eu répétition chez Maman de la pièce qu'on doit jouer chez madame Séverin; ordinairement on répète chez elle, mais elle ne veut pas que Grandpapa [Le prince de Ligne] vienne chez elle a cause de ses enfants qui n'ont pas eu la rougeole. Il y avoit a cette répétition: madame de Salm, Annette, madame Séverin, le prince Henri, le prince de Rohan, Jouville, Grandpapa, l'adjudant du prince de Rohan et mademoiselle Walterskirchen³⁴⁸.

Il s'agit de cette même Madame Séverin qui organise le bal d'enfants auquel Christine de Ligne participe quelques semaines plus tôt. Avec cette pratique très tôt signalée comme support de formation morale, l'articulation entre capitales et domaines apparaît encore plus fondamentale³⁴⁹. Les petits théâtres aristocratiques de Bohême peuvent servir d'avant scène aux spectacles de société à Prague ou Vienne, mais ils peuvent aussi fournir un espace protecteur quand l'image de la capitale comme une « Babylone » moderne prend le dessus dans les représentations des grands nobles:

Je vous approuve fort de résister à la tentation de jouer la comédie à la capitale [Vienne] quoiqu'assurrément [*sic*] je vous crois plus de talent qu'il n'en faut pour en recevoir d'applaudissements que dans les petites villes ou par des campagnards, mais votre famille ne composant pas la troupe, elle introduirait dans votre société particulière des personnes que vous n'aviez pas choisies pour étendre votre petit cercle habituel et il serait encore

³⁴⁶ SOAL-Děčín, c. 179, journal du 13 janvier 1822, p. 7.

³⁴⁷ Sur l'image et le modèle de la maîtresse de maison et ses changements au tournant du siècle, nous renvoyons ici au point historiographique d'Aurélien Catenet-Calyste, *Une consommation aristocratique fin de siècle. Marie-Fortunée d'Este, princesse de Conti (1731-1803)*, Limoges, Pulim, 2013, p. 16-17.

³⁴⁸ SOAL-Děčín, c. 157, journal Ch.-J., 15 février 1797, p. 18. Félix Kreissler, *Le français dans le théâtre viennois du XIX^e siècle*, Paris, PUF, 1973, p. 86.

³⁴⁹ Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, *Madame de Genlis et le théâtre d'éducation au XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1997 ; C. Mongenot, « *Conversations* », *op. cit.*.

plus marquant de n'en pas admettre d'autres qui pourraient avoir la juste prétention de bonne compagnie³⁵⁰

La venue des curistes à Teplitz peut accroître ce sentiment chez les Clary-Aldringen, et perturbe une nouvelle fois la lecture traditionnelle de la résidence aristocratique comme espace de refuge et lieu d'apprentissage hors des métropoles. Comtes et princes de Clary doivent donc s'adapter à cet univers qui se développe dans les années 1790. Leurs enfants bénéficient eux aussi de cet observatoire pratique des caractères et des comportements que sont les comédies de société et les tableaux vivants où l'amateur s'immobilise pour reproduire une toile de maître. Les succès d'estime sont redoutés car moralement dangereux: entre socialisation et dispersion, confiance en soi et vanité, les parents doivent se montrer très attentifs à ce que l'enfant s'intègre sans se perdre. Les mobilités estivales de la fin du XVIII^e siècle ne laissent aux jeunes comtes et comtesses qu'un court répit entre le carnaval de Vienne et les bals de Teplitz. Chaque année est une nouvelle occasion de faire son entrée dans le monde, sur deux scènes différentes. Comtes et comtesses sont alors intégrés de manière progressive à la vie sociale et mondaine de la haute noblesse de cour en Europe centrale. L'éducation par la maison devient accomplissement quand ils y font la démonstration des apprentissages aristocratiques, poursuivant le parcours nobiliaire durant lequel ils apprennent à se comporter en princes et princesses de Clary-Aldringen dans la société des Habsbourg au début du XIX^e siècle.

III. Un accomplissement pour la maison avec l'entrée dans le monde

A. Du voyage matrimonial aux itinéraires du « *Kavaliertour* » en 1775 : le voyage de Jean de Clary-Aldringen entre démonstration, observation et formation

La conquête de Bruxelles par un jeune comte comme il faut

Le voyage de noces que le comte Jean de Clary-Aldringen effectue en 1775 pour épouser la princesse Marie-Christine de Ligne est une occasion de démontrer toutes les qualités dont un homme de condition peut – et doit – faire la preuve dans la monarchie des Habsbourg. Le séjour hors du cœur de la monarchie est déterminant dans le parcours aristocratique. C'est une épreuve de l'éducation reçue dans la maison et de la capacité de cette dernière à tisser des liens dans les différents territoires habsbourgeois. Les Pays-Bas autrichiens fournissent l'occasion d'une première immersion hors du cadre familial de l'Europe centrale, tout en

³⁵⁰ SOA-Třeboň, prac. ČK, RAS, Fasc. 539, Fürstin Pauline, Korresp., Bruxelles, 9 mars 1805, Louise d'Arenberg, p. 1, cité dans B. Bertrand, *La vie de Pauline*, op. cit., p. 238.

restant dans les frontières de l'espace de souveraineté de Marie-Thérèse et Joseph II³⁵¹. L'expérience du comte se déroule dans le sillage des relations politiques et administratives intenses entre Vienne et Bruxelles³⁵². Nombre d'aristocrates venaient y compléter leur formation, à l'instar de Philipp von Cobenzl dans les années 1760³⁵³.

Ces lettres font la part belle aux manifestations de relations inter-personnelles qui seules assurent la réussite du voyage. Cette séparation de ses parents et de Vienne marque aussi la fin de la relation pédagogique officielle avec son gouverneur, Monsieur Liebetran, qu'il laisse en Europe centrale pour voyager en compagnie du comte d'Ursel³⁵⁴. La présence d'un précepteur n'est pas jugée nécessaire tandis que les relations familiales passent au premier plan. Il s'agit d'une inflexion par rapport au voyage traditionnel des jeunes aristocrates, que l'on retrouve dans le *Kavalierreise* de son beau-frère Johann Rudolph Chotek (1749-1824). Ce dernier avait parcouru les mêmes espaces pendant dix-huit mois en 1769 : on ne lui avait pas adjoint un maître mais un aîné : son cousin et futur beau-frère de Jean de Clary, le comte Joseph August von Wilczek (1746-1828)³⁵⁵. Dès le départ, le voyage du comte de Clary met l'accent sur l'épreuve de la sociabilité qu'un tel déplacement représente pour un jeune noble³⁵⁶.

Le mariage étant le premier objectif lorsqu'il quitte Vienne le 15 janvier 1775, c'est à peine s'il a le temps d'observer Ratisbonne – « un vrai nid à rat que cette ville impériale³⁵⁷ », Nuremberg où « les postes dans ce pays-ci sont je crois plus longues que partout ailleurs³⁵⁸ ». Würzburg « paroît assez jolie », mais il n'a pas le temps de s'arrêter à « une redoute pour la noblesse » car il faut gagner Francfort puis Cologne où il arrive le 22 janvier³⁵⁹. Le rendez-

³⁵¹ Rainer Babel, Werner Paravicini (dir.), *Grand Tour. Adeliges Reisen und europäische Kultur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert*, Ostfildern, Thorbecke, 2005 ; Jean Boutier, « Le Grand Tour : une pratique d'éducation des noblesses européennes (XVI^e-XVIII^e siècles) », *Le voyage à l'époque moderne*, Paris, PUPS, 2004, p. 19.

³⁵² Voir les travaux de Renate Zedinger, notamment *Lorraine et Pays-Bas autrichiens au XVIII^e siècle*, Bochum, Dieter Winkler, 2010 et *Migration und Karriere. Habsburgische Beamte in Brüssel und Wien im 18. Jahrhundert*, Vienne, Böhlau, 2004.

³⁵³ Auprès de son oncle Charles, ministre à Bruxelles à partir de 1753. Alfred von Arneth, *Graf Philipp Cobenzl und seine Memoiren*, Vienne, Carl Gerold's Sohn, 1885.

³⁵⁴ Issu d'une grande maison ducale de la noblesse de Belgique, il rejoint son père Charles (1717-1775), lieutenant feld-maréchal au service de Marie-Thérèse et gouverneur militaire de Bruxelles. Dans ses lettres de Bruxelles, le comte ne manque pas de saluer son ancien gouverneur, « mon bon ami Liebetran » qui reste employé dans la maison. SOAL-Děčín, c. 149, J.d.C. à son père le prince Franz Wenzel, Bruxelles, 4 fév. 1775.

³⁵⁵ I. Cerman, *Habsburgischer*, op. cit. p. 291-292.

³⁵⁶ Johann Oehler, « You cannot rise in the world without forming connections. Philip Stanhopes Grand Tour als Einführung in die Kommunikationsnetzwerke Europas », dans S. Hölscher, S. E. Schlitte (dir.), *Kommunikation im Zeitalter der Personalunion (1714-1837)*, Göttingen, V&R, 2014, p. 381-400.

³⁵⁷ Voir annexe 9 p. 184 la carte du trajet. SOAL-Děčín, c. 149, J.d.C. à sa mère la princesse M.-J. H.-H., Ratisbonne, 18 janvier 1775. Son passage n'a donc rien à voir avec le séjour d'ambassade des Hartig : Adam Franz Hartig y tient maison à partir de 1764 et son fils peut donc « voir » l'Empire tandis que le comte de Clary n'en a qu'une impression de surface. C. Madl, « *Tous les goûts à la fois* ». op. cit., p. 47-49.

³⁵⁸ SOAL-Děčín, c. 149, J.d.C. à son père le prince Franz Wenzel (1706-1788), Nuremberg, 18 janvier 1775.

³⁵⁹ *Ibidem*.

vous bruxellois domine toute considération de jeune noble en formation, qui cherche néanmoins à transmettre ses observations et donc à en laisser une trace, selon la pratique courante des jeunes voyageurs : « Quoi qu'il se passe bien peu de choses remarquables pendant notre voyage, mes Relations seroient plus longues, si j'avois le loisir d'écrire davantage³⁶⁰. »

Le comte d'Ursel connaît la route et permet de franchir toutes les étapes. La nouvelle de la mort du père de ce dernier, le duc Charles, le conduit à accélérer la marche. Il laisse le comte de Clary à Francfort avec quelques uns de ses gens. Jean de Clary est rejoint de Vienne par « un certain Proli du régiment de Charles de Lorraine, qui va voir ses parents aux Pays-bas. Il est fort connu du comte d'Ursel et de Mr de Clerfayt³⁶¹ ». Tout au long de son voyage de janvier à septembre 1775, le jeune homme de vingt deux ans est toujours accompagné ou recommandé.

C'est à Bruxelles que commence la démonstration de l'éducation reçue auprès des Ligne et de toute la société de la capitale. Dès leur première entrevue, le prince de Ligne apprend à son futur gendre qu'il est « prié pour être Dimanche d'une Masquerade de foux et de folles, que son Altesse Royale [Charles-Alexandre de Lorraine, gouverneur général des Pays-Bas Autrichiens de 1749 à 1780] donne au bal du Théâtre, et qu'il y auroit demain épreuve de Contredanse³⁶² ». Cette épreuve n'est pas destinée au comte, mais elle arrive à point nommé pour introduire le futur gendre à la cour. La présentation du jeune homme sera aussi l'occasion de prendre la mesure de son éducation au cours du carnaval de 1775. Il se rend aux répétitions à la cour avant de paraître au côté de sa belle-famille à l'Opéra. La maîtrise de la scénographie est essentielle. Les contredanses sont à l'honneur. Le comte aimerait danser avec sa promise, mais il s'agit d'un événement social :

Malheureusement on étoit convenu de tirer au sort pour savoir avec qui l'on danseroit. La princesse eut un mauvais lot, et moi un pire. Elle danse avec un Espagnol nommé Mr de Rocas, et moi avec une grande, grande, et très solide Demoiselle de Murray, qui ne danse plus aux autres bals³⁶³.

³⁶⁰ *Ibidem*. La majorité des considérations sont pour l'état des chemins, les accidents de voyage, ce qui différencie cet aller du parcours des comtes Chotek et Wilczek ou des frères Zinzendorf étudié par C. Lebeau, *Aristocrates, op. cit.*, p. 123 sq. ; Boris I. Krasnobaec *et alii* (éd.), *Reisen und Reisebeschreibungen im 18. und 19. Jahrhundert als Quellen der Kultuerziehungsforschung*, Berlin, U. Camen, 1980 ; Christophe Bourquin, *Schreiben über Reisen. Zur ars itineraria von Urs Widmer im Kontext der europäischen Reiseliteratur*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2006.

³⁶¹ SOAL-Děčín, c. 149, J.d.C. à son père, Nuremberg, 18 janvier. François Sébastien de Croix de Clerfayt, (Waudrez 1733-Vienne 1798), officier wallon de la guerre de Sept Ans, feld-maréchal du Saint-Empire comme le prince de Ligne et chambellan à Vienne. On le retrouve en 1797 à Teplitz.

³⁶² SOAL-Děčín, c. 149, Bruxelles, à son père, 26 janvier 1775.

³⁶³ *Ibid.* Sur les danses à la cour et à la ville pendant les carnivals : J.-M. Guilcher, *La contredanse. op. cit.* ; Marianne Ruel Robins, *Les Chrétiens et la danse dans la France moderne (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Paris, H. Champion, 2006, p. 303 sq..

Les leçons de Vestris que le comte et ses sœurs ont reçues à Vienne sont alors bien utiles pour s'adapter à ce nouvel environnement. Celles des maîtres de musique également, car elles permettent de le distinguer au sein des cercles réunis dans les hôtels bruxellois :

Ce que vous ne devineriez pas, c'est que dans ce pays-ci je passe pour un espèce de virtuose, apparemment parce qu'il est assez rare ici que des hommes sachent jouer de quelque instrument. Je ne sais si je vous ai conté qu'ayant diné un jour en très grande Compagnie chez madame de Boulé, dix ou douze personnes passèrent, après nous être levés de table dans un appartement voisin pour entendre jouer du clavecin. Madame de Cobentzl étois du nombre. Il s'agit de trouver quelqu'un qui fut en état d'accompagner à vue des sonates assez difficiles. Un anglois qui se trouva là n'osa pas l'entreprendre. On me le proposa ; je m'excusai d'abord sur mon peu de capacité, sur la difficulté des pièces, mais enfin il fallut céder aux instances de toute la Compagnie. Je jouai, avec le plus grand succès. Cette petite aventure me donna de la célébrité ; on rendit justice à mon talent³⁶⁴.

Le comte présente fièrement ses succès à ses parents : « Ah ! que n'êtes vous ici, mes chers Parents, pour être témoins du bonheur dont je vais jouir. C'est vôtre Ouvrage ; vous vous en applaudirez ; j'en suis sûr³⁶⁵ ». La perspective n'est plus seulement celle du mariage : il rend justice à l'éducation qu'il a reçue de ses parents auxquels il souhaite expressément faire honneur³⁶⁶. Il existe une fierté de l'éducation du côté de l'enfant comme des parents, qui participe du crédit familial alors que le prince de Clary est constamment rappelé partout où se rend son fils : « je dinai hier à la Cour [...]. S. A. R. [Charles de Lorraine] m'adressa la parole fort souvent. Il me parla de vous [le prince de Clary, grand veneur] et de ma chère Maman, du mauvais état des chasses, des braconniers, de la peine que ces désordres devoient vous faire³⁶⁷ ». Ses circulations dépassent largement sa personne, et c'est sa maison qu'il sert autant qu'elle le sert. Lors de cette phase bruxelloise du voyage, le comte vise la reconnaissance au sein des élites de la partie francophone de la monarchie des Habsbourg. Il écrit le 25 janvier : « Je ne manquai pas de faire bien des compliments de vôtre part, et de celle de mon cher Pere, et j'en reçus beaucoup pour vous³⁶⁸ ». Il fait ainsi la preuve de sa maîtrise de la politesse attendue par la famille comme par les interlocuteurs du comte à Bruxelles. Ces compliments résonnent comme autant d'encouragements dans l'oreille du jeune comte, qui relaient l'approbation des parents logiquement prévenus en sa faveur : « quand vous me marquez de la satisfaction sur ma conduite, c'est alors que je sens redoubler

³⁶⁴ SOAL-Děčín, c. 149, Bruxelles, à sa mère, 2 avril 1775. Le comte écrit « Virtuos ».

³⁶⁵ *Idem*, à son père, 26 janvier 1775.

³⁶⁶ Le prince Esterhazy ne dit pas autre chose en 1823 : « mon amour propre paternel est flatté de tous les succès des enfants ». Cité par M. Aubert, « Préoccupations pédagogiques », dans F. Cadilhon *et alii*, *La correspondance*, *op. cit.*, p. 289.

³⁶⁷ SOAL-Děčín, c. 149, Bruxelles, à son père, 26 janvier 1775. J. M. Imizcoz Beunza, D'une génération à l'autre, dans A. Bellavitis *et alii* (dir.), *Construire*, *op. cit.*, p. 153-180.

³⁶⁸ *Idem*, 25 janvier 1775.

mon envie de vous plaire, et de ne démentir jamais la bonne opinion que vous avez conçu de moi³⁶⁹. » Protégé par le prince de Ligne, affermi par les commissions de ses parents, le comte Jean fait ses preuves dans un milieu inconnu de lui, sans y paraître comme un parfait étranger.

La mémoire familiale et la reconnaissance de ses talents sont autant de repères sociaux déployés dans la partie orientale de la monarchie des Habsbourg. En retour, il gagne une insertion personnelle dans la société des élites, le moyen de développer ses propres liens, ses propres affinités en participant à cette « continuation des échanges entre adultes dans lesquels les jeunes gens de la parentèle étaient introduits dès leur enfance ». Le cas du comte rejoint tout à fait les remarques de José Maria Imizcoz Beunza à propos de l'Espagne : « Les « liens hérités » étaient, en fait, la prolongation naturelle des échanges satisfaisants de la génération précédente ». L'éducation et le comportement personnel y jouent donc un rôle clef, pour intégrer une « économie d'échanges » qui renvoient une image positive et renforcent le sentiment d'appartenance à la maison qui lui a offert le moyen de cette intégration³⁷⁰.

Dans le contexte des circulations multiples dans la monarchie composite, l'arrivée d'un jeune « viennois » bientôt gendre des Ligne ne manque pas de susciter l'attention. Jean de Clary doit s'adapter, tenir son rang sinon s'illustrer, ce dont ses parents se montrent soucieux :

Vous me demandez comment l'on me trouve ici ; on a trouvé mes habits trop longs, et ma Coëffure trop guindée. J'ai remédié à cela. Quant à mon personnel, je crois pouvoir me flatter qu'on est assez content de moi. je reçois beaucoup de politesses et d'honnêtetés dans toutes les maisons ou je vais³⁷¹.

Le comte se sait observé, et ne manque pas d'observer à son tour la société des élites nobiliaires de Bruxelles. Ses parents attendent le détail des coiffures ou des costumes des « masquerades », et le comte met l'accent sur l'aspect « baroque » de ces costumes pour des grands nobles de Vienne³⁷². Deux univers, semblables et différents, se rencontrent autour de la construction des réjouissances dans les capitales, un aspect capital des sociétés d'ancien régime comme le montrent les recherches de Pauline Valade³⁷³.

Un point essentiel de ses observations concerne logiquement l'éducation de la princesse de Ligne que le prince et la princesse de Clary ne connaissent pas. Le portrait de Marie-Christine est affiné au fil des lettres qui épousent le rituel de la présentation

³⁶⁹ SOAL-Děčín, c. 149, Paris, à son père, 16 août 1775. Des considérations similaires chez les Esterhazy : M. Aubert, « Préoccupations pédagogiques », dans F. Cadilhon *et alii*, *La correspondance*, *op. cit.*, p. 295.

³⁷⁰ J. M. Imizcoz Beunza, « D'une génération à l'autre... », dans A. Bellavitis *et alii* (dir.), *Construire*, *op. cit.*, p. 179-180. Voir aussi J. M. Imizcoz Beunza, A. Chaparro (éd.), *Educación, redes y producción de élites en el siglo XVIII*, Madrid, Sílex, 2013.

³⁷¹ SOAL-Děčín, c. 149, Bruxelles, à sa mère, 8 février 1775.

³⁷² *Ibid.*

³⁷³ P. Valade, *Joie populaire et pouvoir politique : assentiment, construction et interrogation du pouvoir politique par l'émotion (1715-1799)*, thèse soutenue à l'Université de Bordeaux, 2016 (dir. M. Figeac).

aristocratique à l'hôtel de Ligne. Les talents de la princesse sont immédiatement mis à l'honneur, car leur première rencontre a lieu au moment de la leçon de harpe³⁷⁴. Il s'agit d'un des principaux « arts d'agrément » de la société de la cour et des salons de l'ancien régime, selon les discours pédagogiques féminins tels que ceux étudiés par Sonia Cherrad³⁷⁵. Les qualités musicales de la princesse sont un fil conducteur des lettres de son fiancé, témoignant de l'importance attachée à la musique dans la construction de l'identité culturelle de la haute noblesse en Europe centrale. Au-delà de la mélomanie des élites, il s'agit bien de pratiquer un art de société : la maîtrise d'un instrument et du chant semblent indispensables à une jeune princesse dont ils dénotent la sociabilité. Le comte insiste certes sur la timidité de la princesse qui « sera quelques tems avant de pouvoir se résoudre à jouer devant vous³⁷⁶ ». Mais il semble s'agir d'une stratégie énonciative destinée à souligner l'autorité du couple princier grâce à la mise en avant de la forte appréhension de la princesse de Ligne s'appêtant à devenir comtesse de Clary-Aldringen. L'harmonie du couple ne se conçoit que dans l'ordre familial où ce sont les parents qui donnent le ton.

Tandis qu'il stimule le désir de ses parents d'entendre enfin un morceau de harpe, le comte Jean met également en avant la modestie naturelle de sa fiancée. La discrétion demeure une vertu cardinale de la société des élites, sur laquelle il fallait rassurer des parents qui ne pouvaient ignorer la réputation croissante du prince de Ligne. Élevée dans le culte catholique, la princesse Marie-Josèphe de Clary-Aldringen savait surtout que Marie-Christine allait intégrer la société héritière de la *pietas austriaca* malgré les aspirations croissantes à la réforme manifestée par Joseph II³⁷⁷. Dans les années 1770, la princesse et sa société s'inquiétait d'un affaïssement moral à Vienne³⁷⁸. Marie-Josèphe se montre très soucieuse de faire entrer dans sa maison une jeune fille capable de soutenir les bouleversements religieux que le comportement du co-régent laissait augurer. Elle interroge directement son fils, qui répond : « quant à l'article de la piété, elle en a une solide, et un fond de religion dont assurément elle se trouvera bien³⁷⁹ » à Vienne. Le catéchisme est le pendant incontournable de la musique dans la Vienne qui avait vu naître le modèle de harpe devenu un symbole de la culture de salon au XVIII^e siècle³⁸⁰. Le triomphe de Gluck renforce encore l'affirmation

³⁷⁴ SOAL-Děčín, c. 149, Bruxelles, à sa mère, 27 janvier 1775.

³⁷⁵ S. Cherrad, *Le discours pédagogique féminin*, op. cit., p. 170-178. Voir aussi Sandrine Aragon, « Quelle éducation pour les filles des Lumières ? » dans S. Imparato-Prieur, *Écrits de civilité*, op. cit., p. 155-166.

³⁷⁶ SOAL-Děčín, c. 149, Bruxelles, à sa mère, 2 avril 1775.

³⁷⁷ Sur ces héritages : A. Coreth, *Pietas Austriaca. Österreichische Frömmigkeit in Barock*, Vienne, VGP, 1982. Sur le rapport de la princesse et de sa société aux vues de Joseph II sur la religion, voir une première présentation dans R. Gates-Coon, *The Charmed Circle*, op. cit., p. 161-175, 223-253.

³⁷⁸ *Ibidem*.

³⁷⁹ SOAL-Děčín, c. 149, Bruxelles, à sa mère, 25 février 1775.

³⁸⁰ H. Charnassé, F. Vernillat, *Les instruments à corde pincées : harpe, luth et guitare*, Paris, PUF, 1970, p. 19.

catholique des foyers aristocratiques comme ceux des princesses de Clary, de Liechtenstein et de Kaunitz à l'heure de la tolérance politique de l'*Aufklärung*. Le fait que la princesse Marie-Christine ait été éduquée dans un couvent français ne semble pas une preuve convaincante de son intégration dans une société aux pratiques de dévotion de plus en plus marquées³⁸¹.

La correspondance familiale du jeune fiancé définit ainsi le portrait type d'une jeune aristocrate à Vienne, saisi entre les héritages culturels du XVIII^e siècle et les bouleversements de la fin de l'époque moderne. Cette dernière peut très bien ne pas maîtriser l'allemand comme c'est le cas de Marie-Christine, ce qui met justement en valeur le caractère européen et le cosmopolitisme de la haute noblesse. La musique et la piété sont des critères incontournables. Ils apparaissent comme le fondement de la relative unité culturelle de l'aristocratie des Habsbourg lors des réformes qui bouleversent le paysage culturel et religieux de l'Europe centrale comme des Pays-Bas autrichiens. Le fait que Marie-Christine soit la fille d'un personnage aussi haut en couleur que le prince de Ligne souligne encore la manière dont les « arts d'agrément » soutenus par la piété sont un marqueur essentiel de l'identité aristocratique

Le voyage matrimonial du comte Jean est un révélateur efficace des codes sociaux et culturels partagés par la société des élites traditionnelles au seuil du temps des révolutions. Son séjour à Bruxelles conforte les principes inculqués dans la maison Clary-Aldringen. Après cette première réussite, le comte est sensible à l'idée d'un passage en Angleterre, en Hollande ou dans la France qui se préparait pour le sacre de Louis XVI. Il cherche donc à convaincre son père de le laisser marcher dans ses traces, pour participer à son tour à l'expérience initiatique de l'ouverture européenne. Cette dernière est placée sous le signe de la culture de cour dont il est l'héritier. Le futur prince de Clary-Aldringen s'est ainsi attaché à perpétuer la tradition du Grand Tour qui affirmait la vitalité de sa maison aux yeux de la société des élites de la fin de l'époque moderne.

Une belle occasion de « Grand Tour » pour couronner l'éducation aristocratique

Les voyages du comte, qui débutent en faisant la cour à la famille de Ligne, dans l'optique de découverte de l'Europe des princes et des aristocrates qui font leur Grand Tour au XVII^e-XVIII^e siècles³⁸². Le prince Franz Wenzel de Clary-Aldringen avait effectué un *Kavalier tour* presque au même âge, qui l'avait conduit jusqu'à l'université de Leyde en 1727³⁸³. En 1775, il

³⁸¹ Comme le montrent les nombreux pèlerinages: R. Gates-Coon, *The Charmed Circle*, op. cit., p. 237-240.

³⁸² R. Babel, W. Paravicini (dir.), *Grand Tour*, op. cit..

³⁸³ Son journal n'a pas été retrouvé lors du dépouillement, mais a heureusement été transcrit par Jiří Kubeš, « Fragmenty písemností z kavalířské cesty hrabaty z Clary-Aldringenu z roku 1727 » [Les fragments des lettres du Grand Tour des comtes de Clary-Aldringen], *Theatrum historia*, 2006/1, p. 83-108.

souscrit à cette réorientation du voyage en séjour de découverte qui inscrit son fils dans le sillage des comtes Chotek et Wilczek quelques années auparavant³⁸⁴. Le voyage matrimonial fournit toutefois un prétexte commode vis-à-vis de la méfiance croissante envers les voyages des jeunes élites dans le contexte du débat sur l'utilité des voyages³⁸⁵. Plusieurs interdictions avait eut lieu dans la monarchie des Habsbourg sous Haugwitz, restreignant les possibilités d'effectuer des voyages de formation sans toutefois y mettre fin³⁸⁶. Le projet de Jean de Clary est présenté comme une initiative « spontanée », permettant de contourner les ordonnances restrictives. Les Pays-Bas autrichiens servirent donc d'espace de transition à une ouverture vers d'autres espaces de souveraineté qui dépasse le motif initial du départ de Vienne. Le jeune comte Jean obtient sans peine les crédits nécessaires, au moment où l'empereur Joseph II s'apprête à effectuer ses grands voyages d'observation en France (1777), aux Pays-Bas et en Hollande (1781)³⁸⁷. Le prince de Clary permet à son fils de vingt-deux ans d'effectuer le traditionnel *Kavaliertour* qui emprunte les mêmes itinéraires, et donne à la maison l'occasion d'être représentée à la cour de France où Jean se rend une première fois en juin pour le sacre, avant de passer le mois d'août à Paris. Le cas du comte souligne ainsi la force de l'esprit du Grand Tour dans les sociétés aristocratiques avant la phase de repli de la fin du XVIII^e siècle.

La dynamique du mariage sert la logique du voyage, et les relations de Bruxelles jouent un rôle important pour organiser les circulations : le départ de Monsieur Gordon, ministre d'Angleterre permet au comte de rejoindre à Calais. Le comte passe ainsi d'une recommandation à l'autre à chaque étape, indiquée sur la carte de son itinéraire en annexe 9. Le ministre Gordon lui permet de découvrir Londres et les manufactures dont la visite est incontournable pour les voyageurs, et plus encore pour l'héritier de la seigneurie minière de Graupen en Bohême :

Je fus diner a Birmingham, ou je vis les manufactures de M^r Clay, qui consistent en peinture sur Carton ou fer blanc verminée. Elle est poussée à un grand point de perfection. Je vis ailleurs faire des Cloux en coulant le fer dans un moule, et des forges. Les manufactures de Soho, M^r Boutton, sont d'une très vaste étendue. On y fait toute espèce d'ouvrages en acier, [...] en écaille, métal doré, or moulu ou bronze, horlogerie, orfèverie. [...] On tire de la province de Derby des pierres semblables à l'Ametiste [...], dont on fait des vases très bien montes en bronze. On a des machines fort simples pour

³⁸⁴ I. Cerman, *Habsburgischer*, *op. cit.* p. 291-292.

³⁸⁵ *Idem*, p. 248-249 ; D. Roche, *Les circulations dans l'Europe moderne*, Paris, Hachette, 2011, p. 49-94.

³⁸⁶ *Ibidem*.

³⁸⁷ J. Béranger, *Joseph II*, *op. cit.*, p. 73-80 ; D. Beales, *Joseph II*, vol. 1, *op. cit.*, p. 359-385 ; Françoise Knopper, « Présence autrichienne dans la littérature des voyages jusqu'à la fin du XIX^e siècle », *Austriaca* 2007/62, *Littérature de Voyage-Regards autrichiens sur le monde*, p. 49-66 ; Martina Grečenková, « Du voyage de Joseph II en France au discours sur le perfectionnement de la société », dans Franz A. J. Szabo *et alii* (dir.), *Politics and culture in the age of Joseph II*, Budapest, HAS, 2005, p. 23 sq..

faire d'un seul Coup des Ouvrages ciselés, ou il ne faut qu'une empreinte. Une autre Machine pour élever l'eau par le moyen du feu est très bien imaginée³⁸⁸.

C'est cette partie du voyage que le comte a tenu à rédiger dans la relation qu'il laisse inachevée et que nous transcrivons intégralement en annexe 10. Ces considérations relèvent de l'observation pratique. Il rapporte aussi des affiches commerçantes qui proposent « *All Sorts of Delicate Machines* ». Les avancées en matière de production textile ou d'extraction minière pourraient bien intéresser le seigneur de Clary pour ses terres, notamment la seigneurie de Graupen où ses sujets tirent de l'étain et du vitriol des monts métallifères de Bohême du Nord. Sans être planifié comme celui du comte Chotek, le voyage du comte emprunte les itinéraires traditionnels et répond aux attentes de son époque. En premier lieu, il s'agit de rédiger des lettres mettant en valeur les observations et les recommandations du voyageur afin de les convertir en un « mémoire »³⁸⁹. Le comte n'y déroge pas, mais laisse cette entreprise inachevée. Outre des circonstances particulières, ce fait est un indice du caractère presque obligatoire de la rédaction d'un tel document qui sanctionne un parcours réussi.

Il s'agit bien d'un voyage de découverte : si le comte met à profit les connaissances de sa belle-famille, Marie-Christine patiente à Bruxelles et Beloeil. Le séjour en Angleterre et en France mobilise l'ensemble des relations des Clary et des Ligne, mais reste en même temps une expérience profondément individuelle. Beloeil est le point de départ des différentes circulations, car le comte y retourne entre chaque étape dont son mémoire livre le détail avec le coût que représente un tel voyage de découverte :

[Le voyage] de Flandres et d'Angleterre, 230 Louis : 2200 [florins] [mi avril-mi mai]
celui d'Hollande, 100 Ducats : 430 [Anvers, La Haye, Amsterdam, fin juin-10 juillet]
celui de Paris, 200 Louis : 2100 [Reims du 10 au 18 juin / Août-début septembre]
celui de Spa 30 Ducats : 130 [23-25 juillet]³⁹⁰

Il s'agit d'un investissement conséquent pour permettre au jeune comte de découvrir les grandes places commerçantes et culturelles de l'Europe, avec un excursus rapide par Spa où Jean de Clary ne livre pas à de comparaisons avec Teplitz. La station est à son apogée dans les années 1770, et la ville d'eau de Bohême n'est pas mise sur le même plan. Ces 4860 florins représentent une part conséquente des 13 050 florins dépensés pour l'ensemble du voyage. En cumulant noce et formation, le prince de Clary réalise une certaine économie, mais les

³⁸⁸ SOAL-Děčín, c. 147, « Memoires relatifs à un voyage en Hollande, en France et en Angleterre, 1775 », fol. 1.

³⁸⁹ Voir annexe 10, p. 185. Karin Hlavin-Schulze, « *Man reist ja nicht, um anzukommen* » *Reise als kulturelle Praxis*, Francfort/New York, Camus Verlag, 1998, p. 53 sq.; B. Krasnobaec et alii (éd.), *Reisen und Reisebeschreibungen*, op. cit..

³⁹⁰ SOAL-Děčín, c. 147, « Papiers et Memoires ». Sur la métrologie : voir annexe II du chapitre II, p. 156.

circulations de son fils sont aussi un signe visible de l'aisance financière de la famille avant que la guerre de Succession de Bavière ne cause des pertes importantes sur les domaines de Bohême du Nord. L'éducation de Jean de Clary participe de l'intégration élitaires de ces grands propriétaires dans la monarchie.

Le comte voyage donc sans sa femme. Ses lettres laissent supposer que c'est sa belle-mère, la princesse de Liechtenstein qui en décide. Elle paraît craindre que les circulations du jeune noble qui oriente son séjour vers les formes du Grand Tour ne laissent la princesse seule dans la capitale :

Quant au voyage de Paris, vous savez que je comptois le faire avec Christine [...]. Cela avoit été arrangé ainsi j'en parlai aujourd'hui à ma belle-mère, qui me dit qu'il étoit impossible que ma femme y allât, dès que je ne pouvoit pas l'accompagner : qu'une femme de dix-huit ans ne pouvoit pas être seule à Paris, et qu'on y trouveroit cela fort extraordinaire³⁹¹.

Le comte ne doit pas quitter sa femme s'il veut voyager avec elle. Or ce point semble en contradiction avec la liberté de mouvement nécessaire à la découverte de Paris et de Reims au moment du sacre. Dès lors, c'est le comte Kinsky qui apparaît comme un compagnon plus adéquat pour le voyage parisien³⁹². Deux nobles étrangers ne peuvent manquer d'inscrire Versailles et les salons célèbres au programme de ce séjour :

J'ai diné et soupé chez Madame Geoffrin lundi passé : c'étoit le jour des artistes. Elle a pour moi beaucoup plus de bontés que je ne mérite. Mardi je fus à Versailles [...]. Je vis le nouveau Duc d'Angoulême, qui déjà réunit toutes les perfections, on lui trouve même l'Air majestueux. Je dinai chez monsieur le Duc de Sivrai. Il y fut beaucoup question de vous, de mon cher père, et de Vienne en général³⁹³.

Les deux comtes se conforment ainsi au modèle du voyage nobiliaire à Paris décrit par Antoine Lilti, en s'inscrivant dans une pratique qui renouvelle les liens de connaissance dans les sociétés aristocratiques en Europe³⁹⁴. Leurs lettres conservent leur témoignage sur la maîtrise d'un usage du monde qui se traduit par l'accès aux salons et le souci d'apparaître en dignes représentants de leurs maisons. Jean de Clary rencontre l'abbé Georgel (1731-1813) qui le présente à madame Geoffrin. De Reims à Amsterdam, la mécanique du voyage recommandé lui permet de faire sa cour à Marie-Antoinette puis de comparer les ports

³⁹¹ SOAL-Děčín, c. 149, Bruxelles, à sa mère, 20 juin 1775. Dans la première lettre de Paris, le 28 juillet, on apprend que Marie-Christine « a eu le Chagrin de n'oser pas aller à Paris » où elle a été élevée.

³⁹² Probablement le fils de Sidonie Kinsky, la sœur de la princesse de Clary née Hohenzollern-Hechingen.

³⁹³ SOAL-Děčín, c. 149, Paris, à sa mère, 10 Août 1775. Marie-Thérèse Rodet Geoffrin (1699-1777) organise dans son hôtel rue Saint-Honoré un salon deux fois par semaine où elle reçoit artistes et philosophes. Maurice Hamon, *Madame Geoffrin. Femme d'influence, femme d'affaires au temps des Lumières*, Paris, Fayard, 2010.

³⁹⁴ A. Lilti, *Le monde des salons, sociabilités et mondanités à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005, p. 102-115.

hollandais à ceux d'Angleterre. Le comte bénéficie des liens des familles de Ligne et de Clary-Aldringen pour rencontrer les personnages clés des circulations aristocratiques, notamment l'ambassadeur Mercy qui permet de l'introduire à la cour. Ce voyage qui suit les noces achève l'apprentissage du comte Jean.

Il s'agit bien de s'inscrire dans le sillage des voyageurs précédents, et l'étape à Leyde illustre la manière dont le comte construit son itinéraire de découverte :

Je suis complètement occupé à voir les beautés et les curiosités de ce pays. Après que j'ai laissé le général Grovestins à Delft, je suis arrivé seul à La Haye. C'était jeudi soir. [...]. Vendredi je me suis rendu chez le baron Reischarch, [...] et le soir chez le marquis de Noailles et l'envoyé d'Angleterre [...]. Mardi je me suis rendu à Leyde, le baron m'avait donné une lettre pour le professeur allemand. Ce dernier fut très poli et prompt à me montrer le cabinet de curiosités naturelles, toutes ses machines, le jardin botanique et d'autres choses. Il m'a beaucoup parlé des comtes Wilczek et Chotek³⁹⁵.

Leyde était le centre scientifique qui marquait une étape fondamentale du voyage d'éducation de Franz Wenzel de Clary en 1727. Son fils souligne ici l'importance du souvenir des voyageurs dans la mémoire des personnalités scientifiques ou mondaines de l'époque. Les voyages d'éducation ne se pensent pas seulement de manière individuelle, l'expérience des uns profite aux autres, insérant le voyageur dans une dynamique cumulative de construction de la connaissance aristocratique du monde. La transmission d'un savoir spécifique est donc au cœur des circulations de Jean de Clary-Aldringen. La description des rencontres et des paysages nourrit ainsi une mémoire familiale du voyage où chaque génération s'appuie les pratiques de la précédente pour laisser une trace de son propre passage.

Le passage du comte à Leyde s'inscrit dans une perspective différente de celle de son père en 1727. Ce dernier avait fréquenté l'université de Leyde pendant deux mois. Durant ces « cours/*Unterrichten* » intensifs, il avait assisté aux leçons de droit public de Johann Jakob Vitrianus³⁹⁶. L'obtention d'un diplôme n'est plus à l'ordre du jour en 1775, mais la curiosité érudite n'a pas disparu. Dans une démarche similaire à celle du comte Chotek en 1769-1770, le comte s'attache à comparer les réseaux routiers de l'Angleterre et de la France, les quais de Londres et de Rotterdam³⁹⁷. Ses descriptions sont logiquement caractéristiques des voyageurs de cette époque, de Joseph II à Arthur Young. Le comte reprend les codes de la littérature de voyage qui infléchissent la perception des voyageurs et que l'on retrouve dans les *Lettres*

³⁹⁵ SOAL-Děčín, c. 149, Amsterdam à son père, 5 juillet 1775, traduction de l'allemand.

³⁹⁶ Leçons appréciées de la noblesse issue des territoires Habsbourg et dont les travaux servent de supports à plusieurs hauts fonctionnaires de la monarchie comme Johann Joseph Khevenhüller ou Philippe Joseph Kinsky : J. Kubeš, « Fragments », p. 90 ; Anja Chale de Beaulieu, *Deutsche Reisende in den Niederlanden. Das Bild eines Nachbarn zwischen 1648 und 1795*, Francfort, Europäische Hochschulschriften III, 2000.

³⁹⁷ I. Cerman, *Habsburgischer, op. cit.*, p. 291-292. D'autres exemples dans Matthias Leibetseder, *Die Kavaliertour. Adlige Erziehungsreisen im 17. und 18. Jahrhundert*, Cologne, Böhlau, 2004.

familiales de Charles de Brosses rédigées en 1739-1740 et surtout dans le *Sentimental Journey through France and Italy* de Laurence Sterne publié en 1768³⁹⁸. Ce « Grand Tour » apparaît donc plutôt comme un voyage d'observation plus que de formation universitaire. L'héritier des seigneuries de Bohême ne recherche pas une carrière de grand commis à la manière du comte Zinzendorf dont Christine Lebeau étudie le rôle des voyages dans la formation du grand noble et de l'administrateur entre 1763 et 1776. L'assimilation à la haute noblesse de cour est au cœur de ce voyage de 1775³⁹⁹. Or cette dynamique sociale et familiale est perturbée par les réformes josphistes et l'entrée dans la période révolutionnaire.

Perspectives sur le voyage d'éducation au tournant du XIX^e siècle

En effet, le pouvoir personnel de Joseph II est marqué par l'accentuation de la méfiance à l'égard des voyages des jeunes nobles et de la formation dans les universités étrangères durant le *Kavaliertour*⁴⁰⁰. Un décret de 1781 interdit ainsi le voyage des jeunes nobles avant vingt-huit ans, afin de favoriser la connaissance de la monarchie des Habsbourg avant toute expérience dans le Saint-Empire et dans les universités ou les écoles diplomatiques les plus attractives⁴⁰¹. Le souverain prenait ainsi position dans le débat sur l'utilité des voyages de l'*Aufklärung*, introduisant un regard neuf sur une pratique fondatrice de l'identité aristocratique. Les guerres de la Révolution ferment les portes de l'Europe : les dernières années du XVIII^e siècle sont une rupture majeure dans la tradition du séjour à l'étranger des élites de l'Europe centrale.

Ces bouleversements politiques empêchent les fils de Jean de Clary de reproduire le modèle du Grand Tour. Le premier voyage du comte Charles-Joseph hors de la monarchie a lieu à vingt-sept ans. Il se rend à Berlin à l'été 1804 peu après que François I^{er} proclame l'Empire d'Autriche, pour rendre visite aux Radziwiłł. Alors que la Prusse est sollicitée par la France et ses adversaires avant la troisième coalition, cette circulation s'éloigne du voyage de formation⁴⁰². Il en va de même pour sa découverte de Paris, effectuée grâce à une mission de courrier impérial pour le mariage de Napoléon et Marie-Louise d'Autriche en 1810. Le comte Charles-Joseph découvre le monde en homme mûr. Au lendemain du Blocus, le système continental modifie les itinéraires pédagogiques traditionnels de la noblesse d'Europe centrale : il s'arrête au Havre et ne passe pas en Angleterre, la Belgique est oubliée jusqu'à

³⁹⁸ Charles de Brosses, *Le président de Brosses en Italie. Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740*, Paris, Didier, 1869 (1799) ; Laurence Sterne, *A Sentimental Journey Through France and Italy*, Londres, 1768.

³⁹⁹ C. Lebeau, *Aristocrates*, *op. cit.*, p. 123 sq.

⁴⁰⁰ I. Cerman, *Habsburgischer Adel*, *op. cit.*, p. 249.

⁴⁰¹ P.-Y. Beaurepaire, *Le mythe de l'Europe française*, *op. cit.*, p. 148-159.

⁴⁰² Il n'en reste que très peu de traces, quelques lettres à sa femme (SOAL-Děčín, c. 187) pour un silence qui contraste nettement avec l'écriture des voyages ultérieurs (c. 159, 161-178).

son deuxième voyage en 1822⁴⁰³. D'une noce à l'autre, un fossé semble s'être ouvert, comme en témoignent les lettres d'Adolphe Stackelberg qui accompagne le prince Frédéric-Adolphe de Suède jusque dans le midi de la France en 1802. Pour son ami Charles-Joseph rencontré à Teplitz, il décrit un spectacle de désolation en deçà du Rhin. Le voyage prend alors une dimension exploratoire, celle d'un « monde nouveau » qui se reconstruit après les guerres révolutionnaires⁴⁰⁴.

Les voyages du comte en France (1810, 1822, 1827) et en Italie (1816, 1818-1820) rappellent l'esprit du Grand Tour, mais il s'agit de redécouvrir l'Europe en paix au lendemain du Congrès de Vienne. L'éducation reste un ferme soutien pour évoluer entre la cour de Compiègne où gravite la noblesse d'Empire et le faubourg Saint-Germain où résident les « vieilles duchesses » revenues de l'Émigration⁴⁰⁵. Lorsque le comte parcourt une première fois l'Italie à trente-neuf ans, il est père de famille. D'épreuve éducative, le voyage devient plus fermement révélateur de noblesse, d'une manière de percevoir la société concurrencée par d'autres appréhensions politiques, sociales et nationales. Vingt ans de guerres séparent le grand noble qui embrasse le monde des Lumières de l'aristocrate qui en réinvente les pratiques après 1815. Il faut attendre 1835 pour que le jeune Edmund Clary (1813-1894) renoue à vingt-deux ans avec cet usage aristocratique et découvre à son tour la France, la Belgique et l'Angleterre. Ses journaux rédigés en allemand témoignent alors d'un nouveau contexte d'apprentissage, une Europe du progrès technique, des mouvements nationaux et libéraux⁴⁰⁶. L'esprit du Grand Tour n'a pas disparu, il est revisité pour recréer un lien que les années révolutionnaires et la recomposition géopolitique de l'espace germanique en 1806 ont mis à l'épreuve, ainsi que Gilles Bertrand le montre très bien dans le cas des voyageurs français en Italie entre 1750 et 1820⁴⁰⁷.

L'idéal du voyage de formation existe toujours, mais sa lecture change dans le contexte de l'éveil des nationalités. Il reste un exercice délicat qui ne doit pas être effectué trop tôt ou trop tard, ainsi qu'en témoigne un autre prince, le magnat hongrois Nicolas II Esterhazy (1765-1832) auprès de sa femme en 1832. Il déplore que son fils emmène ses jeunes enfants à l'étranger en 1832 :

⁴⁰³ SOAL-Děčín, c. 159, voyage de 1810, juin 1810 ; c. 178, deuxième voyage de Paris.

⁴⁰⁴ *Idem*, c. 189, lettres d'Adolphe Stackelberg de Worms à Montpellier puis Paris, janvier-octobre 1802, Worms, 1 janvier 1802. Ces considérations se replacent dans les perspectives des journées d'études *Voyages en révolution* organisées à la MSH de Clermont-Ferrand (CELIS/CHEC) en 2015.

⁴⁰⁵ *Idem*, c. 159, journal 26 avril 1810.

⁴⁰⁶ *Idem*, c. 108, et c. 258-265 : journaux de voyage d'Edmund Clary.

⁴⁰⁷ Gilles Bertrand, *Le Grand Tour revisité. op. cit.*. Sur la rencontre entre une pratique ancienne et des idées nouvelles : Gilles Bertrand, Pierre Serna (dir.), *La République en voyage (1770-1830)*, Rennes, PUR, 2013.

Votre opinion sur l'effet de l'éducation des enfants de Paul n'est que malheureusement trop vraie, plus ils avancent en âge, et plus se manifesteront les suites du voyage de Londres, de Ratisbonne, et du choix des personnes d'entourage [...] ; car le passé portera ses suites inévitablement sur le futur, sur leur établissement, et sur le reste des convenances de la vie sociale⁴⁰⁸.

Le voyage de formation ne vaut que pour une tête déjà formée. Le prince fait ainsi échos aux arguments sur le danger moral des voyages effectués trop jeunes qui avaient conduit à l'ordonnance restrictive de Joseph II en 1781⁴⁰⁹. Le séjour à l'étranger doit rester une démonstration enrichie d'une expérience « dans le monde ». Il s'agit de renforcer et non de perdre ses attaches dans la monarchie, comme le craint le magnat hongrois. Le voyage de Paul Esterhazy dans les années 1820 dénote un changement de regard sur la pratique du voyage. Elle suit de près l'établissement du comte Charles-Joseph avec sa famille à Naples pour deux ans entre 1818 et 1820. C'est la santé qui motive cet éloignement de longue durée et rend nécessaire un séjour en famille durant lequel seule la plus jeune des filles du comte demeure auprès de ses grands-parents en Europe centrale. Le comte s'installe avec ses enfants de cinq à douze ans et leurs gouvernants (le Père Tobisch et Katharina König)⁴¹⁰. Le développement des séjours balnéaires conduit à une expérience précoce de l'étranger pour Mathilde ou Edmund. Il ne s'agit plus tout à fait de voyager en se formant, mais les séjours de longue durée introduisent des modifications dans le projet éducatif des élites aristocratiques de la fin du XVIII^e siècle. Il faut bien différencier l'installation dans un espace totalement étranger des pratiques fondatrices de la culture aristocratique où la sensibilisation à l'idéal cosmopolite se déroulait d'abord au sein du cadre de vie familial de la maison d'origine. Ces dernières se maintiennent durant l'époque contemporaine, ainsi que le souligne Éric Mension-Rigau en prenant les exemples de l'emploi de précepteurs étrangers, de l'apprentissage des langues ou de l'introduction dans des cercles de personnages aux multiples origines géographiques⁴¹¹.

Les craintes du prince Esterhazy expriment particulièrement les réflexions sur la conception des identités nationales. Il redoute que le voyage de trop jeunes aristocrates se retourne contre la maison, en risquant de diluer le sentiment d'appartenance à la haute noblesse d'Europe centrale. Au contraire, le voyage de formation est censé amener le grand

⁴⁰⁸ 13 juillet 1832, citée dans M. Aubert, « Préoccupations pédagogiques », dans F. Cadilhon *et alii*, *La correspondance, op. cit.*, p. 298.

⁴⁰⁹ I. Cerman, *Habsburgischer Adel, op. cit.*, p. 249.

⁴¹⁰ Ainsi qu'en témoignent ses journaux, SOAL-Děčín, c. 167-176.

⁴¹¹ É. Mension-Rigau, *L'enfance au château : l'éducation familiale des élites françaises au XX^e siècle*, Paris, Rivages, 1990, p. 233-284.

noble à prendre conscience du lien qui unit sa maison à un territoire⁴¹². Il reprend ainsi la critique d'un cosmopolitisme déraciné apparue dans les années 1750 et fortement accentuée durant les guerres nationales du Premier Empire⁴¹³. Le « cosmopolitisme » d'une grande famille comme les Clary-Aldringen est le produit d'un ancrage précis dans la monarchie des Habsbourg. Si le voyage à l'étranger peut être perçu et vécu comme une démonstration de la culture des grands nobles, il ne doit pas faire oublier cette identité terrienne qui demeure le principal objectif de la maison. Les seigneuries de Bohême du Nord apparaissent ainsi comme un espace essentiel dans l'éducation des enfants du prince Jean de Clary-Aldringen, en particulier pour le cadet Maurice, appelé à rejoindre la grande famille des officiers à la fin du XVIII^e siècle. Il s'agit maintenant d'explorer la manière dont chaque maison mobilise ses atouts pour promouvoir l'entrée de ses enfants au service des princes de la fin de l'époque moderne. La recherche des ouvertures militaires et diplomatiques marque alors fortement la conception du parcours aristocratique au temps des révolutions.

B. Le soutien d'une grande famille pour rejoindre le service des princes au tournant du XIX^e siècle

L' « académie de Teplitz » : l'entrée au régiment du cadet Maurice à la fin des années 1790

En 1799, le prince Jean s'efforce de « préparer à l'un et à l'autre [de ses fils] un sort conforme à leur position et à la mienne⁴¹⁴ » : pour Maurice (1782-1829), ce sera l'armée, pour Charles-Joseph le mariage et la possibilité du service dans les offices de l'État. La différenciation qui a lieu au cours de l'instruction en commun se révèle au grand jour avec leurs deux parcours. Dernière étape d'une éducation réussie, la transition de l'enfance à l' « état », c'est-à-dire une existence individuelle propre selon la position occupée dans la maison.

À la différence de leur père qui grandit au cours de la phase d'affirmation de la maison princière à Vienne, les semestres d'été passés dans la ville d'eau de Bohême du Nord colorent fortement la façon dont Charles-Joseph et Maurice achèvent leurs premières études. C'est dans les bois de Teplitz que Maurice fait son apprentissage des armes et de l'équitation et démontre cette habileté qui conforte sa position de cadet d'une maison fidéicommissaire. Maurice s'y « entraîne », et aucune trace de passage en académie militaire n'est apparue dans

⁴¹² Le cas des Chotek illustre bien la manière dont le voyage élargit le regard sur les espaces d'origine : ils ne perçoivent jamais aussi bien le Saint-Empire et la cour de Vienne que lorsqu'ils se trouvent en France en 1729 ou en 1770. I. Cerman, *Habsburgischer*, op. cit., p. 283-284, 296 sq.

⁴¹³ Willem Frijhoff, « Cosmopolitisme », dans V. Ferrone, D. Roche (dir.), *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, 1999, p. 31-40.

⁴¹⁴ SOAL-Décén, c. 108, J.d.C. à sa mère, Teplitz, 13 septembre 1799.

les archives à la différence de ses cousins Chotek à Wiener Neustadt en 1794⁴¹⁵. Ivo Cerman souligne que cette académie permet de spécialiser les savoirs acquis dans le cadre de la maison en permettant en outre de se familiariser encore avec les jeunes hommes de son rang, mais aussi que peu de nobles poursuivent réellement une carrière militaire. Si les comtes Colloredo ou Kinsky y parviennent, la plupart abandonnent ou sortent déçus de l'institution militaire⁴¹⁶. Pour une élite habituée à former sa jeunesse, les académies ne sont pas une panacée, même si elles s'avèrent de plus en plus incontournables depuis la création de Wiener Neustadt en 1751/1752⁴¹⁷. Le prince estime donc peut-être que son fils dispose des savoirs suffisants pour intégrer directement un régiment, qui mieux qu'une académie lui permettra d'achever sa formation.

Pour cela, le prince dispose de l'expérience du prince de Ligne, qui avait lui-même intégré le régiment de son père pour faire ses premières armes dans les années 1750 avant d'en devenir le propriétaire et de mener la carrière qu'on lui connaît. Dans le contexte des séquestres posés sur ses domaines bruxellois après la révolution et la mort au combat de son fils Charles-Antoine (1759-1792), la possibilité d'intégrer Maurice n'est jamais évoquée dans les lettres du prince Jean. Charles-Antoine présente pourtant un modèle de formation militaire : envoyé à quatorze ans aux écoles du génie de Strasbourg avant d'être pris comme aide de camp de son père et de se distinguer dans l'art des fortifications et par plusieurs faits d'armes. En 1792, il se substitue à son père comme commissaire impérial dans les Pays-Bas autrichiens et se bat aux côtés du général de Cleyrfait et du gouverneur le duc Albert de Saxe-Teschen (1738-1822). Ce dernier remplace Charles de Lorraine à Bruxelles en 1780 et affronte la révolution brabançonne puis la France au début des années 1790. Charles-Antoine a la tête emportée par un boulet en septembre 1792, et sa mort traumatise le prince de Ligne. Les Clary-Aldringen disposent de toutes les ressources pour préparer l'entrée de Maurice aux armées, mais la période qui s'ouvre avec les guerres révolutionnaires n'est pas la plus sereine pour poursuivre la carrière militaire qui sied à un cadet. Le prince de Clary manifeste ouvertement son inquiétude, mais ne se dispose pas moins à ce que son second fils emprunte cette voie, ainsi qu'en témoigne sa correspondance familiale⁴¹⁸.

À la manière d'une académie, Teplitz offre un premier aperçu du monde militaire à Maurice. La ville d'eau accueille depuis longtemps les soldats en rémission, qui y

⁴¹⁵ I. Cerman, *Habsburgischer. op. cit.* p. 310.

⁴¹⁶ *Ibidem*. Une perspective similaire avec les collègues militaires français: G. Chaussinand-Nogaret, *La noblesse, op. cit.*, p. 99.

⁴¹⁷ Pour comparaison, la seconde moitié du XVIII^e siècle est une période de réorganisation de l'instruction publique, notamment autour du Prytanée en 1798. C. Grell, A. Ramière (dir.), *L'éducation, op. cit.*, p. 18.

⁴¹⁸ SOAL-Děčín, c. 108.

reproduisent les codes de la sociabilité militaire⁴¹⁹. De fait, les lettres et les journaux attestent de la venue de généraux et de nombreux soldats de tous horizons. Les comtes assistent également aux carrousels qui sont organisés dans la ville d'eau, comme cette parade équestre de « douze chevaliers, la plupart saxons » pour laquelle les Clary cèdent la cour du château de Teplitz en 1797⁴²⁰. En août 1801, Charles-Joseph indique encore la tenue « d'un Carrousel a Eisenberg, 16 chevaliers dont 14 officiers de Kinsky⁴²¹ » : il s'agit des domaines Lobkowicz voisins, ce qui montre que Teplitz n'est pas un lieu spécifique de démonstration militaire. Avec l'engouement romantique du début du XIX^e siècle, la période médiévale est mise à l'honneur pour donner à ces événements l'aspect de reconstitutions théâtrales dont témoignent les lithographies. Les comtes se font ainsi une idée de ce qu'est l'état militaire en assistant au contraste saisissant entre la circulation des soldats blessés et les représentations théâtralisées du passé guerrier de la noblesse⁴²².

Il n'est pas rare que les officiers soient invités aux parties de chasse, comme le duc Albert de Saxe-Teschen qui accompagne l'archiduchesse Marie-Christine d'Autriche (1742-1798) aux bains en 1797. Comme le prince de Ligne, il est propriétaire et commandant d'un régiment dont la valeur est éprouvée et reconnue lorsqu'il se rend à Teplitz : ses actions sont relayées dans les lettres de Jean de Clary à sa mère bien avant son arrivée. Si Maurice est en retrait dans les échanges à visée matrimoniale avec les Courlande qui viennent de terminer leur séjour, il se tient au côté de son frère quand il s'agit de faire la « conquête » de ces princes de sang :

Il [Charles-Joseph] plaît extrêmement a l'Archiduchesse [Marie-Christine] et Maurice me paroît avoir fait plus particulièrement la conquête du Duc [Albert de Saxe-Teschen] qui lui donneroit volontiers une place dans son régiment⁴²³.

Il s'agit du duc en place au moment de la mort de Charles-Antoine de Ligne. Entre l'histoire de cette famille et l'attractivité de la ville d'eau, Teplitz permet un contact décisif avec les têtes de régiments. Au cœur des domaines, le cadet obtient une première présentation, une chance de faire ses preuves alors que le crédit familial permet au duc d'avoir confiance dans l'éducation que le jeune homme a reçue. La carrière dans les régiments prestigieux de l'armée impériale est facilitée par ces atouts. Ce type de recrutement rappelle que le passé

⁴¹⁹ Dans ses mémoires, le prince Alfons Clary note même qu'elle aurait servi de zone neutre pendant les guerres de Frédéric le Grand, accessible aux soldats des deux bords. A. Clary-Aldringen (1887-1978), *Geschichten eines alten Österreichers*, Francfort, Ullstein, 1977, p. 8.

⁴²⁰ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à sa mère, Teplitz, 26 juillet 1797.

⁴²¹ *Idem*, c. 189, Ch.-J. à sa tante Flore de Ligne, Teplitz, 3 août 1801.

⁴²² Voir la lithographie de 1829 tirée du fonds Clam-Gallas en annexe 11, p. 187. Martin Krummholz, « Clam-Gallasovské divadlo » [Le théâtre Clam-Gallas], dans M. Krummholz *et alii*, *Clam-Gallasův palác*, Prague, Archiv hlavního města Prahy, 2007, p. 121. Marie Mžyková, *Karusely*, Liberec, Národní památkový ústav, 2006.

⁴²³ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à sa mère, Teplitz, 3 septembre 1797.

militaire au service des Habsbourg est un trait caractéristique de la maison noble. Si l'armée impériale n'a pas toujours attiré les grandes familles, la carrière militaire représente tout de même une voie des honneurs à laquelle la haute noblesse ne peut rester indifférente, surtout au moment où elle cherche à assurer l'existence d'un cadet au début des guerres patriotiques⁴²⁴.

Maurice ne rejoint l'armée qu'en 1800 à Ratisbonne. Le nom de son régiment n'est pas apparu, mais on le retrouve avec certitude dans celui d'Albert de Saxe-Teschen dans les années suivantes⁴²⁵. La dernière phase de l'apprentissage de Maurice se fera à l'armée, éloigné du prince et de la maison mais sans rupture puisque les congés lui permettent de se rendre relativement fréquemment auprès de sa famille. Celle-ci ne cesse de le soutenir dans cette transition :

Je serai plus tranquille quand je le saurai au régiment ou le Colonel, j'en suis sur, aura bien soin de lui. Mais à présent je souffre de son ennui, de la mauvaise chère qu'il fait, de toutes les privations qu'il ne peut manquer d'éprouver⁴²⁶.

L'entrée au régiment représente la première grande expérience de mobilité de Maurice, dans un univers certes familial mais dont le mode de vie réel est inconnu. Le colonel devient une figure essentielle des lettres : « Je lui ai donné carte blanche pour s'acheter un nouveau cheval, en lui recommandant de consulter son colonel ». Il l'accompagne dans ses déplacements et se montre à la hauteur : « Je me flatte qu'il n'a pas désobligé son Colonel, [...] il ne tenoit qu'à lui de le garder au quartier général du régiment⁴²⁷ ». Le prince veille à ce que le fils se montre à la hauteur de son éducation, et qu'en retour l'institution facilite son intégration :

Puisqu'on est content de Maurice au Régiment, et que le Duc veut bien avoir des bontés pour lui, je voudrais pouvoir espérer qu'on le fera bientôt premier lieutenant : il faudra que le maréchal s'occupe un peu de lui cet hyver⁴²⁸.

Le parrainage est un aspect indispensable des premières années au régiment. L'existence de Maurice se recompose au gré des circulations militaires, gardant pour constante ses séjours à Vienne et Teplitz jusqu'à sa mort en colonel au troisième régiment de

⁴²⁴ Charles de Montzey, *Institutions d'éducation militaire jusqu'en 1789*, Paris, 1866, p. 6. Jean Chagniot, *Guerre et société à l'époque moderne*, Paris, PUF Nouvelle Clio, 2015, p. 131-135, 214-222. Selon cette synthèse, l'armée impériale attire peu la haute noblesse au début du XVIII^e siècle, avec un changement notable après la création du Theresianum. Cerman, *Habsburgischer, op. cit.* p. 310 sq..

⁴²⁵ Walter Koschatzky, Selma Krasa, *Herzog Albert von Sachsen-Teschen 1738-1822. Reichsfeldmarschall und Kunstmäzen*, Vienne, Bundesverlag, 1982, p. 95.

⁴²⁶ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à sa mère, Prague, 5 juillet 1800.

⁴²⁷ *Idem*, Teplitz, 4 sept. et 8 oct. 1800

⁴²⁸ *Idem*, 6 oct. 1800.

cuirassiers autrichiens en 1829⁴²⁹. Pour Jean de Clary, il ne fut pas facile de voir son fils s'éloigner : son « sang se glace » en pensant aux dangers et il se dit prêt à « changer de route, pour retourner à Vienne, et de prendre par Budweis » quand il apprend que son fils stationne à Prachetitz à la fin de 1800⁴³⁰. Ce n'est qu'à force d'envoyer des lettres rassurantes, preuves de son appartenance à l'espace d'information de la société Clary-Ligne que Maurice parvint à voler de ses propres ailes entre 1800 et 1802. En 1800, le prince écrivit que « la lettre de notre cher Maurice est telle qu'elle doit être », c'est-à-dire conforme aux attendus de ceux qui lui avaient appris à tenir la plume et à manier les armes⁴³¹. Après cette première réussite, le prince put donc consacrer une partie de son temps à l'éducation politique de son aîné.

Quelle éducation politique pour l'héritier des domaines au début du XIX^e siècle ?

Le développement de la bureaucratie ne conduit pas à un retrait de la haute noblesse terrienne. Au contraire, celle-ci cherche à maintenir une proximité avec les instances du pouvoir. Il s'agit d'un enjeu crucial afin de maintenir une importance politique qui perdure après le Printemps du peuple en Europe centrale⁴³².

La formation des grands propriétaires se construit dans la tension entre la sensibilisation au pouvoir seigneurial et la participation aux affaires d'État. Celle-ci suit de près la validation de l'examen viennois et passe par l'intégration des institutions centrales qui ne se limitent pas au monde de la cour. Jean de Clary fut surnuméraire aux États de Basse-Autriche dans les années 1770, s'ouvrant ainsi l'éventualité d'une carrière de grand commis qu'il ne poursuivit pas. S'il n'y a pas d'informations sur les modalités d'entrée dans ce service, les archives mettent en lumière la manière dont il soutient son propre fils au début des années 1800. Celui qui s'était tourné vers la gestion de ses domaines ne néglige pas l'ouverture du comte Charles-Joseph au service du prince et de l'État. Son action montre que le passage en chancellerie n'est pas une étape automatique, mais résulte d'une intercession de la maison. En 1801, le prince écrit en effet à un intermédiaire malheureusement inconnu pour introduire son fils auprès du tout nouvel ambassadeur en France, le comte Philipp Cobenzl (1740-1810)⁴³³. La

⁴²⁹ *Idem*, c. 203, après avoir été décoré en 1811, 1816, 1823. Sur le placement des enfants dans le cadre de formations dans les institutions d'État : J. M. Imizcoz Beunza, « D'une génération à l'autre... », dans A. Bellavitis *et alii* (dir.), *Construire, op. cit.*, p. 153-180.

⁴³⁰ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à sa mère, Teplitz, 16 oct. 1800.

⁴³¹ *Idem*, 14 sept. 1800.

⁴³² A. Meyer, *La persistance, op. cit.*, p. 111-121.

⁴³³ Le comte Cobenzl est ambassadeur de 1801 à 1805. A. von Arneth, *Graf Philipp, op. cit.*; ÖNB, SWSC, Année 1802, *Staat*, p. 8 : « *Joh. Philipp des h. r. R. Graf v. Cobenzl, Ritter des goldenen Vlieses, des königl. ung. Stephansordens Grosskreuz, k. k. Kämmerer und wirkkl. Geheimer Rath, Staats- und Konferenz-Minister und Botschafter bey der Franz. Republick* ».

réponse arrive de Sorgues, elle provient vraisemblablement d'un membre du corps diplomatique qui permet d'établir le lien :

Ce que m'avez dit, mon prince, de votre désir de voir votre fils a être placé dans les affaires étrangères, et mon opinion particulière sur [?] ce que cette carrière a d'avantageux, m'a conduit en causant avec le comte Philippe Cobenzl à lui parler de votre projet pour votre fils, ainsi que de son désir de se [?] à ce travail⁴³⁴.

Le prince n'hésite pas à intervenir pour tenter de faciliter l'entrée de son fils dans une carrière diplomatique en visant une des ambassades les plus prestigieuses peu après le traité de Lunéville. Il saisit donc l'occasion de l'arrivée à Paris du nouvel ambassadeur qui complète son effectif. Le souhait de Joseph II d'un ordre bureaucratique présidé par des aristocrates compétents ne met pas fin à l'importance des relations et du crédit des grandes familles pour assurer l'avenir de leur enfant avec le recours au parrainage. Plusieurs individus interviennent dans cet échange informel : le comte Wilczek et une sœur du prince lui apportent l'un la lettre et l'autre la nouvelle de la réserve de l'ambassadeur. En effet, ce dernier « marquant tout le plaisir qu'il trouveroit à contribuer à quelque chose qui vous seroit agréable » ne peut s'engager d'avance sans l'accord du « ministre et de l'ambassadeur [précédent] ». Le « dossier » du comte est alors redirigé vers le cousin de Philippe, Ludwig/Louis Cobenzl (1753-1809), le ministre des affaires étrangères à Vienne qui a négocié le traité de Lunéville :

Le comte Philippe me mande que si vous persistez dans votre plan pour votre fils, et que vous voulussiez [?] qu'il commençât à faire son éducation politique, qu'il falloit alors que vous demandassiez à son cousin de lui faire avoir l'agrément de l'empereur pour qu'il aille travailler et faire son apprentissage sous les ordres, que le comte Louis pouvoit répondre à votre demande⁴³⁵

L'éducation du jeune comte répond donc au plan de son père, qui utilise « le recours à plusieurs sortes de liens, voire à l'établissement de nouvelles connexions lorsque c'est nécessaire. Il révèle ainsi la composition du capital relationnel de la famille⁴³⁶ ». Le cas des Clary-Aldringen, faiblement engagés dans les ministères, montre l'importance de ce capital pour des grands propriétaires qui avaient confiance dans leur origine pour intégrer les rouages de l'appareil d'État des Habsbourg. *De facto*, l'empereur François donne son aval. Mais les mesures prises pour appliquer le rêve bureaucratique de Joseph II n'étaient pas restées sans effet : il est hors de question d'envoyer un jeune homme de vingt-quatre ans éduqué mais sans

⁴³⁴ SOAL-Děčín, c. 149, Sorgues, 13 septembre 1801.

⁴³⁵ *Ibid.* ; sur Louis Cobenzl : ÖNB, SWSC, 1802, *Staat*, p. 5.

⁴³⁶ J. M. Imizcoz Beunza, « D'une génération à l'autre... », dans A. Bellavitis *et alii* (dir.), *Construire, op. cit.*, p. 163. Voir aussi les analyses de C. Lebeau, *Aristocrates, op. cit.*.

expérience administrative. Cette tentative du prince de Clary-Aldringen est révélatrice des exigences qui accompagnent la dernière phase de montée en puissance de l'État moderne⁴³⁷.

L'hésitation de Philipp Cobenzl indique que le favoritisme n'est pas à l'ordre du jour, et que sans compétences, le comte a peu de chance d'obtenir un poste à Paris. Si le crédit du chef de famille semble une condition nécessaire, elle n'est pas suffisante dix-huit ans après le constat accablant de Joseph II en 1783 :

Lorsque je n'étais que régent, je m'étonnai souvent quand le conseil d'état nommait un conseiller de cour, d'apprendre, en m'informant de son état antérieur, qu'à l'ordinaire il n'avait été que secrétaire de la cour, et auparavant secrétaire d'un ministre [...]. Par ce moyen, on a imposé à l'état l'obligation de récompenser quantité de services particuliers ; et ce qui est pis encore, on lui a donné des hommes d'état qui, hors de Vienne, n'avaient rien vu, et qui néanmoins parlèrent dans le conseil d'État avec la plus grande assurance des affaires d'une nation dont ils connaissaient à peine la situation géographique⁴³⁸.

La perspective josphiste accentue la nécessité d'une bonne connaissance de l'espace monarchique avant une expérience hors des frontières de la monarchie, quitte à en restreindre la pratique avec un décret qui soumet les départs à une autorisation de la *Hofkanzley* en 1781⁴³⁹. Le modèle du séjour à l'étranger qui avait permis à tant de grands nobles de faire l'apprentissage des institutions du Saint-Empire ne disparaît cependant pas. Le contexte politique des années 1800-1810 impose toutefois de passer par la voie diplomatique afin de réaliser l'idéal du voyage de formation des aristocrates qui ne se destinent pas à la carrière militaire. La réponse obtenue par le prince Jean de Clary-Aldringen l'expose clairement :

je prends la liberté de vous y exhorter, et de ne pas craindre d'envoyer votre fils au milieu de tous ces dangers [...], les occupations sérieuses qu'il aura dans le bureau de l'ambassadeur seront une sauvegarde de plus⁴⁴⁰.

Le service des ambassades est conçu comme un moyen de construire simultanément une culture bureaucratique et aristocratique. La diplomatie française venait de faire la preuve qu'un dialogue avec les princes était possible : Jean de Clary-Aldringen semble saisir l'opportunité offerte par le traité de Lunéville pour donner à l'éducation de son fils la dimension internationale qui ne pouvait plus se concevoir que dans le cadre diplomatique. Le séjour qu'il prévoit ne correspond plus à celui qu'il avait pu effectuer en 1775. Après

⁴³⁷ M. Csáky, A. Lanzer (dir.), *Étatisation et bureaucratie. Symposion der Österreichischen Gesellschaft zur Erforschung des 18. Jahrhunderts*, Vienne, VWGÖ, 1990.

⁴³⁸ *Lettres inédites de Joseph II*, Paris, Persan, 1822, p. 57-59. Il rejoint les vues du président du conseil de commerce, le comte Chotek, en 1755 pour qui « il serait souhaitable que quelques sujets nobles acquièrent par des voyages et des études les connaissances nécessaires en matière de commerce ». C. Lebeau, *Aristocrates*, op. cit., p. 107.

⁴³⁹ I. Cerman, *Habsburgischer Adel*, op. cit., p. 249.

⁴⁴⁰ SOAL-Děčín, c. 149, Sorgues, 13 septembre 1801.

l'encadrement du temps des « despotes éclairés » et le choc de la Révolution, le voyage d'éducation est à reconstruire pour sensibiliser les jeunes aristocrates au nouvel ordre international né de la paix d'Amiens⁴⁴¹.

Les choses en restent là, car le parcours aristocratique s'inscrit désormais dans des étapes précises qui accompagnent le renforcement théorique de la fin des années 1790. Le passage dans les institutions de l'État bureaucratique devient un présupposé indispensable à la construction d'une culture de cour fragilisée par les guerres de la Révolution. Si elles semblent reléguées au second plan, les relations de patronage continuent cependant de jouer un rôle important dans les carrières aristocratiques. Le prince réoriente ses démarches et s'adresse au comte Chotek pour que celui-ci intègre son gendre dans la chancellerie de la *k. k. Hofkammer, Ministerial Banko-Hof-Deputation, Finanz und Kommerzhofstelle*. Après la diplomatie, c'est donc la voie du commerce qui avait si bien réussie à Carl von Zinzendorf qui est explorée avec plus de succès⁴⁴².

L'apprentissage dans les chancelleries doit servir de marchepied à une éventuelle carrière, mais il est souvent vécu comme une contrainte par nombre de jeunes aristocrates. En 1803, le comte Chotek croit bon d'insister auprès de son gendre sur le lien essentiel entre noblesse et service de l'État :

Je suis très aise de vous savoir un peu Ministen et d'apprendre que cette besogne ne vous contrarie pas trop [...] vous êtes le premier a savoir combien il est utile que la haute Noblesse s'abandonne pour le gouvernement de l'Etat, et que vivant dans un pays, où la Constitution ne donne pas des droits [?] aux gentilshommes, et possesseurs de terres [...], il faut qu'ils se placent dans les bureaux pour en relever la dignité, et prévoir en même tems leur propre decadence. D'ailleurs l'existence de nos Pflichtstarter et gentilhommes en Campagne, ignorant tout, jusqu'aux formes de leurs propres Offices, est trop peu attrayante⁴⁴³.

Les propos du comte Chotek correspondent tout à fait à la manière dont cette maison de Bohême avait construit son prestige au XVIII^e siècle. Il est vent debout contre la pratique de la chancellerie buissonnière qui s'explique en partie par le désir des aristocrates terriens de regagner leurs domaines. Si les mobilités aristocratiques amènent aux grands nobles une certaine connaissance des espaces de la monarchie, elles peuvent aussi se retourner contre le bon fonctionnement de la machine administrative. Le comte Chotek soutient le devoir d'assiduité exigé des fonctionnaires depuis le temps de Joseph II, ainsi que le souligne

⁴⁴¹ M. Bélicca, *Repenser l'ordre européen (1795-1802)*, Paris, Kimé, 2006, p. 65-88.

⁴⁴² C. Lebeau, *Aristocrates, op. cit.*, p. 81-139.

⁴⁴³ SOAL-Děčín, c. 189, lettre non signée attribuée au comte Chotek, à Ch.-J., Prague, 26 mars 1803. Sur le parcours de cette noblesse « de robe » : I. Cerman, *Chotkové, op. cit.*...

Martina Ondo-Grečenková⁴⁴⁴. Il reprend tous les arguments du discours josphiste en mettant l'accent sur l'exemplarité attendue de la noblesse, afin que son beau-fils ne cède pas à une tentation qui pourrait en outre rejaillir sur son crédit personnel alors qu'il vient d'être nommé Grand-Burgrave du royaume de Bohême. Il insiste sur le rôle des nobles dans le fonctionnement de l'État comme un devoir moral, une mission de l'élite qui révèle en creux la réalité des pratiques dans les chancelleries. Or ce décalage porte tort à l'ensemble du groupe social dont la légitimité est mise en question par le sentiment d'incurie que peuvent nourrir des absences trop fréquentes quand l'accès aux postes supérieurs s'ouvre progressivement à une élite roturière.

Cet avertissement est d'autant plus nécessaire qu'il semble sans effet. Dans son journal, le comte Charles-Joseph évoque très peu son activité dans la chancellerie, sauf lorsqu'il demande un congé. L'appel de Teplitz est le plus fort : dès son entrée au service, le comte entend bien ne pas contrevenir au calendrier traditionnel des élites qui regagnaient leurs domaines à la belle saison. Le 4 mai 1803, le jeune homme « tremble de demander la permission d'aller en Bohême, [...] cela fera très mauvais effet⁴⁴⁵ ». Le renforcement du pouvoir administratif dans les États bureaucratiques favorise un relatif contrôle sur les circulations essentielles à la fabrique du mode de vie aristocratique entre la ville et les terres. Dans la réalité, le départ estival des élites est une pratique admise et tolérée, d'autant plus qu'elle correspond aux voyages de la cour de François I^{er} dans les résidences d'été comme Baden. Dès le 12 mai, le comte obtient « un congé pour l'été qui m'a été accordé sans difficulté⁴⁴⁶ ». Il peut ainsi accorder son départ avec celui des élites terriennes de son époque. Les relations familiales sont ensuite déterminantes pour organiser le retour, ainsi que l'indique une réponse de son frère Maurice depuis son régiment en Hongrie en juin 1803 : « J'emploierai tout mon crédit auprès de m^f de Zichy, ce qui n'est pas peu de choses, pour vous faire rappeler dans le sein de votre chancellerie vers ce tems là [son propre départ pour le régiment]⁴⁴⁷ ». Le maintien du mode de vie de l'aristocratie foncière domine le service du comte Charles-Joseph dans la bureaucratie des Habsbourg.

Que ce soit par la diplomatie ou le commerce, la perspective de voyager dans le monde est un motif important de l'engagement aristocratique dans les différents offices de la monarchie administrative. Suivant le modèle de parents souvent très actifs dans leur parcours, les jeunes aristocrates cherchent à réaliser l'ancien idéal du Grand Tour venant clore

⁴⁴⁴ M. Ondo-Grečenková, « L'itinéraire professionnel... », *op. cit.*, p. 503-524.

⁴⁴⁵ SOAL-Děčín, c. 158, journal.

⁴⁴⁶ *Ibidem*.

⁴⁴⁷ SOAL-Děčín, c. 189, Maurice à Ch.-J., Raiding, 28 juin 1803.

l'éducation de l'adolescent tout en intégrant le renforcement bureaucratique de la fin du XVIII^e siècle. La chancellerie de 1803 offre l'opportunité de construire une carrière que nombre de grands nobles cumulent ensuite avec leur rang de seigneur. L'acquisition des savoirs administratifs est nécessaire au maintien de la puissance politique de l'aristocratie, qui s'adapte à la centralisation étatique sans perdre son identité seigneuriale entre 1770 et 1848. Les figures du propriétaire terrien et de l'aristocrate de cour semblent ainsi l'emporter sur celle du grand commis dans la maison Clary-Aldringen. Comme son père avant lui, le comte ne se « professionnalise » pas dans les corps administratifs ou les ministères. Il ne dépasse pas le champ du service à la cour qui fait partie des attributs traditionnels des membres de la haute noblesse. Le cas des Clary-Aldringen est une illustration de l'importance accordée au modèle du propriétaire foncier qui demeure le premier critère de définition de cette élite dans la monarchie des Habsbourg⁴⁴⁸. Ce modèle est intériorisé tout au long de la vie du comte Charles-Joseph, qui ne quitte pas les résidences familiales après son « établissement » avec la comtesse Louise Chotek en 1802. Ce mariage ouvre une nouvelle phase d'apprentissage, visant à faciliter la transition du comte au prince dans la maison Clary-Aldringen.

C. À l'école du prince de Clary-Aldringen : une formation continue dans la maison

Accompagner le prince : la sensibilisation et l'association de Charles-Joseph aux affaires seigneuriales

L'éducation reçue dans la maison Clary-Aldringen permet aux comtes et aux comtesses d'adopter les comportements nobiliaires qui facilitent leur accès différencié au monde des élites. L'héritier principal, les cadets et les comtesses sont orientés vers l'état social qui leur assure le meilleur avenir au regard du fonctionnement de la maison fidéicommissaire. La finalité de toute la pédagogie aristocratique repose sur la transmission d'une mémoire et de pratiques afin de permettre le renouvellement de la maison par elle-même. Elle se concentre sur le comte héritier qui apprend à devenir prince jusqu'à ce que ce soit son tour d'assumer ce rang social et les responsabilités seigneuriales qui l'accompagnent⁴⁴⁹.

Quand le prince rend des visites, chasse ou entre en « conférence » avec ses agents en Bohême, il demande souvent à son héritier Charles-Joseph d'être présent⁴⁵⁰. La chasse et la promenade permettent à l'héritier d'appréhender l'espace socio-politique de la seigneurie sur

⁴⁴⁸ C. Lebeau, « La notion de "propriétaire" et sa construction dans l'espace germanique: le cas de la monarchie des Habsbourg aux XVII^e et XVIII^e siècles », dans A. Alimento (dir.), *Il Pensiero gerarchico in Europa, XVIII-XIX secolo*, Florence, Leo S. Olschki, 2002, p. 65-82.

⁴⁴⁹ G. Klingenstein, *Der Aufstieg des Hauses Kaunitz*, Göttingen, Vandenhoeck, 1975, p. 112-157.

⁴⁵⁰ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à sa mère, Teplitz, 20 juillet 1799 : « j'ai des conférences importantes avec mes gens d'affaires auxquelles Charles assiste ».

un mode ludique. C'est le cas lors du « voyage de Binsdorf », seigneurie relativement éloignée de Teplitz, qui demande au prince quelques jours pour traiter les affaires seigneuriales. Disposant d'une administration sur place, il ne s'y rend pas chaque année. Aussi en 1799, il tient à emmener ses enfants avec lui pour un déplacement seigneurial qui est l'occasion de leur faire découvrir la capitale de Saxe toute proche : « ce voyage fait plaisir à mes enfants. Je compte les mener passer 2 ou 3 jours à Dresde. Mon absence en tout ne sera que de 9 jours⁴⁵¹. » Le prince y voit d'abord un remède à la dissipation produite par la mondanité thermale qui perturbe la perception traditionnelle du domaine :

Nous aurons encore les Cobourg et la Grande Duchesse pendant 8 jours. Il ne m'a point paru que mes enfans aient regretté cette bruyante société. Lolo [Charles-Joseph] en qualité de dessinateur et d'amant déclaré de la belle nature a été enchanté des points de vue dont on jouit pendant toute la navigation⁴⁵².

La visite seigneuriale offre au comte le spectacle des gigantesques blocs de grès de la Bohême du Nord⁴⁵³. L'application des leçons du maître de dessin Molitor inscrivent le comte dans le sillage des élites cultivées qui cherchaient dans les falaises de Douvres ou les paysages calédoniens un sublime rendu par les peintres et les poètes. Le dessin reste un divertissement, comme le note Pascale Mormiche à propos des dauphins de France, mais il permet l'appropriation sensible du territoire⁴⁵⁴. Charles-Joseph s'éloigne de la discipline scolaire en s'émerveillant devant cette nature dont il est appelé à devenir responsable, ainsi que le lui rappelle l'accueil sonore et musical réservé à son père par les habitants du lieu⁴⁵⁵. L'art d'agrément prélude à un regard plus expert, celui du seigneur de Binsdorf qui parcourt le territoire munis des relevés techniques nécessaires à la mesure de la propriété et à ses aménagements comme le note Jean de Clary-Aldringen : « j'aurai vu en trois jours les objets les plus intéressants que je ne connoissois jusqu'ici que par les descriptions qu'on m'en avoit fait et par les plans que j'ai fait lever il y a quelques années⁴⁵⁶ ». La création de souvenirs personnels appuyé sur les représentations du voyage de la fin du XVIII^e siècle et soutenu par les pratiques graphiques débutent en douceur l'apprentissage de la fonction seigneuriale où la

⁴⁵¹ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à sa mère, Teplitz, 16 août 1799.

⁴⁵² *Idem*, Herrnskretchen, 29 août 1799.

⁴⁵³ Alain Corbin, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage*, Paris, Flammarion, 1990, p. 140-171. Il retrace le développement de la figure du « savant gentleman voyageur » p. 130. Ces paysages de la « Suisse tchèque » sont aujourd'hui protégés par un parc national.

⁴⁵⁴ P. Mormiche, *Devenir prince. L'école du pouvoir en France, XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, CNRS éditions, 2009, p. 355-358.

⁴⁵⁵ SOAL-D., c. 108, J.d.C. à sa mère, Herrnskretchen, 29 août 1799, « quelques pétards » et une « chaloupe de musiciens » accueillent le seigneur.

⁴⁵⁶ *Ibidem*.

présence sur les terres ne se conçoit qu'avec la maîtrise du savoir cartographique⁴⁵⁷. En longeant les rives de l'Elbe, le comte trace les premiers contours d'une seigneurie dont il approfondit la découverte en cheminant ensuite aux côtés de son père. Avant d'aborder, Jean de Clary-Aldringen lui montre peut-être du doigt l'arête du promontoire où se trouve le belvédère de chasse construit par son ancêtre le comte Franz Carl en 1710. C'est de là que partent les quelques « pétards » qui accueillent la barque du seigneur de Binsdorf. Le comte ne peut encore distinguer les armes gravées dans la pierre qui marquent aujourd'hui encore ce paysage. C'est une promesse pour la fin du séjour.

Fort des savoirs et des pratiques culturelles de son milieu, le comte s'enfonce dans les forêts de Binsdorf, la principale ressource de la seigneurie. Le prince de Clary tient à « s'établir » à Herrnskretchen pour « visiter tous les bois⁴⁵⁸ ». Il doit aussi régler un conflit frontalier à propos de grains transportés en Saxe par la voie de l'Elbe. Les occasions d'observer le seigneur dans son activité de supervision et sa position d'autorité décrétole se multiplient. Toute la seigneurie est donc parcourue par de longues « promenades » où le prince et le comte ont vraisemblablement un crayon à portée de main :

Nous avons fait aujourd'hui une promenade de 7 heures dans le bois que je n'avois jamais aussi bien vu ; les chemins sont fort mauvais : [...]. Cette promenade qu'il falloit faire une fois absolument me sera je crois fort utile. Demain une autre de 6 heures au moins, [...] doit nous mener à Binsdorf, Rosendorf, Arnsdorf etc ; il y en a une autre projetée pour Samedi⁴⁵⁹

La longueur des parcours est propice aux contemplations, peut-être aux conversations avec le prince. Au-delà des rêveries du promeneur qui gagnent peut-être le comte, ces explorations sont envisagées sous l'angle de l'utilité par Jean de Clary. Il visite les carrières, les églises, estime les « réparations fort coûteuses » dues à la crue hivernale de l'Elbe. Il prévoit et planifie. Pour ses enfants, et en particulier Charles-Joseph, il offre un modèle d'action et de décision dans le cadre de l'exercice concret du pouvoir seigneurial :

Parmi les affaires que j'ai fait hier, il y en avoit une assez désagréable dont je suis bien aise d'être débarassé ; c'est cette commission au sujet de la plainte des paysans de Rosendorf dont le capitaine de cercle s'étoit mêlé très mal à propos. Il a fallu les écouter, les haranguer ensuite à Binsdorf où je les avois fait venir. Je ne sais s'ils seront content de moi, ils demandoient l'impossible; j'ai fait pour eux ce que j'ai cru possible de faire⁴⁶⁰.

⁴⁵⁷ Comme le montre l'important volume de plans, esquisses et croquis techniques SOAL-Děčín, Vokovice, fonds des cartes domaniales.

⁴⁵⁸ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à sa mère, Teplitz, 1 août 1798.

⁴⁵⁹ *Idem*, Herrnskretchen, 29 août 1799.

⁴⁶⁰ *Idem*, « de l'Elbe », 31 août 1799.

Comme à Teplitz, l'héritier des seigneuries se familiarise avec les suppliques des sujets et la façon de les entendre, autant que ceux-ci découvrent leur futur interlocuteur. Il ne prend pas véritablement part aux affaires. Pour le comte, ces promenades allient le divertissement, la santé et la distinction puisque c'est en seigneur que le prince est reçu⁴⁶¹. Cette activité ne peut être qu'en partie dédiée à la « pratique philosophique lui permettant d'accéder à la compréhension du monde », que Laurent Turcot analyse en revenant sur l'importance du modèle des déambulations campagnardes de Rousseau à la fin du XVIII^e siècle⁴⁶². Les promenades permettent surtout l'exploration d'un système précis, celui de cette seigneurie patrimoniale. La conscience de ce promeneur n'est pas tout à fait philosophique, elle est dynastique.

Cet aspect est omniprésent dans une visite conçue par l'adolescent sous l'angle du plaisir, celui d'être dans la nature auquel s'ajoute la jouissance esthétique de pouvoir en rapporter quelques traits. La fatigue des promenades est récompensée par une dernière étape précédant le départ pour Dresde. La parenthèse entre les divertissements de la ville d'eau et l'attrait de la capitale de Saxe se referme par un passage au belvédère de chasse des Clary-Aldringen. L'émotion est à son comble, car le prince Jean retrouve ses souvenirs d'enfance :

J'ai revu le belvedere avec plaisir, cela m'a rappelé le tems ou revenant de là nous trouvames le château illuminé ; il y a bien de cela 32 ou 33 ans [le prince avait 13 ans]. Lolo est enchanté de tous les rochers, il ne savoit plus à la fin lesquels dessiner de preference⁴⁶³.

Son fils est tout à la beauté de cet écrin de la présence familiale dans la seigneurie éloignée du château de Teplitz. Pour le comte de vingt-deux ans, c'est l'exaltation qui prévaut d'abord, pour une expérience proche de « l'effet-affect du sublime » chère à Alain Corbin⁴⁶⁴. Le lieu est saturé de curiosités naturelles dont une partie fut taillée par la main de ses prédécesseurs. S'il se penche sur la balustrade de pierre, Charles-Joseph peut voir le fleuve qui l'a conduit jusqu'à Binsdorf, et mène à Dresde. S'il se retourne, il peut admirer le petit théâtre taillé dans la roche et surmonté du blason familial⁴⁶⁵. La proximité du vide de la falaise crée un contraste saisissant avec l'œuvre de ses ancêtres au début du XVIII^e siècle. Le vertige de la verticalité ajoute à l'excitation de la quête des blocs rocheux les plus intéressants à dessiner⁴⁶⁶. Le comte court d'un point de vue à l'autre avec l'espoir de la découverte

⁴⁶¹ Sur le développement de ces conceptions de la promenade : Laurent Turcot, *Le promeneur à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 2007, p. 91-132.

⁴⁶² *Idem*, p. 364.

⁴⁶³ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à sa mère, de l'Elbe, 31 août 1799. Le château de Binsdorf a brûlé entre temps.

⁴⁶⁴ A. Corbin, *Le territoire*, op. cit., p. 144.

⁴⁶⁵ Des photographies se trouvent en annexe 12 du chapitre I, p. 123.

⁴⁶⁶ A. Corbin, *Le territoire*, op. cit., p. 127.

esthétique inséparable du développement de la curiosité scientifique depuis l'œil et le trait des artistes et des savants s'arrêtent sur les sites géologiques au XVIII^e siècle⁴⁶⁷. Les croquis du paysage admiré ordonnent une lecture esthétique de cette seigneurie. Si le « prince héréditaire » ne cherche sans doute pas une « lecture des énigmes du monde⁴⁶⁸ », la présence de Jean de Clary peut l'aider à donner du sens à la scène dont il saisit la richesse par le dessin. Le témoignage du prince illustre le rôle de l'affect dans la transmission du patrimoine et du savoir-faire seigneurial dans cette maison noble. Il s'agit d'abord de graver des souvenirs qui accompagnent le comte, puis le prince, toute sa vie⁴⁶⁹.

D'une génération à l'autre, la descente de l'Elbe vers Dresde prend ainsi des allures de parcours initiatique. La capitale et sa vie sociale est découverte avec le prince pour guide. L'héritier est également sensibilisé à l'importance de Prague dans la vie seigneuriale rejoignant son père qui profite de son étape dans la capitale pour faire des visites et des « affaires » :

Je dine demain chez Madame de Wallis avec mon fidele Lolo. Je lui ferai faire quelques visites, comme celle de la P^{ss}e Fürstemberg par exemple la P^{ss}e Hohenhole va a Teplitz dans deux jours. Ces dames disent qu'il y aura un monde infini...⁴⁷⁰

Charles-Joseph est ainsi progressivement introduit et reconnu dans le monde de la capitale de Bohême, plus seulement comme un jeune homme, mais bien comme celui qui va assurer la relève de son père.

Cette dynamique se reproduit à l'identique trente ans plus tard avec le fils de Charles-Joseph, Edmund (1813-1894). En 1824, le jeune comte réalise sa « course de Graupen ». Peu avant, son père avait manifesté son désir de le voir initier au maniement des armes et à l'art de la chasse à Teplitz. Aussi Charles-Joseph fut-il assez mécontent que son fils soit entraîné à une chasse sur les terres des Chotek à Katschina/Kačina près de Neuhof et de Kutna Hora en 1822 : « Les garçons étoient a la chasse dans la Katschina. Je crois qu'on a fait tirer un coup à Edmund ce que j'ai trouvé fort mauvais dans le tems, car je ne voulois pas qu'il fit ses premières armes autrepant qu'a Teplitz⁴⁷¹. » L'enjeu était de lier ces premiers souvenirs si importants pour la noblesse au territoire dont l'enfant devait hériter. Le premier coup de feu apparaît comme une intronisation à la vie seigneuriale qui accompagne l'entrée dans l'âge de raison au sein de l'aristocratie foncière. Une fois devenu prince en 1826, Charles-Joseph y attache une plus grande importance à ce rituel indissociable de l'identité terrienne et de

⁴⁶⁷ *Idem*, p. 130-134, sur la multiplication des croquis de paysages.

⁴⁶⁸ *Ibidem*.

⁴⁶⁹ Nous n'avons malheureusement pas réussi à retrouver ces dessins dans les différentes archives.

⁴⁷⁰ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à sa mère, Prague, 10 juin 1798. Abrégé développé

⁴⁷¹ Terres de Bohême. SOAL-Děčín, c. 179, journal Ch.-J., 22 octobre 1822, p. 6. Ab. dev..

l'histoire d'une maison qui avait fourni deux grands veneurs des Habsbourg au XVIII^e siècle :

Mansjagd à Boreslav. [y participent les hommes forts de la seigneurie : « forstmeister [intendant des forêts] Leyser. Heyde. Nigris [intendant de la maison], Bunkal. Kozell [*Oberamtmann*, intendant des domaines] »] J'ai regretté tout le tems de n'avoir pas pris Edmund [...] c'est lui que ces bois devoient le plus intéresser. Ma mere se moque de moi, mais on ne sauroit assez tôt lui donner connoissance et intérêt a sa future propriété⁴⁷².

La chasse rassemble les hommes forts de la seigneurie, elle est vécue comme une manière particulière de découvrir le territoire administré par le prince⁴⁷³. Ce rapport intime au domaine est d'autant plus nécessaire que les réformes de la fin du XVIII^e siècle avaient entraîné une modification profonde du statut de grand propriétaire⁴⁷⁴. Les grandes chasses seigneuriales du début du XIX^e siècle sont un élément très fort de l'affirmation des « grands seigneurs ». Ces derniers retrouvent une forme de puissance territoriale venant compenser la perte d'une partie des prérogatives juridiques et judiciaires, ainsi que la reconfiguration des rapports avec les sujets depuis les patentes sur les corvées et l'élaboration du code civil entre 1781 et 1811. Ces chasses renforcent l'autorité du prince de Clary-Aldringen qui parcourt le territoire à cheval, et conduit la petite troupe après plusieurs mois d'absence au cours desquels la famille réside à Vienne. Il apparait donc indispensable d'y associer son fils, rappelant le souci du prince Nicolas Esterhazy que ses petits-enfants soient éduqués en pleine conscience de leur origine familiale⁴⁷⁵. Depuis 1809, le comte insiste pour que son héritier soit un *Landwirth*, expert agronome sur le modèle de son cousin Ernest Hoyos⁴⁷⁶. Comme la plupart de ses pairs, il a compris que c'est dans la modernisation des seigneuries que réside une grande part de la pérennité des grandes maisons avant la fin du régime « féodal » en Bohême en 1848.

Cette première sensibilisation est un moyen de construire une forme de continuité dynastique. Elle permettait de répondre rapidement aux enjeux de la succession dans les grandes maisons. Elle est essentielle quand le prince en exercice devient vieux et malade, incapable d'assumer les courses que lui demande l'administration de terres morcelées. Le prince Jean de Clary en avait pleinement conscience, car cette situation s'était produite en 1786 : Franz Wenzel avait dut investir son fils d'un pouvoir par procuration (*Vollmacht*) qui

⁴⁷² *Idem*, c. 180, 182, journal Ch.-J., 7 octobre 1824, 12 septembre 1826. Ab. dév..

⁴⁷³ P. Salvadori, *La chasse, op. cit.*, p. 9-10, 116-117 ; D. Roche, *Histoire de la culture équestre XVI^e-XIX^e siècles, t. 2, La gloire et la puissance, op. cit.*, p. 100.

⁴⁷⁴ C. Lebeau, « La notion de "propriétaire"... », dans A. Alimento (dir.), *Il Pensiero, op. cit.*, p. 65-82.

⁴⁷⁵ M. Aubert, « Préoccupations pédagogiques », dans F. Cadilhon *et alii*, *La correspondance, op. cit.*, p. 298.

⁴⁷⁶ Voir annexe 1, p. 170.

en fit le dépositaire de l'autorité⁴⁷⁷. Le comte Jean se substitua progressivement à son père dans le traitement des affaires locales. Cette transition est bien visible dans les registres seigneuriaux où la mention « *Decretum Schloss binsdorf 20 august 1786. Johann Graf Clary* » fait directement suite au « *Decretum Wien 26 Juli 1786. Fürst Clary*⁴⁷⁸ ». Après avoir découvert Binsdorf, la transition se fait en douceur du vivant du père, et Jean de Clary se confronte à la réalité du pouvoir décrétoal, en indiquant bien qu'il agit sous *Vollmacht* et dans la continuité des décisions de son père. Les sujets reconnaissent cette nouvelle figure que plusieurs ont connu enfant : quand il remplace le qualificatif « Graf » par « Fürst » dans un décret rendu à Vienne le 28 juin 1788, l'homme à qui les sujets adressent leurs *Petita* incarne l'autorité seigneuriale (*Hochfürstliche Obrigkeit*) depuis quelques années déjà⁴⁷⁹.

Les comtes sont aussi préparés à la transmission légale du fidéicommiss. Dans son pseudo-testament de 1809, le comte Charles-Joseph écrit :

Jamais eela personne n'est mort pour avoir fait son testament. Je n'en fais pas parceque je n'ai rien et que je ne sais pas les formes ; je suis sur que si mon père voit ceci il executera mes désirs comme si c'étoit auf einem Stempelbogen⁴⁸⁰.

Comme son père avant lui, Jean de Clary facilite sa succession en impliquant son fils dans le dispositif testamentaire : le sceau personnel de l'héritier (« *Fideikommis-anwarter* ») est apposé au coté du sien au bas de nombreux documents fondateurs des années 1824-1825⁴⁸¹. Le comte se familiarise avec les dispositifs normatifs qui structurent le mode de vie aristocratique et permettent sa reproduction⁴⁸². Le passage du comte au prince est un processus de longue haleine qui vise à l'intériorisation des responsabilités du grand noble au sein de la maison dont il est le dépositaire. Au moment où il rédige son pseudo-testament, le comte ne s'estime pas tout à fait prêt à devenir prince. Cet exercice qu'il effectue à destination du petit Alfred né en 1807 est provoqué par sa nomination à la tête d'un bataillon de la *Landwehr* de Bohême du Nord : il se trouve à son tour en situation d'autorité sur les terres de sa famille, avant l'heure et sans éducation militaire.

⁴⁷⁷ SOAL-Děčín, c. 93, « *Gewalt und Vollmacht* » du 4 juillet 1786 par lequel Franz Wenzel investit son fils de l'autorité seigneuriale exercée en son nom.

⁴⁷⁸ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 92, décrets seigneuriaux, Binsdorf, 1781-1808, p. 9r.

⁴⁷⁹ Les sujets adressent leurs suppliques sous la forme du *petitum*, auquel le prince répond par un *decretum* après que son directeur lui a transmis la requête. SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 92, décrets seigneuriaux, Binsdorf, 1781-1808, p. 29r/v.

⁴⁸⁰ Document scellé portant le timbre des autorités royales de la *Landtafel* de Bohême, ou au moins des pairs. Le pseudo-testament est transcrit en annexe 1, p. 170.

⁴⁸¹ SOAL-Děčín, c. 116, affaires de succession de Jean de Clary, *Spital-Stiftsbrief* fondant un capital pour les « *Spitalfreündern in Teplitz* », Vienne, 5 mars 1822. Sceau de Charles-Joseph, entre celui de son père, « *Fideikommis Beysitzer* » et celui du « *fideicommissurator* » le comte Johann Rudolph Chotek.

⁴⁸² Voir annexe 1. SOAL-Děčín, c. 184, fol. 1-3.

Un substitut du prince : l'apprentissage forcé dans la Landwehr de Bohême en 1809

Au lendemain de la défaite des forces de la troisième coalition à Ulm le 20 octobre 1805 qui accélère la dissolution du Saint-Empire en 1806, l'ambassadeur en France Metternich insiste auprès du ministre des affaires étrangères le comte Stadion sur la nécessité de combattre Napoléon avec ses propres armes en développant le sentiment patriotique dans le nouvel empire d'Autriche⁴⁸³. En charge de la refonte des armées, l'archiduc Charles arrête le 9 juin 1808 la formation d'un corps de miliciens dédié à la défense de la patrie (« *Vaterländischen Boden* »)⁴⁸⁴. La *Landwehr* est constituée pour fournir un corps de réserve recruté sur les terres qu'il faut défendre, en particulier dans les zones frontalières comme Teplitz. Le commandement est logiquement confié à des membres de la haute noblesse détentrice de l'autorité à l'échelle des seigneuries⁴⁸⁵. C'est ainsi que le comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen est nommé à trente-deux ans major (*Oberstwachmeister*) du 3^e bataillon de *Landwehr* du cercle de Leitmeritz le 15 juillet 1808, chargé d'organiser le recrutement et de préparer son bataillon⁴⁸⁶.

La *Landwehr* s'impose à l'héritier qui doit alors renouer avec l'ancien idéal de la noblesse d'épée. Les aînés des grands seigneurs sont des candidats tout désignés, mais parfois mal préparés comme c'est le cas du comte de Clary qui n'a pas été orienté vers la vie militaire comme son frère cadet. L'archiduc Ferdinand compte ainsi sur le prince de Ligne pour former le major fraîchement nommé : « chargé de l'organisation de la milice en Bohême, [...] je confie à vos soins l'éducation militaire du comte Clary à qui j'ai donné le commandement d'un bataillon⁴⁸⁷. » Le comte rattrape une partie de son retard en prenant des leçons à Vienne en compagnie d'autres grands nobles qui reçoivent une formation d'appoint :

C'était un capitaine Stierle fils d'une vieille petite actrice qui jouoit les soubrettes. Peut être étoit il lieutenant seulement dans Hiller. Il m'a donné des leçons de stratégie, bien peu de tems car 3 semaines après tout le monde étoit dispensé. Léo Seckendorf venoit prendre ces leçons avec moi. Nous faisons manœuvrer de petits morceaux de bois qui représentoient les pelotons de soldats, les bas officiers et les officiers. Je crois que les autres leçons étoient l'exercice avec le fusil auquel j'étois bien maladroit [...]. Un beau

⁴⁸³ Richard de Metternich (éd.), *Mémoires, écrits et documents divers laissés par le prince de Metternich*, t. II, 1880, l'ambassadeur à Paris au comte Stadion, 3 avril 1809, p. 288-290.

⁴⁸⁴ Patente du 9 juin 1808, citée dans Franz Kurz, *Geschichte der Landwehre in Oesterreich ob der Enns*, Linz, 1811, vol. 2, p. 212-214.

⁴⁸⁵ « L'organisation de la garde nationale s'opère tranquillement dans toutes les parties de l'Autriche et de la Bohême. La nomination des chefs de bataillon est à peu près terminée ; on a, presque partout, nommé à ce poste des propriétaires considérés » dans *L'art de vérifier les dates depuis l'année 1770 jusqu'à nos jours*, Paris, Lheureux, 1824, t. II, p. 455. Mario Strigl, « *Wacht an der Grenze* ». *Die Grenzschutztruppe des Österreichischen Bundesheeres*, Vienne, Dissertation (dir. Gerhard Jagschitz), 2008, p. 20, 108.

⁴⁸⁶ SOAL-Děčín, c. 186, affaires militaires du cercle de Leitmeritz, ordre signé de la main de l'*Oberstbürggraf* de Bohême, le comte Joseph von Wallis, Prague, 21 juillet 1808.

⁴⁸⁷ Ch.-J. de Ligne, *Mémoires du prince de Ligne*, Paris, Mercure de France, 2004, cah. XXXIII, p. 427.

jour son régiment est parti. Je crois qu'il a été tué. Seckendorf l'a été à Eckendorf au commencement de la campagne. Il n'étoit pas plus militaire que moi, et c'est tout dire⁴⁸⁸.

Cet apprentissage précipité ne semble pas des plus efficaces, et c'est encore son père qui lui apporte le meilleur soutien. Comme pour Maurice, le prince l'accompagne en intercédant auprès du comte Kollowrath pour l'aider à recruter les sous-officiers qui vont encadrer et former son bataillon⁴⁸⁹. Le comte se décharge ainsi de cette première responsabilité :

Le Capitaine Schlosser [...] serait peut être l'homme qu'il nous faut [...] je lui ai parlé, et comme vous, mon cher père, et Monsieur de Kollowrath avez mes pleins-pouvoirs la dessus, je vous l'adresse. Si vous le prenez pour moi, je crois que j'en serai content [...] ; j'abandonne ce soin important à vous deux⁴⁹⁰.

Le fils n'agit pas sans l'aval du prince de Clary. Le capitaine Tills est finalement choisi, recruté « *unter Garantie meines Herrn Vaters*⁴⁹¹ ». Une épreuve d'autorité entre le soldat expérimenté et le comte novice débute alors :

Mon Tills est enfin arrivé. Il y a bien des choses en lui qui me déplaisent, enfin le sort en est jeté, il me paraît un peu intrigant et je vois qu'il a envie an sich zu ziehen [de s'accaparer] toute l'autorité ; [...] il compte régner en plein sous mon nom⁴⁹².

Le comte doit le garder auprès de lui pour réussir à former son bataillon. Une fois assuré dans ses fonctions de major, il s'impose comme « maître » du régiment : Tills disparaît du « *Bataillon-Stand* » à partir de l'ordre de mobilisation de 1809, remplacé par le capitaine Strauss.

L'effectif de la *Landwehr* est composé des habitants des régions frontalières : c'est donc sur les terres de son père que le comte Charles-Joseph organise la majeure partie de son bataillon entre 1808 et 1809, avec pour seule consigne de recruter mille hommes. Ses lettres de 1808 le montrent en train de parcourir la région à la recherche des précieux engagements. Les séjours de Binsdorf en 1799 lui sont utiles pour s'orienter dans la région de l'Elbe et débusquer des volontaires. Il entre alors « en relation de politique avec les Beamten [fonctionnaires] et le bourguemaitre » de Teplitz, et c'est l'*Oberamtmann* Skupmann qui lui envoie bon nombre des « Teplitzois qui ont peur d'être pris pour recrues [et] m'arrivent pour

⁴⁸⁸ SOA-Děčín, c. 159, journal Vienne 13 février 1809, p. 2. Le poète Franz Karl Leopold von Seckendorff (1775-1809). Il est capitaine dans la *Wiener Landwehr* et meurt à Ebelsberg près de Linz le 6 mai 1809. Constantin von Wurzbach, *Biographisches Lexikon des Kaiserthums Oesterreich*, Vienne, 1877, t. 33, p. 268.

⁴⁸⁹ Le comte Charles Kollowrath est commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse, *Geheimer Rath*, propriétaire d'un régiment d'infanterie et « *Commendirender General du k. k. General-Militär-Commando in Böhmen* », basé à Prague. ÖNB, SWSC, *Hoffsystemismus* 1808, p. 532.

⁴⁹⁰ SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à L. et J.d.C., Aussig, 17 août 1808.

⁴⁹¹ *Idem*, c. 186. Décret de nomination du *Rittmeister* Tills. Le cachet du prince soutient celui de son fils, avec pour signature : « *Johann fürst von Clary und Aldringen, [...] für meiner Sohn* »

⁴⁹² *Idem*, c. 187, Ch.-J. à L., 25 septembre 1808.

entrer dans ma Landwehr, et ils veulent me faire croire que c'est pour avoir la satisfaction de servir sous moi. » Les recrues n'oublient pas que leur major est aussi l'héritier des domaines, et que derrière lui se tient leur seigneur. Le comte se trouve plongé de manière très concrète dans les rouages de la seigneurie.

Après maintes mésaventures, le comte se trouve finalement « entouré des sujets de mon père » avec lesquels il entretient une relation ambiguë en tant que major⁴⁹³. Jean de Clary participe à la levée des recrues en finançant une partie de l'équipement mais aussi des sommes versées en sous-main pour stimuler l'enthousiasme des « Binsdorfiens ». S'il n'est pas directement responsable de la nomination de son fils, cette situation se révèle très profitable pour lui lorsque l'occupation de Vienne par les troupes françaises en 1809 le retient à l'hôtel Clary de la capitale. Il dispose ainsi d'un relais en Bohême, en même temps que son fils peut acquérir la force d'autorité nécessaire à son futur rôle de seigneur. L'honneur de donner un nouveau fils pour l'effort de guerre se double de celui d'avoir son héritier en Bohême pour veiller sur le sort de ses domaines où le troisième bataillon est constitué.

Quant à Charles-Joseph, il se sent mal assuré en prenant ses fonctions et rédige son pseudo-testament où il déplore n'avoir que « les formes, les talents et l'éducation » qu'il juge « parfaite pour une demoiselle » :

J'ai été tout honteux de traverser les rues de Leitmeritz en uniforme ; je croyais que tout le monde se moquait de moi, cela me donne une inquiétude indicible ; et puis quand les soldats me présentent les armes, cela m'achève, tant je me trouve indigne de cet honneur⁴⁹⁴

Il découvre peu à peu qu'il n'est pas dépourvu de ressources et que ses « talents » sont réversibles, de la même manière que la vènerie peut être conçue comme une préparation à l'art de la guerre. Tout ce qu'il sait de l'élocution et de la déclamation lui sert pour prononcer la harangue devant des hommes qui écoutent à la fois le major et l'héritier. Épaulé par les sous-officiers qui se chargent de l'organisation effective de la garnison, le comte apprend ainsi à se comporter en commandant :

Pour l'essentiel j'ai Strauss et Bayer... j'ai mis mes troupes en carré, je les ai harangué. Vous voyez que je me forme [...]. Je les vois exercer, je me promène tout à l'entour avec un air connoisseur, je corrige de petites choses pour me donner des airs et je loue, pour encourager les talents [...]. Je m'habitue à tout cela... les honneurs ne me pèsent plus ; chaque jour me donne un peu plus d'aplomb, et m'apprend un peu mieux ce qu'il faut répondre aux 20 personnes qui viennent par jour, me demander quelque chose⁴⁹⁵.

⁴⁹³ SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à L., n° 20, Tichlowitz, 6 mai 1809.

⁴⁹⁴ *Idem*, Aussig, 17 août 1808.

⁴⁹⁵ *Idem*, c. 159, journal 22-25 mars 1809, p. 15-17.

Répondre aux sollicitations rappelle l'activité décrétole du prince auprès de ses sujets. Charles-Joseph s'y confronte dans le contexte inédit de la création d'une milice patriotique qui défend la frontière autant que ses terres. Il en va de même pour l'activité de justice :

hélas ma première sévérité. 2 poules tuées a coups de fusils dans un village ont entraîné des injures à la milice, et ceux-là porte enfoncée, vitres cassées, meubles abimés [...] il a fallu laisser son cours à la justice et procédure militaire ; Bayer a très bien arrangé tout cela avec tous les interrogatoires, témoins, serments [...] et dans sa sagesse a adjugé a peuprés la somme de 250 coups de batons a partager entre 6 cas ; je lui en ai escamoté la moitié par ma clémence, et j'aurais voulu en rayer encore un peu, si Strauss me l'avait permis. Cependant cela m'a fait de la peine de signer cet arret.

La relation du major au capitaine transpose dans le contexte de 1809 celle du seigneur à son capitaine de seigneurie, en soulignant le décalage entre le détenteur de l'autorité légitime et l'exécutant. L'expérience de la guerre telle que vécue par le comte s'apparente tout à fait à une expérience seigneuriale.

Les talents acquis dans les palais ne sont pas qu'un raffinement aristocratique de la société de cour, mais bien des éléments constitutifs et démonstratifs de l'appartenance au sommet de la société d'ordre. La danse et le maintien sont ainsi mis à profit au cours de l'expédition de Leipzig où le comte est définitivement débarrassé de ses appréhensions :

Je vous avoue mon enfant que j'ai un peu fait le beau a Leipsic, j'y étais seul de mon espèce ; j'ai une certaine manière de placer mon chapeau, de porter mon sabre sur le bout du doigt et de jeter mon écharpe qui nous va très bien, qui a beaucoup de grâce, sans faire de bruit sur la pavé cependant. [...] Joignez à cela la tête haute, et cependant le nez pas trop haut, et le galop sur le pavé et vous aurez une idée complète d'un vainqueur à Leipsic [*sic*]⁴⁹⁶.

Rappelée à son passé militaire, la noblesse terrienne trouve dans la défense de la Bohême la possibilité de réaffirmer sa légitimité et son autorité. L'occupation de Vienne donne l'occasion à un fils de se mettre quelques temps dans les bottes de son père. Si le comte se dit maladroit au fusil, ses parties de chasses ont bien rempli leur fonction de maîtrise du territoire quand il s'agit d'organiser les marches de juin 1809 :

Représentez vous sur cette place ou j'ai tiré tant de cerfs que je connais comme mes poches, plus de 8000 hommes bivouaquant au moins cent feux immenses [...]. J'ai pensé à mon père tout le tems, et je riais aux anges de son état s'il pouvait voir ce remue-ménage par une lorgnette et ses inquiétudes pour les cerfs⁴⁹⁷.

En attendant, le comte s'y substitue. La politesse inculquée entre le château et les salons se convertit en sociabilité militaire lorsqu'il fait préparer un diner pour les autres

⁴⁹⁶ SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à L., Nossen, 27 juin 1809.

⁴⁹⁷ *Idem*, Teplitz, 11 juin 1809.

majors et le général Amende dans les cuisines seigneuriales⁴⁹⁸. Le comte n'entend pas siffler les balles, les batailles ont lieu plus au sud, mais il trouve dans cette aventure hors de « l'armée véritable⁴⁹⁹ » un champ d'expérimentation unique de son identité de grand noble et futur seigneur. Lorsqu'il écrit « me voila redevenu chambellan pacifique, et il me parait que la guerre est finie pour moi », il vient de faire la preuve que les talents aristocratiques permettent de retrouver rapidement les chemins de la guerre qui forgent la noblesse des grandes familles et leur légitimité dans la société d'ordre⁵⁰⁰. C'est en étant rendu à même d'assumer l'état militaire et seigneurial que le grand noble s'accomplit réellement, en rendant service aux deux maisons qui l'ont vu naître : celle des Habsbourg et celle des Clary-Aldringen. C'est bien un prince en devenir que les guerres patriotes du début du XIX^e siècle placent en situation d'autorité plus tôt que prévu. Des années passent avant que le comte de Clary n'affronte finalement l'épreuve de la succession en 1826 : il s'y est préparé en accompagnant son père, en s'y substituant par la force des choses, mais surtout en intégrant un cycle successoral bâti sur le changement d'échelle du comte au prince.

Du comte au prince : la constitution d'une maison comtale dans la maison princière

De 1802 à la mort de Jean de Clary en 1826, Charles-Joseph observe et reproduit différentes situations d'autorité en structurant son mode de vie au sein de la résidence du prince. Son « travail » d'héritier consiste à bâtir sa propre maison au sein de la maison, un modèle réduit calqué sur celui du prince. Il s'agit d'une différence de statut et non de branche familiale, pourtant repérable dans les catégories du *Klassensteuer* viennois qui imposent les individus vivant et travaillant à l'hôtel de la Herrengasse. Les fascicules font ainsi apparaître une « *Familien Haupt N° 1* » de vingt-quatre personnes sous la direction du « *Haus Eigenthümer* » « Johann Fürsten von Clary » et une « *Familien Haupt N°2* » de treize personnes dont le comte est à la tête en 1808⁵⁰¹. Chacun dispose de sa propre domesticité (« *Dienerschaft* »), que le second rétribue avec les fonds versés par son père. Certains personnages sont transversaux, comme Friedrich Jechner, le gouverneur devenu comptable qui travaille aussi bien pour le père que pour le fils. Les mouvements de service sont nombreux d'une maison à l'autre, et le comte bénéficie de l'expérience des chasseurs de son père⁵⁰².

⁴⁹⁸ *Ibid.*

⁴⁹⁹ SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à L., Peterswald, 6 juillet 1809.

⁵⁰⁰ *Ibid.*

⁵⁰¹ SOAL-Děčín, c. 147, 1808.

⁵⁰² Ainsi qu'en témoignent les échanges du père et du fils à partir des années 1800 : SOAL-Děčín, c. 147, par exemple le 20 août 1813 où Jean de Clary à Prague refuse un échange de personnel : « j'aurois de la peine à céder mon chasseur pour le vôtre que vous dite manquer d'intelligence ».

La sociographie de l'hôtel permise par le *Klassensteuer* met en lumière cette dualité entre le service du comte et celui du prince, qui prépare le premier à assumer le statut du second. Le comte s'entoure d'un personnel avec lequel il bâtit une relation de confiance. La constitution de la domesticité est un exercice débuté très tôt, pour conduire à des attachements sur le long terme. Du côté des cochers, chasseurs, femmes de chambres, le service du comte peut permettre un premier apprentissage du fonctionnement spécifique de cette maison, avec à terme la perspective de servir un prince. Quand Jean de Clary décède en 1826, son fils dispose donc d'un personnel en place qu'il renouvelle en partie. Certains personnages clefs comme le *Haushofmeister* Nigris assurent une continuité de service, d'autres accompagnent logiquement le comte dans son nouveau statut, comme Joseph Luft, mentionné comme chasseur du comte (« *Jäger graf Clary* ») en 1819 qui reste au même indice de rémunération. La transition est soigneusement préparée pendant des années sans qu'il y paraisse, puisqu'il ne s'agit finalement pour le comte que de vivre sa vie de comte. En s'essayant à engager et à congédier, il prélude au renouvellement de 1826, où les domestiques du père se montrent opiniâtres pour défendre leur place ou au moins obtenir une pension⁵⁰³.

Le comte apprend ainsi à gérer un personnel et une livrée. Son père étant aussi son principal pourvoyeur de fonds, il lui rend compte de ses dépenses jusqu'en 1825. Ces lettres révèlent que le comte a des soucis financiers et apprend la rigueur nécessaire à l'économie domestique :

Depuis 3 mois je veux vous parler de mes finances, et depuis 3 mois je n'en ai pas le courage [...] parceque je sens ce que c'est que 30 000 florins et 700 ducats⁵⁰⁴. [...] Je ne vous demande pas tant d'argent, mais je suis obligé de vous dire toute la vérité. [...] J'ai encore des dettes a tailleur, cordonnier, chapellier, dettes de 3 et 4 mois de date, a peuprés 300 florins // Elise [femme de chambre] m'en demande 100 // Tout l'hiver je me refuse un frac qui coute au moins 150 et dont j'ai le plus grand besoin. // Tout l'hiver mon chasseur a été sans capotte ni manteau, parceque je n'avois pas de quoi le faire faire. // Jechner me demande du bois. Ma calèche est en cannelle après le voyage d'Italie, je n'ai rien pour la mettre à neuf, rien pour payer le voyage de Teplitz⁵⁰⁵.

Le train de vie du comte, adapté aux ressources que lui prodigue son statut, est pourtant bien plus limité que celui de son père dont il adopte les pratiques administratives. À côté des longs relevés des dépenses du prince Jean de Clary, les archives conservent ceux plus modestes de son fils entre 1815 et 1825. Les deux documents fonctionnent sur le même

⁵⁰³ SOAL-Děčín, c. 182, Journal Ch.-J., 1826.

⁵⁰⁴ 1 ducat = 4.5 florins gulden environ = 11.7 fl. *W.W.*. Si le comte s'exprime dans cette dernière écriture, la somme correspond environ en franc, au change de l'époque. Voir l'annexe 2 du chapitre II, p. 156.

⁵⁰⁵ SOAL-Děčín, c. 147, Ch.-J. à J.d.C., s. l. avril 1817.

modèle, que Jean de Clary établit progressivement au moment de sa succession en 1788⁵⁰⁶. Des rubriques mensuelles concernent chaque poste de dépense mensuel, des réparations à l'achat de bois et de charbon, des frais de bouche à ceux de transport. Les colonnes donnent le total annuel par rubrique, les lignes celui de l'ensemble des dépenses sur le mois, permettant un bilan global et un aperçu général du train de vie aristocratique. Le prince établit ensuite des tables secondaires par postes de dépenses. En 1815, le prince assume quarante-trois postes de dépense pour 212 659 florins dépensés. Son fils reprend exactement ce modèle pour des tableaux de vingt-quatre rubriques et 28 916 florins de dépenses annuelles. Ces chiffres donnent la mesure du changement d'échelle qui s'opère en 1826, auquel le comte se prépare grâce à un dispositif dont il peut directement mesurer l'efficacité.

Au cours des années 1810-1820, il s'approprie et personnalise le système de son père. Grâce à un système de numérotation par poste, les rubriques sont regroupées en sections : les frais personnels du comte (toilette, achats de livres), la cuisine, les frais de voyage et d'équipement administrés par Jechner puis Nigris, les *Kinder-auslagen* (frais liés aux enfants) pris en charge par Louise. Comme il le souligne en 1817, ces subdivisions entraînent une certaine obscurité qui l'empêche de suivre clairement le fil des dépenses. Ces tables, et les détails que lui remettent Louise et les secrétaires, attestent que l'argent passe en de nombreuses mains, et que cet apprentissage d'une économie comtale est bien nécessaire avant qu'il ne quitte le troisième étage pour investir à son tour le *piano nobile* de l'hôtel Clary en 1826. Lorsqu'il prend la suite de son père, Charles-Joseph transpose son système à plus grande échelle⁵⁰⁷.

La pression est si forte qu'il a pourtant l'impression de sombrer dans l'inconnu, malgré toute l'expérience accumulée au cours de vingt-cinq ans d'une vie de comte. Un simple diner de famille de treize personnes entraîne par exemple bien des angoisses le 6 janvier 1826 :

Cette manière de vivre a mes frais sans savoir qui payera me tourne la tête. Ce vague me rend fou. Quand je me dis : c'est qui [*sic*] paye ces bougies et ce diner – und woher ? [d'où vient cet argent] et le reste⁵⁰⁸.

L'imitation à petite échelle ne fournit qu'un aperçu de la réalité du statut princier. Le comte vit mal l'épreuve finale de la transition :

⁵⁰⁶ Voir annexe 12, p. 188. SOAL-Děčín, c. 117, 191. Les comptes de 1788-1789 sont ainsi fragmentaires, témoignant d'un tâtonnement avant la mise en place des tables qui ne varient plus jusqu'en 1825.

⁵⁰⁷ Voir annexe 12.

⁵⁰⁸ SOAL-Děčín, c. 182, journal Ch.-J., 6 janvier 1826, p. 7. Ab. dév..

Je vois avec terreur la fin du mois et les affreux comptes qu'il va y avoir et avec cela j'ai une espèce de curiosité féroce d'en savoir le résultat. Je suis toujours consterné et au désespoir de ma position. Je ne lis plus. Je ne fais plus rien qui m'amuse. Je n'ai le cœur a rien et toujours la conscience que je devois Studieren u. Regieren [étudier et gouverner]⁵⁰⁹.

Le statut de comte à responsabilité limitée lui paraît préférable et bien plus confortable. Pourtant ce statut a toujours été théoriquement provisoire. L'aîné des comtes de Clary est un prince sur le mode mineur. Il doit se montrer à la hauteur de son prédécesseur à la tête de la maison :

Ernest [Hoyos, sou cousin] m'encourage, Louise aussi, ma Mere m'approuve. Flore [de Ligne, sa tante] me blame. – « Cela n'alloit pas si mal, dit elle, voyez vos caisses, voyez ce que votre père a fait, il vivait noblement, honorablement, il a payé toutes ses dettes [...] le mieux est l'ennemi du bien. Il faut faire la part des voleurs⁵¹⁰.

Tout l'entourage est mobilisé pour que le nouveau prince prenne confiance et s'appuie sur les exemples et le mode de fonctionnement qu'il connaît bien. L'individu est pris dans une logique de transmission qui le dépasse et qui doit lui permettre de réagir très vite à la mort du prince :

J'ai essayé la perruque. J'en suis honteux. Nouveau manteau bleu. [...] Grande conférence avec Nigris [le secrétaire]. Je lui donne à copier la lettre corrigée à Skupmann [le directeur de Teplitz remplacé par Kozell] et puis d'un trait j'écris celles à Zechel, le jardinier et le forstmeister. Après diner je les signe et je passe la soirée à m'en repentir avec de véritables bouffées de désespoir J'ai signé pour la première fois ce nom qui me fait si mal, et c'est un décret pour prendre un boucher. – J'ai donc vraiment commencé à régner ! & jetzt bin ich [dreim] [et maintenant c'est à mon tour]⁵¹¹.

Comme autrefois l'uniforme de la *Landwehr*, le comte endosse les habits de prince, et assume la responsabilité du titre. Le fil seigneurial n'est pas rompu. Charles-Joseph reçoit des terres, des pratiques et une mémoire à transmettre à son propre fils. Au moment où le troisième prince de Clary s'approprie les appartements de son père, il note que son « ancienne chambre au troisième étant déblayée, Edmund [13 ans] et [le gouverneur] Fritsch y sont entrés⁵¹² ». Un nouveau cycle d'apprentissage débute ainsi à l'instant même où un autre se termine, faisant du complexe palatial un miroir de la façon dont la maison met en place les conditions de sa perpétuation. La maladie, puis la mort brutale du prince Charles-Joseph après cinq ans d'exercice effectif à la tête de la maison Clary-Aldringen en 1831 empêchent ce

⁵⁰⁹ *Idem*, c. 182, journal du 31 janvier 1826, p. 34. Ab. dév..

⁵¹⁰ *Idem*, 5 février 1826, p. 6. Le passage entre guillemets est souligné dans les journaux.

⁵¹¹ *Idem*, 7 janvier 1826, p. 8. Ab. dév.. Traduction sous réserve d'une bonne lecture du terme « *dreim* ». L'expression peut renvoyer à « *Ich bin dran* », c'est à mon tour, ou « *darein* », qui signifierait, « je suis à l'intérieur, en place, aux affaires ».

⁵¹² *Idem*, 17 novembre 1826, p. 13. Ab. dév..

passage de témoin assuré par l'établissement d'un ménage comtal au sein de la maison princière. La figure de l'épouse est alors mise en pleine lumière.

La comtesse Louise participe à ce processus qui forme les futurs princes. Le comte l'associe dès le départ à la gestion des finances. Au moment de partir pour son premier voyage de Paris en 1810, il lui écrit avec l'humour qui le caractérise :

Je vous nomme régente de mes états avec des pouvoirs illimités, je vous donne carte blanche pour toutes les transactions présentes et futures, je vous nomme tutrice de mes enfants, et curatrice de mes biens, meubles et immeubles, mangeant et non mangeants pour tout le temps de mon absence en lointain pays et pour tous les cas fortuits. Que voulez vous de plus ?⁵¹³

Après l'administration des dépenses liées aux enfants, on retrouve son écriture dans l'assainissement des finances que le comte entreprend après le « règne » de près de quarante ans de son père. Elle s'intéresse de près à la vie seigneuriale et y est volontiers associée :

Nigris vient m'apporter la première lettre à Skupmann [*Oberamtman*n qu'il souhaite remplacer]. Cela me fait mal, cela me tourmente. Je n'y entends rien. le soir je la montre à Ernest [Hoyos, sou cousin] – Bracciaferro. Il veut plus de force, plus de sévérité. Je ne puis pas. En allant coucher Louise vient avec moi pour confectionner cet Ukase. Toute la soirée je suis à dire : ah que je conçois le Constantin !⁵¹⁴

Le « cas fortuit » que le comte évoque en partant pour Paris se produit quand une embolie pulmonaire l'emporte à cinquante-quatre ans en 1831, dans le contexte des épidémies de choléra qui n'épargnent pas l'Europe centrale. La minorité d'Edmund fait de Louise Clary la dépositaire provisoire de l'autorité seigneuriale (*Hochfürstliches Hochobrigkeit*). Conjointement avec Ernest Hoyos, puis seule, elle signe les décrets « *als Vorminderin* », investie d'une autorité de tutelle⁵¹⁵. Après avoir aidé son mari, Louise se révèle à la hauteur de la charge de prince, jusqu'à la majorité d'Edmund en 1834. Elle le remplace encore en 1835/1836 pour permettre à celui-ci de faire son voyage de découverte en Angleterre. Son expérience de comtesse est mise à profit dans une transition successorale qui l'affirme au rang de princesse de Clary-Aldringen. La maison parvient ainsi à continuer de remplir son rôle sans interruption.

* * *

⁵¹³ SOAL-Děčín, c. 159, 187, Ch.-J. à L., 11 mars 1810, copiée dans le journal p. 39. On retrouve cette conception de la mère « souveraine » chez Pauline de Schwarzenberg. M. Lenderová, « Pauline... dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 211.

⁵¹⁴ SOAL-Děčín, c. 182, journal Ch.-J., 6 janvier 1826, p. 8. Ab. dév. Il s'agit du grand duc de Russie Constantin Pavlovitch (1779-1831), qui renonce à succéder à son frère Alexandre et laisse en 1825 le trône à son frère Nicolas.

⁵¹⁵ C'est donc sa signature que l'on retrouve dans les décrets princiers, SOAL-Děčín, Vč Teplice, c. 93, 1817-1844, après que le comte Hoyos, cousin de Charles-Joseph, assure l'exécution testamentaire et la transition.

Grandir et voir grandir en aristocrate de la monarchie des Habsbourg au début du XIX^e siècle met en lien trois générations, et fait intervenir des acteurs issus du monde du savoir ou plus simplement du service de la maison princière comme les chasseurs qui accompagnent les jeunes comtes à la chasse. Il ne s'agit pas simplement de former un grand noble mais un Clary-Aldringen attaché à sa maison et aux héritages de sa famille, tout en étant capable de répondre aux exigences croissantes de l'État bureaucratique et de l'administration d'un grand domaine.

Cette grande maison noble d'Europe centrale fonctionne comme une interface de savoirs multiples dont la nature invite à distinguer l'instruction nobiliaire de l'éducation aristocratique. Ces deux aspects apparaissent lorsque le comte Charles-Joseph évoque le rôle de la bibliothèque dans l'éducation de son fils Alfred en écrivant son pseudo-testament de 1809 :

Je désire que ma bibliothèque passe peu a peu entre les mains d'Alfred ; en lui donnant a chacun de ses jours de noms, de naissance, étrennes &c quelques Volumes, cela fera un très beau présent et lui donnera le gout des livres et peut-être même celui de la lecture⁵¹⁶.

Le comte illustre l'articulation entre la collection des savoirs que symbolise l'objet-livre, et le principe de transmission nécessaire à la reproduction d'un modèle familial et social. La bibliothèque n'est pas qu'un lieu d'érudition, elle est un lieu de mémoire⁵¹⁷. Le comte de Clary l'a très bien compris lorsqu'il choisit de débiter sa succession par l'aménagement de celle de l'hôtel viennois. L'instruction est le point de départ de l'éducation aristocratique. C'est ce que soulignait Louis Caraccioli en rappelant que les collèges mettaient seulement le jeune noble « en état d'apprendre⁵¹⁸ ». Pour les héritiers des domaines, cette formation se poursuit jusqu'à ce qu'ils assument à leur tour l'autorité seigneuriale et le rang de chef de famille. Ils s'y préparent en expérimentant la gestion d'une maison à une échelle plus réduite. La comtesse Louise de Clary-Aldringen joue un rôle essentiel dans cette entreprise. Elle participe à cet apprentissage qui la met en état d'assumer les responsabilités seigneuriales et domestiques en tant que tutelle du jeune prince Edmund après 1831.

Les grandes familles ne se ferment pas aux nouvelles formes d'enseignement. Certains de leurs représentants comme les comtes Chotek et Buquoy en sont même des pionniers avec les écoles et *Industrieschulen* qu'ils développent sur leurs domaines en Bohême⁵¹⁹. Le grand noble doit intégrer des qualifications devenues indispensables pour participer au

⁵¹⁶ SOAL-Děčín, c. 184, pseudo-testament transcrit en annexe 1, fol. 1-3, abrégé développé, p. 170.

⁵¹⁷ C. Madl, « La bibliothèque... », dans I. Cerman, L. Velek (dir.), *Adelige Ausbildung*, op. cit., p. 227-240.

⁵¹⁸ L. Caraccioli, *Le véritable mentor ou l'éducation de la noblesse*, Liège, Bassompierre, 1761 (1756), p. 59-60.

⁵¹⁹ I. Cerman, *Chotkové*, op. cit., p. 348 sq. ; M.-E. Ducreux dans N. Aleksium et alii, *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, op. cit., p. 394 .

fonctionnement de l'État bureaucratique des Habsbourg. En même temps, ces maisons restent attachées aux valeurs qu'elles sont les seules à pouvoir transmettre. La culture de cour y tient une place importante. Elle est perceptible dans l'attention portée aux habits de gala que le comte achète à ses enfants, dans les leçons de danse qu'il leur fait prendre au moment des bals de jeunesse (*Kinderbals*). Cette ouverture au monde de la haute noblesse de cour est assurée par la maison dont le jeune noble se fait en retour le représentant à l'étranger comme Jean de Clary en 1775. L'armée n'est pas délaissée, puisque son cadet Maurice y fait honneur à sa famille au cours des années 1800. L'éducation dans, par et pour la maison est le fil commun de l'appartenance à la première société qui se forme à la fin du XVIII^e siècle.

À l'instar des familles de la noblesse allemande, les grandes maisons d'Europe centrale conservent un souci de distinction qui se lit dans le rapport aux institutions « publiques » et aux passages obligés des formations du début du XIX^e siècle⁵²⁰. Le modèle des *public schools* n'essaime pas en Europe centrale⁵²¹. La confiance accordée à la maison comme espace pédagogique ne se dément pas au cours des transformations du contexte éducatif de la fin du XVIII^e siècle. En 1809, le comte Charles-Joseph, bien que formé à l'école du prince Jean, se pense pourtant mal armé pour affronter les défis du début du XIX^e siècle. La perception d'une féminisation de l'éducation aristocratique qu'il exprime alors est toutefois battue en brèche par son expérience⁵²². Après l'avoir distingué dans les salons de France et d'Italie, le talent de Charles-Joseph pour le dessin lui permet de discuter pied à pied avec l'architecte des domaines Hermann pour prendre la suite de son père dans la mise en valeur de Teplitz⁵²³. La culture musicale ou graphique ne se résume pas à un « vernis aristocratique ». Malgré ses craintes de lacunes dans les sciences agronomiques, le comte se révèle apte à assumer les responsabilités domaniales et seigneuriales, disposant pour cela d'un modèle à adapter et d'un entourage prêt à le seconder.

Les années passées dans la maison princière donnent à Charles-Joseph de Clary-Aldringen les moyens de s'inscrire à la suite de ses ancêtres dans un monde en mouvement entre le siècle de l'*Aufklärung* et l'âge industriel. Si son pseudo-testament de 1809 suggère l'idée d'une génération surprise par les bouleversements de son époque, son parcours illustre une des voies par lesquelles les grands propriétaires de la monarchie des Habsbourg parviennent à pérenniser un modèle aristocratique au début de l'époque contemporaine.

⁵²⁰ S. Malinowski, M. Funck, « Charakter ist alles! Erziehungsideale und Erziehungspraktiken in deutschen Adelsfamilien des 19. und 20. Jahrhunderts », *Jahrbuch für Historische Bildungsforschung*, 2000/6, p. 71-92.

⁵²¹ F.-C. Mougel, « Projet éducatif et domination éditiorale : les *public schools* anglaises au XIX^e siècle, dans Cadilhon *et alii* (dir.), *Construire l'éducation*, *op. cit.*, p. 75-89 ; B. Dressler, *Geschichte*, *op. cit.*.

⁵²² SOAL-Děčín, c. 184, pseudo-testament transcrit en annexe 1, fol. 3 : « Si avec cela il peut avoir les formes, les talents et l'éducation (: parfaite pour une demoiselle :) de son père, il sera parfait », p. 170.

⁵²³ SOAL-Děčín, c. 192, affaires seigneuriales 1826, correspondance avec le *Bauingenieur*.

Conclusion de la première partie

L'étude de la constitution d'une maison noble en Europe centrale a mis au jour la conversion d'une identité militaire en identité terrienne au cours des XVII^e et XVIII^e siècles. L'entrée dans le monde des Clary-Aldringen est fondée sur le souci des héritages et la définition d'un principe de succession dans cette maison princière. À l'époque moderne, « le noble s'insérait dans un lignage, il devait donc être fidèle à ses devanciers, « illustrer son nom », conquérir la *fama*¹ ». Le comte Golovkine est l'héritier de cet esprit lorsqu'il écrit en 1809 qu'« illustrés ou non par leurs actions », les « gens de qualité appartiennent tout entier à l'histoire² ». Cette histoire est d'abord celle de leur maison, illustrée par les arbres généalogiques qui fleurissent dans les archives nobiliaires du XIX^e siècle. Elle est intimement mêlée à celle de la cour des Habsbourg et bien souvent à l'histoire politique et militaire de l'Europe centrale.

Pour honorer cette dette « au nom qu'on porte, au titre dont on est revêtu³ », le grand noble reçoit une éducation spécifique. Le fonctionnement de la maison Clary-Aldringen permet certes d'opposer une continuité familiale à la transformation des conditions de vie dans l'Europe de la fin de l'époque moderne. Il offre aussi les moyens de s'y adapter en accompagnant l'entrée dans le monde de l'enfant noble au début du XIX^e siècle.

La lecture des chantiers traditionnels de l'historiographie au cours des trois premiers chapitres a permis de prendre la mesure des défis auxquels cette maison a été confrontée à la fin du XVIII^e siècle : la modernisation de l'économie seigneuriale au lendemain des réformes de Joseph II, la hausse de la fréquentation thermale après 1792 et les recompositions politiques qui suivent la fin du Saint-Empire Romain Germanique en 1806. La maison princière est alors amenée à repenser les conditions de sa présence entre l'Autriche et la Bohême. Cette période se caractérise par le développement d'intenses mobilités familiales entre l'hôtel urbain de Vienne et les domaines de Teplitz. Les circulations aristocratiques, thermales et politiques dans la monarchie des Habsbourg constituent le fil directeur de la deuxième partie, afin d'interroger l'adaptation des Clary-Aldringen à la définition de nouveaux équilibres dans les sociétés d'Europe centrale au début du XIX^e siècle.

¹ M. Figeac, *Les noblesses en France, du XVI^e au milieu du XIX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 42.

² SOAL-Děčín, c. 189, Fédor Golovkine à Charles-Joseph, Moscou, 8/20 juillet 1807.

³ *Ibidem*.

Deuxième partie

**Un monde en mouvement : la maison princière des Clary-
Aldringen et les équilibres de l'Europe centrale au temps des
Révolutions**

Chapitre IV

Les Clary-Aldringen et la mobilité en Europe centrale au tournant du XIX^e siècle

Je les laisse dire, tous. Qu'est ce que cela me fait de mettre d'ici à Prague deux ou trois heures de plus qu'eux ? j'aime bien mieux être bien logé dans mon cabinet a quatre roues, avec ma bibliothèque, ma cave, mes buffets et mes garde-meubles et seul sans un nigaud de valet de chambre qui me dort sur l'épaule, ou qui pue des pieds. Vive ma manière de voyager ! et Dieu me la conserve !¹

[Charles Joseph de Clary-Aldringen (1777-1831), juin 1823]

Le plaisir de monter dans une voiture confortable qu'éprouve le comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen en juin 1823 contraste avec l'idéal de vitesse partagé par nombre de ses pairs. Le comte fait de son équipage une extension des hôtels de Vienne et de Prague ou du château de Teplitz qu'il s'apprête alors à regagner. La manière de vivre et de penser la mobilité est un aspect essentiel du mode de vie aristocratique en Europe centrale au tournant du XIX^e siècle.

L'historiographie a souligné l'importance du déplacement comme enjeu de distinction des élites de l'époque moderne². Pour Daniel Roche, la constitution d'une écurie correspond à une « manifestation ostentatoire [...] à l'usage du rang, de la fortune et de la puissance sociale³ ». Elle est indispensable à la construction d'une forme d'« ubiquité nobiliaire⁴ » entre les capitales de la monarchie et les seigneuries de Bohême du Nord.

Ce chapitre est centré sur l'importance de la mobilité dans la formation de l'identité aristocratique au sein d'une grande maison organisée selon le principe de l'alternance résidentielle. La circulation des personnes s'accompagnait également de celle des rapports seigneuriaux et de l'argent indispensable à la constitution d'une écurie privée, et plus largement du train de vie princier. Ces flux étaient la conséquence de l'affirmation familiale en Bohême et en Autriche, rendue possible par l'acquisition d'hôtels à Prague en 1680, puis à Vienne peu avant l'élévation au rang princier en 1767. Leur analyse permet de souligner les aspects centraux de la manière dont s'organisait la présence des grands nobles dans la

¹ SOAL-Děčín, c. 179, journal du 10 juin 1823, p. 8, abrégé développé.

² Nous renvoyons en premier lieu aux travaux de Daniel Roche, *Histoire de la culture équestre XVI^e-XIX^e siècles*, 3 t., Paris, 2011-2015.

³ Daniel Roche (dir.), *Voiture, chevaux et attelages du XVI^e au XIX^e siècle*, Paris, Association pour l'académie d'art équestre de Versailles, 2000, p. 7.

⁴ Roger Baur, « L'ubiquité nobiliaire au XVII^e et XVIII^e siècles », dans Josette Pontet *et alii* (éd.), *La noblesse de la fin du XVI^e siècle au début du XX^e siècle, un modèle social ?* Anglet, Atlantica, 2002, p. 90-113. Ce concept a été employé pour l'Europe centrale par Éric Hassler, *La cour de Vienne (1680-1740)*, Strasbourg, PUS, 2013, p. 117-194.

monarchie des Habsbourg⁵. L'économie de la mobilité, ses enjeux politiques, financiers et culturels sont le fil directeur de ce chapitre.

L'attention est à porter en premier lieu sur les espaces fréquentés par la famille Clary-Aldringen en Europe centrale, ainsi que sur la gestion des multiples équipages qui faisaient du déplacement nobiliaire une aventure collective au tournant du XIX^e siècle. Dans un second temps, il s'agit d'identifier les conséquences de ces mobilités pour l'administration des seigneuries, sur lesquelles le prince de Clary-Aldringen avait à exercer son autorité entre Vienne, Prague et Teplitz⁶. La troisième partie s'attache à la façon dont les circulations domaniales et urbaines de la haute noblesse de cour pouvaient participer à l'affirmation d'une culture aristocratique en Europe centrale.

I. L'organisation des mobilités familiales entre Teplitz, Prague et Vienne (années 1760-années 1840)

A. La définition d'une géographie familiale au tournant du XIX^e siècle

Construction dynastique et dynamique résidentielle dans les années 1760-1780

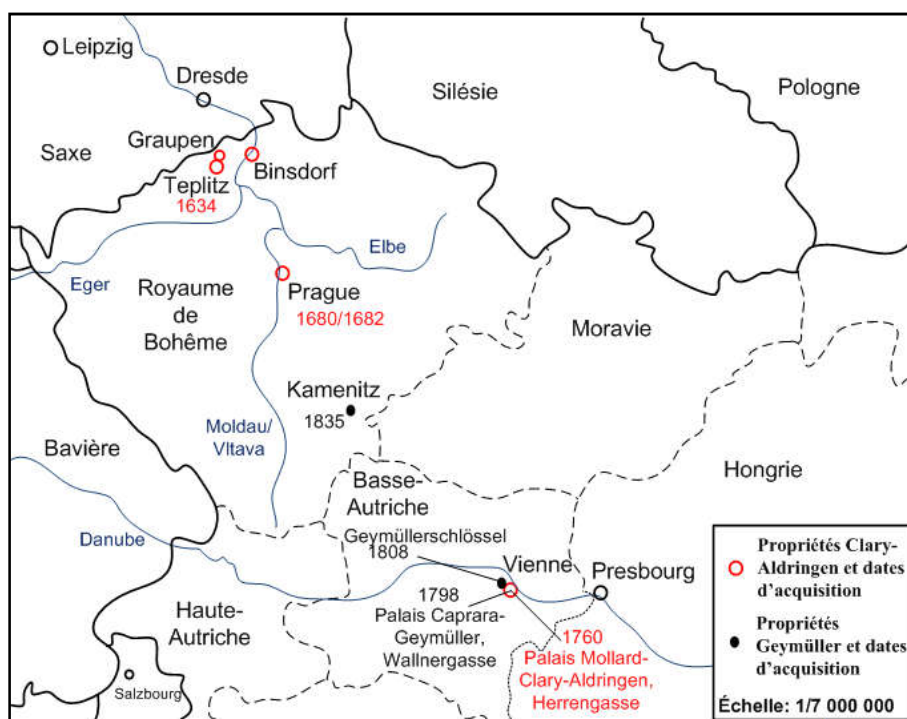
À l'instar d'autres grandes familles comme les Liechtenstein ou les Harrach dont Éric Hassler étudie les « stratégies spatiales » au début du XVIII^e siècle⁷, les Clary-Aldringen se dotent de résidences conformes à leur rang dans la monarchie des Habsbourg. L'acquisition des hôtels de Prague puis de Vienne en 1760 accompagne l'affirmation de cette noblesse seigneuriale de Bohême au sein de la haute noblesse de cour. Elle est aussi un signe du renforcement des pouvoirs politiques de la capitale des Habsbourg après 1749⁸. À la fin du XVIII^e siècle, les Clary-Aldringen disposent d'un système résidentiel le long des artères stratégiques de la monarchie plurielle.

⁵ Dans le sillage de l'attention portée par les historiens au rapport à l'espace des hommes et des femmes du passé : Angelo Torre, « Un « tournant spatial » en histoire ? Paysages, regards, ressources », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2008/5, p. 1127-1144 ; Jörg Döring, Tristan Thielmann (dir.), *Spatial Turn. Das Raumpradigma in den Kultur- und Sozialwissenschaften*, Bielefeld, Transcript, 2008.

⁶ Ces interrogations s'inscrivent dans le sillage des recherches sur la présence nobiliaire dans les seigneuries en Europe centrale et germanique : Marek Vařeka, Aleš Zárický (éd.), *Das Fürstenhaus Liechtenstein in der Geschichte der Länder der Böhmisches Krone*, Ostrava, Vaduz, 2013 ; Heike Düselder, *Adel auf dem Lande. Kultur und Herrschaft des Adels zwischen Weser und Ems im 17. und 18. Jahrhundert*, Cloppenburg, Museumsdorf Cloppenburg, 2004 ; Jan Harasimowicz, Matthias Weber (dir.), *Adel in Schlesien*, Munich, Oldenbourg, 2 t., 2009-2010.

⁷ É. Hassler, *La cour de Vienne*, op. cit., p. 135-194. Voir aussi les cas des Auersberg dans Artur Hartlieb-Wallthor (dir.), *Ein Palais erzählt. Das Rosenkavalierpalais Auersperg*, Vienne, Böhlau, 1999, et des Dietrichstein étudiés par Ivo Cerman : *Habsburgischer Adel und Aufklärung*, Stuttgart, Steiner, 2010, p. 314-384. D'autres cas apparaissent dans l'histoire des hôtels aristocratiques : Paul Harrer, *Wien, seine Häuser, Menschen und Kultur*, vol. 7, Vienne, dactyl. 1957.

⁸ N. Aleksium et alii, *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, Paris, Presses Universitaires de France, Nouvelle Clio, 2004, p. 380-385.



Les propriétés Clary-Aldringen dans la monarchie des Habsbourg à la fin du XVIII^e siècle.

L'achat de l'hôtel viennois préparait ainsi l'élévation de la maison Clary-Aldringen au rang princier en 1767. Il s'agit d'un investissement stratégique dans le quartier aristocratique de la capitale. Le mode de vie familial est alors tourné vers la cour, et se déroule essentiellement dans la métropole et ses alentours ainsi qu'en attestent les correspondances ou les registres économiques. Dans les années 1770, le grand veneur Franz Wenzel de Clary (1706-1788) est le seul à se rendre en Bohême, quand il n'est pas tenu de suivre la cour dans la résidence d'été de Laxenburg⁹. Son épouse la princesse Marie-Josèphe née Hohenzollern-Hechingen demeure en Autriche, et séjourne dans les campagnes avoisinantes pour des mobilités saisonnières comparables à celles de la haute noblesse française étudiée par Aurélie Chatenet-Calyste¹⁰. Leurs enfants reçoivent une éducation viennoise. C'est dans les manèges de Vienne que le comte Jean de Clary apprend l'équitation, pendant que son père se rend dans les domaines de chasses d'autres grands nobles comme les Liechtenstein à Feldsberg/Valtice en Moravie¹¹.

⁹ SOAL-Děčín, c. 96-97, comptabilité des séjours de Laxenburg. SOAL-Děčín, c. 146, correspondance à son fils qui reste à Vienne.

¹⁰ Aurélie Chatenet-Calyste, *Une consommation aristocratique fin de siècle. Marie-Fortunée d'Este, princesse de Conti (1731-1803)*, Limoges, Pulim, 2013, p. 181. Ces campagnes sont celles que ses amies du cercle des « cinq dames » possèdent aux environs de Vienne, en particulier Weidlingau qui appartient à sa sœur Sidonie Kinsky. Ses correspondances sont conservées SOAL-Děčín c. 93, 103-108. Voir R. Gates-Coon, *The Charmed Circle. Joseph II and the « Five Princesses » 1765-1790*, West Lafayette, Purdue, 2015, p. 35, 70-71.

¹¹ SOAL-Děčín, c. 96-97, comptabilités princière, 1771-1772.

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la multi-résidence est une impression d'ensemble qui cache différentes formes d'occupation de l'espace. La maison de Prague est un pied à terre commode pour le grand veneur et seigneur de Teplitz qu'est Franz Wenzel, mais elle accueille aussi le ménage de sa fille aînée, la comtesse Marie-Josèphe qui épouse en 1766 le baron Ledebur, seigneur de Perutz en Bohême du Nord. La vie de la comtesse se déroule donc en Bohême, ce qui permet au prince de Clary qui avait accepté leur emménagement de maintenir un membre de sa famille dans la capitale du royaume de Bohême. Le prince pouvait se contenter de courtes étapes à Prague. En effet, la comtesse le renseigne sur la vie de la capitale et de l'actualité du royaume. En 1775, ses lettres complètent celles du directeur des seigneuries Clary-Aldringen au sujet de la révolte des paysans en Bohême. Elle détaille les craintes suscitées par leur marche sur Prague et les actions des autorités¹². Le prince choisit alors de rester à Vienne en se tenant informé de l'évolution de la situation. La possession de plusieurs hôtels permettait de définir des stratégies résidentielles adaptées à la situation politique de la monarchie.

Les séjours du prince de Clary à Teplitz peuvent être retracés grâce à la signature des décrets seigneuriaux qui entérinaient les décisions locales. L'attrait de la cour de Vienne explique des séjours réguliers mais de courte durée¹³. Le prince réside à Teplitz un à deux mois entre 1767 et 1774, principalement entre septembre et octobre au moment de préparer les travaux agricoles pour l'année suivante. Tout comme les Schwarzenberg étudiés par Olivier Chaline, mais à une moindre échelle territoriale, l'exercice du pouvoir local exigeait sa présence pour encadrer les activités de l'administration seigneuriale¹⁴. Dans le sillage des « gentilshommes gestionnaires » présentés par Thomas Winkelbauer, le prince conciliait sa présence à la cour avec la visite de ses terres qui étaient les principales sources de revenus de la maison¹⁵. Les mobilités s'interrompent toutefois après 1775 : fatigué et malade, le prince Franz Wenzel ne se rend plus en Bohême qu'une année sur deux (1776, 1779, 1781, 1783) puis cesse ses trajets entre 1784 et sa mort en 1788¹⁶. C'est ce qui explique que dès 1786, son fils Jean de Clary reçoit une procuration pour agir en son nom et prendre le relais d'une

¹² SOAL-Děčín, c. 93.

¹³ Voir annexe 1. SOAL-Děčín, *Velkostatek Teplice*, c. 91-97, « *Hochfürstlichen Dekretenbuch* », 1775-1844.

¹⁴ O. Chaline, « Une très grande fortune d'Europe centrale, XVII^e-XX^e siècles », dans O. Chaline, *Les Schwarzenberg*, Panazol, Lavauzelle, 2012, p. 263-289

¹⁵ T. Winkelbauer, « Les Liechtenstein, gentilshommes gestionnaires aux XVII^e et XVIII^e siècles. De l'économie théorique à la pratique économique », dans J.-M. Boehler, C. Lebeau, B. Vogler, *Les élites régionales (XVII^e-XX^e siècle). Construction de soi-même et service de l'autre*, Strasbourg, PUS, 2002, p. 121-126.

¹⁶ Voir annexe 1, p. 190.

indispensable présence domaniale et seigneuriale¹⁷. Le comte qui avait grandi à Vienne dut se familiariser avec ce mode de vie qu'il allait bientôt avoir à assumer pleinement.

Le lien avec la Bohême n'est presque jamais rompu. L'affirmation de la dynastie princière avait cependant entraîné un déséquilibre de la présence entre l'hôtel urbain et le château que Jean de Clary-Aldringen corrige relativement dans les années 1790. La famille étant bien établie au sein de la haute noblesse de cour à Vienne, le deuxième prince de Clary choisit de ne pas occuper de charge importante à la cour des Habsbourg. Il peut ainsi allonger d'un mois le temps passé à Teplitz. Cette fois, toute la famille prend part aux séjours de Teplitz. La princesse-mère Marie-Josèphe née Hohenzollern-Hechingen conserve seule le mode de vie viennois de sa génération¹⁸. La présence de Marie-Christine de Ligne à Teplitz est attestée dès 1787¹⁹. Les souvenirs de son fils Charles-Joseph né en 1777 sont associés à Vienne et Laxenburg, la résidence d'été des Habsbourg²⁰. Il ne découvre Teplitz qu'après 1788 et adopte avec son frère Maurice les mobilités pendulaires qui marquent la fin de son adolescence. Ses propres enfants issus du mariage avec la comtesse Louise Chotek en 1802 connaissent une prime enfance partagée entre Vienne et Teplitz dans les années 1800-1810. Le XVIII^e siècle était le temps de la construction d'une assise territoriale entre la Bohême et l'Autriche. Le deuxième prince de Clary engage une nouvelle dynamique familiale au tournant du XIX^e siècle.

La famille respecte toujours le modèle aristocratique d'une « itinérance résidentielle largement codifiée en fonction des saisons²¹ » que Bertrand Goujon étudie chez les Arenberg, tout en approfondissant son lien avec la Bohême. Le départ s'effectue au printemps, suivant le modèle des séjours de la cour à Laxenburg puis à Baden, nouvelle résidence d'été de François I^{er} à la fin du XVIII^e siècle²². La présence à Vienne reste dominante de novembre à juin. La belle saison se déroule à Teplitz, émaillée de petites courses à Dresde et dans les environs²³. En succédant à son père, Jean de Clary a simplement refondé la présence familiale en

¹⁷ SOAL-Děčín, c. 93, « *Gewalt und Vollmacht* » du 4 juillet 1786.

¹⁸ Elle laisse une correspondance d'une grande richesse avec son fils Jean lorsque celui-ci se trouve en Bohême : SOAL-Děčín, c. 108, correspondance jusqu'en 1801.

¹⁹ SOAL-Děčín, c. 150, lettres à son fils Charles-Joseph.

²⁰ *Idem*, c. 181, Journal de Charles-Joseph, 9 mai 1825, p. 10.

²¹ B. Goujon, « Un lignage aristocratique d'envergure internationale dans l'Europe du XIX^e siècle. La Maison d'Arenberg », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 2010/88-2, p. 502.

²² Sur le calendrier de la cour : Jeroen Duindam, *Vienna and Versailles : the courts of Europe's major dynastic rivals, 1550-1780*, Cambridge, CUP, 2003, p. 131-180. L'empereur se rend régulièrement à Baden à partir de 1796 : Frank Huss, *Der Wiener Kaiserhof: Eine Kulturgeschichte von Leopold I bis Leopold II*, Gernsbach, Katz, 2008, p. 199; Ingrid Hasslinger, Gerhard Trumler, *So lebten die Habsburger : kaiserliche und königliche Schlösser in der österreichisch-ungarischen Monarchie*, Vienne, Branstätter, 2008, p. 92.

²³ La présence de Jean de Clary à Neuhoft et Frohsdorf est évoquée dans les lettres à ses parents et les journaux de son fils (SOAL-Děčín, c. 146, 108 ; 1794-1801, c. 157-182).

Bohême, attestant de la solidité de son ancrage au sein de l'aristocratie foncière de la monarchie des Habsbourg.

L'affirmation sociale à Vienne lui permit de suivre le mouvement de retour à la terre encouragé par le développement de la pensée agronomique, dont Laurent Bourquin a souligné combien il s'agit d'un enjeu identitaire fort pour la noblesse de la fin du XVIII^e siècle²⁴. Le beau-frère du comte de Clary, le comte Chotek fournissait à cet égard un bel exemple, étudié par Ivo Cerman²⁵. La réorganisation du mode de vie princier intervient aussi à un moment stratégique : elle accompagne les premiers temps de l'essor des villes d'eaux de Bohême du Nord, qui débute véritablement après l'affaiblissement de Spa en 1792. La gestion des eaux ajoutait une dimension spécifique à l'identité familiale de la maison princière, qui s'adapte aux nouvelles conditions politiques et économiques de la fin du XVIII^e siècle en Europe centrale.

Le développement des mobilités princières en Bohême à partir des années 1790

À partir des années 1790, les circulations des Clary-Aldringen entre l'Autriche et la Bohême ne sont plus seulement le fait du prince. Le seigneur de Teplitz demeurait toutefois l'acteur le plus contraint à la mobilité, comme le montrent les signatures des décrets seigneuriaux et les correspondances²⁶. Ces documents indiquent que seul un ordre de la cour ou un cas de force majeure comme les campagnes napoléoniennes de 1809 et 1813 pouvaient bouleverser l'alternance résidentielle établie après 1788²⁷. 1792 et 1813 apparaissent comme les deux seules années au cours desquelles le prince Jean ne peut se rendre sur ses terres. En 1792, il est envoyé annoncer la nouvelle du couronnement de l'empereur François II dans les cours autrichiennes. En 1813, Teplitz est choisie comme quartier général des princes coalisés avant Leipzig. Le prince se tient éloigné et attend le retour au calme pour constater *de visu* les dégâts. Hormis ces deux années politiques, le prince ne rompt pas les mobilités pendulaires qui caractérisent la haute noblesse seigneuriale. En 1811, sa commission à la cour de Compiègne pour saluer la naissance du roi de Rome lui permet de revenir à temps pour

²⁴ L. Bourquin, « Du gentilhomme campagnard au gentilhomme agronome. Agriculture et identité nobiliaire dans la France moderne (XVI^e-XVIII^e siècle), dans N. Vivier (dir.), *Élites et progrès agricole*, Rennes, PUR, 2009, p. 51-55. M. Confino l'étudie pour la Russie : *Domaines et seigneurs en Russie vers la fin du XVIII^e siècle*, Paris, Institut des Études Slaves, 1963, p. 19-38, et M. Figeac, *Châteaux et vie quotidienne de la noblesse. De la Renaissance à la douceur des Lumières*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 158-161.

²⁵ Ivo Cerman, *Chotkové. Příběh úřednické šlechty* [Les Chotek, histoire d'une noblesse de robe], Prague, Nakladatelství Lidové Noviny, 2008, p. 348-359.

²⁶ Voir annexe 1, p. 190. SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 91-97, « *Hochfürstlichen Dekretenbuch* », 1775-1844.

²⁷ Les décrets de ces années ne sont pas conservés. Ce sont les correspondances seigneuriales qui permettent de restituer le calendrier des mobilités princières : SOAL-Děčín, c. 127,131.

regagner ses domaines en août²⁸. Le prince de Clary était attaché à ses seigneuries et à ses domaines.

Les héritiers qui portent le titre de comte dans la maison princière étaient plus libres de leurs circulations. Charles-Joseph put ainsi passer plus de deux ans en Italie entre 1818 et 1820. Lorsqu'il succède à son père, il lui faut s'adapter au déroulé traditionnel de l'année princière organisée entre Vienne et Teplitz en passant par Prague où le prince ne s'arrêtait généralement que quelques jours. C'est ainsi qu'en 1827, il dut affronter la boue des routes automnales pour se rendre à Paris puis regagner Vienne au cours de l'hiver²⁹.

Cet ancrage en Europe centrale s'enrichit d'étapes dans d'autres domaines en Autriche et en Bohême. Si le prince Jean renonce à briguer les charges de grand veneur occupées par deux de ses ancêtres, c'est aussi que sa position semble suffisamment affirmée pour qu'il soit reconnu par les membres de la prestigieuse société de Diana-Cacciatrice présidée par le prince d'Auersperg. Il y est admis en 1792. L'héritage des grands veneurs lui avait ouvert les portes de cette « noble société aussi ancienne que célèbre exigeant pour loi inviolable de ne recevoir en son sein que ceux qui ont droit d'y aspirer, tant par leur noblesse héréditaire, que par une longue expérience acquise dans l'exercice des chasses³⁰ ». C'était un bel acte de reconnaissance. Il offrait au prince Jean de prolonger les mobilités « professionnelles » de ses ancêtres dans le cercle exclusif des nobles chasseurs, qui n'étaient pas toujours en très bon termes avec les officiers chargés d'organiser les chasses royales sur différents domaines.

Comme le souligne Philippe Salvadori, la chasse et ses rituels sont une activité structurante de la noblesse et les Clary-Aldringen n'y dérogent pas³¹. Ces seigneurs, pour la plupart membres de la haute noblesse de cour, se distinguaient par un costume et un bijou³². Les invitations aux chasses de Bohême se multiplient dans les années 1790. Elles élargissent l'itinéraire du prince Jean vers les terres des autres seigneurs. Des chasses aux perdrix ont lieu dans les domaines Liechtenstein de Feldsberg en Moravie. La plupart se déroulent en Bohême du Nord, et participent aussi des bonnes relations entre seigneurs voisins. Le comte chasse le cerf dans les domaines Lobkowitz d'Eisenberg, puis « riposte » par une « batterie de lièvre » à Teplitz en 1794³³. Les Paar et les Rohan ne sont pas en reste. Le prince de Clary se rend encore dans la Postelberg des Schwarzenberg et chez les Kinsky à Budenitz, où le prince se

²⁸ SOAL-Děčín, c. 129, correspondance seigneuriale.

²⁹ *Idem*, c. 182, journal de 1827.

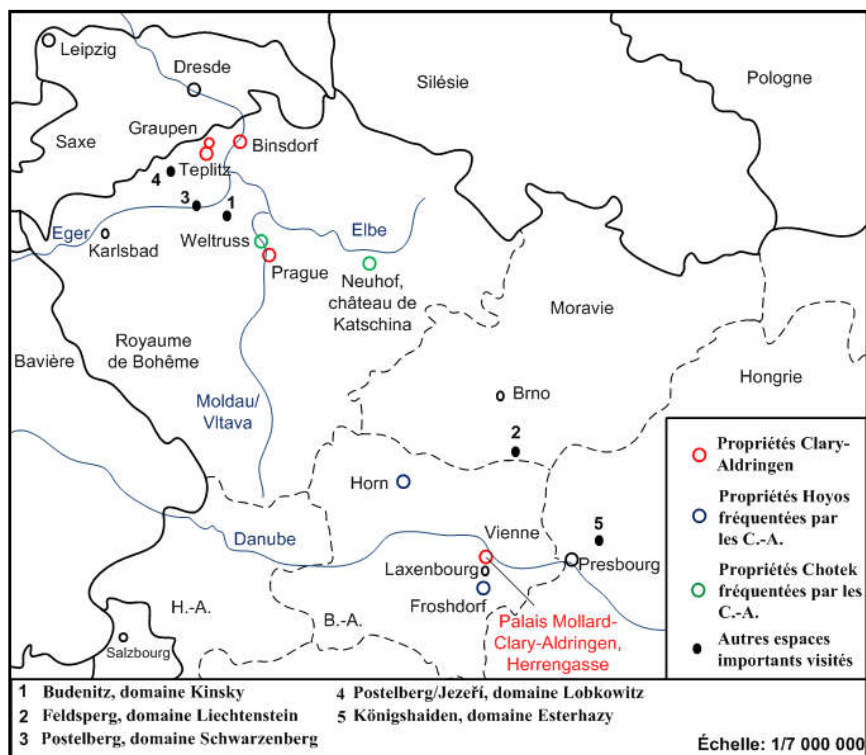
³⁰ *Idem*, c. 115, élection et code de la société, décembre 1792. Sur la société : Anton Köhler, *Curiositäten-und Memorabilien-Lexikon von Wien*, Vienne, 1846, vol. 1, p. 367.

³¹ Philippe Salvadori, *La chasse sous l'Ancien Régime*, Paris, Fayard, 1996, p. 148-158. Voir aussi J. Duindam, *Vienna, op. cit.*, p. 148.

³² SOAL-Děčín, c. 115, code de la société, 1792.

³³ *Idem*, c. 108, Teplitz, 21 septembre 1794.

rend dans la perspective d'un mariage pour son fils³⁴. Ces mobilités créaient un réseau de domaines dans lesquels se renforçait l'identité terrienne de la haute noblesse de Bohême.



La géographie des domaines fréquentés par la famille Clary-Aldringen au tournant du XIX^e siècle (reproduite en annexe 2, p. 192)

Les terres des familles alliées occupent logiquement une place spécifique dans la géographie des domaines fréquentés par les Clary-Aldringen. Le prince fait souvent étape dans les propriétés des époux de ses sœurs depuis 1772 : les Hoyos en Basse-Autriche et les Chotek en Bohême³⁵. Les contrats de mariage dans la noblesse Bohême n'apportent pas de terres en dot, mais ils permettent d'enrichir le circuit « familial » entre l'Autriche et la Bohême. Les domaines deviennent des points de repères incontournables dans les trajets durant les années 1790, avec des séjours de courte durée. Ils peuvent servir de refuge, comme lorsque le prince songe à envoyer ses enfants à Horn quand les troupes françaises marchent sur Vienne en 1797³⁶. En 1798, c'est à Frohsdorf, autre domaine des Hoyos en Basse-Autriche, qu'il envoie son fils afin d'éviter qu'il nourrisse une trop grande inclination pour Pauline de Courlande avec laquelle le mariage s'avérait impossible³⁷. Cette solidarité

³⁴ *Idem*, septembre-octobre 1794. Sur le domaine de chasse de Postelberg : Jan Veselý, *Geschichte der fürstlich Schwarzenberg'schen Domaine Postelberg einschliesslich Priesen, Ferbenz, Lišau...*, Prague, Selbstverlag, 1893.

³⁵ La présence de Jean de Clary à Neuhoff et Frohsdorf est évoquée dans les lettres à ses parents et les journaux de son fils (SOAL-Děčín, c. 146, octobre 1780, septembre 1784. c. 108, 1794-1801, c. 157-182).

³⁶ SOAL-Děčín, c. 157, journal de Charles-Joseph, 3 avril 1797, p. 2.

³⁷ *Idem*, 25 septembre 1798, p. 26-28.

familiale créait un lien entre les patrimoines. L'endogamie sociale au sein de la monarchie des Habsbourg ne se traduit pas nécessairement en termes de circulation des biens, mais plutôt d'accès privilégié à d'autres systèmes de propriété comme celui des Chotek entre Weltruss et Neuhoft, dont Ivo Cerman a décrit la formation au XVIII^e siècle³⁸. Les propriétaires du rang des Clary-Aldringen développaient ainsi une alternative à l'éparpillement territorial des familles les plus fortunées comme les Schwarzenberg ou les Liechtenstein, et se concentraient sur la gestion d'un petit nombre de propriétés relativement proches³⁹.

Au début du XIX^e siècle, le développement des liens de cousinage renforce les liens avec les Chotek. Le mariage du comte Charles-Joseph avec Louise Chotek en 1802 renouvelle la tradition de l'hospitalité entre les deux familles. Si le comte entretient de bonnes relations avec son cousin Ernest Hoyos (1779-1849)⁴⁰, le fils de Marie-Christine Clary-Aldringen (1755-1821), ce lien est moins fort que celui du mariage : les visites à Horn sont moins assidues au début du XIX^e siècle. Il reste toutefois suffisamment vivace pour que le château entier soit laissé avec « une extrême hospitalité⁴¹ » à la disposition de la famille Clary-Aldringen pendant quelques jours en 1824.

Le comte Charles-Joseph put ainsi nourrir un attachement spécifique à ce patrimoine « familial ». En 1817, il vit la vente du château de Frohsdorf à Caroline Bonaparte (1782-1839) comme une véritable spoliation : « J'étais loin, alors, de croire que je n'irois plus à ce Frohsdorf ou j'ai passé tant de bons jours – oh j'irai encore ! j'en ai le pressentiment. Je ne sais pas ce qui arrivera, mais Frohsdorf ne restera pas toujours à ces Murat. Il retournera ésmains des fidèles⁴². » L'histoire des Napoléonides jouait un rôle important dans cette perception prédatrice de la stratégie de survie de l'ancienne grande duchesse de Berg surveillée par les autrichiens depuis 1815⁴³. C'était une étape de moins dans les déplacements des Clary-Aldringen. Cette géographie héritée de la fin du XVIII^e siècle se rétracte encore à la mort du comte et de la comtesse de Chotek en 1824 :

³⁸ I. Cerman, *Chotkové*, *op. cit.*, p. 342-344.

³⁹ Sur ces modèles: O. Chaline, « Une très grande fortune d'Europe centrale... », dans O. Chaline, *Les Schwarzenberg*, *op. cit.*, p. 263-289 ; M. Vařeka, A. Zářický (éd.), *Das Fürstenhaus Liechtenstein in der Geschichte der Länder der Böhmisches Krone*, Ostrava, Vaduz, 2013.

⁴⁰ Il s'agit du fils de sa tante Marie-Christine Clary-Aldringen (1755-1821) qui avait épousé le comte Johann Philipp Hoyos (1747-1803) en 1772.

⁴¹ SOAL-Děčín, c. 180, journal du 22 octobre 1824, p. 27. Sur l'importance des liens de parenté, une perspective dans J. M. Imizcoz Beunza, « D'une génération à l'autre. Réseaux et pratiques familiales de reproduction dans les carrières de la monarchie hispanique au XVIII^e siècle », dans A. Bellavitis *et alii* (dir.), *Construire*, *op. cit.*, p. 153-180.

⁴² SOAL-Děčín, c. 164, journal Ch.-J., 13 oct. 1816, p. 16. Ce château de Basse-Autriche appartient aux Hoyos depuis la fin du XVII^e siècle. Caroline Bonaparte, sœur de Napoléon et épouse de Joachim Murat, l'achète sous le nom de comtesse de Lipona. Le château accueille ensuite le comte de Chambord. Selon Jacques-Olivier Boudon, il est acheté 400 000 florins, soit 600 000 francs : *Le roi Jérôme, Frère prodigue de Napoléon*, Paris, Fayard, 2008, p. 460-461.

⁴³ Florence de Baudus, *Caroline Bonaparte : sœur d'empereur, reine de Naples*, Paris, Perrin, 2014, p. 326-335.

J'ai quitté Neuhof hélas ! – pour ne plus le revoir que bien changé. [...] Neuhof a changé de maître, je ne sais pas seulement (aujourd'hui 7 septembre 1824) à qui cela appartient ! [...] C'est presque à un enfant, à ce Henri mon neveu qui est un bon garçon, mais voilà tout. De 76 à 20 ans ! Il se mariera, tout cela nous sera étranger, une autre génération, d'autres idées, une autre famille⁴⁴.

Un nouveau cycle matrimonial entraînait la recomposition de l'espace de circulation des Clary-Aldringen, et avec lui le lien identitaire créé dans ces domaines où Charles-Joseph s'était marié en 1802. Cette géographie était donc fragile, ce qui encourageait le renouvellement des alliances dans les familles proches. Le choix des partis pouvait entraîner des modifications profondes de l'espace de vie de la haute noblesse. En 1832, les mariages Radziwiłł de Mathilde et Léontine en 1832 orientent les mobilités familiales vers l'Europe du Nord, tandis que celui du prince Edmund avec Elisalex Ficquelmont en 1841 conduit ce dernier vers l'Italie⁴⁵. Son beau-père, le comte Charles-Louis de Ficquelmont (1777-1857) fait l'acquisition d'un palais renaissance sur les *Zaterra* au cours du XIX^e siècle, et le lègue à sa fille et à son mari. Cette nouvelle résidence entre dans le patrimoine Clary-Aldringen au moment où Venise s'affirme dans l'espace politique et social de circulation des noblesses en voyage ou en exil⁴⁶. Au cours de la même période, le prince Edmund se sépare de l'hôtel de Prague qu'il vend aux Auersperg en 1856. Il cédait un héritage du XVII^e siècle, à une famille qui en louait le second étage dans les années 1815⁴⁷. Un lien existait donc entre les Auersperg et le palais Clary, et on assiste au transfert de la maison d'un système résidentiel à un autre. Les Auersperg renforcent leur présence dans la capitale de Bohême, les Clary abandonnent l'un des trois piliers sur lesquels reposait la présence familiale dans la monarchie des Habsbourg. *In fine*, le fidéicommissaire de Teplitz demeure le seul point fixe et immuable de cette géographie familiale. Plus encore que les capitales, la terre de Bohême demeure le principal fondement de l'identité de cette maison de la haute noblesse de cour.

L'engagement politique d'Edmund Clary-Aldringen ne permet pas de conclure à une volonté de s'éloigner de la Bohême après 1848⁴⁸. Ce sont les alliances qui ont conduit à revoir les équilibres familiaux, dorénavant construits entre Venise et Berlin. Teplitz et Vienne

⁴⁴ SOAL-Děčín, c. 179, note de septembre 1824 au 22 octobre 1823, p. 13. Abrégé développé.

⁴⁵ *Idem*, c. 200, 347 correspondances de la comtesse Louise Chotek (1777-1864), leur mère.

⁴⁶ Une photographie en annexe 3, p. 193. Les archives de Děčín conservent des inventaires, c. 279.

⁴⁷ SOAL-Děčín, c. 160, journal du 8 mai 1815, p. 14. Il existe très peu d'information sur la vente. Aucun contrat n'a été retrouvé dans les archives de Děčín. La fille du prince Auersperg, Sophie (1780-1865), est mariée en 1802 à un frère de la mère d'Edmund, la comtesse Louise Chotek, ce qui put faciliter la transaction entre les deux maisons princières. Les recherches d'Hana Sedláčková dans les archives familiales des Auersperg à Zámorsk sont encore infructueuses sur ce point. Nous la remercions. Pavel Vlček (éd.), *Umělecké památky Prahy, Malá Strana*, Prague, Academia, 1999, p. 146.

⁴⁸ Josef V. Polišenský, *Aristocrats and the Crowd in the Revolutionary Year 1848, A contribution to the History of Revolution and Counter-Revolution in Austria*, New-York, SUNY, 1980, p. 178-180.

demeurent le cœur du patrimoine familial, au moins jusqu'à la vente de l'hôtel urbain dans le contexte des réformes de la République tchèque en 1919⁴⁹.

Les mobilités entre Vienne et Teplitz furent donc particulièrement intenses dans les années 1790-1850. À la fin du XVIII^e siècle, la princesse de Ligne organisait chaque printemps son attelage personnel, distinct de celui du prince ou des comtes Charles-Joseph et Maurice qui voyageaient avec leur gouverneur. Ils furent rapidement rejoints par la famille de Ligne, qui compte sur la solidarité familiale pour reconstruire un mode de vie aristocratique en Europe centrale après le départ des Pays-Bas autrichiens au moment de la Révolution⁵⁰. Le prince de Clary mettait près de dix jours à gagner Teplitz, car il lui fallait s'arrêter à Prague pour mener ses affaires de seigneur. Son épouse Marie-Christine de Ligne pouvait gagner la Bohême en quatre jours seulement, au prix d'une grande fatigue⁵¹. La gestion d'une écurie était un aspect stratégique du fonctionnement des grandes maisons aristocratiques. En offrant les moyens de l'« itinérance résidentielle codifiée⁵² » de l'aristocratie, elle soutenait un mode de vie spécifique sur lequel reposait l'affirmation de l'identité familiale et princière à la fin du XVIII^e siècle.

B. La gestion d'une écurie plurielle dans la maison princière au début du XIX^e siècle

L'écurie d'une maison princière d'Europe centrale à l'âge du « faste équestre »

La constitution et l'entretien d'une écurie forment une dépense essentielle dans les consommations princières, comme le montrent les travaux de Daniel Roche sur l'« économie de la distinction » des écuries des Lumières⁵³. La rubrique « *Stall-Rechnung* » (écurie) apparaît comme un des principaux postes dans la comptabilité annuelle tenue par le prince Jean de Clary-Aldringen entre 1790 et 1825⁵⁴.

⁴⁹ Paul Harrer, *Wien, seine Häuser*, *op. cit.*, p. 100-102 ; Květa Křížová, « Intérieurs des Wiener Palais Mollard-Clary », *Unsere Heimat. Monatsblatt des Vereines für Landeskunde von Niederösterreich* 55, 1984, p. 237-245.

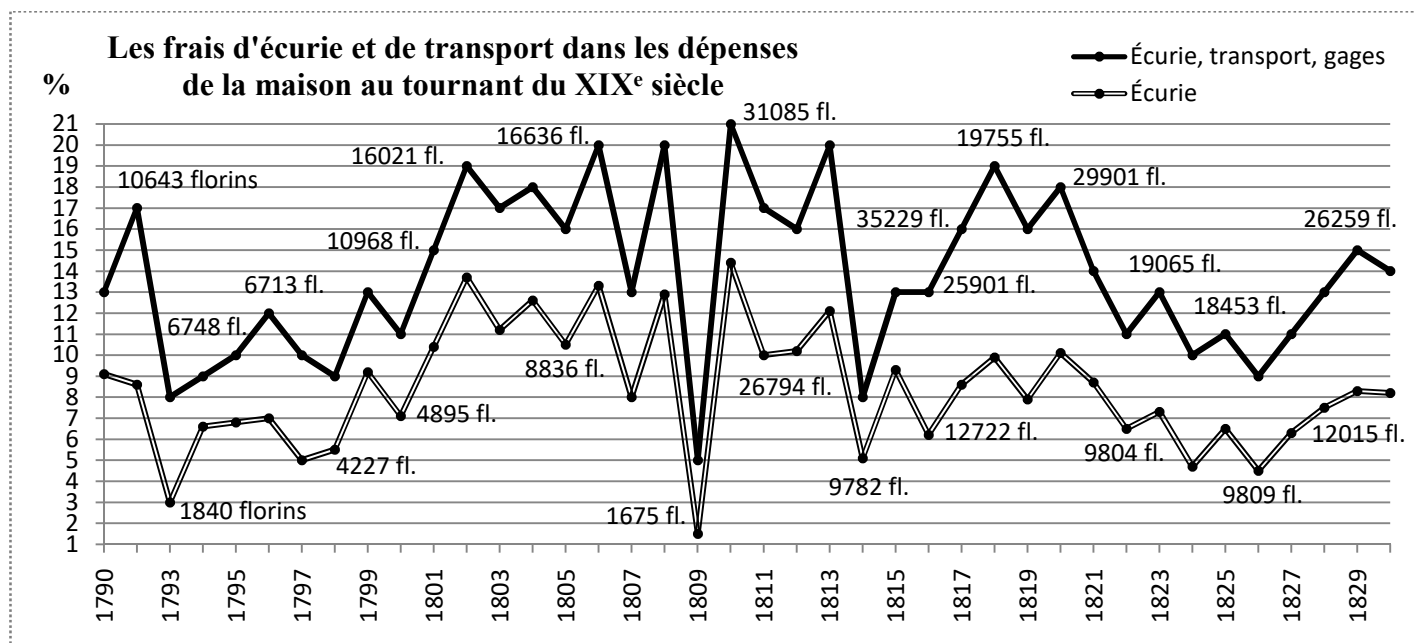
⁵⁰ En témoigne la correspondance du prince à partir de 1794, SOAL-D., c. 108. Bertrand Goujon retrouve un cas similaire avec les Arenberg, dont la fille Pauline (1774-1810) venait d'être mariée au prince de Schwarzenberg en 1794. Les Arenberg bénéficient de « l'hospitalité de leur gendre Schwarzenberg dans son palais viennois ou dans ses domaines de Riegel, Krumau et Frauenberg en Bohême ». *Entre cosmopolitisme*, *op. cit.*, p. 76.

⁵¹ Par exemple SOAL-Děčín, c. 108, le prince Jean à sa mère, Teplitz, 4 juillet 1794 : la princesse arrive avec ses sœurs de Ligne « toutes rendues de fatigue ayant couru quatre nuits » depuis Vienne.

⁵² B. Goujon, « Un lignage aristocratique... », *op. cit.*, p. 502.

⁵³ D. Roche, *Histoire de la culture équestre*, t. 2, *la gloire et la puissance*, *op. cit.*, p. 51-88.

⁵⁴ SOAL-Děčín, c. 117. Elle regroupe les frais d'achats et d'entretien en chevaux, carrosserie, sellerie, fourrages. Voir annexe 4 pour le détail des dépenses, p. 194.



L'entretien annuel de l'écurie ne reflète qu'une partie des frais liés à la mobilité. Il faut y ajouter le coût effectif de chaque transport entre Vienne et Teplitz (nourriture, frais de poste, transport des bagages) qui s'élèvent entre mille et quatre mille florins par an au temps du prince Jean de Clary⁵⁵. La confection d'une livrée pour équiper une dizaine de personnes liées à l'écurie revient à près de 2000 florins par an en moyenne entre 1790 et 1825. Jean de Clary définit enfin une rubrique spécifique, celle des gages exceptionnels ou *Zulagen* versés en sus du traitement habituel⁵⁶. Les deux à trois cochers de la maison touchent quelques florins supplémentaires par jour de voyage pour gouverner les équipages sur les routes accidentées de la Bohême. Ces gratifications s'ajoutent à un traitement annuel de 140 à 200 florins, proche de celui des cochers du marquis de Marigny à la fin du XVIII^e siècle⁵⁷. Les gens qui circulent avec la famille (cuisinier, domestiques de chambre) reçoivent également une compensation pour affronter les fatigues du voyage. Ces dépenses sont administrées avec soin par Jean de Clary, qui ajoute à ce tableau des dépenses une annexe détaillant les différents types de fourrages achetés à Vienne ou l'intervention du maréchal-ferrant, des charrons, selliers et vitriers qui réparent les voitures⁵⁸. La maison Clary-Aldringen donne un nouvel exemple de ce « luxe rationnel et fonctionnel⁵⁹ » de la consommation équestre à la fin de l'époque

⁵⁵ *Ibidem.*

⁵⁶ Ces compléments rétribuent un service particulier et sont d'usage dans la plupart des grandes maisons : Jean Duma, *Les Bourbon-Penthièvre (1768-1793). Une nébuleuse aristocratique au XVIII^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1995, p. 411-412.

⁵⁷ Les conditions de vie dans les villes de France et d'Autriche diffèrent cependant considérablement, notamment après les dévaluations monétaires des années 1790. D. Roche, *Histoire*, t. 2, *op. cit.*, p. 83. Sur les dévaluations, voir l'annexe 2 du chapitre II, p. 156.

⁵⁸ SOAL-Děčín, c. 117.

⁵⁹ D. Roche, *Histoire*, t. 2, *op. cit.*, p. 53.

moderne que Jean Duma avait exploré dans le cadre de la « nébuleuse » des Bourbon-Penthièvre⁶⁰.

En termes de gestion des finances, les taux de 5 à 15% des dépenses globales – 8 à 20% en comptant l'ensemble des frais de mobilité – situent cette maison princière dans l'ordre de grandeur des comptabilités aristocratiques de la fin du XVIII^e siècle. Les dépenses sont comparables à celles des Fitz-James ou La Trémoille relevées par Natacha Coquery⁶¹. Le gouverneur des Pays-Bas autrichiens à Bruxelles, Charles de Lorraine, les Condé, Penthièvre ou Marigny qui représentent différentes positions dans les cours européennes, entretiennent un budget équestre compris entre 10 et 18% de leurs revenus à la fin du XVIII^e siècle⁶². Ces pourcentages sont conformes à ceux des archives étudiées par Natacha Coquery comme celles de la princesse Kinsky à Paris⁶³. À l'instar de cette « aristocratie de la consommation équestre », le prince tient à conserver les dépenses dans une limite raisonnable, sans sacrifier à la passion équestre des « princes jockey » comme le comte d'Artois qui pouvait y consacrer 35 à 58% de ses revenus entre 1770 et 1780⁶⁴.

En valeur absolue, le dispositif équestre des Clary-Aldringen est toutefois bien plus modeste que celui de ces grandes maisons. Il se rapproche plutôt de l'écurie fonctionnelle de la princesse de Conti qui y consacre 10,5% de ses dépenses en 1788-1789⁶⁵. Une petite dizaine de voitures, autant de chevaux et un personnel réduit aux indispensables cochers et palefreniers : l'écurie Clary-Aldringen avait une fonction surtout utilitaire. Ce dispositif est bien loin de la centaine de chevaux soignés par cinquante-huit personnes chez les Bourbon-Penthièvre à la fin du XVIII^e siècle⁶⁶. En Europe centrale, les Thurn-und-Taxis ou les Liechtenstein ont leurs postillons et leurs vétérinaires attitrés⁶⁷. Le personnel équestre des seconds compte quarante personnes sur une centaine d'employés dans la fameuse écurie viennoise du prince au début du XIX^e siècle⁶⁸. Ce rapport de un quart à un tiers du personnel dévoué à l'écurie se retrouve à l'échelle de la maison Clary : elle gage entre deux et quatre cochers, deux à trois chasseurs, un à deux palefreniers épaulés de quelques valets d'écurie (*Stallleuten*) sur une domesticité d'une trentaine de personnes⁶⁹. La maison princière s'appuie

⁶⁰ J. Duma, *Les Bourbon-Penthièvre*, op. cit., p. 467-497.

⁶¹ N. Coquery, *L'hôtel aristocratique*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998, p. 135.

⁶² D. Roche, *Histoire*, t. 2, op. cit., p. 64.

⁶³ N. Coquery, *L'hôtel*, op. cit., p. 157.

⁶⁴ D. Roche, *Histoire*, t. 2, op. cit., p. 64 ; N. Coquery, *L'hôtel*, op. cit., p. 115-119.

⁶⁵ A. Chatenet-Calyste, *Une consommation*, op. cit., p. 175-180.

⁶⁶ J. Duma, *Les Bourbon*, op. cit., p. 471-478.

⁶⁷ Wolfgang Behringer, *Thurn und Taxis. Die Geschichte ihrer Post und ihrer Unternehmen*, Munich/Zurich, Piper, 1990, p. 240.

⁶⁸ Hannes Stekl, *Österreichs Aristokratie im Vörmärz*, Vienne, VGP, 1973, p. 62 ; Johann Kräftner, *Pferde, Wagen, Ställe : Pferdetradition im Haus Liechtenstein*, Munich, Prestel, 2006, p. 11-28.

⁶⁹ SOAL-Děčín, c. 147, relevés fiscaux de Vienne, 1802-1830 ; c. 191-196, comptabilités princières.

largement sur des intervenants extérieurs, les postillons des relais, les charrons et les selliers professionnels, à l'instar du marquis de Marigny à la fin du XVIII^e siècle⁷⁰. Ce recours diminue au fur et à mesure que l'on gravit les échelons de la puissance financière dans la hiérarchie des grandes familles de la haute noblesse de cour. La possession d'une grande écurie reste un outil de distinction majeur dans une monarchie où les souverains Habsbourg donnent l'image d'un train de vie modeste depuis Joseph II⁷¹. Les princes de Liechtenstein parviennent toutefois à maintenir leurs frais d'écurie de 3 à 5% des dépenses totales. Leur fortune leur permet de concilier le faste équestre, la passion des chevaux de sang avec une gestion rigoureuse d'un des postes les plus gourmands pour toutes les maisons aristocratiques quelle que soit leur envergure.

Une maison comme les Clary-Aldringen donne peut-être une image plus représentative du train de vie moyen des grandes familles à Vienne, qu'elle partage par exemple avec la secondogéniture Schwarzenberg également étudiée par Hannes Stekl⁷². Leur enjeu est d'accorder un mode de vie aristocratique défini par les mobilités avec une gestion des finances équilibrée. Au moment où la famille met en place ses circulations entre l'Autriche et la Bohême dans les années 1790, les frais d'écurie représentent une proportion équivalente à celle des autres postes indispensables de la consommation princière, comme les gages ou les frais de bouche. En 1796, l'écurie coûte 4103 florins, une somme équivalente aux frais de bouche (*Küche*, 4367 fl.) ou au traitement des domestiques (*Besoldungen*, 3586 fl.)⁷³. Un écart majeur apparaît avec le développement de ces circulations en plusieurs équipages entre 1800 et 1820. L'inflation et les dévaluations de cette période de guerres et de banqueroutes pour l'État Habsbourg font particulièrement sentir leurs effets sur les frais de fourrage ou d'équipement. En 1810, ils atteignent 22 560 florins, contre 11 206 fl. pour les frais de bouche et 6310 pour les gages. Le pic de 15% des dépenses totales est alors atteint, puis la maison parvient à stabiliser très progressivement le coût de la mobilité, retrouvant un taux de 5 à 10% des dépenses maintenu jusque dans les années 1830. La maîtrise de l'écurie permet de développer d'autres postes de dépense comme les frais de bouche. Le nouveau cycle familial débuté par Jean de Clary-Aldringen et relayé par le mariage de son fils Charles-Joseph en 1802 est une phase de transition durant laquelle la maison adopte tardivement un dispositif proche de celui des grandes familles princières établies depuis longtemps, à l'instar des Liechtenstein.

⁷⁰ D. Roche, *Histoire*, t. 2, *op. cit.*, p. 83.

⁷¹ François Fejtö, *Joseph II. Un Habsbourg révolutionnaire*, Paris, Quai Voltaire, 1994 (1953), p. 217-221.

⁷² H. Stekl, *Österreichs Aristokratie*, *op. cit.*.

⁷³ SOAL-Děčín, c. 117.

Le cas des Clary-Aldringen semble s'éloigner de la recherche de la magnificence, et pourtant les dépenses restent considérables. En 1827, le prince Charles-Joseph paye à son tour 3 200 florins pour les frais d'« écurie [et] nourriture des chevaux », 3700 pour les « achats de voitures et harnois », 2600 pour les « Réparations, Ferrer [maréchal-ferrant], maladies⁷⁴ ». Les frais s'élèvent à 12 000 florins *Wiener Währung* (6% des dépenses totales, 4500 florins argent de convention ou 12 000 francs environ) : c'est vingt-cinq fois le salaire d'un cocher de la maison, un tiers du prix de la berline du couronnement de Napoléon, « le sommet de l'apparat » selon Daniel Roche⁷⁵. Les consommations équestres de cette maison sont dominées par les considérations d'ordre pratique relatives à l'organisation d'un mode de vie aristocratique. Avant même qu'il soit question de faste, la distinction réside dans la constitution d'une écurie privée permettant de soutenir les mobilités familiales entre capitales et seigneuries.

L'acquisition et l'entretien des voitures

Grâce aux comptes plus détaillés du prince Charles-Joseph entre 1826 et 1831, il apparaît que l'écurie princière à Vienne compte une dizaine de chevaux de selle et de harnais pour faire circuler les équipages du prince, des princesses Marie-Christine et Louise, et des enfants⁷⁶. Les véhicules sont de deux sortes : les voitures de ville et les voitures de voyage (*reise-wagen*). En 1830, les réparations nécessaires (1130 fl. W. W.) permettent d'identifier un parc hippomobile principalement composé de deux berlines pour voyager, un « *Britschka* » longue voiture à deux chevaux équipée pour les trajets de nuit, deux calèches, un *Wourst*, « espèce de voiture où plusieurs personnes sont placées à la file⁷⁷ ». Ce parc typique de l'Autriche est comparable à celui d'autres maisons de la haute noblesse de cour de la fin du XVIII^e siècle, celle du marquis de Marigny en France par exemple⁷⁸. La famille se donne ainsi les moyens de circulations différenciées, individuelles et collectives, en ville et sur les routes de Bohême.

En 1826, 350 florins sont affectés au « loyer d'une remise » à Vienne, car l'écurie ne suffit pas à accueillir l'ensemble des équipages⁷⁹. L'hôtel urbain est un espace fortement contraint, et la famille n'a pas les moyens de faire agrandir l'écurie héritée de la famille

⁷⁴ SOAL-Děčín, c. 191, bilan comptable des dépenses princières.

⁷⁵ D. Roche, *Histoire*, t. 2, *op. cit.*, p. 281.

⁷⁶ SOAL-Děčín, c. 191-197, rubriques « *Stall* » et « *Reisen* ».

⁷⁷ *Nouveau dictionnaire allemand-français*, Strasbourg, König, 1782.

⁷⁸ D. Roche, *Histoire*, t. 2, *op. cit.*, p. 73. Sur les voitures en Autriche, voir le catalogue de l'exposition au Kunsthistorisches Museum, *Mit Glanz und Gloria: Kutschen der Fürsten von Thurn und Taxis*, Vienne, 2008 ; Sur les types de véhicules et les transferts techniques, se reporter aux contributions dans Daniel Roche (dir.), *Voitures, chevaux et attelages du 16^e au 19^e siècle*, Paris, Association pour l'Académie d'art équestre de Versailles, 2000, p. 56-57 notamment.

⁷⁹ SOAL-Děčín, c. 191, bilan de 1826. Selon Johann Pezzl dans l'édition de 1805 du *Neue Skizze von Wien*, une écurie de deux chevaux à Vienne coûte 190 220 florins (Degen, p. 65).

Mollard. Il ne semble guère envisageable d'y bâtir un manège où cultiver l'art équestre du temps des académies, comme celui du palais urbain des Liechtenstein dont l'écurie peut accueillir 60 à 80 chevaux. Ces aménagements du premier XIX^e siècle sont une véritable « démonstration » de la puissance financière de cet amoureux de l'équitation et de la chasse qu'était Jean de Liechtenstein, comme de celle du prince de Thurn-und-Taxis qui faisait bâtir une écurie comparable de 600 m² à la même époque⁸⁰. L'écurie Clary-Aldringen fournit quant à elle le minimum équestre nécessaire à une famille de rang princier. Ces chevaux sont principalement destinés aux circulations urbaines. Pour regagner la Bohême, la famille utilise le système des chevaux de poste qui se développe au cours du XVIII^e siècle à l'initiative des grandes dynasties postières comme les Thurn-und-Taxis et les Paar⁸¹. Les attelages peuvent donc être réduits, car ils suffisent à conduire aux relais de postes, d'où les chevaux privés sont ensuite renvoyés à Vienne.

La possession des voitures assure l'indépendance de la noblesse à l'heure du premier développement des transports collectifs réguliers. Celle-ci peut être complète à l'échelle urbaine, permettant de ne recourir que ponctuellement aux quelques sept cent fiacres en circulation à Vienne⁸². Les différentes voitures permettent d'organiser librement le mode de vie aristocratique depuis les visites entre les hôtels urbains jusqu'à la participation aux réjouissances publiques de la cour ou des courses hippiques dans les faubourgs de la capitale au début du XIX^e siècle⁸³. L'usage de la calèche en fait un véritable outil de démarcation sociale au cours des promenades dans les parcs de l'Augarten et du Prater, ainsi que l'ont montré les recherches de Laurent Turcot dans le cadre parisien⁸⁴.

Comme nombre de leurs pairs, les Clary-Aldringen ont recours au marché de l'occasion pour renouveler le parc hippomobile. Les comptes de Jean de Clary indiquent, malheureusement sans détails, des dépenses de carrosserie/sellerie échelonnées entre 400 et 3000 florins au tournant du XIX^e siècle⁸⁵. Les véhicules sont acquis en dessous des prix du marché, et les dépenses sont comparables à celles d'autres grandes maisons de la fin du XVIII^e siècle. En France, une berline neuve coûte à l'aristocratie entre 4000 et 7000 livres soit entre 1600 et 2800 florins de change. Les plus belles voitures atteignent 10 000 livres, parfois

⁸⁰ H. Stekl, *Österreichs*, op. cit., p. 62 ; J. Kräftner, *Pferde*, op. cit., p. 61-76; Peter Styra, « Der Marstall der Fürsten », dans *Mit Glanz und Gloria*, op. cit., p. 13-18.

⁸¹ Pavel Čtvrtník et alii, *Poštovníctví v Čechách, na Moravě a ve Slezsku* [Les services postaux en Bohême, Moravie, Silésie], Liberec, Knihy 555, 2008, p. 36-71.

⁸² *Guide des étrangers à Vienne*, Vienne, Mörschner et Jasper, 1838, p. 92.

⁸³ Elles sont fréquemment mentionnées dans le journal des années 1820 du comte Charles-Joseph (c. 177-182).

⁸⁴ Laurent Turcot, *Le promeneur à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 2007, p. 51-56.

⁸⁵ SOAL-Děčín, c. 191.

20 000 (4 à 8000 florins environ)⁸⁶. Seules les familles les plus fortunées commandent de beaux véhicules neufs aux fabricants réputés comme Simon Brandmeyer à Vienne. Le prince de Thurn-und-Taxis lui achète des berlines et de luxueux coupés au début du XIX^e siècle⁸⁷. Aucune trace de commande d'un véhicule neuf n'est apparue dans la maison Clary-Aldringen, même lorsque le comte Charles-Joseph renouvelle ses voitures en succédant à son père en 1826. Pour circuler en prince de rang, il fait l'acquisition d'une « berline brune presque neuve chez Brandmeyer⁸⁸ ». Cette dernière coûte 1600 florins *W.W.*, auxquels il ajoute 1500 florins *W.W.* pour une voiture de voyage. Le change de Vienne établit un rapport à peu près équivalent en francs. Les sommes sont modestes quand « une berline de campagne vaut entre 7000 et 10 000 francs, une calèche 3000 francs, et une charrette de 700 à 1200 francs » dans la France des premières années du XIX^e siècle⁸⁹. Le coût des rénovations excède bien souvent celui du véhicule⁹⁰. La remise à neuf permet au prince de Clary-Aldringen de faire intervenir des artisans par exemple un vernisseur pour le « *wourst* » du prince en 1830⁹¹. Aucune source ne permet d'affirmer que les Clary-Aldringen emploient des couleurs spécifiques ou font apposer leurs armes sur leurs voitures. Tout autant que le véhicule, c'est le personnel qui caractérise les mobilités familiales et aristocratiques⁹². L'habit du cocher et des chasseurs identifie le grand noble en mouvement en ville comme en Bohême : la livrée est une rubrique de dépense à part entière à laquelle le prince de Clary consacre un peu plus de 1000 florins par an en moyenne entre 1790 et 1810, ce qui le place à la hauteur des maisons nobles de son temps⁹³.

La confection d'une livrée était tout aussi importante pour le comte Charles-Joseph, qui différenciait par ce moyen ses circulations de celle du prince de Clary après la formation de son ménage avec la comtesse Louise en 1802. En 1815, il y consacre 904 florins (environ 2000 francs, sur un budget de 28 916 florins), une somme équivalente à celle déboursée par son père dans un total de dépense sept fois supérieur. La comptabilité de Charles-Joseph fait ainsi apparaître l'organisation d'une écurie comtale dans la maison princière.

⁸⁶ D. Roche, *Histoire*, t. 2, *op. cit.*, p. 73, 281 ; A. Chatenet, *Une consommation*, *op. cit.*, p., 177 ; J. Duma, *Les Bourbon*, *op. cit.*, p. 470.

⁸⁷ Monica Kurzel-Runtscheiner, « Luxuswagen-Ankäufe im Wien des Vormärz », dans *Mit Glanz und Gloria*, *op. cit.*, p. 19-28.

⁸⁸ L'olive est une couleur à la mode, employée sur la berline olive du prince de Thurn und Taxis en 1828 : P. Styra, « Maximilian Karl von Thurn und Taxis », dans *Mit Glanz und Gloria*, *op. cit.*, p. 30.

⁸⁹ D. Roche, *Histoire*, t. 2, *op. cit.*, p. 73.

⁹⁰ A. Chatenet-Calyste le repère à la fin du XVIII^e siècle : *Une consommation*, *op. cit.*, p. 177.

⁹¹ SOAL-Děčín, c. 196, comptes, p. 38. Le vernissage coûte 45 florins *W.W.* .

⁹² Jean Duma relève le soin apporté par les Bourbon à leur livrée, avec plus de détails sur les couleurs et les habits que n'en livrent les sources Clary-Aldringen : J. Duma, *Les Bourbon*, *op. cit.*, p. 476-478.

⁹³ Voir annexe 4, p. 194. Avec les fluctuations monétaires, le change s'évalue à 1 fl. gulden = 2 à 2.6 livres. Pour la métrologie, voir l'annexe 2 du chapitre II, p. 156.

Dans les premières années du XIX^e siècle, le comte n'a pas les moyens de multiplier les achats de véhicules. Il opte pour des solutions intermédiaires, en créant par exemple des véhicules hybrides, convertissant par exemple une voiture de ville en voiture de voyage pour gagner Teplitz en 1815 : « Louise et moi dans le batard ou voiture autrefois de ville, voiture qui avoit totalement refusé service en 1813, lorsque d'un mot je l'ai créé voiture de voyage et j'y ai fait partir Louise pour Carlsbade. Elle est bien petite⁹⁴ ». Il doit définir sans cesse un équilibre entre le confort de la berline et le coût de transport que représente une trop grande voiture. En 1806, il écrivait à son père : « cette berline est large et douce et excellente mais monstrueuse et effrayante. Je meurs de peur que par le tems qui court on ne veuille pas la mener partout a quatre chevaux. Ce seroit cependant un fier mécompte s'il falloit absolument en prendre six⁹⁵ ». Enfin, ses propres voitures sont bien souvent usées jusqu'au bout, malgré le risque croissant d'accident. En 1825, le comte retrace le destin d'une berline achetée 1100 florins *W.W.* grâce à un don de son père en 1822, puis utilisée entre Vienne et Teplitz :

déjà avant de pouvoir s'en servir, il a fallu y faire 4 roues neuves. Elle a donc fait le voyage hin u. her en 1822.23.24.25. Cela fait 8 voyages ; de plus elle a servi en ville [Vienne] l'hiver de 1823 à 24 mais aussi cette année ci (1825). Elle est revenue tellement en cannelle qu'il n'est plus question de la raccommoder. Une vache de 3 quintaux que Louise lui a proposé cet automne, et que la Berline a accepté, l'a achevé et la voila comme non avenue. Requiescat in Pace⁹⁶.

La distance de Vienne à Teplitz est d'environ 100 lieues (400 kilomètres). La berline a une durée de vie d'environ quatre ans et 800 lieues (3200 km). L'hiver 1824, le comte roule à Vienne dans une voiture raccommodée. C'est aussi pour cette raison qu'il n'hésite pas à dépenser 1000 florins annuels pour faire confectionner et entretenir sa propre livrée⁹⁷. L'état de la voiture ne suffit pas à renseigner sur la qualité du propriétaire. Il peut être un indice de la diversité des situations dans la maison.

L'écurie aristocratique est plurielle. Daniel Roche soulignait que le fonctionnement des écuries nobiliaires dépendait « du rang et des moyens de chacun, de son engagement dans les luttes distinctives, des spécialisations et de l'âge⁹⁸ ». Il est donc possible de distinguer différents rapports à la consommation équestre au sein même des maisons qui accèdent au rang princier dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

⁹⁴ SOAL-Děčín, c. 156, journal 2 mai 1815, p. 2-3. Abrégé développé.

⁹⁵ *Idem*, c. 147, Ch.-J. au prince de Clary, Vienne, 2 juin 1806. Ab. dév..

⁹⁶ *Idem*, c. 179, journal 24 octobre 1822, rédaction de 1825, p. 6-7. Ab. dév.

⁹⁷ *Idem*, c. 191, comptabilité du comte, 1815-1817.

⁹⁸ D. Roche, *Histoire*, t. 2, *op. cit.*, p. 83.

Le noble et les maquignons : le choix des chevaux

Le grand noble vit avec les chevaux⁹⁹. Leur acquisition et leur revente sont un sujet de préoccupation majeur exprimé dans les correspondances du comte avec son père, Jean de Clary ou son frère, Maurice qui se trouve au régiment de Hongrie dans les années 1800¹⁰⁰. En témoignent aussi les tables d'écurie en annexe de la comptabilité générale de Jean de Clary. Elles contiennent une section « revenus » dans laquelle le prince consigne la vente de ses chevaux, de ses voitures ou de la sellerie¹⁰¹. Chaque année, une petite partie de l'écurie est revendue avec un gain modeste de 500 à 2000 florins, défalqué des sommes englouties par les achats de chevaux, le fourrage, les artisans ou le nettoyage des voitures. L'écurie représente un petit circuit économique permettant de ne pas s'encombrer avec du matériel usagé ou une cavalerie fatiguée, dont on se débarrasse avant qu'ils ne perdent trop de leur valeur.

Historique de quelques dépenses équestres dans la comptabilité princière

	Chevaux de selle		Chevaux de harnais		Carrosserie /sellerie		Équipements divers		Coût de l'écurie	
	Revenus	Dépense	R.	D.	R.	Achat	R.	Achat/réparations		
1805	1250	455	1035	1662	270	1740	0	240	11260	
1806	25	1765	1000	3830	170	645	0	233	12706	
1807	0	1410	1620	1915	0	0	300	324	9632	
1808	0	1280	920	1930	500	675	0	1329	14291	
1809	3400	0	2000	860	270	450	400	109	7164	
1810	Rubriques confondues : R. : 1350, D. : 13 020 fl.						104	560		24574
1811	Idem R. : 1350 ; D. voitures/sellerie : 3500 fl.							1333		28944
1812	650	1042	0	0	200	650	0	427	9475	
1813	1070	3365	0	710	450	1190	0	597	10899	
1814	600	718	0	510	0	2000	0	164	10382	
1815	800	8470	450	0	450	1800	0	418	21682	

Ces comptes témoignent d'une économie équestre permettant de composer une écurie équilibrée entre chevaux de selle qui rapportent 7795 florins (hors 1810-1811) et chevaux de harnais destinés aux attelages (7025 fl. en revenus). Le décalage des achats (18505 fl. contre 11417 fl. pour les chevaux de harnais) ne reflète pas la réalité quotidienne. Dans les années 1800, le prince investit plutôt dans des chevaux de harnais, avant la période qui s'étend du mariage de Marie-Louise d'Autriche et Napoléon au congrès de Vienne en 1815 : l'aristocratie de Vienne retrouve alors les fastes des cérémonies de cour, et le prince adapte son écurie en conséquence. Les années de guerre et de défaite sont celles de la voiture, le

⁹⁹ *Idem*, p. 43-53.

¹⁰⁰ SOAL-Děčín, c. 147, 149, 189. Les lettres de Maurice montrent combien harnais et montures sont les trésors de l'officier, un signe de la richesse de la maison dont il provient et qui l'équipe.

¹⁰¹ SOAL-Děčín, c. 117.

retour de la diplomatie et les victoires de 1813-1814 invitent à renouer avec le faste équestre où le cavalier triomphant peut paraître lors des fastes du congrès de Vienne.

L'écurie Clary-Aldringen diffère donc de celle de la princesse de Conti, qui était exclusivement tournée vers l'attelage¹⁰². Le prince Jean ne dédaigne pas les chevaux de prix, surtout si l'on considère le marché à la fin du XVIII^e siècle : les chevaux de la princesse de Conti coûtent 426 livres en moyenne, soit 170 florins environ au change de 1780. Daniel Roche repère une annonce de vente pour un cheval à 780 livres (312 florins environ). Les sources sont pour l'instant demeurées muettes sur les races chevalines. Comme le souligne Natacha Coquery, cet ordre de prix peut signaler l'origine anglaise d'une partie de l'écurie, inscrivant le prince dans la passion équestre de la « première société » de Vienne¹⁰³. Dans cette capitale, un cheval peut se négocier entre 150 et 1000 florins au cours des années 1800, ainsi qu'en attestent les transactions du comte Charles-Joseph lorsqu'il cherche à constituer l'écurie de son ménage au sein de la maison princière :

J'ai vendu le cheval de Louise 900 florins, j'en ai acheté un gris et fort à 1050 ; puis un bai pour 150 florins et le petit cheval borgne et boiteux avec lequel j'avois été attrapé il y a deux mois et qui m'en avoit couté 1000 [...]. Peut-être sortirai je enfin de ce cercle vicieux : peu d'argent – mauvais chevaux – encore moins d'argent. [...] J'ai essayé et vu peut-être 20 chevaux, à des prix fous¹⁰⁴.

Derrière l'écurie de prestige indissociable de la figure du grand noble, se cache une organisation familiale marquée par cet accès inégal à la mobilité que la gestion des voitures a mis en évidence. Le comte a besoin de se rendre en personne sur les marchés aux chevaux de Vienne, car tout l'équilibre de ses moindres finances repose sur la bonne gestion de son écurie. Pour l'héritier, savoir monter à cheval n'est pas tout, il faut encore apprendre à ne pas être dupe des fournisseurs en constituant une écurie. L'achat d'un cheval est tout un art où il faut se montrer connaisseur. Le comte ne rend pas visite aux maquignons sans s'adjoindre un « écuyer » pour croiser les avis. Il recherche « des chevaux qui ont l'air durable¹⁰⁵ » pour éviter les mauvaises surprises et les revendre facilement. Ces montures permettent aussi d'obtenir rapidement des liquidités, un point que le comte ne peut négliger. Les chevaux et les harnais sont des biens de valeurs qui tiennent une place importante dans le rapport à l'argent de la noblesse¹⁰⁶.

¹⁰² A. Chatenet-Calyste, *Une consommation, op. cit.*, p. 177.

¹⁰³ N. Coquery, *L'hôtel, op. cit.*, p. 117. Les Liechtenstein représentent le modèle de l'écurie anglaise, tant au niveau des montures que du personnel : H. Stekl, *Österreichs, op. cit.*, p. 62.

¹⁰⁴ SOAL-Děčín, c. 147, Ch.-J. au prince de Clary, Vienne, 6 juin 1808.

¹⁰⁵ *Idem*, Vienne, 2-6 juin 1806.

¹⁰⁶ D. Roche, « Les chevaux au XVIII^e siècle. Économie, utilité, distinction », *Dix-huitième siècle* 2010/1-42, *L'animal des Lumières*, p. 232-246.

La constitution des équipages alimente aussi le commerce sociable de la noblesse dans les capitales ou les domaines comme ceux que les Hoyos possèdent au sud de Vienne : « A Frohsdorf, Ernest [Hoyos, son cousin] m'a vendu un cheval blanc, bien laid, bien bon, et cher (pour moi). [...] J'ai donné mon cheval bai blessé et très poussif que Maurice ne vouloit prendre qu'à 300 florins¹⁰⁷ ». Ces ventes se poursuivent en Bohême, où des courses sont organisées à Teplitz et surtout dans la Dux voisine, propriété des comtes Waldstein. En juillet 1795, le prince Jean indique qu'une bête acquise à Teplitz sera revendue à Vienne¹⁰⁸. La famille n'a pas de haras à Teplitz, et nous manquons d'information sur l'origine des bêtes achetées à l'heure où nombre d'aristocrates engagent des palefreniers anglais pour acquérir et soigner des chevaux de sang¹⁰⁹. Les haras de Hongrie sont particulièrement prisés en Europe centrale¹¹⁰. L'engagement du cadet Maurice au régiment et ses circulations en Hongrie enrichissent le circuit familial : la mobilité militaire permet aux officiers de revenir avec des bêtes, comme ce « joli et jeune cheval hongrois à tout crin » que Maurice souhaite acheter en 1800. Il peut ensuite être revendu à Vienne ou à Teplitz¹¹¹.

Ce commerce s'accélère à la veille des grands départs entre mai et juillet, puis en octobre. Plusieurs équipages sont constitués, le matériel réparé et l'écurie est complétée jusqu'au dernier moment, par exemple au moment de quitter Vienne le 6 juin 1808 :

Notre voyage a tous est enfin définitivement fixé ; Louise part après demain et arrive j'espère le 14 a Teplitz, Maman part aussi après demain, moi Samedi soir, les gens demain soir ; vous savez qu'un cheval malade a retardé leur départ depuis Samedi ou Dimanche. [...] cela me donnoit de la marge pour acheter des chevaux¹¹².

Comme le souligne Christophe Studeny, « on n'improvise pas un long déplacement¹¹³ ». La gestion collective de la mobilité repose donc sur une solide organisation logistique entre les résidences Clary-Aldringen.

C. L'aventure collective de la mobilité

L'organisation logistique des circulations familiales

Les équipages familiaux circulent selon un itinéraire balisé par les résidences Vienne, Prague et Teplitz que les Clary-Aldringen n'occupent qu'une partie de l'année. Les mobilités

¹⁰⁷ SOAL-Děčín, c. 147, Ch.-J. au prince de Clary, Vienne, 2 juin 1806. Le comte s'exprime probablement en florins courants (*Bankozettel*), ce qui équivaut à une somme de 173 florins gulden ou environ 450 francs au change de 1804.

¹⁰⁸ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J.H., p. ex. le 27 août 1798 pour une course à Dux. 24 juill. 1795.

¹⁰⁹ N. Coquery, *L'hôtel*, op. cit., p. 117; H. Stekl, *Österreichs*, op. cit., p. 62.

¹¹⁰ François Cadilhon, *La Hongrie moderne*, Bordeaux, PUB, p. 77.

¹¹¹ SOAL-Děčín, c. 189, M. à Ch.-J., Genz (Hongrie), 13 mai 1800.

¹¹² *Idem*, c. 147, Ch.-J. au prince de Clary, Vienne, 6 juin 1808.

¹¹³ C. Studeny, *L'invention de la vitesse. France, XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Gallimard, 1995, p. 174.

familiales entre domaines et capitales s'inscrivent ainsi dans le modèle de « l'ubiquité aristocratique » répondant au calendrier codifié des élites curiales de la monarchie¹¹⁴. Chaque famille présente son système résidentiel, à l'instar des circulations des Schwarzenberg en Bohême du Sud dont Blandine Bertrand a pu retracer quelques aspects grâce à la correspondance de la princesse Pauline d'Arenberg (1774-1810) dans les années 1800¹¹⁵.

Le prince de Clary maintient un personnel à demeure dans chacune de ses propriétés. Seule une partie de la maison pragoise est louée au baron Ledebur dans les années 1780-1790, afin de conserver des chambres pour les enfants du prince et une écurie pour ses chevaux. Un intendant y habite, qui fait le pendant du portier viennois logé avec sa famille au rez-de-chaussée de l'hôtel viennois. Une présence permanente est ainsi organisée pour entretenir les résidences, préparer l'arrivée des équipages et offrir un interlocuteur à qui demanderait le prince de Clary. L'hôtel aristocratique de Vienne ne s'éteint pas, il fonctionne de manière ralentie. Les personnels « aux marges de la maison¹¹⁶ » comme les blanchisseuses qui interviennent ponctuellement, reçoivent un « *wartgeld* » pour garantir leur service au retour de la famille¹¹⁷. Cet argent leur est versé par le secrétaire que le prince laisse à Vienne pour superviser les travaux de rénovation dans les appartements et l'écurie où les voitures de villes sont réparées¹¹⁸. La libération de l'espace familial et la gestion de l'absence sont des contrepoints importants de l'organisation logistique du train de vie nobiliaire.

Ce dispositif est nécessaire afin de mettre la maison en mouvement. En effet, la majeure partie de la domesticité se déplace. Le 2 juin 1794, le prince Jean rencontre la voiture transportant malles et domestiques : « j'ai trouvé mes équipages ce matin entre Schelletan et Stanern [Bohême], on étoit occupé à raccommorder un essieu [...] je doute qu'ils puissent arriver samedi ». Le prince affrète ainsi une voiture supplémentaire censée le précéder pour qu'il puisse retrouver au château de Teplitz le confort domestique auquel il s'était habitué à Vienne. Une partie de la vaisselle et du linge est déménagée : si le voyage se déroule bien, le prince arrive dans une résidence chauffée et équipée par le personnel habitué à le servir. Les équipages nobles allègent ainsi considérablement leurs voitures personnelles, s'épargnant de trop longs contrôles de douane. Assumer le coût d'une voiture de voyage supplémentaire permet de voyager vite et plus confortablement. La lenteur des uns permet la vitesse des autres, pour que tous arrivent à bon port.

¹¹⁴ R. Baury, « L'ubiquité nobiliaire... », dans J. Pontet *et alii* (éd.), *La noblesse, op. cit.*, p. 90-113 ; É. Hassler, *La cour de Vienne, op. cit.*, p. 117-194 ; B. Goujon, « Un lignage aristocratique... », *op. cit.*, p. 502.

¹¹⁵ B. Bertrand, *La vie de Pauline de Schwarzenberg et des siens au travers de son journal et de sa correspondance de 1789 à 1810*, Master Université de Bourgogne, 2005, dactyl., p. 214-263.

¹¹⁶ A. Chatenet-Calyste, *Une consommation, op. cit.*, p. 34-35.

¹¹⁷ SOAL-Děčín, c. 191, comptabilité princière, 50 florins *Wiener Währung*, un cinquième des gages habituels.

¹¹⁸ *Idem*, c. 117, 191-197, comptabilité 1790-1831, « *Handwerk leüthe* »/artisans, menuisiers, maçons...

Le comte Charles-Joseph indique que de cette manière, avec « de très bons chemins, quatre chevaux, ne mettant jamais plus d'une heure et demie par poste », il est possible de couvrir les quatre cent kilomètres en quatre jours, à condition de rouler « jour et nuit, ne nous arrêtant pour manger que le moins possible¹¹⁹ ». « De cette manière là le voyage n'est qu'un Katzensprung [petit trajet] », note-t-il ainsi en 1798¹²⁰. C'est le choix fréquent de la princesse Marie-Christine de Ligne à la fin du XVIII^e siècle, comme de bien d'autres voyageurs à l'instar de Chateaubriand qui aurait parcouru soixante-six lieues en vingt-trois heures en 1805¹²¹. Cette vitesse a un prix et les voyageurs arrivent souvent rompus de fatigue¹²².

La mobilité « use les corps et vide les bourses¹²³ ». Il faut avoir les moyens de bâtir un dispositif particulier de circulation : la richesse permet la vitesse et le confort, autant de marqueurs sociaux très importants soulignés par Daniel Roche¹²⁴. Le transport fait l'objet d'une rubrique spécifique dans les comptabilités princières, distincte de l'entretien de l'écurie. La voiture de frêt y représente souvent un tiers des 1000 à 3000 florins de convention dépensés par l'ensemble de la maison entre 1790 et 1831¹²⁵. Grâce à la comptabilité détaillée de Charles-Joseph, il est possible de détailler la constitution de cet attelage. En 1827, le comte assume le déplacement de quatorze personnes pour 470 florins *W.W.* et l'expédition des bagages coûtant 522 fl. en plus des voitures de son épouse, de sa femme et la sienne (trois voyages séparés, 1400 florins)¹²⁶. La voiture des gens comprend la gouvernante König, le secrétaire Nigris (son homologue Liebhart restant à Vienne), le cuisinier Duschka que la famille vient d'engager à Vienne, plusieurs femmes de chambre et quatre palefreniers. L'expédition parvient à Teplitz en huit jours, les bagages en douze. L'engagement au service d'une grande famille a pour contrepartie une mobilité plus ou moins subie, ainsi qu'en témoigne le versement de gages extraordinaires qui représentent 210 florins sur les 470 dépensés en 1827.

Une partie des domestiques est séparée de cet ensemble, prenant place dans les voitures individuelles : en 1827, la comtesse Louise circule avec dix personnes (dont ses enfants) dans un attelage à six chevaux, la princesse de Ligne s'entoure de deux femmes et d'un laquais, le prince Charles-Joseph ne se sépare pas de ses deux chasseurs. La famille en déplacement se contente d'un service rapproché, qui l'accompagne dans les différentes

¹¹⁹ SOAL-Děčín, c. 157, journal du 9 septembre 1798, p. 7.

¹²⁰ *Ibid.*

¹²¹ C. Studeny, *L'invention, op. cit.*, p. 174.

¹²² Jean de Clary indique que la princesse de Ligne et ses sœurs se couchent immédiatement lorsqu'elles arrivent à Teplitz le matin du 2 juillet 1794. SOAL-Děčín, c. 108, à M.-J.H.-H., Teplitz, 4 juillet 1794.

¹²³ D. Roche, *Les circulations dans l'Europe moderne*, Paris, Hachette, Pluriel, 2011 (2003), p. 231.

¹²⁴ *Ibidem.*

¹²⁵ Voir annexe 4, p. 194. SOAL-Děčín, c. 117, 191-197, rubr. « *Reisen und fracht* ».

¹²⁶ 1 fl. de convention = env. 2.5 fl. *Wiener Währung* = env. 2.5 francs. SOAL-Děčín, c. 193, juin 1827, p. 49.

étapes¹²⁷. Les Clary-Aldringen ne recherchent pas la lourdeur des imposants convois aristocratiques du XVIII^e siècle, pouvant mettre en route plus d'une dizaine d'attelages suivis de chariots et mulets comme ceux de Charles de Lorraine entre Bruxelles et Vienne au XVIII^e siècle¹²⁸. Ils n'ont pas les moyens d'assumer les sommes impressionnantes déboursées par les princes de sang, de 40 à 400 000 livres selon Daniel Roche¹²⁹. La légèreté permise par la dissociation des attelages permet en revanche à chacun de composer son itinéraire. Les journaux du prince attestent que les trois équipages familiaux voyagent sur la même période, du 6 au 16 juin 1827, mais selon des rythmes différents. Charles-Joseph en profite pour s'arrêter à Horn, dans les domaines Hoyos. Il s'inscrit alors dans le sillage de son père, Jean de Clary, qui avait l'habitude de faire circuler gens et bagages « en droiture¹³⁰ » de Vienne à Teplitz tandis qu'il s'offrait des étapes dans différents domaines comme celui des Chotek à Weltruss depuis la fin du XVIII^e siècle¹³¹. Ces arrêts « familiaux » hors du réseau des auberges permettent aussi de s'accorder avec les circulations plus lentes des domestiques.

La maison se donne donc les moyens de circulations à plusieurs vitesses. Les archives de Děčín conservent de précieux comptes de voyages (*Reise-Rechnungen*) qui permettent de reconstituer et d'évaluer les étapes de la princesse Marie-Christine de Ligne en juin 1829, puis celles de l'attelage séparé des domestiques en octobre.

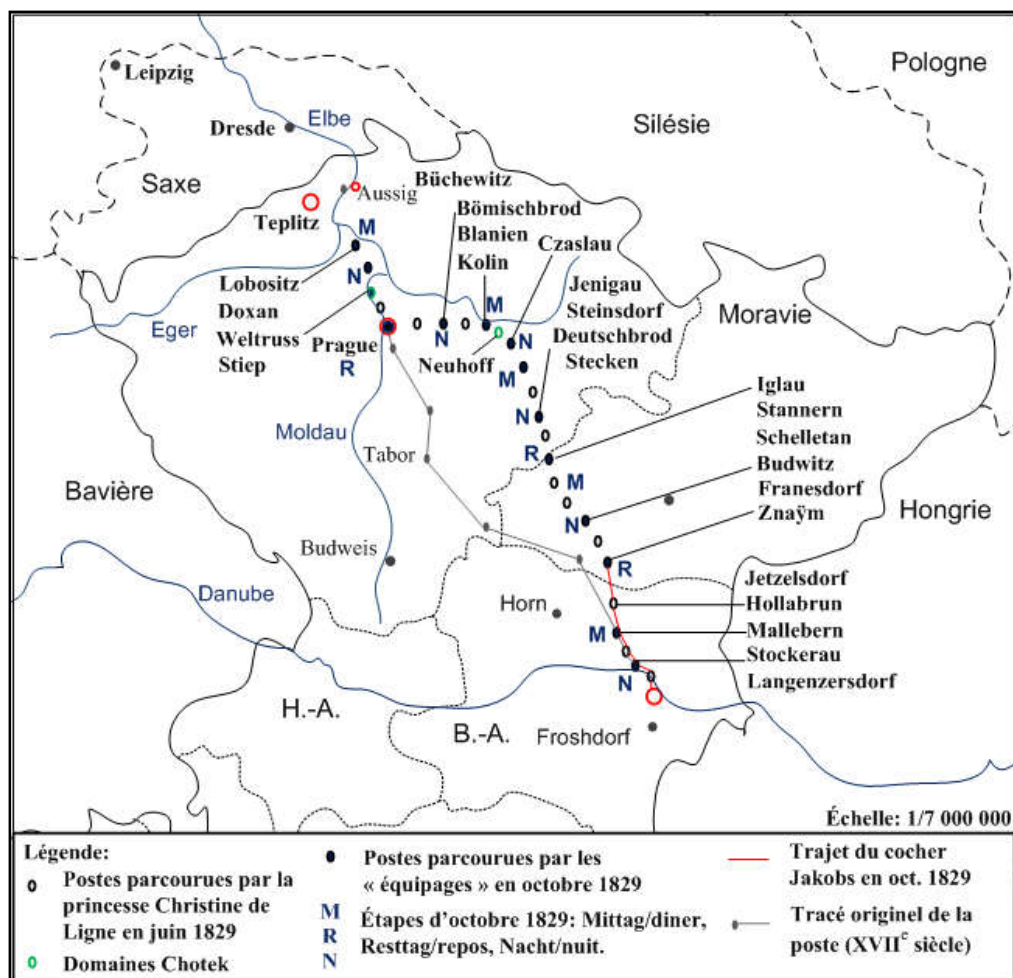
¹²⁷ La maison ne possède pas de suite aristocratique, de « chambre » comme c'est par exemple le cas de la princesse de Conti (A. Chatenet-Calyste, *Une consommation, op. cit.*, p. 49-62) ou des maisons étudiées par Daniel Roche, *Histoire*, t. 2, *op. cit.*, p. 83.

¹²⁸ D. Roche, *Histoire*, t. 2, *op. cit.*, p. 66.

¹²⁹ *Ibid.*.

¹³⁰ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à sa mère M.-J. H.-H., Prague, 18 octobre 1796.

¹³¹ Sans compter les domaines de chasse. Weltruss/Veltrusy se trouve au nord de Prague.



Les étapes de Vienne à Teplitz de Marie-Christine de Ligne en juin 1829, et le retour des gens en octobre 1829

SOAL-Děčín, c. 191, comptabilité princière.

La princesse franchit vingt-sept postes en cinq jours avec deux arrêts dans les domaines Chotek, les gens quinze postes en dix jours, en suivant le réseau des relais et des auberges. Ces derniers roulent plus longtemps, ce qui impose des temps de repos plus longs, autant de repas et nuitées que le secrétaire ne consigne pas pour l'attelage princier. La princesse se dispense des arrêts prolongés dans les auberges parfois bondées¹³². Elle change plus souvent de chevaux et ne s'arrête que le temps du paiement des postes et des pourboires (*Trinkgeld*) ou lorsque les réparations sont nécessaires. Chaque poste coûte environ sept florins (202 florins *W.W.*), auxquels s'ajoutent 16 florins pour les indispensables pourboires qui facilitent les relations avec les postillons (432 florins)¹³³. Ces dépenses forment l'essentiel des frais de transport d'une voiture à quatre chevaux, modèle que le prince Charles-Joseph emprunte également. La comtesse Louise Chotek voyage plus lourdement avec les enfants en deux voitures et six chevaux : elle dépense 769 florins, dont 646 en frais de postes et de

¹³² Le prince Jean notait en 1794 que ne pouvant « s'établir » à Neuhoft « comme c'est ma coutume », il doit coucher dans l'auberge « pleine de monde ». SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J.H.-H., Kolin, 2 juin 1794.

¹³³ Voir le relevé détaillé des postes en annexe 5, p. 195. Sur le fonctionnement du système postal en Bohême : P. Čtvrtník *et alii*, *Poštovníctví, op. cit.*, p. 36-71. Voir aussi Georges Livet, *Histoire des routes et des transports en Europe.*, Strasbourg, PUS, 2003, p. 339-421.

pourboire en 1830¹³⁴. Cette même année, il faut compter pour le personnel, quatre voitures et douze chevaux pour 625 florins dont 225 de gages extraordinaires. Il existe ainsi une forme spécifique de circulation qui distingue le voyageur aisé de ceux qui utilisent les voitures de postes ou les vélocifères (voitures accélérées/*Eilwägen*) qui desservent Teplitz à partir de 1827. Avec environ 56 kreutzer par poste, selon le *Guide des étrangers à Vienne*, le voyage à Teplitz ne coûterait alors qu'une soixantaine de florins *W. W.* en frais de transport¹³⁵. Au début du XIXe siècle, les voitures particulières sont encore assez rares sur les routes¹³⁶. Circuler pour soi est bien un luxe, une manifestation de la richesse par le mode de vie.

Les mobilités ordinaires d'une famille de rang articulent le réseau postal de la monarchie aux dispositifs privés des maisons nobles, afin de parcourir des chemins de qualité inégale. Les écuries particulières de la noblesse facilitent la jonction entre les routes aménagées par les seigneurs et les grands chemins. En septembre 1814, le comte Hoyos met obligeamment ses chevaux de Frohsdorf à disposition du comte de Clary pour que celui-ci regagne sans peine la chaussée jusqu'à Vienne¹³⁷. En mai 1829, le cocher Jakobs est détaché de l'hôtel urbain avec deux chevaux pour se rendre à la frontière de Bohême et gouverner les équipages de frêt pour la fin de leur parcours¹³⁸. La famille combine toutes les ressources pour faciliter l'arrivée des gens et des effets nécessaires à la réinstallation dans la capitale. Ces pratiques permettent d'échapper en partie aux rigidités du système des relais que déplore fréquemment Charles-Joseph de Clary :

Si l'on envoie un Laufzettel on est lié et paye rançon à chaque minute que l'on manque, faute ou non. Si l'on n'en envoie pas, on attend partout, de nuit parce que tout le monde dort, de jour parce que les chevaux labourent, et à Schwartzbach parce que le Knecht [valet] [...] enseigne à conduire. Que le diable emporte cette race à commencer par mes ennemis les maîtres de postes¹³⁹.

Le *laufzettel* est un « passe-avant » : un domestique est envoyé réserver les chevaux afin de fluidifier la circulation et de limiter les lenteurs qui sont un lieu commun des correspondances et des journaux. Les nobles s'inscrivent à leur manière dans le monde des grands chemins, un univers routier dont ils sont dépendants. Les multiples équipages

¹³⁴ SOAL-Děčín, c. 197, cptes juin 1830, p. 47. Sommes en *Wiener Währung*, soit un équivalent en francs.

¹³⁵ Il ne s'agit que d'un chiffre indicatif. *Guide des étrangers à Vienne*, Mörschner et Jasper, 1838, p. 232. Des guides plus tardifs indiquent la mise en place de trajets « forfaitaires », avec des stations prescrites où les repas sont préparés. Un déjeuner coûte 30 à 36 kreutzer, soit un demi florin gulden ou 1.25 fl. *W.W.* : Heinrich Reichard, *Le voyageur en Allemagne... Manuel à l'usage de tout le monde*, Berlin, Herbig, 1844 (12^e), p. 54.

¹³⁶ Ce que signale Christophe Studeny pour la France à partir des comptages des ponts et chaussées en 1845, *L'invention de la vitesse, op. cit.*, p. 175.

¹³⁷ SOAL-Děčín, c. 160, journal Ch.-J., 1^{er} sept. 1814. Teplitz et Weltruss sont aussi des stations de postes, ce qui n'empêche pas le prince Jean d'envoyer ses chevaux.

¹³⁸ SOAL-Děčín, c. 191, *Reise rechnung* des gens, 1829. Voir la carte précédente.

¹³⁹ *Idem*, c. 180, journal 21 oct. 1824, p. 25. Ab. dév.

s'intègrent dans une organisation logistique entre hôtels, châteaux et relais, donnant aux mobilités familiales un caractère aristocratique. Les voyageurs provisoirement séparés usent volontiers de l'image de la « caravane », renvoyant à la perception de ces circulations casanières comme une aventure collective. En dissociant les attelages, chacun peut aussi éclairer la route pour aider les suivants à construire leur itinéraire en fonction des aléas des grands chemins.

Éclaireurs et poursuivants : la solidarité familiale contre les aléas de la route

L'organisation d'attelages séparés multiplie les risques d'accidents, essieux qui se brisent ou voitures qui versent. Elle permet toutefois d'organiser des sauvetages en cas de besoin et surtout de tenir informés les autres partants sur la qualité des chemins ou le risque de brigandage. Ce dernier point apparaît ponctuellement dans les correspondances de la fin du XVIII^e siècle, par exemple lorsque le prince Jean de Clary découvre à son réveil à la frontière de la Bohême « qu'il a été fait un trou au porte-manteau qui se trouvoit sur ma voiture¹⁴⁰ ». Le prince considère cet épisode comme un « accident », un des impondérables de la circulation que l'on retrouve dans nombre de récits de voyages¹⁴¹. La préoccupation essentielle est celle de la qualité des chemins : les pluies du printemps et de l'automne les transforment en bourbiers, le manque d'aménagements multiplie les inégalités de terrain et maltraitent les ressorts des voitures. En juin 1794, le prince Jean arpente les chemins avant ses enfants : « les chemins sont rudes et bien secouans ce qui me fait craindre que mes enfants iront fort lentement¹⁴² ». Cette information est surtout destinée à sa mère, la princesse de Clary à Vienne, qui peut la diffuser à l'ensemble des partants, dès lors à même de tenter un autre itinéraire.

Au cours du déplacement, la voiture qui subit des avaries peut tenter d'avertir les autres attelages. Les grands nobles s'appuient sur le réseau des maîtres de postes et des postillons pour bâtir une ligne de communication familiale. Ces acteurs dont le comte Charles-Joseph fustige la lenteur, sont aussi les gardiens d'une mémoire de la route bien utile pour se renseigner sur les proches au fil du trajet :

Parti de Tabor [Bohême du Sud] a 7h1/2, la Wirthin [aubergiste] me remet une montre d'argent que Näcké a oublié [...]. Wessely bourg. Le Maitre de poste me dit que Louise s'y est arrêtée la veille 4h. Elle perdoit le magasin d'une de ses voitures et des vis de

¹⁴⁰ SOAL-Děčín, c. 108, JdC à M.-J. H.-H., Neuhoff, 7 juin 1798: « Le voleur heureusement n'a eu que le tems d'en tirer quelque peu de linge et de bas. Mes gens supposent que cela est arrivé entre Schelettan et Stanern »

¹⁴¹ D. Roche, *Les circulations*, op. cit., p. 279. Sur les différents aspects du brigandage, nous renvoyons à Valérie Sottocasa (dir.), *Les brigands. Criminalité et protestations politique (1750-1850)*, Rennes, PUR, 2013.

¹⁴² SOAL-Děčín, c. 108, JdC à M.-J.H.-H., Budwitz, 3 juin 1794 « à 4h. du matin ».

l'autre. Malgré cela elle est arrivée pour coucher à Schwarzbach à 8h. [...] Wittingau [...]. Pas de chevaux, la C^{ss} Clary, la P^{ss} Kinsky, la diligence, ont passé, passent ou passeront. Le maître de poste me remet à un postillon [...] parti ce matin avec Louise vers Schrenns. [...] il a gewechselt [échangé] avec la princesse Kinsky, l'a ramené à Schwarzbach et sans s'arrêter jusqu'à Wittingau d'où il m'a encore ramené à Schwarzbach. [...] Luft me dit là que Louise a versé la veille entre Wessely et Wittingau, mais que tout le monde se porte bien. Voilà le troisième danger de voiture qu'Il [Dieu] nous montre dans cette année. [...] Edmund était sur le siège !!!¹⁴³

Luft est le chasseur du comte de Clary, qui apporte les informations sur sa femme et son fils. Tout comme Näcke pour la comtesse Louise au début de l'extrait, un domestique est chargé de la gestion d'ensemble de l'attelage. Näcke possède une montre, ce qui témoigne du chronométrage des étapes accompagnant le désir de vitesse et de régularité au XIX^e siècle¹⁴⁴. Son rôle est stratégique, et révèle la confiance qui lui est accordée et le distingue dans la société ancillaire de la maison Clary-Aldringen. Il surveille le temps et entre en relation avec les autres acteurs de la route. Sa présence est complémentaire de celles du cocher ou des postillons qui focalisent leur attention sur l'état de la chaussée afin d'éviter les accidents. Conducteurs, domestiques et aubergistes font de la route un univers particulier, parcouru grâce à l'échange d'informations stratégiques. La voiture du comte s'inscrit dans le flux aristocratique qui anime les relais entre la Bohême et l'Autriche, croisant d'autres équipages des grandes familles adoptant un calendrier similaire. Les arrêts inévitables sont mis à profit pour récolter de précieuses informations et les transmettre aux proches. Les archives fourmillent de petits billets laissés dans les auberges, permettant aussi de laisser une trace du passage sous la forme d'une écriture connue et rassurante. Leur principale fonction est de préparer les circulations des suivants, et leur absence crée alors une angoisse manifeste dans les lettres retrouvées¹⁴⁵.

Lorsque les attelages sont suffisamment proches, il est enfin possible d'envoyer des messagers pour les prévenir des circonstances qui déterminent le choix des routes. Le comte parvient ainsi à orienter le trajet de son épouse pour le rejoindre à Carlsbad en 1823 :

A 11 h. est arrivée Louise. Je lui avois envoyé un messenger [...], afin qu'elle prenne la nouvelle et superbe chaussée qui tourne la montagne et descend au pont d'Egra, plutôt que de dégringoler cet infame chemin creux qui est à casser jambes et cous et roues. L'autre jour une famille russe a manqué s'y tuer, et leur voiture au moins a été mise en canelle. A moins que les voyageurs l'ordonnent, les postillons n'osent pas les mener par là ; les sots bourgeois s'y opposent, parcequ'ils croient qu'alors personne ne se logera plus sur leur vilaine montagne. et voilà comme leur cupidité met des entraves à tout¹⁴⁶.

¹⁴³ SOAL-Děčín, c. 180, journal 21 oct. 1824, p. 24. Abrégé développé.

¹⁴⁴ G. Livet, *Histoire des routes*, *op. cit.*, p. 369-372.

¹⁴⁵ Par exemple SOAL-Děčín, c. 187, correspondance conjugale de Charles-Joseph et Louise, 1802-1831.

¹⁴⁶ SOAL-Děčín, c. 179, journal 3 juillet 1823, p. 2-3. Ab. dev..

La gestion collective de l'information permet de partager les astuces à connaître et d'éviter les routes impraticables en changeant les itinéraires. Ces expériences fournissent de précieuses indications pour organiser les circulations de l'année suivante. La tenue d'un journal comme celui de Charles-Joseph de Clary se révèle alors très efficace. Le comte utilise les versos de ses pages de cahiers pour placer des considérations pratiques en vis-à-vis du texte du journal. Il y inscrit le résumé des étapes de ses déplacements, parfois de ceux des autres¹⁴⁷. Le comte les utilise ensuite pour prévoir ses trajets à venir, par exemple avec cet itinéraire alternatif de Prague à Vienne par Tabor d'octobre 1824, suivi de la mention « Je compte sur 30 h. avec des chevaux commandés. Si une autre année je veux faire ce voyage sans coucher, il faut partir de Prague à 4h. d. l'après diner pour être à 7 h. du matin au mauvais chemin, et arriver à Horn à 9 ou 10 h. du soir¹⁴⁸ ». Ce chemin est emprunté dès l'année suivante pour une course à Salzburg, et en 1827, c'est la princesse de Ligne qui suit ce parcours. La famille dessine peu à peu la carte de ses itinéraires particuliers dans la monarchie des Habsbourg. Elle recoupe celle d'autres familles comme les Schwarzenberg en Bohême du Sud que le comte rencontre au relais de Budweis en 1825¹⁴⁹. Dans le sillage des livres de raison, l'écriture de soi est très utile pour construire une mémoire familiale de la route.

Cette manière de construire les itinéraires permet d'apporter des informations précises qu'aucun « manuel à l'usage des voyageurs » ne peut fournir. La qualité des auberges, celle des chemins surtout, est actualisée. Le comte s'inscrit ainsi de manière personnelle dans une économie du voyage que Gilles Bertrand a mise en lumière à l'échelle de l'Europe : au XVIII^e siècle, les voyageurs « se servaient de guides, de cartes ou de livres de postes destinés à accompagner leur déplacement et à prévenir ses aléas, conversaient, rencontraient d'autres voyageurs, échangeaient des idées sur leurs propres pratiques¹⁵⁰ ». La route est apprivoisée autant qu'il est possible, afin d'en interioriser les codes comme le versement des pourboires et d'en déjouer les pièges. Dans une certaine mesure, l'expérience « régionale » du comte prépare ses grands voyages en France ou en Italie dans les années 1810. En retour, ces déplacements à l'étranger renforcent la construction du dispositif familial en lui permettant de développer les pratiques partagées par l'ensemble des voyageurs de son temps.

Circuler de manière séparée, c'est participer à la construction d'une solidarité familiale où la mobilité des uns profite à celle des autres. Entre les propriétés des grands nobles et les

¹⁴⁷ Voir annexe 6, p. 197.

¹⁴⁸ SOAL-Děčín, c. 180, journal 19 octobre 1824, p. 22 v. Ab. dév.

¹⁴⁹ *Idem*, c. 181, 6 août 1825, p. 3. B. Bertrand, *La vie de Pauline*, *op.cit.*, p. 214-263.

¹⁵⁰ G. Bertrand, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie, milieu XVIII^e-début XIX^e siècle*, Rome, École française de Rome, 2008, p. 23.

relais, les itinéraires sont balisés et peuvent être appréhendés avec la plus grande souplesse possible. Les aléas de la circulation en sont amoindris, mais ils ne disparaissent pas. L'expérience de la route ne se laisse pas réduire à un simple transit. Les confusions sont nombreuses, l'inquiétude omniprésente. Depuis la fin du XVIII^e siècle, elle n'épargne aucun des membres de la famille qui développent des rapports différenciés à la mobilité selon leur position dans la maison princière.

Mobilités et émotions : le rapport affectif au déplacement dans la maison princière

La route est celle qui enlève et qui ramène les êtres chers. Les prises de congé sont des moments très forts de la vie familiale. Bien souvent, les équipages sont remis entre les mains de la Providence : « vous vous serez bien attendrie en prenant congé de mes enfants, mais Dieu les gardera, les protégera et nous ramènera tous j'espère dans vos bras » écrit le prince Jean à sa mère en 1794¹⁵¹. « En route, à la garde de Dieu ! » : le souffle de Tolstoï rend parfaitement l'intensité des scènes de départ que l'on retrouve dans les archives du début du XIX^e siècle¹⁵². Dans la cour de l'hôtel, l'assurance du cocher contraste avec l'affairement de ceux qui partent et l'inquiétude de ceux qui restent. À l'autre bout du chemin, l'émotion n'est pas moindre. Une lettre de la comtesse Marie-Sidonie Chotek, née Clary, décrit l'attente fébrile de son père, « la lorgnette a la main, pour le voir arriver de loin » en 1779¹⁵³. Pour les jeunes mariées en particulier, l'expérience de la séparation rappelle leur éloignement de la maison d'origine, que seules les mobilités entre domaines et capitales peuvent combler. Encore « ces visites en comparaison de la douceur de vivre ensemble, ce ne sont que des palliatifs¹⁵⁴ » comme le rappelle Marie-Sidonie à sa propre fille Louise lorsque celle-ci adopte le mode de vie des Clary-Aldringen en épousant Charles-Joseph en 1802. Les femmes de la noblesse développent un rapport spécifique au déplacement, car elles sont « partagées » entre deux maisons, selon les mots de la comtesse.

Si l'émotion est grande, c'est aussi que la route est chargée d'un très fort imaginaire. L'accident occupe tous les esprits. En témoigne le soin avec lequel la comtesse Louise Clary/Chotek rédige un « Journal de mon voyage depuis la rue des Seigneurs [Herrengasse] jusqu'aux lignes [les limites de Vienne]¹⁵⁵ ». Il s'agit d'un feuillet volant de 1813 relatant la sortie de l'hôtel Clary. Une enfant échappée à sa garde court sous les « chevaux fringants », les passants crient. Le « peuple » se rassemble aussitôt et la police arrête la voiture. Il n'est

¹⁵¹ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H., Budwitz, 3 juin 1794.

¹⁵² Léon Tolstoï, *La Guerre et la Paix*, Paris, Seuil, 2010 (1865-1869), tome 2, p. 322.

¹⁵³ SOAL-Děčín, c. 93, à sa mère M.-J. H.-H., s.l., 30 juillet 1779. Voir annexe 7, p. 198.

¹⁵⁴ *Idem*, c. 199, M.-S. à sa fille Louise, comtesse de Chotek/Clary, Prague, 30 mars 1803.

¹⁵⁵ Voir annexe 8, p. 199. SOAL-Děčín, c. 187, 1^{er} juin 1813.

pas exceptionnel de voir du sang sur le pavé. Les faits divers de ce type sont nombreux dans les capitales : Laurent Turcot indique qu'ils concernent 20% des interventions de la police parisienne entre 1785 et 1788¹⁵⁶. Le meilleur cocher, la promesse d'une gratification ne changent rien à la difficulté de maîtriser l'emballement des chevaux¹⁵⁷. Ces accidents nourrissent les plaintes contre les équipages qui émaillent par exemple les *Nuits de Paris* de Rétif de la Bretonne qui les évoque comme un « fléau de la ville¹⁵⁸ ». Tous les regards se concentrent sur cette voiture noble si brusquement sortie de la porte cochère. Le choc avec le monde de la rue est frontal. La tension des passants assemblés ajoute la crainte du scandale de la foule à celle d'avoir tué. L'écriture de ce petit texte peut apparaître comme une manière de reprendre ses esprits après cet accident évité de peu. « Je suis fort effrayée découragée pour un voyage qui commençait si mal » conclue la comtesse : la mobilité casanière reste une aventure incertaine, un voyage qu'elle ne peut se résoudre à trouver « effrayant » puisqu'il est indispensable à la vie de famille. La circulation éprouve considérablement les nerfs, renforçant par contrecoup la perception de l'hôtel aristocratique comme un refuge et un havre, l'écrin d'une vie feutrée chère aux tenants de l'esthétique Biedermeier en Europe centrale.

Pour ceux qui ne voyagent pas, qui s'appêtent à partir ou sont déjà arrivés, il s'agit de « suivre leurs proches en pensée », selon une expression récurrente employée par exemple par la comtesse Louise alors que son époux est parti dans le contexte de la campagne militaire de 1809 : « Je ne sais où vous trouver, mon bon ami, je crains que vous n'avez encore voyagé cette nuit, à moins que vous n'avez couché à Iglau ; je voudrai pouvoir toujours vous suivre en idée, et savoir ce que vous faites et où vous êtes dans tous les moments de la journée¹⁵⁹ ». Le comte avait anticipé cette missive inquiète en mettant à profit un arrêt forcé au relais de Budwitz pour lui écrire une lettre. La mobilité de chacun implique tous les membres de la maison. S'ils n'ont aucun pouvoir sur les incertitudes du voyage, les « immobiles » veillent à ce que l'arrivée se déroule dans les meilleures conditions. Les lettres chargent les premiers arrivés d'envoyer des chevaux attendre à la poste ou d'apprêter les appartements comme le fait Louise Chotek/Clary au début du XIX^e siècle :

Adieu mon cher Lolo [Charles-Joseph] à revoir probablement le 22 mercredi au soir. Dites je vous prie : N°1. Que l'on chauffe toutes nos chambres le matin de ce 22, pas le soir. N° 2. Que l'on nous prépare à souppé. Soupe et deux plats de viande pour nous sept. et pour nos gens, à part car je nourris les hommes aussi en voyage¹⁶⁰.

¹⁵⁶ L. Turcot, *Le promeneur, op. cit.*, p. 177.

¹⁵⁷ C. Studeny, *L'invention, op. cit.*, p. 123-126.

¹⁵⁸ Nicolas-Edmé Rétif de la Bretonne, *Les Nuits de Paris* (1788), Genève, Slatkine, 1987, t. 4., p. 1764, relevé avec d'autres exemples par Rachel Thomas, *Marcher en ville*, Paris, EAC, 2010, p. 69.

¹⁵⁹ SOAL-Děčín, c. 187, L. à Ch.-J., Vienne, 9 mars 1809.

¹⁶⁰ *Idem*, Katschina (domaine Chotek), 16 octobre 1828.

Rendez-vous est pris pour Charles-Joseph, en conséquence de quoi il organise sa promenade à Vienne sur la route de la poste pour aller à la rencontre de sa famille le 22 octobre. L'imprécision demeure, et il rentre parfois seul. L'appréhension d'un accident succède alors à l'espoir des retrouvailles attendues toute la semaine.

La douce chaleur des cheminées et une nourriture carnée étaient promises à ceux qui enduraient le froid automnal et la mauvaise chère en voyage. La viande que l'on trouve sur la table des élites viennoises au début du XIX^e siècle est un luxe nécessaire¹⁶¹. Elle permet de mieux supporter les difficultés de la mobilité. Les hommes de l'équipage étaient bien nourris durant le temps du transport où ils devaient se montrer actifs. C'est en grande partie sur eux que repose la sécurité de Louise et de ses enfants. L'organisation d'un équipage « maternel » est une nouveauté dans les mobilités de cette famille. Le comte Charles-Joseph et son frère voyageaient en compagnie de leur gouverneur. À la différence de sa belle-mère Marie-Christine de Ligne, Louise Chotek garde ses enfants près d'elle depuis les années 1800, les emmenant sur les routes dès leur plus jeune âge¹⁶². Elle ne voyage pas seulement en comtesse mais en mère, suggérant une mutation dans la conception de la famille car des pratiques similaires ont lieu dans d'autres maisons comme celle des Schwarzenberg¹⁶³.

Les conditions de déplacement de la comtesse, puis princesse de Clary diffèrent sensiblement de celles de son époux. Le comte Charles-Joseph note que son expérience malheureuse avec la petite Mathilde qui est malade en voiture en 1810 est « la seule fois que j'ai voyagé avec un enfant¹⁶⁴ ». Il s'épargne ainsi les difficultés du voyage infantile qu'il relate en 1824 :

Louise un voyage affreux. [...] la pauvre Félicie (1815-1902) avoit eu le mal de mer toute la journée, et n'avoit fait que dégobiller. [...] En arrivant [à Prague] il ne s'agissoit pas seulement de caser tout le monde, de faire tout ces lits, de déballer toutes ces camisoles – mais horrible dietu, toute la troupe étoit constipée et il a fallu commencer par donner des lavemens à tous les enfants à commencer par Mlle König [la gouvernante] !! quel pataclan pauvre Louise ! Si je devois voyager comme cela !¹⁶⁵

¹⁶¹ Les comptes apportent quelques détails sur les consommations carnées de la noblesse : Charles-Joseph note des factures de gibier, en particulier perdrix et faisans qui suivent les soupes dans les diners aristocratiques. SOAL-Děčín, c. 191-197, « *Kuche* »/frais de bouche; H. Stekl, *Österreichs, op. cit.*, p. 141. Sur l'importance des viandes dans le mode de vie aristocratique : Philippe Meyzie, *L'alimentation en Europe à l'époque moderne, 1500-1850*, Paris, Armand Colin, 2010, p. 158 ; M.Figeac, *Châteaux, op. cit.*, p. 301-303.

¹⁶² Un billet de mai 1806 atteste que Louise voyage avec la nourrice et Mathilde née le 13 janvier (c. 187).

¹⁶³ Milena Lenderová, « “La mère nouvelle” ou l'éducation de l'enfant noble dans les pays tchèques au début du XIX^e siècle », *Histoire, Economie et Société*, 2007/3, p. 145-152.

¹⁶⁴ SOAL-Děčín, c. 159, journal du 15 janvier 1810.

¹⁶⁵ *Idem*, c. 180, journal du 18 octobre 1824, p. 20. Abrégé développé.

Ce type de remarque illustre la manière dont les mobilités du groupe nobiliaire peuvent être conciliées avec l'évolution des conceptions sur la place et le rôle de la femme dans la société de la fin de l'Ancien Régime. La construction de la géographie familiale conduit la génération née dans les années 1800 à une expérience précoce des longs trajets. Elle est différente de celle des parents, puisque le comte grandit à Vienne et ne rejoint Teplitz qu'à dix-sept ans en 1794. C'est à la mère de famille qu'est remise la responsabilité des circulations des nourrissons et des jeunes enfants avant que ceux-ci ne puissent circuler avec leurs gouverneurs à l'instar du jeune Edmund qui gagne Ischl en 1825¹⁶⁶.

Le comte Charles-Joseph développe son propre regard sur les espaces qu'il quitte et qu'il retrouve. Le texte du journal, parfois placé en vis-à-vis des itinéraires pratiques, donne sa lecture sensible de la mobilité. L'arrivée dans les domaines est une de ses plus grandes joies dans les années 1790-1800. Il grimpe à côté du cocher pour en profiter pleinement, comme en 1797 : « j'ai fait la dernière poste sur le siège, pour bien jouir de notre arrivée et pour voir plutôt les lieux si chers à mon cœur ; c'est en faisant mille châteaux en Espagne que je suis arrivé ici à 2 heures¹⁶⁷ ». Le comte abandonne la moiteur de la voiture fermée et goûte à l'air vif de la Bohême au printemps. Il change de point de vue et adopte une « attitude spectatorielle¹⁶⁸ » à l'avant de la berline pour jouir pleinement du paysage et attendre l'apparition du château. Peut-être délaisse-t-il un livre pour retrouver ce « primat de la vue », le sens principal de l'émotion des voyageurs¹⁶⁹. L'éveil des sens dans la nature de Bohême succède ainsi à la rêverie littéraire du voyageur. Comme le soulignait Alain Corbin, un « lien intime se noue entre l'état de l'âme et le paysage¹⁷⁰ », une harmonie qui repose sur le mouvement de la berline. Les chemins « secouans » de Bohême ébranlent le corps et l'âme, faisant de la voiture le siège des émotions. L'entrée de l'héritier dans les domaines Clary-Aldringen est un retour à la terre, un mouvement de fraîcheur et d'émerveillement qui accompagne l'éloignement des pathologies urbaines.

Le comte se laisse entraîner par l'élan du retour vers un espace d'abord imaginé et désiré depuis sa découverte en 1794. Ces dernières lieues préludent aux chevauchées promises à l'aristocrate terrien dans les domaines de Teplitz. Avec les promenades et les chasses chères au monde de la cour, le comte retrouve aussi l'atmosphère de la ville d'eau où il rencontre de charmants visages comme celui de Pauline de Courlande. Le fait même que le comte formule

¹⁶⁶ SOAL-Děčín, c. 181, journal du comte de Clary, août 1825.

¹⁶⁷ *Idem*, c. 157, journal 15 avril 1797, p. 17.

¹⁶⁸ Alain Corbin, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage*, Paris, Flammarion, 1990, p. 144.

¹⁶⁹ *Ibidem*. Voir aussi Gérard Fontaines, *La culture du voyage à Lyon de 1820 à 1930*, Lyon, Presses Universitaires Lyon, 2003, p. 86-95.

¹⁷⁰ A. Corbin, *Le territoire*, *op. cit.*, p. 146.

par écrit son ressenti personnel rappelle « la dimension profondément sociale des émotions¹⁷¹ ». Ses affects sont liés à sa position dans la maison princière : le développement de son attachement à la terre de Teplitz croise la recherche d'un beau mariage dont le prince Jean se montre soucieux au même moment¹⁷². Ce regard change lorsqu'il succède au prince Jean en 1826. Peu avant de rejoindre les domaines le 15 juin 1827, Charles-Joseph note : « humeur. Teplitz me dégoûte¹⁷³ ». La seigneurie n'est plus perçue comme une promesse de réjouissance, mais comme le lieu d'exercice de l'autorité princière dont il est maintenant le dépositaire.

Pour les princes de Clary-Aldringen de la fin du XVIII^e siècle, la mobilité apparaît finalement comme un temps de transition entre le monde de la cour de Vienne et celui des seigneuries en Bohême. À l'aller, la perspective de l'air pur de Teplitz pesait moins que le souvenir des êtres chers et l'appréhension de l'état dans lequel le prince trouverait les affaires de la seigneurie. Les circulations de la noblesse pouvaient ainsi favoriser les symptômes de la mélancolie. En écrivant quitter sa mère avec « du noir dans l'âme¹⁷⁴ » en 1796, Jean de Clary exprimait le sentiment de la « bile noire, la substance épaisse, rongeante et ténébreuse que désigne le sens littéral de « mélancolie¹⁷⁵ ». Les affaires seigneuriales et domaniales occupaient ensuite une partie de l'été et se précipitaient la veille du départ pour Vienne. Le voyage de retour offrait alors un répit, en isolant le prince de la possibilité d'agir dans les affaires courantes :

Je suis absolument dans les horreurs des arrangemens et des affaires qui s'accroissent toujours les derniers jours quelque chose qu'on fasse. Alors, ma bonne Maman, vous savez qu'on n'est tranquille [*sic*] que lorsqu'on est sur les grands chemins¹⁷⁶.

En 1794, les multiples sollicitations de la vie d'un grand noble sont provisoirement suspendues. Elles le rattrapent avec les premiers rapports qui sont reçus à Vienne peu après son retour. L'entre-deux du déplacement favorise un calme paradoxal, un retour à soi que le fils du prince Jean éprouve peu après le décès de son père en 1826. La mobilité devient alors un remède face à l'angoisse des responsabilités seigneuriales qui l'attendent à Teplitz :

Je pars dans ma nouvelle voiture ! [...] J'ai été mieux et plus calme dès que je m'y suis trouvé. La voiture et le mouvement m'ont rafraîchi le sang. Une voiture de voyage me

¹⁷¹ Q. Deluermoz, E. Fureix, H. Mazuret, M. Oualdi, « Écrire l'histoire des émotions : de l'objet à la catégorie d'analyse », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 2013/47, p. 155-189.

¹⁷² Cette situation est également un aspect clé de son rapport à la ville de Prague. Il la décrit comme une étape dans une ville de province, tandis qu'il s'agit d'un espace incontournable pour son père, le seigneur de Teplitz.

¹⁷³ SOAL-Děčín, c. 182, journal 15 juin 1827, n. f.

¹⁷⁴ *Idem*, c. 108, J.d.C. à M.-J. H., Neuhoft, 9 juin 1796.

¹⁷⁵ Jean Starobinski, *L'encre de la mélancolie*, Paris, Seuil, 2012, p. 21.

¹⁷⁶ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 13 oct. 1794

fait toujours l'effet d'une harpe de David. Il a pour moi dans une vache et des coffres un attrait et un charme inexprimable¹⁷⁷.

Charles-Joseph se figure le passage au rang de prince comme une rupture avec sa vie de comte, entretenant ainsi une forme de nostalgie de l'enfance perdue que Jean Starobinski retrouve dans son enquête sur les sources de la mélancolie¹⁷⁸. Depuis les années 1750, le rôle de la vibration acoustique dans les états de tristesse est au cœur des réflexions de Hartley ou de Rousseau¹⁷⁹. Charles-Joseph reprend l'image de la harpe de David qui apaise le roi Saül, une référence de l'association entre musique et mélancolie, ainsi que le souligne l'étude de Jean Clair¹⁸⁰. La mélodie de la voiture, le rythme des sabots ont un caractère presque narcotique venant adoucir le vide affreux laissé par la mort de Jean de Clary.

La mobilité soulage provisoirement l'agitation nerveuse liée à la préparation des réformes devant affirmer l'autorité du prince à Teplitz. Le « cabinet à quatre roue¹⁸¹ » apparaît comme une retraite durant la semaine de transition entre l'hôtel et le château, entre la capitale et le fief. Charles-Joseph s'y prépare à confronter les informations des rapports seigneuriaux régulièrement envoyés à Vienne à la réalité des seigneuries de Bohême. La légitimité et l'économie de sa maison reposent sur ces terres où l'autorité du prince de Clary s'exerce selon les pratiques des seigneurs ubiquistes de l'époque moderne¹⁸².

II. Les mobilités et l'administration des seigneuries de Bohême au tournant du XIX^e siècle

A. Gouverner à distance : l'exercice de l'autorité seigneuriale entre Vienne et Teplitz

Informers le prince : l'envoi des rapports seigneuriaux

Les mobilités familiales s'accompagnent d'une importante circulation de l'information entre les propriétés de Bohême du Nord et les hôtels urbains, notamment à Vienne. Il ne se passe pas une semaine sans que le prince de Clary reçoive un rapport (*Bericht*) des seigneuries où il est le dépositaire d'une autorité juridique et politique, l'*Obrigkei*¹⁸³. Ces documents détaillent

¹⁷⁷ SOAL-Děčín, c. 182, journal Ch.-J., 18 mai 1826, p. 22. Ab. dév..

¹⁷⁸ J. Starobinski, *L'encre*, op. cit., p. 278-281.

¹⁷⁹ *Idem*, p. 266-272.

¹⁸⁰ J. Clair, « Musique et mélancolie », dans J. Clair (dir.), *Mélancolie, génie et folie en Occident*, Paris, Gallimard/ Réunion des musées nationaux, 2005, p. 242.

¹⁸¹ SOAL-Děčín, c. 179, journal du 10 juin 1823, p. 8.

¹⁸² R. Baur, « L'ubiquité nobiliaire... », dans J. Pontet et alii (éd.), *La noblesse*, op. cit., p. 90-113.

¹⁸³ Cette notion renvoie à la possession du sol seigneurial, la *Grundherrschaft* qui fonde le pouvoir politique et le statut des seigneurs, supérieur à celui des chevaliers dans les ordres de Bohême : O. Chaline, « Une très grande fortune d'Europe centrale (XVII^e-XX^e siècle) », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg*, op. cit., p. 272. Voir aussi Rachel Renault, « L'autorité seigneuriale en question. Pratiques de la contestation et concurrence des systèmes normatifs : le gouvernement des Schönburg, 1648-1806 », *Hypothèses*, 2011/1, p. 239-248.

surtout les aspects économiques des domaines que le seigneur exploite directement. Ils s'accompagnent enfin des bilans comptables de l'économie domaniale et seigneuriale contenant les revenus de la terre, des forêts et des eaux ainsi que les droits perçus par le seigneur-proprétaire¹⁸⁴.

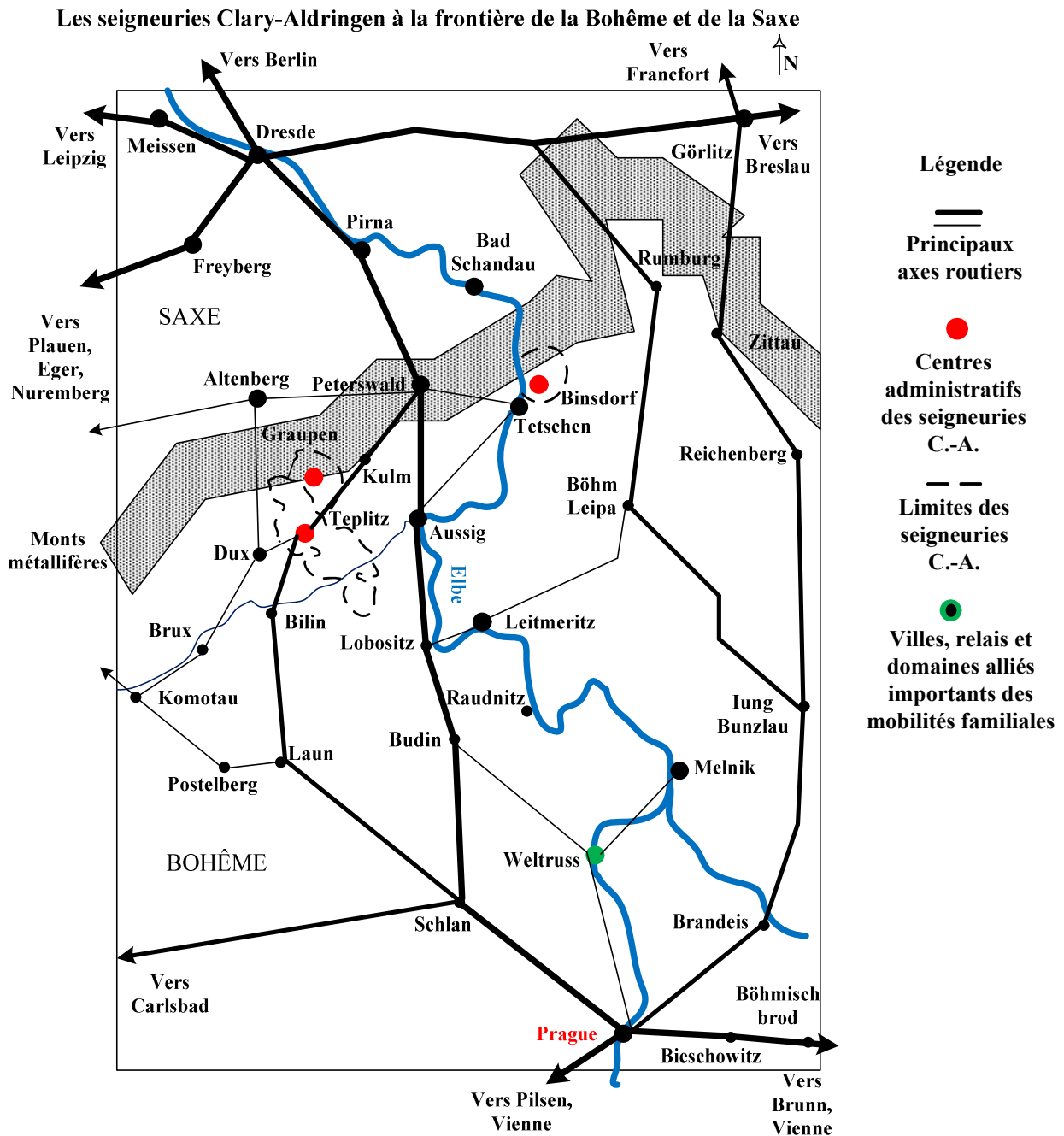
Chaque terre possède son appareil administratif et produit sa comptabilité : celle de Teplitz et Binsdorf fait l'objet d'un envoi mensuel, tandis que les envois de la seigneurie montagnarde de Graupen sont trimestriels (par quartiers). Alors que le prince entretient une correspondance très suivie avec les deux premières administrations, son agent principal à Graupen, le *Bergmeister* Zechel ne lui écrit qu'une fois par mois, ou lorsque le besoin s'en fait sentir dans les années 1800. Cette terre jouit de privilèges liés à l'extraction minière et d'une plus grande autonomie que les autres¹⁸⁵. Le traitement de l'information reflète la nature spécifique de chaque seigneurie et son importance dans l'ensemble productif rassemblé sous l'autorité des Clary-Aldringen. Le prince Jean reçoit une dizaine d'écrits chaque mois entre les années 1790 et 1820. Comme le comte Chotek étudié dans la thèse d'Ivo Cerman, ces documents lui permettent de développer une connaissance administrative d'un patrimoine morcelé¹⁸⁶. Il s'inscrit ainsi dans le sillage des « gentilshommes gestionnaires » dont les Liechtenstein et les Schwarzenberg représentaient un modèle à plus grande échelle aux XVII^e-XVIII^e siècles¹⁸⁷.

¹⁸⁴ SOAL-Děčín, c. 118-143, 192-197: correspondances seigneuriales et comptabilités 1788-1831.

¹⁸⁵ Hermann Hallwich, *Geschichte der Bergstadt Graupen in Böhmen*, Prague, Credner, 1868.

¹⁸⁶ I. Cerman, *Chotkové. Příběh úřednické šlechty*, Prague, Lidové Noviny, 2008, p. 342 sq..

¹⁸⁷ Thomas Winkelbauer, « Les Liechtenstein.... », dans J.-M. Boehler, C. Lebeau, B. Vogler, *Les élites régionales*, op. cit., p. 121-126 ; H. Stekl, *Österreichs Aristokratie*, op. cit., p. 11-38.



L'information transmise au prince est une synthèse des affaires locales. Elle est rédigée par les responsables que le prince nomme à la tête des offices seigneuriaux selon le modèle administratif en usage à l'est de l'Elbe¹⁸⁸. Chaque administration dispose d'un directeur (*Oberamtmann*), secondé d'un ou deux secrétaires comptables. À Teplitz, ils supervisent l'activité d'une centaine de personnes rémunérées pour organiser le maillage territorial de la seigneurie à partir des petits centres économiques de la vie rurale à la fin du XVIII^e siècle : un intendant des grains (*Kornsreiber*), de la brasserie (*Biersreiber*), des responsables locaux chargés des relations avec les communautés villageoises (*Burggrafen*),

¹⁸⁸ H. Stekl en donne la structure pour les Schwarzenberg : *Österreichs, op. cit.*, p. 220-221. Michael Confino l'étudie pour la Russie : *Domaines et seigneurs, op. cit.*

une dizaine de garde-chasse et leurs adjoints, de nombreux pâtres¹⁸⁹. Les instructions princières du XVIII^e-XIX^e siècle définissent leur rôle, les enjoignant d'être attentifs à l'ensemble des événements locaux afin de les rapporter avec les chiffres des récoltes lorsqu'ils rendent leur visite quotidienne à l'*Oberamtmann*¹⁹⁰. Ce dernier est chargé de circuler dans l'ensemble de la seigneurie pour vérifier les informations rapportées. Une fois par semaine, les agents responsables se rassemblent à l'office du directeur dans les bâtiments administratifs du château de Teplitz et prennent la parole l'un après l'autre pour faire le bilan et fixer les objectifs de la semaine suivante. C'est à ce moment que se décide la répartition de la corvée pour ceux des sujets qui ne peuvent la racheter. Le directeur rédige ensuite son rapport qu'il envoie au seigneur en le faisant contresigner par les secrétaires. Le « journal du domaine », comparable à celui que les instructions des seigneurs russes du XVIII^e siècle imposaient à leurs directeurs, est envoyé à Vienne¹⁹¹. Le prince ne peut se passer de cette organisation qui lui livre un aperçu global derrière lequel se cache de multiples circulations locales.

Les rapports suivent tous le même protocole. Les premiers paragraphes sont pour les affaires pressantes. Viennent ensuite les points essentiels secteur par secteur (brasserie, forêts, envois d'argent comptant à Vienne), avec les compléments aux rapports antérieurs que le prince a pu demander, en y faisant précisément référence. Résumer autant d'informations en quatre feuillets fait perdre en précision. Le prince se concentre sur la gestion d'ensemble en se réservant de demander le détail de certains points. L'*Oberamtmann* y répond en convoquant le fonctionnaire concerné, qui appose alors sa signature au bas du rapport. Il engage sa parole sur une baisse des réserves de grain, le prix de la bière dans une auberge seigneuriale, un braconnage ou l'étendue des dégâts d'un orage particulièrement violent. Ce processus réplique sur le papier les pratiques princières à Teplitz, où le prince se rend sur place vérifier les informations transmises par ses agents¹⁹². Jean de Clary s'affirme ainsi à la tête d'un jeu d'échelles permettant de gouverner à distance pour concilier les impératifs du seigneur et de l'aristocrate. Cet équilibre caractérise l'appartenance à la haute noblesse de cour qui affirme son identité terrienne depuis la fin du XVII^e siècle¹⁹³.

¹⁸⁹ Données issues des traitements dans les bilans comptables (*Besoldungen*). L'échelle des salaires varie de 20 à 400 florins annuels, pour une organisation comparable à celle des Schwarzenberg : H. Stekl, *Österreichs, op. cit.*, p. 220-221.

¹⁹⁰ SOAL-Děčín, Vk Teplice (archives seigneuriales), c. 80-81, instructions des XVIII^e-XIX^e siècles.

¹⁹¹ M. Confino, *Domaines, op. cit.*, p. 61.

¹⁹² Ainsi que le confirme sa correspondance personnelle entre 1794 et 1801, SOAL-Děčín, c. 108.

¹⁹³ Thomas Winkelbauer, *Gundaker von Liechtenstein als Grundherr in Niederösterreich und Mähren*, Vienne, Böhlau, 2008. Voir aussi le cas de la Saxe exposé par Katrin Keller, « Der Hof als Zentrum adliger Existenz? Der Dresdner Hof und der sächsische Adel im 17. und 18. Jahrhundert » dans Ronald G. Asch (dir.), *Der Europäische Adel im Ancien Régime*, Vienne, Böhlau, 2001, p. 207-233.

En centralisant l'information des trois administrations morcelées qu'il met en relation, le prince dispose d'une hauteur de vue qu'il est seul à détenir. Le prince Jean développe en outre une correspondance spécifique avec le *Forstmeister* (inspecteur des forêts) dans les années 1790, témoignant de l'importance de ce secteur. Cet agent jouit d'une influence locale considérable¹⁹⁴. Le prince est particulièrement sensible au contrôle des ressources forestières et à l'état des réserves de chasses qui sont le privilège du seigneur (*Jagdbarkeit*). La comptabilité animalière et le commerce de bois avec la Saxe sont au cœur de ces rapports auxquels les réponses du prince laissent deviner la passion cynégétique des grands nobles décrite par Philippe Salvadori¹⁹⁵. Le prince reçoit aussi les rapports du doyen de Teplitz, qui l'informent des affaires religieuses dans les églises dont il est le patron. Enfin, le prince entretient un agent pragois, le *Raitrath* Hähnel qui renseigne sur tout ce qui concerne l'hôtel et surtout la diète des États de Bohême à laquelle le prince, comme tant de seigneurs de son époque, n'assiste pratiquement jamais¹⁹⁶. Cette absence, liée à l'affirmation politique de Vienne, ne signifie pas qu'il n'est pas nécessaire de suivre les comptes-rendus des votes de l'impôt, et plus encore des contributions militaires qui pèsent sur les charges seigneuriales, comme le montrent les comptabilités¹⁹⁷. Le cabinet de l'hôtel viennois devient ainsi le reflet de papier de la position seigneuriale en Bohême. Ces rapports sont le support concret de l'ubiquité nobiliaire dans la monarchie des Habsbourg à la fin du XVIII^e siècle.

Le prince développe aussi une correspondance avec le *Jüstiziar* ou *Rechtpfleger*, un « greffier » qui occupe une position intermédiaire entre l'administration seigneuriale, les représentants des autorités royales et les sujets. Ludwig Aloÿs John est un docteur en droit, dont la présence est sollicitée pour régler les conflits en 1788, au moment même où un « justicier » est également employé dans les seigneuries du comte Hartig¹⁹⁸. Depuis les réformes josphistes qui se cristallisent autour du rachat de la corvée en Europe centrale et d'une nouvelle égalité juridique, les relations avec les sujets se sont complexifiées et le recours à un expert juridique se fait plus systématique¹⁹⁹. Le développement du thermalisme, qui apporte des revenus supplémentaires à la ville, fait en outre l'objet de plusieurs contentieux entre les magistrats de la ville de Teplitz, le prince propriétaire direct d'une partie

¹⁹⁴ Goethe décrit la considération dont jouit le *Forstmeister* dans *Wilhem Meister* en 1795-1796, *Romans* de Goethe, Paris, La Pléiade, 1954, p. 444 ; O. Depenheuer, B. Möhring (éd.), *Waldeigentum: Dimensionen und Perspektiven*, Heidelberg, Springer, 2010.

¹⁹⁵ P. Salvadori, *La chasse*, op. cit., p. 133-138, 148-158 ; D. Roche, *Histoire*, t. 2, op. cit., p. 89-109.

¹⁹⁶ Par exemple SOAL-Děčín, c. 120, lettre de février 1793 n.d., compte rendu du « *General landtag für alle Grundbesitzer* [propriétaires fonciers] *in Böhmen* », et question des impôts.

¹⁹⁷ Sur ces transformations du XVIII^e siècle: Rita Krueger, *Czech, German, and Noble: Status and National Identity in Habsburg Bohemia*, Oxford/New York, OUP, 2009, p. 70.

¹⁹⁸ Par exemple à Mimoň/Niemes, à quelques 80 km de Teplitz. Claire Madl, « *Tous les goûts à la fois* ». *Les engagements d'un aristocrate éclairé de Bohême*, Genève, Droz, 2013, p. 281.

¹⁹⁹ M.-E. Ducreux, dans N. Aleksium et alii, *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, Paris, PUF, 2004, p. 396-401.

des établissements et les autorités de Prague qui entendent encadrer l'accueil des curistes dans les villes d'eaux de Bohême du Nord²⁰⁰. Les affaires juridiques s'ajoutent ainsi au traitement plus traditionnel des affaires domaniales et seigneuriales, pour redéfinir les contours de la figure du seigneur dans un régime « féodal » qui se transforme jusqu'à son abolition légale en 1848.

À la fin de l'année, la correspondance peut être reconstruite en plaçant rapports et réponses en vis-à-vis et cela permet d'esquisser les premières projections annuelles que Claire Madl retrouve chez les Hartig exactement au même moment, alors que le comte Franz Anton (1758-1797) succède à son père en 1783²⁰¹. Le comte Hartig, le prince de Clary ou le comte Chotek font partie d'une génération éduquée aux nouveaux principes de la comptabilité camérale développées dans la seconde moitié du XVIII^e siècle²⁰². L'investissement accru dans la gestion administrative des seigneuries apparaît en constatant que les rapports de Teplitz ne sont progressivement plus adressés au secrétaire comme c'était le cas avec Franz Wenzel de Clary (1706-1788), mais au prince Jean. Ce dernier écrit les réponses et en conserve soigneusement les brouillons, comme l'*Oberamtmann* le fait à Teplitz. Cette symétrie permet de renforcer la mémoire administrative en ajoutant un fonds d'archives seigneuriales à Vienne. Depuis le XVII^e siècle, les instructions imposent de conserver et d'inventorier la correspondance avec la haute autorité seigneuriale (*Hochobrigkeit*) dans les archives du château « *pro rei memoria*²⁰³ ». Elle est utilisée comme une forme de jurisprudence, permettant aussi une réflexion sur les améliorations à apporter au fonctionnement de l'économie seigneuriale²⁰⁴. Où qu'il se trouve, le prince a accès à cet historique de la vie seigneuriale en Bohême. À partir des années 1800, il prend le temps d'en copier des résumés qui placent en vis-à-vis l'essentiel des rapports avec ses propres réponses, faisant ainsi apparaître le déroulé d'une année de correspondance, dont la consultation est facilitée²⁰⁵.

Le travail de compilation de Jean de Clary bénéficie à son successeur, Charles-Joseph : entre 1826 et 1831, ce dernier reprend toute la correspondance de son père²⁰⁶. Il y

²⁰⁰ Outre la correspondance seigneuriale, les bilans des commissions et les documents relatifs à ces affaires sont conservées SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 343.

²⁰¹ C. Madl, *Tous les goûts*, op. cit., p. 277.

²⁰² Marie-Laure Legay, « La science des comptes dans les monarchies française et autrichienne au XVIII^e siècle », *Histoire & mesure*, 2010/XXV-1, p. 231-260. Nous renvoyons à la première partie du chapitre III. Sur la gestion du comte Chotek, un noble très attentif au progrès de l'économie agricole : I. Cerman, *Chotkové*, op. cit., p. 358-359.

²⁰³ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 81, au moins depuis celle de 1746 qui fixe l'usage des archives § 8-11.

²⁰⁴ En témoignent les plans de réformes administratives et les « *Geld projecten* » du début du XIX^e siècle (SOAL-D., c. 192-197 ; Vk Teplice, c. 81). Claire Madl retrouve des documents similaires chez le comte Hartig, *Tous les goûts*, op. cit., p. 277, Ivo Cerman chez les Chotek : *Chotkové*, op. cit., p. 358-359.

²⁰⁵ SOAL-D., c. 123-143, pour toutes les correspondances (*Oberamt*, corr. juridiques, intendance des forêts...).

²⁰⁶ On retrouve son écriture sur les liasses des correspondances.

trouve de multiples exemples des modalités concrètes de la prise de décision entre Vienne et Teplitz. Cet usage des documents seigneuriaux participe de la perpétuation du savoir administratif dans la maison princière. Cette maîtrise de la correspondance est d'autant plus nécessaire que les rapports ne sont pas de simples outils informatifs circulant entre Teplitz et Vienne. Ils sont les supports grâce auxquels le prince affirme son autorité à distance en donnant ses directives et en signant les décrets seigneuriaux qui structurent l'organisation de la vie locale dans ses seigneuries de Bohême du Nord.

De la lettre au décret : quelques aspects de l'exercice du pouvoir seigneurial entre Vienne et la Bohême à la fin du XVIII^e siècle

Grâce à la circulation de l'information, le prince peut fixer les grandes orientations économiques du domaine et administrer les seigneuries. Les fonctionnaires de l'*Oberamt* doivent attendre les décisions du prince pour agir. Contrairement aux rapports, les réponses du prince sont laconiques : il tranche les situations qui lui sont présentées, et demande des précisions. Le rythme de l'échange est assez soutenu, comme le montre l'exemple de l'année 1809 transcrit en annexe 9. L'*Oberamtmann* Florian Skupmann date son premier rapport du 6 janvier, le prince répond le 14, et le rapport suivant, daté du 20, reprend les termes de cette réponse²⁰⁷. Le courrier met une semaine environ à parvenir à son destinataire, qui y répond aussitôt : le prince émet des décisions rapides pour assurer le suivi des affaires. L'année 1809 a été choisie car il s'agit d'une période de guerre où le prince est retenu dans la Vienne occupée par les troupes françaises entre mai et octobre. Les échanges ralentissent mais ne cessent pas, et le prince tient à se rendre en Bohême d'octobre à décembre. À la fin du XVIII^e siècle, l'exercice de l'autorité domaniale ne se conçoit pas sans la présence régulière de son détenteur. Le prince de Clary s'inscrit ainsi dans le sillage du « retour à la terre » encouragé par le développement des sociétés d'agronomie en Europe²⁰⁸.

Le prince n'est pas simplement un propriétaire qui s'informe des dégâts du froid sur ses réserves de chasse. En Bohême, le possesseur d'une seigneurie dispose aussi d'un pouvoir politique important, une autorité qui s'applique à l'ensemble des sujets (*Untertanen*)²⁰⁹. Les réformes josphistes ne mettent pas fin à l'usage des livres de décrets dont Sheilagh Ogilvie a montré qu'ils étaient un outil essentiel des relations entre les communautés de sujets et les institutions manoriales en Bohême au temps du « second servage²¹⁰ ». Le seigneur de Teplitz

²⁰⁷ SOAL-Děčín, c. 127, « *Correspondenz mit Teplitzer Amt* », 1809.

²⁰⁸ M. Confino, *Domaines*, op. cit., p. 19-38, I. Cerman, *Chotkové*, op. cit., p. 348-359.

²⁰⁹ Sur l'origine de ce pouvoir : O. Chaline, dans *Les Schwarzenberg*, op. cit., p. 263-290.

²¹⁰ S. Ogilvie, « Communities and the "second selfdom" in early modern Bohemia », *Past & Present*, 2005/187, p. 69-120.

signe des décrets qui organisent la vie locale : il autorise l'accès aux métiers d'artisanat, avalise les constructions, revoit les conditions individuelles d'imposition ou de conscription. Le prince supervise par ce moyen l'intégration dans la communauté des sujets et l'installation des populations juives dans les seigneuries²¹¹. Il apparaît ainsi comme un agent structurant dont le pouvoir décretal organise une partie des mobilités sur les terres de Bohême qui relèvent de son autorité. Les décrets sont enregistrés avec le lieu et la date de la prise de décision, ce qui a permis de reconstruire une partie du calendrier de sa résidence et prouve que le prince agit toujours en seigneur de Teplitz lorsqu'il se trouve à Vienne²¹². La valeur de ces actes repose sur la signature. Cette implication politique en Europe centrale confirme les conclusions de la thèse de Bertrand Goujon sur les lignages Arenberg, lorsque l'historien écrit que « l'absentéisme résidentiel ne signifie en effet ni désintérêt complet des affaires locales, ni reflux de l'autorité nobiliaire qu'exercent par procuration les représentants et délégués que sont les régisseurs, gardes et autres gens d'affaires²¹³ ». L'autorité du prince s'exerce en continu, bâtie sur l'alternance entre les correspondances et la présence réelle du seigneur de retour en ses terres pour vérifier la portée de ses décisions²¹⁴.

La conception des décrets éclaire la manière dont un seigneur de la fin du XVIII^e siècle pouvait intervenir dans la vie de ses sujets après les réformes royales des années 1780. Le décret est une décision finale ayant pour point de départ une demande des sujets (*petitum*) à laquelle le prince répond en fixant les conditions d'accès à la requête ou en signifiant son refus (*decretum*). Le prince de Clary n'a donc pas à se rendre dans les parties éloignées de sa seigneurie, car ce sont les sujets qui viennent à lui. Ils recherchent un aval seigneurial et une légitimité dont la preuve est gardée sous clef dans les archives du château, et peut-être consultée à des années de distance²¹⁵.

Un exemple de la fin du XVIII^e siècle permet de comprendre les modalités de ce pouvoir décretal qui est concilié avec la présence aristocratique à Vienne jusqu'à la révolution de 1848. Il s'agit d'un des derniers décrets du prince Franz Wenzel de Clary (1706-1788), signé à Vienne le 27 juillet 1785. Il est pris au cours d'une période charnière : non seulement le pouvoir traditionnel des seigneurs est remis en question par les réformes josphistes, mais

²¹¹ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 90-93, *Dekretenbüchern* [registres des décrets], 1767-1844.

²¹² Voir annexe 1, p. 190.

²¹³ B. Goujon, *Entre cosmopolitisme (Les Arenberg) op. cit.* Citation extraite de B. Goujon, « Un lignage aristocratique d'envergure internationale dans l'Europe du XIX^e siècle. La Maison d'Arenberg », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 2010/88-2, p. 513.

²¹⁴ Ce que soulignait déjà le *Testament politique* du prince Charles Eusèbe de Liechtenstein vers 1680, dans lequel il enjoint son fils de ne pas rester à la cour et de visiter régulièrement les seigneuries : T. Winkelbauer, « Les Liechtenstein », *op. cit.*, p. 127.

²¹⁵ En 1807 puis en 1809, l'*Oberamtmann* Florian Skupmann recherche et copie par exemple un décret pris en 1796 à propos de la situation fiscale de la ferme d'un meunier du village de Welbine. Il le cite au moment de réviser cette situation : SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 92, DB, p. 245v.

le prince malade s'apprête à passer la main à son fils. Le prince vieillissant ne se rend plus en Bohême depuis 1783. Ce décret peut donc être considéré comme exemplaire d'une manière d'exercer le pouvoir seigneurial au moment de la transmission de l'autorité dans la maison noble dont Thomas Winkelbauer a pu éclairer quelques aspects clé pour la période précédente²¹⁶. L'affaire est très précise. Les habitants de Sonsdorf, un petit hameau de la seigneurie des Binsdorf demandent collectivement l'autorisation de prélever de la mousse dans la forêt seigneuriale, contre le paiement de 9 florins annuels²¹⁷. La requête est envoyée au prince, qui peut alors intervenir au cœur d'un espace qu'il n'a pas visité depuis longtemps. La connaissance fine du territoire n'est pas nécessaire pour réguler la vie locale. Une telle demande entretient l'autorité du seigneur (*Hochobrigkeit*) en lui permettant d'édicter des conditions. La première est le paiement des neuf florins, qui ont pour lui une valeur symbolique. Comme l'impôt est une forme de consentement, ce paiement rappelle la sujétion et vient matérialiser l'ordre seigneurial dont le prince est le garant. Cet échange participe d'une double fabrique de la légitimité dans la seigneurie : celle du propriétaire qui ne se déplace pas, et celle des sujets qui obtiennent le droit de circuler dans la forêt²¹⁸.

La seconde condition est ajoutée par le prince : le décret prend fin si un des habitants est convaincu de braconnage. L'accès à la forêt se referme alors pour tous. Franz Wenzel se saisit de cette occasion pour lutter contre ce que les seigneurs considèrent comme le fléau des campagnes²¹⁹. Cette forme d'intervention est révélatrice d'une pratique largement utilisée par Jean de Clary-Aldringen, d'abord sous l'autorité de son père de 1786 à 1788, puis de manière plénière de 1788 à sa mort en 1826²²⁰. Le prince peut ainsi conditionner l'établissement d'un artisan drapier à la limitation du nombre de ses apprentis au regard des besoins de sa ville. C'est en répondant aux sollicitations qu'il s'impose comme un des agents régulateur de la vie locale. Les décrets unilatéraux existent, et concernent l'administration du domaine. Le prince dicte ses choix en matière d'engagement des fonctionnaires seigneuriaux (*Beamten*). Il fixe leurs tâches et leur périmètre d'intervention. Ces choix sont décisifs, car ils définissent l'appareil administratif avec lequel les sujets entre en relation pour leurs démarches, ainsi que

²¹⁶ T. Winkelbauer, « Les Liechtenstein..., *op. cit.*, p. 126-135.

²¹⁷ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 92, *DB*, Binsdorf, 1781-1808, n°10, fol. 2v. La mousse peut servir à calfeutrer l'habitat, à la litière des animaux, mais entre aussi dans la composition de certains produits.

²¹⁸ Nous nous appuyons sur les différentes contributions sur le rapport juridique à la forêt dans O. Depenheuer, B. Möhring (éd.), *Waldeigentum, op. cit.*, p. 165-294.

²¹⁹ P. Salvadori, *La chasse, op. cit.*, p. 277-305. Le braconnage est le seul motif de châtiments corporels retrouvé dans les correspondances seigneuriales à la fin du XVIII^e siècle. En 1793, six coups de fouets et 24 jours d'arrêt sont infligés pour deux perdrix : SOAL-Děčín, c. 120, rapport du *Forstmeister* Döring, 19 avril 1793.

²²⁰ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 92-93. Il signe les décrets « *J. Graf Clary* » de 1786 à 1788, puis « *Fürst Clary* ».

l'a montré Pavel Himl pour la seigneurie de Krumau²²¹. C'est sur ce corps que repose la fabrique du pouvoir seigneurial exercé entre Vienne et Teplitz.

Le seigneur détient donc les clés du pouvoir institutionnel local sans que sa présence physique soit immédiatement nécessaire. La vie seigneuriale fait donc partie du quotidien princier quel que soit le lieu de résidence : en 1792-1793, le prince Jean signe douze décrets à Naples. Les paysages édéniques du golfe et la commission impériale en Italie ne font pas oublier les affaires de Bohême du Nord, comme celle de cette maison ou de ce moulin que des sujets voudraient construire sur les terres seigneuriales de Praseditz et Weisskirchlitz²²². La signature des décrets matérialise l'ancrage local du seigneur d'Europe centrale, que Jean de Clary s'attache à maintenir durant ses circulations à l'étranger.

Les registres de décrets placent en vis-à-vis *petita et decreta*, permettant de retrouver le détail juridique de chaque situation²²³. Cette écriture donne l'image d'un échange direct entre le seigneur et les sujets, qui résulte en réalité d'un processus parfois long. La demande est d'abord présentée par le directeur. Ce dernier donne son avis, permettant au prince de statuer « en faveur d'un rapport favorable » de l'administration²²⁴. Le seigneur n'agit pas seul ou de manière arbitraire : il s'inscrit dans le fonctionnement d'un système administratif qui le protège si la décision s'avère délétère. À de très nombreuses reprises, le décret se trouve déjà pré-rédigé et accompagne les rapports. Le directeur ne laisse qu'une place vide à l'endroit de la date. Le prince n'a qu'à signer après avoir pris connaissance de l'affaire, bien souvent évoquée dans les échanges précédents²²⁵. L'*Oberamtmann* intervient donc à toutes les étapes de l'élaboration des décrets, qu'il consigne ensuite dans les registres officiels de la seigneurie. À l'est de l'Elbe, ce personnage n'est pas un simple intendant des domaines auquel les instructions confèrent un droit de regard et d'intervention sur tous les agents seigneuriaux. Tous les écrits de l'époque décrivent sa fonction comme un rouage inévitable de l'ordre seigneurial, indispensable au seigneur qui souhaite développer une présence aristocratique hors de ses terres²²⁶. Le prince s'appuie sur l'implantation locale et les circulations de cet homme de confiance qui fait office de filtre seigneurial et peut influencer sur la prise de décision.

²²¹ Pavel Himl, *Die 'armben Leüte' und die Macht: die Untertanen der südböhmischen Herrschaft Český Krumlov/Krumau im Spannungsfeld zwischen Gemeinde, Obrigkeit und Kirche (1680-1781)*, Stuttgart, Lucius & Lucius, 2003, p. 122-138.

²²² SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 92, fol. 4v. sq..

²²³ Une page d'un de ces livres se trouve en annexe 10, p. 202.

²²⁴ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 90-91, « *Mit gutächtlicher Bericht* ». Ces mentions disparaissent avec Jean de Clary, mais le processus demeure identique.

²²⁵ Voir annexe 11 pour les documents qui illustrent ce processus, p. 203.

²²⁶ M. Confino, *Domaines*, op. cit., p. 61-79.

L'Oberamtmann, un « mal nécessaire » pour permettre les circulations aristocratiques

Le prince a certes le dernier mot, mais l'*Oberamtmann* est l'interlocuteur quotidien des sujets. Les rapports du début du XIX^e siècle montrent qu'il conduit les enquêtes locales (*Untersuchung*) sur demande du prince ou de sa propre initiative, accueille les commissions royales envoyées par le district quand le prince est à Vienne, ou négocie avec les paysans pour affermer une partie des terres seigneuriales. À Teplitz, Emmanuel Reichl puis Florian Skupmann sont les héritiers des capitaines de seigneurie qui permettaient à l'aristocratie de Bohême de gérer les patrimoines morcelés constitués au cours de l'époque moderne. Ces acteurs jouissaient d'un pouvoir local considérable dans la Bohême des XVII^e-XVIII^e siècles, par exemple à Jindřichův Hradec en Bohême du Sud, étudié par Josef Hrdlička²²⁷. Ce point n'échappait pas aux seigneurs de la fin du XVIII^e siècle, dont les mémoires présentés aux sociétés d'agronomie soulignaient les inévitables problèmes de concussion et d'abus de cette position²²⁸. L'aristocratie seigneuriale ne pouvait aisément renoncer au mode de vie urbain lié à son appartenance à une haute noblesse de cour. À la fin du XVIII^e siècle, les Clary-Aldringen venait d'ancrer dans la pierre une identité bâtie entre l'épée et la terre depuis la guerre de Trente Ans. Le recours au directeur était donc indispensable. Comme bien des grands nobles, le seigneur de Teplitz n'avait d'autre solution que de bien choisir l'homme qui remplirait cette fonction²²⁹.

Les Chotek se lancent ainsi dans la recherche d'un expert agricole et se tournent vers le baron Puteani au début du XIX^e siècle. Ivo Cerman indique que ce dernier avait servi dans plusieurs domaines différents²³⁰. Il est le fils de Joseph Franz Puteani (1749-1836), connu pour ses traités et ses expériences dans la ferme de Soutitz en Bohême. Cet expert modernise les domaines Chotek, avant d'être recommandé au prince Charles-Joseph de Clary-Aldringen en 1826. Son prédécesseur, le prince Jean avait lui préféré le recours à des hommes ayant une bonne connaissance de ses domaines entre 1788 et 1826. Il encadre alors leur activité en actualisant les instructions laissées par ses prédécesseurs²³¹. Ces dernières définissent la position du directeur. Elles insistent sur le devoir d'exemplarité attendu de ce représentant : il doit être un modèle de piété et de vertu et résister à toute forme de corruption. La définition de normes de conduite très strictes servait de préalable à la construction d'une indispensable

²²⁷ J. Hrdlička, « Seigneurie, résidence et cour à l'époque moderne: Jindřichův Hradec, du XVI^e au XVIII^e siècle », *Historie, Économie et Société*, 2007/26, p. 54-55. Voir aussi P. Himl, *Die 'armben Leüte'*, op. cit., p. 132.

²²⁸ M. Confino, *Domaines*, op. cit., p. 74-80.

²²⁹ *Ibid.* : les mémoires des seigneurs russes envoyés à la Société libre d'économie de Saint-Petersbourg aboutissent bien souvent à cette conclusion.

²³⁰ I. Cerman, *Chotkové*, op. cit., p. 355.

²³¹ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 81.

relation de confiance. C'est pour cette raison que chaque transition princière entre 1767 et 1831 introduit un nouveau directeur. Cette mesure s'imposait afin d'asseoir son autorité face à des hommes en place depuis longtemps, solidement implantés dans la vie locale des communautés urbaines et villageoises. Emmanuel Reichl est ainsi nommé par Jean de Clary à Teplitz de 1790 jusqu'à la fin des années 1800. La stabilité de la relation est une garantie permettant de développer les circulations aristocratiques. Le prince renforce ce lien grâce à une correspondance particulière avec son *Oberamtmann* : elle double les rapports officiels de la seigneurie de Teplitz qui sont contresignés par le comptable²³². Le directeur apporte de nouveaux détails. Quand Emmanuel Reichl devient trop vieux pour se déplacer dans la seigneurie, le prince promet à Teplitz Florian Skupmann, qui avait forgé une véritable expérience de terrain en gravissant les échelons de la hiérarchie administrative de la seigneurie de Binsdorf²³³. Le prince n'organise pas un simple transfert, et le maintient aussi à Binsdorf. Le même homme circule d'une seigneurie à l'autre pour permettre au prince de créer un lien administratif entre ces espaces éloignés d'environ cinquante kilomètres. Il n'y a plus de double correspondance avec l'*Oberamt* et l'*Oberamtmann* : le second rédige seul les rapports qu'il envoie au prince. Ce dernier se repose entièrement sur lui lorsqu'il est absent. Au cours des années 1800-1820, Florian Skupmann devient l'homme fort des seigneuries.

Figure de l'entre-deux entre les sujets et le seigneur qui l'emploie, l'*Oberamtmann* doit appliquer les décisions du prince et veiller à leur mise en œuvre. Il contrôle presque entièrement l'accès des sujets à leur seigneur grâce à la correspondance²³⁴. Sa manière de présenter une affaire, le choix de taire certains éléments, lui donnent une influence considérable à l'échelle locale. Le 21 mars 1824, le comte Charles-Joseph reçoit à Vienne « un petit artilleur, [...] fils unique du fichtenmüller [meunier] a Aichwald. [...] Son père veut lui céder le moulin, l'*Oberamtmann* ne veut pas. Es ist ein harter Mann [c'est un homme dur] dit-il²³⁵. » Le soldat tente de contourner la hiérarchie seigneuriale pour atteindre le prince sans passer par l'*Oberamtmann*, qui impose son avis sans en référer à Jean de Clary. Michael Confino a mis en lumière toute la difficulté de cette fonction, qui place le directeur entre la méfiance du seigneur, celle des sujets et celle des agents qu'il surveille²³⁶. Parfois haïs de ces derniers, c'est aussi lui qui entendait les plaintes des mécontents. Il pouvait alors s'abriter derrière le pouvoir de décision du prince, éloigné des contestations immédiates. À l'inverse,

²³² SOAL-Děčín, c. 118-128.

²³³ *Ibidem*, Données recueillies des correspondances et des comptabilités seigneuriales.

²³⁴ Avec le *Forstmeister*, le doyen et l'avocat, qui interviennent dans des domaines précis sur lesquels le directeur a droit de regard.

²³⁵ SOAL-Děčín, c. 180, journal Ch.-J., 21 mars 1824, p. 25. Abrégé développé.

²³⁶ M. Confino, *Domaines*, *op. cit.*, p. 61-79.

les instructions de biens des seigneurs à l'est de l'Elbe indiquent que le directeur est responsable du comportement des autres agents et de tous les incidents locaux, même ceux dont il n'est pas coupable. Le prince est protégé par ce maillon administratif. Sans être un simple régisseur, le directeur n'est pas tout à fait l'*alter ego* du prince comme l'écrivait Michael Confino²³⁷. Il est un « mal nécessaire », selon les mots de Jean de Clary en 1826. Comme ses pairs, le prince lui verse le meilleur traitement du personnel afin de compenser les dangers de cette implication locale par une aisance matérielle et un intérêt à la bonne marche de l'économie seigneuriale²³⁸.

La présence de l'*Oberamtmann* permet au prince de s'extraire des enjeux locaux, au risque de voir certains aspects lui échapper. Son intervention personnelle prend alors un poids supplémentaire et souligne la gravité de la situation. Les relations se tendent parfois, comme lorsque Jean de Clary somme Florian Skupmann de s'expliquer après que la bière seigneuriale soit gâchée en août 1825 :

Le brasseur se plaint des Beamten [fonctionnaires de la seigneurie] qui lui donnent moins d'ingrédients qu'il ne lui en faut, que le Schaden [dommage] est immense pour la Obrigkeit. Du louche, abus, intérêt, friponnerie. Ma mère dit tout cela à mon père. Il fait venir Skupmann qui jette feu et flamme. Skupmann fait venir le brasseur qui (faut bien) [*sic*] dit comme lui²³⁹.

La chaîne de commandement apparaît alors, ainsi que les pressions qui s'exercent à différents degrés. Cet extrait met aussi en évidence le rôle de l'ensemble de la famille Clary-Aldringen. C'est une promenade de Marie-Christine de Ligne qui déclenche l'affaire autour du monopole seigneurial. La présence de la famille ouvre une brèche dans la rigidité de la hiérarchie administrative. Dès lors, les parcours de chasse et les sentiers que le prince fait aménager dans son domaine prennent une dimension presque politique de rencontre entre la maison et les sujets. Du retour du prince aux promenades de la princesse, les mobilités tiennent une part importante dans la fabrique de l'autorité locale des grands nobles.

La présence de l'*Oberamtmann* demeure une constante de la gestion seigneuriale malgré la volonté affirmée de trouver un autre mode d'administration des domaines au début du XIX^e siècle²⁴⁰. En libérant les circulations personnelles du prince de Clary-Aldringen,

²³⁷ *Idem*, p. 61.

²³⁸ Dans les années 1800-1810, L'*Oberamtmann* touche 400 florins annuels, la même somme que l'expert juridique. Ils viennent devant le comptable (300 fl.) tandis qu'un simple secrétaire touchait 80 florins, un chasseur de 30 à 100 florins. Sommes qui ne comptent pas les gratifications. Ces chiffres correspondent peu ou prou à ceux de l'administration Liechtenstein, où la « première classe » de fonctionnaires touche cependant plus de 1000 florins dans les années 1830 : H. Stekl, *Österreichs Aristokratie*, *op. cit.*, p. 220-221.

²³⁹ SOAL-Děčín, c. 181, journal Ch.-J., 26 août 1825, p. 29. Ab. Dév..

²⁴⁰ Ainsi qu'en témoignent les mémoires envoyés aux sociétés d'économie agricole : M. Confino, *Domaines*, *op. cit.*, p. 61-79. La présence de l'*Oberamtmann* est attestée jusqu'en 1848 au moins.

l'activité du directeur lui permet aussi d'agir en tant que seigneur de Teplitz aux différentes échelles de pouvoir dans la monarchie des Habsbourg.

Les circulations du seigneur dans la monarchie des Habsbourg au tournant du XVIII^e siècle : les enjeux de l'ubiquité aristocratique

Le retour du prince à Teplitz est logiquement un temps fort du gouvernement seigneurial. Les lettres de Jean de Clary indiquent qu'il se rend sur les chantiers des domaines où il porte ses « écritures » et mène ses « conférences avec mes gens d'affaires²⁴¹ ». Le prince retrouve un contact direct avec les réalités locales, en s'appuyant toujours sur le relais de l'*Oberamtmann*. Ses premières préoccupations sont pour le domaine, ses propriétés au cœur des seigneuries. L'impatience grandit dès l'arrivée à Prague, où il n'est pas rare qu'il rencontre des personnages revenant de leur cure aux eaux de Teplitz, comme le comte de Rotenhann en 1799 : « Je prévois différents sujets d'impatience d'après les détails qu'il m'a fait sur la tenue du jardin : les étangs sont sales, les parties basses du jardin marécageuses faute d'avoir assez laissé écouler les eaux ; enfin il ne tiendra qu'à moi de gronder tout à mon aise²⁴² ». Pour le seigneur de la ville d'eau de Teplitz, la salubrité des étangs était une priorité : comme pour les stations littorales étudiées par Alain Corbin, les curistes s'attendaient à trouver un espace « propre et net », pour une cure à l'abri des exhalaisons fustigées par la littérature médicale²⁴³. L'absence du prince pouvait donc donner lieu à un certain laisser-aller dont l'*Oberamtmann* allait devoir assumer la responsabilité. Les mobilités renforcent l'autorité du prince en faisant craindre sa réaction. Son arrivée apparaît comme un temps de contrôle qui participe du bon fonctionnement de l'économie seigneuriale : le prince vérifie l'état de ses seigneuries en même temps qu'il trace les lignes directrices des aménagements à réaliser pour l'année suivante.

Le prince peut alors recevoir des délégations de ses sujets, mais aussi des agents du gouvernement royal dont les compétences se sont étendues depuis le renforcement de l'appareil monarchique au cours du XVIII^e siècle²⁴⁴. Les commissions de district sont fréquemment envoyées pour arbitrer les affaires judiciaires ou examiner les affaires commerciales. Le prince de Clary est ainsi amené à définir sa position entre les sujets et les administrations régionales. Lorsque des troubles éclatent dans la région de Binsdorf en 1799, il se tient d'abord prudemment à distance du conflit local avant de se rendre dans la seigneurie :

²⁴¹ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 20 juillet 1799.

²⁴² *Idem*, Sidonienwald, 8 juillet 1799.

²⁴³ A. Corbin, *Le territoire*, op. cit., p. 85-86.

²⁴⁴ Jörg K. Hoensch., *Histoire de la Bohême*, Paris, Payot, 1995, p. 278-294 ; R. Krueger, *Czech*, op. cit., p. 66-80.

Il y a depuis quelques tems beaucoup de train à Tetschen [Děčín] : le peuple s'y est opposé à la sortie des grains qu'on faisoit passer en Saxe, et à même pillé ce qui avoit été déposé. Il y a des gens de Binsdorf parmi eux, et comme le dépôt de ces grains est à Herrnskretchen, je ne me soucie pas de m'y trouver avant que la chose ne soit arrangée. Il y a eu je crois beaucoup de faute à un commissaire de cercle maladroit, et aux gens d'affaires de tetschen²⁴⁵.

Le seigneur gagne Binsdorf après les événements, afin d'apparaître comme un médiateur dans une affaire qui met en jeu les intérêts seigneuriaux. Cette position se lit plus nettement avec la venue au même moment d'une « commission au sujet de la plainte des paysans de Rosendorf dont le capitaine de cercle s'étoit mêlé très mal à propos. Il a fallu les écouter, les haranguer ensuite à Binsdorf où je les avois fait venir. Je ne sais s'ils seront content de moi, ils demandoient l'impossible ; j'ai fait pour eux ce que j'ai cru possible de faire²⁴⁶ ». Dans la perspective des travaux inspirés de la *Alltagsgeschichte*, la manière d'intervenir et les formes prises par la communication seigneuriale font l'objet de recherches sur les relations de pouvoir en Bohême à l'époque moderne²⁴⁷. Ici, les mobilités du prince participent de la manière dont celui-ci construit une relation politique avec des sujets en regard des interventions du pouvoir royal. La manière de répondre à leurs attentes est une façon de définir une légitimité seigneuriale dans le cadre du gouvernement monarchique tel qu'il s'affirme à la fin du XVIII^e siècle.

Pour aplanir les conflits, il faut entrer en relation avec les autorités à Leitmeritz ou à Prague, ce qui est plus facile pour un prince d'Empire que pour un sujet de la frontière de Bohême du Nord. Dans le sillage des seigneurs du XVIII^e siècle, le prince de Clary développe des relations spécifiques avec les capitaines de cercle (*Kreishauptmann*), le plus souvent de nobles choisis par le *Gubernium* de Prague, parfois issus des branches cadettes de grands lignages. À la fin des années 1790, le comte de Lazansky fraîchement nommé est invité à plusieurs chasses au cerf – soit les plus prestigieuses – organisées par le prince Jean en compagnie du comte de Waldstein son voisin²⁴⁸. Cette activité structurante pour la noblesse favorise l'établissement d'une relation cordiale avec le représentant du gouvernement. Malgré un renforcement à la fin du XVIII^e siècle, la capacité d'intervention des autorités de Bohême à l'échelle locale demeurait imparfaite : la connaissance rudimentaire des conditions locales

²⁴⁵ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. M.-J. H.-H., Teplitz, 13 août 1799.

²⁴⁶ *Idem*, 31 août 1799.

²⁴⁷ Markus Cerman, « Einleitung », dans M. Cerman, R. Luft (dir.), *Untertanen, Herrschaft und Staat in Böhmen und im « Alten Reich »*, Munich, Oldenbourg, 2005, p. 1-28.

²⁴⁸ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 21 septembre 1794.

imposait le recours aux seigneurs et à leurs administrations²⁴⁹. En 1796, c'est l'organisation de la conscription qui motive la visite du comte Lazansky au prince de Clary²⁵⁰. L'intervention conciliante n'est pas inutile pour redresser les maladroites qu'une méconnaissance des affaires locales provoque à Binsdorf en 1799. En retour, les seigneurs bénéficient de l'entremise de ces acteurs clés. C'est le cas lorsque les troupes russes arrivent en Bohême alors que le prince de Clary cherche à regagner Teplitz en juillet 1799 : « il a fallu passer par Czaslau. Les Russes s'y en tiroient précisément de tous les cotés, ce qui m'a fait craindre de ne pas trouver des chevaux. Cela seroit peut être arrivé sans l'entremise obligeante du capitaine de cercle²⁵¹ ». Les seigneurs facilitent les circulations des capitaines dans leurs seigneuries, ils peuvent se faire leurs intermédiaires. Ces derniers leur retournent la faveur à l'échelle des circonscriptions administratives du royaume de Bohême.

Le seigneur fait des séjours aussi brefs qu'intenses dans la capitale de ce royaume. Jean de Clary ne réside que quelques jours dans son hôtel de Prague, mais ils sont suffisants pour traiter les affaires requérant sa présence. Le prince multiplie les visites, à commencer par l'expert comptable engagé pour le renseigner sur le prix des denrées à Prague et les décisions de la Diète. À partir de ces indications, le prince est en mesure de déterminer le prix de la bière seigneuriale à Teplitz et de faciliter les relations commerciales avec les domaines. Le séjour à Prague permet enfin de se porter garant pour ses sujets lorsqu'un grand incendie ravage cent cinquante maisons de Teplitz en 1793 : les États de Prague accordent un prêt de 30 000 florins dont le remboursement est partagé entre la seigneurie et les habitants de Teplitz²⁵².

La capitale du royaume de Bohême avait toutefois perdu de son importance politique en raison du renforcement des institutions de la monarchie à Vienne. La haute noblesse de cour qui n'occupe pas de fonction en Bohême ne siège plus que rarement sur les bancs de la diète, alors même que le statut de seigneur les y distingue de la catégorie inférieure de la noblesse (les chevaliers)²⁵³. En 1803, le comte Chotek, récent grand-Burgrave tient cependant à ce que son gendre, Charles-Joseph de Clary-Aldringen, soit intronisé à la diète.

²⁴⁹ Olivier Chaline souligne ce point comme un facteur essentiel de la puissance des seigneurs baroques (*Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 265-283), ce que confirme la synthèse de James Van Horn Melton, « The nobility in the Bohemian and Austrian Lands (1620-1780) » dans H. Scott (éd.), *The European Nobilities in the seventeenth and Eighteenth Centuries*, vol. 2, Londres/ New York, Longmann, 1995, p. 185. Cette situation perdure, ainsi que le montrent les travaux de Patrick Wagner sur l'État prussien à l'est de l'Elbe au XIXe siècle : Patrick Wagner, *Bauern, Junker und Beamte. Locale Herrschaft und Partizipation im Ostelbien des 19. Jahrhunderts*, Göttingen, Wallstein, 2005, p. 37-288.

²⁵⁰ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. M.-J. H.-H., Teplitz, 2 septembre 1796.

²⁵¹ *Idem*, Sidonienwald, domaines Chotek, 5 juillet 1799.

²⁵² SOAL-Děčín, c. 120, correspondance seigneuriale, octobre 1793, prêt des États remboursable sur vingt ans.

²⁵³ Václav Bůžek, « Les changements dans la noblesse du royaume de Bohême à l'époque moderne », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 33-50.

L'importance qu'il accorde à la présentation d'un futur seigneur-proprétaire dans cette instance politique contraste avec le petit nombre des représentants des ordres présents ce 31 mai 1803 :

Le grand Bourgrave demanda pour nous [Charles-Joseph et le baron Stillfried] la permission d'entrer au Landtag [...]. J'ai été aussi étonné que scandalisé du peu de monde qu'il y avoit ; je ne crois pas qu'il y avoit quarante personnes ; mon père étoit tout seul sur son banc des princes²⁵⁴.

La construction de l'édifice Habsbourgeois au XVIII^e siècle a d'importantes conséquences sur le rapport des grands seigneurs à la capitale de Bohême. C'est donc aussi à l'échelle de Vienne que le prince est porté à agir, et qu'il est seul à pouvoir le faire. Lorsque l'empereur décide d'installer l'État-major des armées coalisées à Teplitz en 1813, l'économie des domaines est mise à mal par la circulation des troupes à Teplitz et Binsdorf. Après la victoire de Leipzig, le prince de Clary écrit à l'empereur et au prince Metternich pour solliciter et obtenir un prêt impérial de 50 000 florins alors que l'État peine à se relever de la banqueroute de 1811 et de l'effort de guerre. Le prince y expose « les dégâts subits par l'autorité seigneuriale comme par les sujets, dont Votre Altesse est au courant », insistant sur la misère qui touche les habitants des montagnes. Il conclut en indiquant que « nous nous trouvons moi et ma famille à la limite de la pauvreté [...]. Cette demande est celle d'un grand noble à son souverain, qui dit agir « pour le bien de l'économie locale qu'il faut relancer et les sujets de Teplitz et Graupen qu'il faut soutenir²⁵⁵ ». Le prince écrit en allemand et en français à Metternich, conciliant ainsi le caractère officiel de la requête avec la proximité aristocratique : « je ne doute point que mes sujets approuvent les effets de cette mesure de justice » : il apparaît ainsi en défenseur de sa famille et de ses sujets, qui sont d'abord ceux du monarque et attendent un soutien de sa part.²⁵⁶ Ce prêt accordé en février 1815 renforce sa légitimité locale et semble justifier sa pratique de la multi-résidence par une capacité à agir au plus haut niveau du pouvoir dans la monarchie des Habsbourg.

Gouverner à distance, c'est être capable de s'engager aux différentes échelles de la monarchie, de la cour impériale aux confins frontaliers de la seigneurie de Binsdorf. Les circulations de la haute noblesse ne sont donc pas concevables en dehors de l'économie seigneuriale et domaniale sur laquelle repose le train de vie aristocratique. Ces mobilités sont toutefois de moins en moins bien perçues par les nouvelles élites de la Bohême au cours du XIX^e siècle, ainsi qu'en témoignent par exemple les mémoires d'Hans Kudlich (1823-1917) :

²⁵⁴ SOAL-Děčín, c. 158, journal du 31 mai 1803, p. 90.

²⁵⁵ *Idem*, c. 116, lettre à S. M., Vienne, 4 novembre 1813, trad..

²⁵⁶ *Idem*, lettre à Metternich 4 nov. et 14 déc. 1813, prêt accordé en février 1815.

30 à 40 villages sujets appartenait à la seigneurie Liechtenstein de Jägerndorf. Le *Kammerburggraf* [auxiliaire du prince] tenait la direction et la petite justice au château. C'était un homme puissant. Il n'était pas question de contrôle sur lui. Le prince de Liechtenstein avait des choses plus importantes à faire que de se préoccuper des sujets. Il vivait à Vienne. Qu'y faisait-il ? Protégeait-il la connaissance [...] ? Fondait-il une bibliothèque pour les besoins publics ? [...] Donnait-il d'une main généreuse aux pauvres et aux misérables ? Dotait-il de bourses les enfants de ses fonctionnaires et sujets les plus doués et appliqués ? Fondait-il des hôpitaux ou des pensions de retraites ? – Non ! [...] Il imitait la *high life* de la vieille aristocratie anglaise, et la recherche de leurs manières rigides, de leurs chevaux, leurs courses, leurs carrosses et leurs laquais : tout cela dénaturait la haute noblesse autrichienne²⁵⁷.

Ce réquisitoire contre le régime seigneurial prend les accents de l'affirmation de l'identité nationale en Bohême au XIX^e siècle. Les écuries anglaises que le prince de Liechtenstein avait fait bâtir dans les années 1820 deviennent un élément incriminant contre une élite coupée des réalités locales qui pourtant la faisaient vivre. Les mobilités des aristocrates risquaient ainsi de se retourner contre la légitimité des seigneurs de la fin de l'ancien régime en Europe centrale. Les mémoires d'Hans Kudlich traduisent la volonté de voir les élites traditionnelles engager leurs revenus au profit d'une forme de redistribution des richesses dans les domaines sociaux et culturels. Les dépenses de charité ou les fondations médicales des Clary-Aldringen nuancent ce portrait à charge, qui reprend l'image du « *landlord* absentéiste » que Tatjana Tonsmeyer s'est attachée à déconstruire dans son analyse comparée de la Bohême et de l'Angleterre après 1848²⁵⁸. Les mémoires d'Hans Kudlich mettent en évidence le lien financier entre capitales et domaine sur lequel repose toute l'économie de maisons princières comme celle des Clary-Aldringen. C'est ce lien qu'il s'agit maintenant d'explorer pour la fin de l'époque moderne.

B. Faire circuler l'argent et les sujets des seigneuries

Transferts comptables : les ressources de la maison princière

Lorsque Jean de Clary rénove la comptabilité de la maison princière entre 1788 et 1790, il réalise des tables annuelles qui consignent l'ensemble des charges familiales et des dépenses de consommation nécessaires au train de vie aristocratique : la bouche, l'écurie ou encore les gages de la domesticité²⁵⁹. Ces tables ne font pas apparaître les revenus, car ils proviennent essentiellement de l'économie domaniale et seigneuriale en Bohême. Jean de Clary reçoit régulièrement à Vienne des sommes d'argent comptant (*Baaren Abführ*) qui alimentent les

²⁵⁷ Hans Kudlich, *Rückblicke und Errinerungen*, Vienne, Hartlebens, 1878, p. 45.

²⁵⁸ T. Tönsmeier, *Adelige Moderne. Grossgrundbesitz und ländliche Gesellschaft in England und Böhmen (1848-1918)*, Cologne, Böhlau, 2012.

²⁵⁹ SOAL-Děčín, c. 117.

caisses de la maison. La fortune des Clary-Aldringen est terrienne. Elle repose sur la gestion d'un ensemble patrimonial morcelé à l'instar de celui des Schwarzenberg en Bohême du Sud dont la gestion a été récemment mise en lumière par Olivier Chaline et Jean Béranger²⁶⁰. Chacune des seigneuries possède sa comptabilité d'où les sommes envoyées au prince sont déduites.

Jean de Clary dispose donc de trois sources principales de revenus qui intègrent les dépenses princières dans le système d'exploitation de l'ensemble des ressources de la Bohême du Nord. La concentration des seigneuries aux mains d'une « aristocratie latifundiaire²⁶¹ » a permis de structurer des économies complémentaires au cours de l'époque moderne²⁶². Du point de vue des comptabilités seigneuriales, Teplitz est une terre agricole polyvalente combinant l'assolement triennal, la brasserie, l'élevage, et les ressources des forêts. Elle se distingue des autres domaines par la présence des eaux, autour desquelles l'économie du thermalisme se développe à la fin du XVIII^e siècle. Les revenus de la seigneurie, composés de ceux du domaine, des droits seigneuriaux et des baux de location, permettent de dégager des bénéfices de l'ordre de 60 000 à 250 000 florins entre les années 1780 et 1830²⁶³. La seigneurie de Binsdorf est tournée vers la sylviculture, bénéficiant de l'artère de l'Elbe permettant le flottage jusqu'en Saxe puis Hambourg. Ses revenus réels se chiffrent de 30 000 à 120 000 florins. Enfin, la seigneurie montagnarde (*Bergherrschaft*) Graupen ajoute l'extraction minière de l'étain et du vitriol à ces productions. Elle peut dégager des revenus réels compris entre 6000 à 16 000 florins entre 1780 et 1815. En comparant à titre indicatif ces données aux estimations du cadastre thérésien, les Clary-Aldringen disposent d'une assise très confortable alors que seules 12% des seigneuries de Bohême dégagent un revenu net du dominical supérieur à 10 000 florins²⁶⁴. À titre de comparaison, les revenus du « gigantesque domaine foncier » de la Meilleraye en France représentent 36 000 livres en 1774, soit environ

²⁶⁰ Voir leurs contributions dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 263-304.

²⁶¹ Josef Petráň, « Skladba pohusitské aristokracie v Cechách » [Structure de l'aristocratie en Bohême après l'époque hussite], dans J. Petráň (dir.), *Proměny feudální třídy v Čechách v pozdním feudalismu*, Prague, Acta Universitatis Carolinae, 1976/1, p. 9-80.

²⁶² Pour une typologie de l'économie agricole et proto-industrielle en Bohême: L. Matušiková, A. Pazderová, « Regionen mit kommerzieller Agrarwirtschaft und in agrarischer Randlage im Vergleich: die Herrschaften Podebrady und Rychnov nad Knežnou, 1650-1750 », dans M. Cerman, H. Zeitlhofer, *Soziale Strukturen in Böhmen. Ein regionaler Vergleich von Wirtschaft und Gesellschaft in Gutsherrschaften, 16.-19. Jahrhundert*, Vienne, Oldenbourg, 2002, p.126-144.

²⁶³ SOAL-Děčín, c. 118-143, comptabilités (*Rent-Rechnungen*). Nous donnons les revenus réels, car les bilans intègrent les bénéfices de l'année précédente, ce qui peut fausser l'image de la productivité réelle du domaine. Il faut aussi tenir compte des fluctuations monétaires. Sur la métrologie, 1 fl. gulden = environ 2.5 l. t. selon les variations de la période. Voir annexe 2 du chapitre II., p. 156.

²⁶⁴ Thibault Klinger, « Évaluer les seigneuries de la noblesse austro-bohême à l'époque moderne : l'exemple des domaines de la famille Colloredo », *Histoire, Economie & Société*, 2007/3, p. 66.

14 000 florins au change de 1775²⁶⁵. En Europe Centrale, Ivo Cerman indique que les terres Chotek rapportent 50 à 60 000 florins de revenus au début du XIX^e siècle²⁶⁶. D'après nos estimations, les Clary-Aldringen se trouvent ainsi confrontés aux mêmes problématiques gestionnaires que les grands seigneurs de Bohême, les Lobkowitz, les Czernin ou encore les Colloredo dont Thibaut Klinger détaille la structure foncière morcelée pour la fin du XVIII^e siècle. Le sommet de ce monde des seigneurs-propriétaires est dominé par les Schwarzenberg, dont le produit des vingt-sept domaines fournit un bénéfice brut dépassant le million de florins²⁶⁷.

Il faut cependant être prudent avec ces données, qui ne représentent pas les revenus à partir desquels le prince de Clary-Aldringen entretient une table ou une écurie aristocratique. En effet, ces bénéfices couvrent en premier lieu les dépenses immédiates comme les achats de grains où la réparation de l'appareil productif. Comme bien des comptabilités seigneuriales de l'Europe du Nord, les comptes transmis au prince s'organisent en deux colonnes, les revenus (*Einnahmen*) et les dépenses (*Ausgaben*)²⁶⁸. C'est de cette manière que tous les secteurs sont passés en revue, à commencer par les plus importants comme la brasserie qui dégage un bénéfice de 7449.2 florins, contre une dépense de 3259.48 florins en 1801²⁶⁹. La seigneurie est un microcosme qui se compose de multiples circuits économiques, fonctionnant presque de manière autonome. Certains postes ne sont que positifs, comme les fermes seigneuriales, le rachat de la corvée ou l'impôt de protection payé par les populations juives (*Schutzgelder*). Ils compensent les postes déficitaires comme les impôts royaux, ou l'argent comptant envoyé au prince de Clary. *De facto*, le produit annuel réel de la seigneurie de Teplitz est parfois négligeable (300 florins en 1804), et même déficitaire en 1796, 1815, 1820 ou 1824. L'argent circule à l'échelle locale, seule une partie est extraite de ces circuits pour être envoyée aux caisses royales où à celles de la maison princière.

L'étude des bilans seigneuriaux a permis de reconstituer les transferts comptables de la comptabilité seigneuriale à la comptabilité princière. De manière globale, Teplitz et Binsdorf sont les poumons de la maison, dégageant ensemble entre 100 et 150 000 florins de revenus annuels pour le prince entre 1788 et 1830. La terre minière de Graupen apporte de petits revenus liés à l'extraction de l'étain et du vitriol, de 2000 à 15 000 florins entre 1790 et 1830.

²⁶⁵ Ce duché affermé dans la région poitevine est cité par Michel Figeac, *Châteaux, op. cit.*, p. 156.

²⁶⁶ I. Cerman, *Chotkové, op. cit.*, p. 462.

²⁶⁷ T. Klinger, « Évaluer les seigneuries... », *op. cit.*, p. 66.

²⁶⁸ Eduard Maur, *Geneze a specifické rysy českého pozdně feudálního velkostatku* [Genèse et traits spécifiques du grand domaine tchèque de la fin du féodalisme], *Philosophica et Historica*, 1976/1, p. 229-258. M. Confino, *domaines, op. cit.* p. 148 ; du même, « la comptabilité des domaines privés en Russie dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, » *RHMC*, 1961/1, p. 5-34.

²⁶⁹ SOAL-Děčín, c. 123, *Teplitz Rent-Rechnung*, « *Brauwesen* ».

Ces revenus sont comparables à ceux de Philippe Emmanuel Buquoy en Bohême du Sud²⁷⁰, ou du chef de la secondogéniture dans la maison princière de Schwarzenberg, qui reçoit 40 000 florins argent de convention de la seigneurie de Worlik, et 16 800 de celle de Sedletz en Bohême centrale²⁷¹. Les Clary-Aldringen ne s’engageant pas dans des opérations de prêt et de courtage qui enrichissent encore les plus grandes familles, leurs revenus ne sont pas comparables à l’opulence des maisons Liechtenstein (900 000 florins par an), Esterhazy en Hongrie (plus de 700 000 florins), ou même Batthyány (450 000 florins) à la fin du XVIII^e siècle²⁷². Selon Olivier Chaline, les Pálffy arrivent ensuite dans la hiérarchie des fortunes, une maison alliée aux Ligne, et donc indirectement aux Clary-Aldringen. Le prince de Clary-Aldringen dépend de ses terres pour assumer les dépenses permettant de s’inscrire dans cette société de la haute noblesse de cour. Les promenades en calèche au Prater ou l’achat de voitures de voyage sont un autre produit du rapport entre les élites et la terre. Le lien financier établi entre la Bohême et l’Autriche est absolument vital pour cette maison princière.

L’organisation des flux financiers entre les seigneuries et la maison

Les comptes seigneuriaux de Teplitz montrent que le prince aimerait toucher idéalement 10 000 florins par trimestre. En réalité, Jean de Clary reçoit en moyenne quinze versements par an de ses trois seigneuries entre 1788 et 1831, sur un rythme mensuel, parfois plus court. L’argent arrive ainsi régulièrement dans les caisses de la maison. Le prince peut compter sur des versements de 500 à 2000 florins, mais les sommes varient de 10 000 florins en juin 1801 à seulement 50 en juin 1813²⁷³. L’argent envoyé au prince circule par voie de diligence, en transitant par l’hôtel pragois. Le réseau des postes est jugé suffisamment fiable et sécurisé, et à aucun moment il n’est fait mention d’escortes ou de vols dans les sources retrouvées²⁷⁴. L’*Oberamtmann* assure le suivi de ces sommes évoquées dans ses rapports auxquels il adjoint des quittances pré-remplies à renvoyer comme celle qui lui parvient de Binsdorf dans la lettre du 14 janvier 1820 :

Note. Trois mille Gulden W.W. de ma seigneurie de Binsdorf sur le revenu de 1819, me sont bien parvenus et ont été versés par Franz Richter dans ma caisse domestique à Vienne en argent comptant. Vienne, le janvier 1820²⁷⁵.

²⁷⁰ O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg*, op. cit., p. 267

²⁷¹ H. Stekl, *Österreichs Aristokratie*, op. cit., p. 218.

²⁷² O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg*, op. cit., p. 267.

²⁷³ SOAL-Děčín, c. 123, 131, « *Baaren Abführ* », bilan.

²⁷⁴ Sur le dispositif postal : P. Čtvrtník et alii, *Poštovníctví*, op. cit., p. 48-63.

²⁷⁵ SOAL-Děčín, c. 138, Teplitz, rapport du 21 janvier 1820, trad.

Chaque seigneurie conserve son identité financière. Le seigneur conserve un lien personnel avec chacune des trois administrations de Bohême. Ce lien se traduit notamment par le fait que l'argent suit le prince. Les rapports de la fin du XVIII^e siècle montrent que les envois de Binsdorf sont directement envoyés au prince Jean tout au long des étapes de sa mission dans les cours italiennes où il annonce le couronnement de l'empereur François. Il perçoit 2000 florins à Innsbruck le 21 juillet 1792, 5000 florins à Naples entre le 28 octobre, 14 novembre et le 5 février 1793, puis 2000 florins à Rome le 16 mars 1793²⁷⁶. Même lorsqu'il circule en prince d'Empire, la figure de Jean de Clary est inséparable de cette identité seigneuriale matérialisée par ces quittances qui rendent possible ce voyage. Les flux sont réorientés en fonction des mobilités du prince, qui affirme sa position de chef de famille en les redistribuant ensuite à l'échelle de sa maison.

Certaines des sommes ne font cependant que passer entre les mains du prince. La seigneurie allodiale de Binsdorf est en effet grevée d'obligations familiales, notamment les douaires dont les sommes sont inscrites directement dans les rapports seigneuriaux. En 1794, le prince ne touche que 14 177 florins sur les 22 743 de revenus envoyés de Binsdorf. Avec les sommes récentes, il doit encore honorer les fondations pieuses instituées par ses ancêtres ou les crédits contractés par ses prédécesseurs. Ces engagements sont irréductibles. C'est donc le train de vie de la branche régnante qui est constamment adapté à l'économie seigneuriale, notamment en temps de guerre comme lors de la guerre de Succession de Bavière en 1778-1779. Rebecca Gates-Coon estime que les Clary-Aldringen subissent des pertes irréparables, mais n'adopte que le point de vue extérieur des amies de la princesse Marie-Josèphe à Vienne²⁷⁷. *De facto*, les seigneuries se relèvent rapidement, ainsi qu'en attestent les registres économiques des années suivantes. Si la famille Clary apparaît désargentée après une période de grande abondance, selon les mots de Léopoldine Kaunitz, c'est que les envois d'argent comptant (*Baaren Abfuhr*) sont adaptés pour assurer la résilience des terres, et qu'il n'est pas toujours possible de les faire parvenir à Vienne. Marie-Thérèse leur fait un don de 1000 ducats et le prince Kinsky s'engage pour 10 000 florins afin de leur venir en aide : ce soutien rappelle qu'une maison noble ne peut soutenir bien longtemps un train de vie princier sans ce lien vital avec ses terres de Bohême²⁷⁸.

L'impression de faillite qui ressort de la vie en temps de guerre est une conséquence de la distance entre les sources de revenus et les lieux de dépense de la maison. La baisse des apports d'argents destinés au prince traduit logiquement les difficultés conjoncturelles. La

²⁷⁶ SOAL-Děčín, c. 119, rapports de Binsdorf, bilan des quittances du directeur Saller, 12 avril 1793.

²⁷⁷ R. Gates-Coon, *The Charmed Circle. op. cit.*, p. 193.

²⁷⁸ *Ibid.*.

situation se reproduit au cours des occupations de Vienne en 1805 et 1809 ou lorsque les troupes coalisées campent sur les domaines avant Leipzig en 1813. L'argent ne parvient plus que difficilement au prince, mettant en évidence la fragilité du système de multi-résidence. En septembre 1813, le comptable Anton Gudra annonce : « les dépenses excédant les revenus, il ne reste aucun argent comptant à envoyer²⁷⁹ ». Le *Bergmeister Zechel* arrive au même constat en décembre: « il n'y a rien à espérer en ce qui concerne le paiement du bois vendu, et la production d'étain est négligeable. Afin d'être en mesure de payer les impôts [royaux] à venir, il n'y a cette fois encore rien à envoyer²⁸⁰ ». La part du prince est diluée dans les dépenses urgentes de la seigneurie. Jean de Clary doit attendre une meilleure conjoncture, et composer avec les 19 000 florins gulden qui arrivent au compte-goutte, quand les dépenses de sa maison se chiffrent parfois largement au dessus des 50 000 florins dans les années 1800²⁸¹. En 1813, le prince Jean reçoit des rapports de ses agents mais l'argent ne circule plus : après avoir touché 5000 florins en été, rien ne lui parvient entre le 7 août et le 23 décembre où 1000 florins sont expédiés à l'hôtel²⁸². La maison se relève en même temps que ses seigneuries. Les interruptions financières sont une réalité des économies aristocratiques qui poussent bien des grands nobles à l'endettement, quelle que soit la rigueur avec laquelle ils administraient leurs domaines²⁸³.

Outre ces circonstances exceptionnelles, les revenus princiers servent régulièrement de variable d'ajustement dans l'économie seigneuriale. L'étude des versements montre que leur régularité et leurs montants dépendent de l'état de la production. En mai 1796, le prince ne reçoit rien de Teplitz alors que la seigneurie dégage en fin de compte 4847 florins de revenus réels contre 1784 florins de dépenses. Le rapport de l'administration daté du 27 mai 1796 lui explique cette mauvaise nouvelle :

À propos des envois [*Abfuhrs quota*], il n'y a pour ce mois aucun montant qui puisse être respectueusement envoyé en argent liquide, car Franz Schuster a touché son argent comptant et divers autres comptes ont été soldés avec 5103 florins 29 [kreutzers]. Le mois prochain, il faudra encore compter avec une contribution à l'effort de guerre de 558 florins 45, et des coûts de construction d'environ 1000 florins²⁸⁴.

²⁷⁹ SOAL-Děčín, c. 131, *Rentrechnung* septembre, trad.. Il joue ainsi son rôle de gestionnaire, à l'instar du directeur du comte Czernin qui le mettait en garde contre les déficits graves de l'économie seigneuriale : Vaclav Pzarak, « "Die Cassa ist lähr." Die Wirtschaft der Grafen Czernin aus der Perspektive ihres Beamten Wenzel Roczek 1746-1796 », dans I. Cerman, L. Velek (dir.), *Adel und Wirtschaft. op. cit.*, p. 47-62.

²⁸⁰ SOAL-Děčín, c. 131, rapport du 26 décembre 1813.

²⁸¹ Il s'agit d'un indicateur, car Jean de Clary n'indique pas dans quelle monnaie il tient sa comptabilité, alors que l'écart entre florin de convention et monnaie papier passe de 1 à 5 entre 1800 et 1811.

²⁸² SOAL-Děčín, c. 131, « *Erträgniss Ausweis* » 1813, dern. fol..

²⁸³ Aleš Valenta, « Zur finanziellen Situation der aristokratischen Grossgrundbesitzer in Böhmen in den Jahren 1740-1800 », dans I. Cerman, L. Velek (dir.), *Adel und Wirtschaft. op. cit.*, p. 23-46.

²⁸⁴ SOAL-Děčín, c. 121, correspondance seigneuriale, Teplitz, rapport du 27 mai 1796, trad..

Bien que la seigneurie soit excédentaire, et très largement si l'on compte les revenus accumulés les mois précédents (11 700 florins), cela ne signifie pas que l'argent est immédiatement disponible. L'aménagement du domaine, la contribution aux États de Bohême dans le cadre de l'impôt des guerres contre la France, ou encore les aumônes ne laissent que 691 florins d'argent liquide dans la caisse. En janvier 1813, l'*Oberamtmann* Florian Skupmann informe le prince que l'on attend la fin d'une transaction de bois pour pouvoir clore les comptes de Binsdorf et lui annoncer la somme qui pourra lui être envoyée²⁸⁵. Dans une certaine mesure, les besoins seigneuriaux passent avant ceux de la maison. Quand le prince veut s'acheter une nouvelle voiture, il faut aussi que sa seigneurie le lui permette.

Les temps d'abondance permettent de renouveler le parc hippomobile ou la livrée viennoise des gens du prince. En 1811, le prince peut compter sur près de 294 000 florins de ses seigneuries, largement suffisant pour couvrir une dépense de 265 597 florins dont 26 794 pour l'écurie²⁸⁶. C'est presque le double de l'année précédente (149 242 florins)²⁸⁷. Les crises frumentaires, le ralentissement du commerce dû aux tensions avec la Saxe ou les campagnes napoléoniennes imposent au contraire de limiter les courses et les dépenses, par exemple en chauffant moins de pièces dans l'hôtel. Lorsque l'État autrichien fait banqueroute en 1811, la crise économique n'épargne pas la Bohême : les revenus chutent à 63 606 florins et les dépenses passent à 84 757 florins (*Wiener Währung*, soit 42300 argent de convention environ) en 1812²⁸⁸. La circulation des troupes qui s'affrontent à Leipzig en 1813 provoque de sévères dommages à Teplitz et Binsdorf, et il faut encore réduire les dépenses à 77 252 florins (48580 fl. a. c. environ²⁸⁹). Dès 1814, l'économie se relève. En 1815, le prince reçoit 111 933 florins gulden et dépense 212 659 florins (60 586 gulden. si le prince tient ses écritures en argent courant²⁹⁰). Malgré la fragilité conjoncturelle, le prince réinvestit dans des chevaux pour participer aux fastes du congrès de Vienne. L'écurie passe de 9782 florins en 1814 à 19 982 florins en 1815.

²⁸⁵ SOAL-Děčín, c. 131, corr. seign., « Herrschaft Teplitzer Wirtschaftsbericht », 8 janvier 1813v.

²⁸⁶ *Idem*, c. 117, 129, sommes issus des *Rentrechnungen*. Le prince perçoit avec certitude 36235 florins de Teplitz en 12 versements. Pour Binsdorf et Graupen, il n'y a pas de bilan des quittances. Il faut se contenter de la mention « reste pour les envois » que le comptable indique à la fin des comptes mensuels, pour le bénéfice net. En 1812, le prince touche effectivement 80% de cette somme par envois. Sur cette base, il aurait perçu 241207 florins de Binsdorf et 16353 de Graupen en 1811.

²⁸⁷ L'équivalence gulden/papier est presque la même, 1 g. = 5 fl. papier. Le comptable de Teplitz tient les écritures en argent de convention. Si le prince tient ses écritures domestiques en argent courant autrichien, ses dépenses ne correspondraient qu'à 20% des revenus escomptés des seigneuries.

²⁸⁸ SOAL-Děčín, c. 117, 130, 6628 fl. de Teplitz, 51 248 fl. de Binsdorf, 5730 fl. de Graupen.

²⁸⁹ *Idem*, le change est alors de 1 fl. arg. de convention = 1.59 fl. *W.W.*. Voir annexe 2 du chapitre II, p. 156.

²⁹⁰ Voir annexe 4 p. 194 l'historique des dépenses de la maison. Le prince ne précise écrire en *Wiener Währung* que pour 1812 et 1813. SOAL-Děčín, c. 117, 133, 30179 florins de Teplitz, 72 250 fl. de Binsdorf, 9004 florins de Graupen.

Les jeux d'écriture dans le contexte des fluctuations monétaires compliquent la lecture des données. Dans le cas où la maison est déficitaire, il convient de rappeler l'usage du paiement différé des fournisseurs que les Clary-Aldringen utilisent conformément aux pratiques de consommation aristocratique mises en lumière par Natacha Coquery²⁹¹. La confiance dans les maisons nobles est suffisante pour que les crédits soient facilement accordés (« *a conto* »), permettant de couvrir les frais d'équipement d'une année sur l'autre. L'argent de la caisse princière n'est pas thésaurisé, il circule sans cesse pour une gestion en flux tendu qui conduit bien des grands nobles à chercher d'autres sources de revenus. C'est le cas des Schwarzenberg qui fondent une grande banque en 1787²⁹². Les grands nobles d'Europe centrale ont la possibilité de chercher dans l'industrie ou la finance de nouvelles sources de revenus au risque de gravement endetter leur maison, comme le montrent les recherches de Rebecca Gates-Coon sur la fortune des Esterhazy²⁹³. Dans le cas des Clary-Aldringen comme pour les autres grandes familles, la maison reste une émanation de la seigneurie. C'est sur la terre que repose la légitimité nobiliaire, ainsi que l'illustre le cas des Rohan qui émigrent en Bohême non loin de Teplitz après leur faillite en France, ou celui des Arenberg ou qui recréent un patrimoine et retrouvent une assise foncière, financière et politique en Europe centrale après la Révolution²⁹⁴.

Parmi les dépenses de la maison princière, se trouve le poste important des gages et des pensions versés à près de trente à quarante domestiques actifs ou retirés du service du prince. Nombre d'entre eux sont issus de la Bohême du Nord où vivent leurs familles. Le lien entre maison et seigneuries n'est pas seulement financier, il est aussi humain. Il se traduit par la circulation des sujets dont une partie prend place dans les attelages familiaux au tournant du XIX^e siècle.

La maison princière et les mobilités des domestiques

Les seigneuries représentent un vivier traditionnel pour le service des maisons nobles. En 1809, le comte Charles-Joseph indique à son épouse que le médecin de Teplitz Ambrozi « a des nourrices tout plein²⁹⁵. » La personne engagée se rend dans les domaines Chotek où sa femme Louise est en couche, puis accompagne les circulations de la comtesse avant de

²⁹¹ N. Coquery, *L'hôtel*, op. cit., p. 158-166.

²⁹² Daniela Stefanova, « Gutsherren und wirtschaftliche Aktivitäten. Eine Fallstudie zur "Schwarzenberg Bank" 1787-1830 », dans I. Cerman, L. Velek (dir.), *Adel und Wirtschaft*, op. cit., p. 63-83.

²⁹³ R. Gates-Coon, *The landed estates of the Esterházy princes: Hungary during the reforms of Maria Theresia and Joseph II*, Baltimore, J. Hopkins University Press, 1994, p. 87.

²⁹⁴ Les archives Rohan se trouvent SOAL-Děčín. Sur la fortune de la branche autrichienne des Arenberg : B. Goujon, *Entre cosmopolitisme*, op. cit., p. 79-82. On verra également le cas d'Emmanuel de Pouilly étudié par R. Slabáková, *Le destin*, op. cit., p. 152-169.

²⁹⁵ SOAL-Děčín, c. 187, lettre à la comtesse Louise née Chotek, Teplitz, 23 juillet 1809.

retourner finalement à Teplitz. Les domestiques les plus proches des grands nobles sont souvent issus des seigneuries, à l'instar des chasseurs du prince Jean. Ce dernier s'entoure d'un personnel qui connaît son univers et ses habitudes. Les chasseurs passent de l'administration de la seigneurie à celle de la maison, où ils perçoivent un traitement relativement confortable et surtout régulier, un peu supérieur à celui des chasseurs seigneuriaux²⁹⁶. Nombre d'entre eux restent longtemps en place, permettant de créer cette « société soudée » par le service d'un prince analysée par Aurélie Chatenet-Calyste²⁹⁷.

Plus largement, la maison peut également soutenir les mobilités des enfants des sujets qui travaillent au service du domaine ou de la seigneurie à la fin du XVIII^e siècle. C'est le cas pour le fils du jardinier Andreas Lagler. En 1790, il quitte Teplitz pour tenter de trouver à s'employer à Vienne, mais peine à y vivre avec les 5 florins que son père lui envoie. Ce dernier expose sa situation à l'*Oberamtmann*, qui propose que 12 florins soit prélevés sur les sommes envoyées au prince pour que le jeune homme « puisse quitter Vienne et se rendre en Moravie, car peut être y aura-t-il du travail pour lui sur place, et que la vie n'y sera pas aussi chère [...]. Il serait plutôt sage de le laisser encore pendant un an chercher quelque place dans le monde²⁹⁸ ». Cette dépense, minime en regard du train de vie princier dans la capitale, souligne le rôle attendu de la maison lorsque la conjoncture restreint les opportunités d'emploi. La protection du prince étudiée par Claude Petitfrère s'étend même hors du champ de la domesticité²⁹⁹. Elle peut motiver les circulations à l'échelle de l'Europe centrale en facilitant l'accès à la « ville promise³⁰⁰ », et par là soulager les pressions sur le marché du travail à l'échelle locale. De telles aides nourrissent l'image du paternalisme très présente dans la conception de l'univers domestique, et surtout étroitement liée à celle du « bon seigneur³⁰¹ ». Cet exemple montre que les sujets employés par la seigneurie n'hésitent pas à solliciter ce recours, qui pouvait faire espérer en retour un zèle accru de la part du jardinier des domaines³⁰².

²⁹⁶ Jean de Clary ne détaille pas ses comptes, mais déclare 144 florins de gages annuels dans le *Klassensteuer* de Vienne. En 1826, les comptes de son fils indiquent que les chasseurs touchent 480 florins *W.W.* soit 192 fl. a. c., soit le meilleur salaire du corps des chasseurs de Teplitz.

²⁹⁷ A. Chatenet-Calyste, *Une consommation*, *op. cit.*, p. 43.

²⁹⁸ SOAL-Děčín, c. 120, correspondance seigneuriale du 17 décembre 1790, trad..

²⁹⁹ Claude Petitfrère, *L'œil du maître : maîtres et domestiques de l'époque classique au romantisme*, Bruxelles, Complexe, 1986, p. 89-90.

³⁰⁰ Daniel Roche (dir.), *La ville promise. Mobilité et accueil à Paris (fin XVII^e-début XIX^e siècle)*, Paris, Fayard, 2000.

³⁰¹ Pavel Himl, *Die 'armen Leüte'*, *op. cit.*, p. 64-79.

³⁰² C. Petitfrère, *L'œil du maître*, *op. cit.*, p. 202.

Les domestiques de Bohême ne restent pas nécessairement au service du prince. Les attaches de longue durée ne doivent pas faire oublier les services plus courts³⁰³. La personne ne convient pas toujours, et bien des raisons peuvent susciter un congé. Un premier engagement à Vienne peut alors se traduire par le passage au service d'une autre maison. En 1797, le comte Charles-Joseph reconnaît ainsi un « petit Hausknecht [valet], qui a été chez nous il y a je crois 3 ans qui depuis a été anglisé et Jockay-isé par un Arnstein, et que depuis nous avons vu trotter derrière le phaéton de monsieur de Metternich, tout aussi bien que tous les Anglois du Prater³⁰⁴ ». Les journaux attestent que sa famille vit en périphérie de Teplitz depuis plusieurs générations. Il passe au service de la maison des célèbres banquiers viennois anoblis au temps de Joseph II, adoptant le mode de vie distinctif des « princes-jockey » avant d'intégrer la livrée des Metternich. La maison Clary-Aldringen permet une ouverture professionnelle pour certains sujets, qui adoptent un mode de vie sensiblement éloigné de celui de leur enfance en Bohême.

Ces circulations peuvent mener à l'étranger. La correspondance du comte russe Golovkine au comte Charles-Joseph de Clary permet de suivre le parcours d'un jeune homme « donné » au comte Fédor lors de son passage à Vienne entre Moscou et la Suisse en 1807 : « il est soigneux et propre, peut-être sera-t-il fidèle et alors elle m'aura fait faire une acquisition pour la vie » écrit-il de Suisse le 7 novembre³⁰⁵. Le comte s'en sépare pourtant à Paris pour un domestique mieux au fait de la vie dans la capitale française :

Dites à Titine [Christine de Ligne, 1788-1867] que je n'ai plus son protégé à mon service, parcequ'il me falloit un laquais de Paris et que je ne suis pas assez riche pour en avoir deux, mais qu'étant fort content de lui, je lui ai, avec son congé, donné une fort bonne place et chez quelqu'un qu'elle connoit beaucoup. C'est Mr Neumann de l'ambassade d'Autriche³⁰⁶.

Le jeune homme a pu rester à Paris ou regagner l'Europe centrale. Peut-être a-t-il poursuivi ses pérégrinations en suivant le baron Neumann à l'ambassade de Londres. Les guerres de l'Empire ne mettent pas fin à cette forme de mobilité professionnelle qui repose sur le système des recommandations³⁰⁷.

Pour les individus qui intègrent la livrée princière, il est également possible d'effectuer des services ponctuels dans d'autres maisons. Les diplomates s'appuient ainsi sur les

³⁰³ Ainsi que tendent à le montrer les lectures de Cissie Fairchilds pour l'espace français : *Domestic Enemies: Servants and Their Masters in Old Regime France*, Baltimore, J. Hopkins Press, 1984, p. 69.

³⁰⁴ SOAL-Děčín, c. 157, journal du 7 juin 1797.

³⁰⁵ *Idem*, c. 189, F. G. à Ch.-J., Haag, 7 nov. 1807.

³⁰⁶ *Idem*, Paris, 16 août 1808. Le baron Philippe von Neumann (1781-1851) est né à Bruxelles. Il obtient un poste dans les services diplomatiques sous l'ambassadeur Metternich.

³⁰⁷ Jacqueline Sabattier, *Figaro et son maître. Les domestiques au XVIII^e siècle*, Paris, Perrin, 1984, p. 23.

ressources des grandes familles de la monarchie pour engager un personnel provisoire dont la situation d'« intermédiaires culturels³⁰⁸ » est mise à profit. En février 1826, le chasseur Joseph Luft et le valet de chambre Florian Nacke servent à l'occasion du grand bal de l'ambassadeur anglais Henry Wellesley, en poste de 1823 à 1828³⁰⁹. On retrouve ici les deux domestiques qui guident les équipages du comte et de la comtesse de Clary-Aldringen : leur valeur personnelle dans la maison est encore soulignée par ces engagements qui les désignent comme l'élite de la profession. Leur efficacité rejaillit sur l'image publique de la maison qui apparaît capable de former des individus compétents et sensibilisés aux attentes de la société aristocratique. Claude Petitfrère a ainsi montré que la figure du domestique diligent était investie d'une « symbolique sociale qui classe son maître parmi les gens digne de considération³¹⁰ ». Ce changement provisoire de livrée ne fait pas oublier l'origine des domestiques détachés au service de l'ambassadeur d'Angleterre à Vienne. Ces hommes intègrent le marché restreint de la haute domesticité viennoise, qui fournit de belles opportunités sans menacer leur place dans la maison princière des Clary-Aldringen.

La vie professionnelle de Joseph Luft le conduit ainsi des terres de Teplitz aux hôtels d'ambassade. Pour bien des domestiques, la perspective est à terme celle d'un retour ou d'une installation en Bohême, avec la promesse d'une pension, qui peut être convertie en veuvage. Si l'origine du cocher Joseph Merbs qui travaille à Vienne est incertaine, il est cependant prévu qu'il prenne sa « retraite » à Teplitz en bénéficiant d'une pension :

Merbs est mort [...] Si ce sot homme s'était laissé pensionner a Teplitz et y avoit fait venir sa sottte femme il aurait pu vivre 10 ans. 2 jours de pluye en voyage l'ont tué. Il avoit 53 fl. et son fils 25. Cela fit 78. Cela ne fera que 25 ou 30 d'épargne, car il faudra en donner 20 ou 25 de pension [à la veuve]. Après être venu en 7 jours ½ !!!³¹¹

La mobilité a eu raison de ce cocher. Il était parvenu peu avant à faire entrer son fils dans la maison Clary, en 1826. Sans aller jusqu'à parler de dynastie, le lien familial est un élément central de la constitution de la domesticité, comme le montre l'étude de la maison de la princesse de Conti à la fin du XVIII^e siècle³¹². Le cas des Schubert l'illustre encore, car

³⁰⁸ Daniel Roche, « Les domestiques comme intermédiaires culturels », dans *Les intermédiaires culturels, Actes du colloque du centre méridional d'histoire sociale, des mentalités et des cultures, 1978, Aix-en-Provence, 1981*, p. 189-202.

³⁰⁹ SOAL-Děčín, c. 182, journal Ch.-J., 6 février 1826, p. 8 : « Luft est enchanté de servir chez l'ambassadeur. On le paye, tandis que des gens ont offert 4 et 5 ducats pour une place sur l'escalier. Nacke partage cette bonne fortune. » Abrégé développé.

³¹⁰ C. Petitfrère, *L'œil du maître*, op. cit., p. 23-26 ; J. Sabattier, *Figaro*, op. cit., p. 29.

³¹¹ SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à L., Vienne, 20 oct. 1828.

³¹² A. Chatenet-Calyste, *Une consommation*, op. cit., p. 43.

cette famille fournit un cocher et un portier en 1829³¹³. Une place dans la maison princière est une garantie financière recherchée, une motivation qui contraste avec la situation relevée par Jacqueline Sabbattier ou Jean-Pierre Gutton, selon lesquels les générations suivantes s'attachent souvent à sortir de la condition de domestique³¹⁴.

En 1812, la maison princière verse ainsi 2823 florins de pension en plus des 3877 florins de gages³¹⁵. Ces dépenses représentent un peu plus de 5% du budget princier, de manière constante entre les années 1790 et 1830. La succession princière de 1826 crée un grand nombre de pensionnés à Teplitz : le portier installé avec sa famille à l'hôtel de Vienne depuis 1802, mais aussi les femmes des secrétaires Nigris et Noé, les anciens cuisiniers Salfer et Auer puis leurs veuves, ou le cocher Hollube³¹⁶. Le premier touche 500 florins *W.W.* annuels, plus que les gages de son remplaçant (480 florins). Au total, ces pensions coûtent 9446 florins *W.W.* tirés de la caisse princière en 1826, 4.3 % des dépenses totales (215 954 fl. *W.W.*). Si on y ajoute le fait qu'une rubrique « aumône » coûte entre 1000 et 3000 florins pour les indigents à Vienne et à Teplitz entre 1790 et 1830, il apparaît ainsi qu'une partie de l'argent envoyé à Vienne est directement réinjecté à l'échelle locale.

La maison ne se contente pas d'engager des sujets, et des étrangers viennent ainsi travailler puis s'installer en Bohême. C'est par exemple le cas du secrétaire Nigris. Après s'être rendu indispensable au sein de la maison, ce dernier brigue la place d'*Oberamtmann* à Teplitz³¹⁷. Le lien entre seigneuries et capitales fonctionne logiquement en sens inverse. Il permet d'introduire une forme de nouveauté dans les domaines. Après avoir réussi son essai à Vienne en 1827, le cuisinier du magnat hongrois Batthyány, Duschka, rejoint les équipages Clary-Aldringen pour cuisiner au château les produits de la seigneurie³¹⁸. Seuls les aliments indispensables des capitales sont amenés à Teplitz comme le lard, l'huile, le vinaigre, le chocolat ou la moutarde selon les provisions de mai 1826. Cette mise en œuvre de savoir-faire étrangers est un aspect clé des circulations aristocratiques : elle rappelle la manière dont Jean de Clary avait engagé l'architecte de la cour de Saxe pour transformer ses domaines en un écrin digne du rang princier de sa maison à la fin du XVIII^e siècle. L'expression d'une

³¹³ SOAL-Děčín, c. 147, *klassensteuer* 1802-1827. On compte ainsi cinq correspondances patronymiques, que l'on retrouve en partie dans les agents employés à Teplitz.

³¹⁴ J. Sabbattier, *Figaro*, *op. cit.*, p. 28 ; Jean-Pierre Gutton, *Domestiques et serviteurs dans la France de l'Ancien Régime*, Paris, Aubier, 1981, p. 77.

³¹⁵ SOAL-Děčín, c. 117, comptabilité du prince Jean, sommes en *Wiener Währung*, alors que 1 florins de convention vaut 2.01 fl. *W.W.* et environ 2.44 francs au change de l'époque.

³¹⁶ *Idem*, c. 191, comptes de la maison, p. 21.

³¹⁷ *Idem*, c. 182, journal 6 février 1826, p. 8. Demande refusée.

³¹⁸ *Idem*, journal janvier-février 1827 ; c. 192, comptes de la maison. Il intègre les *Hausoffizieren*, la haute domesticité, touche 80 florins *W.W.* mensuels et intègre l'équipage des domestiques dès cette première année.

identité aristocratique grâce aux mobilités nobiliaires en Europe centrale fait l'objet de la troisième partie de ce chapitre.

III. Les mobilités et l'affirmation d'une culture aristocratique en Europe centrale au tournant du XIX^e siècle

A. Mobilités et hybridations culturelles : la transformation des domaines de Bohême à partir des années 1790

Un architecte venu de la cour de Saxe pour des chantiers à plusieurs vitesses à la fin du XVIII^e siècle

Dès le moment où Jean de Clary succède au prince Franz Wenzel en 1788, il développe une activité de prince bâtisseur à Teplitz. Le domaine au cœur de la seigneurie lui offre un cadre moins contraint que celui de l'hôtel viennois acheté par son père en 1760. La façade aristocratique héritée des Mollard y est soigneusement préservée. Son immuabilité contraste avec la rénovation de celle du château de Teplitz et la transformation de ses intérieurs qui permettent au prince de s'inscrire dans les réalisations du néo-classique ou *Klazzismus* en Bohême³¹⁹. Dans l'aile gauche, le prince construit un théâtre qui traduit à la fois l'engouement des nobles pour le théâtre de société en Europe et le développement des villes d'eaux de Bohême du Nord³²⁰. La ville de Carlsbad, à vingt lieues au sud-ouest, se dote d'un théâtre en 1787, l'année où l'architecte de la cour de Saxe Johann A. Giesel (1751-1821) est choisi pour intervenir à Teplitz³²¹. Ces travaux sont les premiers d'une série de chantiers ouverts en Bohême pendant plus de trente ans. Ils conduisent du cœur du fief au parc orné de temples et de pagodes, puis aux confins de la seigneurie où des pavillons de chasse sont aménagés à la fin du XVIII^e siècle. Le prince s'inscrit ainsi dans le mouvement de reconstruction qui transforme par exemple l'Hermitage à Condé-Sur-L'Escaut dans le Hainaut autrichien en 1789 et, plus proche, le château de Kačina aux Chotek entre 1806 et 1824³²².

Les travaux se différencient des chantiers ordinaires confiés à l'ingénieur local Kutzer, un employé de la seigneurie. Quand il s'agit de faire du domaine l'écrin de sa maison, Jean de Clary se tourne vers la cour de Saxe. La proximité de la capitale, les séjours et les relations du prince favorisent l'introduction d'un architecte étranger pour la conduite des travaux. Le choix du prince est caractéristique de son appartenance à la société de cour : il semble ainsi

³¹⁹ Sur ce style en Bohême : Jörg K. Hoensch, *Histoire de la Bohême*, Paris, Payot, 1995, p. 329.

³²⁰ M. Figeac, *Châteaux*, *op. cit.*, p. 307-311.

³²¹ Jean de Carro, *Almanach de Carlsbad*, Prague, 1833, p. 44 ; Jaroslav Fiala : « Kultura v lázních na počátku 19. století » [la culture dans les villes thermales au début du XIX^e siècle], dans Z. Hojda, R. Prahl (éds.), *Mezi časy... kultura a umění v českých zemích kolem roku 1800*, Prague, KLP, 2000, p. 294-302.

³²² Laurence Baudoux-Rousseau, *L'Hermitage à Condé-Sur-L'Escaut. Architecture, décor, jardins (1748-1789)*, Arras, Artois Presses Université, 2001, p. 76-80 ; I. Cerman, *Chotkové*, *op. cit.*, p. 448-458.

répliquer aux princes de Schwarzenberg et de Liechtenstein. Tous deux font appel aux architectes de la cour de Vienne pour faire construire leurs théâtres, le premier à Cesky Krumlov en Bohême du Sud en 1765, le second à Feldsberg/Valtice en Moravie en 1789³²³. Johann Giesel bénéficie de la renommée dont jouit l'opéra de Dresde et des liens anciens avec la Bohême lorsqu'il prend la relève de son maître Friedrich August Krubsacius (1718-1789) en rejoignant l'équipe des architectes de l'Électorat de Saxe³²⁴. Après une période faste, la seconde moitié du XVIII^e siècle est cependant plus difficile, ce qui pouvait inciter artistes, architectes et peintres à répondre favorablement aux sollicitations des grands nobles comme les princes de Clary ou de Lobkowitz³²⁵. Ce dernier fait de ses domaines d'Eisenberg l'écrin de la vie musicale et culturelle où Haydn produit ses créations dans les années 1790. Pour s'inscrire en aristocrate au cœur de ses terres, Jean de Clary affrète des voitures pour faciliter la venue de l'architecte qui profite des absences de la cour de Saxe pour venir lui présenter ses devis³²⁶. Le comte Chotek rejoint ce mouvement en faisant circuler un autre élève de Krubsacius, Christian Franz Schuricht (1753–1832) entre Dresde et Kačina dans les années 1800.

La succession des chantiers à Teplitz mériterait une étude à part entière, dans le sillage des recherches de Laurence Baudoux-Rousseau sur l'Hermitage³²⁷. Les coûts y sont tout aussi difficiles à évaluer, en raison de la manière dont les travaux étaient conçus. Le prince n'envisage pas une transformation de grande ampleur mais une entreprise progressive dont les étapes se coulent dans le calendrier des mobilités familiales. L'hiver ralentit les travaux comme ce fut le cas à l'Hermitage en 1786-1787³²⁸. Le domaine de Bohême est en « robe de chambre³²⁹ » pendant que le prince à Vienne échange des plans et des projets avec l'architecte à Dresde. Les travaux reprennent peu avant l'arrivée de la famille et des curistes. Jean de Clary et Johann Giesel se rencontrent alors pour constater leur avancée, rectifier les erreurs et prévoir les opérations suivantes. Chaque année avait donc son lot d'opérations réalisées à

³²³ Jana Franková, « La musique et le théâtre baroque de Český Krumlov », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 189 ; Jitka Šťávoňová, « Zámecká divadla rodu Liechtensteinů na českém území. Závěrečná studie z ročního výzkumného projektu [Le théâtre du château de la famille Liechtenstein en Bohême : bilan de recherches] », *Theatralia*, Yorick, Brno, Masarykova univerzita, 2010, p. 35.

³²⁴ Georg Dehio, *Handbuch der deutschen Kunstdenkmäler: Dresden*, Munich, Deutschen Kunsverlag, 1996, p. 84, 340.

³²⁵ Michael Walter, « L'opéra italien comme forme de représentation à Dresde aux XVII^e et XVIII^e siècles », dans Damien Colas, Alessandro Di Profio (dir.), *D'une scène à l'autre. L'opéra italien en Europe*, Wavre, Mardaga, 2009, vol. 1, p. 65-84.

³²⁶ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 417a, lettre de J. G. à J.d.C., Dresde, 11 septembre 1789 : « « Leurs Altesses les princes [de Saxe] allant au camp pour quelques jours je profiterai de cet intervalle, Votre Altesse voudroit bien avoir la bonté [...] de donner vos ordres que la voiture se rendi [*sic*] ici mardi au Soir »

³²⁷ L. Baudoux-Rousseau, *L'Hermitage, op. cit.*

³²⁸ *Idem*, p. 77.

³²⁹ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à sa mère M.-J. H.-H., Teplitz, 13 oct. 1797, 28 sept. 1798.

partir de devis incluant le traitement de l'architecte, des artistes et des artisans qu'il recommande, à l'instar du « peintre et decorateur du Theatre Electoral », Johann Theil (1745-1797)³³⁰. C'est donc en étalant les chantiers et la dépense que le prince se dote des équipements caractéristiques des châteaux de la haute noblesse, étudiés par Hannes Stekl en Europe centrale ou Michel Figeac en France³³¹. En témoigne par exemple cette lettre de 1797 où le prince évoque le château puis son pavillon de chasse au pied des monts métallifères :

J'ai ici mon architecte de Dresde qui part dans deux jours. On met la dernière main à la façade du château qui a réussi à merveille ainsi qu'à Tupperlbouurg qui est devenu un petit bijou. Quelques batimens d'économie avec cela, et la nouvelle fontaine qu'il faut bien un peu decorer ; tout cela m'occupe extremement. N'allez pas croire que je me ruine en batimens. Tout ce qui dans tout cela a été un peu cher est payé³³².

Jean de Clary-Aldringen s'efforce de rassurer sa mère quant à des dépenses de bâtiments qui représentaient un risque financier important pour les grandes maisons. L'endettement faisait avorter bien des projets, et tous n'étaient pas en mesure d'annoncer, comme le prince Charles-Joseph de Ligne : « j'ai peut-être dépensé quatre ou cinq cent mille florins en bâtiments et jardins » pour le château de Beloeil qui accueillit la noce de Jean de Clary avec sa fille en 1775³³³. C'est ainsi que le premier président au Parlement de Bourgogne Jean-Philippe Fyot de La Marche (1723-1772) « sortit pratiquement ruiné de l'aventure de Montmusard³³⁴ » confiée à Charles de Wailly pour en faire une perle néo-classique en 1764. À l'Hermitage, l'estimation de 300 000 livres en 1785 est dépassée pour un coût d'ensemble évalué à 460 710 livres en 1789, soit près de 177 200 florins au change de 1780³³⁵. Les dépositaires de majorat comme Anne-Emmanuelle de Croÿ ou Jean de Clary doivent agir avec prudence pour éviter l'endettement tout en respectant l'injonction fiduciaire d'entretenir le patrimoine et si possible de le bonifier.

³³⁰ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 417a, Giesel au prince, 10 octobre 1788. Comme pour l'architecte Chaussard à l'Hermitage, les comptes ne mentionnent pas les honoraires de Giesel, inclus dans les devis. L'architecte a une place spécifique et n'apparaît pas dans les archives comptables de la maison ou des seigneuries. L. Baudoux-Rousseau, *L'Hermitage, op. cit.*, p. 69.

³³¹ M. Figeac, *Châteaux, op. cit.* ; H. Stekl, *Österreichs, op. cit.*, p. 173-184.

³³² SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J.H.-H., Teplitz, 26 mai 1797.

³³³ *Mémoires du prince de Ligne*, Paris, Mercure de France, 2004, cah. IX, p. 166-167. Cette affirmation ne traduit pas nécessairement la réalité. Les archives consultées par Laurence Baudoux-Rousseau et Marc Galochet n'ont pu faire émerger les coûts exacts des aménagements en 2005, comme ils l'expliquent dans « Domaines princiers et transformation du paysage en Hainaut. Beloeil, Condé et Raismes (XVIII^e-XIX^e siècles », dans Anne-Marie Cocula, Michel Combet (dir.), *Le Château et la nature*, Paris, de Boccard, 2005, p. 264-266. Le prince date son estimation entre 1765 et 1795. À titre indicatif, la somme représente entre 285 000 et 385 000 florins de change de Vienne environ ; entre 743 000 et 928 500 livres tournoi env., au change de 1780.

³³⁴ M. Figeac, *Châteaux, op. cit.*, p. 47

³³⁵ L. Baudoux-Rousseau, *L'Hermitage, op. cit.*, p. 79.

Les « travaux gigantesques³³⁶ » de l'Hermitage permettent de prendre la mesure de l'action de Jean de Clary-Aldringen à Teplitz. Le dépouillement des devis 1796-1797 indique que la rénovation de la toiture du château et la retouche néo-classique de la façade sont facturées environ 7000 florins³³⁷. Le pavillon de Tupperlbourog demande 3000 florins de travaux entre 1796 et 1797, la fontaine coûte 400 florins étalés entre 1796 et 1799. Ces chiffres donnent une idée des sommes pouvant être engagées, ici 10 000 florins soit 21 000 livres tournois au change de ces années. Le rapport avec les chantiers de l'Hermitage est de un à trois. En Europe centrale, le théâtre des Liechtenstein coûte 18 000 florins une fois achevé en 1790, une somme considérable selon Jana Šťávoová³³⁸. C'est à peu près la somme que coûte celui de l'aile droite de l'Hermitage, estimée 46 000 livres en 1771, soit 17 700 florins environ. Malheureusement, les factures des travaux du théâtre de Teplitz n'ont pas été retrouvées, mais ces comparaisons suggèrent que Jean de Clary était prêt à sacrifier aux dépenses permettant de s'affirmer parmi les grands propriétaires de l'Europe centrale après l'obtention du rang princier en 1767.

Le prince s'appuie sur le caractère thermal de sa ville pour se doter d'équipements plus spécifiques, comme cette fontaine qu'il évoque en 1797 et qui semble être une source pour les « buveurs » qui consomment les eaux de Teplitz. Jean de Clary rénove également le jeu de passe du jardin qui permet aux curistes de s'exercer et de se divertir³³⁹. Il aménage ses établissements de bains, ainsi qu'un établissement d'accueil qu'il offre à son épouse. Le chantier du *Morizhof* débute en 1801 : en choisissant le nom de son deuxième fils Maurice pour ce bâtiment au cœur de l'espace thermal et seigneurial, la princesse Marie-Christine de Ligne rappelait la présence du jeune militaire récemment parti au régiment. La recollection des factures permet d'estimer un débours de près de 10 000 florins entre 1801 et 1807³⁴⁰. Le plan atteste d'une conception néo-classique qui s'impose alors dans les villes d'eaux du nord de l'Europe. Avec ces transformations par petites touches de son patrimoine, le prince compose un complexe architectural qui porte la marque spécifique de sa famille, tout en répondant aux codes de la haute noblesse et de l'aménagement thermal à la fin du XVIII^e siècle.

Contrairement à ce que Jean de Clary affirmait à sa mère en 1797, bien des paiements sont en fait différés, selon le système gestionnaire des maisons. Le coût de ces travaux

³³⁶ *Idem*, p. 80.

³³⁷ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 417a, relevé des différents devis et factures conservées.

³³⁸ J. Šťávoová, « Zámecká... », *op. cit.*, p. 44.

³³⁹ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 417a. Une seule facture de 177 florins en 1787 est conservée, mais les rapports de l'ingénieur attestent des travaux selon les plans établis dont les épreuves nous sont parvenues.

³⁴⁰ *Ibidem*..

n'apparaît pas dans les bilans comptables des seigneuries. En revanche, les comptes de la maison comprennent des rubriques « travaux, équipements, artisans à Teplitz³⁴¹ ». L'argent des seigneuries passe par la maison pour embellir les domaines. Dans cette hypothèse, la maison princière assume directement l'installation des pavillons chinois ou des temples aux « parures antiquisantes³⁴² » dont les modèles se diffusent en Europe, ainsi qu'en témoigne la comparaison d'un plan de pagode avec celui du « kiosque chinois » de l'Hermitage³⁴³. La belle demeure est étroitement associée au mode de vie aristocratique mis en valeur au cœur de la seigneurie.

Ivo Cerman et Claire Madl retrouvent des petites structures de ce type dans les domaines Chotek ou les jardins du comte Hartig à Mimoň/Niemes en Bohême du Nord³⁴⁴. Ce dernier, qui ne semble pas appartenir à la « société resserrée³⁴⁵ » de la haute noblesse de cour qui se retrouve à Vienne, partage l'idéal esthétique du jardin aristocratique, allant même jusqu'à imaginer un projet idyllique à Gross Roll. Ce seigneur très engagé dans la question de l'économie agricole en Bohême ne négligeait pas la construction d'un cadre bucolique propice à la retraite comme aux fêtes champêtres entretenant « l'illusion pastorale³⁴⁶ » de la noblesse. Claire Madl insiste en particulier sur le caractère éphémère des structures comme les gloriettes et les cabanes que l'on retrouve à Teplitz comme dans la majorité des jardins aménagés « à l'anglaise » en Europe³⁴⁷. La mise en œuvre des travaux donnait lieu à des chantiers à plusieurs vitesses. Les travaux plus imposants s'articulaient avec les édifices miniatures, ces fabriques dans lesquelles Charles-Joseph de Ligne, le beau-père du prince de Clary, s'était montré pionnier à Beloeil³⁴⁸. Le choix des pavillons chinois et des temples à l'antique permettait d'ajouter une forme de légèreté au caractère monumental du château et de son théâtre³⁴⁹.

³⁴¹ SOAL-Děčín, c. 117, 191-197 1790-1831, trois rubriques séparées.

³⁴² Michel Figeac, *Destins de la noblesse bordelaise (1770-1830)*, Bordeaux, FHSO, 1996, t. 2, p. 336-647.

³⁴³ Voir annexe 12, p. 205.

³⁴⁴ I. Cerman, *Chotkové, op. cit.*, p. 448-458 ; C. Madl, *Tous les goûts à la fois*, Genève, Droz, 2013, p. 291-295 ne chiffre malheureusement pas les coûts de ce jardin.

³⁴⁵ SOAL-Děčín, c. 158, journal du comte de Clary-Aldringen, 22 juin 1803, p. 70.

³⁴⁶ Roger Baur, « La cabane et le château », dans A.-M. Cocula, M. Combet (dir.), *Le Château et la nature*, Paris, de Boccard, 2005, p. 195-220.

³⁴⁷ Voir les exemples, et en particulier la contribution d'Helmut Reinhardt, « L'art des jardins en Allemagne au XVIII^e siècle : classicisme, rococo et néo-classicisme », dans M. Mosser, G. Teyssot (dir.), *Histoire des jardins de la Renaissance à nos jours*, Paris, Flammarion, 2002, p. 289-300. En réalité, ces jardins sont souvent mixtes, donnant lieu à de multiples hybridations.

³⁴⁸ Monique Mosser, « Les architectures paradoxales ou petit traité des fabriques », dans M. Mosser, G. Teyssot (dir.), *Histoire, op. cit.*, p. 259-278.

³⁴⁹ Pour la façade du théâtre, Jean de Clary s'était montré sensible à l'ordre corinthien, assimilé à la délicatesse et à la légèreté selon les architectes du premier XVIII^e siècle : W. Szambien, *Symétrie, goût, caractère : théorie et terminologie de l'architecture à l'âge classique, 1550-1800*, Paris, Picard, 1986, art. « Légèreté », p. 143.

L'étalement des chantiers permettait aussi de donner l'impression d'un renouvellement permanent du décor urbain et seigneurial de la ville d'eau, dans le contexte stimulant des circulations thermales des années 1790-1810. Conforme aux réalités budgétaires et à l'alternance résidentielle de la noblesse, ce phénomène qui manifeste la présence du propriétaire sur ses terres n'est pas sans conséquences sur l'ordre symbolique de la seigneurie et la place qu'y occupe la maison noble à la fin du XVIII^e siècle.

Les comptes annuels de Jean de Clary permettent de chiffrer les dépenses à plus long terme : 35 843 florins entre 1790 et 1800, 37 997 florins entre 1801 et 1810, 94 650 de 1811 à 1820³⁵⁰. L'année 1797 est donc une année exceptionnelle au regard des dépenses dont la moyenne est en fait de 3692 florins par an. Il s'agit de la somme que le prince de Kinsky avait allouée à sa femme pour aménager la campagne de Weidlingau à proximité de Vienne dans les années 1770-1780³⁵¹. Au total, une décennie de chantiers peut être estimée à plus de 80 000 livres. Le coût de ces travaux reste donc relativement limité, surtout si on les compare aux travaux urbains de la haute noblesse en Europe. En France, la princesse de Conti qui avait dû s'endetter pour acquérir l'hôtel parisien s'engage pour 127 305 livres d'embellissements, soit environ 48 963 florins entre 1777 et 1789³⁵². Aurélie Chatenet-Calyste rappelle par ailleurs que 70 000 livres (environ 26 900 florins) sont dépensés à Paris pour le salon d'assemblée de la duchesse de Mazarin tandis que le comte d'Artois dépensait 30 000 livres (environ 11 500 florins) pour une salle à manger dans la seconde moitié du XVIII^e siècle³⁵³. En Europe centrale, la princesse de Schwarzenberg n'est pas en reste : Milena Lenderová indique que Pauline dépense 50 000 florins pour aménager et meubler l'hôtel viennois du Mehlmarkt à partir de 1808³⁵⁴. En Bohême, le prince de Clary recherche moins la magnificence que la présentation d'un domaine qui soit conforme au rang et au train de vie d'une maison princière de la monarchie des Habsbourg.

La définition d'un décor princier est une alchimie entre les ressources et le rang du commanditaire, qui préside à la manière de faire intervenir les artistes sur ses domaines. En témoignent les échanges avec l'architecte Giesel à propos des décors du théâtre en 1793 : « des deux prisons », écrit-il, « j'ai trouvé l'une trop grandiose pour un aussi petit théâtre ; et l'autre trop mesquine. Je vous envoie avec celle marquée N° 5 un autre dessein [*sic*] qui me

³⁵⁰ SOAL-Děčín, c. 117. La période 1811-1812 est celle des redéfinitions monétaires. La somme est sans doute exprimée en *Wiener Währung*, soit 35 à 37 000 florins argent de convention. Dans les années 1820, 1 florin de convention = 2.5fl. *W.W.*. Sur la métrologie, voir l'annexe 2 du chapitre II, p. 156.

³⁵¹ Selon R.Gates-Coon, *The Charmed Circle*, *op. cit.*, p. 71.

³⁵² A. Chatenet-Calyste, *Une consommation*, *op. cit.*, p. 112.

³⁵³ *Idem*, p. 116.

³⁵⁴ M. Lenderová, « Le home sweet home de la noblesse d'Europe centrale », dans C. Horel (dir.), *Nations, cultures et sociétés d'Europe centrale aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, p. 188. Elle rappelle que cette famille est au premier rang de la haute noblesse de Bohême.

paroit d'un plus bel effet et que je désirerois que monsieur Theil voulut exécuter³⁵⁵. » Le prince est sensible à l'accord du lieu avec la qualité de son propriétaire : il semble avoir intériorisé ce code somptuaire qui régissait les pratiques sociales des élites de l'époque moderne selon Norbert Elias³⁵⁶.

Le peintre doit accorder les plans qu'il soumet pour le théâtre ou les salons du château aux exigences de Jean de Clary. Ce dernier n'hésite pas à négocier les devis en faisant jouer la concurrence. Johann Theil avait par exemple demandé plus de 1000 florins pour quatre tableaux scéniques convertibles et la peinture de la salle en 1788. À la même époque, le prince de Clary sollicite le peintre du prince de Lobkowitz qui lui envoie un devis plus raisonnable avec vingt décors³⁵⁷. Theil revoit son devis à la baisse et présente un devis de 400 florins en 1789. Le prince peut alors faire preuve de largesse en accordant 550 florins comme s'il ne regardait pas à la dépense³⁵⁸. Comme le comte Hartig qui s'affirme en propriétaire esthète après la mort de son père en 1783, Jean de Clary peut à son tour se présenter en prince bâtisseur tout en organisant une gestion rationnelle des coûts sensiblement conforme à celle des aristocrates de son temps³⁵⁹.

La marge de manœuvre du prince se situe ainsi entre la rénovation de l'héritage des Clary-Aldringen et les constructions dont l'envergure est soigneusement définie en regard de l'ordre social. Les attentes du prince transparaissent dans les lettres francophones que Johann Giesel écrit de Dresde jusque dans les années 1800. L'édition de cette source représenterait un véritable apport sur la manière dont est conçu un théâtre aristocratique à la fin du XVIII^e siècle, parmi de nombreux chantiers évoqués. Bien qu'ouverte aux curistes dès 1789, la salle est aménagée selon les canons aristocratiques comme une dépendance du château. Le prince y accueille toujours ses invités pour le théâtre de société des grands nobles. Transformer l'aile ouest en théâtre princier est donc un chantier essentiel, où la mobilité joue un rôle clé.

Le prince et l'architecte : échanges autour du théâtre du château à la fin du XVIII^e siècle

Michel Figeac utilise l'image du palimpseste architectural pour définir les constructions castrales de la Renaissance aux derniers feux des Lumières³⁶⁰. Jean de Clary fait construire son théâtre dans le seul corps de bâtiment ajouté par sa famille à l'ancien corps de logis

³⁵⁵ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 417a, J.d. C. à J. G., Vienne, 2 avril 1794.

³⁵⁶ N. Elias, *La société de cour*, Paris, Flammarion, 1985, p. 43, cité par M. Figeac, *Châteaux, op. cit.*, p. 53.

³⁵⁷ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 417a, le premier devis de 544 écus de Saxe est transmis par Giesel le 10 octobre 1788. Celui de Gaspard Melchert, peintre du prince Lobkowitz n'est pas daté.

³⁵⁸ *Idem*, devis de Theil, Dresde, 29 sept. 1789, avec la mention « *akkordirt für 550 fl.* » de la main du prince Jean.

³⁵⁹ C. Madl, *Tous les goûts, op. cit.*, p. 291-301. Voir par exemple la gestion financière des Bourbons-Penthièvre étudiée par Jean Duma, *Les Bourbon, op. cit.*, p. 87-112.

³⁶⁰ M. Figeac, *Châteaux, op. cit.*, p. 13-52.

rectangulaire fondé sur les ruines d'un monastère médiéval et transformé par les seigneurs du XVI^e siècle³⁶¹. Cet édifice se distingue ainsi des bâtiments à plan centré comme le château des Chotek à Weltruss/Veltrusy ou celui de l'Hermitage. Le cœur circulaire de Weltruss rappelle le plan églises médiévales de Bohême, et surtout les héritages de la rotonde antique qui inspirent nombre d'architectes du XVIII^e siècle, ainsi que l'écrit Laurence Baudoux-Rousseau à propos de l'Hermitage³⁶².

Dans le château de Teplitz, le théâtre est construit à partir de l'ancienne salle de spectacle établie en 1751 par le père du prince Jean, Franz-Wenzel de Clary (1706-1788). Celui-ci était encore comte et venait d'obtenir l'autorisation d'instituer un fidéicommissaire en 1749. Jean de Clary relève le défi de bonifier son héritage, selon les termes du décret fidéicommissaire. Comme une analogie de l'élévation familiale, le passage de la salle au théâtre est décidé dès 1787, ce qui peut laisser supposer un aval du premier prince de Clary³⁶³. La construction du théâtre de Carlsbad, l'autre grande ville d'eau de Bohême du Nord, rendait plus impérieuse encore la nécessité de se doter d'un de ces petits théâtres que l'on rencontre « dans des formes plus au moins élaborées, dans les châteaux des principales familles aristocratiques de l'Europe centrale³⁶⁴ ». Ils font écho à l'engouement pour la comédie jouée dans les théâtres d'intérieur ou de plein air, qui se développe à partir des années 1760 à l'Hermitage ou dans les terres Schwarzenberg de Český Krumlov en Bohême du sud³⁶⁵.

La conception du théâtre fait l'objet d'un échange soutenu entre Vienne et Dresde. La correspondance avec Giesel se tient en français, éloignant ainsi la figure de l'architecte de celle de l'ingénieur. Les usages linguistiques reproduisent la tension toujours vive entre l'art du dessin et l'ouvrage à mettre en œuvre. Le français est indispensable à la lecture des plans et des traités d'architecture qui diffusent les réalisations d'autres architectes, à l'instar des œuvres de Charles de Wailly à Beloeil en 1780 pour le beau-père du prince de Clary, Charles-Joseph de Ligne, ou à Seneffe dont le petit théâtre est un modèle du genre néo-classique en 1781³⁶⁶. L'orthographe approximative et les tournures employées dénotent un usage pratique

³⁶¹ Nous renvoyons à la deuxième partie et à l'annexe 13 du chapitre I, p. 124.

³⁶² L. Baudoux-Rousseau, *L'Hermitage*, op. cit., p. 99. Sur Weltruss, voir une photographie du château en annexe 13, p. 205, et I. Cerman, *Chotkové*, op. cit., p. 237-250. Le comte Wenzel Anton Chotek (1674-1754) emploie le sculpteur baroque Matthias Braun, qui travaille également à Teplitz. Une étude comparée de ces deux châteaux serait enrichissante.

³⁶³ Jean de Clary agit alors sous l'autorité de son père, qui lui confie les « pleins pouvoirs » à partir de 1786.

³⁶⁴ J. Franková, « La musique... », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg*, op. cit., p. 189.

³⁶⁵ *Ibidem* ; L. Baudoux-Rousseau, « L'espace du théâtre de société (nord de la France et Pays-Bas autrichiens) », dans D. Quéro, M.-E. Plagnol-Diéval, (éd.), *Les théâtres de société au XVIII^e siècle*, Bruxelles, Université de Bruxelles, 2005, p. 99-117. D'autres exemples dans M. Figeac, *Châteaux*, op. cit., p. 308-309.

³⁶⁶ Monique Mosser, Daniel Rabreau (dir.), *Charles de Wailly: peintre architecte dans l'Europe des Lumières*, Paris, CNMHS, 1979, p. 87-97. Il est actif dans les Pays-Bas autrichiens de 1779 à 1795, travaillant encore pour les Arenberg à Enghien.

qui contraste avec la maîtrise de Jean de Clary. Leurs échanges font apparaître nettement la spécificité de la relation du prince à l'architecte relevée par Laurence Baudoux-Rousseau dans le cas des Croÿ et de l'architecte Chaussard³⁶⁷. Johann Giesel s'inscrit dans le système de la protection où l'inégalité de statut est reportée dans les marques de déférence adressées à « votre altesse ». L'architecte et le prince ne se trouvent pas sur un pied d'égalité, mais cet usage du « sociolecte³⁶⁸ » permet de débiter un échange où les projets du prince sont discutés par l'architecte dans les années 1790.

Les multiples références théoriques de Giesel au modèle palladien inscrivent cette construction dans le triomphe du style néo-classique, un art des élites encore peu répandu en Bohême. L'enjeu est de décliner ces règles de l'art dans une forme originale adaptée aux contraintes du lieu et aux projets du prince. Comme les architectes engagés par les grands nobles du second XVIII^e siècle, Johann Giesel propose des solutions face à la problématique de « manquer [...] ou toutes les règles de l'architecture, ou la commodité du local ». Le caractère utilitaire du bâtiment ajoute le confort à la recherche d'une harmonie entre les canons architecturaux, les héritages du lieu et les exigences de goût de l'époque. Conformément aux vues des théoriciens comme Le Camus de Mézières sur la lumière et l'aération en 1780, le prince et l'architecte insistent particulièrement sur l'étude de circulation de l'air, d'autant plus indispensable qu'il s'agit aussi de prévenir les incendies dans le théâtre du château³⁶⁹.

Les leçons de géométrie dans l'espace reçues à Vienne et sanctionnées devant jury en 1768-1772 permettent à Jean de Clary d'évaluer précisément les avantages du dorique, du ionique et du corinthien pour la façade³⁷⁰. Dans sa lettre de février 1789, Giesel annonce avoir « reçu les dessins, avec la correction de Votre Altesse³⁷¹ ». L'architecte n'est pas toujours à l'aise avec ces interventions directes et demande poliment au prince de se contenter d'être l'instigateur d'un projet dont il entend rester le concepteur :

si cependant elle [votre altesse] n'a pas des raisons particulières de preferer l'ordre ionique au corinthien, et d'entrecouper l'entablement au droit de l'ouverture du théâtre qui dans les regles ne doit pas l'etre et que V. A. ne compte pas faire un changement total de mon idée ; je la priois de vouloir bien me faire la grace de se reposer entierement sur moi, je ferai exécuter l'idée generale suivant le local³⁷².

³⁶⁷ L. Baudoux-Rousseau, *L'Hermitage*, *op. cit.*, p. 69-70.

³⁶⁸ Selon le concept linguistique appliqué par I. Cerman à la noblesse de Bohême dans « La noblesse de Bohême dans l'Europe française. L'énigme du français nobiliaire », dans O. Chaline *et alii*, *Le rayonnement français en Europe Centrale*, Bordeaux MSHA, 2009, p. 379.

³⁶⁹ Le Camus de Mézières, *Génie de l'architecture ou l'analogie de cet art avec nos sensations*, Paris, 1780, p. 41-42, cité dans M. Figeac, *Châteaux*, *op. cit.*, p. 49.

³⁷⁰ Les livres d'examen sont conservés SOAL-Děčín, c. 115.

³⁷¹ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 417a, Dresde, 16 février 1789.

³⁷² *Ibid.*. Nous respectons l'orthographe originale.

Les propos de l'architecte tendent à une définition stricte du rôle du commanditaire. Jean de Clary désire maîtriser les formes prises par son théâtre. Pour le prince, il s'agit de définir le degré de majesté de l'édifice selon son rang et ses attentes. Cette conception aristocratique tendant à la magnificence en évitant à tout prix le pompeux évoque le programme ostentatoire voulu par les châtelains français à la fin du XVIII^e siècle : entre 1769 et 1777, Claude-Nicolas Ledoux leur proposait « un ordre colossal ionique, subtilement gradué³⁷³ », ordre qui s'impose finalement à Teplitz³⁷⁴.

Les échanges avec l'architecte prennent une nouvelle dimension au cours des années 1790. À cette date, le peintre Theil est chargé par la cour d'accompagner en Italie le directeur des arts et de l'académie des beaux-arts de Dresde, le comte de Marcolini, renouvelant ainsi le traditionnel voyage des artistes comme celui de Soufflot accompagnant le marquis de Marigny entre 1749 et 1751³⁷⁵. Deux ans plus tard, c'est Jean de Clary qui est nommé par la cour de Vienne pour annoncer le couronnement de François II dans la péninsule : son journal atteste de sa curiosité pour les jardins et les villas de la noblesse³⁷⁶. Il les avait découverts en Italie du Nord lors d'un premier et court voyage en 1784, et ce voyage jusqu'à Naples de juin 1792 à mai 1793 lui permet d'approfondir cette expérience à la lumière des projets d'aménagement qu'il forme à Teplitz. Le prince peut ainsi se confronter à ces modèles qui inspirent les réalisations des domaines qu'il visite en Europe centrale. En 1796, c'est au tour de Giesel d'effectuer son pèlerinage aux sources de la culture classique³⁷⁷. La relation entre les trois hommes s'inscrit dans l'esprit du Grand Tour dont les circulations de Charles de Wailly entre 1760 et 1795 sont un bel exemple³⁷⁸. Le voyage en Italie est un point commun, le signe d'une culture partagée qui place les échanges entre le peintre, le noble et l'architecte dans la conception aristocratique des rapports entre le prince et les arts à la fin de l'époque moderne.

Ces modèles sont déclinés à Teplitz à partir des ressources locales. L'utilisation de la brique ou du grès dans cette partie de la Bohême ne vise pas à assimiler le bâtiment à l'architecture locale, car l'esthétique néo-classique créé un contraste affirmant le caractère

³⁷³ M. Figeac, *Châteaux*, *op. cit.*, p. 48-49.

³⁷⁴ Voir la disposition actuelle du théâtre en annexe 14, p. 206.

³⁷⁵ SOAL-Děčín, Vlk Teplice, c. 417a, Dresde, 5 novembre 1790. Le comte de Marcolini (1739-1814) est nommé en 1778, et dirige également la fabrique de porcelaine de Meissen. Il fait aménager dans le style néo-classique le palais Brühl qu'il achète en 1774. En 1790, il fait bâtir près de Dresde un château de chasse néo-gothique pour son épouse la baronne O'Kelly.

³⁷⁶ SOAL-Děčín, c. 149.

³⁷⁷ Selon le journal du comte Charles-Joseph de Clary : SOAL-Děčín, c. 157, 29 juin 1796.

³⁷⁸ M. Figeac, *Châteaux*, *op. cit.*, p. 47-48 ; M. Mosser, D. Rabreau (dir.), *Charles de Wailly*, *op.cit.*, p. 82.

élitaire de ces productions³⁷⁹. Sur place, ce sont les « ouvriers du pays » qui travaillent : ils sont formés par « un des premiers garçons charpentiers du Théâtre » de Dresde, expert dans « le mouvement des scènes³⁸⁰ ». Il est envoyé par l'architecte pour un court séjour. Il est donc possible de souligner la transmission des savoirs-faires sur les chantiers qui combinent les modèles architecturaux aux techniques de cette partie de l'Europe. Johann Giesel ne fait que des apparitions ponctuelles : en l'absence du maître d'œuvre et du commanditaire, les travaux sont placés sous la responsabilité de l'ingénieur local. De multiples circulations président à la mise en œuvre de ce chantier qui distingue le propriétaire en ses terres tout en créant un lien avec les autres domaines aménagés en Europe.

L'éloignement des principaux acteurs du chantier peut alors donner lieu à de mauvaises surprises. Le prince de Clary en fait l'expérience après la mort de Giesel au début des années 1810. Il se tourne alors vers l'architecte pragois Johann Philipp Joendl recommandé par le comte Chotek après ses travaux à Kačina près de Kutna Hora, dont le fronton triangulaire surmontant le péristyle n'est pas sans rappeler celui qui orne le théâtre de Teplitz³⁸¹. En 1815, celui-ci doit construire une loge que le journal du comte Charles-Joseph de Clary décrit comme affreusement mal conçue. Son accès demande de faire lever une partie du public et bloque le spectateur dans un « cul de sac » comparé à « une chaire de quaker³⁸² ». L'architecte semble avoir appliqué un modèle préconçu, sans penser les circulations dans ce théâtre. Le comte attribue cette erreur à la volonté des architectes de servir plusieurs commanditaires : « il est insatiable, et sert quatre ou cinq maitres a la fois, tandis que l'évangile dit que deux est trop³⁸³ ». La rémunération des architectes par devis et non par gages encourageait à multiplier les commandes qui entretenaient leur réputation. Leur mobilité était indispensable pour construire une renommée, parfois au prix d'un travail de moindre qualité. En 1815, Joendl est au début de sa carrière, il s'appuie sur les relations nobiliaires pour accumuler les chantiers qu'il présente dans son ouvrage de synthèse sur l'architecture en Bohême entre 1826 et 1828³⁸⁴.

Dans ce contexte, le comte Charles-Joseph reproche à son père de s'être remis les yeux fermés entre les mains d'un architecte recommandé, écrivant que « cet homme a endormi le gout de mon père ». Werner Szambien rappelle qu'au début du XVIII^e siècle, « le goût existe chez Blondel et Perrault comme un critère de jugement, et non comme la caractéristique

³⁷⁹ Nous suivons ici les analyses de Michel Figeac sur la brique picarde et son contraste avec l'ordre néo-classique au château d'Essertaux édifié en 1786 : *Châteaux, op. cit.*, p. 99.

³⁸⁰ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 417a, J. G. à J.d. C., Dresde, 18 mai 1789.

³⁸¹ I. Cerman, *Chotkové, op. cit.*, p. 454-455.

³⁸² SOAL-Děčín, journal Ch.-J., 15 mai 1815, p. 27.

³⁸³ *Ibid.*

³⁸⁴ J. P. Joendl, *Die Landwirtschaftliche Baukunst*, Prague, 1826-1828.

reconnue de la beauté. Il trahit encore ses origines dans une conception globale du comportement social³⁸⁵. » En 1815, il apparaît toujours essentiel de former et de défendre son jugement pour des réalisations qui expriment les choix du propriétaire, et manifestent ses appartenances. La loge est un espace stratégique qui concentre les attentions d'un public élargi, des amateurs du théâtre de société aux curistes qui ne manquent pas de comparer les qualités respectives des différentes villes d'eaux. En dérangeant le parterre pour s'installer, les occupants de la loge rendent évident le défaut de conception. Le comte craint que cet espace de distinction devienne un objet de ridicule, révélateur de ce « mauvais goût » que dénonçait Blondel³⁸⁶. Après avoir construit une relation de confiance avec l'architecte saxon pendant près de vingt ans, Jean de Clary doit tout reprendre afin de garder la main sur les réalisations qui devaient exprimer le goût d'un prince de la fin du XVIII^e siècle depuis l'aile du château jusqu'aux pavillons de chasse des confins de la seigneurie.

Le goût du prince : une empreinte aristocratique sur le paysage seigneurial

Fort de son expérience à la cour de Dresde, Johann Giesel savait que sa tâche consistait à mettre en adéquation le goût de ce prince qu'il apprenait à connaître avec les contraintes et les opportunités des chantiers. S'il peut discuter l'ordre architectural en 1789, il remet aussi au prince le choix du motif devant remplir le fronton du théâtre :

Quant à la salle, j'avois pris les dessins avec que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'envoyer dernièrement. Nous avons examiné le tout sur le lieu, j'emploierai l'ordre ionique de Scamoczi avec un ensablement architravé et le médaillon au milieu, je le laisserai en blanc jusqu'à ce que Votre Altesse me fera la grace de me marquer quel doit être sa destination³⁸⁷.

Le prince partageait le goût des élites de son temps : comme au château de Montmusard en Bourgogne imaginé par Charles de Wailly en 1764, c'est la figure d'Apollon qui orne le médaillon accueillant les spectateurs à l'entrée de cette dépendance du château³⁸⁸. Entouré de putti à la lyre, cette allégorie des muses est un lieu commun des aménagements de ce type, repris sur le fronton de Kačina que le comte Chotek fait orner des Grâces au début du XVIII^e siècle³⁸⁹. Ainsi identifié, le fronton néo-classique marque la transition entre l'espace urbain dominé par l'imposante façade et le parc à l'anglaise qui s'ouvre derrière le château de Teplitz.

³⁸⁵ W. Szambien, *Symétrie, op. cit.*, p. 100.

³⁸⁶ *Ibidem*.

³⁸⁷ SOAL-Děčín, Vlk Teplice, c. 417a, J. G. à J.d. C., Dresde, 9 mars 1789.

³⁸⁸ M. Figeac, *Châteaux, op. cit.*, p. 47, pour le premier président au Parlement de Bourgogne Jean-Phillipe Fyot de la Marche. Voir annexe 14, p. 206.

³⁸⁹ I. Cerman, *Chotkové, op. cit.*, p. 454-455.



Le château de Teplitz dans les années 1810 et son théâtre dans l'aile gauche, médaillons de Louise Clary, née Chotek Regionálního muzea v Teplicích, inv. č. CA 00.188, 00.192.

Les dessins de la comtesse Louise, comme plus tard les aquarelles des visiteurs du XIX^e siècle, mettent l'accent sur le contraste saisissant provoqué par l'architecture néo-classique émergeant des frondaisons sauvages qui fait le bonheur des connaisseurs³⁹⁰. Les médaillons de la comtesse illustrent très bien ce lien entre le théâtre et la nature qui prévaut dans l'art des jardins de la seconde moitié du XVIII^e siècle³⁹¹. Avec Apollon, les arts et la culture classique introduisent au parc travaillé par le jardinier du prince. Charles de Wailly était allé plus loin en 1781, en plaçant le théâtre au cœur du parc de Seneffe « comme une fabrique consacrée aux Muses et au Loisir³⁹² », dans le Hainaut autrichien. À Teplitz, les kiosques et les temples à l'antique font chorus dans le parc avec moins d'audace que les fabriques du prince de Ligne à Beloeil, mais dans un goût commun aux grands jardins dans cette partie de l'Europe à la fin du XVIII^e siècle, de Wörlitz à Tsaritsyno³⁹³.

Sans aller jusqu'à une scénographie de l'espace princier dans la ville d'eau, il est clair que ces éléments d'architecture renvoient au langage codifié décliné selon la personnalité des grands nobles de l'époque. Claire Madl a ainsi pu détailler le programme littéraire et philosophique composé par le comte Hartig dans les sites du parc de Mimoň. Ce comte reprend alors l'usage des inscriptions qui fleurissent dans la plupart des jardins comme

³⁹⁰ Voir annexe 14 p. 206 une aquarelle du XIX^e siècle.

³⁹¹ Marianne Roland Michel, « Entre scène et jardin », dans M. Mosser, G. Teyssot (dir.), *Histoire, op. cit.*, p. 239-248.

³⁹² L. Baudoux-Rousseau, *L'Hermitage, op. cit.*, p. 69-70 ; Xavier Duquenne, *Le château de Seneffe*, Bruxelles, X. Duquenne, 1978, p. 232-237.

³⁹³ M. Mosser, « Les architectures paradoxales... », dans M. Mosser, G. Teyssot (dir.), *Histoire, op. cit.*, p. 259-278. Nous renvoyons aux autres contributions pour de nombreux exemples.

Ermenonville pensé par René de Girardin (1735-1808)³⁹⁴. Les échanges autour du théâtre de Teplitz n'étaient qu'un prélude à la conception plus large du domaine comme un reflet de la culture aristocratique, mise en valeur dans la nature seigneuriale.

En même temps qu'il concevait la transformation de l'aile ouest du château, l'architecte Giesel accompagnait le prince dans ses promenades aux confins du domaine. Il put ainsi diriger la construction du pavillon de chasse de Tuppelbourg, véritable empreinte aristocratique sur le paysage plus sauvage des monts métallifères. Le double escalier est une réplique miniature du modèle issu des palais princiers. Il semble directement inspiré des huiles sur toile d'Hubert Robert, comme *Le pavillon rustique* présenté par Jean de Cayeux³⁹⁵. Le cours d'eau est aménagé par le prince, comme un écho champêtre aux travaux de canalisation de la ville d'eau de Teplitz³⁹⁶. Du drainage des étangs à l'aménagement des cascades, la maîtrise de l'eau est un élément essentiel de la création des sites aristocratiques. En faisant jaillir les sites du domaine marécageux d'Ermenonville en 1766, le marquis de Girardin avait fait reconnaître ce goût « qui



Médaille de la comtesse Louise Chotek (1777-1894).
Fonds du château de Teplice, inv. c. CA 00.213

lui fit « deviner », en véritable artiste, les principaux « tableaux » dont se composerait le parc³⁹⁷ ». Jean de Clary et Johann Giesel ne semblent pas agir autrement avec ce bastion des chasseurs sur lequel flotte un pavillon conquérant. De l'autre côté du ruisseau, les cerfs « apprivoisés » s'approchent. Leur enclos ravit bientôt les curistes qui en font une étape de leurs excursions au XIX^e siècle³⁹⁸. L'aspect extérieur du pavillon manifeste une emprise aristocratique sur un espace domestiqué, les intérieurs sont meublés avec le confort rustique caractéristique de la sociabilité nobiliaire à l'époque de la « fascination des cabanes³⁹⁹ ». Les inventaires attestent de la profusion du mobilier qui évoque ces intérieurs des Lumières

³⁹⁴ C. Madl, *Tous les goûts*, op. cit., p. 291-301, Antoinette Le Normand-Romain, « Les « idées » de René de Girardin à Ermenonville », dans M. Mosser, G. Teyssot (dir.), *Histoire*, op. cit., p. 333-339.

³⁹⁵ Voir annexe 15 p. 207 pour une comparaison. Jean de Cayeux, *Hubert Robert et les jardins*, Paris, Herrscher, 1987 ; « Les jardins d'Hubert Robert », dans M. Mosser, G. Teyssot (dir.), *Histoire*, op. cit., p. 336-339.

³⁹⁶ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.J. H.-H., Teplitz, 26 mai 1797.

³⁹⁷ A. Le Normand-Romain, Les « idées », dans M. Mosser, G. Teyssot (dir.), *Histoire*, op. cit., p. 333.

³⁹⁸ Ernest Erhart, *Guide de Teplitz*, Prague, Neureutter, 1827, p. 73.

³⁹⁹ R. Baurý, « La cabane... », dans A.-M. Cocula, M. Combet (dir.), *Le Château*, op. cit., p. 202.

décrits par Michel Figeac, avec deux tables de bois rude et d'autres plus fines, un canapé, une vingtaine de sièges et de chaises ou encore un vaisselier⁴⁰⁰. Des scènes de paysages ornent ce pavillon où les chasseurs, les promeneurs et les promeneuses organisent des gouters et diners dans les années 1790⁴⁰¹. Le relais de Tuppelbourg s'apparente à une dépendance du château, permettant accomplir la quête rustique qui faisait partie de l'imaginaire aristocratique à la fin de l'époque moderne. Aux curistes distingués, elle offrait aussi le plaisir d'une partie de campagne où la pureté de l'air et l'exercice de la promenade étaient rythmés par les arrêts dans les espaces aménagés par le prince.

Pour concevoir le système des fabriques qui organise la découverte des points de vue sur ses terres, le prince s'appuie sur les réalisations de ses contemporains. Jean de Clary-Aldringen s'inscrit ainsi à son tour dans la circulation des modèles esthétiques de la propriété nobiliaire en Europe centrale à la fin du XVIII^e siècle.

La circulation des modèles esthétiques en Bohême à la fin du XVIII^e siècle

Le prince de Clary dispose de plusieurs outils pour transformer les jardins à la française qu'il hérite de son père en jardin fin de siècle. L'enjeu était d'exposer les domaines familiaux au regard de visiteurs stimulés par les ouvrages des amateurs praticiens. Le modèle en est le *Coup d'œil sur Beloeil et sur une grande partie des jardins de l'Europe* qui conclut en 1781 les réalisations de son beau-père Charles-Joseph de Ligne entre 1775 et 1779. Deux éditions de l'ouvrage (1781, 1795) figurent en premier dans le « catalogue » manuscrit rédigé par le fils du prince Jean, le comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen⁴⁰². Ce dernier isole la partie de la bibliothèque de Jean de Clary concernant les arts des jardins⁴⁰³. Le comte référence quarante-six ouvrages, qui lui révélaient les fondements théoriques de l'entreprise dans laquelle son père s'était engagé⁴⁰⁴. Si les programmes des jardins, parcs et fabriques reflètent la personnalité du propriétaire, ils ne sont jamais des créations isolées. Bien des nobles les partageaient, comme le montre l'étude des bibliothèques Chotek et Hartig : Jean de Clary rassemble un corpus comparable à celui de ces créateurs de jardins contemporains⁴⁰⁵.

Dans son catalogue, le comte Charles-Joseph tente de regrouper les ouvrages dans trois catégories : « art des jardins » (« *Gartenkunde* »), « économie agricole » (« *Landwirtschaft* ») et « descriptions des sites [fameux] » (« *Ortbeschreibungen* »). Il montre

⁴⁰⁰ M. Figeac, *Châteaux*, op. cit., p. 285-289. SOAL-Děčín, c. 144, 156, I.A.D 1826, 1831, « *Tupperlburger Jägerschloss* », fol. 72-73.

⁴⁰¹ En témoignage la correspondance du prince Jean, SOAL-Děčín, c. 108.

⁴⁰² SOAL-Děčín, c. 185, carton des compositions littéraires du comte, « *catalog* » manuscrit.

⁴⁰³ Bibliothèque aujourd'hui dispersée.

⁴⁰⁴ Voir annexe 16, p. 207.

⁴⁰⁵ I. Cerman, *Chotkové*, op. cit., p. 351-354 ; C. Madl, *Tous les goûts*, op. cit., p. 287-299.

concrètement la manière dont était conçue la transformation du domaine en écrin de la seigneurie. Les propriétaires s'appuyaient sur un corpus théorique et pratique pour articuler les aspects esthétiques et l'économie seigneuriale à l'aune des réussites d'autres créateurs, principalement les nobles et souverains de l'Europe centrale et germanique.

La très grande majorité des ouvrages date des années 1770-1790. Le prince de Clary était au fait de « l'art des jardins en Allemagne au XVIII^e siècle » présenté par Helmut Reinhardt⁴⁰⁶. Les ouvrages éclairent par exemple la beauté de jardins novateurs comme ceux de Wörlitz créés près de l'Elbe, belle illustration de la « synthèse des conceptions étrangères et des idées personnelles » du prince d'Anhalt-Dessau⁴⁰⁷. Le prince de Clary pouvait croiser les remarques des meilleurs théoriciens comme Christian Hirschfeld (1742-1792) avec les descriptions d'Auguste Rode (1751-1837) dont le texte devient le guide de référence après 1788⁴⁰⁸. Il possède plusieurs lexiques et peut se reporter à l'*Essai sur les jardins* de Watelet (1774) pour concevoir ses compositions paysagères en suivant les théories contemporaines. Après son Grand Tour, Watelet s'attachait en particulier à allier les regards du peintre, de l'architecte et du jardinier pour créer un jardin à la mesure des moyens des propriétaires, ainsi que l'indique Michel Figeac⁴⁰⁹. Or ce point semblait essentiel à Jean de Clary.

Le *Chinese Rural Architecture* (non daté) invitait à entrer plus avant dans cette « fusion entre la théorie chinoise et l'esthétique pittoresque⁴¹⁰ » des architectes anglais s'écartant de la géométrie de l'âge classique. Le goût chinois était clairement associé à la légèreté et à la délicatesse dans le langage architectural de l'époque⁴¹¹. Le prince de Clary peut chercher dans ce type d'ouvrage l'inspiration des ornements choisis pour les kiosques et les pagodes dont les esquisses sont conservées dans les archives domaniales. Le prince pouvait ainsi ajouter la touche d'exotisme commune aux grands jardins de Bohême et d'Europe, à une époque où les fabriques étaient conçues comme une « leçon d'architecture dans un parc⁴¹² ». Cet exotisme caractéristique des créateurs de jardins venait enrichir l'inspiration antique que l'on retrouve dans les temples du parc : en attestent l'*Opera Diversa* d'Andrea Palladio ou le *Guida Ragionata per le Antichita, e per le Curiosita' naturali di*

⁴⁰⁶ H. Reinhardt, « L'art des jardins en Allemagne au XVIII^e siècle : classicisme, rococo et néo-classicisme », dans M. Mosser, G. Teyssot (dir.), *Histoire, op. cit.*, p. 289-300.

⁴⁰⁷ *Idem*, p. 298.

⁴⁰⁸ SOAL-Děčín, c. 185, réf. n° 9, 15. Les travaux de Hirschfeld occupent une place importante de ce catalogue. Ses passages sur Wörlitz se trouvent dans le vol. 5, p. 360 du *Theorie der Gartenkunst* de 1779. A. Rode est un écrivain et homme politique dont la description est fréquemment rééditée : Hartmut Ross, « August Rode und das Dessau-Wörlitzer Reformwerk », dans *Die Englische Garten zu Wörlitz*, Berlin, Verlag für Bauwesen, 1987, p. 143-164.

⁴⁰⁹ M. Figeac, *Châteaux, op. cit.*, p. 214.

⁴¹⁰ *Ibidem*.

⁴¹¹ W. Szambien, *Symétrie, op. cit.*, p. 185.

⁴¹² M. Mosser, « Les jardins pittoresques... », dans J.-P. Babelon (dir.), *Le château op. cit.*, p. 347-357.

Pozzvoli daté de 1792, année du voyage de Jean de Clary dans la baie de Naples. La plupart des ouvrages sont acquis entre Dresde et Vienne, mais les voyages de la haute noblesse de cour sont bien évidemment mis à profit pour constituer une petite bibliothèque destinée à la réalisation du rêve pictural des élites fortunées dans le cadre concret du domaine et de la seigneurie.

Jean de Clary doit cependant faire face à une contrainte particulière : sa seigneurie est une ville d'eau qui doit répondre à un code architectural et paysager spécifique en Bohême du Nord. L'esquisse de catalogue comporte ainsi des descriptions des villes d'eaux de Bohême et de Saxe, en pleine mutation avec l'essor thermal à la fin du XVIII^e siècle. Le prince est au fait des embellissements de Carlsbad, mais aussi de Pyrmont, où se définissent les normes de l'architecture thermale. Ces dernières s'accordent heureusement avec le goût néo-classique des élites nobiliaires de la monarchie des Habsbourg. Le prince de Clary suit avec attention les publications des guides sur Teplitz qui complètent cette petite collection d'où émerge l'image d'un paysage thermal relativement harmonisé en Bohême du Nord. Ces guides donnaient une publicité nouvelle à ses aménagements, tout en soumettant ceux-ci aux attentes d'un public de moins en moins restreint aux élites nobiliaires en villégiature.

Le prince Jean ne s'est pas contenté de ces publications les plus répandues en Europe. Il recueille aussi des manuscrits décrivant d'autres jardins d'Europe centrale qui ne figurent pas dans le catalogue jardinier dressé par Charles-Joseph. Ils ont été découverts dans les archives domaniales, ce qui renforce l'interprétation de ces documents comme des outils concrets à l'usage des aménageurs⁴¹³. Ces manuscrits sont en français, à la différence des publications allemandes dont Géza Hajós souligne le fort développement à Vienne dans les années 1770-1800⁴¹⁴. Comme les imprimés, ils se présentent sous la forme de guides, par exemple cette « description du jardin moderne de S. E. Mr le Baron d'Ortzy auprès de Left, exécuté selon le plan de Mr Petri, conseiller de jardin à Vienne⁴¹⁵. » Ces documents semblent s'inscrire dans une circulation à la main entre les élites nobiliaires, renforçant ainsi la dimension élitaires de l'art des jardins. Il s'agit principalement de l'œuvre des possesseurs qui s'attachent à offrir la primeur de leurs créations récentes avant qu'une publication éventuelle n'en diffuse plus largement la représentation.

Les propriétaires livrent la clé de lecture des domaines, avec des textes où le lecteur suit le parcours d'un visiteur anonyme. Cette découverte littéraire du domaine s'accorde

⁴¹³ SOAL-Děčín, Vlk Teplice, c. 343, aménagement des jardins.

⁴¹⁴ G. Hajós, *Romantische Gärten der Aufklärung. Englische Landschaftskulture des 18. Jahrhunderts in und um Wien*, Vienne, Böhlau, 1989, p. 61-72.

⁴¹⁵ *Ibidem*.

parfaitement à la conception esthétique, spirituelle et intellectuelle des « jardins du pittoresque⁴¹⁶ » de la fin du XVIII^e siècle. Le prince peut la mettre en rapport avec le paysage architecturé de « Vedröd, le séjour d'été de monsieur le comte François de Zichy », une personnalité qu'il fréquente à Vienne. La résidence hongroise se découvre progressivement, les scènes se succèdent dans un style d'écriture très imagé qui encense « la finesse extraordinaire du goût, de l'art, et du sublime de Mr le Possesseur, qui avoit les talents rares et heureux, d'ordonner des dispositions modernes⁴¹⁷ ». La gradation accompagne une promenade qui se termine en apothéose par le retour au château, après un détour auprès d'une « petite maison de forêt très pauvre » : « à l'approche de celle-ci, le sentiment du mélancolique est augmenté autant que les bornes de l'art le permettaient ». L'émotion est maîtrisée, anticipée comme le ferait l'auteur d'un roman. Elle est pensée dans le cadre de ce « paradigme du sublime » qui inscrit le goût personnel dans une entreprise esthétique de plus grande ampleur : celle du jardin de la fin du XVIII^e siècle conçu comme « un champ de bataille dans lequel s'affrontent les tensions entre artifice et nature, ordre et état sauvage⁴¹⁸ ». Ces multiples exemples stimulent et affinent la pensée des propriétaires qui se lancent à la conquête de la « rude magnificence⁴¹⁹ » de la nature dans leur environnement particulier. Plus que la recherche de modèles transposables, ils aident les créateurs de jardin à définir des lignes directrices afin de surprendre le promeneur par un ermitage orné d'inscriptions classiques ou personnelles comme à Ermenonville ou Mimon⁴²⁰. Les plus audacieux peuvent rejoindre le prince de Ligne dans sa guerre contre l'uniformité des jardins allégoriques⁴²¹.

Pour compléter cette circulation des modèles, Jean de Clary dispose de nombreux relevés topographiques où il peut appliquer ses compétences en géométrie. Le prince possède les plans des domaines qu'il connaît bien, et peut acquérir une représentation cartographique des allées des jardins du comte Hoyos de Frohsdorf en Basse-Autriche ou de celles du prince de Ligne au Kaltenberg près de Vienne⁴²². C'est sans doute de cette manière qu'il fait connaissance avec les jardins Harrach de Bruck-an-der-Leitha à la frontière de la Hongrie, qui

⁴¹⁶ M. Mosser, « Les jardins pittoresques 1760-1820 », dans J.-P. Babelon (dir.), *Le château, op. cit.*, p. 347-357. Claire Madl retrace le programme littéraire du comte Hartig dans *Tous les goûts, op. cit.*, p. 287-299.

⁴¹⁷ SOAL-Děčín, Vok Teplice, c. 343.

⁴¹⁸ Malcolm Andrews, « Le sublime comme paradigme : Hafod et Hawkstone », dans M. Mosser, G. Teyssot (dir.), *Histoire, op. cit.*, p. 319-325.

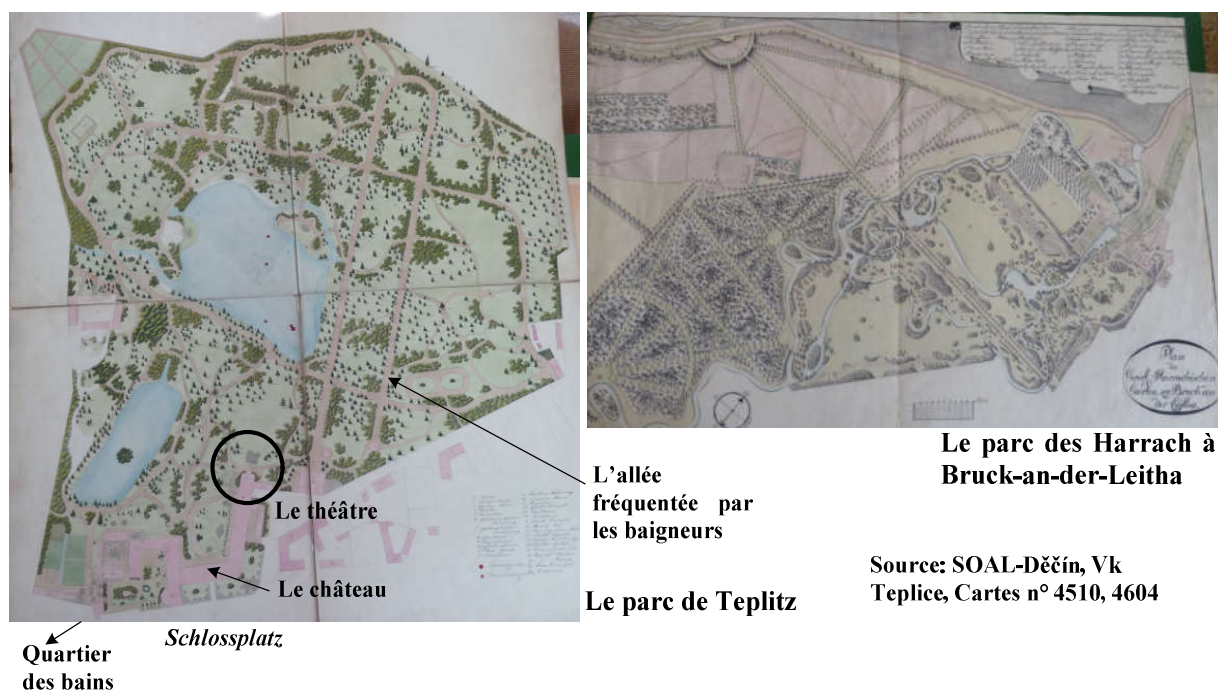
⁴¹⁹ *Ibid.*

⁴²⁰ A. Le Normand-Romain, Les « idées », dans M. Mosser, G. Teyssot (dir.), *Histoire, op. cit.*, p. 333-339. C. Madl, *Tous les goûts, op. cit.*, p. 287-299.

⁴²¹ M. Mosser, « Les architectures paradoxales », dans M. Mosser, G. Teyssot (dir.), *Histoire, op. cit.*, p. 259-278.

⁴²² Voir annexe 17, p. 209. SOAL-Děčín, Vok Teplice, cartes, 4605, 4606.

figurent dans la principale *Description* parue à Vienne entre 1807 et 1812⁴²³. Enfin, la carte de l'Augarten datée des années 1770 offre un aperçu des aménagements décidés par Joseph II avant son ouverture du parc viennois au public en 1775⁴²⁴. Les bancs, les allées, le boisement fournissent un exemple utile au moment où la question du libre accès des curistes au parc de Teplitz se pose au prince de Clary-Aldringen. Il existe ainsi une pensée cartographique qui ne reste pas enclavée dans les archives familiales, et permet de concevoir les vues d'ensemble ou les coupes segmentées du parc de Teplitz. « Supports concrets de la propriété⁴²⁵ », ces cartes servent de point de départ pour les ingénieurs, les architectes et les jardiniers engagés par les générations successives de la maison Clary-Aldringen.



La maîtrise du dessin technique est une compétence indispensable. Elle permet par exemple de transformer l'« ancienne cascade dans la prolongation du bois de sapin » dont le croquis normé et légendé en allemand lui est fourni par le *Bauingenieur* de Teplitz, Johann Kutzer. La fontaine est caractéristique de ces escaliers d'eau des jardins classiques inspirés des traités comme le fameux *Théorie et pratique du jardinage* de d'Argenville, dont l'édition de 1769 est présente dans la bibliothèque⁴²⁶. Cette cascade n'est pas sans rappeler l'ouvrage de Pierre de Marcieu au château de Touvet en 1759, qui illustre la maîtrise des apports du Grand Siècle par les nobles provinciaux en France selon Michel Figeac⁴²⁷. En Europe centrale, elle permet au prince de projeter une cascade boisée plus conforme à l'esprit de

⁴²³ *Description des principaux parcs et jardins de l'Europe avec des remarques sur le jardinage et les plantations*, publié en français et en allemand, cité dans G. Hajós, *Romantische*, op. cit., p. 68.

⁴²⁴ SOAL-Děčín, Vok Teplice, cartes, 4609-4610.

⁴²⁵ L. Baudoux-Rousseau, *L'Hermitage*, op. cit., p. 168.

⁴²⁶ SOAL-Děčín, c. 185, catalogue esquissé par le comte Charles-Joseph de Clary.

⁴²⁷ M. Figeac, *Châteaux*, op. cit., p. 211.

Watelet. Ce type de plan est un bel exemple de transition sans rupture du jardin classique au jardin pittoresque : elle illustre l'appropriation créative des apports du comte Franz Wenzel après 1790.



SOAL-Decin, Vok
Teplice, cartes, 4588

Avec les sources de

Teplitz et l'amphithéâtre montagneux qui entoure ses seigneuries, le prince de Clary avait un beau matériau pour mettre en pratique ces modèles. Le prince de Ligne le repère au premier coup d'œil. Dans les années 1800, il salue d'un regard expert – mais partial – les embellissements du jardin après une décennie d'aménagements :

L'augmentation et l'embellissement de la partie gauche du jardin le rend à présent un des plus beaux qu'on puisse voir. Si le prince de Clary se sert du rassemblement d'eau qu'il pourrait se procurer, il pourrait en avoir une superbe chute d'un étang à un autre ; et en fermant la montagne du Galgenbuch, par ces deux bordures de bois que je lui demande toujours, des deux coins de son jardin, il aurait alors le plus beau jardin du monde, supérieur à ceux d'Angleterre et de Pulavi en Pologne, Norlitz en Allemagne, Schönhoff en Bohême, Totès en Hongrie, etc.⁴²⁸.

Après l'exil loin de Beloeil au lendemain de la Révolution Brabançonne, l'enthousiasme du prince de Ligne trouve un nouveau champ d'expression en Bohême du Nord. Les monts métallifères sont propices à la mise en œuvre d'une « vision prométhéenne⁴²⁹ » de la nature permettant d'inscrire les jardins de Teplitz dans la constellation des plus beaux jardins dont les descriptions et les plans circulent en Europe. Pour y parvenir, le prince de Clary ne doit pas reculer devant la conquête aristocratique de la propriété nobiliaire : il faut « se procurer » des eaux et transformer le paysage pour susciter l'agrément et l'admiration. Il fallait se montrer à la hauteur du grand étang central de Beloeil (1754-1760), prêt à relever le défi du banquier Jean-Joseph de Laborde à Méréville qui emploie lui aussi l'architecte Bélanger venu travailler à Beloeil. Dans les années 1780, plusieurs millions sont dépensés, des centaines d'ouvriers drainent les marais et aplanissent la montagne sous la direction de Bélanger, puis du peintre Hubert Robert⁴³⁰.

⁴²⁸ Ch.-J. de Ligne, *Mémoires du prince de Ligne*, Paris, Mercure de France, 2004, Cah. XLIV, p. 564.

⁴²⁹ Jean-Paul Bozonnet, *Des monts et des mythes*, Grenoble, PUG, 1992, p. 172-177.

⁴³⁰ M. Figeac, *Châteaux*, op. cit., p. 217-220. Sur Beloeil : L. Baudoux-Rousseau, M. Galochet, *Domaines princiers* dans A.-M. Cocula, M. Combet (dir.), *Le Château*, op. cit., p. 264-266.

Le prince de Ligne pouvait comparer les aménagements de Teplitz à ceux du comte Chotek à Sidonienwald dont il invite à admirer « le goût sûr » d'un microcosme capable de réjouir toutes les nations⁴³¹. Comme Teplitz, les quelques vers qu'il dédie à ce parc de Bohême centrale sont replacés à l'échelle européenne. L'émulation entre créateurs de jardins est renforcée par la venue de plusieurs d'entre eux en cure à Teplitz, comme les Radziwiłł dont « le jardin fameux en Pologne⁴³² » rivalise avec ceux de Pulawy aux Czartoriska, une famille fréquentée par les Clary-Aldringen à Vienne. La princesse Radziwiłł nomme son jardin l'Arcadie, une référence partagée par tous ceux qui ont les moyens de créer les « jardins du pittoresque ». Pour autant, tout ne tient pas de l'évasion dans l'imaginaire littéraire et pictural de la noblesse seigneuriale : l'entretien d'un jardin pouvait aller de pair avec une mise en valeur patriotique du territoire. Rita Krueger souligne la manière dont le comte Czernin transforme les domaines ruinés de Schönhoff en une perle de Bohême, où il rassemble des collections soutenant son implication dans les jeunes institutions patriotiques du royaume⁴³³. Ses jardins, ses serres et ses plantations attirent nombre de visiteurs, parmi lesquels les princes de Clary et de Ligne dans les années 1790⁴³⁴. L'art des jardins pouvait ainsi s'inscrire dans la naissance d'une nouvelle Europe des frontières, à laquelle le prince de Ligne se montrait très sensible en recomposant ses circulations en Europe centrale au lendemain de la Révolution⁴³⁵.

À Schönhoff, Jean de Clary trouve un modèle de la culture horticole et des expériences botaniques en Bohême. Il repart avec un catalogue des plantes du domaine. Cet outil s'ajoute aux manuels comme *Le jardinier portatif ou l'éducation des fleurs*, complétant ainsi le corpus théorique et pratique nécessaire à la conception de jardins dont la finalité esthétique est également liée à la culture agronomique des seigneurs au tournant du XVIII^e siècle⁴³⁶.

Les circulations horticoles entre la Saxe et la Bohême au tournant du XIX^e siècle

Dès 1787, le prince se met en quête d'un jardinier capable de répondre à ses attentes. Comme pour l'architecte, il se tourne vers la Saxe. La nouvelle qu'un propriétaire plus jeune a pris les rênes de l'économie domaniale de Teplitz se répand très vite. Dès le 6 décembre 1787, le futur prince Jean reçoit une lettre de Leipzig dans laquelle le jardinier Gottfried Ernst Gentsch indique que le comte de Bose à Dresde lui a recommandé de s'adresser à « Votre Altesse,

⁴³¹ « À Sidonienwald, où le comte Chotek [Johann Rudolf, 1757-1846] a créé tout ce que je dis ici dans ces vers », dans *Coup d'œil sur Beloeil*, éd. J. Vercruyse, B. Guy, Paris, Champion, 2004, p. 533-534.

⁴³² SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à sa mère M.-J. Hohenzollern-Hechingen, Teplitz, 22 août 1800.

⁴³³ Krásný Dvůr entre Teplice et Karlovy Vary/Carlsbad. Rita Krueger, *Czech, op. cit.*, p. 136, 148-150.

⁴³⁴ Le prince de Ligne leur dédie quelques vers où il les compare à la Suisse : *Coup d'œil, op. cit.*, p. 533.

⁴³⁵ Voir Philippe Nys, qui ne prend toutefois pas en compte les circulations en Bohême dans sa présentation : « Charles-Joseph de Ligne (1735-1814) », dans Michel Racine, *Créateurs, op. cit.*, p. 179-183.

⁴³⁶ SOAL-Děčín, c. 185, catalogue esquissé par le comte Charles-Joseph de Clary.

comme elle vient de débiter les travaux pour un grand jardin à l'anglaise⁴³⁷ ». C'est la promesse d'un engagement durable, pour laquelle le candidat se dit prêt à organiser le voyage à Teplitz. Il annonce d'excellentes références : « j'ai une bonne connaissance dans les jardins anglais. Votre Altesse en trouvera les preuves dans le jardin du comte de Waerthen ou du Banquier Löhr [Loher] à Leipzig où je suis actuellement en poste ». Le prince n'a qu'à ouvrir son exemplaire de Hirschfeld pour en découvrir une description⁴³⁸. Il se montre intéressé et demande un catalogue des plantes cultivées, envoyé le 19 janvier 1788⁴³⁹. Le jardinier n'est pas retenu, mais son catalogue rejoint la dizaine d'autres qui permettent de planter les espèces courantes (peupliers, bouleaux, platanes) et les essences plus rares comme l'érable de Virginie et autres arbres nord-américains que Michel Figeac retrouve à Méréville⁴⁴⁰.

Sur ses catalogues, Jean de Clary coche les « *exotischen pflantzen* » qu'il entend introduire à Teplitz, comme le *Rubus Odoratus*, une sorte de framboisier en 1787⁴⁴¹. Les achats et la circulation des pousses permettent de construire deux jardins complémentaires dans le goût de l'époque. Le jardin d'agrément de Teplitz est semé de thuyas de Chine et du Canada. Il est riche en parterres de roses et de tulipes. Ces plantations l'inscrivent bien dans l'esthétique des « jardins chinois » décrits par Antoine Gournay pour la France de la fin du XVIII^e siècle⁴⁴². En périphérie de la ville, le jardin « botanique » de Turn sert de pépinière et de réserve horticole. C'est là que l'on cultive les arbres fruitiers, les acacias ou les rosacées. En 1802, le jardin d'agrément présente soixante espèces différentes pour 750 arbres, loin derrière les 225 variétés de Méréville, mais suffisantes pour fournir aux promeneurs cette image de la diversité du monde recherchée par les amateurs de botanique dans les allées de Teplitz ou les plantations de Turn⁴⁴³.

De manière tout à fait significative de la conception de la figure de l'architecte à la fin de l'époque moderne, le prince s'appuie sur son lien avec Johann Giesel pour obtenir les pousses qui ont réussi chez les nobles de sa connaissance. En marge de ses remarques sur les travaux entre 1788 et 1810, l'architecte ne cesse pas de transmettre « les prix des plantes que

⁴³⁷ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 343.

⁴³⁸ C. Hirschfeld, *Théorie de l'art des jardins*, Leipzig, Weidmann/Reich, 1785, t. 5, p. 420.

⁴³⁹ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 343, « plantes anglaises que l'on trouve chez le jardinier Guntzsch à Leipzig ».

⁴⁴⁰ M. Figeac, *Châteaux*, *op. cit.*, p. 219.

⁴⁴¹ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 343, catalogues imprimés, manuscrits et listes, années 1780-1820, mettant en valeur les arbres fruitiers et les « plantes exotiques » ; Neuhoff, 1 mai 1800 ; Liste des variétés introduites à Teplitz par le jardinier Andreas Lagler, Teplitz, 19 avril 1787, six nouvelles espèces, 54 pièces comme le caragancier de Sibérie, la Reine des Prés d'Amérique, le seringat ou le Baguenaudier méditerranéen.

⁴⁴² A. Gournay, « Jardins chinois en France à la fin du XVIII^e siècle », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, 1991/78, p. 259-273.

⁴⁴³ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 343, bilan du jardinier Lagler, 1802 ; M. Figeac, *Châteaux*, *op. cit.*, p. 219. Sur la passion botanique des Lumières : M. Mosser, « Les jardins pittoresques 1760-1820 », dans J.-P. Babelon (dir.), *Le château*, *op. cit.*, p. 354.

votre Altesse m'a paru desirer avoir », glanés dans les différents jardins de Dresde. En 1788, il transmet les bons souvenirs de la comtesse polonaise de Moszynska avec un « état concernant des orangers » de son jardin, dont l' « orangerie est connue à Dresde pour très bonne et bien entretenue⁴⁴⁴ ». Le prince – ou « quelque autre Seigneur de sa connoissance » – peut transplanter à un prix raisonnable ces orangers incontournables dans les serres aristocratiques en Europe centrale depuis le développement de la culture des agrumes à la cour Habsbourg au XVI^e siècle⁴⁴⁵. Plusieurs grands domaines développent de grandes orangeries, comme ceux des Palffy et Esterhazy en Hongrie à la fin du XVIII^e siècle⁴⁴⁶. À Vienne, les princes de Schwarzenberg et de Liechtenstein entretiennent d'importantes serres au début du siècle suivant⁴⁴⁷. Les oranges illuminent la table des élites et font le bonheur des visiteurs. Comme le souligne Florent Quellier, l'arbre fruitier est inscrit dans le paysage de la propriété et il existe un « spectacle de l'arboriculture fruitière » en Europe⁴⁴⁸. Les beaux parterres et les vergers fonctionnent comme des vitrines, stimulant la demande des autres propriétaires.

Le plaisir du domaine cultivé n'est donc pas purement esthétique, il a aussi une visée commerciale. Parmi les catalogues du prince se trouve celui de Schönfeld, où le jardinier indique que les graines vendues entre trente et cinquante Kreuzer – entre une et deux livres – sont à retirer à Prague, « *von Schönfeldschen Industrialniederlage auf der alstädter Jesuitengasse*⁴⁴⁹ ». L'hôtel Schönfeld est ainsi transformé en espace commercial, concurrent de celui des Chotek dont le catalogue invite à s'adresser au directeur Antoni à la seigneurie de Neuhoff ou à la maison de Prague. Le système résidentiel de la noblesse permet de développer ce commerce où la réussite des uns se retrouve sur les exploitations des autres.

Le pommier à reinette franche ou pomme d'Api, le poirier Muscat d'Allemagne ou le Seringat peuvent être transplantés à un coût modeste. Les plants les plus chers coûtent deux florins, environ 5 livres. Les quelques factures retrouvées attestent de commandes annuelles régulières, parfois d'ampleur, comme en août 1799 où 895 pièces de onze espèces sont achetées. Les plants coûtant entre 6 et 50 kreutzers, une évaluation haute donne une facture de

⁴⁴⁴ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 417a, Dresde, 27 juin 1788.

⁴⁴⁵ Jochen Martz, « Frühe Zitruskultur an der Wiener Hofburg », dans Arbeitskreis Orangerien in Deutschland, *Orangeriekultur in Österreich, Ungarn und Tschechien*, Berlin, Lukas, 2014, vol. 10, p. 9-24.

⁴⁴⁶ Kristóf Fatsar, « Hungarian Orangeries until the Turn of the 19th Century » dans Arbeitskreis Orangerien in Deutschland, *Orangeriekultur, op. cit.*, p. 60-81.

⁴⁴⁷ H. Stekl, *Österreichs, op. cit.*, p. 182.

⁴⁴⁸ Florent Quellier, « « Le spectacle de l'arboriculture fruitière » : un ordonnancement du monde. L'exemple des campagnes parisiennes aux XVII^e-XVIII^e siècles », dans *Les paysages à l'époque moderne*, Paris, PUPS, 2008, p. 15-27.

⁴⁴⁹ SOAL-Děčín, Vk Telice, c. 343, catalogue Schönfeld, Prague, 1790.

750 florins environs (1950 livres environ)⁴⁵⁰. Il faut y ajouter le traitement annuel des jardiniers, car Lagler ne travaille pas seul dans les différents jardins. Les gages sont compris entre 100 et 200 florins annuels avec avantages en nature. Ces salaires sont pris en charge dans le cadre de l'administration domaniale. Enfin, des journalier(e)s rémunérés à la journée sont employés toute l'année pour planter⁴⁵¹. Le jardinier embauche une dizaine de personnes pour 2 647 jours de travail coûtant près de 1000 florins en 1807. L'entretien des jardins peut donc être évalué entre deux et trois mille florins annuels. La fréquence des commandes, passées une à deux fois par an, atteste d'un renouvellement du parc : bien des plantes ne résistaient pas à l'hiver et il faut plus de dix ans pour stabiliser les jardins de Teplitz et de Turn.

L'acclimatation des espèces et les rigueurs du climat de Bohême sont au cœur des échanges entre le prince et son jardinier, lorsque Jean de Clary se trouve à Vienne⁴⁵². Cette correspondance n'apparaissait pas dans la pratique seigneuriale de son père : le développement des rapports horticoles (« *Garten berichte* ») traduit l'intérêt accru des grands nobles comme les comtes Chotek ou Hartig pour la culture arboricole et plus largement l'économie agricole⁴⁵³. L'entretien des jardins devient un objet à part entière de l'administration du domaine, et non une simple dépense d'agrément. Les plantations manifestaient en fait les recherches esthétiques aussi bien que productives des seigneurs sensible à l'appel des agronomes pour un retour à la terre des propriétaires de la noblesse.

Dès 1790, le jardinier Andreas Lagler s'attache à constituer les catalogues de Teplitz et de Turn, qu'il esquisse jusqu'en 1809⁴⁵⁴. 490 espèces différentes sont recensées dans le jardin de Teplitz, qui peut alors être présenté comme une des pépinières de la noblesse. Pour le jardinier, ce catalogue est un outil indispensable afin de construire une renommée. Cette dernière pouvait conduire à une mobilité professionnelle ou favoriser l'obtention de places pour les apprentis recommandés par les jardiniers. Ses catalogues restent toutefois à l'état de manuscrits et ne mentionnent pas de prix, contrairement à ceux cités précédemment. Les jardins Clary-Aldringen ne franchissent pas l'étape de la commercialisation, et demeurent des jardins d'agrément. Il est probable que les dégâts importants des campagnes militaires de 1809 et 1813 marquent un coup d'arrêt dans une dynamique visant à intégrer les serres de Teplitz dans l'espace horticole de Bohême.

⁴⁵⁰ 1 florin = 60 kreutzers = 2.6 livres au change de 1800. Le jardinier ne compte pas en argent, mais en plants.

⁴⁵¹ Après la mise en place des réformes du rachat de la corvée dans les années 1780-1790, l'embauche des journaliers se développe considérablement sur le domaine.

⁴⁵² SOAL-Děčín, c. 118-143, correspondance seigneuriale 1790-1825.

⁴⁵³ I. Cerman, *Chotkové, op. cit.*, p. 351-354 ; C. Madl, *Tous les goûts, op. cit.*, p. 287-299.

⁴⁵⁴ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 343, catalogues de Teplitz et de Turn.

Le prince et son jardinier voient un intérêt à diffuser la richesse de ces jardins dont les produits sont parfois envoyés à Vienne. Ces circulations sont peu nombreuses, liées à l'identité aristocratique en Bohême. Lorsqu'ils se trouvent à Vienne, le prince et sa famille se fournissent sur place en denrées ou en bois de chauffage. Chaque espace est associé à ses produits, permettant aux élites de varier leur consommation selon leur lieu de résidence. Les faisans de Bohême et les fruits de Teplitz sont les seuls à circuler. La réputation des premiers en font un met recherché, que les seigneurs envoient en gage d'amitié ou en cadeau pour des services rendus⁴⁵⁵. Les seconds mettent en valeur les plaisirs horticoles de la noblesse, et leur investissement dans les expérimentations agronomiques de la fin du XVIII^e siècle. Nombre de serres servent de laboratoires. Les Clary-Aldringen tentent par exemple de cultiver la banane en Bohême, bien avant que le commerce de celle-ci se développe au XIX^e siècle. Selon le comte Charles-Joseph, l'expérience n'est pas concluante : « nous avons mangé des bananes venues dans les serres de Teplitz et envoyées par la diligence. C'est noir et dégoûtant. Cela a le goût d'une pomme cuite⁴⁵⁶. » La diligence a peut-être gâté les fruits que la famille se réjouissait de consommer au cœur de l'hiver viennois. Si la saveur n'est pas au rendez-vous, l'appartenance à l'aristocratie terrienne est confortée grâce à une production qui s'éloigne des cultures quotidiennes des domaines en Bohême. Cet exotisme au cœur de l'Europe centrale est symbolique d'une haute noblesse qui ne se laisse pas réduire à son identité seigneuriale.

Entre agrément et arboriculture, c'est aussi dans le jardin aristocratique que s'opère la mutation de cette identité à la fin de l'époque moderne. Avec les serres, les bâtiments économiques sont très présents dans les fabriques qui jalonnent les parcs. Leur aménagement permet d'accorder les héritages du goût rococo avec la présentation idyllique du monde seigneurial de la fin du XVIII^e siècle. Roger Baurly a montré combien la noblesse française était sensible à l'esthétique des fermes pastorales, « sorte d'Arcadie moderne » et vitrines de la prospérité du domaine⁴⁵⁷. La révolution française introduit une rupture qui conduit nombre de nobles à tenter de poursuivre ce rêve outre-mer ou dans les châteaux de l'émigration. Dans la monarchie d'Europe centrale, l'identité seigneuriale est toujours mise en valeur par ces établissements spécifiques, comme dans le domaine hongrois de Czakov où le prince Esterhazy laisse libre cours à un imaginaire où l'Arcadie rencontre l'*Old Anglia* au début du XIX^e siècle :

⁴⁵⁵ La correspondance avec le Forstmeister témoigne d'envois aux autres seigneurs, à Prague et à Vienne, p. ex. SOAL-Děčín, c. 120, *Forst-Amt Bericht*, janvier 1795.

⁴⁵⁶ SOAL-Děčín, c. 180, journal 19 janvier 1824, p. 17.

⁴⁵⁷ R. Baurly, « La cabane... dans A.-M. Cocula, M. Combet (dir.), *Le Château, op. cit.*, p. 195-220.

Nous sommes revenus à la vacherie ou nous attendoit Madame d'Esterhazy, et ses filles, et un excellent gouter, de la crème et du beurre parfait. C'est un petit bâtiment orné entre le jardin et la forêt, une ancienne serre. Les vaches sont très belles et très bien tenues ; au dessus de leur râtelier est une petite tablette avec leurs noms : Io, Daphnée, Proserpine [...]. Immédiatement à coté de cette étable qui est propre comme une cassette sont deux jolis cabinets a cheminée, et puis la laiterie à l'anglaise. Devant la fenêtre il y a des vignes, qui encore font bon effet⁴⁵⁸.

Le comte Charles-Joseph de Clary évoque tous les aspects de la « ferme ornée » présente dans nombre de domaines de la France de Marie-Antoinette. Cet établissement ressuscite un âge d'or où les produits du domaine triomphent sur les ruines d'anciennes serres, laboratoires des expériences agronomiques modernes. L'abondance et le luxe célèbrent la vitalité de la propriété traditionnelle, mise en valeur avec ce « pastiche d'habitat rustique » où se joue « l'illusion pastorale⁴⁵⁹ » de la noblesse crémière. L'étable toute propre s'articule aux cabinets rustiques : il s'agit de créer un îlot arcadien éloignant des cultures hors sol, des corruptions curiales et urbaines, ou encore de la monétarisation assimilée aux mondes marchands et bourgeois. Dans un contexte différent de la France étudiée par Roger Baur, l'objectif physiocratique de prospérité économique n'allait pas sans une forme de réaction politique et sociale au lendemain des réformes du droit civil et féodal dans la monarchie des Habsbourg.

Le comte de Clary prend soin de placer cette scène dans le paysage : cet espace symbolique marque la transition entre le jardin aristocratique et la forêt seigneuriale. Il réconcilie les figures du prince de cour et du seigneur campagnard. Le gentilhomme esthète, sensible à l'esthétique bucolique de la vigne, peut s'en servir pour cacher des éléments jugés désagréables à la vue⁴⁶⁰. Il complète aussi la vitrine de l'économie domaniale des Esterhazy, « possesseur des premiers crus de Tokaj » selon l'*Almanach des gourmands de 1808*⁴⁶¹. Les fondamentaux de la vie humaine sont en place : le pain noir et la crème blanche, le vin et le feu de cheminée créent « l'image d'une société idéale fondée sur la propriété foncière⁴⁶² » et le modèle patriarcal du seigneur bienveillant. Le rêve arcadien avait logiquement une très forte tonalité seigneuriale. Ce combat de la ferme contre la serre faisait partie d'un jeu d'identités qui s'accordait parfaitement avec les expériences agronomiques de grands nobles

⁴⁵⁸ Voir annexe 18 p. 211, la transcription complète ; SOAL-Děčín, c. 160, 30 juin 1814, p. 73, ab. dév..

⁴⁵⁹ R. Baur, « La cabane... », dans A.-M. Cocula, M. Combet (dir.), *Le Château, op. cit.*, p. 217.

⁴⁶⁰ Cet usage des plantations est évoqué par Aline Le Cœur, Marc Schoellen, « Le parc du château d'Esquelbecq », dans L. Baudoux-Rousseau, C. Giry-Deloison (éd.), *Le jardin dans les anciens Pays-Bas*, Arras, Artois Presses Universités, 2002, p. 148.

⁴⁶¹ Cité par Marguerite Figeac-Monthus, « Tokaj et Sauternes aux XVIII^e-XIX^e siècles. Une comparaison possible entre deux vignobles ? », *Histoire & Sociétés Rurales*, 2011/1-35, p. 127-150. Cette perspective n'est pas sans rappeler la mise en valeur des domaines viticoles de l'Europe occidentale : M. Figeac, *Châteaux, op. cit.*, p. 164-169.

⁴⁶² R. Baur, « La cabane... », dans A.-M. Cocula, M. Combet (dir.), *Le Château, op. cit.*, p. 211.

comme le comte Chotek⁴⁶³. C'est ce dont témoigne la confusion qui règne dans le catalogue manuscrit où le comte Charles-Joseph référence les ouvrages sur les jardins de son père : les traités d'économie agricole comme le célèbre *Cours* de l'Abbé Rozier sont mêlés aux essais artistiques et aux descriptions paysagères⁴⁶⁴. Le prince de Clary pouvait reproduire l'« esthétique utilitaire » du parc seigneurial en ajoutant des serres, des métairies et des faisanderies aux kiosques et aux temples de son parc. Le jardin aristocratique n'était donc pas un simple repli sur l'âge d'or mais une autre manière d'apparaître en seigneur moderne. Ce mélange des jardins pittoresques, qui faisait se rencontrer l'Angleterre verte, l'Orient et l'Italie en Bohême, renvoie à la tension entre le besoin d'une implication concrète dans l'économie agricole de la fin du XVIII^e siècle, et le rêve d'une utopie aristocratique renforcé par le temps des révolutions.

Les traces laissées par le prince de Clary éclairent plusieurs des enjeux de la conception d'un paysage aristocratique à l'aube de la diffusion du jardin romantique en Europe. Son souci de développer les héritages familiaux s'inscrit dans cette émulation de la noblesse seigneuriale qui transforme ses domaines en écrins – peut-être en bastions – de la culture aristocratique. Le jardin néo-classique est donc un des lieux où se joue une refondation de l'identité seigneuriale entre 1780 et 1848. Ses fondements sont transmis à la génération suivante dont le plus grand bonheur est de participer à son tour aux chasses et aux promenades dans les domaines de l'Europe centrale au tournant du XIX^e siècle.

B. La chasse et la promenade : quelques enjeux des mobilités dans les domaines

Une expérience partagée : les parcours du prince et de son héritier à la fin du XVIII^e siècle

En même temps qu'il débute l'aménagement de son parc à l'anglaise dans les années 1790, le prince Jean de Clary participe aux grandes chasses aristocratiques dans les domaines de ses pairs. Cette activité structurante de la noblesse est un devoir depuis son admission à la société de Diana-Cacciatrice en 1792. Invitations et contre-invitations se succèdent, permettant aux grands nobles et à leurs héritiers de découvrir d'autres domaines. En 1794, le prince emmène le comte Charles-Joseph dans la Eisenberg du prince Lobkowitz, escomptant « riposter » par une « batterie de lièvres⁴⁶⁵ » à Teplitz. Il ne perd alors rien des aménagements, qu'il peut comparer avec ceux du domaine de Postelberg aux Schwarzenberg en Bohême du Nord, ou de

⁴⁶³ I. Cerman, *Chotkové, op. cit.*, p. 351-359.

⁴⁶⁴ SOAL-Děčín, c. 185. Le traité de l'abbé Rozier est également présent dans la bibliothèque Chotek : I. Cerman, *Chotkové, op. cit.*, p. 351.

⁴⁶⁵ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.J. H.-H., Teplitz, 21 septembre 1794.

Feldsberg des Liechtenstein en Moravie⁴⁶⁶. Il est particulièrement impressionné par les travaux que le prince Kinsky venait d'achever à Budenitz en 1796 :

Ce qui a été achevé en deux ans de tems est prodigieux, deux ailes plus considérables que le corps de logis, meublées avec une recherche et une élégance extrême annonçant et les moyens et le gout des maitres. Leur appartement est très joli et fort bien distribué. Le pays n'est point beau, et ne le sera jamais, mais on a trouvé moyen de placer la maison dans le jardin, ou plutôt dans un parc très vaste, et de réunir les objets les plus agréables à la vue⁴⁶⁷.

Le prince Jean reprend l'ensemble des éléments d'appréciation du domaine et de ses limites par les élites de son temps. Le corps des bâtiments s'impose à la descente de voiture, une impression rapidement adoucie par le raffinement des intérieurs. Le ton est ainsi donné pour ouvrir les fenêtres et élargir la perspective vers le « pays ». Cet espace est d'abord apprécié à l'échelle des alentours du château, qui ne peuvent se réduire à un jardin. Le parc est l'objet essentiel qui distingue le château familial de la villa à l'heure du renouveau des inspirations palladiennes⁴⁶⁸. Les « moyens et le goût des maîtres » sont aussi l'expression d'une identité seigneuriale perceptible dans la manière dont le parc crée une liaison sans rupture avec la « forêt jardinisée » comme celle de l'Hermitage, et surtout avec les forêts où se trouvent les réserves de chasse promises à Jean de Clary⁴⁶⁹. Un point de vue élevé doit alors permettre d'embrasser d'un seul regard les campagnes et les villages qui composent la seigneurie, ainsi que l'indique par exemple le prince de Ligne⁴⁷⁰.

Le prince Jean apprécie particulièrement la manière dont le propriétaire a su ordonner son « royaume » dans un pays dépourvu de beautés naturelles. Le prince Kinsky respecte les principes énoncés par René Louis de Girardin, en faisant de la « maison » le cœur de ces espaces pensés comme des compositions⁴⁷¹. Pour peu que Jean de Clary n'ait pas quitté les appartements, l'embrasure des fenêtres place « tous les objets intéressants de la forêt » dans un « médaillon charmant », pour reprendre le vocabulaire du prince de Ligne à Beloeil⁴⁷². Jean de Clary aperçoit peut-être des fabriques, mais aussi les faisanderies qui font sentir plus vivement l'attrait de la forêt dans le cœur des chasseurs. Comme le soulignent Laurence Baudoux-Rousseau et Marc Galochet, la chasse est « l'élément fondateur de la transformation

⁴⁶⁶ Pour la localisation de ces domaines, se reporter à la carte de la géographie familiale reproduite en annexe 2.

⁴⁶⁷ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Budenitz, 12 octobre 1796.

⁴⁶⁸ Jean-Pierre Mouilleseaux, « Du château à la villa : l'inspiration néo-palladienne », dans J.-P. Babelon, *Le château*, op. cit., p. 367-370.

⁴⁶⁹ Selon l'expression du duc de Croÿ, cité dans L. Baudoux-Rousseau, *L'Hermitage*, op. cit., p. 153. Le traité de Jean-Marie Morel, *La théorie des jardins* (1776) explicite ce lien entre la forme du jardin et de la demeure et l'origine sociale des propriétaires, ainsi que l'explique Michel Figeac, *Châteaux*, op. cit., p. 220.

⁴⁷⁰ C.-J. de Ligne, *Coup d'œil sur Beloeil et sur une grande partie des jardins de l'Europe* (1781), Bruxelles, Labor, 2003, p. 37.

⁴⁷¹ M. Figeac, *Châteaux*, op. cit., p. 220.

⁴⁷² C.-J. de Ligne, *Coup d'œil*, op. cit., p. 35.

forestière⁴⁷³ ». Elle joue un rôle essentiel dans la conception esthétique de la propriété et de ses jardins d'agrément. Jean de Clary (re)découvre les domaines Kinsky selon le parcours traditionnel du château à la forêt que le prince de Ligne s'était évertué à contourner à Beloëil grâce à un pont-tournant qui surprenait le visiteur en le transportant directement au cœur du domaine⁴⁷⁴. Le plaisir cynégétique préside ensuite à la découverte des sites qui peuvent être comparés à ceux des domaines Chotek de Weltruss ou Kačina que le prince observe lors des étapes entre Vienne et Teplitz au début du XIX^e siècle.

Le concours des plus belles chasses en Bohême s'inscrit dans une émulation entre gentilshommes esthètes à laquelle le comte Charles-Joseph est progressivement associé dans les années 1790. Lorsque Jean de Clary autorise son fils à l'accompagner dans les fameux domaines Czernin de Schönhoff en 1797, le jeune comte ne cache pas sa joie⁴⁷⁵. Il réalise dans son journal une description qui n'a rien à envier aux modèles précédemment cités⁴⁷⁶. Les publications ne sont que la partie émergée d'une multitude de répliques progressivement mises au jour dans les archives des grandes familles. Le récit du comte s'ajoute ainsi à celui de la baronne de Krüdener récemment publiée par Elena Gretchanaïa⁴⁷⁷. Les écrits personnels alimentent un regard partagé sur les embellissements des domaines dont on retrouve des traces jusqu'en Russie. Ce n'est sans doute pas un hasard si Charles-Joseph emprunte à son tour l'expression de « coup d'œil » chère au prince de Ligne pour organiser sa propre transposition littéraire des promenades qu'il effectue⁴⁷⁸. Le comte et la baronne achèvent ainsi l'œuvre des nobles aménageurs : il s'agit d'un couronnement discret des promenades littéraires imaginées par le comte Czernin ou le comte Hartig, qui émaillaient leurs domaines de références à la culture classique des élites⁴⁷⁹. Les circulations dans le domaine prenaient l'allure d'une chasse aux inscriptions dont le déchiffrement accompagnait l'élargissement du regard dans les différents points de vue sur le paysage.

Charles-Joseph se forge ainsi une expérience des propriétés qu'il peut mettre en rapport avec les autres seigneuries, celles des Esterhazy ou des Chotek. Le comte se rend par exemple dans le domaine que ces derniers possèdent à Neuhoff, non loin de Prague, en 1803 et note : « promenade à la Scalca, autrement dit aux rochers, abondance d'eau

⁴⁷³ L. Baudoux-Rousseau, M. Galochet « Domaines princiers..., dans A.-M. Cocula, M. Combet (dir.), *Le Château, op. cit.*, p. 264.

⁴⁷⁴ *Idem*, p. 269-270.

⁴⁷⁵ Voir la carte en annexe 2. SOAL-Děčín, c. 157, journal 5-7 juillet 1797, p. 6-23.

⁴⁷⁶ Voir sa transcription en annexe 19, p. 213.

⁴⁷⁷ Elena Gretchanaïa, « *Je vous parlerai la langue de l'Europe...* » : *la francophonie en Russie (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Bruxelles, Peter Lang, 2012, p. 319-330.

⁴⁷⁸ Fabrice Preyat, « Les promenades du Prince de Ligne. De la pratique déambulatoire au genre littéraire », dans C. Loir, L. Turcot (dir.), *La promenade au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles (Belgique-France-Angleterre)*, Paris, Édition de l'Université de Bruxelles, 2011, p. 129.

⁴⁷⁹ C. Madl, *Tous les goûts, op. cit.*, p. 291-295.

incroyable, cascade magnifique ; cela pourroit devenir charmant, mais c'est encore bien nud et le pays est affreux⁴⁸⁰ ». La recherche de l'émotion attachée à l'esthétique du sublime à la fin de l'époque moderne conduit le comte droit aux massifs rocheux. Ceux-ci n'étant pas encore entaillés comme le roc de Hafod en Angleterre, le comte en reste à la manière de sublimer cette nature brute qui s'offre à son regard⁴⁸¹. Le spectacle est saisissant, mais il n'est pas encore paysage. Il le devient lorsque l'accès au site et le cadre qui l'entoure sont aménagés par le propriétaire. En 1798, le comte se réjouit par exemple du « nouveau sentier qui réunit le bois du réservoir au Schönwald » dans le domaine Hoyos de Frohsdorf, « il est très joli entouré de bois, de vignes et de champs⁴⁸² ». L'implication seigneuriale dans l'aménagement des chemins trouve ici une expression esthétique liée à l'engouement de l'époque pour la peinture de paysages. Ces derniers doivent être variés, car un « pays nu » empêche de créer un parcours où le plaisir du promeneur consiste à se laisser surprendre par une cascade au détour d'un bois. C'est alors que l'admiration est à son comble.

Le cheminement de découverte en découverte structure les descriptions dans les journaux du comte de Clary. Ce dernier « enregistre » les éléments remarquables dans le sillage de la pratique des « savants gentlemen voyageurs » qui cherchaient à thésauriser les connaissances grâce à des notes en vue d'une éventuelle publication⁴⁸³. Charles-Joseph de Clary compose progressivement un recueil présentant une image du domaine idéal reconstruit à partir de ses circulations en Europe centrale entre 1790 et 1820. Ce travail d'écriture stimule sa manière d'arpenter les domaines en multipliant les points de comparaison. À Schönhoff en 1797, il retrouve un pont rustique dans le goût d'Hubert Robert, et juge « trop commun, trop rebattu » un énième pavillon chinois. Au contraire, il estime très pittoresque le temple « placé à merveille entre des arbres superbes ménagés avec art et avec le meilleur gout⁴⁸⁴ ». Ce pittoresque est loin de faire l'unanimité : le prince Jean est un « antagoniste déclaré » de la cascade qui « descend avec beaucoup de fracas, de toute la hauteur de la montagne » vis-à-vis du temple. Les aînés jouent ainsi un rôle décisif dans la formation du goût de la génération suivante. Le comte recueille les avis partagés, en chiffrant parfois le coût des édifices comme ce petit château coûtant 15 000 florins (39 000 livres), ce qu'il juge bien trop cher. Il ne laisse échapper aucun élément, même quand « les connoisseurs n'en font pas le moindre cas⁴⁸⁵ ». La promenade sert ainsi l'éducation du regard de « l'apprenti seigneur ». Il se forme au voyage

⁴⁸⁰ SOAL-Děčín, c. 158, journal 17 oct. 1803, p. 39.

⁴⁸¹ M. Andrews, « Le sublime comme paradigme », dans M. Mosser, G. Teyssot (dir.), *Histoire, op. cit.*, p. 321.

⁴⁸² SOAL-Děčín, c. 157, journal 18 sept. 1798, p. 11.

⁴⁸³ A. Corbin, *Le territoire, op. cit.*, p. 130.

⁴⁸⁴ Voir annexe 19, p. 213. SOAL-Děčín, c. 157, journal 5-7 juillet 1797, p. 6-23.

⁴⁸⁵ *Ibid.*, p. 10, 19.

pittoresque auquel le prince de Ligne encourageait « les poètes et les dessinateurs de Vienne⁴⁸⁶ ».

Le comte de Clary n'avait pas qu'un seul crayon dans sa poche. On se souvient que cet « amant déclaré de la belle nature⁴⁸⁷ », esquissait les blocs de grès près du belvédère de chasse de Binsdorf en 1796⁴⁸⁸. L'observation de la nature s'articule étroitement avec l'apprentissage du dessin dans les maisons nobles, permettant au comte d'émailler les journaux de ses propres croquis de Schönhoff. En termes de pratiques, sa démarche rappelle les notes des scientifiques pionniers du voyage pittoresque étudiés par Alain Corbin, bien que la perspective soit différente⁴⁸⁹. En créant sa collection d'images domaniales, le comte intériorise une manière de se déplacer en « voyageur noto-mane », qu'il reproduit au cours de ses circulations en Europe dans les années 1810⁴⁹⁰. Sa plume décrit alors les tableaux qu'il sélectionne dans les galeries qu'il visite, tandis que ses crayons délimitent les contours des paysages italiens dont les belles aquarelles sont conservées au château de Teplice. La définition du pittoresque déjà présente dans les journaux de Bohême est aussi un *topos* des récits de voyage : la découverte des domaines en Europe centrale prélude à la découverte des beautés du Rhin ou de l'Italie qui ravissent l'amateur de la fin du siècle des Lumières⁴⁹¹.

Le comte est bientôt rejoint dans cette entreprise par son épouse, la comtesse Louise Chotek. Elle laisse une remarquable série de trente médaillons qui présentent tout le système pavillonnaire de Teplitz, depuis le château jusqu'aux cabanes en passant par le kiosque de l'étang et les temples du parc⁴⁹². L'art des jardins ne va pas sans une iconographie, à laquelle participent les femmes de la noblesse. Les aquarelles de la comtesse ne sont pas sans rappeler les œuvres de la princesse Pauline de Schwarzenberg en Bohême du Sud, dont la qualité leur vaut d'être gravées, ainsi que l'indique Milena Lenderová en soulignant leur importante valeur documentaire⁴⁹³. Pour Jean de Clary, c'est une belle victoire : l'éphémère des bâtiments se dissipe derrière cette image cohérente d'un paysage pensé par lui et animé par les circulations de ses invités ou des curistes, les deux se confondant souvent.

La chasse et la promenade sont donc un des moyens par lesquels Charles-Joseph et son épouse peuvent prendre conscience de l'importance de la terre dans l'identité nobiliaire. La

⁴⁸⁶ *Coup d'œil sur Beloeil*, éd. J. Verduyck, B. Guy, Paris, H. Champion, 2004, p. 535-546.

⁴⁸⁷ SOAL-Děčín, c. 108, J. d. C. à sa mère, Herrnskretchen, 29 août 1799.

⁴⁸⁸ Nous renvoyons à la troisième partie du chapitre III, p. 328-335.

⁴⁸⁹ A. Corbin, *Le territoire*, *op. cit.*, p. 130-134.

⁴⁹⁰ Expression employée à Cologne, le 9 juillet 1822 (SOAL-Děčín, c. 177). Les journaux de voyage en France, en Italie sont conservés c. 159-178.

⁴⁹¹ Friedrich Wolfzettel, *Le discours du voyageur*, Paris, PUF, 1996, p. 213-311.

⁴⁹² Voir annexe 20, p. 220. Fonds du château de Teplice, RMT, CA 00.187 -00.251.

⁴⁹³ M. Lenderová, « Pauline, princesse de Schwarzenberg », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg*, *op. cit.*, p. 209.

conquête aristocratique de l'espace seigneurial débute par le regard. Se promener n'est pas tout, encore faut-il savoir écrire et illustrer son parcours : le dessin de paysage précède l'usage des cartes topographiques. C'est de cette manière que la jeune génération s'inscrit dans un cycle familial profondément lié à cette terre nourricière que les dépositaires de fidéicommissaires ont en devoir d'embellir.

Le regard du jeune aristocrate sur les campagnes du prince

Juché sur son cheval, le comte promène son jeune « œil-peintre⁴⁹⁴ » sur la nature aménagée, comme les princes-chasseurs cherchaient à déceler d'un « coup d'œil militaire⁴⁹⁵ » les avantages et les contraintes stratégiques du terrain. La chasse est un des moyens par lesquels les propriétaires offrent à leurs invités de ces « parcours vivants et joyeux⁴⁹⁶ » qui fondent les voyages pittoresques. Les invités du prince de Clary peuvent dénicher les beaux sites en même temps qu'ils débusquent le gibier. Les pratiques codifiées de la chasse s'accordent très bien avec la lecture aristocratique d'une nature raffinée. Cette dernière offre un panorama riant où les sources sont canalisées. La contrée domaniale est un paysage rassurant, qui contraste avec les profondeurs géologiques des mines de Teplitz et Graupen. La descente angoissante dans les puits est ainsi la grande absente du journal du comte de Clary, alors qu'elle attire un nombre croissant de visiteurs au début du XIX^e siècle, au premier rang desquels figure Alexander von Humboldt⁴⁹⁷. Le paysage aristocratique oppose la chronologie des aménagements humains au vertige d'une terre millénaire indifférente à ses habitants. Alain Corbin souligne que cette perception accompagne la diffusion des débats scientifiques dans les années 1770-1780⁴⁹⁸. Pour ces promeneurs particuliers que sont le prince et son fils, les mobilités dans les domaines sont une manière de retrouver le sens de l'histoire, celle de leurs terres et de leur famille. L'aménagement n'est pas seulement une victoire sur l'espace, mais aussi sur le temps.

L'art des fabriques permet de proposer une synthèse « historique » en rassemblant « tous les lieux, tous les âges, toutes les architectures [...] à la portée d'une promenade

⁴⁹⁴ Expression qu'il emploie en voyage le 11 juillet 1822 (SOAL-Děčín, c. 177).

⁴⁹⁵ P. Salvadori, *La chasse, op. cit.*, p. 171. L'art des jardins se mariait très bien avec celui de la guerre, ainsi que le montrent les travaux de Marie-Hélène Since : « Quand l'art militaire se combine avec l'art des jardins : les jardins bastionnés du XVII^e siècle en Basse-Normandie », dans Michel Racine, *Créateurs de jardins et de paysages en France de la Renaissance au début du XIX^e siècle*, Paris, Actes Sud, 2001, p. 94-95.

⁴⁹⁶ A. Corbin, *Le territoire, op. cit.*, p. 132.

⁴⁹⁷ Il effectue de nombreuses excursions géologiques dans la région : Julius Lowenberg *et alii*, *Life of Alexander von Humboldt*, Londres, Longmans, Green, 1873, vol. 2, p. 149.

⁴⁹⁸ A. Corbin, *Le territoire, op. cit.*, p. 120-121.

nonchalante⁴⁹⁹ ». Ainsi mise à portée, l'histoire du monde au prisme des propriétaires de domaines appelait les hommes et les femmes du siècle à la méditation. Les petits circuits aux environs des châteaux motivaient également des promenades solitaires⁵⁰⁰. Le murmure de l'eau près de l'ermitage que le prince Jean projette sur le site de sa cascade boisée à la fin du XVIII^e siècle favorise l'esthétique du refuge et de la contemplation chère à cette élite et recherchée par le comte de Clary⁵⁰¹. À Teplitz, la propreté des berges sur laquelle insiste le prince de Clary encourageait la rêverie littéraire devant la beauté calme des étangs⁵⁰². Situés à l'arrière du château, ceux-ci marquaient la frontière entre l'animation de la ville d'eau et « la mélancolique solitude des bois⁵⁰³ ». C'est dans ce décor familier que le comte Charles Joseph reste « assis longtemps seul au bord du grand étang indulging the melancholy pleasures of imagination⁵⁰⁴ » en 1803. Cette attitude rappelle celle adoptée par la baronne de Krüdener près de l'étang de Schönhoff au cours des « promenades » qui structurent ses journaux⁵⁰⁵. Pour la génération née dans les années 1760-1770, la familiarité sécurisante avec des aménagements reconnus d'un jardin à l'autre sont aussi l'occasion de se perdre dans les méandres du songe, de suspendre le temps. D'autres n'hésitent pas à s'éloigner de cette familiarité, comme le peintre Caspar David Friedrich qui recherche dans la beauté sauvage des monts de Bohême du Nord l'inspiration de ses toiles romantiques au début du XIX^e siècle⁵⁰⁶.

Dans les années 1800, le comte n'est pas encore maître du patrimoine familial : l'heure est à l'imagination et pas à l'administration. Charles-Joseph participe alors à sa mesure de la circulation des descriptions qui aident les créateurs de jardin. En 1810, son voyage en France lui permet d'ajouter à son répertoire un ouvrage illustré et relié intitulé *Montallègre*, du nom de la campagne parisienne acquise près de Marly par le comte Fédor Golovkine au début du XIX^e siècle⁵⁰⁷. Le comte russe commande des vues à l'artiste Charles Pécharman pour allier le texte et l'image. Il met ainsi en valeur ses évocations des Sphinx de l'Égypte ou de la

⁴⁹⁹ Jean Starobinski, *L'invention de la liberté 1700-1789*, Genève, Albert Skira, 1987, p. 195 cité dans R. Baurly, « La cabane... », dans A.-M. Cocula, M. Combet (dir.), *Le Château*, op. cit., p. 202.

⁵⁰⁰ Les fondements esthétiques et philosophiques de ces pratiques sont éclairés par Laurent Turcot, *Le promeneur à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 2007, p. 364-369.

⁵⁰¹ L'ermitage apparaît dans la légende de « cascade dans la prolongation du bois de sapin », SOAL-Děčín, Vok Teplice, archives cartographiques, n° 4588. Sur cette contemplation, voir aussi le cas d'Ermenonville dans M. Figeac, *Châteaux*, op. cit., p. 217.

⁵⁰² Alain Corbin rappelle le primat esthétique des berges du lac sur les grèves : *Le territoire*, op. cit., p. 167

⁵⁰³ *Idem*, p. 158.

⁵⁰⁴ SOAL-Děčín, c. 158, Journal 2-3 juillet 1803, p. 5. La citation du comte évoque Thomas Warton, *The Pleasures of Melancholy*, 1747.

⁵⁰⁵ E. Gretchanaïa, *Je vous parlerai*, op. cit., p. 319-330.

⁵⁰⁶ Émile Jacquemin, *L'Allemagne romantique et pittoresque*, Paris, Daguin, 1840, p. 89. Tereza Pilíková, *Dějiny vzniku a rozvoje turismu v Českém Švýcarsku do roku 1914* [Histoire de la fondation et du développement dans la Suisse tchèque jusqu'en 1914], Ústí nad Labem 2014, p. 40.

⁵⁰⁷ Fonds du château de Teplice, RMT, CA 02.921, *Montallègre, Au comte Charles de Clary, 1810*.

Suisse qu'il connaît bien⁵⁰⁸. Le livre est dédié « au comte Charles de Clary, 1810 », qui le rapporte en Europe centrale. Celui que le prince Jean qualifie un an plus tard d'« auteur point trop mécontent de son ouvrage⁵⁰⁹ » réussit donc son opération de diffusion. Le comte rassemble les premiers manuscrits de sa future bibliothèque de prince en charge des embellissements de Teplitz. Ils accompagnent l'exploration des territoires de son père, au travers de laquelle il se forge sa conception personnelle du domaine.

Les échappées du comte de Clary-Aldringen à Teplitz

À l'instar de Beloeil, Schönhoff ou Niemes/Mimoň, Teplitz offre aux visiteurs son réseau de parcours. La plus grande joie du comte dans ses jeunes années est d'en faire les honneurs aux visiteurs en cure qui combinent la marche, le cheval et la voiture selon leurs inclinations et les prescriptions des médecins. Le comte note soigneusement chacun de ses itinéraires à partir du château, et réalise ainsi une sorte de guide personnel dont la transcription en carte évoque la fameuse boussole de l'Hermitage⁵¹⁰. Cette pratique rappelle les manuels et les guides auxquels sont habitués les promeneurs urbains comme les voyageurs en Bohême⁵¹¹. Plus encore, la promenade entretient une « équivalence symbolique dans les écritures du moi » que Fabrice Preyat étudie dans les promenades du prince de Ligne⁵¹². Ce point est essentiel pour aborder les parcours de l'héritier des domaines Clary-Aldringen en Bohême du Nord.

Dès son arrivée, le comte se lance à cheval pour suivre les nouveaux chemins décidés par son père et explorer de nouvelles pistes. Il explore ainsi les domaines au cours de « *Entdeckung reisen* (voyages de découverte)⁵¹³ », n'hésitant pas à s'éloigner du parcours des fabriques conçu par son père. Les contreforts montagneux offrent un paysage accidenté particulièrement attractif auprès des élites cultivées de la fin du XVIII^e siècle⁵¹⁴. La recherche des trésors cachés de la nature motive quelques « promenades aventureuses⁵¹⁵ » du comte, plus excitantes que les « promenades civilisées⁵¹⁶ » des villes d'eaux. Charles-Joseph fait alors écho aux héritages de la promenade de civilité des XVI^e-XVII^e siècles dont Laurent Turcot a pu retracer l'histoire⁵¹⁷. En tant que propriétaire, le prince Jean conçoit les allées du

⁵⁰⁸ Voir annexe 21, p. 221.

⁵⁰⁹ SOAL-Děčín, c. 189, J.d.C. à Ch.-J., Paris, 5 juin 1811.

⁵¹⁰ Voir annexe 22, p. 223. L. Baudoux-Rousseau, *L'Hermitage*, op. cit., fig. 120, boussole datée de 1774.

⁵¹¹ L. Turcot, *Le promeneur*, op. cit., p. 275-312.

⁵¹² F. Preyat, « Les promenades... », dans C. Loir, L. Turcot (dir.), *La promenade*, op. cit., p. 119-154.

⁵¹³ Expression récurrente, par exemple SOAL-Děčín, c. 158, sept. 1803 ou c. 160, juillet 1814.

⁵¹⁴ M. Andrews, « Le sublime... », dans M. Mosser, G. Teyssot (dir.), *Histoire*, op. cit., p. 319-325.

⁵¹⁵ Par exemple SOAL-Děčín, c. 160, 3 août 1814.

⁵¹⁶ SOAL-Děčín, c. 160, à Baden près de Vienne, 13 juillet 1814.

⁵¹⁷ L. Turcot, *Le promeneur*, op. cit., p. 25-90.

parc sur le modèle des promenades urbaines de Vienne⁵¹⁸. Dans une petite ville comme Teplitz, la promenade aménagée s'articule rapidement avec le sentier, si ce n'est la piste. Pour le comte de Clary, la seigneurie devient alors un territoire à découvrir, une promesse d'évasion. Les monts métallifères ont de quoi satisfaire son envie de découvrir une nature sauvage qui n'attend que la main du prince pour être sublimée.

Le comte s'inscrit dans les nouvelles lectures de la promenade au XVIII^e siècle : il met à distance le caractère ritualisé des promenades thermales qui fleurissent en Europe. Cette manière « plus individuelle de vivre et de concevoir la pratique⁵¹⁹ » ne s'envisage toutefois que dans l'articulation avec les « promenades civilisées » : la quête de sincérité et d'authenticité qu'elle peut traduire en est un contrepoint, permettant au comte d'apprendre à se connaître sur les sentiers plus rudes des seigneuries de son père.

Charles-Joseph adopte ainsi la pratique éprouvée de l'escapade des élites⁵²⁰. Il s'attache à sortir des sentiers battus pour dénicher les perles à intégrer lors de la conquête aristocratique de l'espace seigneurial. Sa situation d'héritier fait de ses « aventures » un modèle unique à Teplitz. Seul avec son cheval, il est moins contraint et peut découvrir le territoire seigneurial sans son père, hors de la société des chasseurs ou des curistes qu'il rejoint ensuite. En cherchant de nouveaux sites remarquables à mettre en valeur, il forge son propre « coup d'œil » et donne à ses circulations un sens, une intention particulière qui l'individualise au sein des promeneurs de la ville d'eau. Le caractère plus « sauvage » de ces échappées est à la fois une affirmation personnelle et une participation enthousiaste à l'entreprise familiale, dont la conscience d'en être le dépositaire augmente avec la perspective d'un mariage au cours de ces années 1790.

Dès lors, il apparaît impossible de se contenter d'être un simple spectateur des sites aménagés par le prince. Les « promenades aventureuses » du comte lui permettent notamment d'élargir la quête de refuges propices à la lecture. En compagnie de sa jeune épouse en 1803, il découvre par exemple une « image virgilienne de la grotte [qui] se dessine comme un archétype de la *privacy* et de la retraite⁵²¹ » à la fin du XVIII^e siècle :

A 10h ½ donc nous allames a cheval Louise et moi par le chemin de Hundorf à Janick [...] Au milieu de ce désert, car on se croit là seul, et bien loin du reste des humains, se trouve une petite grotte de pierres avec un banc de mousse et une entrée où l'on peut à peine passer ; elle fait plaisir à cet endroit parcequ'on s'attend si peu à trouver de l'art

⁵¹⁸ Quelques cartes des célèbres remparts que les viennois appréciaient pour leur déambulations, figurent dans les archives de Teplitz : SOAL-Děčín, Vlk Teplice, archives cartographiques, n° 5086-5088.

⁵¹⁹ L. Turcot, *Le promeneur*, op. cit., p. 98-99.

⁵²⁰ Voir les travaux d'Alain Corbin sur le voyage calédonien et sa banalisation dans *Le territoire*, op. cit., p. 130-140 ; 155-158.

⁵²¹ A. Corbin, *Le territoire*, op. cit., p. 110.

dans ce coin du monde. C'est sûrement quelque chasseur ou quelque bucheron qui aura arrangé cela [...]. Nous nous assimes au bord de l'eau vis-à-vis un filet d'eau qui filtre à travers les pierres d'assez haut et se croit cascade [...]; là nous lumes le commencement de la Braut von Messina⁵²².

Il est inutile de retracer ici toute l'importance de l'esthétique de la grotte pour les amateurs de jardins à l'époque moderne⁵²³. Son accès difficile protège le couple penché sur le livre. L'art transforme le désert en havre, pour accueillir la lecture en commun du récent drame de Schiller⁵²⁴. Les futurs propriétaires de Teplitz animent ce décor à peine sorti de l'état sauvage, en y apportant la culture littéraire du début du XIX^e siècle. *La fiancée de Messine* est une tragédie avec chœurs, une « œuvre expérimentale » où la comparaison entre la dramaturgie moderne et la tragédie ancienne nourrit la réflexion philosophique et esthétique⁵²⁵. L'art théâtral et sa transformation emplissent cette retraite champêtre où le murmure de l'eau parle à l'âme comme la plume de Schiller. Le bruissement du petit filet « qui se croit cascade » contraste avec la violence des sentiments dans la pièce. Dans ce sanctuaire, le comte met en avant l'image de la fontaine auprès de laquelle ce tout jeune couple vient éteindre sa soif de lecture. Cette scène est une belle illustration de la théorie sensualiste de l'imagination développée au XVIII^e siècle. L'apaisement qu'elle dégage place l'historien à l'autre bout de la gamme des émotions exprimées dans les sources : il s'articule avec l'émerveillement devant les points de vue ouverts entre les collines et les montagnes que la princesse Pauline de Schwarzenberg dessine si bien en Bohême du Sud.

Du banc de mousse accueillant les lecteurs à l'ouverture du texte de Schiller considéré comme une réflexion sur le sublime, la théâtralité est donc omniprésente. Le couple Clary-Chotek est bien l'héritier des créateurs de jardins néo-classiques en Europe centrale. Sans en briser les codes, la génération montante s'émancipe grâce à l'appropriation d'un cadre qui n'a pas été pensé par le prince, un lieu secret n'appartenant qu'aux heureux humains ayant su le trouver. Le comte rend justice à un aménageur anonyme ayant su transformer l'espace à la mesure de ses moyens. Que le modèle aristocratique essaime ou non, ce passage illustre bien une vision de la nature profondément liée aux conceptions esthétiques des grands nobles. Cet éloignement volontaire des itinéraires balisés a quelque chose de profondément valorisant. Il sous-entend une capacité à construire son propre parcours, alors que les jeunes mariés débentent l'aventure familiale devant les conduire à la tête de la maison princière.

⁵²² SOAL-Děčín, c. 158, journal 2 septembre 1803, p. 6-7.

⁵²³ Nous renvoyons aux nombreux exemples dans M. Mosser, G. Teyssot (dir.), *Histoire des jardins, op. cit.*.

⁵²⁴ Le drame de Schiller paraît le 19 mars 1803.

⁵²⁵ Pinna Giovanna, « Conflit et dialectique des sentiments dans la fiancée de Messine de Schiller », *Les Études philosophiques*, 2006/2-77, p. 237-249.

En se forgeant une connaissance intime de la propriété, Charles-Joseph prélude à la succession de son père dont il termine les travaux dans les années 1820. Il décide ensuite sa propre série d'aménagements du jardin. Dès 1826, le troisième prince de Clary en revendique la paternité en reléguant au rang de technicien le jardinier qui supplante alors l'architecte à l'heure des parcs romantiques⁵²⁶. Il en cherche la confirmation auprès de sa tante Euphémie de Ligne qui le rassure ainsi : « c'est bien à vous qu'appartient le mérite de la nouvelle partie [du jardin] ; vous l'aviez conçue avec hardiesse, vous êtes le père de Mathilde, de la même manière glorifiez vous des deux ouvrages⁵²⁷ ». Cette partie du jardin reflète bien la conception presque dynastique d'une magnificence entretenue par les plus grands princes de l'époque moderne. Tout autant que le reflet d'une personnalité, le jardin est un engagement à transmettre la culture reçue de ses ancêtres en l'ouvrant aux accents nouveaux de la période. Charles-Joseph ne cherche pas à révolutionner le parc, mais à le rénover par petites touches. Le troisième prince de Clary rejoint ainsi la conception de Charles-Joseph de Ligne d'une « généalogie de jardins et de familles » où trois générations sont nécessaires « pour prouver le progrès de l'art des jardins⁵²⁸ ».

Le parc de Teplitz est un signe de la prospérité d'un lignage dont l'éducation et la culture peuvent être présentés avec fierté aux autres grands nobles. Cette image est aussi offerte au public thermal de la ville d'eau dont la circulation contribue à en diffuser la renommée. Enfin, la revendication d'une paternité du jardin ne peut être détachée des manifestations du paternalisme seigneurial dont le comte Chotek ou Jean-Joseph de Laborde furent des modèles à la génération précédente⁵²⁹. Charles-Joseph tient absolument à s'approprier la figure du gentilhomme esthète alors que l'Europe entre dans une nouvelle époque d'agitations révolutionnaires⁵³⁰.

À la fin de l'époque moderne, le domaine est conçu comme un territoire aristocratique qui s'anime avec la présence de son propriétaire et de ses invités. Quand les grands nobles regagnent leurs « quartiers d'hivers » à Vienne, cet espace est mis « en robe de chambre⁵³¹ ». La veille hivernale prend fin avec l'arrivée du seigneur au printemps, ainsi qu'en témoigne le prince Jean lorsqu'il se rend dans le domaine Chotek près de Prague à la fin du XVIII^e siècle : « Neuhof est un peu en robe de chambre parce qu'on n'y attendoit pas les maitres. Les

⁵²⁶ M. Mosser, « Les jardins pittoresques... dans J.-P. Babelon (dir.), *Le château op. cit.*, p. 351.

⁵²⁷ SOAL-Děčín, c. 190, E. de Ligne à Ch.-J., Innsbruck, 5 juillet 1830.

⁵²⁸ *Coup d'œil sur Beloeil*, éd. J. Verduyck, B. Guy, Paris, Champion, 2004, p. 373-374.

⁵²⁹ I. Cerman, *Chotkové, op. cit.*, p. 343-359 ; M. Figeac, *Châteaux, op. cit.*, p. 220.

⁵³⁰ Le comte est marqué par les soulèvements de Naples en 1820, l'année qui termine son séjour dans le golfe.

⁵³¹ Expressions récurrentes des lettres et journaux, p. ex. SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 28 sept. 1798, 13 oct. 1797.

promenades ne sont pas absolument soignées, les sentiers point nettoyés⁵³². » Il faut attendre pour les que les déambulations aristocratiques dans le décor champêtre prennent le relais des circulations urbaines qui caractérisent la haute noblesse de cour à Vienne et à Prague. La transformation des domaines ne se conçoit pas hors de cette alternance résidentielle. Les circulations au service des souverains et les mobilités urbaines des grands nobles sont l'autre versant essentiel du rapport aristocratique à la mobilité en Europe centrale.

C. Circuler en grand noble sur les routes et dans les villes de la monarchie des Habsbourg au début du XIX^e siècle

La cour et les circulations de la haute noblesse

L'importance de la cour dans les mobilités des grands nobles est une problématique très présente dans l'historiographie⁵³³. À la fin du XVIII^e siècle, le calendrier des déplacements des Clary-Aldringen correspond à celui de la famille impériale qui privilégie de plus en plus la ville d'eau de Baden à proximité de Vienne. Les circulations se recoupent parfois, puisque le comte Charles-Joseph ou ses tantes, les princesses de Ligne, y effectuent plusieurs séjours entre cure et sociabilité au début du XIX^e siècle. Ces voyages réactualisent ainsi les déplacements du grand veneur Franz Wenzel auprès de Joseph II à Laxenburg dans les années 1770⁵³⁴.

Si les grands nobles suivent les déplacements de la cour, celle-ci se rappelle aussi aux seigneurs propriétaires qui regagnent leurs domaines. En 1802, le comte Chotek est contraint de regagner Vienne peu avant le mariage de sa fille avec le comte de Clary lorsqu'il apprend sa nomination au poste de Grand Burgrave du royaume de Bohême. La comtesse Louise en témoigne :

Papa est parti hier pour Vienne [...]. Mon pauvre papa est arrivé ici [à Neuhoff] dans la plus parfaite sécurité, il croyait avoir déjà détourné l'orage, et a reçu ici haut billet, Décret, enfin tout ce qui tient aux formalités nécessaires ; il fera encore l'impossible pour se défaire de cette place, qui sous tous les rapports, lui est très désagréable mais nous craignons tous que cela sera extrêmement difficile vue la persévérance, ou plutôt l'opiniâtreté avec laquelle on la lui offre, et la publicité qu'on a déjà donné à sa nomination. [...] Combien Papa a de répugnance pour ce nouvel établissement ; je ne puis réellement pas penser à ce malheureux déplacement [...] si on nous le laissait seulement encore cet hiver !⁵³⁵

⁵³² SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Neuhof, 25 juin 1795, et le 29: « tout étoit en robe de chambre parcequ'on ne devoit pas y faire de séjour ».

⁵³³ En particulier pour le début de l'époque moderne, nous renvoyons au point fait par Éric Hassler, *La cour de Vienne (1680-1740)*, Strasbourg, PUS, 2013, p. 16-20.

⁵³⁴ Ainsi qu'en atteste sa comptabilité, SOAL-Děčín, c. 96.

⁵³⁵ SOAL-Děčín, c. 187, L. à Ch.-J., Neuhof, 14 septembre 1802.

Les attentes qui pèsent sur le grand noble l'empêchent de refuser une fonction venant perturber le mode de vie familial entre capitales et domaines. La présence à Prague et à Vienne du comte Chotek est indispensable, et doit être conciliée avec son activité domaniale. Au-delà de la déception d'une comtesse attachée à la perception du château comme un refuge familial, cet extrait illustre peut-être une disjonction croissante entre la figure du grand propriétaire et la dimension politique attachée à ce statut en Bohême. Cependant, l'engagement attendu au service du roi et de l'État permet aussi de rencontrer d'autres seigneurs agronomes, d'assister à des conférences et parfois d'engager des experts agricoles comme les Puteani qui rénovent l'administration des seigneuries au début du XIX^e siècle⁵³⁶.

Plus l'implication à la cour et les ministères est grande, plus les mobilités de ces fortunes terriennes sont contraintes. C'est aussi pour cette raison que les postes de prestige ne sont pas toujours les plus attractifs pour des grandes familles comme les Clary-Aldringen. Ils ne semblent pas rechercher de hautes fonctions à la fin du XVIII^e siècle. Il faut obtenir un congé de la cour pour circuler librement en Bohême. Le comte Charles-Joseph en fait l'expérience lors de sa formation en chancellerie en 1803. Le comte Chotek lui rappelle alors l'impératif d'assiduité faisant défaut à bien des petits fonctionnaires nobles, qui mettent à mal l'image de l'aristocrate compétent au moment de renforcer l'appareil administratif de la monarchie⁵³⁷. Le grand noble est attaché à la cour comme le seigneur à ses terres, créant une tension au cœur de la conception des mobilités aristocratiques.

En renversant la focale, il est à noter que l'engagement seigneurial et domanial du prince Jean de Clary en Bohême est reconnu à Vienne. Alors qu'il n'occupe aucune fonction au temps de la transformation de Teplitz entre 1788 et 1807, il est nommé directeur général des bâtiments de la cour en 1808, poste qu'il occupe jusqu'à sa mort en 1826⁵³⁸. À la différence des autres seigneurs présents à Vienne, Jean de Clary et l'architecte de la cour de Dresde doivent gérer une double problématique : la mise en valeur du domaine aristocratique et l'équipement d'une ville thermale en plein essor. La capacité à concilier l'aménagement d'une résidence princière avec la venue des curistes en Bohême semble un motif important de cette nomination qui devient effective à la mort du précédent directeur des bâtiments. Le prince de Clary est placé à la tête d'une administration de soixante-cinq personnes environ⁵³⁹, en charge de la réfection des bâtiments, de la gestion des adductions d'eaux mais aussi des

⁵³⁶ I. Cerman, *Chotkové, op. cit.*, p. 354-359.

⁵³⁷ SOAL-Děčín, c. 189, Prague, 26 mars 1803. Nous renvoyons au chapitre III, partie 3.

⁵³⁸ AT-OeStA/HHStA HA OMaA Akten 604-128, nomination de Jean de Clary au poste de *Generalhofbaudirector*. On le retrouve ensuite dans les almanachs de la cour : ÖNB, SWSC. SOAL-Děčín, c. 115, nomination de Jean de Clary-Aldringen.

⁵³⁹ ÖNB, SWSC, Relevé des almanachs de la cour de Vienne.

illuminations et des décors de fêtes entre Vienne et Schönbrunn⁵⁴⁰. L'empereur confirme les compétences du prince bâtisseur. Dès lors, l'hôtel urbain devient un centre administratif et s'anime de nouvelles circulations : le prince y reçoit son directeur de cabinet Ludwig von Remy pour apposer sa signature sur les dossiers préparés pour lui⁵⁴¹. Les dossiers ne le suivent pas à Teplitz, et attendent son retour : cette fonction prestigieuse ne contrevient pas au mode de vie qu'il s'est attaché à construire entre l'Autriche et la Bohême. L'enquête dans les archives de Vienne montre clairement que le prince se contente d'une activité de supervision⁵⁴². Son rôle n'est pas à chercher dans la mise en œuvre des chantiers, mais dans une gestion d'ensemble dans laquelle la figure du seigneur de Teplitz et celle du directeur des bâtiments se répondent. L'affirmation de la bureaucratie viennoise des Habsbourg est loin de mettre fin à la conception selon laquelle l'expérience locale des seigneurs pouvait servir la construction de l'État monarchique⁵⁴³. La forte présence de l'aristocratie aux plus hauts postes de l'administration jusqu'à la fin du régime seigneurial en 1848 s'explique aussi par cette capacité à faire le lien entre la gestion centrale et celle des domaines parfois conçus comme des laboratoires agricoles, scolaires ou industriels⁵⁴⁴. La direction des bâtiments ajoute un motif au retour du prince à Vienne, comme la belle-saison thermale rend indispensable son départ pour Teplitz. Il ne s'agit plus de défendre un mode de vie qui opposerait mobilités familiales et aristocratiques, mais bien de participer à la construction de l'édifice Habsbourgeois à la fin de l'époque moderne.

La possession d'un hôtel à Prague permet au prince Jean d'accompagner l'installation provisoire de la cour qui anime parfois le Hradschin au début du XIX^e siècle. Le château de Prague est considéré comme une « cour satellite⁵⁴⁵ » depuis l'affirmation de Vienne comme capitale politique des Habsbourg. Il s'illumine pourtant lors de la venue de l'impératrice des français Marie-Louise, fille de François I^{er} d'Autriche qui se rend en Bohême alors que Napoléon se trouve à Dresde en 1812. Le prince de Clary fait partie des officiers chargés de préparer ce séjour, ce qui lui permet d'intégrer son fils dans le service de la cour de France. Charles-Joseph doit alors gagner Prague à toute vitesse pour représenter la noblesse de Bohême dont la capitale est mise à l'honneur, en même temps que celle de la monarchie des Habsbourg⁵⁴⁶. Les mobilités familiales permettent ainsi de soutenir celles de la cour.

⁵⁴⁰ AT-OeStA/HHStA HA HBA, *Geschäftsbücher* ; 224-445, Akten 1808-1825.

⁵⁴¹ Le journal de son fils témoigne de cette circulation.

⁵⁴² AT-OeStA/HHStA HA HBA, *Geschäftsbücher* ; 224-445, Akten 1808-1825.

⁵⁴³ Une conception analysée par exemple par T. Winkelbauer, « Les Liechtenstein », dans J.-M. Boehler, C. Lebeau, B. Vogler, *Les élites*, *op. cit.*, p. 121-126

⁵⁴⁴ M.-E. Ducreux, dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, *op. cit.*, p. 409.

⁵⁴⁵ É. Hassler, *La cour de Vienne*, *op. cit.*, p. 106-109.

⁵⁴⁶ Cet événement est décrit en détail dans le journal du comte de juin à août 1812 (SOAL-Děčín, c. 159).

Le prince de Clary est choisi pour sa connaissance de la route de Dresde et de la zone frontalière de Bohême, qui facilite les déplacements des souverains. Il est nommé commissaire impérial chargé d'accueillir la famille impériale avec une illumination à la frontière de la Saxe. Au retour de Prague, il conduit Marie-Louise à Carlsbad et dans les mines de Bohême du Nord où l'impératrice descend le 7 juillet, sacrifiant ainsi à l'engouement pour la géologie qui se répand depuis la fin du XVIII^e siècle. Il faut donc adapter le raffinement de la cour aux nécessités d'une expédition éloignée des déambulations dans les jardins pittoresques comme ceux de Teplitz. Charles-Joseph souligne « le désespoir de mon père de devoir mettre une chemise de mineur quoique par-dessus ses habits [de grand maître de cette cour]⁵⁴⁷ ». Le prince est ensuite plus à l'aise quand il s'agit de faire les honneurs de ses domaines, où défilent également les mineurs des seigneuries, signe de l'intérêt constant que les souverains portent à l'exploitation minière tout au long de l'époque moderne. L'économie et l'esthétique s'articulent étroitement durant ce court séjour qui permet aux souverains de jouir des équipements aménagés par le directeur des bâtiments de la cour de Vienne.

La collusion entre mobilités familiales et impériales se produit à plusieurs reprises, notamment lors du mariage de l'archiduchesse Caroline (1801-1832) avec Frédéric-Auguste II de Saxe (1797-1854) en 1819⁵⁴⁸. Le prince reçoit le plan du voyage et la constitution des vingt-neuf voitures afin de suppléer au prince de Fürstemberg en cas de besoin. Son expérience de la mobilité et de la gestion des différents attelages de la maison est réinvestie à l'échelle d'un train royal. Les circulations aristocratiques mettent en valeur l'identité familiale et seigneuriale tout en renforçant le sentiment d'appartenance à la « première société » qui se rassemble à Vienne à l'automne. Les voitures de voyage sont alors remisées au profit des véhicules urbains utilisés pour les visites entre les hôtels et les promenades au jardin du Prater.

Les mobilités et l'appartenance à la « première société »

L'alternance résidentielle des grandes familles est le premier signe d'assimilation à l'élite fortunée, ainsi qu'a pu le souligner Roger Baurly, ou encore Aurélie Châtenet-Calyste sur les « mobilités distinctives » de la princesse de Conti à la fin du XVIII^e siècle⁵⁴⁹. Les travaux de Claude-Isabelle BreLOT ou de Bertrand Goujon attestent de la permanence de ce critère

⁵⁴⁷ SOAL-Děčín, c. 159, 7 juillet 1812, p. 4.

⁵⁴⁸ *Idem*, c. 115, avec table des « *Postreise* » et « *Wagen-Liste* ».

⁵⁴⁹ R. Baurly, « L'ubiquité nobiliaire... », dans J. Pontet *et alii* (éd.), *La noblesse, op. cit.*, p. 90-113 ; A. Chatenet-Calyste, *Une consommation, op. cit.*, p. 181.

d'identification à l'âge des restaurations en Europe⁵⁵⁰. C'est alors que prend forme l'idée d'une « première société », dont une occurrence se trouve dans les *Souvenirs* de la baronne de Krüdener⁵⁵¹. Lors de leur rédaction en 1816-1818, elle applique ce vocable à son voyage en Europe occidentale au cours des années 1770 : le couple élite/mobilité est une constante du temps des révolutions.

La constitution d'un réseau de résidences définit les élites de la fortune en rendant possible un mode de vie mobile à la fin de l'époque moderne. Dès son arrivée à Vienne au lendemain de la Révolution brabançonne, le prince de Ligne se hâte de faire l'acquisition d'un hôtel près du rempart (Mölkerbastei) et d'une campagne sur le Kaltenberg, à proximité de Vienne. Charles-Joseph de Ligne recompose le mode de vie aristocratique dans un autre lieu, confortant ainsi la réputation de prince cosmopolite qui est la sienne dès la fin du XVIII^e siècle⁵⁵². Cette attitude est adoptée par bien des familles émigrées qui font souche en Bohême. L'acquisition de seigneuries est un objectif commun aux maisons de Rohan⁵⁵³, de Pouilly⁵⁵⁴ ou d'Arenberg. Pour cette dernière famille, Bertrand Goujon montre comment les achats progressifs de seigneuries pour près d'un million de florins dans les années 1810 permettent de faire la demande de l'incolat et ainsi de refonder une présence nobiliaire grâce au statut de seigneur et grand propriétaire en Europe centrale⁵⁵⁵. Une fois cette identité terrienne réaffirmée, il est alors temps de la rendre visible dans le paysage : dans les années 1820, les Rohan rénovent le château baroque de Sychrov dans la région de Litoměřice. Les marques de l'architecture bretonne rappellent l'origine de cette famille au cœur de la Bohême. Les Rohan sont en mesure d'adopter ce mode de vie entre villes et campagnes sur lequel repose l'idéal aristocratique de l'urbanité défini par Norbert Elias⁵⁵⁶.

Ces logiques se retrouvent à l'échelle d'autres élites, comme les banquiers Geymüller. Ces barons considérés comme appartenant à la « seconde noblesse » construisent un petit château de plaisance aux environs de Vienne peu avant leur anoblissement en 1810, puis achètent la seigneurie de Kamnitz au sud de la Bohême dans les années 1830. Leur mouvement vers l'aristocratie est donc inverse de celui de la noblesse seigneuriale distinguée

⁵⁵⁰ C.-I. Brelot, *La noblesse réinventée. Nobles de Franche-Comté de 1814 à 1870*, Paris, Les Belles Lettres, 1992, p. 747-748 ; B. Goujon, *Entre cosmopolitisme, op. cit.*.

⁵⁵¹ E. Gretchanaïa, « *Je vous parlerai, op. cit.*, p. 334.

⁵⁵² Outre les sources Clary-Aldringen, nous renvoyons à sa biographie par Philip Mansel, *Le Prince de Ligne. Le charmeur de l'Europe*, Paris, Stock, 1992.

⁵⁵³ Les archives de cette famille se trouvent SOAL-Děčín, RAR.

⁵⁵⁴ Étudiés par R. Slabáková, *Rodinné strategie šlechty. Mensdorffové-Pouilly v 19. Století* [Les stratégies familiales de la noblesse. Les Mensdorff-Pouilly au XIX^e siècle], Prague, Argo, 2007.

⁵⁵⁵ B. Goujon, *Entre cosmopolitisme, op. cit.*, p. 79-82.

⁵⁵⁶ Notamment dans *La société de cour, op. cit.*.

par le service du prince Habsbourg⁵⁵⁷. Il n'est pas sans rappeler celui des Lecoulteux, une « élite reconvertie » de l'activité financière à la pairie sous l'Empire et la Restauration : Richard Flamein étudie la manière dont ils se dotent d'une grappe de propriétés dans la vallée de la Seine pour adopter un mode de vie perçu comme aristocratique hors des hôtels où ils mènent leurs affaires à Rouen et à Paris⁵⁵⁸. À Vienne en particulier, ces élites peuvent échapper à la poussière suffocante des métropoles au cours d'une période estivale où celles-ci sont assimilées à des « déserts » dans le langage mondain⁵⁵⁹.

L'éloignement de la capitale est un élément constitutif du groupe des *Wiener Hofadel* jusqu'au moment où il devient au contraire le signe d'une marginalisation. Le comte de Clary évoque par exemple le cas particulièrement révélateur de Fritz Fürstemberg en 1822 :

Pauvre fritz ! quelle différence de ce tems ou les plus jolies femmes estoient occupées a le feter, au tems d'a présent il est ruiné, dans la misère et le chagrin, a la campagne depuis deux hivers, absent et par conséquent oublié, et l'on ne parle plus guère de lui que pour dire : da, da, recht auf ihn ! [Oui, oui, c'est bien à lui]⁵⁶⁰.

Tandis que l'été passé à la campagne est une manifestation claire du mode de vie élitaire, l'hiver produit l'effet inverse. Le retrait de Fritz Fürstemberg est compris comme une mesure d'économie et peut être jugé raisonnable, mais elle annonce la ruine prochaine, la fin d'un train de vie, et l'effritement du lien relationnel nécessaire à l'appartenance au monde de l'aristocratie⁵⁶¹. La mobilité « codifiée en fonction des saisons⁵⁶² » demeure une pratique fondamentale et discriminante. Ainsi, lorsque Charles-Joseph décide de revoir les dépenses de la maison princière en 1826, il songe à annuler le coûteux voyage de Teplitz, sans toutefois renoncer aux mobilités :

il seroit bien plus raisonnable de renoncer au séjour si cher et au voyage si ruineux de Teplitz. J'irois seul pour 3 mois. Louise, Mathilde, Edmond, Euphémie et ma Mere passeroient juillet-août à Ischl [ville d'eau de Haute-Autriche] ; à la fin d'aout je viendrois les chercher pour les mener a Saltzbourg, ma Mère iroit passer le mois de septembre chez Madame Starhemberg et les deux petites et M^{ll} König [leur gouvernante]

⁵⁵⁷ Ingrid Mittenzwei, *Zwischen Gestern und Morgen. Wiens frühe Bourgeoisie an der Wende vom 18. zum 19. Jahrhundert*, Vienne, Böhlau, 1998 ; J. Mentschl, G. Otruba, *Österreichische Industrielle und Bankiers*, Vienne, Bergland, 1965.

⁵⁵⁸ R. Flamein, « une aporie de l'historiographie sociale moderne : mobilités et identités sociales bourgeoises », dans Anna Bellavitis *et alii* (dir.), *Construire les liens de famille dans l'Europe moderne*, Mont-Saint-Aignan, PURH, 2013, p. 181-202.

⁵⁵⁹ Cette image employée notamment par le comte Charles-Joseph de Clary est ancienne : É. Hassler, *La cour de Vienne*, *op. cit.*, p. 119.

⁵⁶⁰ SOA-Děčín, c. 179, journal Ch.-J., 6 mars 1822, p. 4. Abrégé développé.

⁵⁶¹ Le comte le confirme dans la note de 1825 qu'il ajoute ensuite : « la ruine a éclatée en 1823. Il a passé a Weitra l'hiver de 23 a 24 et le dernier de 24 a 25. Je ne l'ai pas revu depuis le printemps 1823. Ecrit en mai 1825 ».

⁵⁶² B. Goujon, « Un lignage aristocratique... », *op. cit.*, p. 502.

resteroient ici. Ah que cela seroit sage ! cela épargneroit 10,000 florins [W. W., environ 10 000 francs]⁵⁶³.

Le seigneur doit impérativement se rendre à Teplitz, tandis que les circulations familiales seraient réorientées sous couvert de villégiature ou de sociabilité. La campagne de la princesse Starhemberg est probablement Erlaa à quelques lieues de Vienne⁵⁶⁴. Les environs de la capitale sont émaillés de petites propriétés où la noblesse de la fin du XVIII^e siècle aimait à se rendre. La princesse Marie-Josèphe Clary, née Hohenzollern-Hechingen, qui n'a jamais voulu entreprendre le voyage de Bohême, quittait Vienne pour la propriété de Weidlingau embellie par la princesse Kinsky. Elle y trouvait à deux lieues de Vienne « tous les agréments d'une vie champêtre et solitaire, à une position très pittoresque⁵⁶⁵ ». L'aristocratie française n'agissait pas autrement dans ses campagnes de l'île de France⁵⁶⁶. Charles-Joseph se replie sur ces héritages et sur l'engouement pour le thermalisme en Europe centrale afin d'économiser sans mettre en doute son appartenance à la « première société » du début du XIX^e siècle.

Ce faisant, il poursuit sa participation à la recomposition de la géographie mondaine de Vienne qui se produit chaque automne. En décembre 1811, le comte Charles-Joseph écrit à son ami Golovkine que « Vienne n'est pas brillant, beaucoup de maisons ouvertes l'hiver dernier, ne le sont pas aujourd'hui⁵⁶⁷ », évoquant la carte mouvante de la sociabilité urbaine. Ces variations dépendent de la vie de chaque famille : une maladie comme la scarlatine peut placer l'hôtel en quarantaine tandis que le deuil conduit à la fermeture momentanée de la maison et à une présence plus fantomatique de la famille⁵⁶⁸. La carte aristocratique de Vienne est donc à retracer chaque hiver. En 1816, Charles-Joseph préparait ainsi le retour de sa tante Flore de Ligne en lui envoyant le plan des « maisons ouvertes » de cette année :

J'ai assez bonne idée de notre hiver ; La maison de Madame de Zichy, recrutée de monsieur de Caraman, de madame de Würbn, du prince Ruffo, de la princesse Thérèse et de madame Krasicka qui nous est revenue, reprend figure. Il n'y aura plus le journalier comme autrefois, parceque la maison de monsieur de Metternich a tellement pris le dessus que tous les ministres y sont toujours. On ne sait pas et l'on ne saura jamais si l'on fait plaisir a madame de Metternich d'y venir, mais il y a a parier que non et que ces soirées la contrarient. Tout le monde s'en aperçoit, et y va ni plus ni moins⁵⁶⁹.

⁵⁶³ SOAL-Děčín, c. 180, journal Ch.-J., 20 avril 1826, p. 6. Abrégé développé.

⁵⁶⁴ Jean Pezzl, *Description et plan de la ville de Vienne*, Vienne, Degen, 1810, p. 285.

⁵⁶⁵ *Guide des étrangers à Vienne*. Vienne, Mörschner et Jasper, 1838, p. 272.

⁵⁶⁶ A. Chatenet-Calyste, *Une consommation*, *op. cit.*, p. 181.

⁵⁶⁷ SOAL-Děčín, c. 189, Ch.-J. à F. G., Vienne, 11 novembre 1811.

⁵⁶⁸ Ce qui se produit pour les Chotek en 1821 et en 1824, ou pour les Clary-Aldringen en 1826.

⁵⁶⁹ SOAL-Děčín, c. 189, Ch.-J. à F. de Ligne, Vienne, 6 novembre 1816.

Un homme politique de la stature du prince de Metternich doit aussi s'affirmer par la sociabilité, entretenant une maison dont la maîtresse accueille ses invités par devoir. Les soirées instituées rythment la semaine, renouvelant les codes de l'hospitalité mondaine étudiés dans le cadre parisien par Antoine Lilti⁵⁷⁰. Les Clary-Aldringen y participent, leur hôtel intègre ce cercle des maisons nobles qui rivalisent pour attirer les artistes de l'opéra ou offrir les meilleurs dîners au début du XIX^e siècle :

Les maisons paternelles [les hôtels de Clary et de Ligne] ne sont pas encore en train, il s'en faut. Maman ne veut prier que 3 ou 4 personnes par jour, cela que lorsqu'elle les rencontre de sorte qu'on est très proprement en famille. Fédé n'a pas bien souvent boutique [...]. Les Esterhazy ne reviennent qu'à la fin du moi [...]. Toute la maison Arnstein est sur le coté, Madame Arnstein est au lit depuis son retour, très décomposée⁵⁷¹.

Le comte exprime ainsi un idéal nobiliaire de la vie en société qui contraste avec les représentations de la vie de famille bourgeoise qui se développent alors. Malgré l'attitude de la princesse Metternich, les maîtresses de maison jouent toujours un rôle central et entretiennent l'image du salon comme « foyer du grand monde » immortalisée par les écrits de la duchesse d'Abrantès⁵⁷². Le comte fait peut-être allusion à la célèbre salonnière Fanny Arnstein, épouse du banquier. Elle tient un salon fréquenté par des scientifiques, des artistes, des hauts fonctionnaires mais aussi des aristocrates, ainsi que l'indique Ingrid Mittenzwei dans son étude de la « seconde société⁵⁷³ ». Les circulations des Clary-Ligne nuancent relativement l'image de l'exclusivisme aristocratique de la première société envers les salons constitués par la petite noblesse et la haute bourgeoisie⁵⁷⁴. Les guides reprennent à l'envi cette démarcation sociale entre les deux groupes que souligne la baronne du Montet, en utilisant ces termes dans les annuaires descriptifs du début du XIX^e siècle⁵⁷⁵. Ce sont toutefois bien les hôtels aristocratiques qui servent de points de repère au comte pour définir une carte annuelle du divertissement noble qui reflète son appartenance sociale.

L'arrivée à Vienne est un moment très intense qui débute par la représentation de l'entrée de ville dans les journaux du comte. Charles-Joseph reconnaît un paysage

⁵⁷⁰ Antoine Lilti, *Le monde des salons*, *op. cit.*, p. 125 sq.

⁵⁷¹ SOAL-Děčín, c. 189, Ch.-J. à F. de Ligne, Vienne, 6 novembre 1816.

⁵⁷² Laure Junot d'Abrantès, *Histoire des salons de Paris, 1837-18378*, une des sources analysées par A. Lilti dans *Le monde*, *op. cit.*

⁵⁷³ I. Mittenzwei, *Zwischen Gestern*, *op. cit.*, p. 256.

⁵⁷⁴ Dagmar Buchmann, « Wiens Kulturlandschaft von 1790 bis 1860 », dans P. Csendes, F. Opll (dir.), *Wien. Geschichte einer Stadt, von 1790 bis zur Gegenwart*, Vienne, Böhlau, 2006, p. 165-166. La fermeture de la « première société » au début du XIX^e siècle, est un lieu commun de l'historiographie. Elle est interprétée comme une réaction aux transformations sociales et à la politique d'anoblissement de la fin du XVIII^e siècle : Robert G. Asch, « Einleitung », dans R. G. Asch *et alii* (dir.), *Adel in Südwestdeutschland und Böhmen (1450-1850)*, Stuttgart, Kohlhammer, 2013, p. XXI.

⁵⁷⁵ Alexandrine du Montet, *Souvenirs de la Baronne du Montet 1785-1866*, Paris, Plon, 1904, p. 79 ; voir par exemple Jean Pezzl, *Description et plan de la ville de Vienne*, Vienne, Degen, 1810, p. 249.

caractéristique dans les fumées des maisons puis dans l'animation qui règne devant les grandes portes⁵⁷⁶. Il participe à cette vie urbaine selon les codes de son milieu, en partant immédiatement en reconnaissance des « ressources de la société⁵⁷⁷ ». Le 26 octobre 1824, jour même de son retour, un dîner à l'hôtel Clary réunit des membres de la famille des princes de Solms, des comtes hongrois Appony ou des Ficquelmont dont le comte Charles-Louis rentre d'une brillante carrière de diplomate en Italie⁵⁷⁸. Le lendemain, le comte écrit : « Je me suis jeté dans les visites [...]. Grand monde partout, on court de diners en diners [...]. Chez le prince Hatzfeldt on va jouer la comédie⁵⁷⁹ ». Cette course réinvente la présence au monde des aristocrates. La capitale politique attire de nombreux représentants étrangers, qui renouvellent la « société resserrée » des grandes familles de la haute noblesse de cour :

A 10 heures chez le prince Metternich. La première personne que je vois en entrant est le marquis Gargallo. Je n'en croyais pas mes yeux. C'étoit la plus belle reconnaissance. [...] Je trouve le grand monde fort joli, des étrangers, de jolis anglais, madame Pouschkin, une fort jolie femme, nièce de monsieur de Taticzeff, chez qui elle fait les honneurs ; nous avons vu le mari à Teplitz cet automne, des petits français, causans et aimables [...]. Je retrouve quantité de connoissances dont je ne me doutois pas. Beaucoup de diplomates en vacance comme : Daiser, Henri Bombelles, les deux Binder, le Kokorcowa toujours souriant, le petit Buol qui a l'air fat et dédaigneux⁵⁸⁰.

Le comte avait fait la connaissance du marquis Gargallo lors de sa présentation à la cour de Ferdinand de Naples au cours de ses séjours dans le golfe en 1816 et 1818-1820⁵⁸¹. Cette société des diplomates met en valeur les voyages du comte tout en renforçant le caractère international qui distingue la « première société⁵⁸² ». Les mobilités urbaines rendent particulièrement sensible une identité aristocratique qui se reflète dans les pratiques de l'écrit du comte de Clary : celui-ci ne livre pratiquement jamais les adresses des maisons qu'il visite à l'exception des espaces loués par les nouveaux arrivants. Hôtels et appartements sont logiquement identifiés par le nom de leur habitant, ce qui rend difficile toute cartographie précise. Cette lecture sociale de l'espace urbain livre une sorte de portrait de famille actualisé chaque année.

⁵⁷⁶ En particulier SOAL-Děčín, c. 180, journal 26 octobre 1824, p. 33.

⁵⁷⁷ Terme récurrent des lettres et journaux de 1790 à 1830.

⁵⁷⁸ SOAL-Děčín, c. 180, journal 26 octobre 1824, p. 33.

⁵⁷⁹ *Idem*, 27 octobre 1824, p. 34

⁵⁸⁰ *Ibidem*. abrégé développé. Il s'agit de diplomates autrichiens. En 1823, le baron de Daiser et le comte de Kokorcowa sont attachés à Turin sous la direction du ministre plénipotentiaire le baron Franz von Binder (1774-1855) qui part ensuite à Lisbonne. Son frère Friedrich (1775-1836) suit également une carrière diplomatique. Henri-François, comte de Bombelles (1789-1850) est ministre plénipotentiaire à Florence, mais il y a également un comte de Bombelles secrétaire de légation en Russie. Le comte Buol-Schauenstein est plénipotentiaire à Francfort, son fils est nommé secrétaire d'ambassade à la cour de France. Charles de Martens, *Annuaire diplomatique pour 1823*, Paris, Treuttel et Würtz, 1823.

⁵⁸¹ SOAL-Děčín, c. 169, journal 1816, cah. XVI, 3 mai 1816, p. 15.

⁵⁸² Un point que souligne Bertrand Goujon en parlant du Gotha : *Entre cosmopolitisme, op. cit.*, p. 9-19.

Une fois cette carte mondaine stabilisée, les déplacements s'organisent selon le schéma traditionnel : les visites le matin, les promenades l'après-midi et les soirées au théâtre et/ou à des diners. Les visites ne durent pas trop longtemps, selon un idéal mis en valeur par les salonnières du XVIII^e siècle. L'usage du carton permet de marquer son passage là où les propriétaires sont absents⁵⁸³. Le comte présente parfois ces pratiques comme un devoir : les circulations urbaines sont contraintes par l'impératif de renouveler les marques d'amabilité au sein de la première société. La voiture de ville est alors une nécessité afin d'éviter les salissures de la rue, ainsi que l'explique Maurice Clary à Presbourg au début du XIX^e siècle : « Il est vrai j'en conviens, je me conduits extrêmement mal, allant peu dans le monde. Il est impossible cependant de m'y vouer entièrement comme quelqu'un qui n'a rien à faire, et de tuer mes pauvres chevaux pour courir toujours tout propre d'une maison à l'autre⁵⁸⁴ ». La remarque de ce jeune militaire met en exergue l'oisiveté de la haute noblesse, véritable *topos* de la représentation des aristocrates exacerbée par les mutations sociales et politiques de la fin du XVIII^e siècle. Les circulations urbaines de la noblesse rendent visible un mode de vie menant des hôtels aux loges de théâtre, et de la cour aux jardins du Prater et de l'Augarten réaménagés sous le règne de Joseph II⁵⁸⁵.

Les mobilités urbaines de la haute noblesse en Europe centrale

Les livrées des cochers qui attendent et les voitures de ville sont bien ces outils de démarcation sociale que Laurent Turcot relève à propos des promenades en carrosse qui « renouvellent les conditions de la distinction » dans le Paris du second XVII^e siècle⁵⁸⁶. Dans la Vienne du début du XIX^e siècle, le comte utilise les voitures fermées en hiver. Au printemps, les calèches, les landaus et les phaétons se rassemblent au bois, et laissent voir le corps et les attitudes de la petite société séparée du reste des promeneurs⁵⁸⁷. Lorsque Charles-Joseph confie sa petite Mathilde à la princesse Flore de Ligne pour qu'elle l'emmène au Prater, la promenade n'est peut-être pas dénuée d'une dimension pédagogique : la grand-tante offre un modèle de comportement à la jeune comtesse, et lui apprend à observer les autres populations dont les déambulations et les pique-niques égayent ces espaces verts⁵⁸⁸.

La marche à pied est plus rarement évoquée par le comte. À cet égard, les remparts de Vienne offrent un beau circuit à proximité de l'hôtel de Ligne. Ces promenades sont les rares

⁵⁸³ A. Lilti, *Le monde*, *op. cit.*, p. 105.

⁵⁸⁴ SOAL-Děčín, c. 189, M. à Ch.-J., Presbourg, 23 juin 1802.

⁵⁸⁵ Sylvia Mattl-Wurm, *Wien von Barock bis zur Aufklärung*, Vienne, Pichler, 1999, p. 69-71.

⁵⁸⁶ L. Turcot, *Le promeneur*, *op. cit.*, p. 52.

⁵⁸⁷ Une diversité de véhicules que l'on retrouve à Paris et Boulogne, et qui renvoie directement à la représentation du rang social des usagers : C. Studeny, *L'invention*, *op. cit.*, p. 120-122.

⁵⁸⁸ Le comte lui-même se rend parfois avec ses enfants au Prater.

occasions donnant lieu à une description d'un paysage urbain en pleine transformation au lendemain des guerres napoléoniennes :

On commencé a abattre la porte entre le Saltzgreis et le Fischmarkt [sur les quais du Danube] et l'on fait bien. C'est toujours cela d'air et d'embellissements. Si jamais je suis empereur, j'abats le rempart. Je fais une ligne de maisons [...] suivant le cours du danube, je fais des jardinets [...] et un quai élevé à la hauteur de la plus haute inondation, un pont vis-à-vis du Donaubad [...]. Je vais par la au Prater, je reviens comme à présent. Je suis un peu embarrassé des boutiques sous le rempart vis-à-vis la maison Müller, mais cela se trouvera⁵⁸⁹.

Comme le souligne Laurent Turcot à propos de la « pratique de l'espace » de Siméon Prosper Hardy, la promenade est une méthode pour connaître l'espace et se l'approprier⁵⁹⁰. Avec humour, l'héritier du prince bâtisseur à Teplitz adopte l'œil du monarque aménageur de Vienne. Charles-Joseph reprend tous les canons et les contraintes de l'aménagement des promenades urbaines à la fin du XVIII^e siècle, notamment en ce qui concerne l'implantation parfois sauvage des boutiques le long des célèbres remparts de Vienne⁵⁹¹. Leur destruction, accélérée par les bombardements de 1809, est le grand chantier du début du XIX^e siècle. Le comte s'inscrit en faux contre l'esprit militaire du prince de Ligne qui, dans ses considérations sur l'urbanisme de 1812, appelait à leur maintien⁵⁹². Charles-Joseph de Clary traduit la diffusion des considérations d'hygiénisme et de gestion du risque fluvial qui préoccupent particulièrement les pouvoirs urbains et monarchiques depuis le XVIII^e siècle⁵⁹³. Il jauge des embellissements comme des modalités de leur mise en œuvre. Ses remarques dénotent un « coup d'œil » exercé à projeter une construction mentale de ce que pourrait être la ville ou le domaine. Mobilités domaniales et urbaines s'articulent ainsi fortement dans l'esprit de la noblesse ubiquiste de la fin de l'époque moderne. Cette appropriation de l'espace urbain traduit la position de l'aristocrate capable de s'extraire du labyrinthe des rues pour repenser la ville idéale du début du XIX^e siècle, et s'associer indirectement aux travaux qui rénovent cet héritage historique de l'époque où la menace ottomane pesait sur Vienne.

Le comte se différencie pourtant du « promeneur-observateur » urbain que représente la figure de Siméon Prosper Hardy. Ses parcours viennois s'éloignent nettement de ceux de Teplitz : pas de crayon, pas de pinceaux pour peindre les façades. Seule l'association de la promenade et de la lecture est un trait commun aux deux types de déambulations. Les

⁵⁸⁹ SOAL-Děčín, c. 179, journal du 7 mars 1822, p. 5.

⁵⁹⁰ L. Turcot, *Le promeneur*, op. cit., p. 353.

⁵⁹¹ *Idem*, p. 135-165.

⁵⁹² « Mémoire sur Vienne », dans *Coup d'œil*, op. cit., p. 491.

⁵⁹³ Alain Corbin, *Le miasme et la jonquille, l'odorat et l'imaginaire social XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Flammarion, 2008 (1982), p. 180-189 ; Sabine Barles, *La ville délétère. Médecins et ingénieurs dans l'espace urbain, XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Champ Vallon, 1999 ; Patrick Fournier, « Zones humides et "aérisme" à l'époque moderne » dans Groupe d'Histoire des Zones Humides, *Zones humides et santé*, 2010, p. 9-23.

archives ne contiennent aucun des guides à l'usage des promeneurs qui permettent de découvrir et d'inventorier la ville à la fin du XVIII^e siècle⁵⁹⁴. Le comte ne reproduit pas la transposition littéraire des promenades dans ses journaux. Cette pratique, il la réserve aux villes allemandes ou italiennes dont il recherche les curiosités. Il semble qu'il faille être étranger pour chanter les délices du Prater en fleur, ses courses et ses feux d'artifices. Le prince de Ligne n'oublie pas les « deux mille carrosses » qui interceptent le bon air en 1808⁵⁹⁵. Quant au comte de Jaubert, son *Prater, épître aux viennois*, reprend le thème convenu du cosmopolitisme de cette capitale d'Europe centrale à la fin du XVIII^e siècle : « de vingt peuples divers, remarquez les costumes » écrit-il, en commençant par ceux qui différencient « Musulmans » et « Chrétiens⁵⁹⁶ ». Pour le comte de Clary, Vienne est d'abord une ville à vivre et à habiter en grand noble. Il se comporte en citadin : seuls les événements extraordinaires comme les stigmates de 1809 ou les décors des hôtels pour les victoires de 1814 retiennent son attention⁵⁹⁷. Il ne cherche pas à créer un « Tableau de Vienne » comme il pouvait le faire dans les domaines de Bohême⁵⁹⁸.

La métropole est appréhendée au travers de parcours balisés qui laissent apparemment peu de place à l'exploration urbaine. Le comte circule principalement dans l'espace aristocratique étendu aux résidences suburbaines de la cour et de la noblesse où il profite des jardins privés dont la possession intra-muros est un grand luxe. Les fiacres et les voitures privées qui conduisent aux théâtres ou dans les jardins publics accentuent cette délimitation. La présence de la domesticité lui évite de circuler dans l'espace marchand, à l'exception des marchés aux chevaux qui réclament sa présence. Jamais il n'est fait mention des célèbres cafés viennois. Le paysage de Vienne n'apparaît qu'assez rarement dans les journaux. S'il passe au second plan, c'est aussi que la capitale culturelle offre un accès aux nouveautés musicales et théâtrales de la période. Le comte a la possibilité de découvrir la mise en scène de la *Fiancée de Messine* dont il a lu le texte à l'ombre d'une grotte en Bohême. La découverte des créations contemporaines relaie ainsi celle des paysages architecturés dans les domaines de Bohême. Les mobilités urbaines et campagnardes se placent sur deux plans différents et complémentaires.

La ville est aussi le lieu des maladies. Le comte souligne les difficultés respiratoires causées la poussière et celles, plus aristocratiques, de la chaleur étouffante des bals. Par

⁵⁹⁴ L. Turcot, *Le promeneur, op. cit.*, p. 275-294.

⁵⁹⁵ « Les délices de Vienne et de ses environs », *Coup d'œil, op. cit.*, p. 551.

⁵⁹⁶ Le comte conserve un exemplaire de cette épître, SOAL-Děčín, c. 184. Elle est publiée dans *Le Spectateur du Nord, journal politique, littéraire et moral*, oct.-déc. 1797, p. 233. Sur ces représentations, voir Françoise Knopper, « Le cosmopolitisme viennois », *Dix-huitième siècle*, 1993/25, *L'Europe des Lumières*, p. 131-151.

⁵⁹⁷ SOAL-Děčín, c. 159, retour à Vienne de janvier 1810 ; c. 160, 16 juin 1814, p. 23-37.

⁵⁹⁸ Sur le rôle de la promenade dans les *Tableaux de Paris* : L. Turcot, *Le promeneur, op. cit.*, p. 359-370.

contraste, l'air pur et la variété du paysage de Bohême apparaissent comme une libération, un retour à un mode de vie plus simple sans lequel les aristocrates ne peuvent concevoir leur citadinité. La figure du promeneur n'est certainement pas univoque, et traduit différentes lectures sociales et culturelles de l'espace. La curiosité du comte, les objets qu'il remarque, ceux qu'il cherche et qu'il ignore dans sa pratique quotidienne permettent de reconstituer un horizon culturel révélateur de l'appartenance à la haute noblesse issue de l'ordre seigneurial dans la monarchie des Habsbourg.

Cette perception de la ville « claryenne », c'est-à-dire appropriée par les Clary-Aldringen, doit donc être examinée à l'échelle de Prague. La famille n'y fait étape que quelques jours dans l'hôtel en partie loué à d'autres nobles. À la différence de Vienne, la logique n'est pas celle de la réinstallation, mais du passage. Les visites de politesse sont condensées, en particulier pour le prince de Clary qui entend maintenir un lien social fort avec la noblesse résidente et active dans les offices comme le comte de Wallis⁵⁹⁹. Le comte Charles-Joseph sacrifie également aux usages : en arrivant à Prague le 12 juin 1823, il compte ses douze passages sur le pont Charles qui le conduisent en visite chez les Bentheim, les Clam ou les Schlick, sans oublier le Grand-Burgrave du Royaume, le comte Franz Anton Kolowrat (1778-1861)⁶⁰⁰. Fort de l'urbanité des élites nobiliaires, il est immédiatement immergé dans la vie sociale pragoise : la comtesse Szapary l'invite à se rendre avec elle dans les jardins du quartier de Bubenitsch/Bubeneč, tandis que le comte Bentheim l'engage à venir assister à une démonstration de « soldats nageurs » à l'école de natation installée près du pont Charles. Le comte est alors distingué de la foule et invité à prendre place dans une barque avec les principaux représentants de la noblesse. « Tout étourdi de l'honneur », il passe sous les arcades du pont avant de se rendre au théâtre où il circule « d'une loge à l'autre », puis à l'hôtel Clam pour un souper. Il a fallu moins de douze heures pour permettre au comte d'apparaître comme un noble pragois au fait des événements qui animent la vie locale des élites dans cette capitale.

Ce triomphe de l'urbanité est un signe de la reconnaissance des Clary-Aldringen dans le monde des grands propriétaires de Bohême. La possession d'un hôtel, l'entretien d'un agent et l'alliance avec les Chotek qui fournissent deux grands burgraves entre 1800 et 1830 renforce une présence intermittente. Au cours de cette période, la famille ne semble pas connaître les difficultés d'intégration de la princesse Sophie de Saxe-Cobourg qui épouse l'émigré Emmanuel de Mensdorff-Pouilly en 1804, et séjourne à Prague dans les années 1820

⁵⁹⁹ Ainsi que le montre sa correspondance des années 1790. SOAL-Děčín, c. 108, 146.

⁶⁰⁰ Voir annexe 23, p. 225. SOAL-Děčín, c. 179, journal du 12 juin 1823, p. 9-11.

puis 1830⁶⁰¹. Néanmoins, le sentiment d'un décalage, d'une échelle sociale entre ceux qui peuvent s'établir à Vienne et la noblesse qui passe l'hiver à Prague, est présent. Le comte utilise par exemple l'expression du « vilain Prague », reprenant ainsi la représentation de la ville de province observée depuis la capitale politique de la monarchie des Habsbourg⁶⁰². Si les Clary-Aldringen adoptent des pratiques similaires dans les deux espaces, elles prennent un sens bien différent, traduisant le regard aristocratique porté sur la structuration socio-politique de cette partie de l'Europe centrale. Le fait de circuler d'une ville à l'autre n'est pas toujours facteur d'unification sociale : la différence entre ceux qui n'ont qu'un pied à terre et les élites résidentes peut être cruellement ressentie. Au mitan du siècle, ce sentiment de provincialisation rendu manifeste par les mobilités aristocratiques nourrit le ressenti des nouvelles élites du Royaume de Bohême, en particulier parmi les Jeunes Tchèques pointant du doigt une noblesse qui « s'est rendue étrangère à sa nation⁶⁰³. »

La noblesse plurielle de l'Europe centrale se définit par ses mobilités. Dans ce contexte, l'appartenance à la « première société » de la monarchie des Habsbourg permettait de distinguer le noble face aux contraintes de la circulation au temps des révolutions.

Quelles solutions aristocratiques face aux contraintes de la circulation en Europe centrale ?

Tous les voyageurs se heurtent aux contraintes du dispositif routier : la qualité des chemins et la douane ralentissent considérablement la fluidité des circulations dans les différentes entités politiques qui composent la monarchie des Habsbourg. Les contrôles n'épargnent pas les voitures de la noblesse, mais un nom connu facilite la circulation. La comtesse hongroise Szapary l'a très bien compris au moment de son entrée à Prague en 1804 : la comtesse Louise Chotek écrit ainsi : « imaginez que la Zapari a jugé à propos en arrivant ici de prendre mon nom, pour avoir moins d'embarras pour la douane⁶⁰⁴ ». La position sociale est un facteur déterminant, pris en compte par les agents de la circulation. Les grands nobles n'hésitent pas à mobiliser toutes les ressources à leur disposition, au premier rang desquelles se trouvent les relations. À la fin du XVIII^e siècle, ce sont elles qui permirent à la princesse de Clary de s'adresser au prince Dietrichstein pour obtenir passeports et chevaux alors que les sorties de Vienne sont limitées en temps de guerre⁶⁰⁵.

⁶⁰¹ Emmanuel de Mensdorff-Pouilly devient comte en 1818. R. Slabáková, *Le destin d'une famille noble émigrée d'origine française, op. cit.*, p. 116.

⁶⁰² SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 13 oct. 1794 ; c. 182, journal Ch.-J., 18 mai 1826, p. 22.

⁶⁰³ Texte programmatique du journal *Hlas* en 1863, par Karl Sladkovský, cité par M.-E. Ducreux dans N. Aleksium *et alii, Histoire de l'Europe du Centre-Est, op. cit.*, p. 839.

⁶⁰⁴ SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à L., Weltruss puis Prague, 6 septembre 1804.

⁶⁰⁵ *Idem*, c. 157, journal de Charles-Joseph, 7 avril 1797, p. 7.

Tout autant que le nom, le comportement du voyageur et la nature des équipages privés permettent une identification immédiate de la noblesse qui ne laisse aucun maître de poste indifférent. Le comte en bénéficie lors de son retour d'Italie au début du XIX^e siècle :

On me fait attendre un tems infini a la poste d'Egra [à la frontière de la Bohême]. Je jure, je crie, je fais un sabbat de l'autre monde. personne ne bouge. La Bohème dormoit. Enfin a force d'annoncer que je compte casser les fenêtres aux coquins de Postmeister et toute sa chancellerie que je prétends être créés pour me servir et non pour me faire attendre, un Monsieur en chemise paroît a la fenêtre du premier étage. Il me prend je ne sais pourquoi pour Louis de Rohan. Il me donne de bonnes paroles, et ce qui vaut encore mieux des chevaux, mais je suis bien resté 2 heures dans ce coquin d'endroit. Mettons une⁶⁰⁶.

Un grand nom fait craindre des repréailles. C'est dire toute l'importance de la livrée et de la voiture, dans des circulations où les apparences jouent un rôle crucial.

Un autre élément essentiel est l'argent, ainsi que le suggère la comtesse Louise quand elle voyage en 1804 : « ses messieurs de la douane sont fort honnêtes, et traitables ; il a été parfaitement inutile de leur offrir quelque chose, même si j'avais eu de quoi les craindre⁶⁰⁷ ». L'usage institué du pourboire aux maîtres et aux postillons peut aplanir les relations avec les douaniers, redoutés par les aristocrates contrebandiers. Louise fait écho à la circulation des livres prohibés dont Claire Madl a montré que leur acquisition participait d'une manifestation de l'entregent des grands nobles à la fin du XVIII^e siècle⁶⁰⁸. L'entrée dans les guerres révolutionnaires et le blocus européen exacerbent ces pratiques qui se poursuivent au lendemain du Congrès de Vienne, ainsi qu'en témoigne la mise au jour du « commerce » de la comtesse de Fekete en 1824 :

La douane est venue chez elle. On lui a tout pris [...]. Elle a été dénoncée. [...] madame Fékété fait depuis longtemps le métier de revendeuse a la toilette avec une indécence et une impudence et imprudence inouïe. Les marchandes de mode se plaignent du tort qu'elle leur fait. L'autre jour, elle étoit de service a la cour. [...] elle avoit sa voiture si remplie de cartons, qu'elle ne savoit comment en sortir [...]. Ces cartons elle les envoyoit aux archiduchesses Charles, Palatine, Clémentine. A présent elle a trop peur pour etre furieuse a un certain point, au moins n'ose-t-elle pas schimpfen [vitupérer]. Il s'agit de payer 9000 florins outre la perte des marchandises, et elle remue ciel et terre⁶⁰⁹.

Alors que la consommation des vêtements s'élargit depuis la fin du XVIII^e siècle, et que le métier de revendeuse peut s'avérer très lucratif, la vente aristocratique des toilettes permet de renouer avec une distinction qui se lit non seulement dans l'habit mais aussi dans la

⁶⁰⁶ SOAL-Děčín, c. 171, journal 29 mai 1820, p. 28.

⁶⁰⁷ *Idem*, c. 187, Ch.-J. à L., Teplitz, 9 octobre 1804.

⁶⁰⁸ C. Madl, « L'aristocrate client, complice et concurrent des libraires », dans J. Frimmel, M. Wögerbauer (dir.), *Kommunikation und Information in 18. Jahrhundert*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2009, p. 173-187.

⁶⁰⁹ SOAL-Děčín, c. 180, journal du 15 janvier 1824, p. 13-14.

manière de l'acquérir⁶¹⁰. La comtesse s'appuie sur ses relations pour faire circuler les étoffes taxées dans les malles des équipages. Les grands noms de la cour des Habsbourg sont impliqués dans cette fraude socialement acceptée jusqu'à cette amende élevée (environ 9000 francs si le comte s'exprime en monnaie de Vienne⁶¹¹). Le renforcement de l'appareil policier et l'établissement du code civil en 1811 affaiblissent toutefois progressivement la capacité de la noblesse de cour à s'affranchir des contraintes légales et administratives. Le sentiment qu'une tolérance doit s'appliquer selon le rang social ne disparaît toutefois pas, comme le suggèrent les démarches de la comtesse.

À l'inverse, certaines pratiques distinctives de la haute noblesse ralentissent les circulations. C'est le cas en ce qui concerne l'acheminement des courriers dans le contexte des guerres « nationales » du début du XIX^e siècle. L'usage du français au sein des grandes familles rend suspectes les lettres indispensables à l'organisation des mobilités familiales. Les grands nobles savent que les lettres sont ouvertes. Comme la princesse Pauline de Schwarzenberg, le comte de Clary s'adresse parfois à ces lecteurs indiscrets :

je crois que les messieurs de la poste qui s'amuse à lire nos lettres ne sont pas forts pour le françois et que c'est là ce qui les arrête si longtems, car de lire des lettres avec le dictionnaire doit être très pénible. Messieurs, je vous promets de ne jamais rien dire ni contre l'état ni contre la religion, mais laissez, de grace, passer mes lettres !⁶¹²

Ces interpellations mettent en valeur l'éducation du grand noble francophone, au moment où ce « sociolecte » peut-être assimilé à la « langue de l'ennemi », celle de la diffusion des idées révolutionnaires et séditionnelles. Circuler et faire circuler, c'est être identifié, et si les agents de la route renseignent les voyageurs, ils les surveillent également. Les conséquences policières des guerres du XIX^e siècle font ressentir plus vivement le sentiment d'une appartenance spécifique à la monarchie des Habsbourg. En se heurtant aux contraintes de l'appareil administratif, le grand noble prend conscience de sa position en tant que sujet de la monarchie. Il n'hésite donc pas à l'affirmer en faisant des routes de la monarchie un espace de reconnaissance où les mobilités aristocratiques relèvent parfois du spectacle.

⁶¹⁰ Daniel Roche, *La culture des apparences. Une histoire du vêtement (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Fayard, 1990, p. 309-310.

⁶¹¹ La somme correspond à celles dépensées par le sommet des acheteurs aristocratiques de Mme Eloffe à Paris entre 1787 et 1793, si l'on excepte les très grandes dépensières comme la Reine ou la comtesse d'Artois : D. Roche, *La culture, op. cit.*, p. 309.

⁶¹² SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à L., Vienne, 26 jan. 1810. B. Bertrand, *La vie de Pauline, op. cit.*, p. 35-63.

Le théâtre des relais : des espaces de la reconnaissance aristocratique

Lors de la période de départ ou de retour à Vienne, les itinéraires entre l'Autriche et la Bohême sont ponctués par la rencontre des attelages. Si l'impératif d'arriver au plus vite est bien le but de la plupart des voyageurs, les grands nobles appliquent à ces circulations les codes de la promenade en s'arrêtant pour saluer leurs pairs. Lorsque la voiture de Madame de Clam rencontre celle du comte entre deux relais de Bohême à 6 heures du matin, le comte est profondément endormi et manque le rendez-vous. À son réveil, il craint d'avoir été vu en train de dormir, ou que son attitude soit prise pour une impolitesse⁶¹³. La mobilité est un temps d'exposition sociale. Assimilée par le comte à un « cabinet à quatre roue⁶¹⁴ », la berline est perçue comme un appartement mobile qui dans une certaine mesure prolonge les formes de l'hospitalité urbaine.

Ces logiques se cristallisent dans les relais. Les attelages aristocratiques offrent un spectacle aux habitants des lieux comme aux voyageurs en itinérance. Le comte fait partie de ces derniers dans le relais de Budweis, sur la route de Salzbouurg à Teplitz en 1825. Il s'agit d'une des étapes de l'itinéraire des princes Schwarzenberg, dont les gens ont prévenu du passage prochain de la famille. Le comte les attend pour les surprendre, et faire du relais bondé le théâtre d'une entrevue élective:

Je trouve la place [de Budweis] remplie de monde et des relais du Prince Schwarzenberg qui l'attendoient. Je dine de mes provisions et du vin et du café de l'auberge. J'attends fort longtemps. [...]. Enfin rumeur, coups de fouet, je cours a l'autre bout de la place par ou ils doivent passer : c'est un küchenwagen [fourgon de cuisine] – [...] nouvelle alerte, je cours encore au bout de la place. Pour le coup c'est le prince Joseph et la princesse Lori. Etonnement, woher ? wohin ? le prince Joseph m'embrasse au milieu de la foule qui faisoit cercle et les jambes écartées tous les deux par dessus le ruisseau au grand étonnement des peuples. J'entends qu'ils demandent aux gens qui peut etre ce personnage⁶¹⁵.

Le comte sort de la foule anonyme des voyageurs de passage et devient un « personnage » distingué par l'accolade. L'espace ouvert du relais offre une nouvelle visibilité aristocratique. La sociabilité routière des grands nobles pouvait en outre être particulièrement bruyante, notamment lorsque les chasseurs se rassemblaient pour faire la route ensemble. En 1824, un passage au relais de Tabor en Bohême provoque chez le comte le souvenir d'une joyeuse assemblée masculine se poursuivant sur les routes :

Nous avons fait en 1808 cette course à beaucoup de monde pour aller aux chasses de Franenberg et de Wittingau [domaines Schwarzenberg en Bohême du Sud]. Nous étions

⁶¹³ SOAL-Děčín, c. 180, journal du 19 mai 1826, p. 23.

⁶¹⁴ *Idem*, c. 179, 10 juin 1823, p. 8.

⁶¹⁵ *Idem*, c. 181, 6 août 1825, p. 3-4.

10 ou 12 voitures. Louis de Rohan s'était chargé de commander les chevaux pour tout le monde. Windischgraetz je crois avait envoyé son cuisinier à Tabor. [...] le prince Charles de Rohan, Klebersberg, peut être Kinsky, peut-être Lobkowitz, peut-être Fritz Nostitz. [...] Je sais que c'était fort gai, que c'était au mois de novembre, qu'on allait comme le vent, se passant, poursuivant, dépassant sans cesse, que ces messieurs ont été fort bruyants, qu'ils buvaient encore quand je dormais déjà dans la salle à manger⁶¹⁶.

L'auberge est un espace social investi par la livrée chargée de préparer le premier banquet des chasseurs. Les vins qu'ils transportent peut-être ne sont pas la préférence du comte, mais ils sont indispensables aux réjouissances qui préludent aux huis clos des domaines. La route aiguisé l'appétit des chasseurs, qui glissent progressivement du monde policé des hôtels urbains à l'univers ritualisé des domaines de chasse. L'irruption dans les relais ajoute une dimension supplémentaire à cette affirmation de l'identité aristocratique qui se déroule sur la trame du réseau routier de la monarchie des Habsbourg. Si l'univers aristocratique se transportait dans les relais, les arrêts dans ces espaces communs des voyageurs étaient aussi l'occasion d'une découverte de l'Europe centrale.

Les mobilités et la découverte de l'Europe centrale

Le maillage routier de l'Autriche et de la Bohême offre d'abord aux grands nobles en déplacement un accès à l'information venant compléter les gazettes et les échanges à la cour ou dans les hôtels de Vienne et de Prague. Chaque relais de poste est mis à profit pour s'informer des dernières nouvelles politiques, en particulier de l'avancée des armées révolutionnaires comme en 1794 où Jean de Clary cite directement le maître de poste à la frontière de la Moravie : « La garnison de Znaym est composée d'une centaine de soldats français fort insolents et de trois à 400 recrues sous la conduite d'un seul officier. C'est toujours mon maître de poste qui parle⁶¹⁷ ». Le prince rapporte une émeute menaçant l'évêque « poursuivi à coup de pierre », et se confronte directement aux conséquences locales des réalités politiques de la période. La mobilité permet d'approfondir la perception de ces enjeux en fournissant des exemples concrets diffusés à Vienne par les correspondances, rappelant le principe des nouvelles à la main qui continuent d'être diffusées en Europe⁶¹⁸.

La puissance d'un état se juge bien souvent à la qualité de ses routes. Les grands nobles qui séjournent à l'étranger ne manquent pas de comparer les réseaux routiers et fluviaux, à l'instar de Jean de Clary qui sur la route de Londres en 1775 jugeait que « les chevaux sont excellents, les postillons de la meilleure volonté du monde, les auberges d'une

⁶¹⁶ SOAL-Děčín, c. 180, note du 20 octobre 1824.

⁶¹⁷ *Idem*, c. 108, J.d.C. à M.-J.H.-H., Budwitz, 3 juin 1794.

⁶¹⁸ François Moureau, « Les nouvelles à la main dans le système d'information de l'Ancien Régime », dans F. Moureau (éd.), *De bonne main : la communication manuscrite au XVIII^e siècle*, Paris, Universitas, 1993, p. 117-134.

propreté, d'une magnificence même qui étonne tous les étrangers⁶¹⁹ ». Son fils Charles-Joseph bénéficie quant à lui de vingt ans d'expérience de la mobilité en Europe centrale quand il voyage en Europe dans les années 1810. Après deux ans passés à Naples de 1818 à 1820, le sentiment d'un retour dans la « patrie » est lié aux considérations sur l'état des infrastructures routières : « O Patria ! O Patria ! A tous les cœurs bien nés, que la patrie est chère, mais que ses chemins sont mauvais ! », ajoute-t-il au vers de Voltaire peu avant d'arriver à Teplitz en 1820⁶²⁰. Le déplacement en Europe centrale est mis en perspective par le séjour à l'étranger, une pratique encouragée à la fin du XVIII^e siècle par Joseph II qui appelait ses administrateurs à bien connaître son espace d'origine avant de le considérer du point de vue des autres pays⁶²¹. Les travaux de Christine Lebeau et Ivo Cerman ont mis en évidence combien les comtes Zinzendorf, Chotek ou Wilczek s'étaient appliqués à développer ce regard comparé au cours de leurs voyages en France, en Italie et dans le Saint-Empire⁶²². La perspective des Clary-Aldringen n'est certes pas administrative, mais elle participe d'un regard spécifique sur la monarchie des Habsbourg partagé par ceux qui ont « le loisir et les moyens⁶²³ » de franchir les frontières en Europe centrale et à l'étranger.

Les arrêts aux relais ne sont pas seulement une occasion d'écrire aux proches ou de mettre en forme les descriptions de son journal lorsqu'il faut attendre les réparations. Les longueurs de la circulation sont mises à profit par le comte pour des promenades dans les environs qui enrichissent sa lecture des paysages. En faisant quelques pas dans la campagne de Bohême, le comte se distingue des travailleurs de la route ou de ses gens qui aident et se renseignent. Pendant que les hommes s'affairent, la lecture, l'écriture, le dessin et la promenade aux alentours de l'auberge distinguent les élites puisant dans les ressources culturelles de leur milieu les moyens de lutter contre l'ennui au sens fort du terme. Le comte se prépare ainsi à voyager en Europe où les ralentissements sont autant d'occasions de promenades de découvertes pour le « voyageur curieux », une figure de Sterne qu'il s'approprie et développe dans ses journaux⁶²⁴.

En insistant sur l'observation des paysages qui défilent au cours du voyage, le comte s'éloigne de l'idéal de vitesse des voyageurs nobles. « Fièrement aller », posséder un bon

⁶¹⁹ SOAL-Děčín, c. 149, lettres à ses parents, Londres, 21 avril 1775.

⁶²⁰ *Idem*, c. 171, journal du 31 mai 1820, p. 31. Ce vers de la pièce *Tancrede* (1760), acte III scène 1 est alors largement repris à l'époque.

⁶²¹ Voir par exemple sa lettre de février 1783 au comte de Kolowrat dans *Lettres inédites de Joseph II*, Paris, Persan et C^e, 1822, p. 57-59.

⁶²² C. Lebeau, *Aristocrates et grand commis*, op. cit., p. 123-140 ; I. Cerman, *Habsburgischer Adel*, op. cit., p. 283-284, 299-302.

⁶²³ Formule de Nikolaï Mikhaïlovitch Karamzine, *Lettres d'un voyageur russe en France, en Allemagne et en Suisse (1789-1790)*, Paris, Emile Mellier, 1867, p. 49.

⁶²⁴ Ou *Inquisitive Traveller* : Laurence Sterne, *Voyage sentimental à travers la France et l'Italie*, 1768, p. 33.

attelage est un signe de puissance, c'est ressentir pleinement la satisfaction d'être un grand noble de la monarchie des Habsbourg⁶²⁵. Le comte propose une pratique de la route plus contemplative, qui permet de faire face aux incertitudes de la circulation. Il se différencie de sa mère la princesse Marie-Christine de Ligne, qui selon lui « ne connaît sous le nom de voyage que le transport d'un endroit à un autre et un voyage comme plaisir lui parait un non sens⁶²⁶ ». Le comte donne une nouvelle signification au déplacement qui ne se limite pas simplement au déplacement des corps mais devient une rencontre avec les paysages appréciés selon les critères de l'amateur.

Les mobilités les plus contraintes prennent alors un charme particulier, à l'instar de la découverte de la région de Tetschen/Děčín au moment de la mobilisation de la *Landwehr* de Bohême dont il est un des officiers :

Le comte Philippe Kinsky m'a indiqué et écrit de sa main, une route fort longue pour venir de Prague ici. Je crois qu'ils ont voulu me mystifier, et ils m'ont envoyé faire un petit tour dans le cercle de Bunzlau pour me faire voir du pays. J'aime assez faire un chemin que je ne connois pas encore – alors je crois voyager. Je désole mes postillons pour savoir le nom et le propriétaire de chaque château alentour⁶²⁷.

Comme un jeune militaire qui part forger son expérience du terrain, le major fraîchement nommé appréhende le district et la contrée en cherchant des repères seigneuriaux dans le paysage. Le comte dresse sa carte des propriétaires de la région, et l'apparition d'un château n'est pas le moindre de ses plaisirs. D'un côté, l'inconnu des chemins avive le sentiment d'aventure dans le contexte des guerres de l'Europe centrale. De l'autre, la crainte qui peut en découler s'atténue derrière la recherche du paysage seigneurial et de ses promesses de promenades pittoresques au milieu de fabriques évoquant d'autres temps.

Dans cette conception de la mobilité, ce sont logiquement les améliorations en termes de confort qui retiennent d'abord l'attention du voyageur. C'est à cette aune que le comte évalue ses véhicules, comme la nouvelle voiture de voyage qu'il achète en devenant le troisième prince de Clary en 1826 :

Je passe à Znaym a 11h. pleine lune. Belle nuit. Très froid et beaucoup de vent. Quel bonheur de n'avoir pas de siège devant le nez ! et pas ces dos et ces poches qui obscurcissent tout. J'ai une heure de plus pour lire. Je fais des découvertes dans le pays. Je ne l'avois jamais vu et je ne le savois pas si laid. Je suis effrayé de tant d'horizon et de

⁶²⁵ Nous renvoyons aux travaux de Daniel Roche, *La Culture équestre, op. cit., t. 2*. Le comte fait de la vitesse l'attribut des rois en écrivant « je disois, non comme Voltaire si j'étois roi, je voudrois etre juste ; je les en défie : sunt pia desideria, mais je disois : si j'étois roi, je voudrois aller vite » (SOAL-Děčín, c. 167, journal d'Italie, cah. X, 8 juillet 1818, p. 17).

⁶²⁶ SOAL-Děčín, c. 179, journal 27 juin 1822, p. 22.

⁶²⁷ *Idem*, c. 158, journal 21 mars 1809.

l'immense nudité que j'embrasse du meme coup d'œil. Quel désert ! quel vide ! pas un arbre⁶²⁸.

Pendant près de trente-huit ans, le comte est donc passé dans cette région frontalière de la Bohême et de l'Autriche sans la voir véritablement. Les transformations techniques des années 1820 qui améliorent la maniabilité des véhicules modifient sa perception du pays découvert en roulant, auquel il porte une attention nouvelle⁶²⁹. L'obscurité de la voiture et l'ombre du cocher cèdent la place à la nature immense, une Bohême nocturne dont le silence contraste avec le souffle du vent et des chevaux. Le comte est ramené aux critiques anciennes de la *vastitas*, de la vue sans borne⁶³⁰. L'immensité est au cœur des débats autour du beau et du sublime en Europe, depuis la répulsion d'un Saint-Évremond en 1685 ou d'un Tickel en 1713 au « désir de « cosmisation » qui taraude les romantiques » au début du XIX^e siècle⁶³¹. Pour le comte d'Europe centrale, la nudité terrestre ne semble pas provoquer de fascination. Si d'autres pages des journaux s'ouvrent aux accents romantiques, le « système classique d'appréciation⁶³² » semble dominer ce passage de la frontière de l'Autriche et de la Bohême, près de l'ancien champ de bataille de 1809. Charles-Joseph souhaiterait que les arbres viennent remplir ce paysage lunaire qui semble abandonné par Dieu et par les hommes. Il s'exprime en amateur de peinture plus qu'en poète romantique, au cours de cette expérience effrayante de l'insaisissable qui referme le journal du 18 mai 1822.

Lorsque le jour revient, le comte peut observer l'animation des espaces traversés, découvrant ainsi la diversité des populations de l'Europe centrale. Les étapes dans les villages, en particulier au moment d'« attraper une messe », placent le grand noble hors de son milieu familial, par exemple à Schelletan en Bohême au début du XIX^e siècle :

Je n'ai jamais vu une chose pareille. Des chemins abimés et puis une messe a Schelletan, messe de village comme on n'en a jamais vu, un chaud, une puanteur, une musique ! comme des anges de l'espèce noire, qu'on pincerait : les petits garçons qui se battoient a qui sonneroit la grande cloche a l'élévation, et puis ma voisine ! Représentez vous une figure comme Frantz [le domestique] de maman habillé en femme, [...] des cheveux noirs hérissés, un bonnet noué sous le menton, des gants de toile blanche, avec une fleur brodée dessus. C'étoit la femme du maitre de poste ou du bailli s'il y en a ; en tout cas c'était bien la première dame du lieu, que par respect on lui laissoit occuper le premier banc a elle toute seule. J'osois cependant me mettre modestement a coté d'elle, et je faisais assez bien son pendant avec ma figure de bandit et ma tête sortant de mon gros manteau comme

⁶²⁸ SOAL-Děčín, c. 182, journal 18 mai 1826, p. 22. Abrégé développé.

⁶²⁹ Le ressort elliptique se développe par exemple à partir de 1820, dans le sillage du « goût croissant pour la conduite sportive d'attelages maniables, goût né en Angleterre dans le deuxième tiers du XVIII^e siècle » selon Christophe Studeny, *L'invention, op. cit.*, p. 120.

⁶³⁰ A. Corbin, *Le territoire, op. cit.*, p. 141, 191. La même année 1826, après une promenade nocturne au bord de la mer, Henrich Heine écrivait « saisi de vertige et d'effroi, je suis tombé sur la terre » (*Reisebilder*, cité dans A. Corbin, *Le territoire, op. cit.*, p. 193).

⁶³¹ *Idem*, p. 191.

⁶³² *Idem*, p. 141.

ces petits anges qui n'ont ni pied ni pattes sortent d'un nuage avec deux petites ailes au menton ; vous voyez cela d'ici⁶³³.

Charles-Joseph est en tenue de route, rehaussant encore le caractère extraordinaire de cette rencontre entre un héritier de la haute noblesse et une figure locale. Le comte affirme sa position en venant s'asseoir à côté d'elle. Cette proximité née de l'éphémère du passage fait apparaître la différenciation sociale sous un angle inédit. C'est aussi à partir de ce type de rencontres qu'il se forge une représentation des sociétés d'Europe centrale au début du XIX^e siècle.

Puisqu'il ne s'agit plus pour lui de se déplacer et d'écrire mais de voyager et de décrire, Charles-Joseph de Clary consigne ses impressions sur les lieux remarquables que la mobilité lui révèle. À Nikolsbourg/Mikulov, une seigneurie des Dietrichstein à la frontière de l'Autriche et de la Moravie, le comte est au contact d'une des plus importantes communautés juives de la région en 1822 :

A Nikolsburg a 1 ou 2h. Jerusalem moderne. Le superlatif de la crasse, de la juiverie et des guenilles. La semence d'Abraham qui est devenue ein wahres wahrendes und alles verschlingendes Unkraut, s'est multipliée à Nikolsburg pis que le sable de la mer. Ce qu'on voit de choses mouvantes qui ressemblent à des enfants, n'est pas concevable⁶³⁴.

Bien loin de l'existence des riches banquiers connus à Vienne, le comte est marqué par les conditions de vie de cette population séparée des chrétiens dans le cadre du régime seigneurial. Il fait une assimilation entre religion et pauvreté dans le contexte des débats sur l'émancipation de la fin du XVIII^e siècle et des premières violences à l'égard des juifs en Bavière ou en Ukraine entre 1819 et 1821⁶³⁵. Cette scène ne pouvait manquer de provoquer la réaction d'un comte appelé à assumer l'administration seigneuriale en Bohême du Nord. En effet, les familles juives versent un impôt de protection au seigneur, qui autorise leur installation et les transferts familiaux en accord avec les autorités provinciales⁶³⁶. Il se trouve ainsi dans un entre-deux entre le développement de l'antisémitisme dans l'Europe du XIX^e siècle et le devoir de protection des seigneurs de Bohême comme le prince Jean de Clary qui supervise la construction de la synagogue de Teplitz. De la gestion des seigneuries à l'observation de l'Europe centrale, les mobilités sont un moyen par lequel les grands nobles prennent conscience des identités politiques, sociales et culturelles dans la monarchie des Habsbourg au début du XIX^e siècle.

⁶³³ SOAL-Děčín, c. 189, Ch.-J. à Flore de Ligne, Prague, 18 mai 1802.

⁶³⁴ *Idem*, c. 179, 25 octobre 1822, p. 7. L'expression en allemand est une comparaison avec de mauvaises herbes.

⁶³⁵ Helmut Berding, *Histoire de l'antisémitisme en Allemagne*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1991, p. 7-74.

⁶³⁶ En attestent les bilans comptables de la seigneurie ou les registres de décrets : SOAL-Děčín, c. 118-143, Vlk Teplice, c. 90-93. Le comte rédige ce journal en 1825 à partir de ses notes, six mois avant la mort de son père.

Le comte de Clary-Aldringen comparait l'attelage noble de la fin de l'époque moderne à une « maison sur des roues⁶³⁷ ». Cette image correspond bien à l'organisation et aux enjeux des circulations des grandes familles en Europe Centrale. L'écurie est au cœur du mode de vie nobiliaire. Le coût du transport et la constitution des équipages alimentent la représentation d'une aristocratie de la mobilité. La famille s'y inscrit en définissant ses itinéraires entre l'Autriche et la Bohême, sur lesquels la cour de Vienne n'hésite pas à s'appuyer pour organiser les circulations monarchiques. Le déplacement est vécu comme une métaphore de l'accès inégalitaire au monde de la cour et de cette « première société » dont la carte mondaine se recompose partiellement chaque saison.

La mise en place d'une économie familiale de la circulation avec des équipages différenciés reflète le fonctionnement de cette maison princière. Chacun de ses membres y exprime un rapport personnel au déplacement, révélateur des situations sociales dans l'espace politique de la monarchie des Habsbourg. La gestion de cinq attelages rend indispensable le recours à l'écrit, avec une conséquence importante sur l'écriture de soi et l'expression des identités à la fin de l'époque moderne. Le journal tenu par Charles-Joseph en Europe centrale peut ainsi apparaître comme une genèse des relations de voyage où le comte éprouve à l'étranger cette culture de la mobilité propre à son milieu social.

Pour le seigneur de Teplitz, le déplacement joue un rôle essentiel dans la manière de s'affirmer à la tête d'une architecture administrative en agissant aux différentes échelles du pouvoir dans la monarchie des Habsbourg. La gestion de l'absence est une problématique centrale de l'effort de modernisation des seigneuries sur lesquelles le train de vie des maisons nobles est fondé à la fin du XVIII^e siècle. Le mode de vie aristocratique impose une communication étroite avec les hommes clefs du système seigneurial. Les princes se dotent ainsi d'une vision d'ensemble, qui peut entrer en contradiction avec la réalité locale marquée par les « négligences, beaucoup de mesentendus, des choses faites à contresens, point d'argent dans les caisses⁶³⁸ ». Le retour du propriétaire est indispensable au maintien de la prospérité du patrimoine sur laquelle repose le train de vie princier et l'avenir de la maison.

La mise en valeur du domaine était une clause essentielle des décrets instituant les maisons fidéicommissaires à la fin de l'époque moderne. Jean de Clary relève le défi en s'affirmant comme un prince bâtisseur de la génération des créateurs de jardins pittoresques, dès la mort du premier prince de Clary en 1788. Les chantiers à plusieurs vitesses traduisent

⁶³⁷ SOAL-Děčín, c. 179, journal du 12 juin 1823, p. 12.

⁶³⁸ *Idem*, c. 108, J.d.C. à M.-J.H.-H., Teplitz, 14 juillet 1799.

des aménagements liés à l'*ethos* aristocratique de la société de cour, en ayant pour spécificité de se dérouler dans l'atmosphère particulière de l'émergence des villes d'eaux de Bohême du Nord dans les années 1790⁶³⁹. Le comte Charles-Joseph participe avec enthousiasme aux chasses et aux promenades qui réalisent l'idéal d'une noblesse terrienne en pleine mutation. Le dessin et l'écriture jouent alors un rôle clé : ils couronnent les efforts des propriétaires, tout en permettant à leurs héritiers de définir les lignes de ce que pourraient être leur propre action à la tête de ce patrimoine auquel leur nom et leur statut sont attachés.

La manière de circuler et de faire circuler entre villes et campagnes est donc au fondement de l'urbanité caractéristique de l'identité aristocratique jusqu'à la fin du régime seigneurial en Europe centrale. Ce modèle perdure entre 1780 et 1830, où il faut toujours plus de vingt heures pour rallier Vienne à Prague⁶⁴⁰. Véritable discriminant social, le déplacement n'est cependant pas l'apanage des grands nobles. En témoigne notamment la venue d'un nombre croissant de curistes à Teplitz à partir de la fin du XVIII^e siècle. Les attelages familiaux s'inscrivent ainsi dans l'ensemble plus large des circulations estivales, confrontant la famille à un risque de dilution du caractère distinctif de la mobilité dans les flux qui font de Teplitz un carrefour thermal en Bohême du Nord au tournant du XIX^e siècle.

Un changement se produit avec l'arrivée du chemin de fer au lendemain de la révolution de 1848 en Bohême du Nord. Si certains grands nobles comme Friedrich Schwarzenberg redoutent l'arrivée du « mal moderne⁶⁴¹ » diluant la qualité dans la classe, d'autres comme le prince Edmund Clary s'inscrivent au cœur de ce bouleversement technique. Après avoir participé au congrès des villes allemandes de Teplitz en août 1848, le fils de Charles-Joseph s'engage dans la société par action qui permet de relier la ville thermale au réseau ferré entre 1852 et 1858⁶⁴². Il tente ainsi de refonder une identité de grand propriétaire entre le Printemps des peuples et la révolution ferroviaire. Cette dernière transforme le profil des baigneurs aussi bien que les paysages mis en valeur par les rénovations aristocratiques de Jean de Clary à la fin du XVIII^e siècle. La façade du théâtre, la découpe des étangs ou encore ce temple isolé dans le parc rappellent aujourd'hui les circuits de promenade dans les jardins de la noblesse qui faisaient aussi le bonheur des baigneurs au début du XIX^e siècle.

⁶³⁹ Norbert Elias, *La société de cour*, *op. cit.*, p. 95-96.

⁶⁴⁰ Selon les lettres du prince Jean et le journal de son fils : SOAL-Děčín, c. 108, 182, 7 juin 1798, 18 mai 1826.

⁶⁴¹ Zdeněk Bezečný, « Friedrich Schwarzenberg (1799-1870), le « dernier lansquenet » et la défense de la légitimité en Europe », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg*, *op. cit.*, p. 97-102.

⁶⁴² SOAL-Děčín, c. 280-283.

Chapitre V

Une maison princière entre seigneurie et thermalisme au début du XIX^e siècle

Je n'ai pas encore trouvé une description qui rende un mot de justice aux immenses choses que mon père [le prince Jean de Clary-Aldringen, 1753-1826] a fait a Teplitz, et a la reconnaissance que lui doit la ville et le pays. Notre malheur est qu'aucun autre bain de la monarchie (excepté peut-être Liebwerda et de jeunes bains en Hongrie) n'est dans la même catégorie et sur la même ligne de comparaison que Teplitz, ou il y a toujours conflit entre le Schönheits-Sinn [la conception esthétique] du Gouvernement et la propriété individuelle du propriétaire, de ces jardins, de ce théâtre, de cette salle, de ces promenades livrées au public avec tant de résignation.

[Charles-Joseph de Clary-Aldringen, Vienne, 1 mai 1828]¹

Dans cette lettre adressée au grand burgrave de Bohême, Charles-Joseph de Clary-Aldringen souligne la particularité de Teplitz en Europe centrale. Dans cette ville d'eau, l'architecture princière néo-classique de la fin du XVIII^e siècle rencontre les contraintes de l'urbanisme public au seuil de l'âge d'or de stations thermales². Comme les Clam-Gallas à Liebwerda ou les Erdödy à Postyén en Hongrie, le seigneur de Teplitz, son château et son domaine sont incontournables dans la promotion des villes d'eau comme sources de richesses et vitrines de la prospérité des États durement marqués par les guerres du début du XIX^e siècle³.

La conception traditionnelle du seigneur en ses terres se trouve considérablement modifiée par les enjeux de la modernisation des bains et de leur promotion auprès du public. Ce dernier apparaît de plus en plus exigeant au fur et à mesure du développement des établissements thermaux à la fin du XVIII^e siècle. La salle de spectacle du château, créée en 1751 pour la société des amateurs, est ouverte aux compagnies professionnelles en 1789. Les promenades dans les jardins du prince Jean sont le lieu d'une sociabilité thérapeutique dont Bath, Brighton et Spa fournissent les modèles⁴. Le grand domaine devint ainsi un trait d'union

¹ Transcription complète en annexe 1, p. 227. SOAL-Děčín, c. 194, Charles-Joseph de Clary-Aldringen au comte Chotek, son beau-frère, Vienne, 1 mai 1828. Les bains de Liebwerda se trouvent sur les terres Clam-Gallas à la frontière de la Silésie, à environ 130 km au nord ouest de Teplice.

² Dominique Jarrassé, *Les thermes romantiques. Bains et villégiature en France de 1800 à 1850*, Clermont-Ferrand, PUBP, 1992, p. 15-96.

³³ Sylvain Venayre, *Panorama du voyage (1780-1920). Mots, figures, pratiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2012, p. 334-339 ; Jill Steward, « *The Spa Towns of the Austro-Hungarian Empire and the Growth of Tourist Culture: 1860-1914* », dans P. Borsay et alii (éd.), *New Directions in Urban History. Aspects of European Art, Health, Tourism and Leisure since the Enlightenment*, Münster, Waxmann, 2000, p. 87-125.

⁴ S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 337 ; Daniel Droixhe (dir.), *Spa, carrefour de l'Europe des Lumières*, Paris, Hermann, 2013 ; Lysanne Roux, *Le thermalisme européen au XVIII^e siècle. Étude comparative de quelques villes d'eaux. France, Angleterre, Belgique, Suisse, Italie, Allemagne*, Grenoble, Master, 2009 ; Marc Boyer, *Les villégiatures du XVI^e au XXI^e siècle*, Paris, EMS, 2008, p. 45-76.

entre seigneurie et thermalisme, pour faire entrer les princes de Clary-Aldringen dans le temps des révolutions économiques du XIX^e siècle.

La présence de l'autorité princière entre les magistrats et le gouvernement royal différencie Teplitz de Carlsbad (Karlovy Vary), ville sous charte royale où nombre de curistes débent et prolongent la saison des eaux de juin à septembre. Dans les années 1810-1820, les médecins peuvent également les envoyer à Marienbad (Mariánské Lázně) et Franzensbad (Františkovy Lázně) qui complètent le système des villes d'eau des monts métallifères de Bohême. Carlsbad et Teplitz furent les premières à se métamorphoser avec l'essor des circulations dans les années 1790. Cet essor se lit dans les listes mondaines et les registres policiers mis en place lors des mesures de surveillance des étrangers lorsque la Révolution française et le partage de la Pologne bouleversent l'ordre européen⁵. Espaces suspects, espaces contrôlés, les villes d'eau d'Europe concentrent les enjeux de la période.

Les séjours de grands artistes comme Beethoven ou de têtes couronnées comme le roi Frédéric-Guillaume III de Prusse amplifient les logiques aristocratiques qui président à la mise en valeur des domaines. Ils contribuent en même temps à la publicité de la ville fréquentée par une foule de soldats, fonctionnaires, marchands, artistes et nobles de l'Europe centrale et germanique, nourris de l'imaginaire médical et social de leur temps⁶. Les Clary-Aldringen participent eux-mêmes au renouveau du voyage aux eaux en suivant les prescriptions de leurs médecins. Ils rejoignent aussi la cour de François d'Autriche à Baden près de Vienne, transformée par l'empereur pour en faire sa résidence d'été à la fin du XVIII^e siècle⁷. L'essor de Teplitz les place toutefois dans une situation inédite, donnant à leur témoignage une portée importante dans un champ de recherche encore peu développé pour la Bohême du Nord sur cette période⁸. Les eaux qui avaient joué un rôle essentiel dans

⁵ SOkA-Teplice. Lucie Jílková, « *A nad jejich chováním a činy bedlivé oko míti....* ». *Dohled nad cizinci v lázních za neklidných let konce 18. století a na začátku 19. století* [« Et gardez un œil vigilant sur leurs comportements et leurs actions ». La surveillance des étrangers dans les villes d'eaux durant les troubles du tournant du XIX^e siècle », Université Charles de Prague, *Diplomová práce*, 2010 ; Daniela Tinková, « La peste de la liberté. Les Français suspects de jacobinisme en Bohême et en Moravie (1790-1800) » dans G. Bertrand, P. Serna (dir.), *La République en voyage (1770-1830)*, Rennes, PUR, 2013. p. 109-122.

⁶ Alain Corbin revient sur le « primat initial de l'aristocratie » pour les villes balnéaires dans *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage*, Paris, Flammarion, 1990, p. 305-317. Cet imaginaire traverse de nombreuses études : M. Boyer, *Les villégiatures, op. cit.*, p. 45-76 ; David Clay Large, *The Grand Spas of Central Europe*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2015.

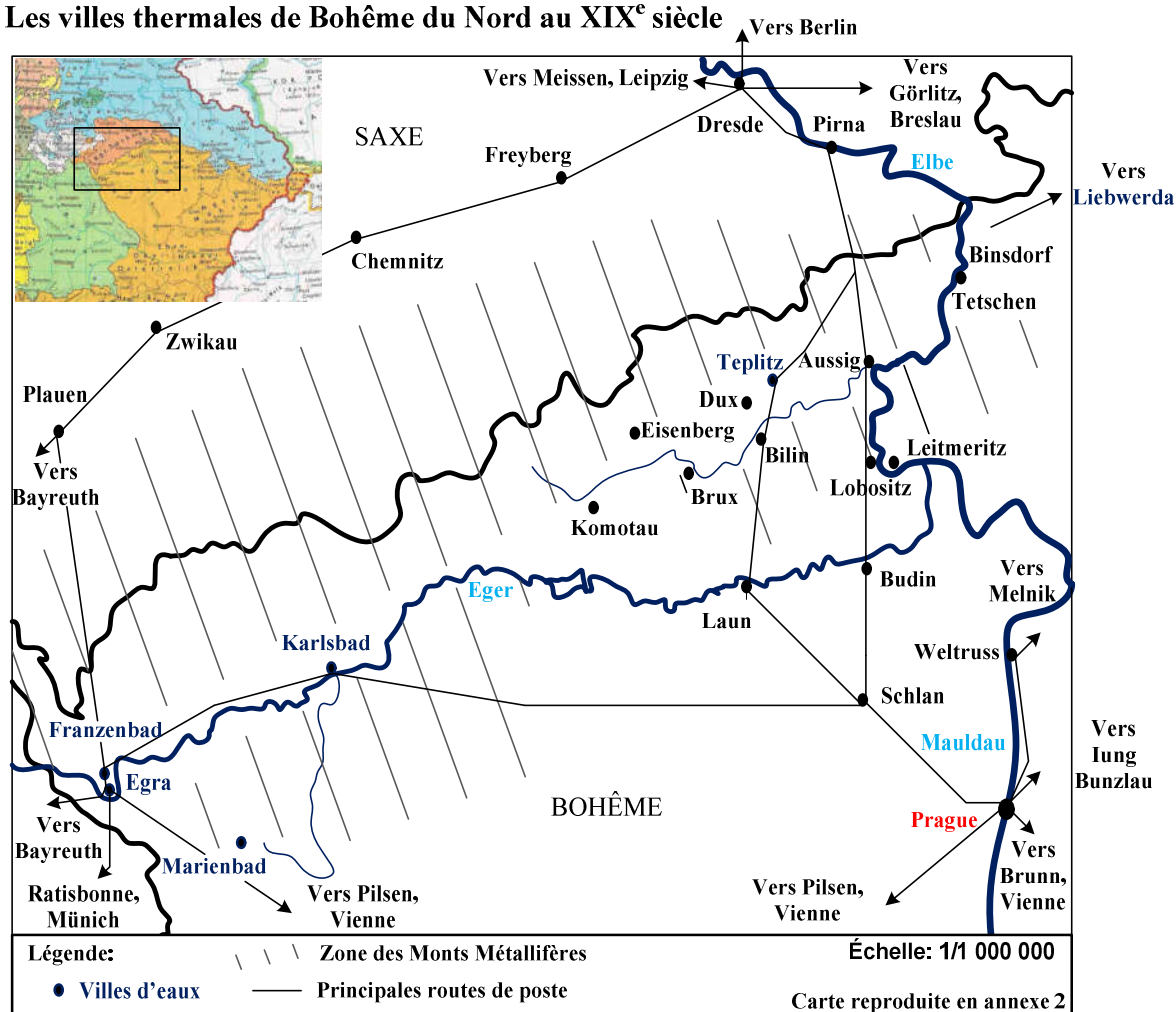
⁷ SOAL-Děčín, c. 147, lettres du comte Charles-Joseph au prince de Clary-Aldringen, Baden, juin 1813.

⁸ Les quelques travaux récents sont des approches statistiques des listes des curistes : V. Hanulík, « Návštěvnost lázní v českých zemích mezi lety 1750-1850 [La fréquentation des bains de Bohême entre 1750 et 1850] » dans J. Lorman, D. Tinková (éd.), *Post tenebras spero lucem. Duchovní tvář českého a moravského osvícenství* [Aspects spirituels et intellectuels des Lumières en Bohême et en Moravie], Prague, Casablanca, 2009, p. 118-147 ; M. Hýsková, *Konec exkluzivity? Komparativní analýza návštěvnosti nejvýznamnějších lázeňských lokalit 19. století v Čechách* [La fin d'une exclusivité ? Analyse comparative des circulations dans plusieurs villes d'eau de Bohême au XIX^e siècle], Pardubice, *Bakalářská práce* (dir. V. Hanulík), 2012 ; K. Herrmann *et alii*,

l'affirmation de cette maison dès le XVII^e siècle sont de nouveau au cœur de l'identité princière. Il s'agit donc de s'interroger sur l'adaptation des anciennes conceptions seigneuriales et aristocratiques aux nouvelles conditions du thermalisme en Europe centrale au tournant du XIX^e siècle.

La première partie examine les transformations du cadre seigneurial liées à l'essor de la fréquentation durant la décennie révolutionnaire. La deuxième partie se centre sur la manière dont le domaine des Clary-Aldringen devient un espace hybride où se joue le statut des propriétaires aristocratiques au début du XIX^e siècle. Elle permet d'approfondir la question de l'interaction entre les intérêts princiers et publics dans la ville d'eau. La troisième partie s'appuie sur le regard continu des Clary-Aldringen pour étudier les aspects d'une sociabilité thérapeutique non dénuée d'enjeux politiques entre la Révolution française et le Printemps des peuples.

Les villes thermales de Bohême du Nord au XIX^e siècle



Internationalität in ausgewählten Kurstädten des 19. Jahrhundert, programme de recherche sur Spa, Baden-Baden, Carlsbad, Marienbad, Franzensbad, Vichy et Wiesbaden, Baden-Baden/Wiesbaden, 2012.

I. Une seigneurie transformée à partir de la décennie révolutionnaire

A. Un nouveau public dans une ancienne ville d'eau

La « foule des étrangers » : l'insertion de Teplitz dans la hiérarchie thermale au tournant du XIX^e siècle

La circulation des curistes à Teplitz est un phénomène ancien. Les descriptions qui se multiplient au début du XIX^e siècle soulignent l'antiquité et l'origine miraculeuse des sources. Les différentes villes d'eau se distinguent de cette manière dans la géographie thermale européenne⁹. Ainsi, lorsque le seigneur ubiquiste de l'époque moderne regagne ses terres à la faveur du printemps, il croise des curistes de plus en plus nombreux durant la décennie révolutionnaire. Le retour à la terre du prince Jean de Clary coïncide avec l'essor de la fréquentation thermale dans les années 1790. Tout au long de ces années, lui et ses enfants virent grossir la « foule des étrangers¹⁰ » dont les séjours de juin à septembre définissent la saison des eaux qui caractérise les élites européennes de la première moitié du XIX^e siècle¹¹. Cet essor de curistes représente un bouleversement pour la seigneurie qui fait alors son entrée dans l'âge des thermes romantiques (1800-1850)¹².

Une partie des baigneurs put être enregistrée dans les listes constituées sur le modèle de la *Liste des Seigneurs et Dames* de Spa avant le renouveau de ces documents à la fin des années 1790¹³. Comme à Carlsbad, ces manuscrits étaient établis par le conseil de ville de Teplitz, à partir des données recueillies chez les logeurs et dans les établissements de bain. L'*Oberamtmann* en envoyait des extraits dans les rapports adressés au seigneur de Teplitz lorsque celui-ci se trouvait à Vienne¹⁴. Au regard de ces documents fragmentaires, Teplitz et Carlsbad apparaissent comme des cités thermales d'envergure régionale, comparables à Baden-Baden¹⁵. Par comparaison, Bath et Spa enregistrent entre 1000 et 1200 curistes dans

⁹ SOAL-Děčín, c. 267, *Chronik von Teplitz* ; Joseph K. E. Hoser, *Beschreibung von Teplitz in Böhmen*, Prague, Calve, 1798 ; Franz A. Reuss, *Taschenbuch für die Badegäste von Teplitz*, Teplitz, Spengler, Gerzabek u. Helm, 1823 ; *Die Thermen von Teplitz*, Prague, Medau, 1844. Nous renvoyons à la présentation des sources pour les nombreuses descriptions.

¹⁰ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à la princesse mère Marie-Josèphe Hohenzollern-Hechingen, Teplitz, 7 juillet 1794.

¹¹ S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 327-354.

¹² D. Jarrassé, *Les Thermes romantiques*, *op. cit.*, p. 9-14 : une mise au point sur une terminologie souvent anachronique avant 1850. Les notions de « villes d'eaux » ou de « cure » s'imposent ici par souci de clarté.

¹³ S. Blond, « De long en large : voyages et séjours dans l'Europe des Lumières », dans P.-Y. Beaurepaire (dir.), *La communication en Europe, de l'âge classique au siècle des Lumières*, Paris, Belin, 2014, p. 31-42.

¹⁴ SOAL-Děčín, c. 96-101, rapports seigneuriaux, 1750-1780.

¹⁵ W. von Chézy, *Tableau de Baden-Baden et de ses environs*, Carlsruhe, Bauer et Nöldeke, 1841, p. 18-19.

les années 1780¹⁶. Teplitz accueille entre 300 et 500 individus au XVIII^e siècle, tandis que les trente-trois listes conservées à Carlsbad pour la période 1700-1788 indiquent une fréquentation moyenne de 100 à 300 curistes¹⁷. La Révolution et surtout les guerres de la première coalition sont un coup d'arrêt dans la croissance de Bath et de Spa¹⁸. En Europe centrale, les campagnes de 1790 signent au contraire l'essor des villes de Bohême. En 1789, 870 personnes sont inscrites à Teplitz contre 403 en 1788. Une partie des curistes germaniques semblent réorienter leurs séjours au moment des troubles en Europe de l'ouest.

Le véritable tournant a lieu après l'entrée en guerre de la monarchie, lorsque les généraux de la Révolution mènent des opérations au-delà du Rhin. La fréquentation de Teplitz retombe à 483 individus en moyenne de 1789 à 1795, tandis que Carlsbad reçoit environ 500 personnes dans les années 1790. En 1796, les mesures prises à l'égard des étrangers suspects de propager les idées révolutionnaires se traduisent par une surveillance renforcée des carrefours thermaux¹⁹. C'est à cette époque que se développent les listes mondaines et surtout les registres policiers qui permettent de mieux identifier les curistes. Le dénombrement se fait plus précis, plus fiable. En 1796, 1180 baigneurs se rendent à Teplitz, 1305 en 1797 alors que Baden-Baden n'accueille qu'entre 50 et 330 visiteurs²⁰. L'entrée en guerre de l'Autriche puis les campagnes de Jourdan et Bonaparte déstabilisent l'Europe centrale et germanique, provoquant un premier afflux de militaires à Teplitz. Dans ce contexte, les sources sont de plus en plus recommandées par les médecins pour la rémission des plaies et des fractures²¹. La réputation de neutralité des villes d'eau en fait aussi des refuges importants pour les émigrés de Pologne. Teplitz accueille des familles nobles dont les terres avaient été placées sous séquestre russe comme les Radziwiłł. La ville fait l'objet d'une vigilance similaire à celle

¹⁶ K. Hermann, M. Mayer, « le caractère international du public » dans D. Droixhe (dir.), *Spa, op. cit.*, p. 290 ; M. Boyer, *Les villégiatures, op. cit.*, p. 53. *Liste des étrangers qui sont venus aux eaux de Spa*, accessible sur <http://swedhs.org/>.

¹⁷ SOAL-Děčín, c. 267, *Chronik von Teplitz*: H. Hallwich relève 590 personnes en 1746 et 376 en 1769. *Archiv města Karlovy Vary*, fond 75. 209 personnes sont recensées en 1747 et 231 en 1769.

¹⁸ Annick Cossic, *Bath au XVIII^e siècle. Les fastes d'une cité palladienne*, Rennes, PUR, 2000, p. 158-159 ; Thomas Cutler, *Spa considéré dans son passé, son présent et son avenir comme établissement d'eaux minérales et de bains*, Bruxelles/Gand, Muquardt, 1853, p. 12 : « pendant les vingt-deux ans qui suivirent [la Révolution]], Spa partagea le sort commun à toutes les villes de bain en Europe ; la grande lutte entre les peuples rendait les voyages dangereux, sinon complètement impossibles ».

¹⁹ D. Tinková, « La peste de la liberté » dans G. Bertrand, P. Serna (dir.), *La République, op. cit.*, p. 120 ; L. Jilková, « *A nad jejích chováním a činy bedlivé oko míti...* », *op. cit.*, p. 47-50.

²⁰ W. von Chézy, *Tableau de Baden-Baden, op. cit.*, p. 18.

²¹ Les descriptions topographiques et médicales des années 1790 insistent d'abord sur la goutte et les rhumatismes, par exemple J. K. E. Hoser, *Beschreibung von Teplitz, op. cit.*, p. 62-67. Les guerres de coalition portent l'attention sur les blessures par chute ou par armes, comme le montre la synthèse du docteur Richter, *Les eaux thermales de Teplitz. Essai topographique et médical*, Prague, Kronberger et Rziwnatz, 1840, p. 119-120.

de Carlsbad où des « patriotes » suspects comme l'abbé Piattoli et Ignacy Potocki sont arrêtés en 1794²².

Le premier registre policier conservé dans les archives de la ville de Teplice date de 1799²³. 1863 curistes se rendent à Teplitz entre le 26 février et le 23 octobre. Le prince de Clary-Aldringen n'exagère donc pas lorsqu'il évoque la gêne que représente la foule des étrangers faisant irruption dans les cadres traditionnels de la campagne aristocratique dès 1794²⁴. Toutefois, ce contexte politique implique une prudence quant à l'interprétation de l'essor thermal : il peut aussi s'agir d'un effet du meilleur dénombrement lié aux mesures de surveillance. De moins en moins de curistes échappent à l'établissement d'un protocole d'enregistrement dans les principales villes thermales aux frontières de la monarchie des Habsbourg.

Le bouleversement de l'ordre européen après 1789 a donc d'importantes répercussions en provoquant une renaissance des villes d'eaux d'Europe centrale. Il faut se méfier de l'idée du report d'une « diaspora thermale²⁵ » de Spa vers la Bohême, car les curistes suivent les prescriptions des médecins²⁶. L'émergence de Teplitz et Carlsbad dans la géographie thermique européenne tient surtout de l'accentuation de ce « goût inédit pour les bains²⁷ » qui va de pair avec la spécialisation des sources dans le traitement des différentes affections. Politique et santé se conjuguent en Bohême : le gouvernement installe un médecin dont la mission est d'analyser les eaux minérales autant que de renseigner les autorités royales sur le profil des curistes au début des années 1790²⁸.

C'est donc un public bien spécifique issu majoritairement de la Saxe, de la Prusse et de la partie occidentale de la monarchie des Habsbourg que le prince et sa ville accueillent au début du XIX^e siècle. Si la célébrité des eaux passe les frontières, leur aire d'attractivité est surtout régionale, comme le montre la cartographie des listes mondaines imprimées que les archives conservent à partir de 1801.

²² D. Tinková, « La peste de la liberté » dans G. Bertrand, P. Serna (dir.), *La République, op. cit.*, p. 127. Scipione Piattoli (1749-1748) défend l'indépendance de la Pologne, l'arrestation de ces suspects de « jacobinisme » a lieu au moment du mouvement de libération nationale porté par Kościuszko.

²³ SOkA-Teplice, inv. c. 215, *Anzeigs-Protokoll*, 1799.

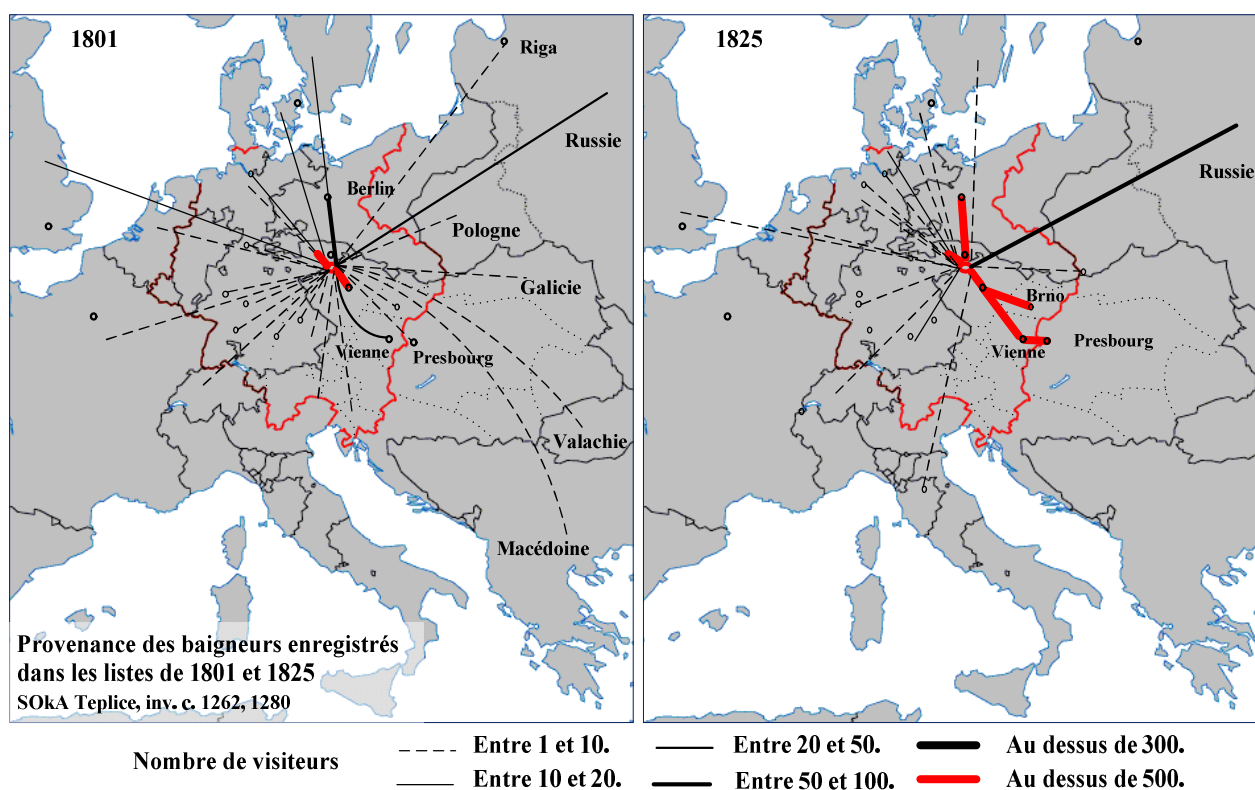
²⁴ SOAL-Děčín, c. 108, correspondance avec la princesse mère, 1794-1801.

²⁵ M. Boyer, *Les villégiatures, op. cit.*, p. 49.

²⁶ Comme le montrent les correspondances Clary-Aldringen : malgré la possession de Teplitz, les médecins recommandent les eaux de Carlsbad, Baden, puis Franzensbad et Ischl où se rend la famille du comte Charles-Joseph : SOAL-Děčín, c. 187, 189, correspondances de 1813 et 1820 ; c. 181, journal de juin 1825.

²⁷ S. Venayre, *Panorama, op. cit.*, p. 334.

²⁸ D. Tinková, « La peste de la liberté... » dans G. Bertrand, P. Serna (dir.), *La République, op. cit.*, p. 115 .

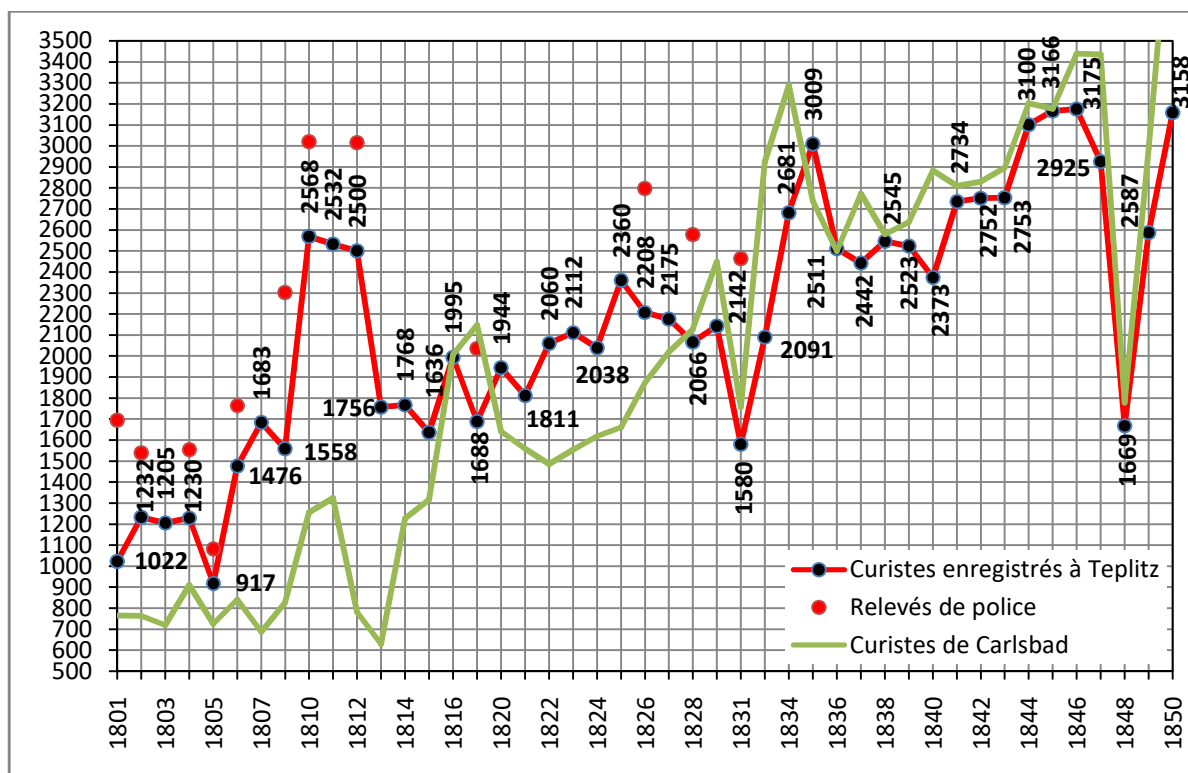


Chaque année apportant son lot de nouveaux venus, ces échantillons ne sont que des instantanés qui livrent toutefois une tendance générale. Le rayonnement des sources, d'abord limité à Dresde où les souverains entretiennent un lien ancien avec Teplitz, s'étend aux deux capitales politiques qui dominent cet espace, Vienne et Berlin. Les cartes montrent une villégiature anglaise et russe liée aux circulations des diplomates et des militaires au début du XIX^e siècle. Les logiques transfrontalières qui animent les villes d'eaux reflètent logiquement les équilibres politiques qui définissent l'Europe napoléonienne puis celle du congrès de Vienne. Après 1815, la Pologne semble rester relativement à l'écart de ces dynamiques. Il peut s'agir des effets conjugués des recompositions politiques du Congrès en faveur de la Russie et de la Prusse, de l'attractivité des bains de Hongrie et du développement de villes d'eaux comme Iwonicz à l'initiative du comte Zaluski en 1837²⁹. La Bohême du Nord jouit d'une position centrale entre les États de la Confédération germanique et les deux puissances dont la rivalité nourrit la « dualité allemande » tout au long du XIX^e siècle.

²⁹ A. Alexandrowicz, *Analyse chimique des eaux minérales d'Iwonicz*, trad. d'A. Switkowski, Cracovie, Imprimerie de l'Université de Jagellon, 1867, p. 5 ; L. Chodzko, *La Pologne historique, littéraire, monumentale et pittoresque*, Paris, 1835-1836, t. 3, p. 130-132.

Les listes attestent d'un essor continu tout au long de cette période jusqu'au tournant que représente le chemin de fer et la massification de la fréquentation des stations thermales dans les années 1860³⁰.

L'essor de la fréquentation à Teplitz et Carlsbad dans la première moitié du XIX^e siècle



L'âge d'or de Teplitz se situe dans les années 1800-1830. Cet essor se produit en même temps que celui de Baden-Baden, dont la fréquentation est aussi stimulée par les guerres et l'émigration³¹. Ces villes franchissent le cap des mille visiteurs enregistrés avec la paix de Lunéville en 1801. Il y a bien un tournant thermal, dont les fluctuations sont logiquement liées à la conjoncture : les campagnes napoléoniennes en Europe centrale provoquent des chutes de la fréquentation en 1805 et surtout en 1813, lorsque Teplitz abrite le quartier général des souverains coalisés avant la bataille de Leipzig. L'afflux des blessés relance immédiatement les circulations³². Les données permettent de prendre la mesure du bouleversement des révolutions de 1830 et plus encore du Printemps des peuples en Europe centrale. Le premier cap atteint en 1835 est lié à l'organisation du dernier congrès des souverains d'Autriche de Prusse et de Russie : la visibilité de Teplitz est alors au plus haut. Elle est ensuite concurrencée par Carlsbad, puis par Marienbad et Franzensbad dont l'essor se situe à partir

³⁰ M. Hýsková, *Konec exkluzivity, op. cit.*, fait une étude comparée des recensements de Teplitz, Carlsbad, Marienbad et Franzensbad en 1825 et 1875. Voir nos tableaux en annexe 4, p. 233.

³¹ W. von Chézy, *Tableau de Baden-Baden, op. cit.*, p. 18-19, relevé des listes 1790-1840.

³² T. Richter, *Les eaux, op. cit.*, p. 119-120.

des années 1830-1840 comme le montre le graphique en annexe 4. Le début du XIX^e siècle est une période florissante pour l'économie thermale en Bohême du Nord, entre le triomphe de Bath et de Spa au XVIII^e siècle, celui de Pyrmont et Baden-Baden au début du XIX^e siècle, puis l'avènement des stations françaises comme Uriage ou Vichy après 1850³³.

Les *Bädelisten* donnent des chiffres bas, car elles sont constituées à partir des informations fournies par les aubergistes³⁴. Les registres policiers montrent une population plus nombreuse et plus diverse, mais ne comptabilisent pas les simples soldats et les indigents accueillis dans les hôpitaux civils et militaires fondés au cours des années 1800³⁵. Les relevés de ces institutions sont publiés dans les années 1820, donnant une meilleure idée de l'afflux réel dans une ville qui compte entre 2500 et 3000 habitants au début du XIX^e siècle. En 1828, 7174 personnes sont enregistrées au total, alors que la *Bädeliste* consigne 2066 entrées. En 1830, le rapport est de 9252 pour 2142³⁶. Après 1830, les enregistrements indiquent en moyenne 15 à 20 000 individus pour 2500 enregistrements dans les *Bädelisten*³⁷. Teplitz se maintient dans la géographie thermale du milieu du XIX^e siècle et connaît cette première démocratisation du voyage aux eaux qui est un tournant dans l'histoire du thermalisme³⁸.

Les listes mondaines donnent surtout l'image d'un élargissement des catégories de voyageurs aux élites bourgeoises. Pas plus que Spa au XVIII^e siècle, Teplitz et Carlsbad ne sont des villes d'eaux exclusivement aristocratiques³⁹. En 1801, la noblesse représente environ 50% des baigneurs enregistrés au cœur de la saison, ce qui est un ratio supérieur à celui de Spa où un tiers des voyageurs environ fait partie de la noblesse entre 1763 et 1787⁴⁰. Les villes thermales représentent une formidable concentration nobiliaire, surtout au regard d'une Bohême qui ne compte plus que 0.1% de nobles dans sa population à la fin du XVIII^e siècle⁴¹. Le nombre de voyageurs nobles reste stable entre 1801 et 1824, mais leur part diminue en raison de l'augmentation des autres groupes sociaux. Dans les années 1820, le

³³ J. Steward, « *The Spa Towns of the Austro-Hungarian Empire...*, dans P. Borsay et alii (éd.), *New Directions*, op. cit., p. 87-125; S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 336.

³⁴ De plus, une entrée peut cacher plusieurs individus, une épouse, un frère ou des enfants.

³⁵ SOKA-Tepllice, inv. c. 215-252.

³⁶ *Idem*, inv. c. 1285, 1287.

³⁷ Voir annexe 4 pour un relevé global et un graphique incluant Marienbad et Franzensbad, p. 233.

³⁸ S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 336-339; S. Frioux et alii, *Hygiène et santé en Europe, de la fin du XVIII^e siècle aux lendemains de la Première Guerre mondiale*, Paris, SEDES, 2011, p. 114-116.

³⁹ V. Hanulík, « *Návštěvnost lázní v českých zemích mezi lety 1750-1850* [La fréquentation des bains de Bohême entre 1750 et 1850] » dans J. Lorman, D. Tinková (éd.), *Post tenebras spero lucem. Duchovní tvář českého a moravského osvícenství* [Aspects spirituels et intellectuels des Lumières en Bohême et en Moravie], Prague, Casablanca, 2009, p. 118-147; M. Hýsková, *Konec exkluzivity*, op. cit., p. 37-40.

⁴⁰ SOKA-Tepllice, inv. c. 1262; K. Hermann, M. Mayer, « *Le caractère international du public* » dans D. Droixhe (dir.), *Spa*, op. cit., p. 290.

⁴¹ Václav Bůžek, « *Les changements dans la noblesse du royaume de Bohême à l'époque moderne* », dans Olivier Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, une famille dans l'histoire de l'Europe (XVI^e-XXI^e siècles)*, Panazol, Lavauzelle, 2012, p. 42.

curiste moyen est généralement issu des corps de fonctionnaires autrichiens ou prussiens. Il peut aussi être marchand et commerçant. Viennent ensuite les professeurs, docteurs et avocats, les artistes et les religieux. Cette population représente 60% des baigneurs dans la *Bädaliste* de 1825, et 80% dans celle 1875. À cette date, la haute noblesse n'occupait plus que 50% des postes de la haute administration, contre 80% en 1848 : l'affirmation des bureaucraties née de l'effort centralisateur des despotes éclairés se retrouve dans le profil des curistes de Bohême⁴². L'aristocratie des fonctionnaires adopte la pratique du voyage aux eaux qui définit les élites sociales jusqu'en 1860⁴³.

Ces baigneurs trouvèrent à Teplitz un cadre historique embelli par les aménagements néo-classiques entrepris par le deuxième prince de Clary-Aldringen à partir de 1787. Le prince Jean répond à la fois à la promotion de sa famille au rang princier et à celle de Teplitz au rang de ville d'eau à vocation internationale. L'afflux des curistes impose de transformer le cadre historique pour répliquer au développement de Carlsbad, Pyrmont ou Baden-Baden à la fin du XVIII^e siècle. De nouvelles prospections ont lieu, à partir desquelles s'organise l'extension urbaine. Dans le même temps, Teplitz affirme son caractère de ville hôtelière entre la fondation de Franzensbad par l'empereur en 1793 et son essor dans les années 1820. La ville des seigneurs de Clary-Aldringen s'intègre à une géographie thermique et balnéaire de plus en plus riche, ainsi que l'illustre l'émergence des stations fondées dans le premier tiers du XIX^e siècle dans les Pyrénées, l'Ariège ou encore sur le littoral de la mer du Nord⁴⁴.

L'émergence d'une ville hôtelière à partir des héritages de l'époque médiévale et moderne

La consommation des eaux de Teplitz est une pratique ancienne, largement soulignée par toutes les descriptions depuis les premières imprimées au début du XVII^e siècle⁴⁵. Ces textes s'accordent sur la création du monastère de la reine Judith au XII^e siècle. Les fondations de ce bâtiment sont liées au château dont le prince Jean rénove la façade dans les années 1790. Les premiers bains datent du XVI^e siècle. Quatorze thermes regroupés en *gemeinen Männerbad* et *Weiberbad* (bains masculins et féminins) sont en place lorsque les Aldringen reçoivent la

⁴² M.-E. Ducreux dans N. Aleksium *et alii* (dir.), *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, Paris, PUF, 2004, p. 409.

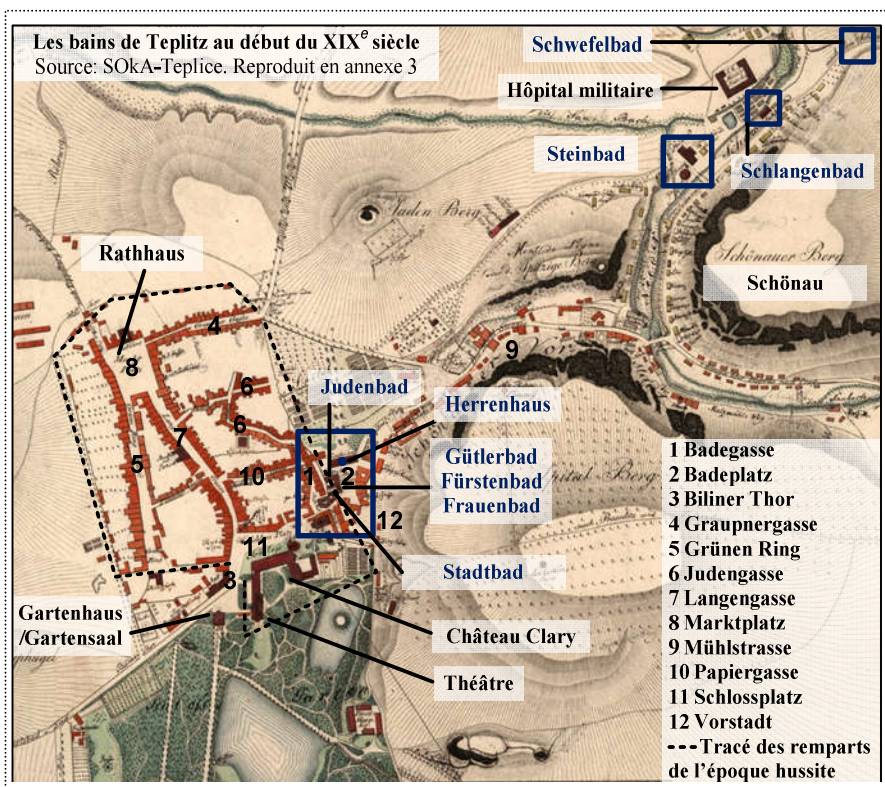
⁴³ S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 347.

⁴⁴ Voir les exemples développés par D. Jarrassé, *Les thermes romantiques*, *op. cit.* ; et Wiebke Kolbe, « La villégiature maritime », dans M. Cluet (dir.), *Villégiatures à l'allemande : les origines germaniques du tourisme vert, 1850-1950*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, p. 59-78.

⁴⁵ SOAL-Děčín, c. 267, *Chronik von Teplitz* ; Franz A. Reuss, *Taschenbuch für die Badegäste von Teplitz*, Teplitz, Spengler, Gerzabek u. Helm, 1823 ; *Die Thermen von Teplitz*, Prague, Medau, 1844. La traduction du docteur Richter s'en inspire largement en 1840 : *Les eaux thermales*, *op. cit.*, p. 14-20. Nous renvoyons à la présentation des sources pour les nombreuses descriptions. Voir aussi Anton L. Grossmann, « Die Heilquellen von Teplitz-Schönau », dans *Stadt und Kreis Teplitz-Schönau*, Amberg, Druckhaus Oberpfalz, 2000 (1994), p. 152-166.

seigneurie de l'empereur Ferdinand en 1634. Ils forment le noyau thermal de la ville, et se trouvent regroupés dans le *Stadtbad* au cœur du quartier historique. Cet établissement est administré par la magistrature de Teplitz, un conseil de notables locaux désignés sous la supervision du seigneur à la fin du XVIII^e siècle⁴⁶.

Les Clary et Aldringen sont loin d'être les seuls héritiers de sources sur leur territoire : c'est aussi le cas des Clam-Gallas à Liebwerda ou encore de nombre de seigneurs français avant la révolution comme les marquis de Saint-Polgues au Mont-Dore⁴⁷. À partir du XVII^e siècle, l'histoire de la maison Clary-Aldringen est liée au développement des infrastructures fréquentées par la margrave de Brandebourg ou les électeurs de Saxe dès les années 1640⁴⁸. Outre les thermes communs, quatre bains principaux relèvent de l'administration seigneuriale : le *Kurfürstliche* ou *Fürstenbad* qui tire son nom de la venue des électeurs de Saxe, le *Frauenbad* qui peut accueillir soixante baigneurs en 1706, le *Gürtlerbad*, vendu par le comte Johann Georg Marc à un particulier en 1686. Ces thermes font partie du noyau historique, tout comme les bains juifs qui sont séparés des bains publics et placés sous protection du seigneur à proximité de la Judengasse⁴⁹. La venue des cours de Saxe et de Pologne stimule l'action seigneuriale. En 1732, le comte Franz Wenzel (1706-1788) fait construire la *Gartenhaus* à proximité du château, fondant ainsi un espace de divertissement qui prélude à l'indispensable salle de bal et de réunion dont le symbole est



⁴⁶ *Ibidem* et SOAL-Děčín, bibliothèque, *Der Anteil der Familie Clary-Aldringen an dem Badeleben in Teplitz-Schönau, die Claryschen Badeanstalten und kureinrichtungen*, imprimé non daté.

⁴⁷ O. Faure, « Les petites stations thermales en France au XIX^e siècle », dans D. Jarrassé (dir.), *2000 ans de thermalisme*, op. cit., p. 38.

⁴⁸ Franz A. Reuss, *Taschenbuch*, op. cit., p. 106-119.

⁴⁹ Voir annexe 3 p. 232 le plan du complexe thermal au début du XIX^e siècle.

le Waux-Hall de Spa ouvert dans les années 1770. En 1796, le prince Jean de Clary-Aldringen apporte sa pierre à l'édifice en rénovant le *Herrenhaus*, un établissement thermal proche des premières fondations et alimenté par les mêmes sources.

Les premiers établissements d'accueil se développent dans le site historique délimité par les anciens remparts de l'époque hussite. En 1798, la ville dispose d'un ensemble hôtelier modeste de huit auberges (*Gasthöfen*) et trente-deux maisons particulières converties par les sujets du prince⁵⁰. Elles se répartissent entre le siège seigneurial au château des Clary-Aldringen et la Marktplatz qui abrite le conseil de ville (*Rathhaus*), à l'exception du quartier juif sous protection du seigneur⁵¹. La partie sud est dominée par l'espace châtelain dont dépendent les équipements de divertissement indispensables aux cités thermales de la fin de l'époque moderne : le parc traversé par les allées rectilignes et aérées aménagées au tournant du XIX^e siècle, la salle de bal et de réunion et le théâtre dans l'aile gauche du château. Tandis que les guerres révolutionnaires stoppent l'expansion urbaine de Bath en 1793, Teplitz se reconstruit après un violent incendie⁵². L'essor de la fréquentation entraîne à la fois une densification hôtelière du site historique et une extension urbaine vers les sources de la périphérie de Schönau. Le conseil de ville de Teplitz y administre les sources du *Steinbad* (8 bains). Le *Schlangenbad* (5 bains) appartient à la commune de Schönau tandis que le *Schwefelbad* (3 bains) est géré par les agents du seigneur de Clary-Aldringen⁵³. L'éloignement des sources et la disponibilité foncière y favorise la création des premiers hôpitaux publics à l'initiative des médecins et du gouvernement royal entre 1802 et 1807⁵⁴. La géographie thermale correspond aux conceptions sanitaires de l'époque, avec une « séparation accrue des fonctions, des sexes et des classes » accentuée par le moralisme de la bourgeoisie de plus en plus nombreuse et exigeante à Teplitz⁵⁵.

⁵⁰ E. Hoser, *Beschreibung von Teplitz*, 1798, p. 112-115.

⁵¹ Les patentes josphistes suppriment théoriquement les ghettos et les limites d'installation en 1781, mais les décrets seigneuriaux et l'impôt de protection (*Schutzgeld*) montrent que le prince joue toujours le rôle de protecteur des communautés juives sur ses terres. M.-E. Ducreux dans N. Aleksium *et alii* (dir.), *Histoire de l'Europe*, *op. cit.*, p. 399,414 ; SOAL-Děčín, c. 118-143, administration seigneuriale 1788-1826 ; Vč Teplice, c. 91-93, livres des décrets.

⁵² A. Cossic, *Bath*, *op. cit.*, p. 62.

⁵³ E. Hoser, *Beschreibung*, *op. cit.*, p. 47-50.

⁵⁴ D. Feri, *Sesterská města Teplice a Šanova* [Les villes sœurs de Teplitz et Schönau], Teplice, Gymnasium Teplice, 2013, p. 25 ; K. Kocourkova, K. Vilim, *Zmizelá Čechy Teplice* [La disparition de Teplice], Prague, Paseka, 2009, p. 24.

⁵⁵ D. Jarrassé, *Les thermes romantiques*, *op. cit.*, p. 235 ; Voir les recherches de Steve Hagimont, *De l'invention du tourisme à son institution : construction d'un territoire et enjeux de pouvoir (l'exemple des Pyrénées centrales, Second Empire-1914)*, Université de Toulouse, 2013. Nous le remercions.

Schönau devient progressivement la « ville-sœur⁵⁶ » de Teplitz, grâce au développement d'un quartier résidentiel dans la Mühlstrasse qui suit la morphologie de cet espace montagneux. Comme pour les phases d'extension de la ville médiévale de Bath, il ne semble pas y avoir eu de planification immobilière⁵⁷. Toutefois, le seigneur autorise les opérations de construction par décrets jusqu'en 1848, ce qui permet d'éviter la dispersion anarchique hors des remparts⁵⁸. Le prince Jean de Clary est un acteur essentiel de la transformation de sa seigneurie en ville hôtelière. Une seconde phase de densification a lieu dans les années 1820, au moment où les cités thermales accueillent une partie des congrès de la Restauration comme celui de Carlsbad en 1819⁵⁹. Plus qu'une extension urbaine, c'est un important mouvement de reconstruction qui s'opère à Teplitz. Les sujets autorisés par le prince sont à la manœuvre pour faire émerger la succession des enseignes hôtelières qui bouleverse l'ancien paysage de la ville seigneuriale. Le journal de Charles-Joseph indique ainsi que neuf maisons sont rebâties entre 1823 et 1824⁶⁰. C'est presque une autre ville qu'il retrouve à son retour de Vienne. Cet urbanisme commercial fait la fierté des notables locaux. Ils participent ainsi à la promotion de Teplitz au rang de ville d'eau, au grand dam du comte à qui « les coquins de bourgeois avec leur sot orgueil⁶¹ » font perdre la vue des montagnes, si rafraîchissante après l'hiver passé dans les étroites rues de Vienne. Les noms sonores choisis pour orner les façades sont similaires à ceux de Spa ou de Carlsbad. Cette standardisation européenne fait d'autant plus ressortir l'usage de noms particuliers comme celui du prince de Ligne, dont la renommée est exploitée comme une image de marque par une propriétaire de la Schlossplatz :

Aujourd'hui est venue une lettre de madame Anton-Richter [...] elle demande si ma mère [la princesse Marie-Christine de Ligne] permet qu'elle donne le nom du prince de Ligne à sa nouvelle maison qui est la goldene 3 [trois d'or] et les 3 faisans réunis. « Beym Printz de Delini » elle écrit. Elle veut par là nous dorer la pillule d'une maison qui nous enlève tant de vue. La lettre mal écrite comme de raison, est bien pensée [...], disant que c'est un hommage aux bontés que le prince de Ligne à toujours eu pour les Teplitzer. Ma mère l'a pris de meme, et y a consenti même avec plaisir. Mon père a seulement exigé et il a bien fait, qu'on écrive : « zum Fürsten von Ligne »⁶².

⁵⁶ D. Feri, *Sesterská města, op. cit.*

⁵⁷ A. Cossic, *Bath, op. cit.*, p. 63-64.

⁵⁸ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 91-93, livres des décrets 1787-1844.

⁵⁹ K.-H. Schrodock, *Preußische Turnpolitik*, Berlin, GmbH, 2013, p. 153.

⁶⁰ Voir annexe 5, p. 236. SOAL-Děčín, c. 180, journal du 18 juin 1824, p. 26v.

⁶¹ *Ibidem*.

⁶² SOAL-Děčín, c. 180, journal Ch.-J., 11 mai 1824, p. 22. Abrégé développé.

Il n'y a guère plus commun que les enseignes « d'or » (Cœur d'or, Aigle d'or) qui sont plus d'une trentaine à Spa⁶³. Carlsbad qui était entrée dans une phase de rénovation à partir de 1815, possède son « Trois d'or » et ses « Trois faisans » qui rappellent la renommée de ce gibier de Bohême⁶⁴. Le cosmopolitisme du prince de Ligne fut rapidement perçu comme un outil efficace de la promotion internationale de ce nouveau garni au moment où la concurrence hôtelière s'exacerbe dans toutes les cités thermales⁶⁵. C'était une conséquence du succès des *Mélanges littéraires* dont les derniers volumes étaient parus à Dresde en 1811. La propriétaire ne les avait certainement pas lus, mais comprit très bien l'usage commercial qu'elle pouvait faire de ce nom si souvent prononcé. Après avoir fusionné deux maisons, elle s'appuie habilement sur la tradition de la dédicace des ouvrages à des protecteurs puissants. Jean de Clary veille à ce que ce nom célèbre soit correctement reporté sur la façade, et donc sur les guides des voyageurs qui se multiplient. Passé cette intervention, l'enseigne du prince de Ligne put attirer le visiteur dans une auberge moderne, tout en inscrivant le lignage dans le nouveau paysage de la *Schlossplatz*. Cette stratégie publicitaire est présentée sous la forme traditionnelle de l'hommage au prince : elle peut ainsi apparaître comme un compromis acceptable pour la maison princière dans une société où « les images des personnes célèbres sont avidement recherchées et deviennent des objets de consommation⁶⁶ ». La maison princière bénéficiait indirectement de l'attractivité de cette devanture qui orne toujours la façade de l'hôtel en face du château qu'elle ne possède plus. La « culture visuelle de la célébrité » fit ainsi son entrée à Teplitz sous une forme différente de celle des portraits étudiés par Antoine Lilti⁶⁷. Elle reçut l'aval des seigneurs de Clary-Aldringen qui répondaient aussi aux processus commerciaux qui entourent la définition des « figures publiques » comme celle du prince de Ligne, dont le nom est désormais inséparable de Teplitz où il avait passé les dernières années de sa vie⁶⁸.

La ville thermale intègre progressivement les logiques « touristiques » de la villégiature en mettant en valeur le patrimoine aristocratique. Loin d'être inactif, le prince de Clary se distingue comme le principal propriétaire hôtelier avec deux à trois établissements en régie et

⁶³ S. Blond, « De long en large... », dans P.-Y. Beaurepaire (dir.), *La communication, op. cit.*, p. 39-41.

⁶⁴ F. Sartori, *Taschenbuch für Carlsbads Curgäste*, Prague/Carlsbad, Haas'schen, 1817, p. 16, 20; Jean de Carro, *Almanach de Carlsbad*, Prague, 1833, p. 15-20, 37-38.

⁶⁵ Phyllis Hembry, *British Spas from 1815 to the Present. A Social History*, Londres, Athlone, 1997, p. 1-7. À Teplitz, le docteur Richter que « les maisons des particuliers sont propres et élégantes, et une louable émulation les porte continuellement à les embellir » en 1840 : *Les eaux thermales, op. cit.*, p. 23.

⁶⁶ A. Lilti, *Figures publiques. L'invention de la célébrité (1750-1850)*, Paris, Fayard, 2014, p. 94.

⁶⁷ *Idem*, p. 75-122.

⁶⁸ Michel Espagne souligne l'importance des enseignes dans la mémoire des lieux, comme l'éléphant du café Riquet à Brühl qui rappelle la présence des huguenots: M. Espagne, *Le creuset allemand. Histoire interculturelle de la Saxe au XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, PUF, 2000, p. 296.

huit à neuf maisons à bail. En 1826, le prince a développé son propre dispositif d'accueil : le *Herrenhaus* propose 26 pièces et 26 chambres et 21 places d'écurie, le *Morizhof* bâti en 1802 offre 10 pièces, deux chambres et 10 places d'écurie. Au total, Jean de Clary possède neuf établissements à Teplitz et deux à Schönau, offrant 76 pièces, 74 chambres, et 35 places d'écurie⁶⁹. Le seigneur est aussi un propriétaire incontournable dans une économie hôtelière considérablement étoffée en 1826. La ville offre alors 348 maisons pour se loger contre près de 200 à Carlsbad⁷⁰. L'offre de Teplitz se décompose en 1874 pièces, 1478 chambres et 616 places d'écurie en 1826. La capacité moyenne de logement est de 6.2 pièces par maison, et 4.5 chambres, soit une possibilité d'accueil de 10 visiteurs par maison environ, un peu plus que Spa dont le nombre moyen d'hôtes par établissement est compris entre 5 et 7 visiteurs entre 1763 et 1787⁷¹. Le seigneur défendit ainsi ses intérêts dans la naissance d'une nouvelle industrie prospère en Europe.

B. Une nouvelle manne pour l'économie seigneuriale du prince de Clary-Aldringen ?

Une gestion traditionnelle par l'affermage

La comptabilité seigneuriale de la fin du XVIII^e siècle ne fait pas des eaux un poste spécifique comme la brasserie ou les métairies. Les revenus liés à l'exploitation des bains seigneuriaux (*Warme Baden*) ne sont mentionnés qu'en décembre, au moment de la perception des loyers⁷². Le prince de Clary-Aldringen utilise la pratique traditionnelle de l'affermage qui était également employée par les seigneurs français comme le marquis de Chazeron à Chârel-Guyon ou les Saint-Polgues au Mont-Dore avant la Révolution⁷³. Ces derniers exigeaient de modestes fermages, respectivement 80 et 120 livres tournois, se libérant ainsi du coûteux entretien des pompes⁷⁴. Le prince de Clary s'inscrit dans une perspective comparable. Le *Schwefelbad* est par exemple affermé à 71 florins avant 1793, soit environ 106 livres tournois⁷⁵. Les baux conclus entre l'administration seigneuriale et les tenanciers locaux

⁶⁹ Voir annexe 6, p. 237. A. Voigt, *Teplitz und seine Umgebungen*, Dresde, Walther, 1826, p. 65-83.

⁷⁰ *Ibid.* ; Jean de Carro, *Almanach de Carlsbad*, Prague, 1833, p. 15-20.

⁷¹ Voir annexe 6 pour l'offre complète. A. Voigt, *Teplitz*, *op. cit.*, p. 65 sq. K. Hermann, M. Mayer, « Le caractère international... », dans D. Droixhe (dir.), *Spa*, *op. cit.*, p. 294. Spa compte 140 établissements en 1787.

⁷² SOAL-Děčín, c. 118-121, comptabilités seigneuriales, 1788-1797.

⁷³ O. Faure, « Les petites stations thermales... », dans D. Jarrassé (dir.), *2000 ans de thermalisme*, *op. cit.*, p. 38.

⁷⁴ *Ibidem*. L'agriculture, la brasserie et la sylviculture dont Franz Klutschak présente un cas avec les seigneuries voisines des comtes de Thun dans *Châteaux nobles de Bohême comme sièges d'efforts philanthropiques et d'économie nationale. Le château de Tetschen*, Prague, Hasse, 1855.

⁷⁵ SOAL-Děčín, c. 118, correspondance seigneuriale avril 1788, négociation autour du loyer ; c. 121, correspondance *Wirtschaft Amt*, bilan locatif de 1796.

rappellent entre 100 et 500 florins annuels avant l'essor des années 1790⁷⁶. Ce mode de gestion est alors avantageux, car un bain ne rapporte que quelques kreutzers. Avant d'attirer l'attention des médecins et des entrepreneurs, l'exploitation directe des eaux fut d'abord l'affaire des fermiers qui n'avaient généralement pas les moyens de développer leur concession⁷⁷.

Les Clary-Aldringen ont tout de même soin de conserver un établissement en régie directe, afin de pouvoir proposer une offre princière aux curistes de marque. Le *Herrenhaus* est une « maison seigneuriale/*herrschaftliche haufse* » qui rapporte près de 130 florins de bénéfices sur l'accès aux bains (*Baadegelde*) en 1791 et environ 160 florins sur le logement des baigneurs (*Quartiergeld*) en 1792⁷⁸. Même en comptant ces revenus, la part des eaux dans les revenus seigneuriaux est donc extrêmement réduite : en 1791, elle ne représente que 0.5% des 77 000 florins que rapportent l'ensemble des régies directes, loyers et droits seigneuriaux. La prospérité domaniale repose sur les secteurs traditionnels : l'agriculture, la brasserie et la sylviculture, auxquels s'ajoute l'exploitation minière par laquelle bien des nobles tentèrent l'aventure industrielle⁷⁹. Les eaux ne sont d'abord qu'un atout local permettant au prince de bénéficier d'une rente de situation comme les Clam-Gallas à Liebwerda/Libverda⁸⁰. Il faut donc bien différencier l'importance sociale et politique que prit l'accueil des souverains étrangers dans l'affirmation de la maison Clary-Aldringen au XVIII^e siècle, de l'importance économique accordée à l'exploitation des sources par cette aristocratie foncière.

L'essor thermal eut pour conséquence une hausse rapide des loyers. Les baux étaient triennaux, afin de conserver une maîtrise des biens seigneuriaux. Leur renouvellement permit de s'adapter à la rentabilité croissante des sources et à l'inflation qu'elle provoque. En 1793, la concession du *Schwefelbad* passe de 71 florins annuels à 106 florins puis à 173 florins en 1796⁸¹. Après 1790, les baux rapportent entre 400 et 500 florins⁸². Après 1800 les prix s'envolent. En 1810, le loyer du *Schwefelbad* atteint 250 florins, puis 500 florins en 1816 et enfin 1000 florins en 1824⁸³. Le *Fürstenbad* fournit une belle rente de 2000 florins en 1810,

⁷⁶ Les baux sont avalisés par un décret princier : SOAL-D., Vk Teplice, c. 92-93 ; CA, c. 118-121, comptabilités.

⁷⁷ O. Faure, « Les petites stations thermales... », dans D. Jarrassé (dir.), *2000 ans de thermalisme, op. cit.*, p. 38.

⁷⁸ SOAL-Děčín, c. 119, comptabilité décembre 1791 et *Oberamt*, 24 février 1792.

⁷⁹ M. Figeac, *Châteaux et vie quotidienne de la noblesse*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 173-181 ; B. Goujon, *Les Arenberg, le Gotha à l'heure des nations*, Paris, PUF, 2017, p. 269-277. Sur la région de l'Elbe, voir l'étude de la seigneurie de Thun : Franz Klutschak, *Châteaux nobles de Bohême, op. cit.*, 1855.

⁸⁰ Les archives se trouvent SOA v Litoměřicích, R.-A. Clam-Gallasů, Frýdlant et *Velkostatek* Liberec.

⁸¹ SOAL-Děčín, c. 121, correspondance *Wirtschaft Amt*, bilan de 1796.

⁸² *Idem*, c. 118-122 comptabilité 1790-1799. En 1796, l'*Oberamtmann* annonce au prince 342 florins de « redevances » (*Badezins*) du *Frauenzimmerbade*, 106.3 du *Schönauerbade* et 50 florins de *Judenbadzins*.

⁸³ *Idem*, c. 128, 134, 142.

réévaluée à 3500 florins à partir de 1816⁸⁴. Au début du XIX^e siècle, le prince peut donc compter sur un peu plus de 3300 florins gulden (environ 8500 francs) de loyers des bains. Le thermalisme fait anciennement partie de l'économie seigneuriale, et prend une nouvelle ampleur au début du XIX^e siècle. Toutefois ces fermages ne sont pas source de richesse, car ils représentent toujours moins de 2% des revenus globaux. Seule la régie directe pouvait permettre de dégager des bénéfices supplémentaires, mais l'exploitation restait incertaine, comme le montrent les tentatives infructueuses de bien des entrepreneurs de la première moitié du XIX^e siècle, à l'instar de l'établissement peu prospère de la marquise de Gautheron fondé à Uriage en 1818⁸⁵.

Le prince Jean doit affronter à son tour les difficultés à dépasser les conceptions rentières de l'économie domaniale rencontrées par les propriétaires de forges au XVIII^e siècle⁸⁶. Elles sont exacerbées par la crainte du déficit qu'avaient connu les Trauttmansdorff, les Kinsky ou encore les Czernin parmi bien des seigneurs endettés de la seconde moitié du XVIII^e siècle⁸⁷. Peu de temps avant la Révolution, la banqueroute avait provoqué l'arrivée et l'installation des Rohan en Bohême⁸⁸. Ne pouvant ignorer ces situations, Jean de Clary-Aldringen ne mise pas tout sur l'aventure thermale. Cet héritier des conceptions des seigneurs de la terre opère une conversion mesurée aux nouvelles logiques commerciales qui transforment Teplitz au tournant du XIX^e siècle.

Une conversion mesurée à l'économie du thermalisme au tournant du XIX^e siècle

Le prince de Clary-Aldringen ne peut rester indifférent à la perception des eaux comme nouvelle source de richesse pour les propriétaires et les États européens, et notamment à Carlsbad, Baden ou encore Franzensbad fondée par l'empereur en 1793⁸⁹. L'architecte de la cour de Saxe Johann Giesel est employé dès 1789 à la modernisation des équipements du *Herrenhaus*, l'établissement d'accueil et de bain relié à l'ancien complexe thermal du cœur de

⁸⁴ *Ibidem*.

⁸⁵ D. Jarrassé, *Les thermes*, op. cit., p. 156.

⁸⁶ M. Figeac, *Châteaux*, op. cit., p. 173-181

⁸⁷ A. Valenta, « Zur finanziellen Situation der aristokratischen Grossgrundbesitzer in Böhmen in den Jahren 1740-1800 », dans I. Cerman, L. Velek (dir.), *Adel und Wirtschaft. Lebensunterhalt der Adeligen in der Moderne*, Munich, Martin Meidenbauer, 2009, p. 23-46 et dans le même ouvrage : V. Pzarak, « "Die Cassa ist lähr." Die Wirtschaft der Grafen Czernin aus der Perspektive ihres Beamten Wenzel Roczek 1746-1796 », p. 47-62.

⁸⁸ SOAL-Děčín, *Rodinný archiv Rohanů*, fonds Henri-Louis-Marie de Rohan-Guémené (1745-1809), c. 172 ; fonds Victoire-Armande de Rohan-Soubise (1743-1807), c. 173-174.

⁸⁹ A. Authier, P. Duvernois, *Patrimoine et traditions du thermalisme*, Toulouse, Privat, 1997, p. 34-36, 142-143 ; J. de Carro, *Almanach de Carlsbad*, op. cit., p. 44

ville. Les travaux coûtent plus de 3200 florins en 1793-1794 (environ 8300 livres tournois)⁹⁰. La régie directe permit de se lancer dans la modernisation des équipements thermaux. Le prince met également à profit le renouvellement des baux de 1793 pour rénover les autres bains en dépensant 1158 florins après le grand incendie qui détruisit près de 155 maisons à Teplitz cette même année⁹¹. Ces dépenses à hauteur de 11 000 livres environ préludent aux investissements plus massifs des propriétaires du début du XIX^e siècle, comme ceux du comte de Hamel qui aurait investi 100 000 francs à Sail-Les-Bains entre 1844 et 1847⁹².

Le goût néo-classique de la haute noblesse de cour est mis au service d'un établissement fonctionnel avec deux nouveaux bains ouverts au public en 1796. Le prince en assure la promotion en diffusant une annonce dans les journaux de Prague, de Leipzig et de Bayreuth. Son agent indique qu'elle est envoyée par la poste le 11 avril, soit à la fin de la célèbre foire de Leipzig et un mois avant l'une des trois grandes foires de Bayreuth⁹³. Le prince recherche une visibilité dans les principales places marchandes européennes à deux cent kilomètres de Teplitz. Cette stratégie économique et commerciale semble laisser de côté les centres politiques de l'Empire comme Nuremberg ou Ratisbonne, pour se concentrer en premier lieu sur les élites négociantes qui forment le nouveau public de Teplitz et sont capables de diffuser son image en Europe⁹⁴. Si le *Herrenhaus* s'avère finalement loué par la noblesse et de l'aristocratie, cette publicité est révélatrice d'un nouveau regard porté sur les eaux minérales, marquant l'entrée dans l'âge de la spécialisation et de la concurrence thermale au tournant du XIX^e siècle.

La force du *Herrenhaus* repose sur la concentration des fonctions de logement et de bains que ne proposent pas les bains publics de la ville⁹⁵. Aucune structure hôtelière ne peut alors rivaliser avec la maison princière que décrit l'annonce de 1796 :

Il est porté à connaissance, que le Herrschafliche Herrenhaus dans le faubourg de la ville d'eau [Badestadt] de Teplitz en Bohême est pourvu de 10 grandes ou petites chambres, 7 chambres pour les valets et dépendances, une cuisine, une écurie de 13 chevaux et des remises pour 6 voitures. La maison contient deux bains chauds ainsi qu'un grand jardin, dont une partie peut être louée pendant le temps de la cure [...]. Celui qui souhaite retenir

⁹⁰ SOAL-Děčín, Vk Teplice, 417a, lettres de Giesel au prince ; factures de maçonnerie et menuiserie 1793-1794.

⁹¹ *Ibidem*.

⁹² O. Faure, « Les petites stations thermales... », dans D. Jarrassé (dir.), *2000 ans de thermalisme, op. cit.*, p. 40.

⁹³ SOAL-Děčín, c. 121, rapport du 11 avril 1796 ; Casimir Raffy, *Lectures géographiques*, Paris, Durant et Pedone-Lauriel, 1867, p. 231.

⁹⁴ M. Espagne, *Le creuset allemand, op. cit.*, p. 45-62 ; G. Gayot, « La main invisible qui guidait les marchands aux foires de Leipzig : enquête sur un haut lieu de la réalisation des bénéfiques, 1750-1830 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2001/48-2, p. 72-103.

⁹⁵ Voir annexe 6, p. 237. Le *Fürstenbad* affermé proposait des logements. Le *Herrenhaus* s'impose après 1796.

un logement doit s'adresser au kellerschreiber [sommelier] Anton Polivka, avec lequel sera fixé le loyer ainsi que l'ensemble des équipements⁹⁶.

Le *Herrenhaus* permet d'organiser une pension complète avec les bains au rez-de-chaussée et le logement à l'étage, selon la configuration qui s'était imposée au Mont-Dore dès 1785⁹⁷. À sa mesure, le prince de Clary se fait l'émule de l'empereur à Franzensbad, du prince Friedrich Karl August de Waldeck-Pyrmont⁹⁸. Ces promoteurs princiers prolongent les initiatives du duc de Chanclos qui avait employé John Wood à Bath au XVIII^e siècle⁹⁹. Ce modèle de l'établissement à multiples fonctions est ensuite promu dans les programmes d'établissements thermaux de l'école des Beaux Arts ou dans le *Précis des leçons d'architecture* de Jean-Nicolas-Louis Durand en 1805¹⁰⁰. C'est donc un établissement princier qui fut le fleuron de la promotion immobilière de Teplitz au début de l'âge d'or des thermes romantiques.

Les conditions de réservation et l'absence d'un agent spécialisé traduisent toutefois une économie touristique encore balbutiante, avant un développement très rapide dans les années 1800-1820. Le prince Jean se situe au tournant de l'émergence des villes d'eau, durant laquelle la noblesse reste un acteur important au côté des États et de leur administration, des médecins ou des notables comme le négociant de Caen Alexandre Lemarchois à Bagnoles-de-l'Orne en 1812¹⁰¹. En 1841, le comte de Saint-Ferriol est à la manœuvre pour relancer la ville d'Uriage après la tentative de la marquise de Gautheron en 1818. Avec le *Herrenhaus*, Jean de Clary ouvre progressivement l'économie seigneuriale à la modernité thermale. Dès 1800, sa gestion donne lieu à une rubrique spécifique dans la comptabilité seigneuriale. Il rapporte 1353 florins entre mai et septembre 1800, 3489 florins en 1810 et 5363 florins en 1820, soit entre 3000 et 13 000 francs au change de l'époque¹⁰². Ces sommes excèdent les loyers cumulés des bains seigneuriaux et représentent bien une nouvelle manne pour leur propriétaire. En effet, le *Herrenhaus* rapporte autant sinon plus que les thermes d'État de Nérès en Auvergne dont le bénéfice est estimé à 10 075 francs en 1837¹⁰³.

⁹⁶ SOAL-Děčín, c. 121, annexe du 6 avril 1796.

⁹⁷ Voir annexe 7 p. 246 le plan du *Herrenhaus*. D. Jarrassé, *Les thermes, op. cit.*, p. 175.

⁹⁸ *Description de Pyrmont*, trad. H. M. Marcand, Leipzig, Weidmann & Reich, 1785, t. 1., p. 156-157.

⁹⁹ A. Cossic, *Bath, op. cit.*, p. 47.

¹⁰⁰ Dominique Jarrassé précise qu'entre 1800 et 1850, il est la règle dans les stations isolées du type de Lieberwoda en Bohême, Saint-Gervais ou les Eaux-Bonnes en France. *Les thermes, op. cit.*, p. 174.

¹⁰¹ D. Jarrassé, *Les thermes, op. cit.*, p. 150.

¹⁰² SOAL-Děčín, c. 123, 128, 138, *Rent-rechnungen*. Sur la métrologie, voir l'annexe 2 du chapitre II, p. 156.

¹⁰³ J. Mavidal, É. Laurent (éd.), *Archives parlementaires de 1787 à 1860*, Paris, P. Dupont, t. 113 : 1837, p. 458. À Aix-les-Bains en Savoie, le gouvernement touche un bénéfice de 5000 francs, une fois réglées les dépenses afférentes : *Les bains les plus fréquentés de la Suisse, suivis des Bains de la Savoie*, Paris, J. Barbezat, 1830, t. 3, p. 243. Le *Manuel des voyageurs* du docteur Granville (1851) indique que la ferme de Bains-les-Bains rapporte 10 000 francs annuels, sur un bénéfice global de la saison de 100 000 francs (p. 387).

L'affermage continue pourtant d'être le mode dominant d'exploitation du patrimoine thermal. Il fut employé pour bâtir une économie complémentaire intégrant le développement de l'hôtellerie-restauration qui avait participé du succès de Bath. Le traiteur qui louait la *Gartensaal* put ainsi satisfaire les visiteurs que les bains, la promenade ou les bals avaient mis en appétit¹⁰⁴. Son bail rapporte 1000 florins par an en 1828. La salle près du château était depuis longtemps un débouché pour les produits des chasses et des vergers seigneuriaux¹⁰⁵. L'afflux de baigneurs aisés fut source indirecte de la prospérité seigneuriale des années 1800-1830 qui se chiffre entre 100 et 250 000 florins de bénéfice brut pour Teplitz, selon la mesure monétaire employée¹⁰⁶. Au mitan du XIX^e siècle, ces voyageurs particuliers dépensent en moyenne 5 francs par jour selon le docteur Granville, soit environ 2 florins¹⁰⁷. Le coût d'une heure de bain aux *Herrenhaus* s'élève au maximum à 15 kreutzers dans les années 1820¹⁰⁸. Comme à Carlsbad, les menus coûtent entre 40 kreutzers et 1 florin tandis que les traiteurs de Vienne pouvaient facturer jusqu'à 5 florins leurs repas¹⁰⁹. Le poisson et le gibier à la carte se payaient entre 16 et 20 kreutzers. Les baigneurs avaient les moyens s'offrir une bonne nourriture, à moins que les « codes diététiques » progressivement élaborés par les médecins ne leur restreignent les plaisirs de la table au profit d'un régime sain¹¹⁰. Il leur restait largement de quoi dépenser dans les boutiques qui s'ouvrirent au début du XIX^e siècle.

Les cités thermales sont le lieu d'une consommation ostentatoire qui entraîne le développement du commerce de luxe, et bientôt celui des souvenirs parmi lesquels se trouve la *Bädeliste* illustrée. Spa et Bath avaient ainsi vu fleurir le commerce de la dentelle et du coton confectionné à la mode des capitales, ou encore les *toy shops*, les boutiques de colifichets et d'instruments de musique dont les listes firent rapidement la publicité¹¹¹. Le prince de Clary mesure très vite les enjeux de ce commerce saisonnier. Il afferme quatre boutiques qui accueillent les marchands saisonniers dans la Kirchengasse entre le château et la place des bains. Elles se louent entre 12 et 75 florins pour des durées variables durant les étés

¹⁰⁴ SOAL-Děčín, c. 194. Voir annexe 1 les remarques du prince à propos de cette location, p. 227. SOAL-Děčín, Vlk Teplice, c. 902, cahier des locations, *Zur Stadt Dresden*, deux locataires, 1815-1825, fol. 4.

¹⁰⁵ Comme le montre par exemple la correspondance avec le *Forstmeister* en 1792 (SOAL-Děčín, c. 119, 24 mai). Les instructions seigneuriales de 1826 fixent encore les modalités d'approvisionnement de la *Gartenhaus* : SOAL-Děčín, Vlk Teplice, c. 81, *Spezielle Instruction* 1826, fol. 3.

¹⁰⁶ SOAL-Děčín, c. 123-143, comptabilités 1801-1825. Il s'agit de revenus cumulés, desquels il faut déduire les dépenses pour obtenir le bénéfice net.

¹⁰⁷ A. Granville, *Manuel du voyageur aux bains d'Europe*, op. cit., p. 387.

¹⁰⁸ 1 florin = 60 kreutzers. SOAL-Děčín, Vlk Teplice, c. 902, *Badejournal* 1824.

¹⁰⁹ J. de Carro, *Carlsbad, ses eaux minérales*, op. cit., 1829, p. 31-32.

¹¹⁰ T. Richter, *Les eaux*, op. cit., 1840, p. 154.

¹¹¹ A. Cossic, *Bath*, op. cit., p. 80-83. *Liste des étrangers qui sont venus aux eaux de Spa*, <http://swedhs.org/>. Le prince avait pu les découvrir lors de son voyage en 1775.

1810-1830¹¹². Le principe du bail saisonnier permet de renouveler fréquemment l'offre marchande et de l'adapter aux besoins spécifiques de la ville. L'emplacement est réservé en versant la moitié du loyer entre novembre et mars, et le reste à la fin de la saison.

À Teplitz, les premiers marchands à s'installer sont les modistes et les petits bijoutiers (« *Galanterie Handler* ») dont la présence est attestée dès les années 1790¹¹³. Les contrats conservés dans le fonds de la seigneurie à partir de 1816 permettent de retrouver la variété des locataires¹¹⁴. Les marchand(e)s de mode dominant, conformément au modèle de Bath où l'hiver permettait de se fournir en étoffes de qualité dans les capitales¹¹⁵. En 1824, le marchand Pollauer vend de la soie de Prague, tandis que Madame Dieczka arrive de Vienne en 1826. Les verriers proposent le cristal de Bohême, assurant ainsi sa publicité à l'étranger¹¹⁶. Les baigneurs de Teplitz sont enfin séduits par les lunettes de l'opticien de Prague qui vient enrichir en 1824 un commerce de la santé développé par les apothicaires, par exemple avec la pharmacie saisonnière de Lehman en 1819. En 1820, un vendeur d'estampes italien ajoute une touche d'exotisme dans une offre commerciale dont le point commun est le luxe spécifique du thermalisme. Il propose les vues et les paysages de Bohême du Nord que les curistes retrouvent sur la porcelaine et le cristal des gobelets-souvenirs de Carlsbad, une industrie d'autant plus prospère que les eaux ne sont pas exportées avant 1843¹¹⁷. Luxe, santé et tourisme furent les trois clefs du succès commercial du premier XIX^e siècle, en particulier chez les verriers et les modistes, ainsi qu'en témoigne leur retour chaque saison. Les élites citadines retrouvaient ainsi le plaisir de la boutique qui triomphait dans les capitales, ainsi que le montre l'étude des guides par Natacha Coquery¹¹⁸.

Pour le prince de Clary-Aldringen, l'affermage n'avait pas pour but la recherche de bénéfices : Jean de Clary s'attache surtout à canaliser la circulation des marchands étrangers. En effet, elle était très déstabilisante pour les producteurs locaux, par exemple ce marchand de mode local qui avait reçu le droit d'écouler ses produits dans la *Gartenhaus* à la fin du XVIII^e siècle¹¹⁹. Grâce aux décrets, le seigneur de Teplitz joua un rôle clé dans la régulation du

¹¹² Voir annexe 8, p. 247. SOAL-Děčín, Vlk Teplice, c. 902, locations, fol. 10-13. En 1820, les boutiques 1 et 4 sont louées pour six semaines à 18 et 25 florins, les boutiques 2 et 3 pour tout l'été à 50 et 75 florins.

¹¹³ SOAL-Děčín, c. 122, rapport *Oberamt*, 7 juin 1799.

¹¹⁴ Voir annexe 8. SOAL-Děčín, Vlk Teplice, c. 902, locations, fol. 10-13.

¹¹⁵ A. Cossic, *Bath, op. cit.*, p. 80-83.

¹¹⁶ J. de Carro, *Carlsbad, op. cit.*, p. 29.

¹¹⁷ *Ibidem*.

¹¹⁸ N. Coquery, *Tenir boutique à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, CTHS, 2011, p. 59-78. Sur les voyageurs allemands: H. Homburg, « German Landscapes of Consumption, 1750-1850: Perspectives of German and Foreign Travellers », dans J. Hein Furnée, C. Lesger (éd.), *The Landscape of Consumption: Shopping Streets and Cultures in Western Europe 1600-1900*, Basingstoke, Palgrave, 2014, p. 125-156.

¹¹⁹ SOAL-Děčín, c. 122, rapport *Oberamt*, 7 juin 1799.

commerce et du luxe thermal qui accompagne le renouveau du voyage aux eaux au début du XIX^e siècle.

Entre commerce de luxe et marché noir : le seigneur et la régulation des logiques commerciales dans la ville frontalière

Les boutiques du prince ne sont pas le seul espace de vente : les sujets qui avaient converti leurs maisons en auberges y aménagèrent aussi des espaces commerciaux. Après la phase d'expansion des années 1820, le *Goldenen Herz* sur la place du château fournit la porcelaine et l'artisanat d'étain, stimulant ainsi la production manufacturière et industrielle de la région¹²⁰. Le propriétaire du *Blaue Stern*, Christian Rudolph, avait renforcé la réputation de son bel établissement en se spécialisant dans la librairie au début du XIX^e siècle¹²¹. On y trouvait les descriptions de Teplitz et les cartes nécessaires aux excursions dans la région sur lesquelles les baigneurs comptaient pour compléter leur cure par l'air pur et l'exercice. Cet établissement organisait aussi des « panoramas » en exposant les artistes locaux à qui la ville offrait une publicité sans pareille. C'est ainsi que les paysages de Laponie d'un peintre voyageur du cercle voisin de Czaslau ravirent les filles du comte de Clary-Aldringen en 1823¹²². En retour, les baigneurs repartaient avec les gravures et les estampes qui diffusent l'image de la « Suisse Bohême » et de ses monts de grès découverts durant les excursions recommandées par les médecins du début du XIX^e siècle¹²³. Ces vues font écho au développement de « l'art-boutique¹²⁴ » qui commercialise les paysages helvétiques et fait naître l'industrie touristique en Europe.

Les décrets pris par le seigneur de Teplitz témoignent de son intervention dans la concurrence inévitable engendrée par l'épanouissement commercial de sa ville au tournant du XIX^e siècle. Jusqu'en 1848, le prince eut le pouvoir de rendre des décisions ayant force de loi, le plus souvent émises suite aux demandes de ses sujets¹²⁵. Une autorisation était ainsi indispensable à tout marchand ou artisan « étranger » qui souhaitait s'installer en ville et y obtenir le droit d'exercer sa profession et de jouir du droit de citoyenneté (*Bürgerrecht*). Pour

¹²⁰ Andreas C. Eichler, *Der Damenführer in Teplitz, Karlsbad, Franzensbad und Marienbad*, Teplitz, Spengler, 1831, p. 47. J. Němec, « Die Wirtschaftsbeziehungen zwischen Sachsen und Nordböhmen in den Jahren 1750–1914 » dans K. Kaiserova, W. Schmitz (dir.), *Sächsisch-Böhmische im Wandel der Zeit*, Dresde, Thelem, 2013, p. 302. *Erstes Stuck der Mode-Fabriken und Gewerbszeitung*, Prague, 3 janvier 1787, p. 132.

¹²¹ A. C. Eichler, *Teplitz und seine Umgebungen*, Teplitz, Spengler, 1834 (8^e éd.), p. 96.

¹²² SOAL-Děčín, c. 179, journal Charles-Joseph 2 août 1823, p. 3.

¹²³ S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 350-354 ; T. Pilíková, *Dějiny vzniku a rozvoje turismu v Českém Švýcarsku do roku 1914* [Histoire de la fondation et du développement dans la Suisse tchèque jusqu'en 1914], Ústí nad Labem, 2014. L'expression « notre Suisse » apparaît dans les sources Clary-Aldringen des années 1800.

¹²⁴ Terme de R. Töppfer en 1837, cité dans S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 460.

¹²⁵ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 92-93, *Hochfürstlichen Dekretenbüchern*, 1788-1844.

cela, il fallait être admis parmi les sujets (*Untertanigkeit*) et intégré parmi les corporations d'artisans en obtenant le *Meisterrecht* par décret seigneurial. Le prince de Clary était donc au centre des équilibres du monde marchand dans sa seigneurie au tournant du XIX^e siècle. En 1795, il refuse l'intégration de Léonard Schlachtört, « *Galanterie Händler* » de la ville voisine de Bilin qui souhaite s'implanter à Teplitz¹²⁶. Le décret explique qu'il y a déjà un marchand de nouveautés. Le prince s'attache à protéger ce commerçant actif durant la morte saison et déjà rudement concurrencé par l'arrivée des saisonniers. Avec l'habillement, le soin du corps est l'un des secteurs les plus touchés par cette concurrence. Le prince doit réguler l'offre des barbiers et perruquiers en nombre pléthorique à Bath au XVIII^e siècle¹²⁷. En 1798-1799, le confort (*Bequemlichkeit*) des *Bädegasten* le conduit à autoriser le coiffeur et perruquier de Teplitz Franz Kroh à développer son activité¹²⁸. Il en fixe les modalités, et notamment l'emploi d'apprentis pour éviter les tensions avec l'autre coiffeur de Teplitz. Ainsi, lorsque Johann Friedrich Gebhart venu de Brunswick sollicite son intégration en 1801, le prince la refuse pour ne pas mettre à mal la stabilité provisoire précédemment définie¹²⁹. En structurant l'activité à Teplitz, le prince travaille à maintenir un équilibre délicat entre la nécessité de répondre aux attentes des curistes et celle d'assurer la tranquillité de sa ville.

Les sujets voient bien souvent d'un mauvais œil l'installation de nouveaux venus : il n'est pas rare qu'ils sollicitent le prince pour empêcher une intégration ou limiter les activités d'un concurrent. En 1799, le prince rejette à regret la demande du luthier Johann Georg Innler, expliquant qu'« on ne trouve pas ici d'instruments de musique, [...] mais comme plusieurs menuisiers travaillent déjà, cette installation leur nuirait, et le demandeur ne peut être nommé ici¹³⁰ ». Il privilégie donc la stabilité économique et la paix sociale aux instruments de qualité dont la location agrémentait le séjour des baigneurs, ainsi que l'illustrent les affiches publicitaires des listes spadoises, les guides de Carlsbad ou encore les témoignages retrouvés dans les correspondances Clary-Aldringen¹³¹. Les pressions locales sont un frein au développement de l'économie du luxe à Teplitz. La protection de l'autorité seigneuriale est décisive pour les artisans étrangers qui se heurtent à la frilosité des corporations locales soutenues par les magistrats du conseil de ville. En 1809, un horloger

¹²⁶ SOAL-Děčín, Vok Teplice, c. 92, décret Vienne, 1 avril 1795, fol. 51.

¹²⁷ A. Cossic, *Bath*, *op. cit.*, p. 82.

¹²⁸ SOAL-Děčín, Vok Teplice, c. 92, Teplitz, 23 juill. 1798, fol. 126 ; Vienne 17 avril 1799, fol. 148v

¹²⁹ *Idem*, 12 août 1801, fol. 218v.

¹³⁰ *Idem*, 25 sept. 1799, fol. 170, trad..

¹³¹ Listes spadoises, <http://swedhs.org/>, par exemple dans les annonces de juillet 1787 ; SOAL-Děčín, c. 189, lettre à Charles-Joseph, vraisemblablement de la princesse Esterhazy qui prend les eaux à Eger, 21 août 1811 ; J. de Carro, *Carlsbad*, *op. cit.*, p. 19 : en 1827, il est possible de louer des piano-forte de Vienne.

pragois approche le comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen, espérant son appui auprès de son père afin de s'imposer dans le monde marchand de Teplitz :

Il y a ici un horloger qui dit qu'il est excellent, qui est un monsieur de Prague, et m'a montré une très jolie pendule qu'il dit de lui, qui veut s'établir a Teplitz, ou nous en aurions bon besoin, attendu qu'horloges et horlogers y sont également mauvais. Je prie mon père de me faire répondre par vous si ce monsieur Rosengarten peut espérer sa protection, s'il doit, s'il peut s'adresser au magistrat de Teplitz¹³².

L'horlogerie connu un grand succès de Spa à Carlsbad. Ce secteur conjugue l'artisanat d'art avec le besoin d'une mesure précise de la durée des bains et des intervalles de la consommation au verre. À Carlsbad, une horloge marque les quarts d'heures à la fontaine¹³³. Les baigneurs distraits « au milieu de la foule et d'une conversation animée » pouvaient acquérir « de petits cadrans en laiton, avec une aiguille mobile » pour rappeler le nombre de verres qu'ils avaient pris¹³⁴. Le baigneur a ses instruments indispensables, qui caractérisent le voyage aux eaux et dénotent la richesse des baigneurs alors que la précision est le nouveau plaisir du luxe comme l'écrit Marie-Agnès Dequidt¹³⁵. Les plus aisés font de la montre un « objet du paraître¹³⁶ » régulièrement consulté sur la promenade. Le rapport spécifique au temps dans la ville thermale en fait un marché attractif pour les horlogers des capitales, qui suivent cette clientèle pointilleuse à la recherche d'une décoration raffinée autant que d'une mécanique de pointe. Malgré la haute technicité du métier, le développement de produits plus abordables dans la seconde moitié du XVIII^e siècle rend incontournable l'appui des puissants¹³⁷. La publicité d'Hubert Sarton, horloger du prince-évêque de Liège qui vante son savoir-faire sur toute une page de la liste spadoise de 1787 en est une belle illustration¹³⁸. Issu de cette aristocratie qui ornait ses salons de magnifiques pendules, le prince ne pouvait qu'être enclin à soutenir ce secteur stratégique¹³⁹. L'horloger Rosengarten pouvait rehausser la qualité de la production à Teplitz par ses compétences et ses liens avec les orfèvres et les joailliers de Prague. Pour cela, il fallait vaincre la réticence des corporations d'artisans protégées par les notables du conseil de ville. Grâce aux décrets, le prince de Clary-Aldringen avait les moyens de s'affirmer comme un acteur incontournable de l'organisation des échanges à Teplitz.

¹³² SOAL-Děčín, c. 187, lettre à la comtesse Louise, 18 avril 1809.

¹³³ J. de Carro, *Carlsbad, op. cit.*, p. 29.

¹³⁴ *Ibidem*.

¹³⁵ M.-A. Dequidt, *Horlogers des Lumières. Temps et société à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, CTHS, 2014, p. 79-72.

¹³⁶ *Ibidem*.

¹³⁷ *Idem*, p. 81-91.

¹³⁸ *Liste des étrangers qui sont venus aux eaux de Spa*, 24 juillet 1787, <http://swedhs.org/>.

¹³⁹ SOAL-Děčín, c. 144, 156, inventaires 1826 et 1831, I. *Teplitzer Schloss*. Voir le cas des hôtels parisiens dans M.-A. Dequidt, *Horlogers des Lumières, op. cit.*, p. 54-59.

La régulation des retombées économiques du thermalisme est cruciale, car elle met en jeu l'autorité et donc la légitimité seigneuriale après les réformes des années 1780 qui avaient modifié les rapports avec les sujets. La protection des acteurs de l'économie thermale, anciens ou nouveaux, prouve la capacité à peser dans les équilibres locaux. La première mesure du prince Charles-Joseph en 1826 consiste ainsi à signer le décret d'acceptation de l'artisan-boucher de la seigneurie de Schönwald Anton Klepesch¹⁴⁰. Il impose son installation au moment où il faut illustrer le volontarisme du successeur de Jean de Clary. Le jeune apprenti devait sa carrière au prince, qui intervenait dans un secteur stratégique : outre le coût de la viande et le lien avec les élevages seigneuriaux, la qualité des pièces de boucherie était particulièrement scrutée par les voyageurs soucieux de diététique et les guides ne manquent pas de se faire l'écho de leurs compliments ou de leurs critiques.

Ce dynamisme princier contraste avec l'impuissance face au marché noir du textile, du tabac et du sucre organisé sur la frontière de la Saxe. L'expansion de la contrebande est une conséquence inévitable de la conjugaison entre l'essor commercial de Teplitz et le développement manufacturier et industriel de la Saxe, en particulier à Chemnitz et à Dresde, toutes deux très proches¹⁴¹. L'enquête que l'archiduc Rainer (1783-1853) mène en Bohême en 1806 signale des circuits de contrebande organisés par les paysans dans les montagnes de l'Elbe¹⁴². Ils profitent du droit concédé aux étrangers de transporter une quantité limitée de vin, de tabac, de café ou de sucre pour les consommer pendant leur séjour médical¹⁴³. L'économie parallèle est florissante dans « la place thermale la plus visitée d'Europe¹⁴⁴ », malgré la présence des douaniers. Elle nuit considérablement à l'économie seigneuriale comme au trésor public, bien que les dommages soient difficiles à évaluer. En effet, il n'en est jamais question dans les archives seigneuriales étudiées.

L'introduction de denrées étrangères, légales ou illégales, est cependant prise très au sérieux par les seigneurs. Dès avant l'essor thermal, le prince Franz Wenzel soulignait déjà l'impératif de produire un vin local de qualité afin de décourager les importations¹⁴⁵. L'afflux des curistes ne produit pas l'amélioration qualitative attendue par les princes. Au contraire, les brasseurs auxquels le bail impose d'écouler le houblon seigneurial diluent la bière afin d'en écouler une plus grande quantité à un moindre prix. Cette déviance est pointée du doigt par

¹⁴⁰ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 93, Vienne 7 janvier 1826, fol 98, quatre jours après le décès du prince Jean..

¹⁴¹ Sur cet essor : M. Espagne, *Le creuset allemand*, *op. cit.*, p. 159-176.

¹⁴² ÖNB, *Handschriften-, Autographen-, und Nachlass-Sammlung*, Ser. n. 2057, Journal de voyage de l'archiduc, fol. 29r ; Fanny Billod, « L'enquête statistique de l'archiduc d'Autriche Joseph Rainer en Bohême (1806) », *Annales des Mines-Réalités industrielles*, février 2009/1, p. 108.

¹⁴³ J. de Carro, *Carlsbad*, *op. cit.*, p. 17-18.

¹⁴⁴ Journal de voyage de l'archiduc Rainer, 1806, fol. 17v, « *der besuchtesthen Baadeörter in Europa* ».

¹⁴⁵ SOAL-Děčín, Vk Teplice c. 81, instructions seigneuriales revues en 1798, « *Weinkeller* », pt. 3, fol. 2.

l'expert agronome engagé par le prince Charles-Joseph en 1826 pour moderniser l'économie seigneuriale après les quarante ans d'administration du prince Jean. Le baron Puteani souligne qu'il est impossible de forcer les aubergistes à vendre la bière seigneuriale, pas plus que de l'imposer aux consommateurs étrangers¹⁴⁶. Le privilège des eaux et les réformes de la fin du XVIII^e siècle permettent aux vendeurs de se tourner librement vers la production des autres seigneuries¹⁴⁷. Ils assurent ainsi la promotion de ces dernières au détriment de l'image du seigneur de Teplitz. En Europe centrale, la bière est le produit qui reflète par excellence l'identité d'un terroir et de son propriétaire. Il faut donc défendre le houblon seigneurial sur un marché concurrentiel car comme le souligne l'expert en 1826 « c'est seulement en servant de la très bonne bière que l'on pourra attirer le curiste¹⁴⁸ ». Il préconise de revoir les conditions des baux et surtout de construire une nouvelle cave pour brasser une *Lagerbier* de bonne qualité pendant l'hiver. Selon cet expert, il faut se mettre immédiatement en quête de la perle rare, un artiste brasseur (*Kunstbrauer*) qui donne à la bière de Teplitz ses lettres de noblesse. L'enjeu est de trouver la recette d'« un goût et une qualité particulière » qui distingue Teplitz afin de « l'emporter sur les voisins » comme les Lobkowitz ou les Thun¹⁴⁹. La demande des baigneurs accélère l'entrée de la seigneurie dans la mise en concurrence des terroirs bien connue dans le cas des châteaux viticoles du XIX^e siècle¹⁵⁰.

La consommation des curistes est sans doute un des facteurs de la conversion des anciens monopoles seigneuriaux en industrie brassière de qualité associée au nom des propriétaires. La qualité de la production de la brasserie Clary de Turn près de Teplitz est appréciée de Richard Wagner lorsque celui-ci prend les eaux en 1834¹⁵¹. Sa lettre inspire le prince Alfons de Clary-Aldringen (1887-1978) pour concevoir un slogan publicitaire en 1934 : il vante les mérites de la bière locale grâce à la célébrité de l'artiste alors que la concurrence fait rage entre les marques déposées¹⁵². Le renouveau thermal du XIX^e siècle place les Clary-Aldringen au carrefour entre le maintien de l'autorité seigneuriale et la promotion commerciale de la ville d'eau. L'enjeu de la période est de parvenir à défendre la puissance de cette aristocratie foncière face à l'intervention croissante de l'État et à

¹⁴⁶ *Idem*, « *Specielle Instruction für den Teplitzer Oberamtmann* », 1826, fol. 1.

¹⁴⁷ Sur les monopoles seigneuriaux : M. Cerman, *Villagers and lords in Eastern Europe, 1300–1800*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2012, p. 87-93.

¹⁴⁸ SOAL-Děčín, Vok Teplice c. 81, « *Specielle Instruction für den Teplitzer Oberamtmann* », 1826, fol. 1 : « *allein durch sehr gutes Bier werden die Gäste angelockt* ».

¹⁴⁹ *Ibidem*.

¹⁵⁰ M. Figeac, *Châteaux*, *op. cit.*, p. 161-168 ; Figeac-Monthus Marguerite, « Tokaj et Sauternes aux XVIII^e-XIX^e siècles. Une comparaison possible entre deux vignobles ? », *Histoire & Sociétés Rurales*, 2011/1-35, p. 127-150.

¹⁵¹ Alfons Clary-Aldringen, *Geschichten eines alten Österreichers*, Francfort, Ullstein, 1977, p. 9-10.

¹⁵² *Ibidem*.

l'affirmation des notables locaux. Le thermalisme modifie considérablement les équilibres politiques dans la ville-sujette au tournant du XIX^e siècle.

C. Le prince face à l'intervention de l'État et à l'affirmation des notables dans l'encadrement du thermalisme au tournant du XIX^e siècle

L'intervention de l'État entre politique et médecine

La présence croissante des autorités royales à Teplitz à la fin du XVIII^e siècle résulte d'un double mouvement d'encadrement médical et politique. L'intérêt de l'État pour les sources et les circulations internationales qu'elles entraînent s'accélère à partir des enquêtes médicales commandées par Marie-Thérèse. Leurs résultats sont publiés en même temps que les travaux de la Société Royale de Médecine qui régent la législation thermale française à partir de 1776¹⁵³. La Révolution est un tournant important dans cet intérêt croissant pour la santé publique en Europe¹⁵⁴. Les cités frontalières du nord de la Bohême sont perçues comme des carrefours propices aux réunions suspectes et à la diffusion de la propagande des « émissaires jacobins » alors traqués dans toute la monarchie¹⁵⁵. Ces espaces font l'objet d'une législation particulière au début des années 1790, prévoyant la nomination d'un médecin officiel dans les villes d'eaux, chargé de surveiller le comportement social et médical des curistes. En 1796, apparaît la fonction d'inspecteur des bains, un agent saisonnier venu de Prague pour contrôler les passeports et les documents médicaux censés justifier le déplacement. À Teplitz, sa présence est bientôt complétée par un officier spécialement dédié aux blessés autrichiens. Ces fonctions sont pérennisées, et les commissaires royaux de l'inspection des bains ont leurs adresses provisoires indiquées en première page des listes mondaines à partir de la fondation de l'hôpital militaire en 1807¹⁵⁶. La Révolution introduit les agents du gouvernement central au cœur des seigneuries du prince de Clary-Aldringen. Les guerres napoléoniennes accélèrent la réorganisation médicale de l'Autriche, durant laquelle les villes thermales deviennent des laboratoires de l'hygiénisme moderne¹⁵⁷.

Le monde du thermalisme est ainsi mieux connu, plus aisé à réguler grâce à la rationalisation du contrôle systématique des villes frontalières de Bohême. Les listes tenues

¹⁵³ L'enquête commandée en 1763 est confiée au professeur von Crantz, qui recense 656 sources : Heinrich J. N. Crantz, *Gesundbrunnen der Oesterreichischen Monarchie*, Vienne, Gerold, 1777 ; D. Jarrassé, *Les thermes romantiques*, *op. cit.*, p. 24 ; S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 329.

¹⁵⁴ S. Frioux et alii, *Hygiène et santé en Europe*, *op. cit.*, p. 33-52.

¹⁵⁵ D. Tinková, « La peste de la liberté. » dans G. Bertrand, P. Serna (dir.), *La République*, *op. cit.*, p. 120 ; L. Jílková, « A nad jejich chováním a činy bedlivě oko míti, *op. cit.*, p. 47-50.

¹⁵⁶ SOkA-Teplice, inv. c. 1266 sq. ; T. Richter, *Les eaux*, *op. cit.*, p. 25.

¹⁵⁷ S. Frioux et alii, *Hygiène et santé en Europe*, *op. cit.*, p. 40-41.

par le conseil de villes sont doublées de registres policiers très précis¹⁵⁸. Le contrôle des passeports permet de consigner l'identité des curistes, leur mode de circulation, le motif et la durée du séjour. Les registres signalent les individus qui circulent à pied, ceux qui emploient des voitures privées ou utilisent la poste régulière. Enfin, ils indiquent l'adresse du séjour et les déménagements. Les ordonnances royales imposent le concours de « tous les aubergistes, propriétaires des maisons et locataires » selon le formulaire à compléter qui leur est fourni à la fin des années 1810¹⁵⁹. Ces derniers ont trois heures après l'arrivée pour le porter au bureau des passeports ainsi que la taxe de séjour acquittée selon le statut social, sous peine d'amende fixée par le code de police. La bureaucratie vient structurer les pratiques locales, faisant des circulations thermales une pratique normée et sévèrement encadrée.

C'est bien sûr dans le domaine médical que cet encadrement fut le plus efficace. Les médecins avaient largement contribué au renouveau thermal de la seconde moitié du XVIII^e siècle et poursuivent leurs recherches dans le contexte des guerres révolutionnaires¹⁶⁰. En 1794, le médecin Franz Ambrosius Reuss (1791-1830) se rend à Teplitz pour enquêter (*Untersuchen*) sur les eaux. Après un doctorat à Prague en 1782, soit au début de la réforme des Universités de médecine, il avait été engagé par le prince de Lobkowitz pour étudier les eaux de Bilin à proximité de Teplitz. Le docteur s'était appuyé sur cette protection princière pour mener des recherches géologiques dans la région¹⁶¹. Lorsqu'il arrive à Teplitz avec la recommandation du docteur Mayer, bien connu de la noblesse de Prague, c'est un savant reconnu, distingué par une étude sur les eaux d'Eger commandée par le *Gubernium* de Prague¹⁶². Son parcours illustre l'intérêt croissant des gouvernements déterminés à accompagner le développement d'une industrie prospère rapidement attachée à l'image de la prospérité du pays¹⁶³. Son enquête à Teplitz s'inscrit dans une étude plus large des villes thermales de Bohême, afin de préciser la spécialisation médicale et d'orienter les prescriptions des médecins selon les affects. Les vertus cicatrisantes ou la guérison des scrofuleux définirent l'identité médicale de Teplitz, avant un approfondissement jusqu'au XX^e siècle, par exemple avec les études parfois internationales autour du traitement des « maladies

¹⁵⁸ SOkA-Teplice, inv. c. 215-252.

¹⁵⁹ Voir annexe 9, p. 248. SOAL-Děčín, Vlk Teplice, c. 343, administration des eaux.

¹⁶⁰ S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 329.

¹⁶¹ C. von Wurzbach, *Biographisches Lexikon des Kaiserthums Oesterreich*, Vienne, 1873, vol. 25, p. 354-355 ; S. Frioux et alii, *Hygiène et santé en Europe*, op. cit., p. 40-41.

¹⁶² Ainsi que l'indique la lettre de l'expert juridique de Teplitz qui prévient le prince de l'arrivée du médecin, SOAL-Děčín, c. 120, « *Bericht des Rechtspflegers* », 26 mai 1794.

¹⁶³ S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 337.

féminines » comme l'hystérie¹⁶⁴. L'engagement médical et sanitaire croissant des États hygiénistes de la fin de l'époque moderne renforcent la géographie thermale et les progrès du savoir médical au XIX^e siècle.

Ce médecin officiel est traité avec soin par l'administration seigneuriale, qui perçoit tout de suite combien son ouvrage pouvait nuire à l'image de Teplitz, ou au contraire renforcer son attractivité. Le renouveau universitaire débuté avec l'hôpital général de Vienne en 1784 génère en effet une floraison d'études qui s'ajoutent aux anciennes descriptions de Spa dans les bibliothèques de nobles comme le comte de Hartig, attentifs à leur santé et au progrès général de la médecine¹⁶⁵. Le docteur Reuss concurrence notamment le praticien du prince, le docteur Ambrozi, qui rédige ses propres descriptions topographiques et médicales de Teplitz. En 1794, ce dernier craint que la *Badebeschreibung* censée assurée sa renommée soit éclipsée par celle de Reuss¹⁶⁶. L'intérêt scientifique pour la minéralogie et l'histoire les conduit à produire des descriptions complètes diffusées ensuite dans les guides des voyageurs. Ces derniers font échos à la recherche de la « santé par le plaisir¹⁶⁷ » en vantant les vertus des eaux, des promenades et des excursions en Bohême du Nord. Les autorités royales et locales se montrèrent très attentives à ce glissement du savoir médical vers la promotion touristique sur laquelle repose l'attractivité des villes d'eau. Une lettre du prince de Clary-Aldringen au grand burgrave du royaume le comte Chotek manifeste la volonté d'intervention directe dans une traduction en français proposée par un habitant de Teplitz. Le prince juge très durement ce qu'il estime une « sèche traduction des opuscules de Eichler¹⁶⁸ », une série de guides réédités qui illustrent déjà l'entrée en scène des acteurs non-médicaux exploitant la veine du commerce thérapeutique. Charles-Joseph de Clary demande de nombreuses corrections au Burgrave qui lui soumet *Teplitz et ses environs pittoresques*. La parution est finalement autorisée, car elle participe au rayonnement international de la ville. Au même moment, la richesse thermale de la France faisait l'objet d'une attention similaire. Une commission

¹⁶⁴ F. A. Reuss, *Die Gartenquelle zu Teplitz in Böhmen*, Dresde, 1797. Le relais est pris par son fils August Emmanuel (1811-1873). Nous renvoyons à la bibliographie pour les multiples études conservées dans la bibliothèque des archives de Děčín.

¹⁶⁵ S. Frioux et alii, *Hygiène et santé en Europe*, op. cit., p. 40-41 ; C. Madl, « Tous les goûts à la fois ». *Les engagements d'un aristocrate éclairé de Bohême*, Genève, Droz, 2013, p. 344-351.

¹⁶⁶ SOAL-Děčín, c. 120, « Bericht des Rechtspflegers », 26 mai 1794. Wenzel Karl Ambrozi publie *Untersuchung der warmen Heilquellen in und bei Teplitz*, Leipzig, 1797 et *Anleitung zum Gebrauch der warme quellen zu Teplitz*, 1799.

¹⁶⁷ S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 344.

¹⁶⁸ Voir annexe 1, p. 227. SOAL-Děčín, c. 194, 1828. Andreas C. Eichler, *Teplitz und seine Umgebungen. Geschichtlich, topographisch, naturhistorisch, statistisch, medizinisch und mahlerisch*, Teplitz, Spengler, 1834 (8^e éd.). L'ouvrage dont il est question est celui de Jan Svab, *Teplitz et ses environs pittoresques. Guide à l'usage des étrangers*, Leitmeritz, Medau, 1828.

spéciale avait été formée en 1819 à la Faculté de médecine, pour encadrer l'exploitation des sources et la promotion médicale¹⁶⁹.

L'approfondissement du savoir thermal se traduit concrètement par l'installation de nombreux médecins et chirurgiens. Les *Bädelisten* en recensent quatre en 1815, dont le docteur Bischoff qui se distingue comme médecin du prince de Clary, puis six dans les années 1820¹⁷⁰. Ce corps médical est composé de praticiens privés et publics, avec les docteurs Gegenbauer et Häfner qui ont en responsabilité les hôpitaux publics et militaires fondés à l'initiative du docteur John et de l'État dans les années 1800. Dominique Jarrassé souligne le rôle des médecins dans le développement de bien des établissements français au début du XIX^e siècle. Elle donne l'exemple d'initiatives individuelles comme celle du docteur Hortet à la Preste en 1813 et insiste sur les associations avec les ingénieurs des mines et les préfets pour la conception de l'architecture thermale au service du pouvoir central en France¹⁷¹. En Europe centrale, cette association entre médecins et architectes se retrouve dans les commissions d'inspection (*Badeinspektionen*) formées à Prague à la fin du XVIII^e siècle. Les législations thermales françaises et habsbourgeoises semblent ainsi se structurer au même moment, la Révolution et l'Empire donnant à une série d'arrêtés repris par l'administration de Louis XVIII¹⁷². Le contrôle du thermalisme et des circulations qu'il entraîne est un enjeu européen au tournant du XIX^e siècle.

Les inspecteurs de Prague ont pour mission d'assurer la mise aux normes sanitaires des établissements thermaux de Bohême, imposant ainsi la conception gouvernementale de la salubrité publique. Leur contrôle se renforce au moment où les docteurs Reuss et Ambrozi mesurent précisément la température des bassins et la vitesse d'écoulement des canalisations. Le prêt accordé par les États de Bohême pour soutenir Teplitz après le grand incendie de 1793 est l'occasion de revoir la disposition des bains de la ville¹⁷³. Le prince propose alors le concours de son architecte venu de Dresde. Il semble alors répondre à la coordination de la médecine, de l'ingénierie et de l'architecture dans les programmes thermaux du XIX^e siècle¹⁷⁴. Jean de Clary y voit peut-être un moyen de garder la maîtrise de ces travaux qui demandent de coûteux matériaux et des contraintes croissantes relatives à la disposition sanitaire ou à la ventilation des locaux. L'inventaire des bains qui a lieu à sa mort en 1826

¹⁶⁹ D. Jarrassé, *Les thermes, op. cit.*, p. 26. L'ordonnance du 23 juin renforce le rôle des préfets dans une législation qui reprend largement celle de la Révolution et de l'Empire.

¹⁷⁰ SOkA-Teplice, inv. c. 1270 sq..

¹⁷¹ D. Jarrassé, *Les thermes, op. cit.*, p. 58-62, 154-159.

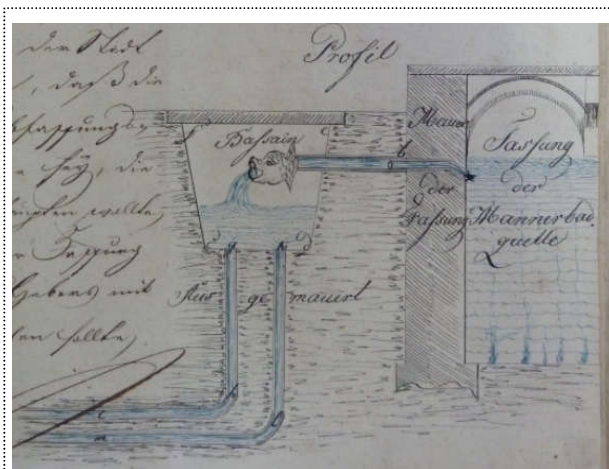
¹⁷² *Idem*, p. 24.

¹⁷³ Voir annexe 10 un plans de ces bains, p. 249.

¹⁷⁴ SOAL-Děčín, c. 120, rapport de l'*Oberamt*, octobre-décembre 1793 ; D. Jarrassé, *Les thermes, op. cit.*, p. 59.

montre que la tuyauterie est encore majoritairement en bois, ce qui suppose un entretien régulier pour assurer un écoulement constant aux visiteurs mieux informés des propriétés des bains¹⁷⁵. Les inspections officielles sont fréquentes tout au long de la période. En 1799, la « *Kaiserliche Badepolizey* » visite l'ensemble des bâtiments et indique les dépenses à mettre en œuvre pour moderniser les équipements¹⁷⁶. Elle entérine aussi la souscription du docteur John destinée à fonder l'hôpital pour les indigents, qui voit le jour en 1802¹⁷⁷. Le thermalisme devint une affaire publique, accompagnant la réforme des métiers de la santé et l'encadrement des pratiques médicales dans la monarchie des Habsbourg entre 1784 et 1810¹⁷⁸.

Les propriétaires eurent de moins en moins de marge de manœuvre. Les commissaires royaux interviennent directement dans la gestion du patrimoine thermal des Clary-Aldringen. L'inventaire de 1826 établit un historique précis des aménagements depuis 1794, donnant une vue d'ensemble de la mise aux normes des équipements princiers. À cette date, le contrôle de l'État est omniprésent, tout comme en France où une ordonnance de Louis XVIII renforce la police des eaux et le pouvoir des préfets en 1823¹⁷⁹. Ces derniers pouvaient interférer dans la gestion des revenus et des fermes, l'organisation des travaux qu'ils pouvaient eux-mêmes exiger. Dans l'inventaire, de nombreux plans en coupe précisent les critères définis pas les commissaires selon les exigences royales. Ils précisent les diamètres des tuyaux, les dispositifs de chauffage des réservoirs et l'acheminement vers les piscines, les baignoires et les douches. Le prince bénéficie d'un savoir technique impossible à mettre en œuvre à son échelle, mais apparaît également comme un acteur contraint de l'amélioration sanitaire du XIX^e siècle.



« Idealzeichnung bestand der Herrschaftlichen Abfassung aus der Männerbadquelle für die Fürstenbäder » (1826)
SOAL-Děčín, c. 144, IAD, Reg. 21

Cette intervention croissante de l'État est source de nombreux conflits, durant lesquels le prince défend ses intérêts face aux programmes gouvernementaux élaborés à Prague. En 1822, un projet d'agrandissement des bains implique par exemple de retenir une partie des

¹⁷⁵ SOAL-Děčín, c. 144, Inventaire après décès de 1826, reg. 21.

¹⁷⁶ *Idem*, c. 122, lettres diverses, Teplitz, 8 août 1799.

¹⁷⁷ *Ibidem*, vingt-sept contributeurs dont le prince participent à la fondation de cet hôpital dont l'entretien continue d'être assuré par des bals et des concerts de charité.

¹⁷⁸ S. Frioux *et alii*, *Hygiène et santé en Europe*, op. cit., p. 40-41

¹⁷⁹ D. Jarrassé, *Les thermes*, op. cit., p. 26-27.

eaux de la *Hauptquelle* et de frustrer le *Herrenhaus* et le *Stadtbad* d'une partie de leur débit. Le prince expose alors au Grand Burgrave Franz Anton Kollowrat (1778-1861) le point de vue d'« un propriétaire qui, j'ose dire, mérite quelques égards » après plus de vingt ans d'aménagements¹⁸⁰. L'affaire met au jour l'enjeu principal de l'aménagement thermal : la gestion des réseaux d'adduction qui relie plusieurs bâtiments et fontaines à partir d'une même source. Partout en Europe, les conflits de propriété et de captation sont un frein majeur au développement des villes d'eau. Les tentatives de nationalisation du Premier Empire se heurtèrent ainsi à de vives résistances des propriétaires¹⁸¹. La réclamation du prince en 1822 a pour effet l'édiction d'un « *provisorium* » qui fige la situation jusqu'à ce qu'une décision soit rendue à Prague. Cette mesure prise au début de la saison accroît les tensions entre l'autorité seigneuriale et les notables locaux :

Je ne me permettrai point de parler de l'effet de la mesure qui vient d'être prise sur un magistrat qui ne cesse de m'abreuver de chagrins et d'insultes, et qui tend sans cesse et bien ouvertement à une indépendance illégale, en rompant tous les liens qui jusqu'ici ont attaché le propriétaire de la terre et de la ville de Teplitz au bien être de sa bourgeoisie et à l'accroissement continuel de sa propriété¹⁸².

La politique thermale centralisatrice bouleverse les équilibres locaux déjà fragilisés par les enjeux du partage des eaux entre les bains publics et les établissements princiers. Elle accroît ainsi les enjeux de la redéfinition des liens avec les sujets devenus des citoyens grâce à l'élaboration du code autrichien entre 1781 et 1811¹⁸³. Le renouveau du thermalisme porté par les États modernes interroge donc la légitimité seigneuriale et aristocratique en Bohême. Les magistrats de Teplitz entendaient défendre les intérêts de la ville avec leur seigneur, et parfois contre lui. Jean de Clary eut donc à concilier le principe de l'« accroissement continuel » du fidéicommissaire avec l'affirmation d'une nouvelle conscience édilitaire dans sa seigneurie¹⁸⁴.

Une nouvelle conscience édilitaire dans la seigneurie : le seigneur et l'affirmation des notables locaux

Depuis les réformes de 1784, un « bourgmestre » assisté de quatre conseillers représentait les intérêts des sujets dans la ville seigneuriale¹⁸⁵. Ce cadre politique les place dans une situation différente de la magistrature de la ville royale de Carlsbad qui est le principal interlocuteur du

¹⁸⁰ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 343, Vienne, 15 mai 1822, en français.

¹⁸¹ D. Jarrassé, *Les thermes*, *op. cit.*, p. 30-31.

¹⁸² SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 343, Vienne, 15 mai 1822.

¹⁸³ M.-E. Ducreux dans N. Aleksium *et alii* (dir.), *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, *op. cit.*, p. 398-399.

¹⁸⁴ Les décrets fidéicommissaires obligent le dépositaire à transmettre le patrimoine intact ou bonifié sous peine de curatelle : SOAL-Děčín, c. 79, décret 9 septembre 1749.

¹⁸⁵ Eduard John, *Licht und Schatten oder: Teplitzer Zeitereignisse seit dem Jahre 1848 in sozialer, politischer und kommunaler Bezeichnung*, Teplitz, A. Helm, 1863, p. 21.

gouvernement¹⁸⁶. Ils jouent toutefois un rôle de premier plan dans la mise en valeur et l'encadrement du thermalisme à Teplitz, grâce à l'administration des bains publics les plus anciens de la ville. Suivant le modèle seigneurial, le système de l'affermage alimente le budget municipal. Les deux loyers du *Stadbad* rapportent 1160 florins en 1790, 1971 florins en 1796 et 8650 florins en 1810¹⁸⁷. La ville dépend presque totalement de ces revenus, ainsi qu'en atteste le « *Journal zur Stadt topplitzer Rentkassa* » conservé dans les archives de Teplice, qui indique l'état des caisses au début du XIX^e siècle¹⁸⁸. Dépendant des ressources du thermalisme, le conseil de ville fut donc concerné par le souci de modernisation de cette période.

Durant les années 1790, les magistrats font plusieurs demandes d'agrandissement du *Stadtbad* afin de répondre à l'afflux des curistes et à la pression accrue du gouvernement. Ces demandes sont soumises à l'approbation du seigneur de Teplitz, qui peut ainsi garder un contrôle sur l'action municipale. En effet, ses décrets étaient nécessaires pour bâtir légalement sur le sol seigneurial. En 1794, il entérine le projet de deux nouveaux bains dont la construction « sera utile à la communauté urbaine [*Stadtgemeinde*], et apportera plus de confort pour les curistes¹⁸⁹ ». Le prince s'affirme ainsi en patron et en protecteur local, cultivant l'image du « seigneur bienfaisant » chère aux châtelains qui n'avaient plus les pouvoirs politiques de leurs prédécesseurs de l'âge baroque¹⁹⁰. En 1797, Jean de Clary refuse de consentir à de nouvelles constructions au motif que les coûts sont trop importants par rapport à l'utilité escomptée¹⁹¹. Il veille ainsi aux intérêts de ses sujets alors que l'investissement thermal demeure une entreprise hasardeuse, ce que confirment les nombreux échecs du début du XIX^e siècle¹⁹². Mais ce paternalisme ne peut faire oublier que la rénovation des bains du *Herrenhaus* avait débuté un an plus tôt. Le prince défend aussi l'offre aristocratique lorsqu'il limite la modernisation du *Stadtbad* à la rénovation des bains existants.

Jean de Clary-Aldringen se montre intraitable chaque fois qu'une demande implique de modifier l'organisation seigneuriale. Il refuse par exemple de rompre l'ancienne coutume qui veut que la surveillance des bains soit confiée chaque année à un nouveau sujet âgé ou malade. Ce dernier bénéficiait ainsi d'un soutien matériel pour se remettre. Le prince tenait au

¹⁸⁶ J. de Carro, *Carlsbad*, *op. cit.*, p. 64: la charte de Charles IV en 1370 est complétée par les franchises de 1707.

¹⁸⁷ SOAL-Děčín, c. 267, *Chronik von Teplitz*.

¹⁸⁸ SOkA-Teplice, AMT 939, « *Journal zur Stadt Töplitzer Rentkassa* », 1810-1820.

¹⁸⁹ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 92, décret du 5 octobre 1794, fol. 51v, trad..

¹⁹⁰ M. Figeac, *Châteaux*, *op. cit.*, p. 161-168 ; O. Chaline, « Une très grande fortune d'Europe centrale (XVII^e-XX^e siècle) », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg*, *op. cit.*, p. 263-290.

¹⁹¹ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 92, demande le 23 septembre 1797, décret émis le 27 septembre 1794, fol. 113.

¹⁹² D. Jarrassé, *Les thermes*, *op. cit.*, p. 30, 156 ; O. Faure, « Les petites stations thermales... », dans D. Jarrassé (dir.), *2000 ans de thermalisme*, *op. cit.*, p. 42.

maintien de cette marque de protection seigneuriale, rendue obsolète par « les plaintes continuelles des hotes à cause des dits annuels changemens, et sur l'ignorance et l'incivilité de tels intendans¹⁹³ ». Dans la lettre qu'ils adressent à la princesse de Ligne pour qu'elle infléchisse son mari, les magistrats témoignent de l'arrivée des curistes modernes, exigeants « toute exactitude possible et imaginable¹⁹⁴ ». Le temps où « les hotes se contentoient du plus simple accomodement » était révolu, il fallait des intendants professionnels et stables pour répondre à la nouvelle « culture des bains¹⁹⁵ » dans la seigneurie. Il n'échappe pas aux magistrats que le prince nomme des individus compétents pour administrer ses propres établissements, tandis qu'il s'oppose à ce que « la communauté eligit la personne du jeune Antoin Fliehl ». Leur remarque selon laquelle « le bien commun et celui d'un particulier s'entrechoquent visiblement » concerne les anciens intendants, mais elle résonne comme un reproche à peine voilé au seigneur propriétaire. Le thermalisme remet en question l'ancien ordre seigneurial en soulevant la contradiction entre les intérêts du prince propriétaire et ceux de la ville sujette.

En affirmant leur souci d'agir au nom du bien public, les magistrats font écho aux interventions du pouvoir royal. *De facto*, le gouvernement semble privilégier la magistrature avec laquelle il avait l'habitude de traiter à Carlsbad pour appliquer les mesures policières et sanitaires de la fin du XVIII^e siècle. C'était un moyen de mettre toutes les villes d'eau sur le même plan, notamment lorsque la généralisation d'une taxe sur les bains fut décidée en 1805. La *Kurtax* devait soutenir les innombrables réparations de la morte saison et le développement des infrastructures thermales auquel l'État Habsbourg en grande difficulté financière n'avait que peu d'argent à consacrer¹⁹⁶. Un avis des magistrats informe les voyageurs de ce « décret de la haute cour aulique » de Vienne complété par une « ordonnance du gouvernement de Bohême » :

La conservation des eaux (sources) minerales, la construction, et l'entretien des edifices, et des etablissements nécessaires pour la commodité et l'agrément de tout Etranger, qui compte faire usage des bains salutaires de Teplitz, enfin l'aggrandissement et le maintien des embellissements, que messieurs les étrangers ont plein droit d'exiger, occasionnent une dépense, à laquelle les foibles fonds de la ville et commune de Teplitz ne sauroient pourvoir¹⁹⁷.

¹⁹³ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 343, lettre des magistrats de Teplitz à la princesse M.-Ch. de Ligne, n. d..

¹⁹⁴ *Ibidem*. Voir annexe 11, p. 250. La princesse ne maîtrisant pas l'allemand, les magistrats doivent écrire en français.

¹⁹⁵ Voir annexe 11.

¹⁹⁶ Dominique Jarrassé le montre pour la France dans *Les thermes*, *op. cit.*, p. 34.

¹⁹⁷ SOAL-D, Vk Teplice, c. 343, avis imprimé, publié en allemand et en français : *Prager Intelligenz Blatt* n°28, 10 juillet 1805. Ordonnance identique à Carlsbad en 1804: J. de Carro, *Almanach de Carlsbad*, 1856, p. 82.

Le conseil de ville de Teplitz obtient de nouveaux fonds, ainsi qu'une nouvelle légitimité politique. En effet, le seigneur de Teplitz n'est pas concerné. Le conseil de ville est donc reconnu comme un acteur à part entière de la gestion du thermalisme.

La *Kurtax* a pour but de rationaliser la pratique des « livres de souscription » bien connue des baigneurs de Spa, en donnant les moyens d'une nouvelle activité édilitaire¹⁹⁸. Les protocoles d'identification qui retraçaient l'origine et le statut des curistes permettent de définir des classes de paiement : chaque baigneur « de quel rang ou qualité que ce soit » paye deux florins courants, « les paysans et les employés de moindre catégorie » un florin, les domestiques et les enfants sont exemptés¹⁹⁹. Les aubergistes ont la responsabilité de lever la taxe et de la verser « à la caisse de la ville et commune de Teplitz » en même temps que les informations de la *Bädeliste*. Ayant le seigneur pour autre acteur, la ville perçoit une *Kurtax* moitié moins élevée que celle de Carlsbad²⁰⁰. Les premiers livres comptables conservés indiquent que la taxe rapporte 3347 florins courants en 1821, et des sommes du même ordre de grandeur entre 1823 et 1826. La commune touche ensuite entre 4875 et 5929 florins courants dans les années 1830²⁰¹. À cela s'ajoute la concession des droits d'impression de la liste mondaine, qui fut d'abord confiée à l'imprimeur-libraire pragois Gerzabek pour 300 florins annuels au début du XIX^e siècle²⁰².

Ces sommes, qui sont à peu près équivalentes en francs, correspondent à celles nécessaires à l'entretien des thermes municipaux comme ceux des Eaux-Bonnes dans les Pyrénées²⁰³. Elles sont globalement insuffisantes pour se lancer dans de grands projets dont les devis vont de 25 000 francs pour l'établissement des Eaux-Bonnes construit par l'ingénieur Cailloux en 1828 aux 800 000 francs investis par Luchon pour se doter des plus beaux thermes des années 1840²⁰⁴. La ville ne chercha pas à concurrencer son seigneur, dont la salle de bal ou les fabriques à l'antique dans le parc du château sont les principaux atours de la ville d'eau au début du XIX^e siècle. Les princes de Clary demeurent les principaux maîtres d'œuvre de l'architecture liée au thermalisme, par exemple avec une colonnade érigée en 1834²⁰⁵. Elle s'inscrit dans la généralisation des portiques d'arcades d'allure palladienne à partir des modèles de Bath, Montecatini ou Vichy à la fin du XVIII^e siècle²⁰⁶. La ville n'est en

¹⁹⁸ T. Cutler, *Spa*, *op. cit.*, p. 9; J. de Carro, *Almanach*, *op. cit.*, 1856, p. 79-89.

¹⁹⁹ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 343, avis imprimé, *op. cit.*

²⁰⁰ J. de Carro, *Almanach de Carlsbad*, 1856, p. 82.

²⁰¹ SOkA-Teplice, AMT 1623-31, *Kur-taxrechnung* 1821-1838.

²⁰² *Ibidem*.

²⁰³ D. Jarrassé, *Les thermes*, *op. cit.*, p. 129.

²⁰⁴ *Idem*, p. 34, 129.

²⁰⁵ A. Grossmann, « Die Heilquellen von Teplitz... », dans *Stadt und Kreis Teplitz-Schönau*, *op. cit.*, p. 158-159.

²⁰⁶ D. Jarrassé, *Les thermes*, *op. cit.*, p. 197-200.

mesure de l'acheter qu'en 1861, au moment où elle a les moyens et la liberté de construire son propre théâtre en 1874²⁰⁷. L'émancipation du Printemps des peuples permit aux élites urbaines de rejoindre le mouvement d'accentuation de la monumentalité des villes d'eaux, dont la *Trinkhalle* de Hubsch édifiée à Baden-Baden en 1837-1840 est une belle illustration²⁰⁸.

Tandis que l'architecture de prestige reste entre des mains aristocratiques, le conseil se concentre sur l'entretien des bâtiments existants et sur la gestion de l'afflux saisonnier du premier tiers du XIX^e siècle. Son action semble indispensable dans un microcosme seigneurial où les fonctionnaires seigneuriaux ont fort à faire dans les secteurs de l'agriculture ou de la sylviculture. Le prince et le gouvernement se reposent sur la magistrature pour assurer l'entretien des rues et leur éclairage dans les années 1800²⁰⁹. Ce rôle édilitaire prend aussi la forme d'une présence policière : six gardes armés (« *Polizey-Soldaten* ») sont équipés pour éviter qu'un « souper fort gai » comme celui des officiers du régiment Kinsky en juillet 1801 ne dégénère en « fière bataille de cannes dans les rues » avec vitres brisées et bourgeois molestés comme ce fut alors le cas²¹⁰.

La taxe décidée par le pouvoir royal donne au conseil de ville les moyens de s'impliquer plus grandement dans le « bien de la communauté » qui vit « sous l'appuy d'un seigneur²¹¹ ». En assurant le maintien du confort et de l'ordre urbain, les magistrats complètent l'action du prince de Clary-Aldringen qui avait par exemple interdit l'installation d'un billard dans la salle de réunion en 1795²¹². La « passion croissante du jeu » dans les villes d'eau fut considérée avec méfiance au moment de la Révolution²¹³. Le billard mêlait récréation et politique, ce qui justifie cette mesure qui prolonge l'esprit des règlements de Bath au début du XVIII^e siècle²¹⁴. Dans un premier temps, ce jeu ne put donc être pratiqué que par les invités du château Clary-Aldringen. La demande des curistes et le retour au calme relatif favorise son

²⁰⁷ A. Grossmann, « Die Heilquellen... », dans *Stadt und Kreis*, *op. cit.*, p. 158-159.

²⁰⁸ D. Jarrassé, *Les thermes*, *op. cit.*, p. 192-193.

²⁰⁹ SOKA-Teplice, AMT 939, « *Journal zur Stadt Töpplitzer Rentkassa* », 1810-1820.

²¹⁰ *Ibidem* et SOAL-Děčín, c. 189, le comte Charles-Joseph à sa tante Flore de Ligne, Teplitz, 5 juillet 1801.

²¹¹ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 343, lettre des magistrats à la princesse M.-Ch. de Ligne, voir annexe 11, p. 250.

²¹² *Idem*, c. 92, décret émis à Vienne, 31 octobre 1795, fol. 78.

²¹³ T. Cutler, *Spa*, *op. cit.*, p. 11; D. Jarrassé, *Les thermes*, *op. cit.*, p. 234 évoque la loi révolutionnaire de 1791 qui interdit les jeux de hasard.

²¹⁴ L. Roux, *Le thermalisme*, *op. cit.*, p. 83 ; P.-Y. Beaurepaire, « Un autre « noble jeu ». Billard, sociabilité masculine, divertissement et politique aux XVIII^e-XIX^e siècles », colloque *Jeux, sports et loisirs en France à l'époque moderne (XVI^e-XIX^e siècles)*, organisé par É. Belmas, L. Turcot, Paris, 20-21 mai 2015. Du même, « Loisirs et sociabilités maçonniques au XVIII^e siècle », dans R. Beck, A. Madoeuf (dir.), *Divertissement et loisirs dans les sociétés urbaines à l'époque moderne et contemporaine*, Tours, PUF, 2013, p. 43.

autorisation dans les années 1810²¹⁵. Quant aux jeux de hasard si chers aux élites citadines, ils laissent peu de traces dans les sources retrouvées, si ce n'est quelques témoignages du comte de Clary-Aldringen²¹⁶. Il ne semble pas y avoir d'affermage comme en France où les retombées prétendument lucratives des jeux exemptent les villes thermales du décret d'interdiction napoléonien de juin 1806²¹⁷. Les édiles et le seigneur associèrent donc leur force pour maintenir la tranquillité publique qui était dans leur intérêt mutuel.

Le conseil de ville est surtout en charge de l'application des normes sanitaires définies par le gouvernement. La taxe rend inéluctable la rénovation des anciens règlements seigneuriaux afin de mettre en place les fonctions de *Bademeister* et de *Badeinspector*, deux hommes compétents soutenus par un expert médical (*Badephysikate*) dans les années 1810. Le conseil de ville est un acteur essentiel du développement de l'hygiénisme moderne dans les bains publics, comme le montre son règlement qui définit le comportement adéquat des curistes :

- a) Ne pas se laver ou se frictionner la tête avec de la poudre ou de la pomade.
- b) Ne pas se servir de savon. / c. Ne pas laver de linge sale dans le bain.
- d. Ne pas laisser entrer de chien dans les bains. / e. Ne pas laisser d'impuretés.
- f. Éviter les sels et les onguents forts, car ils peuvent irriter les baigneurs suivants.
- g. Ne pas éclabousser les murs, les bancs et les sièges.
- h. Aucun tabac dans les bains et interdiction de fumer.
- i. Laisser couler l'eau, le *Bademeister* seul s'occupe du débit et de la température²¹⁸.

Ces consignes inspirées des études médicales sont diffusées dans les guides et définissent l'*habitus* thermal en Europe²¹⁹. Le développement des études médicales avaient accru la sensibilité à la qualité épuratrice de l'eau tempérée²²⁰. Le confort et l'hygiène sont les principales exigences des baigneurs qui surveillent la pression avec soin, témoignant de l'avènement d'une nouvelle vigilance liée à la culture du corps chez les élites bourgeoises ou les dandys²²¹. Les premiers citoyens de Teplitz se font les promoteurs autant que les gardiens de la qualité du thermalisme refondé, où la salubrité et la bienséance passent avant le plaisir de la baignade. Ces normes séparent le temps du divertissement du temps clinique, définissant

²¹⁵ Parmi de nombreuses sources: Carl H. F. von Zehmen, *Der Badegast in Teplitz*, Prague, Enders, 1816, p. 74 ; *Die besuchtesten Badeörter und Gesundbrunnen des österreichischen Kaiserthums*, Brno, 1821, vol. 2, p. 39.

²¹⁶ Michel Figeac, « Du tripot au Wauxhall : jeux et loisirs dans le port de Bordeaux au temps des Lumières », *Histoire urbaine*, 2000/1, p. 105-121.

²¹⁷ D. Jarrassé, *Les thermes*, *op. cit.*, p. 234.

²¹⁸ SOAL-Děčín, Vlk Teplice, c. 343, avis imprimé en allemand.

²¹⁹ On en trouve les prémisses dans J. K. E. Hoser, *Beschreibung von Teplitz*, 1798, *op. cit.*, p. 82-87 ; A. Voigt, *Teplitz*, *op. cit.*, p. 60.

²²⁰ Georges Vigarello, « Hygiène du corps et travail des apparences », dans A. Corbin (dir.), *Histoire du corps. De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 2005, p. 311-314.

²²¹ *Idem*, p. 329.

ce qui devient la « cure » dans la seconde moitié du XIX^e siècle²²². Les magistrats firent la guerre aux miasmes et aux odeurs en excluant le tabac, le musc et les onguents à l'heure où les lotions remplaçaient l'usage des pommades dans le rituel de la toilette du début du XIX^e siècle²²³. Les bains devinrent un lieu de neutralité olfactive, reléguant le parfum aux ablutions des cabinets privés. La salubrité publique est alors considérée comme l'indice du bon gouvernement édilitaire comme le montre Maria Adriana Giusti avec le « règlement sanitaire » du Florentin Marulli en 1808²²⁴. Les villes d'eau sont les laboratoires des mesures de surveillance sanitaire et des entreprises hygiénistes qui forment un vrai projet de société dans les années 1830²²⁵.

À partir de ce rôle policier et sanitaire, les magistrats étendent leur activité à d'autres secteurs de la vie sociale, en engageant par exemple une sage femme ou des musiciens d'église²²⁶. Ils s'insinuent ainsi dans l'ancien droit de patronage du seigneur en Bohême²²⁷. De plus, les finances améliorées de la ville permettent de rémunérer le « bourgmestre » et les magistrats, renforçant ainsi le caractère officiel de ces fonctions et la légitimité d'action de ses détenteurs²²⁸. En 1806, la construction d'un nouvel hôtel de ville sur la Marktplatz manifeste cette nouvelle visibilité publique²²⁹. Fort de ce prestige qui avive la conscience d'œuvrer pour le bien de la ville, les magistrats purent faire front dans les conflits qui les opposent aux autorités seigneuriales et royales durant les années 1820. Ce fut le cas face à la commission venue de Prague pour régler la construction du réseau d'adduction entre le *Fürstenbad* et le *Statdbad* qui opposait le conseil de ville à l'administration seigneuriale. Les commissaires soulignent un face-à-face tendu avec des édiles « arrogants », allant jusqu'à « l'expression manifeste d'opinions révolutionnaires²³⁰ ». Il s'agit d'une provocation évidente après le congrès contre-révolutionnaire de Carlsbad, dont une partie s'était déroulée à Teplitz en 1819. Les magistrats manifestent leur identité politique au travers de l'expression d'une fierté citoyenne qui affirme leur envergure locale et leur capacité à peser dans l'avenir de la ville d'eau, vingt ans avant l'abolition du régime féodal en Bohême. La gestion du thermalisme à Teplitz reconfigure le champ politique autour des rapports complémentaires et conflictuels

²²² *Idem*, p. 307-310.

²²³ A. Corbin, *Le miasme et la jonquille, l'odorat et l'imaginaire social XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Flammarion, 2008 (1982), p. 264.

²²⁴ Maria Adriana Giusti, « Villes d'eaux en Italie », dans D. Rabreau, S. Pascalis (éd.), *La nature citadine au siècle des Lumières*, Paris, Centre Ledoux, 2005, p. 94.

²²⁵ S. Frioux et alii, *Hygiène et santé en Europe*, op. cit., p. 43-66.

²²⁶ SOkA-Teplice, AMT 939, « *Journal zur Stadt Töplitzer Rentkassa* », 1810-1820.

²²⁷ O. Chaline, « Une très grande fortune ... », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg*, op. cit., p. 263-290.

²²⁸ SOkA-Teplice, AMT 939, « *Journal zur Stadt Töplitzer Rentkassa* », 1810-1820.

²²⁹ Il remplace l'ancien bâtiment du *Rathhaus* : voir la carte ann. 3, p. 231 ; D. Feri, *Sesterská*, op. cit., p. 11 sq.

²³⁰ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 343, rapport de commission, *k. k. Kreisamt Leitmeritz*, 1 mars 1820, fol. 5.

entre les acteurs locaux, l'autorité seigneuriale et le pouvoir central de la fin de l'époque moderne.

La circulation de curistes de prestige comme le roi Frédéric-Guillaume III de Prusse apporta la touche finale à la construction d'une nouvelle notabilité. En 1826, les principaux magistrats sont introduits dans la salle de bal du prince de Clary, consacrant ainsi la reconnaissance de leur position sociale dans la seigneurie :

Réunion pas mal. petits jeux. Une nouveauté, c'est que le bourguemaitre Wolfram et le geprüfte Rath [conseiller] s'en sont mêlés, apparemment parceque le roi [de Prusse] ou les siens ont dit à Hayde rassembler plus de monde. C'étoit d'un ridicule achevé, de voir ces ours mal léchés donnant la patte et du plumpsack. Cela auroit impatienté mon père !²³¹

Lorsque l'aristocrate souligne l'allure empesée des notables, il témoigne aussi d'un nouveau déploiement de la sphère publique bourgeoise²³². La transformation de l'économie seigneuriale en économie thermale conduit à faire de la *Gartensaal* un nouvel espace de rencontre entre le monde bourgeois et celui de la cour²³³. Ce cadre non institutionnel sert alors les intérêts stratégiques qui se cachent derrière la déférence du « bourgmaitre ». La venue des têtes couronnées est en effet un aspect essentiel de la promotion des villes thermales à l'échelle internationale. Les magistrats espéraient sans doute trouver un bienfaiteur avec ce roi qui avait offert de nouveaux décors pour le théâtre du prince Jean et commandé un spectacle pour l'anniversaire de Marie-Christine de Ligne en 1823²³⁴. L'affiche indique sous le nom de la princesse que la représentation est au bénéfice des pauvres de l'hôpital du docteur John²³⁵. Cette philanthropie caractéristique des villes d'eaux s'inscrit dans le prolongement du soutien royal à la construction d'un établissement balnéaire à Colberg en 1820 et à la contribution au lancement de la station de Swinemünde en 1824²³⁶.

Le seigneur de Teplitz semble alors en recul face à cette bourgeoisie de plus en plus affirmée et consciente de son poids dans la cité. Jean de Clary avait été le premier à redouter que les conflits d'aménagements des années 1820 ne remettent en cause son autorité, en le renvoyant à ses intérêts privés au profit de l'affirmation publique des magistrats urbains. Il l'avait exprimé dans sa lettre au grand burgrave Kollowrat en 1822, dans laquelle il manifeste

²³¹ SOA-Děčín, c. 182, journal du 4 juillet 1826, p. 4. Abrégé développé. Dans ce contexte, le *plumpsack* renvoie à ce que le comte estime être de la gaucherie de ces personnages empêtrés dans leur habit.

²³² J. Habermas, *L'espace public*, Paris, Payot, 1992 (1962), p. 20.

²³³ *Idem*, p. 45.

²³⁴ SOAL-Děčín, c. 179, journal du comte de Clary, 23 juillet 1823, p. 11-12.

²³⁵ *Ibidem*. L'affiche est collée dans le journal.

²³⁶ A. Corbin, *Le territoire du vide, op. cit.*, p. 312 ; sur le développement de la philanthropie au travers de l'action publique et privée : Catherine Duprat, *Usage et pratiques de la philanthropie : pauvreté, action sociale et lien social à Paris, au cours du premier XIX^e siècle*, Paris, Comité d'Histoire de la Sécurité Sociale, 1997.

sa crainte que la suspension de l'exploitation n'ait « d'autre résultat que de représenter le propriétaire de Teplitz comme un homme intéressé, contrariant les mesures salutaires du gouvernement qu'il n'a cessé comme de raison de seconder de tous ses efforts depuis nombre d'années²³⁷ ». Il se refuse à apparaître simplement comme l'un des nombreux petits propriétaires semblables à ceux qui grossissent la multitude des acteurs du thermalisme dans la France post-révolutionnaire²³⁸. Pour les Clary-Aldringen, la mise en valeur du patrimoine familial était inséparable de l'engagement aristocratique au service de l'État. Entre 1788 et 1826, le prince Jean avait fait de sa seigneurie un laboratoire où il parvint à prouver qu'il était possible d'articuler l'ordre seigneurial et la gestion du thermalisme. Cette action n'avait pas échappé à l'empereur François lorsqu'il fallut désigner un nouveau directeur des bâtiments de la cour pour transformer Vienne au début du XIX^e siècle.

Des eaux de Teplitz aux canaux de Vienne : la direction des bâtiments de la cour à l'aube de la ville saine

Le deuxième prince de Clary-Aldringen n'occupe aucune charge spécifique à la cour de Vienne entre 1788 et 1808, ce qui le différencie de son prédécesseur le grand veneur Franz Wenzel qui avait affirmé la famille à la cour de Vienne. Jean de Clary se concentre sur les embellissements néo-classiques de sa propriété et sur la multiplication des contraintes d'aménagement autour des réseaux d'adduction à Teplitz. Après avoir soutenu le développement de Franzensbad et Baden, l'empereur François vit en ce prince bâtisseur un aristocrate capable d'assumer la *Generalhofbaudirection* de Vienne à la mort du baron Struppy en 1808²³⁹. Le choix du nouveau directeur des bâtiments illustre l'attention croissante des souverains à la promotion des villes d'eaux, depuis le margrave de Baden-Baden dans les années 1770 jusqu'à l'engagement de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie à Vichy, à Plombières ou aux Eaux-Bonnes²⁴⁰. Bien des villes d'eau furent alors conçues comme des terrains d'expérimentation pour le financement et la mise en œuvre de programmes de développement urbain, comme ce fut le cas pour les bains de Lucques à l'époque napoléonienne²⁴¹.

²³⁷ SOAL-Děčín, Vlk Teplice, c. 343, lettre au grand burgrave F. A. Kollowrat, Vienne, 15 mai 1822.

²³⁸ D. Jarrassé, *Les thermes*, op. cit., p. 149-154 ; O. Faure, « Les petites stations thermales... », dans D. Jarrassé (dir.), *2000 ans de thermalisme*, op. cit., p. 38-43.

²³⁹ Archives nationales de Vienne, AT-OeStA/HHStA HA OMaA Akten 604-128, nomination de Jean de Clary ; ÖNB, Schématismes de cour, 1808-1826.

²⁴⁰ S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 339.

²⁴¹ M. Adriani Giusti, « Villes d'eaux en Italie », dans D. Rabreau, S. Pascalis (éd.), *La nature citadine*, op. cit., p. 97 ; et « Ipotesi e occasioni di sviluppodella città termale di Bagni di Lucca », dans Vito Tirelli (éd.), *Il*

À Vienne, le prince change d'échelle et de terrain d'action alors que la capitale entre dans une nouvelle phase d'urbanisme. Elle s'accélère après les campagnes napoléoniennes qui détruisent les anciens remparts en 1809. Jean de Clary revisite l'ancien idéal du « gentilhomme gestionnaire²⁴² » en mettant ses compétences de prince-entrepreneur au service du monarque jusqu'en 1826. De fait, l'expérience du seigneur est aussi importante que celle de l'acteur du thermalisme : l'empereur ne lui confie pas un travail d'architecte mais de superviseur d'une administration complexe, devant interagir avec les autres services auliques, les magistrats de Vienne ou encore les propriétaires de la capitale²⁴³. Le prince autorise l'action sur les chantiers urbains avec l'aide d'un membre de l'académie des beaux-arts de Vienne, le directeur Ludwig von Remy²⁴⁴. Ce dernier est attaché à la chancellerie dans le bâtiment du Kärnhnertor-Bastey. Le prince encadre un personnel technique nombreux, plus de soixante-cinq personnes selon les almanachs de la cour²⁴⁵. La transformation de Teplitz l'avait familiarisé avec les plans tels que ceux que pouvaient produire l'ingénieur et le dessinateur. Il avait lui-même fait travailler des équipes d'artisans maçons, peintres et charpentiers que son service devait répartir sur les chantiers de la capitale. Enfin, la délicate question des matériaux à employer dans les édifices thermaux le préparait à la gestion des fournisseurs viennois. Les dossiers conservés dans les archives nationales autrichiennes montrent que les secteurs d'activité sont variés. Les équipes du prince travaillent par exemple à la réfection des bâtiments, à l'aménagement et à l'entretien des réseaux d'eau ou encore à la surveillance des cheminées de la cour²⁴⁶. Jean de Clary retrouve nombre des difficultés rencontrées dans la ville d'eau, que ce soit dans l'acheminement des eaux la prévention des incendies dans la *Gartensaal* et le théâtre d'une ville éprouvée par une catastrophe de ce type en 1793.

Les équipes du prince de Clary-Aldringen opèrent entre Vienne et Schönbrunn, qui possède son propre service. Les dossiers indiquent que le prince contresigne les entreprises de rénovation des théâtres ou encore la préparation des décors éphémères pour les illuminations des fêtes monarchiques²⁴⁷. Le goût néo-classique du prince-bâtitseur de Teplitz est confirmé

principato napoleonico dei Baciocchi (1805-1814), riforma dello Stato e Società, catalogue d'exposition, Lucques, M. Paccini Fazzi, 1986, p. 433-503.

²⁴² T. Winkelbauer, « Les Liechtenstein, gentilshommes gestionnaires aux XVII^e et XVIII^e siècles. De l'économie théorique à la pratique économique », dans J.-M. Boehler, C. Lebeau, B. Vogler, *Les élites régionales (XVII^e-XX^e siècle). Construction de soi-même et service de l'autre*, Strasbourg, PUS, 2002, p. 121-126.

²⁴³ ÖNB, Schématismes de cour. Le service du prince est inclus dans le *Obersthofmeister-Stab*, par exemple en 1816, *Hofstaat*, p. 68-102 ; AT-OeStA/HHStA HA HBA, *Geschäftsbüchern*, 224-445, Akten 1808-1825.

²⁴⁴ *Ibidem*.

²⁴⁵ *Ibid.*

²⁴⁶ *Ibid.*

²⁴⁷ *Ibid.*

par cette fonction au service de la gloire de Vienne. Il eut ainsi un regard sur la mise en place des cadres du divertissement et de la joie publique chère à Pauline Valade²⁴⁸. François I^{er} d'Autriche devait en outre conforter une stature impériale malmenée par la fin du Saint-Empire en 1806 et le congrès de Vienne en 1815. L'implication du prince de Clary dans les manifestations du pouvoir profita en retour à Teplitz, où il disposa plus de deux mille lampions acquis à Prague pour accueillir en 1812 la cour de Marie-Louise de France, l'épouse autrichienne de Napoléon²⁴⁹.

Les chantiers viennois articulent l'architecture de prestige avec l'urbanisme fonctionnel concentré sur l'aménagement des canaux du Danube, des remparts ou des portes des faubourgs. Le prince de Clary est placé à l'avant-poste des transformations urbaines qui caractérisent la ville du XIX^e siècle. Cette dernière devient très progressivement un espace drainé, multipliant les réseaux souterrains au prix d'innombrables conflits d'aménagement. La maîtrise des itinéraires de l'eau est un aspect central de politiques de salubrité publique qui font naître la ville moderne²⁵⁰. Les établissements de bains apparaissent alors comme l'un des principaux terrains d'action hygiénistes du XIX^e siècle. À Paris, ils passent de 16 en 1816 à 101 en 1839²⁵¹. Vienne en possède alors une douzaine alimentés par les eaux du Danube, comme le *bain de Diane* construit en 1810 au faubourg Leopoldstadt. Les guides vantent un édifice « aussi vaste qu'élégant et tenu avec une extrême propreté », en écho aux classements des établissements insalubres dans les législations qui organisent l'action publique en Europe ces mêmes années²⁵². Avec le développement des hôpitaux public dans le faubourg de Schönau, le prince est aussi sensibilisé à la thématique de l'eau populaire qui favorise la création de deux édifices en bois aux portes de Vienne. Ils offrent à la « classe indigente » de se baigner gratuitement et en toute sûreté dans les eaux du Danube²⁵³. Les guides relaient aussi la création de seize « établissements où l'on nettoie les habits », pour diffuser les pratiques de propreté au cœur de la « croissante volonté d'éducation populaire²⁵⁴ » qui réunit encore médecins et ingénieurs. Ces établissements sont les fers de lance de la conquête des

²⁴⁸ P. Valade, *Joie populaire et pouvoir politique : assentiment, construction et interrogation du pouvoir politique par l'émotion (1715-1799)*, thèse à l'Université de Bordeaux-Montaigne sous la direction de Michel Figeac, soutenue en 2016.

²⁴⁹ SOAL-Děčín, c. 189, lettre du prince à son fils, Teplitz, 22 mai 1812. Illumination de la Badeplatz.

²⁵⁰ G. Vigarello, « Hygiène ... », dans A. Corbin (dir.), *Histoire du corps, op. cit.*, p. 314-316 ; O. Zeller, *La ville moderne XVI^e-XVIII^e siècle, Histoire de l'Europe urbaine* (dir. J.-L. Pinol), Paris, Seuil, 2012, p. 333-358.

²⁵¹ *Ibidem*.

²⁵² *Guide des étrangers à Vienne, Description de cette capitale de l'Empire d'Autriche et de ses environs*, Vienne, Mörschner et Jasper, 1838, p. 104 ; S. Frioux et alii, *Hygiène et santé en Europe, op. cit.*, p. 48.

²⁵³ *Guide des étrangers, op. cit.*, p. 105-106 ; sur les hôpitaux dans les villes thermales : D. Jarrassé, *Les thermes, op. cit.*, p. 116-122.

²⁵⁴ G. Vigarello, « Hygiène... », dans A. Corbin (dir.), *Histoire du corps, op. cit.*, p. 316.

quartiers pauvres, visant à faire triompher le modèle de la ville saine grâce aux politiques d'assainissement largement développées dans les années 1830²⁵⁵. Le prince est en mesure d'évaluer les enjeux et la portée de ces entreprises dont bon nombre restent à l'état de plan avant les années 1840. Son rôle consiste à avaliser les projets. Les affaires de plomberie et de gouttière envahissent ainsi les matinées dans l'hôtel urbain de Vienne, pour reprendre les mots du comte Charles-Joseph.

Le prince Jean apparaît donc comme la figure parfaite de l'alliance entre le prestige aristocratique et la modernité urbaine. Cette nouvelle position à la cour récompense l'ouverture à la modernité thermale qui actualise la place des eaux dans l'identité de la maison princière des Clary-Aldringen. Le prince n'hésite pas à en profiter pour faire valoir ses intérêts locaux. Le directeur des bâtiments obtint notamment un prêt impérial de 50 000 florins après les dégâts causés par la campagne de Leipzig, où les capacités d'accueil et les hôpitaux de Teplitz avaient motivé l'installation d'un quartier général des armées coalisées en 1813. Son argumentaire met en avant « la destruction [...] du jardin du château, qui dans une ville d'eau comme Teplitz doit être inévitablement restauré²⁵⁶. » Les villes thermales étaient devenues des vitrines de l'État moderne soucieux du bien-être de ses sujets et des visiteurs étrangers, ce qui justifiait ce prêt accepté dès février 1814 alors que la monarchie était en plein marasme financier. Le prince de Clary-Aldringen put ainsi éviter que la guerre ne soit une rupture dans l'attractivité de Teplitz comme cela avait pu être le cas de Spa ou de Bath. Il eut donc les moyens de poursuivre les embellissements qui manifestaient l'emprise aristocratique sur la seigneurie tout en traduisant l'opulence des grandes villes d'eau de Bohême du Nord. L'archiduc Rainer avait été le premier à saluer cette mise en valeur de Teplitz lors de sa grande enquête statistique en 1806. Tout en insistant sur la fréquentation exceptionnelle de la ville, il avait signalé « la libéralité du propriétaire » qui ouvrait son parc et son théâtre au public des curistes²⁵⁷. La direction des bâtiments de la cour couronne la manière dont la maison princière concilie les logiques aristocratiques avec la création des thermes romantiques du premier XIX^e siècle. Le grand domaine apparaît alors comme un trait d'union entre seigneurie et villégiature, où le goût néo-classique de la haute noblesse rencontre la nouvelle « culture des bains » de la fin de l'époque moderne.

²⁵⁵ S. Frioux *et alii*, *Hygiène et santé en Europe*, op. cit., p. 66-72.

²⁵⁶ SOAL-Děčín, c. 116, prêt impérial, lettre à l'empereur 13 novembre 1813.

²⁵⁷ ÖNB, *Handschriften-, Autographen-, und Nachlass-Sammlung*, Ser. n. 2057, journal de voyage, fol. 19v.

II. Le grand domaine : un trait d'union entre seigneurie et thermalisme au début du XIX^e siècle

A. L'hybridité néo-classique : embellissements princiers et architecture thermale entre 1790 et 1830

L'intégration du thermalisme dans l'architecture aristocratique

Le patrimoine thermal des Clary-Aldringen avait été un atout dans la distinction de cette grande famille entre la fin du XVII^e siècle et le XVIII^e siècle. La famille était alors maîtresse du divertissement dans la ville d'eau, grâce à la *Gartensaal* du comte Franz Carl en 1732 et à la salle de spectacle que Franz Wenzel avait fait aménager dans l'aile ouest du château quand il n'était encore que comte en 1751. Les curistes étaient relativement peu nombreux, et l'usage de ces équipements presque exclusivement aristocratique. Lorsque le prince Jean débute les embellissements qui reflètent le rang de sa maison, il met en valeur ces héritages dans le contexte de la transformation des cités thermales en Europe centrale. Il bâtit dans le goût néo-classique identifié comme le style de la magnificence. Ce style est également employé pour définir le paysage de la ville d'eau en s'inspirant des motifs attachés à la mémoire des thermes de l'Antiquité romaine²⁵⁸. Le prince travaille à la gloire de sa maison à l'ombre de brillants émules comme les princes de Waldeck-Pyrmont, le margrave Karl-Friedrich à Baden-Baden, sans compter la magistrature de Carlsbad qui transforme la ville à partir de la fin des années 1780²⁵⁹. Le tournant du XIX^e siècle est marqué par la confusion permanente entre les signes ostentatoires de la grandeur aristocratique à Teplitz et ceux de l'opulence des thermes romantiques ou des villes de bord de mer en Europe²⁶⁰.

Le complexe châtelain est l'écrin néo-classique du paysage thermal, offrant ainsi une dimension historique qui caractérise Teplitz dans la rivalité des villes d'eau du premier XIX^e siècle. La façade du château devient la première vitrine de l'économie florissante, bientôt complétée par celle du *Herrenhaus*. Cette dernière est la parfaite synthèse de la rencontre entre seigneurie et thermalisme et de ses enjeux entre les deux rénovations de 1796 et 1826. Un mois après la mort du prince en janvier 1826, son successeur demande de faire inscrire les armes familiales et le nom de son père en latin sur le fronton de l'édifice thermal²⁶¹. L'élégance néo-classique ne suffisait plus à mettre en valeur la présence des Clary-Aldringen, car elle était devenue le premier marqueur de l'identité thermale des villes d'eau en Europe.

²⁵⁸ M. A. Giusti, « Villes d'eaux en Italie », dans D. Rabreau, S. Pascalis (éd.), *La nature citadine, op. cit.*, p. 94 ; D. Jarrassé, *Les thermes romantiques, op. cit.*, p. 11-12 ; S. Venayre, *Panorama, op. cit.*, p. 337.

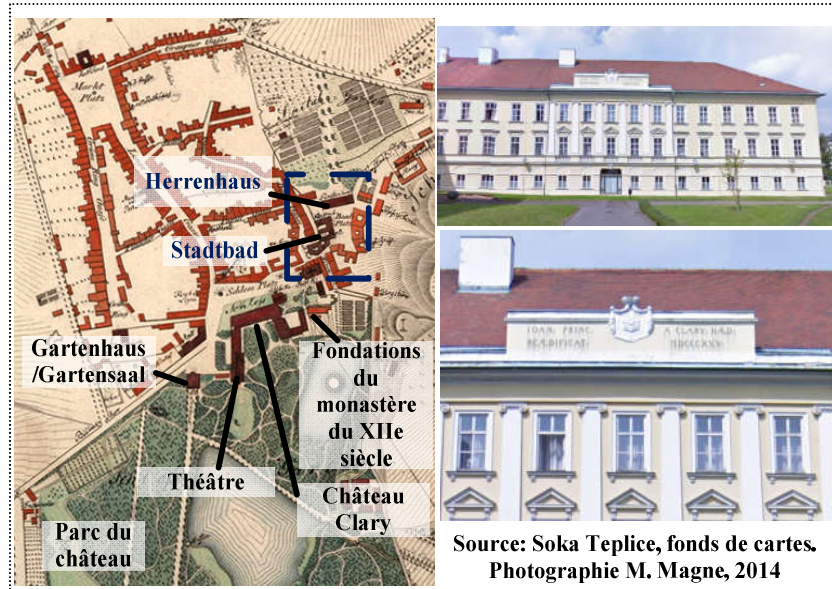
²⁵⁹ *Description de Pyrmont, op. cit.*, 1785, t. 1., p. 156-157 ; D. Clay Large, *The Grand Spas, op. cit.*, p. 51-60.

²⁶⁰ Sur l'architecture balnéaire : A. Corbin, *Le territoire, op. cit.*, p. 298-305.

²⁶¹ SOAL-Děčín, c. 192, Ch.-J. au *Bauingenieur* Hermann, Vienne, 22 février 1826.

Il était donc essentiel d'introduire l'héraldique familiale au cœur du quartier historique des bains. Ce bâtiment tout à fait caractéristique des édifices publics érigés dans les villes d'eaux entre 1800 et 1850 porte aujourd'hui encore la signature de la maison princière.

Tout au long de la période, la prospection des sources vint



Source: Soka Teplice, fonds de cartes. Photographie M. Magne, 2014

enrichir ce patrimoine. L'exploitation de la *Gartenquelle* fut par exemple l'occasion d'aménager une fontaine accessible aux curistes en 1797. Le prince de Clary-Aldringen note plus tard que « beaucoup de gens vont boire à ma fontaine, qui est très bien arrangée a présent, mais Ambrosy ne la prône pas, peut-être parce que l'autre médecin l'a mis en vogue²⁶². » Le prince travaille dans le contexte de la multiplication des fontaines publiques qui accompagne la maîtrise de l'eau dans les espaces urbains²⁶³. Il améliore l'offre médicale avec la consommation des eaux au verre, tout en imposant ses conceptions esthétiques dans cet important lieu de rencontre des villes thermales, ainsi que le rappellent les modèle de Spa²⁶⁴. Jean de Clary s'inscrit aussi dans le sillage du prince Frédéric-Charles-Auguste de Waldeck-Pyrmont qui embellit les allées et les bassins entre 1763 et 1785²⁶⁵. En retour, la présence des étrangers offre une atmosphère stimulante pour transformer le domaine, depuis les fabriques à colonnades du parc à l'anglaise jusqu'aux bâtiments économiques dont l'aspect ne devait pas nuire à l'image que les curistes donneraient de Teplitz. Son successeur Charles-Joseph demande par exemple à son ingénieur Hermann de rénover l'étable de la métairie de Teplitz, « une véritable honte devant les étrangers²⁶⁶ » qui s'y rendaient en promenade à la belle-saison depuis le début du XIX^e siècle.

L'émulation entre les nobles créateurs de jardins est exacerbée à Teplitz. Nombreux sont les propriétaires de Bohême mais aussi de Pologne ou de Prusse à venir prendre les eaux et visiter le domaine Clary-Aldringen. Les Czernin propriétaires de Schönhof ou la princesse

²⁶² SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J.-H., Teplitz, 25 septembre 1797, 22 juillet 1799

²⁶³ A. Audurier Cros, « Villégiature, urbanité et rapport à la nature au XVIII^e siècle à Montpellier », dans D. Rabreau, S. Pascalis (éd.), *La nature, op. cit.*, p. 109 ; *Guide des étrangers à Vienne, op. cit.*, p. 44, 250-251.

²⁶⁴ B. Bernard, « Promenade et promeneurs à Spa » dans C. Loir, L. Turcot (dir.), *La promenade au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles (Belgique-France-Angleterre)*, Paris, Édition de l'Université de Bruxelles, 2011, p. 106.

²⁶⁵ *Description de Pyrmont, op. cit.*, 1785, t. 1., p. 16-19.

²⁶⁶ SOAL-Děčín, c. 192, Ch.-J. à l'ingénieur, Vienne, 28 décembre 1826.

Radziwiłł créatrice de l'Arcadie en Pologne découvrent d'abord un parc à l'anglaise émaillé de fabriques princières, où les pièces de verdure sont travaillées en conjuguant le salubre et le pittoresque²⁶⁷.

L'aménagement des allées plantées : la fabrique d'une saine promenade dans le domaine princier

Le seigneur de Teplitz se montre très attentif à l'assainissement des berges des étangs avant le début de chaque saison²⁶⁸. S'il n'avait sans doute pas vu les embellissements de Pyrmont, le prince ne pouvait ignorer l'aménagement du superbe parc à Baden près de Vienne en 1792, offrant « au public un point de réunion et une promenade agréable » dans la future résidence d'été de François d'Autriche dans les années 1800²⁶⁹. Les allées rectilignes sont tracées autour des étangs bordés de saules pleureurs achetés à la fin du XVIII^e siècle : elles forment les promenades qui sont un équipement essentiel des villes d'eaux²⁷⁰.

Jean de Clary conjugue l'art des jardins dans les domaines nobles avec la fabrique des boulevards dont les équipements offrent un espace public récréatif, aéré et policé aux cavaliers et aux marcheurs des capitales qui composent la majorité des baigneurs²⁷¹. Les commandes de platanes, de robiniers et de marronniers, les parterres de thuyas et de buis attestent l'adoption du modèle des promenades urbaines comme l'allée des Champs-Élysées à Paris ou le Prater à Vienne²⁷². Les inventaires du jardinier de Teplitz montrent encore la place accordée à la végétation méditerranéenne avec les pins et les arbustes odorants qui font le charme des frondaisons à proximité des allées de Montpellier au XVIII^e siècle²⁷³. Si le prince met son expérience au service du monarque à Vienne, celui-ci contribue à enrichir encore les sources d'inspiration pour l'aménagement de la petite ville thermale. En 1811, le directeur des bâtiments de la cour de Vienne est envoyé en mission diplomatique pour saluer la naissance du roi de Rome dans le Paris impérial, dont il put admirer les grands travaux²⁷⁴. Le prince et

²⁶⁷ SOAL-Děčín, c. 108, correspondance de 1797 et 1800 ; M. A. Giusti, « Villes d'eaux en Italie », dans D. Rabreau, S. Pascalis (éd.), *La nature citadine, op. cit.*, p. 97.

²⁶⁸ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. M.-J. H.-H., Sidonienwald (domaine Chotek), 8 juillet 1799.

²⁶⁹ Johann Pezzl, *Die Umgebungen Wiens*, Vienne, Degenschen, 1807, p. 169 ; Gerhard Weber, « Baden », dans Österreichische Gesellschaft für Historische Gärten (éd.), *Historische Gärten in Österreich: vergessene Gesamtkunstwerke*, Vienne, Böhlau, 1993, p. 52-58.

²⁷⁰ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 343, catalogue des plantes commandées à Teplitz en avril 1787.

²⁷¹ L. Turcot, *Le promeneur à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 2007, p. 219-246.

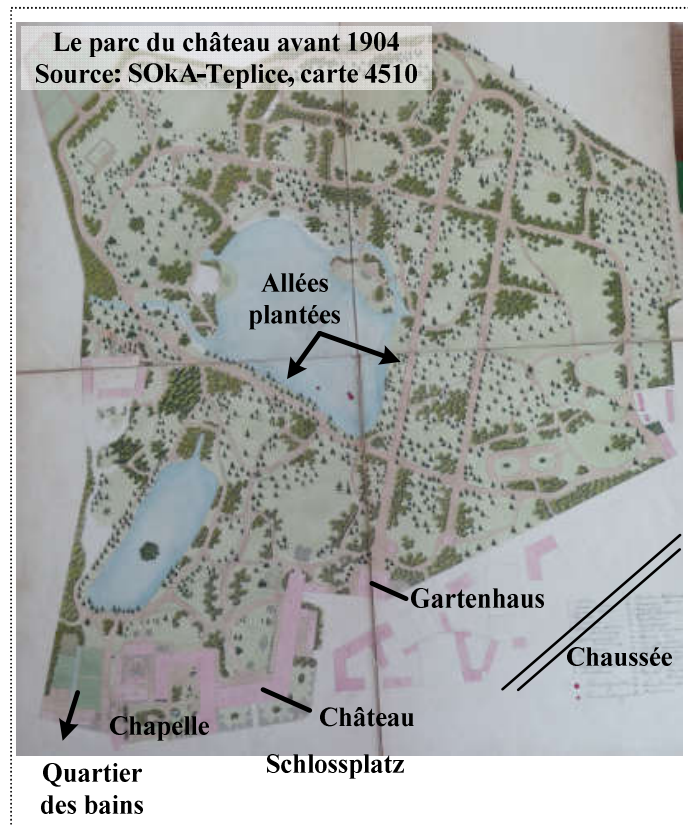
²⁷² SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 343, catalogues arboricoles, 1788-1820.

²⁷³ *Ibidem*; A. Audurier Cros, « Villégiature... », dans D. Rabreau, S. Pascalis (éd.), *La nature, op. cit.*, p. 177.

²⁷⁴ SOAL-Děčín, c. 149 : le prince mentionne un échange avec Napoléon autour des travaux parisiens dans ses lettres à Metternich d'avril 1811 ; F. Panzini, *Per i piaceri del popolo. L'evoluzione del giardino public in Europa dale origini al XX secolo*, Bologne, Znicelli, 1993, p. 66-87, souligne l'importance du modèle parisien pour les autres capitales. G. Poisson Georges, *Napoléon I^{er} et Paris, l'empereur architecte*, Paris Tallandier, 2002, p. 219 sq..

ses successeurs adaptèrent à Teplitz les grands principes de l'urbanisme des capitales et des principales villes européennes.

La forme caractéristique de l'hippodrome est adoptée plus tard pour fermer le circuit de la promenade publique, rappelant l'aménagement du jardin Marbeuf qui accueille les réjouissances publiques dans le « Paris pittoresque » de Louis XVIII²⁷⁵. Le cours planté marque la transition entre l'espace urbain et la nature aménagée par le prince de Clary-Aldringen. Pour s'y rendre, il faut longer l'aile ouest du château et passer entre le théâtre et la salle de réunion (*Gartenhaus*). Les allées se ramifient ensuite en plusieurs sentiers qui permettent aux marcheurs d'échapper à la poussière et aux sabots des cavaliers



en déambulant entre le petit étang et la façade nord du château. Ces chemins les conduisent vers le *Herrenhaus* et le quartier des bains en passant par les fondations du monastère médiéval. Le patrimoine familial gouverne les circulations des baigneurs dans l'environnement thermal.

L'allée plantée est jalonnée des équipements traditionnels comme les chaises et les bancs qui la caractérisent en tant qu'espace de promenade en milieu urbain. Le prince dénote sa maîtrise de l'esthétique pittoresque en créant de petits sites permettant d'apprécier des points de vue particuliers. Le *Gartensitz* conçu en 1794 est un petit bâtiment avec trois faces. L'une possède un banc demi-circulaire pour douze personnes et une autre est ornée de bancs de pierre plus intimes²⁷⁶. Les promeneurs peuvent y augurer des plaisirs de la salle de réunion à la « façade toute renouvelée », puis rêver aux excursions dans les Monts Métallifères dont l'horizon prolonge « l'avenue des Marronniers²⁷⁷ ». Le prince répond ainsi à l'élargissement du microcosme thermal avec des circuits toujours plus éloignés vers l'air sain des montagnes et

²⁷⁵ G. Sarrut, E.-T. Bourg (dir.), *Paris pittoresque*, Paris, Bureau de la publication, 1842, t. 1, p. 62.

²⁷⁶ SOAL-Děčín, c. 108, Teplitz, 3 et 13 juillet 1795

²⁷⁷ *Ibidem*.

le plaisir touristique des curiosités naturelles comme les étranges blocs de grès de la Bohême du Nord²⁷⁸. La transplantation de la nature citadine dans le cadre thermal fait partie d'une conception d'ensemble d'un espace spécialisé dans les soins : les promenades et les espaces de loisir s'ajoutent aux thermes pour définir « la ville commode et belle » pensée par les héritiers des architectes des Lumières²⁷⁹. Le château, son théâtre et la *Gartensaal* sont donc totalement intégrés au noyau thermal pour former ce « système paysager unitaire²⁸⁰ » sur lequel repose l'attractivité de la ville d'eau.

L'intégration de l'architecture aristocratique dans la politique thermale de l'État

Le cœur patrimonial n'échappe pas aux grands projets d'État. En 1828, le prince Charles-Joseph reçut les propositions d'un commissaire Heyde appuyé par le grand burgrave le comte Karl Chotek (1783-1868)²⁸¹. Il fut incité à bâtir une colonnade reliant la salle, le théâtre et le jeu de passe. Cette « belle et gigantesque conception » architectonique devait hisser Teplitz devant les bains de Carlsbad ou du Rhin au nom du « bien public²⁸² ». Comme dans nombre de projets gouvernementaux, il n'y avait pas de budget pour ces ensembles monumentaux²⁸³. Leur mise en œuvre dépendait des propriétaires, ce dont témoigne le prince en écrivant : « je trouve tout simple que le gouvernement mette la main dans ma poche, trouvez tout simple que je la défende²⁸⁴ ». La « propriété individuelle²⁸⁵ » du prince lui permit surtout d'opposer l'héritage néo-classique des grands nobles à l'« art d'administration²⁸⁶ » que les autorités royales tentèrent de promouvoir dans ce domaine thermal impossible à penser comme une propriété privée. Le prince céda à l'intérêt public en proposant un compromis pour l'indispensable établissement de lavage ou la réfection du parquet de la *Gartensaal*. Mais la colonnade ne vit pas le jour, car la politique thermale centralisatrice n'avait pas les moyens d'imposer un aménagement de plus en plus standardisé.

L'hybridité entre le patrimoine et les équipements publics est la problématique centrale des aménagements conduits par des princes soucieux de préserver le génie particulier du fief des Clary-Aldringen au début du XIX^e siècle. Après avoir distingué Teplitz dans

²⁷⁸ T. Pilíková, *Dějiny vzniku*, op. cit., p. 15-29.

²⁷⁹ M. A. Giusti, « Villes d'eaux en Italie », dans D. Rabreau, S. Pascalis (éd.), *La nature citadine*, op. cit., p. 94.

²⁸⁰ *Ibidem*.

²⁸¹ Voir annexe 1, p. 227. SOAL-Děčín, c. 194. Le Grand-Burgrave est le beau-frère du prince. Sur ce personnage : M. Sekyrková (éd.), *Eva Lisá Karel hrabě Chotek Nejvyšší purkrabí Království českého* [Karl Chotek, Grand Burgrave du royaume de Bohême], Prague, Národní technické muzeum, 2008.

²⁸² *Ibidem*.

²⁸³ D. Jarrassé, *Les thermes*, op. cit., p. 29-35.

²⁸⁴ Voir annexe 1. SOAL-Děčín, c. 194.

²⁸⁵ *Ibidem*.

²⁸⁶ D. Jarrassé, *Les thermes*, op. cit., p. 41.

l'essor des années 1810-1820, cet héritage historique semble devoir freiner la création d'une station thermale moderne capable de maintenir une compétitivité internationale. Cette dernière est désormais pensée à l'échelle des États, seuls capables de cette « unité de vues » que le docteur Lhousteau appelle de ses vœux en 1835, l'époque où Bagnères-de-Luchon débute sa reconstruction grâce à la Commission scientifique et artistique constituée par le préfet²⁸⁷.

À Teplitz, le thermalisme est donc d'abord un élément de l'architecture aristocratique, avant que le mouvement ne s'inverse relativement lorsque la fin du régime seigneurial libère les forces communales après 1848. Le domaine princier est au cœur de l'alliance stimulante et contraignante entre l'emprise aristocratique sur le territoire et la prise en compte des exigences d'un nouveau public. Les visiteurs à l'assise sociale élargie attendent une qualité de service équivalente dans les villes d'eau : la propreté des bains, la salubrité de belles allées pittoresques, le divertissement offert par les compagnies de théâtre. Un public de moins en moins aristocratique fit ainsi son entrée dans l'aile gauche du château à la fin du XVIII^e siècle. Entre l'ouverture du théâtre du prince en 1787 et la construction du théâtre municipal en 1874, les spectateurs munis de billets passèrent sous le fronton néo-classique où la figure d'Apollon symbolise les deux visages de Teplitz, ville seigneuriale des Clary-Aldringen et cité thermale au rayonnement international²⁸⁸.

B. Le prince et la vie culturelle dans la ville d'eau : le théâtre et ses publics au château de Teplitz

Une scène à partager : la concession du nouveau théâtre du château à partir de 1789

La « ville-sujette » de Teplitz n'a pas les moyens suffisants pour imiter Carlsbad qui fait bâtir son théâtre en 1787, soulignant l'importance accordée au théâtre et à la musique dans le voyage aux eaux²⁸⁹. Le prince de Clary-Aldringen anticipe alors sa succession en engageant la même année l'architecte de la cour de Saxe, Johann Giesel (1751-1821). Ce faisant, il croise encore le développement du thermalisme avec le prestige des princes comme les Schwarzenberg et les Liechtenstein qui aménagent leurs théâtres châtelains entre 1760 et 1865²⁹⁰. En 1789, le prince Aloïs de Liechtenstein s'affirme en maître des dynamiques

²⁸⁷ D. Jarrassé, *Les thermes*, op. cit., p. 34, 136-144.

²⁸⁸ Une photographie de ce théâtre en annexe 14 du chapitre IV, p. 206.

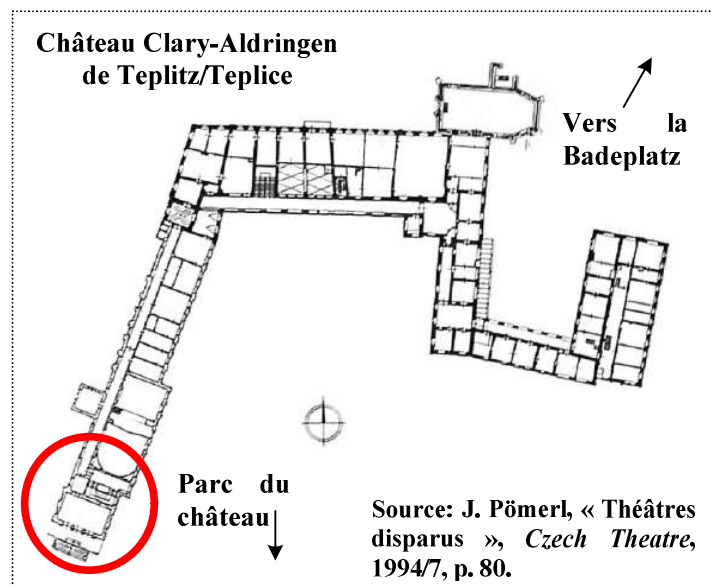
²⁸⁹ J. de Carro, *Almanach de Carlsbad*, Prague, 1833, p. 44 ; J. Fiala : « Kultura v lázních na počátku 19. století » [la culture dans les villes thermales au début du XIX^e siècle], dans Z. Hojda, R. Prahel (éds.), *Mezi časy...*, op. cit., p. 294-302.

²⁹⁰ Jana Franková, « La musique et le théâtre baroque de Český Krumlov », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg*, op. cit., p. 189 ; Jitka Šťábová, « Zámecká divadla rodu Liechtensteinů na českém území.

culturelles dans ses terres en engageant l'architecte de la cour de Vienne à Feldsberg/Valtice en Moravie pour construire un théâtre ouvert à ses sujets²⁹¹. La même année, le théâtre du château Clary-Aldringen accueille les premiers baigneurs. Le thermalisme accentue le mouvement d'ouverture des scènes aristocratiques à la fin du XVIII^e siècle. Le combat josphiste contre le pouvoir seigneurial conduit à un renforcement de l'aura culturelle des seigneurs qui s'affirment comme des acteurs incontournables de la vie culturelle locale.

Les premières lettres de Giesel portent sur la conversion de l'ancienne salle de 1751 destinée aux spectacles de société :

Après avoir calculé le nombre des personnes que le parterre peut contenir, je me trouve à peu près pour 130 à 140 Personnes de place bien entendu que le parterre seroit séparé en deux parties, les premières places derrière l'orchestre seront pour les maîtres, le restant vers la porte d'entrée pour les étrangers et pour le beau monde de la ville, reste le commun qui seroit placé suivant notre première idée [...] sur la galerie qui peut contenir 50 à 60 Personnes assis²⁹².



Le prince donne les lignes directrices d'un théâtre de 266 places assises, une petite capacité correspondant aux petites scènes des résidences impériales de Schönbrunn et Laxenburg qui accueillent la troupe française de Vienne dans la seconde moitié du XVIII^e siècle²⁹³. L'extrémité de l'aile ouest est requalifiée avec une entrée publique donnant sur le parc et une entrée indépendante pour le château. Dans la salle, des loges « bien fermées à double portes²⁹⁴ » isolent le prince et ses invités de la foule rassemblée dans la galerie. Le prince se ménage les moyens de paraître en protecteur d'un théâtre dont l'ouverture aux étrangers semble inéluctable.

Závěrečná studie z ročního výzkumného projektu [Le théâtre du château de la famille Liechtenstein en Bohême : bilan de recherches] », *Theatralia*, Yorick, Brno, Masarykova univerzita, 2010, p. 32-46 ; Jitka Pavlišová, « Ve službách knížete Liechtensteina: několik poznatků k provozu zámeckého divadla ve Valticích [Au service du prince de Liechtenstein : notes sur les performances au théâtre du palais de Valtice] », *Theatralia*, 2015/18, p. 85-105.

²⁹¹ *Ibidem* ; Alena Jakubcová et alii, *Starší divadlo v českých zemích* [Le théâtre ancien dans les pays tchèques], Prague, Divadelní Ústav a Academia, 2007, p. 114-116, 343-346.

²⁹² SOAL-Děčín, Vlk Teplice, c. 417a, Dresde, 19 novembre 1787.

²⁹³ R. Markovits, *Civiliser l'Europe. Politiques du théâtre français au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2014, p. 32. Par comparaison, les théâtres des grandes villes ont une jauge de 1500 à 2000 places : C. Charles, *La dérégulation culturelle. Essai d'histoire des cultures en Europe au XIX^e siècle*, Paris, PUF, 2015, p. 138-145.

²⁹⁴ SOAL-Děčín, Vlk Teplice, c. 417a, Dresde, 2 novembre 1787.

L'architecte de Dresde est secondé par le peintre du théâtre électoral et le « maître des machines de la cour » pour concevoir les décors amovibles. Le prince valide les esquisses d'une dizaine de tableaux scéniques nécessaires aux drames bourgeois de l'époque romantique²⁹⁵. Les inventaires attestent de la construction d'une machinerie moderne et de la constitution d'une belle garde-robe contenant les costumes historiques de chevaliers et de bourgeois qui permettent de représenter un répertoire qui s'étend de Schiller à Kotzebue²⁹⁶. Les pièces sont mises en scène par les compagnies qui suivent le mouvement des élites en villégiature avant la reprise de la saison théâtrale dans les capitales. Ces sociétés professionnelles (*Opern und Schauspiel Gesellschaften*) proposent les comédies adaptées à l'atmosphère thérapeutique estivale, mais puisent aussi dans le répertoire des drames et des opéras. Cette répartition des genres correspond à celle des théâtres de cour comme ceux de Stuttgart et Munich où plus de 40% des pièces appartiennent à la comédie (*Lustspiel*) entre 1803 et 1847²⁹⁷. Teplitz reflète aussi la montée en puissance de l'opéra allemand dans les capitales, qui détrône progressivement le théâtre chanté ou *Singspiel* caractéristique de l'espace germanique au début du XIX^e siècle²⁹⁸. Le vaudeville, bientôt attaché à l'image de la villégiature, apparaît d'abord sous la forme d'opéras adaptés à partir du répertoire français. *Fanchon das Leyermädchen* arrangée par Kotzebue d'après Jean-Nicolas Bouilly est donnée dès 1808 par la troupe de Karl Liebich, directeur du Théâtre des États de Prague²⁹⁹. Vaudevilles et mélodrames sont ensuite de plus en plus régulièrement donnés dans les années 1820 avant que le triomphe européen de Scribe ne touche logiquement Teplitz dans les années 1830³⁰⁰.

D'abord issues de la Saxe voisine, les troupes viennent ensuite majoritairement du *Vaterlandisches Theater* et du théâtre des États de Prague entre 1800 et 1820³⁰¹. Le prince Jean de Clary suit le modèle des princes de Waldeck-Pyrmont qui garantissent la présence

²⁹⁵ *Ibidem* ; on trouve des tableaux semblables dans le théâtre Schwarzenberg : J. Franková, « La musique..., dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 189

²⁹⁶ SOAL-Děčín, c. 144, 156 : IAD 1826, 1831 ; c. 747, catalogue manuscrit de la garde-robe et affiches des pièces représentées à Teplitz.

²⁹⁷ C. Charle, *La dérégulation, op. cit.*, p. 160.

²⁹⁸ B. Banoun, J.-F. Candoni, *Le Monde germanique et l'opéra. Le livret en question*, Paris, Klincksieck, 2005, p. 70, 209.

²⁹⁹ SOAL-Děčín, c. 747, affiche. *Oper* en trois actes, musique de Himmel.

³⁰⁰ *Ibidem*, 24 août 1832, adaptation en allemand *Der junge Obrist*, première à Prague la même année. C. Charle, *La dérégulation, op. cit.*, p. 167.

³⁰¹ Littéralement « théâtre patriotique », qui propose des pièces en allemand et en « bohême » à Prague. J. Michlová, *Zámecké divadlo, op. cit.* ; M. Magne, « Une scène en Bohême : mobilités et performances artistiques dans la ville d'eau de Teplitz au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles », *Diasporas*, 2015/26 : *Musiques nomades : objets, réseaux, itinéraires, (Europe, XVII^e-XIX^e siècles)*, sous la direction de M. Traversier, p. 133-152.

d'une compagnie tout au long de la saison au XVIII^e siècle³⁰². Avant chaque saison, les lettres de candidature des directeurs proposent un répertoire au prince dans l'espoir d'obtenir le monopole saisonnier du théâtre à Teplitz³⁰³. Les sociétés sont choisies par le prince, mais elles ne sont pas exactement engagées à son service. Le contrat organise la concession du théâtre aristocratique où la rémunération des artistes dépend du public ou de généreux bienfaiteurs³⁰⁴. C'est la principale différence avec le théâtre de Feldsberg où le prince Liechtenstein rémunère la troupe et peut développer une relation de type mécénal³⁰⁵. Le prince de Clary-Aldringen cherche d'abord à ce que les troupes transposent à Teplitz le répertoire des capitales au goût des visiteurs. Jean de Clary-Aldringen n'agit donc pas en tant que commanditaire particulier, mais comme dépositaire de l'autorité seigneuriale soucieuse de satisfaire l'intérêt public dans la ville thermale. Ce n'est plus tout à fait la magnificence du prince mécène qui est mise en avant, mais la libéralité du propriétaire, qui dès lors peut se désolidariser en partie des logiques entrepreneuriales dans son théâtre alors même qu'il les rend possible et les conditionne. Le développement du thermalisme oblige à partager la scène, et à revoir les conditions de la présence aristocratique dans cet espace seigneurial.

Le prince ne renonce pas à sa salle pour autant, puisque la clause essentielle des contrats lui laisse la libre disposition du théâtre deux jours par semaine, et sur simple demande de sa part³⁰⁶. Il peut ainsi maintenir l'usage aristocratique d'un théâtre de société francophone, distinct du spectacle en langue allemande correspondant à l'origine de la majorité des spectateurs. Dès lors, le *Hochfürstliches Theater* devient une scène hybride. Plusieurs publics y coexistent, goûtant différents répertoires selon que leur origine les rattache au monde des théâtres de cour ou à celui des petites salles de faubourgs. L'alternance entre la scène aristocratique et le spectacle professionnel se lit dans le contraste entre les affiches manuscrites des amateurs qui jouent en français et les *Zettel* en allemand conservés dans les archives de Děčín et de Prague³⁰⁷. La libéralité du prince n'est possible que dans le respect de cette règle imposée par un décret qui soumet les logiques entrepreneuriales du théâtre professionnel au fonctionnement seigneurial de Teplitz.

³⁰² *Description de Pymont, op. cit.*, p. 45.

³⁰³ Leurs lettres sont transmises par l'administration seigneuriale, par exemple, SOAL-Děčín c. 121, *Amtsbericht* Teplitz, 22 et 30 avril 1796.

³⁰⁴ Ces contrats sont conservés dans les registres de décrets, SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 92-93.

³⁰⁵ J. Šťávoňová, « Zámecká divadla rodu Liechtensteinů... », *op. cit.*, p. 32-46. J. Pavlišová, « Ve službách... », *op. cit.*, p. 85-105 ; A. Jakubcová et alii, *Starší divadlo, op. cit.*, p. 343-346.

³⁰⁶ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 92-93, contrats reproduits dans les livres des décrets. Cette clause est récurrente comme le montre par exemple le contrat de 1820, c. 93, fol. 31 ou de 1824, fol. 69.

³⁰⁷ Voir annexe 14, p. 253. SOAL-Děčín, c. 747 ; archives du Musée National de Prague, cote P-10-B-397.

Le prince Jean n'a aucun mal à dicter ses conditions car la concurrence est rude, comme le montrent les lettres de candidatures reçues en 1799³⁰⁸. Teplitz et Carlsbad offrent en effet des salles clefs en main à ces « entreprises structurellement déficitaires³⁰⁹ » où les artistes, eux-mêmes engagés par contrats, sont contraints à d'importantes mobilités entre différents théâtres. Le prince peut donc se réserver des places à offrir, conditionner toute initiative à une demande préalable et surtout exiger la présence d'un orchestre de qualité avec « *Musikdirector*³¹⁰ ». La musique est en effet un aspect essentiel de la culture thermale, d'abord avec les bals puis avec le développement des concerts organisés en plein air au bénéfice des instituts médicaux³¹¹. Le contrat impose enfin un veilleur et un strict usage de l'éclairage. Le risque d'incendie dans cette dépendance du château est la hantise des princes successifs tout au long du XIX^e siècle³¹². Le prince cède gracieusement le théâtre, mais encadre fermement son occupation. C'est le prix d'une concession princière qui permet aux professionnels du théâtre de gérer leurs affaires dans une relative indépendance. Une fois édictée les conditions d'usage, le prince laisse le monde du spectacle professionnel s'organiser à Teplitz.

Le théâtre des villes d'eaux au tournant du XIX^e siècle

Au tournant du XIX^e siècle, les sociétés de Franz Seconda de Saxe, puis des directeurs du Théâtre des États de Prague Domenico Guardasoni et Karl Liebiech installent leurs caisses en ville³¹³. Ils les transportent à l'entrée de la salle avant la représentation. Des affiches sont collées à la poste et parfois peintes au pochoir sur les vitres³¹⁴. Le théâtre professionnel est accessible à la majorité des curistes qui obtiennent un siège fermé pour 1 florin, le premier parterre pour 40 kreutzers, le deuxième pour 24 kreutzers et la galerie pour 7 kreutzers en 1801³¹⁵. La loge est accessible pour 3 florins quand elle n'est pas réservée par le prince. Les

³⁰⁸ SOAL-Děčín, c. 122, mars 1799. Les candidatures arrivent notamment de Leipzig et de Prague.

³⁰⁹ R. Markovits, *Civiliser, op. cit.*, p. 35-37. Sur les directeurs et leurs entreprises au XIX^e siècle, voir aussi C. Charles, *Théâtres en capitales : naissance de la société du spectacle à Paris, Berlin, Londres et Vienne, 1860-1914*, Paris, Albin Michel, 2008, p. 54-101.

³¹⁰ SOAL-Děčín, Vok Teplice, c. 92-93, clause récurrente des décrets tout au long du XIX^e siècle.

³¹¹ Le journaliste Karl Anton Postl, connu sous le nom de Charles Sealsfield atteste de la présence d'un orchestre dans *Austria as it is* en 1827, cité par W. Miksch, « Teplitz aus der Sicht eines Journalisten um 1823 », dans *Stadt und Kreis Teplitz-Schönau, op. cit.*, p. 221-222 ; T. Richter, *Les eaux, op. cit.*, p. 31-32.

³¹² Voir la lettre du prince Charles-Joseph au Grand Burgrave en annexe 1, p. 227.

³¹³ Sur ces directeurs : A. Jakubcová *et alii*, *Starší divadlo, op. cit.*, p. 114-116, 208-212 ; Jitka Ludvová *et alii*, *Pražský divadelní almanach : 230 let Stavovského divadla* [Almanach du théâtre de Prague : 230 ans du Théâtre des États], Prague, Divadelní ustav, 2013, p. 28 ;

³¹⁴ SOAL-Děčín, c. 747, affiches et pochoir du théâtre professionnel.

³¹⁵ *Idem*, c. 744, affiche *Die Insel der Liebe*. Les affiches du *Landständischer Theater* de Prague sur la même période, montrent des prix similaires, et même inférieurs pour les sièges fermés (archives du Musée National de Prague, P-6-A-266.). Les prix des théâtres officiels de Vienne (*Burgtheater, Kärnterthortheater*) sont deux à

directeurs ont ensuite toute latitude pour haranguer le public et obtenir des souscriptions³¹⁶. Les représentations ont généralement lieu entre six et huit heures, après la cure et la promenade³¹⁷. La vente des rafraîchissements dans la salle est affermée à 10 florins par le prince, à un particulier qui n'est pas nécessairement issu de la troupe mais profite de l'engouement pour le théâtre qui rassemble des spectateurs souvent fragiles³¹⁸.

Rapidement, la famille Clary-Aldringen prend ses distances avec ce théâtre commercial considéré comme celui des baigneurs, ainsi qu'en attestent les écrits personnels comme ceux du comte Charles-Joseph. La famille refuse l'assimilation avec un spectacle dont la qualité est souvent jugée médiocre³¹⁹. Les visiteurs ne se privent pas de critiquer les représentations, tel Goethe dont les remarques s'accordent avec celles du comte de Clary-Aldringen à la fin des années 1800³²⁰. Seuls les gazetiers envoyés de Vienne se montrent plus clément lorsque le choix récurrent de la société de Franz Maschek apporte une stabilité au théâtre professionnel à Teplitz après 1815³²¹. La venue de ces journalistes intègre le théâtre de villégiature de Teplitz dans l'espace d'information et de débat né de l'essor de la presse et de la multiplication des troupes dans l'espace germanophone du XVIII^e siècle³²².

Autre source récemment mise en valeur par l'historiographie, les almanachs de théâtre témoignent plus précisément de l'insertion de Teplitz dans les flux artistiques qui animent la Bohême et la Saxe³²³. La ville thermale devient progressivement un espace incontournable dans le « marché du travail européen » des musiciens et des comédiens de la fin de l'époque moderne³²⁴. Les villes thermales se distinguent des villes de cour, des « théâtres d'État et

trois fois supérieurs, d'après les tarifs annoncés dans l'*Österreichischer Beobachter* (journal numérisé par la *Österreichische Nationalbibliothek* : <http://www.onb.ac.at/>).

³¹⁶ Par exemple avec des performances « au bénéfice » d'un acteur, ou des poèmes de prise de congé. Le comte évoque les discours des directeurs dans son journal : SOAL-Děčín, c. 157, 4 juillet 1795 ; M. Magne, « Une scène en Bohême... », *Diasporas, op. cit.*, p. 146

³¹⁷ À l'exception du vendredi à la fin du XVIII^e siècle, puis du dimanche dédié au bal.

³¹⁸ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 902, « *Erfrischungen Verkaufsrecht im theater* », 1816-1826.

³¹⁹ SOAL-Děčín, c. 157, journal de Charles-Joseph, été 1797. La compagnie est issue du théâtre patriotique de Prague ; J. Michlová, *Zámecké divadlo, op. cit.*, p. 7-9.

³²⁰ J. W. v. Goethe, lettre à Christiane von Goethe, Teplitz, 28 août 1810, correspondance et journaux 1810-1812, accessibles sur <http://www.zeno.org>.

³²¹ Jiří Hilmera, *Činnost německých divadelní společností v českých provinciích 19. Století* [L'activité des sociétés de théâtre allemand en Bohême au XIX^e siècle], Prague, Divadelního ústavu v Praze, 2006, p. 37-38 ; W. Miksch, « Teplitz aus der Sicht eines Journalisten um 1823 », dans *Stadt und Kreis, op. cit.*, p. 221-222

³²² Raymond Heitz, Roland Krebs (dir.), *Théâtre et « Publizistik » dans l'espace germanophone au XVIII^e siècle*, Francfort, P. Lang, 2001.

³²³ *Ibidem* ; *Prager Theater-Almanach auf das Jahr 1808* (PTA), Prague, 1808, Musée National de Prague, dépôt Terezín, p. 24 ; J. W. Lambert, *Taschenbuch für Schauspieler und Schauspielfreunde auf das Jahr 1823*, Vienne, Tendler et Manstein, 1823, p. 313-317.

³²⁴ R. Markovits, *Civiliser l'Europe, op. cit.*, p. 30-31 ; M. Traversier, « Revisiter l'histoire sociale et politique de la musique (années 1770-années 1830) », *Annales Historiques de la Révolution française*, n° 379 : *Nouvelles perspectives pour l'histoire de la musique (1770-1830)*, 2015/1, p. 3-11.

autres lieux princiers » dans lesquels des troupes permanentes se constituent fréquemment³²⁵. Elles offrent aux compagnies l'assurance de spectateurs enclins à dépenser pour se divertir tout en recherchant le soin du corps et le repos de l'esprit conformément au régime médical prescrit dans les villes d'eau. Surtout, ce public est fréquemment renouvelé, ce qui permet une reprise des pièces, très difficile dans les capitales alors que les succès durables sont rares au début du XIX^e siècle³²⁶. Dans les faits, le bénéfice était souvent moins élevé que prévu. En 1824, les recettes comblent difficilement les dettes que le directeur Maschek avait accumulées à la tête de sa « troupe affamée³²⁷ ». Tout au long de la période, les directeurs ont alors recours aux performances des vedettes de Prague qui se produisent exceptionnellement pour augmenter les recettes³²⁸. Le 1^{er} juillet 1824, la célébrité de l'acteur Blumenthal rapporte 400 florins, soit près de 100 florins de plus que la recette journalière du *Burgtheater* avant l'ouverture du carnaval de Vienne, près de deux fois plus que la recette estivale des grands théâtres urbains de cette capitale³²⁹.

Les villes thermales fournissent des opportunités de carrière pour les directeurs comme pour les acteurs. Franz Seconda, trésorier du théâtre de la cour de Dresde dominée par la personnalité de Pasquale Bondini, fait par exemple ses premières armes à Teplitz avant de prendre la suite de Bondini en 1789. Il développe aussi des liens avec le théâtre Nostitz de Prague, qui devient rapidement le vivier des compagnies dans la ville d'eau³³⁰. Teplitz est encore une étape déterminante dans le parcours de Johann Nepomuk Stěpanek (1783-1844), jeune souffleur dans la troupe de Franz Zöhrer en 1803³³¹. L'*album amicorum* de ce grand nom du théâtre tchèque témoigne de l'atmosphère artistique particulière dans ces espaces fréquentés par de nombreux artistes en villégiature comme Beethoven et Goethe qui s'y rencontrent en 1812³³². Les villes thermales apparaissent comme des avant-scènes dans la

³²⁵ *Ibidem*.

³²⁶ C. Charles, *La dérégulation*, *op. cit.*, p. 151.

³²⁷ SOAL-Děčín, c. 180, journal du comte Charles-Joseph, 1^{er} juillet 1824.

³²⁸ En 1808, les affiches annoncent la venue exceptionnelle de mademoiselle Bessel issue du « k. *ständischen altstadter Nazionaltheater* de Prague » pour se produire avec la troupe de Karl Liebiech (SOAL-Děčín, c. 744). D'autres exemples dans Jitka Ludvová, *Hudební divadlo v českých zemích. Osobnosti 19. století* [Le théâtre musical en Bohême. Personnalités du XIX^e siècle], Prague, Divadelní ústav, 2006.

³²⁹ SOAL-Děčín, c. 180, journal 1^{er} juillet 1824. C. Charles, *La dérégulation*, *op. cit.*, p. 148-149. La recette moyenne journalière du *Burgtheater* en hiver est de 319 gulden en 1846, contre 174 gulden en mai et août.

³³⁰ *Prager Theater-Almanach 1808*, p. 80.

³³¹ J. Michlová, *Zámecké*, *op. cit.*, p. 10-11; A. Jakubcová *et alii*, *Starší divadlo*, *op. cit.*, p. 364-367.

³³² Musée National de Prague, Arch. Terezín, IX H 31, 1803-1808.

carrière des directeurs et des acteurs qui transforment les cadres institutionnels et le répertoire de la Bohême au début du XIX^e siècle³³³.

Les troupes refusées à Teplitz se produisent à Carlsbad, et inversement. Les directeurs s'y font engager d'une année sur l'autre, mais semblent aussi pouvoir y répartir leur troupe, comme le suggère une allusion du comte au baron Karl Franz von Steinsberg (1757-1806), le directeur de 1797 : « On a donné das Ehrenwort [...]. Les trois nouveaux acteurs sont très médiocres. Madame Wellner et madame Zappe ne valent pas monsieur Koch et madame Bruniau que ce vilain petit baron vient de nous enlever pour les envoyer a Carlsbade³³⁴ ». Alors qu'il bénéficie de la scène de Teplitz, le baron Steinberg s'appuie sur le lien de complémentarité et de concurrence entre les villes d'eaux qui voient une partie des artistes et du public passer de l'une à l'autre. Une dimension culturelle s'ajoute donc à la relation entre les villes thermales qui entrent dans une phase de rivalité économique encore accrue par l'essor des stations balnéaires après 1815³³⁵. Les directeurs ne manquent pas de faire valoir leur expérience dans les villes d'eaux auprès d'autres aristocrates, à l'instar de Wenzel Mihule dont la lettre de candidature au prince Aloïs Liechtenstein en 1798 souligne son expérience à Vienne, Prague et Carlsbad pour concurrencer Carl Hain, bien connu du comte Dietrichstein³³⁶. Ils peuvent ainsi construire des carrières internationales, à l'instar du baron Steinsberg en Saxe, à Hambourg, Amsterdam et enfin Saint-Petersbourg en 1802³³⁷. Une telle mobilité est partagée par nombre de directeurs et artistes comme le souligne l'étude de Rahul Markovits dans le cas du théâtre français dans l'espace germanique³³⁸.

La publicité qui accompagne l'organisation du théâtre de villégiature bénéficie également à un théâtre de société différent de celui des aristocrates. Le prince autorise les bourgeois à se produire pour des représentations à but caritatif, suivant l'exemple de Carlsbad. Ces représentations ont pour but de financer des reconstructions après un incendie ou

³³³ P. Ther, « Développement de l'espace musical et identité urbaine dans les villes d'Europe centrale : les opéras de Lemberg et de Prague », dans L. Gauthier, M. Traversier (dir.), *Mémoires urbaines. La musique dans les villes d'Europe (XVI^e-XIX^e siècles)*, Paris, PUPS, 2008, p. 81-103.

³³⁴ SOAL-Děčín, c. 157, journal 3 août 1797.

³³⁵ P. Hembry, *British Spas from 1815*, op. cit.; W. Kolbe, « La villégiature maritime. Les stations balnéaires et leurs visiteurs à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle », dans M. Cluet (dir.), *Villégiatures à l'allemande : les origines germaniques du tourisme vert, 1850-1950*, Rennes, PUR, 2009, p. 59-78.

³³⁶ J. Pavlišová, « Ve službách..., op. cit., p. 94-95. A. Jakubcova et alii, *Starší divadlo*, op. cit., p. 223, 142-145 ;

A. Jakubcová, M. J. Pernerstorfer (dir.), *Theater in Böhmen, Mähren und Schlesien. Von den Anfängen bis zum Ausgang des 18. Jahrhunderts*, Vienne/Prague, VÖAW/DU, 2013, p. 432-436.

³³⁷ Dramaturge et publiciste, le baron Steinsberg assure la transition du théâtre Nostitz à celui des États en 1798, connaît une faillite à Ratisbonne, se replie sur le *Vaterländisches Theater* et les migrations estivales vers Teplitz et Carlsbad avant une carrière brillante dans les années 1800. Indices fragmentaires dans les sources étudiées, regroupés dans la notice : <http://www.weber-gesamtausgabe.de/de/A001886>.

³³⁸ R. Markovits, *Civiliser l'Europe*, op. cit., p. 43-81.

l'entretien des hôpitaux publics pour les indigents³³⁹. Les arts viennent ainsi soutenir le thermalisme au travers d'un deuxième théâtre social lié à l'action publique des notables locaux. Au début du XIX^e siècle, un vent culturel nouveau souffle dans la seigneurie, produit par ce croisement entre le théâtre professionnel et le théâtre amateur. En effet, les représentations professionnelles stimulent la création d'une *Dilletanten gesellschaft* qui se produit essentiellement pendant la morte saison. Le théâtre philanthropique affirme progressivement sa qualité artistique. Des notables amateurs prennent la plume et composent dans les années 1820. Musicien de talent, le « bourguemaître » Wolfram compose des opéras joués par les artistes de Franz Maschek en 1822, puis à Dresde où Wolfram ambitionne la place de maître de chapelle selon le prince Charles Joseph en 1826³⁴⁰. Ce dernier observe d'un œil circonspect ce parcours du premier magistrat qui « veut se fourrer dans le guépier des intrigues de théâtre » grâce à la protection du poète Ludwig Tieck (1773-1853) rencontré durant son séjour aux eaux³⁴¹. La génération suivante approfondit cet essor artistique né de la rencontre des eaux et des arts : Henriette Hermann, fille de l'ingénieur du prince de Clary, accompagne son père dans la *Dilletanten Gesellschaft* et devient une chanteuse reconnue de la scène Pragoise des années 1840³⁴². Quant à Alexander Köckert, ce sujet du prince intègre la troupe du directeur Römer pour jouer à Prague puis dans les théâtres d'Allemagne au début du XIX^e siècle³⁴³.

La vie artistique à Teplitz est un révélateur de la façon dont le thermalisme transforme les espaces de la noblesse, dès lors invitée à réinventer les pratiques qui la caractérisent au tournant du XIX^e siècle. Privilège du seigneur et de ses invités de 1751 à 1788, le théâtre devient un espace hybride où compagnies professionnelles germanophones et théâtre de société francophone coexistent jusqu'en 1874. La construction du théâtre de la ville met alors fin à près d'un siècle d'emprise aristocratique sur l'organisation du loisir dans la ville thermale. Le *Hochfürstliches Theater* redevient un espace privé dans un monde où musique et théâtre se sont émancipés de la tutelle des princes. Au seuil de l'émergence des stations thermales en Europe, les Clary-Aldringen ont réussi à faire de la propriété aristocratique un écrin apprécié du grand public, tout en maintenant les logiques aristocratiques au cœur des circulations thermales du début du XIX^e siècle.

³³⁹ Ces représentations sont évoquées dans les rapports de l'*Oberamt*, par exemple avec la présentation des souscripteurs pour fonder l'hôpital du docteur John, SOAL-Děčín, c.122, 8 août 1799.

³⁴⁰ J. W. Lembert, *Taschenbuch*, 1823, p. 316 ; J. Michlová, *Zámecké, op. cit.*, p. 18 ; SOAL-Děčín, c. 182, journal du 3 septembre 1826, p. 4. Joseph Maria Wolfram (1789-1839) étudie à Vienne et obtient la place de bourgmaitre à Teplitz en 1819.

³⁴¹ *Ibidem*.

³⁴² J. Michlová, *Zámecké, op. cit.*, p. 18 ; C. Eichler, V. M. Hoffmann, *Teplitzer Almanach 1842*, p. 8.

³⁴³ *Ibidem*.

C. Les usages du grand domaine : la protection des logiques aristocratiques dans la ville thermale au début du XIX^e siècle

Un domaine clôturé : la définition progressive du jardin public à Teplitz

La conversion du théâtre du château illustre l'ouverture mesurée du grand domaine à de nouvelles logiques de consommation qui accompagnent le thermalisme. La permanence d'un théâtre de société parallèle à la scène publique rappelle toutefois la volonté des Clary-Aldringen de maintenir une prééminence aristocratique sur les logiques thermales. Dans cette logique, des murs et une clôture entourent une partie du jardin du château, distincte des allées ouvertes du parc de Teplitz³⁴⁴. Les propriétaires pris dans la tension entre les intérêts publics et privés choisissent de restreindre l'accès à l'orangerie ou aux roseraies si chères à Jean de Clary. L'intimité des Clary-Aldringen est également protégée par les arbres qui séparent le théâtre de la petite cour intérieure en forme de cour d'honneur opposée à la façade monumentale de la *Schlossplatz*³⁴⁵. Le spectateur qui arrive du quartier des bains voit une façade néo-classique émerger de la nature comme un produit de la rencontre entre le minéral et le végétal caractéristique des villes d'eaux³⁴⁶. Tout comme le promeneur qui déambule sur le cour planté et les sentiers du parc, il ne peut qu'entr'apercevoir la façade nord. Les intérieurs aristocratiques demeurent à l'abri des regards indiscrets. Cette distance conserve la sacralité du château comme ancien siège du pouvoir politique des seigneurs, délimité par les hauts murs et les portails surmontés d'armoiries qui sont autant de marqueurs culturels de la puissance nobiliaire³⁴⁷.

Cette clôture est une réponse à la « vogue » de Teplitz, où « personne ne passe sans s'arrêter au moins un jour pour voir les promenades³⁴⁸ ». Le prince peut ainsi distinguer les nobles créateurs de jardins à qui il fait les honneurs de sa propriété du grand public qui s'exprime en laissant des poèmes anonymes accrochés aux arbres dès 1795³⁴⁹. La délimitation du jardin privé répond donc aussi à un souci de protection de la propriété, qui subit les inévitables dégradations commises par les curistes de passage. À peine a-t-il bâti son *Gartensitz* que le prince voit apparaître les premiers graffitis : « ayant trouvé quelques noms écrits sur les murs, j'ai fait mettre une étiquette à un arbre pour demander qu'on veuille bien

³⁴⁴ Ils sont par exemple évoqués SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J.H.-H., Teplitz, 29 juillet 1796.

³⁴⁵ Voir le plan du château dans la sous-partie précédente.

³⁴⁶ Les artistes du XIX^e siècle le rendent parfaitement : voir l'aquarelle anonyme de 1850 conservée au château, annexe 14 du chapitre IV, p. 206. Voir aussi le médaillon peint par la comtesse Louise Clary-Aldringen, chapitre 4, p. 422. D. Jarrassé, *Les thermes, op. cit.*, p. 237.

³⁴⁷ A. Audurier Cros, « Villégiature... », dans D. Rabreau, S. Pascalis (éd.), *La nature citadine, op. cit.*, p. 174.

³⁴⁸ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J.H.-H., Teplitz, 22 juillet 1796.

³⁴⁹ *Idem*, 13 juillet 1795.

s'abstenir de ces gentillesse³⁵⁰ ». Les étrangers transposent à Teplitz la pratique de l'autographe par laquelle les voyageurs, et en particulier les artistes, marquaient de leur empreinte les vestiges et les œuvres de Rome³⁵¹. L'architecture néo-classique favorise les rapprochements, tandis que l'importance accordée au soin du corps avive la perception sensorielle de l'environnement thermal. La ville d'eau offre un décor spécifique au toucher des visiteurs qui créaient une intimité avec les monuments à l'heure des premières lois de préservation après 1793³⁵². Jean de Clary-Aldringen construit son *Gartensitz* au début de la dernière grande phase du graffiti de l'époque moderne. Cette pratique est alors plus largement considérée comme transgressive³⁵³. Le prince y répond avec des étiquettes qui explicitent l'émergence d'un lieu public normé dans lequel la figure du « visiteur » se précise. Un dialogue s'instaure entre Jean de Clary qui représente l'institution et les voyageurs qui s'en affranchissent, profitant de l'impunité attachée à la représentation du séjour aux eaux pour reconquérir l'ancienne familiarité avec les œuvres. Si nous suivons les analyses de Charlotte Guichard, ces inscriptions peuvent s'interpréter comme une forme de reconnaissance de la valeur patrimoniale de la nouvelle architecture princière³⁵⁴. Les « gentillesse » de 1795 donnent un certain cachet au *Gartensitz*, inscrivant le site dans une histoire qui allait se construire au fil des saisons. Elles sont attachées à la première lecture du néo-classique à Teplitz, celle du patrimoine aristocratique de la fin de l'époque moderne. En les effaçant, le prince contribue involontairement au passage vers la deuxième lecture, celle des édifices à connotation antiquisante dont les récits des curistes soulignent le caractère factice au mitan du XIX^e siècle³⁵⁵.

Mais tous les baigneurs n'étaient pas pétris de culture classique comme Wilhelm von Humboldt³⁵⁶. Teplitz accueille aussi tout un contingent de voyageurs qui ne participe pas aux réjouissances d'un public encore largement noble et aristocratique (plus de 50% en 1801)³⁵⁷. Indigents, simples soldats, paysans, petits artisans, apprentis : la ville de plaisir a aussi ses laissés pour comptes. Il n'est pas impossible qu'ils soient les auteurs de graffitis, prenant peut-être une forme de revanche sur les premières listes mondaines où leur nom ne figure

³⁵⁰ *Ibidem*.

³⁵¹ Charlotte Guichard, *Graffitis. Incrire son nom à Rome (XVI^e-XIX^e siècle)*, Paris, Seuil, 2014.

³⁵² *Idem*, p. 40, 136.

³⁵³ *Ibidem*.

³⁵⁴ *Ibid.*

³⁵⁵ D. Jarrassé, *Les thermes*, *op. cit.*, p. 241-243.

³⁵⁶ E. Osterkamp, « Latium und Hellas. Wilhelm von Humboldt et l'Antiquité classique », dans *Les frères Humboldt, l'Europe de l'esprit*, catalogue de l'exposition de 2014, Paris, PSL, 2014, p. 57-58. Il visite Teplitz à la fin des années 1800 : SOAL-Děčín, c. 159, journal du comte, août 1812, p. 8-22 ; Vlk Teplice, listes des curistes, 14 août 1812.

³⁵⁷ SOKA-Teplice, inv. c. 1262.

pas³⁵⁸. L'inscription sur la blancheur du *Gartensitz* devient alors provocation, reconquête de soi et d'une personnalité qui expose une trace de son passage à la vue des tous les promeneurs. Qu'il s'agisse de reconnaître indirectement l'action du prince ou de transgresser des normes dont la perception est renforcée par l'encadrement policier et médical, les occupants provisoires du *Gartensitz* tentent de s'approprier le mobilier accessible aux voyageurs. Ils semblent ainsi lutter contre le caractère impersonnel des villes d'eau dont la monotonie devient un lieu commun des récits de voyage au XIX^e siècle³⁵⁹.

Ces manifestations de la présence éphémère sur les bâtiments participent donc à la perception et à la construction du jardin public dans la ville d'eau. Cet espace acquiert une identité spécifique au XIX^e siècle. Sa surveillance s'accroît au fur et à mesure que la tolérance diminue. À la fin des années 1820, le prétexte de l'insécurité donne un argument au prince Charles-Joseph durant ses négociations autour des projets d'aménagement du gouvernement de Prague. Le projet d'une « grande porte entre la salle et le jeu de passe » est le seul qu'il est prêt à accepter, car cette porte lui permettrait de fermer ce jardin qu'il estime « déjà que trop ouvert et un véritable coupe gorge comme l'a prouvé en 1826 l'attaque sur un Monsieur de Bausse³⁶⁰ ». La petite délinquance qui avait imposé la garde suisse sur le boulevard des Champs-Élysées à la fin du XVIII^e siècle n'épargne pas le cours planté du parc princier au début du XIX^e siècle³⁶¹. La présence policière s'avère d'autant plus indispensable dans le cadre idyllique de la ville de santé que la promenade fait miroiter la richesse des élites. Les auteurs de ces vols peuvent être des « baigneurs » de passage ou des brigands attirés par la saison et confortés par la proximité des chemins de contrebande dans les montagnes frontalières³⁶². La délimitation du jardin d'agrément et la présence des « *Polizey-Soldaten* » de la ville renforce ainsi le passage vers la conception des « jardins publics clos et à l'accès réglementé » qui est de mise au temps de Napoléon III³⁶³.

Depuis le XVIII^e siècle, l'idée de clôture s'était imposée pour protéger les arbres des allées comme le montre l'exemple des promenades parisiennes³⁶⁴. Le prince Jean poursuit ce mouvement en définissant une promenade publique où des étiquettes attachées aux arbres

³⁵⁸ Catégories relevées d'après le premier registre policier conservé en 1799, SOkA-Teplice, AP, inv. c. 215.

³⁵⁹ D. Jarrassé, *Les thermes*, op. cit., p. 241-243.

³⁶⁰ Voir la lettre en annexe 1, p. 227. SOAL-Děčín, c. 194, 1828.

³⁶¹ L. Turcot, *Le promeneur*, op. cit., p. 247-270.

³⁶² Contrebande signalée par l'archiduc Rainer en 1806 : ÖNB, HANS, Ser. n. 2057, Journal, fol. 29r. Le premier dépouillement des protocoles policiers retrouvés dans les archives seigneuriales suggère que les habitants restent en dehors de cette violence à laquelle ils n'avaient aucun intérêt : SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 467, 1807. Les affaires concernent surtout des dettes et des rixes.

³⁶³ Louis-Michel Nourry, *Les jardins publics en province*, Rennes, PUR, 1997, p. 21 ; SOkA-Teplice, AMT 939, « *Journal zur Stadt Töpplitzer Rentkassa* », 1810-1820.

³⁶⁴ L. Turcot, *Le promeneur*, op. cit., p. 149.

appellent à la bienséance. La défense du patrimoine incite les Clary-Aldringen à préciser la distinction entre jardins privés et publics, loin d'être évidente à la fin de l'époque moderne³⁶⁵. Le début du XIX^e siècle est marqué par l'émergence d'une nouvelle conception des différents circuits de promenade, qui s'éloignent de plus en plus du château vers les confins du domaine. Pour le prince de Clary-Aldringen, l'enjeu est de garder la maîtrise de leur fréquentation par des baigneurs dont la figure se confond bientôt avec celle des premiers touristes du début de l'époque contemporaine³⁶⁶.

Un patrimoine de plus en plus touristique : le prince et le développement des excursions dans le domaine

L'importance accordée à l'excursion dans le séjour thérapeutique expose progressivement l'ensemble du domaine aux assauts des promeneurs. Le belvédère de chasse érigé par le comte Franz Carl en 1710 connut ainsi une publicité nouvelle en apparaissant dans les guides relatant la mise en place des circuits du tourisme thérapeutique, une pratique qui se développe largement dans les années 1850³⁶⁷. Ce théâtre de pierre au cœur de la nature sauvage offre une vue sur l'Elbe et la Saxe. Il donne ainsi la réplique au pavillon érigé sur l'escarpement de la Belle-Vue de Spa par le Landgrave de Hesse-Rhinfels ou à la tour taillée dans un chêne des bains de Lucques à la fin du XVIII^e siècle³⁶⁸. Bien qu'éloigné du site des bains, le belvédère Clary-Aldringen est progressivement intégré dans les sites gagnés par les baigneurs soucieux de compléter l'action des eaux par l'exercice physique et le plaisir des yeux dans les impressionnants paysages de grès des monts métallifères. Les géologues et les géographes puis les peintres comme Caspar David Friedrich (1774-1840) sont les premiers acteurs de l'émergence de la « Suisse Bohême », un paysage à la fois naturel et historique³⁶⁹. L'héritage des grands veneurs vient trouver sa place parmi les ruines du Schlossberg et des anciens châteaux médiévaux, qui traduit en Bohême le goût pour les « sites archéologiques » partagé par le public européen des thermes romantiques³⁷⁰.

³⁶⁵ F. Panzini, *Per i piaceri*, op. cit., p. 79-95; S. Pascalis, C. Piau, « La nature dans la ville française, du XVII^e siècle à la Monarchie de Juillet : pour une historiographie des promenades plantées et des jardins publics en France », *La nature citadine*, op. cit., p. 272-273.

³⁶⁶ S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 351.

³⁶⁷ Voir annexe 12, p. 251. T. Pilíková, *Dějiny*, op. cit., p. 15-29 ; S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 350-354.

³⁶⁸ B. Bernard, « Promenade et promeneurs à Spa » dans C. Loir, L. Turcot (dir.), *La promenade*, op. cit., p. 106 ; M. A. Giusti, « Villes d'eaux en Italie », dans D. Rabreau, S. Pascalis (éd.), *La nature citadine*, op. cit., p. 98

³⁶⁹ Friedrich peint notamment le Schlossberg en 1828. F. A. Reuss, *Die Thermen* op. cit., p. 48. Émile Jacquemin, *L'Allemagne romantique et pittoresque*, Paris, Daguin, 1840, p. 89 ; T. Pilíková, *Dějiny vzniku*, op. cit..

³⁷⁰ M. A. Giusti, « Villes d'eaux en Italie », dans D. Rabreau, S. Pascalis (éd.), *La nature citadine*, op. cit., p. 98.

Les listes mondaines se chargent également d'assurer la promotion de ces excursions autour de Teplitz et de ses environs pittoresques, pour reprendre un des titres les plus employés par les guides³⁷¹. L'éditeur pragois de la *Kurliste* Franz Gerzabek encourage ce mouvement en agrémentant ses frontispices d'une vue différente chaque année³⁷². En 1804, il affiche la monumentalité simple et saine du nouvel édifice public de Schönau d'où s'échappent les vapeurs des eaux sulfureuses du Steinbad. Cette architecture thermale néo-classique reflète la vocation internationale des villes d'eau dont les auteurs du XIX^e siècle comme Flaubert soulignent bientôt le caractère répétitif³⁷³. En 1805, l'éditeur cherche à toucher le promeneur, en proposant cette fois un aperçu du néo-classicisme princier, avec la petite colonnade du temple d'Apollon construit par Jean de Clary-Aldringen dans le parc de Teplitz. Enfin en 1806, c'est l'excursion vers les monts métallifères qui est choisie : la liste propose une représentation champêtre du pavillon de chasse de « Doppelbourg [Tuppelbourg] » avec des cerfs au premier plan³⁷⁴. La réserve seigneuriale éloignée du château se transforme progressivement en « un grand parc peuplé de cerfs et de daims parmi lesquels il y en a qui sont apprivoisés, et qui approchent au signal qu'on leur donne³⁷⁵ » selon un guide de 1827. Avec le développement du tourisme thérapeutique, le repère de chasse devient un lieu d'attraction, où le gibier roi des seigneurs donne la dimension spectaculaire attendue des jardins zoologiques qui apparaissent en Angleterre et en France dans les années 1830.

Le prince avait joué un rôle dans cet engouement en convertissant dès la fin du XVIII^e siècle le bastion des chasseurs en pavillon de plaisance. Des goûters y étaient organisés pour les curistes distingués comme les Courlande, ajoutant ainsi une sociabilité nouvelle aux rituels traditionnels de la vénerie³⁷⁶. Il s'agit d'une traduction du « primat initial de la haute noblesse » qui joua un rôle conducteur dans le développement de la villégiature thermale et balnéaire du continent selon Alain Corbin³⁷⁷. Le château et ses dépendances seigneuriales offraient le cadre parfait de la villégiature définie par l'aristocratie de la fin de l'époque moderne. Il profita ensuite à l'élite des marchands et des fonctionnaires qui prenaient les eaux à Teplitz au tournant du XIX^e siècle. Le flux constant des promeneurs conduisit rapidement le prince Jean à limiter l'accès de Tuppelbourg, afin de préserver la solitude aristocratique de ce refuge pittoresque :

³⁷¹ Voir les guides retrouvés dans la présentation des sources.

³⁷² Voir annexe 13, p. 252. SOkA-Teplice, inv. c. 1262-1265.

³⁷³ G. Flaubert, *Voyage aux Pyrénées et en Corse*, 1840, cité dans D. Jarrassé, *Les thermes*, op. cit., p. 241.

³⁷⁴ Voir annexe 13, et le médaillon de la comtesse Louise Clary-Aldringen, chapitre IV, p. 423.

³⁷⁵ Ernest Erhart, *Guide de Teplitz*, Prague, Neureutter, 1827, p. 73.

³⁷⁶ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 17 août 1796.

³⁷⁷ A. Corbin, *Le territoire*, op. cit., p. 305.

Je continue à aller tous les jours à Tuppelbourg qui m'enchantent toujours davantage. Le sallon [du pavillon] est achevé et a parfaitement réussi. On travaille encore au ruisseau et aux cascades. Pour ne pas toujours y trouver du monde, j'ai fixé deux jours de la semaine où l'on peut y aller ; le parc est fermé les autres jours³⁷⁸.

Le prince trace ici une limite entre les usages aristocratiques et la quête médicale et pittoresque des promeneurs aux eaux de la fin de l'époque moderne. L'enchantement des cascades créées par les « gentilshommes esthètes » de la fin du XVIII^e siècle attire logiquement nombre de baigneurs. Il s'intègre parfaitement à la culture somatique construite sur l'alternance entre la consommation des eaux minérales et le délassement près des reflets et des murmures des eaux de surface. Tuppelbourg est donc la destination idéale pour une longue promenade, telle que se définit l'excursion depuis la parution des *Rêveries du promeneur solitaire* en 1782³⁷⁹. Les malades y accomplissent la « cure d'air » et l'exercice indispensable à leur rémission. Leurs accompagnateurs goûtent le plaisir de la campagne qui satisfait le désir de villégiature dans un espace aménagé offrant tout de même une facilité d'accès. Le pavillon de chasse est un théâtre du rapprochement entre la figure du baigneur et celle du touriste qui se concrétise après 1830³⁸⁰.

En modulant l'accès au parc, le seigneur du lieu manifeste sa maîtrise des circulations dans la propriété. Au début du XIX^e siècle, Teplitz est le creuset d'une identité princière transformée par l'émergence de la ville d'eau contemporaine, mais renforcée par la défense de la présence aristocratique dans le grand domaine. Les propriétés princières sont ainsi au cœur d'une hybridité néo-classique qui témoigne de la relative symbiose entre les conceptions seigneuriales de l'ancienne noblesse et la définition de l'urbanisme sanitaire des thermes romantiques. Les Clary-Aldringen jouent donc un rôle pivot durant la période de coexistence entre les usages aristocratiques, thérapeutiques et touristiques du domaine. Ces interpénétrations donnent à l'urbanité des villes thermales un caractère spécifique dont il s'agit maintenant d'explorer les enjeux. Présent tout au long de la saison, le prince et sa famille sont des acteurs et des témoins privilégiés de la sociabilité thérapeutique qui nourrit l'imaginaire des thermes romantiques entre 1789 et 1848.

³⁷⁸ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J.H., Teplitz, 9 juin 1797.

³⁷⁹ S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 350-351.

³⁸⁰ *Ibidem* ; D. Jarrassé, *Les thermes*, op. cit., p. 236.

III. L'urbanité réinventée : les enjeux de la sociabilité thérapeutique dans la « ville-spectacle » du début du XIX^e siècle

A. Le carrefour thermal et son imaginaire

La Bädeliste : quel reflet des circulations thermales ?

Les listes des baigneurs vendues pour quelques florins sont le premier outil de la représentation de la cité thermale comme lieu privilégié de la vie mondaine internationale, dont Spa puis Baden-Baden sont les meilleurs exemples³⁸¹. Cette perception est à l'origine de leur développement à la suite des mesures de surveillance de la décennie révolutionnaire. Les listes sont le meilleur reflet de l'« invention des saisons³⁸² » au cours desquelles la ville se remplit puis se vide progressivement de mai à septembre, date de la clôture de la *Bädeliste*. Le « bottin mondain³⁸³ » est progressivement constitué au fil de la saison, à partir de l'enregistrement à l'auberge. La liste identifie la villégiature ordinaire des élites de l'Europe centrale, en distinguant les voyageurs de marque par une typographie accentuée. D'emblée, le séjour aux eaux est placé sous le signe de la publicité.

Laisser une trace de son passage ne peut être un geste anodin à l'heure du développement des livres d'or dans les espaces remarquables de l'Europe comme le Vésuve³⁸⁴. En déclarant sa qualité à l'aubergiste, le voyageur donne le signal du début son séjour thérapeutique. Il devient baigneur. La dimension somatique attachée au thermalisme impose d'en faire un temps à part de l'année, tant sur le plan médical que social. La venue aux eaux vise le rétablissement d'un équilibre du corps et de l'esprit, comme le montre la relation du comte Hartig avec le médecin Limbourg, auteur des *Amusemens de Spa*³⁸⁵. Les bains prescrits s'inscrivent ainsi dans une démarche complète qui inclut de se trouver en société et de respirer l'air de la campagne. La ville d'eau est censée offrir un juste milieu entre la métropole qui favorise la sociabilité mais expose à l'air malsain, et la retraite qui ravive le corps mais peut conduire à un isolement pathologique. Elle est donc pensée médicalement comme un espace de vie en société où il est possible de suivre un régime sain. Dès lors, la *Bädeliste* n'apparaît plus simplement comme un annuaire mondain : le nouvel arrivant intègre une dynamique thermale en rejoignant d'autres baigneurs qu'il ne connaît pas. Tous les voyageurs ne sont pas malades, mais à celui qui souffre, la liste offre l'image d'une pratique

³⁸¹ SOkA-Teplice, inv. c. 1262 *sq.*. S. Blond, « De long en large... », dans P.-Y. Beaurepaire (dir.), *La communication, op. cit.*, p. 31-42.

³⁸² S. Venayre, *Panorama, op. cit.*, p. 327-358.

³⁸³ S. Blond, « De long en large... », dans P.-Y. Beaurepaire (dir.), *La communication, op. cit.*, p. 31-42.

³⁸⁴ Le comte le consulte en 1819 : SOAL-Děčín, c. 168, cah. XXVII, 13 mars 1819, p. 2.

³⁸⁵ C. Madl, *Tous les goûts, op. cit.*, p. 344 *sq.*

collective qui entretient l'espoir de guérison. La *Bädeliste* est la promesse d'une cure réussie : le blessé n'est pas seul, d'autres partagent son sort. Il pourra observer des patients remis sur pieds en fin de séjour, il entendra le récit d'expériences partagées, il pourra oublier ses maux au théâtre ou dans la *Gartensaal* des princes de Clary-Aldringen.

Les voyageurs ont toutefois la possibilité d'échapper à cette publicité et de choisir la discrétion en payant 20 kreutzers pour faire disparaître leur nom et leur adresse de ce document essentiel à l'organisation de la vie thermale³⁸⁶. La comparaison avec les registres policiers indique que près de 15% des voyageurs ne figurent pas dans les *Bädelisten* des années 1800, sans compter les indigents et les soldats enregistrés dans les hôpitaux³⁸⁷. Il faut tenir compte des très courts séjours qui ne payent pas la *Kurtax*, et de fait se trouvent souvent exclus de la liste³⁸⁸. Le voyageur n'est considéré baigneur qu'en séjournant huit jours au moins à Teplitz.

L'effacement volontaire est surtout employé par les directeurs de compagnie de théâtre. Ils s'attachent à ce que leur adresse provisoire et celle de leur trésorier soient les seules communiquées dans la liste puis sur les affiches. Les directeurs tentent de préserver l'intimité des comédiens et des musiciens qui sont bien souvent accompagnés de leur famille et se répartissent dans la ville³⁸⁹. Ils s'affirment surtout comme les seuls interlocuteurs officiels pour les affaires théâtrales. La saison estivale est un temps délicat de renouvellement des contrats d'artistes entre deux saisons théâtrales dans les capitales : les directeurs se méfient des recruteurs qui profitent de la saison pour débaucher les artistes engagés sous contrat dans la ville frontalière. Les registres policiers montrent que si la majorité des troupes constituées à Prague regagnent la capitale à la fin de l'été, certains artistes filent vers la Saxe. À l'inverse, nombre d'artistes cherchent à se faire engager, à l'instar de Christian Walbel venus à pied de Saxe « *in hier zu spielen*³⁹⁰ » le 28 juillet 1801. Après un entretien infructueux avec le directeur pragois Anton Grams, il part pour Dresde le 30. La concurrence professionnelle met ainsi fin aux premières entrées tonitruantes des comédiens italiens relevées par le comte de Clary-Aldringen à la fin du XVIII^e siècle, au profit d'une dispersion

³⁸⁶ SOkA-Teplice, inv. c. 1262 *sq.*. Environ 88 centimes de francs au change de l'époque. Ils font partie des 15% de voyageurs qui échappent à l'enregistrement de la liste, d'après les registres policiers, hors indigents et militaires des hôpitaux.

³⁸⁷ SOkA-Teplice, inv. c. 215-252, *Anzeigs-Protocollen*.

³⁸⁸ Voir annexe 9, p. 248.

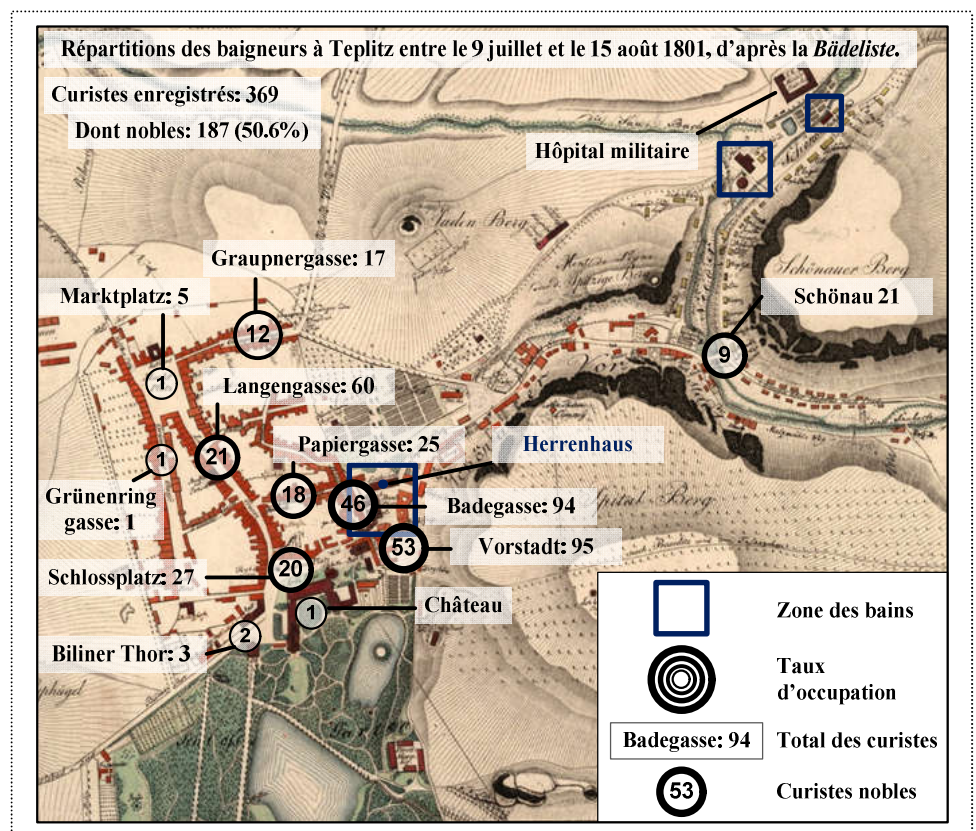
³⁸⁹ Si les almanachs comme celui de Johann Lemberg en 1823 font connaître la composition de compagnies d'environ quarante personnes, ce chiffre peut facilement être doublé au regard des registres policiers. Johann W. Lemberg, *Taschenbuch*, *op. cit.*, p. 313 ; SOkA-Teplice, inv. c. 226, AP 1824.

³⁹⁰ SOkA-Teplice, inv. c. 216, AP 1801, n° 1270.

plus discrète dans la ville³⁹¹. Ces circulations professionnelles sont écartées de la publicité spécifique fournie par cet instrument de la sociabilité thérapeutique qu'est la *Bädeliste*. Elles n'échappent pas au contrôle policier. Teplitz offre ainsi plusieurs visages selon les listes que l'on consulte.

La constitution des registres policiers puis de ceux des hôpitaux souligne en creux l'importance de la liste comme instrument des dynamiques sociales et mondaines dans la ville d'eau. L'éditeur Gerzabek l'a bien compris et propose dès 1802 d'imprimer des cartes de visites en français distinctes du gothique allemand employé dans la liste³⁹². Les visiteurs ont donc les moyens de reproduire la sociabilité des métropoles dans un cadre estival et provisoire. Les listes permettent de retrouver la répartition des curistes nobles dans la ville.

La noblesse se concentre logiquement dans le site historique dominé par le château et le principal complexe thermal. En 1824, l'ouverture de l'Hôtel de Russie sur la Marktplatz attire six curistes nobles vers le nord de la ville, tandis que l'aménagement de la Mühlstrasse vers Schönau redirige une partie de la noblesse (32% contre 4.8 % en 1801). Ces curistes du faubourg suivaient les prescriptions



des médecins pour les bains de Schönau, ou cherchaient le repos dans des maisons plus abordables qui s'ouvraient à petite distance du cœur élégant. La création des hôpitaux civils et militaires dans les années 1800 explique la faible attractivité du faubourg tout au long de la période. La mise à l'écart des soldats et des indigents est un trait commun de la gestion de la

³⁹¹ SOAL-Děčín, c. 157, journal du 5 juin 1797 : « ce soir la troupe est arrivée, même les danseurs, on dit qu'il y a beaucoup d'italiens, qui ont l'air de bandits ».

³⁹² SOKA-Teplice, inv. c. 1263.

pauvreté dans les stations thermales du XIX^e siècle³⁹³. Si la ville d'eau est le lieu auquel on prête un assouplissement des codes sociaux, elle a aussi ses exclus. L'impression de mixité sociale qui ressort de la *Bädeliste* doit être nuancée par les logiques ségrégatives qui accompagnent la médicalisation croissante et le triomphe du moralisme bourgeois dans les sociétés des premiers temps de l'âge industriel.

Les voyageurs juifs occupent une place spécifique dans les circulations thermales. Ils se différencient de la communauté de Teplitz qui vit dans le quartier de la Judengasse sous protection de l'autorité seigneuriale³⁹⁴. Les registres policiers enregistrent systématiquement la confession, et les adresses indiquent que ces étrangers sont orientés vers le quartier juif. Malgré les patentes de tolérance de l'époque joséphiste, le maintien de logiques proches de celles du ghetto entraîne une différenciation qui se retrouve au moment de prendre les eaux dans les bains séparés du complexe principal de la ville³⁹⁵. Des pratiques relativement comparables se retrouvent à Baden-Baden où ces voyageurs se concentrent dans le Hirsch Hotel qui servait de la nourriture kasher³⁹⁶. Toutefois, l'élite juive en voyage peut s'intégrer grâce aux divertissements comme les bals. En juillet 1824, le comte Charles-Joseph de Clary rencontre par exemple « une toute petite juive de Berlin [...] la fille d'un banquier très riche³⁹⁷ » en même temps que le roi de Prusse dans la *Gartensaal*. Les villes d'eaux deviennent des espaces spécifiques du rapport entre chrétiens et juifs dans l'Europe centrale et germanique. L'intégration de ces derniers reste difficile entre les réformes de la fin du XVIII^e siècle et la publication de l'ouvrage *Die Judenfrage* par Bruno Bauer en 1843³⁹⁸. L'image du juif en villégiature donne lieu à de multiples stéréotypes sur la richesse ou « l'air juif » qui exacerbent l'antisémitisme au cours du XIX^e siècle³⁹⁹. Dans ses lettres, l'écrivain Téodor Fontane développe l'idée d'une concurrence avec l'aristocratie pour l'accumulation d'un capital social et symbolique dans les stations balnéaires et thermales de la fin du siècle⁴⁰⁰.

³⁹³ D. Jarrassé, *Les thermes*, op. cit., p. 235 ; S. Hagimont, *De l'invention du tourisme*, op. cit..

³⁹⁴ Si les patentes des années 1780 suppriment théoriquement les ghettos, le seigneur garde un contrôle sur l'installation des habitants de confession juive, fixée par décrets. (SOAL-Děčín, Vlk Teplice, c. 91-93).

³⁹⁵ Voir annexe 3, p. 231. Le *Judenbad* est construit entre 1674 et 1719 par le seigneur de Clary-Aldringen. SOAL-Děčín, c. 267, *Chronik von Teplitz* ; B. Brillling, « Zur Geschichte der Juden in Teplitz im 18. Jahrhundert », *Zeitschrift für die Geschichte der Juden*, 1978/15, p. 162-174.

³⁹⁶ D. Clay Large, *The Grand Spas*, op. cit., p. 79-81.

³⁹⁷ SOAL-Děčín, c. 180, journal du 11 juillet 1824, p. 12. Abrégé développé.

³⁹⁸ B. Bauer (1809-1882), historien et philosophe, *Die Judenfrage*, Brunswick, 1843 ; H. Berding, *Histoire de l'antisémitisme en Allemagne*, Paris, MSH, 1991, p. 77 ; M.-E. Ducreux dans N. Aleksium et alii (dir.), *Histoire de l'Europe*, op. cit., p. 414.

³⁹⁹ M. Grimberg, « L'image des juifs dans la correspondance de Theodore Fontane en villégiature », dans M. Cluet (dir.), *Villégiatures à l'allemande*, op. cit., p. 149-164.

⁴⁰⁰ *Idem*, p. 163.

L'inscription dans la liste et sa publication hebdomadaire favorise toutefois le « brouillage des identités sociales » commenté de manière sarcastique par bon nombre de voyageurs⁴⁰¹. La comparaison entre les noms et ceux qui les portent donnait parfois lieu à des surprises, comme en témoigne le comte lorsqu'il découvre dans le registre de 1812 la mention d'Eléonore de Nassau, « nom superbe, nom d'héroïne de roman. Au lieu de cela c'est une juive de Vienne, femme de marchand, qui porte ce nom, femme d'esprit au reste, avec une presque belle tête, et une très mauvaise santé, dont elle est fort occupée⁴⁰². » Il est ainsi victime des illusions de la *Bädaliste*, sur laquelle repose aussi la magie de la ville d'eau. Présent tout au long de la saison, Charles-Joseph est confronté à des circulations plus variées encore que ce que les listes officielles laissent deviner. Qu'y avait-il de commun entre l'instituteur juif Markus Kohr arrivé à pied de Schwickau en Bohême, le marchand Becker de Leipzig, le libraire Tischendorf de Schweinitz en Silésie ou le général polonais Philipp von Raczynsky qui arrivent en diligence (*Landkutschen*) le même jour ?⁴⁰³ Tous se promènent dans les allées plantées du prince de Clary-Aldringen, faisant du décor princier une scène sociale caractéristique de l'urbanité spécifique des villes d'eaux en Europe.

De la liste à la promenade : élégants et éclopés à Teplitz sous la plume du comte de Clary-Aldringen

Le comte donne un bel exemple des usages de la liste, dont il copie des extraits dans ses journaux personnels⁴⁰⁴. Il peut ainsi organiser une lecture aristocratique du microcosme thermal en identifiant les curistes nobles dans la « foule des étrangers » qui déambule chaque jour sur la promenade. Charles-Joseph répond alors à la fonction pratique de la liste, perçue comme un outil indispensable de séjours destinés au soin autant qu'à enrichir les connaissances personnelles par de nouvelles rencontres⁴⁰⁵. Il compare ainsi la déclaration des individus avec la réalité de leur situation, notant par exemple que « Madame Ozarowska s'appelle dans la liste Krongroßfeldherrin, ce qui fait un titre bien extraordinaire⁴⁰⁶ » en 1803. En 1812, il s'interroge sur la signification de l'enregistrement de Clemens Brentano comme « *partikulier aus Prag*⁴⁰⁷ », alors que celui-ci réside à Berlin. Ces jeux d'identité participent de la définition de la villégiature comme un temps à part. Ils servent d'aiguillon au comte

⁴⁰¹ S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 348-350.

⁴⁰² SOAL-Děčín, c. 159, journal d'août 1812, p. 20, n° 42, transcrit en annexe 15, p. 254.

⁴⁰³ SOkA-Teplíce, inv. c. 216, AP, 28 juillet 1801.

⁴⁰⁴ Voir un exemple en annexe 15.

⁴⁰⁵ S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 348.

⁴⁰⁶ SOAL-Děčín, c. 158, journal 14 juillet 1803, p. 52. Le *Krongroßfeldherr* est le plus haut commandant de l'armée dans le royaume de Pologne.

⁴⁰⁷ Voir annexe 15. SOAL-Děčín, c. 159, journal 7 août 1812.

pour développer l'art de la peinture des caractères, qui nourrit ensuite les compositions littéraires de la société Clary-Ligne.

« Herr Ludwig von Beethoven, Kompositeur aus Wien » apparaît ainsi « plus fou, plus taciturne que jamais » dans le journal de 1812⁴⁰⁸. Le comte ajoute les particularités physiques et les convictions politiques des personnages dont il retient les noms, comme ce « comte Friedrich Kielmannsegge. Un homme intéressant hanovrien enragé, chambellan anglais, désolé du nouvel ordre de choses, partisan zélé de l'Angleterre, riche et distingué dans son pays, au reste sourd comme un pot⁴⁰⁹ ». Cette personnalisation du livre d'or de Teplitz correspond à un travail mémoriel, car ces journaux de 1812 sont rédigés *a posteriori* en 1814. En caractérisant chaque saison, la *Bädeliste* permet aussi de construire une mémoire du thermalisme entretenue dans les capitales. L'articulation entre le cosmopolitisme de la ville d'eau et la recherche de l'entre-soi des élites en villégiature est ainsi un des supports de la construction de l'identité sociale d'un aristocrate comme le comte de Clary-Aldringen.

Charles-Joseph se trouve dans une position d'observateur qui fait la richesse du témoignage de cette famille. Il est le premier à chanter l'imaginaire du carrefour thermal, dans une *Épître à Teplitz* qui reprend tous les codes sociaux de la ville d'eau en Europe. L'un des plus importants est celui du défilé sur la promenade :

Je ne puis oublier cette longue allée / Ou se rassemblent baigneurs et non baigneurs / qui de tous les pays, échantillons du monde / se rassemblent ici, et au regard curieux / présentent un mélange, une variété, / d'hommes, de mœurs et de caractères / vraie lanterne magique, on voit passer en foule / sots et gens d'esprit de tout rang de tout age / Mais plus de fous que de sages / le guerrier vénérable a coté de celui qui montre les blessures qu'il n'a pas reçues / la coquette et le fat⁴¹⁰

Le comte reprend l'image de la lanterne magique employée par son grand-père le prince de Ligne pour décrire l'atmosphère de Spa⁴¹¹. La promenade plantée est rapidement comparée aux projections fascinantes de cet appareil inventé au XVII^e siècle, et plus tard des kaléidoscopes au XIX^e siècle. Nombre de guides utilisent cette métaphore de la variété mondaine indissociable du monde des baigneurs, des accompagnateurs qui les soutiennent et des voyageurs sous « prétexte d'eau⁴¹² ». Les allées concentrent l'imaginaire thérapeutique et

⁴⁰⁸ *Idem*, 7 juillet 1812.

⁴⁰⁹ *Idem*, 5 juillet 1812.

⁴¹⁰ Voir annexe 16, p. 268. SOAL-Děčín, c. 184, *essai d'une épître sur Teplitz*, non daté, années 1800.

⁴¹¹ C.-J. de Ligne, « Voyage à Spa », *Mémoires et mélanges historique et littéraires*, Paris, Dupont, 1828, t. 4, p. 223-227.

⁴¹² M. Boyer, *Les villégiatures*, *op. cit.*, p. 49 ; C. Havelange, « la ville d'eau comme anamorphose. Le modèle spadois au XVIII^e siècle », dans D. Jarrassé (dir.), *2000 ans, op. cit.*, p. 215-230.

social bien connu des promeneurs urbains encouragés par les guides dans les métropoles⁴¹³. Le comte s’amuse souvent de la mise en scène du corps par des malades parfois imaginaires. Certains cherchent à attirer la compassion, tandis que d’autres semblent avoir tendance à exagérer les blessures et à exhiber les cicatrices qui prouvaient la gloire acquise dans les campagnes de l’époque napoléonienne⁴¹⁴. Il souligne ainsi une théâtralité de la promenade. Les marchands de mode y jouent un rôle clef. Charles-Joseph note dans son journal de 1797 que Madame de Prschichovski est « un Modealmanach ambulante, aussi je vais souvent au spectacle pour voir la parure du jour⁴¹⁵ ». Cette parade sur la promenade estivale en fait un prolongement spécifique de la vie métropolitaine où jouer avec les contraintes de l’étiquette.

Au-delà de l’image de la vaine frivolité largement entretenue dans les récits, la promenade eut bien une utilité thérapeutique et morale dans une société de plus en plus marquée par la convenance bourgeoise. Les médecins de la fin du XVIII^e siècle comme Théodore Tronchin avaient théorisé la promenade comme faisant partie d’un régime de santé combinant la marche et l’air pur⁴¹⁶. Les allées ont aussi une fonction psychologique importante pour les « éclopés⁴¹⁷ » qui recherchent des preuves de guérison parfois spectaculaires pour corroborer le discours médical sur les eaux salubres. Les guides avivent cette quête en vantant le caractère miraculeux des sources⁴¹⁸. Le comte témoigne par exemple de la rémission fulgurante de Sophie de Knuht en 1795 : « lorsqu’elle arriva ici elle ne marchait qu’avec la plus grande peine et appuyée sur deux hommes, elle se faisait porter toujours en chaise à porteurs, mais le bain d’ici la rétablit si bien qu’à la fin de son séjour elle marchait seule avec une canne⁴¹⁹ ». Les blessés de guerre offrent des cas encore plus spectaculaires, à l’instar de monsieur de Seignant, qui « a eu des blessures affreuses, une obuse qui a crevé lui a fracassé la jambe. Il marchait sur deux béquilles; ce sont les bains de Baaden qui l’ont rétabli à un point incroyable, car il ne boite presque plus; [...] Il vient achever sa guérison ici⁴²⁰ ». L’espoir du miracle des eaux se conjugue avec la villégiature non

⁴¹³ L. Turcot, *Le promeneur*, op. cit., p. 275-342.

⁴¹⁴ Le comte évoque par exemple le chevalier d’Estourmelle qui boite tantôt d’une jambe, tantôt de l’autre le 11 juillet 1812 ou le comte de Lambertye, général de cavalerie qui « est beaucoup plus malade et marche beaucoup plus mal, que lorsqu’on ne l’aperçoit pas » le 30 août 1812 : voir annexe 15, p. 254.

⁴¹⁵ SOAL-Děčín, c. 157, journal du 2 juillet 1797, p. 3.

⁴¹⁶ *Idem*, p. 110-132.

⁴¹⁷ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 17 août 1796.

⁴¹⁸ Jan Svab, *Teplitz et ses environs pittoresques*, op. cit., 1828, p. 2 ; J. de Carro, *Carlsbad, ses eaux et ses environs*, Carlsbad, Franieck, 1857, p. 147.

⁴¹⁹ SOAL-Děčín, c. 157, journal du 13 juillet 1795, p. 70.

⁴²⁰ *Idem*, 28 mai 1797, p. 40.

médicale des voyageurs qui trouvent un nouveau cadre à l'expression mondaine dans la nature citadine⁴²¹.

Le peintre Biedermeier Eduard Gurk (1801-1841) saisit très bien la manière dont la mode et ses fantaisies sont conçues comme un complément cathartique des bains⁴²². Loin des brouillards humides de la Bohême du Nord, le peintre donne une image apaisante des allées ensoleillées qui évoquent la douceur italienne recherchée par les voyageurs du Grand Tour pour guérir les poitrines

Source: E. Gurk, *Vue du temple d'Apollon bâti après 1796*, Aquarelle, 1835, TRM.



douloureuses ou la mélancolie⁴²³. Des reposoirs protègent les enfants de la chute dans l'eau et accueillent la rêverie des âmes romantiques face au temple d'Apollon bâti par le prince Jean. Les gravures et les aquarelles diffusèrent largement l'image de la marche salubre et élégante dans les allées sablées du prince de Clary-Aldringen à Teplitz. Le comte Charles-Joseph et sa famille laissèrent également des représentations iconographiques de la ville d'eau. Leurs archives visuelles sont d'une grande richesse pour aborder l'imaginaire de la promenade de Teplitz à la fin du XVIII^e siècle.

Sur la promenade : le pinceau du comte de Clary-Aldringen pour dépeindre le début de la période des thermes romantiques (1800-1850)

Le spectacle des allées de Teplitz fit le bonheur d'un observateur comme le comte de Clary-Aldringen, qui se rapproche de la figure du physionomiste évoqué par Louis Sébastien Mercier⁴²⁴.

⁴²¹ Sur ces codes urbains : S. Pascalis, « Vers une urbanisation des loisirs aristocratiques : la promenade urbaine comme lieu d'interprétation des loisirs de la cour dans la France des XVII^e-XVIII^e siècles », dans R. Beck, A. Madoeuf (dir.), *Divertissement*, op. cit., p. 45-60.

⁴²² Voir annexe 16 p. 268 des représentations de pièces d'eau et du monde élégant à Teplitz. Plusieurs aquarelles de ce peintre sont conservées dans les fonds de la bibliothèque nationale autrichien (ÖNB) ; M. A. Giusti, « Villes d'eaux en Italie », dans D. Rabreau, S. Pascalis (éd.), *La nature citadine*, op. cit., p. 99.

⁴²³ *Ibidem*. Sur le rôle des établissements thermaux dans le traitement de la mélancolie : J. Starobinski, *L'encre de la mélancolie*, Paris, Seuil, 2012, p. 114-117.

⁴²⁴ L. S. Mercier, *Tableau de Paris*, chapitre CLXI, t. I, p. 379 cité par L. Turcot, *Le promeneur*, op. cit., p. 373.

La promenade à l'entrée des allées plantées de Teplitz, croquis de la fin du XVIII^e siècle



Source:
SOAL-Děčín,
c. 185,
Dessins du
comte C.-J. de
Clary-
Aldringen,
s. d., années
1790-1800

En prenant les pinceaux, le comte adopte la position du spectateur assis sur un banc pour se délasser en observant le monde de la ville d'eau au tournant du XIX^e siècle. Charles-Joseph choisit un emplacement stratégique au débouché de la *Schlossplatz*, entre le jeu de passe et la *Gartensaal*. C'est là, au seuil de la nature « sauvage » du parc du château, qu'apparaît le mieux l'essence de la ville d'eau perçue comme un espace anti-urbain fournissant en même temps tout le confort moderne⁴²⁵. Le couple au centre du dessin est une belle image de cet espace d'entre-deux. Ils tournent le dos au dessinateur dont ils ne semblent guère se soucier. Le comte manifeste ainsi le caractère public de la promenade. À la différence du promeneur romantique en excursion dans les monts de l'Elbe que peint Friedrich en 1818, la sociabilité domine le regard sur la nature apprivoisée par le prince de Clary. Les montagnes restent le lieu du sublime, que les promeneurs cherchent à apercevoir entre les frondaisons comme les digues-jetées des années 1820 ménagent une vue sur la mer longtemps redoutée⁴²⁶. La promenade mêle l'agrément et la sécurité. Le comte se place au point de départ de la passion des montagnes qui aboutit avec la création des stations d'hiver qui étendent la pratique de la villégiature au XIX^e siècle⁴²⁷.

La consommation des eaux est l'élément clef de la représentation. Le comte dépeint ici les buveurs aux fontaines. Ces derniers venaient parfois de loin pour profiter des eaux, surtout lorsqu'il est fait défense de les exporter comme cela semble être le cas à Carlsbad jusqu'en

⁴²⁵ D. Jarrassé, *Les thermes*, op. cit., p. 236.

⁴²⁶ A. Corbin, *Le territoire*, op. cit., p. 298-305 ; B. Toulhier, « architecture des loisirs en France dans les stations thermales et balnéaires (1840-1939) », dans R. Beck, A. Madoeuf (dir.), *Divertissement*, op. cit., p. 211-223

⁴²⁷ M. Boyer, *Histoire de l'invention du tourisme*, op. cit., p. 219-249.

1843⁴²⁸. Charles-Joseph en profite pour exposer la manière dont la culture médicale se vit en plein air. Le petit bourgeois à droite boit immobile, tandis que la princesse de Ligne, reconnaissable à ses chiens, montre la conciliation de la marche légère et de la prise des verres prescrits. Le joueur de passe, sa lève à la main, interrompt sa partie pour respecter l'intervalle entre deux prises. La santé est au centre de toutes les attentions, même quand il s'agit de se divertir. Les eaux vivifiantes stimulent peut-être le jeu apprécié par nombre de spectateurs d'Autriche et de Saxe, surtout quand les participants sont de sang royal⁴²⁹. À l'inverse, l'activité physique a pour vocation de faire oublier le goût souvent « brulant et désagréable⁴³⁰ » des eaux minérales. L'architecture sportive trouve ainsi sa place dans le programme des villes-parc, ainsi que le montre Bernard Toulhier en étudiant le développement des terrains de croquet ou de tennis dans les stations thermales et balnéaires après 1840⁴³¹. Les pinceaux du comte rendent parfaitement cette alliance entre nature et culture, entre santé et plaisir, qui détermine l'organisation des villes de soins de la fin de l'époque moderne. Grâce à son joueur de passe, il suggère le son de la bille qui frappe la sonnette, le mouvement endiablé des joueurs que l'on retrouve dans son *Épître à Teplitz*⁴³². La taille fine chère aux dandys est mise en avant dans un costume serré qui contraste avec les amples robes des promeneuses dont l'une est coiffée d'un élégant chapeau casque à la mode des années 1800⁴³³. Enfin, la peinture du microcosme thermal ne serait pas complète sans la présence d'une famille rassemblée autour des jeux et des cris d'enfants à l'arrière plan du dessin. Le comte esquisse les traits saillants d'une société thermale saine dans un tableau qui contraste avec les images babyloniennes contenues dans nombre de descriptions, à commencer par le voyage à Spa que son grand-père le prince de Ligne avait rédigé plus tôt⁴³⁴.

Cette image édénique a cependant son envers. Le comte semble suggérer un certain laisser-aller des consommateurs de passage avec les outres qui jonchent le sol près du terrain de passe. Le nettoyage était partagé entre les agents du prince et les veilleurs rémunérés par la

⁴²⁸ *Carlsbad, ses sources, sels et savons et leur expédition*, Carlsbad, H. Mattoni, 1867, ÖNB, p. 41 ; J. de Carro, *Almanach de Carlsbad*, op. cit., 1847, p. 24 ; G. Hochberger, *Lettre adressée à Monsieur le chevalier Jean de Carro*, Carlsbad, 1851, p. 9.

⁴²⁹ Voir annexe 17, p. 269. La passe consiste à frapper la bille entre des arceaux. Le terrain appartient au prince, ses plans sont conservés SOAL-Děčín, Vk Teplice, inv. c. 4560. Voir les *Regles du jeu des passes, comme on le joue en Autriche, avec les remarques sur celui de Bavière*, Vienne, 1768. La « foule de beau monde » à la passe est évoquée le 11 juillet 1824 (SOAL-Děčín, c. 180, journal, p. 12). Les princes de Saxe y jouent notamment.

⁴³⁰ Note du comte de Clary à propos d'une des sources de Carlsbad, où il se rend en juillet 1823, SOAL-Děčín, c. 179, journal, p. 13.

⁴³¹ B. Toulhier, « architecture des loisirs ... », dans R. Beck, A. Madoeuf (dir.), *Divertissement*, op. cit., p. 211-223 ; du même, *Villes d'eaux. Architecture publique des stations thermales et balnéaires*, Paris, Dexia, 2002, p. 95-114.

⁴³² Voir annexe 17.

⁴³³ F. Boucher, *Histoire du costume en Occident : des origines à nos jours*, Paris, Flammarion, 1996, p. 322-332.

⁴³⁴ C.-J. de Ligne, « Voyage à Spa », *Mémoires et mélanges*, op. cit., p. 223-227.

ville. Quant au jeune garçon au chapeau noir qui se rapproche des dames élégantes, il évoque la présence possible des marchands à la sauvette et des mendiants comme ceux de la « vieille promenade » de Spa⁴³⁵. Son étrange bâton s'ouvre comme une baguette de sourcier et semble couvert de mousses noires à la pointe. Ce n'est pas la canne indispensable des blessés ou au « rhumatiques », ni celle des promeneurs bien portant enclins aux excursions. Le comte offre ainsi une image concrète des réalités du commerce thermal et de ses dérives. Le couple tournant le dos à cette agitation apparaît alors comme un duo romantique, se détournant de la promenade « urbaine » pour se plonger dans un « rêve pittoresque⁴³⁶ » qui est encore celui des princes de Clary-Aldringen. Il se prolonge jusque dans les années 1850 et même au-delà. On le retrouve dans les descriptions de nombreux auteurs comme Hyppolite Taine découvrant une rue de Paris au lieu du village aux toits de chaume qu'il espérait trouver aux Eaux-Bonnes à la fin de l'âge des thermes romantiques⁴³⁷.

Les productions littéraires et picturales du comte de Clary-Aldringen s'inscrivent au début du développement des images idéalisées des stations contemporaines. En 1822, le vaudeville d'Eugène Scribe utilise le motif de l'asile loin de l'atmosphère polluée des métropoles présent dans l'*Épître à Teplitz*⁴³⁸. À la même époque, Isabey peint son « entrée du village des bains du Mont-Dore », une représentation plus réaliste mais qui n'échappe pas au lieu commun de la promenade des élégants au milieu du pittoresque rustique des chaumières⁴³⁹. En 1887, le peintre Carl Röhling (1849-1922) se saisit à son tour de cet imaginaire pour peindre la rencontre entre Goethe, Beethoven et la famille impériale dans le parc de Teplitz en 1812⁴⁴⁰. La révérence du dramaturge contraste avec l'indifférence du compositeur qui s'éloigne. L'un des courtisans tire son chapeau vers Goethe mais regarde Beethoven. Comme le théâtre des Clary-Aldringen, la promenade devient le symbole de la transition entre le mécénat des princes et l'indépendance des artistes, celle de Liszt qui ne refuse cependant pas d'improviser dans le salon du château durant sa retraite en cure au moment des tournées européennes des années 1840⁴⁴¹. La rencontre des anciennes et des nouvelles élites sur la promenade fait apparaître cet espace comme un laboratoire des aspirations, des rêves et des fantasmes du monde contemporain.

⁴³⁵ B. Bernard, « Promenade et promeneurs à Spa » dans C. Loir, L. Turcot (dir.), *La promenade, op. cit.*, p. 108.

⁴³⁶ *Ibidem*.

⁴³⁷ H. Taine, *Voyage aux eaux des Pyrénées*, 1855, p. 83, cité par D. Jarrassé, *Les thermes, op. cit.*, p. 241.

⁴³⁸ Voir annexe 17, p. 269. SOAL-Děčín, c. 184, *essai d'une épître* ; E. Scribe, *Les Eaux du Mont-Dor*, vaudeville donné en 1822 ; D. Jarrassé, *Les thermes, op. cit.*, p. 242.

⁴³⁹ *Ibidem*.

⁴⁴⁰ Voir annexe 18, p. 273.

⁴⁴¹ SOAL-Děčín, c. 223, journal d'Euphémie Clary (1808-1867), 25 août 1829. Bronislas É. Sydow (éd.), *Correspondance de Frédéric Chopin*, Paris, Richard Masse, 1953-1960, vol. 1, p. 129.

La haute noblesse de cour est ainsi placée sous le feu des regards, faisant plus que jamais apparaître la promenade comme un théâtre social au centre duquel se trouvent les Clary-Aldringen. L'esquisse que le comte avait réalisée au début de la période expose sa famille au cœur de la saison, participant à la sociabilité thérapeutique sur une promenade de moins en moins aristocratique. La dame au parapluie rappelle la silhouette de sa mère, la princesse de Ligne. Son châle jaune orangé est un symbole de ces couleurs changeantes employées par les peintres en séjour afin d'esquisser avec un émerveillement teinté de malaise les mirages de la ville d'eau contemporaine⁴⁴². Cette couleur est celle des reflets des deux mille lampions avec lesquels le prince de Clary-Aldringen illumine sa ville pour la venue de la cour impériale en 1812⁴⁴³. L'exposition aristocratique est alors à son comble, avec des gazetiers venus des capitales pour commenter le séjour de la cour et le spectacle professionnel⁴⁴⁴. Le comte doit alors convaincre l'impératrice de retirer une pièce de moindre qualité qu'elle avait composée et fait arranger par Goethe pour le théâtre de société au château.

Les couleurs automnales choisies par le comte pour son dessin évoquent en même temps la fin de l'été, lorsque le mirage thermal se dissipe. Les rares étrangers ont alors l'image touchante de l'entrée dans le temps des « replâtrages » de la morte-saison, auxquels Chateaubriand se montre sensible à Carlsbad en 1833 et Lamartine à Aix-les-Bains en 1849⁴⁴⁵. Pour le comte et sa famille, cette époque était surtout synonyme de retour à la conception traditionnelle du domaine. Le seigneur terrien retrouvait enfin sa campagne, comme en témoigne le prince Jean dès la fin du XVIII^e siècle : « comme la foule d'étrangers diminue visiblement de jour en jour nous pouvons espérer de vivre enfin comme on vit à la campagne et de jouir plus que nous n'avons fait jusqu'ici de nos jolies promenades⁴⁴⁶ ». L'automne était le temps de chasse, celui de la reconquête aristocratique du territoire et de la conception princière du pittoresque.

Loin de faire disparaître les stratégies de distinction, la culture thermale les exacerbe au contraire. Bien des nobles eurent recours à la famille Clary-Aldringen pour organiser leur séjour dans la ville d'eau, à commencer par les grandes maisons de la fin du XVIII^e siècle. Le prince Jean joua un rôle clé dans l'affirmation d'une aristocratie thermale à l'heure de la diversification des élites en villégiature au début de l'époque contemporaine.

⁴⁴² *Ibid.* et M. Gaston, *Images romantiques des Pyrénées*, Pau, les Âmes du Musée Pyrénéen, 1975, p. 48.

⁴⁴³ SOAL-Děčín, c. 189, lettre du prince à son fils, Teplitz, 22 mai 1812.

⁴⁴⁴ Voir annexe 15, cet épisode raconté par le comte en août 1812, p. 261.

⁴⁴⁵ Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, Paris, Flammarion, 1948, t. IV, p. 278 et Lamartine, *Raphaël*, Paris, Hachette, 1918, p. 16-17, cités dans D. Jarrassé, *Les thermes, op. cit.*, p. 243.

⁴⁴⁶ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 14 août 1795.

B. La formation d'une aristocratie thermale face à l'embourgeoisement des villes d'eau : les Clary-Aldringen et les stratégies de distinction des voyageurs nobles au tournant du XIX^e siècle

Le recours au prince logeur pour préparer un séjour aristocratique

Les établissements princiers ont une fonction déterminante dans l'organisation de la saison à Teplitz. La circulation des membres des familles souveraines est ainsi largement prise en charge par Jean de Clary-Aldringen à la fin du XVIII^e siècle. Le premier enjeu est alors de maintenir le lien spécifique avec les maisons souveraines né de la réception des cours de Saxe et de Pologne aux XVII^e-XVIII^e siècles⁴⁴⁷. Il est rehaussé par l'importance que représentent de tels hôtes pour l'attractivité des villes thermales. L'accueil de cette clientèle prestigieuse était donc stratégique à tout point de vue pour un grand noble et un propriétaire comme Jean de Clary.

Les logiques commerciales et aristocratiques se confondent largement à la fin du XVIII^e siècle. En 1796, le prince perd une cliente de prestige en la personne de l'archiduchesse Marie-Christine d'Autriche (1742-1798) pour qui il retient le *Herrenhaus* avant qu'elle ne « dénonce » son voyage aux eaux. Elle le dédommage en envoyant 180 florins, environ 460 livres tournois, pour avoir laissé l'établissement inoccupé pendant quinze jours⁴⁴⁸. L'archiduchesse verse 30 livres par jour, ce qui correspond à un séjour de luxe. Ce prix est demandé à Sir Dean Paul puis au baron de Löwenstern pour être « magnifiquement logé » à l'hôtel parisien de Richelieu, devenu progressivement un hôtel garni entre 1802 et 1814⁴⁴⁹. À Vienne, une modeste chambre d'auberge coûte 2 florins ou 5 livres par jour, à Berlin une chambre garnie se loue 12 à 18 livres par mois⁴⁵⁰. En 1797, le prince escompte un bénéfice de 600 à 700 florins pour les appartements « fort recherchés » du *Herrenhaus*, soit environ 1500 à 1800 livres tournois alors qu'une maison bourgeoise en Provence se louait 800 livres à l'année en 1789⁴⁵¹. Les circulations exceptionnelles imposent toutefois un client unique, dont l'arrivée perturbe la gestion d'un établissement rapidement rentable aux premiers temps de l'hôtellerie contemporaine. Cette même année 1797, le *Herrenhaus* accueille le duc

⁴⁴⁷ SOAL-Děčín, c. 37, 71, 81 : réception des cours entre 1650 et 1750. Voir le chapitre I.

⁴⁴⁸ *Idem*, c. 108, J.d.C. à M.-J.-H.-H., Teplitz, 17 août 1796.

⁴⁴⁹ John Dean Paul, *Journal d'un voyage à Paris au mois d'août 1802*, trad. P. Lacombe, Paris, Picard, 1913, p. 35 ; *Mémoires du général-Major russe baron de Löwenstern (1776-1858)*, Paris, Fontemoing, 1903, t. 2, p. 393-396, 422-423, 1814. Ils sont cités dans Musée Carnavalet, *Du palais au palace: des grands hôtels de voyageurs à Paris au XIX^e siècle*, Catalogue de l'exposition de 1998, Paris, Paris-musées/ACR, 1998, p. 53-56. Voir aussi D. Roche, *Les circulations dans l'Europe moderne*, Paris, Hachette, Pluriel, 2011 (2003), p. 524-544.

⁴⁵⁰ H. A. O. Reichard, *Guide des voyageurs en Allemagne, en Hongrie et à Constantinople*, Weimar, Bureau d'industrie, 1811, p. 44, 147.

⁴⁵¹ M. Boyer, *Histoire de l'invention, op. cit.*, p. 106-107.

et la duchesse de Courlande. Jean de Clary se ménage la faveur du duc qui n'avait pu obtenir les trente chambres qu'il demandait l'année précédente en raison de la venue de l'archiduchesse. Pierre de Biron se « confond en remerciements⁴⁵² » devant cette marque d'honneur qui n'est cependant pas tout à fait gratuite. Cette distinction particulière d'un ancien prince étranger contribue au prestige des Clary et à la renommée de leur établissement.

Le prince Jean eut à gérer les circulations croisées de ces princes et princesses. En 1797, les Courlande se manifestent avant l'archiduchesse, que le prince oriente vers la maison du « bourgmaître » Il impose ainsi une présence royale dans l'auberge du premier notable de Teplitz. Jean de Clary intervient ensuite pour meubler un appartement digne de l'archiduchesse : « pour suppléer à quantité de meubles qui manquent chez elle j'ai envoyé à La Harpe quelques jolies tables, des secrétaires, marchepieds, un bon canapé. Elle m'en a su un gré infini⁴⁵³. » Le prince perd certes une cliente, mais agit en parfait courtisan. Il veille personnellement au service de l'archiduchesse tout en s'évitant une partie des tourments de la réception de luxe : « c'est une perte pour mes finances de ce qu'elle ne logera pas chez moi, mais beaucoup d'embarras de moins, et bien des inquiétudes de sauvées⁴⁵⁴. » La perspective du bénéfice pécuniaire s'estompe derrière un accueil qui met en jeu l'image des Clary-Aldringen à la cour de Vienne.

La rencontre entre aristocratie et commerce met en lumière le maintien des inégalités de rang dans un monde appréhendé selon les codes de la haute noblesse de cour. Ainsi, lorsque l'archiduchesse Marie-Christine d'Autriche (1742-1798) se fait annoncer en 1796, le prince n'hésite pas à faire déménager les locataires du *Herrenhaus* : « les personnes qui demeurent dans ma maison me tourmentent pour les y laisser. On y est à merveille et les appartemens sont bien difficiles à trouver cette année⁴⁵⁵. » Cette logique est reproduite pour les Courlande en 1797. Alors que l'offre hôtelière peine à s'adapter à la hausse de la fréquentation de la fin du XVIII^e siècle, les préséances l'emportent sur le contrat de location : le cadre estival ne fait pas disparaître la hiérarchie sociale de l'ancien régime. Même incertaine, la venue d'une archiduchesse passe avant le confort des autres baigneurs. Le prince logeur se trouve ainsi dans une position délicate car ses arbitrages définissent une hiérarchie des voyageurs autre que celle de la richesse. Le développement des logements princiers apparaît indispensable pour proposer des compensations aux locataires « délogés ». L'offre de luxe est complétée avec l'aménagement du *Morizhof*, du nom du second fils du prince parti

⁴⁵² SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Eisenberg, 3 août 1797.

⁴⁵³ *Idem*, Teplitz, 10 août 1797.

⁴⁵⁴ *Idem*, Teplitz, 26 juillet 1797.

⁴⁵⁵ *Idem*, Teplitz, 24 juillet 1796.

faire ses premières armes dans le régiment du duc Albert de Saxe-Teschen (1738-1822), l'époux de l'archiduchesse Marie-Christine qui l'avait vu chasser en 1797⁴⁵⁶. Le prince possède également un bel emplacement à proximité des bains en contrebas du château, désigné comme la maison des « deux tourelles » ou *Zwei Thümeln*⁴⁵⁷. Ces appartements sont d'abord offerts aux proches qui ne souhaitent pas loger au château, mais sont rapidement utilisés pour convaincre les visiteurs de qualité de déménager. En 1803, les deux tourelles sont proposées à la comtesse Golovkine contre ses appartements au *Herrenhaus* destinés à l'ambassadeur russe Razoumovsky (1752-1836). Le comte Fédor Golovkine réagit vivement lorsqu'il apprend la nouvelle à Carlsbad, comme le montre sa lettre au comte Charles-Joseph de Clary :

Mon cher ami, je n'accepterai point les tourelles, ni même une embrasure de fenêtre ; je vous en dirai franchement la raison. La conduite de monsieur votre père vis-à-vis de nous est trop extraordinaire pour que je veuille lui devoir la moindre chose. Il semble qu'un logement que j'avois loué avant tout autre ; qui m'appartenoit par contrat légal, que je paye soit une grâce qu'il daigne m'accorder. Pour faire sa cour à l'ambassadeur de Russie, il avoit beaucoup fait de n'avoir pas fait jeter par les fenêtres, une femme du nom, du rang et de l'existence de madame de Golowkine⁴⁵⁸.

Fédor Golovkine s'appuie sur les droits du locataire pour défendre le rang de son épouse contre le privilège accordé au diplomate. Il témoigne de la permanence des logiques de faveur qui découlent de la position spécifique du prince à Teplitz. Si la ville d'eau est bien perçue comme un microcosme à part, ce haut-lieu de l'aristocratie européenne reproduit et amplifie aussi les rivalités dans l'Europe des cours, au centre desquelles sont placés les Clary-Aldringen⁴⁵⁹. La position de prince-logeur était à double tranchant dans cet univers dont la construction repose sur l'articulation avec la vie des capitales.

Tout au long des années 1800, la famille Clary-Aldringen est donc perçue comme la protectrice des circulations aristocratiques à Teplitz. Les archives du comte Charles-Joseph conservent les multiples sollicitations comme celles du comte Schoeppinoff qui prépare son arrivée de Carlsbad en écrivant en 1807 « je vous prie de vouloir bien me faire trouver un logement de deux chambres seulement pour le 12 du courant, prix par semaine. Je ne saurois trouver un plus digne protecteur que vous a Teplitz⁴⁶⁰ ». L'obligeance nobiliaire donne ainsi une valeur particulière aux logiques de l'hôtellerie qui s'imposent dans toutes les villes d'eau.

⁴⁵⁶ *Idem*, Teplitz, 3 septembre 1797. Se reporter au chapitre III, p. 321. Le prince offre cet établissement à son épouse Marie-Christine de Ligne, qui peut offrir à ses connaissances de beaux appartements.

⁴⁵⁷ *Idem*, Teplitz, 21 juin 1798. Voir annexe 6 p. 237 pour retrouver l'offre hôtelière du prince en 1826.

⁴⁵⁸ *Idem*, c. 189, F. G. à Ch.-J., Carlsbad, 27 juillet 1803.

⁴⁵⁹ Sur le microcosme thermal : D. Jarrassé, *Les thermes, op. cit.*, p. 238-240.

⁴⁶⁰ SOAL-Děčín, c. 189, Schoeppinof à Ch.-J., Carlsbad, 8 août 1807.

Le prince Razoumowsky est un bon exemple de ces voyageurs qui profitent de la présence des Clary-Aldringen pour organiser leurs séjours. Comme la plupart des baigneurs, il circule entre Carlsbad et Teplitz au début du XIX^e siècle. Plutôt que d'avoir recours à la voie traditionnelle des aubergistes ou aux agents du prince, il sollicite directement le comte Charles-Joseph au début du XIX^e siècle⁴⁶¹. En 1811, ses demandes sont aussi polies que précises. L'ambassadeur s'appuie sur les liens noués à Vienne pour s'assurer un logement qui corresponde à un train impressionnant. Le prince se déplace entre Carlsbad et Teplitz avec « une douzaine de personnes de service au moins, même quinze entre valets de chambre, cuisinier, laquais et chasseurs ; vingt chevaux tant de trait que de selle⁴⁶² ». Cet équipage aristocratique manifeste une grande richesse et distingue la qualité du voyageur parmi la foule des usagers de la poste enregistrés dans les registres policiers⁴⁶³. Le prince ayant seul le pouvoir de faire déménager le *Herrenhaus*, le comte Charles-Joseph entre en relation avec plusieurs propriétaires afin de proposer un logement qui combine la maison du Trois d'Or, une seconde écurie et plusieurs chambres dans d'autres maisons⁴⁶⁴. Les Clary-Aldringen deviennent ainsi des prestataires de luxe en se faisant les intermédiaires de la villégiature aristocratique dans les villes d'eaux de Bohême du Nord.

Les curistes de Teplitz qui logent à l'enseigne du prince de Clary intègrent la première classe d'une offre hôtelière dont la qualité ne s'améliore que très progressivement. Au début du XIX^e siècle, la *Beschreibung von Teplitz* recense deux classes d'auberges et trois classes de logements particuliers (*Privatquartiere*) : les appartements tout confort avec cuisine et écurie, ceux sans cuisine ni écurie, et les petites chambres. L'auteur déplore des logements « de piètre qualité » et un manque de lisibilité des tarifs⁴⁶⁵. Le « *Fürstlichen Herrenhaus* » ne se distingue que parce qu'il possède deux nouveaux bains que l'auteur juge « très élégants⁴⁶⁶ ». Avec cinquante pièces, plusieurs retirades et vingt-et-une places d'écurie au début du XIX^e siècle, l'établissement thermal du prince de Clary est cependant capable de fournir un confort inégalé à une archiduchesse, un ambassadeur ou un roi incognito⁴⁶⁷. Grâce à cet établissement qui rassemble les fonctions hôtelières et thermales, le prince peut maintenir une offre aristocratique moderne dans la ville hôtelière.

⁴⁶¹ SOAL-Děčín, c. 189, lettres du prince Razoumovsky au comte Charles-Joseph, 1807-1811.

⁴⁶² *Idem*, A. Razoumowski à Ch.-J., Carlsbad, 8 juillet 1811.

⁴⁶³ SOkA-Teplice, inv. c. 215 sq..

⁴⁶⁴ SOAL-Děčín, c. 189, A. Razoumowski à Ch.-J., Carlsbad, 15 juillet 1811.

⁴⁶⁵ E. Hoser, *Beschreibung von Teplitz*, 1798, p. 120 : « *Also sind zu Teplitz schlechte Quartiere!* »

⁴⁶⁶ *Idem*, p. 45.

⁴⁶⁷ Voir le plan en annexe 7, p. 246.

À l'enseigne du prince de Clary : Le Herrenhaus, un établissement de moins en moins aristocratique ?

En constituant son propre dispositif thermal, le prince de Clary-Aldringen garde une maîtrise des conditions de logement des curistes distingués comme Elisa von Recke ou le comte russe Orloff qui demandent à louer le *Herrenhaus* en 1799⁴⁶⁸. Jean de Clary est informé à Vienne par ses agents auxquels s'adressent les futurs clients. Ces derniers écrivent depuis leur ville d'origine ou visitent les établissements du prince pour déménager dans des appartements plus conformes à leur goût et à leur rang après une première installation dans la ville d'eaux⁴⁶⁹. Ils peuvent compter sur la promesse d'un service de qualité attachée au propriétaire qui administre le *Herrenhaus* ou le *Morizhof* en régie directe.

Suivant le modèle de la concentration des fonctions promu à la fin du XVIII^e siècle, le *Herrenhaus* offre les conditions d'une relative autarcie recherchée par les baigneurs⁴⁷⁰. Les aménagements successifs permettent d'installer six cabines de bains privatives et un vestiaire au rez-de-chaussée, qui comporte encore deux cuisines et deux salles à manger dans les premières décennies du XIX^e siècle⁴⁷¹. Ses jardins font le bonheur du duc de Courlande qui y donne des diners et des fêtes en plein air au cœur de l'espace urbain dès 1797⁴⁷². Le prince réalise donc l'idéal de l'édifice thermal en se distinguant des bains publics de la ville, au temps où les architectes cherchent à intégrer le divertissement dans les thermes⁴⁷³. Cette tentative se heurte aux contraintes des bâtiments, imposant soit de bâtir des théâtres et des casinos, soit de les intégrer dans des édifices capables de les accueillir comme le château Clary-Aldringen ou encore celui d'Aix-les-Bains qui offre un cadre historique de choix au nouveau casino de 1824⁴⁷⁴. L'autarcie n'étant pas synonyme de claustration, les voyageurs apprécient en fait de se déplacer entre les différents espaces de loisir comme le théâtre, la salle de bal et le jeu de passe qui placent le séjour des locataires du *Herrenhaus* sous le signe du prince de Clary-Aldringen.

Le *Herrenhaus* a donc tout pour séduire une clientèle fortunée, en particulier la noblesse qui se déplace avec ses voitures et ses domestiques. Le comte Güntov est l'un des premiers à entrer en relation avec l'intendant après la publicité diffusée en 1796⁴⁷⁵. La correspondance seigneuriale montre que les loyers sont négociés, par exemple lorsque le

⁴⁶⁸ SOAL-Děčín, c. 122, correspondance seigneuriale, 3, 8, 17, 31 mai et 7 juin 1799.

⁴⁶⁹ *Idem*, c. 131, rapport *Oberamt*, 15 février 1813, visite du comte Barodinsky au *Moritzhof*.

⁴⁷⁰ D. Jarrassé, *Les thermes*, *op. cit.*, p. 174.

⁴⁷¹ Voir annexe 7, p. 246.

⁴⁷² SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 6 août 1797.

⁴⁷³ D. Jarrassé, *Les thermes*, *op. cit.*, p. 174-179.

⁴⁷⁴ *Idem*, p. 175.

⁴⁷⁵ SOAL-Děčín, c. 121, rapport du 28 mars 1796

prince s'enquiert de savoir « combien de temps le comte Orlov habitera-t-il le Herrenhaus, et combien a-t-il payé » en 1799⁴⁷⁶. La tarification se développe progressivement, transformant ainsi l'hôte en client. Les prix retrouvés dans les livres comptables s'inscrivent dans la moyenne de l'hôtellerie thermale au début du XIX^e siècle⁴⁷⁷. Une chambre coûte de 1 à 5 florins par semaine, selon la taille de la pièce, soit la moyenne des prix indiqués dans la *Beschreibung von Teplitz* de 1798. Des cabinets et retirades sont disponibles pour 2 florins. Les places d'écurie coûtent 20 à 50 kreutzers par cheval, tarif identique pour une remise (*Wagenremise*). Ces tarifs n'ont rien d'excessif dans le contexte de la villégiature. Les logements de Carlsbad se louent entre 6 et 16 florins selon Franz Sartori en 1817⁴⁷⁸. La concurrence hôtelière tire les prix vers le bas, comme le montre le cas des villes d'eaux anglaises où le prix des meilleures chambres de Leamington revient à 1 livre sterling, soit 12 florins dans les années 1810-1820⁴⁷⁹. Aristocratique par son propriétaire et nombre de ses hôtes, le *Herrenhaus* ne l'est pas par le détail de ses prix.

La richesse des visiteurs s'exprime dans leur capacité à composer un riche logement en accumulant la location de pièces abordables selon leur train et leurs attentes. Les tarifs conventionnels cachent en fait de multiples combinaisons locatives autorisées par l'envergure de l'édifice. Cette pratique est bien connue des curistes aisés comme l'ambassadeur Razoumovsky en 1811 ou les Clary-Aldringen eux-mêmes. C'est ainsi qu'en 1823, la comtesse Louise put constituer un ensemble résidentiel avec un « salon à balcon », un cabinet, des chambres, une cuisine et une écurie à 120 florins par semaine pour Euphémie de Ligne et ses gens à Franzensbad⁴⁸⁰. L'occupation du *Herrenhaus* est gouvernée par la construction de l'espace aristocratique. Au début du XIX^e siècle, la comtesse Sternberg loue trois chambres avec vue sur la place à 7 florins l'une, trois petites chambres à 3 florins, des lits supplémentaires pour ses gens à 36 kreutzers⁴⁸¹. Elle remise deux voitures pour 1 florin. Son séjour au *Herrenhaus* du 23 juin au 13 juillet 1808 coûte 34 florins par semaine, soit environ 80 francs, le prix d'un bel hôtel parisien comme celui de Toscana où un appartement de quatre pièces coûte 360 francs par mois⁴⁸². La comtesse Schönborn qui réside au *Herrenhaus* du 15

⁴⁷⁶ SOAL-Děčín, c. 122, 7 juin 1799, traduction.

⁴⁷⁷ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 902, « *Berechnungsbuch ueber die Herrnhausquartier* », 1807-1826.

⁴⁷⁸ F. Sartori, *Taschenbuch für Carlsbads Curgäste*, Prague/Karlsbad, 1817, p. 21. Au milieu du siècle, Karl von Reinhardt estime qu'une bonne chambre à Teplitz coûte 8-10 florins la semaine, une élégante entre 30 et 50 florins : *Ein Sommer in Teplitz. Mit 50 in den Text gedruckten Abbildungen*, Weber, 1857, p. 6.

⁴⁷⁹ P. Hembry, *British Spas*, op. cit., p. 22, une concurrence qui conduit à plusieurs faillites dans les années 1830.

⁴⁸⁰ SOAL-Děčín, c. 187, Louise née Chotek à Ch.-J., Franzensbad, 20 juillet 1823.

⁴⁸¹ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 902, comptabilité du *Herrenhaus*, 1808.

⁴⁸² H. A. O. Reichard, *Guide des voyageurs en France*, Weimar, Bureau d'industrie, 1810, p. 93. Les hôtels de Piémont et de Dijon proposent des appartements entre 150 et 160 francs par mois.

au 28 juillet dépense 92 florins, s'offrant ainsi le luxe de quatre chambres supplémentaires dont deux sur le jardin à 7 florins⁴⁸³. Elle loue encore deux chambres près des bains au rez-de-chaussée et deux sous les combles, pour ses gens. Enfin, elle réserve aussi la cuisine et la salle à manger (5.30 fl.) et remise 4 voitures et 4 chevaux dans l'écurie pour 8.48 florins. Le comte Zabielo choisit encore une autre combinaison du 25 au 30 juillet 1815, il se contente de deux chambres, mais loue la plus grande à 10 florins⁴⁸⁴. Cette grande variété des formules hôtelières laisse bien des chambres inoccupées, malgré la pénurie de logement dont témoigne le prince de Clary-Aldringen. Le fait que l'établissement ne soit qu'un « petit » poste des revenus de la seigneurie permet de laisser certaines pièces vides et de mettre l'accent sur le confort. Le *Herrenhaus* se définit donc comme un établissement thermal classique dont l'usage affirme le caractère aristocratique.

La noblesse et l'aristocratie dominant clairement dans le groupe des visiteurs au début du XIX^e siècle. Cette présence la vocation première de cet établissement au nom si symbolique dans une bohême où la propriété seigneuriale ouvrait l'accès à la catégorie supérieure de la noblesse à la diète. En juin 1807, l'intendant consigne le *quartier geld* des princes d'Arenberg et de Salm-Salm (597 fl. 39), seuls occupants « officiels » pour ce mois⁴⁸⁵. En juillet, c'est au tour de la princesse d'Arenberg (291.18 fl.) et de la comtesse de Schönborn (266.6 fl.) qui prolongent jusqu'en août, septembre pour la comtesse (82.30 fl.), partageant alors le *Herrenhaus* avec un capitaine von Karlowitz (102.8 fl.). En juin 1815, six individus retiennent des logements, tous de rang noble et même souverain puisque le roi de Saxe s'y arrête du 6 au 7 juin (92 fl.). Ils sont onze comte(sse)s et baron(ne)s en juillet-août 1815⁴⁸⁶. Cette prédominance nobiliaire s'atténue toutefois dans les années 1810 : en juin 1812, le comte Schimmelman et le baron Sternek croisent « deux bourgeois de Leipzig⁴⁸⁷ ». L'origine sociale des clients ne s'élargit cependant que dans les années 1820, alors que le nombre de réservations reste stable. En août 1826, l'établissement accueille quinze locataires, dont le marchand Gumpel et le banquier Hellft de Berlin, deux médecins, l'*Oberamtmann* de la seigneurie Lobkowitz de Melnik et l'administrateur de celle des Schwarzenberg à Neuschloss au nord de Prague⁴⁸⁸. Les seuls nobles sont deux comtes et un baron. En septembre, le comte Potocki et les comtesses Rackovsky et Jaraczemwska partagent le

⁴⁸³ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 902, comptabilité *Herrenhaus*, 1808. Voir annexe 7 p. 246 le plan du bâtiment.

⁴⁸⁴ *Idem*, 1815.

⁴⁸⁵ *Idem*, 1807.

⁴⁸⁶ *Idem*, 1815.

⁴⁸⁷ *Idem*, 1812, fol. 3.

⁴⁸⁸ *Idem*, 1816. Voir la reconstitution des appartements en annexe 19, p. 274.

Herrenhaus avec douze voyageurs, dont des professeurs et des étudiants de Prague⁴⁸⁹. Les premiers louent au minimum trois chambres et des places d'écurie, les seconds se contentent d'une seule chambre de 3 à 4 fl. pour les professeurs, 24 kreutzers pour leurs étudiants. Les logiques commerciales semblent ainsi prendre une part de plus en plus importante dans la gestion du *Herrenhaus*, actant l'émergence d'une nouvelle clientèle étrangère au monde de l'aristocratie qui dominait la villégiature en Bohême du Nord dans les années 1800.

L'établissement princier ne cesse toutefois pas d'être le lieu privilégié par les hôtes de marque. Le roi de Prusse profite de l'établissement entier pour ses séjours sous l'incognito des souverains. Le « comte de Ruppin », dont le nom est distingué dans la *Bädeliste*, a le couteux privilège de ne rencontrer que les gens de sa suite dans les couloirs. Cet unique client verse 688 florins en 1826, ce qui en fait un occupant bien plus rentable que tous les autres locataires réunis de cette saison⁴⁹⁰. Le *Herrenhaus* offre les conditions d'une cure complète : les bains sont alimentés par la *Sandbadquelle*, une source chaude distincte de celle du *Stadbad*. La prospection du *Frauenbrunnngarten* permet d'ajouter l'eau fraîche de la *Gartenquelle* et un robinet pour la consommation au verre⁴⁹¹. Le séjour médical du roi se déroule en toute sérénité, suivant les prescriptions du médecin personnel logé à la même enseigne. Le journal des bains (*Bade-journal*) atteste d'une pratique consciencieuse et exigeante, faisant écho à la discrétion du roi en promenade ou au bal évoquée dans les sources privées⁴⁹².

Les archives fragmentaires de ce *Bade-journal* sont une source de premier ordre pour reconstituer l'usage des piscines occupées à l'heure. Complet pour 1824, le journal tenu par l'intendant indique que le roi de Prusse et le prince Guillaume se baignent de quatre à sept heures du matin puis de quatre à sept heures du soir, juste avant le début du spectacle⁴⁹³. Les bains individuels du *Herrenhaus* ne sont toutefois pas uniquement fréquentés par le roi. Ce dernier ne dispose que des étages, conformément à l'organisation classique de ce type d'édifices⁴⁹⁴. Il est hors de question de privatiser des sources dont les médecins prescrivent différents dosages selon les affections. Les bains du rez-de-chaussée peuvent être retenus pour une somme modique par tous les curistes. Une heure au bain n° 1 coûte 12 kreutzers en juin et septembre 1824, 15 au plus fort de la saison en juillet-août. Les bains n° 2 et 3 coûtent 10 et 8 kreutzers toute la saison. En juillet 1824, le roi cède sa place au bain n° 1 à sept heures

⁴⁸⁹ *Ibidem*. Informations recoupées avec celles de la *Bädeliste*, SOkA-Teplice, inv. c. 1284.

⁴⁹⁰ *Ibid.* ; Voir la reconstitution des appartements en annexe 19, p. 274.

⁴⁹¹ Voir annexe 3 p. 232 le dispositif thermal ; A. L. Grossmann, « Die Heilquellen... », dans *Stadt und Kreis Teplitz-Schönau, op. cit.*, p. 152-166.

⁴⁹² SOAL-Děčín, Vlk Teplice, c. 902, *Badejournal*.

⁴⁹³ *Ibidem* ; voir annexe 20, p. 275.

⁴⁹⁴ D. Jarrassé, *Les thermes, op. cit.*, p. 175.

au prince Wittgenstein. Il peut ainsi regagner ses appartements en toute quiétude avec le prince Guillaume qui occupe le bain n°2, avant que mesdames Helmsauer et Baumgarten occupent le bain n°1 de huit à dix heures du matin⁴⁹⁵. Madame Baumgarten est l'épouse d'un docteur en droit de Leipzig qui loge dans la Mühlstrasse. Elle se rend au *Herrenhaus* dans le cadre de sa cure qui dure deux mois⁴⁹⁶. Après le 18 juillet, le roi peut croiser le marchand de Prague Wellner et son épouse qui se relaient dans le bain n°3 entre six et huit heures du matin⁴⁹⁷. L'intérêt public des bains s'accorde ainsi avec la circulation des princes curistes de la fin de l'époque moderne.

Plus encore que les édifices thermaux en partie ouverts au public, le château des Clary-Aldringen sert de point de repère dans la constitution d'une aristocratie thermale. Le prince Jean de Clary est très tôt confronté à une hausse des dépenses pour faire face à une sociabilité estivale renforçant les logiques de distinction des voyageurs de qualité au tournant du XIX^e siècle.

Une dépense accrue pour soutenir la sociabilité estivale des élites en villégiature

Le développement des thermes romantiques ne transforme pas seulement le cadre de vie, mais aussi les pratiques de la maison princière Clary-Aldringen. Le château au cœur de Teplitz a très tôt sa propre vie sociale et culturelle, accueillant des invités, des diners et des fêtes hors des établissements locatifs comme le *Herrenhaus* ou la *Gartensaal*. Après 1794, nombre de voyageurs profitèrent de l'amitié avec le prince de Ligne pour échapper au monde des auberges, à l'instar du comte Salmour, diplomate au service du roi de Saxe évoqué dans une lettre du prince Jean de Clary : « nous avons au château depuis la veille de mon départ le comte Salmour, qui en qualité d'ami de mon beau-père est venu tranquillement s'y loger pour je ne sais combien de temps⁴⁹⁸ ». Cette hospitalité n'est pas un phénomène marginal dans la ville, et le château prit rapidement la forme d'une pension aristocratique assurée par le prince Jean de Clary : « il est sûr qu'à présent le séjour est bien couteux : il y a au château quarante-cinq lit occupés et toujours quatorze à seize personnes à table, mais comme il y a bien des articles de dépense de moins qu'à Vienne, cela revient à peu près au même⁴⁹⁹ ». La comptabilité princière confirme ces propos qui renvoient à l'essence de la cité thermale, ville aux allures de village où le désir de nature s'épanouit en même temps que l'exigence d'un

⁴⁹⁵ Voir annexe 20, p. 275.

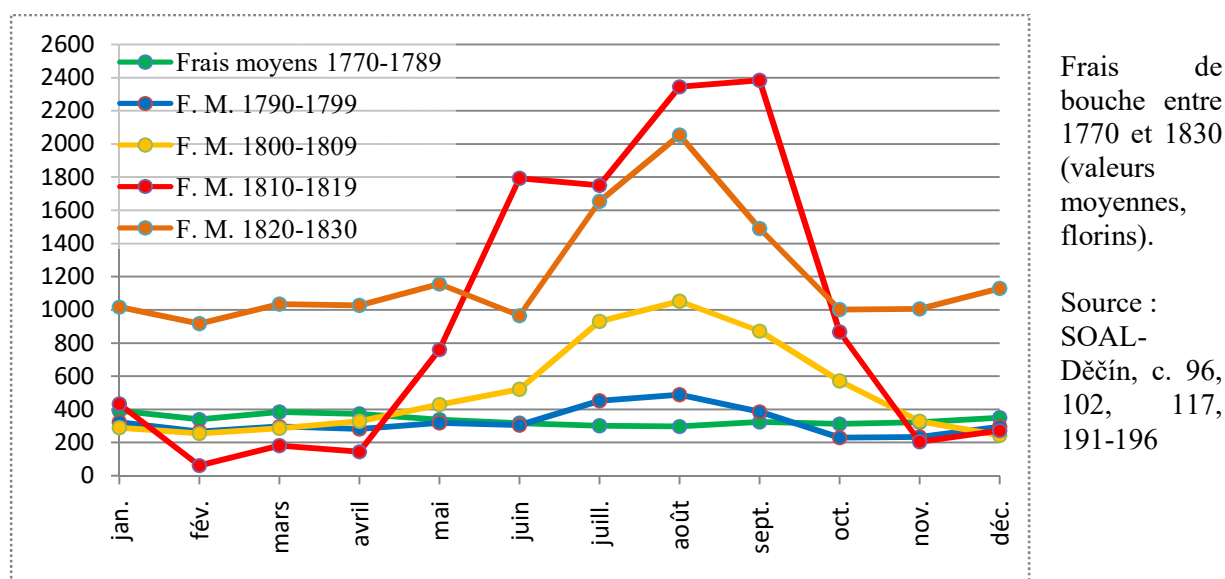
⁴⁹⁶ SOkA-Teplice, inv. c. 1279, *Bädeliste* 1824, n° 125, arrivée le 30 mai 1824.

⁴⁹⁷ *Ibidem*, voir annexe 19, p. 274.

⁴⁹⁸ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Weltruss [domaine Chotek près de Prague], 29 août 1795.

⁴⁹⁹ *Idem*, Teplitz, 17 août 1794.

confort citadin⁵⁰⁰. À partir de 1800, le succès de Teplitz renverse l'image de la coûteuse résidence aristocratique dans les villes de cour : les frais de bouche ou de cave connaissent une croissance exponentielle.



La venue du cuisinier de Vienne devient indispensable pour soutenir cette sociabilité thermale que décrit le prince Jean en 1800 : « nous devenons réellement trop fameux, et il n'y a pas moyen de donner seulement une fois à dîner à tous ceux qui viennent au château, d'autant plus qu'il y a des familiers comme le prince de Paar, Henri Lubomirski, qui viennent quand ils veulent⁵⁰¹ ». La haute noblesse de la cour de Vienne a ses entrées au château Clary-Aldringen. Les voyageurs nobles sont certes plus nombreux au début du XIX^e siècle, mais ils apparaissent également plus soucieux de se distinguer de la nouvelle clientèle bourgeoise exclue des grands dîners de Teplitz. Les réjouissances du palais servirent ainsi la défense de la vie de cour réaménagée dans le cadre estival de la ville des Clary-Aldringen.

La première décennie de l'âge des thermes romantiques (1800-1850) est marquée par la multiplication des réjouissances par lesquelles les voyageurs nobles rivalisaient d'opulence. Le statut de la ville d'eau les autorisait à importer du café et du vin étranger. La comptabilité princière le reflète : les cépages de Dresde, mais aussi les crus bordelais comme le château Laroze et les muscats méditerranéens sont consommés au château de Teplitz, en même temps qu'une grande quantité de bière (980 bouteilles en juillet 1826)⁵⁰². L'association entre le séjour thermal et la démonstration de richesse fait de Teplitz une arène spécifique où opposer l'ancien faste nobiliaire au luxe de la riche bourgeoisie. À la présence des domestiques attestée dans les registres policiers, il faut donc ajouter la table « couverte des mets les plus

⁵⁰⁰ SOAL-Děčín, c. 96, 102, 117, 191-196 ; D. Jarrassé, *Les thermes*, op. cit., p. 236.

⁵⁰¹ *Idem*, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 28 juill. 1800.

⁵⁰² *Idem*, c. 191, premières comptabilités détaillées, 1826.

recherchés » ainsi que l'indique Sénac de Meilhan dans ses *Considérations sur les richesses et le luxe* entre 1787 et 1789⁵⁰³. Le château offre alors un cadre princier pour se distinguer. En 1797, la noblesse venue de Saxe demande par exemple la cour du château pour organiser un beau carrousel : « ces messieurs font beaucoup de dépenses ainsi que leurs dames, et nous ont prié à un bal et souper à la salle. Je ne puis me sauver d'une contrepolitesse. Ils auront demain un déjeuner à la salle, c'est ce qui coute le moins⁵⁰⁴ ». Le prince est ainsi soumis à un assaut de politesses auquel l'étiquette commande de répondre selon la qualité des visiteurs. Si le traiteur de la *Gartensaal* suffit pour les étrangers saxons de 1797, il fallut une magnifique réception au château pour solder les multiples « dettes de politesses » accumulées au fil des arrivées de 1795 :

Nous avons reçu le monde dans la salle du château qui avoit fort bon air ; il y avoit plus de soixante personnes ; on se mit à danser d'abord : à dix heures deux tables furent servies dans les deux salons attenants ; tout le monde presque étoit assis, et l'on a été servi a merveille. [...] Me voila quitte envers toute la société qui se trouve ici maintenant. La saison est trop avancée pour qu'elle puisse se renouveler, ainsi je suis sur de ne pas contracter de nouvelles dettes⁵⁰⁵.

À la différence des voyageurs qui s'autorisent de fortes dépenses sur une période réduite, le prince doit soutenir le renouvellement constant de la société. Il faut rapidement réserver la prodigalité aux têtes couronnées, et se concentrer sur une gestion rationnelle de la cuisine, ainsi qu'il l'indique en 1796 : « je vous assure que toute magnificence est bannie de ma table, et qu'on est bien mais bourgeoisement servi⁵⁰⁶ ». Le prince se démarque ainsi d'un luxe ostentatoire très largement contesté depuis le temps des réformes et plus encore après la Révolution⁵⁰⁷. Les travaux d'Audrey Provost montrent que la figure de Joseph II sert de parangon à la critique du luxe, associant le mode de vie de la famille impériale à une retenue qui faisait justement la grandeur du monarque accompli, pour reprendre le titre de l'ouvrage polémique de Lanjuinais publié en 1774⁵⁰⁸. Le prince se fait le gardien d'une moralité associée à la culture bourgeoise, en tentant de définir les limites de la consommation ostentatoire dans la ville d'eau. Sa remarque renvoie surtout aux *Considérations* dans lesquelles Sénac de Meilhan affirme l'entrée dans une nouvelle époque où « l'élégance a succédé à la magnificence ; le luxe a remplacé le faste. La noblesse est descendue de son rang

⁵⁰³ Édition de 1787, p. 95-96, citée dans A. Provost, *Le luxe, les Lumières et la Révolution*, Seyssel, Champ Vallon, 2014, p. 127.

⁵⁰⁴ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 28 juillet 1797.

⁵⁰⁵ *Idem*, Teplitz, 7 août 1795.

⁵⁰⁶ *Idem*, Teplitz, 17 août 1796.

⁵⁰⁷ A. Provost, *Le luxe, op. cit.*, p. 123-153.

⁵⁰⁸ A. Provost, « Le luxe publié au dix-huitième siècle : questions de formes », *L'Atelier du Centre de recherches historiques* 2011/8, mis en ligne le 25 avril 2011.

pour combattre de richesse à richesse avec des hommes obscurs, dont l'argent seul formait l'existence⁵⁰⁹ ». L'idée de confusion sociale qui ressort de ce constat ne peut qu'être exacerbée dans les villes d'eau. Teplitz semble avoir été le théâtre d'une petite guerre du luxe dans laquelle la noblesse risquait de perdre son identité⁵¹⁰.

Les enjeux des réjouissances estivales au tournant du XIX^e siècle

Pour le prince de Clary-Aldringen, l'activité seigneuriale fut directement concurrencée par le développement de la mondanité. Dès 1799, Jean de Clary se mit à envier le calme des séjours dans les domaines Chotek de Bohême : « trop de foule, trop de cours et l'assujettissement du thé est insupportable à la longue⁵¹¹ ». Les petites sociétés nobiliaires qui se recomposaient à Teplitz multipliaient les réjouissances en plein air aux yeux d'un public nombreux dans le parc du prince. En tant que propriétaire, ce dernier estima indispensable de donner le ton :

J'ai fait pour ce soir le projet d'une très chétive illumination [...] Il y a au jardin, au bord de l'étang, un petit pavillon gothique pareil à celui de Frohsdorf [les domaines Hoyos de Basse-Autriche]; c'est là ce qui doit être éclairé pendant qu'on se promènera sur l'eau ; nous souperons ensuite dans ce qu'on appelle le temple, qui est un sallon à l'entrée du jardin⁵¹².

Les fêtes princières sont présentées avec ce même langage de la modestie par lequel le prince définit les limites de l'opulence dans la ville thermale. Il renvoie encore à la modération des monarques Habsbourg dont la puissance souveraine s'exprimait par une rigueur de gestionnaire imposée par Joseph II⁵¹³. La joie calme et paisible du maître des lieux devait s'imposer aux consommations effrénées des civils ou à la sociabilité bruyante des militaires. Il était surtout essentiel de rappeler la présence de l'auteur des fabriques et des allées pittoresques qui bordaient les étangs des thermes romantiques. En effet, ces espaces furent rapidement investis par les voyageurs nobles qui souhaitaient y organiser leurs propres réjouissances. En 1799, le comte de Bolza s'approprie par exemple le jardin et les employés du prince pour une fête qui se distingue de celles de *Gartensaal* où le traiteur assure le service pour ceux qui en ont les moyens :

C'est aujourd'hui monsieur de Bolza qui donne le thé ; [...]. La salle ne lui convient pas ; il a choisi une place au jardin qu'il me fait l'honneur de regarder comme à lui ; il prépare des guirlandes, des bouquets, et a trouvé fort mauvais que le jardinier qui avoit mes

⁵⁰⁹ Édition de 1787, p. 96-97, citée dans A. Provost, *Le luxe, op. cit.*, p. 127.

⁵¹⁰ *Ibidem*.

⁵¹¹ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 13 août 1799.

⁵¹² *Idem*, 24 juillet 1794.

⁵¹³ François Fejtö, *Joseph II. Un Habsbourg révolutionnaire*, Paris, Quai Voltaire, 1994 (1953), p. 217-221.

ordres à cet égard, lui ait refusé des fleurs. Il m'a demandé Michel [un chasseur du prince] pour diriger sa fête, et voudroit qu'on lui pretat tout ce qui est au château⁵¹⁴.

Le prince semble relégué au rang de maître d'hôtel par une noblesse qui hésite de moins en moins à se passer de son autorisation dans ses stratégies de distinction. Il dut ainsi tempérer cet enthousiasme qui amène à considérer les roses du prince comme des objets de consommation jetés après les fêtes privées. Les voyageurs jouent de la confusion entre la propriété princière et l'usage public des équipements de la ville d'eau pour donner une touche aristocratique à leurs pratiques. En 1800, la princesse russe Dolgoroncki obtient de la princesse de Ligne de pouvoir se reposer à l'ombre du pavillon du jardin⁵¹⁵. Il n'en faut pas plus pour qu'elle y fasse porter son souper, puis organise un rendez-vous mondain quotidien. Protecteur des circulations aristocratiques dans le domaine, le prince semble dépassé par les stratégies de distinction. Il écrit alors à sa mère, une représentante de l'ancienne noblesse des Habsbourg : « Concevez vous une indiscretion pareille ?⁵¹⁶ ». Cette réaction traduit le malaise de la perte de contrôle familial sur la propriété au profit d'une aristocratie qui use des codes de la politesse d'ancien régime pour s'affirmer en maîtresse de la vie thermale.

Le cadre domanial favorise ainsi la reconstitution d'une société hiérarchisée que Dominique Jarrassé souligne en analysant la promiscuité des voyageurs dans les villes d'eaux⁵¹⁷. L'accès aux temples à l'antique ou au jardin clôturé du prince permet à la noblesse de retrouver l'isolement social perturbé par l'organisation des bals collectifs ou des tables d'hôtes où l'on s'installe selon l'ordre d'arrivée⁵¹⁸. Le maintien du divertissement aristocratique dans la seigneurie marque la différence avec le loisir thermal accessible au commun des visiteurs. Les chasses princières acquièrent ainsi une valeur nouvelle au tournant du XIX^e siècle. Le journal du comte Charles-Joseph raconte comment le cercle matinal des chasseurs composé de cinq princes dont ceux de Salm et de Ligne est approché par un comte de Schönburg au pavillon de Tuppelbourg en 1803 :

Nous arrivons, on dit à mon père à l'oreille : il y a ici un comte Schönburg [...]. Il s'approche, Mon prince, dit il, j'ai appris que vous chassiez aujourd'hui et si vous le permettez j'y assisterai ; j'ai déjà parcouru tout le parc pour reconnoître le terrain. Il se remet à cheval et nous suit. Nous tombions de notre haut et mon père ne savoit pas encore s'il devoit rire ou se facher⁵¹⁹.

⁵¹⁴ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J.H.-H., Teplitz, 16 août 1799.

⁵¹⁵ *Idem*, Teplitz, 22 août 1800.

⁵¹⁶ *Ibidem* ; il s'agit de la princesse Marie-Josèphe née Hohenzollern-Hechingen (1728-12801) qui avait épousé Franz Wenzel de Clary-Aldringen (1706-1788) en 1747.

⁵¹⁷ D. Jarrassé, *Les thermes*, *op. cit.*, p. 238.

⁵¹⁸ *Ibidem*.

⁵¹⁹ SOAL-Děčín, c. 158, journal du 23 juillet 1803, p. 80-83.

Cette entrée en matière est facilitée par la réputation de licence qui accompagne l'imaginaire des villes d'eau. L'attitude du comte Schönburg est révélatrice de ces « mœurs exceptionnelles des eaux » que le prince de Ligne avait pu décrire pour Spa⁵²⁰. Le prince se trouve confronté à l'impunité provisoire avec laquelle les baigneurs croyaient pouvoir s'affranchir des codes sociaux habituels⁵²¹. Ayant été toléré dans la société des chasseurs, le comte Schönburg outrepassa rapidement son rang de simple spectateur : « cela m'est égal de ne pas tirer, dit-il, j'aime tant la chasse qu'il me suffit d'en être spectateur. Voudriez-vous me prêter un de vos fusils ? et le voilà établi tireur⁵²² ». Pour le comte de Clary-Aldringen, ce « ton des villes d'eaux⁵²³ » est une « impudence », car si les relations nouées dans le lieu thermal purent être perçues comme des constructions factices, le rituel de la chasse, lui, ne l'était pas. Le comte en villégiature prend part à la mise à mort du cerf, acte si symbolique des chasses souveraines⁵²⁴. Ce comportement heurte les conceptions du comte Charles-Joseph, à qui la jeunesse impose de se tenir en retrait durant cette pratique structurante de la vie nobiliaire⁵²⁵. Lorsqu'il quitte Teplitz trois jours plus tard, le comte de Schönburg ne semble guère se soucier d'avoir été « toujours traité avec une froideur marquée ». Il n'y avait pas eu de réel assouplissement dans les relations⁵²⁶, mais il avait réussi son intégration forcée dans la société du seigneur. Il repart avec le souvenir d'une chasse prestigieuse et exclusive dont bien peu pouvaient se prévaloir.

Un tel voyageur fait partie de ces « curistes qui se jouent à eux-mêmes la comédie » que Chateaubriand décrit en 1833⁵²⁷. Les villes d'eaux concentrent les logiques des « sociétés en spectacle⁵²⁸ » de la fin de l'époque moderne. Les pratiques de la famille Clary-Aldringen servent ainsi de fil directeur à une nouvelle aristocratisation de l'espace thermal qui atteint son paroxysme entre 1810 et 1820. Les frais de bouche de la maison princière ne sont jamais aussi élevés qu'au moment de la réassurance de l'ordre monarchique aux congrès de Vienne et de Carlsbad en 1815 et 1819⁵²⁹. Le triomphe apparent de l'Europe des princes est aussi une victoire aristocratique, un « lustre restauré » qui semble être célébré au cours des réjouissances de plein air dans le parc du prince de Clary-Aldringen. La noblesse aux eaux

⁵²⁰ Charles de Bernard, *L'Anneau d'argent*, 1838, p. cité dans D. Jarrassé, *Les thermes*, op. cit., p. 240 ; C.-J. de Ligne, « Voyage à Spa », *Mémoires et mélanges*, op. cit., t. 4, p. 223-227.

⁵²¹ D. Jarrassé, *Les thermes*, op. cit., p. 240.

⁵²² SOAL-Děčín, c. 158, journal du 23 juillet 1803, p. 80-83.

⁵²³ D. Jarrassé, *Les thermes*, op. cit., p. 240.

⁵²⁴ P. Salvadori, *La chasse sous l'Ancien Régime*, Paris, Fayard, 1996, p. 148-158.

⁵²⁵ *Ibidem*.

⁵²⁶ D. Jarrassé, *Les thermes*, op. cit., p. 240.

⁵²⁷ *Idem*, p. 243.

⁵²⁸ *Dix-Huitième Siècle*, n°49 : *Société du spectacle*, 2017.

⁵²⁹ Voir le graphique inclus précédemment, p. 555 ; SOAL-Děčín, c. 117, comptabilités de la maison princière.

défend alors le « primat de l'aristocratie⁵³⁰ » qui lance la plupart des stations thermales et balnéaires du XIX^e siècle, avant d'être renversé par l'arrivée d'une nouvelle société des loisirs au tournant du XX^e siècle. Teplitz est un miroir grossissant de l'interpénétration des anciens rituels nobiliaires avec les logiques de consommation estivale qui s'imposent au début de l'époque contemporaine. Avec le goût croissant pour l'excursion, les domaines avoisinants sont également concernés par ce phénomène. Les terres des Waldstein et des Lobkowitz font partie des destinations prisées par les voyageurs nobles à Teplitz, qui y trouvent un nouveau moyen de se distinguer au tournant du XIX^e siècle.

Le rayonnement de la ville d'eau : la mise en valeur des domaines voisins au tournant du XIX^e siècle

Les seigneuries de Dux et d'Eisenberg sont heureusement placées sur la route des baigneurs entre Eger, Carlsbad et Teplitz⁵³¹. Le comte Joseph Waldstein (1755-1814) saisit très vite l'atout que représente la proximité de Teplitz pour la mise en valeur de ses domaines et de son château dont le bibliothécaire n'est autre que Casanova (1725-1798). Il s'attache à les intégrer dans les circuits de promenade en voiture qui conduisent les hôtes de marque vers le monastère d'Ossek et sa fameuse bibliothèque au nord ouest. Un rapport d'émulation et de complémentarité avec le prince Jean de Clary se développe dans les années 1790, venant ainsi doubler celui qui existait entre Carlsbad et Teplitz. En 1795, le prince Jean écrit par exemple que « nos étrangers sont à Dux, où ils voyent le jardin et une course de chevaux. Je n'ai pû les accompagner, crainte de manquer le commencement de mon bal⁵³² ». Les courses de chevaux alors si prisées des « aristocrates-jockeys⁵³³ » de la fin de l'époque moderne font le pendant des carrousels de Teplitz. Elles deviennent la marque de fabrique de Dux. Le comte Waldstein bénéficie ainsi de la vie culturelle parfois remarquable des villes d'eaux en Europe, comme Bagnères-de-Bigorre qui devient un « foyer d'art » grâce à l'installation des poètes, des peintres et des musiciens à partir de 1797⁵³⁴.

Il y a certes plusieurs artistes itinérants pour venir donner de petits concerts en dehors de la saison théâtrale à Teplitz⁵³⁵. Mais c'est bien parmi les sociétés d'artistes liées par contrat au théâtre du prince de Clary-Aldringen que le comte Waldstein trouve les meilleurs acteurs

⁵³⁰ A. Corbin, *Le territoire*, op. cit., p. 305-317.

⁵³¹ Voir la carte en annexe 2, p. 230.

⁵³² SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 3 septembre 1795.

⁵³³ N. Coquery, *L'hôtel aristocratique*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998, p. 115-119.

⁵³⁴ D. Jarrassé, *Les thermes*, op. cit., p. 239.

⁵³⁵ SOkA-Teplice, inv. C. 215, AP 1799, par exemple Joseph Falkini, n° 631, « *Musikus* » arrivé de Saxe le 22 juin « pour donner un concert ».

de la vie culturelle à Dux. Il n'hésite pas à débaucher la troupe au cœur de la saison, déplaçant le spectacle de la ville d'eau vers ses terres. Le comte Charles-Joseph de Clary note dans son journal de 1795 : « point de spectacle parce que les acteurs étoient invités a Dux⁵³⁶ ». À plusieurs reprises, le comte de Waldstein facilite leur venue en leur envoyant un « *wourst* », une voiture collective où ils peuvent monter à la file. Cette politique permet de faire de Dux un espace incontournable pour les nobles en villégiature, mais aussi pour les Clary-Aldringen qui se promènent dans un domaine caractéristique du goût pittoresque de la fin du XVIII^e siècle :

Nous avons refusé un diner à Dux le 24 [juillet], mais pas eu moyen de n'y pas aller dans l'après midi. En parcourant les jardins nous vimes des troupeaux, des bergeres et des patres affublés des habillemens de nos comédiens : il y eut encore musique turque, course de chevaux, cannonade etc⁵³⁷

Le prestige militaire de la lignée de Waldstein est célébré avec la canonnade et la musique turque ce 27 juillet 1798⁵³⁸. La gloire de la noblesse est exaltée au temps des guerres de la révolution, lesquelles se portent au-delà du Rhin en 1796. L'identité terrienne de cette élite se trouve au centre de la représentation. Le deuil de Casanova n'empêche pas la poursuite de l'utopie pastorale dans les grands domaines protégés par les seigneurs, si finement étudiée par Roger Baur⁵³⁹. Grâce à la garde-robe bien fournie du théâtre de Teplitz, les comédiens professionnels acceptent de prêter leurs précieux outils de travail pour cette mise en scène de la prospérité domaniale par les sujets du comte Joseph⁵⁴⁰. Ce dernier propose aux voyageurs nobles la reconstitution d'une harmonie seigneuriale, un ordre qui avait survécu au renforcement du pouvoir central à Vienne et survivrait à la « peste de la liberté⁵⁴¹ » portée par les émissaires jacobins traqués dans les villes thermales.

Ce succès culturel est partagé par le prince Franz Joseph de Lobkowitz (1772-1816) qui reçoit à Eisenberg. Quelques « aventuriers des eaux⁵⁴² », nouvelles figures de la villégiature du XIX^e siècle, se glissèrent sans doute parmi la société invitée aux belles fêtes du prince mécène en 1799 :

⁵³⁶ SOAL-Děčín, c. 157, 7 août 1795, p. 4

⁵³⁷ *Idem*, c. 108, J.d.C. à M.-J.H.-H., Teplitz, 27 juillet 1798.

⁵³⁸ Le frère du comte Joseph, Ferdinand von Waldstein (1762-1823), avait levé un régiment à son nom, mis au service de l'Angleterre en 1795.

⁵³⁹ R. Baur, « La cabane et le château », dans A.-M. Cocula, M. Combet (dir.), *Le château et la nature*, Paris, de Bocard, 2005, p. 195-220.

⁵⁴⁰ Les acteurs se déplaçaient généralement avec leurs costumes : R. Markovits, *Civiliser l'Europe*, *op. cit.*, p. 35.

⁵⁴¹ D. Tinková, « La peste de la liberté. » dans G. Bertrand, P. Serna (dir.), *La République*, *op. cit.*, p. 109-122.

⁵⁴² S. Venaire, *Panorama*, *op. cit.*, p. 349.

Je compte aller voir mon voisin Lobkowitz dès que je serai seul. Tous les jours il va du monde d'ici à Eisenberg ; il va faire exécuter la Création de Haydn ; il régale son monde de chasses, combats de bêtes, concerts et envoie ici des estafettes et des relais pour avoir du monde. Il devrait être le seigneur de Teplitz, ou plutôt il s'y ruinerait au bout d'un an⁵⁴³.

Le prince de Lobkowitz prend donc le relais de cette magnificence que le prince de Clary-Aldringen ne peut ou ne veut plus se permettre à Teplitz. Il ajoute à l'éclat des grandes chasses la primeur d'un oratorio avant la première présentation à Prague⁵⁴⁴. L'attractivité de Teplitz contribue à faire d'Eisenberg une avant-scène de la vie musicale en Europe centrale au début du XIX^e siècle. Le prince Lobkowitz donne aux nombreux théâtres privés des grandes familles une publicité sans précédent, construisant ainsi une renommée qui l'accompagne à Vienne où il patronne Beethoven⁵⁴⁵. Ce mécénat princier rayonne si bien que Stendhal souligne peu après que les aristocrates de la monarchie des Habsbourg sont les derniers « grands seigneurs » de l'Europe⁵⁴⁶. Le renouveau thermal de la fin du XVIII^e siècle contribua donc à assurer le prestige culturel de l'ancienne aristocratie à l'heure où celle-ci devait affronter les grands bouleversements politiques du continent.

Réciproquement, la mise en valeur de leurs domaines augmente encore l'attrait de Teplitz, dont les environs sont vantés dans les guides du premier tiers du XIX^e siècle. Dux fait ainsi son entrée dans les guides et les relations de voyage dans lesquels la figure du touriste se développe après 1816⁵⁴⁷. Celui de Jan Svab est particulièrement explicite en 1827 : il décrit une « petite ville, à une lieue de Teplitz sur la route de Carlsbad, dans une très belle situation. Le château, qui mérite d'être nommé le temple des Muses, consiste en soixante appartements dont la pompe étonne⁵⁴⁸ ». Treize ans après la mort du comte Waldstein, ce modeste guide rappelle la définition du faste par Sénac de Meilhan en 1787 : « il annonce la supériorité du rang ; il se manifeste par la pompe, l'éclat, la décoration. C'est dans les maisons des grands, dans leur extérieur, qu'on voyait autrefois régner le faste, qu'on en trouve encore des vestiges⁵⁴⁹ ». Au tournant du XIX^e siècle, l'architecture, la vie culturelle et le mécénat aristocratique sont des marqueurs importants dans la redéfinition des légitimités politiques et sociales en Europe. Après avoir enchanté les voyageurs de la noblesse, la splendeur de l'ancien château seigneurial est intégrée aux circuits touristiques. L'ancienne pompe des

⁵⁴³ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 16 août 1799.

⁵⁴⁴ J. Pömerl, « Théâtres disparus », *Czech Theatre*, 1994/7, p. 80. Howard C. Robins, *Haydn: The years of The Creation, 1796-1800*, Bloomington, IUP, 1977, p. 620.

⁵⁴⁵ Sur ces théâtres : J. Franková, « La musique... », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 188.

⁵⁴⁶ Stendhal, *Vie de Haydn, de Mozart et de Métastase*, Paris, Didot, 1814, Vienne, 5 avril 1808, p. 11-12.

⁵⁴⁷ S. Venaire, *Panorama, op. cit.*, p. 351. Le premier *Guide du touriste et du baigneur* paraît en 1842.

⁵⁴⁸ J. Svab, *Teplitz et ses environs pittoresques, op. cit.*, p. 2.

⁵⁴⁹ S. de Meilhan, *Considérations, op. cit.*, p. 88, citée dans A. Provost, *Le luxe, op. cit.*, p. 126, 236-238.

grands nobles de la fin de l'époque moderne est alors abordée à l'aune d'une nouvelle culture de la consommation qui transforme les pratiques et le regard des voyageurs. Le fief des Waldstein devint un objet de curiosité, devant lequel les visiteurs s'interrogeaient peut-être sur la magnificence de l'ancien régime et sa refondation entre le congrès de Vienne et celui de Vérone en 1822.

La fonction médicale et ludique des villes thermales cache donc des enjeux de distinction par lesquels l'aristocratie défendit son rang et son identité entre la décennie révolutionnaire et l'époque Biedermeier. Le temps d'une saison, plusieurs maisons en exil y firent revivre une grandeur menacée par les annexions et les guerres de la Révolution ou du partage de la Pologne. Les écrits de la famille Clary-Aldringen attestent de l'importance du thermalisme durant la déstabilisation et de la reconstruction des sociétés européennes entre 1789 et 1848.

C. Des refuges aux congrès : la ville d'eau, un théâtre politique entre la Révolution et le Printemps des peuples

Entre l'exil et le voyage : la circulation des « émigrés » de l'époque révolutionnaire

La situation des villes d'eau dans les espaces frontaliers de l'Europe en fait des lieux privilégiés pour couvrir un exil à la fin du XVIII^e siècle. Le « prétexte d'eau » fut bien souvent employé pour masquer un départ contraint comme celui de l'irlandais de Brown qui « prit le prétexte de sa santé pour venir à Carlsbade et ici ou il joua la comédie » après une insubordination dans la garde de l'électeur de Saxe en 1789⁵⁵⁰. Après 1793, les enquêtes de polices à l'encontre des suspects de jacobinisme mirent surtout en évidence la présence des émigrés et des exilés de l'Empire et de la Pologne⁵⁵¹. Teplitz est bien trop éloignée pour devenir une ville refuge importante des émigrés français comme Baden-Baden⁵⁵². Cette ville offre une alternative aux centres politiques de Coblenche et de Trèves, en permettant de franchir la frontière au motif de la villégiature. Le nord de la Bohême offre des perspectives comparables, mais rendues plus complexes par la multiplicité des exils d'origine politique. En effet, le royaume accueille tant les révolutionnaires de Pologne à Carlsbad en 1794 que la « fuite aux allures de voyage » du prince évêque de Würzbourg et de sa cour qui séjournent au château du comte Rotenhan entre Carlsbad et Teplitz, tout près de la frontière en 1796⁵⁵³.

⁵⁵⁰ SOAL-Děčín, c. 157, journal du comte Charles-Joseph, 14 juillet 1795, p. 72.

⁵⁵¹ D. Tinková, « La peste de la liberté. » dans G. Bertrand, P. Serna (dir.), *La République, op. cit.*, p. 122.

⁵⁵² D. Clay Large, *The Grand Spas, op. cit.*, p. 54-55.

⁵⁵³ SOAL-Děčín, c. 108, Teplitz, 5 août 1796 ; D. Tinková, « La peste de la liberté » dans G. Bertrand, P. Serna (dir.), *La République, op. cit.*, p. 109-122 ; J. Rees, « une fuite aux allures de voyage. La mobilité des princesses

Les relations des Clary-Aldringen avec la famille de Ligne depuis le mariage du prince Jean à Bruxelles en 1775 donnent une place particulière à la présence des noblesses francophones des Pays-Bas autrichiens à Teplitz. Comme les Arenberg, le prince de Ligne s'appuie sur la solidarité des grandes familles pour recomposer un mode de vie aristocratique entre Vienne et Teplitz qu'il gagne avec son épouse et ses filles dès 1794⁵⁵⁴. La saisie des biens puis l'établissement des listes d'émigrés dans le Brabant Belge mettent en évidence l'envergure européenne qui caractérise l'aristocratie d'ancien régime, comme le souligne Bertrand Goujon⁵⁵⁵. Le séjour aux eaux dans le château Clary-Aldringen est une aide pour affronter les désillusions qui accompagnent le traité de Campo Formio et la fin de tout espoir d'une rétrocession des Pays-Bas à l'Autriche⁵⁵⁶. Les chasses, la sociabilité et les beaux jardins de Bohême contribuent à atténuer la douleur de l'émigration si présente dans l'hôtel viennois acquis par le prince de Ligne. Elles peuvent alléger le poids des circonstances. Le séjour aux eaux semble ainsi faire l'objet d'une perception comparable à celle de l'Italie où les émigrés français maintiennent les apparences du traditionnel voyage noble dans les premiers temps de leur exil⁵⁵⁷. La situation est toutefois différente : si les étapes italiennes perdent en cohérence au fil du voyage, rappelant qu'il ne s'agit pas d'un grand tour, le séjour thérapeutique est un voyage prescrit. Il s'agit déjà d'une forme de mobilité contrainte, ou pouvant être présentée comme telle. Dans le cas du prince de Ligne, la visite familiale renforce encore l'impératif de santé. Tout deux semblent prendre le pas sur l'exil.

La dimension thérapeutique libère aussi l'expression des angoisses et des maux qu'il s'agit justement de soigner. Le désarroi de l'émigré s'inscrit dans le traitement de la mélancolie par les bains et la promenade. L'illusion thermale ne fait donc pas oublier la nostalgie de l'époque prérévolutionnaire qui s'empare du prince durant ces étés où il organise la publication de ses *Mélanges militaires littéraires et sentimentales* à Dresde, tandis que Casanova achève les siens à Dux⁵⁵⁸. Le prince Jean de Clary évoque les relations de son beau-

et des princes lors des guerres napoléoniennes », dans F. Knopper, A. Ruiz (dir.), *Les voyageurs européens sur les chemins de la guerre et de la paix du temps des Lumières au début du XIX^e siècle*, Pessac, PUB, 2007, p. 374-376.

⁵⁵⁴ SOAL-Děčín, c. 108, 1794-1801 ; B. Goujon, *Les Arenberg, le Gotha à l'heure des nations*, Paris, PUF, 2017, p. 52-54.

⁵⁵⁵ *Ibidem* ; F. Antoine, « Émigration dans le Brabant Belge », dans J.-C. Martin (dir.), *La Contre-Révolution en Europe. XVIII^e-XIX^e siècles. Réalités politiques et sociales, résonances culturelles et idéologiques*, Rennes, PUR, 2015, p. 146-149.

⁵⁵⁶ F. Antoine, « Émigration... », dans J.-C. Martin (dir.), *La Contre-Révolution op. cit.*, p. 154.

⁵⁵⁷ Gilles Bertrand, « Le cosmopolitisme à l'épreuve de la Révolution française. Pratiques aristocratiques et bouleversements des idéaux chez les voyageurs émigrés français en Italie », dans R. Chagny (dir.), *La Révolution française : idéaux, singularités, influences*, Grenoble, PUG, 2002, p. 101-114.

⁵⁵⁸ La publication des *Mélanges* débute en 1795 et s'achève en 1811. Sur Casanova, nous renvoyons à la thèse de Gérard Laouhati, *L'idéal des Lumières dans "L'Histoire de ma vie" de Jacques Casanova de Seingalt*, Université

père avec ses hommes de confiance restés à Bruxelles pour défendre les propriétés et transférer quelques biens personnels⁵⁵⁹. Le voyage aux eaux est une manière d'adoucir la transition vers le nouvel ordre international qui recompose le cosmopolitisme des aristocrates au crépuscule des Lumières.

La présence du prince de Ligne est un motif important de la circulation des émigrés français à Teplitz. Il est fort probable que parmi les nombreux invités du château se trouvent de ces émigrés auxquels le comte de Waldstein apporte également un soutien financier dans les années 1790⁵⁶⁰. Peu de noms apparaissent dans les sources, peut-être en raison de la surveillance des courriers et en particulier des lettres rédigées en français. Le comte de Seignat ou le comte de Ségur sont mentionnés, tout comme le marquis de Bonnay qui suit Louis XVIII. Les traces de leur présence se trouvent moins dans les lettres que dans les poésies et la littérature de société qui chantent la mémoire de l'exil⁵⁶¹. La discrétion des lettres et les échos littéraires de l'émigration illustrent la fonction paradoxale de la ville d'eau : Teplitz semble être le lieu de l'oubli momentané pour une noblesse qui retient son souffle, un repos cependant mis à profit pour penser l'émigration et former la matrice du romantisme aristocratique qui s'épanouit sous la plume de bien des auteurs de la Restauration⁵⁶². Michel Figeac a ainsi analysé la dimension thérapeutique de l'écriture mémorialiste, véritable cure face à la « conscience douloureuse de la fuite du temps⁵⁶³ ». Teplitz semble offrir un cadre de choix à ceux qui cherchaient l'apaisement des troubles physiques et du choc psychologique provoqués par les guerres de l'époque révolutionnaire.

Les eaux ne sont certainement pas un simple prétexte, comme le montre le séjour de l'ancienne gouvernante des Pays-Bas autrichiens, l'archiduchesse Marie-Christine d'Autriche (1742-1798). Chassée par les armées de la Révolution en 1793, sa santé l'oblige à rompre sa retraite politique à Vienne. Elle occupe le *Herrenhaus* avec son époux Albert de Saxe-

Rennes 2, 1988 et à *Histoire de ma vie*, éd. G. Lahouati, M.-F. Luna, Paris, Gallimard, 2013. Voir aussi E. Lesne-Jaffro, « L'Histoire de ma vie de Casanova : une mémoire littéraire européenne ? », dans M. Bertaud (éd.), *La littérature française au croisement des cultures, Travaux de littérature publiés par l'Adirel*, XXII, Genève, Droz, 2009, p. 203-214 et I. Cerman, « Casanova's observations on moral philosophy », dans I. Cerman et alii (dir.), *Casanova: Enlightenment Philosopher*, Oxford, Voltaire Foundation, 2016, p. 34-35.

⁵⁵⁹ SOAL-Děčín, c. 108, Teplitz, 21 août 1795.

⁵⁶⁰ *Idem*, c. 157, journal de Charles-Joseph, 12 juillet 1795, p. 63.

⁵⁶¹ *Idem*, c. 152, fonds C.-J. de Ligne, c. 184-185, poésies et littérature de société, portefeuille de C.-J. de Clary-Aldringen.

⁵⁶² K. Rance, « L'historiographie de l'émigration », dans P. Bourdin (dir.), *Les noblesses françaises dans l'Europe de la Révolution*, Rennes, PUR, 2010, p. 355-368, et dans le même ouvrage : C. Seth, « La plume ou l'épée. Réflexions sur quelques mémorialistes », p. 443-458.

⁵⁶³ M. Figeac, « Écritures mémorielles et (re)présentation de soi : les nobles vus par eux-mêmes au crépuscule du siècle des Lumières », dans *Prendre la plume des Lumières aux romantismes*, actes de la journée d'étude de Nice, 13 novembre 2015, à paraître

Teschen (1738-1822) en 1797⁵⁶⁴. Comme le prince de Ligne qu'elle retrouve dans les jardins de Teplitz, l'archiduchesse est sensible à la nature aménagée par le prince de Clary-Aldringen. Le couple arrive avec du matériel de chasse et témoigne de sa reconnaissance pour ce plaisir seigneurial sous la conduite du prince dans les forêts de Teplitz⁵⁶⁵. Il avive le souvenir de la vie au château de Laeken bâti entre 1782 et 1784 et laissé à l'abandon depuis 1794⁵⁶⁶. Le couple s'était entouré des meilleurs artistes pour concevoir cet écrin qui abritait une superbe collection de dessins. Le voyage à Teplitz permet de renouer provisoirement avec la magnificence princière, ce qu'illustre la générosité avec laquelle l'archiduchesse récompense les acteurs de son séjour. Elle distingue d'abord la maison princière avec de superbes cadeaux commandés en Saxe, un chapeau « à bouton et ganse de diamant⁵⁶⁷ » pour le prince Jean ou un collier en or pour la princesse Flore de Ligne. La princesse Marie-Christine de Clary, née Ligne, reçoit un déjeuner de la célèbre porcelaine de Meissen. Les scènes de chasse et les dessins des cerfs ornaient bien souvent cette porcelaine⁵⁶⁸. L'archiduchesse choisit de récompenser la sociabilité des Clary-Aldringen avec le cadeau diplomatique par excellence, qui diffusait le prestige des princes de Saxe dans les cours européennes du XVIII^e siècle⁵⁶⁹.

Cette faveur prend ensuite un caractère public et populaire, ainsi qu'en témoigne le prince de Clary : « on a donné hier 550 florins à mes chasseurs, 50 ducats dans la maison. Les générosités de l'Archiduchesse se sont étendues sur toutes les classes d'habitants⁵⁷⁰ ». Le directeur de la seigneurie et le « bourgmaître » reçoivent une montre en or, un cadeau précieux alors que la maîtrise du temps thermal avait encouragé l'horlogerie de luxe. Cette générosité va au-delà des bienfaits que les habitants des cités thermales attendent voyageurs issus des maisons couronnées de l'Europe. L'archiduchesse eut une dernière occasion de manifester la bienfaisance souveraine indissociable des pratiques du bon gouvernement ou de

⁵⁶⁴ R. Zedinger, *Die Verwaltung der Österreichischen Niederlande in Wien (1714-1795)*, Vienne, Böhlau, 2000, p. 136-137.

⁵⁶⁵ SOAL-Děčín, c. 108, Teplitz, 10 août 1797.

⁵⁶⁶ J. Béranger, *Joseph II : serviteur de l'État*, Paris, Fayard, 2007, p. 100 ; C. Benedik, « Herzog Albert von Sachsen-Teschen : Grandseigneur und Kenner », dans C. Benedik, K. Schröder, *Die Gründung der Albertina : Herzog Albert und seine Zeit*, cat. exp., Ostfildern, Hatje Cantz, 2017, p. 7-34.

⁵⁶⁷ SOAL-Děčín, c. 108, Teplitz, 7 septembre 1797.

⁵⁶⁸ M. Cassidy Geiger (éd.), *Fragile Diplomacy. Meissen Porcelain for European Courts 1710-1763*, catalogue d'exposition, New Haven, Yale University Press, 2007 ; M. Cassidy Geiger, « An Jagd-Stücken, unterschiedenen Thieren, Feder, Viehe, Hunden und Katzen' : A Context for the Meissen Porcelain Animals and Birds in the Sir Gawaine and Lady Baillie Collection », Londres, Sotheby's, 2013, p. 10-17.

⁵⁶⁹ *Ibidem*.

⁵⁷⁰ SOAL-Děčín, c. 108, Teplitz, 7 septembre 1797. Selon l'échelle des traitements, cette somme partagée entre les douze chasseurs du prince équivaut à un tiers du salaire annuel de celui qui était le mieux rémunéré et plus d'une année de salaire en bas de la hiérarchie : SOAL-Děčín, c. 121, comptabilité seigneuriale.

la circulation des cortèges princiers avant 1789⁵⁷¹. C'est bien avec l'attitude d'une princesse régnante qu'elle récompense l'oubli momentané de son douloureux exil, aggravé par la maladie. La reconstruction provisoire du faste d'ancien régime clôt un séjour vécu comme une parenthèse enchantée avant que le typhus n'emporte Marie-Christine d'Autriche l'année suivante.

L'archiduchesse n'est pas seule à faire de la ville d'eau le lieu d'une reconquête du prestige d'ancien régime. Le séjour aux eaux eut également un rôle important dans l'expérience de « l'exil » du duc de Courlande après son abdication et l'incorporation de ses domaines au territoire russe en 1795⁵⁷². Pierre de Biron avait anticipé cette défaite politique en faisant des acquisitions en Europe centrale, s'éloignant des tensions entre la Prusse et la Russie. Après la guerre de Succession de Courlande, il avait acheté le duché de Sagan en 1786, des palais à Berlin et Prague et la seigneurie Náchod en Bohême en 1792. Le premier séjour à Teplitz coïncide avec le transfert du siège familial de Sagan à Náchod en 1796⁵⁷³. Les sommes versées par la Russie servirent à louer le *Herrenhaus* et ses jardins au moment de cette transition⁵⁷⁴. Le 6 août 1797, Pierre de Biron y réunit les soldats prussiens, russes et autrichiens autour d'un banquet :

Nous avons eu aujourd'hui une fête d'un genre nouveau très intéressant. Le duc de Courlande a donné à dîner à tout ce qui se trouve de soldats blessés et convalescents ici ; il y en avait 288 qui ont diné dans l'allée de son jardin. Tout le monde est allé voir cela. Ces bonnes gens mangeoient de grand appetit, et burent de tout leur cœur à la santé du duc qui a encore donné de l'argent à chacun d'eux⁵⁷⁵.

Cette communion militaire au son de la musique turque semble réaliser l'idéal de paix que le dernier duc de Courlande n'avait pu maintenir dans ses États. En se plaçant au milieu des vétérans de toutes les nations, le prince de Biron panse ses propres blessures. Il fait revivre l'esprit du cosmopolitisme militaire des Lumières au temps des dernières guerres du

⁵⁷¹ P. Valade, *Joie populaire et pouvoir politique, op. cit.* ; voir notamment les lettres du prince de Ligne à la marquise de Coigny sur son voyage en Crimée en 1787 : *Le voyage de Crimée : lettres à la marquise de Coigny*, éd. R. Bonette, Toulouse, Ombres, 1997, p. 51-60. Un autre exemple dans Aurélie Chatenet-Calyste, *Une consommation aristocratique fin de siècle. Marie-Fortunée d'Este, princesse de Conti (1731-1803)*, Limoges, Pulim, 2013, p. 184-185.

⁵⁷² A. Valdonis Berkis, *The History of the Duchy of Courland (1561-1795)*, Towson, Harrod, 1969, p. 297 ; Clemens Brühl, *Die Sagan*, Berlin, Steuben, 1941.

⁵⁷³ *Ibidem* ; D. Gies McGuigan, *Wilhelmine von Sagan, zwischen Napoleon und Metternich* Vienne/Munich, Amalthea, 1994.

⁵⁷⁴ C. G. de Koch, F. Schoell, *Histoire abrégée des traités de paix entre les puissances de l'Europe*, Paris, Gide, 1818, t. 14, p. 162-163 : Catherine II aurait assigné une pension de 25 000 ducats au prince de Biron et acheté les domaines de Courlande pour 500 000 ducats.

⁵⁷⁵ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 6 août 1797.

XVIII^e siècle⁵⁷⁶. Le choc des années 1795 est alors en partie absorbé dans le rôle pionnier joué par le prince dans l'invention de la philanthropie moderne. L'aristocratie en exil se montre particulièrement sensible à la définition d'un nouveau regard sur la maladie et la pauvreté au début du XIX^e siècle⁵⁷⁷. L'ancien souverain que Jean de Clary avait désigné comme un « ex-duc » quelques jours avant la fête du *Herrenhaus* prélude ainsi à la politique thermale des puissances européennes⁵⁷⁸. Cette manière de combiner le prestige militaire et la bienfaisance est aussitôt imitée par le prince de Ligne. Le voyage des Courlande est représentatif de la recherche d'une nouvelle légitimité aristocratique dans les œuvres de bienfaisance, qui actualisent la tradition du patronage et du mécénat durant l'âge des révolutions industrielles et politiques⁵⁷⁹.

La visibilité offerte par les villes de santé offre un cadre particulier pour une réassurance de la grandeur des temps passés. Les archives des Clary-Aldringen suggèrent que Teplitz ne fut pas un bastion contre-révolutionnaire, mais le lieu d'une thérapeutique nobiliaire face à la perte des domaines et du pouvoir en France, dans les Pays-Bas annexés ou encore en Pologne. En 1800, la famille reçoit la visite des Radziwiłł, en exil à Dresde en raison des séquestres apposés par l'administration russe sur les domaines du prince Michał Hieronim (1744-1831)⁵⁸⁰. Les villes d'eau sont un refuge pour les multiples exils de la fin de l'époque moderne. Elles sont un lieu où combattre l'amertume politique et le désarroi financier qui marque durement le quotidien des émigrés de Coblenze⁵⁸¹. Une partie de la noblesse s'appuie sur l'image de l'opulence attachée aux villes d'eau pour se montrer prodigue comme à Teplitz ou tenter de rebâtir une fortune et une situation grâce au commerce de luxe à Baden-Baden⁵⁸². Le thermalisme est un moyen d'entretenir le prestige des grandes familles qui poursuivent la tradition de villégiature des élites européennes. De fait, les circulations des exilés politiques ne cessent pas au début du XIX^e siècle, depuis Friedrich von Gentz dans les années 1800 jusqu'à Charles X dans les années 1830⁵⁸³. Dominique Jarrassé

⁵⁷⁶ Y. Lagadec, « Guerre sur terre et circulations internationales en Europe », dans P.-Y. Beaurepaire, P. Pourchasse (dir.), *Les circulations internationales en Europe (1680-1780)*, Rennes, PUR, 2010, p. 55-66.

⁵⁷⁷ S. Frioux et alii, *Hygiène et santé en Europe, op. cit.*, p. 119-138.

⁵⁷⁸ SOAL-Děčín, c. 108, 26 juillet 1797. Cette politique se traduit à Teplitz avec l'installation de l'hôpital militaire par le gouvernement autrichien en 1807, peu avant que Napoléon soucieux de soigner ses soldats nationalise Bourbonne ou Plombières par décrets en 1811 : D. Jarrassé, *Les thermes, op. cit.*, p. 29-30.

⁵⁷⁹ B. Goujon, *Les Arenberg, op. cit.*, p. 287-296.

⁵⁸⁰ SOAL-Děčín, c. 108, 1800 ; Louise de Prusse, *Mémoires. Quarante cinq années de ma vie (1770-1815)*, Paris, Mercure de France, 2013, p. 153-154 ; A. Clary-Aldringen, *Geschichten, op. cit.*, p. 13-14.

⁵⁸¹ C. Henke, « Coblenz/Coblenze : symbole pour la Contre-Révolution et l'émigration française dans l'électorat de Trèves », dans J.-C. Martin (dir.), *La Contre-Révolution, op. cit.*, p. 126.

⁵⁸² D. Clay Large, *The Grand Spas, op. cit.*, p. 54-55.

⁵⁸³ Après 1816, c'est aux Napoléonides d'affronter l'exil et les difficultés financières, à l'instar de Jérôme Bonaparte qui se rend à Carlsbad en juillet 1819 avant de gagner Trieste sous la surveillance autrichienne :

souligne ainsi combien les thermes romantiques ont pu avoir un « statut de refuge pour l'aristocratie qui peut y tenir encore aisément son rang et y revivre l'illusion d'une réelle restauration » au XIX^e siècle⁵⁸⁴.

Les villes d'eau étaient bien les lieux où l'on défendait son honneur, ainsi que le rappelle par ailleurs la pratique des duels, de plus en plus attachée à la culture aristocratique à mesure que la tolérance diminuait en Europe⁵⁸⁵. En 1802, le chevalier Joseph de Saxe perdit la vie face au prince Tschersbatow après un combat au pistolet dans les montagnes d'Ossek près de Teplitz⁵⁸⁶. La cure fournit un motif de voyage pour clore une affaire d'honneur qui connut un retentissement international⁵⁸⁷. Cet épisode illustre bien la perception traditionnelle des villes thermales frontalières comme des espaces d'entre-deux. Cette perception fut largement exploitée par les diplomates au début du XIX^e siècle. Les infrastructures hôtelières et la tradition de neutralité indispensable à la cure placent Carlsbad et Teplitz au cœur de l'organisation de la politique des congrès qui renforce l'ordre monarchique dans l'Europe des restaurations entre 1819 et 1835. D'abord informel, le caractère politique et diplomatique des villes thermales s'affirme entre le congrès de Vienne et celui des villes allemandes de Teplitz réuni lors du Printemps des peuples en 1848.

Circulations thermales et maintien de l'ordre international : le temps des villes de congrès

La vocation internationale des villes d'eaux favorise les rencontres non-officielles entre les puissances de la Sainte-Alliance. En 1819, le prince Metternich profite des séjours réguliers du roi Frédéric-Guillaume III de Prusse à Teplitz après 1813 pour anticiper la rencontre avec les délégations de la Confédération germanique au congrès de Carlsbad prévu à la fin de l'été. L'incognito du « comte de Ruppín » excluait tout cérémonial, offrant au roi quelques semaines de repos loin de Berlin. Il en profitait en compagnie de madame Lemiere, danseuse de Berlin, qui l'accompagne durant ses séjours où il rencontre la comtesse d'Harrach qui devint son épouse en 1824⁵⁸⁸. Lucien Bély a toutefois souligné les usages politiques de l'incognito aux XVII^e-XVIII^e siècles, tandis que Volker Barth montre que cette pratique elle-

Souvenirs de la Baronne Alexandrine du Montet (1785-1866), Paris, Plon-Nourrit, 1914, p. 185 ; J.-O. Boudon, *Le roi Jérôme, Frère prodigue de Napoléon*, Paris, Fayard, 2008, p. 455-471.

⁵⁸⁴ D. Jarrassé, *Les thermes*, op. cit., p. 235.

⁵⁸⁵ V. Hanulík, « Duel a duelanti v českých lázních » [Duels et duellistes dans les villes d'eaux de Bohême], dans K. Čadková et alii, *Konfliktní situace v dějinách* [Les situations de conflit dans l'Histoire], Pardubice, *Sborník z doktorandské konference*, 2007.

⁵⁸⁶ SOAL-Děčín, c. 187, Charles-Joseph de Clary à Louise, Teplitz, 27 juin 1802.

⁵⁸⁷ Elle apparaît par exemple dans *l'Itinéraire de l'Allemagne*, Amsterdam, 1807, p. 135.

⁵⁸⁸ SOAL-Děčín, c. 179, journal du comte de Clary 15 août 1822, p. 10-12. F. W. von Reden, *Unter drei Königen. Lebenserinnerungen eines preussischen Oberstkämmerers und Generalintendanten*, Vienne, Böhlau, 2003, p. 70-71.

même codifiée s'amplifie au XIX^e siècle⁵⁸⁹. Le prince Metternich n'a donc guère de difficultés à rencontrer le roi Frédéric-Guillaume et ses ministres afin d'organiser en toute discrétion le rapprochement des deux puissances rivales contre les mouvements patriotiques et libéraux en Europe centrale et germanique⁵⁹⁰. La villégiature à l'étranger sert ainsi de point de départ à la lutte contre une internationale libérale qui entretiendrait des liens entre l'Italie, la France et l'Allemagne du Nord⁵⁹¹.

Un « diner diplomatique⁵⁹² » a lieu dès l'arrivée du prince à la fin de juillet, précédant la convention du 1^{er} août avec les ministres prussiens Wittgenstein et Hardenberg. La constitution du *Reichstag* ou la liberté de la presse sont abordés, permettant à Metternich d'arriver en position de force à Carlsbad⁵⁹³. L'informel et l'officiel se confondent encore largement durant les négociations de Teplitz. Le rôle des Clary-Aldringen est celui d'hôtes prévenants. Le prince Jean de Clary reçoit les compliments du chancelier Metternich après le succès du 1^{er} août : « Le dit Prince [Metternich] m'a paru content de nous et de Teplitz, il a été très aimable et amusant les soirs après avoir passé toute la journée en conférences et enterré sous des monts de paperasses⁵⁹⁴ ». La famille poursuit la tradition d'accueil des grandes personnalités politiques de l'époque, comme elle l'avait fait avec les suites de la famille impériale et de Marie-Louise de France en 1812. L'univers du prince est celui de la cour et non des ministères. Il se tient dans les antichambres du pouvoir, témoignant ainsi de l'omniprésence des grands propriétaires dans la conduite des affaires d'État. Acteurs discrets, mais néanmoins incontournables, les princes de Clary-Aldringen sont les témoins privilégiés des circulations politiques et diplomatiques entre Vienne, Berlin ou encore Dresde, puisque le prince est impliqué dans l'organisation du cortège de l'archiduchesse Caroline pour son

⁵⁸⁹ L. Bély, *La société des princes XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1999, p. 469-509 ; V. Barth, *Inkognito. Geschichte eines Zeremoniells*, Munich, Oldenbourg, 2013, p. 183-246 : Le voyage de Louis II de Bavière aux eaux de Bad Kissingen en 1864, où le souverain rencontre l'empereur d'Autriche et le roi de Wurtemberg en est un exemple.

⁵⁹⁰ Les deux hommes s'étaient rencontrés en 1813, lorsque Teplitz avait été désignée comme quartier général des souverains coalisés contre Napoléon avant la bataille de Leipzig.

⁵⁹¹ P. W. Schroeder, *Metternich's Diplomacy at its Zenith, 1820-1823*, New-York, Greenwood Press, 1969, p. 17-18; K.-H. Schroedock, *Preußische Turnpolitik, op. cit.*, p. 153. Sur les réalités des réseaux libéraux, voir les contributions dans Jean-Claude Caron, Jean-Philippe Luis (dir.), *Rien appris, rien oublié ? Les Restaurations dans l'Europe postnapoléonienne (1814-1830)*, Rennes, PUR, 2015, p. 355-460.

⁵⁹² SOAL-Děčín, c. 147, le prince Jean à son fils, Teplitz, 26 juillet 1819. La *Bädeliste* de cette année est manquante dans les archives de Teplice.

⁵⁹³ AT-OeStA/HHStA StK *Kongressakten 19* : actes de la chancellerie sur les conférences et congrès de Teplitz et Carlsbad en 1819 ; C. Schmitz, *Die Vorschläge und Entwürfe zur Realisierung des preußischen Verfassungsversprechens 1806-1819*, Göttingen, V&R, 2010, p. 316-332 ; R. Geissler, *Die Karlsbader Beschlüsse von 1819: Ende der Nationalbewegung?*, Leipzig, Seminar, Grin, 2001/2002 ; D. de Pradt, *Congrès de Carlsbad*, Paris, Béchet, 1819 ; W. Siemann, *Metternich: Staatsmann zwischen Restauration und Moderne*, Munich, Beck, 2010, p. 62.

⁵⁹⁴ SOAL-Děčín, c. 147, J.d.C. à Ch.-J., Teplitz, 4 août 1819.

mariage avec Frédéric-Auguste II de Saxe (1797-1854) en septembre 1819⁵⁹⁵. Cet entrelacs entre politique et villégiature se poursuit en 1827 ou en 1833, lorsque le séjour du roi déchu Charles X s'accorde heureusement avec celui du roi de Prusse⁵⁹⁶. Cette réunion suit la Conférence de Londres sur la séparation de la Belgique et des Pays-Bas en 1831. L'élection au trône de Grèce (1822-1832) y est certainement aussi évoquée. La France soutient le prince Jean de Saxe, qui rencontre alors Charles X et le duc de Bordeaux en exil en juin 1835⁵⁹⁷. Les villes d'eau frontalières sont le « terrain neutre » idéal pour la diplomatie des princes dans l'Europe de la Restauration. Le caractère politique des villes d'eau s'affirme alors plus nettement. En France, certaines stations comme Aix-les-Bains deviennent des foyers légitimistes tandis que d'autres sont connues pour leur orientation orléaniste⁵⁹⁸.

Teplitz devient un siège officiel de congrès en septembre 1835, lors d'une des dernières grandes rencontres entre les anciennes puissances de la Sainte-Alliance. La capacité hôtelière, le souvenir de Leipzig et les habitudes du roi de Prusse déterminent le choix de la ville pour une rencontre que les révolutions de 1830-1832 rendaient inévitable. L'empereur Ferdinand V, le tsar Nicolas, de nombreux princes des États allemands ou encore les pairs d'Angleterre se réunirent aussi afin de régler les enjeux de la question d'Orient et des affaires polonaises⁵⁹⁹. L'ordre monarchique était plus que jamais au cœur des préoccupations, alors que les réformes entreprises dans la Saxe voisine avaient abouti à la promulgation d'une nouvelle constitution en septembre 1831⁶⁰⁰. C'est une des raisons pour laquelle le temps fort de cette rencontre se déroula sur le site de la bataille de Kulm en Bohême et non sur celui de Leipzig en Saxe. La mémoire des affrontements qui avaient réuni les trois principaux souverains coalisés fut célébrée par la « plus belle et noble des cérémonies⁶⁰¹ ». Le tsar posa la première pierre d'un monument faisant oublier les difficultés auxquelles les projets établis pour le site de Leipzig se heurtèrent dès 1814 : Adolph von Seckendorf proposait un bâtiment dédié aux souverains « libérateurs », tandis que la chapelle gothique et le temple néo-classique imaginés par le consul russe et l'architecte munichois Leo von Klenze étaient

⁵⁹⁵ *Idem*, c. 115, J.d.C., instructions et plans du voyage, c. 147, lettre du 28 septembre 1819.

⁵⁹⁶ Les princes de Wittgenstein et le comte de Caraman alors ambassadeur à Dresde sont rejoints par le prince de Metternich et le ministre anglais. T. L. Richter, *Les eaux op. cit.*, p. 20 ; Eduard John, *Licht und Schatten, op. cit.*, p. 71.

⁵⁹⁷ M. Espagne, *Le creuset allemand, op. cit.*, p. 265.

⁵⁹⁸ D. Jarrassé, *Les thermes, op. cit.*, p. 10, 235.

⁵⁹⁹ H. von Treitschke, *Treitschke's History of Germany in the Nineteenth Century: The influence of French liberalism, 1830-1840*, New-York, Mc Bride/Nast, 1919, p. 35-41; J. Louis, *La question d'Orient sous Louis-Philippe*, Paris, EPHE, 2004, p. 129.

⁶⁰⁰ M. Espagne, *Le creuset allemand, op. cit.*, p. 102-105.

⁶⁰¹ SOAL-Děčín, c. 347, la princesse Louise à son fils le prince Edmund, Teplitz, 9 octobre 1835.

porteurs de l'idée de paix universelle⁶⁰². Enfin, le bâtiment de granit esquissé par Friedrich Weinbrenner annonçait le temple national du XIX^e siècle. Ces visions concurrentes reflètent les tensions qui sous-tendent chacune des rencontres diplomatiques entre les souverains. Comme le souligne Michel Espagne, « la Saxe est devenue dès 1815 un terrain d'affrontement entre les deux principales puissances du monde germanique, la Prusse et l'Autriche⁶⁰³ ». Le site de Kulm en Bohême est donc une alternative à celui de la « bataille des nations », dont la symbolique concentre les tensions politiques au point qu'il faut attendre les années 1890 pour qu'un monument national soit érigé dans le contexte d'exaltation de *Germania* après le gouvernement de Bismarck⁶⁰⁴. Le congrès de Teplitz est un temps de transition entre le renforcement du « dualisme allemand » au lendemain du congrès de Vienne et le nationalisme triomphant de la fin du XIX^e siècle. Le prince Metternich y affirme la force de son projet pour l'Europe et défend la place de Ferdinand d'Autriche devenu empereur en mars 1835. Mais avec cette cérémonie solennelle qui rappelle l'idéal de l'équilibre politique du congrès de Vienne, les souverains s'attachent d'abord à offrir l'image d'un front uni face aux aspirations à l'indépendance nationale des peuples qui s'étaient affirmées lors des révolutions de 1830. La ville d'eau devient un espace politique où définir et exprimer les conceptions politiques des princes de la Restauration.

Le souvenir de la bataille entre Vandamme et Tolly à Kulm n'était pas tombé dans l'oubli : depuis 1817, le site de la bataille était devenu un lieu d'excursion mis en valeur dans les guides, qui se conformaient ainsi au développement d'une nouvelle forme de tourisme de guerre dont le comte de Clary fut encore témoin à Waterloo en 1822⁶⁰⁵. Les reliques militaires telles que les balles ou les uniformes étaient vendues par des habitants, et s'ajoutèrent au commerce des vues et des estampes qui diffusaient l'image de la « Suisse Bohême » en Europe⁶⁰⁶. La cérémonie de 1835 renforce donc la sacralité du site, tandis que le monument a pour fonction d'en assurer la sanctuarisation en imposant le respect aux voyageurs qui, à l'instar d'un Chateaubriand, repartaient souvent avec un objet en poche⁶⁰⁷. Les souverains semblent ainsi répondre à l'attention portée par Guizot aux monuments historiques dont

⁶⁰² M. Espagne, *Le creuset allemand*, *op. cit.*, p. 208-209 ; et « La Saxe électorale à l'époque napoléonienne », dans F. Knopper, J. Mondot (éd.), *L'Allemagne face au modèle français de 1789 à 1815*, Toulouse, PUM, 2008, p. 109-122.

⁶⁰³ *Ibidem*.

⁶⁰⁴ *Ibid.*

⁶⁰⁵ SOkA-Teplice, 1274, *Bädeliste* 1817, annonce pour une *Beschreibung von Teplitz* avec un plan de Kulm ; SOAL-Děčín, c. 178, cah. XIII, Waterloo, 5 juillet 1822 ; R. Pröve, « Le tourisme de guerre au XVIII^e siècle », dans F. Knopper, A. Ruiz (dir.), *Les voyageurs*, *op. cit.*, p. 157-166.

⁶⁰⁶ Sur le commerce touristique: S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 458-461.

⁶⁰⁷ *Ibidem*.

Mérimée avait été nommé inspecteur en 1834⁶⁰⁸. Les États comme les sociétés civiles faisaient de l'Histoire et du patrimoine un enjeu national, en particulier la Bohême de František Palacký⁶⁰⁹. Le champ de bataille de Kulm fut donc conçu comme un lieu de mémoire de la refondation de l'Europe par les princes vainqueurs de Napoléon.

Le château de Teplitz offre une nouvelle fois le cadre parfait pour accueillir les cours étrangères. La famille Clary-Aldringen est contrainte de se replier vers le *Morizhof*, cédant le château à l'armée des commis autrichiens et russes :

Demain nous quitterons bien a regret votre beau et bon chateau, ou il y a déjà établi une armée de cuisiniers et confituriers und die ganzen Silberkammern [argenterie], on a agrandi le foyer de la cuisine et fait des arrangements partout [...]; une partie de nos gens sont déjà au Moritzhoff. Les fourriers de la cour d'Autriche et des gens de celle de Russie vont et viennent pour placer les meubles a leur gré ; le 2nd étage est tout prêt pour la cour de Russie. [?] est bien impatient de nous faire sortir pour en faire autant pour la cour d'Autriche qui arrive le 19 [septembre 1835]⁶¹⁰.

Les lettres de la princesse Louise décrivent la conversion du château en grand hôtel des princes, tandis que les établissements princiers et la ville reçoivent les acteurs de moindre rang. La cession du château n'est pas une nouveauté pour les Clary-Aldringen. Le prince Jean de Clary avait par exemple dû loger dans son « hermitage des tourelles⁶¹¹ » pour offrir ses appartements à la famille impériale en 1812. Mais tandis que Jean de Clary avait été étroitement associé à la visite de la cour au début du XIX^e siècle, le nouveau chef de famille est absent en 1835 : le jeune prince Edmund (1815-1894) est en voyage en Angleterre et décide de ne pas rentrer pour l'occasion⁶¹². Comme ses sœurs qui repartent pour Berlin avant septembre, il se tient à distance de cet événement, préférant renouer avec la pratique du Grand Tour plutôt que d'affronter les embarras de se voir traiter comme un propriétaire gênant. Il compte sur l'expérience de sa mère, tutrice légale dans la seigneurie depuis 1831, pour accueillir cet usage du château avec le savoir-faire de l'ancienne aristocratie de cour. De son côté, Louise l'encourage à poursuivre ce voyage, et se félicite « de voir a quel point vous tenez de votre père pour le bon goût des beaux sites et de la belle nature⁶¹³ ». Le goût du jeune prince était en formation, et ce fut donc elle qui s'assure que les jardins de Teplitz que son défunt époux Charles-Joseph avait embelli entre 1826 et 1831 fassent honneur à la famille.

⁶⁰⁸ Voir les articles consacrés au patrimoine dans P. Nora (dir.), *Les lieux de Mémoire*, Paris, Gallimard, t. 1, 1984, p. 1433-1643.

⁶⁰⁹ M.-E. Ducreux, « Histoire et identité autour du cas tchèque », dans N. Aleksium et alii, *Histoire de l'Europe*, *op. cit.*, p. 827-844.

⁶¹⁰ SOAL-Děčín, c. 347, L. à son fils le prince Edmund, Teplitz, 9 octobre 1835.

⁶¹¹ *Idem*, c. 189, J.d.C. à Ch.-J., Teplitz, 22 mai 1812.

⁶¹² *Idem*, c. 347, correspondance avec sa mère la princesse Louise de mai à août 1835.

⁶¹³ *Idem*, Teplitz, 7 août 1835.

La princesse se montre très consciente du bénéfice du congrès en terme d'attractivité, à l'heure où les voyages des souverains aux eaux était habilement exploités pour assurer la promotion des stations comme Dieppe ou Bains-sur-Tech⁶¹⁴. La rencontre de 1835 est perçue comme une vitrine publicitaire pour Teplitz. En retour, la dimension mondaine attachée à la villégiature amplifie la publicité de ce « congrès que l'on peut appeler un rendez-vous – puisque toute l'Europe l'a nommé ainsi⁶¹⁵ ». Le brillant des cours attire l'attention de la presse internationale, favorable ou contestataire. L'éclat des danses et des parures fait alors passer au second plan les accords des souverains déstabilisés par les Révolutions de 1830, qui confirment les mesures anti-libérales censées contenir l'effervescence politique dans leur espace de domination. Pour les opposants en revanche, ce même éclat vient renforcer la dénonciation du « Grand banquet monarchique et antinational », selon le titre d'une lithographie du dessinateur Grandville en 1833⁶¹⁶. Il s'agit du revers du choix de la ville d'eau comme site de congrès. Ce cadre moins solennel correspond parfaitement au prolongement de la politique des bals de la Sainte-Alliance qui avait gouverné la diplomatie dans l'Europe du congrès de Vienne⁶¹⁷. Mais les formes avec lesquelles les puissances conservatrices affichent une solidarité de façade en 1835 semble une faible réponse aux crises politiques des années 1830-1848. La réunion des cours ne peut en effet entraver l'aspiration à l'unité allemande sous la direction de la Prusse et la contestation de l'hégémonie des Habsbourg dont le champ d'action se restreint progressivement à l'Italie. Le congrès de Teplitz en 1835 sonne le glas de l'ancien ordre de Vienne où les bals diplomatiques poursuivaient sur le terrain des réjouissances les âpres négociations des vainqueurs de Napoléon. Le temps qui s'ouvre alors est celui des affrontements sociaux et nationaux, particulièrement vifs dans la Bohême du Nord majoritairement germanophone. Les Allemands y défendent leur place face au mouvement de renaissance tchèque en organisant un nouveau congrès à Teplitz en 1848.

Du congrès des princes à celui des notables allemands : Teplitz, les Clary-Aldringen et la révolution de 1848

Les aspirations nationales et libérales de 1848 ont un écho particulier à Teplitz. La ville est choisie pour accueillir le congrès des villes allemandes de Bohême après la protestation des députés tchèques contre les orientations pangermanistes du parlement de Francfort de mai

⁶¹⁴ *Idem*, Teplitz, 3 juillet 1835 ; S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 338-339.

⁶¹⁵ E. John, *Licht und Schatten*, *op. cit.*, p. 72, trad..

⁶¹⁶ J.-J. Grandville, 17^e dessin de *l'Association mensuelle*, Paris, chez Aubert, décembre 1833, cité dans par J.-C. Caron, J.-P. Luis dans *Rien appris, rien oublié ? op. cit.*, p. 8.

⁶¹⁷ P. Karila-Cohen, « « Danser sur un volcan ? » La politique des bals dans l'Europe des restaurations », dans J.-C. Caron, J.-P. Luis (dir.), *Rien appris, rien oublié ? op. cit.*, p. 319-328.

1848⁶¹⁸. Il s'agit d'une forme de réponse au Congrès Slave organisé le 2 juin à Prague⁶¹⁹. Le congrès de Teplitz réuni en août est bien différent du précédent : les acteurs sont des notables, issus des conseils de villes et des clubs locaux, nouveaux cadres de la fermentation politique du Royaume⁶²⁰. Ce congrès représente l'aboutissement de l'affirmation de la magistrature de Teplitz, et le point de départ vers une nouvelle stature politique dans la ville d'eau. Les premières élections « libres » avaient en effet été organisées le 8 avril, peu avant la tenue du congrès⁶²¹. Les « hommes de confiance » mandatés à Teplitz écoutent aussi le prince Edmund de Clary-Aldringen, qui prend cette fois part aux débats sur la question des nationalités exacerbée dans cet espace germanophone et celle de la fin du régime seigneurial. La légitimité de ce représentant de l'aristocratie des Habsbourg est au cœur de ce double enjeu. Le prince s'engage pour le droit des Allemands de Bohême dans l'Empire d'Autriche, une position conforme à son statut social et politique. Il travaille surtout à assurer son assise de grand propriétaire dans la refonte des cadres sociaux et politiques, ce qui se traduit par sa désignation en tant que membre fondateur de la Société Constitutionnelle et commandant honoraire de la Garde nationale de Teplitz⁶²². Le contraste est net avec son détachement de jeunesse durant la réunion diplomatique et mondaine de 1835. En accueillant les députés de 1848, la ville d'eau est un des théâtres politiques du passage de l'Europe des princes à celle des nations en Europe centrale et germanique.

Les références à la France et en particulier à l'héritage napoléonien sont nombreuses durant ce congrès, à commencer par les drapeaux agités dans l'atmosphère enfiévrée des rues de Teplitz⁶²³. Stéphane Reznikow a souligné l'émergence du modèle politique français chez les révolutionnaires de 1848. Il s'éloigne des héritages de l'« Europe française » du XVIII^e siècle, transformée par la rupture révolutionnaire et les guerres nationales du Premier Empire⁶²⁴. Teplitz est alors le lieu d'un intéressant glissement culturel d'une francophonie considérée comme la langue des élites nobiliaires à la naissance d'une « francophilie rouge » portée par les démocrates-radicaux de la génération du prince Edmund comme Karel Sabina

⁶¹⁸ E. John, *Licht, op. cit.*, p. 74-91 ; B. Michel, *Histoire de Prague*, Paris, Fayard, 1998, p. 224-240 ; P. M. Judson, *Exclusive Revolutionaries. Liberal Politics, Social Experience, and national identity in the Austrian Empire, 1848-1914*, Ann Arbor, University of Michigan, 1996, p. 42. Josef V. Polišenský, *Aristocrats and the Crowd in the Revolutionary Year 1848*, New-York, SUNYP, 1980, p. 178 sq..

⁶¹⁹ M.-E. Ducreux dans N. Aleksium *et alii* (dir.), *Histoire de l'Europe du Centre-Est, op. cit.*, p. 457.

⁶²⁰ *Idem*, p. 428.

⁶²¹ *Idem*, p. 449 ; E. John, *Licht, op. cit.*, p. 26.

⁶²² SOAL-Děčín, c. 260, journal d'Edmund, c. 267, affaires de Teplitz ; J. V. Polišenský, *Aristocrats, op. cit.*, p. 179.

⁶²³ E. John, *Licht, op. cit.*, p. 74-91.

⁶²⁴ S. Reznikow, *Francophilie et identité tchèque (1848-1914)*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 29-84.

(1813-1877)⁶²⁵. En effet, l'usage du français s'était progressivement diffusé parmi les habitants de Teplitz. Les logeurs et les commerçants s'adaptèrent à la clientèle aristocratique du début du XIX^e siècle, en reprenant à leur compte la perception du français comme langue de communication internationale forgée à la fin du XVII^e siècle⁶²⁶. Le meilleur exemple est le cas de Jan Svab, qui francisa son nom pour signer *Teplitz et ses environs pittoresques* en 1828. Le prince Charles-Joseph s'était indigné à la lecture de ce travail d'un « soi-disant maître de langue française à Teplitz. Les Teplitzois n'ont que ce qu'ils méritent en apprenant ce français-là à leurs enfants au lieu de faire leurs métiers⁶²⁷ ». Sa lettre fait écho à un apprentissage du français qui n'était plus l'apanage des grands nobles. Après 1848, la francophilie devient un élément important dans la construction d'une identité républicaine associée à la défense de la culture slave des Tchèques. Ce phénomène s'accroît jusqu'à la veille de 1914 où « deux élèves tchèques du secondaire sur trois apprennent le français⁶²⁸ ».

De fait, le Printemps des peuples est un tournant dans le rapport des Clary-Aldringen au français. En effet, la génération née après 1806 use de plus en plus fréquemment de l'allemand dans ses correspondances et ses journaux à partir de 1848⁶²⁹. La princesse Louise Clary-Aldringen (1777-1864) devient ainsi la dernière représentante de ce français de la cour des Habsbourg qui fut au cœur de l'identité aristocratique des Clary-Aldringen et plus largement des grandes familles après 1750⁶³⁰. L'appartenance aristocratique à l'Empire d'Autriche semble se dire en allemand dans la seconde moitié du XIX^e siècle, un élément renforcé par les mariages avec les Radziwiłł qui orientèrent la famille vers Berlin dans les années 1830. Le français est de plus en plus réservé au théâtre de société, dernier attribut d'une culture de cour héritée des Lumières dans l'Europe de Bismarck⁶³¹.

L'émergence de Teplitz parmi les villes d'eaux du XIX^e siècle a donc des conséquences importantes sur l'identité familiale au début de l'époque contemporaine. Tandis que les stations françaises deviennent le refuge des républicains après 1851, le prince Edmund cherche quant à lui à renforcer sa nouvelle situation politique de grand propriétaire pour refonder la légitimité de sa famille en Bohême⁶³². Suivant le modèle de l'investissement économique de l'ancienne noblesse comme les Arenberg, il se montre très dynamique lorsque

⁶²⁵ *Idem*, p. 64.

⁶²⁶ P.-Y. Beaurepaire, *Le mythe de l'Europe française au XVIII^e siècle*, Paris, Autrement, 2007, p. 64.

⁶²⁷ Voir annexe 1, p. 227. SOAL-Děčín, c. 194.

⁶²⁸ S. Reznikow, *Francophilie*, *op. cit.*, p. 12-13.

⁶²⁹ SOAL-Děčín, c. 208, 223, 232-244, 258-265, 347 : correspondances et journaux de Mathilde (1806-1896), Euphémie (1808-1867), Léontine (1810-1890), Edmund (1813-1894) et Léontine (1810-1890).

⁶³⁰ SOAL-Děčín, c. 199-202, 347.

⁶³¹ *Id.*, c. 747 ; archives du Musée National de Prague, cote P-10-B-397 : affiches du théâtre de société à Teplitz

⁶³² D. Jarrassé, *Les thermes*, *op. cit.*, p. 240.

le régime néo-absolutiste fondé en 1849 libère le commerce dans l'Empire⁶³³. Au début des années 1850, il devient un des principaux actionnaires de la société de chemin de fer qui intègre Teplitz au réseau couvrant la Bohême et la Saxe de l'âge industriel⁶³⁴. Il s'affirme donc comme un acteur majeur de cette révolution ferroviaire qui ouvre l'ère des stations thermales de l'époque contemporaine en transformant le profil des curistes. Le renforcement de l'unité économique de l'empire néo-absolutiste favorisa l'émergence d'une petite bourgeoisie⁶³⁵. Elle fut la première à « démocratiser » le voyage aux eaux, signant en même temps la fin de l'âge des thermes romantiques défini par Dominique Jarrassé⁶³⁶. Cette ouverture à la modernité du prince Edmund est un élément décisif de la transition entre l'ancien régime seigneurial et le nouvel ordre social et politique de l'Empire austro-hongrois. Dans le sillage de ses prédécesseurs, le prince de Clary-Aldringen s'attache à rester au cœur des dynamiques thermales qui avaient occupé une place si importante dans l'histoire de sa famille et de Teplitz.

* * *

Les villes d'eau du premier XIX^e siècle sont des univers aussi passionnants que complexes à appréhender. L'importance de distinguer le temps prescrit du séjour thérapeutique par rapport au reste de l'année en fait des lieux exceptionnels, où la recherche d'une nouvelle urbanité nourrit les œuvres des romanciers vaudevillesques et des peintres pittoresques. Mais au-delà de cet imaginaire thermal, la transformation d'une ville seigneuriale comme Teplitz représente un laboratoire des mutations économiques, sociales et politiques de la fin de l'époque moderne.

Les archives de la maison Clary-Aldringen sont une source formidable sur l'époque des thermes romantiques. Elles offrent un regard différent de celui des voyageurs de passage. Il est à la fois empreint des conceptions de la villégiature aristocratique et sensible à l'envers du décor. Les conflits d'adduction, la rénovation de la ville à la morte-saison ou les usages du domaine préoccupent le prince Jean de Clary-Aldringen au tournant du XIX^e siècle. Mais ces questions le font aussi apparaître en prince moderne, capable de jouer un rôle dans la fabrique de la ville moderne en travaillant au service de la cour de Vienne entre 1808 et 1826. Il réalise

⁶³³ B. Goujon, *Les Arenberg, op. cit.*, p. 253-276 ; M.-E. Ducreux dans N. Aleksium *et alii* (dir.), *Histoire de l'Europe du Centre-Est, op. cit.*, p. 462-465.

⁶³⁴ SOAL-Děčín, c. 280-283 : création de la société ferroviaire et minière *Aussig-Teplitzer Eisenbahn-Bergbau-Gesellschaft*, au capital de 4 millions de florins. Le prince est actionnaire aux côtés du comte Nostitz et de neuf acteurs du monde marchand et bancaire. M. Espagne, *Le creuset allemand, op. cit.*, p. 159-176.

⁶³⁵ M.-E. Ducreux dans N. Aleksium *et alii* (dir.), *Histoire de l'Europe du Centre-Est, op. cit.*, p. 462-465.

⁶³⁶ D. Jarrassé, *Les thermes, op. cit.*, p. 240.

par là le modèle de l'aristocrate éclairé promu par les Chotek ou les Buquoy qui menaient sur leurs terres des expériences agronomiques ou sociales développées ensuite à l'échelle de la monarchie⁶³⁷.

Pour faire honneur à sa maison, Jean de Clary bâtit dans un goût pittoresque et néo-classique, dont la lecture oscille entre la grandeur princière et l'opulence thermale au début du XIX^e siècle. L'association de ces deux esthétiques souligne la richesse et les enjeux historiques qui se cachent derrière l'apparente unité architecturale des stations thermales. Ils apparaissent lorsque le successeur du prince Jean décide d'orne le fronton du *Herrenhaus* des armes familiales et du nom de son père : IOANNIS. L'empreinte des Clary-Aldringen s'impose au moment de la standardisation des stations sous la conduite gouvernementale et de l'affirmation d'une bourgeoisie qui revendique la reconnaissance de son rôle dans la conduite des affaires publiques. Le principal bénéficiaire des eaux est le renforcement de l'identité familiale grâce à la défense de la conception aristocratique du patrimoine. L'entrée en lice de l'État durant la décennie révolutionnaire ouvre une période de refondation de l'autorité seigneuriale, dont la légitimité ne semble pas compromise jusqu'au triomphe des notables lors du Printemps des peuples. Au contraire, elle sert la culture de la distinction d'une aristocratie thermale qui confond le voyage aux eaux et les visites dans les châteaux de Bohême au début du siècle bourgeois.

1848 marque un tournant économique et politique. La seigneurie (*Panstvi*) se transforme alors en grand domaine (*Velkostatek*), toujours au cœur des circuits touristiques tracés au début du XIX^e siècle. Désormais émancipée de la tutelle seigneuriale, la magistrature développe son activité édilitaire jusqu'à faire bâtir le théâtre de la ville en 1874, quelques années après le théâtre national de Prague. Le retour à la sphère privée du théâtre du château marque la fin d'une époque. Les grands nobles développent alors de nouvelles formes de présence publique au seuil de l'âge d'or des stations thermales et balnéaires en Europe.

La révolution ferroviaire est l'autre bouleversement majeur du XIX^e siècle. La société dans laquelle le prince Edmund est actionnaire est également une compagnie minière, qui lance une nouvelle phase de l'exploitation du sous-sol des monts métallifères. Comme en écho à l'ancien mode de gestion où les eaux ne sont jamais qu'une composante de l'économie seigneuriale, les acteurs locaux choisissent de miser sur l'industrialisation et le secteur de la

⁶³⁷ I. Cerman, *Chotkové, op. cit.*, p. 348 sq. ; M.-E. Ducreux dans N. Aleksium et alii, *Histoire de l'Europe du Centre-Est, op. cit.*, p. 394.

chimie autant que sur la consommation des curistes⁶³⁸. Il s'agit d'approfondir les liens anciens avec la Saxe en plein essor manufacturier mais en manque de charbon, et en particulier avec la proche Chemnitz, un « Manchester Saxon » à la pointe des régions allemandes sur le plan technique⁶³⁹. La villégiature et les mines entrent alors en concurrence.

Avec le développement des aciéries, la ville est allée à l'encontre de la dynamique touristique sur laquelle repose le rayonnement européen de Carlsbad, de Marienbad et Franzensbad dont la fréquentation est multipliée dans les années 1860. En 1875, 10 855 personnes sont enregistrées dans la *Bädaliste* de Teplitz, moitié moins que les visiteurs de Carlsbad qui assoit sa réputation de première ville d'eau de Bohême⁶⁴⁰. Teplitz manque le passage des thermes romantiques aux stations de l'époque contemporaine. Dans la ville actuelle, les héritages néo-classiques des princes de Clary-Aldringen côtoient les friches industrielles et les stigmates de la crise qui a durement touché la Bohême du Nord au XX^e siècle. Les baigneurs ne laissent plus de messages poétiques au prince. D'autres graffitis couvrent les murs du parc.

⁶³⁸ Ilsemarie Walter, *Teplitz-Schönau: Kur- und Industriestadt? Eine nordböhmische Kleinstadt in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts*, Seminararbeit, Grin, 2002.

⁶³⁹ M. Espagne, *Le creuset allemand*, *op. cit.*, p. 159-176, 294. L'odeur du charbon flottant à Teplitz est l'un des premiers souvenirs qui ouvrent les Mémoires du prince Alfons Clary-Aldringen (1887-1978), *Geschichten eines alten Österreichers*, *op. cit.*, p. 1.

⁶⁴⁰ La liste de Carlsbad enregistre 20 855 personnes: SOA, Karlovy Vary, *Archiv města Karlovy Vary*, fond 75 ; M. Hýsková, *Konec exkluzivity?*, *op. cit.*, p. 46.

Chapitre VI

Réformes, guerres, révolutions. Les Clary-Aldringen et l'engagement aristocratique en Europe centrale du règne de Joseph II aux suites du Printemps des peuples

Je ne sais à quoi pensent les autres au milieu de ces empires qui naissent et qui tombent et au bruit de ces batailles qui décident de l'empire du monde. [Saint-Petersbourg, 26 décembre 1806]¹

Dans cette lettre de Fédor Golovkine au comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen, le comte russe exprime l'incertitude partagée par l'ensemble des noblesses en Europe au début du XIX^e siècle. La proclamation de l'Empire d'Autriche en 1804 et la fin du Saint-Empire en 1806 obligent l'aristocratie à repenser les conditions de sa présence en Europe centrale au moment des guerres révolutionnaires et napoléoniennes. Princes d'Empire et de Bohême depuis 1767, les Clary-Aldringen doivent répondre à la question qui se pose à la noblesse de cette partie de l'Europe : comment s'inscrire dans les transformations du cadre économique, social et surtout politique de la monarchie des Habsbourg au temps des révolutions ?

L'objectif de ce chapitre est d'abord d'éclairer les aspects importants de la recomposition de l'identité seigneuriale et aristocratique entre l'abolition du servage en 1781 et la « bataille des nations » à Leipzig en 1813. Le comte revient sur ces défis alors qu'il est major de la *Landwehr* en 1809, un corps de réserve commandé par la noblesse qui marque l'entrée des sujets dans les conflits de la fin de l'époque moderne. Charles-Joseph souhaite que son fils soit un propriétaire moderne, un *Landwirth* compétent, et reçoive une éducation militaire pour défendre sa terre et la monarchie². Ces aspirations sont partagées par les autres maisons nobles comme les Chotek, et servent de fil directeur à ce chapitre³.

La première partie interroge l'engagement du prince de Clary dans le temps des réformes à partir du règne de Joseph II (1780-1790)⁴. La légitimité des grands propriétaires est en jeu dans la modification progressive de l'économie seigneuriale au tournant du XIX^e

¹ SOAL-Děčín, c. 189, Fédor Golovkine (1766-1823) à Charles-Joseph de Clary-Aldringen.

² *Idem*, c. 184, pseudo-testament, juin 1809. Voir annexe 1 du chapitre III, p. 170.

³ Ivo Cerman, *Chotkové. Příběh úřednické šlechty* [Les Chotek, histoire d'une noblesse de robe], Prague, Nakladatelství Lidové Noviny, 2008, p. 342-359.

⁴ Le concept d'engagement se prête bien à l'étude des parcours nobiliaires « dans un cadre politique en permanent réajustement au gré du long effort des Habsbourg pour construire une monarchie sinon unifiée du moins cohérente ». Claire Madl a souligné son intérêt heuristique dans « *Tous les goûts à la fois* ». *Les engagements d'un aristocrate éclairé de Bohême*, Genève, Droz, 2013, p. 9-10.

siècle⁵. La deuxième partie est centrée sur la déstabilisation que représentent les conflits de la Révolution et de l'Empire pour la haute noblesse francophone d'Europe centrale⁶. Les Clary-Aldringen n'occupant pas de haute fonction politique, c'est avant tout un parcours social qui fait l'objet de cette étude sur les facteurs conduisant l'élite aristocratique à se réinventer à l'heure des guerres patriotiques et nationales⁷.

La « politique des bals dans l'Europe des restaurations⁸ » permet ensuite à la famille de retrouver une position à la cour des Habsbourg. La troisième partie s'attache à retracer les modalités de la présence aristocratique en Europe centrale après le Congrès de Vienne en 1815. Les Clary-Aldringen ont à définir leur participation au renouveau culturel de la Bohême soutenu par plusieurs nobles comme le comte Sternberg⁹. La place de la haute noblesse dans la problématique de l'éveil des nationalités en Europe centrale est l'enjeu qui domine le XIX^e siècle¹⁰. Il s'agit alors de s'interroger sur les moyens avec lesquels la maison princière répond aux transformations de l'ancien ordre seigneurial et monarchique qui s'accélérent entre le congrès des souverains à Teplitz en 1835 et celui des Allemands de Bohême assemblés dans cette ville d'eau durant le Printemps des peuples.

I. Les grands nobles de Bohême et la réforme de l'économie seigneuriale au lendemain du « despotisme éclairé »

A. La modernisation prudente des seigneuries Clary-Aldringen à la fin du XVIII^e siècle

La question du servage et des redevances agraires

La modernisation de l'économie seigneuriale devient un sujet incontournable dans la monarchie des Habsbourg avec la volonté de réforme de Marie-Thérèse et surtout de Joseph II

⁵ Christine Lebeau, « La notion de "propriétaire" et sa construction dans l'espace germanique: le cas de la monarchie des Habsbourg aux XVII^e et XVIII^e siècles », dans A. Alimento (dir.), *Il Pensiero gerarchico in Europa, XVIII-XIX secolo*, Florence, Leo S. Olschki, 2002, p. 65-82.

⁶ Si l'histoire des noblesses françaises en Europe bénéficie de travaux récents, celle des noblesses francophones en Europe centrale est un chantier à approfondir : Philippe Bourdin (dir.), *Les noblesses françaises dans l'Europe de la Révolution*, Rennes, Clermont-Ferrand, PUR/PUBP, 2010.

⁷ Dans le sillage de l'étude sur la « noblesse réinventée » de Claude-Isabelle Brelet : *La noblesse réinventée. Nobles de Franche-Comté de 1814 à 1870*, Paris, Les Belles Lettres, 1992. Ces perspectives sont développées par Bertrand Goujon dans *Les Arenberg, le Gotha à l'heure des nations*, Paris, PUF, 2017.

⁸ Pierre Karila-Cohen, « « Danser sur un volcan ? » La politique des bals dans l'Europe des restaurations », dans J.-C. Caron, J.-P. Luis (dir.), *Rien appris, rien oublié ? Les Restaurations dans l'Europe postnapoléonienne (1814-1830)*, Rennes, PUR, 2015, p. 319-328.

⁹ Rita Krueger, *Czech, German, and Noble: Status and National Identity in Habsburg Bohemia*, Oxford, Oxford University Press, 2009.

¹⁰ Anna M. Drabek, « Patriotismus und Nationale Identität in Böhmen und Mähren », dans O. Dann, M. Hroch, J. Koll (dir.), *Patriotismus und Nationsbildung am Ende des Heiligen Römischen Reiches*, Cologne, SH-Verlag, 2004, p. 151-170; Marie-Elisabeth Ducreux, « Histoire et identité : autour du cas tchèque », dans N. Aleksium et alii, *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, Paris, PUF, 2004, p. 827-844.

(1765/1780-1790). La mise en place du cadastre thérésien et la volonté d'améliorer le sort des paysans de Bohême accompagnent le développement de l'État administratif des Habsbourg¹¹. Comme le souligne Rita Krueger, il s'agit d'une question hautement sensible pour la noblesse qui voit son pouvoir de justice et les fondements de son assise sociale remis en cause¹². Les souverains rencontrent bien des difficultés pour convaincre les grands propriétaires de revoir la base des rapports seigneuriaux sur lesquels reposait la puissance des propriétaires nobles de l'âge baroque¹³.

Ces blocages s'aggravent avec les révoltes rurales des années 1770 : elles autorisent une intervention accrue des monarques, et crispent les relations entre seigneurs et sujets¹⁴. La crainte l'emporte sur l'esprit de réforme, qui gagnait pourtant une partie de la noblesse terrienne avec le développement des sociétés d'agronomie¹⁵. L'étude de Michael Confino montre que les révoltes de Pougatchev qui se déroulent au même moment en 1772-1774 interrompent la tendance à une implication accrue des seigneurs dans la direction du domaine¹⁶. Dans la monarchie des Habsbourg, Franz Wenzel de Clary adopte un immobilisme prudent. Ses agents l'informent que Teplitz est globalement épargnée par la révolte, et il s'appuie sur son administration seigneuriale pour tenter de normaliser les rapports avec ses sujets. Ce soulèvement d'un tiers des paysans du royaume freine la modernisation éventuelle du système seigneurial. Le passage des troupes prussiennes du général Platen à Teplitz

¹¹ Franz A. J. Szabo, *Kaunitz and Enlightened Absolutism 1753-1780*, New York, CUP, 1994, p. 170-180 ; Derek Beales, *Joseph II*, Cambridge, CUP, vol. 1, 2008, p. 346-358 ; Stephan Wagner, « The political Codex project of Joseph II », *Opera Historica*, 2015/2, p. 207-227.

¹² R. Krueger, *Czech*, *op. cit.*, p. 55-88; William E. Wright, *Serf, Seigneur and Sovereign: Agrarian Reform in Eighteenth-Century Bohemia*, Minneapolis, Minnesota Press, 1966. Voir aussi Markus Cerman, Richard Hoyle (dir.), *Demesne lordship and rural society in East Central and Eastern Europe, 1500-1800, Agricultural History Review*, 2011-59/2: une mise au point y est faite sur le grand domaine aristocratique (*Gutsherrschaft*) en Europe centrale comme un ensemble territorial où s'exerce l'autorité du seigneur (*Fürstliche Obrigkeit*). Une partie est exploitée directement (dominical), l'autre en tenure (rustical). Il faut donc prendre garde à la définition économique du domaine exploité et à la réalité politique de la seigneurie dont les sujets (*Untertanen*) sont soumis à un ensemble d'obligations avec une corvée pouvant aller jusqu'à trois jours par semaine dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

¹³ M.-E. Ducreux dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, *op. cit.*, p. 390-392 ; Olivier Chaline, « Une très grande fortune d'Europe centrale (XVII^e-XX^e siècle) », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, une famille dans l'histoire de l'Europe (XVI^e-XXI^e siècles)*, Panazol, Lavauzelle, 2012, p. 263-290.

¹⁴ Serge Bianchi, *Des révoltes aux révolutions. Europe, Russie, Amérique (1770-1802). Essai d'interprétation*, Rennes, PUR, p. 115-122.

¹⁵ Avec le développement d'une littérature spécialisée, étudiée dans C. Madl, *Tous les goûts*, *op. cit.*, p. 268 sq. Une perspective pour l'Europe de l'Ouest : Jean-Marc Moriceau, « le sens d'une « révolution agricole » dans la France du XVIII^e siècle », dans *Traditions et innovations dans la société française du XVIII^e siècle*, Paris, PUPS, 1995, p. 9-56.

¹⁶ M. Confino, *Domaines et seigneurs en Russie vers la fin du XVIII^e siècle*, Paris, Institut des Études Slaves, 1963.

pendant la guerre de Succession de Bavière renforce encore le sentiment d'insécurité¹⁷. Après avoir installé sa famille à Vienne et obtenu le titre de prince d'Empire et de Bohême en 1767, Franz Wenzel (1706-1788) ne s'inscrit pas dans ce mouvement de retour à la terre qui reprend dans les années 1780.

C'est à son successeur Jean de Clary (1753-1826) qu'il incombe de conduire la réforme mesurée du régime seigneurial que la patente d'abolition de la servitude émise par Joseph II en 1781 rend inévitable. Dans le contexte de réforme de la société et d'établissement d'un nouveau code civil, l'autorité du seigneur se transforme. Avec les patentes royales, les serfs deviennent des sujets du seigneur et du roi¹⁸. Ils sont « en théorie libres de se déplacer, de se marier, de décider de leur vie personnelle¹⁹ ». Ce processus est mesuré. Le rachat des corvées, première avancée sur la voie de l'émancipation des serfs, est difficile à mettre en place. La corvée était l'assise du servage et caractérisait la domination seigneuriale en Europe centrale. Son rachat grâce aux produits de la terre libère le paysan de l'astreinte qui le conduisait à travailler dans les champs du seigneur ou à la réfection des routes. Les conséquences politiques de cette réforme entraînent une forte opposition nobiliaire à la patente de rachat, au point que Léopold II l'abolit le 19 mars 1790²⁰. Toutefois, ce système avait aussi entraîné de vifs débats qui se prolongent au tournant du XIX^e siècle, ainsi qu'en témoignent encore les questions au concours des sociétés d'agronomie²¹.

En Bohême, cette question met en jeu les rapports entre les nobles et le souverain dans la définition des pouvoirs locaux. La construction d'un État administratif et la définition d'un code civil faisant de la loi le dénominateur commun à tous les sujets met en question la puissance des grands propriétaires²². L'opposition politique d'une partie de la noblesse de Bohême doit donc être distinguée de l'engouement réel de nombreux seigneurs comme le comte de Hartig, qui s'emparent des questions d'agronomie. Ce comte étudié par Claire Madl

¹⁷ Voir la réaction des « cinq dames » du cercle de Joseph II, dont la princesse de Clary dans Rebecca Gates-Coon, *The Charmed Circle. Joseph II and the « Five Princesses » 1765-1790*, West Lafayette, Purdue, 2015, p. 154.

¹⁸ *Mémoires d'Agriculture, d'économie rurale et domestique*, publié par la société nationale et centrale d'agriculture, Paris, 1851, p. 290.

¹⁹ M.-E. Ducreux dans N. Aleksium et alii, *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, op. cit., p. 398.

²⁰ *Idem*, p. 392. Le chancelier Rudolf Chotek démissionne en 1789. C. Madl, *Tous les goûts*, op. cit., p. 270 et R. Krueger, *Czech*, op. cit., p. 73 font le point sur l'importante bibliographie tchèque, souvent ancienne, sur cette question. Voir notamment František Kutnar, « Poddanství a robota v názorech české osvícenecké společnosti » [le servage et la corvée dans l'opinion de la société tchèque des Lumières], *Acta Universitatis Carolinae, Philosophica et Historica*, 1962/ 3, p. 7-36.

²¹ M. Confino, *Domains et seigneurs*, op. cit., p. 232-254 ; M. Cerman, *Villagers and lords in Eastern Europe, 1300-1800*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2012, p. 10-39.

²² S. Wagner, « The political Codex project of Joseph II », *Opera Historica*, 2015/2, p. 207-227; R. Krueger, *Czech*, op. cit., p. 73 sq.; Jörg K. Hoensch, *Histoire de la Bohême*, Paris, Payot, 1995, p. 293 ; Henry E. Strakosch, *State Absolutism and the Rule of Law. The Struggle for the Codification of Civil Law in Austria 1753-1811*, Sydney, SUP, 1967.

réfléchit sur la différence entre servage et sujétion dans ses *Observations sur l'agriculture* publiées en 1786²³. Les initiatives locales du prince de Fürstemberg, du chancelier Kaunitz ou des Chotek facilitent la conversion à un nouveau régime de sujétion malgré le retrait de la patente²⁴. En organisant le rachat de la corvée (*reluition*) à Teplitz dès 1788-1790, Jean de Clary s'inscrit en seigneur de son temps²⁵.

Comme le souligne Claire Madl, la question agricole a un fondement moral et des implications sociales très fortes dans le régime qualifié de « féodal » jusqu'en 1848²⁶. Il s'agit d'une économie politique nourrie de la profusion des écrits agronomiques à la fin du XVIII^e siècle. Plusieurs seigneurs se montrent véritablement innovants, à l'instar des Chotek qui font de leurs terres près de Prague des laboratoires pour les modes de production et l'organisation sociale dont les résultats sont connus à Prague et à Vienne²⁷. Ces actions font écho à l'activité des princes Fürstemberg ou Auersperg et rappellent les initiatives relevées en France par Michel Figeac²⁸. Quant à Jean de Clary, il ne produit pas d'ouvrages d'observations ; il n'est pas membre d'une société agronomique. Aux prises avec l'essor du thermalisme suffisamment déstabilisant, le prince ne cherche pas à être un pionnier mais un seigneur de son temps, s'adaptant à la mutation progressive du régime servile vers celui de la sujétion en Bohême. Sa participation au développement minier ou manufacturier de la région n'est pas évidente hors de la modernisation des bains. D'autres attitudes sont cependant possibles : Klaus Weber indique que les Clam-Gallas dont les bains de la région de Liberec sont moins fréquentés que ceux de Teplitz font de leurs domaines une place importante du textile et de la verrerie²⁹.

²³ C. Madl, *Tous les goûts*, op. cit., p. 268 sq.

²⁴ Ces acteurs sont d'importants promoteurs d'une nouvelle implication de la noblesse au service de l'État, comme le montre notamment Franz A. J. Szabo, « Perspective from the Pinnacle: State Chancellor Kaunitz on Nobility in the Habsburg Monarchy » dans Gabriele Haug-Moritz et alii (éd.), *Adel im "langen" 18. Jahrhundert*, Vienne, VÖAW, 2009, p. 239-260. I. Cerman, *Chotkové. Příběh úřednické šlechty* [Les Chotek, histoire d'une noblesse de robe], Prague, Lidové Noviny, 2008.

²⁵ Selon M.-E. Ducreux, 350 seigneuries font des tentatives de conversion de la corvée en rente en 1794, dans N. Aleksium et alii, *Histoire*, op. cit., p. 392.

²⁶ C. Madl, *Tous les goûts*, op. cit., p. 267.

²⁷ I. Cerman, *Chotkové. Op. cit.*, p. 348 sq.. ; M.-E Ducreux dans N. Aleksium et alii, *Histoire*, op. cit., p. 394.

²⁸ M. Figeac, *Châteaux et vie quotidienne de la noblesse. De la Renaissance à la douceur des Lumières*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 158-161 ; Eduard Maur, « Karl Egon I. als Oberstburggraf in Prag » dans E. Erwein, A. Strohmeier (dir.), *Die Fürstenberger. 800 Jahre Herrschaft und Kultur in Mitteleuropa*, NÖ Landesausstellung Schloß Weitra, 1994, p. 150-163. Voir aussi Harm-Hinrich Brandt, « Das Wirtschaftsbürgertum Österreichs von den Anfängen der Industrialisierung bis 1848 » dans K. Möckl, (dir.), *Wirtschaftsbürgertum in den deutschen Staaten im 19. und beginnenden 20. Jahrhundert*, Munich, Oldenbourg, 1996, p. 63.

²⁹ Klaus Weber, *Deutsche Kaufleute im Atlantikhandel 1680-1830*, Munich, C. H. Beck, 2004, p. 77. Sur la participation de l'aristocratie à l'industrialisation, les travaux fondateurs sont ceux d'Arnold Klima, synthétisés dans David F. Good, *The Economic Rise of the Habsburg Empire 1750-1914*, Berkeley, University of California Press, 1984, p. 20.

Le rachat des corvées est compensé par l'emploi des journaliers. Leur rémunération fait l'objet de bilans trimestriels qui sont une nouveauté de la comptabilité seigneuriale³⁰. L'administration seigneuriale de Teplitz adopte aussi le système de redevances mixtes qui permet de concilier les intérêts du propriétaire et ceux des paysans. Le rachat, calculé selon le statut paysan, permet à ceux qui le peuvent de se concentrer sur l'exploitation de leurs tenures tout en restant sujets du prince de Clary³¹. Ce système reste débattu tout au long de la période, notamment parce qu'il a pour conséquence d'aggraver la différence entre paysans (*Bauer*, possédant ou non des animaux de trait, et *Chalupen*) selon qu'ils peuvent ou non racheter la corvée³². L'expert agronome engagé en 1826 par le prince Charles-Joseph pour examiner la marche des domaines depuis quarante ans pointe du doigt la dépréciation sociale qu'entraîne la participation à la corvée : « aucun Chalupen ne porte la faux et les champs [seigneuriaux] sont moissonnés par des journaliers. Cette pratique est très préjudiciable, et elle rabaisse la valeur de la corvée³³ ». Le service du seigneur devenait la marque de la classe pauvre des paysans. Le rachat distingue l'aristocratie paysanne décrite par Hans Kudlich³⁴. Ses conséquences sont autant morales qu'économiques : l'expert reprend l'argument traditionnel selon lequel les paysans qui échappent à la corvée le font par paresse, tandis que cet abaissement social conduit à minorer le prix des jours rachetés³⁵. Cet expert préconise une révision de ce système, mais n'envisage pas sa suppression. Il l'estime « gagnant-gagnant » pour le seigneur qui conserve la reconnaissance de son autorité et les sujets qui peuvent plus librement travailler leurs terres³⁶. La corvée et son rachat demeurent une marque essentielle du pouvoir des seigneurs en Europe centrale jusqu'en 1848.

Le positionnement pragmatique de Jean de Clary sur la question du servage et l'engagement d'un spécialiste en 1826 illustrent la volonté de rénovation prudente de l'économie seigneuriale en Bohême du Nord. Les fondements du système seigneurial sont maintenus, tandis qu'une voie est ouverte vers l'établissement de nouveaux rapports entre le seigneur et les sujets. La mise en place du régime de la sujétion à la fin du XVIII^e siècle

³⁰ À partir des années 1790, les tables comptables des travaux et jours travaillés de ces « *Führlöhnen* » apparaissent dans les bilans financiers : SOAL-Děčín, c. 118-143. Le rachat rapporte environ 2700 florins par an au seigneur de Clary, et permet l'emploi de ces journaliers.

³¹ M. Confino, *Domaines*, *op. cit.*, p. 201-222.

³² I. Cerman, *Chotkové. op. cit.*, p. 345 ; Alice Velková, *Krutá vrchnost, uboží poddaní? Proměny venkovské rodiny a společnosti v 18. a první polovině 19. století na příkladu západočeského panství Štáhlavy* [Seigneur cruel, sujet misérable ?], Prague, Historický ústav, 2009, p. 57-76.

³³ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 81, *Specielle Instruction* à l'*Oberamtmann* Kozell, 26 juin 1826, fol. 2.

³⁴ Hans Kudlich (1823-1917), *Rückblicke und Erinnerungen*, Vienne, Hartlebens, 1878, p. 65.

³⁵ M. Confino l'observe en Russie : « Le paysan russe jugé par la noblesse au XVIII^e siècle », *Revue des études slaves*, tome 38, 1961, p. 51-63.

³⁶ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 81, *SI*, « *gewinnen Obrigkeit* [autorité seigneuriale] *und Untertanen* [sujets] ».

s'accompagne d'un effort de modernisation comptable. Il s'agit de l'autre réforme qui accompagne la succession du prince de Clary en 1788.

La rénovation administrative et les réformes comptables de la fin du XVIII^e siècle

Jean de Clary fait partie de cette génération qui grandit au cours des réformes thérésiennes et rénove les formes de l'administration seigneuriale lorsqu'elle arrive aux affaires, à l'instar du comte Hartig qui rassemble projets et bilans financiers à la mort de son père en 1784 ou du comte Chotek étudié par Ivo Cerman³⁷. La centralisation et la rationalisation des dépenses s'inspirent de la réforme des comptabilités camérales engagée dans la monarchie des Habsbourg entre 1760 et 1780³⁸. L'amélioration des écritures comptables est au centre de la pensée de Johannes Mathias Puechberg qui cherche à « donner aux autorités administratives une vision claire des finances » en s'appuyant sur son expérience des comptabilités marchandes et seigneuriales³⁹. Puechberg appelait à intégrer les savoirs marchands dans les administrations monarchiques. Ses conférences publiques et ses ouvrages rencontrent un écho auprès des grands nobles comme le prince Auersperg⁴⁰. Cette science comptable se retrouve dans les leçons de mathématiques durant lesquelles le comte Jean de Clary s'appliquait à résoudre des problèmes d'économie commerciale à la même époque⁴¹. Ce savoir est mis en pratique dès son arrivée à la tête de la maison et de l'administration dont il réforme les deux comptabilités. Le tournant administratif de la fin du XVIII^e siècle s'opère lorsqu'une nouvelle génération arrive aux affaires dans les années 1780. Elle fait partie de cette élite qui accompagne la construction de l'État bureaucratique des Habsbourg jusqu'en 1848 où la haute noblesse occupe toujours plus de 80% des postes de la haute administration⁴².

L'influence de la pensée caméraliste moderne se lit dans la rationalisation du mode de gestion hérité des seigneurs précédents. Entre 1788 et 1790, le prince centralise les dépenses de sa maison dans un tableau annuel qui n'est pas sans rappeler le « bilan annuel caméral » que Puechberg proposait comme un outil de rénovation administrative en 1772⁴³. Pour ses seigneuries, Jean de Clary insiste sur la tenue des *Monat-Rechnung* [bilans mensuels] qui lui

³⁷ I. Cerman, *Chotkové. Op. cit.*, p. 358-359 ; C. Madl, *Tous les goûts, op. cit.*, p. 277.

³⁸ Marie-Laure Legay, « La science des comptes dans les monarchies française et autrichienne au XVIII^e siècle », *Histoire & mesure*, 2010/XXV-1, p. 231-260.

³⁹ Ouvrage de 1772, cité dans M.-L. Legay, « La science..., *op. cit.*, p. 247. Puechberg fut teneur de livres dans une fabrique de coton puis administrateur des biens des comtes de Heberstein et de Lamberg en 1753.

⁴⁰ *Ibid.* L'ouvrage le plus important ici est *Einleitung zu einem verbesserten Cameral-RechnungsFuss auf die Verwaltung zu einer Herrschaft angewandt*, Vienne, Trattner, 1762.

⁴¹ SOAD, c. 115, cahiers de mathématiques, 1768, 1772.

⁴² M.-E. Ducreux, *Histoire, op. cit.*, p. 409.

⁴³ SOAL-Děčín, c. 117, comptabilités de la maison princière ; M.-L. Legay, « La science..., *op. cit.*, p. 247.

sont envoyés à Vienne⁴⁴. Ces documents sont divisés en deux colonnes revenus/dépenses selon l'écriture la plus répandue dans les administrations de l'Europe seigneuriale au nord du Rhin⁴⁵. Les équilibres financiers de chaque poste économique apparaissent clairement, tels que la brasserie ou les différents loyers et impôts auxquels sont astreints les sujets. Cette gestion favorise les comparaisons pluri-annuelles.

Le prince Jean s'affirme ainsi à la tête d'une hiérarchie de plus de cent personnes à Teplitz, dirigée sur le terrain par l'*Oberamtmann* qui lui rend fréquemment des comptes. Cette nouvelle implication se lit au travers des tâches dévolues au secrétaire : dans les années 1770-1780, c'est à lui que sont adressés les rapports des directeurs de seigneurie, qu'il transmet ensuite au prince⁴⁶. Dans les années 1790, c'est directement à « votre altesse/*Euer Durchlaucht* » que les bilans sont adressés. Il s'agit maintenant de s'interroger sur les effets concrets de cette réforme comptable qui renouvelle l'idéal du « gentilhomme gestionnaire⁴⁷ » au tournant du XIX^e siècle.

Une modernisation relative de l'économie domaniale

Une fois passé le tournant administratif, les modifications ne se font plus qu'à la marge. La rénovation de la comptabilité seigneuriale et l'effort de rationalisation ordonnés par Jean de Clary ne débouchent pas sur une réforme économique de grande ampleur. Outre l'apparition d'une catégorie liée à la régie du nouvel établissement de bain le *Herrenhaus* à la fin des années 1790, les modalités de l'administration demeurent inchangées autour des secteurs essentiels de l'économie domaniale - la brasserie, la sylviculture, la production d'étain à Graupen. Le prince de Clary-Aldringen ne semble pas imposer d'innovations « par le haut », en établissant par exemple des manufactures qui se développent chez les Waldstein ou dans la Saxe voisine⁴⁸. Sa découverte des industries anglaises en 1775, fonderies ou filatures dont il ramène des affiches commerçantes, ne profite pas au développement de l'exploitation minière à Graupen, seigneurie montagnarde dont les habitants jouissent à ce titre de privilèges

⁴⁴ SOAL-Děčín, c. 118-143, gestion seigneuriale et domaniale ; comparée avec celle du prince Franz Wenzel, conservée c. 96-101 et d'autres seigneuries comme celles des Clam dont les archives sont à Děčín.

⁴⁵ M. Confino, *Domaines, op. cit.*, p. 148 ; Josef Blecha, « Účty a účetní material » [Comptes et outils de comptabilité], dans J. Šebánek, Z. Fiala, Z. Hledíková, *Česká diplomatika do roku 1848* [la diplomatique de Bohême jusqu'en 1848], Prague, Univerzita Karlova, 1984, p. 340 sq..

⁴⁶ SOAL-Děčín, c. 96-101.

⁴⁷ T. Winkelbauer, « Les Liechtenstein, gentilshommes gestionnaires aux XVII^e et XVIII^e siècles. De l'économie théorique à la pratique économique », dans J.-M. Boehler, C. Lebeau, B. Vogler, *Les élites régionales (XVII^e-XX^e siècle). Construction de soi-même et service de l'autre*, Strasbourg, PUS, 2002, p. 121-126.

⁴⁸ K. Kaiserova, W. Schmitz (dir.), *Sächsisch-Böhmische im Wandel der Zeit*, Dresde, Thelem, 2013.

spécifiques⁴⁹. Il y a une grande différence entre l'ouverture de la noblesse aux innovations en Europe, et l'application concrète de projets comme les manufactures textiles. Soucieux des équilibres locaux, le seigneur compte en fait sur ses agents présents sur le terrain pour proposer les éléments de nouveauté profitables à la seigneurie.

Depuis le XVIII^e siècle, les instructions fixent les tâches des principaux agents du prince. Ces documents demandent à l'*Oberamtmann* et aux comptables envoyés dans les brasseries ou les métairies de porter une considération attentive au fonctionnement des établissements seigneuriaux en vue de rapporter toutes les améliorations qu'il est possible de faire⁵⁰. En 1803, puis 1805, les directeurs de Teplitz et de Binsdorf, l'intendant des forêts et le percepteur des impôts se réunissent pour établir un *Conferenz Protokoll* qui reprend les bilans d'inspections secteur par secteur et proposent des améliorations⁵¹. Les échanges portent principalement sur l'éclaircissement de la comptabilité. Ils critiquent par exemple la rubrique *Steig und fallende Zinse*, sorte de « fourre-tout » pour les redevances ou les loyers. Les fermages, les baux doivent être répartis dans les secteurs concernés, par exemple les métairies ou les baux pour lesquels ils proposent une nouvelle rubrique (*Herrschaftliche Gebau*). Attribuer correctement les sources de revenus est un premier pas pour observer si une amélioration des rendements est possible. Les conséquences à long terme de l'usage du charbon sur la fertilité des sols sont aussi des sujets de débat. La seigneurie se modernise ainsi d'elle-même, par la correction progressive des problèmes particuliers analysés par les fonctionnaires. Leurs remarques servent à actualiser les instructions décrétées par le prince. Le prince de Clary passe donc par le filtre administratif pour moderniser les domaines qu'il exploite directement (dominical). Outre l'amélioration des revenus du prince, ce travail doit pouvoir servir de modèle pour l'ensemble de la seigneurie.

Les changements sont cependant difficiles à mettre en œuvre. Pavla Slavíčková montre par exemple que le modèle de la comptabilité en partie double inspiré du monde marchand ne se développe pas dans une Bohême pré-capitaliste où la comptabilité simple suffit pour les besoins de l'économie seigneuriale⁵². Cette comptabilité présente une correspondance symétrique des bénéfices et des dépenses qui correspond au fonctionnement d'une structure où chaque secteur s'équilibre, les surplus servant à combler les postes déficitaires comme les

⁴⁹ SOAL-Děčín, c. 147, journal des visites en Angleterre et affiches commerçantes : voir annexe 10 du chapitre III, p. 186. Hermann Hallwich, *Geschichte der Bergstadt Graupen in Böhmen*, Prague, Credner, 1868.

⁵⁰ SOAL-Děčín, Vlk Teplice, c. 81.

⁵¹ *Idem*, c. 343. Le document peut être lu par secteur, ou à partir des points à améliorer.

⁵² P. Slavíčková, « The Double-Entry Accounting System Before 1800 as an example of a Cultural Transfer Failure », dans V. Čapková, *Processes of Cultural Exchange in Central Europe, 1200–1800*, Opava, ESF, p. 129-148, ici p. 145.

impôts royaux. Pour Michael Confino ce système est une explication du fait qu'en Russie, « il n'existe pas de notion d'investissement (« avances ») différencié de la masse des frais et des dépenses de l'exploitation » dans la seconde moitié du XVIII^e siècle⁵³. Des essais ont toutefois lieu à Teplitz entre 1805 et 1808, pour tenter de séparer la comptabilité en deux caisses (*Rentgeld* et *Cassageld*). Ces tentatives peuvent s'interpréter comme un pas fait vers l'investissement capitaliste. Elles témoignent du développement timide d'une autre manière de penser le « monde en soi⁵⁴ » de la seigneurie. Cette réforme est mise en œuvre par le nouvel *Oberamtmann* Florian Skupmann, qui fait ainsi montre de l'esprit d'initiative attendu de lui au moment de remplacer son prédécesseur⁵⁵. L'entreprise avorte entre 1814 et 1815. L'ancien système de comptabilité est alors repris⁵⁶. L'entremêlement des aspects politiques, économiques et sociaux dans les seigneuries contraint la volonté d'envisager différemment l'économie pour l'adapter aux transformations du marché au cours de la période. Si la pensée caméraliste peut « rassembler le souverain et les élites aristocratiques dans toutes les parties de la monarchie⁵⁷ », l'inflation et la crainte de l'ébranlement social ralentissent considérablement les débuts de l'industrialisation que les historiens de l'économie situent aujourd'hui vers 1800⁵⁸.

Le « devoir d'amélioration » exprimé dans les instructions permet toutefois l'apparition des synthèses annuelles qui ouvrent la voie à une vision économique de plus long terme, avec l'établissement de « projets financiers » qui se développent dans les années 1830⁵⁹. Les mesures administratives sont les premières réponses des dépositaires des fidéicommissaires à l'obligation de bonifier le patrimoine⁶⁰. La gestion de la propriété est encadrée par le système du majorat : toute modification foncière débouche sur la visite de pairs qui veillent à la bonne santé des domaines, et peuvent éventuellement être nommés curateurs. Lorsque le prince Jean de Clary avait voulu vendre des métairies au prince Lobkowitz pour acheter la terre de Mariaschein en juillet 1793, le tribunal du pays (*Landrecht*) avait dépêché le comte Chotek et le baron Ledebur pour garantir la transaction. Les liens familiaux étaient donc mis au service de la gestion patrimoniale, ce qui n'était pas sans faire peser une certaine pression sur les propriétaires, ainsi que l'écrit Jean de Clary à son beau-frère, le comte Johann Rudolph Chotek : « il faut qu'ils vous aient désigné comme curateur de mes enfants. On dirait

⁵³ M. Confino, *Domaines, op. cit.*, p. 176.

⁵⁴ Olivier Chaline, « Une très grande fortune ... », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 271-283

⁵⁵ Ainsi que le soulignent les instructions, SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 81.

⁵⁶ SOAL-Děčín, c. 133.

⁵⁷ M.-E. Ducreux, dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire de l'Europe, op. cit.*, p. 366.

⁵⁸ *Idem*, p. 416-418; M/ Figeac, *Châteaux, op. cit.*, p. 177-180.

⁵⁹ *Geld-Project*, SOAL-Děčín, c. 192-197, 301-318 (1826-1848).

⁶⁰ SOAL-Děčín, c. 79 : décrets fidéicommissaires de 1749.

que je veux dépouiller le Majorat tandis que je voudrais l'augmenter si cela étoit possible⁶¹ ». L'endettement de bien des seigneurs de la fin du XVIII^e siècle achève d'inciter le prince de Clary à agir avec précaution quand il s'agit d'introduire une nouveauté économique dont les effets sont incertains⁶². Aucun changement structurel véritable n'est décelable au travers des documents de l'administration seigneuriale entre 1788 et 1826. La réforme progressive favorisant la conversion de la seigneurie en grand domaine au XIX^e siècle se heurte aux permanences d'un système ancien et éprouvé sur lequel repose l'assise territoriale des grands nobles. Grâce aux instructions, le propriétaire fixe les rôles et le traitement ses de fonctionnaires (*Beamten*) : le contrôle de la hiérarchie administrative fut l'un des domaines qui retint le plus l'attention des seigneurs de la fin du XVIII^e siècle.

L'impossible réforme de la hiérarchie seigneuriale

Le besoin de revoir le fonctionnement hiérarchique des seigneuries, et particulièrement la place du directeur est pourtant au cœur de la pensée agronomique des élites dès la fin du XVIII^e siècle, comme le montre Claire Madl ou Michael Confino⁶³. L'*Oberamtmann* est un acteur incontournable qui supervise la circulation des comptables ou des chasseurs dans les espaces productifs directement régis par le seigneur qu'il représente. Il veille également à la perception de la corvée rachetée ou à la répartition des bras et des chantiers. D'un côté, le mode de vie aristocratique rend indispensable la présence de l'*Oberamtmann* à la tête des différents secteurs de la vie seigneuriale. Elle permet au seigneur d'apparaître comme une figure d'autorité distincte de l'homme appliquant ses directives sur le terrain. De l'autre, le degré très fort de centralisation qui conduit à faire d'un seul homme le filtre seigneurial de l'ensemble des affaires locales entraîne des risques d'abus qui font le malheur des seigneurs⁶⁴. Les lecteurs avertis des ouvrages agronomiques, tels que les comtes Hartig et Chotek, ne trouvent pas d'alternative véritablement satisfaisante à l'intendant pour organiser la gestion de leurs terres.

Jean de Clary ne participe pas activement à cette réflexion théorique, mais il est confronté au même problème et possède les principaux ouvrages d'agronomie qu'Ivo Cerman

⁶¹ SOAL-Děčín, c. 189, lettres au comte J. R. Chotek (1748-1824), juillet-août 1793, conservées dans la correspondance de Ch.-J.

⁶² Ales Valenta, « Zur finanziellen Situation der aristokratischen Grossgrundbesitzer in Böhmen in den Jahren 1740-1800 », dans I. Cerman, L. Velek (dir.), *Adel und Wirtschaft. Lebensunterhalt der Adligen in der Moderne*, Munich, Martin Meidenbauer, 2009, p. 23-46. On peut songer aux difficultés du baron Ledebur dont le prince de Clary n'ignore rien. Son beau-frère est contraint de vendre sa seigneurie de Perutz aux Kinsky en 1798.

⁶³ C. Madl, *Tous les goûts*, op. cit., p. 268 ; M. Confino, *Domaines*, op. cit., p. 61-70.

⁶⁴ *Ibidem*. En témoignent les mémoires des sociétés d'agronomie.

retrouve dans la bibliothèque des Chotek⁶⁵. Pour le prince, le directeur Florian Skupmann est un « mal nécessaire », l'expression même que Michael Confino emploie dans son étude sur la Russie⁶⁶. Sauf à renoncer à la vie de la haute noblesse de cour et assumer en personne la direction de l'économie domaniale, la seule alternative possible à la puissance du régisseur consiste à donner une plus grande liberté d'organisation aux communautés urbaines, villageoises et paysannes. Cela revient à mettre directement en péril le régime de la sujétion en Bohême du Nord. La conception aristocratique du propriétaire terrien qui administre ses domaines à distance une partie de l'année repose donc sur la quête du « bon directeur ». Celui-ci doit être idéalement intègre, exemplaire, compétent et expérimenté. Pour cela, le comte de Hartig propose la formation d'une élite d'intendants dans des écoles d'économie⁶⁷. Entre 1788 et 1826, Jean de Clary opte pour la solution la plus pragmatique en construisant des relations de confiance avec les hommes qu'il choisit. Ses agents deviennent des éléments familiers de la vie locale tout en conservant la distance nécessaire au maintien de son autorité.

La première qualité du seigneur est donc de savoir s'entourer. Après avoir rénové la chancellerie seigneuriale à la fin des années 1790, Jean de Clary conserve le système commun à bien des seigneuries tout au long de sa vie. Lorsqu'il dépeint avec humour l'attachement de son père à son médecin en 1825, le comte Charles-Joseph évoque une réticence à changer de personnel qui s'exprime aussi dans la relation du seigneur à ses « gens d'affaires » en charge de l'encadrement de la vie seigneuriale :

Une grande révolution se prépare ! une grande résolution a été prise ! un changement de ministère bien important se prépare ; qu'est-ce en comparaison que la France où l'on change de Ministre comme de chemise ? – mon père, ce n'est que tous les quarante ans qu'il change de médecin⁶⁸.

Une étude portant sur le personnel seigneurial entre 1788 et 1826 montre que seuls deux directeurs se succèdent à Teplitz. Emmanuel Reichl remplace l'intendant du prince Franz Wenzel à partir de 1790, puis se voit confier une charge de secrétaire lorsque son âge impose de confier sa charge à Florian Skupmann à la fin des années 1800. Ce dernier a fait ses preuves en tant que « conseiller économique » (*Wirtschaft Rath*) entre 1806 et 1812. Aucun indice d'une formation spécifique n'a été retrouvé pour cet individu. Il est issu de la

⁶⁵ I. Cerman, *Chotkové. Op. cit.*, p. 351, notamment le *Cours complet d'agriculture économique, pratique et théorique* de l'abbé Rozier, publié entre 1781 et 1805 ou encore *Das Ganze der Landwirtschaft* de Johann Friedrich Mayer (1789). SOAL-Děčín, c. 744, cat. VII. On retrouve des ouvrages similaires chez le comte Hartig.

⁶⁶ M. Confino, *Domaines, op. cit.*, p. 74. Nous renvoyons au chapitre IV, partie 2 sur les mobilités seigneuriales, p. 381-410.

⁶⁷ C. Madl, *Tous les goûts, op. cit.*, p. 268. Les seigneurs russes font les mêmes remarques dans leurs *Mémoires*.

⁶⁸ SOAL-Děčín, c. 181, journal du 6 mars 1825, p. 5. Abrégé développé.

seigneurie de Binsdorf et gravit les échelons en développant sa connaissance du terrain. Il peut répondre au critère de l'*Oberamtmann* compétent sur lequel le seigneur peut s'appuyer pour administrer la seigneurie. On retrouve cette même longévité chez les autres agents comme le jardinier ou l'architecte⁶⁹. Ce n'est pas seulement un seigneur, mais toute une génération qui reste aux affaires de la fin du XVIII^e siècle au début du XIX^e siècle. L'importance de la relation *ad vitam* et d'une expérience durable du terrain caractérise la façon dont le prince de Clary administre ses seigneuries.

Comme son père avant lui, le prince Charles-Joseph ne prétend pas être un expert du vaste champ de l'économie agricole sur lequel repose l'organisation socio-politique de la Bohême à la fin de l'Ancien Régime en Europe centrale. En revanche, il n'hésite pas à faire intervenir le baron Karl Ferdinand Puteani, issu d'une famille d'agronomes de renom, pour revoir quarante ans d'administration à Teplitz et moderniser les seigneuries qu'il a sous son autorité en 1826. Entre les *Observations sur l'agriculture* du comte Hartig, les expériences du comte Chotek sur ses domaines et les rapports des intendants pour améliorer la gestion seigneuriale, une nouvelle figure de l'expert apparaît au début du XIX^e siècle, distincte de celle de l'intendant compétent. La venue du baron Puteani à Teplitz met en lumière ce regard dynamique mais contraint que portent les grands nobles sur les cadres et les supports de leur assise territoriale dans la monarchie des Habsbourg.

Le temps des experts au début du XIX^e siècle

Tout au long de sa vie, le comte Charles-Joseph de Clary a sous les yeux différentes attitudes seigneuriales : son père qui le fait assister très tôt à ces « conférences importantes avec mes gens d'affaires », ou son cousin Ernest Hoyos que les journaux présentent comme un seigneur modèle lorsque le comte Charles-Joseph et sa femme lui rendent visite dans les domaines de Gutenstein en Basse-Autriche en 1803 :

Pendant que nous dessinions, Ernest à la scierie avec ses gens d'affaires [...]. Cela repose l'âme de voir ces paysans aisés et content, aimant leur maîtres, s'intéressant à eux, hospitaliers, remerciant presque quand on leur demande quelque chose. En revanche, il faut voir Ernest au milieu de ces gens là ; comme il leur parle autrichien, tout à fait leur langage, comme il demande à l'un des nouvelles de ses enfants, à l'autre de sa vache, de sa moisson, comme il écoute leur plainte et leurs demandes ; il doit en être adoré. Et puis comme il s'entend à l'économie jusqu'aux moindres détails ; c'est une chose à envier⁷⁰.

⁶⁹ SOAL-Děčín, c. 119-143, étude des rapports seigneuriaux.

⁷⁰ *Idem*, c. 158, journal 7 mai 1803, p. 29 ; et 108, Teplitz 20 juillet 1799.

Lorsqu'il succède à son père, le prince Charles-Joseph s'inscrit à son tour dans la double relation avec le personnel et avec les paysans, essentielle à la bonne marche des seigneuries. Néanmoins, il ne se contente pas de suivre l'exemple de son père. Chaque prise en main de la seigneurie est l'occasion d'imprimer une nouvelle marque sur la manière de conduire les affaires.

Pour s'imposer en seigneur de Teplitz, le prince Charles-Joseph engage en 1826 le baron Karl Ferdinand Puteani qui lui est recommandé par sa femme, Louise Chotek. Cette attitude illustre un effet du développement de ces spécialistes de la modernisation des domaines qui accompagnent les propriétaires. La famille de Puteani en est un exemple caractéristique, étudié par Ivo Cerman dans le cas des seigneuries Chotek⁷¹. Ses membres construisent leur renommée d'agronomes en travaillant sur plusieurs seigneuries. Ils s'inscrivent dans l'effort de renouvellement de la pensée scientifique débuté à la fin du XVIII^e siècle. Karl Ferdinand écrit par exemple un article sur la façon d'administrer une métairie en 1816⁷². L'existence d'un lectorat et le développement des sociétés d'agronomie encouragent les expérimentations que Karl Ferdinand conduit aussi sur ses terres de Kwietenau⁷³. L'homme qui arrive à Teplitz en 1826 est un professionnel et un théoricien. Il est engagé pour soutenir le prince Charles-Joseph, qui souhaite que Teplitz ne reste pas à l'écart du mouvement de transformation des domaines en Bohême et plus largement en Europe centrale et germanique au début du XIX^e siècle.

L'arrivée au pouvoir de Charles-Joseph est un désenchantement. Le prince revoit l'image du seigneur modèle au milieu de ses « gens d'affaires » et de ses sujets. La prise de responsabilité de 1826 lui fait découvrir l'envers du décor : « Quelle confusion dans l'administration de cet état ! quel croisement de volontés et d'autorités ! je suis au désespoir. Je voudrais m'enfuir. Et ce voyage de Binsdorf !!⁷⁴ ». Quarante ans d'administration de Jean de Clary avaient favorisé la multiplication des intrigues locales. Ajoutées aux inerties, elles rendaient très difficile la prise de décision, justifiant ainsi la présence du baron comme un homme neuf capable d'agir au nom des intérêts seigneuriaux.

⁷¹ Karl Joseph Puteani (1782-1847) y mène des réformes à partir de 1818 : I. Cerman, *Chotkové. Op. cit.*, p. 358-359. Voir aussi Jiří Tywoniak, « Ústřední správa chotkovských velkostatků a její archiv » [L'administration centrale des domaines Chotek et ses archives], *Sborník archivních prací*, 1973/23, p. 15-38.

⁷² *Oekonomische Neuigkeiten und Verhandlungen*, N°46, septembre 1816, p. 361-366, recueil accessible sur Gallica. Le baron travaille plusieurs années au service des Chotek et possède ses propres terres à Soutitz.

⁷³ Reinhard Wittmann, « *Der lesende Landmann. Zur Rezeption aufklärerischer Bemühungen durch die bäuerliche Bevölkerung im 18. Jahrhundert* », dans *Büchmarkt und Lektüre im 18. Und 19. Jahrhundert. Beiträge zum literarischen Leben 1750-1880*, Tübingen, Niemeyer, 1982, p. 1-45.

⁷⁴ SOAL-Děčín, c. 158, journal du 17 avril 1826. Abrégé développé.

Le prince laisse au baron Puteani toute latitude pour agir dès janvier 1826. Son travail débute par un important mouvement de personnel. Les agents de son père, Florian Skupmann en tête, sont pensionnés au profit d'une nouvelle équipe choisie par le prince et le baron. La démission de l'ancien homme fort de la seigneurie ne s'obtient pas sans mal bien que le prince souhaite voir Florian Skupmann « faire place à la fin de juin [1826]⁷⁵ ». À la différence de la situation observée par Ivo Cerman chez les Chotek, Karl Ferdinand Puteani n'est pas *Oberamtmann* à Teplitz. Il s'y substitue provisoirement pour conduire une enquête critique sur l'ensemble des domaines, puis encourage Charles-Joseph à écrire au prince Lobkowitz, « pour lui demander [l'*Oberamtmann*] Kozell de Raudnitz⁷⁶ ». Les relations du prince et les circulations de l'expert permettent ainsi de faire des seigneuries de Bohême du Nord des viviers où se recrutent des agents placés sur un territoire étranger afin d'éviter le développement de connivences malvenues⁷⁷.

L'enquête que Karl Puteani réalise s'appuie sur l'expérience du travail de réforme mené chez les Chotek, mais également dans les domaines Colloredo en Bohême centrale⁷⁸. Ce travail s'inscrit dans le sillage des *Conferenz Protokollen* que les hommes du prince rédigent régulièrement entre 1800 et 1825. La démarche est bien la même, mais cette fois, c'est un intervenant extérieur, délesté des enjeux locaux, qui parcourt avec un œil en théorie objectif les secteurs de la brasserie, de la forêt ou des impôts dus par les sujets selon leurs statuts. Il y a donc une petite rupture dans la façon dont la seigneurie se modernise. Sans cesser de s'adapter d'elle-même aux changements nécessaires, elle s'ouvre à la comparaison avec d'autres espaces comme les seigneuries Lobkowitz ou Chotek. Ce décroisement est une des voies par lesquelles les seigneurs tentent de moderniser leurs domaines au début de l'âge industriel.

Le résultat de cette enquête prend la forme d'une instruction à l'*Oberamtmann* Kozell du 26 juin 1826, contresignée par le prince Charles-Joseph⁷⁹. La fonction centrale de directeur de l'économie de Teplitz offre un accès à tous les secteurs, et représente donc le meilleur moyen pour tenter d'apporter des corrections d'ensemble. Comme dans les domaines de Weltruss près de Prague, le baron encourage l'assolement triennal et étudie la gestion du

⁷⁵ *Idem*, c. 158, journal mai 1826.

⁷⁶ *Idem*, journal 28 mai 1826, p. 37. Ab. dév.

⁷⁷ P. Slavičková, « The Double-Entry, *op. cit.*, p. 145.

⁷⁸ Luboš Páral, *Česká šlechta ve II. polovině 19. Století. Šlechtický velkostatek v Čechách na přelomu věků: Analýza ekonomických poměrů tří aristokratických rodů*. [La noblesse dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Les grands domaines nobiliaires au tournant d'une époque : analyse de la situation économique de trois familles aristocratiques], Université Charles de Prague, Filozofická fakulta, *Disertační práce* (dir. M. Hlavačka), 2013, p. 110-118.

⁷⁹ SOAL-Děčín, Vč Teplice, c. 81, *Specielle Instruction* à l'*Oberamtmann* Kozell, 26 juin 1826.

cheptel ou la question des engrais⁸⁰. Il révisé les attributions des fonctionnaires seigneuriaux et fait de la métairie de Malhostitz une unité laboratoire. Puteani projette aussi d'établir une nouvelle comptabilité qui permet en même temps de ramener les fonctionnaires aux champs, sur le terrain où leur absence se traduit par des vols fréquents de la part des batteurs de blé. Il préconise donc de revoir le maillage territorial que seul le prince peut définir en nommant les agents et en fixant les modalités de leurs fonctions par décret. C'est en trouvant un substitut compétent que le prince tente d'introduire des changements profitables dans la seigneurie.

Le baron pointe du doigt les imperfections du système locatif ou des corvées, mais affirme en même temps leur nécessité. Plusieurs métairies ne sont pas administrées en régie directe, mais louées et l'expert invite à la plus grande vigilance au moment de la conclusion des baux. Il indique qu'il est très difficile de travailler dans une structure aussi rigide que les locations, mais parvient à proposer quelques innovations, notamment pour lutter contre la dilution de la bière à des fins de profit par les brasseurs. Il recommande une étude au cas par cas, qui correspond finalement à ce que le prince Jean fait depuis les années 1780, ainsi que le montrent les négociations des baux dans les échanges avec l'*Oberamtmann* tout au long de la période.

La venue du baron n'entraîne pas une révolution des pratiques seigneuriales à Teplitz. Puteani revoit par exemple les instructions administratives destinées à l'*Oberamtmann* et aux agents sans changement véritable par rapport aux travaux de la société d'économie étudiée par Michael Confino à la fin du XVIII^e siècle⁸¹. Les articles affirment de nouveau la responsabilité de l'*Oberamtmann* dans les rapports avec les sujets ou la conduite de l'exploitation du domaine. Le directeur « doit répondre de tout ce qu'il a approuvé », et touche un pourcentage sur les taxes levées sous sa supervision. Le baron Puteani ne propose pas de solutions radicalement différentes de celles des seigneurs qui prennent eux-mêmes en main les affaires de leurs domaines depuis la fin du XVIII^e siècle.

Les seigneurs modernes s'adaptent à la modification des contours juridiques du statut de « grand propriétaire » au tournant du XIX^e siècle, en cherchant à développer les secteurs traditionnels ou l'exploitation des mines comme celles de Graupen dans les monts métallifères de Bohême. Comme en Europe de l'Est, la plupart sont toutefois limités par la volonté de ne pas remettre en cause les principes fondamentaux de la gestion domaniale⁸². Le baron Puteani l'avait bien compris, comme le montre ses nouvelles instructions de 1826 « j'ai

⁸⁰ I. Cerman, *Chotkové. pp. cit.*, p. 355-359.

⁸¹ SOAL-Děčín, Vlk Teplice, c. 81, *Specielle Instruction*, 26 juin 1826 ; M. Confino, *Domaines, op. cit.*, p. 61-70.

⁸² M. Figeac, *Châteaux, op. cit.*, p. 177-180.

bien conscience qu'il est difficile d'introduire des changements et ces améliorations ne pourront se réaliser que peu à peu⁸³ ». Ses procédés apparaissent plus mesurés que les « décisions radicales » appliquées à l'administration de Weltruss selon Ivo Cerman⁸⁴. La personnalité des propriétaires jouait donc un rôle décisif dans la conduite de l'entreprise patrimoniale. À Teplitz, le prince de Clary se montre volontaire mais timoré, malgré la mise en évidence des dysfonctionnements locaux. Les intérêts économiques étaient sans cesse mis en balance avec leurs conséquences sociales. De fait, les relations avec les sujets sont au cœur de l'instruction de Puteani en 1826 :

Parce que l'autorité princière est très soucieuse de vivre en paix et en harmonie avec ses sujets, sans rien concéder de ses droits, l'*Oberamtmann* doit éviter autant que possible les conflits avec la ville de Teplitz, qui est une ville sujette. Il doit cependant défendre avec force la légitimité de son autorité⁸⁵.

La modernisation du domaine apparaît dominée par les enjeux politiques : l'autorité seigneuriale doit assurer sa légitimité face aux magistrats de la ville. Ces derniers pouvaient s'appuyer sur les réformes judiciaires de la monarchie des Habsbourg, bien connues des nobles comme Charles-Joseph qui avait suivis les cours de science administrative à la fin du XVIII^e siècle⁸⁶. Les notables locaux s'affirment en outre grâce à la manne thermale dont ils sont en partie gestionnaires⁸⁷. L'économie morale et politique de la seigneurie se complexifie considérablement au lendemain des réformes joséphistes⁸⁸. En mai 1826, le prince est confronté aux résistances locales dès retour à Teplitz :

Audience aux paysans de Schelchowitz contra Glasenfeld [locataire de la métairie seigneuriale]. J'ai appelé le Baron au secours et nous leur avons parlé raison. Ces gens sont comme des mulets, c'est toujours à recommencer. [...] Des avocats de Leitmeritz [la capitale de cercle] et d'une autre petite ville les excitent à soutenir ce qu'ils appellent leur droit et un écrit vague et conditionnel signé par mon père⁸⁹.

On retrouve dans ces propos une partie de la rhétorique traditionnelle des seigneurs vis-à-vis de leurs sujets. Le modèle du « seigneur éclairé » était toutefois devenu plus exigeant. Le recours à l'expert s'avère alors indispensable pour intégrer les effets de la

⁸³ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 81, *SI*, 26 juin 1826, fol. 3, trad..

⁸⁴ I. Cerman, *Chotkové. op. cit.*, p. 356.

⁸⁵ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 81, *SI*, 26 juin 1826, fol. 3, trad..

⁸⁶ *Idem*, c. 183, *Auszug der Politischen Wissenschaften*, s. d., entre 1796 et 1800.

⁸⁷ C'est la ville qui administre le *Stadtbad* et la liste des baigneurs. Sur le fonctionnement judiciaire depuis le despotisme éclairé : M.-E. Ducreux, dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire de l'Europe, op. cit.*, p. 400-415.

⁸⁸ C. Madl, *Tous les goûts, op. cit.*, p. 176 ; M. Cerman, R. Hoyle (dir.), *Demesne lordship, op. cit.*, p. 239-258.

⁸⁹ SOAL-Děčín, c. 186, 26 mai 1826, p. 37.

transformation du cadre légal de la monarchie des Habsbourg et l'introduction progressive d'un nouveau code civil sous Joseph II (1786) et François II/I^{er} (1811)⁹⁰.

La figure de l'expert s'impose donc dans la gestion des affaires locales. C'est de cette manière que les successions ouvrent la voie au changement avant que la révolution de 1848 libère les anciens seigneurs de leurs responsabilités dans les équilibres socio-politiques locaux, et impose de s'affirmer en tant que grands propriétaires terriens. *De facto*, le baron Puteani reste actif à Teplitz tout au long des années 1830, alors qu'un nouvel *Oberamtmann* est en place dès 1826. Sa présence permet aux princes d'accueillir l'industrie à Teplitz, par exemple avec l'établissement d'une manufacture de verre et de porcelaine en 1831 et plus tard l'utilisation des machines pour la brasserie⁹¹. Le baron établit des *Geld-Project* [projets financiers] plus complets sur la base des bilans prévisionnels de la fin du XVIII^e siècle. Entre 1831 et 1848, les écritures comptables changent de forme et diffèrent de celles des héritiers du caméralisme des Lumières⁹². Le baron préparait le prince Edmund à soutenir la reconversion industrielle des seigneurs après 1848, période durant laquelle les noblesses s'engagent sur la voie du développement de l'acier et de la chimie ainsi que le montre Markus Rasch dans le contexte de la Westphalie⁹³. La restructuration des domaines sous l'administration du quatrième prince de Clary-Aldringen entre 1848 et 1894 illustre alors la mutation d'un mode de fonctionnement générationnel et personnel vers une logique sectorielle et bureaucratique de l'économie⁹⁴.

L'expérience de Karl Joseph Puteani à Teplitz participe enfin de la diffusion des savoirs administratifs. Le baron est en effet l'auteur d'un *Essai d'une instruction pour les administrations économiques et centrales en Bohême*, synthèse de ses observations à destination des grands propriétaires des années 1830⁹⁵. En cherchant à introduire les théories

⁹⁰ Rolf Grawert, *Staat und Staatsangehörigkeit: Verfassungsgeschichtliche Untersuchung zur Entstehung der Staatsangehörigkeit*, Berlin, Duncker & Humoldt, 1973.

⁹¹ Il s'agit du développement des manufactures de Karl Huffzky. La première est créée à Hohenstein en Saxe en 1823 et médaillée à Prague en 1829. Jan Němec, « Die Wirtschaftsbeziehungen zwischen Sachsen und Nordböhmen in den Jahren 1750–1914 », dans K. Kaiserova, W. Schmitz (dir.), *Sächsisch, op. cit.*, p. 302; SOAL-Děčín, bibliothèque, *Der Anteil der Familie Clary-Aldringen an dem BADELEBEN in Teplitz-Schönau, die Claryschen Badeanstalten und Kureinrichtungen*, imprimé non daté.

⁹² SOAL-Děčín, c. 301-311, administration des domaines sous Edmund Clary, 1831-1840.

⁹³ M. Rasch, « Kohle-Stahl-Chemie-Dienstleistungen. Westfälische Adelige als Unternehmer im 18. und 19. Jahrhundert », dans M. van Driel *et alii* (dir.), *Adel verbindet-Adel verbindet. Elitenbildung und Standeskultur in Nordwestdeutschland und den Niederlanden vom 15. bis 20. Jahrhundert*, Paderborn, Schöningh, 2010, p. 179-216.

⁹⁴ En 1870, l'administration en vigueur est abrogée pour mettre en place un service central de comptabilité et de contrôle des différents officiers des eaux, des forêts, des mines ou de la brasserie par exemple. Ce système perdure jusqu'à la réforme agraire des années 1920. O. Chmelik *et alii*, *Velkostatek Teplice (1468) 1532-1945*, catalogue d'inventaire, Děčín 2000, vol. 1, p. I-VII. L. Pá'ál, *Česká šlechta, op. cit.*, p. 165 sq..

⁹⁵ K. F. Baron Puteani, *Versuch einer Dienst- und Wirtschafts-Instruktion für Wirtschafts- und Oberämter in Böhmen*, Prague, Spurny, 1836. Le baron est alors membre de la société agronomique de Vienne.

modernes de l'économie agraire en Bohême, le prince de Clary offrait également à l'expert un cadre tout à fait spécifique, celui d'une seigneurie thermale. Le baron y appliqua ses réflexions avec plus ou moins de succès, se heurtant notamment à l'hostilité des agents locaux qui voyaient d'un mauvais œil cet « étranger » interférer dans leurs affaires⁹⁶. Il fut alors protégé par le prince qui entérina ses décisions avec des décrets consignés dans les registres de Teplitz. Ces actes normatifs régulaient bien des aspects de la vie quotidienne dans des territoires longtemps placés sous la juridiction des grands nobles. Avec cet outil, le seigneur pouvait dans les équilibres économique, sociaux et politiques locaux jusqu'à la fin du régime seigneurial en 1848. Il était en mesure d'intervenir dans la vie des communautés urbaines et villageoises, transformée par le renforcement législatif dans la monarchie des Habsbourg. Le temps des experts était aussi celui des avocats, avec lesquels il fallait composer pour maintenir l'ordre seigneurial dans lequel s'insérait l'économie domaniale au tournant du XIX^e siècle.

B. La haute noblesse et l'organisation territoriale en Bohême des années 1770 aux années 1840

Le contrôle des dynamiques d'installation dans la seigneurie grâce aux décrets

Les livres de décrets conservés dans les archives de la seigneurie de Teplitz permettent d'étudier le rôle joué par les seigneurs de Clary-Aldringen dans la société seigneuriale de Bohême du Nord à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle⁹⁷. Au cours de la période précédente, l'absolutisme éclairé de Joseph II puis le constitutionnalisme éclairé de Léopold II accélèrent la transformation du cadre légal de la monarchie des Habsbourg. Avec les célèbres patentes sur la limitation de la corvée ou l'organisation de la vie religieuse des années 1780, les codes civils successifs entamèrent le droit privé de la noblesse conduisant progressivement à la fin de la « toute puissance des seigneurs baroques » étudiée par Olivier Chaline dans le cas des Schwarzenberg en Bohême du Sud⁹⁸. Selon Marie-Elisabeth Ducreux, « sous Joseph II se pense et en partie s'accomplit la transformation publique de sujets soumis à des autorités privées en citoyens relevant de la souveraineté de la loi commune et de l'empereur, roi de Bohême et de Hongrie⁹⁹ ». La portée des réformes « joséphistes » fit l'objet de débats. Le régime de la sujétion en Europe centrale perdure jusqu'en 1848, coexistant ainsi

⁹⁶ SOAL-Děčín, c. 186, journal 25 mai 1826, p. 34 : le prince Charles-Joseph relève la malveillance du doyen et de l'*Oberamtmann* qui laisse le baron commettre des impairs sur ces domaines qu'il connaît mal.

⁹⁷ SOAL-Děčín, Vk Teplice. Les cartons 86-93, 1671-1844, ont été dépouillés.

⁹⁸ O. Chaline, *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 265-283.

⁹⁹ M.-E Ducreux, *Histoire, op. cit.*, p. 398.

avec la mise en place d'un corpus légal dans la monarchie¹⁰⁰. Il s'agit donc d'étudier la façon dont le prince Jean de Clary s'inscrit dans cette dynamique de transition lorsqu'il prend la succession de son père en 1788.

Les registres des décrets sont la trace officielle du pouvoir « constitutionnel » du prince de Clary. En ayant recours à l'autorité seigneuriale, les sujets peuvent régler une affaire d'héritage, un conflit de voisinage ou bâtir une maison sur le sol seigneurial. La majorité des décrets sont rendus après une sollicitation des individus ou des communautés locales. Ils offrent au demandeur une légitimité et fixent les conditions dans lesquelles sa requête peut être acceptée. Par exemple lorsque le sujet Franz Weigl de la communauté d'Arnsdorf demande l'autorisation de bâtir une habitation en 1805, il obtient l'autorisation conditionnée par treize jours de corvée à bras, qu'il peut librement racheter. C'est en acceptant cette marque de sujétion qu'il peut occuper le sol de la communauté d'Arnsdorf (*Arnsdorfer Gemeingrund*)¹⁰¹. Le prince a aussi le pouvoir d'accorder des exemptions de ces redevances, si le demandeur parvient à se justifier. Les *Decretenbüchern* donnent ainsi une vue d'ensemble de l'ordre social dans la seigneurie¹⁰². Ils relatent le règlement des affaires quotidiennes, à partir du moment où celles-ci nécessitent un aval administratif. Les décrets servent de référence pour l'organisation de ce territoire en particulier, et ont donc une portée normative très forte. Cette dimension est au cœur des problématiques de l'historiographie récente sur la transformation des sociétés dans le contexte de réforme du cadre légal de la monarchie des Habsbourg¹⁰³.

Jean de Clary s'appuie à la fois sur cette jurisprudence, les patentes de la chancellerie de Bohême à Vienne et les décrets du *Gubernium* de Prague pour rendre des décisions locales. Les plus importantes sont l'installation dans une communauté urbaine, villageoise ou dans le quartier juif ainsi que l'intégration dans une corporation d'artisans (*Meisterrecht*). Il faut donc un décret pour être reconnu sujet du prince de Clary. À partir de cette reconnaissance juridique, le prince intervient aussi dans le règlement des successions, la conclusion des baux ou des adjudications, les autorisations de construire, celle de vendre les produits seigneuriaux ou encore l'organisation de la charité. Le patronage religieux lui confère enfin un droit de regard sur les nominations des officiants dans les églises. Le prince dispose ainsi d'une

¹⁰⁰ Voir notamment Jean Mondot *et alii* (dir.), *Échec et réussites du joséphisme*, *Lumières*, n°9, 2007 et Franz A. J. Szabo *et alii* (dir.), *Politics and culture in the age of Joseph II*, Budapest, HAS, 2005.

¹⁰¹ SOAL-Děčín, Vlk Teplice, c. 92, livre des décrets, déc. Vienne, 4 mai 1805.

¹⁰² Ces registres ne se confondent pas avec les registres fonciers (*Grundbuch*) qui existent pour chaque communauté du rustical. Ils servent à établir l'assiette des impôts et sont également conservés dans les archives seigneuriales, Vlk Teplice, c. 146-208.

¹⁰³ A. Velková, *Krutá vrchnost*, *op. cit.*, p. 100-108.

autorité administrative dans les champs essentiels de la vie de ses sujets. Ce protocole crée un lien de sujétion spécifique avec l'autorité (*Obrigkei*) qui définit la personnalité légale et juridique des individus, ce qui permet au prince Charles-Joseph de parler encore de « mes peuples » en 1826. Comme le rappelle Olivier Chaline, le sujet (*Untertan*) est libre mais il est attaché au territoire seigneurial par un ensemble d'obligations et une allégeance qui se traduit par un serment de fidélité et d'hommage rappelé jusque dans les années 1780¹⁰⁴.

Le processus de reconnaissance en tant que membre d'une communauté sujette, urbaine ou rurale, permet de résider légitimement à Teplitz, Binsdorf ou Graupen, de posséder un bien sur le sol seigneurial, de travailler la terre ou d'exercer une industrie. La nomination dans la communauté des sujets équivaut à une intégration légale et sociale dont l'individu ne peut se passer. Si tous les habitants de Bohême sont sujets du roi, les sujets du prince de Clary se distinguent ainsi des étrangers (*Fremden*), sujets d'une autre terre ou bien d'autres espaces politiques. Cette différence apparaît particulièrement à Teplitz en raison de la circulation des curistes et des marchands saisonniers. Ainsi, lorsque l'anglaise Elisabeth Clarke souhaite construire une maison à Teplitz où elle se rend fréquemment en cure, elle doit solliciter un décret et devenir un sujet du prince de Clary en 1800¹⁰⁵.

Ces autorisations administratives maintiennent la puissance des grands nobles sur leur territoire. Grâce aux décrets, les seigneurs comme le prince Franz Wenzel (1706-1788) disposent des moyens légaux pour autoriser les mariages et les sorties de leur territoire¹⁰⁶. Les registres de Teplitz et Binsdorf montrent que le prince Franz Wenzel intervient dans les pratiques matrimoniales au cours de circonstances bien précises. Jusqu'au début des années 1780, il donne son « *Konsens* » lorsqu'il est question de la mobilité de l'un des conjoints. Les décrets matrimoniaux des sujets catholiques sont en fait des autorisations d'entrée ou de sortie du territoire, qui s'accompagnent de certificats de renonciation (*Entlass-schein*) délivrés par la chancellerie de Teplitz. L'intéressé(e) est libéré de ses obligations seigneuriales et peut ainsi en embrasser d'autres. Le 27 mai 1782, Anna Dorothea Itzin est ainsi « relevée des devoirs de sujet de la seigneurie de Binsdorf » et peut se fiancer au soldat Gottfried Gerstmaÿer du

¹⁰⁴ O. Chaline, *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 279-280 ; Josef Hrdlička, « Seigneurie, résidence et cour à l'époque moderne: Jindřichův Hradec, du XVI^e au XVIII^e siècles », *Historie, Economie et Société* 26, 2007, p. 48.

¹⁰⁵ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 92, livre des décrets, Teplitz, 19 août 1800, fol. 188. Selon Marco Leeftang, Elisabeth Christine Alexander (vers 1770-1840) est l'épouse d'Henri Jacques Guillaume Clarke (1765-1818). Dans les journaux du comte Charles-Joseph ou les lettres de Casanova, elle est décrite comme émigrée et surveillée à Vienne (c. 157, 13 mai 1797).

¹⁰⁶ Voir les différentes contributions de deux ouvrages majeurs sur ces points : M. Cerman, H. Zeitlhofer, *Soziale Strukturen in Böhmen. Ein regionaler Vergleich von Wirtschaft und Gesellschaft in Gutsherrschaften, 16.-19. Jahrhundert*, Vienne, Oldenbourg, 2002; M. Cerman, R. Luft (dir.), *Untertanen, Herrschaft und Staat in Böhmen und im « Alten Reich »*, Munich, Oldenbourg, 2005.

régiment Hohenhole¹⁰⁷. Ce type de demande disparaît des livres de décrets pour les sujets chrétiens après 1790¹⁰⁸. Il s'agit d'une preuve de l'application réelle d'une partie au moins des mesures joséphistes qui participent de la transformation progressive de la société rurale dans la monarchie des Habsbourg. L'exercice concret du pouvoir seigneurial s'effectue dans le cadre de plus en plus contraignant des ordonnances royales.

De facto, la majorité des décisions rendues concernent toujours les logiques d'intégration socio-professionnelles dans les seigneuries de Teplitz et Binsdorf. Outre les affectations du personnel seigneurial ou le patronage des églises, le pouvoir décretal permet de contrôler l'installation des individus qui ne dépendent pas de la terre pour vivre et ainsi échappent au système de la corvée et de son rachat à la fin du XVIII^e siècle. Tout étranger qui souhaite exercer un métier d'artisanat à Teplitz doit obtenir la sujétion et le droit d'exercer (*Meisterrecht*). Dans les années 1780, il doit arriver muni d'un *Entlass-schein* qui permet son intégration et fonctionne comme un certificat de probité. Le drapier Christoph Hanke de la ville voisine de Türmitz ne satisfait pas cette condition en décembre 1782, et le prince refuse son installation depuis Vienne¹⁰⁹. Des autorisations de ce type se retrouvent jusqu'en 1848, date du dernier registre dépouillé. Ce droit seigneurial permet d'encadrer les mobilités professionnelles et donc de réguler l'univers socio-économique des seigneuries, un point essentiel dans une ville d'eau comme Teplitz.

Il s'agit de garantir les équilibres locaux, en protégeant les artisans. Grâce à cet outil, le seigneur a une certaine maîtrise sur la concurrence. Les décrets permettent de réguler l'offre des produits textiles, mais aussi le nombre de maçons, menuisiers ou charpentiers. En 1800, le cordonnier Prokop Böhn de la ville libre de Rüttig est refusé, car les artisans sont trop nombreux. Cette situation se reproduit sans cesse : en 1801, le coiffeur Johann Gebhart qui arrive du Brunswick (Braunschweig) se voit refuser l'intégration au motif que « ma ville de Teplitz ayant déjà deux coiffeurs en exercice pour servir le peuple, la requête du demandeur ne peut être acceptée¹¹⁰ ». Le prince n'est pas en charge de l'organisation du travail, mais il joue un rôle dans la constitution des différentes corporations. Il régule l'installation des étrangers et pallie les éventuels besoins économiques.

¹⁰⁷ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 92, fol 1v.

¹⁰⁸ Claire Madl ne retrouve pas d'autorisations de mariage dans les archives des comtes de Hartig à la fin du XVIII^e siècle : *Tous les goûts*, *op. cit.*, p. 263-286. Les autorisations de mariage perdurent néanmoins jusqu'en 1848 en ce qui concerne les sujets juifs placés sous la protection spécifique du prince de Clary (*Schutz*).

¹⁰⁹ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 91, fol 369.

¹¹⁰ *Idem*, c. 92, fol. 201, déc. 7 oct. 1800 ; fol. 218v, déc. 12 août 1801. Les archives des corporations sont conservées dans le fonds de la ville de Teplice, SOkA-Teplice.

Ces mesures s'appliquent aussi entre les seigneuries Clary-Aldringen. Les habitants des différentes terres rassemblées sous l'autorité de la *Fürst Clarysche Obrigkeit* ne se confondent pas¹¹¹. Le 13 septembre 1800, le ramoneur de Teplitz Joseph Treuert demande l'autorisation de pouvoir également travailler dans la ville et la seigneurie de Binsdorf. Le prince refuse cet élargissement au motif qu'un ramoneur est déjà en place à Binsdorf¹¹². Il prévient ainsi la dégradation des rapports qui peut suivre cette nouvelle concurrence. Ces considérations s'appliquent même à l'échelle d'une seule seigneurie, entre le cœur urbain et les villages alentours : le 5 avril 1800, Jean de Clary accepte à Vienne la demande de Joseph Holry, ouvrier cordonnier de Welboth qui a déjà le droit d'exercer à l'échelle de son village (*Dorfmeisterrecht*), d'ouvrir un atelier à Teplitz et d'incorporer les artisans drapiers de la ville. Il peut donc y travailler librement, « auf seiner hand¹¹³ ».

Enfin, la régulation intervient au sein même des ateliers. Conférer le droit d'exercer permet de peser sur les conditions de travail : en 1792, Jean de Clary agrée l'entrée de deux ouvriers cordonniers locaux dans la corporation de Teplitz, mais leur interdit de prendre eux-mêmes des ouvriers ou des apprentis (*Lehrjungen*). Cela revient à limiter leur capacité de production et la baisse des prix qui suit la surabondance de tissus en ville. C'est tout l'équilibre entre les tisserands qui est en jeu. S'il ne fixe pas les règles du métier, il a en revanche les moyens d'encadrer la circulation des hommes et des produits¹¹⁴.

Dans un espace comme la ville d'eau où les logiques concurrentielles sont très vives en été, il s'agit de clarifier le statut de chacun afin de veiller à la tranquillité publique. Alors que la question du rachat de la corvée focalise les attentions des contemporains comme de l'historiographie, celle de l'organisation des corporations est tout aussi essentielle. En effet, l'obtention du *Meisterrecht* avait aussi une dimension politique. Il s'accompagnait de l'intégration dans la communauté urbaine et donc d'une éligibilité parmi les magistrats de la ville sujette de Teplitz¹¹⁵. Le prince et ses agents se montrent particulièrement attentifs à la désignation des principaux interlocuteurs de l'administration seigneuriale depuis le XVIII^e siècle.

¹¹¹ Les dictionnaires de l'époque donnent une définition de puissance et de juridiction territoriale. Le terme renvoie à l'ancien pouvoir de justice des seigneurs. M. Cerman, *Demesne lordship, op. cit.*, p. 239-258.

¹¹² SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 92, fol. 194, déc. 13 sept. 1800.

¹¹³ *Idem*, fol. 183, déc. Vienne 5 avril 1800.

¹¹⁴ *Idem*, c. 91, fol. 148, deux déc. Vienne 1 février 1792 : « wird bewilligt ; dass bittsteller [Joseph Brettschneider, Joseph Gudra, Schumachergesellen in Turn u. Kradrop] bei der Stadt Teplitzer Schuhmacherzunft dergestekt gewinnen möge, dass derselbe nur für seine händ ohne haltenden Geselle und Lehrjungen sein bewerb betreiben könne ».

¹¹⁵ En vertu du statut de « bourgeois », terme employé dans les correspondances Clary-Aldringen pour désigner les « Bürger », généralement les magistrats de Teplitz.

La maîtrise des processus politiques dans la seigneurie

Pour gérer les affaires quotidiennes, les communautés villageoises sont organisées en *Gemeinden* avec leurs représentants. Les communautés urbaines possèdent un *Stadtrath*, conseil d'une dizaine de représentants élus sous la direction d'un *Bürgermeister*¹¹⁶. Ces représentants sont désignés comme des « magistrats » dans les sources. Ils sont au nombre d'une vingtaine à la fin du XVIII^e siècle¹¹⁷. Ces acteurs ont en charge le règlement d'une partie des affaires locales, la rémunération des musiciens d'église ou des policiers locaux¹¹⁸. Ils entrent aussi en relation avec les commissions royales et les capitaines de cercle. Enfin, ils adressent des suppliques collectives au seigneur. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, c'est ce dernier qui assurait le renouvellement du conseil en vertu de son statut de *Grundherr*¹¹⁹. À partir des années 1790, la gestion des eaux tend les relations entre le propriétaire et les magistrats, augmentant encore l'enjeu des désignations.

Les représentants sont élus parmi les habitants qui disposent du *Bürgerrecht* (droit de citoyenneté) accordé par les magistrats. Outre l'intégration dans les corporations, le prince pesait dans ce processus de désignation supervisé par ses agents, l'*Oberamtmann* et l'expert juridique, le greffier Ludwig Aloïs John. En 1791, celui-ci informe Jean de Clary qu'un renouvellement des conseillers a lieu suite à la « *Hohe Resolution* » du prince. Les détenteurs du *Bürgerrecht* désignent sept d'entre eux, décrits comme « des hommes calmes et modestes », appartenant à des familles bien établies dans la ville¹²⁰. Les personnalités des individus en charge sont soigneusement examinées, car le prince doit accepter ce conseil, comme l'indique le *Rechtspfleger* : « J'attends ici la décision [*Hohe Resolution*], si votre Altesse confirme les individus sus-mentionnés, ou si elle veut faire usage de son droit d'exclusion¹²¹ ». Le seigneur pouvait donc casser une élection et opérer une forme de sélection des magistrats. Il demeurait à la base de l'organisation politique de ses seigneuries.

Les processus politiques qui autorisent l'accès à une position d'autorité, de responsabilité et de notabilité sont donc très encadrés. En mars 1791, Ludwig John est

¹¹⁶ Ou « bourgmaitre » dans les sources francophones.

¹¹⁷ Eduard John, *Licht und Schatten oder: Teplitzer Zeitereignisse seit dem Jahre 1848 in sozialer, politischer und kommunaler Bezeichnung*, Teplitz, Alexander Helm, 1863, p. 21, 1764.

¹¹⁸ Ainsi qu'en atteste le « *Journal zur Stadt Töplitzer Rentkassa* », SOkA-Teplice, AMT 939, 1810-1820.

¹¹⁹ E. John, *Licht und Schatten*, op. cit., p. 21.

¹²⁰ SOAL-Děčín, c. 118, corr. *Rechtspfleger, Bericht* du 18 février (*Horn*) 1791. « Sammentliche diese Bürger sind ruhige bescheidenen Männer ». Un boucher, un artisan du cuir (pochetier/*Beutler*) et un aubergiste sont par exemple élus.

¹²¹ *Ibidem* : « *ich erwarte dahier die hohe Resolution, ob Euer Durchlaucht oben erwähnte Individuen zu bestätigen geruhe, oder sich das Ausschliessungsrecht gebrauchen wollen* ».

également envoyé dans la seigneurie minière de Graupen à quelques lieues de Teplitz. Son rapport atteste que l'élection a lieu en présence de l'*Oberamtmann*, l'agent le plus important du personnel seigneurial¹²². Le *Rechtspfleger* précise que les individus désignés comme conseillers sont connus du prince, puis émet un « humble avis » dans lequel il exprime ses réserves quant à la jeunesse de l'un des impétrants. Il garantit ainsi que « le calme prévaudra assurément à Graupen comme c'est actuellement le cas à Teplitz ». Le seigneur laisse la communauté choisir ses « magistrats », mais il tient à avoir des interlocuteurs conciliants qui œuvrent de concert avec son administration pour le maintien de l'ordre public¹²³. Si le greffier emploie l'expression d' « élection », le mode de désignation laisse au seigneur une relative marge de manœuvre dans l'organisation des communautés locales. Le prince pouvait ainsi tenter de poursuivre l'idéal d'exemplarité qu'il exigeait dans les instructions à destination de ses agents¹²⁴. L'évolution vers des formes de représentation politique modernes et démocratiques est donc très limitée avant 1848¹²⁵. La première véritable élection de *Gemeinderepräsentanz* à Teplitz a lieu le 8 avril 1848 après un *Wahlakt* qui ouvre une nouvelle phase de l'histoire politique locale¹²⁶.

À la tête de ces conseils se trouve placé un « Bourgmâitre » ou *Bürgermeister*. Il est rémunéré par les finances de la ville¹²⁷. Cet acteur est un intermédiaire essentiel entre les sujets et les administrations du prince de Clary ou du Royaume de Bohême. En 1811, au moment où la fréquentation thermale connaît un nouvel élan, la chancellerie de Bohême à Vienne émet un *Hofkanzleidekrete* autorisant la nomination d'un *Bürgermeister* qualifié (*geprüfte bürgermeister*), rémunéré à hauteur de 800 florins selon Eduard John, maire dans les années 1860¹²⁸. Cette réforme accélère la mise en place d'une nouvelle élite urbaine de fonctionnaires compétents qui ne sont pas toujours issus des communautés locales qu'ils président. Jean de Clary intègre cette nouvelle donne, et conserve un droit de regard dans cette dynamique de professionnalisation administrative qui concerne l'ensemble de la monarchie.

En 1813, le *Rechtspfleger* Ludwig John écrit que la communauté urbaine (*Bürgerschaft*) a fait la demande auprès des autorités provinciales (*Hohen Landesstelle*) d'un

¹²² *Ibid.*, 18 mars 1791.

¹²³ Pavel Himl, *Die 'armen Leute' und die Macht: die Untertanen der südböhmischen Herrschaft Český Krumlov/Krumau im Spannungsfeld zwischen Gemeinde, Obrigkeit und Kirche (1680-1781)*, Stuttgart, Lucius & Lucius, 2003, p. 108-117.

¹²⁴ Cet idéal est dominé par les conceptions chrétiennes et seigneuriales. Pavel Himl en montre les limites en posant la question de l'autonomie des communautés villageoises dans *Die 'armen Leute'*, *op. cit.*, p. 119 *sq.*

¹²⁵ M.-E Ducreux, *Histoire*, *op. cit.*, p. 408. Une perspective en Russie dans M. Confino, *Domaines*, *op. cit.*, p. 80 *sq.*

¹²⁶ E. John, *Licht und Schatten*, *op. cit.*, p. 27.

¹²⁷ Finances qui reposent en grande partie sur la *Kurtax* : SOkA-Teplice, AMT 939.

¹²⁸ E. John, *Licht und Schatten*, *op. cit.*, p. 21.

Bürgermeister compétent pour remettre à flot les finances de la commune. Dix candidats sont présentés dans sa lettre, tous ayant reçu l'approbation du bureau provincial. Les autorités royales interviennent également dans le processus de nomination. Parmi ces candidats, seul le *Sekretär* Anton Möser est originaire de Teplitz. Les autres sont des *magistratrath* issus de localités proches ou d'autres cercles. Parmi eux, Joseph Dolansky se distingue comme *Jüstiziar*, la fonction de greffier que Ludwig John occupe à Teplitz pour régler les questions juridiques entre tous les acteurs locaux et les institutions de la seigneurie. Les candidats sont tous des professionnels du droit ou de l'administration, formés dans d'autres espaces. Joseph Dolansky vient de la ville de Leitomisch dans le cercle de Chrudim (région de Pardubice), il est recommandé par le capitaine de cercle dont les propos sont rapportés dans la lettre. Le prince avalise donc un interlocuteur jugé sur sa réputation, dont les intérêts ne se confondent pas tout à fait avec ceux des sujets administrés. Le critère de compétence et la volonté d'installer un homme neuf priment sur la connaissance du terrain.

Au début du XIX^e siècle, il faut aussi compter avec les circulations d'une partie des notables qui contribuent à l'harmonisation des codes normatifs en Bohême. Eduard John indique que les *Bürgermeister* et le « premier conseiller » de Teplitz connaissent d'importantes mobilités professionnelles à partir de cette réforme. Karl Kellner quitte le poste de *Bürgermeister* de Teplitz pour Pisek en Bohême du Sud en 1819. Son successeur Aloys Soll suit un parcours similaire, permettant l'arrivée de Joseph Wolfram, alors en charge à Graupen, pour occuper la charge de manière durable à la fin des années 1820¹²⁹. À partir de 1813, le *Bürgermeister* de Teplitz n'est ni un agent du prince qui confirme sa place, ni un véritable représentant de la communauté urbaine dont il prend la tête. Ces hommes ne sont pas non plus des agents du gouvernement royal. La professionnalisation de la magistrature qui décroïssonne le monde des seigneuries n'est pas une remise en question de l'autorité du seigneur au profit des autorités royales. Il s'agit de la création progressive d'un nouvel ordre juridique et normatif dans la seigneurie, dont le seigneur conserve la maîtrise jusqu'en 1848. Il s'y inscrit comme un garant de la coexistence entre les communautés dans le contexte de la transformation de la monarchie en un État de droit sous l'empereur François¹³⁰.

¹²⁹ E. John, *Licht und Schatten*, op. cit., p. 21 sq..

¹³⁰ M.-E. Ducreux, dans N. Aleksium et alii, *Histoire de l'Europe*, op. cit., p. 415, en rappelant le cas spécifique de la Hongrie.

Garantir la coexistence des communautés dans la seigneurie

Le régime de la sujétion donne au prince de Clary une réelle capacité d'action sur la façon dont la vie quotidienne s'organise dans la seigneurie. À chaque demande d'intégration, le prince évalue les conséquences de sa décision sur l'ordre public en s'appuyant sur les rapports de ses agents. L'appartenance religieuse est un élément pris en compte. Le décret signé à Vienne du 8 novembre 1800 conditionne ainsi l'intégration de l'ouvrier drapier berlinois Johann Kaschidrov dans la communauté des sujets à une profession de foi catholique¹³¹. Les autorisations administratives permettent d'anticiper d'éventuels troubles dans la seigneurie. C'est à ce moment, et non dans les rapports quotidiens avec les sujets, que le pouvoir du seigneur semble le plus important.

Les corporations n'hésitent pas à défendre leurs intérêts de manière collective. En 1793, celle des bouchers de Teplitz (*Teplitzer Fleischerzunft*) est vent debout contre les artisans juifs dont ils veulent voir les activités concentrées dans le quartier de la Judengasse. En décembre, la demande du « *Tepl. Schutzjud* » Seeligmann Teichner pour vendre de la viande et pratiquer l'abattage est acceptée, à condition qu'il se limite à ce quartier¹³². Les décisions sont d'ordre économique, mais elles traduisent de réels enjeux sociaux. Il ne s'agit pas seulement d'infléchir les logiques de concurrence en régulant l'offre marchande à Teplitz, mais bien de veiller à l'ensemble des relations sociales et confessionnelles dans un espace marqué par la coexistence des populations chrétiennes et juives.

Les patentes de tolérance émises par Joseph II en 1781 et 1782 restent difficiles à appliquer à l'échelle locale. La question n'est pas tant celle de la résistance des seigneurs à l'imposition d'un nouvel ordre légal que leur crainte de voir les équilibres locaux remis en question¹³³. Pour les juifs, ces patentes suppriment en théorie les ghettos et les limites mises à leur installation dans les villes, sans conduire à une égalité des droits. Dès 1790 cependant, Léopold II apporte des restrictions¹³⁴. Teplitz possède toujours un quartier juif où les familles sont sous la protection du seigneur. Les sujets juifs du prince de Clary-Aldringen ne peuvent

¹³¹ SOAL-Děčín, Vok Teplice, c. 92, fol. 206 v., décret à Vienne, 8 avril 1800 : « *Wenn Bittsteller Glaubens bekenntnis abgelegt, und zur Katolischen Religion wird übertreten sein, so wird derselbe in meine herrschaft Teplitzer unterthänigkeit aufgenommen* ». Sigrid Wadauer, *Die Tour der Gesellen. Mobilität und Biographie im Handwerk vom 18 bis zu 20 Jahrhundert*, Francfort/New-York, Campus, 2005.

¹³² SOAL-Děčín, Vok Teplice, c. 92, fol. 32v, 33, déc. Vienne, 27 novembre et 25 décembre 1793.

¹³³ Rudolph C. Blitz défend la thèse d'une motivation économique de Joseph II, qui souhaite libérer les forces de ses territoires : « The Religious Reform of Joseph II (1780-1790) and their Economic Significance », *Journal of European Economic History*, 1989/18-3, p. 583-594. Il n'ignore cependant pas les effets de ces mesures sur les relations entre l'Église et l'État et la crainte d'une partie des élites catholiques comme les princesses qu'il fréquente : R. Gates-Coon *The Charmed Circle*, op. cit., p. 225-246.

¹³⁴ Jean Béranger, « Joseph II et la tolérance confessionnelle dans l'ensemble de la monarchie autrichienne », *Lumières*, n°9, *Échec et réussites du joséphisme*, 2007, p. 23-44.

pas librement s'installer dans la seigneurie. En 1802, il refuse ainsi la demande du prêteur Elias Philipp Zunz, un juif allemand de Teplitz de déménager dans la ville chrétienne (« *in der Christenstadt* »)¹³⁵. Comme pour les permis de construire qu'il accorde aux sujets, ces autorisations permettent au prince de peser dans la façon dont l'habitat s'organise sur ses terres. Il motive son refus en expliquant se conformer aux ordonnances royales qui empêchent les juifs d'habiter des maisons chrétiennes. L'évolution du cadre législatif de la monarchie des Habsbourg n'enlève rien au rôle de l'autorité seigneuriale qui permet d'encadrer les logiques de coprésence dans la ville et la seigneurie¹³⁶.

En Bohême du Nord, l'autorisation du seigneur demeure nécessaire pour toute démarche des sujets juifs jusque dans les années 1840. Chaque famille est enregistrée à Teplitz et au bureau provincial afin de bénéficier de la protection du seigneur contre le paiement d'un impôt éponyme (*Schutzgeld*). Il s'agit d'un héritage de la loi sur la famille (*Familitantní zákon*) qui limite le nombre de familles résidentes. Ces démarches locales et provinciales sont nécessaires pour assurer à chaque individu une présence légitime sur le territoire.

Le prince doit consentir aux mariages comme à tout acte qui s'accompagne d'une recomposition des familles, les successions notamment. Il contrôle ainsi le passage d'une maison à l'autre quand deux *Schutzjuden* de Teplitz se marient, mais aussi d'une communauté à l'autre. La demande doit être présentée par le chef de famille ou sa veuve. Le 24 mars 1800, Rosel Bernerin, « *Teplitz Schutzjudin* » s'avance pour demander l'intégration de son futur gendre Salomon qui appartient à la communauté de Soborten, dans la même seigneurie. L'autorisation (*Konsens*) est accordée contre le paiement de 100 florins pour cette faveur (*Gnadengeld*) et la condition de faire reconnaître le mariage au bureau provincial¹³⁷. Tout déménagement dans la seigneurie fait l'objet d'une procédure similaire : le 25 août 1800, le *Schutzjud* de Soborten, Moises Bauer fait une demande de transfert « *in schutz zu Teplitz* », que le prince conditionne au paiement de 150 florins de *Gnadengeld*. Les impétrants doivent ensuite payer l'impôt de protection. Ces procédures permettent d'autoriser des regroupements familiaux entre les différentes communautés juives de Soborten, Binsdorf ou de la ville de

¹³⁵ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 92, fol. 242, déc. Vienne 13 mars 1802.

¹³⁶ Hans Libal, « Die juden in Teplitz », dans *Stadt und Kreis Teplitz-Schönau. Unsere unvergessene Heimat*, Amberg, Druckhaus Oberpfalz, 2000 (1994), p. 479-489; Bernhard Brilling, « Zur Geschichte der Juden in Teplitz im 18. Jahrhundert », *Zeitschrift für die Geschichte der Juden*, 1978/15, p.162-174. Une perspective dans I. Janda-Busl, F. Busl, *Die Geschichte der jüdischen Gemeinde in Weseritz / Bezdrůžice*, Pressath, Bodner, 2006.

¹³⁷ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 92, fol 183, demande le 24 mars et décret signé à Vienne le 29 mars 1800.

Teplitz. Elles ne cessent pas entre 1810 et 1840, témoignant de l'importance de la protection seigneuriale dans la vie des familles juives en Bohême du Nord¹³⁸.

Grâce aux décrets, le prince possède les moyens d'intervenir au cœur de la vie de ses sujets, ce qui pose la question des formes de son implication locale.

L'implication du prince de Clary-Aldringen dans les affaires locales

La principale activité du prince consiste à donner des directives, par lettres ou « conférences », en matière de conduite du domaine. Les archives seigneuriales indiquent qu'il se concentre sur les différents secteurs de production d'où la seigneurie et la maison tirent leurs revenus. Sur le terrain, ses agents se chargent des différentes opérations. Chaque semaine, l'*Oberamtmann* réunit les agents pour fixer les tâches à remplir et les attributions de la corvée pour ceux des paysans qui ne l'ont pas rachetée¹³⁹. Le prince travaille à partir des rapports et des relevés comptables qui lui sont remis, pour orienter l'économie et émettre ses décrets. De cette manière, il peut influencer sur les conditions économiques à Teplitz. Un point essentiel des rapports est d'établir le prix de l'orge et du blé seigneurial, calculé à partir des informations de Prague et des marchés voisins sur lesquels l'*Oberamtmann* se rend parfois en personne. Les décrets locatifs encadrent tout aussi fermement les débits de boisson qui écoulent la bière seigneuriale. Il s'agit de garantir les revenus tirés des domaines, en entretenant une forme de protectionnisme seigneurial. Le prince est un acteur essentiel de la façon dont Teplitz se construit en marché et s'intègre dans la dynamique des échanges régionaux.

Les décrets du prince ne servent pas à rendre la justice mais à garantir la bonne marche économique des établissements productifs, l'ordre social et l'occupation du sol dans la seigneurie. Néanmoins, cette forme d'administration permet à Jean de Clary et ses successeurs d'intervenir directement pour corriger certaines inégalités. De 1767 à 1848, les décrets permettent ainsi aux sujets les plus pauvres de se fournir en dessous des prix courants. Les aumônes décrétées par le prince sont courantes. Cette « charité au château » est décisive pour affirmer la figure du « seigneur bienfaisant », veillant sur ses sujets qu'il ne défendait plus par les armes ainsi que l'écrit Michel Figeac¹⁴⁰. Cette pratique institutionnalisée faisait de cette charité une norme et un attendu des sujets vis-à-vis de l'encadrement seigneurial. Cette

¹³⁸ *Idem*, fol. 189, demande du 25 août, décret *Schloss Teplitz* le 30 août 1800. Martin Jiřinec *et alii*, *Soupis židovských rodin v Čechách z roku 1793, II: Litoměřický kraj* [Liste des familles juives en Bohême], Prague, SUAP, 2003 ; Johannes Mordstein, *Selbstbewusste Untertänigkeit : Obrigkeit und Judengemeinden im Spiegel der Judenschutzbriege der Grafschaft Oettingen 1637-1806*, Epfendorf, Bibliotheca academica, 2005.

¹³⁹ Conformément aux instructions reçues SOAL-Děčín, Vč Teplice, c. 81, notamment 1826.

¹⁴⁰ M. Figeac, *Châteaux*, *op. cit.*, p. 145.

importance du paternalisme seigneurial se retrouve encore dans le maintien d'une caisse des orphelins dont Markéta Skořepová souligne l'importance après les réformes de 1781¹⁴¹.

Dans les affaires judiciaires, l'affirmation de l'État Habsbourg au XVIII^e siècle conduit à retirer aux propriétaires ce droit qui était l'instrument le plus efficace de l'autorité seigneuriale, avec à la mise en place de tribunaux provinciaux¹⁴². Teplitz ne cesse pas d'être une cour de justice (*Ortgericht*), et le seigneur garde un pouvoir important en rémunérant le greffier ou *Rechtpfleger* Ludwig Alois John entre 1788 et 1830. Les affaires du *Justitzamt* local relèvent de sa compétence, à l'instar de la mise en place d'individus qualifiés en droit aux postes d'officiers seigneuriaux dans la France du XVIII^e siècle¹⁴³. Sa signature apparaît dans les dossiers criminels et les interrogatoires conservés dans les archives seigneuriales¹⁴⁴. Elle figure encore au bas de la consignation des amendes et des peines dans les affaires locales¹⁴⁵. Ce personnage devient aussi important que l'*Oberamtmann* dans la vie des sujets. Il fait son apparition avec la rénovation administrative de 1788, au moment où le système légal de la monarchie s'étoffe. Claire Madl trouve sa trace en 1792 dans les archives des comtes Hartig, signe probable d'une adaptation générale à la vaste entreprise de réforme législative des années 1780¹⁴⁶.

Le *Rechtpfleger* ne se confond pas avec les autres agents du prince. Sa tâche consiste à servir d'expert juridique, de procureur et d'avocat alors que les rapports sociaux se complexifient. Il permet au prince, mais également aux sujets concernés par le nouveau règlement civil de se mettre au fait des outils législatifs nécessaires pour conclure un contrat, aménager une route ou régler un conflit à la fin du XVIII^e siècle. Dans ses lettres à Jean de Clary, il évoque les affaires dans lesquelles l'autorité seigneuriale est impliquée, laissant de côté la multitude des petites enquêtes qui ne concernent pas directement le seigneur et son administration¹⁴⁷. L'installation du *Rechtpfleger* montre la transformation et l'institutionnalisation de la justice au village en Bohême.

Les interrogatoires des années 1800 sont également signés par le *Polizej Wachtmeister* Lorentz Liebiesch, engagé et rémunéré par la commune¹⁴⁸. Les opérations de police à Teplitz

¹⁴¹ M. Skořepová, *Ovdovění, op. cit.*, p. 265-281.

¹⁴² Jean Béranger, *Joseph II : serviteur de l'État*, Paris, Fayard, 2007, p. 439.

¹⁴³ Selon un processus relativement similaire à ce qui se déroule en France : M. Figeac, *Châteaux, op. cit.*, p. 132-136. Brigitte Maillard, « Les hautes justices seigneuriales, agents actifs des régulations sociales dans les campagnes de la moyenne vallée de la Loire au XVIII^e siècle ? » dans F. Brizay *et alii* (dir.), *Les justices de village. Administration et justice locale de la fin du Moyen Âge à la Révolution*, Rennes, PUR, 2003, p. 288.

¹⁴⁴ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 122-139; 457-570.

¹⁴⁵ *Idem*, c. 271-272, livre des jugements.

¹⁴⁶ C. Madl, *Tous les goûts, op. cit.*, p. 281.

¹⁴⁷ Conservées SOAL-Děčín, c. 118 sq..

¹⁴⁸ SOKA-Teplice, AMT 939, « *Journal zur Stadt Töplitzer Rentkassa* », 1810-1820.

sont en théorie du ressort de cette instance, tout comme le transfert des individus aux arrêts vers la capitale de cercle (Leitmeritz) où se règlent les affaires les plus graves après le passage d'une commission royale. Le rapport du seigneur aux affaires de justice sur son territoire est donc complexe. La basse justice relève toujours du *Justitzamt* de Teplitz, les fonctionnaires du prince sont parfois impliqués dans les procès, tout comme l'entité seigneuriale (*Fürstliche Obrigkeit*) qui peut être mise en cause sans que le prince soit personnellement attaqué. Ce dernier garde un contact étroit avec le greffier, il est informé mais ne semble s'impliquer que dans la mesure où ses intérêts sont directement concernés. L'impératif de faire respecter l'autorité seigneuriale conduit néanmoins le prince à faire de ses fonctionnaires des agents en charge du maintien de l'ordre.

Faire respecter l'autorité seigneuriale sur le territoire

Les instructions du prince de Clary confèrent un relatif pouvoir de coercition à ses agents, notamment à l'*Oberamtmann* qui peut décider de sanctions à l'égard de tout sujet qui manque à ses devoirs au moins jusqu'en 1826¹⁴⁹. L'administration des seigneurs ne se réduit jamais à une fonction exclusivement économique. Les métairies ou les zones de chasse organisent aussi un périmètre de visibilité et d'action sociale. Les circulations des fonctionnaires entretiennent une présence seigneuriale sur l'ensemble du territoire.

La lutte contre le braconnage à la fin du XVIII^e siècle est un domaine particulièrement sensible, car il touche à une manifestation essentielle de la puissance des seigneurs sur leur territoire¹⁵⁰. Les instructions demandent aux chasseurs la plus grande vigilance et autorisent à fouiller sacs et besaces. C'est ce qui se produit en avril 1793 où deux habitants de Teplitz sont interpellés et traduits devant le *Justitzamt*, en présence de l'*Oberamtmann* car ce n'est pas la personne du prince, mais la seigneurie qui est lésée. Anton Schilhe avoue le braconnage de deux lièvres. Il reçoit huit coups de fouet et doit payer une amende de compensation. Walberth Tschassel, chevilleur, capture deux perdrix dans son jardin. Il dédommage la seigneurie, se trouve placé 24 jours aux arrêts et reçoit six coups de fouet en cuir (« *Karbatschstreichen* »)¹⁵¹. Comme pour les cas relativement isolés relevés par Pavel Himl pour les seigneuries Schwarzenberg des années 1780, les peines sont exemplaires pour tenter

¹⁴⁹ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 81, *Specielle Instruction* à l'*Oberamtmann* Kozell, 26 juin 1826.

¹⁵⁰ P. Salvadori, *La chasse sous l'Ancien Régime*, Paris, Fayard, 1996, p. 278.

¹⁵¹ SOAL-Děčín, c. 120, rapport du *Forstmeister* Döring, 19 avril 1793.

de dissuader les atteintes directes à l'ordre seigneurial à la fin du XVIII^e siècle¹⁵². Elles sont converties en amendes et en jours d'arrêt au début du XIX^e siècle.

En ayant le droit d'interpeller, les chasseurs du prince se trouvent dans une position de « gardes champêtres » en capacité d'exercer un contrôle social, dont plusieurs aspects sont étudiés pour la France dans les actes du colloque *Les justices de village* publiés en 2003¹⁵³. Une dizaine d'observateurs avec leurs adjoints sont ainsi déployés sur un espace que les trois ou quatre policiers municipaux, les douaniers ou les commissions royales ne peuvent atteindre. Les instructions insistent particulièrement sur ce devoir d'observation qui concerne l'ensemble des fonctionnaires. Comme en Russie, les intendants des céréales ou de la brasserie ne doivent pas seulement vérifier les comptes et les stocks des métairies, mais garder les yeux ouverts et rapporter tout élément qu'ils jugent suspect à l'*Oberamtmann*. Le seigneur s'appuie sur le maillage économique de la seigneurie pour organiser un dispositif de surveillance de l'ensemble du territoire¹⁵⁴.

Ce n'est plus seulement l'installation, mais la circulation des sujets qui est encadrée. En 1809, un paysan de Teplitz et un juif de Sensemitz sont arrêtés car ils se trouvent loin de leur espace de vie ordinaire, le second avec une corbeille pleine de lièvres. L'enquête rapportée par l'*Oberamtmann* montre que les agents seigneuriaux agissent dans un cadre légal pour tenter de remonter à la source de ce marché noir après la fouille et l'interrogatoire¹⁵⁵. La femme d'un meunier est mise aux arrêts avec un acolyte, son mari placé sous surveillance. L'ambiguïté entre les fonctions économiques et policières des chasseurs du prince rend particulièrement sensibles les rapports avec les sujets.

Les instructions répètent inlassablement le devoir de probité des agents, l'impératif de ne pas accepter de cadeaux, de refuser toute « amitié suspecte » pouvant être soupçonnée de corruption. Cette insistance est éloquente sur la réalité des pratiques. La présence d'un effectif seigneurial d'une centaine d'individus ne suffit pas à endiguer le développement d'un marché noir de sucre, café et textile entre la Saxe et la Bohême en 1806. Selon l'enquête de l'archiduc Rainer, certains juifs et les paysans des montagnes organisent des magasins illégaux à la frontière¹⁵⁶. Il met en cause l'incurie de douaniers bien souvent recrutés parmi les habitants du

¹⁵² Pavel Himl, *Die 'armben Leüte' und die Macht*, op. cit., p. 106-107.

¹⁵³ F. Brizay et alii (dir.), *Les justices de village*, op. cit..

¹⁵⁴ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 81; M. Confino, *Domaines*, op. cit., p. 93.

¹⁵⁵ SOAL-Děčín, c. 127, rapport de chasse du 4 février 1809. Les archives seigneuriales conservent le détail des interrogatoires, une source formidable pour l'étude de l'organisation de la vie locale : SOAL-Děčín, Vk Teplice, 457-570.

¹⁵⁶ ÖNB, *Handschriften-, Autographen-, und Nachlass-Sammlung*, Ser. n. 2057, Journal de voyage de l'archiduc, fol. 29r. Fanny Billod, « L'enquête statistique de l'archiduc d'Autriche Joseph Rainer en Bohême (1806) », *Annales des Mines-Réalités industrielles*, février 2009/1, p. 101-108.

pays. Cette contrebande rappelle qu'une partie des circulations échappe aux autorités locales. L'idée d'une omniprésence des agents du prince sur le territoire est à nuancer. Les contacts entre ces fonctionnaires et le reste des sujets demandent donc une attention toute particulière, qui est au cœur de la façon dont le prince constitue et encadre son personnel.

La constitution de la hiérarchie seigneuriale au début du XIX^e siècle

En 1804, le personnel seigneurial comprend 105 personnes rémunérées à Teplitz¹⁵⁷. Les intendants des forêts et les chasseurs circulent dans les zones de chasse, des comptables ont en responsabilité la production des métairies et brasseries. Les instructions que le prince officialise par décret définissent une hiérarchie qui conduit à l'*Oberamtmann*, dont la tâche consiste à superviser l'ensemble des secteurs. Cette hiérarchie est organisée et définie par le prince, qui décide des places et des modalités d'exercice des différentes fonctions par des décrets unilatéraux. Il n'est plus question d'intervenir dans la fabrique du territoire à partir des demandes des sujets, mais d'opérer directement des restructurations afin d'organiser la présence de ses agents dans la seigneurie¹⁵⁸.

Obtenir un poste demande de se conformer à la charte que le prince fixe individuellement. Le jeu en vaut la chandelle : être engagé parmi les chasseurs ou les comptables du prince permet de toucher un traitement fixe, relativement confortable afin de limiter les tentations de corruption, mais aussi d'espérer une pension « de retraite » pour soi et sa veuve en cas de malheur¹⁵⁹. Ces postes avantagent leurs détenteurs lorsqu'il s'agit de présenter leurs enfants à différents emplois. En 1801, le chasseur responsable de la région d'Eichwald Franz Heinrich demande une place pour son fils. Le prince l'engage à l'essai, comme adjoint dans la région de Mikenberger où il doit faire ses preuves (*Prüfung*), comme l'indique la plupart des décrets introduisant un nouvel élément dans le personnel¹⁶⁰. Le jeune homme réussit, son salaire passe de 16 à 40 florins et il est affecté sur un territoire qui couvre à la fois les seigneuries de Teplitz et Graupen. En définissant une nouvelle place, le prince assigne aussi un nouveau rôle et un nouveau périmètre d'action.

¹⁵⁷ SOAL-Děčín, c. 125, *Rent Rechnung*, rubrique « *Besoldung* ». Ce personnel actif coûte près de 7000 florins, pour une échelle de salaires allant de quelques florins par trimestre pour les bergers à 100 florins pour l'*Oberamtmann* ou le *Justiziar*.

¹⁵⁸ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 93-94 : chaque nomination donne lieu à une instruction copiée dans les livres de décrets, dont la synthèse fournit les instructions générales (Vk Teplice, c. 81).

¹⁵⁹ Les registres seigneuriaux attestent du versement des pensions. La veuve du *Forstmeister* Döring touche 62 florins par trimestre au début des années 1800. Cet aspect est moins présent dans la thèse de Markéta Skořepová, *Ovdovění a osiření ve venkovské společnosti. Panství Nový Rychnov, 1785-1855* [Veuvage et orphelinage dans la société rurale. Le domaine de Nový Rychnov], (dir. Josef Grulich), Filozofické fakulty Jihočeské univerzity České Budějovice, 2014.

¹⁶⁰ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 92, DC, déc. Teplitz, 5 juillet 1801, fol. 214.

En 1812, le prince décide de confirmer Florian Skupmann à la tête des deux seigneuries de Binsdorf et Teplitz, récompensant un parcours débuté dans les années 1800. Cet agent est alors au poste de comptable (*Rentmeister*) de Binsdorf. Il en devient administrateur (*Amtsverveser*) en charge de seconder le directeur Florian Saller qu'il remplace entre 1805 et 1809, mais ne s'arrête pas là. Binsdorf lui sert de marchepied pour viser la place d'*Oberamtmann* de Teplitz¹⁶¹. En l'affectant sur deux postes autrefois distincts, le prince oriente son parcours professionnel et opère une première forme de centralisation administrative. Il dispose ainsi d'un fonctionnaire compétent sur ces deux espaces et n'a pas besoin de se rendre fréquemment en personne à Binsdorf. Le pouvoir du seigneur est un pouvoir de nomination, qui lui permet de modeler l'architecture seigneuriale et les visages que l'autorité princière (*Fürstliche Obrigkeit*) présente aux sujets.

Jean de Clary bâtit une administration moderne en actualisant les instructions de ses prédécesseurs. Il en respecte les principes intangibles, comme l'exigence d'un comportement chrétien et d'une activité conforme au bien de la seigneurie, « pour Dieu et l'autorité princière », qui implique aussi les membres de la famille de l'agent¹⁶². La conscience d'être les premiers représentants et les responsables de l'ordre seigneurial est au cœur de l'engagement des fonctionnaires¹⁶³. Les écarts sont sanctionnés par une exclusion. En 1805, l'aîné du Rosendorfer *Revierjäger* Florian Henschel est frappé d'un interdit (*Amtverbot*) qui le prive de tout emploi dans l'administration. Son cadet est engagé, mais ce mauvais exemple a pour conséquence une période de mise à l'épreuve¹⁶⁴. L'exemplarité et la loyauté sont des éléments aussi importants que la compétence et le mérite, exigeant une vraie discipline de la part de ces sujets.

Cette dimension est au cœur de l'historiographie allemande des années 1980-2000¹⁶⁵. Les administrations seigneuriales furent au centre d'un effort d'encadrement des mœurs sociales et des pratiques religieuses qui établissaient une forme de police des comportements. La thèse de Pavel Himl sur l'ordre seigneurial dans les terres Eggenberg/Schwarzenberg de Krumau en Bohême du Sud s'arrête en 1781. Après cette date, les princes de Clary se montrent toujours extrêmement attentifs aux rapports entre l'administration et les sujets. Ils se définissent en seigneurs protecteurs et bienfaisants en veillant à ce que les fonctionnaires

¹⁶¹ SOAL-Děčín, c. 118 *sq.*.

¹⁶² SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 81, mention récurrente de toutes les instructions depuis le XVII^e siècle.

¹⁶³ J. Hrdlička, « Seigneurie..., *op. cit.*, HES, 2007/26, p. 48-49.

¹⁶⁴ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 92, DC, déc. Vienne, 5 jan. 1805, fol. 166v.

¹⁶⁵ Sur la *Sozialdisziplinierung* : Pavel Himl, *Die 'armen Leute' und die Macht*, *op. cit.* ; O. Chaline, *Les Schwarzenberg*, *op. cit.*, p. 276.

n'abusent pas de leur position¹⁶⁶. En 1826, le prince Charles-Joseph tient à ce que les « sanctions permettant de rappeler le sujet à ses devoirs » ne soient utilisées qu'en dernier recours, après un simple rappel à l'ordre puis un rapport. La violence pénale suit théoriquement un protocole strict qui doit garantir sa légitimité. L'instruction souligne la nécessité de tout consigner par écrit, afin de garder une trace des échanges dans une société où l'accès aux recours légaux se développe, notamment de la part des « magistrats », ainsi que le montrent les contestations relatives aux bains¹⁶⁷. Comme pour l'intégration de sujets étrangers, le rôle du prince est avant tout normatif et consiste à intervenir en amont. Il définissait une architecture seigneuriale et tentait de réguler les équilibres locaux fragilisés par le développement du thermalisme et les échos révolutionnaires en Europe centrale.

Le prince : une clef de voûte de l'ordre seigneurial

Le pouvoir de nomination s'étend aux maîtres d'école et aux prêtres. La tradition de patronage reste forte à la fin du XVIII^e siècle¹⁶⁸. L'établissement et les émoluments des maîtres d'école sont du ressort du prince. En 1801, Jean de Clary exige du candidat à la *Teplitzer Stadtschule* (Benediky Schubert) la preuve de ses antécédents et de ses compétences avant qu'il ne soit question de sa nomination¹⁶⁹. Ce sont parfois les sujets qui proposent un candidat dont le prince fixe par décret le traitement en argent et en nature. Dans le cas des prêtres, un examen du profil complet des candidats a lieu entre le prince de Clary et les autorités du consistoire du cercle de Leitmeritz, par exemple en 1796¹⁷⁰. Le patronage s'exerce aussi dans les synagogues. En 1797 et en 1819, le prince nomme par décret un *Sinagog Versteher* [directeur], suite à sa désignation et sa présentation par les communautés de Soborten ou Teplitz¹⁷¹. Le prince est au cœur de l'organisation scolaire et religieuse sur ses terres, bien qu'il n'agisse jamais seul et ne puisse aller longtemps à l'encontre de la volonté des sujets ou des autorités.

¹⁶⁶ Sur ces pratiques et leurs limites : P. Matlas, *Shovívavá vrchnost a neukáznění poddani? Hranice trestní disciplinace poddaného obyvatelstva na panství Hluboká nad Vltavou v 17.–18. Století* [Seigneurs bienveillants et sujets indociles? Les limites de la disciplinarisation pénale des sujets de la seigneurie de Hluboká nad Vltavou], Prague, Argo, 2011, p. 157 ; M. Figeac, *Châteaux, op. cit.*, p. 145.

¹⁶⁷ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 343, relations avec les « magistrats » de la ville et les autorités royales du cercle.

¹⁶⁸ Une mise au point dans Olivier Chaline, Nicolas Richard (dir.), « Les deux royaumes en Bohême », *XVII^e siècle, La Bohême au XVII^e siècle*, PUF, 2011/250-1.

¹⁶⁹ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 92, DC, déc. Teplitz, 3 septembre 1801, fol. 230v.

¹⁷⁰ SOAL-Děčín, c. 121, avril-mai 1796, avec un tableau comparatif des impétrants, leur origine et leur niveau d'étude.

¹⁷¹ SOAL-Děčín, Vk Teplice, DC, c. 92, décrets à Vienne, 8 mars 1797, fol. 100 ; c. 93, décrets à Teplitz, 20 juillet 19, fol. 14.

Les rapports que le doyen de Teplitz ou les principaux agents adressent au prince lui permettent de dresser un état de la situation économique et religieuse et d'envoyer les instructions nécessaires. Le château de Teplitz apparaît comme un centre administratif pour les trois seigneuries de Teplitz, Binsdorf et Graupen, ainsi que l'illustre la convergence des rapports des agents et les décrets que le prince rend au « *Schloss Teplitz* ». Ces terres éloignées ne sont cependant pas fondues en un seul système de gestion, au sens où chacune garde son fonctionnement particulier et son administration locale. Chaque seigneurie conserve sa spécificité, tandis qu'un lien patrimonial les rassemble sous l'autorité d'un seigneur unique¹⁷².

Grâce à ce maillage territorial, le prince n'a pas toujours besoin d'être présent sur le terrain. L'autorité seigneuriale dont il est le dépositaire comporte aussi une dimension symbolique. Cette dernière est particulièrement visible à la mort du prince Jean à Vienne en 1826. Son corps est conduit à Teplitz pour y être enterré, tandis que son successeur attend le printemps pour se présenter dans les domaines et introduire un nouveau cycle administratif. Ce sont les chasseurs de Charles-Joseph qui lui rapportent le déroulé d'une cérémonie marquant le lien personnel entre Jean de Clary et Teplitz, qui est une traduction du lien historique entre une famille et un territoire. Le corps du prince est alors un symbole politique autour duquel se rassemblent les acteurs du monde seigneurial :

Le mercredi 11 [janvier 1826] a été l'enterrement, très beau, [...] très solennel. foule de monde. la place couverte. Les bourgeois ont voulu porter le corps. Il y a eu une espèce de rixe entre eux et les chasseurs qui leur ont dit qu'ils n'en avoient pas le droit, qu'ils n'avoient pas aimé leur prince durant sa vie et ne lui avoient fait que du chagrin et que c'était à eux ses serviteurs fidèles a lui rendre les derniers devoirs. Ils les ont appelés revolutionnaire Gesichter. On ne me l'a pas dit, mais je suis sûr que c'est Ivan et Seidl qui auront le plus crié. Les juifs ont fait haie. On ne leur a permis de suivre le convoi que les tous derniers¹⁷³.

« Révolutionnaires » ! Le cri résonne à l'heure des deuils protestataires qu'Emmanuel Fureix analyse comme des « moments critiques de tension entre l'expression d'un hommage, la reconnaissance de la représentation politique et la quête de la souveraineté populaire » dans la France de la Restauration et de la Révolution de 1830¹⁷⁴. La figure princière demeure un élément clef de la recomposition de l'espace public dans cette société néo-féodale. Le lien personnel et corporatiste au seigneur est un élément déterminant dans l'organisation de la vie civile. Les honneurs publics marquent ainsi la prégnance du pouvoir lié à la propriété foncière

¹⁷² Il s'agit d'un héritage du morcellement patrimonial de l'époque baroque.

¹⁷³ SOAL-Děčín, c. 182, journal du 15 janvier 1826, p. 17. Abrégé développé.

¹⁷⁴ E. Fureix, « La construction rituelle de la souveraineté populaire : deuils protestataires (Paris, 1815-1840) », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 2011/42, p. 21-39.

en Europe centrale. Ce dernier résiste fortement à la perte de l'autorité directe et exclusive en matière juridique et administrative au profit des institutions centrales¹⁷⁵. L'attachement populaire et l'enracinement local demeurent une caractéristique fondamentale de l'aristocratie habsbourgeoise. Les princes conservent une place centrale dans la transformation des sociétés du XIX^e siècle, grâce à une forte assise terrienne conjuguée avec une position à la cour qui rapproche des cercles les plus étroits du pouvoir monarchique.

C'est autour du corps aristocratique érigé en pilier de l'ancien régime que les petites élites des institutions urbaines et seigneuriales prennent position, révélant ainsi les fractures contemporaines. Les invectives qui transgressent le rituel des funérailles princières traduisent les aspirations des notables qui souhaitent affirmer leur présence politique et sociale sans pour autant renverser ce régime seigneurial dont les acteurs, se sentant menacés, sont prêts à en découdre. Ce conflit sur la place publique n'est pas révolutionnaire, il traduit la concurrence entre les corps sociaux qui se définissent par rapport au pouvoir aristocratique censé protéger les uns et encadrer les autres dans les sociétés de l'honneur des derniers temps du régime légal de la seigneurie en Bohême.

Cinq ans avant les révolutions de 1830, cette cérémonie est révélatrice de la rupture historique que représente la décennie révolutionnaire pour cette génération qui vit les exilés d'Europe se réfugier aux eaux de Teplitz et les conscrits napoléoniens courir dans les monts de l'Elbe. Les termes de « patriote », de « révolutionnaire » et de « jacobin » traduisent l'émergence de nouvelles formes d'appartenances et de légitimité dans l'Europe des princes marquée par la politisation des sociétés. Sous l'apparence d'une résurgence, les mouvements libéraux et les insurrections nationales du début des années 1820 se déroulent dans un contexte de restauration où la culture aristocratique se réinvente après trente ans de bouleversements. Il s'agit maintenant de s'interroger sur la refondation de la légitimité des grands nobles de Bohême dans un monde où des « visages de révolutionnaires » apparaissent dans la foule. L'enjeu est de comprendre la manière dont le cosmopolitisme princier est mis à l'épreuve et se transforme au cours de l'établissement d'un nouvel ordre européen avec les guerres de la Révolution et les recompositions impériales des années 1800.

¹⁷⁵ Voir les analyses d'A. Meyer, *La persistance de l'Ancien Régime*, Paris, Aubier, 2010 (1981), p. 17-21.

II. La rupture révolutionnaire et les guerres de l'Empire : l'identité aristocratique à l'épreuve du nouvel ordre européen entre 1790 et 1810

A. Du temps des révoltes aux guerres de la Révolution : les bouleversements de l'époque révolutionnaire au prisme des Clary-Aldringen

La perception des évènements révolutionnaires dans la monarchie des Habsbourg

La haute noblesse de la monarchie des Habsbourg est directement concernée par la montée des contestations dans l'Europe de la fin du XVIII^e siècle. En Bohême, deux ans de famine et l'espoir d'une patente d'or sur les corvées entraînent le soulèvement paysan qui menace l'ordre seigneurial en 1775¹⁷⁶. Le comte Jean de Clary-Aldringen se trouve alors à Bruxelles pour son mariage avec la princesse de Ligne. Sa correspondance contribue à faire circuler les nouvelles de ces soulèvements, signes des aspirations à l'émancipation dans les espaces marqués par les volontés réformatrices des souverains :

La mauvaise volonté des paysans à Töplitz, quoique très désagréable, ne m'étonne pas ; je m'y attendois. L'esprit d'indépendance et de mutinerie est trop généralement répandu dans cette malheureuse Bohême, pour qu'il puisse y avoir des contrées qui n'en soient point infectées¹⁷⁷.

Cette lettre porte en germe la rhétorique de la « gangrène de l'Europe » ou de la « peste de la liberté » qui envahit les discours lorsque le passage au stade révolutionnaire se concrétise à la fin des années 1780¹⁷⁸. L'année 1775 est donc décisive dans le passage des révoltes aux révolutions : outre le déclenchement de la guerre d'indépendance américaine dont il était question à Spa, le comte ne pouvait ignorer la « révolution d'en haut » qui suivit l'échec de la Confédération de Bar dans la Pologne voisine, et la remise en ordre de la Russie avec l'exécution de Pougatchev en 1775¹⁷⁹. Dans le premier cas, l'idéal réformiste des Lumières soutenait l'impératif de liberté et d'intégrité qui conditionne la survie de l'État.

¹⁷⁶ W. E. Wright, *Serf, Seigneur and Sovereign*, *op. cit.*, p. 48-52; Josef Petráň, *Rebelie. Příběh jednoho týdne a dvou dní v březnu roku 1775* [La rébellion. Histoire d'une semaine et deux jours de mars 1775], Prague, Československý spisovatel, 1975, p. 252 *sq.* ; M.-E. Ducreux dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, *op. cit.*, p. 390-392.

¹⁷⁷ SOAL-Děčín, c. 149, Paris, J.d.C. à la princesse mère née Hohenzollern-Hechingen, Paris, 10 août 1775.

¹⁷⁸ S. Bianchi, *Des révoltes aux révolutions*, *op. cit.*, p. 111 ; Daniela Tinková, « La peste de la liberté. Les Français suspects de jacobinisme en Bohême et en Moravie (1790-1800) » dans G. Bertrand, P. Serna (dir.), *La République en voyage (1770-1830)*, Rennes, PUR, 2013, p. 109-122.

¹⁷⁹ S. Bianchi, *Des révoltes*, *op. cit.*, p. 110-117, 132-135 ; Simon Dagenais, « Information et rumeur au temps de la guerre d'Indépendance américaine : Henry Ellis et la colonie anglaise de Spa », dans D. Droixhe (dir.), *Spa carrefour de l'Europe des Lumières. Les hôtes de la cité thermale au XVIII^e siècle*, Paris, Hermann, 2013, p. 89-110.

Dans le second, Catherine II revoyait les idéaux des despotes éclairés pour affermir l'emprise féodale d'une « caste nobiliaire » privilégiée. Les blocages et les révoltes auxquels se heurta le réformisme de Joseph II dans les Pays-Bas autrichiens en 1781 achèvent de faire entrer la haute noblesse de la monarchie dans la phase d'interrogation profonde sur sa place dans la définition des autonomies locales, provinciales et nationales en Europe¹⁸⁰.

Les lettres de la princesse de Clary-Aldringen, née Hohenzollern-Hechingen témoignent du trouble idéologique qui accompagne les réformes de Joseph II¹⁸¹. La crainte de la déstabilisation l'emporte bien souvent sur l'enthousiasme. Ce trouble se traduit par exemple par un renforcement des marqueurs de l'identité catholique, notamment à travers les pèlerinages de dévotion ou le soutien aux jésuites¹⁸². La nouvelle de la Révolution française nourrit encore les réflexions sur les idées de liberté et de réforme au sein de l'aristocratie viennoise. Selon Charles Ingrao, la Révolution fut d'abord perçue comme une question de politique extérieure¹⁸³. La confusion des derniers projets de Joseph II, les tensions avec la Turquie et la Prusse puis la mort de l'empereur et la politique d'apaisement de Léopold (1790-1792) occupèrent les esprits¹⁸⁴. Les années 1789-1792 est la moins documentée dans les archives Clary-Aldringen. Il s'agit d'une période de débats et d'interrogations, où de nombreux réformateurs éclairés oscillent entre joséphisme et jacobinisme, comme le montre Alain Ruiz¹⁸⁵. Outre les aléas de la conservation des archives, ce silence peut s'interpréter comme un premier signe de la période d'incertitude sur le sort des noblesses en Europe qui domine ensuite les correspondances tout au long de la décennie révolutionnaire.

Un tournant se produit logiquement avec la déclaration de guerre puis l'invasion des Pays-Bas autrichiens en 1792. Rita Krueger souligne les effets de la « double révolution » des réformes et des guerres de la Révolution sur bien des aristocrates persuadés « que le futur apporterait une inévitable décomposition de leur prédominance sociale¹⁸⁶ ». Après son couronnement en 1792, François II prolonge la politique de fédération autour du souverain en se montrant soucieux d'associer les familles qui n'occupaient pas de charges importantes à

¹⁸⁰ S. Bianchi, *Des révoltes*, op. cit., p. 129-132 ; M. Bélicca, *Fraternité universelle et intérêt national (1713-1795). Les cosmopolitiques du droit des gens*, Paris, Kimé, 1998, p. 172-175.

¹⁸¹ SOAL-Děčín, c. 93, 104-107, correspondance familiale. Ses échanges avec les princesses de Kinsky, Liechtenstein et Kaunitz qui composent la société de Joseph II sont présentés dans R. Gates-Coon *The Charmed Circle*, op. cit., p. 300 ; I. Cerman, Z. Stoklášková, « Krize josephinismu [La crise du joséphisme] », dans I. Cerman (dir.), *Habsburkové. Vznikání občanské společnosti 1740-1918* [Les Habsbourg. L'émergence de la société civile 1740-1918], Prague, Lidové noviny, 2016, p. 211-262.

¹⁸² R. Gates-Coon *The Charmed Circle*, op. cit., p. 237-240.

¹⁸³ C. Ingrao, *The Habsburg Monarchy (1618-1815)*, Cambridge, CUP, 2003, p. 220-221.

¹⁸⁴ SOAL-Děčín, c. 104-107 ; R. Gates-Coon *The Charmed Circle*, op. cit., p. 303-308.

¹⁸⁵ A. Ruiz, « 1790-1792 : les réactions des hommes des Lumières à la mort de Joseph II et Léopold II entre joséphisme et jacobinisme », dans J. Mondot et alii (dir.), *Échec et réussites du joséphisme*, op. cit., p. 135-138.

¹⁸⁶ R. Krueger, *Czech*, op. cit., p. 20.

l'affirmation de l'ordre du Saint-Empire. Le prince Jean de Clary-Aldringen est alors envoyé dans les cours italiennes annoncer le couronnement. Ce messenger impérial est reçu par le Pape Pie VI, qui appelait à une union de Vienne et de Berlin contre la France Révolutionnaire¹⁸⁷. Le journal – laconique – du prince ne dit pas un mot des audiences, et retrace le parcours culturel et mondain du voyageur au moment où la guerre referme progressivement la route de Rome aux voyageurs du Grand Tour¹⁸⁸. Le prince circule encore dans l'idéal de la paix perpétuelle des Lumières où les nobles diplomates travaillaient à la « tranquillité de l'Europe entière¹⁸⁹ ». Il se trouve à Naples lorsque Louis XVI est décapité. Son journal ne fait qu'une seule référence à « la catastrophe arrivée en France¹⁹⁰ ». Trop peu de lettres ont été retrouvées pour prendre la mesure de ce choc qui bouleverse les équilibres de l'Europe des princes. Les contemporains comme Friedrich von Gentz (1764-1832) sont conscients que la rupture des guerres révolutionnaires « brise le mouvement objectif de l'Europe vers plus de sociabilité¹⁹¹ » dont les voyages des nobles étaient le fer de lance. À partir de ce moment, la correspondance du prince est dominée par les considérations de stratégie politique quant à la manière de défendre la place de la monarchie alors que l'intérêt que la Prusse porte à la Pologne fragilise la première coalition¹⁹². La conflagration conduit le prince à s'interroger sur le système international qui recompose l'ordre européen entre 1795 et 1802.

Le prince se livre ainsi à une multitude de calculs politiques sur la base des informations souvent contradictoires que fournissent les gazettes de Vienne et de l'Empire, ces dernières étant acquises à Teplitz et envoyées à Vienne. Cette attitude est caractéristique de la tendance « à se plonger de manière beaucoup plus régulière dans l'actualité », pour chercher « dans le flot continu des événements contemporains des clefs pour démêler la situation immédiate » selon Victoire Feuillebois dans son analyse des *Entretiens d'émigrés*

¹⁸⁷ Après des années tumultueuses en raison des réformes religieuses en Europe centrale, le Pape appelle à défendre les États Pontificaux, l'Église et l'Empire, et à « rétablir la Religion et la France dans leur premier état » : Gérard Pelletier, *Rome et la Révolution française. La théologie et la politique du Saint-Siège devant la Révolution française (1789-1799)*, Rome, École française de Rome, 2004, p. 381-396 ; J. M. Gendry, *Pie VI, sa vie, son pontificat (1717-1799)*, Paris, Picard, 1906, t. 2, p. 207.

¹⁸⁸ SOAL-Děčín, c. 149. Le prince note la possibilité que « les événements me fermeroient absolument la route de Rome » dans ses lettres à l'abbé Dom Louis de Serilly, ministre de Mayence à Rome : Naples, 25 déc. 1792.

¹⁸⁹ *Idem.* Naples, 25 déc. 1792 ; Gilles Bertrand, « Le cosmopolitisme à l'épreuve de la Révolution française. Pratiques aristocratiques et bouleversements des idéaux chez les voyageurs émigrés français en Italie », dans R. Chagny (dir.), *La Révolution française : idéaux, singularités, influences*, Grenoble, PUG, 2002, p. 101-114.

¹⁹⁰ SOAL-Děčín, c. 149, journal, Naples 7 février 1793.

¹⁹¹ Marc Bélissa, *Repenser l'ordre européen (1795-1802)*, Paris, Kimé, 2006, p. 48-56 ; et « Friedrich von Gentz, la Révolution française et la reconstruction de l'ordre européen en 1800 », dans *La plume et le sabre. Hommages offerts à Jean-Paul Bertaud*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002, p. 421-430.

¹⁹² SOAL-Děčín, c. 107-108, correspondance entre Vienne et Teplitz avec la princesse-mère, 1790-1801.

allemands de Goethe (1795)¹⁹³. Dans une perspective différente des sources françaises étudiées par Marc Bélissa, le prince perçoit le partage de la Pologne comme « l'évènement majeur qui a enclenché le processus de destruction de l'ordre d'Ancien Régime¹⁹⁴ ». L'expansion française après Fleurus fait en outre peser une menace sur l'intégrité de la monarchie des Habsbourg :

Les voila donc sur le Rhin, il ne tient qu'à eux de le passer, et comment calculer alors où ils s'arriteront [...]. Si les jacobins avoient succombé dans cette dernière lutte qu'ils viennent d'avoir avec les modérés ceux-ci eussent peut-être voulu donner la paix à l'Europe. Tout bien considéré, je crois qu'on y feroit consentir les anglais. Ni la possession des isles, ni celle de la Corse ne pourroit les consoler si les François envahissent la Hollande, et je ne vois pas ce qui les en empêchera supposé qu'il y ait encore une campagne¹⁹⁵.

Le Rhin était le symbole des anciennes limites de Westphalie et d'Utrecht, son passage fut un des enjeux politiques les plus sensibles de l'époque moderne¹⁹⁶. En France, l'idée d'un retour aux frontières d'avant 1789 apparaît inconcevable aux républicains¹⁹⁷. La paix ne peut plus se concevoir sans une redéfinition des rapports de force et de la carte européenne qui acte de la consolidation de la République française. Le prince témoigne de la reconnaissance du gouvernement révolutionnaire comme acteur diplomatique. Les oppositions politiques en France prennent alors une dimension européenne, car le triomphe des jacobins rend impossible le vieux rêve d'une paix des princes.

Jean de Clary-Aldringen donne ainsi un fondement à la lutte contre le jacobinisme et ses « émissaires » réels ou supposés qui marquent les années 1790 en Europe centrale¹⁹⁸. La frontière du Rhin était également idéologique, avivant la rhétorique de la contagion révolutionnaire qui se développe lorsque la Terreur met fin à la sympathie initiale d'une partie des observateurs politiques dans l'espace allemand comme Konrad Oelsner¹⁹⁹. La figure du jacobin et la crainte d'une submersion militaire conduisant à l'effacement de la monarchie

¹⁹³ V. Feuillebois, « Les *Entretiens d'émigrés allemands* (1795) de Goethe : histoires et Histoire après la Révolution française », dans A. Vasak (dir.), *Entre deux eaux. Les secondes Lumières et leurs ambiguïtés (1789-1815)*, Paris, Le Manuscrit, 2012, p. 143-168.

¹⁹⁴ M. Bélissa, *Repenser l'ordre européen*, op. cit., p. 53-56.

¹⁹⁵ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 10 octobre 1794.

¹⁹⁶ M. Bélissa, *Fraternité universelle et intérêt national*, op. cit., p. 411-418.

¹⁹⁷ *Ibidem*, et M. Bélissa, *Repenser l'ordre européen*, op. cit., p. 75.

¹⁹⁸ C. Ingraio, *The Habsburg*, op. cit., p. 224-225; Robert Evans, *Austria, Hungary, and the Habsburgs: Essays on Central Europe, c.1683-1867*, Oxford, OUP, 2006, p. 93; Marita Gilli, « Révoltes et mouvements révolutionnaires en Allemagne et en Autriche », dans S. Bianchi, P. Bourdin, *Révoltes et révolutions de 1773 à 1802 : Europe, Russie, Amériques*, Nantes, Éditions du Temps, 2004, p. 325-346 ; D. Tinková, « La peste de la liberté », dans G. Bertrand, P. Serna (dir.), *La République*, op. cit., p. 109-122.

¹⁹⁹ C. Gantet, B. Struck, *Révolution, guerre, interférences 1789-1815*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2013, p. 89-92.

sont les deux considérations qui dominent la correspondance de ce prince attaché à la cour des Habsbourg.

Jean de Clary fut un témoin inquiet du de l'émergence d'un axe franco-prussien sur lequel la République pourrait fonder la paix avec les rois. La rupture de l'alliance avec l'Autriche au traité de Bâle est très mal vécue par la noblesse d'Europe centrale qui se voyait cernée par deux grandes puissances :

Comment prévoir les suites qui en resulteront : déjà l'on voit que la France et la Prusse se moquent de nous, et du Reichs-Conclusum, et de la deputation, et qu'a moins de faire la demarche bien humiliante de nous jeter dans les bras de la dernière, de demander la paix par son entremise, nous ne l'aurons pas de longtemps, et qu'elle finira par se déclarer contre nous. Si cela arrivait, nous serions tous ruinés. Mais comment concevoir que nous ne soyons informés de rien ! que nous ayons laissé prendre à l'ennemi des positions dans les isles du Rhin, d'où ensuite il a passé de ce côté ci en se promenant ! On s'y perd ; il faut baisser la tête et se soumettre aux decrets de la providence²⁰⁰.

Le manque d'information avive l'inquiétude de voir l'équilibre de l'Europe se jouer sans l'Empereur après la dislocation de la première coalition. Il avive les craintes des grands propriétaires comme les Clary-Aldringen, qui ne pouvaient oublier les conséquences du passage des troupes prussiennes à Teplitz lors de la guerre de Succession de Bavière²⁰¹. La « paix glorieuse²⁰² » des républicains s'oppose à la paix humiliante qui reconnaîtrait l'incapacité des institutions du Saint-Empire à entraver l'établissement d'un nouvel ordre continental. C'était le dernier acte des interrogations de la fin du XVIII^e siècle sur la fin de cette structure multi-étatiste « rien moins qu'adaptée au siècle d'aujourd'hui²⁰³ », c'est-à-dire à l'affirmation des États indépendants. La déstabilisation était encore accrue par la multiplication des libelles sur l'attitude de la Prusse en Pologne. Nombre soutiennent l'idée que la paix séparée avec la France vise à « porter le coup de grâce à l'Autriche²⁰⁴ ». Face au risque de l'éclatement de l'ancienne Europe des Habsbourg, la question était de savoir quelle paix obtenir pour une monarchie dépassée par les événements, amputée des Pays-Bas et défendue par une noblesse en perte de repères.

²⁰⁰ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J.H., Teplitz, 21 septembre 1795. M. Kerautret, « La Prusse et Napoléon », dans F. Knopper, J. Mondot (éd.), *L'Allemagne face au modèle français de 1789 à 1815*, Toulouse, PUM, 2008, p. 80-82.

²⁰¹ La bibliothèque du château avait alors été pillée. Voir aussi R. Gates-Coon, *The Charmed Circle. op. cit.*, p. 193.

²⁰² M. Bélissa, *Repenser l'ordre européen, op. cit.*, p. 65-88.

²⁰³ Lettre d'accréditation de l'ambassadeur de Saxe à Vienne du temps de Joseph II, citée par C. Madl, « *Tous les goûts, op. cit.*, p. 207.

²⁰⁴ Wilhorpanjorsky, *Neues Wörterbuch der Politik*, 1795, cité par C. Madl, « *Tous les goûts, op. cit.*, p. 213.

Cette perception se renforce avec l'entrée en Bohême de l'armée de Jourdan en 1796. Jean de Clary envisage alors les conséquences d'une invasion à laquelle sa belle-famille de Ligne faisait face dans les Pays-Bas autrichiens :

On écartera sous doute la possibilité d'une visite des François à Vienne, mais si la chose devenoit probable, si nous étions assez malheureux pour cela, il faudroit faire emballer la vaisselle le plus promptement que possible, et l'envoyer en Hongrie. On trouveroit sûrement quelqu'un de connoissance qui permetteroit qu'on la lui adressat²⁰⁵.

Le prince compte effectivement sur la solidarité aristocratique lorsque l'archiduc Charles ne parvient pas à contrecarrer l'avancée de Bonaparte après les succès d'Arcole et de Rivoli et l'occupation des possessions des Habsbourg en Italie. Le comte Charles-Joseph traduit la panique qui s'empare de Vienne en mars 1797 : « les François ont surpris Gorice; les hongrois s'enfuient bravement, et courent a toutes jambes, l'archiduc est au désespoir, les jacobins d'ici sont enchantés, et Buonaparte arrive avec ses bottes de sept lieues²⁰⁶ ». Les initiatives des généraux de la Révolution précipitent le départ saisonnier des élites. Le 3 avril, le prince Jean songe à mettre ses enfants à l'abri dans les domaines Hoyos de Basse-Autriche. Le 5, il expédie la vaisselle en Bohême. Le 7, « tout est sens dessus dessous », des mesures de réquisition sont prises à Vienne, il faut des autorisations pour quitter la ville²⁰⁷. La guerre est devenue une réalité quotidienne.

La noblesse seigneuriale joue alors un rôle important : c'est sur elle que repose une grande partie de l'effort de guerre durant la décennie révolutionnaire. Pendant que la France organise les levées en masse, les propriétaires de Bohême affirment leur rôle politique en contribuant à la formation et à l'équipement des armées autrichiennes. L'autorité seigneuriale malmenée par le temps des réformes s'avère indispensable au moment de défendre la place des Habsbourg dans l'ordre européen où l'empereur s'effaçait au profit du roi de Bohême et de Hongrie.

La mobilisation des seigneuries de Bohême dans les années 1790

L'engagement des grands propriétaires de Bohême fut une des réponses aux incertitudes de la politique internationale. Après la percée de Jourdan dans le Saint-Empire et le début de la campagne d'Italie, les seigneurs sont incités à se faire les remparts contre l'expansion française et la politique des Républiques sœurs. La Diète de Bohême compte sur eux pour

²⁰⁵ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 24 juillet 1796.

²⁰⁶ *Idem*, c. 157 journal Ch.-J. 30 mars 1797, p. 39.

²⁰⁷ *Ibid.*.

remplir une caisse de guerre à Prague en 1796, ainsi que le note le prince Jean de Clary à Teplitz :

J'ai reçu une invitation des états du pays pour contribuer à la formation d'une Kriegs-Operations-Cassa. Je destine à cet objet 1500 florins en obligations des états. Tout cela bien onéreux, mais pourvu qu'on puisse entrevoir la fin de cette guerre désastreuse, je suis prêt à faire de plus grands sacrifices encore²⁰⁸.

Les contributions seigneuriales sont au fondement des « offres patriotiques » que les États de Bohême font au souverain à la fin de l'été. Il s'agit de soutenir la monarchie en proie à de graves difficultés financières. Le papier-monnaie introduit en 1795 ne cesse de se déprécier et ne remédie pas à l'insolvabilité qui interdit l'accès aux emprunts étrangers²⁰⁹. L'intervention de l'Angleterre de Pitt avec une garantie d'emprunts de 6 millions de livres sterling (54 millions de florins environ) accroît la dépendance que les États de Bohême tentent d'endiguer en encourageant le patriotisme des élites foncières²¹⁰.

Toutes les seigneuries sont concernées. Comme Teplitz, la seigneurie de Binsdorf verse 1500 florins au titre de l'emprunt de guerre (*Krieg-darlehn*) à 5%, semblable à ce qui se produit dans les autres puissances²¹¹. Ces 1500 florins représentent environ 3900 livres tournois. La somme est importante au regard des tranches de l'emprunt forcé levé en France²¹². À l'échelle de la seigneurie, elle ne représente que 2% des dépenses annuelles (82 000 florins). Il faut aussi compter avec les fournitures comme le fourrage envoyé à la forteresse de Theresienstadt. La contribution patriotique est relativement légère, mais elle renforce une identité seigneuriale mise au service de la recherche d'une paix honorable. Elle devient progressivement un impôt (*Krieg-Steuer*) supporté pendant près de vingt ans afin de soutenir l'entretien des soldats à partir de la promesse d'engager 50 000 combattants dans les premières années de guerre²¹³.

Les Habsbourg n'avaient pas d'argent, mais ils avaient les hommes. Les seigneurs jouent aussi un rôle important dans la conscription, organisée selon le système introduit par Marie-Thérèse en 1781²¹⁴. Le contingent des recrues est fixé par le *Gubernium* de Prague sur

²⁰⁸ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 11 septembre 1796.

²⁰⁹ Jean Béranger, *Histoire de l'Empire des Habsbourg 1273-1918*, Paris, Fayard, 1990, p. 539 ; Olivier Chaline, « Une très grande fortune... dans *Les Schwarzenberg*, op. cit., p. 271 (voir annexe 2 du chapitre II, p. 156).

²¹⁰ *Ibidem*. Adolphe Thiers évoque 4 millions de livres : *Histoire de la Révolution française*, Paris, Furne, 1839, vol. 2, p. 181.

²¹¹ SOAL-Děčín, c. 121, comptabilités seigneuriales 1796.

²¹² A. Thiers, *Histoire*, op. cit., vol. 1, p. 620.

²¹³ S. Bianchi, *Des révoltes*, op. cit., p. 380.

²¹⁴ Mario Strigl, « *Wacht an der Grenze* ». *Die Grenzschutztruppe des Österreichischen Bundesheeres*, Doctorat, Université de Vienne (dir. G. Jagschitz), 2008, p. 20.

la base des listes de conscription établies dans les seigneuries²¹⁵. Comme pour les levées en France, la mobilisation des recrues est difficile²¹⁶. Nombre de familles adressent une supplique au seigneur pour demander une exemption, le plus souvent refusée avec un décret rappelant la famille à son devoir²¹⁷. Le prince eut donc besoin de toute son autorité pour organiser le contingent destiné à l'armement d'un corps de chasseurs que lui annonça le capitaine de cercle le 2 septembre 1796. Ce corps réplique dans une certaine mesure aux compagnies formées en France par le Comité de sûreté générale qui réforma la Garde nationale après 1793²¹⁸. La formation de ces corps place surtout le prince dans le sillage de ses ancêtres qui s'engagèrent dans la défense de la frontière lors de la guerre de Succession d'Autriche par exemple²¹⁹. Les recrues sont enrôlées parmi les familles des chasseurs du prince, qui étaient les gens en arme habitués à la hiérarchie seigneuriale et représentant l'*Obrigkeit* [autorité seigneuriale] dans les différentes régions :

D'après la répartition j'ai du en fournir neuf, et un bas officier. Tous mes Jung [jeunes] en sont [...]. Pour leur dorer la pillule je leur donne une petite zulage [gratification] de 3 Kreutzer par jour, un peu d'argent pour le voyage et la promesse de les reprendre s'ils se conduisent bien. [...] Dans le moment, on m'apporte le resultat d'un tirage que j'ai proposé pour décider lequel de mes chasseurs seroit donné comme le bas-officiers²²⁰.

Les seigneurs se heurtent à des difficultés similaires à celles que rencontrent les autorités de cantons et de districts en France, où « les résistances sont considérables pour ne pas tomber sur un billet noir²²¹ ». Le pouvoir civil des administrations seigneuriales joue un rôle décisif dans la mobilisation des « volontaires » nombreux à considérer leur service comme temporaire, pour repousser les invasions²²². L'extension du « recrutement ordinaire » débouche finalement sur la formation d'une milice. Les travaux sur la France montrent qu'il s'agit d'une solution de dernier recours en raison du manque de préparation des hommes et de son caractère très impopulaire depuis le XVIII^e siècle²²³. La milice n'était acceptée que dans

²¹⁵ SOAL-Děčín, Vok Teplice, c. 16-17.

²¹⁶ S. Bianchi, *Des révoltes*, op. cit., p. 386-389.

²¹⁷ Le prince reçoit une dizaine de demandes entre 1796 et 1799. En 1796, Johann Aschenbrunnen de Wistriz sollicite une exemption pour son cadet. Après avoir rappelé le devoir des familles, le prince coupe court en indiquant qu'aucune exemption n'est possible avant la sortie du conflit. SOAL-Děčín, Vok Teplice, c. 92, Teplitz, 15 sept., 8 oct. 1796, fol. 92, 93v.

²¹⁸ Roger Dupuy, *La Garde nationale 1789-1872*, Paris, Gallimard, 2010, p. 258 ; Annie Crépin, *Histoire de la conscription*, Paris, Gallimard, 2009, p. 94-106.

²¹⁹ SOAL-Děčín, c. 90, autorisation au comte Franz Carl de former une « *Land-Militz* » sur ses terres en 1744.

²²⁰ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C à M.-J. H.-H., Teplitz, 2 septembre 1796.

²²¹ S. Bianchi, *Des révoltes*, op. cit., p. 386.

²²² *Ibidem*. Les archives de la seigneurie conservent les enregistrements militaires pour 1798-1831 et les listes de conscription pour la période 1811-1838 : SOAL-Děčín, Vok Teplice, c. 17, 22.

²²³ A. Crépin, *Histoire de la conscription*, op. cit., p. 48-50.

la nécessité d'un « sursaut national²²⁴ », encouragé ensuite par les archiducs mais pouvant se révéler à double tranchant dans l'état multi-ethnique des Habsbourg. Les seigneuries Clary-Aldringen doivent fournir plus de quarante hommes, désignés arbitrairement : « le vingtième homme de ceux qui ne sont pas sur les listes de la conscription doit être noté et la quatrième partie abgeführt [envoyé] tout de suite²²⁵ ». Le prince Jean témoigne ainsi de la militarisation de la société qui transforme la nature des conflits européens à partir de la Révolution. Une partie des armées autrichiennes conserve un caractère seigneurial de par son mode de recrutement. Les grands nobles jouent le rôle d'intermédiaires des autorités royales, pour stimuler le patriotisme des conscrits. Les aristocrates n'apparaissent pas seulement à la tête, mais aussi à la base de l'armée autrichienne, dont la formation engage l'autorité seigneuriale au service de la contribution de la Bohême à la défense de la monarchie.

Cette mobilisation ne pouvait qu'accroître les inquiétudes et les tensions locales. Des mesures de prudence sont prises pour limiter l'affolement des populations. En août 1796, le prince évoque l'interdiction des prières publiques car « on évite tout ce qui pourrait donner l'allarme mais je le désire fort et j'espère que cette mesure sera ordonnée par notre évêque et le gouvernement de Prague²²⁶ ». Elle devient inévitable quelques jours plus tard lorsque les bulletins des armées relayés dans les gazettes annoncent « l'approche de l'ennemi, sous la conduite du Général Jourdan, de plus en plus menaçante pour la sûreté des frontières de Bohême²²⁷ ». Jourdan avait franchi le Rhin, l'archiduc Charles se préparait à l'affronter dans la principauté de Würzbourg. Le prince vit donc le monde de la seigneurie se rassembler autour du doyen qu'il venait de confirmer en vertu de son droit de patronage : les « corps de métiers se sont relevés, il est venu aussi du monde de la campagne²²⁸ » pour prier autour de l'exposition du Saint-Sacrement qui eut lieu le 4 septembre. Le culte catholique est un facteur d'unité au moment de la mise en place d'une forte propagande contre-révolutionnaire en Europe centrale²²⁹. Il est perçu comme un support contre la propagation des idées

²²⁴ *Ibidem.*

²²⁵ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C à M.-J. H.-H., Teplitz, 2 septembre 1796.

²²⁶ *Idem*, Teplitz, 17 août 1796.

²²⁷ Supplément aux *Nouvelles extraordinaires de divers endroits*, numéro LXXV, Leyde, Luzac, 1796, nouvelles de Vienne du 31 août.

²²⁸ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 3 septembre 1796.

²²⁹ Helmut Rainater, « Troubles sociaux en Autriche sous l'influence de la Révolution française », *Austriaca*, 1989/29, *l'Autriche et la Révolution française*, p. 52-53 ; du même, « Conservatisme et Contre-Révolution au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, dans M. Gilli (éd.), *Les limites de siècles. Champs de forces conservatrices et régressives depuis les temps modernes*, Besançon, PUFC, 2001, p. 49-54.

révolutionnaires que des brochures comme celles du paysan František Jan Vavák (1741-1816) présentent comme l'œuvre du diable en 1796²³⁰.

La ville d'eau de Teplitz fut aussi particulièrement concernée par la surveillance des « prosélytes » venus répandre les « Maximes soy disantes de liberté²³¹ ». Les carrefours thermaux de Bohême du Nord font l'objet d'une législation particulière dans le cadre de la « chasse aux émissaires jacobins » qui conduit à l'expulsion du personnel français dans plusieurs maisons nobles depuis 1793²³². Les recherches de Daniela Tinková dans les archives de police en Bohême attestent de la suspicion de réunion des « émigrés polonais sensibles aux idées républicaines » à Carlsbad où des arrestations ont lieu 1794²³³. L'encadrement croissant des villes d'eau est lié au renforcement policier de l'État Habsbourg, justifié par la crainte de complots jacobins²³⁴. Les médecins furent chargés de transmettre des informations avant l'installation estivale des inspecteurs civils et militaires dont la fonction est créée en 1796²³⁵. Ils eurent pour mission de superviser l'établissement du registre policier ou *Anzeigs-Protokoll*, dont le plus ancien exemplaire conservé dans les archives municipales de Teplitz date de 1799²³⁶. Les circulations y sont strictement contrôlées à l'aide des passeports et de l'enregistrement obligatoire à l'auberge : le mode de transport, les lieux d'origine et de destination après la cure, le motif du séjour sont consignés. Il s'agit d'une source précieuse qui dresse le profil des curistes en différenciant étrangers « de l'intérieur » et de « l'extérieur » de la monarchie²³⁷. La traque des suspects s'appuie sur ces répertoires. Après 1795, les mesures s'étendent aux étrangers des « nouvelles républiques ». Il s'agit d'une affaire d'État dans laquelle l'administration seigneuriale ne semble pas s'impliquer. La correspondance du prince de Clary avec ses agents ne fait état d'aucune arrestation de ce type.

²³⁰ Édouard Maur, « La Révolution française et les nationalités de l'empire des Habsbourg : l'exemple tchèque », dans *Terminer la Révolution ? Paris, Economica*, 2003, p. 308. David Hanák, *České konzervativní myšlení (1789-1989)* [La pensée conservatrice tchèque], Brno, Studio Arx, 2007, p. 19-42.

²³¹ D. Tinková, « La peste de la liberté », dans G. Bertrand, P. Serna (dir.), *La République, op. cit.*, p. 109-122.

²³² *Idem*, p. 114 ; Zdenka Stoklásková, *Cizincem na Moravě: Zákonodárství a praxe pro cizince na Moravě 1750-1867* [L'étranger en Moravie. Législation et pratiques envers les étrangers de Moravie 1750-1867], Brno, Matices moravská, 2007, p. 155-163.

²³³ D. Tinková, « La peste de la liberté », dans G. Bertrand, P. Serna (dir.), *La République, op. cit.*, p. 120.

²³⁴ H. Rainater, « Troubles sociaux... », *op. cit.*, p. 52-53 ; C. Ingrao, *The Habsburg, op. cit.*, p. 224-225. On retrouve des mesures similaires en Hongrie : Charles Kecskeméti, « Les Jacobins hongrois, 1794-1795 », *Annales historiques de la Révolution française*, 1973/ 212, *La Hongrie des Lumières à 1848*, p. 219-244.

²³⁵ D. Tinková, « La peste ... dans G. Bertrand, P. Serna (dir.), *La République, op. cit.*, p. 115 ; Lucie Jílková, « A nad jejich chováním a činy bedlivé oko míti... ». *Dohled nad cizinci v lázních za neklidných let konce 18. století a na začátku 19. století* [« Et gardez un œil vigilant sur leurs comportements et leurs actions ». La surveillance des étrangers dans les villes d'eau durant les troubles du tournant du XIX^e siècle », Université Charles de Prague, *Diplomová práce*, 2010, p. 47-50.

²³⁶ SOkA-Teplice, inv. c. 215, *Anzeigs-Protokoll*, 1799. Ils se distinguent des listes mondaines.

²³⁷ L. Jílková, « A nad jejich chováním, *op. cit.*, p. 31-32.

Outre que le prince n'eut guère le choix, sa discrétion est liée au fait qu'il reçoit certains des réfugiés et des émigrés : les amis du prince de Ligne après que lui-même ait perdu son fils et ses biens dans les Pays-Bas, l'« ex-duc » de Courlande Pierre de Biron ou encore les nobles polonais²³⁸. Ces invités forment le groupe privilégié des voyageurs étrangers qui font les frais des mesures de surveillance. Danielà Tinkovà rappelle ainsi que la plupart d'entre eux « n'étaient nullement de ceux qui voulaient répandre les idéaux révolutionnaires [...] et les mesures prises contre les « étrangers suspects » retombaient principalement sur les opposants au régime révolutionnaire qui cherchaient un asile²³⁹ ». L'émigration est un phénomène complexe et multiforme qui met à l'épreuve la solidarité aristocratique dans une Europe des dynasties bouleversée par les guerres de la Révolution.

Les émigrations et la solidarité aristocratique en Europe centrale : vers des fractures nationales

L'émigration en Europe centrale fut sans doute l'un des phénomènes les plus déstabilisants pour la haute noblesse dont les alliances accentuaient le caractère cosmopolite et transnational. Les rivalités entre Habsbourg et Bourbon firent de Vienne un des espaces les moins favorables aux émigrés français, considérés avec méfiance et hostilité par Joseph II et Léopold II²⁴⁰. Le sort des noblesses dans les troubles politiques est un motif important des correspondances du prince Jean, avec un tournant net à partir de 1794 :

Les gazettes de l'empire nous apprenent que Trèves est aux français, qu'ils se portent sur Coblenz et bombardent Luxembourg, tout va au plus mal, on se sauve de tout coté, nous serons inondés d'émigrés français, wallons, polonois, cela me fait peur d'avance²⁴¹.

La chute des centres politiques et idéologiques de la Contre-révolution et la progression des armées révolutionnaire ouvre une phase plus complexe de l'émigration dans l'espace germanique²⁴². Son caractère pluriel et multiforme s'accroît, ce qui augmente l'importance de différencier plusieurs types d'émigrés en distinguant les trajectoires des nobles français, francophones ou encore polonais après l'annexion des Pays-Bas et

²³⁸ SOAL-Děčín, c. 108, correspondance 1794-1801, 26 juill. 1797 pour la mention de l'« ex duc ».

²³⁹ D. Tinkovà, « La peste... », dans G. Bertrand, P. Serna (dir.), *La République, op. cit.*, p. 122.

²⁴⁰ Ghislain de Diesbach, *Histoire de l'Émigration, 1789-1814*, Paris, Perrin, Tempus, 2007, p. 454-455 ; C. Ingrao, *The Habsburg, op. cit.*, p. 224-225. Voir aussi Friedrich Wilhelm Schembor, *Franzosen in Wien. Einwanderer und Besatzer. Französische Revolution und napoleonische Besatzung in den österreichischen Polizeiakten*, Bochum, Dieter Winckler, 2012 et Karine Rance, « Voyage en terres d'exil : les émigrés en Europe », dans N. Bourguinat, S. Venayre (dir.), *Voyager en Europe de Humboldt à Stendhal. Contraintes nationales et tentations cosmopolites 1790-1840*, Paris, Nouveau Monde, 2007, p. 415-427.

²⁴¹ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 20 août 1794.

²⁴² K. Rance, *Mémoires de nobles émigrés dans les pays germaniques pendant la Révolution française*, Université Paris Panthéon-Sorbonne, 2001, p. 152-199.

l'insurrection nationale dans la « Pologne révolutionnée²⁴³ ». Le départ des Rohan en Europe centrale avant la Révolution ne procède pas du tout des mêmes motifs que celui du prince de Ligne ou des Arenberg qui vivent entre Vienne et les possessions de leurs belles-familles en Bohême après 1794²⁴⁴. Ils ne sont en outre pas représentatifs des réfugiés moins brillants qui, ne bénéficiant pas de la solidarité née des alliances matrimoniales de la haute noblesse, eurent des conditions d'exil bien plus difficiles²⁴⁵.

Malgré son impuissance face aux annexions, l'Autriche devient un « asile » pour un « déluge d'émigrés », faisant craindre à la princesse Marie-Josèphe de Clary les conséquences sur la « cherté à Vienne²⁴⁶ ». Les Rzewuska viennent par exemple y attendre le dénouement de la « révolution inouïe²⁴⁷ » de Pologne. Quant au prince de Ligne, il fait rapidement l'acquisition d'un hôtel près des remparts (Mölkerbastei), au moment où les Arenberg s'installent dans une modeste maison de Gumpendorf dans le faubourg de Vienne²⁴⁸. Malgré les difficultés financières, le prince de Ligne se dote aussi d'un terrain sur la colline prisée du Kaltenberg, afin de reconstituer un mode de vie aristocratique tandis que son personnel veille aux biens placés sous séquestre à Bruxelles et Beloeil²⁴⁹. L'hôtel de Ligne devient bientôt « un lieu de mémoire de l'époque prérévolutionnaire » hanté par les « spectres de l'Ancien Régime » comme le marquis de Bonnay qui suit le comte de Provence en exil²⁵⁰. Jean de Clary témoigne de la formation d'un « cercle des émigrés » où se trouvent les derniers fidèles de Louis XVIII²⁵¹. Karine Rance indique qu'il s'agit d'une forme de sociabilité qui succède à la dispersion après l'échec de la « contre-société » rassemblée à Coblenze²⁵². L'hôtel est un

²⁴³ S. Bianchi, *Des révoltes*, op. cit., p. 408-409 ; K. Rance, « L'historiographie de l'émigration », dans P. Bourdin (dir.), *Les noblesses françaises*, op. cit., p. 361.

²⁴⁴ Les archives Rohan sont conservées SOAL-Děčín. La faillite est un facteur important de ce départ dont les aspects politiques méritent d'être approfondis. Le duc d'Arenberg prend pour prétexte le mariage de sa fille Pauline avec le prince Schwarzenberg en 1794 pour se rendre en Europe centrale : B. Goujon, *Les Arenberg*, op. cit., p. 51-53 ; Blandine Bertrand, *La vie de Pauline de Schwarzenberg et des siens [...] de 1789 à 1810*, Master Université de Bourgogne, 2005, dactyl., p. 264-315.

²⁴⁵ G. de Diesbach, *Histoire de l'Émigration*, op. cit., p. 462 ; Z. Stoklášková, *Cizincem na Moravě*, op. cit., p. 183 ; D. Tinková, « La peste... », dans G. Bertrand, P. Serna (dir.), *La République*, op. cit., p. 116.

²⁴⁶ SOAL-Děčín, c. 146, M.-J. H.-H. à son fils le prince Jean, Weidlingau, 27 août 1794.

²⁴⁷ S. Bianchi, *Des révoltes*, op. cit., p. 386.

²⁴⁸ B. Goujon, *Les Arenberg*, op. cit., p. 52.

²⁴⁹ Le rôle des agents pour récupérer les biens et envoyer des bagages en Europe centrale est évoqué dans la correspondance de Jean de Clary, SOAL-Děčín, c. 108, 18 juillet 1794. Voir aussi : François Antoine, « Émigration dans le Brabant Belge », dans J.-C. Martin (dir.), *La Contre-Révolution en Europe. XVIII^e-XIX^e siècles. Réalités politiques et sociales, résonances culturelles et idéologiques*, Rennes, PUR, 2015, p. 146-149.

²⁵⁰ Philip Mansel, « Le prince de Ligne et les émigrés français : 1789-1814 », *Nouvelles Annales du Prince de Ligne*, 1996/X, p. 9-21 ; B. van Oostveldt, S. Bussels, « échoué sur les rivages du présent. La modernité et la Lettre de Parthenizza du Prince de Ligne », *Nouvelles Annales du Prince de Ligne*, 2012/XIX, p. 17-18.

²⁵¹ SOAL-Děčín, c. 108, Teplitz, 31 juillet 1796, à propos d'une rumeur d'attentat contre le comte de Provence : « l'assassinat de ce pauvre Louis XVIII ne fera pas le bruit que cela devrait faire. Ce pauvre prince est compté pour si peu de choses hors le cercle des émigrés ».

²⁵² K. Rance, *Mémoires de nobles émigrés*, op. cit., p. 152-199.

îlot de l'émigration, car les noblesses en exil reçoivent un accueil mitigé et entretiennent des rapports souvent ténus avec les sociétés de l'espace germanique²⁵³. La méfiance prévaut, ainsi qu'en témoignent les *Souvenirs* la baronne du Montet. Elle évoque notamment la fermeture de la maison de la princesse Grassalkowitz, née Esterhazy, une relation des Clary-Aldringen²⁵⁴. Son témoignage tardif fait écho aux lettres de la princesse Marie-Josèphe de Clary-Aldringen, née Hohenzollern-Hechingen, la mère du prince Jean. Elle vit d'un mauvais œil les séjours des Ligne à Teplitz, réguliers dès 1794²⁵⁵. La princesse redoutait une forme de parasitisme pouvant conduire à la ruine, une perception largement partagée comme le montre les travaux de Karine Rance²⁵⁶. Bien qu'exagérée dans le cas des Ligne, cette représentation de la ruine menaçante des familles émigrées montre combien la solidarité aristocratique est mise à l'épreuve à la fin du XVIII^e siècle. Les craintes de Marie-Josèphe de Clary-Aldringen reflètent les tensions qui lézardent l'Europe des dynasties, ce que Daniel Schönflug démontre dans le cas des Hohenzollern²⁵⁷.

Il y a donc une différence entre la sensibilité au sort des émigrés perceptible dans la description du débarquement de Quiberon par le prince Jean et les réalités bien plus contrastées de l'accueil de multiples réfugiés, parmi lesquels les émigrés français qui rendaient visite au prince de Ligne à Vienne et Teplitz. L'imaginaire de l'émigration se développe à partir des gazettes, et pénètre l'univers mental et littéraire des nobles d'Europe centrale²⁵⁸. Il s'étend à l'ensemble des maisons dont la « fuite aux allures de voyage²⁵⁹ » confronte les Clary-Aldringen à la fragilisation générale des maisons princières dans le Saint-Empire. Le soutien aristocratique était indispensable pour atténuer les difficultés de l'exil comme celui du prince-évêque de Würzbourg Georg Karl von Fechenbach que le prince Jean

²⁵³ *Idem*, p. 199-221.

²⁵⁴ *Souvenirs de la Baronne Alexandrine du Montet (1785-1866)*, Paris, Plon-Nourrit, 1914, p. 29. Sur la vie de société à Vienne et en Europe centrale : G. de Diesbach, *Histoire de l'Émigration*, *op. cit.*, p. 462-469.

²⁵⁵ SOAL-Děčín, c. 146, 1794, p. 97. Une note de son petit-fils sur cette liasse confirme cette perception. Ces « étés en Bohême » sont marqués par l'amitié avec Casanova : Philip Mansel, *Le Prince de Ligne. Le charmeur de l'Europe*, Paris, Stock, 1992, p. 187-210.

²⁵⁶ K. Rance, *Mémoires de nobles émigrés*, *op. cit.*, p. 153-221.

²⁵⁷ D. Schönflug, « De la parentèle à la famille : Perspectives prussiennes sur l'Europe des dynasties à l'époque de la Révolution Française », *La Révolution française*, 2011/4 : *Dire et faire l'Europe à la fin du XVIII^e siècle*, en ligne.

²⁵⁸ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.H., Teplitz, 14 août 1795 : « On ne peut pas penser sans frémir à l'horreur de leur situation telle qu'elle est décrite dans la gazette de Bayreuth. Attaqués dans leurs derniers retranchements au milieu de la nuit, poussés jusqu'à un rocher sur le bord de la mer, ils se trouvoient alors entre le feu des républicains et celui des fregates anglaises, abandonnés de toute la nature et livrés au plus cruel desespoir ». Sur cet imaginaire et les représentations de l'émigration après 1792 : S. Genand (éd.), *Romans de l'émigration*, Paris, Honoré Champion, 2008 ; K. Rance, « L'historiographie ... », dans P. Bourdin (dir.), *Les noblesses françaises*, *op. cit.*, p. 366-367 ; K. Rance, *Mémoires de nobles émigrés*, *op. cit.*, p. 221-255.

²⁵⁹ Joachim Rees, « une fuite aux allures de voyage. La mobilité des princesses et des princes lors des guerres napoléoniennes », dans F. Knopper, A. Ruiz (dir.), *Les voyageurs européens sur les chemins de la guerre et de la paix du temps des Lumières au début du XIX^e siècle*, Pessac, PUB, 2007, p. 374-376.

évoque en 1796 : « la Bohême se peuple d'émigrés, le prince de Wurzburg est à Rotenhaus avec toute sa cour, et à Jörkau, car le château du comte Rotenhahn ne peut tous les contenir²⁶⁰ ». Les villes d'eaux deviennent des carrefours des émigrés, l'exil se confondant alors avec la saison des curistes. La chute de la maison de Courlande ou les séquestres russes sur les terres Radziwiłł n'échappent pas au prince Jean, alors en quête d'un parti pour le comte Charles-Joseph.

Face à ces circulations plurielles, les Clary-Aldringen font le choix de la prudence matrimoniale vis-à-vis des partis de l'Empire autrefois si courtisés²⁶¹. Ils adoptent aussi une prudence idéologique dans leurs écrits. Les correspondances étaient d'autant plus surveillées qu'elles étaient rédigées dans ce français qui distingue les élites aristocratiques de la monarchie des Habsbourg dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. C'est ainsi que l'implication de l'Autriche dans les affaires de Pologne est abordée avec discrétion en juin 1794 :

J'entends beaucoup parler Pologne ici, nous y avons madame Moscinska qui y vient tous les ans, une madame Rascinska son amie partie de Varsovie quelques jours après la révolution, et un monsieur de Jurkowski, Grand maître du prince Maximilien de Saxe. Vous croyez bien que je ne me suis pas vanté de ce que vous m'avez mandé touchant Cracovie. Je ne sais si l'on doit regretter que la chose ait prit cette tournure. Nous ne pouvons dans ce moment risquer de nous brouiller avec personne²⁶².

L'élan national porté par Kościuszko à Varsovie se heurtait à l'entrée des troupes prussiennes à Cracovie le 3 juin, entraînant le déplacement des armées autrichiennes en Galicie « pour participer au dépeçage du pays²⁶³ ». Le sujet n'est abordé qu'à mots couverts, car les ambitions territoriales des puissances attisent les antagonismes tant nationaux que particuliers. La position de la famille Clary-Aldringen dans l'Europe de la Contre-Révolution semble être celle de témoins concernés plus que d'acteurs politiquement engagés. Les liens familiaux et les enjeux politiques empêchent d'adopter une position idéologique tranchée : quelle que soit leur opinion, les membres de la famille ne pouvaient soutenir trop ouvertement l'action de l'État, afficher des idées libérales ou adopter au contraire le ton agressif d'un Barruel ou d'un Leopold Alois Hoffmann, fondateur d'une revue contre-révolutionnaire à

²⁶⁰ SOAL-Děčín, c. 108, Teplitz, 5 août 1796, suite à la menace de l'armée de Jourdan. D'autres cas dans Matthias Winkler, *Die Emigranten der Französischen Revolution in Hochstift und Diözese Bamberg*, Bamberg, UBP, 2010, p. 51-54.

²⁶¹ T. Klinger, « Mariage et famille dans la noblesse bohême : l'exemple des Colloredo », *Revue des études slaves*, 2007/78-4, 2007, p. 397-405 ; É. Hassler, *La cour de Vienne (1680-1740)*, Strasbourg, PUS, 2013, p. 269 ;

²⁶² SOAL-Děčín, c. 108, Teplitz, 27 juin 1794.

²⁶³ S. Bianchi, *Des révoltes*, op. cit., p. 408-409.

Vienne²⁶⁴. Le pacifisme pragmatique du prince de Clary semble ainsi le prélude à l'internationalisme qui se substitue progressivement au cosmopolitisme mondain des élites durant le XIX^e siècle²⁶⁵.

Entre émigrés politiques et princes réfugiés, la réalité de l'émigration en Europe centrale fut celle d'une collection de cas particuliers, mais elle accrut les clivages nationaux en interrogeant les solidarités aristocratiques. Le journal du comte Charles-Joseph révèle la tension entre la compassion et l'hostilité déclarée. À Teplitz, il se trouve en présence des Ferraris qui accueillent un abbé émigré ou du comte Ferdinand de Waldstein qui « a beaucoup de dettes mais c'est en grande partie a force de faire du bien surtout aux émigrés²⁶⁶ ». Mais il relève aussi le dédain du comte de Bristol, Frédéric Harvey dont il écrit qu'« il ne peut pas souffrir les François. Il dit qu'ils ont toujours été un peuple de tigres-singes: que les tigres sont restés en France et que les émigrés sont les singes²⁶⁷ ». Cette dépréciation de la noblesse française émigrée est un aspect important, car elle creuse un fossé entre les seigneurs engagés dans la défense de la monarchie et les « fuyards » au cœur du portrait de l'aristocrate autrichien des années 1800 dressé dans les *Souvenirs* de la baronne du Montet :

Le comte Chotek, ministre et grand burgrave de Bohême était véritablement grand seigneur de ton, de manière et de langage. Il avait passé quelques années à Paris, dans sa jeunesse [...]. Il était impossible de s'exprimer en français avec plus d'élégance et de distinction, mais par une bizarrerie très commune alors dans la grande noblesse autrichienne, ces grands seigneurs, si véritablement seigneurs, et très hauts, étaient presque tous amis de la Révolution française, haïssaient les émigrés et la noblesse. Je crois que cela ne peut s'expliquer que comme une suite de vieilles rancunes nationales²⁶⁸.

Le témoignage de l'ancienne émigrée est essentiel car il souligne les recompositions identitaires qui s'opèrent entre 1792 et 1802, date à laquelle le comte Johann Rudolph Chotek, époux de la comtesse Sidonie de Clary, est nommé grand burgrave. À partir de ses notes et de ses lettres, la baronne compose plus tard l'image du grand noble ayant renforcé sa position en

²⁶⁴ H. Rainater, « Troubles sociaux... », *op. cit.*, p. 43-60 ; et « Conservatisme et Contre-Révolution ... », dans M. Gilli (éd.), *Les limites de siècles*, *op. cit.*, p. 49-54. Voir aussi M. Bélissa, « Les stratégies de la Contre-Révolution. L'exemple du débat au Parlement anglais (1792-1794) », dans J.-C. Martin (dir.), *La Contre-Révolution*, *op. cit.*, p. 163-173.

²⁶⁵ M. Bélissa, *Fraternité universelle*, *op. cit.*, p. 7-18. Voir aussi les analyses de Pierre-Yves Beaurepaire sur l'internationalisme maçonnique et le cosmopolitisme mondain dans *L'Europe des francs-maçons, XVIII^e-XXI^e siècles*, Paris, Belin, 2002, p. 239-245.

²⁶⁶ SOAL-Děčín, c. 157, journal du 12 juillet 1795, p. 63.

²⁶⁷ *Idem*, 27 mai 1797, p. 38. Ce mot figure également dans les *Mémoires* du prince de Ligne (Cah. XXI, Mercure de France, p. 291). Pour le prince, ils sont prononcés « devant un pauvre diable de français à qui il faisait du bien ». Voltaire est à l'origine de l'expression.

²⁶⁸ A. du Montet, *Souvenirs*, *op. cit.*, p. 30, 35.

soutenant le choc réformateur puis révolutionnaire dans les seigneuries de Bohême²⁶⁹. Rien dans les sources Clary-Aldringen n'atteste d'une proximité avec les idées de la Révolution. Il faut interpréter avec précaution cette image de l'antagonisme affiché avec une « noblesse déchue » qui n'avait su tenir son rang et faisait face à de graves troubles financiers²⁷⁰. Elle ne peut se comprendre que dans les recompositions sociales et politiques de la France du XIX^e siècle²⁷¹. Le temps des guerres patriotiques fait ainsi émerger la représentation du grand seigneur d'Europe centrale, conservateur des héritages de « l'ancien monde » dans les textes de Stendhal, puis du comte de Saint-Aulaire, ambassadeur à Vienne dans les années 1840²⁷². Cette représentation renvoie au trouble de l'appartenance qui s'empare des noblesses en Europe au moment où, « des contre-révolutionnaires aux néo-jacobins, les mêmes questions se posent : la Révolution française a bouleversé de fond en comble l'ancien ordre des choses, par quoi faut-il le remplacer ?²⁷³ ». Les « vieilles rancunes nationales » s'expriment alors dans la remise en ordre sous l'égide de Bonaparte qui signe « l'acte de décès de l'époque moderne » selon Marc Bélissa²⁷⁴. En s'opposant au second ordre qui n'avait pu canaliser les débordements, les magnats revendiquent une place dans la stabilisation de l'hégémonie française entre 1800 et 1804.

Les guerres nationales de Napoléon accentuent ces lignes de fracture au sein de la haute noblesse francophone dont le patriotisme monarchique est mis à l'épreuve durant les campagnes en Europe centrale. La fin du Saint-Empire en 1806 et l'occupation de Vienne en 1809 sont le point d'orgue d'une période violente au cours de laquelle les maisons princières eurent à défendre leur position dans les équilibres politiques de l'Europe centrale et germanique.

²⁶⁹ Henri Rossi, « Les Souvenirs de la baronne du Montet. Une autobiographie masquée », dans R. Mortier, H. Hasquin (éd.), *Portraits de femmes*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, *Études sur le XVIII^e siècle*, XXVIII, 2000, p. 75-88.

²⁷⁰ G. de Diesbach, *Histoire de l'Émigration*, *op. cit.*, p. 454 ; sur les difficultés matérielles, voir Michel Figeac, *Destins de la noblesse bordelaise (1770-1830)*, Bordeaux, FHSO, 1996, t. 2, p. 359-466.

²⁷¹ M. Figeac, *Destins*, *op. cit.*, p. 519-612.

²⁷² Stendhal, *Vie de Haydn, de Mozart et de Métafaste*, Paris, Didot, 1814, p. 11-12 ; Louis-Clair comte de Saint-Aulaire, *Souvenirs (Vienne 1832-1841)*, Paris, Calmann-Lévy, 1926, p. 39.

²⁷³ M. Bélissa, *Repenser l'ordre européen*, *op. cit.*, p. 23.

²⁷⁴ *Ibidem*.

B. Les Clary-Aldringen et la recomposition de l'ordre du Saint-Empire Romain Germanique

Les grandes familles et les bouleversements territoriaux, de l'annexion des Pays-Bas à la fin du Saint-Empire

L'émigration eut de profondes répercussions sur les maisons princières du Saint-Empire. À Teplitz, le prince de Ligne rejoint Casanova et entreprend l'édition de ses *Mémoires* à Dresde²⁷⁵. La publication du témoignage d'un aristocrate cosmopolite sur la fin du XVIII^e siècle se déroule en même temps que les négociations avec la République pour la réintégration dans les départements belges réunis à la France depuis 1795²⁷⁶. Le prince doit « prouver qu'il étoit domicilié hors du pays avant la guerre et qu'il n'a point servi contre les François. [...] Il espère que la part qu'il a eu à la coalition en sa qualité de Prince d'Empire ne lui nuira pas davantage, mais il est bien décidé à tout évènement à ne point faire sa paix particulière à l'exemple de la Prusse²⁷⁷ ». L'enjeu est alors d'obtenir la levée des séquestres en se faisant reconnaître comme « absens belge²⁷⁸ ». Toutefois, le prince n'entend rien céder de cette qualité impériale pour laquelle son fils fut fauché par un boulet français en 1792²⁷⁹.

Après 1801, il n'y eut plus d'espoir de restauration autrichienne : chaque grande maison dut donc défendre ses intérêts en bénéficiant de la politique d'apaisement de Napoléon qui visait à « renforcer le régime impérial par les importants piliers de l'ancien régime²⁸⁰ ». Leur situation fut réglée par des arrêtés particuliers, qui opposèrent le statut de grand propriétaire belge à celui de prince d'Empire. Le recouvrement des biens fut conditionné à l'abandon de « tous les titres féodaux, ordres de chevalerie, distinctions et qualifications inconciliables avec la constitution de la République²⁸¹ ». Le prince Charles- Joseph de Ligne avait peut-être « six ou sept patries », mais ne pouvait ignorer les frontières modernes qui s'établissaient entre elles²⁸².

Les intérêts patrimoniaux qui avaient favorisé l'émergence de l'esprit cosmopolite amenèrent la maison de Ligne, comme celle d'Arenberg, à revoir ses attaches européennes

²⁷⁵ Les lettres et les journaux témoignent de ses courses à Dresde, SOAL-Děčín, c. 108, 157.

²⁷⁶ F. Antoine, « Émigration dans le Brabant Belge », dans J.-C. Martin (dir.), *La Contre-Révolution*, op. cit., p. 149-159.

²⁷⁷ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 21 août 1795.

²⁷⁸ F. Antoine, « Émigration... », p. 143-159.

²⁷⁹ Albert de Ligne, *Histoire généalogique de la maison de Ligne*, Bruxelles, la Caravane, 1950, p. 121.

²⁸⁰ F. Antoine, « Émigration... », dans J.-C. Martin (dir.), *La Contre-Révolution*, op. cit., p. 159.

²⁸¹ *Idem*, p. 155-159.

²⁸² Ch.-J. de Ligne, *Mémoires du prince de Ligne*, Paris, Mercure de France, 2004, cah. VIII, p. 150 : « Empire, Flandre, France, Espagne, Autriche, Pologne, Russie et presque Hongrie [...]. J'en ai déjà perdu quatre de ces patries ».

dans la transition de la société des rois au droit des nations²⁸³. Une rupture « nationale » se produit alors entre deux générations : en 1804, le prince de Ligne doit renoncer officiellement à sa qualité de français, abandonne Beloeil et tous ses biens au bénéfice de son petit-fils Louis-Eugène Lamoral, cousin du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen²⁸⁴. Charles-Joseph de Ligne devient un ancien prince d'Empire dont la vie se déroule maintenant entre Vienne et Teplitz, à côté de la branche autrichienne des Arenberg qui s'implante en faisant l'acquisition de seigneuries en Bohême²⁸⁵. Ses filles épousent des grands nobles d'Europe centrale, approfondissant ainsi les liens qui avaient permis de soutenir les difficultés financières des séquestres. La « coupure » familiale permet à Louis-Eugène de Ligne d'obtenir la levée des séquestres sur le patrimoine belge, sans pour autant rompre avec l'histoire de la famille. Un lien neuf put alors être scellé entre la maison et la nation : à partir de son commandement de la garde d'honneur à Bruxelles, les Ligne retrouvent une place en Belgique entre la fin de l'Empire français et l'indépendance de 1830²⁸⁶.

Les grands nobles surent jouer des multiples allégeances qui caractérisent les grandes maisons de l'époque moderne²⁸⁷. La constitution de branches nationales, bien visible dans le cas des Arenberg, est cependant une conséquence majeure de la recomposition politique de l'espace germanique entériné par la dernière Diète de Ratisbonne en 1803. Le Recès de compensation prépare la fondation de la Confédération du Rhin en 1806. Les équilibres impériaux entre la Prusse et l'Autriche sont revus avec l'incorporation de la rive gauche du Rhin à l'Empire français. François II du Saint-Empire se fait proclamer empereur d'Autriche en 1804, préparant ainsi la déposition de l'ancienne couronne impériale en 1806. Ce transfert permet aux maisons princières non immédiates de l'Europe centrale de conserver une stabilité. Les Clary-Aldringen purent ainsi continuer de se présenter en tant que princes d'Empire et de Bohême, conformément aux réformes thérésiennes des années 1740. Le titre de « *Reichsfürst* » (prince d'empire) change de sens, mais ne cesse pas d'être employé dans les sources seigneuriales²⁸⁸. Cette famille ne s'était pas engagée dans les institutions du Saint-Empire comme ce fut par exemple le cas pour les comtes de Hartig²⁸⁹. La dissolution de cette

²⁸³ B. Goujon, *Les Arenberg, op. cit.*, p. 47-102 ; M. Bélicca, *Repenser l'ordre européen, op. cit.*.

²⁸⁴ F. Antoine, « Émigration... », dans J.-C. Martin (dir.), *La Contre-Révolution, op. cit.*, p. 157-158. Voir la généalogie de Ligne en annexe, p. 109.

²⁸⁵ B. Goujon, *Les Arenberg, op. cit.*, p. 55-57 : s'il devient citoyen français pour recouvrer les propriétés familiales, Ernest d'Arenberg vit dans les terres de Widim et Kokorzim achetées par son épouse la comtesse O'Reilly. Ils font l'acquisition d'un hôtel à Prague et de plusieurs seigneuries dans la monarchie entre 1810 et 1817. Le prince obtient l'incolat de Bohême en 1814.

²⁸⁶ F. Antoine, « Émigration... », p. 158.

²⁸⁷ B. Goujon, *Les Arenberg, op. cit.*, p. 61.

²⁸⁸ SOAL-Děčín, c. 126-143, 192-197, 301.

²⁸⁹ C. Madl, *Tous les goûts, op. cit.*, p. 41-54, 202-216.

ancienne structure fut vécue par les Clary-Aldringen comme la transition vers un nouveau régime de souveraineté dans l'Europe germanique née de la Révolution. Le maintien d'une identité impériale refondée permet de comprendre l'écho assez faible de la dissolution dans les archives de la maison princière de Bohême.

Le sentiment de rupture est beaucoup plus net chez la noblesse immédiate qui doit s'adapter à la transformation des États de la confédération germanique, ainsi que le montre William Godsey. Son étude sur les réactions des chevaliers d'Empire de l'électorat de Mainz souligne le contraste avec les noblesses de la monarchie des Habsbourg qui apparaissent « plus stables, sans expérience de la discontinuité révolutionnaire et restent aisément identifiables jusqu'en 1848²⁹⁰ ». Après 1806, des chevaliers émigrent dans la monarchie, refusant de s'intégrer dans la communauté nationale de leur espace d'origine. Les Stadion et les Metternich affirment leur appartenance aux pays héréditaires où ils possèdent des biens²⁹¹. Les seconds soutiennent également l'exil du baron Carl von Stein (1757-1831), réformateur prussien marqué par les bouleversements de 1806 en pleine interrogation sur les notions d'appartenance nationale et nobiliaire²⁹². La haute noblesse de la monarchie des Habsbourg n'est pas à l'écart du malaise qui modifie le caractère des anciennes élites impériales, obligées de repenser le corporatisme de la noblesse d'Empire dans l'émergence d'un nouveau rapport à la nation dans l'Europe germanique. Avec les réfugiés de la fin du XVIII^e siècle, ces acteurs contribuent à la formation de la représentation du bastion monarchique assiégé par « les Français qui, nous entourant dans deux cent lieues, font de notre monarchie une île²⁹³ » ainsi que l'écrit le prince de Ligne en 1808.

L'ordre de Lunéville et l'effondrement de la Prusse marquent ainsi un tournant dans la conception de l'engagement de l'Empire d'Autriche en Europe. « Nous nous sommes constitués en Nation » put ainsi écrire le comte Stadion, ministre des affaires étrangères en 1804²⁹⁴. Metternich et l'archiduc Charles encouragèrent alors le patriotisme monarchique comme un moyen de mener une guerre de défense et de libération nationale. En 1809, la proclamation de l'archiduc *A la nation allemande/an die deutsche nation* est sans équivoque : « C'est pour le maintien de la conservation de la monarchie autrichienne que nous prenons les armes ; c'est pour rendre à l'Allemagne son indépendance, et, le premier des biens, sa dignité

²⁹⁰ W. D. Godsey, Jr. *Nobles and Nation in Central Europe: Free Imperial Knights in the Age of Revolution, 1750-1850*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 3-4.

²⁹¹ *Idem*, p. 141-186.

²⁹² *Idem*, p. 213-248.

²⁹³ Ch.-J. de Ligne, *Mémoires, op. cit.*, cah. XXXIII, p. 423.

²⁹⁴ Cité dans Peter Broucek, *Militärischer Widerstand. Studien zur österreichischen Staatsgesinnung*, Vienne, Böhlau, 2008, p. 183.

nationale²⁹⁵ ». L'ordre monarchique et l'indépendance nationale se conjuguent, modifiant en même temps les rapports entre guerre, noblesse et société en Europe centrale. C'est ainsi que les fils de l'aristocratie furent appelés à prendre la tête des corps de réserve levés dans les seigneuries de Bohême pour défendre les frontières de la Patrie ou « *Vaterländischen Boden* » selon la patente qui crée la *Landwehr* en 1808²⁹⁶.

Le patriotisme monarchique dans les seigneuries entre Austerlitz et Wagram : la formation de la Landwehr de Bohême

Les défaites d'Ulm, la capitulation de Vienne puis la bataille d'Austerlitz avivent la nécessité d'une réforme du système militaire conduite par l'archiduc Charles après le traité de Presbourg en 1805. L'armement de *Landwehr* recrutées en Bohême et en Autriche à partir de 1808 vise à former des corps de « sujets-soldats » afin de sécuriser les zones frontalières, ainsi que l'explique l'officier autrichien Friedrich von Stutterheim :

Cette grande mesure défensive, en donnant un caractère national à la guerre qui se préparait, fut promptement saisie par toutes les classes des sujets de la monarchie, accueillie avec patriotisme, et mise en exécutions avec zèle. La noblesse du pays se mit à la tête de ces levées nationales qui furent organisées dans les différentes provinces²⁹⁷.

La création de ce corps auxiliaire de l'armée de métier rénove les « *land-militz* » seigneuriales du XVIII^e siècle. Sans aller jusqu'à supprimer le monopole noble sur les postes d'officiers, l'archiduc s'inspire des réformes menées en Prusse pour réduire la séparation entre l'élite civile et l'armée, responsable de la défaite selon Clausewitz²⁹⁸. L'esprit était le même : lutter contre Napoléon avec ses propres armes en soudant les élites et le peuple autour de la défense du territoire²⁹⁹. La *Landwehr* concrétisait le rêve de cohésion nationale de l'Empire d'Autriche exprimé par Stadion en 1804³⁰⁰. Il comptait sur la noblesse pour diriger ces bataillons censés canaliser une politisation nouvelle des populations unies dans une seule

²⁹⁵ Voir annexe 1, p. 291. SOAL-Děčín, c. 127, affaires de la seigneurie, 1809.

²⁹⁶ Franz Kurz, *Geschichte der Landwehre in Oesterreich ob der Enns*, Linz, 1811, vol. 2, p. 212-214. M. Strigl, « *Wacht an der Grenze* ». *Op. cit.*, p. 108.

²⁹⁷ F. von Stutterheim, *La guerre de l'an 1809. Entre l'Autriche et la France*, Vienne, Strauss, t. 1, 1811, p. V-VI.

²⁹⁸ Thomas Hippler, *Soldats et citoyens. Naissance du service militaire en France et en Prusse*, Paris, PUF, coll. Pratiques théoriques, 2006, p. 258-266 ; Clark Christopher, *The Iron Kingdom. The Rise and Downfall of Prussia*, Cambridge, CUP, 2006, p. 313. Annie Crépin note que la *Landwehr* prussienne devient une référence dans les débats sur la constitution de la garde nationale de la Restauration : *Défendre la France. Les Français, la guerre et le service militaire de la guerre de Sept Ans à Verdun*, Rennes, PUR, 2005, p. 203-219.

²⁹⁹ Ernst Zehetbauer *Landwehr gegen Napoleon: Österreichs erste Miliz und der Nationalkrieg von 1809*, Vienne, öbv, 1999 ; M. Kerautret, « La Prusse et Napoléon », dans F. Knopper, J. Mondot (éd.), *L'Allemagne face au modèle français*, Toulouse, PUM, 2008, p. 91-101.

³⁰⁰ P. Broucek, *Militärischer Widerstand*, *op. cit.*, p. 183 ; Z. Stoklásková, « České země v době napoleonských válek [Les Pays de la couronne de Bohême pendant les guerres napoléoniennes] », dans I. Cerman (dir.), *Habsburkové*, *op. cit.*, p. 268-281.

force combattante³⁰¹. L'élan patriotique est ainsi au centre de l'implication d'une nouvelle classe d'âge dans la nouvelle militarisation de la société de 1808 : plus que les seigneurs en place, ce sont leurs héritiers que les réformateurs souhaitent voir commander les bataillons. Le comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen reçoit alors l'éducation militaire que son père avait jugée inutile à un futur grand propriétaire, témoignant ainsi de la mutation de la noblesse d'épée vers une aristocratie foncière à la fin de l'époque moderne. La *Landwehr* est l'occasion de renforcer l'engagement militaire de la nouvelle génération des propriétaires, ce dont témoigne l'archiduc Ferdinand en chargeant le prince de Ligne de préparer le comte à recruter et entraîner les hommes du troisième bataillon de la Bohême du Nord³⁰². Il souhaite que le prince de Ligne fasse la transition entre le modèle de l'officier propriétaire du XVIII^e siècle et celui du propriétaire militarisé du XIX^e siècle. Du comte major aux sujets recrutés, la *Landwehr* réalise ainsi l'utopie d'une école « d'intégration nationale et d'acculturation à l'État-nation » dont l'origine est à situer dans les armées des « citoyens-soldats » de l'an II³⁰³. Cette utopie prend un sens très fort en pleine phase culturelle de l'éveil des nationalités dans la monarchie plurielle des Habsbourg.

Le rôle imparti à l'éducation dans les réformes en Autriche et en Prusse précipite donc l'apprentissage de l'autorité militaire et seigneuriale indispensable au recrutement des *Landwehrs* dans les États héréditaires³⁰⁴. Celui-ci s'avère tout aussi difficile que la conscription à laquelle le prince Jean de Clary avait eu à faire face dans les années 1790 :

Demain a 6 heures 1/2 je dois voir la moitié des gens d'ici, dont il faut ausstossen les üntaugliche [réformer les inaptés au service], nommer les bas-officiers etc, à 8 heures ceux de Binsdorf dont on m'a déjà prévenu que la moitié serait üntänglich ainsi il faudra tirer au sort de nouveau. A 9 heures, je vais a Kamnitz à 2 j'y vois 380 hommes dont 100 qui ont tiré des numéros sont en voyage a Trieste, en Espagne, a Constantinople, 100 qui seront zum ausstossen et 80 qui ne viendront pas a cause des distances, ainsi vous voyez que je suis encore un peu loin de mes 1000 hommes³⁰⁵.

Le comte Charles-Joseph se heurte à la réalité qui se cache derrière le « mythe unitaire³⁰⁶ » de l'élan patriotique dans la monarchie des Habsbourg. Le major doit donc s'appuyer sur les administrations seigneuriales de son père ou du prince Kinsky à Kamnitz dont il fait intervenir les directeurs (*Oberamtmann*). Le territoire militaire englobe plusieurs

³⁰¹ C. Ingraio, *The Habsburg*, op. cit., p. 235;

³⁰² Ch.-J. de Ligne, *Mémoires*, op. cit., cah. XXXIII, p. 427.

³⁰³ S. Bianchi, *Des révoltes*, op. cit., p. 385-387 ; A. Crépin, *Histoire de la conscription*, op. cit., p. 109-111.

³⁰⁴ Élisabeth Fehrenbach, *Vom Ancien Régime zur Wiener Kongress*, Munich, Oldenbourg, 2001, p.121-124.

³⁰⁵ SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à L., Tetschen (Děčín), 20 août 1808. En théorie, tous les hommes de 18 à 45 ans peuvent être recrutés. Les listes de recrutement et les documents relatifs à la formation du bataillon sont conservés SOAL-Děčín, c. 186.

³⁰⁶ Roger Dupuy, *La Garde nationale*, op. cit., p. 21-43. ; S. Bianchi, *Des révoltes*, op. cit., p. 385-387

seigneuries, imposant une circulation des sujets qui enterre définitivement l'ancien « attachement à la glèbe » au profit d'une conception élargie de l'espace régional. Ce changement de perspective ouvre la voie à une nouvelle conception territoriale et politique qui ne se limite pas aux seules élites de Bohême. Les seigneuries demeurent toutefois la structure essentielle dans laquelle la noblesse héritière du régime fort des XVII^e-XVIII^e siècles propose différents modes de recrutement, qui témoignent de la mutation du pouvoir local des propriétaires au début du XIX^e siècle :

La conduite des propriétaires a leur égard, est fort différente. Monsieur de Thun leur a donné 10 florins pièce. Monsieur de Przychovsky les a rossés pour les rendre volontaires, d'autres comme Claristel Clam les a dispensé à tout jamais de toute corvée. Przychovsky est celui qui en a envoyé le plus, et dont le moyen est le plus économique³⁰⁷.

Les pressions et les promesses seigneuriales furent plus convaincantes que les manifestations spontanées de patriotisme de la part des sujets. Les seigneurs modernes choisissent la suppression de cette corvée porteuse de tant d'enjeux sur la liberté des paysans à la fin du XVIII^e siècle. Les anciens ravivent la violence des relations avec les serfs. Entre les deux, les propriétaires terriens adoptent la voie des incitations financières qui ne font qu'augmenter les dépenses d'uniforme et d'équipement auxquelles le prince Jean de Clary-Aldringen souscrit pour son fils³⁰⁸. Avec la *Landwehr*, l'État Habsbourg s'appuie sur un régime seigneurial en pleine mutation pour encourager le soulèvement populaire au service d'un sentiment national théoriquement attaché à la dynastie des Habsbourg incarnée par les archiducs.

L'expansion napoléonienne accélère le renforcement des identités nationales comme outil de combat, à l'image de ce que Thierry Couzin observe pour les nations espagnoles et russes qui se construisent face à l'idée de « Grande Nation » française³⁰⁹. Le général Beauvais indique que l'exemple espagnol fut à l'origine de la décision d'organiser des « gardes nationales », d'armer des *Landwehrs* et de former des « guérillas » à l'insurrection³¹⁰. Les chants patriotiques et les proclamations des archiducs encouragèrent le soulèvement du Tyrol occupé par les troupes de Bavière et la reprise en main de ce territoire par un défenseur de

³⁰⁷ SOAL-Děčín, c. 158 Journal Ch.-J., 30 mars 1809, p. 25.

³⁰⁸ John H. Gill rapporte que nombre de compagnies sont mal équipées et que plusieurs refusent de marcher. 1809. *Thunder on the Danube : Napoleon's Defeat of the Habsburgs*, Londres, Frontline Books, 2008, p. 62-63.

³⁰⁹ T. Couzin, « La Grande Nation à l'épreuve des grandes nations lors de l'expansion napoléonienne », *Napoleonica*, 2011/3-12, p. 92-97. Voir aussi Richard Hocquelet, « La nation espagnole face à Napoléon : résistance et collaboration », dans J.-C. Martin (dir.), *Napoléon et l'Europe*, Rennes, PUR, 2002, p. 91-102.

³¹⁰ M. Mortonval, Général Charles Beauvais, *Histoire des campagnes d'Allemagne depuis 1807 jusqu'en 1809*, Paris, Dupont, 1827, p. 138.

l'idée nationale autrichienne, le baron de Hormayr³¹¹. Mais en même temps, la circulation des sujets qui endossèrent le rôle de protecteurs du sol et de leurs familles pouvait encourager des velléités d'indépendance qui faisaient de ce corps une arme à double tranchant dans l'espace multi-national de la monarchie des Habsbourg. C'est pourquoi la *Landwehr* fut majoritairement recrutée parmi les populations germanophones des États patrimoniaux, où l'effort centralisateur de la fin du XVIII^e siècle rendait plus simple la combinaison entre le patriotisme national et la fidélité à l'égard de la dynastie³¹². La Diète de Hongrie manifesta ses prérogatives en refusant l'extension de la *Landwehr* tout en promettant 60 000 soldats, bien plus efficaces que les « non militaires » souvent mal équipés, peu fiables et rapidement démoralisés. La Galicie ne fit l'objet d'aucune levée, principalement en raison de la popularité de Napoléon parmi les polonais. La Bohême « ne donne aucun signe de dissidence ou d'indépendance », mais cela ne suffit pas pour vaincre la méfiance de l'empereur à l'égard de l'enthousiasme populaire et de la participation des masses aux guerres nationales³¹³.

Les lettres du comte de Clary se montrent favorables à ces tentatives de politiser les sujets dans laquelle il s'inscrit en supervisant les entraînements hebdomadaires et les rassemblements au son de la musique turque³¹⁴. Mais plus qu'une identité nationale, c'est bien un patriotisme monarchique qui s'exprime dans les écrits du major et de ses proches. Ce patriotisme est au cœur de la réassurance de l'autorité seigneuriale chez les grands propriétaires de la fin de l'époque moderne. Il témoigne aussi de la renaissance de l'idéal de la noblesse d'épée chez leurs héritiers.

Pour le comte de Clary mobilisé en 1809, les marches et les contre-marches visent d'abord à maintenir le calme par une présence sécurisante dans la région de l'Elbe. L'intensité des guerres napoléoniennes est particulièrement visible dans la ville d'eau de Teplitz, où les rumeurs circulent très vite et déstabilisent la population. Depuis la défaite de 1806, des témoins engagés comme Friedrich von Gentz diffusent l'horreur de la guerre nationale « les plus redoutables de toutes [...], qui se font contre une population entière » selon Antoine de Jomini³¹⁵. Ce penseur contre-révolutionnaire, très actif contre Napoléon provoque l'effroi

³¹¹ André Robert, *L'idée nationale autrichienne et les guerres de Napoléon. L'apostolat du baron de Hormayr et le salon de Caroline Pichler*, Paris, Félix Alcan, 1933. Voir une proclamation en annexe 1 p. 281, d'autres documents de ce type dans Karl August Schimmer, *Französischen Invasionen in Österreich und die Franzosen in Wien in den Jahren 1805 und 1809*, Vienne, Dirnböck, 1846, p. 186-269.

³¹² C. Ingrao, *The Habsburg*, *op. cit.*, p. 235.

³¹³ Remarques de R. Evans, *Austria*, *op. cit.*, p. 93, et M.-É. Ducreux dans N. Aleksium *et alii* (dir.), *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, *op. cit.*, p. 405, qui ajoute que François I^{er} désavoue la politique patriotique de l'archiduc Jean après l'insurrection du Tyrol.

³¹⁴ Les chants patriotiques furent traduits dans les langues de la monarchie : C. Ingrao, *The Habsburg*, *op. cit.*, p. 235. Ils jouent un rôle clef dans l'esprit de la *Landwehr* : E. Zehetbauer *Landwehr gegen Napoleon*, *op. cit.*

³¹⁵ A. de Jomini (1779-1869), *Précis de l'art de la guerre*, Paris, Anselin, 1838, p. 72.

dans son auberge de Teplitz en rapportant par exemple que les Français « commettent des cruautés inouïes ; ils massacrent les enfans³¹⁶ ! ». En 1809, la crainte des Uhlans de la Saxe alliée à Napoléon entraîne une vague de « terreur panique a Teplitz³¹⁷ » : « Eichler, Fischer, monsieur de Buol, Ambrozi sont partis cu par-dessus tête, des Badegäste [baigneurs] ; des femmes qui pleuraient, se tordaient les mains, de ne pas avoir de chevaux de postes ». Le pays est également traversé par les « houzards noirs avec des têtes de mort³¹⁸ » du duc de Brunswick (1771-1815), qui provoquent des altercations avec les régiments Saxons. La frontière septentrionale n'est donc pas exempte de tensions³¹⁹. Après ces incidents, la menace des armées Westphaliennes entraîne un ordre du général Amende de pénétrer en Saxe et de marcher sur Leipzig. Le comte y voit l'occasion de rivaliser avec son cousin Ernest Hoyos qui brille dans la *Landwehr* d'Autriche³²⁰. Son sang ne fait qu'un tour, et il écrit à sa femme :

Vous ne vous faites pas d'idée comme on est électrisé, d'être sous les yeux de braves gens, comme les uhlands [lanciers], et les noirs [la légion noire du duc de Brunswick] ; je crois qu'avec eux je me serais bien conduit, et que j'aurais au moins eu l'air d'avoir du courage, par honneur ? L'occasion de le prouver est probablement perdue, a jamais³²¹.

L'engagement des aînés de la noblesse dont la vocation n'était pas militaire provoque un regain de fierté nobiliaire, exaltée dans la participation aux guerres de libération nationale. La vie des camps au milieu des sujets de son père ne suffit pas à satisfaire l'esprit de conquête chez le comte de Clary-Aldringen. Charles-Joseph souhaite voir un « petit bout de guerre³²² » pour s'illustrer par un fait d'arme. Il serait alors devenu « soldat tout à fait³²³ », ce qui l'aurait associé aux figures militaires qui dominent la vie politique et sociale de son époque. Son entrée en Saxe lui permet toutefois d'être reçu par la noblesse de Leipzig à la manière des officiers cosmopolites du siècle précédent³²⁴. La civilité attachée aux circulations militaires de

³¹⁶ SOAL-Děčín, c. 187, correspondance conjugale, Teplitz, 21 octobre 1806. Sur Gentz : H. Zimmermann, *Friedrich Gentz. Die Erfindung der Realpolitik*, Paderborn, Schöningh, 2012, p. 159-200; M. Bélissa, « Friedrich von Gentz », dans *La plume et le sabre, op. cit.*, p. 421-430.

³¹⁷ SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à L., Peterswald, 5 juillet 1809.

³¹⁸ *Idem*, Tischlowitz, 22 mai 1809.

³¹⁹ Cette légion est créée en 1809 pour tenter de reconquérir le duché perdu en 1807 : Général Pelet, *Mémoires sur la guerre de 1809 en Allemagne*, Paris, Roret, 1826, t. 4, p. 25.

³²⁰ SOAL-Děčín, c. 187, Gross Priesen, 27 mai 1809 et à M.-C. de Clary, née Ligne, Weltruss, 21 août 1809.

³²¹ *Idem*, Peterswald, 6 juillet 1809.

³²² *Idem*, Tetschen, 18 avril 1809 ;

³²³ *Idem*, Peterswald, 5 juillet 1809.

³²⁴ *Idem*, Nossen, 27 juin 1809 ; Y. Lagadec, « Guerre sur terre et circulations internationales en Europe », dans P.-Y. Beaurepaire, P. Pourchasse (dir.), *Les circulations internationales en Europe (1680-1780)*, Rennes, PUR, 2010, p. 55-66.

la noblesse ne semble donc pas dépassée, quand bien même l'Europe militaire n'est plus seulement dominée par les aristocraties héréditaires du XVIII^e siècle³²⁵.

Après l'entrée au service des armées impériales du cadet Maurice Clary-Aldringen, la *Landwehr* de Bohême contribua donc à renforcer encore le lien ancien entre la noblesse et les armes dans cette maison devenue seigneuriale au service des Habsbourg. Elle joue un rôle important dans la manière dont la haute noblesse terrienne de Bohême défend son identité entre la fin du Saint-Empire Romain Germanique en 1806 et celle de l'Empire français en 1814-1815. Les femmes ne restent pas à l'écart de cette réassurance de la légitimité nobiliaire. Tout en suivant les positions de son mari sur une carte, la comtesse Louise se révèle un agent de liaison efficace : ses longues lettres sont accompagnées des rapports militaires et de comptes-rendus très détaillés de la situation militaire de l'Empire³²⁶. Louise Clary se forge une vue d'ensemble, qu'elle transmet à son époux moins bien informé en Bohême. Elle bénéficie des renseignements de son père le comte Johann Rudolph Chotek, membre du *Konferrenzministerium* qui suit l'empereur en 1809. Les pertes, les faits d'armes, les réactions des civils : rien n'échappe à sa collecte. L'ardeur patriotique de la comtesse l'aide peut-être de combattre le sentiment pénible d'être une « émigrée » dans sa propre monarchie, après que l'arrivée des troupes françaises l'oblige à poursuivre ses envois depuis la Moravie. En confrontant la haute noblesse francophone aux conscrits de Napoléon, l'occupation de Vienne en 1809 implique la maison princière dans les enjeux des guerres nationales et de l'impérialisme napoléonien dans l'Europe de Clausewitz.

« Au milieu du théâtre de la guerre » : la maison francophone et l'impérialisme napoléonien en Europe centrale

En 1809, le comte Charles-Joseph est le seul à pouvoir rentrer à Teplitz. Sa famille est dispersée « au milieu du théâtre de la guerre³²⁷ ». La princesse Euphémie de Ligne décrit les nuits passées dans les caves de Presbourg bombardée. Le cadet Clary-Aldringen, Maurice, fait partie des 20 000 autrichiens prisonniers de guerre en 1809, et passe plusieurs mois en captivité au casernement de Châlons³²⁸. L'expérience de ce militaire de carrière est bien différente de celle de son frère aîné. Quant à la comtesse Louise, elle se résout à fuir Vienne en bénéficiant de la solidarité de la comtesse Erdödi, née Würbn. Cette dernière accueille les Chotek dans le château des Vrbna à Holleschau en Moravie car la Bohême n'est pas sûre. La

³²⁵ David Bell, « Les origines culturelles de la guerre absolue », dans J.-C. Martin (dir.), *La Révolution à l'œuvre*, op. cit., p. 229-239.

³²⁶ Voir annexe 2, p. 282. SOAL-Děčín, c. 187, correspondance conjugale, 1809.

³²⁷ Voir annexe 3, p. 284. SOAL-Děčín, c. 189, Euphémie de Ligne à Ch.-J., Presbourg, 12 juin 1809.

³²⁸ Jean Tulard, *Dictionnaire Napoléon*, Paris, Fayard, 1999, p. 1405. Il s'agit de Châlons-en-Champagne.

confusion règne sur les routes : « les chemins sont encombrés de voyageurs, de Landwehr, de chariots, de militaires bien plus encore³²⁹ ». Louise ne cherche pas à masquer sa fuite en séjour de politesse dans les domaines d'autres nobles. Au contraire, elle revendique presque une identité d'émigrée, par exemple en écrivant : « je ne dépaquete rien [...] je suis genügsam [frugale], comme il convient a une émigrée³³⁰ ». Louise associe ainsi l'exil de la cour de François I^{er} aux multiples précédents qui ont recomposé le paysage politique des vingt dernières années. Elle peut participer au « roman de l'émigration » avec des modèles comme Isabelle de Charrière ou Stéphanie de Genlis³³¹, tout en témoignant de l'expansion militaire qui instaure l'hégémonie française en Europe. La noblesse Habsbourgeoise n'était plus hors d'atteinte : elle partageait le sort des élites européennes qui oscillaient entre l'espoir d'une restauration et la réalité d'un ordre nouveau dans lequel les anciens statuts étaient à redéfinir.

La conscience de vivre une émigration augmente le caractère dramatique du séjour, avivé encore par le fait qu'elle est enceinte et reçoit régulièrement des voyageurs inquiets, porteurs des nouvelles des prisonniers ou des récits des batailles rédigés par ses frères combattants. Elle se prépare aux terribles nouvelles de l'« horrible boucherie » de Wagram qui emporte Joseph Chotek parmi « tant de milliers d'hommes, [...] pour nous mener plus promptement a notre destruction !³³² ». L'ardeur patriotique s'en trouve démultipliée. Après Wagram, Louise note qu'« on ne peut pas douté qu'une trahison, la plus noire, la plus infâme n'aye préparé la ruine de notre Patrie³³³ ». Comme Pauline de Schwarzenberg ou Fanny Khevenhüller, elle fustige « les méprisables hongrois et ceux des Bohèmes, ou autres, qui ont montré une mauvaise volonté, et un manque de patriotisme choquant³³⁴ ». Mais c'est surtout du côté de la Vienne occupée que se concentrent les suspicions de trahison qui succèdent à l'enthousiasme de la mobilisation des *Landwehrs* au printemps :

Jugez ce que c'est que cette madame de Wilzek qui fait l'agréable pour les Français ; d'après cela on peut s'attendre qu'ils sont vus et reçus cette fois ci dans bien des maisons, et on le dit aussi ; cela me donne une impatience que je ne puis pas dire³³⁵.

³²⁹ SOAL-Děčín, c. 187, L. à Ch.-J., Hollaschau 14 mai 1809.

³³⁰ *Idem*, 22 mai 1809.

³³¹ S. Genand (éd.), *Romans, op. cit.* ; Regina Köthe, *Vor der Revolution geflohen. Exil im literarischen Diskurs nach 1789*, Wiesbaden, Deutscher Universitäts-Verlag, 1997, p. 103-190.

³³² SOAL-Děčín, c. 189, L. à Ch.-J., Weltruss, 16 juillet 1809.

³³³ *Ibidem*.

³³⁴ *Idem*, 25 juillet 1809 ; Journal de Fanny Khevenhüller, SOA Třeboň, p. Jindřichův Hradec, RA Czernin, par exemple les 9 juillet 1809, 10 janvier 1810 ; B. Bertrand, *La vie de Pauline, op. cit.*, p. 296

³³⁵ SOAL-Děčín, c. 189, L. à Ch.-J., Weltruss, 27 juillet 1809. Sur l'entrée en guerre à Vienne : Robert Ouvrard, *Les français à Vienne, Chronique d'une occupation*, Paris, Nouveau Monde, 2009, p. 17-25.

Le développement du patriotisme moderne semblait enterrer l'ancien modèle du cosmopolitisme des officiers. L'« attitude francophile » des logeurs réquisitionnés fut surveillée par la police, et considérée désormais comme un signe de trahison nationale³³⁶. Il faut toutefois faire la part de la stratégie dans l'écriture des lettres en français dont la noblesse a parfaitement conscience qu'elles sont lues par les autorités. Le « zèle à rendre autant de services qu'il est en mon pouvoir, à ma patrie et mon Empereur³³⁷ » que manifeste Pauline de Schwarzenberg depuis 1805 est aussi une manière d'assurer la circulation du courrier, ce que le comte de Clary exprime à son tour en interpellant « ces messieurs de la poste³³⁸ » en 1810. Le regard sur le français des élites se modifie en profondeur, en radicalisant les critiques de la fin du XVIII^e siècle sur les « étrangers qui veulent imiter l'esprit français », au lieu de mettre en valeur « le caractère et l'esprit national³³⁹ ». Les années 1800 sont un tournant pour les grandes familles qui étaient francophones du fait des alliances européennes autant que de l'éducation. Claudie Paye a ainsi montré combien la politique linguistique étudiée dans les royaumes des Napoléonides comme la Westphalie de Jérôme Bonaparte, provoque un choc culturel pour la noblesse de cour³⁴⁰. L'arrivée des « vilains bleus³⁴¹ » en Europe centrale heurte la culture aristocratique héritée de la fin du XVIII^e siècle.

Le témoignage des sources isolées de Vienne contraste avec l'interprétation de Félix Kreissler selon lequel « les sources de l'époque (Bäuerle, Glossy etc.) montrent qu'une grande partie de l'aristocratie et de la bourgeoisie ne considéra pas les Français comme des ennemis³⁴² ». La comtesse Louise souligne au contraire qu'« il y a une proclamation du 1^{er} de juillet d'Andréossi, qui prouve que les bourgeois ne souffrent qu'avec beaucoup d'impatiences ces hôtes incommodes ; et qu'entre autres ils ont aussi voulu délivrer à mains armées des prisonniers autrichiens ; plusieurs ont été condamnés à mort³⁴³ ». Sa situation l'éloigne des réalités de l'occupation auxquelles le prince Jean de Clary-Aldringen doit faire face. À la différence des plus riches familles, il ne peut se permettre de fuir :

³³⁶ Les archives policières conservent un dossier sur l'« Attitude francophile de certains aristocrates pendant l'occupation de Vienne » selon F. Kreissler, *Le français dans le théâtre viennois du XIX^e siècle*, Paris, PUF, 1973, p. 68.

³³⁷ SOA Třeboň, prac. ČK, RAS, Fasc. 539, Prague, 28 déc. 1805, citée dans B. Bertrand, *La vie, op. cit.*, p. 296.

³³⁸ SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à L., Vienne, 26 jan. 1810.

³³⁹ Madame de Staël, *De l'Allemagne*, 1808, cité dans F. Kreissler, *Le français, op. cit.*, p. 29.

³⁴⁰ Claudie Paye, « *Der französischen Sprache mächtig* ». *Kommunikation im Spannungsfeld von Sprachen und Kulturen im Königreich Westfalen (1807-1813)*, Munich, Oldenburg, 2013, p. 474-488.

³⁴¹ SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à L., Gross Priesen (Velké Březno, Bohême du Nord), 30 mai 1809.

³⁴² F. Kreissler, *Le français, op. cit.*, p. 68.

³⁴³ SOAL-Děčín, c. 189, L. à Ch.-J., Weltruss, 27 juillet 1809. Le général Antoine François Andréossi (1761-1828), ambassadeur puis gouverneur français de Vienne. Voir R. Ouvrard, *1809, op. cit.*, p. 79-95.

C'est peut être la première fois que je voudrais avoir la fortune des Liechtenstein, ou des Schwarzenberg. Je m'exposerois alors à perdre cent mille florins peut être en abandonnant ma maison pour tout le temps que les Français passeront encore à Vienne³⁴⁴.

L'émigration des propriétaires est un privilège réservé aux plus fortunés, qui peuvent espérer se réfugier dans la « nostalgie arcadienne » et l'utopie des domaines aménagés en Moravie – si tant est qu'ils soient épargnés par la guerre³⁴⁵. Les autres familles sont confrontées au spectre de la ruine né dans les années révolutionnaires. Jean de Clary reste à Vienne pour protéger ses intérêts de propriétaire. La présence de son aîné Charles-Joseph en Bohême lui permet de faire face aux lourdes contributions de guerre³⁴⁶.

Pendant que son fils souligne le panache avec lequel il entre en « vainqueur à Leipzig³⁴⁷ », le prince Jean vit la situation inverse en devant loger officiers et soldats de l'armée française³⁴⁸. La résidence du couple princier justifie d'épargner une partie de l'hôtel qui accueille « monsieur d'Oudenarde [Charles Eugène Lalaing d'Audenarde (1779-1859)], un colonel, et un major avec leurs gens et chevaux, outre neuf à dix soldats. Tout cela mange, et beaucoup³⁴⁹ ». À cela s'ajoute l'impôt et l'emprunt forcé décidé le 28 juillet par Andréossy avec le consentement des États de Basse-Autriche, face auxquels les propriétaires se défendent³⁵⁰. Alors que les annonces de contributions « sous menace d'exécution militaire³⁵¹ » se succèdent sans grand résultat, le prince de Clary envoie une lettre de réclamation. Il affirme avoir versé 3000 florins gulden durant les premières levées et fait valoir qu'il n'est pas membre des États d'Autriche pour demander son retrait des listes de la nouvelle imposition³⁵². La qualité de prince de l'Empire d'Autriche disparaît derrière celle de grand propriétaire de Bohême, pour reprendre la remarque des acquéreurs des biens Arenberg lorsque le duc « joue sur les diverses facettes de la multi-appartenance » pour tenter de faire annuler les ventes révolutionnaires dans le Brabant en 1806³⁵³. Le prince de Clary reproduit cette stratégie aristocratique à l'échelle de l'Empire autrichien, tout en proposant une

³⁴⁴ SOAL-Děčín, c. 147, J.d.C. à son fils Charles-Joseph, Vienne, 23 août 1809.

³⁴⁵ R. Baurly, « La cabane et le château », dans A.-M. Cocula, M. Combet (dir.), *Le Château et la nature*, Paris, de Boccard, 2005, p. 195-220.

³⁴⁶ Klaralinda Kircher, *Wien 1809*, Vienne, Wiener Stadt- und Landesarchiv, 2009, p. 9 ; K. A. Schimmer, *Französischen Invasionen*, op. cit., p. 110-122. Sur le bombardement et les conditions de vie : J. Sachslehner, R. Bouchal, *Napoleon in Wien. Fakten und Legenden*, Vienne, Pichler, 2009.

³⁴⁷ SOAL-Děčín, c. 187, Nossen, 27 juin 1809.

³⁴⁸ R. Ouvrard, *Les français à Vienne*, op. cit., p. 42 cite également les Cobenzl et les Kaunitz.

³⁴⁹ SOAL-Děčín, c. 147, J.d.C. à Ch.-J., Vienne, 24 septembre 1809.

³⁵⁰ R. Ouvrard, *1809*, op. cit., p. 94-95.

³⁵¹ SOAL-Děčín, c. 149, brouillon d'une lettre de réclamation du prince Jean, s. d., 1809.

³⁵² Voir cette lettre en annexe 4, p. 286. La somme représente environ 7500 francs au change de l'époque. Trois millions de florins sont réclamés en juin aux banquiers comme Geymüller auquel le prince envoie la somme : K. A. Schimmer, *Französischen Invasionen*, op. cit., p. 111 ; F. Schembor, *Franzosen in Wien*, op. cit., p. 125-192. Le montant total des contributions s'élève théoriquement à douze millions : R. Ouvrard, *1809*, op. cit., p. 94-95.

³⁵³ B. Goujon, *Les Arenberg*, op. cit., p. 51-53.

contribution volontaire pour que son patriotisme ne soit pas mis en doute. L'occupation met la « cohésion nationale » à l'épreuve, et contribue à renforcer les appartenances aux différentes entités politiques de la monarchie des Habsbourg.

Le prince est donc captif à Vienne, ce que lui rappellent les permissions qu'il doit demander à la fois au prince de Neuchâtel et au conseil (*Hofrath*) de la capitale. Il ne peut rejoindre la Bohême qu'à condition d'un retour sous trois mois³⁵⁴. Contrairement à la prise de Vienne de 1805 qui fut une opération de guerre, l'occupation durable de 1809 vise à l'intégration de la monarchie dans l'espace de domination française³⁵⁵. Les conditions d'occupation, marquées par la censure d'un côté et la mise en place du théâtre français de Napoléon de l'autre, placent les aristocrates francophones entre leur allégeance à l'empereur en exil et la politique d'intégration du vainqueur³⁵⁶. Les années 1808-1810 marquent un renforcement du régime impérial en Europe: face au blocus et à l'affirmation de la « nation espagnole » depuis 1808, Napoléon transforma plusieurs pays indépendants en départements et annexa le duché d'Oldenbourg³⁵⁷. En choisissant Schönbrunn pour résidence temporaire, il affirmait sa suprématie en Europe centrale. Le logement des officiers comme le général d'Audenarde, qui se distinguait dans la Grande Armée après avoir servi l'Autriche durant l'Émigration de sa famille, eut alors un rôle important dans la politique impériale soucieuse d'intégrer les élites de l'Ancien Régime³⁵⁸. Les liens entre grandes familles prédisposaient au rapprochement des élites par l'intermédiaire d'une Grande Armée qui accueillait ancienne et nouvelle noblesse : « nous dinons [...] avec monsieur d'Oudenarde quand il est en ville, souvent François Potocki et monsieur de Montmorency, l'un et l'autre aides de camp du maréchal D'Avoust [Davout]³⁵⁹ ». Ces réceptions ne sont pas sans rappeler l'accueil des aristocrates cosmopolites du XVIII^e siècle. Elles apparaissent surtout comme le prolongement naturel des liens aristocratiques entre les maisons nobles d'envergure européenne que Napoléon entend soumettre à son autorité de Naples à Vienne³⁶⁰. Issu de la noblesse polonaise, François Potocki (1788-1853) s'était marié en 1807 à Teplitz avec la petite fille du

³⁵⁴ SOAL-Děčín, c. 149, s.d., 1809. Il s'agit de Louis-Alexandre Berthier (1753-1815).

³⁵⁵ Rolf M. Urrisk, *Wien. 2000 Jahre Garnisonsstadt*, Gnas, Weishaupt, 2009, p. 155.

³⁵⁶ F. Schembor, *Franzosen in Wien, op. cit.*, p. 144-149; F. Kreissler, *Le français, op. cit.*, p. 30-68 ; P. Bourdin, « Les limites d'un impérialisme culturel : le théâtre français dans l'Europe de Napoléon », *Le Mouvement social*, 2015/253, p. 89-112 .

³⁵⁷ Annie Jourdan, « Napoléon et la paix universelle, Utopie et réalité », dans J.-C. Martin (dir.), *Napoléon et l'Europe, op. cit.*, p. 68 ; et dans le même ouvrage : R. Hocquelet, « La nation espagnole face à Napoléon : résistance et collaboration », p. 91-102.

³⁵⁸ N. Petiteau, *Élites et mobilités : la noblesse d'Empire au XIX^e siècle (1808-1914)*, Paris, La Boutique de l'histoire, 1997, p. 123.

³⁵⁹ SOAL-Děčín, c. 147, J.d.C. à Ch.-J., Vienne, 6 septembre 1809.

³⁶⁰ N. Petiteau, *Élites et mobilités, op. cit.*, p. 51.

prince de Ligne, Sidonie (1786-1828)³⁶¹. Mathieu Paul Louis de Montmorency (1748-1809) est le père d'un personnage important des débats de la Révolution, qui connaît ensuite l'émigration. Pour un futur baron d'Empire comme d'Audenarde, ou pour Davout dont la figure domine ce dîner, l'enjeu était de « se faire reconnaître l'étranger, où [la nouvelle noblesse] se présentait avec le prestige de la gloire militaire » qu'il s'agissait de pérenniser³⁶². Les relations avec la noblesse des pays conquis entraînent ainsi dans le projet d'une Europe fédérée sous la législation française et encadrée par une nouvelle aristocratie internationale³⁶³.

Cette proximité s'inscrit dans la reprise d'une vie mondaine autour de Napoléon. Les réjouissances de Schönbrunn sont une manière d'intégrer la haute noblesse de cour au nouveau régime. Selon le comte Czernin, le prince de Clary participe à un dîner officiel au palais impérial le 15 août³⁶⁴. La correspondance du prince Jean n'évoque pas ces festivités, ou l'installation d'un théâtre français premier support de l'impérialisme culturel napoléonien. Les travaux de Rahul Markovits et Philippe Bourdin montrent que cette démonstration culturelle ne fut pas acceptée sans résistances³⁶⁵. La gamme des attitudes fut nuancée, à l'instar de Caroline Pichler qui rêve d'un attentat tout en assistant aux pièces³⁶⁶. Celle du prince de Clary est difficile à cerner en l'absence de témoignage direct. Les relations avec les officiers napoléoniens apparaissent surtout comme une manière de se renseigner sur les « bruits les plus absurdes et les plus contradictoires³⁶⁷ » quant à l'évacuation de Vienne. En tenant compte des lacunes des archives, son silence peut être un signe de l'ambiguïté qui accompagne le sentiment d'un entre-deux que le prince exprime en écrivant que « notre sort reste indécis depuis bien longtemps, et c'est la une véritable agonie³⁶⁸ ». La campagne de 1809 introduit un trouble profond au sein des noblesses de l'Europe centrale, obligées de repenser les fondements de leur identité politique et culturelle dans le nouveau cadre impérial français qui s'étend en Europe.

³⁶¹ P. Mansel, *Le Prince de Ligne. op. cit.*, p. 218.

³⁶² É. D. Pasquier, *Histoire de mon temps*, Paris, Plon, 1894, p. 347, cité par N. Petiteau, *Élites, op. cit.*, p. 51.

³⁶³ *Ibidem* ; Sur la réception des officiers ennemis au XVIII^e siècle : Y. Lagadec, « Guerre sur terre ... », dans P.-Y. Beaurepaire, P. Pourchasse (dir.), *Les circulations, op. cit.*, p. 55-66 ; Carl Horst, « Les meilleurs ennemis du monde ? L'occupation française en Allemagne pendant la guerre de Sept Ans », *Revue historique des Armées*, 1996-1, p. 21-32.

³⁶⁴ Cité dans R. Ouvrard, *Les français à Vienne, op. cit.*, p. 183.

³⁶⁵ P. Bourdin, « Les limites d'un impérialisme culturel ... », *Le Mouvement social*, 2015/253, p. 89-112 ; R. Markovits, *Civiliser l'Europe*, Paris, Fayard, 2014, p. 283-298.

³⁶⁶ Citée dans F. Kreissler, *Le français, op. cit.*, p. 66.

³⁶⁷ SOAL-Děčín, c. 147, J.d.C. à Ch.-J., Vienne, 16 et 23 août 1809.

³⁶⁸ *Ibidem*.

Les intérêts territoriaux furent un facteur de recomposition des allégeances nobiliaires. La noblesse polonaise qui entretenait des liens anciens avec les noblesses françaises et Habsbourgeoises oscilla ainsi entre l'engagement à la cour de Vienne et les opportunités qu'offrait la création du Grand-duché de Varsovie défendu par son ministre de la Guerre Józef Poniatowski (1763-1813)³⁶⁹. Selon le comte Charles-Joseph, « quand la guerre a éclaté au mois de mars [1809], les Zamoyski et le prince Henri [Lubomirski] ont fait les plus grandes démonstrations de zèle et d'attachement³⁷⁰ » à l'empereur Habsbourg. Ils participent à l'ardeur patriotique qui enflamma la capitale lors de la bénédiction des drapeaux de la *Landwehr* tandis que l'ambassadeur Andréossy rentrait en France³⁷¹. Le comte Stanislas Kostka Zamoyski (1775-1856) prêtait allégeance à l'empereur qui l'avait nommé conseiller intime et chambellan de la cour lors de l'intégration de la Galicie occidentale en 1795³⁷². L'entrée en guerre de l'armée polonaise de Poniatowski change la donne en avril en 1809. Soutenu par la Saxe, ce dernier appelle le comte Zamoyski la tête du « gouvernement provisoire des deux Galicies » :

On n'a plus revu les Zamoyski depuis ce printemps là. La Galicie a été perdue dans cette guerre si malheureuse pour nous. Le prince Henri a renvoyé sa clef de chambellan et s'est conduit avec la dernière insolence. A la paix de Presbourg (octobre 1809), il en a couté je crois 30 000 florins a monsieur Zamoysky pour que Zamosk ne redevint pas Autriche et fut annexé a la petite république de Cracovie crée alors³⁷³.

Les Zamoyski se positionnent ainsi du côté des vainqueurs, espérant recouvrer la puissance territoriale des magnats polonais dont Zamość est une illustration. L'administration autrichienne de la Galicie avait suscité le mécontentement de la noblesse face à la pression bureaucratique et à la création d'une « noblesse galicienne » répondant aux conceptions hiérarchiques de l'État Habsbourg³⁷⁴. Dès avant 1807, plusieurs grandes figures « voyaient en la France combattant les autrichiens le seul allié politique de la cause polonaise³⁷⁵ ». En cherchant à rattacher sa terre au territoire le plus indépendant durant les recompositions du duché de Varsovie en 1809, la maison Zamoyski défend d'abord ses intérêts. Elle pouvait espérer profiter d'une confirmation de la domination économique et politique des seigneurs

³⁶⁹ Andrzej Nieuważny « Entre la domination et l'égalité. La noblesse du Duché de Varsovie (1807-1815) », dans J. Dumanowski, M. Figeac (dir.), *Noblesse française et noblesse polonaise. Mémoire, identité, culture (XVI^e-XX^e siècles)*, Pessac, MSHA, 2006, p. 533-552.

³⁷⁰ SOAL-Děčín, c. 158, journal du comte, 26 janvier 1809, p. 2.

³⁷¹ R. Ouvrard, *1809, op. cit.*, p. 18-22.

³⁷² Ferdinand Hoefér, *Nouvelle biographie générale*, Paris, Firmin-Didot, 1866, vol. 46, p. 943.

³⁷³ SOAL-Děčín, c. 158, journal du 26 janvier 1809, p. 2.

³⁷⁴ A. Nieuważny « Entre la domination et l'égalité », dans J. Dumanowski, M. Figeac (dir.), *Noblesse française, op. cit.*, p. 536-539.

³⁷⁵ *Idem*, p. 538.

lors des ajustements de la législation napoléonienne qui abroge tacitement la possession héréditaire des terres pour les paysans mise en vigueur par l'Autriche³⁷⁶. Ces magnats renouent ainsi avec la défense des libertés et de l'indépendance de la Pologne dans laquelle leurs descendants comme Władysław Stanisław Zamoyski (1803-1868) s'illustrent par la suite. Les stratégies nobiliaires sont complexes, évolutives. Les grandes familles revoient leurs allégeances « au milieu de ces empires qui naissent et qui tombent³⁷⁷ », avec des revirements qui traduisent l'adaptation à la refonte brutale des cadres politiques durant la période napoléonienne.

La campagne de 1809 transforme la composition et l'esprit des noblesses de Vienne. Elle fait vaciller la monarchie des Habsbourg, qui devient « un satellite de la France³⁷⁸ ». À son retour de Bohême, le comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen observe les stigmates du bombardement et de l'occupation. Il décrit la reprise de la vie mondaine dans une « société composée des éléments les plus hétérogènes³⁷⁹ », tous marqués par les guerres nationales. L'amertume de la défaite et les rancœurs imposent de « parler très peu politique dans la société. Es wäre nicht zum aushalten [cela ne serait pas supportable]³⁸⁰ » : la guerre met fin au rêve de Stadion d'une nation politique comme facteur d'unité sociale dans la monarchie. Le cosmopolitisme aristocratique trouve alors refuge dans les arts et les lettres, « un esthétisme d'élite loin des aléas politiques³⁸¹ » qui avaient fait de cette culture de cour un signe de trahison nationale entre 1794 et 1809. Cette culture est donc à reconstruire lorsque François I^{er} se réinstalle à Vienne après le traité de Schönbrunn. La haute noblesse retrouve la voie des honneurs grâce aux cérémonies et aux distinctions militaires qui précèdent l'alliance dynastique avec Napoléon. La défaite politique se transforme alors en combat pour sauver la majesté de la maison de Habsbourg dans la nouvelle Europe des rois, dont la fédération sous l'hégémonie française devait terminer la Révolution. Les Clary-Aldringen furent ainsi en mesure de défendre leur légitimité dans la transformation progressive des équilibres de la Bohême lors de la construction des nouvelles sociétés du temps des Restaurations.

³⁷⁶ *Idem*, p. 548.

³⁷⁷ SOAL-Děčín, c. 189, Fédor Golovkine à Charles-Joseph, Saint-Petersbourg, 26 décembre 1806.

³⁷⁸ M.-E. Ducreux dans *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, *op. cit.*, p. 405.

³⁷⁹ SOAL-Děčín, c. 159, journal Ch.-J., 23 janvier 1810, p. 9.

³⁸⁰ *Idem*, 23 janvier 1810, p. 9.

³⁸¹ Wilhelm Frijhof, « cosmopolitisme », dans V. Ferrone, D. Roche (dir.), *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, 1999, p. 40.

III. Une présence à reconstruire : les Clary-Aldringen entre cour et nation au XIX^e siècle

A. Retrouver la voie des honneurs à la fin des guerres napoléoniennes

Les distinctions civiles à la cour des Habsbourg après le traité de Schönbrunn

Au début de l'année 1810, la perspective de l'alliance de Napoléon avec une maison souveraine offre l'occasion de maintenir l'Autriche dans le concert des puissances européennes. Les noms de la grande duchesse Anna Pavlovna de Russie (1795-1865) et de l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche (1791-1847) sont avancés au conseil impérial de janvier 1810³⁸². C'est dans ce contexte que la femme du comte de Clary, Louise Chotek, est sollicitée pour participer à la renaissance de la cour de Vienne. Retirée en Bohême après la perte de son jeune fils Alfred et la mort de son frère à Wagram, la comtesse est appelée à Vienne pour être Dame du Palais de l'Impératrice d'Autriche³⁸³. L'ancienne aristocratie restée loyale devait renforcer le prestige ancestral dans la floraison des cours de ceux que l'historiographie désigne comme les Napoléonides. Dans l'espace germanique, la cour de Westphalie fut ainsi le centre d'où Jérôme Bonaparte put mettre en œuvre la politique d'harmonisation légale et culturelle devant servir de laboratoire pour exporter le modèle français dans les États de la confédération du Rhin³⁸⁴. Il apparut indispensable à Metternich d'assurer la place de l'Autriche dans le nouveau système dynastique attaché à Compiègne. La veille de la nomination de la comtesse partait une lettre de Napoléon à François I^{er} qui demandait Marie-Louise en mariage, précédant le départ incognito de Berthier pour Vienne³⁸⁵. Il fallait une cour digne des Habsbourg pour accueillir cet émissaire impérial qui par diplomatie ne se fit pas annoncer comme prince de Wagram.

Les distinctions militaires et civiles permirent de rallier les plus anciennes familles à la cour de Vienne. La réaction du comte Charles-Joseph met en lumière la volonté des souverains de restaurer le lustre dynastique de la maison d'Autriche en fédérant les noblesses dispersées dans leurs royaumes : « c'est une extrême bonté à l'impératrice d'avoir pensée à

³⁸² Jean-Paul Bled, « Le renversement des alliances » dans Thierry Lentz (dir.), *1810, le tournant de l'Empire*, Paris, Nouveau Monde, 2010, p. 15-21 ; voir aussi l'introduction de l'ouvrage Charles Joseph de Clary-Aldringen, *Trois mois à Paris lors du mariage de l'empereur Napoléon I^{er} et de l'archiduchesse Marie-Louise*, Paris, Plon, 1914.

³⁸³ Il s'agit de Marie-Louise de Habsbourg-Lorraine-Este, ou Marie-Ludovika (1787-1816)

³⁸⁴ Jacques-Olivier Boudon, « L'exportation du modèle français dans l'Allemagne napoléonienne : l'exemple de la Westphalie », dans J.-C. Martin (dir.), *Napoléon et l'Europe*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2002, p. 103-114 ; du même, *Le roi Jérôme, Frère prodigue de Napoléon*, Paris, Fayard, 2008, p. 299-322.

³⁸⁵ La mission du maréchal Berthier peut être abordée avec le fonds des archives nationales, côte 173AP/3.

nous ou vous sans que nous l'ayons demandé³⁸⁶ ». Le comte Charles-Joseph conçoit la nomination de sa femme comme une récompense collective pour les souffrances endurées par la mère de ses enfants :

Ernest [Hoyos] a eu la croix de commandeur de Leopold [...]. Ferdinand Colloredo, Breuner, Gilcis, François Wallstein, presque tous les chefs de bataillon ont eus ce Leopold avant Ernest. D'autres comme moi, ont été récompensés en dames du palais. Mein Kreuz bist du, mein Kind ! [Tu es ma croix, mon enfant !] Pardon, pardon ! je n'ai pu me refuser ce bon mot sanglant, dur, et faux³⁸⁷.

N'ayant pu briller par un fait d'armes durant son service, le comte ne pouvait prétendre à la toison, la croix de Saint-Etienne ou la croix de Léopold dont une promotion est décorée en mars, au moment où il écrit cette lettre³⁸⁸. Mais il ne veut pas rester à l'écart des autres majors de la *Landwher* illustrés dans la défense de la monarchie. Le choix des promus entraîne bien des jalousies, qui témoignent de l'importance de faire reconnaître la valeur militaire et l'engagement patriotique pour reconstruire un prestige familial malgré la défaite³⁸⁹.

Ces récompenses exigent de se mettre en état de soutenir le train de vie de la haute noblesse de cour. Le paraître est un outil de communication que n'a pas renié Napoléon en formant la cour du Premier Empire comme espace social et politique³⁹⁰. La « politique de l'amour » se traduit par un luxe et des dépenses aussi importantes que celles consacrées aux brillants costumes du sacre de 1804³⁹¹. L'habit de cour renvoie aux traditions auliques, à l'ancienneté du cérémonial auquel la Maison de l'empereur attache une grande importance en préparant les fastes de Compiègne en 1810³⁹². À Vienne, le mariage par procuration fut perçu comme une manière de rivaliser par la grandeur des formes alors que les 85 millions de francs d'indemnités de guerre grevaient un peu plus les finances de l'État également contraint de

³⁸⁶ SOAL-Děčín, c. 187, Charles-Joseph à Louise, Vienne, 24 février 1810. Abrégé développé.

³⁸⁷ *Idem*, c. 159, journal du comte, 8 mars 1810, p. 26.

³⁸⁸ En 1809/1810, Les princes de Schwarzenberg, de Lobkowitz, de Metternich et l'archiduc Léopold reçoivent la toison d'or. L'Ordre de Saint-Étienne est fondée en 1764 par Marie-Thérèse. L'ordre impérial de Léopold créé en 1808 est un ordre militaire et civil. En mars, le comte indique que le prince de Wurtemberg est grand-croix, Ernest Hoyos commandeur tandis que plusieurs petites croix sont distribuées.

³⁸⁹ SOAL-Děčín, c. 159, journal du comte, 10 mars 1810, p. 33.

³⁹⁰ Nathalie Petiteau, « La cour impériale. Espace politique ou espace social ? », dans J.-O. Boudon (dir.), *La cour impériale sous le Premier et le Second Empire*, Paris, SPM, 2016, p. 31-48.

³⁹¹ 1810, *La politique de l'Amour. Napoléon I^{er} et Marie-Louise à Compiègne*, Paris, Réunion des musées nationaux, 2010.

³⁹² Philippe Mansel « Le pouvoir de l'habit ou l'habit du pouvoir », dans N. Coquery, I. Paresys, (éd.), *Se vêtir à la cour en Europe 1400-1815*, Villeneuve-d'Ascq, Université Lille 3, 2011, p. 91-99 ; Pierre Branda, « La Maison de l'empereur Napoléon », dans J.-O. Boudon, *La cour impériale, op. cit.*, p. 49-60 ; et *Napoléon et ses hommes: La Maison de l'Empereur, 1804-1815*, Paris, Fayard, 2011.

réduire son armée à 150 000 soldats³⁹³. Le prince Jean de Clary le perçoit très vite : « comme cela doit augmenter vos dépenses de toilette, il vous demande la permission d'ajouter 500 florins (*Banco Zettel*) à votre pension par an³⁹⁴ ». Le comte Charles-Joseph envisage bien la garde-robe comme un moyen de rivaliser avec la cour de France lors des cérémonies prévues entre Vienne et Paris : dès le 24 février, il imagine « les dames françaises, toutes ces élégantes en présence des nôtres, se mesurant de la tête au pied³⁹⁵ ». La monarchie des Habsbourg perd le combat militaire des années 1800, mais il reste un combat culturel à mener, celui de la réassurance du monde de la cour.

À la distinction civile de la comtesse s'ajoute alors la promotion politique du prince, nommé au rang des conseillers intimes de l'empereur François I^{er} (*Geheimer Rath*) en mars. Cette faveur a également son prix :

Mon père a donc eu cette longue clef au cu ; jugez de sa surprise agréable quand il a vu hier dans la gazette les nouveaux conseillers intimes die fünf ersten Taxenfrey [exemptés de la taxe] ! et il n'est pas de ces cinq. Il a été saisi d'horreur à l'idée des 600 florins que cette grande faveur va lui coûter !³⁹⁶

La reconnaissance des grandes familles seigneuriales permet de retrouver le mode de fonctionnement traditionnel de la cour des Habsbourg. Dans le contexte de crise financière, ces « faveurs » cachent les nouveaux efforts exigés des élites fortunées. La dette oblige à prolonger les contributions forcées, avec notamment des dons d'argenterie qui « font beaucoup crier » selon la princesse Pauline Schwarzenberg³⁹⁷. Plus que jamais, le souverain Habsbourg a besoin de ses nobles. Les Clary-Aldringen sont ainsi en mesure de participer à la vie de cour au moment où le mariage de Marie-Louise met en jeu le retour des Habsbourg dans les équilibres impériaux d'une nouvelle Europe des rois.

La comparaison entre les cours de Vienne et de Compiègne en 1810

Grâce à sa fonction de chambellan, le comte fait partie du service de l'Impératrice lors de la célébration viennoise du mariage de Marie-Louise avec Napoléon. Il est donc un observateur privilégié de cet événement immédiatement identifié à l'union de Marie-Antoinette et Louis XVI. La cérémonie apparaît ainsi comme un sacrifice de l'ancienne dynastie vaincue à la

³⁹³ C. A. Macartney, *The Habsburg Empire 1790-1918*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1971, p. 188-189.

³⁹⁴ Monnaie papier, ce qui équivaut à la même somme en franc, et correspond à un tiers de la pension. SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à L., Vienne, 24 février 1810, citée dans le journal du comte.

³⁹⁵ SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à L., Vienne, 24 février 1810.

³⁹⁶ *Idem*, 11 mars 1810. Ab. dév.

³⁹⁷ SOA Třeboň, prac. ČK, RAS, Fasc. 539, Fürstin Pauline, Korresp., Krummau, 17 février 1810, citée dans B. Bertrand, *La vie de Pauline*, op. cit., p. 271.

nouvelle puissance hégémonique en Europe, ce que le prince de Ligne exprime en écrivant « il vaut mieux qu'une archiduchesse soit foutue que la monarchie³⁹⁸ ». Il signifiait avec le mordant qui est le sien la rencontre entre les vues de Napoléon et de Metternich, la volonté de fonder une dynastie et celle d'en restaurer une autre.

La mise en scène de la réception de Berthier est donc particulièrement travaillée, car cet événement diplomatique doit normaliser les rapports entre la France napoléonienne et l'Europe des souverains coalisés :

[6 mars] Le buffet étoit arrangé avec beaucoup de gout et très beau. Un génie avec les doubles armes au-dessus, et l'écusson de France qui couvroit celui d'Autriche, ce qui m'a un peu gêné. [11 mars] Ce Te Deum pour un mariage aussi monstrueux [...], le canon d'allégresse huit mois après le bombardement de Vienne, et cinq mois après une paix honteuse, tout cela ensemble brisoit le cœur³⁹⁹.

Le mariage ne pouvait faire oublier l'hégémonie politique française en Europe centrale et germanique. 1810 représentait l'apogée de l'Empire français, qui s'étendait maintenant en Autriche⁴⁰⁰. L'alliance inégale avec la maison de Habsbourg devait consolider l'Europe de Napoléon. C'était le prix pour conserver pour que la monarchie conserve son identité politique alors qu'une harmonisation impériale était mise en œuvre dans la confédération du Rhin, tant au niveau administratif avec le Code, que culturel avec le théâtre⁴⁰¹. L'enjeu était d'autant plus important que les difficultés avec l'Angleterre, l'Espagne et la Russie accélérèrent la transformation de plusieurs États indépendants en départements français en 1809-1810⁴⁰². Pour l'Autriche, cette union était une tentative de rééquilibrer la balance politique, de sauver le prestige de l'Empire. Elle ne parvint pas à apaiser l'amertume et les rancœurs de 1809, que le comte exprime dans un texte fictif conservé dans ses archives⁴⁰³. L'alliance permit de poursuivre la fabrique du code civil autrichien et d'affronter la banqueroute qui éclata en 1811. La volonté de stabiliser la situation avec un lien dynastique qui maintienne la France aux limites du Rhin était aussi le moyen de contrebalancer la menace d'une hégémonie Russe avant le retournement stratégique de 1812⁴⁰⁴. Napoléon se prêta au jeu en se conformant au protocole traditionnel des unions souveraines. Il put ainsi démontrer à

³⁹⁸ Ch.-J. de Ligne, *Mémoires*, Cah. XLIII, p. 541. Voir aussi SOAL-Děčín, c. 158, journal Ch.-J., 3 mars 1810, p. 5 ; T. Lentz, « Une nouvelle Iphigénie à Compiègne ? », dans *1810, la politique de l'amour*, op. cit., p. 24-28.

³⁹⁹ SOAL-Děčín, c. 159, journal Ch.-J., p. 19, 36.

⁴⁰⁰ T. Lentz, « 1810 : l'apogée géographique de l'Empire français », dans *1810, la politique de l'amour*, op. cit., p. 17-23 ; Guillaume Berthier de Sauvigny, *Metternich*, Paris, Fayard, 1986, p. 153

⁴⁰¹ Paul-L. Weinacht, « Les États de la Confédération du Rhin face au Code Napoléon », dans J.-C. Martin (dir.), *Napoléon et l'Europe*, op. cit., p. 91-102 ; R. Markovits, *Civiliser l'Europe*, op. cit., p. 297-298.

⁴⁰² A. Jourdan, « Napoléon et la paix universelle, Utopie et réalité », dans J.-C. Martin (dir.), *Napoléon et l'Europe*, op. cit., p. 68

⁴⁰³ SOAL-Děčín, c. 189, dialogue sur la guerre de 1809. Voir annexe 11 du chapitre IX, p. 371.

⁴⁰⁴ J.-P. Bled, « Le renversement des alliances », dans T. Lentz (dir.), *1810*, op. cit., p. 19-21.

toute l'Europe qu'il était un monarque légitime, comme l'indique Pierre Branda⁴⁰⁵. Cependant, le rituel de l'échange eut lieu à Braunau, à la frontière de l'Autriche bien loin de l'île du Rhin où avait eu lieu la remise de Marie-Antoinette. L'ancien cérémonial de la remise des princesses du XVIII^e siècle entérinait ainsi les nouvelles frontières de l'Europe napoléonienne. Il manifeste la volonté napoléonienne de recoudre l'Europe au cœur brisé en intégrant les héritages de l'Ancien Régime au legs révolutionnaire réunis sous la bannière impériale.

Dès l'arrivée des émissaires français, le faste et le cérémonial des Habsbourg sont salués par le comte de Clary : « malgré notre misère, c'étoit très magnifique et avoit un certain air de grandeur indélébile à une vraie cour⁴⁰⁶ ». Le prince de Ligne partage cette vision de la « solide splendeur » qui était le dernier trésor de la longue entreprise de construction de l'édifice habsbourgeois en Europe centrale, celui que même Napoléon ne parviendrait pas à ravir :

L'air d'une antique splendeur servait à la destruction d'anciens usages, une vieille habitude de cour surnage au-dessus des événements. Les Français ont admiré nos restes de magnificence et de grande noblesse. Ils ont trouvé seulement qu'on faisait trop de bruit et qu'on ne respectait pas assez la famille impériale. Chez eux, cour de parvenus où il n'y a qu'un éclat emprunté au lieu de la solide splendeur [...], ce n'est pas le souverain qu'ils respectent, c'est le grand homme, grand général qui leur en impose ; et peu faits pour la réflexion, ils ne savent pas en saisir les nuances. Cette criaillerie de synagogue, à la vérité, de nos antichambres ne vient pas du manque de vénération, mais de ce maudit idiome allemand qui nécessite un ton et des manières de parler grossières, comme par exemple, parmi les femmes, de se tutoyer⁴⁰⁷.

La gloire militaire s'oppose au prestige historique : ces descriptions portent en germe tout l'esprit de la Restauration qui s'exprime quelques années plus tard à la cour de Louis XVIII⁴⁰⁸. Les grands nobles de la monarchie incarnent les héritages de l'ancienne Europe des princes où le français est la langue des élites. L'étiquette est la dernière arme que les Habsbourg opposent à la domination politique dans la stratégie de rapprochement avec l'Empire français. Les contemporains perçoivent qu'une lutte pour la majesté a lieu, offrant à la noblesse des Habsbourg de relever la tête après 1809. Elle semble faire revivre les rivalités et les alliances entre Vienne et Versailles, deux cours héritières du modèle bourguignon dont

⁴⁰⁵ P. Branda, « La diplomatie « parallèle » de la maison de l'empereur », dans Y. Bruley, T. Lentz (dir.), *Diplomaties au temps de Napoléon*, Paris, CNRS, 2014, p. 127-137.

⁴⁰⁶ SOAL-Dëçin, c. 159, journal de Charles-Joseph, 13 mars 1810, p. 12.

⁴⁰⁷ Ch.-J. de Ligne, *Mémoires*, cah. XL, p. 485.

⁴⁰⁸ Olivier Tort, « Le mythe du retour à l'Ancien Régime sous la Restauration », dans J.-C. Caron, J.-P. Luis (dir.), *Rien appris, rien oublié ?*, op. cit., p. 247. Voir aussi le témoignage des Mémoires de Théodore Anne cité dans N. Petiteau, *Élites et mobilités*, op. cit., p. 51.

s'inspire Napoléon⁴⁰⁹. Ces héritages monarchiques entrent pleinement dans la reconnaissance de la nouvelle noblesse de 1808 qui devait « entourer le trône de la splendeur qui convient à sa dignité⁴¹⁰ » en France comme dans les pays conquis. L'aristocratie napoléonienne se plie à l'étiquette afin de faciliter « l'ouverture des cours aux grands personnages de l'Empire⁴¹¹ » et *in fine* la réconciliation de la France avec l'Europe. Cette élite issue de la méritocratie impériale peut ainsi envisager de nouvelles possibilités d'union avec les anciennes maisons de la noblesse étrangère, qui se concrétisent pour vingt-cinq couples issus des titrés du premier Empire⁴¹².

Deux mondes se rencontrent au cours de cet événement. Lors de la cérémonie de remise des décorations, Berthier est assis aux côtés de l'impératrice, et voit défiler les uniformes qui reflètent l'ordre politique de la monarchie des Habsbourg : « les beaux costumes du Léopold, puis les chevaliers de Saint-Etienne, puis ceux de Marie-Thérèse, sublimes dans leur simplicité [...] enfin la Toison⁴¹³ ». L'ordre de Saint-Étienne fut créé en 1764 par Marie-Thérèse pour affirmer sa souveraineté en Hongrie dans l'entreprise d'unification monarchique. Il combinait l'ancienneté nobiliaire à la situation particulière de ce royaume : la solidité de l'édifice habsbourgeois est représentée par ses serviteurs les plus brillants. Le comte participe de cette dynamique en endossant son uniforme de la *Landwehr*, symbole de la résistance « populaire » et des guerres nationales de la fin des années 1800. Le ministre Metternich songe à l'interdire au corps diplomatique qui doit se rendre à Paris, « parce que la Landwehr y a donné trop d'humeur⁴¹⁴ ». L'expérience de la guerre permet toutefois de rapprocher les élites autour de la reconnaissance de la valeur militaire et de la mémoire du conflit, élément essentiel de l'identité des élites napoléoniennes⁴¹⁵. L'uniforme de la *Landwehr* distingue le comte lors de sa présentation chez Berthier le 7 mars 1810 : « il m'a demandé : dans quel corps a servi monsieur ? – dans la Landwehr de Bohême monseigneur. Il a dîné chez l'archiduc avec tout son monde, nos maréchaux. À quatre heures visite de tous les

⁴⁰⁹ J. Duindam, *Vienna and Versailles : the courts of Europe's major dynastic rivals 1550-1780*, Cambridge, CUP, 2003; P. Branda, *Napoléon et ses hommes: La Maison de l'Empereur 1804-1815*, Paris, Fayard, 2011, p. 18.

⁴¹⁰ Antoine Clair de Thibaudeau, *Mémoires (1799-1815)*, Paris, Plon, 1913, p. 483, cité par N. Petiteau, *Élites et mobilités*, *op. cit.*, p. 51.

⁴¹¹ N. Petiteau, *Élites et mobilités*, *op. cit.*, p. 51, 123.

⁴¹² *Idem*, p. 277. Ces circulations matrimoniales concernent également la noblesse émigrée, comme le montre Karine Rance avec le cas d'Alexandrine de la Boutetière rentrée en 1801 et envoyée à Vienne en 1810 pour épouser le baron de Fisson du Montet, distingué en Autriche. Le couple s'établit ensuite à Nancy : *Mémoires de nobles émigrés*, *op. cit.*, p. 307.

⁴¹³ SOAL-Dëçin, c. 159, journal du comte Charles-Joseph., 10 mars 1810, p. 32.

⁴¹⁴ *Idem*, 3 mars 1810, p. 4.

⁴¹⁵ N. Petiteau, *Élites et mobilités*, *op. cit.*, p. 86-91 ; et « Prosopographie et noblesse impériale : de l'histoire d'une élite à l'histoire sociale », *Histoire, économie & société*, 1998/2, p. 277-285.

militaires, moi aussi⁴¹⁶ ». La création de ce corps de réserve à la charnière entre les sociétés civile et militaire ouvre l'aristocratie foncière à l'ordre social napoléonien où la gloire des armes le dispute au mérite des civils engagés au service des empereurs.

Certains hôtels de Vienne deviennent des lieux de rencontre entre les anciennes et les nouvelles élites, prolongeant les logiques des salons parisiens et provinciaux en France⁴¹⁷. Parmi eux se trouve le salon du prince de Ligne, où les Rohan rencontrent le baron de l'Empire Anatole de Montesquiou (1788-1878) et le colonel Armand Charles Louis Le Lièvre de La Grange (1783-1864), militaires de renom dans les armées napoléoniennes et aides de camp de Berthier⁴¹⁸. L'ancien « lieu de mémoire de l'époque prérévolutionnaire⁴¹⁹ » accueille les élites du Premier Empire, au grand dam de certains émigrés :

Monsieur de Bonnay, monsieur de Damas, Pozzo ne viennent plus a l'hotel de Ligne depuis qu'ils risquent d'y voir des François. Ils se rassemblent chez Madame de Ferraris. Le prince de Ligne dit qu'ils sont là comme des chretiens sous le règne de Dioclétien⁴²⁰.

Les émigrés s'ostracisent, car ils sont placés entre deux feux. Un personnage comme Charles Pozzo di Borgo (1764-1842) expulsé de Vienne par Metternich et adversaire déclaré de Napoléon trouve difficilement sa place dans la tentative de créer un lien entre les empires français et autrichien⁴²¹. Le prince de Ligne ne devient pas « étranger à la société » comme le notent Bram van Oostveldt et Stijn Bussels, mais y occupe une position spécifique de passeur qui contribue à en faire une figure emblématique de la culture aristocratique à la fin du XVIII^e siècle⁴²².

Les évènements officiels comme le mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise offrent donc à la haute noblesse de la monarchie des Habsbourg de retrouver ses repères, au prix d'une reconnaissance du nouvel ordre géopolitique. La cour du Premier Empire y fait figure de « vitrine » de la grandeur de la France, imposée aux étrangers lors des grandes manifestations comme l'écrit Jacques-Oliver Boudon⁴²³. Ces coûteuses cérémonies doivent servir de matrice à la reconstitution d'une « aristocratie internationale » rêvée par Napoléon.

⁴¹⁶ SOAL-Děčín, c. 159, journal Ch.-J., 7 mars 1810, p. 21.

⁴¹⁷ N. Petiteau, *Élites et mobilités*, *op. cit.*, p. 125-126.

⁴¹⁸ SOAL-Děčín, c. 159, journal, 7 mars 1810, p. 21. Voir P. Branda, *Napoléon et ses hommes*, *op. cit.*, p. 327-349.

⁴¹⁹ P. Mansel, « Le prince de Ligne et les émigrés français... », *NAPL*, 1996/X, p. 9-21 B. van Oostveldt, S. Bussels, « échoué... », *op. cit.*, p. 17-18.

⁴²⁰ SOAL-Děčín, c. 159, journal du 8 mars 1810, p. 27. P. Mansel, « Le prince de Ligne et les émigrés français », *op. cit.*, p. 9-21.

⁴²¹ E. de Waresquiel, *Le duc de Richelieu, 1766-1822*, Perrin, Paris, 1990 ; P. Ordioni, *Pozzo di Borgo. Diplomate de l'Europe française*, Paris, Plon, 1935 ; G. de Diesbach, *Histoire de l'Émigration*, *op. cit.*, p. 462-466.

⁴²² B. van Oostveldt, S. Bussels, « échoué... », *op. cit.*, p. 17-18.

⁴²³ J.-O. Boudon (dir.), *La cour impériale*, *op. cit.*, p. 10.

De facto, le chambellan comte Charles-Joseph envoyé en courrier au mariage de Compiègne en 1810 y retrouve les Zamoyski disparus de Vienne lors de la déclaration de guerre au printemps précédent⁴²⁴. Les uniformes de la *Landwehr* sont toujours endossés pour rappeler la symbolique de la résistance nationale. En ville, l'hostilité semi-déclarée d'une partie du faubourg Saint-Germain révèle les tensions de cette fusion des élites qui est l'une des principales problématiques de l'historiographie impériale⁴²⁵. Les rapprochements furent mesurés, l'intégration des aristocraties étrangères très relative. Mais le cadre spécifique de la diplomatie de cour permit au comte et à toute une partie de l'ancienne noblesse des Habsbourg de se rassurer quant au maintien de l'ordre social et des codes auxquels leurs maisons les avaient éduqués.

Entre 1810 et 1814, les événements de cour se renouvellent, les liens avec les élites françaises s'approfondissent. En 1811, le prince de Clary est choisi pour saluer la naissance du roi de Rome. Cette occasion lui permet de recevoir l'ordre de Léopold⁴²⁶. En 1812, c'est Marie-Louise qui se rend à Prague accompagnée d'une cour où Anatole de Montesquiou est grand chambellan, monsieur de Beauharnais chevalier d'honneur. Dans une liste commentée présentée comme « l'état de la cour de France », le comte évoque par exemple les duchesses de Montebello et Bassano, qui font partie du cortège avec Madame de Beauvau ou Juste de Noailles⁴²⁷. Tous ces personnages apparaissent dans les *Tableaux et portraits du grand monde* de la duchesse d'Abrantès (1784-1838)⁴²⁸. Le château de Prague puis la ville d'eau de Teplitz sont le théâtre d'une nouvelle rencontre durant laquelle l'étiquette et la sociabilité doivent faire oublier l'amertume de la défaite politique avant le retournement de la campagne de Russie. Le prince Jean de Clary est nommé pour régler la venue de la cour de Marie-Louise au Hradschin avec les chambellans français. Cette position permet à son fils de passer de « fières journées d'antichambres⁴²⁹ » et de servir à la table impériale : « c'étoit un bien beau jour pour votre époux, ma chère Louise, et bien glorieux pour une famille. [...] j'ai eu l'honneur de changer les assiettes et les fourchettes à Sa Majesté [l'impératrice Marie-Louise]

⁴²⁴ SOAL-D., c. 159, journal 26 janvier 1809, p. 2 : « J'ai retrouvé Zamoyski a Paris en 1810 au mariage ».

⁴²⁵ N. Petiteau, *Élites, op. cit.*, p. 11-24 et « Noblesse d'Empire et élites du XIX^e siècle : une fusion réussie », *Revue du Souvenir napoléonien*, janvier-février 1997/ 411, p. 5-12. Sur les voyages du comte, nous renvoyons dans un premier temps aux recherches de Master : *Identité en voyage et voyage de l'identité, Pratiques de l'écrit et trajectoires parisiennes d'un noble francophone de Bohême : le comte Charles-Joseph de Clary- Aldringen (1777-1831)*, Université Bordeaux III, sous la direction de Michel Figeac et Caroline Le Mao, 2011.

⁴²⁶ SOAL-Děčín, c. 115, diplôme 20 mai 1811.

⁴²⁷ *Idem*, c. 159, journal de juin 1812.

⁴²⁸ L. J. duchesse d'Abrantès, *Histoire des salons de Paris. Tableaux et portraits du grand monde, sous Louis XVI, le Directoire, le Consulat et l'Empire, la Restauration...*, Paris, 1838, évoque notamment le salon Bassano.

⁴²⁹ Le prince Jean est d'abord commissaire impérial chargé de recevoir l'impératrice à la frontière le 1 juin 1812. Le 10 juin, le comte évoque les conférences de « monsieur de Montesquiou, le prince Trauttmansdorf, monsieur de Metternich, monsieur de Würbn et mon père ».

de France⁴³⁰ ». Cette évocation de l'ancien service des nobles à la cour des princes conforte la représentation traditionnelle de ce que doit être un comte de l'empire d'Autriche et un futur seigneur de Bohême.

La campagne de 1812 interrompt ce rapprochement des cours. La défense des héritages de l'Europe des princes se joue de nouveau sur le terrain militaire avec le renforcement de la Sixième coalition. Après une rencontre diplomatique orageuse à Dresde en juin 1813, la « politique de l'amour » est rompue. L'Autriche entre en guerre aux côtés des armées du roi de Prusse et du tsar Alexandre⁴³¹. Les affrontements se déroulent en grande partie dans les monts métallifères. Il faut alors trouver un espace capable d'accueillir les États-majors pour préparer la « bataille des nations à Leipzig » en octobre 1813. La ville d'eau de Teplitz bien connue des blessés de guerre, s'y prête particulièrement. Le sacrifice des domaines du prince Jean de Clary-Aldringen est le prix à payer pour défendre la place de la monarchie des Habsbourg et de sa noblesse dans le concert des puissances européennes.

Teplitz dans la « bataille des nations » de Leipzig en 1813

La bataille de Leipzig est la première victoire des souverains coalisés contre Napoléon, dont le système des alliances se fissure⁴³². Après la difficile campagne de Russie de 1812, celle de 1813 mobilise 870 000 hommes selon Olivier Chaline, qui évoque l'armée considérable rassemblée en Bohême⁴³³. Les opérations se multiplient au nord du royaume avant les batailles de Dresde et de Kulm⁴³⁴. Le comte de Clary et sa famille conservent les apparences de la mobilité saisonnière qui caractérise le mode de vie aristocratique en se repliant sur les eaux de Baden. Le prince Jean se rend en Bohême à la fin de juillet 1813. Il doit quitter Teplitz le 10 août à l'annonce de l'arrivée des troupes. À Prague, il s'inquiète des « 25 000 russes qui passent aujourd'hui à Teplitz où la moisson est loin d'être terminée⁴³⁵ ». Cette inquiétude grandit avec la décision d'avancer le quartier général au nord pour que l'armée de

⁴³⁰ SOAL-Děčín, c. 159, lettre copiée dans le journal, 25 juin 1812, p. 24.

⁴³¹ Frédéric Naulet, *Leipzig (16-19 octobre 1813). La fin du rêve de Napoléon et de l'Empire français*, Paris, Economica, 2014, p. 33-40.

⁴³² F. Naulet, *Leipzig, op. cit.*, p. 11-42.

⁴³³ L'enjeu est de parvenir à coordonner les troupes de l'empereur François, du tsar Alexandre et du roi de Prusse Frédéric-Guillaume III. C'est la grande entreprise des princes de Schwarzenberg et de Metternich. Olivier Chaline, « Karl Philipp zu Schwarzenberg, le vainqueur de Leipzig » dans *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 81-96.

⁴³⁴ Le bicentenaire de la bataille a donné lieu à plusieurs ouvrages d'histoire bataille : F. Naulet, *Leipzig, op. cit.* ; S. Calvet, *Leipzig, 1813. La guerre des peuples*, Paris, Vendémiaire, 2013 ; B. Colson, *Leipzig. La bataille des Nations*, Paris, Perrin, 2013 ; W. Bruyère-Ostells, *Leipzig, 16-19 octobre 1813*, Paris, Tallandier, 2013.

⁴³⁵ SOAL-Děčín, c. 147, J.d.C. à Ch.-J., Prague, 20 août 1813.

Bohême passe à l'offensive⁴³⁶. Après avoir un temps songé aux domaines Chotek de Weltruss, ce sont ceux des Clary-Aldringen qui sont choisis à la fin de l'été. Les souverains installent leurs quartiers dans le château de Teplitz pour conclure les traités d'alliance du 9 septembre⁴³⁷.

Des tentes se dressent dans le parc, où le prince Schwarzenberg et Metternich tentent de concilier les divergences de vues qui sont le principal handicap des coalisés⁴³⁸. Depuis le début des conflits, les propriétés Clary-Aldringen ont accueilli les officiers et les soldats de l'armée prussienne, russe et Habsbourgeoise⁴³⁹. En 1809,



Le rassemblement des armées contre Napoléon, croquis tiré des archives de Charles-Joseph de Clary-Aldringen, Musée régional du château de Teplitz, CA 02.405.

des troupes se sont rassemblées à Teplitz, mais dans une proportion moindre⁴⁴⁰. La ville d'eau est aussi choisie comme base arrière pour les blessés. Le comte Charles-Joseph recueille les témoignages inquiétants du comte Stadion, avant de se rendre lui-même sur place après les événements :

c'est, dit-il, un vaste fumier, dont le jardin est le cloaque. Les chevaux couvrent tellement les places et les rues qu'il faut se durchwieder partout, la prairie de la salle est parsemée de bras et de jambes coupées, les bosquets remplis de cadavres par douzaines, les étrons de 150 000 hommes, de la boue jusqu'à mi-jambe partout⁴⁴¹.

La coalition des trois souverains à Teplitz sonne le glas du beau jardin anglais du prince de Clary, et celui plus préjudiciable encore des récoltes de l'année. Les Clary-

⁴³⁶ *Ibidem* ; O. Chaline, « Karl Philipp... », dans *Les Schwarzenberg*, *op. cit.*, p. 86-88 ; F. Nualet, *Leipzig*, *op. cit.*, p. 70-74.

⁴³⁷ SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à L., Vienne, 25 septembre 1813 : Le grand duc de Hesse-Darmstadt et le duc de Cumberland logent au premier ; l'Empereur, le prince Metternich au deuxième étage. Voir aussi Joseph Alexander von Helfert, *Die Schlacht bei Kulm 1813*, Vienne, 1863, p. 60.

⁴³⁸ O. Chaline, « Karl Philipp... », dans *Les Schwarzenberg*, *op. cit.*, p. 88 ; F. Nualet, *Leipzig*, *op. cit.*, p. 190-197 ; B. Colson, « Les armées alliées et leurs chefs à Leipzig », *Revue de l'Institut Napoléon*, 2014/207, p. 7-48.

⁴³⁹ Outre les correspondances seigneuriales, les archives de la seigneurie conservent les protocoles de logement militaire pour 1814-1832 : SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 17.

⁴⁴⁰ SOAL-Děčín, c. 187, le major Charles-Joseph guide les officiers à Teplitz, lettre à Louise, 11 juin 1809.

⁴⁴¹ *Idem*, Ch.-J. à L., Vienne, 25 septembre 1813.

Aldringen sont les victimes collatérales de la meurtrière « bataille des nations⁴⁴² ». Après vingt-cinq ans d'embellissement des domaines, tout est à reconstruire pour la maison princière.

Le prince tente d'abord de défendre ses biens contre ceux dont il partage la cause. Il se démène pour obtenir des promesses de « sauvegardes » du prince de Schwarzenberg, c'est à dire des factions devant ses principaux bâtiments économiques⁴⁴³. Sur place, l'*Oberamtmann* ne ménage pas ses efforts pour faire fonctionner l'administration et intervenir auprès des officiers qui le reçoivent souvent très mal. Bientôt il faut se rendre à l'évidence, nombre de bâtiments seigneuriaux sont « totalement en ruine⁴⁴⁴ ». Les rapports de Binsdorf ne sont guère plus rassurants : le cantonnement des troupes russes en septembre s'accompagne de pillages et réquisitions forcées. Les poursuites dans les monts métallifères entraînent de lourdes pertes⁴⁴⁵. Au total, l'économie seigneuriale est en déficit de 60 000 florins par rapport aux bénéfices des années précédentes⁴⁴⁶. Les répercussions sur le train de vie de la maison sont immédiates. Ces pertes aggravent les conséquences de la banqueroute de l'État en 1811⁴⁴⁷. Les dépenses de la maison Clary passent d'une moyenne de 105 500 florins annuels dans les années 1800 à 84 757 florins en 1812 et 77 252 florins en 1813⁴⁴⁸. Pour autant, la maison parvient à se relever dès 1814, de même que les seigneuries qui se reconstruisent rapidement et améliorent même leurs revenus dans les années 1820. En réussissant l'épreuve du feu, le modèle aristocratique et seigneurial prouve sa résilience et sa solidité.

Pour ce faire, Jean de Clary s'engage activement à Vienne. Le directeur des bâtiments de la cour fait des démarches auprès de l'Empereur et du prince Metternich en vue d'obtenir un prêt impérial de 50 000 florins. Sa demande officielle en allemand se double d'un courrier en français au prince. Le langage de la sociabilité devait achever de convaincre le ministre d'intercéder auprès de l'Empereur pour que celui-ci soutienne la noblesse qui avait activement ou passivement contribué à cette victoire retentissante⁴⁴⁹. En temps de guerre et banqueroute, « tout bon citoyen est disposé à oublier ses pertes particulière, mais on se doit et

⁴⁴² O. Chaline, « Karl Philipp ... », dans *Les Schwarzenberg*, *op. cit.*, p. 95.

⁴⁴³ Les demandes sont conservées SOAL-Děčín, c. 131, corr. seign. 1813, et c. 149, demande personnelle au prince Schwarzenberg.

⁴⁴⁴ SOAL-Děčín, c. 131, l'*Oberamt*. F. Skupmann au prince, 8 octobre, à propos d'une distillerie.

⁴⁴⁵ L'historiographie se concentre sur la retraite napoléonienne. F. Naulet, *Leipzig*, *op. cit.*, p. 137-165 ; S. Calvet, *Leipzig*, *op. cit.*, p. 213-248 ; W. Bruyère-Ostells, « Les troupes allemandes de la Grande Armée à Leipzig (1813) : dépasser les lectures idéologiques d'une défection », dans A. Boltanski et alii (dir.), *La Bataille. Du fait d'armes au combat idéologique XI^e-XIX^e siècle*, Rennes, PUR, 2015, p. 261-274.

⁴⁴⁶ SOAL-Děčín, c. 123-131, comptabilités seigneuriales. La somme représente environ 155 000 francs.

⁴⁴⁷ J. Béranger, *Histoire*, *op. cit.*, p. 540.

⁴⁴⁸ SOAL-Děčín, c. 117, comptes de la maison princière.

⁴⁴⁹ Sur le rôle des officiers et les échos de la bataille : O. Chaline, « Karl Philipp ... », dans *Les Schwarzenberg*, *op. cit.*, p. 95 ; B. Colson, « Les armées alliées », *Revue de l'Institut Napoléon*, 2014/207, p. 7-48.

à ses enfants de chercher à les réparer autant que possible⁴⁵⁰ ». Dans une certaine mesure, les intérêts de la maison passaient avant ceux de la nation. Compte tenu du marasme financier de 1813, ce prêt accordé dès février de 1814 apparaît comme une belle consolation pour la famille au moment de reconstruire l'assise terrienne des Clary-Aldringen en Bohême. Pour prix du sacrifice non consenti de Teplitz, le prince de Clary obtient aussi la place de grand maître de la suite du tsar Alexandre au Congrès de Vienne. Cette position permet à la maison princière de se distinguer au sein de l'élite des noblesses européennes alors que l'ordre politique de l'Europe est en passe d'être refondé.

B. Les Clary-Aldringen dans l'Europe des cours, du Congrès de Vienne aux révolutions de 1830

Le triomphe du monde de la cour au Congrès de Vienne

Le Congrès de Vienne est un moment de refondation sociale et politique pour la haute noblesse de cour. Les Clary-Aldringen participent aux festivités qui célèbrent l'entrée des alliés à Paris et le retour triomphal de François I^{er} d'Autriche à Vienne. L'empereur est accueilli par l'illumination des hôtels de la noblesse viennoise⁴⁵¹. Leurs fenêtres s'ornent de transparents allégoriques où chaque embrasure est une étape de la chute de l'aigle. Dans les intérieurs aristocratiques, le répertoire du théâtre de société semble répondre aux œuvres de circonstance jouées à Paris en 1810⁴⁵². Leipzig et Waterloo avaient totalement renversé la situation de 1809. Ces réjouissances amplement décrites par le comte ont un rôle symbolique et psychologique très important au moment où Vienne se prépare à devenir la capitale de l'Europe des Restaurations.

L'hôtel Clary-Aldringen est plus modestement décoré que les brillantes façades de l'hôtel Schwarzenberg où celles du prince de Metternich qui organise un chœur pour le passage de l'empereur en juin 1814⁴⁵³. La victoire a en effet un goût amer pour le prince de Clary qui doit reconstruire ses domaines de Bohême. Le service du tsar Alexandre I^{er} est alors une occasion bienvenue de renforcer la présence familiale en se rapprochant du souverain dont les troupes avaient causé les plus importants dommages. Il obtient ainsi une indemnité du Tsar pour les dégâts de Teplitz, signe de la recherche de bonnes relations entre les puissances

⁴⁵⁰ SOAL-Děčín, c. 116, lettre à S. M., Vienne, 4 novembre 1813, à Metternich 4 nov. et 14 déc. 1813.

⁴⁵¹ *Idem*, c. 160, journal de Charles-Joseph, 16 juin 1814, p. 23-37.

⁴⁵² D. Chaillou, « L'annonce du mariage dans les spectacles parisiens », dans T. Lentz, 1810, *op. cit.*, p. 23-35.

⁴⁵³ SOAL-Děčín, c. 160, journal de Charles-Joseph, 16 juin 1814, p. 23-37.

au moment d'ouvrir le Congrès décisif⁴⁵⁴. Cette nomination était stratégique car le ciment de la lutte contre Napoléon s'effritait, tandis que « les ambitions dynastiques, les appétits territoriaux et les anciennes préventions refaisaient surface⁴⁵⁵ ».

La charge de grand maître du tsar place Jean de Clary au cœur de ce « tissu politique tout brodé de fête » que fut le Congrès de Vienne⁴⁵⁶. Le prince participe ainsi directement à la réassurance de la haute noblesse de cour alors qu'il ne joue pas de rôle politique officiel. Jean de Clary organise le quotidien de la suite, le logement et les activités du monarque. La maîtrise de l'étiquette est bien sûr un marqueur identitaire de la haute noblesse. Le prince bénéficie de son expérience à la cour des Habsbourg et à Teplitz, ainsi que des listes des suites dans lesquelles apparaissent les noms de ses fils. Ces listes suggèrent une politique familiale caractéristique des anciennes pratiques de la haute noblesse soucieuse de sa visibilité à la cour. Il semble important d'associer la génération des héritiers au cérémonial de la restauration des puissances en Europe centrale. Charles-Joseph rejoint les autres membres de l'aristocratie en tant que chambellan de l'impératrice de Russie Elisabeth Alexeïevna, tandis que Maurice est au service du roi du Danemark⁴⁵⁷. Le comte Charles-Joseph se trouve ainsi aux premières loges des « réunions dansantes » entre les quelques trois cent délégations qui allaient marquer si fortement l'imaginaire politique et social des XIX^e et XX^e siècles⁴⁵⁸. Il ajoute son regard aux nombreuses descriptions qui font que « l'histoire du congrès commence à s'écrire très tôt, presque en direct pour une bonne part⁴⁵⁹ ».

⁴⁵⁴ Le comte évoque « 5000 ducats que l'Empereur Alexandre a donné a mon père. Ils ont fait grand bien à lui et à ses sujets ». SOAL-Děčín, c. 190, Ch.-J. à F. Golovkine, Vienne, 16 déc. 1815.

⁴⁵⁵ T. Lentz, *Le congrès de Vienne: une refondation de l'Europe 1814-1815*, Paris, Perrin, 2013, p. 38.

⁴⁵⁶ Selon la phrase attribuée au prince de Ligne et placée en exergue de la plupart des *Souvenirs* comme ceux du comte Auguste de La Garde : *Fêtes et Souvenirs du Congrès de Vienne. Tableaux des salons, scènes anecdotiques et portraits 1814-1815*, Paris, Appert, 1843.

⁴⁵⁷ SOAL-Děčín, c. 115, listes des suites pour les cours rassemblées à Vienne. Il n'est pas certain que le service du comte Charles-Joseph soit très officiel, mais il a lieu effectivement, comme l'indique son journal (c. 160). Il sert en compagnie du prince Odescalky sous la direction du comte de Dietrichstein, et Maurice avec les comtes Joseph Metternich et Maurice Dietrichstein sous la direction du comte de Lanskoronsky.

⁴⁵⁸ T. Lentz, *Le congrès de Vienne, op. cit.*, p. 107-126 ; P. Karila-Cohen, « « Danser sur un volcan ? » La politique des bals dans l'Europe des restaurations », dans J.-C. Caron, J.-P. Luis (dir.), *Rien appris, rien oublié ?*, op. cit., p. 319-322 ; Brian Vick, *The Congress of Vienna: Power and Politics after Napoléon*, Cambridge, HUP, 2014, p. 112-152.

⁴⁵⁹ M. Kerautret, « Quelques réflexions sur l'historiographie française du Congrès de Vienne », *Napoleonica*, 2015/1-22, p. 91. Parmi les observateurs connus des Clary, le comte échange des remarques avec le comte de La Garde : *Fêtes et Souvenirs, op. cit.*, t. 1, p. 33. Bien des connaissances écrivent : le général Karl Frederick Grovestin, *Le Congrès de Vienne en 1814 et 1815, et le Congrès de Paris en 1856*, Paris, 1856 ou Friedrich von Gentz, *Mémoires*, 12 février 1815, publiés dans R. de Metternich, *Mémoires, documents, op. cit.*, p. 474-503. Pour une synthèse des témoignages : Robert Ouvrard, *Le Congrès de Vienne (1814-1815). Carnet mondain et éphémérides*, Paris, Nouveau Monde/Fondation Napoléon, 2014.

Le comte put ainsi décrire l'effet que produisit l'arrivée des Français « in bassa fortuna après les avoir vu à Compiègne [en 1810] et à Prague [en 1812] le nez si haut⁴⁶⁰ ». Il révèle ainsi toute la fragilité des rapprochements organisés par les cérémonies du pouvoir napoléonien. Le comte souligne une « insolence » qui prélude à la manière dont Talleyrand défend la situation d'un régime entré dans la Restauration en s'interrogeant sur les projets de rétablissement monarchique et la place qu'y tiendraient les noblesses anciennes et nouvelles⁴⁶¹. Les descriptions de Charles-Joseph de Clary-Aldringen illustrent la fonction de l'étiquette dans la conduite de négociations avec l'Angleterre, la Russie et la Prusse sous la « présidence » de Metternich. Les grands-maîtres ont fort à faire pour éviter que les querelles de préséance ne dégénèrent en incidents diplomatiques, alors qu'un nouveau classement protocolaire des puissances doit déterminer l'ordre des signatures⁴⁶². L'ordre des fêtes cache ainsi une fébrilité politique. Alors que les enjeux dynastiques et territoriaux reprennent le dessus dès octobre, la volonté du roi de Prusse de faire reconnaître madame de Latour comme princesse du sang entraîne par exemple une brouillerie avec l'impératrice. Cette dernière est fâchée de constater qu'« elle a coudoyé les archiduchesses, pris le pas sur elles et s'est assise sur les fauteuils de velours sous le dais⁴⁶³ ». Le roi de Prusse s'impose, des excuses immédiates sont présentées tant les enjeux sont importants, ainsi que le souligne le comte :

On lui a rendu un espèce de rang et les choses ont été plâtrées, mais si jamais il y a guerre entre l'Autriche et la Saxe ! d'un autre côté, il n'est pas toujours bon d'avoir raison, et c'est par de petites bêtises comme cela, que l'Autriche s'est toujours mise tout l'Empire à dos⁴⁶⁴.

Le comte illustre ainsi la résurgence de la rivalité austro-prussienne qui avait gouverné les équilibres du Saint-Empire Romain Germanique au XVIII^e siècle. La Prusse se montre intransigeante sur la question de la Saxe, précipitant l'accord secret entre l'Autriche, l'Angleterre et la France le 3 janvier 1815⁴⁶⁵. Les équilibres diplomatiques avec la Russie ne sont pas moins délicats : le projet d'une fédération européenne dans la Sainte-Alliance suscite les réticences de Metternich attaché à garantir la position de l'Autriche en Allemagne, en Italie et aux frontières de l'Europe centrale. L'éclatement de la Confédération du Rhin avait

⁴⁶⁰ SOAL-Děčín, c. 160, journal du 21 mai 1814, p. 26.

⁴⁶¹ T. Lentz, *Le congrès de Vienne*, op. cit., p. 77-91 ; Volker Sellin, « La Charte constitutionnelle et les restaurations du XIX^e siècle », dans J.-C. Caron, J.-P. Luis (dir.), *Rien appris, rien oublié ?*, op. cit., p. 21-26.

⁴⁶² T. Lentz, *Le congrès de Vienne*, op. cit., p. 226-229 ; R. Stauber, « "Frie und vertrauliche Erörterungen". « Organisation und Arbeit der Komitees und Kommissionsen auf dem Wiener Kongress », dans R. Stauber Reinhard et alii (dir.), *Mächtepolitik und Friedenssicherung. Zur politischen Kultur im Zeichen des Wiener Kongresses*, Berlin, LIT, 2014, p. 47-70.

⁴⁶³ SOAL-Děčín, c. 160, journal, 5 octobre 1814, p. 16.

⁴⁶⁴ *Ibidem*.

⁴⁶⁵ T. Lentz, *Le congrès de Vienne*, op. cit., p. 136-140.

fait ressurgir le spectre impérial dans l'esprit des diplomates autrichiens. Cet héritage domine la politique de l'empereur Habsbourg au moment de fonder la Confédération germanique, nouvelle association des États allemands dont il est le chef. Comme le souligne Marie-Élisabeth Ducreux, « l'empire autrichien à ses débuts incarne aussi symboliquement l'ancienne idée allemande, alors que l'idée moderne, celle de nationalité, irrigue la nouvelle Confédération germanique⁴⁶⁶ ». Le déroulé même du Congrès de Vienne est une illustration de la permanence des conceptions héritées du Saint-Empire dans les affrontements autour des fondements du nouveau système international. L'ancienne noblesse impériale est à l'honneur, ses réunions accompagnent les tractations qui posent les bases du « dualisme allemand » entre la Prusse et l'Autriche entre 1815 et 1866 :

Grande présentation, le cercle le plus illustre possible en femmes, tous les grands noms de l'Empire : la princesse Isenburg et sa fille, la princesse de Hesse-Rothenburg née Hohenhole [...] puis tout le corps diplomatique, tous les ministres et ministrillons, puis l'électeur de Hesse dont la loupe est devenue immense⁴⁶⁷.

La période 1815-1820 se caractérise par l'affirmation du caractère monarchique et fédéraliste de l'ensemble germanique grâce à la politique des congrès conduite par Metternich de Carlsbad et Teplitz en 1819 à Vérone en 1822. Des mesures conservatrices sont opposées aux partisans du constitutionnalisme libéral et réunificateur, dont l'enjeu n'est rien moins que la dislocation de l'Autriche⁴⁶⁸. La réassurance de l'Europe des cours ne pouvait donc faire illusion sur la profonde nouveauté des équilibres politiques du continent.

Les réjouissances auxquelles ces noblesses prirent part eurent alors une fonction essentielle. Comme celles de ses contemporains, les descriptions du comte font la part belle aux festivités comme les bals dont Pierre Karila-Cohen souligne la fonction politique dans les échanges diplomatiques de la période des Restaurations⁴⁶⁹. Au-delà de la danse comme métaphore des enjeux du congrès, ces réjouissances permettent surtout d'apaiser les tensions entre les séances de travail, tout en poursuivant le grand jeu diplomatique sur un autre terrain, celui des « habitudes sociales communes⁴⁷⁰ » des acteurs issus des quatre coins de l'Europe. La contredanse ne cesse pas d'être pratiquée : il s'agit d'un héritage du XVIII^e siècle, une danse de cour faisant appel à l'*ethos* aristocratique en vue de produire un spectacle

⁴⁶⁶ M.-É. Ducreux, dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, *op. cit.*, p. 405.

⁴⁶⁷ SOAL-Děčín, c. 160, journal, 2 octobre 1814.

⁴⁶⁸ M.-É. Ducreux, dans N. Aleksium, *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, *op. cit.*, p. 405.

⁴⁶⁹ P. Karila-Cohen, « « Danser sur un volcan ? »... », dans J.-C. Caron, J.-P. Luis (dir.), *Rien appris, rien oublié ?*, *op. cit.*, p. 319-328.

⁴⁷⁰ *Ibidem*.

harmonieux⁴⁷¹. L'image d'une entente réglée est également offerte au public de Vienne grâce à la reprise des courses de traîneaux par la cour. Après avoir connu une période faste au début du règne de Marie-Thérèse, elles semblent abandonnées dans les années 1780, ou connaître une moindre publicité dans les gazettes comme le *Wiener Zeitung*. En janvier 1815, les traîneaux de parade dans lesquels les Clary-Aldringen s'étaient affirmés au moment de l'élévation princière glissent de nouveau dans les rues de Vienne. Le 24 janvier, l'empereur François I^{er} est en tête de cortège, suivi du tsar, du roi de Prusse et des archiducs accompagnés de la noblesse de la monarchie des Habsbourg⁴⁷². Les traîneaux suivent le parcours classique de l'époque thérésienne, de la Hofburg à Schönbrunn en passant par le cœur de ville, la place de la Freyung et la Herrengasse des beaux hôtels aristocratiques. C'est bien l'Europe des Habsbourg héritière de Marie-Thérèse qui semble s'affirmer après la signature du traité secret du 3 janvier signé avec l'Angleterre dans le but de contrer la Prusse. Le cortège était précédé d'un « commando⁴⁷³ » de la cavalerie autrichienne, sur laquelle reposait aussi la refondation de l'ordre européen, en Italie notamment. La neige étouffe mal les bruits des bottes.

Les acteurs des Congrès qui encadrent fortement les libertés en Europe entre 1815 et 1822 pratiquent aussi la valse. Moins formelle et moins rigide, la valse s'oppose aux danses de cour qu'elle concurrence après la Révolution française⁴⁷⁴. C'est toutefois bien avec des quadrilles que les grands nobles de l'Empire d'Autriche accueillent le roi Ferdinand de Naples à Vienne, peu après l'intervention armée des autrichiens en Italie afin de rétablir l'ordre dans le Royaume des Deux-Siciles contre les révolutionnaires de l'insurrection constitutionnelle en 1820⁴⁷⁵. Si les bals des Congrès deviennent rapidement le symbole des fragilités de la Restauration, la refondation de 1815 est un moment décisif pour la haute noblesse de cour qui tente de retrouver ses repères en surmontant le traumatisme des années 1800. Tout en affirmant sa place dans le Gotha, la génération du comte est marquée par les vingt ans de conflits qui hantent sa mémoire, et pèsent lourdement sur la mise en place du « système » de Metternich après 1815.

⁴⁷¹ *Idem*, p. 324 ; J. M. Guilcher, *La contredanse. Un tournant dans l'histoire française de la danse*, Paris, Complexe et CND, 2003, p. 180.

⁴⁷² ÖNB, WZ, 24 janvier 1815 : voir annexe 5 p. 288 ; et la partie 3 du chapitre I, p. 110-116.

⁴⁷³ *Ibidem*.

⁴⁷⁴ P. Karila-Cohen, « Danser sur un volcan ? », *op. cit.*, p. 324 ; J. M. Guilcher, *La Contredanse, op. cit.*, p. 180.

⁴⁷⁵ SOAL-Děčín, c. 179, journal 1^{er} février 1823, p. 1. Voir annexe 8 du chapitre III, p. 181. Ces quadrilles ou contredanses répliquent celles composées par le prince Jean de Clary pour la venue de Ferdinand en 1793. Sur l'intervention autrichienne en Italie et la conférence de Ljubljana : A. Arisi Rota, « Entre pragmatisme et résistance. Pour une relecture des Restaurations dans la péninsule italienne (1814-1848) », dans J.-C. Caron, J.-P. Luis (dir.), *Rien appris, rien oublié ?*, *op. cit.*, p. 405-414.

Des souvenirs à la mémoire : reprendre ses esprits après vingt ans de guerre

Les séquelles de la guerre sont nombreuses, et visibles dans les paysages. Lorsque le comte Charles-Joseph regagne Teplitz en mai 1815, il se rend au cimetière où une veuve obtient la permission de faire déterrer quarante corps pour tenter de retrouver son mari et de construire un enclos. Il décrit plusieurs « grandes fosses dans lesquelles sont pêle-mêle jusqu'à 80 morts de toute nation ». Le comte se rend ensuite au jardin de Turn et note « je m'attendois aux dégats que j'ai trouvé ; c'est devenu tellement autre chose qu'il n'y a plus de point de comparaison⁴⁷⁶ ». Comme ses contemporains, il partage le sentiment qu'une page s'est tournée.

Le traumatisme de la guerre perdure, et la seigneurie garde longtemps les stigmates du conflit, que le comte retrouve à Aichwald dans les monts métallifères en 1826 :

J'ai vu toute une contrée où les arbres meurent des suites de leurs blessures. Les françois et les russes se sont battus à cet endroit là. Tous les arbres sont criblés de balles. On ne pensoit pas alors que cela feroit du mal à leur santé. A présent après 12 ou 13 ans les arbres meurent. On voit découler du harz de chaque blessure comme du sang d'une blessure humaine⁴⁷⁷.

La mémoire du conflit s'impose à la génération suivante, celle du prince Edmund né en 1813, avant que des monuments commémoratifs soient érigés comme à Kulm en 1835. C'est finalement lorsque les mémorialistes des années 1820 parviennent à mettre les mots sur les événements des années 1800 que s'opère une forme de retournement linguistique, avec un usage beaucoup plus prégnant de l'allemand dans les écrits personnels. C'est le cas pour les journaux d'Edmund, notamment ceux du voyage en France et en Angleterre effectué en 1835⁴⁷⁸. Il s'agit d'une différence majeure avec les textes de son père, Charles-Joseph. Ce dernier s'était inscrit dans l'entreprise mémorialiste pour tenter de retrouver au travers de l'écriture de soi l'expérience individuelle et collective du traumatisme des années 1800. Les années 1820 apparaissent ainsi comme une rupture dans l'histoire de la haute noblesse européenne. Ses membres prennent alors la plume pour multiplier les témoignages sur la refondation politique et culturelle de l'Europe des princes. L'aristocratie habsbourgeoise s'inscrit à sa manière dans ce travail de mémoire.

⁴⁷⁶ SOAL-Děčín, c. 160, journal 13-14 mai 1814, p. 23-25. Abrégé développé.

⁴⁷⁷ *Idem*, c. 182, journal 29 mai 1826, p. 38. Abrégé développé.

⁴⁷⁸ *Idem*, c. 258-265. Catriona Seth, « La plume ou l'épée. Réflexions sur quelques mémorialistes », dans P. Bourdin (dir.), *Les noblesses françaises*, *op. cit.*, p. 443-458.

La réassurance permise par le Congrès de Vienne reste fragile, ainsi que le rappellent les lettres qui arrivent de Paris à Teplitz pour apprendre au comte les suites des Cent-Jours et la seconde restauration :

Vous voyez de votre fenêtre les événements les plus extraordinaires, et la guerre la plus bizarre, et Napoléon au fort St George, S'il est vrai !! et Louis XVIII ou 2 fois neuf ; [...] et malgré tout cela tant de sang versé, et cette épouvantable nation qui devrait être rayée de la surface de la terre ! Quelle race mon cher ! quelle horreur ! et quel mépris !⁴⁷⁹

Le sentiment d'appartenance à l'Europe aristocratique se renforce avec le Congrès de Vienne, en même temps que l'écart se creuse avec les aspirations sociales et nationales des peuples. Le comte exprime sans ambages ce qu'il pense de ces mouvements qui risquent de mettre fin au monde tel qu'il le connaît. Les appels à un nouvel ordre politique sont de plus en plus difficiles à ignorer en Europe. Dès 1817, l'ambassadeur d'Autriche à Dresde rapporte à Metternich un autodafé des actes du Congrès de Vienne au cours des commémorations du Luthéranisme et de la bataille de Leipzig au château de Wartbourg, dans le grand duché de Saxe-Weimar remodelé en 1815. La lettre bien connue du comte de Bombelles décrit la prise de parole d'un jeune étudiant Westphalien :

Il représenta que le but de l'expulsion des Français avait en effet été atteint. Mais quel a été le dénouement de cette tragédie ? « Une réunion de despotes, au lieu d'accorder au peuple le fruit de leurs travaux, a établi un système de brigandage et d'iniquités. Brisons les fers de l'Allemagne et jurons de mourir plutôt que de souffrir la tyrannie⁴⁸⁰ ».

La recherche d'alternatives à la monarchie absolue et au despotisme éclairé se poursuit, bien que les décrets de Carlsbad en 1819 maintiennent une pression intellectuelle et sociale en surveillant la presse et les Universités⁴⁸¹. L'expression d'un patriotisme aux accents de plus en plus nationaux dans l'Europe centrale et germanique oblige à reconsidérer la place de l'Autriche dans les équilibres du « dualisme allemand » avec la Prusse. La réaffirmation de la cour d'Autriche incline logiquement les Clary-Aldringen vers le légitimisme, mais cette élite doit repenser un cosmopolitisme déjà largement éprouvé par les recompositions politiques de la Révolution et de l'Empire. Au cours des années 1820-1830, les mouvements nationaux et libéraux ravivent le spectre révolutionnaire et les inquiétudes de la haute noblesse d'Europe centrale.

⁴⁷⁹ SOAL-Děčín, c. 190, Ch.-J. à Fédor Golovkine, Teplitz, 3 août 1815.

⁴⁸⁰ Cité dans Guillaume Berthier de Sauvigny, *Metternich et son temps*, Paris, Hachette, 1959, p. 162.

⁴⁸¹ Françoise Knopper, Gilbert Merlio (éd.), *Naissance et évolution du libéralisme allemand (1806-1849)*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1995 ; Georges-Henri Soutou, *L'Europe de 1815 à nos jours*, Paris, PUF, 2015, p. 49-55.

Le temps des révolutions européennes à partir des années 1820

Alors qu'ils exercent toujours un pouvoir local en Bohême du Nord, les Clary-Aldringen ne sont pas indifférents aux recompositions politiques dans l'Europe de la Restauration. Les liens qu'ils nouent en Italie, en France et en Belgique grâce aux correspondances et aux voyages leur offre un regard différent de celui des gazettes sur les soulèvements des années 1820-1830. C'est ainsi que le comte de Clary est personnellement affecté lorsqu'il apprend les détails de la révolution de Naples où il vient de passer près de deux ans entre 1818 et 1820 :

Naples m'intéresse au-delà de toute expression depuis que je vois des révolutions. Je n'en ai pas vu de plus bête, de plus misérable par le but, les moyens, les personnages, c'est dégoûtant. Je suis enchanté de l'expédition ridicule qu'a fait mon cher Prince Cariati⁴⁸².

Durant son voyage de santé il avait noué des relations dans la « Naples du soleil et des merveilles⁴⁸³ » désormais obscurcie par l'insurrection carbonari. C'est la première fois que le comte s'engage aussi résolument contre le principe constitutionnel combattu avec force par les troupes autrichiennes du Piémont à Naples. Si les guerres napoléoniennes signent le retrait du cosmopolitisme des Lumières vers le monde des arts et des lettres, le comte n'échappe finalement pas à la politisation des élites et des peuples dans les années 1820 : « et ce sot peuple ! je deviens ultra enragé, je vous en avertis. Le gouvernement turc, il n'y a que cela de bon » écrit-il au comte Golovkine en décembre 1820⁴⁸⁴. Cette réaction confirme en creux le constat « que le lien nationalisation/constitutionnalisation constituait presque partout un processus désormais inéluctable⁴⁸⁵ ». La restauration traditionaliste des anciens souverains est contestée même par les élites modernisatrices. L'application des décrets liberticides comme ceux de Carlsbad rigidifient un peu plus l'ordre du congrès de Vienne, qui s'apparente finalement à celui de l'Empire Ottoman alors au début de sa désintégration sous la pression des insurrections de ses populations⁴⁸⁶. Comme dans cet Empire dont la puissance hantait la mémoire des Viennois, l'Europe de Metternich se trouve sous la pression des peuples, avec lesquels la rupture politique, sociale et culturelle est consommée après 1830 :

⁴⁸² SOAL-Děčín, c. 190, Ch.-J. à Euphémie de Ligne, Teplitz, 12 août 1820. Le prince Cariati est un interlocuteur de Metternich qui combat le gouvernement constitutionnel. *Supplément à la galerie historique des contemporains*, Bruxelles, Tarlier, 1826, p. 101 ; Paul W. Schroeder, *Metternich's Diplomacy at its Zenith, 1820-1823*, New-York, Greenwood Press, 1969.

⁴⁸³ Selon Pasquale Villari (1827-1917), historien et homme politique italien, cité dans C. Vallat, *et alii*, *Naples. Démythifier la ville*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 25.

⁴⁸⁴ SOAL-Děčín, c. 190, Ch.-J. à F. G., Vienne, 31 décembre 1820.

⁴⁸⁵ A. Arisi Rota, « Pour une relecture ... », dans J.-C. Caron, J.-P. Luis (dir.), *Rien appris, op. cit.*, p. 411.

⁴⁸⁶ Bien qu'absent du congrès, des mesures avaient été prises pour combattre cette puissance qui hantait la mémoire des Viennois. T. Lentz, *Le congrès de Vienne, op. cit.*, p.53-66.

Je ne sors pas de la fureur contre les sots peuples et c'est surtout la bêtise de toutes ces révolutions qui me frappe le plus, car l'atrocité et la méchanceté sont tout simples. Ces sots François qui veulent faire la guerre à tout le monde pour se tirer d'affaire, ces sots Flamands qui ont tué leur beau Bruxelles pour un mot vide de sens, ces sots Polonais qui étoient fort heureux, ces sots Saxons qui brûlent leurs maisons et chassent à peu près leur vieux radoteur de Roi après avoir tant parlé de leur attachement pour cette dynastie, qui chantent cette sottise Marseillaise qu'ils ne comprennent pas et qui parlent de leur Gablentz en l'appelant de la gorge unser Lafayette⁴⁸⁷.

Le comte témoigne de l'évidence du danger d'une nouvelle conflagration européenne dont le fer de lance n'est plus les armées de citoyens-soldats, mais les peuples insurgés sur les barricades. La Révolution de juillet est le signal d'un embrasement général sous le signe de la Révolution française dont les symboles nourrissent un imaginaire collectif. Le prince Charles-Joseph en décline les multiples formes, à commencer par le raidissement de Charles X qui marque l'échec de la Restauration française et le début d'un exil royal en Europe centrale. Gilbert de Lafayette est le chef des républicains et commande la Garde nationale. La déstabilisation intérieure est alors compensée par le prétexte d'une intervention autrichienne en Italie que rapporte l'ambassadeur de Vienne peu après l'écriture de la lettre du comte. Le marquis sert de référence en Saxe, où le général Heinrich von Gablenz (1764-1843) commande la *Communalgarde* de Dresde durant l'opposition constitutionnaliste à la maison de Wettin⁴⁸⁸. Elle débouche sur la renonciation de Maximilien en faveur de son fils Frédéric-Auguste et deux ans plus tard sur des mesures libérales envers les villes ou les paysans libérés de la corvée. Gablenz défendait surtout les intérêts de l'Autriche face à la politique agressive de la Prusse⁴⁸⁹. Les rivalités anciennes se conjugaient avec l'effervescence révolutionnaire pour mettre à mal les équilibres du Congrès et de la Sainte-Alliance dont la dissolution en 1825 fut un retour aux initiatives individuelles des puissances avant le dernier Congrès de Teplitz en 1835. Le prince est informé de la situation belge par son cousin, le prince Eugène de Ligne⁴⁹⁰. Sa tante Christine de Ligne évoque quant à elle l'aggravation des violences en Italie, où les batailles de rue à Modène sont présentées comme une suite des soulèvements qui dispersent les troupes autrichiennes⁴⁹¹. Les relations européennes des grandes familles leur

⁴⁸⁷ SOAL-Děčín, c. 190, Ch.-J. au comte Stackelberg, Vienne, 25 janvier 1831.

⁴⁸⁸ Ferdinand Stolle, *Die sächsische Revolution oder Dresden und Leipzig in den Jahren 1830 und 1831*, Leipzig, Wigand'sche, 1835, p. 63-112.

⁴⁸⁹ Georges Weber, *Histoire contemporaine 1830-1872*, Paris, Lacroix, 1875, p. 35-36, 117-123 ; É. Bourgeois, *Manuel historique de la politique étrangère : les temps présents (1830-1878)*, Paris, Belin, 1906, p. 674.

⁴⁹⁰ Voir la généalogie de Ligne en annexe, p. 109.

⁴⁹¹ SOAL-Děčín, c. 190, Udine, 9 février 1831.

permettent de prendre la mesure de la constitution d'une internationale libérale, une multitude d'oppositions qui font vaciller l'Europe des dynasties restaurées⁴⁹².

Durant la révolution de Belgique, le prince Eugène de Ligne adopte une attitude conciliatrice et pacifiste qui n'est pas sans rappeler la politique du prince Adam Czartoryski face aux insurgés de Pologne. Ses longues lettres le présentent comme un intermédiaire entre la garde bourgeoise qui adopte les couleurs brabançonnes et les princes de Nassau attachés à la cocarde orange à Vilvorde. Elles témoignent de son comportement afin de couper court à la circulation de fausses informations⁴⁹³. Il décrit un moment historique, dans lequel les nobles ne peuvent rester neutres dans la question de la séparation avec la Hollande. En détaillant les troubles et les négociations avec les princes, il entend justifier son action au titre d'un combat contre l'anarchie : « Je tacherai de leur écrire demain, si l'anarchie dans laquelle nous vivons m'en laisse la possibilité. Ma présence seule à Beloeil calme la population dont j'ai fait armer les habitants les plus notables pour prévenir les excès auxquels la canaille pourrait se porter⁴⁹⁴ ». Le prince détient une responsabilité civile issue du régime seigneurial, qu'il met en avant pour stabiliser la situation. Elle lui permet de définir son engagement, en assumant un rôle indispensable entre la garde du peuple et les armées des souverains. Cette position le conduit à refuser l'engagement politique alors qu'il se montre favorable à l'indépendance de la Belgique. Il refuse de prendre part à un gouvernement provisoire en quête de grandes figures anciennement liées à l'histoire de la Belgique, selon les propos qu'il attribue à la délégation reçue à Beloeil⁴⁹⁵. Les séquestres de 1795 et l'exil du prince Charles-Joseph de Ligne à Vienne sont oubliés. Il s'agit maintenant de faire honneur à l'engagement de son père, Louis-Eugène Lamoral, qui avait affirmé sa qualité de citoyen belge en commandant la garde d'honneur de Bruxelles après le recouvrement des biens dans le Brabant de l'époque napoléonienne⁴⁹⁶. Les ancrages locaux sont de nouveaux mis en balance avec les attaches européennes de la famille :

J'ai été bien heureux d'avoir prêté serment à l'Empereur comme chambellan, pour éviter de faire partie de cette commission en donnant cette raison, car aussitôt après ma nomination, on a voulu me nommer président, car ils se sont organisés en gouvernement

⁴⁹² W. Bruyère-Ostells, « Internationale libérale ou contre-monde libéral ? Des degrés et des espaces d'oppositions aux restaurations », dans J.-C. Caron, J.-P. Luis (dir.), *Rien appris, op. cit.*, p. 367-380.

⁴⁹³ Voir annexe 6, p. 290. SOAL-Děčín, c. 190, Eugène de Ligne à Ch.-J., Beloeil, 8 septembre 1830.

⁴⁹⁴ *Idem*, E.d.L. à Ch.-J., Beloeil, 24 septembre 1830. Sur ces événements : Jean Stengers, *Histoire du sentiment national en Belgique des origines à 1918*, Bruxelles, Racine, 2000, t. 1, p. 206 ; Jean Stengers, « La Révolution de 1830 », dans A. Morelli (dir.), *Les Grands Mythes de l'histoire de Belgique*, Bruxelles, Vie Ouvrière, 1995, p. 139-148.

⁴⁹⁵ Voir annexe 6, p. 290.

⁴⁹⁶ *Idem* ; SOAL-Děčín, c. 190, E.d.L. à Ch.-J., Beloeil, 8 septembre 1830. F. Antoine, « Émigration dans le Brabant Belge », dans J.-C. Martin (dir.), *La Contre-Révolution, op. cit.*, p. 149-159.

provisoire, et viennent de délier les belges du serment de fidélité au Roi. [...] Quelque soient les événements, j'aurai par devant moi la certitude de m'être conduit comme je le devais et d'avoir suivi une ligne droite⁴⁹⁷.

Le prince Eugène s'appuie sur la multi-appartenance caractéristique des grandes maisons aristocratiques pour résoudre le dilemme entre les aspirations à l'indépendance et la loyauté monarchique des grandes familles. Cette stratégie est cependant de plus en plus difficile à tenir, car elle heurte de front le concept moderne de nation. Partout en Europe, le comportement des chefs de famille est observé, afin de les situer sur l'échiquier des conflits idéologiques et politiques. Après les tentatives pour restaurer le lustre dynastique des Arenberg, les chefs des branches nationales choisissent le retrait politique et l'émigration, faisant passer la maison au second plan des histoires politiques allemandes, françaises et belges selon Bertrand Goujon⁴⁹⁸. Cette prise de distance nourrit le sentiment d'une coupure d'une partie de la haute noblesse avec l'Europe des peuples, qui s'aggrave entre 1830 et 1848.

Prosper Louis d'Arenberg choisit de gagner la Confédération germanique comme un refuge, perception partagée par l'aristocratie autrichienne. Les bals et les réjouissances servent alors à masquer la crainte d'une expansion révolutionnaire en Europe centrale, comme le note le prince Charles-Joseph : « Je me crois dans une isle enchantée, de voir tout le monde autour de moi occupé de nappes et festins, de bals, d'habits brodés. Dieu nous conserve en paix et nous laisse mon cher luxe et notre agréable frivolité⁴⁹⁹ ». Il retrouve le champ sémantique de l'île avec lequel son grand-père Charles-Joseph de Ligne avait décrit le bastion des Habsbourg face aux troupes napoléoniennes en 1808. Il fait surtout directement écho à la phrase qu'aurait prononcée Salvandy face à l'intransigeance de Charles X : « nous dansons sur un volcan⁵⁰⁰ ». L'expression connaît un grand succès à partir de 1831 : elle devient le signe de la transformation des bals diplomatiques en un aveuglement volontaire sur les réalités de l'Europe des nations qui fait vaciller l'ordre de Vienne. La noblesse n'avait plus les moyens d'un faste qui traduisait son rang et son rôle au service du souverain, et semblait se replier derrière un luxe bourgeois soigneusement calfeutré derrière les fenêtres des hôtels de Vienne. Il ne s'agit pas d'insouciance, mais d'une réponse à l'inquiétude d'une noblesse habsbourgeoise qui se repose toute entière sur le prince Metternich, présenté comme « un ange tutélaire, le Palladium de la vraie liberté » dans la même lettre. Cette frivolité de façade ne fait pas oublier l'attachement à la position conservatrice de l'Autriche qui s'était faite la

⁴⁹⁷ SOAL-Děčín, c. 190, Beloeil, 1^{er} octobre 1830.

⁴⁹⁸ B. Goujon, *Les Arenberg*, *op. cit.*, p. 193-205.

⁴⁹⁹ SOAL-Děčín, c. 190, Ch.-J. au comte Stackelberg, Vienne, 25 janvier 1831.

⁵⁰⁰ P. Karila-Cohen, « Danser sur un volcan ? », dans J.-C. Caron, J.-P. Luis (dir.), *Rien appris*, *op. cit.*, p. 321.

championne de la contre-révolution au Congrès de Vienne. Ce cadre protégeait la conception aristocratique de la liberté, de plus en plus fermement opposée aux expressions violentes du nationalisme libéral entre 1820 et 1848.

De facto, la situation de la Bohême préoccupe bien le comte, comme le montre sa correspondance avec son beau-frère, le grand burgrave Chotek. En septembre 1830, il écrit à Charles Joseph : « Quel chien de tems dans lequel nous vivons. Pourvu que le bon Dieu nous donne la grâce de préserver notre chère Bohême de cette contagion révolutionnaire qui est comme une espèce de manie⁵⁰¹ ». Considérées a posteriori, les révolutions de 1830 se présentent bien comme une effervescence qui prélude au Printemps des peuples. La Bohême est alors relativement calme, mais l'*Intelligentsia* Tchèque s'affirme avec la *Matice Ceská*, institution culturelle transportée au Musée national par Frantisek Palacky en 1831⁵⁰². Les références à la démocratie et le modèle français se multiplient dans les années 1830-1848, pour définir la nation tchèque en dissociant le nationalisme libéral de l'ancien patriotisme monarchique. C'est alors que se produit la scission culturelle avec l'aristocratie germanophone qui avait soutenu les progrès du tchèque. Dans les années 1830, les nouvelles élites nationales trouvent dans les institutions culturelles ou économiques le terrain d'une expression politique qui leur était refusée à la Diète. L'*Association pour la défense de l'industrie* fondée en 1833 est ainsi le vivier social et intellectuel d'où émergent les chefs de la nation en 1848⁵⁰³. Les archives de la princesse Louise Clary conservent le diplôme de membre honoraire qu'elle reçoit le 5 octobre 1833⁵⁰⁴. Le choc révolutionnaire de 1830 est un tournant dans le rapport complexe qui s'établit entre noblesse et nation en Bohême de 1790 à 1848. À la tentative d'intégrer l'aristocratie habsbourgeoise répondent les mises en cause d'une partie des nouvelles élites, qui souffrent de moins en moins l'internationalisme de l'aristocratie européenne auquel elle reproche sa demi-mesure et son éloignement des réalités nationales⁵⁰⁵.

Le temps des Restaurations est ainsi marqué par la révision de la position de la l'aristocratie foncière en Bohême. La haute noblesse dut se définir entre l'attachement traditionnel au patriotisme monarchique, l'engagement culturel des nobles patriotes et l'émergence d'une bourgeoisie libérale et nationale de plus en plus militante.

⁵⁰¹ *Idem*, le comte Karl Chotek (1783-1868) est le beau frère du prince Ch.-J.. Lettre s. l. de septembre 1830.

⁵⁰² M.-É. Ducreux dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, *op. cit.*, p. 449.

⁵⁰³ *Ibidem*.

⁵⁰⁴ SOAL-Děčín, c. 198, Prague, 5 octobre 1833. Depuis la mort de Charles-Joseph en 1831, la princesse exerçait l'autorité seigneuriale en Bohême du Nord au nom de son fils.

⁵⁰⁵ M.-É. Ducreux dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, *op. cit.*, p. 835-838.

C. La haute noblesse et la construction des identités nationales en Bohême au XIX^e siècle

Un engagement limité des Clary-Aldringen dans le renouveau culturel de la Bohême

Les anciennes familles de la noblesse tchèque jouent un rôle clef dans le renouveau de la culture tchèque à la fin du XVIII^e siècle. Les travaux de Rita Krueger ont mis en évidence l'implication du comte Kaspar Sternberg dans une effervescence dominée par la figure des Nostitz⁵⁰⁶. La vie scientifique et artistique de Bohême est alors indissociable des pratiques élitaires qui organisent l'Europe savante, comme le montre le parcours du fondateur du Musée Patriotique en 1822. Plusieurs grands nobles comme le comte Kinsky nourrissent ainsi une réflexion sur la nation et l'histoire avant la révolution de 1848. Ce dernier manifeste la volonté d'affermir l'identité et le patriotisme « Bohême » de la haute noblesse du royaume, qui ne tient pas seulement à la défense des intérêts nobiliaires dans la monarchie des Habsbourg⁵⁰⁷. Il pouvait s'agir d'une réponse à la crise de l'Ancien Régime à laquelle les grands nobles furent également confrontés. Miroslav Hroch souligne l'importance du trouble identitaire des années 1800 dans la formation d'une conscience nationale tchèque⁵⁰⁸. Au cours du XIX^e siècle, le champ culturel mis en valeur par les travaux des érudits comme Francis Pelcl, Jaroslav Schaller ou Josef Dobrovsky se politise progressivement avec la construction des identités nationales contemporaines⁵⁰⁹. Depuis les écrits de Karel Ignac Tham en 1786 ou Joseph Jungmann en 1806, l'idée de l'exclusion de la partie de la noblesse qui se rend « étrangère » à la nation « par sa passivité et son indifférence à la langue du Royaume » se développe en Bohême⁵¹⁰. Dans ce contexte, les familles installées par les Habsbourg après 1620 comme les Clary-Aldringen ont à préciser leurs engagements alors que l'équilibre entre

⁵⁰⁶ R. Krueger, *Czech, op. cit.* p. 13: Pelcl, Schaller ou Dobrovsky peuvent utiliser la bibliothèque des comtes tandis que le salon Nostitz devient un lieu d'échange entre amateurs, souscripteurs et savants des sociétés scientifiques qui se développent dès les années 1760.

⁵⁰⁷ Pauline Derlon, *Identités et savoirs en construction : les pratiques de l'écrit du comte Franz Joseph Kinsky (1739-1805) entre Prague et Vienne*, Paris, EHESS, Master, dactyl., 2006, p. 183 ; František Kutnar, 2003, *Obrozenské vlastenectví a nacionalismus. Příspěvek k národnímu a společenskému obsahu češství doby obrozenské* [Patriotisme et nationalisme dans la renaissance nationale tchèque], Prague, Karolinum, 2003, 79-94 ; Miroslav Hroch, *Na prahu národní existence* [Au seuil de l'existence nationale], Prague, Mladá Fronta, 1999, p. 18-22.

⁵⁰⁸ M. Hroch, « Die Tschechische nationale Mobilisierung als Antwort auf die Identitätskrise um 1800 », dans O. Dann, M. Hroch, J. Koll (éd.), *Patriotismus und Nationsbildung am Ende des Heiligen Römischen Reiches*, Cologne, SH-Verlag, 2003, p. 191-205. Voir aussi Z. Hojda, R. Prahel (éd.), *Mezi časy... kultura a umění v českých zemích kolem roku 1800* [Entre les temps. La culture et les arts dans les pays de la couronne de Bohême autour de 1800], Prague, KLP, 2000.

⁵⁰⁹ R. Krueger, *Czech, op. cit.* ; M.-E. Ducreux, « Histoire et identité autour du cas tchèque », dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire, op. cit.*, p. 827-844.

⁵¹⁰ M.-E. Ducreux, « Histoire et identité... », dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire, op. cit.*, p. 836.

Tchèques, Allemands et nobles devient de plus en plus difficile à tenir au début du XIX^e siècle.

Les Clary-Aldringen semblent d'abord demeurer relativement éloignés du mouvement de promotion de la langue, des sciences et des arts tchèques qui accompagne l'accentuation du patriotisme Bohême au tournant du XIX^e siècle. L'histoire familiale, la position acquise à Vienne entre 1749 et 1770 et la situation de Teplitz dans la partie germanophone de la Bohême du Nord sont autant d'héritages qui comptent pour beaucoup dans le rapport du prince Jean de Clary-Aldringen au renouveau culturel de la Bohême dans les années 1790. Le prince ne fait pas partie de ces nobles qui s'engagent dans un véritable projet scientifique et culturel en Bohême dans les années 1800, dont le comte Kaspar Sternberg est un illustre représentant. Le prince Jean n'entretient pas de correspondance scientifique, n'est pas membre de la Société patriotique pour l'économie qui se crée en 1769. Son intérêt se focalise sur l'art des jardins ou de la chasse qu'il partage avec ses pairs. Les places de bibliothécaires ou de précepteurs furent confiées à des hommes qualifiés, mais ne servirent pas de soutien matériel à des érudits de Bohême comme Joseph Dobrovsky qui put mener des recherches sur la slavistique avec la protection des Nostitz⁵¹¹. Le prince de Clary se distingue donc de cette famille qui fit apprendre le tchèque à ses enfants comme le soutenait le comte Kinsky, ou du comte Hartig pour qui la protection permit un ancrage au sein des milieux érudits de Bohême entre 1780 et 1800⁵¹².

Le prince n'ignore cependant pas qu'un grand noble du début du XIX^e siècle doit s'impliquer dans les sociétés savantes qui se constituent en Europe. Les archives de son fils aîné contiennent un diplôme de membre honoraire de la « *Ienaische Mineralogische Societat* » en 1798⁵¹³. Cette société de Iena, la grande ville universitaire de Friedrich Schiller où Goethe est actif n'est pas mentionnée dans les journaux du comte. Dès lors, ce document apparaît comme un passeport pour la vie scientifique et culturelle florissante de Saxe-Weimar. De nombreux curistes proviennent de cet espace. C'est donc hors de Bohême que le comte est initié aux formes nobiliaires du soutien des dynamiques scientifiques et culturelles. Ce dernier incline plutôt vers les belles lettres, et cette première tentative d'insertion nobiliaire dans l'univers des érudits reste lettre morte. Tout se passe néanmoins comme si le prince Jean avait

⁵¹¹ La place de bibliothécaire est confiée au chapelain du château. Le prince peut ainsi soutenir le candidat malheureux au doyenné de Teplitz en 1796. Ce prêtre de Boreslav possède une solide érudition : il est diplômé de la *Prager Hohenschule* et maîtrise les matières fondamentales, le grec, la morale, le droit ecclésiastique ou l'histoire. Il était tout désigné pour un tel poste. SOAL-Děčín, c. 121, candidatures avril-mai 1796 ; c. 744, bibliothèque.

⁵¹² C. Madl, *Tous les goûts*, op. cit., p. 316-335.

⁵¹³ SOAL-Děčín, c. 155, Iena, 11 mars 1798, délivré au nom du président le comte Dominik Teleki von Szék.

souhaité donner à son fils les clefs d'accès à un engagement de plus en plus développé au sein des grandes familles. Cette mesure peut lui sembler d'autant plus nécessaire que son fils doit hériter de la seigneurie minière de Graupen dans un contexte où l'administration des domaines demande des compétences et une implication plus importante. Cette famille de la haute noblesse de cour partage logiquement les pratiques et les intérêts de son milieu, sans leur donner un caractère spécifiquement « Bohême ».

Le prince en a pourtant l'occasion quand il signe un contrat saisonnier avec les troupes du théâtre patriotique de Prague, né d'une volonté de jouer en tchèque en 1786. Après avoir engagé les compagnies professionnelles de théâtre à la cour de Dresde pour la scène estivale de Teplitz dans les années 1790, le prince de Clary engage Anton Grams et le baron Steinsberg qui dirigent le *Vaterlandisches Theater* dans les années 1790⁵¹⁴. Cette dimension patriotique ne doit pas faire illusion. Les lettres de candidature d'Anton Grams ne présentent que des pièces en allemand au prince, pour un répertoire adapté aux curistes majoritairement issus de l'espace germanique⁵¹⁵. Ce sont bien des *Deutsche Opern und Schauspieler Gesellschaft* (Société d'opéra et de théâtre allemand) qui se produisent à Teplitz. Le prince n'engage pas ces sociétés car elles sont « patriotiques » mais en raison de leur itinérance estivale qui comble les difficultés et permet aux directeurs de faire perdurer ce théâtre dans une scène pragoise en cours d'institutionnalisation depuis le rachat par les États du théâtre du comte Nostitz en 1798⁵¹⁶. Les villes d'eaux sont des scènes spécifiques en lien avec les théâtres des capitales, et le prince Jean ne peut être placé sur le même plan que le comte Nostitz, fondateur du théâtre éponyme en 1783 conçu comme un « forum pour les performances publiques des drames et des opéras renommés » selon Rita Krueger⁵¹⁷.

Ce n'est donc pas l'édification, mais le divertissement des curistes qui prime. Les deux ne sont pas incompatibles, cependant le répertoire Bohême ne semble pas joué d'après les témoignages et les affiches retrouvées. La scène estivale de Teplitz n'est pourtant pas à exclure des dynamiques socio-culturelles qui accompagnent la formation de ce répertoire au début du XIX^e siècle. En effet, l'*album amicorum* de Johann Nepomuk Stěpanek (1783-1844), grand nom du théâtre tchèque, témoigne d'une sociabilité artistique particulière dans cette ville d'eau où il arrive comme jeune souffleur dans la troupe du « *Vaterländischer*

⁵¹⁴ Les affiches conservées SOAL-Děčín, c. 747 et au Musée du château de Teplice indiquent que c'est bien la « *Gramschen prager vaterlandischen Schauspielergesellschaft* » qui se produit dans les années 1800.

⁵¹⁵ SOAL-Děčín, c. 121, lettre non datée avec le rapport de l'*Oberamtmann* du 15 avril 1796.

⁵¹⁶ *Prager Theater-Almanach auf das Jahr 1808*, Musée National de Prague, dépôt Terezín, p. 64-105.

⁵¹⁷ R. Krueger, *Czech, op. cit.*, p. 156-157.

Schauspiel-Direktor » de Franz Zöhler en 1803⁵¹⁸. Il découvre une atmosphère artistique différente de celle de Prague, avec un public dont les attentes en matière de théâtre allemand laissent peu de place pour des représentations en tchèque. Cette expérience des années 1800 fait cependant partie du contexte dans lequel prend forme la carrière de l'auteur de l'*Achille tchèque* (1812), de la *Libération de la patrie* (1814) ou de *Tchèques et Allemands* (1816). Si les pièces bohêmes ne pénètrent pas dans la programmation estivale au début du XIX^e siècle, les villes d'eau trouvent leur place dans la transformation de la vie culturelle en Bohême qui précède la fondation du théâtre national entre 1845 et 1862⁵¹⁹.

Alors que nombre de vieilles familles manifestent une implication accrue dans la vie culturelle et scientifique de Bohême, cette maison princière ne peut donc échapper à un mouvement qui concerne l'ensemble des noblesses. Comme le souligne Franz Leander Fillafer, l'historiographie de « l'éveil des nationalités » donne un sens très fort à cette dynamique⁵²⁰. L'interprétation dominante est celle d'une crise de fidélité de ces élites éclairées, compensée par un investissement dans des institutions qui nourrissent le mouvement national en Bohême au cours du XIX^e siècle⁵²¹. Cette crise aurait été provoquée par le sentiment d'une « violation des constitutions nationales » par Joseph II, ou *a contrario* par le règne « réactionnaire » de François II/I d'Autriche. L'idée d'un désengagement des noblesses des administrations d'État appelle de fortes nuances, mais cette thèse a le mérite de poser clairement la problématique des allégeances de la noblesse de Bohême dans la monarchie des Habsbourg au début du XIX^e siècle.

Un nouvel engagement public des Clary-Aldringen à partir des années 1800

Au début du XIX^e siècle, les grands nobles propriétaires à Vienne sont perçus comme des intermédiaires entre les ordres réunis à la Diète de Prague et les souverains. En janvier 1808, le prince Jean de Clary reçoit une lettre de Prague l'informant de la constitution d'une députation de Bohême destinée à offrir un cadeau de mariage de 3000 florins à la « future

⁵¹⁸ Musée National de Prague, Arch. Terezin, IX H 31, 1803-1808. Jana Michlová, *Zámecké divadlo v Teplicích : divadelní cedule ve sbírce knihovny muzea* [le théâtre du château de Teplice : affiches conservées dans la bibliothèque du Musée], Teplice, RMT, 2014, p. 10-11.

⁵¹⁹ J. Fiala : « Kultura v lázních na počátku 19. století » [La culture dans les villes thermales au début du XIX^e siècle], dans Z. Hojda, R. Prahl (éds.), *Mezi časy...*, op. cit., p. 294-302 ; A. Jakubcová *et alii*, *Starší divadlo v českých zemích* [Le théâtre ancien dans les pays tchèques], Prague, Divadelní Ustav a Academia, 2007.

⁵²⁰ F. Leander Fillafer, « Die Aufklärung in der Habsburgermonarchie und ihr Erbe. Ein Forschungsüberblick », *Zeitschrift für Historische Forschung*, 2013/40-1, p. 35-97, ici 48-49.

⁵²¹ C'est ce qui ressort notamment des travaux de Josef Hanuš, *Národní museum a naše obrození* [Le musée national et notre renouveau], Prague, Národního musea, 1921.

reine de Bohême dont nous sommes tous les sujets⁵²² ». Il s'agit d'un témoignage de la fidélité des ordres, qui entendent que les grands nobles résidant à Vienne les représentent. La somme est prélevée sur le dominical, la partie des seigneuries exploitée directement par le seigneur. Jean de Clary reçoit une intimation du gouvernement de Prague le 21 avril et verse 970 florins. Il ne semble pas éprouver de difficultés à cette contribution qui renforce son identité de grand noble de Bohême à la cour des Habsbourg. La même année, le prince est nommé directeur des bâtiments de la cour de Vienne, poste qu'il occupe de 1808 à 1826. Avec ce gage de loyauté de la Bohême et de sa noblesse et cet office à la cour, les Clary-Aldringen représentent un modèle de l'intégration de la Bohême dans la monarchie des Habsbourg au moment de rassembler ses composantes autour de la dynastie régnante⁵²³.

Ce modèle conduit les grands propriétaires qui ont investi dans les hôtels urbains viennois à délaissier les bancs de la Diète de Prague après le transfert d'une grande partie du pouvoir politique à Vienne. Leur vie se déroule principalement entre Vienne et l'échelle locale des seigneuries. Le prince Jean se tient informé des décisions de la Diète sans séjourner très longtemps à Prague, car l'ubiquité nobiliaire héritée du XVIII^e siècle a pour prix une présence plus réduite à l'échelle intermédiaire de la métropole de Bohême⁵²⁴. L'engagement de la Bohême dans les guerres de la coalition tend à modifier cet ordre des choses. L'exacerbation du patriotisme monarchique et national à la fin des guerres de l'Empire se traduit notamment par des invitations de plus en plus insistantes à une participation active à la vie publique entre Vienne et Prague.

Lorsque le comte Wallis devient grand burgrave en 1808, il appelle à une implication accrue des grands nobles du *Herrenstand* aux affaires du Royaume et donc à la Diète de Prague. En 1810, Jean de Clary est élu membre de la *Böhmisch-Ständischen Tilgung und Einlösung Commission*, une députation en charge de la reconstruction du royaume. Elle est décidée par patente et organisée par les ordres de la diète de Prague⁵²⁵. Le prince de Clary est choisi en sa qualité de propriétaire (*Güter besitzer*) parmi les grands nobles membres du *Herrenstand*. Sa réponse mitigée du 9 juin suggère qu'il n'a pas postulé. Le motif de sa

⁵²² L'empereur François épouse Marie-Louise de Habsbourg-Lorraine-Este (1787-1816), également appelée Maria-Ludovika. SOAL-Děčín, c. 270, échanges avec le *Landtag* compilés par Edmund Clary, janvier-avril 1808.

⁵²³ En Hongrie, le mariage amène une détente dans les aspirations nationalistes de plus en plus importantes qui se traduisent par la demande de création d'institutions nationales, à laquelle les souverains répondent par la promesse d'une école militaire patronnée par la nouvelle reine (qui n'ouvre qu'après le compromis de 1867) : Jean Béranger, *l'Empire Austro-Hongrois*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 25.

⁵²⁴ R. Baurly, « L'ubiquité nobiliaire aux XVII^e et XVIII^e siècles », dans J. Pontet *et alii* (éd.), *La noblesse de la fin du XVI^e siècle au début du XX^e siècle, un modèle social ?*, Anglet, Atlantica, 2002, t. 1, p. 133-155 ; Éric Hassler, *La cour de Vienne (1680-1740)*, Strasbourg, PUS, 2013, p. 117-194.

⁵²⁵ SOAL-Děčín, c. 115, juin 1810.

réticence apparaît clairement car la lettre est transparente. Il met l'accent sur les inconvénients d'une présence prolongée au *Landtag* alors que sa fonction de *Generalhofbaudirektor* réclame sa présence à Vienne. Il répond donc à l'appel des ordres par le service du souverain. Le retour du comte de Wallis est tranchant : il rappelle les attentes de la Diète à l'égard des propriétaires de seigneuries et demande au prince de Clary aire la preuve de patriotisme à l'égard des ordres constitutifs du royaume de Bohême, qui diffère de l'attachement nobiliaire à la famille impériale⁵²⁶.

Dans sa réponse de juin 1810, le prince Jean se présente aussi comme « Privatmann », un particulier soucieux de ses « propres intérêts et ceux de sa famille », une allusion claire au mode de vie partagé entre Vienne et Teplitz qui caractérise son appartenance à la haute noblesse de la monarchie. Les Clary-Aldringen jouent avec les cadres politiques de la monarchie au gré de leurs intérêts. Lorsque le prince adresse une réclamation au sujet des contributions extraordinaires levées à Vienne en 1809, il écrit au gouverneur de Vienne : « J'aurai l'honneur de faire observer à Votre Excellence que je n'ai point celui d'être membre des États d'Autriche⁵²⁷ ». Les grands nobles se positionnent habilement pour préserver les formes de leur présence sociale à l'échelle de la monarchie. Avec la construction des identités nationales en Bohême et en Autriche, ces comportements sont de plus en plus difficiles à adopter.

Le prince s'engage progressivement dans la voie du soutien aux institutions patriotiques, d'une manière qui reflète sa position de grand noble de la monarchie. En effet, c'est d'abord à Vienne que le prince Jean apparaît publiquement en tant que « soutien des arts », en étant élu membre de l'Académie autrichienne des Beaux-arts en 1812. Ce choix n'est pas anodin, alors que le mécénat des institutions patriotiques de Bohême a pu être interprété comme une manifestation de l'identité Bohême opposée au centralisme croissant de l'État des Habsbourg. Cette première étape viennoise ôte toute ambigüité sur ce point. L'élection du prince n'est pas un geste politique, mais il conforte le mode de vie de cette grande famille dans l'édifice Habsbourgeois.

C'est dans cette perspective que le prince s'implique dans la vie culturelle de Bohême. En 1818, son nom apparaît parmi celui des souscripteurs de la fondation du Musée patriotique

⁵²⁶ « *Man von hochdero bekannten Patriotismus erwarte* ». SOAL-Děčín, c. 115, 18 juin 1810. Le comte Joseph Wallis (1767-1818) est grand burgrave depuis 1808.

⁵²⁷ SOAL-Děčín, c. 149, lettre à la députation des États d'Autriche, s.d., 1809. Cette capacité à jouer des cadres politiques et institutionnels se retrouve dans toutes les noblesses : Élie Haddad, « Mariages, coutumes et échanges dans la noblesse française à l'époque moderne », dans A. Bellavitis *et alii* (dir.), *Construire les liens de famille dans l'Europe moderne*, Mont-Saint-Aignan, PURH, 2013, p. 69-86.

de Prague publiée dans les colonnes du « journal patriotique de l'Empire d'Autriche⁵²⁸ ». Il s'agit de la seule forme de sa participation à cette institution qui joue un grand rôle dans la transformation de la société tchèque, ainsi que le souligne Rita Krueger. En tant que seigneur, le prince ne néglige pas de figurer dans les projets qui rassemblent tous les grands noms de Bohême. Le soutien plus ou moins actif des noblesses de Bohême et le développement de la presse accroît la nécessité de répondre aux nouveaux attendus qui pèsent sur les élites fortunées. Ces dernières ne peuvent rester à l'écart de la constitution progressive d'un nouvel espace public animé par une *intelligentsia* bourgeoise, qui accompagne le renforcement de la Bohême en tant qu'« entité historique » dans la monarchie des Habsbourg⁵²⁹. Le prince se limite à la souscription qui offre une visibilité au donateur comme à la société du Musée. Cet engagement de façade est un indicateur de la situation d'entre-deux dans laquelle se trouvent les lignages habsbourgeois au premiers temps de la différenciation entre le patriotisme monarchique (l'attachement à la famille impériale et à ses possessions héréditaires) et le nationalisme en Bohême⁵³⁰.

L'engagement du prince s'arrête lorsqu'il demande une implication accrue à Prague. En novembre 1820, le prince reçoit la proposition de se lier à la *Prager Pomologischer Verein*, une société d'étude des arbres fruitiers, ce qui, à priori, correspond à son goût personnel et lui donne l'occasion de partager son expérience de seigneur de Teplitz, voire d'en faire un laboratoire « d'utilité publique⁵³¹ ». Le prince est encouragé à prendre part à « la promotion et à l'amélioration de l'économie agricole de la patrie ». Jean de Clary refuse de Vienne, avançant une nouvelle fois sa présence dans la métropole comme obstacle insurmontable. Le prince s'excuse en indiquant que le « séjour de Vienne ne m'autorise seulement qu'un peu de temps dans mes seigneuries⁵³² ». En 1820, il y passe tout de même cinq mois⁵³³. Le prince refuse qu'on lui attribue la qualité de propriétaire innovant et de promoteur de l'économie qui semblent indissociables de la résidence principale en Bohême. L'ancien mode de gestion seigneuriale entre Vienne et Teplitz est ainsi interrogé par les

⁵²⁸ ÖNB, *Erneuerte vaterlandische Blätter für den österreichischen Kaiserstaat*, n° 60, 29 juillet 1818. Le prince est toujours membre en 1825 : *Archiv für Geschichte, Statistik, Literatur und Kunst*, n° 85, 17 juillet 1826, p. 453.

⁵²⁹ M. É. Ducreux dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire*, *op. cit.*, p. 422-434.

⁵³⁰ Cette différence devient plus nette au milieu du XIX^e siècle, avec les écrits de Karel Havlíček (1821-1856) qui dissocient le nationalisme libéral attaché à la démocratie de l'ancien patriotisme, comme l'écrit M. É. Ducreux dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire*, *op. cit.*, p. 449.

⁵³¹ SOAL-Děčín, c. 115, 26 novembre 1820.

⁵³² *Idem*, s.d., 1820.

⁵³³ En attestent les rapports et les décrets, SOAL-Děčín, c. 138, et Vč Teplice, c. 92.

nouvelles attentes attachées au statut politique et social du grand propriétaire⁵³⁴. La volonté de préserver un mode de vie construit entre la Bohême et l'Autriche semble orienter le prince Jean de Clary-Aldringen vers un découplage entre les activités de grand propriétaire et l'implication croissante dans les institutions d'un patriotisme plus fermement « Bohême » de la noblesse. Une partie de l'aristocratie latifundiaire de Bohême paraît ainsi encline à vider la notion de grand propriétaire de son contenu politique, ouvrant ainsi la voie à la fin du régime féodal.

L'apparente continuité assurée au Congrès de Vienne cache une réévaluation des liens entre noblesse, nation et monarchie. La nationalisation croissante de l'espace public en Bohême remet en question les équilibres aristocratiques en Europe centrale. La problématique de l'insertion nationale se pose à toutes les grandes familles « européennes » dont l'identité s'était construite entre ancrage local et appartenance impériale⁵³⁵. C'est à partir de ces héritages que la génération du prince Edmund Clary-Aldringen (1813-1894) s'engage plus fermement sur le terrain associatif et politique afin d'inscrire les grandes familles dans la reconfiguration des cadres sociaux est-européens au milieu du XIX^e siècle.

Le prince Edmund et le développement du monde associatif en Europe centrale à la fin des années 1830

Entre 1836 et 1894, le prince Edmund s'engage dans les structures associatives qui marquent l'entrée dans une nouvelle ère politique en Bohême dès avant le Printemps des peuples. Les Révolutions des années 1830 marquent la naissance d'une société civile, dont les attentes s'expriment dans la presse, les sociétés économiques et artistiques ou encore les clubs au caractère bien souvent national et libéral⁵³⁶. La participation à ces divers mouvements associatifs donnait aux grands nobles la chance de prendre part aux transformations de la vie publique en Europe centrale au milieu du XIX^e siècle. Il s'agit d'une étape décisive dans la création d'une nouvelle légitimité des grands propriétaires après la révolution des nations en 1848 et la construction de « l'État commun » de l'ère néo-absolutiste.

Edmund adhère à plus de cinquante sociétés et organisations à Teplitz, en Bohême et dans l'empire d'Autriche entre 1833 et 1891⁵³⁷. Le prince est par exemple membre fondateur

⁵³⁴ Une séparation que Hans Kudlich (1823-1917) pointe du doigt dans le cas des Liechtenstein : *Rückblicke und Erinnerungen*, Vienne, Hartlebens, 1878, p. 45.

⁵³⁵ Problématiques développées par Bertrand Goujon dans *Les Arenberg, op. cit.*.

⁵³⁶ M. É. Ducreux dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire, op. cit.*, p. 428-434.

⁵³⁷ SOAL-Děčín, c. 252-257, 267. Ces adhésions débutent sous la régence de Louise Clary, qui reçoit un diplôme de membre de la Société pour l'encouragement de l'industrie en Bohême (*Verein zur Ermunterung des Gewerbsgeistes in Böhmen*), signé par le comte Nostitz à Prague, le 5 octobre 1833. La société est fondée en

d'une association commerciale à Prague en 1833, membre actif de la société horticole de Vienne en 1839 ou encore président d'honneur de la société des tireurs d'élite, liée à la garde nationale de la ville de Teplitz formée en 1849. Un tel investissement est une véritable nouveauté par rapport à ses prédécesseurs. Ces engagements multiples témoignent de l'importance accordée par les grands nobles à la construction d'un nouvel espace social et politique dans la monarchie des Habsbourg⁵³⁸. Les diplômes qui attestent de la qualité de membre appellent bien sûr une grande précaution d'étude : ils ne sont en rien synonymes d'une véritable implication. Nombre d'associations recherchent un patronage et la publicité que leur apporte un grand nom. Ils suggèrent toutefois une manière de redéfinir et d'affirmer la présence aristocratique lors de la fin du régime seigneurial en Europe centrale.

Le prince Edmund partage avec une partie de la noblesse foncière française ou prussienne l'intérêt pour les investissements industriels, ferroviaires en particulier⁵³⁹. Edmund Clary s'inscrit dans le tournant industriel de Teplitz en fondant la société de chemin de fer par action *k.k. privilegirte Aussig-Teplitzer Eisenbahn-Bergbau-Gesellschaft* entre 1852 et 1856, ou en soutenant l'installation d'une usine gazière en 1861⁵⁴⁰. Son activité se déroule au cœur des grandes lois de libéralisation du commerce qui modernisent l'économie et les réseaux de transport afin de renforcer la centralisation néo-absolutiste de la monarchie entre 1849 et 1867⁵⁴¹. Les grands nobles poursuivent ainsi la révolution de la vapeur entamée dans les années 1830 en Bohême⁵⁴². En 1858, le comité municipal de Teplitz lui adresse un diplôme de remerciements pour la construction de la première ligne terminée en 1856⁵⁴³. Ces investissements accompagnent la recherche d'une diversification des revenus et contribuent à la restructuration des anciens monopoles seigneuriaux comme les brasseries. L'aristocratie foncière cherche donc à jouer un rôle dans l'industrialisation de la Bohême : les Schwarzenberg se lancent eux aussi dans l'« aventure industrielle en milieu rural⁵⁴⁴ » qui

1828. Karl Kreutzberg place un distique de Klopstock sur l'amour de la patrie en ouverture de *Verein zur Ermunterung des Gewerbsgeistes in Böhmen, seine Begründung und Wirksamkeit*, Prague, 1833.

⁵³⁸ Christophe Charles, « L'Europe des intellectuels en 1848 » dans J.-L. Mayaud (dir.), *1848*, Paris, Creaphis, 2002, p. 421-447.

⁵³⁹ C.-I. Brelot, *La noblesse réinventée, op. cit.*, vol. 1., p. 487-494 ; Thierry Jacob, « L'adaptation de la noblesse au capitalisme : l'exemple de la province prussienne de Saxe, 1850-1918 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2006/1-53, p. 132-155.

⁵⁴⁰ SOAL-Děčín, c. 267, 280-283. La société de chemin de fer est une société par action au capital de 4 millions de florins. Le prince figure à la tête de treize contributeurs fondateurs, dont le comte Albert Nostitz, le négociant de Prague Karl Fiedler, l'avocat de Teplitz Franz Stradal, le banquier pragois von Riedl ou la *Deutsche allgemeine Kreditanstalt* de Leipzig.

⁵⁴¹ M.-É. Ducreux, dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire, op. cit.*, p. 464.

⁵⁴² *Idem*, p. 418.

⁵⁴³ SOAL-Děčín, c. 267.

⁵⁴⁴ B. Goujon, *Les Arenberg, op. cit.*, p. 269-276.

s'inscrit dans les héritages des seigneurs innovants de la fin du XVIII^e siècle⁵⁴⁵. Ces entreprises dénotent la recherche d'une consolidation patrimoniale après la transformation de la seigneurie en grand domaine lors du Printemps des peuples. La suppression des liens féodaux ouvre de nouvelles opportunités économiques essentielles au maintien d'une présence princière à l'échelle locale. Les grands propriétaires tentent ainsi la métamorphose de l'aristocratie foncière en une classe sociale dynamique dont l'activité est indispensable au développement économique du Royaume.

Le prince Edmund apparaît comme un grand propriétaire moderne, impliqué dans les affaires de sa ville dont il soutient l'association de protection des animaux en 1865. En même temps, il ne renonce pas aux plaisirs de la chasse nobiliaire dans ses domaines, témoignant du maintien d'une civilisation châtelaine qui se différencie plus nettement de la vie publique⁵⁴⁶. Le soutien des sociétés locales permet au prince d'éviter la marginalisation politique après 1848. La perte de pouvoir local est compensée par la construction d'une notabilité spécifique à partir de l'héritage politique des seigneurs de Bohême : le prince obtient une place de membre du conseil politique local dès que celui-ci se met en place⁵⁴⁷. Edmund se redéfinit en premier notable à Teplitz. Il maintient ainsi une autorité locale, une aura qui se lit aussi dans les articles récurrents du journal local relatant les événements familiaux dans la seconde moitié du XIX^e siècle⁵⁴⁸.

Les liens de patronage et de protection sont également revus. En 1842, le prince renforce sa position de protecteur de la communauté juive en contribuant à la fondation de bains pour les indigents juifs⁵⁴⁹. En 1860, il prend en compte l'urbanisation qui accompagne le développement industriel en Bohême en étant membre fondateur d'une société d'aide aux enfants nécessiteux de Prague⁵⁵⁰. Edmund Clary adopte donc les usages philanthropiques qui caractérisent la mutation du patronage seigneurial pour s'adapter aux bouleversements du monde industriel⁵⁵¹. La haute noblesse de Bohême est aussi un acteur clé de la montée du catholicisme social, dont le prince Edmund peut se revendiquer avec son adhésion à la Société de la communauté catholique de Vienne en 1861. La religiosité accrue des élites nobiliaires en

⁵⁴⁵O. Chaline, « une très grande fortune... » dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 283-288 ; M. Figeac, *Destins, op. cit.*, p. 613-634

⁵⁴⁶En témoignent les trophées du château de Teplitz, et le journal de chasse du prince SOAL-Děčín, c. 285. Voir le cas des Arenberg: B. Goujon, *Les Arenberg, op. cit.*, p. 397-414.

⁵⁴⁷Josef V. Polišínský, *Aristocrats and the Crowd in the Revolutionary Year 1848, A contribution to the History of Revolution and Counter-Revolution in Austria*, New-York, SUNYP, 1980, p. 178-180.

⁵⁴⁸ÖNB, ANNO, *Teplitz Schönauer Anzeiger*, 1861-1945.

⁵⁴⁹SOAL-Děčín, c. 267.

⁵⁵⁰*Idem*, c. 249.

⁵⁵¹B. Goujon, *Les Arenberg, op. cit.*, p. 287-293. Voir aussi Catherine Duprat, *Usage et pratiques de la philanthropie, op. cit.*

Europe vient répondre aux nouveaux enjeux de la misère urbaine dans une société marquée par les grandes épidémies de choléra comme celles qui avait emporté son père Charles-Joseph en 1831.

Le développement associatif permet au prince d'affirmer une identité aristocratique qui passe toujours par l'entretien de liens multiples à l'échelle impériale et internationale. L'investissement dans les institutions culturelles de Bohême est bien plus marqué que celui de son grand-père, le prince Jean de Clary au début du XIX^e siècle. Le prince Edmund est membre actif du Musée patriotique et de la Société patriotique des amis des arts en 1842, puis de la société patriotique-économique de Bohême en 1851⁵⁵². Il développe également des liens hors de la monarchie des Habsbourg, à Munich où il est membre de sociétés des sciences et des arts en 1851. Le mécénat aristocratique demeure un élément constitutif de l'expression de la présence aristocratique dans la société du second XIX^e siècle. Dès 1841, Edmund Clary est admis à la Société des amis de la musique de l'empire d'Autriche, puis patronne les choristes de Teplitz⁵⁵³.

Tous les aspects de la vie économique, sociale et culturelle du XIX^e siècle font donc l'objet d'un investissement de type nouveau. Les associations sont le moyen d'inscrire les héritages de la haute noblesse germanophone et catholique de la monarchie des Habsbourg dans l'avènement du monde industriel en Bohême. Mais l'enjeu était également politique. Pour Edmund Clary-Aldringen, le défi majeur fut avant tout de répondre à la montée des tensions autour des nationalités et des appartenances historiques. Ces questions deviennent de plus en plus sensibles en Bohême du Nord entre le congrès des villes allemandes de Teplitz en 1848 et la définition d'une Grande Allemagne défendue par les chrétiens-sociaux autrichiens dans les années 1890⁵⁵⁴. L'engagement associatif du prince fut également un engagement militant.

L'engagement politique du prince de Clary dans la question des nationalités en 1848

En 1848, le prince est en relation avec Ludwig von Löhrer, fondateur à Vienne de l'association des Allemands de Bohême, Moravie et Silésie pour le maintien de leur nationalité⁵⁵⁵. Pour Pieter Judson, il s'agit « d'un nouveau club qui promet d'alerter les

⁵⁵² SOAL-Děčín, c. 249-253.

⁵⁵³ *Idem*, c. 252, 267.

⁵⁵⁴ M.-É. Ducreux, dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire*, op. cit., p. 477.

⁵⁵⁵ *Verein der Deutschen aus Böhmen, Mähren und Schlesien, zur Aufrechterhaltung ihrer Nationalität*. J. Polišenský, *Aristocrats*, op. cit., p. 129. Ralph Melville, *Adel und Revolution in Böhmen. Strukturwandel von Herrschaft und Gesellschaft in Österreich um die Mitte des 19. Jahrhunderts*, Mainz, Philipp von Zabern Verlag, 1998, p. 168-170.

citoyens allemands sur les attaques tchèques concernant leurs droits naturels et leur héritage culturel⁵⁵⁶ ». Issu d'une famille de seigneurs confrontés aux circulations dans une ville d'eau frontalière dans la partie germanophone de la Bohême, Edmund Clary est très concerné et accepte – avec quelques réserves – d'ouvrir son hôtel aux réunions. Löhner peut ainsi annoncer que l'association compte des aristocrates dans le journal *Volksfreund* en avril 1848. Josef Polišenský note que le prince la décrit comme « la première organisation démocratique d'entraide du nationalisme bourgeois allemand » contre le nationalisme bourgeois tchèque⁵⁵⁷ ». Pour l'historien, cette description ne caractérise pas la réalité. Elle montre cependant de l'engagement de cet aristocrate de la monarchie des Habsbourg dans les enjeux nationaux qui fracturent la Bohême à partir du Printemps des peuples.

Cette question motive l'organisation du congrès des députés des villes allemandes de Bohême à Teplitz en 1848, au cours duquel les références à l'histoire contemporaine française se multiplient⁵⁵⁸. Le prince prend part aux sessions de débats sur la participation au parlement de Francfort où se définissent les relations entre la Bohême et l'espace allemand. Sa situation politique et familiale le place du côté des Allemands de Bohême et de l'affirmation de leur appartenance à l'empire d'Autriche. L'autorité du seigneur, qui disparaît légalement cette même année, se transforme en une autorité morale. Ce prince qui prend la parole au cours des assemblées est issu d'un milieu social divisé, en lutte contre la « marginalisation politique » à l'aube du redéploiement des fortunes dans la seconde moitié du XIX^e siècle⁵⁵⁹. Ces débats se prolongent à la Diète de Prague, dont le rôle est alors réévalué. Ils sont suivis avec attention par le prince Edmund. Ses notes se concentrent entre 1837 et 1844, soit au moment où les grands nobles peuvent jouer un rôle important dans l'établissement d'un nouveau régime constitutionnel en Bohême⁵⁶⁰. Le prince défend alors l'attachement à l'État Habsbourg, et semble ainsi se différencier de l'austro-slavisme modéré défendu par František Palacký à la même époque⁵⁶¹. À ce moment, la noblesse est partagée entre le panslavisme qui séduit le prince d'Arenberg, l'attachement à la souveraineté des États de la noblesse historique comme les Nostitz ou les Czernin et la création d'un néo-absolutisme viennois soutenu par Félix

⁵⁵⁶ P. Judson, *Exclusive Revolutionaries. Liberal Politics, Social Experience, and national identity in the Austrian Empire, 1848-1914*, Ann Arbor, University of Michigan, 1996, p. 42.

⁵⁵⁷ J. Polišenský, *Aristocrats*, *op. cit.*, p. 129.

⁵⁵⁸ E. John, *Licht und Schatten*, *op. cit.*, p. 2-21, 74-93; S. Reznikow, *Francophilie et identité tchèque (1848-1914)*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 14-15, 59-84.

⁵⁵⁹ B. Goujon, *Les Arenberg*, *op. cit.*, p. 346-351 ; J. Polišenský, *Aristocrats*, *op. cit.*, p. 131-132.

⁵⁶⁰ SOAL-Děčín, c. 270. Une note manuscrite, peut être de sa main, recense par exemple les membres présents et ceux nouvellement introduits entre 1840 et 1844.

⁵⁶¹ B. Goujon, *Les Arenberg*, *op. cit.*, p. 350.

Schwarzenberg⁵⁶². Le prince de Clary aborde ce débat sous l'angle de la situation spécifique des Allemands de Bohême et de son appartenance à la haute noblesse de cour depuis le XVIII^e siècle : il semble s'orienter vers la voie néo-absolutiste de l'unité alors « qu'on ne saurait encore prévoir si cette séparation des nationalités slave, hongroise et allemande sera effectuée pacifiquement ou par une guerre acharnée », ainsi que l'écrit Ernest d'Arenberg en 1848⁵⁶³.

Une fois acté la fin du régime féodal, Prague perd de son importance dans les vues du prince. Après le mariage de ses sœurs avec les princes Radziwiłł en 1832 et celui avec Elisalex Ficquelmont en 1841, le mode de vie familial se reconfigure vers la Prusse et Venise où le comte Charles-Louis Ficquelmont, acteur diplomatique important de 1848, lègue un palais à son gendre Edmund⁵⁶⁴. Le prince de Clary-Aldringen se sépare de l'hôtel de Prague au profit des Auersperg dans les années 1850, pour se concentrer sur l'arrivée du chemin de fer à Teplitz et la vie dans la Vienne de François-Joseph. Si les motifs politiques de cette vente ne sont pas avérés, le prince fait clairement le choix de renforcer les ancrages locaux et l'appartenance impériale au détriment de l'affirmation de la nation. L'ère néo-absolutiste correspond à une nouvelle manière de penser la vie aristocratique dans la monarchie des Habsbourg. Cette dernière exacerbe la tendance de l'aristocratie de cour à désertir les bancs de la Diète après l'affirmation de Vienne comme capitale politique au temps du despotisme éclairé.

Le positionnement politique du prince de Clary n'est pas celui de tous ses pairs, qu'il tente de sensibiliser à la cause des Allemands de Bohême⁵⁶⁵. Son attitude contraste avec le romantisme de Friedrich Schwarzenberg, qui assimile la révolution à un déluge et multiplie les références au dernier des Mohicans dans ses *Mémoires* publiés dans les années 1850-1860⁵⁶⁶. Edmund Clary n'est pas étranger à ce sentiment d'un monde perdu de la noblesse en Europe centrale, mais cela ne l'empêche pas de s'engager concrètement dans les combats de son temps. Son adhésion à la Société catholique de Vienne en 1861 peut ainsi s'interpréter

⁵⁶² *Ibidem*.

⁵⁶³ Cité dans B. Goujon, *Les Arenberg, op. cit.*, p. 350.

⁵⁶⁴ La correspondance politique et diplomatique de Charles-Louis de Ficquelmont (1777-1867) est une source de premier ordre sur les révolutions de 1848. Elle est conservée SOAL-Děčín, c. 375-376 ; 386-398.

⁵⁶⁵ R. Melville, *Adel und Revolution, op. cit.*, p. 170. Hugo Hantsch, *Die Nationalitätenfrage im alten Österreich: das problem der konstruktiven reichsgestaltung*, Vienne, Herold, 1953, p. 119. Les différentes prises de position sont étudiées dans J.-P. Bled, *Les fondements du conservatisme autrichien 1859-1879*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1988. Dans une volumineuse bibliographie sur la question des nationalités, se reporter à Jiří Pokorný *et alii* (dir.), *Nationalismus, Gesellschaft und Kultur in Mitteleuropa im 19. und 20. Jahrhundert*, Prague, Karolinum, 2007.

⁵⁶⁶ Z. Bezecný, « Friedrich Schwarzenberg (1799-1870), le « dernier lansquenet » et la défense de la légitimité en Europe », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 97-102.

comme une autre manifestation de son engagement militant⁵⁶⁷. En effet, l'affirmation catholique par l'intransigeantisme et le cléralisme est une des voies par laquelle des grands nobles comme les Arenberg reprisent pied dans l'arène politique du XIX^e siècle⁵⁶⁸. Les années 1850-1870 sont marquées par un renouveau de la piété nobiliaire chez les grandes familles soucieuses de défendre leurs héritages et leur histoire. *De facto*, les affrontements civils du XIX^e siècle se jouèrent aussi, et peut-être surtout, sur le terrain social et culturel. L'enjeu était de définir les positions d'une grande famille dans les mutations de l'Empire multinational des Habsbourg. Les années 1860 donnèrent alors un sens plus politique au mouvement de retour aux sources qui modifia en profondeur le rapport des grands nobles aux archives de leurs maisons à la fin de l'époque moderne.

La haute noblesse et ses archives : la « révolution mémorielle » du XIX^e siècle

L'attitude des quatre premiers princes de Clary-Aldringen vis-à-vis des documents fondateurs de leur maison met en lumière un *aggiornamento* de la haute noblesse entre 1780 et 1880.

Le prince Franz Wenzel (1706-1788) s'appuie sur les archives du château pour construire et affirmer une mémoire familiale en fournissant des récits probants au travers des *Schemata Genealogica*. Ces derniers sont par exemples présentés pour obtenir le titre princier en 1767. Appuyé sur la vie de ses ancêtres, il est le fondateur de la maison princière des Clary-Aldringen.

Avec les échos révolutionnaires de 1789 et l'entrée en guerre en 1792, le temps n'est plus à la profondeur historique, il est à l'immédiat. Dans les écrits de Jean de Clary (1753-1826), l'actualité prend le dessus lorsque les fondements de l'Europe des princes sont remis en question. Dès lors, la focale se resserre sur l'administration de la seigneurie et de la ville d'eau, tandis que la description des craintes et des malheurs de la guerre envahit les correspondances. Cette génération est celle du temps présent, des témoins engagés dans les conflits de la période napoléonienne.

« Les doléances sur les malheurs de la guerre étoient naturelles alors, et montrent l'esprit du temps » écrit le prince Charles-Joseph lorsqu'il classe cette correspondance en 1829⁵⁶⁹. Avec cette génération qui arrive à l'âge mur dans les années 1820-1830, les archives sont rouvertes. Le prince retrouve la correspondance de son père à sa grand-mère, et copie ces lettres échangées entre une princesse de l'époque des despotismes éclairés de Marie-Thérèse

⁵⁶⁷ SOAL-Děčín, c. 253.

⁵⁶⁸ B. Goujon, *Les Arenberg, op. cit.*, p. 415-438.

⁵⁶⁹ SOAL-Děčín, c. 108, correspondance du prince Jean à la princesse de Clary, 1794.

et Joseph II, et son fils qui en assume les réformes à la fin du Siècle des Lumières et de l'*Aufklärung*. Sa copie est en tout point fidèle. Elle est réalisée dans des cahiers qui prennent l'allure de recueils de lettres et de romans épistolaires⁵⁷⁰. Son écriture double celle de son père, ranime l'époque de sa jeunesse. Le prince ajoute parfois des notes et barre certains passages au crayon : ce sont ceux qu'il ne juge pas utiles à une éventuelle publication. Le prince Charles-Joseph livre ainsi un témoignage posthume plus qu'un regard personnel, une restitution qui fait partie du travail des mémorialistes qui se mettent à l'œuvre dans les années 1820-1830⁵⁷¹. Avec eux, il tente de mettre des mots sur ces années 1790 que nombre de contemporains ressentent comme une coupure historique radicale, depuis Goethe à Valmy jusqu'à Hegel dans sa philosophie de l'Histoire⁵⁷². En même temps, le prince Charles-Joseph recrée un lien de filiation avec cette époque.

Le prince va plus loin. Son trait de plume se retrouve dans les archives seigneuriales du XVIII^e siècle. Il classe les rapports avec l'administration de Teplitz, Binsdorf et Graupen en remontant très loin dans la chronologie. Ce travail élargit considérablement la focale en éclairant un siècle d'activité domaniale des Clary-Aldringen à Teplitz. Il sert aussi le prince au moment d'assumer la responsabilité de l'administration des domaines, au point de prendre le pas sur la transformation de ses propres lettres en journaux qui caractérise ses écrits personnels. À partir de 1827, ses journaux si riches deviennent fragmentaires puis se résument à des notes sur les almanachs, retrouvant ainsi la forme de ceux de son père entre 1767 et 1780⁵⁷³. Le prince renonce à son écriture personnelle et se concentre sur la mémoire familiale avec un premier travail d'archiviste qui annonce l'activité de son fils Edmund tout au long du XIX^e siècle.

Né en 1813, le prince Edmund ne se lance pas dans une entreprise de mémorialiste. Il se distingue néanmoins de la « génération sans passé » qui se lève en France car il bénéficie du travail de restitution débuté par son père avant sa mort en 1831⁵⁷⁴. Il poursuit l'ordonnancement des archives en regroupant les documents généalogiques de la famille

⁵⁷⁰ Ils sont conservés dans les cartons de la correspondance originale.

⁵⁷¹ C. Seth, « La plume ou l'épée... », dans P. Bourdin (dir.), *Les noblesses*, op. cit., p. 443-458 ; Michel Figeac, « écritures mémorielles et (re)présentation de soi : les nobles vus par eux-mêmes au crépuscule du siècle des Lumières », dans *Prendre la plume des Lumières aux romantismes. Pratiques de l'écrit à la fin de l'époque moderne*, à paraître.

⁵⁷² J. W. v. Goethe, *Campagne de France et de Mayence* (1817), trad. J. Porchat, *Oeuvres de Goethe*, Paris, Hachette, 1874, p. 46. G. W. F. Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'histoire (1822-1830)*, op. cit., p. 340.

⁵⁷³ SOAL-Děčín, c. 182.

⁵⁷⁴ Ce qualificatif identifie la génération née dans les années 1810 dans un article de Sainte Beuve sur Alfred de Musset dans la *Revue des deux mondes* du 15 janvier 1833, cité dans Marie-Ève Thérenty, « « Une invasion de jeunes gens sans passé » Au croisement du paradigme éditorial et de la posture générationnelle », *Romantisme*, 2010/1-147, p. 41-54.

jusqu'au maréchal Aldringen qui obtient le titre de comte d'Empire et les terres de Teplitz en 1632-1634⁵⁷⁵. Dans le sillage des grands nobles ouvrant leurs bibliothèques aux érudits, le prince Edmund engage l'historien Hermann Hallwich pour écrire une chronique familiale. Ce dernier travaille à partir des documents conservés par les ancêtres de prince pour prouver leur noblesse aux XVII^e-XVIII^e siècles⁵⁷⁶. Les chronologies et les arbres généalogiques permettent de renouer avec une perspective lignagère et dynastique. Elles apparaissent au même moment dans plusieurs archives castrales⁵⁷⁷. Ce tournant généalogique témoigne surtout d'une volonté de défendre l'histoire familiale à l'heure des grands récits organiques de la nation qui font de la Montagne Blanche une rupture historique⁵⁷⁸. L'installation des anoblis impériaux durant la guerre de Trente Ans devient synonyme de l'entrée dans un « âge des Ténèbres » qui nourrit l'appel à une renaissance nationale et marque durablement la conscience historique tchèque⁵⁷⁹. La génération d'Edmund Clary est celle des historiens engagés. La haute noblesse joue alors son avenir dans les lectures concurrentes du passé de la Bohême.

Ce nouveau regard sur les archives nobiliaires a lieu au moment où les appartenances nationales et politiques se cristallisent. Les antagonismes entre Tchèques et Allemands deviennent ainsi particulièrement vifs en Bohême du Nord après 1848. Quelques perspectives sur les suites du Printemps des peuples permettent de bien prendre la mesure de cette « révolution mémorielle » à laquelle participe la haute noblesse en Europe centrale.

La haute noblesse et « l'arsenal identitaire » : les combats mémoriels du XIX^e siècle

Un combat se mène dans les archives pour faire des « arsenaux de motif identitaires⁵⁸⁰ » où l'histoire et la culture permettent de défendre les différentes positions dans la question des droits et des nationalités dans le Royaume. En faisant de la Montagne Blanche une rupture historique, certains Jeunes Tchèques comme Johann Arbes soulignent que « la fleur de la noblesse a péri [en 1620], et les fils les plus nobles de la nation, par milliers, ont succombé

⁵⁷⁵ SOAL-Děčín, c. 1-7.

⁵⁷⁶ *Idem*, c. 270, travail de H. Hallwich dans les archives et correspondance des années 1870-1880.

⁵⁷⁷ V. Bůžek, « Frühneuzeitliche Adelsgeschichte in der tschechischen Geschichtsschreibung », dans Ronald G. Asch *et alii* (dir.), *Adel in Südwestdeutschland und Böhmen (1450-1850)*, Stuttgart, Kohlhammer, 2013, p. 261-288. Jan Kahuda, « Personal- und Familienarchive in der Tschechischen Republik », dans *Mitteilungen des Österreichischen Staatsarchivs*, vol. 56 : *Archivpflege und Archivalienschutz. Das Beispiel der Familienarchive und « Nachlässe »*, Vienne, Österreichisches Staatsarchiv, 2011, p. 539-575.

⁵⁷⁸ M.-E. Ducreux, « Nation, état, éducation », *Histoire de l'éducation*, 2000/86, p. 5-36 ; Jiří Kořalka, *František Palacký (1798-1876). Der Historiker der Tschechen im österreichischen Vielvölkerstaat*, Vienne, ÖAW, 2007, p. 169. František Palacký publie son *Histoire du peuple tchèque en Bohême et Moravie* entre 1836 et 1867.

⁵⁷⁹ M.-E. Ducreux, « Histoire et identité ... », dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire, op. cit.*, p. 827-844 ; Svatava Raková, « Pobělohorské Temno v české historiografii 90. let: pokus o sondu do proměn historického vědomí » [L'âge des Ténèbres dans l'historiographie tchèque des années 1990 : les transformations de la conscience historique], *ČČH*, Prague, 2001, p. 569-588.

⁵⁸⁰ M.-E. Ducreux, « Histoire et identité... », dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire, op. cit.*, p. 829.

sous l'épée du bourreau ou bien ont dû s'exiler à jamais⁵⁸¹ ». D'autres comme Karl Sladkovský appellent à mettre une partie de noblesse de Bohême au ban de la nation tchèque⁵⁸². L'audience importante que reçoivent les débats autour de l'authenticité des traces du passé médiéval et moderne de la Bohême renforce la nécessité d'un travail sur l'histoire de la famille Clary-Aldringen. Le prince Edmund se donnait ainsi les moyens de défendre l'identité aristocratique dans la monarchie des Habsbourg.

En premier lieu, le prince Edmund s'attache à articuler l'histoire familiale et l'histoire la ville thermale et des domaines. Il collectionne les coupures de journaux, les programmes de théâtre et bien sûr les chroniques médiévales qui sont l'objet de toutes les attentions de la part des élites tchèques et allemandes de Bohême⁵⁸³. Ce mouvement de retour à l'histoire locale anime toutes les noblesses européennes. Le travail est mené conjointement avec la reconstruction de la présence du grand propriétaire en Bohême du Nord et la mise en forme de l'histoire familiale. Le résultat permet de concevoir le manuscrit des *Chroniques de Teplitz, Binsdorf et Graupen*⁵⁸⁴. Celle de Teplitz débute en 644 et s'achève l'année de la mort du prince Charles-Joseph en 1831. Ce n'est pas seulement l'histoire familiale, mais les liens de la famille avec la Bohême du Nord qui apparaissent clairement dans cet ouvrage chronologique en plusieurs volumes.

La première chronique se termine avec l'arrivée des Aldringen dans les années 1630 et montre la succession des nombreux seigneurs de Teplitz. Le volume suivant s'ouvre avec la fondation de la maison Clary-Aldringen en 1665. Il marque une rupture dans l'histoire de Teplitz, en opposant la multiplicité des possédants au début de l'époque moderne à la longévité familiale.

Les pages sont divisées en plusieurs colonnes. Dans le premier volume, le lecteur trouve la mention « seigneurie de Teplitz » pour la première colonne, suivie de l'histoire des bains et des curistes puis de celle des environs et de la ville⁵⁸⁵. Dans le volume suivant, la première colonne porte le titre « les seigneuries de Teplitz et Graupen et la famille Clary⁵⁸⁶ ». Ces chroniques permettent de situer précisément l'histoire de la famille et l'histoire locale sans tout à fait les confondre. Elles permettent de clarifier le positionnement historique des Clary-Aldringen entre la Bohême et l'Autriche.

⁵⁸¹ Il est alors feuilletonniste dans le *Journal national/Narodny Listy*. Cité dans M.-E. Ducreux, *ibid.*, p. 838 ; Dès le XIX^e siècle, les historiens s'attachent à un travail critique sur ces interprétations : V. Bůžek, « Frühneuzeitliche Adelsgeschichte... », dans R. G. Asch *et alii* (dir.), *Adel, op. cit.*, p. 261-288.

⁵⁸² Dans le journal *Hlas* en 1863. M.-E. Ducreux, *ibid.*, p. 837.

⁵⁸³ SOAL-Děčín, c. 270, 271. Cet engouement s'intègre dans un goût plus large pour l'histoire européenne.

⁵⁸⁴ *Idem*, c. 267.

⁵⁸⁵ « Herrschaft Teplitz/ Bäder/ Nachbach-herrschaften/ Stadt Teplitz ».

⁵⁸⁶ « Herrschaft Teplitz und Graupen und Clarysch. Familie Angelegenheiten ».

Le prince effectue une enquête similaire au niveau des rapports entre sa famille et la Diète de Bohême. Ce sont ces archives qui conservent les principales lettres envoyées et reçues par le prince Jean de Clary entre 1790 et 1816, soit une période décisive dans la conversion du patriotisme en nationalisme dans la monarchie des Habsbourg⁵⁸⁷. Il compile toutes les contributions de son grand-père et les sollicitations de la Diète. Ces documents précèdent ceux qui concernent ses propres relations avec cette institution politique dans le carton d'archives. Le prince cherche à retrouver les traces du positionnement de ses ancêtres à l'échelle du Royaume au moment où leur présence en Bohême est mise en question et où il doit définir son propre engagement politique.

Ce travail historique s'avère nécessaire lorsque les clivages entre Tchèques et Allemands tournent à la « haine raciale », un terme que le prince Edmund emploie quand il prend la plume dans le journal local en 1889⁵⁸⁸. Il écrit un article sur le thème des cultes nationaux qui est une réponse aux sollicitations de ses « concitoyens de Teplitz, afin de ne pas être mal compris dans mes vues politiques, et de montrer que je suis toujours loyal à la Bohême⁵⁸⁹ ». Cet article intervient après quarante ans de débats autour de la question posée, au moment où les crispations nationales sont les plus fortes. Un tel acte illustre la reconfiguration de la stature politique de l'ancienne noblesse seigneuriale. Le prince est sommé de prendre position en livrant « quelques réflexions sur les nationalités et le culte des races » dans un organe de presse qui s'impose comme outil de communication politique depuis 1861.

La question des nationalités slaves, hongroises et allemandes se radicalise nettement après le compromis Austro-Hongrois⁵⁹⁰. Le prince s'affirme d'abord en chrétien humaniste contre des cultes nationaux qui « dégénèrent si souvent en égoïsme crasse et en haine raciale, et causent bien souvent des guerres sanglantes ». Il les condamne fermement, à l'instar de bien des nobles comme le comte Oswald Thun (1849-1913)⁵⁹¹. Pour lui, « la manifestation aussi exagérée de ce culte [national] va même contre le Christianisme, contre l'humanisme général, dans lequel toutes les confessions ont leur place ». Comme un écho à l'ancien rôle du seigneur de Teplitz, il appelle à la coexistence pacifique des communautés, « surtout dans un pays comme notre Autriche, qui n'a pas la chance d'avoir une population homogène, comme

⁵⁸⁷ SOAL-Děčín, c. 270. M-E. Ducreux, dans N. Aleksium, *Histoire, op. cit.*, p. 423-428.

⁵⁸⁸ Voir annexe 7, p. 296. SOAL-Děčín, c. 270, *Teplitz-Schönauer Anzeiger*, 16 janvier 1889.

⁵⁸⁹ *Ibidem*. Trad..

⁵⁹⁰ Ernest d'Arenberg après l'abdication de Ferdinand I^{er} et le Congrès slave de 1848, cité dans B. Goujon, *Les Arenberg, op. cit.*, p. 350 : « On ne saurait encore prévoir si cette séparation des nationalités slaves, hongroises et allemandes sera effectuée pacifiquement ou par une guerre acharnées »

⁵⁹¹ Eagle Glassheim, *Noble Nationalists. The Transformation of the Bohemian Aristocracy*, Cambridge, Harvard University Press, 2005, p. 10.

c'est le cas pour tous les autres grands États, où les concepts d'État et de Nation coïncident et où le même patriotisme rassemble les habitants ». La nation en Bohême, ce n'est plus un corps politique théoriquement rassemblé autour la noblesse. C'est un corps social profondément divisé, miné par le développement du racisme « biologique » perceptible dans le développement des caricatures animalières que le prince évoque dans son article.

L'humanisme que le prince de Clary-Aldringen oppose à ce nationalisme ethnique repose sur ses origines familiales. Le prince les rappelle à la fin de l'article, comme un argument qui justifie son attachement aux équilibres de la monarchie des Habsbourg qui avaient permit la coexistence des différentes nationalités à l'époque moderne :

Les Clary sont originaires de Florence, où ils ont été anoblis par l'empereur Charles IV, ils se sont établis dans le Frioul et sont demeuré entièrement italiens jusqu'au XVII^e siècle. C'est alors qu'ils sont entrés au service des Habsbourg, d'abord à Graz, et ensuite en Bohême, où ils se trouvèrent parmi les familles les mieux dotées après la bataille de la Montagne Blanche, dans un temps où il n'existait aucun droit d'État de Bohême. Le concept d'un état autonome n'est pas dans le sang de ma famille, pas plus que celui d'une nationalité tchèque dominante en Bohême⁵⁹².

Les relectures historiques du XIX^e siècle obligent la noblesse impériale à se justifier sur ses origines. La question tchèque divise les grandes familles tout au long de la seconde moitié du XIX^e siècle⁵⁹³. Le prince Edmund défend un austro-slavisme cimenté par la loyauté envers les Habsbourg, un attachement historique passé « dans le sang » de la noblesse. Il oppose ainsi le concept de « race » qui distingue les maisons nobles de l'époque moderne à l'ethnocentrisme des nations contemporaines. Le travail dans les archives avait permis de forger un généalogisme de combat. Il peut ainsi défendre une position familiale et nobiliaire dans la « compétition symbolique pour l'héritage légitime de l'État historique⁵⁹⁴ ». Le prince met toutefois l'accent sur l'antériorité des Clary et n'ajoute pas le nom d'Aldringen lorsqu'il signe l'article. Il semble ainsi éviter de rappeler la figure controversée du général Johann von Aldringen (1588-1634) alors que celui-ci avait été inscrit sur la liste « des plus grands chefs de guerre et généraux de l'Autriche » par François-Joseph I^{er} le 28 février 1863. Une statue à sa mémoire avait été installée dans le *Hofwaffenmuseum* de Vienne ouvert en 1869. Le prince manifeste un souci d'apaisement alors que ses origines le rapprochent des vues néo-absolutistes de la « noblesse constitutionnelle » attachée à la mise en place d'un régime centraliste à Vienne. Ses tenants comme Félix Schwarzenberg se différenciaient de la « noblesse historique » réclamant la reconnaissance de la souveraineté de la Bohême dans

⁵⁹² Voir annexe 7, p. 296. SOAL-Děčín, c. 270, *Teplitz-Schönauer Anzeiger*, 16 janvier 1889.

⁵⁹³ B. Goujon, *Les Arenberg, op. cit.*, p. 351.

⁵⁹⁴ M-E. Ducreux, dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire, op. cit.*, p. 834.

l'ensemble Habsbourgeois sur la base des statuts de 1627/1628⁵⁹⁵. La plupart des chefs de famille adoptent une modération et un pacifisme difficilement compatibles avec le modèle de l'État-nation en Europe centrale.

De facto, cette réponse ne satisfait pas le parlementaire élu par les citoyens de Teplitz. A. Siegmund répond au prince « de Clary et Aldringen » pour défendre les conceptions des Allemands de Bohême dans l'édition du 18 janvier⁵⁹⁶. Il salue d'abord l'engagement du prince comme membre de la « chambre des seigneurs » d'Autriche soutenu par l'Union des gauches allemandes dont il fait partie. La suite de l'article devient plus radicalement pro-allemand. Pour lui, la position humaniste du prince est celle d'un Fénelon, qu'il cite pour indiquer que « ces pensées datent du XVII^e siècle et traduisent un caractère très doux, mais elles sont éloignées des préoccupations sacrées du bien national et politique d'un peuple ». Les révolutions du XIX^e siècle avaient laissé des traces, entraînant une méfiance des chefs de famille envers les aspirations populaires qui se traduisent par un éloignement culturel que le parlementaire reproche au prince. Les propos d'Edmund Clary semblent idéalistes et consensuels à l'heure des passions nationales, mais vont nourrir en partie tout un courant historiographique dans les pays successeurs de l'Autriche. Le quatrième prince adopte une perspective de longue durée qui permet à l'historien Hugo Hantsch d'avancer l'idée que « la monarchie des Habsbourg, loin d'être un résidu artificiel, anachronique et tyrannique de l'époque féodale, avait su remplir dans l'espace danubien une mission politique et culturelle » d'unité avant 1918⁵⁹⁷. Le parlementaire confronte ce regard à l'urgence du combat national entre deux groupes pour lesquels la coexistence était devenue impossible et l'assimilation impensable :

Mais que devrions nous répondre à la magnifique maxime de ces épigones, nous qui courrons le plus grand risque à travers la continuation de l'affirmation d'une slavité adolescente, de nous voir dépossédés de nos positions politiques, économiques et nationales, nos libertés si chèrement acquises au cours des siècles ?

L'argument de la légitimité historique des « libertés allemandes » dans le pourtour de la Bohême renverse l'idée d'une oppression « allemande » très présente dans le discours nationaliste tchèque. Le parlementaire fait écho à la mise en doute de l'authenticité des documents médiévaux censés attester de l'antériorité tchèque et justifier une résurrection

⁵⁹⁵ J.-P. Bled, *Les fondements*, op. cit., p. 389 sq. ; B. Goujon, *Les Arenberg*, op. cit., p. 351.

⁵⁹⁶ Voir annexe 7, p. 296. SOAL-Děčín, c. 270, *Teplitz-Schönauer Anzeiger*, 18 janvier 1889.

⁵⁹⁷ Hugo Hantsch (1895-1972) est originaire de Teplitz. J. Droz, « L'historiographie autrichienne et la Double Monarchie », dans *Les historiens des pays successeurs de l'Autriche-Hongrie, Austriaca*, 1984/18, p. 55 ; H. Hantsch, *Die nationalitätenfrage im alten Österreich*, op. cit. ; Johannes Holeschowski, *Hugo Hantsch, eine biografische Studie*, Vienne, Selbstverlag NÖ LandesArchiv 59, 2014, p. 18-28.

nationale. Il parle ainsi de l' « oppression de notre chère langue maternelle et des menaces à l'encontre de nos coutumes » qui mettent fin à toute idée de « tolérance nationale ». La célébration des cultes nationaux disloque les anciens équilibres de l'Europe centrale. La quête d'une légitimité par l'antériorité s'accompagne d'un exclusivisme radical à la fin du XIX^e siècle⁵⁹⁸. Face à cette ethnogenèse, la fidélité ancestrale au modèle politique des Habsbourg apparaissait surannée, et pouvait être interprétée comme une modération coupable. De la même manière que l'Autriche-Hongrie avait abandonnée sa neutralité dans les relations internationales avec l'Allemagne et la Russie en 1879, l'heure était à une entente entre noblesse habsbourgeoise et bourgeoisie libérale pour défendre l'identité des Allemands des Sudètes :

Quand, à la fin de sa lettre, S.A. tient son point de vue Autrichien pour correct, et même faisant partie de l'histoire de la famille comme il cherche à l'expliquer, il devrait maintenant m'être permis, d'ajouter que notre point de vue, celui du peuple allemand en Autriche qui a combattu dans les combats et les conflits de son époque, est tout aussi correct pour définir de bons autrichiens. Et les Clary peuvent bien être originaires de Florence, et ne pas renier leurs origines italiennes jusqu'au XVII^e siècle, et qu'ils sont ensuite devenus possessionnés et riches en Bohême après la bataille de la Montagne Blanche, c'est bien !

Le parlementaire tente d'unir le prince et le « peuple allemand de Bohême » sous l'étendard d'un passé commun, ciment idéologique au centralisme allemand de la Grande Autriche qui remplace l' « État commun » de l'ère néo-absolutiste. Alors que la « tchéquisation de la société allait de pair avec la promotion sociale des masses⁵⁹⁹ », le parlementaire appelle à l'union des élites germanophones pour lesquelles l'appartenance à l'empire d'Autriche doit servir de référent identitaire par delà les divisions sociales.

Ces prises de position révèlent les fractures qui traversent les sociétés d'Europe centrale alors que le modèle de l'État-Nation développé en Europe occidentale semble inapplicable sans violences ethniques. Comme le souligne Eagle Glassheim, la distance prise par une partie de l'aristocratie à l'égard des antagonismes nationaux et surtout de leurs débordements est un trait commun à la haute noblesse prise entre empire et nation jusqu'au début du XX^e siècle⁶⁰⁰. Cet auteur décrit la situation des nobles de Bohême comme une combinaison « hybride d'ancien et de nouveau, un compromis évolutif entre les valeurs féodales des dirigeants de la monarchie et les aspirations croissantes d'une classe moyenne

⁵⁹⁸ M-E. Ducreux, dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire, op. cit.*, p. 835.

⁵⁹⁹ Piotr Wandycz, dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire, op. cit.*, p. 790.

⁶⁰⁰ E. Glassheim, *Noble Nationalists, op. cit.*, p. 10-12.

très fortement nationalisée⁶⁰¹ ». La première guerre mondiale signe la fin des compromis en Europe centrale.

* * *

La mort du prince Edmund Clary-Aldringen en 1894 survient au terme d'une période d'adaptation qui permit à la haute noblesse de construire une notabilité locale sans rien céder de l'attachement aristocratique à la monarchie des Habsbourg. L'entre-deux guerres est alors un douloureux épilogue pour cette maison princière confrontée au discours antinobiliaire qui accompagne le nationalisme triomphant après la proclamation de la République tchécoslovaque. Les nobles installés après les confiscations des années 1620 sont tenus pour étrangers, et la réforme agraire des années 1920 est considérée par beaucoup comme un moyen d'amputer leurs patrimoines, ainsi que l'écrit Olivier Chaline.

Les grandes familles résistent à l'effondrement de la monarchie en cherchant dans un passé mythifié la force d'affronter les épreuves de la guerre puis de la réforme. Une immense généalogie du début du XX^e siècle lie le prince Charles-Joseph de Clary-Aldringen au sang de Lucrecia Borgia, d'Hernando Cortez, à celui des rois d'Angleterre et à toutes les maisons régnantes depuis la période médiévale⁶⁰². Le tournant du siècle vit ainsi reflourir les généalogies fabuleuses qui avaient proliféré entre le XV^e et le XVIII^e siècle⁶⁰³. L'éclatement de l'Europe des Habsbourg se traduit par une nouvelle surenchère dans l'ancienneté qui rassemble les princes, les rois et les guerriers autour du tronc commun de l'origine aristocratique⁶⁰⁴. Cette reconstruction des origines donne une représentation de la genèse de l'Europe des princes qui renforce l'identité collective de ses derniers représentants. Un arbre tel que celui-ci fait survivre l'imaginaire dynastique durant l'avènement de la république démocratique parlementaire. Si « la mémoire des origines est constitutive du pouvoir des nobles⁶⁰⁵ », la généalogie est la dernière arme avec lesquels les successeurs du prince Edmund défendirent la légitimité et l'essence de l'aristocratie dans la fondation de l'ordre européen de la société des Nations.

L'ancienne haute noblesse de cour perd sa place dans le récit national de la République Tchécoslovaque, mais demeure bien présente en Bohême du Nord. Trois siècles

⁶⁰¹ *Ibid.*, p. 2.

⁶⁰² SOAL-Děčín, c. 2.

⁶⁰³ R. Bizzocchi, *Généalogies fabuleuses: inventer et faire croire dans l'Europe moderne*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2010 (1995).

⁶⁰⁴ G. Butaud, V. Piétri, *Les enjeux de la généalogie (XII^e-XVIII^e siècles). Pouvoir et identité*, Paris, Autrement, 2006, p. 225-234, 244.

⁶⁰⁵ *Idem*, p. 226.

de présence à Teplitz sont toutefois un héritage suffisant pour résister aux velléités d'exclusion de l'ancienne aristocratie des Habsbourg jusqu'à la crise des Sudètes. Les séquestres de 1945 transforment ensuite les mobilités aristocratiques en exil vers Venise, où se trouve le palais acquis au XIX^e siècle⁶⁰⁶. Alfred Clary-Aldringen (1887-1978) ne vécut pas assez longtemps pour voir les premières retrouvailles de la noblesse et de la nation après la Révolution de velours⁶⁰⁷. Il ne vit pas le prince Karl Schwarzenberg affronter le social-démocrate Miloš Zeman sur la question des décrets Beneš lors de la première élection présidentielle au suffrage universel direct en 2013. Ces décrets d'expulsion des autrichiens et des Allemands des Sudètes avaient entraîné l'éloignement des descendants de la maison Clary-Aldringen, qui s'appuyèrent alors sur les liens noués en Europe⁶⁰⁸. Teplice ne fait pas partie des biens restitués aux anciennes lignées princières. Celles-ci retrouvent progressivement une place dans une société tchèque traversée par les interrogations sur l'avenir de l'Union européenne et l'accueil des réfugiés des printemps arabes.

⁶⁰⁶ Alfons Clary-Aldringen, *Geschichten eines alten Österreichers*, Francfort, Ullstein, 1977, p. 224-230.

⁶⁰⁷ O. Chaline, « Présentation de la famille », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg*, *op. cit.*, p. 14.

⁶⁰⁸ A. Clary-Aldringen, *Geschichten*, *op. cit.*, p. 214-246, trad..

Conclusion de la deuxième partie

L'année 1792 est un tournant dans l'histoire de la maison Clary-Aldringen et plus largement des grandes familles d'Europe centrale. Les mobilités qui renforcent l'identité de la maison princière se développent au moment des guerres révolutionnaires et de l'essor de l'économie thermale en Europe. La ville d'eau de Teplitz devient alors un théâtre spécifique de la recomposition des équilibres du XIX^e siècle.

La reconstruction de l'ordre européen après la « bataille des nations » impose aux noblesses ubiquistes de repenser leur engagement entre l'Autriche et la Bohême. Plus encore que la Révolution française dans laquelle les aristocrates peuvent retrouver les idéaux des Lumières, les révolutions nationales et libérales constituent une rupture entre les élites traditionalistes et les peuples, posant ainsi les cadres idéologiques des affrontements politiques du XIX^e siècle. Les congrès nationaux de 1848 et la révolution ferroviaire de 1856 marquent l'entrée de l'ancienne noblesse seigneuriale dans le siècle libéral. La métamorphose de l'identité nobiliaire s'opère alors grâce à de nouveaux investissements économiques et à un travail de mémoire dans les archives des châteaux. Elle achoppe sur la racialisation des affrontements entre nationalistes tchèques et allemands à la fin du XIX^e siècle.

Ces bouleversements nourrissent l'imaginaire romantique d'un ancien monde en plein naufrage, submergé par la vague révolutionnaire, étouffé par les passions nationales auxquelles bien des nobles ne furent pourtant pas indifférents. Le thème du déluge envahit les compositions littéraires de la noblesse jusqu'au *Guépard* de Lampedusa où les survivants d'un monde révolu « se félicitent d'exister encore¹ ». Ce romantisme s'ancre dans les nombreux témoignages du début du XIX^e siècle, comme celui du comte Golovkine qui en 1806 écrivait de Saint-Petersbourg : « je ne sais à quoi pensent les autres au milieu de ces empires qui naissent et qui tombent et au bruit de ces batailles qui décident de l'empire du monde² ».

Pour retrouver leurs repères, les grands nobles de la maison Clary-Aldringen pensèrent à voyager dans l'Europe des Habsbourg, affirmant ainsi une capacité à franchir les frontières malgré la transformation parfois violente des régimes politiques au cours des restaurations habsbourgeoises et bourbonniennes. Ils pensèrent aux arts, au théâtre et à la musique qui furent pour eux un moyen de redonner du sens aux vicissitudes du monde contemporain. Enfin, ils pensèrent leur identité par l'écriture. C'est peut-être dans ces domaines que la noblesse parvint le mieux à se retrouver, et à reconquérir une légitimité fragilisée au début du XIX^e siècle.

¹ G. Tomasi de Lampedusa, *Le Guépard* [1958], Paris, Seuil, 2007, p. 226.

² SOAL-Děčín, c. 189, lettre à Charles-Joseph de Clary-Aldringen, Saint-Petersbourg, 26 décembre 1806.

Troisième partie

**Le monde et ses représentations : une lecture aristocratique
de l'Europe des Habsbourg au temps des Restaurations**

Chapitre VII

Les voyages des Clary-Aldringen dans l'Europe des Habsbourg au début du XIX^e siècle

En 1816, j'ai parcouru l'Italie pour mon plaisir et ce pays, le rêve de ma jeunesse, a répondu à mon attente d'amusement, car ce n'est jamais pour mon instruction que je voyage, ni pour celle des autres que j'écris. En 1818, ma santé m'a obligé à m'établir en Italie pour deux hivers, j'y suis venu à la tête de ma tribu, comme Abraham. [Charles-Joseph de Clary-Aldringen, Ischia, 1818]¹

Les voyages en Italie sont au cœur de la *Préface à mes mémoires* que le comte de Clary-Aldringen rédige pendant son séjour dans l'île d'Ischia en août 1818. Il revient alors sur son désir de voyage contraint par les guerres de l'Empire. Ces dernières entraînent en effet un « repli obligé des voyageurs du Grand Tour² » entre 1792 et 1815. C'est donc en homme mûr que le comte découvre l'Italie en 1816, vingt ans après que son père, le prince Jean de Clary-Aldringen, se fut rendu dans les cours de la Péninsule pour annoncer le couronnement de l'empereur François. Tout en renouant avec la tradition du voyage pittoresque au sein des grandes familles, le comte manifeste ce « désir d'un tourisme nouveau, éloigné du classique voyage de Naples³ » qui s'invente à la fin du XVIII^e siècle. Le soin du corps transforme l'étape napolitaine de l'héritier du Tour en un séjour de deux ans provoquant l'installation de sa famille et de ses enfants. De la culture de cour à la culture du corps, l'immense volume des journaux laissés par ce voyageur de l'entre-deux témoigne d'une expérience complexe de la circulation à l'étranger entre la Révolution et l'insurrection napolitaine de 1820.

En affirmant son « attente d'amusement », le comte actait le primat de l'*otium* aristocratique sur les enquêtes des savants. Derrière cette légèreté revendiquée se cache surtout la nécessité de redéfinir la conception du voyage noble dans l'Europe des restaurations au lendemain de l'hégémonie continentale de la France napoléonienne. Le comte est issu de la monarchie des Habsbourg dont la dynastie s'allie avec l'empereur français en 1810, puis tente de réassurer une domination autrichienne en Italie au lendemain du Congrès de Vienne en 1815. L'équilibre politique fragile garanti par la Sainte-Alliance lui permet de rejoindre ces britanniques à qui le « moment » 1814-1815 fournit l'occasion de nouveaux *travels*, ainsi que l'écrit Nicolas Bourguinat⁴. Charles-Joseph est aussi l'héritier du prince de Ligne, incarnation de l'idéal cosmopolite de la noblesse de cour. Après la mort du prince en 1814, il appartient à

¹ SOAL-Děčín, c. 176, *Second voyage d'Italie (1818-1820), Préface à mes mémoires*, Ischia, août 1818, fol. 2.

² Alain Corbin, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage*, Paris, Flammarion, 1990, p. 152.

³ *Idem*, p. 185.

⁴ N. Bourguinat, « un temps de rupture dans l'histoire des pratiques du voyage », dans N. Bourguinat, S. Venayre (dir.), *Voyager en Europe de Humboldt à Stendhal. Contraintes nationales et tentations cosmopolites 1790-1840*, Paris, Nouveau Monde, 2007, p. 11.

son petit-fils d'assumer ce legs à l'heure de la formation des nationalismes modernes. En se comparant à Abraham dans le livre de la Genèse, il se posait avec humour en nouveau patriarche d'une « tribu autrichienne » descendant la Péninsule jusqu'au nouveau royaume des Deux-Siciles. Les déplacements de Charles-Joseph dans une Europe marquée par les stigmates de la période napoléonienne sont une manière de reconquérir une identité aristocratique malmenée au cours des guerres qui privèrent le comte de Grand Tour.

Le comte découvre Paris en étant nommé courrier impérial pour le mariage de Napoléon et Marie-Louise en 1810. Il retrouve la capitale française sous le règne restauré de Louis XVIII en 1822, puis de Charles X en 1827. La France et l'Italie sont les deux destinations essentielles attachées à la culture aristocratique de familles caractérisées par leurs alliances, leur présence et leurs relations à l'étranger⁵. Charles-Joseph visite aussi les sites immanquables du premier XIX^e siècle : il voit le soleil se lever sur les glaciers des Alpes, sur les lacs de Suisse, mais aussi sur le champ de bataille de Waterloo. Pour ce faire, il s'appuie sur les logiques du voyage curial et de la circulation au sein de la « première société » qui se forme dans les villes étrangères. Ces logiques renforcent le sentiment de se déplacer dans un « pays de connaissance », expression née dans l'Europe des princes et employée par le prince de Clary et par son fils⁶. Cet héritage permet au comte de se définir dans le sillage des « voyageurs philosophes », à l'ombre des écrivains romantiques et à l'école des peintres allemands installés à Rome au début du XIX^e siècle.

Ce chapitre cherche à situer les journaux du comte dans « le déplacement de perspectives en cours depuis Rousseau, et achevé seulement dans l'Europe de l'ordre rigide du Congrès de Vienne⁷ ». Il débute par l'importance fondamentale du voyage curial dans la formation de l'identité aristocratique à l'âge des restaurations. L'analyse du voyage mondain invite à s'interroger ensuite sur le devenir de l'héritage cosmopolite du XVIII^e siècle dans un espace marqué par l'impérialisme culturel de la période napoléonienne. Il est alors possible d'éclairer le rôle des voyages dans la fabrique d'une identité familiale enrichie par les expériences personnelles des générations qui se succèdent à la tête de la maison princière.

⁵ Bertrand Goujon, *Les Arenberg, le Gotha à l'heure des nations*, Paris, PUF, 2017, p. 15-46.

⁶ M.-L. Legay, R. Bauray, « Réflexions liminaires », dans *L'invention de la décentralisation. Noblesse et pouvoirs intermédiaires en France et en Europe (XVII^e-XIX^e siècle)*, Villeneuve d'Ascq, PUS, 2009, p. 19.

⁷ N. Bourguinat, un temps de rupture, dans *Voyager en Europe*, *op. cit.*, p. 16.

Les itinéraires du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen entre 1790 et 1831



Légende

	Départ	Arrivée		Départ	Arrivée
—	Paris 1810	Vienne, 13 mars	—	Italie 1816	Vienne, 21 février
—	Paris 1822	Vienne, 9 avril	—	Italie 1818	Vienne, 15 avril
—	Paris 1827	Teplitz, octobre	—	Salzbourg 1825	Vienne, 7 juin
		Vienne, décembre			Teplitz 8 août

● Berlin Autres destinations du comte, entre 1790 et 1810.

Carte reproduite en annexe 1

I. Voyager dans l'Europe des cours entre 1780 et 1830

A. L'indispensable service des princes au tournant du XIX^e siècle

La proximité de la cour dans les premiers voyages de Jean de Clary à la fin du XVIII^e siècle

L'attachement au service et à la personne des souverains est un trait fondamental de l'identité aristocratique dans la monarchie des Habsbourg. En recevant son rang et son instruction de chambellan en 1773, le comte Jean de Clary s'engageait ainsi à poursuivre un investissement nobiliaire qui caractérise ses voyages hors des frontières de la monarchie entre 1775 et 1793⁸.

Le sacre de Louis XVI est une belle occasion pour le jeune comte d'ajouter le passage dans une cour étrangère au voyage de noces qui le conduit dans les propriétés des Ligne à Bruxelles en 1775. Il ne s'agit pas simplement d'assister en étranger aux réjouissances monarchiques qui accompagnent un événement politique de premier plan. L'objectif du comte est de rencontrer Marie-Antoinette, grâce à des démarches qui lui permettent de montrer à ses parents qu'il sait se comporter en parfait courtisan :

Elle alloit presque tous les jours à la promenade. Nous y étions une fois, Kinsky et moi. Ayant rencontré Larseneur, il se promena avec nous⁹. La Reine étant passée ou nous étions sans nous remarquer dans la foule, il vit Madame de Bouillon, qui étoit à sa suite, et lui dit, en nous montrant, qui nous étions. Elle nous demanda des nouvelles de nos parents, et quelque tems après elle dit à la Reine que nous étions à Rheims, et à la promenade. Lorsqu'elle nous aperçut, elle vint à nous et nous demanda combien de tems il y avoit que nous étions arrivés¹⁰.

Jean de Clary indique qu'il a parfaitement saisi le fonctionnement du rituel de la promenade royale dans les jardins de Reims aménagés au pied des remparts. Les délices de ce cadre « à l'anglaise » en font un des théâtres de la magnificence et de la symbolique du sacre qui attire 50 000 personnes¹¹. Le jeune chambellan s'est adroitement appuyé sur la cascade des serviteurs de la maison de la Reine pour faire émerger le nom de Clary-Aldringen de cette foule des spectateurs. Il parvient ainsi à se définir parmi les voyageurs étrangers à la cour de France, où les princes allemands furent nombreux à se rendre à la fin du XVII^e siècle¹². Quelques mots suffisent pour rappeler les liens avec la haute noblesse de cour de la monarchie des Habsbourg dans un moment charnière pour le pouvoir royal français. Le voyage du comte

⁸ SOAL-Děčín, c. 115, Vienne, 9 nov.1773.

⁹ Le comte Kinsky est présenté comme un cousin du comte de Clary. Larseneur est un friseur parisien fort réputé à Vienne.

¹⁰ SOAL-Děčín, c. 149, lettre à la princesse M.-J. de Clary, née Hohenzollern-Hechingen, Paris, 22 juin 1775.

¹¹ Patrick Demouy, *Le sacre du roi : histoire, symbolique, cérémonial*, Strasbourg, La nuée bleue, 2016, p. 277 ; Maurice Hollande, *Trésors de Reims*, Reims, Michaud, 1961, p. 233-239.

¹² J. Boutier, C. Zum Kolk, dans C. Zum Kolk et alii (dir.), *Voyageurs étrangers à la cour de France 1589-1789*, Rennes, PUR, 2014, p. 12.

se rapprochait ainsi de l'héritage du Grand Tour au cours duquel les jeunes nobles pouvaient s'initier à une culture de cour soutenue par la création de liens dynastiques dans l'Europe moderne¹³.

Le comte de Clary n'a pas donné à son voyage un but avoué de formation des aristocrates, mais celui-ci en reprend tous les codes. Le passage dans les cours est loin d'avoir disparu dans le voyage d'éducation des élites nobiliaires, malgré l'orientation vers les institutions administratives et bureaucratiques soulignée par Jean Boutier¹⁴. Dans le sillage des itinéraires tracés par Joseph II, le voyage de commerce était indispensable à la formation des futurs grands commis, comme le comte Karl von Zinzendorf dont Christine Lebeau analyse les observations rédigées dans les années 1760¹⁵. Les maisons nobles qui fournissaient de hauts fonctionnaires ou des diplomates n'en accordaient pas moins d'importance à l'Europe de la politesse et des cours. Au cours de leur *Kavalierreise* au début des années 1770, les comtes Wilczek et Chotek n'avaient pas manqué de rendre une visite au grand-duc Léopold I^{er} de Toscane, le futur Léopold II¹⁶. En France, le comte de Clary ne cherche pas un savoir technique, mais une proximité identitaire. Cette dernière donne un ton clairement aristocratique à ses remarques sur les arts de l'industrie, du théâtre ou des jardins en Angleterre, en Hollande et en France¹⁷. Les Clary-Aldringen ne se définissent pas comme une famille d'administrateurs mais de courtisans. Là repose un élément clé de l'identité de cette maison princière, de son rapport à l'État et de sa conception des circulations internationales à la fin de l'époque moderne.

C'est dans cette perspective que l'héritier de ces seigneurs-proprétaires de Bohême participe au déploiement de la maison de Habsbourg en Europe à la fin du XVIII^e siècle. Les mariages des filles de Marie-Thérèse ou la création d'une cour à Milan entre 1764 et 1771 entraînent une forte mobilité archiducal en Italie¹⁸. Les itinéraires de la noblesse curiale

¹³ Jean Boutier, « Regards de voyageurs sur la cour », dans C. Zum Kolk *et alii*, *Voyageurs étrangers, op. cit.*, p. 207-209 ; Werner Paravicini, « Vom Erkenntniswert der Adelsreise », dans R. Babel, W. Paravicini (dir.), *Grand Tour. Adelige Reisen und europäische Kultur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert*, Ostfildern, Thorbecke, 2005, p. 11-20.

¹⁴ Jean Boutier, « Le Grand Tour : une pratique d'éducation des noblesses européennes (XVI^e-XVIII^e siècles) », dans *Le voyage à l'époque moderne* Paris, PUPS, 2004/27, p. 19-20.

¹⁵ Christine Lebeau, *Aristocrates et grand commis à la Cour de Vienne (1748-1791) : le modèle français*, Paris, CNRS éditions, 1996, p. 123-140.

¹⁶ Ivo Cerman, *Habsburgischer Adel und Aufklärung*, Stuttgart, Steiner, 2010, p. 294.

¹⁷ SOAL-Děčín, c. 147, 149, lettres et mémoires de 1775. Voir la troisième partie du chapitre III, p. 305-319.

¹⁸ Gilles Bertrand, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie, milieu XVIII^e-début XIX^e siècle*, Rome, École française de Rome, 2008, p. 349. D. Carrangeot, E. Chapron, H. Chauvineau, *Histoire de l'Italie du XV^e au XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2015, p. 174-175. Les mobilités des suites font partie des développements historiographiques récents évoqués par Peter Campbell et Chantal Grell, « La cour et les modèles de pouvoir : bilan historiographique », dans M. Fantoni (dir.), *The court in Europe*, Rome, Bulzoni, 2012, p. 175-192.

recourent bien souvent celui des archiducs comme Ferdinand (1754-1806), gouverneur de la Lombardie autrichienne installé à Milan depuis 1771, et rencontré par Jean de Clary au moment du carnaval de Venise en 1784. Il ne semble pas que le comte reçoive une commission spécifique. Il quitte Vienne en même temps qu'une des sœurs de Ferdinand, son parcours est calqué sur celui des deux membres de la famille souveraine, sans toutefois que les voyages se confondent. Les circulations prennent la forme d'un chassé-croisé. Après avoir décliné une invitation à dîner à Klagenfurt, le comte se présente chez l'archiduc dès qu'il apprend la nouvelle de son arrivée à Venise¹⁹. En retour, il est intégré « aux fêtes que la République donna à l'archiduc²⁰ », puis bénéficie de sa loge de théâtre à Mantoue retenue par celui qui « savoit que nous devions arriver²¹ ». Ferdinand n'adopte pas l'incognito recherché par bien des souverains au cours de ce type de grand événement public au XVIII^e siècle²². Sa présence permet au comte d'être immédiatement identifié à la maison de Habsbourg et ses ramifications en Italie, tandis que d'autres s'attachent à l'entourage de Gustave III de Suède²³.

Les visites archiduciales rythment la découverte des villas palladiennes, des bibliothèques, des ateliers ou encore celle du plaisir des régates qui font la renommée de ce carnaval en Europe²⁴. C'est bien en circulant dans l'Italie des Habsbourg que le comte participe à son tour à la formation d'une culture partagée par son milieu²⁵. L'archiduc bénéficie quant à lui de l'armée de réserve des chambellans au fait des usages auliques, capables de recréer rapidement une suite à l'étranger. Lors du dîner à son hôtel du Lion Blanc à Venise, Jean de Clary est le seul représentant de la cour de Vienne et a « bien affaire de répondre à toutes les questions qu'il me fit sur Vienne²⁶ », la capitale que Ferdinand avait quitté très jeune. Son rôle est alors de maintenir le lien au sein d'une dynastie régnante déployée dans la péninsule.

Ainsi, lorsque Victor-Emmanuel de Savoie (1759-1824) épouse la fille de l'archiduc en avril 1789, le comte peut alors apparaître comme un courtisan tout désigné pour accompagner ce voyage. Jean de Clary conserve dans ses archives une « distribution des jours fixés pour le

¹⁹ SOAL-Děčín, c. 149, *Journal d'un voyage fait en 1784*, fol. 1, 18, mai.

²⁰ *Idem*, p. 20.

²¹ *Idem*, p. 33.

²² G. Bertrand, *Histoire du carnaval de Venise XI^e-XXI^e siècle*, Paris, Pygmalion, 2013, p. 60 sq..

²³ *Ibid.*.

²⁴ Ce dont témoigne une lettre de Francesca Buschini à Casanova du 19 mai 1784, qui relate aussi la venue de Gustave III de Suède : Aldo Ravà (éd.), *Lettres de femmes à Jacques Casanova*, Paris, L.-Michaud, 1912, p. 219.

²⁵ Werner Paravicini souligne que « cette mobilité nobiliaire, liée à la communication entre les cours, est d'une importance fondamentale pour la formation d'une culture commune des normes et des formes de comportement, de la représentation, de l'art et des connaissances en Europe » : « Vom Erkenntniswert der Adelsreise », dans R. Babel, W. Paravicini (dir.), *Grand Tour, op. cit.*, p. 12-13.

²⁶ SOAL-Děčín, c. 149, journal, fol. 21.

voyage de la cour à Novare [...] et pour les fonctions et fêtes qui auront lieu à l'occasion du mariage de S. A. R. le duc d'Aoste²⁷ ». Les chambellans sont intégrés dans le système de représentation des cours en étant tenus au fait des circulations pour lesquelles ils peuvent être mobilisés. Ce petit précis ressemble au journal lapidaire tenu par le comte à Venise en 1784 : cette parenté formelle illustre la création d'une identité personnelle et aristocratique exprimée dans la manière de circuler avec les cours à la fin du XVIII^e siècle.

Les premiers voyages du comte de Clary apparaissent comme le prolongement de l'apprentissage d'un savoir curial passablement complexe à la cour des Habsbourg²⁸. Ils demeurent largement informels, car il faut une stature pour représenter officiellement le monarque à l'étranger. L'héritage du titre de prince en 1788 s'accompagne rapidement de la mission d'annoncer le couronnement de François II en Italie en 1792. Le journal de Jean de Clary relate son passage de cour en cour, l'audience accordée par le pape Pie VI et son séjour à Naples jusqu'en 1793²⁹. Cette marque de distinction accordée par l'empereur est aussi une manière de se présenter en tant que deuxième prince de Clary, notamment auprès des ambassades dont les représentants sont bien souvent liés à la famille, à Naples en particulier. La cour joue ainsi un rôle essentiel dans la première transition princière, tout en offrant au prince l'occasion de parcourir les étapes classiques du Grand Tour au moment où il lance les premiers travaux qui transforment Teplitz en écrin de la culture néo-classique.

Après ce changement de dimension, Jean de Clary-Aldringen ne quitte plus l'Europe centrale avant une nouvelle commission impériale en 1811. Les guerres de la Révolution et de l'Empire marquent une interruption très nette de ces pratiques aristocratiques. Elles sont à réinventer lorsque le mariage de Napoléon avec Marie-Louise offre enfin au fils du prince Jean l'occasion tant désirée de partir à l'étranger.

Interruption et reprise des voyages entre 1792 et 1815

Charles-Joseph de Clary est un héritier privé du Grand Tour. Il grandit dans une monarchie marquée par le débat sur l'utilité des voyages³⁰. En 1781, le souverain réformateur Joseph II avait émis un décret (*Verordnung*) interdisant le voyage des jeunes nobles avant vingt-huit

²⁷ SOAL-Děčín, c. 149.

²⁸ Peter Campbell et Chantal Grell soulignent que « la multiplication des maisons se traduit par la multiplicité des ordonnances et des étiquettes, par la diversification et la division des offices, par la complexité des savoirs à acquérir pour tenir son rang et développer des stratégies efficaces » : « La cour et les modèles de pouvoir : bilan historiographique », dans M. Fantoni (dir.), *The court, op. cit.*, p. 175-192. Sur la formation de l'étiquette à Vienne : É. Hassler, *La cour, op. cit.*, p. 43.

²⁹ SOAL-Děčín, c. 149.

³⁰ Sur ce débat : D. Roche, *Les circulations, op. cit.*, p. 49-94.

ans³¹. Le temps des réformes et des révolutions est une période de « repli obligé des voyageurs du Grand Tour³² » entre 1792 et 1815. Elle s'accompagne de la « mode nouvelle de la découverte du territoire national » que les souverains éclairés appelaient de leurs vœux, comme un préalable à la carrière des élites au service de l'État³³. Cette perspective héritée du temps de l'*Aufklärung* peut expliquer l'enthousiasme avec lequel Charles-Joseph peignait ses petits voyages en Bohême ou à Dresde dans les années 1790.

En 1797, l'année des vingt ans du comte, les troupes de Bonaparte pénètrent en Europe centrale et menacent Vienne. En 1799, lorsque le comte atteint vingt-deux ans, l'âge du premier voyage de son père, le séjour aristocratique en France ou en Italie ne s'envisage plus sans une protection diplomatique. Il s'agit d'un motif explicite des démarches du prince Jean visant à faire entrer son fils dans le corps diplomatique de Philipp von Cobenzl (1741-1810) à Paris en 1801³⁴. L'esprit des réformes josphistes avait porté ses fruits : une telle ambassade requiert une expérience et une compétence que le comte n'a pas. Il doit abandonner l'idée de découvrir Paris en représentant des Habsbourg au moment même où le traité de Lunéville ouvre une phase de paix relative favorable à une première reprise des voyages³⁵. Son ami le comte suédois Adolphe Stackelberg en profite en accompagnant le prince Frédéric-Adolphe de Suède dans le midi de la France en 1802. C'est sous cette protection qu'il découvre à Mayence « un monde nouveau, dont l'aspect m'attristait³⁶ ». Il pénètre dans une zone où « la guerre a laissé des souvenirs non équivoques³⁷ » comme s'il s'agissait d'une nouvelle frontière entre Vienne et Paris, entre l'Europe des princes et celle de la Révolution. Il prélude ainsi à la redécouverte du Rhin par les princes prussiens étudiée par Michael Rowe³⁸.

Le ton s'apaise au fur et à mesure que le comte Suédois découvre la France du Consulat. Il fait écho aux remarques de la princesse Flore de Ligne (1775-1851) qui s'attache à montrer à son neveu Charles-Joseph que l'année 1792 n'est pas une rupture, dans ses lettres de Paris comme celle du 5 août 1802 :

J'ai admiré tout à mon aise Bonaparte à la parade qui a lieu tout les mois et qui est plus belle et plus magnifique que tout ce qu'on peut voir dans le genre [...] ; Paris est embelli

³¹ I. Cerman, *Habsburgischer Adel*, op. cit., p. 248-249.

³² Alain Corbin, *Le territoire du vide*, op. cit., p. 152.

³³ *Ibidem* ; Voir le chapitre III, p. 323-328.

³⁴ SOAL-Děčín, c. 149, Sorgues, 13 septembre 1801.

³⁵ N. Bourguinat, « un temps de rupture... », dans *Voyager en Europe*, op. cit., p. 11.

³⁶ SOAL-Děčín, c. 189, A. S. à Ch.-J., Worms, 1 janvier 1802.

³⁷ *Ibidem*.

³⁸ M. Rowe, « La redécouverte du Rhin par les princes prussiens au lendemain de 1815 », dans N. Bourguinat, S. Venayre (dir.), *Voyager*, op. cit., p. 193-206.

et augmenté depuis dix ans d'une manière surprenante, on travaille tout les jours à sa perfection et c'est, je vous assure, dans le grand genre qu'on travaille. Nous étions avec Mr de Luccesini car on ne peut aller qu'avec un ministre étranger et Mr [Philippe] de Cobenzl est un ostrogoth si bien caractérisé qu'il craint de se compromettre en faisant la moindre petite démarche pour les étrangers³⁹.

La lettre est rédigée au lendemain de la reconnaissance de Bonaparte en tant que consul à vie, donnant à la parade des Tuileries un éclat particulier⁴⁰. La foule se presse devant l'ancien palais des rois où le consul renoue avec le cérémonial codifié de la cour des Bourbons⁴¹. La princesse de Ligne présente la puissance française à son faîte, affichant une supériorité dans la guerre comme dans les arts. Le « grand genre » des travaux annonce le style Empire, comme le percement de la rue de Rivoli arrêté par le Consulat et dessinée par Percier et Fontaine au terme de 1802⁴². Flore de Ligne fait miroiter les lumières d'une capitale remodelée, en y opposant l'image de l'Ostrogoth, stéréotype traditionnel d'un retard germanique⁴³. Cette pique est pour l'ambassadeur dont le cousin, Louis de Cobenzl, a négocié à Lunéville la cession des Pays-Bas autrichiens. En 1802, la réorganisation du Saint-Empire se prépare, conformément aux termes du traité de Lunéville : le séjour de la princesse se déroule dans le contexte des tentatives de recouvrement des domaines par les familles de Ligne ou d'Arenberg⁴⁴. Depuis 1795, le prince doit donner des gages de loyauté pour obtenir la levée des séquestres, un point qui doit être décidé au moment de la Diète d'Empire prévue pour régler les questions territoriales et qui s'assemble en août 1802⁴⁵. Le ton vif de la princesse dénote une situation délicate à l'heure des reconfigurations nationales. Il fait singulièrement résonner la remarque de Nicolas Bourguinat qui souligne que sous l'Empire « on n'est pas toujours loin d'un regard ethnographique de type impérialiste, réordonnant la diversité de l'Europe conquise par rapport à la figure obligée du progrès qu'incarne la civilisation française⁴⁶ ». Accueillie à Paris peu avant le recès d'Empire de 1803, Flore de Ligne oscille entre l'amertume du vaincu et la reconnaissance du vainqueur dont dépend l'avenir de sa maison.

³⁹ SOAL-Děčín, c. 189, F.d.L. à Ch.-J., Paris, 5 août 1802.

⁴⁰ Jean-Philippe Rey, *Histoire du consulat et du Premier Empire*, Paris, Perrin, 2016 ; M. Biard, P. Bourdin, S. Marzagalli, *Révolution, Consulat, Empire : 1789-1815*, Paris, Belin, 2009, p. 186.

⁴¹ Jacques-Olivier Boudon, *La France et l'Europe de Napoléon*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 43.

⁴² Jean-Philippe Garric, *Percier et Fontaine, les architectes de Napoléon*, Paris, Belin, 2012 ; Jean Tulard, *Napoléon ou le mythe du sauveur*, Paris, Pluriel, 1987, p. 287-288.

⁴³ Il renvoie aux « cartes imaginaires » présentées par Bernhard Struck : « Du Sud à l'Ouest : la France sur la carte imaginaire des voyageurs allemands autour de 1815 », dans N. Bourguinat, S. Venayre (dir.), *Voyager, op. cit.*, p. 159-180.

⁴⁴ Sur les Arenberg : Bertrand Goujon, *Les Arenberg, op. cit.*, p. 47-102 ; Blandine Bertrand, *La vie de Pauline de Schwarzenberg et des siens au travers de son journal et de sa correspondance de 1789 à 1810*, Dijon, Master Université de Bourgogne, 2005, p. 265-268.

⁴⁵ SOAL-Děčín, c. 108, le prince Jean de Clary à sa mère, Teplitz, 21 août 1795.

⁴⁶ N. Bourguinat, « Un temps de rupture », dans *Voyager en Europe, op. cit.*, p. 15.

C'est peut-être pour cette raison qu'elle assiste aux fastes des Tuileries sous la protection du marquis Girolamo Lucchesini (1751-1825), représentant du royaume de Prusse auquel le traité de Lunéville avait reconnu des gains territoriaux⁴⁷. Elle tient à rester une étrangère à Paris, mais ne veut pas s'assimiler à cette puissance autrichienne qui n'a pas su protéger les biens des princes d'Empire. Son voyage est en fait une expérience de cette cristallisation du cosmopolitisme des grands nobles sommés de faire des choix nationaux. Elle y oppose l'image de la capitale culturelle et mondaine chère aux aristocrates. Le but premier de ses lettres est atteint : les réponses de Charles-Joseph témoignent de son envie de découvrir ce Paris refondé et conquérant, un monde neuf dans lequel les circulations aristocratiques peuvent reprendre leur cours.

Le mariage de Charles-Joseph avec la comtesse Chotek en 1802, puis la reprise des conflits suspendent ce projet. En 1804, le comte effectue un voyage à Berlin, très peu renseigné dans les archives. Ce silence contraste avec l'immense volume des journaux de voyages tenus à partir des années 1810 : il faut attendre l'envoi du comte en tant que courrier impérial au mariage de Napoléon et Marie-Louise à Compiègne pour qu'il reprenne ses journaux, dont il ne subsiste aucune trace entre 1799 et 1803, puis entre 1803 et 1810⁴⁸. Tout se passe comme si le comte Charles-Joseph retrouvait la parole en même temps qu'une manière spécifique de circuler en Europe. Il s'agit d'une nouvelle manifestation de ce lien identitaire entre le déplacement des cours et l'écriture de soi au sein des grandes familles de la monarchie des Habsbourg. Le voyage de Berlin de 1804 reste ainsi dans l'ombre, il ne représente pas l'idéal du voyage noble pour ce comte qui attend la victoire des alliés en 1814 avant de copier ses lettres parisiennes de 1810⁴⁹. Le séjour dans le Paris impérial est donc mis en forme à l'heure de la réaffirmation des Habsbourg en Europe, accompagnant l'ouverture d'une nouvelle période favorable aux circulations des nobles d'Europe centrale en France ou en Italie.

L'expérience de Charles-Joseph renverse le modèle d'une implication croissante dans le voyage de cour qu'avait connu son père : à l'âge des restaurations, c'est le service impérial qui lui permet d'ouvrir le cycle de ses voyages particuliers en Italie et en France. Le comte déploie une vraie stratégie de courtisan pour convaincre Metternich de l'envoyer à Paris⁵⁰. Il amène le sujet dans les salons de Vienne, son père intervient à la cour pour qu'arrive enfin

⁴⁷ Le marquis avait été envoyé à Vienne dans les années 1790, où ses positions hostiles avaient conduit à son rappel peu après l'arrivée des Ligne.

⁴⁸ Les années 1809-1811 sont écrites de manière rétrospective. Le comte reprend l'année 1811 en 1812, et celle de 1809 seulement en 1825. SOAL-Děčín, c. 159-182.

⁴⁹ SOAL-Děčín, c. 159. Les cahiers portent la mention « écrit Baden 1814 ».

⁵⁰ *Idem*, journal de Ch.-J., 17, 21, 23 février 1810, p. 48-62.

cette autorisation à découvrir le Paris impérial au moment de l'alliance avec la maison de Habsbourg qui, plus que le sacre, intègre Napoléon dans l'Europe des princes⁵¹. Il retrouve le mode de fonctionnement auquel la haute noblesse de cour est habituée : les longues heures d'antichambre, les « grandes ou petites entrées à son lever et à son coucher », les chasses éperdues à Compiègne⁵². Huit ans après la codification de l'étiquette dans la maison de l'Empereur à partir de l'héritage des rois de France⁵³, le comte se rend dans le jardin des Tuileries. À la différence du spectacle auquel sa tante avait assisté, les réjouissances sont placées sous le signe de la « politique de l'amour⁵⁴ ». Les diplomates autrichiens y tiennent cette fois une place d'honneur :

Tout Paris était en mouvement. A dix heures, assemblée chez le prince Schwarzenberg [ambassadeur à Paris], déjeuner très somptueux. Départ pour les Tuileries, foule, file, équipages, train, assez d'ordre cependant, et nous voilà dans la chapelle. Coup d'œil magnifique. Imaginez une salle carrée, éclairée par en haut et servant ordinairement de salle d'exposition de tableaux ; de rangs de galeries drapées, brodées, bordées, criblées d'abeilles ; dans ces galeries, de jolies femmes bien parées ; en bas, un espace, vide d'abord, que la cour vint remplir⁵⁵.

Le « coup d'œil » que le comte exerce d'abord au cours des cérémonies du mariage par procuration à Vienne lui permet de reconnaître la pompe aulique des fastes monarchiques de l'époque moderne. La maison de l'empereur déploie autant de magnificence que pour la cérémonie du sacre, dépensant plus de quatre millions de francs pour une splendeur comparable à l'ancien faste royal selon Pierre Branda⁵⁶. En participant à ce triomphe apparent du monde des cours, le voyageur issu de l'Empire d'Autriche pouvait marcher dans les traces de ses prédécesseurs venus du Saint-Empire à la fin du XVIII^e siècle. La figure du prince de Ligne est omniprésente dans l'accueil réservé à son petit-fils par la cour de Compiègne, par exemple lors de la présentation du corps autrichien à l'Impératrice le 15 avril 1810 :

L'empereur dit tout haut : « et le chambellan comte de Clary, où est-il ? est-il resté à Paris ? » – « Non, sire, répondit le prince de Schwarzenberg, le voilà derrière M. de Metternich. Or, vous jugez de l'effet, de la considération, de la manière dont les rangs s'ouvrirent pour me laisser passer. L'Empereur vint à moi, me dit un mot du Prince et

⁵¹ Pierre Branda, *Napoléon et ses hommes*, Paris, Fayard, 2011, p. 378-386.

⁵² C'est par une chasse impériale que le comte débute son séjour : SOAL-Děčín, c. 159, 21 mars 1810. Le comte peine à suivre les équipages et « crus même voir l'Empereur sourire [...] de ce que le chambellan autrichien se pressât si peu ». Ce journal en lettres est la seule édition à ce jour : Ch.-J. de Clary-Aldringen, *Trois mois à Paris lors du mariage de l'empereur Napoléon I^{er} et de l'archiduchesse Marie-Louise*, Paris, Plon, 1914, p. 6-13.

⁵³ P. Branda, *Napoléon*, op. cit., p. 18.

⁵⁴ 1810, *La politique de l'Amour. Napoléon I^{er} et Marie-Louise à Compiègne*, Paris, Réunion des musées nationaux, 2010.

⁵⁵ SOAL-Děčín, c. 159, Ch.-J. à L., Paris, 2 avril 1810.

⁵⁶ P. Branda, *Napoléon*, op. cit., p. 391.

continua son chemin ; mais ce fût assez pour me laisser une auréole de gloire aux yeux des courtisans⁵⁷.

Le comte Charles-Joseph est distingué dans une foule de deux cent courtisans, derrière l'ambassadeur et le ministre des affaires étrangères en mission spéciale⁵⁸. Son nom émerge plus facilement que lors de la cérémonie du sacre de Louis XVI où Jean de Clary avait pu saluer Marie-Antoinette. Sa gloire n'est pas personnelle. C'est sa filiation qui le couronne. Dans une maison noble de la fin de l'ancien régime, les voyages sont un héritage permettant aux générations successives d'enrichir et de faciliter leurs circulations personnelles.

Alors que le voyage politique se réinvente au cours de la période révolutionnaire, le « tournant de l'Empire » se traduit par la reprise du voyage curial entre la monarchie des Habsbourg et la France napoléonienne en 1810⁵⁹. Entre 1792 et 1815, les Clary-Aldringen se réapproprient ainsi les codes du voyage aristocratique indispensables à l'affirmation d'une identité familiale, curiale et monarchique au début du XIX^e siècle.

B. Le voyageur curial de la fin de l'époque moderne

Les circulations des courtisans : des pratiques codifiées

Voyager pour la cour demande un savoir préalable qui est acquis au cours de la vie aristocratique en Europe centrale. En 1810, le prince Jean de Clary est choisi pour être le grand-maître de la suite du frère de l'empereur, l'archiduc Antoine (1779-1835), lors de la cérémonie qui conduit l'archiduchesse Marie-Louise à la frontière avec la Bavière⁶⁰. Ses rapports soulignent la minutie avec laquelle il faut régler les étapes protocolaires calquées sur le modèle du cortège de Marie-Antoinette⁶¹. Il doit laisser la cour « prendre l'avance nécessaire pour arriver au pavillon quelques minutes après les dernières voitures de la suite⁶² » de Marie-Louise. Le cortège autrichien compte quatre-vingt-trois voitures, trois cent personnes circulent autour de la baraque de cérémonie qui rappelle celle de Kehl en 1770⁶³. La possession d'une écurie privée mettait le prince à même de coordonner un train de plusieurs attelages : la circulation des cours est le paroxysme des mobilités aristocratiques en Europe centrale.

⁵⁷ SOAL-Děčín, c. 159, Ch.-J. à L., 15 avril 1810.

⁵⁸ Sur cette mission : Richard de Metternich (éd.), *Mémoires, écrits et documents divers laissés par le prince de Metternich*, t. II, 1880, p. 325-415.

⁵⁹ Thierry Lentz (dir.), *1810, le tournant de l'Empire*, Paris, Nouveau Monde, 2010 ; sur le voyage politique : G. Bertrand, P. Serna (dir.), *La République en voyage (1770-1830)*, Rennes, PUR, 2013.

⁶⁰ SOAL-Děčín, c. 115, instruction en allemand et rapports en français du prince.

⁶¹ P. Branda, *Napoléon, op. cit.*, p. 380.

⁶² SOAL-Děčín, c. 115, lettre au comte de Metternich, ministre des affaires étrangères, 22 mars 1810.

⁶³ P. Branda, *Napoléon, op. cit.*, p. 393: plus de 400 chevaux pour un séjour coûtant 13592 francs.

La nomination dans les cortèges et les corps diplomatiques apparaît comme une récompense pour les grands nobles auxquels elle offre une visibilité politique et une distinction sociale. Dans son journal, Charles-Joseph indique que les places pour le cortège de Braunau sont chères et convoitées par les grandes familles⁶⁴. Le comte ne figure pas sur la liste des chambellans lorsque celle-ci est rendue publique. Tout l'entregent de son père est nécessaire pour qu'il obtienne une commission particulière venant le distinguer au sein des élites viennoises en 1810⁶⁵. L'annonce d'un voyage pour la cour a d'abord un retentissement à Vienne, ainsi que l'illustre plus nettement l'instruction que reçoit Jean de Clary pour la naissance du roi de Rome en 1811 :

Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique [François I^{er}] se trouve d'autant plus déterminée à adresser par une personne de marque de sa cour, ses félicitations solennelles à l'empereur son beau-fils [...]; Elle s'est plu à donner une preuve publique de sa bienveillance à Monsieur le prince de Clary en le chargeant de l'honorable commission⁶⁶.

À la différence des « charges honorables » qui fondent la distinction de la noblesse de robe, celle de l'aristocratie terrienne repose sur le service à la cour impériale et la représentation du souverain à l'étranger. La faveur du monarque entretient l'honorabilité des grandes familles, un élément essentiel à l'heure où le code civil soumet l'ensemble des sujets à la souveraineté de la loi commune et de l'empereur⁶⁷. La publicité qu'offrent ces commissions, si petites soient-elles, invite les représentants du monarque à se montrer digne de la confiance qui leur est renouvelée. C'est sous ce patronage que le directeur des bâtiments de la cour de Vienne nommé en 1808 peut observer la transformation du Paris impérial.

Jean de Clary est choisi en vertu de sa qualité de prince et de sa capacité à faire honneur à son monarque par sa maîtrise de l'étiquette. Le souverain pouvait compter sur l'éducation aristocratique pour dépêcher à Paris un échantillon de la cour de Vienne qui, une nouvelle fois, assurait un lien entre les cours alliées. Les instructions n'en fixaient pas moins la ligne de conduite à tenir, en précisant par exemple la manière de s'adresser à Napoléon :

Admis à ladite audience, Monsieur le prince de Clary accompagnera la présentation de la lettre de l'Empereur d'un compliment simple, et de pur sentiment, tel que seroit le suivant : « je suis chargé d'apporter à V. M. I. les félicitations solennelles de SM l'Empereur d'Autriche sur les heureuses couches de S. M. l'Impératrice et sur la naissance du Prince qu'elle a donné à la France ; cet événement, qui justifie les

⁶⁴ SOAL-Děčín, c. 159, journal 24 février 1810, p. 66.

⁶⁵ Il porte une lettre particulière de l'empereur, reproduite en annexe 2, p. 302.

⁶⁶ SOAL-Děčín, c. 149, *Instruction*, 1811, fol. 3.

⁶⁷ Selon les termes de Marie-Élisabeth Ducreux dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, Paris, PUF, 2004, p. 398.

espérances de deux grands Empires, rend mon auguste maître également heureux du bonheur de V. M.⁶⁸

Ce langage diplomatique doit être soutenu par l'expression du naturel aristocratique, une simplicité et un sentiment recherchés dans l'écriture des lettres depuis la fin du XVIII^e siècle, ainsi que l'ont montré les recherches d'Ivo Cerman⁶⁹. Alors que la campagne militaire d'Autriche avait conduit le comte de Clary à douter de l'éducation aristocratique, le mariage de Marie-Louise rend toute sa pertinence à l'apprentissage de la culture de cour mise en valeur durant les séjours à l'étranger⁷⁰.

Si le comportement du prince de Clary-Aldringen est soigneusement encadré, c'est aussi que les finances de l'État ne peuvent supporter le train de vie trop dispendieux de ses représentants dans les capitales étrangères. La question hautement sensible des dépenses des diplomates, mise au jour par Lucien Bély pour le XVII^e siècle, conduisait les souverains à se reposer sur l'assise financière des maisons nobles⁷¹. Au début du XIX^e siècle, des budgets fixent la limite financière que les ressources des envoyés permettent de dépasser en cas de besoin. C'est dans cette mesure que l'empereur d'Autriche peut tenter de rivaliser « égards pour égards⁷² » avec les fastes de Compiègne, en offrant une image qui compense les graves difficultés financières qui conduisent l'État à la banqueroute en 1811. Au plus fort de la crise, le prince de Clary se voit attribuer une enveloppe de 6000 florins gulden, soit environ 13 500 francs destinés à couvrir ses dépenses de voyage et celles exigées par sa présence à la cour de France. Elle correspondait à la nature de la mission, loin des enjeux de celle de Berthier à Vienne en 1810, qui avait coûté 400 000 francs, ou de l'envoi du prince de Neuchâtel dont les frais de voyages atteignent 161 746 francs⁷³. La somme allouée au prince de Clary s'inscrit dans l'ordre des accords de réciprocité de traitement des diplomates entre Vienne et Paris. Les ambassadeurs comme le comte Otto à Vienne et le prince Schwarzenberg logé dans l'ancien hôtel de Montesson recevaient 20 000 florins annuels (environ 45 000 francs) pour leurs frais

⁶⁸ SOAL-Děčín, c. 149, *Instruction pour S. A. M le Prince de Clary, Grand Croix de l'ordre de Léopold, Chambellan, Conseiller intime actuel de S. M. I. R. A., et directeur général des bâtimens de la Cour*, 1811, fol. 3.

⁶⁹ Ivo Cerman, « Empfindsame Briefe. Familienkorrespondenz der Adeligen im Ausgang des 18. Jahrhunderts », dans V. Bůžek, P. Král (dir.), *Společnost v zemích habsburské monarchie a její obraz v pramenech (1526–1740)* [La société de la monarchie des Habsbourg et son image dans les sources], České Budějovice, Opera historica 11, 2006, p. 283–301.

⁷⁰ Doutes exprimés dans son pseudo-testament, annexe 1 du chapitre III, p. 170.

⁷¹ Lucien Bély, *L'art de la paix en Europe. Naissance de la diplomatie moderne XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 2007.

⁷² Formule du plénipotentiaire de Gênes en 1796, pour qualifier la diplomatie révolutionnaire qui transforme la manière de négocier avec les princes, comme le montre M. Bélissa dans *Repenser l'ordre européen (1795-1802), de la société des rois au droit des nations*, Paris, Kimé, 2006, p. 190.

⁷³ P. Branda, *Napoléon, op. cit.*, p. 392.

d'habitation⁷⁴. Par comparaison, les ministres et les hauts dignitaires de Napoléon pouvaient recevoir entre 200 000 et 300 000 francs⁷⁵. La somme allouée au prince de Clary est une goutte d'eau en regard de ces traitements ou du coût des grandes cérémonies du pouvoir en Europe. Elle dépasse toutefois les douze francs quotidiens que recevaient les aides de camp du roi à la cour de Louis Bonaparte en Hollande (1806-1810). Pour un voyage de mars à juillet, le prince dispose théoriquement de 87 francs par jour, ce qui le place bien au dessus des fonctionnaires remboursés selon leurs rangs, ainsi que l'indique Aagje Gosliga⁷⁶. Son budget représente près de cinquante fois le salaire annuel d'un ouvrier, dix fois celui d'un employé de la maison de l'empereur⁷⁷. La cour de Vienne définissait ainsi l'échelle des dépenses pour que le prince représente dignement l'empereur François, conformément à son rang et à sa mission.

En désignant les chefs des maisons nobles, le souverain cherchait des hommes qui savaient ce qu'était le faste diplomatique tout en étant capable de le maîtriser ou de l'assumer avec leurs propres deniers. Les rapports du prince de Clary à Metternich font écho au souci d'une gestion rigoureuse de ces soldes octroyées par la cour de Vienne. Le prince souligne par exemple qu'il loge d'abord à l'hôtel d'ambassade du prince Schwarzenberg et non dans un hôtel garni. Si Jean de Clary insiste sur ces mesures d'économie, c'est que la somme allouée s'avère rapidement insuffisante pour couvrir les deux postes essentiels de la circulation aristocratique à Paris : l'habillement et les équipages.

Sans aller jusqu'à envoyer le mémoire chiffré des montants qu'il avance, le prince espère un remboursement de ces dépenses imposées par la cour de Compiègne. Il signale donc l'achat d'« habits de saison, dont deux très chers⁷⁸ », ainsi que la confection d'uniformes suite à l'invitation officielle du prince de Neuchâtel aux chasses de Saint-Cloud auxquelles l'empereur tenait particulièrement⁷⁹. Jean de Clary imagine qu'un homme comme Metternich n'ignore sans doute pas qu'un habit de chasseur peut atteindre 200 francs⁸⁰. Une redingote simple peut s'acquérir entre quarante francs et deux cent francs pour le louviers gris qui habille l'empereur⁸¹. Jean de Clary ne dépense certainement pas les quelques 430 francs que coûte l'habit ordinaire de l'empereur. Sa tentative de les faire porter aux dépenses de sa cour

⁷⁴ Maurice Payard, *Le financier G.-J. Ouvrard 1770-1846*, Reims, Académie nationale de Reims, 1958, p. 244.

⁷⁵ P. Branda, *Napoléon, op. cit.*, p. 54.

⁷⁶ A. Gosliga, « Les voyages d'Athanase Garnier à la cour de Louis Bonaparte en Hollande (1806-1810) », dans N. Bourguinat, S. Venayre (dir.), *Voyager, op. cit.*, p. 260. Garnier touche une indemnité de deux francs par poste et six francs par jour de déplacement, les valets de chambre cinq francs par jour.

⁷⁷ Selon les estimations de P. Branda, *Napoléon, op. cit.*, p. 392.

⁷⁸ SOAL-Děčín, c. 149, J.d.C. à Metternich, Paris, 3 mai 1810.

⁷⁹ P. Branda, *Napoléon, op. cit.*, p. 204-210.

⁸⁰ *Idem*, p. 171.

⁸¹ *Ibidem* ; nous avons consulté les annonces du *Journal de Paris*, 1810-1812.

indique qu'il s'agit bien d'habits de cérémonie, une consommation spécifique qui accorde la culture matérielle des courtisans aux modalités de leur présence dans les espaces du pouvoir⁸². Le prince de Clary se dote d'une garde robe adaptée au nouveau cérémonial du pouvoir napoléonien, un environnement politique et social qui réactualise la figure du courtisan d'Ancien Régime étudiée par Frédérique Leferme-Falguières⁸³. Les envoyés autrichiens ne portaient cependant pas sans les uniformes qui manifestaient leur appartenance à la monarchie des Habsbourg. Le comte Charles-Joseph avait ainsi revêtu le « petit chocolat » de la *Landwher* de Bohême lors des cérémonies qui scellaient l'alliance des deux maisons impériales en 1810⁸⁴. Il présente cet habit politique comme un marqueur identitaire, révélateur des engagements patriotiques qui s'expriment avec force dans les années 1800.

Le voyage pour la cour dicte les conditions du paraître et de la circulation en noble de rang entre Compiègne, Saint-Cloud et Paris. Le prince dispose de véhicules fournis par les cours, dont Daniel Roche a bien montré l'importance en terme de distinction sociale dans la capitale de la fin de l'Ancien Régime⁸⁵. La mise à disposition des voitures est un problème en 1810, le parc de l'empereur étant insuffisant pour assurer les cortèges⁸⁶. Ce n'est plus le cas pour la naissance du roi de Rome, un événement deux fois moins coûteux⁸⁷. Toutefois, c'est bien aux cours étrangères qu'il revient d'assumer les frais des équipages offerts, ainsi que l'indique Jean de Clary à Metternich :

Une assez grande dépense que j'occasionnerai à la cour bien a regret est celle des équipages. Indépendamment d'une voiture remise à l'hôtel de l'ambassade et servie par un cocher et un palefrenier qui panse les chevaux, on me fournit pour chaque course à Saint-Cloud, ou chasse, une limonière à trois chevaux, avec relais si la course est longue, et un piqueur qui court en avant. Ceci m'a été offert par ordre, je n'ai pas cru devoir le refuser parce qu'il m'a paru que cela tenoit aux distinctions particulières qu'on a voulu me faire et qui honorent la commission dont Sa Majesté a daigné me charger⁸⁸.

Le voyage de Jean de Clary s'inscrit dans la surenchère des cours impériales : Compiègne montre qu'elle sait accueillir les envoyés de Vienne en leur permettant de circuler entre Paris et la cour, tout en leur laissant la charge des dépenses. La limonière possède un

⁸² I. Paresys, N. Coquery (éd.), *Se vêtir à la cour en Europe 1400-1815*, Villeneuve-d'Ascq, Université Lille 3, 2011, p. 5-24.

⁸³ F. Leferme-Falguières, *Les courtisans. Une société de spectacle sous l'Ancien Régime*, Paris, PUF, 2015.

⁸⁴ SOAL-Děčín, c. 159, Journal du 21 mars 1810. Le comte emporte aussi l'uniforme de la Diète de Bohême à laquelle les grands nobles participaient peu. Il prend une valeur identitaire et politique très forte à Compiègne. Le comte ne le porte d'ailleurs qu'à la cour, suivant l'avis de son ambassadeur.

⁸⁵ D. Roche, *La Culture équestre de l'Occident XVI^e-XIX^e siècles, La gloire et la puissance*, Paris, Fayard, 2011, p. 281.

⁸⁶ P. Branda, *Napoléon, op. cit.*, p. 389-391.

⁸⁷ *Ibidem*.

⁸⁸ SOAL-Děčín, c. 149, J.d.C. à Metternich, Paris, 3 mai 1810.

brancard fixé au centre de voiture pour que trois chevaux de front accélèrent la vitesse. Ce sont de belles voitures, proches des berlines, estimées entre 1000 et 1500 francs dans les journaux de l'époque. Cet accès au parc de l'empereur fait partie de la mission de représentation grâce à laquelle le prince de Clary peut circuler en personne de distinction dans les rues de Paris. Il est donc indispensable d'en fournir un compte-rendu précis à la cour de Vienne, insistant sur le caractère contraint de ces déplacements au service des empereurs.

Jean de Clary conserve soigneusement les brouillons de ses lettres à la cour de Vienne. Son voyage en Italie en 1792 l'avait initié à la tenue des rapports, exigée par son instruction⁸⁹. Les lettres sont reçues par l'officier traitant, le comte Colloredo en 1792 ou le prince de Metternich en 1810-1811 qui en transmettent le contenu au souverain. Le prince montre qu'il respecte scrupuleusement l'étiquette en rapportant le déroulé précis et les mots exacts prononcés lors des audiences de Braunau ou de Compiègne⁹⁰. Les conditions matérielles avantageuses dont jouit l'envoyé de Vienne servent également une mission d'observation. L'écriture des rapports rappelle sans cesse le noble à ce devoir, elle sert de preuve en cas d'accroc ou de confusion comme c'est le cas à Braunau⁹¹.

Le lien avec l'écriture de soi est évident. Les grands nobles intériorisent une manière de rendre compte de leurs déplacements qui facilite la fabrique des récits de voyage. Les lettres que le comte Charles-Joseph écrit à sa famille lors de sa mission de courrier en 1810 présentent ainsi une analogie flagrante avec les lettres officielles rédigées par son père à Braunau en 1810 ou à Paris en 1811⁹². Simple chambellan, il ne lui est pas demandé d'envoyer des rapports à Vienne, mais ses lettres décrivent l'audience de Napoléon en des termes identiques à ceux de Jean de Clary. En détaillant les cérémonies de la cour ou l'organisation du corps diplomatique dans des lettres privées, le comte adoptait le comportement attendu d'un chambellan en voyage, et gardait une trace de ses circulations.

Le système de communication politique et diplomatique des cours encadre le voyage aristocratique et son écriture. En retour, les voyageurs nobles s'appuient sur ces commissions relativement souples pour élargir leurs circulations et découvrir les capitales. Ainsi se dessine la figure du chambellan voyageur, moins contraint que le grand diplomate dont il partage pourtant le langage et les codes.

⁸⁹ SOAL-Děčín, c. 115, « *Instruction zu Gesandtschaft nach Modena, Florenz, Rom und Neapel, zur Annoncirung der Kaiser Krönung der Kaiser Franz* », 1792, cl. 3.

⁹⁰ Voir annexe 3a, p. 302. SOAL-Děčín, c. 149, missions de Jean de Clary.

⁹¹ *Idem*, rapport à Metternich, 22 mars 1810 : « j'y reçus par express un billet de Mr le prince de Trauttmansdorff daté de Ried [...] en opposition avec l'instruction verbale de V. E. ».

⁹² Voir annexe 3b, p. 306. SOAL-Děčín, c. 159.

Le chambellan voyageur : des attaches souples pour circuler à l'étranger

La cour met le chambellan en mesure de voyager. Pour le comte Charles-Joseph de Clary, dépendant des finances de sa maison, le service de l'empereur est un honneur qui rend possible son voyage particulier en 1810. L'organisation du cortège impérial rend difficile la circulation des simples spectateurs : « on prétend qu'on n'aura pas de chevaux sur la route de Paris 8 jours avant, et 8 jours après la cour » écrit le comte le 28 février⁹³. Il est donc indispensable de participer à l'événement pour découvrir le Paris de 1810. Le comte prévoyait d'intégrer la suite de Braunau, puis « aller pour son compte⁹⁴ » jusqu'à Paris. La mission de courrier dépasse ses espérances : ce sont « cent ducats d'épargnés [environ 1000 francs], ce que coûte le voyage⁹⁵ » dans la « jolie petite calèche neuve⁹⁶ » achetée spécialement pour l'occasion. L'économie des frais de poste permettait de renchérir sur la qualité du véhicule qui distingue le voyageur. Malheureusement, l'impératif de vitesse lié au courrier oblige de sacrifier la belle calèche qui « ne tenait plus que par miracle ; elle était en cannelle et cassa pour la dernière fois à deux cent mètres de l'hôtel du prince de Schwarzenberg⁹⁷ ». L'hôtel de Montesson est un point de repère pour le comte qui obtient également un appartement à Compiègne⁹⁸. Le problème du logement et de la circulation étant réglé, Charles-Joseph est aux premières loges du cérémonial qui inscrit le pouvoir impérial français dans l'équilibre des maisons souveraines de l'Europe.

Bien qu'attachés au corps diplomatique, le comte et son père disposent en réalité d'une assez grande liberté de mouvement. En 1810, les cérémonies et l'audience de l'empereur ne sont que les temps forts d'un voyage consacré à la vie mondaine, aux arts et aux promenades sur les boulevards couverts de boutiques⁹⁹. Le comte s'émancipe du corps diplomatique pour organiser ses propres réjouissances entre Compiègne et les salons du faubourg Saint-Germain. Il circule des ateliers d'artistes aux théâtres, visite le parc de Raincy ou la campagne de Montallègre¹⁰⁰. Le promeneur autrichien compare les fameux magasins de porcelaine ou de

⁹³ SOAL-Děčín, c. 159, journal du 28 février 1810, p. 73.

⁹⁴ *Idem*, 17 février 1810, p. 48.

⁹⁵ *Idem*, 11 mars 1810, p. 38.

⁹⁶ *Idem*, 14 mars 1810, Compiègne, 21 mars 1810.

⁹⁷ *Idem*, 14 mars 1810.

⁹⁸ *Idem*, Compiègne, 21 mars 1810.

⁹⁹ *Idem*. Le comte suit les pratiques des voyageurs de son temps, étudiées par Natacha Coquery, « Promenade et shopping : la visibilité nouvelle de l'échange économique dans le Paris du XVIII^e siècle », dans C. Loir, L. Turcot (dir.), *La promenade au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Édition de l'Université de Bruxelles, 2011, p. 61-75.

¹⁰⁰ SOAL-Děčín, c. 159, 22 mai, 5 juin : courses de Raincy, dont le parc à l'anglaise avait souffert durant la période révolutionnaire ; 31 mai, course de Montallègre, campagne du comte Golovkine près de la Malmaison.

cristaux à ceux de Bohême, avec un regard qui trahit ses origines¹⁰¹. La position de chambellan lui permet d'adopter les pratiques communes aux voyageurs de son époque. En même temps, le sentiment d'appartenir à une cour étrangère est avivé, orientant la manière dont l'aristocrate francophone se déplace dans l'espace parisien de 1810.

Ce statut du chambellan est explicitement défini dans l'instruction reçue par le prince Jean de Clary en 1811 :

Sa Majesté s'en remet à la prudence de Mr le P^{cc} Clary et au sentiment de convenance sur le moment où il croira devoir se remettre en route pour revenir. Cette commission ne donnant aucun caractère public a Mr le P^{cc} de Clary, il évitera de s'annoncer autrement que comme voyageur particulier, et en se bornant à annoncer ses titres honorifiques¹⁰².

La maîtrise du protocole et de l'étiquette détermine la date du retour et la fin du voyage soutenu par la cour. La position diplomatique du prince de Clary est strictement définie. Son comportement parmi les étrangers présents à la cour est soumis à l'appréciation de l'ambassadeur¹⁰³. Mais en se plaçant du point de vue du chambellan voyageur, ce statut offre tous les avantages de l'accès au monde de la cour sans faire peser trop lourdement les contraintes cérémonielles sur celui qui reste un « voyageur particulier ».

Le service impérial et le voyage noble se construisent simultanément. Le prince de Clary a conservé les billets d'invitation qui témoignent de son intégration à Compiègne et Paris. Certains émanent de la cour et indiquent les heures des chasses et des cérémonies qui reproduisent avec moins de fastes celles auxquelles son fils a participé en 1810. D'autres sont des invitations privées comme celles du duc de Bassano (1763-1839), de l'ambassadeur Kourakine (1752-1818) ou de Louis-Alexandre Berthier, prince de Neuchâtel (1753-1815)¹⁰⁴. La frontière entre l'officiel et le particulier est ténue. Ces liens internationaux sont au fondement du cosmopolitisme entretenu au sein des maisons aristocratiques comme celle des Clary-Aldringen. C'est en accompagnant l'impératrice russe en tant que dame d'honneur que la comtesse Roxandre Stourdza (1786-1844) rencontre son futur mari à Eisenach en 1814-1815, avec lequel elle échange en italien, sa langue maternelle¹⁰⁵.

¹⁰¹ *Ibidem*, 28 avril : , visite des Gobelins, du « magasin de porcelaines de Dyle [et Guérard, rue du Temple], bien supérieur à Sèvres suivant moi » puis du Mont-Cenis, « rempli de cristaux [...] sans rien de supérieur à nos verres de Bohême ».

¹⁰² SOAL-Děčín, c. 149, *Instruction*, 1811.

¹⁰³ Sur les diplomates et les manières de circuler à la cour : C. Zum Kolk, *et alii* (dir.), *Voyageurs étrangers, op. cit.* ; Marc Bélissa, Éric Schnakenbourg, « Les circulations diplomatiques en Europe au XVIII^e siècle : représentation, information, diffusion des modèles culturels », dans P.-Y. Beaurepaire, P. Pourchasse (dir.), *Les circulations internationales, op. cit.*, p. 279-295.

¹⁰⁴ SOAL-Děčín, c. 149, billets de visites et d'invitation imprimés, 1811.

¹⁰⁵ Stella Ghervas, « Voyage au pays des mystiques : une aristocrate russe dans les cours allemandes de la Restauration », dans N. Bourguinat, S. Venayre, *Voyager, op. cit.*, p. 399.

Le prince Jean de Clary retrouvait à Paris une Europe des princes transformée par la Révolution qui en a éprouvé les solidarités dynastiques¹⁰⁶. Au moment de l'alliance ambiguë avec la maison de Habsbourg en 1810-1811, il ne s'agit plus seulement de représenter l'empereur, mais de renforcer une identité curiale entre les grandes familles des empires d'Europe centrale ou de Russie et les nouvelles élites napoléoniennes. La diplomatie permet ce rapprochement sans confusion. Les Clary-Aldringen rendent également visite aux nobles réfractaires du faubourg Saint-Germain : ils circulent ainsi entre deux mondes qui ont en commun les codes de la diplomatie recomposés après le sacre de 1804 et la fin du Saint-Empire en 1806.

Charles-Joseph revendiquait plus librement cette identité de chambellan-voyageur dans ses écrits personnels. Le service impérial n'est qu'un aspect de son voyage placé dans la tension entre agrément et diplomatie : « Je suis dans les transes que mon bon ami de Compiègne ne m'y fasse recevoir, tandis que j'ai tant de choses à faire ici ; M^{ll} Mars et le Musée, M^{ll} Duschesnois et les boulevards me tournent la tête » écrit-il le 6 avril 1810¹⁰⁷. Même les employés à l'intendance comme Athanase Garnier attaché à la cour de Louis Bonaparte en Hollande entre 1806 et 1810 échappent aux contraintes pour élargir leurs horizons et nourrir leurs descriptions¹⁰⁸. Dans le cas du comte de Clary, le protocole des cérémonies et le tourbillon culturel et mondain exacerbent un désir de rivage qui le conduit loin des fêtes vers les plages de Normandie du 10 au 20 juin.

« J'ai vu la mer !¹⁰⁹ » : c'est tout l'imaginaire de l'aristocrate terrien d'Europe centrale qui s'exalte sur les ports de Dieppe et de Rouen. Le comte est issu de cette génération nourrie aux peintures de marine et aux voyages exotiques chère à Alain Corbin¹¹⁰. Et il le sait : « Je m'étais monté la tête contre l'enthousiasme, je me disais : « La mer ? eh bien, c'est de l'eau ! je l'ai vu peinte tant de fois [...]. Me voilà dégouté à jamais des mers d'opéra, car c'est autrement¹¹¹ ». Cette rencontre avec la mer met en perspective celle avec l'empereur, et l'étourdissement de la vie parisienne. Le comte s'évade, il éprouve le roulis sur un bateau corsaire à l'ancre dans la rade de Dieppe, après une promenade sur une barque louée qui lui

¹⁰⁶ Daniel Schönplflug, « De la parentèle à la famille : Perspectives prussiennes sur l'Europe des dynasties à l'époque de la Révolution Française », *La Révolution française*, 2011/4 : *Dire et faire l'Europe à la fin du XVIII^e siècle*, en ligne.

¹⁰⁷ SOAL-Děčín, c. 189, Ch.-J. à Flore de Ligne, Paris, 6 avril 1810.

¹⁰⁸ A. Gosliga, « Les voyages d'Athanase Garnier », dans N. Bourguinat, S. Venayre (dir.), *Voyager, op. cit.*, p. 253-271. Ce vérificateur du Garde-Meuble écrit *La cour de la Hollande sous le règne de Louis Bonaparte par un auditeur* qui paraît en 1823.

¹⁰⁹ SOAL-Děčín, c. 159, journal et lettre à la comtesse Louise son épouse, 11 juin 1810.

¹¹⁰ A. Corbin, *Le territoire, op. cit.*, p. 185.

¹¹¹ SOAL-Děčín, c. 159, 11 juin 1810.

permet de « danser sur la mer¹¹² » en éprouvant sa résistance à la nausée. L'appel de la cour de Compiègne lui impose de condenser en quelques heures tous les aspects du voyage littoral, depuis l'apparition progressive de la grève jusqu'aux costumes locaux que le comte enregistre dans son journal grâce à des croquis¹¹³. Il n'a pas le temps de franchir la Manche, à la différence d'autres voyageurs comme Louis Simond¹¹⁴. Le contexte du blocus et les tensions avec l'Angleterre sont un motif supplémentaire pour ne pas suivre l'itinéraire de son père en 1775 et se replier vers Paris et Compiègne.

Après cette échappée, le comte ne peut plus résister à l'envie de voyager pour lui, et de se rendre dans l'autre espace privilégié par les « touristes cultivés » dont les pratiques se banalisent au début du XIX^e siècle¹¹⁵. Il quitte Paris avant la fin des festivités pour regagner l'Europe centrale par les Alpes et la Suisse. Il n'assiste donc pas au superbe bal donné par l'ambassadeur Schwarzenberg en présence des souverains. Le comte est à Lyon quand un incendie se déclenche à l'hôtel, traumatisant les contemporains¹¹⁶. Le voyage particulier a peut-être sauvé la vie du chambellan. Ce dernier ne pouvait se contenter d'un journal décrivant le voyage urbain et curial : il fallait le compléter par l'évocation des brouillards du littoral et du calme majestueux des glaciers. Le contraste avec le faste des bals et des cérémonies permet de réussir la fabrique d'un récit de voyage qui dépasse celui de l'homme de cour pour devenir celui de l'homme du monde, qui se définit entre la cour, la ville et la nature indomptée.

La fin de la mission de Charles-Joseph est donc encadrée par la mer et la montagne. Sans perdre de leur force, les circulations curiales nourrissent les pratiques des voyageurs nobles du début du XIX^e siècle, en donnant aux pratiques communes une distinction particulière. En 1813, la comtesse Stourdza peut ainsi s'appuyer sur le service de l'impératrice de Russie dans l'espace allemand pour « se déplacer tout à son aise dans les villes traversées, et donc en toute indépendance de la société de cour¹¹⁷ ». Quant au comte de Clary, il attendait depuis longtemps cette occasion de voyager, et prend une forme de revanche personnelle sur cette politique qui a considérablement rétracté l'Europe du Grand Tour. En effet, l'attachement à la cour lui permet de réaliser ce rêve derrière lequel se cache celui de l'Italie. Il le finance en vendant le cadeau diplomatique qui accompagne la légion d'honneur offerte

¹¹² *Idem*, 12 juin 1810.

¹¹³ Nous renvoyons aux analyses d'A. Corbin, *Le territoire*, *op. cit.*, p. 158-171.

¹¹⁴ L. Simond, *Voyage d'un français en Angleterre pendant les années 1810 et 1811*, Treuttel et Würtz, 1816, t.1, p. V, cité dans S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 411.

¹¹⁵ *Idem*, p. 111, 171.

¹¹⁶ M. Lenderová, *Tragický bal. Život a smrt Pavliny ze Schwarzenbergu* [Le bal tragique. La vie et la mort de Pauline de Schwarzenberg], Prague, Paseka, 2004, p. 27-61.

¹¹⁷ S. Ghervas, « Voyage au pays des mystiques », dans N. Bourguinat, S. Venayre, *Voyager*, *op. cit.*, p. 385-412.

aux envoyés autrichiens. Le comte fait estimer sa boîte ciselée à l'effigie de Napoléon : elle vaut 16 800 francs sur les 535 450 consacrés aux cadeaux et gratifications servant la diplomatie « parallèle » de la maison de l'Empereur¹¹⁸. Le comte se sépare de l'image du vainqueur pour 13 200 francs, qui l'emmènent en Suisse et lui permettent d'envisager les voyages suivants sans avoir à solliciter le prince de Clary-Aldringen¹¹⁹. La situation se reproduit en 1812, avec la venue de la suite française de Marie-Louise à Prague, Teplitz et Dresde. Le comte « chambellanise¹²⁰ », ce qui consiste surtout à attendre, et obtient un nouveau moyen de liquidité : « cette chambellanerie m'a valu, a bon marché, une fort jolie boîte avec un N, et 2 abeilles en diamants estimée 200 ducats [2000 francs environ]. C'est deux cantons de la Suisse, s'il plait à Dieu¹²¹ ». L'ennui des antichambres et les contraintes de l'habit serré sont compensés par la perspective d'un voyage en liberté. Ce rêve se réalise en 1816, lorsque l'affirmation des Habsbourg rouvre les portes de l'Italie. Les cadeaux des souverains sont alors convertis en récits de voyage. Les marqueurs de l'Europe napoléonienne disparaissent au profit de l'exposition d'une manière de voyager qui réactualise l'idéal cosmopolite incarné par le prince de Ligne dans l'Europe du congrès de Vienne.

À bien des égards, le comte de Clary peut apparaître comme un « consommateur de diplomatie ». Le voyage curial lui permet de construire le voyage aristocratique. La visibilité des grands diplomates cache ainsi une multitude de chambellans voyageurs dont le statut confère une spécificité dans les circulations du premier XIX^e siècle. Bien conscient de sa situation de représentant d'une maison princière et d'un monarque, Charles-Joseph pouvait rejoindre la communauté des voyageurs sans s'y assimiler tout à fait : c'est là l'essence du touriste distingué au début du XIX^e siècle. De la cour de France au golfe de Naples, l'identité curiale reste au fondement des mobilités internationales de cette partie de la noblesse. L'appartenance au monde de la cour qui a permis de faire émerger l'identité du voyageur noble en 1810 continue en effet de jouer un rôle important dans les circulations personnelles du comte de Clary après 1815.

¹¹⁸ P. Branda, « La diplomatie « parallèle » de la maison de l'empereur », dans Y. Bruley, T. Lentz (dir.), *Diplomaties au temps de Napoléon*, Paris, CNRS, 2014, p. 127-137 ; du même, *Napoléon, op. cit.*, p. 391. La boîte remise par le grand chambellan Montesquiou comporte 26 diamants. Le comte s'adresse directement au fabricant de la boîte, le joaillier François-Regnault Nitot (SOAL-Děčín, c. 159, Paris, 10 juin 1810).

¹¹⁹ SOAL-Děčín, c. 189, Ch.-J. à Fédor Golovkine, Vienne, 2 décembre 1810 : « j'ai encore 460 ducats, reste de ma belle boîte, avec cela je puis aller au mois de mai en Suisse avec Louise pour 2 mois, ou bien au mois de Mars seul en Italie pour trois mois ».

¹²⁰ Selon son expression, SOAL-Děčín, c. 159, journal du 10 au 27 juin 1812.

¹²¹ *Idem*, c. 189, Ch.-J. à F. G., Teplitz, 4 septembre 1812.

C. Les voyages particuliers et les cours de la Restauration entre 1815 et 1830

Un chambellan autrichien dans l'Europe du congrès de Vienne

Le voyage curial ne cesse pas après 1815, comme le montre l'expérience de la comtesse Stourdza¹²². Le comte Charles-Joseph n'est toutefois chargé d'aucune commission officielle pour ses voyages en Italie en 1816 et en 1818-1820, ou pour son retour en France en 1822. Tous ces séjours à l'étranger sont marqués par une proximité avec les canaux diplomatiques, qui découle de la position de chambellan et des relations sociales de sa famille.

Les représentants autrichiens ou les membres de la famille impériale connaissent cette maison princière, et lui accordent une confiance perceptible dans la remise de dépêches et de lettres au cours des étapes du comte dans les villes italiennes. Les visites de politesse et l'obtention des passeports sont autant d'occasions de l'intégrer dans le circuit informel des correspondances entre l'Italie et Vienne. Au terme de son voyage de 1816, le comte est reçu à Milan par l'archiduc Rainier (1783-1853), puis dîne chez les Starhemberg au moment où arrive le prince Louis (1762-1833), ministre plénipotentiaire à la cour de Turin. Tous mettent à profit le départ imminent du comte qui passe de simple voyageur à courrier : « j'ai des dépêches du prince Starhemberg et un passe-port de courrier avec lesquels je compte bien faire l'important aux postes et aux douanes – ah si ce courrier-age pouvait attendrir et m'ouvrir la bourse de ma Staatskanzley [chancellerie]¹²³ ». Les chambellans fournissent un contingent de petits porteurs que l'on n'hésite pas à solliciter pour des écrits de moindre importance. Il s'agit d'une pratique courante, qui prolonge l'ajout d'écrits et d'objets en sus des missives officielles dans les valises des diplomates ou des agents du pouvoir. Dépêches et lettres sont ici conçues comme une marque d'amitié et de proximité, qui se traduit par un moyen de franchir plus aisément les frontières, ce dont le comte témoigne en octobre 1816 :

Aux lignes on veut me visiter, je fais le courrier – hilft nichts [cela n'aide pas] je veux montrer mes dépêches [...] je vois avec horreur que la chaleur de l'homme pendant jours et nuits a fondu les cachets - et que les dépêches du prince Starhemberg, celles de mons. de Bubna etc me collent par le ventre [...]. Heureusement qu'une lettre de l'archiduc Rainier à l'archiduc Louis ne collait pas et a été préservée de pareil accident. On me visite avec grâce, bien pour la forme. Je vais droit à la Staatskanzley. [...] Le prince [Metternich] en riant du malheur de mon portefeuille, fait l'opération césarienne et d'une main ferme et habitué à gouverner les rênes de l'état, il arrache les lettres et les dépêches dont la moitié du cachet reste à jamais dans mon portefeuille¹²⁴.

¹²² S. Ghervas, « Voyage au pays des mystiques », dans N. Bourguinat, S. Venayre, *Voyager, op. cit.*, p. 385-412.

¹²³ SOAL-Děčín, c. 164, journal 1816, cah. XL, 7 octobre 1816, p. 7.

¹²⁴ *Idem*, 13 octobre 1816, p. 16. Abrégé développé.

Le courrier amateur doit s'arrêter à la chancellerie avant même de regagner l'hôtel familial qui se trouve tout près. La circulation des nobles issus de l'empire d'Autriche s'inscrit à la marge des liens politiques entre Vienne et l'Italie.

Sans aller jusqu'à faire du comte de Clary un agent informel des Habsbourg en Europe, ses voyages privés où domine la quête du « pittoresque¹²⁵ » ne peuvent être considérés comme politiquement neutres. Son tour de la Péninsule puis son installation pour deux ans à Naples qu'il quitte peu avant les insurrections de 1820 s'inscrivent dans le contexte d'affirmation de l'ordre de la Sainte-Alliance qui précède les révolutions des années 1820-1830. Les voyages d'agrément et de santé représentent le versant social et culturel d'une nouvelle présence autrichienne en Italie après 1815.

Cette présence se traduit par une mobilité de la cour de l'empereur François. Ce dernier se rend à Naples en 1819 pour rencontrer le roi Ferdinand, le souverain restauré au lendemain du gouvernement de Joachim Murat. Le comte de Clary, installé dans la capitale depuis 1818, se trouve alors à Rome pour la Semaine Sainte et regagne le sud de l'Italie en même temps que le convoi impérial. Fort mal reçu par les aubergistes de Terracina qui le traitent en « humble voyageur », il n'hésite pas à mobiliser ses relations avec les chambellans pour s'installer avec eux à la table prévue par le pape pour la « prima classe de l'Imperatore » :

On déballe des adjudants, des chambellans, des femmes de chambre, des contrôleurs – Sur le champ leurs tables sont servies. Alors nous sortons de nos tanières comme les rats du grenier, nous allons en reconnaissance auprès des chambellans Eckard et Falkenhayn - je tourne un peu autour du pot, et nous mangeons le diner du pape. Il falloit voir, comme nous avons monté en considération aux yeux des Camerieri !¹²⁶

Les stratégies du comte pour améliorer ses conditions de circulation mettent en lumière son origine sociale. En s'asseyant à la table des chambellans, le comte s'identifie précisément à l'homme de cour autrichien. Il se distingue des contrôleurs et des cuisiniers autrichiens dans ces microcosmes que représentent à la fois l'auberge et le convoi impérial. Il souligne ainsi que leur « horrible jargon du plus infâme autrichien m'attaque les nerfs, au lieu de toucher mon cœur patriotique¹²⁷ ». Le déplacement à l'étranger avive la différenciation sociale qui se mesure dans les accents et le vocabulaire. Le rapprochement entre compatriotes

¹²⁵ Selon l'élargissement de l'art des jardins vers les récits de voyage que décrivent A. Corbin : *Le territoire, op. cit.*, p. 159, et Friedrich Wolzettel, *Le discours du voyageur*, Paris, PUF, 1996, p. 136.

¹²⁶ SOAL-Děčín, c. 169, journal 1819, cah. XXXII, 25 avril 1819, p. 11.

¹²⁷ *Idem*, cah. XXXII, Rome-Naples, 25 avril 1818, p. 11.

a ses limites. Le comte s'attache à circuler dans un monde choisi, celui des cours de la Restauration. Son cosmopolitisme est aristocratique.

Il poursuit cette logique à Naples, en participant à la présentation des autrichiens à l'empereur François le 4 mai 1819¹²⁸. Sa qualité de chambellan et ses relations curiales le placent aux premières loges des fêtes organisées en l'honneur de l'empereur d'Autriche. Le patriotisme du comte peut alors s'exalter en entendant l'allemand de la cour des Habsbourg, puis à la vue des navires anglais du port de Naples pavoisant l'aigle autrichien. Comme ses « compatriotes », il relève que les vaisseaux américains ne sacrifient pas à cet usage et refusent de canonner¹²⁹. Le port de Naples devient ainsi le théâtre de la rencontre entre les logiques de l'Europe des princes et l'affirmation des nations modernes. Pour un grand noble de la monarchie des Habsbourg, les cours demeurent un repère. La réactualisation du voyage curial est l'occasion pour lui de saisir quelques aspects de l'esprit de la restauration qui caractérise cette période.

Les cours de la Restauration : des espaces du souvenir

La présentation à la cour de Naples est un passage obligé des circulations de Charles-Joseph en 1816 et 1818. Les voyageurs particuliers participent au renforcement des liens anciens noués avec les Habsbourg de Vienne. La famille Clary-Aldringen entretient en effet un rapport particulier avec cet espace, en raison de la proximité avec les ambassadeurs et des séjours comme celui de Jean de Clary lors de l'annonce du couronnement de 1792¹³⁰. À son retour, le prince avait également été chargé d'organiser une contredanse en l'honneur de la venue du roi Ferdinand à Vienne en 1793. Ces précédents familiaux forment l'arrière-plan de l'observation de cette cour restaurée par le comte Charles-Joseph. Arrivé à Naples le 30 avril 1816, il se rend dès le 3 mai chez l'ambassadeur Louis Jablonowsky (1784-1864), « ou était le rendez vous des autrichiens a présenter¹³¹ ». Ce nom familial et ce rendez-vous officiel lui permettent de trouver ses marques au lendemain de la seconde restauration bourbonnienne.

Le comte décrit d'abord le fonctionnement traditionnel des cours comme espaces de la rencontre et de la reconnaissance, que l'historiographie a depuis longtemps mis en évidence :

¹²⁸ SOAL-Děčín, c. 169, cah. XXXIII, 1-15 mai 1819.

¹²⁹ *Idem*, cah. XXXIV, Naples, 18 et 30 mai 1819, p. 5, 29.

¹³⁰ Sur la proximité avec les ambassadeurs comme les Kaunitz à la fin du XVIII^e siècle : R. Gates-Coon, *The Charmed Circle. Joseph II and the « Five Princesses » 1765-1790*, West Lafayette, Purdue, 2015, p. 30. La sœur du prince Jean, Marie-Christine et son époux le comte Hoyos sont reçus à la cour de Naples en 1781 : nous remercions Mélanie Traversier qui a retrouvé leur trace dans les archives. Le fonds de Děčín conserve le journal du prince Jean en 1792 : c. 149, août 1792- février 1793.

¹³¹ SOAL-Děčín, c. 169, cah. XVI, 3 mai 1816, p. 15.

La p^{ss} Caroline [Jablonowska] présentait Flore [de Ligne], Mad A-Court présentait la duchesse de Devonshire, Mons A-Court présentait Sir Frédéric North. Des autres étoit un ennuyeux, poli et puant Cavriani, vieux que j'avais vu à Rome, le vieux Lucchesi que j'avais vu chez Appony à Florence. Il y avait le duc de Narbonne et le nouveau ministre de Sardaigne San Saturnino, le marquis Circello, le prince del Casseno, grand chambellan, Accerenza, Diego Pignatelli, le duc de Sangro capitaine des gardes¹³².

Ce rituel de la présentation au début du XIX^e siècle met le comte au contact des élites locales et des nobles anglais nombreux dans la péninsule. Il n'est pas sans rappeler la définition que Ronald Asch donne de la cour au terme de son étude sur le début de l'époque moderne : « une association étroite d'individus, un milieu culturel, le pôle décisionnaire informel, un espace privilégié de patronage et le lieu de la mise en relation entre le souverain et une élite socio-politique¹³³. » Capo di Monte joue son rôle de creuset des élites nobiliaires. La comtesse de Stourdza décrivait quant à elle une expérience similaire à la cour restaurée de Berlin, puis dans les cours allemandes de 1814-1815¹³⁴. Ces espaces sont incontournables pour qualifier le voyage aristocratique. À Naples, la présentation permet au comte d'intégrer rapidement l'univers social qui lui est familier au début d'un voyage prévu pour être de longue durée.

Charles-Joseph de Clary est immédiatement « en pays de connaissance ». Il sait comment se comporter dans ce monde des antichambres, et bénéficie de cette « mémoire aimable » des souverains, capables d'identifier les courtisans à leur nom, même à des années d'intervalle :

Nous avons attendus dans une galerie où se tiennent les cercles, où il y a d'assez beaux tableaux ; enfin le roi est venu. Je ne l'ai presque pas trouvé changé depuis 15 ou 20 ans. Mon nom l'a frappé et il s'est mis tout de suite à me parler de mon père, à me demander de ses nouvelles, à parler des chasses qu'il avait faites avec le roi, de ses lunettes, d'une emplâtre que mon père avait sur la joue [...] (cela n'est pas vrai et il a confondu avec quelqu'autre chasseur, mais je l'ai laissé dire car pour contrarier les rois il faut que cela vaille bien la peine.) Il a parlé du ballet que mon père a dirigé à Vienne [en 1793], des portraits des dames de ce quadrille qui se trouvaient à la Favorite¹³⁵ et il est revenu plusieurs fois à moi¹³⁶.

Le comte ne manque pas de rapporter ces détails dans les lettres envoyées au prince et à la princesse de Clary-Aldringen, qu'il utilise ensuite pour composer ses journaux. Il s'inscrit à

¹³² SOAL-Děčín, c. 169, cah. XVI, 3 mai 1816, p. 14. Abrégé développé. Nous renvoyons aux bilans historiographiques dans M. Fantoni (dir.), *The court in Europe, op. cit.*

¹³³ Ronald G. Asch, *Der Hof Karls I. von England, Politik, Provinz, und Patronage 1625-1640*, Cologne, Böhlau, 1993, p. 18.

¹³⁴ S. Ghervas, « Voyage au pays des mystiques », dans N. Bourguinat, S. Venayre, *Voyager, op. cit.*, p. 396-401.

¹³⁵ Une résidence suburbaine de l'empereur, à moins d'une lieue des remparts de Vienne. Des fêtes et des opéras y sont donnés depuis le XVII^e siècle : É. Hassler, *La cour de Vienne, op. cit.*, p. 68.

¹³⁶ SOAL-Děčín, c. 169, cah. XVI, 3 mai 1816, p. 14. Ab. dev..

son tour dans la fabrique d'une mémoire familiale de Naples qu'il s'attache à transmettre à ses proches avant de songer à ses descendants, destinataires explicites de son récit.

Le monarque jette ainsi un pont sur la période de l'exil palermitain¹³⁷. Le comte témoigne de l'impression étrange produite par le retour des princes d'ancien régime : « cette cour du roi, composée de ses affidés a l'air d'avoir dormi vingt-cinq ans, comme les Siebenschläfer [loirs] d'Autriche, c'est des figures et des costumes du dernier siècle¹³⁸ ». Le vestiaire curial, repère visuel traditionnel, donne l'image d'une cour figée en 1791, avant la perte des États et la réorganisation du royaume sous Joachim Murat¹³⁹. Comme le souligne Daniel Roche, le vêtement est un objet essentiel dans les transformations et les résistances politiques et sociales de la période¹⁴⁰. Sortie d'un long hiver, cette cour de Ferdinand semble repliée sur l'étiquette du temps des alliances entre Bourbons et Habsbourg : elle en fait un outil identitaire contre le panache du roi déchu, assimilé en creux à une « mode » qui n'aura finalement pas duré. À l'inverse, ces habits de cour alimentent la représentation d'une cour spectrale, revenue d'un autre siècle dans le monde du début du XIX^e siècle, celui du congrès de Vienne, de ses fracs et de ses uniformes que l'on retrouve par exemple dans la garde robe du comte de Clary¹⁴¹.

Le comte souligne la tentative du roi de Naples pour que la perte de ses états n'apparaisse que comme une parenthèse. En même temps que son palais, le souverain retrouve une jovialité qui transforme son visage en un masque du pouvoir légitime et absolu :

Si Jupiter fait trembler l'Olympe en fronçant les sourcils, le Roi fait trembler son palais en souriant, et il sourit fort haut et souvent. Il est et doit être content de se retrouver dans ce bien beau Naples ; mais comme tous les légitimes, il n'en est pas assez étonné et trouve cela la chose du monde la plus simple¹⁴².

Ce calme olympien ne doit pas faire oublier les efforts pour reconstruire ce pouvoir, en reprenant par exemple le chantier du théâtre San Carlo pour le transformer en une salle immense et magnifique après l'incendie de 1816. Le comte de Clary se rend en 1818 dans cet ancien théâtre des Bourbons aménagé par l'architecte de Murat, et sa magnificence lui semble démesurée :

¹³⁷ John. A. Davis, *Naples and Napoleon: Southern Italy and the European Revolutions, 1780-1860*, Oxford, OUP, 2006, p. 133, 292.

¹³⁸ SOAL-Děčín, c. 169, cah. XVI, 3 mai 1816, p. 15. Ab. dév..

¹³⁹ I. Paresys, N. Coquery (éd.), *Se vêtir, op. cit.*, p. 5-24.

¹⁴⁰ Daniel Roche, *Histoire des choses banales : histoire de la consommation dans les sociétés traditionnelles (XVII^e-XIX^e siècles)*, Paris, Fayard, 1997, p. 27.

¹⁴¹ SOAL-Děčín, c. 191-197: achats de vêtements dans les cahiers de comptes de Charles-Joseph de Clary.

¹⁴² *Idem*, c. 169, cah. XVI, 3 mai 1816, p. 15.

Au premier coup d'œil la salle m'a paru beaucoup trop dorée, et chargée d'ornements. C'est lourd et magnifique. Quand à la scène, en vérité trop grande – trop est trop aussi ! Sur un théâtre d'une grandeur aussi prodigieuse, le spectacle est entièrement perdu¹⁴³.

La monumentalité du « théâtre-roi » écrase le spectateur¹⁴⁴. Ce n'est donc pas sur scène, mais dans l'architecture de la salle qu'il faut chercher l'effet théâtral. Ce dernier est liée à l'entreprise de restauration de la grandeur Bourbonnienne par le Roi Ferdinand des Deux-Siciles. Le visage du souverain en son palais et la magnificence de l'opéra censée dépasser les travaux de Joachim Murat sont deux manifestations de la mise en scène du pouvoir royal qui accompagne la réassurance de Ferdinand au lendemain de la seconde restauration.

Le comte de Clary n'est pas dupe. Dès 1816, les parcours des individus qu'il rencontre à la cour de Naples apportent une nuance sombre au sourire rayonnant de Ferdinand. Fidèle à sa pratique descriptive, il dresse par exemple le portrait du duc de Narbonne, « couperosé, silencieux, déplaisant [...]. Nous avons vu sa femme à Teplitz il y a bien 15 ou 16 ans, avec Madame Louis XVIII [Marie-Joséphine de Savoie (1753-1810)]¹⁴⁵ ». Le souvenir de l'émigration en Europe centrale et l'instabilité politique de la période révolutionnaire apparaissent ainsi en contrepoint de l'affirmation de la légitimité royale. La cour offre un certain reflet du monde contemporain, dans lequel les aspirations libérales et nationales portées par d'autres élites deviennent de plus en plus difficiles à ignorer.

Cette question de la légitimité politique se pose de manière tout aussi forte dans la France de Louis XVIII, que le comte visite en 1822. Douze ans après les fastes du mariage de Napoléon, le comte retrouve la salle du Louvre pour l'ouverture de la séance royale du 4 juin :

Quand je vois ces cérémonies là, je suis toujours frappé du rapprochement des temps. Il n'y a que trente ans depuis la Terreur et lorsqu'on assassina le Roi ; qui aurait pu croire que son frère occuperait jamais un trône velours et or dans cette salle du Louvre ? Et puis entre deux, un règne de quinze ans, si différent de tout, si despotique, si glorieux, si consolidé ? Et une autre cour si brillante, si pompeuse et si comédienne de sa pompe ? - Et tout cela est effacé, presque oublié, Louis XVIII a l'air de succéder à Louis XV !! - Voilà ce qu'on ne trouve pas dans l'histoire - Et la restauration de Charles II ne peut pas être comparée à celle-ci¹⁴⁶.

Le trône velours et or de Louis XVIII marquait le retour à un régime modéré, traduit par la sobriété d'une vie de cour qui paraît bien terne après le faste imposant de la jeune cour

¹⁴³ SOAL-Děčín, c. 167, cah. VII, Naples, 30 mai 1818, p. 30.

¹⁴⁴ Mélanie Traversier, *Gouverner l'opéra. Une histoire politique de la musique à Naples, 1767-1815*, Rome, École française de Rome, 2009, p. 97.

¹⁴⁵ SOAL-Děčín, c. 169, cah. XVI, 3 mai 1816, p. 14.

¹⁴⁶ *Idem*, c. 177, cah. IX, 4 juin 1822, p. 11-12.

« brillante mais peu influente¹⁴⁷ » de Compiègne. Le comte se montre sensible à cette politique de l'oubli par laquelle le souverain tente de « renouer la chaîne des temps », rompue par la Terreur et rétablie par la Charte¹⁴⁸. L'effacement des souvenirs de la Révolution ou la simple messe de commémoration des exécutions de Louis XVI et Marie-Antoinette rencontrent alors la rhétorique anti-royaliste qui combat les discours involutionnistes¹⁴⁹. Le legs napoléonien est également revisité. La cour de Compiègne admirée par le comte en 1810 est maintenant présentée comme celle d'un « usurpateur », suivant le thème classique de l'imaginaire aristocratique du parvenu qui ne peut acquérir en une génération le calme prestige des dynasties éduquées au pouvoir¹⁵⁰. Ainsi isolée par sa propre gloire, l'épopée napoléonienne devenait un entre-deux, une expérience unique d'absolutisme venu refondre les équilibres français et européens. Car rien n'est oublié bien sûr, et le comte de Clary s'inscrit tout à fait dans l'esprit de la Restauration¹⁵¹.

L'impression d'avoir vécu une période historique saisit le voyageur noble. Ayant lui-même participé au cérémonial censé « consolider le pouvoir impérial¹⁵² », il ne peut qu'être curieux des recompositions et des hybridations à l'œuvre dans les régimes restaurés au moment où la monarchie des Habsbourg entérine son nouveau code civil. Le comte découvre la France de la Charte, un système fait d'éléments inconnus et familiers à ce lecteur né dans les derniers temps du despotisme éclairé et éduqué avec les manuels d'histoire moderne. Le recours au passé ne lui semble pas suffisant pour appréhender une période sans précédents. La terreur fut bien une rupture dans l'esprit des historiens contemporains comme dans celui des romantiques et des mémorialistes¹⁵³. La notion de Restauration était donc à construire. L'historiographie porte encore les traces de cette volonté de comprendre un « rapprochement des temps » où les apparences d'un retour à l'ordre ancien autorisèrent l'intégration des

¹⁴⁷ Selon le titre retenu par P. Branda, *Napoléon, op. cit.*, p. 361 ; Olivier Tort, « Le mythe du retour à l'Ancien Régime sous la Restauration », dans Jean-Claude Caron, Jean-Philippe Luis (dir.), *Rien appris, rien oublié ? Les Restaurations dans l'Europe postnapoléonienne (1814-1830)*, Rennes, PUR, 2015, p. 247.

¹⁴⁸ Matthijs Lok, « La culture du silence sous la Restauration », dans J.-C. Caron, J.-P. Luis (dir.), *Rien appris, rien oublié ?*, *op. cit.*, p. 215-217.

¹⁴⁹ O. Tort, « Le mythe du retour ... », dans J.-C. Caron, J.-P. Luis (dir.), *Rien appris, op. cit.*, p. 243-255 ; Sheryl Kroen, « Politique et théâtralité sous la Restauration », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 2007/25, p. 19-34.

¹⁵⁰ Cette thématique est aussi très présente chez la plupart des mémorialistes, comme l'indique Catrinona Seth, « La plume ou l'épée. Réflexions sur quelques mémorialistes » dans P. Bourdin (dir.), *Les noblesses françaises dans l'Europe de la Révolution*, Rennes, Clermont-Ferrand, PUR/PUBP, 2010, p. 443-458.

¹⁵¹ O. Tort, « Le mythe du retour », dans J.-C. Caron, J.-P. Luis (dir.), *Rien appris, rien oublié ?*, *op. cit.*, p. 243-255.

¹⁵² Titre retenu par P. Branda, *Napoléon, op. cit.*, p. 373.

¹⁵³ Olivier Ritz, « L'historien dans la tempête : images de l'écriture de l'histoire chez les premiers historiens de la Révolution (1789-1815) », dans A. Vasak (dir.), *Entre deux eaux. Les secondes Lumières et leurs ambiguïtés (1789-1815)*, Paris, Le Manuscrit, 2012, p. 309-328.

héritages napoléoniens, rendant impossible l'adoption simple du parlementarisme à l'anglaise¹⁵⁴.

La description du comte montre qu'il s'intéresse autant au roi qu'aux autres grandes figures politiques, témoignant de son intérêt pour le fonctionnement du nouveau régime. Il écrit par exemple qu'« on me montre tout plein de personnages intéressans, des noms que nous avons tant lus. Casimir Perrier, Laperouse, Donnadier [...]. Le discours du Roi étoit beau, quoique toujours a peu près le même a chaque séance royale¹⁵⁵ ». Charles-Joseph suit depuis la tribune diplomatique la présentation aux Chambres d'une pétition pour l'érection de monuments expiatoires à la mémoire de Louis XVI¹⁵⁶. Parmi ses « voisins de connaissance », il retrouve une relation d'Europe centrale : « à mon grand étonnement, je me trouve à côté de Monsieur de Bergk, le chargé d'affaires danois à Dresde qui l'année passée (1821) faisoit la partie de mon père à Teplitz¹⁵⁷ ». Cet étonnement est un lieu commun du cosmopolitisme aristocratique exprimé au sein d'un « petit monde choisi », une « première société » définie par son accès aux cours et aux corps diplomatiques, mais aussi aux salons et leur prolongement dans les loges de théâtre. La perte des repères historiques est donc compensée par l'affirmation du « pays de connaissance » formé dans la maison Clary-Aldringen.

Au-delà d'une persistance de l'ancien régime, cet héritage de l'Europe des princes est une manière d'inscrire les voyages de la noblesse de cour dans la recomposition des cadres politiques du début du XIX^e siècle¹⁵⁸. C'est ainsi que le comte pouvait envoyer à la princesse de Ligne ce commentaire enthousiaste en 1818 : « c'est joli de voyager, ma petite, de ville en ville et d'amis en amis. C'est un métier fort amusant¹⁵⁹ ». Ses galeries de portraits sont là pour attester d'une facilité toute aristocratique à voyager dans l'ordre politique de la Sainte-Alliance, que la France vient de rejoindre au moment où il écrit ces lignes. Le comte retrouvait ainsi un aspect fondamental du « métier d'héritier » dans les grandes maisons nobles, tout en s'appropriant l'héritage cosmopolite incarné par son grand-père, le prince de Ligne. Après l'interruption provoquée par la Révolution, voyager dans le monde de la « première société » n'est plus un apprentissage, mais une profession de foi qui donne aux circulations et à leur écriture les apparences d'une reconquête aristocratique de l'espace européen.

¹⁵⁴ J.C. Caron, J.-P. Luis dans *Rien appris, rien oublié ? op. cit.*, p. 11.

¹⁵⁵ SOAL-Děčín, c. 177, cah. IX, 4 juin 1822, p. 11-12.

¹⁵⁶ La pétition est présentée par Auguste d'Anglade, colon de Saint-Domingue.

¹⁵⁷ SOAL-Děčín, c. 177, cah. IX, 4 juin 1822, p. 11-12.

¹⁵⁸ Nous faisons référence aux travaux d'Arno Meyer, *La persistance de l'Ancien Régime. L'Europe de 1848 à la Grande Guerre*, Paris, Flammarion, 1983.

¹⁵⁹ SOAL-Děčín, c. 190, Ch.-J. à Euphémie de Ligne (1773-1834), sa tante, Munich, 26 mai 1820.

En 1825, un an après la succession de Charles X, le comte reprend le récit de sa mission de 1810 : sa réécriture est fidèle, afin de conserver la trace exacte de ce tournant qui lui a permis de retrouver ses repères dans les bouleversements géopolitiques de la période. Il s'agit donc d'un travail de relecture. Ce retour sur les pratiques du chambellan voyageur l'inscrit dans l'effort des mémorialistes entre 1815 et 1848. Ils sont alors nombreux à rechercher une cohérence historique à la fin de l'époque moderne au travers de la remémoration de leur parcours¹⁶⁰.

Le lien avec les cours de la restauration est une manière de réinventer le voyage aristocratique à la fin de l'époque moderne. Mais comme le note Olivier Tort, ces espaces ne font pas oublier « la concentration de la mondanité dans les milieux civils et urbains d'un « Tout-Paris » en voie de constitution¹⁶¹ ». C'est donc dans les salons que se joue le renouvellement de l'idéal de l'homme du monde pour le petit-fils du prince de Ligne. Les voyageurs sont également accueillis dans les loges de théâtre dont le comte fait un observatoire des recompositions à l'œuvre au lendemain de l'impérialisme des Napoléonides en Italie. La deuxième partie de ce chapitre s'interroge sur le lien entre sociabilités et circulations dans la conception des voyages fondés sur l'appartenance à la « première société » de Vienne au début du XIX^e siècle.

II. Voyager dans le monde au début du XIX^e siècle : l'héritage cosmopolite à l'heure des impérialismes culturels en Europe

A. Sociabilités et circulations : la fabrique du cosmopolitisme aristocratique

La conception des itinéraires et le coût du voyage

Au début du XIX^e siècle, Charles-Joseph se trouve dans une position favorable pour voyager dans le monde des élites nobiliaires. Sa position dans la maison princière lui en donne « le loisir et les moyens¹⁶² », et il dispose d'une solide expérience de la mobilité en Europe centrale. Cette dernière n'est toutefois pas suffisante lorsqu'il s'agit d'organiser des voyages de plus longue durée à l'étranger.

Les relations familiales et personnelles du comte sont mobilisées afin de l'aider à construire ses itinéraires en France ou en Italie. À la fin de l'année 1810, Charles-Joseph

¹⁶⁰ C. Seth, « La plume ou l'épée », dans P. Bourdin (dir.), *Les noblesses, op. cit.*, p. 443-458.

¹⁶¹ O. Tort, « Le mythe du retour », dans J.-C. Caron, J.-P. Luis (dir.), *Rien appris, op. cit.*, p. 247, citant les travaux de Anne Martin-Fugier, *La vie élégante ou la formation du Tout-Paris 1815-1848*, Paris, Seuil, 1993.

¹⁶² Nikolai M. Karamzine, *Lettres d'un voyageur russe en France, en Allemagne et en Suisse (1789-1790)*, Paris, Emile Mellier, 1867, p. 49.

sollicite le comte russe Fédor Golovkine qui se trouve à Paris, afin de le consulter sur un projet de voyage en Italie faisant suite au séjour de Compiègne :

J'ai encore 460 ducats, reste de ma belle boîte [4600 francs environ] [...] ; conseillez moi, faites moi un itinéraire jusqu'à Naples et un calcul d'une petite voiture. Vous avez si sublimement mené par la Suisse que ma confiance en est doublée¹⁶³.

En 1807, Fédor Golovkine avait gagné la Suisse depuis Moscou en passant par Vienne, emportant au passage un domestique de la famille de Ligne. Ses lettres permirent au comte de suivre ses pérégrinations jusqu'à Paris, ajoutant ainsi le regard de ce comte d'empire à ceux d'Adolphe Stackelberg et Flore de Ligne en 1802¹⁶⁴. Cette correspondance offre à Charles-Joseph le modèle d'un voyage réussi qu'il entend bien reproduire. Il s'inscrit explicitement dans le sillage de cet ami, aîné et presque mentor, au moment de s'éloigner des cadres du voyage curial. Cette connivence permet de dépasser l'usage des nombreux guides, dont la prolifération en fait des outils incontournables de la panoplie du voyageur de la fin de l'époque moderne¹⁶⁵. En 1816, le comte se déplace avec l'*Itinéraire instructif de Rome à Naples* de Mariano Vasi dans une poche, les voyages avec Chateaubriand et Elise von Recke dans l'autre¹⁶⁶. Il dispose de manuels commodes et de récits-guides qui fleurissent depuis l'époque des Lumières, pour construire une double approche pratique et subjective de la péninsule¹⁶⁷. Il compose un itinéraire qui répond à l'invitation des guides et de ses proches, tout en lui donnant une touche plus personnelle grâce à l'amitié avec le comte Golovkine. L'expérience géographique de la péninsule chère à Gilles Bertrand relevait à la fois du lieu commun des sites immanquables et d'un savoir particulier défini par les relations sociales¹⁶⁸. Grâce à cette implication de Golovkine, le voyage s'ancrait dans une entreprise collective qui attisait le désir du voyageur d'écrire des lettres et un récit aussi intéressant que ceux de ses prédécesseurs.

L'échange avec le comte de Golovkine permet d'actualiser les « informations de base » de manuels qui ne remplacent pas une expérience personnelle malgré leurs fréquentes rééditions¹⁶⁹. Entre l'Italie d'Elise von Recke en 1804, l'édition de 1813 de Vasi et le voyage

¹⁶³ SOAL-Děčín, c. 189, Ch.-J. à F. G., Vienne, 2 décembre 1810. Leur amitié avait débuté avec la venue du comte russe aux eaux de Teplitz dans les années 1800.

¹⁶⁴ *Ibidem*.

¹⁶⁵ G. Bertrand, *Le Grand Tour*, *op. cit.*, p. 177-191.

¹⁶⁶ Les références bibliographiques aux voyages de ces auteurs sont citées au verso des journaux, prévus à cet effet, quand des extraits entiers de leurs récits ne sont pas directement insérés dans le texte. Il en va de même pour le guide publié en 1813, acquis dans une édition italienne que le comte a pu se procurer sur place

¹⁶⁷ G. Bertrand, *Le Grand Tour*, *op. cit.*, p. 181 ; F. Wolzettel, *Le discours*, *op. cit.*, p. 301.

¹⁶⁸ G. Bertrand, *Le Grand Tour*, *op. cit.*, p. 177-213.

¹⁶⁹ *Ibidem*.

du comte de Clary en 1816, les aléas politiques avaient de quoi déstabiliser le lecteur en chambre. Les amis présents à l'étranger transmettent de précieux renseignements avec une grande précision. Le portefeuille du comte conserve par exemple un itinéraire chiffré pour Paris en 1822, prévu pour sa mère la princesse Marie-Christine de Ligne qui voyage en même temps que lui¹⁷⁰. Ce document anonyme s'apparente à ceux rédigés par Charles-Joseph durant ses mobilités en Europe centrale, mais il est d'une main étrangère. Il fallait que ce fut quelqu'un capable de concevoir le trajet d'un équipage noble entre la ville d'eau de Teplitz et Paris. Il peut s'agir du prince Metternich, car l'auteur donne l'exemple de la princesse qui donnait entre un et deux florins par jour de voyage à ses domestiques, vraisemblablement lors de son établissement à Paris en 1820¹⁷¹. Cela représente près de cinq francs pour les officiers de la maison, soit les indemnités qu'une cour en déplacement pouvait verser à ses employés¹⁷². L'ancien ambassadeur prêtait son concours à la construction de ce voyage particulier, pensé selon les attentes et les canons du voyage aristocratique dans l'Europe du début du XIX^e siècle.

Le comte reçoit un relevé des cinquante-quatre postes allemandes et soixante-deux postes de France accompagné des prix et des commentaires pratiques sur la route¹⁷³. Établi sur une « échelle large », ce budget prévoit que la princesse de Clary-Ligne voyage à « 4 chevaux et 1 postillon en Allemagne et en France six chevaux et deux postillons¹⁷⁴ ». L'équipage de la princesse franchirait les postes en quinze jours, en dépensant 700 florins pour le transport et 200 florins pour les frais d'auberges. L'auteur engage à faire des rouleaux pour éviter l'embaras du transport d'une telle somme. Il précise aussi les équivalences monétaires : il n'est plus besoin d'ouvrir un guide, seulement de se munir d'une cassette où l'ami prévoyant conseille de placer 2000 francs¹⁷⁵. Grâce à ce plan, il ne faut que dix jours à la princesse pour se rendre à Paris où son fils la retrouve en avril 1822¹⁷⁶. L'itinéraire n'est cependant que la première partie de l'« aperçu d'un projet de dépense pour le voyage et le séjour à Paris¹⁷⁷ ». L'établissement provisoire d'une princesse à Paris est évalué à 2199 francs par mois. Cette

¹⁷⁰ SOAL-Děčín, c. 177, « Itinéraire pour le voyage de Vienne à Paris par Strasbourg et le retour par Mayence à Töplitz », 1822, 19 pages. Voir annexe 4, p. 309.

¹⁷¹ *Idem*, fol. 19. L'auteur précise aussi que « les gens n'ont pas été nourris en route ». L'installation de la princesse est attestée par Guillaume Berthier de Sauvigny, *Metternich et la France après le Congrès de Vienne*, Paris, Hachette, 1968, p. 956.

¹⁷² A. Gosliga, « Les voyages d'Athanase Garnier », dans N. Bourguinat, S. Venayre (dir.), *Voyager, op. cit.*, p. 260.

¹⁷³ SOAL-Děčín, c. 177, « Itinéraire », 1822. On trouve le même type de documents dans les archives du prince Jean de Clary, c. 147-149.

¹⁷⁴ *Ibidem*.

¹⁷⁵ *Ibid.*. Il estime que 1000 francs suffiront. Il s'agit d'une mesure de précaution.

¹⁷⁶ Selon le journal de son fils, SOAL-Děčín, c. 177.

¹⁷⁷ Voir annexe 4, p. 309. SOAL-Děčín, c. 177, « Itinéraire », 1822.

estimation haute porte à environ 10 000 francs la dépense d'un séjour d'un peu plus de trois mois à Paris. Un voyage privé de la noblesse était donc à peine moins coûteux qu'une représentation impériale comme celle de Jean de Clary lors de la naissance du roi de Rome en 1811. La somme se rapproche de celle dépensée pendant les huit mois que le comte avait passé en Italie en 1816. Il lui fallut alors 1200 ducats-or, environ 13 200 francs au change de l'époque¹⁷⁸. Le comte dépense en moyenne 1650 francs par mois pour un tour qu'il décrit comme sans profusion. Ces sommes renvoient donc à ce que la « première société » de Vienne estimait comme le coût moyen d'un voyage aristocratique en Europe, et permettent de situer le comte parmi les voyageurs de son temps.

N'étant pas encore propriétaire, Charles-Joseph ne pouvait compter sur la vente d'un domaine comme celle qui avait permis à Sophie von La Roche de couvrir une dépense estimée entre 20 et 30 000 francs pour deux mois en Suisse à la fin du XVIII^e siècle¹⁷⁹. Le comte de Forbin eut recours au même moyen pour financer les 28 000 francs du coûteux voyage d'Orient en 1817-1818, auquel Chateaubriand avait consacré 50 000 francs en 1806¹⁸⁰. Dans le même temps, le gouvernement prussien estimait à 300 Thaler soit 1128 francs le coût du voyage de Rome de l'architecte Franz-Christian Gau (1790-1854) en 1815¹⁸¹. Des budgets moins élevés apparaissent dans la bourgeoisie : en 1834, une famille de quatre personnes ne dépasse pas 1000 francs pour un mois en Suisse, tandis que Louis Victor Parisel parcourt l'Italie « à petites journées » pour 400 francs mensuels en 1845¹⁸². Le comte est un voyageur aisé parmi la diversité des hommes et des femmes en mouvement au début du XIX^e siècle. Le voyage aristocratique exige la richesse, il reste un marqueur de la haute noblesse au tournant du XIX^e siècle.

Après les conditions du transport, c'est le choix d'un logement équipé qui est la principale préoccupation. Paris n'est pas un espace inconnu de la princesse de Ligne ou de son fils, mais l'accès à un quartier stratégique au cœur de la capitale requiert les conseils avisés d'un connaisseur. L'aperçu de 1822 délimite un espace précis sur la rive droite de la Seine :

Un appartement meublé dans le grand rayon des Boulevards depuis la Madeleine jusqu'au coin de la Rue Montmartre et depuis la rue Rivoli, jusqu'à l'extrémité de la rue

¹⁷⁸ SOAL-Děčín, c. 164, cah. XXXV, Gênes, 14 septembre 1816, p. 19.

¹⁷⁹ Erdmut Jorst, *Wege zur weiblichen Glückseligkeit: Sophie von La Roche Reisejournale 1784 bis 1786*, Thalhofen, Bauer, 2007, p. 38.

¹⁸⁰ Emmanuel Colet (éd.), *Le voyage à Constantinople, l'Orient –Express*, Anvers, Pandora, 1997, p. 23.

¹⁸¹ Leonard Ennen, *Zeitbilder aus der neueren Geschichte der Stadt Köln*, Cologne, 1857, p. 326.

¹⁸² Gérard Fontaines, *La culture du voyage à Lyon de 1820 à 1930*, Lyon, Presses Universitaires Lyon, 2003, p. 29-30.

Montblanc/ Chaussée d'Antin/ peut revenir de 400 à 450 francs par mois. La voiture de remise : 500 fr. ; le pourboire du cocher : 30 fr. ; un domestique de louage, 4 fr. par jour.

Un grand noble en voyage recherche plutôt le quartier du Palais-Royal et des Tuileries qui est ici quadrillé. Les guides de l'époque en font un « quartier pour les curieux », situé entre « la Chaussée d'Antin pour les négociants et banquiers » et « le faubourg St. Germain pour les ministres¹⁸³ ». Heinrich Reichard présente ces quartiers comme les plus chers¹⁸⁴. Le Palais-Royal est alors le cœur mondain de Paris, depuis la Comédie-Française jusqu'aux cafés-caveaux fréquentés par le demi-monde¹⁸⁵. Il offre un bon accès aux places où étaient organisées les réjouissances publiques de l'Empire et de la Restauration. Ces quartiers sont un logement de choix pour les « voyageurs curieux¹⁸⁶ » et surtout aisés. L'auteur de l'« aperçu » reflète la géographie sociale du Paris de la Restauration que les guides véhiculent auprès d'un large public.

Ce document n'est pas la seule référence du voyageur autrichien, qui s'attache à croiser les avis pour préciser cette géographie. Le comte correspond avec le marquis Charles-François de Bonnavy (1750-1825), une connaissance familiale du temps de l'émigration. Il suivit le comte de Provence, fréquenta l'hôtel de Ligne puis vint aux eaux de Teplitz dans les années 1800¹⁸⁷. Nommé Pair de France par Louis XVIII en 1815, il fut ministre puis gouverneur du château royal de Fontainebleau en 1821¹⁸⁸. L'arrivée à Paris est donc aussi placée sous le patronage de l'ancienne noblesse dont le mode de vie se recompose à la Restauration :

[Madame de Pardaillan] vous a peut être déjà retenu un logement Hôtel du Bac, rue du Bac, où vous serez il est vrai, moins chèrement logé que dans le quartier des honnêtes gens. L'année dernière je n'avais pas pu loger Mdes de Reede, Mde et Mlle de Masson à moins de 400 francs par mois. La rue du Bac me déplaît par la raison que j'en suis loin, mais elle est assez centrale¹⁸⁹.

Le comte s'écarte du carré d'or tracé par le premier aperçu d'un voyage noble dans le Paris de la Restauration. La relation ancienne de la princesse de Ligne avec la comtesse de

¹⁸³ H. A. O. Reichard, *Guide des voyageurs en France*, Weimar, Bureau d'industrie, 1810, p. 93.

¹⁸⁴ *Ibidem*. Le guide ne donne pas le coût des loyers dans ces quartiers, que l'aperçu de 1822 permet de retrouver. 150 à 360 florins permettent de se loger dans un « hôtel garni très commode à un prix modéré » hors de ces espaces.

¹⁸⁵ N. Karamzine, *Lettres, op. cit.*, 1790, p. 310 : « On regarde le Palais-Royal comme le cœur, l'âme, le cerveau de Paris ». R. Trouilleux, *Le Palais-Royal : un demi-siècle de folies 1780-1830*, Paris, Giovanangeli, 2010.

¹⁸⁶ Il s'agit de l'une des catégories de voyageurs définie par Laurence Sterne dans *A sentimental Journey through France and Italy* (1768), p. 33.

¹⁸⁷ Sa correspondance de ces années se trouve SOAL-Děčín, c. 189-190. Philip Mansel, « Le prince de Ligne et les émigrés français : 1789-1814 », *Nouvelles Annales du Prince de Ligne*, 1996/X, p. 9-21.

¹⁸⁸ Notice des archives nationales, fonds 37AP.

¹⁸⁹ SOAL-Děčín, c. 190, à Ch.-J. Paris, 10 mars 1822.

Pardaillan, renouvelée grâce aux visites de Charles-Joseph en 1810, oriente ces voyageurs vers le faubourg Saint-Germain¹⁹⁰. Dans son *Histoire du bon goût*, Didier Masseur indique combien ce quartier aristocratique délimité par le fleuve fait rêver, malgré la diversité sociale de ses habitants¹⁹¹. La comtesse vit dans une retraite difficile après son émigration, mais elle est un bon exemple de cet imaginaire de la « fascinante continuité¹⁹² » de l'aristocratie ayant survécu aux bouleversements de la période. Le marquis de Bonnay différencie le faubourg d'un quartier des honnêtes gens qu'il identifie plutôt au faubourg Saint-Honoré, où il réside rue d'Anjou. C'est là que Charles de Rémusat trouve une société modérée, « sensible à la philosophie des Lumières, intéressée par « la révolution honnête¹⁹³ » », attachée à l'Empire mais se retrouvant plus fortement dans les idées de la Restauration. Cette société représenterait une aristocratie libérale par rapport au faubourg Saint-Germain légitimiste. Anne-Marie Fugier précise que les émigrés n'y manquent pas, et les étrangers y sont également nombreux, en raison de la présence des ambassades¹⁹⁴. C'est donc un quartier idéal pour les voyageurs, dans ce Paris où le logement est perçu comme un indicateur des origines et des convictions¹⁹⁵.

Le choix d'un intermédiaire, le « logeur » noble, est déterminant pour circuler dans le monde des salons. Le faubourg Saint-Germain, apparemment plus abordable que le quartier à la mode de la Chaussée d'Antin, est aussi plus exclusif. Le choix des Clary-Aldringen souligne les liens des Ligne avec l'ancienne noblesse parisienne. Il n'est cependant pas politique, mais pragmatique. Les voyageurs étrangers occupent logiquement une place spécifique dans ces divisions sociales de l'espace parisien¹⁹⁶. L'organisation du voyage de 1822 met surtout en valeur une solidarité aristocratique qui se concrétise au travers de la distribution des étrangers à Paris dont témoigne le marquis de Bonnay. Vingt ans plus tôt, le marquis était reçu à l'hôtel de Ligne, et sollicitait l'aide du comte pour se loger dans la ville d'eau de Teplitz¹⁹⁷. Ce long intervalle, émaillé de quelques correspondances, n'empêche pas

¹⁹⁰ Les Pardaillan de Gondrin sont une grande famille de l'Ancien Régime, ducs d'Antin au XVIII^e siècle.

¹⁹¹ Didier Masseur, *Une histoire du bon goût*, Paris, Perrin, 2014.

¹⁹² *Ibidem*. Cet imaginaire s'exerce notamment sur les anoblis du premier Empire, comme l'indique N. Petiteau *Élites et mobilités : la noblesse d'Empire au XIX^e siècle (1808-1914)*, Paris, La Boutique de l'histoire, 1997, p. 398-399.

¹⁹³ Anne Martin-Fugier, *La vie élégante ou la formation du Tout-Paris 1815-1848*, Paris, Seuil, 1993, p. 100-123 ; N. Petiteau, *Élites, op. cit.*, p. 398.

¹⁹⁴ *Ibidem*.

¹⁹⁵ Au moment de la monarchie de Juillet, elle tourne à la guerre entre les salons orléanistes de la Chaussée d'Antin près desquels habitait Bonnay (ceux des Talleyrand ou Broglie) et les salons légitimistes de Saint-Germain comme celui des Noailles, une famille connue des Clary-Aldringen grâce aux circulations des cours.

¹⁹⁶ Sur ces questions : Adeline Daumard, « Une enquête sur la noblesse à Paris au XIX^e siècle », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* 1989/3, p. 27-38.

¹⁹⁷ SOAL-Děčín, c. 189, correspondance de 1802.

un échange de bons procédés venant nourrir l'idée d'une définition de l'aristocratie par ses liens transfrontaliers avancée par Bertrand Goujon¹⁹⁸. À Paris, le marquis rend service au comte en se « recommandant aux amitiés de toute la famille de Clary¹⁹⁹ ». Il prend ainsi sa part à la fabrique collective du voyage noble où le nom fait figure de passeport. Le voyage est un moment très fort de la formation d'une identité aristocratique, qui prend corps grâce à une solidarité pratique. Cette dernière permet aussi au comte de se joindre aux « caravanes » nobiliaires formées pour affronter les routes peu sûres de l'Italie du Sud au lendemain du Congrès de Vienne.

Sur la route de l'Italie des Habsbourg : les caravanes organisées au début du XIX^e siècle

La sociabilité nobiliaire joue un rôle central lorsque les phases d'affirmation politique entraînent un encadrement accru des voyages, comme c'est le cas lors de la Révolution ou des réassurances monarchiques de 1815-1816²⁰⁰. Le ministre de Naples à Rome durcit ainsi les conditions légales d'accès au royaume napolitain en multipliant les formalités nécessaires²⁰¹. La noblesse n'échappe pas aux contrôles policiers qui entravent le voyage du « comte Preysing et d'autres bavarois qui [...], manque de formalités, ont été obligés de rebrousser chemin, depuis Terracina²⁰² ». Pour obtenir ses passeports, le comte s'appuie sur la présence d'un autre diplomate napolitain, le comte de Ludolf, en réagissant très vite lorsque celui-ci l'informe de son passage à Rome :

On m'apporte une carte de Ludolf qui est arrivé hier à l'hôtel de la Grand'Europa [...]. J'y cours avec, j'ai eu un grand plaisir à le voir. Je le croyais en Angleterre. Il vient de Florence, va à Naples, et de là comme ministre à Constantinople. Il ne s'arrête que peu de jours ici ; il m'a bien questionné sur les Esterhazy, et tous nos amis de Vienne. Il est avec un grand anglais nommé monsieur Haggarth qui dessine à merveille [...]. J'ai été avec ces messieurs chez le marquis Foscaldo le ministre de Naples. J'y avais aussi des affaires de passe-port²⁰³.

Les formalités incontournables sont ici reléguées au second plan d'une visite de courtoisie qui correspond mieux à l'idéal du voyage mondain dont Antoine Lilti a livré une étude fine dans *Le monde des salons*²⁰⁴. Le diplomate et ses liens en Europe sont les

¹⁹⁸ B. Goujon, *Les Arenberg*, *op. cit.*, p. 15-46.

¹⁹⁹ SOAL-Děčín, c. 190, à Ch.-J. Paris, 10 mars 1822.

²⁰⁰ G. Bertrand évoque la surabondance de ces sources de police sous la Révolution et le Directoire, *Le Grand Tour*, *op. cit.*, p. 113.

²⁰¹ Comme l'indique le comte SOAL-Děčín, c. 162, cah. XIII, Rome, 19 avril 1816. Il s'apparente à ces administrateurs des identités étudiés par Vincent Denis, *Une histoire de l'identité. France, 1715-1815*, Seyssel, Champ Vallon, 2008, p. 394-420.

²⁰² SOAL-Děčín, c. 162, cah. XIII, Rome, 19 avril 1816, p. 1.

²⁰³ *Ibidem*.

²⁰⁴ A. Lilti, *Le monde des salons, sociabilités et mondanités à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, p. 104-105.

personnages clé de ce « pays de connaissance » de la haute noblesse. Le comte offre les dernières nouvelles de Vienne utiles à l'ambassadeur très mobile. En retour, ce dernier facilite l'obtention du passeport au voyageur précaire comme au membre des hautes classes, au piéton pèlerin comme à l'artiste qui accompagne le diplomate dans sa berline. L'information mondaine est un marqueur aristocratique dans la grande différence des manières de voyager présentée par Gilles Bertrand²⁰⁵.

Cette économie repose sur un autre outil précieux qui distinguait les élites sociales dans la « comédie humaine des voyageurs²⁰⁶ » : la carte permettant de se signaler aux personnes de connaissance. Les bulletins d'arrivants permettaient d'identifier les noms connus en se reposant sur la maîtrise de la géographie des hôtels par les laquais de louage. Ces listes correspondent aux enregistrements des clients par les hôteliers, à la demande des autorités²⁰⁷. Elles pouvaient prendre un caractère public, notamment lorsque les gazettes signalaient les voyageurs. Le comte était au fait de cet usage, puisque son nom apparaît dans les journaux viennois du début du XIX^e siècle²⁰⁸. Il permettait de compléter l'insertion dans le cycle cumulatif des visites caractéristique du voyage noble : à peine arrivé à Rome, le comte laissait le laquais qui s'offrit à lui monter ses affaires pour se rendre encore couvert de poussière chez la comtesse Arnstein qui l'informa des étrangers présents à Rome²⁰⁹. Elle est peut-être la source qui communique l'adresse du comte de Clary au comte Ludolf. La courte durée du séjour imposait de se présenter très vite chez ceux qui résidaient plus longtemps, afin qu'ils diffusent eux aussi l'adresse du voyageur.

L'obtention des passeports n'est qu'une étape préalable. Il reste à organiser la circulation entre Rome et Naples alors que les rumeurs attestent de la présence de brigands et déstabilisent les voyageurs²¹⁰. Elles sont alimentées par ceux qui circulent. Ils soulignent par exemple que les piquets de police très efficaces pour le contrôle des passeports disparaissent entre Capoue et Naples, laissant les voyageurs à la merci des brigands :

à Capoue on est entouré de figures de brigands et assailli de cris et de mendiants [...] on paye 2 écus par voiture pour les innombrables piquets qu'on trouve depuis Terracina [...] par un entêtement inconcevable et inexplicable, il n'y a plus un homme de Capoue a

²⁰⁵ G. Bertrand, « La place du voyage dans les sociétés européennes (XVI^e-XVIII^e siècles), *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 2014/3-121, *Heurs et malheurs des voyages (XVI^e-XVIII^e siècle)*, p. 23. Dans *Le Grand Tour revisité*, il s'appuie sur les passeports pour repérer cette diversité, *op. cit.*, p. 110-127.

²⁰⁶ *Ibidem*.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 99.

²⁰⁸ Par exemple dans le *Wiener Zeitung* du 1^{er} novembre 1808 (ÖNB).

²⁰⁹ SOAL-Děčín, c. 162, cah. V, Rome, 31 mars 1816.

²¹⁰ La femme du grand chambellan Narischkin « renonce au voyage de Naples de peur des voleurs » quelques jours avant le départ du comte, SOAL-Děčín, c. 162, cah. XIII, Rome, 21 avril 1816, p. 8.

Naples, et c'est dans ces deux postes que plusieurs voitures et un courrier autrichien ont été attaqués l'hiver dernier²¹¹.

Mendicité et brigandage font l'objet d'une abondante littérature qui véhicule l'image de l'instabilité du Sud de la Péninsule, et y préparz ceux qui s'y rendent²¹². Le comte s'inscrit donc dans la rhétorique des protestations du voyageur aisé qui paye pour sa sécurité et supporte dans sa voiture le choc du dépaysement²¹³. Les visages des habitants qui l'assaillent font de Capoue la porte de ce brigandage endémique qui connaît un renouveau en 1815, mettant l'autorité en péril dans les marges du Royaume, comme le souligne Pierre-Marie Delpu²¹⁴. En 1816, le courrier autrichien est une cible privilégiée du banditisme. La guerre napolitaine de 1815 et l'affirmation des Habsbourg se traduisent par la présence des armées autrichiennes auxquelles les populations sont maintenant confrontées. Cette arrière-plan conduit à regrouper les voitures ainsi que l'écrit le comte juste avant son départ : « dans cet admirable, abominable pays, il faut d'ailleurs s'arranger en caravane comme pour traverser le désert, à cause des bédouins²¹⁵. » La comparaison avec l'indépendance des nomades et les guérillas du désert exacerbe la perception d'une zone incontrôlée que seule l'organisation d'une caravane noble permet de traverser. Le comte s'aventure dans le vide laissé par la guerre napolitaine, un espace où l'instabilité se fait sentir jusqu'aux environs de Naples. Dans les sources de l'époque comme celles de Lenoir, le retour du brigandage était interprété comme le signe d'une « défaite de la civilisation²¹⁶ ». « Gagner Naples » prend un sens très fort de reconquête culturelle par les héritiers du Grand Tour. L'étape dans le golfe avive la conscience de voyager en noble autrichien dans un monde dangereux où il revenait maintenant à Ferdinand de maintenir l'ordre sous l'égide des armées impériales de Metternich. La sociabilité devenait une arme contre la sauvagerie supposée et la violence réelle d'une région désertée par les piquets de gendarmerie.

C'est dans ce contexte entre réaffirmation et contestation de l'influence des Habsbourg que le comte rejoint les petits groupes qui se forment à Rome ou à Naples grâce aux relations

²¹¹ SOAL-Děčín, c. 167, cah. VII, Naples, 30 mai 1818, p. 29.

²¹² La figure du brigand, incontournable dans les récits de voyage, envahit la littérature du XIX^e siècle : Valérie Sottocasa (dir.), *Les Brigands. Criminalité et protestation politique 1750-1850*, Rennes, PUR, 2013, p. 7-15.

²¹³ G. Bertrand, *Le Grand Tour revisité*, op. cit., p. 260-261.

²¹⁴ P.-M. Delpu, « De l'État muratien à l'État bourbon : la transition de l'appareil étatique napolitain sous la Restauration (1815-1822) », dans J.-C. Caron, J.-P. Luis (dir.), *Rien appris, rien oublié ?*, op. cit., p. 37-50. En 1821, le colonel autrichien Condenshagen, une connaissance du comte, est attaqué sur la route de Naples par la bande d'Antonio Gasbarrone.

²¹⁵ SOAL-Děčín, c. 162, cah. XV, Rome, 29 avril 1816, p. 16-18.

²¹⁶ Cité par V. Millot, « Paris, une ville sans brigands ? Un regard sur le « triomphe » de la police parisienne à la fin du XVIII^e siècle », dans L. Andriès (dir.), *Cartouche, Mandrin et autres brigands du XVIII^e siècle*, Paris, Desjonquères, 2010, p. 190.

sociales et familiales. En 1816, le comte voyage seul en se reposant sur le système des laquais de louage qui fonctionne très bien jusqu'à Rome. Il renforce sa sécurité pour se rendre à Naples, en rejoignant les voitures du comte et de la comtesse russe Orlov connus en Europe centrale dans les années 1800²¹⁷. Le 29 avril 1816, sa petite calèche grossit la « caravane Orloff » guidée par un homme à cheval et protégée par un cabriolet où se « perchaient comme ils pouvaient quatre bons soldats autrichiens servant d'escortes et destinés à manger les bandits²¹⁸ ». L'escorte était complétée par « deux dragons romains ou papaux qui n'inspiraient pas autant de confiance malgré leur bel uniforme », remplacés entre Terracina et Naples par deux cuirassiers autrichiens. Charles-Joseph de Clary témoigne ainsi de la collaboration policière et militaire progressivement construite pour maintenir l'ordre et réprimer le développement des mouvements libéraux dans le cadre la Sainte-Alliance²¹⁹. Admiratif de la « belle tournure » des cuirassiers, le comte autrichien se sent suffisamment assuré pour braver la poussière en montant sur le siège pour profiter de la vue des paysages de la Campanie. Il retrouve peut-être cet enthousiasme avec lequel il parcourait les dernières postes de Vienne à Teplitz dans sa jeunesse²²⁰. Son horizon s'élargit considérablement, un monde nouveau s'offre à celui qui marche dans les traces des voyageurs et voyageuses de la fin du XVIII^e siècle – à commencer par sa famille – mais dans une Italie en pleine recomposition.

La jouissance esthétique est donc autorisée par la présence policière et militaire. Le dessinateur hollandais protégé par les Orlov n'est pas en reste, le comte le décrit « en attitude le crayon à la main » pour faire du dessin un autre témoignage du voyage retrouvé des élites nobiliaires et artistiques. La caravane accueille aussi la science et la religion, au travers de deux gentlemen anglais, physicien et clergyman « en devoir de faire le Great Tour ». Le cabriolet italien et la berline anglaise des Orlov abritent enfin les domestiques français et « le nègre Télémaque [qu'ils] ont pris à Vienne il y a dix ans ». Du haut de son siège, le comte s'amuse de ce « résumé du monde et de ses nations²²¹ ». De l'artiste hollandais Pittlo aux voyages de Télémaque, la noblesse organise un microcosme où se concentrent les logiques de patronage et de service de l'ancien régime. Ce cosmopolitisme sous bonne garde se distingue

²¹⁷ Anne Saltykov (1777-1824) et Grigori Vladimirovitch Orlov (1777-1826)

²¹⁸ Voir annexe 5, p. 310. SOAL-Děčín, c. 162, cah. XV, Rome, 29 avril 1816, p. 16-18.

²¹⁹ Marie-Pierre Rey, « La Sainte-Alliance du tsar Alexandre I^{er} », dans J.-C. Caron, J.-P. Luis (dir.), *Rien appris, rien oublié ?*, op. cit., p. 199-212.

²²⁰ Nous renvoyons à la première partie du chapitre IV, p. 376-381.

²²¹ Voir annexe 5 p. 310 la description complète de cette caravane.

de l'internationalisme libéral qui se constitue au même moment²²². Deux mondes se déploient simultanément, deux formes de résistance donnant leur caractère propre aux Restaurations²²³.

L'armée et la noblesse protègent une manière de voyager. La caravane Orlov est donc un miroir grossissant de cette « Europe voyageante²²⁴ » qui revisite le traditionnel voyage de Naples sur lequel plane maintenant l'aigle autrichien. Avec ce néologisme, le comte élargit le « pays de connaissance » et affirme ainsi la permanence de logiques anciennes d'après lesquelles il pense le monde et le voyage. Ces étrangers provisoirement réunis en caravane partagent une culture commune héritée du Tour. Pour autant, il n'est pas question d'intellectualiser ce cosmopolitisme en définissant une communauté universelle des voyageurs. Une fois à bon port, la caravane se sépare. Charles-Joseph de Clary-Aldringen peut alors compter sur les lettres et les présents dont sa voiture est remplie afin de garantir son accueil dans la société des étrangers. La culture matérielle du voyageur est au cœur du lien entre sociabilité et circulation qui façonne les voyages aristocratiques dans l'Europe des Habsbourg.

Les recommandations aristocratiques : de précieux sésames

Le voyageur noble est chargé de lettres personnelles et de paquets en tout genre que lui confient ses pairs à Vienne. Ces objets remplacent les lettres de recommandation servant à « pallier un déficit de notoriété sociale », dans une Europe où « les voyageurs reconnaissent que partout [...], un nom illustre, un réseau de connaissances personnelles et une bonne fortune valent mieux qu'une lettre²²⁵ ». L'usage de ces lettres s'est tellement répandu à la fin du XVIII^e siècle qu'il nuit à leur efficacité²²⁶. Les commissions privées sont autant de sésames personnalisés qui facilitent l'insertion dans un circuit aristocratique entre les sociétés qui se forment dans les capitales.

Lorsqu'il se rend à Paris pour sa cour en 1811, le prince de Clary reçoit avec son instruction un billet de Metternich le chargeant d'un uniforme pour le prince Camille

²²² W. Bruyère-Ostells, « Internationale libérale ou contre-monde libéral ? Des degrés et des espaces d'opposition aux Restaurations » dans J.-C. Caron, J.-P. Luis (dir.), *Rien appris, rien oublié ?*, op. cit., p. 367-380.

²²³ *Ibid.*, et dans le même ouvrage M.-P. Rey, « La Sainte-Alliance... », op. cit., p. 199-212.

²²⁴ SOAL-Děčín, c. 167, cah. VII, Naples, 14 mai 1818, p. 3.

²²⁵ E. Chapron, « Du bon usage des recommandations : lettres et voyageurs au XVIII^e siècle », P.-Y. Beaurepaire, P. Pourchasse (dir.), *Les circulations internationales en Europe 1680-1780*, Rennes, PUR, 2010, p. 251.

²²⁶ Le comte remarque par exemple la « table couverte de lettres de recommandation pour la Sicile » chez le comte Antonelli lors de sa visite du 2 juillet 1816, justement pour demander des conseils sur l'accès à Palerme. SOAL-Děčín, c. 163, cah. XXIV, Naples, 2 juillet 1816.

Borghèse²²⁷. Le prince devait aussi transmettre ses hommages à la princesse, puis à la duchesse d'Elchingen, « l'aimable hôtesse de ma dernière demeure à Paris ». À madame Duroc, épouse du duc de Frioul et de l'Empire, il devait assurer qu'elle recevrait « le rendu pour le charmant dessein [*sic*] qu'elle m'a envoyé ». Cette liste est sans équivoque : le prince de Clary est introduit au sein de la noblesse d'Empire. C'est auprès d'elle qu'il avait besoin de recommandations, et non auprès de la société du faubourg Saint-Germain où la famille Clary-Ligne entretenait plusieurs connaissances. Les ambassadeurs poursuivaient indirectement leur rôle de rapprochement des cours de France et d'Autriche en fournissant à leurs pairs les outils favorisant les circulations personnelles entre les maisons des noblesses de l'Empire. Si la diplomatie soutenait les voyages nobles, la sociabilité aristocratique retrouvait la fonction de diplomatie parallèle qui accompagnait la formation des unions dynastiques dans la société des princes chère à Lucien Bély²²⁸.

Lorsqu'il se rend en Italie, le comte joue à son tour le rôle de messager chargé de missives privées, qu'il faut distinguer des lettres étudiées par Emmanuelle Chapron²²⁹. Son nom n'y est pas mentionné : c'est dans la remise en main propre que se joue la recommandation. Le destinataire profite de la présence pour demander d'autres nouvelles sur ses connaissances de Vienne, et la conversation s'engage. Les présents jouent un rôle important. Pour son retour à Naples en 1818, Charles-Joseph transporte notamment des « laines pour faire un tapis entier²³⁰ » et une robe pour la comtesse Woyna, de la part des comtesses Lanskoronska et Mniczek de Vienne. La distribution est effectuée dans le salon de l'ambassadrice Caroline Jablonowska, née comtesse Woyna (1786-1840), la femme de l'ambassadeur d'Autriche à Naples. Il s'agit du premier repère du comte à son arrivée. Ces présents ont plus de succès que les objets dans le goût chinois achetés en chemin pour la princesse Jablonowska. Reçu « avec un mépris poli²³¹ », ce cadeau commun renvoyait trop visiblement à la mode des chinoiseries depuis le règne de Marie-Amélie de Saxe (1724-1760)²³². C'était mal connaître la princesse, et presque commettre une faute de goût. Les initiatives du voyageur noble pèsent moins que son engagement comme intermédiaire entre les grandes familles dont il peut alors apparaître comme un représentant. Cette caution des

²²⁷ SOAL-Děčín, c. 149, Metternich à J.d.C., s.d., 1811.

²²⁸ L. Bély, *La société des princes, XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1999.

²²⁹ E. Chapron, « Du bon usage... », dans P.-Y. Beaurepaire, P. Pourchasse (dir.), *Les circulations, op. cit.*, p. 249-258.

²³⁰ SOAL-Děčín, c. 167, cah. VII, Naples, 31 mai 1818, p. 33.

²³¹ *Ibidem*.

²³² Francesco Morena, *Chinoiserie: the evolution of the Oriental style in Italy from the 14th to the 19th century*, Florence, Centro Di, 2009, p. 185.

élites nobiliaires apparaît indispensable pour « voir le pli de la société²³³ » et bénéficiaire de précieux conseils pour se loger.

De tels usages exportent à l'étranger les pratiques structurantes de la haute noblesse en Europe centrale. Au début du XIX^e siècle, le comte put ainsi se charger des caisses d'eau de Cologne de la comtesse de Thun qui descendent l'Elbe à destination de la princesse Bagration²³⁴. Ces échanges doublent l'usage de la poste en raison de leur valeur sociale. Ils entretiennent l'image d'un déploiement des grandes familles en Europe dont Bertrand Goujon montre qu'il participe de la réinvention de l'identité aristocratique au XIX^e siècle²³⁵. L'élargissement du circuit familial de la correspondance à celui d'autres familles nourrit le sentiment d'appartenance à la « première société ». C'est sur ce principe que repose la fluidité du voyage aristocratique, dont l'image est bien sûr entretenue dans les récits de ceux qui sont reçus à l'étranger. Le comte échappe ainsi au réseau des auberges suisses pour loger dans une villa louée à Mont-Cenis par madame de Kloest, une habituée de la cure de Teplitz également fréquentée à Vienne. « Bien établi, bien reçu, choyé, mitonné, questionné et content²³⁶ », il échangeait les souvenirs de Vienne contre une hospitalité et des conseils à partir desquels organiser la suite de ses étapes. Le cosmopolitisme des grands nobles, cette « manière de voyager de ville en ville et d'ami en ami²³⁷ », reposait donc sur une sociabilité renforcée par les objets qui intègrent le voyageur en faisant souffler un vent de nouveauté à son arrivée.

Après les cadeaux et les lettres, c'est la petite bibliothèque de voyage du comte qui attire l'attention de la société autrichienne à Naples. Une semaine après son arrivée en 1818, il note que « mes livres font le bonheur de tout le monde. On se jette sur les nouveautés²³⁸ ». Le passage dans les différents États italiens fut mis à profit pour acquérir des ouvrages difficiles à trouver à Naples. Le comte possède par exemple le « Saggio Storico della rivoluzione di Napoli [del 1799, de Vincenzo Cuocco]. Livre prodigieusement deffendu ici, plein de fiel et de haine contre les Bourbons et le roi Ferdinand²³⁹ ». La noblesse autrichienne participe à la circulation des textes corrosifs de la Restauration, en s'adaptant aux différentes conditions de censure pourtant renforcées à cette époque. Leur possession pimente sans doute le contrôle des passeports. Dans l'esprit nobiliaire, le renforcement policier augmentait encore l'intérêt

²³³ SOAL-Děčín, c. 167, cah. VII, Naples, 31 mai 1818, p. 33.

²³⁴ SOAL-Děčín, c. 189, la comtesse de Thun à Charles-Joseph, décembre 1809.

²³⁵ B. Goujon, *Les Arenberg, op. cit.*, p. 15-46.

²³⁶ SOAL-Děčín, c. 159, journal du 9 juillet 1810, lettre N°55 à son épouse la comtesse Louise.

²³⁷ *Idem*, c. 190, Ch.-J. à Euphémie de Ligne (1773-1834), sa tante, Munich, 26 mai 1820.

²³⁸ *Idem*, c. 167, cah. XI, Naples, 12 juin 1818, p. 24.

²³⁹ *Idem*, cah. XII, 31 juillet 1818, p. 37. L'ouvrage est écrit pendant l'exil de l'auteur à Paris, et publié anonymement à Milan en 1801. Sur son rôle à Naples : P.-M. Delpu, « De l'État muratien à l'État bourbon », dans J.-C. Caron, J.-P. Luis (dir.), *Rien appris, rien oublié ?*, *op. cit.*, p. 37-50.

pour ces ouvrages qu'une bonne éducation permettait de lire sans se laisser tourner la tête. La noblesse avait bien plus peur des romans de Goethe que des pamphlets de Cuocco. Ce n'est pas tant le contenu que l'interdit qui fait ici la valeur du livre. Depuis la fin du XVIII^e siècle, nombre de grands nobles encourageait cette proscription tout en se distinguant par leur capacité à la contourner, notamment grâce aux valises diplomatiques²⁴⁰. Ces livres dangereux étaient « entre de bonnes mains » qui ne les diffuseraient qu'avec précaution, grâce à des prêtres qui achèvent le processus d'installation du comte à Naples.

La haute noblesse en voyage définit son propre système de recommandation, véritable marqueur d'une aristocratie attestée par la proximité sociale. Il pouvait rappeler la métaphore de la graine féconde ou stérile employée par Edward Gibbon pour qualifier l'organisation de son parcours mondain dans la seconde moitié du XVIII^e siècle²⁴¹. Ces graines ne sont pas semées aux quatre vents, et s'inscrivent dans une logique de la reconnaissance de l'individu par les sociétés qu'il cherche à fréquenter. Les correspondances privées, les robes viennoises et les livres prohibés l'emportent ici sur les lettres de recommandation ou les certificats maçonniques. Ces outils composent la panoplie des voyageurs dans le contexte de l'inflation des écritures administratives nécessaires pour franchir les frontières de la fin du XVIII^e siècle²⁴².

Le comte circule dans un milieu précis où il est identifié par son appartenance à la « première société » de Vienne. Ses journaux peuvent ainsi donner l'impression paradoxale de voyages dans un monde à la fois international et cloisonné, où l'héritage cosmopolite du prince de Ligne est interrogé par l'affirmation et la cristallisation des identités nationales.

B. La formation d'un milieu international entre cosmopolitisme et patriotisme

Des voyages dans l'archipel du grand-monde

Grâce au circuit de l'échange aristocratique, le comte rejoint à Naples une société spécifique dont il livre la carte des salons en 1816 :

²⁴⁰ À la fin du XVIII^e siècle, Gottfried Van Swieten pouvait remercier le comte Cobenzl de lui avoir fait parvenir le très recherché Contrat social en indiquant qu'il « mérite d'être supprimé aussi soigneusement qu'il l'est ». Cité par Claire Madl, « L'aristocrate client, complice et concurrent des libraires », dans J. Frimmel, M. Wögerbauer (dir.), *Kommunikation und Information in 18. Jahrhundert. Das Beispiel der Habsburgermonarchie*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2009, p. 178.

²⁴¹ E. Gibbon, *Mémoires*, Paris, Critérion, 1992, p. 180, cité dans A. Lilti, *Le monde*, op. cit., p. 104-105.

²⁴² V. Denis, *Une histoire*, op. cit., p. 17-66 ; I. About, V. Denis, *Histoire de l'identification des personnes*, Paris, La Découverte, 2010, p. 56-70.

J'ai diné chez Louis [Jablonowsky] avec les Woyna et tous les journaliers de la maison [de l'ambassadeur] : Saint-Clair, Gallenberg, Ludolf²⁴³ [...]. Leur maison est tout pour moi, et sans eux je ne sais pas ce que je deviendrai. Le salon Circello, excepté elle-même est ennuyeux, le salon Sangro est un peu strif, le salon Orloff est susceptible et russe-et-demi ; le salon Devonshire est vuide, le salon Castelfranco est rempli par un lotto mit Glaseln [avec une cloche], le salon Arnstein est loin et sombre, le salon Czartoriska rarement ouvert, les salons napolitains hermétiquement fermés²⁴⁴.

La maison de l'ambassadeur d'Autriche est le cœur d'un réseau mondain sans lequel le voyage aristocratique est inconcevable. Le comte présente un monde fragmenté, divisé entre les élites qui se sont rencontrées lors de la présentation des autrichiens à la cour du roi et la bonne société napolitaine qui reste inaccessible. Son journal donne l'impression d'une greffe autrichienne dans la capitale. Les « napolitains » fréquentés par le comte sont les diplomates du royaume (le marquis Circello, le prince Castelfranco) ou ceux qui ont suivi le roi en exil (le duc de Sangro). Charles-Joseph circule dans un milieu international relativement cloisonné, avec des salons anglais (la duchesse de Devonshire), russes (Orlov) et autrichiens dont le dénominateur commun est le lien avec la cour et la diplomatie.

De manière significative, ce n'est pas l'italien mais l'anglais que le comte fait apprendre à ses enfants qui l'accompagnent à Naples entre 1818 et 1820. La villégiature des anglais à Naples et son influence sur le paysage urbain de quartiers comme Résina-Portici est bien connue²⁴⁵. À l'heure où l'affirmation britannique se lit aussi dans les vaisseaux mouillant dans le golfe, la maîtrise de l'anglais apparaît de plus en plus importante pour cette noblesse liée au monde des diplomates²⁴⁶. Par contraste, ce sont les gouverneurs, le Père Tobisch et la *Frau* Katharina König qui prennent des leçons d'italien²⁴⁷. Ses leçons étaient nécessaires pour les achats quotidiens, pour comprendre le théâtre ou sortir de l'isolement relatif dans lesquels ils se sentaient plongés. Leur voyage se déroule dans des conditions bien différentes de ceux de la famille noble qu'ils accompagnent. Ils appartiennent à une autre catégorie d'étrangers,

²⁴³ N. de Vidard, marquis de Saint-Clair sert au régiment de Rohan puis dans le Royaume de Naples. Il suit la reine en Sicile, se rend à Constantinople puis à Vienne en 1815. Il est alors gouverneur du prince de Salerne, et négocie son mariage à Vienne avec l'archiduchesse Marie-Clémentine en 1816. *Revue historique de la noblesse*, Paris, Cabinet héraldique, 1846, vol. 4, p. 177. Né à Vienne, le comte Wenzel Robert von Gallenberg (1783-1839), marié à la comtesse Guicciardi, est directeur des ballets en 1806. Il compose de nombreux airs d'Opéra et acquiert une renommée. En 1821, il administre le théâtre de la cour de Naples, puis le *Kärntnerthor* à Vienne.

²⁴⁴ SOAL-Děčín, c. 162, cah. XX, Naples, 29 mai p. 24.

²⁴⁵ A. Graf, *L'anglomania e l'influsso inglese in Italia nel secolo 18*, Turin, Loescher, 1911 ; Vanna Fraticelli, *Il giardino napoletano*, Naples, Electa, 1993, p. 52-73 ; Alain Bottaro, « La villégiature anglaise et l'invention de la Côte d'Azur », *In Situ*, 2014/24, en ligne.

²⁴⁶ On retrouve le même apprentissage chez les Esterhazy : Mathieu Aubert, « Préoccupations pédagogiques et pratiques éducatives dans les correspondances familiales des aristocrates hongrois : le cas des princes Esterhazy », dans F. Cadilhon, *et alii*, *La correspondance et la construction des identités en Europe centrale*, Paris, Champion, 2013, p. 285-298.

²⁴⁷ SOAL-Děčín, c. 168, cah. XXVII, 22 mars 1819, p. 12. Voir le chapitre III.

dont les circulations laissent moins de traces, ainsi que le montrent les enquêtes de Gilles Bertrand²⁴⁸.

Le pays de connaissance avait ses frontières et ses carrefours. Le comte n'évolue pas dans un « grand monde » uniforme. Il ne fréquente que certains salons, qui balisent une trajectoire marquée par son origine socio-linguistique. Tout comme les voyageurs français dans la Rome des Lumières qu'étudie Gilles Montègre, Charles-Joseph construit son voyage à partir des espaces qu'il identifie comme des repères²⁴⁹. Certains hôtels garnis servent de points de rencontre aux voyageurs issus d'un même espace, comme la Grande Europe qui accueillait le comte Ludolf à Rome ou l'hôtel d'Angleterre qui abrite la duchesse Devonshire à Naples en 1816²⁵⁰. En 1818, le comte y descend avant de louer une villa pour sa famille²⁵¹. Ces espaces favorisaient la prise d'information et surtout la rencontre, selon une pratique bien connue. Elle avait été éprouvée par Jean de Clary à la fin du XVIII^e. Il savait par exemple qu'il suffisait de descendre à l'hôtel de Pologne à Dresde pour se trouver « en pays de connaissance²⁵² » sans donner de rendez-vous. Mais ce sont surtout les salons de la noblesse installée pour une plus longue durée qui introduisent le voyageur dans les capitales, ces « autrichiens résidents » qui soutiennent les voyageurs²⁵³. En 1816, la visite du comte à la comtesse Bubna, l'épouse du commandant-général autrichien à Milan, se prolonge dans la loge qu'elle possède à la Scala de Milan. Cette première visite prélude ainsi à une entrée à l'Opéra placée sous le signe de la sociabilité :

Je fais une visite à madame [de] Bubna qui me reçoit languissamment et en ancien ami ; [...] Elle me mène à la Scala. Sa loge est au fond de la salle [...]. J'ai fait des visites dans les loges : Crivelli m'a présenté a sa femme et sa belle-sœur [...] puis j'ai été au parterre. J'y ai trouvé ce grand Cornwall que j'avais vu a florence²⁵⁴ [...]. Puis j'y ai trouvé [le colonel autrichien] Condenhaven²⁵⁵.

²⁴⁸ G. Bertrand, *Le Grand Tour*, *op. cit.*, p. 110-136. Leur engagement dans la maison qu'ils suivent en voyage les distingue cependant des voyageurs du peuple, sans qu'il soit possible de les assimiler à une suite aristocratique.

²⁴⁹ G. Montègre, *La Rome des Français au temps des Lumières. Capitale de l'antique et carrefour de l'Europe, 1769-1791*, Rome, ÉFR, 2011, p. 31-36. Il retrace la fortune d'une dynastie d'aubergistes français.

²⁵⁰ SOAL-Děčín, c. 162, cah. XVI, Naples, 1 mai 1816.

²⁵¹ *Idem*, c. 167, cah. VII, Naples, 31 mai 1818, p. 32. On trouve référence à cet hôtel dans de nombreux guides et récits de voyageurs, par exemple B.-J. Ducos, *Itinéraire et souvenirs d'un voyage en Italie en 1819 et 1820*, Paris, Dondey-Dupré, 1829, vol. 2, p. 250.

²⁵² SOAL-Děčín, c. 189, lettre de Dresde, 27 août 1794 : « [Le comte de] Waldstein est venu aussi ce matin, il loge avec nous ainsi que la famille de Reuss à l'hôtel de Pologne ; nous y sommes en pays de connoissance. La Duchesse de Mecklembourg y étoit aussi hier ».

²⁵³ Nous suivons les analyses de G. Montègre sur les rapports entre « français résidents » et « voyageurs » à Rome au siècle des Lumières : *La Rome*, *op. cit.*, p. 27-36.

²⁵⁴ Il peut s'agir de Richard Edgcumbe (1764-1839), vice-amiral de Cornwall (1795-1839), amateur de musique et auteur des *Musical Reminiscences of the Earl of Mount Edgcumbe* qui couvrent les années 1773-1823.

²⁵⁵ SOAL-Děčín, c. 164, cah. XXXVI, Turin, Milan, 21 septembre 1816, p. 27-33. Voir la transcription en annexe 4 du chapitre VIII, p. 326.

Cette circulation du salon à la loge, puis des loges au parterre traduit toute la logique du passage qui sous-tend le voyage aristocratique. Le comte élargit progressivement ses horizons jusqu'au parterre que Jean de Clary présentait comme la « ressource » des voyageurs qui n'étaient pas ou pas encore admis dans les salons parisiens à la fin du XVIII^e siècle²⁵⁶. Les opéras annoncés servaient de lieu de rendez-vous évident pour les voyageurs. Une fois introduit par la comtesse Bubna, le comte retourne seul à la Scala, qui devient le théâtre d'une belle rencontre :

J'étois au fond du parterre ; je causais avec Monsieur Cornwall, quelqu'un me frappe sur l'épaule, c'est Goloffkin ! Non jamais, il n'y eut de surprise égale à celle là : je ne pensais pas plus à la possibilité de le voir en Italie que le Gand Mogol. Il est ici depuis quatre jours, il cherchoit mon nom dans tous les bulletins d'arrivans. Il va passer l'hiver à Florence – Il est venu pour moi, ou pas pour moi, sur le rendez-vous si vague que je lui ai donné il y a tant de mois, ou par hasard. Ma voix l'a frappé dans le corridor du théâtre. [...] Comme de raison, je ne pars plus demain²⁵⁷.

La voix des ténors n'est pas la seule à laquelle ces spectateurs prêtaient l'oreille. L'ancien ami, celui qui a fait les honneurs de Paris en 1810, apparaît soudain. Le plan de voyage se reconfigure aussitôt. La circulation en « pays de connaissance » atteint son paroxysme.

Le comte s'inscrit donc dans des circuits particuliers qui orientent son voyage et le distinguent dans le flux des voyageurs dont il ne faut pas exagérer l'importance²⁵⁸. La sociabilité lui permet notamment de s'inscrire dans le sillage de la « vague des officiers autrichiens²⁵⁹ » lié à la situation politique de 1814-1815. Les nobles résidents facilitent l'insertion des voyageurs dans une chaîne de solidarité où les premiers arrivés accueillent et guident les suivants, rappelant les pratiques des français à Rome au XVIII^e siècle étudiées par Gilles Montègre²⁶⁰. Dans la Rome ou la Florence des autrichiens, les meilleurs guides sont les artistes de l'école allemande comme Friedrich Overbeck (1789-1869). Le comte rencontre plusieurs d'entre eux dans les salons comme celui de la viennoise Harth à Florence, qu'il avait saluée chez Madame de Staël²⁶¹. Il peut ainsi s'inscrire dans ce « binôme culturel

²⁵⁶ SOAL-Děčín, c. 149, Paris, 6 Août 1775 : « on voit réunis les meilleurs danseurs de l'Europe [à l'Opéra,] [...]. Aussi tous ces spectacles font ils une des grandes ressources pour les étrangers, qu'on n'admet dans les sociétés particulières du soir, qu'au bout d'un tems considérable ».

²⁵⁷ SOAL-Děčín, c. 164, cah. XXXVI, Turin, Milan, 23 septembre 1816, p. 33.

²⁵⁸ G. Bertrand indique que 525 voyageurs des élites signent le registre de l'hospice du Grand Saint-Bernard entre 1812 et 1815, dont 10,5% de nobles et 18.6% d'officiers. 23% sont originaires de l'espace germanique, de la Hollande ou de la Belgique, quelques russes et le « flot » des britanniques. *Le Grand Tour, op. cit.*, p. 105.

²⁵⁹ *Ibid.*: 4 en janvier 1814, 28 en mai-juin 1815 signent le registre de l'hospice.

²⁶⁰ G. Montègre, *La Rome, op. cit.*, p. 27-36.

²⁶¹ SOAL-Děčín, c. 167, cah. IV, Rome, 8 mai 1818, p. 7.

interdépendant²⁶² » de l'amateur et de l'artiste, clairement déterminé par les origines socio-linguistiques des voyageurs. La présence étrangère dans les capitales est telle qu'il n'y a plus nécessairement besoin de recourir aux habitants, comme l'érudit Nîmois Jean-François Séguier dont la renommée savante faisait « une cible de choix » pour les voyageurs armés de lettres de recommandation entre 1751 et 1784²⁶³.

Les nouveaux arrivants ne demeurent pas inactifs : après s'être laissés guidés dans la ville, ils jouent à leur tour les cicérones au cours de leur étape de Rome. Les voyageurs nobles se confient les uns aux autres, comme à Florence en 1816. Charles-Joseph est amené à faire « les honneurs de la galerie a des angloises, et je leur ai fait remarquer, tout ce qu'on m'avois fait remarquer il y a huit jours²⁶⁴ ». Il a pu les rencontrer dans le salon de madame de Staël, ou au cours de ce raout « ou toute la société était priée [...]. Il y avait cent personnes, toute l'Angleterre, Madame de Stael et une partie de l'Italie²⁶⁵ ». Il y avait été conduit par madame Incontri, l'épouse du chambellan de la grande duchesse après une visite dans sa loge de l'Opéra. C'est une condition de la circulation dans les salons élitistes de la « première société » que de participer à la formation d'une culture partagée. Toute une série d'anecdotes se diffuse de cette manière dans les récits de voyage d'un même groupe socio-linguistique. Il ne s'agit pas de se passer des guides auxquels le comte a volontiers recours, mais d'inscrire la découverte esthétique dans la logique salonnière. Les lieux publics sont appropriés et transformés en des salons dont on fait les honneurs.

Ces perspectives permettent de comprendre la formation du milieu international dans lequel le voyageur s'inscrit grâce à la maîtrise des langues, un élément clef de l'éducation aristocratique. Le comte constate ainsi : « il y a beaucoup de société a Florence ; ce n'est pas que la conversation n'y soit quelquefois un peu pénible pour moi, car j'y parle presque autant anglois et italien, que françois et allemand, dans le courant de ma journée (façon de parler cependant)²⁶⁶ ». Charles-Joseph indique entre parenthèses que ce n'est pas tant la qualité de la langue que l'effort de communication qui importe. Ce pinyin des voyageurs avait des accents qui trahissaient le milieu d'origine. Ce dernier reste un critère essentiel d'identification.

²⁶² G. Montègre, *La Rome*, op. cit., p. 46-58.

²⁶³ E. Chapron, « Du bon usage », dans P.-Y. Beaurepaire, P. Pourchasse (dir.), *Les circulations*, op. cit., p. 253.

²⁶⁴ SOAL-Děčín, c. 161, cah. V, 23 mars 1816, p. 5.

²⁶⁵ *Idem*, cah. IV, 17 mars 1816, p. 17, raout organisé par miss White.

²⁶⁶ *Idem*, cah. V, 23 mars 1816, p. 5.

La communauté des voyageurs allemands

En effet, si l'on déplace un instant la focale hors du pays de connaissance, il apparaît que le comte est perçu « à vue de pays²⁶⁷ » comme un allemand. L'éloignement conduit à un certain nombre de simplifications dont témoigne sa rencontre avec sa logeuse à Naples, l'anglaise Graindorge qui « a tout de suite rabattu de 10 ducats napolitains par mois, parceque nous sommes des Allemands et a vue de pays, des ordentliche Leute [des gens ordonnés]²⁶⁸ ». Le comte est ainsi assimilé à une « landsmannschaft [communauté], de langue s'entend²⁶⁹ ». À Naples, cette « communauté » germanique rassemble notamment des prussiens comme le baron Eckardstein, « habitué » du salon de l'ambassadrice Jablonowska. C'est à partir de ce salon que se forme une « colonie²⁷⁰ » de voyageurs de l'Europe du Nord, souvent connus au congrès de Vienne. Elle part s'installer en été sur l'île d'Ischia ou à Castellamare²⁷¹ prendre les bains et respirer un air salubre. Le comte les y rejoint et croise alors une « colonie suédoise²⁷² » avec laquelle des promenades s'organisent. Ces répliques estivales de l'organisation du monde marchand ou artistique créent un lien qui dépasse les divisions de l'Europe centrale et germanique au profit du monde des diplomates et des nobles en villégiature.

Il ne faudrait pas en conclure à la formation d'une identité allemande uniforme. La comtesse Louise Chotek identifie clairement « les Prussiens²⁷³ » avec lesquels son époux se rend en cure dans l'île d'Ischia ou déguste les huitres de Fusano. Le voyage est justement l'occasion d'une confrontation des identités nationales au lendemain des guerres qui imposent de repenser l'équilibre entre patriotisme et cosmopolitisme en débat depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle²⁷⁴. La « colonie » germanique d'Ischia, cette micro-société en cure qui abandonne le frac pour la veste de bazin et le chapeau de paille²⁷⁵, offre au comte l'occasion de réfléchir à l'héritage du prince de Ligne. Il s'appuie sur un exemple précis, le baron prussien Eckardstein dont le portrait met en regard plusieurs cosmopolitismes:

²⁶⁷ SOAL-Děčín, c. 167, cah. VIII, Naples, 6 juin 1818, p. 16.

²⁶⁸ *Ibidem*.

²⁶⁹ SOAL-Děčín, c. 167, cah. IV, 10 mai 1818, p. 19.

²⁷⁰ *Idem*, cah. XI, Ischia, 20 juillet 1818, p. 5.

²⁷¹ Nous employons l'orthographe la plus usitée à l'époque, notamment par le comte dans ses journaux.

²⁷² SOAL-Děčín, c. 167, cah. XI, 26 juillet 1818, p. 22: elle comte deux suédois et un « marchand ou banquier livonien ».

²⁷³ *Idem*, c. 198, journal de la comtesse Louise, 3 décembre 1819, fol. 9.

²⁷⁴ Willem Frijhoff, « Cosmopolitisme », dans V. Ferrone, D. Roche (dir.), *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, 1999, p. 31-40.

²⁷⁵ SOAL-Děčín, c. 167 cah. XI-XII, Ischia, 20 juillet 1818, p. 5, 10 août, p. 18v.

Il est major hors de service, a fait toutes les guerres, a été adjudant du général Bülow, aimable, gai, bon compagnon, très instruit, parle également raison et folie, il convient à toutes les sociétés et a tout les salons. Il n'a pas la morgue et l'exclusivité [*sic*] que l'on reproche souvent à l'armée prussienne, dass hat sich alles abgeschlissen auf reisen und im Umgang mit der reinen, grossen Welt [qui les ont tous coupés du voyage et des relations avec le grand monde]. Il est cosmopolite dans le bon sens, et ne croit pas que pour être bon allemand, il faille détester Paris et s'y ennuyer. [...] Il aime les arts et se connoit en tableaux²⁷⁶.

Le débat sur le bon et le mauvais sens du cosmopolitisme est un élément constitutif de l'opinion publique naissante entre Fougeret et Rousseau²⁷⁷. Il est ravivé dans les années 1800, lorsque la « personne accomplie » qui maîtrise les usages de la civilité nobiliaire et « convient à toute les sociétés » devient suspecte de trahison nationale. Le comte défend son héritage maternel, une conception de l'homme du monde qui se heurte à l'exclusivisme militaire de l'armée prussienne. La tradition de cosmopolitisme des officiers d'ancien régime s'est muée en un entre-soi soudé par la « fierté prussienne²⁷⁸ ». Cette dernière était encouragée par le corporatisme nobiliaire prussien et la culture de l'esprit national depuis Frédéric II²⁷⁹. Le comte indique que ces officiers organisent leurs propres circulations, s'éloignant du voyage aristocratique civil dont ils empruntent les itinéraires. Plus qu'une simple attitude, le « bon » cosmopolitisme des Lumières devenait une identité à défendre en s'engageant dans les réseaux de solidarités de la « première société » du début du XIX^e siècle.

Le comportement du voyageur est au cœur de « l'auto-définition des élites culturelles des Lumières²⁸⁰ ». Il entre en concurrence avec la tentation du repli national, exacerbée par les guerres de l'Empire puis la formation de l'internationale libérale²⁸¹. Les positions se radicalisent entre la défaite d'Iéna et les mesures répressives de la Sainte-Alliance aux congrès de 1819-1820. La crainte d'une diffusion de la pensée révolutionnaire outre-Rhin est omniprésente depuis les prétendus complots jacobins de la fin du XVIII^e siècle, ainsi que le

²⁷⁶ SOAL-Děčín, c. 167, cah. XI, 26 juillet 1818, p. 19.

²⁷⁷ Dès 1750, *Le cosmopolite ou le citoyen du monde* de Fougeret présente la critique de l'homme qui n'est étranger nulle part, renversant ainsi l'image d'un langage compris et partagé par tous dont le prince de Ligne est fait le chantre. W. Frijhoff, « Cosmopolitisme », dans V. Ferrone, D. Roche (dir.), *Le monde, op. cit.*, p. 31-40.

²⁷⁸ Gregory Hanlon, *The Twilight of a Military Tradition: Italian aristocrats and European Conflicts 1560-1800*, Londres UCL, 1998, p. 355 évoque la fondation d'une classe militaire.

²⁷⁹ *Ibidem*. Christophe Duhamelle revient sur le « corporatisme » de la noblesse d'Empire dans « Les noblesses du Saint-Empire du milieu du XVI^e siècle au milieu du XVIII^e siècle », *RHMC*, 1999/46-1, p. 146-170. Sur la question de l'exclusivisme en Prusse et en Autriche et ses manifestations au début du XIX^e siècle avec les notions de « *Uradel* » ou de « première société » : Heinz Reif (dir.), *Adel und Bürgertum in Deutschland*, Berlin, Akademie, 2000, vol. 1 ; H. Stekl, *Österreichs Aristokratie im Vormärz*, Vienne, VGP, 1973, p. 116-135. Voir enfin William D. Godsey, Jr. *Nobles and Nation in Central Europe: Free Imperial Knights in the Age of Revolution, 1750-1850*, Cambridge, CUP, 2004, p. 57-60.

²⁸⁰ W. Frijhoff, « Cosmopolitisme », dans V. Ferrone, D. Roche (dir.), *Le monde, op. cit.*, p. 31.

²⁸¹ W. Bruyère-Ostells, « Internationale libérale ou contre-monde libéral ? » dans J.-C. Caron, J.-P. Luis (dir.), *Rien appris, rien oublié ?*, *op. cit.*, p. 367-380.

montre l'étude de Daniela Tinková sur la chasse aux « émissaires jacobins » en Bohême²⁸². Cette radicalisation se lit dans l'émergence de la figure du « bon allemand », dont le patriotisme a pour corollaire la haine et le mépris de Paris, la « Mecque des cosmopolites²⁸³ ».

C'était heurter de front les conceptions aristocratiques de la capitale culturelle de l'Europe. La transformation politique du continent entraîne une gradation dans le processus engagé à la fin du XVIII^e siècle, au cours duquel « en Angleterre et en Hollande, on ridiculise le compatriote francisé pour dénoncer les vices de l'internationalisme [...] et travailler ainsi à la formation de l'identité nationale²⁸⁴ ». Il ne s'agit plus de tourner en dérision une imitation mais de haïr et de repousser l'autre. Les diplomates convertissent cette détestation en ennui, une attitude sans équivoque dans les sociétés polies de l'époque moderne. L'héritage du comte de Clary n'est pas le plus évident à revendiquer dans ce monde où « du patriotisme à la xénophobie il n'y a qu'un pas, que certains n'hésitent pas à franchir²⁸⁵ » à partir de la Révolution.

Le comte défend la *via media* traditionnelle, celle du voyageur noble à l'aise dans les bonnes sociétés étrangères sans pour autant renier son origine, et encore moins son identité aristocratique. L'extrait du journal précédemment cité débute ainsi par la victoire des usages du monde sur une morgue militaire que les voyageurs ont tôt fait d'opposer à l'élégante simplicité anglaise²⁸⁶. Les guerres de la Révolution et de l'Empire avaient créé une fracture que la génération du comte tentait de combler, le plus souvent en se réfugiant dans le monde des arts et des lettres, comme l'indique la fin du passage. Willem Frijhoff fait de cette affirmation d'« un esthétisme d'élite loin des aléas politique²⁸⁷ » une stratégie de survie de la culture héritière des Lumières. Parler des œuvres admirées dans les ateliers des artistes romains est un moyen de désamorcer les oppositions idéologiques dans les espaces « cosmopolites et politisés²⁸⁸ » que sont les salons. Le comte autrichien et le baron prussien pouvaient ainsi entretenir l'idée d'une unité culturelle de la noblesse à l'heure où les deux puissances autrichienne et prussienne devaient travailler de concert dans la Confédération germanique (1815-1866), avant que leurs rivalités n'entretiennent le « dualisme allemand » du XIX^e siècle.

²⁸² D. Tinková, « La peste de la liberté. Les Français suspects de jacobinisme en Bohême et en Moravie 1790-1800 », dans G. Bertrand, P. Serna (dir.), *La République en voyage, op. cit.*, p. 109-122.

²⁸³ W. Frijhoff, « Cosmopolitisme », dans V. Ferrone, D. Roche (dir.), *Le monde, op. cit.*, p. 37.

²⁸⁴ *Ibidem*.

²⁸⁵ *Idem*, p. 39.

²⁸⁶ C'est le cas de la comtesse Louise qui souligne l'élégance des diners anglais à Naples. SOAL-Děčín, c. 198, 25 novembre 1819, fol. 4-5.

²⁸⁷ W. Frijhoff, « Cosmopolitisme », dans V. Ferrone, D. Roche (dir.), *Le monde, op. cit.*, p. 40.

²⁸⁸ G. Montègre, *La Rome, op. cit.*, p. 104.

Le comte ne voyage pas à l'aventure. Il emprunte des circuits définis par son origine et son histoire, ses relations et son éducation. Les salons et les loges de théâtre jouent un rôle clef dans son parcours à l'étranger. Les visites livrent aux aristocrates en voyage un certain aperçu du monde contemporain dans lequel ils cherchent à retrouver leurs repères au début du XIX^e siècle.

C. Salons, théâtres et découvertes

Des voyages pour recréer le monde des salons

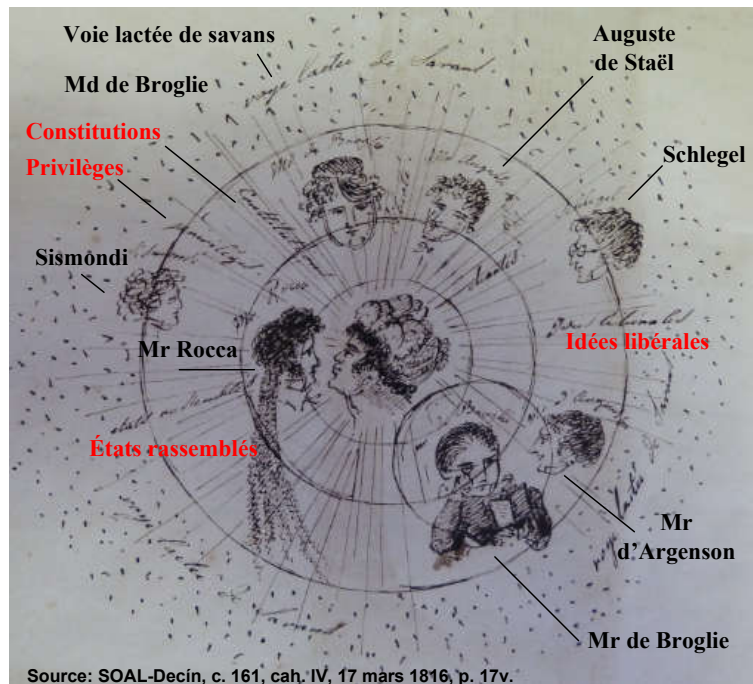
La « première société » est une société salonnrière. Elle se décline dans les métropoles européennes. Cette expression vient sous la plume de la baronne de Krüdener entre 1816 et 1818, pour qualifier son voyage en Europe de l'ouest en 1774²⁸⁹. Elle esquisse les contours d'une période à partir de laquelle le monde des salons se reconfigure. Au lendemain du congrès de Vienne, ses héritiers tentent de le modéliser de nouveau jusqu'à la publication de *l'Histoire des salons de Paris* dans laquelle la duchesse d'Abrantès (1784-1838) livre en 1838 ses *tableaux et portraits du grand monde sous Louis XVI, le Directoire, le Consulat et l'Empire, la Restauration et le règne de Louis-Philippe I^{er}*. Antoine Lilti montre que ce fil salonnier passé à travers les ruptures politiques participait d'une renaissance de la sociabilité au début du XIX^e siècle²⁹⁰. Morellet, Madame de Beauvau ou Germaine de Staël font revivre ces institutions de la société aristocratique d'ancien régime. Les salonnrières s'affirment en dépositaires de la mémoire vivante des salons du XVIII^e siècle, à laquelle est attachée l'image de la douceur des Lumières²⁹¹. Le comte de Clary s'inscrit dans ce mouvement en tirant de ses visites au salon Staël de Florence « une légère caricature [...] sur le système planétaire de Madame de Staël » :

²⁸⁹ Citée dans E. Gretchanaïa « *Je vous parlerai*, op. cit., p. 334.

²⁹⁰ Peu avant *Le monde des salons*, op. cit., A. Lilti développe cette perspective dans « Les salons d'autrefois au XIX^e siècle : XVII^e ou XVIII^e siècle ? », dans *Quelques « XVII^e siècles » : Fabrications, usages et réemplois*, Cahiers du Centre de Recherches historiques, 2002/28-29, p. 153-166.

²⁹¹ *Ibidem*, et M. Figeac, *Châteaux et vie quotidienne de la noblesse. De la Renaissance à la douceur des Lumières*, Paris, Armand Colin, 2006.

Charles-Joseph s'inspire de l'imaginaire du Grand Siècle très présent à l'époque, en plaçant la nouvelle Scudéry en soleil rayonnant sur les esprits du temps, comme Auguste Schlegel (1767-1845)²⁹². Cet écrivain, orientaliste et philosophe rejoint une petite société régie par « les lois de l'attraction²⁹³ ». Le comte décrypte son organisation, expliquant que Broglie « tourne avec le système parce qu'il s'y trouve, [...] il a son



petit satellite particulier, qui ne tient au système de Madame de Staël que par [lui]. C'est son demi-frère, Monsieur d'Argenson [...]. Il a sa rotation particulière autour de son frère, mais se meut avec le tout de Pise à Florence et de Florence à Copet²⁹⁴ ». Ce petit univers forme un cercle littéraire, politique et scientifique où le comte joue le rôle du « météore mondain²⁹⁵ ». Il colporte les informations et participe à ces conversations tant recherchées par les voyageurs français du XVIII^e siècle²⁹⁶. Mieux, il trouve en Schlegel un guide de choix pour visiter la bibliothèque particulière du grand duc de Toscane Ferdinand III de Habsbourg (1769-1824)²⁹⁷. Ressuscité par Madame de Staël, le modèle théorique du salon fonctionne à merveille et prouve sa pertinence dans la société de la restauration.

Au-delà d'une pétrification des usages de l'Ancien Régime, il s'agirait plutôt de la réinvention d'une manière de vivre et de penser en société entre la Charte de 1815 et les décrets de Carlsbad en 1819. Comme l'a montré Gilles Bertrand, la pénétration des idéologies politiques au cœur du prolongement de l'esprit des salons fait partie des nouvelles exigences

²⁹² A. Lilti, « Les salons d'autrefois », *op. cit.* ; Jean-Luc Chappey, « Le XVII^e siècle comme enjeu philosophique et littéraire au début du XIX^e siècle », dans *Quelques « XVII^e siècles »*, *op. cit.*, p. 101-115, 153-166

²⁹³ SOAL-Décin, c. 161, cah. IV, 17 mars 1816, p. 18.

²⁹⁴ *Ibidem* Sur cette société : Michel Winock, *Madame de Staël*, Paris, Fayard, 2010 ; Ghislain de Diesbach, *Madame de Staël*, Paris, Perrin, 2008.

²⁹⁵ A. Lilti, *Le monde des salons*, *op. cit.*, p. 143. Le comte revient en 1822 sur cette figure du voyageur au salon en écrivant que « c'est l'ornement d'une soirée qu'un illustre oiseau de passage ». (c. 180, 20 déc. 1822, p. 5).

²⁹⁶ G. Montègre, *La Rome*, *op. cit.*, p. 105.

²⁹⁷ SOAL-Décin, c. 161, cah. V, 23 mars 1816, p. 5.

des voyageurs marqués par le choc révolutionnaire²⁹⁸. Le cosmopolitisme dont le comte Charles-Joseph est l'héritier se trouve modifié par « la rencontre entre des personnes de nationalités variées qui pratiquent les différentes langues et ne se contentent plus, comme jadis Grimm ou Galiani, du plaisir de la langue française²⁹⁹ ». Charles-Joseph pénètre dans les foyers de l'invention d'un nouveau cosmopolitisme et d'une manière de voyager portée par des hommes comme Sismondi qu'il rencontre dans le groupe de Coppet.

Le spectre politique défini dans le croquis inscrit le salon littéraire au cœur des préoccupations contemporaines. Les avis oscillent entre la défense des privilèges et celle des idées libérales qui s'expriment dans les mouvements napolitains ou portugais des années 1820. Charles-Joseph écoute. Il sait qu'il faut se montrer prudent, car les salons accueillent aussi des hommes comme le polonais « Radovsky, un fidèle du salon vert [de la princesse Jablonowska à Naples] [...], enragé Napoléoniste, salpêtre, toujours prêt à tirer l'épée [...] il se tient à quatre pour ne pas éclater et quand il peut, il sort de la chambre³⁰⁰ ». Toute l'urbanité de l'homme du monde est nécessaire pour que la conversation reste polie, dans ce monde fracturé par la Révolution et le premier Empire. À Naples, l'héritier des seigneuries en Bohême échange aussi avec la princesse San Cataldo, « facile à vivre et de bonne société, instruite, mauvaise tête, constitutionnelle enragée³⁰¹ ». Il entend ainsi une diversité d'opinions qui l'aident à forger la sienne. Il ne l'exprime pas par la véhémence des propos, mais en donnant la primauté aux arts et aux paysages dans un récit de voyage au ton résolument léger et enthousiaste. La fabrique d'un voyage aristocratique dans l'Europe des Habsbourg est la réponse du comte aux tensions qui accompagnent la reconstruction politique du continent. La plume l'emporte sur l'épée.

Le petit cercle littéraire et politique autour de madame de Staël s'informe aussi des avancées scientifiques de la période, dans la plus pure tradition des salons du XVII^e siècle présentée par Roederer dans son *Mémoire pour servir à l'histoire de la société polie* en 1835³⁰². La nuée de savants qui « emplit l'atmosphère³⁰³ » du salon Staël vient fort à propos pour élargir les horizons du voyageur. À Naples, le comte reproduit dans ses journaux les propos du chimiste Gimbernat sur l'azote sulfuré en 1819. Ce spécialiste du thermalisme

²⁹⁸ G. Bertrand, « Voyage et cosmopolitisme dans la tourmente de la Révolution française. Du voyage de connaissance aux effets de l'émigration et de l'exil », dans M. Bossi *et alii* (dir.), *Il gruppo di Coppet e il viaggio. Liberalismo e conoscenza dell'Europa tra Sette e Ottocento*, Florence, Olschki, 2006, p. 83-89.

²⁹⁹ *Ibidem*.

³⁰⁰ SOAL-Děčín, c. 167, cah. VIII, 1 juin 1818, p. 2.

³⁰¹ *Idem*, 4 juin 1818, p. 10. Il rencontre cette princesse à Palerme en 1816.

³⁰² P.-L. Roederer, *Mémoire...*, Paris, 1835, p. 24 sur le rôle de la conversation et des salonniers, cité dans A. Lilti, « Les salons d'autrefois », *op. cit.*, p. 153-166

³⁰³ SOAL-Děčín, c. 161, cah. IV, 17 mars 1816, p. 18.

menait des recherches à Aix-la-Chapelle et à Naples, où il fut reçu dans le salon de la princesse Jablonowska³⁰⁴. Les scientifiques comme cet « homme à système³⁰⁵ » jouent un rôle clef dans la découverte de l'Italie comme « école vivante des sciences naturelles³⁰⁶ », où le Vésuve concentre les attentions. Son ascension est un pèlerinage des voyageurs que le comte effectue plusieurs fois. Avec Guimbernat, la découverte du cratère gagne en densité. Elle prend des allures de petite expédition, guidée par les considérations d'un de ces pionniers de l'expérience dans la science qui révolutionna l'approche des phénomènes volcaniques à la fin du XVIII^e siècle³⁰⁷. La conversation des salons se poursuit sur les pentes du volcan. L'héritier de la ville d'eau de Teplitz s'amuse alors de l'enthousiasme du savant, mais il n'effectue pas moins un rapprochement entre ses explications sur l'azote et les eaux de Bohême : « c'est l'azote par exemple ou la substance animale qui donne un goût de bouillon aux Eaux de Carlsbad³⁰⁸. » Le comte ne voyage pas pour s'instruire comme il l'écrit en 1818, mais il s'instruit en voyageant³⁰⁹. Le discours aristocratique sur le voyage est une manière de s'approprier l'engouement pour les paysages volcaniques vésuviens depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle³¹⁰. Le comte et son épouse aiment dessiner l'ombre du volcan sous le ciel de Naples, et le futur prince trouve dans la société de l'ambassadrice les moyens d'une meilleure compréhension du thermalisme en plein essor en Europe centrale. « L'imaginaire du spectacle volcanique³¹¹ » né au XVIII^e siècle se précise à l'aune des progrès scientifiques qui transforment « la vulgate des choses à voir³¹² » au début du XIX^e siècle.

Charles-Joseph réalise ainsi le modèle de l'aristocrate qui distingue le savoir aristocratique de l'érudition savante. Scientifiques et géologues ont leur place dans les excursions mondaines de la noblesse. Ils permettent au comte de Clary-Aldringen de faire écho à Chateaubriand, lorsque celui-ci déclarait « je n'avais aucune prétention, ni comme savant, ni même comme voyageur³¹³ » dans les années 1800. Le noble en déplacement adopte une autre position, un point de vue qui reflète à la fois son origine et l'intention qu'il souhaite

³⁰⁴ Les découvertes de Guimbernat sont reconnues dans les années 1810, comme l'illustre les différents journaux de chimie de l'époque.

³⁰⁵ SOAL-Děčín, c. 168, cah. XXVII, 13 mars 1819.

³⁰⁶ G. Bertrand, *Le Grand Tour*, *op. cit.*, p. 501-502.

³⁰⁷ Antonella Tufano, « Les paysages volcaniques vésuviens : un laboratoire des notions de risque, vulnérabilité, résilience », *Vertigo*, 2016/16-3, en ligne.

³⁰⁸ SOAL-Děčín, c. 168, cah. XXVII, 13 mars 1819, p. 1 *sq.*.

³⁰⁹ *Idem*, c. 176, *Second voyage d'Italie* (1818-1820), *Préface à mes mémoires*, Ischia, août 1818, fol. 2.

³¹⁰ G. Bertrand, *Le Grand Tour*, *op. cit.*, p. 501-502 ; Élisabeth Chevallier, « Les voyageurs au XVIII^e siècle et le Vésuve, de l'indifférence à la curiosité », dans L. Desvignes (éd.), *Travaux comparatistes*, Saint-Étienne, CECRED, 1978, p. 55-80.

³¹¹ A. Tufano, « Les paysages... », *op. cit.*.

³¹² G. Bertrand, *Le Grand Tour*, *op. cit.*, p. 502.

³¹³ F. R. de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1811, p. 64.

donner à son déplacement. *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem* paru en 1811 n'est donc pas seulement le texte fondateur du voyage romantique³¹⁴. Il peut être entendu comme un appel à refonder le voyage aristocratique qui distingue son auteur dans la diversité des champs d'intérêt et le degré d'engagement dans les champs du savoir du début du XIX^e siècle, évoqués par Roland Le Huenen³¹⁵.

Les salons ont une fonction essentielle dans la conception du voyage au début du XIX^e siècle. Le comte réalise en France et en Italie l'idéal du voyage au salon né dans les intérieurs des diplomates de Vienne. Cet idéal prolonge les explorations dans les jardins pittoresques de Bohême et la lecture soutenue des récits de voyage, nourrissant le goût de l'exotisme chez les élites de la fin du XVIII^e siècle³¹⁶. Les appartements emplis de souvenirs et de curiosités offrent notamment au comte une image de l'Orient puis de l'Angleterre qu'il ne visitera jamais en personne.

Les salons et le voyage d'Orient : l'exotisme dans les intérieurs de la noblesse

Plus encore que le charme des récits et le rêve des fabriques, les objets rapportés de l'étranger et exposés dans les salons sont un support concret pour la formation d'une culture du voyage au sein de la noblesse. Au tournant du XIX^e siècle, les maisons des diplomates ont un rôle important pour le jeune comte Charles-Joseph qui n'avait pas encore quitté les frontières de la monarchie des Habsbourg. Lorsque le drogman Jacob von Wallenburg rentre de Constantinople en 1802, il fait du décor de ses intérieurs un condensé de son voyage qui avait été une étape importante du *cursus honorum* débuté à l'Académie Orientale de Vienne³¹⁷. La princesse de Ligne et les jeunes comtes de Clary et O'Donnell y découvrirent une véritable mise en scène de la culture ottomane dans laquelle Wallenburg s'était immergé jusqu'à épouser une grecque qui s'installe à Vienne :

Nous avons vus des alcorans remplis de peintures approchant du chinois, des livres persans [...]. 30 grandes gouaches, vues de Constantinople, très bien faites et qui donnent une idée parfaite du pays [...]. On nous présenta du café turc [...], on nous parfumoit de bois d'aloës [...], avec un peu d'imagination on pourroit se croire en turquie [...]. Leur

³¹⁴ A. Guyot, R. Le Huenen, *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem, l'invention du voyage romantique*, Paris, PUPS, 2006, p. 226-227.

³¹⁵ *Idem*, p. 230-234.

³¹⁶ Voir les analyses de Daniel Roche sur le voyageur en chambre : *Les circulations*, *op. cit.*, p. 95-136. Les récits de voyages sont une des lectures favorites du comte, d'après les relevés effectués dans les journaux. Ils apparaissent dans le catalogue manuscrit de la bibliothèque, estimé du premier XIX^e siècle. Le cahier VII leur est consacré, avec les ouvrages de géographie (688 titres), mais on les retrouve aussi dans les cahiers référençant la littérature anglaise, française, allemande ou italienne. SOAL-Děčín, c. 744.

³¹⁷ Académie fondée en 1754. David Do Paço, « Vienne, place politique orientale dans l'Europe du XVIII^e siècle », *Austriaca*, 2012/74, *Vienne, porta Orientalis*, p. 55.

domestique, en frac, mais un beau grec [...] parvint à tendre un bel arc turc [...] aussitôt il y pose une flèche, ouvrit toutes les portes de son appartement, et tira une flèche et tira cette flèche contre la tapisserie de la troisième chambre [qui] cassa en passant une lampe d'albâtre³¹⁸.

Le goût de l'exotisme cultivé dans les kiosques chinois des parcs de Bohême rencontrait un désir d'Orient rendu concret par les circulations diplomatiques. Pas un artefact ne manque, pour stimuler l'imagination des visiteurs au cours d'une véritable reconstitution de la vie de l'interprète de l'internonciature à Constantinople. Formé à l'école des relations austro-ottomanes de la seconde moitié du XVIII^e siècle, Wallenburg se veut passeur d'Orient. S'il a quitté l'habit grec, il habille encore ses enfants dans un costume dont le comte relève la magnificence. Sa présentation de la Turquie se déroule à la frontière entre l'imaginaire des visiteurs distingués et la réalité de ce parcours qu'il s'attache à mettre en valeur.

La reconstitution débute par un tour des gouaches. Le drogman, bon connaisseur de Péra, aide le commandeur Karl von Zinzendorf à repérer « ce qui est l'Asie et ce qui est l'Europe³¹⁹ », c'est-à-dire la frontière de cet Orient où les voyageurs et les poètes comme Lord Byron iraient bientôt chercher les sources d'une régénération romantique et politique³²⁰. En parfait diplomate, Wallenburg offre alors les petits plaisirs de Constantinople pour prolonger le rêve oriental en faisant passer les visiteurs des représentations picturales à la culture matérielle. Le café turc est « noir, bien fort avec le marre » dont les dames ne viennent pas à bout, la traditionnelle limonade prend « un arrière goût de musc³²¹ ». Cette robustesse se dilue dans le parfum de bois d'aloès qui réjouit l'odorat, entretenant le « mirage de l'Orient » comme le montre Alain Corbin³²². La douceur de l'eau de rose répandue sur les mains ajoute la touche de délicatesse recherchée par les élites depuis le XVIII^e siècle³²³. Ce voyage sensoriel s'achève avec le don de pastilles du sérail pour brûler un peu des parfums du désert dans les hôtels de Vienne. Les visiteurs repartaient avec un petit souvenir de ce voyage dans

³¹⁸ Voir la transcription intégrale en annexe 6, p. 312. SOAL-Děčín, c. 158, 13 mai 1803.

³¹⁹ *Ibidem*. Selon M. Leeftang, le comte Zinzendorf (1739-1813) est grand commandeur du *Deutschen Ordens*.

³²⁰ Hervé Mazurel, « La poésie dans la construction d'une histoire culturelle du voyage. Autour du *Pèlerinage de Childe Harold* de Lord Byron », *Sociétés et Représentations*, 2006/21, *Le Siècle du Voyage*, p. 200-207. S. Venayre, « Du voyage au pèlerinage », dans N. Bourguinat, S. Venayre (dir.), *Voyager, op. cit.*, p. 536. Schlegel écrit par exemple que « C'est dans l'Orient que nous devons chercher le romantisme le plus élevé », cité par Edward Saïd, *L'Orientalisme : l'Orient crée par l'Occident*, Paris, Seuil, 2013 (1978), p. 181-182. La guerre d'indépendance grecque va cristalliser les représentations du turc, présenté comme l'ennemi faisant obstacle à la régénération de la nation grecque. : H. Mazurel, « « Nous sommes tous des grecs ». Le moment philhellène de l'Occident romantique, 1821-1830 », *Monde(s)*, 2012/1, p. 71-88. Voir aussi Michel Brix, *Le romantisme français*, Louvain, Peeters, 1999, p. 43-48.

³²¹ Voir annexe 6 p. 312.

³²² A. Corbin, *Le miasme et la jonquille, l'odorat et l'imaginaire social XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Flammarion, 1982, p. 262 : il indique que dans la seconde moitié du XIX^e siècle, « le vocabulaire de parfumerie impose une image fade des réalités orientales », le seul nom de Constantinople faisant rêver le personnage des Goncourt.

³²³ *Idem*, p. 109-118.

la Constantinople revisitée par Wallenburg. Restait le clou du spectacle, la démonstration de l'arc tendu par le domestique grec. L'interprète visait la reconnaissance des élites viennoises. Il était hors de question que son salon soit un musée. La conversion de l'orient rêvé de la noblesse en orient réel des diplomates valait bien une lampe d'albâtre³²⁴.

La perspective du drogman est différente de celle des ambassadeurs turcs. Ces derniers faisaient aussi de leur maison un théâtre de l'art oriental où les nobles venaient vanter la qualité de leurs manufactures de verre de Bohême dans la seconde moitié du XVIII^e siècle³²⁵. Pour Wallenburg, il s'agissait aussi de gagner la reconnaissance sociale de son parcours auprès d'une élite qui participait aux réceptions diplomatiques dans une *Hofburg*, aménagée à grands renforts de tapis perses et turcs en 1792³²⁶. Il fallait alors paraître en habit de gala pour répondre au cortège diplomatique comme l'indique encore le prince de Clary à propos de l'entrée de l'ambassadeur de perse Mirza Abdul Hassan Chan (1776-1846), « précédée et suivie par une douzaine de Maraboux³²⁷ » en 1819. La cour entend bien « jeter de la poudre aux yeux à son excellence persane³²⁸ ». L'histoire de Vienne donne à l'univers Ottoman une place tout à fait spécifique dans l'imaginaire de la noblesse d'Europe centrale, ce dont attestent la longueur et la précision du journal de Charles-Joseph en 1803 transcrit en annexe 6. Dans ce choc des cultures, la maison de Wallenburg présente un cadre moins politique à la curiosité des élites et à leur goût pour la « sociabilité des petites douceurs » dont David Do Paço a souligné l'importance au cours des entrevues diplomatiques³²⁹.

Le drogman Wallenburg atteint sa cible : son hospitalité subjugue le comte. Un de ses meilleurs souvenirs de 1803 repose donc sur le voyage d'un autre. Conquis, Charles-Joseph de Clary ressort « mourrant d'envie d'aller à Constantinople, ayant déjà pris à cet effet tous les renseignements nécessaires, projet vain mais château en Espagne³³⁰ ». Les circulations des élèves de l'Académie Orientale de Vienne participent à l'élargissement des itinéraires du Sud de l'Italie vers la Sicile, la Grèce et la Turquie qui se produit à ce moment. En effet, d'autres mirent leur plan à exécution. Chateaubriand ouvre la voie aux romantiques avec son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* en 1811³³¹. Le comte de Forbin fait de même en 1817, alors que les

³²⁴ Vinson David, « L'orient rêvé et l'orient réel au XIX^e siècle. L'univers perse et ottoman à travers les récits de voyageurs français », *Revue d'histoire littéraire de la France* 2004/1-104, p. 71-91.

³²⁵ Selon D. Do Paço, « Vienne, place politique, *op. cit.*, p. 69.

³²⁶ *Ibidem*.

³²⁷ SOAL-Děčín, c. 147, J.d.C. à son fils, Vienne, 5 février 1819.

³²⁸ *Ibidem*.

³²⁹ D. Do Paço, *L'Orient à Vienne au XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2015, p. 187-224.

³³⁰ SOAL-Děčín, c. 158, 13 mai 1803.

³³¹ A. Guyot, R. Le Huenen, *L'Itinéraire*, *op. cit.*, p. 226-227.

diplomates renouent avec l'exploration de la Crimée visitée par le prince de Ligne en 1787³³². Le parcours initiatique dans la maison de Wallenburg introduit au changement de regard à l'œuvre parmi les générations post-révolutionnaires. Une nouvelle quête venait de débiter, au cours de laquelle « on trouverait dorénavant dans l'« Orient » le passé de l'Occident ainsi que son avenir³³³ ». La « Grande Grèce » de Winckelmann nourrit ainsi les aspirations d'une génération en quête de nouveaux repères, désireuse de nouveaux enchantements. Les circulations des élèves de l'académie orientale de Vienne jouent un rôle dans cette réinvention de l'Orient. La sociabilité des élites inscrit le comte dans le tournant esthétique et politique qui oriente le goût pour les « turqueries » du XVIII^e siècle vers l'orientalisme du XIX^e siècle³³⁴.

Le salon est donc le lieu d'une invention de l'Orient. Il est aussi celui qui accueille les innovations. Le comte ne pose pas le pied en Angleterre, et pourtant il en découvre la modernité grâce au voyage d'un chevalier napolitain.

Le salon et l'anglomanie des élites

Les salons présentent un reflet de l'expérience du voyageur, à partir de laquelle les autres construisent leurs représentations de l'étranger. Ils caractérisent leur propriétaire, identifié grâce à la disposition de souvenirs dans un espace dont il maîtrise l'accès et la présentation. Il faut donc une « faveur » accordée à la société autrichienne par le chevalier Tocco pour que le comte puisse affiner son portrait après une visite dans son salon de Naples en 1816 : « Il a beaucoup voyagé, surtout en Angleterre, et en a rapporté une quantité de meubles et d'inventions mais surtout la propreté et l'élégance anglaise³³⁵ ». L'individu se définit par une culture matérielle et un comportement acquis au cours d'un voyage renversant le tropisme de l'Italie sur les élites britanniques. Ces signes sont immédiatement reconnus, car ils traduisent une anglomanie qui se développe de manière assez similaire en Europe centrale³³⁶. Cette

³³² T. Gontcharova, « Orientalisme et observation politique. Le voyage des diplomates français en Nouvelle-Russie dans les années 1820-1830 », dans N. Bourguinat, S. Venayre (dir.), *Voyager, op. cit.*, p. 225-249.

³³³ Ian Coller, « Pratiques de voyage et mobilités arabes : Syriens et Égyptiens dans la France de l'Empire et de la Restauration », dans N. Bourguinat, S. Venayre (dir.), *Voyager, op. cit.*, p. 383. Sur la Grèce « matrice culturelle de l'Occident », voir H. Mazurel, « La poésie », *Sociétés et Représentations*, op. cit., p. 200-207. Sur l'espace allemand en particulier : Michel Espagne, Gilles Pécoud (dir.), *Philhellénismes et transferts culturels dans l'Europe du XIX^e siècle*, Paris, CNRS édition, 2005.

³³⁴ Edward Saïd, *L'Orientalisme, op. cit.* ; A. Vaillant, (dir.), *Dictionnaire du romantisme*, art. « Orientalisme », Paris, CNRS éditions, 2012, p. 419-421.

³³⁵ SOAL-Děčín, c. 163, cah. XXIII, Naples 25 juin 1816, p. 15 sq. Le chevalier se trouve en Angleterre en 1815, et participe aux échanges diplomatiques, sans caractère accrédité selon F. Schoell, *Recueil de pièces officielles destinées à détromper les Français*, Paris, 1815, t. 7, p. 4-5.

³³⁶ H. Stekl, *Österreichs Aristokratie, op. cit.*, p. 155.

dernière n'est pas le seul fait de la forte présence anglaise à Naples³³⁷. Les modes anglaises connaissent un vrai succès parmi les élites du continent depuis les années 1750³³⁸. Cet engouement aussi perçu comme une imitation rejetée par bien des auteurs, jusqu'à Hans Kudlich qui en fait un élément à charge contre les seigneurs absents de Bohême au XIX^e siècle³³⁹. Entre 1707 et 1837, chronologie retenue par Linda Colley dans son analyse de la formation de l'identité britannique³⁴⁰, les contemporains oscillent entre la fascination pour la modernité anglaise et l'ironie à l'encontre du voyageur qui « étale les fruits de son pèlerinage³⁴¹ » en adoptant une attitude artificielle.

Le comte reprend donc le *topos* du voyage comme école du comportement et quête de soi au travers d'autres modèles, au cœur du débat sur l'utilité des voyages à la fin du XVIII^e siècle³⁴². Son influence se ressent dans la curiosité un peu amusée avec laquelle le comte découvre les nouveautés anglaises qui ornent le cabinet du chevalier Tocco :

Parmi les inventions anglaises il y a une quantité de choses dont je ne me soucierais pas beaucoup, mais que j'admire par exemple une canne qui contient 1. un pistolet 2. Une boussole 3. Papier, crayon, encre, sable, 4. Un télescope [...]; Une pharmacie de voyage...

L'image de l'ingéniosité des anglais se reflète dans ces appartements privés découverts dans le Sud de l'Italie par un noble d'Europe centrale. Les souvenirs des uns alimentent ceux des autres, pour définir une culture du voyage à mi-chemin entre l'imaginaire et la réalité. Le comte est attiré par les innovations qui facilitent la circulation. Le succès de la marche comme modèle de découverte et celui des explorations scientifiques d'un Alexander von Humboldt font de l'équipement du voyageur une question d'importance pour les auteurs et les marchands du début du XIX^e siècle³⁴³.

L'outillage de la canne était une innovation séduisante pour cette génération acquise aux modèles de la robinsonnade et de l'excursion promus par les « savants gentlemen voyageurs » de la fin du XVIII^e siècle³⁴⁴. Elle symbolisait aussi une élégance toute anglaise dans la manière de se déplacer et de parcourir le monde. Si une telle invention nourrit surtout

³³⁷ Carlo Kihgt, *Hamilton a Napoli. Cultura, svaghi, civiltà di un grande capital europea*, Naples, Electra, 2003. A. Graf, *L'anglomania e l'influsso inglese*, op. cit..

³³⁸ N. Coquery, *L'hôtel*, op. cit., p. 115-119.

³³⁹ Hans Kudlich, *Rückblicke und Erinnerungen*, Vienne, Hartlebens, 1878, p. 45.

³⁴⁰ L. Colley, *Britons: forging the nation 1707-1837*, New Haven, Yale University press, 1992.

³⁴¹ Sabatier de Castres, *La Ratomanie* (1767), cité par Beatrijs Vanacker, *Altérité et identité dans les « histoires anglaises » au XVIII^e siècle : contexte(s), réception et discours*, Leiden/Boston, Brill, 2016, p. 9-10.

³⁴² D. Roche, *Les circulations*, op. cit., p. 49-87.

³⁴³ Sur le triomphe de la marche depuis Rousseau : S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 484. Voir aussi les analyses de L. Turcot, *Le promeneur*, op. cit..

³⁴⁴ A. Corbin, *Le territoire*, op. cit., p. 130, 155.

l’imaginaire de l’Angleterre industrielle, les instruments incorporés dans la canne illustrent bien la culture matérielle des voyageurs. Le comte de Clary porte lui-même des pistolets pour se prémunir contre les brigands³⁴⁵. Son portefeuille ne le quitte jamais pour qu’il puisse relater ses pérégrinations dans les environs de Castellamare ou au sommet de l’Epomeo d’où le paysage peut être scruté à la lorgnette. Parmi les autres inventions, la pharmacie de voyage de belle facture lui eut été bien utile pour transporter « l’attirail » médicinal indispensable à la traversée des marais pontins³⁴⁶. Le salon du chevalier napolitain fonctionne presque comme une vitrine marchande, diffusant à l’échelle européenne le modèle anglais du voyageur bien équipé pour « sillonner [...] les parties pittoresques de notre vieille Europe³⁴⁷ » ou explorer plus avant les contrées australes. Le comte assiste ainsi à l’émergence de la figure du « *globe-trotter* » qui accompagne l’expansion maritime des britanniques après 1815³⁴⁸. Elle entérine le fossé creusé entre les « touristes » jouissant sans prétention du spectacle du monde et ceux que « le besoin de voir, d’apprendre » va bientôt conduire à se réserver « le titre plus grave de voyageur³⁴⁹ ». Charles-Joseph de Clary était lui un homme de l’entre-deux, pris entre la tradition du voyage au XVIII^e siècle, la refondation chateaubrianesque de l’écriture du voyage et la définition de ce touriste « anglais, spectateur et ridicule » qui apparaît dans le récit de Louis Simond publié en 1816³⁵⁰. Cette hybridation culturelle se réalise dans les salons réinventés du premier XIX^e siècle. Les appartements privés qui sont constitués en cabinets de souvenirs gagnaient une renommée discrète, élitiste. Ces espaces procurent aux voyageurs distingués les moyens de prolonger l’esthétique du voyageur en chambre, en découvrant le monde non par la plume mais par ces objets dont l’accumulation progressive est une autre manière de relater le voyage et d’en faire partager les fruits. Cette diffusion de l’image de l’Angleterre transmise par le chevalier Tocco ajoute un degré à l’échelle des intermédiaires qui véhiculaient les stéréotypes nationaux du début du XIX^e siècle. Le comte y participe en s’empressant de marquer ses impressions dans les lettres envoyées en Europe centrale.

Les salons sont donc le lieu d’une construction collective du voyage, à la fois pratique et culturelle. Elle se prolonge logiquement dans les loges de théâtre, louées par les résidents. Pour le spectateur noble qui reproduit les anciens codes de l’hospitalité mondaine, les plaisirs

³⁴⁵ SOAL-Děčín, c. 164, cah. XXXVII, Simplon, lac Majeur, 16 septembre 1816, p. 3. Le comte a aussi un sabre.

³⁴⁶ *Idem*, c. 163, cah. XXIX, 18 août 1816, p. 30 : « J’aurai eu moins de peine à partir d’ici, si le matériel du voyage qui m’attend n’était pas si désagréable, mais les escortes, le vinaigre, les oignons, l’ail, la poudre de Rosa Secca, le non-dormir, le camphre, le café – tout cela forme un attirail si formidable pour faire ce petit trajet, que cela en devient ennuyeux ».

³⁴⁷ Selon la définition donnée par Hervieu en 1841, citée dans S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 419.

³⁴⁸ *Idem*, p. 71.

³⁴⁹ *Idem*, p. 419.

³⁵⁰ *Idem*, p. 411, L. Simond, *Voyage d’un français*, *op. cit.*, 1816.

de l'opéra sont aussi une belle occasion de voir apparaître les différences nationales et les recompositions politiques à l'œuvre dans l'Europe du premier XIX^e siècle.

Les voyages et le théâtre, de l'impérialisme culturel français aux scènes nationales de la Restauration

Les théâtres viennent élargir le champ d'observation de l'homme du monde en France et en Italie entre la Révolution et les restaurations. Comme les salons, ils sont perçus comme des microcosmes où le comportement du public est observé comme un tableau des mœurs du début du XIX^e siècle. Les spectateurs étrangers étaient particulièrement attentifs à l'atmosphère des salles françaises dans lesquelles s'élabore un nouveau théâtre patriotique et révolutionnaire à la fin du XVIII^e siècle, ainsi que le soulignent les travaux de Philippe Bourdin³⁵¹. Le théâtre est bien le lieu de la fermentation et de la communication politique, celui d'une pédagogie sollicitant les imaginations et les sens³⁵². Il offre un cadre spécifique à l'expression des passions populaires qui sont exactement ce que vont chercher les spectateurs étrangers comme Adolphe de Stackelberg qui écrit à Charles-Joseph de Clary au début des années 1800. Au moment de décrire Montpellier, il choisit de mettre en avant un affrontement entre le directeur du théâtre et l'ombrageuse jeunesse du parterre dont les sifflets violents interrompent la représentation de Panurge plusieurs jours de suite jusqu'à l'intervention des gendarmes :

Une danseuse fut sifflée, et dès lors la guerre fut déclarée [...] vous auriez du voir, Lolo, la rage des jeunes yeux lorsque le directeur les eut insultés par un propos indécent, combien leur contenance était fière lorsque la force armée est entrée au parterre pour y faire cesser le trouble, leur persévérance à demander aux officiers municipaux qu'on leur rendit justice. En un mot, j'ai songé aux tems passés de la révolution et je n'ai plus été étonné des excès, commis sous de grands prétextes, en voyant tant d'effervescence pour une si petite cause³⁵³.

Le comte suédois revenait ainsi aux origines de la Révolution. Cette violence au théâtre, caractéristique de l'entrée dans l'époque des affrontements romantiques, est ici saisie comme une manière d'expliquer la Terreur par le caractère national du peuple français exalté dans l'arène théâtrale. La Révolution serait donc le produit d'une identité française que la

³⁵¹ P. Bourdin, *Aux origines du théâtre patriotique*, Paris, CNRS éditions, 2017 ; « Théâtre et révolutions », *Annales Historiques de la Révolution française*, 2012/367, *Théâtre et révolutions*, p. 3-15 ; « Du théâtre historique au théâtre politique : la régénération en débat (1748-1790) », *Parlement(s)*, Revue d'histoire politique, 2012/8, p. 53-65.

³⁵² Jacques-Olivier Boudon, Philippe Bourdin, « Les héritages républicains sous le Consulat et l'Empire, AHRF, 2006/346, p. 3-15 ; Nous signalons aussi T. Julian, V. De Santis (dir.), *Fièvre et vie du théâtre sous la Révolution française et l'Empire*, Paris, Garnier, à paraître en 2017.

³⁵³ SOAL-Děčín, c. 189, A. S. à Ch.-J., Montpellier, 18 juin 1802.

« troupe de la propagande » fut chargée de promouvoir en jouant les pièces révolutionnaires en Belgique en 1792³⁵⁴. Cette perception politique et « civilisationnelle » d'un théâtre conquérant nourrit un impérialisme culturel soutenu par Napoléon, dont les limites ont été explorées par Philippe Bourdin et Rahul Markovits³⁵⁵. Pour les générations sensibles aux appels à la formation de théâtres patriotiques et nationaux par les théoriciens de la seconde moitié du XVIII^e siècle, les salles représentaient à la fois l'incubateur des identités nationales et le lieu de leur cristallisation dans l'Europe des révolutions³⁵⁶.

Le comte de Clary se trouve en Bohême lorsqu'un théâtre d'occupation est fondé dans la Vienne occupée par Napoléon en 1809, et les enjeux politiques du théâtre français ne lui apparaissent que dans le cadre du rapprochement impérial lors du mariage de Napoléon en 1810. Son parcours se déroule avant tout dans les théâtres de la Restauration, en particulier à Naples où il découvre un public que l'importation de la prose française et la politique artistique des Napoléonides avaient peu convaincu selon Mélanie Traversier³⁵⁷. La magnificence du théâtre San Carlo à Naples lui apparaît en 1818, après la réouverture par le roi Ferdinand au lendemain de l'incendie qui marque symboliquement la fin du régime de Murat en 1816. Le souverain n'attend cependant pas cette date pour renouer avec la tradition bourbonnienne des usages politiques du théâtre étudiés par Mélanie Traversier. Le 12 mai 1816, le comte de Clary décrit la manière dont la cour investit le Teatro Nuovo au début du règne refondé de Ferdinand :

Il y a de singuliers usages quand le Roi va au spectacle, qui tiennent à l'étiquette espagnole. D'abord il est entouré de gardes à cheval, les voitures de la ville ne peuvent pas approcher du teatro nuovo [...] Sur l'avant scène tout à fait hors les coulisses, et contre les lampions du côté opposé au roi se place un factionnaire, un beau grenadier qui ne contribue pas à l'illusion théâtrale. On le relève toutes les heures et il est obligé d'avoir toujours les yeux sur le roi [...] ; si j'étais roi, le regard de cet homme fixé sur moi comme celui du serpent à sonnettes, m'attaquerait les nerfs, je reculerais l'homme dans la coulisse [...]. Dès que le Roi arrive et au premier coup d'archer on lève la toile³⁵⁸.

³⁵⁴ R. Markovits, *Civiliser, op. cit.*, p. 247-264.

³⁵⁵ P. Bourdin, « Les limites d'un impérialisme culturel : le théâtre français dans l'Europe de Napoléon », *Le Mouvement social*, 2015/253, p. 89-112 ; R. Markovits, *Civiliser, op. cit.*, p. 288-298 ; R. Markovits, « "S'appropriation des mœurs, des habitudes, et la langue françaises" : le théâtre et l'impérialisme culturel français à Mayence et Turin (1798-1814) », dans C. Nubola, A. Würzler (dir.), *Ballare col nemico ? Reazioni all'espansione francese in Europa tra entusiasmo e resistenza (1792-1815)*, Bologne/Berlin, Il Mulino/Duncker & Humblot, 2010, p. 65-80.

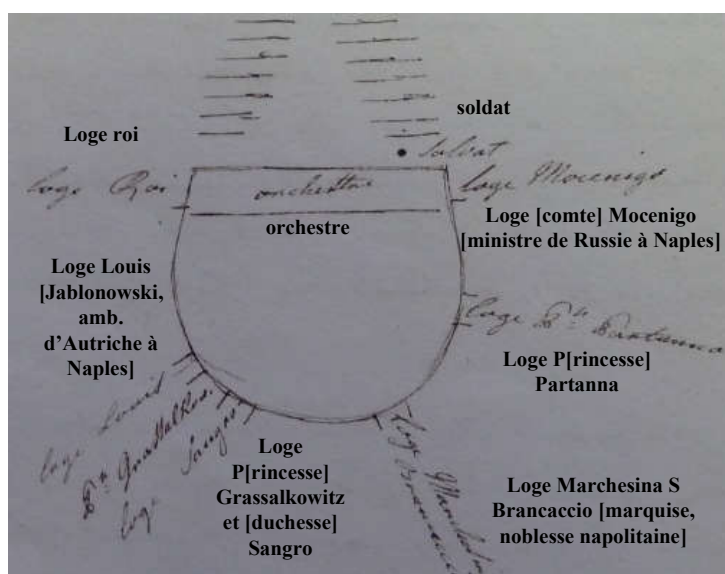
³⁵⁶ R. Krebs, *L'idée de « Théâtre National » dans l'Allemagne des Lumières*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1995.

³⁵⁷ M. Traversier, *Gouverner l'opéra, op. cit.*, p. 564-570.

³⁵⁸ SOAL-Děčín, c. 162, cah. XVIII, Naples, 12 mai 1816, p. 20.

Avant que le pouvoir restauré ne puisse s'exprimer à nouveau dans la monumentalité du « théâtre-roi³⁵⁹ », l'étiquette des Bourbons vient régir le parvis et la scène du Teatro Nuovo. Le spectateur en quête des différences avec son espace d'origine ne pouvait manquer de souligner cette mise en scène royale qu'il ne retrouvait pas dans la monarchie des Habsbourg. Comme l'écrit Mélanie Traversier, « le prince imprime sa marque sur le théâtre royal³⁶⁰ ». Mais à la différence de San Carlo où la loge somptueuse du souverain dominait la salle et le spectacle musical³⁶¹, la loge royale est maintenant placée sur le devant de la scène. Le croquis du comte montre très bien que c'est alors la noblesse, et de son point de vue la noblesse autrichienne, qui domine à la fois le spectacle et la cour de Ferdinand.

Le roi est directement confronté au regard de ce public auquel il se donne à voir en permanence, sans qu'il soit besoin de lever la tête, « effort qui dit la soumission³⁶² » sous l'ancien régime. Certain de sa légitimité, le prince restauré s'impose sur scène, et semble ainsi rechercher l'assentiment de son peuple à l'heure de l'unification du



Royaume des Deux-Siciles. Cette exposition royale pouvait avoir pour but de faire de la figure souveraine l'objet de « l'exaltation du sentiment d'appartenance à la nation » défini par Hélène Duccini comme un objectif de la propagande d'État de la monarchie française³⁶³. La présence du roi fait écho aux aspirations à un théâtre napolitain, un théâtre national dont Rossini serait la figure ainsi que le montrent les travaux d'Aurélie Barbuscia³⁶⁴. L'heure est en effet à la mise en valeur du patrimoine musical local, alors que l'opéra napolitain est concurrencé par celui donné à la Scala de Milan, que le comte décrit peu après comme la

³⁵⁹ M. Traversier, *Gouverner l'opéra*, op. cit., p. 47-48.

³⁶⁰ *Idem*, p. 77.

³⁶¹ *Idem*, p. 75-76.

³⁶² *Ibidem*.

³⁶³ H. Duccini, « Un aspect de la propagande royale sous les Bourbons, image et polémique » dans *Culture et idéologie dans la genèse de l'État moderne*, Rome, EFR, 1985, p. 211. Voir aussi M. Traversier, *Gouverner l'opéra*, op. cit., p. 14-18.

³⁶⁴ A. Barbuscia, *Rossini et la « restauration » de la grandeur musicale dans la France des années 1820*, thèse soutenue à l'Institut européen de Florence, 2013.

seule salle italienne capable de rivaliser avec Naples par sa monumentalité³⁶⁵. Au lendemain de la « greffe culturelle et musicale française », il s'agit aussi de rappeler que l'apogée de la tradition musicale napolitaine avait coïncidé avec le règne des Bourbons, ainsi que le note Mélanie Traversier³⁶⁶. Le roi des Deux-Siciles s'inscrit donc au cœur des préoccupations patriotiques contemporaines, en tentant de montrer que la monarchie bourbonnienne était le meilleur cadre pour soutenir l'entrée du Royaume des Deux-Siciles dans l'Europe des Nations.

La communication politique l'emporte sur l'illusion théâtrale. Le soldat placé sur scène manifeste l'autorité royale d'un souverain qui n'hésite pas à braver les dangers de l'attentat pour restaurer l'ancien cérémonial bourbonnien du prince gouvernant les plaisirs du théâtre. En se refusant à le reculer dans la coulisse, le roi et sa cour imposaient le rythme de la faction sur celui de *La Camilla*. Cet opéra semi-seria encadré par le sceptre et la faction illustre la manière dont le théâtre musical accompagne la transition de l'État muratien à l'État Bourbon entre 1815 et 1822³⁶⁷. Tout en affirmant la présence monarchique des Bourbons-Siciles, il s'agissait d'éviter le retour de la Révolution en s'appuyant sur la continuité de l'institution musicale et théâtrale à Naples soulignée par Mélanie Traversier³⁶⁸.

La cour exilée de Palerme participe de cette démonstration publique de l'ordre monarchique. Charles-Joseph décrit la gêne des courtisans immobiles dans leurs loges, contraints par le regard du public curieux des survivances de l'étiquette espagnole. Les princesses siciliennes qui venaient de s'installer dans les quartiers centraux de Naples retiennent l'attention du comte bien plus que le jeu des acteurs de *La Camilla*, auquel il consacre à peine quelques lignes. Elles suffisent cependant pour souligner la différence culturelle qui le sépare d'un public italien qu'il ne manque pas de relever tout en poursuivant son exploration de l'Europe de la Restauration :

Camilla ne paroît qu'au second acte, de sorte que minuit sonné, on n'avoit pas encore vu l'héroïne de la pièce. J'ai remarqué cela comme une singularité. On s'est tout a fait rayé le troisième acte, on ne l'a pas donné du tout et tout le monde a trouvé cela tout simple. On voit par là l'intérêt qu'on met au texte d'un opéra en Italie³⁶⁹.

³⁶⁵ SOAL-Děčín, c. 164, cah. XXXVI, Milan, 21-23 septembre 1816, p. 27-29. La description est transcrite en annexe 4 du chapitre VIII, p. 326.

³⁶⁶ M. Traversier, *Gouverner l'opéra*, op. cit., p. 569-570.

³⁶⁷ P.-M. Delpu, « De l'État muratien à l'État bourbon », dans J.-C. Caron, J.-P. Luis (dir.), *Rien appris*, op. cit., p. 37-50 ; H. Duccini, « Un aspect de la propagande royale », dans *Culture et idéologie*, op. cit., p. 211.

³⁶⁸ M. Traversier, *Gouverner l'opéra*, op. cit., p. 587-589. C'est en s'appuyant sur cette permanence de l'administration théâtrale que Rossini put donner son personnage principal à l'« école napolitaine », ouvrant une nouvelle page de l'histoire musicale de cet espace aux premières heures de l'opéra romantique en Europe.

³⁶⁹ SOAL-Děčín, c. 162, cah. XVIII, Naples, 12 mai 1816, p. 20. Abrégé développé.

Le comte arrive avec les attentes d'un spectateur de la monarchie des Habsbourg, où cet opéra de Paër fut donné pour la première fois au Théâtre porte de Carinthie en 1799. Le voyageur constate alors ce décalage relevé avant lui par les préfets napoléoniens en charge de l'organisation du théâtre français dans l'Empire³⁷⁰. Si les circulations des artistes et des répertoires participaient à une forme d'harmonisation culturelle de l'Europe, la mise en scène devenait le miroir des caractères nationaux affirmés dans les recompositions politiques du début du XIX^e siècle³⁷¹.

Fort de son expérience musicale et théâtrale entre Teplitz, Prague et Vienne, le spectateur en voyage compare les recompositions qui touchent l'écriture des pièces, ballets et opéras. Après avoir lu Goethe puis rencontré le dramaturge au théâtre de son père en 1812, il assiste au travestissement du thème des *Souffrances du jeune Werther* à Palerme en 1816 :

On donnait un ennuyeux Opera de Carlotta e Werter, le sujet arrangé à la diable. Pauvre Goethe ! Il me paraît que tout finissait bien et qu'il n'y a pas eu de sang répandu. Il paraît que c'est un sujet favori que Werther en Italie. Kotzebue rend compte d'un drame de ce nom qu'il a vu à Rome je crois, Benkowitz a trouvé Charlotte et Werther à Naples etc³⁷².

Le comte fait écho aux « incompréhensions culturelles » auxquelles se heurtèrent les comédiens français dans l'Europe impériale de Napoléon³⁷³. La conversion de Werther en drame à l'italienne semble avoir trahi le génie original du roman. Ce type d'adaptation est loin d'être une nouveauté pour les spectateurs de la fin de l'époque moderne, mais elle s'inscrit dans le contexte particulier des politiques impériales du théâtre de Napoléon à Metternich³⁷⁴. D'une part, le comte creuse le fossé culturel entre l'Europe de Weimar et l'Italie à l'heure de l'affirmation des Habsbourg sur la péninsule. D'autre part, il insiste sur la diffusion du renouveau romanesque et romantique dont Goethe est la figure de proue. Les hybridations qui en découlent ne peuvent être séparées de l'idée d'acculturation que Rahul Markovits analyse par exemple avec le théâtre français à Mayence et à Turin entre 1798 et 1814³⁷⁵.

³⁷⁰ P. Bourdin, « Les limites d'un impérialisme culturel... *Le Mouvement social*, 2015/253, p. 97-98.

³⁷¹ Nous renvoyons aux actes du colloque de Nice en 2014 : P.-Y. Beaurepaire, P. Bourdin, C. Wolff (dir.), *Moving scenes. The Circulation of Music and Theatre in Europe in the Age of Enlightenment and Revolution*, Oxford, Voltaire Studies, à paraître.

³⁷² SOAL-Děčín, c. 163, cah. XXV, Palerme, 9 juillet 1816, p. 6-7, donné dans « un petit theatre qui s'appelle je crois Santa Carolina ».

³⁷³ P. Bourdin, « Les limites d'un impérialisme culturel... », *Le Mouvement social*, 2015/253, p. 95.

³⁷⁴ Nous renvoyons à N. Ferrand, « Les circulations européennes du roman français, leurs modalités et leurs enjeux », dans P.-Y. Beaurepaire, P. Pourchasse, *Les circulations*, op. cit., p. 399-410.

³⁷⁵ R. Markovits, « "S'appropriier les mœurs, les habitudes, et la langue françaises" : le théâtre et l'impérialisme culturel français à Mayence et Turin (1798-1814) », dans C. Nubola, A. Würigler (dir.), *Ballare col nemico ?*, op. cit., p. 65-80. Voir aussi *Civiliser*, op. cit., p. 288-298 et P. Bourdin, « Les limites d'un impérialisme culturel... », *Le Mouvement social*, 2015/253, p. 89-112.

Le comte montre ainsi que le tropisme du théâtre italien et français en Europe centrale, contesté depuis l'époque josphiste, n'est pas à sens unique³⁷⁶. Mais il va plus loin en convoquant deux autorités : l'écrivain Karl Friedrich Benkowitz dont le récit de voyage de 1804 est un modèle pour les voyageurs de langue allemande ; et le dramaturge Kotzebue (1761-1819), critique de Bonaparte et voyageur de 1805³⁷⁷. Leur témoignage atteste que la culture germanique fait partie du répertoire artistique du sud de l'Italie, celui de la première restauration bourbonnienne entre 1799 et 1805. Or le théâtre était un enjeu majeur de l'éphémère République napolitaine, comme l'a récemment montré Mélanie Traversier en citant l'exilé Vincenzo Cuocco qui avait conscience que « la nation pourra remplacer les hommes, mais pas la culture³⁷⁸ » en 1801. Le théâtre de Weimar conquiert donc le public italien, avant la mise en place de la politique culturelle des français à partir de 1806. Avec ces auteurs, le comte se place en amont du théâtre français organisé à Naples ou à Vienne en 1809. Son propre témoignage vient renforcer l'idée de la reprise d'une forme de conquête culturelle de la péninsule après 1815, attestée tout au long de la « descente » du noble autrichien jusqu'à l'extrême sud de la Péninsule.

Il faut bien sûr nuancer fortement cette approche où un impérialisme culturel semble en remplacer un autre. L'appropriation des œuvres les plus fameuses ne tient pas d'une politique impériale. Le rôle joué par Metternich dans la carrière musicale de Rossini dans l'Europe des congrès souligne toutefois l'importance de la musique et du théâtre dans la définition d'un équilibre politique italien sous l'égide des Habsbourg³⁷⁹. En constatant le succès de Werther, le comte s'inscrit en autrichien dans le processus d'unification de l'Italie, durant lequel les intellectuels romantiques jouèrent un rôle clef ainsi que le note Aurélie Gendrat-Claudiel³⁸⁰. Son voyage culturel précède l'intervention armée des forces autrichiennes déclenchée par

³⁷⁶ Jean Béranger, « Joseph II et le théâtre à Vienne », dans B. Massin, *Mozart, les chemins de l'Europe*, Strasbourg, Éditions du conseil de l'Europe, 1997, p. 334. La réception des œuvres de Mozart jouent également un rôle clé dans la formation du théâtre national en Bohême : P. Ther, « Développement de l'espace musical et identité urbaine dans les villes d'Europe centrale : les opéras de Lemberg et de Prague », dans L. Gauthier, M. Traversier (dir.), *Mémoires urbaines. La musique dans les villes d'Europe (XVI^e-XIX^e siècles)*, Paris, PUPS, 2008, p. 81-100.

³⁷⁷ C. F. Benkowitz, *Reise von Glogau nach Sorrent, über Breslau, Wien, Triest, Venedig, Bologna, Florenz, Rom und Neapel*, Berlin, 1804 ; A. von Kotzebue, *Erinnerungen von einer Reise aus Liefland nach Rom und Neapel*, Berlin, Frölich, 1805.

³⁷⁸ Mélanie Traversier, « « Transformer la plèbe en peuple ». Théâtre et musique à Naples en 1799, de la proclamation de la République napolitaine à la Première Restauration », *Annales historiques de la Révolution française*, 2004-335, p. 37-70.

³⁷⁹ Nous renvoyons à la communication d'Aurélie Barbuscia, « Le congrès de Vienne : nouvelle « feuille de route » pour une carrière musicale internationale, le cas de Gioachino Rossini », communication au colloque *Les circulations musicales et théâtrales en Europe (vers 1750-vers 1815)*, Nice, novembre 2014, dont les actes sont à paraître : P.-Y. Beaurepaire, P. Bourdin, C. Wolff (dir.), *Moving scenes, op. cit.*

³⁸⁰ A. Vaillant, (dir.), *Dictionnaire du romantisme*, art. « Risorgimento », *op. cit.*, p. 625-630.

l'insurrection napolitaine de 1820. Débute alors le *Risorgimento* qui se définit en partie comme un combat politique et culturel contre l'Autriche.

Le comte ne se contente pas des grands théâtres qui confortent sa vision des équilibres politiques et culturels européens peu avant que Rossini vienne enflammer les opéras viennois dans les années 1820. Il se rend aussi dans les théâtres populaires, afin d'approfondir sa découverte de la Péninsule au prisme des divertissements goûtés par les publics italiens. Le 18 mars 1819, il assiste aux jeux organisés dans le théâtre de la Sorte, place Mellini à Naples. Il est stupéfié par le spectacle de « grands gaillards » plongeant la tête dans des baquets d'anguilles qu'il faut attraper avec la bouche. Le spectacle tourne ensuite à l'horreur :

Une oye est pendue par les pieds au haut du théâtre. Les amateurs s'élancent d'un trampoline (ce talus ne s'appelle t il pas comme cela ?) du fond du théâtre, sautent, tachent d'arracher la tete de cette oye [...]. Enfin le plus adroit ou le plus heureux, ouah !!! arrache la tete – et ce corps d'oie, s'agitte, flatte, se retire et se retourne dans les convulsions de la mort, et le sang découle de ce tronçon... j'étois à me trouver mal d'horreur !³⁸¹

L'amateur d'opéra est choqué de ce théâtre qui révèle sans fard la violence des hommes. « On ne m'y rattrapera plus guère », conclut-il, s'éloignant de cette culture populaire qui n'est pas la sienne pour rejoindre le théâtre de la cour et de l'aristocratie. L'essentiel est d'avoir vu, afin de construire un récit qui transporte le lecteur de l'étiquette monarchique à l'ivresse populaire. Le comte rejoint là le désir d'anthropologie qui se développe avec l'émergence de la pensée folkloriste à la fin du XVIII^e siècle. Les salons et les loges forment le point de départ des excursions en société permettant d'accumuler les descriptions des jeux populaires, des danses, des traditions locales qui font la saveur des récits de la noblesse en voyage au début du XIX^e siècle. Le comte n'hésite pourtant pas à se déplacer seul sur les routes, à construire ses propres étapes en s'appuyant sur le développement d'une première économie touristique au début du XIX^e siècle. Le voyage individuel est l'autre versant des journaux d'un homme qui n'oublie pas la maison princière dont il est issu. Cette dernière le mit en état de voyager « en pays de connaissance », à la cour et dans le monde. C'est sur cette perspective qu'il s'agit maintenant d'insister, afin de comprendre le regard et les attentes de ce voyageur noble du début du XIX^e siècle.

³⁸¹ SOAL-Děčín, c.168, cah. XXVII, Palerme, 18 mars 1819, p. 10.

III. Voyages, construction personnelle et identité familiale au tournant du XIX^e siècle

A. Une tradition du voyage au sein des grandes familles

L'engagement financier de la maison princière

Le comte Charles-Joseph de Clary dépend avant tout des finances de sa maison princière : ses voyages s'inscrivent dans l'organisation comptable tenue par le prince Jean de Clary. Les chapitres précédents ont montré que si le comte a une liberté de voyager plus importante que le seigneur de Teplitz, c'est bien le prince qui a les moyens de financer un voyage noble. Le comte Charles-Joseph n'est pas en état d'assurer seul le financement des 1200 ducats-or que lui coûte un voyage de huit mois en Italie (environ 13 200 francs). Le soutien de sa maison est nécessaire à l'obtention des lettres de change auprès des réseaux des banquiers autrichiens, afin de s'approvisionner à Rome, Naples et Gênes :

J'ai emporté de Vienne 300 ducats en or – ils ont fini à Rome – puis une lettre de change pour 300 ducats que j'ai déposé en personne chez Gaymüller – ils ont finis pendant le séjour à Naples – puis une lettre de crédit pour 600 ducats - il m'en reste encore 30 piastres a peu près et comme monsieur Hagermann, le banquier de Genes, n'y est pas nommé – ce ne peut être qu'une grande complaisance à lui, de me les donner, a compte de la maison de Florence³⁸².

Les Geymüller font partie des familles de financiers récemment anoblies, qui multiplient les tentatives de rapprochement avec les anciennes maisons titrées³⁸³. Ces dernières s'appuient sur leur savoir-faire pour un recours au crédit caractéristique de la gestion des finances aristocratiques³⁸⁴. Le comte s'éloigne de ce réseau en raison de son endettement : il doit se tourner vers le consul d'Autriche à Gênes Martignoni, qui l'accompagne à la bourse où il est reçu par le banquier protestant Hagermann. Le rêve du voyage insouciant de la jeunesse dorée que le comte expérimente sur le tard se brise dans cette « boutique remplie d'argent comme des petits patés³⁸⁵ » :

au pied de la lettre je n'ai pas le sou, toutes mes lettres de crédit sont épuisées, j'ai vécu en sot étourdi au jour la journée sans faire d'arrangements et me voilà dans les plus grands embarras, d'une honte à mourir, devant tous les gens raisonnables - ne sachant ni comment payer mon auberge ici, ni la poste d'ici à Turin, ni comment revenir au logis³⁸⁶.

³⁸² SOAL-Děčín, c. 164, cah. XXXV, Gênes, 14 septembre 1816, p. 19. Abrégé développé.

³⁸³ Ainsi qu'en témoigne la baronne du Montet dans ses *Souvenirs*, Paris, Plon, 1904, p. 79.

³⁸⁴ N. Coquery, *L'hôtel aristocratique : le marché du luxe à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998, p. 158-166.

³⁸⁵ SOAL-Děčín, c. 164, cah. XXXV, Gênes, 14 septembre 1816, p. 19.

³⁸⁶ *Idem*, 13 septembre 1816, p. 16.

Le prince de Clary couvre la dépense : le problème n'est pas tant l'argent que cette « conduite un peu jeune³⁸⁷ » reprochée par le consul. Elle ne fait pas honneur à sa maison. Son inconséquence était d'autant plus coupable qu'il bénéficie d'une solide expérience de la mobilité en Europe centrale. La reprise des voyages après les guerres napoléoniennes libère un enthousiasme qui se traduit par un épanouissement culturel et mondain oublieux des impératifs budgétaires³⁸⁸. Il s'agit peut-être de la manifestation d'un désir de revanche sur la restriction des circuits aristocratiques du Grand Tour entre 1792 et 1815. Pour le comte qui voyage « dans la poche³⁸⁹ » de son père, cette manière de se plonger « dans le rêve de ma jeunesse³⁹⁰ » était aussi une façon de se dégager temporairement de la pression familiale spécifique aux sociétés aristocratiques. Pendant huit mois, le comte s'éloigne du ménage qu'il entretient dans l'ombre de son père. Il voyage seul en 1816, sans même un domestique. Il ne s'agit pas d'un geste de rupture, mais plutôt de profiter pleinement de la liberté offerte au comte avant que la gestion des terres le fixe en Europe centrale. Enfin, cette attitude ressuscite à bon compte le modèle des aventuriers des Lumières qui passaient de salon en loge en évitant la prison³⁹¹. Après le pénible passage chez Hagermann qu'il faudrait expliquer à son père, le comte peut écrire : « rassuré sur le danger d'être incarcéré pour dettes, j'ai pu donner aux arts le reste de ma matinée³⁹² ». Il condense en huit mois ce que Casanova avait connu en une vie, terminée au château de Dux en Bohême en 1798³⁹³. Après avoir goûté aux charmes du voyage cosmopolite tourné vers les arts, le comte clôt cette parenthèse enchantée et rejoint l'ordre familial. Dans la maison Clary-Aldringen, c'est l'héritier attaché aux domaines qui éprouve le plus fortement la nécessité de vivre l'expérience du « fils prodige³⁹⁴ ».

L'inconséquence du comte souligne le poids de la maison dans l'organisation matérielle et la conception du voyage en Italie en 1816. Le voyageur se trouve de fait engagé dans une dynamique familiale qui oriente fortement son séjour. Il est identifié par sa maison, et doit répondre au souci des grandes familles d'entretenir de multiples liens à l'étranger. La réaction du comte en 1816 est un effet de cet encadrement du voyage personnel par la

³⁸⁷ *Ibidem*.

³⁸⁸ N. Bourguinat, « un temps de rupture », dans N. Bourguinat, S. Venayre (dir.), *Voyager en Europe, op. cit.*, p. 11.

³⁸⁹ SOAL-Děčín, c. 190, lettre au comte russe Golovkine, Vienne, 31 décembre 1820, fol. 2-3.

³⁹⁰ *Idem*, c. 176, *Second voyage d'Italie (1818-1820), Préface à mes mémoires*, Ischia, août 1818, fol. 2.

³⁹¹ Alexandre Stroev, *Les aventuriers des Lumières*, Paris, PUF, 1997, p. 176.

³⁹² SOAL-Děčín, c. 164, cah. XXXIV, Gênes, 14 septembre 1816, p. 19.

³⁹³ Rappelons que l'adolescence du comte est marquée par la venue de Casanova à Teplitz, alors que celui-ci rédige ses *Mémoires*.

³⁹⁴ Motif choisi par le comte pour décrire son retour en Europe centrale en 1820 : SOAL-Děčín, c. 171, cah. LXVII, Munich-Teplitz, 31 mai 1820, p. 32.

génération précédente. Il s'accompagne d'une forme de « devoir » indispensable à la réalisation d'un voyage aristocratique au tournant du XIX^e siècle.

Un voyageur identifié par sa maison : des relations familiales pour construire la présence à l'étranger

La maison princière est la matrice du « pays de connaissance ». Le cosmopolitisme aristocratique avait une très forte dimension familiale, presque dynastique à la fin du XVIII^e siècle. En 1775, le prince Franz Wenzel attend que son fils se comporte en représentant de sa maison à la cour de Marie-Antoinette. Soucieux d'apparaître comme tel, le jeune Jean de Clary peut s'orienter en s'adressant au comte de Mercy, espérant « que par égard pour vous il aura à Paris des bontés pour moi³⁹⁵ ». Par cet intermédiaire, il est présenté à la famille royale à Versailles. L'ambassadeur était le premier maillon d'une chaîne relationnelle qui était d'abord celle de ses parents. Jean de Clary put ainsi assurer le prince que « je ne négligerai certainement pas [...] les personnes auxquelles vous m'avez recommandé de faire ma cour³⁹⁶ ». Les héritiers de la noblesse de cour voyageaient sous la protection de la génération précédente.

L'alliance avec la famille de Ligne en 1775 vint considérablement élargir le champ relationnel des Clary-Aldringen. C'est ce que montre le séjour parisien du comte Charles-Joseph à Paris en 1810. Les liens de jeunesse noués par sa mère, la princesse Marie-Christine de Ligne, lui permettent de s'émanciper du corps diplomatique autrichien tourné vers les nouvelles élites de la cour de Compiègne. Il est alors reçu dans « l'ancien monde » du faubourg Saint-Germain :

Au fond, je ne vois guère ou pas du tout mes compatriotes ; ils se moquent de moi, disent que je me suis entièrement voué au Faubourg Saint Germain et ne fréquente que de vieilles duchesses ; je les laisse dire et m'amuse peut être différemment, mais, au moins, aussi bien qu'eux³⁹⁷.

Cet extrait montre combien les attaches aristocratiques prennent le pas sur les origines « nationales » chez les héritiers du prince de Ligne³⁹⁸. Elles déterminent l'insertion du comte puis de son père à Compiègne aussi bien que dans les salons exclusivistes de la noblesse d'Ancien Régime. Plus encore que l'appartenance à la cour des Habsbourg, les liens d'amitié

³⁹⁵ SOAL-Děčín, c. 149, J.d.C. à la princesse mère, Bruxelles, 25 juillet 1775.

³⁹⁶ *Ibidem*.

³⁹⁷ SOAL-Děčín, c. 159, Ch.-J. à sa mère M.-Ch. De Ligne, Paris, 26 avril 1810.

³⁹⁸ Un point souligné par B. Goujon, *Les Arenberg, op. cit.*, p. 15-46.

et de parenté jouent un rôle clé dans les logiques urbaines de différenciation sociale³⁹⁹. L'héritage familial des voyageurs les intègre de fait dans le jeu d'oppositions et de rapprochements qui remodèle progressivement les traits de l'aristocratie française.

Le comte circule dans un cercle précis, grâce auquel il se familiarise rapidement avec la complexité de la société parisienne, comme lors de ce dîner chez Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord en avril 1810 :

J'ai donc diné chez monsieur de Talleyrand : cinquante personnes mais, parmi elles, Madame Boson de Périgord, l'amie de Flore [de Ligne], avec qui, par conséquent, j'étais tout de suite en pays de connaissance. Je l'ai trouvée fort aimable et lui présentai Spiegel [...] qui devait partir pour Bruxelles⁴⁰⁰.

Les relations de la tante du comte amorcent une dynamique dont profite le baron Spiegel, futur époux de la princesse Flore. Le comte s'engage dans un circuit valorisant son origine, et sur lequel repose la fluidité apparente du voyage aristocratique. Ses lettres qui préludent au récit de voyage ne manquent pas de le faire apparaître. Le comte participe à cette « économie morale dont les valeurs engagent, en principe, à l'accomplissement de certaines solidarités » que souligne José Imizcoz⁴⁰¹. Il a l'obligation morale de rendre visite aux connaissances familiales et de correspondre avec les proches restés à Vienne qui en attendent des nouvelles.

Charles-Joseph ne peut échapper au rituel de la présentation dans les salons des comtesses de Bérenger, de Pardaillan ou de la princesse de Vaudémont⁴⁰². Il sert d'intermédiaire pour permettre à sa mère la princesse Marie-Christine de Clary de renouer le lien avec ses relations du couvent en 1810 :

J'ai enfin vu monsieur [le chevalier] de Boufflers que j'ai trouvé plus vieux que je ne croyais, et madame de Boufflers [Éléonore de Sabran] que je n'aurais jamais reconnu tant elle a engraisé : c'est une toute autre figure. [...] Vous sentez bien que tous les trois m'ont questionné à mort sur vous tous⁴⁰³.

³⁹⁹ Ce que montre Natalie Petiteau avec le cas de la noblesse d'Empire. La duchesse de Rovigo put ainsi nouer des liens dans la société du faubourg : « Noblesse d'Empire et élites du XIX^e siècle : une fusion réussie », *Revue du Souvenir napoléonien*, janvier-février 1997/ 411, p. 5-12.

⁴⁰⁰ SOAL-Děčín, c. 159, Paris, 6 avril 1810.

⁴⁰¹ J. M. Imizcoz Beunza, « D'une génération à l'autre. Réseaux et pratiques familiales de reproduction dans les carrières de la monarchie hispanique au XVIII^e siècle », dans A. Bellavitis *et alii* (dir.), *Construire les liens de famille dans l'Europe moderne*, Mont-Saint-Aignan, PURH, 2013, p. 171 ; voir aussi « Communauté, réseau social, élites. L'armature sociale de l'Ancien Régime », dans J. L. Castellano, J.-P. Dedieu, *Réseaux, familles et pouvoirs dans le monde ibérique à la fin de l'Ancien Régime*, Paris, CNRS Éditions, p. 41.

⁴⁰² Ces rencontres sont un aspect important du travail de master : *Identité en voyage et voyage de l'identité, Pratiques de l'écrit et trajectoires parisiennes d'un noble francophone de Bohême : le comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen (1777-1831)*, sous la direction de Michel Figeac et Caroline Le Mao, Université Bordeaux III, 2011.

⁴⁰³ SOAL-Děčín, c. 159, lettre à Marie-Christine de Ligne, Paris, 3/5 avril 1810. La troisième personne est leur beau-fils et fils, Elzéar comte de Sabran.

Le comte peut ainsi se passer de lettres de recommandations, mais il doit accepter d'être rappelé à l'ordre s'il tarde trop à se présenter :

[Éléonore de Sabran] m'a écrit un billet assez tapé, qui commençait par : « je conçois bien, monsieur, que vous avez mieux à faire que de venir voir les vieux amis de madame votre mère ». J'ai trouvé cela un peu sec [...] ; ce n'est pas une petite affaire de chercher quelqu'un dans Paris avant d'y être orienté. Cependant elle m'a reçu à merveille et il n'y paroissoit plus⁴⁰⁴.

La découverte de Paris débutait par une enquête sur les adresses où il était indispensable de se rendre. C'est de cette manière que Charles-Joseph définit sa géographie parisienne et construit sa présence à l'étranger. Un comte de la monarchie des Habsbourg ne pouvait se livrer simplement aux plaisirs de l'amateur d'art et de théâtre, il devait répondre au double devoir de représentation de son souverain et de sa famille.

Grâce au nom de Ligne, le comte de Clary-Aldringen sortait de l'incognito relatif de sa maison en France. Charles-Joseph met l'accent sur ce nom illustre qu'il utilise comme une clé d'accès dans les salons parisiens : « madame de Coigny m'a reçu on ne peut pas mieux. J'ai eu raison de mettre en étiquette sur mon front : Je suis le petit fils du prince de Ligne, ça fait qu'on s'm'arrache [*sic*]⁴⁰⁵ ». Le comte s'empare de la notoriété sociale du prince qui le distingue à la cour, pour amplifier cette logique en ville. Le nom de Ligne est ainsi régulièrement convoqué au cours des différents voyages. Cependant, il ne suffit pas pour être reçu en « étranger de distinction » dans la villa de Lucien Bonaparte à Frascati près de Rome en 1816⁴⁰⁶. Ce dernier n'est pas dupe de la stratégie. Le « nom illustre et le réseau de connaissance » ont leurs limites, tout autant que les lettres de recommandation étudiées par Emmanuelle Chapron⁴⁰⁷.

In fine, le voyage s'inscrit dans un ensemble de circulations croisées qui entretiennent la solidarité aristocratique liée à la maison. Ce rouage essentiel se retrouve par exemple dans la manière dont Flore de Ligne prépare l'arrivée du comte à Naples en lui retenant un logement en 1816⁴⁰⁸. La solidarité est enfin matérialisée par l'échange de correspondances entre Vienne et les différentes étapes du comte. Ces lettres sont réinvesties dans la fabrique d'un journal reflétant cette conception familiale de la présence à l'étranger. Elles forment la genèse d'un récit qui vient s'ajouter aux manuscrits laissés par les générations précédentes.

⁴⁰⁴ *Ibidem.*

⁴⁰⁵ SOAL-Děčín, c. 159, lettre à Marie-Christine de Ligne, Compiègne, 27 mars 1810.

⁴⁰⁶ *Idem*, c. 163, cah. XXX, Frascati, Rome, 20 août 1816, p. 12.

⁴⁰⁷ E. Chapron, « Du bon usage... », dans P.-Y. Beaurepaire, P. Pourchasse (dir.), *Les circulations, op. cit.*, p. 251.

⁴⁰⁸ SOAL-Děčín, c. 162, cah. XV, Rome, Naples, 30 avril 1816, p. 26.

L'écriture d'une relation de voyage dépasse donc le simple cadre personnel pour acquérir une portée plus grande. Le comte de Clary s'inscrit dans l'idéal de transmission qui anime sa maison entre le Grand Tour du premier prince Franz Wenzel de Clary en 1727 et celui de son descendant Edmund en 1835.

D'un journal à l'autre : la mémoire du voyage à l'étranger au tournant du XIX^e siècle

Les archives de Děčín permettent de reconstituer une mise en récit de l'Europe sur quatre générations, du début du XVIII^e siècle aux années 1830⁴⁰⁹. Les guerres révolutionnaires et napoléoniennes brusquent la chronologie familiale, mais le comte parvient à réaliser « l'objet de mes vœux de trente ans⁴¹⁰ », renouant avec le génie particulier de sa famille. Cette formulation n'est pas anodine : elle montre combien les réformes de Joseph II ont marqué les esprits, puisque le comte fait écho à ce décret interdisant le *Kavaliertour* de la noblesse avant vingt-huit ans⁴¹¹. C'est un homme mûr, un héritier des conceptions de l'*Aufklärung* sur le voyage et le cosmopolitisme des élites qui parcourt l'Italie lorsque ses portes s'ouvrent de nouveau aux civils autrichiens après la chute du Premier Empire. La manière de penser et de vivre le voyage se modifie radicalement d'une génération à l'autre, en même temps que la perpétuation de cette « tradition » nobiliaire renforce l'identité familiale en créant un fil conducteur qui résiste aux aléas politiques de la fin de l'époque moderne.

À bien des égards, le comte marche dans les traces de son père quand il visite Paris en 1810 et plus encore Naples en 1816. Le voyage de Jean de Clary à Naples en 1792-1793 sert de contrepoint à celui du comte Charles-Joseph. Arrivé à Florence, le comte cherche par exemple la maison dans laquelle le prince Jean de Clary avait logé. En vis-à-vis du texte de son journal, il découpe et colle une vue des maisons sur le quai de l'Arno, qu'il légende en indiquant celle occupée en 1792, et les personnalités qui y logent en 1816⁴¹². Le comte fait un « usage buissonnier des guides⁴¹³ », en opérant un travail de personnalisation perceptible dans les annotations relevées par Gilles Bertrand chez différents voyageurs. La pratique de la copie et des collages dans les journaux permettent de s'approprier une gravure à laquelle tous les

⁴⁰⁹ SOAL-Děčín, c. 93, 147-149, 159-178, 258.

⁴¹⁰ *Idem*, c. 162, 19 avril 1816.

⁴¹¹ I. Cerman, *Habsburgischer Adel*, op. cit., p. 249.

⁴¹² Voir annexe 7, p. 314. SOAL-Děčín, c. 161, journal 1816, cah. IV, Florence, 16 mars 1816, p. 9.

⁴¹³ G. Bertrand, *Le Grand Tour*, op. cit., p. 510.

voyageurs ont accès. Une forme d'itinéraire familial se dessine ainsi au travers des paysages urbains, venant orienter les promenades et les perceptions du comte de Clary⁴¹⁴.

Cette démarche est motivée par l'envie de partager avec le prince les permanences et les changements qui avaient eu lieu durant les vingt-trois ans de la période révolutionnaire et napoléonienne. Que Charles-Joseph ait lu ou non le journal de son père, la correspondance soutenue permet d'impliquer personnellement le prince dans ce voyage dans l'Italie de la Restauration. Dès son arrivée à Naples en 1816, le comte prend ses repères dans la ville en poursuivant sa quête des espaces où Jean de Clary avait passé l'hiver de 1792-1793. Le 1^{er} juillet 1816, il met en tête de son journal : « [lettre] N° 56 à mon père, Naples de son temps⁴¹⁵ », et commence le récit qui rapproche deux générations, deux expériences, et deux époques :

De ma fenêtre de derrière, je vois ce salon a trois colonnes de Lady Hamilton [...] que j'ai reconnu pour tel dès le jour de mon arrivée d'après votre description [...]. Puis j'ai cherché la maison al Cristallaro ou vous demeuriez. Vous étiez bien mal logé ; quelle entrée ! Comment vous êtes vous nichés dans ce coin ? Vous étiez un trop grand personnage pour un tel appartement. Le vieux palais Mattalone qui était là, a fait place a une belle maison neuve, un hotel garni. [...] Dans votre appartement, chez ce Cristallano demeure à présent un homme qui vend des vases étrusques⁴¹⁶.

Le comte fait ici écho à la présence des Hamilton, famille de l'ambassadeur d'Angleterre à la cour de Naples qui joua un rôle décisif dans la transformation des quartiers résidentiels de la capitale⁴¹⁷. Le développement de la présence anglaise est rendu visible par la multiplication des villas et le développement d'infrastructures capables de répondre à l'afflux des voyageurs depuis la fin du XVIII^e siècle. Grâce à ces comparaisons, le comte peut mesurer les premiers signes de l'expansion de l'industrie hôtelière du XIX^e siècle que Laetitia Levantis analyse dans le cas de Venise⁴¹⁸. Le voyage du prince Jean de Clary en 1792 forme une basse continue de la découverte de l'Italie par son fils.

Charles-Joseph se différencie des autres voyageurs en se laissant en quelque sorte guider par son père dans la Naples restaurée. Son propre voyage se surimpose à celui de Jean de Clary à la manière d'un calque. Un de ses croquis illustre bien cette image d'une Naples revisitée par une nouvelle génération.

⁴¹⁴Voir les remarques de Laurent Turcot sur la manière dont les guides offraient au lecteur la possibilité de « vivre la ville par lui-même et de tracer, en quelque sorte, son propre itinéraire » : *Le promeneur, op. cit.*, p. 292.

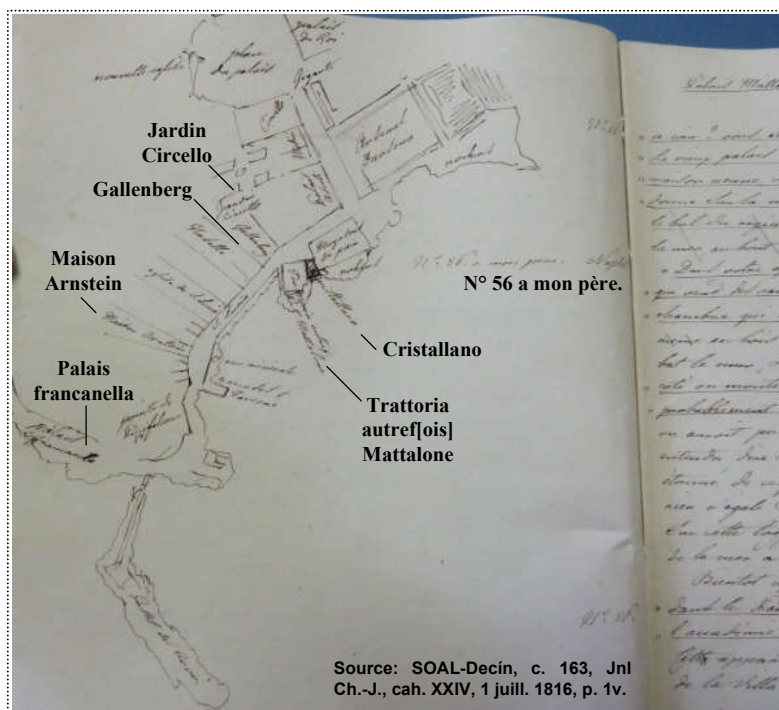
⁴¹⁵ SOAL-Děčín, c. 161, cah. XXIV, 1^{er} juillet 1816, p. 2.

⁴¹⁶ *Ibidem*.

⁴¹⁷ Carlo Knight, *Hamilton a Napoli, op. cit.*, p. 46.

⁴¹⁸ L. Levantis, « Séjourner à Venise : des auberges populaires du XVIII^e siècle aux luxueux hôtels de l'âge romantique », *Cahiers d'études romanes*, 2007/17, *Auberges, hôtels et autres lieux d'étapes*, p. 317-355.

L'enrichissement par couches successives atteste d'une construction familiale du voyage. En ajoutant son calque, le comte de Clary témoigne avec finesse la restauration de la pratique du voyage dans la maison Clary-Aldringen. Il montre qu'il est de nouveau possible de circuler en grand noble de la monarchie des Habsbourg dans la Péninsule italienne. Il n'était pas question



de reproduire le voyage de son père, mais de marcher dans ses traces en mesurant la portée des changements intervenus depuis l'installation des Napoléonides entre 1806 et 1815. Le comte vante les « bienfaits du régime muratique⁴¹⁹ » au cours duquel de grands travaux d'embellissement et d'urbanisme réorganisent la ville⁴²⁰. La Strada Nuova est devenue « la plus belle promenade du monde⁴²¹ », un avis partagé par les voyageurs de son temps qui voyaient les Bourbons reprendre les héritages de l'urbanisme monarchique⁴²².

Cette superposition des expériences a lieu *a posteriori*, le journal étant rédigé en mars 1817. Le comte achève donc son séjour personnel par la mise en musique de la tradition du voyage au sein de la maison princière. Il participe par conséquent à la transmission d'une « mémoire » italienne dans sa famille. Cette transmission est un facteur important des circulations sous l'Ancien Régime, observable dans d'autres milieux sociaux et professionnels comme les artisans ou les artistes⁴²³. L'héritage familial était un caractère récurrent des parcours individuels. La mémoire italienne des Clary-Aldringen se construit parallèlement à

⁴¹⁹ SOAL-Děčín, c. 161, cah. XIX, 21 mai 1816.

⁴²⁰ C. Vallat, B. Marin, G. Biondi, *Naples. Démythifier la ville*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 136-142.

⁴²¹ SOAL-Děčín, c. 161, cah. XIX, 21 mai 1816.

⁴²² Henry Matthews, *The Diary of an Invalid*, Londres, Murray (3e éd.), 1822, p. 229. Son passage a lieu en 1818.

⁴²³ Sur les artisans, nous renvoyons aux travaux de Pauline Landois, notamment « Pratiques de l'écrit des artisans allemands à la fin de l'époque moderne : de l'outil à la plume », à paraître dans les actes de la journée d'étude *Prendre la plume des Lumières aux romantismes*, actes de la journée d'étude de Nice, 13 novembre 2015.

celle d'autres acteurs, ce qui permet au comte de donner au « binôme culturel⁴²⁴ » entre artistes et amateurs cher à Gilles Montègre un caractère presque dynastique :

Je retrouve ici [à Naples] David que j'ai vu à Venise. Mon père a vu son père à Naples il y a vingt-cinq ans [1792] et j'espère bien que David a un fils et qu'on l'élève à chanter pour qu'Edmund l'entende chanter à Naples dans vingt-cinq ans.⁴²⁵

Cette continuité acte la consécration de l'« esthétisme d'élite loin des aléas politiques⁴²⁶ » qui recompose l'idéal cosmopolite au sortir d'un demi-siècle de turbulences. Elle s'oppose à la rupture ressentie par les contemporains de la Révolution, Goethe au premier chef⁴²⁷. L'harmonie entre la noblesse et l'opéra offre l'image apaisante des vagues musicales, contrastant avec celle de la tempête développée par les historiens de la période. Au temps du comte, le congrès de Vienne avait esquissé une nouvelle « feuille de route⁴²⁸ » pour la noblesse des Habsbourg aussi bien que pour les carrières musicales comme celle de Rossini et de ses ténors. Entre 1815 et 1830, l'opéra fut perçu comme le meilleur moyen de restaurer la grandeur passée des capitales culturelles⁴²⁹. Naples défendait son lustre et sa position parmi les capitales musicales de l'Europe restaurée, attirant la noblesse d'Europe centrale qui croisait les ténors comme Giovanni David dont la trajectoire passe par Vienne. Aurélie Barbuscia montre que la musique légère de Rossini fut au centre du projet de Metternich visant à faire de cette harmonie à laquelle aspiraient nombre de contemporains, une stratégie politique entre le congrès de Vienne et celui de Vérone⁴³⁰. Le comte Charles-Joseph œuvrait quant à lui à une construction culturelle du voyage qui rapprochait les générations sous le signe du plaisir musical renouvelé.

L'opéra napolitain devenait un point de passage, une étape rituelle dans le parcours des héritiers dépositaires d'une tradition aristocratique et artistique. Le comte réinvestissait ainsi la fonction initiatique des voyages soulignée par Friedrich Wolfzettel⁴³¹. *De facto*, le fils du comte Charles-Joseph, Edmund Clary (1813-1894) semble s'inspirer des manuscrits de son

⁴²⁴ G. Montègre, *La Rome*, op. cit., p. 46-58.

⁴²⁵ SOAL-Děčín, c. 162, cah. XIX, Naples, 19 mai 1816, p. 20.

⁴²⁶ W. Frijhoff, « Cosmopolitisme », dans V. Ferrone, D. Roche (dir.), *Le monde*, op. cit., p. 40.

⁴²⁷ Nous renvoyons à son célèbre texte sur Valmy, et aux analyses de Victoire Feuillebois : « Les *Entretiens d'émigrés allemands* (1795) de Goethe : histoires et Histoire après la Révolution française », dans Anouchka Vasak Anouchka (dir.), *Entre deux eaux. Les secondes Lumières et leurs ambiguïtés (1789-1815)*, Paris, Le Manuscrit, 2012, p. 143-168.

⁴²⁸ A. Barbuscia, « Le congrès de Vienne : nouvelle « feuille de route » pour une carrière musicale internationale, le cas de Gioachino Rossini », à paraître dans P.-Y. Beaurepaire et alii (dir.), *Moving scenes*, op. cit..

⁴²⁹ A. Barbuscia, *Rossini et la « restauration »*, op. cit. ; M. Traversier, « Venise, Naples, Milan, trois capitales de l'opéra italien », dans C. Charle (dir.), *Le temps des capitales culturelles*, op. cit., p. 229-239.

⁴³⁰ A. Barbuscia, « Le congrès de Vienne... », op. cit..

⁴³¹ F. Wolfzettel, *Le discours*, op. cit., p. 257.

père pour son propre journal de voyage en Angleterre en 1835⁴³². La parenté entre les manuscrits est indéniable. Edmund reprend notamment l'usage qu'avait son père de découper les vues des monuments dans les guides pour illustrer ses textes⁴³³. Cette pratique distingue les journaux de Charles-Joseph par rapport à ceux de Jean de Clary, dont il avait en outre développé la forme épistolaire caractéristique de l'écriture du voyage au XVIII^e siècle⁴³⁴. Edmund s'approprie la culture visuelle qui s'impose progressivement dans les guides de voyages grâce aux progrès dans le domaine de l'illustration aux XVIII^e-XIX^e siècles⁴³⁵. La transmission des canons du récit de voyage dans la maison Clary-Aldringen suit logiquement les changements de perspective depuis les *Lettres familières* du Chevalier de Brosses jusqu'aux guides Joanne des années 1850, en passant par le développement de la presse illustrée dans les années 1830⁴³⁶.

À la différence de son père, Edmund Clary choisit d'écrire en allemand, signe que cette génération née dans les années 1810 évoluait dans un nouvel environnement politique et culturel, la future Europe de Bismarck. Soixante ans après que le prince Jean eut posé le pied à Douvres, la description de l'Angleterre était donc à refaire, invitant les générations successives à voyager pour retrouver le fil de l'histoire européenne au travers de l'expérience familiale.

Edmund Clary ne fut pas le seul à imiter son père. Les archives de Děčín conservent aussi le journal de Mathilde Clary-Aldringen, l'aînée du comte Charles-Joseph et de la comtesse Louise née Chotek⁴³⁷. En 1826, la jeune comtesse établit une version « revue et corrigée » de son séjour à Naples effectué de douze à quatorze ans entre 1818 et 1820. Elle suivait en cela le modèle de son père qui reprenait ses journaux au même moment⁴³⁸. Dans le journal de la comtesse, seuls les aspects culturels et les temps forts du voyage sont décrits. Ce sont par exemple les visites de Pompéi ou de Capri auxquelles le comte tenait à associer ses enfants au cours du séjour de santé qui avait décidé le départ de sa famille proche. De Padoue à Sorrente, le quotidien de l'enfant en voyage s'efface derrière la description des monuments et des sites remarquables⁴³⁹. Ce journal s'éloigne donc du diaire infantile où l'enfant apprend

⁴³² SOAL-Děčín, c. 258. Edmund avait entendu la lecture des journaux de son père au cours des années 1820.

⁴³³ Voir annexe 8 pour une comparaison des manuscrits, p. 316.

⁴³⁴ F. Wolfzettel, *Le discours, op. cit.*, p. 300-304.

⁴³⁵ S. Venayre, *Panorama, op. cit.*, p. 196-197.

⁴³⁶ Hélène Morlier, « Les Guides Joanne : invention d'une collection », *In Situ*, 2011/15, en ligne ; Sylvain Venayre, « Le voyage, le journal et les journalistes au XIX^e siècle », *Le Temps des médias*, 2007/1-8, p. 46-56.

⁴³⁷ SOAL-Děčín, c. 186, journaux retrouvés dans le fonds Charles-Joseph, parmi les documents relevant du bataillon de la *Landwehr* que le comte commande en 1809.

⁴³⁸ Ainsi qu'en attestent les dates sur les réécritures, SOAL-Děčín, c. 172-175.

⁴³⁹ À la différence de son père, Mathilde laisse de nombreuses journées sans notes.

à organiser son temps, pour se rapprocher des canons employés par les voyageurs plus mûrs. Ce travail d'écriture a bien une dimension pédagogique, celle d'une initiation à la culture du voyage classique transmise au sein des grandes maisons.

Les élites féminines sont associées à la formation d'une mémoire familiale du voyage en Europe au tournant du XIX^e siècle. En 1818, la comtesse Louise Clary, née Chotek, quitte l'Europe centrale pour la première fois pour accompagner son époux à Naples. Elle tient son journal en même temps que Charles-Joseph : la comparaison des manuscrits invite à s'interroger sur la place du voyage au féminin dans les pratiques des maisons aristocratiques au début du XIX^e siècle.

Le voyage au féminin dans la maison princière : le journal d'Italie de la comtesse Louise Clary-Aldringen, née Chotek (1818-1820)

Le voyage des femmes de la maison Clary-Aldringen n'est pas une nouveauté à la fin du XVIII^e siècle. Les sœurs du prince Jean se rendent en Italie avec leurs époux, les comtes Hoyos et Chotek en 1781-1782⁴⁴⁰. La mère de Louise, Marie-Sidonie Clary-Aldringen accompagne son mari Johann Rudolph Chotek lorsque celui-ci est désigné pour escorter le comte et la comtesse du Nord à Trieste et Venise en 1782⁴⁴¹. La suite des illustres voyageurs était un motif important du voyage des aristocrates qui perdure tout au long du XIX^e siècle, ainsi que le montrent les études de Milena Lenderová⁴⁴². La demoiselle d'honneur Roxandre Stourza put ainsi découvrir l'Allemagne en suivant l'impératrice de Russie, nouvelle « princesse voyageuse » des années 1814-1815⁴⁴³. Marie-Sidonie voyageait pour suivre un chambellan, ce qui fait de ces quelques mois passés à l'étranger un événement aussi important que spécifique dans la vie de cette mère de famille. Sa fille Louise voyage pour suivre un époux souffrant de la poitrine. Elle s'installe avec ses enfants pour près de deux ans à Naples.

⁴⁴⁰ Grâce à Mélanie Traversier, le passage de Christine Clary (1755-1821) et Johann Hoyos (1747-1803) à la cour de Naples est attesté en 1781. Il pourrait être décrit dans le journal que la comtesse tient en français. Nous n'avons pu avoir accès à ce manuscrit conservé dans les archives du château Hoyos de Horn en Basse-Autriche.

⁴⁴¹ Il s'agit du grand-duc Paul de Russie et de son épouse Marie Feodorovna, qui sont ensuite reçus en France. SOAL-Děčín, c. 110. Ce manuscrit est présenté par Hana Mixánková, *Cestovní deník Marie Sidonie Chotkové z cest po Benátkách a Milánu (1782)* [Le journal de voyage de Marie-Sidonie Chotek à Venise et Milan (1782)], Université de Pardubice, *Bakalářská práce* (dir. M. Lenderová), 2008. Voir aussi E. Bulgakova, « Voyager en sage avant de régner en héros : l'accueil du comte et de la comtesse du Nord à la cour de France en 1782, dans C. zum Kolk *et alii* (dir.), *Voyageurs étrangers, op. cit.*, p. 239-258.

⁴⁴² Milena Lenderová, « Mon journal de voyage... Femmes en route au XIX^e siècle (1782-1914) », dans K. Drsková (éd.): *Linguis diversi libri loquuntur, Opera Romanica* 2013/14, p. 172-188 ; « Dámy na cestách. Cestovní deníky žen a dívek „dlouhého“ 19. Století [Les dames sur la route. Les journaux de voyages des femmes et des filles au cours du long XIX^e siècle] », *Sborník Památníku národního písemnictví*, 2007/39 *Múzy na cestách. Ohlasy z cest do ciziny v dílech českých spisovatelů*, p. 95-103.

⁴⁴³ S. Ghervas, « Voyage au pays des mystiques », dans N. Bourguinat, S. Venayre, *Voyager, op. cit.*, p. 385-412 ; D. Nolde, « Princesses voyageuses au XVII^e siècle », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* 2008/28, p. 59-76.

Son voyage inaugure donc une nouvelle ère au sein de ces maisons nobles de l'Europe centrale : celle du voyage en famille.

Louise tient un journal dès son départ, à l'instar de bien des voyageuses issues de Bohême⁴⁴⁴. Le récit de la comtesse est dominé par le motif du pittoresque dont Margot Irvine a souligné la prédominance dans les récits des épouses qui suivaient leurs maris outre-mer⁴⁴⁵. La relation conjugale se traduisait alors par une complémentarité des récits, la part scientifique étant laissée au mari, tandis que l'épouse jouait un rôle dans l'expédition en investissant le champ du pittoresque. La perspective de la comtesse de Bohême est différente, car son journal fait le pendant de celui de son mari, héritier de ce goût des élites que son père exprimait dans les domaines de Bohême. Il n'y a donc pas de partage de l'écriture, mais une communion apparente sous le signe du pittoresque. Comme Charles-Joseph, Louise s'inscrit délibérément dans le sillage de la génération précédente. Un exemple révélateur est cette promenade conjugale à la villa Borghèse de Rome durant laquelle le couple imagine la manière dont leurs pères respectifs embelliraient ces espaces s'ils en étaient les propriétaires⁴⁴⁶. Charles-Joseph et Louise voyageaient à l'école du prince de Clary-Aldringen et du comte Chotek, qui avaient découvert l'Italie entre 1770 et 1792, et dont il faudrait un jour prendre la relève⁴⁴⁷.

La comtesse investit tous les canons du récit de voyage, depuis le passage de la frontière à Pontéba jusqu'aux pentes du Vésuve, sans oublier les jardins botaniques de Padoue, les académies de Rome et l'opéra de Naples. En s'appuyant sur les relations familiales comme la princesse Christine de Ligne qui avait suivi son époux en garnison à Padoue, elle s'attache à se faire « montrer et expliquer tous les coins et les recoins⁴⁴⁸ » de l'arsenal et des navires, avec en tête l'idée de les comparer aux vaisseaux anglais et américains qu'elle espérait visiter à Naples. Aucun domaine ne semble *a priori* exclu de la curiosité féminine, à l'aube des premières explorations sociales relevées par Margot Irvine⁴⁴⁹. Cette démarche la rapproche des grandes voyageuses de l'époque moderne, dont le modèle est Lady Montagu. Elle ne pouvait ignorer les voyages d'Elise von Recke dont le comte Charles-Joseph copie de longs extraits dans ses propres journaux. La comtesse Louise n'est cependant

⁴⁴⁴ SOAL-Děčín, c. 198. M. Lenderová, « Mon journal de voyage..., *op. cit.*, p. 172-188.

⁴⁴⁵ M. Irvine *Pour suivre un époux. Les récits de voyages des couples au XIX^e siècle*, Québec, Éditions Nota Bene, 2008, p. 15-37.

⁴⁴⁶ SOAL-Děčín, c. 198, 24 mai 1818 : « ah ! si cela appartenait à nos deux pères, comme ils arrangeraient ce jardin avec goût ! »

⁴⁴⁷ Sur le voyage du comte Chotek : I. Cerman, *Habsburgischer*, *op. cit.* p. 291-292.

⁴⁴⁸ SOAL-Děčín, c. 198, 20 avril 1818.

⁴⁴⁹ M. Irvine *Pour suivre un époux*, *op. cit.*, p. 37-48.

pas une aventurière⁴⁵⁰, et cette curiosité compense le sentiment d'un voyage contraint qui apparaît dès le début de son journal :

L'espoir de trouver un meilleur climat, les moyens de guérir mon mari nous ont engagé dans cette émigration [...] ; quoique j'ai toujours éprouvé au fond de l'âme un goût très vif pour les voyages, sans jamais avoir l'occasion de le contenter, ce n'est pas de cette manière, ni pour aussi longtemps, que j'aurais voulu m'expatrier⁴⁵¹.

La comtesse était une voyageuse en chambre, mais Louise doit circuler « à la tête de quatre enfants⁴⁵² » pour une installation de longue durée à Naples, où elle recompose une vie sociale et familiale sur le modèle des femmes de la noblesse en Europe centrale étudiées par Milena Lenderová⁴⁵³. Il fallait replacer le goût pittoresque au centre du récit, pour atténuer le sentiment d'expatriation et rechercher celui du voyage des élites au tournant du XIX^e siècle.

Son équipage comprend le gouverneur et la gouvernante et requiert d'installer une dizaine de lits à chaque étape, comme l'indique Charles-Joseph⁴⁵⁴. Louise mentionne simplement qu'elle se repose sur les « *Vetturini* » engagés à Vienne, et néglige tous les détails de cette « caravane » familiale marquée par l'absence du père. En effet, Charles-Joseph organise son propre itinéraire. Le voyage de la famille est un voyage séparé, ce qui lui permet notamment d'anticiper l'arrivée et le logement de sa « tribu⁴⁵⁵ » à Rome et à Naples. Il peut librement jouir d'une voiture légère et d'arrêts dans les plus beaux sites de l'Italie comme la cascade de Terni. Pour que Louise en profite, il faut l'arracher à sa caravane :

A sept heures nous sommes partis, Louise ad personam dans ma calèche, un peu mal à notre aise, a la vérité, mais il s'agissoit d'avoir la soirée pour voir la cascade de Terni. [...] Je lui ait fait les honneurs du petit et charmant temple de Clitemne [...]. Revenus à Terni ; trouvé toute la caravane ben arrivata [...]. Pauvre Louise ! que de lits, que de vaches ! que de choses pour tant de monde. On ne conçoit pas la possibilité de faire et défaire tout cela, tous les jours, pendant un mois⁴⁵⁶.

Malgré le soutien d'un personnel, Louise ne pouvait donc découvrir l'Italie à la manière des grandes voyageuses de son temps. Son déplacement ne rentre pas dans les conceptions du voyage pittoresque du comte. C'est donc Charles-Joseph qui lui en offre les moyens, en venant « l'enlever » pour la conduire à Terni. Cet ascendant du mari rend d'autant plus

⁴⁵⁰ Le numéro 28 de la Revue *Clio, Histoire, Femmes et Sociétés* leur est consacré, 2008 ; voir aussi Nicole Pellegrin (dir.), *Voyageuses et Histoire(s), Genre et Histoire*, 2011/8-9

⁴⁵¹ SOAL-Děčín, c. 198, Trévis, 14 avril 1818, p. 1.

⁴⁵² *Ibidem*.

⁴⁵³ M. Lenderová, « Une femme de deux espaces : Pauline de Schwarzenberg », *Revue des études slaves*, 2008/78-4, *Les noblesses dans l'empire des Habsbourg de la Montagne Blanche au Printemps des peuples 1620-1848*, p. 391-393.

⁴⁵⁴ SOAL-Děčín, c. 167, cah. III, Terni, 3 mai 1818, p. 10-13.

⁴⁵⁵ *Idem*, c. 176, *Préface à mes mémoires*, Ischia, août 1818, fol. 2.

⁴⁵⁶ *Idem*, c. 167, cah. III, Terni, 3 mai 1818, p. 10-13.

signifiante l'affirmation culturelle perceptible dans le journal de la comtesse. Son récit est une forme de conquête d'un voyage féminin où l'attention de la mère de famille s'efface derrière l'épanouissement culturel. Les enfants y occupent une place relativement réduite par rapport à sa correspondance familiale ou conjugale. Le journal de voyage de la comtesse Louise s'apparente à une construction consciente de la figure de l'aristocrate cultivée.

L'écriture de la comtesse est largement empreinte des conceptions classiques, qu'il importait de souligner durant ce séjour motivé par la santé du mari et effectué en compagnie de jeunes enfants. Bien que les femmes soient traditionnellement exclues du *connoisseurship* étudié par Charlotte Guichard au XVIII^e siècle⁴⁵⁷, la comtesse Louise se fait guider par les artistes allemands installés à Rome, rejoignant le comte dans la sociabilité structurante des amateurs et des artistes caractéristique du voyage noble⁴⁵⁸. Ce voyage lui permit de prolonger ses observations dans les galeries d'art de Vienne et de Dresde où elle comparait anciens et modernes en fixant son goût sur les toiles du Lorrain et d'Elisabeth Vigée-Lebrun au début du XIX^e siècle⁴⁵⁹. À Rome, Louise n'hésite pas à ajouter « l'avis des connaisseurs⁴⁶⁰ » aux listes de tableaux que l'on retrouve dans le journal de Charles-Joseph. Elle organise donc son propre pèlerinage artistique dans le sillage de son époux, à l'heure où les pratiques amateurs jouent un rôle clef dans la définition culturelle des élites nobiliaires en Europe.

L'apprentissage des techniques graphiques, en particulier dans le genre du paysage, faisait partie de l'éducation domestique reçue par les femmes de la noblesse depuis la fin du XVIII^e siècle⁴⁶¹. Elles bénéficiaient du regain de prestige des dessins et des esquisses, qui avaient pénétré les collections du XVIII^e siècle⁴⁶². La comtesse approfondit encore le caractère « pittoresque » qu'elle donne à son voyage grâce à des leçons de peinture à l'huile à Naples, données par le peintre Stuber. Elle est d'abord conduite à son atelier par Charles-Joseph en novembre 1819, puis s'y rend seule⁴⁶³. Elle rencontre alors d'autres artistes sur les points de vue consacrés, où les peintres allemands étaient nombreux à se rendre au XVIII^e

⁴⁵⁷ *Ibidem*.

⁴⁵⁸ Le journal de son époux insiste sur ces visites guidées par les artistes, sans toujours y participer, par exemple SOAL-Děčín, c. 167, cah. III, Rome, 5 mai 1818, p. 17.

⁴⁵⁹ SOAL-Děčín, c. 187, lettre à Charles-Joseph, Neuhof, 7 octobre 1801.

⁴⁶⁰ *Idem*, c. 198, Rome, Galerie Borghèse, 22 mai 1818.

⁴⁶¹ C. Guichard, *Les amateurs d'art à Paris au XVIII^e siècle*, Seyssel, Champ Vallon, 2008, p. 248. Voir le cas de la princesse Pauline de Schwarzenberg : M. Lenderová, « Pauline, princesse de Schwarzenberg », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 209 ; et S. Cherrad, *Le discours pédagogique féminin au temps des Lumières*, Oxford, Voltaire Foundation, 2015, p. 166.

⁴⁶² C. Guichard, *Les amateurs, op. cit.*, p. 150-153, 258-259.

⁴⁶³ SOAL-Děčín, c. 198, novembre 1819.

siècle à l'instar d'Angelica Kauffmann en 1763⁴⁶⁴. Ses œuvres sont conservées près de celles du comte dans les archives du château de Teplice⁴⁶⁵. Les productions écrites et picturales de la comtesse semblent donc faire l'exact pendant de celles de son époux. C'est ainsi qu'un peintre en gouache put apporter à Charles-Joseph le tableau réalisé d'après une vue de Castellamare réalisée par la comtesse depuis leur terrasse en 1819⁴⁶⁶. La comtesse reçoit alors une « leçon de peinture du ciel et de la mer⁴⁶⁷ » qui complète la formation débutée avec les maîtres à dessiner viennois. La figure de Charles-Joseph apparaît déterminante dans chacun de ces aspects. Louise devait voyager à l'école de son époux. C'est dans cette mesure qu'elle put s'affirmer à ses côtés, avec des pratiques qui restaient en marge de l'espace public des amateurs mais n'étaient pas l'apanage des hommes du début du XIX^e siècle.

Elle se différenciait en cela du modèle de la duchesse de Devonshire qui multipliait les activités de patronage et de fouilles à Rome⁴⁶⁸. Entre l'épouse et l'antiquaire apparaît donc la figure de l'aristocrate en voyage. Elle profite de ce séjour « familial » à l'étranger pour dépasser l'image de la mère et de la maîtresse de maison attachée à la conception du foyer aristocratique qui se développe au tournant du siècle⁴⁶⁹.

L'intérêt de ces récits et de cette iconographie double laissée par le comte et la comtesse est d'interroger la définition des rôles au sein des couples et leur perception par chacun des époux. Ils révèlent des parcours croisés plus que conjoints. La figure de la « voyageuse » des temps modernes est absente du récit de Charles-Joseph, celle de l'amatrice apparaît lorsque le comte lui fait les honneurs des sites qu'il avait découverts avant elle. La présence de l'épouse cultivée donne un nouvel élan à son enthousiasme d'amateur et de cicérone. Il entend s'affirmer comme le guide de sa famille et le promoteur de la culture du voyage pour cette génération de la maison princière. Il était donc indispensable que les deux récits similaires restent distincts, à la différence des journaux des Freycinet dont Margot Irvine parvient à montrer que Louis-Claude de Freycinet empruntait des parties du texte de son épouse sans la citer nommément⁴⁷⁰. Il n'y a pas de construction commune de la relation de voyage. Cette dernière demeure individuelle. Une telle conception permit plus tard à Marie d'Agoult de

⁴⁶⁴ Steffi Roettgen, « German Painters in Naples and their Contribution to the Revival of Antiquity, 1760-1799 », dans C. C. Mattusch (éd.), *Rediscovering the ancient world on the bay of Naples 1710-1890*, New Haven, Yale University Press, 2013, p. 123-140.

⁴⁶⁵ Il n'a malheureusement pas été possible de les photographier.

⁴⁶⁶ SOAL-Děčín, c. 198, 5 décembre 1819.

⁴⁶⁷ *Ibidem*.

⁴⁶⁸ SOAL-Děčín, c. 167, cah. III, Rome, mai 1818.

⁴⁶⁹ M. Lenderová, « “La mère nouvelle” ou l'éducation de l'enfant noble dans les pays tchèques au début du XIX^e siècle », *Histoire, Economie et Société*, 2007, p. 145-152.

⁴⁷⁰ M. Irvine, *Pour suivre un époux*, op. cit., p. 102-103.

« naître à soi comme artiste et se choisir un nom » en composant sa version du voyage en Suisse avec Franz Liszt en 1835⁴⁷¹. Cette perspective peut expliquer certaines des déformations relevées par Nicolas Bourguinat⁴⁷². Dans le cas des journaux du couple Clary-Aldringen, les deux récits correspondent à deux affirmations distinctes : celle de l'héritier à qui l'écriture du voyage pittoresque donne une visibilité dans son milieu social, et celle de l'épouse qui y trouve les voies d'une construction personnelle.

Il semble que Louise doive toutefois rester dans l'ombre du comte. L'absence de visée scientifique empêche un partage de l'écriture comme dans le cas des expéditions étudiées par Margot Irvine⁴⁷³. En effet, il n'y avait qu'un seul récit à lire en famille et à faire circuler auprès des pairs dans les années 1820 : celui du comte Charles-Joseph. Les deux voyages pittoresques n'entrent pas en concurrence. Les cahiers soignés sont d'abord le privilège du comte. Chez la comtesse, le beau récit dont elle put emprunter les codes se réduit progressivement à des notes quotidiennes sur des feuillets volants, retraçant l'historique des bals anglais, des spectacles de Naples et des excursions. Louise entreprend bien une mise au net de ses manuscrits, en même temps que son époux, mais délaisse rapidement ce travail repris par sa sœur Thérèse Chotek (1785-1872). Cette dernière a ainsi accès à un témoignage sur la manière de vivre le voyage au féminin dans la noblesse de Bohême au début du XIX^e siècle, et se montre soucieuse de le préserver⁴⁷⁴. La tradition du voyage dans la maison Clary-Aldringen avait donc ses versions « officielles », qui ne doivent pas faire oublier l'« ascension d'une écriture féminine du voyage » qui caractérise le tournant des Lumières au romantisme⁴⁷⁵.

Tout comme le journal d'Italie de sa mère, celui que Mathilde Clary-Aldringen rédige en 1826 demeure inachevé⁴⁷⁶. À l'époque où Charles-Joseph faisait circuler ses manuscrits auprès de ses amis, le journal féminin demeure un écrit du for privé au sens strict dans la maison Clary-Aldringen. Le voyage au féminin, source d'un épanouissement personnel réel et affirmé, n'était pas revendiqué. Il y a donc loin de Louise à Lady Morgan dont le comte de Clary reprenait les jugements négatifs à propos des observations politiques publiées dans *La*

⁴⁷¹ N. Bourguinat, « Franz Liszt et Marie d'Agoult sur les routes de Suisse en 1835 », dans N. Bourguinat (dir.), *Le voyage au féminin : perspectives historiques et littéraires, XVIII^e-XIX^e siècles*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2008, p. 37-58.

⁴⁷² *Ibidem*.

⁴⁷³ M. Irvine *Pour suivre un époux, op. cit.*...

⁴⁷⁴ SOAL-Děčín, c. 198, cahiers à couverture cartonnée et ornée du titre « Naples, 1819 », « Copie de la suite du journal de ma sœur Clary ».

⁴⁷⁵ N. Bourguinat, « Genre et voyage, une interrogation renouvelée », dans *Le voyage au féminin, op. cit.*, p. 13.

⁴⁷⁶ SOAL-Děčín, c. 186.

France en 1817 puis l'Italie en 1821⁴⁷⁷. Il s'agit bien d'une situation spécifique, car le comte lui-même atteste de la circulation des manuscrits d'autres comtesses⁴⁷⁸. La conception du voyage s'inscrivait dans un ordre familial précis, qui mettait d'abord en valeur le futur chef de la maison princière en charge de transmettre les héritages matériels et culturels des Clary-Aldringen.

Le séjour en famille du comte Charles-Joseph conserve une très forte dimension individuelle, accentuée par l'importance prise par le corps dès son premier voyage de Paris en 1810. Sous ce rapport, la transformation du voyage d'agrément en séjour de santé apporte un changement notable dans la tradition du voyage au sein de cette maison princière.

La santé et le corps comme motifs de voyage : vers de nouvelles pratiques individuelles et familiales au début du XIX^e siècle

L'importance accordée au corps durant le voyage apparaît dès 1810 dans les journaux du comte, lorsque celui-ci choisit Paris pour apprendre à nager. Il bénéficie d'une infrastructure qui lui fournit « une occasion unique dans la vie : l'école de natation⁴⁷⁹ ». Cette dernière venait d'être aménagée sur la Seine, prolongeant les conceptions des hygiénistes en développant les « pratiques physiques urbaines⁴⁸⁰ ». La modernisation des équipements et la formation d'un corps de maîtres-nageurs entérinait et amplifiait les conseils aux voyageurs de Diderot, Berchtold ou Robilant. Pour eux, le voyageur se devait « d'avoir des notions de médecine et de pratiquer la natation pour pouvoir se soigner soi-même ou secourir les autres⁴⁸¹ ». Les traités sur l'utilité des voyages accordaient une place spécifique aux activités physiques, suggérant aux jeunes gens « de profiter de leur déplacement à l'étranger pour se livrer aux exercices du corps⁴⁸² ». Cette véritable nouveauté urbaine fut une activité largement commentée et illustrée, ainsi que l'indique Georges Vigarello⁴⁸³. Le comte réalise ainsi des croquis qui exposent son corps sanglé, et témoignent du développement des nouvelles contraintes dans le geste et la tenue qui s'imposent avec la silhouette des dandys aussi bien que dans la culture bourgeoise entre 1780 et 1830 :

⁴⁷⁷ SOAL-Děčín, c. 176, p. 97.

⁴⁷⁸ Par exemple ceux de la comtesse Borchovska : SOAL-Děčín, c. 180, 23 mai 1824, p. 44-45.

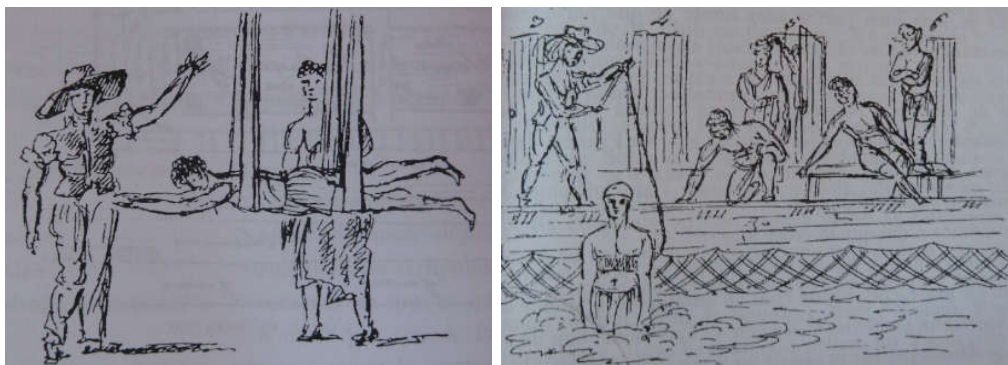
⁴⁷⁹ SOAL-Děčín, c. 159, Ch.-J. à L., Paris, 25 mai 1810.

⁴⁸⁰ Georges Vigarello, « Le corps travaillé », dans A. Corbin (dir.), *Histoire du corps. De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 2005, p. 327-328. En 1808, il y a deux écoles contre six en 1836.

⁴⁸¹ G. Bertrand, *Le Grand Tour*, *op. cit.*, p. 40.

⁴⁸² *Idem*, p. 60.

⁴⁸³ G. Vigarello, « Le corps travaillé », dans A. Corbin (dir.), *Histoire du corps*, *op. cit.* p. 328.



Comme les personnes que je vois le plus souvent savent que j'apprends à nager et qu'on se moque beaucoup de moi, j'ai fait deux petits dessins de mon piteux état aux premières leçons qui ont eu grand succès. Mes progrès dans l'art de la natation deviennent une plaisanterie de société tout établie⁴⁸⁴.

Après la lente réhabilitation du rivage au cours de l'époque moderne, la nage devient un attendu auquel même un aristocrate continental ne peut échapper⁴⁸⁵. L'apprentissage de la natation rejoint les enseignements fondamentaux, au point que Charles-Joseph s'étonne « qu'on n'ait pas le pareil à Vienne⁴⁸⁶ », où il envoie ses croquis. Les leçons sont toutefois intermittentes, fréquemment interrompues par les audiences de Compiègne, les visites au faubourg Saint-Germain ou dans les ateliers d'artistes. Le comte n'est pas un nageur assidu, mais un homme du monde qui tente de concilier anciens modèles et nouvelles pratiques.

Il réunit ainsi les différents motifs du voyage de la fin de l'époque moderne : l'agrément, la découverte, la santé. Ces trois aspects se conjuguent pour nourrir la nouvelle image de la côte méditerranéenne qui s'impose au tournant du XIX^e siècle. En 1802, les lettres d'Adolphe Stackelberg indiquaient au comte le grand nombre d'étrangers venus consulter les médecins renommés de la faculté de médecine de Montpellier⁴⁸⁷. La plupart cumulent la culture antiquaire mise à l'honneur par Jean-François Séguier à Nîmes, l'attrait pour le savoir médical et la villégiature pour faire du Sud de la France une destination qui allait concurrencer l'Italie⁴⁸⁸. Cette dernière domine toutefois dans les représentations des élites de l'époque. C'est Pise que les médecins avaient recommandée à la comtesse de Bourbon-Busset dans les années 1790⁴⁸⁹. Quand il s'agit de choisir un lieu de cure dans les années 1810, le comte de Clary balance entre Nice et Naples, signe de la lente émergence de

⁴⁸⁴ SOAL-Děčín, c. 159, Ch.-J. à L., Paris, 25 mai 1810.

⁴⁸⁵ Nous renvoyons aux travaux d'Alain Corbin, *Le territoire*, *op. cit.*.

⁴⁸⁶ SOAL-Děčín, c. 159, Ch.-J. à L., Paris, 25 mai 1810.

⁴⁸⁷ *Idem*, c. 190, Montpellier, 18 juin 1802.

⁴⁸⁸ G. Audisio, F. Pugnère (éd.), *Jean-François Séguier (1703-1784) : un nîmois dans l'Europe des Lumières*, Aix-en-Provence, Édisud, 2005. Voir aussi : P.-Y. Beaurepaire, *Le mythe de l'Europe française au XVIII^e siècle*, Paris, Autrement, 2007, p. 126-127.

⁴⁸⁹ G. Bertrand, *Le Grand Tour*, *op. cit.*, p. 61.

la Côte d'Azur au cours d'un processus d'invention touristique durant lequel la Riviera reste longtemps perçue comme la porte d'entrée de l'Italie, liée à l'imaginaire du Grand Tour⁴⁹⁰.

Le cas du comte de Clary offre l'exemple d'une transformation du voyage d'agrément dans l'esprit du Grand Tour en séjour de santé. En 1816, Naples et Palerme sont « l'étape ultime mais incontournable » du circuit marqué par la culture classique et consacré par l'essor des voyages entre 1758 et 1800⁴⁹¹. En 1818, ce n'est plus l'attrait de Naples mais la fuite de Vienne qui décide le voyage, ainsi que le comte l'écrit à son ami Fédor Golovkine : « oh non, pas question pour moi ni d'un voyage d'amusement, ni de choisir entre la Suisse et l'Italie – il s'agissoit de fuir les affreux hivers de Vienne et de chercher le soleil et la santé⁴⁹² ». Le souci d'un meilleur climat joue un rôle décisif dans « l'invention du désir d'un tourisme nouveau, éloigné du classique voyage de Naples » soulignée par Alain Corbin⁴⁹³.

L'invention de la villégiature moderne ne fait bien sûr pas disparaître les attentes « nourries de souvenirs classiques⁴⁹⁴ ». Le comte articule la découverte des sites antiques dans le sillage des artistes et des antiquaires avec les fumigations soignant ses ébullitions ainsi que les bains à Ischia et à Castellamare. Le soin du corps est omniprésent dans le journal, mais il n'occupe toujours que quelques lignes. Il s'agit d'une contrainte que les circulations du voyageur dans le port et à l'opéra, sur les pentes du Vésuve ou dans les sites antiques permettent justement de dépasser. Elle pouvait même être tournée en avantage, lorsque Castellamare sert de point de départ aux excursions vers Pompéi et Sorrente. La recherche du mieux-être qui s'impose à Charles-Joseph n'ôte rien à sa représentation de la Naples musicale et de ses paysages historiques. Au contraire, elle renforce son caractère édénique en nourrissant l'idéal d'un retour aux sources très présent dans les générations du tournant du siècle. Force est cependant de constater l'écart entre ce second voyage et celui du prince Jean de Clary-Aldringen, pour qui l'exercice physique consistait en promenades, en danses et en parties de chasse à la cour de Ferdinand en 1792-1793⁴⁹⁵. Le comte Charles-Joseph ne circule plus en étranger de distinction mais en curiste distingué, fondateur d'une nouvelle manière de concilier l'utile et l'agréable au début du XIX^e siècle.

Comme le soulignent Jean Boutier et Eduardo Grandi, « les destinations, le calendrier, la durée des voyages se modifient. C'est l'essor des villes d'eau, l'attrait pour le monde

⁴⁹⁰ A. Bottaro, « La villégiature anglaise et l'invention de la Côte d'Azur », *In Situ*, 2014/24.

⁴⁹¹ G. Bertrand, *Le Grand Tour*, *op. cit.*, p. 500.

⁴⁹² SOAL-Děčín, c. 189, Ischia, 17 août 1818.

⁴⁹³ A. Corbin, *Le territoire*, *op. cit.*, p. 185.

⁴⁹⁴ G. Bertrand, *Le Grand Tour*, *op. cit.*, p. 500.

⁴⁹⁵ SOAL-Děčín, c. 149.

« méditerranéen⁴⁹⁶ » ». Pour Jean Boutier, « le voyage se fait plus bref, étapes plus brèves, l'espace parcouru se resserre. Le voyage d'éducation s'efface alors, au début du XIX^e siècle⁴⁹⁷ ». Le cas du comte apporte une autre perspective, la santé imposant au contraire un allongement considérable du temps passé à l'étranger. Au début du XIX^e siècle, les médecins recommandent de longs séjours dans le Sud et le Midi, en particulier pour les malades qui souffrent de la poitrine comme le comte à qui les médecins viennois recommandent le changement d'air et de température⁴⁹⁸.

La présence de la famille est alors indispensable pour soutenir le malade⁴⁹⁹. En gagnant Naples selon son propre itinéraire, le comte conserve certes l'esprit du Tour. Mais la nécessité de reconstruire un cadre modifie cependant la conception et la souplesse du voyage. Il faut alors louer une villa et réfléchir à la problématique du voyage précoce des enfants, qui s'éloigne des préceptes éducatif du Tour. Celui-ci devait couronner la formation et non la faire débiter⁵⁰⁰.

Le couple Clary et ses enfants s'installent en bord de mer, rue de Chiaja, dans un quartier résidentiel apprécié par les élites étrangères et proche du centre. Mais l'afflux des voyageurs lors de la saison hivernale et la hausse des loyers qui s'ensuit entraînent un déménagement. Le comte s'arrange alors avec un ami, Robert der Weisse, qui lui fait plusieurs propositions pour le loger dans sa maison. Le comte peut choisir un logement garni, à partager ou non avec son logeur et les enfants de celui-ci⁵⁰¹. Le déménagement de la « casa Clary » dans ce qui s'apparente à une « pension de famille » illustre les prémisses élitaires du développement de nouvelles pratiques hôtelières et touristiques au cours du XIX^e siècle jusqu'à la formation des associations et des amicales au début du XX^e siècle, puis des clubs de vacances après 1945⁵⁰².

Une nouvelle manière de parcourir l'Europe se développe au début du XIX^e siècle, en conciliant santé, famille et découverte. En 1825, le ménage Clary-Aldringen affrète une

⁴⁹⁶ J. Boutier, *Le Grand Tour*, *op. cit.*, p. 19-20 ; Edoardo Grendi, « Dal « Grand Tour » a « la passione mediterranea » », *Quaderni storici*, 1999/XXXIV, p. 121-133.

⁴⁹⁷ J. Boutier, *Le Grand Tour*, *op. cit.*, p. 19-20 .

⁴⁹⁸ S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 342.

⁴⁹⁹ C'est ainsi que les jeunes Ernest et Fortunat accompagnent leur mère souffrante de la poitrine à Nice en 1837 dans le récit de Mirval, cité dans S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 342.

⁵⁰⁰ La crainte que l'éloignement n'ait des conséquences néfastes sur l'attachement à la terre, à l'identité familiale et à la patrie d'origine apparaît chez le prince Nicolas II Esterhazy après les voyages de son fils et de ses petits-enfants à Londres dans les mêmes années que le comte de Clary : Mathieu Aubert, « Préoccupations pédagogiques », dans F. Cadilhon, *et alii*, *La correspondance*, *op. cit.*, p. 285-298.

⁵⁰¹ SOAL-Děčín, c. 190, R. der Weisse à Ch.-J., s. d., 1818. Trois modalités de logements compris entre 109 et 150 ducats par mois.

⁵⁰² G. Fontaines, *La culture du voyage*, *op. cit.*, p. 203-214 ; Patrizia Battilani, « Des grands hôtels aux entreprises familiales: la transition vers le tourisme de masse dans le pays de la Méditerranée », *Entreprises et Histoire*, 2007/47, p. 26-43.

« caravane » pour prendre les eaux à Ischl, suivant les conseils des médecins. Le comte en profite pour s'en retourner seul par Salzbourg, copier des extraits de son guide et des inscriptions latines qui éveillent en lui les souvenirs de Saint Jean de Latran en Italie⁵⁰³. Le soin du corps vient remodeler l'héritage du Tour, pour introduire une manière différente de vivre et de penser le voyage dans cette maison noble de l'Europe centrale.

Voyager dans l'Europe des villégiateurs : le « vert exil » dans le golfe napolitain

Dès 1816, le comte entre en relation avec le docteur Schönberg, un danois établi depuis quatre ans et « médecin des Allemands⁵⁰⁴ ». Ce dernier, « seul habilité à prescrire le lieu dans lequel le bain devait être pris⁵⁰⁵ », détermine les circulations estivales de Charles-Joseph entre 1818 et 1820. Le comte rejoint une petite « colonie » afin de bénéficier des « bains forts » d'Ischia en 1818, puis doit se rendre à Castellamare à l'été 1819 dont les eaux sont plus douces. Il doit opérer des dosages entre les différentes sources, versées dans la baignoire de l'un des gîtes qui accueillent les étrangers en cure.

Rares sont en fait les compagnons du comte qui prennent les bains de mer : la dépréciation sanitaire des littoraux méditerranéens demeure vive dans les conceptions médicales jusqu'au début du XX^e siècle⁵⁰⁶. La mer est encore perçue avec méfiance et appréhension, ainsi qu'en témoigne la permanence de cette « acuité du mal de mer⁵⁰⁷ » qui transforme le trajet en barque jusqu'à l'île d'Ischia en épopée où le domestique Luft devient « jaune et vert » puis « dégoûte » tandis que le baron prussien Eckardstein est paralysé, et se réfugie avec ardeur dans la lecture du récit du *Nauffrage de la Méduse* que lui tend le comte, non sans ironie⁵⁰⁸. Les rivages d'Ischia et de Castellamare demeurent surtout un spectacle littoral pour ceux qui se rendaient à pied et à dos d'âne sur les sommets des îles, afin d'allier un air plus sain à la quête de ravissants points de vue. Les « bains d'airs » jouent un rôle aussi important que les eaux dans la conception des cures⁵⁰⁹. Le comte se décrit comme un « gourmand d'air⁵¹⁰ », en repos dans une petite communauté masculine à l'habit plus relâché dont la sociabilité permet de retrouver « la santé par le plaisir » selon le motif qui s'impose dans les guides du thermalisme au XIX^e siècle⁵¹¹.

⁵⁰³ SOAL-Děčín, c. 181, cah. VI-IX, Vienne, Ischl, Salzbourg Teplitz, juin-sept. 1825, cah. VIII, 3 août 1825.

⁵⁰⁴ *Idem*, c. 162, cah. XIX, Naples, 21 mai 1816, p. 27.

⁵⁰⁵ S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 333.

⁵⁰⁶ *Idem*, p. 343 ; A. Corbin, *Le territoire*, *op. cit.*, p. 171.

⁵⁰⁷ A. Corbin, *Le territoire*, *op. cit.*, p. 28-30.

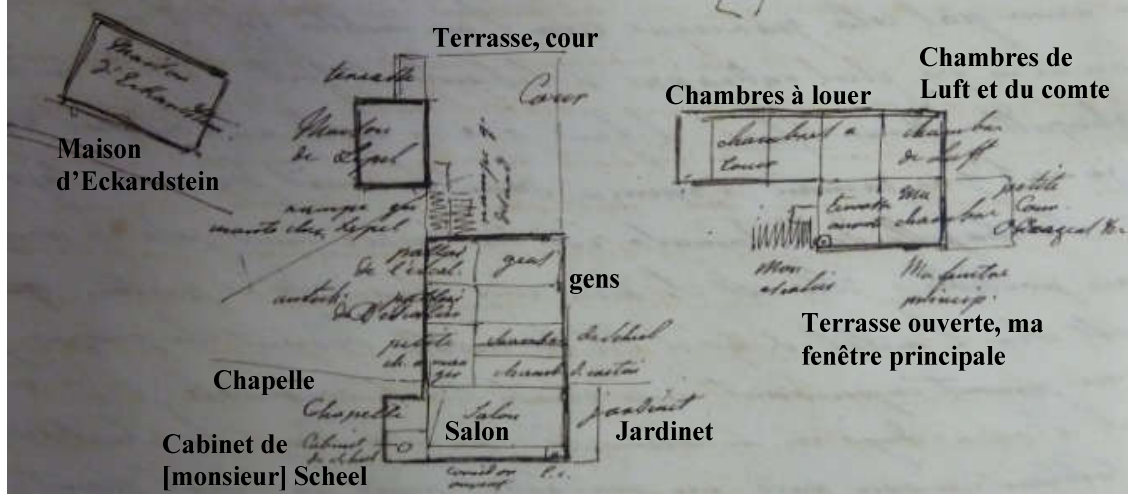
⁵⁰⁸ SOAL-Děčín, c. 167, cah. XL, 19 juillet 1818, p. 1-2.

⁵⁰⁹ S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 341.

⁵¹⁰ SOAL-Děčín, c. 167, 20 juillet 1818.

⁵¹¹ Voir la citation d'un guide de Vichy en 1862 dans S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 343.

La « colonie » d'Ischia. SOAL-Děčín, c. 167, cah. XI, Ischia, 26 juillet 1818, p. 14v.



Charles-Joseph adopte une forme de villégiature proche de celle qu'il connaissait à Teplitz, au cours d'un « vert exil⁵¹² » auquel ne participent ni la comtesse, ni les enfants. Ce croquis montre le système des villas qui recouvrent progressivement l'île d'Ischia selon le comte. Chacun dispose d'un logis indépendant où il peut se soigner. Le salon permettait d'échanger autour des expériences, mêlant les discours sur le corps à ceux sur les représentations des voyageurs. Charles-Joseph note par exemple une « dispute entre un enthousiaste de l'Eterna Roma (Eckardstein) et un voyageur vulgaire (Königsmarck) qui ne voyoit a Rome que destruction, dégradation de l'espèce humaine, poux et linge sales : tous deux avoient raison⁵¹³. » Le comte se retire ensuite dans sa chambre pour méditer sur ces regards du voyageur au lendemain de l' « âge des émois affichés⁵¹⁴ » avec lequel Madame de Genlis semblait appeler à rompre en 1800⁵¹⁵. C'est à Ischia que Charles-Joseph débute la rédaction de son récit de voyage. Ce retour sur soi donne une dimension réflexive à son séjour.

Le corps y trouve sa place. Sa description va au-delà de l'attention des patients qui utilisaient leur journal comme un carnet de santé⁵¹⁶. Charles-Joseph fait de sa villégiature une occasion d'enrichir les informations nécessaires aux voyageurs de la fin de l'époque moderne. Leurs récits, nourris de l'écriture épistolaire, sont toujours pensés dans la perspective d'être

⁵¹² SOAL-Děčín, c. 167, cah. XI, Ischia, 20 juillet 1818, p. 5.

⁵¹³ *Idem*, cah. VIX, Ischia, 23 août 1818, p. 6.

⁵¹⁴ G. Bertrand, *Le Grand Tour*, *op. cit.*, p. 270-281.

⁵¹⁵ Madame de Genlis pointe du doigt les « lieux communs romanesques ». Citée dans S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 461.

⁵¹⁶ P. Rieder, « Soi et santé : écrire ses maux au siècle des Lumières », dans J.-P. Bardet *et alii* (dir.), *Les écrits du for privé*, *op. cit.*, p. 315-330.

lus par une « postérité », en premier lieu les descendants du comte. Le passage du comte dans un « sauna » napolitain fournit un bel exemple :

J'arrive a ces Stufe [étouves] – je me place nu dans ce petit mur, assis sur une planche, un linceul jusqu'au menton, et les pieds sur les branches de myrthe – on ouvre deux trous et j'y reste 15 minutes, et je sue, je sue ! surement c'est un supplice. [...] Pardon, postérité, de ces détails sudatoriens, mais c'est des détails d'hygiène qui pourront être utiles, postérité, si jamais on te fourre dans les Stufe di San Lorenzo a Ischia⁵¹⁷.

Le corps n'est pas exhibé, mais exposé afin que l'expérience individuelle profite aux voyageurs de la génération suivante. Charles-Joseph articule ainsi l'individuation des récits qui s'impose à la fin du XVIII^e siècle avec la perception générationnelle de la circulation⁵¹⁸. Le paradoxe est que cette perception ne correspond qu'imparfaitement à la réalité d'un séjour en famille où il conserve une grande part d'indépendance. C'est donc en s'éloignant du cadre domestique et mondain recomposé à Naples qu'il contribue à la formation d'une tradition familiale.

La cure ralentit le rythme du quotidien napolitain, donnant l'occasion de définir le regard du voyageur et les codes de son récit, après que les bouleversements politiques autant que les nouvelles attentes des villégiateurs en renouvellent une nouvelle fois les canons au début du XIX^e siècle⁵¹⁹. C'est ce regard qu'il convient maintenant d'analyser, en s'appuyant sur la manière dont le comte observait les espaces traversés entre l'héritage des « voyageurs philosophes » fondateurs de l'anthropologie naissante et l'ombre des écrivains romantiques attentifs aux « nouveaux vestiges du passé⁵²⁰ ». Pour construire une tradition familiale, Charles-Joseph devait s'appropriier ces motifs qui accompagnent l'entrée progressive dans une nouvelle ère des voyages à l'époque contemporaine.

B. Définir le regard du voyageur au début du XIX^e siècle

Des promenades pittoresques dans le sillage des « voyageurs philosophes »

Le motif anthropologique est un soubassement ancien des voyages de l'époque moderne⁵²¹. La philosophie des Lumières impose l'idée que le philosophe doit sortir de son cabinet pour faire des hommes proches et lointains son objet d'étude. Dans son *Anthropologie du point de vue pragmatique* de 1798, Kant consacre le voyage comme premier moyen pour « agrandir le

⁵¹⁷ SOAL-Děčín, c. 167 cah. XIII, Ischia, 15 août 1818, p. 8.

⁵¹⁸ Voir le dossier « Voyage et Individuation » dans *Source(s). Arts, Civilisation et Histoire de l'Europe*, 2015/6,

⁵¹⁹ Sur ces canons : F. Wolfzettel, *Le discours du voyageur*, op. cit., p. 231-311.

⁵²⁰ S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 252-266.

⁵²¹ *Ibidem*.

champ de ses connaissances⁵²² ». Seuls les « gens de qualité » échappent au regard de l'anthropologue, « car ces gens, s'ils sont proches les uns des autres, sont trop éloignés du reste des hommes⁵²³ ». L'étranger au microcosme aristocratique ne pouvait avoir qu'un regard faussé sur la « première société », ce que le comte reproche par exemple à Stendhal⁵²⁴. À l'inverse, les aristocrates étaient amateurs du « spectacle social⁵²⁵ » qui s'impose aux descriptions des habits et des traditions locales dans l'anthropologie de la fin du XVIII^e siècle.

Pour dégager les critères de l'altérité dans les espaces qu'il découvre, le noble quitte provisoirement les gens qui lui ressemblent et se promène. Les réjouissances publiques chères à Pauline Valade sont l'occasion rêvée d'observer la diversité humaine illustrée dans les foules comme celle qui se rassemble lors de la fête de l'hôtel de ville à Paris en 1810 :

Je comptais bien courir les Champs-Élisées, faire le badaud, voir la foule, les danses, les mats de cognac, Furioso sur la corde, Franconi sur les chevaux, Olivier-le-Grimacier etc, etc, enfin je comptois bien m'amuser et aussi trouver quelques matériaux intéressants pour mon grand ouvrage sur les mœurs des peuples en douze volume in-folio⁵²⁶.

L'aristocrate se prépare mentalement à adopter la figure du badaud, que le dictionnaire définit en 1798 comme un sobriquet affublant le « niais qui admire tout », servant plus particulièrement à tourner en dérision les parisiens⁵²⁷. Le comte choisit donc de se fondre dans le décor, afin de se laisser entraîner d'un spectacle à un autre tout en observant le tableau mouvant de la foule en réjouissance. Par cette attitude, il semble donc refuser d'intellectualiser les déambulations du promeneur rousseauiste dont Laurent Turcot a mis en évidence l'influence sur des auteurs comme Mercier⁵²⁸. Le comte n'y est cependant pas insensible, puisque le plaisir qu'il projette aboutit immédiatement à la pensée d'un ouvrage d'anthropologie. Il s'inscrit en fait dans la genèse d'une nouvelle figure gyrovague, celle du flâneur, ennoblie sous la plume des écrivains romantiques du XIX^e siècle⁵²⁹. Cette figure approfondit l'esthétique de la « badauderie » valorisée par Saint-Marc Girardin. Ce dernier caractérise en 1832 les « voyages des badauds » par une attitude consistant à « voir pour voir,

⁵²² Nous nous référons à la traduction de Michel Foucault de l'*Anthropologie*, Paris, Vrin, 1964 dans J. Ferrari (dir.), *L'année 1798. Kant. Sur l'Anthropologie*, Paris, Vrin, 1997, p. 194.

⁵²³ *Ibidem*.

⁵²⁴ SOAL-Děčín, c. 167, cah. I, livres lus en avril 1818, p. 24 : il « voit l'Italie d'une manière qui n'a pas le sens commun. Personne ne se souvient de lui ni à Rome ni à Naples et cependant il parle de la société comme quelqu'un d'y- faufilé ».

⁵²⁵ A. Corbin, *Le territoire*, op. cit., p. 235.

⁵²⁶ SOAL-Děčín, c. 159, 11 juin 1810. P. Valade, *Joie populaire*, op. cit..

⁵²⁷ La mention des parisiens apparaît dans le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1798.

⁵²⁸ L. Turcot, *Le promeneur*, op. cit., p. 364-370.

⁵²⁹ Victor Hugo revendique cette esthétique de la flânerie qui fonde le voyage du poète, à rebours des itinéraires préconçus des touristes pressés au mitan du XIX^e siècle. : S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 478. Voir aussi L. Turcot, *Le promeneur*, op. cit., p. 13.

prendre les idées à mesure qu'elles arrivent, se laisser aller aux nouveautés, ne rien étudier et pourtant apprendre, mais d'une manière instinctive ; voilà ce que j'appelle la badauderie et c'est une douce chose qui a ses mérites⁵³⁰ ». Cette manière de voyager correspond parfaitement au primat de l'*otium* aristocratique sur les enquêtes des savants que le comte proclame en 1818⁵³¹.

L'« attente d'amusement⁵³² » étant le *Leitmotiv* de l'homme du monde, ses descriptions n'adoptent pas la rigueur d'un ouvrage érudit. Les matériaux que le comte rassemble se retrouvent dilués dans le récit personnel, composé à partir des correspondances familiales et amicales. Le comte ne cherche pas à ajouter une pierre à l'édifice folkloriste qui se construit au début du XIX^e siècle, mais plutôt à répondre aux lettres du comte russe Fédor Golovkine qui lui avaient livré une belle description des fêtes de l'empereur en 1808, assurant qu'on y voyait « en fait de toilettes, la régence, Louis XV, Louis XVI, la révolution et l'empire⁵³³ ». Ce grand brassage des temps ne pouvait que piquer la curiosité de Charles-Joseph de Clary. Le comte voyage dans un monde recomposé par les bouleversements politiques et sociaux. La Révolution et l'Empire avaient ouvert une période qui redonnait à Paris une originalité sans pareil. Il devenait impossible d'accepter simplement la constatation de Rousseau pour lequel « toutes les capitales se ressemblent [...]. Paris et Londres ne sont à mes yeux que la même ville⁵³⁴ ». Les échanges épistolaires entretenaient cette curiosité à l'égard de la société post-révolutionnaire. En 1811, le comte relit les lettres de Golovkine⁵³⁵. Il peut les mettre en perspective avec celles du suédois Adolphe de Stackelberg et de sa tante Flore de Ligne en 1802. Ces regards croisés offrent une dimension chronologique essentielle à ce tableau parisien que les aléas politiques rendaient difficile à fixer. Les correspondances de 1802, 1808 et 1810 ainsi que les suivantes forment progressivement les douze volumes in-folio d'une description des mœurs construite au fil de l'expérience aristocratique.

Les réjouissances font la part belle aux traditions locales recherchées par le « voyageur curieux », cet *Inquisitive traveller* de Laurence Sterne dont le comte s'approprie la figure dans son journal⁵³⁶. La renommée de certaines fêtes locales permet d'articuler le voyage dans le monde à la recherche des tableaux à caractère anthropologique. De là naît la saveur des récits

⁵³⁰ *Journal des débats* du 29 mai 1832, cité dans Charles Lafitte, *Études littéraires*, Paris, Durand, 1846, t. 2, p. 241. Voir aussi S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 478.

⁵³¹ Nous renvoyons à la *préface à mes mémoires* rédigée à Ischia, citée en tête de ce chapitre.

⁵³² *Ibidem*.

⁵³³ SOAL-Děčín, c. 189 ; F. G. à Ch.-J., Paris, 16 août 1808.

⁵³⁴ Cité dans S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 259.

⁵³⁵ SOAL-Děčín, c. 189, Ch.-J. à F. G., Vienne, 16 avril 1811.

⁵³⁶ L. Sterne, *A Sentimental Journey through France and Italy*, 1768, p. 33: Le « cercle entier des voyageurs » s'étend du « voyageur oisif » au « voyageur sentimental », en passant par le « voyageur curieux ».

de voyage de la noblesse. C'est le cas de la fête des fleurs de Gensano qui attire les élites de Rome et prélude à l'arrivée du comte dans la cité en 1818. C'est là que débute son intégration à la société des étrangers. Il y retrouve le prince russe Gallizin, le baron Arnstein ou l'artiste prussien Franz Ludwig Catel (1778-1856)⁵³⁷. Pour lui, Gensano « étoit comme un salon⁵³⁸ », mais un salon ouvert sur un de ces « spectacles curieux » que Louis Sébastien Mercier aimait « voir tout à son aise, du haut d'un balcon⁵³⁹ ». Le petit groupe déambule entre les compositions florales qui envahissent les rues de Gensano. La princesse romaine Chigi les aperçoit d'un balcon du palais Cesarini, et les invite à la rejoindre. Le comte se trouve ainsi placé au dessus des cris de la foule rassemblée pour le temps fort de l'*Infiolata*, la course de chevaux :

quel coup d'œil que cette course ! En elle-même, rien moins intéressant que ces courses qu'on voit partout en Italie, mais une foule est toujours jolie et l'intérêt incroyable que ce peuple met à ses plaisirs, leurs cris féroces, leur vivacité brutale donnent à ce tableau une physionomie qu'on ne retrouve qu'ici⁵⁴⁰.

Le comte s'attache à caractériser la joyeuse férocité populaire des habitants de Gensano. Le balcon du palais Cesarini lui permet d'adopter ce point de vue des « classes dominantes qui échappaient plus aisément que les autres à l'emprise des éléments », ainsi que l'explique Alain Corbin à propos des observateurs des sociétés littorales en Europe⁵⁴¹. Le salon en plein air permettait une observation directe des comportements sociaux et des caractères nationaux sans rien perdre de la dimension élitiste attachée aux assemblées des gens du monde. Dans la réalité, le palais est accessible à un grand nombre de personnes lors de cet événement, et le comte écrit « montoit qui vouloit, et s'emparoit des fenêtres qui pouvoit⁵⁴² ». Il fallait se battre ou bénéficier d'une relation pour profiter de ces places de choix. Les nobles étrangers perchés au balcon devenaient eux-mêmes un élément du spectacle de la petite ville en réjouissance.

Dépassant l'agitation de la foule, le comte aperçoit le lac Némi au dessus des toits. Ce contraste ne pouvait que ravir un homme qui avait grandi à l'école du pittoresque des jardins aristocratiques de Bohême. La figure de l'italien et les paysages de Rome qui évoquaient les fouilles de la Renaissance composaient pour lui un tableau saisi par le coup d'œil de l'amateur et fixé par la plume. Le comte lisait dans le grand livre du monde des scènes à reproduire dans

⁵³⁷ SOAL-Děčín, c. 167 cah. VII, 28 mai 1818, p. 19-20.

⁵³⁸ *Ibidem*.

⁵³⁹ Cité dans L. Turcot, *Le promeneur, op. cit.*, p. 375.

⁵⁴⁰ SOAL-Děčín, c. 167 cah. VII, 28 mai 1818, p. 19-20.

⁵⁴¹ A. Corbin, *Le territoire, op. cit.*, p. 237.

⁵⁴² SOAL-Děčín, c. 167 cah. VII, 28 mai 1818, p. 19-20.

ses journaux. La curiosité aristocratique se distinguait de la curiosité savante, mais elle conduisait aussi à tenter d'identifier une altérité à mettre en perspective avec le milieu d'origine. Là reposait le dépaysement du voyage « en pays de connaissance ». Il débutait au moment de franchir la frontière entre l'Europe centrale et l'Italie.

Franchir la frontière : le signal du dépaysement

Le journal de la comtesse Louise montre bien que le passage du pont de Pontéba entre la Carinthie et l'Italie marquait le véritable point de départ du séjour à l'étranger :

Nous étions fort curieux du moment de notre entrée en Italie, qui m'étoit annoncée comme une chose frappante ; effectivement il est impossible d'imaginer que l'espace qu'occupe un pont puisse faire un changement pareil ; tout a un autre aspect ; manière de bâtir, extérieure et intérieure, figures, costumes, langage, vivacité, hardiesse dans les manières, ce changement n'était pas à l'avantage de la nation italienne, on croit être tombé dans une caverne de brigands⁵⁴³.

Des considérations similaires apparaissent dans le journal de son époux. Tous deux partent avec des présupposés collectifs anciens qu'ils confortent, s'éloignant de prime abord du combat contre les préjugés au fondement du voyage depuis Montaigne⁵⁴⁴. Il s'agissait en fait de rejeter le déplacement de Vienne à Venise du côté des mobilités habituelles de la noblesse de Bohême. Ces voyageurs cherchaient donc délibérément le « choc italien⁵⁴⁵ » que Gilles Bertrand décrit comme une violence fondatrice du récit de voyage, ici un brouillage momentané avec l'univers familier de l'Europe centrale. Ce point était d'autant plus important qu'il s'agissait du premier voyage de la comtesse. Elle posait ainsi un jalon symbolique dès la première page de son journal⁵⁴⁶. Les brigands personnifient cette violence, que l'on retrouve jusqu'à Naples avec la figure du *lazarone* rebelle et mutin venant ajouter une pointe d'aventure à ce voyage aux sources de la culture classique de la noblesse⁵⁴⁷. De cette manière,

⁵⁴³ SOAL-Děčín, c. 198, journal de Louise Clary, née Chotek, épouse du comte, 14 avril 1818, fol. 3.

⁵⁴⁴ S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 252. Sur les stéréotypes voir notamment G. Bertrand, *Le Grand Tour*, *op. cit.*, p. 249-250.

⁵⁴⁵ *Idem*, 250-263 ; G. Bertrand, « Voyage et altérité. 'L'émoi italien' des voyageurs français en Italie du Nord à la fin du XVIII^e siècle », dans G. Bertrand (dir.), *Identité et cultures dans les mondes alpin et italien (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 37-67. Voir aussi F. Brizay, « Peut-on mesurer l'influence qu'eurent en France les guides et récits de voyage en Italie », dans G. Bertrand (dir.), *La culture du voyage. Pratiques et discours de la Renaissance à l'aube du XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 140-143.

⁵⁴⁶ G. Bertrand, *Le Grand Tour*, *op. cit.*, p. 259.

⁵⁴⁷ Sur la figure du *lazarone* dans la littérature de voyage : Gilles Bertrand, « L'écriture de soi d'une femme de la haute société romaine : la marquise de Boccapaduli en voyage dans l'Italie d'avant le triennio jacobin (septembre 1794 à décembre 1795) », *Source(s). Arts, Civilisation et Histoire de l'Europe*, 2015/6, p. 27 ; Bruna Ombretta Ranzani, « L'Italie du « malsain » géologique au « malsain » anthropologique », dans D. Cecchetti Dario, D. Dalla Valle (dir.), *Francia e Italia nel XVIII secolo : immagini e pregiudizi reciproci / France et Italie au XVIII^e siècle : images et préjugés réciproques*, Franco-Italica, Alessandria/Paris, Edizioni dell'Orso/Champion-Slatkine, 1995/7, p. 33-54.

le comte et la comtesse passaient de la caverne de brigands aux grottes artificielles des jardins de Venise, en bénéficiant de la présence de Christine de Ligne dans cette ville⁵⁴⁸. Les deux imaginaires du voyage pittoresque en Italie étaient en place.

Cette séparation nette signalait donc ostensiblement le début du séjour à l'étranger. Elle justifiait la tenue d'un journal et l'émerveillement à la découverte d'un espace dont la proximité avec l'Autriche imposait d'exacerber les différences nationales depuis l'architecture jusqu'aux traits de visage et de caractère. Il était nécessaire de construire une image de l'italien qui soit sensiblement différente de celle des autrichiens dont le souverain cherchait à s'affirmer en garant des équilibres politiques de la Péninsule. De là découle la perception d'une italianité attachée à une entité politique globale, la « nation italienne ». C'est une différence importante avec l'Italie des Lumières qui n'était pas pensée sur le plan national selon Gilles Bertrand⁵⁴⁹. L'image de l'autre italien s'ancrait maintenant dans la formation des identités nationales et des cadres géopolitiques de l'Europe contemporaine. Cette unité apparente sanctionnant le début du voyage était ensuite relativement affinée au fil des étapes dans la péninsule dont le caractère « pittoresque » venait d'être renforcé dans son acception sociale, culturelle et esthétique.

L'usage récurrent et presque excessif de ce terme associé à la peinture et de plus en plus aux écrits féminins, affirmait la prégnance du caractère littéraire sur la fonction documentaire des récits du comte⁵⁵⁰. Sans doute cédait-il à une exclamation commune à son époque, la clef du discours du voyageur dont les abus sont raillés par les satires de la fin du XVIII^e siècle. Mais le « pittoresque » des scènes observées faisait la valeur des descriptions transmises à qui voyageait en « touriste cultivé⁵⁵¹ » hors des champs de la science moderne. Le comte ajoutait ainsi une touche d'anthropologie à son récit de voyage. Cette découverte de l'altérité s'appuyait notamment sur les rencontres des auberges qui le plaçaient provisoirement hors de l'univers familial des villas et des salons de la « première société ».

Des arrêts déroutants dans l'autre monde des auberges

La fabrique du voyage aristocratique n'exclut pas le recours aux réseaux hôteliers qui se développent à la fin du XVIII^e siècle. Les auberges sont alors le premier lieu d'une « révélation du continent » par et pour les voyageurs, ainsi que le souligne Georges Livet et

⁵⁴⁸ SOAL-Děčín, c. 167, cah. I, et c. 198, journal de la comtesse Louise, avril 1818. Venise, Padoue.

⁵⁴⁹ G. Bertrand, *Le Grand Tour*, op. cit., p. 251.

⁵⁵⁰ Nous renvoyons aux présentations de Margot Irvine *Pour suivre un époux*, op. cit., p. 16-37 ; F. Wolfzettel, *Le discours*, op. cit., p. 236.

⁵⁵¹ A. Corbin, *Le territoire*, op. cit., p. 111.

que le confirment les écrits des Clary-Aldringen entre 1775 et 1825⁵⁵². Charles-Joseph de Clary connaît le lot commun des voyageurs qui s'accommodent tant bien que mal d'un « misérable bouge » ou se réjouissent du confort d'une « belle et propre locanda » à la fin du XVIII^e siècle⁵⁵³. Il dort dans près de quinze établissements différents sur la route de Vienne à Rome entre le 21 février et le 30 mars 1816. Il en faut autant pour voyager de Vienne à Paris en 1822. Les arrêts durent au minimum douze heures, mises à profit pour organiser l'étape suivante⁵⁵⁴. Les repas sont l'occasion d'entendre les anecdotes qui pimentent les récits de voyages de la fin du XVIII^e siècle⁵⁵⁵. Les tenanciers sont passés maîtres dans l'art de conter, et le déjeuner du comte à Ancône en 1818 est « assaisonné par la conversation de mon Cammeriere [aubergiste]⁵⁵⁶ ». En digne héritier des tenanciers qui alimentèrent la légende de Beaumarchais, il conte une attaque ayant eu lieu la veille. Un seigneur bolonais ayant commis l'imprudence de ne pas prendre d'escorte se serait retrouvé « faccia a terra », essayant désespérément d'ôter ses bagues pour les enterrer discrètement⁵⁵⁷. Le comte comprend le message et prend une escorte pour se rendre à Lorette. L'imaginaire de la route et de ses dangers qui motive l'organisation des caravanes nobiliaires prenait souvent forme dans les auberges.

Ces espaces jouaient un rôle essentiel dans les perceptions des voyageurs. Brigitte Urbani insiste sur la fonction anthropologique des auberges lorsqu'elle détaille la diversité des conditions d'accueil dans la Sicile du premier XIX^e siècle⁵⁵⁸. Les auberges représentent une forme de monde en soi, un « microcosme urbain et humain⁵⁵⁹ » à partir duquel s'organise la découverte des localités où le comte n'avait pas de relations. Le peuple des auberges est le premier spectacle qui indique au comte qu'il vient d'entrer en Italie. À Primolano en 1818, il découvre « un coupe-gorge noir, étroit, enfumé. Des gens qui ont l'air de sac et de corde. [...] A coté de moi, un Taschenspielen faisoit ses tours et c'étoit des rires a faire retentir la vallée de Primolano. Toute la population de l'endroit rassemblée autour [...]. J'ai manqué trouver

⁵⁵² G. Livet, *Histoire des routes et des transports en Europe*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2003, p. 436-446. Voir aussi D. Roche, *Les circulations*, op. cit., p. 517-568. Les lettres du prince Jean lors de son voyage à Bruxelles sont un bel exemple d'une perception des espaces traversés à partir du réseau des postes et des auberges. SOAL-Děčín, c. 149.

⁵⁵³ SOAL-Děčín, c. 167, cah. I, 16 avril 1818, p. 5. Sur la diversité des conditions d'accueil entre villes et campagnes : Brigitte Urbani, « Auberges siciliennes au XIX^e siècle dans quelques récits de voyageurs français », *Cahiers d'études romanes*, 2007/17, *Auberges, hôtels et autres lieux d'étapes*, p. 415-442.

⁵⁵⁴ SOAL-Děčín, c. 167, cah. II, Innsbruck, 18 avril 1818, p. 12: « chaque nuit d'auberge me coute plus de 12 heures ».

⁵⁵⁵ En 1775, Jean de Clary relate par exemple l'attaque du marquis de Figaro racontée « avec une voix qui dénote l'habitude » par l'aubergiste de Nuremberg : SOAL-Děčín, c. 149, Würzburg, 19 janvier 1775.

⁵⁵⁶ Voir annexe 9, p. 316. SOAL-Děčín, c. 167, cah. II, Pesaro, Ancône, 30 avril 1818, p. 30-31.

⁵⁵⁷ *Ibidem*.

⁵⁵⁸ B. Urbani, « Auberges siciliennes », *Cahiers d'études romanes*, 2007/17, op. cit., p. 415-442.

⁵⁵⁹ D. Roche, *Les circulations*, op. cit., p. 546.

heureux les habitans de cet infernal endroit⁵⁶⁰ ». Le comte est alors un voyageur anonyme pour qui les scènes à l'auberge sont un lieu commun des récits ou de la peinture de genre depuis Watteau. Il ne déroge pas à la règle, mettant à son tour l'accent sur les rencontres aléatoires des grands chemins. Certaines sont heureuses : entre Liège et Spa en juillet 1822, le comte est sous le charme « d'une famille anglaise *quite in style*. Je me croyais transporté au milieu d'un de mes romans que j'aime⁵⁶¹. » La salle commune de l'Aigle Noir devient un « salon » où rencontrer les élites britanniques dont les *travels* ont repris après 1815. Le comte révèle ainsi l'état d'esprit dans lequel il voyage. L'auberge est un espace clé d'une écriture romanesque des circulations dans laquelle Daniel Roche trouve « la clef d'une compréhension intellectuelle et culturelle, d'une manière de penser et d'un mode de vie⁵⁶² ». Ces arrêts provisoires, mis à profit pour écrire le journal permettent au comte de définir ses pratiques et sa conception du voyage en s'appuyant sur la nomenclature du maître de cette écriture, Laurence Sterne⁵⁶³.

Charles-Joseph de Clary-Aldringen est cependant rattrapé par la réalité quelques jours plus tard, en étant reconnu comme autrichien à la table d'hôtes de son auberge de Cologne. Il est alors provoqué par « cinq ou six mauvaises figures de français et des propos bien plus mauvais que leur figure⁵⁶⁴ » :

L'un surtout avoit [...] tout l'air d'un homme de la révolution, d'un malheureux du 2 septembre [1792], des balafres en tout sens, un air de bandit et la tournure à l'avenant. Il se monte, il se met à jurer, à crier, à dire du mal de l'empereur et de l'entrée des autrichiens à Naples. Des propos enragés. [...] L'hôte de la maison est aussi mal pensant que ces gens là. C'était un vrai coupe gorge. Je voyais que la vue d'un autrichien leur faisait bouillir le sang. Ils ne savaient qu'imaginer pour me fâcher et me faire parler. [...] Je les ai laissé dire et me suis levé de table le premier, disant que j'avais tant à courir et à voir.

Loin du « délicieux mélange social de l'hôtellerie vénitienne⁵⁶⁵ », la salle commune de Cologne était un lieu d'observation réciproque favorisant la démonstration belliqueuse des opinions politiques. La Révolution est loin d'être oubliée en 1822, l'année où Goethe fait de la bataille de Valmy le début d'une nouvelle époque⁵⁶⁶. La répression de l'insurrection napolitaine crée un sentiment de solidarité libérale parmi des hommes qui bien souvent

⁵⁶⁰ SOAL-Děčín, c. 167, cah. I, 20 avril 1818, p. 16.

⁵⁶¹ *Idem*, c. 177, 6 juillet 1822.

⁵⁶² D. Roche, *Les circulations*, *op. cit.*, p. 175-179.

⁵⁶³ L. Sterne, *A Sentimental Journey*, *op. cit.*, p. 33, cité dans D. Roche, *Les circulations*, *op. cit.*, p. 179.

⁵⁶⁴ SOAL-Děčín, c. 177, 9 juillet 1822, p. 23.

⁵⁶⁵ L. Levantis, « Séjourner à Venise : des auberges populaires du XVIII^e siècle aux luxueux hôtels de l'âge romantique », *Cahiers d'études romanes*, 2007/17, *op. cit.*, p. 317-355.

⁵⁶⁶ Johann Wolfgang von Goethe, *Campagne de France*, trad. J. Porchat, Paris, Hachette, 1882 (1822), p. 64.

connaissent l'exil durant les phases de résistance libérale aux régimes de restauration. Laurent Naguy a par exemple pu retracer le parcours de Vaudoncourt, soldat politisé et auteur des *Quinze années d'un proscrit*. Il s'était installé à Munich puis à Genève pour observer les mouvements libéraux en Italie et correspondre avec leurs protagonistes⁵⁶⁷. Il n'est donc guère surprenant que la vue d'un comte autrichien soit un motif pour libérer trente ans de tensions, trente ans d'espairs et de désillusions accumulés depuis cette année où Jean de Clary-Aldringen partit annoncer à Naples le couronnement de François II et la poursuite de la guerre. Son fils fait les frais des tensions croissantes entre les restaurateurs de l'ordre monarchiques et les partisans libéraux, chaque camp usant de différentes formes de violence.

Plus question de rester spectateur comme à Primolano, où de faire de l'auberge un salon anglais. Forcé de quitter la table, le voyageur doit tenir compte de la haine des autrichiens nourrie par la politique répressive des congrès à Carlsbad, Teplitz ou Laybach qui précèdent les révolutions libérales des années 1820. Ces rencontres déstabilisent le voyageur, amenant les identités politiques et nationales au centre du voyage d'agrément. Le comte répond à cette hostilité en affectant la neutralité du voyageur curieux, celle de l'esthète courant se réfugier dans le Dôme de Cologne, celle du touriste pressé par les circonstances. Le voyageur de la Restauration se définissait aussi par les regards et les propos portés à son rencontre.

Le cadre même des auberges reflétait les changements sociaux et politiques à l'œuvre après 1815. Celle de Velletri, sur la route de Rome à Naples s'avère être un ancien palais nobiliaire, dont la décadence favorise l'impression d'un voyage entre deux mondes qui nourrit l'esthétique des romans gothiques et des récits romantiques de l'époque :

A 9h sommes arrivés a Velletri au palais Lancellotti converti en auberge, depuis quelques années. C'étoit comme un palais a aventures, un escalier de marbre, de longues galeries ouvertes, avec belles balustrades, des chambres démeublées, hautes, immenses cheminées, dorures éteintes, une lampe pour éclairer tout cela, et avec cela l'obscurité profonde de la nuit, la pluie – cela valoit tous les radcliffe du monde. Etonné de trouver au bout de tout cela un bon lit et de pouvoir y dormir a merveille sans bruit de chaines et sans voir un squelette ni main de sang – en revanche sans découvrir ce trésor qui me feroit tant de plaisir. Le malheureux et ruiné possesseur de ce palais, végète dans un coin du second étage, et voit le somptueux palais de ses peres changé en auberge et tombant en ruine⁵⁶⁸.

⁵⁶⁷ L. Naguy, « Frédéric Guillaume de Vaudoncourt. Un républicain au cœur des révolutions européennes (1820-1823) », dans J.-C. Caron, J.-P. Luis (dir.), *Rien appris, rien oublié ?*, op. cit., p. 381-362.

⁵⁶⁸ SOAL-Děčín, c. 167, cah. VII, Velletri sur la route de Naples, 28 mai 1818, p. 26.

Le comte voyage à un moment charnière, durant lequel les auberges du XVIII^e siècle se transforment en « luxueux hôtels de l'âge romantique⁵⁶⁹ ». Le développement de l'industrie hôtelière du XIX^e siècle se traduit par une appropriation des anciens palais dont le lustre permettait de créer des établissements de renom. L'hôtel était alors totalement réaménagé pour s'adapter à sa nouvelle fonction et répondre aux exigences de salubrité et de confort. Le « charme désuet des vieux palais⁵⁷⁰ » devient alors un critère d'appréciation des équipements hôteliers qui misent aussi sur le passage de visiteurs prestigieux pour donner à leur établissement un caractère « historique » fort goûté des voyageurs⁵⁷¹.

En 1816, le comte de Clary découvre un processus en cours. Le palais est d'abord appréhendé à la lumière claire-obscur des romans gothiques d'Ann Radcliffe (1764-1823), comme le seuil d'un univers fantastique. L'héritier de l'hôtel des Clary-Aldringen ne pouvait qu'être sensible à l'état de délabrement qui éteint la magnificence d'ancien régime avant une renaissance sous la forme du Grand Hôtel du XIX^e siècle. La conversion de ce bâtiment des environs de Rome prend alors un caractère symbolique très fort que le comte appréhende comme le passage du crépuscule des Lumières à l'aube de l'âge romantique. La décadence du palais donne une étrange réalité à l'atmosphère des romans noirs et des contes fantastiques de la fin du XVIII^e siècle⁵⁷². Le palais Lancellotti est un de ces espaces où les héritages de l'ancien régime sont traversés par les générations curieuses de ces « spectres poudrés de l'Ancien Régime », pour reprendre un vocable ayant servi à désigner les émigrés de Vienne comme le marquis de Bonnay dans les années 1800⁵⁷³. L'accueil d'une foule anonyme avait acculé le propriétaire dans ses chambres, spectateur impuissant de la chute d'un monde. « Velletri a souffert de plusieurs révolutions, aussi y trouve-t-on beaucoup de ruine » indique Constant de Vilar dans sa *Campagne des autrichiens contre Murat en 1815*⁵⁷⁴. Ce palais aux environs de Rome fait partie des « nouveaux vestiges du passé du monde⁵⁷⁵ » chers aux romantiques, dont la découverte motivait les excursions du comte à Ostie ou Capri dans la seconde moitié des années 1810.

⁵⁶⁹ L. Levantis, « Séjourner à Venise », *Cahiers d'études romanes*, 2007/17, *op. cit.*, p. 317-355.

⁵⁷⁰ *Ibidem*.

⁵⁷¹ Le comte en témoigne par exemple dans une « assez bonne auberge [du Tyrol]. Au dessus de mon lit, inscription qui dit que le Roi de Danemarck y a couché en 1769. Bien agréable. Dans le lit de Luft [son domestique] a aussi couché je ne sais quel potentat ou grand personnage ». SOAL-Děčín, c. 167, cah. II, Innsbruck, 18 avril 1818 p. 12.

⁵⁷² Roland Mortier, *La poésie des ruines en France*, Genève, Droz, 1974, p. 170-192 ; Sébastien Baudouin, *La poésie du paysage dans l'œuvre de Chateaubriand*, thèse soutenue à l'Université de Clermont-Ferrand, 2009, dactyl. p. 251.

⁵⁷³ B. van Oostveldt, S. Bussels, « Échoué sur les rivages du présent. La modernité et la Lettre de Parthenizza du Prince de Ligne », *Nouvelles Annales du Prince de Ligne*, 2012/19, p. 17-18.

⁵⁷⁴ Constant de Vilar, *Campagne des autrichiens contre Murat en 1815*, Bruxelles, 1821, p. 158.

⁵⁷⁵ S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 251-277.

Des excursions dans l'ombre des romantiques

La dimension littéraire et picturale de l'observation domine les escapades hors du cadre urbain auxquelles le comte prend part. La sociabilité permettait d'organiser des « courses de société » comme celle d'Ostie le 15 mai 1818. Charles-Joseph répond à l'invitation du comte Pálffy et du sculpteur allemand Mayer, s'entourant ainsi du regard d'un pair et d'un jeune artiste pour découvrir le port romain⁵⁷⁶. Fort de ses lectures de Chateaubriand et d'Elisa von Recke (1754-1833), le comte peut s'attendre à une déception du côté des vestiges romains. La culture antiquaire est donc évacuée de cette escapade, au profit d'une expérience de la désolation sur laquelle plane l'ombre du maître romantique :

Groupe de murs élevés, de superbes tours extrêmement pittoresques, et couvertes de lierre, quelques maisons délabrées, quelques pini – c'est là Ostie. [...] Des centaines de Cornacchie [corbeaux] habitent ces tours et par leurs cris aigus, leur sombre croassement donnent du château d'Ostie la vie de la mort, diroit un hardi comme Chateaubriand⁵⁷⁷.

Le comte s'éloigne vers les rivages romantiques et leurs peuples, réels ou supposés, dont la description subit l'influence du roman gothique selon Alain Corbin⁵⁷⁸. De fait, le point d'orgue de cette course est la description du mode de vie des pâtres. Le comte utilise tous les codes du regard ethnographique sur les sociétés exotiques : « nous nous croyons en Amérique, parmi les Iroquois, ou les Samojédes, que sais je ? entourés de sauvages et dans une habitation telle absolument qu'on les trouve dans les voyages de ces pays éloignés⁵⁷⁹ ». Le comte n'avait eu que quelques lieues à faire pour présenter un monde presque autarcique. Ce faisant, il participe à l'intérêt pour « le spectacle et le contact de cette primitivité⁵⁸⁰ » des voyageurs de son temps. La comparaison avec les tribus amérindiennes est usuelle, ainsi que le rappelle Alain Corbin à propos du « tableau ethnique » de l'île

⁵⁷⁶ SOAL-Děčín, c. 167 cah. V, Rome, 15 mai 1818, p. 15-20.

⁵⁷⁷ *Ibidem*.

⁵⁷⁸ A. Corbin, *Le territoire, op. cit.*, p. 242. À Elisa von Recke (1804-1806) et Karl Bonstetten (1805), Charles-Joseph emprunte le souvenir des forçats et des brigands d'Ostie dont on lui assure qu'il n'y en a plus depuis vingt-cinq ans⁵⁷⁸. Il peut paraître étonnant qu'il ne fasse pas mention de *Corinne* de Madame de Staël dans cette description de l'Italie terre des morts, alors qu'il en avait copié des extraits dans sa relation du Vésuve en 1816. Cet ouvrage contribue à diffuser ce thème selon Gilles Bertrand, « Le cosmopolitisme à l'épreuve de la Révolution française. Pratiques aristocratiques et bouleversements des idéaux chez les voyageurs émigrés français en Italie », dans R. Chagny (dir.), *La Révolution française : idéaux, singularités, influences*, Grenoble, PUG, 2002, p. 111. Bonstetten utilise toutefois l'image du désert : Laurence Vanoflen, « Stéréotype et écriture du voyage : l'Italie de Bonstetten », dans M. Bossi *et alii* (dir.), *Il gruppo di Coppet, op. cit.*, p. 373-388.

⁵⁷⁹ SOAL-Děčín, c. 167 cah. V, Rome, 15 mai 1818, p. 19. Il puise ces représentations dans la bibliothèque familiale : c. 744, catalogue manuscrit de la bibliothèque, estimé premier XIX^e siècle, cah. VII, *Reisebeschreibungen...* On compte près de 52 ouvrages (sur 688 titres dans cette section) dédiés aux voyages du Canada au Brésil. Trois éditions datent de la période 1799-1802, les autres sont comprises entre 1818 et 1830. Les principaux explorateurs de l'époque sont présents.

⁵⁸⁰ A. Corbin, *Le territoire, op. cit.*, p. 238.

d'Ouessant par Thévenard en l'an VIII⁵⁸¹. Le comte reprend donc l'arsenal comparatif qui des Lapons aux Algonkins esquisse la figure du « sauvage des grèves⁵⁸² ». Cette figure concentre les utopies et le désir de régénération d'une partie des voyageurs de la période révolutionnaire⁵⁸³. Charles-Joseph n'a pas besoin de suivre Chateaubriand à la recherche du mythique passage du Nord-Ouest en 1791. Il s'appuie sur les récits des expéditions franco-allemandes en Sibérie au XVIII^e siècle, comme celui de Merzahn von Klingstöd qui insiste en 1762 sur l'état de nature des Samojèdes⁵⁸⁴. Ils font partie de ces peuples parmi lesquels « il faut chercher l'humanité la plus simple et la plus pure ».



SOAL-Děčín, c. 167 cah. V, Rome, 15 mai 1818, p. 18v, 19.

Ce chalet des patres de buffles est une grande hutte ronde, élevée, pointue, couverte de roseaux. Le tout extrêmement intéressant. [...] Dans des niches qui entourent la cabane, sont les lits des 20 à 25 bergers, le chef de cette république iroquoise a une niche plus élevée au dessus d'une Madonne et de son petit autel. [...] on cuit le beurre et fromage, les laticinii. On les forme en bourses qui pendent du plafond comme autant de lampes, pour sécher. La fumée devient ce qu'elle peut, tout est noirci par elle. L'étranger se trouve au milieu d'une vingtaine de spectres, noirs, vêtus de peau de mouton. Rien de plus pittoresque que l'état sauvage de cette colonie.

Le comte retrouve ses repères culturels en refermant cet extrait sur le pittoresque de la scène. Il évoluait ainsi entre trois pôles définis par les générations précédentes : néo-classique, romantique et scientifique. La prégnance du premier dénote ses origines.

Il s'ouvre donc à d'autres modes de perception et d'expression. Pour ce faire, il ne se contente pas des références bibliographiques aux auteurs cités précédemment : il insère leur texte au cœur de son journal. Il peut ensuite « reprendre la parole⁵⁸⁵ » pour définir son regard par rapport à ceux des hommes et des femmes de son époque. Cette intertextualité rappelle celle de Chateaubriand, dont les citations de Plutarque à Fénelon construisent un « syncrétisme discursif » détaillé par Roland le Huenen⁵⁸⁶. Le comte est familier de l'insertion

⁵⁸¹ *Idem*, p. 241.

⁵⁸² *Ibidem*.

⁵⁸³ S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 259-260.

⁵⁸⁴ Cité par Gérard Laudin, « La place des populations sibériennes et subarctiques dans les nouveaux découpages de champs de savoir, d'Iselin à Meiners », dans P. Ihalainen *et alii*, *Frontières au Dix-huitième siècle*, Helsinki et Oxford, RIEDS, 2007, p. 54. Merzahn von Klingstöd, *Mémoire sur les Samojèdes et les Lapons*, 1762, p. 83–87.

⁵⁸⁵ SOAL-Děčín, c. 177, 11 juillet 1822, p. 24 : « à moi la parole pour le coup! je vais passer le Rhin [...] et dire mes souvenirs et mes sensations, sans me laisser interrompre par ces bavards de livres que je veux bien copier après pour ne rien laisser perdre ».

⁵⁸⁶ A. Guyot, R. Le Huenen, *L'Itinéraire*, *op. cit.*, p. 193.

d'une « richesse étrangère⁵⁸⁷ » permettant à chaque voyageur d'approfondir son expérience. Cette démarche alourdit considérablement le récit, mais elle est source d'un nouveau plaisir pour le voyageur qui examine les traces laissées par ses prédécesseurs⁵⁸⁸. Héritier des encyclopédistes qui invitaient à multiplier les points de vue, le comte propose à ses lecteurs potentiels à sauter les passages cités. Le récit a sa logique interne, une cohérence qui atteste de sa fonction structurante pour le voyageur. Il sert à trouver sa place parmi les modèles de voyageurs de la fin de l'époque moderne.

À la différence de Chateaubriand, le comte Charles-Joseph se place résolument du côté des modernes : de Goethe à Johanna Schopenhauer, tous les auteurs cités sont issus de la génération précédente. C'est le signe d'un tournant dans l'écriture du voyage, qui s'envisage de manière croissante « comme expérience du moi plutôt que comme expérience de jugement, comme école de l'autobiographie et atelier de l'écriture de soi », mais aussi « comme aventure et hasard plutôt que parcours balisé, comme exaltation des sens (harmonie de la nature, notamment de la montagne ou spectacle des ruines) plutôt qu'austère somme de connaissances⁵⁸⁹ ». Ce point explique aussi la longueur des citations : le journal n'est pas un palimpseste, sa structure traduit une appropriation progressive des nouveaux codes littéraires permettant de penser et de vivre la mobilité au début du XIX^e siècle. Il est donc possible de parler d'une construction culturelle du voyage, qui est en même temps une construction personnelle. Le comte revisitait le rêve humaniste du dialogue avec les auteurs anciens, en détachant son regard de celui de ses contemporains. La « hardiesse » de Chateaubriand évoquée plus haut contrastait avec le caractère artificiel de plus en plus reproché au voyage sentimental du président Dupaty dont le comte s'était fait le porte-parole en 1816 :

Qui ne connaît la fameuse description de Dupaty de l'incendie del Borgo [fresque de Raphaël] ? Elle a fait la fortune de ce livre, qui a eu une grande vogue un moment. On en est un peu revenu depuis, on y a trouvé du charlatanisme, de l'affectation et l'on a dit que Dupaty fait du sentiment, comme on fait de l'esprit⁵⁹⁰.

Le voyage sentimental qui avait promu la « culture de l'émoi⁵⁹¹ » à la fin du XVIII^e siècle semblait s'essouffler au profit d'un autre modèle d'écriture, celui de l'*Itinéraire* et de sa poésie des ruines. Quand il s'agit de ses propres écrits, le comte ne se laisse pas entraîner par

⁵⁸⁷ *Idem*, p. 194.

⁵⁸⁸ Ce plaisir est revendiqué par le comte, comme une justification de citations parfois très longues.

⁵⁸⁹ N. Bourguinat, « Un temps de rupture... », dans N. Bourguinat, S. Venayre (dir.), *Voyager, op. cit.*, p. 16.

⁵⁹⁰ SOAL-Děčín, c. 163, 5 avril 1816. « On-dit » tiré de Melchior Grimm, *Correspondance littéraire, philosophique et critique, 1788-1789*, Paris, 1831, t. XIV, p. 131. Irini Apostolou, « Dupaty et Creuzé de Lesser », dans J. Herman et alii (dir.), *Dupaty et l'Italie des voyageurs sensibles*, Amsterdam/New-York, Rodopi, 2012, p. 154.

⁵⁹¹ G. Bertrand, *Le Grand Tour, op. cit.*, p. 249-281

la sensibilité flamboyante d'un Dupaty, ni par le romantisme d'un Chateaubriand ou d'un Byron qu'il admire en particulier. À Ostie en 1818, il cherche sa voie en suivant le fil d'Elisa von Recke. Le voyage féminin étant de plus en plus fermement associé à l'esthétique pittoresque, Charles-Joseph fait un choix culturel précis⁵⁹². La confession de l'auteur le rend cependant insatisfaisant, et l'aristocrate catholique de Bohême sélectionne les passages du récit en notant par exemple « ici finissent mes citations de ma bonne Elise, qui voit juste dès qu'il n'est pas question de la religion catholique⁵⁹³ ». Il n'hésite pourtant pas à s'appuyer sur les écrits d'un autre protestant, Karl von Bonstetten⁵⁹⁴. La culture du voyage faisait également apparaître les différences confessionnelles. Son catéchisme, celui qu'il transmet à ses enfants en rétribuant des maîtres de religion, l'aidait à lire ces autorités en matière de voyage⁵⁹⁵.

La subjectivité de ces auteurs différencie la citation de leurs textes de celle des guides qui apparaît également dans le journal. La copie commentée des manuels répond alors à un usage technique, informatif, dont le but est de structurer le parcours du comte dans la géographie culturelle des espaces traversés. Ces outils permettaient de se remémorer aisément le parcours personnel, dans un journal écrit *a posteriori* à partir des lettres et des notes rapportées en Europe centrale. Avec les grands auteurs de son temps, le comte s'aventurait dans le voyage littéraire. La première ascension du Vésuve en 1816 est ainsi relue à la lumière de *Corinne ou l'Italie* de Madame de Staël. Charles-Joseph se rend alors compte que « c'est une déclamation froide écrite tranquillement dans le cabinet de Copet⁵⁹⁶ ». Il s'exclame « ah ce n'est pas ainsi qu'aurait parlé Corinne ! ». Le Vésuve, lieu commun de tous les récits de voyage, devenait le prétexte d'une réflexion sur la prose et la manière d'écrire la sensibilité soutenue par l'expérience personnelle de l'auteur. Charles-Joseph pense la mise en récit de sa propre ascension en s'appuyant sur un auteur à mi-chemin entre les héritages des Lumières et l'« arsenal romantique des tombes, des maladies de poitrine, des paysages échevelés⁵⁹⁷ ». Le voyage de *Corinne* était à réécrire, le sien prenait une autre dimension.

Le comte partait en excursion avec l'intention de vérifier par l'expérience les propos qui avaient stimulé son imagination. C'était une manière de vivre un voyage que d'autres avait pensé avant lui. La logique se renversait au moment d'écrire le récit qui marquait cette différence entre le transport et le voyage dont il était bien conscient. Il s'agissait alors d'ajouter à la réalité du terrain le charme littéraire d'autres proses, parfois de poèmes comme

⁵⁹² M. Irvine, *Pour suivre un époux*, op. cit., p. 19.

⁵⁹³ SOAL-Děčín, c. 167 cah. XIII, Ischia, 15 août 1818, p. 12.

⁵⁹⁴ Un proche du cercle de Madame de Staël à Coppet.

⁵⁹⁵ SOA-Děčín, c. 191-197, comptabilité de Charles-Joseph de Clary-Aldringen.

⁵⁹⁶ *Idem*, c. 163, cah. XXVIII, du 1 au 5 août 1816, p. 14.

⁵⁹⁷ Madame de Staël, *Corinne ou l'Italie*, édition féministe de Claudine Hermann, Paris, Des Femmes, 1979.

ceux de Schiller sur la Suisse. Ce processus achevait d'établir le voyage en tant qu'objet culturel identifié par les citations. Leur visibilité et leur mise en perspective par les commentaires du comte rend sensible l'idée d'un passage de témoin d'une génération à l'autre. Le comte se saisit des textes contemporains, leur répond, et songe à transmettre ce dialogue pour que la génération suivante le poursuive. En effet, il interpelle souvent une « imprimeuse postérité⁵⁹⁸ » qui un jour, peut-être, marcherait sur ses traces avec « mon journal à la main⁵⁹⁹ ». Le récit s'inscrit dans une logique de transmission qui donne au voyageur un rôle d'éclaireur dans l'Europe du début du XIX^e siècle. Le legs peut être renouvelé à l'infini, le contexte du voyage et la manière de l'écrire variant sans cesse. Une telle perspective donne un souffle puissant aux voyageurs qui, voyant le monde presque totalement découvert et de plus en plus accessible, s'appuyaient sur la rupture révolutionnaire pour se donner de nouveaux objets d'étude. Ces peuples dont Chateaubriand craignait la disparition imminente faisaient partie de ces « vestiges du passé⁶⁰⁰ » dont il était urgent de fixer le caractère. Leur situation permettait de lire en creux l'émergence d'un monde neuf qui renouvelait les conditions du voyage et les formes du récit.

La course de Capri est un cas typique. Le comte s'y rend en famille et en société en 1818⁶⁰¹. Les recherches de Patricia Marcoz sur les « longues diatribes et les déclamations mille fois répétées » montrent combien l'île de Tibère était devenue une promenade commune de ces « voyageurs du XIX^e siècle qui ont tous fait leurs humanités », Chateaubriand en tête⁶⁰². Le comte, armé d'une « brochure » récente de Romanelli, peut découvrir le palais et les ruines romaines en évitant de multiplier les références aux antiques au profit de l'évocation du siège de Murat contre les anglais en 1808⁶⁰³. Le voyage aux sources de la culture classique s'ancrait dans le cadre vivifiant de l'histoire contemporaine. Le mouvement rapide de l'histoire résonnait dans le calme des ruines. « J'écrivais l'histoire ancienne, et l'histoire moderne frappait à ma porte⁶⁰⁴ » témoigne Chateaubriand : le comte lui aussi s'est « rencontré entre deux siècles » et son journal montre bien l'entrée dans un nouveau régime d'historicité étudié par François Hartog⁶⁰⁵. Il n'est plus temps de se référer aux auteurs antiques ou modernes. C'est à ceux du présent qu'il faut désormais recourir en premier lieu.

⁵⁹⁸ SOAL-Děčín, c. 177, 8 juillet 1822, p. 6.

⁵⁹⁹ *Idem*, 6 juillet 1822, p. 10

⁶⁰⁰ S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 251-277, 261.

⁶⁰¹ SOAL-Děčín, c. 172, 7-9 octobre 1818, *Course de Sorrento, Massa, Capri*.

⁶⁰² P. Marcoz, « La triple identité de Capri dans les récits de voyageurs du premier tiers du XIX^e siècle », dans N. Bourguinat, S. Venayre (dir.), *Voyager*, *op. cit.*, p. 207-224.

⁶⁰³ *Idem*, p. 17. La « brochure » en question est l'ouvrage de Domenico Romanelli, *Isola di Capri*, Naples, 1816.

⁶⁰⁴ Cité dans François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences*, Paris, Point, 2012, p. 97-98.

⁶⁰⁵ *Ibidem*.

Dans ce déplacement de perspective problématisé par Nicolas Bourguinat, le comte s'en tient à l'aventure littéraire⁶⁰⁶. Ses explorations se limitent en fait à des excursions sur les itinéraires balisés par l'héritage assumé et revendiqué des générations précédentes. S'il peut « s'amuser » à faire l'explorateur, il regagne bien vite le confort de son garni de Rome, le plaisir des galeries bien éclairées et des jardins travaillés. À Ischia, le pittoresque des danses pyrrhiques dans le costume traditionnel ischitani colore les excursions de la « colonie allemande » en cure estivale dans le golfe de Naples⁶⁰⁷. Les circulations du comte concilient la sociabilité aristocratique avec l'engouement pour le local mis en valeur par les travaux des folkloristes⁶⁰⁸. Les voyages de Charles-Joseph demeurent ceux de l'homme du monde qui se définit par ses pratiques lettrées.

Ainsi, lorsqu'il se rend en Sicile en 1816, il ne cherche pas à se déplacer hors des limites de Palerme où il participe aux réjouissances de la noblesse⁶⁰⁹. Il se différencie de son ami Léon Potocki (1799-1864), connu pour ses travaux sur les coutumes et qui se lance dans un tour de l'île deux mois en 1818, qualifié de « pénible voyage » à son retour⁶¹⁰. Le parcours du comte de Clary est sans commune mesure avec celui d'un autre membre de cette grande famille de magnats polonais, Jean Potocki (1761-1815), étudié par Émilie Klene⁶¹¹. Jean Potocki mène des études historiques, ethnographiques et linguistiques en Europe, en Afrique du nord, en Sibérie et en Mongolie. Le comte n'est finalement pas tenté par les appels de l'Orient scientifique ou romantique. Il préfère voyager en aristocrate de son temps, profitant du dîner organisé par le duc Camponale à Castellamare avant une visite nocturne de la société autrichienne et allemande à Pompéi⁶¹². Le séjour en Italie représente une confirmation de sa culture classique et de son appartenance sociale, avant d'être une ouverture vers de nouvelles manières de vivre et d'écrire le voyage.

La place du pittoresque dans le discours de ce voyageur acte le primat de la peinture dans la découverte des paysages italiens. Après les promenades du voyageur curieux, les arrêts à l'auberge et les excursions littéraires, il s'agit maintenant d'étudier la manière dont cet héritier du néo-clacissisme en Bohême vint affirmer son « œil-peintre » en fréquentant les artistes allemands réunis à Rome.

⁶⁰⁶ N. Bourguinat, « Un temps de rupture... », dans N. Bourguinat, S. Venayre (dir.), *Voyager en Europe, op. cit.*, p. 16.

⁶⁰⁷ SOAL-Děčín, c. 167, 28 juillet 1818.

⁶⁰⁸ S. Venayre, *Panorama, op. cit.*, p. 252-266.

⁶⁰⁹ SOAL-Děčín, c. 163, cah. XXIV-VI, Palerme, 5-22 juillet 1816.

⁶¹⁰ *Idem*, c. 167 cah. II, Naples, 10 juin 1818, p. 23.

⁶¹¹ Émilie Klene, *Jean Potocki, L'Homme à l'épreuve du relatif*, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2016.

⁶¹² SOAL-Děčín, c. 167, cah. X, 18 juillet 1818, p. 32.

La confirmation de l'amateur : le voyageur noble et la sociabilité des artistes

Gilles Montègre et Charlotte Guichard ont souligné le rôle des voyages dans l'émergence, la définition et la reconnaissance des amateurs au XVIII^e siècle⁶¹³. Les arts tiennent une place essentielle dans les voyages du comte. Salons, Musée, Académie, pas un espace qui n'échappe à la curiosité de Charles-Joseph dans les deux capitales artistiques du temps, Paris et Rome. De l'atelier de Gérard en 1810 aux expositions des *Studi* de Naples en 1818, il compose des listes commentées des tableaux qu'il découvre, créant ainsi ses propres galeries sur le papier. De cette manière, il réalise l'idéal du récit-musée de la fin du XVIII^e siècle, qui accompagne le passage de la collection privée « à l'idée de musée comme figuration de la mémoire collective et culturelle » ainsi que le note Élodie Saliceto⁶¹⁴. L'écriture de la déambulation personnelle est un soubassement des visites dans les multiples lieux d'exposition. Elle pourrait ensuite être comparée à celle d'autres voyageurs, à commencer par Goethe, Madame de Staël ou Chateaubriand que le comte cite dans ses journaux⁶¹⁵. C'est dans ce contexte qu'il admire les lignes de Raphaël, et se réjouit de découvrir derrière le visage d'un évêque, les traces de la chevelure de Joachim Murat qu'un artiste a tenté d'effacer pour que sa toile soit exposée en 1818 :

Tableau représentant un évêque visitant l'établissement ai Miracoli, [...] fait sous le règne Murat. C'étoit le Joachim a qui les petites filles présentaient leurs portefeuilles [...]. On a changé Murat en prêtre, et lorsqu'on sait cette anecdote on retrouve la trace de sa grosse chevelure ridicule et de ses boucles sur l'épaule⁶¹⁶.

Les arts reflétaient indirectement les changements politiques et donnaient au voyage sa perspective contemporaine. Aussi le second voyage de 1818 ne perd pas en intérêt, car la fin du régime napoléonien et la politique artistique de Louis XVIII avait entraîné la restitution des œuvres d'art : le comte découvre nombre de « tableaux revenus de Paris⁶¹⁷ » dans les galeries de Rome. La fin de l'exil palermitain de Ferdinand avait entraîné un mouvement similaire vers les galeries napolitaines. Ces politiques favorisaient le motif du retour aux

⁶¹³ C. Guichard, *Les amateurs, op. cit.*, p. 189-217 ; G. Montègre, *La Rome, op. cit.*, p. 46-59.

⁶¹⁴ É. Saliceto, « Un voyage muséal : l'Italie au temps de Chateaubriand », dans S. Moussa, S. Venayre (dir.), *Le voyage et la mémoire au XIX^e siècle*, Paris, Créaphis, 2011, p. 119-134.

⁶¹⁵ Figures citées par Élodie Saliceto.

⁶¹⁶ SOAL-Děčín, c. 167, cah. XXI, Naples, 2 juin 1818, p. 3. Voir annexe 11 du chapitre VIII, p. 336.

⁶¹⁷ Selon l'expression récurrente des journaux, de Venise à Naples. C'était un point des traités de 1815 : Monica Preti Hamard, « Le patrimoine artistique italien entre exigences municipales et nationales. Aspects du collectionnisme dans le Royaume d'Italie à l'époque napoléonienne », dans J.-C. Martin (dir.), *Napoléon et l'Europe*, Rennes, PUR, 2002, p. 136. Nous renvoyons à l'exposition de Rome *Il Museo universale. Dal sogno di Napoleone a Canova*, Scuderie del Quirinale, décembre 2016-mars 2017, organisée pour le bicentenaire de la restitution. Voir enfin N. Gotteri, « Enlèvements et restitutions des tableaux de la galerie des rois de Sardaigne (1798-1816) », *Bibliothèque de l'école des chartes*. 1995/153-2, p. 459-481.

sources de la culture classique, qui est un fondement des voyages du comte même lorsque le rétablissement du corps est le but premier du départ comme c'est le cas en 1818.

La partie précédente a souligné la présence des artistes dans les sociétés fréquentées par le comte. Les sociabilités aristocratiques déterminent la manière dont il est reçu dans la patrie des arts. Les salons de la noblesse germanique permettent aux peintres allemands d'affirmer une identité qui les différencie des autres artistes et surtout des écoles nationales qui se sont affirmées à la fin du XVIII^e siècle⁶¹⁸. En 1818, le comte décrit la maison de la viennoise Harth comme « un rassemblement pour les artistes allemands, et c'est chez elle surtout qu'on les trouve dans le costume fou et sale qui les fait plus ressembler à des juifs polonais qu'à Raphaël⁶¹⁹ ». Il fait ainsi écho au renforcement du sentiment national des « allemands » à Rome après 1815, en particulier des peintres de l'école nazaréenne formée dans les années 1810. Charles-Joseph rencontre ces peintres emmenés par Friedrich Overbeck (1789-1869), qui se distinguent par le port de l'« habit traditionnel allemand » selon Sabine Fastert⁶²⁰.

En retour, les peintres et les sculpteurs jouent le rôle de « cicérones avertis⁶²¹ ». Nombre d'artistes résidents se prêtent volontiers à faire les honneurs artistiques de Rome au comte et à ses proches. En 1818, Louise découvre par exemple la cité éternelle sous « la direction de Rösel⁶²² ». Il s'agit du peintre Johann Gottlob Rösel (1768-1843) qui accompagnait déjà nombre de promenades du comte en 1816. Dans le sillage des amateurs parisiens qui passaient « de la sociabilité à la commande au XVIII^e siècle⁶²³ », le comte s'inscrit dans le marché de la peinture en faisant réaliser des toiles et des portraits au Nazaréen Julius Schnorr von Carosfeld⁶²⁴. Ces petites œuvres étaient à destination de sa famille mais aussi de cercles plus éloignés comme la comtesse de Zichy à Vienne, rappelant

⁶¹⁸ C. Guichard, « Les circulations artistiques en Europe (années 1680-années 1780) », dans P.-Y. Beaurepaire, P. Pourchasse, *Les circulations internationales, op. cit.*, p. 396-398.

⁶¹⁹ SOAL-Děčín, c. 167, cah. IV, Rome, 8 mai 1818, p. 7.

⁶²⁰ S. Fastert, « Rome, lieu de rencontre. La réception de l'art nazaréen en France », dans U. Fleckner, T. Gaehtgens (dir.), *De Grünwald à Menzel. L'image de l'art allemand en France au XIX^e siècle*, Paris, MSH, 2003, p. 377 ; voir aussi Patricia Desroches-Viallet, « Être et peindre à Rome : l'exemple des nazaréens », dans P. Desroches-Viallet, G. Rémi (dir.), *Construction de l'identité dans la rencontre des cultures chez les auteurs d'expression allemande : Être ailleurs, Saint-Étienne*, Publications de l'Université, 2007, p. 49-68.

⁶²¹ C. Guichard, *Les amateurs, op. cit.*, p. 192.

⁶²² SOAL-Děčín, c. 167, cah. III, Rome, 5 mai 1818, p. 17.

⁶²³ C. Guichard, *Les amateurs, op. cit.*, p. 223-226.

⁶²⁴ Sur ces artistes : S. Fastert, *Rome, lieu de rencontre...*, *op. cit.* ; Hinrich Sieveking (dir.), *L'Âge d'or du romantisme allemand : Aquarelles et dessins à l'époque de Goethe, Musée de la vie romantique*, cat. exp., Paris Musée, 2008, p. 246 ; Comte Athanase Raczyński, *Histoire de l'art moderne en Allemagne*, Paris, Renouard, 1836, p. 52.

l'esprit des commanditaires anglais de Pompéo Batoni⁶²⁵. Il ne s'agissait plus seulement de voir le Colisée, mais d'accompagner l'artiste pour déterminer l'heure et l'angle de la vue qui serait exposée dans l'hôtel viennois. Le comte s'inscrit donc dans le sillage des relations de protection et de commandes, une « camaraderie inégalitaire » dont Gilles Montègre a aussi souligné la fonction structurante dans la Rome des français au XVIII^e siècle⁶²⁶. Il analyse avec justesse la définition d'un « binôme culturel interdépendant », où « la fréquentation des milieux artistiques français à Rome permet au voyageur de se forger une identité d'amateurs, appelée à les précéder durant le reste de leur existence⁶²⁷ ». Pour le spectateur des aménagements néo-classiques du château de Teplitz qu'était le comte de Clary, ce motif était essentiel.

Son origine l'orienta dans la Rome des artistes allemands, dominée par l'école des Nazaréens qui se réunissent dans la maison du consul de Prusse Louis Salomon Bartholdy, installé au Palazzo Zuccari en 1815⁶²⁸. Le comte bénéficie d'une recommandation particulière pour y être reçu en amateur. Dans les années 1810, son éducation et son talent pour le dessin l'avaient amené à contribuer à l'illustration de deux éditions des romans médiévaux du baron Friedrich de la Motte-Fouqué (1777-1843)⁶²⁹. Il ne manque pas d'emporter des exemplaires d'*Ondine ou l'anneau magique* dans ses bagages de 1816. Le comte est un exemple caractéristique de cette diffusion des arts du dessin dans la bonne société, que Charlotte Guichard identifie comme un aspect important de la définition de l'amateur à la fin du XVIII^e siècle⁶³⁰. Les gravures d'*Ondine* ont bien une fonction « d'agrégation et d'identification dans certains cercles de société⁶³¹ », comme le salon du prince de Gotha où le comte de Clary se rend le 9 avril 1816, peu après son arrivée à Rome :

J'ai envoyé Felice⁶³² chez moi, chercher mon Undine que je devais montrer chez le prince de Gotha. [...] J'ai trouvé chez le prince Frédéric un petit dîner de dix à douze hommes allemands, italiens, abbés, artistes entre autres ; Monsieur Ferretti le plus fameux improvisateur du moment à Rome, le Baron Landsberg et son gouverneur... Undine a eu

⁶²⁵ SOAL-Děčín, c. 162, cah. XIX, Naples, 20 mai 1816, p. 16 : dessin de Schnorr pour la comtesse Louise ; c. 163, cah. XXIX, Rome, 22 août 1816, p. 30, toile de Catel pour la comtesse Zichy. Edgar P. Bowron, Peter B. Kerber (dir.), *Pompéo Batoni, Prince of Painters in Eighteenth Century Rome*, Londres, Yale University Press, 2007, p. 37-87.

⁶²⁶ G. Montègre, *La Rome*, op. cit., p. 201.

⁶²⁷ *Idem*, p. 53.

⁶²⁸ S. Fastert, *Rome, lieu de rencontre...*, op. cit., p. 378. Le comte se rend à de nombreuses reprises dans la maison du consul, par exemple SOAL-Děčín, c. 163, cah. XXXII, 25 août 1816. Voir aussi M. B. Frank, « The Nazarene Gemeinschaft : Overbeck and Cornelius », dans L. Morowitz, W. Vaughan, *Artistic brotherhood in the 19th century*, Aldershot, Ashgate, 2000, p. 48-66.

⁶²⁹ Ces gravures réalisées dans les années 1810 sont conservées au musée du château de Teplice (TRM).

⁶³⁰ C. Guichard, *Les amateurs*, op. cit., p.239.

⁶³¹ *Ibidem*.

⁶³² Felice est le laquais de louage engagé par le comte.

les plus éclatants succès. Le prince me dit d'expliquer les desseins [*sic*] à Ferretti, me voilà un peu embarrassé, je prends mon grand courage, je rassemble tout mon italien et en suant sang et eau je performe ma tache, Ferretti était enchanté, y prenait un grand intérêt⁶³³.

Cet extrait au croisement entre les arts et la sociabilité est une belle illustration de l'activité d'un amateur en quête de reconnaissance. Princes et ambassadeurs jouent un rôle central, permettant cette improvisation du maître de chapelle du prince et du poète Jacopo Ferretti (1784-1852) sous la direction du comte de Clary. Lui-même se considère comme un acteur, effectuant une performance en italien dont dépend l'image sociale qu'il laissera. Cette dernière est celle de l'aristocrate polyglotte, héritier du Grand Tour, et de l'amateur issu d'une Europe germanique où le renouveau gothique prenait une coloration nationale particulière depuis le *Götz de Berlichingen* en 1773⁶³⁴.

Pour le comte de Clary, l'étape de Rome fut un « temps de l'initiation », au cours duquel il rechercha auprès des artistes la confirmation d'une éducation aristocratique aux arts du dessin dont la valeur esthétique avait été rehaussée par les connaisseurs et dans les collections du XVIII^e siècle⁶³⁵. Il présente ses gravures au prussien Wilhelm von Schadow (1788-1862), et les offre à Franz Ludwig Catel (1778-1856)⁶³⁶. Les encouragements qu'il obtient permettent d'approfondir la relation inégale entre les amateurs et les artistes comme le peintre Julius Schnorr von Carosfeld, qui l'aide à travailler les belles aquarelles aujourd'hui conservées dans le musée régional de Teplice. En même temps qu'il accomplissait enfin le traditionnel pèlerinage artistique à Rome, le comte passait du dessin à la peinture à l'huile, en traçant des contours et en créant toute l'iconographie de son voyage. Il put ainsi marier la plume et les pinceaux pour vivre Naples en amateur passionné.

⁶³³ SOAL-Děčín, c. 161, cah. XI, 9 avril 1819, p. 37.

⁶³⁴ Elizabeth Durot-Boucé, *Le Lierre et la chauve-souris. Réveils gothiques. Émergence du roman noir anglais 1764-1824*, Paris, Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 235-239.

⁶³⁵ C. Guichard, *Les amateurs*, *op. cit.*, p. 150-153, 258-259.

⁶³⁶ SOAL-Děčín, c. 161, cah. XIV, Rome, 26 avril 1816, p. 31. H. Sieveking (dir.), *L'Âge d'or du romantisme allemand*, *op. cit.*, p. 246 ; A. Raczyński, *Histoire de l'art*, *op. cit.*, p. 52.

La peinture de paysage était plus conforme à sa position. Les scènes religieuses et historiques sont laissées aux professionnels, la plupart issus de l'école des Primitifs ou Nazaréens. Après leur fondation à la fin des années 1800, leurs réunions « attirèrent de plus en plus d'artistes et de touristes d'art qui partageaient leurs idées » avant que la confrérie ne soit dissoute en 1818⁶³⁷. Charles-Joseph ne se contente donc pas de conforter sa culture classique, proche de celle défendue à l'académie de Vienne. Il s'ouvre au regard neuf des Nazaréens, venus



chercher les traces de la Rome chrétienne plus que celles de la Rome antique de Mengs et Winckelmann⁶³⁸. La période néo-classique s'achevait, le « grand genre » souffrait de l'effondrement du régime napoléonien. Schlegel appelait à une régénération d'un art qui aurait été corrompu par les artistes de la Renaissance et les maniéristes⁶³⁹. Dans les ateliers d'Overbeck, Riepenhausen ou Schadow qui s'illustrèrent entre 1815 et 1820, le comte découvre une esthétique visant à « reconstituer l'unité originelle entre l'art, la religion et la nation, que le Moyen-âge avait selon eux réalisée de manière exemplaire⁶⁴⁰. » Les bonnes relations avec

⁶³⁷ S. Fastert, *Rome, lieu de rencontre...*, op. cit., p. 377. Les Nazaréens se réunissent d'abord au monastère de Saint Isidore sur le Monte Pincio en 1809-1810. Ils reçoivent notamment la visite des voyageurs d'Europe centrale et germanique après 1815.

⁶³⁸ *Ibidem*.

⁶³⁹ Friedrich Schlegel, *Ansichten und Ideen von der christlichen Kunst* (1823), cité par P. Desroches-Viallet, « Les Nazaréens à Rome, une *auctoritas* en terre étrangère », *Cahiers du CELEC en ligne*, 2013/5 ; Paolo Chiarini, « « Alte Meister » in klassisch-romantischem Kontexte. Goethe, Friedrich Schlegel und die « Deutsche Renaissance », dans Walter Hinderer (dir.), *Goethe und das Zeitalter der Romantik*, Würzburg, Königshausen und Neumann, 2002, p. 245-264.

⁶⁴⁰ S. Fastert, *Rome, lieu de rencontre...*, op. cit., p. 376.

l'académie des artistes français de Saint-Luc facilitaient encore le rapprochement de cet aristocrate francophone d'Europe centrale avec la confrérie dont les productions lui permirent d'affiner son jugement de goût.

Le monde des arts découvert par le comte de Clary synthétisait les aspirations d'une génération en quête de refondation culturelle, esthétique et spirituelle pour répondre aux transformations politiques du premier XIX^e siècle. Le comte explorait la Rome des artistes avec en contrepoint l'idéal primitif des Nazaréens. La sélection des tableaux qu'il opère dans ses journaux en distinguant chefs-d'œuvre et « croûtes », marque le triomphe de sa culture néo-classique. Les lignes de Raphaël l'emportent sur l'idéal chrétien d'Overbeck. Élisabeth Décultot a montré que le ralliement au nazaréisme fut loin d'être sans partage : le poète Tieck, pourtant considéré comme un des fondateurs du mouvement, se distancie de plus en plus de cette esthétique pour se rapprocher des peintres académiques à Dresde en 1819⁶⁴¹. Le comte s'inscrit lui aussi avec mesure dans la reconfiguration du voyage classique en Italie après 1815. Il définit son regard par rapport aux différentes écoles de peinture qui pourraient l'inspirer au moment de rénover les domaines de Bohême. C'est donc en conscience qu'il choisit de marquer sa distance avec les « enthousiaste[s] de l'alt-deutsch » comme celui qu'il rencontre à Cologne en 1822⁶⁴².

Les Nazaréens font toutefois souffler un vent de nouveauté dans le journal du comte, qui témoigne ainsi de la recherche d'autres formes d'expressions artistiques au début du XIX^e siècle. L'esthétique revisitée de Dante, du Tasse et de l'Arioste cultivée par un Julius Schnorr von Carolsfeld pouvaient entrer en résonance avec sa propre culture nobiliaire⁶⁴³. Le comte marche bien dans les traces de ses ancêtres, mais son journal n'est donc pas un simple calque de celui de ses prédécesseurs. En mettant ainsi en perspective les canons de l'idéal classique qui dominaient les conceptions du prince Jean de Clary-Aldringen, sa génération ouvre la voie à l'élan néo-gothique promu par la suivante. L'*Introduction du christianisme en Allemagne* que peint Philippe Veit en 1830 fut en effet le signal d'une nouvelle phase architecturale dans la construction des châteaux néo-gothiques de la noblesse comme celui de Hlubokà construit

⁶⁴¹ É. Décultot, *Peindre le paysage : discours théorique et renouveau pictural dans le romantisme allemand*, Tussont, Du Lérot, 1996, p. 149-158.

⁶⁴² SOAL-Děčín, c. 177, 9 juillet 1822, p. 32. Ce courant met en valeur la germanicité au travers des sujets inspirés de l'histoire nationale et nourrit les débats entre Goethe et Schiller : P. Chiarini, « « Alte Meister... », dans W. Hinderer (dir.), *Goethe und das Zeitalter der Romantik*, op. cit., p. 245-264.

⁶⁴³ Carolsfeld se détache de la peinture religieuse et mystique pour se consacrer aux sujets tirés de l'histoire nationale à Vienne et à Munich après qu'il eut peint le *Roland Furieux* pour la villa Massini, chef d'œuvre des Nazaréens entre 1817 et 1827. Le comte poursuit ses relations avec ce peintre après son retour à Vienne.

entre 1841 et 1871 par les Schwarzenberg⁶⁴⁴. Il appartenait à la génération de Charles-Joseph de Clary-Aldringen de se faire les passeurs d'un art neuf. Pour le comte toutefois, l'enjeu était d'abord d'affirmer un « œil-peintre » dans la mutation du rapport des voyageurs au paysage qui s'opère entre 1810 et 1840.

L'affirmation de l'« œil-peintre » : le comte de Clary-Aldringen et les paysages

À Paris en 1810, le comte est un voyageur curieux, exerçant son « coup d'œil » de la salle du Louvre à l'atelier de Canova. Après le séjour de Rome en 1816, c'est en amateur confirmé qu'il voyage. La sensibilité des primitifs a pu élargir les critères du « pittoresque » chez cet homme dont les descriptions semblent imprégnées des conceptions du rapport entre nature et culture picturale qui suivent la crise du paysage au début du XIX^e siècle⁶⁴⁵. Les théoriciens déplorent qu'aucune école importante du paysage ne semble émerger dans les années 1800, ainsi que l'écrit Élisabeth Décultot⁶⁴⁶. Les paysagistes hollandais comme Hendrik Voogd (1768-1839) ou suisses comme Franz Kaisermann (1765-1833) s'attachent néanmoins à rénover un art « enlisé ». C'est à eux que le comte songe immédiatement lorsqu'il fait étape à Fondi, entre Rome et Naples en 1819 :

Rien n'est beau comme notre arrivée à Fondi. Un ciel inoui de beauté, qui copioit Voogd d'une manière inconcevable. C'étoit absolument comme les paysages de Voogd qu'a mon père. C'étoit ces rayons de soleil qui perçoient un gros nuage noir, c'étoit la teinte grise vaporeuse, et unie des montagnes, les mêmes formes, les mêmes belles lignes, les gros arbres ronds et détachés, et ce même émail de fraîcheur, et de verdure qui passoit toute expression. C'étoit très remarquable, à quel point c'étoit le ciel de Voogd à qui l'on reproche de faire des ciels hollandois. [...] J'ai même retrouvé dans ce paysage les arbres de Kaisermann, découpés, et bordés de clair d'une manière si marquante. C'étoit un délicieux tableau⁶⁴⁷.

Le ciel de Fondi fait triompher la culture picturale formée en grande partie grâce au prince Jean de Clary, et confirmée dans les ateliers et les galeries de Rome où Voogd s'illustre dans la peinture de paysage. Le comte s'inscrit exactement dans le mouvement de *renversement de la mimesis* de Claude Lorrain à Caspar David Friedrich analysé par Cécile Eugénie Clot⁶⁴⁸. Elle souligne que la rencontre avec l'art provoque la « naissance d'un

⁶⁴⁴ Jindřich Vybíral, « Frauenberg. La princesse Eleonore zu Schwarzenberg et la construction du château de Hluboká », dans O. Chaline, *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 225. Le successeur de Charles-Joseph, le prince Edmund Clary s'y inscrit avec un château néo-gothique qui en reste au stade de projet dans les années 1850.

⁶⁴⁵ É. Décultot, *Peindre le paysage, op. cit.*, p. 49-51.

⁶⁴⁶ *Ibidem*.

⁶⁴⁷ SOAL-Děčín, c. 169, cah. XXXII, 26 avril 1819, p. 14. Kaisermann est un des derniers représentants de l'école Suisse des peintres de paysage, connu pour ses vues des sites classiques de l'Antiquité.

⁶⁴⁸ C.-E. Clot, *Kleist épistolier, Le geste, l'objet, l'écriture*, Vienne, Peter Lang, 2008, p. 329-330.

regard » venant modifier la perception de la nature chez Heinrich von Kleist (1777-1811)⁶⁴⁹. Ce regard est défini par Élisabeth Décultot : « l'art est une école de la vision. L'homme ne parvient à saisir la beauté de la nature qu'à travers le prisme des tableaux. Il regarde la nature avec les yeux du peintre, fait ressembler la nature réelle à des images empruntées à l'univers pictural ou poétique. En d'autres termes, dans l'expérience de la nature, ce n'est pas l'art qui imite la nature, mais la nature qui imite l'art⁶⁵⁰ ». Le comte exprime cette forme de discernement où l'homme devient à son tour créateur, la succession des jours n'étant plus que l'imitation de ses œuvres. Charles-Joseph de Clary-Aldringen oscille ainsi entre l'école du pittoresque et le « triomphe du peintre chrétien sur une conception païenne de la nature » qu'affirme Schlegel en 1816. Ce dernier prend par là position dans le débat romantique sur la hiérarchie des genres⁶⁵¹. La naissance du paysage romantique allemand, investi d'un sens du sacré traditionnellement dévolu à la peinture d'histoire, pénètre progressivement les représentations des voyageurs du début du XIX^e siècle. Un nouveau champ interprétatif se développe pour ces amateurs qui font des paysages le sujet presque exclusif de leurs propres compositions⁶⁵². On le retrouve dans les notes que le comte place en marge des dizaines de vues esquissées de Florence à Naples entre 1816 et 1820⁶⁵³.

Les voyageurs ont ainsi un rôle à jouer dans la réhabilitation du paysage qui s'effectue au prix d'un débat théorique de fond, entre les essais de Meyer à la fin des années 1790 et les œuvres de Caspar David Friedrich dans les monts de Bohême du Nord après 1810. En écho à ces réflexions, un changement de paradigme a lieu dans les récits de cette époque, ainsi que le montre l'étude d'Erdmut Jost⁶⁵⁴. Les paysages se chargent de « significations métaphysiques, historiques et morales » dans les récits de la période 1780-1820, par exemple dans l'ouvrage de Johanna Schopenhauer utilisé par le comte⁶⁵⁵. Grâce au voyage, Charles-Joseph rénove la figure de l'amateur, tout en poursuivant cette quête de scènes sublimes qui anime les voyageurs de la fin de l'époque moderne⁶⁵⁶. Cette quête enchante son déplacement, comme lorsqu'il décèle un sujet de composition, aux alentours de l'auberge de Fondi en 1818 :

⁶⁴⁹ *Ibidem*.

⁶⁵⁰ É. Décultot, *Peindre le paysage*, *op. cit.*, p. 37.

⁶⁵¹ Lettre citée dans É. Décultot, « Rome 1820. Les nazaréens et le paysage », *Studiolo*, 2003/2, p. 51 ; voir aussi É. Décultot, *Peindre le paysage*, *op. cit.*, p. 283-311.

⁶⁵² J.-L. Bourget, « Le sublime : de l'apocalypse à l'abstraction », dans M. Gagnebin, C. Savinel (dir.), *Le commentaire et l'art abstrait*, Paris, Sorbonne Nouvelle, 1999, p. 150.

⁶⁵³ Ces peintures sont fixées sur des supports cartonnés, conservés dans les archives du château de Teplice. Leur photographie fut malheureusement impossible, et nous remercions la direction d'avoir autorisé leur consultation.

⁶⁵⁴ E. Jost, *Landschaftsblick und Landschaftsbild. Wahrnehmung und Ästhetik im Reisebericht 1780-1820: Sophie von La Roche, Friederike Brun, Johanna Schopenhauer*, Freiburg, Rombach Verlag, 2005, p. 144.

⁶⁵⁵ *Ibidem*.

⁶⁵⁶ F. Wolfzettel, *Le discours du voyageur*, *op. cit.*, p. 231-311.

Pendant qu'on met les chevaux, je vois à vingt pas de la porte une église ruinée et du monde qui y entre. Je ne puis pas exprimer comme j'ai été frappé de ce tableau d'intérieur et de genre, un des plus pittoresques que j'ai jamais vu. [...] on y disoit une messe des Morts et cette église détruite et ruinée étoit remplie de groupes qu'on n'auroit pas mieux composé, qui assistoient à cette messe. Quel tableau cela feroit ! toutes ces figures, ces femmes, ces enfants en profil, et tournés vers cette chapelle, indiqueroient le service divin qu'on ne peut pas voir. Il faut que je dise ce sujet à quelque peintre d'intérieur⁶⁵⁷.

Le comte repère d'emblée les éléments dignes des compositions théâtrales d'un Watteau, le peintre du *Repas à l'auberge* dont la biographie a été rédigée par cette figure de l'amateur que fut le comte de Caylus⁶⁵⁸. En même temps, le tableau projeté vibre d'une sensibilité musicale qui renvoie aux écrits de Tieck ou de Schlegel. Ce dernier avait défini le genre du paysage comme « la composante musicale de la peinture » dans ses leçons de 1802⁶⁵⁹. Élisabeth Décultot rappelle ainsi que l'expression de « paysage musical » est courante à l'époque où Beethoven puis Tieck vinrent prendre les eaux à Teplitz. Ce dernier évoque dès 1798 les « orgues de la nature » dans ses *Pérégrinations de Franz Sternbald* où le personnage rêve d'un tableau parfait capable de « reproduire jusqu'au chant du rossignol⁶⁶⁰ ». L'église détruite fait entrer le comte dans l'univers des romantiques, avec le motif de la ruine dont Sébastien Baudouin a souligné la force dans la poétique du paysage de Chateaubriand⁶⁶¹. Il complète le songe pictural du voyageur dans l'Europe des années 1810.

Ce tableau semble d'autant plus intéressant à fixer que son sujet a des accents contemporains, faisant ainsi basculer le voyage du retour aux sources de la culture classique vers l'esthétique de la Restauration. Les croyants de la messe des morts semblent animer d'une vie nouvelle les ruines de l'Europe post-napoléonienne. La société chrétienne survit à l'effritement de l'architecture dans cette scène surprise par l'amateur à l'heure où le Saint-Siège faisait l'apprentissage de la modernité politique dans ses négociations avec la France⁶⁶². Le voyageur venait de trouver sa vocation : il serait l'inspirateur des artistes de la Restauration. Ces derniers pouvaient alors se concentrer sur l'étude des tableaux de paysage que Gessner faisait primer sur l'observation directe de la nature⁶⁶³. Les amateurs leur serviraient de guide dans ce musée à ciel ouvert dont les récits donnaient l'« inventaire des

⁶⁵⁷ SOAL-Děčín, c. 169, cah. XXXII, sur la route de Naples, 26 avril 1819, p. 14.

⁶⁵⁸ C. Guichard, *Les amateurs, op. cit.*, p. 73-74.

⁶⁵⁹ Cité dans É. Décultot, *Peindre, op. cit.*, p. 148.

⁶⁶⁰ *Idem*, p. 142-148.

⁶⁶¹ S. Baudouin, *La poétique du paysage, op. cit.*, p. 251.

⁶⁶² Rémy Hème de Lacotte, « Restaurations politiques et transactions religieuses. Les accords concordataires du second âge consalvien (1814-1823) », dans J.-C. Caron, J.-P. Luis (dir.), *Rien appris, op. cit.*, p. 279-280.

⁶⁶³ S. Gessner (1730-1788), *Lettre sur la peinture de paysage*, 1770, citée dans É. Décultot, *Peindre, op. cit.*, p. 36.

biens tant matériels que spirituels⁶⁶⁴ ». C'est l'aboutissement de ce parcours qui voit le comte se former au dessin entre Vienne et Teplitz puis être initié au monde des amateurs d'art à Paris et surtout à Rome. Il peut enfin exercer ce « métier fort amusant⁶⁶⁵ » consistant à insuffler la dynamique du voyage noble dans les créations artistiques du début du XIX^e siècle.

L'« imagination picturale » est ainsi le *leitmotiv* des voyages de ce temps, comme ceux de Chateaubriand dont le charme repose sur l'entremêlement constant de la peinture et du paysage⁶⁶⁶. En 1819, le comte joue avec les créneaux du Castel Nuovo pour se donner l'impression de circuler dans une galerie naturelle : « les vues entre les créneaux sont autant de tableaux encadrés, et quels tableaux, là c'est Saint Elme et une partie de Naples, ici le Mole [le port], le phare et le Vésuve, et Portici. De ce côté, c'est la côte éclairée de Castellamare et Sorrento. De l'autre, c'est les collines et Capo di Monte⁶⁶⁷ ». Avec cette série des paysages napolitains les plus connus, le comte se rapproche aussi des « voyageurs désireux de jouir du spectacle des choses⁶⁶⁸ » au début du XIX^e siècle. Ce sont ces premiers « touristes » dont Sylvain Venayre date l'apparition avec le récit de Louis Simond publié en 1816⁶⁶⁹. Comme les amateurs, ces voyageurs d'un genre nouveau s'enthousiasment pour la « recherche de paysages considérés au même titre que des œuvres d'art⁶⁷⁰ ». Ils usent et abusent de l'adjectif « pittoresque » tiré de l'art pictural⁶⁷¹. La différence est qu'ils sont mus par le désir d'être surpris plus que par celui d'enrichir leurs connaissances comme le prescrivent les arts apodémiques⁶⁷². Le comte voyage à une époque où le spectateur averti détrône progressivement l'amateur. Cette figure représente l'image positive du touriste dans la perception qui se précise dans les années 1830, son envers étant ces personnages ridicules qui défilent « un itinéraire à la main, un lorgnon sur la belle nature », « sans intelligence des choses qu'ils admirent » selon Rodolphe Töppfer⁶⁷³.

⁶⁶⁴ É. Saliceto, « Un voyage muséal ... », dans S. Moussa, S. Venayre (dir.), *Le voyage, op. cit.*, p. 124-125, 133. Elle cite J.-M. Roulin, « Corinne : roman et souci patrimonial » dans J.-L. Diaz (dir.), *Madame de Staël, Corinne ou l'Italie : « l'âme se mêle à tout »*, Paris, Sedes, 1999, p. 171-184.

⁶⁶⁵ SOAL-Děčín, c. 190, Ch.-J. à Euphémie de Ligne (1773-1834), sa tante, Munich, 26 mai 1820.

⁶⁶⁶ S. Baudouin, *La poétique du paysage, op. cit.*, p. 32 ; M. Fumaroli (dir.), *Chateaubriand et les arts*, Paris, De Fallois, 1999 ; J.-C. Berchet, « Chateaubriand et le paysage classique », dans *Chateaubriand e l'Italia, Rome, Accademia dei Lincei*, 1969, p. 67-85.

⁶⁶⁷ SOAL-Děčín, c. 168, cah. XXVII, Naples, 5 mars 1819, p. 5.

⁶⁶⁸ S. Venayre, *Panorama, op. cit.*, p. 413.

⁶⁶⁹ *Idem*, p. 411 : L. Simond, *Voyage d'un français, op. cit.*, 1816.

⁶⁷⁰ *Ibidem*.

⁶⁷¹ *Idem*, p. 411-415.

⁶⁷² *Ibidem*.

⁶⁷³ Rodolphe Töppfer (1799-1846), *Du touriste et de l'artiste en Suisse, 1837*, cité dans S. Venayre, *Panorama, op. cit.*, p. 414.

Le comte de Clary semble conscient que le regard porté sur le voyage des amateurs était en train de changer entre 1816 et 1830, date de la parution du *Touriste écossais*⁶⁷⁴. Il devenait toujours plus important de préciser une manière de voir, au crépuscule de « l'âge des émois affichés⁶⁷⁵ » et à l'aube d'un désir de jouir auquel répondent les guides. Après s'être approprié la figure de l'*Inquisitive Traveller* de Sterne, Charles-Joseph convertit le « coup d'œil » commun à nombre de récits en un « œil-peintre » lorsqu'il circule le long du Rhin en 1822. Il peut ainsi avoir l'impression de s'éloigner du parcours prédéfini par les guides des années 1815 :

Mais cela n'est pas à la mode, et tout le monde me dira toujours que ce n'est pas connaître le Rhin que de ne l'avoir vu qu'en voiture. C'est une branche d'amour propre que d'avoir mieux vu que tout le monde. Je puis me moquer de cette faiblesse humaine, car je l'ai aussi. [...] En naviguant, rien ne dissimule la nudité de ces montagnes mais à ma manière, elles sont interrompues et cachées en partie par les superbes groupes d'arbres, les vergers et les villages à travers lesquels on voit, on perd, on devine le Rhin, ses montagnes, ses villes et ses ruines. [...] Le pays est déjà trop ouvert à mon goût. Je déteste les vignes pour un œil peintre [...]⁶⁷⁶.

La période révolutionnaire et napoléonienne avait suscité un intérêt sans précédent pour la Rhénanie. L'itinéraire de la vallée du Rhin était alors en passe de devenir « une des destinations touristiques les plus populaires d'Europe⁶⁷⁷ ». Le développement du *Rheinromantik* depuis 1800 en faisait le lieu parfait pour mettre en concurrence les différentes manières de découvrir les paysages entre 1815 et 1830⁶⁷⁸. L'affirmation de l'œil-peintre semble différencier le comte à l'heure où le pittoresque d'ancien régime devenait un lieu commun caractérisant progressivement les « personnages ridicules dont les émotions étaient prescrites par les guides⁶⁷⁹ ».

Au terme de son dernier grand voyage, le comte revendique un refus de jouir passivement du panorama. Spectateur actif, et à ce titre amateur en voyage, il replace le fleuve dans un jeu de perspectives qui correspond à sa sensibilité d'héritier des jardins pittoresques des princes de Ligne ou de Clary. Au lieu de se laisser porter par le fleuve, il arrête la voiture, la fait ralentir : il s'oppose ainsi à la mode de la découverte en barque à partir de laquelle les

⁶⁷⁴ *Ibidem*. Léon de Buzonnière, *Le Touriste écossais ou Itinéraire général de l'Écosse*, inspiré du *Scottish Tourist* (1827). Il expose sa conception du voyage du touriste.

⁶⁷⁵ G. Bertrand, *Le Grand Tour*, *op. cit.*, p. 270-282.

⁶⁷⁶ SOAL-Děčín, c. 177, 11 juillet 1822.

⁶⁷⁷ M. Rowe, « La redécouverte du Rhin par les princes prussiens au lendemain de 1815 », dans S. Venayre (dir.), *Voyager en Europe*, *op. cit.*, p. 193-206.

⁶⁷⁸ Mechthild Coustillac, « Traces de guerre et tableaux de paix sur les bords du Rhin : le voyage de Friedrich Albrecht Klebe », dans F. Knopper, A. Ruiz (dir.), *Les voyageurs européens sur les chemins de la guerre et de la paix du temps des Lumières au début du XIX^e siècle*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2007, p. 347-358.

⁶⁷⁹ S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 413.

romantiques définirent « le paysage classique de la vallée du Rhin, enserrée de blocs de rochers portant des châteaux en ruine et des vignes accrochées avec peine aux terrasses⁶⁸⁰ ». Ce type de paysages pouvait lui rappeler celui des rives de l'Elbe découvert en barque puis à cheval dans les années 1790 : il s'agissait alors d'un voyage seigneurial, qu'un nombre croissant de curistes faisaient maintenant pour leur plaisir⁶⁸¹. L'apparition d'un nouveau type de voyageur place le comte en position d'entre-deux, désireux d'apprécier les destinations à la mode sans renoncer pour autant aux héritages de la période précédente. Avec « l'œil-peintre », Charles-Joseph retrouvait ainsi une attitude élitiste que Victor Hugo consacre en se décrivant « plutôt curieux qu'archéologue, plutôt flâneur de grande route que voyageur » dans *Le Rhin* en 1842⁶⁸². La figure de l'amateur se redéfinit entre le voyage des artistes de l'époque moderne et celui des poètes qui opposent une posture contemplative aux « touristes pressés » et faussement attentifs fustigés par Rodolphe Töpffer en 1837⁶⁸³.

Cette volonté du comte d'élaborer sa conception personnelle du voyage à la fin de l'époque moderne repose aussi sur le fait qu'il cherche les mêmes sites que ses contemporains. Il n'hésite pas à s'appuyer sur la mise en place d'une première économie touristique. Cette dernière ouvre de nouvelles possibilités aux voyageurs qui dépendent des relations familiales pour découvrir les sites immanquables de la fin du XVIII^e siècle, ou encore les nouvelles destinations d'une Europe marquée par deux décennies de conflits. Les attentes du comte de Clary permettent ainsi de retrouver quelques aspects de la transformation du monde des voyageurs au début du XIX^e siècle.

C. Les attentes du comte en voyage au début du XIX^e siècle

Guides et cicérones : les instruments de la découverte

Les guides sont un soubassement manifeste de la conception du voyage depuis l'itinéraire de Dutens qui adapte l'offre éditoriale jusqu'au développement des infrastructures facilitant les voyages⁶⁸⁴. Leur importance dans les pratiques et les conceptions des voyageurs ont fait l'objet d'études majeures. Gilles Bertrand interroge la manière dont les guides pouvaient peser sur la perception des territoires et des populations italiennes⁶⁸⁵. Des travaux comme ceux de Natacha Coquery ont montré leur fonction dans l'émergence du *shopping* auquel le

⁶⁸⁰ M. Rowe, « La redécouverte du Rhin... », *op. cit.*, p. 193.

⁶⁸¹ Nous renvoyons à la partie 3 du chapitre III, p. 328-334.

⁶⁸² V. Hugo, *Le Rhin*, Lettres à un ami, 1846, lettre XXXIV. Voir aussi S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 478.

⁶⁸³ R. Töpffer, « *Du touriste...* », *op. cit.* ; S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 414.

⁶⁸⁴ Stéphane Blond, « N'oubliez pas le guide ! L'itinéraire d'une partie de l'Europe de Louis Dutens », dans P.-Y. Beaurepaire, P. Pourchasse, *Les circulations*, *op. cit.*, p. 259-278.

⁶⁸⁵ G. Bertrand, *Le Grand Tour*, *op. cit.*, p. 491-523.

comte s'adonne avec plaisir sur les boulevards parisiens de 1822⁶⁸⁶. Cette pratique animait les promenades avec la recherche de petits cadeaux à offrir en Europe centrale.

Le comte fait un usage majeur de ces guides, qu'il s'approprie au point d'en découper les vues et de les coller en vis-à-vis de son texte dans ses propres journaux. La copie de Vasi en italien lui permet de pratiquer cette langue, tout en restituant l'essentiel à savoir sur les sites visités⁶⁸⁷. Il fait de même le long du Rhin en croisant les itinéraires de Lang et de Schreiber⁶⁸⁸. L'écriture personnelle en français apparaît ainsi encadrée par ce savoir commun des voyageurs. L'aristocrate le met en perspective d'après son expérience, puis à l'aide des descriptions des prédécesseurs, Johanna Schopenhauer, Goethe, Schiller ou Kotzebue par exemple. La nature des récits de voyages, genre hybride par excellence, se prêtait particulièrement bien à la construction d'un discours dont la valeur reposait sur le « coup d'œil » autant sinon plus que sur l'originalité des espaces découverts. Comme a pu le montrer Gilles Bertrand à propos des lectures de Stendhal, il n'existe pas de guide idéal : le voyage reste une construction personnelle à partir des critères d'une bonne narration⁶⁸⁹. La valeur des textes se définissait entre la démarche scientifique visant à compléter l'entreprise d'illustres prédécesseurs et la fabrique de récit fabuleux qui recouvrait alors d'autres fonctions⁶⁹⁰. Pour le comte de Clary, le critère principal est la sincérité, garantie par les références aux guides et aux autres voyageurs, et offerte au jugement de la postérité⁶⁹¹.

Les commentaires du comte de Clary comme les annotations que Stendhal laisse dans les guides renvoient directement à l'image que le voyageur donne de lui-même. En 1830 encore, l'auteur du *Touriste écossais* qui opposait l'étude au voyage du touriste n'était pas en complète rupture avec les arts apodémiques traditionnels en estimant que les lectures préalables étaient indispensables au voyage⁶⁹². Les guides étaient toutefois considérés comme une source imparfaite, ce qui motivait une entreprise de vérification venant justifier le voyage et la description de sites mille fois parcourus :

⁶⁸⁶ N. Coquery, *Tenir boutique à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, CTHS, 2011, p. 59-78.

⁶⁸⁷ SOAL-Děčín, c. 163, Italie 1816 : M. Vasi, *Itinéraire instructif de Rome à Naples*, Rome, Puccinelli, 1813.

⁶⁸⁸ Le *Guide du voyageur sur le Rhin* (1812), d'Aloys Schreiber est le plus fameux, utilisé par Victor Hugo : J.-C. Gateau, *Abécédaire critique, Flaubert, Baudelaire...*, Genève, Droz, 1987, p. 34.

⁶⁸⁸ SOAL-Děčín, c. 177, Cologne, 9 juillet 1822.

⁶⁸⁹ G. Bertrand, « Un voyageur dans le sillage des Lumières. Stendhal lecteur des guides et récits de voyage en Italie du XVIII^e et du début du XIX^e siècle », dans *La culture du voyage, op. cit.*, p. 207-238.

⁶⁹⁰ Y. Marcil, « Lecture critique du voyage en Italie dans la presse littéraire de la seconde moitié du XVIII^e siècle », dans G. Bertrand (dir.), *La culture du voyage, op. cit.*, p. 190.

⁶⁹¹ SOAL-Děčín, c. 177, 8 mai 1822, p. 30 (rédaction de 1825) : « Il faut être aussi exact qu'on peut, sans quoi la postérité me donnera sur les doigts ».

⁶⁹² S. Venayre, *Panorama, op. cit.*, p. 413.

J'ai senti que je me confusionnai dans ma description [de Cologne], il vaut donc mieux recourir tout de suite aux autorités, c'est-à-dire aux itinéraires⁶⁹³. Un voyageur Noto-Mane comme moi gobe tout ce que lui dit un ignorant laquais de place, ou un sot marguillier. Il crayonne ses notes dans ses tablettes puis il les met en ordre ; il retrouve dans les livres les mêmes choses. Le voilà enchanté. Ah ! dit-il, mon laquais de place avait donc raison, mon marguillier ne m'a donc pas trompé. [...] J'oublie que c'est la même source souvent impure, que chacun s'est pénétré de son affaire et que chaque cicérone a appris par cœur, dans ces même livres, l'article qui le concerne⁶⁹⁴.

Il fallait donc croiser les regards, multiplier les points de vue, enquêter pour composer une description claire sur laquelle reposait toujours la jouissance du voyage. Les héritiers de l'*Encyclopédie* devaient faire le tri dans le flot croissant d'informations. Pour Friedrich Wolfzettel, le développement des « manuels commodes » explique que les récits s'ouvrent à des accents plus personnels à la fin du XVIII^e siècle⁶⁹⁵. Si ce confort favorise l'émergence de la figure du touriste passif moquée par les contemporains, il permet aussi de construire une connaissance rationnelle de l'espace découvert. Les guides ont toute leur place dans les descriptions du comte, afin d'organiser la confrontation entre les représentations généralement admises et la perception particulière d'un aristocrate de Bohême. Dans le cas du comte, il semble difficile d'appliquer la typologie de Sosthène Hervieu en 1841, qui oppose le « touriste fashionable » aux voyageurs soucieux « de se réunir à de plus capables et cherchant à recueillir, pour leurs vieux jours, une riche moisson de souvenirs et d'impressions⁶⁹⁶ ». Le comte s'apparente à ce qu'Hervieu nommera un « touriste digne de ce nom », « qui sait voir, comprendre et se souvenir⁶⁹⁷ ». Pour Charles-Joseph, le désir de jouir du voyage était en outre inséparable de la volonté d'en transmettre le récit à l'« imprimeuse postérité⁶⁹⁸ », omniprésente dans les journaux. Cette perspective donnait une portée supplémentaire aux circulations individuelles du futur prince de Clary-Aldringen.

Ces circulations reposaient largement sur la présence des laquais de louage engagés au cours des étapes. Le comte n'a aucun mal à engager ce personnel qui s'offre spontanément à conduire le voyageur où il le désire, que ce soit à Rome ou aux abords du Rhin. Il se confie volontiers à une succession de guides. Chacun d'eux circule dans un espace délimité dont il connaît l'histoire, qu'il émaille d'anecdotes attendues par les voyageurs en quête d'un récit original. En 1822, le comte doit abandonner « un certain Müller, uomo dabbene, attempato qui répond à merveille à mes questions », remplacé par « une bête à manger du foin [qui]

⁶⁹³ En l'occurrence il s'agit du *Guide du voyageur sur le Rhin*, d'Aloys Schreiber.

⁶⁹⁴ SOAL-Děčín, c. 177, Cologne, 9 juillet 1822.

⁶⁹⁵ F. Wolfzettel, *Le discours*, *op. cit.*, p. 301.

⁶⁹⁶ Cité dans S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 418-419.

⁶⁹⁷ *Ibidem*.

⁶⁹⁸ Par exemple SOAL-Děčín, c. 177, 8 juillet 1822, p. 6.

commence par me faire manquer une messe⁶⁹⁹ ». Ces aléas soulignent la variété de ces guides venus d'horizons différents, à l'instar de ce vétéran de Marengo qui accompagne le comte de Spa à Verviers en 1822. Le service des voyageurs offrait une stabilité après des trajectoires souvent chaotiques au cours des guerres de la Révolution et de l'Empire. Ces hommes deviennent des personnages incontournables des récits. Leur histoire personnelle excite la curiosité des voyageurs se rendant d'un site à l'autre. Le comte s'émerveille des paysages du Rhin en compagnie de Jean, un « héros de roman », né riche et malmené par la vie. Il n'est toutefois pas dupe du fait que ce laquais de louage est un conteur professionnel, « il avoit son histoire de malheurs comme une marchande de mode, comme une demoiselle de compagnie⁷⁰⁰ ». Il faisait ainsi revivre l'esprit de *Jacques le fataliste et son maître* paru à la fin des années 1790, créant une illusion de proximité pour une confection de voyages en série que le comte inscrit avec finesse dans la mutation des logiques économiques à l'aube de l'âge industriel.

Le voyageur pouvait librement se laisser guider et jouer le jeu des acteurs présents sur les circuits que les guides avaient conduit à banaliser. Le récit permettait ensuite de réintroduire une dimension critique. La prolifération des guides était donc loin de concurrencer l'écriture : elle la stimulait au contraire, comme la seule solution pour ne rien perdre de la culture nobiliaire du voyage en se rendant sur les sites immanquables de l'Europe des années 1810. L'un des plus courus était la Suisse.

La Suisse et les attentes des voyageurs dans les années 1810-1820

Les circulations aristocratiques contribuent à la fabrique progressive d'une Europe touristique avec ses lieux communs et ses paysages de référence. Alain Corbin a notamment insisté sur la banalisation du voyage calédonien⁷⁰¹. Un processus similaire s'observe avec la Suisse et les glaciers des Alpes. Le comte y réalise l'archétype de ces excursions organisées dans lesquelles l'historien lit une « falsification de l'art du périple⁷⁰² ». En 1810, Charles-Joseph est bien loin des naturalistes intrépides comme Horace Bénédict de Saussure lorsqu'il réalise l'ascension des glaciers du Mont-Blanc avec les voyageurs rencontrés sur place, par exemple ce monsieur Effinger de Wildek qui devient son « compagnon de voyage sur la mer de glace⁷⁰³ ». La profusion des récits de voyages alpestres avait fait passer la Suisse au rang de

⁶⁹⁹ SOAL-Děčín, c. 177, 14 juillet 1822, p. 25-26.

⁷⁰⁰ *Idem*, Cologne, 9 juillet 1822, p. 42.

⁷⁰¹ A. Corbin, *Le territoire*, op. cit., p. 155.

⁷⁰² *Ibidem* ; S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 414.

⁷⁰³ SOAL-Děčín, c. 159, cah. IX, 15 juillet 1810, p. 14. S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 180-185.

panorama, investi des représentations de la fin de l'époque moderne⁷⁰⁴. Les attentes des voyageurs et leur propension à comparer les différents espaces permettent alors de voir fleurir plusieurs Suisses en Europe, et notamment en Bohême du Nord. Dans leurs lettres, le comte et son épouse vantent « notre Suisse⁷⁰⁵ », ces paysages de grès des Monts Métallifères qui deviennent une destination incontournable des curistes de Teplitz dans les années 1820. Les voyageurs aristocrates participaient également à la formation de l'image de la « Suisse tchèque » que Tereza Pilíková étudie à partir des itinéraires en Bohême⁷⁰⁶.

Le regard sur la Suisse se transforme au cours de la période. Les échanges des comtes de Clary et de Golovkine illustrent la transition de l'attrait pour les paysages déchirés des Alpes vers une représentation plus apaisée de la Suisse des villas⁷⁰⁷. En 1807, Golovkine organise ainsi habilement le contraste entre le « *topos horribilis* » des routes accidentées qui le mènent vers « le lieu commun opposé du *locus amoenus*, du jardin heureux⁷⁰⁸ ». La réponse du comte de Clary quelques années plus tard acte les aspirations des villégiateurs en quête d'un ailleurs apaisé à la fin de la décennie napoléonienne. En juillet 1810, il est accueilli dans la villa louée par les Kloest aux environs de Lausanne puis chez le baron Vogt de Hambourg rencontré à Interlaken, qui « depuis deux ou trois ans, passe les hivers à Paris et les étés en Suisse. Pas si bête en vérité !⁷⁰⁹ » Le comte illustre le développement de la saisonnalité dans la région des lacs, pour une villégiature de montagne qui relaie le soin des baigneurs dans les villes d'eaux de moyenne montagne⁷¹⁰.

Les circuits de Suisse ont une dimension particulière pour la noblesse des Habsbourg qui avait noué des liens avec l'aristocratie francophone à la fin du XVIII^e siècle. Le 5 août 1810, le comte annonce : « j'ai pèleriné à Copet », répondant ainsi aux circulations de Golovkine⁷¹¹. La vie brillante au château des Necker faisait revivre l'esprit de Ferney. Il s'agissait d'une étape incontournable pour le petit-fils du prince de Ligne. Le comte poursuit son pèlerinage en Argovie, dans le berceau des Habsbourg. La Suisse devient le lieu d'une forme de retour aux sources pour cet héritier de la monarchie d'Europe centrale.

⁷⁰⁴ S. Venayre, *Panorama*, op. cit., C. Reichler, « Les Alpes Suisses et les voyages dans l'Europe moderne », dans *Les paysages à l'époque moderne*, Bulletin de l'AHMUF, Paris, PUPS, 2008, p. 99-114.

⁷⁰⁵ SOAL-Děčín, c. 187, la comtesse Louise à son époux, 9 mars 1809.

⁷⁰⁶ T. Pilíková, *Dějiny vzniku a rozvoje turismu v Českém Švýcarsku do roku 1914* [Histoire de la fondation et du développement dans la Suisse tchèque jusqu'en 1914], Ústí nad Labem, 2014.

⁷⁰⁷ SOAL-Děčín, c. 189, année 1807-1811.

⁷⁰⁸ C. Reichler, « Les Alpes Suisses... », op. cit., p. 105.

⁷⁰⁹ SOAL-Děčín, c. 159, cah. IX, 15 juillet 1810, p. 19.

⁷¹⁰ S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 335-340.

⁷¹¹ SOAL-Děčín, c. 189, Ch.-J. à F.-G., Teplitz, 5 août 1810.

La région du Simplon et des lacs autour de Côme fait se rencontrer ces différentes aspirations. En 1816, cet espace vient conclure le tour d'Italie du comte de Clary⁷¹². L'ombre de Rousseau plane sur le calme contemplatif des promenades en barque. La paisible navigation succède à l'agitation des ports de Gênes et Livourne, autre lieu commun des voyageurs⁷¹³. Les bateliers le conduisent à la villa de Platon puis à une cascade qu'ils assurent être ignorée des voyageurs. En 1820, il tient à ce que la comtesse Louise goûte à son tour à ce « havre de fraîcheur et de quiétude en période de chaleur estivale » qui vient définir la *Sommerfrische* dans la seconde moitié du siècle, une villégiature à l'allemande aux origines du tourisme vert⁷¹⁴. Le couple en sort comme d'un rêve pour retrouver une Vienne déstabilisée par les échos de la révolution napolitaine. Il faut attendre 1822 et une soirée au bord des terrasses du Rhin pour que le comte retrouve cet « oubli du monde entier⁷¹⁵ » qui représente l'autre versant du voyage de Paris. Sa situation mondaine et les provocations des « hommes de la révolution⁷¹⁶ » qu'il venait de subir à l'auberge de Cologne le rendent particulièrement sensible à ce puissant désir d'ailleurs qui étreint la génération des peintres et des auteurs romantiques. Ce désir se retrouve d'une autre manière chez les villégiateurs dans l'île d'Ischia, où la « saison des étrangers » n'était pas sans conséquence sur l'économie locale du golfe napolitain à la fin de l'époque moderne.

Des voyageurs attendus dans le golfe de Naples

Le golfe offrait également un cadre édénique avec son site consacré, ce fameux Vésuve dont la description, les croquis et la peinture deviennent des exercices auxquels se plient tous les voyageurs⁷¹⁷. L'éruption est un de ces spectacles durant lesquels se forme l'image du « touriste *fashionable* » qui « se croit obligé de pousser deux ou trois *oh ! admiratifs*⁷¹⁸ », selon Sosthène Hervieu en 1841. La société des nobles étrangers à Naples ne semble pas agir autrement en 1816 :

Les étrangers désirent l'éruption, les habitants la craignent [...]. On va à S. Lucie pour regarder le Monte sous le nez, et à chaque bouffée qui de son feu rouge illumine le ciel et

⁷¹² SOAL-Děčín, c. 164, cah. XXXVII-VIII, 16-30 sept. 1816, avec copie de Rousseau, Southey, et carte du lac de Côme.

⁷¹³ Sur la découverte du port, que l'on pourrait rapprocher des promenades du comte dans le port de Naples : A. Corbin, *Le territoire*, op. cit., p. 213-224.

⁷¹⁴ SOAL-Děčín, c. 171, cah. LXIV-LXV, 1-12 mai 1820. Marc Cluet (dir.), *Villégiatures à l'allemande : les origines germaniques du tourisme vert*, 1850-1950, Rennes, PUR, 2009, p. 11-25.

⁷¹⁵ SOAL-Děčín, c. 177, 9 juillet 1822.

⁷¹⁶ *Ibidem*. Voir plus haut les rencontres dans les auberges.

⁷¹⁷ Nous renvoyons à l'article, « *Mon Dieu que ce Vésuve est beau !* Le récit de l'ascension dans le journal d'un aristocrate de Bohême au cours de son voyage de 1816 », *Cahiers de la Méditerranée*, 2014/89, p. 265-294.

⁷¹⁸ *Souvenirs d'un touriste*, cité dans S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 418.

la mer on fait un ah !! comme aux fusées en étoiles de Stuver. Les Napolitains se moquent de nous⁷¹⁹.

Le comte fait partie de ce public venu se disputer les meilleures places pour contempler un phénomène appréhendé comme la réplique naturelle des effets pyrotechniques de Stuver, l'artificier qui rassemblait les foules au Prater de Vienne entre 1774 et 1802. La valorisation du Vésuve dans les récits de voyage et la peinture – en particulier les éruptions nocturnes – depuis les années 1760 avait amoindri l'idée de risque naturel⁷²⁰. Les habitants ne l'oubliaient pas. Ils avaient en mémoire les séismes de la fin du XVIII^e siècle, qui avaient justement suscité la venue d'un grand nombre de savants, artistes et érudits comme Dolomieu, Jean Houel ou Goethe en 1788, ainsi que le signale Grégory Quenet⁷²¹.

La naïveté des étrangers de passage n'était toutefois pas seulement un objet de moquerie : les habitants de Naples l'intégraient dans leurs pratiques locales, tout comme ceux de l'île d'Ischia devenue lieu de villégiature. Lors d'une excursion au sommet de l'Epoméo d'Ischia en 1818, le comte démasque deux ermites qui attendent les promeneurs venus chercher le grand air et la belle vue : « ils sont maçons de leur métier, font les ermites dans la saison des étrangers et puis ils jettent à la lettre leur froc aux orties, et travaillent aux vignes et aux champs⁷²² ». Le caractère insulaire renforçait encore « cette identité de la saison des eaux et des bains de mer » soulignée par Sylvain Venayre⁷²³. Les habitants s'adaptaient à cette manne que représentaient les étrangers de passage, et tentaient d'abuser de leur crédulité en s'appuyant d'une part sur l'héritage des ermites et des pèlerins auxquels les élites catholiques étaient sensibles, et d'autre part sur une tradition de mendicité dont les guides et les récits de voyageurs avaient fait un lieu commun⁷²⁴.

L'« invention des saisons⁷²⁵ » eut aussi une influence sur la mise en valeur des traditions locales aux premiers temps du développement des études folkloriques grecques en Europe⁷²⁶. La course de l'Epoméo en 1818 a pour but le village de Moropana où le comte sait pouvoir trouver des pratiquants ischitani de la danse pyrrhique, une danse de tradition grecque « qui s'est conservée sur l'Isle⁷²⁷ ». Le comte suit un circuit convenu. En ajoutant une

⁷¹⁹ SOAL-Děčín, c. 162, cah. XX, 29 mai 1816, p. 22. Johann G. Stuver (1732-1802) est renommé pour ses feux d'artifices et ses vols en ballon.

⁷²⁰ G. Quenet, *Les tremblements de terre aux XVII^e et XVIII^e siècles. La naissance d'un risque*, Seyssel, Champ Vallon, 2005, p. 470-471.

⁷²¹ *Idem*, p. 472.

⁷²² SOAL-Děčín, c. 167, cah. XI, 28 juillet 1818, p. 28.

⁷²³ S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 334.

⁷²⁴ *Idem*, p. 367-381 ; G. Bertrand, *Le Grand Tour*, *op. cit.*, p. 261.

⁷²⁵ S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 327

⁷²⁶ A. Vaillant (dir.), *Dictionnaire du romantisme*, art. « Laographia », *op. cit.*, p. 419-421.

⁷²⁷ SOAL-Děčín, c. 167, cah. XI, 28 juillet 1818, p. 29.

dimension culturelle à son excursion, il participe au rapprochement des figures du « touriste » et du baigneur encouragées par les prescriptions médicales⁷²⁸. Que ce soit à Ischia ou à Teplitz, la cure ne se comprenait pas sans l'exercice physique et le rafraîchissement de l'esprit à la vue d'un paysage nouveau. Assister à la danse, c'est déjà se sentir mieux. Le comte Charles-Joseph n'a aucun mal à négocier pour engager les danseurs à se produire lors d'une petite fête offerte aux dames venues les rejoindre depuis Naples. L'arrivée des curistes avait suscité chez les Ischitanis cette « prise de conscience de leur propre folklore⁷²⁹ » qu'Alain Vaillant lie à l'intensification des voyages à la fin de l'époque moderne. Les attentes « touristiques » entretiennent ces traditions locales, qui amènent une forme de douceur exotique à la cure et délie les bourses des étrangers aisés. Les habitants sont aussi enclins à les exagérer, fournissant l'occasion de différencier cet espace dans l'essor des villégiatures en Europe⁷³⁰. Nombre de descriptions illustrent ces logiques « commerciales », plus qu'elles ne donnent « une idée nette du pays » à laquelle appelle Madame de Genlis⁷³¹. Un fossé culturel se creuse ainsi entre l'imaginaire touristique des danses pyrrhiques offertes par le comte de Clary en 1818 et l'engagement philhellénique des chansons klephtiques publiées dans les *Chants populaires de la Grèce moderne* par Claude Fauriel en 1824⁷³².

Les autorités locales tentent de canaliser cet afflux de voyageurs qui tous cherchent à repartir avec une trace au moins littéraire, et plus souvent matérielle de leur voyage⁷³³. L'enthousiasme de la société germanique pour la découverte nocturne de Pompéi se heurte ainsi aux gardes armés qui surveillent le site clôturé :

Les gardes de Pompeja [...] nous refusent l'entrée, il faut des permissions ! on prie, on crie, on offre de l'argent, tout est inutile – point de Pompeja ! [...] les gardes faiblissent, les écus sont vainqueurs, les portes de Pompeja s'ouvrent pour nous – non pas celles qui s'ouvraient pour les habitants il y a 2000 ans, mais les misérables grilles de lattes qui ferment à présent ses ruines⁷³⁴.

Cette présence policière est rendue nécessaire par la multiplication des vols. Chateaubriand lui-même préleva un morceau de marbre du Parthénon lors de son voyage en Grèce, afin de se remémorer le voyage⁷³⁵. L'engouement des antiquaires cédait la place à une pratique prédatrice. Le comte en est directement témoin à Pompéi : « j'étais enchanté et me

⁷²⁸ S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 350-351. Une conception que plusieurs médecins réfutent, mais qui s'impose dans les guides des années 1840.

⁷²⁹ A. Vaillant, « Pour une histoire globale du romantisme », *Dictionnaire du romantisme*, *op. cit.*, p. XXIII.

⁷³⁰ S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 327-339.

⁷³¹ *Ibidem*, p. 461.

⁷³² A. Vaillant (dir.), *Dictionnaire du romantisme*, art. « Klephtes », *op. cit.*, p. 403.

⁷³³ S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 458-461.

⁷³⁴ SOAL-Děčín, c. 167, cah. X, 18 juillet 1818, p. 33.

⁷³⁵ F. R. de Chateaubriand, *Itinéraire*, *op. cit.*, p. 187 ; S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 459.

fachois tout bas contre la comtesse Sophie [Woyna] et [le baron prussien] Eckarstein qui au lieu de regarder et d'admirer, avoient seulement les yeux en terre, pour voler quelque fragment⁷³⁶ ». Le comte oppose l'attitude de l'amateur à celle du consommateur qui est à l'origine des mesures de protection du patrimoine comme celles mises en place à Rome ainsi que l'indique Charlotte Guichard⁷³⁷. La faiblesse de l'encadrement place les voyageurs et les habitants face à la tentation d'une forme de pillage dont les conséquences avaient par ailleurs encouragé le développement de la copie. De telles pratiques sont un facteur essentiel de l'éclosion de la conscience patrimoniale de l'époque contemporaine⁷³⁸.

Charles-Joseph a beau être consterné par cette dégradation de la culture antique, il n'en participe pas moins aux petites fouilles organisées par ses compagnons de cure à Ischia en 1818⁷³⁹. Ces villégiateurs pouvaient ainsi se donner l'impression de participer à la redécouverte de l'antiquité dans la baie de Naples qui tint en haleine les élites européennes entre 1710 et 1890⁷⁴⁰. Animé d'un désir de réminiscence partagé avec les voyageurs de son époque comme Châteaubriand qui ramena un étui d'os de Jaffa, le comte achète à l'homme chargé des « fouilles » : « un lacrymatoire, une poignée d'os de romains et d'éclats de bronze⁷⁴¹ ». Pour lui, il s'agit d'une « œuvre d'iniquité, car enfin c'étoit toujours la paix des tombeaux que nous étions en train de violer⁷⁴² ». Des ermites factices de l'Epoméo aux tombeaux d'Ischia, le comte renvoie donc à la condamnation d'un « devoiement de la piété par le tourisme » que Sylvain Venayre aborde en soulignant combien la pratique du pèlerinage pouvait être la matrice de ce désir de rapporter des objets-souvenirs⁷⁴³.

Les champs de bataille de l'Europe napoléonienne n'échappent pas à cette logique. Waterloo devient ainsi la nouvelle destination des années 1815. Elle intègre progressivement les circuits des voyageurs attentifs à la manière dont des recompositions politiques se lisent dans les paysages⁷⁴⁴. En 1822, le comte peut écrire qu'« il se trouve des cicérones tout plein

⁷³⁶ *Ibidem*.

⁷³⁷ C. Guichard, « Les circulations artistiques... », dans P.-Y. Beaurepaire, P. Pourchasse, *Les circulations internationales*, op. cit., p. 396-398.

⁷³⁸ A. Vaillant (dir.), *Dictionnaire du romantisme*, art. « Histoire », op. cit., p. 334; Charlotte Guichard, Bénédicte Savoy, « Le pouvoir des musées ? Patrimoine artistique et naissance des capitales européennes (1720-1850) », dans Christophe Charle (dir.), *Le temps des capitales culturelles XVIII^e-XX^e siècles*, Paris, Champ Vallon, 2009, p. 103-134.

⁷³⁹ Voir annexe 10, p. 317, le détail de cette fouille. SOAL-Děčín, c. 167, cah. XI, Ischia, 27 juillet 1818 p. 25.

⁷⁴⁰ C. Mattusch (éd.), *Rediscovering the ancient world on the bay of Naples 1710-1890*, op. cit..

⁷⁴¹ Voir annexe 10. F. R. de Chateaubriand, *Itinéraire*, op. cit., p. 187 ; S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 459.

⁷⁴² Voir annexe 10. SOAL-Děčín, c. 167, cah. XI, Ischia, 27 juillet 1818 p. 25.

⁷⁴³ S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 460.

⁷⁴⁴ Le comte relève par exemple les marques de l'époque napoléonienne à Venise en 1816, dans un palais où il voit « tout le goût faux des français ». Sur le frontispice, des vertus et des Provinces devaient être groupées autour du buste de Napoléon, mais « les tems ont changé, [...] les vertus ont l'air un peu betes en offrant leur guirlande a une place vide ». SOAL-Děčín, c. 161, cah. I, 23 février 1816, p. 7. Sur la transformation du regard

qui s'offrent à vous montrer l'église et le champ de bataille si l'on veut. [...] Dans vingt voyages anglais vous trouvez des descriptions⁷⁴⁵ ». Il témoigne de la mise en place d'une économie rudimentaire du souvenir qui accompagne le développement du « tourisme de guerre⁷⁴⁶ » depuis les années 1790 :

Un paysan court à coté de ma voiture, il m'offre des boutons d'uniforme françois portant l'aigle Imperiale, des balles de fusil – je les ai refusé – le moment d'après je m'en repens. Je voudrois les avoir, j'en donneroi le triple, mais ma voiture continue a rouler. Je conçois bien le marché que Tarquin a fait avec la Sibylle. Cela rentre dans la théorie du fruit défendu⁷⁴⁷.

Tout comme Leipzig au même moment, le champ de bataille de Waterloo n'est donc pas épargné par le développement de pratiques similaires à celles qui se déroulent en Suisse, où les voyageurs « sont assaillis par un essaim de colporteurs qui viennent leur offrir des vues et des costumes suisses⁷⁴⁸ ». Dès 1822, les guides proposent plutôt de se tourner vers les boutiques dont les produits diffusent cette « Suisse du commerce [...] dans les quatre parties du monde » selon Rodolphe Töppfer en 1837⁷⁴⁹. À Waterloo comme à Ischia, ce sont les habitants qui se font les « marchands du temple » et animent ce commerce de la mémoire à destination des étrangers. Ils jouent sur l'idée de la disparition des traces du passé dont la crainte taraudait les romantiques⁷⁵⁰. Le comte de Clary en témoigne indirectement en écrivant que « tout est paisible, riche, cultivé et il n'y paroît plus, et déjà tout est oublié⁷⁵¹ ». Seul le nom de Waterloo était porteur de la mémoire de la transformation violente de l'ordre social et politique de l'Europe. Le comte s'exclame : « Waterloo. Que se passe-t-il donc dans l'âme de ce nom ? La destinée du monde a tenu à ce nom là. Waterloo ! Napoléon vainqueur et Dieu sait ce que le monde serait devenu⁷⁵². » La balle de fusil apparaît comme une « forme laïcisée

des voyageurs : G. Bertrand, « Milan et Venise, deux capitales. Les métamorphoses du regard des voyageurs français entre Grand Tour et tourisme de masse » dans D. Cecchetti Dario, D. Dalla Valle (dir.), *Francia e Italia nel XVIII secolo*, op. cit., p. 177-198 ; Emanuele Kanceff, « Voyager dans le souvenir de Napoléon : un inédit de 1828 » dans N. Bourguinat, S. Venayre (dir.), *Voyager*, op. cit., p. 505-528. Et dans le même ouvrage, une perspective avec M. Merrigi, « « La vie s'est retirée d'Italie avec Napoléon » : Stendhal entre amertume et désenchantement dans le Milan de la Restauration », p. 465-476.

⁷⁴⁵ SOAL-Děčín, c. 178, cah. XIII, Waterloo, 5 juillet 1822, p. 1.

⁷⁴⁶ Ralph Pröve, « Le tourisme de guerre au XVIII^e siècle », dans F. Knopper, A. Ruiz (dir.), *Les voyageurs*, op. cit., p. 157-166.

⁷⁴⁷ SOAL-Děčín, c. 178, cah. XIII, Waterloo, 5 juillet 1822, p. 3. Au VI^e siècle av. n. e., Tarquin le Superbe refuse d'acheter les neuf *Livres sibyllins*. Trois son brûlés. Après un nouveau refus, les Augures le décident à acquérir les trois restants.

⁷⁴⁸ *Guide du voyageur dans les cantons suisse*, 1822, cité dans S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 460.

⁷⁴⁹ *Ibidem*, R. Töppfer (1799-1846), « *Du touriste*, op. cit., 1837.

⁷⁵⁰ S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 261.

⁷⁵¹ SOAL-Děčín, c. 178, cah. XIII, Waterloo, 5 juillet 1822, p. 2.

⁷⁵² *Ibidem*.

de la relique⁷⁵³ ». Elle répond à l'ambigu désir des contemporains de ne pas oublier la violence de l'histoire⁷⁵⁴. En provoquant la mémoire, ces objets donnaient à réfléchir sur le sens du passé, au moment où Hegel évoque l' « aurore splendide » du XIX^e siècle dans ses leçons sur la philosophie de l'histoire⁷⁵⁵. Le comte qui n'avait pas voulu encourager le développement d'un commerce de la mémoire, mesure alors la valeur de ces pièces authentiques que remplacent bientôt les médailles factices produites en série⁷⁵⁶. L'héritage des pèlerins et des antiquaires heurte de front la culture touristique naissante chez les voyageurs du tournant du XIX^e siècle.

La place des objets dans les voyages des nobles d'Europe centrale

Le comte de Clary voyage ainsi avec l'intention de ramener son propre trésor en Europe centrale. Sylvain Venayre appelle à s'interroger sur l'origine de ce désir de réminiscence qui prélude à la formation d'une industrie touristique⁷⁵⁷. Ces objets qui permettent de se remémorer immédiatement le voyage sont bien souvent de peu de valeur, à l'image des « bagatelles » de Chateaubriand⁷⁵⁸. Ils ont toutefois une fonction essentielle au moment du retour du voyageur. Cette matérialité est en effet indispensable à la création d'un cabinet censé refléter les pérégrinations de son propriétaire dans les sites classiques et contemporains. Des fouilles d'Ischia au *shopping* sur les boulevards parisiens en 1822 ou 1827, les objets collectés s'ajoutent aux estampes pour faire du décor de l'appartement un reflet des voyages que le comte venait d'accomplir.

La formation de cette sorte de reliquaire est une manière de participer à la définition d'une culture du voyage au sein de la haute noblesse de cour en Europe centrale. Avec le lacrymatoire, il apporte les copies d'albâtre que l'on retrouve dans nombre de manoirs anglais⁷⁵⁹. À Naples, il s'était aussi décidé à imiter le médecin anglais des Orloff qui « avait acheté trois cannes de palmier ; il mettait une importance vraiment comique à les brûler à la lave, et à les envoyer en Angleterre comme un témoignage de ses hauts faits. Son exemple

⁷⁵³ S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 460.

⁷⁵⁴ Voir la lecture de Waterloo par Chateaubriand dans Anne-Sophie Morel, *Chateaubriand et la violence de l'histoire dans les Mémoires d'Outre-Tombe*, Paris, Honoré Champion, 2014, p. 401-405.

⁷⁵⁵ Georg W. F. Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, Paris, Vrin, 1963 (1837), p. 340.

⁷⁵⁶ Marta Caraion insiste sur l'importance accordée à l'authenticité des « objets-reliques » et des « objets couleur locale » collectés par les voyageurs : « Objets de voyage, objets de mémoire », dans S. Moussa, S. Venayre (dir.), *Le voyage*, *op. cit.*, p. 345-356.

⁷⁵⁷ S. Venayre, *Panorama*, *op. cit.*, p. 460.

⁷⁵⁸ *Ibidem*.

⁷⁵⁹ M. Baker, « La consommation de l'Antique : le Grand Tour et les reproductions de sculpture classique », cat. exp. *D'après l'antique*, Paris, Musée du Louvres, 2000, p. 69-77 ; C. Guichard, « Les circulations artistiques... », dans P.-Y. Beaurepaire, P. Pourchasse, *Les circulations internationales*, *op. cit.*, p. 397.

m'a gagné et déjà en chemin j'ai demandé à Flore [de Ligne] d'arrêter dans la rue de Chiaja pour en acheter aussi deux à cet effet. Je les ai encore » écrit-il en 1817⁷⁶⁰. L'industrie touristique était en marche. L'attrait de l'« art-boutique⁷⁶¹ » accessible à un nombre croissant de voyageurs l'emportait sur le comique ridicule des pratiques banalisées. L'accumulation de souvenirs dépasse alors le cercle restreint des amateurs et des collectionneurs, dont les commandes sont doublées par le développement du marché de la contrefaçon au tournant du XIX^e siècle⁷⁶². L'avènement de la boutique explique aussi le souci avec lequel les voyageurs nobles cherchaient à tout prix à s'emparer de fragments originaux de plus en plus difficiles à se procurer. La concurrence des estampes et produits dérivés de la culture élitaine et scientifique donnent une valeur croissante aux toiles des amateurs et aux souvenirs originaux dans les salons de la noblesse.

Pour Charles-Joseph dépendant des finances de sa maison, c'était un moyen tentant d'entretenir à bon compte la culture aristocratique du voyage. Le désir de réminiscence personnelle est en effet amplifié par la perspective de la visite des pairs. Après le voyage de 1822, le comte attend avec impatience les « caisses de Paris » remplies de livres et de textiles qui actualisent le décor de son appartement au troisième étage. Il peut alors l'ouvrir à la fleur de la « première société » : « on a regardé mes tableaux, mon bureau, mes albâtres, mes grazikki, mes livres. Tout a eu du succès. Le prince Metternich disoit qu'il se croyait dans une cabine de vaisseau, tant cette chambre est basse et remplie⁷⁶³. » C'était l'aboutissement d'un parcours débuté dans le salon oriental de l'interprète Wallenburg, poursuivi dans le salon à l'anglaise du chevalier napolitain Tocco qui reçut des « flatteries à pertes de vue⁷⁶⁴ » pour ses achats dans les boutiques d'inventeurs en 1816⁷⁶⁵. En accédant aux trésors cachés de la noblesse, les visiteurs pénètrent dans un univers intime et électif, ouvert sur le monde et indissociable du personnage qui en fait les honneurs. Le comte peut ainsi s'affirmer à sa

⁷⁶⁰ SOAL-Děčín, c. 163, Cah. XXI, 1^{er} juin 1816, rédigé en 1817.

⁷⁶¹ Terme de R. Töppfer en 1837, cité dans S. Venayre, *Panorama, op. cit.*, p. 460. Sur les pratiques des voyageurs allemands: Heidrun Homburg, « German Landscapes of Consumption, 1750-1850 : Perspectives of German and Foreign Travellers », dans J. Hein Furnée, C. Lesger (éd.), *The Landscape of Consumption: Shopping Streets and Cultures in Western Europe, 1600-1900*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2014, p. 125-156.

⁷⁶² C. Guichard, « Les circulations artistiques..., *op. cit.*, p. 397 ; Luigi Spezzafero (éd.), *Mercanti di Quadri, Quaderni Storici*, 2004/39-116.

⁷⁶³ SOAL-Děčín, c. 179, 19 mai 1823, p. 14. Parmi les vingt-six invités se trouvent des représentants des grandes familles de la monarchie : Zichy, Stadion, Caraman, Sedlitzky, Chotek, Lanskoronska, Grassalkowitz...

⁷⁶⁴ SOAL-Děčín, c. 163, cah. XXIII, Naples 25 juin 1816, p. 15 sq..

⁷⁶⁵ Liliane Hilaire-Perez, « Les boutiques d'inventeurs à Londres et à Paris au XVIII^e siècle : jeux de l'enchantement et de la raison citoyenne », dans N. Coquery (dir.), *La boutique et la ville. Commerces, commerçants, espaces et clientèles, XVI^e-XX^e siècle*, Tours, Publications de l'Université François-Rabelais, 2000, p. 171-189.

mesure aux côtés d'un Metternich dont les cabinets sont remplis d'« objets d'ailleurs⁷⁶⁶ » en 1826, reflets d'une belle carrière diplomatique⁷⁶⁷.

La remémoration des voyages du chambellan et de l'homme du monde était un aspect important du quotidien de l'hôtel des Clary-Aldringen au début du XIX^e siècle. Charles-Joseph répondait ainsi aux attentes de ses proches, curieux des effets que quelques mois à Paris ou deux ans à Naples pouvaient produire sur le voyageur⁷⁶⁸. En regagnant sa place dans la monarchie des Habsbourg, ce dernier devait aussi affronter la douloureuse nostalgie, source de mélancolie et symptôme des maladies du déplacement identifiées par les médecins du XIX^e siècle⁷⁶⁹. Le comte exprime ce *heimweh* en écrivant qu'il se sentait « plus étranger à Vienne qu'à Naples » en 1820⁷⁷⁰. Le séjour de longue durée faisait courir le risque d'une perte d'identité similaire à celle qui guettait la jeunesse trop influençable à Paris. La disposition des souvenirs du voyage était un remède qui aggravait le mal. Elle communiquait aux élites les signes d'un voyage conforme aux canons de ce milieu social, tout en favorisant une quête intérieure, parfois une fuite en avant vers cette « Naples intérieure » qu'un opéra de Rossini fait rejaillir aux yeux du comte en 1823⁷⁷¹.

Avec la succession du prince Jean de Clary en 1826, le décor jusque là confiné aux appartements du comte Charles-Joseph se dissémine dans l'ensemble de l'hôtel viennois. Le comte déménage au second étage, et « déchire⁷⁷² » son ancienne chambre pour que son fils Edmund puisse l'orner à son tour d'objets appelés à enrichir le décor familial⁷⁷³. Les aquarelles conservées au château de Teplice témoignent de la présence des vues de Naples affichées au côté des portraits de famille dans les salons principaux. Les souvenirs personnels sont ainsi progressivement convertis en une mémoire familiale du voyage. Les circulations du comte Charles-Joseph ont donc une fonction essentielle dans la manière dont celui-ci parvient à s'affirmer en troisième prince de Clary-Aldringen. *De facto*, ses manuscrits sont placés dans

⁷⁶⁶ M. Caraion, « Objets ... », dans S. Moussa, S. Venayre (dir.), *Le voyage et la mémoire*, op. cit., p. 354.

⁷⁶⁷ SOAL-Děčín, c. 182, journal 12 mai 1826, p. 16.

⁷⁶⁸ Le prince de Ligne souligne par exemple que Charles-Joseph, « outre son esprit et son goût, a apporté de ses voyages plus d'aplomb, une bonne conversation et l'art d'écouter » : Ch.-J. de Ligne, *Mémoires du prince de Ligne*, Paris, Mercure de France, 2004, cah. XL, p. 500. La correspondance du comte est riche d'observations sur le retour des voyageurs en France comme sa tante Flore de Ligne en 1802, mais aussi de l'armée. Il cherche alors à déceler les signes de l'identité militaire. SOAL-Děčín, c. 189.

⁷⁶⁹ S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 304-316.

⁷⁷⁰ SOAL-Děčín, c. 190, lettre à Fédor Golovkine, Vienne, 31 décembre 1820.

⁷⁷¹ *Idem*, c. 179, 11 février 1822, p. 8, *Das Fraulein vom See*, opéra de Rossini créé à Naples en 1819 donné au *Kärnthnertheater* de Vienne. Kzrystof Pomian insiste sur la dimension affective et symbolique accordée à ce type d'objets dans *Collectionneurs, amateurs et curieux : Paris, Venise, XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1897, p. 43-47.

⁷⁷² SOAL-Děčín, c. 182, journal 22 mars 1826, p. 21.

⁷⁷³ Sur le lien entre le décor et la mémoire : Anne Perrin Khelissa, *Gênes au XVIII^e siècle. Le décor d'un palais*, Paris, CTHS, 2013, p. 67-106.

les étagères de la bibliothèque qu'il aménage dès 1826⁷⁷⁴. La mémoire du voyage avait son écrin, elle entrait dans un processus dynastique sur lequel reposait l'identité familiale au début du XIX^e siècle.

Tout autant que les « objets-souvenirs », l'écriture du voyage exacerbe la nostalgie du voyageur, mais elle est nécessaire pour que Charles-Joseph prenne progressivement sa place d'héritier de la maison princière des Clary-Aldringen dans la « première société » viennoise.

L'écriture du voyage dans la « première société » des Habsbourg au début du XIX^e siècle

Les manuscrits participaient de la même émulation élitaires que les objets du souvenir, et leur circulation renforçait le sentiment d'une culture partagée. Le comte lisait ses journaux dans les salons familiaux. En 1824, sa description du Paris napoléonien enchante les Chotek et la princesse de Ligne qui demande la lecture⁷⁷⁵. Ainsi encouragé, le comte débute la réécriture de son deuxième séjour parisien de 1822⁷⁷⁶. Son récit n'est pas le seul à être lu. S'il n'est fait aucune mention du journal de la comtesse Louise, le couple peut se réjouir grâce au manuscrit de la comtesse Borchovska qui avait voyagé en Italie en même temps que le comte en 1816 :

La princesse Mimi Liechtenstein m'avait prêté en contrebande le Journal d'Italie de Madame Borchovska et nous en avons lu la moitié aujourd'hui et la moitié le lendemain. Je ne connois rien de plus joli [...], de plus spirituel, de plus mélancolique, rien de mieux écrit, de plus sensible, de plus touchant. Rien de plus vrai sur l'Italie, de plus juste, de mieux vu. C'est trop court, bien des choses ne sont qu'indiquées, effleurées et voila ce qui fait que cela est parfait et qu'on n'y trouve rien de ce que tout le monde a dit. [...] On donneroit tout au monde pour avoir cela imprimé. [...] Son voyage d'Italie est de la fin de 1815 et 1816. Je l'ai vu à Rome et à Naples au printemps 1816⁷⁷⁷.

Le comte confronte son regard et sa manière d'écrire à celle de la comtesse. Il l'oppose à la plume de Lady Morgan (1776-1859) ou à celle de Stendhal dont il juge les perspectives trop éloignées des siennes et de celles de ses pairs⁷⁷⁸. Une valeur sociale importante est accordée à ces témoignages. Elle conduit par exemple à l'exclusion d'un comte Pückler que le comte de Clary avait rencontré à Teplitz et à Vienne :

J'ai cru bien faire de prier ce petit Pückler pour lui montrer la crème de la société de Vienne [...]. Je l'ai présenté au prince Metternich, aux dames, mais il a été si maussade, et s'est enfui si vite que j'aurai pu me dispenser de le prier. Il a l'air de se sentir mauvaise

⁷⁷⁴ Selon son journal, SOAL-Děčín, c. 182, 26 avril 1826, p. 14.

⁷⁷⁵ *Idem*, c. 180, 19 mars 1824, p. 22.

⁷⁷⁶ *Idem*, c. 177-178, dates inscrites à la fin des cahiers, c. 180, journal de mars à mai 1824.

⁷⁷⁷ *Idem*, c. 180, 23 mai 1824, p. 44-45.

⁷⁷⁸ *Idem*, c. 167, cah. I, livres lus en avril 1818, p. 24 ; SOAL-Děčín, c. 176, p. 97. Sur le regard de Stendhal, voir : Philippe Boutry, « La Rome de Stendhal : prisme napoléonien, regard libéral et recomposition par l'écriture », dans S. Venayre (dir.), *Voyager en Europe, op. cit.*, p. 477-504.

compagnie. Il pue le tabac et la rose. C'est le cachet. Et puis un homme dont Lady Morgan est l'oracle n'est pas des notres. Bon voyage⁷⁷⁹.

Les références littéraires sont un discriminant social au même titre que l'odeur. L'eau de rose qui avait tant séduit les élites du XVIII^e siècle cache mal les effluves de « tabac ranci qui imprègne les vêtements de l'homme du peuple⁷⁸⁰ » ou de l'amateur de fumoirs et cabarets. Elle trahit l'homme sensible aux observations politiques de « l'enragée⁷⁸¹ » Morgan, dont les vues ne s'accordent certainement pas avec celles d'un Metternich. Le comte Pückler reprend son voyage, dans un monde différent de l'entre-soi des élites aristocratiques de l'Europe centrale.

Le désir du comte de former un « bel ouvrage, mon ouvrage⁷⁸² » est motivé par la circulation des manuscrits au sein de ce groupe social, qui caresse la perspective d'une impression permettant de diffuser plus largement le regard de la noblesse. La réception des récits de voyage au sein des élites viennoises est un des facteurs d'explication de la manière dont le comte organise des index, des sommaires et réalise un travail d'éditeur. Il peut ainsi se repérer très facilement pour ses lectures⁷⁸³. Les plus belles histoires comme le procès Siéyes, le carnaval de Naples ou les courses de Sorrente et Pestum sont reprises dans des cahiers séparés détachés de l'ensemble de la production⁷⁸⁴. Cette entreprise occupe le comte longtemps après son retour d'Italie. Ce n'est par exemple que le 22 mars 1818 qu'il signe la version de son *Premier voyage d'Italie* qui s'était conclu à Vienne en octobre 1816 :

J'ai commencé quatre jours après être revenu, et j'étois bien loin de croire que mon journal deviendrait un ouvrage aussi volumineux, ni qui durerait aussi longtemps. Le journal fini, je voulais le polir, parcourir 200 volumes sur l'Italie, dont chaque page est une jouissance pour moi et puis l'orner de citations et surtout de desseins, et voilà ce que je ne puis plus faire que Dieu sait quand⁷⁸⁵.

L'écriture du journal dure deux fois plus longtemps que le voyage, et le comte ne repose la plume que pour remonter en voiture vers Naples en 1818. Le plaisir du beau manuscrit

⁷⁷⁹ SOAL-Děčín, c. 179, 19 mai 1823, p. 14.

⁷⁸⁰ A. Corbin, *Le Miasme*, *op. cit.*, p. 219 ; D. Nourrisson, « Tabagisme et antitabagisme en France au XIX^e siècle », *Histoire, Économie et Société*, 1988/4, *Toxicomanies : alcool, tabac, drogues*, p. 535-547.

⁷⁸¹ SOAL-Děčín, c. 180, 5 avril 1824.

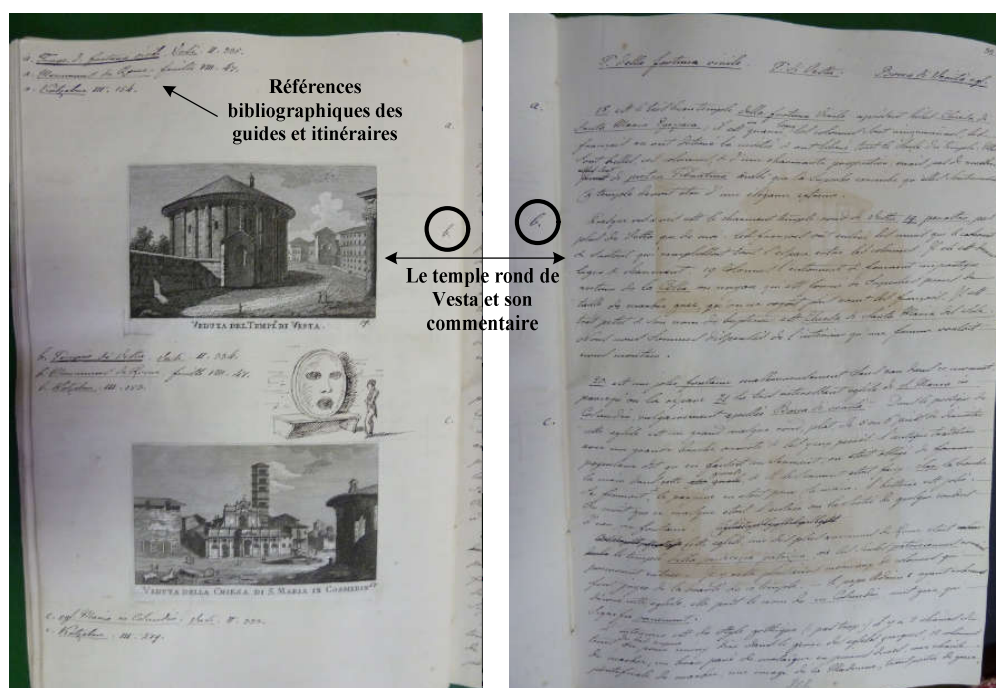
⁷⁸² *Idem*, c. 177, 11 juillet 1822, p. 24.

⁷⁸³ Voir annexe 22 du chapitre IX, p. 403. Sur le lien entre fabrique textuelle et réception des récits : G. Bertrand, « Le voyage en Italie au XVIII^e siècle : problématiques et perspectives », dans *Le voyage à l'époque moderne*, *op. cit.*, p. 27-46.

⁷⁸⁴ SOAL-Děčín, c. 173, copie de l'original journal de 1819, « Procès de Siéyes », 28-29 janvier 1819. Il s'agit d'un homme qui a tué sa femme, à ne pas confondre avec Emmanuel-Joseph Sieyès (1748-1836) ; c. 173, 21-22 février et 26-28 mars 1819 : « Deux jours de carnaval à Naples », suivi peu après des courses dans le golfe.

⁷⁸⁵ SOAL-Děčín, c. 164, appendice au cah. XL, octobre 1816, *Mon Journal*, p. 17-18.

repose autant sur la citation que sur la culture visuelle⁷⁸⁶. La diffusion des recueils d'estampes au début du XVIII^e siècle avait fait passer l'Europe « du lire au voir⁷⁸⁷ », un tournant parfaitement intégré par ce comte. Au début du XIX^e siècle, la relation de voyage ne peut plus se contenter d'être un « art d'écrire⁷⁸⁸ », elle devient également un art d'illustrer. Le voyageur de la fin de l'époque moderne a besoin de représentations concrètes sur lesquelles appuyer son récit. Ce sont celles qu'il découpe dans les guides illustrés qui triomphent dans la seconde moitié du XIX^e siècle⁷⁸⁹. À l'instar des tableaux décrits dans le journal, la sélection des vues témoignait de son parcours personnel.



SOAL-Děčín, c. 163, cah. VIII, Rome, avril 1816, p. 31v, 32r.

Les guides référencés sont M. Vasi, *Itinéraire instructif de Rome à Naples*, Rome, Puccinelli, 1813, dans une version italienne ; A. v. Kotzebue, *Erinnerungen von einer Reise aus Liefland nach Rom u. Neapel*, Berlin, 1805. Ce sont les deux viatiques du voyage de 1816.

Quant aux croquis, ils faisaient des journaux le support de l'« œil-peintre », le premier atelier du comte avant la réalisation des toiles aujourd'hui conservées au château de Teplice⁷⁹⁰.

Les manuscrits accèdent eux-mêmes au statut de petites œuvres d'art, créations d'un amateur noble qui les expose à ses proches. Une fois placés dans les étagères de la bibliothèque princière que Charles-Joseph fait aménager en 1826, les cahiers suscitent la curiosité des visiteurs comme la comtesse d'Harrach « émerveillée de l'extérieur de mon

⁷⁸⁶ Sur le rapport intime des auteurs à leurs textes : Nathalie Ferrand, « Transparences accrues », *Dix-huitième Siècle*, 46, 2014, p. 139-152.

⁷⁸⁷ C. Guichard, « Les circulations artistiques en Europe (années 1680-années 1780) », dans P.-Y. Beaupaire, P. Pourchasse, *Les circulations internationales*, op. cit., p. 389-390.

⁷⁸⁸ S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 466-479 ; N. Ferrand, « Transparences accrues », *Dix-huitième Siècle*, op. cit., p. 151.

⁷⁸⁹ Sur les progrès dans le domaine de l'illustration : S. Venayre, *Panorama*, op. cit., p. 196-197.

⁷⁹⁰ Voir annexe 11 p. 318 quelques uns des croquis extraits des journaux de voyage.

journal » le 26 avril⁷⁹¹. Charles-Joseph est alors récompensé dans son entreprise par l'élargissement de son lectorat. Le séjour d'Ischia ravit des berlinoises en cure à Teplitz à l'été 1826⁷⁹². En 1827, le comte prête des volumes de Naples à la comtesse d'Harrach puis aux comtes Mniczek⁷⁹³. La visibilité accrue des récits de voyage accompagne ainsi la succession au titre de prince de Clary-Aldringen, dépositaire des héritages matériels et culturels de sa maison.

La jouissance esthétique de l'amateur a enfin un motif plus prosaïque. En effet, le séjour de Naples n'avait pas guéri Charles-Joseph. Entre 1825 et 1831, l'écriture et le dessin l'aident à combattre la maladie : ils ne prolongent pas seulement le voyage, mais également la cure. Charles-Joseph se réfugie alors dans une parenthèse enchantée, qui n'a plus de réalité autre que littéraire. En effet l'insurrection carbonari avait enterré « la Naples du soleil et des merveilles⁷⁹⁴ » du comte de Clary-Aldringen. Le récit du voyage de 1820 n'en fait aucun état, rien ne laisse supposer une fuite. Sa famille avait gagné Rome pour la Semaine Sainte, avant de repartir pour Vienne. La conjonction avec l'insurrection est relevée par une proche, mais seules les lettres amicales, qui ne figurent pas dans la fabrique des journaux, attestent de la position « ultra-enragée⁷⁹⁵ » du comte vis-à-vis de cette révolution qui emporte son rêve. Son voyage de Naples était sauf. Le récit qu'il en donne renforce l'identité familiale alors que l'Europe entre dans une nouvelle phase révolutionnaire. Il ne peut faire oublier que ce comte autrichien voyageait dans l'œil du cyclone.

* * *

Les voyages du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen attestent d'une réinvention de la présence aristocratique dans l'Europe du congrès de Vienne. Cette présence est refondée grâce à la reprise du voyage à Compiègne puis dans les cours restaurées entre 1816 et 1822. Elle est d'abord assurée par huit mois d'un parcours individuel en Italie qui fait revivre l'esprit du Tour. L'homme du monde retrouve la culture des salons ainsi que l'alliance des amateurs et des artistes, répondant par la pratique au débat sur le cosmopolitisme exacerbé par

⁷⁹¹ SOAL-Děčín, c. 182, 26 avril 1826, p. 14.

⁷⁹² *Idem*, juillet 1826. Il s'agit de l'entourage du prince Frédéric-Guillaume III de Prusse.

⁷⁹³ *Idem*, 5 février 1827 : « chez madame d'Harrach à midi. Je lui avais promis mon journal et à présent qu'un volume est fini je lui porte. C'est le 1^{er} vol. de Naples en 1816. Elle l'a avallé en 3 jours et le 2^d de même ». 15 février : « elle me renvoie le second volume. Je donne le premier ib-ib à Mniczek. Ils en ont été fort dignes ».

⁷⁹⁴ Selon Pasquale Villari (1827-191, historien et homme politique italien, cité dans C. Vallat *et alii*, *Naples, op. cit.*, p. 25. Dans la lettre à Golovkine de décembre 1820, le comte indique : Avez-vous jamais vu, depuis qu'on en fait, une plus sottre révolution que celle de Naples ? où j'étois si heureux, si content, ou le soleil est si beau et l'hiver si bon ! comme ils me l'ont arrangé ! »

⁷⁹⁵ SOAL-Děčín, c. 190, lettre à F. Golovkine, Vienne, 31 décembre 1820. Le lien entre le départ et le soulèvement est fait par madame de Bonnay (*idem*, Berlin, 9 août 1820).

une décennie de guerres nationales. Le voyage peut alors s'ouvrir à la culture du corps et aux nouvelles destinations mises en valeur par la structuration d'une première économie touristique en Europe. Le cycle des voyages de Charles-Joseph se referme en 1827 sur la visite des jardins de Beloeil, dont le prince de Ligne avait fait un écrin à la fin du XVIII^e siècle⁷⁹⁶. En se rendant au château de son grand-père, le comte achevait un retour aux sources dans un monde neuf, durant lequel il avait été nécessaire de « pèleriner » de Coppet à Waterloo.

L'enjeu de ces différentes circulations était de définir un regard, une manière personnelle de saisir le monde qui permette de renouveler la mémoire familiale du voyage aristocratique. En héritier du goût pittoresque des élites de la fin du XVIII^e siècle, le comte fait de « l'œil peintre » sa marque de fabrique. Ce regard confirmé à Paris et Rome puis affirmé à Naples triomphe dans la vallée du Rhin où le poète romantique s'oppose bientôt à la cohorte des « touristes pressés » du XIX^e siècle. Cet épanouissement n'est pas un aveuglement sur les recompositions de la période. Comme ces contemporains, le comte est sensible aux héritages révolutionnaires et napoléoniens relevés dans la circulation des tableaux, l'attitude des souverains ou l'architecture des villes italiennes.

Les dix mille pages de son récit manifestent un désir de reprendre la parole, de faire entendre la voix de cette génération prise entre l'ombre du prince de Ligne et celle de Chateaubriand. L'enthousiasme du comte se dit au présent, en intégrant ses lettres dans le récit rédigé *a posteriori*. C'est de cette manière qu'il rejoint l'entreprise des mémorialistes de son temps. Son témoignage dote la période de son caractère propre, une époque soucieuse de ses héritages, déchirée par les guerres, fondatrice d'une nouvelle manière de vivre et de penser les circulations dans l'Europe du XIX^e siècle. La conception nobiliaire du voyage, durement éprouvée par l'Émigration, avait maintenant à coexister avec celle des mouvements libéraux, pour tenter de fixer les traits d'un monde aux accents de plus en plus fermement nationaux.

⁷⁹⁶ SOAL-Děčín, c. 182, octobre 1827.

Chapitre VIII

Le théâtre et la musique dans la maison Clary-Aldringen au tournant du XIX^e siècle

Madame Fodor paroit. On l'approudit à tout rompre. [...] la voix lui manque, on se regarde avec effroi [...]. Madame Fodor prend le chemin de la coulisse [...] – la toile tombe. Le parterre est une mer agitée. On entend gronder les vagues, on entend le bruit sourd de la mer, précurseur de l'orage – mais point du tout, le public est bon et patient [...] Nous autres gens a loge, nous étions plus à notre aise [...]. On alloit, on venoit à chaque instant.

[Journal du comte de Clary-Aldringen, Vienne, 17 mars 1823¹]

La toile tombe brusquement sur *Othello*, mais elle se lève sur le spectacle du parterre et des loges du théâtre de la cour Porte de Carinthie à Vienne². Le comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen se définit par sa position dans le microcosme parfois enfiévré des salles de théâtre du premier XIX^e siècle. Il manifeste ainsi une présence particulière dans les espaces de représentation d'une capitale emportée par les succès des opéras de Rossini.

Présentant les enjeux historiographiques de « l'exploration d'un nouveau continent musical », Christophe Charles indique que les recherches sur l'institutionnalisation du monde musical et théâtral à l'époque moderne sont marquées par « un double tournant spatial et social³ ». L'attention portée aux lieux de concerts, aux pratiques et de plus en plus aux perceptions du public, a fait l'objet d'une série de publications sur l'organisation des grands centres musicaux en Europe⁴. Ce champ renouvelé des études historiques invite à identifier ce qui caractérise les grands nobles dans la manière de fréquenter les lieux de spectacle et de se définir par rapport aux débats sur les figures de l'amateur, du connaisseur et du dilettante dont Charlotte Guichard analyse la complexité pour le monde des collectionneurs au XVIII^e siècle⁵.

L'accès au monde des « gens à loge » est un reflet de l'appartenance aux élites de l'ancien régime en Europe centrale. Les galeries du théâtre s'animent, des visites sont rendues

¹ SOAL-Děčín, c. 160, journal 17 mars 1823, p. 15. Joséphine Mainvielle-Fodor (1789-1870) chante de la Suède à l'Italie, et triomphe à Vienne en 1823. Abrégé développé.

² *Kaiserliches und Königliches Hoftheater zu Wien*, ou k. k. *Kärntnerthortheater*, l'une des salles les plus prestigieuses avec le *Burgtheater* fondé par Marie-Thérèse en 1741.

³ Christophe Charles, « l'exploration d'un nouveau continent musical », dans Jean-François Candoni, Laure Gauthier (dir.), *Les grands centres musicaux dans le monde germanique (XVII^e-XIX^e siècle)*, Paris, PUPS, 2014, p. 7-13.

⁴ Notamment H. E. Bodeker, P. Veit, M. Werner (éd.), *Le concert et son public : mutations de la vie musicale en Europe de 1780 à 1914 (France, Allemagne, Angleterre)*, Paris, MSH, 2002, et *Espaces et lieux de concert en Europe, 1700-1920. Architecture, musique, société*, Berlin, BWV, 2008 ; L. Gauthier, M. Traversier (dir.), *Mélodies urbaines. La musique dans les villes d'Europe (XVI^e-XIX^e siècles)*, Paris, PUPS, 2008, p. 81-100.

⁵ C. Guichard, *Les amateurs d'art à Paris au XVIII^e siècle*, Seyssel, Champ Vallon, 2008.

dans ces loges souvent perçues comme le prolongement des salons de la noblesse à Vienne ou à Prague. Fort des apports d'Antoine Lilti sur les sociabilités salonières dans l'espace parisien, Rahul Markovits met en avant l'imbrication des logiques de sociabilité et de représentation dans les théâtres de Vienne au cours du second XVIII^e siècle⁶. Il est alors nécessaire de s'interroger sur les changements du temps des révolutions, qui voit notamment la mise en place d'un théâtre d'occupation à Vienne en 1809. L'enjeu est d'explorer les rapports entre ces bouleversements politiques et la manière dont les grands nobles s'attachent à transmettre les signes visibles d'une présence sociale, politique et culturelle qui les distingue en tant qu'élite de la monarchie des Habsbourg.

Les théâtres urbains ne sont en réalité qu'une des scènes où la haute noblesse de cour exprime un rapport aux arts marqué par le développement des pratiques amateurs de la musique et du théâtre entre 1790 et 1840. Les domaines de Bohême et les hôtels possédés à Vienne sont au cœur de logiques de représentation dont la description tient une place importante dans les correspondances, les journaux et les dessins laissés par le comte de Clary-Aldringen et sa famille. Ces sources livrent un témoignage très riche sur l'organisation des fêtes aristocratiques, des concerts ou du théâtre de société de la noblesse en Europe centrale. Les archives de Děčín conservent aussi plusieurs documents concernant la gestion du théâtre du prince dans le château de Teplitz. Ces fonds autorisent d'approcher l'importance de la musique et du théâtre dans le mode de vie d'une grande famille, qu'il s'agisse de paraître au spectacle en allemand ou de monter sur les planches pour jouer un répertoire largement orienté vers les comédies françaises contemporaines. De telles sources sont précieuses pour analyser le rapport de la haute noblesse aux arts du spectacle à l'époque où le mécénat des aristocrates se reconfigure en Europe⁷.

Les pratiques culturelles des grands nobles sont porteuses d'importants motifs identitaires entre la révolution philosophique de l'*Aufklärung* et les expérimentations esthétiques de l'époque romantique. Les différents modes de représentation de la haute noblesse tiennent une place essentielle dans la formation de la « première société » dont l'expression apparaît à cette époque⁸. Dans la monarchie des Habsbourg, elle vient

⁶ A. Lilti, *Le monde des salons*, Paris, Fayard, 2005 ; R. Markovits, *Civiliser l'Europe. Politiques du théâtre français au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2014, p. 126-132.

⁷ David Hennebelle, *De Lully à Mozart. Aristocratie, musique et musiciens à Paris (XVII^e -XVIII^e siècles)*, Seyssel, Champ Vallon, 2009, p. 127-157.

⁸ Par exemple dans les *Souvenirs* de la baronne Juliana von Krüdener écrits en 1816-1818, à propos d'un voyage de 1775, cités dans E. Gretchanaïa « *Je vous parlerai la langue de l'Europe...* » : *la francophonie en Russie (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Bruxelles, Peter Lang, 2012, p. 334.

progressivement distinguer les maisons historiques des anoblis de la seconde moitié du XVIII^e siècle⁹.

La problématique est celle du rapport entre la haute noblesse et la pratique musicale et théâtrale, en se centrant sur le parcours du comte de Clary-Aldringen dans la société des amateurs de son temps. La culture graphique de la haute noblesse sera convoquée dans la mesure où elle livre une représentation des mises en scène de la noblesse par elle-même. De même, les écrits du for-privé ne peuvent être considérés comme de simples véhicules de l'information musicale et théâtrale. Comprendre en quoi le journal que le comte Charles-Joseph tient entre 1794 et 1829 est celui d'un amateur est un aspect important de cette étude. La littérature de société enfin, profondément liée aux dynamiques de représentation de cette noblesse, fait l'objet de perspectives si riches qu'elles appellent une analyse spécifique. Les arts du spectacle, les arts visuels et la littérature fonctionnent ensemble dans les faits. Le travail de déconstruction historique impose néanmoins de se centrer sur la question de la redéfinition du rapport aristocratique aux arts dans les derniers feux de l'âge d'or du mécénat mise en avant par l'historiographie pour plusieurs espaces européens¹⁰.

L'objectif est donc de saisir le rôle des représentations musicales et théâtrales dans la construction d'une identité culturelle de la haute noblesse au temps des révolutions et des restaurations en Europe. En tenant compte du renouveau historiographique des études sur le prince et les arts, il s'agit d'abord de se pencher sur les différents lieux où la haute noblesse affirme une présence sociale et culturelle : les domaines familiaux de Bohême, puis les théâtres urbains des capitales. L'étude de ces deux scènes de la vie aristocratique permet d'examiner ensuite les principaux enjeux de pratiques amateurs dont la richesse témoigne de l'importance des arts dans les réflexions sur les héritages et la place de cette noblesse au tournant du XIX^e siècle.

⁹ Václav Bůžek, « Les changements dans la noblesse du royaume de Bohême à l'époque moderne », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, une famille dans l'histoire de l'Europe (XVI^e-XXI^e siècles)*, Panazol, Lavauzelle, 2012, p. 42 ; Ronald G. Asch, et alii (dir.), *Adel in Südwestdeutschland und Böhmen (1450-1850)*, Stuttgart, Kohlhammer, 2013, p. XXI.

¹⁰ Mélanie Traversier, « Revisiter l'histoire sociale et politique de la musique (années 1770-années 1830), *Annales Historiques de la Révolution française*, n° 379 : *Nouvelles perspectives pour l'histoire de la musique (1770-1830)*, 2015/1, p. 3-11.

I. Le théâtre des domaines à la fin du XVIII^e siècle

A. Un décor aristocratique animé par les mobilités familiales

L'affirmation d'une présence historique dans la ville d'eau

Les domaines sont des espaces clefs de la représentation aristocratique en Bohême. Souvent éloignées les unes des autres, les principales seigneuries des grands nobles sont unies par la marque d'une présence historique et patrimoniale. L'architecture et la sculpture permettent de construire progressivement une visibilité familiale dans la ville et le domaine¹¹. À Binsdorf, le belvédère de chasse érigé par Franz Carl rappelle que la vénerie a conduit la famille à une position distinguée à la cour des Habsbourg¹². À Teplitz, les éléments architecturaux accompagnent l'affirmation de la maison et manifestent l'autorité du seigneur dans le contexte de la ville d'eau. Il s'agit par exemple de la colonne de la peste érigée par Franz Carl en 1717, la *Gartenhaus* construite par Franz Wenzel en 1732 ou le *Herrenhaus* réaménagé par Jean de Clary en 1796 puis Charles-Joseph qui y fait apposer les armes de sa famille et le nom de son père en 1826¹³.

La succession des générations s'accompagne d'un renouveau esthétique qui permet à la propriété de se transformer avec les goûts de l'époque, des représentations orientalisantes à l'engouement romantique pour les vestiges médiévaux¹⁴. Ce n'est pas seulement le château mais un ensemble de petites réalisations qui manifestent l'image du prince sur son territoire depuis le début de l'époque moderne, comme le montre Matthias Müller¹⁵. L'art des parcs et des compositions paysagères permet de multiplier les petites créations plus ou moins durables, depuis les parterres de roses jusqu'aux temples qui abritent les fêtes aristocratiques dans le parc du château à la fin du XVIII^e siècle¹⁶. Les nombreux plans des parties du parc conservés dans les archives soulignent l'intérêt des générations successives pour les aménagements de ce type¹⁷. Le prince Jean de Clary-Aldringen en particulier, s'attache à canaliser les ruisseaux, à travailler le découpage des berges et à mettre en valeur les ruines anciennes dans un parc dit

¹¹ Voir surtout les perspectives sur la Silésie dans Jan Harasimowicz, Matthias Weber (dir.), *Adel in Schlesien*, Munich, Oldenbourg Wissenschaftsverlag, 2010.

¹² Voir l'annexe 12 du chapitre I, p. 123.

¹³ Voir le chapitre V, p. 514-534.

¹⁴ Roman Prahel, « Osvojování „exotismů“ v příležitostné architektuře dlouhého 19. století » [Les éléments « exotiques » dans l'architecture éphémère du long XIX^e siècle], dans K. Bláhová, V. Petrbok (éd.), *Cizí, jiné, exotické v české kultuře 19. století* [L'étranger, le différent et l'exotique dans la culture tchèque au XIX^e siècle], (Colloque de Plzeň, 22-24 janvier 2007), Prague, Academia/KLP, 2008, p. 413-422.

¹⁵ Matthias Müller, *Das Schloß als Bild des Fürsten*. Göttingen, Vandenhoe & Ruprecht, 2004; Thomas Winkelbauer, *Fürst und Fürstendiener*, Vienne, MIÖG, 1999, p. 374 sq..

¹⁶ Sur ces créations : Claire Madl, « Tous les goûts à la fois », Genève, Droz, 2013, p. 287-302.

¹⁷ SOAL-Děčín, Vlk Teplice, *Mapu*, inv. c. 4553-4565, 4595-4603, 4616-4646.

« à l'anglaise » qui rivalise avec celui d'autres domaines aristocratiques comme la Weltruss des Chotek ou la Schönhoff des Czernin. Les croquis des pagodes ou des gloriottes dans le goût orientalisant des élites européennes indiquent l'intérêt pour l'architecture éphémère qui permet de fréquemment recomposer l'aspect du parc.

Le prince est à l'origine d'une célébration des arts dans les principaux lieux de représentation de la ville d'eau. En succédant à son père en 1788, le deuxième prince de Clary-Aldringen reconstruit la salle de théâtre du château créée en 1751. Il s'inscrit à son tour dans le mouvement de reconstruction des théâtres de la haute noblesse débuté à partir des années 1760 avec le réaménagement du théâtre des Schwarzenberg à Český Krumlov par l'architecte de la cour de Vienne en 1765¹⁸. Ce théâtre possède une fosse d'orchestre permettant d'accueillir une trentaine de musiciens et une loge princière directement accessible depuis le château selon Jana Franková¹⁹. Le prince Jean de Clary reconstruit son théâtre selon les mêmes normes aristocratiques à partir de 1787, afin d'y engager des compagnies d'acteurs et de musiciens professionnels pour la saison des eaux. Les grands nobles se dotent d'espaces de représentation dont ils sont les maîtres, tout en mettant leurs résidences au goût du jour.

À Teplitz, les travaux sont proposés à l'architecte de la cour de Dresde, Johann Giesel²⁰. En 1789, le prince Aloïs de Liechtenstein (1759-1805) emploie quant à lui l'architecte de la cour de Vienne Karl Rudzinsky, plus proche de ses domaines de Feldsberg/Valtice en Moravie²¹. En faisant appel aux grands architectes nationaux, ces familles implantent le style néo-classique dans leurs domaines et participent à un goût commun pour les « parures antiquisantes » réalisées au travers de programmes de type palladien que Michel Figeac retrouve dans les châteaux médocains des élites post-révolutionnaires²². Le prince Jean de Clary s'adapte aux besoins de la ville thermale en demandant à l'architecte Giesel de doter la *Gartenhaus* d'un orchestre pour qu'elle devienne une salle de bal digne de ce nom²³. Deux génies en bois et en fer blanc tiennent une guirlande

¹⁸ Antonín Bartušek, *Zámecká a školní divadla v českých zemích* [Les théâtres des châteaux et des écoles en Bohême], Prague, 1963, éd. Jiří Bláha, České Budějovice, Společnost přátel Českého Krumlova, 2010 ; Alena Jakubcová et alii, *Starší divadlo v českých zemích* [Le théâtre ancien dans les pays tchèques], Prague, Divadelní Ustav a Academia, 2007.

¹⁹ Jana Franková, « La musique et le théâtre baroque de Český Krumlov », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg*, op. cit., p. 189.

²⁰ Leur correspondance et les documents sur ces travaux se trouvent SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 417a.

²¹ Jitka Šťábová, « Zámecká divadla rodu Liechtensteinů na českém území. Závěrečná studie z ročního výzkumného projektu [Le théâtre du château de la famille Liechtenstein en Bohême : bilan de recherches] », *Theatralia*, Yoric, Brno, Masarykova univerzita, 2010, p. 35. Ce théâtre connaît son apogée entre 1790 et 1805.

²² Michel Figeac, *Destins de la noblesse bordelaise (1770-1830)*, Bordeaux, FHSO, 1996, t. 2, p. 336-647.

²³ SOAL-Děčín, Vk Teplice, c. 417a., Devis pour la *Gartenhaus*, 60 écus pour l'orchestre, sur un total de 449 écus, soit environ 1796 livres tournois, sur la base qu'il s'agisse d'écus d'Empire (selon J. Peuchet, *Dictionnaire universel de la géographie commerçante*, Paris, Blanchon, t. 2, 1799, p. 658).

de fleurs. Ils semblent répondre aux putti dont les lyres encadrent la figure d'Apollon sur la façade du théâtre que le prince de Liechtenstein utilise également pour un temple dans son jardin d'Eisgrub en 1781²⁴. Le goût viennois de l'architecture du théâtre de Cesky Krumlov ou le *Klazzissismus* de celui de Teplitz illustre le lien entre seigneuries et capitales permis par les mobilités des grandes familles seigneuriales²⁵.

Mobilités familiales et circulations musicales dans les domaines Clary-Aldringen

Les malles des équipages permettent aux membres de la famille Clary-Aldringen d'apporter de Vienne des partitions qui sont ensuite jouées à Teplitz, par exemple le 21 juillet 1795 :

A 10 heures les instruments à vent ont essayé la musique des ballets que Papa a apporté de Vienne; Papa et ces dames ont passés la matinée dans le petit salon pour entendre la musique²⁶.

Le prince de Clary-Aldringen se donne ainsi les moyens de profiter à Teplitz de la musique des ballets produits dans la capitale d'Europe centrale. Le plaisir musical au petit salon enrichit un répertoire joué en plein air, puisque le comte écrit que ces mêmes « instruments à vent ont fait de la musique dans un des petits jardins, devant le château²⁷ ». Les mobilités des élites mélomanes en font des animateurs de la vie culturelle de la ville de Teplitz.

Jean de Clary-Aldringen n'a pas la fortune des princes de Schwarzenberg, qui s'entourent d'une cour de musiciens circulant entre Vienne et leurs domaines au XVIII^e siècle²⁸. Il ne se caractérise pas par un mécénat actif à la manière du prince de Lobkowitz qui accueille Haydn dans la seigneurie proche d'Eisenberg²⁹. En l'état actuel de la recherche, il ne semble pas que les Clary-Aldringen entretiennent d'orchestre permanent, puisque les comptes ne mentionnent aucune rémunération de ce type. Ils s'appuient donc sur les possibilités que leur offre leur position de seigneur dans la ville d'eau. Ces « instruments à vents » évoqués par le comte s'apparentent fortement au « bon orchestre journalier » qui donne des sérénades de six à huit heures du matin au jardin proche du *Herrenhaus*, à midi au parc du château et le

²⁴ Voir cette façade en annexe 1, p. 319. Pavel Zatloukal, « Der Apollo-Tempel am Mühlenweiher », dans Z. Hojda, R. Prahel (éd.), *Mezi časy... kultura a umění v českých zemích kolem roku 1800*, Prague, KLP, 2000, p. 25-36.

²⁵ Sur ces styles en Bohême : Jörg K. Hoensch, *Histoire de la Bohême*, Paris, Payot, 1995 (1992), p. 307, 329, et la partie sur l'architecture dans Z. Hojda, R. Prahel (éd.), *Mezi časy*, op. cit., p. 11-66.

²⁶ SOAL-Děčín, c. 157, journal Ch.-J., 21 juillet 1795, p. 89.

²⁷ *Idem*, 30 juin 1795, p. 27.

²⁸ J. Franková, La musique, dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg*, op. cit., p. 185-188.

²⁹ Howard C. Robins, *Haydn: The years of The Creation, 1796-1800*, Bloomington, IUP, 1977, p. 620. Le prince de Clary l'évoque dans sa correspondance, SOAL-Děčín, c. 108, Teplitz, 16 août 1799.

dimanche en orchestre complet à la fin des années 1830³⁰. Le docteur Richter indique que ces musiciens donnent parfois « le démenti à la renommée musicale des Bohèmes³¹ ». Il s'agit probablement d'amateurs ou de semi-professionnels qui peuvent profiter de la présence du public estival et du développement du commerce de location d'instruments de musique que l'on retrouve dans les encarts publicitaires de la plupart des listes des villes d'eau européennes de Spa à Carlsbad³². La description du docteur Richter distingue cet orchestre des compagnies professionnelles dont les princes exigent qu'elles soient constituées d'un directeur musical sachant jouer du violon et de musiciens professionnels pour tenter de garantir la qualité du spectacle musical au début du XIX^e siècle³³. Aucune mention n'indique que ces professionnels de Prague se produisent hors de la salle, par exemple à l'orchestre de la *Gartenhaus*, mais il n'est pas impossible qu'ils soient associés aux divertissements de plein air. Enfin, la présence des chasseurs ou *Jägern*, habitués à manier le cor de chasse, est une piste à mentionner. Les travaux de Philippe Roy sur les fanfares des équipages de chasse des Schwarzenberg attestent de l'importance des vents dans la formation de certains de ces agents du prince³⁴. Les besoins culturels de la ville d'eau et l'entretien d'un groupe de chasseurs dans les seigneuries fournissaient aux Clary-Aldringen les moyens de satisfaire les attentes musicales d'une famille noble entre 1790 et 1840.

Ainsi, les airs que l'on entend dans et hors du château des Clary-Aldringen sont un reflet du mode de vie des grands seigneurs de Bohême et de leurs mobilités saisonnières. Pendant les mois passés à Teplitz, la pratique musicale de ces amateurs éduqués par des maîtres de danse et de musique à Vienne est soutenue par les correspondances. Une lettre de Joseph Chotek (1776-1809) au comte de Clary en 1797 donne une idée du répertoire qui circule cette fois entre les domaines Chotek de Weltruss et ceux de Bohême du Nord :

Je ne t'écris que quelques mots mon cher, pour ne pas retarder le messager. Il apporte les 11 Ländlerischen avec les 6 premiers accompagnements [...], ainsi que la contredanse de Mozart dont je t'ai envoyé les figures, et une contredanse d'un ballet de Vigano. [...] Louise demande s'il est possible que Féfé [la princesse Euphémie de Ligne] lui envoie le Duo : Avez-vous vu cette charmante rose ?³⁵

³⁰ Theodor L. Richter, *Les eaux thermales de Teplitz.*, Prague, 1840, p. 32.

³¹ *Ibidem*. Il ne faut pas confondre les habitants de la Bohême avec les musiciens tziganes qui circulent en Europe centrale et qui en France sont assimilés à une vie Bohême qui inspire nombre d'auteurs du XIX^e siècle.

³² David Clay Large se concentre sur la venue des grands musiciens aux eaux dans *The Grand Spas of Central Europe*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2015, mais mentionne la constitution d'orchestres locaux « crédibles » p. 126, 150-151.

³³ Par exemple SOAL-Děčín, Vlk Teplice, c. 93, livres des décrets, 1823, p. 69.

³⁴ P. Roy, « Les Schwarzenberg et la vénerie française », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 313-328.

³⁵ SOAL-Děčín, c. 189, J.d.C. à Ch.-J., 6 juillet 1797. La lettre est en allemand, sauf le titre du duo.

La danse est une activité particulièrement importante au cours de la saison des eaux. Le comte reçoit les chorégraphies et les partitions parmi les plus fameuses de l'époque, donnant une belle illustration de la circulation des danses gravées pour lesquelles Marie Glon pose la question d'un public autre que les maîtres de danse³⁶. La haute noblesse complète son répertoire classique tout en renouvelant l'accompagnement de ses chorégraphies, par exemple avec celles du maître danseur et chorégraphe italien Salvatore Vigano (1769-1821)³⁷. Aux contredanses marquées par l'héritage français, il faut ajouter les danses traditionnelles allemandes d'où naît la fameuse valse viennoise au début du XIX^e siècle³⁸. La circulation des *Ländlerischen* entre les différentes parties de la monarchie des Habsbourg caractérise enfin cette élite. Les grands nobles définissent ainsi les contours d'une culture musicale étendue, marquée par la recherche et l'acquisition de pièces françaises et italiennes tout autant que par l'ouverture à l'émergence des musiques « nationales » dans l'Europe centrale au XIX^e siècle³⁹. Elle affirme une position culturelle grâce à l'importation et à l'appropriation de ces différents répertoires dans ses lieux de résidence.

La noblesse de Bohême est une consommatrice de livrets et de partitions qui font l'objet d'un « phénomène éditorial » au XVIII^e siècle selon Marie Glon⁴⁰. Rahul Markovits a pu mettre en lumière les enjeux aussi bien sociaux que politiques de la réception et de l'appropriation des pièces françaises, en particulier pour les aristocrates francophones à Vienne au temps des révolutions⁴¹. Ces outils nécessaires au plaisir des mélomanes et des danseurs sont pourtant absents du catalogue manuscrit de la bibliothèque Clary-Aldringen estimé de la première moitié du XIX^e siècle⁴². Claire Madl n'évoque pas de bibliothèque musicale dans son étude du comte de Hartig, et Ivo Cerman analyse en détail les bals de la

³⁶ Marie Glon, *Les Lumières Chorégraphiques : les maîtres de danse européens au cœur d'un phénomène éditorial*, soutenue à l'EHESS en 2014, et son article « Faire voyager des danses et des idées : la formation d'un espace chorégraphique européen par les « danses gravées » au XVIII^e siècle », *Diasporas*, 2015/26, p. 75-87.

³⁷ John A. Rice, *Antonio Salieri and viennese opera*, Chicago, University of Chicago Press, 1998, p. 154 ; Mary Ann Smart, « Beethoven dances : Prometheus and his creatures in Vienna and Milan », dans N. Mathew, B. Walton (éd.), *The Invention of Beethoven and Rossini. Historiography, Analysis, Criticism*, Cambridge, CUP, 2013, p. 210-235.

³⁸ Reingard Witzmann, *Der Ländler in Wien. Ein Beitrag zur Entwicklungsgeschichte des Wiener Walzers bis in die Zeit des Wiener Kongresses*, Vienne, Veröffentlichungen der Kommission für den Volkskundeatlas in Österreich 4, 1976 ; Gerlinde Haid, Thomas Hochradner, *Lieder und Tänze um 1800*, Vienne, Böhlau, 2000, p. 115. Voir enfin T. Hochradner, « Mozart und die Volksmusik. Über ein unentwegt populäres Thema », dans Gunhild Oberzaucher-Schüller *et alii* (dir.), *Prima la danza !*, Würzburg, K&N, 2004, p. 95-106.

³⁹ Les grands nobles participent ainsi d'une promotion de ces répertoires « nationaux » étudiés par Didier Francfort, *Le Chant des nations. Musiques et cultures en Europe (1870-1914)*, Paris, Hachette, 2004 ; et Philippe Ther, *In der Mitte der Gesellschaft. Operntheater in Zentraleuropa 1815-1914*, Vienne, Oldenbourg, 2006.

⁴⁰ M. Glon, *Les Lumières Chorégraphiques*, op. cit.. Voir par exemple le cas des Clam-Gallas avec Martin Krummholz, Clam-Gallasovské divadlo [le théâtre des Clam-Gallas] » dans M. Krummholz *et alii*, *Clam-Gallasův palace*, Prague, Archiv hlavního města Prahy, 2007, p. 115-125.

⁴¹ R. Markovits, *Civiliser l'Europe*, op. cit., p. 114-132.

⁴² SOAL-Děčín, c. 744.

noblesse sans évoquer cette circulation des livrets⁴³. Une hypothèse est celle de l'usage immédiat de ces supports maniables qui permettent de suivre l'évolution des goûts musicaux sans donner lieu à une conservation aussi soignée que les pièces de théâtres, les mémoires ou les récits de voyages souvent acquis dans de belles éditions. Il existerait ainsi toute une culture matérielle éphémère et indispensable aux professionnels comme aux amateurs.

La vie musicale des grands propriétaires est un révélateur des références aristocratiques transmises par l'éducation. Il s'agit aussi d'une manifestation culturelle de leur statut et de leur présence sociale en Bohême. Cette présence est signalée par de nombreuses petites célébrations qui rythment le calendrier local.

B. La théâtralisation des domaines pour manifester la présence aristocratique

Une présence signalée par des célébrations à la fin du XVIII^e siècle

Les enjeux de la représentation aristocratique dans les domaines se manifestent dès l'arrivée des grandes familles. En effet, celle-ci peut être signalée par un accueil musical, en particulier dans la seigneurie rurale de Binsdorf où les visites sont plus rares. Les notables locaux préparent ainsi une réception sonore lorsqu'ils apprennent la visite du seigneur et propriétaire Jean de Clary et de ses fils en 1799 : « On nous a régala de quelques pétards partis du belvédère et d'une chaloupe remplie de musiciens qu'on détacha à notre rencontre⁴⁴ ». Le patrimoine familial est à l'honneur avec le belvédère de chasse, et la joie publique manifeste avec les musiciens locaux. Jean de Clary ne passe que quelques jours dans cette terre, mais sa présence est annoncée comme un temps fort de la vie locale. Le rituel de bienvenue exprime la reconnaissance du propriétaire légitime et de ses héritiers. Il n'y a néanmoins pas de preuve de ce type d'accueil à Teplitz, peut-être en raison de la présence régulière dans le château familial. En l'état actuel de la recherche, les circulations familiales ne semblent pas être distinguées des multiples arrivées des curistes et des courriers signalées par les cornets de poste⁴⁵.

Les sources Clary-Aldringen sont riches de détails sur un univers musical où les événements familiaux donnent lieu à de petites célébrations de la part des sujets. De la musique turque et une illumination sont par exemple données par les « bourgeois » de Teplitz

⁴³ C. Madl, *Tous les goûts*, op. cit. ; I. Cerman, *Habsburgischer Adel und Aufklärung*, Stuttgart, Steiner, 2010, p. 190-199.

⁴⁴ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à sa mère, Herrnskretchen, 29 août 1799.

⁴⁵ Par exemple SOAL-Děčín, c. 157, 19 avril 1797 : Ch.-J. croit à l'arrivée de son père, mais c'est un autre voyageur.

pour la fête de la princesse de Ligne le 24 juillet 1797⁴⁶. Cet anniversaire s'intègre dans le calendrier des festivités locales, à l'instar de ce premier mai où le château est réveillé par « les trompettes et les timbales [des] musiciens de la ville » qui font la tournée des maisons des notables selon l'usage du 1^{er} mai en 1797⁴⁷. Très peu d'informations sont accessibles sur l'origine de ces musiciens dans les sources étudiées : il est probable qu'il s'agisse d'amateurs locaux, les comptes de la ville ne mentionnant que la rémunération des musiciens d'église⁴⁸. La ville d'eau est un espace très particulier, car l'élite des curistes n'hésite pas à adopter ces pratiques pour son compte. Au retour d'une chasse le 23 septembre 1795, le prince et les comtes de Clary entendent ainsi un concert organisé par le fils de madame de Pachta : « en ville il y avoit musique devant les fenêtres de madame Pachta dont c'est demain le jour de naissance ; au commencement et a la fin 3 coups de canon⁴⁹ ». La venue des curistes perturbe l'ordre seigneurial en rendant moins lisible une présence familiale réaffirmée au travers des fêtes aristocratiques dans les temples du parc.

Construire l'espace de la fête aristocratique dans l'ombre de la Révolution

Les grandes familles participent directement à la mise en scène de leurs domaines grâce à la pyrotechnie et à la musique. Les circulations d'un domaine à l'autre stimulent les fêtes aristocratiques comme celle que le comte Waldstein donne à Dux le 27 août 1795. Après une course de chevaux, le clou du spectacle est « un petit feu d'artifice ou parurent les armes de Ligne⁵⁰ ». Des fêtes similaires ont lieu en même temps dans le domaine Chotek de Weltruss près de Prague. Le 30 août, le comte de Wilczek y reçoit un hommage alors qu'il jouit d'une « liberté rançonnée » qui le tire des prisons d'Amiens où il est gardé depuis près de deux ans :

Nous trouvames le chateau éclairé en dedans; dans la salle il y avoit près de 300 bougies, un grand orchestre et beaucoup d'auditeurs; sur les deux balcons de la salle étoit les armes de W. transparent les uns avec un trophée militaire, les autres avec la balance et la corne d'abondance⁵¹.

Ces extraits rappellent l'importance attachée aux armoiries comme démonstration de l'histoire et de la gloire familiale (*fama*), ainsi que l'a montré Jiří Hrbek dans le cas des

⁴⁶ SOAL-Děčín, c. 157, journal du 24 juillet 1797.

⁴⁷ *Idem*, 1^{er} mai 1797 : « Il est d'usage ici que le 1 de May les musiciens de la ville vont faire de la musique, c'est-à-dire leur ennuyeux air de trompette, devant la maison de tous les notables: le Bourguemaitre, le Directeur [*Oberamtman*], le Forstmeister [intendant des forets], le Doyen ».

⁴⁸ SOKA-Teplice, AMT 939, comptes de la commune sujette de Teplitz au début du XIX^e siècle.

⁴⁹ SOAL-Děčín, c. 157, journal du 23 septembre 1795, p. 73.

⁵⁰ *Idem*, 27 août 1795, p. 29.

⁵¹ *Idem*, 30 août 1795, p. 37. Il peut s'agir du frère du comte Johann Joseph Wilczek, plénipotentiaire d'Autriche à Milan et veuf de Thérèse Clary-Aldringen (1756-1790), une sœur du prince Jean.

Waldstein⁵². Les fêtes éphémères sont l'occasion d'une célébration ancrée dans un contexte précis. Ici, les décorations exaltent le courage militaire et le sacrifice nobiliaire lors de la campagne de Flandres en 1793. Cette mise en scène entretient la représentation de la noblesse d'épée au sein même du fief d'une grande famille « de robe », les Chotek s'étant distingués dans les ministères plus que sur les champs de bataille⁵³. La corne d'abondance peut traduire la prospérité des seigneuries, résultat de la bonne administration des princes. Ce vocabulaire symbolique inscrit ces fêtes privées dans le droit fil des réjouissances monarchiques étudiées par Pauline Valade⁵⁴.

Ce type d'évènement a un coût : Jean de Clary-Aldringen voit ainsi ses frais de bouche doubler entre l'hiver à Vienne et l'été à Teplitz au cours des années 1800, alors que les denrées sont bien plus chères dans la capitale⁵⁵. C'était la conséquence des diners offerts aux baigneurs distingués qui ne manquaient pas de rendre visite au propriétaire des lieux. Le prince Jean évoque aussi les pratiques dispendieuses du prince de Lobkowitz qui met en valeur son mécénat de Haydn à Eisenberg⁵⁶. Les premières fouilles dans les archives de ces familles ont permis de baliser des recherches potentielles sur le coût exact de ces pratiques ostentatoires qui apparaissent indispensables aux grands propriétaires de Bohême⁵⁷. Un simple pavillon éphémère pour accueillir un diner ne coûte qu'une vingtaine de florins d'après le prince Jean, mais les dépenses peuvent ensuite atteindre des sommes impressionnantes⁵⁸. Pour les musiciens, David Hennebelle chiffre entre 35 000 et 50 000 livres le budget « musical » d'un aristocrate mécène en France au XVIII^e siècle⁵⁹. On trouve des sommes similaires dans la monarchie des Habsbourg de la fin du XVIII^e siècle, avec le prince de Lobkowitz qui n'hésite pas à verser 1000 gulden (2500 francs environ) à son ancien violoniste Weigl pour dédier *La passione di Gesù Cristo* à Marie-Thérèse de Bourbon-Naples en 1811⁶⁰. Le rassemblement de dépenses fragmentées demande une enquête complète, mais

⁵² J. Hrbek, « Valdštejnský erb jako projev Rodové reprezentace v 17. a 18. století » [Les armes des Waldstein, une démonstration de la représentation familiale aux XVII^e et XVIII^e siècles], Prague, Togga, 2016. Voir aussi M. Figeac, *Les noblesses en France, du XVI^e au milieu du XIX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 41-42.

⁵³ I. Cerman, *Chotkové*. [Les Chotek, histoire d'une noblesse de robe], Prague, NLN, 2008, p. 237 sq.

⁵⁴ P. Valade, *Joie populaire et pouvoir politique : assentiment, construction et interrogation du pouvoir politique par l'émotion (1715-1799)*, thèse soutenue à l'Université de Bordeaux, 2016 (dir. M. Figeac).

⁵⁵ D'après les comptes de la maison, SOAL-Děčín, c. 117. Nous renvoyons au graphique p. 555.

⁵⁶ SOAL-Děčín, c. 108, Teplitz, 16 août 1799.

⁵⁷ Archives nationales de République Tchèque (Státní oblastní archiv v Praze), *Rodinný archiv Valdštejnů, Mnichovo Hradiště*, Č. 446. Les archives Lobkowitz sont parmi les plus riches de l'Europe centrale. Une partie se trouve dans les fonds SOA Litoměřice, mais le fonds musical se trouve à Nelahozeves près de Prague.

⁵⁸ SOAL-Děčín, c. 108, Teplitz, 4 juillet 1794.

⁵⁹ D. Hennebelle, *De Lully à Mozart. op. cit.*, p. 125.

⁶⁰ Selon Jaroslav Macek, « Franz Joseph Maximilian Lobkowitz : Musikfreund und Kunstmäzen, dans S. Brandenburg, M. Gutiérrez-Denhoff (éd.), *Beethoven and Böhmen*, Bonn, Beethoven-Haus, 1988, p. 170 ; voir

comme le souligne David Henebelle ou Pavel Zatloukal qui étudie les Liechtenstein, ces sommes importantes n'excèdent pas 10 à 20% des revenus des propriétaires⁶¹. Les dépenses pour les fêtes aristocratiques ne sont pas immodérées, et traduisent au contraire les marges accordées par une bonne gestion seigneuriale.

Le prince de Clary-Aldringen, qui doit accueillir des invités tout au long de la saison, s'inscrit modérément dans cette dynamique de représentation pour laquelle la noblesse ne lésine pas sur les effets pour mettre en valeur les châteaux et les parcs. Tous les grands nobles n'ont pas la passion mécénale de Franz Joseph Lobkowitz, mais tous utilisent les ressources à leur disposition pour allier la distinction au plaisir musical et visuel. Le comte Waldstein n'hésite pas à débaucher les comédiens professionnels du théâtre de Teplitz, et profite de ses séjours à Prague pour rapporter les lampions nécessaires à ses illuminations, tout comme le prince de Clary-Aldringen⁶². Les grands nobles peuvent ainsi animer les structures durables et éphémères de leurs domaines en inscrivant leurs promenades dans des parcours qui mobilisent le personnel de la seigneurie et se déroulent devant un public nombreux, en grande partie composé des populations locales. Le journal du comte permet de le suivre sur les circuits préparés dans le domaine Chotek de Weltruss près de Prague, entre le 27 août et le 1^{er} septembre 1795 :

a 9 heures nous nous embarquames vis a vis du chateau sur 4 ou 5 bateaux dont un avec des instruments a vent. Arrivés au temple nous vimes tout le pont et les alentours remplis de monde, devant la porte du temple rangés en haye 8 ou 10 chasseurs, qui firent une décharge de fusils. Nous débarquames sous le pont et nous entrâmes dans le temple ou l'on déjeuna⁶³.

Le comte de Clary-Aldringen retrouve ainsi les plaisirs publics des promenades en barque sur les pièces d'eau aménagées par les seigneurs. Sa description se rapproche relativement des parcours initiatiques composés dans les jardins particuliers du Hainaut que Jean-Louis Vanden Eynde analyse sous l'angle de l'inspiration maçonnique chère au comte

aussi John A. Rice, *Empress Marie Therese and Music at the Viennese Court, 1792-1807*, Cambridge, CUP, 2003, p. 234. Il s'agit de la deuxième épouse de l'empereur François II.

⁶¹ D. Henebelle, *De Lully à Mozart. op. cit.*, p. 125. P. Zatloukal, « Das „lange Jahrhundert" im Grenzland von Südmähren und Niederösterreich. Versuch einer Charakteristik des kulturellen Geschehens im Parkareal von Eisgrub, Feldsberg und Lundenburg in den Jahren 1785-1918 », dans M. Vařeka, A. Zářický (éd.), *Das Fürstenhaus Liechtenstein in der Geschichte der Länder der Böhmischen Krone*, Ostrava, Vaduz, 2013, p. 469-482.

⁶² SOAL-Děčín, c. 157, journal Ch.-J., 7, 10 août 1795, p. 4, 15: débauchage des comédiens; c. 189, le prince Jean à son fils et à son épouse, Teplitz, 22 mai 1812, illumination pour la famille impériale.

⁶³ Voir annexe 2 p. 320 pour le récit complet. SOAL-Děčín, c. 157, 27 août 1795, p. 29.

Johann de Wilczek présent avec son frère à Weltruss en 1795⁶⁴. Difficile dans ce cas de lire un circuit maçonnique, mais plutôt une construction de la visibilité aristocratique d'une noblesse seigneuriale qui se déplace « dans son élément ». En effet, un buste de l'empereur Joseph II et du *Feldmarschall* Lacy (1725-1801) accueillent la noblesse de Bohême dans ce temple « dédié aux grands hommes, défenseurs de la bohème, et amateurs du jardinage⁶⁵ ». Les grands propriétaires de Bohême rappellent ainsi leur appartenance et leur loyauté à la monarchie des Habsbourg dans les fiefs où ils ne résident qu'une partie de l'année⁶⁶.

Il y a ceux qui entrent déjeuner, et ceux qui les regardent. Le repas fait partie d'un divertissement soigneusement pensé, sinon orchestré, qui conduit sur une place où a lieu un jeu de tir à l'oiseau factice auquel participent les dames :

Grands berceaux sous lesquels étoient une foule de paysans qui crioient et applaudissoient et la musique [...] Si une dame manque tous les 4 coups, un silence profond indique ce malheur comme il arriva à madame [la comtesse] de Martinitz. - Si c'est un homme (comme cela arriva à monsieur Pehem) il peut s'attendre à une musique de sonnettes au lieu de trompettes⁶⁷.

Devant le public des amis et des paysans, les jeux de hasard prisés dans les salons des hôtels et des châteaux cèdent le pas devant le jeu d'habileté en plein air. Comme dans les tournois médiévaux, un accompagnement musical entretient une tension au cours du divertissement. Des lots sont offerts, rappelant l'engouement pour les loteries que l'on retrouve dans les hôtels urbains⁶⁸. Il n'est pas question d'argent comme dans les nombreux jeux de hasard tel le trictrac, ou de cartes à levée comme l'homme auxquels le prince Jean consacre 100 à 200 florins par an à la fin du XVIII^e siècle⁶⁹. Les lots vont d'un « beau petit bas-relief d'albâtre avec un cadre doré⁷⁰ » à la cravate emportée par le comte Charles-Joseph. Une image de la culture matérielle de la noblesse est exposée avec une chaîne de

⁶⁴ Jean-Louis Vanden Eynde, « Promenade initiatique aux jardins », dans C. Loir, L. Turcot (dir.), *La promenade au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles (Belgique-France-Angleterre)*, Paris, ÉUB, 2011, p. 191-208. Le comte Wilczek est fondateur de la loge de la Concorde à Milan en 1783.

⁶⁵ Voir annexe 2, p. 320. SOAL-Děčín, c. 157, journal du 27 août 1795, p. 30.

⁶⁶ Pour une comparaison avec la France : Roger Baur, « Les réceptions des grands seigneurs ubiquistes dans leurs fiefs (fin XVI^e-fin XVIII^e siècle) », dans A.-M. Cocula, M. Combet (éd.), *Château et divertissement*, Bordeaux, Ausonius, 2003, p. 107-127.

⁶⁷ SOAL-Děčín, c. 157, 27 août 1795, p. 29-33.

⁶⁸ Ainsi qu'en témoignent fréquemment les journaux du comte Charles-Joseph.

⁶⁹ Le prince alloue aux pertes une rubrique de ses comptes domestiques, intitulée « perdu au jeu » (*Im Spiel verloren*), pouvant atteindre 1319 florins en 1819. SOAL-Děčín, c. 117. L'homme est un des premiers jeu de levées à enchères, d'origine espagnole et très pratiqué dans la France du début du XVIII^e siècle. Il continue d'être joué avec des règles proches dans les pays du Nord, en étant toutefois progressivement remplacé par le whist. É. Belmas, *Jouer autrefois. Essai sur le jeu dans la France moderne*, Seyssel, Champ Vallon, 2006. La passion dévorante des jeux à la fin du XVIII^e siècle est bien visible dans les journaux du comte Charles-Joseph. Il s'y consacre moins que son père, et les allusions sont un peu moins nombreuses dans les journaux des années 1810-1820.

⁷⁰ SOAL-Děčín, c. 157, 27 août 1795, p. 33.

montre d'or et un gilet brodé. Maurice gagne un outil relativement innovant à la fin du XVIII^e siècle : « un couteau qui avoit avec lui une fourchette, un tirebouchon et un caniffe tout cela en une piece⁷¹ ». Il y a là de quoi séduire notables et travailleurs de la seigneurie. Les réjouissances aristocratiques rejouent la vie quotidienne de la haute noblesse, et placent celle-ci en représentation au cœur de ses domaines.

Il est à noter que le « monsieur Pehem » évoqué est un des hommes du prince, qui soutient le gouverneur des jeunes comtes de Clary-Aldringen : sa proximité avec la famille de la maison noble qu'il sert est ainsi mise en valeur devant les sujets d'une autre seigneurie. Le comte insiste sur la présence de ces derniers, associant par là les réjouissances aristocratiques et le divertissement populaire. Le 31 août 1795, un public dansant suit la barque des musiciens : « les paisans se rassemblèrent en foule sur le rivage et commencèrent a danser de tout leur coeur toujours en suivant le bateau, ce qui faisoit un coup d'oeil charmant⁷² ». La noblesse et les sujets s'observent mutuellement, puis les paysans sont associés à la fête le lendemain :

Nous arrivames comme sans dessein a une grande prairie, au bout de laquelle étoit bâti un arc de triomphe superbe. huit colonnes d'ordre corinthien; des deux cotés les musiciens qui commencèrent a jouer dès que nous approchames [...] après cela on joua 1 ou 2 symphonies puis tout a coup les chanteurs firent place et on vit arriver 50 paires de paisans, en habit de Dimanche, préludés d'une musette et de plusieurs monsieurs habillés en paisans. [...] Comme nous devions faire un déjeuner dinant avant de partir on nous servit sur la prairie en même temps que les paysans [...] Papa but a la santé des paisans et une paire de chaque table est venue en députation au milieu de la prairie boire a la santé de l'oncle⁷³.

Cet extrait évoque les fêtes privées étudiées par Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval dans la France du XVIII^e siècle, qui « copient les délégations des fêtes publiques en faisant intervenir les représentants du monde paysan entourant le château dans lequel elle se déroule⁷⁴ ». Ce dernier jour de fête est placé sous la thématique du bon gouvernement au centre du rapport entre le prince et les arts à l'époque moderne, éclairé récemment par les recherches de Pauline Valade sur l'organisation des réjouissances à Paris⁷⁵. La Weltruss embellie par le comte Chotek donne lieu à une scène de concorde qui nourrit le mythe

⁷¹ Le « caniffe » désigne alors les taille-plumes. Les couteaux fermants se développent au XVII^e siècle, et dans la population, les individus se déplacent souvent avec leur propre couteau pour déjeuner. Le couteau suisse est adopté par l'armée helvétique à la fin du XIX^e siècle. Florence Vidonne, *Couteaux d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Flammarion, 2005, p. 57-83.

⁷² SOAL-Děčín, c. 157, 30 août 1795, p. 36.

⁷³ Voir annexe 2, p. 320. SOAL-Děčín, c. 157, 31 août 1795, p. 40-42.

⁷⁴ M.-E. Plagnol-Diéval, « *La cour plénière* (1788) : enjeux politiques du théâtre de société », dans M.-E. Plagnol-Diéval, D. Quérou (éd.), *Les théâtres de société au XVIII^e siècle*, Bruxelles, ÉUB, 2005, p. 269.

⁷⁵ P. Valade, *Joie populaire et pouvoir politique, op. cit.* voir Michel Figeac et alii, *Le prince et les arts en France et en Italie, XIV^e-XVIII^e siècles*, Paris, Sedes, 2010.

paternaliste du bon seigneur en ses terres. Les fêtes domaniales organisent un discours de la reconnaissance des paysans vers les seigneurs et des seigneurs vers les paysans dans lequel s'exprime l'idéal de légitimité de la noblesse seigneuriale. Bertrand Goujon le retrouve dans le cas des Arenberg attachés à la refondation, « sur des bases modernes, du pacte seigneurial traditionnel » au XIX^e siècle⁷⁶. Cette mise en scène de l'assentiment paysan se reproduit encore après la fin du régime seigneurial en 1848, jusqu'au XX^e siècle ainsi que le montrent les recherches de Tatjana Tonsmejer et Eckard Conze⁷⁷. Ce dernier retrouve dans cette convivialité entre aristocrates et paysans une forme « d'intimité qui repose sur l'acceptation du tissu social⁷⁸ ».

Le comte n'est pas dupe sur le fait qu'il s'agit d'une reconstitution : « On dansoit et dinoit encore lorsqu'il a fallu nous arracher a cette image de l'age d'or » écrit-il à la fin de sa description⁷⁹. Cet âge d'or, la noblesse le rend directement perceptible grâce à une mise en scène particulièrement signifiante au lendemain de la « guerre aux châteaux » que Jonathan Dalby étudie en France en 1792⁸⁰. La mention de « plusieurs monsieurs habillés en paisans », suggère la présence de danseurs qui donnent une représentation théâtralisée de la société rurale de Bohême, avant que les vrais paysans dansent avec leurs costumes traditionnels. Le comte les décrit avec un intérêt de folkloriste qui trahit une familiarité toute relative avec le monde villageois des grands domaines de Bohême.

Ces scènes racontées par l'héritier d'un de ces domaines ponctuellement illuminés ont un vrai pouvoir de suggestion. En effet, si les échos révolutionnaires en Europe centrale sont réels chez les élites intellectuelles ou bourgeoises, les travaux de Pascal Dupuy sur les caricatures des trois ordres en France, en Angleterre et en Allemagne montrent que ce dernier espace n'est gagné que tardivement par les gravures allégoriques et satiriques sur l'ordre social inspirées de la production anglaise⁸¹. Pour cet auteur, « il s'agit encore souvent d'images accompagnées de longs textes descriptifs et à l'astuce graphique d'assez médiocre qualité⁸² ». Pour les sujets des domaines, l'effet produit par les honneurs rendus aux militaires

⁷⁶ B. Goujon, « Le grand domaine aristocratique dans le monde rural en France et en Belgique au XIX^e siècle », *Ruralia*, 2004/14, p. 45-74.

⁷⁷ T. Tönsmejer, *Adelige Moderne. Grossgrundbesitz und ländliche Gesellschaft in England und Böhmen (1848-1918)*, Cologne, Böhlau, 2012, p. 248-251; E. Conze, *Von deutschen Adel : Die Gräfen von Bernstorff im zwanzigsten Jahrhundert*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 2000, p. 369.

⁷⁸ *Ibidem*.

⁷⁹ SOAL-Děčín, c. 157, 31 août 1795, p. 42.

⁸⁰ J. Dalby, *Les paysans cantaliens et la Révolution française (1789-1794)*, Clermont-Ferrand, PUBP, 1989, p. 77.

⁸¹ P. Dupuy, « La caricature face à la noblesse française sous la Révolution », dans Ph. Bourdin (dir.), *Les noblesses françaises dans l'Europe de la Révolution*, Rennes/Clermont-Ferrand, PUR/PUBP, 2010, p. 513-534.

⁸² *Idem*, p. 518.

des campagnes contre la Révolution et la célébration de la concorde seigneuriale devait être bien plus important que les satires en circulation dans l'Europe de la Révolution. Les grands nobles ont les moyens de rendre directement perceptible leur vision de l'ordre social et politique dans une Bohême qu'ils ne souhaitent pas voir gagnée par les idées révolutionnaires. Le divertissement des propriétaires participe d'une entreprise de préservation des domaines ancestraux qui fait l'objet de nombreuses stratégies familiales en Europe, ainsi que le souligne Philippe Bourdin⁸³.

Le répertoire musical s'adapte aux différentes étapes de la fête. Celle-ci débute par des chœurs de chanteurs et des symphonies instrumentales et se conclut par des airs de musette plus aisés à danser. La pastorale classique et les airs pastoraux n'ont pas de mal à cohabiter. Il n'est ainsi pas rare que les célébrations nobiliaires et populaires s'accordent en milieu rural, en particulier au cours des mariages où les familles nobles unissent leur destin en même temps que les couples villageois. Plusieurs noces sont célébrées au cours du mariage de la princesse Flore de Ligne avec Raban de Spiegel à Presbourg en 1798, plaçant le couple noble au milieu de ses sujets. Les danses « slavaques » et hongroises sont à l'honneur. Le comte décrit un « charivari incroyable » auquel la noblesse est associée⁸⁴. Puis viennent les fameuses bandes de tsiganes dont les plus célèbres musiciens comme Bihary (1764-1827) triomphent jusqu'à la cour des Habsbourg au début du XIX^e siècle⁸⁵. Ces bandes sont fréquemment employées au cours des fêtes aristocratiques⁸⁶. Il existe ainsi une diversité du répertoire musical dans les seigneuries qui ouvre la noblesse à d'autres mélodies grâce à la circulation des musiciens itinérants. Après une chasse au cerf avec le prince Lobkowitz en 1795, les Clary-Aldringen voient arriver dans le pavillon de chasse de Tupperlbourog des musiciens juifs qui proposent un concert : « Pendant le diner, vinrent 4 juifs avec des violons et des Hackbrette, qui firent une musique vraiment hébraïque⁸⁷ ». La noblesse est assez familière de ces airs traditionnels qui inspirent nombre de grands compositeurs contemporains comme Haydn ou Schubert⁸⁸. Le théâtre des domaines favorise un élargissement du goût musical de la noblesse.

La musique turque est particulièrement jouée en ces temps de guerre, faisant revivre le mythe de la grande armée turque venue assiéger Vienne en 1683. En 1795, le comte Waldstein place sur le balcon du château de Dux « une quinzaine de turcs bohèmes asses bien

⁸³ P. Bourdin, « introduction », dans P. Bourdin (dir.), *Les noblesses, op. cit.*, p. 25 .

⁸⁴ SOAL-Děčín, c. 157, 4 octobre 1798, p. 9.

⁸⁵ Franz Listz, *Des bohémiens et de leur musique en Hongrie*, Paris, A. Bourdillat, 1859, p. 294-303.

⁸⁶ Anna G. Piotrowska, *Gypsy Music in European culture*, Boston, Northeastern University Press, 2013, p. 22-23.

⁸⁷ Un instrument à cordes frappées courant dans les pays germaniques. SOAL-Děčín, c. 157, 23 juillet 1795, p. 92.

⁸⁸ Walburga Litschauer, *Schubert und das Tanzvergnügen*, Vienne, Holzhausen, 1997.

habillés qui faisoient une belle musique turque chaque fois que quelqu'un arrivoit⁸⁹ ». Le comte lui-même rémunère des musiciens pour accompagner d'airs à la turque sa campagne de recrutement pour la *Landwehr* de Bohême en 1809⁹⁰. De la mise en scène aristocratique à la mobilisation des volontaires, les thèmes musicaux ont un sens bien précis qui rappelle à tous que la monarchie est en guerre. Grâce à un répertoire élargi, la noblesse s'inscrit dans son temps et dans ses domaines.

Si l'ensemble de la seigneurie est concernée, le théâtre du prince de Clary-Aldringen est le cœur de la vie musicale et culturelle à Teplitz. Les salles aristocratiques sont l'écrin de la vie culturelle dans les domaines comme ceux des Schwarzenberg en Bohême du Sud ou des Liechtenstein en Moravie sur lesquels portent des travaux récents⁹¹. L'organisation du théâtre professionnel est une manifestation essentielle de la construction de l'autorité seigneuriale et du prestige culturel de la haute noblesse de Bohême. Le prince de Clary-Aldringen décline cette logique dans le contexte particulier de la ville d'eau de Teplitz.

C. Le prince et l'organisation du théâtre dans la ville d'eau de Teplitz

L'encadrement des artistes professionnels au théâtre du château entre 1790 et 1830

La venue d'un nombre croissant de curistes à Teplitz à partir des années 1790 modifie relativement la conception traditionnelle du théâtre aristocratique dans le monde seigneurial. Un bel exemple de cette conception peut être l'implication du prince Aloïs de Liechtenstein (1759-1805) dans la vie musicale et théâtrale de Moravie. Il engage et rémunère différentes sociétés de théâtre à Feldsberg/Valtice entre 1790 et 1800 puis songe à la constitution d'un ensemble fonctionnant tout au long de l'année. En plus de bénéficier de l'usage du théâtre, les directeurs des compagnies sont généralement rémunérés mille florins, mais la troupe du directeur réputé Georg Schantroh obtient dix mille florins pour quelques mois en 1801 selon Jitka Pavlišová⁹². À ce prix, le prince peut faire circuler comédiens et musiciens dans ses

⁸⁹ SOAL-Děčín, c. 157, 10 août 1795, p. 8.

⁹⁰ *Idem*, c. 187, Ch.-J. à L., Tetschen, 18 avril 1809, pour 10 florins. Pour Georges Kastner, cette musique « calquée sur celle des janissaires » est jouée par les armées de Russie et de l'espace germanique. Hautbois et tambours jouent des airs au « caractère vraiment héroïque » estimé particulièrement stimulant. *Manuel général de musique militaire*, Paris, Firmin Didot, 1848, p. 129-131.

⁹¹ J. Franková, « La musique et le théâtre baroque de Český Krumlov », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 189 ; J. Šťávoňová, *Zámecká divadla, op. cit.*, p. 32-46

⁹² J. Pavlišová, *Ve službách, op. cit.*, p. 92-97. G. Schantroh se produit à Cracovie, Prague, Brno puis à Lubjana, Klagenfurt et Carlsbad avant d'être engagé. Sur toutes les personnalités musicales, nous renvoyons aux notices de Alena Jakubcova et alii, *Starší divadlo v českých zemích*. [le théâtre ancien dans les pays tchèques], Prague, Divadelni Ustav a Academia, 2007. L'ouvrage de référence reste Jan Gottfried Dlabach, *Allgemeines historisches Künstler Lexikon für Böhmen und zum Theil auch für Mähren und Schlesien*, Prag, Haase, 1815.

différentes seigneuries, ajoutant une dimension culturelle à son autorité étendue sur de vastes domaines⁹³.

Rien de tel à Teplitz, où le prince Jean de Clary moins richement doté n'a pas besoin de déboursier les 13 000 florins que coûtent six ans de fonctionnement du théâtre Liechtenstein, ni les 5200 florins nécessaires à l'engagement de dix-huit professionnels permanents en 1800⁹⁴. Il ne rémunère pas les directeurs attirés par la certitude d'un public fréquemment renouvelé et friand de divertissement depuis l'ouverture du théâtre en 1789. Les contrats saisonniers retrouvés entre 1790 et 1840 montrent que ni lui ni aucun prince de Clary ne souhaite la constitution d'un ensemble permanent engagé à son service comme le prince de Schwarzenberg qui s'entoure d'une cour de musiciens au XVIII^e siècle ou le prince de Liechtenstein qui s'affirme en grand seigneur dans les années 1790-1800⁹⁵. En cédant le théâtre à titre gracieux, le prince de Clary se positionne en ami des arts et non en mécène.

Cette situation issue de la nature hybride d'une ville sujette qui est aussi ville d'eau conduit à favoriser un répertoire qui correspond d'abord aux attentes des curistes et ensuite à celles du propriétaire. Ce contexte éloigne Jean de Clary du prince de Liechtenstein. Ce dernier dépense de fortes sommes pour engager les acteurs, et entend orienter le répertoire à sa guise. Le prince Aloïs souhaite interdire le répertoire d'Iffland et de Kotzebue joué à Teplitz et demande de privilégier le théâtre français selon les recherches de Jitka Šťávoová⁹⁶. Il commande aussi des traductions et adaptations allemandes d'auteurs français, et les pièces de Shakespeare, signalant par là les goûts et les engagements d'un aristocrate dans le débat sur la musique et le théâtre de la fin du XVIII^e siècle⁹⁷. Le seigneur de Clary ne semble ordonner aucune commande particulière. L'engagement des compagnies équivaut toutefois à une validation tacite du répertoire présenté dans les lettres de candidature des directeurs de compagnies⁹⁸. Les Clary-Aldringen se limitent à ce type de supervision, mais demeurent une autorité de tutelle grâce à ce pouvoir de renouveler l'engagement, comme l'illustre la visite du directeur Schantroch qui présente la programmation au comte Charles-Joseph en l'absence de son père en mai 1815⁹⁹. Les directeurs sont ensuite libres d'organiser leurs spectacles, mais

⁹³ *Ibidem* ; J. Šťávoová, « Zámecká divadla..., *op. cit.*, p. 32-46.

⁹⁴ J. Pavlišová, *Ve službách, op. cit.*, p. 98.

⁹⁵ J. Franková, « La musique..., dans O. CHaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 186-188. Les contrats sont mis en place avec la correspondance seigneuriale puis transcrits dans les livres des décrets au début du XIX^e siècle : SOAL-Děčín, c. 120-143 et Vč Teplice, 92-93.

⁹⁶ J. Šťávoová, « Zámecká divadla..., *op. cit.*, p. 42.

⁹⁷ *Ibidem*. Débats retracés par R. Markovits, *Civiliser l'Europe, op. cit.*, p. 125-132. Voir aussi Christine Roger, *La réception de Shakespeare en Allemagne de 1815 à 1850*, Berne, Peter Lang, 2008 et la thèse de Anne Feuchter-Feler, *Le drame militaire en Allemagne au XVIII^e siècle*, Berne, Peter Lang, 2005.

⁹⁸ Lettres retrouvées dans la correspondance seigneuriale, c. 120-143.

⁹⁹ SOAL-Děčín, c. 160, journal 15 mai 1815, p. 26.

doivent soumettre toute initiative à l'approbation du prince ou de son agent principal l'*Oberamtmann*¹⁰⁰. Sans assumer pleinement le rôle de commanditaire, le prince de Clary-Aldringen conserve toutefois la maîtrise de son théâtre et en fixe les règles d'accès. À l'instar de ses pairs, il demeure un ordonnateur essentiel de la vie musicale et théâtrale sur ses terres.

Maître de son théâtre, le prince Jean s'appuie sur la circulation des sociétés de comédiens et de musiciens qui accompagnent le mouvement des élites hors des métropoles entre les deux saisons théâtrales. Il s'attache notamment à faire jouer la concurrence entre les directeurs de théâtre pour tenter de garantir aux curistes une troupe et un répertoire de qualité au début du XIX^e siècle. Avec le *Hochzeit des Figaro* (Mozart, 1786) ou *Die Spiegel von Arkadien* (Süßmayr, 1794), le directeur pragois Anton Grams est par exemple certain de plaire en 1796¹⁰¹. Mais rien n'est acquis pour les compagnies de la fin du XVIII^e siècle. Le pragois Anton Grams en fait l'amère expérience en 1799 : ayant obtenu le monopole deux ans de suite, il s'est montré confiant, d'autant que l'intendant des domaines l'assure de son appui en novembre 1798. Il déchanté en apprenant que la proposition de Karl Krüger basé à Leipzig est retenue¹⁰². Sa lettre désespérée n'y change rien, il ne retrouve le théâtre de Teplitz qu'en 1801. Le prince de Clary joue un rôle dans l'orientation des circulations musicales et théâtrales en Bohême en faisant varier le personnel et le répertoire du spectacle vivant dans la ville d'eau entre 1790 et 1816.

Dans leurs lettres de candidature, les directeurs des compagnies des théâtres de Saxe ou de Prague misent sur une combinaison entre les valeurs sûres et la nouveauté pour être engagés. Ils proposent des répertoires attractifs qui correspondent aux succès musicaux et théâtraux dans les métropoles. En entretenant une concurrence entre les directeurs, le prince accompagne l'évolution musicale de l'époque. La programmation de Teplitz traduit ainsi un glissement progressif du théâtre chanté (*Singspiel*) caractéristique des espaces germaniques de la fin du XVIII^e siècle vers l'opéra romantique entre 1790 et 1830¹⁰³.

¹⁰⁰ Clause des contrats, récurrente tout au long de la période. Par exemple, SOAL-Děčín, Vč Teplice, c. 93, contrats avec le directeur Franz Maschek, 6 septembre 1820, fol. 30-31, 4 septembre 1823, fol. 69-70.

¹⁰¹ SOAL-Děčín, c. 121, lettre non datée avec le rapport du 15 avril.

¹⁰² *Idem*, c. 122, correspondance avec l'*Oberamt* et lettres de mars 1799.

¹⁰³ B. Banoun et J.-F. Candoni définissent le *Singspiel* comme une « enveloppe musicalisée » perçue comme « une forme d'expression spécifiquement allemande permettant de s'affirmer face aux modèles opératiques étrangers » (*Le monde germanique et l'opéra. Le livret en question*, Paris, Klincksieck, 2005, p. 70, 209).

	<i>Lustpiel</i> [comédie]	<i>Schauspiel</i> [drame]	<i>Singspiel</i> [théâtre chanté]	<i>Trauerspiel</i> [drame bourgeois et historique]	<i>Oper</i> [opéra]
1791	25	3	7	5	0
1823	10	15	0	7	14

Évolution d'ensemble de la programmation à Teplitz, d'après le journal du comte Ch. J. de Clary et l'almanach de J. Lemberg¹⁰⁴.

Le caractère lacunaire des sources comme les affiches conservées dans les archives de Děčín et Teplitz empêchent de reconstruire exactement le répertoire joué¹⁰⁵. En tout état de cause, le *Singspiel* ne disparaît pas : les contrats des années 1820 corrént l'exigence de musiciens professionnels à la nécessité de jouer ce type de pièces caractéristiques du spectacle vivant dans l'espace germanique. La petite scène de Teplitz traduit logiquement les évolutions du goût musical dans cette partie de l'Europe centrale.

Comme les théâtres Schwarzenberg ou Liechtenstein, le théâtre Clary-Aldringen offre une salle clef en main pour jouer ce répertoire, avec une machinerie et six décors amovibles décrits dans les inventaires après-décès¹⁰⁶. Les artistes trouvent également des costumes des chevaliers du Moyen-Âge et des gentilshommes du Grand Siècle, ou les uniformes bourgeois qui font écho à l'essor du drame historique et du mélodrame au début du XIX^e siècle¹⁰⁷. Les fragments d'inventaire conservés recensent 345 pièces de « *Altdeutsche & Spanische Costume* », une garde-robe bien moindre que celle des Liechtenstein à Feldsberg, que Mikuláš Hulec et Daniel Špička estiment à plus de 30 000 pièces¹⁰⁸. Ici encore, il est possible de lire avec prudence la hiérarchie des fortunes des propriétaires de théâtres.

Les artistes n'emportent que quelques accessoires et décorations supplémentaires, nécessaires pour mettre en scène les drames historiques, le théâtre chanté (*Singspiel*) de la fin du XVIII^e siècle¹⁰⁹, puis les opéras du début du XIX^e siècle. Les équipements sont inventoriés et entretenus avec soin, d'autant plus qu'ils servent également aux amateurs. Une clause des

¹⁰⁴ Voir annexe 3 p. 323 le détail des pièces. SOAL-Děčín, c. 183, fol. 61; Johann W. Lemberg, *Taschenbuch für Schauspieler und Schauspielfreunde auf das Jahr 1823*, Vienne, Tendler et Manstein, 1823, p. 313-317.

¹⁰⁵ La conservatrice du musée de Teplice en donne un inventaire : J. Michlová, *Zámecké divadlo v Tepličích : divadelní cedule ve sbírce knihovny muzea* [Le théâtre du château de Teplice : affiches conservées dans la bibliothèque du Musée], Teplice, RMT, 2014.

¹⁰⁶ SOAL-Děčín, c. 156, *Beschreibung der auf der hochfürstlich von Clarischen Fiedicommisherrschaft Teplitz*, 1826, p. 8-9.

¹⁰⁷ *Idem*, c. 747, catalogue manuscrit, n. d., premier XIX^e siècle. Les pièces de garde-robe ne semblent pas conservées dans le théâtre du château aujourd'hui fermé. L'état de sa machinerie n'a pu être examiné. À l'heure actuelle, seul le théâtre des Schwarzenberg à Český Krumlov fait l'objet de reconstitutions et des expérimentations sur le répertoire et la mise en scène de l'époque : Jana Franková, Jana Spáčilová, « *Le théâtre de Český Krumlov : une scène authentique ?* » dans J.-N. Laurenti, *Restitution et création dans la remise en spectacle des œuvres des XVII^e et XVIII^e siècles*, Annales de l'ACRAS, 2010/4, p. 23-36.

¹⁰⁸ M. Hulec, D. Špička, « *Valtické zámecké divadlo: projekt rekonstrukce* » [Le théâtre de Valtice, projet de reconstruction], *Svět barokního divadla*, 2007, p. 349-361. Jan Pömerl, « *La vie au milieu des décors* », *Czech Theatre*, 1994/7, p. 2-11.

¹⁰⁹ Par exemple *Wallenstein* en 1791 ou *Romeo und Juliet* (*Singspiel* en trois actes). Le comte les recense dans ses premiers journaux, SOAL-Děčín, c. 183, cahiers des années 1790, ici 1791, n° 4.

contrats souligne les précautions d'usage au cours des locations saisonnières¹¹⁰. Au début du XIX^e siècle, période de structuration du monde musical et théâtral en Bohême, les théâtres aristocratiques fournissent aux artistes un matériel de qualité. Les moyens de ces « petites scènes » extra-métropolitaines semblent presque supérieurs à ceux du théâtre des États, selon le *Prager Theater Almanach* de 1808 qui dénonce la direction de Domenico Guardasoni : « les décors endommagés n'étaient pas réparés, au bout de deux ans à peine, les peintures devenaient à peine visible [...], ce qui était suivi d'effets ridicules, un indien se promenant dans une sombre forêt allemande, ou un romain dans une chambre moderne¹¹¹ ». L'accueil d'artistes professionnels dans les théâtres de la noblesse et l'engouement des amateurs favorisent la création d'espaces bien équipés, en lien avec les métropoles, et dont bénéficie un large public.

La concession d'un monopole saisonnier n'empêche pas que d'autres artistes se produisent de manière ponctuelle dans la ville. Outre la programmation qui reproduit celle des théâtres métropolitains dont les troupes sont issues, la ville de Teplitz accueille d'autres types de spectacles vivants. Une affiche des années 1800 indique que la troupe du *Circus Gymnasticus* de Joseph Gautier est autorisée à donner un spectacle de danse équestre à Teplitz¹¹². La relation entre le prince et les sociétés de théâtre n'est pas exclusive. L'établissement du contrat qui conserve au prince l'usage de son théâtre lorsqu'il le souhaite permet d'intégrer la circulation des artistes itinérants dans la ville d'eau, tandis que les directeurs peuvent faire circuler les artistes entre Prague, Teplitz et Carlsbad.

Le prince doit défendre son théâtre contre les tentatives d'intervention des autorités royales de Bohême. Ces dernières trouvent dans les mobilités des baigneurs et des artistes un moyen d'affirmer l'encadrement des théâtres périphériques de Bohême à l'heure du renforcement du contrôle des États dans les affaires théâtrales, finement étudié dans la thèse de Mélanie Traversier¹¹³. Les contrats précisent que le directeur de la compagnie d'acteurs et de musicien doit obtenir des passeports et une autorisation spécifique du bureau provincial pour être autorisé à se produire à Teplitz. En 1813, le prince croit pouvoir s'appuyer sans inconvénient sur cette condition pour évincer le directeur Braun à qui il promet le monopole saisonnier avant que Franz Maschek ne se déclare. Le prince préfère la candidature du second, et refuse Braun au motif de l'absence d'autorisation. C'est sans compter sur la « Kabale » que

¹¹⁰ Par exemple SOAL-Děčín, c. 93, livre des décrets, 6 sept. 1820, fol. 31.

¹¹¹ *Prager Theater-Almanach auf das Jahr 1808*, Prague, Musée National de Prague, dépôt Terezín, p. 99-100.

¹¹² SOAL-Děčín, c. 747. D'autres exemples dans J. Michlová, *Zámecké divadlo*, op. cit..

¹¹³ M. Traversier, *Gouverner l'opéra. Une histoire politique de la musique à Naples, 1767-1815*, Rome, École française de Rome, 2009, p. 195-316.

lance ce directeur auprès des autorités qui trouvent dans cet esclandre une occasion d'intervention. Un commissaire est envoyé, et le prince s'oppose farouchement à toute tentative de lui imposer une troupe, préférant « qu'il n'y ait pas de spectacle plutôt que [de] mettre mon théâtre à disposition¹¹⁴. » Le prince ne concède gracieusement son théâtre que dans les conditions qu'il définit. L'organisation de la vie artistique à Teplitz est un terrain sur lequel le prince de Clary défend sa position et son autorité de seigneur face à l'encadrement des pratiques culturelles et thermales en Europe centrale au début du XIX^e siècle.

La possession d'un théâtre est un attribut remarquable de la haute noblesse de cour, qui construit des salles au cœur de ses châteaux. Il est hors de question que le prince de Clary-Aldringen se passe de son théâtre et il entend en garder le contrôle. L'organisation du spectacle professionnel dans les domaines aristocratiques est un outil d'identification aux autres grands nobles de la monarchie comme le prince de Liechtenstein. Le contexte de la ville d'eau et de son public accélère néanmoins la transformation des formes du mécénat des grands seigneurs, en modifiant le rapport entre le prince et les artistes professionnels à la fin du XVIII^e siècle.

Une prise de distance avec la tradition du mécénat dans le cas de Teplitz ? La participation des Clary-Aldringen à la vie musicale et théâtrale dans la ville d'eau

Tout en ayant une autorité réelle sur les conditions du spectacle vivant à Teplitz, le prince entretient une distance avec les productions des sociétés engagées. La famille de Clary-Aldringen semble refuser l'assimilation trop évidente avec les représentations des sociétés de théâtre comme celles de Franz Seconda ou d'Anton Grams. C'est par exemple le cas lorsque la troupe de 1795 prend l'initiative de célébrer l'anniversaire de Marie-Christine de Ligne en lui dédiant une représentation :

Nous avons été au Stein der Weisen¹¹⁵ ou il y avoit un monde prodigieux. La musique en est charmante, la piece extrêmement bête, les acteurs médiocres [...] ; Malgré toutes les protestations et défenses de Papa pour qu'il n'y ait rien en faveur de Maman, toutes les affiches avoient annoncé que l'opéra étoit en Son honneur et gloire; avant et après le spectacle, les trompettes firent un train a rendre sourd, et a la dernière scène parut un transparent que tenoit deux amours et qui disoit: Cet heureux jour, / Fera notre bonheur toujours¹¹⁶.

¹¹⁴ SOAL-Děčín, c. 131, lettre à l'*Oberamtmann*, Vienne, 14 juin 1813 : « *Ich lieber den Sommer ohne Schauspiel gebleiben wäre alsß [...] meinen Theater zu disponirten aufzugeben* ».

¹¹⁵ *Singspiel* sur un livret de Schikaneder, donné à Vienne en 1790.

¹¹⁶ SOAL-Děčín, c. 157, journal Ch.-J., 24 juillet 1795, p. 95. La compagnie est probablement celle d'Anton Grams, qui prend la direction du *Vaterländisches Theater* de Prague cette même année, sans certitude cependant : Jaromir Macek, « Vlastenecké divadlo a Teplice », *Zpráv a studie Oblastního vlastivědného muzea v Teplících*, Teplice, 1967, p. 8-11.

Pour le prince de Clary qui se rend au spectacle, un tel hommage évoque immédiatement les liens de patronage entre artistes et grands nobles tels que ceux noués par les Schwarzenberg ou les Lobkowitz¹¹⁷. Si on écarte l'hypothèse d'une protestation pour la forme, le prince ne semble pas à l'aise avec cette situation qui crée un parallèle entre la qualité du spectacle et celle du propriétaire du théâtre. Il apparaît que ce type de célébration doit rester dans le cadre plus choisi du spectacle de société. La célébration n'en a pas moins lieu, après que la princesse Marie-Christine accueille au château les artistes qui voient dans cet anniversaire une occasion de gratification :

Fête de Maman; les acteurs lui apportèrent une belle affiche sur du satin avec une grande dédicace, qui leur valut 3 ducats, mais Maman en les leur envoyant leur demanda la permission de ne pas aller au théâtre¹¹⁸.

Pour la princesse de Ligne, paraître au théâtre ce soir-là revient à concentrer sur elle toutes les attentions. La principale raison de son refus tient surtout à ce qu'elle ne comprend pas l'allemand. C'est donc par son absence qu'elle met indirectement en valeur son appartenance à l'une des plus anciennes familles de l'aristocratie francophone. Elle est à la fois célébrée comme une princesse de Bohême tout en se distinguant comme une aristocrate dont le père est un brillant représentant de cette Europe française qu'avait dépeint Caraccioli en 1777¹¹⁹.

Cette célébration s'inscrit dans un jeu de la souscription qui permet aux curistes distingués de se voir offrir des dédicaces dans le fil de la programmation estivale. L'affiche du 31 juillet 1801 annonçant *Der Insel der Liebe* comporte ainsi une mention dédiée à la baronne Juliana von Krüdener dont la titulature est mise en valeur¹²⁰. Lorsque le roi Frédéric-Guillaume III de Prusse (1770-1840) se rend de manière récurrente à Teplitz après 1815, il utilise ce moyen pour faire un cadeau d'anniversaire à la princesse de Clary-Aldringen, embarrassée à l'idée de décliner l'invitation sans heurter le souverain¹²¹. Une nouvelle fois la représentation dans la salle spécialement illuminée se joue sans elle. L'affiche inscrit en gros caractère le nom de la princesse de Clary-Aldringen pour une soirée théâtrale au bénéfice de l'institut pour les curistes pauvres de Teplitz. L'incognito du roi (*Graf von Ruppín*) n'y figure pas. Le curiste peut soupçonner un cadeau, ou bien imaginer que la famille paye pour mettre

¹¹⁷ J. Franková, « La musique..., dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 185-188 ; J. Rice, *Empress Marie Therese, op. cit.*. Sur la France du XVIIIe siècle : D. Henebelle, *De Lully, op. cit.*

¹¹⁸ SOAL-Děčín, c. 157, journal Ch.-J., 24 juillet 1795, p. 93.

¹¹⁹ L. A. Caraccioli, *Paris, le modèle des nations étrangères ou l'Europe française*, Venise, 1777.

¹²⁰ SOAL-Děčín, c. 744, affiche de tissu du 31 juillet 1801, à l'occasion d'un opéra comique de Schikaneder donné par la troupe du Théâtre patriotique (*Vaterlandisches Theater*) d'Anton Grams.

¹²¹ *Idem*, c. 179, affiche collée dans le journal de Ch.-J., 23 juillet 1823, p. 11-12.

en valeur une posture de patron des arts et de philanthrope à Teplitz, ce qui n'est pas exactement le cas. Les Clary-Aldringen acceptent bon gré mal gré ces cadeaux impossibles à refuser. Le prince ne semble pas vouloir paraître en mécène d'une troupe qui joue pour son propre compte, et encore moins en demi-mécène dont le nom est placardé sur les affiches dans la ville.

La situation du théâtre de Teplitz renvoie à la thèse d'une dilution du mécénat aristocratique dans de nouvelles formes de consommations culturelles en France à la fin du XVIII^e siècle¹²². En Europe centrale, l'influence mécénale individuelle des seigneurs se transforme progressivement au profit de patronages collectifs à Vienne, Prague ou Presbourg à partir des triomphes de Mozart et de Beethoven¹²³. Les Clary-Aldringen conservent toutefois les moyens de leur distinction grâce aux clauses des contrats. Le prince se réserve en effet l'usage de la loge princière et de plusieurs places dont il peut faire cadeau à ses invités. Le simple fait de paraître au théâtre est donc déjà une mise en valeur de sa position sociale dans la seigneurie de Teplitz. La famille de Clary-Aldringen semble prise entre l'affirmation de son statut de grand noble de Bohême au théâtre et la volonté de ne pas apparaître trop directement en patron d'un théâtre de divertissement orienté vers le plaisir des curistes et gouverné par les logiques entrepreneuriales des compagnies.

Tout en tempérant les formes de sa présence dans son propre théâtre, la famille se reporte vers les salons du château pour mettre en valeur la proximité aristocratique avec les artistes renommés, danseurs ou musiciens, qui se rendent à Teplitz afin de prendre les eaux. Pour Frédéric Chopin en 1829 ou Liszt en 1853, Teplitz n'est pas une ville de concert. La présence dans la ville thermale est un temps de relâche et de cure dans les grandes tournées européennes nécessaires à la construction de leur renommée comme le souligne Antoine Lilti¹²⁴. Ce sont bien des vedettes qui se rendent à Teplitz, leur arrivée connaît un retentissement, et eux-mêmes ont conscience de retrouver là un public d'aristocrates. Ces musiciens ne jouent pas au théâtre mais ils sont priés d'exécuter quelques morceaux sur le clavecin dans le hall rococo du château¹²⁵. Le journal d'Euphémie, la fille du prince Charles-

¹²² Selon D. Henebelle, *De Lully, op. cit.*, p. 127.

¹²³ Christian Meyer (dir.), *Le musicien et ses voyages. Pratiques, réseaux, représentations*, Berlin, BWV, 2003, p. 330, 391. Voir aussi Tia DeNora, *Beethoven and the Construction of Genius, Musical Politics in Vienna, 1792-1803*, Berkeley, University of California Press, 1995, p. 15, 145.

¹²⁴ Antoine Lilti, *Figures publiques. L'invention de la célébrité (1750-1850)*, Paris, Fayard, 2014, p. 106 sq. Voir aussi James Deaville, « A « Daily Diary of the Weimar Dream » : Joachim Raff's Unpublished Letters to Doris Genast, 1852-1856 », Michael Saffle (éd.), *Liszt and his World*, New York, Pendragon, 1998, p. 195.

¹²⁵ Selon les conservatrices du Musée, ce beau salon est aménagé aux environs de 1751, puis à la fin du XVIII^e siècle. Les archives n'ont pas révélé de facture permettant de retracer ces travaux. La salle a été restaurée en 2002 grâce à un projet européen, et accueille actuellement des concerts.

Joseph, décrit l'introduction de Chopin invité à improviser « des variations et des fantaisies sur de charmants thèmes » le 25 août 1829¹²⁶. Le château a sa propre vie culturelle, en sus du théâtre.

Les eaux offrent une occasion de proximité particulière entre artistes et grands nobles. En 1853, en pleine préparation du festival de Karlsruhe, Liszt écrit qu'il prolonge son séjour à Teplitz, en raison des rencontres « importantes pour son futur » qu'il y fait et qui l'empêchent de composer pendant une semaine¹²⁷. Selon Hugh MacDonald, il participe à une promenade dans les confins sauvages de la région de Herrnskretchen arrangée par le prince de Clary pour ses invités, après avoir décliné l'invitation à jouer au *Garten-Salon* du château. Cet exemple illustre l'importance des liens avec les grands nobles dans le contexte de la reconfiguration progressive de la tradition mécénale au fur et à mesure que les artistes s'émancipent de la tutelle des princes pour construire leur parcours et leur célébrité en Europe¹²⁸.

Entre 1790 et 1848, la famille Clary-Aldringen peut entretenir une « logique de prestige » en lien avec la renommée des artistes qui circulent à Teplitz¹²⁹. Les aristocrates parviennent ainsi à maintenir le lien ancien des artistes et de la noblesse sans les confondre tout à fait avec les logiques de professionnalisation du monde musical au début du XIX^e siècle. Les eaux et les arts reproduisent dans un contexte particulier les nuances entre célébrité et notoriété qui distinguent les étoiles européennes des vedettes métropolitaines. Ces dernières se produisent exceptionnellement à Teplitz, sur la sollicitation des directeurs qui y voient le moyen d'augmenter l'attrait de leurs spectacles et d'éponger les dettes qu'ils contractent souvent. La « Demoiselle Bessel », chanteuse du « *k. k. ständischen altstadter Nationaltheater* de Prague » vient ainsi se produire dans la société estivale de Karl Liebech en 1808¹³⁰. Comme dans les capitales, il existe plusieurs scènes, plusieurs publics, et plusieurs formes de présence artistique à Teplitz. Les conditions d'écoute varient selon les moyens mais

¹²⁶ SOAL-Děčín, c. 223, journal d'Euphémie Clary (1808-1867), 25 août 1829. Bronislas É. Sydow (éd.), *Correspondance de Frédéric Chopin*, Paris, Richard Masse, 1953-1960, vol. 1, p. 129. La mention du clavecin du salon apparaît également dans les journaux du comte, mais n'est pas apparue à la lecture des inventaires après-décès, hormis un « *Klavier* » dans les appartements des comtesses (c. 156).

¹²⁷ Hugh Macdonald, *Music in 1853. The Biography of a Year*, Woodbridge, Boydell Press, 2012, p. 92-93.

¹²⁸ Miroslav Demko revoit les relations entre Liszt et les « aristocrates-patrons » dans *Franz Liszt, compositeur slovaque*, Lausanne, L'Age d'Homme, 2003, p. 85-86. Sur l'évolution des pratiques mécénales : Philip Ther, « Développement de l'espace musical et identité urbaine dans les villes d'Europe centrale : les opéras de Lemberg et de Prague », dans L. Gauthier, M. Traversier (dir.), *Mélodies urbaines, op. cit.*, p. 81-100.

¹²⁹ Norbert Elias, *La société de cour*, Paris, Flammarion, 1985, p. 63-114.

¹³⁰ SOAL-Děčín, c. 744, affiche de *Fanchon das Leyermädchen*, opéra d'après le vaudeville français par Kotzebue et Himmer, joué par seize acteurs et la vedette Bessel le lundi 25 juillet 1808. D'autres exemples dans Jitka Ludvová, *Hudební divadlo v českých zemích. Osobnosti 19. století* [Le théâtre musical en Bohême. Personnalités du XIX^e siècle], Prague, Divadelní ústav, 2006.

aussi les relations de chacun, puisque certaines places dans la salle et en loge peuvent être retenues pour le prince et son entourage.

Ceux qui disposent de relations plus ou moins directes avec la famille du prince peuvent assister à d'autres représentations dans l'atmosphère plus feutrée du château ou du théâtre investis par les amateurs de la société Clary-Ligne. Au début du XIX^e siècle, la distance marquée avec les représentations professionnelles de la petite scène de Teplitz s'explique aussi par le fait que ce théâtre n'est qu'un des lieux où se déroule la vie culturelle de la haute noblesse. Les critiques sans concession sur le jeu des acteurs que le comte de Clary note dans ses journaux traduit sa situation de grand noble de la monarchie des Habsbourg habitué à fréquenter les théâtres de Vienne¹³¹. Comme son père avant lui, ses voyages en France et en Italie lui fournissent de nouveaux points de comparaison, par exemple avec l'Opéra comique à Paris ou la Scala de Milan. En critiquant le théâtre de sa propre famille, le comte fait montre de la capacité de celle-ci à circuler en grands nobles dans l'Europe des Habsbourg. Des travaux comme ceux de Rahul Markovits sur le théâtre français en Europe au XVIII^e siècle ont mis en évidence l'importance sociale accordée à la présence nobiliaire dans les théâtres des capitales¹³². Pour un grand noble qui réside à Vienne au moment de la saison théâtrale, la perspective de prendre place au théâtre dépasse le simple engouement du spectateur. Il s'agit d'une véritable affaire de société à une époque où pour entendre et pour voir, il faut paraître.

II. Les théâtres urbains de la haute noblesse de Bohême

A. La présence nobiliaire dans les salles urbaines : un théâtre social et politique

Prendre place au théâtre au début du XIX^e siècle : une affaire de société

La vie musicale et théâtrale des capitales de l'Europe centrale et germanique est suivie avec attention par les membres de la haute noblesse. L'actualité artistique est accessible grâce aux gazettes auxquelles le prince Jean et son fils Charles-Joseph sont abonnés à Vienne au début du XIX^e siècle. La révision des comptes de la maison Clary-Aldringen en 1826 met au jour un abonnement du prince Jean à cinq gazettes pour 170 florins avec les frais de port¹³³. Le *Journal des débats*, l'*Österreichische Beobachter*, l'*Allgemeine-* et le *Wiener Zeitung* offrent

¹³¹ Des années 1790 aux années 1820, la troupe est souvent qualifiée de médiocre. SOAL-Děčín, c. 157, journal Ch.-J., été 1797. M. Magne, « Une scène en Bohême », *Diasporas, 2015/26 : Musiques nomades : objets, réseaux, itinéraires, (Europe, XVII^e -XIX^e siècles)*, sous la direction de M. Traversier, p. 133-152.

¹³² R. Markovits, *Civiliser l'Europe, op. cit.*, p. 130.

¹³³ SOAL-Děčín, c. 191, comptes de janvier 1826, rubr. 55.

un panorama relativement complet des événements artistiques à Vienne et en Europe¹³⁴. Les correspondances familiales et amicales des Clary-Aldringen se font l'écho de l'actualité culturelle dans les capitales, tout comme le journal de la comtesse Fanny Khevenhüller : bien que malentendante, elle évoque fréquemment dans son journal les pièces jouées à Vienne au cours des années 1800¹³⁵. Les grands nobles utilisent les informations publiées dans les gazettes pour organiser leurs soirées aux théâtres de Vienne : dans ses journaux, le comte colle ainsi les affiches des grands événements, et jusqu'aux petits encarts frustrants qui annoncent la déprogrammation suite à la maladie du ténor¹³⁶. Pour la noblesse bien informée, il s'agit de ne pas rester à l'écart des événements de la vie musicale et théâtrale dans les capitales.

Les performances artistiques sont des circonstances capables de modifier les mobilités saisonnières. Ces dernières sont adaptées au calendrier des spectacles et de la circulation des artistes, par exemple celle du danseur et maître de ballet français Louis-Antoine Duport (1781-1853) en 1808 : « Duport tourne la tête a tout le monde, il joue demain dans le Barbier de Séville pour la première fois ; ce qui part de monde Mercredi n'est pas concevable, a la question quand partez vous ? chacun répond : cela dépend de Duport¹³⁷. » Nombre de grandes familles préfèrent prendre place en loge plutôt qu'en voiture pour ne pas manquer un rendez-vous musical essentiel.

L'enjeu est alors de trouver une bonne place dans les théâtres officiels des capitales. L'accès au théâtre est une dépense relativement importante. Le prince Jean de Clary dépense entre 500 et 2000 florins par an pour les théâtres et les concerts entre 1790 et 1826¹³⁸. Ces sommes représentent une à quatre fois le traitement annuel déclaré au fisc de Vienne pour le comptable, l'agent le mieux rémunéré de la maison¹³⁹. C'est bien sûr en loge que les spectateurs trouvent les meilleures places. Les Clary-Aldringen ne disposent pas de loges attitrées à la fin du XVIII^e siècle, et doivent donc acheter des billets à chaque représentation.

¹³⁴ ÖNB, Presse et périodiques. Jean-Marie Duhamel, *La musique dans la ville, de Lully à Rameau*, Villeneuve D'Ascq, PUS, 1994, p. 280 ; Catherine Massip, « Periodical editions of music at the time of the French Revolution » dans M. Boyd (éd.), *Music and the French Revolution*, Cambridge, CUP, 1992, p. 57-73. Sur les périodiques et la circulation de l'information en Europe, nous renvoyons à H. Durantou, C. Labrosse, P. Rétat, *Les Gazettes européennes de langue française (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Saint-Étienne, Presses Universitaires de Saint-Étienne, 1992.

¹³⁵ SOA-Třeboň, *pracoviště Jindřichův Hradec*, RA Czernin, journal de Fanny Khevenhüller, 1809-1824, communiqué par Milena Lenderová.

¹³⁶ Par exemple SOAL-Děčín, c. 160, journal 17 mars 1823, p. 15v.

¹³⁷ *Idem*, c. 147, Ch.-J. au prince Jean, Vienne, 6 juin 1808. Ab. dév.. Danseur à l'Opéra de Paris en 1800, Duport rompt son contrat en 1808 et gagne Saint-Petersbourg en se produisant à Vienne. Son passage repousse également le départ de Madame de Staël : lettre à Madame Récamier, Vienne, mai 1818, dans Amélie Lenormand (éd.), *Coppet et Weimar. Mme de Staël et la grande-duchesse Louise*, Paris, Lévy, 1862, p. 431.

¹³⁸ SOAL-Děčín, c. 117, comptes J.d.C., rubrique « Theater, Bal, Vorgarte ».

¹³⁹ *Idem*, c. 147, *Klassensteuer*. Le prince déclare un traitement annuel de 500 florins pour le *Kassier*.

Cette pratique semble alors suffisante pour une fréquentation aléatoire d'octobre à janvier, avant le pic du carnaval de Vienne qui précède le lancement de la saison musicale et théâtrale au cours du XIX^e siècle. Cette situation se révèle précaire lors des grands événements musicaux, et le comte s'adapte en assumant le « ridicule » d'arriver très en avance à *La création* de Haydn donnée au *Burgtheater* de Vienne en 1799¹⁴⁰. Charles-Joseph de Clary estime indispensable de s'y prendre au plus tôt afin de retenir des places pour lui et une amie, ce qui témoigne de la portée d'un tel événement. Pour éviter ces désagréments, les élites fortunées ont recours aux abonnements qui permettent de réserver des loges. Dans les capitales comme Londres, l'aristocratie représente 50 à 72% de ce public qui se distingue des places ordinaires pour assister à l'opéra, un « spectacle d'élite dans une société hiérarchisée » ainsi que l'écrit Christophe Charles¹⁴¹. En août 1814, la princesse Esterhazy vient ainsi au secours du comte alors que sa famille n'a pas d'abonnement au théâtre porte de Carinthie. Le comte et ses proches s'installent d'abord en spectateurs ordinaires pour profiter du ballet *Flore et Zéphyr* : « nous avons une détestable place au balcon, heureusement que madame d'Esterhazy a recueilli Maman et moi. [...] Maurice et le Prince de Ligne sont restés au balcon¹⁴² ». L'institutionnalisation progressive du monde musical et théâtral avec ses rendez-vous incontournables comme la venue des « Rossignols de Naples » de Rossini dans les années 1820 achève de convaincre la famille de participer à un système d'abonnement qui tient une place centrale dans le rapport au théâtre de la haute noblesse.

Lorsque le comte Charles-Joseph hérite du titre de prince en 1826, il estime indispensable de se garantir des loges dans les principaux théâtres de Vienne, le *Burgtheater* et le *Kärnterthortheater*¹⁴³. En 1826, les abonnements dans ces deux théâtres coûtent respectivement 2000 et 2500 florins de convention à l'année¹⁴⁴. C'est cinq fois le traitement d'un musicien d'opéra du *Kärnterthor*, mais seulement la moitié environ de ce que gagne un ténor¹⁴⁵. L'*Österreichische Beobachter* indique qu'une place en loge pour une représentation au Théâtre porte de Carinthie coûte 3 florins de convention environ : l'accès réservé dans une belle loge correspond à plus de huit-cent représentations, bien au-delà de la programmation

¹⁴⁰ SOAL-Děčín, c. 189, Ch.-J. à son ami Josef « Pepi » Dietrichstein, Vienne, 12 mars 1799.

¹⁴¹ C. Charles, *La dérégulation culturelle. Essai d'histoire des cultures en Europe au XIX^e siècle*, Paris, PUF, 2015, p. 183.

¹⁴² SOAL-Děčín, c. 160, journal 16 août 1814, p. 26-27. Abrégé développé.

¹⁴³ Sur ces théâtres, voir John A. Rice, « German Opera in Vienna around 1800. Joseph Weigl and « Die Schweizer Familie, dans Marcus C. Lippe (éd.), *Oper im Aufbruch*, Kassel, Bosse, 2007, p. 313-322 ; et la description de Marcel Brion, *La vie quotidienne à Vienne au temps de Mozart et de Schubert*, Paris, Hachette, 1959, p. 82-136. Dans le cadre des pratiques nobiliaires : I. Cerman, *Habsburgischer, op. cit.*, p. 190-199 consacre plusieurs paragraphes à ces théâtres.

¹⁴⁴ SOAL-Děčín, c. 191, comptes 1826, p. 22, 30.

¹⁴⁵ Alice M. Hanson, *Musical Life in Biedermeier Vienna*, Cambridge, CUP, 1985, p. 21.

d'une saison, même si le comte et sa famille revoient souvent les mêmes pièces plusieurs fois¹⁴⁶. La location fait partie des dépenses de luxe, ainsi que le traduit l'exclamation de Charles-Joseph dans ses comptes : « Grande folie. Grand remords »¹⁴⁷. Son engouement personnel pour la musique et le théâtre n'est pas le seul motif de ses dépenses. La location des loges semblait indispensable au moment de soutenir le rang de prince dont il hérite en 1826. Il verse donc des sommes équivalentes à celle de la maison Schwarzenberg étudiée par Hannes Stekl¹⁴⁸. La consommation culturelle reflète autant les goûts du troisième prince que l'importance de marquer son arrivée à la tête de la maison princière.

Comme dans les théâtres du nord de la France présentés par Sophie Leterrier, « on ne loue pas n'importe quelle place, d'où [...] la distinction cruciale entre « abonnés » et spectateurs ordinaires¹⁴⁹. La richesse permet de s'inscrire dans la vie musicale et théâtrale de l'époque. L'organisation des salles de théâtre permet de différencier les publics en délimitant des espaces semi-clos identifiés à leurs locataires. Une loge louée associe un nom à chacun de ces espaces et de définir une position dans la salle, ce qu'exprime déjà le journal de Zinzendorf en 1763¹⁵⁰. Le comte Sedlitzky loue ainsi sa loge au *Burgtheater*, et c'est à lui que le prince Charles-Joseph verse 500 florins pour la moitié de cet espace au deuxième étage, pris pour six mois¹⁵¹. Il accède aux places les plus prestigieuses, car les deux premiers rangs sont monopolisés par la haute aristocratie et les diplomates, tandis que les riches banquiers de la « seconde société » s'abonnent plutôt au troisième étage selon la bibliographie citée par Hannes Stekl¹⁵². En prenant place dans la « hiérarchie » architecturale de l'un des plus fameux théâtres de Vienne, le nouveau prince de Clary fait montre de ses relations d'amitié. L'entrée en loge du spectateur noble répond ainsi à une logique de distinction qui renforce l'entre-soi des élites aristocratiques réunies dans les capitales au cours des saisons musicales et théâtrales.

S'abonner au théâtre, c'est participer à la vie sociale de la noblesse. Les sources Clary-Aldringen indiquent que les frais d'abonnement sont partagés entre les grandes familles. La location et la gestion des loges donnent lieu à un véritable commerce de société. Au théâtre

¹⁴⁶ ÖNB, *Österreichischer Beobachter*, n° 267, 1^{er} octobre 1811, loge à 8 fl. *Wiener Wahrung*, un prix environ équivalent en francs. La place la moins chère est à 24 kreutzer, le premier parterre est accessible à 1 fl. 30 Kr, un siège fermé pour 2 fl..

¹⁴⁷ *Idem*, p. 51.

¹⁴⁸ H. Stekl, *Österreichs Aristokratie im Vörmarz*, Vienne, VGP, 1973, p. 147.

¹⁴⁹ Sophie Leterrier, « Théâtre et concert : pratiques de sociabilité et pratiques artistiques dans le Nord au XIX^e siècle », dans F. Naugrette, P. Taïeb (éd.), *Un siècle de spectacles à Rouen (1776-1876)*, Rouen, Cérédi, 2009/1, p. 5.

¹⁵⁰ R. Markovits, *Civiliser, op. cit.*, p. 130.

¹⁵¹ SOAL-Děčín, c. 191, comptes 1826, p. 22.

¹⁵² H. Stekl, *Österreichs, op. cit.*, p. 147.

porte de Carinthie, le prince Charles-Joseph partage les frais avec le prince Hatzfeld en 1826. Il faut alors organiser des « jours de loges » qui permettent aux deux familles de jouir à leur aise des spectacles. Ces dispositions donnent lieu à maintes visites et arrangements en fonction des annulations¹⁵³. Les journaux du comte font la part belle aux imbroglios et les négociations pour échanger aimablement la vie en société entre les hôtels urbains de la noblesse à Vienne ou à Prague. Les soirées au théâtre ne sont donc que le point culminant d'un « continuum de mondanités » abordé par Rahul Markovits pour la Vienne du second XVIII^e siècle¹⁵⁴. La jouissance du théâtre et des concerts est une grande affaire qui crée et entretient des liens au sein de la « première société » dans les capitales d'Europe centrale au début du XIX^e siècle.

Au début du XIX^e siècle, l'emploi du temps aristocratique est traversé par les préoccupations musicales et théâtrales. Elles débutent avec les visites matinales, se poursuivent dans les promenades, et se prolongent souvent dans les hôtels de la noblesse. Le 17 mars 1823, la noblesse organise sa répartition dans les loges pour la deuxième représentation d'*Othello* par la troupe de Rossini : « Madame [la comtesse] Mniczek étoit en possession du N^o 6 au premier, et elle y transporte les co-abonnés du N^o4 au troisième. Il y avoit donc Madame de Mniczek, Adam, M^{ll} Frazer, Madame [la baronne Alexandrine] Dumontet et moi¹⁵⁵ ». En tant que comte, Charles-Joseph n'a pas encore à sa disposition les ressources de la maison princière. Il s'agit d'une forme de promotion sociale qui permet aux locataires du troisième étage de figurer à peu de frais parmi l'élite la plus distinguée, même si la vision strictement hiérarchique de l'organisation des salles de spectacle est à nuancer en raison des mobilités fréquentes des individus dans les salles. Les relations sociales permettent ainsi à l'amateur de jouir d'une excellente place. Le plaisir des spectateurs dépend aussi de leur degré d'intégration à la société des élites.

Une annulation de dernière minute renvoie tout le public à ses espaces de sociabilité pour prolonger les discussions autour de la soirée manquée. La sociabilité comble alors les aléas de la représentation musicale et théâtrale. Lorsque la voix manque à la chanteuse Joséphine Mainvielle Fodor en 1823, le comte et la princesse de Clary se rendent « chez la princesse Kaunitz prendre du thé et parler de l'événement du jour¹⁵⁶ ». Le comte se rend ensuite « chez Madame [la comtesse] Molly Zichy pour une demi-heure parler de l'événement

¹⁵³ Par exemple SOAL-Děčín, c. 160, journal 18 mars 182, p. 17 : « Les arrangements sont si variés, si compliqués et quelquefois si bizarres qu'on sait à peine le sien ».

¹⁵⁴ R. Markovits, *Civiliser, op. cit.*, p. 130.

¹⁵⁵ SOAL-Děčín, c. 160, journal 17 mars 1823, p. 15. Il s'agit de la baronne Alexandrine du Montet (1785-1866).

¹⁵⁶ *Idem*, p. 17.

du jour et prendre du thé. Il n'y avait que Joseph Lobkowitz, et puis à 11 h. je me couche pour rêver à l'événement du jour¹⁵⁷ ». L'actualité musicale et mondaine se confondent, définissant un loisir nobiliaire qui peut aller jusqu'à une forme de frénésie. Plusieurs auteurs en font un trait de caractère des viennois, particulièrement marqué à l'heure où le divertissement musical est censé faire oublier le contexte politique des révolutions libérales en Europe¹⁵⁸. Mais cet amour pour le théâtre est aussi un résultat du processus de construction de la célébrité des musiciens, dont les représentations donnent lieu à de véritables phénomènes de société dans tous les milieux sociaux, ainsi que l'a montré Antoine Lilti pour les XVIII^e et XIX^e siècles¹⁵⁹.

L'échec d'une vedette est un événement aussi important que son triomphe. Les rêves du comte de Clary-Aldringen soulignent l'importance sociale de l'univers théâtral. Comme le souligne Martine de Rougemont, « on loue une place au théâtre non pour assister à un spectacle, mais pour en faire partie¹⁶⁰ ». La disposition des salles offre un cadre spécifique à l'exposition de la distinction sociale d'une noblesse pour qui la possession provisoire d'une loge est un signe ostensible de richesse et d'appartenance à la « première société ». Dans la société du signe de la fin du XVIII^e siècle, prendre place au théâtre, c'est paraître parmi les « gens à loge » qui circulent dans les galeries de salles où le spectacle ne se déroule pas uniquement sur les planches.

« Le spectacle des loges » au début du XIX^e siècle

Les loges des grands théâtres offrent un point de vue surplombant sur l'atmosphère parfois tumultueuse qui règne dans les théâtres du XIX^e siècle. Outre les entractes et l'articulation classique entre une pièce et un ballet, les attentes et les interruptions sont fréquentes. Le temps du spectacle ne se limite bien sûr pas à celui des représentations. Ces dernières ne sont jamais garanties dans une salle où le public rassemblé et ses réactions sont déjà un spectacle. Dès avant que les salles de théâtre deviennent le champ de bataille des romantiques, les journaux de Clary-Aldringen offrent de belles descriptions de soirées particulièrement houleuses, comme ce 17 mars 1823 où la cantatrice Joséphine Mainvielle-Fodor défaille dans *Othello* au *Kärnthor-Theater* de Vienne. Le parterre devient une « mer agitée », Madame Fodor

¹⁵⁷ *Ibidem*.

¹⁵⁸ Voir par exemple M. Brion, *La vie quotidienne, op. cit.*, p. 82-111. Il s'appuie sur le témoignage comme celui de Charles Burney, *De l'état présent de la musique en Allemagne...*, trad. C. Brack, Gênes, Grossi, 1810 (voyage de 1773). C'est à cette époque que l'expression « nous dansons sur un volcan » pénètre les imaginaires : nous renvoyons à son analyse par Pierre Karila-Cohen, « « Danser sur un volcan ? » La politique des bals dans l'Europe des restaurations », dans J.-C. Caron, J.-P. Luis (dir.), *Rien appris, rien oublié ? Les Restaurations dans l'Europe postnapoléonienne (1814-1830)*, Rennes, PUR, 2015, p. 319-328.

¹⁵⁹ A. Lilti, *Figures publiques, op. cit.*

¹⁶⁰ M. de Rougemont, *La vie théâtrale en France au XVIII^e siècle*, Paris, Champion, 1988, p. 289.

disparaît pendant que les spectateurs s'agitent et se déplacent tandis que les « gens à loge » se trouvent dans une situation confortable pour observer le théâtre du monde¹⁶¹. Ces attentes favorisent les circulations à l'intérieur des salles, que le comte est habitué à relever dans ses journaux. Comme dans les textes du comte Zinzendorf dans les années 1760¹⁶², cette autre scène des théâtres prend ainsi une dimension aussi importante que la description de la performance musicale et théâtrale des artistes professionnels.

Dans le microcosme des salles de théâtre, les loges sont des espaces de représentation au sens fort du terme. Pour le comte de Clary, les entrées et les sorties des personnalités de la noblesse ne sont pas seulement une distraction servant à combler les longueurs d'un spectacle, surtout s'il est de médiocre qualité. Elles permettent aussi aux grandes familles mobiles de signaler leur présence à Vienne ou à Prague. Au cours d'une représentation jugée décevante de *Fanchon la Vielleuse* dans la version de Kotzebue à Prague le 11 mai 1815, le comte reporte ainsi son attention sur l'arrivée de Joseph Lobkowitz au théâtre¹⁶³. Avec les visites, le théâtre est un espace important où les grandes familles reprennent contact avant et après la dispersion dans les différents domaines d'Autriche, de Bohême ou de Hongrie.

Les entrées en loge des souverains sont les plus remarquées. Les théâtres sont des espaces de représentation politique qui mettent en contact les sphères civiles et les membres de la famille impériale à la tête de l'État des Habsbourg. La présence des archiducs et des archiduchesses en public est une confrontation à l'opinion qui se manifeste parfois bruyamment. Au lendemain de la douloureuse campagne de 1809, Fanny Khevenhüller écrit à propos de l'archiduc Charles : « On a eu l'insolence de le siffler l'autre jour au théâtre et lui a eu la faiblesse de quitter la loge¹⁶⁴ ». L'espace du public devient espace public où s'exprime la voix populaire. Le sifflet politique se distingue des sifflets de cabales adressés aux auteurs ou aux acteurs, selon une diversité de sens abordée dans une riche bibliographie sur le théâtre¹⁶⁵. La présence des souverains au théâtre participe d'une forme de communication politique dans la monarchie, à l'heure où le sort de celle-ci est en balance entre 1809 et 1814. L'organisation de représentations par la cour fait partie des cérémonies du pouvoir des Habsbourg, essentielles au moment d'annoncer puis de conclure le mariage entre Napoléon et

¹⁶¹ SOAL-Děčín, c. 160, 17 mars 1823, p. 15. Nous renvoyons à la citation en tête de ce chapitre. Une perspective dans Jeffrey S. Ravel, « Le théâtre et ses publics : pratiques et représentations du parterre à Paris au XVIII^e siècle », *RHMC*, 2002/3-49, p. 89-118.

¹⁶² Cité dans R. Markovits, *Civiliser, op. cit.*, p. 130.

¹⁶³ SOAL-Děčín, c. 156, journal 11 mai 1815.

¹⁶⁴ SOA-Třeboň, p. J. H., RA Czernin, journal F. Khevenhüller, 8 janvier 1810.

¹⁶⁵ Voir notamment Jean-Claude Yon, « Du droit de siffler au théâtre en France au XIX^e siècle », dans P. Bourdin *et alii*, *La voix et le geste. Une approche culturelle de la violence socio-politique*, Clermont-Ferrand, PUBP, 2005, p. 320-337.

l'archiduchesse Marie-Louise. La haute noblesse de cour est priée le 9 mars 1810 pour un « theatre paré à la Wieden¹⁶⁶ ». La tragédie *Iphigénie en Tauride* de Goethe et un ballet sont donnés à l'occasion de la renonciation de l'Archiduchesse¹⁶⁷. La comtesse Khevenhüller se concentre avant tout sur le « spectacle des loges » et le défilé des uniformes de la noblesse et du corps diplomatique¹⁶⁸. La haute noblesse s'inscrit ainsi en acteur du temps politique au travers de la mise en scène d'un événement diplomatique.

Une « loge » ne se limite pas à la loge de théâtre dans l'esprit de la haute noblesse de cour. Ce terme renvoie aussi aux tribunes de parades qui sont élevées pour les cérémonies, par exemple au cours de la grande fête des quatre ordres qui met à l'honneur les décorations autrichiennes durant le mariage de 1810¹⁶⁹. La vie des loges prend alors un sens politique pour la noblesse associée aux réjouissances diplomatiques et à la reconstruction du prestige des Habsbourg après la défaite de 1809. Ces scènes publiques s'inscrivent dans le prolongement des théâtres particuliers des souverains, fréquentés par un public largement issu du monde de la cour. Vienne connaît notamment l'installation d'un théâtre napoléonien à Schönbrunn, qui s'inscrit dans une forme d'impérialisme culturel comme l'ont montré les travaux sur le théâtre d'acculturation exporté sur la rive gauche du Rhin¹⁷⁰. Une fois la capitale des Habsbourg prise et occupée pour la deuxième fois en 1809, Napoléon fait venir une troupe de Paris pour jouer le répertoire français dans la Vienne occupée¹⁷¹. Félix Kreissler note la forte impression laissée par ces représentations sur la population et les élites viennoises¹⁷². La haute noblesse de cour doit paraître et assister à cette affirmation de l'empereur victorieux qui s'installe pour plusieurs mois dans la résidence de François d'Autriche, alors en exil. Il s'agit aussi d'intégrer la haute noblesse aux réjouissances napoléoniennes, dans la perspective de la création d'une nouvelle aristocratie internationale dominée par la noblesse d'Empire¹⁷³. L'ancienneté des grandes maisons et l'héritage du français comme langue de communication des élites en font les premières concernés par cette politique mise en évidence par Rahul Markovits, qui souligne que « Napoléon I^{er} n'était pas

¹⁶⁶ SOAL-Děčín, c. 159, journal Ch.-J., 9 mars 1810.

¹⁶⁷ Le sacrifice de la fille d'Agamemnon prend un sens tout à fait particulier dans ce contexte, ainsi qu'en témoigne le journal du comte.

¹⁶⁸ SOA-Třeboň, p. J. H., RA Czernin, journal F. Khevenhüller, 9 mars 1810.

¹⁶⁹ SOAL-Děčín, c. 159, journal Ch.-J., 10 mars 1810, p. 33.

¹⁷⁰ R. Markovits, *Civiliser, op. cit.*, p. 265-298.

¹⁷¹ Félix Kreissler, *Le français dans le théâtre viennois du XIX^e siècle*, Paris, PUF, 1973, p. 35.

¹⁷² *Ibidem*.

¹⁷³ J.-O. Boudon (dir.), *La cour impériale sous le Premier et le Second Empire*, Paris, SPM, 2016, p. 31-48.

absolument indifférent à l'intégration linguistique de son empire¹⁷⁴ ». Si de nombreuses réserves sont apportées sur ces entreprises, le lien entre théâtre et politique a de profonds effets culturels sur l'identité aristocratique en Europe centrale¹⁷⁵. En effet, le théâtre d'occupation de l'année 1809 correspond à une phase de différenciation plus nette entre la culture francophone héritée des Lumières et l'attachement politique de l'aristocratie des Habsbourg. Au lendemain de l'émergence du théâtre patriotique de la décennie révolutionnaire finement étudié par Philippe Bourdin, il s'agit d'un champ essentiel pour mesurer le tournant que représentent les guerres nationales au sein de la noblesse habituée à faire des tribunes les espaces de représentation sociale et politique¹⁷⁶. Les théâtres des souverains sont des espaces clé de la fabrique d'une nouvelle Europe des rois entre soumission, adhésion et contestation.

Au cours de ces représentations, la personne de l'Empereur est le véritable objet de l'attention des spectateurs. Caroline Pichler songe ainsi à la facilité de commettre un attentat dans ces moments où le corps de l'empereur est exposé, et ajoute « voilà ce que je pensai pendant qu'on jouait un acte de Sargines et ensuite un petit divertissement qui préoccupait mon âme beaucoup moins que le « terrible » là-haut dans sa loge¹⁷⁷ ». À Compiègne encore, les membres du corps diplomatique autrichien se rendent avec curiosité aux spectacles organisés « chez l'Empereur » le 29 mars 1810. Après un mot sur le costume du castrat Girolamo Crescentini (1762-1846) et la voix d'alto de Madame Grassini (1773-1850), le comte évoque surtout la présence obligée de Napoléon : « l'empereur dormait comme un sac. Jamais je n'oublierai sa figure, son teint pâle, ses yeux fermés : c'était le sommeil du lion. Cela m'a produit un singulier effet¹⁷⁸ ». Au cours des divertissements organisés par et pour les souverains à Paris comme à Vienne, l'effet politique est bien souvent plus fort que l'illusion théâtrale. La thématique des lieux de spectacle comme scènes sociales doit être élargie, car c'est bien l'identité culturelle et politique de la haute noblesse qui se définit dans ces creusets où il est possible de se figurer le nouvel ordre européen né de la refondation des empires entre 1806 et 1813.

L'entremêlement de la vie culturelle, sociale et politique caractérise l'espace théâtral de la noblesse de cour à l'échelle de la monarchie des Habsbourg et de l'Europe parcourue par

¹⁷⁴ R. Markovits, *Civiliser, op. cit.*, p. 270, n. 15. Une perspective en Russie avec Jean-Claude Yon (dir.), *Le théâtre français à l'étranger au XIX^e siècle. Histoire d'une suprématie culturelle*, Versailles, Nouveau Monde, 2008.

¹⁷⁵ P. Bourdin, « Les limites d'un impérialisme culturel : le théâtre français dans l'Europe de Napoléon », *Le Mouvement social*, 2015/253, p. 89-112 .

¹⁷⁶ Bourdin Philippe, *Aux origines du théâtre patriotique*, Paris, CNRS Éditions, 2017.

¹⁷⁷ Citée dans F. Kreissler, *Le français, op. cit.*, p. 66.

¹⁷⁸ SOAL-Děčín, c. 159, Ch.- à L., Compiègne, 28-29 mars 1810.

les voyageurs du début du XIX^e siècle. Les lieux de représentations sont au centre de la conception de l'« Europe des Habsbourg » dans laquelle le comte voyage après 1815. Les journaux de Charles-Joseph retracent une fréquentation presque quotidienne, dont les différents aspects imprègnent la conscience de vivre en grand noble au temps des restaurations. Ses récits attestent de la place déterminante des arts dans le maintien des héritages du cosmopolitisme des Lumières chez cette nouvelle génération de voyageurs¹⁷⁹. Depuis la fin du XVIII^e siècle, les théâtres étaient conçus comme une « grande ressource pour les étrangers, qu'on n'admet dans les sociétés particulières du soit, qu'au bout d'un tems considérable, et quand ils sont bien connus¹⁸⁰ ». Le prince Jean de Clary-Aldringen évoque ainsi l'exclusivisme des salons parisiens de la fin du XVIII^e siècle, où les visites des étrangers étaient strictement codifiées comme l'a montré Antoine Lilti¹⁸¹. Le spectateur désireux de créer ou recréer un lien social se tournait alors vers l'opéra où le plaisir de l'amateur se conjugait aux rencontres qui permettaient de construire le parcours du voyageur. Après 1815, la vie musicale et théâtrale est plus que jamais perçue comme un moyen de voyager en grand noble à l'heure des recompositions politiques de la restauration en Italie. En 1816, le comte de Clary-Aldringen se trouve immédiatement en « pays de connaissance » grâce à l'invitation de l'ambassadeur Louis Jablonowsky (1784-1864) à se rendre dans sa loge du Fondo de Naples : « beaucoup de beau monde dans les loges, beaucoup de monde de connoissance, la cour &c &c, il n'y avoit en négligé que l'Opéra [*La Camilla*], qui est très médiocrement donné et très légèrement écouté¹⁸² ».

L'observation du public permet ainsi au comte de se familiariser avec les personnages connus de la capitale. En reléguant *La Camilla* au rang de fond musical, il peut ainsi s'intéresser à la présence de Lucia Migliaccio (1770-1826), seconde épouse du roi Ferdinand :

Presque vis-à-vis de nous était la P^{ss} Partanna, la femme du Roi. Elle n'est jamais avec la cour. J'étais fort curieux de la voir, et a cette distance et avec cet éclairage avantageux, elle m'a parue encore extrêmement bien, petite, rondelette, un jolis bras qu'elle montre avec coquetterie, des diamants je crois. Sans doute que de près tout cela est bien un peu jaune et frippé ; mais de loin cela fait encore son effet¹⁸³.

L'éclairage de la salle joue en faveur de la princesse qui semble avoir conscience des regards des étrangers, d'autant que ses apparitions à la cour sont rares. Hors des frontières de

¹⁷⁹ Willem Frijhoff, « Cosmopolitisme », dans V. Ferrone, D. Roche (dir.), *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, 1999, p. 31-40.

¹⁸⁰ SOAL-Děčín, c. 149, Jean de Clary au prince Franz Wenzel, Paris, 6 Août 1775.

¹⁸¹ A. Lilti, *Le monde des salons*, Paris, Fayard, 2005, p. 136-158.

¹⁸² SOAL-Děčín, c. 162, cah. XVIII, Naples, 12 mai 1816, p. 20.

¹⁸³ *Ibidem*.

la monarchie, le comte est particulièrement attentif au théâtre mondain où les attitudes et les parures sont des indices de la culture locale. Les théâtres sont les lieux de la construction et de la nuance d'une identité aristocratique partagée, mais non uniforme dans l'Europe de la Restauration.

Des loges dans le prolongement des salons : le théâtre des gens du monde

Les loges particulières peuvent apparaître comme des résumés de la vie familiale et sociale des individus qui les occupent, ainsi qu'en témoigne le coup d'œil du comte sur la loge Partanna : « Elle a dans sa loge ordinairement son amie la princesse Linguagrossa, ses fils, sa petite fille de sept à huit ans, Naselli (je crois) [*Sic*], le ministre de la marine qui est son courtisan assidu : les visites vont et viennent¹⁸⁴ ». Le comte se rend lui-même souvent au théâtre avec ses enfants. Il décrit une loge animée par les visites de courtoisie. Après une présentation officielle à la cour, il rend lui-même visite à la princesse dans sa loge quelques jours plus tard¹⁸⁵.

La dynamique d'observation réciproque au théâtre s'approfondit lorsque les loges deviennent des lieux de mise en relation des élites. Les galeries qui donnent accès aux différentes loges sont fréquentées à chaque intermède. Le comte témoigne de l'organisation de visites de courtoisie dans les théâtres de Vienne, de Paris, de Rome ou de Naples. Il réactualise ainsi les pratiques de sociabilité des élites du XVIII^e siècle comme le comte de Zinzendorf qui « papillonnait » d'une loge à l'autre en 1763¹⁸⁶. Les logiques mondaines animent les salles de spectacles. C'est ainsi que le comte découvre la « Scala illuminée » en étant invité dans la loge de Madame de Bubna, l'épouse du commandant-général autrichien à Milan. Il se déplace de loge en loge où il est reçu et présenté. Les plaisirs de l'amateur « frappé de l'immensité de cette Scala » s'accordent avec ceux de l'homme du monde qui trouve au théâtre les moyens de débiter un processus d'intégration très rapide dans une ville étrangère¹⁸⁷.

La disposition des salles sert la reproduction des codes de l'hospitalité mondaine étudiés par Antoine Lilti à Paris au XVIII^e siècle¹⁸⁸. Dans la monarchie des Habsbourg comme dans les grands théâtres de l'Europe urbaine, les loges personnalisées grâce aux abonnements ou aux privilèges fonctionnent comme des salons en miniature dans lesquelles la

¹⁸⁴ *Ibidem*.

¹⁸⁵ SOAL-Děčín, c. 162, cah. XVIII, XX, Naples, 14 et 26 mai 1816, p. 25, 16.

¹⁸⁶ Cité dans R. Markovits, *Civiliser, op. cit.*, p. 130.

¹⁸⁷ Voir annexe 4, p. 326. SOAL-Děčín, c. 164, cah. XXXVI, Milan, 21 septembre 1816, p. 27-33.

¹⁸⁸ A. Lilti, *Le monde des salons, op. cit.*, p. 136-158.

vie sociale de l'élite nobiliaire se poursuit. Certaines loges sont décorées et confortablement meublées. C'est en particulier le cas au théâtre des États à Prague, où six grandes familles soutiennent la reprise du théâtre Nostitz par les États de Bohême en achetant des « loges héréditaires » qui deviennent des formes d'extension du patrimoine et sont conservées jusqu'en 1918 selon Philipp Ther¹⁸⁹. Les petites dépenses pour des patères porte-chapeaux (*Huthacken*) ou des chaises (*Stühlen*) dans la loge du *Kärnterthortheater* en 1826 suggèrent que les Clary-Aldringen aménagent leur location¹⁹⁰. Les loges des théâtres urbains s'ajoutent aux lieux de sociabilité de l'élite aristocratique.

Les drames nés dans les salons s'y dénouent, à l'instar de cette affaire de visite non rendue pour laquelle la princesse Marie Liechtenstein s'emporte contre le comte en juin 1823. Elle refuse de paraître au salon, et toute la mécanique sociable s'enraye. Un acte de contrition s'impose, et puisque les portes des salons se ferment, le comte utilise une autre adresse pour rencontrer la princesse : « le lendemain à l'opéra, je sens bien qu'il faut que je me raccommode avec ce méchant enfant, je vais dans sa loge, je lui demande pardon. La paix se fait bien froidement¹⁹¹ ». On se présente aux portes des loges comme à celles des salons et la réalité sociale rattrape bien souvent l'évasion théâtrale.

Le temps passé au théâtre ne correspond pas à celui programmé sur l'affiche. Il arrive bien souvent que le comte ne « picore » qu'un acte au vol entre deux rendez-vous mondains. Il s'agit alors de s'offrir un plaisir musical tout en intégrant le théâtre dans les circulations de sociabilité entre les hôtels urbains. Ces passages éclair qui hachent les représentations pour les adapter à l'emploi du temps de l'homme du monde sont bien connus¹⁹². Il arrive aussi que la présence en loge se prolonge bien au-delà de la fin du spectacle, illustrant le parallèle entre les loges et les salons où les nobles se mettent eux-mêmes en scène dans le théâtre de société. Une lettre du comte Fédor Golovkine au comte de Clary transcrite en annexe 5 montre comment la loge royale de Berlin est transformée en décor pour un tableau vivant en 1804¹⁹³. Le comte russe utilise le poêle de la loge comme un décor pour reproduire un groupe statuaire de Canova mimé par la reine Louise (1797-1810) et la princesse Radziwiłł. Les amateurs, dont le prince Metternich, se réjouissent et commentent cette composition éphémère dont la lettre du comte permet de laisser une trace. Il est trois heures du matin, le bal de l'opéra est terminé depuis longtemps. Le spectacle des loges se transforme en spectacle dans les loges,

¹⁸⁹ P. Ther, « Développement... », dans L. Gauthier, M. Traversier (dir.), *Mélodies urbaines*, op. cit., p. 83.

¹⁹⁰ SOAL-Děčín, c. 191, comptes novembre 1826, 12 fl. 30. À la génération suivante, le prince Schwarzenberg dépense 200 florins pour l'intervention d'un tapissier en 1845. H. Stekl, *Österreichs*, op. cit., p. 147.

¹⁹¹ SOAL-Děčín, c. 179, 6 juin 1823, p. 5. Abrégé développé.

¹⁹² R. Markovits, *Civiliser*, op. cit., p. 130.

¹⁹³ Voir annexe 5, p. 329. SOAL-Děčín, c. 189, F. G. à Ch.-J., Berlin, 11 février 1804.

illustrant ainsi la capacité nobiliaire à construire ses propres espaces de représentation non seulement dans les domaines, mais aussi dans les capitales des années 1800.

B. La haute noblesse et ses espaces de représentation en milieu urbain

Construire l'espace de la fête dans les capitales

La noblesse de Vienne ne se contente pas de louer des loges. Les grands nobles n'hésitent pas à privatiser les petits théâtres officiels pour organiser des fêtes privées. Le comte Charles-Joseph donne un exemple évocateur dans son journal de mai 1796 :

A six heures Maman vint nous prendre pour aller au spectacle au théâtre de la Josephstadt a la fête que Langendom donna au prince Louis [Liechtenstein]. Les loges étoient ôtées, de sorte qu'il n'y avoit autour du parterre que trois galeries assez larges, fort bien éclairées et ornées de toile rouges et franges d'or; il y avoit des billets distribués a ceux qui n'étoient priés que pour le ballet et pas pour le bal¹⁹⁴.

Il n'y a plus besoin de loges pour différencier un public choisi. L'organisateur repense la disposition du théâtre pour une fête qui débute par un ballet et un bal d'enfant où danse la petite Christine de Ligne costumée en garçon. La conception de la salle est alors celle d'un théâtre classique, que l'organisateur transforme ensuite en salle de bal :

Après le ballet les dames qui avoient été au parterre se retirèrent à la galerie et le parterre fut soulevé jusqu'à la hauteur du théâtre qui n'avoit plus de coulisses mais 3 pans de toile peinte en galerie comme le reste de la salle ce qui faisoit un effet charmant. Alors le bal commença; la salle n'étoit pas bonne pour valcer parcequ'elle alloit en talus.

Cette transformation évoque les décors coulissants changés par les machinistes entre les actes des pièces programmées. Ici, l'ensemble du théâtre est une scène dont le décor est adapté aux différentes représentations. Un nouveau spectacle commence, celui de la danse et du bal des adultes. Le bal se conclut par un souper organisé « dans la galerie ou il y avoit une seule table en fer a cheval ». Le théâtre permet aux nobles locataires dans les palais de disposer d'espaces suffisamment importants pour donner des fêtes dignes de ce nom. Ces dernières ne se déroulent donc pas seulement dans les écrins de pierre des hôtels familiaux comme celui que la famille Clary-Aldringen achète en 1760 dans la rue des seigneurs de Vienne (Herrengasse).

¹⁹⁴ SOAL-Děčín, c. 157, journal Ch.-J., 16 mai 1796. Il s'agit de l'officier Franz von Langendonck, amant de la femme du prince Louis, Caroline Manderscheid, et père de ses deux enfants illégitimes. Bien que non dénuée d'affection, la relation conjugale des Liechtenstein souffre de la faible constitution et des accès de mélancolie du prince : R. Gates-Coon, *The Charmed Circle*, West Lafayette, Purdue, 2015, p. 86-87.

Acquérir une résidence à Vienne permet de se doter d'espaces de représentation spécifiquement aristocratiques dans des bâtiments historiques. Les Clary n'ont pas fort à faire en prenant la suite de la famille Mollard qui s'éteint à la fin du XVIII^e siècle. Ils conservent soigneusement les magnifiques plafonds de la main d'Andrea Lanzani (1641-1712) dans le salon du *piano nobile*¹⁹⁵. Les invités sont accueillis sous une cohorte de putti dans une salle dorée. Ils peuvent admirer le thème de l'enlèvement d'Europe soutenu par de vastes miroirs. La principale pièce d'apparat de l'hôtel Clary-Aldringen est un rappel historique de l'appartenance au monde de la haute noblesse de cour héritière des fastes de l'âge baroque. Une dynamique similaire s'observe dans la *Festsaal* du palais Lobkowitz dont les fresques dédiées à la figuration des arts sont réalisées dans les années 1720, bien avant l'achat du palais en 1745 et son triomphe lors des improvisations et des duels de Beethoven dans les années 1800¹⁹⁶. Le prince mécène Franz Lobkowitz dispose lui aussi d'un espace historique qui l'inscrit dans les héritages de la noblesse baroque pour établir une belle salle de concert au début du XIX^e siècle. Nombre de grands nobles de la fin du XVIII^e siècle ne sont pas des bâtisseurs mais les dépositaires d'une culture aristocratique qui leur permet de mettre en avant les goûts musicaux de leur génération.

Ces résidences accueillent le déroulé des bals, galas et soupers qui se succèdent durant les hivers viennois, ainsi que le détaillent les journaux du comte de Clary-Aldringen. Les maisons rivalisent pour établir des jours de réception, et obtenir parfois l'honneur d'une visite des membres de la famille impériale. Bon vivant malgré les mises en garde des médecins, le comte évoque les buffets qui vont du simple bol de limonade à « l'énorme quantité de mangeaille à laquelle personne n'a touché » lors du « thé » de soixante personnes que le prince Jean de Clary donne le 25 décembre 1822¹⁹⁷. Le comte n'en livre pas le détail, mais ce buffet ne se limite sans doute pas au café, thé, chocolat accompagné de crème qu'il évoque fréquemment. Les dîners de la noblesse se composent de filets d'anchois, soupes, poissons (carpes, brochets, truites) et surtout volailles (perdrix, faisans) qui rappellent la passion pour la chasse dans les domaines de Bohême et sont parfois envoyés jusqu'à Vienne¹⁹⁸. Les comptes de la maison Clary indiquent que du champagne peut être servi, mais aussi des

¹⁹⁵ Voir annexe 6, p. 330. H. Lorenz, W. G. Rizzi, « Zur Planungs- und Baugeschichte des Palais Mollard-Clary in Wien », *Wiener Jahrbuch für Kunstgeschichte* 38, Vienne, Böhlau, 1985, p. 239-246 ; Silvia Colombo, Marina Dell'Omo, *Andrea Lanzani 1641-1712: protagonista del barocchetto lombardo*, Milan, Officina Libraria, 2007, p. 180 ; Wolfgang Kraus, *The palaces of Vienna*, New York, Vendrome, 1993, p. 54.

¹⁹⁶ W. Kraus, *The palaces*, *op. cit.*, p. 36-41. Jaroslav Macek, « Die Musik bei den Lobkowitz », dans Oldrich Pulkert, Hans-Werner Kütthen (éd.), *Ludwig van Beethoven im Herzen Europas*, Prague, Resonus, 2000, p. 171-216 ; S. Brandenburg, M. Gutiérrez-Denhoff (éd.), *Beethoven*, *op. cit.*, p. 203-217.

¹⁹⁷ SOAL-Děčín, c. 179, journal Ch.-J., 25 décembre 1822, p. 6.

¹⁹⁸ D'après H. Stekl, *Österreichs*, *op. cit.*, p. 141, corroboré par les informations fragmentaires des journaux.

cépages européens réputés avec les vins de Graves dont vingt bouteilles sont achetées en décembre 1826 ou ceux de Malaga appréciés au début du XIX^e siècle¹⁹⁹. La présence de vins et de liqueurs acquises à Dresde indiquent que les Clary-Aldringen mettent peut-être à profit la proximité de leurs domaines pour acquérir des crus issus de la petite région viticole de l'Elbe, dont le Riesling moins répandu dans les caves viennoises de la noblesse est goûté par les élites²⁰⁰.

Jean de Clary dépense près de 1000 florins en frais de bouche pour le mois de décembre 1822, son fils 580, auxquels ce dernier ajoute 100 florins dédiés à l'éclairage de trois thés que lui et la comtesse Louise organisent ce même mois²⁰¹. Les familles les plus fortunées dépensent entre 1500 et 3000 florins (entre 3750 et 7500 francs) par soirée, pour recevoir un nombre impressionnant d'invités comme le prince Johann Adolf II Schwarzenberg au début du XIX^e siècle dont les listes de réception mentionnent entre 150 et 500 personnes²⁰². Par comparaison, ces sommes correspondent aux splendides banquets d'ambassade tels que celui que Chateaubriand donne au duc d'York à Londres pour 8000 francs la même année²⁰³. Le prince de Clary se contente de tenir son rang, à une époque où les galas les plus somptueux peuvent coûter plus de 18 000 florins, grâce auxquels les Liechtenstein offrent un concert dans des pièces rénovées et meublées à neuf de leur palais suburbain au début du XIX^e siècle²⁰⁴. Posséder une maison à Vienne n'est pas suffisant. Encore faut-il l'ouvrir et se mettre en frais pour témoigner de la vitalité économique d'une famille qui vit des revenus de ses terres de Bohême.

Les hôtels aristocratiques fonctionnent ainsi comme des vitrines des identités familiales et de l'inscription parmi les élites de la monarchie des Habsbourg. Au dessus des corniches sculptées, les grilles des balcons portent les armes des grandes familles. La monumentalité des façades fait des palais et des hôtels urbains des lieux remarquables dans une Vienne au lacis étroit en raison du maintien de remparts jusque dans les années 1800²⁰⁵.

¹⁹⁹ SOAL-Děčín, c. 191, comptes 1826, 208 fl. *W.W.* soit environ la même somme en franc et 83 fl. *C. M.*

²⁰⁰ *Ibidem.* Landwirthschaftlichen Zeitschrift hg. von dem landwirthsch. Hauptverein für Sachsen, *Weinbau : Verhandlungen u. Mittheilungen der Königl. Sachs. Weinbaugesellschaft*, Dresde, Arnoldi, 1849, p. 10 : « il y eut un temps où le vin de Saxe n'était pas célèbre, où on s'en délectait sur les tables des princes, dans les banquets de la noblesse ».

²⁰¹ SOAL-Děčín, c. 117, 191, comptes de la maison princière et du ménage du comte.

²⁰² H. Stekl, *Österreichs, op. cit.*, p. 148-149.

²⁰³ F. R. de Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, Paris, Flammarion, IX-XII, Londres, avril-septembre 1822.

²⁰⁴ H. Stekl, *Österreichs, op. cit.*, p. 149. Le passage des artisans et la conception d'un jardin artificiel par un architecte (13 000 fl. pour la fête de 1840 que détaille H. Stekl) explique ces sommes. L'éclairage coûte 1598 florins, les musiciens 182 fl..

²⁰⁵ Sur les aménagements des hôtels de la noblesse à l'époque moderne : Éric Hassler, *La cour de Vienne (1680-1740)*, Strasbourg, PUS, 2013, p. 213-244.

Ces hôtels ponctués de balcons transmettent aux spectateurs de la rue l'image d'une noblesse vivante et solidement implantée dans l'espace urbain, une noblesse sûre d'elle-même et de ses origines au temps des réformes et des révolutions.

Les façades de la noblesse : des « balcons-loges » à l'illumination des hôtels urbains

Les balcons sont des éléments clefs du paysage urbain, ainsi que le montre l'ouvrage de Laurent Turcot sur le promeneur à Paris au XVIII^e siècle²⁰⁶. Comme dans les théâtres officiels, le regard de la foule des spectateurs se porte vers ces fenêtres allumées, en particulier au moment des réjouissances publiques. Lors de la fête de l'empereur Napoléon entre les Tuileries et les Champs-Élysées en août 1808, le comte Golovkine se réjouit de l'effet produit par son balcon au milieu de la ville illuminée. Il se glisse parmi la foule pour mieux en jouir :

La nuit ne le cédoit point au jour. Le palais et le jardin des Thuilleries étoient tout en feu. Mon balcon faisoit un bel effet, parceque ma maison est la seule de la rue. J'allais dans la foule pour demander a qui est ce balcon. Les uns croyoient qu'il appartient a un éveque, les autres a un rentier ; mais une dame assez bien mise et accompagnée de deux élégants m'a conté qu'elle avoit vu un jour sur ce balcon une grosse figure en robe de chambre qui avoit bien l'air d'un ci-devant²⁰⁷.

Le balcon, et par extension l'hôtel, est associé à la richesse et à la notabilité. Golovkine joue au spectateur innocent face au paysage urbain. Les promeneurs cherchent à identifier la qualité des personnes qu'abritent ces pierres. Le quartier et l'hôtel annoncent la qualité de ses occupants, variable selon les étages. Un réveil sur le balcon équivaut à s'offrir au regard des passants dans ce vêtement de l'intimité qu'est la robe de chambre. Le comte Golovkine semble se réjouir d'avoir été reconnu comme noble dans une capitale où le souvenir de la Révolution est omniprésent. L'hôtel habille le noble aussi bien que les uniformes et les décorations qui distinguent la noblesse d'Empire créée par Napoléon la même année.

À l'inverse, les balcons de la noblesse sont les loges à partir desquelles les grandes familles peuvent observer les fêtes politiques. Selon les parcours choisis par les organisateurs, certains balcons deviennent des places de choix, par exemple pour admirer l'entrée de Berthier avant le mariage par procuration à Vienne en 1810. Le comte se rend dans l'hôtel appartenant aux Esterhazy de la Wallnerstrasse, pour s'installer à la fenêtre des appartements probablement loués par le baron Caroly selon une pratique courante depuis l'époque baroque :

²⁰⁶ L. Turcot, *Le promeneur à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 2007, p. 375.

²⁰⁷ SOAL-Děčín, c. 189, F. G. à Ch.-J., Paris, 16 août 1808.

« J'ai d'abord été chez madame d'Esterhazy dont le balcon Caroly est un trésor pour l'occasion²⁰⁸ ». Partout en Europe, il n'est pas rare que des fenêtres soient louées pour des événements particuliers, les processions religieuses ou les fêtes traditionnelles. Le comte en témoigne lors de la fête des fleurs à Gensano en 1816²⁰⁹. Paraître au balcon revient à prendre part à l'animation du paysage de la ville en fête, en s'y distinguant grâce à une relative aisance matérielle ou des relations sociales exposées aux yeux de tous.

Si l'accès aux salons de la noblesse implique d'être prié ou introduit, les façades envoient un signal de la présence nobiliaire dans les capitales. Au cours d'événements majeurs comme la victoire des souverains coalisés en 1814, les hôtels sont illuminés. Le journal du comte décrit le cortège du souverain François I^{er} d'Autriche qui parcourt les rues de Vienne le 16 juin 1814. Il dépeint l'effet des « lampions de couleur de la maison Harrach » ou de l'éclairage du « palais Schwarzenberg au Faubourg²¹⁰ ». Les maisons identifiées à leurs propriétaires rivalisent d'invention pour célébrer cet événement qui ravive le souvenir des entrées monarchiques, un temps de représentation du pouvoir royal essentiel tout au long de l'époque moderne²¹¹. Les décorations envoient un message politique, par exemple avec des transparents qui racontent « l'histoire de l'Aigle » perdant ses plumes jusqu'aux dernières fenêtres où Moscou puis Leipzig sont représentées. La noblesse organise ainsi la lecture des façades des hôtels historiques du centre et des faubourgs de Vienne où le cortège royal circule.

Ces décors sont aussi un signe évident de richesse dans la ville en fête. Ils font partie des dépenses luxueuses liées à l'habitat aristocratique décrites dans la thèse de Natacha Coquery sur l'espace parisien²¹². Le comte évoque la somme de « 18 ou 20 000 florins²¹³ » pour la scénographie construite par le chancelier Metternich, dont il salue la recherche :

la colonnade du chancelier étoit charmante et du meilleur gout, excepté un autel avec un feu peint qui faisoit un singulier effet au milieu de tant de feux véritables. Derriere les

²⁰⁸ SOAL-Děčín, c. 159, 13 mars 1810, p. 12. Ces locations sont une pratique courante de l'habitat aristocratique à Vienne : É. Hassler, *La cour, op. cit.*, p. 171-173.

²⁰⁹ *Idem*, c. 167 cah. VII, 28 mai 1818, p. 19-20.

²¹⁰ SOAL-Děčín, c. 160, journal Ch.-J., 16 juin 1814, p. 23-37.

²¹¹ Sur les réjouissances monarchiques : P. Valade, *Joie populaire et pouvoir politique, op. cit.*. Sur la monarchie des Habsbourg : Peter Csendes *et alii*, *Wien, Geschichte einer Stadt. Die frühneuzeitliche Residenz (16. bis 18. Jahrhundert)*, Vienne, Böhlau, 2003.

²¹² N. Coquery, *L'hôtel aristocratique : le marché du luxe à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, PUS, 1998.

²¹³ Soit des sommes équivalentes en franc si le comte s'exprime en *Wiener Währung*, ou de 45 000 à 50 000 francs s'il pense en argent de convention. Par comparaison, Chateaubriand dépense 12 000 francs lors de son ambassade à Londres en 1822 pour l'anniversaire de la rentrée du roi de France à Paris : *Mémoires d'Outre-Tombe, op. cit.*, IX-XII, Londres, avril-septembre 1822.

colonnes il y avait des toiles de décorations d'un théâtre, des paysages qui cachèrent 40 chanteurs et chanteuses qui à l'approche de l'empereur ont chanté un *Gott erhalte*²¹⁴

Le chancelier organise un chœur particulier qui manifeste sa loyauté en faisant écho au *Te Deum*. Le thème rappelle les cantates célébrant le couronnement des empereurs dont la noblesse conserve des exemplaires dans ses archives²¹⁵. Le décor s'anime à l'arrivée de l'empereur qui est au cœur de la représentation et lui donne sens. L'expression de la joie publique chère à Pauline Valade se concentre sur sa personne, au détriment de la belle scénographie du chancelier : « Malheureusement l'Empereur, ce qui est inconcevable, ne s'est pas arrêté un instant et n'a fait que passer. Les vivats ont entièrement couvert les voix des chanteurs, qui ont cessé au milieu de leur air²¹⁶ ». Le comte lui, n'en perd pas une miette. Les décors qu'il observe servent de point de comparaison avec l'hôtel Clary-Aldringen : « notre modeste maison ne pouvoit pas briller par la clarté au milieu de tant d'éclat, mais le balcon couvert de belles fleurs et les je crois 24 bougies à chaque fenêtre du premier ont encore attiré quelques regards et obtenus quelques succès²¹⁷ ». La famille vient de traverser une épreuve difficile avec les conséquences de la bataille de Leipzig à Teplitz. Elle maintient cependant son rang et manifeste sa présence parmi les autres grandes familles à Vienne. La ville et les arts se conjuguent pour mettre en valeur l'engagement politique de la haute noblesse au temps des guerres napoléoniennes.

La théâtralisation des hôtels urbains agit comme un révélateur de l'implantation aristocratique dans la capitale des Habsbourg. Les anciennes familles de la noblesse terrienne manifestent leur présence par le son et l'image, aux côtés des anoblis récents dans la finance ou le négoce. C'est en décrivant ces hôtels que Stendhal évoque la solidité de cette noblesse seigneuriale malgré le renouvellement des élites à la fin du XVIII^e siècle et surtout malgré les troubles des années 1800: « Figurez-vous une réunion de palais et de maisons propres, habités par les plus riches propriétaires d'une des grandes monarchies de l'Europe, par les seuls *grands seigneurs* auxquels on puisse encore appliquer ce nom avec quelque justesse²¹⁸ ». Stendhal introduit ainsi le contexte dans lequel se déroule la vie de Haydn, patronné par le prince de Lobkowitz. La mise en valeur des résidences et la participation active à la vie musicale et théâtrale dans les capitales permet de réaffirmer une identité culturelle et politique

²¹⁴ SOAL-Děčín, c. 160, journal Ch.-J., 16 juin 1814, p. 31.

²¹⁵ *Idem*, c. 185, cantate allemande pour Léopold II, fête de Prague, septembre 1791.

²¹⁶ *Idem*, c. 160, journal Ch.-J., 16 juin 1814, p. 31. Nous renvoyons aux recherches de P. Valade, *Joie populaire*, *op. cit.*

²¹⁷ D'autres témoignages dans Robert Ouvrard, *Le Congrès de Vienne (1814-1815). Carnet mondain et éphémérides*, Paris, Nouveau Monde/Fondation Napoléon, 2014.

²¹⁸ Stendhal, *Vie de Haydn, de Mozart et de Métastase*, Paris, Didot, 1814, Vienne, 5 avril 1808, p. 11-12.

déstabilisée au début du XIX^e siècle. L'accueil des artistes fameux dans les hôtels aristocratiques réactive ce lien privilégié entre artistes et grands nobles qui permet aux uns d'entretenir leur renommée et aux autres de faire vivre l'idée d'une noblesse héritière des pratiques mécénales de l'époque moderne.

L'hôtel urbain, lieu de concert et de représentation pour les artistes professionnels

La vie musicale dans les hôtels et les palais de Vienne est soulignée par Charles Burney, lorsqu'il écrit en 1773 « ici même les anges sculptés au dessus des portes chantent²¹⁹ ». Les salons sont des lieux de concerts privés dans lesquels les artistes renommés sont invités à se produire. Les sources montrent que ces espaces conservent une importance réelle pendant le développement des concerts publics lorsque Vienne s'affirme parmi les capitales culturelles au temps de Mozart et de Schubert²²⁰. Les Chotek ou les Schwarzenberg organisent des soirées musicales où des musiciens de talent sont conviés dans les années 1790. En 1797, le comte se rend ainsi « a 6 heures ½ a la musique chez le prince Schwartzenberg; ou on donnoit un oratoire Acis et Galathée dont la musique est de Hendl²²¹. » Certains concerts deviennent des institutions : en 1799, le comte de Clary écrit à son ami Joseph Dietrichstein : « nous avons des concerts une fois par semaine chez Fries et chez Lobkowitz²²² ». Le prince de Lobkowitz est un héritier des grands seigneurs mécènes dont les magnats hongrois Esterhazy sont les plus fameux. La famille de Fries présente le cas d'une promotion sociale liée aux activités bancaires caractéristique de la politique d'anoblissement de l'époque thérésienne puis josphiste²²³. Les Fries illustrent le dynamisme de ces nouvelles élites qui empruntent la voie de l'affirmation culturelle²²⁴. Elles se rapprochent des grandes familles historiques chez lesquelles ces anoblissements récents provoquent des réactions exclusivistes, contribuant à la formation de la « première société » dans la monarchie des Habsbourg selon Václav Bůžek²²⁵. L'organisation du divertissement musical dans les hôtels urbains est considérée comme un levier de l'intégration sociale dans une monarchie où les réformes d'harmonisation des

²¹⁹ Cité dans M. Brion, *La vie quotidienne, op. cit.*, p. 81.

²²⁰ H. E. Bödeker *et alii*, *Espaces et lieux de concert en Europe, op. cit.*, p. 12.

²²¹ SOAL-Děčín, c. 160, journal Ch.-J., 24 mars 1797, p. 32.

²²² *Idem*, c. 189, Ch.-J. à J. D., Vienne, 12 mars 1799, lettre en allemand.

²²³ Johann Fries (1719-1785) est baron en 1757 et comte en 1783. Jiří Brňovják, *Šlechticem z moci úřední. Udělování šlechtických titulů v českých zemích 1705-1780* [Du pouvoir de faire les nobles. l'attribution de titres nobiliaires dans les pays tchèques (1705-1780)], Ostrava, Ostravská univerzita v Ostravě, 2015, p. 228.

²²⁴ La bourgeoisie n'est pas en reste, en particulier en France : David Ledent, « L'institutionnalisation des concerts publics », *Appareil* 2009/3, revue en ligne.

²²⁵ V. Bůžek, « Les changements dans la noblesse du royaume de Bohême à l'époque moderne », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 33-48.

titulatures de 1749-1752 ouvrent la voie à la promotion de nouvelles familles qui s'illustrent dans les domaines économiques et la fonction d'État.

La *Festsaal* du palais Lobkowitz devient un lieu réputé pour les concerts au début du XIX^e siècle. Quant aux aristocrates qui ne font pas construire de tels lieux d'écoute, l'acoustique des salons semble suffisante pour accueillir les chanteurs et les musiciens qui peuvent y briller et construire leur réputation dans les capitales. La noblesse se fait ainsi fort d'orienter à son profit la circulation des artistes en Europe. En 1803, le comte Golovkine écrit de Dresde au comte de Clary :

Rode premier violon du premier Consul [Bonaparte] et qui justifie par un talent supérieur et charmant une primauté si bien établie, nous a fait passer quelques soirées très agréables. Mr de la Rochefoucault, de Narischkin, la Pesse Czartoriska, ont donné des concerts où le sublime de ce virtuose a été lardé des cadences de Mad. Paer et de Benelli. Il n'a que 23 ans, est fort complaisant et n'a point l'air d'avoir gagné la bataille de Marengo. Le grand homme lui a donné trois mois, pour aller amuser l'Empereur de toutes les Russies qui joue avec succès du même instrument ; je prétends que c'est une attention mise en musique, et en fidele sujet, j'ai cru pouvoir en prendre ma part²²⁶.

Les grands nobles jouent un rôle dans le lien étroit qui existe entre circulations musicales et diplomatie. Leurs hôtels sont des espaces incontournables pour les artistes professionnels, alors même que le marché musical est en pleine transformation à l'échelle européenne²²⁷.

En retour, la présence des célébrités dans les intérieurs aristocratiques distingue la noblesse des simples spectateurs. Obtenir une représentation privée d'un artiste fameux est le plus sûr moyen de mettre en valeur une maison. Comme le souligne le comte, « c'est l'ornement d'une soirée qu'un illustre oiseau de passage²²⁸ ». En 1813, il relève les difficultés des Mniszek à faire de leur salon un espace attractif pour la « première société », en tentant d'« imiter les romances qu'on a jouées chez Mr d'Esterhazy²²⁹ ». Le succès vient plus tard grâce aux « soirées-concerts » où la comtesse de Mniczek prie David (1790-1864) de se produire pour un public choisi alors même que ce ténor parmi les plus fameux en Europe triomphe à l'Opéra dans la troupe de Rossini. Le comte bénéficie de conditions d'écoute privilégiées qu'il relate en 1824 :

²²⁶ SOA-Děčín, c. 189, F. G. à Ch.-J., Dresde, 11 mars 1803. Pierre Rode (1774-1830) vit à Saint-Petersbourg entre 1804 et 1809. En 1811, il quitte Paris pour Vienne puis se fixe à Berlin jusqu'en 1819.

²²⁷ M. Traversier, « Revisiter l'histoire sociale et politique de la musique..., *AHRF*, *op. cit.*, p. 3-11.

²²⁸ SOAL-Děčín, c. 180, 20 décembre 1822.

²²⁹ *Idem*, c. 189, Ch.-J. à F. Golovkine, Vienne, 13 mai 1813. La famille issue de Pologne est élevée au rang de comtes en 1783.

La soirée Mischek a été brillante, ravissante. Nombreuse mais pas trop. David a chanté mieux que jamais avec toute la plénitude de sa superbe voix. Des sons de poitrine sont incroyables, cependant dans un premier air il y a eu de petites choses moins pures et moins parfaites qu'à l'ordinaire. Il y avait la Princesse Jean Liechtenstein, Monsieur et Madame Malfatti, le Prince Metternich, mes parens. Les Woyna, la princesse fürstemberg, le prince Ruffo. [...] quelle musique, quel homme²³⁰.

Les artistes ne sont pas rémunérés. Ces pratiques s'inscrivent dans le sillage de la « politesse protectionnelle » que Charles Collé évoque dans la seconde moitié du XVIII^e siècle²³¹. Il s'agit de créer une proximité bien comprise qui profite à l'artiste autant qu'au public choisi qui le distingue et se distingue par les conditions d'accès à la musique.

Une partie du prestige aristocratique repose sur la capacité à « accaparer » les artistes. C'est le terme qu'emploie une proche du comte, peut-être la princesse Esterhazy, lorsqu'elle rencontre le compositeur Friedrich Heinrich Himmel (1765-1814) en prenant les eaux à Eger à l'ouest de la Bohême en 1811. Le virtuose est alors logé par le prince Kinsky, mais le prince et la princesse Jablonowsky font installer un clavecin dans la maison qu'il loue pour le rétablissement d'une Fanny, décrite comme très malade²³². Himmel est invité à jouer de ses compositions allemandes avec ces nobles. Très vite, cette proximité prend un caractère public : « une partie d'Egra étoit autour d'elle et le clavecin placé en face dans l'antichambre avec le battans ouverts ». Le corps en rémission et la présence d'un auditoire ne sont pas incompatibles, illustrant la façon dont l'espace domestique de la haute noblesse peut aisément s'ouvrir à un public. Il ne s'agit que d'une première étape : « Il viendra a Vienne cet hyver. [...] j'espère bien que nous l'avons déjà un peu accaparé pour nous, bien que d'autres l'aient aussi dans leur poche ». La princesse témoigne d'une course au musicien, soulignant l'importance de la villégiature dans la construction de bien des carrières artistiques.

Cette rivalité atteint son paroxysme avec la venue des « rossignols » de Rossini à Vienne et leur triomphe à l'opéra dans les années 1820. En 1822, c'est la maison du comte de Caraman qui emporte la mise. L'hôtel urbain accueille les meilleurs artistes, et un invité bien particulier qui fait que la soirée surpasse toutes les autres :

Soirée chez Mr [le comte] de Caraman. Musique. Foule énorme. Les Boucher y ont joué et un Kreutzer Claveciniste que protège [la comtesse] Fuchs. [...] La pièce curieuse de la soirée, n'étoit pas Boucher avec son violon, son jeu fou et son extraordinaire ressemblance, ce n'étoit pas Celestine Boucher avec [...] sa harpe et sa sonate a deux instrumens. Ce n'étoit pas Kreutzer avec son piano et ses variations – c'étoit Rossini, le grand, le tout-puissant Rossini, le cygne de Pesaro, le Bonaparte du trone musical,

²³⁰ SOAL-Děčín, c. 179, 24 mars 1823.

²³¹ Ch. Collé, *Journal historique*, Paris, Imp. Bibliographique, t. III, 1807, juin 1765, p. 195.

²³² SOAL-Děčín, c. 189, Egra, 21 août 1811. Les villes d'eaux proposent des instruments de location.

l'homme du siècle [...] On n'avait d'yeux et d'oreilles que pour lui, et la curiosité a été générale. Je l'avois souvent vu à Naples. Il n'a ni joué, ni chanté aujourd'hui. Le prince Metternich et tout le monde s'est fort occupé de lui²³³.

L'artiste célèbre n'a pas même besoin d'ouvrir la bouche pour éclipser le protégé de la comtesse Fuchs. Cet extrait suggère le maintien des relations de protection très structurantes des rapports sociaux au siècle précédent. L'indépendance croissante des artistes renommés, liée aux transformations des logiques professionnelles du monde musical, ne se fait pas en rupture avec ces passages qui mettent en valeur les maisons nobles à l'époque moderne.

Au-delà des aspects sociaux de la distinction aristocratique dans l'Empire des Habsbourg, cette réception des rossignols n'est pas dénuée d'enjeux politiques. Comme le souligne Aurélie Barbuscia, la carrière internationale de Rossini dans l'Europe du Congrès de Vienne se bâtit en lien étroit l'affirmation de la grandeur des régimes restaurés²³⁴. Tout en s'appuyant sur le système institutionnel de l'Opéra à Vienne, le compositeur développe aussi des liens privilégiés avec le prince Metternich dont le comte fait justement ressortir le nom à la fin de l'extrait précédent. Les hôtels aristocratiques sont une des scènes où le chancelier travaille à faire de Rossini l'artisan de la rénovation musicale de l'Europe avant d'en faire le compositeur officiel du Congrès de la Sainte Alliance à Vérone de l'automne 1822²³⁵. L'invitation de Rossini n'est pas seulement un triomphe pour le comte de Caraman, mais s'intègre dans une entreprise politique de restauration menée tambour battant par le prince Metternich qui laisse son nom à cette époque.

En 1823, l'artiste se rend à Paris, et œuvre dans la perspective de la « « Restauration » de la grandeur musicale de la France » interrogée par la thèse d'Aurélie Barbuscia²³⁶. Pendant ce temps à Vienne, la sollicitation des artistes se poursuit pour rehausser la qualité des divertissements aristocratiques en organisant des festivités qui mettent en valeur la vie de cour. Le prince Ruffo décide par exemple d'offrir un concert le 3 juin 1823 pour la venue du roi de Naples à Vienne. Il parvient à rassembler les meilleurs talents de l'Opéra dans cette chaleur étouffante des palais dont le comte se plaint fréquemment :

²³³ *Idem*, c. 179, 29 mars 1822, p. 17. Ab. dév.. Alexandre Boucher (1778-1861) est un virtuose de l'école française, alors en tournée en Europe.

²³⁴ A. Barbuscia, « Le congrès de Vienne : nouvelle « feuille de route » pour une carrière musicale internationale, le cas de Gioachino Rossini » communication au colloque de Nice organisé par P.-Y. Beaurepaire, *Les circulations musicales*, op. cit..

²³⁵ Philip Gosset, « Piracy in Venice : The Selling of *Semiramide* », dans D. Rosen, C. Brook, *Words on Music*, New York, Pendragon, 2003, p. 120.

²³⁶ A. Barbuscia, *Rossini et la « restauration » de la grandeur musicale dans la France des années 1820*, thèse d'histoire et civilisation, soutenue à l'Institut européen de Florence, 2013.

Au concert il y avait beaucoup de monde, mais pas foule. On avait des chaises. Un excellent choix de musique. Mad. Fodor, Mad Comelli, David, Donzelli, LaBlache, Ambrogi, les chœurs. Le chaud a été si excessif que t[ou]s les chanteurs ont été enroués. On a extrêmement crié dans le public non-prié, car de quelques jours, il n'a pas pu y avoir Zelmire au moins²³⁷.

Ce concert introduit une différence entre priés et non priés, créant ainsi les conditions d'une rivalité culturelle entre les grandes maisons qui substituent le carton d'invitation au billet acheté. Une partie de la noblesse impose sa temporalité musicale au détriment des autres spectateurs, parmi lesquels les nobles exclus haussent le ton.

Le temps de relâche accordé aux artistes par les directeurs de théâtres et les premiers impresarios est investi par d'autres acteurs qui entendent ainsi offrir à leurs espaces de vie la dimension culturelle qu'ils estiment correspondre à leur qualité et à leur rang social. Pour les artistes renommés, les sollicitations multiples sont aussi des contraintes. En mai 1823, le chanteur Luigi Lablache (1794-1858) décline une invitation au palais Auersperg en se prétextant malade. Le comte Schönburg y a réuni « la cour », deux cent personnes qui patientent avec du thé et des gâteaux. Le comte de Clary, qui croise l'artiste en promenade au Volksgarten ne parvient pas à tenir sa langue : « cela se répète, cela se répand dans toute la société – bientôt il n'y a qu'un cri à l'insolence ! [...] c'est manquer au public, c'est manquer à la cour ! Tout le monde avait raison, mais moi j'ai eu tort de trahir ce pauvre diable²³⁸. » C'est un véritable camouflet pour l'organisateur : aussitôt une voiture part chercher le chanteur, et Lablache se produit aux côtés de David, masquant à peine sa mauvaise humeur. L'image d'une relation harmonieuse entre artistes et grands nobles cède le pas à la pression sociale d'un public dont la colère n'est pas à négliger. L'attitude du chanteur dénote un changement de regard sur ces lieux de passage obligés pour les artistes renommés du début du XIX^e siècle. La construction de la célébrité n'est plus seulement l'apanage de la cour. Les artistes pouvaient chercher à s'émanciper de la tutelle aristocratique pour privilégier des représentations où la supériorité du talent était reconnue sans s'accompagner des logiques de déférences qui sous-tend les concerts donnés pour la « première société ». Pour ce faire, les artistes s'appuyaient sur une situation professionnelle solide dans les institutions musicales des capitales que les souverains et aristocrates avaient justement contribués à renforcer²³⁹. Les concerts aristocratiques devenaient un enjeu de prestige qui complétait l'implication dans les institutions comme le Théâtre des États à Prague : les grands nobles défendaient ainsi leur

²³⁷ SOAL-Děčín, c. 179, 3 juin 1823, p. 2. Abrégé développé.

²³⁸ *Idem*, 18 mai 1823, p. 12. Ab. dév..

²³⁹ P. Ther, *In der Mitte der Gesellschaft. Operntheater in Zentraleuropa 1815-1914*, Munich, Oldenbourg, 2006; du même, « Développement de l'espace musical... », dans L. Gauthier, M. Traversier (dir.), *Mémoires urbaines, op. cit.*, p. 81-103.

position d'acteurs incontournables de la vie culturelle en Europe centrale. Il s'agit d'un élément très fort de la caractérisation de la haute noblesse de la cour des Habsbourg au temps des restaurations.

Si Lablache ne participe pas ces concerts avec enthousiasme, c'est aussi que les salons ne sont pas toujours des lieux favorables à l'écoute. Il arrive fréquemment que la sociabilité prenne le pas sur la mélomanie d'une partie des invités. C'est le cas au cours du bal où les Pálffy font les honneurs de leur maison à Vienne le 17 mars 1814 :

Pas trop de monde, chambre obscure, 6 ou 7 tableaux, [...]. Musique excellente que le public n'a pas écouté ; Giuliani, Mayleider, Hummel, Richter – [...] comédie italienne qui m'a fort amusé. Puis bal de 5 ou 6 paires, puis souper splendidissimo, deux grandes tables rondes²⁴⁰.

La musique jouée par des professionnels n'est plus qu'un divertissement parmi d'autres dans la Vienne de Mozart et de Beethoven. Avant de profiter de la succession des plats succulents dont Michel Figeac a montré l'importance dans les réceptions nobiliaires du premier XIX^e siècle, les invités admirent les tableaux²⁴¹. Ces derniers renvoient cependant à un autre type de lien entre la noblesse et les artistes de leur temps. Le comte multiplia les visites dans les ateliers des peintres et des sculpteurs lors de ses voyages en France et en Italie dans les années 1810. Il les reçut aussi dans ses appartements de Vienne. Les lieux de réception aristocratique sont conçus comme des espaces d'exposition. Les aquarelles des années 1820 et les inventaires après décès montrent que l'hôtel Clary comme le château de Teplitz accueillent nombre de vues et d'estampes en sus des portraits de familles²⁴². En 1814, le peintre allemand Heinrich Reinhold (1788-1825) se présente par exemple à l'hôtel Clary : « il m'a montré de bien jolies eaux-fortes de son frère, qui est à Paris, lequel frère voudrait bien que quelqu'un ramenât à Vienne, da weiss ich kein Mittel [je ne vois aucun moyen de le faire]. Il voulait avoir pour cela mon crédit auprès de la princesse Metternich²⁴³ ». Le crédit nobiliaire est toujours une valeur importante dans la manière dont les artistes pensent leurs mobilités professionnelles au début du XIX^e siècle. La protection des Metternich est particulièrement recherchée. En 1822, le comte se rend par exemple chez « le peintre de portraits Lieder ou Lader. Le prince Metternich l'a mis à la mode. Tout le monde fait faire son

²⁴⁰ SOAL-Děčín, c. 160, 17 mars 1814.

²⁴¹ M. Figeac, *Destins*, op. cit., p. 173-182.

²⁴² Aquarelles d'artistes professionnels des années 1820, conservées au Musée du château. SOAL-Děčín, c. 156, inventaire après décès, « *Bilder und Kupferstich* [gravures] », 1826.

²⁴³ SOAL-Děčín, c. 160, 22 avril 1814.

portrait²⁴⁴ ». Les grands nobles ont, à un degré varié, le pouvoir de donner le ton, et par là un élan aux carrières artistiques en Europe centrale au début du XIX^e siècle.

Les professionnels ne sont toutefois pas les seuls à mettre en valeur leur talent devant un public choisi : les hôtels de la noblesse accueillent également les représentations amateur d'une noblesse qui possède ses petits théâtres particuliers ou n'hésite pas à convertir ses salons en espaces de représentation.

L'organisation matérielle du théâtre de société

L'aisance de la noblesse à transformer ses lieux de vie en espace théâtral et musical est liée à la pratique du théâtre de société. Pour Milena Lenderová, « presque chaque hôtel particulier possède une salle de théâtre et de musique²⁴⁵ ». Ces salles sont cependant plus ou moins aménagées. L'hôtel Clary ne semble pas en posséder, tandis que nombre d'amateurs qui louent des appartements à Vienne n'ont pas d'espaces dédiés à ce théâtre. Le comte évoque l'usage de paravents qui servent de découvertes pour construire le décor des comédies de société ou des tableaux vivants régulièrement organisés au cours de « l'âge d'or du salon viennois » dans les années 1790-1820²⁴⁶.

En 1810, des boutiques factices sont établies dans la « maison Müller » au cœur de Vienne²⁴⁷. La représentation ne compte qu'une « douzaine de spectateurs, et autant d'acteurs », mais cela n'empêche pas cette société d'aller chercher « les fauteuils cramoisis de la maison Paar [dans la Wollzeile], précieux pour l'occasion²⁴⁸ ». La création d'un espace de représentation précis met ainsi les hôtels de la noblesse en relation.

Ces spectacles combinent des pièces courtes d'un ou deux actes tirées du répertoire français et des tableaux vivants où une toile de maître est reproduite par un acteur amateur costumé. Du choix des œuvres à la mise en place des décors, leur organisation se coule dans les pratiques de sociabilité urbaines de l'élite nobiliaire. En 1814, la société du comte retient une série de toiles de Carlo Dolci et de Greuze pour les reproduire en tableaux vivants, suivant une pratique qui connaît un large engouement au début du XIX^e siècle²⁴⁹. Jean-

²⁴⁴ *Idem*, c. 179, 18 mai 1823, p. 12.

²⁴⁵ M. Lenderová, « Une femme de deux espaces : Pauline de Schwarzenberg », *RES*, 2008/78-4, p. 393.

²⁴⁶ SOAL-Děčín, c. 158, 20 août 1803. M. Lenderová, « Une femme... », *op. cit.*, p. 391.

²⁴⁷ *Idem*, c. 159, 19 février 1810. Cette maison est difficile à identifier, le comte ne précise pas les adresses. D'après l'almanach de cour, il peut s'agir de la résidence du chambellan Heinrich von Müller Hornstein, Schullerstrasse 874. ÖNB, SWSC, *Hoffschematismus*, 1811, *Staat*, p. 322.

²⁴⁸ *Id.* Le prince possède aussi une maison Riemerstrasse. Ces rues sont proches de la Schullerstrasse et peu éloignées de la Herrengasse. ÖNB, SWSC, *Hoffschematismus*, 1811, *Staat*, p. 446. Edgard Haider, *Verlorenes Wien, Adelspaläste vergangener Tage*, Vienne, Böhlau, 1984, p. 32.

²⁴⁹ Il s'agit de *Sainte Cécile* et *Herodias* de Dolci, *l'Hermite* de Greuze, auxquels s'ajoutent notamment une *Madonne* de Raphaël, une scène du *Zauberring* du baron de La Motte-Fouqué.

Baptiste Greuze est un des premiers artistes à voir une de ses toiles représentée sur scène en 1761, l'année de l'exposition de *L'Accordée de village* au Salon²⁵⁰. Les amateurs développent ainsi la pratique d'inclusion de l'art pictural dans le théâtre. Les toiles sont choisies chez la comtesse de Würbn le 20 avril 1814 où le comte note: « on a esquissé des tableaux, fait des arrangements²⁵¹ ». Ces arrangements consistent principalement en la mise en place des décors et la quête des costumes qui permettent de créer la ressemblance la plus parfaite entre le sujet de la toile et sa mise en scène. Pour ce faire, les grands nobles circulent d'hôtel en hôtel et fouillent les garde-robes des théâtres: « le soir répétition des tableaux chez Madame de Würbn. Le marché aux guenilles de tous les théâtres et la manière dont chacun prenoit les Fetzen qu'il lui falloit étoit parfaite²⁵² ». Il s'agit des théâtres particuliers, dont certains disposent de belles garde-robes, la plus fameuse étant celle des amateurs du palais Clam-Gallas à Prague²⁵³. Les élites sensibles à l'évolution vestimentaire trouvent là un débouché pour les parures vieillies qui ne sont pas offertes aux domestiques. Le plaisir du travestissement donne une saveur nouvelle à la sociabilité des élites, avec une intensité croissante jusqu'à la représentation, en l'occurrence le 23 avril 1814.

Les répétitions rassemblent acteurs, souffleurs et bien souvent d'autres invités venus en simples spectateurs. En décembre 1814, c'est la résidence Metternich qui concentre toutes les attentions pour les répétitions du *Pacha de Suresnes* et trois représentations de tableaux vivants dont un Le Brun et deux Rembrandt²⁵⁴. Comme le précise le comte, cette demeure est aussi la *Staatkanzlei*, la chancellerie d'Autriche (Ballhausplatz 26). Les voitures ministérielles croisent celles des nobles venus préparer une représentation qui doit avoir lieu à la cour, devant les souverains et les diplomates. La chancellerie est l'avant-scène de la Hofburg. Le comte est souffleur, il a tout le temps d'assister aux répétitions tumultueuses. La notion de représentation est introduite au cœur de la vie sociable des élites urbaines, comme elle l'était dans les châteaux de la noblesse du XVIII^e siècle²⁵⁵. L'organisation du théâtre amateur donne plusieurs de ses temps forts à la vie en société.

²⁵⁰ Dans l'acte II des *Noces d'Arlequin* par Carlin à la Comédie-Italienne: Julie Ramos, « Affinités électives du tableau et du vivant. Une ouverture, dans les pas de Goethe », dans J. Ramos, L. Pouy (dir.), *Le tableau vivant ou l'image performée*, Paris, Mare & Martin, 2014, p. 17.

²⁵¹ SOAL-Děčín, c. 179, 22 avril 1814.

²⁵² Accessoires, pièces de tissus. SOAL-Děčín, c. 179, 22 avril 1814.

²⁵³ M. Krummholz, « Clam-Gallasovské divadlo... dans M. Krummholz et alii, *Clam-Gallasův, op. cit.*, p. 115-125.

²⁵⁴ SOAL-Děčín, c. 179, 2 décembre 1814. *Le Pacha de Suresne ou l'amitié des femmes*, comédie en un acte par C. G. Etienne et C. Gaugiran-Nanteuil, Paris, Théâtre de Louvois, 1802.

²⁵⁵ M. Figeac, *Châteaux, op. cit.*, p. 308-309; De nombreux exemples dans D. Quéro, M.-E. Plagnol-Diéval, (éd.), *Les théâtres de société au XVIII^e siècle*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2005.

Les enfants de la noblesse sont immergés dans cette atmosphère. Les *Kinderbals* et de petits rôles leurs permettent d'intégrer progressivement la vie culturelle des nobles amateurs. Les recherches de Miléna Lenderová ou Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval mettent en lumière la part accordée au théâtre dans les pratiques éducatives des élites²⁵⁶. Tout en accompagnant leurs parents au théâtre, et parfois aux comédies de société, les enfants disposent de théâtres spécifiques dans les hôtels. Les embrasures de portes permettent d'installer de petits spectacles de marionnettes. Une aquarelle de 1816-1817 montre ainsi que les Clary-Aldringen intègrent les apports techniques de leur temps en offrant à leurs enfants une forme de stéréoscope²⁵⁷. Mathilde, Edmund et Léontine sont fascinés par ce théâtre animé qui permet de faire défiler des scènes de paysages dans le salon de la comtesse Louise Chotek. Le nouvel appareil offre un divertissement qui illustre l'omniprésence du théâtre au palais, que ce soit au travers du répertoire des comédies françaises dans les bibliothèques ou de la transformation des salons en espaces de représentation²⁵⁸.

La capacité de la noblesse à construire un univers musical et théâtral lié au mode de vie aristocratique met en lumière le lien complexe entre représentation et sociabilité qui participe de l'auto-définition de ce groupe social en Europe centrale. De la formation des jeunes nobles à leur entrée en scène sur le théâtre de Teplitz ou de la cour de Vienne, la pratique amateur est à la fois créatrice de lien social et d'un imaginaire exprimant les représentations de la haute noblesse prise dans les refondations politiques de l'Europe du congrès de Vienne. Il est donc nécessaire d'explorer les enjeux sociaux et culturels des réjouissances de cette aristocratie alors que la figure de l'amateur éclairé issu du monde des collectionneurs est en débat au tournant du siècle.

III. Les pratiques des amateurs et leurs enjeux au début du XIX^e siècle

A. La figure de l'amateur noble entre dilettantisme et érudition

Entrée en scène des amateurs

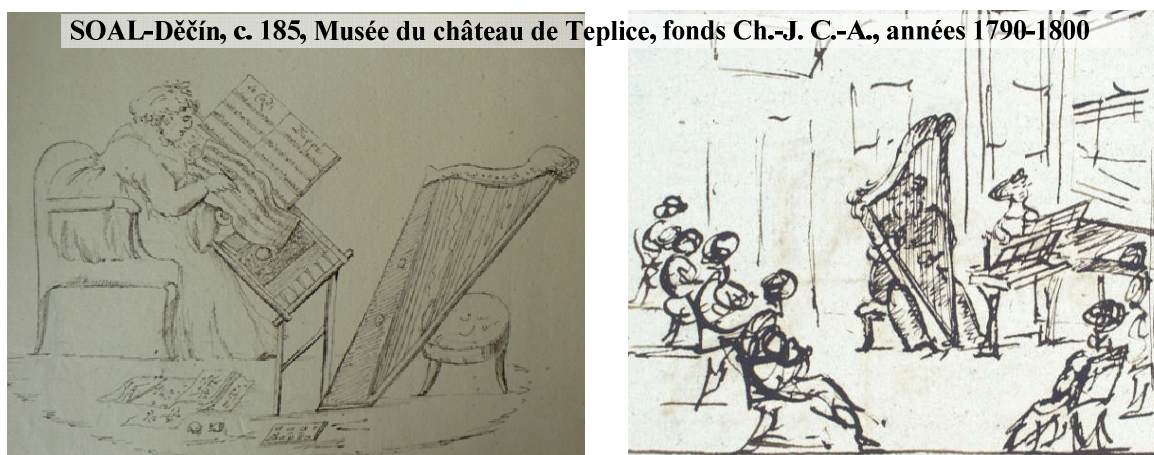
La musique, la danse, le théâtre ou le dessin sont des objets importants de l'éducation aristocratique. Ces domaines font l'objet d'un investissement matériel constant entre 1770 et

²⁵⁶ M. Lenderová, « “La mère nouvelle” ou l'éducation de l'enfant noble dans les pays tchèques au début du XIX^e siècle », *HES*, 2007/3, p. 145-152. M.-E. Plagnol-Diéval, *Madame de Genlis et le théâtre d'éducation au XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1997.

²⁵⁷ Voir annexe 7, p. 330. L'aquarelle est conservée au musée régional du château de Teplice.

²⁵⁸ SOAL-Děčín, c. 744, catalogue manuscrit de la bibliothèque, estimé début XIX^e siècle. Parmi les douze cahiers reflétant le classement traditionnel des bibliothèques nobles présenté par Claire Madl (*Tous les goûts, op. cit.*), le n° 5 est intégralement consacré au théâtre français (« *Französischer Theaterstücke* »), avec plus de 268 entrées dont le théâtre de société de Madame de Genlis (éd. Paris, 1781) et de nombreux proverbes.

1830, notamment avec la venue des maîtres rémunérés et des accordeurs, l'acquisition d'équipements comme ce piano que l'on retrouve dans la chambre de la gouvernante de la comtesse Mathilde (1806-1896) dans un inventaire après décès du début du XIX^e siècle²⁵⁹. L'apprentissage artistique oriente l'individu vers un accomplissement personnel et social qui passe par des représentations devant un public familial. Au sein de la noblesse, ce public s'élargit très vite aux cercles formés dans les hôtels urbains ou les châteaux de campagne à l'occasion de petits concerts et de spectacles de société²⁶⁰. Cette perspective permet de comprendre l'application de la princesse Marie-Christine de Ligne esquissée par son fils :



La princesse est connue pour sa pratique de la harpe. Dans un cabinet ou dans le calme d'un salon familial, elle transpose pour la harpe la partition du « Cadi Düppé » de Gluck, un opéra comique de 1761 conforme à l'engouement de l'époque pour la musique turque²⁶¹. Elle s'approprie un répertoire qui correspond au goût aristocratique, et peut éventuellement y ajouter un accent personnel. Les travaux fondateurs de Georges Simmel ont pointé une signification sociale exprimée par la musique au travers des répertoires choisis et des instruments privilégiés²⁶². Marie-Christine de Ligne entre ensuite en scène dans l'hôtel urbain en duo avec un clavecin, soit les deux instruments rois des soirées musicales de la noblesse. La mélomanie des élites est soutenue par une pratique instrumentale qui fait l'objet d'un investissement réel dans la vie quotidienne et sociale.

La musique et le dessin occupent une part importante de la vie nobiliaire en ville comme à la campagne, au point que Maurice Clary met tout en œuvre pour faire suivre un clavecin dans ses différents lieux de régiment au début des années 1800²⁶³. Le jeune cadet

²⁵⁹ SOAL-Děčín, c. 191-196 : comptes de la maison, c. 156, inv. 1831, n° 1100.

²⁶⁰ Pour les Schwarzenberg : M. Lenderová, « Une femme..., *op. cit.*, p. 393.

²⁶¹ composé sur un livret français de Lemonnier. La première a lieu en allemand au *Burgtheater*.

²⁶² Georg Simmel, « Psychologische und ethnologische Studien über Musik », *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, Berlin, Grossmann, 1882, p. 261-305.

²⁶³ SOAL-Děčín, c. 189, M. à Ch.-J., Raiding (à la frontière de Hongrie), 4 avril, 22 août 1802.

réactualise ainsi le lien ancien entre noblesse musique et discipline exploré par Kate van Orden pour la France moderne²⁶⁴.

De plus, les salons ne sont pas toujours animés de belles conversations ou de jeux de société comme les parties de trictrac qui plaisent tant au prince Jean de Clary. Il n'est pas rare que la réunion soit languissante, que les « dés de la conversation » retombent et que les silences s'accumulent. C'est aussi pour cette raison que la politesse exige de courtes visites. La musique et le dessin permettent de combler ces vides. Les individus qui se trouvent ensemble « font société » tout en permettant à chacun de se livrer à ses occupations : le comte dessine dans un coin de la pièce, sa mère joue de la harpe dans un autre.

La perspective d'un concert augmente l'enjeu de l'apprentissage d'une discipline propice à la socialisation, ainsi que le soulignent les musicologues et les sociologues dès le XIX^e siècle²⁶⁵. La pratique musicale entretient également une émulation élitaire. Après plusieurs répétitions d'un trio du compositeur Hoffmeister, le jeune comte Maurice Clary (quinze ans) se produit à la flûte le 28 mars 1797 en compagnie de son cousin Wenzel Chotek (dix-neuf ans) dans l'hôtel occupé par cette famille à Vienne. La pression est importante : « Maurice n'a pas bien joué son trio; il a manqué. Ventzi quoique dans un état terrible de peur a fort bien joué. Un autre monsieur a joué un grand concert extrêmement difficile²⁶⁶ ». Le cadre domestique n'est pas une simple scène familiale. De vrais talents s'y expriment et donnent le ton aux pratiques amateurs qui, avec les bals, marquent la fin de l'adolescence.

La présence d'artistes professionnels dans les salons de la noblesse est une occasion unique pour les amateurs. La renommée des virtuoses comme le compositeur Himmel ou le ténor David n'est pas un frein à l'expression de talents plus ou moins développés chez les membres de la haute noblesse. Lors d'une « soirée-concert » chez les Mniczek en mars 1823, le comte indique ainsi que la comtesse de Woyna n'hésite pas à se produire au côté du fameux chanteur et de son élève :

David a chanté plus divinement que jamais. Tout le monde était au troisième ciel. Il a été d'une complaisance charmante, il a joué 8 choses. Madame Leikam a chanté à merveille, entre autres le beau duo de Zelmire ; Sophie Woyna a chanté beaucoup mieux qu'ordinairement [...]. Il y avait une trentaine de personnes, des bien dignes, le Prince Ruffo, les Zichy²⁶⁷.

²⁶⁴ Kate van Orden, *Music, Discipline and Arms in Early Modern France*, Chicaco, UCP, 2005.

²⁶⁵ Par exemple Henri Blanchard, « Grand duo pour piano et violon par M. Guichard », *Revue et gazette musicale de Paris*, Paris, 1845/12, p. 70.

²⁶⁶ SOAL-Děčín, c. 157, 28 mars, p. 37. Une perspective dans I. Cerman, *Habsburgischer. op. cit.* p. 302-314.

²⁶⁷ *Idem*, c. 179, 24 mars 1823. L'opéra *Zelmira* par Rossini est créé à Naples en 1822.

David n'est pas seulement un « illustre oiseau de passage » qui triomphe à l'opéra de Vienne, c'est un maître à chanter. La construction de la distinction sociale par la promotion des arts dans les hôtels de la noblesse va de pair la mise en valeur de la maîtrise des « arts d'agrément » si importants dans la vie en société au cours de laquelle s'exprimait l'identité culturelle de la haute noblesse²⁶⁸. La comtesse Woyna joue sa partition dans la soirée concert, à ceci près qu'elle ne vit pas de son art. C'est la différence fondamentale entre professionnels et nobles amateurs dont le statut est en débat à la fin du XVIII^e siècle.

Professionnels, amateurs et dilettantes: une redéfinition au début du XIX^e siècle

Le comte de Clary-Aldringen établit une ligne de partage entre professionnels et amateurs. Celle-ci est définie par le comportement et le mode de vie des individus dans un univers musical et théâtral où les amateurs talentueux cherchent parfois une reconnaissance élargie en proposant leurs compositions aux opéras professionnels. C'est le cas de Michele Enrico Carafa (1787-1872), fils du prince de Colobrano, à Naples en 1816 :

Grand jour d'Opéra. Tous les fashionables y étaient. Première représentation de Gabrielle de Vergy et cela d'un amateur, un Caraffa ; il est grand musicien, il n'a encore fait que des *Opera buffa* et ceci est son premier grand opéra. [...] Anmaßung [arrogant] de la part d'un amateur ; Gallenberg crève de jalousie de ce qu'un autre amateur et gentleman a fait ici un opéra, tandis que lui ne produit que de maigres petits airs par ballet. Au reste ce Caraffa n'est presque plus amateur. Dépensier, rongé de dettes, il s'est jeté dans la musique pour vivre, il passe sa vie avec la gent de théâtre, et dans ce moment-ci il est Seritturoto pour Venise, c'est-à-dire qu'il s'est engagé à y composer un opéra²⁶⁹.

Ce n'est pas le talent qui différencie l'amateur du professionnel, mais l'engagement à composer, la dépendance à son art et les relations sociales qui en découlent. Après avoir reçu une solide éducation musicale éprouvée sur le théâtre de son beau-père le prince de Camarino, ce cadet d'une maison princière rompt avec son père qui lui destine la carrière des armes²⁷⁰. Il affirme un parcours de compositeur et une belle carrière en prenant à rebours les conceptions de la pratique des arts dans le monde de la noblesse. Au début du XIX^e siècle, l'équilibre entre statut nobiliaire et composition musicale est toujours délicat, pouvant conduire à ces

²⁶⁸ Les pratiques amateurs des élites sont un aspect incontournable des liens entre monde artistique et distinction sociale cher aux sociologues Becker et Bourdieu. Avec *Les mondes de l'art* (H. Becker, Paris, Flammarion, 1988) et *La Distinction. Critique sociale du jugement* (P. Bourdieu, Paris, É. Minuit, 1979), nous renvoyons à Lello Savonardo, *Sociologie de la musique. La construction sociale du son des « tribus » au numérique*, Louvain, l'Harmattan, 2015 (trad. 2010).

²⁶⁹ SOAL-Děčín, c. 161, cah. XXIVV, 3 juillet 1816. Né à Vienne, le comte Wenzel Robert von Gallenberg (1783-1839), marié à la comtesse Guicciardi, est directeur des ballets en 1806. Il compose de nombreux airs d'Opéra et acquiert une renommée. En 1821, il administre le théâtre de la cour de Naples, puis le *Kärntnerthor* à Vienne.

²⁷⁰ T. Baker, N. Slonimsky, *Dictionnaire biographique des musiciens*, Paris, Robert Laffont, 1995, t. 1, p. 671.

postures marginales dans le milieu nobiliaire étudiées par David Henebelle²⁷¹. Les productions des amateurs ne sont pas fermées aux représentations professionnelles, comme l'illustre le cas de Gallenberg, mais il existe une ligne franchie par Carafa. *Gabrielle de Vergy* est sa seconde pièce donnée au Teatro del Fondo. En 1816, ce personnage glisse progressivement d'une catégorie à l'autre selon les représentations du comte de Clary. Toute son existence se recompose, ainsi que l'image qu'en ont les nobles qui le connaissent de réputation.

Michele Carafa apparaît alors comme une figure hybride dans les hôtels de la noblesse où se rassemblent les trois figures caractéristiques de l'époque : le connaisseur, l'amateur-praticien et le professionnel. Un croquis du livre d'amitié de la princesse de Clary, née Ligne, en fournit une représentation au début du XIX^e siècle :



En intitulant son croquis « concert spirituel », le baron Stutterheim semble évoquer l'institution parisienne qui bouleverse le monde musical par ses innovations entre 1725 et 1791. Ce peintre amateur de la noblesse se place donc au lendemain de l'univers artistique des Lumières pour donner une image humoristique des changements qui ont eu lieu après la décennie révolutionnaire. Comme le Concert Spirituel s'émancipe de l'Académie royale au début du XVIII^e siècle, les salons de la noblesse de l'Europe centrale et germanique accueillent une musique en liberté. À la différence du Concert, ce n'est plus le calendrier

²⁷¹ D. Henebelle, *De Lully*, op. cit., p. 193.

religieux mais celui mondain des élites de la monarchie qui rythme les concerts²⁷². Ce parallèle à l'heure où les concerts spirituels parisiens semblent jeter leurs derniers feux montre qu'une page se tourne²⁷³. Avec humour, le général semble suggérer qu'il appartient maintenant aux amateurs praticiens placés au centre de l'image de prendre la relève pour participer au renouveau musical du début du XIX^e siècle. La maîtrise instrumentale permet aux aristocrates de s'affirmer en tant qu'animateurs de la vie musicale au début du XIX^e siècle.

Ces derniers sont probablement soutenus par « l'indispensable renfort des professionnels » à gauche, identifiables par leurs costumes²⁷⁴. À la différence des aristocrates mécènes du XVIII^e siècle, les grandes familles du premier XIX^e siècle n'hésitent pas à prendre la plume ou la guitare pour composer et surtout jouer elles-mêmes. Le rapport aux artistes en sort considérablement transformé. Ceux-ci ne sont plus toujours au centre de la vie musicale des élites. Le croquis illustre la fin de « l'âge d'or des orchestres aristocratiques » produits d'un mécénat supérieur que décrit David Hennebelle en étudiant les transformations du monde musical de Lully à Mozart²⁷⁵. Une nouvelle époque du rapport entre la noblesse et les arts vient de s'ouvrir, ainsi que le souligne Jean Salvat à propos de la multiplication des compositions littéraires de la noblesse:

Le noble ne se veut plus simplement protecteur ou sujet de la production artistique, il en revendique l'essence créatrice, non pas de manière isolée ou marginale, mais en tant que membre d'un groupe, conscient de la place particulière qu'il occupe dans la société et prêt à mettre son statut en jeu, si la quête esthétique qu'il poursuit le réclame²⁷⁶.

Il s'agit là d'une différence avec la période précédente. Les héritages du XVIII^e siècle ne sont toutefois pas oubliés par le baron von Stutterheim. Le personnage assis sur une chaise contre le mur représente la conception traditionnelle des assemblées salonnières au moment précis où celle-ci évolue vers une conception plus mobile des groupes dans les espaces de sociabilité à la fin du XVIII^e siècle²⁷⁷. La perruque identifie à la fois l'homme des Lumières et

²⁷² Pierre Constant, *Histoire du Concert Spirituel (1725-1790)*, Paris, Heugel, 2000.

²⁷³ Olivier Morand, *Les Derniers Feux des concerts spirituels parisiens (1816-1831)*, thèse à l'École nationale des Chartres, 2002.

²⁷⁴ Une présence relevée par David Hennebelle pour les théâtres de société en France au XVIII^e siècle : « La vie musicale sur les théâtres de société au XVIII^e siècle », dans M.-E. Plagnol-Diéval, D. Quérou (éd.), *Les théâtres, op. cit.*, p. 53-62.

²⁷⁵ D. Hennebelle, *De Lully, op. cit.*, p. 86.

²⁷⁶ J. Salvat, « Apogée et décadence du discours politique de la noblesse libertine à travers la poésie fugitive de l'*Almanach des Muses* (1774-1794) », dans P. Bourdin, *Les noblesses, op. cit.*, p. 431.

²⁷⁷ Le comte en témoigne dans la lettre à sa mère de Teplitz le 29 juillet 1799 : « hier avant le thé Madame Golovkin s'est donné toutes les peines du monde pour arranger les tables et les chaises par groupes, elle en avoit fait un jardin anglois, mais en vain 5 ou 6 femmes du bon vieux tems n'eurent rien de plus pressé à faire que de s'aligner en cercle » (SOAL-Děčín, c. 150, fol. 3). Des considérations semblables dans le salon de

le connaisseur. Comme le montre la thèse de Charlotte Guichard, l'amateur est une figure érudite issue du monde des collectionneurs au XVIII^e siècle²⁷⁸. L'air dubitatif, il se plonge dans ses pensées, peut-être dans ses souvenirs, et se distancie de la scène des amateurs-praticiens portant ostensiblement des favoris qui les inscrivent dans leur époque²⁷⁹. Il se différencie ainsi de la conception renouvelée du lien entre sociabilité et pratique musicale qui apparaît dans l'attitude des personnages assis au clavecin. La jeune femme n'a qu'une main sur le clavier, l'autre disparaissant derrière le violoncelliste qui n'a d'yeux que pour elle. Jouer et faire société sont inséparables pour les amateurs nobles du début du XIX^e siècle. Il n'est pas certain que cette sécularisation du concert spirituel soit bénéfique à l'art musical. L'homme à la perruque semble circonspect, et pense peut-être à cette différence entre celui qui aime, connaît et cultive les arts (amateur ou *Liebhaber*) et celui qui les pratique pour son plaisir (*Dilletantism*). Les enjeux de cette distinction avaient été au centre de la correspondance entre Goethe et Schiller en 1799, et semblent se retrouver dans les attitudes des grands nobles au salon. Le croquis introduit ainsi une césure entre deux formes d'écoute, deux rapports à la musique qui coexistent au tournant du XIX^e siècle.

Pour Goethe en 1799, il importe de redéfinir la figure de l'amateur au regard de l'évolution des pratiques culturelles de la fin du XVIII^e siècle, en partant du constat que « les artistes, les entrepreneurs, les vendeurs, les acheteurs et les amateurs de toute forme d'art sont noyés dans le dilettantisme²⁸⁰ ». À la fin de l'âge d'or du mécénat traditionnel, le renouvellement des formes de la vie culturelle de ces élites participe de la « recomposition des hiérarchies internes de la société musicale ». Cette dernière impose alors de repenser les statuts de toutes les figures interdépendantes du monde de l'art²⁸¹. Dans le cas de cette noblesse qui sort de son champ mécénal traditionnel, il n'y a pas de fracture entre l'amour de l'art et la pratique amateur. Dans le croquis, le violoncelliste n'est pas tout à fait à son instrument, mais le guitariste est concentré, tandis que les chanteurs s'attachent à suivre la partition. Au début du XIX^e siècle, la notion d'amateur tient le milieu entre érudition et

Madame de Staël à Vienne dans Caroline Pichler, *Denkwürdigkeiten aus meinem Leben*, Munich, Müller, 1914, (Vienne, 1844), t. 2, p. 322.

²⁷⁸ C. Guichard, *Les amateurs d'Art*, *op. cit.*

²⁷⁹ Voir une perspective similaire dans M. Figeac, *Destins de la noblesse bordelaise (1770-1830)*, *op. cit.*, p. 666.

²⁸⁰ Lettre à Schiller du 22 juin 1799, citée par Jean Delinière, « Les écrits de Goethe et de Schiller sur les pratiques d'amateurs », dans J.-L. Jam (éd.), *Les divertissements utiles des amateurs au XVIII^e siècle*, Clermont-Ferrand, PUBP, p. 173.

²⁸¹ Mélanie Traversier, « Like a Rolling Musician », *Diasporas*, 2015/26, *Musiques Nomades*, p. 10.

dilettantisme pour mettre en valeur la figure de l'aristocrate éduqué et polyvalent tel le baron von Stutterheim, fin stratège et bon dessinateur²⁸².

Si Goethe exclut les dilettantes de l'architecture et met en garde contre le glissement vers la caricature dans les domaines de la danse ou du dessin, il n'en va pas de même de la musique²⁸³. Les amateurs y ont leur place et peuvent même se montrer créatifs dans cet art considéré comme essentiel à la construction personnelle et sociale. Le langage musical est cultivé parmi les élites, qui se produisent dans une perspective différente de celle des artistes professionnels. Ce qu'expriment les grands nobles, c'est une forme d'harmonie sociale, un accord qui unit une génération déstabilisée par l'éclatement des cadres politiques de l'Europe d'ancien régime. Cette dernière eut besoin d'en passer par l'instrumentation pour exprimer en notes, en rires et en chants l'esprit du siècle, complétant ainsi la pratique du théâtre de société²⁸⁴. Aussi les nobles amateurs n'ont-ils aucun mal à se produire aux côtés des plus grandes figures musicales de leur époque. Les enjeux sont différents, et on ne saurait confondre l'amour de l'art nourri des réflexions sur le génie national d'un Goethe avec la quête d'une nouvelle esthétique caractérisant le temps des révolutions puis des restaurations en Europe.

Toute idée de performance n'est toutefois pas absente de la pratique amateur qui met en jeu l'éducation reçue dans la maison. Elle qualifie les « personnes accomplies²⁸⁵ » qui jouent et dansent sous les yeux du comte à Teplitz dans les années 1790. La culture et l'identité aristocratique n'apparaissent donc jamais aussi clairement que dans ces temps fort du quotidien dans les hôtels et les châteaux. Ainsi, lorsque le personnage au centre du croquis de Stutterheim se détache de la partition pour libérer son chant, il s'expose au jugement de goût et à la sanction du ridicule qui continuent de jouer un rôle important dans les assemblées musicales des nobles amateurs de la fin du XVIII^e siècle.

²⁸² Il sert dans les armées de Prusse et de Saxe durant les guerres révolutionnaires, puis commande dans l'armée des Habsbourg pendant les guerres napoléoniennes. Avant son suicide, il laisse *Die Schlacht bei Austerlitz*, Hambourg, 1805 et *Der Krieg von 1809 zwischen Oesterreich und Frankreich*, Vienne, Strauss, 1811. Bien des officiers cultivent ainsi peinture et savoirs militaires, comme le montre par exemple Daniel Baric, « Louis-François Lejeune et la topographie de l'Autriche : entre savoir-faire de l'officier du génie et perception du peintre », dans C. Lebeau, W. Schmale (dir.), *Images en capitales : Vienne, fin XVII^e-début XIX^e siècles*, Bochum, Dieter Winkler, 2011, p. 73-84.

²⁸³ J. Delinière, « Les écrits..., *op. cit.*, p. 178.

²⁸⁴ Bien des références de ce théâtre paraissent aujourd'hui obscures, tant elles renvoient aux tournures d'esprit de l'époque. Voir Jennifer Ruimi, *La Parade de société au XVIII^e siècle. Une forme dramatique oubliée*, Paris, Honoré Champion, 2015, p. 449-462.

²⁸⁵ SOAL-Děčín, c. 157, journal Ch.-J., Teplitz, 19 juillet 1795, p. 86-87.

Les enjeux du dilettantisme aristocratique au début du XIX^e siècle

Les amateurs redoutent les commentaires des pairs autant que les artistes professionnels craignent ceux des critiques qui paraissent dans les gazettes. Les premiers développent des pratiques similaires, en rendant compte de leurs soirées théâtrales et musicales dans les correspondances²⁸⁶. Le jugement, source de distinction sociale, a des expressions très concrètes au travers de ces marqueurs quotidiens du lien social que sont les lettres. Les archives conservent aussi des comptes-rendus critiques, où la qualité du jeu d'acteur est évaluée par l'un des spectateurs avertis. Ces derniers circulent ensuite dans les correspondances comme celle du comte de Clary-Aldringen en 1801, où un document de ce type a été retrouvé. Il s'intitule « Théâtre du Vogelmarck. Défiance et malice pour le début de Md. [la comtesse de] Mostowska²⁸⁷ ». Ce compte-rendu est anonyme, renforçant ainsi la dimension collective d'un jugement qui semble exprimé au nom du public de ce théâtre du quartier de Vienne où se trouve notamment le palais Cavriani. Le texte acquiert ainsi une portée supplémentaire. Il peut servir de modèle aux jeunes amateurs faisant leurs « débuts » dans la société des élites, tout en augmentant la valeur accordée à la représentation amateur. Ce document définit aussi la figure du spectateur, qui doit être capable d'évaluer les qualités de l'acteur, en particulier la diction, tout en tenant compte des « effets naturels de la timidité ». L'article n'a rien à envier aux critiques les plus sévères des gazettes, et évoque aussi l'amateur qui lui donne la réplique dans la comédie à succès de Michel Dieulafoy :

Elle a été parfaitement secondée par Mr Clary qui bien pénétré de son rôle l'a rendu de la manière la plus satisfaisante. il a fort bien saisi la manière et la nuance délicate du rôle où le faux Dubois se trahit par ses mouvemens d'impacience et donne lieu à la rusée Céphise de le jouer et le plaisanter sans qu'il s'en aperçoive tandis qu'en véritable Blinval ces soupçons jaloux qu'il veut dissimuler percent dans ses regards, et son ton qui s'anime malgré lui. Il a mérité et obtenu tous les suffrages²⁸⁸.

La manière de donner vie à un personnage de fiction est au centre de cet examen qui met l'accent sur la bonne compréhension de la pièce choisie, et donc sur la maîtrise du répertoire apprécié par la « première société ». Ce type de critique jette un autre éclairage sur l'attention que le comte Charles-Joseph porte au corps et à la voix dans ses journaux : le théâtre de société est un prolongement artistique de la vie quotidienne qu'il peut sublimer.

²⁸⁶ Notamment celle du comte Ch.-J. et sa mère M.-Ch. de Clary/Ligne entre Vienne et Teplitz, SOAL-Děčín, c. 150, 1790-1810.

²⁸⁷ SOAL-Děčín, c. 189, n. d. 1801. La comtesse est issue d'une famille noble polonaise. La pièce choisie est *Défiance et malice ou le prêté rendu*, comédie en un acte et en vers de Michel Dieulafoy représentée pour la première fois sur le Théâtre Français en 1800-1801.

²⁸⁸ *Ibidem*. Voir annexe 8, p. 331.

L'art de la représentation demeure logiquement un canon fondamental dans une société de cour qui s'était construite autour de la définition des étiquettes et des rangs au cours de l'époque moderne.

Le lien particulier entre acteurs et spectateurs dans ces huis clos ajoute une forte dimension sociale à la performance esthétique. L'enjeu est celui d'une acceptation dans le cercle des amateurs qui permet de gagner son billet – ici un carton d'invitation – pour les représentations suivantes dans les salles arrangées des hôtels viennois :

Aussi quoique l'auditoire fut composé de connaisseurs très délicats, l'actrice [Mostowska] fut demandée après la pièce avec acclamation, et l'on désire vivement de l'acquérir pour les théâtres de la herrengasse et de la mölkerbastey où elle pourrait paraître avec plus d'éclat²⁸⁹.

On en oublierait presque qu'il s'agit d'une représentation amateur. Comme les vedettes de son époque, la comtesse Mostowska est une « belle acquisition », et son talent est reconnu dans les palais du quartier de l'aristocratie comme à l'hôtel de Ligne près des remparts (Mölkerbastey). Ce public aristocratique se définit comme « connaisseur », acquérant ainsi l'autorité attachée à cette figure du XVIII^e siècle²⁹⁰. Ces spectateurs « très délicats » trouvent dans l'organisation du théâtre de société une manière de reproduire une vie de cour alors que cet univers était remis en question par l'avancée des troupes révolutionnaires en Europe.

Il fallait donc du courage pour monter sur la scène du théâtre des aristocrates. Le loisir aristocratique n'est pas toujours synonyme de plaisir et de légèreté, ainsi qu'en témoigne le comte avant de monter sur les planches en 1803, quand il se demande pourquoi « se donner de gaieté de cœur un si grand mal que le mal de la peur ?²⁹¹ ». La pratique des arts en société correspond à un engagement personnel et social auquel il peut être difficile de se soustraire. Comme l'écrit le comte à l'annonce du *Père supposé* de Delrieu à Teplitz en 1803, « nous voilà embarqué sans pouvoir plus reculer²⁹² ». Même atterré par la nouvelle d'une escarmouche ayant peut-être blessé son ami le comte Félix Woyna en mars 1814, il donne la réplique avec « la mort dans l'âme et l'envie de jouer la comédie ce jour là comme d'aller me

²⁸⁹ D'autres exemples de construction d'une notoriété des amateurs à Prague : M. Krummholz, « Clam-Gallasovské divadlo... », *op. cit.*, p. 115-125, en France : M.-E. Plagnol-Diéval, *Le Théâtre de société, op. cit.* ; D. Quérou M.-E. Plagnol-Diéval, (éd.), *Les théâtres, op. cit.* ; en Russie : E. Gretchanaïa, « *Je vous parlerai, op. cit.*, p. 199-204.

²⁹⁰ Voir les actes de la journée d'étude organisée par D. Rousseau et M. Villion, *Pour l'amour de l'art ? Les enjeux de la pratique amateur de l'art dans l'Europe des Lumières*, Nice, CMMC, 13 septembre 2013.

²⁹¹ SOAL-Děčín, c. 158, journal 29 juillet 1803, p. 92. Les pièces sont *Une heure d'absence* de Michel Loraux (1801) et *l'Original* de François Hofmann (1797).

²⁹² *Idem*, c. 158, journal 31 juillet 1803, p. 92. Pièce de 1802. Le comte joue le rôle de Beaufort avec le comte de Pálffy et Christine de Ligne.

pendre²⁹³ ». La participation aux réjouissances musicales et théâtrales va au-delà du simple divertissement : elle est un attendu social qui correspond à l’affirmation du mode de vie aristocratique. Les attentes collectives sont ainsi considérées comme supérieures aux ressentis individuels. C’est justement parce que les circonstances l’imposent que le comte doit absolument participer à une représentation au travers de laquelle s’exprime l’identité du groupe au moment de la réassurance de 1814.

Il existe ainsi une forme de pression sociale autour de l’organisation du théâtre de société, qui dénote l’importance de la mise en scène dans la fabrique d’un imaginaire partagé au sein la société aristocratique. Les amateurs s’y associent librement, mais reçoivent aussi des invitations à se produire. Ils reçoivent alors des carnets de rôles où seules leurs répliques sont indiquées, ou bien des modèles de personnages dont il faut se rapprocher le plus possible pour les tableaux vivants :



Une requête de la « société » au comte de Clary en 1814:

Cher et aimable, vous qui etes presque le seul qui réunissés ces deux titres voici une requette de la société, c'est pour un tableau de la composition de Fischer et il vous supplie de vous charger du role d'un hierophante nous avons le manteau, la tunique il ne s'agit que de la coeffure et de la barbe, celle-ci doit etre longue, et grise mais non pas blanche, elle doit etre en etoupe, le dessein de la coeffure est exact et vous etes un trop grand artiste pour ne pas savoir vous en tirer. L'heure du rendez vous des acteurs est cinq heures précises apportés des sandales ce n'est pas qu'on les voit beaucoup mais je crois me rappeler que vous en avés. Bonsoir, nous vous remercions d'avance.

Source : Musée régional du château de Teplice, fonds Ch.-J. de C.-A., estimé 1814.

Les amateurs reçoivent ainsi des requêtes qui lient sociabilité et représentation. Le comte reçoit des consignes précises tout en étant clairement incité à faire la preuve de son talent de comédien. La mise en scène fait partie de la façon dont les individus nobles construisent une présence sociale en organisant le divertissement de société au début du XIX^e siècle.

L’amateur doit parvenir à imposer sa présence à un public certes habitué à suivre l’actualité musicale et théâtrale mais dont l’attention n’est pas toujours soutenue. Une illustration du comte de ce qui s’apparente à l’intérieur du théâtre de Teplitz investi par les amateurs nobles permet de se figurer une atmosphère proche de celle des théâtres officiels :

²⁹³ SOAL-Děčín, c. 160, journal 23 mars 1814, p. 13. *Caroline ou le tableau*, comédie en un acte de F. Roger, 1800.



**Au bon gout il paroît rebelle
De ce qu'il bat des mains sans de bonnes raisons
Mais il se moque des chansons
S'il applaudit c'est de vous voir si belle**

SOAL-Děčín, c. 185, croquis du comte Ch.-J. de Clary, années 1790-1800.

Le costume, la mise en valeur d'un corps qui n'est pas destiné à la scène artistique sont applaudis par l'ami au centre du public. La qualité du jeu n'est pas le critère prépondérant du jugement de cet amateur placé au centre sous la rampe. Il manifeste un succès d'estime qui tient compte de l'origine sociale de l'amateur : son attachement à la comtesse qui se met en scène est plus fort que son amour de la belle voix d'opéra²⁹⁴. Ce type de compliment ne se discute pas, mais il a lieu en public, et ce spectateur enthousiaste se distingue dans une variété d'attitudes d'un bout à l'autre du parterre. À gauche règne la distraction, et les « spectateurs » préfèrent tourner leur compliment vers une autre dame de la société. À droite, les connaisseurs se détournent. On ne siffle peut-être pas aux théâtres de la noblesse, mais comme dans les loges on tourne le dos pour signifier que la performance n'est pas à la hauteur. Le plus petit des personnages rit à gorge déployée, rejoint par une âme charitable qui semble vouloir prévenir le spectateur conquis qu'il commet une faute de goût en applaudissant, et qu'il ferait mieux de rester discret s'il ne veut pas devenir lui-même objet de spectacle. Comme dans les loges des grands théâtres, plusieurs spectacles se jouent au même moment : cet « amateur » qui s'éloigne de la modération attendue par les « connaisseurs » risque fort de se trouver sous les feux de la rampe, ce que le dessin illustre très bien.

Le comte de Clary-Aldringen souligne ainsi l'action régulatrice de ce public sur lui-même. Il fait écho à la prudence de Goethe ou des traités d'éducation nobles qui mettent en garde contre le danger de la vanité mal placée à laquelle peuvent conduire de tels succès

²⁹⁴ Sur ces notions en sociologie, voir les perspectives d'Antoine Hennion, « Une sociologie des attachements. D'une sociologie de la culture à une pragmatique de l'amateur », *Sociétés*, 2004/3-85, p. 9-24.

d'estime²⁹⁵. La remarque de Charlotte Guichard selon laquelle « l'amateur participe donc à l'émergence du sujet et de l'individu » peut s'appliquer aux acteurs comme aux spectateurs du théâtre de société²⁹⁶.

L'applaudissement, même de complaisance, ne doit donc pas dépasser une certaine mesure. Il faut une raison esthétique pour le faire, et ne se livrer à son enthousiasme qu'à l'aune des réactions des autres spectateurs. Le « bon goût » se définit aussi par la retenue. Le silence de la salle pouvait réduire bien des amateurs au silence, qui n'osaient applaudir là ou tous murmuraient. La présence d'un public tempérant ou au contraire déchainant les passions serait donc un des critères du jugement artistique sur lesquels s'interrogent les auteurs de la fin du XVIII^e siècle. Si Kant parvint à définir un « sens commun esthétique » qui concilie l'appréciation subjective et sa connotation d'universalité²⁹⁷, le microcosme des amateurs était aussi là pour rappeler qu'il existait des normes et des convenances qui encadraient les pratiques des acteurs comme des spectateurs. Dans sa correspondance, la princesse Pauline de Schwarzenberg appelait à se méfier des succès d'estime dans ce qui devait rester un divertissement de la noblesse pour la noblesse²⁹⁸.

L'indulgence de ce public a donc ses limites. S'il ne vit pas de son art, l'amateur noble met en jeu sa réputation. Lors du concert Schönburg dans la maison du prince Auersperg du 18 mai 1823 à Vienne, David et La Blache (rattrapé par la société des aristocrates) donnent le ton en chantant le duo de l'opéra *Mosè in Egitto* de Rossini. Le comte note le mauvais effet que produisent les voix des amateurs qui les rejoignent devant près de 200 personnes :

On a chanté le superbe Duo de Mosé : Mi manca la voce. hélas quelle mésaventure ! c'étoit Mad. [la baronne] Leykam, Mlle [la comtesse] Aglaé Bathyany, Mons. [le comte] George de Caraman et félix Schwarzenberg. Non depuis qu'on chante, on n'a pas si mal chanté. Mr d. Caraman n'a pas pl[us] de voix que moi, Mad. Leykam tiroit ses sons de talon, Mlle Bathyany ne sait pas chanter et félix a une vois creuse & souterraine qui n'est pas agréable, et avec cela les paroles Mi manca la voce qu'ils chantent en sons mourants pendant un quart d'heure ont tellement porté a la moquerie qu'on ne l'a pas épargné a ces pauvres dilettanti. On en a fait des gorges-chaudes encore bien longtemps après ce jour. Jamais on ne s'est – ce que les Berlinoïis apellent blamirt a ce point là. C'étoit un vrai Spektakel²⁹⁹.

²⁹⁵ J. Delinière, « Les écrits..., *op. cit.*, p. 178. Sur les traités, nous renvoyons au chapitre III, p. 305.

²⁹⁶ C. Guichard, *Les amateurs*, *op. cit.*, p. 345.

²⁹⁷ *Ibidem*.

²⁹⁸ SOA-Třeboň, prac. ČK, RAS, Fasc. 539, Fürstin Pauline, Korresp., Bruxelles, 9 mars 1805, Louise d'Arenberg, p. 1, cité dans B. Bertrand, *La vie de Pauline*, *op. cit.*, p. 238.

²⁹⁹ SOAL-Děčín, c. 179, 18 mai 1823, p. 13. Abrégé développé.

L'échec public a des répercussions en termes d'intégration sociale³⁰⁰. Il conduit à se donner en spectacle, avec en arrière-plan cette crainte du ridicule si importante dans ces sociétés de la fin de l'Ancien Régime. L'amateur doit savoir se tenir en retrait pour ne pas être assimilé à la représentation négative du dilettante. Le théâtre amateur et son public sont porteurs d'importants enjeux sociaux : les individus s'y affirment sur les planches, mais aussi avec des comportements qui qualifient le grand noble alors que réformes et révolutions conduisent à repenser le statut des noblesses en Europe. Les figures du connaisseur et du dilettante permettent de comprendre la manière dont le comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen définissait son rapport au spectacle vivant. Il s'inscrivait en grande partie dans les pratiques culturelles de son milieu social.

L'amateur au théâtre : un spectateur averti et sensible

Le comte participe aux représentations amateur en jouant, soufflant et en prenant place dans les tableaux vivants. Il chante parfois et dessine surtout. Son éducation achevée par cette expérience de la mise en scène, en fait un spectateur averti lorsqu'il se rend dans les salles de spectacle en Europe centrale, en France et en Italie. Le théâtre de société le rend particulièrement sensible à la modulation de la voix selon la configuration des lieux de représentation. Il note par exemple que le comte Potocki joue bien « mais trop fort pour un petit theatre » comme celui de l'hôtel des Kaunitz chez qui se tient vraisemblablement la représentation de *Caroline ou le tableau* en 1814³⁰¹. La pratique amateur enrichit les expériences acoustiques que le comte peut avoir dans les théâtres officiels des capitales.

Dans une société sans moyens d'enregistrement, l'expérience théâtrale et musicale passe par une fréquentation soutenue des salles de spectacle. Le comte revoit plusieurs fois les mêmes pièces à différentes places. Ses pratiques de spectateur ne se limitent pas aux loges. Il se rend aussi aux parterres, ce qui lui permet de varier les points de vue et d'ouïe. Le changement de position dans la salle est en particulier nécessaire dans le nouveau San Carlo de Naples où le comte et ses enfants ne voient que « des pantins qui se remuent, et les amours des puces » sur cette scène reconstruite par le roi Ferdinand IV en 1816³⁰². Le « continent musical » européen se compose ainsi d'une multiplicité de territoires sonores et d'espaces visuels explorés par le spectateur dont la position sociale permet une ample circulation dans

³⁰⁰ Voir la partie « Dérisions et ridicules » dans D. Henebelle, *De Lully, op. cit.*, p. 190-193.

³⁰¹ SOAL-Děčín, c. 160, journal 23 mars 1814, p. 13.

³⁰² *Idem*, c. 167, cah. VII, Naples, 30 mai 1818, p. 30.

les dispositifs architecturaux des différentes salles³⁰³. Quand le comte change de loge ou retourne au spectacle en se plaçant au parterre, il accorde la mélomanie des élites avec les mobilités mondaines dans les théâtres du début du XIX^e siècle.

Si le comte se contente parfois de ne saisir qu'un acte au vol, c'est qu'il connaît très bien les livrets des pièces représentées, ce dont témoignent ses références dans les journaux et le catalogue de la bibliothèque Clary-Aldringen³⁰⁴. Il n'a donc aucun problème à développer une écoute morcelée des spectacles sans avoir vu la représentation intégrale, car il est convaincu de pouvoir le faire ultérieurement.

Charles-Joseph va plus loin en construisant simultanément un parcours de lecteur et de spectateur de théâtre. En même temps qu'il fréquente de manière croissante les théâtres de Vienne et de Prague, il se livre au commentaire des œuvres de Goethe en 1800, en ayant vraisemblablement à portée les travaux allemands sur l'art répertoriés dans le catalogue manuscrit de la bibliothèque estimé du premier XIX^e siècle³⁰⁵. Dans le sillage des multiples réflexions sur le théâtre de Diderot à l'étranger qu'étudie Anne Saada, ce travail théorique qui précède la rencontre du dramaturge permet au comte de prendre position dans la question d'un théâtre national dont Roland Krebs situe les fondements au siècle des Lumières³⁰⁶. Son jugement de l'*Iphigénie* de Goethe est sans équivoque sur la recherche d'une révolution du répertoire classique par le chef de file des auteurs du *Sturm und Drang* :

Iphigénie. Il y a de beaux vers, de belles idées, de belles tirades, mais – je l'avoue, c'est un peu ennuyeux ; surtout au théâtre ; nous sommes, quoi qu'on en dise trop éloignés de la simplicité des grecs pour goûter cette excessive simplicité de sujet, ces actes composés seulement de deux scènes d'une longueur démesurée, et cette action qui ne roule proprement que sur 3 personnes. Le dénouement d'*Iphigénie* me paroît prodigieusement faible et ce n'est en tout cas rien moins qu'une tragédie. Nous chercherions en vain à nous le dissimuler, et à en imposer aux autres, la tragédie allemande est encore bien dans l'enfance³⁰⁷.

Iphigénie est composée entre 1779 et 1781, au cœur de ce mouvement d'avant-garde littéraire qui renouvelle en profondeur le champ dramaturgique de l'Europe germanique³⁰⁸. Le

³⁰³ Voir principalement J.-F. Candoni, L. Gauthier (dir.), *Les grands centres musicaux*, op. cit., et H. E. Bödeker et alii, *Le concert et son public*, op. cit.

³⁰⁴ SOAL-Děčín, c. 744, cah. II (littérature allemande), V (théâtre français), IX (littérature italienne).

³⁰⁵ *Idem*, c. 185, *Goethe's Werke*, 1800. Le comte utilise les œuvres complètes en allemand. SOAL-Děčín, c. 744, cah. II : « *Deutsche Werke über Kunst* ».

³⁰⁶ Anne Saada, *Inventer Diderot : les constructions d'un auteur dans l'Allemagne des Lumières*, Paris, CNRS éditions, 2003, p. 178-184 ; Roland Krebs, *L'idée de « Théâtre National » dans l'Allemagne des Lumières*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1995.

³⁰⁷ SOAL-Děčín, c. 185, « *Goethe's Werke* », p. 3-4.

³⁰⁸ Marita Gilli (éd.), *Le Sturm und Drang : une rupture ?*, Paris, Les Belles Lettres, 1996.

comte intègre ces apports qui sont l'enfance d'un art « national » né avec Lessing³⁰⁹. En 1800, la tragédie allemande semble chercher sa voie entre les modèles des anciens et des modernes. Pour ce comte de vingt-trois ans nourri des auteurs du théâtre français et qui écrit dans cette langue, ce commentaire conforte l'identité culturelle de l'aristocrate francophone d'Europe centrale. Ses repères culturels ne sont pas malmenés, en même temps qu'il se montre conscient de la recherche d'un théâtre germanique émancipé des canons du théâtre français et de l'opéra italien.

Le comte passe de la théorie à la pratique en comparant les divers effets théâtraux et jeux de scène qu'il relate avec précision dans ses journaux. Héritier du théâtre de Teplitz, il est attentif aux conditions d'éclairage qui se modernisent au moment de ses voyages en France et en Italie³¹⁰. Il se montre très sensible aux audaces techniques de la mise en scène et aux effets qu'ils produisent sur le spectateur. Ses remarques sur les appropriations des répertoires lui permettent enfin de retrouver les termes des débats contemporains sur le rapport entre les arts et le génie national. Le lien entre arts et politique qui gouverne l'opéra en Europe est omniprésent dans la conception des amateurs³¹¹. Charles-Joseph utilise le vocabulaire politique pour qualifier la ferveur des « ultra-rossinistes » à Naples et à Vienne entre 1816 et 1823³¹². Il offre ainsi un écho viennois aux recherches de thèse d'Aurélié Barbuscia sur Rossini et la « restauration » de la grandeur musicale dans la France des années 1820³¹³.

Cet arrière-plan culturel, technique et politique montre que c'est un spectateur averti qui assiste à des représentations où il laisse s'exprimer sa sensibilité. À l'heure du spectacle, le comte ne cherche pas d'abord l'érudition mais l'émotion. Ce dernier registre complète la figure de l'amateur noble qui se veut sensible en connaissance de cause. Quand il s'agit de décrire les moments passés au théâtre, ses journaux sont emplis du champ sémantique du sentiment et de l'enchantement. Il évoque parfois les larmes de rire ou d'émotion. La thèse de Stéphanie Fournier sur le rire au théâtre montre que ces comportements sont acceptés comme d'autres marqueurs de la réussite d'une pièce³¹⁴. Il existerait ainsi un rire public, une

³⁰⁹ A. Saada, *Inventer Diderot*, *op. cit.*, p. 187.

³¹⁰ Outre les remarques comme celles sur le théâtre San Carlo précédemment citées, Charles-Joseph profite de son voyage à Bruxelles en 1827 pour acheter quatre lampes 450 francs. Il est alors prince et les installe au palais. SOAL-Děčín, c. 182, 9 novembre, 22 déc. 1827, n. f..

³¹¹ Nous faisons référence aux travaux de M. Traversier, *Gouverner l'opéra*, *op. cit.*. Ce lien est également au cœur des problématiques développées par Charlotte Guichard dans *Les amateurs*, *op. cit.*.

³¹² SOAL-Děčín, c. 161, cah. XXIVV, 3 juillet 1816.

³¹³ A. Barbuscia, *Rossini*, *op. cit.*

³¹⁴ S. Fournier, *Rire au théâtre à la fin du XVIII^e siècle : portée sociale, littéraire, philosophique, morale et politique*, soutenue à l'Université Paris-Sorbonne, 2013.

« exhibition des larmes » à la fois allégresse du « gros rire » produit par les multiples formes des comédies de l'époque et délicatesse de l'amateur qui entend s'élever les airs qu'il attend. Dans une lettre au comte Charles-Joseph, le comte Fédor Golovkine écrit « où ne pleure-t-on pas de nos jours ?³¹⁵ ». Pleurer et rire en public font partie des comportements permis par le théâtre. Le comte de Clary évoque pourtant une tendance au repli intime, en indiquant plusieurs fois qu'il retient ses larmes et qu'il faut être seul pour « pleurer à son aise³¹⁶ ». Son époque est celle d'une redéfinition des comportements collectifs à l'aune de la pudeur. Des considérations similaires apparaissent dans le domaine de la littérature, où l'émotion partagée lors de la lecture collective de lettres et de romans se différencie des larmes plus intimes de la lecture solitaire. Le bouleversement ressenti à la lecture ou à l'écoute d'une pièce est donc perçu comme une expérience profondément individuelle et difficile à partager sans gêne³¹⁷. En même temps, la société attend toujours cette « communication larmoyante » définie par Anne Vincent-Buffault, mise en question avec les redéfinitions des normes de comportements dans la société bourgeoise des débuts de l'âge industriel. Ce pleur masculin qui était un signe de délicatesse est progressivement remplacé par la contenance qui est une preuve de la force d'âme. La larme, quand elle s'échappe, devient sanglot. Ce sont les nerfs qui trahissent, renvoyant alors à la pathologie de l'hystérie dans les études médicales comme celles des médecins de Teplitz³¹⁸. C'est encore le signe d'un débordement des passions romantiques qui submergent l'individu, le forçant à oublier toute bienséance.

La présence à l'opéra rapproche le spectateur d'une communauté sensible en même temps qu'elle permet une évasion personnelle. Le comte note ainsi à la fin d'un nouvel *Othello* le 22 mars 1823 : « Oh alors l'enthousiasme n'a plus eu de bornes & la salle a manqué crouler. Tout l'Opera a été aux nues³¹⁹ ». Applaudir ce n'est plus seulement faire société, c'est faire Opéra et faire corps avec la variété du public réparti dans la salle. Ce triomphe n'intervient qu'après un « ravissement » provoqué par des pièces attendues « a cœur battant » par le public. Le comte est alors comme enlevé à lui-même et au temps social qui se rappelle bruyamment à lui à la fin de la représentation. Se rendre au théâtre, y circuler, c'est voyager. En 1822, la soirée musicale du comte devient une réminiscence de ses années napolitaines de 1818-1820 : « Première fois la Donna del Lago. [...] Nous avions la loge.

³¹⁵ SOAL-Děčín, c. 189, F. G. à Ch.-J., Carlsbad, 3 juillet 1806.

³¹⁶ Par exemple SOAL-Děčín, c. 169, cah. XXXIII, Naples, 14 mai 1819, p. 33.

³¹⁷ Anne Vincent-Buffault, *Histoire des larmes (XVIII^e-XIX^e siècle)*, Marseille, Rivages, 1986, p. 89.

³¹⁸ Nombre de ces études sont conservées dans la bibliothèque des archives de Děčín, couvrant une période allant de la fin du XVIII^e siècle au années 1930.

³¹⁹ SOAL-Děčín, c. 179, journal 22 mars 1823, p. 18. Il s'agit vraisemblablement du *Burgtheater*, selon les éditions de l'*Oesterreichischer Beobachtung* de ce mois (ÖNB).

C'étoit en allemand, une pâle contre-épreuve, mal chantée et cependant cela m'a fait grand plaisir. Quelle divine musique ! quels souvenirs ! quel Naples intérieur j'ai eu tout le tems !³²⁰ » La pièce ne convainc pas le public, mais l'expérience intime de l'amateur ajoute au spectacle une valeur supplémentaire. En creux se trouve toujours cette importance du voyage et de l'ailleurs qui semble indispensable à la vie personnelle du comte. L'expérience théâtrale est intimement liée à celle du voyage. Tout deux créent des souvenirs qui s'interpénètrent et donnent à la vie un charme particulier. Le temps de la représentation n'est donc pas celui dédié aux figures de l'expert ou du connaisseur, il est celui du spectateur sensible.

L'importance du sentiment dans la réception du théâtre permet à un amateur comme le comte de Clary de tenir le milieu entre l'érudition et le dilettantisme. Les registres de la sensibilité et de la critique sont étroitement mêlés, conformément à la posture d'amateur telle qu'il se la représente. Grâce à son appartenance à la société aristocratique que le comte voyage et fréquente les théâtres. En retour, il apporte ses impressions et son jugement pour contribuer à la définition du goût venant identifier les membres de la « première société ».

Le temps de la critique et la définition du goût aristocratique dans les salons

À la sortie des grands opéras, les voitures qui depuis la fin du XVIII^e siècle conduisent les grands nobles dans les hôtels urbains leur permettent de reprendre leurs esprits³²¹. Les salons accueillent la société pour partager une expérience souvent impressionnante et bouleversante. Du registre de l'émotion, l'amateur s'oriente vers celui de la critique. Pour *Othello* chanté par David le 13 mars 1823, « l'enchantement va crescendo » avant une « extra-soirée chez le prince Metternich, uniquement pour parler à fond de l'Opéra » :

Hé bien me demande t'on que dites vous de l'Opera, de Madame Fodor ? – d'abord j'ai eu bien du plaisir, et Madame Fodor a le grand avantage d'avoir dix ans de moins que Madame Colbran et de chanter juste. – Oui, mais quelle différence de voix ! de timbre ! quelle différence d'ensemble ! Madame fodor n'a pas le gosier italien ! David est sacrifié, quelle différence de l'Opéra de l'année passée. Tel a été le premier effet³²².

C'est alors que vient le temps de la critique. L'« enchantement général [où] chacun chantoit des passages » cède rapidement le pas à des commentaires parfois virulents : « On s'est partagé, et tout le public de Vienne s'est partagé en davidistes et fodoristes [...] pendant deux mois il y a eu de l'aigreur dans la société à cause de cela ». La « première société » fait

³²⁰ Opéra de Rossini créé à Naples en 1819, programmé sous le titre *Das Fraulein vom See* au *Kärnthnertheater*. SOAL-Děčín, c. 179, 11 février 1822, p. 8, avec coupure de l'affiche. Ab. dév..

³²¹ R. Markovits indique ainsi les circulations des théâtres au salon Kaunitz du comte Zinzendorf dans les années 1760 dans *Civiliser*, op. cit., p. 130-131.

³²² SOAL-Děčín, c. 179, journal 13 mars 1823, p. 11-12. Abrégé développé.

partie de ce public présenté comme un reflet du corps social, et avec lui elle est traversée par des dissensions esthétiques et artistiques quel que soit le rang et le statut social. Le public qui communique dans les applaudissements se partage ensuite dans les débats sur la performance des acteurs. Plus encore que les gazetiers, les critiques amateurs ont un vrai pouvoir de nuisance au théâtre. Fodoristes et davidistes se retrouvent au parterre, et marquent ostensiblement leur prise de position dans la querelle :

Madame de Würbn, la princesse Therese, le prince Ruffo haut à la main ont déclaré Madame Fodor destestable et affreuse, par conséquent Md de Zichy et surtout ses filles, qui a mon avis ont beaucoup plus criées et pris parti dans cette affaire que je ne voudrais que mes filles ne fissent – ont dorénavant tourné le dos au théâtre chaque fois qu'elle chantoit, et on a eu toutes les peines du monde à les empêcher de siffler³²³.

Ce passage fait écho au croquis du théâtre de Teplitz présenté plus haut. Certains sortent de la réserve et de l'étiquette de leur milieu social. Le moment de la représentation est aussi celui des spectateurs engagés qui manifestent une opinion forgée dans les hôtels de la noblesse. Les amateurs doivent parfois lutter contre la tyrannie des « soi disant gut-denkende [bien-pensants] » dont l'attitude risque de gâcher le spectacle³²⁴.

Sans citer de nom, le comte évoque en ces termes les personnes qui participent à la « cabale Decaro » au théâtre de la Wieden le 16 juillet 1814. Les artistes de Vienne menés par la danseuse Francesca de Caro manifestent leur hostilité aux danseurs et danseuses de l'opéra de Paris venus rejoindre Jean-Pierre Aumer lorsque celui-ci est appelé par la cour comme maître de ballet. Les deux salles de ballet de Vienne concentrent déjà nombre de danseurs de talent, qui voient comme une menace ces nouveaux venus engagés en théorie pour le temps du congrès de Vienne selon Robert Ouvrard³²⁵. Le comte juge « absurde ! » cette compromission dans une rivalité d'artistes qui cherchent à construire ou à défendre leur renommée dans un marché du travail européen³²⁶. Sans aller jusqu'au souvenir de la troupe française installée pendant l'occupation napoléonienne de 1809, la critique de l'appel aux talents étrangers au détriment des danseurs en place a une résonance particulière aux premières heures de la construction des identités nationales contemporaines. La question est donc de savoir à quels artistes accorder le soutien de la cour. Pour l'aristocrate qui se prépare à la réunion des monarques européens dans sa capitale, c'est la qualité du ballet et non

³²³ *Ibidem*.

³²⁴ SOAL-Děčín, c. 160, Journal 16 juillet 1814, p. 32

³²⁵ Robert Ouvrard, *Le Congrès de Vienne (1814-1815). Carnet mondain et éphémérides*, Paris, Nouveau Monde, 2014. Aumer reste maître de ballet de 1814 à 1820.

³²⁶ Sur cette question, nous renvoyons à L. Gauthier, M. Traversier (dir.), *Mélodies urbaines, op. cit.* et à la revue *Diaspora*, 2015/26, *Musiques nomades, op. cit.*.

l'origine de ceux qui l'exécutent qui semble primer à l'heure où Vienne doit briller de tous ses feux. Le théâtre est ainsi le lieu des prises de parti. Les vedettes étrangères affrontent ce « public frondeur et charitable³²⁷ » qui transforme les salles en ce même champ de bataille culturelle où le théâtre romantique gagne ses lettres de noblesse au début du XIX^e siècle.

Le temps de la critique ne favorise pas l'harmonie sociale, surtout avec la montée des querelles romantiques entre la réception du *Götz de Berlichingen* de Goethe en 1773 et la première de *Hernani* en 1830³²⁸. Le comte doit attendre l'écriture des lettres et surtout des journaux pour démêler l'émotion, le jugement critique et la prise de position. Il peut alors décrire ses impressions, confronter plus sereinement son jugement à ceux qu'il entend autour de lui, et ainsi revisiter ses expériences dans les théâtres mais aussi les ateliers d'art et les musées qu'il découvre de Vienne à Naples et de Bruxelles à Paris. C'est donc dans ses journaux que le comte reconstruit une érudition qui le rapproche des collectionneurs des XVIII^e-XIX^e siècles.

La plume et les toiles : le journal d'un amateur

Au fil du temps et des représentations, les journaux du comte deviennent un relevé de l'actualité musicale et théâtrale à Vienne. Chaque pièce donne lieu à un commentaire sur le fonds et les acteurs. Trois angles d'écriture sont retenus : les artistes et leur performance, le texte de la pièce et ses « arrangements », les effets sur le public pendant et après la représentation. Le fil directeur reste, bien entendu, la sensibilité musicale et théâtrale du comte, ainsi mise en perspective. Il n'est pas rare que les scènes soient résumées afin qu'il donne son avis sur le fonds de la pièce comme sur la mise en scène, en particulier lorsqu'il se trouve à l'étranger³²⁹.

Dans les années 1810-1820, Charles-Joseph colle parfois dans ses journaux les affiches des représentations les plus attendues qu'il découpe dans les gazettes. Il conserve ainsi le souvenir d'un beau moment artistique, comme la première de la danseuse Courtin pour le ballet *Maragarethe, Königin von Catanea* au théâtre porte de Carinthie où il se réserve une chaise fermée le 15 mars 1822³³⁰. Le texte du journal en vis-à-vis laisse très peu de commentaires sinon la réussite du ballet. L'affiche suffit à elle seule à rappeler le plaisir de l'amateur qui ne met en forme ce journal de 1822 qu'en 1825. Ces coupures offrent un support concret à la construction d'une mémoire de l'amateur.

³²⁷ SOAL-Děčín, c. 179, Journal 19 avril 1823, p. 11-12.

³²⁸ Florence Naugrette, *Le Théâtre romantique*, Paris, Seuil, 2001, p. 125-188.

³²⁹ Voir annexe 9 p. 332 pour quelques exemples parmi de très nombreuses descriptions.

³³⁰ Voir annexe 10, p. 334. SOAL-Děčín, c. 179, journal 15 mars 1822 p. 7v.

La connaissance de l'actualité musicale est indispensable au comte de Clary, que celui-ci se rende ou non au théâtre. La programmation est suivie au plus près, et Charles-Joseph s'appuie sur ces annonces des gazettes comme l'*Österreichische Beobachter* pour établir son propre tableau de la Vienne ou de la Naples théâtrale et musicale de son époque. Lorsqu'il rédige son journal de mai 1819, le comte se trouve à Teplitz en août 1820. Il regrette alors de ne pas avoir conservé le programme du théâtre napolitain de San Carlo et révèle ainsi l'usage qu'il fait de ces supports pratiques de la vie musicale et théâtrale : « Le ballet très beau, long, ennuyeux. Je suis fâché de n'en avoir pas ici le programme pour pouvoir en faire l'analyse³³¹ ». Le comte se résout donc à commenter cette représentation précise à partir des indices laissés dans ses notes et ses lettres de l'époque. Cet usage du journal est lié au fait que deux spectacles ne se confondent pas, et varient selon les lieux et les modalités de mise en scène, le choix et la santé des acteurs. Il n'existe pas un mais des opéras du *Barbier de Séville*. La première de *La Blanche* le 14 avril 1823 marque le comte, au point qu'il écrit « c'étoit comme si je n'avois jamais entendu cet opéra³³² ». Les pièces les plus célèbres conservent une nouveauté grâce à l'aléatoire des représentations. Il est donc très utile de maîtriser le calendrier des spectacles, par exemple lorsqu'il faut s'accorder avec un interlocuteur lors des visites ou des thés de la noblesse. Les journaux deviennent ensuite l'outil du savoir de l'amateur, le recueil d'une émotion et d'une culture partagées au sein de l'élite aristocratique dans les capitales de l'Europe au début du XIX^e siècle. Le comte forme progressivement un conservatoire de l'actualité musicale qui permet de retracer le parcours des plus grands artistes lu au travers du mode de vie aristocratique. Ce travail d'écriture ancre le spectateur noble dans l'univers musical et théâtral européen traversé par des célébrités comme David ou Madame Catalani qu'il poursuit au cours de ses voyages, peu avant que « l'étoile de Rossini » ne se lève à Vienne dans les années 1820³³³.

Grâce à l'écriture de soi, Charles-Joseph de Clary-Aldringen renoue avec l'esprit des collectionneurs d'art qui font s'épanouir la figure de l'amateur au siècle des Lumières³³⁴. Il établit ainsi des descriptions détaillées et commentées des œuvres qu'il découvre dans les ateliers de Gérard et Canova à Paris en 1810, aux *Studii* de Naples en 1816 ou dans la galerie Boisserée de Stuttgart en 1822³³⁵. Son journal livre un certain état de collections mouvantes au gré des soubresauts politiques de la période napoléonienne, au cours de laquelle nombre de

³³¹ SOAL-Děčín, c. 169, cah. XXXIII, Naples, 9 mai 1819, p. 23.

³³² *Idem*, c. 179, journal 14 avril 1823.

³³³ Angelica Catalani (1780-1849) : « J'ai manqué à Vienne, Paris et Naples ce fameux rossignol en juppe, sur lequel il n'y a qu'une voix partout » écrit-il en 1818 (SOAL-Děčín, c. 167, cah. X, Naples, 6 juillet 1818, p. 10).

³³⁴ Nous renvoyons ici aux travaux de Ch. Guichard, *Les amateurs, op. cit.*.

³³⁵ SOAL-Děčín, c. 169-178, les exemples abondent, l'un d'eux est retranscrit en annexe 11, p. 336.

tableaux circulent entre l'Italie et la France. Le comte sélectionne les œuvres qui le marquent. Il explique pourquoi en convoquant ses impressions personnelles et sa culture visuelle, celle d'un grand noble éduqué au dessin et d'un amateur sensible à cet art. Il s'appuie aussi sur une solide culture livresque : Charles-Joseph est un amateur en chambre qui se fait une fête des recueils d'estampes qu'il achète aux libraires et aux artistes viennois. Dès avant de voyager, il a une idée des œuvres qu'il lui faut absolument découvrir et comparer aux lithographies plus ou moins réussies qu'il a sous les yeux. Les « manuels commodes » (guides, récits ou les fameux *Salons* dont le comte actualise fréquemment sa collection) orientent les circulations tout en permettant aux voyageurs de donner une tournure plus personnelle à leur récit³³⁶. Fort des pratiques éditoriales de son temps, il peut livrer son catalogue personnel des institutions et des cabinets qu'il visite en étant bien souvent introduit par un proche ou une connaissance lorsqu'il voyage en Europe.

En s'éloignant de son cabinet, l'amateur en voyage reporte le temps de l'érudition pour jouir pleinement des galeries ou des ateliers d'artistes. Le comte crayonne, échange avec le comte Golovkine qui lui fait les honneurs de l'atelier du portraitiste Robert Lefèvre à Paris en 1810³³⁷. Il écoute les remarques des peintres allemands à Rome sur les beautés architecturales des monuments, qui l'aident pour les contours de ses paysages³³⁸. Il n'a que les livres nécessaires à portée, il peut alors apparaître comme un dilettante dans le droit fil de la légèreté affichée du cosmopolitisme aristocratique. Néanmoins, Charles-Joseph jouit d'autant plus de ce qu'il observe qu'il sait retrouver bientôt la meilleure compagnie de l'amateur, sa bibliothèque. Il peut vérifier et enrichir ses informations, fort d'un empirisme renouvelé en France et en Italie au cours d'une période de recomposition des mondes artistiques, que ce soit avec le triomphe de l'Opéra ou l'institutionnalisation des musées³³⁹.

L'amateur est un homme saisi entre la contemplation directe des œuvres et l'approfondissement de l'histoire de l'art que permettent les livres savants. Une telle attitude n'est possible qu'en lien avec le développement des institutions muséales qui facilitent l'accès des amateurs aux collections européennes. Le comte n'a pas les moyens d'acheter des œuvres, mais il les retrouve dans ses journaux. Charles-Joseph ne s'expose ainsi que de manière mesurée, au travers d'une lecture intime qu'il est le seul à pouvoir faire, en même temps que son œuvre s'ouvre à un lectorat qui s'élargit progressivement. Les formes de l'écriture de soi

³³⁶ Friedrich Wolfzettel, *Le discours du voyageur*, Paris, PUF, 1996, p. 301.

³³⁷ SOAL-Děčín, c. 159, 3 mai 1810.

³³⁸ Ainsi que l'indiquent les notes retrouvées sur les supports des aquarelles conservées dans le fonds Ch.-J. des archives du château de Teplice. Nous n'avons pas eu l'autorisation de les reproduire.

³³⁹ Pour une mise au point : Ch. Guichard, « Les circulations artistiques en Europe (années 1680-années 1780) », dans P.-Y. Beaupaire, P. Pourchasse, *Les circulations internationales op. cit.*, p. 396-398.

donnent les moyens à ce collectionneur de papier d'exposer les œuvres qui lui sont chères aux yeux des lecteurs des années 1820, et de les transmettre à « l'imprimeuse postérité » souvent évoquée dans ces mêmes journaux³⁴⁰.

De retour à Vienne, il poursuit alors son exploration des arts de l'Europe, en passant d'un livre à l'autre au gré de son enthousiasme, par exemple en février 1824 :

Hier je me suis fait un ouvrage qui m'a intéressé. J'avais un cahier d'études d'après le Poussin. J'ai cherché dans Landon et partout où j'ai des Poussins, les tableaux auxquels appartenaient telle tête, tel groupe, j'en ai retrouvé la plus grande partie. Cela m'a donné plus envie que jamais de découper tous mes livres d'estampes et de les arranger par œuvres de peintres³⁴¹.

L'engouement du comte se traduit par une recherche esthétique qui met en jeu le coup d'œil du dessinateur et sa connaissance des toiles du Poussin. Cette pratique du découpage, que l'on retrouve plutôt chez les femmes de la noblesse, est un « délice » de l'amateur dans les années 1820³⁴². Charles-Joseph se livre à un collectionnisme bon marché au travers d'un travail manuel qui soutient sa passion pour le dessin. Avec ses voyages et ses journaux, il va à la rencontre des arts et de lui-même grâce à une compilation créative réalisée en grande partie au cœur de l'écriture de soi. Ce travail accompagne les croquis des œuvres admirées en voyage et le collage des vues des monuments dans les journaux qu'il réécrit entre 1825 et 1828. La culture visuelle est indispensable à l'amateur. La mise en image du goût esthétique du comte correspond à un travail d'appropriation qui mêle étroitement souvenirs et érudition pour construire la figure de l'amateur.

Cette figure s'épanouit enfin lorsque Charles-Joseph de Clary-Aldringen prend les pinces. Après avoir comparé le ciel de Terracina à une toile de Voogd, ses propres œuvres sont autant d'occasions de se souvenir du ciel de Naples et d'Amalfi, des temples de Pestum et des villages côtiers de l'Italie³⁴³. Les croquis de soi inspirent la peinture du monde qui permet de retracer ses souvenirs.

³⁴⁰ Par exemple SOAL-Děčín, c. 177, Aix-la-Chapelle, 8 juillet 1822, p. 6.

³⁴¹ SOAL-Děčín, c. 180, 27 février 1824, p. 26. Abrégé développé.

³⁴² Selon la communication d'Isabelle Baudino, « Les femmes artistes amateur en Grande-Bretagne au XVIII^e siècle : une noble pratique ? » au cours de la journée d'étude *Pour l'amour de l'art ? op. cit.*

³⁴³ Comparaison dans SOAL-Děčín, c. 169, cah. XXXII, sur la route de Naples, 26 avril 1819, p. 14.

Des croquis aux aquarelles. Dessin tiré des journaux SOAL-D., c. 163, 19 août 1816, Aquarelle conservée dans le fonds Ch.-J. du Musée régional de Teplice



La culture de la mobilité est une source d'inspiration pour de nombreux dessins du comte. Il est remarquable que le comte, si prolixe dans ses récits de voyage, évoque assez peu le temps passé à peindre ou dessiner. Ses journaux ne sont pas ceux d'un artiste-peintre, ils caractérisent avant tout l'amateur des beaux-arts. Le maniement du pinceau est un temps à part entière, une autre façon de vivre et de décrire le voyage, distincte et complémentaire de l'écriture de soi.

Les journaux permettent ainsi de voir un goût personnel prendre forme, se développer et s'affiner au fil du temps. Si le jugement de goût est une catégorie insaisissable, ces textes fournissent la trace concrète des choix esthétiques assumés par le comte de Clary en matière de musique, de théâtre et de peinture. La « première société » des amateurs ne présente pas un front uni, mais elle peut se retrouver dans des références culturelles et des pratiques partagées parmi lesquelles les arts de société tiennent une place essentielle. La mise en scène de la noblesse par elle-même est en effet porteuse d'importants enjeux identitaires à Teplitz et à Vienne avec les transformations sociales et politiques en Europe au début du XIX^e siècle.

B. Les spectacles de société au début du XIX^e siècle : un théâtre identitaire ?

Les comédies de société à Teplitz : un théâtre exclusif et défensif ?

Amateurs et professionnels coexistent au théâtre du prince de Teplitz. Les contrats passés avec les directeurs des sociétés de théâtre partagent la scène entre les comédiens professionnels venus de Dresde ou de Prague et les amateurs issus de la société Clary-Ligne et de ses invités³⁴⁴. Jean de Clary ne cherche pas à créer une autre scène plus intime en marge du théâtre professionnel comme le font les Schwarzenberg dans le château de chasse de Hlubokà en Bohême du Sud à la fin du XVIII^e siècle³⁴⁵. Le droit du prince Jean à conserver l'usage de

³⁴⁴ SOAL-Děčín, Vlk Teplice, c. 92-93 contrats retrouvés dans les livres de décrets.

³⁴⁵ Jiří Zálaha, « Zámecké divadlo v Hluboké nad Vltavou » [Le théâtre du château de Hlubokà], *Jihočeský sborník historický*, 1972/XLI-3, p. 141-150.

son théâtre permet de maintenir une manifestation aristocratique au cœur du centre culturel de la ville d'eau. C'est donc par le théâtre de société que se joue l'affirmation culturelle de la haute noblesse seigneuriale à Teplitz.

Le même théâtre accueille ainsi deux formes de spectacle vivant. Les répétitions d'amateurs ont lieu avant ou après les représentations professionnelles. Le spectacle peut se tenir le vendredi, soit le jour de la semaine catholique où il n'y a pas de représentation prévue³⁴⁶. L'enjeu du théâtre de société n'est pas de s'affirmer au détriment du théâtre professionnel, mais de développer des pratiques alternatives qui mettent en lumière les différents aspects de la vie culturelle de la noblesse et notamment le maintien d'un théâtre français assimilé à l'élite aristocratique en Europe centrale³⁴⁷.

Avec le théâtre de société, les aristocrates reprennent la main sur les productions culturelles données dans la petite salle de Teplitz. Le répertoire joué par la société Clary-Ligne privilégie le théâtre en langue française, et se différencie ainsi du théâtre public donné en allemand, même quand il s'agit d'adaptations de pièces françaises comme *Fanchon la vieilleuse* par Kotzebue en 1808³⁴⁸. Au cours de ses lectures partagées avec la comtesse Louise en 1803, le comte se plonge dans le théâtre de Schiller en allemand³⁴⁹. Mais lorsqu'il s'agit de monter sur les planches, la société des amateurs, renouvelée au gré des arrivées dans la ville d'eau, répète de courtes pièces d'un acte comme *Une heure d'absence* de Michel Loraux (1779-1849) ou l'*Original* de François Hofmann (1760-1828)³⁵⁰. Ce théâtre à Teplitz semble donc s'inscrire dans les héritages de la mobilisation du chancelier Kaunitz pour la « Conservation du Spectacle françois » face à la montée en puissance du théâtre allemand et populaire à Vienne dans les années 1760. Le contexte de la ville d'eau au début du XIX^e siècle fait ainsi écho aux analyses de Rahul Markovits pour lequel « l'appropriation du théâtre français par l'aristocratie fait donc partie d'une dynamique sociale qui est celle de la requalification de l'identité aristocratique sous le signe du « bon ton » au XVIII^e siècle³⁵¹ ».

Le lien entre grandeur aristocratique et pratiques culturelles attachées au spectacle français par cette noblesse depuis les années 1760 donne une voie d'interprétation à la

³⁴⁶ Ainsi qu'en témoignent les journaux du comte, SOAL-Děčín, c. 158, 29 juillet 1803.

³⁴⁷ Voir les analyses de M.-E. Plagnol-Diéval, *Le théâtre de société, op. cit.*, et R. Markovits, *Civiliser, op. cit.*

³⁴⁸ SOAL-Děčín, c. 744, affiches professionnelles et amateurs. Certaines des affiches manuscrites de cette société noble sont conservées aux archives du Musée National de Prague, Affiches Teplitz, côte P-10-B-397. Elles concernent principalement les années 1840 et au-delà.

³⁴⁹ SOAL-Děčín, c. 158 : *Don Carlos* (1787) en juin et *Die Braut von Messina* (1803) en septembre 1803,

³⁵⁰ *Idem*, 10-29 juillet 1803. Le comte costumé en hussard y joue le rôle de Damis. Le prince de Rohan se constitue souffleur de cette troupe éphémère composée notamment des Golovkine et du petit Biron, de la famille de l'ancien duc de Courlande.

³⁵¹ R. Markovits, *Civiliser, op. cit.*, p. 132. L'auteur s'appuie sur les analyses d'Antoine Lilti de ces sociétés choisies, *Le monde des salons, op. cit.*, p. 159-163.

réaction du prince Jean de Clary, lorsqu'il est invité à se produire avec sa famille dans la pièce allemande composée par l'impératrice Maria-Ludovika et arrangée par Goethe en 1812. Les journaux de son fils écrivent qu'il est « au désespoir de jouer en allemand³⁵² ». La coexistence de deux théâtres dans une seule salle exacerbe la mise en valeur du « délassément le plus agréable et le plus désiré de la meilleure compagnie » au XVIII^e siècle, selon les mots de Kaunitz³⁵³. Le théâtre de société à Teplitz donne à l'usage du français sa dimension de sociolecte en Bohême qui distingue les élites aristocratiques dans un espace marqué par la présence des curistes originaires de l'espace germanique³⁵⁴. *De facto*, les pièces allemandes ne sont pas exclues, mais elles n'apparaissent que ponctuellement par rapport aux comédies françaises. En octobre 1803, le comte écrit « nous avons eu Leseprobe du *Maytag* », c'est-à-dire que la société de Teplitz effectue une lecture d'essai d'extraits du *Maytag*, pièce de Gustave Hagemann (1793)³⁵⁵. La pièce en langue allemande comporte quatre actes, ce qui la distingue encore dans un théâtre de société qui privilégie la succession de comédies d'un acte, aisément mémorisables et permettant de faire varier les acteurs. Cette disproportion du répertoire reflète les héritages culturels renforcés par les alliances matrimoniales de cette grande famille qui avait émergé à l'époque de la cour de Marie-Thérèse au XVIII^e siècle.

Les amateurs assument ce théâtre en distribuant des cartons d'invitation de la ville et en reproduisant des affiches manuscrites sur le modèle de celles des sociétés professionnelles³⁵⁶. On retrouve ce même type d'affiches à Vienne, joliment calligraphiées et parfois même imprimées à quelques exemplaires par le libraire viennois Strauss. Le comte en conserve plusieurs comme des souvenirs qui donnent une idée de la composition des troupes amateurs à Vienne au début du XIX^e siècle³⁵⁷. Cet engagement connaît un véritable écho au travers de la publicité que le huis clos donne au théâtre de société dans la ville d'eau. Elle est un peu différente du triomphe des amateurs au palais Clam-Gallas de Prague, dont la réputation de scène musicale et théâtrale excède de loin la société des amateurs réunis autour

³⁵² SOAL-Děčín, c. 159, 8 août 1812, p. 1.

³⁵³ K. au prince de Liechtenstein, 1768. Cité dans R. Markovits, *Civiliser, op. cit.*, p. 132.

³⁵⁴ Sur ces usages complexes : I. Cerman, « La noblesse de Bohême dans l'Europe française. L'énigme du français nobiliaire », dans Olivier Chaline *et alii*, *Le rayonnement français en Europe Centrale du XVII^e siècle à nos jours*, Bordeaux MSHA, 2009, p. 365-386.

³⁵⁵ SOAL-Děčín, c. 158, 20 oct. 1803, p. 43. Il s'agit d'un « tableau champêtre » (*Landliches Gemählde*) en quatre actes, avec douze personnages. Le comte joue le président von Brobber.

³⁵⁶ En particulier lors de la comédie donnée pour l'impératrice en 1812, SOAL-Děčín, c. 159, 8 août, p. 1, où le comte porte les billets, mais le fonds du théâtre comporte de nombreuses affiches des amateurs (c. 744).

³⁵⁷ SOAL-Děčín, c. 185.

de la comtesse Joséphine Clam-Gallas (1777-1828), issue d'une branche seconde des Clary-Aldringen³⁵⁸.

Les Clary-Aldringen ne montrent aucune difficulté à se procurer les comédies récemment données à Paris, qui sont privilégiées par les amateurs. Les petites pièces répétées en 1803 comme l'*Original* (Hoffman), *Les rivaux d'eux-mêmes* de Pigault-Lebrun ou *Une heure d'absence* (Loraux) sont respectivement données à Feydeau en 1797, aux théâtres de la Cité-Variété en 1798 et sur le théâtre Louvois en 1801³⁵⁹. Les grands nobles puisent dans le *Répertoire du théâtre français* et s'appuient sur les canaux d'acquisition des libraires de Vienne, de Prague et parfois de Dresde que le comte de Clary fréquente assidument grâce aux mobilités familiales. Les voyages en France et ses correspondants lui permettent d'approfondir ses liens avec ces professionnels de l'édition que sont Pelicier ou Galignani à Paris. Les commandes sont parfois massives. En 1823, le comte reçoit de Pelicier cinquante comédies qu'il paye 66 francs. Elles sont expédiées le 19 septembre et reçues à la mi-décembre³⁶⁰. La noblesse est une importatrice de pièces françaises, appropriées en Europe centrale grâce à l'élaboration de manuscrits des rôles individuels copiés par chacun des acteurs. Cette circulation des ouvrages fait écho à la capacité à circuler et faire circuler qui caractérise les grands nobles au début du XIX^e siècle.

Ces choix soulignent l'intérêt que les aristocrates mettent à suivre l'actualité théâtrale française accessible dans les gazettes, puisque les pièces reproduites sont souvent des triomphes parisiens. Le divertissement aristocratique passe donc par la recherche d'un répertoire actualisé qui ne se limite pas au théâtre classique. Les comédies légères de littérateurs comme Michel Loraux sont recherchées, traitant les thèmes galants et amoureux dans l'esprit de la fin du XVIII^e siècle. Ce théâtre en langue française contraste avec l'émergence du théâtre populaire viennois de Bäuerle ou Meisl étudié par Félix Kreissler³⁶¹. Certaines pièces ont une résonance particulière, comme *La Double Méprise*, jouée lors de la venue de la famille impériale à Teplitz en 1812³⁶². Si Loraux écrit une pièce sous ce titre, le texte de cette comédie est sans doute celui de René de Chazet. La pièce fut donnée à Paris sur le théâtre de Sa Majesté l'Impératrice et Reine en janvier 1810, juste avant l'arrivée de Marie-

³⁵⁸ Beethoven compose à Prague des pièces pour la mandoline, l'instrument de la comtesse à qui est dédiée la sonate WoO 44a/b en 1796. Armin Raab, préface du recueil *Beethoven, Werke für Mandoline und Klavier*, Munich, Henle, 1994. M. Krumholz, Clam-Gallasovské divadlo, *op. cit.*, p. 115-125.

³⁵⁹ Selon les éditions de ces comédies en un acte. *Les Rivaux* sont répétées en août 1803, avec *Les projets de mariage* (Duval, 1798), et *Les fausses infidélités* (Barthe, 1768). SOAL-Děčín, c. 158. Les exemples de ce type ne manquent pas chaque année.

³⁶⁰ SOAL-Děčín, c. 179, carnet de notes de 1823, brouillon de lettre et comptes à Pelicier, fol. 807.

³⁶¹ F. Kreissler, *Le français*, *op. cit.*.

³⁶² SOAL-Děčín, c. 159, 8 août. Les Clary, le prince Lichnovsky, la comtesse O'Donnel sont notamment acteurs.

Louise d'Autriche en France³⁶³. Cette vitalité du répertoire du théâtre de société est d'une grande importance car elle montre qu'il ne s'agit pas d'un théâtre d'arrière-garde de la noblesse héritière des Lumières. Les grands nobles recherchent un théâtre contemporain, qui les inscrive dans l'esprit de leur temps.

Ils peuvent ainsi retrouver les pièces sur les scènes des théâtres professionnels dans les capitales. À Paris en 1822, le comte assiste avec plaisir aux *Rivaux d'eux-mêmes* au Théâtre-Français (Odéon). Il se souvient alors du théâtre de société qui a mis en valeur une identité aristocratique dans une monarchie dont les souverains tentent d'imposer l'allemand comme langue de l'État depuis Joseph II :

Elle [la pièce] m'a fait le plus grand plaisir, quoiqu'on la sache par cœur, moi surtout qui l'ai jouée il y a bien 25 ans chez la princesse Lubomirska avec la princesse Wurtemberg, [... le Chevalier de Saxe et monsieur de Bercziny je crois. Puis ce qui est bien autre chose, je l'ai jouée en allemand avec feu l'Impératrice; elle faisait la soubrette avec laquelle j'avais une scène d'entreprise et de chiffonnage³⁶⁴.

Le théâtre de société fait partie des ressorts de l'appartenance à la haute noblesse de la cour des Habsbourg aux premières heures de la construction des identités nationales. Les pièces jouées et souvent reprises par différentes troupes amateurs sont aussi des souvenirs partagés. Chaque pièce crée un lien entre ceux qui l'on joué. Il entretient le sentiment d'appartenance à une communauté culturelle malgré les débats qui accompagnent la réception du théâtre français en Europe à la fin du XVIII^e siècle. Tout en mettant en valeur une identité culturelle, le théâtre de société et les tableaux vivants sont également traversés par les enjeux sociaux et politiques au temps des révolutions et de la réassurance des princes au Congrès de Vienne.

Affirmer l'identité culturelle des grandes familles : un théâtre social et politique

Dans son journal, le comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen liste les talents remarquables des personnalités qu'il rencontre à Vienne ou à Teplitz. La maîtrise de la guitare, du violon et même du cor, celle du dessin ou du chant sont autant de caractéristiques qui lui permettent de composer un premier portrait du prince Henri Lubomirski en « personne accomplie » dans les années 1790³⁶⁵. La pratique des arts permet de définir les individus.

³⁶³ Il s'agit de l'Odéon, qui porte ce nom entre 1808 et 1818.

³⁶⁴ SOAL-Děčín, c. 177, 15 juin, 1822, p. 23. Le comte ne mentionne pas la représentation de Teplitz en 1803. Il s'agit certainement de Marie-Louise d'Autriche Este (1787-1816), troisième épouse de François I^{er} d'Autriche.

³⁶⁵ *Idem*, c. 157, journal Ch.-J., 2 février 1797, p. 2-3.

Elle permet aussi de qualifier les groupes sociaux. Invitée par Madame de Staël à une représentation de théâtre de société chez la comtesse Zamoyska à Vienne en 1808, Caroline Pichler décrit dans ses Mémoires « la réunion très brillante de la Crème de la société, même si on ne l'appelait pas encore comme cela³⁶⁶ » : le prince Jean de Clary joue au côté de la comtesse dans la comédie française *Le Legs* qui suit une pièce de Madame de Staël. Caroline Pichler évoque ensuite une nouvelle représentation quelques jours plus tard au théâtre du palais de Liechtenstein de la Herrengasse pour la pièce *Geneviève de Brabant* de Madame de Staël³⁶⁷. Monter sur les planches, c'est aussi tenir son rang dans la formation d'une « première société » où l'origine et la qualité ne suffisent plus à faire la grandeur aristocratique³⁶⁸. Le théâtre de société permet une affirmation sociale grâce aux pratiques culturelles qui accompagnent la vie mondaine de la noblesse terrienne de la monarchie des Habsbourg. Le prince de Clary, seigneur de Teplitz est ainsi nommé directeur des bâtiments de la cour de Vienne cette même année où il se montre très impliqué dans les dynamiques de représentation de la noblesse.

Ce type de représentation amateur met en valeur les références littéraires et picturales de l'élite aristocratique. Si le répertoire francophone du théâtre de société a fait l'objet de recherches récentes, par exemple avec les travaux d'Elena Gretchanaïa en Russie, l'accent est à mettre sur les tableaux vivants, une pratique qui se développe dans le théâtre de la fin du XVIII^e siècle et intègre les représentations de la noblesse³⁶⁹. Les « spectacles de société » combinent les petites comédies avec la reproduction des toiles conservées dans les galeries européennes. Ils sont donc l'occasion pour la noblesse de réinvestir cette culture muséale que le comte enrichit progressivement au cours de la rédaction de ses journaux de voyage. Il sait par exemple que les toiles figuratives de Carlo Dolci (1616-1686) reproduites chez la comtesse de Woyna en 1814 sont conservées à la galerie de Dresde³⁷⁰. Les journaux de l'amateur peuvent donc être utiles au moment du choix des pièces, tandis que les tableaux vivants donnent une saveur nouvelle aux circulations des grands nobles dans l'Europe

³⁶⁶ C. Pichler, *Denkwürdigkeiten*, op. cit., p. 322.

³⁶⁷ *Ibidem*. Sur ce théâtre particulier : H. Stekl, *Österreichs*, op. cit., p. 143.

³⁶⁸ Sur ce point : A. Lilti, *Le monde des salons*, op. cit., p. 159-163 ; Mary Helen Dupree, « Early Schiller Memorials (1805-1808) and the Performance of Literary Knowledge », dans M. H. Dupree, S. B. Franzel (éd.), *Performing Knowledge (1750-1850)*, Berlin, De Gruyter, 2015, p. 142-143.

³⁶⁹ E. Gretchanaïa, *Je vous parlerai*, op. cit., p. 199-204. J. Ramos, « Affinités électives du tableau et du vivant. Une ouverture, dans les pas de Goethe », dans J. Ramos, L. Pouy (dir.), *Le tableau vivant*, op. cit., p. 13-34. De nombreux exemples dans Birgit Joos, *Lebende Bilder. Körperliche Nachahmung von Kunstwerken in der Goethezeit*, Berlin, Dietrich Reimer Verlag, 2002.

³⁷⁰ SOAL-Děčín, c. 160, 23 avril 1814, p. 47. Toiles figurées par les comtesses de Reede et de Würbn. Vient ensuite un grand tableau de Greuze, *L'Hermite*, qui passe dans plusieurs collections à la fin du XVIII^e siècle, joué par la comtesse de Fuchs, Nicolas Esterhazy en ermite et plusieurs princesses Liechtenstein : E. et J. de Goncourt, *L'art du XVIII^e siècle*, Paris, Charpentier, 1909, p. 88.

artistique. La création de ces tableaux permet ainsi de réunir la figure du collectionneur et la pratique du théâtre de société pour donner ses lettres de noblesse au dilettantisme.

Ce théâtre ne reste pas dans les palais. Il s'exporte aussi à la cour des Habsbourg. C'est bien pour la cour qu'est répété le *Pacha de Suresne*, et trois groupes de tableaux chez les Metternich en 1814. Le premier met à l'honneur *La tente de Darius* de Charles le Brun au centre, encadré notamment par un *Portrait de femme* de Van Dyck à droite et la *Circé* du Guerchin à gauche. Une galerie vivante de cinq toiles faisant intervenir dix-neuf des plus grands noms de la monarchie est représentée³⁷¹. La duchesse de Sagan représente la femme de Van Dyck, la comtesse de Saurau, *Circé*. Plusieurs de ces acteurs comme la comtesse Flore de Wrbna changent de costume et remontent en scène pour la seconde représentation qui présente les *Couseuses* du Guide, des œuvres du Titien ou de Holbein dans la même disposition. Rembrandt et Rubens apparaissent dans la troisième représentation. Plus de cinquante personnes participent à cet événement lié à la vie de cour dont les enfants ne sont pas exclus³⁷². Le comte de la Garde salue la performance des Zichy, Metternich, Esterhazy, Batthyány et « quelques autres personnes des plus distinguées de la Cour ; cette jolie pièce, jouée avec l'habileté de comédiens consommés, fut vivement applaudie »³⁷³. La cour est un des théâtres de la noblesse, ce qui donne une portée politique et sociale à la pratique amateur des élites aristocratiques.

Au cours de ces grandes représentations, les affiches imprimées chez Antoine Strauss permettent d'identifier immédiatement les comédiens. Les archives du comte de Clary conservent ainsi le livret de six scènes d'un « Ambigu tragi-comique et lyrique, représenté à la cour impériale et royale par une société d'amateurs, le 22 février 1815³⁷⁴ ». La noblesse de cour offre un panaché de la culture élitaires en Europe centrale, avec des extraits de Holbein, Weigel, Schiller et du français Destouches. Des danses espagnoles et russes complètent cette représentation qui fait revivre le cosmopolitisme des cours souveraines. La représentation se termine sur un immense « tableau mouvant » du Banquet des Dieux où cinquante-huit acteurs figurent l'Olympe, ses muses, ses heures, ses nymphes et ses sylvains. Tout l'imaginaire de la fable qui nourrit le romantisme aristocratique étudié par Norbert Elias est présent, et conclut une soirée qui montre que la société de cour a encore de belles heures à vivre³⁷⁵. Le théâtre

³⁷¹ Le comte en conserve les affiches, transcrites en annexe 12, p. 338. SOAL-Děčín, c. 160, décembre 1814.

³⁷² Charles-Joseph de Clary n'apparaît pas sur les affiches, mais il est souffleur.

³⁷³ Auguste de la Garde-Chambonas, *Fêtes et souvenirs du Congrès de Vienne (1814-1815)*, Paris, Henri Vivien, 1901(1820), p. 217.

³⁷⁴ Voir annexe 12, p. 338. SOAL-Děčín, c. 185.

³⁷⁵ N. Elias, *La société*, op. cit., p. 238-305.

des amateurs intègre ainsi les enjeux de représentation à la cour de Vienne au moment de la restauration de l'ordre des princes en Europe.

Si le goût classique de la noblesse transparait dans ces motifs, nombre de toiles mettent également en scène des sujets historiques. Au-delà de la culture aristocratique, les tableaux vivants permettent un travail allégorique dont les implications politiques sont claires en 1814. Les représentations d'avril font suite à la nouvelle de l'abdication de Napoléon. Les nobles présents à Vienne ont conscience de vivre un moment particulier de l'histoire, et traduisent ce sentiment grâce aux tableaux retenus, par exemple avec la « Madonne de Raphaël, connue sous le nom de Te Deum³⁷⁶ ». La noblesse célèbre par les arts de société la victoire des souverains coalisés en Europe qui annonce la Restauration en France. Paris capitule le 30 mars 1814, Charles d'Artois y fait son entrée le 12 avril. La noblesse de Vienne y fait écho avec la pièce principale des tableaux vivants chez les Esterhazy : « Le bouquet, la pièce de circonstance, et le capo d'opéra de la fête : Charles VII remis sur le trône par Jeanne et recevant les hommages des 3 ordres et les clefs de Paris³⁷⁷ ». Il s'agit cette fois d'une scène-clef du drame de Schiller, *Die Jungfrau von Orleans* (1801), qui connaît des regains de popularité dans les périodes politiques comme celle de la Restauration³⁷⁸. La noblesse fait ainsi revivre l'esprit des tableaux vivants intégrés dans les dispositifs scénographiques des entrées royales à la Renaissance³⁷⁹. Alors que des historiens comme Ivo Cerman peuvent lire le début du XIX^e siècle comme le repli d'une « génération perdue » vers la sphère privée, les arts permettent de réintroduire les affaires du temps dans les salons de la noblesse³⁸⁰. Les scènes privées sont justement le lieu de création d'un théâtre politique derrière les façades illuminées des hôtels urbains de la noblesse de la cour des Habsbourg.

À ces perspectives sociales et politiques qui projettent les individus dans le temps court, s'ajoute une dimension générationnelle qui augmente la portée de ce théâtre en partie événementiel. Après avoir annoncé le couronnement de l'empereur François II à Naples en 1793, le prince Jean de Clary élabore une chorégraphie pour la venue du souverain Ferdinand à Vienne cette même année. L'événement est si réussi qu'il donne lieu à une commémoration trente ans plus tard, lors du retour du Bourbon restauré. La princesse Marie Liechtenstein s'efforce de rassembler les petits-enfants des danseurs de l'époque. Les filles du comte

³⁷⁶ SOAL-Děčín, c. 160, 23 avril 1814, p. 49.

³⁷⁷ *Idem*, p. 50-51. L'original n'a pas été identifié formellement.

³⁷⁸ John Guthrie, *Schiller the Dramatist*, Rochester, Camden House, 2009, p. 149. Diderot avait théorisé sur l'immobilisation théâtrale pour créer un « tableau dramatique » : B. Joos, *Lebende, op. cit.*, p. 44-53. Anne Saada étudie la réception de ses écrits dans les espaces de langue allemande : *Inventer Diderot, op. cit.*, p. 243-258.

³⁷⁹ Voir la première partie de J. Ramos, L. Pouy (dir.), *Le tableau vivant, op. cit.*

³⁸⁰ I. Cerman, *Habsburgischer, op. cit.*, p. 302-313.

Charles-Joseph sont invitées à reproduire « une contredanse de seize paires que mon Père [le prince Jean de Clary] avoit composée³⁸¹ ». Les pièces éphémères ont donc un écho important dans l'Europe des dynasties remise en question par l'émergence de nouvelles conceptions politiques. La chorégraphie des aristocrates et la scénographie mise en place dans les palais urbains ont une dimension symbolique affirmant l'ordre de la cour et de l'ancien régime, avant l'exil de Ferdinand et le gouvernement napolitain de Joachim Murat entre 1808 et 1815. Ce n'est pas seulement une identité familiale, mais l'affirmation d'un ordre politique qui est traduit par l'organisation des fêtes aristocratiques.

Au cours de la chorégraphie restaurée de 1823, les enfants portent les costumes représentatifs des différentes composantes territoriales de la monarchie des Habsbourg. Le choix des thèmes et la magie du travestissement permettent de manifester les appartenances sociales et politiques dans une grande richesse de formes, depuis le théâtre chanté jusqu'aux tableaux vivants et aux danses. L'importance de laisser une trace du divertissement aristocratique en Europe centrale à la fin de l'époque moderne permet de créer, au fil de ce théâtre éphémère, une représentation cohérente de la culture et de l'imaginaire aristocratique mis en scène au début du XIX^e siècle.

Scènes religieuses et tableaux galants dans les représentations aristocratiques

Les journaux et les dessins du comte de Clary participent de la fabrication d'albums du souvenir qui donnent une image de ces moments où la noblesse se donne à voir. C'est ainsi que les archives du château de Teplice permettent de se pencher sur la représentation de la culture catholique de cette noblesse dans l'espace multi-confessionnel de l'Europe centrale. L'iconographie religieuse est en effet très présente dans les tableaux vivants :

**Tableaux vivants et iconographie religieuse au début du XIX^e siècle.
Source: Musée régional de Teplice, fonds Ch.-J. de C.-A., années 1800**



³⁸¹ SOAL-Děčín, c. 179, journal 1^{er} février 1823, p. 1. Voir annexe 8 du chapitre III, p. 181.

Ces tableaux renvoient à la pratique ancienne des crèches vivantes attribuée à Saint François d'Assise en 1223³⁸². Elle est donc réinvestie au cours des divertissements des amateurs. Ces scènes complètent les leçons de catéchisme que reçoivent par exemple les enfants du comte dans les années 1810-1820³⁸³. La « présence du vivant³⁸⁴ » renforce le caractère didactique des tableaux dans lesquels les enfants incarnent les personnages de l'histoire biblique. Le petit comte Löwenstein découvre peut-être les beautés des modèles de Raphaël à cette occasion. La noblesse transmet une culture religieuse et un répertoire esthétique grâce aux jeux d'identification et d'appropriation que permettent ces séries de tableaux.

Ces scènes font partie d'un ensemble de motifs identitaires par lesquels la noblesse se forge une représentation d'elle-même. Les dessins du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen en conservent le souvenir. Les amateurs n'hésitent pas à introduire le thème de l'amour galant au milieu de ces scènes religieuses. Parmi les toiles esquissées par le comte de Clary-Aldringen et ses proches, se trouve *Abélard et Héloïse d'Argenteuil surpris par Fulbert*, d'après la toile d'Angelica Kauffmann (1741-1807) :

TRM, fonds
Ch.-J.,
années 1800

Titine
[Christine de
Ligne (1788-
1867), Mr [von]
Schak, Lolo
[Charles-Joseph
de C.-A.]



A. Kauffmann,
La Séparation
d'Abélard et
d'Héloïse (1780),
huile sur toile,
St-Pétersbourg,
musée de
l'Ermitage

Cette toile évoque le théâtre galant très présent dans les thèmes des comédies françaises sélectionnées par les amateurs. Le théâtre de société de la noblesse n'est pas spécifiquement éducatif, politique ou religieux. Il s'agit d'un théâtre culturel qui puise dans l'ensemble des références de ce groupe social.

Dès lors, la haute noblesse ne cherche pas nécessairement à mettre en valeur sa maîtrise de la culture classique ou littéraire pour ses divertissements. Le travestissement

³⁸² J. Ramos, « Affinités électives... », dans J. Ramos, L. Pouy (dir.), *Le tableau vivant*, op. cit., p. 24.

³⁸³ SOAL-Děčín, c. 191-197, emploi d'un maître de religion.

³⁸⁴ J. Ramos, « Affinités électives... », op. cit., p. 26.

permet aussi de représenter autrement le quotidien aristocratique. En 1804, une assemblée d'amateurs choisit de créer un tableau de l'atmosphère marchande des villes d'eau en Europe. Le renouveau thermal de Teplitz ou Carlsbad inspira une forme de « Parade de société », une forme dramatique qui imitait les spectacles des foires parisiennes dans les salons et les châteaux des années 1730-1760³⁸⁵. Critiquée par Grimm pour son caractère grossier et licencieux, ce genre carnavalesque propice à la messéance s'était effacé dans la France en Révolution. Il connut alors une forme de résurgence en Saxe et surtout en Pologne autour du comte Jan Potocki entre 1792 et 1803³⁸⁶. La « parade potockienne³⁸⁷ » adapte et réinvente ce genre subversif lié à une haute société parisienne dont la culture n'a pas disparu à la Révolution. Le succès croissant du thermalisme à Teplitz fournit un thème particulièrement approprié pour ces comédies burlesques de la société francophone des Clary-Aldringen. Les archives du comte conservent *Le guide du Vaux-Hall de St. Jean pour le mercredi 20 juin 1804*, imprimé chez l'imprimeur viennois Degen³⁸⁸. Les Lobkowicz, Esterhazy, Fürstemberg ou Kinsky tiennent les boutiques d'une ville d'eau imaginaire, laissant libre cours à leur inventivité pour contrefaire un cadre qu'ils s'appêtent à retrouver. L'écriture de la princesse de Ligne permet d'identifier acteurs associés « Madame Jasmin (la princesse de Fürstemberg), marchande de fleur [de la boutique] Aux dieux d'Enée ». La princesse Pauline de Schwarzenberg est « Madame Hochet, marchande de joujoux » de la boutique A l'espérance. Le comte Charles-Joseph de Clary tient la boutique n°8, « Au grand Tarlala de Tartarie, Marche-à-terre, voyageur ». Les logiques commerciales qui transforment la ville seigneuriale de Teplitz en temple marchand de la bourgeoisie en villégiature subissent ainsi la dégradation comique et irrévérencieuse des aristocrates en parade. Le goût du travestissement est un héritage marquant de la société de cour dont sont issus ces amateurs. Le comte tient son rôle aux dernières heures de ce divertissement incontournable des théâtres privés du XVIII^e siècle. Les amateurs de 1804 réunissent des conditions de représentation « qu'on ne retrouve guère en France après la Révolution³⁸⁹ ». La haute noblesse d'Europe centrale renforce son identité aristocratique en reprenant une forme dramatique qui certes n'a cessé d'évoluer, mais demeure toujours attachée au théâtre de société. « Plus qu'un carnaval et moins qu'une révolution³⁹⁰ », ce genre semble correspondre à la part subversive des jeux culturels de la noblesse de la fin de l'époque moderne. Les Parades du XVIII^e siècle étaient en effet un jeu

³⁸⁵ J. Ruimi, *La Parade de société au XVIII^e siècle. op. cit.*

³⁸⁶ *Idem*, p. 61-73.

³⁸⁷ *Ibidem*.

³⁸⁸ SOAL-Děčín, c. 185.

³⁸⁹ *Idem*, p. 73.

³⁹⁰ *Idem*, p. 369.

avec l'étiquette, et plus largement avec tous les codes classiques³⁹¹. Comme le souligne Jennifer Ruimi, ce bouleversement des rôles peut aussi exprimer la perception des mutations qui travaillaient la société en profondeur, avant que le sel de la Parade ne se retrouve dans le vaudeville ou le théâtre politique contemporain³⁹². La haute noblesse qui avait dominé la villégiature de la fin du XVIII^e siècle semble prendre acte de l'émergence des villes d'eaux de l'époque contemporaine, comme Teplitz où le château familial des Clary-Aldringen domine le paysage des façades commerciales qui s'élabore entre 1793 et 1823.

Toutes les représentations ne tiennent toutefois pas de la stratégie figurative, et l'interprétation des formes du divertissement aristocratique est complexe. Les grands nobles catholiques n'hésitent pas à incarner des figures hébraïques comme le comte qui figure le rabbin dans un *Judenhochzeit* [scène de mariage juif] en 1814³⁹³. Ils se travestissent en costumes orientaux, s'offrant ainsi les plaisirs de l'exotisme suivant un engouement européen. Le théâtre de société est aussi une invitation au voyage, comme avec cette scène provençale que joue la comtesse Louise Clary, née Chotek en 1812³⁹⁴. Il est nécessaire de faire la part de l'allégorie et du divertissement dans ce théâtre également fait pour le plaisir des yeux.

Les dessins qui laissent une trace de ces événements sont nombreux dans les archives, où ils rejoignent les descriptions écrites et le talent graphique du comte trouve un vaste champ d'expression dans les arts de société. Le comte et ses proches établissent ainsi des croquis de face et de profil des travestissements les plus réussis pour conserver et partager l'image des scènes et des costumes :



Archives du château de Teplitz, TRM, fonds Ch.-J., croquis de Md de Pappenheim et Mll Freyberg par la princesse Dietrichstein (à droite), et du comte de Clary entre 1798 et 1810

³⁹¹ J. Ruimi, *La Parade*, op. cit., p. 293-402.

³⁹² *Idem*, p. 369-412.

³⁹³ SOAL-Děčín, c. 160, 23 avril 1814, p. 46-47.

³⁹⁴ *Idem*, c. 159, 14 septembre 1812, dans *l'Oncle rival*, comédie en un acte de Mélesville (1811).

Les amateurs sont donc doublement représentés par le spectacle vivant et les arts visuels. Le choix des thèmes représentés tout un jeu d'apparences et d'identifications qui fait la saveur du théâtre de société et en particulier des tableaux vivants au début du XIX^e siècle.

De la magie de la transfiguration à l'allégorie nobiliaire au début du XIX^e siècle

La mise en scène aristocratique passe par un véritable travail d'appropriation des œuvres. Les journaux et les croquis du comte indiquent un recours continuel au dessin qui permet de soigneusement préparer la reconstitution des toiles sur lesquelles le voile se lève en public.

Scène des années 1800, avec noms des acteurs/personnages,

arch. Chât. Teplice, fd Ch.-J. C.-A., années 1800-1810.



Judenhochzeit de 1814. SOAL-D., c. 160, 23 avril.

a. comtesse de Würbn
b. d. princesses Liechtenstein
c. comte de Clary en rabbin
e. f. princes Liechsteinstein

Chaque toile est recomposée sur le papier puis transposée avec les costumes et les décors à disposition. Il n'y a pas jusqu'à l'éclairage de la pièce qui ne soit pensé, pour rendre au plus juste les couleurs du tableau, ce dont témoigne le comte et que Goethe dépeint dans une scène des *Affinités électives*³⁹⁵. Ce n'est pourtant pas la reproduction à l'identique qui est recherchée. L'art du tableau vivant est une mise en pratique de la culture muséale des amateurs. Un exemple particulièrement révélateur est celui de la loge royale de Berlin cette nuit du 11 février 1804 où le comte Golovkine se fait régisseur et improvise une variation sur les sculptures de Canova³⁹⁶. La reine censée figurer la Religion ayant froid, place ses mains derrière son dos, tout contre le poêle. Elle brise l'image de la statue représentée :

- Que vont dire les connoisseurs ? dit Metternich ;
- Bah ! dans la dernière émeute on cassa les bras a la Statue de la Reine ; c'est le premier pas que fait mon ouvrage vers le sublime authentique » et les rires et S. M. qui étoit charmant et qui embellissoit la Religion et la pesse d'orange qui faisoit envier la Résignation. Enfin le roi et les Princes arriverent ; les dames d'honneur se reveillerent ; mes Statues se mirent en mouvement et le sculpteur, ses ouvrages et ses admirateurs allerent se coucher³⁹⁷.

³⁹⁵ J. W. v. Goethe, *Les affinités électives*, (trad. Angelloz), Paris, Flammarion, 1992, p. 218.

³⁹⁶ Un rôle que l'on retrouve chez Goethe lorsqu'il organise une fête à la cour de Weimar en 1813 : B. Joos, *Lebende*, op. cit., p. 319.

³⁹⁷ Voir annexe 5. SOAL-Děčín, c. 189, F. G. à Ch.-J., Berlin, 11 février 1804.

Tous riant, mais le comte Golovkine évoque, sans peut-être s'en douter, les réflexions de Goethe ou de Warburg sur l'art et le réel dans les tableaux vivants que détaille Caroline van Eck³⁹⁸. Il invente une histoire fictive, ancrée dans la violence de l'histoire récente, qui travaille fortement la poétique du sublime étudiée par Dominique Peyrache-Leborgne³⁹⁹. Il suggère ainsi que le tableau vivant apporte une touche supplémentaire à l'art intemporel de la statuaire, une « humanisation » des monuments⁴⁰⁰. L'humain, le naturel, la *Gelegenheit* par laquelle Goethe rénove la poésie fugitive épanouie en France au XVIII^e siècle, sont les voies explorées par le comte russe pour toucher au sublime en refermant doucement cette soirée à l'opéra de Berlin⁴⁰¹. Il ne s'agit pas d'un art que nous qualifierions aujourd'hui de « photographique », mais plutôt d'un art dramatique muet, pour faire écho aux travaux de Warburg⁴⁰². Le tableau vivant est une « image performée » venant « faire du corps une œuvre en soi », ainsi que le soulignent justement les travaux de Bernard Vouilloux⁴⁰³.

L'à-propos de Clemens Metternich introduit la figure du « connoisseur », omniprésente dans ces pratiques à mi-chemin entre le théâtre et le musée. La figuration permet alors de faire des rapprochements entre les thèmes des toiles et les individus qui les incarnent, sous l'œil attentif d'un public amateur mis en présence d'une œuvre qui contient sa part d'originalité. Cette dernière est ici liée à la qualité des individus en scène. Le piquant de ce théâtre naît du rapprochement entre le corps de l'acteur, sa personnalité, son histoire, et ceux du personnage qu'il transfigure. L'espace d'une représentation en 1814, Louis de Schönfeld figure Alexandre le Grand dans la tente de Darius, et le comte figure le duc de Bourgogne en hermine dans la *Jungfrau* de Schiller :

Nikerl [Esterhazy] en Charles VII n'était pas à son avantage quoique avec noblesse et grâce ; il avait une dalmatique lila sans ceinture qui étoit costumé assez exact mais qui l'épaississoit prodigieusement, sur la tête un chapeau à bouffes avec des lys d'or. Il étendoit la main vers la couronne que lui présentoit le duc de Bourgogne à genoux, c'était moi avec le costume de Klingmann, manteau rouge brodé d'hermine. Mademoiselle de

³⁹⁸ C. van Eck, « « La présence du réel, l'apparence de l'art et l'effroi qu'elles causent ». Tableaux vivants, distance esthétique et incarnation chez Goethe et Warburg », dans J. Ramos, L. Pouy (dir.), *Le tableau vivant, op. cit.*, p. 165-178.

³⁹⁹ D. Peyrache-Leborgne, *La poétique du sublime, de la fin des Lumières au Romantisme*, Paris, Champion, 1997, p. 397-432.

⁴⁰⁰ C. van Eck, « Living Statues: Living Presence Response, Agency and the Sublime », *Art History*, 2010/33-4, p. 642-660.

⁴⁰¹ Sur la poésie de circonstance dans l'espace germanique : Christine Lombez, *La traduction de la poésie allemande en français dans la première moitié du XIX^e siècle*. Tübingen, MNV, 2009, p. 187-192.

⁴⁰² C. v. Eck, « La présence du réel », dans J. Ramos, L. Pouy (dir.), *Le tableau vivant, op. cit.*, p. 172.

⁴⁰³ B. Vouilloux, *Le Tableau Vivant Phryné, l'orateur et le peintre*, Paris, Flammarion, 2002, p. 216.

Reede en cotte de maille, l'épée d'une main, l'oriflamme de l'autre étoit une très belle Jeanne, Madame de Würbn en Agnes Sorel étoit très bien mise mais trop grasse⁴⁰⁴.

Les grands nobles reproduisent les choix esthétiques du fameux régisseur Ernst August Klingemann (1777-1831) qui monte la pièce à Leipzig en 1802. Dès avant la diffusion des livrets de mise en scène, les succès laissent des traces et trouvent une seconde vie dans la mémoire et les pratiques des amateurs⁴⁰⁵. Les amateurs font montre de leur connaissance du théâtre de l'époque, qui les guide au moment de revêtir des masques historiques dont le but n'est pas de faire disparaître leurs visages.

Le costume ne fait pas le duc, et les amateurs doivent travailler leur prestance en restant immobiles de longues minutes. Corps et visages sont donc mis en valeur à la lumière des chandelles pour « incarner » une figure historique ou religieuse, et transmettre au public l'émotion des scènes reproduites et admirées à la manière de sculptures vivantes. Le comte note par exemple la difficulté à tenir un sourire qui peut vite enlaidir un visage familier : « il faut être jolie pour oser rire en tableaux, car le rire pétrifié est toujours une grimace⁴⁰⁶ ». Il semble faire écho à la lettre du comte Golovkine citée plus haut, où le rire des princesses recompose le groupe et propose une autre scène sur la trame statuaire de Canova que chacun avait plus ou moins présente à l'esprit. Les tableaux demandent un vrai travail d'interprétation qui fait pénétrer acteurs et spectateurs au cœur de la composition des œuvres dont ils ont pu admirer les originaux ou leurs reproductions gravées dans des recueils fréquemment ouverts dans les salons de la noblesse⁴⁰⁷.

La noblesse prolonge dans les arts de société l'importance du portrait dans les grandes familles, essentiel à la présence iconographique des générations successives dans les résidences urbaines et domaniales. Les tableaux vivants permettent de jouer avec cette nécessité de l'image qui contraint les grands nobles à prendre la pose à plusieurs reprises au cours de leurs existences afin de laisser un souvenir à la postérité⁴⁰⁸. Ces jeux d'identités permettent surtout de réinvestir le passé dans une lecture caractéristique de l'âge romantique. Si le théâtre de société aristocratique s'oriente largement vers les comédies contemporaines, les tableaux vivants et les pantomimes permettent aux grandes familles de s'inscrire dans la continuité d'un passé représenté comme l'âge d'or des noblesses en Europe.

⁴⁰⁴ SOAL-Děčín, c. 159, 23 avril 1814.

⁴⁰⁵ Voir notamment Olivier Bara, « Les livrets de mise en scène, commis-voyageurs de l'opéra-comique en province », dans F. Naugrette, P. Taïeb (éd.), *Un siècle de spectacles, op. cit.*, en ligne.

⁴⁰⁶ SOAL-Děčín, c. 159, 19 février 1810.

⁴⁰⁷ Selon le journal du comte, SOAL-Děčín, c. 159, 24 janvier 1812 ou c. 160, 26 avril 1814.

⁴⁰⁸ Voir annexe 13 p. 341, quelques tableaux pris entre les années 1790 et 1800. Le comte évoque plusieurs séances de pose dans ses journaux, par exemple c. 159, 10 avril 1810.

Mettre en scène les tableaux des châteaux : une pantomime du Grand Siècle en 1805

Les tableaux vivants permettent de donner vie à une représentation aristocratique de l'histoire grâce à des reconstitutions d'œuvre, qui sont déjà des représentations et non des reproductions de la réalité. La « Pantomime de Marie de Gonzague décrite par la princesse de Wirtemberg » en 1805 est un bel exemple de la façon dont une lecture aristocratique du XVII^e est présentée dans le château de Pulawy en Pologne⁴⁰⁹. La princesse décrit comment une toile de Van Dyck « donna à ses habitants l'idée de représenter en tableaux vivans ou par la pantomime l'arrivée de cette princesse en Pologne. – On consulta les mémoires de madame de Guébriant, témoin populaire de cet événement, d'après cette relation authentique, les costumes et les moindres détails furent parfaitement observés⁴¹⁰ ». Les héritages et la culture matérielle de la haute noblesse servent de point de départ à la reconstitution d'un événement politique majeur dans l'histoire des noblesses françaises et polonaises au XVII^e siècle. Les grands noms de la Pologne se prêtent au jeu : la comtesse Zamoyska est la reine débarquant à Dantzic en 1646, les « dames et chevaliers français » et « l'élite de la noblesse polonaise » sont incarnés par les princes et princesses de Radziwiłł et de Czartorysky ou encore la comtesse Potocka. La pantomime fait revivre une grandeur perçue à la manière d'un « âge d'or » par les spectateurs :

les fanfares sonnèrent, et dans ce moment la toile se baissant tira les spectateurs du doux rêve où ces tableaux magiques les avaient entraînés et chacun se retrouva avec chagrin en Gallicie au commencement du très mauvais 19^{eme} siècle, après s'être cru pendant plusieurs heures, transporté dans l'ancienne Pologne dans ce beau tems du règne de Louis XIV.

En 1646, Louis XIV est roi depuis trois ans. C'est plutôt la France de Louis XIII qui est représentée, mais l'imaginaire de la noblesse est marqué par le règne de son successeur. Cette reconstitution est une relecture romantique, idéalisée par le contraste avec ce XIX^e siècle vécu comme un temps difficile pour les héritiers du Grand Siècle. La Galicie occidentale était au centre des enjeux territoriaux de la période depuis son intégration à la monarchie des Habsbourg en 1795, et la noblesse était partagée sur l'attitude à adopter face aux puissances autrichiennes et françaises⁴¹¹. La mise en scène des lignages crée ici une forme de continuité

⁴⁰⁹ SOAL-Děčín, c. 185.

⁴¹⁰ *Ibidem*, voir annexe 14 p. 342 pour la transcription complète.

⁴¹¹ A. Nieuważny « Entre la domination et l'égalité. La noblesse du Duché de Varsovie (1807-1815) », dans J. Dumanowski, M. Figeac (dir.), *Noblesse française et noblesse polonaise. Mémoire, identité, culture, XVI^e-XX^e siècles*, Bordeaux, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2006, p. 533-552.

pour une noblesse appelée à prendre la relève dans une Europe où l'ordre et les traditions des princes sont malmenés par les guerres révolutionnaires et napoléoniennes.

La description de cette pantomime rappelle curieusement celle des *Affinités électives* publiées en 1809, dans lesquelles Goethe décrit la mise en scène de *Bélisaire*, attribuée à ce même Van Dyck qui inspire le château de Pulawy :

Les attitudes étaient si justes, les couleurs si heureusement distribuées, l'éclairage si savamment ménagé, que l'on se croyait vraiment dans un autre monde, si ce n'est que la présence du réel, substitué à l'apparence, produisait une sorte d'impression d'angoisse⁴¹².

Coïncidence que ce choix par l'auteur qui se rend bientôt à Teplitz ? La pantomime a-t-elle réellement eu lieu ou s'agit-il d'une pièce littéraire empreinte d'un romantisme spécifiquement nobiliaire ? Que nous ayons affaire à un « théâtre » ou à une littérature de société, la confrontation parfois douloureuse aux temps historiques est un thème travaillé par les amateurs de la haute noblesse en Europe centrale. Chez Goethe, cette angoisse est un trouble esthétique provoqué par l'image des « morts-vivants » évoquée plus tard par Julius Schaller⁴¹³. Dans le monde de la noblesse des années 1800, le transport magique se termine par un retour brutal à la réalité.

Comme pour la lettre de Golovkine sur son improvisation de Canova dans la loge de Berlin en 1804, la description de la pantomime compte autant sinon plus que la représentation elle-même. C'est bien l'écriture qui lui donne tout son sens et sa portée. La plume de la princesse diffuse cette vision jusqu'à Vienne et Teplitz. À l'instar du récit de voyage qui débute par un projet d'itinéraire et se termine par un récit, la performance aristocratique s'achève comme elle a commencé, avec une mise par écrit ou en image par le dessin⁴¹⁴. Les tableaux sont couchés sur le papier de manière durable. Cette exploitation de la veine romantique, à laquelle Norbert Elias consacre de précieuses analyses, accompagne aussi l'engouement pour le passé médiéval qui ouvre la période du néo-gothique en Europe au début du XIX^e siècle⁴¹⁵.

Le passé médiéval revisité : la haute noblesse et le néo-gothique au XIX^e siècle

Parmi les thèmes revisités par le théâtre de société et la fête aristocratique, le passé médiéval occupe une place remarquable au début du XIX^e siècle. La noblesse s'inscrit ainsi dans le

⁴¹² J. W. v. Goethe, *Les affinités*, op. cit., p. 218, cité dans J. Ramos, *Affinités électives*, op. cit., p. 21.

⁴¹³ J. Schaller, *Das Sipel und die Spiele*, 1861, p. 294, cité par J. Ramos, « Affinités... », op. cit., p. 21.

⁴¹⁴ Les études sur la culture visuelle au XIX^e siècle insistent sur le croisement des approches littéraires et esthétiques. Voir notamment B. Vouilloux, *Le Tableau Vivant Phryné*, op. cit..

⁴¹⁵ N. Elias, *La société*, op. cit., p. 238-305.

passage progressif des Lumières au romantisme. La représentation d'Héloïse d'Argenteuil d'après Angelica Kauffmann a par exemple lieu au moment du réinvestissement romantique de cette histoire très lue au siècle des Lumières⁴¹⁶. Cette occasion place les amateurs entre la mise en valeur de cette figure par Rousseau à l'heure de l'*Empfindsamkeit*, sa peinture dans le goût néo-classique par Angelica Kauffmann et les accents romantiques d'un Antoine Pécot dans son Élégie de 1812.

La renaissance gothique en Europe au cours de la période 1760-1830 encourage ce mouvement. Une nouvelle esthétique se développe à la fin des Lumières, en particulier dans le roman et l'architecture anglaise, mais aussi dans le théâtre de Goethe avec son *Götz de Berlichingen* qui revoit les canons du théâtre classique⁴¹⁷. Ce personnage est un chevalier du XV^e siècle confronté à la disparition du monde et des codes de l'ancienne chevalerie au profit d'un nouvel ordre princier⁴¹⁸. Le thème du défi de l'adaptation des traditions à un monde en plein changement est omniprésent dans les différents *Gothic Revivals* bien étudiés dans le cadre du monde britannique⁴¹⁹. Les noblesses d'Europe centrale, en particulier de Bohême, s'inscrivent à leur manière dans ce mouvement tout au long du XIX^e siècle.

Dès la fin du XVIII^e siècle, plusieurs carrousels sont organisés dans les domaines de Bohême. Des chevaliers saxons parodent et mettent en scène des tournois à Teplitz en 1797, et des scènes de ce type sont rapportées dans les domaines Kinsky de Eisenberg en 1801⁴²⁰. La garde-robe du théâtre de Teplitz atteste de l'usage des costumes de lansquenets allemands et de chevaliers espagnols⁴²¹. Le style troubadour qui réhabilite l'époque médiévale est à l'honneur en 1814, lorsque la noblesse de Bohême rejoint celle des autres parties de la monarchie pour organiser à Vienne un tableau-romance avec chœur reproduisant les « Grands-jours du château de *** et scènes de troubadours en l'an 1148⁴²² ». Cette réhabilitation de l'époque médiévale et des traditions chevaleresques qui définit la poésie romantique selon Madame de Staël, est directement liée à la réaffirmation de l'ordre

⁴¹⁶ Maïté Bouyssy, « Que veut une forme ? Le néogothique sans rivage », *Sociétés & Représentations*, 2005/2-20, *Puissances du gothique. Entre forme et symbole (XIX^e-XX^e siècles)*, p. 5-22

⁴¹⁷ Dans son commentaire de 1800, le comte écrit : « qu'on ne s'avise donc pas d'appeler tragédie ou comédie un – je ne sais quoi qui embrasse des années, presque la vie d'un homme, ou il n'est question ni d'unité de tems, ni de lieu ». Elizabeth Durot-Boucé, *Le Lierre et la chauve-souris. Réveils gothiques. Émergence du roman noir anglais 1764-1824*, Paris, PSN, 2004.

⁴¹⁸ Voir les différentes études dans M. Gilli (éd.), *Le Sturm und Drang*, *op. cit.*, p. 25-64.

⁴¹⁹ Jacques Carré *et alii*, *Le monde britannique. Religions et cultures (1815-1831)*, Paris, Sedes, 2009, p. 134.

⁴²⁰ SOAL-Děčín, c. 108, J.d.C. à sa mère, Teplitz, 26 juil. 1797 ; c. 189, Ch.-J. à F. de Ligne, Teplitz, 3 août 1801. Des lithographies sont produites dans les occasions de ce type : voir annexe 11 p. 187 du chapitre III, et M. Krummholz, « Clam-Gallasovské divadlo... », *op. cit.*, p. 121. Marie Mžyková, *Karusely*, Liberec, NPU, 2006.

⁴²¹ SOAL-Děčín, c. 744, catalogue manuscrit, s. d. estimé années 1790-1800.

⁴²² *Idem*, c. 160, livret conservé dans les journaux du comte de Clary, avec la liste des 41 personnages imprimée chez Strauss à Vienne.

monarchique et du christianisme triomphant⁴²³. Alexander Minski indique que la mode troubadour dans la France des dernières années de l'Empire se développe en réaction au recours à l'antique de la période révolutionnaire, devenant le marqueur du Légitimisme sous la Restauration⁴²⁴. Après le triomphe de *Wallenstein* sur les théâtres de l'espace germanique des années 1800, la noblesse de la cour des Habsbourg revisite elle aussi la période de l'établissement de l'ordre princier en Europe, au moment où celui-ci est en passe d'être refondé. De manière significative, ces nobles amateurs choisissent la renaissance du XII^e siècle qui marque l'épanouissement de la vie de cour et de la littérature courtoise pour accompagner l'ouverture du Congrès de Vienne.

La noblesse puise alors une partie de son inspiration dans les romans de chevalerie et les contes médiévaux dont Walter Scott et le baron de la Motte-Fouqué sont les représentants. Le comte Charles-Joseph est d'abord réticent à l'endroit du merveilleux et des romans de chevalerie⁴²⁵. Il cède cependant à l'enthousiasme des élites au moment où ces thèmes se dépouillent de la « naïveté » autrefois assimilée à la période médiévale. Le comte s'engage dans ce renouveau du début du XIX^e siècle en traduisant les *lieder* de Walter Scott ou le *Sappho* de Southey dans les années 1800⁴²⁶. Il collabore ensuite avec le peintre Schnorr à l'illustration de deux romances du baron de la Motte-Fouqué (1777-1843), *Ondine* et *l'Anneau Magique (Der Zauberring)* dans les années 1810⁴²⁷. Peu de détails ont été retrouvés sur les circonstances de cette publication, mais ces belles scènes médiévales conservées à Děčín et Teplice attestent de l'entrée du comte dans l'univers du néo-gothique et du merveilleux romantique qu'il approfondit ensuite avec la lecture des œuvres d'E. T. A. Hoffmann⁴²⁸. Ce parcours littéraire et graphique suggère que l'inspiration médiévale n'est pas nécessairement liée à la quête nostalgique d'un passé perdu de la noblesse. Le néo-gothique en Europe explore d'autres voies que celles des philosophes des Lumières, pour mettre en rapport le rationnel et le merveilleux avec *Faust* (1808, 1832), *Frankenstein* (1818) ou *The Vampyre* (1819) dont Lord Byron incarne une figure.

Il est cependant évident que les traditions de la haute noblesse de cour favorisent une parenté avec les univers des romans et des drames historiques. Une forme de continuité avec les héritages de la période médiévale est entretenue grâce à l'organisation des grandes

⁴²³ G. de Staël, *De l'Allemagne*, 1813-1814, chap. XI.

⁴²⁴ A Minski, *Le préromantisme*, Paris, Armand Colin, p. 26-27.

⁴²⁵ Il l'exprime dans ses journaux, SOAL-Děčín, c. 160, septembre 1812, p. 4.

⁴²⁶ SOAL-Děčín, c. 185, traduction illustrée de Scott ; c. 158, 12 septembre 1803, où le comte traduit aussi *The Widow*, romance de Southey.

⁴²⁷ Les Schnorr sont une famille d'artistes actifs dans l'espace germanique et en Europe centrale.

⁴²⁸ Voir annexe 15, p. 344. Il lit Hoffmann à Naples en 1819, par exemple c. 169, cah. XXXIV, mai, p. 32.

réjouissances publiques, ainsi que l'illustre la «liste des chevaliers et Dames du Tournois » organisé dans le cadre de festivités à Schönbrunn entre 1810 et 1814⁴²⁹. Les chevaliers sont priés de venir en uniforme de la cour (*Hof-Uniform*) mettant à l'honneur les anciens ordres autrichiens, ou en habit de grand gala. Ici, il ne s'agit pas de se costumer. Le pas des contredanses remplace les pas d'armes des tournois, en maintenant un lien traditionnel avec les origines de la civilisation de cour en Europe.

La convergence de l'éthique aristocratique et de l'esthétique romantique atteint un paroxysme avec les douze « Quadrilles du bal costumé qui a eu lieu chez S. E. Sir Henry Welesley, Ambassadeur d'Angleterre à Vienne le 6 février 1826 ». Bien qu'absents en raison du deuil du prince Jean, les Clary reçoivent les listes manuscrites des quadrilles qui rassemblent 158 représentants de la haute noblesse de cour⁴³⁰. Chaque quadrille est un livre mis en danse. La culture anglo-saxonne triomphe avec Walter Scott (*L'Abbé, Quentin Durward, Le Connétable de Chester, Ivanhoé*) et Shakespeare (*Hamlet*)⁴³¹. La littérature germanique est représentée par le baron de la Motte-Fouqué (*La chasse au lion, Ondine, Les quatre frères, L'anneau magique*). La haute noblesse s'inscrit dans les courants littéraires de son temps, en revisitant l'image de la chevalerie au cours de ses réjouissances.

Outre une « quadrille polonaise » qui clôt la fête, il faut noter la danse de Libussa, princesse de Bohême présentée comme la fondatrice de Prague et l'ancêtre mythique du peuple tchèque. Il s'agit d'une manifestation d'un mouvement de relative ouverture de la noblesse des Habsbourg aux thèmes spécifiques de l'histoire légendaire de Bohême à partir des années 1810. En 1812, lors du passage de Marie-Louise de France à Prague, le comte note que le théâtre de la cour reçoit « des especes d'amateurs [qui] jouoient une tragédie bohème : le siège de Prague par les Suèdois je crois. Il a été très maussade et très désobligeant, de ne pas y aller au moins un quart d'heure après leur vilaine Montagne⁴³² ». La bataille de la Montagne Blanche est une véritable rupture dans l'historiographie tchèque du XIX^e siècle et dans la perception des grandes familles installées en Bohême après 1620⁴³³. Elle est pourtant introduite au cœur de la vie de cour et de son théâtre, à l'heure où cette noblesse retrouve ses

⁴²⁹ SOAL-Děčín, c. 185. Ces listes de galas sont également reprises dans les journaux du comte (c. 159-160).

⁴³⁰ Voir annexe 16, p. 346. SOAL-Děčín, c. 185.

⁴³¹ Shakespeare est au centre de la recherche d'une nouvelle esthétique dramatique, comme le souligne Ch. Roger dans *La réception de Shakespeare en Allemagne de 1815 à 1850*, Berne, Peter Lang, 2008. Le sous-titre, *Propagation et assimilation de la référence étrangère*, reflète peu l'attention portée dans l'ouvrage aux débats et aux transferts culturels qui conduisent à une appropriation, une réinvention dans le sillage des travaux de Michael Werner et Michel Espagne.

⁴³² SOAL-Děčín, c. 159, 19 juin 1812, p. 19.

⁴³³ Ce que montre l'ouvrage d'Olivier Chaline, *La bataille de la Montagne blanche. Un mystique chez les guerriers*, Paris, Noesis, 1999, p. 16-24, qui déconstruit les représentations héritées des historiographies nationalistes.

repères auliques après les défaites face aux troupes napoléoniennes. Ces thèmes semblent difficilement acceptés, mais ils s'imposent progressivement. En 1814, l'écrivain David Ferdinand Koreff (1783-1851) fait une lecture devant « tout le beau-monde » à Vienne du Prologue de son opéra *Libussa*⁴³⁴. Le comte commente ces « vers durs » que le public de Vienne ne comprendra pas, et indique que l'auteur « s'attend bien à la voir rayée par la censure⁴³⁵ ». Alors que la légende connaît un regain avec la découverte des manuscrits controversés de *Zelená Hora* par Vaclav Hanka en 1817, la haute noblesse de cour se l'approprie au cours du bal de l'ambassadeur Wellesley en 1826. Ce théâtre de société a un retentissement particulier, car la description des festivités d'ambassade connaît une publicité supérieure à celle des palais⁴³⁶. La comtesse Czernin joue *Libussa*, accompagnée par les Windischgrätz, Lobkowitz, Schwarzenberg, Trauttmansdorff ou Chotek. Tous les grands noms de Bohême apparaissent, donnant à cette représentation une connotation nationale. L'affirmation d'une identité Bohême à Vienne apparaît donc chez ces mêmes familles qui font les frais de la création d'un « arsenal identitaire » par les tenants d'une renaissance nationale tchèque au cours du XIX^e siècle⁴³⁷. La mise en scène d'un passé revisité ne peut s'interpréter simplement comme le repli vers l'idéalisation romantique du monde perdu de la noblesse. Il s'agit d'une des manifestations d'un travail culturel de la noblesse sur elle-même au moment de s'inscrire dans le contexte de l'Europe du Congrès de Vienne et l'affirmation de la puissance britannique au XIX^e siècle.

L'esthétique néo-gothique se retrouve dans les différents aspects du mode de vie aristocratique. Dès les années 1840, les arcades de bois à rotondes en plein cintre font leur apparition dans les intérieurs, ainsi qu'en témoigne une aquarelle illustrant la place de l'esthétique néo-gothique dans l'hôtel hérité par le prince Edmund Clary.

⁴³⁴ SOAL-Děčín, c. 160, 24 août 1814, chez la duchesse de Sagan, dans le palais Palm (Schenkenstrasse) où elle tient un salon connu pour ses conversations politiques.

⁴³⁵ *Ibidem*.

⁴³⁶ En témoigne par exemple la *Description du bal paré en costume chez son Exc. Msgr. H. Wellesley*, Vienne, 1826, trad. de la publication dans le *Wiener Zeitschrift für Kunst, Litteratur, Theater und Mode*, p. 8.

⁴³⁷ Le mythe de Libuše figure en bonne place au rang des symboles de ce mouvement, pour lequel nous renvoyons à M.-E. Ducreux, « Histoire et identité », dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, Paris, PUF, Nouvelle Clio, 2004, p. 829.

Son auteur, Rudolf von Alt (1812-1905) est le peintre autrichien qui laisse une superbe série de vues du palais des magnats polonais Lanckoronski à Vienne à la fin du XIX^e siècle⁴³⁸. Cette aquarelle inscrit l'hôtel Clary dans la veine des intérieurs romantiques en Europe présentés dans une belle exposition à Paris en 2007⁴³⁹. Comme le souligne Květa Křížová, ces intérieurs sont le reflet d'un style de vie et d'une culture aristocratique affirmée par les vues des paysages évoquant les voyages des princes ou les livres posés sur le mobilier de la fin de l'époque Biedermeier⁴⁴⁰. L'aquarelle de 1846 reflète les goûts d'une noblesse qui



ne reste pas insensible au renouveau de l'aménagement des intérieurs de cette époque. On remarque notamment un mobilier hétérogène, des sièges plus confortables évoquant le succès du meuble en bois courbé de Thonet qui s'installe à Vienne sur la demande de la cour en 1842⁴⁴¹.

Le développement de l'historicisme dans l'art conduit une partie de la haute noblesse à renouer avec la construction, après une période de réaménagements plus légers entre 1780 et 1840⁴⁴². Au cours de cette période, les propriétaires comme Jean de Clary se concentrent sur la mise en valeur de leurs châteaux qu'ils rénovent. À la fin du temps des révolutions, la haute noblesse puise dans l'historicisme les motifs d'une nouvelle architecture néo-gothique. Les princes d'Europe centrale s'inscrivent ainsi dans un mouvement né dans cette Angleterre qu'Edmund Clary avait visité en 1835. De nouveaux châteaux voient le jour, signes de temps jugés plus favorables à la mise en valeur du goût et des moyens de la génération née dans les

⁴³⁸ Les musées de Vienne exposent régulièrement ses œuvres, l'Albertina notamment.

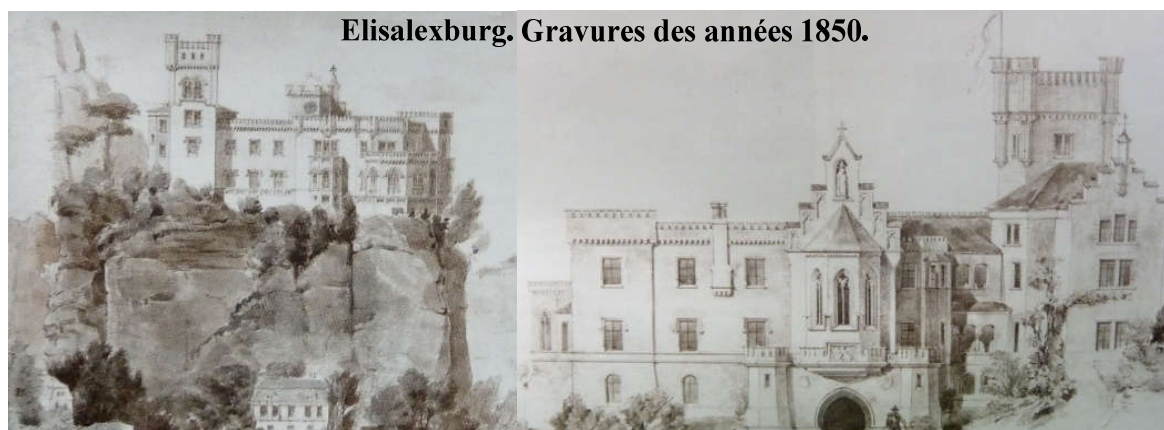
⁴³⁹ Musée de la vie romantique, *Intérieurs romantiques. Aquarelles 1820-1890*, cat. exp. 2012/2013, Paris Musée, 2013.

⁴⁴⁰ K. Křížová, « Intérieurs des Wiener Palais Mollard-Clary... », *op. cit.*, p. 237-245.

⁴⁴¹ Thonet travaille au palais Liechtenstein, où un architecte anglais est également employé. Alexander von Vegesack (éd.), *L'industrie Thonet : de la création artisanale à la production en série : le mobilier en bois courbé*, Paris, ÉRMN, 1986, p. 12-13.

⁴⁴² À l'instar de ce que Michel Figeac observe en France dans un autre contexte politique : *Destins de la noblesse bordelaise*, *op. cit.*, t. 2, p. 336-647.

années 1810. Les troubles du début de siècle semblent avoir encouragé le retour vers un passé plus ancien, qui put inspirer la reconstruction du château de chasse de Hluboká en Bohême du Sud par le prince Johann Adam von Schwarzenberg entre 1841 et 1871. L'ordre architectural « dur et clair comme du cristal » en fait toutefois une création unique qui se distingue des « modèles médiévaux aussi bien que de l'architecture du *Gothic Revival*⁴⁴³ ». Il s'agissait de définir une esthétique qui soit propre aux résidences princières de l'Europe centrale au moment où les grands seigneurs de Bohême eurent à faire le deuil de leur statut seigneurial. Les princes ressentirent le besoin d'une architecture de prestige qui manifestait la force des héritages nobiliaires dans la société du Printemps des peuples, en marquant en même temps une différence nette leurs prédécesseurs. Le prince Edmund Clary développe un projet similaire avec l'« Elisalexschloss » qu'il souhaite dédier à son épouse Elisalex Fiquelmont (1825-1878) au cours des années 1850 :



Elisalexburg. Gravures des années 1850.

H. Slavičková, *Hrensko-Herrnskretsch, Děčín, Taschenbuch*, 1992, p. 53-54.

Le prince de Clary-Aldringen projette ainsi de se nicher à Herrnskretchen, dans les paysages sauvages des confins de la Bohême du Nord appréciés par les curistes auxquels le chemin de fer offre bientôt un accès plus rapide et confortable au cœur de Teplitz. Il est le premier à envisager une construction aussi imposante dans le paysage de la terre héritée de ses ancêtres, depuis le belvédère de chasse construit par Franz Carl de Clary-Aldringen dans les années 1710. Ce refuge aristocratique reste à l'état de plan. C'est vers Venise que regarde Elisalex, tandis que les transformations économiques et politiques en Bohême occupent le prince de Clary qui s'était trouvé aux premières loges du congrès des Allemands de Bohême à Teplitz en 1848. Ces gravures témoignent toutefois d'un mouvement culturel de fond qui accompagne la refondation de l'identité aristocratique et les interrogations sur les héritages de la haute noblesse dans les sociétés du XIX^e siècle.

⁴⁴³ Jindřich Vybíral, « Frauenberg. La princesse Eleonore zu Schwarzenberg et la construction du château de Hluboká », dans O. Chaline, *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 225.

Les années 1790-1840 sont un tournant culturel pour la haute noblesse de cour en Europe centrale. L'univers sonore et visuel révélé par les archives de la maison Clary-Aldringen témoigne de la quête d'une identité collective au temps des révolutions. Le répertoire mis en scène par les grands nobles fournit les ressources d'un imaginaire partagé, dans lequel ces acteurs définissent leur époque et leur place entre les héritages de la société d'ordre et l'égalité civile promue depuis les réformes de l'absolutisme éclairé.

La fête aristocratique permet de créer une esthétique propre à l'époque romantique, qui se traduit ensuite dans l'architecture castrale de la Bohême du milieu du XIX^e siècle. La haute noblesse ne tourne pas nécessairement le dos aux réalités de l'époque contemporaine en se réfugiant dans la nostalgie de l'âge d'or du Grand Siècle entre 1815 et 1848. Avec la réassurance du congrès de Vienne, cette « première société » cherche à redéfinir sa noblesse en affirmant une distinction culturelle qui passe notamment par une résurgence de l'esprit de la chevalerie. Il s'agit de cultiver les héritages qui font la force et l'unité de la haute noblesse, tout en parvenant à exprimer les bouleversements du temps des révolutions. L'effervescence du théâtre amateur ou l'organisation des concerts dans les hôtels et les châteaux témoignent de la persistance d'une voix aristocratique qui compense la remise en question du pouvoir juridique et politique à l'échelle des seigneuries comme dans le concert des nations du XIX^e siècle.

Les grands nobles s'emparent de la mise en scène pour réinventer les logiques de prestige attachées aux enjeux de représentation dans les sociétés de cour. Au-delà de l'accomplissement personnel, les amateurs construisent un savoir utile à la vie en société. Ils s'approprient ainsi l'héritage des pratiques mécénales au fondement de l'affirmation princière à l'époque moderne, dans le contexte de la professionnalisation accrue du monde musical et théâtral. L'amateur se différencie de plus en plus du connaisseur, dans la mesure où les enjeux des pratiques musicales et théâtrales de la noblesse excèdent largement l'amour de l'art. Pour autant, le plaisir aristocratique se construit toujours dans la proximité bien comprise avec les grands artistes invités dans les salons. Les témoignages laissés par la maison Clary-Aldringen invitent donc à s'interroger sur l'exclusion des élites intellectuelles et artistiques qui différencie les salons aristocratiques Viennois de ceux des autres capitales européennes après 1848 selon Arno Mayer⁴⁴⁴. Il s'agit d'un changement majeur, qui permet de lire en creux l'effet du Printemps des peuples sur la transformation de la « première société » et plus

⁴⁴⁴ A. Meyer, *La persistance de l'Ancien Régime*, Paris, Aubier, 2010 (1981), p. 112.

largement des sociétés européennes. En effet, le lien entre les salons et les loges était un élément central de la vie aristocratique à Vienne au début du XIX^e siècle. L'emprise culturelle des grandes familles s'exprimait en public dans les théâtres officiels, ou devant un parterre d'amateurs choisis dans les salons convertis en scènes éphémères. Des façades aux intérieurs, la construction de l'espace musical et théâtral la haute noblesse est apparue comme un facteur décisif de l'inscription de ce groupe social dans les sociétés du temps des restaurations.

Le comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen prit part à ce mouvement grâce à un amour de l'art tourné vers l'écriture et la peinture. Sa position d'héritier dépendant de la maison Clary-Aldringen le priva d'abord des moyens de constituer une collection d'œuvres d'art. La description des ateliers d'artistes et des galeries dans ses journaux fut alors l'occasion de mettre en valeur le regard et les choix esthétiques d'un homme de goût. L'écriture de soi joua donc un rôle déterminant dans la fabrique de l'amateur entre l'héritage antiquaire du XVIII^e siècle et le temps des musées puis des expositions universelles au XIX^e siècle. Charles-Joseph fit de ses « trésors⁴⁴⁵ » d'écriture de petites œuvres d'art à placer dans la belle bibliothèque qu'il aménagea une fois devenu prince en 1826. Il y disposa les toiles de paysages de l'école allemande ou les albâtres acquis pendant et après ses voyages. Le troisième prince de Clary-Aldringen construisit ainsi un décor qui reflétait l'importance des arts dans le quotidien des grandes familles de l'Europe centrale au seuil d'une nouvelle ère des réformes dans les années 1830-1840. La bibliothèque vint consacrer le parcours de cet amateur noble entre révolutions et restaurations, ainsi qu'en témoigne l'hommage de la baronne du Montet dans ses *Souvenirs* :

Le prince Clary est mort regretté de tous ceux qui l'ont connu. [...] Nous passions de charmantes soirées dans l'intérieur de sa délicieuse famille, au milieu de ses livres, de ses tableaux et d'objets d'art dont il était entouré en amateur délicat et éclairé⁴⁴⁶.

Le rapport aux arts apparaît intime et passionné, mais il reste un élément essentiel pour définir une identité culturelle construite entre Teplitz et Vienne puis affirmée au cours des voyages en Europe au début du XIX^e siècle. En prenant la plume et les pinceaux, les acteurs de la maison princière des Clary-Aldringen ont livré les clefs d'une culture aristocratique dont les représentations ont perduré après la fin de la monarchie des Habsbourg.

⁴⁴⁵ Sur l'écriture comme trésor : Nathalie Ferrand, « Transparences accrues. La génétique des textes et les Lumières », *Dix-huitième Siècle*, 2014/46, p. 139-152.

⁴⁴⁶ *Souvenirs de la Baronne du Montet 1785-1866*, Paris, Plon, 1904, p. 257.

Chapitre IX

La plume et les pinceaux. Représenter une grande famille de la monarchie des Habsbourg au temps des Révolutions et des Restaurations



Au début du XIX^e siècle, la princesse de Clary-Aldringen invite le secrétaire du prince de Ligne, Sauveur Legros (1754-1834), à laisser une trace dans son *Stambuch*. Apprécié pour « les talents aimables et les qualités utiles » qu'il possède, le poète et aquarelliste français choisit de représenter une scène de la vie à l'hôtel que la famille Clary-Aldringen possède à Vienne¹. Il s'inspire du quotidien de cette maison princière pour offrir une représentation qui met en valeur l'importance des façades pour l'identité aristocratique évoquée au chapitre précédent. D'autres marqueurs apparus tout au long de cette recherche sont esquissés : la voiture qui permet les mobilités intra et inter-urbaines de la noblesse, la domesticité qui réceptionne le pli à remettre à l'un des habitants de l'hôtel. L'artiste place la lettre au centre de son aquarelle, soulignant ainsi l'importance des correspondances dans le mode de vie des grands nobles depuis les premiers temps de leur éducation. La plume et les pinceaux semblent aussi efficaces que la pierre pour transmettre une image de la vie des grandes familles au moment où celles-ci ont à s'inscrire dans les transformations de l'Europe moderne.

La petite œuvre du peintre est insérée dans un livre d'amitié tenu entre les années 1770 et 1810. Chaque page est dédiée à un poème, un dessin ou un portrait qui laisse une trace de la vie sociale et culturelle de la princesse à Bruxelles puis à Vienne et Teplitz. Ce type

¹ Ch.-J. de Ligne, *Mémoires du prince de Ligne*, Paris, Mercure de France, 2004, cah. IX, p. 166. Sauveur Legros est né à Versailles et exerce dans les Pays-Bas autrichiens. Il est secrétaire du prince de Ligne depuis 1773, l'accompagne dans ses voyages puis s'installe à Enghien en 1816.

d'ouvrage répandu chez les élites de l'Europe centrale et germanique témoigne de l'importance du dessin et de la poésie dans la sociabilité des élites aristocratiques².

Les archives de Děčín conservent un fonds très riche relatif aux compositions des grands nobles entre 1790 et 1840. Au regard de ces archives, il s'agit d'une période florissante de la littérature de société, illustrée par le dessin et la peinture. La mise au jour d'archives relativement similaires en Russie ou en Suisse permet de postuler l'existence d'un phénomène historique important dans le passage des Lumières aux romantismes³. Les ressorts esthétiques et sociaux de cette littérature principalement composée en langue française par les plumes de la noblesse constituent un chantier fécond au carrefour de l'histoire sociale et culturelle⁴.

L'héritage des thèmes libertins, ironiques et satiriques de la poésie fugitive du XVIII^e siècle est présent, au moment où cette poésie voulue comme « de circonstance » se transforme avec les réflexions de Goethe et Schiller sur la *Gelegenheit* [circonstance]. Elle devient ainsi « en quelques décennies à peine, de pur produit de l'esprit français, un terme synonyme de poésie d'outre-Rhin » selon Christine Lombez⁵. Il est alors utile de s'interroger sur la manière dont le comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen participe au renouveau de cette époque littéraire complexe, « entre deux eaux⁶ », avec des compositions en français, une recherche esthétique en allemand ou l'ouverture à la traduction anglaise.

Il est possible de lier ces archives visuelles et littéraires à l'analyse de la mise en scène aristocratique à la fin de l'époque moderne. Ici, le choix est fait de mettre ces sources en perspective avec les correspondances et les journaux laissés par les membres de la famille Clary-Aldringen. En effet, dessins et poèmes trouvent un vrai écho dans le journal d'un amateur comme celui du comte Charles-Joseph, dont la mise en forme occupe l'essentiel de sa vie de plume. Ils circulent grâce aux lettres dont la composition fait l'objet d'une attention particulière. L'appartenance au monde des grandes familles place l'écriture de soi dans une tension particulière entre l'expression personnelle et l'ouverture au milieu familial et social. Il

² Plus largement, sur l'importance de l'image dans la monarchie des Habsbourg, voir l'introduction de Christine Lebeau dans C. Lebeau, C. Schmale (dir.), *Images en capitale : Vienne, fin XVII^e-début XIX^e siècle*, Bochum, Dieter Winkler, 2011, p. 13-20.

³ Elena Gretchanaiā, « *Je vous parlerai la langue de l'Europe...* » : *la francophonie en Russie (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Bruxelles, Peter Lang, 2012. Pour la Suisse, nous nous référons aux recherches de thèse de Béatrice Lovis (Université de Lausanne), sur les « laboratoires littéraires » de la noblesse à Lausanne au XVIII^e siècle, présentés lors des rencontres du programme Hubert Curien Germaine de Staël à Bordeaux et Lausanne en 2016.

⁴ Daniel Roche, « Histoire des idées, histoire sociale : l'exemple français », *RHMC*, 2012/5-49, p. 9-28

⁵ Christine Lombez, *La traduction de la poésie allemande en français dans la première moitié du XIX^e siècle. Réception et interaction poétique*, Tübingen, Max Niemeyer, 2009, p. 187.

⁶ Un thème développé dans Anoucka Vasak (dir.), *Entre deux eaux. Les secondes Lumières et leurs ambigüités (1789-1815)*, Paris, Le Manuscrit, 2012.

semble indispensable de ne pas séparer ces corpus afin de pouvoir observer la façon dont ils se construisent et fonctionnent ensemble⁷.

La plume et les pinceaux semblent indispensables aux grandes familles de la monarchie des Habsbourg pour s'inscrire dans une époque de bouleversements européens dans laquelle la place de la noblesse était à repenser. L'objectif est d'interroger la formation d'une culture iconographique et littéraire entre la Révolution française et le Printemps des peuples. Il s'agit d'analyser les représentations d'une haute noblesse saisie entre les héritages du XVIII^e siècle et l'entrée dans l'âge des révolutions européennes. L'enjeu est de montrer que ces grands nobles du début du XIX^e siècle créent leurs propres héritages en composant sur la trame de leur mode de vie. L'étude des dessins, de la littérature de société puis de l'écriture de soi dans la maison Clary-Aldringen sont les trois temps permettant de mesurer la portée de l'expression aristocratique comme outil réflexif et support d'une légitimité refondée en Europe centrale à la fin de l'époque moderne.

I. Une culture visuelle pour représenter le mode de vie aristocratique en Europe centrale au début du XIX^e siècle

A. Une peinture en société : les usages du *Stammbuch* dans le milieu aristocratique

Le livre d'or de la princesse Marie-Christine de Clary-Aldringen (1757-1830)

La tenue d'un *Stammbuch* ou livre d'amitié s'observe en particulier chez les élites féminines de l'Europe centrale et germanique ou de Russie au début du XIX^e siècle⁸. Il s'agit de petits ouvrages, parfois à serrure, dont les pages vierges sont présentées aux amis par les jeunes femmes puis les maîtresses de maisons. Bien souvent, ces livres sont offerts vers la fin de l'adolescence et conservés tout au long de la vie. Le *Stammbuch* de la princesse de Ligne est un ouvrage à la couverture rigide marquée d'un cartouche doré portant la devise « mieux vaut tard que pas du tout⁹ ». Il s'ouvre sur quelques vers de son père, le prince de Ligne, qui suggèrent qu'il s'agit d'un cadeau. Les indications de dates retrouvées sur la soixantaine de

⁷ Cette approche entre « intertextualité et culture visuelle » est aussi un thème de réflexion des études littéraires, exposé au cours des doctoriales de la Société des Études Romantiques Dix-Neuviémistes par Nicolas Wanlin, « Y-a-t-il une place pour la « culture visuelle » en France ? », 2013, p. 13. <http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/atelier.html>. La question d'un « *visual turn* » en histoire qui conduirait à analyser le « monde comme un domaine visuel » selon Joanne Morra et Marquard Smith, appelle des débats proches de ceux du *linguistic turn*, dont les positions textualistes et relativistes les plus marquées font l'objet de controverses. J. Morra, M. Smith (éd.), *Visual Culture. Critical Concepts in Media and Cultural Studies*, Londres, Routledge, 2006.

⁸ E. Gretchanaïa, « Fonction des citations littéraires dans les albums féminins russes rédigés en français (fin du XVIII^e-début du XIX^e siècle), dans I. Brouard-Arends (dir.), *Lectrices d'Ancien Régime*, Rennes, PUR, 2003, p. 431-439.

⁹ Voir annexe 1 p. 350 pour une reproduction de ce *Stammbuch*, SOAL-Děčín, c. 150.

dessins qu'il contient indiquent une période d'usage minimal comprise entre 1774 et 1815. Les *Stammbuchern* s'apparentent à des livres d'or dont les pages s'enrichissent au fil de la vie et des rencontres de leurs propriétaires. Cette pratique est ancienne, car elle naît dans les universités du XVI^e siècle puis se diffuse auprès des artistes et des artisans au XVII^e siècle¹⁰. Les archives nationales de République Tchèque conservent par exemple le *liber amicorum* de Johann Nepomuk Štěpánek (1783-1844) empli des dédicaces offertes au jeune souffleur de la troupe du *Vaterlandisches Theater* qui circule entre Teplitz et Vienne dans les années 1800¹¹. Un tel document est un reflet des sociabilités professionnelles, artistiques ou aristocratiques centrées autour d'un individu dont il devient le trésor identitaire.

Ces trois formes de présence sociale se rencontrent en la personne de Sauveur Le Gros, aquarelliste, poète et homme de lettres du prince de Ligne auquel la princesse Marie-Christine de Ligne offre une page de son *Stammbuch* dans les années 1790-1800. Les dessins de la famille Le Gros se distinguent dans un recueil principalement tourné vers le grand monde¹². À la différence des amateurs, ces hommes qui gagnent leur vie au service des princes intègrent leur signature dans leurs compositions suivant ainsi la nouvelle affirmation professionnelle des artistes peintre étudiée par Charlotte Guichard¹³ :



***Stammbuch* de la princesse de Clary-Aldringen, née Ligne, SOAL-Decin, c. 150.**

La princesse fait ainsi montre d'une ouverture aux talents soulignant en creux leur importance dans le choix du personnel qui accompagne les grandes familles au quotidien. Ces hommes de lettres manifestent leur engagement dans les maisons nobles grâce aux scènes qu'ils choisissent de

peindre. Si l'uniforme rouge fait immédiatement songer aux troupes britanniques, les soldats musiciens rappellent surtout la valeur militaire du prince de Ligne depuis la guerre de Sept Ans, et le régiment qu'il possède. Quant au prêtre morigénant le petit diable qu'il tient

¹⁰ Alfred Fiedler, *Vom Stammbuch zum Poesiealbum. Eine Volkskundliche Studie*, Weimar, 1960, p. 44-58. On suivra avec attention le colloque organisé par C. Maurer et A. Therstappen à Strasbourg, « La mise en scène du moi entre France et Allemagne : livres d'amitié, écritures du for privé, écritures de l'intime XVIII^e-XIX^e siècles », 19-20 janvier 2017.

¹¹ Musée National de Prague, Arch. Terezin, IX H 31, 1803-1808.

¹² Le fils de Sauveur, Émile (1781-1837), également dessinateur, signe aussi de petites œuvres du *Stammbuch*.

¹³ Charlotte Guichard, « La signature dans le tableau aux XVII^e et XVIII^e siècles : identité, réputation et marché de l'art », *Sociétés & Représentations*, 2008/1-25, p. 47-77.

prisonnier, la réputation de libertinage dont le prince de Ligne s’amuse lui-même n’est plus à faire, surtout dans ces années où il retrouve son ami Casanova en Bohême. L’aquarelle offerte à la princesse de Ligne reflète la réputation de son père, un prince du XVIII^e siècle ayant su s’entourer d’hommes capables de le représenter.

En retour, l’artiste laisse une trace dans un livre d’or présenté aux invités de la princesse de Ligne à Vienne et Teplitz, parmi lesquels figurent peut-être des commanditaires potentiels. À l’inverse, les artistes les plus renommés exposent parmi leurs œuvres ces *Stammbuchern* qui conservent la trace du passage des visiteurs pour qui ils ont travaillé. Le comte Charles-Joseph feuillette celui de Jean-Baptiste Isabey lorsqu’il se rend dans l’atelier du miniaturiste qui triomphe à Vienne lors de son voyage de 1812 : « il y a des trésors. A coté de ce qu’on y dessine ou écrit il met le portrait de l’auteur, légèrement et délicieusement fait. Il est occupé à faire de cette manière là, le portrait du prince de Ligne a coté de ses mauvais vers¹⁴ ». De nombreux diplomates et ministres dont Isabey esquisse les portraits dans les années 1800-1810, laissent ainsi un signe de leur satisfaction. Pour Isabey, l’enjeu est de mettre en valeur un carnet de commande qui assoit la réputation de l’artiste du congrès de Vienne¹⁵. L’observateur passe ainsi des dessins de professionnels dans les livres de la noblesse aux dédicaces de la noblesse dans les livres d’artistes, à une époque où le mécénat s’estompe pour laisser place à la souscription.

L’usage du *Stammbuch* se retrouve particulièrement – mais non exclusivement – chez les élites féminines de la noblesse, ainsi qu’en témoignent les journaux du comte comme les acquisitions de la bibliothèque nationale universitaire de Strasbourg¹⁶. Fruit d’une culture de salon, les pages vierges de ces petits ouvrages sont offerts par la princesse de Ligne et ses sœurs aux amateurs des deux sexes. Ces derniers se retrouvent dans la pratique du dessin pour des compositions à la qualité esthétique réelle, dont l’enjeu est de divertir la « première société », en lui fournissant aussi les ressources d’une iconographie particulière au début du XIX^e siècle. Les membres de la haute noblesse qui se rendent à Teplitz ou à Vienne trouvent dans ces ouvrages une occasion d’exercer un talent, à l’heure où la dédicace fait partie du

¹⁴ SOAL-Děčín, c. 159, 28 juin 1812, p. 33. Sur cet artiste : François Pupil (dir.), *Jean-Baptiste Isabey (1767-1855) : portraitiste de l’Europe*, cat. exp. 2005-2006, Paris, RMN, 2005.

¹⁵ Cyril Lecosse, *Jean-Baptiste Isabey (1767-1855) : l’artiste et son temps*, thèse soutenue à l’Université Lyon II (dir. Ph. Bordes) en 2012. Voir aussi les différents témoignages rapportés dans Robert Ouvrard, *Le Congrès de Vienne (1814-1815)*. Paris, Nouveau Monde, 2014, ou F. Kreissler, *Le français dans le théâtre viennois du XIX^e siècle*, Paris, PUF, 1973.

¹⁶ Nous renvoyons aux expositions de la BNUUS, notamment *Les livres d’amitié ou alba amicorum (XVI^e-XX^e siècles) : miroirs de la culture savante européenne*, 2014 et *Alter ego. Amitiés et réseaux du XVI^e au XXI^e siècle*, 2016-2017. Outre les quelques albums masculins cités par le comte, E. Gretchanaïa signale celui du baron Strogonov : « *Je vous parlerai*, op. cit., p. 189.

« lexique de l'amateur » défini par Charlotte Guichard¹⁷. La fonction du *Stammbuch* est de laisser une trace esthétique de la relation particulière entre l'hôte et son invité, grâce à des esquisses ancrées dans des époques et des circonstances précises.

Un support social de la sensibilité esthétique et nobiliaire

Les amateurs sont encouragés à dessiner et à versifier en mettant à profit leurs heures de loisir. En effet, la majorité des pièces offertes à la princesse de Ligne sont collées dans le *Stammbuch*. Elles sont donc réalisées auparavant, et sorties du portefeuille au moment de les offrir. Le dessinateur solitaire travaillait donc en prévision d'un cadeau qui viendrait cultiver l'amitié au sein de la société réunie à Vienne ou à Teplitz. Cette pratique permet de ne pas déstabiliser l'amateur en lui laissant un temps de préparation qui fait partie de la façon d'entretenir les relations sociales, puisque l'invitation à participer à la création du livre d'amitié induit de rendre une nouvelle visite au propriétaire de l'album. Cet usage du dessin comme outil de la sociabilité apparaît chez le comte Charles-Joseph, sollicité avec insistance à Teplitz en 1797 :

A midi j'ai été chez le général Sprengporten [1740-1819] pour dessiner de sa fenêtre la maison de madame Clarke pour laquelle Grandpapa [le prince de Ligne] me persécute tous les jours; cela fera un dessein affreux [*sic*], sans le moindre interet, que personne ne reconnoitra et qui ne fera pas le moindre petit honneur a son auteur; mais il le veut, et stat pro ratione voluntas, il sera mis au fond d'une corbeille de toiles que fait Maman pour madame Clarke, qui a donnée des corbeilles de son ouvrage a ces dames¹⁸.

Le comte est introduit chez un général russe pour satisfaire à la demande du prince de participer au cadeau collectif que la princesse de Clary-Aldringen offre en retour à une curiste anglaise. Dans le contexte des circulations estivales de Teplitz, ce type d'échanges permet de créer rapidement un lien social. Ces corbeilles sont un passe-temps des femmes de la noblesse qui donne lieu à de petits ouvrages composites qu'Isabelle Baudino retrouve chez les élites anglaises de la même époque¹⁹. Tout comme le *Stammbuch* d'Elisa von der Recke (1754-1833) pour lequel le comte prépare et envoie un dessin de la « cabane du jardin de Thorn » construite par son père, ces cadeaux font circuler des images de la Bohême grâce aux élites venues prendre les eaux²⁰. Ces représentations jouaient un rôle important dans le succès des

¹⁷ C. Guichard, *Les amateurs d'art à Paris au XVIII^e siècle*, Seyssel, Champ Vallon, 2008, p. 267-276.

¹⁸ SOAL-Děčín, c. 157, 3 août 1797, p. 2. Le comte utilise l'orthographe ancienne.

¹⁹ Isabelle Baudino, « Les femmes artistes amateurs en Grande Bretagne au XVIII^e siècle : une noble pratique ? », communication lors de la journée d'étude *Pour l'amour de l'art ? Les enjeux de la pratique amateur de l'art dans l'Europe des Lumières*, org. D. Rousseau, M. Villion, Nice, CMMC, 13 septembre 2013.

²⁰ SOAL-Děčín, c. 157, 5 juin 1797, p. 6.

jardins pittoresques du prince de Clary et de ses pairs²¹. Les paysages sont des thèmes très employés pour les corbeilles ou le *Stammbuch* de la princesse de Ligne²². Ils traduisent l’imaginaire sensible de la nature et du paysage construit dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, ainsi que le montre Charlotte Guichard en revenant sur l’amitié de Watelet et Rousseau²³.

Les *Stammbuchern* ne sont donc que la partie émergée d’une floraison de petites compositions parfois éphémères qui participent de la vie sociale de cette élite. Ces pratiques donnent une portée supplémentaire aux aquarelles paysagères laissées par la comtesse Louise Clary, née Chotek, ou les albums de gravures à l’eau forte de la princesse Pauline de Schwarzenberg²⁴. La valeur documentaire de tels corpus s’inscrit également dans les manifestations d’une sociabilité particulièrement entretenue par les élites féminines. Les belles compositions reflètent une éducation réussie et le souci de cultiver le talent personnel. Grâce à ces supports et à leur circulation dans les salons, les élites sont encouragées à la pratique amateur. Dans l’extrait précédent, le comte donne l’impression d’être mis au défi de peindre une scène précise pour ce cadeau. Il se plie à la demande en craignant de manquer un dessin qui l’identifie et laisse une trace. Il évoque une question d’honneur, celui de l’amateur pour lequel l’apprentissage des arts du dessin est devenu incontournable. L’enjeu est bien d’être reconnu comme une de ces « personnes accomplies » issues du monde de la haute noblesse de cour qu’il décrit dans ses journaux²⁵.

Les dessinateurs plus assurés réalisent directement leur dédicace dans le livre d’amitié. Les femmes de la noblesse n’ont pas seulement les corbeilles pour occuper leurs mains au cours des assemblées plus ou moins intimes des années 1800. La pratique du dessin a sa place au salon, permettant aux individus de moduler les formes de leur présence en société. En janvier 1810, la comtesse Anna Potocka (1776-1867) nouvelle arrivée participe à un « bon et joli diné chez madame [la comtesse] Lanskoronska » tout en faisant « un petit dessin charmant au crayon, dans le livre de Titine [Christine de Ligne], dans le courant de la

²¹ Voir le chapitre IV, p. 422-423.

²² Voir annexe 2a, p. 351.

²³ C. Guichard, *les amateurs*, *op. cit.*, p. 271.

²⁴ Les médaillons de la comtesse sont conservés au musée du château de Teplice : voir annexe 2b, p. 351. Les deuxièmes dans les archives de Třeboň : Ses albums sont publiés : *Seize vues des terres en Bohême du prince de Schwarzenberg...* à Vienne en 1804, *Cahier des vues de Bohême* à Paris en 1805 : M. Lenderová, « Pauline, princesse de Schwarzenberg », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg*, Panazol, Lavauzelle, 2012, p. 209 ; *Idem*, « Une femme de deux espaces : Pauline de Schwarzenberg », dans C. Horel, B. Michel (dir.), *Les noblesses dans l’empire des Habsbourg de la Montagne Blanche au Printemps des peuples 1620-1848*, *Revue des études slaves*, 2008/78-4, p. 395.

²⁵ SOAL-Děčín, c. 157. Voir le chapitre III, p. 223-226.

soirée²⁶ ». La princesse de Ligne repart ainsi avec un témoignage d'amitié formé au cœur même de la vie mondaine de l'élite nobiliaire. Que l'amateur dessine seul dans sa chambre ou sur un siège du salon, qu'il soit prié par une amie ou demande à consulter un livre d'amitié, le dessin est un compagnon silencieux de la vie en société des élites aristocratiques.

Cette occasion permet au comte d'affirmer que la comtesse Anna Potocka « est très aimable ». Pour cette dernière, l'invitation à dessiner est un divertissement autant qu'un marqueur de la reconnaissance dans la palette des nuances qui permettent de différencier le rang social au cours de la vie mondaine. Milena Lenderová cite par exemple une lettre de Pauline de Schwarzenberg qui demande à sa belle-mère de « recevoir avec bonté, mais sans compliments » madame Brentano²⁷. L'historienne y lit un reflet des clivages sociaux entre première et seconde société à la fin du XVIII^e siècle. Or quel plus beau « compliment » qu'une place dans le volume limité d'un *album amicorum* ? La page du livre d'amitié acceptée par la comtesse Potocka et aussitôt remplie peut aussi s'interpréter comme une forme de rituel d'intégration sociale qui permet de construire les relations au sein de cercles réputés pour leur exclusivisme.

Les dessins des amateurs n'ont rien à envier au talent de l'aquarelliste Le Gros dans le *Stammbuch* de la princesse Marie-Christine de Clary. La distinction avec les professionnels se lit dans le fait que leur nom n'est pas inscrit dans un dessin souvent préparé à l'avance, mais ajouté à côté. Les grands nobles signent moins un dessin particulier que la participation à une activité sociable, qui renvoie aux enjeux des pratiques amateurs abordés dans le chapitre précédent²⁸. Dès lors, leurs dessins renvoient certes à un talent personnel, mais aussi à une culture et à un imaginaire partagé par leur milieu social.

²⁶ SOAL-Děčín, c. 159, Vienne, 31 janvier 1810, p. 26. La comtesse Anna von Tyszkiewicz (1779-1867) est issue de la grande noblesse polonaise. Elle découvre l'hôtel de Ligne à Vienne. Le comte la retrouve ensuite à Paris. Ses *Mémoires* font un intéressant pendant des journaux de Ch.-J. : *Mémoires de la comtesse Potocka (1794-1820)*, publ. par C. Stryenski, Paris, Plon, 1897, p. 175-188. Le palais Lanckoronsky où réside la comtesse Ludovika (1773-1839) se trouve Riemmergasse, proche des palais Esterhazy ou Grassalkowitz.

²⁷ M. Lenderová, « Pauline... », *op. cit.*, p. 212. Il s'agit de la fille de Sophie von La Roche. Elle est la mère de Clemens et Bettina.

²⁸ Voir aussi C. Guichard, *Les amateurs d'art*, *op. cit.*, p. . 150-153, 258-259 ; et les contributions dans *Sociétés & Représentations*, 2008/1-25, *Ce que signer veut dire*

Les scènes dépeintes laissent une grande place à l'imagination individuelle, comme en témoigne le zoomorphisme du cadet Maurice Clary-Aldringen (1782-1829). Le « détour par l'animal » connaît alors une grande vogue entre 1797 et 1807²⁹. Il est utilisé dans la science aussi bien que dans les gravures de mœurs du XVIII^e siècle ou les caricatures de la décennie révolutionnaire³⁰. Les travaux sur les races des années 1780, ceux de Sömmering en particulier,



SOAL-D, c. 150, St. M.C.L., p. 42, années 1800

utilisent la « parenté physique de l'homme en général et du singe », qui mettent en évidence « des caractéristiques communes à toutes les créatures vivantes » selon David Bindmann³¹. Le comte Maurice s'appuie sur les codes graphiques de la période pour peindre une scène de la vie quotidienne. L'usage du chauffe-chemise de fer blanc est au centre de la scène d'infirmerie. Les linges sont préparés pour les accouchements ou pour soigner la société des chats. Le cadet qui vient d'entrer au régiment fait-il écho aux calembours sur les « tigres-singes » français entendus à Teplitz et à Vienne dans les années 1790 ? Rien n'est moins sûr. Il ne faut sans doute pas toujours chercher des logiques d'auto-représentation ou des interprétations politiques des thèmes représentés. Dans un premier temps, nous voudrions souligner l'importance de la culture visuelle pour une intégration sociale et familiale par le dessin dont témoigne cet album. Il est le seul support où le comte Maurice a laissé une trace de son talent, signe possible d'une éducation nobiliaire accomplie sans pour autant être cultivée par la suite.

Les amateurs nobles ne se contentent pas des esquisses de paysages où se lit nettement la sensibilité romantique pour les arbres que l'on retrouve dans les journaux du comte Charles-Joseph, les récits de Stendhal et bien sûr les toiles de Caspar David Friedrich dont certaines sont inspirées de la Bohême du Nord³². Ils cherchent à atteindre des scènes de la vie quotidienne qui ne sont par nécessairement les plus représentatives de leur milieu social.

²⁹ L. Baridon, M. Guéron (éd.), *Homme-animal. Histoire d'un face à face*, Paris, Adam Biro/Strasbourg, Musées de Strasbourg, 2004.

³⁰ Anne Lafont, « Zoomorphismes avant Darwin », *Perspective*, 2009-3, p. 461-466.

³¹ David Bindman, *Ape to Apollo. Aesthetics and the Idea of Race in the 18th Century*, Ithaca, Cornell University Press, 2002, p. 175.

³² Voir annexe 2a, p. 351. Nagao Nishikawa, « Les arbres et le romantisme chez Stendhal » dans V. Del Litto, K. Ringger (éd.), *Stendhal et le romantisme. Actes du XV^e congrès international stendhalien (1982)*, Aran, Grand-Chêne, 1984, p. 309-314 ; Maria Teresa Caracciolo, *Le Romantisme*, Paris, Citadelles & Mazenod, 2013.

L'intérêt pour la nature à l'époque romantique se double d'un art du portrait, dont la maîtrise est une étape importante de l'apprentissage du dessin. La princesse Flore de Ligne peut ainsi exposer une galerie de visages saisis de face et de profil. La tante du comte Charles-Joseph s'inscrit dans l'intérêt pour la physionomie stimulé par la pratique du tableau vivant dans les sociétés aristocratiques³³. Sans doute ces esquisses ont-elles donné lieu à nombre de brouillons, comme le révèlent les archives de son neveu, le comte Charles-Joseph³⁴. Les tenues mènent de l'homme du peuple à l'habit du noble à la fin du XVIII^e siècle. Les nobles



manifestent un intérêt large pour le monde qui les entoure, faisant de la pratique du dessin un équivalent des récits de voyage où les « coups d'œil » anthropologiques et esthétiques portés sur les espaces traversés sont aussi des marqueurs de l'appartenance à ce milieu social élitaire.

Le recueil fait la part belle aux relations familiales, mais les auteurs de ces dessins sont aussi des relations plus ponctuelles, souvent rencontrées à Teplitz comme le général Prussien Stutterheim ou la famille de Courlande. Le recueil n'est pas une galerie de portraits de famille comme on en trouve dans les résidences nobiliaires, mais une porte ouverte sur le temps de la noblesse du début du XIX^e siècle. Les militaires introduisent par exemple leur représentation de l'époque des guerres napoléoniennes dans le recueil personnel de la princesse de Clary :



³³ Martial Guédron, « De la figure humaine comme « tableau vivant : mimiques, gestes et postures dans les théories physiognomoniques (XVIII^e-XIX^e siècles) », dans J. Ramos, L. Pouy (dir.), *Le tableau vivant ou l'image performée*, Paris, Mare & Martin, 2014, p. 137-148.

³⁴ SOAL-Děčín, c. 185.

Les dessins offrent une double lecture du temps : celui de la violence des batailles qui défont les empires, et celui du répit offert par une cure thermale et la sociabilité aux eaux de Teplitz. Le *Stammbuch* ajoute ainsi aux listes froides des généalogies comme celle du Gotha les couleurs chaudes de relations entretenues à différentes époques de la vie de la princesse.

Offrir le témoignage d'une époque

La présentation des recueils dans les salons expose les dessins des amateurs. Cette exposition choisie offre à chacun une peinture des caractères décelés derrière le choix des motifs et des vers et plus largement un ensemble de références visuelles. Les *Stammbuchern* sont une manière d'enrichir les liens personnels. Ils personnalisent le Gotha ou les *Adels-Lexikon* qui fleurissent au début du XIX^e siècle, donnant une image de l'ascendance et de l'héraldique des familles princières³⁵. Dans la logique de distinction propre à cette élite, le *Stammbuch* met en valeur les relations avec le grand monde sans en faire un étalage souvent perçu comme le signe d'une noblesse récente en quête de légitimité³⁶. Les arts visuels favorisent une approche culturelle des relations nobiliaires, en offrant un bel aperçu de la présence au monde des femmes de la noblesse et des maisons auxquelles elles appartiennent.

La culture graphique de la noblesse d'Europe centrale ajoute ainsi une dimension générationnelle à la perception d'une noblesse immémoriale qui se cache derrière toute construction généalogique³⁷. Les armes et les généalogies permettent de définir le temps long de la noblesse, tandis que les *Stammbuchern* lui donnent une nouvelle épaisseur en développant l'imaginaire précis d'une génération à une époque donnée. La solidité des livres d'amitiés laisse une trace durable qui peut devenir historique : en 1814 une princesse apporte par exemple dans le salon viennois de la comtesse de Würbn, « un Stammbuch des années 1600, 1608, 9, 10, 12 à peu près », qu'elle fait soigneusement restaurer par un graveur :

C'étoit a un baron Stadl qui probablement étoit au service de la France, il y a [...] les signatures de beaucoup de familles connues, des figures, des images, des devises dans

³⁵ Volker Bauer, « Publicité des cours et almanachs d'État dans le Saint-Empire au XVIII^e siècle », dans C. Lebeau (dir.), *L'espace du Saint-Empire du Moyen-âge à l'époque moderne*, Strasbourg, PUS, 2004, p. 157-171. Le succès de l'ouvrage de Johann Georg Megerle von Mühlfeld, *Österreichisches Adels-Lexikon des achtzehnten u. neunzehnten Jahrhunderts ...*, Vienne, 1822, entraîne une réaction de ceux qui n'y figurent pas ou contestent le classement, auquel l'auteur répond en 1824, p. IV-VII.

³⁶ Voir par exemple les *Mémoires* du marquis Antoine-Philippe de La Maisonfort cités par Catriona Seth, « La plume ou l'épée. Réflexions sur quelques mémorialistes », dans P. Bourdin (dir.), *Les noblesses françaises dans l'Europe de la Révolution*, Rennes/Clermont-Ferrand, PUR/PUBP, 2010, p. 448-449.

³⁷ Voir G. Butaud, V. Piétri, *Les enjeux de la généalogie (XII^e-XVIII^e siècles). Pouvoir et identité*, Paris, Autrement, 2006, p. 225-234, 244.

toutes les langues. C'est très amusant. J'ai passé une partie de la soirée à copier des devises³⁸.

L'héraldique des grandes familles de l'Europe de la fin du XVI^e siècle se trouve ainsi transposée dans le journal du comte, à l'heure où le congrès de Vienne pose les bases de la restauration de l'ordre monarchique sur le continent. L'engouement des grands nobles pour ces pièces historiques ne peut que mettre en perspective les traces qu'ils laissent dans les *Stammbuchern* au début du XIX^e siècle. Elles deviennent un témoignage et une forme de legs, au-delà des souvenirs du propriétaire de l'album parfois seul en mesure de situer précisément des compositions qui ne sont pas toujours datées. L'expression d'un imaginaire partagé par deux à trois générations est un moyen d'introduire le cycle des vies humaines dans la chronologie de la noblesse historique de la monarchie des Habsbourg.

Ces livres d'or préludent à la passion pour les autographes qui se développe au cours du XIX^e siècle. Elisalex Ficquelmont (1825-1878), la femme du prince Edmund Clary, en est une brillante représentante, à l'heure où nombre de maisons engagent des historiens pour reconstruire les arbres généalogiques de leurs familles.³⁹ Sa collection comporte les marques des principales familles souveraines depuis le XVI^e siècle, le plus souvent des lettres recherchées et conservées. La noblesse du XIX^e siècle est bien sûr très représentée avec des lettres portant la signature de diplomates, mais aussi de peintres, d'archéologues ou d'historiens. Les dessins de la noblesse peuvent s'inclure dans cette quête de la trace graphique qui accompagne le rapport à l'authentique du XIX^e siècle, à mesure que le monde de l'art se transforme, que des logiques contemporaines de célébrité se mettent en place ou que le champ des études paléographiques se renouvelle⁴⁰.

Il s'agit de l'aboutissement d'une longue pratique qui débute avec les armoriaux (*Wappenbuchern*) que la noblesse aime à faire restaurer au début du XIX^e siècle. Les dessins du for privé participent tout aussi bien de l'illustration des grandes familles. Ils soulignent le besoin très fort de passer par l'image pour manifester une présence individuelle, familiale et sociale dans son époque. Pour la haute noblesse attachée aux portraits, tenir la pose ne suffit pas. Au début du XIX^e siècle, les grands nobles prennent aussi les pinceaux pour livrer eux-mêmes leur peinture du monde et du grand monde ancrée dans les pratiques de sociabilité entre capitales et domaines.

³⁸ SOAL-Děčín, c. 160, journal 16 avril 1814, p. 32, copie d'une soixantaine de devises en latin, allemand, français, italien ou espagnol, p. 32-38.

³⁹ Sa collection est conservée SOAL-Děčín, c. 364-369.

⁴⁰ Antoine Lilti, *Figures publiques. L'invention de la célébrité (1750-1850)*, Paris, Fayard, 2014, p. 75-122. Voir aussi Nathalie Heinich, *L'élite artiste. Excellence et singularité en régime démocratique*, Paris, Gallimard, 2005.

B. Des croquis pour illustrer la noblesse du début du XIX^e siècle

Dessiner la vie quotidienne de la haute noblesse en Europe centrale

Comme d'autres grands nobles, le comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen laisse un fonds important de compositions qui vont des légères esquisses aux toiles de paysages. Les premières se réfèrent souvent aux événements qui l'occupent, ce qui ne doit pas empêcher de conserver une grande prudence quant à leur valeur de représentation d'une réalité sociale⁴¹. Dans la société du comte de Clary, le dessin est un temps personnel qui ne conduit pas à l'isolement de son auteur, et lui permet de porter un regard sur le monde qui l'entoure. Si plusieurs illustrations renvoient à l'imaginaire du comte, certaines portent plus spécifiquement sur la culture matérielle de la haute noblesse :



À la fin du XVIII^e siècle, le comte crayonne une scène illustrant un temps fort de la sociabilité à Vienne et à Teplitz : la lecture des lettres accompagnée de la préparation du thé. Il reproduit très bien la conception du cadre domestique dans le milieu nobiliaire dont on retrouve

une trace dans les inventaires après-décès du début du XIX^e siècle⁴². Ce cadre est à la fois ouvert avec le fauteuil sur lequel le prince de Ligne s'assoit à droite, et intime avec sa fille couchée dans un lit. Le costume du personnage qui la soutient nous rapproche des années 1795. Le paravent, outil de la discrétion, soutient cette impression d'intimité qui accompagne le rapprochement des élites au moment de la lecture des lettres. L'auditrice semble ainsi relativement séparée du reste du groupe. Le paravent fait écho aux rideaux de lit en

⁴¹ J. Morra, M. Smith (éd.), *Visual Culture, op. cit.*, p. 1-18. Annie Duprat, *Images et histoire. Outils et méthodes d'analyse des documents iconographiques*, Paris, belin, 2007 ; Joël Cornette « Images et histoire des temps modernes », dans C. Delporte et alii (dir), *Quelle est la place des images en Histoire ?*, Paris, NM, 2008, p. 43-54.

⁴² Les seuls inventaires mobiliers retrouvés datent de 1826 et 1831. SOAL-Děčín, c. 144, 156 ; NACP, *Fideikomisni Spisy*, VII E 30-144. Les études de référence sont celles de Michel Figeac, *Destins de la noblesse bordelaise (1770-1830)*, Bordeaux, FHSO, 1996, et plus encore *La douceur des Lumières : noblesse et art de vivre en Guyenne au XVIII^e siècle*, Bordeaux, Mollat, 2001.

« Millefleur » que les inventaires localisent dans les chambres à coucher des élites au château de Teplitz entre 1826 et 1831⁴³. Le comte illustre la manière dont les chambres de la noblesse peuvent être aisément converties en espace de sociabilité épistolaire au début du XIX^e siècle. En 1831, la chambre à coucher de la princesse Louise à Teplitz comporte encore un « *Kanapee* » et six fauteuils, deux tables rondes et une table d'écriture⁴⁴.

Le comte laisse ainsi une image des usages nobiliaires en Europe centrale, qui complète l'étude des quelques documents notariés retrouvés. Le *Teplitzer Schloss Inventar* de 1831, le plus détaillé, montre que le château est très bien pourvu en vaisselle, avec plusieurs services à thé, café et chocolat de toutes qualités (*verschiedener Art*)⁴⁵. On trouve la tasse ordinaire en fer blanc pour le quotidien, et la célèbre porcelaine de saxe aux contours bleus et or qui peut accompagner les goûters dans la saison des eaux de Teplitz⁴⁶. Les réchauds sont présents dès les inventaires de 1751 et le comte témoigne de l'usage croissant des théières, absentes au milieu du XVIII^e siècle où la consommation de café est dominante⁴⁷. Si Vienne n'est pas une ville aussi ouverte sur le commerce atlantique que Bordeaux, l'usage du thé comme boisson reine de la sociabilité est encore attesté dans les journaux du comte pour 1810-1830⁴⁸. Souvent accompagné de crème, le thé devance le café et le chocolat quotidiens. Sa consommation a une connotation sociale en lien avec l'anglomanie des élites au début du XIX^e siècle. Un « thé » peut ainsi désigner une petite réunion familiale ou une assemblée de soixante personnes, comme c'est le cas lors du buffet à l'hôtel Clary de Vienne le 25 décembre 1822⁴⁹. Dans le dessin du comte, il n'est pas certain que ce soit une fille de la maison qui surveille la flamme sous la bouilloire de fer-blanc : les journaux attestent que les maîtresses de maison ou les dames chargées d'en faire les honneurs s'occupent en personne de la préparation du thé, qui est une expression du soin apporté à la réception des invités.

L'esquisse du comte reproduit un rituel particulièrement attendu par les habitants du château de Teplitz, où « les jours de poste sont pour eux des jours de fêtes a cause des gazettes » et des courriers personnels. La lecture des lettres, leur discussion et l'écriture des

⁴³ SOAL-Děčín, c. 156, I. *Teplitzer Schloss*, 1831, n° 1077.

⁴⁴ *Idem*, n° 1068-80. Louise, née Chotek (1777-1864), devient princesse à la mort de M.-Ch. de Ligne en 1830.

⁴⁵ *Ibidem*, L'agent de Prague consigne 65 entrées pour environ 115 florins.

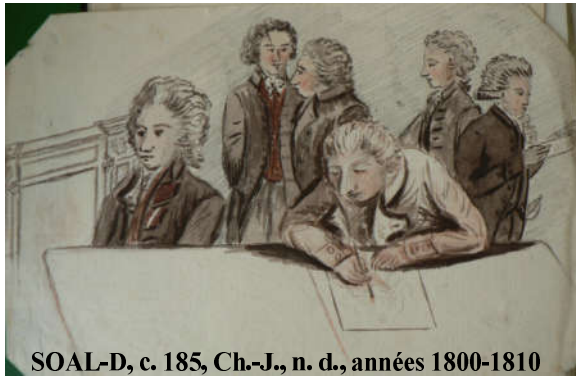
⁴⁶ Par exemple SOAL-Děčín, c. 108, le prince Jean à sa mère, Teplitz, 17 août 1798. En outre, l'inventaire ne consigne pas le « cabaret de porcelaine de Berlin » que le duc de Courlande offre à la princesse Marie-Christine ou le « déjeuner de porcelaine de Saxe » offert à sa mère par l'archiduchesse Marie-Christine d'Autriche en 1797.

⁴⁷ NAPC, *Fideikomisni Spisy*, VII E 30 (F50/98) 1619-1920, inv. c. 139, c. 1038.

⁴⁸ Une perspective dans M. Figeac, *Destins*, *op. cit.*, p. 667

⁴⁹ SOAL-Děčín, c. 179, journal Ch.-J., 25 décembre 1822, p. 6.

réponses tient une place essentielle dans l'iconographie du comte, soulignant un premier lien entre culture visuelle et culture épistolaire dans la société des élites :



SOAL-D, c. 185, Ch.-J., n. d., années 1800-1810



La première scène se déroule dans une pièce lambrissée en boiseries, selon le style des intérieurs qui se développe à la fin du XVIII^e siècle. La grande table carrée laisse penser aux meubles de facture assez simple, que l'on retrouve dans les cabinets de travail. Non contents de lire, d'écrire et de réfléchir dans la journée les nobles continuent de s'intéresser aux courriers au moment de se mettre au lit. Si les petites tables de nuit et les bougeoirs sont bien consignés dans les inventaires (qui ne précisent que rarement leur nature), le dessin indique que crayons et encriers sont des accessoires qui accompagnent le temps du coucher⁵⁰.

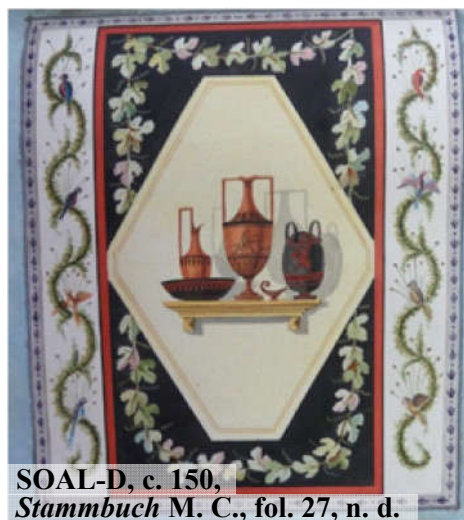
Le dessin est donc bien un outil d'expression du quotidien aristocratique. Au-delà du divertissement, la perspective de laisser un souvenir dans un *Stammbuch*, ou simplement de montrer ses dessins en société impose un souci de vraisemblance. Ce corpus se rapproche du dessin de circonstance, une capture immédiate de la société aristocratique placée sous observation. Il donne ainsi une dimension « humaine » et sociale aux pratiques graphiques de ces nobles, qui complète la peinture des paysages de la Bohême environnante. C'est ainsi que dans ce portefeuille de compositions « volantes », le répertoire visuel du comte se construit principalement autour du portrait et des scènes de la vie quotidienne. Comme les dessins des temples érigés dans les parcs des châteaux dans les albums de la comtesse Louise, les scènes de la vie quotidienne offrent un contrepoint aux descriptions des lettres comme celles du prince Jean qui évoque ces constructions avec son architecte et sa mère dans les années 1790-1800.

Dans cette optique, le comte privilégie l'action et la peinture du temps présent au détail des intérieurs. Ses dessins montrent des « moments » partagés plus qu'un cadre de vie. Les inventaires sont donc un complément indispensable dans l'étude de la culture visuelle, car ils permettent de rappeler la présence d'objets qui ne sont pas dessinés. Ce sont par exemple

⁵⁰ SOAL-Děčín, c. 156, I. *Teplitzer Schloss*, 1831.

les horloges dont Marie-Agnès Dequidt a rappelé l'importance comme objet de précision et de luxe au sein des intérieurs aristocratiques français au XVIII^e siècle⁵¹. L'étude croisée des dessins et des inventaires après décès est une voie utile pour reconstituer les intérieurs nobiliaires et la manière dont ils sont animés à la fin du XVIII^e siècle.

Les arts décoratifs qui font la richesse de l'ameublement des résidences nobles de Bohême au début du XIX^e siècle ne sont cependant pas laissés de côté. Lorsque le comte de Golovkine cherche un sujet pour son dessin dans le *Stammbuch* de la princesse de Ligne au cours des années 1800, il choisit une nature morte, peut-être plus aisée (et moins risquée) à reproduire qu'un portrait ou un paysage. Ces vases étrusques et cette tapisserie dans le goût chinois de l'époque ancrent le dessin dans l'orientalisme qui anime le marché des arts décoratifs en Europe centrale. Grâce aux inventaires, il est possible d'ajouter la présence importante de la faïence de majolique dans les intérieurs du premier XIX^e siècle⁵². Les dessins des amateurs nobles sont ancrés dans les modèles de consommation de cette élite : ils restituent une représentation de la culture matérielle de la haute noblesse qui participe de l'expression de son identité culturelle entre 1790 et 1830.



Peindre le goût des élites en Bohême au début du XIX^e siècle

Les portraits crayonnés ou peints en aquarelles permettent de suivre l'évolution du goût dans la noblesse et son entourage. La comtesse Louise Clary, née Chotek, laisse ainsi dans le *Stammbuch* de la princesse de Ligne une belle image d'un chasseur équipé à la mode anglaise au début du XIX^e siècle :

⁵¹ M.-A. Dequidt, *Horlogers des Lumières. Temps et société à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, CTHS, 2014, p. 54-59.

⁵² SOAL-Děčín, c. 156, I. *Teplitzer Schloss*, 1831. Aucune mention de cette faïence dans les inventaires de 1751.

L'anglomanie des élites, en France comme en Europe centrale, conduit à modifier les habits de chasse : le tricorne perd sa forme, la redingote est adoptée, les bottes à revers remplacent les bottes à chaudron, tandis que des chaussettes et une culotte de peau protègent les jambes pour la petite vénerie⁵³. La race du chien se rapproche de l'épagneul ou du Harrier rendu célèbre par la chasse au lièvre ou au renard en Grande Bretagne⁵⁴. La clochette permet de le localiser dans les fourrés. En tant que femme de la noblesse, la comtesse adopte une perspective originale pour une scène qui rappelle l'engouement pour le

SOAL-D, c. 150, St. M. C., fol. 18, n. d, années 1800-1810



mode de vie des *gentlemen farmers* et la « *Sporting Painting* » d'un Carle Vernet (1758-1836), que l'on retrouve en France aussi bien qu'en Europe centrale à la fin du XVIII^e siècle.

Cette scène champêtre décrit la rencontre entre le monde paysan et le domaine seigneurial. Les relations entre seigneurs et paysans sont un thème cher aux aristocrates, une question sensible que les grands propriétaires comme le père de Louise examinaient avec soin dans le cadre des sociétés d'agronomie très actives de la France à la Russie dans les années 1800⁵⁵. La comtesse Louise présente un autre point de vue. Elle met d'abord en valeur les couleurs des visages, signe de la bonne santé que procure la vie au grand air. La comtesse Louise fait preuve d'habileté graphique pour développer un jeu des gestes et des regards. Celui du chasseur semble se détacher de l'action, son objet échappe au spectateur comme à la

⁵³ Voir annexe 3 p. 352 pour une reproduction plus large. Claude d'Anthenaise (dir.), *A courre, à cor et à cri, images de la vénerie au XIX^e siècle*, cat. exp., Paris, Somogy, 1999 ; Claude d'Anthenaise, *Portraits en costume de chasse*, Paris, Nicolas Chaudun, 2010. Les archives des Schwarzenberg en Bohême du Sud sont riches d'équipements. Pour leur présentation, voir les contributions de P. Roy et I. Ivanega dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 313-342.

⁵⁴ Sur les chenils, voir le cas des Liechtenstein dans H. Stekl, *Österreichs Aristokratie im Vörmärz*, Vienne, VGP, 1973, p. 147, Fritz Skowronnek, *Die Jagd*, Leipzig, V&K, 1901.

⁵⁵ N. Elias, *La société, op. cit.*, p. 238-305 ; sur Johann Rudolf Chotek (1749-1824), voir I. Cerman, *Chotkové, op. cit.*, p. 342-358 ; sur les sociétés d'agronomie, nous renvoyons à la bibliographie de Michael Confino, Michel Figeac et Laurent Bourquin cités p. 352. Voir en particulier M. Confino, « Le paysan russe jugé par la noblesse au XVIII^e siècle », *Revue des études slaves*, 1961/38, p. 51-63.

jeune fille. Les sourcils froncés suggèrent un air de reproche, comme si la jeune femme était coupable d'avoir fauché une herbe qui ne lui appartenait pas. C'est maintenant lui qui tient la serpe, et se trouve en mesure de l'autoriser à continuer son activité. Les mains jointes, la paysanne semble le prier de la lui restituer. Le chien sépare les deux protagonistes, attendant l'ordre de son maître. Le noble a beau être habillé à la dernière mode anglaise, il n'en oublie pas ce statut seigneurial, cette identité de grand propriétaire terrien source de son autorité et de sa légitimité en Bohême. La comtesse Louise semble ainsi exprimer avec force ce mélange de proximité et d'éloignement qui caractérise une identité aristocratique ancrée dans la terre des domaines et ouverte sur les modes partagées par les élites européennes, dont l'anglomanie est un fait établi de Vienne à Naples.

Ce faisant, son pinceau exprime cette distance entre les grands nobles et les réalités paysannes, qui justement leur est reprochée au moment des révolutions nationales. « L'imitation de la *High Life* de la vieille aristocratie anglaise » fait partie des principales charges retenues contre le prince absent de ses domaines dans les *Souvenirs* d'Hans Kudlich sur les terres du prince de Liechtenstein avant 1848⁵⁶. Cette impression est rendue plus sensible encore par l'usage de la redingote anglaise qui se répand parmi les élites chasseresses dans la partie occidentale de la monarchie danubienne. À Vienne, les Metternich « jockayisent⁵⁷ » ainsi un ancien employé des Clary-Aldringen, et l'anglomanie du prince Liechtenstein se lit dans l'écurie qu'il rénove au XIX^e siècle⁵⁸. Dans les années 1840, cette anglomanie se retourne en partie contre la noblesse. Les dessins des Clary-Aldringen et de leur entourage donnent ainsi à voir les modifications dans la culture des apparences qui traduit le passage du XVIII^e au XIX^e siècle.

La représentation de la culture matérielle pour donner à voir le changement d'époque

Au travers de la peinture du quotidien ancrée dans un contexte social et culturel spécifique, certaines images conservées dans les archives de la famille Clary-Aldringen permettent une lecture sensible d'une époque en pleine transformation. C'est le cas avec cette projection d'une chambre des années 1810 par le fils de Sauveur, Émile Legros (1781-1837), figurant dans le *Stammbuch* de la princesse de Ligne.

⁵⁶ Hans Kudlich (1823-1917), *Rückblicke und Erinnerungen*, Vienne, Hartlebens, 1878, p. 45.

⁵⁷ SOAL-Děčín, c. 157, journal du 7 juin 1797.

⁵⁸ H. Stekl, *Österreichs Aristokratie, op. cit.*, p. 155.

La pièce simplement meublée pourrait être celle du tailleur, car il présente une ressemblance frappante avec le personnage encadré⁵⁹. La lumière du jour, dans une Vienne réputée pour ses rues étroites, suggère un étage. Comme le souligne Natacha Coquery dans le cas parisien, « de nombreuses *boutiques* se trouvent en hauteur, révélant la fréquente confusion entre local



SOAL-D, c. 150, St. M. C., fol. 31, 1813

professionnel et habitat privé⁶⁰ ». L'artiste rappelle ainsi les liens entre hôtels et boutiques qui à Vienne organisent le marché du luxe et la consommation des grands nobles à l'instar des autres capitales depuis le XVIII^e siècle⁶¹. La bibliothèque montre qu'il s'agit d'un cabinet de travail où s'entassent les liasses d'almanachs et de gazettes dont l'une porte la mention « 1813 », permettant à l'artiste de signer et dater le dessin. Ces recueils contiennent peut-être des nouvelles des campagnes d'Allemagne, ou les catalogues qui soutiennent la variété des modes vestimentaires en Europe⁶². Émile Legros met en valeur le travail du tailleur, signe de l'importance du vêtement sur mesure qui se distingue progressivement du « vêtement de confection » au cours du XIX^e siècle, et devient par là un marqueur social plus important. Cette scène se déroule à un moment charnière, celui de l'entrée dans une nouvelle époque politique et technique en Europe⁶³.

⁵⁹ Voir annexe 4 p. 353 pour une reproduction plus large. La bibliothèque, le bureau et la présence du couple dans le couloir laissent subsister un doute. Dans l'hypothèse où la scène se déroulerait dans un hôtel nobiliaire, il s'agirait plutôt des appartements d'un comte, au troisième étage d'une maison princière comme celle des Clary-Aldringen.

⁶⁰ N. Coquery, *Le marché ou le lien social ? Une lecture de Tenir boutique à Paris au XVIII^e siècle, luxe et demi-luxe*, Paris, CTHS, 2011, p. 23.

⁶¹ Voir l'étude pionnière de N. Coquery, *L'hôtel aristocratique : le marché du luxe à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998.

⁶² N. Coquery, *Le marché*, *op. cit.*, p. 37-58. Ce qui ne se traduit pas par une réplique de la mode parisienne, mais par un jeu d'appropriations, voir d'émancipation à partir de 1816 et d'un « *Wiener Modenzeitung* » évoqué par Ruth Sprenger, *Die hohe Kunst der Herrenkleidmacher*, Vienne, Böhlau, 2010, p. 61.

⁶³ L'industrie rebaptisée « prêt-à-porter » au XX^e siècle se développe progressivement, en faisant émerger la conception d'un « vêtement démocratique », en particulier aux États-Unis : Daniel Boorstin, *Histoire des Américains*, t. 3, *L'expérience démocratique*, Paris, Armand Colin, 1981, p. 102.

Quatre perruques et un tricorne sont visibles : l'artiste insiste sur ces attributs d'un XVIII^e siècle finissant, délaissés par l'homme en frac qui adopte les couleurs plus sobres de son époque. Le regard du portrait plonge vers cette porte ouverte sur la mode des années 1810. En même temps, un observateur familier de l'hôtel de Ligne à Vienne pourrait songer, en voyant tant de perruques, au marquis de Bonnay à qui l'usage de la poudre aurait valu le surnom de « spectre de l'ancien régime » lors de ses passages dans les années 1790-1800⁶⁴. Pris entre deux époques, le tailleur en perruque est un passeur qui s'applique à ajuster une pelisse à haut col de style régence anglaise caractéristique des années 1810, coiffée d'une forme de « chapeau casque⁶⁵ ». Il est placé en pleine lumière, apprêtant la parure pour ce couple encore plongé dans la pénombre. C'est de lui que dépend la réalisation concrète des tenues au goût du jour. Ce n'est peut-être pas un hasard s'il se concentre sur les manches. Celles-ci sont particulièrement travaillées à cette époque, avant le retour des manches à crevés et bouillonnés pour une relecture de la Renaissance au début l'époque romantique⁶⁶. Le XVIII^e siècle semble ainsi à la manœuvre dans la fabrique du XIX^e siècle. Cette peinture est réalisée à l'heure où les larges décolletés se referment, préluant au retour des corsets sous la Restauration⁶⁷. Alors que les guerres les plus violentes secouent le continent, elle transmet l'image d'une transition plus douce entre l'Europe de la Révolution et celle du Congrès de Vienne. L'adoption des nouveaux codes vestimentaires est une des manifestations de l'émergence des sociétés urbaines de l'âge pré-victorien.

Les dessins des tenues retrouvés dans les portefeuilles du comte de Clary et de ses proches oscillent tous entre les vêtements caractéristiques du XVIII^e siècle et le renouveau au début du XIX^e siècle. L'habillement et la mode sont des indicateurs du changement d'époque dans les dessins des amateurs :

⁶⁴ Selon le mot attribué à Madame de Staël, cité dans P. Mansel, « Le prince de Ligne et les émigrés français : 1789-1814 », *NAPL*, 1996/X, p. 9-21.

⁶⁵ F. Boucher, *Histoire du costume en Occident : des origines à nos jours*, Paris, Flammarion, 1996, p. 322-332.

⁶⁶ Lucie Hampel, « Mode des Empire und Biedermeier in Wien (1800-1855), ausklingend mit der Zeit um die Wiener Weltausstellung 1873 », Lenzing, *Lenzinger Berichte*, 1970, p. 60-78, comparé avec le catalogue *Napoléon and the Empire of Fashion (1795-1815)*, éd. C. Barreto, M. Lancaster, Milan, Skira, 2010.

⁶⁷ F. Boucher, *Histoire du costume*, *op. cit.*, p. 334-338.



De l'élégance du XVIII^e siècle à celle du XIX^e siècle, les tenues dans les croquis du comte Ch.-J. SOAL-D, c. 185, années 1790-1820



Le costume masculin illustre l'aspiration à la sobriété inspirée de l'élégance anglaise qui transforme la culture des apparences du début du XIX^e siècle et que l'on retrouve dans les capitales ou les villes portuaires comme Bordeaux étudiée par Michel Figeac⁶⁸. Le comte insiste particulièrement sur le style mis à l'honneur par les dandies anglais du temps du Prince-Régent : « habits à pan tombants, couleurs sobres, gilets boutonnés, culottes de daim et bottes courtes, pantalons très serrés et boutonnés à la cheville, chapeaux de castor très bas et carrés sont adoptés par tous les élégants⁶⁹ ». Il ne manque que le monocle en vogue depuis la fin du XVIII^e siècle : le comte souligne sa valeur particulière grâce au geste de son personnage. Il témoigne des attitudes et des costumes consacrés lors de la vague d'anglomanie de la Restauration, liée à la résidence du duc de Wellington à Paris ainsi que le souligne François Boucher⁷⁰. La nomination de son frère Henri Wellesley comme ambassadeur de Vienne entre 1823 et 1828, permet de retrouver une dynamique similaire, notamment avec l'organisation de grands bals comme celui de février 1826 auquel participent les Clary-Aldringen⁷¹. Cette présence renforce l'attrait pour l'élégance de Georges Brummel (1778-1840). Elle se diffuse avec des « princes-jockey⁷² » du début du XIX^e siècle, ou la recherche de raffinement de la jeunesse romantique en Europe⁷³.

La femme assise pleure et paraît en deuil. Le col est fermé, l'heure n'est pas aux larges décolletés de l'époque du Premier Empire⁷⁴. Elle porte des manchons dont la couleur tirant sur le roux évoque ceux de marbre que la princesse Marie-Christine de Ligne lègue à la

⁶⁸ Daniel Roche, *La culture des apparences. Une histoire du vêtement (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Fayard, 1990 ; M. Figeac, *Destins*, op. cit., p. 684-698.

⁶⁹ F. Boucher, *Histoire du costume*, op. cit., p. 328.

⁷⁰ *Idem*, p. 333.

⁷¹ Voir la troisième partie du chapitre VIII. Les listes du bal costumé se trouvent SOAL-Děčín, c. 185.

⁷² N. Coquery, *L'hôtel*, op. cit., p. 115-119.

⁷³ F. Boucher, *Histoire du costume*, op. cit., p. 333.

⁷⁴ *Idem*, p. 322-332.

comtesse O'Donnel dans son testament de 1829⁷⁵. La valeur de cette martre, peut-être de Prusse, n'est pas précisée, mais elle est un cadeau symbolique à une comtesse amie qui reçoit en même temps 6000 florins⁷⁶. Elle fait partie d'un ensemble de legs personnels aux femmes de la noblesse allant de la bague de grenat et de la montre d'or au livre d'estampes et de portrait, en passant par sept « shawls » de différentes couleurs et broderies. Si la dentelle revient traditionnellement aux employées de la maison, certains accessoires sont des objets de souvenir qui accompagnent le deuil. La princesse transmet peut-être ses effets d'affection, pelleterie et châles, aux amies qui lui en ont fait compliment. Dès lors, le vêtement nobiliaire ne se lit pas seulement dans le fil changeant des modes du premier XIX^e siècle ou dans l'exhibition de la richesse et du rang social. Il se conçoit aussi comme une parure mémorielle grâce à laquelle une génération conserve le souvenir des proches disparus.

Ce portrait féminin contraste avec l'image de la « femme étincelante », dans les galas et les grandes soirées, à l'instar de la princesse de Ligne brillante de diamants lors d'une soirée dans la maison des banquiers anoblis Geymüller décrite par la baronne du Montet. Les femmes titrées souhaitent marquer leur distinction d'une famille récemment anoblie dans la banque et la finance et qui adopte les marqueurs de l'identité aristocratique en se dotant de propriétés dans la monarchie et en ouvrant leur maison à Vienne en 1812 :

La comtesse de Palfy [née de Ligne, tante du comte de Clary] était très parée, toute étincelante ; on lui en fit la guerre ; les belles dames de la haute société qui y avaient été avaient imaginé de se distinguer par une simplicité élégante, mais affectée désagréablement dans une telle occasion. La comtesse Palfy s'en est moquée avec raison ; elle déclara qu'elle [...] admirait sincèrement cette magnifique soirée, où elle ne trouvait rien à critiquer. Mme Geymüller avait eu sans doute l'ambition de faire de ses salons le point de réunion des étrangers, des voyageurs de distinction, des hommes marquants de toute condition ; elle avait voulu que le début fût éclatant, et elle avait essayé se rapprochement entre la haute noblesse et la seconde ; elle avait beaucoup trop présumé. Les femmes titrées n'y firent qu'une courte apparition⁷⁷.

Ce n'est pas le costume féminin, « dépositaire du paraître luxueux⁷⁸ » au début du XIX^e siècle, mais son usage qui est perçu comme le moyen de signifier la différenciation entre noblesse ancienne et récente, entre « première société » et « seconde noblesse ». Ce passage est transparent sur la distinction entre le prestige obtenu à prix d'or et un rapport au luxe qui

⁷⁵ SOAL-Děčín, c. 150. Il existe un lien de famille entre la princesse et la comtesse.

⁷⁶ Soit environ 15000 francs au change de 1830 si la princesse s'exprime en florins gulden, 6000 francs s'il s'agit de florins *Wiener Währung*. Voir la métrologie en annexe 2 du chapitre II, p. 156. La martre du Canada ou de Prusse est une valeur sûre de l'habillement féminin moderne : Octave Uzanne, *Les Ornaments de la femme. L'éventail, l'ombrelle, le gant, le manchon*, Paris, 1892.

⁷⁷ Alexandrine du Montet, *Souvenirs de la Baronne du Montet 1785-1866*, Paris, Plon, 1904, p. 79.

⁷⁸ M. Figeac, *Destins*, *op. cit.*, p. 687-698.

met ici en valeur une éducation soignée dans les maisons de la haute noblesse de cour⁷⁹. En choisissant ses plus beaux atours, la princesse de Ligne décide de participer à la magnificence de la soirée. Sûre d'elle et de sa noblesse, elle encourage l'acceptation des Geymüller dans la « première société » et leur témoigne du moins une forme de reconnaissance du goût. La culture des apparences est un révélateur des tensions qui accompagnent l'idée d'un renouvellement des élites au début du XIX^e siècle, un processus complexe bien connu des chercheurs français sur les noblesses sous l'Empire et la Restauration⁸⁰. Adeline Daumard a ainsi pu mettre en avant dans un article stimulant cette opposition entre un « luxe de vanité » et un « luxe hérité » dans la société française du XIX^e siècle⁸¹.

Or c'est justement depuis la France des années 1860 que la baronne remonte le fil de ses souvenirs des longs séjours à Vienne entre 1791 et 1822. Pour elle, cette réaction des élites traditionnelles aux nouvelles conditions sociales et politiques françaises peut servir de grille de lecture des réalités de la monarchie d'Europe centrale connue dans sa jeunesse. La question des apparences s'y pose de manière tout aussi importante, ce qui explique aussi qu'avec la peinture de paysage, les portraits composent l'essentiel des sujets graphiques du début du XIX^e siècle, dans une dynamique qui s'accroît à la génération suivante⁸².

Dans les dessins du comte de Clary-Aldringen, on ne trouve pas d'accent mis sur des attributs spécifiques qui permettraient de manifester cette « vanité nationale » que le comte de Saint-Aulaire évoque en décrivant « la société Bohême et la société hongroise, en opposition instinctive et systématique à Vienne⁸³ » dans les années 1830. Le costume est un indicateur traditionnel de l'affirmation d'un sentiment national en Europe centrale, comme le montrent les recherches sur les inventaires polonais et l'usage des habits sarmates à l'époque moderne⁸⁴. Dans la monarchie des Habsbourg, il manifeste l'appartenance des maisons nobles aux différents territoires attachés à leurs prérogatives et à leur identité historique après l'harmonisation des titulatures dans les pays de la couronne de Bohême et l'archiduché

⁷⁹ Ces comportements prolongent les controverses du XVIII^e siècle : voir la thèse d'Audrey Provost, « Les usages du luxe : formes et enjeux des publications sur le luxe en France (vers 1760-1789) », Paris-Sorbonne, 2002, et l'édition *Le luxe, les Lumières et la Révolution*, Seyssel, Champ Vallon, 2014.

⁸⁰ Par exemple N. Petiteau, *Élites et mobilités : la noblesse d'Empire au XIX^e siècle (1808-1914)*, Paris, La Boutique de l'histoire Éditions, 1997.

⁸¹ A. Daumard, « L'essence de l'aristocratie en France au XIX^e siècle : entre luxe et simplicité », *Revista da Faculdade de Letras Historia*, 2003/4, p. 243-263.

⁸² Les archives du musée du château de Teplice conservent un fonds important de portraits par le prince Edmund Clary (1813-1894), sa famille et ses proches, couvrant surtout la période 1850-1880.

⁸³ Louis-Clair comte de Saint-Aulaire, *Souvenirs (Vienne 1832-1841)*, Paris, Calmann-Lévy, 1926, p. 176. H. Stekl s'appuie sur ce regard dans sa présentation des sociétés aristocratiques : *Österreichs, op. cit.*, p. 134-140.

⁸⁴ Jaroslav Dumanowski, « Mise en scène sociale, identité et représentation : la culture matérielle de la noblesse de Grande Pologne au XVIII^e siècle », dans J. Dumanowski, M. Figeac (dir.), *Noblesse française et noblesse polonaise. Mémoire, identité, culture XVI^e-XX^e siècles*, Pessac, MSHA, 2006, p. 395-403.

d'Autriche au mitan du XVIII^e siècle. Au cours de la période suivante, la question hongroise se pose avec une acuité nouvelle aux souverains Habsbourg, comme le montre Robert Evans⁸⁵. À l'heure de la construction des identités nationales, la princesse Euphémie de Ligne (mariée au comte Pálffy en 1798), porte bien des robes hongroises à la cour de Vienne où les différences entre les territoires l'Empire d'Autriche sont les plus marquées. Il semble toutefois délicat d'en faire la représentante d'une « société hongroise⁸⁶ ». Dans les premières décennies du XIX^e siècle, les alliances et les relations entre les grandes familles nuancent cette lecture radicalement nationale qui apparut flagrante au comte de Saint-Aulaire.

Dans son analyse de la variété des attitudes dans le rapport entre les noblesses et les conceptions nationales qui se font jour au début du XIX^e siècle, William Godsey indique que le lien à la monarchie semble toujours primer sur le patriotisme national⁸⁷. L'interprétation du lien entre costume et identités familiales, impériales ou nationales, est donc extrêmement délicate. Comme le souligne Adeline Daumard, les tenues changent selon les occasions⁸⁸. Il existe des attendus (et donc un jeu avec ces conventions) qui distinguent les visites entre les hôtels urbains des galas de la cour ou des bals d'ambassade où les uniformes des différentes parties de la monarchie sont à l'honneur.

Alors que le comte de Saint-Aulaire affirmait retrouver « l'ancien monde dans un état de parfaite conservation⁸⁹ » dans les années 1830, la culture des apparences accompagne l'entrée des élites nobiliaire d'Europe centrale dans l'époque contemporaine. Les dessins transmettent la représentation d'une époque avec ses modes et ses originalités. Cette représentation est à interpréter avec prudence, mais le fait qu'elle s'inscrive dans les pratiques de sociabilité des grandes familles qui y reconnaît des relations donne une valeur sociale à ces images. Les grands nobles ne confient pas seulement leurs portraits à des professionnels, ils prennent eux-mêmes les crayons ou les pinceaux pour se livrer à une caractérisation de leur entourage. Le ton change, et la sévérité de la pose laisse la place à des touches plus légères qui enrichissent tout autant le patrimoine visuel de cette élite. Or l'imagerie aristocratique se développe au moment où la caricature européenne s'empare de la figure du noble à la fin de l'époque moderne. Le rapport au dessin d'humour dans la maison Clary-Aldringen traduit

⁸⁵ R. J. W. Evans, *Austria, Hungary, and the Habsburgs: Essays on Central Europe, c.1683-1867*, Oxford, OUP, 2006, p. 173-192.

⁸⁶ SOAL-Děčín, c. 182, Journal 24 janvier 1826.

⁸⁷ W. D. Godsey, « Adelige Frauen zwischen Nationalpostulaten und vergleichbaren Bezugsrahmen. Das Beispiel einer böhmisch-österreichischen Hocharistokratin aus dem späten 19. Jahrhundert », dans M. Wrede, L. Bourquin (dir.), *Adel und Nation in der Neuzeit. Hierarchie, Egalität, Loyalität, 16.-20. Jahrhundert*, Ostfildern, Thorbecke, 2016, p. 255-274.

⁸⁸ A. Daumard, « L'essence... », *op. cit.*, p. 248.

⁸⁹ L. C. de Saint-Aulaire, *Souvenirs, op. cit.*, p. 39.

peut-être une manière de partir à la reconquête de son image, sinon de se la réappropriier au début du XIX^e siècle.

C. L'humour nobiliaire et l'usage de la caricature au début du XIX^e siècle

Une partie des croquis conservés dans le fonds Charles-Joseph reprend les codes de la gravure de mœurs qui donnent une représentation des ordres et des désordres du XVIII^e siècle⁹⁰. Le comte peut ainsi figurer les traits saillants de la société de son adolescence dans les années 1790-1800, par exemple avec le dessin du séducteur rattrapé par ses conquêtes :

L'insertion de vers explicatifs dans le socle de Cupidon est un clair réinvestissement des scènes de mœurs qui font un usage caractéristique de ce type de cartouche pour des productions morales ou satiriques de la fin du XVIII^e siècle⁹¹. La scène à la fois piquante et sérieuse, renvoie au thème des aventuriers galants de la fin des



SOAL-D, c. 185, croquis Ch.-J. années 1790

**S'il s'est rendu souvent coupable ou bien accusés en les Dieux
prenés vous en a vos beaux yeux qui le formèrent trop aimable**

Lumières, à l'heure où Casanova et le prince de Ligne racontent, écrivent et publient leurs souvenirs à Dux et à Dresde. La culture visuelle investit ainsi les thèmes présumés du roman libertin de la seconde moitié du XVIII^e siècle, que le comte découvre dans les années 1800⁹².

L'ombre d'un autre contemporain, le marquis de Sade, plane sur les dessins plus irrévérencieux du comte, pour des réalisations à caractère scatologiques ou fantastiques :

⁹⁰ Jean Adhémar, *La gravure des origines à nos jours*, Paris, Somogy, 1979 ; Émile Dacier, *La gravure de genre et de mœurs*, Bruxelles, Van Oest, 1925. L'usage de la gravure et des estampes est maintenant bien connu dans le domaine de l'art grâce aux travaux de Charlotte Guichard déjà cités, et accompagne la circulation et la traduction des romans : Nathalie Ferrand (dir.), *Traduire et illustrer le roman au XVIII^e siècle*, Oxford, SVEC, 2011.

⁹¹ Pour l'espace étudié : John Grand-Carteret, *Les mœurs et la caricature en Allemagne, en Autriche, en Suisse*, Paris, Westhauser, 1885.

⁹² Sur les différences entre ces auteurs et leur réception : Ilona Kovács, « La circulation des idées libertines en Hongrie et en Europe centrale aux XVII^e-XVIII^e siècle, dans, P.-Y. Beaurepaire, P. Pourchasse (dir.), *Les circulations internationales en Europe (1680-1780)*, Rennes, PUR, 2010, p. 411-424.



« Il me paraît qu'ils font des cochonneries »
SOAL-D, c. 185, croquis Ch.-J. années 1790

Le marquis n'apparaît pas dans les lectures évoquées par le comte, mais ce registre parfois obscène fait partie des productions nobiliaires. Les estampes et les gravures composées dans cet esprit ne sont pas difficiles à trouver en Europe dans les années 1790, ainsi que l'ont montré les travaux de Robert Darnton et Jean Goulemot⁹³. Ici, il ne s'agit pas de décrire mais de divertir, et ces images contrastent nettement avec les journaux du comte. Ces derniers apparaissent policés en regard de ces dessins très peu nombreux, ou peu conservés dans les archives. Alors que l'écriture de soi fait apparaître la figure du parfait aristocrate d'Europe centrale, ces caricatures participent d'une licence carnavalesque accessible à un public limité. Les diables rouges amusent beaucoup la princesse de Ligne. Il est moins certain que la satire sur les dérives d'un épicurisme mal compris soit montrée. Il existe différents niveaux de dessins, qui tous n'ont pas la même valeur, le même usage, ni le même public. Ceux exposés ci-dessus appartiennent à un répertoire en sous-main. Au-delà du jeu corrosif avec les normes de la bienséance qui règlent la vie en société, il traduit aussi la représentation d'une dépravation morale de plus en plus fermement attachée au libertinage. Elle précède la conception plus sobre du foyer domestique et de la famille qui s'impose dans les premières années du XIX^e siècle. La caricature destinée à provoquer le « gros rire⁹⁴ » du XVIII^e siècle pourrait bien être une des voies par lesquelles la noblesse réexamine ses valeurs dans les années 1800.

Le lien intrinsèque entre dessin, sociabilité et identité familiale rend possible tout un jeu de déformations et de caricatures dont le piquant est souligné dans les journaux comme ceux du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen. L'iconographie nobiliaire exige une grande prudence interprétative. Le registre comique peut évidemment être employé sans qu'il

⁹³ R. Darnton, *Édition et sédition. L'univers de la littérature clandestine au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1991, p. 173, 223 ; J.-M. Goulemot, *Ces livres qu'on ne lit que d'une main. Lecture et lecteurs de livres pornographiques au XVIII^e siècle*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1991. On trouve des exemples chez David : J. Adhémar, *La gravure*, op. cit., p. 165 ; Michel Jouve, *L'âge d'or de la caricature anglaise*, Paris, PFSP, 1983, p. 218. Voir aussi le cas du roman libertin plus spécifiquement traité par Eugenia Varela Sarmiento, *Usages et enjeux de la gravure dans le roman libertin du XVIII^e siècle*, soutenue à l'Un. Paris VIII en 2015.

⁹⁴ Terme tiré des analyses de Stéphanie Fournier sur le théâtre : *Rire au théâtre à la fin du XVIII^e siècle*, thèse Université Paris-Sorbonne, 2013.

y ait nécessairement d'intention morale ou politique, même si celles-ci ne sont jamais éloignées⁹⁵. La place des pratiques graphiques dans la vie sociale de la noblesse encourage les amateurs à participer aux jeux de portraits comparés avec la réalité. Ils prolongent l'attention portée aux ressemblances dans la culture de salon, comme le montre les témoignages d'époque⁹⁶. Le comte évoque plusieurs portefeuilles comme celui que mademoiselle de Witten apporte en visite au château de Teplitz en août 1795, et qui contient un grand nombre de « portraits caricatures » où le comte reconnaît plusieurs figures⁹⁷. Lui-même multiplie les portraits, dont certains prêtent à sourire.



SOAL-D, c. 185,
années 1790-1810



Au centre: le comte de Castel-Afer, rencontré lors du voyage de Paris en 1810. Les autres portraits ne sont pas formellement identifiés

En 1809, le comte indique bien avoir « fait la caricature » de la princesse Bagration et de Friedrich von Gentz⁹⁸. Il n'est cependant jamais facile de dire si ces portraits des personnes que le comte rencontre à Vienne, Teplitz et au cours de ses voyages sont véritablement des caricatures. Le pinceau des amateurs renvoie à un rapport à l'image et aux apparences distinct de celui des portraitistes. Il libère un autre champ expressif autour de l'être et du paraître, avec des codes différents de ceux des portraits à vocation symbolique, mémorielle et bien souvent politique. L'ambiguïté entre la maladresse d'un crayon peu appliqué et la recherche de la caricature à une utilité sociale directe en servant de prétexte pour amuser sans froisser. Le comte trouve dans les portraits qui accompagnent ses descriptions écrites une occasion d'exprimer autrement l'humour qui le caractérise. On retrouve ici tous les attributs des nobles contemporains comme le frac avec redingote en queue de pie ou le monocle, dans des physionomies qui amusent autant qu'elles permettent de se faire une idée des individus décrits dans le journal de voyage. Du point de vue des grandes

⁹⁵ Sur ces mises en garde, voir notamment Jennifer Ruimi, *La Parade de société au XVIII^e siècle. Une forme dramatique oubliée*, Paris, Honoré Champion, 2015.

⁹⁶ Outre les journaux du comte, nous songeons parmi d'autres exemples aux lettres de Clemens Metternich à la duchesse de Sagan : *Ein Briefwechsel 1813-1815*, éd. M. Ullrichová, Graz/Cologne, H. Böhlau, 1966, p. 105.

⁹⁷ SOAL-Děčín, c. 157, p. 22. Elle accompagne la comtesse de Bernstorff, de la noblesse du Mecklembourg.

⁹⁸ *Idem*, c. 159, 28 février 1809, p. 4.

familles d'Europe centrale, cet usage du dessin sert le divertissement autant que les logiques d'identification propre à ces élites. Moins rigides que les portraits exposés dans les salons, ces esquisses sociales sont une autre manière d'exposer une forme d'unité culturelle de la « première société », à l'heure des interrogations sur les héritages de l'étiquette dans les sociétés de cour.

La haute noblesse réalise ses propres portraits au moment où la caricature européenne passe de la gravure de mœurs allégorisant les grandes figures sociales à une satire plus individualisée, ainsi que le montre Pascal Dupuy⁹⁹. Les grands nobles d'Europe centrale n'ignoraient pas les caricatures diffusées au lendemain de la période révolutionnaire, en particulier celles venues d'Angleterre qui avaient brocardé le caractère efféminé des manières parisiennes¹⁰⁰. En comparaison, les dessins du comte n'ont pas de charge franchement parodique. Ils sont plutôt la marque humoristique d'une proximité entre les grandes familles, produit d'un jeu de reconnaissance et d'identité. Le comte de Clary emploie ici une malice plus légère, dénuée de charge politique. Avec ses productions, la caricature devient chose banale, et chacun peut l'utiliser. Une fois apprivoisée, sa dangerosité s'atténue. Charles-Joseph de Clary n'hésite pas à servir lui-même sa propre caricature en se dessinant couvert de multiples couches de tissus lorsqu'il soigne un rhume à la fin du XVIII^e siècle¹⁰¹.

En replaçant la production du comte dans l'ensemble des archives familiales, cette culture iconographique semble connaître un développement sans précédent avec cette génération née dans les années 1770. La représentation des nobles par eux-mêmes peut apparaître comme un moyen de reprendre la main dans ce « combat par l'image » qui prend une ampleur considérable en Europe de la décennie révolutionnaire au lendemain du Printemps des peuples¹⁰².



« Lolo [surnom du comte Ch.-J.] au bain pour servir de pendant à la Reine de Congo en couche »

⁹⁹ Pascal Dupuy, « La caricature face à la noblesse française sous la Révolution », dans P. Bourdin (dir.), *Les noblesses françaises, op. cit.*, p. 513-534.

¹⁰⁰ *Ibidem* ; un extrait des journaux du comte, indique un achat « pour 40 florins *Wiener Währung* des caricatures pour découper chez Riedel place St Michel [à Vienne]. Il a une quantité de caricatures anglaises » en 1824 (SOAL-D., c. 180, 16 avril, p. 15). C'est un achat conséquent alors qu'un *Panorama des caricatures* coûte 8 francs (environ à 8 fl. *W. W.*) selon *Le Constitutionnel* du 31 décembre 1820, et une vignette quelques centimes, comme l'indique Yin-Hsuan Yang, « Les premiers Salons caricaturaux au XIX^e siècle, dans S. Le Men (dir.), *L'art de la caricature*, Nanterre, PUPO, 2014, p. 73-86.

¹⁰¹ Rappelant la célèbre réplique de Cyrano, Acte I, scène IV : « Je me les sers moi-même, avec assez de verve, / Mais je ne permets pas qu'un autre me les serve ».

¹⁰² P. Dupuy, « La caricature », dans P. Bourdin (dir.), *Les noblesses françaises, op. cit.*, p. 520.

La haute noblesse d'Europe centrale se trouve dans une situation bien différente de celle de la noblesse française. Cela ne l'empêche pas de développer de nouvelles formes d'expressions qui l'inscrivent dans le développement de la culture visuelle du premier XIX^e siècle. L'humour et la dérision ne sont pas absents, dans une production bien souvent liée à des pratiques culturelles comme les jeux de société ou la lecture des récits de voyages qui mettent en valeur le talent graphique de la noblesse. Une dynamique similaire s'observe dans le champ de la littérature. L'héritage de la poésie fugitive du XVIII^e siècle est ainsi revisité Outre-Rhin dans le cadre de la littérature de société. Les lecteurs y retrouvent les thèmes de la fable et parfois l'humour caustique des derniers libertins, en même temps que d'autres formes sont explorées en lien étroit avec l'appartenance à une grande famille de la monarchie des Habsbourg. Les compositions autour des thèmes chers à la haute noblesse participent ainsi de la reformulation d'une identité culturelle au début du XIX^e siècle.

II. Littérature et « première société » en Europe centrale au début du XIX^e siècle

A. La poésie de circonstance dans la maison Clary-Aldringen

Une poésie fugitive importée dans les années 1790-1800 ?

Les archives Clary-Aldringen conservent un riche fonds de compositions poétiques en langue française produites pour célébrer des occasions spécifiques comme les fêtes (« jour de nom ») et les anniversaires. Il s'agit de vers dédiés à une personne en particulier, comme ceux que reçoit la princesse Flore de Ligne de la part du comte Auguste de Ségur-Cabanac en novembre 1798 :

De son souffle glacé desséchant la verdure/ Lorsque le sombre hiver recommençoit son cours,
Pour adoucir son deuil, sans doute la nature/ Princesse vous fit naître a la fin des beaux jours,
Ah ! si du Dieu d'amour la douce et tendre mère/ Sortit du sein des flots pour enflammer les cœurs,
Doit-on, quand les frimas viennent couvrir la terre/ S'étonner de revoir la Déesse des fleurs ?¹⁰³

Le comte de Ségur (1771-1847) émigre en 1791 et devient aide de camp du prince de Ligne¹⁰⁴. Les vers du marquis de Bonnay offerts à cette même occasion, soulignent la participation des nobles émigrés qui fréquentent l'hôtel de Ligne à cette poésie sociable à fort

¹⁰³ SOAL-Děčín, c. 185, « Vers faits pour la P^{css} Flore, pour sa fête le 1 novembre 1798 ».

¹⁰⁴ *Journal du comte Auguste-François-Marcel de Ségur-Cabanac..., 1771-1847*, Vienne, L. W. Stern, 1910, p. 92. Il se fixe en Autriche, et devient chambellan, Conseiller intime, et général de Ferdinand I^{er} d'Autriche. Victor de Ségur-Cabanac, *Histoire de la maison de Ségur dès son origine 876*, Brünn, 1908, p. 187-206.

caractère familial. Ce divertissement participe de la recomposition de la vie sociale de ces acteurs au cours de leur passage à durée variable¹⁰⁵.

Les vers s'inscrivent dans les héritages de la « poésie fugitive » qui s'épanouit dans le cadre des sociabilités salonniers françaises du XVIII^e siècle. La société Clary-Ligne emploie des formes bien connues développées par les poètes français entre 1700 et 1790, présentées par Nicole Masson¹⁰⁶. L'épigramme, le madrigal, l'épître, l'épithaphe nourrissent une poésie de circonstance ancrée dans le quotidien familial en Europe centrale et révélatrice de l'appartenance à l'élite cultivée¹⁰⁷. On retrouve des corpus similaires dans les archives de la noblesse en Europe, par exemple en Russie avec ceux du baron de Stroganov ou de la princesse Praskovia Golytsine à laquelle le prince de Ligne dédie des poèmes dans les années 1800¹⁰⁸. Cette pratique culturelle délimite ainsi un cercle de contributeurs/destinataires identifiés, qui peut s'élargir rapidement à de nouveaux venus ou à d'autres cercles qui développent une activité similaire¹⁰⁹. La poésie légère en langue française favorise une forme de connivence culturelle entre les élites de l'Europe du Nord.

D'emblée, il faut signaler que l'union des Clary-Aldringen avec les Ligne en 1775 et surtout l'installation du prince de Ligne en Europe centrale après 1790 ouvre une période féconde dans les archives de la famille. C'est ce que révèlent en particulier les portefeuilles du comte Charles-Joseph entre 1790 et 1831. La richesse de cette poésie héritière de celle des Lumières diminue considérablement après la mort du prince de Ligne en 1814. Dans le cadre de cette maison princière, l'émigration des Pays-Bas autrichiens a favorisé l'adoption de ces « micro-genres¹¹⁰ » employés par bien des nobles en Europe centrale, à l'instar des Chotek ou du comte de Hartig¹¹¹. Alors que Goethe travaille en profondeur la notion de circonstance pour une esthétique de la *Gelegenheit* [circonstance] qui s'éloigne de la poésie fugitive « à la française¹¹² », la société Clary-Ligne maintient cette pratique des vers de société adaptée à l'expression d'une esthétique nobiliaire dans les années 1790-1800.

Cette question doit être abordée avec prudence, car la poésie fugitive a été critiquée aux XIX^e et XX^e siècles, pour condamner l'excès de mondanité ou au contraire mettre en valeur le caractère brillant de petits groupes lettrés. Dans le cas étudié ici, elle ferait survivre

¹⁰⁵ Sur la circulation des émigrés : Philippe Mansel, « Le prince de Ligne et les émigrés français : 1789-1814 », *NAPL*, 1996/X, p. 9-21.

¹⁰⁶ N. Masson, *La poésie fugitive au XVIII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2002.

¹⁰⁷ Classification de N. Masson, *La poésie*, *op. cit.*, p. 27.

¹⁰⁸ E. Gretchanaïa, « *Je vous parlerai*, *op. cit.*, p. 189-198.

¹⁰⁹ Sur la délimitation d'une « clôture de l'espace social » : N. Masson, *La poésie*, *op. cit.*, p. 89.

¹¹⁰ Expression employée par N. Masson, d'après Marc Fumaroli, *La poésie*, *op. cit.*, p. 189.

¹¹¹ C. Madl, *Tous les goûts*, *op. cit.*, p. 152-153.

¹¹² C. Lombez, *La traduction*, *op. cit.*, p. 187.

en Europe centrale le « charme suranné des salons et la marque d'une époque révolue¹¹³ ». Cette perspective doit être prise en compte, car elle marque nombre d'observateurs de la monarchie des Habsbourg. Il faut toutefois se méfier de l'impression d'un conservatoire d'une poésie qui s'essoufflerait en France. Si Nicole Masson délimite son étude aux premières années de la Révolution, les recherches récentes comme celles de Marjorie Alaphillipe sur le député poitevin Marie-Félix Faulcon montrent que cette poésie conserve une vitalité en France comme en Europe, qu'elle ne concerne pas seulement la noblesse, et se transforme dans les années 1790-1815¹¹⁴. Le comte de Clary grandit dans une atmosphère spécifique qui interdit toute généralisation, bien que des productions comparables apparaissent dans le fond Schwarzenberg étudié par Milena Lenderová¹¹⁵. Son environnement social est marqué par les héritages littéraires du XVIII^e siècle, symbolisés par le prince de Ligne et son amitié avec Casanova. En même temps, il s'ouvre à d'autres espaces en raison du caractère pluriel de la monarchie des Habsbourg et de la situation thermale de Teplitz. La participation des curistes invités au château comme les Radziwiłł, celle des Chotek, ou les autres productions littéraires du comte de Clary-Aldringen invitent à ne pas considérer cette poésie comme une simple survivance de l'Ancien Régime français en Europe centrale. Importée par le prince de Ligne dans un espace qui en maîtrise déjà les codes, elle s'intègre dans le corpus varié d'une littérature de société ouverte à la poésie et à la traduction allemande et anglo-saxonne en Bohême¹¹⁶.

Comme l'explique Nicole Masson, « on peut percevoir dans la poésie fugitive les échos et le reflet de la vie de société du XVIII^e siècle¹¹⁷ ». Les textes retrouvés dans les archives Clary-Aldringen indiquent bien que l'élite cultivée esthétise son quotidien avec de petits textes qui reflètent une éducation nourrie de références grecques et latines sur lesquelles

¹¹³ N. Masson, *La poésie, op. cit.*, p. 84-85.

¹¹⁴ Ce personnage issu de la bourgeoisie versifie entre 1773 et 1841, construisant ainsi une « notoriété discrète et littéraire » dans le Poitou et à Paris dans les années 1780. M. Alaphillipe, « Homme politique et poète : une vie de vers. Pratique et production poétique chez Marie-Félix Faulcon (1758-1843) », *Sociétés & Représentations* 2015/1-39, p. 177-195. Sur la poésie fugitive pendant la Révolution, voir aussi Jean Salvat, « Apogée et décadence du discours politique de la noblesse libertine à travers la poésie fugitive de l'*Almanach des Muses* (1774-1794), dans P. Bourdin (dir.), *Les noblesses, op. cit.*, p. 431-442.

¹¹⁵ Milena Lenderová, « Pauline, princesse de Schwarzenberg », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 203-216. Voir aussi B. Bertrand, *La vie de Pauline de Schwarzenberg et des siens au travers de son journal et de sa correspondance de 1789 à 1810*, Master Université de Bourgogne, 2005.

¹¹⁶ Le cas des Clary-Aldringen apporte une perspective aux travaux d'Ivo Cerman sur la culture nobiliaire et plus particulièrement sur un « père fondateur » de la littérature en Français parmi les élites de Bohême, le comte de Lamberg (1729-1792). I. Cerman, *Šlechtická kultura v 18. století*. [La culture nobiliaire au XVIII^e siècle], Prague, NLV, 2011, p. 285-30 ; du même, « Der literarische Stil des Grafen von Lamberg », dans R. G. Asch et alii (dir.), *Adel in Südwestdeutschland und Böhmen (1450-1850)*, Stuttgart, Kohlhammer, 2013, p. 165-170. Voir enfin « La noblesse de Bohême dans l'Europe française. L'énigme du français nobiliaire », dans O. Chaline et alii, *Le rayonnement français en Europe Centrale*, Bordeaux MSHA, 2009, p. 365-386.

¹¹⁷ N. Masson, *La poésie, op. cit.*, p. 84.

repose cette poésie d'allure anacréontique. L'historien se trouve devant un nouveau piège, celui de faire des thèmes de cette poésie emplie de chimères et de satyres un reflet des mœurs d'une société oisive et libertine. Dans le sillage des avancées de l'histoire culturelle, nous voudrions montrer que l'appropriation de ces thèmes est d'abord le reflet d'une culture littéraire et musicale partagée dans le cadre des sociabilités de cette famille. C'est cette appropriation qui représente un apport pour l'expression des identités aristocratiques en Europe centrale du début du XIX^e siècle.

La construction d'un répertoire partagé dans une grande famille des années 1790-1800

La poésie de circonstance est conçue comme une « poésie échappée des portefeuilles »¹¹⁸. Les feuillets volants alimentent l'illusion de la spontanéité des vers offerts aux anniversaires, lorsque des livres sont prêtés, ou qu'il faut prendre congé d'un ami par exemple¹¹⁹. Ils rejoignent les dessins dans les corbeilles et les *Stammbuchern* de la noblesse. Sous l'apparente uniformité des thèmes, les possibilités d'appliquer une culture partagée à la vie quotidienne sont variées. Tout l'art de ces poètes amateurs consiste à trouver la référence la plus adaptée aux circonstances et les comparaisons les plus judicieuses, dans le sillage des poètes engagés par les grands¹²⁰. Si Ovide et Horace inspirent grandement le répertoire, le comte privilégie l'Arioste quand il doit envoyer un lot de flacons à une « mad. D*** à Teplitz » en 1804 : Le poème qui l'accompagne débute par « tout l'esprit de Roland tenoit dans un flacon/ qu'Astolphe un jour rapporta de la lune¹²¹ ». Ouvert sur le Roland Furieux, le poème se referme sur l'affection unissant l'auteur et le destinataire. Le comte prétend avoir oublié son esprit et son cœur dans la maison et lui demande de mettre le second dans un des flacons : « Rendez moi mon esprit, il ne vous sert a rien/ car vous en avez a revendre/ Quant au cœur gardez le puisqu'il est votre bien/ En vous l'offrant je n'ai fait que le rendre ». Sur la forme comme sur le fond, les poèmes mettent en valeur une relation. Ils exposent celui qui a pris la plume, et s'avance avec un texte-cadeau laissant une trace de l'amitié.

Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval attire l'attention sur la difficulté d'écrire de tels vers. Ils doivent dépasser la banalité des scènes quotidiennes pour séduire avec force et originalité un destinataire qui n'hésite pas à les communiquer¹²². À la fin du XVIII^e siècle, les

¹¹⁸ Nous nous inspirons de l'article « Fugitives (pièces) » de l'*Encyclopédie*, cité dans N. Masson, *La poésie, op. cit.*, p. 21.

¹¹⁹ Exemples tirés des archives du comte, SOAL-Děčín, c. 184-185.

¹²⁰ N. Masson, *La poésie, op. cit.*, p. 145-162.

¹²¹ Voir annexe 5 p. 354 pour la transcription. SOAL-Děčín, c. 184, Teplitz, juillet 1804.

¹²² M.-E. Plagnol-Diéval, « Poésie de circonstance et fêtes privées », dans Catriona Seth (dir.), *L'éveil des muses, poétique des Lumières et au-delà*, Rennes, PUR, 2002, p. 213-222.

règles et les formes de la poésie fugitive sont maîtrisées par les sociétés aristocratiques, ce qui rend la tâche d'autant plus difficile que beaucoup d'encre a coulé sur les registres galants et badins. La spontanéité n'est bien sûr qu'une illusion attachée à la nature et aux thèmes de cette poésie. Les archives du comte indiquent qu'elle est travaillée, compilée et conservée. Charles-Joseph écrit plusieurs brouillons du poème du flacon que l'on retrouve dans ses archives littéraires et épistolaires¹²³. Il trouve une occasion de prolonger le travail de version des auteurs antiques de ses années d'éducation, par exemple avec cette traduction d'une Ode d'Horace qui figure parmi les compositions¹²⁴. Restituer la métrique du poète n'est sans doute pas inutile lorsqu'une occasion se présente. Le comte s'attache surtout à copier les meilleurs poèmes qu'il entend. En 1798, il forme par exemple un petit cahier qui contient les quelques pièces offertes à la princesse Flore de Ligne. D'autres cahiers consignent les vers lus dans les *Stammbuchern* ou les jeux d'esprits qui reposent sur des supports écrits, tels les charades, logoglyphes et bouts-rimés qu'il transcrit¹²⁵. L'accumulation enrichit ainsi une « bibliothèque volante » qui n'est pas sans rappeler les « Memoranda » de Rétif de la Bretonne étudiés par Pierre Testud¹²⁶. Le comte de Clary organise la compilation personnelle des fruits d'une pratique collective qui donne une image de la sociabilité littéraire de cette famille.

Le comte compose son portefeuille poétique à la manière des écrivains et des poètes aguerris comme Sauveur Legros employé par le prince de Ligne ou Ludwig Tieck (1773-1853) accueilli aux eaux de Teplitz¹²⁷. Ce répertoire se situe au croisement de la vie sociale et du travail personnel. Il est rempli de trésors de société et comporte autant de compositions étrangères que personnelles. L'inspiration des uns nourrit la poésie des autres, pour faire circuler un ensemble de références partagées et appropriées dans le cadre de la sociabilité à la fois légère et cultivée qui les voit naître et perdurer dans les copies. Le comte entretient le mythe d'une poésie de tous pour tous qui l'intègre dans ce cercle précis enrichi des personnalités reçues à Teplitz et à Vienne.

Ce répertoire articule étroitement la culture orale et des pratiques de l'écrit. L'oralité joue un rôle essentiel dans la fabrique de cette poésie, grâce à la déclamation et au chant qui accompagnent nombre de ces productions. La chanson est en effet une forme très utilisée¹²⁸. En témoignent les fréquentes mentions de « fredon » ou « timbre » (« sur l'air de ») qui

¹²³ SOAL-Děčín, c. 184, 189, Teplitz, juillet 1804.

¹²⁴ *Idem*, c. 184, brouillons de grands formats, années 1800, « Contre un arbre ».

¹²⁵ Voir une reproduction en annexe 6, p. 355.

¹²⁶ Titre de l'ouvrage *Bibliothèque volante, ou Élite de Pièces fugitives*, Amsterdam, 1700, première occurrence retrouvée par N. Masson, *La poésie, op. cit.*, p. 15 ; Pierre Testud, *Rétif de la Bretonne et la création littéraire*, Genève, Droz, 1977, p. 563-615.

¹²⁷ On retrouve des vers de Legros dans les archives du comte Charles-Joseph.

¹²⁸ Dans les archives, comme dans la poésie fugitive étudiée par N. Masson, *La poésie, op. cit.*, p. 27-28.

accompagnent les textes. Les airs sont empruntés au genre poétique des romances populaires développé en France au XVIII^e siècle : la « Soirée Orageuse », « Triste raison » ou « Mamzell Suzon » sont ainsi des mélodies que l'on entend en Europe centrale. Ces airs circulent, au théâtre ou entre particuliers : ils sont connus de tous et il n'est pas besoin de fournir de partition. Au moment où ce genre nourrit le répertoire des opéras et vaudevilles, le comte copie huit strophes d'une romance poétique intitulée « Le voyage du bonheur au Caltenberg, sur l'air de Gabrielle de Vergy » qui retrace le plaisir de quitter Vienne pour la campagne du prince de Ligne¹²⁹. Il peut ainsi « chanter » la beauté d'un espace spécifique sur un air largement repris dans le répertoire musical et théâtral des années 1770 et 1830. Les temps forts de la vie nobiliaire acquièrent ainsi une portée supplémentaire en étant en quelque sorte introduits dans le répertoire musical de l'époque.

Nombre de textes se pensent ainsi en chanson. Cet « art sur le quotidien » permet de mettre en vers et en musique des sentiments forts comme le départ et l'absence, l'amour et l'amitié. L'air connu sur le texte unique permet de créer une « complicité évidente entre les contemporains¹³⁰ » tout en donnant une résonance particulière à l'expression des émotions à l'époque moderne. Le 25 avril 1805, la prise de congé de Julie, l'amie de la comtesse Louise Clary née Chotek, donne lieu à sept quatrains pour lesquels la comtesse laisse le choix de déclamer « Sur l'air : triste Raison, j'abjure ton empire. Ou : Plaisir d'aimer, besoin d'une ame tendre¹³¹ ». Le même texte donne lieu à des variations musicales sur des thèmes qui entrent en résonance avec le sujet particulier du poème. À l'inverse, le même air permet de créer une parenté entre des textes de sources différentes¹³². Dans le cas de la comtesse, l'expression poétique peut être modulée selon que le poème est chanté en public au moment de la prise de congé ou fredonné sur un autre ton après le départ. S'il n'est pas oralisé, son écriture suffit à révéler au destinataire l'esprit dans lequel il a été composé, à la manière de didascalies.

Il ne reste que le journal du comte pour restituer la manière dont cette poésie est produite en société. Elle permet d'abord d'enrichir les relations écrites et les célébrations familiales. Elle accompagne ensuite les temps forts des relations interpersonnelles. Elle peut enfin s'inclure dans les lectures collectives ou le théâtre de société qui combine plusieurs types de représentations. Si le répertoire des comédies n'est pas propre à ce cercle, les poèmes

¹²⁹ Voir annexe 7a, p. 356. SOAL-Děčín, c. 184, n. d. années 1790-1800.

¹³⁰ N. Masson, *La poésie, op. cit.*, p. 28.

¹³¹ Voir annexe 7b, p. 358. SOAL-Děčín, c. 184, 25 avril 1805.

¹³² Plaisir d'aimer est ainsi employé par le prince de Ligne pour une chanson d'amour puis par le comte Ch.-J. pour une « chanson sentimentale sur la lune ». Voir annexe 7b. SOAL-Děčín, c. 184. On retrouve des cas similaires pour « Triste raison ».

personnalisés contribuent à faire de chaque divertissement un temps unique dans le calendrier aristocratique.

Après quelques temps passés dans les portefeuilles, ces poèmes, épîtres ou chansons deviennent enfin des objets du souvenir qui rappellent une personne et un caractère. La poésie musicale et sociable est donc un travail personnel sur une culture partagée, destiné à mettre en valeur une relation, une personne, un lieu et toujours une époque. Elle joue un rôle important dans le maintien d'une harmonie familiale et sociale en Europe centrale au temps des révolutions. Tout en restant un divertissement cultivé lié au théâtre de société, elle participe d'une forme de peinture des caractères avec une littérature dont la dimension morale et philosophique n'est pas absente. Dès lors, son rôle dans l'expression des identités au sein de ce milieu social doit être examiné.

Une élite d'Europe centrale et la poésie des caractères au début du XIX^e siècle

Les codes de la poésie fugitive délimitent le champ des possibilités offertes aux versificateurs qui s'accordent sur des formes convenues. Leur variété naît des circonstances qui les provoquent et des personnalités qu'elles prennent pour destinataires et presque toujours pour sujets. La poésie de circonstance introduit une autre forme d'expression des identités dans le groupe aristocratique, appuyée sur l'humour et le mordant, la légèreté et la tendresse. Le lecteur peut retrouver l'héritage des soubassements philosophiques de l'hédonisme et du sensualisme au service d'un jeu du portrait distinct des dessins précédemment étudiés¹³³. En effet, il ne s'agit pas d'une poésie illustrée. Les textes entendus ou copiés ont leur fonction et leur « présence » propre. Ils ajoutent ainsi un objet clairement identifié à la palette expressive des sociétés réunies autour des Clary-Ligne.

Dans la continuité de la fête « œuvre de commande¹³⁴ » à laquelle participent les poètes du XVIII^e siècle, les anniversaires donnent lieu à de petites célébrations. L'héritage des poètes louangeurs des grands et de la cour est aussi celui d'une poésie qui sait se faire incisive¹³⁵. La saveur des vers produits dans le cadre des jeux de société qui font leur réputation repose sur le piquant. Le comte conserve par exemple ces épitaphes proposées au prince et à la princesse de Ligne dans les années 1790 :

[Au prince de Ligne :]
En droite Ligne ici couché
Repose le Prince de Ligne

[À la princesse de Clary-Aldringen :]
Toujours fine et pourtant sincère
Coquette mais femme de bien

¹³³ Sur ces soubassements : N. Masson, *La poésie, op. cit.*, p. 39-82, 425-432.

¹³⁴ M.-E. Plagnol-Diéval, « Poésie de circonstance... », *op. cit.*, p. 216-222.

¹³⁵ Voir N. Masson, « Subversion et censure : des pamphlets en vers », dans *La poésie, op. cit.*, p. 175-185.

Jadis il a beaucoup peché
Et ce n'était pas à la Ligne

A chacun elle voulait plaire
Mais chacun le lui rendoit bien¹³⁶

Les destinataires voient leur image sociale exposée grâce à des parallèles établis avec les lieux communs de cette poésie comme le libertinage ou la coquetterie. Il s'agit cependant moins de décrire que de jouer avec cette image. Le piquant naît du doute semé dans l'esprit du destinataire sur le fond de vérité de son épitaphe. Ces jeux ne sont pas un reflet des mœurs mais plutôt des pratiques de sociabilité d'une noblesse qui corréle les *topoi* contemporains avec la réputation ou le caractère d'un destinataire particulier placé sous la lumière du quatrain.

Certains prennent les devants, comme le comte Alexandre-Louis Andrault de Langeron (1763-1831) qui réalise son propre épitaphe à la fin des années 1790 : « J'ai vécu comme un bon, je suis mort comme un sot/ J'ai bavardé beaucoup, je ne dirai plus mot¹³⁷ ». L'anticipation compte plus que le fond. Ici, cette poésie facétieuse montre une capacité à rire de soi qui en dit plus sur le caractère de ce militaire émigré que les rimes qu'il choisit, en pensant peut-être à quelqu'un d'autre ou en cherchant un trait d'esprit. Le jeu invite aussi à une réflexion sur la vie, à l'instar de l'épitaphe de madame de Sabran par elle-même : « A la fin je jouis du sort,/ Qui fit autrefois mon envie/ Car j'avois besoin de la mort,/ Pour me reposer de la vie¹³⁸ ». Comme l'écrit Nicole Masson, « la poésie fugitive permet à son auteur de se produire sur cette petite scène sociale, de légitimer son existence aux yeux des autres¹³⁹ ». La dynamique se prolonge au début du XIX^e siècle. La présence du prince de Ligne au château de Teplitz donne un élan à cette culture des jeux d'identités dont le comte compile soigneusement le produit dans ses portefeuilles.

Cette légitimité est parfois le fruit d'une construction. Parmi les pièces des années 1800-1810, se trouve « le roman du bon raban », une complainte « sur l'air du troubadour » qui chante et légitime l'amour du baron de Spiegel (1775-1836) pour la princesse Flore de Ligne (1775-1849)¹⁴⁰. La complainte, forme propice au chant de l'amour courtois, débute sur la parenté phonétique Raban/Laban pour comparer les sujets aux personnages bibliques de Jacob et Rachel. Laban est donc le prince de Ligne, auprès duquel Raban/Jacob doit travailler sept ans, puis promettre de continuer pendant sept ans pour obtenir la main de Rachel/Flore.

¹³⁶ SOAL-Děčín, c. 185, « épitaphes » dans le portefeuille du comte Ch.-J., années 1790.

¹³⁷ *Idem*, c. 184, cahier du comte de Clary, « Épitaphe du comte de Langeron par lui-même », fol. 9. Ce colonel français émigre en Autriche, assiste au siège d'Izmaïl avec le prince de Ligne en 1790, et sert plus tard dans l'armée russe, sous les ordres du général Koutouzov. Il ne retrouve la France qu'entre 1823 et 1825.

¹³⁸ *Ibidem*.

¹³⁹ N. Masson, *La poésie, op. cit.*, p. 89.

¹⁴⁰ Voir annexe 8, p. 360. SOAL-Děčín, c. 184, écriture du comte datée « Avril 1805 ».

Or ce poème copié de la main du comte est daté « avril 1805 » : sept ans plus tôt, la sœur de la princesse, Euphémie, se mariait avec le comte Pálffy, rappelant le personnage de Léa, la sœur de Rachel. Sept ans plus tard, en 1812, le couple Raban/Flore se marie à son tour. La coïncidence est trop troublante pour ne pas laisser supposer que le poème est antidaté. On serait en présence d'une pièce adaptée aux circonstances, dont la date donne une dimension presque mythique au mariage. Cette poésie serait alors la reconstruction légitimante d'un mariage dont la figure centrale reste le père (le prince de Ligne) et les valeurs dominantes la constance du baron et l'engagement à servir une maison. La poésie de circonstance est une poésie des rapprochements personnels et culturels qui peut devenir un véhicule des valeurs nobiliaires. Le comte préserve ainsi une foule de traces qui, loin de se perdre, fondent une histoire familiale, témoignent d'une atmosphère culturelle et soutiennent les pratiques matrimoniales des maisons nobles au début du XIX^e siècle.

Cette poésie est donc moins un reflet qu'une réflexion sur les identités, appuyée par la multiplication des exemples qu'offrent les circonstances de la vie aristocratique. Son intérêt réside autant dans sa compilation que dans sa production. À la manière de l'écriture de petits portraits que l'on retrouve dans le *Mémorial d'un mondain* de Lamberg et plus tard dans les journaux du comte de Clary, les anthologies poétiques de ce dernier dressent un autre panorama des personnalités fréquentées au cours de la vie nobiliaire du début du XIX^e siècle¹⁴¹. Elles servent une dimension morale qui puise une partie de son inspiration dans les soubassements philosophiques de la poésie fugitive, comme ces vers dédiés à un chasseur par une écriture féminine¹⁴² :

Vous me quittez pour aller à la chasse	Craignez surtout en poursuivant la gloire	Vous reviendrez après mainte proïesse,
Mon tendre cœur vous passe tous vos rats.	Aux sangliers de livrer des combats	Vous trouverez le soir un bon repas.
Si par hasard il part une bécasse,	Si d'Adonis vous ignorez [déchirure]	Mais de Bacchus craignez la douce ivresse,
Distinguez vous, mais ne m'oubliez pas [...]	Lisez Ovide, et ne m'oubliez pas.	Et s'il se peut, ne vous enivrez pas.

Le poème est nourri des références classiques : l'amant d'Aphrodite tué par le sanglier d'Hades dans les *Métamorphoses* convoque Eros, tandis que Bacchus est l'autre dieu d'Anacréon. Pourtant il n'est pas une simple reprise de ces modèles : au contraire, il résonne comme une mise en garde contre les dangers traditionnellement associés aux plaisirs de la chasse qui distingue les tireurs, et de la table qui les récompense par un moment de sociabilité masculine. Avec ce regard féminin, la poésie sensualiste prend une dimension morale qui met en perspective cette pratique seigneuriale au début du XIX^e siècle. Ce poème s'éloigne du

¹⁴¹ I. Cerman, « Der literarische Stil des Grafen von Lamberg... », dans R. G. Asch *et alii* (dir.), *Adel in Südwestdeutschland, op. cit.*, p. 167.

¹⁴² SOAL-Děčín, c. 184, vers anonymes.

simple chant des plaisirs, sans aller jusqu'à verser dans le puritanisme qui se développe au XIX^e siècle. Dans une certaine mesure, ces consignes au chasseur servent une douce pédagogie, de la même manière que la satire comporte un aspect didactique que soulignait Formey en 1763¹⁴³.

L'absence de signature permet d'augmenter la portée du texte, elle est caractéristique de la dimension « collective » de cette poésie partagée¹⁴⁴. Ce principe permet à chacun de s'appropriier et de « retoucher » les textes, comme l'écrit le marquis de Bonnay dans la présentation d'un apologue en vers intitulé « l'enthousiasme et la raison¹⁴⁵ ». Présenté à une société féminine qui « jette les hauts cris » le texte est retravaillé sans que l'auteur original soit cité. Sans perdre de vue les occasions qui l'ont vu naître et se transformer, le texte quitte la poésie personnalisée pour le thème des troubles causés à la raison par l'enthousiasme. La poésie en société s'oriente ainsi vers une dimension allégorique et morale censée profiter à tous.

Le comte de Clary-Aldringen passe de la poésie de circonstance à la philosophie avec un dialogue où il s'approprie les personnages du théâtre de Destouches, le grand nom de la comédie moralisatrice au XVIII^e siècle¹⁴⁶. Damon et Lisidor échangent ainsi autour du caractère et du comportement d'un Dorimont¹⁴⁷. Le répertoire joué par les amateurs du théâtre de société inspire d'autres compositions qui décloisonnent les genres pour créer l'esthétique spécifique de la littérature de société. Ce travail de 1801 fait l'objet d'une préparation : les archives contiennent un « portrait d'Acaste » de 1799 dont le comte réinvestit des phrases dans son dialogue¹⁴⁸. Il existe ainsi de nombreuses interpénétrations entre les genres et les formes de cette littérature. Le dialogue reste ancré dans une circonstance précise : en effet, il n'est pas seulement un échange fictionnel mais aussi le fruit d'une relation réelle entre le comte et une autre personne. Il se compose de plusieurs scènes d'échanges avec une plume féminine qui donne le ton dans un premier texte où Lisidor annonce à Damon : « Te voila donc Observateur éternel. Tu étudies tant les hommes qu'enfin tu sembles les oublier ». Le comte engage le « second acte » sur une nouvelle rencontre entre les protagonistes, à nouveau

¹⁴³ J. H. Samuel Formey, *Principe élémentaires des Belles Lettres*, Amsterdam, Schneider, 1763, p. 126, cité dans N. Masson, *La poésie, op. cit.*, p. 191.

¹⁴⁴ *Idem*, p. 86-88.

¹⁴⁵ Voir annexe 9, p. 361. SOAL-Děčín, c. 184, n. d., années 1800.

¹⁴⁶ Pierre Frantz, Sophie Marchand (dir.), *Le théâtre français du XVIII^e siècle*, Paris, l'Avant-scène Théâtre, 2009, p. 135. Voir aussi Jean Dagen et alii (dir.), *La Chaussée, Destouches et la comédie nouvelle au XVIII^e siècle*, Paris, PUPS, 2012.

¹⁴⁷ SOAL-Děčín, c. 184, dialogue. Ces personnages sont présents dans *L'Amour usé ou Le Vindictif généreux*, comédie en cinq actes donnée au Théâtre Français en 1741.

¹⁴⁸ SOAL-Děčín, c. 184, « fragments du portrait d'Acaste », 1799. Le personnage mythologique est un nom du théâtre de Molière.

ouverte par Lisidor : « Ah par exemple je suis enchanté de te rencontrer, j'ai mille choses à te dire et je suis si charmé de trouver une fois ta pénétration en défaut ». Le comportement de Dorimont absent est réexaminé, en abordant les thèmes de la maîtrise de soi ou de la procrastination. La plume féminine répond ensuite point par point en faisant à son tour parler les personnages. Le ton est vif, les limites du débat sont atteintes lorsque Lisidor s'exclame « Je ne veux point soutenir, contre toi, ma thèse au bout de mon épée ». Le dialogue explore ainsi les différences qui séparent « l'observateur juste et pénétrant » du médisant en mettant en jeu une amitié. Le résultat est une forme de « pièce morale » à deux mains d'une vingtaine de pages. Là encore le dialogue n'est pas signé : c'est le texte et non l'auteur qui fait autorité. Tout en donnant un caractère littéraire aux échanges interpersonnels, cette composition offre un contrepoint moralisant aux pratiques de sociabilité de la maison princière par une génération qui réinvestit les héritages du XVIII^e siècle au moment où elle est en âge de se marier.

La culture littéraire des amateurs est le produit d'une tension constante entre la réflexion et l'exemplification autour de références convenues. L'observation pragmatique débouche sur l'écriture philosophique, qui nourrit elle-même la manière de peindre les caractères dans le milieu aristocratique à la fin de l'époque moderne. Chacun peut voir son portrait esquissé dans la poésie de circonstance, réfléchir à l'image qu'il donne et au comportement qu'il adopte.

Cette poésie peut aussi avoir un caractère plus intime, celle de l'individu qui s'exprime face à la souffrance et à la mort. C'est le cas du comte de Hartig qui fait de la maladie une source d'inspiration à la fin du XVIII^e siècle¹⁴⁹. Il s'agit d'une autre forme d'écriture de soi, une manière de penser et de transcender la maladie exprimée au travers des formes et des thèmes de la poésie étudiée ici. Les poèmes et essais du comte Léopold Bucquoy (1744-1795) qui ont été mis au jour par Ivo Cerman, s'inscrivent dans cette perspective¹⁵⁰. Ces textes composés en français, en lien avec les pratiques de son milieu social, expriment une tendance à l'introspection en exprimant le pessimisme et les doutes spirituels de l'homme accablé par la douleur. Le noble confronté aux souffrances du corps et à l'idée de la mort prochaine adopte un ton triste, que l'on retrouve dans les archives de Děčín avec les poèmes exprimant des circonstances douloureuses comme la perte d'un fils. Deux attitudes sont alors possibles : le cri du prince de Ligne après la mort du petit François en 1771, qui traverse la période et

¹⁴⁹ C. Madl, *Tous les goûts*, op. cit., p. 360-372.

¹⁵⁰ Archives de Třeboň, citées dans I. Cerman, « La noblesse de Bohême... », dans O. Chaline *et alii*, *Le rayonnement*, op. cit., p. 380.

résonne encore dans les archives de son petit-fils Charles-Joseph, ou le silence de ce dernier après la perte d'Alfred et d'Adhémar en 1809 et 1813¹⁵¹. Cette poésie n'a donc rien d'une écriture automatique des circonstances, mais elle offre une ressource pour l'expression des individus face au vieillissement du corps et aux événements heureux ou tristes.

La littérature de société permet aux contemporains d'aborder la place de l'individu et des valeurs morales qui le définissent dans la société de son temps. La « poésie de l'événement¹⁵² » apparaît comme un champ efficace pour tenter de saisir le caractère d'une époque marquée par l'Émigration et la figure de Napoléon.

L'expression poétique pour retracer le caractère d'une époque

Composer sur la trame des vies quotidiennes de la noblesse permet d'introduire l'actualité au cœur de l'expression poétique. Lorsqu'il compose son épître à Teplitz en 1800, le comte de Clary fait écho aux mobilités familiales dans la maison princière depuis 1794 : il s'agit d'une ode à la nature et à la campagne que l'aristocratie de cour doit quitter pour la capitale¹⁵³. En écrivant « Je vais quitter Teplitz et loin de cet asyle/ M'enfermer pour 9 mois dans les murs d'une ville », le comte actualise le mythe de la noblesse terrienne engagée dans le processus de curialisation qui accompagne l'émergence de l'État moderne. Il adopte une des formes les plus classiques du répertoire pour entretenir un thème fondateur de l'éthos aristocratique étudié par Norbert Elias¹⁵⁴. L'épître comporte toutefois un autre aspect très contemporain : celui de l'émergence de la ville d'eau. Le comte évoque alors « le pinceau/ Le gout et la gaieté d'Horace ou de Boileau » comme nécessaires à qui voudrait peindre cette « variété/ d'hommes, de mœurs, de caractères » qu'il y observe. Le lien entre poésie et actualité permet d'intégrer le développement d'une nouvelle économie des bains dans la seigneurie de son père. Le thermalisme fait son entrée dans le répertoire nobiliaire, offrant un nouveau thème à traiter au moment où cette élite seigneuriale s'adapte à l'accroissement de la fréquentation de la fin du XVIII^e siècle. La poésie de circonstance n'est en rien une activité nobiliaire, mais elle permet aux nobles qui la pratiquent d'appriivoiser les changements de la société contemporaine dans lesquels ils doivent à leur tour penser leur légitimité.

L'événement révolutionnaire tient une place importante parmi ces transformations à traiter sous une forme différente de celle des gazettes. Tandis qu'André Chénier introduit la

¹⁵¹ SOAL-Děčín, c. 184. François de Ligne est né en 1764. On trouve plusieurs exemples d'écriture de la maladie ou du deuil dans les portefeuilles français du XVIII^e siècle rassemblés par N. Masson, *La poésie, op. cit.*, p. 378-395.

¹⁵² N. Masson, *La poésie, op. cit.*, p. 145 sq..

¹⁵³ SOAL-Děčín, c. 184, non daté, années 1800. Voir la transcription chapitre V, annexe 17, p. 269.

¹⁵⁴ N. Elias, *La société de cour*, Paris, Flammarion, 1985, p. 238-305.

Terreur dans ses poèmes, l'*Almanach des Muses* permet de suivre l'irruption du peuple et l'évolution des thèmes politiques dans le discours poétique de la noblesse¹⁵⁵. En Europe centrale, c'est l'émigration qui est au premier plan. Le comte copie ainsi la chanson du marquis de La Roche-Lambert qui « sur l'air de Mamsel Suzon » compose aux « Heureux défenseurs de Louis » le refrain « Nous paraitrons,/ Nous combattons,/ Nous vaincrons,/ Et ces hordes sanglantes/ Reculeront/ Disparaîtront¹⁵⁶ ». L'air joyeux de la musette crée un violent contraste avec les paroles de ce qui s'apparente plus à un hymne contre-révolutionnaire destiné à l'armée des princes qu'à une chanson. La poésie légère peut se faire belliqueuse et engagée. Nous sommes bien loin de la « chanson de Mll Marray pour Elzear [de Sabran] qui s'étoit coupé les cheveux » ou du « voyage du bonheur au Caltenberg ». Cette poésie qui permet de réagir aux événements se mue ainsi en poésie de réaction. Dès lors, sa production peut apparaître aux émigrés comme la défense d'un héritage culturel de ce XVIII^e siècle que nombre de mémorialistes décrivent comme à jamais perdu en France au début du XIX^e siècle. Il faut bien distinguer les productions des émigrés dans l'ensemble des documents conservés. Le fait que la génération suivante recueille et surtout copie ces textes participe toutefois de la transmission d'une mémoire du traumatisme vécu par une partie des noblesses européennes. C'est le cas avec cette romance à fredain anonyme qui chante la douleur de l'exil loin de la « chère patrie » et la reconstruction d'une existence à Prague, désignée comme une « seconde patrie¹⁵⁷ ». Le thème du « pauvre expatrié » passe sous la plume du comte, pour devenir un motif récurrent d'autres poèmes qui ne font pas directement allusion à la France : ils peuvent s'appliquer aux émigrants de l'espace germanique dont une partie prend les eaux à Teplitz. La poésie de circonstance de la noblesse accompagne ainsi l'entrée dans une nouvelle époque qui se referme progressivement après la mort du prince de Ligne.

La mort de Louis XVI et de Marie-Antoinette symbolise ce passage. Parmi les épitaphes retrouvées sur les feuillets rassemblés par le comte, se trouve la commémoration discrète du loyalisme d'un anonyme aux Bourbons :

Antoinette et Louis furent mes bienfaiteurs
Le sacrilège coup qui leur ôta la vie
Causa bientôt la mort de leur fidelle amie.

Passant, sur mon tombeau viens répandre des pleurs !
Puis, cessant de pleurer ma mort digne d'envie,

¹⁵⁵ Anne Coudreuse, « Élégie, souffle historique et pathétique dans la poésie d'André Chénier », *Babel*, 2005/12, p. 79-90 ; J. Salvat, « Apogée et décadence... », dans P. Bourdin (dir.), *Les noblesses, op. cit.*, p. 431-442.

¹⁵⁶ SOAL-Děčín, c. 184, recueil du comte Ch.-J., n. d. désigné « monsieur de la Roche-lambert », il s'agit probablement du marquis Joseph de la Roche-Lambert (1751-1832) ou de son fils le comte Auguste qui sert également dans l'armée des princes. Pierre-Germain Aigueperse, *Biographie ou dictionnaire historique des personnages d'Auvergne*, Clermont-Ferrand, 1836, t. 2, p. 179-180.

¹⁵⁷ SOAL-Děčín, c. 184, recueil du comte Ch.-J., liasse ouverte par une « Épitre a Nancy Mac-Neven », fol. 4.

Les exécutions sont un choc que seule l'expression poétique semble à même d'exprimer avec suffisamment de force dans un premier temps. Les rameaux, symbole chrétien de l'entrée à Jérusalem et de la vie qui ne finit pas, sont couronnés des fleurs d'une monarchie à restaurer. L'épithaphe est un choix efficace pour marquer une nouvelle époque qui commence. Ce poème conservé en Bohême témoigne du tournant qui s'opère alors : c'est à la génération suivante de faire le deuil et de reconstruire la paix tout en conservant la mémoire de la monarchie française.

Napoléon est logiquement le personnage central du passage d'une époque à une autre. Plusieurs textes retracent son parcours depuis les campagnes d'Égypte. Ces dernières sont traitées dans une épître poétique « a buonaparte¹⁵⁹ », composée au moment où le général s'éloigne de Vienne et porte la conquête sur un autre front à la fin des années 1790. Ouverte sur le départ du « valeureux corse », elle retrace le début des campagnes d'Égypte. Il s'agit d'un hommage au général présenté comme un allié dans le contexte de la paix de Campo-Formio, et appelé à « porter la liberté/ dans la rade d'Alexandrie » pour contrer la puissance britannique. L'épître rejoint ainsi l'ambigüe fabrique du mythe napoléonien qu'Anne-Sophie Morel étudie chez Chateaubriand¹⁶⁰. Elle souligne que les campagnes d'Égypte fascinent Chateaubriand et nourrissent la rêverie héroïque du nouvel Alexandre¹⁶¹, que l'épître désigne comme « l'homme auquel on ne résiste pas ». La plume de Chateaubriand fait ainsi écho à la formation d'un imaginaire collectif, un « songe immense¹⁶² » permettant d'appréhender une violence fondatrice d'un ordre nouveau. Bonaparte devenant Napoléon faisait revivre le mythe du héros, dépositaire d'un génie particulier qui est en fait celui de son époque. Son énergie « était de son temps, elle venait de l'inspiration révolutionnaire » écrira Chateaubriand¹⁶³. Pour l'auteur anonyme de l'épître conservée en Bohême, l'aventure napoléonienne éclaire les troubles ressentis « dans ce siècle fécond en grands événements/ [où] Nous avons vu la magique cocarde/ Opérer bien des changemens ». Une nouvelle lecture de

¹⁵⁸ SOAL-Děčín, c. 184, n. d., fin des années 1790, écriture différente de celle de Charles-Joseph de Clary-Aldringen.

¹⁵⁹ Transcription en annexe 10, p. 362. SOAL-Děčín, c. 184, écriture différente de celle de Ch.-J..

¹⁶⁰ A.-S. Morel, *Chateaubriand et la violence de l'histoire dans les Mémoires d'Outre-Tombe*, Paris, Honoré Champion, 2014, p. 132-151, 463-474.

¹⁶¹ *Idem*, p. 467.

¹⁶² *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, XIX, 14, cité dans A.-S. Morel, *Chateaubriand, op. cit.*, p. 463.

¹⁶³ *Idem*, p. 468-469 (M. O. T., t. 1, XXIX, 5)

l'histoire se faisait jour, qui s'opposait à l'image de la tempête très présente parmi les premiers historiens de la Révolution¹⁶⁴.

Dans les textes suivants, le traitement de Napoléon adopte la tonalité plus sombre de l'ennemi admiré et craint. Les guerres de l'Empire introduisent logiquement un changement de regard. Dans un texte de l'écriture du comte de Clary intitulé « *an Napoleon* » et daté de décembre 1808, l'auteur compose en allemand un poème sur les conquêtes impériales. Le général qui avait « l'art [...] d'avoir les peuples pour amis¹⁶⁵ » devient l'ogre possédant « des milliers de serviteurs [*Knechte*]¹⁶⁶ ». Le comte utilise l'épître, une forme qui « mime l'envoi¹⁶⁷ » et résonne comme un appel motivé par l'exaspération du sang versé et de la paix impossible. L'usage de l'allemand dans la poésie fugitive s'éloigne alors des recherches littéraires de Goethe. Le comte écrit au temps de la poésie militante des guerres de libération comme celle d'Ernst Moritz Arndt (1769-1860), chantre de la pensée nationale dans l'espace allemand entre 1806 et 1818¹⁶⁸. L'aspiration à une liberté refondée accompagne la mobilisation de la *Landwehr* qui prépare l'implication d'un plus grand nombre de sujets de la monarchie dans les campagnes de la cinquième coalition formée en avril 1809. Il fait de Napoléon le grand adversaire de l'Europe, dont la définition politique varie ensuite selon les auteurs¹⁶⁹. Pour le fils de la princesse Marie-Christine de Ligne, composer en français n'est plus une évidence, mais un choix identitaire. Il exprime les aspirations à la refonte politique de l'espace germanique marqué par l'affaiblissement de la Prusse et l'appel à l'unité de la nation allemande dont les princes auraient trahi en se rapprochant de Napoléon¹⁷⁰. Les manifestes politiques dans lesquels les archiducs se présentent comme les libérateurs de « la nation allemande » trouvent ainsi un écho dans cette poésie militante d'un comte de Bohême qui défendait l'ordre monarchique aux frontières avec la Saxe du *Franzosenzeit*¹⁷¹.

Le contexte politique travaille en profondeur les formes de l'expression poétique de la haute noblesse au temps des révolutions. Comme pour la mise en perspective des caractères

¹⁶⁴ Olivier Ritz, « L'historien dans la tempête : images de l'écriture de l'histoire chez les premiers historiens de la Révolution (1789-1815), dans A. Vasak, *Entre deux eaux, op. cit.*, p. 309-328.

¹⁶⁵ Voir annexe 10, p. 362. SOAL-Děčín, c. 184, « épître à buonaparte », fol. 3.

¹⁶⁶ SOAL-Děčín, c. 184. Anne-Sophie Morel évoque la légende noire de l'empereur dans *Chateaubriand, op. cit.*, p. 132-151.

¹⁶⁷ N. Masson, *La poésie, op. cit.*, p. 121.

¹⁶⁸ W. Fink, « La trahison des princes. Ernst Moritz Arndt et le mouvement national allemand 1806-1815 », dans F. Knopper, J. Mondot (éd.), *L'Allemagne face au modèle français de 1789 à 1815*, Toulouse, PUM, 2008, p. 281-299.

¹⁶⁹ Peu après, les dépêches de Metternich appellent à détruire « ce prestige, cette fumée si légère qui jusqu'à présent servait la cause du gouvernement français ». R. de Metternich (éd.), *Mémoires, écrits et documents divers laissés par le prince de Metternich*, t. II, 1880, 3 avril 1809, p. 288-290.

¹⁷⁰ W. Fink, « La trahison des princes », dans F. Knopper, J. Mondot (éd.), *L'Allemagne, op. cit.*, p. 281-299.

¹⁷¹ Voir annexe 1 du chapitre VI, p. 281. M. Espagne, « La Saxe électorale à l'époque napoléonienne », dans F. Knopper, J. Mondot (éd.), *L'Allemagne, op. cit.*, p. 109-122.

sous la forme d'un dialogue philosophique en 1801, le comte de Clary revient sur les événements de l'année 1809 en écrivant un dialogue politique¹⁷². Cette fois, aucun nom tiré du répertoire poétique ou théâtral. N'importe qui peut incarner A. et B. dans cet échange sur les campagnes autrichiennes et l'occupation des français à Vienne. Le comte vient de terminer son service de major de la *Landwehr* de Bohême du Nord et s'apprête à retrouver la société nobiliaire des capitales. Il résume peut-être les conversations qu'il entend, et fait écho à la tonalité politique de son temps. On pourrait le reconnaître dans B., mais il donne une portée plus générale à ce texte dont le sujet empêche tout usage de noms de fiction. Le dialogue reprend toutes les erreurs qui semblent avoir été commises pour comprendre et critiquer une « guerre aussi mal faite » que celle de 1809. Il pointe ensuite l'occupation de Vienne dont les habitants sont « continuellement couvert[s] d'opprobre et de boue par ces vainqueurs arrogants ». Le comte met des mots sur la défaite et ses conséquences pour la monarchie des Habsbourg. Un certain esprit de revanche transparaît dans ces lignes. Le modèle de la conversation si important dans la littérature de société sert maintenant à exprimer le constat amer d'une élite qui doute de l'avenir de sa monarchie.

L'expression poétique permet de formuler un rapport au monde et au temps, saisi dans les moments les plus forts, depuis la naissance ou le deuil jusqu'aux campagnes des années 1800. La compilation de multiples petites pièces fournit un recueil de témoignages et de regards croisés sur une époque complexe, transmis d'une génération à l'autre. Après la mort du prince de Ligne, le comte de Lambertye excave de ses archives l'ode composée par le prince pour la mort de son fils François à Bruxelles en 1771¹⁷³. Il s'agit d'un réquisitoire furieux contre son époque, « le monde et son étalage [...] théâtre avili, sans décence et sans mœurs ». La guerre et la religion, les ministres et les paysans à la fin du XVIII^e siècle : aucun thème n'échappe au prince¹⁷⁴. Cette ode est communiquée à la famille et conservée dans les archives du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen. La perte de l'enfant est aussi un thème des poésies qui nourrissent une mémoire familiale.

En riant des caractères, en s'appropriant les grandes figures politiques ou en partageant la douleur de la perte, la poésie aide les individus à mieux comprendre leur époque, ou à exprimer leur désarroi face à des temps implacables. En même temps, la multitude des petites pièces enrichit le patrimoine culturel de cette grande famille de la monarchie des Habsbourg. Si de nouvelles voies poétiques sont explorées dans les années 1790-1800, l'appartenance à

¹⁷² Voir annexe 11, p. 371. SOAL-Děčín, c. 184, « Dialogue. 1809 a la fin ».

¹⁷³ SOAL-Děčín, c. 184. François de Ligne est né en 1764. Il s'agit probablement du comte Joseph-Emmanuel-Auguste (1748-1819), qui commande dans l'armée des princes.

¹⁷⁴ Voir annexe 12, p. 375. SOAL-Děčín, c. 184 : « Triste comme un anglais, au milieu des frimats ».

une grande famille d'Europe centrale demeure le premier champ de l'expression des individus dans leur siècle. C'est elle qui permet de comprendre la manière dont le comte Charles-Joseph s'avance et s'aventure dans le monde de la littérature entre 1790 et 1831.

B. Le travail littéraire de la haute noblesse en Europe centrale : le rapport aristocratique à la fiction au début du XIX^e siècle

Essais et traductions : quelques hybridations littéraires de la part d'un aristocrate polyglotte

Les écrits en langue française ne sont qu'une partie du fonds littéraire conservé à Děčín. Le comte de Clary-Aldringen travaille également la littérature de langue allemande et anglo-saxonne. On peut lire dans ces intérêts le reflet de sa situation familiale après l'union de la maison princière de Bohême avec celle des Pays-Bas autrichiens en 1775. Les travaux d'Antoine Berman sur la traduction des romantiques allemands et ceux plus récents de Mladen Kozul sur le baron d'Holbach ont mis en avant l'importance de la prise en compte des situations individuelles et familiales dans l'étude des pratiques culturelles dans les différents espaces de l'Europe des XVIII^e-XIX^e siècles¹⁷⁵. Le comte grandit dans un milieu plurilingue, entre un précepteur allemand, une mère qui ne parle que français, et un père qui pratique les deux langues comme nombre de seigneurs de son temps. L'activité littéraire de Charles-Joseph correspond à une éducation qui fait la part belle à la maîtrise des langues, et lui permet de s'ouvrir aisément aux ouvrages en anglais, en particulier aux romans gothiques qui renouvellement le paysage littéraire à la fin du XVIII^e siècle.

Les années 1800 sont une période avec très peu de journaux, mais pas sans écrits. Après avoir travaillé la poésie classique dans les années 1790, le comte approfondit son rapport à la littérature par des essais et des traductions. L'inscription dans le champ littéraire de son époque semble ainsi prendre le pas sur l'écriture de soi. Il peut s'agir d'un signe de l'importance du renouveau culturel de cette époque « entre-deux eaux », où l'héritage des Lumières est transformé par les expérimentations d'auteurs trop rapidement regroupés sous la désignation de « romantiques ».

Ce travail débute par le commentaire en français de l'épopée de Klopstock la *Messiade* en 1797, puis des œuvres dramatiques et romanesques de Goethe tirées du recueil allemand en 1800¹⁷⁶. C'est donc avec le français qu'il aborde les auteurs lus en allemand dans le texte,

¹⁷⁵ A. Berman, *l'Épreuve de l'étranger, culture et traduction dans l'Allemagne romantique, Herder, Goethe, Schlegel...*, Paris, Gallimard, 1984 ; M. Kozul, *Les Lumières imaginaires. Holbach et la traduction*, Oxford, SITE, 2016, p. 193-210.

¹⁷⁶ SOAL-Děčín, c. 183, 184. Plusieurs éditions d'œuvres complètes paraissent à Leipzig dans les années 1790, intitulées *Goethes sämtliche werke*. Le catalogue II de la bibliothèque (c. 744) indique qu'elles sont actualisées.

mettant en valeur la maîtrise des langues indispensable à la compréhension d'un « poème intraduisible » comme celui de Klopstock dont il résume et commente les chants¹⁷⁷. Dans le cas de Goethe, le comte ne commente pas sa poésie, pas plus que celle de Schiller qu'il lit à la même époque. C'est pourtant dans ce champ qu'il se montre actif, s'inscrivant ainsi dans les pas des artisans de la rénovation esthétique de l'époque romantique. Il s'essaie à la poésie allemande en travaillant le thème de la rose entre 1804 et 1809. Sa culture classique et la bibliothèque familiale lui permettent de rassembler toutes les références à la fleur : les auteurs classiques (Horace, Virgile, Le Tasse), mais également modernes et contemporains de langue française, anglaise et allemande (Marot, Malherbe, Milton, Thomson, Watts, Kleist). Ce panorama précède la rédaction de *Die Rose. Eine Rhapsodie* de 261 vers en 1804, suivie d'une version « améliorée » de 349 vers en 1809¹⁷⁸. Le comte tire parti de sa situation familiale pour chercher sa propre voie dans un milieu social où la langue française l'emporte dans les compositions littéraires des amateurs nobles.

Ses essais revisitent la conception traditionnelle des usages linguistiques de cette élite entre un français « sociolecte », langue de cour et de culture d'une part et un allemand administratif et scientifique de l'autre. Les recherches récentes indiquent que ces usages comportent une variété de nuances selon la nature et les circonstances de l'écriture dans le monde des noblesses¹⁷⁹. Nombre de nobles de Bohême engagés dans les sphères scientifiques et philosophiques écrivent en français et en allemand pour toucher un public élargi¹⁸⁰. La génération du comte est celle qui cultive les trésors littéraires de la « langue de Goethe » à mesure que s'impose la « figure totémique » de cet auteur dans l'espace allemand¹⁸¹. En 1822, Charles-Joseph peut encore écrire « Quelle langue que celle de Goethe ! Quelle clarté, quelle précision. Je prétends que c'est une langue à part, qu'il y a de l'allemand et du Goethe¹⁸² ». Avec son Ode, il prend part à son échelle au renouveau esthétique du romantisme outre-rhin.

¹⁷⁷ *Idem*, c. 183, décembre 1797. Nous renvoyons au chapitre III, p. 284.

¹⁷⁸ *Idem*, c. 184.

¹⁷⁹ I. Cerman, « La noblesse de Bohême », dans O. Chaline et alii, *Le rayonnement français, op. cit.*, p. 365-386 ; Claire Madl, « Pour une étude des choix de langue en milieu plurilingue : représentations et pratiques en Bohême à l'époque des Lumières », *Revue historique*, 2013/3 n° 667, p. 637-359.

¹⁸⁰ Voir les cas de Windischgrätz, de Hartig et de nombreux exemples autour des écrits en français, allemand et tchèque à la fin du XVIII^e siècle dans I. Cerman, « La noblesse de Bohême dans l'Europe française, *op. cit.*, p. 365-386. Ils font l'objet d'études particulières : Martina Ondo-Grečenková, « La noblesse de la monarchie des Habsbourg au cœur de la République des lettres européenne : le cas de la relation entre Windischgrätz et Condorcet », *Revue des Études Slaves*, 2007/78, p. 451-467 et « Le réseau scientifique européen de Joseph Nicolas de Windischgrätz », dans P.-Y. Beaurepaire, *La plume et la toile. Pouvoirs et réseaux de correspondance dans l'Europe des Lumières*, Arras, Artois presses université, 2002, p. 289-305 ; Claire Madl, « Tous les goûts à la fois ». *Les engagements d'un aristocrate éclairé de Bohême*, Genève, Droz, 2013.

¹⁸¹ Une figure qui ne va pas sans débats et questionnements retracés par le germaniste Jean-Pierre Lefebvre, « Goethe », *Medium*, 2015/1-2, *L'écrivain national*, p. 71-85.

¹⁸² SOAL-Děčín, c. 177, Journal Stuttgart, 16 avril 1822.

Il peut se présenter comme un poète de langue française et allemande, capable de faire naître une poésie personnelle entre deux langages et deux esthétiques.

Le comte s'oriente vers le domaine de la traduction qui fait l'objet de débats très vifs, suivis avec attention par les grands nobles¹⁸³. Le comte et la comtesse sont des lecteurs avertis, comme en témoignent leurs échanges autour de la nouvelle édition des lettres de Cicéron par Wieland, lue dès sa parution en 1808-1809. Le fond du texte se passe de commentaire ; c'est la capacité de l'auteur à faire renaître l'époque antique et à y transporter le lecteur moderne qui est saluée¹⁸⁴. Le comte se montre sensible aux notes de bas de page qui permettent une intervention plus directe du traducteur, et sont lues avec un plaisir égal au texte. À cette même époque, il traduit lui-même les auteurs anglais Southey et Walter Scott en allemand. Ce choix est intéressant, car il révèle l'intérêt croissant pour l'anglais au sein de cette élite. Le comte traduit d'abord quelques œuvres romantiques de Southey (1774-1843) en 1803, pour la satisfaction de passer d'une langue à l'autre et de bien rendre la « jolie romance triste », *The Widow*¹⁸⁵. Puis il traduit Walter Scott, notamment *The Lay of the last Minstrel* en 1809, et entre ainsi progressivement dans l'univers de la littérature d'inspiration médiévale qui fleurit dans l'espace germanique avec Goethe et Schiller¹⁸⁶. Charles-Joseph travaille la proximité entre littérature anglo-saxonne et littérature allemande où le théâtre de Shakespeare est à l'honneur¹⁸⁷. En 1809, il écrit avoir volé l'ouvrage de Walter Scott à la princesse Starhemberg qui le ramène d'Angleterre¹⁸⁸. Cette circulation et cette traduction amateur des originaux sont des manifestations de la présence sociale et culturelle des élites d'Europe centrale à l'heure de l'anglomanie. Le plaisir du traducteur est aussi une affirmation de la capacité du comte à mettre en relation différents mondes littéraires au moment précis où le commandement de son bataillon de la *Landwehr* l'appelle aux confins de la Bohême.

L'activité de traduction se déroule dans des circonstances bien précises, l'entrée dans les guerres nationales qui interrogent les fondements culturels des identités aristocratiques en

¹⁸³ Sur ces débats entre France et Allemagne : François Genton, « Le drame du *Sturm und Drang* dans la France de l'Ancien Régime », dans M. Gilli (éd.), *Le Sturm und Drang : une rupture ?*, Paris, Les Belles Lettres, 1996, p. 135-168 ; Ch. Lombez, La traduction, op. cit.. Voir aussi Nathalie Ferrand, « Les circulations européennes du roman français, leurs modalités et leurs enjeux », dans P.-Y. Beaurepaire, P. Pourchasse (dir.), *Les circulations internationales en Europe (1680-1780)*, Rennes, PUR, 2010, p. 399-410.

¹⁸⁴ SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à Louise, Gross Priesen, 30 mai 1809 : « N'est ce pas qu'il n'y a rien d'amusant comme les notes de Wieland et rien qui ne fait plus vivre à Rome sous Auguste du moins celles sur les satires d'Horace [Leipzig, 1786]. Je ne conçois pas ses lettres de Cicéron [Zurich, 1808-1809] ; traduites par un autre, elles m'ont bien ennuyées autrefois ».

¹⁸⁵ SOAL-Děčín, c. 184, *Die Wittwe*, c. 158, 13 septembre 1803. Il venait de traduire *Sappho* [1793] « d'un bout à l'autre » le jour précédent.

¹⁸⁶ *Ibidem*, d'après l'édition de Londres en 1806. Jean-Luc Gerrer, « La dimension historique dans *Götz von Berlichingen* », dans M. Gilli (éd.), *Le Sturm und Drang*, op. cit., p. 123-134.

¹⁸⁷ Christine Roger, *La réception de Shakespeare en Allemagne de 1815 à 1850*, Berne, Peter Lang, 2008.

¹⁸⁸ SOAL-Děčín, c. 159, 27, 30 mars 1809, p. 20, 25.

Europe centrale. Alors que le comte « harangue » ses hommes en allemand et écrit ses lettres en français, cette traduction de l'anglais a un écho singulier dans le contexte de l'alliance de l'Autriche et de l'Angleterre dans la cinquième coalition. En 1809, le comte cherche « une occupation qui me fasse oublier ou je suis¹⁸⁹ » : il trouve dans l'imaginaire romantique des poètes anglais une échappatoire à la réalité militaire de la campagne de 1809. Il n'oublie cependant pas qui il est, un aristocrate qui se distingue par une activité littéraire spécifique dans le contexte des bouleversements géopolitiques de son temps.

Ces conflits n'empêchent pas les circulations culturelles entre les élites cultivées, et contribuent peut-être à leur accélération. Les relations sociales du comte achèvent de le placer à un carrefour des littératures dans cette partie de l'Europe. Son amitié avec le comte Fédor Golovkine lui entrouvre les portes des compositions en langue russe. Le comte Golovkine réalise la traduction française d'une nouvelle dont il est peut-être l'auteur, et l'envoie à Vienne en la recommandant au comte de Clary comme s'il s'agissait d'une jeune noble en voyage :

j'ai adressé a Monsieur de Stadion un petit paquet que je l'ai prié de vous faire parvenir ; il contient la traduction d'une Nouvelle Russe, que j'ai trouvée trop jolie pour la laisser ignorer a ceux qui ne savent pas notre langue [...] ; j'ai désiré [la] dépayser afin de la former un peu ; [...] reclamez pour elle les bontés que je demande a vous-même ; et surtout qu'elles soient accompagnées de cette indulgence nécessaire a toute débutante mais surtout a celle qui comparait aux yeux d'un monde sévère loin de sa mere et de son Pays natal. Demandez au P^{ce} de Ligne de ne point exiger de ma pauvre petite Natalie (car c'est son nom) les graces et l'aisance d'une française [...] ; j'ai taché de la redresser un peu, j'ai crains ensuite que trop de sévérité ne détruise sa naïveté et l'originalité de son caractère¹⁹⁰.

Fédor Golovkine se fait le passeur d'une jeune littérature composée en langue russe, en demandant à Charles-Joseph d'être son médiateur dans un cercle où le jugement du prince de Ligne est redouté. Le français permet de faire découvrir une écriture « originale », qui rappelle le développement des conceptions organiques de la littérature attachant une production culturelle à une terre et un peuple dont elle révèle le génie¹⁹¹. Le français est aussi l'aune à laquelle elle est reçue dans cette société : le prince de Ligne apparaît comme une figure à convaincre en lui montrant qu'une autre esthétique est possible. Cet échange prélude au renouveau de la littérature russe à laquelle Pouchkine donne ses lettres de noblesse dans les

¹⁸⁹ *Ibidem*.

¹⁹⁰ SOAL-Děčín, c. 189, F. Golovkine à Ch.-J., *De la Campagne* (près de Moscou), 10 juillet 1805.

¹⁹¹ Gonthier-Louis Fink, « Von deutscher Art und Kunst. Le *Sturm und Drang* et le patriotisme culturel », dans M. Gilli (éd.), *Le Sturm und Drang, op. cit.*, p. 81-106. Les traités rassemblés par Herder en 1773 se composent d'essais sur Ossian et Shakespeare mais aussi sur l'art gothique et l'histoire de l'Allemagne : ce « pot-pourri » (G.-L. Fink) trouve donc un certain écho dans les archives du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen.

années 1820. Sans cesser de se reconnaître dans l'usage du français, les grands nobles mettent en rapport l'originalité culturelle de leur pays natal avec celle des milieux qu'ils fréquentent. Nous retrouvons ainsi la tension entre la mise en valeur patriotique des cultures locales et l'attachement à une communauté culturelle plus large qui fonde le cosmopolitisme aristocratique à la fin de l'époque moderne¹⁹². Les grands nobles tenants de l'Europe française des Lumières sont eux-mêmes des acteurs de la nationalisation des cultures au début du XIX^e siècle, dans la mesure où celle-ci dénote une capacité à évoluer dans le nouveau contexte des premiers développements du concept d'État-Nation en Europe¹⁹³.

Au regard des archives du comte de Clary, les années 1800 se détachent comme une phase de création très riche qui renvoie aux expérimentations littéraires de la période¹⁹⁴. Des renversements sont à l'œuvre. Les portefeuilles du comte conservent ainsi une ode intitulée « Cassandre, imitée de Schiller » qui reprend en français les thèmes mythologiques développés sous la plume allemande du poète¹⁹⁵. La poésie mythologique est « re-portée¹⁹⁶ » dans la langue maternelle de Charles-Joseph, qui est aussi celle des élites aristocratiques. En 1806, le comte réalise ainsi plusieurs brouillons de « La Chimère. Fable imitée de l'allemand de Pfeffel¹⁹⁷ ». Théophile Pfeffel (1736-1809), fondateur de l'académie militaire de Colmar en 1773, est déjà un « passeur » entre les Lumières et l'*Aufklärung*¹⁹⁸. Le comte ressent le besoin de revenir au français, alors qu'il ne laisse aucune traduction de cette langue vers l'allemand. Il semble donc conforter les pratiques linguistiques et culturelles de sa maison dans la monarchie des Habsbourg. Il se différencie de la comtesse Waleria Tarnowska (1782-1849) qui réalise des traductions du français vers le polonais dans les années 1810-1820¹⁹⁹. Alors que ces deux nobles présentent des parcours relativement similaires et se montrent « à leur aise dans cette position de passage entre plusieurs langues²⁰⁰ », chacun inscrit logiquement ses pratiques dans un contexte linguistique, social et politique spécifique en

¹⁹² Un exemple plus précoce, mais qui permet de mettre en perspective cette tension est celui du baron d'Holbach étudié par M. Kozul, *Les Lumières imaginaires. op. cit.* p. 193-210.

¹⁹³ Voir les analyses de C. Madl, *Tous les goûts, op. cit.* sur le rapport du comte Hartig aux « lettres européennes » et celles de Pierre-Yves Beaurepaire, *Le mythe de l'Europe française au XVIII^e siècle*, Paris, Autrement, 2007.

¹⁹⁴ Plusieurs exemples dans A. Vasak, *Entre deux eaux, op. cit.*, p. 329-354.

¹⁹⁵ SOAL-Děčín, c. 184, il n'est pas certain que l'écriture soit celle du comte.

¹⁹⁶ En référence à A. Berman, *l'Épreuve, op. cit.*, p. 18.

¹⁹⁷ SOAL-Děčín, c. 184.

¹⁹⁸ Gabriel Braeuner, *Pfeffel l'Européen : esprit français et culture allemande en Alsace au XVIII^e siècle*, Paris, Nuée Bleue, 1994, p. 19.

¹⁹⁹ Michel Braud, « Le journal intime de la comtesse Waleria Tarnowska », dans E. Gretchanaïa *et alii* (dir.), *La francophonie européenne aux XVIII^e-XIX^e siècles. Perspectives littéraires, historiques et culturelles*, Berne, Peter Lang, 2012, p. 173-184.

²⁰⁰ *Ibidem*, p. 179.

Europe centrale. La traduction noble ne s'assimile pas au travail des érudits étudiés par Antoine Berman²⁰¹.

La façon dont les grands nobles se positionnent « eux-mêmes à la charnière entre deux cultures et deux langues²⁰² » valorise les héritages culturels de leurs familles tout en les ouvrant au renouveau poétique et plus largement littéraire de leur période. Dans une certaine mesure, les poèmes du comte montrent combien la construction historique des grandes maisons aristocratiques peut être porteuse d'enrichissements des cultures poétiques de l'âge romantique. Aux alliances européennes font écho de nombreuses interpénétrations culturelles dont les fruits plus ou moins « monstrueux » accompagnent le passage des Lumières aux romantismes, une période d'hybridation des genres selon Catherine Ramond²⁰³. Le comte expérimente l'émergence de la « nouvelle poésie fugitive » qui impose progressivement la représentation de l'allemand comme « langue de la nature » « *Naturschprache* » par rapport à un français « langue des arts » « *Kunstsprache* » dans les conceptions contemporaines²⁰⁴. Son activité prélude aux interactions poétiques que Christine Lombez étudie pour les années 1820-1840, période où « se voit introduite [...] « sous une forme très française, une réalité poétique nouvelle d'inspiration allemande²⁰⁵ ». Les héritages des grands nobles d'Europe centrale les placent au carrefour d'anciennes et de nouvelles écritures, une position spécifique dans la constitution « d'espaces culturels nationaux » au XIX^e siècle²⁰⁶.

Sur sa version finale du manuscrit *La Chimère*, le comte ajoute « édition approuvée ». Il indique ainsi que le texte a été lu et validé par le cercle Clary-Ligne. Ses essais ne se comprennent que dans ce contexte de la littérature en société qui anime les grandes familles. Or cette littérature s'écrit et se lit principalement en français, la langue maternelle du comte et celle des élites de la fin du XVIII^e siècle. C'est par les écrits en langue française que le comte acquiert la discrète notoriété des amateurs nobles du début du XIX^e siècle. Il s'illustre alors dans le genre du conte et de la nouvelle qui sont les formes les plus appréciées du lectorat aristocratique au début du XIX^e siècle.

²⁰¹ A. Berman, *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique : Herder, Goethe, Schlegel, Novalis, Humboldt, Schleiermacher, Hölderlin*, op. cit.. Voir aussi Hans Fromm, *Bibliographie deutscher Übersetzungen aus dem Französischen 1700-1948*, Baden-Baden, VKW, 1950-1953.

²⁰² M. Braud, « Le journal intime... », dans E. Gretchanaïa et alii (dir.), *La francophonie op. cit.*, p. 179.

²⁰³ C. Ramond, « Entre deux siècles, entre deux genres. Quelques monstres littéraires au tournant du siècle », dans A. Vasak, *Entre deux eaux*, op. cit., p. 329-354.

²⁰⁴ Selon les termes cités par Antoine Berman sur Novalis (1772-1801), dans *L'Épreuve*, op. cit., p. 145.

²⁰⁵ Ch. Lombez, *La traduction*, op. cit., p. 187.

²⁰⁶ *Ibidem*. Parmi d'autres acteurs, comme les jésuites dont l'activité poétique et politique en Biélorussie est étudiée par Denis Kondakov, « Les « coquins de la Russie Blanche » : la francophonie jésuite en Biélorussie aux XVIII^e et XIX^e siècles », dans E. Gretchanaïa et alii (dir.), *La francophonie*, op. cit., p. 137-151.

Des formes courtes entre réalité et fiction pour une notoriété discrète dans les années 1800

Avec ces travaux qui ne sont pas dénués d'érudition, le comte ne quitte pas les formes classiques les plus courantes dans la littérature de société : l'ode pour la rose, l'épître pour chanter la vie à Teplitz, ou la fable avec *La Chimère*. Tout au long des années 1800, il est loin de délaisser l'écriture en français pour ses compositions. Il rédige un roman en lettres en 1803, ainsi que plusieurs contes ou nouvelles entre 1800 et 1810. Ces genres s'inscrivent tout à fait dans les attentes du milieu aristocratique, ainsi que le montrent les travaux littéraires de la princesse Alexandrine de Dietrichstein (1775-1817) conservés dans les archives de Brno²⁰⁷. Grâce à ces textes, Charles-Joseph de Clary obtient une certaine reconnaissance de la part de la société Chotek, par exemple en 1807 :

Et puis ce joli conte ! [...] Vous avez un véritable talent pour écrire de ces jolies petites choses, gaies, ou tristes, dans tous les genres ; vous avez été trop modeste pour me dire l'effet qu'il a fait à Teplitz [...] ; je n'ai pas voulu en privé les Neuhofer ; [...] ; nous avons fini avant-hier *Corinne*²⁰⁸ ; on essayait des lectures, des contes justement, qui ne réussissaient pas ; alors je dis que j'en avais un, et je lut le votre, en contant comment il a pris naissance ; rengorgez vous bien, car je vous assure qu'un auteur, ne peut pas avoir de succès plus brillants.²⁰⁹

Cette lettre met en évidence l'importance de la lecture collective dans les familles aristocratiques, valorisant l'usage du français au cours des divertissements culturels dans les châteaux de Bohême. Après la lecture du roman de voyage de Madame de Staël, le « conte des souris » de Charles-Joseph rencontre le succès car il est tiré d'une histoire vraie arrivée à sa tante Christine de Ligne. Cette dernière est le personnage principal du conte qui se pare ainsi d'un charme « familial ». Les compositions en langue française disposent d'un public réceptif avant même que leur qualité littéraire soit estimée.

Les premières réussites d'auteur du comte sont donc liées au fait que le mode de vie de la haute noblesse est inscrit au cœur de ses compositions. Dans les années 1800, Charles-Joseph compose une nouvelle intitulée « Invraisemblable histoire, ou Sophie » qui relate une crainte fondamentale, celle de l'incendie²¹⁰. La nouvelle débute sur la ruine du superbe hôtel de la marquise de Saint-Erbane dont Sophie réchappe de peu. La famille doit recomposer sa vie dans le Languedoc en comptant sur les relations familiales. Le comte développe ensuite une intrigue sentimentale dans la veine des romans de son enfance. S'il éprouve le besoin

²⁰⁷ Martina Musilová, *Le cycle de l'amour écrit par la princesse Alexandrine de Dietrichstein, née comtesse de Schouvaloff*, České Budějovice, Filozofická Fakulta, *Bakalářská práce* (dir. Jitka Radimská), 2011, p. 25-28.

²⁰⁸ Germaine de Staël, *Corinne ou l'Italie*, Londres, 1807.

²⁰⁹ SOAL-Děčín, c. 187, la comtesse Louise à son mari, Neuhoř, domaine Chotek près de Prague, 17 oct. 1807.

²¹⁰ Voir annexe 13, p. 378. SOAL-Děčín, c. 184, s. d., années 1800.

d'un titre comme celui-ci, c'est pour souligner le caractère fictionnel d'une trame pour le moins calquée sur le quotidien aristocratique. La crainte de l'accident et de la ruine apparaît à de nombreuses reprises dans les journaux, que ce soit pour témoigner de scènes de ce type à Teplitz ou relater les incendies qui détruisent les théâtres européens²¹¹. La littérature de société repose sur ce jeu entre l'inclusion de personnages réels (Christine de Ligne) dans une fiction où les souris parlent, ou de personnages fictionnels dans un cadre proche de celui des auteurs et lecteurs nobles de *Sophie*.

Le récit épistolaire est le genre qui se prête le mieux à ce jeu avec les pratiques aristocratiques, car il met en valeur l'usage de la correspondance intériorisé par les nobles dès leur plus jeune âge. Le comte en a bien conscience lorsqu'il compose un roman en lettres l'année où il lit les *Liaisons dangereuses* et découvre les joies du mariage en 1803²¹². Il explore à son tour le thème des relations sociales entretenues au prisme de l'échange épistolaire avec ses subtilités et ses pièges. Madame de Robelle et Sophie de Valsonne sont ses personnages, et leur nom suffit à inscrire cette composition dans l'héritage littéraire de ce genre à la fin du XVIII^e siècle, sans pour autant qu'il s'agisse d'une imitation de Laclos²¹³. Le comte s'inscrit dans le prolongement et la réactualisation de cette forme littéraire entre 1790 et 1825, soulignée par Lucia Omacini²¹⁴. L'originalité du texte vient des « vraies dates » apposées sur trente-et-une lettres fictives ayant pour cadre narratif les mobilités nobiliaires entre capitales et campagnes. Vienne et le grand monde, Carlsbad et ses bains, Dresde et sa galerie ou encore l'évocation du banquier Arnstein introduisent la réalité du comte dans sa fiction. À cela s'ajoute le charme d'un roman dont les lettres pourraient avoir été composées dans les lieux cités, épousant ainsi les mobilités du comte, ce que dément le journal de 1803. Les lettres ont l'air d'être sorties de ses archives, conformément au pacte proposé aux lecteurs du genre épistolaire, notamment avec la préface de la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau en 1761. Le comte ne compose plus seulement sur la vie aristocratique mais avec elle. Il propose une forme de « réalité augmentée » qui est une mise en littérature des pratiques de son milieu social. Les mobilités et plus encore l'écriture des correspondances ont un rôle clé dans la construction des identités en Europe centrale, comme cela a été souligné lors d'un récent colloque²¹⁵. Un lecteur non averti peut lire le roman pour son fond, mais celui qui connaît le

²¹¹ Parmi de nombreux exemples, une description très détaillée dans SOAL-Děčín, c. 179, Teplitz, 10 sept. 1823.

²¹² *Idem*, c. 184, 1803, le manuscrit ne porte pas de titre, ou la page de celui-ci s'est perdue.

²¹³ Nous avons consulté la thèse de Laurent Versini, *Laclos et la tradition : essai sur les sources et la technique des Liaisons dangereuses*, Paris, Klincksieck, 1968.

²¹⁴ L. Omacini, *Le Roman épistolaire français au tournant des Lumières*, Paris, Champion, 2003.

²¹⁵ F. Cadilhon, M. Figeac, C. Le Mao (dir.), *La correspondance et la construction des identités en Europe centrale*, Paris, Champion, 2013.

comte peut s'amuser de ces rapprochements entre réalité et fiction. La littérature est un autre moyen de penser, voire d'idéaliser cette société aristocratique au début du XIX^e siècle.

Il est à noter que le théâtre de société composé par les amateurs est peu présent dans les archives Clary-Aldringen, hors quelques pièces comme les dialogues du comte de Clary ou *L'Abbaye de Théléne* revisitée par le comte Elzéar de Sabran dont Charles-Joseph copie le manuscrit²¹⁶. Les livrets manuscrits retrouvés sont ceux des rôles copiés par les acteurs amateurs. Ces derniers investissent sans hésiter le champ de la poésie, du conte ou de la chanson, mais semblent plus réservés quant il s'agit de la dramaturgie. Le cas de la princesse Dietrichstein nuance ces observations, car elle laisse de treize pièces dont quatre tragédies²¹⁷. Toutefois, ces ouvrages demeurent pour la plupart inachevés, ce qui suggère une attitude différenciée par rapport aux contes et aux nouvelles que la princesse aboutit. Ces indices suggèrent que l'accès aux comédies françaises de l'époque fournit un éventail de pièces convenues ou fameuses qui semblent structurer un répertoire bien construit, immédiatement accessible et « validé²¹⁸ ». Il conduit peut-être les auteurs à se tourner vers des genres différents pour enrichir d'autres répertoires, hors de la dramaturgie omniprésente dans leur quotidien culturel. Contes et nouvelles offrent d'autres ressources pour une vie en société marquée par la pratique de la lecture collective entre 1790 et 1830.

Les amateurs de la noblesse y trouvent des références partagées. Ils forment alors une communauté culturelle omniprésente dans la fabrique de ces textes qui prolongent l'esthétique de la circonstance étudiée précédemment dans le cadre de la poésie. Dans le prologue de la nouvelle *Coralie* en 1803, le comte inscrit sa composition sous le signe de la sociabilité :

D'où est-elle cette romance ? [...] – Je l'ignore [...] Ah ! je voudrais bien la voir l'histoire de Coralie [...] elle n'existe pas ? eh bien madame, écrivez là cela vous sera bien aisé ! – Pourquoi pas ? allons mettons nous tous à l'ouvrage, écrivons chacun de notre côté l'histoire de Coralie²¹⁹.

Le journal, qui retrace le processus de composition (comparé à une gestation), indique qu'il s'agit d'un procédé²²⁰. Le comte situe son texte dans la logique de fabrique collective

²¹⁶ SOAL-Děčín, c. 184, cahier individuel. La pièce à pour protagonistes les personnages de l'utopie de Rabelais. Elle inclut des chants en vers, une pratique courante dans le théâtre de société. Elle est « jouée au Calenberg [campagne proche de Vienne, acquise par le prince de Ligne dans les années 1790], le 22 Aout 1792 ».

²¹⁷ M. Musilová, *Le cycle de l'amour, op. cit.*, p. 25-28.

²¹⁸ Sur la constitution de ce répertoire, nous renvoyons surtout à M.-E. Plagnol-Diéval, D. Quéro (éd.), *Les théâtres de société au XVIII^e siècle*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2005 et R. Markovits, *Civiliser l'Europe. Politiques du théâtre français au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2014, p. 125-133, avec en perspective les analyses d'Alexei Estratov, *Les spectacles francophones à la cour de Russie (1743-1796) : l'invention d'une société*, Oxford, Voltaire Foundation, 2016.

²¹⁹ SOAL-Děčín, c. 184, également intitulée « commune histoire ».

²²⁰ *Idem*, c. 158, 30 juillet-4 août. Le comte se dit « gros » de *Coralie*.

attachée à la poésie fugitive des élites nobiliaire depuis le XVIII^e siècle. Nombre de compositions se fondent donc sur l’articulation entre l’oral des histoires racontées en société et leur mise par écrit. Le comte « compose » par exemple une « histoire de revenants (je crois) [*sic*] de monsieur de Bombelles a madame de Kloest²²¹ » dont il se fait le porte-parole. Il ne se revendique pas auteur, mais passeur d’un fond culturel partagé que sa plume permet de préserver, de mettre en valeur, et de faire circuler²²². Ces filiations revendiquées délimitent une communauté culturelle qui donne une caution et une valeur spécifique aux textes dont elle est bien souvent la matrice. La littérature de société ne se définit pas par un genre précis, mais par un premier public identifié et invité à participer aux textes. Il s’agit aussi d’une protection de toute accusation de prétention littéraire au statut d’auteur, puisque le comte affirme n’avoir fait que répondre à une sollicitation ou copier un récit dont il n’est pas à l’origine. C’est donc en prêtant sa plume aux voix qui animent la sociabilité aristocratique qu’il s’avance dans un champ authentifié au début du XIX^e siècle.

Tout en nourrissant l’entre soi du cercle familial et élitare, ces pratiques s’ouvrent à la dynamique littéraire de l’époque. Les titres des nouvelles du comte de Clary rappellent plusieurs œuvres contemporaines, *Delphine* (1802) et *Corinne* (1807) de Madame de Staël, ou *Valérie* de madame de Krüdener (1803)²²³. En 1805, *Nathalie* du comte Golovkine et plus tard *Adolphe* de Benjamin Constant (1816) indiquent que ces textes se rattachent moins à une écriture féminine qu’à l’émergence du roman personnel au début du XIX^e siècle²²⁴.

Ces productions explorent la conception du héros et des sensibilités romantiques, tout en se plaçant ici dans l’héritage des intrigues sentimentales de la fin du XVIII^e siècle. La garantie de l’écriture collective, reçue et « approuvée » par la société du comte lui permet d’aborder le thème des amours d’un jeune homme lassé du monde avec une indigène, Coralie, qu’il ramène dans le monde après son naufrage. Ce thème rencontre une actualité évidente dans les sociétés de la fin de l’époque moderne, et rappelle les trois nouvelles de la jeune Madame de Staël publiées en 1795²²⁵. Plus que les relations « interraciales » ou l’esclavage, le récit est celui de la rencontre entre la « nature » et la « civilisation ». Par rapport aux autres

²²¹ *Idem*, c. 184.

²²² Sur le développement des histoires de fantômes très présentes dans la littérature fantastique anglo-saxonne: Pierre-François Gorse, « *Ghost Stories* », dans P. Brunel, J. Vio-Dury (dir.), *Dictionnaire des mythes du fantastique*, Limoges, PULIM, 2003, p. 149-148. On retrouve ces histoires dans les archives du comte Hartig : C. Madl, *Tous les goûts*, *op. cit.*, p. 423.

²²³ La baronne est connue des Clary depuis ses séjours à Teplitz. Le comte peut avoir eu vent de ces manuscrits au moment de composer *Coralie*. Ses textes sont étudiés par E. Gretchanaïai, *Je vous parlerai*, *op. cit.*.

²²⁴ Ce qui nuance l’étude sous l’angle du genre de Chantal Bertrand-Jennings, *Un autre mal du siècle. Le romantisme des romancières (1800-1846)*, Toulouse, PUM, 2005.

²²⁵ *Histoire de Pauline, Adélaïde et Théodore, Mirza ou lettres d’un voyageur*, composées à partir de 1786, abordent les thèmes de la mondanité ou de l’esclavage.

œuvres du comte, le ton est triste. Coralie meurt seule et fidèle à son amour après qu'Alfred n'a cédé aux séductions du monde. Ce dernier est une forme d'anti-héros pris dans les mailles d'une société où il peine à définir sa personnalité, et c'est là le fond de la nouvelle. Elle se referme sur les tourments d'Alfred que « rien ne put tirer de sa mélancolie ; jeune encore, riche et fait pour plaire, il renonça au monde et fuyoit les hommes²²⁶ ». Il devient le « gardien fidelle » de la tombe de Coralie que l'on montre aux voyageurs comme le « tombeau de la romance ». Les amours malheureuses, la question de l'insertion sociale et la fuite hors du monde sont des motifs romantiques présents dans cette œuvre.

Les fonds nobiliaires d'Europe centrale recèlent des trésors inédits en raison de la confidentialité aristocratique qui entoure ces productions²²⁷. Certains s'en échappent, à l'instar d'*Ourika* de Claire de Duras qui connaît un grand succès en 1823. Le journal de Claire indique que l'idée lui vient d'une anecdote entendue au cours d'une conversation en 1821. Son manuscrit circule au sein d'un public choisi avant la publication anonyme en 1823. Cécile Charpentier parle d'un « revers de salon » avec une édition contrainte demandée par Alexandre de Laborde et qui parvient au comte de Clary dès sa parution²²⁸. Charles-Joseph retrouve avec plaisir un sujet qu'il a lui-même laissé exposer dans les salons de la noblesse d'Europe centrale. En effet, plusieurs versions manuscrites de ses textes ont été retrouvées dans ses archives, ou celles de la comtesse Louise Clary-Aldringen. Les productions aristocratiques soulignent un décalage entre la notoriété de l'amateur qui écrit sous l'autorité collective de sa société et la célébrité des auteurs comme Schiller qui assume son statut de « vedette littéraire » à la fin du XVIII^e siècle²²⁹. La littérature de société se définit comme un champ bien spécifique, qui interroge le rapport particulier des aristocrates au statut d'auteur au début du XIX^e siècle.

Le comte de Clary-Aldringen et la « qualité d'auteur » au début du XIX^e siècle

Le comte apporte un grand soin à ses compositions, mais il reste au stade du manuscrit. Il n'est pourtant pas étranger au monde de l'édition. Il pourrait disposer des ressources

²²⁶ SOAL-Děčín, c. 184, « Commune histoire » ou *Coralie*.

²²⁷ Nous pensons notamment aux *Cycle de l'amour* de la princesse Dietrichstein composé dans les années 1830, qui emploie le registre du merveilleux pour explorer le thème de l'amour et de la foi avec quatre textes intitulés *Amour allemand*, *Amour italien*, *Amour russe* et *Amour suisse*. Ces textes entretiennent un lien étroit avec les appartenances et le mode de vie de la princesse issue d'une famille russe et convertie au catholicisme à Rome en 1809. M. Musilová, *Le cycle de l'amour*, op. cit..

²²⁸ C. Charpentier, « De salonnière à auteur : Claire de Duras, une romancière de 1822 », dans A. Vasak (dir.), *Entre deux eaux*, op. cit., p. 385-400.

²²⁹ Jean Mondot, « Schiller entre notoriété et publicité ou la fascination de l'espace public », dans R. Haytz, R. Krebs (éd.), *Schiller publiciste/ Schiller als Publizist*, Berne, Peter Lang, 2007, p. 3-23.

éditoriales du prince de Ligne. Le comte fait plusieurs courses à Dresde où les frères Walther impriment les *Mélanges militaires, littéraires et sentimentales* entre 1795 et 1811, et y accompagne le prince en 1812²³⁰. Au début des années 1810, il contribue à une publication en collaborant à l'illustration des romans du baron de La Motte-Fouqué (1777-1843). Le comte n'est pas entré directement en contact avec cet auteur avant de participer à la réalisation de belles gravures pour des éditions du conte *Ondine* (1811) et de la romance *L'Anneau Magique* (1813)²³¹. Les circonstances qui le conduisent à cet ouvrage restent à éclaircir, mais il semble que le contexte des circulations thermales ait joué un rôle important. Le comte imagine les dessins, en trace les contours, et travaille avec le peintre Schnorr pour achever les gravures²³². Ces illustrations sont la seule œuvre offerte au grand public par Charles-Joseph de Clary-Aldringen²³³. Il n'accepte cette publicité qu'au travers du dessin et d'un intermédiaire. Le baron de la Motte-Fouqué est une « figure publique » qui lui permet de ne pas se confondre avec les artistes professionnels et commandités²³⁴. Il se positionne en aristocrate amateur soutenant le talent des auteurs de son temps tout en y ajoutant sa touche personnelle. Il entretient ainsi le mythe de la légèreté nobiliaire opposé au labeur des gens de plume qui marque la relation entre grands nobles et écrivains comme l'ont montré les analyses d'Antoine Lilti²³⁵.

Le comte construit une notoriété en s'appuyant sur la célébrité du baron de la Motte-Fouqué. *Ondine* n'est jamais bien loin lors de ses visites à Vienne et surtout dans les villes étrangères entre 1814 et 1822. Il envoie son domestique chercher l'ouvrage suite à la demande du prince Frédéric de Gotha, et se distingue dans un salon empli d'étrangers dont le poète Jacopo Ferreti qui improvise en italien sur le texte²³⁶. L'ouvrage sert les circulations de l'amateur noble. Charles-Joseph n'impose pas l'ouvrage mais l'offre parfois, et de cette façon met en valeur ses gravures tout en contribuant à la renommée de La Motte-Fouqué. Une forme de double promotion s'exerce ainsi, avec une reconnaissance personnelle d'un grand noble dans les cercles aristocratiques d'une part et une publicité pour l'auteur de l'autre. Pour le comte, cette pratique est efficace : les lettres du professeur Friedrich Heinrich von der

²³⁰ SOAL-Děčín, c. 159, Journal 14 août 1812.

²³¹ Conservées dans les archives du musée de Teplitz et SOAL-Děčín, c. 185.

²³² Voir annexe 15 du chapitre VIII, p. 344.

²³³ Son nom apparaît ainsi dans les catalogues comme la *Bibliothek der schönen Wissenschaften*, Leipzig, Wilhelm Engelmann, 1837, p. 93, pour une édition d'*Undine* annoncée à Leipzig en 1816.

²³⁴ Sur cette notion, nous renvoyons à Antoine Lilti, *Figures publiques. L'invention de la célébrité (1750-1850)*, Paris, Fayard, 2014.

²³⁵ Antoine Lilti, *Le monde des salons, sociabilités et mondanités à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005, p. 169-185.

²³⁶ SOAL-Děčín, c. 161, cah. XI, 9 avril 1819, p. 37. Ferreti est maître de chapelle

Hagen en 1816 ou les écrits de Friedrich von Matthison en 1819 font allusion à la présence d'un comte Clary de Teplitz/de Vienne, « versé dans les beaux arts » à Florence et à Rome²³⁷. Le noble qui ne dispose pas de la richesse d'un prince mécène comme Joseph de Lobkowitz doit d'abord s'engager en personne et s'illustrer pour gagner une reconnaissance par les arts. En 1823, le comte connaît l'édition du journal de l'épouse du baron de la Motte-Fouqué. Il consigne en effet dans le sien les pages où il est fait allusion au séjour du couple à Teplitz en 1822. Cette publication contient un poème du baron dédié au « comte de Clary, le dessinateur d'Ondine et de l'Anneau magique²³⁸ ». Le comte écrit alors : « A la bonne heure ; me voila a cheval sur la plume de fouqué vers l'immortalité. Heureux ceux qui comprennent ces vers, malheureux ceux qui les trouvent bons²³⁹ ». Cette remarque fait écho à la pratique de la dédicace des auteurs à leur protecteur. Elle scelle une nouvelle forme de promotion du talent nobiliaire construite en croisant la plume et les pinceaux au début du XIX^e siècle.

Le comte ne renouvelle pourtant pas l'expérience. Il s'agit donc d'une contribution ponctuelle qui exclut toute idée de collaboration suivie ou d'une carrière d'illustrateur, alors même qu'il développe sa technique et sa peinture de paysages en Italie entre 1818 et 1820. La haute noblesse ne distille qu'avec soin ses compositions ancrées dans le milieu où elles « prennent naissance » pour reprendre les termes de la comtesse Louise en 1807²⁴⁰. La production littéraire du comte demeure manuscrite, ce qui assure un contrôle sur sa diffusion. Elle reste à la discrétion d'un cercle restreint, familial et amical. Charles-Joseph n'entreprend pas de démarche auprès des éditeurs, soit qu'il entende garder la main sur ses compositions, soit qu'il estime que leur qualité ne mérite pas une publication. Entrer en littérature à la fin de l'époque moderne revient à se définir par rapport à un public et à accepter d'être défini par lui. Les auteurs amateurs évoluent ainsi sur une échelle de publicité qui s'étend de la notoriété familiale jusqu'au grand public symbolisé par les critiques des gazettes littéraires suivies par le comte.

Le comte de Golovkine en fait l'expérience avec *Blanche, princesse d'Amalfi* à Berlin en 1804. Avec la copie manuscrite qu'il envoie au comte Charles-Joseph, il indique que « ce soir j'en fais bien malgré moi, la lecture chez madame la Comtesse de Fontana. [...] Le succès de ma Princesse a l'Hotel de Radziwiłł a fait des curieux²⁴¹ ». Les visites de politesse

²³⁷ Friedrich Heinrich von der Hagen, *Briefe in die heimat aus Deutschland, der Schweiz und Italien*, Breslau, J. Max, 1818, vol. 1, p. 201, 25 sept. 1816 ; Heinrich Döring, *Friedrich von Matthisson's leben*, Zurich, Orell, Füssli u. c., 1833, p. 211.

²³⁸ C. de la Motte-Fouqué, *Reiseerinnerungen*, éd. Esslingen, Neumann, 2014, p. 143-144.

²³⁹ SOAL-Děčín, c. 179, journal 7 août 1822 (écrit en 1825), p. 6.

²⁴⁰ SOAL-Děčín, c. 187, L. à Ch.-J., Neuhoff, 17 oct. 1807.

²⁴¹ *Idem*, c. 189, Fédor Golovkine à Ch.-J., Berlin, 11 février 1804.

du grand noble se muent progressivement en tournée des salons qui l'éloigne de la discrétion à laquelle il s'affirme attaché :

Tout le monde me demande la lecture de cette bagatelle. à chaque fois l'auditoire augmente ; il y a des sots qui y reviennent deux fois et quand j'y songe bien, cela me paroît plutôt un ton qu'un succès. Avant-hier madame de Staël eut son tour chez le ministre d'Angleterre ; je me croyois au Parlement, plaidant la cause d'une des filles de Henri VIII tant il y avoit d'anglais. Je fus très content de l'auteur de Delphine, non pas à cause des louanges qu'elle me donna, mais des raisonnemens dont elle les accompagna. Ce n'étoit point un maître qui encourage le talent naissant d'un élève, mais un rival généreux qui demande et rend compte des opinions auxquelles une semblable lecture donne occasion de paroître²⁴².

Fédor Golovkine voit le lectorat amical se muer en un auditoire et les lectures de société en lectures publiques. Il doit se confronter au jugement de la « société », formé dans les salons des capitales et redouté par bien des auteurs du XVIII^e siècle²⁴³. Son œuvre est critiquée, notamment par l'une des écrivaines les plus en vue de son temps. Madame de Staël est l'archétype de la figure mondaine, sociale et littéraire²⁴⁴. Le comte russe doit assumer un engagement social sur la scène littéraire de la société berlinoise. La pression est forte : « l'idée d'être vis à vis de trente personnes avec un cahier, des bougies, et un verre d'eau me fait mal au cœur. La qualité d'auteur me va comme un habit trop long ou trop étroit²⁴⁵ ». Si la qualité de noble lui va comme un gant, celle d'auteur demande un apprentissage. La confrontation au public des grands, éventuellement suivie de celle au grand public n'est jamais évidente. Fédor Golovkine semble prévenir le comte de Clary en lui présentant encore l'expérience de son épouse qui publie un roman à Berlin en 1802 et s'apprête à renouveler l'expérience en 1804 : « que de nouveaux chagrins l'impression lui prépare ! » s'exclame-t-il en songeant aux « ennemis » que la comtesse s'est fait en s'avançant sur la scène littéraire de son époque²⁴⁶. Le comte est donc indécis sur l'idée d'une publication à la fin de 1804, écrivant qu'une fois passés de mode, « ma princesse et moi mourrons au monde²⁴⁷ ». Les dynamiques sociales qui conduisent les auteurs à produire leur texte devant un lectorat choisi sont toutefois d'excellents marchepieds vers affirmation du statut d'auteur. Une fois franchie cette première étape berlinoise, le comte russe se montre plus assuré en « laissant paraître » ses convictions

²⁴² *Idem*, Berlin, 31 mars 1804.

²⁴³ Voir A. Lilti, *Le monde des salons*, *op. cit.*, p. 169-185. Nous n'employons pas l'expression de « tribunal de l'opinion » en raison de son sens politique, mais nous renvoyons à l'exposé des débats historiographiques dans Pierre-Yves Beaurepaire, *La France des Lumières 1715-1789*, Paris, Belin, 2011, p. 749-755.

²⁴⁴ Roger Marchal (dir.), *Vie des salons et activités littéraires de Marguerite de Valois à Mme de Staël*, Nancy, PUN, 2001.

²⁴⁵ SOAL-Děčín, c. 189, F. G. à Ch.-J., Berlin, 11 février 1804.

²⁴⁶ *Ibidem*. Les ouvrages en question n'ont pu être identifiés.

²⁴⁷ *Ibidem*.

politiques dans *Considérations sur la constitution morale de la France* (Genève, 1815), puis *L'éducation dans ses rapports avec le gouvernement* (Genève, Paris, 1818) et finalement sa *Princesse d'Amalfi* (Paris, 1821)²⁴⁸.

Alors qu'il dispose de beaux manuscrits grâce à ses compositions ou ses récits de voyage, le comte de Clary ne suit pas un parcours similaire. La raison tient peut-être à ce lien entre les textes et la qualité de leur auteur. Il ne souscrit pas tout à fait à la conception de Madame de Staël qui explique au comte Golovkine en 1805 que « chaque ouvrage que je publie me semble une fille que j'ai élevée de mon mieux, une fois mariée, je ne m'en occupe plus ; c'est à elle à faire sa fortune²⁴⁹. » Le comte sait aussi que « l'image d'un homme a son autonomie²⁵⁰ », et que la célébrité ne va pas sans la construction d'une identité littéraire qui dépasse la personnalité de l'individu. Il n'y a pas meilleur exemple que le prince de Ligne auquel on prête des propos et des textes qui ne sont pas les siens de son vivant et plus encore après sa mort. En 1823, le comte s'insurge contre la récupération de son grand-père dans « un plat libelle d'une Md Alexandre panam contre le Duc de Cobourg ». L'auteur des *Mémoires d'une jeune Grecque* imprime en prologue une lettre attribuée au « mar.-P.- de L*** » qui encourage l'auteur à révéler ce qu'elle sait du Duc de Cobourg. Ainsi, son livre « infligera aux puissans la seule punition capable encore de les atteindre²⁵¹ ». Pour le comte de Clary et sa famille, c'est un faux placé par intérêt. Charles-Joseph se mobilise donc pour défendre la réputation littéraire et politique du prince de Ligne en écrivant au chancelier Metternich :

Sa famille a vu avec douleur le nom d'un homme qui fait sa gloire, attaché à une aussi misérable production que ce livre. Tous ceux qui ont connu le prince de Ligne doivent voir du premier coup d'œil que ce n'est là ni son style élégant et facile, ni les sentimens d'un homme qui a sacrifié toute sa fortune à l'attachement pour ses maîtres²⁵².

L'honneur des maisons Clary-Ligne est en jeu autour des écrits du prince de Ligne, et le comte défend une identité familiale et littéraire. Charles-Joseph prend alors conscience qu'il vient de s'engager sur la scène publique, loin du champ protecteur du cercle des proches : « j'écris cette lettre au Prince Metternich en songeant à la possibilité de la revoir dans quelque tems paroître dans le Journal des Débats car une fois donnée, je n'en étois plus

²⁴⁸ F. Golovkine, *La cour et le règne de Paul I^{er}*, Paris, Plon, 1905, p. 93.

²⁴⁹ SOAL-Děčín, c. 189, F. G. à Ch.-J., Berlin, 31 mars 1804.

²⁵⁰ Johann Wolfgang von Goethe, *Les affinités électives*, dans *Romans de Goethe*, trad. et notes B. Briod, P. du Colombier, B. Groethuysen, Paris, La Pléiade, 1954, p. 242.

²⁵¹ *Mémoires d'une jeune grecque. Madame Pauline-Adélaïde Alexandre Panam contre S. A. Sérénissime le prince régnant [Ernest] de Saxe-Cobourg*, Paris, Chez l'auteur/Brissot, 1823, p. XIII.

²⁵² SOAL-Děčín, c. 179, lettre copiée dans le journal du 21 avril 1823, p. 10-11 : « je lis ma lettre devant la famille assemblée [...] je la copie et le soir je la donne au prince de Metternich chez Madame de Zichy où il y avoit une petite et jolie soirée. Le prince Metternich en a été fort content et l'a envoyé à Paris. Au reste cette affaire n'a eu aucune suite. » Abrégé développé.

le maître²⁵³ ». Publier, c'est accepter de s'engager dans le champ parfois violent de la controverse et de la critique. Rester manuscrit, ou imprimer sans éditer, est encore le moyen le plus efficace de conserver la maîtrise d'œuvres profondément attachées à l'identité sociale de leurs auteurs. Pris entre l'adhésion aux codes de la littérature de société et la sensibilité à l'engagement public que représente le statut d'écrivain, le comte se tient toute sa vie aux frontières de l'édition pour ses écrits personnels. C'est de cette façon qu'il concilie les qualités de noble et d'auteur au début du XIX^e siècle.

Aux frontières de l'édition : les livres inédits du comte de Clary

La valeur accordée à la littérature produite dans le champ semi-ouvert du grand monde explique en partie le soin particulier avec lequel le comte de Clary traite ses manuscrits. Si les versions de *Coralie* connaissent une diffusion restreinte à quelques exemplaires, le texte est rédigé dans un cahier broché qui facilite sa circulation. Le comte réalise aussi de belles illustrations pour accompagner le texte. La prise en compte d'un lectorat lui permet de réunir son goût de l'écriture et du dessin.



Illustrations de la nouvelle *Coralie* en 1804, SOAL-Děčín, c. 184.

Dans *Coralie*, le comte renverse l'usage de la note de bas de page pour un travail graphique qui augmente la puissance d'évocation des scènes qu'il décrit. Il s'approprie les codes de l'édition maîtrisés grâce à la lecture, en particulier celle des traductions et des recueils d'estampes. Il peut alors inclure une partition des chansons intégrées au récit, transportant ainsi dans la nouvelle une technique courante dans l'écriture du théâtre de société ou de la poésie de circonstance. Le lecteur qui laisse son imagination courir entre le texte et ses illustrations peut aussi se prendre à chanter. L'œil et la voix sont sollicités, dans une composition pensée pour être potentiellement lue à haute voix.

²⁵³ *Ibidem.*

À la différence de la poésie de circonstance, ces ouvrages soulignent un besoin de passer par le crayon afin d'allier le texte et l'image dans la composition comme dans la traduction. En effet, tous les travaux auxquels le comte attache un prix sont travaillés de cette manière, à l'instar de l'Ode à la Rose ou des traductions de Walter Scott.



Die Rose (1804) et la traduction de l'édition de 1806 de *The Lay of the last Minstrel* de Walter Scott. SOAL-Děčín, c. 184

Dans la traduction, l'image n'est plus un simple accompagnement, elle est au cœur du texte. Le comte scande à sa façon les chants du poème. Il se veut fidèle traducteur, et c'est par le dessin qu'il adopte le parti d'une liberté interprétative, en proposant une édition enrichie par rapport aux versions publiées que nous avons retrouvées. Au moment de dessiner pour les livres du baron de la Motte-Fouqué, il dispose d'une solide culture graphique et littéraire stimulée par l'organisation du divertissement livresque des grandes familles.

Les manuscrits y ont toute leur place. La confidentialité qui les entoure leur donne le charme de la primeur. Les auteurs s'approprient les canons éditoriaux qu'ils connaissent bien afin de former des ouvrages qui ne sont pas des livres, mais peuvent aisément le devenir. L'impression – distincte de l'édition – est toujours une possibilité²⁵⁴. *De facto*, la perspective d'une publication n'est jamais très éloignée : *Le Prater, épître aux viennois*, un poème du comte de Jaubert qui apparaît au milieu d'autres copies dans un des carnets du comte de Clary en 1797, est publié la même année dans *Le spectateur du Nord*²⁵⁵. Le rapprochement avec les normes de l'édition donne leur saveur aux pratiques littéraires développées au cours du mode de vie aristocratique. Pour ceux qui ne souhaitent pas assumer le statut d'auteur public, la littérature de société offre une petite scène pour composer sur les thèmes partagés par l'élite nobiliaire au début du XIX^e siècle.

²⁵⁴ La princesse Golytsina l'utilise comme un moyen de « mettre au net » ses manuscrits, citée dans E. Gretchanaïa, *Je vous parlerai*, op. cit., p. 257.

²⁵⁵ SOAL-Děčín, c. 184. *Le Spectateur du Nord, journal politique, littéraire et moral*, oct.-déc. 1797, p. 233.

Quelle que soit la réception des textes, le comte a le souci de laisser des manuscrits de qualité, qui forment de véritables « perles d'archives ». L'historiographie a souligné l'importance affective de telles productions, à l'image de ce « « vrai trésor » qui attachait [Casanova] à la vie²⁵⁶ ». Le comte envisage ses papiers de la même façon, comme l'indique un passage du journal de Naples en 1818, révélateur de son rapport à la culture écrite :

Passé la matinée à déloger et à me transporter au palais graindorge moi et mes effets d'affections comme livres, journaux, desseins, estampes, encrier, porte-feuille et petits papiers. Ce n'est pas une petite affaire²⁵⁷.

Il a ainsi en main les outils aimés nécessaires à la composition de ses journaux de voyage. Ces textes relèvent du même souci d'illustration et de lecture. Le comte facilite cette dernière en indiquant des mots-clefs en tête de chaque page, des index et des sommaires²⁵⁸. Cette mise en forme distingue l'écriture du voyage, largement codifiée dans les sociétés de la fin de l'époque moderne. Dans le premier cas, le caractère personnel du journal est à concilier avec les attentes très fortes pour ce type de récit. Il s'agit d'objets à la charnière entre l'écriture de soi et la circulation des manuscrits en famille et en société à laquelle le comte participe dans les années 1820²⁵⁹.

Cette hybridité peut fournir une raison de plus pour rester manuscrit, et n'exposer le discours du voyageur qu'à un public choisi²⁶⁰. En tout état de cause, elle séduit le comte qui consacre l'essentiel de sa vie d'écriture à la rédaction de plusieurs versions des journaux de ses voyages depuis les années 1810. Ce travail ne s'achève qu'en 1828/1829, peu avant la mort du prince Charles-Joseph, emporté par la maladie au début de 1831. La fin de la période napoléonienne a ouvert un nouvel horizon au comte de Clary, qui accorde moins de temps aux compositions littéraires. Il fait ainsi son entrée dans le renouveau de l'écriture mémorialiste des années 1815-1830 avec deux versions de chacun de ses voyages de France et d'Italie. Les réécritures se rapprochent des conventions éditoriales du début du XIX^e siècle. Entre 1825 et 1829, la reprise des voyages de Paris et d'Italie voit disparaître les en-têtes pour rendre les manuscrits plus conformes aux normes des éditions de voyage. De multiples notes ajoutées entre parenthèse au cours de ses réactualisations sont transférées en marge du texte et

²⁵⁶ Gérard Lahouati, édition de *l'Histoire de ma vie*, Paris, Gallimard, t. 1, p. 1151, cité par N. Ferrand, « Transparences accrues. La génétique des textes et les Lumières », *Dix-huitième Siècle*, 46, 2014, p. 151.

²⁵⁷ SOAL-Děčín, c. 167, cah. 8, Naples, 9 juin 1818, p. 20.

²⁵⁸ *Idem*, c. 159, voyage de Paris et de Suisse en 1810 ; c. 161-176, journaux d'Italie en 1816 et 1818-1820, c. 177, index alphabétique et sommaire de ces voyages, c. 179, même organisation pour le voyage de Paris et Bruxelles en 1822.

²⁵⁹ Comme l'indiquent les journaux de ces années, c. 177-182. Nous renvoyons au traitement des journaux de voyages dans le chapitre VII, p. 826-829.

²⁶⁰ Nous reprenons les termes de F. Wolfzettel, *Le discours du voyageur*, Paris, PUF, 1996.

signalées par des appels. Enfin, un effort visible de calligraphie est réalisé au cours des copies dont on trouvera un exemple en annexe 14. Lorsque le comte s'éteint en 1831, tout est prêt pour l'édition. Il a soigneusement disposé ses journaux dans des étuis imitant l'aspect formel d'un livre. Le comte de Mitis et le baron de Pimodan n'ont qu'à suivre fidèlement le manuscrit lorsqu'ils publient *Trois mois à Paris pour le mariage de Napoléon et Marie-Louise* chez Plon en 1914²⁶¹.

Au terme de cette partie, il apparaît que les limites entre l'écriture de soi et la littérature de société sont particulièrement ténues. Avec son roman en lettres, le comte fait pénétrer la vie nobiliaire au cœur d'un récit fictionnel. Avec les journaux de voyage, il utilise l'écriture de soi pour mettre en valeur le récit d'un amateur et d'un homme du monde. Cette porosité ne s'estompe jamais vraiment, même si c'est dans le récit de vie que le comte Charles-Joseph trouve la ressource la plus riche d'un travail d'écriture qui participe de la construction de sa présence au monde. Il ne délaisse pas la littérature de société qui permet de parler autrement du monde dans lequel il vit et parfois de s'en distancier.

La littérature de société au temps des mémorialistes

Dans les années 1820-1830, les pratiques de l'écrit sont au centre de plusieurs compositions qui montrent que Charles-Joseph ne délaisse pas tout-à-fait la littérature de société comme support expressif de son milieu social. Lui et d'autres grands nobles comme la princesse Dietrichstein, tournent alors en dérision la prolifération des Mémoires à laquelle ils participent en tant qu'auteurs et lecteurs²⁶². Pour ce faire, tous deux ont recours au procédé traditionnel du bestiaire. Dans les *Mémoires de Romina Grobis* de la princesse de Dietrichstein, le narrateur est un chat « bien nourri, très bien traité et n'ayant par conséquent nul besoin de vendre ma plume », écrivant afin « d'imprimer beaucoup de bien de soi-même et beaucoup de mal des autres²⁶³ ». Les supports littéraires privilégiés par la noblesse ne sont plus des véhicules de la littérature de société comme c'est le cas pour les romans en lettres, ils

²⁶¹ Seule édition à ce jour : Ch.-J. de Clary-Aldringen, *Trois mois à Paris...*, Paris, Plon, 1914.

²⁶² La princesse trace le plan de ses Mémoires et en rédige *Mes souvenirs* au début du XIX^e siècle selon M. Musilová, *Le cycle, op. cit.*, p. 21-24. Charles-Joseph, outre ses écrits personnels, est un fervent lecteur de ces publications. En 1826, il organise une armoire dans la bibliothèque de l'hôtel viennois pour conserver les Mémoires d'auteurs français et allemands que l'on retrouve dans les catalogues datant de ces années (c. 182, jnx jan-juin, c. 744, catalogue manuscrit).

M. Musilová, *Le cycle, op. cit.*, p. 21-24.

²⁶³ *Idem*, p. 25-28.

deviennent le sujet même de cette littérature qui pose concrètement la question de la finalité de cet engouement pour l'écriture mémorielle²⁶⁴.

Au cours des mêmes années, le comte Charles-Joseph, devenu prince de Clary-Aldringen, utilise une technique similaire pour revenir avec humour sur ce genre en mettant un accent particulier sur les pratiques de traduction qui l'ont occupé dans les années 1800. La préface de ses *Mémoires d'une puce traduits en françois par J. Dupont* revient sur les « difficultés à vaincre, pour rendre en françois les expressions singulières et les inversions hardies de la langue puçoise²⁶⁵ ». Le prince caricature les entreprises érudites de son époque en se proposant « de publier dans peu de tems, une grammaire de la langue des insectes et un dictionnaire françois-puçois et puçois-françois, qui j'ose le dire, sera bien plus utile que le dictionnaire chinois de Mons Abel-Rémusat, vu qu'on rencontre bien plus fréquemment des puces, que des chinois en Europe²⁶⁶ ». Charles-Joseph établit une traduction manuscrite avec des notes emphatiques d'humour sur le caractère libéral de cette puce logée sur « le Roi des hommes, qui me nourrissoit malgré lui de son sang, tandis qu'il s'engraissoit de celui de ses sujets ». Il reprend des pratiques littéraires qui rencontrent un fort écho dans son milieu, pour traiter avec humour un sujet sérieux. Le comte peut faire parler une puce libérale entre 1790 et 1830, et se montrer en même temps scandalisé par son comportement dans les notes. Le faux-semblant de l'édition autorise de savoureux jeux de plume pour revisiter les pratiques littéraires chères à la noblesse comme l'écriture mémorielle. Le registre comique peut alors contribuer à dédramatiser les transformations politiques de l'Europe contemporaine.

Ces *Mémoires d'une puce* s'intègrent dans un corpus collectif intitulé les *Mémoires de l'Arche* dont le prince est désigné comme « l'éditeur » dans une épître dédicatoire au ton espiègle. Alors que les responsabilités princières et la maladie occupent son esprit en 1830, il rassemble ce manuscrit dont chaque chapitre est composé du journal de l'un des membres de l'Arche de Noé décrivant la vie dans l'Arche après le déluge. Parmi les douze auteurs identifiés, Louise Chotek, la comtesse Kollowrath, la baronne von Hammer ou le baron de Frénilly acceptent ce jeu littéraire qui consiste à mettre au jour les « archives de l'Arche ». Ce petit cercle choisit la forme du journal, pour créer des écritures de soi fictionnelles sur un thème qui traverse toute la période et ressurgit de manière récurrente dans les journaux du

²⁶⁴ Une question abordée les mémoires étudiés par Michel Figeac, « Écritures mémorielles et (re)présentation de soi : les nobles vus par eux-mêmes au crépuscule du siècle des Lumières », dans *Prendre la plume des Lumières aux romantismes*, actes de la journée d'étude de Nice, 13 novembre 2015, à paraître ; et Catriona Seth, « La plume ou l'épée. Réflexions sur quelques mémorialistes », dans P. Bourdin (dir.), *Les noblesses françaises*, op. cit., p. 443-458.

²⁶⁵ SOAL-Děčín, c. 184, manuscrit des *Mémoires de l'Arche*, 1830.

²⁶⁶ *Ibidem*, abrégé développé.

comte, tantôt au théâtre, tantôt dans ses lectures. L'idée d'un monde perdu de la noblesse est abordée par les premiers concernés, grâce à la transposition des modalités de l'écriture de soi au sein des grandes familles dans le cadre de la littérature de société.

Le thème mythique du déluge comme « retour temporaire au chaos²⁶⁷ » apparaît de manière récurrente dans les archives du comte. Il se fait jour au travers des œuvres qu'il lit ou des tableaux du Poussin, artiste qui avait peint l'invasion des eaux et que le comte admire en effectuant ses découpages en 1824²⁶⁸. Dans les *Mémoires* de 1830, les journaux retracent la vie sociale qui se recompose dans le huis clos de l'Arche. Les auteurs développent la représentation d'un monde à reconstruire par une poignée d'élus. Cette œuvre collective présente une variante du « splendide isolement » qui participe de l'élaboration d'une culture d'ordre grâce à laquelle une partie de la noblesse française étudiée par Claude-Isabelle BreLOT « s'absorbe dans la contemplation d'elle-même, retranchée derrière la codification des bonnes manières, mais aussi projetée dans un imaginaire isolationniste²⁶⁹ ». Ici, le thème est traité avec humour par ces grands nobles de la monarchie des Habsbourg informés des troubles politiques en Europe : les rescapés reproduisent dans l'arche les petits travers de la vie en société. C'est la perpétuation d'un mode de vie qui est présenté sans véritable idéalisation, comme un témoignage à ceux qui survivront au déluge. S'il faut se garder de toute surinterprétation tant les motifs de la tempête et de la fin du monde sont en vogue au début du XIX^e siècle, ces *Mémoires* cathartiques mettent en lumière la traversée de temps difficiles par une aristocratie à la fois convaincue de survivre aux bouleversements politiques et sociaux des années 1830, et inquiète du maintien de sa légitimité sociale et de sa prédominance politique en Europe²⁷⁰.

Un nouveau pas est franchi avec les révolutions de 1848, qui semblent marquer une certaine rupture. Le thème du déluge pénètre véritablement au cœur de l'écriture de soi en Europe centrale, par exemple avec les souvenirs du prince Friedrich Schwarzenberg étudiés

²⁶⁷ Alain Corbin, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage*, Paris, Flammarion, 1990, p. 12-13.

²⁶⁸ *Ibidem* ; SOAL-Dëčín, c. 180, 27 février 1824, p. 26. Le comte recherche les toiles du Poussin pour découper un livre d'estampes et se composer son propre recueil. Voir « Le journal d'un amateur », au chapitre VIII, p. 901-905.

²⁶⁹ C.-I. BreLOT, *La noblesse réinventée. Nobles de Franche-Comté de 1814 à 1870*, Paris, Les Belles Lettres, 1992, p. 795.

²⁷⁰ O. Ritz, « L'historien dans la tempête... », dans A. Vasak, *Entre deux eaux*, op. cit., p. 309-328. Le motif de la fin du monde est aussi présent dans la littérature de l'âge industriel : René Guise, « Les romans de « fin du monde » : le problème de la mort collective dans la littérature de l'imaginaire au XIX^e siècle », dans Gilles Ernest (dir.), *La mort en toutes lettres*, Nancy, PUN, 1983, p. 171-183. Ces thèmes traversent la littérature contemporaine : Catherine Coquio, *Le mal de vérité ou l'utopie de la mémoire*, Paris, Armand Colin, 2015, p. 209-268.

par Zdeněk Bezecný²⁷¹. Le « dernier lansquenet » sépare ses mémoires en deux parties, les temps ante- et post-diluviens, marquant ainsi la fin du temps des révolutions, et d'une première phase de création graphique et littéraire au sein de la haute noblesse en Europe centrale.

Dans les dernières décennies de la période que nous étudions, la « première société » de la monarchie impériale des Habsbourg construit son arche littéraire. Sa survie dépend en partie de sa capacité à laisser des traces comme les lettres, les journaux ou les multiples compositions de la littérature de société. La conservation de ces pièces alimente une mémoire de papier qui laisse la trace d'une identité culturelle, à l'instar de ces journaux rédigés par les rescapés de l'Arche. La compilation des textes fait apparaître le prince Charles-Joseph et ses proches comme des passeurs d'un monde dont l'avenir semble incertain et qu'il appartient à leurs enfants de ne pas laisser disparaître. Ces journaux fictifs de 1830, comme les récits de voyage que le comte vient d'achever de réécrire, illustrent le lien complexe entre écriture et représentation au sein d'une maison princière d'Europe centrale.

La dimension graphique et littéraire mise au jour avec les écrits de Charles-Joseph de Clary-Aldringen se retrouve dans le corpus des ego-documents. Elle permet de bien mesurer la portée de l'écriture de soi et des correspondances au sein de cette grande famille. Ces sources essentielles à la vie nobiliaire jouent un rôle important dans la formation et la transmission d'une mémoire familiale. Il s'agit donc d'étudier maintenant la manière dont les logiques d'auto-représentation de cette élite permettent son inscription dans l'époque des révolutions en Europe. Les lettres ne sont pas un simple outil de communication, elles sont aussi des objets identitaires que le comte réinvestit dans l'écriture de son journal, pour définir un rapport particulier au temps dans la première moitié du XIX^e siècle.

III. La lettre et le journal. L'écriture du temps chez Charles-Joseph de Clary-Aldringen

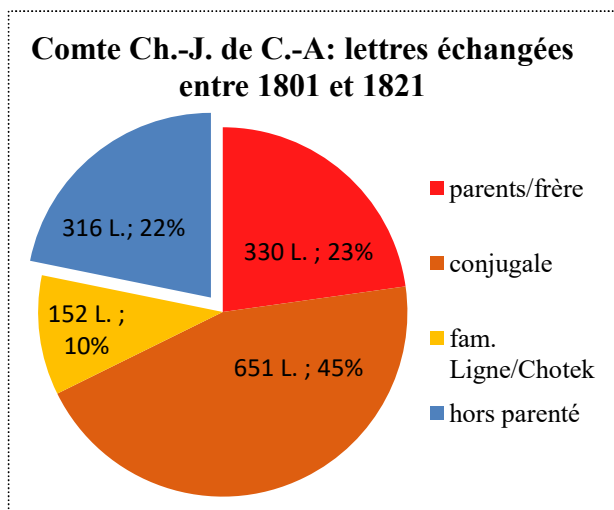
A. Écrire au présent : la correspondance pratiquée par les élites aristocratiques

Des lettres familiales et amicales

Les correspondances du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen sont principalement familiales et amicales. Le graphique centré sur la personne de Charles-Joseph ne livre qu'un

²⁷¹ Zdeněk Bezecný, « Friedrich Schwarzenberg (1799-1870), le « dernier lansquenet » et la défense de la légitimité en Europe », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, op. cit.*, p. 97-102.

aperçu de l'équilibre entre ces deux corpus²⁷². Il s'agit d'un outil qui présente certaines limites. Outre le risque d'une approche mécaniste souligné par les historiens du réseau, nous n'y comptabilisons que les lettres effectivement retrouvées²⁷³. Il ne s'agit donc que d'un indice pour attester de l'existence de ce que Roger Chartier a pu appeler un « front



familial », le premier cercle épistolaire du comte de Clary : « la lettre, régulière, obligée, manifeste à chacun l'existence de ce front familial à l'intérieur duquel circulent renseignements, marchandises et services²⁷⁴ ».

Les deux corpus sont en effet le reflet d'une présence familiale et sociale renforcée par la circulation d'une foule de petits objets. Ce sont les vingt-quatre cravates que le comte achète pour sa tante Chotek en 1802, ou les caisses d'eau de Cologne qui remontent l'Elbe vers Prague et que le comte doit transmettre à la princesse Bagration pour la comtesse Thun²⁷⁵. La vie conjugale comme l'insertion dans un cercle social passe par ces petits services que l'on retrouve dans la plupart des grandes familles. Comme chez les Schwarzenberg, maintes lettres comprennent des commissions pour les articles de mode ou les livres comme les dernières parutions de Walter Scott²⁷⁶. Leur échelle dépasse largement le cadre de la monarchie des Habsbourg. Ainsi les échanges avec le comte Golovkine entre Vienne, Berlin ou Paris donnent-ils lieu à de véritables listes de commandes à passer et de comptes à régler

²⁷² Données établies à partir des fonds fragmentaires du prince Jean de Clary (le prince et père du comte), SOAL-Děčín, c. 147, 149) contenant une partie des lettres maternelles ; fonds conjugal avec la comtesse Louise Chotek et les enfants (c. 187) ; correspondance « amicale » (c. 189-190).

²⁷³ P.-Y. Beaurepaire (dir.), *La plume et la toile*, op. cit. ; Pierre-Yves Beaurepaire, *Dominique Taurisson (dir.), Les Ego-documents à l'heure de l'électronique. Nouvelles approches des espaces et réseaux relationnels*, Montpellier, Publications de Montpellier III, 2003.

²⁷⁴ R. Chartier (dir.), *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle*, Paris, 1991, p. 451. La bibliographie, considérablement enrichie, est trop importante pour être citée ici. Nous renvoyons en particulier aux travaux de Cécile Dauphin et Danièle Pouban, dans J.-P. Bardet, et alii (dir.), *Les écrits du for privé en Europe du Moyen Âge à l'époque contemporaine. Enquêtes, analyses, publications*, Bordeaux, PUB, 2010, p. 631-642 et dans J-F. Chauvard, C. Lebeau (dir.), *Éloignement géographique et cohésion familiale (XV^e-XX^e siècle)*, Strasbourg, PUS, 2006, p. 153-178.

²⁷⁵ SOAL-Děčín, c. 187, correspondance conjugale, juillet 1802 ; c. 189, la comtesse Thun à Ch.-J., Tetschen, 14, 27 déc. 1809.

²⁷⁶ Par exemple *Ivanhoé* (1819) envoyé au comte par sa tante Euphémie de Ligne en 1820. SOAL-Děčín, c. 190, Teplitz, 12 juillet 1820. B. Bertrand, *La vie de Pauline de Schwarzenberg*, op. cit., p. 50-57.

chez les différents libraires²⁷⁷. L'amitié aristocratique se traduit par une confiance réciproque matérialisée par le choix des objets envoyés.

La famille proche (ses parents, sa femme et ses tantes de Ligne) offre des destinataires réguliers avec lesquels le comte peut entretenir une correspondance suivie. Il va de soi que ces correspondants communiquent entre eux. Les correspondances « amicales » font intervenir une plus grande variété d'individus, avec une scansion en deux périodes pré et post conjugales : la première est marquée par les amitiés masculines de jeunesse. En 1797, nous avons dépouillé 95 lettres échangées avec le comte Joseph Dietrichstein, l'ami de jeunesse²⁷⁸. La relation épistolaire se distend avec l'entrée au régiment du second puis le mariage de Charles-Joseph avec la comtesse Louise Chotek en 1802. Les échanges amicaux sont ensuite plus ponctuels, par exemple avec les relations qui souhaitent obtenir un logement à Teplitz par son intermédiaire. Ces échanges peuvent tout de même être relativement importants, à l'image de la correspondance avec le comte Golovkine qui alterne les périodes soutenues et les silences plus longs. Ces relations sont toutefois sans commune mesure avec la continuité logique des relations au sein des maisons Clary-Ligne : avec le journal, la correspondance familiale est le premier support de l'expression écrite du comte Charles-Joseph²⁷⁹.

Ce corpus est lié à des mobilités individuelles dans les maisons aristocratiques. Les circulations conduisent à mettre en place un dispositif familial de communication entre Vienne et Teplitz²⁸⁰. L'éducation intègre très tôt les enfants dans le circuit épistolaire des grandes familles comme les Clary ou les Esterhazy²⁸¹. Ce cercle s'élargit avec l'arrivée des épouses comme la comtesse Louise, qui approfondit le lien épistolaire avec entre les maisons Clary-Aldringen et Chotek à partir de 1802, tout en maintenant un lien épistolaire avec les Chotek²⁸². Il en va de même pour la princesse Pauline d'Arenberg qui, en devenant une Schwarzenberg en 1794, conserve une correspondance Arenberg dont Blandine Bertrand montre qu'elle la caractérise dans ce cercle épistolaire²⁸³. Seules 207 lettres ont été retrouvées pour la période 1789-1810, mais elles témoignent du maintien de ce que Milena Lenderová

²⁷⁷ Par exemple SOAL-Děčín, c. 189. Ch.-J. à F. G. Vienne, 23 mars 1813.

²⁷⁸ SOAL-Děčín, c. 189.

²⁷⁹ Sur d'autres écrits dans la noblesse de Bohême : I. Cerman, « L'énigme du français nobiliaire », dans O. Chalain *et alii*, *Le rayonnement*, *op. cit.*, p. 365-386.

²⁸⁰ Cette notion est venue enrichir et nuancer les approches historiques des réseaux à l'époque moderne : Pierre-Yves Beaurepaire (dir.), *La communication en Europe, de l'âge classique au siècle des Lumières*, Paris, Belin, 2014, p. 159-161

²⁸¹ Voir les contributions dans F. Cadilhon *et alii* (dir.), *La correspondance et la construction des identités en Europe centrale*, *op. cit.*, p. 285-300, 311-316, 381-402.

²⁸² Elle entretient une correspondance avec le prince Jean appelé « cher papa », dont le dépouillement n'est pas comptabilisé dans le graphique centré sur la personne du comte (c. 147-149). Sa correspondance avec ses parents se trouve c. 199-200.

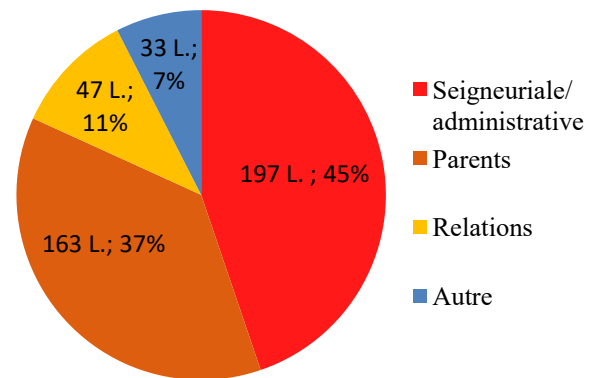
²⁸³ B. Bertrand, *La vie de Pauline*, *op. cit.*.

nomme une « authenticité culturelle » entre 1794 et 1810, une identité liée à ses origines dans les Pays-Bas autrichiens²⁸⁴. Chaque nouvel arrivant enrichit ainsi l'identité familiale et aristocratique dans la monarchie des Habsbourg et parfois au-delà.

Il existe aussi une correspondance plus spécifiquement princière, que reflète l'unique comptabilité des « lettres reçues et envoyées » établie par le prince Jean de Clary-Aldringen en 1819²⁸⁵. L'importance de la correspondance seigneuriale traduit sa position de détenteur de

l'autorité princière dans sa maison. La rubrique « autre » contient principalement les lettres des entrepreneurs de théâtre que le prince souhaite engager, et celles du baron Rémy, son attaché à la direction générale des bâtiments de la cour de Vienne. Le prince répond aussi à son fils Charles-Joseph qui se trouve avec sa famille en Italie, sans oublier ses petits-enfants auprès desquels il

Correspondance du prince Jean de C.-A. en 1819



joue le rôle de premier correspondant. Ce lien qu'il leur permet de maintenir avec l'Europe centrale est absolument fondamental alors que l'éloignement est toujours perçu comme un risque de dilution de l'identité dans un cosmopolitisme mal compris. Au-delà du rôle de grand-père, c'est un devoir de prince de Bohême au début des années 1820.

Le terme de « devoir » est bien celui employé par Jean de Clary-Aldringen pour qualifier ses échanges avec sa mère, la princesse Marie-Josèphe, née Hohenzollern-Hechingen²⁸⁶. Écrire est un gage de filiation très structurant dans les familles qui fonctionnent sur le principe des sociétés à maisons de l'époque moderne. Avant même de songer à déployer une correspondance savante ou littéraire, le fonctionnement de la maison aristocratique impose de participer à différents circuits épistolaires qui contraignent inégalement les individus. Pour les princes de Clary-Aldringen, l'écriture familiale est à concilier avec les nécessités de l'administration des domaines de Bohême entre 1790 et 1848.

²⁸⁴ Ce corpus livre des taux d'écriture assez semblables à ceux du comte, allant de quelques dizaines de lettres annuelles à plus d'une centaine durant ses voyages. M. Lenderová « Les divertissements des dames aux châteaux. Pauline, comtesse de Schwarzenberg, entre le spectacle et l'allaitement », dans A.-M. Cocula, M. Combet (éd.), *Château et divertissement*, Bordeaux, Ausonius, 2003, p. 198.

²⁸⁵ Voir annexe 15 p. 383 le détail de cette correspondance. SOAL-Děčín, c. 149, calendrier 1819.

²⁸⁶ SOAL-Děčín, c. 108, J. d. C. à la princesse mère Marie-Josèphe née Hohenzollern-Hechingen (1728-1801), Teplitz, 27 août 1797. C. Dauphin et alii « Une correspondance familiale au XIX^e siècle », dans M. Bossis (dir.), *La lettre à la croisée de l'individuel et du social*, Paris, Kimé, 1994, p. 125-145. Voir aussi la thèse de Marie-Claire Grassi, *L'art de la lettre au temps de La Nouvelle Héloïse et du Romantisme*, Genève, Slatkine, 1994, p. 31.

En 1819, les deux impératifs familiaux et seigneuriaux semblent étouffer sa correspondance amicale. La faible part des relations inter-nobiliaires dans ces échanges souligne en creux l'importance de la participation aux visites, aux galas et à toutes les occasions attachées à une mondanité qui s'avère indispensable pour maintenir une présence sociale parmi les élites aristocratiques. La correspondance vient en appui des relations sociales, familiales et « professionnelles » qui imposent une présence physique et donc des mobilités. La maison étant le premier cercle d'écriture, chaque membre y développe des stratégies épistolaires pour répondre au mieux au partage de l'information qui renforce les liens de famille à la fin de l'époque moderne.

La gestion des correspondances au début du XIX^e siècle

Les grands nobles répondent au devoir de présence épistolaire par une gestion collective de l'information. Les lettres sont souvent communiquées à des destinataires indirects toujours pris en compte au moment de l'écriture. Lorsqu'il se trouve à Vienne, Charles-Joseph de Clary-Aldringen écrit pour toute sa famille et les personnes rassemblées autour d'elle à Teplitz. En 1825, il envoie à la comtesse Louise « je ne vous dit qu'un mot, j'ai tout dit hier à mon père et à Mathilde et l'on vous enverra ces lettres²⁸⁷ ». Louise est donc invitée à consulter ces autres lettres. Celle qui lui est destinée est alors réduite à la portion congrue, ce billet affectif qui demeure indispensable.

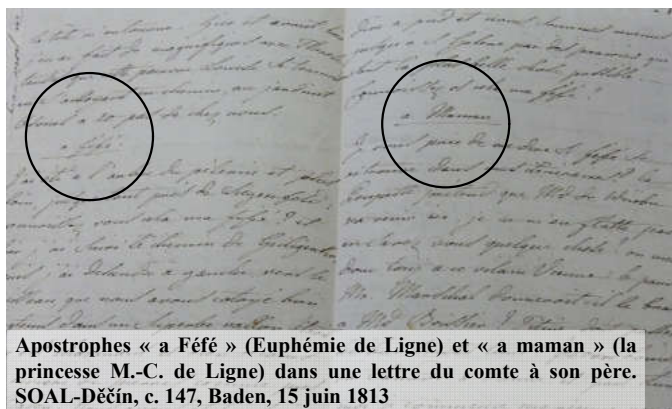
La circulation secondaire des correspondances permet de limiter le temps passé à l'écritoire en écrivant alternativement à ses parents qui s'échangent les informations. Les voyages rendent cette pratique très visible. Elle est employée de génération en génération, aussi bien dans le voyage à Bruxelles de Jean de Clary en 1775 que dans celui de son fils en Italie en 1816²⁸⁸. Charles-Joseph numérote 101 lettres entre février et octobre 1816, et conçoit donc une seule correspondance suivie au sein de laquelle il fait varier les destinataires directs en s'adressant tour à tour à ses parents et à sa femme. Il s'épargne les doublons et déroule ainsi le fil de ses étapes italiennes en s'appuyant sur la communication des lettres au sein du cercle familial rassemblé autour de ses lettres.

Au sein même des lettres, il arrive que certains passages soient explicitement destinés « à mon père », « à Féfé » (la princesse Euphémie de Ligne (1773-1834)). L'intimité conjugale n'échappe pas à la prise en compte directe d'autres destinataires apostrophés de manière bien visible. Les nouvelles des enfants ne sont alors plus qu'un aspect de lettres

²⁸⁷ SOAL-Děčín, c. 188, Ch.-J. à L. Ischl, 11 juillet 1825.

²⁸⁸ SOAL-Děčín, c. 149, 161-164.

parfois très longues, qui s'ouvrent à d'autres destinataires, et à d'autres sujets : la vente d'un cheval, la vie mondaine, les nouvelles militaires ou l'actualité musicale et théâtrale. La correspondance familiale dépasse la simple relation filiale, conjugale ou fraternelle pour devenir un espace collectif de l'information partagée.



Apostrophes « a Féfé » (Euphémie de Ligne) et « a maman » (la princesse M.-C. de Ligne) dans une lettre du comte à son père. SOAL-Děčín, c. 147, Baden, 15 juin 1813

Cette perspective donne une portée supplémentaire aux circulations du comte dans les théâtres et les salons : lorsqu'il assiste à un opéra ou une conversation, il est aussi un correspondant chargé de transmettre un compte-rendu aux absents. Le comte ne livre pas seulement ses impressions mais multiplie les sources d'information. Il peut ainsi aborder le succès de spectacles ou de galas auxquels il n'assiste pas en personne en citant les propos d'autrui, soigneusement soulignés pour indiquer qu'il s'agit d'une information de seconde main. Le devoir de visite qui structure le quotidien aristocratique dépasse la simple relation inter-personnelle : la sociabilité des élites est aussi une collecte de l'information mondaine, politique et artistique retranscrite dans la correspondance. Certains courriers sont ainsi commencés dans un appartement et cachetés dans un autre pour ajouter des nouvelles et des précisions.

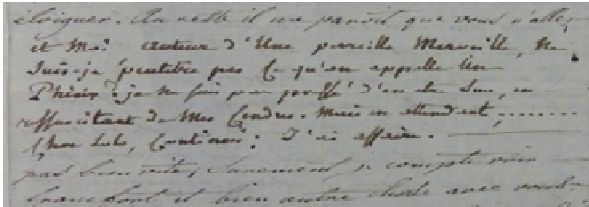
Les deux corpus, familial et « relationnel », sont complémentaires. Chaque amitié est l'occasion d'enrichir l'information partagée, comme le montrent les dessins du comte ou la lecture collective des lettres de Hongrie de Joseph Chotek à Teplitz en 1797²⁸⁹. Quelques jours plus tard, une lettre du prince Jean à sa mère à Vienne montre que l'information est reprise et répétée dans les lettres que chacun envoie ensuite pour son compte²⁹⁰. Cette inter-épistolarité est parfois très visible avec la copie d'extraits d'autres lettres. Ces pratiques dénotent une volonté de demeurer au plus près de la source, souvent citée. Elles témoignent des précautions prises au moment de la restitution de l'information au début du XIX^e siècle. L'origine de l'information n'est pas perdue, ce qui permet d'évaluer sa fiabilité en tentant de limiter les déformations. Cette sous-circulation des lettres élargit encore le cadre strict de l'échange épistolaire.

²⁸⁹ SOAL-Děčín, c. 189, lettre à Pepi Dietrichstein, 16 juillet 1797. Un extrait est donné chapitre III, p. 275. La lecture collective concerne tous les milieux sociaux, comme le montre Jean Hébrard dans R. Chartier (dir.), *La correspondance*, op. cit., p. 288.

²⁹⁰ SOAL-Děčín, c. 108 J.d.C. à M.J. H.-H., Teplitz, 3 sept. 1797.

Les lettres s'ouvrent donc à plusieurs voix et parfois à plusieurs plumes. En 1802, le prince de Ligne passe dans la pièce au moment où le comte écrit à la princesse de Ligne. Charles-Joseph doit lui céder la place pour que le prince se manifeste en personne dans la lettre de son petit-fils.

[Le comte:] Au reste il paroit que vous n'allez...



[le prince de Ligne:] Et moi auteur d'une pareille merveille, Ne suis-je peut être pas ce qu'on appelle un Phénix ? je ne suis pas pressé d'en être sur, en ressuscitant de mes cendres. Mais en attendant... Cher lolo, Continuez ; j'ai affaire.

[Le comte:] ...pas bien vite ; surement je compte voir francfort et bien autre chose avec vous.

SOAL-Děčín, c. 189,
Teplitz, 17 juin 1802

Le prince fait une apparition surprise dans la pièce comme dans la lettre. Être nommé ne suffit pas. Il faut laisser une trace qui atteste visiblement de sa bonne santé et de son attachement. L'écriture est un engagement « à la croisée de l'individuel et du social²⁹¹ » qui permet la rencontre de trois générations dans un même courrier. De la nature des informations partagées aux formes de leur communication, les lettres ne sont pas simplement les outils pratiques d'un dispositif familial : elles sont surtout des marqueurs identitaires, et conçus comme tels.

La lettre, carte des identités : approche graphique et linguistique d'une pratique structurante

La correspondance familiale offre un support concret à l'expression des relations affectives et des identités culturelles. Dès avant l'ouverture de la lettre, l'épistolier est d'abord identifié par sa plume et son cachet. Le comte attache un soin particulier à la gravure de son sceau personnel avec une devise latine en 1808²⁹². La calligraphie caractérise immédiatement le correspondant, de l'écriture presque illisible de la princesse Marie-Christine de Ligne aux belles lignes de la comtesse Louise Chotek. Dans le contexte des guerres de 1809, la princesse Euphémie de Ligne peut répondre au comte Charles-Joseph : « c'est un bonheur inexprimable quand nous reconnaissons votre écriture²⁹³ ». Le rappel de l'absent précède la lecture. D'autres touches personnelles se manifestent parfois. Une remarque du prince Jean de Clary indique que le papier s'imprègne du parfum des individus à la fin du XVIII^e siècle :

²⁹¹ M. Bossis (dir.), *La lettre, op. cit.*

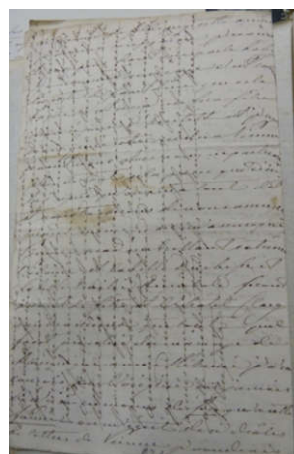
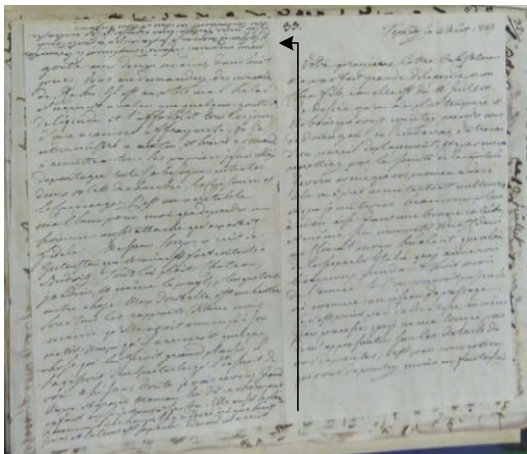
²⁹² SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à la comtesse L., Prague, 10 novembre 1808. La devise n'a pas été retrouvée.

²⁹³ *Idem*, c. 189, E. de Ligne à Ch. J., Vienne, 22 oct. 1809.

deux de mes lettres sentent le musque. Il n'y a pas ombre d'odeur dans une cassette, et je n'ai jamais écrit chez mon beau-père. Il est possible que mises a la poste dans le meme paquet, elles contractent de l'odeur²⁹⁴.

Le souvenir du prince de Ligne est un vague parfum dans la correspondance du prince Jean. Il n'en faut pas plus pour caractériser le personnage, avec ce musc auquel les élites de la fin de l'Ancien Régime préféraient la délicatesse de l'eau de rose avant que le Directoire, le Consulat et l'Empire ne marquent un retour des parfums forts selon Alain Corbin²⁹⁵. De la course de la plume sur le papier à la lecture collective des correspondances, la lettre fait appel à l'ensemble des sens.

Le plaisir graphique de cet objet reçu est rehaussé par la délicatesse du feuillet tenu entre les doigts. La qualité de l'encre et du papier généralement acquis à Vienne est donc l'objet d'une attention qui se traduit dans les remarques des épistoliers. Le grain plus fin et les franges à dorures du papier à lettres peuvent venir augmenter l'aspect précieux de la correspondance familiale²⁹⁶. Il n'est pas rare que l'ouverture du cachet de cire laisse un trou dans la lettre. Cette fragilité appelle à une conservation soigneuse et rehausse encore la valeur du prêt pour faire des copies. Nombre de lettres demandent un maniement particulier à la fin de la lecture. Les fonds Clary-Aldringen présentent de nombreux cas où l'écriture escalade les bordures à la fin du feuillet, reprend à l'envers dans les marges hautes et vient parfois s'inscrire en travers de la page. Il faut donc tourner et retourner la lettre pour en déchiffrer le sens.



Une lettre de Jean de Clary à son fils, Teplitz, 1819 et une lettre du prince Auguste d'Arenberg à Charles-Joseph, Bruxelles, 1827.

SOAL-Děčín, c. 147, 189. Voir annexe 16 pour une reproduction plus large.

²⁹⁴ *Idem*, c. 108 J.d.C. à M.J. H.-H., Teplitz, 25 août 1794.

²⁹⁵ A. Corbin, *Le miasme et la jonquille, l'odorat et l'imaginaire social XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Flammarion, 1982), p. 287-288. Il rappelle le goût de Joséphine pour le musc.

²⁹⁶ D'autres feuillets sont de facture plus simple. Ils se distinguent de la correspondance seigneuriale par le format plus réduit (A6), mais tous types de formats sont en fait employés selon le matériel disponible au moment de l'écriture. Des considérations similaires dans B. Bertrand, *La vie de Pauline*, *op. cit.*, p. 38.

Les correspondants montrent qu'ils voulaient clore la lettre, ne pas entamer un nouveau feuillet, mais ne peuvent s'empêcher de prolonger les adieux bien au-delà de la signature. Il ne s'agit pas de risquer de voir perdre un feuillet ou de payer des frais de postes supplémentaires. L'enjeu est d'exprimer autrement le lien affectif. La correspondance de Pauline de Schwarzenberg étudiée par Blandine Bertrand souligne encore que cette pratique scripturaire qui ne rend pas la lettre évidente à lire est répandue parmi les élites nobiliaires²⁹⁷.

Il existe ainsi une véritable culture graphique attachée à la correspondance familiale et amicale. Même les ratures ont leur rôle. L'épistolier rattrape un mot, sur lequel la curiosité du lecteur se focalise évidemment. En 1802, le comte écrit par exemple à sa tante :

Vous êtes une terrible personne d'avoir lu dans ce que j'avois effacé précisément Ratisbonne, qui étoit la clef de toute la phrase, une autre fois, mamzelle, apprenez que lorsqu'on efface quelque chose c'est apparamment pour que vous ne le lisiez pas et que vous n'y fourriez pas votre nés. Ah fille d'Eve je vous retrouve bien a cette faim de fruit défendu !²⁹⁸

Le comte évoque un voyage du prince de Ligne à Ratisbonne au moment des préparatifs de la dernière diète d'Empire où la maison de Ligne a voix dans le collège princier²⁹⁹. Le sujet sensible des terres des anciens Pays-Bas autrichiens confisquées depuis la Révolution Brabançonne est sur la table, alors que les négociations décident des pertes et des compensations qui modifient les équilibres territoriaux de l'espace germanique³⁰⁰. Le prince de Ligne intercepte la lettre au moment de la cacheter : il refuse d'informer sa fille, et le comte doit la rouvrir pour effacer la phrase. Il existe ainsi une forme de censure familiale qui retient les informations pour ne les divulguer qu'au moment opportun. Cet épisode souligne le jeu du cryptage et du non-dit qui entoure l'échange épistolaire. Une correspondance a des soubassements psychologiques importants, et révèle beaucoup sur celui qui écrit et le milieu dans lequel et pour lequel il écrit (ou se tait)³⁰¹. La lettre est un outil de connaissance intime qui donne autant à voir qu'à entendre et à sous-entendre.

En reconnaissant une écriture, le destinataire reconnaît aussi un langage et des expressions qui résonnent peut-être à ses oreilles. La correspondance familiale est presque intégralement en français. La correspondance hors parenté est partagée entre français et

²⁹⁷ B. Bertrand, *La vie*, op. cit., p. 48. Fonds des Thun, Clam-Gallas ou Rohan de Dëčín ou des Buquoy à Třeboň.

²⁹⁸ SOAL-Dëčín, c. 189, Ch. J. à Flore de Ligne, Teplitz, 14 oct. 1802.

²⁹⁹ *Protokolle der ausserordentlichen Reichsdeputation zu Regensburg*, Regensburg, Neubauer, 1803, t. 3, p. 340. Cette situation est évoquée en détail dans les *Mémoires pour la dame Sidonie comtesse Potočka née princesse de Ligne* [1786-1728, petite-fille du prince] contre Monsieur le comte et la dame comtesse d'Outremont, Bruxelles, Mailly, 1822, p. 4.

³⁰⁰ Sujet tout aussi sensible chez les Schwarzenberg : B. Bertrand, *La vie*, op. cit., p. 265-274.

³⁰¹ Sur ces questions de l'aveu et du secret, voir la partie « Écrire le secret de famille » dans J.-P. Bardet, *et alii* (dir.), *Les écrits du for privé*, op. cit., p. 135-206.

allemand, qui représentent respectivement 59% et 45% des 785 lettres retrouvées pour la période 1792-1830³⁰². La mise en rapport des deux corpus permet donc de replacer cette famille dans l'espace linguistique des élites de la monarchie des Habsbourg. L'usage du français apparaît bien comme une marque de fabrique du for-privé des grandes familles. Plusieurs historiens attachent cet usage à l'écriture féminine en particulier, tandis que les hommes usent plus largement de l'allemand nécessaire aux administrations de l'État comme à la gestion des seigneuries³⁰³. Au delà du débat sur l'approche genrée de la constitution de l'espace public et de l'espace privé, il faut retenir l'histoire et la situation matrimoniale des familles qui échangent en français et s'adaptent à la situation de leurs interlocuteurs (et inversement). Milena Lenderová a déjà affiné cette question en évoquant la pratique de la diglossie dans les sources Schwarzenberg³⁰⁴. On la retrouve chez Charles-Joseph de Clary-Aldringen, précisément dans sa correspondance familiale. Le comte insère ainsi des termes et des expressions dans les phrases françaises, selon que ce vocabulaire lui permet de rendre au plus juste l'idée qu'il exprime³⁰⁵. La correspondance conjugale en particulier, montre que le comte recherche des tournures personnelles, en qualifiant par exemple sa tante de « Haus-Nachtigal (rossignol domestique) » dans une lettre en français à Louise Chotek en 1810³⁰⁶. Cette génération qui grandit avec deux langues participe à la formation d'un vocabulaire familial. Le choix d'un français fréquemment mâtiné de diglossies en allemand traduit l'appartenance culturelle à la haute noblesse et les liens particuliers des Clary avec les Ligne.

L'usage du français et de l'allemand n'ont rien d'uniforme et se personnalisent selon les milieux d'origine des individus qui écrivent. Le bilinguisme du comte s'accompagne d'une variété de tons et de registres à moduler selon les conventions et les jeux avec ces codes qui permettent de définir le degré de proximité que les individus estiment le plus approprié à leur correspondant³⁰⁷. Les précepteurs comme les manuels épistolaires soulignent le lien entre épistolarité et conversation : cet usage peut donc traduire dans une certaine mesure les échanges oraux où les langues et les accents se croisent parmi les élites de l'Europe centrale et

³⁰² SOAL-Děčín, c. 189-190. Nous excluons une centaine de lettres familiales qui s'y trouvent.

³⁰³ Voir les travaux d'Ivo Cerman et Milena Lenderová précédemment cités.

³⁰⁴ M. Lenderová, « Mathilde de Schwarzenberg (1804-1886) à travers ses lettres », dans F. Cadilhon *et alii* (dir.), *La correspondance, op. cit.*, p. 407. Il s'agit d'un champ de recherche ancien et fécond. Nous renvoyons en particulier aux différents cas concernant l'Europe centrale étudiés dans Patrick Renaud (dir.), *Les situations de plurilinguisme en Europe comme objet de l'histoire*, Paris, l'Harmattan, 2010.

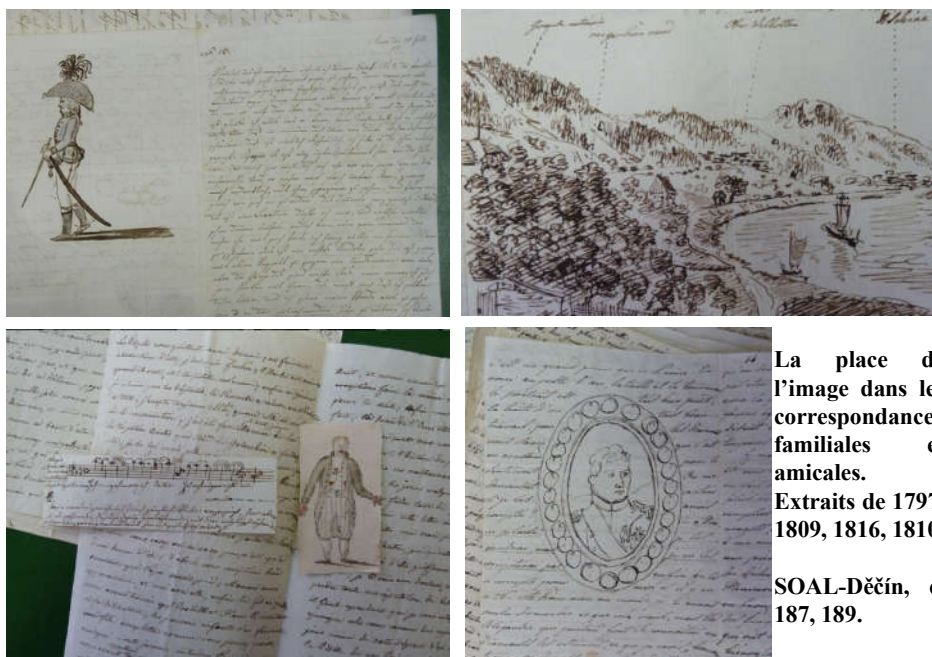
³⁰⁵ La diglossie peut être réduite à un mot qui traduit une réalité bien allemande, comme des métiers le (*Küchenträger*, commis de cuisine) ou des produits. Il peut s'agir d'une expression ou d'un proverbe, mais aussi de passages entiers des lettres de Louise et Charles-Joseph, sans sujets spécifiques.

³⁰⁶ SOAL-Děčín, c. 159, Paris, 2/3 mai 1810.

³⁰⁷ Un phénomène étudié par C. Madl, « Pour une étude..., *Revue historique*, 2013/3 n° 667, p. 637-359.

germanique³⁰⁸. Ce français « claryen », qui a peut-être l'accent de la Bohême du Nord, ajoute une touche singulière à l'usage de cette langue comme « sociolecte » de l'aristocratie d'Europe centrale³⁰⁹. Quelques indices suggèrent que Louise Chotek, issue de Bohême centrale, maîtrise quelque peu le tchèque ou « Bohême », mais cela n'apparaît jamais à l'écrit. Les lettres offrent aux lecteurs de se reconnaître dans un registre de langue et un vocabulaire partagé, parfois prononcé à haute voix lors de la lecture.

L'échange épistolaire est donc le lieu d'une certaine exposition de soi et des représentations aristocratiques, soutenues par une culture visuelle très présente. Les lettres peuvent être montrées en société, comme le fait le comte avec celles de son ami Joseph Dietrichstein en 1797³¹⁰. Croquis et caricatures y ont leur place : ils accompagnent les lettres et sont parfois inscrits au sein du texte. Le comte reçoit ainsi des portraits par Joseph Dietrichstein ou Louise. Il donne à voir la région qu'il parcourt en tant que major de la *Landwher* en 1809, et fixe une image de la boîte qu'il reçoit en récompense de son service au mariage de Compiègne avant de la vendre en 1810. La plume et les crayons se rencontrent dans la correspondance du comte.



La place de l'image dans les correspondances familiales et amicales. Extraits de 1797, 1809, 1816, 1810
SOAL-Děčín, c. 187, 189.

La lettre fait donc appel à un autre sens, celui de l'imagination. En offrant des repères concrets, elle permet de se figurer le voyage, la physionomie et le caractère ou encore la situation des individus. Les lettres doivent aider les proches à imaginer les paysages observés

³⁰⁸ Sur les pratiques éducatives et la pédagogie de la lettre : Ivo Cerman, « Empfinsame Briefe », dans V. Bůžek, P. Král (dir.), *Společnost, op. cit.*, p. 283–301.

³⁰⁹ I. Cerman, « La noblesse de Bohême... », dans O. Chaline et alii, *Le rayonnement, op. cit.*, p. 365-386.

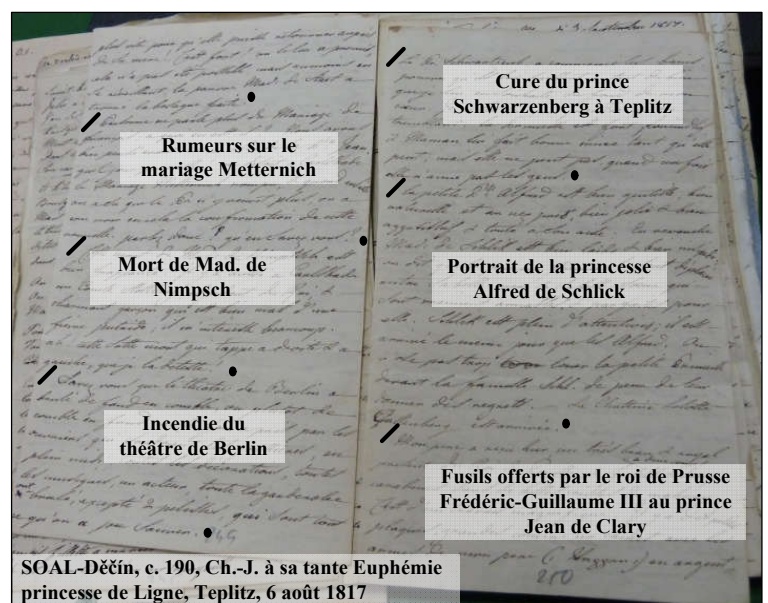
³¹⁰ SOAL-Děčín, c. 189, 16 juillet 1797. Un extrait est donné chapitre III, p. 275.

et les personnages rencontrés. La correspondance est l'outil qui permet d'appliquer les vers de la Fontaine sur lesquels le comte épistolier fonde sa démarche de voyageur en 1810 : « tels sont au juste mes projets. La description de mon voyage "vous sera d'un plaisir extrême/ Je dirai : « j'étais là, telle chose m'advint;/ Vous y croirez être vous-même"³¹¹ ». La correspondance est une projection de la personnalité de l'individu qui fait les honneurs de ce qu'il voit et laisse une image pour se remémorer son parcours. Il s'agit d'un des outils les plus efficaces de la représentation aristocratique.

L'épistolier est suivi à la trace, localisé grâce à la date et au lieu d'écriture. La lettre permet de « suivre en idée » les individus, comme l'écrit la comtesse Louise alors que le comte est sur les routes de Bohême en 1809 : « je ne sais où vous trouver, mon bon ami, je crains que vous n'ayez encore voyagé cette nuit, à moins que vous n'ayez couché à Iglau ; je voudrai pouvoir toujours vous suivre en idée³¹² ». Cette perception de la lettre comme moyen de se représenter la situation d'individus éloignés est un lieu commun des correspondances étudiées. La lettre est à la croisée du souvenir et de la nouveauté, ce qui confère une valeur spécifique à cet objet qui accompagne la noblesse et bien d'autres acteurs de l'ancien régime au quotidien. Ces corpus à clefs sont donc composés avec soin par des aristocrates comme le comte de Clary qui fait de ses lettres de véritables ateliers littéraires.

Lettres et compositions : la correspondance comme atelier littéraire

La construction des lettres familiales fait l'objet d'un travail particulier, conformément à leur usage en tant que support de l'information collective. La correspondance du comte de Clary respecte une structuration en articles délimités par des paragraphes qui permet de moduler la communication du contenu des lettres. Une expérience intéressante consiste à lire à haute voix cette lettre du 6 août 1817 en omettant certains articles sur tel personnage ou tel événement. Cette pratique que les grands nobles utilisent aussi lorsqu'ils censurent certains ouvrages pour leurs enfants ne perturbe pas la lecture. Il est donc possible de s'adapter à l'auditoire,



³¹¹ La Fontaine, *Les Deux Pigeons*. SOAL-Děčín, c. 159, à M.-C. de Ligne, Paris, 10 juin 1810.

³¹² SOAL-Děčín, c. 187, L. à Ch.-J., Vienne, 9 mars 1809.

pour épargner le ressassement de nouvelles douloureuses ou éviter le choc d'une information trop abruptement présentée par exemple. Le comte laisse parfois des instructions à ses destinataires, comme c'est le cas pour la comtesse Louise en 1809 : « Montrez de mes lettres à Féfé et Flore ce qui peut les amuser ; la partie militaire, dass Gott erbarm [que Dieu aie pitié] ! à Spiegel, la partie littéraire a personne, les bêtises à Titine³¹³. » La lettre est un objet qui se dévoile et dont certains passages peuvent demeurer cachés, intimes³¹⁴.

Le comte compose des « parties littéraires » dans ses lettres. Les relations familiales dans une maison noble offrent un champ rassurant et stimulant pour exercer la plume. En effet, la correspondance entretient la politesse au sein du cercle familial, comme le montre l'usage du vouvoiement entre époux. Les conventions épistolaires de la lettre en français travaillées avec les lettres de madame de Sévigné créent les conditions d'un échange poli censé refléter et affermir les liens de famille construits par les épistoliers³¹⁵. L'expression du respect filial où l'écriture des lettres conjugales traduit clairement la position de chacun dans la maison. Cette politesse est ensuite personnalisée par des surnoms affectueux, comme « lolo » ou « lotsch » pour le comte de Clary, sans que cesse le vouvoiement qui caractérise l'emploi du français par rapport au « *du/tu* » plus fréquemment employé en allemand³¹⁶. La correspondance familiale offre ainsi un cadre spécifique entre convention et affection qui aide le comte à trouver sa plume au tournant du siècle.

Il existe un lien évident entre correspondance et littérature de société : l'épître est une forme couramment employée dans la littérature de société, tandis que des vers sont parfois employés dans les lettres. Nicole Masson analyse ces « lettres à vers semés » comme un « genre hybride [...] à la marge de la poésie fugitive³¹⁷ ». Ce procédé reste exceptionnel au regard du corpus. Il indique surtout le rôle que joue la correspondance dans la littérature de société dont elle est un véhicule. En 1809, Flore de Ligne envoie une « Ode anacréontique »

³¹³ SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à L., Prague, 13 mars 1809. Euphémie et Flore sont les filles du prince de Ligne, le comte Raban de Spiegel est l'époux de la seconde. Christine a été légitimée en 1810. Voir les généalogies en annexe, p. 109.

³¹⁴ Ces usages sociaux de la lettre sont au cœur de l'étude fondatrice dirigée par Roger Chartier, *La correspondance, op. cit.*. Cette technique réapparaît dans le roman de Lampedusa, *Le Guépard* (1958) dans une famille princière de la noblesse sicilienne au cours du *Risorgimento*.

³¹⁵ SOAL-Děčín, c. 183, lettres copiées dans le cahier d'étude. Roger Chartier et Cécile Dauphin exposent les modèles et les conventions épistolaires entre les XVIII^e et XIX^e siècles dans R. Chartier (dir.), *La correspondance, op. cit.*, p. 159-278.

³¹⁶ Nous nous inscrivons en faux contre l'usage de ces surnoms dans l'analyse historique. Ils en font l'objet, car ils délimitent un cercle proche autorisé à les employer. Le 16 août 1812 à Dresde, le comte écrit « présentation à la cour. Je ne sais plus à qui Paul [Esterhazy] m'a présenté, en disant « le comte Lolo Clary, ce qui m'a passablement choqué ». SOAL-Děčín, c. 159, journal, p. 6.

³¹⁷ N. Masson, *La poésie, op. cit.*, p. 121.

au comte de Clary³¹⁸. Les meilleures pièces connaissent ainsi une diffusion grâce à leur copie dans les lettres. De là découle ces interpénétrations entre le champ épistolaire et celui de la littérature de société, qui se recourent et se construisent mutuellement sans se confondre tout à fait.

La correspondance s'ouvre aussi au commentaire littéraire, en suivant l'actualité des publications. Dès 1802, la réception du *Génie du Christianisme* fait l'objet d'un débat entre le comte et sa tante :

Je ne suis pas tout à fait de votre avis à l'égard de la prose poétique de Chateaubriand. Il falloit absolument tous les charmes du Style pour faire passer un fond aussi voisin du catéchisme que celui la et que sans cela personne n'auroit lu. Au lieu que tel qu'il est c'est un ouvrage charmant, aussi agréable à lire qu'un roman à mon avis du moins³¹⁹.

Le « livre-événement³²⁰ » de Chateaubriand apporte un souffle créatif dans l'histoire littéraire. Les aristocrates d'Europe centrale délibèrent autour de la portée de sa prose poétique, envisagée à l'aune des canons traditionnels³²¹. Le style de Chateaubriand est ici perçu comme le moyen efficace d'une hybridation entre littérature religieuse et roman, venant réconcilier deux pratiques de lectures auxquelles les aristocrates étaient sensibles. La correspondance est un espace de jugement littéraire, qui familiarise les lecteurs avec l'émergence de nouveaux genres à l'époque du romantisme.

L'échange épistolaire soutient et stimule logiquement la lecture, car les livres sont bien souvent envoyés par courrier : il est alors naturel d'exprimer son avis à celui qui a fait parvenir l'ouvrage. Les grands auteurs de l'époque comme Wieland sont admirés et discutés, tout comme les ouvrages que les nobles laissent paraître. L'engagement de ces derniers dans le domaine littéraire est alors examiné en confrontant l'intérêt que provoque la publication d'un auteur connu en personne ou de réputation, avec la qualité réelle de l'ouvrage. Cette même année 1802, le roman que la comtesse Golovkine publie en français à Berlin est un « objet de curiosité [...] assés mauvais » selon Louise de Prusse, princesse Radziwiłł (1770-1836)³²². Elle se justifie en écrivant : « il a des fautes de stile ; des expressions inconcevables et des fautes d'impression très comiques ». La qualité de la langue française fait l'objet d'une

³¹⁸ SOAL-Děčín, c. 189, Vienne, 1^{er} octobre 1809, annexe à la lettre, « La rose coquette, Ode anacréontique ».

³¹⁹ *Idem*, Ch.-J. à F. de Ligne, Teplitz, 14 octobre 1802.

³²⁰ Jean Balcou, « René contre Dieu », dans C. Montalbetti (dir.), *Chateaubriand, la fabrique du texte*, Rennes, PUR, 1999, p. 121.

³²¹ Yves Vadé, *L'enchantement littéraire, Écriture et magie de Chateaubriand à Rimbaud*, Paris, Gallimard, 1990, p. 103-121. Voir aussi Marie Blain-Pinel, Réflexion autour des « poèmes en prose » dans les *Mémoires d'outre-tombe*, dans C. Montalbetti (dir.), *Chateaubriand, op. cit.*, p. 59-71.

³²² SOAL-Děčín, c. 189, à Ch.-J., château de Bellevue, résidence d'été du prince Auguste Ferdinand, 18 juin 1802.

attention particulière de la part de la haute noblesse de cour à Berlin comme à Vienne. Un travail culturel sur le langage est à l'œuvre derrière l'anodin d'une correspondance conjugale ou amicale.

La stratégie d'édition est également abordée. Pour les comtes Clary et Golovkine, la comtesse Nathalie Golovkine commet une erreur en choisissant Berlin au lieu de Paris pour publier ses ouvrages. Son écriture en langue française perd en légitimité, et la réception de son ouvrage de 1802 reste limitée à la capitale de Prusse où « toutes les boutiques en sont pleines, car personne n'en veut³²³ ». En 1804, son époux lui conseille Paris afin de tenter de gagner les louanges des journaux car « bien des gens pour avoir autant d'esprit que les journaux, loueront ensuite [son roman]³²⁴ ». Passer par la presse parisienne est pour lui le seul moyen de légitimer une écriture en langue française avant que « la proie » ne soit livrée aux « ennemis [de la comtesse] qui déchirent déjà ce qu'ils ne tiennent pas encore ». La période révolutionnaire n'ôte rien à la perception de Paris comme l'espace incontournable de la reconnaissance littéraire d'une plume aristocratique au début du XIX^e siècle. La correspondance est un media important pour comprendre la manière dont la noblesse appréhendait le champ éditorial, le statut d'écrivain et la composition des œuvres littéraires en Europe centrale et germanique.

Charles-Joseph trouve dans la personne du comte Golovkine un interlocuteur de choix au début des années 1800. Leurs lettres deviennent progressivement un véritable atelier où les deux amis discutent de leurs projets d'écriture et en bâtissent ensemble. Ils se soumettent des plans d'ouvrages, par exemple pour le roman en lettres que le comte de Clary envisage en avril 1803 :

Ne trouvant donc rien a votre usage dans ma boutique, j'ai été fouiller dans le magasin de Mad de Golovkine ; elle a lu fort attentivement le plan que vous m'aviés communiqué et puis elle m'a dit en riant : « conseillez lui de mettre en lettres Gils Blas de Santillane ». [...] si vos doigts vous démangent n'écrivois qu'à moi ; j'apprécierai tout ce qui me viendra de vous et si vous m'aimés, je vous rendrai bien mieux que ce sot public, qui pour la plupart du tems ne juge que pour exercer son droit de juger³²⁵.

Leurs échanges ne sont pas ceux d'une avant-garde, ils servent plutôt de garde-fous permettant au comte d'ajuster ce roman en lettres conservé dans ses archives de 1803. Avant de devenir littérature de société, les essais du comte sont le produit d'une littérature de l'amitié qui s'extrait du monde de la critique.

³²³ *Idem*, Ch.-J. à F. de Ligne, Teplitz, 14 octobre 1802. Le titre n'a pu être identifié avec certitude.

³²⁴ *Idem*, F. G. à Ch.-J., Berlin, 11 février 1804.

³²⁵ SOAL-Děčín, c. 189, F. G. à Ch.-J., Dresde, 1 avril 1803.

Au-delà des projets des comtes de Clary et de Golovkine, c'est leur correspondance elle-même qui acquiert progressivement une certaine valeur littéraire. Le thème de l'amitié largement développé dans la littérature de société devient un cas concret. Le comte Golovkine compose de belles lettres sur la solidité du lien amical par delà les distances, assurant par exemple qu'« un frère est un ami que le ciel nous donne, mais un ami est un frère que l'on choisit, et celui-ci peut être plus aimé que l'autre³²⁶ ». Dans une certaine mesure, cette correspondance est le roman d'une amitié, sans aller toutefois jusqu'au récit « semi-romanesque » que forment les lettres de Benjamin Constant à Isabelle de Charrière entre 1787 et 1795³²⁷. Cette trame sert l'emploi de belles tournures favorisent une émulation tacite entre les deux comtes. Sans qu'il y paraisse, les sujets quotidiens servent de matière de leur talent de plume. Leur rencontre de Madame de Staël, l'un à Berlin, l'autre à Vienne en 1807 donne ainsi lieu à un « portrait [...] sous le sceau de l'amitié³²⁸ ». Leur regard croisé met en évidence les traits saillants de sa personnalité, son comportement social, en choisissant les anecdotes les plus significatives. Chacun montre qu'il a été convié à participer à l'événement que représente la venue de Madame de Staël, et qu'il a su en tirer des observations pertinentes sur le caractère de la femme de lettres et la manière de composer avec la célébrité du début du XIX^e siècle³²⁹. La femme de Lettres est une « figure publique³³⁰ », dont les attitudes et les propos permettent aux auteurs amateurs et aux hommes du monde de définir leur propre manière de concevoir la vie littéraire et sociale. Sa présence est un sujet, presque un prétexte pour exalter les qualités d'écriture du comte de Clary et de Golovkine. Ces derniers valorisent leurs lettres en tant que beaux écrits et témoignages d'une manière de voir à la fois unique et révélatrice de l'appartenance à la « première société » des capitales de l'Europe du Nord.

Cette dimension littéraire de la correspondance ne serait pas complète sans la perspective de voir ces échanges imprimés un jour. Avec humour, le comte de Clary menace son correspondant de briser le sceau de l'amitié en faisant imprimer ce « volume chef d'œuvre³³¹ ». *De facto*, il se lance dans la copie des lettres de Golovkine qu'il regroupe sur un cahier : il est donc le premier à préparer un recueil qui pare à l'éventualité de la disparition des lettres³³². Comme pour le jeu avec les conventions éditoriales dans la littérature de

³²⁶ *Idem*, Haag en Suisse, 7 novembre 1807.

³²⁷ Étienne Hofmann, « De la lettre au roman : un aspect de la correspondance de Benjamin Constant à Belle de Charrière », dans M. Bossis, C. Porter (éd.), *L'Épistolarité à travers les siècles. Geste de communication et/ou d'écriture. Colloque/Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle*, Stuttgart, Steiner, 1990, p. 128-134.

³²⁸ Voir annexe 17, p. 390. SOAL-Děčín, c. 189, F. G. à Ch.-J., Sécheron, 17 décembre 1807.

³²⁹ Nous renvoyons aux analyses d'Antoine Lilti, *Figures publiques, op. cit.*.

³³⁰ *Ibidem*.

³³¹ SOAL-Děčín, c. 189, Ch.-J. à F. G., Vienne, 28 juin 1811.

³³² *Idem*, c. 190, correspondance 1802-1803, inachevé, 31 p., n.d..

société, l'écriture d'une correspondance dans le milieu nobiliaire s'accompagne de la perspective de sa divulgation. Il s'ensuit un rapport particulier à la destruction de lettres travaillées, comme le montre Amanda Vickery pour le XVIII^e siècle ou Susan van Dijk dans le cas d'Isabelle de Charrière (1740-1805)³³³. La possession des lettres d'autrui s'accompagne souvent d'appels à brûler ces papiers, comme le fait par exemple le comte Golovkine en 1811. Le comte refuse net cette demande qui entretient l'image d'une écriture spontanée qui n'aurait jamais été pensée comme devant dépasser un cercle étroit de destinataires.

On retrouve cette perspective, toujours abordée sur le ton de l'humour, dans la composition des lettres conjugales, par exemple en 1802 :

Je vous envoie donc 3 pieces de Mousseline dans l'une il y a 8 cravattes a 2f.15 Gros [...] passez moi ces détails un peu mercantiles, quoiqu'ils ne sont pas trop a leur place dans des billets doux comme sont nos lettres de leur métier, mais quand elles seront imprimée on n'a qu'a passer la page aux cravattes n'est ce pas³³⁴.

Les lettres ont une vocation, un « métier » qui leur confère presque une existence propre, pouvant donc échapper à leurs premiers auteurs. Une correspondance est un outil pratique, mais sa portée dépasse l'échange immédiat. Le comte de Clary pense déjà à censurer des détails de valeur sur la culture matérielle de la haute noblesse. Il s'agit d'un point important de l'étude des écrits du for privé qui ne le restent pas toujours. Le développement de l'écriture mémorielle au lendemain de la période révolutionnaire renforce la conscience de vivre dans une époque dont les bouleversements sont favorables à l'impression d'écrits aussi étroitement liés à la vie quotidienne des individus :

Je pensois a propos d'imprimer combien il est facile de faire, moyennant les événements qu'on voit, les petites choses de société, les lettres ; des livres comme les memoires de Bezenval par exemple et beaucoup meilleurs, et surtout ce que seroient les votres si vous vouliez vous en donner la peine³³⁵.

Le comte de Clary encourage Fédor Golovkine à rédiger ses mémoires à partir de l'éventail des productions écrites en usage dans le milieu nobiliaire, incluant la littérature de

³³³ A. Vickery, « S'il vous plaît, brûlez cela afin qu'aucun œil mortel ne puisse le voir » : les secrets des sources féminines », dans J.-P. Bardet, F.-J. Ruggiu, *Au plus près du secret des cœurs. Nouvelles lectures historiques des écrits du for privé en Europe du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, PUPS, 2005, p. 53-62. Voir aussi Michelle Perrot, « Le secret de la correspondance au XIX^e siècle » dans M. Bossis, C. Porter (éd.), *L'Épistolarité, op. cit.*, p. 184-188.

³³⁴ SOAL-Děčín, c. 187, Ch.-J. à L., Teplitz, 11 juillet 1802.

³³⁵ *Idem*, c. 189, Ch.-J. à F. G., Vienne, 16 avril 1811. Pierre-Victor de Besenval de Brünstatt (1721-1794), militaire d'origine suisse et témoin de la fin de l'Ancien Régime. Les *Mémoires de Besenval sur la cour de France* sont publiés par le vicomte de Ségur entre 1805 et 1807.

société³³⁶. Outils pratiques et objets identitaires, les lettres sont un trésor à conserver car elles offrent un support efficace pour retrouver ses souvenirs et restituer les événements du passé tels qu'ils ont été perçus. Le plaisir de lire une lettre se double alors de celui de la relire, parfois à des années d'écart. C'est ainsi que le comte ouvre son secrétaire et relit les lettres du comte Golovkine écrites dans les années 1800 à la lumière de 1811 :

Savez vous ce que je lis et fais a présent ? je range et relis vos lettres depuis 10 ans, et j'en suis dans un enchantement majeur. Est-il possible de rien voir de mieux écrit [...] ? Ma foi ce ne sera pas ma faute si on les imprime après ma mort, car certainement je ne les brulerai pas [...]. Il y a des choses qui me touchent, des reproches qui me vont droit au cœur, de bonnes idées qui me font pouffer de rire [...], des portraits, des jugemens sur des gens que je connoissois peu alors et que je connois davantage a présent³³⁷.

Les lettres ne dorment pas longtemps au fond d'un secrétaire. Elles provoquent la réminiscence et permettent de mesurer le chemin parcouru depuis leur composition. Ainsi, lorsque le comte propose à Fédor Golovkine de combiner la poésie et la littérature de société à la prose des correspondances, il semble rechercher à sa manière une « écriture d'enchantement », selon l'expression qu'Yves Vadé emploie pour la prose poétique de Chateaubriand³³⁸. Avec les voyages qui débutent ces mêmes années, le comte accorde une importance accrue à sa correspondance familiale conservée à portée de main. Son écriture suivie favorise l'accumulation de petits témoignages formant à terme une mosaïque de souvenirs partagés sur le début du XIX^e siècle. Tandis que le comte Golovkine s'aventure dans le monde éditorial de son époque, le comte de Clary exploite cette ressource en faisant des lettres envoyées à sa famille les « matériaux les plus indispensables³³⁹ » pour renouer avec le journal et rédiger plus de 13 000 pages entre 1812 et 1825.

« Renvoyez-moi mes lettres » : de la correspondance au journal

Le grand avantage de la correspondance familiale, c'est la certitude que les lettres seront conservées avec soin par les destinataires. Elles sont redemandées sans hésitation, parfois à de grandes distances. C'est le cas à Naples en 1818 où le comte écrit à son père resté en Europe centrale : « Renvoyez moi mes lettres. Si l'on me condamne a cet ennuyeux Ischia, j'y arrangerai mon Journal. La postérité aura la de volumineux opuscules ». Cet extrait souligne

³³⁶ Le comte semble entendre cet appel. Ses souvenirs sont publiés après sa mort sous le titre : *La cour et le règne de Paul I^{er}*, Paris, Plon, 1903. Lui-même fait paraître les *Lettres diverses recueillies en Suisse* en 1821.

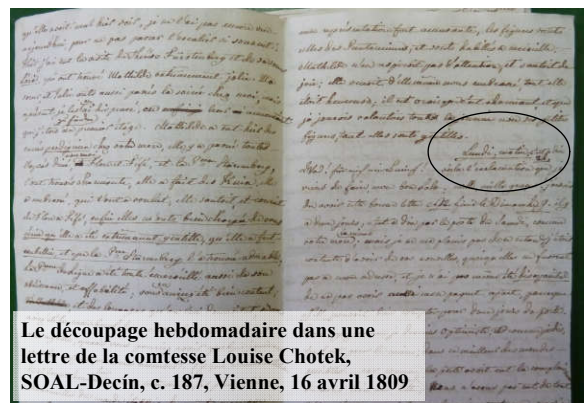
³³⁷ SOAL-Děčín, c. 189, Ch.-J. à F. G., Vienne, 16 avril 1811.

³³⁸ Yves Vadé, *L'enchantement*, op. cit., p. 121.

³³⁹ SOAL-Děčín, c. 177, 3 juillet 1822, p. 11.

la portée générationnelle très forte d'une écriture « familiale » : le temps présent des lettres permet de bâtir une mémoire personnelle envisagée comme un héritage à transmettre.

Depuis la fin du XVIII^e siècle au moins, le lien entre correspondance et écriture de soi est très étroit au sein des maisons nobles de l'Europe centrale. Afin de remplir le « devoir de famille », les épistoliers établissent un relevé journalier précis de leurs activités, de leurs projets et des nouvelles qu'ils rassemblent. Les lettres sont composées au quotidien, interrompues seulement par les occasions d'envoi. Cette pratique permet d'intégrer les nouvelles les plus récentes. La correspondance ne s'organise donc pas seulement sur le rythme de l'échange, car les lettres sont aussi structurées selon un découpage hebdomadaire, à la manière d'un diaire. L'épistolier quitte la plume lorsqu'il tombe de fatigue ou qu'une occasion d'envoi se présente. L'imminence de la poste ou d'un messager, le départ d'un ami fournissent des formules toutes trouvées pour refermer la lettre de manière élégante en réservant « la suite à



l'ordinaire prochain³⁴⁰ ». La lettre encourage une première forme d'écriture de soi en permettant d'adopter la posture de narrateur. C'est le cas par exemple chez la comtesse Tarnowska lorsqu'elle débute son journal de 1803 ou dans les *Memoranda* explicitement destinés à des correspondants par Barbey d'Aurevilly³⁴¹. À la fin du XVIII^e siècle, le ton de la confiance et le récit des jours font de la tenue d'une correspondance un temps de répit qui permet de prendre du recul par rapport aux « devoirs de société³⁴² » ou à l'administration seigneuriale de la ville d'eau de Teplitz. Les lettres du prince Jean de Clary à la princesse mère en sont une illustration, par exemple lorsque le prince écrit : « comment pouvez Vous me remercier, ma bonne Maman, de quitter un bal pour vous écrire ? [...] ce devoir est un vrai plaisir pour moi³⁴³ ».

Les correspondants attendent que chacun transmette le « journal » de ses activités. Le comte Charles-Joseph le demande expressément à son frère Maurice ou son à ami Joseph

³⁴⁰ SOAL-Děčín, c. 189, Ch.-J. à Fédor Golovkine, Vienne, 5 février 1808.

³⁴¹ M. Braud, « Le journal intime... », dans E. Gretchanaïa et alii (dir.), *La francophonie, op. cit.*, p. 176 ; Norbert Dodille, *Le texte autobiographique de Barbey d'Aurevilly. Correspondances et Journaux intimes*, Genève, Droz, 1987, p. 83-120.

³⁴² Expression employée par le prince Jean de Clary, SOAL-Děčín, c. 108, Teplitz, 28 juillet 1800.

³⁴³ SOAL-Děčín, c. 108, J. d. C. à M.-J. H.-H., Teplitz, 27 août 1794. Plus signifiante encore est la correspondance entre Clemens Metternich et Wilhelmine de Sagan en 1813-1814, où les enjeux européens sont mis en balance avec les déclarations d'affection : *Ein Briefwechsel 1813-1815, op. cit.*.

Dietrichstein lorsque celui-ci gagne son régiment de Hongrie en 1797³⁴⁴. Les guerres de l'Empire exacerbent peut-être cette parenté entre la lettre et le journal chère à Françoise Simonet-Tenant³⁴⁵. Les opérations militaires qui ralentissent les courriers en 1805 ou 1809 font recevoir les lettres par paquet de cinq ou six, contraignant à écrire sans attendre les réponses qui arrivent tardivement, parfois jamais. Face à cette perturbation du rythme de l'échange, les épistoliers retrouvent une stabilité en écrivant des lettres-journal envoyées lorsqu'une « occasion sûre³⁴⁶ » se présente. En 1810, le réinvestissement de la correspondance dans un journal personnel apparaît comme une évidence à la comtesse Louise lorsqu'elle écrit que les lettres conjugales sont « des matériaux pour votre Journal, que vous pourrez arranger à Teplitz, à votre aise. [...] nous écrirons donc chacun notre journal que nous nous enverrons³⁴⁷. » La majuscule que la comtesse Louise laisse (volontairement ou non) au premier terme « Journal » introduit une distinction entre une pratique qui s'éloigne du diaire et de l'écriture journalière sous forme de lettre. Le diaire, c'est la lettre. Le journal est une autre forme d'écriture de soi, rédigée *a posteriori*, mêlée de souvenirs et appuyée sur des documents *in actu* : les correspondances ou les notes que le comte griffonne sur des carnets qui ne sont pas destinés à être conservés³⁴⁸. *De facto*, les journaux des grands nobles circulent en puissance sur les routes de la monarchie ; il appartient ensuite à chacun de les mettre en forme ou non.

Correspondre pour autrui peut donc se concevoir comme une étape préliminaire à l'écriture de soi. La lettre familiale fournit une première forme de *Memorandum* confié un temps à ses proches. Une double lecture des corpus est possible : la première se fait au rythme des réponses selon l'usage épistolaire. La deuxième est une lecture unilatérale, suivant le découpage hebdomadaire. Une correspondance conjugale se conçoit également comme deux journaux placés en vis-à-vis. Outre le découpage hebdomadaire (qui n'est pas une constante), le comte insiste beaucoup pour que les lettres soient numérotées, afin de pouvoir restituer la correspondance complète. Il s'agit d'une précaution supplémentaire courante dans l'organisation des correspondances familiales, puisque Pauline de Schwarzenberg fait de

³⁴⁴ SOAL-Děčín, c. 189, à M., août 1793, à J. D., Teplitz, 29 mai 1797. : « *Mache mir ein Journal* ».

³⁴⁵ F. Simonet-Tenant, *Journal personnel et correspondance (1785-1939) ou les affinités électives*, Louvain, Academia-Bruylant, 2010, p. 40.

³⁴⁶ Terme récurrent des sources.

³⁴⁷ SOAL-Děčín, c. 187, L. à Ch.-J., Prague, 15 mars 1810. Cette idée se trouve déjà dans les lettres à Sophie Volland de Diderot en 1762, comme le souligne F. Simonet-Tenant, *Journal personnel, op. cit.*, p. 31.

³⁴⁸ Seuls quelques cahiers ont survécu, SOAL-Děčín, c. 176, 1818-1821. Il s'agit d'une pratique courante, pour laquelle des supports variés sont utilisés. Le comte emploie des carnets, tandis que Georges-Louis Le Sage (1724-1803) employait des cartes à jouer comme l'indique Philippe Lejeune, « Une poétique du brouillon », dans C. Meynard (dir.), *Les journaux d'écrivains : enjeux génériques et éditoriaux*, Berne, Peter Lang, 2012, p. 19-36.

même³⁴⁹. Chaque échange épistolaire devient ainsi un chapitre de la vie du comte, qui se referme lorsque les épistoliers se retrouvent. La numérotation reprend au début lorsque les individus se séparent. Chaque éloignement d'un parent permet ainsi de couvrir intégralement la période de l'échange. On comprend alors tout le soin mis au choix du papier et de l'encre comme à l'organisation des courriers : une lettre perdue, et c'est un pan du journal qu'il faut retrouver de mémoire.

La période troublée entre 1800 et 1814 où Charles-Joseph de Clary réalise ses principaux essais littéraires n'est donc en rien une période de silence. Le journal se dilue dans la correspondance. Ce sont les voyages qui lui permettent de renouer progressivement avec cette pratique. À son retour de Paris en 1810, il dispose d'un récit déjà prêt. Il n'a qu'à réunir les lettres envoyées alternativement à sa mère et à sa femme pour que pas un jour ne manque. Dans ce journal de Paris, chaque lettre est un chapitre et chaque jour une sous-partie³⁵⁰. Le comte passe ainsi de la lettre-journal au journal en lettres, suivant la tradition des récits de voyage au XVIII^e siècle. Puisque ses lettres font l'objet d'un découpage hebdomadaire interne, son récit est chronologiquement plus précis que les éditions de bien des récits de voyageurs, à l'instar des *lettres familières* du président de Brosses ou des *Lettres d'Italie* du président Dupaty³⁵¹. Le comte s'inscrit surtout dans une tradition familiale : les archives conservent un recueil broché dont les pages inégales sont en fait les lettres de Jean de Clary envoyées de Bruxelles, Londres ou Paris à ses parents en 1775³⁵².

Charles-Joseph ne se contente pas d'imiter ses prédécesseurs. Il va plus loin en renversant ce modèle pour ses voyages suivants : la correspondance n'est plus la trame du journal. Seuls des extraits des lettres sont copiés sous forme de citations référencées et intégrées dans le texte³⁵³. Il s'agit d'une pratique déjà expérimentée en 1803, qui permet de ne retenir de la lettre que les passages qu'il juge indispensables, tout en ajoutant d'autres notes³⁵⁴. Le comte peut se référer à la correspondance intégrale si besoin, mais aussi sauvegarder l'essentiel de ses lettres sur un nouveau support écrit, les cahiers des journaux.

³⁴⁹ B. Bertrand, *La vie de Pauline*, op. cit., p. 37. Organisation moins évidente pour la correspondance amicale, Par exemple avec le comte Golovkine qui essuie des reproches du comte : SOAL-Děčín, c. 189, F. G. à Ch.-J., Dresde, 20 avril 1803 : « Que vous êtes ennuyeux avec vos numéros, et que vos reproches sont injustes ; ne vaut il pas mieux qu'il y ait deux N° 18 que si je sautais a pied joint du 17 au 19 ? ».

³⁵⁰ SOAL-Děčín, c. 159.

³⁵¹ Un double découpage que respecte l'édition des *Trois mois à Paris* de 1914. Nous avons consulté les éditions du premier XIX^e siècle, accessibles sur le site de la BNF, Gallica. Sur ces lettres et leur usage par les voyageurs, nous renvoyons en premier lieu à Jan Herman *et alii* (dir), *Dupaty et l'Italie des voyageurs sensibles*, Amsterdam/New-York, Rodopi, 2012.

³⁵² Voir annexe 18 p. 395 pour l'aspect de ce cahier. SOAL-Děčín, c. 149.

³⁵³ Voir annexe 19 p. 397, la disposition de ces journaux par rapport à ceux de 1810, et annexe 14 p. 381.

³⁵⁴ SOAL-Děčín, c. 158.

Bien souvent, il arrive que les lettres se trouvent à Vienne et les cahiers à Teplitz (et inversement). Un incendie dans l'un des lieux de résidence ne correspondrait donc pas à un anéantissement total de la mémoire écrite de Charles-Joseph de Clary-Aldringen.

En changeant la place de la lettre dans le journal, le comte n'est plus contraint à la forme du journal épistolaire. Il se distancie de la posture narrative de l'épistolier pour renforcer la dimension personnelle du journal³⁵⁵. Il peut alors convoquer les lettres en reprenant les passages essentiels comme des témoignages de son regard d'époque dans un journal rédigé quelques mois plus tard. Il met en rapport deux formes d'expression personnelle : celle de l'épistolier écrivant pour sa famille, et celle de l'auteur qui peut ainsi s'adresser à un autre destinataire, « l'imprimeuse postérité³⁵⁶ ». Ce déplacement de la focale narrative lui permet non seulement de mettre à distance ses propres lettres, mais d'élargir la portée familiale de son texte. Le témoignage direct des lettres vient renforcer l'authenticité du texte transmis à la génération suivante, une perspective présente chez bien des auteurs nobles comme la comtesse Tarnowska, et bien sûr chez les mémorialistes³⁵⁷.

La réécriture à partir de la correspondance ne se confond donc pas tout-à-fait avec le processus d'« intimité du journal³⁵⁸ » que l'on observe à l'âge romantique, surtout avec les récits de voyages qui sont lus ou prêtés dans les années 1820. Tout enjeu de représentation de soi ne cesse pas. Comme les lettres, le journal est « hanté par l'idée de sa publication³⁵⁹ ». S'il devient progressivement le lieu d'une intimité retrouvée, il n'est pas tout à fait synonyme de repli sur soi, encore moins d'émancipation du milieu familial et social.

Cet élargissement de la lettre au journal permet aussi d'ouvrir le récit à des notes, des commentaires, des copies d'auteurs et des collages de vues lithographiées qui en font une œuvre en dialogue avec les voyageurs de son temps. Son journal est donc également hanté par d'autres publications, des discours extérieurs appropriés et commentés. En copiant Johanna Schopenhauer ou Chateaubriand dans le journal du voyage de Paris en 1822 réécrit en 1825, le comte doit s'exclamer « a moi la parole³⁶⁰ » ! Son propre journal devient le lieu d'une conquête de la parole personnelle. Deux voix s'y font principalement entendre : celle du

³⁵⁵ Cette notion de posture est un aspect important souligné dans l'introduction de Philippe Martin dans *La correspondance : le mythe de l'individu dévoilé ?*, Louvain, PUL, 2014, p. 35.

³⁵⁶ Régulièrement apostrophée dans les journaux, Par exemple SOAL-Děčín, c. 177, 8 juillet 1822, p. 6.

³⁵⁷ Dans l'introduction de son journal de 1803, la comtesse annonce écrire pour sa fille qu'elle quitte pour se rendre en Italie : M. Braud, *Le journal intime*, dans E. Gretchanaïa et alii, *La francophonie, op. cit.*, p. 176. M. Figeac, « écritures mémorielles et (re)présentation de soi ... dans *Prendre la plume des Lumières, op. cit.*. Voir aussi C. Seth, « La plume ou l'épée », dans P. Bourdin (dir.), *Les noblesses françaises, op. cit.*, p. 443-458.

³⁵⁸ *Ibid.*, p. 36-42.

³⁵⁹ Dominique Rabaté, « Singulier, pluriel », dans É. Benoit et alii (éd.), *Écriture du ressassement*, Bordeaux, PUB, 2001, p. 13.

³⁶⁰ SOAL-Děčín, c. 177, 11 juillet 1822, p. 24.

voyageur qui raconte son parcours et ses impressions dans ses lettres, et celle de l'homme qui rédige son journal à quelques jours, quelques mois ou quelques années de distance. Avec cette écriture en décalé, le comte fait coexister deux formes d'auto-représentation dans un journal. Il fait ainsi évoluer une tradition élitaires et familiale vers une forme hybride qui traduit la recherche d'une écriture qui lui correspond dans un contexte des mutations génériques de la période :

Il y a de la folie à mettre dans mon journal l'extrait de mes lettres et surtout les réponses aux réponses, sur les réponses – cela prend très bien six mois. Mais j'aime à me rappeler s'il est possible chaque pensée de mon voyage - et puis wem schadt' s [quel mal cela fait] ? d'ailleurs ce n'est qu'un extrait, je passe pourtant trois fois plus que je n'écris. Cela rappelle ce qui s'est passé à Teplitz et à Vienne pendant ce tems et il n'y a pas de mal. Il est pour moi mon journal ! bien pour moi seul !!³⁶¹

En intégrant des extraits de ses lettres dans le journal de voyage, Charles-Joseph de Clary-Aldringen explore une façon originale de s'écrire dans le temps entre 1810 et 1830. L'argument de l'écriture intime – cette « notion si labile [qui] sera le grand mot d'ordre du XIX^e siècle » – justifie des expériences formelles³⁶². Si le comte ne parvenait pas à forger ce « bel ouvrage » qu'il appelle de ses vœux, il pourra toujours tenir confidentiels – ou détruire – ses cahiers de voyage³⁶³. Dans cet extrait, il tente d'ajouter les lettres de son épouse, la comtesse Louise, à ses propres lettres qui habituellement sont les seules citées dans les journaux. Le but est d'ajouter un écho de la vie en Bohême à ses propres souvenirs de Florence en septembre 1816. Plus qu'un journal en lettres, cette union de la lettre et du journal permet de concilier plusieurs formes d'expressions personnelles qui correspondent à plusieurs écritures du temps et de l'espace. Ici, il s'agit de mettre en relation 1818, date de rédaction du journal à Vienne, l'Italie du comte et la Bohême de la comtesse en 1816³⁶⁴. Le comte évoque alors le cœur de sa démarche : un travail du souvenir qui occupe l'essentiel de sa vie de plume.

À partir des années 1810, l'écriture oscille constamment entre le présent et le passé. Au moment où il écrit ce journal de 1816, Charles-Joseph est malade, cloîtré dans l'hôtel de la Herrengasse de Vienne qui le protège de l'air glacé de l'hiver 1817-1818. La façon dont il restitue son parcours et ses observations dans ses journaux se déroule dans des circonstances

³⁶¹ *Idem*, c. 163, cah. XXXIII, Florence, 1^{er} septembre 1816, p. 2.

³⁶² F. Simonet-Tenant, *Journal personnel*, *op. cit.*, p. 9. Voir aussi *Le journal intime : genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris, Téraèdre, 2004. Outre la bibliographie citée, nous renvoyons aux travaux fondateurs de Philippe Lejeune, en particulier *Autogenèses, Les brouillons de soi 2*, Paris, Seuil, 2013 et l'article « Le journal : genèse d'une pratique », *Genesis*, 2011/32, p. 29-42.

³⁶³ SOAL-Děčín, c. 177, 11 juillet 1822, p. 24.

³⁶⁴ Chaque cahier commence ou s'achève sur la date de son écriture, ici le 20 janvier 1818 (p. 30).

bien précises : une faiblesse pulmonaire dont il suit l'évolution tout en tentant d'y remédier. Cette affliction l'empêche de mener une vie sociale épanouie, et lui laisse le temps de réfléchir à cette maxime présente dans le journal de 1816 : « l'homme-moi est un animal éminemment social³⁶⁵ ». Le rapport présent/passé et la place de l'individu dans la société aristocratique de son temps sont les deux grilles de lecture au fondement des journaux. Elles apparaissent clairement en mettant au jour le traitement du corps et de la vie aristocratique dans les écrits personnels. Ce sont deux aspects essentiels pour comprendre le processus mémoriel à l'œuvre dans la fabrique d'une écriture de soi spécifique au sein des grandes familles en Europe centrale au début du XIX^e siècle.

B. Entre les observations du corps et les souvenirs du comte

Corps écrits : un journal thérapeutique

Le comte Charles-Joseph écrit d'abord pour lui, et parle de son corps. Le journal de l'amateur et de l'homme du monde est en même temps le journal d'un homme souffrant des yeux et de la poitrine. Il s'agit d'afflictions caractéristiques de la vie urbaine et aristocratique : Vienne est réputée pour ses vents poussiéreux et ses bals où les invités étouffent à l'intérieur et se glacent aux fenêtres ouvertes, comme en témoigne Élisabeth Vigée-Lebrun³⁶⁶. L'écriture des maux quotidiens est omniprésente dans tous les journaux. Les récits de voyages n'y échappent pas, en particulier ceux du séjour à Naples de 1818-1820 qui ont pour but le rétablissement du comte après deux hivers difficiles en Europe centrale. L'observation de la santé est une pratique raisonnée qui permet de suivre la variation des états corporels et l'évolution des traitements ordonnés par les médecins. Lorsque le comte prend les eaux à Baden (1813), dans le golfe de Naples, à Carlsbad (1823) ou à Ischl (1825), les dosages des bains ou des sources consommées au verre varient suivant les diagnostics successifs des médecins. Charles-Joseph tient ainsi le compte précis des barils de sources fortes ou plus douces qui composent les bains d'Ischia et de Castellamare ordonnés par le médecin Jørgen J. A. Schønberg (1782-1841), et préparés par les médecins locaux³⁶⁷. L'intégration de la cure dans le journal, et parfois la fabrique d'un « journal de cure » est une pratique courante chez les malades comme Célestin

³⁶⁵ SOAL-Děčín, c. 162, cah. XIII, Rome, 19 avril 1816, p. 8.

³⁶⁶ « Il y a dans cette ville trois causes de mort : le vent, la poussière et la valse ». Dans les années 1830, une quatrième s'y ajoute : les épidémies de choléra qui sévissent en Europe. *Souvenirs de Madame Louise-Élisabeth Vigée-Lebrun*, Paris, Fournier, 1835, t. 2, p. 219.

³⁶⁷ Le « médecin des allemands » établi depuis quelques années à Naples et rencontré en 1816 : SOAL-Děčín, c. 162, cah. XIX, 21 mai 1816.

Guittard étudié par Philippe Lejeune³⁶⁸. Charles-Joseph peut ainsi retrouver l'intégralité du traitement, et peut en mesurer les effets.

Le comte apparaît donc comme une figure active, un homme « habitué à gérer sa santé au quotidien » tout comme le pasteur Frêne (1727-1804) étudié par Philip Rieder³⁶⁹. Lorsqu'il réécrit son journal d'Ischia longtemps après la fin du séjour, il voit son parcours de santé se dérouler sous ses yeux. L'enjeu est d'opposer une cohérence personnelle aux « diagnostics peu stables » de plusieurs praticiens³⁷⁰. Charles-Joseph n'épargne aucun détail sur les sangsues qui lui entourent le cou en 1824 ou les clous qui le font fréquemment souffrir ainsi que ses proches³⁷¹. Il ne dessine pas les membres douloureux, peut-être car cela est moins utile au médecin ou au patient qui a le corps sous les yeux. Les rares croquis ne se trouvent que dans la correspondance où ils justifient la difficulté à écrire, ou dans l'auto-dérision qui permet au comte de traiter son mal par l'humour. Ces dessins se différencient de la démarche du diariste qui prend des notes au quotidien afin de suivre ses traitements avec sérieux. Les écrits personnels lui permettent de s'approprier ce « carnet de santé » que le médecin Mayer rédige en latin pour le comte de Hartig à la fin du XVIII^e siècle³⁷². Peut-être s'agit-il d'échapper au sentiment de dépossession et d'attente inquiète dans lequel peut se trouver le « patient » dépendant des prescriptions au début du XIX^e siècle. Le 23 février 1824, le comte écrit par exemple : « a 10 h. ½, Malfatti est venu. Il n'a imaginé que de me purger, c'est ce que Bürchner faisait déjà aujourd'hui. Ils se sont parlés sous la voute de la maison, et reviendront ce soir³⁷³. » Il se montre sceptique face à la purge humorale qui demeure un traitement de référence au début du XIX^e siècle, et semble rechercher un traitement médical personnalisé ou novateur³⁷⁴.

Les journaux montrent que Charles-Joseph n'hésite d'ailleurs pas à s'ouvrir à d'autres expériences, par exemple en lisant les ouvrages sur le magnétisme avant d'assister à une séance de guérison à Vienne en 1824³⁷⁵. Il accepte de se mêler à des « gens d'une autre classe de la mienne » après cinq semaines consigné dans ses appartements. Dans son journal, Il

³⁶⁸ P. Lejeune : « Célestin Guittard, diariste malade », dans J.-P. Bardet, F.-J. Ruggiu, E. Arnoul (dir.), *Les écrits du for privé en Europe du Moyen-Âge à l'époque contemporaine. Enquêtes, analyses, publications*, Bordeaux, PUB, 2010, p. 305.

³⁶⁹ P. Rieder, « Soi et santé : écrire ses maux au siècle des Lumières », dans J.-P. Bardet *et alii* (dir.), *Les écrits du for privé, op. cit.*, p. 315-330.

³⁷⁰ *Ibidem*, p. 320.

³⁷¹ Voir annexe 20, p. 399. Par exemple SOAL-Děčín, c. 180, 3 mars 1824.

³⁷² C. Madl, *Tous les goûts, op. cit.*, p. 339.

³⁷³ SOAL-Děčín, c. 180, 23 février 1824, p. 21. Abrégé développé.

³⁷⁴ Avec le « registre nerveux » : P. Rieder, *La figure du patient au XVIII^e siècle*, Genève, Droz, 2010, p. 306, 327. Voir aussi S. Pilloud, M. Louis-Courvoisier, « The Intimate Experience of the Body in the Eighteenth Century : Between Interiority and Exteriority », *Medical History*, 2003/47, p. 451-472.

³⁷⁵ Voir annexe 21, p. 399. SOAL-Děčín, c. 180, 7 mai 1824, p. 11-17.

revient ensuite sur les réactions de la somnambule magnétisée et du médecin, qu'il craint de voir lui faire des révélations sur sa santé. Le comte mène ainsi ses propres recherches sur cette thérapie, dans les derniers temps de la « révolution manquée » du magnétisme dans l'espace germanique³⁷⁶. Il construit à son tour une « une stratégie de santé » capable de s'émanciper de la relation aux médecins professionnels et de s'ouvrir aux pratiques alternatives³⁷⁷.

Les journaux font écho à l'importance de la culture médicale de la haute noblesse en Europe centrale, mise en évidence par Claire Madl avec l'auto-observation du comte de Hartig à la fin du XVIII^e siècle³⁷⁸. Ils fournissent donc un excellent contrepoint au manque d'information des comptes de la maison princière relatifs aux frais médicaux et à la pharmacopée. Les journaux mentionnent les prescriptions diététiques qui privent le comte de vin et de viande après 1810, la consommation d'orgeade et de poudres comme la thériaque ou « poudre de vipère » prise en Italie. Ils permettent de retracer la venue du médecin attiré Bürchner, appointé à 125 florins trimestriels et donc très bien rémunéré par rapport à l'indice des salaires dans cette maison princière dans les années 1820³⁷⁹. Ils notent aussi l'intervention ponctuelle de chirurgiens et de confrères pour l'organisation de consultations collectives et l'établissement des contre-expertises selon la pratique courante des maisons nobles³⁸⁰. Les grands nobles « ne confient jamais tout à fait leur santé à un soignant particulier³⁸¹ », ils cumulent une relation thérapeutique privilégiée avec un médecin et la recherche d'autres avis médicaux. Ces journaux sont une belle source pour approfondir le rapport à la santé de ceux qui avaient les moyens de rechercher les meilleurs traitements, en se tenant informé des avancées médicales de l'époque³⁸².

Le comte évoque aussi la santé des autres, et ses journaux offrent une vision d'ensemble des pratiques médicales dans la maison princière : l'opération de chirurgie de Jean de Clary bien sûr, mais aussi les maladies des gens qui sont soignés aux frais du prince jusqu'à obtenir une pension. On comprend ainsi que la maison dépense entre 500 et 1000

³⁷⁶ Luis Montiel, « Une révolution manquée : le magnétisme animal dans la médecine du romantisme allemand », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 2009/38, p. 61-77.

³⁷⁷ P. Rieder, « Soi et santé... », dans J.-P. Bardet et alii (dir.), *Les écrits du for privé, op. cit.*, p. 320 ; du même, *La figure du patient, op. cit.*, p. 261.

³⁷⁸ C. Madl, *Tous les goûts, op. cit.*, p. 339-355.

³⁷⁹ SOAL-Děčín, c. 117, 192-197, rubrique « *Doctor. Apotheke* », années 1820. 125 florins argent de Vienne donnent environ l'équivalent en franc. Guy Chaussinand-Nogaret rappelle qu'à la fin du XVIII^e siècle en France, « un médecin d'une petite ville de province avait beaucoup de mal à atteindre 1000 à 1500 livres par an, le traitement des médecins de cour. « Nobles médecins et médecins de cour au XVIII^e siècle », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1977/32-5., p. 854.

³⁸⁰ SOAL-Děčín, c. 117, 192-197, rubrique « *Doctor. Apotheke* », 1790-1830. Ces intervenants sont alors rémunérés 25 florins.

³⁸¹ P. Rieder, « Soi et santé, op. cit. », p. 324.

³⁸² Voir les perspectives d'Aurélien Chatenet-Calyste, « Soigner une maison aristocratique à la fin du XVIII^e siècle : le cas de la maisonnée de la princesse de Conti », *Histoire, médecine et santé*, 2012/2, p. 75-89.

florins par an en moyenne, avec des pics à trois mille florins entre 1790 et 1830, tandis qu'Aurélien Chatenet Calyste chiffre les dépenses de santé dans la maison de la princesse de Conti entre 1500 et 2000 livres à la fin du XVIII^e siècle³⁸³. Au-delà de l'attachement – souvent bien réel – à la domesticité proche, la mémoire de papier du comte accompagne la construction des relations entre maîtres soucieux de ne pas entretenir de personnel invalide et employés qui espèrent conserver une place durable dans la maison. En n'étant pas seulement centrés sur le malade, les ego documents fournissent un autre éclairage sur l'économie médicale d'une maison princière et son insertion dans le « marché thérapeutique » du début du XIX^e siècle³⁸⁴.

Le corps d'autrui tient donc une place non négligeable dans l'écriture de soi chez Charles-Joseph de Clary-Aldringen. La santé des pairs est largement évoquée dans les journaux, au point que le comte écrit le 5 mars 1824 « mon journal à présent n'est qu'un bulletin de malades³⁸⁵ ». Les échanges sociaux alimentent une forme de culture para-médicale liée à cette « culture médicale laïque » qui permet aux individus de se repérer dans le monde foisonnant des remèdes et des médecins que l'on se recommande³⁸⁶. Les praticiens dont la clientèle repose sur la confiance qu'on leur accorde évoluent dans ce cadre concurrentiel. Chaque médecin attiré voit graviter autour de lui d'autres professionnels, qui tentent de se montrer efficaces sans passer pour des « charlatans³⁸⁷ ». Cette impression ressort de la consultation du médecin Lebel qui autorise le café et le cacao au prince Jean de Clary en 1824. Ce faisant, le praticien commet l'erreur de laisser croire qu'il n'accorde pas assez d'attention à son patient : « il me traite comme un malade désespéré, à qui l'on permet tout » s'exclame le prince³⁸⁸. Le coût des soins impliquait au moins de rassurer l'anxiété des souffrants. Certains recherchaient les privations afin de bien sentir qu'une cure était à l'œuvre et que la rémission allait s'ensuivre³⁸⁹. Le journal de Charles-Joseph décrit une scène qui se déroule sous l'œil circonspect du médecin attaché au prince Jean, laissant agir son confrère

³⁸³ *Ibidem* ; SOAL-Děčín, c. 117, 192-197. En 1826, le prince dépense plus de 4000 florins *Wiener Währung*, soit l'équivalent en franc.

³⁸⁴ P. Rieder, « Médecins et patients à Genève : offre et consommations thérapeutiques à l'époque moderne », *RHMC*, 2005/52-1, p. 39-63.

³⁸⁵ SOAL-Děčín, c. 180, 5 mars 1824, p. 8. Le comte évoque ici le comte Oberskoff et la comtesse Borchowska.

³⁸⁶ P. Rieder, *La figure du patient, op. cit.*, p. 261-306. Pour une perspective sous l'angle d'un médecin : Jean-Pierre Goubert, *Médecins d'hier et médecins d'aujourd'hui. Le cas du docteur Lavergne (1756-1831)*, Paris, Publisud, 1992.

³⁸⁷ Selon le mot du comte de Clary à propos du médecin Lebel, SOAL-Děčín, c. 180, 13 mars 1824, p. 15. Il fait écho à une crainte ancienne comme le montre l'ouvrage de François Lebrun, *Se soigner autrefois. Médecins, saints et sorciers aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Seuil, 1995.

³⁸⁸ Propos rapportés par son fils, SOAL-Děčín, c. 180, 13 mars 1824, p. 15.

³⁸⁹ P. Rieder revient sur cette « négociation » entre le « capital savoir » du médecin et le « capital social et économique » du malade : *La figure du patient, op. cit.*, p. 296.

dans la certitude qu'il se décrédibilisera. Les manuscrits témoignent de l'établissement de nombreuses relations thérapeutiques d'inégale intensité, durant lesquelles les médecins jouent la renommée indispensable à la constitution d'une clientèle nobiliaire.

Des prestations de soins à la consommation des produits pharmaceutiques, l'écriture accompagne la construction de la culture médicale des grands nobles. Le rapport entre la plume et la maladie est cependant plus complexe, car la rédaction des journaux de voyage offre aussi au comte le moyen d'oublier ses maux en rappelant le soleil de Naples au cœur des hivers glacés de Vienne après 1815.

Une thérapeutique du journal

Si le journal aide le comte à mieux se connaître, il peut également lui fournir une ressource contre la maladie. C'est en particulier le cas au cours du douloureux hiver 1816-1817 qui suit le retour du premier voyage en Italie. Il n'y a aucun journal de 1817. Rien sur les traitements et la souffrance du malade. Il faut se pencher sur les lettres à la comtesse Louise pour retrouver quelques détails sur ses maux d'yeux et ses difficultés à respirer. Pourtant le comte écrit des journaux, ceux de son voyage de huit mois en Italie en 1816. Ils sont rédigés en dix-sept mois du 17 octobre 1816 (quatre jours après son retour) au 22 mars 1818 (un mois avant son nouveau départ pour Naples)³⁹⁰. Le comte écrit 1244 pages comme pour passer 1817 sous silence et combattre la maladie. Les illustrations et le commentaire des autres voyageurs semblent soulager la clausturation de celui qui peut encore tenir la plume quand son état phtisique l'empêche d'aller dans le monde. En formant ce « bel ouvrage » qui participe à sa convalescence, le comte laisse la trace des voyages d'un aristocrate avec lesquels la morosité du retour et de la maladie contrastent violemment. La générosité de la plume doit constamment être mise en rapport avec ses oublis. Ici, la lettre se sépare du journal, car le comte ne mettra jamais ce journal de 1817 sur l'écritoire, comme si la relecture de ces lettres était trop difficile dans les années 1820. Le comte recherche dans la description de ses circulations italiennes le réconfort au moment où il est contraint à l'immobilité.

L'écriture des souvenirs est un remède : la thérapeutique du journal précède ainsi le journal thérapeutique où le comte assume la cure dans les îles du golfe de Naples. Lors de ce second voyage, le journal est d'abord rédigé seulement quelques mois après les événements, puis la rédaction se prolonge jusqu'en juin 1824. Pendant ce temps, le comte ne prend que des notes fragmentaires de la vie quotidienne en Europe centrale entre 1821 et 1823, pour

³⁹⁰ Selon les dates de rédactions apposées sur chacun des cahiers. SOAL-Děčín, c. 161-166.

reconstruire ses journaux en 1824. On retrouve le même procédé qu'entre 1816 et 1817. Que ce soit dans la Vienne glacée ou dans la chaleur du golfe napolitain en 1818-1820, la maladie et son traitement aussi bien physique que « psychologique » sont intrinsèquement liés à l'écriture de soi³⁹¹. Cette dernière est faite de rapprochements et d'éloignements avec la pratique diariste. Le comte définit son rapport la souffrance en jouant avec ses souvenirs.

Dans les années 1820, il lui faut se rendre à l'évidence : le séjour de Naples n'a été qu'une parenthèse ensoleillée et un rétablissement provisoire. En 1823, Charles-Joseph se voit prescrire une nouvelle cure à Carlsbad où l'attend une eau brûlante. Il doit endurer de nouvelles privations, dont témoignent les *Souvenirs* de la baronne du Montet :

Il était depuis longtemps souffrant d'un asthme, quoique jeune encore, et condamné à un sévère régime. Pour éviter les tentations, il ne se mettait plus à table le soir, était bien sage. Mais une fois, en sortant de chez la princesse Clary, sa mère, nous le trouvâmes caché derrière la porte du salon qui communiquait dans la salle à manger et dévorait un énorme morceau de pâté de foie gras. Et nous qui admirions sa courageuse résignation, et ses héroïques privations!³⁹²

La diététique est un moyen ancien par lesquels les hommes du XIX^e siècle tentent toujours de se guérir en modifiant leurs habitudes de consommation³⁹³. Le comte doit se contenter d'être « gourmand d'air³⁹⁴ », jouant ainsi sur une deuxième variable médicale, la qualité de l'air qui fait partie de la conception du séjour thermal et balnéaire au XIX^e siècle³⁹⁵. Les regards d'autrui aident à se contenir, mais il arrive un moment où l'individu se trouve seul face à ses maux, ses inquiétudes, ses tentations. Il ne reste alors que le journal. À partir de 1824, Charles-Joseph est contraint de garder la chambre. Il reprend alors le journal « jour par jour³⁹⁶ » et choisit cette fois d'affronter ce quotidien pénible. L'écriture est conçue comme un remède face à l'abattement moral contre lequel les praticiens semblent impuissants : « ma foi j'ai bien pris mon temps pour recommencer mon Journal avec une si belle ardeur. Tristesse, ennui, maladie, et rien que cela. Je m'ennuye et beaucoup, même mes livres me refusent service, je ne suis pas en train³⁹⁷ ». Ces symptômes sont exactement ceux de la mélancolie décrite par les romantiques³⁹⁸. Ce fameux mal du siècle semble reposer sur le fait que le

³⁹¹ G. Vigarello, *Le sentiment de soi, op. cit.*, p. 157.

³⁹² *Souvenirs de la Baronne du Montet (1785-1866)*, Paris, Plon, 1914, p. 256-257.

³⁹³ A. Chatenet-Calyste, « Soigner une maison... », *op. cit.*, p. 86.

³⁹⁴ SOAL-Děčín, c. 167, Ischia, 20 juillet 1818, p. 6.

³⁹⁵ Sur l'importance croissante de la santé dans les motifs des voyageurs : G. Bertrand, *Le Grand Tour revisité*, Rome, ÉFR, 2008, p. 23-70.

³⁹⁶ Mention du cahier de mars 1824, SOAL-Děčín, c. 180, p. 33.

³⁹⁷ *Idem*, c. 180, 23 fév. 1824, p. 21.

³⁹⁸ On retrouve ces termes exacts dans les lettres à Sophie Volland de Diderot, point de départ du développement d'Alexandre Minski sur la mélancolie dans *Le préromantisme*, Paris, Armand Colin, p. 186-189.

comte est trop souffrant pour vivre insouciant, et pas assez pour que la maladie envahisse toutes ses pensées. À cela s'ajoute le deuil de sa tante Marie-Sidonie Chotek, née Clary-Aldringen. Le comte décide alors de se confronter directement à la tristesse des jours en renouant avec une écriture quotidienne pour tenter de supporter le corps malade et le cœur endeuillé.

Le journal de 1824 ne se caractérise pas par un phénomène d'introspection comme on pourrait s'y attendre. Au contraire, le comte poursuit l'écriture des pratiques de la haute noblesse en consignait le déroulé de la vie culturelle et sociale de la capitale comme si de rien n'était. Il ne peut pourtant se rendre que ponctuellement au théâtre ou en visite en respectant le temps conventionnel du deuil, puis la maladie l'empêche de quitter l'hôtel viennois en février-mars. Il se tient en fait informé grâce aux visites de chevet qui permettent aux malades de ne pas rester isolés³⁹⁹. Il s'agit d'actes de politesse bien spécifiques dans le temps mondain, qui entretiennent un lien entre malades et bien-portants dans les capitales du début du XIX^e siècle. Le comte se fait un devoir d'apporter des livres ou des recueils d'estampes à ses ami(e)s alité(e)s puis reçoit à son tour ce type de visite, en particulier de la princesse Euphémie de Ligne qui le 24 février « est venue chez moi commérer et me rendre compte de ce qui se passe dans le monde⁴⁰⁰ ». Il est informé au jour le jour des « amours et jalousies » dont « la moitié ne sera peut être pas vrai demain⁴⁰¹ ». Les événements liés à la famille impériale, les bals privés et ceux de la cour, les débuts d'une nouvelle actrice au *Burgtheater*, rien n'est oublié. L'écriture permet de lutter contre la solitude et l'ennui, en maintenant une forme de vie mondaine par procuration. Le comte refuse l'isolement et s'attache à mettre en valeur son appartenance à la « première société ». Ce travail personnel passe d'abord par les souvenirs de voyages « en pays de connaissance », qui nourrissent l'envie de repartir. Puis, lorsque le mirage italien n'a plus assez de force pour faire oublier la maladie, l'écriture de soi devient plus fermement écriture des semblables.

Le comte entre alors dans un monde de l'entre-deux, celui de la communauté des malades mise en relation par les biens portants. Ses journaux l'aident à passer les « semaines de chambre » dont il tient le compte. Il peut prendre du recul sur la vie urbaine de l'aristocratie à Vienne, et préparer sa « rentrée dans le monde⁴⁰² ». La convalescence ou le deuil se terminent par une réintroduction progressive avec quelques visites et des apparitions

³⁹⁹ À l'exception des épidémies de scarlatine qui mettent des hôtels en quarantaine.

⁴⁰⁰ SOAL-Děčín, c. 180, 24 fév. 1824, p. 22. Le 12, le comte déclare « j'étouffe, j'ai des angoisses affreuses, j'ai un rhumatisme au dos [...]. Une toux nerveuse [...]. Je n'ai pas été aussi malade depuis le premier hiver après l'Italie 1820-1821 ». Le 17, Euphémie de Ligne lui envoie un portefeuille de dessins.

⁴⁰¹ *Ibidem*.

⁴⁰² Selon ses expressions : SOAL-Děčín, c. 180, 26 avril 1824, p. 28. Abrégé développé..

au théâtre. Le journal révèle ensuite les hésitations du comte au moment de retrouver le rythme trépidant des assemblées de la noblesse à Vienne après six semaines de retrait :

A 10 h. je suis allé chez le prince Metternich encore irrésolu. J'ai vu arriver tant de voitures a la file, que le cœur m'a manqué et que déjà dans la cour, je n'ai pas eu le courage de monter et que je suis retourné chez moi. On est toujours fâché d'être un événement. J'ai bien regretté les Indiens [un spectacle donné au théâtre de la Wieden]⁴⁰³.

Personne ne se rend compte de la présence du comte ce 26 avril 1824. Le journal nous place au seuil de la mondanité, bien souvent jugée responsable d'un mode de vie irrégulier et du dérèglement des corps aristocratiques qui en découle⁴⁰⁴. Ici, c'est aussi la dimension sociale qui retient le comte, en lien avec le respect du temps de deuil qui peut durer plusieurs mois comme en témoigne son journal. S'il n'a jamais totalement quitté le grand monde, Charles-Joseph craint une irruption trop brusque dans la « première société ». De retour chez lui, il éprouve le besoin de mettre immédiatement des mots dans ce journal qui devient un exutoire à la frustration de l'amateur⁴⁰⁵. Comme pour le comte de Hartig étudié par Claire Madl, la maladie et le deuil comportent d'importants aspects moraux pour ce noble pris entre les besoins de la santé, les conventions de son milieu et l'envie de participer aux réjouissances. Le journal qui l'a tenu proche de ses pairs le conduit maintenant à mesurer un éloignement en fonction duquel il définit son comportement. Le rétablissement passe par une phase de transition qui le ramène à la vie mondaine, grâce à des apparitions « homéopathiques » faisant accepter sa présence. Le comte de Clary s'autorise progressivement à retrouver ces pratiques qu'il n'a cessé de décrire pendant les mois précédents.

Le comte Charles-Joseph retrouve le principe du journal quotidien à partir de 1824, mais il n'en poursuit pas moins son travail de réécriture des années précédentes, comme en témoigne son bilan d'écriture de 1825 : « En 1824, j'ai écrit 12 cahiers de l'année courante 2 vol. / 12 cahiers incomplets du Journal de l'année 1823 1 vol. / 2 cahiers du second voyage de Paris en 1822⁴⁰⁶ ». Le comte concilie deux types d'écriture dans les années 1820, qui superposent les souvenirs et le temps présent. Il y est encouragé par ses proches qui l'invitent à lire ses journaux de voyages, en particulier au cours de cette année 1824. Les Ligne et les Chotek jouent ainsi leur rôle de tiers engagés dans la rémission du comte, en le soutenant au

⁴⁰³ *Ibidem*, ab. dev., les airs sont de Rossini.

⁴⁰⁴ Voir le cas du comte Hartig : C. Madl, *Tous les goûts*, *op. cit.*, p. 357.

⁴⁰⁵ Une autre perspective avec Valérie Piétri, « Les barbouillages du comte de Thorenc : écriture et frustrations sociales » par dans J.-P. Bardet *et alii* (dir.), *Les écrits du for privé*, *op. cit.*, p. 395-418.

⁴⁰⁶ SOAL-Děčín, c. 159, *addendum* au journal de 1809, 4 avril 1825. Voir annexe 14, p. 381.

cours des longues soirées d'hiver⁴⁰⁷. Le cercle familial encourage sa propension à rechercher dans le récit de ses circulations le souvenir d'une période de liberté de mouvement. Ce lectorat s'élargit ensuite à d'autres familles, les Harrach ou les Mniczek, en lien avec l'engouement des élites pour les récits de voyages et la confrontation des points de vue sur l'Europe du premier XIX^e siècle⁴⁰⁸. Lorsqu'il rédige ses journaux de voyage, le comte ne peut ignorer ces lecteurs dont il se fait le guide.

Le journal de voyage, support d'une « exposition sociale »

La lecture familiale des journaux de voyages débute dans les appartements de la princesse Marie-Christine de Ligne qui retrouve le souvenir de ses amies parisiennes rencontrées par le comte à Paris en 1810⁴⁰⁹. Ces lectures collectives de mars 1824 rassemblent les Chotek, puis accueillent aussi les invitées de la princesse comme la comtesse de Göess ou la baronne Alexandrine du Montet venue « écouter mon journal » le 27 mars⁴¹⁰. Le journal que le comte affirmait « pour moi seul » en 1816/1817 s'ouvre à une oreille étrangère tout au long des années 1820. Or le soin apporté aux premières versions des voyages de Paris et d'Italie montre que cette perspective est envisagée dès le départ⁴¹¹. Le temps de rémission est mis à profit pour créer un support agréable et très maniable. Les cahiers de trente à soixante pages comprennent des sommaires d'en-tête et de quatrième de couverture⁴¹². Si un personnage focalise l'attention au cours d'une conversation ou d'une lecture, les cahiers d'index permettent de le retrouver rapidement. Il est aisé de détacher un cahier de l'ensemble, et de s'offrir ainsi l'excursus de Montallègre en 1810 ou de Sorrente en 1818 le temps d'une soirée. Le journal de voyage de la noblesse est un donné à voir, l'attestation d'une capacité à circuler en grand noble dans l'Europe des Habsbourg. Le comte peut aisément présenter son parcours à d'autres, et faire de ses récits de voyages l'outil d'une exposition sociale qui témoigne de son intégration dans la « première société » de l'Europe qu'il a visitée.

Pour livrer sa description du grand monde, le comte adopte exactement les mêmes techniques que celles de l'amateur : à la manière des galeries de tableaux ou des programmes de théâtres, les diners, galas, *Kammerfesten* et toutes les occasions de la vie mondaine de la haute noblesse de cour donnent lieu à des portraits commentés à partir de la liste des invités présents. Il est donc possible de suivre le parcours du comte Golovkine ou de la baronne du

⁴⁰⁷ L'importance des tiers est soulignée par P. Rieder, *la figure, op. cit.*, p. 175.

⁴⁰⁸ SOAL-Děčín, c. 182, 5 février 1827, n. f. : nous renvoyons au chapitre VII.

⁴⁰⁹ SOAL-Děčín, c. 180, 19 mars 1824 et suiv., p. 22 *sq.*.

⁴¹⁰ *Idem*, c. 180, 27 mars 1824, p. 29-30. Voir annexe 14, p. 381.

⁴¹¹ Le voyage de Paris est recopié en 1814, la première version des Italies est écrite entre 1817 et 1824.

⁴¹² Voir annexe 22 p. 403.

Montet, des princes Clemens Metternich ou Jean Liechtenstein, des Sagan ou des Jablonowsky à mesure de leur apparition dans la vie du comte. Les portraits sont complétés au fil des rencontres. En prenant le temps de décrire ses pairs, Charles-Joseph de Clary-Aldringen peut développer une forme de connaissance plus intime des personnages qu'il connaît souvent de réputation. L'écriture est une manière de dépasser les « on-dit » de la critique mondaine, en confrontant la réputation aux impressions laissées par la rencontre. Le comte forme et fait évoluer son jugement grâce à ces portraits. Les journaux offrent alors un historique de ses relations sociales qui fait la part belle aux descriptions physiques et morales, sans oublier les dessins qui les accompagnent parfois⁴¹³.



Le baron Léopold von Daiser, chargé d'affaire à Cassel

SOALD, c. 161, Florence, 21 mars 1816

Ces illustrations sont peut-être moins utiles au comte lui-même qu'au lectorat à qui il choisit de divulguer certains de ses cahiers dans les années 1820. En exposant les autres, le comte présente son regard sur un monde dont les lecteurs/auditeurs reconnaissent les traits saillants, les acteurs et les codes. Ces lectures entretiennent la mémoire des amitiés et des rencontres dans la « première société » de la Restauration. Les journaux illustrent le savoir mondain, convoqué lorsqu'un nom familier résonne dans la conversation, ou qu'un visiteur étranger se fait annoncer à Vienne et Teplitz. Les journaux offrent aux lecteurs une image du « cercle de leurs amis ou des amis de leurs amis dont les noms forment une sorte de répertoire », selon le mot de Proust au début du XX^e siècle⁴¹⁴. Ils sont le plus bel outil de la dynamique de représentation de ces élites de l'Europe des Habsbourg

À Vienne ou à Teplitz, on imagine sans peine le comte aller chercher tel ou tel cahier et obtenir de petits succès qui lui rappellent ses compositions littéraires des années 1800⁴¹⁵. On devine les rires de ce public choisi – le cercle familial en premier lieu – qui se reconnaît dans certains passages. Les journaux deviennent alors un miroir tendu à l'élite qui participe indirectement de l'écriture en précisant l'information. Au moment où il lit le Paris et la Suisse de 1810, le comte débute l'écriture des premiers cahiers de son second voyage de 1822. Un an plus tard, il réécrit une nouvelle fois le premier voyage de 1810⁴¹⁶. Il n'est ainsi pas rare de voir apparaître entre parenthèses une note ajoutant des précisions sur un personnage et son devenir. L'appartenance à une grande famille invite une communauté réceptive au cœur de la

⁴¹³ Les portraits esquissés sont nombreux dans le premier voyage de Paris, SOAL-Děčín, c. 159.

⁴¹⁴ Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu, Un amour de Swann*, Paris, Gallimard, 1954, t. I, p. 242.

⁴¹⁵ Le comte apporte par exemple *Coralie* (1803) à la baronne du Montet : SOAL-Děčín, c. 180, 6 mai 1824.

⁴¹⁶ Comme l'indiquent les références datées retrouvées sur les versions c. 159, 179.

fabrique des manuscrits. Ce processus n'est pas sans rappeler le travail sur la notion de « communauté interprétative » que fait Victoire Feuillebois dans sa thèse sur les cycles de fiction nocturnes : « le texte romantique fonctionne bien sur l'idée d'une *interprétation qui naît au sein d'un groupe* et met au centre de son horizon la question de la *construction herméneutique individuelle à partir de la motivation par l'environnement de l'interprète*⁴¹⁷ ». Une seule main tient la plume dans les journaux du comte, mais plusieurs voix se font entendre. Charles-Joseph demeure donc à l'équilibre entre « mon journal » tel qu'il le présente dans un métadiscours de 1818, et « notre » journal, celui d'un « nous » familier que Philippe Lejeune analyse dans « le journal au seuil de l'intimité » du baron de Prangins à la fin du XVIII^e siècle⁴¹⁸. Écrire un journal, c'est vivre en famille dans l'hôtel Clary du début du XIX^e siècle.

Dans ce contexte, la mention du journal « pour moi seul » inscrite avec force au cœur du récit des visites et des réjouissances de Florence en 1816 prend un autre sens. Dans les années 1820, cette « intimité » participe en fait de la création d'une confidentialité nécessaire à la communication possible de certains cahiers. Le comte écrit dans ce début de siècle où « conjointement à la littérisation de l'intime [...], s'observe un phénomène d'*intimisation* de la communication littéraire : l'œuvre est dorénavant perçue comme une parole de connivence chuchotée entre des élus⁴¹⁹ ». Le comte est à la croisée de ces deux tendances. Il entend rester maître de ses manuscrits, en autorisant la lecture (par sa propre voix ou le prêt) confiée comme un secret. En affirmant le caractère intime du journal, il crée une esthétique du manuscrit volé qui augmente la valeur du récit. En 1824, il écrit que la princesse Liechtenstein lui procure « en contrebande » les journaux du voyage d'Italie de 1816 de la comtesse Borchovska, pour une lecture collective à l'hôtel Clary⁴²⁰. Il existe ainsi une circulation des manuscrits de voyages indispensable pour comprendre l'écriture et la divulgation des journaux du comte de Clary. Le comte destine ses journaux à un public choisi, des amateurs qui sauront se montrer « digne » d'apprécier les scènes pittoresques qu'il

⁴¹⁷ Ce concept est issu de la théorie de l'interprétation exposée par Stanley Fisch, *Quand lire c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives*, Paris, Prairies ordinaires, 2007, discuté dans V. Feuillebois, *Nuits d'encre : cycles de fictions nocturnes à l'époque romantique (Allemagne, Russie, France)*, Poitiers, Thèse Université de Poitiers, 2012, p. 480.

⁴¹⁸ P. Lejeune, « Le journal au seuil de l'intimité », dans A. Coudreuse, F. Simonet-Tenant (dir.), *Pour une histoire de l'intime, op. cit.*, p. 90. SOAL-D., c. 164, cah. XL, oct. 1816 rédaction mars 1818, p. 17-18.

⁴¹⁹ Brigitte et José Luiz-Diaz, « Le siècle de l'intime », dans A. Coudreuse, F. Simonet-Tenant (dir.), *Pour une histoire de l'intime et de ses variations*, Paris, l'Harmattan, 2009, p. 121.

⁴²⁰ SOAL-Děčín, c. 180, 23 mai 1824, p. 44-45.

décrit⁴²¹. Cette logique du manuscrit électif renforce les liens personnels et le sentiment d'appartenir à une élite culturelle.

Alors que les descriptions de l'Italie sont monnaie courante, l'expression du témoignage personnel sur des espaces partagés fait le prix de ces récits. Il s'agit d'assurer une sincérité, une indépendance de la plume qui n'a de comptes à rendre à personne, sauf à cette « imprimeuse postérité » dont le comte fait la garante de ses remarques sur Aix-la-Chapelle en 1822⁴²². Cette authenticité n'est pas toujours sans conséquences, comme le montre un épisode de 1826 où Charles-Joseph se laisse soustraire un cahier par la comtesse Harrach et la princesse Liechtenstein :

Madame [la comtesse] d'Harrach est émerveillée de l'extérieur de mon journal. Je me laisse abschwätzen [soutirer] le premier Voyage de Paris. A peine l'a-t'elle emporté que je me souviens qu'il y est question de Wenzel [Liechtenstein] et de sa laideur. Me voila au desespoir, il est trop tard – je la vois après diner chez féfé [Euphémie de Ligne] je fais tout au monde pour qu'elle me rende mon manuscrit – elle se moque de moi, elle ne le lâche plus, elle a déjà vu le nom de Wenzel dans la table des matières sans avoir encore lu le passage. Mea culpa !⁴²³

Le journal est donc un objet du paraître nobiliaire, au même titre que les bibliothèques étudiées par Claire Madl⁴²⁴. En restant au niveau du manuscrit, le comte garde le contrôle de cette production à la fois personnelle et sociale. L'usage de cahiers qui s'isolent facilement du volume des journaux permet de choisir entre ce qui sera dévoilé et ce qui sera tenu secret. Si la production du comte forme un tout, l'écriture de soi s'établit selon différents degrés de confidentialité, depuis l'intime du corps souffrant dans les journaux de 1824 qui restent à discrétion du comte, jusqu'à la connivence sociale et culturelle qui le conduit à présenter un récit de voyage. Charles-Joseph ne s'expose ainsi que de manière mesurée.

La question de l'intime dans les journaux du comte de Clary-Aldringen

En décrivant son mode de vie, le comte fait la part belle à son entourage, et le « je » n'apparaît souvent qu'au milieu d'une foule de personnages, depuis ses parents jusqu'aux archiducs. Les temps forts de la journée permettent de structurer cette écriture d'autrui qui place le comte en position d'observateur du monde qui est le sien. Les journaux sont tournés vers l'action plus que vers l'introspection : ils fonctionnent d'abord comme un *Memorandum*

⁴²¹ C'est le cas des Mniczek qui lisent le premier volume de Naples 1816 en 1827. SOAL-Děčín, c. 182, 15 février 1827, n. f.

⁴²² SOAL-Děčín, c. 177, 8 juillet 1822, p. 6.

⁴²³ *Idem*, c. 182, 26 avril 1826, p. 14, abrégé développé.

⁴²⁴ C. Madl, « La bibliothèque aristocratique comme bien de famille, source de savoir et instrument de représentation », dans I. Cerman, L. Velek, *Adelige Ausbildung*, Munich, M. Meidenbauer, 2006, p. 227-240.

qui rappelle le fourmillement des anecdotes et des petits portraits du *Mémorial d'un mondain* du comte de Lamberg. Ce dernier avait expérimenté la rencontre entre littérature et écriture de soi en Europe centrale à la fin du XVIII^e siècle⁴²⁵. Charles-Joseph rassemble toutes les informations dont il souhaite conserver une trace. Les journaux ne sont donc pas vraiment centrés sur le « cher moi » dont il moque l'expression trop marquée⁴²⁶. L'écriture de soi dans la maison aristocratique favorise le processus de construction personnelle, en faisant du parcours individuel le fil directeur d'une description plus large de la vie aristocratique au début du XIX^e siècle.

L'expression des pensées et des craintes du for intérieur se dilue bien souvent dans la vie en société, dans la peinture des événements du monde familial de la noblesse. Il faut attendre la mort du prince Jean et les responsabilités de la succession pour que Charles-Joseph écrive en 1826 : « je ne parle pas d[an]s mon journal de mes angoisses, de mes craintes d'avenir & personne ne sait ce que je souffre intérieurement⁴²⁷. » Il est plus facile de parler des maux du corps que d'exposer les souffrances intimes, ce qui justifie encore la forme interrogative de l'ouvrage *Au plus près du secret des cœurs ?*, qui en 2005 débute un cycle de recherches sur le secret de famille, le corps, le désordre ou l'événement dans les écrits du for privé en Europe⁴²⁸. L'écriture de soi semble en rester à la surface des états successifs : le comte expose ses pratiques sur des milliers de pages, mais il indique lui-même que bien des aspects de son existence intime demeurent inaccessibles. Il n'est pas certain qu'il cherche lui-même à les définir avec autant de précision et de richesse que la lagune de Naples, les accès de folie du baron Wratislaw qui se croit roi de Bohême où la belle performance du ténor David⁴²⁹. Quand il s'agit de l'écriture remède comme en 1817, les journaux semblent une réponse plus qu'un miroir aux troubles de l'âme. Leur écriture n'est pas un temps où s'épancher et s'appesantir sur l'angoisse. Dans le cas des récits de voyage, le champ de l'émotion a un sens particulier, ainsi que l'ont montré les travaux sur l'Italie des voyageurs sensibles comme le président Dupaty⁴³⁰. Il s'agit d'une manière de décrire propre aux récits de voyage des amateurs, qui se distinguent ainsi des ouvrages scientifiques de la fin du XVIII^e

⁴²⁵ I. Cerman, « Der literarische Stil des Grafen von Lamberg », dans Ronald G. Asch *et alii* (dir.), *Adel in Südwestdeutschland*, *op. cit.*, p. 1657.

⁴²⁶ L'expression apparaît dès 1802-1803 dans les lettres et le journal, SOAL-Děčín, c. 158, 4 août 1803, p. 10 : « Ah ! si ce petit homme [le fils du prince de Biron] n'avait pas le cher moi pour sujet de conversation, il seroit bien embarrassé d'en trouver ».

⁴²⁷ SOAL-Děčín, c. 182, 19 mars 1826, p. 19.

⁴²⁸ J.-P. Bardet, F.-J. Ruggiu, *Au plus près du secret des cœurs*, *op. cit.*, auquel fait suite *Les écrits du for privé en Europe* où ces thèmes sont développés (*op. cit.*, 2010).

⁴²⁹ SOAL-Děčín, c. 161-176, c. 179, 6 février 1823 et mars-avril 1823 pour le chant du ténor.

⁴³⁰ Jan Herman *et alii* (dir.), *Dupaty et l'Italie des voyageurs sensibles*, Amsterdam/New-York, Rodopi, 2012.

siècle. Le vocabulaire de l'émotion est employé avec soin, car il renvoie à un héritage précis : celui des lettres sentimentales et des récits de voyage de la fin du XVIII^e siècle, dont le caractère « artificiel » est pointé du doigt par Melchior Grimm dans sa *Correspondance* de 1788-1799, rééditée en 1831⁴³¹.

Au début du XIX^e siècle, la pudeur et la retenue sont des valeurs que l'on retrouve dans les journaux. Alors même que cette élite compose des vers sur l'amour ou de belles lettres sur l'amitié, l'écriture des émotions personnelles est plus limitée. Lors de son retour d'Italie en 1820, le comte coupe court à la description des retrouvailles attendrissantes à Teplitz : « pendant ce tems mon père couroit après moi au jardin, nous l'avons rencontré a la porte du théâtre. Bonheur parfait. L'enfant prodigue est revenu, et l'on tue le veau gras. J'abrège parcequ'il y auroit trop a dire. Dieu sait que j'étois bien heureux⁴³² ». Les émotions intimes sont pour Dieu et non pour des lecteurs potentiels: en cela, elles se distinguent notamment de l'expression de la sensibilité musicale de l'amateur et dépassent le cadre et l'objectif du journal du noble.

Les journaux s'éloignent de la confession, qui trouve d'autres supports expressifs. La famille entretient une proximité importante avec les officiants de l'Église catholique et Jean de Clary fait installer un oratoire dans l'hôtel de Vienne. Nous voudrions surtout attirer l'attention sur la présence de plusieurs « lettres au Seigneur » qui ont survécu dans les archives. La forme de la correspondance si chère au comte et à la comtesse leur permet d'exprimer leurs « plaintes », leurs « gémissements », leurs prières au moment de la perte d'un proche. Dans une lettre précédant la communion pascale de 1824, le comte évoque son repentir et sa pénitence et demande de faire « tomber le mur de glace qui s'est élevé entre ma mère et moi ». Le document est glissé dans le journal de 1824 : il s'y insère comme une page secrète, facilement détruite⁴³³. Il n'est pas question de l'y réinvestir comme dans les journaux de voyage. Ces lettres ont une autre fonction, une autre valeur. Ce sont des textes intimes, parfois violemment expressifs comme la lettre que Louise Clary-Chotek fait débiter par « Vienne, juin 1831. Hélas, je vis encore !! » après la mort de Charles-Joseph⁴³⁴. « Anéantie par ce dernier coup », elle écrit sa douleur et cherche la force de vivre « comme une veuve chrétienne doit vivre ; pour Dieu, pour mes enfants, et pour le souvenir de cet époux

⁴³¹ Melchior Grimm, *Correspondance littéraire, philosophique et critique, 1788-1789*, Paris, 1831, t. XIV, p. 131. Irini Apostolou : « Dupaty et Creuzé de Lesser », dans J. Herman *et alii* (dir.), *Dupaty et l'Italie des voyageurs sensibles*, Amsterdam/New-York, Rodopi, 2012, p. 154. Sur l'expression du sentiment dans les lettres de la noblesse de Bohême : I. Cerman, « Empfindsame Briefe », dans V. Bůžek, P. Král (dir.), *Společnost, op. cit.*, p. 283–301.

⁴³² SOAL-Děčín, c. 171, cah. LXVII, Teplitz, 31 mai 1820, p. 32-33.

⁴³³ Voir annexe 23, p. 405. SOAL-Děčín, c. 180, lettre datée 24 avril 1824, entre les p. 23-24 du journal d'avril.

⁴³⁴ Voir annexe 23. SOAL-Děčín, c. 347, Vienne, juin 1831.

adoré !! ». Les journaux de cette époque peuvent être bien renseignés sur les pratiques religieuses de leurs auteurs, mais c'est ailleurs qu'il faut rechercher « les fenêtres vers le for intérieur des croyants⁴³⁵ ». Le journal n'est qu'un des outils de la palette expressive des grands nobles, dont les multiples supports (lettres, *ex-voto*, *marginalia*) ne nous sont pas tous parvenus.

Un journal comme celui de Charles-Joseph de Clary-Aldringen ne livrerait donc que la trame du vécu. En 1810, il écrit à Louise : « Ce que j'écris est aussi sec à lire froidement qu'au fond insuffisant pour moi-même. C'est seulement le squelette de ce que j'ai vu et senti mais qu'y faire ?⁴³⁶ ». Il est donc possible de lire « froidement » sa description de la Normandie, tandis qu'il peut seul rhabiller le squelette de ses impressions. Pour cela, le comte fixe des points de réminiscence comme dans ces lettres où un mot, un nom suffisent à rappeler une personne. Il explicite ce procédé en décrivant une matinée près de Sorrente en 1819 :

Avant de quitter Meta nous montons sur la terrasse la plus élevée de la maison. Quelle beauté. Cette avant-scène de verdure, d'orangers, cette magnifique mer au delà, les milliers d'habitations du Piano, les rochers noirs à pic dans la mer – les belles formes des montagnes qui font la demie-lune du Piano. Quel panorama ! wood embosomed les domes de Sorrento – au dessus les batimens du grand Monastère qu'on appelle Il desesto placé au sommet, le Vico Alvano, le Montechiano avec la descente de Vico et d'Aqua ; c'étoit le plus beau coup d'œil possible, et des couleurs ! quelle matinée ! quel ciel ! quel air clair, léger, transparent, un peu frais. Ah qu'une description est froide et nulle ! je cherche absolument à en fixer des points pour y rattacher ma mémoire et jouir du souvenir de cette fabuleuse matinée⁴³⁷.

Comme dans ses croquis qui servent de brouillon à ses peintures, le comte trace dans ses journaux les contours de ses états intérieurs. L'écriture est un moyen de graver ce panorama derrière lequel se cache surtout l'image édénique d'une « fabuleuse matinée » qui le place aux frontières du rêve, pour reprendre les notions utilisées par Dominique Kunz Westerhoff à propos du voyage du rêveur dans le roman *Obermann* de Senancourt (1770-1846)⁴³⁸. Plus encore que les lieux, c'est ce matin du départ à Castellamare que le comte cherche à saisir. Les journaux sont bien une « empreinte du souvenir⁴³⁹ », dont le but est de retrouver l'impression profonde laissée par les instants vécus avant qu'ils ne soient emportés par le

⁴³⁵ Philippe Martin, « Lire-écrire en dévotion », dans J.-P. Bardet *et alii* (dir.), *Les écrits du for privé, op. cit.* p. 474. Sur le rapport entre écriture des pratiques et expression de la foi, voir dans le même ouvrage Robert Beck, « Témoigner de sa foi. La place de la religion dans le livre de raison d'un maître passementier bavarois au XIX^e siècle », p. 489-508.

⁴³⁶ SOAL-Dëçin, c. 159, Ch.-J. à L., Dieppe, 13 juin 1810.

⁴³⁷ *Idem*, c. 173, cah. XXVII-XXVIII, Sorrente-Pestum, 27 mars 1819, p. 10.

⁴³⁸ D. Kunz Westerhoff, « De l'empreinte du souvenir à l'image élyséenne : le voyage du rêveur dans Obermann de Senancourt », dans S. Moussa, S. Venayre (dir.), *Le voyage et la mémoire au XIX^e siècle*, Paris, Créaphis, 2011, p. 37-30.

⁴³⁹ *Ibidem*.

rythme du voyage. Les journaux s'éloignent alors de la simple vocation descriptive à usage d'autrui. Le comte acte le constat d'une impuissance à écrire exactement son ressenti, mais le journal reste le support indispensable de la réminiscence. Il est un trésor indispensable à l'heure où Chateaubriand conçoit le paysage comme une projection de l'intériorité de l'écrivain romantique⁴⁴⁰.

L'usage de la chronologie propre au journal lui permet ainsi de reconstituer un espace-temps précis :

Au dessus de Castellamare qui s'éloigne, est la tant pittoresque Torre di Sarraceni, le vieux château, ou j'ai été avec [le comte de] Ludolf, en été 1816, avec [le baron] Eckardstein, octobre 1818, et depuis si souvent dans l'été de 1819. J'aime à fixer les dates. Elles servent si souvent à retrouver telle ou telle époque⁴⁴¹.

Le comte reconstruit sa chronologie, et donne une cohérence à son parcours. Peut-être essaie-t-il de remédier à l'angoisse de la discontinuité qui saisit alors les romantiques. Comme le souligne Michael Sheringham dans le cas de Chateaubriand, les souvenirs demeurent « présents à l'appel », mais ce qui risque de s'effacer est le caractère singulier, spécifique, de l'incident individuel⁴⁴² ». Le comte travaille à ordonner ses souvenirs en liant une époque, un paysage et un compagnon, c'est-à-dire en créant des unités de temps, de lieu et d'action. Cette forme de « scénographie de l'intime⁴⁴³ » semble être le meilleur outil de la construction personnelle d'un espace du souvenir.

Le comte montre ce qu'il a vécu, pas toujours ce qu'il a été, mais les deux se rejoignent pour lui. Il n'a donc nul besoin de crypter ses journaux en grec comme le fait Benjamin Constant⁴⁴⁴. S'il utilise l'abrégé dans les journaux dont il n'envisage pas la communication immédiate, son quotidien dans la monarchie des Habsbourg reste très lisible : il ne s'agit pas de cet « idiolecte abrégé » permettant à Rétif de la Bretonne de créer un *journal secret* ou à Philippe de Noircames « d'entrer dans un espace d'écriture autodestinée » comme l'analyse Philippe Lejeune⁴⁴⁵. Le comte peut écrire au vu et au su de tous, former un

⁴⁴⁰ Jean-Pierre Richard insiste sur « le caractère essentiellement projectif de l'intériorité chateaubrianesque », *Paysage de Chateaubriand*, Paris, Seuil, 1967, p. 93 ; Voir aussi Sébastien Baudouin, *La poétique du paysage dans l'œuvre de Chateaubriand*, Thèse soutenue à l'Université Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand, 2009, p. 251.

⁴⁴¹ SOAL-Děčín, c. 173, cah. XXVII-XXVIII, Sorrente-Pestum, 26 mars 1819, p. 2.

⁴⁴² M. Sheringham, « La Mémoire-palimpseste dans les Mémoires d'outre-tombe », dans J.-C. Berchet, P. Berther (éd.), *Chateaubriand mémorialiste*, Genève, Droz, 2000, p. 125

⁴⁴³ B. et J. Luiz-Diaz, « Le siècle de l'intime », dans A. Coudreuse, F. Simonet-Tenant (dir.), *Pour une histoire de l'intime, op.cit.*, p. 121.

⁴⁴⁴ Paul Delbouille, « Après une relecture du manuscrit des journaux intimes », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1996/48, p. 319-335.

⁴⁴⁵ Idiolecte qui « prouve qu'il [Noircames] a renoncé à toute communication et cherche même à décourager les indiscrets » : P. Lejeune, « Philippe de Noircames, diariste minute (1775-1777) », dans S. Mouysset, J.-

« bel ouvrage » qui soit un trésor intime et puisse s’ouvrir à un œil étranger. En même temps, il trouve dans le « squelette des impressions » la richesse d’un témoignage. Le journal de ce noble est à la fois intime et partagé : il sert la construction d’une mémoire personnelle à transmettre en héritage. Charles-Joseph parvient ainsi à concilier les besoins de l’ « homme-moi » et du comte appelé à devenir prince dans une grande famille de la monarchie.

C. De la fragilité des souvenirs à la force de la mémoire familiale

Reprendre la plume : un combat quotidien contre l’oubli

Les journaux du comte se distinguent des confessions, mais aussi de la prolifération des mémoires au début du XIX^e siècle. Ces derniers sont des reconstructions historiques projetant un regard sur le passé, tandis que les journaux organisent un autre rapport au temps. Le maintien de l’épistolaire permet de conserver le regard contemporain pour le mettre en rapport avec le présent de l’écriture. La lettre est un conservatoire des « premières impressions toutes chaudes, avant qu’elles ne soient modifiées par les suivantes⁴⁴⁶ », qui permet de reconstruire le temps vécu. Les journaux par lettres sont eux une construction réfléchie qui retranscrit et enrichit le spontané épistolaire de notes contemporaines. Les vingt dernières années de la vie du comte sont marquées par l’écriture du passé au présent, cumulée avec celle du temps présent à partir de 1824. Cet équilibre est parfois difficile à tenir, comme il l’écrit le 12 décembre 1824, année où il cumule le journal courant et celui de 1823 : « On ne croit pas le temps énorme que cela prend, et comme cela empêche de faire toute autre chose, par exemple d’écrire des lettres. Ces dernières sont vraiment incompatibles avec le Journal⁴⁴⁷ ». Alors que la lettre familiale permet de retrouver le temps des voyages, l’écriture simultanée de plusieurs journaux se retourne contre la correspondance amicale dont il est question ici. Le comte est pris entre la fabrique des souvenirs et le maintien du lien avec ses contemporains.

Pour lui, la correspondance familiale est un outil efficace pour retrouver la mémoire d’années écoulées depuis longtemps, comme ces mois de 1809 mis en forme en 1825. Mais Charles-Joseph ne raconte pas tout dans ses lettres, et il utilise également les notes consignées dans ses carnets pratiques⁴⁴⁸. Il griffonne également sur les feuilles d’almanachs allemands,

P. Bardet, F.-J. Ruggiu (dir.), « *Car c’est moy que je peins* ». *Écritures de soi, individu et liens sociaux (Europe, XV^e-XX^e siècles)*, Toulouse, CNRS, 2010, p. 85-99.

⁴⁴⁶ SOAL-Děčín, c. 159, journal 1810, lettre du 16 juin à M.-C. de Ligne.

⁴⁴⁷ *Idem*, c. 180, cah. 12, déc. 1824, p. 39. Abrégé développé.

⁴⁴⁸ Les carnets consistent les comptes, livres prêtés, passages d’articles ou de livres et toutes les informations utiles au quotidien. Ils sont eux aussi peu conservés. SOAL-Děčín, c. 176, notes, 1818-1821.

des calendriers imprimés à remplir qu'il utilise comme brouillons⁴⁴⁹. Ces notes sont parfois ses seules ressources, notamment lorsque la réunion des membres de la famille le prive de lettres. Cette même année 1825, il ne lui reste presque rien pour écrire le journal de 1822 (hors voyage de Paris) : « J'ai peu de notes sur cette année. Peu de fragmens. J'en sauve du naufrage ce que je puis » écrit-il le 1^{er} janvier⁴⁵⁰. À la différence des lettres, ces notes ne sont que des « miettes » : le comte se plaint à de nombreuses reprises de leur obscurité. Les journaux reconstitués de cette façon sont alors remplis d'interventions entre parenthèses qui indiquent « je crois », « apparemment j'ai été dans ces deux maisons là⁴⁵¹ ». L'écriture du voyage n'y échappe pas. À la journée du 20 avril 1822, on peut lire : « Je trouve dans mes notes : horloge qui ne va plus. Je ne sais pas ce que c'est⁴⁵². » Il est alors placé face à la faiblesse de sa propre mémoire : les notes lapidaires sont une torture car il n'arrive plus à en retrouver le sens. Leur présence atteste pourtant qu'il a jugé l'information importante, suffisamment marquante pour être certain qu'il ne l'oublierait pas et n'en noter que quelques mots. Cette écriture en décalé qui fait la force des journaux se retourne contre son auteur, et cause la souffrance de l'homme qui se donne lui-même la preuve de l'extrême fragilité des souvenirs et de leur effacement progressif.

L'écriture devient alors difficile, douloureuse : elle est une reconquête de la mémoire perdue. Le journal de 1809 montre une différence entre les journées développées grâce aux lettres et celles lacunaires où le journal est réduit à l'os, comme ce 3 février 1809 où le comte écrit « ce journal est comique car il n'est que doute et incertitude⁴⁵³ ». Le comte s'y astreint pourtant, concluant son journal de 1822 entrepris peu après par « Dieu merci fini cette année 1822 qui m'ennuyait (10 février 1826)⁴⁵⁴ ». Il consacre tout de même six mois de sa vie à sauver ce journal, dans lequel il use de l'abrégié, comme dans ses journaux courants. Dans les deux cas, il s'agit d'accélérer l'écriture, mais le sens est différent : dans le journal courant, le comte retrace de mémoire et sans perdre de temps les événements du jour tandis que dans ses journaux rétrospectifs, il passe rapidement sur le peu qu'il est capable de fixer. Il existe donc deux types de journaux abrégés, qui relatent la vie dans la monarchie des Habsbourg, et un journal développé, celui des voyages. La perspective du comte n'est pas celle de Benjamin

⁴⁴⁹ Voir annexe 24 p. 408 une feuille d'almanach en allemand avec les notes en français. Ce support est utilisé par les prédécesseurs du comte depuis le XVII^e siècle.

⁴⁵⁰ SOAL-Děčín, c. 179, 1^{er} janvier 1822, rédaction 24 mai 1825.

⁴⁵¹ En particulier SOAL-Děčín, c. 159, périodes sans lettres de 1809 et 1812. c. 179, 1822 « avant/après Paris ».

⁴⁵² *Idem*, c. 157, Strasbourg, 20 avril 1822, rédaction mars 1824, p. 11.

⁴⁵³ *Idem*, c. 159, 3 février 1809, rédaction avril 1825.

⁴⁵⁴ *Idem*, c. 179, bilan déc. 1822, p. 8.

Constant qui compose un journal abrégé à code chiffré en 1804⁴⁵⁵. Le journal abrégé est un combat contre le temps : le comte effectue un devoir de mémoire, en rassemblant des fragments et des brouillons qu'il ne « veut pas laisser perdre⁴⁵⁶ ». Par contraste, les récits de voyages correspondent quant à eux à une mise en valeur d'une mémoire partagée avec le cercle familial, puis amical.

Le comte utilise tous les outils à disposition pour constituer le « maigre journal⁴⁵⁷ » de 1822 et 1823. Les programmations de théâtre découpées dans les gazettes et collées en vis-à-vis du texte sont nombreuses dans ces journaux rédigés *a posteriori* en 1824 (1823) et 1825 (1822). Or il arrive bien souvent que le descriptif du jour de la représentation soit laconique. L'annonce de *Die Müllerin* au *Kärnthnerthore Hoftheater* de Vienne le 1^{er} janvier 1822 n'est complétée que par deux lignes qui ne confirment qu'à peine la présence du comte au théâtre ce soir là⁴⁵⁸. Pour *Macbeth* de Schiller qui envahit toute une page de verso, cette représentation au *Burgtheater* le 6 janvier 1822 ne donne lieu à aucune mention de sa présence effective au théâtre⁴⁵⁹. Aucun commentaire comme pour les pièces appréciées par l'amateur en 1823. Il n'est pas certain que le comte fixe un souvenir personnel. Il se contente peut-être de consigner ce qu'il estime être l'événement du jour dont la coupure de gazette lui laisse la trace, tandis que ses notes lui permettent de situer un autre temps fort :

Grands diners chez le prince Metternich et chez le Prince Trauttmansdorf. Tous les Ministres du pays, tous les honoratioren de l'endroit, tout le corps diplomatique. Tout le monde en l'air – excepté moi. Toute la ville courant dans ces deux maisons au risque de se tuer dans les rues et d'attraper une fluxion de poitrine sur les escaliers – moi pas bougé et joui⁴⁶⁰.

Le comte consigne des événements auquel il ne participe pas. Au-delà du pouvoir d'évocation sans doute limité des affiches de théâtre, le fait de s'attacher à restituer ainsi le calendrier artistique et nobiliaire du premier XIX^e siècle montre que l'écriture de soi ne s'envisage pas simplement comme une lutte personnelle contre l'oubli. Elle est un combat pour la mémoire, qui donne aux journaux une valeur de témoignage utile pour reconstituer la chronologie aristocratique de l'époque.

⁴⁵⁵ B. Constant, *Journaux intimes 1804-1807, suivis de Affaire de mon père (1811)*, éd. P. Delbouille, K. Kloecke : Tübingen, Niemeyer, 2002.

⁴⁵⁶ Mention récurrente des journaux, notamment à propos des comptes ou des itinéraires de voyages.

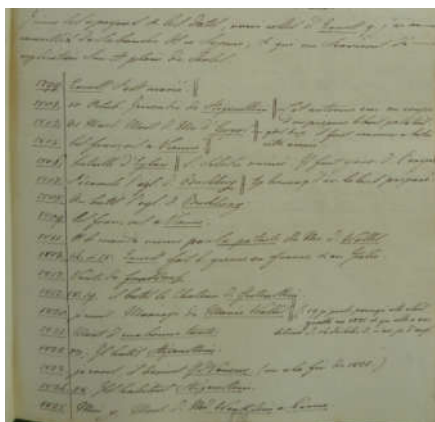
⁴⁵⁷ Mention récurrente, par exemple c. 179, août 1822 : le comte s'exclame aussi « misère » ou « maigre mois ».

⁴⁵⁸ SOAL-Děčín, c. 179, 1^{er} janvier 1822, rédaction 24 mai 1825.

⁴⁵⁹ *Idem*, 6 janvier 1822, rédaction 24 mai 1825.

⁴⁶⁰ *Idem*, c. 179, 1^{er} jan. 1822. Abrégé développé.

L'attachement à la chronologie est un véritable *leitmotiv* de tous les journaux. Le comte apparaît comme un « chronophile » qui passe en revue ses années et celles des autres, selon le terme que Michael Seringham applique à Chateaubriand⁴⁶¹. Pour le comte, une vie se définit par des dates-clefs. En 1825, il écrit « J'aime les époques et les dates. Voici celles d'Ernest [Hoyos, son cousin, 1779-1849] que j'ai recueilli de sa bouche



Chronologie d'Ernest, comte de Hoyos (1779-1849), de son mariage (1799) à l'installation dans la résidence réaménagée de Stixenstein dans les années 1820.

La chronologie inclut les événements marquants de la période, p. ex. « 1809. Les français à Vienne ». SOAL-Děčín, c. 181, Jnl juin 1825, p. 9

dans ce séjour, et qui me serviront d'explications sur tout plein de choses⁴⁶² ». Le comte mène un travail d'enquêteur pour placer une chronologie au cœur de celle de ses journaux. Il reconstitue ainsi un parcours qui croise le sien à de nombreuses reprises et éclaire des événements vécus au même moment. Quelques pages plus tôt, il consignait plusieurs dates à vérifier⁴⁶³. Ce travail n'est pas sans rapport avec les généalogies de quelques grands lignages qui l'aident à y voir plus clair dans l'histoire des familles dont il rencontre certains membres⁴⁶⁴. Le journal est une entreprise de clarification et d'ordonnancement du temps qui structure le parcours personnel du comte de Clary-Aldringen à l'heure du triomphe de l'almanach de Gotha.

Charles-Joseph projette de passer toute sa vie en revue à partir de sa correspondance et de ses notes, comme l'indique son budget d'écriture de 1825 :

Mon budget pour 1825 est : l'année courante 12 cah. 2 vol./ puis le voyage de Paris 1822/
Le reste de l'année 1822 avant et après Paris./ Puis je veux écrire mon année 1821 puis
année 1820 après l'Italie/ et alors seulement je pourrai reprendre 1809/ puis corriger Paris
de 1810/ et continuer jusqu'à 1818 le premier voyage d'Italie⁴⁶⁵

Il prévoit de remonter le fil des années, puis de faire un bond chronologique jusqu'à l'année charnière 1809/1810, celle du premier voyage de Paris. Les voyages, ses plus beaux moments d'une vie de comte, viennent en premier dans ce programme effectivement mis en

⁴⁶¹ M. Seringham, « La Mémoire-palimpseste... », dans J.-C. Berchet, P. Berther (éd.), *Chateaubriand, op. cit.*, p. 124.

⁴⁶² SOAL-Děčín, c. 181, 7 juin 1825, p. 9. Ab. dev..

⁴⁶³ *Idem*, 4 juin 1825, p. 4 : « Vieilles [*sic*] dates qu'il s'agit de ne pas perdre », sur des constructions à Teplitz, les couches de Christine de Ligne ou la princesse Bagration.

⁴⁶⁴ Par exemple SOAL-Děčín, c. 178, généalogie de la maison de Darmstadt, 18 juillet 1822, p. 13v.

⁴⁶⁵ *Idem*, c. 159, *addendum* au journal de 1809, note du 4 avril 1825.

œuvre. Il ne s'agit toutefois plus d'un travail de rédaction, mais de réécriture : le voyage de 1810, déjà copié en 1814, est repris en 1825⁴⁶⁶. Il en va de même pour les voyages suivants jusqu'en 1828/1829. Le volume est considérable : avec le séjour de Naples en 1818-1820, ce sont soixante-six cahiers et 3377 pages écrits entre le 27 juin 1818 et le 7 juin 1824 qui sont tous remis sur le métier en 1827/1828⁴⁶⁷. Ce que Charles-Joseph appelle corriger n'est pas une modification de fond : il s'agit d'embellir et d'enrichir les journaux en préservant la trame originale. Celle-ci demeure pratiquement inchangée entre les différentes copies. Dans les premières versions, il délimite ses apports, en usant de parenthèses où il indique « note de 1825 » pour compléter le portrait d'un personnage ou corriger une inexactitude. Son écriture devient celle du ressassement, en même temps que le voyageur mûrit en réécrivant ses souvenirs à différentes époques de sa vie. Le geste d'écriture joue un rôle fondamental dans la conception du souvenir chez le comte de Clary-Aldringen : ces multiples réécritures le font apparaître comme un auteur « intensif » qui approfondit certaines périodes, au détriment d'autres sur lesquelles il demeure silencieux.

En tentant de ressusciter les époques à différents moments de son existence, le comte opère un travail de mémoire sélective. L'écriture des années 1800, celle des guerres napoléoniennes et de la fin du Saint-Empire n'est pas explicitement prévue, et n'aurait été entreprise qu'en dernier lieu. Il existe ainsi un vide entre le journal adolescent de 1794-1798 et la mémoire triomphante des années 1810. Le journal se tait le 31 décembre 1798, et n'est repris que pour la seule année 1803, après son mariage. Le comte marque la rupture avec les émois de l'adolescence en détruisant le passage de son amour pour Pauline de Courlande⁴⁶⁸. La Paix d'Amiens ouvre l'espoir d'une période de calme, permettant un voyage à Berlin en 1804, en visite à la famille de Louise de Prusse connue à Teplitz. Alors que la mise en forme de ses récits de voyage l'occupe considérablement entre 1810 et 1828, il n'y a pas de journal, et les lettres sont rares. Cette période des guerres de la coalition est entourée d'un silence confus, d'un trouble renforcé par la fin du Saint-Empire et de la puissance prussienne à Iéna en 1806. En faisant primer l'écriture des voyages dans l'Europe des Habsbourg sur celle des campagnes dans l'Europe napoléonienne, le comte fait passer la réaffirmation du mode de vie aristocratique avant l'examen du traumatisme. Une mémoire prend le pas sur l'autre dans l'écriture des souvenirs de ce comte d'Europe centrale dans les années 1820.

⁴⁶⁶ *Ibidem*.

⁴⁶⁷ Au total, le comte écrit plus de 242 cahiers de 20 à 60 pages, et près de 11 000 pages entre 1814 et 1830 (sans compter les versos illustrés ni les tables alphabétiques).

⁴⁶⁸ SOAL-Děčín, c. 157, septembre 1798. Le comte indique que ce journal est lu en couple avec la comtesse Louise en 1803, ce qui peut également avoir motivé cette destruction. (c. 158, 16 mai 1803, p. 31).

À l'instar de bien des mémorialistes, Charles-Joseph ne se penche que tardivement sur la période révolutionnaire et napoléonienne, en 1825. Nombreux sont les nobles de tous les pays qui effectuent alors un travail similaire. Pour l'ancienne noblesse française en particulier, l'écriture s'apparente souvent à une véritable « cure », ainsi que le montrent les travaux de Michel Figeac⁴⁶⁹. Le comte s'inscrit bien dans cette dynamique mémorielle, interrompue lorsqu'il est emporté par la maladie en 1831. Le temps de la noblesse n'est donc pas intégralement retrouvé. Cette inégalité de traitement des différentes périodes de la vie du comte montre bien qu'il ne cherche pas seulement à restituer ce que fut sa vie et celle de ses proches comme le ferait un archéologue, mais à construire une mémoire familiale centrée sur les circulations aristocratiques dans l'Europe des restaurations.

La plume au service de la mémoire familiale

Avec la mise en forme des voyages d'un grand noble dans l'Europe des Habsbourg au temps des révolutions, le comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen a bien conscience de forger une œuvre à transmettre. Il écrit pour lui, en soutenant ses souvenirs par la plume et le pinceau. Il rédige en pensant à ses proches et ses pairs, qui deviennent lecteurs et auditeurs dans les années 1820. Enfin, il réécrit en songeant à l'« imprimeuse postérité », interpellée à de nombreuses reprises. Ce lectorat qui s'élargit avec le temps donne sens à la réécriture : elle n'est pas simplement la reproduction des souvenirs, mais bien l'établissement progressif de ce « bel ouvrage⁴⁷⁰ » qui représente la part la plus aboutie de l'entreprise mémorielle du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen.

Le comte se montre habile en choisissant l'expression « imprimeuse postérité ». L'écriture de soi au sein d'une grande famille est un processus vital ancré dans le temps social : l'impression est reportée *post-mortem* pour que l'écriture ne cesse qu'avec la mort de l'auteur qui reste maître de la communication de ses manuscrits. Il charge sa descendance de préserver les textes, mais l'invite aussi à intervenir directement dans le texte, écrivant par exemple dans le *Second voyage de Paris* : « cette phrase prétentieuse n'est ni claire, ni française. Postérité, avant de m'imprimer, arrange moi cela⁴⁷¹ ». Le fond peut également être revu : « Je ne veux pas perdre les sottises qu'on [les guides] m'a dites sur le moment et que j'ai religieusement inscrites [...] ; je prie l'imprimeuse postérité de corriger mes erreurs qui

⁴⁶⁹ M. Figeac, « écritures mémorielles et (re)présentation de soi », dans *Prendre la plume*, *op. cit.* ; C. Seth, « La plume ou l'épée. Réflexions sur quelques mémorialistes », dans P. Bourdin (dir.), *Les noblesses françaises*, *op. cit.*, p. 443-458.

⁴⁷⁰ SOAL-Děčín, c. 177, 11 juillet 1822, p. 24.

⁴⁷¹ *Idem*, Fontainebleau, 28 mai 1822, rédaction mars 1825, note entre parenthèse, p. 4.

peuvent au moins être une indication du vrai⁴⁷² ». Charles-Joseph inscrit plus fortement encore ses cahiers dans la tradition d'écriture des grandes familles, avec un devoir de conserver les legs personnels et presque une entreprise de rédaction collective qui appelle les générations suivantes à marcher dans les pas du comte et à perpétuer le rite du voyage dans les maisons aristocratiques.

Les manuscrits les plus aboutis sont ceux des deux voyages d'Italie, qui font l'objet des dernières réécritures de 1825-1830. Le comte met alors un accent spécifique sur la transmission d'une mémoire italienne de la famille, dont les origines « Clary » sont à chercher du côté du Frioul. Le tour des cours italiennes pour annoncer le couronnement de François II fait entrer prince Jean dans l'époque des guerres révolutionnaires en 1792/ 1793. Le retour en Italie accompagne la période des restaurations. Edmund Clary s'inscrit singulièrement dans ce cycle italien des Clary-Aldringen : en jeune homme de son temps, son premier voyage le porte d'abord vers l'Angleterre en 1835. Il en laisse de beaux journaux illustrés qui entretiennent une filiation évidente avec ceux de son père⁴⁷³. Puis dans les années 1840, il fait l'acquisition du palais vénitien des Ficquelmont, et développe les attaches familiales dans la péninsule. Du voyage à l'installation, les écrits personnels des générations successives maintiennent une continuité avec cette « terre des origines » de l'histoire familiale et de la culture des élites latines de l'Europe centrale.

En même temps, rien n'interdit de penser que les textes serviront aussi à la communauté des voyageurs qui peut-être parcourront la France et l'Italie avec « mon journal à la main⁴⁷⁴ », comme le comte l'a fait avec les récits de Goethe, Johanna Schopenhauer ou Chateaubriand dont on retrouve les extraits principaux dans les versions « finales ». Enfin, la postérité a un sens large qui s'étend jusqu'aux historiens. Avec humour, le comte se projette sur cinq siècles en évoquant la description estimée peu claire de la matinée qu'il passe dans l'atelier des peintres parisiens en 1822, reprise en 1825 : « voilà de ces problèmes historiques qui donneront bien du fil à retordre à mes commentateurs dans 500 ans d'ici, si mes manuscrits ne sont pas changés en papillotes d'ici là. Mais non, le papier est trop dur⁴⁷⁵. Les journaux lui semblent un conservatoire durable de sa présence et des représentations qu'il partage d'abord avec ses pairs. Charles-Joseph prépare le glissement du souvenir à la mémoire familiale puis au témoignage historique. C'est ce qui se produit avec la publication de *Trois mois à Paris pour le mariage de Napoléon et Marie-Louise* chez Plon en 1914, pour laquelle le comte de

⁴⁷² *Idem*, c. 178, 8 juillet 1822, réd. avril 1825, p. 6.

⁴⁷³ SOAL-Děčín, c. 258.

⁴⁷⁴ *Idem*, c. 177, 6 juillet 1822, p. 10.

⁴⁷⁵ *Idem*, 29 juin 1822, p. 29.

Mitis et le baron de Pimodan n'ont pas fort à faire et transcrivent fidèlement le manuscrit de 1825.

Le pari du comte consiste à se rapprocher des canons de l'édition, tout en essayant de demeurer au plus près des « premières impressions toutes chaudes » nécessaires au souvenir personnel comme à la force du témoignage. Dans ses dernières copies réalisées entre 1825 et 1830, il fait parfois disparaître les en-têtes avec des mots-clefs, ne laissant que les sommaires au dos des cahiers. Nombre de « notes de 1825 » sont converties en appels de notes destinés à des bas de page, sur des versos où l'on trouve encore la mention « alinéa » permettant de revoir la mise en page du texte⁴⁷⁶. *De facto*, un vrai travail de calligraphie est réalisé au cours des copies successives. Le comte est toutefois obligé à des sacrifices : il fait disparaître la plupart des références aux lettres et les guillemets⁴⁷⁷. Le même texte de l'Italie de 1818 se retrouve ainsi dépouillé d'une partie de son origine épistolaire qui devient sous-jacente. Il abandonne également plusieurs croquis, vues et plans de bâtiments. Parfois, de nouveaux dessins sont esquissés. L'enrichissement par l'illustration et la bibliographie est un plaisir de la première mise en forme, où il approfondit sa connaissance en même temps que ses souvenirs. La démarche est un peu différente dans la réécriture qui se concentre sur le texte. Le « bel ouvrage » a donc deux sens, selon qu'il s'agit du trésor personnel du comte ou de la formation de volumes prêts pour une éventuelle édition. Les deux versions sont liées entre elles, puisque sur chaque cahier réécrit, le comte note la référence de l'original. Elles sont conservées avec un soin égal dans des étuis de cuir qui imitent la reliure d'un livre. Charles-Joseph apporte un grand soin à la fabrique de cet héritage qui représente sa contribution à la mémoire familiale.

Cet aboutissement des journaux italiens se déroule au moment où Charles-Joseph succède à son père au titre de prince de Clary-Aldringen entre 1825 et 1830. La mort de Jean de Clary-Aldringen en 1826 donne un nouvel élan au travail mémoriel effectué par son fils. En ouvrant le secrétaire de son père, le comte retrouve les journaux des années 1760 : il recopie intégralement ceux de 1767, l'année où la maison devient princière, dans son cahier de 1826⁴⁷⁸. Son propre journal devient ainsi outil de préservation de celui laissé par son ancêtre.

⁴⁷⁶ Processus repéré dans les copies « finales » des Italies de 1816 et 1818-1820, rédigées en de 1827-1829. SOAL-Děčín, c. 165-166, 172-175.

⁴⁷⁷ Les lettres ne disparaissent pas tout à fait, car le comte écrit souvent : « rentré, écrit N° 12 à mon père », et peut ainsi citer la lettre.

⁴⁷⁸ SOAL-Děčín, c. 182, février 1826.

Le prince Charles-Joseph organise alors la mémoire familiale en copiant les lettres en français de Jean de Clary à sa mère la princesse Hohenzollern-Hechingen échangées entre Vienne et Teplitz de 1794 à 1801⁴⁷⁹. Des liasses de correspondance, il fait des manuscrits épistolaires. Enfin, il classe les archives seigneuriales en Bohême : son trait de plume se retrouve sur les rapports et les décrets du XVIII^e siècle⁴⁸⁰. Entre 1826 et 1831, Charles-Joseph relit, ordonne et reconstitue les témoignages de la présence seigneuriale et familiale en Bohême et dans la monarchie des Habsbourg au XVIII^e siècle. Ce travail lui permet de se faire le passeur des héritages familiaux : c'est de cette manière qu'il assume son rang de prince dans l'Europe centrale du XIX^e siècle.

La correspondance familiale couvrant la période des guerres de la Révolution et de l'essor thermal à Teplitz est relue et copiée terme à terme. Le troisième prince de Clary-Aldringen semble ainsi préférer retrouver les phrases de son père plutôt que de revenir sur son expérience des années 1800. Affirmer le lien générationnel importe peut-être plus que de mettre au jour ce qu'a pu être la vie aristocratique en Europe centrale entre 1801 et 1809. C'est donc avec les mots de Jean de Clary-Aldringen qu'il continue à délivrer un témoignage sur ces « temps bizarres et peu tranquilles⁴⁸¹ » de l'entrée de la haute noblesse d'Europe centrale dans l'époque contemporaine. Au crayon, il ajoute des appels de notes précisant les noms évoqués, et délimite certains passages. Il prépare une édition potentielle expurgée des détails sur les commissions de linge ou le renvoi d'un domestique, si précieux pour les historiens de la culture matérielle. Ces coupures censées épargner l'ennui au lecteur soulignent le travail de révision que la noblesse peut mener dans ses propres archives. Il est donc essentiel de confronter originaux et copies lorsque cela est possible comme dans le cas de cette correspondance.

Absorbé par cet ouvrage proche de celui des mémorialistes de son temps, Charles-Joseph n'oublie pas de prendre des notes sur sa vie quotidienne au moins jusqu'en décembre 1829. Il utilise alors des feuilles d'almanachs, parfois couvertes en tous sens. Ses responsabilités princières lui laissent peu de temps pour poursuivre ses propres journaux. Charles-Joseph lutte comme il peut pour sauver le maximum de souvenirs attachés à la vie familiale. Le prince rassemble notamment quelques affiches manuscrites de théâtre de société donné en français à Vienne et Teplitz en 1827, dans lequel jouent ses enfants⁴⁸². Il garde ainsi la trace d'une pratique culturelle qui se perpétue. Sans doute considère-t-il ces documents

⁴⁷⁹ *Idem*, c. 108.

⁴⁸⁰ *Idem*, c. 118-143.

⁴⁸¹ *Idem*, c. 178, 11 juillet 1822.

⁴⁸² *Idem*, c. 182.

comme le meilleur aide-mémoire pour lui autant que pour eux. À partir de 1827, il n'a plus le temps de rédiger un journal. Les réécritures des voyages précédents doivent être terminées, au détriment du courant de l'année. Son dernier voyage de Paris en 1827 n'est pas mis en forme tandis qu'il tient à achever la réécriture des voyages d'Italie. Les journaux de 1827-1829 en restent à ce pré-état qui, chez le comte, correspond à un brouillon. Les notes quotidiennes se délitent peu à peu. Un demi-feuillet de quelques mots couvre un mois entier. Le temps du prince remplace progressivement celui du comte. Une écriture de soi aussi riche que celle de Charles-Joseph était un attribut de sa position d'aîné héritier de la maison Clary-Aldringen. Devenu prince, Charles-Joseph n'écrit plus seulement pour lui, mais pour sa famille, certain que la bibliothèque qu'il fait construire à Vienne en 1826 peut conserver ces témoignages accumulés pour cinq siècles.

Avec cette nouvelle pièce, Charles-Joseph s'inscrit à son tour dans la mise en valeur du patrimoine familial tout en achevant la rénovation de l'établissement de bain du prince Jean, le *Herrenhaus*, décidée par ce dernier avant sa mort. Comme Jean de Clary avec l'architecture, le goût de



Charles-Joseph pour les lettres oriente sa manière d'ajouter une touche personnelle à l'édifice dynastique. C'est cette voie qu'il choisit pour illustrer sa noblesse.

Le troisième prince dépense plus de 5000 florins *Wiener Währung* pour ces travaux⁴⁸³. Les « lampes à boules » qui éclairent la pièce pourraient être celles que Charles-Joseph avait achetées à Bruxelles en 1827⁴⁸⁴. L'aquarelliste met en valeur le travail d'écriture avec les livres épars sur le bureau, sortis des vitrines glacées qui les conservent. Le prince de Clary-Aldringen est peut-être en train de mettre la dernière main à ses journaux de voyage, ou de copier les lettres de son père. Les étuis qui conservent les volumes de ses journaux figurent en bonne place dans ses étagères⁴⁸⁵. En leur donnant l'écrin qu'ils méritent, Charles-Joseph

⁴⁸³ Soit environ l'équivalent en francs. SOAL-Děčín, c. 191-193, comptes 1826-1827, « *Neues appartement* ».

⁴⁸⁴ SOAL-Děčín, c. 182, 9 novembre, 22 décembre 1827, n. f..

⁴⁸⁵ SOAL-Děčín, c. 182, printemps 1826 et 1827 : le comte décrit le déménagement des livres, d'abord placés sur les tables visibles sur l'aquarelle puis disposés dans les étagères. Il rassemble sa collection, et les ouvrages de ses parents. Le 5 février 1827, il fait poser « vingt cadres pour [mes illustrations d']Undine ».

s'assure de la transmission des codes d'une écriture familiale, une plume claryenne qui signe la persistance d'une voix aristocratique dans l'Europe du Congrès de Vienne. Il offre ainsi à l'« imprimeuse postérité » une feuille de route pour s'orienter dans une Europe aux accents plus fermement nationaux après 1848.

* * *

« *Non omnis moriar*, et tant pis dira la postérité. [...] Cela m'auroit bien amusé d'avoir des ancêtres aussi bavards » écrit le comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen à la fin de son journal de 1824⁴⁸⁶. En citant Horace, le comte témoigne d'un désir de prendre la parole qui caractérise la période 1788-1848 en Europe centrale. Les mémorialistes français, dont le comte goûtait la lecture, rappelaient combien il était urgent de se doter d'un patrimoine culturel pour définir la haute noblesse à l'heure de la construction des identités nationales en Europe⁴⁸⁷. La plume et les pinceaux vinrent ainsi se croiser sur l'étendard de la noblesse, pour faire de la culture familiale le nouvel héritage transmis à la génération qui grandit dans l'Europe de Bismarck.

Quand Charles-Joseph pose sa plume de comte, c'est pour prendre celle de prince. Ses journaux se taisent, d'autres voix se font entendre. En effectuant un retour aux sources de la famille et des seigneuries de Bohême du Nord, il retrace la manière dont ses prédécesseurs se sont inscrits dans la société de leur temps. Ce travail est essentiel pour cette maison qui ne s'illustre pas dans l'action politique et militaire au cours de la période étudiée. Avec l'aménagement de sa bibliothèque, Charles-Joseph dote le patrimoine familial d'un conservatoire durable de cette mémoire de papier. L'aménagement de cette pièce marque un tournant dans le mouvement culturel de refondation aristocratique qui caractérise cette génération, et se poursuit à la suivante. Les paysages et les portraits laissés par Edmund Clary-Aldringen et ses sœurs entre les années 1840 et 1880 sont aussi importants que ceux de leurs parents⁴⁸⁸. Ils peignent un monde à la fois familial et différent, celui de la noblesse qui s'adapte au nouvel ordre social et politique de l'Europe centrale après les révolutions de 1848.

⁴⁸⁶ SOAL-Děčín, c. 180, déc. 1824, p. 39. La formule est tirée d'Horace, auteur cher aux poètes amateurs de la noblesse : *Odes*, III, XXX. La même sentence conclut la biographie du comte Hartig pour l'Académie des Sciences de Bohême en 1798, citée dans C. Madl, « *Tous les goûts à la fois* », *op. cit.*, p. 166.

⁴⁸⁷ Michel Figeac, « Écritures mémorielles et (re)présentation de soi », dans *Prendre la plume des Lumières aux romantismes*, *op. cit.* ; Catriona Seth, « La plume ou l'épée », dans P. Bourdin (dir.), *Les noblesses françaises*, *op. cit.*, p. 443-458.

⁴⁸⁸ Ils sont notamment conservés au musée régional du château de Teplice, fonds C.-A.. Dans les albums que nous avons pu étudier, la majorité des 163 illustrations datent des années 1850 (CA 03.065-102 ; 03.413-755).

Conclusion

La maison des princes de Clary et Aldringen a laissé un témoignage unique et exceptionnel pour l'histoire des noblesses en Europe au temps des révolutions. La richesse des écrits, l'originalité des dessins et la passion de cette famille pour la beauté des lieux qu'elle possédait offrent des sources formidables pour mieux comprendre cette période de remise en question des identités sociales, culturelles et politiques en Europe centrale.

L'ambition de cette thèse a été de montrer comment cette famille de la haute noblesse de cour a pu concevoir et défendre sa légitimité dans le passage du temps des princes à celui des nations contemporaines. Une réinvention de la culture aristocratique apparaît derrière la continuité de l'ordre monarchique du règne de l'empereur François d'Autriche. Pour en mesurer les enjeux, la méthode suivie a consisté à remettre la plume du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen (1777-1831) dans le contexte de l'appartenance à une grande famille dont l'histoire est liée à celle de la Bohême depuis la guerre de Trente Ans. Tout au long de la recherche, il a fallu affronter la difficulté d'éviter les généralisations inductives à partir des trajectoires et des regards personnels comme ceux de Charles-Joseph et de ses proches. Cela n'a pas toujours été possible. Cette démarche souligne l'importance de faire entrer ces sources historiques en résonance avec les recherches sur d'autres fonds nobiliaires. Des archives aussi vastes que celles de la « première société » donnent alors accès à bien des aspects de la transformation des mondes modernes et contemporains.

J'ai d'abord insisté sur l'implantation des Clary-Aldringen à Teplitz, qui fait l'originalité de leur parcours en Bohême et dans la monarchie des Habsbourg. La seigneurie et ville d'eau frontalière de la Saxe est un laboratoire spécifique de la réinvention du lien politique entre les seigneurs et les sujets durant la période comprise entre les patentes joséphistes et l'aboutissement du code civil en 1811. L'autorité seigneuriale et le prestige aristocratique étaient à redéfinir dans des sociétés à la recherche de cette nouvelle « alchimie du bonheur » à laquelle plusieurs nobles furent sensibles, comme les Salm-Reifferscheid dont un descendant épouse une fille du comte Charles-Joseph en 1845¹. Les tentatives de modernisation de l'économie seigneuriale de la fin du XVIII^e siècle s'accompagnèrent de la célébration de la grandeur princière par l'architecture néo-classique. Le prince Jean affirmait un ordre aristocratique célébré par les fêtes pastorales dans les jardins pittoresques de Teplitz,

¹ J. Kroupa, *Alchymie štěstí. Pozdní osvícenství a Moravská společnost 1770-1810* [L'alchimie du bonheur. Les Lumières tardives et la société morave, 1770-1810], Brno, Era Vydavatelství, 2006 (1987), p. 187-205 ; Félicie Clary-Aldringen (1815-1902) épouse le comte Robert zu Salm-Reifferscheidt-Raitz (1804-1875) en 1845.

comme dans les domaines environnants à la fin du XVIII^e siècle. Cette volonté d'imposer la marque familiale n'était pas qu'une question de reconnaissance dans le nouveau cadre juridique et légal de la monarchie. Il s'agissait de renforcer la légitimité seigneuriale durant le tournant thermal qui transforma Teplitz en ville hôtelière au début du XIX^e siècle. D'autres lectures du néo-classique vinrent alors concurrencer l'art de la magnificence des élites de la fin de l'époque moderne. Les motifs antiquisants furent tôt assimilés à l'univers thermal, traduisant l'opulence de l'industrie des eaux. Cette dernière permit l'affirmation progressive d'une magistrature animée d'une nouvelle conscience édilitaire jusqu'à son émancipation en 1848. Ces mêmes motifs furent aussi au cœur de la définition d'un « art d'administration² », une architecture fonctionnelle reflétant les conceptions hygiénistes d'un État de plus en plus interventionniste dont l'action fut renforcée par les mesures de surveillance des carrefours thermaux durant la décennie révolutionnaire.

Les eaux ne cessèrent jamais d'être un élément clé de l'identité de la maison princière. L'action de Jean de Clary-Aldringen fut capitale : en faisant de son domaine un trait d'union entre seigneurie et thermalisme, il sut donner à l'ancien faste des grands nobles une place dans le siècle du moralisme bourgeois et du luxe commercial qui accompagne la villégiature contemporaine. Ses décrets de seigneur permirent la régulation et l'encadrement d'une économie saisonnière parfois déstabilisante. Le pouvoir local des grands nobles réformé par les réformes joséphistes trouvait ainsi un nouveau champ d'action et un second souffle. L'âge d'or du thermalisme à Teplitz est une période charnière dans la refondation du « pacte seigneurial³ » au début du XIX^e siècle. De manière plus marquée que dans les pays de régime seigneurial léger comme la France, l'évergétisme du « seigneur bienfaisant », protecteur de ses sujets, est un aspect important de la transition de la société dite « féodale » vers la société patriarcale qui se met en place à partir de l'ère néo-absolutiste. Les archives du prince Edmund, plusieurs fois mobilisées au cours de cette recherche, ont montré la richesse des champs à explorer pour étudier l'activité d'un grand noble de Bohême à l'âge industriel, dans le sillage des voies tracées par Olivier Chaline ou Bertrand Goujon⁴.

² D. Jarrassé, *Les thermes romantiques. Bains et villégiature en France de 1800 à 1850*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise-Pascal, 1992, p. 41.

³ B. Goujon, « Le grand domaine aristocratique dans le monde rural en France et en Belgique au XIX^e siècle », *Ruralia*, 2004/14, p. 45-74.

⁴ O. Chaline, « Une très grande fortune d'Europe centrale (XVII^e-XX^e siècle) », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg, une famille dans l'histoire de l'Europe (XVI^e-XXI^e siècles)*, Panazol, Lavauzelle, 2012, p. 283-286 ; B. Goujon, *Les Arenberg, le Gotha à l'heure des nations*, Paris, PUF, 2017, p. 439-448 ; M. Figeac, *Châteaux et vie quotidienne de la noblesse*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 161-168.

Au-delà de ce cadre local, le parcours des Clary-Aldringen a confirmé l'importance de l'éducation dans la transmission d'un patrimoine matériel et culturel sur lequel repose l'identité aristocratique au tournant du XIX^e siècle. C'est grâce à elle que les héritiers des grands propriétaires terriens purent trouver une place dans le renforcement de l'État bureaucratique des Habsbourg tout en conservant la culture de cour qui donne une relative unité à la « première société » en Europe⁵. Les grands seigneurs purent ainsi intégrer la formation des nouvelles bureaucraties sans renoncer aux héritages, aux traditions et aux valeurs de la société aristocratique des Lumières. Même une famille qui demeure en marge des fonctions d'État n'échappe pas à cette définition de l'aristocrate compétent qui permit à ce groupe social de conserver une place prépondérante dans la haute administration jusqu'en 1848⁶.

La transmission d'un savoir nobiliaire est la première réponse au défi de l'inscription des élites de la naissance dans les sociétés de l'époque napoléonienne puis de l'âge des restaurations. C'est pourquoi les comtes de Clary-Aldringen reçurent une éducation au sein de leur maison. La cour et les hôtels de la Herrengasse restaient le point de mire et le creuset de l'endogamie aristocratique, essentielle pour maintenir une relative cohérence au sein du monde composite des noblesses de l'Europe centrale.

Cette école à la maison, soigneusement construite par les générations précédentes, n'est que la partie visible de logiques de transmission favorisant la fabrique d'une conscience dynastique. Les pratiques pédagogiques dépassaient largement l'instruction validée par un examen public et inculquée par l'association entre gouverneurs et maîtres viennois⁷. Un apport important des recherches repose sur l'importance de la fabrique d'un savoir comptable et administratif qui assure une continuité très forte dans la conduite des affaires familiales et de l'économie domaniale en Bohême tout en s'adaptant aux conséquences des grandes réformes comme celle de la corvée. La mise au jour du témoignage de Charles-Joseph sur son « métier d'héritier⁸ » fait ressortir les enjeux d'une vie de comte dans la maison princière. Le mariage avec la comtesse Louise Chotek se traduit par la mise en place de sa propre maison, dépendante de celle de son père. Grâce à cette structure gigogne, le « prince héréditaire⁹ » fit l'apprentissage des pratiques administratives et de la gestion des finances aristocratiques entre

⁵ A. Meyer, *La persistance de l'Ancien Régime*, Paris, Aubier, 2010 (1981), p. 16.

⁶ M.- E. Ducreux, « La monarchie des Habsbourg », dans N. Aleksium *et alii*, *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, Paris, PUF, 2004, p. 409.

⁷ Dans le prolongement des analyses de P. Mormiche, *Devenir prince. L'école du pouvoir en France, XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, CNRS éditions, 2009, p. 361-370.

⁸ SOAL-Děčín, c. 147, Vienne, 6 juin 1808.

⁹ *Idem*, c. 108, Teplitz, 3 octobre 1794.

1802 et 1826. L'articulation entre les comptabilités et les écrits personnels s'est révélée d'une grande richesse heuristique, en permettant d'interroger très concrètement la formation d'une ligne de conduite dans l'émergence des cultures libérales et nationales portées par les mouvements du XIX^e siècle. Elle se lit encore dans la succession princière à l'hôtel Clary-Aldringen de Vienne : les cycles de déménagements entre l'étage comtal et le *piano nobile* princier illustrent les mécanismes de reproduction sociale au sein de la haute noblesse de cour. La culture matérielle est au centre du « devoir de durée¹⁰ » qui gouverne l'inscription de cette élite dans les sociétés du début de l'époque contemporaine.

Conformément à sa position dans la maison, le comte Charles-Joseph avait d'abord été élevé pour la cour et le domaine et non pour la guerre et les champs de bataille comme son cadet Maurice. Les campagnes napoléoniennes modifièrent ces conceptions, en rappelant aux grands propriétaires les héritages de la noblesse d'épée. La défense de la patrie, qui se confondait avec celle de la terre ancestrale, rendit patent le besoin de repenser l'éducation pour l'adapter aux enjeux de la fin du XVIII^e siècle. Un grand propriétaire moderne devait être à même de commander des troupes autant que de maîtriser l'agronomie. En un sens, les guerres de Napoléon réalisèrent les vues de Joseph II qui avait placé l'économie politique au cœur de la définition de l'aristocrate compétent de la fin du XVIII^e siècle. Le service de Charles-Joseph dans le corps patriotique de la *Landwehr* créé en 1808 est une clé pour appréhender le rôle de la haute noblesse à l'heure d'une nouvelle militarisation censée politiser les sociétés seigneuriales en Bohême. Le comte put ainsi renouer avec les origines de sa maison, dont ses prédécesseurs affirmèrent progressivement l'identité terrienne en faisant de l'accueil des souverains étrangers à Teplitz ou des charges de grand veneur les outils de leur intégration dans l'aristocratie de Bohême.

Malgré l'impératif de continuité, l'éducation n'est pas un champ figé et permet au contraire une lecture fine des transformations sociales et culturelles au temps des réformes et des révolutions. Les aspects de la formation princière dans une maison de taille relativement modeste ont ainsi mis en évidence les années charnières de la chronologie retenue. La période qui s'étend entre Austerlitz et Leipzig est décisive dans la réinvention d'une culture aristocratique accompagnant l'entrée de la haute noblesse dans l'âge des restaurations. La défaite de 1809 porte en effet un coup très rude à l'ancienne société de cour à Vienne. Les différents témoignages montrent combien elle est marquée par les recompositions politiques du continent. La rencontre avec la noblesse napoléonienne durant l'occupation de Vienne

¹⁰ R. Baurly, « La terre et le nom : la noblesse française face au devoir de durée », dans A.-M. Cocula, M. Combet (éd.), *Château et stratégies familiales*, Bordeaux, Ausonius, 2007, p. 167-194.

avait fait augurer une nouvelle ère que le traité de Schönbrunn traduisit par une soumission financière et politique. La cour de François I^{er} connut l'exil, et c'est à celle de Compiègne que le comte de Clary put retrouver les nobles polonais qui avaient quitté la capitale dans l'espoir de reconquérir les anciennes libertés en profitant de la création du Duché de Varsovie. Le mariage de Napoléon avec Marie-Louise entre Vienne et Paris en 1810 fut alors le temps fort de la reconstruction d'une aristocratie internationale. L'accélération des annexions françaises avait renforcé la nécessité de cette alliance par laquelle l'Autriche défendit sa place dans une Europe des rois bien différente de celle des Bourbons. Le cérémonial et le paraître aristocratique eurent une importance cruciale pour retrouver la voie des honneurs après les deux occupations de Vienne. En 1809, le comte Charles-Joseph avait cru à une féminisation des talents de cour comme la danse et la conversation : la chaise curule semblait alors l'emporter sur les bergères des salons. Mais l'uniforme ne détrôna pas le frac, et la politique des bals de la Restauration entérine la renaissance d'une culture de cour que Charles-Joseph n'a pas manqué de transmettre à ses enfants.

Cette culture ne peut donc être confondue avec celle des Lumières, dont le comte était lui-même héritier. Les années 1800 ont été marquées par un trouble identitaire au sein de l'aristocratie francophone, dont il faut évaluer la portée. Ce trouble est perceptible dans la rupture de l'écriture de soi chez le comte Charles-Joseph. Ce dernier semble délaissé les journaux quotidiens entre 1794 et 1798 pour ne les reprendre qu'au lendemain de la bataille de Leipzig. Il relit alors les lettres de son voyage à la cour de Compiègne en 1810 dans le contexte de la victoire des princes. Ces textes lui apparaissent comme le « squelette de ce que j'ai vu et senti¹¹ » tandis que l'équilibre napoléonien semble en passe de s'effondrer. L'heure n'est cependant pas encore au travail de mémoire, mais à l'enthousiasme de voir les portes de l'Europe des Habsbourg s'ouvrir de nouveau.

Une parenthèse enchantée s'est en effet ouverte en 1815, durant laquelle les grandes familles issues de la monarchie des Habsbourg semblèrent avoir de belles heures devant elles. Dans cette thèse, j'ai cherché quel rôle le cosmopolitisme refondé du comte de Clary-Aldringen a pu jouer dans la construction des identités en Europe centrale. Il semble que ce soit celui de faire de Charles-Joseph un passeur culturel, écrivant et dessinant pour l'« imprimeuse postérité » dans une période de redéfinition des savoirs, des légitimités et des

¹¹ SOAL-Děčín, c. 159, 13 juin 1810.

regards sur le monde¹². Le comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen se fit le témoin et le rapporteur de son temps grâce à ses voyages en France, en Italie, ses passages dans les anciennes propriétés des Ligne à Beloeil, à Waterloo puis le long du Rhin lors de la formation d'une première forme de tourisme romantique.

À partir de 1816, le comte participa au « Grand Tour revisité¹³ » des voyageurs du premier XIX^e siècle. Ses circulations au sein des « premières sociétés » en Italie entre 1816 et 1820 sont le signe d'une affirmation de la présence aristocratique. Elle apparaît comme le versant culturel des circulations militaires qui accompagnent la domination politique de l'aigle autrichien entre Milan et Naples. Les voyages de ce comte amateur des galeries et curieux des ruines le définissent comme un homme de l'entre-deux, bien décidé à faire de ses journaux la pierre qu'il apporterait à l'édifice dynastique. Son attitude à l'étranger révèle le maintien des héritages du XVIII^e siècle autant que le développement d'une Europe balnéaire et touristique qui transforme la nature des circulations. À son tour, le comte eut à cœur d'affirmer le goût pittoresque de la noblesse alors que ce terme pictural se chargeait de connotations négatives. La formation progressive de l'« œil peintre¹⁴ » dépasse la construction personnelle de Charles-Joseph de Clary-Aldringen : en souhaitant transmettre son regard aux peintres de la Restauration, ce voyageur révèle le profond travail culturel que l'aristocratie effectuait sur elle-même et sur le rôle qu'elle entendait jouer dans la construction des sociétés contemporaines.

Les premiers destinataires du comte sont bien sûr ses descendants, mais cette postérité s'élargit aux voyageurs et aux « commentateurs dans cinq cents ans d'ici¹⁵ », cherchant dans les traces du passé les différentes lectures du monde contemporain. Les années 1790-1830 sont celles d'une production écrite et surtout iconographique sans précédent dans la maison Clary-Aldringen. Une première phase débute à l'arrivée de la famille de Ligne en Europe centrale. Le répertoire des pièces de société est alors marqué par la mémoire de l'exil et de l'émigration. La mort du prince de Ligne en 1814 ouvre le temps du récit et de la peinture du voyage, par lesquels l'héritage du cosmopolitisme mondain trouve sa place dans la construction des sociétés de la Restauration. Vient alors pour le comte Charles Joseph de Clary Aldringen le temps des réécritures qui sont une réponse à sa maladie mais aussi à la

¹² SOAL-Děčín, c. 177, 8 juillet 1822 ; Voir G. Bertrand, A. Guyot (dir.), *Des "passeurs" entre science, histoire et littérature. Contribution à l'étude de la construction des savoirs (1750-1840)*, Grenoble, ELLUG, 2011, p. 7-32.

¹³ G. Bertrand, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie, milieu XVIII^e-début XIX^e siècle*, Rome, École française de Rome, 2008.

¹⁴ SOAL-Děčín, c. 177, 11 juillet 1822.

¹⁵ *Idem*, 29 juin 1822.

demande de la société proche et finalement à l'appel de la mémoire qui caractérise les grands nobles des années 1820-1830. Derrière le ton enjoué et l'humour indétronable du comte de Clary-Aldringen se cache l'alchimie complexe de l'époque romantique, pleinement assumée par la génération suivante.

L'articulation entre les écrits personnels et la littérature de société apparaît donc comme un champ fécond qui permet d'envisager la manière dont les grands nobles nés dans les années 1770 s'efforcèrent de recoudre deux époques pour affronter des temps qui semblaient bien incertains entre 1820 et 1848. Au regard des archives de Děčín, le volume du corpus littéraire et iconographique formé au temps des révolutions indique déjà qu'il s'agissait d'un enjeu crucial pour une élite qui voyait les formes anciennes de son pouvoir se reconfigurer, sinon disparaître.

Les lettres et les arts sont en effet une des voies explorées par les maisons comme celle des Clary-Aldringen ou des Clam-Gallas pour répondre à la quête de réassurances sociales et politiques avivée par la disparition du Saint-Empire et la défaite de 1809¹⁶. Des formes passées connaissent alors une résurgence, comme cette parade de société où les nobles amateurs s'amuse à contrefaire les marchands saisonniers des villes d'eaux en 1803. D'autres fleurissent comme la pratique du tableau vivant qui connaît de belles heures derrière les façades illuminées des hôtels de Vienne en 1814. S'il faut se garder de chercher des sens politiques à toutes ces pièces de circonstance, ce théâtre éphémère et ces poésies fugitives adaptées pour un public précis laissent une empreinte durable transmise à la postérité. Plus encore que de monter sur les planches, il faut parler du jeu, peindre les costumes, imaginer de nouveaux décors à aller chercher dans les différents hôtels de Vienne. L'écriture de soi comme la mise en scène de l'esprit du siècle valaient toutes les preuves de noblesse, à l'heure où le théâtre patriotique, impérial ou monarchique devait unir les nations rassemblées par les codes civils, et bientôt par les constitutions.

Les grandes familles de l'Europe centrale continuèrent de cultiver leur distinction durant l'établissement d'un nouvel espace public et artistique régi par les droits d'auteurs et les souscriptions autant que par l'ancienne protection des puissants et des institutions. À la fin de sa vie, Charles-Joseph se fait « l'éditeur » d'un recueil de journaux fictifs qu'il intitule les *Mémoires de l'Arche* : ce jeu littéraire prolonge ses propres textes qu'il abrite dans des étuis rangés sur les étagères de sa nouvelle bibliothèque de 1826. Bien des formes se sont éteintes,

¹⁶ Une piste de recherche porte actuellement sur l'hôtel Clam-Gallas de Prague où Joséphine Clam-Gallas, issue d'une branche seconde des Clary-Aldringen, entretenait une vie musicale et théâtrale intense, comme l'illustre la sonate pour mandoline que lui dédia Beethoven.

bien des scènes ont été perdues, mais l'identité demeure. Entre le triomphe néo-classique de la fin du XVIII^e siècle et l'envol néo-gothique des années 1840, la plume et les pinceaux furent les outils de la construction de l'identité aristocratique en Europe centrale.

Ce travail était d'autant plus important que la parenthèse ensoleillée des voyages du comte de Clary-Aldringen se referme avec l'insurrection napolitaine de 1820. En 1822, le comte Charles-Joseph croise le souvenir de la Révolution derrière le visage balaféré et les invectives anti-autrichiennes d'un vétéran de 1792¹⁷. Le monde retrouvé des salons comme celui de Madame de Staël à Florence en 1816 ne pouvait faire oublier la formation d'une internationale libérale dont les historiens cherchent aujourd'hui à prendre la mesure¹⁸. Elle impose une lecture de l'Europe des nations qui concurrence celle des aristocrates déjà lézardée par la mise en cause du cosmopolitisme dont les *Mélanges* du prince de Ligne semblent être le chant du cygne. L'unité de la « première société » ne se pense pas de la même manière que celle des réseaux libéraux, mais elle appelle une analyse critique tout aussi rigoureuse afin d'interroger l'écart entre l'usage de codes communs perceptibles dans les circulations aristocratiques et les fractures idéologiques que les journaux du comte de Clary laissent parfois deviner. L'enjeu est d'appréhender la force de l'appartenance au « pays de connaissance » hérité de l'Europe des princes lorsque la question des droits et des nationalités en Bohême creuse un peu plus les divisions de ce groupe social après 1848.

Le faible engagement dans les affaires étatiques a conduit à mener une recherche d'histoire culturelle et sociale sur le monde de la « première société » qui se forme entre 1770 et 1840. Ses résultats éclairent autrement plusieurs grands enjeux politiques de la période. Les Clary-Aldringen ne furent pas épargnés par les troubles de la fin du XVIII^e siècle. Entre 1788 et 1848, le sentiment de vivre sous la menace des révolutions s'imposa dans les grandes maisons de l'Europe des Habsbourg. Certes, les Clary-Aldringen n'ont été qu'indirectement confrontés au désarroi financier qui suivit les ventes révolutionnaires et les condamnations de la Terreur. Mais les guerres révolutionnaires et l'arrivée des émigrés des Pays-Bas autrichiens mirent en jeu les solidarités de l'ancienne Europe dynastique. Les séjours du prince de Ligne dans le château de Teplitz illustrent les recompositions et les fractures qui accompagnèrent la fin du siècle des Lumières. Le temps des révolutions fragilisa les liens tissés entre les aristocraties européennes. Bien des grandes maisons se scindaient en branches nationales. Les

¹⁷ SOAL-Děčín, c. 177, 9 juillet 1822.

¹⁸ J.-C. Caron, J.-P. Luis (dir.), *Rien appris, rien oublié ? Les Restaurations dans l'Europe postnapoléonienne (1814-1830)*, Rennes, PUR, 2015.

recherches matrimoniales qui avaient porté les Clary-Aldringen vers les Pays-Bas autrichiens et la famille de Ligne en 1775 s'orientèrent alors vers la consolidation des intérêts de l'aristocratie terrienne en Bohême dans les années 1790. Les liens avec les Chotek, une famille « de robe¹⁹ » d'où sont issus plusieurs grands burgraves de la période, traduisent donc le maintien de liens politiques très forts avec la Bohême. Ils permirent le maintien du pouvoir local qui assura à cette aristocratie foncière une puissance qui, dans le cas des Clary-Aldringen, contrastait avec son faible engagement institutionnel. Ces liens politiques furent également un élément distinctif important dans la société plurielle des *Wiener Hofadel*, où les grandes familles hongroises avaient renforcé leur présence après la guerre de Succession d'Autriche.

L'identité aristocratique se redéfinit surtout durant la constitution progressive d'un champ de références identitaires relatives au passé, à la langue et à la culture tchèque en Bohême. Pendant que son fils parcourait les espaces culturels essentiels de l'aristocratie francophone, le prince Jean de Clary s'adaptait à l'émergence d'un nouvel investissement dans les institutions culturelles du Royaume. La noblesse de cour pouvait ainsi actualiser la tradition du mécénat aristocratique tout en s'inscrivant à la mesure de son rang dans le renouveau des études sur la Bohême portées par les érudits protégés par les comtes Nostitz ou Sternberg²⁰. Ce soutien public était d'autant plus important que la maison princière se différenciait de ces anciennes familles par une absence d'identification au *Landtag*. L'étude des mobilités a souligné combien la résidence alternée entre l'Autriche et la Bohême distingue l'aristocrate attaché à la cour des Habsbourg. Prague s'apparente alors à une ville de passage pour le seigneur de Teplitz. Les circulations de cette grande famille reflètent ainsi un parcours marqué par l'allégeance à la dynastie régnante, à qui elle doit ses terres depuis 1634, son prédicat depuis 1666, et son rang princier depuis 1767. Le caractère modeste des engagements du prince de Clary-Aldringen suggère qu'il est difficile de parler d'une nouvelle « bohémisation » de la maison. Son histoire est indissociable de la construction dynastique des Habsbourg, ces derniers n'ayant cessé de renforcer la centralité de Vienne à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle.

À cela s'ajoute les circulations des princes étrangers à Teplitz, une aristocratie thermale qui accentue l'ouverture internationale sinon européenne de cette grande famille. L'enquête croisée dans les archives familiales et municipales a montré combien cet espace

¹⁹ I. Cerman, *Chotkové. Příběh úřednické šlechty* [Les Chotek, histoire d'une noblesse de robe], Prague, Nakladatelství Lidové Noviny, 2008.

²⁰ R. Krueger, *Czech, German, and Noble: Status and National Identity in Habsburg Bohemia*, Oxford/New York, OUP, 2009.

frontalier situé entre Berlin et Vienne est un observatoire particulier des multiples formes de l'exil au tournant du XIX^e siècle. Bien des pistes restent à explorer autour des théâtres particuliers des villes d'eau de Bohême dans lesquels se rendirent tant les révolutionnaires polonais que les nobles qui suivirent Louis XVIII dans son émigration. Ce carrefour de l'ancien régime et de la modernité bourgeoise est un terrain stimulant pour les recherches historiques sur la construction des sociétés européennes du XIX^e siècle. C'est ce qu'illustre la tenue des congrès de la restauration en 1819, celui des monarques héritiers de la Sainte-Alliance en 1835 et enfin le congrès des villes allemandes de Bohême en 1848. Ces trois événements politiques rythment l'émergence des sociétés de la mémoire, où tous les acteurs politiques se mirent à la recherche d'un passé légitimant leurs conceptions de l'ordre social, politique et national. Avec l'affirmation du nationalisme politique des années 1840, le travail de mémoire dans les archives des châteaux donna les armes pour affronter les discours organiques et identitaires de la nation. Les princes furent progressivement amenés à porter un regard neuf sur les archives de leur maison au temps des grands historiens nationaux comme František Palacký²¹. Il leur fallut reconsidérer la manière dont les Aldringen et les Clary puis les Clary-Aldringen avaient forgé les héritages structurants de cette maison de la noblesse impériale depuis la guerre de Trente Ans, désormais au centre des enjeux de l'histoire en Europe centrale.

Ce mouvement européen de relecture des archives nobiliaires met en lumière l'entrée dans un nouveau régime d'historicité, c'est-à-dire la transformation des manières de vivre, de penser et d'écrire l'histoire entre la Bohême et l'Autriche au tournant du XIX^e siècle. Le parcours des princes de Clary-Aldringen entre en résonance avec les expériences du temps dynastique, romantique et démocratique chez des auteurs comme Volney, Chateaubriand et Tocqueville²². Le prince Edmund est ainsi en mesure de défendre la position de l'aristocratie des Habsbourg dans la radicalisation des combats mémoriels qui interrogent l'ancien équilibre social autour des enjeux sur la constitution de la nation tchèque, de la Grande Autriche ou de la Grande Allemagne au tournant du XIX^e siècle²³.

In fine, l'intérêt de cette étude d'une grande maison princière a été de faire ressortir les traits communs et les singularités d'un monde aristocratique qui interroge les équilibres de l'Europe centrale au début du XIX^e siècle. Le passé au service des Habsbourg introduit un

²¹ M.-E. Ducreux, « Nation, état, éducation », *Histoire de l'éducation*, 2000/86, p. 5-36.

²² F. Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences*, Paris, Point, 2012, p. 96-139.

²³ J. Holeschowski, *Hugo Hantsch, eine biografische Studie*, Université de Vienne, 2012, dactyl., p. 18-28.

décalage persistant avec la recherche de nouvelles entités politiques et de nouvelles formes de représentations en Bohême. Les Lobkowitz, les Nostitz ou les Cernin s'appuient sur leur ancienneté pour tenter de faire de la « noblesse historique » le fer de lance de la reconnaissance du droit d'État et de la renaissance culturelle tchèque²⁴. D'autres s'y replient comme le prince Friedrich Schwarzenberg, qui se détourne de l'engagement politique et rédige ses mémoires des temps ante- et post-diluviens où l'après 1848 est dépeint avec la plume du « dernier des mohicans²⁵ ». À Teplitz, le prince Edmund défend l'histoire et la légitimité familiale dans le nord germanophone de la Bohême, un espace de plus en plus marqué par les antagonismes entre Tchèques et Allemands entre 1848 et 1892. Le prince semble toutefois prendre ses distances avec l'affirmation slave de la Prague dorée du second XIX^e siècle en se séparant de l'hôtel baroque acquis en 1682 par Johann Georg Marc, le premier des Clary et Aldringen. Avec l'orientation slave de la Bohême, l'émergence d'une nouvelle francophilie comme élément caractéristique de l'identité tchèque semble difficilement compatible avec l'appartenance à cette haute aristocratie qui se distingue par l'usage du français depuis l'époque de Marie-Thérèse²⁶. Les écrits personnels des Clary-Aldringen mettent en évidence la manière dont les conflits nationaux débutés dans les années 1850 referment la parenthèse du français aristocratique dans l'empire austro-hongrois de plus en plus fragmenté.

À bien des égards, cette aristocratie dans laquelle l'ambassadeur de Saint-Aulaire vit « l'ancien monde dans un parfait état de conservation²⁷ » dans les années 1830 est une noblesse réinventée. La perspective est bien sûr très différente de celle des nobles de Franche-Comté étudiée par Claude Isabelle BreLOT, ou des noblesses bordelaises chères à Michel Figeac²⁸. La permanence d'une identité dynastique et seigneuriale renforcée par les alliances matrimoniales ne se confond pas non plus avec l'exclusivisme des junkers allemands. Il faut donc se méfier de l'image de la continuité monarchique des Habsbourg déjà entretenue par le prince de Ligne qui faisait de l'ensemble habsbourgeois un bastion entre la France et la

²⁴ J.-P. Bled, *les fondements du conservatisme autrichien (1859-1873)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1988, p. 141.

²⁵ Z. Bezečný, « Friedrich Schwarzenberg (1799-1870), le « dernier lansquenet » et la défense de la légitimité en Europe », dans O. Chaline (dir.), *Les Schwarzenberg*, op. cit., p. 97-102. La marginalisation politique n'est pas irrémédiable, comme le montrent par ailleurs les Arenberg qui renouent avec l'engagement militant au travers de l'intransigeantisme catholique entre 1850 et 1877 : B. Goujon, *Les Arenberg*, op. cit., p. 415-460.

²⁶ S. Reznikow, *Francophilie et identité tchèque (1848-1914)*, Paris, Honoré Champion, 2002.

²⁷ Louis-Clair comte de Saint-Aulaire, *Souvenirs (Vienne 1832-1841)*, Paris, Calmann-Lévy, 1926, p. 39.

²⁸ C.-I. BreLOT Claude, *La noblesse réinventée. Nobles de Franche-Comté de 1814 à 1870*, Paris, Les Belles Lettres, 1992 ; M. Figeac, *Destins de la noblesse bordelaise (1770-1830)*, Bordeaux, Fédération historique du Sud-Ouest, 1996.

Pologne en 1808²⁹. L'apparente stabilité des titres nobiliaires assurée par le couronnement de François I^{er} d'Autriche ne peut faire oublier la fin de l'ancien ordre du Saint-Empire rendu caduc par la formation d'une nouvelle Europe française, celle de Napoléon et de la Confédération du Rhin. D'un empire à l'autre, l'enjeu était toujours de préserver l'unité de la monarchie, dans un contexte désormais bien différent de celui de la réforme des titulatures de Bohême et du Saint-Empire à la fin de la guerre de Succession d'Autriche³⁰. Il n'en est que plus important de multiplier les comparaisons pour continuer d'approfondir les recherches sur la construction des noblesses plurielles en Europe. Une telle entreprise met en lumière la tension entre les lectures régionales, nationales et internationales qui sous-tendent l'appréhension de la « première société » et permet de réfléchir aux concepts de particularisme, de cosmopolitisme et d'internationalisme si déterminants dans les mutations politiques et sociales du XIX^e siècle.

La période 1848-1948 suscite plusieurs interrogations. Les mobilités familiales prennent alors un caractère pro-autrichien en renforçant l'alternance résidentielle Vienne-Teplitz. Les liens matrimoniaux qui donnent à la « première société » son essence multinationale orientent également le prince vers le palais Ficquelmont-Clary de Venise tandis que ses sœurs sont accueillies dans les possessions des Radziwiłł à Berlin et Varsovie. Ces nouveaux pôles familiaux montrent la résistance aristocratique au renforcement des frontières politiques du « dualisme allemand » jusqu'à la guerre austro-prussienne de 1866. La seconde moitié du XIX^e siècle apparaît ainsi comme un univers à la fois familier et profondément différent, où Teplitz se couvre des fumées noires des usines, où les insultes raciales fusent parfois, où l'histoire nobiliaire devient un passé à charge contre les anciennes élites. Pour autant, les plaisirs châtelains n'ont pas disparu et rappellent le prestige aristocratique de ces princes qui ne pouvaient pas être des acteurs civiques comme les autres. Il apparaît essentiel de s'interroger sur la manière dont fut vécue la Première Guerre Mondiale et la dislocation de la monarchie des Habsbourg. En Bohême, la maison Clary-Aldringen dut faire face à l'abolition des titres et au durcissement du discours antinobiliaire au lendemain de la création de la République Tchécoslovaque. L'âge démocratique est-il celui d'un retour à une forme de « noblesse de fait » ? Les archives livrent déjà quelques pistes de réponses pour éclairer les suites de cette histoire où les mobilités se transforment peu en peu en exil européen.

²⁹ Charles-Joseph de Ligne, *Mémoires du prince de Ligne*, Paris, Mercure de France, 2004, cah. XXXIII, p. 423.

³⁰ J. Brňovják, *Šlechticem z moci úřední. Udílení šlechtických titulů v českých zemích 1705- 1780* [Du pouvoir de faire les nobles. L'attribution des titres de noblesse dans les pays tchèques (1705-1780)], Ostrava, Ostravská univerzita v Ostravě, 2015.

Bien des grandes familles furent ballotées au gré des confiscations et des séquestres du XX^e siècle. La perte de Teplitz après la seconde guerre mondiale touche la maison princière au cœur. Le prince Alfons de Clary-Aldringen (1887-1978) gagne difficilement le palais de Venise, d'où il décrit les nouveaux bouleversements de l'ordre européen :

En 1945, j'étais un citoyen du Grand Reich Allemand, c'est-à-dire un ennemi de l'Italie, et la maison sur les quais de Zattere fut séquestrée. Mais cela allait à l'encontre d'un décret des puissances victorieuses, selon lequel les modifications territoriales depuis le premier janvier 1938 étaient déclarées invalides, si tant est qu'elles aient été valides un jour. Par conséquent, nous n'étions plus des citoyens allemands, et nous n'avions jamais été des citoyens allemands. Mais à ce moment précis, en 1945, le gouvernement tchécoslovaque déclara tous les Allemands des Sudètes forfaits de leur citoyenneté. Qu'étions-nous ?³¹

Qu'étaient-ils, ces grands nobles désormais considérés « en tant qu'individus, et non plus comme membres d'un corps investi de privilèges sanctionnés par l'histoire³² » ? Nombre d'entre eux étaient des héritiers coupés de leurs héritages, le sel de la terre privé de ses domaines et pris de la même mélancolie que ces personnages de Lampedusa en 1958³³. C'est ce que semble exprimer le prince en évoquant le palais de Venise comme une citadelle où « parfois les eaux montaient dangereusement et couvraient le pavé jusque sous nos fenêtres. Mais nous savions tous qu'elles s'abaisseraient encore³⁴ ». Alfons Clary-Aldringen s'est alors plongé dans l'histoire de sa famille, cherchant dans la mémoire aristocratique une ligne continue dans le flux et le reflux des révolutions, depuis la décapitation de Louis XVI jusqu'au Printemps de Prague. En prenant à son tour la plume pour ajouter ses souvenirs à ceux de ses ancêtres, il donne sa réponse aux interrogations sur les identités sociales, culturelles et nationales de l'époque contemporaine :

Maintenant que je suis un vieil homme et que je n'ai plus de pays natal ou de patrie, et n'appartiens même à aucune nation à proprement parler, je suis devenu ce que je devais probablement devenir depuis le départ : un Européen. Je me sens chez moi dans la plupart des pays de notre continent, juste comme c'était le cas dans toutes les parties de l'ancienne monarchie des Habsbourg, ce précurseur d'un *commonwealth* européen si jamais il doit y en avoir un³⁵.

Les héritages des Lumières et leur transformation au temps des révolutions donnent une place spécifique aux descendants des grandes maisons de l'Europe centrale dans la formation d'une identité européenne ancrée dans l'histoire des Habsbourg. Le prince fait de

³¹ A. Clary-Aldringen, *Geschichten eines alten Österreichers*, Francfort, Ullstein, 1977, p. 244-245, trad..

³² J.-P. Bled, *Les fondements*, op. cit., p. 176.

³³ G. Tomasi di Lampedusa, *Le Guépard*, Paris, Seuil, 2007 (1958), p. 211-212.

³⁴ A. Clary-Aldringen, *Geschichten*, op. cit., p. 246, trad..

³⁵ *Idem*, p. 1.

l'État composite une matrice politique du continent, renvoyant aux débats historiographiques du XX^e siècle sur l'intégration des territoires de la monarchie³⁶. Les thèses récentes poursuivent la réflexion sur « le caractère centralisé ou décentralisé de l'administration dans la plus grande partie du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, sur la force ou la faiblesse des identifications nationales, sur le rôle et la place exacte des nationalités³⁷ ». Les archives des grandes familles qui ont survécu aux bouleversements politiques des temps modernes et contemporains sont un apport inestimable pour l'histoire de l'Europe, tant la haute noblesse de cour fut un acteur important de la création d'un univers commun qu'elle animait de ses mobilités.

³⁶ J. Droz (dir.), *Les historiens des pays successeurs de l'Autriche-Hongrie, Austriaca*, 1984/18.

³⁷ M.-E. Ducreux, « Nommer l'État et définir l'Empire. Monarchie des Habsbourg, Autriche-Hongrie », *Monde(s)*, n° 2 : *Empires*, Paris, Armand Colin, 2012, p. 39-65.

Index des noms de personnes et de lieu

Avertissement. Certaines occurrences sont trop nombreuses pour être mentionnées dans cet index. C'est le cas pour le prince Jean/Johann de Clary-Aldringen (1753-1826), et son fils le comte Charles-Joseph (1777-1831). Il en va de même pour les entrées « Teplitz », « Vienne », « Bohême », « Autriche » ou « Paris ».

A

Abbaye-aux-Bois, 168
Abdul Hassan Chan Mirza, 753
Abensberg und Traun, 175
Abrantès, Laure Junot duchesse d', 454, 656, 747
Albert de Saxe-Tetschen, 548, 566
Aldringen
Anne, 41, 43, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 58, 61, 64, 74
Johann, premier comte, 24, 26-34, 36-39, 41, 48, 51, 52, 62, 690
Marc, 47, 50, 59, 99
Paul, 43, 44, 49, 53
Alpes, 697, 716, 816, 817
Ambrozi, médecin de Teplitz, 405, 499, 500, 640
Amende, général 339, 640
Amsterdam, 41, 70, 100, 234, 313, 314, 315, 526, 569, Ancône, 792
Angleterre, 30, 199, 205, 211, 252, 286, 287, 311, 312, 313, 315, 316, 317, 343, 398, 408, 429, 436, 438, 439, 467, 471, 515, 532, 539, 561, 571, 573, 588, 623, 652, 662, 664, 665, 693, 700, 716, 732, 741, 743, 746, 751, 754, 756, 770, 773, 823, 831, 843, 845, 924, 926, 957, 977, 987, 1041
Annaburg, 76
Appony, 455, 721
Arbes Johann, 687
Arch von, 64, 65
Arco, Isabelle et Livie d' 28
Arenberg, 12, 14, 15, 18, 23, 105, 133, 136, 139, 184, 202, 206, 207, 233, 305, 351, 357, 368, 388, 405, 417, 451, 486, 552, 564, 568, 576, 581, 628, 633, 634, 644, 670, 679, 680, 681, 683, 684, 685, 689, 690, 691, 697, 704, 732, 738, 766, 845, 894, 998, 1046, 1055
Argenteau, 206
Arnim, 177
Arnstein, 407, 454, 733, 740, 789, 982
Artois comte d, 359, 415
Audenarde, 644, 645
Auersperg, 84, 102, 103, 112, 114, 115, 126, 203, 262, 348, 353, 356, 584, 586, 684, 878, 894
Austen Jane, 214, 259
Autriche Albert d', 26
Autriche Éléonore d', 70, 198
Autriche Ferdinand Charles d', 48
Autriche Marie-Elisabeth d', gouvernante des Pays-Bas, 166
Autriche-Este, archiduc Ferdinand d', 174

B

Baden, 9, 103, 172, 241, 273, 274, 327, 351, 443, 447, 472, 473, 474, 475, 476, 478, 487, 510, 516, 534, 657, 705, 979, 1019
Baden-Baden, 473, 478, 480, 506, 510, 514, 537, 563, 568
Barbey d'Aurevilly, 1013
Bartholdy, 804
Bassano, 656, 714
Bath, 471, 474, 475, 479, 482, 483, 489, 490, 491, 493, 505, 506, 513
Batthyány, 114, 118, 123, 125, 401, 409, 911
Baudentz de Coret, 26
Bavière, 17, 27, 37, 41, 93, 115, 142, 172, 173, 187, 199, 314, 402, 468, 543, 569, 583, 621, 638, 707
Bavière Charles-Albert de, 94
Maximilien I^{er}, 38
Bayreuth, 86, 488, 629
Beauvau, 656, 747
Beethoven, 148, 472, 525, 544, 562, 810, 838, 841, 854, 869, 879, 908, 1051
Bélanger, architecte, 429
Belgiojoso, 123
Belgique, 22, 26, 42, 105, 207, 208, 306, 316, 317, 438, 471, 515, 571, 634, 667, 669, 742, 758, 843, 845, 1046
Beloeil, domaine du prince de Ligne, 4, 204, 206, 208, 209, 281, 282, 313, 412, 414, 417, 422, 424, 429, 430, 437, 440, 443, 446, 628, 634, 669, 670, 830, 1050
Benkowitz, 761, 762
Bensen, 29, 40, 44, 47, 49, 54, 56, 57, 58, 59, 61, 62, 75, 84, 135
Bentheim, 459
Bérenger, 767
Berchtold, 115, 780
Bergk, 725
Bergmann Anton, bibliothécaire et chapelain à Teplitz 294
Berlin, 13, 25, 37, 44, 61, 66, 69, 78, 88, 100, 169, 177, 184, 185, 262, 284, 286, 301, 302, 307, 316, 356, 372, 425, 432, 477, 483, 523, 537, 538, 546, 552, 567, 569, 570, 573, 576, 597, 619, 662, 705, 721, 745, 758, 762, 829, 831, 854, 867, 875, 883, 910, 917, 918, 921, 943, 987, 988, 997, 1009, 1010, 1038, 1054, 1056
Bernsdorff, 45
Bernstorff, ministre danois, 289
Berthier, prince de Neuchatel, 645, 649, 652, 654, 655, 666, 709, 710, 714, 728, 871
Binsdorf, 17, 29, 44, 54, 56, 57, 65, 75, 78, 82, 84, 89, 105, 107, 135, 143, 188, 190, 197, 237, 264, 281, 329,

330, 331, 334, 336, 382, 389, 392, 394, 395, 397, 399,
400, 401, 402, 404, 440, 588, 592, 593, 600, 601, 602,
607, 613, 615, 623, 637, 659, 686, 688, 834, 839
Biron, prince et famille de, 10, 177, 547, 567, 627, 906,
1031
Bismarck, 286, 572, 576, 773, 1045
Bleyleben, 34
Blondel, architecte, 420
Blumenthal, acteur, 525
Boineburg, baron de, 71, 72
Bolza, comte de 557
Bombelles, marquis de, 455, 666, 983
Bonaparte, 268, 355, 475, 568, 622, 632, 643, 703, 704,
710, 715, 762, 875, 876, 971
Jérôme et Caroline, 355, 649
Lucien, 768
Napoléon, 4, 128, 244, 316, 335, 355, 361, 365, 449, 510,
512, 516, 530, 568, 570, 573, 574, 621, 632, 633, 636,
638, 639, 641, 645, 646, 648, 649, 650, 651, 652, 653,
654, 655, 657, 658, 659, 661, 666, 697, 702, 704, 705,
706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 717, 723, 724, 758,
761, 802, 821, 822, 862, 863, 864, 871, 873, 912, 949,
969, 971, 972, 992, 1041, 1048, 1049, 1056
Bondini Pasquale, directeur du théâtre de Dresde, 525
Bonnay, marquis de, 217, 565, 628, 655, 730, 731, 795,
829, 949, 958, 967
Bonstetten, 796, 799
Borchovska, 780, 826, 1028
Bose, 430
Boucher, famille de musiciens, 876
Bourbon
Charles X, 568, 571, 668, 670, 697, 726
Louis XIV, 69, 72, 162, 920
Louis XVI, 169, 211, 282, 311, 619, 651, 656, 699, 707,
724, 725, 747, 788, 971, 1057
Louis XVIII, 4, 500, 501, 517, 565, 628, 653, 666, 697,
723, 730, 802, 1054
Bourbon-Penthièvre, 143, 144, 145, 358, 359, 416
Bourbon-Sicile Ferdinand, 15, 455, 664, 719, 720, 722,
738, 758, 759, 782, 865, 895, 912
Brandmeyer, 363
Brandýs nad Labem (Brandeis an der Elbe), 90
Braun Matthias, 77, 89, 417
Braunau, 653, 708, 712, 713
Brentano, 219, 538, 937
Bretzenheim, 123
Brisigell, 64
Brown, 289, 563
Bruck-an-der-Leitha, 427
Brunswick, 28, 33, 493, 537, 601, 640
Brunswick-Wolfenbüttel Élisabeth Christine, 210
Bruxelles, 4, 10, 14, 142, 165, 166, 168, 170, 171, 173,
188, 190, 201, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211,
216, 235, 257, 280, 281, 282, 287, 289, 295, 305, 306,
307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 320, 359, 370,
406, 407, 417, 422, 437, 438, 475, 515, 564, 565, 617,
628, 632, 633, 634, 667, 668, 669, 699, 713, 766, 767,

792, 795, 832, 844, 881, 894, 897, 901, 930, 931, 954,
973, 982, 991, 1000, 1003, 1015, 1043
Bubenitsch, 459
Bubna, 103, 718, 741, 742, 866
Budenitz, domaine Kinsky, 180, 182, 259, 353, 437
Budweis, 323, 375, 463
Buol, 455, 640
Buquoy, 27, 29, 30, 31, 43, 50, 103, 108, 233, 272, 278,
302, 344, 401, 577, 1003
Burgtheater, 523, 525, 831, 858, 859, 883, 898, 1025,
1037
Byron, 752, 799, 923

C

Caldiff, seigneurie au Tyrol, 38, 48, 124
Callenberg Charlotte de, née Bassewitz, 143
Caltenberg/Kaltenberg, 427, 432, 451, 457, 628, 963,
970, 982
Canova, 802, 808, 867, 902, 917, 919, 921
Capo di Monte, 721, 811
Capri, 773, 795, 800
Carafa, 885, 886
Caraman, 300, 453, 571, 824, 876, 877, 894
Carlsbad, 9, 55, 71, 77, 129, 182, 230, 374, 410, 417,
426, 430, 450, 472, 473, 474, 475, 476, 478, 479, 480,
483, 484, 485, 487, 490, 491, 493, 494, 495, 502, 503,
504, 505, 508, 514, 518, 519, 523, 526, 540, 542, 543,
545, 548, 549, 551, 559, 560, 562, 563, 568, 569,
570, 579, 626, 663, 666, 667, 748, 794, 837, 847, 851,
898, 915, 981, 1019, 1023
Caro Francesca, danseuse, 900
Casanova, 287, 288, 289, 560, 561, 564, 600, 629, 633,
701, 765, 934, 954, 960, 991
Castelfranco, 740
Castellamare, 744, 756, 778, 782, 784, 801, 811, 1019,
1033, 1034
Catalani, actrice, 902
Catel, peintre, 789, 805
Ceznín, 1055
Champs-Élysées, 516, 871
Chateaubriand, 369, 545, 559, 572, 727, 729, 750, 753,
795, 796, 797, 798, 799, 800, 802, 810, 811, 820, 821,
823, 830, 870, 872, 971, 972, 1008, 1012, 1016, 1033,
1037, 1040, 1054
Chaussard, architecte, 412, 418
Chigi, 123, 789
Chopin, 544, 854, 855
Chotek, 4, 7, 13, 20, 106, 107, 116, 137, 139, 160, 161,
162, 163, 164, 167, 174, 183, 184, 185, 186, 188, 189,
191, 192, 194, 195, 196, 197, 200, 202, 203, 204, 209,
212, 213, 215, 216, 217, 220, 222, 226, 227, 228, 229,
230, 231, 233, 234, 236, 237, 238, 240, 241, 243, 247,
248, 249, 251, 254, 255, 258, 268, 269, 270, 272, 273,
280, 286, 291, 292, 293, 295, 296, 298, 299, 301, 304,
306, 307, 312, 313, 315, 319, 320, 325, 326, 328, 332,
334, 344, 351, 352, 354, 355, 356, 370, 371, 376, 377,
378, 382, 386, 391, 396, 400, 405, 410, 411, 414, 417,
420, 421, 424, 430, 432, 433, 436, 438, 440, 445, 446,

447, 448, 453, 459, 460, 465, 471, 499, 518, 551, 554, 557, 577, 580, 583, 584, 586, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 631, 641, 642, 649, 658, 671, 700, 705, 744, 773, 774, 775, 779, 790, 824, 826, 835, 837, 840, 841, 842, 844, 874, 882, 884, 916, 925, 936, 943, 945, 946, 959, 960, 963, 980, 994, 996, 997, 998, 1001, 1002, 1004, 1005, 1024, 1025, 1026, 1027, 1032, 1047, 1053

Louise, épouse Clary-Aldringen, 4, 19, 183, 184-186, 188, 189, 193, 195, 196, 200, 212, 216, 220, 227, 233, 240, 243, 328, 343, 344, 351, 356, 363, 369, 371, 374, 376, 377, 405, 422, 440, 447, 460, 461, 494, 528, 532, 551, 573, 576, 641, 643, 671, 679, 715, 738, 744, 746, 773, 774, 775, 777, 790, 791, 804, 817, 818, 826, 870, 882, 906, 916, 936, 944, 945, 946, 963, 980, 985, 987, 996, 997, 998, 999, 1002, 1006, 1007, 1014, 1018, 1023, 1032, 1039, 1047

Circello, 721, 740

Clam-Gallas, 16, 67, 321, 471, 481, 486, 584, 838, 881, 907, 1003, 1051

Clary Franz/François, 34-36, 53, 99

Clary Jérôme/Hieronymus, 44- 51, 58, 60, 62-64, 68, 69, 74, 99, 119

Clary-Aldringen

Alfons, 28, 155, 159, 179, 321, 496, 579, 694, 1057

Carlos, 96, 204, 222

Caspar Franz, 82, 84, 92

Christine, épouse Hoyos, 125, 137, 141, 160, 164

Edmund, 19, 22, 29, 57, 121, 153, 184, 186, 221, 241, 242, 244, 246, 247, 253, 257, 270, 274, 286, 317, 318, 332, 333, 342, 343, 344, 356, 374, 379, 470, 571, 573, 575, 576, 578, 597, 665, 676, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 686, 688, 689, 690, 691, 693, 769, 772, 773, 808, 825, 882, 925, 926, 941, 952, 1041, 1046, 1054, 1055, 1056

Euphémie, 232, 241, 254, 274, 286, 300, 301, 452, 854

Félicie, 226, 299, 303, 378, 1045

Franz Carl, 8, 55, 75, 76, 77, 78, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 88, 90, 92, 93, 97, 101, 102, 104, 106, 107, 108, 110, 121, 143, 198, 514, 531, 624, 834, 927

Franz Wenzel, premier prince, 8, 9, 33, 82, 83, 86, 91, 92, 95, 102, 104, 106, 107, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 117, 118, 119, 120, 122, 123, 125, 126, 127, 128, 129, 131, 135, 136, 137, 139, 140, 141, 154, 160, 174, 187, 188, 191, 192, 199, 201, 202, 205, 225, 227, 239, 245, 246, 247, 249, 254, 280, 281, 285, 297, 299, 306, 311, 315, 333, 334, 349, 350, 386, 389, 410, 429, 447, 481, 495, 510, 514, 558, 582, 587, 591, 600, 685, 766, 769, 834, 865

Johann Anton, 83, 84, 91, 92, 104, 106, 107, 108

Johann Georg Ignaz Raphael, 80

Johann Georg Marc, 49, 50, 51, 53, 55, 57, 60, 61, 63, 65, 66, 67, 68, 70, 73, 74, 75, 80, 81, 88, 89, 99, 101, 137, 198, 481, 1055

Joseph Sebastian, 83, 84, 91, 106

Karl Ignatz, 85, 126, 127, 249

Léontine, 184, 185, 241, 253, 256, 274, 356, 882

Leopold Kaspar, 84

Marie-Josèphe, comtesse, 92, 137, 350

Mathilde, 149, 184, 185, 209, 226, 229, 230, 231, 241, 256, 257, 274, 286, 295, 296, 297, 298, 299, 302, 303, 318, 356, 378, 446, 452, 456, 576, 773, 779, 882, 883, 999, 1004

Maurice, 138, 141, 146, 147, 148, 149, 152, 170, 176, 225, 227, 228, 240, 244, 246, 248, 249, 251, 257, 258, 259, 273, 274, 283, 285, 288, 290, 291, 292, 296, 297, 304, 314, 319, 320, 321, 322, 327, 336, 345, 351, 357, 365, 367, 413, 456, 641, 661, 699, 710, 844, 858, 883, 884, 938, 1014, 1048

Philipp, 80, 107

Sidonie (Marie-Sidonie), épouse Chotek, 92, 125, 137, 139, 141, 142, 160, 161, 163, 165, 167, 173, 183, 200, 203, 212, 213, 247, 273, 280, 314, 349, 376, 631, 646, 774, 1003, 1024

Thérèse, 125, 137, 139, 171, 173, 174, 201, 227, 230, 235, 299, 453, 654, 664, 779

Clerfait/Clayrfait, 307, 320

Cobenzl, 206, 268, 306, 323, 324, 644, 703, 704, 739

Coblence, 4, 563, 568, 628

Coigny, 208, 567, 768

Collalto, 24, 29, 76, 123

Colloredo, 7, 13, 16, 27, 45, 49, 79, 81, 103, 105, 114, 125, 135, 147, 160, 161, 177, 186, 187, 190, 191, 192, 201, 203, 217, 238, 320, 399, 400, 594, 630, 650, 712

Colobrano, 885

Cologne, 31, 35, 41, 48, 105, 113, 306, 315, 398, 440, 581, 672, 721, 729, 738, 793, 794, 807, 814, 815, 816, 818, 845, 956, 996

Compiègne, 4, 15, 128, 317, 352, 649, 650, 651, 652, 656, 662, 705, 706, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 724, 727, 766, 768, 781, 829, 864, 1005, 1049

Condenshaven, 734, 741

Constant, 176, 795, 887, 984, 1010, 1034, 1036

Constantinople, 266, 546, 637, 729, 732, 740, 751, 752, 753

Conti, princesse Marie-Fortunée d'Este, 17, 136, 151, 152, 158, 186, 190, 193, 195, 196, 211, 304, 349, 359, 366, 370, 408, 415, 450, 567, 1021

Cornwall, 741, 742

Courlande, 10, 177, 178, 179, 183, 219, 321, 354, 379, 532, 547, 550, 567, 627, 630, 906, 939, 943, 1039

Crescentini, castrat, 864

Crivelli, 741

Croÿ, 145, 412, 418, 437

Cuocco, 738, 762

Czakvâr, 434

Czartorysky/Czartorisca, 430, 740, 875, 920

Czernin, 96, 103, 204, 222, 293, 300, 304, 400, 403, 430, 438, 487, 515, 642, 646, 683, 835, 857, 862, 863, 925

D

Daiser 455, 1027

Daun, 94, 118

David, ténor 772, 884, 1031

Davout, 645

Desfours, 16, 73, 103

Deux-Siciles, royaume des, 664, 697, 723, 759, 760

Devonshire, 721, 740, 741, 778
 Diderot, 163, 780, 896, 897, 912, 1014, 1023
 Dieppe, 574, 715, 1033
 Dietrichstein, 7, 25, 34, 53, 66, 69, 70, 85, 103, 115, 117,
 203, 216, 218, 227, 228, 231, 233, 235, 246, 254, 257,
 258, 266, 274, 275, 278, 348, 460, 468, 526, 661, 858,
 874, 980, 982, 984, 993, 997, 1001, 1005, 1014
 Dobritschan, 34, 35, 36, 44, 48, 50, 54, 57, 64, 82, 84, 92,
 104, 126, 249
 Dobrovsky, 672, 673
 Dolgoroncki, 558
 Donnadier, 725
 Dresde, 12, 54, 55, 65, 68, 69, 70, 71, 72, 76, 82, 87, 88,
 89, 100, 213, 215, 219, 220, 224, 248, 282, 329, 331,
 332, 351, 411, 412, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 426,
 430, 432, 448, 449, 450, 477, 484, 485, 492, 495, 499,
 500, 520, 521, 525, 527, 535, 555, 564, 568, 570, 571,
 587, 633, 657, 666, 668, 674, 703, 717, 725, 741, 777,
 807, 835, 870, 875, 905, 908, 910, 954, 981, 985,
 1008, 1010, 1015
 Ducreux Joseph, 169
 Dupaty, 798, 799, 1015, 1031
 Duport, acteur, 857
 Duras, 984
 Duschka, cuisinier des Clary-Aldringen, 369, 409
 Dux, 29, 50, 89, 289, 367, 560, 561, 562, 564, 765, 840,
 846, 954

E

Eaux-Bonnes, 489, 505, 510, 544
 Eckard, 719, 845
 Eckardstein, 744, 784, 785, 1034
 Eggenberg, 53, 66, 613
 Egra/Eger, 39, 374, 461, 560, 876
 Ehrenburg und Warth, 78
 Eisenberg, domaines Lobkowicz, 321, 353, 411, 436,
 547, 560, 561, 562, 836, 841, 922
 Elbe, 17, 40, 44, 54, 56, 71, 75, 84, 90, 93, 286, 293, 330,
 331, 332, 336, 383, 390, 393, 396, 399, 425, 486, 495,
 531, 542, 616, 639, 738, 813, 870, 996
 Elchingen, 737
 Empire d'Autriche, 4, 11, 187, 316, 512, 575, 576, 580,
 635, 636, 644, 664, 678, 706, 953
 Erb Stephan, 43, 58, 59, 61
 Erdödy, 114, 471
 Ermenonville, 423, 427, 442
 Esterhazy, 113, 114, 125, 227, 231, 235, 236, 237, 241,
 245, 272, 274, 286, 308, 309, 317, 318, 333, 401, 405,
 432, 434, 435, 438, 454, 493, 629, 732, 740, 783, 858,
 871, 874, 875, 876, 910, 911, 912, 915, 918, 937, 998,
 1008

F

Falkenhayn, 719
 Fechenbach, 629
 Fekete, 115, 116, 461

Feldsberg, domaines Hoyos, 83, 149, 349, 353, 411, 437,
 520, 522, 835, 842, 847, 850
 Fénelon, 229, 234, 691, 797
 Ferraris, 115, 176, 248, 301, 631, 655
 Ferreti, poète, 805, 986
 Festetics, 188, 189, 200
 Ficquelmont, 19, 184, 186, 356, 455, 684, 941, 1041,
 1056
 Fitz-James, 359
 Florence, 8, 270, 328, 355, 455, 581, 690, 692, 721, 732,
 737, 742, 743, 747, 748, 749, 759, 764, 769, 809, 844,
 877, 901, 986, 1017, 1018, 1029, 1052
 Fodor-Mainvielle, actrice, 831, 860, 861, 877, 899, 900
 Fontane Téodor, 537
 Forbin, 729, 753
 France, 4, 5, 6, 11, 12, 15, 16, 18, 19, 20, 22, 26, 30, 69,
 86, 98, 105, 115, 118, 139, 142, 143, 145, 146, 148,
 149, 162, 166, 172, 179, 181, 186, 190, 197, 199, 200,
 203, 205, 206, 207, 208, 209, 211, 218, 229, 233, 235,
 238, 249, 252, 253, 257, 263, 264, 284, 287, 288, 300,
 307, 311, 312, 313, 315, 316, 317, 319, 320, 323, 329,
 335, 345, 346, 348, 352, 358, 361, 362, 367, 372, 375,
 399, 404, 405, 407, 409, 412, 415, 417, 428, 429, 431,
 435, 438, 440, 441, 442, 449, 453, 455, 465, 471, 481,
 489, 499, 500, 501, 504, 506, 507, 510, 512, 515, 531,
 532, 541, 542, 551, 568, 570, 575, 582, 584, 591, 609,
 611, 615, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 631, 632, 633,
 636, 647, 648, 651, 652, 654, 655, 656, 662, 665, 667,
 686, 696, 697, 699, 700, 703, 704, 705, 707, 709, 717,
 718, 723, 724, 725, 726, 728, 730, 732, 737, 751, 753,
 754, 757, 759, 768, 774, 780, 781, 788, 790, 793, 795,
 803, 810, 825, 827, 831, 837, 841, 843, 844, 845, 853,
 854, 856, 859, 861, 862, 872, 874, 877, 879, 884, 887,
 891, 895, 897, 903, 908, 909, 912, 915, 918, 920, 923,
 924, 926, 930, 932, 933, 940, 946, 952, 960, 963, 965,
 970, 976, 987, 988, 992, 1012, 1021, 1029, 1041,
 1046, 1047, 1050, 1055, 1056
 Franzensbad, 472, 473, 476, 478, 480, 487, 489, 492,
 510, 579
 Frascati, 768
 Frauenbad, 481
 Frénilly, 994
 Freycinet, 778
 Freyung, 111, 117, 118, 664
 Friedrich Caspar David, 442, 531, 808, 809, 938
 Frioul, 690, 1041
 Frioul duc de, 737
 Fritsch, gouverneur, 224, 242, 243, 244, 246, 247, 253,
 256, 288, 342
 Frohsdorf, domaine Hoyos puis Bonaparte 160, 161, 178,
 230, 291, 351, 354, 355, 367, 372, 427, 439, 557
 Frýdlant, 36, 40, 80, 486
 Fuchs, 876, 877, 910
 Fürstemberg, 103, 450, 452, 584, 915
 Fürstenbad, 481, 486, 488, 508
 Fyot de La Marche, 412

G

Gau Franz-Christian, 729
Galicie, 104, 630, 639, 647, 920
Galignani, éditeur, 908
Gallas, 24, 27, 28, 29, 31, 39, 40, 43, 48, 59, 80, 103,
104, 321, 838, 908, 1051
Gallenberg, 740, 885, 886
Gallizin, 278, 789
Gargallo, 455
Gartenhaus/Gartensaal, 224, 259, 302, 481, 490, 491,
509, 511, 514, 517, 518, 535, 537, 542, 554, 556, 557,
834, 835, 837
Gautheron, marquise de, 487, 489
Genève, 13, 24, 26, 257, 263, 377, 385, 414, 442, 499,
565, 580, 794, 795, 814, 834, 962, 976, 988, 999,
1014, 1020, 1022, 1034
Genlis, 234, 277, 288, 302, 304, 785, 820, 882
Gensano, 789, 872
Gentz Friedrich von, 568, 619, 639, 640, 661, 956
Geoffrin, 314
Gerzabek, éditeur, 474, 480, 505, 532, 536
Geymüller, 644, 764, 951, 952
Giesel Johann, architecte de la cour de Saxe, 410, 411,
412, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 423, 431, 487,
488, 519, 520, 835
Gimbernat, scientifique, 749
Goethe, 256, 262, 283, 385, 524, 525, 544, 545, 620, 673,
686, 739, 761, 772, 793, 798, 802, 803, 806, 807, 814,
819, 863, 881, 888, 889, 893, 896, 901, 907, 910, 917,
918, 921, 922, 931, 959, 972, 974, 975, 976, 979, 988,
1041
Golovkine, 23, 132, 150, 157, 219, 221, 346, 407, 442,
453, 548, 580, 648, 661, 666, 667, 695, 713, 717, 727,
765, 782, 788, 817, 825, 829, 867, 871, 875, 898, 903,
906, 917, 918, 919, 921, 945, 977, 978, 983, 987, 988,
997, 1009, 1010, 1011, 1012-1015, 1026
Golytsine, 959
Gotha, Frédéric de, 986
Grabovska, 300, 303
Grams Anton, directeur de théâtre 535, 674, 849, 852,
853
Grassalkowitz, 123, 125, 153, 196, 629, 824, 937
Graupen, 17, 55, 56, 63, 73, 75, 82, 83, 84, 101, 102, 105,
135, 190, 312, 313, 332, 382, 397, 399, 400, 404, 441,
587, 588, 595, 600, 604, 605, 612, 615, 674, 686, 688
Grèce, 571, 753, 754, 820
Groschlag, 301
Guardasoni Domenico, directeur du Théâtre des États de
Prague, 523, 851
Gurk Eduard, peintre, 541
Gürtlerbad, 481
Gutenstein, domaines Hoyos, 160, 592

H

Habsbourg
Archiduchesse Amalia, 114, 115
Archiduc Antoine, 707

Archiduchesse Caroline, 450, 570
Archiduc Charles, 335, 622, 625, 635, 636, 862
Archiduc Ferdinand, 335, 701
Archiduc Ferdinand, 335, 701
Archiduc Maximilien, 26, 210, 268
Archiduc Rainer/Rainer, 495, 513, 530, 611, 718
Archiduchesse Marie-Antoinette, 159, 169, 248, 314,
435, 651, 653, 699, 707, 724, 766, 971
Archiduchesse Marie-Christine d'Autriche, 321, 546,
547, 565, 943
Archiduchesse Marie-Louise, impératrice de France, 4,
316, 365, 449, 450, 649, 655, 656, 706, 707, 863, 909
Charles VI, 76, 82, 85, 86, 87, 89, 90, 100, 123, 210
Ferdinand II, 6, 24, 28, 30, 31, 32, 33, 35, 36, 38, 42, 51,
52, 59, 62
Ferdinand III, 30, 33, 42, 51, 60, 748
Ferdinand V, 124, 571
François I^{er}, 110
François II du Saint-Empire/ I^{er} d'Autriche, 200, 316, 324,
327, 351, 352, 402, 419, 449, 510, 512, 597, 605, 618,
634, 639, 642, 648, 649, 651, 657, 660, 664, 675, 676,
702, 708, 710, 719, 720, 794, 842, 872, 909, 912,
1041, 1045, 1049, 1056
François-Joseph I^{er}, 690
Joseph I^{er}, 76, 86, 99, 128
Joseph II, 22, 92, 95, 114, 115, 120, 123, 124, 125, 126,
128, 142, 163, 167, 172, 173, 178, 200, 208, 225, 249,
250, 253, 260, 264, 266, 267, 268, 306, 310, 312, 315,
316, 318, 324, 325, 326, 346, 349, 360, 405, 407, 428,
447, 456, 465, 556, 557, 566, 580, 581, 582, 583, 597,
598, 599, 606, 609, 618, 621, 627, 675, 686, 700, 702,
720, 762, 769, 843, 909, 1048
Léopold I^{er}, 50, 51, 52, 53, 54, 66, 68, 69, 70, 72, 76, 85,
86, 88, 99, 102, 124, 700
Léopold II, 51, 115, 124, 201, 209, 583, 598, 606, 618,
627, 700, 873
Marie-Thérèse, 79, 83, 94, 100, 106, 112, 120, 122, 123,
124, 125, 132, 142, 154, 160, 162, 166, 168, 171, 173,
199, 201, 202, 210, 249, 253, 261, 269, 280, 306, 314,
336, 402, 497, 581, 623, 650, 654, 664, 685, 700, 831,
841, 907, 1055
Rodolphe II, 34, 39, 53, 55, 116
Habsbourg-Lorraine François, 115, 199
Habsbourg-Lorraine-Este, impératrice Maria-Ludovika,
545, 651, 654, 662, 649, 676, 907
Hagemann Gustave, auteur, 907
Hagermann, banquier, 764, 765
Hamilton, 755, 770
Hammer, baronne de, 994
Hardy Siméon Prosper, 457
Harrach, 53, 64, 66, 71, 82, 84, 102, 103, 111, 112, 113,
117, 118, 169, 202, 348, 427, 569, 828, 829, 872,
1026, 1029
Hartig, 13, 81, 103, 116, 265, 306, 385, 386, 414, 416,
422, 424, 427, 433, 438, 499, 534, 583, 586, 590, 591,
592, 601, 609, 634, 673, 838, 959, 968, 975, 978, 983,
1020, 1025, 1045
Hatzfeld, 104, 114, 303, 455, 860

Haugwitz, 13, 94, 95, 108, 109, 312
 Haydn, 411, 562, 632, 836, 841, 846, 858, 873
 Hermann Henriette, actrice, 527
 Hermitage (Condé-sur-l'Escaut), 410, 411, 412, 413, 414, 417, 418, 422, 428, 437, 443
 Herrengasse, 7, 21, 115, 116, 117, 118, 119, 127, 137, 212, 300, 339, 376, 664, 868, 880, 910, 1018, 1047
 Herrenhaus, 482, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 502, 503, 514, 517, 546, 547, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 565, 567, 568, 578, 587, 834, 836, 1044
 Herrnskretchen, 329, 330, 395, 440, 839, 855, 927
 Hervieu Sosthène, 815, 818
 Hietzing, 195, 196
 Himmel, compositeur, 521, 876, 884
 Hofburg, 7, 21, 100, 101, 110, 117, 154, 161, 432, 664, 753, 881
 Hoffmann E. T. A., 923
 Hoffmann Leopold Alois, 630
 Hohenhole, 71, 332, 601, 663
 Hohenzollern, Frédéric II, 94, 125, 179, 745
 Frédéric-Guillaume III, 472, 509, 553, 569, 657, 662, 829, 853
 Frédérique-Charlotte de Prusse, 189
 Prince Guillaume, 553
 Hohenzollern-Hechingen, Marie-Josèphe, épouse Clary-Aldringen, 10, 12, 92, 107, 112, 119, 125, 126, 137, 142, 145, 154, 160, 172, 176, 179, 188, 189, 197, 199, 200, 219, 227, 273, 280, 314, 349, 351, 430, 453, 474, 558, 617, 618, 629, 699, 999, 1042
 Hohler Emerich Thomas, précepteur des Schwarzenberg, 236, 252
 Holleschau, domaine de Moravie, 641
 Hongrie, 6, 11, 21, 26, 43, 52, 58, 87, 121, 149, 189, 207, 275, 303, 327, 365, 367, 401, 427, 429, 432, 471, 477, 546, 598, 605, 622, 626, 633, 639, 654, 676, 691, 692, 846, 862, 883, 954, 1001, 1014, 1058
 Horace, 255, 265, 294, 816, 961, 962, 969, 975, 976, 1045
 Horn, 6, 37, 38, 160, 247, 354, 355, 370, 375, 396, 603, 774
 Hospozín, 84
 Hoyos, 126, 137, 139, 160, 161, 164, 174, 178, 203, 204, 222, 230, 247, 270, 278, 291, 333, 342, 343, 354, 355, 367, 370, 372, 427, 439, 557, 592, 622, 640, 650, 720, 774, 1038
 Hradschin, 64, 66, 73, 449, 656
 Hrobschitzky von Hrobschitz, 35
 Humboldt frères, 69, 441, 529, 627, 696, 755, 979

I

Iena, 269, 673, 745, 1039
 Incontri, 743
 Innsbruck, 30, 35, 48, 51, 70, 75, 77, 78, 79, 112, 124, 402, 446, 792, 795
 Isabey, 544, 934
 Ischia, 696, 744, 750, 765, 776, 782, 784, 785, 786, 788, 799, 801, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 829, 1013, 1019, 1024

Ischl, 244, 379, 452, 476, 784, 999, 1019
 Isolani, 49
 Italie, 4, 6, 8, 15, 19, 26, 27, 28, 29, 34, 38, 47, 149, 156, 163, 174, 185, 220, 239, 241, 248, 271, 274, 300, 316, 317, 340, 345, 353, 356, 375, 390, 419, 436, 440, 455, 461, 465, 466, 471, 508, 510, 514, 516, 518, 531, 541, 564, 570, 574, 619, 622, 662, 664, 667, 668, 696, 697, 700, 701, 702, 703, 705, 712, 716, 717, 718, 719, 726, 727, 729, 732, 735, 737, 741, 742, 743, 750, 751, 753, 754, 755, 757, 760, 761, 762, 764, 765, 769, 770, 774, 775, 776, 779, 781, 782, 784, 787, 789, 790, 791, 792, 794, 796, 798, 799, 801, 802, 807, 811, 814, 818, 822, 826, 827, 829, 831, 844, 856, 865, 879, 895, 897, 903, 904, 980, 986, 991, 992, 998, 1000, 1016, 1017, 1018, 1021, 1023, 1025, 1027, 1029, 1031, 1032, 1038, 1040, 1041, 1042, 1043, 1050, 1057
 Iwonicz, 477

J

Jablonsky/Jablonowska, 123, 720, 721, 737, 740, 744, 749, 750, 865
 Jaroměřice (Jarmeritz), 34, 100
 Jaubert, comte de, 458, 991
 Jechner, gouverneur des Clary-Aldringen, 228, 234, 239, 240, 241, 243, 244, 245, 250, 251, 252, 258, 339, 340, 341
 Jeunes Tchèques, 18, 460, 687
 Joendl, architecte, 420
 John, médecin de Teplitz 500, 501, 509, 527
 Ludwig John Ludwig Alois, avocat à Teplitz, 603, 604

K

Kačina, domaine Chotek, 410, 411, 420, 421, 438
 Kaisermann, peintre, 808
 Kamnitz, 56, 451, 637
 Kant, 786, 787, 894
 Kaplier Adam, 32
 Kärnterthortheater, 523, 831, 858, 867
 Katharina König, gouvernante des Clary-Aldringen, 236, 241, 242, 245, 318, 740
 Kauffmann Angelica, 778, 914, 922
 Kaunitz, 7, 13, 82, 91, 92, 97, 100, 104, 111, 120, 125, 126, 161, 172, 202, 226, 311, 328, 402, 582, 584, 618, 644, 720, 860, 895, 899, 906, 907
 Khevenhüller, 64, 92, 110, 125, 315, 642, 857, 862, 863
 Kielmannsegg, 539
 Kinsky, 6, 16, 17, 33, 36, 39, 40, 43, 55, 56, 58, 77, 92, 99, 103, 104, 105, 108, 111, 113, 115, 118, 119, 120, 123, 126, 142, 180, 181, 182, 196, 197, 215, 218, 237, 243, 249, 259, 263, 265, 276, 281, 286, 291, 314, 315, 320, 321, 349, 353, 359, 374, 402, 415, 437, 453, 464, 466, 487, 506, 590, 618, 637, 672, 673, 699, 876, 915, 922
 Klenze, architecte, 571
 Klingemann August, 919, 920
 Kloest, 738, 817, 983
 Klopstock, 284, 680, 975

Knuht, 540
 Köckert Alexander, acteur, 527
 Kollowrat, 47, 51, 55, 73, 85, 103, 336, 459, 465, 502, 509, 510, 994
 Komotau, 61, 73
 Koschetitz, 34
 Kościuszko, 476, 630
 Kotzebue, 521, 761, 762, 814, 848, 855, 862, 906
 Kourakine, 714
 Kozell, *oberamtmann* des Clary-Aldringen, 333, 342, 585, 594, 610
 Krüdener baronne Juliana de, 14, 165, 205, 293, 438, 442, 451, 747, 832, 853, 983
 Krüger Karl, directeur de théâtre, 849
 Kudlich Hans, 18, 397, 398, 585, 679, 755, 947
 Kulm, 571, 572, 657, 658, 665

L

La Roche Sophie von la, 729, 809, 937, 970
 LaBlache, chanteur, 878, 877, 879
 Lacy, 127, 843
 Lamberg, 53, 66, 70, 72, 85, 123, 279, 290, 586, 960, 966, 1030
 Lambertye, comte de, 540, 973
 Lampedusa, 695, 1007, 1057
 Lanckoronski/ Lanckoronska, 153, 737, 824, 926, 936
 Lang, auteur de guides, 814
 Langeron, 965
 Laperouse, 725
 Lausanne, 817, 855, 931
 Laxenburg, 73, 81, 115, 119, 120, 128, 283, 349, 447, 351, 520
 Lazansky, 395
 Lebel, médecin de Vienne, 1021
 Ledebur, 126, 137, 139, 160, 247, 280, 281, 297, 350, 368, 589, 590
 LeGros, 930, 947, 948, 962
 Leipzig, 22, 27, 28, 35, 49, 77, 82, 128, 234, 252, 261, 262, 289, 338, 352, 397, 403, 404, 430, 431, 478, 488, 489, 499, 513, 523, 538, 552, 554, 570, 571, 580, 640, 644, 657, 658, 659, 660, 666, 668, 680, 822, 849, 872, 873, 919, 946, 975, 976, 985, 1048, 1049
 Lessing, 262, 263, 283, 897
 Leszczyński Stanislas, 79, 86
 Leyde, 15, 29, 52, 92, 110, 311, 315, 625
 Liberec, 80, 321, 362, 486, 584, 922
 Liebetran, gouverneur du prince Jean de Clary-Aldringen 239, 306
 Liebiech Karl, directeur du Théâtre des États, 523, 525
 Lieberda, domaine Clam-Gallas, 471, 481, 486, 489
 Liechtenstein, 6, 7, 12, 25, 33, 34, 49, 50, 53, 55, 57, 58, 74, 80, 83, 85, 87, 92, 103, 112, 113, 114, 115, 117, 119, 120, 124, 126, 136, 143, 149, 153, 166, 168, 169, 172, 187, 188, 192, 225, 243, 244, 264, 277, 278, 300, 303, 304, 311, 314, 348, 349, 350, 353, 355, 359, 360, 362, 366, 382, 384, 388, 389, 393, 398, 401, 411, 413, 432, 437, 449, 511, 519, 520, 522, 526, 587, 618, 644, 679, 826, 835, 842, 847, 848, 850, 852, 867, 868,

870, 875, 907, 910, 912, 926, 946, 947, 1027, 1029, 1030
 Lièvre de la Grange, colonel Armand Charles Louis, 655
 Ligne, maison de, 4, 16, 102, 149, 153, 166, 167, 168, 170, 175, 183, 192, 196, 198, 199, 201, 204, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 217, 228, 230, 237, 243, 245, 247, 255, 256, 257, 268, 274, 275, 276, 277, 278, 288, 289, 298, 299, 301, 304, 305, 309, 311, 315, 320, 321, 335, 342, 357, 369, 375, 378, 393, 407, 413, 429, 430, 437, 438, 446, 447, 451, 453, 454, 456, 468, 483, 484, 504, 506, 539, 543, 545, 548, 551, 558, 559, 564, 565, 566, 617, 622, 628, 629, 633, 634, 635, 637, 641, 646, 652, 653, 655, 667, 668, 669, 703, 704, 715, 721, 725, 727, 728, 729, 730, 731, 738, 751, 766, 767, 768, 775, 788, 791, 795, 811, 812, 824, 825, 826, 837, 840, 846, 853, 858, 868, 891, 915, 922, 930, 932, 934, 935, 936, 937, 939, 943, 945, 947, 949, 950, 951, 952, 953, 955, 958, 959, 960, 962, 965, 966, 969, 972, 973, 977, 978, 981, 989, 997, 1000, 1001, 1002, 1003, 1006, 1008, 1009, 1025, 1027, 1030, 1035, 1038, 1050, 1053
 Charles-Antoine, 168, 248, 257, 320, 321
 Charles-Joseph, prince de Ligne, 4, 9, 14, 23, 132, 166-169, 175, 178, 187, 191, 201, 202, 203, 205, 207, 208, 209, 212, 225, 245, 248, 257, 275, 278, 279, 287, 288, 289, 307, 309, 310, 311, 320, 321, 335, 412, 414, 417, 422, 424, 427, 429, 430, 437, 438, 440, 443, 446, 451, 457, 458, 483, 484, 539, 543, 554, 559, 564, 565, 566, 567, 568, 627, 628, 629, 631, 633-635, 637, 646, 652, 653, 655, 661, 669, 670, 696, 706, 717, 725, 726, 730, 739, 744, 745, 754, 766, 768, 817, 825, 830, 930, 932, 933, 934, 935, 942, 949, 954, 958, 959, 960, 962, 963, 965, 966, 969, 971, 973, 978, 982, 985, 988, 989, 1001, 1002, 1003, 1007, 1050, 1052, 1055, 1056
 Christine (Titine), 276, 286, 299, 407, 936, 1007
 Eugène prince de Ligne, 300, 544, 634, 644, 668, 669, 670
 Euphémie (Féfé), 175, 276, 289, 446, 454, 551, 641, 837, 953, 1000, 1002, 1007, 1025,
 Flore, 149, 195, 207, 245, 255, 256, 275, 276, 288, 301, 321, 342, 453, 456, 468, 506, 566, 703, 704, 715, 721, 727, 767, 768, 788, 824, 825, 846, 911, 939, 958, 962, 966, 1003, 1007, 1008
 Marie-Christine, épouse Clary-Aldringen, 4, 17, 153, 166, 168, 169, 176, 177, 179, 180, 183, 186, 187, 192, 193, 196, 198, 207, 210-212, 217, 220, 225, 227, 230, 235, 237, 257, 274, 283, 297, 298, 305, 309, 311, 314, 321, 351, 355, 357, 361, 369, 370, 378, 393, 413, 466, 483, 509, 548, 566, 720, 728, 766, 767, 768, 852, 853, 883, 932, 933, 937, 943, 950, 972, 1002, 1027
 Limbourg, médecin de Spa, 534
 Liszt, 220, 544, 779, 854, 855
 Litoměřice/Leitmeritz, 28, 50, 104, 105, 129, 267, 335, 337, 395, 499, 508, 596, 610, 614
 Lobkowitz, 7, 53, 61, 63, 73, 74, 76, 85, 88, 103, 104, 128, 203, 268, 321, 353, 400, 411, 416, 436, 496, 498, 552, 560, 561, 562, 589, 594, 650, 836, 841, 842, 846, 853, 862, 869, 873, 874, 875, 915, 925, 986, 1055
 Löhner Ludwig von, 682

Londres, 6, 27, 29, 31, 95, 148, 167, 226, 231, 288, 293, 296, 312, 315, 316, 318, 396, 407, 441, 464, 465, 484, 523, 566, 571, 638, 651, 745, 771, 783, 788, 804, 824, 858, 870, 872, 932, 976, 980, 1016
 Loraux Michel, 891, 906, 908
 Lorraine Charles de, 166, 307, 308, 320, 359, 370
 Losy von Losimthal, 103
 Löwenstern, 546
 Lubomirski, 123, 225, 256, 555, 647, 909
 Lucchesini, 705
 Lucques, 510, 511, 531
 Ludolf, comte de 732, 733, 740, 741, 1034
 Luft, domestique des Clary-Aldringen, 17, 56, 58, 340, 374, 395, 408, 600, 784, 795
 Luxembourg, empereur Charles IV, 34, 690

M

Madrucci, 26
 Magdebourg, 28, 29, 32, 125
 Mannsfeld, 74, 103, 300
 Mantoue, 27, 28, 29, 174, 701
 Marcolini, 419
 Mareschal de Vezet, 218
 Mariaschein, 63, 73, 74, 75, 589
 Marienbad, 472, 473, 478, 479, 492, 579
 Marigny, 358, 359, 360, 361, 419
 Marradas Baltasar 27
 Martignoni, consul d'Autriche, 764
 Martinelli Domenico, 118
 Martinitz, 51, 61, 66, 68, 103, 843
 Maschek, famille d'entrepreneurs de Théâtre 524, 525, 527, 849, 851
 Massalka, 168, 193
 Mauleon de Tassigny, 78
 Mayence, 619, 686, 703, 728, 758, 761
 Médicis Claude de, 38
 Meilhan Sénac de, 556, 562
 Meissen, 76, 419, 566
 Mensdorff-Pouilly, 13, 120, 133, 151, 243, 451, 459, 460
 Mercier Louis-Sebastien, 541, 787, 789
 Méréville, 429, 431
 Metternich, 153, 184, 335, 397, 407, 453, 454, 455, 516, 567, 569, 570, 571, 572, 635, 649, 650, 652, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 666, 667, 670, 705, 706, 707, 710, 711, 712, 718, 728, 734, 736, 737, 761, 762, 772, 824, 826, 827, 867, 872, 876, 877, 879, 881, 899, 911, 917, 918, 947, 956, 972, 989, 1014, 1025, 1027, 1037
 Michna von Waizenhofen, 35
 Migliaccio, 865
 Milan, 26, 48, 174, 700, 718, 738, 741, 742, 759, 760, 772, 774, 822, 838, 840, 843, 856, 866, 869, 949, 1050
 Millot abbé, 252, 276, 734
 Mimoň/Niemes, domaine Hartig, 385, 414, 422, 427, 443
 Mitrowitz, 45, 103
 Mniczek, 304, 737, 829, 860, 884, 1026, 1029
 Molitor, maître de dessin 248, 329

Mollard, 21, 117, 118, 142, 357, 362, 410, 869, 926
 Montallègre, 442, 713, 1027
 Montagu, 190, 194, 265, 775
 Mont-Dore, 481, 485, 489, 544
 Montecuccoli, 51
 Montesquiou, 655, 656, 717
 Montesson, hôtel de, 709, 713
 Montet baronne Alexandrine du, 156, 195, 454, 568, 629, 631, 632, 654, 764, 860, 929, 951, 1023, 1024, 1027, 1028
 Montmorency, 645
 Monts Métallifères, 54, 55, 517
 Moravie, 31, 34, 41, 95, 100, 128, 149, 255, 267, 349, 353, 362, 406, 411, 437, 464, 468, 472, 479, 520, 617, 626, 641, 644, 682, 687, 746, 835, 847
 Morgan, Sydney Owenson, 779, 826, 827
 Morizhof, 195, 413, 485, 547, 550, 573
 Morzin, 103, 142
 Mostowska, 890, 891
 Motte-Fouqué baron de la, et son épouse, 804, 880, 923, 924, 985, 986, 991
 Mozart, 262, 263, 284, 302, 303, 562, 632, 762, 832, 837, 838, 841, 842, 849, 854, 858, 873, 874, 879, 887
 Munich, 7, 13, 17, 27, 28, 36, 38, 42, 48, 55, 56, 61, 66, 72, 73, 78, 109, 111, 115, 124, 142, 148, 213, 224, 348, 359, 395, 411, 487, 521, 567, 569, 570, 584, 590, 600, 637, 643, 682, 725, 738, 765, 794, 807, 811, 834, 878, 888, 908, 1030
 Murat, 355, 719, 722, 723, 758, 795, 800, 802, 913
 Musée patriotique de Bohême, 677, 682

N

Nàchod, 40, 49, 177, 567
 Naples, 15, 48, 148, 174, 184, 220, 226, 230, 239, 241, 242, 244, 274, 303, 318, 355, 390, 402, 419, 426, 446, 455, 465, 619, 645, 664, 667, 696, 702, 717, 719, 720, 721, 722, 723, 727, 732, 733, 734, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 744, 746, 749, 754, 755, 758, 760, 761, 762, 763, 764, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 781, 782, 783, 784, 786, 787, 790, 793, 794, 800, 801, 802, 804, 805, 808, 809, 810, 811, 814, 818, 819, 820, 821, 823, 824, 825, 826, 827, 829, 830, 841, 851, 858, 865, 866, 876, 877, 884, 885, 895, 897, 898, 899, 901, 902, 904, 912, 923, 947, 991, 1013, 1019, 1022, 1023, 1029, 1031, 1038, 1050
 San Carlo, théâtre, 722, 758, 759, 895, 897, 902
 Teatro Nuovo, 758, 759
 Narischkin, 733, 875
 Neuhof, domaines Chotek, 215, 257, 292, 295, 298, 332, 355, 356, 380, 446, 447, 980
 Nevers duc Charles de, 28
 Nigris, intendant des Clary-Aldringen, 242, 243, 333, 340, 341, 342, 343, 369, 409
 Nikolsbourg/Mikulov, 468
 Nivelles, 44, 51, 137, 170, 171, 173, 201, 235
 Noailles, 315, 656, 731
 Nostitz, 34, 67, 89, 99, 103, 302, 464, 525, 526, 577, 672, 673, 674, 679, 680, 683, 867, 1053, 1055

O

O'Donnel, 277, 751, 908, 951
Odescalchi, 123
Opočno, domaine Colloredo, 49, 79, 105
Orloff/Orlov, comte et comtesse de, 550, 551, 735, 736, 740, 823
Orsy D'Omenico, architecte, 73
Osten Charlotte von, épouse Clary-Aldringen, 107, 143
Ostie, 795, 796, 799
Otto comte, 34, 49, 54, 709
Overbeck, peintre nazaréen, 742, 803, 804, 806, 807

P

Paar, 7, 64, 65, 82, 111, 122, 123, 124, 125, 126, 182, 202, 239, 353, 362, 555, 880
Pachta, 103, 840
Palacký, 286, 573, 683, 687, 1054
Palerme, 736, 749, 760, 761, 763, 782, 801
Pálffy, 114, 115, 123, 175, 203, 401, 796, 879, 891, 953, 966
Palm, 123, 125, 925
Palombini, 302
Pardaillan, 730, 731, 767
Partanna princesse de Naples, 865, 866
Passau, 41, 49, 74, 75, 108, 142
Pays-Bas autrichiens, 10, 14, 16, 131, 166, 170, 171, 175, 201, 202, 205, 209, 264, 279, 305, 306, 311, 312, 320, 357, 359, 417, 564, 565, 618, 622, 704, 930, 959, 974, 998, 1003, 1052
Pelicier, 908
Perrier, 725
Perutz, domaine Ledebur, 160, 350, 590
Pestum, 827, 904, 1033, 1034
Pfeffel, 978, 979
Piattoli, abbé, 476
Piccolomini, 26, 27, 29, 39, 40, 49, 103
Pichler Caroline, 639, 646, 864, 888, 910
Pittlo, dessinateur hollandais, 735
Platen, 582
Poděbrad, 90
Pologne, 6, 10, 12, 43, 70, 71, 72, 77, 78, 79, 86, 87, 88, 89, 91, 93, 98, 107, 130, 177, 179, 185, 198, 267, 286, 429, 430, 472, 475, 476, 477, 481, 515, 538, 546, 563, 568, 617, 619, 620, 621, 628, 630, 633, 648, 669, 741, 875, 915, 920, 952, 1056
Pompéi, 15, 773, 782, 801, 820
Poniatowski, 647
Porcia, 123
Potocki/Potocka, 278, 286, 476, 552, 645, 801, 895, 915, 920, 936, 937, 1003
Pötting, comte de 92
Pozzo di Borgo, 655
Prager Pomologischer Verein, 678
Prague, 5, 6, 7, 9, 11, 13, 17, 20, 21, 22, 24, 26, 31, 33, 34, 35, 38, 42, 43, 44, 45, 46, 48, 49, 50, 52, 54, 55, 56, 58, 59, 61, 62, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 72, 73, 74, 75, 76, 82, 84, 90, 91, 92, 93, 94, 97, 99, 101, 104,

105, 106, 107, 110, 116, 117, 119, 128, 129, 133, 137, 160, 161, 162, 173, 179, 180, 183, 185, 195, 203, 209, 212, 213, 215, 227, 236, 237, 243, 253, 254, 267, 268, 269, 276, 278, 281, 297, 304, 321, 322, 326, 332, 335, 336, 339, 347, 348, 350, 352, 353, 354, 356, 357, 367, 370, 375, 376, 378, 380, 382, 386, 394, 395, 396, 399, 410, 420, 423, 432, 434, 438, 446, 448, 449, 450, 451, 459, 460, 464, 466, 468, 470, 472, 474, 475, 479, 480, 482, 484, 485, 486, 488, 491, 492, 494, 497, 498, 500, 501, 507, 508, 512, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 530, 532, 535, 551, 552, 554, 562, 567, 574, 576, 578, 580, 584, 585, 587, 588, 594, 597, 599, 608, 614, 617, 618, 623, 625, 626, 634, 643, 656, 657, 662, 671, 672, 674, 675, 676, 678, 679, 680, 681, 683, 684, 687, 716, 717, 761, 762, 832, 834, 835, 836, 837, 838, 840, 841, 842, 847, 849, 851, 852, 854, 855, 860, 862, 867, 869, 873, 878, 881, 891, 896, 905, 906, 907, 908, 924, 933, 943, 960, 970, 980, 997, 1002, 1007, 1014, 1051, 1053, 1057

Prangins, 1028

Prater, 362, 401, 407, 450, 456, 457, 458, 516, 819, 991

Presbourg, 175, 275, 282, 456, 636, 641, 647, 846, 854

Primolano, 794

Prschichovski, 540

Prusse, 9, 92, 94, 117, 177, 184, 187, 193, 260, 301, 302, 316, 472, 476, 477, 478, 509, 515, 537, 553, 567, 568, 569, 571, 574, 618, 619, 621, 633, 634, 635, 636, 637, 657, 662, 664, 666, 668, 684, 705, 745, 804, 829, 853, 889, 951, 972, 1009, 1039

Prusse Louise de (1770-1836), 179

Pückler, comte de, 826, 827

Puechberg Johannes Matthias 262, 264, 586

Pulawy, 430, 920, 921

Puteani, 391, 448, 496, 592, 593, 594, 595, 597

Pymont et prince de Waldeck-Pymont, 426, 479, 480, 489, 514, 515, 516, 521, 522

Q

Questenberg, 28, 34, 100, 117

R

Radcliffe Ann 795

Radovsky, 749

Radziwiłł, 179, 183, 184, 185, 222, 286, 316, 356, 430, 475, 516, 568, 576, 630, 684, 867, 920, 960, 987, 1008, 1056

Ratisbonne, 70, 72, 116, 306, 318, 322, 488, 526, 634, 1003

Ratuit de Souches, 5, 27, 30, 29, 49

Roudnice/Raudnitz, domaines Lobkowitz, 63, 594

Razoumowski, 278, 549

Recke Elise von, 178, 550, 727, 775, 796, 799, 935

Remy Ludwig von, 449, 511

Reuss Franz Ambrosius, médecin à Teplitz 474, 498, 499, 500

Rhin, 4, 27, 70, 71, 72, 163, 167, 317, 440, 475, 518, 561, 587, 620, 621, 625, 634, 649, 652, 662, 703, 745, 797,

812, 813, 814, 815, 818, 830, 863, 931, 958, 1050, 1056
 Riepenhausen, peintre nazaréen, 806
 Robert Hubert, 423, 429, 439
 Rochefoucault la, 875
 Rode August, 425, 875
 Roederer Pierre-Louis, 214, 749
 Rohan, 16, 139, 146, 304, 353, 405, 451, 461, 464, 487, 628, 655, 740, 906, 1003
 Röhling Carl, peintre, 544
 Romanov,
 Alexandre, 343, 657, 660, 661,
 Pierre le Grand, 77
 Nicolas, 571
 Rome, 8, 62, 74, 75, 118, 135, 241, 257, 294, 352, 375, 402, 516, 529, 619, 656, 697, 700, 708, 711, 719, 721, 723, 727, 729, 732, 733, 734, 735, 741, 742, 743, 746, 748, 759, 761, 764, 768, 772, 775, 776, 777, 778, 785, 787, 789, 792, 794, 795, 796, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 811, 814, 815, 821, 826, 829, 830, 851, 866, 903, 976, 984, 986, 1018, 1024, 1050
 Rösel, peintre, 803
 Rosemberg, 118, 205
 Rossini, 302, 759, 760, 762, 763, 772, 825, 831, 838, 858, 860, 875, 876, 877, 884, 894, 897, 899, 902, 1025
 Rotenhahn, 630
 Rousseau, 229, 234, 331, 381, 697, 745, 755, 788, 818, 891, 922, 935, 936, 982
 Rozmital, 55
 Rudolf von Alt, 926
 Ruffo, 453, 876, 877, 884, 900
 Russie, 9, 14, 86, 165, 177, 179, 184, 216, 238, 289, 343, 352, 383, 400, 438, 455, 477, 478, 548, 567, 573, 582, 585, 589, 591, 604, 611, 617, 620, 633, 649, 652, 656, 657, 662, 692, 715, 716, 754, 774, 832, 847, 864, 891, 910, 931, 932, 946, 959, 980, 982, 1029
 Impératrice Elisabeth Alexeïevna, Louise Augusta de Bade, 661
 Rzewuska, 628

S

Sabina Karel, 575
 Sabran, 767, 768, 965, 970, 982
 Sagan, 177, 178, 567, 911, 925, 956, 1013, 1027
 Saint-Bresson, 190
 Saint-Aulaire, 632, 952, 953, 1055
 Saint-Clair, 740
 Saint-Cloud, 710, 711
 Saint-Empire Romain Germanique, 4, 13, 14, 22, 23, 27, 28, 35, 51, 70, 112, 114, 125, 163, 166, 167, 177, 184, 260, 272, 307, 316, 319, 325, 335, 346, 465, 512, 580, 619, 621, 622, 629, 632, 633, 634, 641, 662, 704, 706, 715, 745, 940, 1039, 1051, 1056
 Saint-Évremond, 467
 Saint-Germain (faubourg), 715, 766
 Saint-Petersbourg, 184, 216, 391, 526, 580, 648, 695
 Saint-Polgues, 481, 485

Salhausen, 56
 Salzbouurg, 12, 41, 42, 375, 463, 784
 San Cataldo, princesse 749
 Sangro, 721, 740
 Saxe, 7, 9, 12, 25, 27, 31, 33, 36, 45, 49, 53, 54, 55, 58, 60, 63, 66, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 75, 76, 89, 91, 93, 94, 98, 99, 107, 114, 125, 130, 198, 224, 304, 321, 329, 330, 331, 384, 385, 395, 399, 404, 409, 410, 411, 416, 426, 430, 450, 459, 476, 481, 484, 487, 495, 519, 521, 523, 524, 526, 531, 535, 543, 546, 552, 554, 556, 560, 563, 569, 571, 577, 578, 587, 597, 611, 621, 630, 640, 647, 662, 666, 668, 673, 680, 737, 849, 870, 889, 909, 915, 943, 973, 989, 1045
 Saxe-Teschen, Albert de, 320-322, 548, 566
 Schadow, peintre nazaréen, 805, 806
 Schaffgotsch, 81, 103
 Schaller, Jaroslav, 43, 672, 921
 Schiller, 293, 445, 521, 673, 800, 807, 814, 888, 906, 910, 911, 912, 918, 931, 975, 976, 978, 985, 1037
 Schlegel, 56, 57, 62, 748, 752, 806, 809, 810, 974, 979
 Schlegel, pasteur, auteur d'une chronique, 61
 Schlick, 38, 103, 229, 234, 302, 459
 Schlossplatz, place du château de Teplitz, 483, 484, 528, 542
 Schnorr von Carolsfeld, Julius (peintre) et son frère, 803, 804, 805, 807, 923, 985
 Schönau, 16, 55, 480, 481, 482, 483, 485, 505, 512, 523, 532, 536, 553, 578, 597, 607
 Schönberg, médecin danois de Naples, 784, 1018
 Schönborn, 75, 114, 551, 552
 Schönbrunn, 154, 449, 511, 520, 645, 646, 648, 649, 664, 863, 924, 1049
 Schönburg, 381, 558, 559, 878, 894
 Schönfeld, 43, 45, 70, 74, 75, 84, 102, 103, 432, 918
 Schönhoff, domaines Czernin (Krásný Dvůr), 293, 429, 430, 438, 439, 440, 442, 443, 835
 Schöning, général 71
 Schopenhauer Johanna, 798, 809, 814, 1017, 1041
 Schreiber Aloïs, auteur de guides, 814
 Schuricht, architecte, 411
 Schwarzenberg, 5, 6, 7, 12, 14, 19, 20, 24, 25, 28, 31, 33, 37, 38, 49, 53, 57, 62, 66, 73, 76, 85, 90, 95, 99, 101, 102, 103, 104, 105, 108, 112, 113, 114, 115, 117, 126, 136, 138, 148, 187, 188, 192, 197, 202, 203, 225, 226, 229, 230, 233, 234, 236, 242, 243, 252, 254, 255, 256, 268, 270, 273, 275, 279, 281, 299, 301, 303, 304, 343, 350, 353, 354, 355, 357, 360, 368, 375, 378, 381, 382, 383, 384, 387, 396, 399, 400, 401, 405, 411, 415, 417, 432, 436, 440, 445, 462, 463, 470, 479, 503, 508, 519, 521, 552, 562, 582, 589, 598, 600, 610, 613, 623, 628, 642, 643, 644, 650, 651, 657, 658, 659, 660, 680, 681, 684, 690, 694, 704, 706, 709, 710, 713, 716, 776, 777, 808, 833, 835, 836, 837, 847, 848, 850, 853, 859, 867, 870, 872, 874, 880, 883, 894, 905, 915, 925, 927, 936, 937, 946, 960, 995, 997, 998, 1003, 1004, 1015, 1046, 1055
 Schwefelbad, 482, 485, 486
 Scott Walter, 923, 924, 976, 990, 997

Seckendorf, 335, 571
 Seconda Franz, directeur de théâtre, 523, 525, 852
 Sedlitzky, 153, 824, 859
 Ségur, 565, 958, 959, 1012
 Seigniant, 540, 565
 Sérenyi, 100
 Séverin, 304
 Sicile, 736, 740, 753, 792, 801
 Sidonienwald, domaines Chotek, 215, 394, 396, 430, 516
 Sigmaringen, 26, 172
 Simond Louis, 716, 756, 811
 Sinzendorf, 103, 114, 117
 Sismondi, 749
 Skupmann, *Oberamtmann* du prince de Clary-Aldringen
 à Teplitz et Binsdorf, 336, 342, 343, 387, 388, 391,
 392, 393, 404, 589, 591, 594, 613, 659
 Smola Joseph Daniel, 33, 124
 Sorrente, 773, 782, 827, 1027, 1033, 1034
 Spa, 9, 18, 277, 302, 313, 352, 471, 473, 474, 475, 476,
 479, 482, 483, 484, 485, 490, 494, 499, 505, 506, 513,
 515, 531, 534, 539, 543, 544, 559, 617, 793, 816, 837
 Spiegel, 61, 112, 195, 276, 608, 767, 846, 849, 966, 1007
 Sporck, 66, 77, 89, 90, 103
 Sprengtporten, 935
 Saint Julien, 111
 Saint Petersberg, seigneurie du Tyrol, 48, 78
 Stackelberg Joséphine, 226, 229, 234
 Stackelberg Adolphe, comte, 317, 670, 703, 727, 757,
 781, 788
 Stadbad, 481, 503, 553
 Stadion, 153, 196, 279, 335, 635, 636, 648, 658, 824, 977
 Staël Germaine de, 643, 742, 743, 747, 748, 749, 796,
 799, 802, 811, 857, 888, 910, 922, 923, 931, 949, 980,
 984, 987, 988, 1010, 1052
 Stampach, 35
 Starhemberg, 117, 125, 161, 173, 201, 202, 205, 278,
 452, 453, 718, 977
 Statbad, 508
 Steinbad, 482, 532
 Stendhal, 271, 562, 627, 632, 696, 787, 814, 822, 826,
 873, 938
 Štěpánek Johann Nepomuk, dramaturge, 525, 674, 933
 Sternberg, 14, 20, 55, 71, 103, 114, 115, 203, 253, 257,
 551, 581, 672, 673, 1053
 Sterne Laurence, 316, 465, 730, 788, 793, 812
 Stixenstein, domaines Hoyos, 160
 Stourdza, 714, 716, 718, 721
 Struppy, baron, 510
 Stuber, peintre, 777
 Stutterheim, général, 636, 886, 887, 889, 939
 Suède, Frédéric-Adolphe de 317, 703
 Suède Gustave III de, 701
 Suisse, 150, 220, 288, 329, 407, 430, 442, 443, 465, 471,
 489, 492, 531, 572, 697, 716, 717, 726, 727, 729, 779,
 782, 800, 808, 811, 816, 817, 822, 931, 954, 991,
 1010, 1012, 1028
 Sułkowski/ Sultkowski, 123, 125, 127
 Sychrov, château Rohan, 451

Szapary, 459, 460

T

Talleyrand, 662, 731, 767
 Tarnowska, 979, 1014, 1017
 Terracina, 719, 732, 733, 735, 904
 Tetschen/Děčín, 29, 50, 74, 254, 267, 395, 466, 485, 486,
 637, 640, 847, 997
 Tham, Karl Ignatz, 672
 Theil Johann Benedikt, peintre du théâtre électoral de
 Saxe, 44, 47, 267, 412, 416, 419, 847
 Thun, 16, 29, 40, 43, 50, 71, 72, 74, 103, 104, 113, 114,
 115, 172, 180, 278, 485, 486, 496, 638, 689, 738, 997,
 1003
 Thürheim, 173, 268
 Thurn-und-Taxis, 359, 362, 363
 Tieck Ludwig, 302527, 807, 810
 Tilly, 27, 28, 30, 37
 Tobisch, prêtre et précepteur des Clary-Aldringen, 241,
 242, 244, 247, 318
 Tocco, chevalier napolitain, 754, 755, 756, 824
 Töppfer Rodolphe, 492, 811, 822, 824
 Trauttmansdorff, 85, 92, 104, 115, 142, 157, 202, 300,
 712, 925, 1037
 Trautson, 38, 117, 119, 199
 Trcka, 39
 Trèves, 563, 627
 Tronchin Théodore, médecin, 540
 Tsaritsyno, 422
 Tschersbatow, prince 569
 Tuchorschirtz, 32, 34
 Tupperlbourg/Tuppelbourg, 75, 76, 412, 413, 423, 532,
 533, 558, 846
 Tyrol, 28, 34, 35, 36, 38, 42, 44, 48, 51, 57, 58, 59, 63,
 64, 70, 74, 78, 84, 88, 94, 99, 124, 126, 303, 638, 639,
 795

U

Urbain VIII, pape, 39
 Uriage, 479, 487, 489
 Ursel, duc d', 204, 306, 307

V

Vandamme, 572
 Vasi Mariano, auteur de guides, 727, 814
 Vaterlandisches Theater, 521, 526, 674, 852, 853, 933
 Vaudémont, 767
 Vavák František Jan, 626
 Velletri, 794, 795
 Venise, 98, 263, 356, 684, 694, 701, 702, 770, 772, 774,
 790, 791, 793, 795, 802, 821, 825, 853, 885, 927,
 1056, 1057
 Vestris, danseurs, 247, 248, 299, 308
 Vichy, 473, 479, 505, 510, 784
 Vigano, 837, 838
 Vigée-Lebrun, 213, 777, 1018
 Vogt, baron, 817

Voogd, peintre hollandais, 808, 904
Vresovic, 55, 58

W

Wagner, 48, 396, 496, 582, 583
Wailly Charles de, 412, 417, 419, 421, 422
Waldstein, 50, 55, 64, 67, 88, 89, 103, 104, 105, 168,
289, 367, 395, 560, 561, 562, 565, 587, 631, 741, 840,
841, 842, 846
Wallenburg, 751, 752, 753, 824
Wallenstein, 24, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37,
38, 39, 40, 49, 59, 114, 255, 850, 923
Wallis, 114, 148, 300, 332, 335, 459, 676, 677
Wartenberg, 56
Watelet, 425, 429, 936
Waterloo, 4, 15, 572, 660, 697, 821, 822, 823, 830, 1050
Watteau, 793, 810
Weisse Robert de, 783
Weissenvolf, 111
Wellesley, 408, 924, 925, 950
Wellington, 950
Weltruss/Veltrusy, domaine Chotek, 161, 183, 213, 214,
215, 355, 370, 372, 417, 438, 460, 554, 594, 596, 640,
642, 643, 658, 835, 837, 840, 842, 843, 844
Wettin, maison de, 668
Auguste II, 71, 72, 79, 86, 93
Frédéric-Auguste I^{er}, 72
Frédéric-Auguste II, 450, 570
Jean de Saxe, 571
Johann Georg II, 49, 68, 80
Johann Georg III, 70, 99

Johann Georg IV, 70, 71
Magdalena Sybilla, électrice de Saxe, 49, 68
Wilczek, 137, 163, 174, 203, 306, 307, 312, 315, 324,
465, 700, 840, 843
Wimpfen, 27
Windischgrätz, 7, 105, 153, 231, 263, 925, 975
Wittgenstein, prince, 554, 570, 571
Wittingau, 102, 374, 463
Wolfram, "bourgmaitre" de Teplitz et compositeur, 509,
527, 605
Worlik, 136, 401
Wörlitz, 422, 425
Woyna, 737, 740, 821, 876, 884, 885, 891, 910
Wratislaw, 45, 71, 103, 1031
Wrtby, 82, 103
Wrzesowitz, 34
Würbn, 203, 453, 641, 656, 881, 900, 910, 911, 919, 940
Wurmbrand, 203, 212, 213, 215
Wurtemberg, 172, 570, 909
Würzbourg, 306, 563, 625, 629, 630, 806, 838

Z

Zabiello, 552
Zaluski, 477
Zamoyski/ Zamoyska, 647, 656, 910, 920
Zichy, 113, 196, 269, 300, 327, 453, 803, 804, 824, 860,
884, 900, 911, 989
Zinzendorf, 7, 52, 116, 121, 122, 171, 268, 269, 272, 307,
316, 326, 465, 700, 752, 859, 862, 866, 899
Znaym, 464, 466
Zöhler Franz, directeur de théâtre, 525, 675

Table des matières

Introduction	4
La constitution d'une maison princière en Europe centrale et ses enjeux à la fin de l'époque moderne.....	5
Une maison noble dans l'« Europe des Habsbourg » entre réformes, révolutions et restaurations	11
Dans les archives des grandes familles de Bohême du Nord: présentation des sources	16
Les archives de Prague et de Vienne.....	20

Première partie.

Des comtes aux princes : l'entrée dans le monde et le soin des héritages dans une maison noble de la monarchie des Habsbourg à la fin de l'époque moderne

Chapitre I. De la nouvelle noblesse à l'aristocratie: la formation d'un héritage en Europe centrale entre 1627 et 1767..... 24

I. Forger la mémoire: une nouvelle noblesse en Bohême au cours du XVII^e siècle..... 26

A. De l'Europe à Teplitz: Johann Aldringen et la Bohême (1588-1634)	26
L'entrée dans l'Histoire d'un « condottiere sans racines »	26
La Bohême, un espace à investir : les propriétés de Johann von Aldringen	31
Entre l'empereur et Wallenstein : l'acquisition de Teplitz en 1634.....	37

B. La refondation du patrimoine et l'union des armes entre 1634 et 1666.....	41
L'héritage du <i>Maledetto</i> Aldringen.....	41
L'union des armes en 1666 : une recreation nobiliaire	47

II. Construire la mémoire nobiliaire : seigneurs en Bohême, seigneurs de Bohême, de la paix de Westphalie à la guerre de Succession d'Autriche..... 54

A. Quelle présence en Bohême dans la seconde moitié du XVII^e siècle ?.....	54
L'installation dans un espace anciennement constitué.....	54
La prise en main des affaires locales par une famille catholique	58
La construction d'une présence élitare entre Teplitz et Prague.....	62

B. La définition d'une identité territoriale	68
Du local à l'impérial : la renommée des eaux de Teplitz.....	68
Marquer le paysage : autorité et <i>Memoria</i> au cœur de l'ensemble seigneurial	73

C. Consolider et sécuriser les héritages : du chef de famille au chef de lignage (1700-1750).....	79
Clarifier le lignage et protéger le patrimoine : la mise en place de la branche principale.....	79
La poursuite de l'intégration dans la haute noblesse de cour.....	85
Entre la cour et les eaux : la construction de l'ubiquité aristocratique.....	91

III. Affirmer la mémoire : un majorat, un hôtel et un titre pour rejoindre l'aristocratie de la monarchie des Habsbourg dans la seconde moitié du XVIII^e siècle **96** |

A. L'institution du fidéicommiss : un signal fort dans la société des élites.....	96
Fixer une ligne de conduite : les décrets de 1749 et la définition de la naissance dans une maison fidéicommissaire.....	96

Fixer la mémoire : les inventaires de 1751-1752 au château de Teplitz	97
Fixer le statut de grand propriétaire : la preuve par le cadastre.....	101
B. Sur la neige et dans la pierre : la construction de la présence aristocratique entre Vienne et la Bohême durant la seconde moitié du XVIII^e siècle	106
La défense de la situation familiale entre la Bohême et la cour de Vienne au mitan du XVIII ^e siècle.....	106
De la Hofburg aux rues de Vienne : la participation aux réjouissances aristocratiques et monarchiques dans la capitale des Habsbourg	110
L'hôtel Clary-Aldringen dans la Herrengasse : une présence durable et un triomphe de la mémoire.....	116
C. Le prestige d'un rang de prince d'Empire et de Bohême en 1767	121
Une légitimité accrue pour la maison Clary-Aldringen dans la société des élites au début de la corégence.....	121
La maison recomposée : une nouvelle visibilité dans la monarchie des Habsbourg.....	126
Conclusion	130

* * *

Chapitre II. La chaîne et les anneaux. Héritages et mariages dans la maison princière au tournant du XIX^e siècle..... 132

I. Du comte au prince : le principe de succession dans la maison princière entre 1787 et 1831	135
A. Une refondation de l'ordre familial lors des transitions princières	135
Héritiers et héritières dans la maison Clary lors de la première transition en 1787-1788.....	135
Maintenir la cohésion familiale : un enjeu de la succession	139
La gestion du risque de dispersion monétaire à la fin du XVIII ^e siècle	142
B. La condition de « prince héréditaire » dans la maison Clary-Aldringen au début du XIX^e siècle.....	146
Des ressources contre une reconnaissance de la filiation.....	146
La succession dans l'hôtel aristocratique	150
Entre héritages et rénovation : un remplacement progressif au début du XIX ^e siècle	154
II. La recherche des alliances aristocratiques en Europe centrale à la fin de l'époque moderne	160
A. L'établissement des enfants dans la société des élites de la monarchie des Habsbourg à la fin du XVIII^e siècle	160
Le mariage des comtesses dans la société « austro-bohême » de la cour des Habsbourg.....	160
Le prestige de la maison de Ligne pour le mariage de l'héritier du fidéicommiss en 1774-1775	166
Une sélection « diaboliquement difficile » au chapitre de Nivelles en 1780	170
B. Entre la Bohême et l'Europe du Nord : quelles perspectives matrimoniales au temps des révolutions ?	175
Les opportunités offertes par la ville d'eau à la fin du XVIII ^e siècle	175
Orienter l'inclination : les démarches en Bohême à la fin des années 1790	180
Le maintien des parentés transfrontalières dans les années 1830.....	184
III. Les contrats et les noces pour sceller les alliances au tournant du XIX^e siècle	186
A. Les termes des contrats : quels engagements concrets entre les maisons ?.....	186
Les contrats étudiés	186
Des cadeaux rituels pour des mariages d'équivalence	187
Dots et pensions : un engagement patrimonial pour intégrer le ménage dans la maison	190
Quelle autonomie pour les femmes de la maison ?	194

B. Autour des contrats : les témoignages d'une insertion aristocratique entre 1750 et 1800	198
La place des souverains dans les contrats de mariage.....	198
Le miroir des témoins.....	200
C. Le rôle du château familial dans l'organisation des noces aristocratiques	204
De l'auberge de Bruxelles au château de Beloeil : l'introduction du comte de Clary en 1775.....	204
Du château à l'hôtel urbain : la reconnaissance du nouveau ménage à Bruxelles.....	209
Entre deux châteaux : la place du sentiment dans la préparation des noces en Bohême en 1802.....	212
D'un château à l'autre : l'intégration de la comtesse Louise Chotek dans la maison Clary.....	216
Un bonheur domestique à construire dans la maison princière au début du XIX ^e siècle.....	218
Conclusion	221

* * *

Chapitre III. Grandir et voir grandir en aristocrate de la monarchie des Habsbourg : instruire, éduquer et transmettre entre Vienne et Teplitz (années 1770-années 1830)..... 223

I. Une instruction reçue à la maison pour une éducation personnalisée au tournant du XIX^e siècle 226

A. La mise en place d'un système de « gouvernement » des enfants pour répondre aux besoins aristocratiques 226

Parents et aristocrates : des attentes précises en matière de gouverneurs et de gouvernantes.....	226
La définition d'un équilibre entre parents et gouverneurs.....	230
Qu'est ce qu'un bon gouverneur ? Les critères de l'engagement.....	235
Réalités de l'engagement pour un poste clé dans la maison princière.....	239
La complémentarité entre maîtres et gouverneurs.....	244

B. L'école à la maison au tournant du XIX^e siècle..... 250

Encadrer, enseigner contrôler : les tâches dévolues au gouverneur des enfants.....	250
Une pédagogie différenciée : la première définition des parcours aristocratiques.....	254

C. La formation de l'aristocrate entre 1770 et 1810..... 260

Les savoirs de l' <i>Aufklärung</i> : les examens de Jean de Clary-Aldringen (1768-1772).....	260
Un nouveau rapport au savoir pour la génération héritière de l' <i>Aufklärung</i> ?.....	265

II. Une éducation par la maison pour l'entrée dans le monde de la « première société » au tournant du XIX^e siècle 272

A. L'intégration dans une communauté socio-linguistique 272

La correspondance familiale : une éducation par la communication.....	272
L'apprentissage de la sociabilité dans les cahiers d'étude du comte Charles-Joseph (années 1790).....	276
L'épreuve des langues : trouver sa place dans une société polyglotte.....	278
Les transformations de l'environnement socio-linguistique.....	284

B. Entre protection et surveillance : préparer l'entrée dans le monde de l'enfant noble à la fin du XVIII^e siècle..... 287

Écoute et écriture dans un cadre protecteur et stimulant.....	287
Surveiller les premiers pas dans le monde.....	290
Le contrôle des lectures pour lutter contre le risque de la mélancolie.....	292
Danse, musique et théâtre pour une première expérience du monde.....	298

III. Un accomplissement pour la maison avec l'entrée dans le monde..... 305

A. Du voyage matrimonial aux itinéraires du « *Kavaliertour* » en 1775 : le voyage de Jean de Clary-Aldringen entre démonstration, observation et formation..... 305

La conquête de Bruxelles par un jeune comte comme il faut.....	305
Une belle occasion de « Grand Tour » pour couronner l'éducation aristocratique.....	311

Perspectives sur le voyage d'éducation au tournant du XIX ^e siècle	316
B. Le soutien d'une grande famille pour rejoindre le service des princes au tournant du XIX^e siècle.....	319
L' « académie de Teplitz » : l'entrée au régiment du cadet Maurice à la fin des années 1790.....	319
Quelle éducation politique pour l'héritier des domaines au début du XIX ^e siècle.....	323
C. À l'école du prince de Clary-Aldringen : une formation continue dans la maison	328
Accompagner le prince : la sensibilisation et l'association de Charles-Joseph aux affaires seigneuriales.....	328
Un substitut du prince : l'apprentissage forcé dans la <i>Landwehr</i> de Bohême en 1809.....	335
Du comte au prince : la constitution d'une maison comtale dans la maison princière.....	339
Conclusion.....	343
Conclusion de la première partie	346

Deuxième partie.

Un monde en mouvement : la maison princière des Clary-Aldringen et les équilibres de l'Europe centrale au temps des Révolutions

Chapitre IV. Les Clary-Aldringen et la mobilité en Europe centrale au tournant du XIX^e siècle	347
I. L'organisation des mobilités familiales entre Teplitz, Prague et Vienne (années 1760-années 1840).....	348
A. La définition d'une géographie familiale au tournant du XIX^e siècle	348
Construction dynastique et dynamique résidentielle dans les années 1760-1780.....	348
Le développement des mobilités princières en Bohême à partir des années 1790.....	352
B. La gestion d'une écurie plurielle dans la maison princière au début du XIX^e siècle.....	357
L'écurie d'une maison princière d'Europe centrale à l'âge du « faste équestre ».....	357
L'acquisition et l'entretien des voitures	361
Le noble et les maquignons : le choix des chevaux	365
C. L'aventure collective de la mobilité	367
L'organisation logistique des circulations familiales.....	367
Éclaireurs et poursuivants : la solidarité familiale contre les aléas de la route	373
Mobilités et émotions : le rapport affectif au déplacement dans la maison princière	376
II. Les mobilités et l'administration des seigneuries au tournant du XIX^e siècle	381
A. Gouverner à distance : l'expression de l'autorité seigneuriale entre Vienne et Teplitz.....	381
Informar le prince : l'envoi des rapports seigneuriaux.....	381
De la lettre au décret : quelques aspects de l'exercice du pouvoir seigneurial entre Vienne et la Bohême à la fin du XVIII ^e siècle.....	387
L' <i>Oberamtmann</i> , un « mal nécessaire » pour permettre les circulations aristocratiques.....	391
Les circulations du seigneur dans la monarchie des Habsbourg au tournant du XVIII ^e siècle : les enjeux de l'ubiquité aristocratique.....	394
B. Faire circuler l'argent et les sujets des seigneuries	398
Transferts comptables : les ressources de la maison princière.....	398
L'organisation des flux financiers entre les seigneuries et la maison	401
La maison princière et les mobilités des domestiques	405

III. Les mobilités et l'affirmation d'une culture aristocratique en Europe centrale au début du XIX^e siècle	410
A. Mobilités et hybridations culturelles : la transformation des domaines de Bohême à partir des années 1790	410
Un architecte venu de la cour de Saxe pour des chantiers à plusieurs vitesses à la fin du XVIII ^e siècle.....	410
Le prince et l'architecte : échanges autour du théâtre du château à la fin du XVIII ^e siècle.....	416
Le goût du prince : une empreinte aristocratique sur le paysage seigneurial	421
La circulation des modèles esthétiques en Bohême à la fin du XVIII ^e siècle	424
Les circulations horticoles entre la Saxe et la Bohême au tournant du XIX ^e siècle.....	430
B. La chasse et la promenade : quelques enjeux des mobilités dans les domaines	436
Une expérience partagée : les parcours du prince et de son héritier à la fin du XVIII ^e siècle.....	436
Le regard du jeune aristocrate sur les campagnes du prince	441
Les échappées du comte de Clary-Aldringen à Teplitz.....	443
C. Circuler en grand noble sur les routes et dans les villes de la monarchie des Habsbourg au début du XIX^e siècle	447
La cour et les circulations de la haute noblesse.....	447
Les mobilités et l'appartenance à la « première société »	450
Les mobilités urbaines de la haute noblesse en Europe centrale.....	456
Quelles solutions aristocratiques face aux contraintes de la circulation en Europe centrale ?.....	460
Le théâtre des relais : des espaces de la reconnaissance aristocratique.....	463
Les mobilités et la découverte de l'Europe centrale.....	464
Conclusion	469
* * *	
Chapitre V. Une maison princière entre seigneurie et thermalisme au début du XIX^e siècle	471
I. Une seigneurie transformée à partir de la décennie révolutionnaire	474
A. Un nouveau public dans une ancienne ville d'eau	474
La « foule des étrangers » : l'insertion de Teplitz dans la hiérarchie thermale au tournant du XIX ^e siècle	474
L'émergence d'une ville hôtelière à partir des héritages de l'époque médiévale et moderne.....	480
B. Une nouvelle manne pour l'économie seigneuriale du prince de Clary-Aldringen ?	485
Une gestion traditionnelle par l'affermage.....	485
Une conversion mesurée à l'économie du thermalisme au tournant du XIX ^e siècle.....	487
Entre commerce de luxe et marché noir : le seigneur et la régulation des logiques commerciales dans la ville frontalière.....	492
C. Le prince face à l'intervention de l'État et à l'affirmation des notables dans l'encadrement du thermalisme au tournant du XIX^e siècle	497
L'intervention de l'État entre politique et médecine.....	497
Une nouvelle conscience édiltaire dans la seigneurie : le seigneur et l'affirmation des notables locaux.....	502
Des eaux de Teplitz aux canaux de Vienne : la direction des bâtiments de la cour à l'aube de la ville saine.....	510
II. Le grand domaine : un trait d'union entre seigneurie et thermalisme au début du XIX^e siècle	514
A. L'hybridité néo-classique : embellissements princiers et architecture thermale entre 1790 et 1830	514
L'intégration du thermalisme dans l'architecture aristocratique.....	514
L'aménagement des allées plantées : la fabrique d'une saine promenade dans le domaine	

princier	516
L'intégration de l'architecture aristocratique dans la politique thermale de l'État	518
B. Le prince et la vie culturelle dans la ville d'eau : le théâtre et ses publics au château de Teplitz.....	519
Une scène à partager : la concession du nouveau théâtre du château à partir de 1789	519
Le théâtre des villes d'eaux au tournant du XIX ^e siècle.....	523
C. Les usages du grand domaine : la protection des logiques aristocratiques dans la ville thermale au début du XIX^e siècle.....	528
Un domaine clôturé : la définition progressive du jardin public à Teplitz.....	528
Un patrimoine de plus en plus touristique : le prince et le développement des excursions dans le domaine	531
III. L'urbanité réinventée : les enjeux de la sociabilité thérapeutique dans la « ville spectacle » du début du XIX^e siècle	534
A. Le carrefour thermal et son imaginaire	534
La <i>Bädaliste</i> : quel reflet des circulations thermales ?	534
De la liste à la promenade : élégants et éclopés à Teplitz sous la plume du comte de Clary-Aldringen.....	538
Sur la promenade : le pinceau du comte de Clary-Aldringen pour dépeindre le début de la période des thermes romantiques (1800-1850)	541
B. La formation d'une aristocratie thermale face à l'embourgeoisement des villes d'eau : les Clary-Aldringen et les stratégies de distinction des voyageurs nobles au tournant du XIX^e siècle.....	546
Le recours au prince logeur pour préparer un séjour aristocratique	546
À l'enseigne du prince de Clary : Le <i>Herrenhaus</i> , un établissement de moins en moins aristocratique ?	550
Une dépense accrue pour soutenir la sociabilité estivale des élites urbaines en villégiature	554
Les enjeux des réjouissances estivales au tournant du XIX ^e siècle.....	557
Le rayonnement de la ville d'eau : la mise en valeur des domaines voisins au tournant du XIX ^e siècle	560
C. Des refuges aux congrès : la ville d'eau, un théâtre politique entre la Révolution et le Printemps des peuples.....	563
Entre l'exil et le voyage : la circulation des « émigrés » de l'époque révolutionnaire	563
Circulations thermales et maintien de l'ordre international : le temps des villes de congrès.....	569
Du congrès des princes à celui des notables allemands : Teplitz, les Clary-Aldringen et la révolution de 1848.....	574
Conclusion.....	577

* * *

Chapitre VI. Réformes, guerres, révolutions. Les Clary-Aldringen et l'engagement aristocratique en Europe centrale du règne de Joseph II aux suites du Printemps des peuples..... 580

I. Les grands nobles de Bohême et la réforme de l'économie seigneuriale au lendemain du « despotisme éclairé ».....	581
A. La modernisation prudente des seigneuries Clary-Aldringen à la fin du XVIII^e siècle	581
La question du servage et des redevances agraires.	581
La rénovation administrative et les réformes comptables de la fin du XVIII ^e siècle.	586
Une modernisation relative de l'économie domaniale.	587
L'impossible réforme de la hiérarchie seigneuriale.	590
Le temps des experts au début du XIX ^e siècle.	592

B. La haute noblesse et l'organisation territoriale en Bohême des années 1770 aux années 1830-1840.	598
Le contrôle des dynamiques d'installation dans la seigneurie grâce aux décrets.....	598
La maîtrise des processus politiques dans la seigneurie.....	603
Garantir la coexistence des communautés dans la seigneurie.....	606
L'implication du prince de Clary-Aldringen dans les affaires locales.....	608
Faire respecter l'autorité seigneuriale sur le territoire.....	610
La constitution de la hiérarchie seigneuriale au début du XIX ^e siècle.....	612
Le prince : une clef de voûte de l'ordre seigneurial.....	614
II. La rupture révolutionnaire et les guerres de l'Empire : l'identité aristocratique à l'épreuve du nouvel ordre européen entre 1790 et 1810	617
A. Du temps des révoltes aux guerres de la Révolution : les bouleversements de l'époque révolutionnaire au prisme des Clary-Aldringen	617
La perception des événements révolutionnaires dans la monarchie des Habsbourg.....	617
La mobilisation des seigneuries de Bohême dans les années 1790.....	622
Les émigrations et la solidarité aristocratique en Europe centrale : vers des fractures nationales.....	627
B. Les Clary-Aldringen et la recomposition de l'ordre du Saint-Empire Romain Germanique	633
Les grandes familles et les bouleversements territoriaux de l'annexion des Pays-Bas à la fin du Saint-Empire.....	633
Le patriotisme monarchique dans les seigneuries entre Austerlitz et Wagram : la formation de la <i>Landwehr</i> de Bohême.....	636
« Au milieu du théâtre de la guerre » : la maison francophone et l'impérialisme napoléonien en Europe centrale.....	641
III. Une présence à reconstruire : les Clary-Aldringen entre cour et nation au XIX^e siècle	649
A. Retrouver la voie des honneurs à la fin des guerres napoléoniennes.	649
Les distinctions civiles à la cour des Habsbourg après le traité de Schönbrunn.....	649
La comparaison entre les cours de Vienne et de Compiègne en 1810.....	651
Teplitz dans la « bataille des nations » de Leipzig en 1813.....	657
B. Les Clary-Aldringen dans l'Europe des cours, du Congrès de Vienne aux révolutions de 1830.	660
Le triomphe du monde de la cour au Congrès de Vienne.....	660
Des souvenirs à la mémoire : reprendre ses esprits après vingt ans de guerre.....	665
Le temps des révolutions européennes à partir des années 1820.....	667
C. La haute noblesse et la construction des identités nationales en Bohême au XIX^e siècle	672
Un engagement limité des Clary-Aldringen dans le renouveau culturel de la Bohême.....	672
Un nouvel engagement public des Clary-Aldringen à partir des années 1800.....	675
Le prince Edmund et le développement du monde associatif en Europe centrale à la fin des années 1830.....	679
L'engagement politique du prince de Clary dans la question des nationalités en 1848.....	682
La haute noblesse et ses archives : la « révolution mémorielle » du XIX ^e siècle.....	685
La haute noblesse et « l'arsenal identitaire » : les combats mémoriels du XIX ^e siècle.....	687
Conclusion	693
Conclusion de la deuxième partie	695

Troisième partie.

Le monde et ses représentations : une lecture aristocratique de l'Europe des Habsbourg au temps des Restaurations

Chapitre VII. Les voyages des Clary-Aldringen dans l'Europe des Habsbourg au début du XIX^e siècle	696
I. Voyager dans l'Europe des cours entre 1780 et 1830	699
A. L'indispensable service des princes au tournant du XIX^e siècle	699
La proximité de la cour dans les premiers voyages de Jean de Clary à la fin du XVIII ^e siècle	699
Interruption et reprise des voyages entre 1792 et 1815	702
B. Le voyageur curial de la fin de l'époque moderne	707
Les circulations des courtisans : des pratiques codifiées.....	707
Le chambellan voyageur : des attaches souples pour circuler à l'étranger	713
C. Les voyages particuliers et les cours de la Restauration entre 1815 et 1830	718
Un chambellan autrichien dans l'Europe du congrès de Vienne.....	718
Les cours de la Restauration : des espaces du souvenir	720
II. Voyager dans le monde au début du XIX^e siècle : l'héritage cosmopolite à l'heure des impérialismes culturels en Europe	726
A. Sociabilités et circulations : la fabrique du cosmopolitisme aristocratique	726
La conception des itinéraires et le coût du voyage.....	726
Sur la route de l'Italie des Habsbourg : les caravanes organisées au début du XIX ^e siècle	732
Les recommandations aristocratiques : de précieux sésames.....	736
B. La formation d'un milieu international entre cosmopolitisme et patriotisme	739
Des voyages dans l'archipel du grand-monde.....	739
La communauté des voyageurs allemands	744
C. Salons, théâtres et découvertes	747
Des voyages pour recréer le monde des salons	747
Les salons et le voyage d'Orient : l'exotisme dans les intérieurs de la noblesse	751
Le salon et l'anglomanie des élites.....	754
Les voyages et le théâtre, de l'impérialisme culturel français aux scènes nationales de la Restauration.....	757
III. Voyages, construction personnelle et identité familiale au tournant du XIX^e siècle	764
A. Une tradition du voyage au sein des grandes familles	764
L'engagement financier de la maison princière	764
Un voyageur identifié par sa maison : des relations familiales pour construire la présence à l'étranger	766
D'un journal à l'autre : la mémoire du voyage à l'étranger au tournant du XIX ^e siècle.....	769
Le voyage au féminin dans la maison princière : le journal d'Italie de la comtesse Louise Clary-Aldringen, née Chotek (1818-1820)	774
La santé et le corps comme motifs de voyage : vers de nouvelles pratiques individuelles et familiales au début du XIX ^e siècle	780
Voyager dans l'Europe des villégiateurs : le « vert exil » dans le golfe napolitain	784
B. Définir le regard du voyageur au début du XIX^e siècle	786
Des promenades pittoresques dans le sillage des « voyageurs philosophes ».....	786
Franchir la frontière : le signal du dépaysement	790
Des arrêts déroutants dans l'autre monde des auberges	791
Des excursions dans l'ombre des romantiques.....	796
La confirmation de l'amateur : le voyageur noble et la sociabilité des artistes.....	802
L'affirmation de l'« œil-peintre » : le comte de Clary-Aldringen et les paysages	808

C. Les attentes du comte en voyage au début du XIX^e siècle	813
Guides et cicérones : les instruments de la découverte	813
La Suisse et les attentes des voyageurs dans les années 1810-1820	816
Des voyageurs attendus dans le golfe de Naples.....	818
La place des objets dans les voyages des nobles d'Europe centrale	823
L'écriture du voyage dans la « première société » des Habsbourg au début du XIX ^e siècle	826
Conclusion	829

* * *

Chapitre VIII. Le théâtre et la musique dans la maison Clary-Aldringen au tournant du XIX^e siècle..... 831

I. Le théâtre des domaines à la fin du XVIII^e siècle	834
A. Un décor aristocratique animé par les mobilités familiales	834
L'affirmation d'une présence historique dans la ville d'eau.....	834
Mobilités familiales et circulations musicales dans les domaines Clary-Aldringen	836
B. La théâtralisation des domaines pour manifester la présence aristocratique	839
Une présence signalée par des célébrations à la fin du XVIII ^e siècle.....	839
Construire l'espace de la fête aristocratique dans l'ombre de la Révolution	840
C. Le prince et l'organisation du théâtre dans la ville d'eau de Teplitz	847
L'encadrement des artistes professionnels entre 1790 et 1830	847
Une prise de distance avec la tradition du mécénat dans le cas de Teplitz ? La participation des Clary-Aldringen à la vie musicale et théâtrale dans la ville d'eau.....	852
II. Les théâtres urbains de la haute noblesse de Bohême	856
A. La présence nobiliaire dans les salles urbaines : un théâtre social et politique	856
Prendre place au théâtre au début du XIX ^e siècle : une affaire de société	856
« Le spectacle des loges » au début du XIX ^e siècle	861
Des loges dans le prolongement des salons : le théâtre des gens du monde	866
B. La haute noblesse et ses espaces de représentation en milieu urbain	868
Construire l'espace de la fête dans les capitales.....	868
Les façades de la noblesse : des « balcons-loges » à l'illumination des hôtels urbains	871
L'hôtel urbain, lieu de concert et de représentation pour les artistes professionnels	874
L'organisation matérielle du théâtre de société.....	880
III. Les pratiques des amateurs et leurs enjeux au début du XIX^e siècle	882
A. La figure de l'amateur noble entre dilettantisme et érudition	882
Entrée en scène des amateurs	882
Professionnels, amateurs et dilettantes: une redéfinition au début du XIX ^e siècle.....	885
Les enjeux du dilettantisme aristocratique au début du XIX ^e siècle	890
L'amateur au théâtre : un spectateur averti et sensible.....	895
Le temps de la critique et la définition du goût aristocratique dans les salons.....	899
La plume et les toiles : le journal d'un amateur	901
B. Les spectacles de société au début du XIX^e siècle : un théâtre identitaire ?	905
Les comédies de société à Teplitz : un théâtre exclusif et défensif ?	905
Affirmer l'identité culturelle des grandes familles : un théâtre social et politique	909
Scènes religieuses et tableaux galants dans les représentations aristocratiques.....	913
De la magie de la transfiguration à l'allégorie nobiliaire au début du XIX ^e siècle	917
Mettre en scène les tableaux des châteaux : une pantomime du Grand siècle en 1805.....	920
Le passé médiéval revisité : la haute noblesse et le néo-gothique au XIX ^e siècle	921
Conclusion	928

* * *

Chapitre IX. La plume et les pinceaux. Représenter une grande famille de la monarchie des Habsbourg au temps des Révolutions et des Restaurations ...	930
I. Une culture visuelle pour représenter le mode de vie aristocratique en Europe centrale au début du XIX^e siècle.....	932
A. Une peinture en société : les usages du <i>Stammbuch</i> dans le milieu aristocratique	932
Le livre d'or de la princesse Marie-Christine de Clary-Aldringen (1757-1830).....	932
Un support social de la sensibilité esthétique et nobiliaire.....	935
Offrir le témoignage d'une époque	940
B. Des croquis pour illustrer la noblesse du début du XIX^e siècle.....	942
Dessiner la vie quotidienne de la haute noblesse en Europe centrale	942
Peindre le goût des élites en Bohême au début du XIX ^e siècle	945
La représentation de la culture matérielle pour donner à voir le changement d'époque.....	947
C. L'humour nobiliaire et l'usage de la caricature au début du XIX^e siècle	954
II. Littérature et « première société » en Europe centrale au début du XIX^e siècle.....	958
A. La poésie de circonstance dans la maison Clary-Aldringen	958
Une poésie fugitive importée dans les années 1790-1800 ?.....	958
La construction d'un répertoire partagé dans une grande famille des années 1790-1800.....	961
Une élite d'Europe Centrale et la poésie des caractères au début du XIX ^e siècle	964
L'expression poétique pour retracer le caractère d'une époque	969
B. Le travail littéraire de la haute noblesse en Europe centrale : le rapport aristocratique à la fiction au début du XIX^e siècle	974
Essais et traductions : quelques hybridations littéraires de la part d'un aristocrate polyglotte	974
Des formes courtes entre réalité et fiction pour une notoriété discrète dans les années 1800.....	980
Le comte de Clary-Aldringen et la « qualité d'auteur » au début du XIX ^e siècle	984
Aux frontières de l'édition : les livres inédits du comte de Clary	989
La littérature de société au temps des mémorialistes	992
III. La lettre et le journal. L'écriture du temps chez Charles-Joseph de Clary-Aldringen.....	995
A. Écrire au présent : la correspondance pratiquée par les élites aristocratiques	995
Des lettres familiales et amicales	995
La gestion des correspondances au début du XIX ^e siècle	999
La lettre, carte des identités : approche graphique et linguistique d'une pratique structurante.....	1001
Lettres et compositions : la correspondance comme atelier littéraire	1006
« Renvoyez-moi mes lettres » : de la correspondance au journal	1012
B. Entre les observations du corps et les souvenirs du comte	1018
Corps écrits : un journal thérapeutique.....	1018
Une thérapeutique du journal	1022
Le journal de voyage, support d'une « exposition sociale »	1026
La question de l'intime dans les journaux du comte de Clary-Aldringen.....	1029
C. De la fragilité des souvenirs à la force de la mémoire familiale	1034
Reprendre la plume : un combat quotidien contre l'oubli.....	1034
Le temps retrouvé : la mémoire de la noblesse	1037
La plume au service de la mémoire familiale.....	1039
Conclusion	1044
Conclusion	1045
Index	1059
Table des matières.....	1071
Table des figures	1081

Table des figures

Vues de la place du château de Teplitz au début du XIX ^e siècle, aquarelles conservées au Musée régional de Teplice (pages de garde des tomes I et II).....	0
Portraits du prince Jean de Clary-Aldringen (1753-1826), de son fils Charles-Joseph (1777-1831) et de l'épouse de celui-ci, la comtesse Louise de Chotek (1777-1864)	5
Portrait du prince Franz Wenzel de Clary-Aldringen (1706-1788)	8
Carte de la monarchie des Habsbourg en 1790	10
Carte des fonds d'archives	16
Historique des terres probablement acquises par Johann von Aldringen entre 1627 et 1630	34
Le partage des seigneuries de Teplitz et Bensen d'après les termes de 1636 et les registres de 1652-1653	44
Classement des grandes familles de Bohême selon le revenu du dominical au XVIII ^e siècle	103
Arbre généalogique simplifié de la branche princière des Clary-Aldringen (XVIII ^e -XIX ^e siècles)....	134
Aquarelles des intérieurs de l'hôtel Clary-Aldringen à Vienne, 1825-1831	156
Carte d'une procession de la Fête-Dieu à Teplitz en 1826.....	158
Cartes des propriétés des Clary-Aldringen et des familles alliées en Europe centrale au tournant du XIX ^e siècle.....	162, 349
Carte des domaines fréquentés par la famille Clary-Aldringen en Bohême au tournant du XIX ^e siècle	354
Graphique des frais d'écurie et de transport dans les dépenses de la maison entre 1790 et 1830	358
Tableau des dépenses équestres entre 1805 et 1815	365
Carte des étapes de la princesse Marie-Christine de Clary-Aldringen, née Ligne pour son voyage de Vienne à Teplitz en juin 1829, et trajet des domestiques de Teplitz à Vienne en octobre 1829.....	371
Carte des seigneuries Clary-Aldringen à la frontière de la Bohême et de la Saxe.....	383
Médallions des dessins de la comtesse Louise Clary-Aldringen : le château et le théâtre de Teplitz au début du XIX ^e siècle.....	422
Dessin de la comtesse Louise Clary-Aldringen : le pavillon de chasse de Tuppelbourg en Bohême du Nord.....	423
Cartes des parcs Clary-Aldringen à Teplitz et Harrach à Bruck-an-der-Leitha au XIX ^e siècle.....	428
Plan d'une fontaine à aménager dans le domaine de Teplitz après 1790	429
Carte des villes thermales de Bohême du Nord au XIX ^e siècle.....	473
Cartes de l'origine des baigneurs se rendant à Teplitz en 1801 et en 1825.....	477
Graphique de la fréquentation des villes thermales de Teplitz et Carlsbad dans la première moitié du XIX ^e siècle.....	478
Plan de Teplitz, son château et ses bains au début du XIX ^e siècle	481
Plan en coupe d'une des piscines des bains seigneuriaux de Teplitz dans l'inventaire après décès du prince Jean de Clary-Aldringen en 1826.	501

Plan du cœur historique de Teplitz et photographies de la façade du <i>Herrenhaus</i>	515
Plan du parc du château de Teplitz au XIX ^e siècle	517
Plan du château Clary-Aldringen à Teplitz avec son théâtre.....	520
Plan de la répartition des baigneurs à Teplitz entre le 9 juillet et le 15 août 1801	536
Aquarelle d'Eduard Gurk (1801-1841), Vue du parc de Teplitz avec l'étang et le temple, 1835	541
Croquis du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen : la promenade de Teplitz à la fin du XVIII ^e siècle.....	542
Graphique des frais de bouche de la maison princière des Clary-Aldringen entre 1770 et 1830.....	555
Croquis du quartier général établi à la frontière de Bohême avant la bataille de Leipzig en 1813	658
Carte des voyages du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen entre 1790 et 1831.....	698
Croquis du comte de Clary-Aldringen sur le groupe de Coppet rencontré dans le salon de Madame de Staël à Florence en 1816	748
Croquis du comte de Clary-Aldringen : la disposition du Teatro Nuovo de Naples lors de la représentation du 12 mai 1816.....	759
Croquis du comte de Clary-Aldringen : plan de Naples en 1816	771
Croquis du comte de Clary-Aldringen : l'école de natation et les leçons prises en 1810	781
Croquis du comte de Clary-Aldringen : plan de la villa occupée sur l'île d'Ischia en 1818.....	785
Croquis du comte de Clary-Aldringen : la découverte d'Ostie et de ses pâtres en 1818	797
Cinq toiles de paysages italiens tirées du fonds Charles-Joseph de Clary-Aldringen (TRM).....	806
Aperçu des journaux de voyage du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen (1816)	828
Tableau du répertoire théâtral à Teplitz en 1791 et 1823	850
Croquis du comte de Clary-Aldringen : la princesse Marie-Christine à la harpe dans les années 1790-1800	883
Esquisse de Karl von Stutterheim, « Concert spirituel », années 1800.....	886
Invitation illustrée à participer à un tableau vivant en 1814.....	892
Croquis du comte de Clary-Aldringen : une représentation du théâtre de société à Teplitz dans les années 1790-1800.....	893
Croquis du comte de Clary-Aldringen : la traversée des marais pontins et la réparation des voitures au début du XIX ^e siècle	905
Illustrations des scènes religieuses dans les tableaux vivants des années 1800-1810, par le comte de Clary-Aldringen	913
Illustrations des scènes galantes dans les tableaux vivants des années 1800-1810, par le comte de Clary-Aldringen : <i>Héloïse et Abélard</i> et le modèle d'A. Kauffmann.....	914
Croquis du comte de Clary-Aldringen : les costumes du théâtre de société dans les années 1800	916
Croquis du comte de Clary-Aldringen : la préparation des tableaux vivants dans les années 1800-1810	917
Aquarelle de Rudolf Alt : l'intérieur de l'hôtel viennois des Clary-Aldringen au milieu du XIX ^e siècle	926
Gravures du projet de château néo-gothique pour le prince Edmund de Clary-Aldringen dans la seconde moitié du XIX ^e siècle.....	927
Dessin de l'extérieur de l'hôtel viennois des Clary-Aldringen dans le <i>Stammbuch</i> de la princesse Marie-Christine de Clary-Aldringen, née Ligne, années 1790-1800.....	930

Dessin de Sauveur Le Gros, secrétaire du prince de Ligne, dans le <i>Stammbuch</i> de la princesse Marie-Christine de Clary-Aldringen, née Ligne, années 1790-1800	933
Dessin de Maurice Clary-Aldringen dans le <i>Stammbuch</i> de la princesse Marie-Christine de Clary-Aldringen, née Ligne, années 1790-1800, zoomorphisme	938
Dessin de Flore de Ligne dans le <i>Stammbuch</i> de la princesse Marie-Christine de Clary-Aldringen, née Ligne, années 1790-1800, portraits	939
Dessins du général von Stutterheim et du prince de Biron dans le <i>Stammbuch</i> de la princesse Marie-Christine de Clary-Aldringen, née Ligne, années 1790-1800, scènes militaires.....	939
Dessin du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen : la préparation du thé et la lecture des lettres à la fin du XVIII ^e siècle	942
Dessins du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen : la place de la lettre dans le mode de vie aristocratique	944
Dessin du comte Golovkine dans le <i>Stammbuch</i> de la princesse Marie-Christine de Clary-Aldringen, née Ligne, années 1790-1800, tapisserie et vases étrusques	945
Dessin de la comtesse Louise de Clary-Aldringen, née Chotek, dans le <i>Stammbuch</i> de la princesse Marie-Christine, années 1790-1800, scène rurale et costume de chasse	946
Dessin d'Émile Le Gros dans le <i>Stammbuch</i> de la princesse Marie-Christine, années 1810 : le tailleur au travail	948
Dessins du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen : l'habillement aristocratique entre le XVIII ^e siècle et le XIX ^e siècle	950
Dessin du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen : le séducteur rattrapé par ses conquêtes, années 1790-1800.....	954
Dessins du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen : scènes triviales et monstres fantastiques, années 1790-1800.....	955
Dessins du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen : portraits, années 1790-1810.....	956
Dessin du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen : le comte malade à la fin du XVIII ^e siècle	957
Cahiers illustrés des compositions littéraires du comte de Clary-Aldringen : la nouvelle <i>Coralie</i> en 1804.....	990
Cahiers illustrés des compositions littéraires du comte de Clary-Aldringen : <i>Die Rose</i> et la traduction de Walter Scott (<i>The Lay of the last Minstrel</i>), années 1800	990
Graphique de la correspondance du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen, 1801-1821	996
Graphique de la correspondance du prince Jean de Clary-Aldringen en 1819.....	998
Lettre du comte de Clary-Aldringen : apostrophes à divers destinataires en 1813.....	1000
Lettre du comte de Clary-Aldringen : écriture du prince de Ligne dans une lettre de son petit-fils en 1802	1001
Lettres reçues par le comte de Clary-Aldringen : disposition de l'écriture et usage de la plume.....	1002
Correspondance familiale : la place de l'image dans l'écriture des lettres entre 1790 et 1815	1005
Lettre du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen : l'écriture par articles	1006
Lettre de la comtesse Louise Clary-Aldringen née Chotek : découpage hebdomadaire de la lettre, 1809.....	1013
Dessin dans le journal du comte de Clary-Aldringen : le portrait du baron Daiser en 1816.....	1027
Le journal du comte de Clary-Aldringen : la chronologie d'Ernest Hoyos en 1825	1037
Aquarelle : la bibliothèque du prince de Clary-Aldringen dans l'hôtel de Vienne, 1825-1831	1043